1872

THE PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON.
THE ALLEN A. BROWN COLLECTION.
**M 170. 2. vol. 39

REVUE

ET

GAZETTE MUSICALE

DE PARIS

RÉDIGÉE PAR MESSIEURS

BANNELIER (CH.),
BEAUQUIER (CH.),
BÉNÉDIT (G.),
BERNARD (PAUL),
BOURGES (MAURICE),
CHOUQUET (GUSTAVE),
COMETTANT (OSCAR),
DAVID (ERNEST),
DESPREZ (ADRIEN),
ELWART (A.),
FÉTIS (ÉDOUARD),
HELLER (STÉPHEN),
HESS (CH.-L.),
JULLIEN (ADOLPHE),
LACOME (P.),
LAROQUE (ADRIEN),
LAVOIX (H.) fils,
LENZ (W. DE),
MATHIEU DE MONTER,
NEUKOMM (EDMOND),
RAUZE (ÉLIAS DE),
REYER (ERNEST),
SAUVAGE (THOMAS),
THURNER (A.).

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

1872

DIRECTEUR :

G. BRANDUS

ADMINISTRATEUR :

EDOUARD PHILIPPE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, 1, BOULEVARD DES ITALIENS

—

1872

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RÉDACTEURS.

Bannelier (Charles), 229, 233, 300, 313, 321, 340, 372, 377, 397.
Beauquier (Charles) 202.
Bernard (Paul) 17, 65, 129, 161, 185, 201, 345, 385.
David (Ernest) 12, 19, 60, 107, 115, 123, 139, 146, 369, 395, 403, 411.
Desprez (Adrien), 275.
Jullien (Adolphe), 28, 33, 43, 49, 58, 75, 82, 90, 209, 217, 225, 235.
Lacome (P.), 98, 113, 122, 130, 137, 153.
Laroque (Adrien), 13, 18, 36, 51, 52, 61, 69, 77, 84, 99, 108, 116, 125, 132, 147, 153, 157, 172, 205, 212, 238, 268, 277, 285, 292, 308, 316, 332, 333, 348, 357, 364, 388.
Lavoix fils (H), 3, 9. 26, 41, 50. 66, 74, 105, 276, 378.
Mathieu de Monter, 1. 9, 17, 25, 33, 35, 41, 49, 57, 65, 73, 81, 89, 97, 105, 113, 121, 129, 137, 145, 153, 161, 164, 169, 171, 177, 185, 186, 193, 201, 209, 217, 225, 233, 241, 249, 251, 257 265, 273, 281, 283, 289, 290, 297, 305, 313, 314, 322, 329, 337, 346, 353, 361, 370, 387, 393, 401, 409.
Neukomm (Edmond), 356.
Rauze (Elias de), 25, 44, 57, 73, 81, 89, 98, 121, 145, 163, 169.
Raynal-Guyenne, 219, 308.
Steffens, 267.
Thurner (A), 169, 177, 197, 204, 212, 227. 236, 242, 273, 281, 289, 299, 306, 324, 330,

Article signé C., 389.
Articles signés C. B., 68, 140, 244.
Article signé M. M., 173.
Articles non signés, 189, 373.

MORCEAUX DE MUSIQUE DONNÉS COMME SUPPLÉMENTS DANS LE COURANT DE L'ANNÉE 1872

Avec le n° 5 : *Romance sans paroles,* pour le piano, de C. Saint-Saëns.

Avec le n° 12 : *Autour du lac,* valse de Jules Klein.

Avec le n° 17 : La *Chanson du printemps,* de Mendelssohn, arrangée pour la voix avec des paroles nouvelles de J. Barbier.

Avec le n° 23 : La Table analytique des matières pour l'année 1870-71.

Avec le n° 24 : Quadrille sur les *Cent Vierges* par Arban.

Avec le n° 29 : Sérénade du *Passant,* musique de Ph. Maquet.

Avec le n° 34 : La *Captive,* transcription pour le piano de la mélodie de Séligmann, par Francis Planté.

Avec le n° 39 : Quadrille de Marx sur des thèmes de l'*Ombre.*

Avec le n° 43 : *Sous les Lauriers roses,* nocturne pour le piano, de Renaud de Vilbac.

Avec le n° 47 : *Craignez de perdre un jour,* lamento pour ténor ou baryton, d'Alfred Dassier.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

A

Académie des Beaux-Arts.

(INSTITUT DE FRANCE.)

Nomination de M. V. Massé comme membre de l'Institut, en remplacement d'Auber, 23.
Constitution du bureau de l'académie des Beaux-Arts, 31,
Le prix Lambert accordé à M. Gustave Nadaud, 54.
Le prix Chartier accordé à M. Georges Pfeiffer, 350.
Le prix Trémont accordé à M. F. Poise, 350.
Ouverture des concours pour le grand prix de Rome, 71. 158, 166, 174, 207.
Jurés adjoints aux concours pour le prix de Rome, 87.
La dispense du service militaire accordée aux lauréats des Beaux-Arts, 198.
1re audition des cantates pour le prix de Rome, 214.
Séance publique annuelle, 349, 358.
M. J. Lenepveu, nommé directeur de l'Académie de France à Rome, 414.

Associations.

Réception par M. le ministre de l'Instruction publique des Comités des associations artistiques, 6.
Versement fait par M. Strauss dans la caisse de l'Association des artistes musiciens, 7.
Assemblée générale de la société des compositeurs de musique, 15.
Bal annuel des artistes dramatiques, 54.
L'Association des auteurs éditeurs, et compositeurs de musique abandonne ses droits sur toute représentation ou exécution au bénéfice de la souscription pour la délivrance du territoire, 63.
L'Association des artistes musiciens fait exécuter à Notre-Dame la messe solennelle de Gounod, 217.
Célébration annuelle par les artistes musiciens de la fête de Sainte-Cécile, 374.
Assemblée générale annuelle de la Société des auteurs et compositeurs, 159, 182, 190, 230, 415.
Assemblée générale de la Société des artistes musiciens, 174.
Assemblée générale de la Société des artistes dramatiques, 174.
Composition du Comité de la Société des auteurs et compositeurs, 207.
Publication du 33e annuaire de l'Association des artistes dramatiques, 310.
Publication de l'annuaire de l'Association des auteurs, compositeurs et éditeurs, 318.

Auditions musicales à Paris.

(Voyez aussi *Concerts.*)

MATINÉES, SOIRÉES, CONCERTS, ETC.

Alary, 94.
Bosch, 63.
Brunetti (Mme M.), 70.
Brüning (Mme I.), 70.
Chol (Ed.), 94.
Courcelles (de), 7.
Croisez (A.), 142.
Delaborde, 141.
Delahaye (L.), 94.
Deledicque, 150.
Diémer (L.), 79.
Fischer, 133.
Franck (C.), 150.
Garcia, 158.
Guilmant, 36.
Hainl (M. et Mme), 1 8.
Hocmelle (E.) 94.
Jaëll (M. et Mme), 165.
Kowalski, 94.
Lack (Th.), 63.
Lacombe (L.), 47, 78.
Lacroix (Mlle Marie), 158.
Logé (H.), 126.
Marochetti, 118.
Massart (Mme), 173.
Maurice (Mlle C.) 158.
Monnier (Mlle), 126.
Nathan (E.) 158.
Nyon de la Source, (Mlle) 142.
Olga Janina (Mme) 381
Peudefer, (Mme B.), 110.
Pfeiffer, (G.), 406.
Pfeiffer (Mme C.), 46, 94.
Rie (B.), 133.
Ristori (Mme), 190.
Saint-Saëns (C.), 14, 46.
Sauret (A. et E.), 110.
Tavernier (Mlle. M.), 70.
Teisseire (Mad.) 71, 86.
Vieuxtemps, 141.
Vivier, art. signé C. B. 68, 182.
Waldteufel (N. et C.), 94.
Wekerlin, 30, 70.
Wolff (E.), 133.

B

Biographies.

Derniers jours de Beethoven, 5, 9 (traduit de F. Hiller).
Biographie de Schubert, 7.
Le Chiozzotto, par E. David, 107, 115.
Les Gabrieli, par E. David, 123, 139, 146.
Battaille (Ch.) art. signé C. B., 140.
Carafa (Michel), art. signé C. B., 244.

C

Concerts à Paris.

(Voir aussi *Auditions musicales.*)

Concerts du Conservatoire, 14, 22, 30, 37, 46, 53, 62, 70, 78, 86, 94, 101, 109, 117, 126, 133, 141, 149, 158, 350, 390. Réouverture, art. de Ch. Bannelier, 397, 398, 406.
Concerts populaires (direction Pasdeloup), 6, 14, 22, 30, 37, 46, 53, 62, 70, 78, 86, 94, 101, 109, 117, 126, 133, 334. Réouverture, art. de Ch. Bannelier, 340, 342, 350, 365, 366, 374, 390, 398, 406, 414.
Concerts du Grand-Hôtel (direction Danbé), 23, 46, 53, 70, 86, 102, 118, 158, 166, 334, 342, 350, 374, 390, 406, 414.
Festivals populaires du Châtelet, 7, 22, 31, 46, 366, 374, 390, 398, 406, 414.
Sociétés de musique de chambre :
MM. Maurin, Chevillard, etc., 14, 94.
MM. Lamoureux, Colblain, etc., 14, 94.
Société classique de MM. Armingaud, Jacquard, etc., 22, 47, 101.
Ancienne Société Schumann, 46, 53, 86, 117, 134.
MM. Lelong, Turban, etc., 14.
Séances de MM. Alard et Franchomme, 101, 110, 117.
Matinées de M. Leboue, 101, 398, 414.
— de M. Gouffé, 22, 79, 118, 381.
— de Mlle Picard, 406.
Société nationale de musique, art. de E. M. de Monter, 35, 70, 182, 374. 406.
Constitution d'une Société philharmonique, 14, 53, 126, 133, 141.
Concert de la Société chorale d'amateurs, dirigée par M. Guillot de Sainbris, 6, 141.
Concerts de l'Ecole Duprez, 94, 399.
Séances de l'Institut musical dirigé par M. et Mme Oscar Comettant, 214, 366, 414.
Soirées musicales à la Salle des Ecoles, 14.
Conférences-Concerts de M. et Mme L. Lacombe, 101, 118, 134, 398.
Concerts de la Société Bourgault-Ducoudray, 46, 62.
Séance mensuelle des Enfants d'Apollon, 366,
Causeries musicales de M. Elwart, 398, 414.
Concerts des Familles, 399, 414.
Soirées littéraires et musicales de Mme I. Brüning, 399.
Matinées parisiennes de M. Alex. Lemoine; 174, 182. 190, 319. 326, 335, 366, 391, 415.
Soirées musicales au Cercle des Sociétés savantes, 37, 38, 78.
Soirées musicales au Cercle des Beaux-Arts, 46, 70..
Soirées musicales au Cercle de l'Union artistique, 110.
Concert de l'orphelinat des Saints-Anges, 94.
Concert de l'Ecole de musique religieuse, 182.
Concert au Conservatoire au bénéfice des orphelins de la guerre, 142, 149.
Concert de l'Alliance universelle, 197.
Concerts au Grand-Hôtel au profit des artistes de l'orchestre du Théâtre-Italien, 30.
Concert au profit de l'hospice Hahnemann, 46.
Concert au Cirque d'été au bénéfice des pauvres de Neuilly, 133.
Grande soirée musicale aux Italiens au profit des émigrés Alsaciens-Lorrains, avec le concours de Mme la vicomtesse Vigier (Sophie Cruvelli), 381.
Soirée donnée par le vicomte d'Arneiro au bénéfice des Alsaciens-Lorrains; audition de sa symphonie-cantate, 398,
Soirée musicale au Ministère de l'Instruction publique, 110.
Concerts à l'Institution des Jeunes-Aveugles, 78, 222.
Inauguration de la Salle de concert de MM. Ph. Hetz, neveu, 406.
Audition des symphonies de Beethoven arrangées par Ravina, à la salle Pleyel, 414.

Soirées musicales privées :
Chez M. le docteur Mandl, 22, 38, 46, 70, 110, 94, 134,
Chez Mlle Carlotta Patti, 31.
Chez Mme Eug. Garcia, 53.
Chez M D....., 63, 78, 101.
Chez Mme D'Orsay, 70.
Chez M. W....., 86.
Chez Mme Duchatel. 173.
Chez Mme la princesse Orloff, 190.
Chez l'ex-reine d'Espagne, 198.
Chez M. de Pène, 414.

Conservatoire national de musique et de déclamation.

Visite de l'Empereur du Brésil, 31.
Examens trimestriels, 38.
Ouverture du cours d'esthétique de M. Barbereau, 63. — M. C. Franck remplace M. Benoist comme professeur d'orgue, 63.
Règlement sur l'assiduité aux classes, 79.
Ouverture d'un concours pour le texte de la cantate du prix de Rome, 102.
M. Hérold donne le piano de travail de son père, 109.
La statuette de Baillot est placée dans la bibliothèque, 133.
L'heure de la fermeture quotidienne de la bibliothèque est reculée, 142,
M. Schœlcher offre à la bibliothèque sa collection d'œuvres de Hændel, 158; au musée sa collection d'instruments, 374, 406.
Modifications dans le personnel administratif, 166,
M. Romain Bussine, nommé professeur de chant, 174.
Ouverture des seconds examens semestriels, 182.
Désignation des morceaux de concours publics, 198.
Concours publics, 231 ; art. de Charles Bannelier, 233.
Concours à huis clos, 207, 214, 221, 230.
Concours de solfége, 221.
Récompenses, 221, 230, 241.
Distribution des prix, 248.
Concours pour l'admission des élèves, 318, 334, 342, 350.
Musée du Conservatoire, 358, 374, 406, 407.
Legs par Mme Guérineau d'une somme de 10,000 francs dont les intérêts seront distribués aux premiers prix, 382.
M. Eugène Gautier, nommé professeur d'histoire de la musique, en remplacement de M. Barbereau, 326.
M. Edouard Batiste nommé professeur d'harmonie, 326.
M. N. Alkan nommé professeur titulaire de solfége, 326.
Mlle Thérésa Gaillard nommée professeur de solfége, 366.
M. Th. Salomé, nommé professeur de solfége pour les instrumentistes, 4

D

Départements.

THÉATRES, CONCERTS, NOUVELLES MUSICALES, ETC., ETC.

ABBEVILLE. — Distribution des prix de l'école communale de musique, 263.
AIX. — *L'Ombre*, 253.
AIX-LES-BAINS. — Concert de Mlle Tietjens, 264.
AGEN. — *L'Ombre*, 253.
ALGER. — *L'Etoile du Nord*, 69. — *Les Dragons de Villars*, 173.
AMIENS. — Concert de la Société philharmonique au profit des orphelins de la guerre, 38. — *L'Ombre*, 286. — Représentation de *l'Ombre* au bénéfice des Alsaciens-Lorrains, 373, 390.
ANGERS. — *L'Ombre*, 46, 53, 221.
AVIGNON. — *L'Ombre*, 53, 62, 253.
BESANÇON. — *L'Etoile du Nord*, 6. — *L'Ombre*, 53.
BEZIERS. — *L'Africaine*, 207. — *L'Ombre*, 235.
BLOIS. — *L'Ombre*, 214.
BOULOGNE-SUR-MER. — *L'Africaine*, *l'Ombre*, *la Favorite*, *le Barbier*, *la Périchole*, 230, 302.
BORDEAUX. — *L'Ombre*, 14, 53, 229. — *Les Dragons de Villars*, 46, 117. — Monjauze dans le *Prophète*, 53. 62. — Gueymard dans *Roland à Roncevaux*, 93, 101. — Réouverture du théâtre, Mme Sass dans le *Trouvère*, 294. — *L'Africaine*, 334, 349. — *Les Cent-Vierges*, 342. — Mlle D'Egremont dans la *Juive*, 414.
BOURGES. — Concert donné par M. et Mme A. Jaël au profit des orphelins de la guerre, 150.
BREST. — *Le Pardon de Ploërmel*, 46. — *L'Ombre*, 53, 109. — *L'Africaine*, le *Prophète*, 86. — Concerts populaires, 375, 406.
CAEN. — *L'Ombre*, 173.
CARCASSONNE. — *L'Ombre*, 235, 253.
CETTE. — *L'Ombre*, 235.
CHARTRES. — Concert de la Société philharmonique, 23.
CLERMONT. — *L'Ombre*, 263.
DIEPPE. — Concert du Casino, 270.
DIJON. — Fête musicale à l'occasion de l'anniversaire du séjour de Mozart dans cette ville, 47. — *Les Dragons de Villars*, 101. — *L'Ombre*, 269.
DIVONNE (Ain). — Concerts donnés par Seligmann, 270, 294,
DOUAI. — *L'Ombre*, 36, 53.
LE HAVRE. — Les *Dragons de Villars*, 22. — *L'Ombre*, 53, 286, 302. — Lutz dans *Martha*, 93. — *la Princesse de Trébizonde*, 310.
LA ROCHELLE. — *L'Ombre*, 221.
LE MANS. — Concert de la Société philharmonique, 406.
LILLE. — *L'Etoile du Nord*, 14. — *L'Ombre*, 53. — Première représentation des *Nuits de Florence*, opéra-comique en 3 actes, de F. Lavainne, 62. — Séances de musique de chambre, 87. — *L'Africaine*, 101. — *L'Ombre*, 286. — *Les Cent Vierges*, 294, 302. — Grand concert du Cercle du Nord, 391.
LORIENT. — *L'Ombre*, 53.
LYON. — Concert de M. et Mme Jaël, 70. — Reprise de *l'Etoile du Nord*, 93. — *Les Dragons de Villars* 117. — Concert de la Société de Sainte-Cécile, 158. — *Les Cent Vierges*, 198, 207, 302. — Concert au profit des veuves et orphelins de l'Alsace (Mme Marie Sass), 207. — Festival d'inauguration de l'exposition universelle, 222. — *L'Ombre*, 263, 398. — *Les Huguenots* 286. — Représentations de M. et Mme Chelli-Boulo, 294, 381. — Grand concert au bénéfice des Alsaciens-Lorrains, 374. — Reprise de *l'Africaine*, 381.
MARSEILLE. — Concerts populaires, 7. — Réouverture du Grand-Théâtre exploité par les artistes en Société, 14, 53. — Monjauze dans *le Prophète*, 93. — *L'Ombre*, 246, 253. — Suppression du Conservatoire, 254, 263, 270. — *Les Cent Vierges*, 365. — Subvention accordée au Grand-Théâtre, 413.
MONTAUBAN. — *L'Ombre*, 235.
MONTPELLIER. — *L'Ombre*, 22, 53, 157, 246.
MOULINS. — Concerts de la Lyre moulinoise, 150, 350. — *L'Ombre*, 269.
NANTES. — *L'Ombre*, 53, 221. — Concert de M. Bress, 1er, 190. — Concours du Conservatoire, 270.
NEVERS. — Concert de M. et Mme Jaël au profit des veuves et orphelins de la guerre, 150. — *L'Ombre*, 269.
NIMES. — *L'Ombre*, 182, 246, 413.
ORAN. — Première représentation de *la Diffa*, opérette-bouffe en 3 actes, de M. Albert Grand, 101.
ORLÉANS. — *L'Ombre*, 214.
PAU. — Représentations de la troupe italienne, 141, 381.
PERPIGNAN. — *L'Ombre*, 53. — David dans *Robert le Diable* et *les Huguenots*, 93.
POITIERS. — *L'Ombre*, 221. — Première représentation de *Carlotta la Sirène*, opéra-com. de M. de Bridiers, 222.
REIMS. — Concerts de M. Pasdeloup, 366, 382.
RENNES. — *L'Ombre*, 14, 53.
ROCHEFORT. — *L'Ombre*, 221.
ROUEN. — Concert de M. Widor, 71. — Concerts de la Société philharmonique, 71. — *L'Ombre*, 197, 269, 386. — Les *Dragons de Villars*, 221.
SAINT-ÉTIENNE. — *L'Ombre*, 263.
SAINT-MALO. — *L'Ombre*, 286.
SAINT QUENTIN. — *L'Ombre*, 182.
STRASBOURG. — Concerts du Conservatoire, 15, 87. — Concerts de l'Union musicale, 23, 71, 382.
TOULON. Reprise de *l'Africaine*, 93.
TOULOUSE. — *Le Barbier de Trouville*, 37. — Devoyod dans *Guillaume*, *l'Africaine*, *les Huguenots*, 165, — Mme Sass dans *l'Africaine*, 198. — *L'Ombre*, 235, 253.
TOURS. — *L'Ombre*, 214.
TROUVILLE. — Concert du Casino, 278. — Concert au bénéfice des amputés de la guerre, 294.
VALENCIENNES. — *L'Ombre*, 197.
VERSAILLES. — Concerts populaires, 7. — *L'Ombre*, *Martha*, 46, 53. — Représentation des *Dragons de Villars*, avec Mme Galli-Marié, 85.
VICHY. — Inauguration de la saison musicale, 215. Concert de Mlle Carlotta Patti, 254.

E

Étranger.

THÉATRES, CONCERTS, NOUVELLES MUSICALES, ETC., ETC.

AMSTERDAM. — Concert donné par la troupe de M. E. Marck, 319.
ANCÔNE. — *L'Africaine*, 143, 191.
ANVERS. — Reprise de *l'Ambassadrice*, 15. — du *Cheval de Bronze*, 24. — *l'Ombre*, 53. — *Giralda*, 55. — *L'Etoile du Nord*, la *Périchole*, 127, 143. — *Martha*, 143. Mme Réty-Faivre dans *Fra-Diavolo*. — Les *Mousquetaires de la Reine*, 359. — *L'Ombre*, 381.
AUGSBOURG. — *L'Ombre*, 53, 55.
BADE. — Concerts de l'Administration, 183, 247. — Concert de gala, 303.
BALE. — Concert au profit des victimes françaises de la guerre, 38.
BARCELONE. — Première représentation du *Premier jour de bonheur*, op.-com. de Fernandez Caballero, 135. — *L'Africaine*, 143. — Réouverture avec *Saffo*, 191. — Représentation au bénéfice de Carolina Ferni, 223. — Grand festival choral et symphonique, 319. — Représentation au bénéfice du chef d'orchestre Goula, 335. — *Un ballo in maschera*, 359.
BERGAME. — Première représentation de la *Notte del Natale*, opéra de Pontoglio, 295.
BERLIN. — Jubilé cinquantenaire du *Freyschütz*, 7. — Représentation de la troupe italienne Lorini, 15. — Les *Noces de Figaro*, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Mozart, 47. — Concerts de la *Sinfonie-Kapelle*, 72. — Le *Rajah de Mysore*, 72, 119. — Mme Lucca dans la *Part du Diable*, 79. — *Don Pasquale* avec Padilla et Mme Artôt, 103. — Première représentation de *Hermione*, op. en quatre actes, de Max Bruch, 103, — La *Grande Duchesse* 119. — Le *Canard à trois becs*, 183. — Première représentation de *Fæustling und Margaretht*, parodie de J. Hipp, 231. — Réouverture de l'opéra avec la *Juive*, *Guillaume Tell*, 271. — Représentation de *Faust* pour l'anniversaire de la naissance de Gœthe, 288. — Début de Mlle Gung'l, dans *la Flûte magique*. — Mme Artôt dans *Faust*, 303. — 490e représentation de *Freyschütz*, 327. — Reprise de *Médée*, 359. — *Belmont et Constance* (*l'Enlèvement au sérail*) 391. — *L'Africaine*, 391. — Première représentation de *Christine de Suède*, drame de E. Conrad (Prince Georges de Prusse) avec morceaux symphoniques de Th. Bradsky, 407.
BOLOGNE. — Première représentation de *Il Capitano Nero*, opéra de Magotti, 103. — Première représentation de *Macco*, opérette-bouffe de Vincenzo Bruni, 191. — Mme Ramirez-Roldan dans *Mosè*, 327. — *Tannhæuser*, p. 367, 375.
BOMBAY. — Exécution de fragments de la *Messe solennelle* de Rossini et de *Gallia* de Gounod, 271.
BOSTON. — Festival-monstre, 191, 199, 206. — La musique de la Garde républicaine, 213, 220, 239. — Concerts Patti-Mario, 343; concerts de Rubinstein et Wieniawski, 375, 392.
BRÊME. — Première exécution d'*Odysseus*, cantate de Max Bruch, 183.
BRIGHTON. — Exécution de *St-Peter*, oratorio de Benedict, 64.
BRUGES. — Reprise du *Pardon de Ploërmel*, 31. — *Robert le Diable*, 31. — *L'Etoile du Nord*, 103. — *L'Ombre*, 390.
BRÜNN. — Première représentation de la *Zingara*, op. romantico-comique de J.-N. Fuchs, 87.
BRUXELLES. — *Hamlet* avec *Faure*, 39. — Fête musicale au cercle artistique, 7. — A. Jaël au Concert *populaire*, 15. — *L'Ombre*, 53. — *L'Ambassadrice* avec Mme Cabel, 55. — Représentation de la *Passion*, drame musical religieux de M. Benoît, 64. — Reprise des *Amours du Diable*, 72. — Première représentation du *Bal masqué* avec Mlle Marie Roze, 79. — *L'Ecossais de Chatou*, 79. — Concerts du Conservatoire, 87, 127, 415. — Les *Cent Vierges*, de Ch. Lecocq, 92, 383. — *Joconde*, 103. — Exécution de la messe de *Requiem* de Fétis, 191. — Première représentation du *Vaisseau-Fantôme*, 119. — *Hamlet*, au bénéfice de Mlle Hasselmans, 127. — La *Timbale d'argent*, 255. Réouverture du Théâtre de la Monnaie, *Guillaume Tell*, 287. — Rentrée de Jourdan dans les *Mousquetaires de la Reine*, 295. — Débuts de Mlle Isaac, dans le *Pré aux Clercs*, 295. — De Mlle Sorandi dans la *Fille du Régiment*. — De Mme Csillag dans le *Prophète*, 303, 311. — Dans le *Trouvère*, 319. — Rentrée de Mlle J. Devriès dans *Lucie*, 303. — Début de Mlle Hamakers dans *Robert le Diable*. — Le ballet du *Marché des Innocents*, 335. — Concert de Gounod, 327, 335. — Mmes Sarolta-Acs et Dannery dans le *Trouvère*, 343. — Mlle Meisset dans le *Pré aux Clercs* et la *Dame Blanche*, 343. — *L'Alibi*, 349. — Reprise des *Diamants de la Couronne* et de *la Muette*, 351. — Le *Prophète*, 359. — Mlle Isaac dans le *Domino Noir*, 367. — Mlle Battu dans *Robert le Diable*, 375. — *L'Africaine*, 383, 391. — *La Fille de Mme Angot*, 389, 398.
BUKHAREST. — Représentation des *Huguenots*, 39.
CAGLIARI. — *Costanza di Francavilla*, opéra nouveau, 70.
CAIRE (Le). — *Aïda*, 5, 400. — Mme Sass, dans *Faust*, la *Juive*, le *Trouvère*, 70. — Clôture du Théâtre-Italien, 135. — *I Puritani*, 367. — *Lucia*, 375. — *Gli Ugonotti*, 392.
CALCUTTA. — Première représentation de *Giovanna Grey*, opéra de Mack; des *Nozze per Astuzia*, opéra de Panizza, 191.
CASALE-MONTFERRATO. — Représentation de *Evelina*, op. de Corrado, 70.
CASSEL. — *L'Ombre*, 53, 72. — Festival de la Grande Association allemande, 223.
CATANE. — Première représentation de *Catarina di Guisa*, op. de Gandolfi, 95.
CHICAGO. — La musique de la Garde républicaine, 231.
CINCINNATI. — Capoul dans *Fra Diavolo*, 47.
COLOGNE. — Mme Monbelli dans le *Barbier de Séville*, 70. — Inauguration du nouveau théâtre, 303. — Concerts du Gürzenich, 359.
CONSTANTINOPLE. — Représentation, au Théâtre de Péra, de *Télémaque au Temple de Vénus*, 53.
COPENHAGUE. — Les *Maîtres-Chanteurs*, le *Dieu et la Bayadère*, *Robert le Diable*, *le petit Chaperon rouge*, 295. — Pose solennelle de la première pierre du Théâtre-national, 383.
DRESDE. — Fête musicale en l'honneur des noces d'or du roi et de la reine de Saxe, 391.
DUBLIN. — *Lucrezia Borgia*, 335.
DÜSSELDORF. — Festival bas-rhénan, 135, 167.
ÉDIMBOURG. — *Marta*, 375.
FLORENCE. — *Faust*, 7, 47. — Le *Comte Ory*, 47. — *Mignon*, 95, *Il Paria*, opéra de Burgio, 103. — *La Secchia rapita*, opéra de Bacchini, Dechaoips, Felici, Giraldini, Tacchinardi et Usiglio — 1re représentation d'*Astolfo Cavalcanti*, de Bensa, 127. — Reprise de *Giralda*, de Cagnoni, 239. — *L'Ombra*, 302, 319, 359. — Première représentation de *I Conti senza l'osle*, opéra de Tacchinardi, 351. — Grand concert au profit des émigrés d'Alsace-Lorraine, 415.
FRANCFORT. — Première représentation de *Pyrame et Thisbé*, opéra de Gellert, 303.
GAND. — Le *Pardon de Ploërmel*, 15. — *L'Etoile du Nord*, 64. — *Giralda*, 95. — La *Juive*, 327. — *L'Ombre*, 381. — Le *Prophète*, 407.
GÊNES — *L'Ombre*, 53. — *Il Conte di Montréal*, opéra de Gandolfi, 103. — *Riccardo, Duca di York*, opéra de Sassaroli, 183. — *Diem la Zingara*, opéra d'E. Bozzano, 208. — *Fausto*, 343. — *Il Re Manfredi*, opéra posthume de Casilini, 351. — *Anna Rosa*, opéra de Bignami, 383.
GENÈVE. — Représentation de *l'Ombre*, 53; de *Stradella*, 87. — Concert donné par H. Kling, 391.
HAMBOURG. — Représentation du *Cousin de Brême*, opérette de Mohr, 72. — Première représentation de Contarini, opéra de Pierson, 143. — *Die Dorfmusikanten*, opérette de R. Thiele, 359.
HANOVRE. — Reprise d'*Indra* de Flotow, 72.
HOMBOURG. — Mme A. Patti dans *Lucia*, 255, — dans le *Barbier*, 271; — dans *Othello*, la *Traviata*, à son bénéfice, 303; — dans *Esmeralda*, 319.
KIEW. — Capital de fondation de l'école de musique, 311.
KŒNIGSBERG. — Première représentation de *Harold*, *le dernier roi Saxon*, opéra de G. Dullo, 407.
LA HAVANE. — Représentations de *Marina*, opéra d'Arrieta; — De *Marta*, avec Tamberlick, 127.
LA HAYE. — Reprise de *l'Africaine*, 39. — *L'Ombre*, 53 85, 135. — Le *Prophète*, 103. — Le *Trouvère*, 287. — Exécution de la *Pucelle d'Orléans*, prologue symphonie d'Ed. de Hartog, 391.
LEIPZIG. — Concert du Gewandhaus, 72, 95, 111, 327, 359, 367, 375, 391, 407, 415. — Exécution du *Requiem* de Berlioz, 167. — *Hamlet*, 311.
LIÈGE. — Reprise de *l'Africaine*, 31. — Représentation de *l'Ombre*, 53, d'*Hamlet*, 79. — Première représentation des *Chevaliers de Tolède*, opéra-comique de Michel, 415.
LISBONNE. — *L'Africaine*, 39, 47, 367. — Mlle Harris dans *Marta*, 64.
LIVOURNE. — Première représentation de *Il Maestro del signorino*, opéra-bouffe de Soffredini, 87.
LONDRES. — Concerts de J. Boosey, 7. — *L'Ombre*, 53. — La *Princesse de Trébizonde*, 64. — Service religieux pour le rétablissement du Prince de Galles, 72. — Concerts d'Arditi, 183, de Delaborde, 183, de Benedict, 199, d'Ernest Stœger, 215, de H. Logé. — National music Meetings, 223, Concerts de Gounod, 231, de Bergson, 231, de Debillement, 271. — Représentations d'opéra au Crystal palace, le *Trouvère*, *Lucrezia Borgia*. *Maritana*, 279, 303. — *The Bohemian Girl*, *Martha*, *Fra Diavolo*, 310. — Les *Diamants de la Couronne*, *Robin Hood*. 367. — Concerts au palais de Cristal, 327. — Le *Pont des soupirs*, 375, — Première représentation de la *Femme de Satan*, opéra-bouffe en 3 actes, de Jacobi, 375. — *M'sieu Landry*, 407.
COVENT-GARDEN. — *Faust*, avec Faure 102. — Mme Lucca dans *Fra Diavolo*, 119. — Début de Mlle Albani dans la *Somnambula*, 111, dans *Lucia*, — Nicolini dans la *Favorite*, les *Huguenots*, avec Faure et Mme Lucca, 127. — Mme Lucca dans *Faust* 135. — Première représentation de *Mina*, opéra de Schira, 135. — Rentrée de Mme Patti dans *Dinorah*, 151. — Les *Noces de Figaro*, 167. — Première représentation de *Gelmina*, opéra en 3 actes du prince Poniatowski, 183, 191, rentrée de Mme Parepa-Rosa dans *Don Juan*, 199. — L'*Etoile du Nord*, avec Faure, Naudin, Mme Patti, 207. — *Norma*, avec Mme Parepa-Rosa, 215. — Mme Patti dans la *Sonnambula*, 215. — Début de Mlle Smerowski, dans l'*Elisir d'Amore*, 223. — Première représentation d'*Il Guarany*, avec Faure, 231. — Représentation au bénéfice de Mme Patti, les *Huguenots*. 231. — Clôture avec l'*Etoile du Nord*, Faure et Mme Patti, 239.
DRURY-LANE. — La *Sonnambula* et les *Huguenots* avec Mme Trebelli, 127. — *Faust*, avec Mlle Marie Roze, 143. — Début du ténor Italo Campanini dans *Lucrezia Borgia*, 159. — Rentrée de Mlle Nilsson dans les *Huguenots*, 175. — *Faust*, avec Capoul et Mlle Nilsson, 191. — Début de Mme Carlotta Grossi, 199. — *Les deux Journées*, avec Mlle Tietjens et Marie Roze, 208. — Mlle Nilsson dans *Lucia*, 208, 223, dans *Marta*, 215, dans la *Traviata*, *le Nozze*, 231. — Clôture avec *Semiramide* au bénéfice de Mme Tietjens, 247.
MADRID. — Les *Huguenots*, avec Mlle Wizjak, 15. — Le *Prophète*, 39. — *L'Ombre*, 53. — *L'Africaine*, 64. *Dinorah*, 80. — La *Traviata*, 119. — *Robert le Diable* 143. — *Don Carlos*, 215. — Début de Mme Sass dans *Anna Bolena*, 343. — Stagno et Selva dans la *Muta di Portici*, 351. — Mme Sass dans *Gli Ugonotti*, 359. — Les *Cent Vierges*, 398.
MANNHEIM. — *L'Ombre*, 53.
MELBOURNE. — Représentations de la troupe italienne. 295, 351.
MESSINE. — Première représentation de *Piero di Calais*, opéra de Mario Aspa, 95.
MEXICO. — *La Favorita*, *Jone* (de Petrella), *Ballo in maschera*, 279. — *Dinorah*, 342.
MILAN. — *I Lombardi*, *Francesca di Rimini*, 7. — *Aïda*, 55. — Concerts de la *Società del Quartetto*, 79.

MILAN. — Représentations du *Freyschütz*, 103, 303; clôture avec *Aïdo*, 119. — Représentation du *Gran-Duca di Gerolstein*, de Bernardi, 191. — *Papa Martin*, de Cagnoni, 247. — *Don Marzio*, op. de Rasori, 255. — *Bianca di Nevers*, ballet, 288. — Inauguration du théâtre Dal Verme, avec *Gli Ugonotti*, 311. — *Un Ballo in maschera*, 327. — *La Favorite*, 335. — *Il Trovatore*, 359. — Premières représentations de *Reginella*, opéra de Braga, 359, — de *Davide Rizzio*, opéra de Canepa, 375, 399. *I promessi Sposi*, de Ponchielli, 399.
MODÈNE. — Première représentation de *Olema la Schiava*, opéra de Carlo Pedrotti, 151.
MONACO. — Concert au Casino, 7.
MONS. — *L'Ombre*, 53, 103.
MOSCOU. — Concerts de Jaëll, 127. — *Orphée*, chanté par les élèves du Conservatoire, 215. — Rentrée de Mme Patti dans *la Traviata*, 351. — *Rigoletto*, 367. — *L'Africana*, *il Trovatore*, 367, 392. — *La Sonnambula*, au bénéfice de Mme Patti, 383. — Mme Nilsson dans *Fausto*, 415.
MUNICH. — Première représentation de *Theodor Kœrner*, opéra de Weisheimer, 191.
NAMUR. — *L'Ombre*, 390.
NAPLES. — *Oreste*, opéra de Carlo Alberti, 70. *Manfredo*, opéra de Petrella, *Zorilla*, opéra de Nani, 103. *Rosetta la Giardiniera*, opera buffa de Avolio, *Maria di Torre*, opera seria de Fornari, — de Selvaggio, opera seria de Viceconte, 143. — *Le Pré aux Clercs*, 199. — *La Scommessa*, d'Usiglio, 215. *Il Menestrello*, de Ferrari, 231. — *I tre Regni*, de Herbin, 239. — *La Fiera*, opéra-comique de Delfico, 279. — *Camoëns*, opéra de Musoni, 311; *Carmosina*, 343. — *I due Forzati*, de Mario Aspa, 351. — *Don Carlos*, 392.
NEW-YORK. — Concerts russes dirigés par le prince Galitzio, 24; — concert au bénéfice de la société française de bienfaisance, 31. — *L'Ombre*, 53. — Capoul et Mlle Nilsson dans *Marta*; Mlle Nilsson dans *Mignon*, 111. — Incendie du théâtre Niblo, 149. — 1re représentation de *la Perle de Bagdad*, opéra-comique en 3 actes de John M. Loretz, 167. — Ouverture d'un concours de compositions musicales nationales, 255. — Concerts de Carlotta Patti et Mario, 319, — de Rubinstein, 327, 335. — *L'Africaine*, avec Mme Lucca, 335. — Mlle Sanz, dans *Il Trovatore*, 359.
NORWICH. — Festival, 303, 310.
NOUVELLE-ORLÉANS. — *L'Ombre*, 53; *Robert-le-Diable*, 111.
OSTENDE. — Concert de Vieuxtemps et de J. Wieniawski, 303.
PADOUE. — *Dinorah*, 199, — *Aïda*, 223.
PALERME. — *Dinorah*, 64. *Fatima*, opéra d'Impallomeni, 70.
PARME. — *Aïda*, 135.
PÉROUSE. — Première représentation d'*Adello*, opéra de Mercuri, 359.
PESTH. — *L'Ombre*, 53. — Concert de Liszt, 110.
PHILADELPHIE. — Incendie de l'Ethiopian Opera House, 117.
POSEN. — Premier concert de la compagnie Ullman, 343.
REGGIO (Emilie). — *La Statua di carne*, opéra de Marchio, 127. — *L'Africaine*, 175.
ROME. — Concerts de Carlotta Patti, 87. — Ouverture du théâtre Apollo avec *Ruy-Blas*, 335. — *Mignon*, 351. — *Don Carlos*, 383.
ROSTOCK. — *Faust*, de M. de Roda, 119.
SAINT-PÉTERSBOURG. — *Mignon*, *le Pardon de Ploërmel*, 7. — Mme Artot-Padilla, dans *les Huguenots*, 15. — Mme Patti et Nicolini, dans *Roméo et Juliette*, 47. — Début de Mlle Ida Benza, dans *l'Africaine*, 55. — Représentation au bénéfice de Mme Patti, 89. — Concert de Alfred Jaëll, 102, 119. — Première représentation du *Convive de Pierre*, opéra inachevé de Dargomijsky, 103. — Examens du Conservatoire, 255. — Début de Mlle Krassowski, dans *la Roussalka*, 319. — Début de Mme Mallinger, dans *l'Elisir d'Amore*, *Robert le Diable*, 343. — Rentrée de Mme Nilsson, dans *Hamlet*, 351, — de Mme Patti dans *Dinorah*, 400. — Reprise de *Vragia Sila* (la Fatalité), 400.
SAINT-SÉBASTIEN. — *La Favorite*, 271.
SALERNE. — Première représentation de *I Normanni a Salerno*, de Marzano, 247.
SAN MARINO. — Inauguration du théâtre par la première représentation d'*Adelinda*, opéra de Mercuri, 295.
SAVICLIANO. — *Il Bandito*, opéra de Bocaccio, 70.
SHANG-HAÏ. — Concerts de M. Rémusat, 134, 231, 415. — Fondation d'une école de musique, 311.
SIDNEY. — Incendie du théâtre du Prince de Galles, 101.
SPA. — Concerts de Gounod, 264, 279.
STOCKHOLM. — Concert spirituel organisé par Mlle Hebbe au profit des blessés français, 15. — *Mignon*, 311.
TAGANROG. — Première représentation de *Il franco Bersagliere*, 55.
TIFLIS. — *L'Africaine*, 87.
TRIESTE. — *L'Ombre*, 53. — *Dinorah*, 80. — *Gustave Wasa*, opéra d'Apolloni, 415.
TURIN. — *Robert-le-Diable*, 7. — *La Colpa del Cuore*, opéra de Cortesi, 87. — *L'Ombre*, 117, 127, 190. — Concerts populaires, 167, 175, 400. — *Caterina di Belp*, opéra de Giuseppe Bozzetti, 191. — *Le Nozze di Michelina*, opéra-comique de Mariani-Montaubry, 279. — *Dinorah*, 375. — *L'âme en peine* (le Forestier), de Flotow, 391.
UDINE. — *Dinorah*, 271.
VALENCE. — *L'Africaine*, 119. — *Gli Ugonotti*, 335.
VARSOVIE. — *Beata*, opéra en un acte de Moniuszko, 64.
VENISE. — *Mignon*, 7. — Première représentation de *Romeo e Giulietta*, de Marchetti, 87. — *Mosè*, 223. — *La Juive*, 255, 271. — *Il Barbiere*, 343. — *L'Ombre*, 349, 358. — *Reginella*, 375.
VIENNE. — Concert d'Ant. Rubinstein, 24. — *Boule de Neige*, 47. — *L'Ombre*, 53. — Première représentation de *Fleurette*, d'Offenbach, 87. — Représentations de Mme Patti, 95, 135. — Première représentation de *Feramors* (*Lalla-Roukh*), opéra de Rubinstein, 143. — *Faust*, 255. — *L'Africaine*, 288. — Première représentation du *Corsaire noir*, opéra-bouffe d'Offenbach, 311. — *Lohengrin* avec Niemann, 343. — Concert de Mænnergesangverein à l'occasion de la mort de Mendelssohn, 367. — *Abou-Hassan*, de Weber, 375. — Concerts de la *Gesellschaft der Musikfreunde* (Société des amis de la musique), 391.
WASHINGTON. — Incendie du Walls Opera House, 14.
WIESBADEN. — *Dinorah*, 264.
WORCESTER. — Festival des Trois Chœurs, 295.
ZARA. — *Marta*, 343.
ZURICH. — Première représentation des *Touristes*, opéra de Th. Staufer, 135.

H

Hommages, décorations et récompenses accordés aux artistes.

(Voir aussi *Nominations*.)

Batiste (Ed.), nommé officier d'académie, 126.
Baudet, première médaille d'honneur de l'Académie nationale, 198.
Bessel, grande médaille d'or à l'exposition de Moscou, 303.
Blanc (Ch.), nommé chevalier de la Légion d'honneur, 222.
Bosquet (Arsène), décoration de Saint-Grégoire le Grand, 119.
Bourgault-Ducondray, subvention annuelle de 1,500 francs du Ministère de l'instruction publique, pour sa Société chorale, 414.
Brandus et Cie, rappel de médaille d'or à l'exposition d'économie domestique, 399.
Briccialdi, nommé membre président de l'Académie de l'Institut musical de Florence, 214.
Cotogni, décoration du roi de Portugal, à l'issue de la représentation de *l'Africaine*, 47.
Couderc, pensionné du ministère des Beaux-Arts, 390.
Courtois (Ant.), grande médaille d'or à l'exposition de Moscou, 342.
Danbé, subvention annuelle de 2,000 francs, pour ses concerts au Grand-Hôtel, 414.
David (Fél.), nommé membre correspondant de l'Institut musical de Florence, 214.
Elwart, nommé membre correspondant de l'Institut musical de Florence, 207, 214, et nommé officier d'Académie, 23.
Faure, décoration de l'ordre de Léopold, 38.
Fétis (Ed.), nommé officier de l'ordre de Léopold, 190; nommé membre honoraire de l'Institut musical de Florence, 214.
Gevaert, nommé membre correspondant de l'institut musical de Florence, 214.
Goldberg, décoration de la Couronne d'Italie, 38.
Goss, organiste de Saint-Paul, de Londres, nommé baronnet, 95.
Hainl (G.), nommé vice-président de la Société des concerts du Conservatoire, 174; reçoit un bâton de mesure offert par l'ancien Comité de la Société des artistes de l'Opéra, 77.
Katto et Cie, médaille d'argent, grand module, à l'exposition d'économie domestique, 399.
Ketten (H.), nommé membre de l'Institut musical de Florence, 214, 254.
Lablache (Nicol), nommé officier de l'ordre du Medjidié, 326.
Lancien, nommé officier de l'ordre du Lion et du Soleil de Perse, 222.
Limnander, nommé officier de l'ordre de Léopold, 190.
Lorenzi, nommé membre honoraire de l'Institut musical de Florence, 214.
Mangin (Ed.), nommé officier d'Académie, 350.
Marchetti, nommé membre correspondant de l'Institut musical de Florence, 214.
Maton, nommé chevalier de l'ordre de Léopold, 87.
Mercklin obtient la naturalisation française, 173.
Mercuri, nommé membre correspondant de l'Institut musical de Florence, 214.
Nissen-Saloman (Mme), reçoit une médaille d'or avec portrait de l'empereur de Russie, 198.
Perny, nommé chevalier de la Couronne d'Italie, 23.
Petit, nommé chevalier de l'ordre d'Isabelle la Catholique, 23.
Pfeiffer (Georges), obtient le prix Chartier (musique de chambre), 350.
Philippe (Ed.), reçoit la croix de la Société de secours aux blessés, 118.
Poise (F.), obtient le prix Trémont, 350.
Pougin, nommé membre honoraire de l'Institut musical de Florence, 214.
Raff, nommé membre de l'Institut musical de Florence, 214.
Romero (A.), nommé commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique, 23.
Schœn (Ferd.), nommé commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne, 302.
Singelée reçoit la décoration de l'ordre de Léopold, 102.
La Société nationale de musique reçoit une subvention annuelle de 500 francs du Ministère des Beaux-Arts, 414.
Mme Thalberg offre le buste de son mari au Conseil municipal de Genève, 366.
Thomas (Amb.), nommé membre correspondant de l'Institut musical de Florence, 214.
Tiberini, nommé commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique, 23.
Van der Heyden, nommé chevalier de l'ordre de Charles III, 126.
Verdi, nommé commandeur de l'ordre de l'Osmanieh, 79; — grand officier de la couronne d'Italie, 142; — officier de l'ordre de la Rose, 287.
Verger, chevalier de la Couronne d'Italie, 190; — de Charles III, 190.
Vervoitte, commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand, 214.
Vieuxtemps, nommé membre correspondant de l'Institut musical de Florence, 214.
Wagner (R.), nommé membre correspondant de l'Institut musical de Florence, 214.
Wilhelmj (Aug.), nommé membre de l'Académie de Stockolm; — reçoit la décoration de l'ordre de Gustave Wasa, avec la médaille pour les arts et les sciences, 23.

J

Jurisprudence artistique, scientifique et théâtrale.

(Voir aussi *Questions artistiques*, etc.).

Nouvelle loi sur la propriété littéraire en Allemagne, 21, 31.
Jugement rendu à propos de l'*Écossais de Chatou* (le prêt ou la cession à des directeurs de théâtre, qui la font exécuter, de la copie manuscrite d'une partition non encore gravée, constitue un acte de concurrence déloyale), 45.
Procès-verbal d'échange de ratification du traité relatif à la propriété littéraire et artistique entre la France et l'Allemagne, 54.
Jugement refusant à Mme Rossini les dommages et intérêts réclamés à M. Michotte, pour avoir fait entendre quelques mélodies inédites de Rossini, 102.
Propriété du *Gradus ad Parnassum*, de Clementi, en France (Affaire Richault contre Enoch et Ikelmer), 102, 375.
Les propriétaires de loges de la Scala et de Canobbiana, à Milan, actionnent le gouvernement italien par le maintien de la subvention annuelle à ces deux théâtres, 222.
M. Th. Sauvage actionne M. Ambroise Thomas pour son refus d'autoriser l'exécution de la musique des *Deux Gillotins*, 269. Arrêt, appel, 334.
La Direction du Théâtre-Italien contre Mme Sass, 286.
Consécration de la propriété littéraire et artistique par une loi en Turquie, 314.
Reconstitution de la Commission de surveillance des Éditeurs de musique de Paris, 373.
La Chancery Court, à Londres, condamne comme contrefaçons des adaptations anglaises tirées des opéras de M. Gounod, sans l'autorisation de l'auteur, 382.
La Société des gens de lettres sollicite du Gouvernement français l'introduction, dans le nouveau traité franco-anglais, de clauses précises permettant la poursuite de la contrefaçon, 383. Le Ministre des Affaires Étrangères invite la Société à rédiger un projet de traité international, 399.
La Commission des auteurs dramatiques charge M. Appleton de remettre au Congrès des États-Unis, une pétition pour faire reconnaître les droits internationaux de la propriété littéraire et artistique, 399.
Propriété littéraire et artistique en Espagne, 406.

L

Lettres.

Lettre à propos de la nouvelle loi allemande sur la propriété littéraire (non signée), 21.
Lettre de Bruxelles, signée A. F. — Première représentation des *Cent Vierges*, op.-bouffe de Ch. Lecocq, 92.
Lettre de Bruxelles, signée C. — Première représentation de *la Fille de Mad. Angot*, op.-bouffe de Ch. Lecocq, 389.

Littérature musicale.

Épigraphie musicale, 1, 9, 17, 25, 33, 41, 49, 57, 65, 73, 81, 89, 98, 105, 113, 121, 129, 137, 145, 153, 161, 169, 177, 185, 193, 201, 209, 217, 225, 233, 241, 249, 257, 265, 273, 281, 289, 297, 305, 313, 337, 361.
Réapparition du journal *l'Art musical*, 7.
Histoire de la musique sacrée dans l'ancienne chapelle ducale de Saint-Marc, à Venise, de 1318 à 1797, par Francesco Caffi (articles d'Ernest David), 12, 19.
Le *Faust* de Gœthe et ses traductions musicales, articles d'Adolphe Jullien, 28, 33, 43, 49, 75, 82, 90.
Les drames de Victor Hugo et la musique, articles d'Adolphe Jullien, 209, 217, 225, 235.
Hændel et la collection Schœlcher, 189.
Publication du 3e volume de l'Histoire générale de la musique de Fétis, 134. — Article de M. Ch. Beauquier, 202.
Célébrités musicales du passé. — Sainte-Cécile, art. d'Ern. David, 367, 395, 403, 411.

M

Musique militaire.

Concerts dans les jardins publics, 127, 198.
La musique de la première légion de la Garde républicaine à Boston, 213, 220, 239; — à Chicago, 231, 246, 263, 270.
La musique de la Garde républicaine au Hâvre, 278; — sa rentrée à Paris, 279; — concert aux Tuileries, 287.
Réorganisation des musiques militaires, 318, 341.
La musique de la deuxième légion de la Garde républicaine, 342.
Concours pour les places de chefs et sous-chefs de musique, 373.

Musique religieuse.

MESSES, ORATORIOS, SOLENNITÉS RELIGIEUSES, ORGUE.

Inauguration de l'église Saint-Martin de Pau, 15.
Exécution de l'oratorio *Théodora*, de Hændel, à Cologne, 15.
Service solennel dans l'église de Saint-Cloud à la mémoire des victimes de Buzenval, avec le concours de la Société de musique sacrée, 30.
Formation d'une Société de chant sacré à Lyon, 31.
Inauguration du grand orgue de la Trinité, 71, 78.
Expertise de l'orgue de Saint-Epvre à Nancy, 79.
Exécution du *Stabat mater*, de Rossini, le vendredi-saint, à Saint-Eustache, 102.
Exécution du *Stabat mater*, de Rossini, à Notre-Dame de Bordeaux, 102; de la *Messe solennelle* de Rossini, 391.
Messe en musique à Saint-Eustache, au profit de la caisse des Ecoles du 2e arrondissement de Paris, 110.
Exécution à Saint-Roch de l'oratorio les *sept Paroles du Christ*, de Haydn, 110.
Exécution de la messe solennelle de Gounod à Notre-Dame, 117.
Messe solennelle à l'église russe pour la fête de Pâques, 118.

Inauguration de l'orgue de Romont (Suisse), 73.
Exécution à Nancy d'une messe à grand orchestre, de M. H. Hess, 215.
Distribution des prix de l'Ecole de musique religieuse, 246.
Exécution du *Stabat* de M. Bourgault-Ducoudray, 270.
Réception de l'orgue de la cathédrale du Mans, 310.
Exécution d'une messe solennelle de M. Hellé, maître de chapelle de Saint-Epvre de Nancy, 318.
Exécution de la messe en *ré* de Ch. Vervoitte à la cathédrale de Reims, 381.
Messe en musique et quête à l'église française de Moscou, au bénéfice des Alsaciens-Lorrains, 392.
Transformation des orgues de Fribourg, 413.
Exécution d'une messe en musique de M. A. Guilmant à l'église de la Trinité, 414.

N

Nécrologie.

Amat (Léopold), 351.
Audries (Jean), 31.
Anglois (Luigi), 151.
Arnal, 399.
Ascher (Simon), 399.
Babnigg (Ant.) 415.
Bader (J.), 407.
Barnolt (Mme), 111.
Battaille (Ch.), 140.
Benita-Moreno (Mme), 87.
Benza (Carl), 55.
Bertou (Mlle Claire), 335.
Blagrove (H.), 407.
Bogumil-Davison, 47.
Boom (Van), 151.
Brida (Giano), 264.
Capouillet, 42
Carafa, 239, 244.
Carré (Michel), 207.
Charbonnier (l'abbé), 375.
Chilly (de), p. 191.
Chorley (Henry F.), 63.
Chouquet père, 287.
Cogniard (Th.) 159.
Coleuille (Alexis), 382.
Colin, 23.
Coreinans (dr.), 375.
Crémieux (Gustave), 31.
D'Anglars (Vicomtesse), en religion Sœur-Marie-Joseph, 159.
Derckum (Franz), 167.
Désarbres (Nérée), 231.
Devrient (Charles), 255.
Devrient (Emile) 255.
Devriès (David), 24.
Dufour (S.), 234, 239.
Dumont-Suvanoy (Mme), 175.
Duaïn-Jundzil (comte Adam) 351.
Duprato (Mme), 303.
Duprez G. (Mme), 79.
Duvernoy (Ch.), 382.
Enjalbert (Michel), 183.
Esser (Heinrich), 183.
Félix (Jacques), 119.
Félix (Raphaël), 222.
Feltri-Spalla (Rosina) Mme, 287.
Ferrand (Eug.), 151.
Frias (Duchesse de), 350.
Galitzine (Prince), 319.
Gandini (A.), 24.
Gasc (Mme), 87.
Gassier, 7
Gautier (Th.), 343.
Geyer (Flodoard), 142.
Ghislanzoni (Alessandro), 335.
Gianetti (Raffaele), 279.
Godefroid fils, 15.
Goossens, 119.
Grillparzer, 31.
Grünecisen, 399.
Guérin, 199.
Guérineau (Mme), 382.
Hagen (Th.), 31.
Halévy (Mlle), 142.
Halm (Anton), 127.
Hamel, 167.
Hasselmans (Georges), 279.
Heinefetter. V. Marquet.
Hirsch (Rudolph), 102.
Kalisch (David), 287.
Kauffmann (Th.), p. 71.
Kessler (J.-G.), 39.
Kiel (Aug.), 102.
Kopp, 310.
Kratzer (André), 375.
Lafeuillade, 159.
Lamprecht (Mlle Mina), 327.
Lefort, 55.
Lelyon, 135.
Liebig (Carl), 327.
Lowell-Mason, 287.
Lucca (Francesco), 382.
Luchet (Aug.), 87.
Magazzari, 111.
Manzaros (N.) 167.
Marchisio (Mme Carlotta), 215.
Mariotti (Marietta), 199.
Mariotti (Rosa), 199.
Marmorito (Comtesse) née, Schumann), 399.
Marquet (Mme), née Heinefetter 382.
Mayer-Marix, 111.
Mayhew (Horace), 140.
Mercantini (Luigi), 382.
Mey (Auguste), 175.
Michel-Gaspard, 87.
Moniuszko, 199, 223.
Montigoy, 15.
Nimmo (Andrews), 223.
OEttinger (Ed-Marie), 223.
Penco (Giuseppe), 287.
Perron (Mlle Alphée), 264.
Pisaroni (Mme.), 264.
Planté (Mme.), 207.
Prévost (Eugène), 287.
Priedo (Mme Julia), 15.
Regondi (Giulio), 167.
Renard (Antoine-Aimé), 159.
Renaud (Félix-Victor), 183.
Ruggiero (Mme Adèle), 199.
Sayn-Wittgenstein-Hohenstein (prince de), 382.
Seidler (Mme), née Wranitzki, 295.
Simonin (Ch.) 319.
Sobolewski (Ed.), 207.
Souffleto (François), 255
Steinkühler (E.), 382.
Tadolini (G.) 399.
Tarjot, 271.
Thiéry (Henri), 247.
Torramorell (Michel), 47.
Torriani (Eugène), 71.
Tourguenieff, 15, 24.
Tschirch (Rudolph), 31.
Ulrich (Hugo), 175.
Vaillant (le maréchal), 183.
Walcker (Eberhard-Friedrich), 343.
Widerberg (Mme Sophie), 142.
Wieprecht (Wilhelm), 255.

Nominations (*V. Hommages* etc. et *Conservatoire*).

M. Ch. Achard, directeur du Conservatoire de Dijon, 182.
M. Bosselet, membre de l'Académie des beaux-arts de Belgique, 15.
M. Deldevez, chef d'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire, 260.
M. Dupont (J.), chef d'orchestre du théâtre de la Monnaie, 102.
M. Faure, inspecteur des études du chant au Conservatoire de Bruxelles, 38.
M. Gevaert, membre de l'Académie des beaux-arts de Belgique, 15.
M. Gounod, membre associé de l'Académie des beaux-arts de Belgique, 15.
M. Limnander, membre associé de l'Académie des beaux-arts de Belgique, 15.
M. Basevi, membre associé de l'Académie des beaux-arts de Belgique, 15.
M. Mangin, directeur du Conservatoire de Lyon, 7, 190.
M. Mazzucato, directeur du Conservatoire de Milan, 102.
M. Radoux, directeur du Conservatoire de Liége, 23.
M. Sellenick, chef de musique de la 2e légion de la Garde républicaine, 190.
M. Vaucorbeil, commissaire du Gouvernement près les théâtres lyriques subventionnés, 85.

O

Orphéons.

M. Félicien David nommé président des concours d'orphéons à l'Exposition universelle de Lyon, 47, 110. — Grand festival au palais de l'Exposition, 318. — Ouverture d'un grand concours orphéonique et instrumental, 31, 63.
Suppression du traitement alloué aux deux directeurs de l'orphéon municipal de Paris, 102,
Séance annuelle de l'orphéon de Paris, rive droite, 126, 133.
Séance annuelle de l'orphéon de Paris, rive gauche 133, 150.
Concours pour les Sociétés chorales et instrumentales au palais de l'Industrie, à l'occasion de l'Exposition d'économie domestique, 134, 148, 182, 207, 220, 229, 246, 262, 278, 285, 293, 301, 309, 317, 325, 333, 341, 349.
Grand concours de chant d'ensemble à Vervins, 135, 198, 223.
Concours aux Lilas, 150.
Ouverture d'un concours international à Genève, 150.
Alger. — Fêtes musicales. — Festival concours, art. de E. M. de Monter, 163, 171.
Concours musical de Genève, art. signé M. M., 172, 198 222, 278, 283.
Concours orphéoniques à Namur, Melun, Huy, Auch, 198.
Formation dans chaque régiment d'une école obligatoire de chant, 246.
Concours de chant choral entre les écoles communales de la rive gauche à Paris, 254.
Les *Mélomanes* de Gand à Spa, 279.
Concert donné par la Chorale et fanfare de Chartres, 310.
Le ministre de l'instruction publique invite M. le directeur du Conservatoire de Paris à s'occuper de la formation d'une bibliothèque de chant choral, 326. — La Commission nommée dans ce but soumet au Ministre un premier recueil de chants, 365.

Q

Questions artistiques, musicales et théâtrales.

(Voir aussi *Jurisprudence*, etc.).

Dispositions réglementaires relatives aux instruments à cordes de Crémone qui doivent figurer à l'exposition de Vienne en 1873, 29, 79, 95.
Compositions musicales à exécuter pendant la durée de l'exposition internationale à Londres, 54.
Questions de l'adoption générale d'un diapason uniforme, 54, 71.
Construction d'un orgue dans lequel l'électricité remplace le mécanisme des leviers et des articulations, par Weigle de Stuttgart, 79.
Rapport de M. Gevaert pour l'acquisition par le gouvernement belge de la bibliothèque et de la collection d'instruments de musique de Fétis, 84.
Extrait du rapport de M. Beulé à l'Assemblée nationale sur les subventions théâtrales, 91.
Suppression de certaines places de faveur dans les théâtres subventionnés, 93.
Commission consultative des théâtres, 150, 158.
Exposition d'instruments à cordes à South Kensington (Londres), 182.
Maladies du larynx et du pharynx, ouvrage de M. le Dr Mandl, 182.
Mise au concours d'un quatuor pour instruments à cordes par la Société des compositeurs de musique, 206.
Constitution de la Société *l'Harmonie française*, 220.
Monument à élever à Auber, 245.
Réglementation des cafés-concerts, 254, 390, 399.
Instrument nouveau (flammes chantantes), 254.
Orchestrion, instrument nouveau de M. Guidi, de Nice, 254.
Flûte sans clefs de M. White, 287, 334.
Programme du concours pour la composition d'une œuvre dramatique lyrique (*fondation Cressent*), 260.
Monument à élever à la mémoire de Guido Monaco, à Arrezzo, 350.
Nouveau violon de M. A. Aloysio, 350.
Construction à Bayreuth d'un théâtre pour y représenter les opéras de Richard Wagner, 351.
Projet de réorganisation théâtrale de M. Hipp. Leroy, 365. — Revendication de M. Reyer à ce propos, 374.
Fondation d'un syndicat de critiques musicaux, 381, 399.

R

Revue critique.

Voci e cantanti, de H. Panofka, art d'Elias de Rauze, 44.
Histoire générale de la musique de F. J. Fétis, 3e volume, art. de Ch. Beauquier, 202.
La Fourchette harmonique, histoire de cette société, d'Arthur Heulhard, art. de Raynal Guyenne, 219.
Bibliographie musicale, par Ch. Bannelier, 229
Bibliographie musicale, par A. Desprez, 275.
Bibliographie musicale, par H. Lavoix fils, 276.
Bibliographie musicale, par Raynal-Guyenne, 308.

T

Théâtres lyriques de Paris.

OPÉRA.

Reprise de l'*Africaine*, art. de E. de Rauze, 25.
Rentrée de Faure et d'Obin dans *Don Juan*, 45.
Début de Mlle Franchino dans l'*Africaine*, de Mlle Sessi dans *Hamlet*, art. de E. de Rauze, 57, 62.
Reprise du ballet la *Vivandière*, 109.
500e représentation des *Huguenots*, — Mme veuve Meyerbeer abandonne les droits d'auteur pour cette représentation à la Caisse de Secours des artistes de l'Opéra, 132.
Début de Sylva dans *Robert le Diable*, 157.
Début de Lassalle dans *Guillaume Tell*, 181.
Début de Mlle Arnal dans les *Huguenots*, 206, 263.
Reprise du ballet *Diavolina*, 214.
Assemblée générale de la Société Philanthropique des artistes de l'Opéra, 214.
Lassalle et Mlle Hisson dans l'*Africaine*, 245.
Début de Richard dans la *Favorite*, 203.
Reprise de la *Juive*, 169.
Rentrée de Mme Gueymard, 286.
Rentrée de Faure dans *Don Juan*, 286.
Sylva dans le *Prophète*, 302, 317.
Début de Mlle Saogalli dans la *Source*, 325.
Faure et Mlle Devriès dans *Don Juan*, 349.
Début de Prunet dans *Faust*, 365.
Rentrée de Villaret dans la *Juive*, 365.
Reprise d'*Hamlet* avec Faure et Mlle Devriès, 390.
Clôture des opérations du Comité de la Société des artistes de l'Opéra, 390.
Représentation d'*Hamlet* au profit des inondés, 413.

OPÉRA-COMIQUE.

Première représentation de *Fantasio*, opéra-comique d'Offenbach, (art. de P. Bernard), 17.
Début de Mme Prelly dans *Fra Diavolo*, 45.
Première représentation des *Noces de Figaro*, art. de P. Bernard, 65.
Reprise de *Mignon*, 85.
Représentation au bénéfice de Chollet, première représentation du *Passant*, musique de M. Paladilhe, art. de P. Bernard, 129,
Mlle Chauveau dans *Mignon*, 149.
Première représentation de *Djamileh*, opéra-comique en un acte, de M. Georges Bizet; — Reprise du *Médecin malgré lui*, art. de P. Bernard, 161.
Première représentation de la *Princesse jaune*, opéra-comique en un acte, de M. C. Saint-Saëns; — reprise de *Bonsoir Voisin*, art. de P. Bernard, 185.
Reprise des *Dragons de Villars*, 197, art. de Paul Bernard, p. 201.
Réouverture avec le *Domino noir* et le *Chalet*. —
Début de Mlle Ganetti dans la *Dame blanche*, 286.
Début de Mlle Chapuy dans *Haydée*, 293.
Rentrée de Sainte-Foy et de Mme Carvalho dans le *Pré aux Clercs*, 302.
Reprise des *Noces de Figaro* avec Mme Carvalho, 333.
Reprise de l'*Ombre*, art. de P. Bernard, 345, 349, 358.
Reprise des *Dragons de Villars*, 365.
Première représentation de *Don César de Bazan*, opéra-comique, de J. Massenet, art. de Paul Bernard, 385.

THÉATRE-ITALIEN.

M. Verger prend la direction du Théâtre-Italien, 62.
Réouverture avec la *Traviata*, 78, art. de E. de Rauze, 81.
Mme Penco dans *Lucrezia Borgia*, art. de E. de Rauze, 89.
Don Pasquale avec Mme Volpini, 93, 98.
Concert spirituel, 98.
Débuts de Mmes Rubini et Bracciolini dans *Rigoletto*, 109.
Début de Mlle Sinerowski dans *Il Barbiere*, 117.
Reprise du *Matrimonio segreto* avec Mme Albani, art. de E. de Rauze, 121.
Représentation au bénéfice de Mlle Duguéret, 126.
Débuts de Mme Sass et de Monzioi dans *Il Trovatore*. — Mme Floriani dans la *Traviata*, art. de E. de Rauze, 145.
Représentation au bénéfice de Mme Penco, 149.
Mme Sass dans *Anna Bolena*, art. de E. de Rauze, 163.
Clôture par *Otello*, art. de E. de Rauze, 169.
Réouverture par la *Traviata*, débuts d'Ugolini et de Mlle Torriani, rentrée de N. Verger, art. de Ch. Bannelier, 313.
Rentrée de Mme Penco dans *Lucrezia Borgia*, 326.
Début de Capoul dans *Marta*, 326, 334.
Début de Mlle Albani dans la *Sonnambula*, 341, dans *Lucia*, 358.
Début de Mme Pasqua dans *Un Ballo in maschera*, 349.
Mlle Albani dans *Lucia*, 365, — *Rigoletto*, 373.
Première représentation des *Deux reines de France*, drame en quatre actes et en vers, de M. Legouvé, musique de M. Gounod, art. de Ch. Bannelier, 377, 380.
Dernière représentation de Capoul, dans *Martha*, 405.

THÉATRE-LYRIQUE (ATHÉNÉE).

Première représentation de *Une Fête à Venise*, opéra bouffe en 4 actes, de Federico Ricci, art. de H. La voix fils, 50, 157.
Première représentation de *Sylvana*, de Weber, art. de H. Lavoix fils, 105.
Reprise de *Javotte*, d'E. Jonas, 165.
Première représentation de l'*Alibi*, opéra-comique d'A. Nibelle, art. de Ch. Bannelier, 321.
Première représentation de *Dimanche et Lundi*, opéra-comique en un acte, de A. Deslandres, 342.
Première représentation de *Madame Turlupin*, opéra-comique en 2 actes, de M. T. Guirand, art. de H. Lavoix fils, 378.
Première représentation de *Dans la Forêt*, opéra comique en un acte, de Ch. Constantin, 390.
La reconstruction de l'ancien Théâtre-Lyrique est décidée, 405.

BOUFFES-PARISIENS.

Première représentation du *Docteur Rose*, opéra-bouffe en 3 actes, de F. Ricci, 46, art. de A. Laroque, 51.
Reprise des *Bavards*, art. de A. Laroque, 77, *du Testament de M. de Crac*, 93.
Première représentation de *la Timbale d'argent*, opéra-bouffe en 3 actes, de Léon Vasseur, 116.

THÉATRES DIVERS.

GAITÉ. — Première représentation du *Roi Carotte*, opéra-bouffe féerie, musique d'Offenbach, art. de A. Laroque, 18.

Variétés. — Première représentation des *Cent Vierges*, opéra-bouffe en 3 actes, de Ch. Lecocq, art. de A. Laroque, 155, 165, 246.
Folies-Dramatiques. — Reprise des *Chevaliers de la Table ronde*, 69. — Première représentation d'*Héloïse et Abeilard*, opéra-comique de Litolff, 332.
Chateau d'Eau. — Première représentation du *Saut de Leucade*, opérette de Diache, 349.
Nouveautés. — Première représentation de l'*Africain*, opéra de Simiot, 69.
Folies-Bergères. — Les *Visitandines*, de Devienne, 69, art. de A. Laroque, 77. — Les *Brioches du Doge*, opérette de Demarquette, 93. — Le *Bouquet de Lise*, ballet de Cœdès, 133. — Le *Valet de chambre de Madame*, opérette de O. Métra, 373. — Un *Voyage aux Pyrénées*, opérette de G. Lamothe, 413.
Folies-Marigny. — Les *400 Femmes d'Ali-Baba*, opérette en 2 actes, de A. Nibelle. — Les *Folies-Marigny*, prologue d'ouverture, musique de M. Delphin de Nesle, 99. — Première représentation de *Un Garçon de Cabinet*, opérette en un acte de Talexy, 149. — Réouverture. — La *Fête des Lanternes*, opéra-comique en un acte, de Talexy, 318.
Alcazar d'Eté. — *Ne causons pas politique*, revue de Houssot, 221.
Tertulia. — *J'veux mon peignoir*, opérette de P. Lacome, 157. — *En Espagne*, opérette de P. Lacome, 173. — Le *Trésor de la tante Béchut*, opérette de G. Donay. — Le *Nain*, opérette d'E. Ettling, 373, 380.
Café-Concert de la Gaité. — Représentation des *Chevaliers pour rire*, bouffonnerie musicale d'A. Lagny, 46.
Café-Concert des Porcherons. — Représentation du *Mauvais Sujet*, opérette d'Uzès, 46.
Café-Concert de Tivoli. — Représentation de *l'Africain*, opéra de Simiot, 52. — *L'Ambassade*, opéra-bouffe de Warnecke, 93.

CONCERTS, BALS ET SPECTACLES DIVERS.

Bals de l'Opéra, 15, 23, 31, 47. — (Direction Arban) 367, 399, 406.
École lyrique, réouverture, 62.
Concerts Valentino. — Festival annuel, 86 ; — réouverture, 303, 326.
Concerts des Champs-Élysées, clôture, 303.
Concerts de l'Exposition d'économie domestique, 263. — Concours de trompes de chasse, 285, 301.
Revue des théâtres, par Adrien Laroque, 13, 36, 52, 61, 69, 77, 84, 99, 108, 125, 132, 148, 157, 172, 205, 212, 238, 268, 277, 285, 292, 308, 326, 333, 348, 357, 364, 388.

V

Variétés.

La musique dans la nature, art. de H. Lavoix fils, 3, 9, 25, 41, 66, 74.
L'esprit d'initiative et le principe d'association dans le mouvement musical français actuel, art. de E. M. Monter, 35.
Les *Noces de Figaro*, premières représentations à Paris, art. de A. Jullien, 58.
Organographie et archéologie, deux points historiques à résoudre, art. de E. David, 60.
Le théâtre de la foire, art. de P. Lacome, 98, 113, 122, 130, 137, 153.
Mozart à Dijon, extrait d'une lecture de Ch. Poisot, 140.
Les Mariages à l'Opéra, scènes et croquis du XVIIIe siècle, art. de A. Thurner, 169, 179, 196, 204, 212, 227, 236, 244, 273, 281, 289, 299, 306, 324, 329.
La musique, le théâtre et la danse à l'Exposition des Beaux-Arts, art. de E. M. de Monter, 177, 186, 193.
La musique, les instruments et le théâtre à l'Exposition de Lyon, art. de E. M. de Monter, 290.
La vie publique et privée des castes musicales, art. de E. M. de Monter, 251, 257, 265, 297, 305, 314, 322, 337, 346, 353, 361, 371, 387, 393, 401, 409.
Une visite au tombeau de Mendelssohn, 267.
Congrès annuels des bardes gallois ou Eisteddfods, 294, art. de Ch. Bannelier, 360.
Lettre inédite de Gluck, 309.
Lettre inédite de Mendelssohn, traduite par Edm. Neukomm, 356.
Perfectionnements du piano moderne, Pleyel-Wolff, J. Lacape ; art. de Ch. Bannelier, 372.
Les manuscrits de Beethoven après sa mort, article du docteur Coremans (extrait de la *Plume*, de Bruges), 379.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS.

A

Abrugnedo, 335.
Abt, 206.
Accursi (Roméo), 53, 159, 215.
Achard (Charles), 190.
Achard (Léon), 7, 15, 47, 87.
Acs (Mme), 101.
Adam, 14, 31.
Agoési, 64, 119, 135, 208, 215, 239.
Alard, 6, 14, 22, 30, 62, 78, 79, 86, 101, 110, 117, 119, 141, 242, 374.
Alary, 15, 94, 286.
Albani (Mlle), 47, 111, 127, 167, 199, 208, 263, 310, 341, 358, 365, 373.
Alboni (Mme), 15, 30, 53, 62, 64, 73, 97, 117, 121, 133, 141, 143.
Aldighieri, 103, 215.
Alkan (N.), 14, 326.
Aloysio (A.), 350.
Altermac, 46, 63, 78, 86, 101, 182, 234.
Altès, 166, 241.
Amat (José), 134.
Amodio, 80.
Anastasi, 311.
Anschütz, 94, 270.
Antonucci, 381.
Appleton, 399.
Aramburo, 191, 359.
Arban, 2, 86, 245, 302, 303, 326, 399, 406, 413.
Archainbaud, 23, 46, 47, 70, 234, 63.
Arditi, 159, 183, 215, 223, 310, 334.
Armingaud, 15, 22, 31, 47, 63, 79, 94, 101, 110, 166, 190, 374, 406.
Arnal (Mlle), 45, 157, 206, 263, 326, 334, 349.
Arnaud (Mlle), 87, 117, 132, 134, 182, 207, 253, 302.
Arneiro (Vicomte d'), 398, 405
Arrieta (Emilio), 39.
Arsandaux, 166.
Artôt-Padilla (Mme), 15, 29, 47, 93, 103, 143, 183, 302, 303.
Ashton-Trolley (Mme), 23.
Aspa (Mario), 351.
Auber, 2, 6, 15, 150, 151, 166, 190, 245.
Aubéry, 22, 51, 189.
Audran, 126, 189, 207, 238.
Augnez, 207, 253.
Aujac, 189.
Aurèle, 78, 94, 101.
Austruy, 234.
Avenel (Paul), 190, 318.
Avrillon, 22, 30, 47, 69, 198, 238, 254, 335.
Aymon (Léopold), 166.
Azéma (Mlle), 94, 221, 241.
Azévédo, 14.

B

Bach, 334.
Bacchini, 127.
Badet, 174.
Bagaggiolo, 62, 89, 90, 143, 199, 221.
Bagier, 45, 52.
Baillot, 110, 230, 241.
Baillou (Mlle de), 190, 239.
Bailly (de), 78, 326, 398.
Balanqué (Mme), 190.
Balbi (Mlle), 106, 157.
Balfe, 7.
Baragli, 271.
Barbaccini, 103, 343.
Barbereau, 63, 87, 214, 221, 234, 241, 326, 381.
Barbier (Jules), 241.
Barbieri (Mme Marie), 182.
Barbot, 234.
Barbot (Mlle Andréa), 52, 287.
Barbot (Mme), 53, 157.
Barlani-Dini (Mme), 295, 399.
Barnolt, 162, 202, 238.
Barré, 190, 263, 311, 335.
Barthe-Banderali (Mme), 13, 3 46, 63, 70, 79, 102, 126, 141, 158, 335.
Basevi, 15.
Batiste, 101, 221, 326.
Battaille, 26, 37, 302, 390.
Battu (Mlle Marie), 37, 46, 63, 65, 66, 126, 133, 150, 166, 215, 318, 333, 342, 367, 375, 383, 391, 415.
Batz (Carl W.), 310.
Bauernfeld, 95.
Baumann, 190.
Baur (Jacques), 398.
Bax Saint-Yves, 14.
Bazin (F.), 15, 23, 102, 110, 150, 220, 221, 229, 241, 254, 262, 373, 381.
Bazille, 173.
Bazzini, 102.
Beale (Willert), 223, 319.
Beaucé, 100
Beaugrand (Mlle), 37, 45, 58.
Beauplan (A. de), 241.
Bedel (Mlle Laure), 381.
Beer (Mlle Amélie), 415.
Béguin-Salomon (Mme), 102, 118, 398.
Behr (H.), 223.
Bélamy (Th.), 174, 308.
Bélanger, 6.
Bélia (Mlle), 109.
Bellini, 143.
Belloc (E.), 119, 229.
Belval, 117, 157, 221, 269, 365, 390.
Ben-a-Ben, 69.
Bender, 31.
Bénédict, 39, 55, 71, 182, 191, 199, 208, 223, 303, 319.
Bennett (Sterndale), 239, 415.
Benoist, 63, 221, 230, 234, 381.
Benoit, 64, 221.
Benza (Carl), 55.
Benza (Ida), 55.
Berardi, 31.
Beretta (Mme), 7, 391.
Bergson (Michel), 231.
Bériot (Ch. de), 134.
Berlioz, 6, 7, 14, 31, 39.
Berlyn (A.), 190.
Bernard (Mlle Alice), 189, 318.
Bernard (Paul), 101, 207, 230, 260, 326.
Bernardi, 191.
Bernardi (Mlle), 398.
Béron, 62, 70, 390.
Berthelier, 52, 133, 150, 156, 246, 278, 279, 302, 318.
Bertini (Mme), voir de Conink.
Bertolini, 279.
Bertram, 241.
Bertrand (Gustave), 111.
Bertrand (Mme), 70, 94, 102, 406.
Bettini, 119, 144, 191.
Betz, 103, 359.
Beulé, 150, 174, 198, 287, 358, 405.
Bevignani, 247.
Besozzi, 159, 220, 222, 229, 262.
Biancolini (Mlle), 215.
Bishop, 6.
Bizet, 3, 161, 230, 234, 310, 316, 317, 326, 365.
Blaès, 399.
Blanc (A.) 22, 85, 174, 197, 326,
Blanc (Mlle), 241, 251.
Blanc (Ch.), 150, 241, 249.
Bloch (Mlle), 45, 109, 125, 129, 263, 294, 302.
Blonet-Bastin (Mme), 7, 246.
Bochkoltz-Falconi (Mme), 254.
Boeswillwald (Mlle), 71.
Boezel (A.), 14.
Bogumil Davison, 47.
Boieldieu (A), 150.
Boisdeffre (de), 70.
Boissière, 110, 190.
Boliaert, 94, 374.
Bonelli (Mlle), 52.
Bonnchée 106, 234, 241, 414.
Bonnesseur, 86.
Bonnet, 101, 190, 294, 321.
Bonoldi, 246.
Boosey (J.), 7.
Bordèse (Mme), 414.
Borghèse (Mme J.) 62, 102, 112.
Bosc (Mlle Marie), 390.
Bosch, 23, 63, 110.
Bosisio (Mme), 295, 350.
Bosoni, 295.
Bosquet, 198.
Bosquin, 37, 38, 45, 46, 53, 78, 221, 109, 110, 118, 157, 207, 110, 278, 390.
Bosselet, 15, 175.
Bossi, 143.
Bottero, 247.
Bottesini, 69, 86, 135.
Boudier, (Mme), 46, 63, 70, 118.
Bouffar, (Mlle Zulma), 19, 398.
Bouhy, 37, 46, 65, 66, 101, 150, 386, 387, 405.
Boulanger, 86, 110, 260, 278.
Boulard, 157, 241, 350.
Bourdeau, 406.
Bourdon, 381.
Bourgault Ducoudray, 2, 36, 46, 62, 118, 141, 159, 414.
Bourgeois, (E.), 94, 234.
Bootier de Silvabelle, 134.
Boyer (F.), 94, 221, 234, 241, 245 249, 251, 367, 407, 414.
Bozzano (Emilio), 208.
Brabant, 341.
Bracciolini (Mme), 47, 101, 109, 145, 165, 221, 326, 373, 381.
Bradsky (Th.), 407
Braga (Gaëtano), 359.
Brahms (Johannes), 391.
Braïda, 62, 221.
Brambilla (Mme), 7, 399.
Brandt, (Mme), 103.
Brandus, 373, 399.
Brassin, 7, 255.
Brayer (de), 222.
Brenner (von), 271.
Bréol Nicolay (Mme), 31, 143.
Bressler, 190, 270.
Bressolles (Mlle), 221.
Bretfeld, (Mlle de), 64.
Brignoli, 208.
Brindis, 234.
Broadwood, 182.
Brogi, 399.
Brunetti (Mlle). 46, 110, 126.
Brüning (Mme Ida), 53, 70.
Buisson (Ph.), 14, 46, 63, 86.
Bülow (de), 64.
Bulterini, 31, 215.
Buonsollazzi, 234.
Burvett (Mlle), 366.
Bussine (Romain), 174.

C

Caballero (Manuel Fernandez), 64.
Cabel (Mme), 7, 24, 39, 55, 159 342, 414.
Caillot, 54, 78, 106, 214, 295, 390.
Calderon (Mme), 94, 141.
Cambiasi (Pompeo), 199.
Campanini, 159, 167, 215, 239, 303, 375.
Campobello, 15.
Canepa, 375, 399.
Capoul, 31, 47, 64, 133, 159, 175, 183, 191, 215, 239, 247, 293, 334, 341, 373, 381, 405.
Capponi, 15, 64, 255.
Caracciolo (Mlle), 80.
Carasini, 358.
Carreno (Mlle Térésa), 103, 287, 319, 343.
Cari (Mlle), 111.
Carlez (J.), 229.
Caron, 6, 26, 46, 22, 70, 78, 94, 109, 125, 132, 207, 390. 397.
Carpi, 143, 225.
Carré, 241.
Carvalho, 69.
Carvalho (Mme), 2, 22, 65, 85, 86, 94, 117, 125, 132, 135, 141, 149, 150, 190, 207, 302, 333, 382.
Casamitjana (Juan), 231, 415.
Casella, 79.
Caserini, 62, 165.
Cass (Hugh), 342.
Castellan (Mlle Thérèse), 375.
Castelmary, 7, 47, 367.
Castillon (de), 36, 86, 101.
Catenhusen, 223.
Candia (de) Cecilia, 79.
Caussemille (Mlle Octavie), 358.
Cavallini, 79.
Cellini Dégremont (Mlle), 102.
Cerclier, 242.
Cerny-Levert (Mme), 31.
Chaine, 94, 159.
Chanet (docteur), 295.
Chappell (Arthur), 39, 182.
Chapuis (Mlle), 293, 333, 380.
Chapuy, Marguerite (Mlle), 14.
Charton (Ed.), 150.
Chaumont (Mme C.), 22, 55, 109, 183, 246, 398.
Chaussée (de la), 342, 375, 406.
Chauveau (Mlle), 14, 93, 117, 149 286, 398.
Chauvet (Alexis), 38, 172, 222.
Chavagnat, 222, 262.
Chelli, 286, 294.
Chelli Boulo (Mme), 15, 64, 95, 103, 294, 381, 398.
Cherblanc, 110 190.
Cheremetieff (Cte), 55.
Chevé (A), 7, 63.
Chevillard, 14.
Chiaromonte, 38.
Chizzola-Albites, 198.
Chol (Ed.) 94.
Chollet, 79. 129, 239.
Chorley (H. J.), 63.
Chouquet (G), 95, 198, 263, 358, 374, 407, 415.
Ciampi, 207.
Cico (Mlle), 333.
Cifolelli (Mme), 190, 197.
Cinti-Damoreau (Mme), 54.
Clavé, 319.
Clément (F.) 15, 247, 254, 381.
Cocken, 150, 241.
Cockx (J.), 198.
Cœdès, 93 133.
Cœdès-Mongin (Mme) 102.
Cohen (Léonce), 31.
Cohen (J.), 230, 234.
Colas (Mlle Stella), 238.
Colblain, 14, 31, 94, 110, 133.
Colin, 6, 23, 220, 229, 230, 241, 292, 373.
Colin (Mlle), 407.
Collard (Ch.), 14.
Collin (Lucien), 221, 406.
Collongues, 246, 390, 414.
Colombier, 63, 190, 373.
Colonnese, 62, 100, 145, 149, 165, 169, 221, 326, 341, 358, 378, 381.
Colyns, 271, 381.
Comettant (O.), 221, 230, 326, 382, 399, 406.
Comettant (Mme), 38, 78, 326.
Conneau (Mme), 183, 223.
Conrad (G.), 407.
Constantin (Ch.), 2, 14, 23, 38, 105, 189, 286, 310, 321, 390.
Contarini (Mme), 215.
Coppel, 15, 162.
Corbaz V. Marmontel (Antonin),
Corlieu, 102.
Corri (Mme Ida), 303.
Corsi, 255, 367, 375, 392.
Costa (Sir Michael), 54, 64, 78, 119.
Cotogni, 47, 127, 175, 183, 231, 406.
Cottone, 367, 375.
Cottrau (J.), 222.
Cottrau (Th.), 222.
Couderc, 374, 390.
Coulon, 239, 278.
Coulon-Levielli (Mme), 278.
Courtois, 234, 342.
Courtois-Hallé, 359.
Coussemaker (de), 23, 381.
Covio, 94.
Coy, 295, 351.
Cressent, 260.
Cressonois, 374.
Croisez, 31, 190.
Cros Saint-Ange, 111.
Csillag (Mme Rosa), 166, 182, 270, 303, 311, 319.
Cummings, 303, 310.
Cuyas, 375, 391.
Cyriali, 6.
Czeké (de), 79.
Czerniewski, 15.

D

Dall'Argine, 15.
Dal Verme, 231.
Dami, 62.
Danbé, 2, 23, 31, 46, 53, 70, 86, 102, 118, 166, 173, 398, 406, 414.
Dancla (Ch.), 110, 133, 141, 166.
Danery (Mlle), 53, 343.
Danhauser, 221, 302.
Daram (Mlle), 7, 23, 379.
Dargomijsky, 400.
Dartaux (Mlle), 55, 127, 143.
Dassier (A.), 7, 102, 183.
Da Silva (Poll), 159, 302.
Dauverné, 174, 241.
David (Ad.), 414.
David (Ernest), 374.
David (Samuel), 31, 86, 415.
David (Félicien), 14, 15, 47, 53, 110, 249, 381.
David (Ferd.), 39.
David (de l'Opéra), 93, 143, 215.
De Bassini, 103.
Debillemont 117, 271.
Debillemont, (Mlle) 143, 230.
Debroas, 241, 398.
Decroix (Mme), 65, 66, 162, 214.
Deffès, 189.

Defresnes (Mlle), 241, 251.
Delaborde, 14, 31, 53, 62, 86, 94, 159, 183, 247.
Delabrauche, 54, 111.
Delahaye (L.), 46, 53, 68, 94, 110, 174, 214.
Delaporte (E.), 150, 246.
Deldevez, 101, 106, 174. 224, 230, 234, 397.
Deledicque, 150.
Delfica, 279.
Delibes (Léo), 45, 110, 189, 230, 413.
Delioux (Ch.), 15, 234.
Della-Viola, V. Hassim-Pacha.
Delle-Sedie, 46, 62, 70, 73, 94, 97, 109, 117, 133, 134, 146, 147, 165, 166, 221, 303.
Deloffre, 66, 166, 167, 197.
Del-Puente, 271.
Delsart (J.), 54, 94, 126, 197.
Demol, 174.
Demunck, 191, 239.
Deprouw-Aubert, 414.
Derasse (Mlle), 39, 287, 293, 319.
Dereims, 207, 234, 241, 251.
Derivis (Mme), 127, 302, 313, 358.
Deschamps (Mlle Marie), 142, 190.
Desjardins, 141.
Deslandres (Ad.), 341.
Desmoulins (Gabriel), 374, 407.
Des Roseaux (Armand), 23, 54, 63, 120, 303.
Dessoff, 127.
Dessaue, 174, 343.
Destin (Mme Maria), 143, 191.
Deswert, 343.
De Vos, 303.
Devoyod, 100, 165, 198, 207.
Devriès (David), 24.
Devriès (Fidès), 26, 45, 117 157, 181, 207, 214, 245, 269, 349, 365, 390.
De Vriès (Jeanne), 303.
De Vroye, 263.
Diaz (Eug.), 38, 125.
Diaz de Soria, 54.
Didier, 207, 238.
Diemer, 38, 70, 79, 86, 110, 134, 149, 167, 398.
Dietrich (A.), 262.
Dietz (Catioka de) V. Mackenzie.
Dœhler (Th.), 295.
Dominique (Mme), 333.
Donau (Mlle), 22, 51, 106.
Donjon, 102, 326, 366, 381.
Dory (Mme), 208.
Douay (G.), 302.
Doucet (Camille), 350.
Dreyfus (Mme), 46, 63, 126.
Dubois (Th.), 70, 94, 220, 229, 230, 234, 262, 350.
Ducasse (Mlle), 65, 66, 69, 129, 162, 186, 202. 214.
Duchesne, 94, 162, 207.
Dufour (S.), 63, 182, 190.
Dulaurens, 140.
Dullo (Gustave), 407.
Du Locle, 71.
Dumba, 167.
Dupont (Aug.), 7.
Dupont (Joseph), 24, 102, 167, 183.
Dupont-Vernon, 241, 249.
Duprato, 106, 230, 241.
Duprez (Gilbert), 102, 255.
Duprez (Léon), 63, 102.
Dupuis, 22, 100.
Durand (E.), 15, 221.
Dustmann (Mme), 367.
Duval (Mme Léon), 31, 102, 302, 392.
Duval (Ernest), 150.
Duverney (Alph.), 63, 79, 102, 167, 185, 230, 366, 398.
Duverney (Edm.), 334.
Duverney (Henri), 221, 326.
Duwast, 22, 51, 106, 399.

E

Edelsberg (Mlle d'), 53, 55, 87, 127, 182, 279, 303, 318, 359, 367.
Ehrhart, 166, 207, 214.
Eitner (Robert), 95. 150.
Ella, 127, 182.
Elwart, 15, 23, 63, 110, 150, 166, 183, 210, 214, 229, 230, 262, 271, 399.
Emmanuel, 127, 365.
Engel, 119, 159, 182, 183, 263.
Enoch, 159.
Epstein, 167.
Erard (Mme), 182.
Erkel, 264.
Erlanger (D.), 14.
Escudier-Kastner, (Mme), 118, 279.
Espaignet, 15, 22, 79.
Etchetto, 14
Ettling (E.), 373, 381.

F

Fabre (Mme Anna), 23, 150.
Faccio, 55.
Fairman (Mme Alice), 64, 311.
Falchieri, 14, 93, 190. 286, 398.
Fallar, 399.
Fancelli, 55, 62, 367.
Farrenc (Mme), 7.
Faure, 23, 26, 31, 37, 38, 39, 45, 58, 85, 93, 102, 127, 135 167, 174, 191, 197, 109, 207, 214, 215, 221, 231. 239, 286, 294, 392, 349, 390.
Fauré (Gabriel), 7, 94, 158, 166.
Feldan (R.), 358, 366.
Félix (Raphaël), 99, 247.
Feuzi, 55.
Ferminet-Laville (Mme), 14, 109, 384.
Fernando (Don), 198.
Ferni (Térésa), 191, 359.
Ferni (Virginia), 175, 191.
Ferrari (Léona), 269, 381.
Ferrotti (Adélaïde), 14.
Fétis (F.-J.), 15, 84, 191.
Fétis (Ad.), 350.
Fétis (Edouard), 150, 334.
Ferenczy, 175.
Filippi (de), 234.
Fiorre (Mlle Eugénie), 45, 58.
Fiorre (Mlle Louise), 23.
Fioravanti, 31, 239.
Fioretti (Mlle), 37.
Fischer, 70, 110, 158.
Fissot, 14, 36. 46, 62, 70, 94, 101, 234, 236, 406, 414.
Fité-Goula (Mme), 143, 359.
Floriani (Mme), 140, 381.
Flotow (de), 14, 142, 166, 254, 415.
Foli, 119. 135, 208.
Foliani (Mlle), 46, 78, 94, 101, 133, 343.
Font (Eusebie), 231.
Fonta (Mlle Laure), 45,, 253, 269.
Fontana (Uranio), 253.
Fonti (Mlle), 30, 52, 239.
Formes, 103,
Fouque, 7, 229.
Franchino (Mlle), 22, 58, 62, 69, 78, 79, 86, 142, 405.
Franchomme, 6, 14, 22, 62, 78, 79, 86, 101, 110, 117, 141, 234, 241.
Francis (W.), 415.
Franck (César), 22, 36, 46, 53, 63, 70, 150, 174, 221, 234.
Fraschini, 62, 79, 140
Fremaux, 31, 94, 133, 234.
Freci (Mme), 39, 367.
Fritschi, 71.
Fuchs (J.-N.), 87.
Fuertès (Soriano), 54.
Fursch-Madier (Mme), 6, 37, 45, 46, 150, 214.

G

Gabrielli (Cte), 190.
Gadilhe, 53, 334, 391.
Gaëtano (Nita), 7, 62, 134, 231, 264.
Gaildrau (Mlle), 234.
Gaillard, 26, 132, 149, 207, 221, 286, 309, 365, 374.
Gaillard (Thérésa), 366.
Galabert, 321, 379.
Galitzin (prince), 24.
Gallay, 182.
Galletti (Mme), 151, 335.
Galli-Marié (Mme), 18, 85, 130, 173, 197, 206, 214, 221, 246, 293. 334, 345, 386, 387.
Gambini, 150.
Gandini (Alessandro), 24.
Ganetti (Mlle), 22, 51, 182, 189, 229, 286, 333.
Ganz, 39.
Garait (Emilie), 38, 182.
Garcia, 158.
Garcia (Mme Eugénie), 53, 54, 302.
Garcin, 70, 110.
Gardini, 117.
Gardoni, 15, 30, 46, 54, 62, 70, 73, 78, 81. 82, 91, 93, 94, 97, 98, 117, 122, 133, 146, 150, 158, 165, 169, 183, 221, 223, 310, 400
Garibaldi, 286.
Garini (Emilia), 183.
Garait (V.)
Garnier (Ch.), 22, 230.
Gary, 14, 37, 38, 46. 78, 182.
Gaspard, 26, 502.
Gastinel, 197, 220, 229, 230, 234, 262.
Gautier (E.), 166, 230, 326, 399.
Gavaux-Sabatier (Mme), 23, 63.
Gayarre, 215.
Geistinger (Mme), 311.
Gellert (Ludwig), 303.
Genevois, 87.
Génin, 230.
Georges de Prusse (prince) V. Conrad.
Géraizer, 321.
Gérald (Mlle), 85, 197.
Gérard, 190, 207, 318.
Gevaert (Aug.), 15, 31, 38, 39, 47, 55, 79, 84, 87, 93, 150, 199, 271 287, 303, 415.
Gevaert (Ch.), 303.
Gevaert, (Mlle Emilie), 303.
Ghislanzoni (Alessandro), 335.
Ghislanzoni (Antonio), 15.
Gibsone (I.), 264.
Gillette. 86.
Gilmore, 55, 111. 191, 199, 206, 220, 246, 327.
Gilson, 415, 417.
Giovannoni (Mme), 215. 383.
Giraldoni, 101, 359.
Girard (Mlle), 321.
Gliones (de) 415.
Godard (Benjamin), 159.
Goddard (Mme Arabella), 7, 24, 103, 166 206, 220, 263, 351, 367.
Godefroid (Félix), 166.
Godfrey, 206.
Goldberg, 38.
Goldmark, 303.
Gomes (Carlos), 231.
Goss, 72, 95.
Gouffé, 22, 63, 79, 102, 118 141, 366. 381, 398.
Gounod, 15, 17, 38, 159, 162, 198, 199, 223, 231, 247, 255, 264, 318, 319, 326, 327, 335, 377, 378, 382.
Gourdon, 126, 207, 238.
Grandval (Mme de), 36, 70.
Graziani, 30, 39, 62, 95, 111, 351, 392.
Grégoir (Joseph), 47.
Grégoire, 23, 415.
Grill (Léo), 359.
Grilli (Mlle Emma), 14.
Grisez, 14. 15, 22, 78, 79, 166.
Grisy, 22, 38, 78, 125, 150, 278, 302. 374, 414.
Grossi (Mme), 7, 64, 199, 391.
Groot (de), 335, 381.
Guerreau, 79, 118.
Gueymard, 93, 101.
Gueymard (Mme), 14, 37, 45, 58, 109, 125, 132, 206, 288, 390.
Guibert (Mlle Nelly), 86.
Guidi 254.
Guidotti, 81, 82, 89, 109.
Guidon, 79, 94, 118, 134.
Guillot (A.), 14, 93, 127.
Guillot (Mlle), 162, 286.
Guillot de Sainbris, 6, 15, 94, 174.
Guilmant, 37, 38, 73, 343, 365, 391, 414.
Guimet (E.), 271.
Guion, 197, 334.
Guiraud, (E.), 36, 37, 38, 46, 70, 110, 118, 214, 302, 378, 379.
Gung'i (Virginie), 303.
Guy de Charnacé, 111, 230.
Gye, 78, 117.

H

Hainl (G.), 7, 101, 117, 118, 140, 158, 166, 173, 174, 234, 241.
Hainl (Mme), 118.
Halanzier, 14, 25, 26, 30, 37, 45, 63, 85, 102, 109, 140, 157, 174, 183, 189, 214, 221, 241, 263, 318.
Halévy, (Lud.), 158.
Hallé (Ch.), 103, 199, 415.
Hamaekers (Mlle), 335, 351, 359, 383, 391.
Hammer, 141.
Hans de Bülow, 391.
Haussens (Ch.), 15.
Harris, 7.
Harris (Mlle Laura), 64, 102.
Hartvigson, 141, 166, 199.
Hartog (E. de), 55.
Hasselmans, 15.
Hasselmans (Mlle), 127, 143, 367, 381.
Hassim-Pacha, 214.
Hauck (Minnie), 141, 159, 255, 391.
Hebbé (Mlle), 15.
Heckmann, (Robert), 223.
Hegar, 327.
Heinemeier (Mme), 167.
Hellé (A.), 318.
Heller (Stephen), 214, 318.
Hellmesberger, 87.
Henrion (P.), 63, 318.
Herman (les sœurs), 79, 86, 326.
Hermann-Léon, 23, 63, 110.
Herbeck, 95, 343, 415.
Hérold, 110, 150, 158.
Hérold (Ferd.), 222.
Hervé, 22.
Herz (Henri), 174.
Herz (Jacques), 367.
Herz (Philippe), 406.
Hess, 79, 215.
Hess, (Ch. L.), 183, 366.
Hess (Georges), 343.
Hesselbein, (Mlle), 78, 222.
Heugel, 47, 63.
Hignard, 381.
Hillemacher, 230.
Hiller (F.), 5, 9, 359, 391, 415.
Hirsch (R.), 102.
Hisson (Mlle), 25, 38, 45, 62, 109, 117, 214, 221. 245.
Hocmelle, 94.
Hoffmann, 94.
Hollander, 53, 234. 415.
Holmberg (Mlle), 398.
Holmès (Alfred), 87, 407.
Holmès (Henri), 367.
Holstein (von). 47.
Holtzem, 31, 158.
Hopp (Julius), 55, 231.
Howey (Mme), 95.
Hellah (John), 39, 239.
Hund (Mlle), 230.
Hurand, 6, 14, 101, 110.
Husson, 302.
Husson-Morel, 7, 234.
Hustache, 302.
Hustache (Alice), 118.

I

Idrac, 126. 142, 173, 207.
Ikelmer, 375.
Ingrande (E. d'), 15.
Ippolito, 190.
Isaac (Mlle), 94, 141, 238, 295, 367.
Ismaël, 18, 54. 70, 85, 129, 162, 173, 197, 214, 246, 293, 334, 345.

J

Jacobi (Georges), 2, 46, 70, 71, 111, 183, 375.
Jacquard, 6, 15, 22, 31, 36, 47, 63, 79, 86, 94, 101, 110, 141, 158 190, 374, 406.
Jaël (Alf.), 6, 15, 31, 47, 71, 87, 102, 119, 127, 142, 165, 166, 199, 406.
Jaëll (Mme), 119, 165, 166, 411.
Jalama, 173.
Jamet, 111.
Janina (Mme Olga), 64, 359, 381.
Jancourt, 95, 110, 241.
Jauner (Franz,), 215.
Javelot, 399.
Joachim, 64. 103, 239 415.
Jolly, 93, 349, 399.
Jonas, 2, 190, 373.
Joncières, 85, 159, 159, 399.
Joseffy (Raphaël), 119.
Jourdan, 55, 127, 143, 151, 279, 295, 407, 415.
Judic (Mme), 19, 93, 116, 129.
Jullien (Ad.), 294, 310, 358.
Junca, 399.

K

Katto, 399.
Kauffmann (Théodore), 71.
Keghel (de), 85, 381.
Kellogg (Mlle), 167, 175, 231, 239.
Kermarec, 86.
Kessler, 38.
Ketschendorf (Gtesse de), V. Stolz.
Ketten, 367, 381.
Kiel (Aug.), 102.
Kleine (Aloys), 47.
Klosé, 241.
Kœmpel, 191, 239.
Kœnnemann, 159.
Kœnig, 230, 310.
Kopp, 156, 246.
Kosleck, 175.
Kontski (A. de), 39.
Kowalska (Mme), 14, 94.
Kowalski, 14, 94. 358.
Krauss (Mlle), 80, 103.
Kreutzer (Léon), 230.
Kruger (W.), 183.
Kufferath, 127.
Kuhn, 391.

L

Lablache (Nicol), 183.
Laborde (Mme), 15, 46, 54, 63, 101, 326.
Lacape, 373.
Lack, 23. 46, 63.
Lacombe (L.), 7, 47, 63, 87, 95, 118, 134, 349.
Lacombe (Paul), 406.
Lacome, 157, 173.
Lacroix (Marie), 158, 318.
Lafargue (G.), 37, 70, 286.
Lafitte, 350, 397, 407.
Lafon (Mme). 349, 391.
Lafont (L.), 14, 102, 118, 398.
Lagrange (Mme Anna de) 46, 63, 70, 141, 190, 197, 198.
Lagye (Mlle), 85, 103, 135.
Lajarte (Th. de), 15, 46, 381.
Lalande, 14, 78.
Lallict, 15, 22, 79, 406.
Lalo, 15, 22, 31, 36, 53, 101, 398, 406.
Lamarre (Christine), 157.
Lamothe (Georges), 375, 413, 415.
Lamoureux (Ch.), 14, 30, 31, 70, 94, 110, 166, 278.
Lamoury, 7.
Lamperti, 263.
Lancia (Mme), 303, 310.
Lancien, 37.
Launer (Mlle Kathi), 24.
Lary, 70, 321.
Lassalle, 53, 127, 181, 189, 245.
Lasserre, 127.
Lavainne, 6, 62, 87.
Lavignac, 38, 63, 102, 141, 173, 197, 326, 406.
Lawrowska (Mme), 399.
Lebel, 78, 174, 222.
Lebeau, 46, 79, 101, 118, 234, 335, 366, 381.
Lebouleh, 221.
Lebrun, 23.
Le Callo (Mlle), 22, 78, 110, 118, 224
Lecocq (Ch.) 6, 23, 55, 63, 93, 156, 214, 318, 349, 390.
Le Couppey, 207, 221, 230.
Lédérac, 53, 182.
Lefort (Jules), 23, 38, 55, 78, 86, 94, 102, 118, 234. 263, 414.
Lefranc, 14, 53, 221.
Legénisel, 86, 126. 166, 246.
Legouvé, 54, 63, 150, 377.
Leitert, 263.
Lelong, 14, 37. 46, 69, 126, 358.
Lemmens-Sherrington (Mme), 311.
Lemoine (Arch.), 14, 373.
Lenepveu (Ch.), 22, 30, 53, 101, 158, 221.
Lenepveu (Jules), 414, 415.
Léonard, 7, 23, 38, 46, 94, 342, 406.
Lepers, 379.
L'Epine (Ern.), 63.
Leroy, 131, 141, 221, 234, 241, 365, 406.
Leuven (de), 78, 125, 249.
Lévêque, 86.
Levey, 375.
Lévi (Hermann), 223.
Levielli. V. Coulon-Levielli.
Lévy-Alvares, 207.
Lhérie, 45, 69. 85, 173, 186, 246, 293, 334, 345. 365, 386, 387.
Liauzun (Mlle), 230, 231.
Libotton, 399.
Lie (Mlle Erika), 415.
Liebé (Mlle), 327.
Liebhart (Mlle), 198, 335.
Liebich (Emma), 95.
Limnander, 15, 150, 175.
Lindsay-Sloper, 199.
Lionnet (les frères), 94.
Liszt, 7, 23, 87, 110, 127, 135, 191, 263.
Litolff, 7, 22, 31, 46, 332.
Llanes (Filomena), 31, 271.
Lloyd, 303, 311.
Lobkowitz (prince), 95.
Lobstein, 54, 86.
Loeb, 234.
Lœwenthal, 182, 190.
Logé (H.). 7, 47, 54, 126, 134, 223.
Lonati (E.), 278.
Lopez, 54, 231.
Lorini, 15, 24.
Lotto (J.) 190, 303.
Loys, 118, 406. 414.
Lubeck, 31, 134, 150.
Lucantoni, 190.
Lucca (Fr.), 7, 47, 79, 87, 119, 127, 135, 159, 167, 191, 190.
Lucca (Mme Pauline), 208, 255, 294, 327, 335, 359, 378, 392.
Luigini, 349.
Luigini (Mlle), 221, 349, 390.
Luini (Mme), 127, 358.
Lutz, 14, 46, 93, 378.

M

Macfarren, 39.
Mackenzie (Mme), 43, 63, 301.
Madier de Montjau, 46, 53,
Maesen (Mlle de), 64, 199, 271.
Magner, 94, 391.
Magner (Mlle), 94.
Magnus, 214, 326.
Maillart (Aimé), 201, 239, 47.
Maini, 55, 103
Maistre (baronne de), 413.
Malliogar (Mme), 7, 39, 47, 64, 87, 255, 343.
Mandl (docteur), 22, 38, 46, 70, 94, 110, 134, 182, 263.
Mangin, 158, 159, 190, 198, 222, 286, 310, 318, 418.
Mangold-Diedt (Mme), 327
Mapleson, 64, 78, 103, 159, 375, 391.
Maquet (Ph.). 79, 126.
Marcarini, 7.
Marchetti, 62, 100, 132, 133.
Marchisio (Barbara), 119.
Maréchal (Mlle Angèle), 367.
Maretzek, 190.
Mariani, 80, 127, 175.
Marié (Mme Paola), 332.
Marié (Mlle Irma), 79.
Mariette-Bey, 5.
Marietti (Mlle), 321, 390.
Marimon (Mlle), 64, 119, 151, 167, 183, 215, 223, 239, 375.
Mario, 79, 125, 231, 246, 263, 278, 310, 319.
Marmontel, 207, 221, 230, 263, 302, 335.
Marmontel (Antonin), 54, 149.
Marsick, 70, 110, 134.
Martio (Mlle Joséphine), 118, 214.
Martin (Léon), 214, 286 398.
Martin-Robinet (Mme), 94, 141,
Martinet, 6, 14. 22, 157, 182, 189.
Marx, 151.
Mas, 14, 15, 22, 46, 70, 101, 110, 118, 133, 374, 406.
Masini, 7.
Massart (Mme), 15, 22, 63, 94, 103, 141.
Massé (Victor), 15, 23, 31, 110, 221, 229, 234, 381.
Massenet, 15, 101, 118, 262, 263, 374, 385, 386, 387.
Masson (E. 85, 94, 294, 406.

Mathias (G.), 230.
Mathieu de Monter, 222.
Mat n, 14, 30, 47, 87, 94, 119, 207, 302.
Mattei (Tito), 334.
Maudgit (Mlle), 45, 157, 269, 365.
Maurel, 47, 215, 223, 383.
Maurice (Mlle), 134, 182, 358, 414.
Maurin, 14, 94, 110, 117, 127, 133.
Maurion (Mlle), 234.
Maury, 166, 206, 213, 339.
Mayer 63, 207, 318.
Mazzucato, 102.
Mechelaere, 415.
Michelis, 165, 358.
Michot, 78.
Michotte, 23, 102.
Miquel, 70, 398.
Mihalowitch (de), 110.
Milanollo (Teresa), V. Parmentier,
Milano (Mme), 14, 38, 46, 53, 94, 102, 110, 118.
Miller (Ladislao), 295.
Minelli (Léontine), 231, 318.
Minetti, 80, 199, 271, 375, 391.
Miry, 391.
Mohr, 14, 15, 22, 62, 63, 78, 79, 241.
Moisset (Mlle), 18, 343.
Monari-Rocca, 122, 399.
Monasterio, 288.
Monbelli (Mme), 38, 69, 110, 134, 167, 199, 207, 263, 343, 415.
Monestier, 222.
Moogini, 145, 149, 163, 165, 169, 183, 221.
Moniuszko, 64, 231.
Monjauze, 6, 7, 53, 78, 93, 159, 214, 381, 413.
Monrose (Mlle), 150, 207.
Montanaro, 47, 62, 311, 343, 358.
Montardon, 23.
Montaubry, 30, 94, 122, 125, 129, 134, 278, 348.
Montigny-Rémaury (Mme), 15.
Morère, 6.
Morhange, 102, 398, 414.
Moriami, 335.
Morio (Mlle), 38, 215.
Moro (Angelica), 359.
Mosonyi, 264.
Mouzin, 221.
Müller-Hartnog, 239.
Murer (Mlle Louise), 375.
Muret Mézeray (Mlle), 37, 53, 101.
Murska (Mlle de), 80.
Musella (A.), 183.
Musoni, 211, 326.

N

Nadaud (Gustave), 54.
Nagornoff, 231.
Nant, 78, 222.
Naprawnik, 103.
Nathan (Ernest), 46, 47, 65, 66, 79, 102, 118, 134, 162, 318.
Naudin, 102, 119, 183, 199, 207, 351, 392.
Neveu, 106, 189, 214, 238, 386, 387.
Nibelle (A.), 15, 62, 302, 321.
Nicolai, 271.
Nicolini, 47, 62, 95, 100, 127, 199, 231, 247, 343.
Nicot, 38, 70, 101, 102, 207, 374.
Niels Gade, 24.
Niemann, 7, 343.
Nilsson (Mme), 23, 47, 55, 64, 111, 133, 167, 174, 175, 191, 208, 215, 223, 231, 239, 246, 254, 302, 334, 351, 358, 415.
Nissen-Saloman (Mme), 255.
Nivet-Grenier (Mme), 103, 135.
Noël Guidi (Mme), 87.
Norblin, 38, 94, 101, 133, 134, 366.
Nordet (Mlle), 103.
Nordmann (Mme), 30, 77.
Norman-Neruda (Mme), 24, 190, 199.
Nuitter (Ch.), 398.
Nyon de la Source (Mlle), 54, 119, 366.

O

Obin, 37, 45, 241.
Odezenne (E.), 22, 50, 189.
Offenbach, 6, 18, 45, 47, 52, 110, 159, 189, 221, 286, 311, 318, 398.
O'kelly, 359.
Ordieas, 343.
Orloff (princesse), 190.
Ormeni (Mlle), 198, 335.
Orsini (L.), 64.
Ortolan (E.), 15.
Oscar II, 326.

P

Padilla, 47, 79, 87, 103, 143, 183.
Pagans, 70, 94, 102, 110, 158, 182, 190, 406.
Paladilhe, 129, 349.
Palermi, 31.
Pallier (Mlle), 106, 269.
Pandolfini, 55, 367.
Panofka (H.), 31, 44, 366.
Pantaleoni (Mme), 95, 199, 215, 383.
Paque, 310
Parent (Mlle Hortense), 198, 253.
Parenza-Rosa (Mme), 111, 167, 199, 215, 247, 367.
Parmentier (Mme), 79, 149.
Pasdeloup, 6, 30, 37, 53, 62, 79, 86, 102, 150, 158, 174, 221, 230, 234, 241, 340, 342, 350, 366, 374, 398.
Patey (Mme), 208, 310, 311.
Patieroo, 30.
Patriossi, 119.
Patti (Adelina), 7, 24, 30 47, 53, 64, 80, 95, 109, 135, 143, 151, 159, 167, 181, 191, 199, 207, 215, 223, 230, 231, 239, 255, 271, 303, 319, 335, 351, 367, 383, 400.
Patti (Carlotta), 23, 31, 38, 63, 87, 110, 143, 183, 247, 254, 270, 319
Pauer, 39.
Paul (V.), 78, 222.
Paulus, 166, 206, 213, 220, 239, 246, 263.
Pavani (Oliva), 95.
Pearse (Godfrey), 79.
Pedemonte, 79.
Pedrell, (F.) 294.
Pedrotti, 167, 175, 400.
Pénavaire, 100, 190, 414.
Penco, (Mme), 15, 30, 54, 62, 73, 89, 97, 121, 149, 165, 169, 221, 326, 391.
Peralta (Mme), 279.
Perelli, 23, 33, 199.
Peretti (Mlle), 70, 93, 207, 238
Perini (Mlle), 222.
Pernini (Mlle), 375.
Perny, (P.), 23, 110.
Perrin (Emile), 63, 102, 126, 207, 241, 405.
Persiani (Mme), 15, 326.
Pertoldi (Mlle), 109.
Peschard, 14.
Peschard (Mme), 52, 116.
Peschka-Leutner (Mme), 206, 220, 327.
Pessard, 246, 390.
Petipa (Marius), 359.
Petit, 23, 80.
Petit (Mlle), 150.
Pendefer (Mme Blanche), 23, 68, 79, 207, 374.
Peyron (Mlle), 47, 52.
Pfeiffer (Georges), 36, 37, 94, 120, 221, 230, 343, 350, 358, 398, 406.
Pfeiffer, (Mme Clara), 46, 94.
Philippe (Ed.), 175.
Philipot, 117, 349.]
Piatti, 24.
Piazza, 190, 239, 302.
Pickaert, 110.
Pierson (H.), 143
Pierson-Bodin (Mme), 102.
Pilté (comtesse), 117.
Pianté (Fr.), 86, 101, 110, 117, 141, 149, 199.
Pleyel (Mme), 167.
Pleyel-Wolff, 15, 278, 372.
Plunkett, 63.
Poënet (H.), 86.
Poënet (Mme), 86.
Pogna (G.), 208.
Poise (F.), 117, 350, 358,
Poisot (Ch.), 47, 110, 182, 190.
Polonini, 127, 190, 343, 358.
Pommereul (Mlle), 234.
Ponchard, 85, 293, 374.
Ponchielli, 359, 399.
Poniatowski (Prince), 215.
Ponsard, 26, 46, 70, 126, 132, 134, 278, 302.
Ponsard de Beannay (Mme), 79, 86.
Ponti (Mme), 359.
Popper, 47.
Populus, 17.
Portehaut, 294.
Potel, 18, 65, 66, 166, 214, 221, 310.
Potentini (Mme), 143, 215.
Potier, 230.
Pouilley (Mme), 103, 182, 198.
Pourny, 302.
Poussard, 14, 94, 197.
Pozzi-Branzaoti (Mme), 208.
Pozzoni-Anastasi (Mme), 311,
Prelly (Mme), 45, 52, 140, 162, 334, 342.
Priedo (Mme, 15.
Prilleux, 69.
Priola (Mlle), 18, 85. 101, 130, 173, 197, 202, 214, 246, 286. 293, 365, 380. 386, 387.
Prunier, 110, 221, 230.
Pruner, 365.
Puschmann, 399.

R

Rabatinski (Mlle), 95, 135.
Rabaud, 46, 53, 94, 326.
Rabuteau, 358.
Radoux, 23, 24, 38, 87, 303.
Raff (Joachim), 143, 415.
Ramirez-Roldan (Mme), 73, 78, 81, 94, 302, 327.
Raoult, 30, 77, 100, 134, 140, 182, 238, 286.
Rasori, 255.
Ravina, 414.
Ravisi (de) 190, 270.
Rebier, 7, 15, 110, 373, 381.
Reboux (Mme Mélanie) 398.
Regnault (Mlle C.), 14, 62, 102, 241.
Reine (Mlle), 186, 214, 270.
Reinecke, 111, 127, 327, 375, 415.
Rembielinski, 198.
Rémusat, 134, 150, 231, 278, 415.
Renaud, 78, 190, 381.
Rendano (Alfonso), 55.
Rensburg, 359.
Réty-Faivre (Mme), 22, 214, 221, 335, 359, 381.
Reuchsel, 15, 63, 94, 118, 279.
Reyer (Ernest), 13, 22, 23, 87, 110, 214, 374.
Ricci (Federico), 22, 30, 46, 50, 51.
Richard, 30, 46, 53, 133, 381, 406, 414.
Richault, 159, 375.
Rie (B.), 133.
Ries (Hubert), 119.
Rigardi (Mlle), 86.
Rignault, 22, 79.
Rillé (Laurent de) 190, 207, 222, 318
Rimski-Korsakoff, 103, 223.
Ristori (Mme), 190.
Ritt, 14, 22, 63 85. 182.
Ritter (Théodore), 30, 37, 129, 158, 190, 234, 366, 399, 414.
Robles, 214.
Roda (de), 119.
Roeder (Mila), 79, 87, 311.
Roger, 7, 31, 38, 62, 63, 102, 141, 158, 166, 222, 414.
Roger (Mme Pauline), 7, 367.
Romani, 47, 183, 231, 400.
Romero (Antonio), 23.
Roosemboom, 351.
Roques (Léon), 287.
Rosa (Carl), 247.
Rose-Bell (Mlle), 365.
Rossi (Lauro), 102, 286.
Rossini (Mme), 23, 102, 150.
Rota, 64.
Roudil, 14, 78, 198, 351.
Rougé, 55, 327, 381.
Rougnon (Paul), 79, 166.
Roussel, 31, 222.
Rouzaud, 174, 246. (V. Nilsson).
Roze (Marie), 143, 208, 215, 239, 254, 374.
Rubini (Mme), 94, 97, 109, 121 122, 159, 263, 303.
Rubinstein (Ant.), 24, 38, 127, 135, 159, 167, 191, 198, 223, 271, 278, 327, 335, 375, 392.
Rüdersdorff (Mme), 206.
Ruelle (Jules), 278, 390.
Rummel (Franz), 255.

S

Saar (Mme), 103, 135.
Saint-Georges (de), 54, 150, 221, 241, 269.
Saint-Saëns, 7, 14, 22, 23, 36, 46, 53, 54, 62, 70, 78, 86, 94, 102, 110, 117, 141, 158, 186, 190, 234, 278, 374, 406, 414.
Saiote-Foy, 269, 302.
Sainton, 159, 310, 311.
Sainz (Laura), 199, 231, 254.
Salomé (Th.), 31, 36, 93, 359, 414.
Salomon (Hector), 149, 221.
Salvayre, 166, 207, 214, 358.
Sangalli (Rita), 263, 325.
Sanglès (Mlle), 23, 79, 94, 102, 118, 134, 278.
Santley, 183, 191, 208, 303, 310, 311.
Sarasate, 398, 414.
Sanz (Mlle), 30, 46, 70, 79, 135, 359.
Sari (Mlle), 47, 414.
Saro, 175.
Sarolta, (Mme), 94, 141, 190, 343.
Sass (Mme Marie), 47, 62, 69, 70, 109, 134, 140, 145, 157, 158, 163, 165, 173, 182, 198, 206, 207, 214, 221, 286, 294, 310, 343, 349, 359.
Sauret, 31, 38, 54, 133, 319, 343.
Sauvage (Th.), 63, 93, 190, 221, 253, 263, 269, 318, 334.
Sauzay (Eug.), 46, 330.
Sauzay (Julien), 45.
Savard, 221, 230.
Scalaberni, 302.
Scalchi, (Mlle), 64, 143.
Scalese, 93, 98.
Schidenhelm, 23.
Schira, 135.
Schlesieger (Maurice), 191.
Schlottmann, 102, 246, 326, 366, 381.
Schneider (Mlle), 6, 22, 52, 69, 100, 199.
Schæffer (Pierre), 14.
Schœlcher, 158, 189, 374, 406.
Schœn (F.), 183.
Schœwers, 373.
Schott, 351, 391.
Schwab (François), 23. 71, 382.
Secrétain (Mlle), 46, 126.
Seligmann, 23, 47, 54, 110, 142, 270, 294.
Sellenick, 198, 262, 392.
Semet (Th.), 87, 110, 214, 220, 229, 262.
Servais (François), 303.
Servais (Joseph), 7, 38, 79, 207, 407.
Sessi (Mlle), 31, 37, 39, 52, 58, 62, 69, 85, 93, 102, 119, 127, 167, 199, 231.
Seveste (Mlle), 19.
Siboni (Eric), 159
Sighicelli, 23, 38, 47, 78, 102, 110, 129, 134.
Sinico (Mlle), 102. 127, 367.
Simiot (André), 37, 52.
Sims Reeves, 7, 191, 208.
Sirugelée, 102
Sirugelée (Mlle), 15, 53, 127, 14 ,151.
Sivori, 15, 110, 158, 247, 263, 3 343, 415.
Smerowsky (Mlle), 62, 117, 223, 375, 392.
Smitz-Erambert (Mme), 31.
Solon, 22, 158, 344.
Sonieri (Mme), 93.
Sontheim, 231.
Sorandi (Mlle), 14, 93, 413.
Soubre (E.), 15.
Squarcia, 208.
Stagno, 39, 64, 143, 255, 351.
Steenebruggen, 23, 87.
Stefani-Donzelli (Mme), 47.
Steiger (Jules), 15, 31, 143, 215.
Sternberg (Mlle), 31, 53, 55, 79, 87, 119, 311, 351.
Sterbini, 295.
Stockhausen (Franz), 15, 64, 127.
Stockhausen (Jules), 207, 278.
Stœger (E.), 142, 183, 215.
Stoltz (Rosina), 166.
Stolz (Teresina), 55.
Storti, 175, 190.
Strakosch, 47.
Strauss (de Paris), 7, 23, 31, 55) 63, 287, 302.
Strauss (Johann), 199, 206.
Strauss (L.), 24.
Suardi-Repetto (Mme), 31.
Sullivan (Arthur), 39.
Swoboda, 311.
Sylva, 140, 157. 165, 206, 269, 302.
Szarvady (Mme), 47.

T

Tacchinardi, 127, 351.
Tac-Coën, 230.
Taffanel, 14, 15, 22, 38, 46, 78, 94, 101, 102, 134, 166, 246, 397, 414.
Tagliafico, 89, 94, 143, 221, 415.
Taisy (Mlle de), 198, 311, 399.
Tajan-Rogé, 133.
Taldoni, 14.
Talvo-Bedogoi (Mme), 231.
Tamberlick, 23, 127, 159, 198, 247, 334.
Tamberlick (Mlle), 245.
Tapon, (Mlle), 221, 234, 241, 374.
Tardieu de Maleville (Mme), 119, 133. 182.
Tariot, 94.
Taudou, 53, 174.
Tausch, 135, 167.
Tayau (Mlle Marie), 182.
Taylor (baron) 6, 54, 174.
Telesinski, 22, 62, 78, 94, 110, 126, 142, 190, 374, 406.
Teisseire (Mme), 23, 46, 70, 78, 86, 94, 110, 182.
Thalberg (Mme), 366, 391.
Thibault (Mlle Berthe), 6, 14, 38, 109, 132, 253.
Thibault (Mlle Blanche), 234.
Thierry, 65, 149, 186.
Thomas (Amb.), 15, 31, 63, 93, 110, 182, 197, 220, 221, 229, 230, 234, 241, 253, 254, 263, 269, 302, 334, 358, 365, 381, 399, 415.
Thomas (John), 151. 199.
Thomé (Francis), 23, 46, 149.
Tiberini, 23, 80.
Tietjens (Mme), 64, 111, 119, 127, 135, 191, 208, 247, 264, 303, 310.
Tilmant, 22.
Tintorer (Giovanni), 14.
Tintorer (Giulia), 14.
Tolbecque, 7, 14, 23, 31, 46, 70, 86, 94, 254.
Topai, 62, 93, 221, 341.
Torramorell, 47.
Torriani (Mlle), 71, 313, 334, 341 365, 381.
Trebelli-Bettini (Mme), 62, 64, 89, 90, 97, 101, 127, 131, 191, 215, 239, 310.
Trélat (Mme), 70, 110, 149.
Triébert, 246, 326, 366, 381.
Trinquier, 6, 14, 22, 287, 319.
Trombetta, 6, 14, 22, 62, 78, 101, 102, 110, 141, 398.
Troy, 390.
Tschaïkowski, 223.
Turban, 7, 14, 23, 37, 46, 94, 234, 251, 398.

U.

Ugalde (Mme), 77, 342.
Ugolini, 119, 221, 313, 326, 358, 381, 414.
Ullman, 263, 343.
Urban (Mme), 175, 255.
Urso (Camilla). 182.
Usiglio, 127.
Uzès, 78, 101, 119, 182.

V.

Vachot, 22, 30, 64, 151.
Vairo, 165, 221, 358.
Valdéjo. 23, 63, 189.
Valenti, 102, 214.
Vanda-Miller (Mme), 392.
Vandenheuvel, 278.
Vandenheuvel-Duprez (Mme), 278.
Van-der-Does, 214.
Van-der-Gucht, 22, 391.
Vanderstraeten, 294.
Van-Elewick, 23.
Van-Gelder (Elisa), 126.
Van-Gelder (Esther), 126.
Van-Ghell (Mlle), 22, 100, 156, 246, 349, 413, 415.
Van-Gheluwe, 271,
Vannereau, 22, 78, 118, 326, 366, 381.
Van Waëfelghem, 7, 14, 22, 23, 37, 46, 127.
Varney, 102, 326, 391.
Varvaro, 31, 271,
Vaslin, 110, 133.
Vasseur, (Léon), 115, 247, 302.
Vaucorbeil, 85, 118, 150, 175, 190, 221, 238, 281, 398.
Verdavainne (Mme), 79,
Verdhurt, 7, 15.
Verdi, 5, 55, 79, 87, 392.
Verger, 15, 39, 31, 37, 52, 62, 64, 73. 74, 78, 119, 214, 221, 253. 343, 341, 373, 381, 414,
Verger, (N.), 81, 85, 93, 98, 221, 255
Vernon-Rigby, 64, 311.
Vervoitte, 30, 38, 110, 118, 126, 133, 141, 158, 221.
Vestri (Mme), 62, 94, 221, 169.
Vialon (J.), 220, 229, 262.
Vianesi, 54, 199.
Viardot (Mme), 38, 70, 78, 86, 101, 110, 117, 126, 158, 190, 246.
Vidal (Mme), 198, 230, 234, 241, 251, 374.
Vieuxtemps, 7, 38, 55, 64, 79, 119, 141, 158, 175, 207, 303, 343, 375, 391.
Vigier, (Sophie Cruvelli, vicomtesse), 23, 381.
Viguier, 63, 78.
Villaret, 27, 30, 37, 70, 79, 86, 109, 117, 132, 221, 245, 269.
Vivier, 38, 68, 150, 182.
Vizzani, 64, 119, 208.
Voggenhuber (Mme de), 103, 391.
Vois, 94.
Vois, (Alice), 117.
Vois (Cécile), 14.
Volpini (Mme), 62, 90, 93, 98, 119, 221, 263, 343.
Vroye (de), 23, 415.
Vuillaume, 182.

W.

Wachtel fils, 199.
Waelput (H.), 217.
Wagner (Richard), 53. 175, 294, 391, 399.
Walden (Arnold), 95.
Waldteuffel (Mlles), 94, 101, 134,
Waldmann (Mme), 55, 103.
Waroecke, 93.
Warnots, 271, 359.
Warot, 53, 55, 64, 119, 281, 351 359, 383, 391.
Wartel père, 234.
Weiglé, 79.
Wekerlin, 15, 23, 30, 31, 70, 110 190, 221, 230, 234, 254.
Weldon (Mme), 199, 223, 231, 247, 264,
White, 46, 53, 63, 94, 102, 287, 334, 366, 398, 414.
Widmer, 93, 214, 390.
Widor, 36, 53, 70, 71, 94, 110, 149, 190.
Wieck (J), 295.
Wieniawski (H.), 198, 303, 335, 392.
Wilder (V.), 105, 106, 382, 399.
Wilhelm-Massé (Mme), 182, 198.
Wilhelmj (A.), 23, 143, 191.
Wilhorst (Mme de), 64.
Willaume (J.), 166.
Wilt (Mme Marie), 167.
Wiziak (Emma), 15, 64, 215.
Wolff (A), V. Pleyel-Wolff.
Wolff (Ed.), 133, 182, 207.
Wormser, 78, 86, 214, 230, 234
Woworsky, 359, 391.

Y.

Ytrac, 14.
Yvert (Mme Henry), 38.

Z.

Zaccometti 119.
Zelinski, 392.
Zenoni (Mme), 391.
Zerbini, 367.
Zeretelew (princesse), voir Lawrowska.
Zimmermann, 93.
Zoboli, 208, 239.
Zucchini, 64.

PARIS IMPRIMERIE A. CHAIX ET Cᵉ
RUE BERGÈRE, 20. — 4272-3.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

59e Année. | N° 1 | 7 Janvier 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

1871 **PRIMES** 1872

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale,
A l'occasion du renouvellement de l'année.
(39e ANNÉE DE SON EXISTENCE.)

ALBUM AUBER

Un volume format in-4°
RECUEIL
Contenant vingt-cinq morceaux de chant
COMPOSÉS PAR
D.-F.-E. AUBER
Orné d'un beau portrait de l'illustre maître dessiné d'après nature en 1865
ET
La partition arrangée pour piano seul
DE L'OPÉRA-COMIQUE
L'OMBRE
Paroles de M. DE SAINT-GEORGES, *musique de*
F. DE FLOTOW
Un volume format in-8°.

Ces primes sont à la disposition des anciens et des nouveaux abonnés, et leur seront remises contre leur quittance d'un abonnement nouveau d'une année pris depuis le 1er octobre dernier.

SOMMAIRE.

Épigraphie musicale. — Revue de 1871. **E. Mathieu de Monter.** — La musique dans la nature. **H. Lavoix** fils.—Souvenirs biographiques : Beethoven. **F. Hiller.** — Correspondance. — Une nouvelle salle de concert. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Le fameux *Népenthès* d'Homère, qui faisait oublier tous les maux, que Polydamne l'Egyptienne, épouse de Thon, composa et donna à Hélène, comme présent de l'hospitalité, n'était qu'une mélodie musicale parfaite, une symphonie achevée sous tous les rapports

L'EMPEREUR JULIEN.

L'imitation de la nature par la musique ne saurait constituer une branche de l'art, analogue à ce qu'est le paysage pour la peinture, et, cependant, il y a là pour le musicien une source d'effets dont il peut tirer le plus grand parti, soit en des ouvrages spéciaux, soit passagèrement, au milieu de compositions où l'élément pittoresque trouve sa place. En outre, si la musique ne peut user pour tracer un paysage que de moyens très-bornés, elle fournit néanmoins à l'artiste doué d'imagination des traits suffisants pour donner au tableau qu'il veut peindre l'apparence de la réalité..... *L'imitation n'est pour la musique qu'un but secondaire ;* le point essentiel est de charmer l'oreille et de toucher le cœur par des chants vraiment inspirés.

M. M. JULES CARLEZ. (*Les Musiciens Paysagistes.*)

REVUE DE 1871

Il y a trois mois à peine, alors que dans Paris, délivré du fer et de la flamme, les arts recouvraient enfin leurs prérogatives et qu'il était possible de penser et d'écrire sans encourir les représailles de la barbarie ou du banditisme, j'essayais déjà de dresser ici le bilan lyrique de l'année, de suivre à travers ses douloureuses gémonies la trace constamment traversée et presque fruste de la musique, cruellement meurtrie par les événements et comme prostituée à la chose publique, mais luttant avec résignation et fermeté pour ne pas disparaître dans la tourmente.

Si ces pages, — traduction fidèle d'impressions reçues, peinture exacte, à défaut d'autre mérite, de faits appréciés et de scènes vues, — ne sont pas entièrement sorties de la mémoire des lecteurs de la *Gazette musicale*, je n'aurai qu'à ajouter aujourd'hui, au courant de la plume, un *post-scriptum* à la « Revue rétrospective » du mois d'octobre dernier. Un *post-scriptum !* On a dit que là était souvent tout l'intérêt d'une lettre : celui-ci ne justifiera pas absolument ce mot... profond, mais il complétera la physionomie musicale (et c'est là son but) d'une année où l'étrange et l'imprévu le disputent à l'horrible, et qui présente en ses évolutions les différences les plus tranchées.

Ainsi, nous avons vu, aux approches de la guerre, la musique, le théâtre attirer et retenir tout un monde d'argent et de joie. Le conflit devenu imminent, le théâtre, la musique se font les sûrs et rapides véhicules des fièvres patriotiques; s'élevant au contact des souffrances du siége, ils consolent, ils calment, ils soutiennent alors: au milieu des stupides horreurs de la commune, la mélodie, petite flamme vacillante et battue de vents contraires, représente seule l'intelligence et brille faiblement comme l'emblème de la poésie proscrite, de l'art vilipendé. Dans les trois derniers mois de l'année nous retrouvons cette ardeur au plaisir, cette recherche passionnée des jouissances scéniques et musicales, non sans une certaine épuration du goût, sous ce dernier rapport, et une tendance à mettre en pratique la théorie de *l'art pour l'art.*

Cet entraînement, dont les objets très-contestables ne confinent

pas toujours, tant s'en faut, à l'Idéal, s'explique jusqu'à un certain point par le besoin instinctif qu'éprouve toute une population, au lendemain de tortures et de douleurs mortelles, de revenir à des distractions de cœur, d'oreille et d'esprit qui tiennent une place considérable dans son existence exceptionnelle et éminemment intelligente. Il s'agit moins ici d'une réaction que du fait d'une seconde nature, violemment comprimée et cherchant à reprendre d'autant plus le libre exercice de ses facultés spéciales. A de tels loisirs, les nerfs recouvrent vite leur élasticité et leur ressort. Au point de vue spécial où je dois me placer ici, et sans vouloir philosopher outre mesure, voilà donc ce me semble la division, l'aspect et l'esprit d'ensemble de l'année musicale que nous venons de *subir*.

Jamais, constatons-le hautement, jamais on n'a fait à Paris autant de musique — bonne ou mauvaise — mais, enfin, autant de musique que depuis trois mois ; à aucune époque cet art séducteur ne s'est ancré aussi profondément dans la vie sociale et privée d'une population. Ce symptôme n'a rien que de fort encourageant pour ceux qui croient comme nous à l'influence fécondante des manifestations de l'imagination sur notre culture intellectuelle.

Le gouvernement reconnaissant, appréciant le rôle de la musique dans la société actuelle l'inscrit au programme de ses travaux et se préoccupe des moyens d'en assurer l'éclat. Il vient tout récemment de se montrer animé du désir d'améliorer l'enseignement du Conservatoire par l'ouverture de nouvelles classes : celles de l'histoire de la musique (professeur M. Barbereau), d'acoustique (titulaire M. Lissajous), et par la création de tout un système de contrôle et de surveillance. Le successeur de M. Auber, M. Ambroise Thomas, ne saurait donner une meilleure preuve de ses capacités administratives qu'en s'efforçant d'élever, dans l'établissement confié à sa direction, le niveau de l'enseignement du chant : la nomination de Mme Viardot comme professeur permet de l'espérer.

Un nouveau décret donne aux grands prix de composition la faculté de ne plus passer à travailler, à méditer, à s'inspirer peut-être dans les jardins de la villa Médicis les trois années réglementaires qu'ils pourront employer maintenant à produire et à se faire immédiatement jouer, ce qui est l'objectif de notre époque fiévreuse et pressée. Je citerai encore, au nombre des rapports de la musique et de l'Etat, la fondation de Conservatoires régionaux à Rouen, à Dijon, à Lyon, ainsi qu'un vote de fonds pour la reprise de travaux du nouvel Opéra.

La science, de son côté, poursuit des travaux qui intéressent au plus haut point la musique. Je considère et je signale comme un véritable événement scientifique les belles expériences de transmission métallique des vibrations sonores dues aux recherches de MM. Cornu et Mercadier. Déjà l'appareil de M. Lissajous rend le son en quelque sorte visible et tangible ; le temps viendra-t-il où l'orchestre pourra écrire, fixer, matérialiser ses ondes harmoniques au fur et à mesure de leur création ? Merveilleuse perspective ! Et quelle poésie pénétrante, grandiose, lumineuse dans ces labeurs ardus de l'optique et de l'acoustique ?

La situation des théâtres lyriques subventionnés, sans parler de la regrettable fermeture des Italiens, pourrait être plus prospère. L'Opéra, prudemment dirigé par un administrateur expérimenté, M. Halanzier, poursuit les représentations de ses immortels chefs-d'œuvre dans les conditions où le placent une économie indispensable, des droits acquis, des congés, des changements de personnel artistique, etc. *Robert, les Huguenots, Don Juan, Guillaume Tell, Faust, le Trouvère,* continuent à resplendir sur cette scène où l'*Erostrate,* de M. Ernest Reyer (seule nouveauté de ces derniers trois mois) n'a pas rencontré le succès que mérite à tant de titres cette œuvre d'une valeur sérieuse, en raison d'une trop grande exubérance de composition, à cause aussi d'un mélodramatique livret, aux couleurs ou trop effacées ou trop violentes et prêtant à de malheureux rapprochements d'actualité. La reprise du *Prophète* aura sans contredit les honneurs de la saison à l'Opéra. A l'Opéra-Comique, sur le fond du répertoire se détachent la reprise de *l'Ombre* et la millième représentation du *Pré aux Clercs,* avec Mme Carvalho : double attrait dans un même cadre et le seul cadre qui convienne à tous deux.

Le *Barbier de Séville, Martha* et d'autres pièces populaires ont continué à rencontrer une bonne interprétation à l'Athénée devenu, sous tous les rapports, théâtre lyrique.

L'Opéra, l'Opéra-Comique, l'Athénée, et puis?.. Et puis, l'opérette, la folle, la capricante, la falotte opérette, depuis ces trois mois caracolant aux Bouffes sous les espèces de la *Princesse de Trébizonde* (reprise), de *Boule-de-Neige,* du *Barbier de Trouville,* du *Testament de M. de Crac,* dans lequel le dernier mot de la bouffonnerie se pare de la distinction musicale innée de M. Lecocq : — sémillante à l'Athénée avec la *Javotte* de M. Jonas ; — goûtée aux Variétés avec le *Trône d'Ecosse,* aux Folies-Nouvelles avec le *Nouvel Aladin,* avec *Memnon* aux Folies-Bergères, aux Nouveautés, en maints autres endroits où l'on s'amuse, où l'on s'étourdit, où l'on oublie !

C'est le règne de l'opérette. La « Division des Agités » de Charenton ne manque pas de succursales en ville. Ce qui frappe, toutefois, et ce qu'il convient de remarquer, c'est qu'au milieu de cette *bamboula* de cerveaux égarés dans le domaine de la Folie, la musique n'abdique ni le charme, ni l'esprit, ni la distinction : elle suit la farce, elle la soutient et l'habille comme une bonne fée, gardant toutefois sa distance, sa noblesse native et sa fierté de race. Peut-on en conclure que les compositeurs attirés par la pente facile, les débouchés nombreux et fructueux de l'opérette sont tous hommes de talent capables de tenir leur place sur une scène plus large et plus profonde? Oui, certes. Un de nos confrères, trop optimiste, écrivait ces jours-ci que la France serait sauvée par la puissance de l'art. Nous le souhaitons sincèrement, en y travaillant de toutes nos forces ; mais quand? et comment?

Le nombre des cafés-concerts a triplé et nos musiciens les plus distingués en sont encore à attendre qu'on joue leurs œuvres et qu'on leur donne un théâtre, un *théâtre national,* un *théâtre bien à eux.* Ayons la volonté, l'esprit d'initiative, l'énergie. Il y a nécessité d'agir et de réagir, au nom des intérêts de l'art français, au moment où les associations wagnériennes couvrent l'Allemagne, dans le secret espoir d'imposer à l'Europe les productions du rhapsode musical des *Niebelungen.* Que l'association, que le capital, que les forces vives de la France réalisent donc enfin pour le drame lyrique ce que tout autre genre de musique rencontre en deça de la rampe.

Voyez, ici, quelle activité, quel zèle et quel enthousiasme ! Paris, depuis octobre, en est tout vibrant et bruissant. Chaque dimanche, la fleur du dilettantisme savoure à petites gorgées les breuvages divins que lui verse l'orchestre des Concerts du Conservatoire. Pasdeloup ne perd pas un de ses trois mille fidèles « initiés » qui comprennent et jugent maintenant un répertoire varié présentant de plus en plus — rapprochement souvent scabreux ! — à côté des chefs-d'œuvre immortels, de belles pages symphoniques modernes. Marseille vient de construire la salle Valette pour suivre cet exemple. On voit le public apprendre et reprendre le chemin des Concerts du Châtelet, du Grand Hôtel (Danbé), du Vaudeville (Marck), etc.

Mentionnerai-je encore les soirées ou matinées musicales du Cours de musique d'ensemble (Pasdeloup déja nommé), de la Société philotechnique, de l'Académie de musique sacrée (Vervoitte), de la Société un peu trop archaïque et exclusive (Bourgault-Ducoudray), du Cercle artistique (Jacobi), des Conférences d'harmonie expérimentale (A. Elwart) ? Et les nombreuses réunions de musique de chambre ? Et les innumérables exercices des professeurs à la mode ? Et les Concerts d'Arban, salle Valentino, de Constantin, au Casino ? Et toutes ces fêtes musicales qui apportent quelque soulagement aux infortunes pitoyables de la guerre ? Après tant de catastrophes imméritées, n'est-on pas empressé, heureux, tout en faisant le bien, de se retrouver et retremper dans le culte de l'art ? De son côté, la Société des Compositeurs de musique et autres Cercles analogues ont repris leurs séances. Une Société nationale de musique vient de se fonder. La bibliographie musicale s'affirme et s'enrichit. De toutes parts, on sent la nécessité de se grouper, de serrer

les rangs, d'apporter à la Patrie artistique son contingent de travail, de bon vouloir, d'idées. Voilà l'un des plus beaux côtés de ces derniers mois.

Dominant ces voix utiles, charitables, mélodieuses toujours, de sa large et mâle harmonie, l'Orphéon français comprend que les grands principes moraux qui ont présidé à sa fondation sont toujours debout et immuables ; que le devoir, ce grand criterium de l'humanité, lui commande de secouer énergiquement la poussière dont la tempête l'a couvert, de relever sa tête honnête et vaillante, et de reprendre patiemment le rôle civilisateur dont la voie ne lui a peut-être jamais été aussi largement ouverte qu'aujourd'hui.

La mort, impitoyable pour les artistes qui, en raison de leur nature impressionnable et nerveuse, ressentent plus vivement que d'autres le contre-coup des malheurs publics, la mort ne s'est pas lassée. Au long obituaire que cette *Revue* publiait dernièrement, je dois ajouter les noms de : Constant Ermel, de la commission d'enseignement du chant de la Ville ; Levasseur, l'inimitable Bertram ; Révial (du Conservatoire); Lassabathie, dont le nom restera attaché à l'administration de cet établissement; Philastre, Desplechin, célèbres décorateurs; Brisebarre, le fécond et hardi dramaturge.

Ces derniers jours de « l'année maudite » n'auront pas été, cependant, sans porter avec eux leur enseignement et leur consolation. Je disais plus haut et j'insiste sur ce fait que le goût général s'épure et que la musique proprement dite gagne chaque jour du terrain. Quand l'ordre social se répare et tend à reprendre une marche régulière, les esprits cultivés sont disposés à exclure comme à restaurer ; on sent très-distinctement le bien et le mal en tout, et c'est le moment où les vraiment belles choses trouvent le plus d'appui et de collaboration dans le public des honnêtes gens. La *Ruth*, de César Franck, ce petit chef-d'œuvre de poésie biblique, la *Gallia*, si dramatique de Gounod, la *Marche héroïque* de Saint-Saëns, d'une facture remarquablement ingénieuse, les *Suites* colorées de Massenet, la *Symphonie* de M. Ed. Millault, d'autres compositions du même genre sollicitent vivement l'attention des grandes assemblées de cet hiver.

Faut-il donc se désespérer et broyer du noir, devant les derniers envahissements du genre bouffe, lorsqu'on voit le sentiment public se porter peu à peu vers la musique pure, qui ne vit que d'elle et pour elle, créant de magiques illusions, sans aucun concours étranger, et goûter en ces régions sereines les plus pures jouissances intellectuelles ? Le grand charme de la Symphonie et son influence irrésistible est de laisser une large place à l'interprétation individuelle et de faire croire un moment qu'il pense et qu'il chante à celui qui ne fait qu'écouter. Quel bonheur et quelle compensation si la symphonie, encouragée, soutenue par le goût public, la symphonie française dont l'école existe et qui peut ajouter aux noms que je viens de rappeler ceux de Reber, de Félicien David, de Th. Gouvy, de Guiraud, de Bizet, etc., s'élevait radieuse, souveraine, imposante, pour traduire sur ses vastes fonds de toile les aspirations artistiques modernes ! La pensée reprendrait ainsi tout son prestige, l'art tous ses droits, le pittoresque toute sa saveur...

Tels sont nos vœux ; telles sont aussi nos espérances !

EM. MATHIEU DE MONTER.

LA MUSIQUE DANS LA NATURE.

—

(2e article) (1).

Il existe à la bibliothèque de Reims un manuscrit du XIIIe siècle, dont la première page renferme un dessin qu'on peut considérer comme une des plus belles représentations iconographiques de la musique, considérée au point de vue naturel. L'art des sons est figuré par un homme. C'est une belle figure barbue, à l'air grave; le corps est nu, étendu, crucifié pour ainsi dire, sur le dessin, qu'il occupe tout entier; sa tête est nimbée, comme celle d'un dieu; l'expression de sa physionomie est réfléchie et intelligente, ses traits ont quelque chose du caractère sacré donné à ceux du Christ dans les images hiératiques. Ce personnage, c'est l'Air, le principe de toute musique, l'origine de tout son, le générateur de toute harmonie. Son nom est écrit en latin, autour de sa tête que surmontent le soleil et la lune. Dans le cercle le plus rapproché de son corps sont représentés les trois grands musiciens de l'antiquité, Pythagore, Orphée, Arion, portant chacun les attributs traditionnels : Pythagore, imberbe, écoute avec soin les dernières résonnances du timbre, qu'il vient de frapper de son marteau d'argent; Arion, assis sur son dauphin, tenant de la main gauche un violon à six cordes, appuyé sur ses genoux, souffle dans un cornet; Orphée enfin, qui, chose étrange, nous est montré sous la forme d'un vieillard barbu et nonchalamment couché, porte une symphonie à archet du XIIIe siècle. Ces trois créateurs de la musique ont les pieds nus, comme les plus grands saints dans toutes les représentations de cette époque. Autour d'eux, divinités inspiratrices et bienfaisantes, les neuf muses, semblables à des saintes, les cheveux tombant sur les épaules, les habits chastement drapés sur la poitrine, écoutent les divines harmonies. En dehors du cadre formé par ces personnages, le Zéphir, l'Auster, l'Aquilon, l'Eurus, les quatre vents cardinaux, frémissent de colère et d'impatience, sous la puissance de leur maître, l'Air, qui en étreint deux de ses mains, tandis que de ses pieds il contient la fureur des deux autres (1).

Je ne crois pas avoir rencontré de représentation qui réponde d'une façon plus frappante à l'idée qui a donné lieu à ce travail. La nature, mère de tous les arts, source de toute inspiration poétique et élevée, se retrouve dans la musique. Depuis l'homme encore sauvage qui bégaie quelque chant naïf, jusqu'au compositeur de génie qui, animant de son souffle un puissant orchestre, répand à profusion les flots d'une riche harmonie, tout musicien est tributaire de la nature. C'est en l'imitant qu'il a trouvé ses premiers accents, c'est en l'imitant encore qu'il trouvera ses plus sublimes mélodies.

Après avoir jeté les yeux sur l'œuvre du Créateur, prêtez l'oreille un instant et vous entendrez de tous côtés le concert de la nature. Tantôt, puissant et sonore comme dans les harmonies de la mer, il retentit au loin, frappant de terreur ceux qui l'entendent. Ici, plus poétique, plus doux, il fait résonner ses plaintifs accords dans les bois, sur le bord des grands lacs. Tantôt, c'est un cri de terreur, cri déchirant, qui traverse l'air sans qu'on puisse en deviner la cause; une autre fois, c'est une mélodie qui charme et entraîne. Il ne faut pas croire que ces bruits, que ces sonorités, qui ont donné lieu à tant de légendes, soient l'effet d'une imagination poétique et exaltée. Tout est réalité, tout est vrai dans cette musique étrange, et l'imagination humaine n'a fait, dans ces fables qu'assigner une cause à des effets qu'elle ne pouvait comprendre. Partout nous trouvons la musique associée aux plus grands spectacles de la nature, comme un orchestre inséparable de ce grand drame de l'existence du monde. Toutes les études des savants nous montrent qu'il n'est pas un phénomène qui se produise sans que des sonorités étranges ou inconnues se fassent entendre. On m'a raconté de Félicien David une anecdote qui montre bien l'irrésistible attrait qu'exerce la nature chez ces grands artistes. Se trouvant un jour, chez des amis, à Etretat ou à Trouville, l'auteur du *Désert* laissa passer l'heure du déjeuner sans paraître ; inquiet de ce retard, l'hôte partit à la recherche du musicien égaré. Après une longue course, il le trouve enfin. David était au bord de la mer, que dis-je! dans la mer même, les jambes enfoncées dans le sable, son œil rêveur fixé sur l'horizon, il écoutait, quoi? le concert que lui donnaient les flots. Depuis combien de temps était-il là? il ne le savait pas lui-même,

(1) Voir le n° 49, de 1870-71.

(1) V. Didron. *Annales archéologiques*, 1844.

et on peut dire sans hyperbole que le grand artiste déjeunait de l'air du temps. Il avait bien raison, l'auteur de tant d'adorables pages de musique descriptive, en prêtant l'oreille au chant vague du désert liquide ; il écoutait une fois encore le maître qui lui avait dicté la Chanson du mousse, le commencement du *Désert,* l'orage qui gronde dans ce chef-d'œuvre, que sais-je encore? le maître enfin qui ne parle qu'à ceux qui peuvent le comprendre, comme les prêtres d'Egypte ne dévoilaient leurs mystères qu'aux initiés capables de les interpréter.

Le genre dans lequel les compositeurs se sont le plus directement inspirés de la nature, est la musique pittoresque et descriptive. Nous ne la confondrons point avec ces imitations trop exactes, qui ne sont souvent que la plus ridicule caricature du modèle, et qui servent tout au plus à amuser quelques instants un public qui ne se soucie que très-médiocrement de l'art. Dans tous les arts, plus la copie est minutieuse, moins l'effet produit est beau. Transportées dans le domaine de l'imagination, les images de la nature ou ses harmonies exigent, pour rester vraies et belles, d'être pour ainsi dire mises au point, et leur reproduction servile, sans préparation préalable, ne peut jamais former une œuvre digne de ce nom. Cependant les grands compositeurs ont trouvé dans la peinture musicale d'heureuses inspirations et il serait injuste de condamner absolument la musique imitative, mais c'est surtout lorsqu'elle est habilement mêlée au genre descriptif que nous l'acceptons, que nous sentons sa raison d'être en même temps que son charme. Là, elle ajoute par quelques traits à l'effet que veut produire l'artiste. C'est une ombre, une ligne dans le tableau, qui ajoute à la vérité et contribue à étonner ou à charmer l'auditeur.

Au contraire de la peinture, la musique ne doit pas chercher à reproduire les scènes de la nature, mais bien plutôt à faire naître en nous, par les moyens que l'art met à la disposition du musicien, les sentiments que fait naître la vue d'un beau site ou d'un phénomène naturel. Jamais artiste n'a cru de bonne foi imiter le bruit d'un orage, ou le doux murmure de l'eau qui s'écoule entre deux rives fleuries. Ecoutez la « Scène au bord du ruisseau » de la Symphonie pastorale. Le grand maître a bien cherché à rendre dans l'accompagnement et dans le quatuor à cordes le susurrement du ruisseau, mais c'est le second plan de son merveilleux tableau; la partie importante, intéressante, c'est cette phrase adorable, aux contours gracieux et arrondis, ce dessin d'une mélancolie si touchante et qui éveille en notre âme une si douce sensation. On l'entend palpiter, cette mélodie, à travers tous les instruments, soutenue par l'accompagnement continu des violons; interrompue par quelques accords des instruments de bois; elle revient encore vers le groupe des cordes chercher un timbre plus propre à son caractère. Elle vit, elle est dans l'orchestre une âme qui l'anime et le fait palpiter. C'est là qu'est le véritable génie du musicien, bien plus que dans l'imitation du chant du coucou, de la caille et du rossignol, imitation bien facile, à en juger par les nombreux exemples de ce genre, que nous pouvons trouver dans les œuvres de tous les compositeurs. La reproduction des bruits de la nature peut donc ajouter à l'effet, mais n'en est jamais la cause première. Cela est si vrai qu'un grand artiste a peint le silence du désert par les sons, que Schubert nous fait éprouver la sensation du calme plat. Chez F. David, comme chez l'auteur du *Roi des Aulnes,* ce sont de longs accords à sons pleins, à modulations lentes, qui traduisent la pensée du poëte. C'est animé du même esprit que le grand Haydn, dans les *Saisons,* appelait à son aide la nature, et, sous l'empire d'un sentiment analogue, Mendelssohn écrivait la *Grotte de Finyal,* cette sublime et poétique peinture d'un des plus beaux phénomènes connus.

Il serait hors de mon sujet de chercher à rappeler les œuvres musicales dans lesquelles l'artiste a imité la nature. Il serait plus long encore de citer les mille passages où ces imitations ne sont qu'un enfantillage inutile, mais il n'est pas cependant sans intérêt de nous demander pourquoi la musique descriptive compte plus de chefs-d'œuvre dans le Nord que dans le Midi, en Allemagne qu'en Italie. C'est encore dans la nature qu'il faut chercher cette différence. Remontons en peu de mots à l'origine des arts, et, pour mieux faire comprendre notre pensée, prenons pour point de comparaison l'architecture. Il est indubitable qu'il fallait aux lignes correctes et pures de l'art grec, la merveilleuse sérénité du ciel du Midi, l'horizon sans limites qui s'étend autour des villes aujourd'hui tombées de la Grèce et de l'Italie, pour se dessiner dans toute leur beauté. Ces montagnes aux cimes bleuâtres, aux contours fins se profilant nettement sur le ciel sans qu'un trait heurté, sans qu'une incohérence vienne en détruire l'harmonie, tout cela devait donner à l'architecture antique le caractère que nous lui connaissons. Dans le Nord, peu ou point de ces images que l'œil caresse avec amour. Partout des rochers, des forêts immenses; en hiver, les glaces prennent les formes les plus variées et les plus bizarres. Chez les peuples scandinaves, le spectacle devient encore plus sévère et plus pittoresque. Ce sont ces deux modèles si différents qui ont donné naissance aux deux genres d'architecture qui se partagent l'Europe. Dans le Midi les temples sont peu élevés, simples, et affectent les formes les plus régulières. Mais c'est dans le Nord, au milieu d'une nature le plus souvent grandiose et terrible, que les artistes osent élever ces colonnades fines et élancées, ces clochers qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel, avec leur voix d'airain, les prières des fidèles. Il n'a certainement pas oublié les voûtes immenses de la forêt, l'artiste qui a construit cette nef immense dont les arceaux semblent imiter l'entrelacement des arbres, et il n'a pas oublié non plus les modèles que la nature lui offrait à l'infini lorsqu'il a si curieusement fouillé le portail de cette cathédrale.

La même différence des procédés artistiques se retrouve dans la musique, et à un degré plus frappant encore. Dans le Midi, en Italie surtout, c'est la mélodie, ou plutôt ce qu'on est convenu d'appeler spécialement de ce nom, qui tient la première place. En musique, la mélodie c'est le dessin, c'est le coup de crayon par lequel on trace superficiellement la pensée.

Rien de ce qui appartient à l'art de la ligne musicale n'est ignoré des artistes italiens. Tour à tour touchants, terribles, gracieux, gais, ils varient leur idée à l'infini, l'expriment de la façon qui convient le mieux au talent qui leur est propre, mais restent toujours fidèles au principe immuable de la ligne mélodique, reléguant au second plan l'harmonie, la science de l'orchestre qui n'est pour eux qu'un ornement secondaire dans leur œuvre. Quelques-uns même, comme Mercadante, ont eu lieu de se repentir d'avoir voulu s'éloigner de ce style qui est le caractère même de leur race. En Allemagne, au contraire, la mélodie prend un tout autre caractère, le plus souvent elle est indissolublement liée à l'harmonie et à l'orchestre. Tandis qu'en Italie, la pensée musicale s'exprime par des phrases qui perdent presque toujours peu de leur valeur en étant séparées de leur accompagnement, en Allemagne, cet accompagnement, pour employer un terme commun, est partie intégrante de l'idée créatrice. Non-seulement, il la complète et l'enrichit, mais encore il l'exprime, il en est l'essence, elle n'est rien sans lui : en un mot, l'Italien a le sentiment inné du son successif, l'Allemand a le génie du son simultané. Prenez la musique populaire de ces deux peuples. Le pifferaro ou le chanteur improvise une *mélodie* naïve qu'il phrase habilement sans avoir conscience de son talent. Un Allemand seul chantera rarement; s'il en trouve un autre, ils feront un duo, un troisième accourra pour compléter le trio; s'ils sont quatre vous ne tarderez pas à les entendre harmoniser d'instinct et avec une certaine richesse un quatuor. Chez les peuples moins civilisés, chez ceux dont la musique est encore à l'état d'enfance, les voyageurs ont remarqué les mêmes différences. Un simple coup d'œil jeté sur l'ethnographie musicale du monde nous montre que c'est dans les pays où la nature est prodigue de sonorités multiples, de phénomènes musicaux extraordinaires, que la musique affecte ce caractère harmonique qui est le propre de l'Allemagne, cette terre qui retentit à chaque pas du grondement des eaux tombantes, des soupirs du vent dans les forêts immenses, du fracas des rochers et des glaciers. Si la nature exerce une si grande influence sur le caractère musical d'une race, il n'est pas étonnant que, suivant les pays, certains genres aient été plus cultivés que d'autres. Elevé au milieu des modèles naturels dont nous avons parlé plus haut, l'artiste allemand devait nécessairement chercher à peindre ce qui l'entourait; tout le poussait au genre

descriptif, son caractère réfléchi et un peu imitateur, les mille exemples offerts par la nature. Il a d'abord bégayé quelque essai incomplet, quelque imitation qu'il a essayé de rendre aussi exacte que possible, peu à peu son horizon s'est agrandi et il en est arrivé ainsi aux sublimes créations que nous connaissons tous.

H. Lavoix fils.

(*La suite prochainement.*)

SOUVENIRS BIOGRAPHIQUES.

DERNIERS JOURS DE BEETHOVEN

Quoique je n'aie pas atteint un âge bien avancé, il en reste peu en vie, qui, comme moi, ont eu le bonheur de voir le plus grand artiste de notre siècle et de s'entretenir avec lui. Ayant l'intelligence développée de bonne heure, comme cela se trouve communément chez la plupart des musiciens, je pus suivre depuis 1825 jusqu'en 1827 les leçons du célèbre Hummel, à Weimar, et il me fut donné d'accompagner ce maître dans une tournée artistique par Leipzig et Dresde à Vienne, voyage qu'il entreprit en 1827.

Cette année, il y eut une neige abondante et un froid des plus vifs, et nous eûmes plus d'un déboire. Je me souviens cependant avec plaisir de la course en traîneau que nous fîmes de Dresde à Prague par un temps superbe. Je sens encore un regain de jeunesse me pénétrer quand je me vois assis aux côtés de mon maître chéri, volant à travers les montagnes de la Bohême couvertes de neige et dorées par le pâle soleil d'hiver. Le lundi 6 mars 1827 nous arrivâmes, harassés et brisés, dans la ville impériale. Dès le 8 nous allâmes visiter Beethoven.

Bien qu'en ce temps-là, on parvint à apprendre beaucoup moins sur les plus grands hommes qu'actuellement on en apprend en une semaine sur les moindres, la nouvelle de la maladie de Beethoven s'était répandue jusqu'à Weimar.

Beethoven souffrait d'une hydropisie. A Vienne, tous les artistes qui venaient visiter Hummel nous donnaient les avis les plus inquiétants sur son état, qui non-seulement était désespéré, mais encore triste au delà de toute expression. Une surdité absolue; un sentiment de défiance toujours croissant; des souffrances physiques; des opérations sans résultat favorable; une tristesse continuelle dans sa solitude; une physionomie presque effrayante, voilà la peinture qu'on nous fit de la situation du grand homme. Ainsi prévenus nous prîmes le chemin du faubourg. — Après avoir traversé une vaste antichambre, ou dans de hautes armoires étaient empilés d'énormes paquets de musique ficelés, nous entrâmes (le cœur me battait) dans l'appartement de Beethoven; nous ne fûmes pas peu surpris de le voir assis à sa fenêtre avec un air de bonne humeur. Sa grande robe de chambre d'étoffe grise était entr'ouverte; il portait des bottes qui lui venaient aux genoux. Amaigri par sa maladie, il me parut d'une haute stature lorsqu'il se leva. Il n'était pas rasé; son abondante chevelure grisonnante lui tombait en masse désordonnée sur la tempe.

L'expression de son visage s'éclaircit, devint même amicale quand il reconnut Hummel, et il sembla se réjouir beaucoup de sa visite. Ils s'embrassèrent cordialement. Hummel me présenta; Beethoven se montra très-bienveillant et je pus m'asseoir en face de lui à la fenêtre.

Personne n'ignore que la conversation avec Beethoven devait se faire en partie par écrit; lui parlait, mais son interlocuteur devait inscrire ses demandes et réponses. A cet effet il avait toujours à sa portée des paquets de papier à écrire ordinaire, format in-4°, et des crayons. Qu'il devait être pénible à cet homme toujours si vif, je dirai même vite impatient, de devoir attendre chaque réponse, et, pendant qu'il y avait une pause dans la conversation, enchaîner à chaque instant sa brillante intelligence.

Il suivait alors d'un œil avide la main de celui qui écrivait et semblait plutôt parcourir que lire ce qui était écrit.

La nécessité où le visiteur se trouvait d'écrire sans cesse était un obstacle naturel à la vivacité de la conversation.

Quoique j'en aie un immense regret, je puis à peine me faire un reproche de n'avoir pas annoté plus sérieusement toutes les paroles de Beethoven. je dois même me réjouir de ce que, enfant de quinze ans, me trouvant pour la première fois dans une grande ville, j'aie eu assez de calme pour retenir de simples particularités. La conscience en repos, je puis cependant garantir la parfaite exactitude de ce que je communique ici.

Au commencement, la conversation se maintint dans les limites de la banalité : on parla voyage, séjour, relations avec Hummel, etc.

Beethoven s'enquit avec un intérêt tout particulier de Gœthe dont nous pûmes donner les meilleures nouvelles. Quelques jours avant et en prévision de notre voyage le grand poëte avait écrit quelques lignes sur mon album.

Le pauvre Beethoven se lamentait beaucoup sur son état. « Voilà quatre mois que je me trouve ici, s'écria-t-il; on finirait par perdre patience. » En somme, la marche des choses à Vienne ne répondait pas trop à ses vues, et il qualifia des termes les plus incisifs « le goût artistique actuel et le dilettantisme qui gâtent tout. » Le Gouvernement, même dans les sphères les plus élevées, n'échappa pas à ses critiques.

« Ecrivez donc un recueil de psaumes de la pénitence et dédiez-les à l'impératrice, » dit-il d'un ton sarcastique à Hummel, qui n'eut garde de suivre ce conseil.

(*La fin prochainement.*)

En attendant que nous recevions d'autres détails directs du Caire, nous nous empressons de reproduire la correspondance suivante, que nous empruntons à l'*Indépendance Belge*, sur le nouvel opéra de Verdi, *Aïda*.

« S'il est permis de risquer un jugement après une première audition, c'est une œuvre qui a de véritables qualités dramatiques, à la façon du maître, bien entendu, mais par moments de sa bonne, de sa meilleure façon. Les deux notes caractéristiques de son tempérament musical, la verve sauvage et la mélancolie poignante, sont là puissamment exposées, développées avec cette facilité de travail qui a de tout temps été le privilége des maîtres italiens. Il y a là de fortes inspirations, de belles idées musicales, de ces idées claires qui viennent toutes seules, et qui ne peuvent manquer d'arracher à n'importe quel public de chaleureux applaudissements.

» Le 2e acte et le 3e sont assurément les plus remarquables de l'ouvrage. Du premier acte on ne peut guère citer qu'une scène, la première, et de cette scène que la péroraison. Mais au second, un duo d'amour qui se termine sur une mélodie d'une adorable douceur; un récitatif d'un beau caractère; un quatuor accompagné par le chœur; au troisième, une romance dont la seconde strophe est surtout charmante; deux duos, auxquels participe l'héroïne du drame, et le finale, — tous ces morceaux ont été accueillis par des bravos unanimes.

» Mais à côté de ces grandes et belles pages, on rencontre bien des trivialités, des longueurs, des réminiscences; et souvent l'inspiration est étouffée sous l'effort qu'a fait le compositeur pour donner à sa musique une couleur orientale.

» Le succès a été réel au Caire, mais si l'on fait abstraction de l'effet produit par une mise en scène vraiment magnifique, de l'intérêt immense qui s'attache sur le sol même à cette reproduction des splendeurs de la vieille Egypte, et si l'on se demande quel sera l'accueil du public européen, l'on est en droit de craindre que le succès ne soit pas aussi complet. Milan, qui entendra demain notre *Aïda*, aura peine à se défendre d'une certaine tendresse pour ce nouvel enfant de la muse lombarde; mais sur les autres grandes scènes européennes, devant un public moins partial et plus froid, *Aïda* sera-t-elle aussi cordialement reçue ? Je n'ose l'affirmer.

» Quoi qu'il en soit, l'impression produite ici par la première représentation a été féerique. Rien ne peut donner une idée du luxe des décors et du caractère de grandeur et de réalité de cette résurrection théâtrale de l'Egypte d'autrefois. Pas une inexactitude de détail; pas un anachronisme de costume. Mariette, ce maître en égyptologie, Vassali, le conservateur du musée de Boulak, ont donné leur avis sur tout; rien ne s'est fait sans leur assentiment. Cette représentation de la vie de l'ancienne Egypte sur un théâtre moderne, ces tableaux de l'ancienne Thèbes, de Memphis, de la plaine du Nil, du temple de Phtah, noyés dans un coloris dont la chaleur et la vivacité ne peuvent paraître probables qu'en Egypte même, sont superbes, saisissants. Quand la toile se lève, on oublie Aïda et Verdi, le drame et la musique elle-même, tant

on est absorbé par la magie de ce spectacle, à l'unité duquel concourent des moyens d'effet si divers, spectacle fantastique et pourtant d'une vérité idéale, qui arrache à la foule un long cri d'admiration. »

UNE NOUVELLE SALLE DE CONCERTS

On se rappelle quel fut, à l'exposition universelle de 1867, le succès, disons mieux : la supériorité éclatante qui signala les pianos de la maison Philippe Henri Herz neveu et Cie.

Elle était à peine fondée depuis 1864, elle avait à peine eu le temps de faire connaître au public ses magnifiques instruments que le Jury, à *l'unanimité*, lui décernait la grande médaille d'or, la seule accordée à la facture française; bien plus, obéissant à un généreux désintéressement et à un sentiment d'équité qui l'honore, M. Ph. Herz réclamait et obtenait pour son contre-maître, en récompense de ses admirables travaux, la croix de la Légion d'honneur que d'autres auraient voulu voir accorder au jeune chef et fondateur de la nouvelle maison.

Depuis ce temps sa réputation n'a cessé de grandir, et ses instruments sont aujourd'hui appréciés dans le monde entier.

Plusieurs fois cependant les artistes avaient exprimé à M. Philippe Herz le regret qu'il n'eût pas à sa disposition une de ces salles de concert dans lesquelles seulement on peut apprécier et juger, comme ils le méritent, la puissance et la perfection des instruments ; ce n'est pas que les salles manquent à Paris, mais les grandes maisons qui en sont propriétaires, comme les Erard et les Pleyel, n'admettent pas (et nous ne saurions les en blâmer) que dans ces salles qui leur appartiennent on fasse entendre des instruments qui ne sont pas les leurs.

M. Philippe Herz s'est donc décidé à entrer dans la voie que lui avaient ouverte les grands facteurs, et à faire ce que son triomphe à l'Exposition universelle lui imposait presque comme une obligation vis-à-vis de la décision qui le mettait au premier rang.

Dans quelques semaines donc (nous sommes heureux d'en donner, les premiers, la nouvelle au monde des artistes et des amateurs), une salle splendide va s'ouvrir dans le plus beau quartier de Paris, près du nouvel Opéra, avec de magnifiques salons d'exposition pour les instruments.

Nous ne pouvons que lui souhaiter d'être digne des beaux produits qu'on y doit entendre et qui ont conquis, en si peu de temps, une réputation si bien méritée.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné dimanche et mercredi le *Prophète*, lundi *Faust*, et vendredi la *Favorite*. Ce soir, par extraordinaire, *Guillaume Tell*.

*** Mercredi prochain, début du ténor Trinquier dans *le Trouvère*.

*** On annonce la rentrée prochaine de Morère à l'Opéra. Il reparaîtra dans *Faust*.

*** Le ténor Colin est en ce moment dangereusement malade.

*** La première représentation de *Fantasio*, d'Offenbach, est annoncée pour samedi prochain, 13 janvier, à l'Opéra-Comique.

*** Les représentations de l'*Ombre*, momentanément interrompues en plein succès à l'Opéra-Comique par suite du départ de Monjauze, seront reprises prochainement.

*** La combinaison relative au Théâtre-Italien dont nous parlions dans notre dernier numéro, et qui ferait, à la salle Ventadour, une part égale aux répertoires italien et français, a obtenu l'assentiment complet des propriétaires. M. Martinet — car c'est lui qui est en cause, — n'attend donc plus que la sanction ministérielle. La direction du Théâtre-Lyrique reste d'ailleurs toujours entre ses mains.

*** La première représentation de l'opéra-bouffe-féerie *le Roi Carotte*, de V. Sardou et Offenbach, est annoncée pour jeudi prochain.

*** Les rôles de *Gésier XIV*, la nouvelle opérette de MM. Jules Moinaux et Lecocq, en préparation aux Folies-Dramatiques, sont distribués à MM. Milher, Luce, Vavasseur, Vauthier, Chaudesaigues et Gâtinais, et à Mmes Lasseny, Bade et A. Cuinet. La titulaire du principal rôle de femme est encore à désigner.

*** M. Hurand vient d'obtenir de la Ville de Paris la concession d'un terrain aux Champs-Elysées pour la construction d'un théâtre d'été, à l'instar des théâtres d'Italie. Il a l'intention d'y faire jouer l'opéra et la pantomime.

*** *L'Étoile du Nord* trouve en ce moment, au théâtre de Besançon, une excellente interprète dans Mme Cyriali, qui détaille avec un vrai talent le rôle difficile de Catherine. Son mari est fort applaudi à côté d'elle, ainsi que dans la *Périchole*.

*** M. Ferdinand Lavainne, auteur de divers ouvrages de musique de chambre et symphonique, va faire représenter sur le grand théâtre de Lille un opéra en trois actes, qui a pour titre : *les Nuits de Florence*. L'auteur n'en est pas à son coup d'essai ; et sa dernière partition, que nous avons entendue il y a quelques années, nous fait bien augurer du succès de celle-ci.

*** Le *Testament de M. de Crac* est un succès au théâtre du Gymnase de Marseille. La reprise de la *Périchole* y a rencontré également l'a faveur du public.

*** Le succès obtenu au théâtre des Bouffes de Saint-Pétersbourg par Mlle Schneider dans le *Sabre de mon père (la Grande-Duchesse)*, l'a décidée à donner quelques représentations supplémentaires.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le 30 décembre, M. le Ministre de l'instruction publique a reçu, à l'occasion du nouvel an, le personnel de l'Administration des beaux-arts, les directeurs des théâtres de Paris et les comités des associations artistiques présidés par M. le baron Taylor. Les directeurs des théâtres subventionnés étaient tous présents; les théâtres libres n'étaient représentés que par MM. Billion et Lacressonnière. M. Jules Simon s'est montré très-affable et très-bienveillant; mais aucune allusion n'a été faite à la question des subventions.

*** Le 16 janvier, à onze heures, aura lieu à Notre-Dame une cérémonie funèbre en l'honneur des morts de l'année 1871. Un *Requiem* composé pour la circonstance sera exécuté par un chœur d'orphéon, avec accompagnement d'orchestre. Mgr Guibert officiera. Le Président de la République, les ministres, une députation de l'Assemblée nationale et tous les généraux présents à Paris assisteront à cette solennité.

*** Les lettres des candidats au fauteuil vacant à l'Académie des Beaux-Arts par la mort d'Auber ont été lues hier en séance à l'Institut.

*** Le succès obtenu par M. Léon Jacquard au 9e Concert du Conservatoire s'est renouvelé au suivant. Une coupure intelligemment pratiquée dans le concerto de Molique n'a pas nui, tant s'en faut, à l'effet produit par le beau talent du virtuose.

*** Le 1er concert du Conservatoire (45e année, 11e de la série) a lieu aujourd'hui à deux heures. En voici le programme : 1° Symphonie en *ré* (Beethoven); — 2° fragment de la *Damnation de Faust* (Berlioz); air de Méphistophélès, M. Caron; chœur de gnômes et de sylphes; ballet des sylphes; récit; chœur de soldats et chanson d'étudiants; — 3° *Le Songe d'une nuit d'été* (Mendelssohn) : Ouverture; allegro appassionnato, andante tranquillo; duo avec chœur, paroles de M. Bélanger, soli chanté par Mlle Berthe Thibault et Mme Fursch; scherzo; marche.

*** Le Concert populaire de dimanche dernier a clôturé d'une manière brillante l'année 1871. Un programme plein d'attrait avait rempli le Cirque d'une foule plus pressée encore que d'ordinaire. La *Symphonie pastorale*, la *Rêverie* de Schumann (qu'on a bissée), l'ouverture de *Guillaume Tell*, ont provoqué, comme toujours, des tempêtes de bravos. Mais le point culminant, le *chief feature* de la séance, était l'exécution du 1er concerto de piano de Beethoven, par Alf. Jaëll. L'éminent artiste y a déployé toutes les séductions de son brillant talent, qu'on connaît assez pour que nous ne nous arrêtions pas à l'analyser. On l'a applaudi à mainte reprise et rappelé trois fois à la fin du concerto. C'est le premier soliste entendu cette année aux Concerts populaires; M. Pasdeloup ne pouvait débuter plus heureusement. — L'orchestre, à part quelques rares défaillances, a retrouvé son assiette et son ensemble ; toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de signaler le défaut de justesse des parties supérieures de l'harmonie. La flûte et la clarinette sont légèrement en dessous du diapason, sans que la température paraisse modifier leur accord, d'un bout à l'autre du concert; nous avons pu le constater plusieurs fois depuis le commencement de la saison. Il serait temps d'aviser.

*** Voici le programme du 4e Concert populaire de musique classique, qui a lieu aujourd'hui à deux heures au Cirque National : 1° Marche (Meyerbeer); 2° Symphonie en *ut mineur* (Beethoven) ; 3° Fragments de *la Damnation de Faust* (Berlioz) : *a.* Menuet des Follets; *b.* Valse des Sylphes; 4° Sérénade pour violon, alto et violoncelle (Beethoven), exécutée par MM. Alard, Trombetta et Franchomme; 5° Ouverture d'*Oberon* (Weber.)

*** L'excellente Société chorale d'amateurs, dirigée par M. Guillot de Saïnbris, a exécuté le 28 décembre, au Cercle des Sociétés savantes, l'oratorio de Beethoven, *Cristo sull' Oliveto*. Cette œuvre, à laquelle le nom de l'auteur donne tant d'intérêt, qui renferme d'ailleurs des beautés de premier ordre et qu'on entend cependant si rarement, a été rendue avec le soin, le respect et la vérité de sentiment qu'on est en droit d'at-

tendre de cette Société modèle. Mme Pauline Roger tenait, avec son talent habituel, le piano d'accompagnement.

*** Roger, le célèbre ténor, son élève Mlle Nita Gaetano et Henri Litolff, prêteront leur concours au 6e festival populaire du théâtre du Châtelet, qui a lieu aujourd'hui à deux heures, et dans le programme duquel nous remarquons l'ouverture de la *Bohémienne*, de Balfe, une Mosaïque sur les *Drayons de Villars*, des fragments de la *Damnation de Faust*, de Berlioz (les mêmes qui, par une coïncidence intéressante et qui n'a certainement point été cherchée, seront exécutés à la même heure au Conservatoire et au Concert populaire), le grand air du *Freischütz*, chanté par Mlle Gaetano, un Hymne patriotique de Roger, *Espoir!* chanté par l'auteur, et l'ouverture du *Dernier jour de la Terreur*, de Litolff.

*** La Société Amand Chevé a exécuté avec succès au dernier concert du Châtelet un chœur de M. Louis Lacombe, *les Veilleurs de nuit*.

*** La seconde matinée de Mme Pierson-Bodin a été entièrement consacrée à l'audition de ses élèves. Ces jeunes personnes ont interprété en vraies artistes diverses œuvres des maîtres : le second trio de Mayseder, des Variations de Mme Farrenc pour piano et violon, etc. — La partie vocale n'a pas fait moins honneur à l'habile professeur. Deux jeunes virtuoses de talent, M. Husson-Morel, violoncelliste, et Mme Blouet-Bastin, violoniste, ont gracieusement prêté leur concours à cette séance.

*** *Bethléem*, chant sacré en deux strophes et récitatif, paroles de M. Burion, musique de P. Duclos, en ce moment est fort applaudi aux Porcherons.

*** On organise en ce moment une série de matinées musicales qui auront lieu chaque dimanche, à l'Ambigu-Comique, à partir du 14 janvier, sous le titre de *Concerts de la Chanson française*. Tous les genres et toutes les époques y seront représentés; de plus, une conférence, précédant chaque fois la partie musicale de la séance, la commentera en étudiant quelqu'une des transformations de la Chanson en France. Une pièce de vers de M. Coppée inaugurera la première matinée dans laquelle on entendra M. Monjauze.

*** Une correspondance de Londres nous apporte de meilleures nouvelles de la santé de M. Ch. Gounod.

*** M. George Hainl nous fait part du mariage de sa fille, Mlle Alice George Hainl, avec M. Eugène Lecorbeiller, négociant à Rouen. La bénédiction nuptiale a été donnée aux époux, hier samedi, à l'église de la Trinité.

*** On annonce le mariage de la jeune et charmante cantatrice Mlle Daram, dont on se rappelle le passage à l'ancien Théâtre-Lyrique, avec un frère de M. Richard Wallace, le richissime philanthrope anglais.

*** C'est mardi prochain, 9 janvier, que doit avoir lieu, dans les salons Pleyel Wolff et Ce, la première soirée musicale donnée par M. Camille Saint-Saëns, avec le concours de MM. Léonard, Turban, Van Waefelghem et Tolbecque. En voici l'intéressant programme : 1° Trio en *sol* mineur (Reber); — 2° Suite pour violoncelle et piano (Saint-Saëns); — 3° 10e quatuor (Beethoven); — 4° *Le Rouet d'Omphale*, poëme symphonique, et Marche héroïque (Saint-Saëns) pour deux pianos. Le deuxième piano sera tenu par M. Gabriel Fauré.

*** Le jeudi 11 janvier, à 8 heures du soir, aura lieu l'inauguration des *Soirées musicales populaires* dans la salle des Ecoles, 3, rue d'Arras. Le produit de cette soirée, à laquelle plusieurs artistes de renom prêtent leur concours, est destiné aux indigents du 5e arrondissement.

*** Mlle A. de Courcelles va prochainement reprendre ses matinées musicales dans les salons de M. Souffleto. Les quatre séances annoncées auront lieu les 14 et 28 janvier, les 11 et 25 février.

*** L'*Art musical* reparaît avec la nouvelle année; — une double occasion pour souhaiter la bienvenue à notre confrère.

*** Le Conservatoire de Lyon, de création récente, aura pour directeur M. Edouard Mangin, ancien chef d'orchestre du théâtre Lyrique de Paris, aujourd'hui chef d'orchestre du Grand-Théâtre de Lyon. Le Conseil municipal vient d'accorder un vaste immeuble pour l'installation de cet établissement, dont l'ouverture pourra avoir lieu d'ici à deux ou trois mois.

*** Versailles va avoir aussi ses Concerts populaires. Ils seront inaugurés le 14 janvier et se termineront le 14 avril. La musique instrumentale en fera principalement les frais, mais le chant y aura aussi sa part.

*** Le baryton Verd'hurt, ainsi que Mme Poch-Gasparosi et le violoncelliste Ph. Lamoury, font partie de la troupe que vient d'engager M. Carlo Giuliani pour une tournée de concerts en France et à l'étranger.

*** Les Concerts populaires continuent à rencontrer à Marseille toute la faveur du public. Les honneurs du dernier en date ont été pour la *Marche aux flambeaux* et *Struensée*, de Meyerbeer, et pour plusieurs morceaux de Schumann, Schubert et Bach.

*** Le Concert du 29 décembre, au Casino de Monaco, empruntait un grand attrait au nom de Mme Marie Cabel. La célèbre cantatrice y a chanté, avec la virtuosité et le charme que l'on sait, l'air de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel* et le boléro de la *Chanteuse voilée;* inutile d'ajouter que son triomphe a été complet. Le jeune pianiste Henri Logé s'est fait aussi justement applaudir ainsi que la charmante Mlle Marie Dumas, qui appartient au théâtre de Nice pour un mois; l'orchestre a eu aussi sa part de succès avec la *Schiller-Marsch* de Meyerbeer.

*** Liszt est en ce moment à Vienne, où l'on a exécuté pour le jour de l'an son oratorio *le Christ*.

*** La Biographie de Schubert, par Liszt, vient de paraître à Leipzig, chez l'éditeur C. F. Kahnt.

*** La ballade populaire anglaise : « Home sweet home», a été attribuée tour à tour à Bishop et à Donizetti. L'*Athenæum*, de Londres, discute à son tour la question, et la résout en faveur du premier, en se fondant sur ce que cet air célèbre fut chanté pour la première fois par Mlle M. Tree (sœur de Mme Charles Kean), le 2 mai 1823, au théâtre de Covent-Garden, dans le drame de Howard Payn, *Clari*, tandis que l'*Anna Bolena* de Donizetti, dont la scène de folie contient aussi « Home, sweet home », ne fut représenté qu'en 1830 à la Scala de Milan.

*** Le *Journal de Rouen*, par la plume autorisée de M. Amédée Méreaux, apprécie ainsi les nouvelles œuvres d'un jeune compositeur dont nos lecteurs connaissent le talent et les succès : « M. Alfred Dassier, qui se fait le continuateur de son père, vient de publier quatre nouvelles mélodies : *Notre Etoile*, sérénade; *la Cigale et la Fourmi*; *la Guenon, le Singe et la Noix* (fables), et *Bonjour Clairette!* duette pour ténor et soprano. Ces jolies compositions sont écrites avec goût et esprit; le chant en est facile, naturel et finement coloré; les accompagnements sont élégants et bien écrits. Il y a là quatre succès assurés. »

*** Trois morceaux de piano, d'un charmant sentiment, d'une facture élégante quoique sans recherche, et dont l'auteur est M. Oct. Fouque, viennent de paraître chez l'éditeur Mackar. Ce sont : *Cronstadt*, mazurka, *Doux Regard*, romance sans paroles, et *Près du lac*, nocturne.

*** M. Strauss vient de remettre à M. le baron Taylor, pour la caisse de secours de l'Association des Artistes musiciens, la somme de 732 fr. 35 c., premier prélèvement de la saison sur les billets de faveur des bals de l'Opéra.

*** Hier soir a eu lieu le 4e bal de l'Opéra.

✝

*** Le baryton Gassier, mari de la célèbre cantatrice, est mort le 18 décembre à la Havane, de la fièvre jaune.

ÉTRANGER

*** *Londres*. — La musique cède la place à la pantomime pendant la semaine de Noël et les plus grands théâtres ne dédaignent pas de prêter leur cadre imposant à ces exhibitions nationales. L'une des plus réussies et des plus applaudies cette année est celle de Covent-Garden; elle a été réglée par M. Harris, le régisseur si renommé de ce théâtre. — La sixième série des « Ballad-Concerts » de John Boosey a recommencé le 3 janvier. Le ténor Sims Reeves, et surtout l'éminente pianiste Mme Arabella Goddard, y ont obtenu un énorme succès.

*** *Bruxelles*. — Le succès obtenu par la musique d'*Hamlet* et ses interprètes se soutient au théâtre de la Monnaie. — Le Cercle artistique et littéraire a donné, le 31 décembre, une très-belle fête musicale, dont les œuvres de Beethoven, Schumann, S. Bach, et les talents de Vieuxtemps, Brassin, Auguste Dupont, Joseph Servais et autres ont fait les frais.

*** *Berlin* — Le jubilé cinquantenaire du *Freischütz*, qui n'avait pu avoir lieu au jour anniversaire, le 17 juillet, a été célébré solennellement à l'Opéra, le 18 décembre, par une magnifique représentation, dont la mise en scène était splendide, et dans laquelle les artistes, Niemann, Mmes Mallinger et Grossi, se sont surpassés.

*** *Milan*. — Le théâtre Carcano a fait sa réouverture avec *I Lombardi*, suivis de près par un nouvel opéra d'un certain Marcarini, *Francesca di Rimini*, appartenant au genre médiocre.

*** *Turin*. — *Roberto il Diavolo*, chanté par d'Antoni, Junca, Mmes Beretta et Brambilla, a servi, le 24 décembre, à la réouverture du Teatro Regio.

*** *Venise*. — « San Stefano » a joué de malheur à la Fenice. Obligée par l'usage de faire l'inauguration de la saison le jour de la fête du premier Martyr, c'est-à-dire le 26 décembre, la direction a dû faire chanter quand même le ténor Achard, dont l'état de maladie était cependant évident, et qui n'a pu arriver au bout de son rôle; et c'est la *Mignon* d'Ambroise Thomas qui a principalement souffert de ce contretemps, car il a fallu baisser la toile avant la fin du second acte. Wilhelm Meister prendra sans doute bientôt sa revanche.

*** *Florence*. — Le théâtre Pagliano a rouvert ses portes avec *Fausto*, chanté par le ténor Masini, la basse Castelmary et Mme Stefanini.

*** *Saint-Pétersbourg*. —Mme Lucca a obtenu dans *Mignon*, la semaine dernière, un très-vif succès. La célèbre cantatrice est maintenant repartie pour Berlin. — Mme Patti peut inscrire à son livre d'or deux nouveaux triomphes : *Don Pasquale* et *Dinorah* lui ont permis de déployer un luxe de vocalisation qu'elle seule peut se permettre, et qui a provoqué dans le public les démonstrations habituelles d'enthousiasme. On a bissé, dans *Dinorah*, la berceuse, le trio des flûtes, et l'air de l'Ombre.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

Sous presse :

GENT NUMÉROS NOUVEAUX

DE

LA LYRE FRANÇAISE

CHOIX D'AIRS D'OPÉRAS, DUOS, ROMANCES, ETC., SANS ACCOMPAGNEMENT, DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

CHAQUE NUMÉRO : 25 CENTIMES

Edition populaire, format in-8°.

401. **L'AFRICAINE.** O Grand Saint-Domingue. PIERRE.
402. —— Peuple, écoutez ma voix... INVOCATION.
403. —— D'ici je vois la mer..... SCÈNE.
404. **L'AMBASSADRICE.** Che gusto ah ! que mon sort AIR.
405. **LE BARBIER DE TROUVILLE.** Du théâtre idolatre.. VALSE.
406. **CHEVAL DE BRONZE.** Mon noble cendre a donc quité. AIR.
407. **LES CHAPERONS BLANCS.** Adieu jours de bonheur ROMANCE
408. **CENDRILLON.** A quoi bon la richesse..... ROMANCE.
409. **LE DOMINO NOIR.** Les cloches argentines. CHOEUR.
410. **LE DUC D'OLONNE** Vers ton balcon je cherche. SÉRENADE.
411. **L'ECOSSAIS DE CHATOU.** Ah! reste auprès de moi ROMANCE.
412. —— Dans les Tuileries ..... RONDE.
413. **L'ENFANT PRODIGUE.** Quand vient la mort ROMANCE.
414. —— Du soleil les feux ardents..... COUPLETS.
415. **L'ETOILE DU NORD.** Un bon soldat..... POLONAISE.
416. **FLEUR DE THÉ.** Vivendière cantinière.... CANSON.
417. —— J'ai couru grossir la foule. COUPLETS.
418. —— Je suis clairvoyant..... CHINOISERIE.
419. —— Je suis né dans le Japon.... CONFIDENCE.
420. —— En tous pays l'homme ..... ARIETTE.
421. —— Césarine a mes vœux docile. ROMANCE.
422. —— Rappelle-toi, ma chère amie. COUPLETS.
423. —— Ce n'est pas un vin ..... RONDE.
424. **FRA DIAVOLO.** O vierge sainte..... PRIÈRE.
425. **GANDOLFO...** Nina, ma bienaimée..... SÉRENADE.
426. **LA GRANDE-DUCHESSE.** Ah! que j'aime les militaires RONDO
427. —— Pour épouser une princesse. CHRONIQUE.
428. —— Voici le sabre de mon père.. COUPLETS.
429. —— Je t'ai sur mon cœur placé. BILLETS DOUX.
430. —— Dites-lui qu'on la remarque. DÉCLARATION.
431. —— Tout ça pour que cent ans. COUPLETS.
432. —— Faut-il, mon Dieu ..... COUPLETS.
433. **HAYDÉE.....** Je suis dans son palais ..... AIR.
434. **LES HORREURS DE LA GUERRE.** Nous avons un fusil CHANSON
435. **LES HORREURS DE LA GUERRE** Il était nuit RONDO-VALSE
436. **LES HUGUENOTS...** O beau pays de la Touraine. CAVATINE
437. —— Parmi les fleurs ..... ROMANCE.
438. **JEANNOT ET COLIN.** Jeannot me délaisse. ROMANCE.
439. **LESTOCQ** .....Demain je pars..... ROMANCE.
440. **LA MUETTE DE PORTICI.** Au marché.... CHOEUR.
441. —— Spectacle affreux ..... AIR.
442. **L'OMBRE.....** Quand je monte Cocotte.... COUPLETS.
443. —— Par pitié ne me chassez pas ROMANCE.
444. —— Un, deux, trois, paf..... CHANSON.
445. —— Une femme douce et gentille COUPLETS.
446. —— Ma chère enfant, le mariage. COUPLETS.
447. —— Midi, c'est l'heure..... COUPLETS.
448. —— Devant Dieu qui m'entend.. ROMANCE.
449. —— Je n'ai qu'un ami dans la vie ROMANCE.
450. **LE PARDON DE PLOERMEL.** Sombre destinée LÉGENDE.
451. —— De l'oiseau dans le bocage.. CHANSON
452. —— Sous les genêvriers..... VILLANELLE.
453. —— Sainte-Marie..... CHOEUR.
454. **LA PART DU DIABLE.** O mon frère, mon seul espoir. DUO.
455. —— Signora Amalata..... ROMANESCA.
456. **LA PERICHOLE** Prompte à servir le pratique CHANSON.
457. —— Sous rien n'souffler..... COUPLETS.
458. —— L'Espagnol et la jeune Indienne COMPLAINTE
459. —— Le Muletier et la jeune personne. SEGUEDILLE
460. —— O mon cher amant..... LETTRE
461. —— Ah! quel dîner je viens de faire. ARIETTE.
462. —— On vante partout son sourire. COUPLETS.
463. —— Les femmes, il n'y a que ça. COUPLETS.
464. —— Que les hommes sont bêtes.. COUPLETS.
465. **LA PETITE FADETTE.** Ah! le joli petit bois. CHANSON.
466. —— Ce soir oublie en dormant.... ARIETTE.
467. —— Je suis jeune et bel homme.. COUPLETS.
468. —— Oui Fadette, quand je t'appelle ROMANCE.
469. **LE PHILTRE.** Habitants des bords de l'Adour. COUPLETS.
470. **PRINCESSE DE TRÉBIZONDE.** Quand je suis. CHANSON.
471. —— Une jeune fille passait..... ROMANCE.
472. —— Me auquillé-je comme on dit.. COUPLETS.
473. —— Femme du Grand Rothomago.. RONDE.
474. —— Fleur qui se fane..... ROMANCE.
475. —— Ah! j'ai mal aux dents..... ARIETTE.
476. —— Moment fatal, hélas que faire. DUO.
477. —— O malvoisie, liqueur choisie.. BRINDISI.
478. **LE PROPHÈTE.** Que Dieu sauve le roi..... IMPRECATION.
479. —— Le voilà le roi prophète ..... CHOEUR.
480. —— Je suis hêtas, la pauvre femme.. COUPLETS.
481. **ROBERT LE DIABLE.** Qu'elle est belle..... CAVATINE.
482. —— Malheureux ou coupables..... CHOEUR.
483. **ROBINSON CRUSOÉ.** Debout c'est aujourd'hui. RONDE.
484. —— N'il fallait qu'aujourd'hui ..... ROMANCE.
485. —— Je prends un vase de terre... CHANSON.
486. —— Oui, c'est un brun..... ARIETTE.
487. **ROMANCE DE LA ROSE** Un colonel avait un chien CHANSON.
488. **LE SERMENT.** Dans ces sombres appartements. BALLADE.
489. **LA SIRENE.** De nos jeunes années..... ROMANCE.
490. **TESTAMENT DE M. DE CRAC.** Ce lunatique COUPLETS.
491. —— Jeune troubadour ..... CHANSON.
492. —— J'ai perdu mon troubadour.... ROMANCE.
493. **ZERLINE** Ah! si vous pouviez lire..... ROMANCE.
494. **DASSIER C'EST LE PRINTEMPS.** ..... *Romance.*
495. —— **LA CIGALE ET LA FOURMI.** ..... *Fable.*
496. —— **COMMENT L'ESPRIT VIENT** ... *Chansonnette.*
497. —— **NOTRE ETOILE** ..... *Sérénade.*
498. —— **SI VOUS SAVIEZ** ..... *Romance.*
499. **MEHUL. LE CHANT DU DEPART.** ..... *Chant patriotique*
500. **ROUGET DE LISLE. LA MARSEILLAISE.** *Chant patriotique.*

Edition populaire, format in-8°.

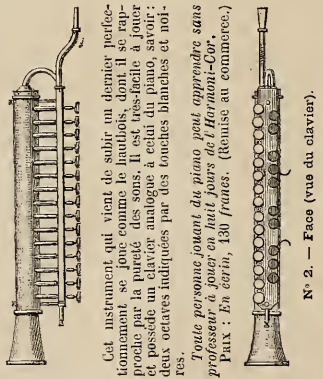
Chaque numéro : 25 centimes. **EN VENTE : CINQ CENTS NUMÉROS** **Chaque numéro : 25 centimes.**

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PIANOS DEPROUW - AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1816
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités

FABRIQUE Gie D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

HARMONI - COR JAULIN



N° 1. — Vue de profil.

Cet instrument qui vient de subir un dernier perfectionnement se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir : deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.

Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur à jouer en huit jours de l'Harmoni-Cor.
Prix : *En écrin*, 130 *francs*. (Remise au commerce.)

N° 2. — Face (vue du clavier).

EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

SPÉCIALITÉ DE SAXOPHONES
AUGUSTE FEUILLET
FABRIQUE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
90, rue Rochechouart.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

THÉATRES — COMMISSION
Pour décors, costumes, partitions, brochures, manuscrits, mise en scène d'opéras, ballets, drames, etc., anciens et nouveaux.
Ecrire à M. DAVID, 9, rue Saint-Georges. Paris.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se toucher comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie.**

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mabillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie.** »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** bruits dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guerin, rue du Dauphin, 16, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. —

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 2 14 Janvier 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nous rappelons à nos abonnés anciens et nouveaux que les primes-étrennes :

ALBUM AUBER
25 morceaux de chant
ET
LA PARTITION DE L'OMBRE
arrangée pour le piano seul
sont à leur disposition dans les bureaux du Journal.

SOMMAIRE.

Épigraphie musicale. — La musique dans la nature. **H. Lavoix** fils. — Souvenirs biographiques : Beethoven. **F. Hiller.** — Histoire de la musique sacrée à Venise. **F. Caffi.** — Revue des théâtres. **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Celui qui, selon la pensée de Job, considère les flèches comme des fétus de paille, méprise les pierres parties d'une fronde comme du chaume, se rit même des javelots lancés avec force et ne fait aucun cas des massues les plus lourdes, recule en tremblant au son de la lyre ; et celui qui est invincible par toute force, quelque grande qu'elle soit, est vaincu par l'harmonie.

THOMAS DE VILLENEUVE (1312).

***

Ramus, beau chanteur dans le temps, n'a plus qu'un filet clair, à raison du coffre qui est usé ; en telle sorte que pour tenir la note, il est contraint de se secouer le timbre en se frappant la hanche du poignet droit, et encore a bien de la peine à suivre les paysans, qui, faute d'être guidés, s'éparpillent, galopent et arrivent à la fin du verset, que lui est encore au milieu.

Pour Brelaz, la voix est forte, mais sans tempérament, et il vous mène un psaume comme une chanson à boire ; mêmement qu'il se permet de faire des ritournelles dans l'entre-deux des reprises, n'ayant rien de digne dans le timbre ni de respectueux dans l'allure, et ne songeant qu'au plaisir de donner du gosier. Aussi, l'orgue ne le peut pas suivre, et les paysans s'excitant trop, il s'ensuit un chant orageux et sans révérence, qui est pénible.

M. M. TŒPFFER. (*Le Presbytère.*)

LA MUSIQUE DANS LA NATURE.

(3e article) (1).

Ces quelques mots sur un point bien légèrement traité de l'ethnographie musicale feront facilement comprendre quel intérêt peut présenter l'étude des phénomènes de la nature. En nous proposant d'observer en elle tout ce que nous pourrons trouver de musical, sans que la science de l'homme y ait rien ajouté, il me semble qu'initiés en quelque sorte aux origines de l'art et à ses causes, nous entrerons plus profondément dans la connaissance de l'esthétique qui présente un si puissant intérêt.

Dès que l'homme fut assez instruit pour pouvoir jeter les yeux autour de lui et contempler d'un regard curieux la splendide demeure dans laquelle Dieu l'avait placé, son premier sentiment fut l'admiration pour les merveilleuses lois qui régissent l'univers, lois qu'il n'avait pu comprendre encore, mais dont il voyait les effets. La marche régulière des astres, le retour périodique et immuable de la renaissance de la nature, sortant vivante et parée du linceul de l'hiver, tout le surprit ; son premier mouvement fut un cri d'adoration et de respect pour l'auteur inconnu de tant de prodiges. Puis, plus réfléchi, devenu philosophe enfin, il voulut, sans s'écarter de la croyance au Créateur, expliquer ces phénomènes, et alors naquirent, avec la philosophie primitive, les théories sur le système du monde, théories parmi lesquelles la musique vint prendre une place trop importante pour qu'il nous soit permis de la négliger ici.

Sans vouloir entrer dans des discussions qui nous entraîneraient beaucoup trop loin, nous pouvons affirmer que s'il existait dans l'antiquité une musique pratique dont nous ne pouvons malheureusement pas retrouver complétement le secret, il existait aussi un art théorique dont de nombreux monuments nous prouvent l'importance. Ces peuples, chez lesquels, jusqu'à nos jours, la mélodie et le rhythme ont toujours tenu la plus grande place, chez lesquels la coupe métrique, soit dans les vers, soit, plus tard, dans la musique, a toujours été poussée jusqu'à la perfection, avaient concentré leurs études sur les rapports successifs des sons, et n'avaient pas tardé à exprimer par des équations numériques, comme dans le système tétracordal, les rapports des intervalles. Ce qui les avait frappés d'abord, dans la musique, c'était la nécessité absolue de la symétrie. Il n'est donc pas étonnant que, procédant comme dans toutes les sciences, du connu à l'inconnu, et guidés par l'accord qui règle la marche de l'univers, ils aient associé l'idée de la musique, qui, pour eux, consistait surtout dans le rhythme, à la science de la marche des mondes. Pour nous aujourd'hui, harmonie des sphères, accord de l'univers, sont des idées d'un tout autre ordre, pour lesquelles nous empruntons les mots de la langue musicale ; il n'en était pas ainsi pour eux. Dans les spéculations de la science, comme dans les erreurs de la légende, c'était bien une danse, musicalement réglée et expliquée par la théorie même de la musique, que les astres exécutaient. Plus tard, beaucoup plus près de nous, les compositeurs ont repris, pour ainsi dire au bénéfice de l'art, cette fiction scientifique, afin d'ajouter aux pompes des représentations théâtrales et des

(1) Voir les nos 49 de 1870-71 et 1 de 1872.

ballets ; mais, pendant toute l'antiquité et une partie du moyen âge même, la musique et la cosmographie furent unies par des liens étroits, et jamais la connaissance de la marche des mondes ne fut séparée, jusqu'aux XIIIe et XIVe siècles, de la science des intervalles musicaux et du rhythme, tel du moins que les anciens l'avaient compris.

Malgré les récents travaux publiés en Allemagne, qui, étudiant sous un nouveau jour les doctrines pythagoriciennes, semblent mettre en doute l'existence même du philosophe qui leur a donné son nom, ou tout au moins lui en contestent la paternité, nous continuerons à attribuer à Pythagore les découvertes qui, jusqu'à ce jour, ont fait sa gloire. Ce fut lui qui le premier expliqua l'harmonie des sphères, comme un fait réel dont il avait, disait-il, été le témoin, seul parmi les mortels. Chaque planète, dans son mouvement rapide, rendait un son, et ces notes diverses se faisant entendre dans la marche simultanée des mondes, formait un merveilleux accord. On peut remarquer, en passant, que cette théorie est peut-être un puissant argument pour ceux qui soutiennent l'existence de l'harmonie et de l'emploi des accords chez les Grecs. Les intervalles formés par le son des sept planètes étaient parfaitement définis, et chacun portait un nom emprunté à la nomenclature musicale de l'époque. L'harmonie céleste dans son ensemble portait le nom générique de *Lyre :* plus tard les systèmes s'altérèrent, mais le principe resta le même dans toutes les cosmographies nées des doctrine pythagoriciennes.

Lorsque les légendes de la théogonie poétique eurent pris plus de place dans la philosophie, les nombres de Pythagore furent remplacés par des personnages qui devinrent pour ainsi dire les exécutants de l'orchestre céleste. Platon, dans sa République, nous montre la marche des mondes; sur un point du cercle décrit par chaque planète, se tient une sirène, qui se meut en rendant un son, et, comme chez Pythagore, les huit divinités forment un accord consonnant. Placées à des distances égales, les trois Parques accompagnent les sirènes. Lachésis chante le passé, Clotho le présent, Atropos l'avenir. Chez d'autres auteurs, le rôle des sirènes est rempli par les Muses. L'esprit grec finit par personnifier en une seule divinité toute cette harmonie céleste. Les monuments, tels que les gemmes et les camées, nous montrent souvent le dieu Pan soufflant dans sa flûte au milieu du Zodiaque; accompagné de son fils Krotos, il règle l'harmonie des mondes. Krotos, que nous voyons souvent représenté sous la forme d'un enfant, exécutant des pas de danse, bat la mesure au ciel ; il se place dans la constellation du *Sagittaire*. Plus tard, dans le *Songe de Scipion,* Cicéron reprit le système platonicien de la musique des sphères, et en donna le plus complet et le plus clair exposé.

Le moyen âge, dans ce singulier mélange qu'il fit des dogmes du christianisme et des croyances antiques, ne laissa pas complétement de côté le système de la musique des mondes. C'est au IVe siècle que s'introduisit l'hypothèse de l'harmonie des sphères dans les pays occidentaux. Au XIIe siècle, on définissait encore les sons des planètes et leur nature. Alain des Iles, auteur de cette époque, parle du chant de la lune et du soleil. La musique de la lune était douce et plaintive, celle du soleil majestueuse et solennelle; Mars possédait une voix de tonnerre, Jupiter rappelait dans ses accords le doux chant du rossignol. Au XIIIe siècle, sous l'influence de la philosophie d'Aristote, la théorie de la musique des mondes disparut peu à peu, et les concerts célestes entrèrent bien plutôt dans les légendes de la religion que dans les spéculations de la science. A l'aurore des temps modernes, cette idée se perd de plus en plus, et enfin on ne la retrouve qu'au nombre des images poétiques. Chateaubriand, dans les *Martyrs*, nous décrit minutieusement l'orchestre des anges et nous nomme ce que nous pourrions appeler les maîtres de la chapelle divine. « Le Roi-Prophète, dit-il, règle la musique divine; Asaph, qui soupira les douleurs de David, conduit les instruments animés par le souffle; et les fils de Coré gouvernent les harpes, les lyres et les psaltérions, qui frémissent sous la main des anges. »

Aujourd'hui, quelques savants sont assez disposés à croire que le globe terrestre, dans son mouvement de rotation, imprime à l'athmosphère ambiante de vibrations sonores que nous ne savons pas encore percevoir, mais qu'un jour peut-être, grâce au progrès de la science, et, qui le sait? de l'aérostation, chacun pourra étudier. Halévy, dans ses lettres de Gervasius (1), exprime aussi cette pensée et va jusqu'à supposer que le son terrestre doit être continu. Soit! Je ne vois pas de raison pour rejeter cette utopie, mais en attendant que nos enfants, plus heureux que nous, soient capables de savoir en quel ton tourne le globe, imitons, sur ce point du moins, la réserve des positivistes, et suivons le sage conseil donné à tous ceux qui doutent; abstenons-nous.

Cette vaste idée d'une musique immense formée par les évolutions des astres ne devait pas être complétement perdue pour l'art moderne. Haydn, dans sa *Création,* ne la laissa certainement pas de côté. Reicha, musicien d'un génie moins élevé, mais chercheur et amoureux de la forme, essaya d'imiter, dans une ode de Schiller, la musique des sphères roulant dans l'espace. Cette tentative curieuse, hardie au moins, consistait dans l'emploi de huit timbales accordées en différents tons. Une anecdote de la vie de F. David nous prouve que, même sans avoir la connaissance des théories exposées sur ce sujet, un musicien est facilement arrêté par l'idée éminemment artistique et grandiose qui ressort de la marche régulière des astres. C'était à l'époque où les Saint-Simoniens s'étaient réfugiés dans leur communauté de Ménilmontant. Chacun mettait au service de tous ce qu'il avait d'intelligence et de science, et on sait combien d'hommes distingués sont sortis de cette école célèbre. Un soir, le mathématicien Lambert faisait le cours de cosmographie à ses confrères en Saint-Simon. Pour rendre plus claire sa démonstration, le professeur avait eu l'idée ingénieuse de placer quelques-uns de ses élèves de manière à représenter la marche des astres principaux. Un frère, immobile, portant un flambeau, représentait le soleil, un autre valsait autour du flambeau : c'était la terre accomplissant son évolution dans l'orbe de l'astre-roi : enfin un troisième tournait autour du marcheur, une lanterne à la main, et représentait la lune. F. David arriva au milieu de ce quadrille improvisé, et l'idée lui vint aussitôt de le régler au moyen de la musique. Il composa, sur les explications du professeur d'astronomie, mises en prose cadencée, un chœur pour voix d'hommes, finissant par une vocalise. Ce chœur, intitulé : *Danse des astres,* fut exécuté quinze ans plus tard, en 1844, le soir de la première audition du *Désert*, sous le nouveau titre de *Chant du soir*.

Nous avons vu à quelles erreurs pouvaient entraîner des systèmes scientifiques appuyés uniquement sur des hypothèses. Il ne serait cependant pas juste de croire que toute cette harmonie céleste ait été une pure imagination. Il nous paraît évident que le son des planètes et le concert des sphères peuvent être placés au nombre des rêveries scientifiques, et nous trouvons bien puériles les discussions des philosophes qui s'évertuaient à expliquer pourquoi nous n'entendions pas les harmonies célestes ; mais il n'est pas impossible que les phénomènes singuliers que présente ce que nous appellerons la *musique aérienne* aient pu donner quelque fondement à ces théories erronées.

Dans l'immense concert de la nature, le soleil a sa musique. Strabon parle du bruit de cet astre se couchant dans la mer, entre l'Espagne et l'Afrique. La mythologie allemande, si terrible dans sa poésie et en même temps si suave, avait des mots pour exprimer le frisson de la nature à son réveil. Les poëtes du moyen âge ont célébré la musique solaire ; une phrase du Titurel d'Albrecht en contient une description terminée par cette phrase : « Le son du soleil levant surpasse le son des cordes et le chant des oiseaux comme l'or surpasse en valeur le cuivre. » Mille expressions montrent que cette musique n'a pas échappé aux populations primitives ; c'est dans ce sens que dans la basse latinité nous trouvons *sonus albæ*, le son de l'aube ; les Anglais et les Allemands parlent du « sifflement » du matin ; les Espagnols entendent « rire » l'aube ; pour les Arabes, le matin « éternue. » Rien de bien précis dans de pareils renseignements ; mais il n'en est pas moins vrai que, quelle qu'en soit la cause, le réveil du jour est le signal d'un concert immense, dont les harmonies péné-

(1) Halévy, *Souvenirs d'un musicien*, 2 vol. in-8°.

trantes jettent l'âme dans une douce mélancolie. Tout est vague, rien n'est défini, le brouillard du matin semble adoucir et fondre ces sonorités comme il estompe la forme des objets, jusqu'au moment où, le soleil étant complétement levé, les oiseaux et la nature entière entonnent leur magique concert. Ne riez pas, lecteurs, de la musique du soleil. Je connais certaines œuvres intitulées le *Désert*, la *Création*, et d'autres encore, dans lesquelles j'ai retrouvé ce sentiment que j'essayais de définir plus haut, et je suis bien persuadé que David et Haydn n'ont pas été sans entendre la céleste harmonie.

H. Lavoix fils.

(*La suite prochainement.*)

SOUVENIRS BIOGRAPHIQUES.

DERNIERS JOURS DE BEETHOVEN

(Suite et fin.) (1)

Hummel, en homme pratique, mit à profit la situation favorable où se trouvait Beethoven pour lui faire une communication qui toutefois était quelque peu oiseuse.

La contrefaçon, à cette époque, était à son apogée en Allemagne. Lors de l'édition d'un concerto de mon maître (celui en *mi*, si j'ai bonne mémoire) se présenta ce fait singulier, que le morceau, dont un exemplaire avait été soustrait dans l'imprimerie du vrai propriétaire, ne fut pas seulement contrefait, mais encore édité par le contrefacteur avant l'époque stipulée pour la publication. Hummel voulut faire poursuivre judiciairement le coupable. A cet effet la signature de Beethoven lui était d'un grand secours.

Pendant qu'il s'occupait de la rédaction de sa plainte, j'eus l'honneur de continuer la conversation avec Beethoven. Je fis de mon mieux, et le maître donna, avec la plus entière confiance, un libre cours aux mélancoliques épanchements de son cœur.

Pour la plupart ils avaient trait à son neveu, auquel il était très-attaché, mais qui lui causait beaucoup de chagrin et qui était alors traduit devant les tribunaux pour quelques bagatelles; ainsi semblait l'envisager Beethoven du moins. « On pend les petits voleurs et on laisse aller les brigands, » disait-il tristement.

M'ayant interrogé sur mes études, il m'encouragea à persévérer; « Il faut toujours, me dit-il, s'appliquer à élever l'art, » et quand je lui expliquai comment l'opéra italien était seul à jouir de la faveur du public à Vienne, « on dit toujours, s'écria-t-il, *vox populi, vox Dei*, je n'y ai jamais ajouté foi ».

Le 13 mars, Hummel m'invita de nouveau à l'accompagner chez Beethoven. Nous trouvâmes son état sensiblement aggravé. Il était alité, semblait souffrir atrocement et poussait souvent de forts gémissements. Il parlait cependant beaucoup et vite. Il semblait surtout regretter d'être resté célibataire. A notre première visite déjà, il en avait parlé d'un ton railleur à Hummel, dont il avait connu la femme quand elle était jeune et jolie. « Vous, lui dit-il, vous pouvez vous dire un homme heureux : vous avez une femme qui vous soigne, qui vous chérit encore, mais moi, *povero*...! » et il soupira profondément. Il pria aussi Hummel de lui amener sa femme, qui n'avait pu se résoudre à aller revoir dans un état aussi lamentable l'homme qu'elle avait connu dans tout son éclat.

Peu de temps auparavant on lui avait fait cadeau d'un dessin de la maison où était né Haydn. Il l'avait suspendu à proximité de son lit et nous dit en le montrant : « Cette attention m'a causé une joie enfantine ; voilà où ce grand homme a vu le jour. »

Il parla ensuite à Hummel avec de profondes marques d'intérêt de Schindler, qui devint fameux plus tard. « C'est un brave homme, dit-il, qui me montre beaucoup de sympathie. Il organise un concert qui doit avoir lieu sous peu, auquel j'ai promis mon concours et qui cependant ne produira rien. Je souhaiterais que vous me fissiez le plaisir de paraître à ma place. Il faut toujours donner un coup d'épaule à des artistes nécessiteux. » Naturellement Hummel accepta. Ce concert eut lieu dix jours après la mort de Beethoven, dans le théâtre de Josephstadt. Sous l'impression des événements des jours précédents, Hummel improvisa une fantaisie sur l'allegretto de la Symphonie en *la*. Son jeu magistral lui fit obtenir un succès colossal; le motif qui l'avait engagé à jouer y contribua beaucoup.

Peu de temps après notre deuxième visite, on sut à Vienne que la « Philharmonic Society », de Londres, avait envoyé cent livres sterling à Beethoven pour l'assister dans sa maladie. On dit même que cette surprise fit une telle impression sur le grand homme que ses souffrances physiques lui parurent adoucies. Quand nous nous retrouvâmes le 20 devant sa couche, il était facile de s'apercevoir à ses paroles combien cette marque d'intérêt l'avait réjoui, mais il était d'une faiblesse extrême et ne parlait que doucement et par intervalles interrompus. « Je ne vais pas tarder à entreprendre le grand voyage », murmura-t-il après nous avoir salués. Il répétait souvent des paroles de ce genre, mais s'occupait encore par moments de croquis et de plans qui, hélas! ne devaient jamais se réaliser. Parlant de la noble manière d'agir de la « Philharmonic Society » et louant le peuple anglais, il dit qu'à son rétablissement, il irait visiter Londres et composerait une grande ouverture symphonique pour ses amis les Anglais. Et puis il irait visiter aussi Mme Hummel, qui nous avait accompagnés cette fois, et voyager un peu partout.

Son œil, qui lors de notre visite précédente, était encore vif, paraissait terne maintenant, et il avait du mal à se soulever de temps en temps. On ne pouvait plus espérer de guérison : un dénoûment fatal était à craindre.

Quand nous le revîmes pour la dernière fois, le 23 mars, l'aspect de cet homme illustre était déchirant. Il était là, épuisé, poussant de temps en temps un léger gémissement. Aucune parole ne s'échappait de ses lèvres; de grosses gouttes de sueur lui perlaient au front. Comme il ne trouvait pas assez vite son mouchoir, Mme Hummel, tirant rapidement le sien, lui essuya le visage à plusieurs reprises. Non! jamais je n'oublierai le regard de reconnaissance que son œil éteint lui jeta.

Le 26 mars, nous étions en agréable compagnie chez M. de Liedenberg, ancien élève de Hummel et grand amateur de musique.

Un épouvantable orage éclata entre cinq et six heures. Des tourbillons de neige accompagnaient de formidables coups de foudre, pendant que la lueur des éclairs illuminait la salle. Quelques heures après arrivèrent encore des convives qui nous apportaient la nouvelle que Beethoven avait expiré à six heures moins un quart.

Ce phénomène météorologique, coïncidant si parfaitement avec l'heure de la mort du grand homme, n'aurait certes pas été interprété comme un simple effet du hasard dans les temps anciens.

Les obsèques eurent lieu le jeudi 29 mai. On se réunit à la maison mortuaire, Schwarzspanier-Haus, n° 200, près du « Schottenthor. » De là, le cortége se rendit à l'église de la Trinité. Huit *Capellmeister*, pacifiques maréchaux de l'art, Eibler, Hummel, Seyfried, Kreutzer, Weigl, Gyrowetz et Gænsbacher, tenaient les coins du poële. Le cercueil était couvert de guirlandes; on n'y voyait pas un insigne d'un ordre quelconque. Beethoven n'avait jamais reçu pareille distinction.

Un grand nombre d'artistes entouraient le cercueil; tous portaient des cierges. J'ai encore devant les yeux la haute stature de Lablache qui était présent. Le file était interminable: l'assistance compacte se chiffrait par milliers. Tout Vienne était là. Seyfried avait joint à une harmonie militaire de Beethoven un chœur d'hommes, ce qui était d'un effet satisfaisant. Je ne pus pénétrer dans l'église, mais je me fis conduire en voiture avec Hummel au cimetière de Wæhring qui regorgeait de monde. Nous parvînmes tout près de la fosse, et y attendîmes l'arrivée du char funèbre. Jusqu'au dernier moment on ne savait si Anschütz, le célèbre acteur, allait prononcer l'oraison funèbre écrite par

(1) Voir le dernier numéro.

Grillparzer. Anschütz prit la parole à l'entrée du cimetière, de sorte que cette partie de la cérémonie nous échappa. Après une longue pose, le cortége arriva. On descendit le corps dans la fosse. — Hummel, profondément ému, jeta quelques couronnes de fleurs sur le cercueil, et un grand nombre d'assistants l'imitèrent. Je ne me souviens pas qu'on y ait ni chanté, ni prononcé de discours; mais chacun semblait pénétré de la solennité de la circonstance, et toute cette foule était comme saisie d'un sentiment de respect et de deuil.

De ceux qui ont assisté à ces obsèques royales et compris la grandeur de l'homme de génie que le sein de la terre venait de recevoir, bien peu sans doute sont encore de ce monde. Mais depuis il est né des millions d'hommes qui lui ont voué un culte auquel nul ne pourra prétendre. Quand l'enveloppe mortelle s'en est allée en poussière, c'est alors seulement que le vrai génie nous apparaît dans toute sa grandeur, sa mémoire reçoit un hommage d'amour auquel il ne peut plus répondre.

(Traduit de l'allemand de Ferd. Hiller).

HISTOIRE DE LA MUSIQUE SACRÉE

DANS L'ANCIENNE CHAPELLE DUCALE DE SAINT-MARC, A VENISE de 1318 à 1797

PAR FRANCESCO CAFFI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR ERNEST DAVID.

(Premier article.)

M, Ernest David, à qui nous devons un livre des plus curieux et des plus attachants, la traduction du Voyage musical du Dr Burney (1770), poursuit l'œuvre méritoire qu'il semble s'être donnée pour tâche, celle de faire connaître aux musiciens français, pour la plupart du temps ignorants des langues, les principaux ouvrages que les étrangers ont écrits et qui importent à l'histoire de l'art.

Le livre qu'il vient de traduire et dont nous nous proposons de donner à nos lecteurs quelques fragments, est une monographie très-fouillée et riche en documents curieux de toutes sortes, l'œuvre d'un archéologue plutôt que d'un historien. L'auteur, Francesco Caffi, est né à Venise. Patriote enthousiaste et admirateur passionné de la « Reine des lagunes », il a été poussé à prendre la plume autant par son goût pour la musique que par le vif désir de faire une œuvre utile et qui mit dans un plus beau relief la gloire de son pays.

Mais laissons le parler lui-même, ou plutôt son interprète, M. Ernest David.

...La moisson me semblait devoir être riche et abondante dans un champ que personne n'avait encore exploité; je n'étais pas effrayé de la quantité des connaissances qui m'étaient nécessaires dans les choses de l'art si j'étais obligé d'en expliquer quelques-unes; et si une science plus étendue me devenait indispensable, je croyais facile de me la procurer en ayant recours à des hommes plus instruits que moi; car une de mes préoccupations constantes a été toujours de m'attacher des amis érudits et sincères.

Avec le progrès des ans, d'autres motifs sérieux, les convenances sociales donnèrent plus de force encore à mon projet. Un temps vint, où il n'aurait plus été décent que dans ma position (quoique *dilettante* et ne résidant que dans des centres peu importants) j'eusse voulu me poser en virtuose et encore moins en compositeur de musique : d'abord, parce qu'il m'aurait fallu dérober trop de temps aux soins de mon laborieux emploi (1), ensuite, parce que si ces occupations agréables et libérales dénotent chez celui qui s'y livre une intelligence noble et un esprit orné, elles sont considérées aussi comme des distractions inopportunes qui ne cadrent pas avec l'extérieur sévère et rigide que le monde exige, avec raison, chez un homme revêtu de la toge. — Cependant mon esprit ne pouvait admettre l'idée de rompre sans retour avec ce bel art qui avait fait le charme de mes jeunes années et qui m'avait coûté tant d'argent et tant de peines. — Ecrire sur cet art devait me rendre moins pénible la douleur de l'abandon; les études de ma jeunesse, mes dépenses de tous genres serviraient au moins à quelque chose aux époques de maturité et de tristesse. A ce raisonnement vint s'ajouter la circonstance de mon élection, en 1811, à la présidence de l'*Institut philharmonique* de Venise, qui donnait raison à mon idée de produire un ouvrage qui se liait étroitement à cette distinction.

Je demeurai longtemps sur cette pensée, sans avoir le courage de mettre la main à l'œuvre. Mais dans le courant de l'année 1820, l'abbé Antonio Rota, professeur d'orgue, mon vieil ami, fut celui qui, sans le savoir, me donna l'impulsion première en m'engageant à écrire la vie de son illustre maître, qui m'honora longtemps de son amitié, l'abbé Bonaventura Furlanetto, maître de chapelle de Saint-Marc, au moment où Venise passa sous une autre domination. Je crus alors que mes anciens travaux pourraient être agréables au public, et après avoir pris mon parti, je me laissai peu à peu entraîner à terminer l'histoire entière. — Comme le tisserand, je dus, pour faire ma trame, préparer d'abord et mettre en ordre le fil qui m'était nécessaire; j'entrai donc courageusement dans le labyrinthe. Je me mis à secouer la poussière qui recouvrait les anciens manuscrits; à chercher des documents; à recueillir des traditions; à lire des ouvrages, des catalogues, des livrets d'opéras ou d'oratorios vieux et nouveaux, des lettres, des journaux, des brochures; à repasser, à étudier des partitions anciennes et modernes de musique d'église, de chambre, de théâtre; à me rappeler toute la musique qu'après un travail assidu de plus de vingt ans j'avais connue, lue ou entendue; à faire sur toutes ces choses des annotations, des abrégés, des ébauches; je fus amené ainsi à rassembler une collection bigarrée d'écrits imparfaits et en désordre, avec l'intention, après de minutieux examens, après avoir séparé l'apparent du réel, l'inutile du convenable, d'amener à bonne fin la tâche dont je me chargeais, sans crainte du blâme que je pourrais encourir.

Toutes les semaines, je consacrais à ce travail pénible les heures qu'il m'était possible d'arracher au repos qui est non-seulement permis, mais encore nécessaire à tout homme chargé des affaires publiques. C'était surtout lorsque j'avais le loisir de me retirer dans ma chère villa de Carpinetto, dans ces lares rustiques et charmants où j'allais me réconforter par quelques gouttes d'élixir philosophique, que je me mettais de tout cœur à fouiller ces paperasses apportées de la ville et que j'en augmentais le nombre, espérant que quelques années d'un semblable labeur me mettraient à même de compléter, de perfectionner mon travail et de le publier moi-même.

... Après l'invasion des barbares qui se ruèrent sur la riche Italie, comme des fléaux que Dieu, dans sa colère, aurait lancés sur elle, rasant jusqu'au sol les cités populeuses, détruisant par le fer et le feu les plus nobles et les plus précieuses possessions des opulents héritiers de ceux qui avaient été les maîtres du monde, jonchant la terre de ruines et de sang, les marais déserts de l'Adriatique se peuplèrent d'une foule d'Enées fugitifs qui, dès l'an 402 de notre ère, fondèrent sur un plan complétement nouveau, au milieu des lagunes saumâtres et stériles de notre golfe, l'héroïque, la magnifique, l'unique Venise, pendant que les ténèbres s'épaississaient de plus en plus sur cette belle Italie, entièrement privée d'institutions propres à éclairer ou à polir l'esprit humain. Les sciences et les beaux-arts devaient être lents à renaître et à se dégager des cendres grecques que Venise put sauver du naufrage universel en les cachant avec soin au fond de ses îles impénétrables. Pour la musique, grâce à ses prêtres d'abord, à ses moines ensuite, qui avaient conservé le secret de la fabrication des orgues, elle put en retenir quelques connaissances et quelque pratique pour en faire l'ornement particulier de la célèbre église de ses Doges, laquelle, fondée, en 827 par Giovanni Participazio (le dixième de ces magistrats), fut consacrée en 1085, sous le dogat de Vitale Faliero.

(1) M. Caffi avait été nommé conseiller à Milan en 1827, et en 1840 il devint président du tribunal provincial de Rovigo, jusqu'à sa retraite en 1850.

C'est un véritable malheur que le temps, et peut-être plus que lui de trop nombreux incendies, aient dévoré les documents et mémoires qui auraient pu nous éclairer sur les faits les plus anciens. Malgré mes soins et mes recherches, il ne m'a pas été possible de trouver trace de la musique de cette chapelle, de ses orgues ni de ses musiciens avant Mistro Zucchetto, son premier organiste en 1318. Ce ne fut pas sa faute s'il naquit à une époque où ni la lithographie, ni le daguerréotype, ni les journaux, ni les romans historiques, ni les articles nécrologiques n'étaient en usage; les hommes de son rang n'avaient à leur boutonnière ni rubans, ni brochettes, et l'on n'accordait aucune prérogative à leur diplôme de *Mistro* qui n'était revêtu d'aucun sceau, ni d'aucun plomb : c'est à peine si l'on trouve dans les vieux registres de cette église la trace de son nom, signé d'une écriture grossière. Tel fut néanmoins, autant que nous pouvons le préjuger, le pauvre petit ruisselet qui allait donner naissance au puissant fleuve royal qui, au bout d'un siècle, devait être la chapelle ducale de Venise. Les commencements de tous les arts comme de toutes les institutions humaines ont toujours été simples et débiles; le génie de l'homme ne s'est pas formé seulement de nos jours, car il est en progrès constant depuis Adam, notre premier père.

Quiconque a étudié l'histoire des Vénitiens depuis ses temps primitifs, a dû connaître l'amour qu'ils eurent toujours pour l'étude, le bon goût et les professions honorables; il a pu apprécier leur génie et leur grandeur d'âme; aussi ne doutera-t-il pas qu'ils n'aient tenu à posséder chez eux la meilleure musique possible. Il est vrai que les preuves nous manquent pour cette époque reculée; mais nous en avons un grand nombre pour les temps postérieurs, et ces dernières nous donnent le droit d'affirmer, sans témérité aucune, qu'elle fut excellente dès sa naissance. Après la chute de l'empire Romain et la ruine de la Grèce, les seuls dépositaires et plus tard les maîtres de toute civilisation, on ne peut le nier, furent les Vénètes, qui émergèrent de ces îles mystérieuses, grâce à leur audace, leur génie et leur valeur presque incroyables; qui fabriquèrent de leurs mains héroïques le berceau de leur puissance, et qui pendant plusieurs siècles firent frémir de colère l'Europe soucieuse. — Ceux qui connaissent l'histoire avoueront que je n'exagère pas.

L'Italie entière n'était plus que sang, que flammes et que ruines; seules, ces îles inaccessibles demeuraient calmes, silencieuses et tranquilles. L'existence y était simple et pacifique, mais aussi religieuse et croyante. Les églises et les monastères s'y établissaient modestement, pour ne pas dire pauvrement; les nombreux prêtres ou moines qui les peuplaient furent les conservateurs et les gardiens des restes précieux des sciences et des arts de la Grèce. C'est du fond de ces îles que surgit ce Giorgio, prêtre vénitien, qui, dans l'année 826, se rendit à Ingelheim, auprès de Charlemagne, et y construisit un orgue *à la façon des Grecs* (*more Græcorum*). J'en parlerai ailleurs avec plus de détails. Je ne dirai pas qu'il soit prouvé, mais il est au moins très-vraisemblable que ce fut de ces îlots que sortit le célèbre Guy d'Arezzo (Guidone Aretino) qui se réfugia dans l'abbaye de Pompose. — Dans ces îles encore, le couvent de Saint-Georges-le-Majeur (et les plus vieilles chroniques en font foi) avait en 790 des moines *révérés pour leur piété, leur charité et leur science dans le chant et dans l'art musical* (*pietate, misericordiâ, cantu et artis musicæ scientiâ pollentes*). — Venise, dans la paix et la sûreté de ses retraites paludéennes, conservait vivace le feu sacré des beaux-arts, éteint dans tout le reste de l'Italie qui n'offrait plus aux regards effrayés que des torrents de sang ou des monceaux de ruines fumantes, là où naguère la vue était charmée par l'aspect de villes et de campagnes florissantes. Pour clore cette digression, je dirai que les actes des Procurateurs que j'ai mis les plus grands soins et la patience la plus exemplaire à consulter, donnent des preuves manifestes et concluantes que des religieux et des prêtres étaient affectés aux différents services de cette chapelle, en nombre d'autant plus grand, que l'on remonte davantage aux temps anciens.

ERNEST DAVID.

(*La suite prochainement.*)

REVUE DES THÉATRES.

ODÉON : *Mademoiselle Aïssé*, drame en quatre actes, en vers, de M. Louis Bouilhet.

L'histoire de mademoiselle Aïssé a déjà fourni une comédie et un drame; elle devait aussi inspirer un poëte.

Quelle destinée touchante, en effet, et quelle physionomie poétique !

Volée à son père, chef circassien, par les Turcs, la petite fille fut amenée à Constantinople et vendue quinze cents francs à M. de Ferriol, ambassadeur français,

Elevée par Mme de Ferriol, belle-sœur de l'ambassadeur, elle eut bien à souffrir grâce à cette femme méchante et hautaine et grâce à Mme de Tencin. Toutes les deux secondèrent le plan d'un ennemi de Mme de Parabère, qui projetait de faire tomber la favorite en titre, déjà moins bien en cour, et tâchait, pour atteindre son but, que le Régent s'éprît de la jeune Circassienne.

La grâce exquise de mademoiselle Aïssé subjugua le Régent, mais celui-ci ne fut pas plus heureux dans ses entreprises galantes que ne l'avait été M. de Ferriol. — Des historiens prétendent que M. de Ferriol exigea et obtint le paiement de ses soins, mais cette version est la moins accréditée.

C'était une radieuse éclaircie au milieu du tableau des mœurs dissolues de la Régence, que cette douce créature, intéressante par son origine et par bien des circonstances romanesques, et qui puisait dans son amour assez de force et de résignation pour résister à de nombreuses et rudes épreuves.

Ce sont les amours de mademoiselle Aïssé et du chevalier d'Aydie que Bouilhet a transportées à la scène, en conservant à son héroïne son auréole virginale.

Elle l'aimait autant qu'on peut aimer, son cher Aydie, mais elle regrettait sa faute.

« Elle souffrait depuis longtemps comme d'une blessure incurable, dit M. Paul de Saint-Victor, dans son remarquable livre *Hommes et Dieux*; le remords chrétien l'acheva. Aïssé mourut repentante et réconciliée, aimant toujours son cher chevalier, mais en vue des réunions éternelles.

» Ainsi s'évanouit cette vision charmante. Elle parut au milieu de l'orgie du temps comme Psyché au banquet de l'Olympe, image de l'âme assistant, sans y prendre part, à l'ivresse des sens. Sa faute fut un enseignement et un bon exemple. Elle apprit à ce monde de bacchantes et de courtisanes la poésie du voile et la grâce des chutes retenues. Au milieu des bruyantes licences de l'époque, sa petite chambre de recluse, qui ne s'ouvrit jamais qu'à l'amant fidèle, fut comme un nid silencieux où l'Amour chassé des âmes vint se réfugier et ployer ses ailes.

» Son nom si doux aux lèvres ne périra pas; elle a été rejoindre au ciel son idéal Héloïse, Béatrix, Laure, La Vallière, cette constellation de cœurs embrasés et purs que les amants invoquent comme des étoiles tutélaires. Aïssé est plus pâle, sans doute, moins visible et moins magnifique que ces astres de première grandeur de l'amour; par cela même peut-être est-elle plus touchante. Sa lueur timide attirera toujours, vers le coin du ciel où elle tremble, les pensées et les yeux des mélancoliques. »

Le drame de l'Odéon, succès littéraire, se recommande plus par la beauté de ses vers, par ses tirades à effet et par le portrait de la tendre Aïssé et celui du chevalier, que par la façon dont l'action est conduite et ménagée. Le dernier acte est faible. Mlle Sarah Bernhardt remplit le personnage de Mlle Aïssé avec un charme infini, un sentiment parfait du rôle, un talent incontestable. Pierre Berton, dans le chevalier d'Aydie, déploie beaucoup de chaleur, et Porel joue avec une verve spirituelle.

Adrien LAROQUE.

Nous recevons, trop tard pour l'insérer, une intéressante correspondance au sujet des documents que nous avons donnés sur la propriété littéraire et artistique en France et en Allemagne, et la nouvelle convention internationale. Ce commentaire, dû à une plume très-compétente, paraîtra dans notre prochain numéro.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné lundi le *Prophète*, et mercredi le *Trouvère*, pour le début du ténor Trinquier. Le nouveau pensionnaire de M. Halanzier ne manque pas de moyens naturels; son organe est d'un bon timbre et d'une étendue suffisante. Il tire surtout bon parti de la voix mixte. S'il a eu quelques défaillances, résultat d'une trop grande émotion, en revanche il a pu dominer la situation dans le quatrième acte, et il en est sorti à son honneur. Nous ne saurions donc accentuer notre critique plus sévèrement qu'il ne convient après cette première audition. Que M. Trinquier oublie ses succès de Nantes et de Bordeaux pour tâcher de s'élever, par une étude sérieuse, au niveau de notre première scène lyrique; nous sommes persuadés que ses efforts porteront leurs fruits et qu'il lui en sera tenu compte. Mme Gueymard a été, comme toujours, cantatrice et actrice remarquable. Le baryton Roudil marque avantageusement sa place, dès à présent, dans les rôles de son emploi. Un mot d'éloge aussi pour la basse Etchetto un des meilleurs élèves de Bax Saint-Yves. — Vendredi on a donné *Faust*.

*** Hier a eu lieu à l'Opéra-Comique la répétition générale de *Fantasio*; la première représentation est annoncée pour mardi.

*** Les nouvelles sont encore contradictoires pour l'affaire du Théâtre-Italien : un journal annonce que M. Ritt, l'ancien directeur de l'Opéra-Comique, se met sur les rangs en même temps que M. Martinet. Cependant une solution ne saurait tarder à intervenir.

*** Le bâton de chef d'orchestre du théâtre Lyrique passe des mains de M. Maton, que de trop nombreuses occupations sollicitent de tous côtés, à celles de M. Constantin, dont les premières armes se firent, on s'en souvient, aux Fantaisies-Parisiennes, sous la direction de M. Martinet. Le jeune et habile *maestro* ne fait donc que rentrer au bercail. Il continuera, néanmoins, à conduire l'orchestre du Casino les jours de concert.

*** La direction des Folies-Bergères vient de mettre en répétition l'opéra-comique de Devienne, les *Visitandines*, donné pour la première fois au Théâtre-Feydeau en 1792, et resté fort-longtemps au répertoire. Le libretto de Picard sera remanié.

*** M. Hurand déclare inexact le bruit d'après lequel il aurait obtenu une concession de terrain dans les Champs-Elysées pour y construire un théâtre d'été.

*** Le Grand Théâtre de Marseille a rouvert ses portes le 1er janvier après avoir chômé plus d'une année. Les artistes, réunis en Société, comme nous l'avons dit, et ayant à leur tête M. Pilot, ont tenté la fortune d'une exploitation en commun, sans subvention, ne comptant que sur leur talent et sur l'intérêt que le public portait à leur situation. Leur coup d'essai a pleinement réussi. *Guillaume Tell* a été donné le premier soir avec un succès énorme, auquel a contribué, pour la plus grande part, le ténor Lefranc. L'existence du Grand Théâtre paraît donc assurée pour la saison.

*** *L'Ombre* vient d'être donnée au Grand Théâtre de Bordeaux. L'œuvre de M. de Flotow compte un grand succès de plus, auquel il est de toute justice d'associer les artistes, MM. Bruneau et Lutz, Mlles Cécile Regnault et Alice Vois. Les couplets de Cocotte, au premier acte, enlevés avec verve par M. Lutz, ont été bissés. — La reprise du *Comte Ory*, pour les dernières représentations de Peschard, est une heureuse idée; l'accueil empressé du public l'a prouvé.

*** Le charmant opéra-comique de Flotow fait peu à peu son tour de France. En même temps qu'à Bordeaux, il vient d'être applaudi à Rennes, où Mmes Marguerite Chapuy, Laville-Ferminet, MM. Charelly et Villefroy, font assaut de talent, — et à Perpignan, avec un très-remarquable quatuor composé de Mmes Crouzot, Ravieri, de MM. Chevalier et Ytrac.

*** Une brillante reprise de *l'Étoile du Nord* vient d'avoir lieu au Théâtre de Lille, au bénéfice de Mlle Caroline Mézeray, qui a été justement applaudie dans le rôle principal.

*** *L'Ombre* est en préparation au Grand Théâtre de Lyon. Les rôles sont distribués à Mlles Sorandi, Chauveau, à MM. A. Guillot et Falchieri.

*** La troupe italienne qui doit donner cet hiver des représentations au théâtre de Pau, est dirigée par M. Taldoni; elle se compose de Mmes Emma Grilli, Giulia Tintorer, Adélaïde Ferrotti, MM. Giovanni Tintorer, Luigi Morello, Lorenzo Lalloni, Giuseppe Wagner. Le chef d'orchestre est M. Zabaglio. Les représentations ont dû commencer le 9 janvier par *Lucrezia Borgia*.

*** Un théâtre de Washington, le Wall's Opera House, a été incendié le 6 décembre dernier. La perte est de 45,000 dollars, dont 15,000 couverts par une assurance.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Grand et légitime succès, au concert populaire de dimanche dernier, pour les deux fragments de la *Damnation de Faust* de Berlioz (menuet des Follets et valse des Sylphes), qu'on a redemandés avec acclamation; et ovation véritable décernée à MM. Alard, Trombetta et Franchomme, avant, pendant et après la *Sérénade* de Beethoven. Rarement l'enthousiasme du public des concerts populaires s'était déchaîné à ce point.

*** Le programme du deuxième concert du Conservatoire (12e de la série) qui a lieu aujourd'hui à deux heures, répète celui de dimanche dernier.

*** Voici le programme du cinquième concert populaire (2e série), qui a lieu aujourd'hui à deux heures au cirque d'Hiver, sous la direction de J. Pasdeloup : 1° Symphonie en *si bémol*, n° 52 (Haydn); 2° Air de ballet de *Prométhée* (Beethoven); 3° Marche héroïque, 2e audition (Saint-Saëns): 4° Septuor (Beethoven), exécuté par MM. Grisez, Lalande, Mohr, et tous les instruments à cordes; 5e Ouverture du *Jeune Henri* (Méhul).

*** M. Camille Saint-Saëns a donné mardi dernier un premier concert, dans lequel il a exécuté, avec M. Tolbecque, sa Suite pour violoncelle et piano, que nous connaissions déjà et dont il a été question ici même, — nous n'en retenons guère que le second morceau, vraiment intéressant; — et seul, un nouveau poëme symphonique, pour piano, le *Rouet d'Omphale*. Ce morceau descriptif, dont la qualification nous paraît bien ambitieuse, est à effet, et traité presque en entier dans la manière de Schulhoff ou de Goria. M. Saint-Saëns ne nous avait pas habitué à ces concessions. Son talent, on le voit, oscille toujours entre tel ou tel genre, telle ou telle tendance. Quand donc ce jeune maître, le musicien peut-être le mieux doué que nous ayons en France, aura-t-il trouvé sa voie? La *Marche héroïque*, arrangée pour deux pianos, est celle qu'on a entendue il y a quelques semaines au Concert populaire, et qu'on y répète aujourd'hui même. Toutes ces œuvres ont été fort applaudies. M. Saint-Saëns a eu également un beau succès de virtuose. Son jeu a dépouillé beaucoup de cette sécheresse qu'on lui reprochait il y a quelques années.

*** La Société de quatuors de MM. Maurin, Chevillard, Mas et Colblaiu a donné le 3 janvier sa première séance dans les salons Pleyel. Ces excellents artistes, fidèles à la tâche qu'ils se sont donnée, continuent à interpréter en maîtres les dernières œuvres de Beethoven.— La seconde séance a lieu mercredi 17 janvier, avec le concours de M. Saint-Saëns.

*** Le premier concert de la Société Lamoureux, Colblain, Adam et Tolbecque a eu lieu samedi dernier dans les salons Pleyel. Un intéressant quatuor en *la* de Brahms, pour piano et instruments à cordes, un concerto de Hændel, pour deux violons, violoncelle et orchestre, le 6e quatuor de Beethoven y ont été exécutés; M. Delaborde s'est fait justement applaudir dans une romance sans paroles de Mendelssohn et un *Contrapunctus* d'Alkan. Fort joli succès aussi pour Mlle Berthe Thibault et M. Lamoureux, dans la scène et air de Mozart pour soprano et violon obligé.— Samedi 20 janvier, 2e séance.

*** Une nouvelle Société de quatuors, composée de MM. Lelong, Turbon, Van Waefelghem et Gary, a donné déjà deux intéressantes séances au Cercle des Sociétés savantes. MM. Fissot et Taffanel s'y sont fait en outre entendre avec un très-grand et très-légitime succès.

*** C'est jeudi dernier qu'a eu lieu, à la salle des Écoles, rue d'Arras, 3, la première des Soirées musicales populaires qui s'y suivront régulièrement les jeudis et les dimanches. Les meilleurs artistes de Paris avaient concouru à son programme. On y a applaudi le pianiste Kowalski, le violoniste Poussard, Léon Lafont, Mme Miliano, deux excellents chanteurs, Mmes Armand-Richault et Kowalska, qui représentaient dignement la partie littéraire, enfin le joueur de galoubet et de tambourin, Philippe Buisson, dont le jeu original a eu sa bonne part de succès.

*** Une brillante soirée musicale avait lieu ces jours derniers à Saint-Germain-en-Laye, dans le salon, si hospitalier aux arts, de la villa Mackenzie. Un intérêt tout spécial s'ajoutait cette fois à celui qui s'attache toujours à ces belles réunions : on entendait pour la première fois un piano à queue du célèbre facteur anglais Charles Collard. Le verdict d'artistes compétents qui se trouvaient là a été complétement favorable à ce magnifique instrument, dont la solidité, l'égalité et l'accord sont garantis par un intelligent emploi du fer, et qui ne le cède en rien aux chefs-d'œuvre des plus grands facteurs pour la plénitude, le velouté et la suavité du son. On sait que M. Collard, qui fit ses débuts dans la manufacture du célèbre Clementi, dont il devint le successeur, est un des industriels les plus distingués de l'Angleterre, et que dans son beau domaine d'Abbotsfield, comté de Sommerset, il offre aux artistes de l'Europe qui s'y donnent rendez-vous une hospitalité princière.

*** Le moment est aux entreprises artistiques. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Il vient encore de se former à Paris une grande Société philharmonique dont le but est non-seulement l'exécution, la meilleure possible, des œuvres musicales des maîtres classiques, mais encore la mise en lumière de celles des jeunes compositeurs, dont les directeurs tiennent en général l'avenir entre leurs mains. Sous l'initiative de M. le baron Paul Ramond, un Comité-directeur s'est constitué; il est composé de MM. Félicien David, Azevedo, Membrée, d'Erlanger, Albert Bœtzel, Saint-Saëns, Pierre Schæffer (de la maison Erard) et Achille Lemoine.

*** Ceux des artistes de l'orchestre du Théâtre Italien qui sont restés à Paris préparent une grande soirée musicale qui sera donnée à leur bénéfice, le 23 janvier, dans les salons du Grand-Hôtel, mis gracieusement à leur disposition par M. Auguste Van Hymbeck. Les noms

de Penco, d'Alboni, de Gardoni et de Verger brilleront en tête du programme.

*** La *Société classique* de musique de chambre inaugure ses soirées mardi prochain 16 janvier, à la salle Erard. Il nous suffit de rappeler les noms des artistes qui composent cette nouvelle Société pour indiquer l'attrait exceptionnel de ces séances; ce sont: MM. Armingaud, premier violon; Jacquard, violoncelle; Lalo, second violon; Mas, alto; Taffanel, flûte; Lalliet, hautbois; Grisez, clarinette; Mohr, cor; Espaignet, basson; — Mme Massart se fera entendre à la première séance.

*** La série des Concerts du Conservatoire de Strasbourg, réorganisés à l'aide d'une subvention municipale de 17,000 francs dont nous avons déjà parlé, a été inaugurée jeudi, 4 janvier. L'orchestre, composé de nombreux éléments nouveaux et hétérogènes, groupés autour de ce qui restait de l'ancien orchestre du théâtre détruit par le bombardement, a exécuté d'une manière généralement satisfaisante l'ouverture d'*Egmont* de Beethoven, la symphonie en *si bémol* de Niels Gade et celle en *ré* de Mozart. Deux soli de Goltermann et de Molique ont été dits par M. Roth, professeur de violoncelle au Conservatoire de Strasbourg, un maître qui exécute avec distinction, et qui, tout le fait présumer, enseignera de même. Le chef d'orchestre, M. Franz Stockhausen, qui est en même temps le nouveau Directeur du Conservatoire, fait de louables efforts pour se montrer à la hauteur de sa tâche; toutefois il ne fait point encore oublier M. Hasselmans.

*** Mlle Hebbe, cantatrice du Théâtre-Royal de Stockholm, a organisé dans cette ville, au profit des blessés français, un concert spirituel dont le succès a été très-grand.

*** M. Reuchsel, l'excellent violoncelliste, Mlle Arnault, de l'Opéra, et ténor Coppel, de l'Opéra-Comique, viennent de donner au Mans et à Rennes deux brillants concerts.

NOUVELLES DIVERSES.

*** L'élection au fauteuil d'Auber à l'Institut, qui devait avoir lieu lundi dernier, est ajournée au samedi 20 janvier. Les candidats dont les lettres ont été lues dans la séance du 6 sont, par ordre alphabétique, MM. Alary, Bazin, Elwart, Victor Massé et Reyer.

*** Dans sa séance du 4 janvier, la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique avait à procéder à l'élection de trois membres titulaires dans la section de musique, en remplacement de MM. F. J. Fétis, Ch. L. Hanssens et Et. Soubre, ainsi qu'à l'élection de deux associés, également dans la même section, pour remplacer Auber et Mercadante. Pour les trois places de membres titulaires, les suffrages ont désigné MM. Gevaert, maître de chapelle de S. M. le roi des Belges et directeur du Conservatoire royal de Bruxelles; Charles Bosselet, déjà correspondant de la classe, et Limnander, compositeur. Les suffrages se sont portés, pour les deux places d'associés, sur MM. Charles Gounod et Basevi, compositeur à Florence.

*** La Société des compositeurs de musique a tenu, le 30 décembre, son Assemblée générale ; M. Th. de Lajarte y a présenté son rapport pour les années 1870-71 , puis on a procédé à l'élection de dix membres du Comité. — Le bureau a été reconstitué de la manière suivante : Présidents d'honneur : MM. Ambroise Thomas, Félicien David et Reber, membres de l'Institut. Président : M. Victor Massé. Vice-Présidents : MM. Vogel et Wekerlin. Secrétaire: M. Th. de Lajarte. Secrétaire-adjoint : M. Eugène Ortolan. Trésorier : M. Adolphe Blanc. Bibliothécaire-archiviste : M. Wekerlin. Les autres commissaires sont : MM. F. Clément, Ch. Delioux, Em. Durand, Elwart, Guillot de Saindris, Ed. d'Ingrande, A. Nibelle, Populus, A. Wolff.

*** M. J. Massenet prépare la publication d'une nouvelle œuvre, *Marie Magdeleine* (drame sacré en trois actes et quatre tableaux), dont le public des Concerts populaires aura sans doute la primeur le Vendredi-Saint.

*** Sivori était ces jours derniers à Paris. Il vient de partir pour l'Allemagne, où l'appelle un engagement conclu avec M. Ulmann. Il sera de retour à la fin de février.

*** M. Campobello, basse chantante des théâtres de Londres, Milan, Florence et Prague, est en ce moment à Paris, et se fera entendre dans plusieurs concerts cet hiver.

*** On a inauguré, à l'église Saint-Martin de Pau, aux fêtes de Noël, un grand orgue de 54 jeux, sorti des ateliers de la maison Georges Wenner, de Bordeaux. Ce remarquable instrument a été joué par MM. E. Legros, organiste de Saint-Nicolas, à Bordeaux, et L. Czerniewski, organiste et maître de chapelle de Saint-Martin.

*** Il n'existait point encore de musique écrite spécialement pour le piano-quatuor, dont les avantages commencent à être compris des artistes aussi bien que des amateurs. M. Steiger vient de faire paraître, pour ouvrir la voie, une fantaisie fort bien faite sur *l'Etoile du Nord*, qu'il a dédiée à l'inventeur de cet utile instrument, M. Baudet, — et qui d'ailleurs a cet avantage d'être également exécutable sur le piano ordinaire.

*** Mme Laborde, l'excellente cantatrice, est de retour à Paris. Elle consacre désormais à l'enseignement un talent dont l'Opéra a gardé le meilleur souvenir.

*** Le mariage de Mlle Fétis, petite-fille de l'illustre directeur du Conservatoire de Bruxelles, avec le baryton Corneille Verd'hurt, a été célébré le 9 janvier à l'église de la Trinité.

*** *Javotte*, opéra-comique en trois actes, d'Emile Jonas, le grand succès du théâtre Lyrique, vient de paraître chez Girod, éditeur, 16, boulevard Montmartre et chez tous les marchands de musique. Partition piano et chant, quadrilles, valse, polka et mazurka, par Strauss, etc.

*** Les cours de chant de Mme Marie Persiani, 43, avenue Friedland, sont suivis très-assidûment, et les progrès rapides des élèves font foi du talent du professeur.

*** Une *Rivista minima*, qui s'intéresse spécialement aux choses de l'art, vient de se fonder à Milan. Le principal rédacteur est Antonio Ghislanzoni. Elle est donnée en prime, ainsi qu'un album d'autographes des musiciens célèbres, aux abonnés de la *Gazzetta musicale*.

*** Hier soir a eu lieu à l'Opéra le cinquième bal masqué, sous la direction de Strauss.

†

*** Une de nos plus éminentes pianistes, Mme Montigny-Rémaury, vient d'avoir la douleur de perdre son mari. M. Montigny, rédacteur du *Temps*, a été enlevé à sa famille et à ses amis à l'âge de 34 ans.

*** Félix Godefroid vient aussi d'être cruellementé prouvé : il a perdu son fils. Ce triste événement est venu surprendre le célèbre harpiste pendant la tournée artistique qu'il accomplissait en Belgique, en compagnie de quelques artistes, et qui se trouve par ce fait interrompue.

*** Nous apprenons la mort de Mme Julia Priedo, cantatrice espagnole, qui chanta en 1854 au Théâtre-Italien de Paris. Veuve depuis l'année dernière du ténor Capponi, elle est morte à Paris, rue d'Angoulême du Temple, à l'âge de cinquante-deux ans. L'une de ses filles, Mlle Enrichetta Priedo, chante en ce moment au théâtre de la Scala de Milan.

*** N. J. Tourguénieff, le célèbre écrivain russe, auteur de plusieurs libretti d'opérettes, dont Mme Pauline Viardot a écrit la musique, est mort au Vert-Bois, près de Paris, à l'âge de 81 ans.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — Alfred Jaëll a joué, le 7 janvier, au Concert populaire. Rappelé à quatre reprises après le concerto de Schumann, il a exécuté ensuite, avec le même succès, deux pièces sans accompagnement, Gavotte et Musette de Bach, et Variations en *mi* de Hændel.

*** *Anvers.* — Une très brillante reprise de *l'Ambassadrice* a eu lieu le 26 décembre. Mlle Singelée y a fait preuve d'un véritable talent. — On a repris aussi, et avec un succès non moins grand, *Quentin Durward*, de Gevaert.

*** *Gand.* — Le *Pardon de Ploermel*, repris ces jours derniers, exerce une véritable attraction sur le public. Mme Chelli-Boulo s'y montre habile chanteuse et actrice pleine d'intelligence et de sentiment.

*** *Cologne.* — L'oratorio *Theodora*, de Hændel, — le seul sujet d'histoire chrétienne traité par ce maître, — a été exécuté au cinquième concert du Gürzenich, sous la direction de Ferd. Hiller. Depuis la mort de Hændel, cette œuvre avait complétement disparu des salles de concert de l'Angleterre; en Allemagne, elle n'a été entendue qu'une seule fois dans les vingt dernières années, à l'Académie de chant de Berlin.

*** *Berlin.* — La troupe italienne dirigée par Lorini a commencé par *Il Trovatore* ses représentations au théâtre Victoria.

*** *Munich.* — Le 18 décembre on a donné pour la première fois, au théâtre de la Cour, *Lalla Roukh*, de Félicien David.

*** *Venise.* — Après la malheureuse soirée dans laquelle l'indisposition du ténor Achard a été si préjudiciable à la *Mignon* d'Ambroise Thomas, la direction a cru devoir renoncer à donner de nouveau cet opéra, malgré le rétablissement de la santé du chanteur, dont l'engagement a été résilié.

*** *Milan.* — *Le Figlie di Cheope*, ballet nouveau de Monplaisir, musique de Dall' Argine, a fait *fiasco* à la Scala.

*** *Madrid.* — Splendide représentation des *Huguenots*, le 6 janvier, pour les débuts de Mlle Emma Wizjak, qui a été chaleureusement et justement applaudie.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Mme Artôt-Padilla est admirable dans les *Huguenots*, d'un bout à l'autre. Elle trouve pour l'énergie, la tendresse, le désespoir, des accents pleins de vérité; elle sait émouvoir, en un mot, et les ovations qu'on lui prodigue ne sont qu'un juste hommage rendu à un profond et magistral talent.

Le Directeur : S. DUFOUR. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

CHEZ G. BRANDUS ET S. DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

Sous presse :

CENT NUMÉROS NOUVEAUX

DE

LA LYRE FRANÇAISE

CHOIX D'AIRS D'OPÉRAS, DUOS, ROMANCES, ETC., SANS ACCOMPAGNEMENT, DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

CHAQUE NUMÉRO : 25 CENTIMES

Édition populaire, format in-8°.

401. **L'AFRICAINE.** O Grand Saint-Dominique. PRIERE.
402. —— Peuple, écoutez ma voix... INVOCATION.
403. —— D'ici je vois la mer..... SCENE.
404. **L'AMBASSADRICE.** Che gusto oh! que mon sort AIR.
405. **LE BARBIER DE TROUVILLE.** Du théâtre adorateur.. VALSE.
406. **CHEVAL DE BRONZE.** Mon noble gendre a donc quitté. AIR.
407. **LES CHAPERONS BLANCS.** Adieu jours de bonheur ROMANCE
408. **CENDRILLON.** A quoi bon la richesse..... COUPLETS.
409. **LE DOMINO NOIR.** Les cloches argentines. CHOEUR.
410. **LE DUC D'OLONNE.** Vers ton balcon je cherche. SERENADE.
411. **L'ECOSSAIS DE CHATOU.** Ah! reste auprès de moi ROMANCE.
412. —— Dans les Tuileries ..... RONDE.
413. **L'ENFANT PRODIGUE.** Quand vient la mort ROMANCE.
414. —— Du soleil les feux ardents..... COUPLETS.
415. **L'ETOILE DU NORD.** Un bon soldat..... POLONAISE.
416. **FLEUR DE THE.** Vivandière cantinière.... CANSON.
417. —— J'ai couru grossir la foule. COUPLETS.
418. —— Je suis clairvoyant..... CHINOISERIE.
419. —— Je suis né dans le Japon.... CONFIDENCE.
420. —— En tous pays l'homme..... ARIETTE.
421. —— Césarine à mes vœux docile. ROMANCE.
422. —— Rappelle-toi, ma chère amie. COUPLETS.
423. —— Ce n'est pas un vin..... RONDE.
424. **FRA DIAVOLO.** O vierge sainte..... PRIERE.
425. **GANDOLO...** Non, me bien-aimée..... SERENADE.
426. **LA GRANDE-DUCHESSE.** Ah! que j'aime les militaires RONDO
427. —— Pour épouser une princesse. CHRONIQUE.
428. —— Voici le sabre de mon père. COUPLETS.
429. —— Je l'ai sur mon cœur placé. BILLETS DOUX
430. —— Dites-lui qu'on la remarqué. DECLARATION.
431. —— Tout ça pour que cent ans. COUPLETS.
432. —— Faut-il, mon Dieu ..... COUPLETS.
433. **HAYDÉE.....** Je suis dans un poleis .... AIR.
434. **LES HORREURS DE LA GUERRE.** Nous avons un fusil CHANSON.
435. **LES HORREURS DE LA GUERRE** Il était nuit RONDO-VALSE
436. **LES HUGUENOTS..** O beau pays de la Touraine. CAVATINE
437. —— Parmi les fleurs..... ROMANCE.
438. **JEANNOT ET COLIN.** Jeannot me délaisse. ROMANCE.
439. **LESTOCQ.....** Demain je pars..... ROMANCE.
440. **LA MUETTE DE PORTICI.** Au marché..... CHOEUR.
441. —— Spectacle affreux ..... AIR.
442. **L'OMBRE.....** Quand je monte Cocotte.... COUPLETS.
443. —— Par pitié ne me chassez pas ROMANCE.
444. —— Un, deux, trois, paf!..... CHANSON.
445. —— Une femme douce et gentille COUPLETS.
446. —— Ma chère enfant, le mariage. COUPLETS.
447. —— Midi, c'est l'heure..... COUPLETS.
448. —— Devant Dieu qui m'entend.. ROMANCE.
449. —— Je n'ai qu'un ami dans la vie ROMANCE.
450. **LE PARDON DE PLOERMEL.** Sombre destinée LEGENDE.
451. —— De l'oiseau dans le bocage.. CHANSON
452. —— Sous les genévriers..... VILLANELLE.
453. —— Sainte-Marie..... CHOEUR.
454. **LA PART DU DIABLE.** O mon frère, mon seul espoir. DUO.
455. —— Signora Amalata..... ROMANESCA.
456. **LA PERICHOLE** Prompte à servir la pratique CHANSON.
457. —— Sans rien en souffler..... COUPLETS.
458. —— L'Espagnol et la jeune Indienne COMPLAINTE
459. —— Le Muletier et la jeune personne SEGUEDILLE
460. —— O mon cher amant ..... LETTRE.
461. —— Ah! quel dîner je viens de faire ARIETTE
462. —— On vante partout son sourire COUPLETS.
463. —— Les femmes, il n'y a que ça COUPLETS.
464. —— Que les hommes sont bêtes. COUPLETS.
465. **LA PETITE FADETTE.** Ah! le joli petit bois. CHANSON.
466. —— Ce soir oublie en dormant... ARIETTE.
467. —— Je suis jeune et bel homme. COUPLETS.
468. —— Oui Fadette, quand je l'appelle ROMANCE

Édition populaire, format in-8°.

469. **LE PHILTRE.** Habitants des bords de l'Adour. COUPLETS.
470. **PRINCESSE DE TRÉBIZONDE.** Quand je suis... CHANSON.
471. —— Une jeune fille passant..... ROMANCE.
472. —— Me mouille-je comme on dit... COUPLETS.
473. —— Femme du Grand Rothomago .. RONDE.
474. —— Fleur qui se fane..... ROMANCE.
475. —— Ah! j'ai mal aux dents..... ARIETTE.
476. —— Mo nent fatal, bêtes que faire... DUO.
477. —— O malvoisie, liqueur choisie.. BRINDISI.
478. **LE PROPHÈTE.** Que Dieu sauve le roi..... IMPRECATION.
479. —— Le voilà le roi prophète..... CHOEUR.
480. —— Je suis, hélas, la pauvre femme. COUPLETS.
481. **ROBERT LE DIABLE.** Qu'elle est belle..... CAVATINE.
482. —— Malheureux ou coupables..... CHOEUR.
483. **ROBINSON CRUSOE.** Debout c'est aujourd'hui.. RONDE.
484. —— S'il fallait qu'aujourd'hui..... ROMANCE.
485. —— Je prends un vase de terre..... CHANSON.
486. —— Oui, c'est un brun ..... ARIETTE.
487. **ROMANCE DE LA ROSE** Un colonel avait un chien CHANSON.
488. **LE SERMENT.** Dans ces sombres appartements. BALLADE.
489. **LA SIRENE.** De nos jeunes années..... ROMANCE.
490. **TESTAMENT DE M. DE CRAG.** Le lunatique.. COUPLETS.
491. —— Jeune troubadour..... CHANSON.
492. —— J'ai perdu mon troubadour... .. ROMANCE.
493. **ZERLINE** Ah! si vous pouviez lire..... ROMANCE.
494. **DAMSIER C'EST LE PRINTEMPS.** ..... *Romance.*
495. —— **LA CIGALE ET LA FOURMI..** ..... *Fable.*
496. —— **COMMENT L'ESPRIT VIENT.** ..... *Chansonnette*
497. —— **MITIE ETOILE** ..... *Sérénade.*
498. —— **SI VOUS SAVIEZ** ..... *Romanc.*
499. **MEHUL.** **LE CHANT DU DEPART.**..... *Chantpatriotique*
500. **ROUGET DE LISLE.** **LA MARSEILLAISE..** *Chant patriotique.*

Chaque numéro : 25 centimes. **EN VENTE : CINQ CENTS NUMÉROS** **Chaque numéro : 25 centimes.**

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PIANOS DEPROUW - AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1816
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités

FABRIQUE Gte D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

ÉDITION POPULAIRE
DES
PARTITIONS D'OPÉRAS,
D'OPÉRAS-COMIQUES ET D'OPÉRETTES
Paroles et musique sans accompagnement
AVEC ANALYSE DE LA PIÈCE

Format de poche — Partition conforme au théâtre — Format de poche

N° 1 AUBER net **Fra-Diavolo**..... 3 »
N° 2 A. ADAM **Le Postillon de Lonjumeau**..... 3 »
N° 3 MEYERBEER **Robert-le-Diable**..... 4 »
N° 4 FLOTOW **Martha**..... 3 »
N° 5 MAILLART **Dragons de Villars**.. 3 »
N° 6 OFFENBACH net **La Grande-duchesse de Gérolstein** ..... 3 »
N° 7 AUBER **Haydée**..... 3 »
N° 8 AUBER **Le Domino noir**..... 3 »
N° 9 OFFENBACH **Le Violoneux** / **Les Deux Aveugles** 3 »
N° 10 AUBER **La Muette de Portici** 4 »

SOUS PRESSE :
Les Huguenots. — Les Diamants de la couronne. La Part du Diable.

SPÉCIALITÉ DE SAXOPHONES
AUGUSTE FEUILLET
FABRIQUE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
90, rue Rochechouart.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

THÉATRES — COMMISSION
Pour décors, costumes, partitions, brochures, manuscrits, mise en scène d'opéras, ballets, drames, etc., anciens et nouveaux.
Ecrire à M. DAVID, 9, rue Saint-Georges. Paris.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
Facteur du Conservatoire et de l'Académie impériale de Paris.
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS *ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit* RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** bruits dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr **Guerin**, rue du Dauphin, 16, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS —

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

59e Année. N° 5 21 Janvier 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nous rappelons à nos abonnés anciens et nouveaux que les primes-étrennes :

ALBUM AUBER
25 morceaux de chant
ET
LA PARTITION DE L'OMBRE
arrangée pour piano seul
sont à leur disposition dans les bureaux du Journal.

SOMMAIRE.

Épigraphie musicale. — Théâtre de l'Opéra-Comique. Première représentation de *Fantasio*. **P. Bernard.** — Théâtre de la Gaîté. Première représentation du *Roi Carotte*. **A. Laroque.** — Histoire de la musique sacrée à Venise. **F. Caffi.** — Correspondance. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Habiles à accorder vos lyres, vous ne pouvez, ô musiciens, introduire aucune harmonie dans vos mœurs ! Et, cependant, celui dont la vie est en rapport avec la voix et le chant crée une mélodie suave et le concert le plus agréable aux dieux. Aussi n'ai-je jamais hésité à dire à celui-là : Que ta voix retentisse à mes oreilles, car ta voix est douce et ton visage est beau. Doux accords de l'amour, mélodies d'une âme aimante, que vous résonnez profondément dans les cœurs!

DIOGÈNE LE CYNIQUE.

* * *

Lire à livre ouvert, c'est exécuter sans barguigner la musique qu'on n'a jamais vue. Ce talent est rare; mais on peut, sans ce moyen, attraper les sots. Il ne faut jamais refuser de déchiffrer devant ceux qui n'entendent rien à la musique; on joue ce qu'on sait par cœur, et l'on passe pour habile homme jusqu'au moment où la fourberie se découvre : c'est toujours autant de gagné. On peut aussi faire placer adroitement de la musique étudiée à l'avance dans un paquet qui vous sera présenté pour lire à première vue ; on se donne ainsi un petit air de grand talent.

M. M. LEROUX (*Dictionnaire comique*).

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

FANTASIO.

*Opéra-comique en trois actes, d'après la comédie d'*A. DE MUSSET, *musique de* J. OFFENBACH.

Si, par impossible, notre cher poëte Alfred de Musset avait jeudi dernier quitté les régions éthérées qu'il habite, pour redescendre sur notre pauvre globe et que le hasard l'eût conduit à occuper une stalle à l'Opéra-Comique, quel profond étonnement n'eût-il pas éprouvé en assistant à la transformation d'une de ses plus fantaisistes et plus charmantes œuvres en un simple libretto d'opéra-comique!

Je le vois d'ici, cet harmonieux rêveur, hésiter à reconnaître les enfants de son imagination contemplative transportés dans la vie réelle, revêtus de costumes brillants et marchant comme tout le monde. Je le vois s'étonner de ces Allemands d'un autre siècle parlant des almanachs de l'année passée et des Anglais excursionnistes absolument comme des Parisiens de la Décadence. Et cependant quels délicieux quarts d'heure n'avons-nous pas tous passés devant le feu qui chante et dans les vapeurs du cigare, à la lecture de ces poétiques boutades pleines d'esprit philosophique sans en avoir l'air, cinglant vers la folie sans y jamais toucher, et que l'appellation de *spectacle dans un fauteuil* qualifie si précisément.

Cela prouverait que dans cet échange intellectuel de l'auteur et du lecteur, il reste une part imaginative que chacun remplit selon ses goûts et son tempérament. Il en résulte comme une relation plus directe entre la chose écrite et la chose comprise, et, plus la création est capricieuse, moins la mise en scène paraît possible. L'idéalité devient alors une sensitive que tuent les feux trop palpitants de la rampe.

Comme preuve de ce que j'avance, je citerai l'essai déjà tenté au Théâtre-Français à propos du même *Fantasio*. Le succès des proverbes d'Alfred de Musset avait alléché le comité, qui espérait trouver une nouvelle mine à exploiter dans les drames et les comédies du même auteur. Paul de Musset s'était chargé d'adapter à la scène l'humoristique imbroglio de son frère et de resserrer en deux ou trois décors les courses vagabondes du prince de Mantoue et de l'étudiant Fantasio. Mlle Favart personnifiait la rêveuse Elsbeth, Delaunay prêtait sa verve au jeune Fantasio, et Coquelin avait su rendre comique le rôle du prince de Mantoue. Malgré ces éléments attractifs, le succès se montra rebelle et messieurs les sociétaires de la Comédie-Française durent renoncer à cette exhibition.

Pareille épreuve fut aussi tentée à l'Odéon, mais sans plus de réussite, malgré une distribution des plus soignées.

Aujourd'hui l'entreprise semblait plus téméraire encore. Cependant on pouvait croire que, changeant complétement de cadre, les nouveaux arrangeurs feraient une pièce à côté, empruntant à Musset ses personnages, mais les faisant mouvoir au milieu d'incidents plus en rapport avec l'élément musical. Travaillant pour un théâtre auquel bien certainement Musset n'avait jamais songé, on était autorisé à penser que ceux-ci chercheraient des situations nouvelles et qu'ils ramèneraient la pièce type à des conditions plus normales, plus faciles enfin à apprécier par le public mélomane qui fréquente l'Opéra-Comique.

Loin de là, l'ouvrage du poëte est resté presque intact, sa prose est textuelle, sauf le dernier tableau du troisième acte complétement nouveau et qui n'ajoute rien au mérite littéraire de la pièce primitive. On savait cependant qu'Alexandre Dumas y avait mis sa griffe et l'on pouvait s'attendre à mieux. Au premier acte, l'action se trouve resserrée et, c'est ainsi que, fort adroitement d'ailleurs, les scènes du jardin, du palais, de l'auberge et de la place publique sont toutes ramenées à un seul et unique décor. — Les nouveaux auteurs ont développé l'intrigue amoureuse entre la princesse et Fantasio, et ont charpenté le finale de leur second acte avec la scène de la perruque enlevée dont Musset n'avait fait qu'une description. Cela semble à voir plus puéril encore qu'à entendre, et, somme toute, le nouveau terrain conquis semble assez contestable.

Vous avez tous lu *Fantasio;* je ne vous le raconterai donc pas, vous laissant saisir cette occasion de le relire et de passer une heure adorable en compagnie de votre poëte aimé.

Quant à M. J. Offenbach, la question change de face, et je dois vous mettre au courant de la partition qu'il vient d'écrire sur le nouvel opéra-comique, quoique je ne sois pas bien certain qu'en l'écoutant vous ne pensiez parfois relire aussi quelques fragments connus.

L'ouverture est quasiment un prélude assez développé, en teinte douce. Constatons, dès le départ, une manière petite d'écrire l'orchestre, qui semble comme un parti pris de la part de l'auteur. Les instruments procèdent individuellement et sans arriver aux effets d'ensemble qui produisent les grandes lignes. Dans ce caquetage, où la tonique et la dominante jouent un large rôle, le virtuose montre quelquefois le bout de l'oreille; aussi le violoncelle est-il plus souvent qu'à son tour l'enfant chéri de la victoire.

Le premier acte est de beaucoup le plus riche. Des couplets sur les cloches chantés par Melchissédec (l'étudiant Spark) ont eu les honneurs du *bis*. Citons la ballade à la lune sur la poésie si connue d'Alfred de Musset, mélodie originale comme son moule; un petit chœur orphéonique à la nuit, bien teinté; un duetto entre le prince et son confident : *Je médite un projet important,* dont les réponses à la manière du maître ont paru plaire beaucoup; la ronde des fous, bissée par acclamation quoique assez ordinaire, et enfin la perle mélodique de la partition, c'est-à-dire une sérénade chantée par Fantasio et reprise en duo avec Elsbeth, sérénade dont le motif éclaire toute la pièce comme un rayon de soleil.

Le second acte nous offrira, à l'entrée, un petit morceau symphonique à trois temps, en sourdine, qui eût peut-être été bissé s'il se fût trouvé plus court; des couplets de Fantasio, redemandés; la romance d'Ismaël : *Être aimé pour moi-même* et beaucoup d'autres choses dont j'ai malheureusement perdu le souvenir. Il se termine par un finale bouffe assez développé, mais qui semble un peu dépaysé sur le théâtre des Auber et des Hérold. Dans le troisième acte, signalons une romance de couleur distinguée, fort bien dite par Mlle Priola, un duo qui rappelle la sérénade du premier acte, et le finale dont l'élément principal est le retour fêté de la ronde des fous.

La plus large part d'éloges doit être adressée aux artistes qui ont dépensé dans l'interprétation de cette œuvre fantaisiste une grande somme d'efforts et de talent. En tête brille Mme Galli-Marié, dont il a fallu toute l'habileté pour faire admettre ce personnage de bouffon joué par une femme. Elle lance les boutades de Fantasio avec une réelle originalité et une verve toujours distinguée. Mlle Priola, dans Elsbeth, est chargée du rôle à doubles-croches. Elle s'en tire à son plus grand honneur. Citons Mlle Moisset pour son joli costume d'officier et arrivons à ces messieurs. Ismaël donne au prince de Mantoue un cachet fort original ; il a des effets de casque dont la salle s'est fort divertie, ce qui ne l'empêche pas de chanter en excellent artiste. Son compère Potel lui donne fort bien la réplique et Melchissédec lance des effets de voix qui lui ont fait cueillir des *bis* chaleureux et mérités.

La direction n'a rien négligé pour monter avec éclat cette pièce singulière. La richesse des costumes ne laisse rien à désirer; les décors du jardin et celui de la rue de Munich sont charmants. Quant au cortége des fous, il est resplendissant, très-mouvementé et des mieux agencés. Grâce à la splendeur du spectacle et aussi peut-être à certains passages de la partition, je me suis cru plus d'une fois au *Roi Carotte.*

Un collaborateur qu'il ne faut pas oublier, c'est le coiffeur du théâtre. Au moyen d'une perruque et d'une barbe rouges il a su rendre grotesque le visage sympathique et intelligent de Mme Galli-Marié. Heureusement pour celle-ci qu'elle porte à ravir le travesti et que, sous le simple et gracieux costume d'étudiant, elle s'est montrée charmante.

Après avoir payé notre tribut de louanges à l'orchestre et à son vaillant chef, qui, à chaque nouvelle épreuve, se distinguent l'un par l'autre et réciproquement, nous dirons que malgré nos observations il se pourrait bien que le nouveau *Fantasio* fournît à l'Opéra-Comique une fructueuse carrière. Nous le lui souhaitons de bon cœur.

PAUL BERNARD.

THÉATRE DE LA GAITÉ

LE ROI CAROTTE,

Opéra-bouffe-féerie en quatre actes et vingt-quatre tableaux, de M. SARDOU, *musique de* M. J. OFFENBACH.

Sardou lui-même en fait l'aveu dans une lettre adressée au *Figaro;* sa pièce nouvelle est empruntée à un conte d'Hoffmann.

J'aurais certainement renvoyé le lecteur à *l'Histoire héroïque du célèbre ministre Klein Zach, surnommé Cinabre,* pour me dispenser de la tâche ingrate de raconter le sujet toujours insensé et les épisodes toujours abracadabrants d'une féerie, si Sardou, en se retranchant derrière Hoffmann, ne montrait trop de modestie; il n'a pris du conte allemand que le hideux avorton de la fagotière Lise. Les autres rapprochements qu'on pourrait trouver seraient vraiment trop cherchés.

Force m'est donc d'en indiquer la donnée, et je vais le faire brièvement.

Fridolin XIV, prince fort léger de caractère et criblé de dettes, doit épouser la princesse Cunégonde. S'il aspire à ce mariage, ce n'est pas par amour, car il ne connaît pas la fille du monarque voisin, mais parce qu'il espère, avec la dot, mettre un peu d'ordre dans ses finances particulières. La princesse arrive sans se nommer; elle désire, au moyen de l'incognito, étudier un peu son futur époux; de son côté, le prince, dans l'attente de sa fiancée et pour le même motif, porte un simple costume d'étudiant. Ils ne tardent pas à être édifiés l'un et l'autre : Cunégonde voit en Fridolin un homme très-frivole et très-volage; Fridolin a rarement constaté tant d'aplomb et de coquetterie chez une jeune fille. N'importe, l'union se consacrerait si un audacieux rival (le roi Carotte) ne venait avec le dessein d'enlever au prince régnant et ses États et sa fiancée.

C'est cette lutte entre Fridolin, soutenu par le génie Robert-Luron, et l'usurpateur secondé par la fée Coloquinte, qui constitue l'intrigue de la pièce. Notez que le bon génie, tout en veillant sur son protégé, n'est pas fâché qu'il subisse quelques rudes épreuves, pensant qu'il a besoin d'aller à l'école du malheur pour devenir bon prince. Il lui laisse perdre la couronne, certain qu'il est de la lui faire restituer. Quant aux ministres, aux courtisans, aux favoris, ai-je besoin de dire qu'ils se sont jetés aux pieds du nouveau souverain, sans même en excepter Cunégonde. Une seule personne reste fidèle à l'infortuné Fridolin, c'est Rosée-du-Soir, une princesse qui n'a jamais parlé de son amour, et qui, déguisée en page, accompagne le prince errant dans ses pérégrinations.

Après avoir souffert cent tortures et mille vexations de la part du roi Carotte et de Cunégonde, qui (disons-le bien vite, comme circonstance atténuante) aime l'odieux usurpateur, non pour sa haute position, mais parce que le monstre tient de la méchante fée Coloquinte un talisman, grâce auquel il paraît à ses yeux un Adonis fascinateur, le plus beau, le plus adorable des humains après toutes sortes de tribulations, dis-je, il reconquiert son sceptre

et il épouse Rosée-du-Soir. Espérons qu'il saura gouverner, car il vient d'apprendre dans le pays des singes la sagesse et la politique.

La politique ! Mon Dieu, l'idée était originale d'envoyer Fridolin étudier son métier de souverain chez les singes, mais, le public, impatienté déjà par les longueurs inévitables aux premières représentations d'une féerie, et particulièrement par celles de cet acte qui traîne beaucoup trop, le public, dis-je, n'attendait que l'occasion de se fâcher ; il a pris la politique pour prétexte, et la pièce aurait pu en souffrir ; mais il paraît que les coupures ont été pratiquées dès le lendemain.

D'ailleurs, la mise en scène n'a pas d'égale. Jamais on n'avait réuni dans une soirée tant d'admirables décors, une telle profusion de costumes, et tout cela d'un goût exquis et ne le cédant en rien aux magnificences de l'Opéra. Le premier acte, représentant l'entrée d'une ville avec des étudiants fumant, chantant et valsant; le palais de Fridolin avec ses terrasses et ses jardins suspendus, l'auberge où s'exécute la farandole, où danseuses et danseurs tourbillonnent en spirale ; Pompéi en ruines, puis Pompéi ressuscité; enfin le royaume des insectes, voilà les merveilles qu'il faut citer parmi toutes les merveilles du *Roi Carotte*.

La partition est un mélange de tous les genres ; elle traite aussi bien l'opéra-comique que l'opérette ; elle affronte l'opéra avec autant de facilité que l'opéra-comique. Que ce soit une cavatine ou un couplet de vaudeville, une chanson ou un morceau d'ensemble, que ce soit un de ces rondos au rhythme favori d'Offenbach, que ce soit un soupir d'amour dans le goût délicat de *Fortunio*, que ce soit enfin un morceau aux amples proportions, c'est toujours de la musique pleine de charme, de la musique claire, limpide, compréhensible pour tous.

Nous ne pouvons mentionner tous les numéros d'une volumineuse partition. Faisons un choix.

La petite valse d'ouverture ; les couplets de facture qui donnent à Mme Judic la seule bonne occasion de déployer son jeu piquant et son chant original ; le duo *Roule, roule,* par Mlles Seveste et Zulma Bouffar ; le magnifique chœur des armures, d'une largeur et d'une sonorité remarquables ; la chanson : *Nous arrivons du fin fond de la Perse*, écrite, ainsi que le duo *Roule, roule,* dans la forme syllabique affectionnée du compositeur, et que Mlle Bouffar dit avec une vivacité et une grâce charmantes ; le quintette de Pompéi : *Salut, ô ville morte !* enfin la farandole, sont des morceaux qu'on a bien applaudis. Plusieurs ont été bissés.

Mlle Zulma Bouffar joue comme elle chante , avec beaucoup de gaieté et d'intelligence ; son succès ne s'est pas démenti un instant et son rôle parcourt toute la pièce. Mlle Seveste est charmante dans le personnage de Rosée-du-Soir, composé dans une teinte mélancolique et tendre, fort bien traité au point de vue musical. Sa voix est fraîche et juste, on retrouve l'excellente musicienne et l'ex-artiste de l'Opéra-Comique. Un comédien du Théâtre-Français, Masset, joue Fridolin ; il s'y trouve gêné et cela se comprend. Ce n'est pas le cas de dire « qui peut le plus peut le moins. » Masset s'acquitte bien du rôle, mais comment faire valoir ses qualités et le fruit de ses études à côté des compères de l'endroit et des clowns du pays des singes ? Il possède une belle voix de baryton qu'il manie en chanteur consommé; qu'il accepte donc un engagement pour un vrai théâtre lyrique, ou qu'il retourne à la Comédie Française. Il a le choix entre Molière ou Corneille d'une part, Meyerbeer et Auber de l'autre ; cela ira mieux à ses belles facultés que Sardou et Offenbach... quand ils font des féeries. Il serait injuste de ne pas donner au comique Aurèle, qui joue l'enchanteur Keribibi et qui se prête à un truc des plus ingénieux, la part d'éloges qu'il mérite, de même qu'à l'excellente basse Soto et à Vicini (le roi Carotte). M. Vizentini, un musicien de race, ne saurait être oublié, il a trouvé l'occasion de développer dans les étude de la partie musicale très-considérable de cette féerie, ses remarquables qualités de chef d'orchestre.

Adrien Laroque.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE SACRÉE

DANS L'ANCIENNE CHAPELLE DUCALE DE SAINT-MARC, A VENISE de 1318 à 1797

PAR FRANCESCO CAFFI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR ERNEST DAVID.

—

(2e article) (1)

.... Pour les organistes aussi bien que pour les chanteurs et les instrumentistes, on exigeait qu'ils eussent donné des preuves de capacité avant d'oser prendre part au concours. Dans mon désir de satisfaire la curiosité du lecteur érudit et pour lui prouver que je n'exagère pas plus que je ne me laisse emporter par une passion trop vive pour mon sujet, je vais transcrire les conditions exigées pour l'examen des organistes et rapporter textuellement les prescriptions (qu'aujourd'hui on qualifierait de *réglement*) imposées par la magistrature procuratoriale. Les connaisseurs diront si celui qui sortait à son honneur d'une épreuve aussi difficile devait être un homme ordinaire :

« Épreuves habituelles auxquelles devront se soumettre les » organistes qui veulent concourir pour les orgues de l'église » Saint-Marc à Venise.

» *Primo :* Le livre de chapelle sera ouvert au hasard et l'on » choisira un commencement de *Kyrie* ou un *Motet* que l'on » copiera et que l'on enverra au candidat, lequel, sur ce sujet, » exécutera sur l'orgue vacant une fantaisie régulière, sans » confondre les parties et comme si quatre chanteurs se faisaient » entendre à la fois.

» *Secondo* : Ensuite on ouvrira le livre de plain-chant dans » lequel on prendra un *Introït* ou une autre antienne que l'on » enverra à l'organiste pour l'exécuter en changeant l'ordre des » parties, c'est-à-dire en mettant d'abord le chant à la basse, puis » au ténor et enfin au contralto ou soprano, et en en faisant une » fugue régulière et non un simple accompagnement.

» *Tertio.* : On fera dire, par les chantres de la chapelle, un » verset d'une composition peu connue que l'organiste devra » imiter et auquel il fera des réponses dans le ton ou hors du ton. » S'il improvise convenablement on sera certain de son talent. »

Reconnaissons donc combien avait raison l'éminent P. Martini, de Bologne, l'une des lumières de l'école *Felsinéenne* (2) et de l'illustre chapelle de Sainte-Pétrone, quand il écrivait dans son classique *Traité de contrepoint fugué*, en parlant de Lotti, premier organiste puis maître de chapelle de Saint-Marc, *qu'il y eut toujours au service de la chapelle ducale de Venise des hommes remarquables et de très-grande valeur.* Avouons aussi qu'à des organistes d'un talent si incontestable, on pouvait confier en toute assurance le soin d'écrire les parties et même toute la musique nécessitée par les cérémonies solennelles qui avaient lieu fréquemment dans la chapelle ou dans les églises et les écoles de la ville.

Quant aux maîtres de chapelle, la coutume des procurateurs était de les engager pour un temps déterminé de trois ou cinq années, après lesquelles l'engagement était presque toujours renouvelé. — Au siècle dernier, on ne trouve plus de désignation de termes dans les actes d'élection, ce qui porte à croire que les nominations étaient faites pour un temps illimité : du reste, à l'exception du seul Cipriano Rore, tous les maîtres, réélus ou non (et on en compte vingt) consacrèrent leur existence entière au service de la chapelle.

Les organistes, au contraire, étaient élus à perpétuité ; mais comme leur emploi à Venise était pour eux une présomption certaine de talent, il arrivait souvent que les cours d'Italie et des pays étrangers les appelaient pour leur confier la direction de leurs chapelles. Nous en voyons plusieurs exemples avec Annibale Padovano, Merulo, Guammi, Neri et Ziani. On recherchait de même les chanteurs et les instrumentistes.

---

(1) Voir le n° 2.

(2) Le nom de Bologne dans l'antiquité était *Felsina*.

Deux qualités essentielles étaient nécessaires aux organistes : d'abord une science consommée qui les rendit, autant que le premier maître, habiles dans la composition, parce que, mis à la place de celui-ci ou concurremment avec lui, ils devaient écrire des messes, des motets, des psaumes, des antiennes, des répons, en un mot tout ce qui peut être exécuté musicalement dans les cérémonies du culte, en diriger l'exécution, soit avec l'orgue seulement, soit avec l'orchestre. J'en ai dit assez, je crois, pour constater leur science. Ils devaient, en second lieu, posséder une aptitude artistique particulière, non-seulement pour l'accompagnement du chant par l'orgue, mais aussi pour leurs solos ; aptitude qui est, en partie, un don naturel, et en partie le fruit de la pratique et de l'étude matérielle de l'instrument.

Y eut-il une époque durant laquelle les Vénitiens montrèrent une prédilection plus marquée pour ce merveilleux instrument ? Je me réserve de le dire quand j'aurai à parler plus spécialement de l'orgue et de l'organographie. Je me contenterai de faire voir ici, par deux décisions très-importantes des procurateurs de Saint-Marc, combien ils avaient à cœur de maintenir ce goût dans le public, afin d'avoir son concours assidu dans la chapelle, en satisfaisant complétement son penchant pour la musique.

Ces deux résolutions sont de la même date, 1564, *die 28 novembris*. Par la première, ils blâment « le peu de conscience des organistes de Saint-Marc (deux des plus célèbres qui furent jamais, Annibale Padovano et Claudio Merulo) qui manquaient de venir jouer les orgues à la messe ou aux vêpres et envoyaient à leur place des jeunes gens inhabiles, pour aller eux-mêmes toucher l'orgue dans d'autres églises ; conduite peu respectueuse envers la chapelle ducale, » et ils leur imposent une amende de deux ducats pour chaque infraction de cette nature.

Par la seconde, ils prescrivent « qu'aucun chanoine, sous-chanoine ou ecclésiastique quelconque ne doit se permettre d'interrompre l'orgue pendant que l'organiste joue et doit, au contraire, demeurer calme et patient jusqu'à la fin du morceau : aussitôt que l'organiste aura cessé, les prêtres reprendront l'office selon les prescriptions et habitudes. » Cette recommandation se termine par une menace d'amende d'un ducat pour le prêtre qui commencera de chanter avant que les organistes n'aient terminé. — Ces dispositions ne prouvent-elles pas, jusqu'à l'évidence, en quel honneur la population de Venise tenait les orgues de la chapelle de Saint-Marc, et quelle importance mettaient les procurateurs à s'attacher les meilleurs organistes ?

PARABOSCO (GIROLAMO), SECOND ORGANISTE.

Au moment où Fra Gio. Armonio, l'un des hommes les plus agréables et l'un des lettrés les plus estimés de son temps, s'apprêtait à quitter l'un des orgues de la basilique ducale, s'asseyait à l'autre un homme d'un caractère et d'un tempérament identiques en la personne de Girolamo Parabosco, qui naquit à Plaisance de parents obscurs. Fort jeune encore, il était venu à Venise se mettre sous la direction du grand Willaert, et, tout en étudiant la musique, il s'était adonné au culte des belles-lettres, mais particulièrement à la poésie. Le billet que lui écrivait, en 1549, son grand ami Pierre Arétin (1), qui le loue sur la variété de ses talents, mérite que j'en cite un passage : « Si aujourd'hui, dit-il, pendant votre jeunesse, la force de votre jugement est déjà si merveilleuse, quels miracles ne devons-nous pas attendre de vous quand vous aurez atteint l'âge mûr ? Si l'on vous dit que votre tragédie de *Progné* est une belle chose, vous pouvez répondre : Je suis musicien et non poëte. Si l'on vous complimente sur la musique que vous composez sur des motets, vous pouvez dire en haussant les épaules : Je suis poëte, je ne suis pas musicien. Tel Michel-Ange qui, pendant qu'il peignait le plafond de la Chapelle pontificale, affirmait qu'il était sculpteur et non peintre, et qui, en entendant exalter la beauté de ses statues de Julien et de Laurent de Médicis, s'écriait en branlant la tête : Je peins et ne sculpte pas. En sorte qu'à l'imitation de celui qui cherche à définir la Divinité, nous ne saurions que faire de vous ni d'elle. Mais si le don d'une seule de ces grâces est considéré comme vertu chez un homme, quel nom donnerons-nous à l'union des deux qui resplendissent en vous avec tant d'éclat ? »

Andrea Calmo, dans une de ses Lettres vénitiennes, nous trace un bon portrait de sa personne. — « Jeune homme aimable et gracieux, frisé comme un bambin (*Zovenne paressente e agratizo; rizotto a mo un puarelo*). » Dans cette lettre, il fait un éloge pompeux de ses compositions musicales, de son talent sur l'épinette ou le clavecin (*l'istrumento da penna*) et de sa facilité à improviser.

Zarlino, dans ses Suppléments musicaux (*Sopplementi musical*) donne une belle idée de son caractère franc et loyal lorsqu'il raconte comment il humilia la témérité d'un compositeur ignorant. — Voici le passage tel que l'a écrit cet antique et vénérable auteur :

« En l'an de grâce 1541, le premier de ma résidence à Venise, le 5 décembre, on devait chanter, dans l'église de Saint-Jean-l'Aumônier, dans le Rialto (*S.-Gio. elemosinare in Rialto*), des vêpres solennelles pour la fête de Saint-Nicolas et en l'honneur de la confrérie des Tondeurs de draps. Tous les chantres n'étant pas encore réunis, l'un d'eux, qui désirait entendre une de ses compositions à 5 voix et en deux parties, pria les chantres qui se trouvaient là de vouloir bien l'exécuter ; ils y consentirent gracieusement et la répétèrent même une seconde fois, après quoi l'auteur, se tournant vers Parabosco qui était présent, lui dit d'un air moqueur : « Dites-moi de grâce, signor Girolamo, combien le signor Adriano » Willaert (alors maître de la chapelle ducale) aurait mis de temps » pour composer un semblable morceau ? » Parabosco lui répondit : » En vérité, signor Alberto (ainsi se nommait ce compositeur), » je crois que pour terminer une pièce aussi importante, il ne » mettrait pas moins de deux mois. » Alors, se levant vivement, » ce compositeur s'écria : « Est-il possible qu'il y consacre un » temps aussi long ? Sachez que j'ai commencé à l'écrire hier au » soir et que je n'ai pas quitté mon siége avant de l'avoir finie ! » Ma foi, messire Alberto, répliqua aussitôt Parabosco, je vous » crois sur parole et je m'étonne que dans le même laps de temps » vous n'en ayez pas composé dix de cette force. Que mes paro» les ne vous surprennent pas ! Lorsque messire Adriano compose, » il y met tout son génie et tout son savoir-faire ; il réfléchit et » travaille beaucoup avant d'écrire et de mettre au jour une de » ses compositions ; c'est pourquoi il est le premier musicien de » notre temps. »

Ce fut en 1551 que Parabosco entra dans la chapelle ducale en qualité d'organiste, sous le dogat de Francesco Donato, en remplacement de Jachet Buus, Flamand. Il occupa cet emploi pendant six ans. Intimement lié avec Domenico Veniero, célèbre patricien fort lettré, il put fréquenter les académiciens et les personnages de distinction qui se pressaient à l'envi dans cette illustre maison. Souvent on y donnait des divertissements musicaux auxquels prenaient part des artistes excellents et choisis, qui faisaient assaut de talent : Francesco Bellamo, Ippolite Tromboncino, le Français Périsson Cambio, le grec Landarit, Gaspare Fiorino, bref les meilleurs musiciens du temps qui, tous, affluaient à Venise. Parabosco présidait à ces joyeuses réunions, tantôt accompagnant les chanteurs sur le clavecin (*gravicembalo*), tantôt improvisant des sonates merveilleuses.

Il entretenait aussi une correspondance poétique avec son protecteur Veniero, qui lui prodigua les plus grands éloges. Il obtint également la faveur du doge Francesco Donato en l'honneur duquel il composa des stances, et ne fut pas moins bien accueilli par la princesse de Ferrare, Anna d'Este, à laquelle il dédia ses poésies imprimées par Giolito en 1547, comme semblablement il dédia sa tragédie de *Progné* au riche marchand allemand Christophe Miclich, qui s'était fait, à Venise, le protecteur des lettrés et des musiciens distingués.

Par ses œuvres littéraires, qui furent nombreuses, on voit qu'il était un des hommes les plus connus et les plus estimés de

(1) Il est bon que le lecteur se souvienne que *L'Arétin*, dont le nom, aujourd'hui synonyme de luxure et de débauche, n'est plus prononcé qu'avec dégoût, était considéré au XVIe siècle comme l'un des premiers écrivains de son temps ; qu'il était l'ami des hommes les plus illustres, artistes célèbres, prélats, etc., qui ne le nommaient pas autrement que le *Divin Arétin* (*Il divino Aretino*) ! Quelle dérision !!...

son temps. Ses nouvelles, qu'il intitula *Diporti* (passe-temps) ses diverses comédies et quelques-unes de ses poésies démontrent que ses mœurs furent très-relâchées et qu'il était le digne ami de l'Arétin. — Il faut l'en blâmer ; car si, pour le défendre, on veut prétendre qu'à cette époque il était d'usage d'écrire de cette façon, l'excuse est sans valeur à mes yeux. En effet, si la masse générale du public met en pratique une chose mauvaise en soi, ce n'est pas une raison pour que l'homme sage et probe s'y soumette, et les écrits obcènes seront toujours des indices certains d'immoralité et de mauvaises mœurs chez leur auteur. Que Parabosco ait été un fervent adorateur de Vénus et de Bacchus, on en a la preuve dans les écrits qu'ont laissés ceux qui parlèrent de lui, et c'est à l'abus des plaisirs qu'ils ont attribué les infirmités qui vinrent l'assaillir de bonne heure et le conduisirent avant l'âge au tombeau.

Devenu éperdûment amoureux d'une jeune fille, il en fit sa femme en 1548, et en donna aussitôt connaissance à son ami Co. Alessandro Lampertino, par une lettre conçue en ces termes bizarres :

« Je ne puis plus douter de la vérité de ce que m'a prédit » l'*Archiquido*, quand il a soutenu que je courais le danger de me » noyer. Je le suis en effet ; car pour ne vous rien cacher et vous » parler clairement, je vous dirai que je me suis marié! Bref, » j'ai accompli ma destinée, mais je n'en suis pas mort. »

Il eut plusieurs enfants qu'il put élever convenablement, grâce à ce qu'il gagnait par son emploi d'organiste à Saint-Marc, par ses leçons de musique, et sans doute aussi par le placement de ses ouvrages, qu'il publiait lui-même et qui étaient alors bien accueillis à Venise. Il fut membre d'une académie de belles-lettres connue sous le nom *de' pastori Frattegiani*, parce que son siége était à Fratta, château situé dans la Polésine de Rovigo. — Malgré les défauts dont j'ai parlé, il fut laborieux, honnête et bon ; de plus il faut reconnaître que, pendant les neuf années qu'il vécut après son mariage, ces défauts s'amoindrirent beaucoup, s'ils ne disparurent pas tout à fait. Il mourut en 1557 à un âge peu avancé, miné par la gravelle, et eut pour successeur à l'orgue de Saint-Marc, l'illustre Claude Merulo. Parabosco n'a publié, que je sache, aucune œuvre musicale, quoiqu'il ait mis ses soins à faire paraître ses ouvrages de littérature. Néanmoins sa renommée, qui lui a survécu, l'a consacré aussi excellent virtuose et accompagnateur que maître distingué.

Ernest David.

CORRESPONDANCE.

A M. le Directeur de la Revue et Gazette musicale.

Monsieur le Directeur,

Vous avez consacré, dans deux de vos derniers numéros, quelques lignes à l'examen de la nouvelle loi allemande sur la propriété littéraire; permettrez-vous à un lecteur de la *Revue* de compléter vos intéressantes observations ?

C'est en France et au début de la Révolution que se produisit la revendication d'une propriété pour les œuvres de l'intelligence. Depuis cette époque, les prétentions des auteurs ont marché de pair avec les tendances du siècle. En 1791, on leur avait accordé une protection quinquennale, on leur concédait dix ans en 1793, vingt ans en 1810, trente en 1834 et cinquante en 1806. Ils demandaient et demandent encore la reconnaissance d'une propriété véritable avec son attribut nécessaire, la perpétuité. Parcourez ces tâtonnements législatifs qui se sont succédé, vous ne trouverez pas clairement énoncé un principe scientifique ; ce ne sont toujours que des mesures provisoires. En 1825, en 1841, de grandes commissions réunirent des noms illustres à tous les titres dans le vaste domaine de l'intelligence; elles n'aboutirent à aucun progrès. En 1842, le « chantre d'*Elvire* », rapporteur d'un projet de loi, ne sut arracher que des applaudissements et un vote négatif à la Chambre. En 1862, l'Empire s'intéressa aux ouvriers de la pensée. Après de laborieuses séances, une commission, instituée sur le modèle des précédentes, prépara un nouveau projet de loi. Le Conseil d'Etat n'en voulut pas, et il présenta à son tour un contre-projet au Corps législatif ; il est devenu la loi du 14 juillet 1866. Cette loi a définitivement placé sur la même ligne les compositeurs de musique, les écrivains, et les auteurs dramatiques; elle s'applique à tous les produits du génie humain susceptibles de publication. Le législateur n'y a pas assimilé le livre ou la symphonie à la construction d'une maison, ou au travail d'un métal; il a pensé avec justice que la matière en ce cas n'était pas tout entière à l'artisan. Cependant il a reconnu qu'il y avait lieu d'octroyer une rémunération à celui qui mettait en œuvre une part quelconque du grand fonds commun, sur lequel nous vivons depuis tantôt sept mille ans. L'exposé des motifs de cette loi a déclaré qu'il était impossible de légiférer sur les détails de la matière; de là une large appréciation abandonnée à la magistrature.

Ainsi, cette loi n'a pas mis fin aux luttes entre ceux qui réclament une propriété absolue et ceux qui se contentent d'une protection temporaire. Je ne veux même pas résumer les arguments innombrables que s'opposent les partisans des deux théories rivales. Ce qu'il faut constater, c'est qu'en repoussant l'idée et le nom de propriété littéraire, la loi nouvelle a fait un pas considérable vers la chose. Elle accorde généralement un droit exclusif à l'auteur pendant sa vie entière, et elle continue cette garantie protectrice aux ayant-droits pendant cinquante ans à dater de sa mort. Ainsi, tel morceau composé à vingt ans par un musicien qui meurt à soixante-dix, ans ne tombera dans le domaine public, pour employer la locution usitée mais incorrecte, qu'au bout de cent ans. Au train dont les choses marchent,—et les hommes vivent cent ans,— n'est-ce pas la perpétuité ? La loi a supprimé les distinctions entre les ayant-droits, et n'a établi qu'un seul délai de protection, qui court à partir du décès du compositeur. Elle a appelé la veuve en première ligne, en lui constituant une sorte de douaire avec les œuvres non aliénées de son mari, sans subordonner cette faveur au régime matrimonial adopté. Il est vrai que, par réciprocité, elle décerne au veuf les mêmes droits sur les productions littéraires de sa femme prédécédée. Bien entendu que ces droits ne sauraient porter atteinte aux cessions ou aux dispositions faites par l'auteur. Un sentiment d'équité l'a conduite à faire revivre les ayant-droits déjà atteints, et elle a accordé sa protection aux ayant-droits d'auteurs, morts depuis moins de cinquante ans. Notre loi n'a pas cru devoir déterminer en détail les différents cas de plagiat, de reproduction interdite ou de contrefaçon. Elle a bien fait.

La loi allemande a rejeté aussi le nom de propriété littéraire, mais elle a cru devoir énumérer les éléments constitutifs de la contrefaçon. Elle a eu tort. Elle n'a pu prévoir les innombrables combinaisons des contrats humains ; elle n'a pu parer aux fraudes imprévues d'esprits fertiles en moyens d'éluder les prohibitions, elle n'a pas su trouver un principe pouvant tout régler, tout résoudre, elle est dès lors incomplète et n'empêchera pas les procès qui surgissent sous notre législation. Elle a souvent tranché certaines difficultés, et avec si peu d'équité apparente, que l'esprit se torturera pour trouver les motifs de ses défenses. Ainsi, les morceaux de musique recueillis dans un ouvrage constitueront ou non une contrefaçon, suivant que l'ouvrage sera destiné aux écoles de chant ou aux écoles ordinaires. Un livre d'hymnes, pillées à droite et à gauche, sera un plagiat permis si on le chante à l'école, interdit si on le chante à l'église. Plus loin, dans la même loi, on voit qu'un texte publié avec musique peut servir à tout musicien comme thème à composition sans qu'il ait à demander la permission de l'auteur. Cette licence ne s'étend ni aux oratorios, ni aux opéras. Comprend-elle les cantates, les odes, les strophes et les chansons ? Le souci des détails est le défaut de la loi du 11 juin 1870, faite pour la Confédération du Nord, et qui sans doute sera appliquée à toute l'Allemagne.

Elle a réglé le droit des auteurs de façon à les concilier avec les droits du public ; vous avez sur ce point indiqué les limites, et je n'ai rien à y ajouter. Il faut toutefois remarquer deux mesures qui décèlent la participation de l'Administration prussienne à la confection de la loi. L'anonymat et le pseudonymat sont mal vus. La protection ne sera accordée qu'à la condition de la déclaration véridique des noms d'auteurs lors de la publication et de l'enregistrement à Leipzig, dans la forme que vous avez indiquée. Ensuite, le § 61 annonce que *la protection de la loi s'étendra aux œuvres des nationaux publiées à l'étranger et aux œuvres des étrangers publiées par des éditeurs établis en Allemagne.*

Avant la guerre, Meyerbeer, Mozart, Beethoven formaient un des liens les plus solides entre les deux pays. Le devoir de protéger les intérêts qu'agitait la publication d'œuvres de ce genre avait éveillé la sollicitude des deux gouvernements. Mais la guerre vint rompre les traités de commerce et d'amitié. Dans ce nombre se trouvait la convention du 2 août 1862, promulguée en 1865, entre la France et la Prusse représentant le Zollverein, et dont l'objet était la garantie réciproque des œuvres d'esprit et d'art. Ce traité assurait aux auteurs d'un pays protection dans l'autre, conformément aux lois territoriales ; mais sans lui accorder plus que sa loi nationale. Le traité de Francfort du 10 mai (promulgué en France le 18) 1871 a stipulé dans son art. 11 que cette convention serait remise en vigueur. — La convention additionnelle signée à Francfort le 11 décembre 1871, adoptée par l'Assemblée dans sa séance du 9 janvier 1872 (art. 18) porte, sous la réserve des adhésions à fournir par les gouvernements respectifs, que *les traités et différentes conventions existant entre la France et les Etats allemands seraient aussi remis en vigueur.* Cet article contient une disposition en vertu de laquelle *les rapports entre la France et l'Alsace-Lorraine seront régis par la convention franco-bavaroise du 24 mars* 1865 (1).

(1) C'est en effet à l'Alsace-Lorraine seule, dans des rapports avec la France, que la convention additionnelle de Francfort du 11 décembre

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

—

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné, lundi et vendredi, *le Prophète* (300e et 301e représentations); mercredi, *Faust*. Aujourd'hui, répétition générale de l'*Africaine*, dont la reprise est annoncée pour mercredi.

*** Le ténor Trinquier a résilié son engagement à l'Opéra.

*** Cette semaine, a été posé au-dessus du rideau de l'Opéra, à la place qu'occupaient les armes impériales, un cartouche destiné à les remplacer. Ce cartouche a été fait sur un dessin de M. Ch. Garnier, l'habile architecte du nouvel Opéra. Au milieu est une lyre, symbole de l'art, et au-dessus l'inscription MUSA. Tout autour, ce vers, tiré d'une épigramme de Martial et légèrement modifié pour la circonstance : CLADIBUS HÆC NULLIS, NULLO DELEBILIS ÆVO ; en français : *Celle-là est au-dessus du temps et des révolutions*. Le nouveau cartouche est exactement de la dimension de l'ancien.

*** L'Opéra-Comique a donné jeudi dernier *Fantasio*. Nous en rendons compte. — Demain, rentrée de Mme Carvalho dans le *Pré-aux-Clercs*.

*** La candidature de M. Ritt à la direction du Théâtre Italien semble s'accentuer. D'un autre côté plusieurs journaux maintiennent celle de M Martinet. Toutefois, en admettant que la première combinaison aboutisse, la saison est trop avancée pour qu'on songe à rouvrir cette année, même pour une campagne de printemps. Mais aussitôt les conventions arrêtées, la nouvelle direction se mettrait en mesure de former une troupe digne de Paris, et la scène italienne serait rendue au public à l'automne prochain et dans les meilleures conditions.

*** On a commencé cette semaine les travaux de réparation du Théâtre-Lyrique incendié. On espère pouvoir les terminer à la fin de l'année.

*** Le nouvel opéra-comique en quatre actes de Federico Ricci, paroles de MM. Nuitter et Beaumont, *Une fête à Venise*, composé expressément pour l'Athénée, est en répétitions à ce théâtre, et sera représenté avant la fin du mois. En voici la distribution : Estelle, Mme Ganetti; Zanette, Mme Réty-Faivre; Carlo (rôle d'étudiant), Mlle Douau ; Lucrezia (rôle muet), Mlle *** ; Gaston, M. Duwast ; Beppo, M. Odezenne ; le comte Zampieri, M. Aubéry ; Buranello, M. Solon.

*** On répète en même temps, aux Bouffes-Parisiens, l'autre ouvrage nouveau en trois actes de Federico Ricci, *la Dogaresse*, paroles de M. Emile de Najac, qui passera dans la première quinzaine de février.

*** *Le Corsaire noir*, opéra-bouffe en trois actes, paroles et musique d'Offenbach, aura pour interprètes, aux Variétés : Lesueur, Dupuis, Léonce, Hittemans, Cooper ; Mmes Van Ghell et Chaumont. La lecture doit en être faite aujourd'hui.

*** Le principal rôle de femme, qui restait à distribuer dans l'opéra bouffe de MM. Moinaux et Ch. Lecocq, *Gésier XIV*, est confié à Mlle Berthal, qui rentre aujourd'hui aux Folies-Dramatiques dans *Chilpéric*.

*** Le théâtre des Folies-Nouvelles est fermé. L'insuffisance des recettes des derniers ouvrages représentés sur cette scène a obligé le directeur, M. Manasse, à en venir à cette extrémité, après avoir pris quelques arrangements avec ses artistes. Pour aider ces derniers à supporter leur part de ce désastre, M. Hervé, l'auteur du *Nouvel Aladin*, leur a envoyé une somme de mille francs.

*** Le chiffre total de la recette des théâtres de Paris pendant le mois de décembre a été de 1,209,837 fr. 67 c. Les droits payés aux auteurs sur cette somme se sont élevées à 135,459 fr. 33 c.

*** Une dépêche télégraphique nous annonce le très-grand succès obtenu par *l'Ombre* à sa première représentation au théâtre de Montpellier. L'exécution a été parfaite ; les artistes ont été rappelés cinq fois.

*** Au théâtre du Havre, les *Dragons de Villars* avec Mlle Girard, la *Périchole* et la *Grande-Duchesse* avec Mme Rose Bell, ont attiré, toute la semaine dernière, un public nombreux et enthousiaste.

*** *Fleur de Thé* et le *Testament de M. de Crac* font en ce moment de belles soirées au Théâtre-Français de Rouen.

*** La direction du théâtre royal de la Monnaie de Bruxelles est, nous l'avons dit, ouverte aux compétitions. M. Vachot, le directeur actuel, ne pouvant accepter les conditions du cahier des charges établi par le Conseil communal, en a proposé d'autres qui jusqu'ici n'ont point été agréées. Avant d'abandonner complétement la partie, il a écrit aux autorités compétentes une lettre qu'a publiée l'*Etoile Belge*, et dans laquelle il renouvelle ses offres, en les appuyant sur l'historique de sa gestion et sur des considérations locales d'un certain poids. Il est possible que MM. le bourgmestre et les échevins bruxellois finissent par se rendre à ces raisons, dont le passé et l'expérience théâtrale de M. Vachot nous garantissent la valeur. — En attendant, plusieurs concurrents, paraît-il, se sont présentés, entre autres M. Avrillon, chef de la comptabilité à l'Opéra de Paris.

*** Mlle Schneider vient d'interrompre ses représentations à Saint-Pétersbourg, violemment atteinte par une angine que l'on dit des plus graves.

1811 applique le traité franco-bavarois. (Voir le *Journal officiel* du 10 janvier 1872.) Une analyse hâtive et erronée de ce document, publiée il y a un mois par le journal *le Temps*, nous a fait étendre à la France et à l'Allemagne entières les dispositions de l'article 18. (Voir nos nos des 24 et 31 décembre derniers.)

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

—

*** Trois œuvres seulement,— mais toutes trois d'un intérêt puissant, — composaient le programme des deux derniers concerts du Conservatoire. Dans la symphonie en *ré* de Beethoven, l'orchestre a été magnifique d'entrain, d'ensemble, de délicatesse ; c'est une de ces exécutions qu'on ne saurait rêver plus parfaites, et dont la Société des Concerts a le privilége. Les fragments de la *Damnation de Faust*, de Berlioz, qui venaient après, ont été entendus pour la première fois au Conservatoire le 7 avril 1861, et, depuis, aux festivals de Litolff et de Reyer. Dans cette œuvre, qui date de loin, Berlioz est déjà le grand coloriste des *Troyens;* cherchant en général laborieusement l'inspiration, mais, une fois reçue, ne la laissant pas volontiers échapper, et la traduisant avec des accents d'une puissance inouïe ou d'une grâce irrésistible. Les morceaux qui ont produit le plus d'effet sont le ballet des Sylphes (bissé au premier concert) dont le motif répète en l'accélérant celui du chœur des Gnômes qui précède, et se déroule en un gracieux mouvement de valse, et la chanson latine des étudiants, le fameux *Gaudeamus igitur*, avec lequel vient s'harmoniser le chœur des soldats, entendu isolément d'abord; — Berlioz aimait assez, tout en paraissant les dédaigner, ces jeux contrapuntiques. MM. Caron et Grisy (Méphistophélès et Faust) ont chanté leurs soli correctement, mais froidement. — Dans le *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, qui terminait le concert, nous relaterons, ne pouvant tout citer, le succès d'enthousiasme obtenu par le flûtiste Taffanel, — un maître — qui a détaillé d'une façon ravissante les délicates broderies du scherzo.

*** Au concert populaire de dimanche dernier, dont le programme n'offrait aucune nouveauté, nous n'avons à signaler que le bon accueil fait pour la deuxième fois à la *Marche héroïque* de M. Saint-Saëns, et le *bis* demandé à l'air du ballet de *Prométhée*, dans lequel le violoncelle solo, M. Van der Gucht, a été justement remarqué.

*** Il n'y a pas aujourd'hui de concert au Conservatoire. La Société prendra, jusqu'à la fin de la saison, un dimanche de repos sur trois, comme elle le faisait depuis quelques années. Le même programme continuera à servir pour deux Concerts.

*** Voici le programme du 6e concert populaire, qui a lieu aujourd'hui à deux heures au Cirque national : 1° *Marche funèbre*, première audition (Ch. Lenepveu) ; 2° Reformations-Symphonie (Mendelssohn) ; 3° Intermezzo (V. Lachner) ; 4° Quintette en *la* pour deux violons, deux altos et violoncelle (Mozart), exécuté par MM. Alard, Telesinski, Trombetta, Van Waefelghem et Franchomme ; 5° Ouverture de *Léonore* (Beethoven).

*** La Société des Concerts du Conservatoire prépare l'exécution de plusieurs œuvres pleines d'intérêt; nous citerons dans le nombre un Motet de Bach à double chœur, qui n'a jamais été entendu à Paris ; un fragment considérable (les 11 premiers numéros) de l'oratorio *Paulus*, de Mendelssohn ; un fragment de l'oratorio *Ruth*, de M. César Franck ; l'ouverture et la polonaise de *Struensée*, nouvelles, ou peu s'en faut, au Conservatoire ; deux fragments d'une symphonie de Camille Saint-Saëns.

*** La Société classique de MM. Armingaud, Jacquard, Lalo, Mas, Taffanel, Lalliet, Grisez, Mohr et Espaignet a donné mardi dernier sa première soirée musicale dans les salons Erard. Dès à présent nous pouvons dire que ces vaillants artistes sont à la musique de chambre ce que la Société des concerts du Conservatoire est à la musique symphonique : leur exécution est la perfection même. Musiciens consommés, virtuoses de premier ordre, ils arrivent dans l'ensemble à un résultat merveilleux. Interprété par eux, le nonetto de Spohr, qui pourtant n'a guère que des qualités de facture, est devenu véritablement intéressant. Ils ont dit, en maîtres qu'ils sont, le quintette en *ut* de Beethoven ; et l'admirable talent de Mme Massart, qui s'était joint aux leurs ce soir-là, s'est donné toute carrière dans la sonate en *si bémol* de Mendelssohn pour piano et violoncelle, et dans le trio en *sol mineur* de Weber, pour piano, flûte et violoncelle, dont on a bissé le scherzo. L'éminente pianiste et ses partenaires, MM. Jacquard et Taffanel, se sont partagé un succès, disons mieux, une ovation que la composition toute spéciale du public a dû leur rendre précieuse.

*** A la dernière séance de musique de chambre de M. Gouffé, un trio de M. Adolphe Blanc a été tellement goûté, qu'on a prié l'auteur de faire entendre une autre de ses compositions. Le 3e quintette pour deux violons, alto, violoncelle et contrebasse, qui a succédé au trio, n'a pas eu moins de succès. MM. Blanc, Rignault, Vannereau, Tilmant et Gouffé l'ont parfaitement rendu.

*** Vendredi, chez M. Mandl, le docteur dilettante : comme toujours, réunion d'artistes d'élite : Mlle Franchino, le magnifique soprano dont

nous avions prévu les succès prochains, et que vient de s'attacher la direction de l'Opéra, Mmes Teissère et Sangles, le comique Dos Roseaux. La partie instrumentale a partagé avec le chant les honneurs de la soirée. Mlle Le Callo, élève de Henri Herz, est une artiste de la meilleure école ; dans un duo de Weber pour piano et violon, avec Sighicelli, elle a fait preuve d'un véritable talent ; son jeu pur, la souplesse de son mécanisme, justifient pleinement, au dire des artistes, la réputation qu'elle s'est acquise depuis ses succès au Conservatoire.

*** Nous avons assisté, dimanche 14, à une matinée d'élèves donnée par MMmes Anna Fabre et Berthe Gentilhomme. Le chant y tenait une large place : les élèves de Mme Anna Fabre se sont fait applaudir dans un chœur inédit de M. Francis Thomé. Mme Gaveaux-Sabatier, MM. Hermann-Léon, Lebrun, Thomé et Lack ont concouru pour une bonne part au succès général.

*** A la dernière réunion du Cercle de l'Union artistique, Mlle Rosa Csillag a obtenu un très-beau succès en chantant l'arioso du *Prophète*.

*** La vogue des concerts de Grand-Hôtel se soutient et augmente chaque jour. M. Danbé dirige son orchestre avec un vrai talent et compose parfaitement ses programmes. Celui de ce soir offre un attrait tout particulier.

*** L'*Union musicale de Strasbourg*, société restée essentiellement alsacienne, a donné un fort beau concert, le 10 janvier, sous la direction de son habile chef, M. François Schwab. Plusieurs chœurs, un duo sur les *Huguenots* pour violon et violoncelle, et d'autres œuvres instrumentales, interprétés avec talent par la Société, MM. Steenebruggen, Montardon, Schidenhelm, Boymond, etc., ont obtenu un brillant et légitime succès.

*** La Société philharmonique de Chartres vient de donner son premier concert, avec le concours de MM. de Vroye, le brillant flûtiste, et de la gracieuse cantatrice Mlle Marie Roze. Ces deux noms étaient une garantie de succès.

*** Seligmann était ces jours derniers à Draguignan. Il y a donné un concert dans lequel il a été aussi applaudi comme compositeur que comme virtuose. Sa *Kouitra*, entre autres, a été bissée.

*** Mme la baronne Vigier (Sophie Cruvelli) se propose de donner à Paris, pendant le carême, des concerts au profit des pauvres.

*** La Société des Compositeurs de musique va reprendre ses séances mensuelles samedi prochain, 27 janvier. On y entendra une véritable curiosité archéologique, rien moins que le premier essai connu d'un opéra-comique : *le Jeu de Robin et Marion*, d'Adam de la Halle, dit le Bossu d'Arras (1280). La pièce sera lue par un acteur du Théâtre-Français, et les rôles seront chantés par Mme Barthe-Banderali, MM. Archainbaud et Valdéjo. La pièce et les airs sont tirés du précieux manuscrit de la Bibliothèque nationale; la notation moderne est l'œuvre de M. de Coussemaker. C'est M. Wekerlin qui a été chargé de l'organisation de cette exhibition curieuse.

*** Mardi prochain, 23 janvier, aura lieu dans les salons Pleyel, Wolff et Cᵉ, la deuxième séance musicale de M. Camille Saint-Saëns, avec le concours de MM. Léonard, Turban, Van Waefelghem et Tolbecque. — Programme : 1° Trio pour piano, violon et violoncelle (C. Saint-Saëns); — 2° Suite pour piano, dans le style ancien (A. de Castillon); — 3° Quatuor en *ut* (Mozart) ; — 4° *Sérénade de Shakespeare* et *Marguerite au rouet*, mélodies de Schubert, transcrites par Liszt, exécutées par M. Camille Saint-Saëns ; — 5° Sonate dédiée à Kreutzer, pour piano et violon (Beethoven).

*** Un grand concert sera donné, le 27 de ce mois, au Casino, au bénéfice d'un artiste L'orchestre sera dirigé par M. Constantin, qui fera exécuter une ouverture de sa composition et la *Nuit du Sabbat*, ballade de Gœthe, musique de Mendelssohn.

*** A la messe de bout de l'an de Gennaro Perelli, qui sera dite le 27 janvier à Saint-Roch, MM. Faure, Jules Lefort et Miliani chanteront la prière de *Moïse*.

*** Lemercier de Neuville et ses *Pupazzi* ont été fort applaudis cette semaine au Grand-Hôtel, aussi le spirituel auteur-acteur impresario se propose-t-il de donner une seconde séance.

NOUVELLES DIVERSES.

—

*** L'élection du successeur d'Auber à l'Institut a eu lieu hier. Sur trente-cinq voix, M. Victor Massé, présenté en première ligne par la section de musique, en a obtenu vingt-six; cinq ont été données à M. Bazin, et quatre à M. Reyer.

*** Notre collaborateur, M. A. Elwart, vient d'être nommé officier d'Académie par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique.

*** Le roi Victor-Emmanuel a accordé la croix de chevalier de la Couronne d'Italie à M. P. Perny, de Nice, pianiste et professeur des plus distingués.

*** Le ténor Tiberini a reçu la croix de commandeur d'Isabelle la Catholique, et la basse Petit, celle de chevalier du même ordre.

*** M. Antonio Romero, de Madrid, inventeur de la clarinette qui porte son nom, a été nommé commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique et de celui de Charles III.

*** M. Auguste Wilhelmj, le célèbre violoniste, a été nommé membre de l'Académie de Stockholm; le roi de Suède lui a conféré l'ordre de Gustave Wasa et la grande médaille pour les arts et les sciences.

*** M. Théodore Radoux, compositeur belge, ancien prix de Rome du Conservatoire de Bruxelles, est nommé directeur du Conservatoire de Liége, en remplacement de feu Etienne Soubre.

*** Un habile guitariste espagnol, M. Bosch, qui est en même temps un compositeur de talent et un excellent professeur de chant, vient se fixer à Paris.

*** Mlle Carlotta Patti, sollicitée par plusieurs directions importantes d'Italie, se propose de faire aux principales villes de la Péninsule une visite artistique, dans quelques jours la diva aura quitté Paris.

*** Après sa tournée en Amérique, qui finira au printemps prochain, Mlle Nilsson est attendue à Madrid. Elle doit y donner, dans un théâtre d'été, une série de représentations, de juillet à septembre. Tamberlick est engagé avec elle.

*** On se souvient que Rossini a laissé à sa veuve, par testament, la libre disposition d'un grand nombre d'œuvres inédites, tant pour le piano que pour le chant, et que M. Michotte, musicologue belge et ami du maître, fut choisi par Mme Rossini pour les soins à donner à la publication de ces morceaux, dont plusieurs, parmi ceux de chant, devaient subir des remaniements purement littéraires. Ce travail fait, M. Michotte crut pouvoir produire dans les salons et les concerts quelques-unes de ces œuvres, encore inédites ; Mme Rossini a vu dans ce fait comme il ressort d'une lettre écrite par elle au *Figaro*, un préjudice porté à ses droits, et elle vient d'assigner M. Michotte devant le Tribunal de 1ʳᵉ instance de Louvain en paiement d'une somme de 50,000 francs à titre de dommages-intérêts. De son côté, M. Michotte, dit l'*Indépendance belge*, introduit une demande reconventionnelle en réparation du tort moral que lui font les allégations de Mme Rossini.

*** L'une des deux partitions originales et autographes de *Don Juan*, de Mozart, vient d'être achetée par la bibliothèque de Vienne à la vente du chevalier de Friedland. C'est celle qui servit à la première représentation de ce chef-d'œuvre, à Prague ; elle resta longtemps dans la poussière des archives du théâtre, jusqu'à son acquisition par M. de Friedland. Elle est d'une écriture beaucoup plus nette et moins raturée que celle de l'autre exemplaire autographe, qui est, comme on sait, la propriété de Mme Viardot, et d'après lequel Mozart a exécuté lui-même copie, destinée à l'usage du *Kapellmeister* de Prague.

*** Les journaux ont parlé de la découverte d'un opéra en un acte de Haydn. Cette œuvre, parfaitement authentique, dit-on, est entre les mains d'un de nos sculpteurs de grand mérite, Mme Ashton-Trolley. Elle a pour titre : *le Parfait Intendant*.

*** *La Plume*, de Bruges, signale la découverte faite par M. X. Van Elewyck, dans un couvent belge non supprimé à la révolution française, d'un cahier contenant plus de 400 airs populaires français, wallons et flamands, des marches, etc. Une des chansons du XVIIᵉ siècle, intitulée *la Jolie fille de quinze ans*, n'est autre que la troisième figure du célèbre *quadrille des Lanciers*. Quelque temps auparavant, M. Ed. Grégoir avait rencontré ce même air, à ce qu'il assure, dans l'opérette anglaise *The Beggar's Opera*.

*** La musique de *Javotte*, le nouvel opéra-bouffe d'Emile Jonas, obtient le plus grand succès. Les danses composées sur ses thèmes par Strauss sont fort réussies.

*** La valse de l'*Ombre*, d'Ettling, en est à sa 3ᵉ édition. Plusieurs orchestres, entre autres ceux des bals de l'Opéra, du Wauxhall, etc., l'exécutent avec un très-grand succès.

*** Mme Blanche Peudefer, l'excellente professeur de chant, nous prie d'annoncer son changement de domicile. Ses cours et ses leçons seront donnés désormais rue de Berlin, 35.

*** On dément la nouvelle du mariage de Mlle Daram avec le frère de M. Richard Wallace.

*** Hier soir a eu lieu à l'Opéra le sixième bal masqué, sous la direction de Strauss.

†

*** Le ténor Colin, de l'Opéra, a succombé le 13 janvier à la maladie de poitrine qui le minait depuis longtemps. Jeune (il n'avait que trente et un ans), plein de talent, bien doué par la nature, il avait commencé sous d'heureux auspices une carrière qui promettait d'être brillante. A sa sortie du Conservatoire, il avait été engagé à Marseille, où il resta une année. L'Opéra le réclama ensuite; ses débuts se firent dans le rôle d'Octave de *Don Juan*. Il chanta successivement *Herculanum*, les *Huguenots*, *Robert le Diable*, *Hamlet*, où il créa le rôle de Laërte, et *Faust*. — Colin est mort à Colombes, près de Paris. Il avait épousé Mlle Louise Fiocre, la charmante danseuse. — Ses obsèques ont eu lieu mardi, à l'église de la Trinité. Tout le personnel de l'Opéra y assistait, et une messe a été chantée par les principaux artistes de ce théâtre.

*** Le père des sœurs Fidès et Jeanne De Vriès, qui fut jadis un

chanteur de talent, M. David De Vriès, vient de mourir à Paris, à l'âge de 56 ans.

*** Le 17 décembre est mort à Modène, à l'âge de 64 ans, Alessandro Gandini, compositeur et chef d'orchestre de l'ancienne chapelle ducale d'Este.

*** ERRATUM. — M. Tourguénieff, dont nous annoncions la mort dans notre dernier numéro, est l'oncle du littérateur russe, collaborateur de Mme Viardot. Ce dernier est heureusement très-vivant et bien portant à Paris.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Les séances du matin des Popular Concerts recommenceront le 27 janvier. Mme Arabella Goddard s'y fera entendre avec Mme Norman-Neruda, MM. L. Strauss et Piatti.

*** *Bruxelles* — Mardi dernier a eu lieu, au théâtre de la Monnaie, la première représentation de la *Coupe enchantée*, opéra-comique en deux actes de M. Th. Radoux, le nouveau directeur du Conservatoire de Liége. C'est une œuvre qui n'est pas sans mérite, mais où manque l'intelligence scénique; pour ce motif, et aussi à cause d'une exécution trop imparfaite, le succès a été à peu près négatif. — La troupe de ballet viennois de Mlle Kathi Lanner donnera, à partir du 22 janvier, une série de représentations à la Monnaie; ensuite viendront celles de Mme Cabel, puis celles de Mlle Marie Roze. — M. Joseph Dupont vient d'être nommé professeur d'harmonie au Conservatoire, en remplacement de M. Ad. Samuel.

*** *Anvers.* — On reprend en en ce moment le *Cheval de bronze*, dont les représentations sont très-suivies.

*** *Mons.* — *La Princesse de Trébizonde* vient d'être jouée quatre fois de suite et avec un succès constant.

*** *Stuttgart.* — Un opéra nouveau, *Dornröschen* (l'Eglantine), musique de Gottfried von Linder, a été représenté le 1er janvier avec succès.

*** *Vienne.* — Mme Adelina Patti donnera ici vingt représentations à l'issue de la saison de Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire en mars et en avril prochains. — Antoine Rubinstein a donné récemment un splendide concert, auquel assistaient toutes les sommités musicales viennoises. L'Opéra monte son *Feramors*.

*** *Copenhague.* — La saison musicale a commencé d'une manière peu brillante. La troupe italienne de l'impresario Lorini a presque fait un fiasco. — Une nouvelle symphonie de Niels Gade (la huitième), en *si mineur*, a été exécutée avec succès à la Société Musicale.

*** *Milan.* — L'éditeur de musique F. Lucca a commandé au sculpteur Strazza une statue en marbre, grandeur naturelle, de Donizetti, qu'il se propose d'offrir à l'Administration communale, et qui sera placée dans le vestibule du théâtre de la Scala.

*** *Valladolid.* — On prépare l'exécution, avec d'excellents éléments, de la *Messe solennelle* de Rossini.

*** *Riga.* — *Soixante-dix* répétitions ont déjà été faites pour mettre en scène les *Maîtres Chanteurs* de Wagner. On espère en venir à bout.

*** *New-York.* — Le prince Galitzin, qui dirige ici des Concerts russes, y a fait exécuter deux de ses compositions : *Emancipation-Fantaisie*, et *Union russo-américaine*, grande fantaisie patriotique. La musique est au moins aussi fantaisiste que les titres.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

VIENT DE PARAITRE

Chez BENOIT ET FILS, rue Meslay, 31

BOLÉRO DE MARGUERITE

MORCEAU DE PIANO

PAR

GEORGES JUNG

CHANGEMENT DE DOMICILE

Les magasins de musique de la maison

SCHOTT

sont transférés

6, RUE DU HASARD, AU PREMIER

PRÈS LE PALAIS-ROYAL

EN VENTE CHEZ E. & A. GIROD, ÉDITEURS, 16, BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS

JAVOTTE

(CINDERELLA)

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES, REPRÉSENTÉ AU THÉATRE-LYRIQUE

PAROLES DE M. *A. THOMPSON*, MUSIQUE DE

ÉMILE JONAS

Partition pour piano et chant, disposée pour la conduite de l'orchestre, net, 15 francs.

MORCEAUX DE CHANT DÉTACHÉS : N° 1. Air du Veilleur de nuit. N° 2. Couplets du coq. — N° 3. Duo des deux voleurs. — N° 4. Sérénade. — N° 5. Duo des Pâtissiers. — N° 6. Air de la Lettre. — N° 7. Duo de la Leçon de danse.—N. 8. Brindisi.—N° 9. Romance de la Bague.—N° 10. Trio des Buveurs.

QUADRILLES, VALSE, POLKA, POLKA-MAZURKA PAR STRAUSS, EXÉCUTÉS AUX BALS DE L'OPÉRA

PARTIES D'ORCHESTRE — ARRANGEMENTS DIVERS POUR PIANO

LA PIÈCE, CHEZ DENTU, *PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS. — PRIX : 1 FR. 50.*

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PIANOS DEPROUW - AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1816
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités

SPÉCIALITÉ DE SAXOPHONES
AUGUSTE FEUILLET
FABRIQUE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
90, rue Rochechouart.

FABRIQUE Gie D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** bruits dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guerin, rue du Dauphin, 16, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 4 28 Janvier 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nous rappelons à nos abonnés anciens et nouveaux que les primes-étrennes :

ALBUM AUBER
25 morceaux de chant
ET
LA PARTITION DE L'OMBRE.
arrangée pour piano seul
sont à leur disposition dans les bureaux du Journal.

Nos Abonnés recevront avec le prochain numéro un nouveau morceau de piano : ROMANCE SANS PAROLES, composé par Camille SAINT-SAENS.

SOMMAIRE.

Épigraphie musicale. — Théâtre de l'Opéra. Reprise de *l'Africaine*. — La musique dans la nature. **H. Lavoix** fils. — Le *Faust* de Gœthe et ses traductions musicales. **A. Jullien.** — Les instruments de Crémone. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Le grand dieu Pan, avec ses pastoureaux,
Gardant brebis, bœufs, vaches et taureaux,
Faisoit sonner chalumeaux, cornemuses
Et flageoletz, pour esveiller les Muses.
MAROT (*Le Temple de Cupido*).

***

— Peste soit du fausset de l'âcre cornemuse
Qui meurt lorsque l'haleine à ses vœux se refuse!
Nos modestes sylvains la fêtent dans les bois,
Mais le seul Pourceaugnac peut sauter à sa voix.
M. M. PIIS (*Harmonie imitative*).

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA.

Reprise de L'AFRICAINE.

Le Directeur de l'Académie nationale de musique, marchant sur les traces de son intelligent devancier, adopte le système des reprises de grands ouvrages, en les entourant de tout le zèle dont il est animé et en en soignant l'exécution autant que les conditions actuelles de notre première scène le permettent. Ces conditions, il ne faut pas l'oublier, ne sont pas les mêmes que pendant les dernières années qui précédèrent nos désastres. Deux faits notamment rendent plus difficile la situation de l'Opéra : la sensible réduction que vient de subir le chiffre de la subvention, et l'absence de la plupart des artistes dont cette scène s'honorait et qui sont en ce moment à l'étranger.

Cependant, malgré cette infériorité de conditions, M. Halanzier n'a pas hésité à reprendre le dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer, cette *Africaine* jadis si longuement, si impatiemment attendue, et dont l'apparition il y aura bientôt sept ans fut un véritable événement. Le succès de cette belle partition, déjà si éclatant lors de ses premières représentations, ne manqua pas de s'affermir aux reprises successives; et les scènes étrangères s'y associèrent à l'envi, en nous empruntant *l'Africaine*, accueillie, partout où elle fut exécutée, avec le plus vif enthousiasme.

Contrairement à ce qui en est des œuvres moins importantes, de celles auxquelles la vogue, l'engouement, l'esprit de parti (il y en a en musique comme en politique) procurent un succès éphémère, *l'Africaine* recèle des beautés que les adeptes eux-mêmes ne découvrent qu'à la suite de plusieurs auditions. Elle diffère de bien d'autres ouvrages surfaits à leur apparition, en ce que le temps paraît l'embellir toujours plus, comme il fait des monuments. C'est avec bonheur que nous l'avons entendue mercredi soir à l'Opéra, avec plus de bonheur encore qu'en 1865, car nous avons pu depuis lors nous familiariser avec les incomparables beautés qu'elle renferme, les saluer comme de sympathiques et chères connaissances, les apprécier davantage.

Pour aujourd'hui, nous n'avons à nous occuper que de l'exécution; et tout en regrettant qu'elle n'ait pas pu être aussi parfaite que lorsque *l'Africaine* fut donnée pour la première fois à l'Académie de musique, nous aurions tort de nous montrer plus sévères que ne l'a fait le public lui-même, se souvenant peut-être de l'adage populaire : « Quand on fait tout ce qu'on peut on fait tout ce qu'on doit. » Or, M. Halanzier ne pouvait mieux compléter la troupe des artistes qui devaient remplir les divers rôles assez nombreux de cet opéra, qu'en choisissant parmi ses meilleurs pensionnaires ceux qui, de l'avis à peu près général, lui paraissaient réunir le plus de titres à un pareil honneur.

Nous laisserons donc volontiers aux esprits moroses le triste plaisir de faire des comparaisons toujours flatteuses pour ce que l'on ne peut pas avoir, toujours défavorables à ce qu'on a, et ne tiendrons point compte de ce que l'exécution *aurait pu être* si tel ou tel artiste n'avait point été loin de Paris, ou engagé ailleurs.

Mlle Hisson a mis au profit du rôle si important, si difficile et si dramatique de Sélika, sa belle et puissante voix. Elle a réussi dans les scènes où la vigueur, l'énergie, la passion étaient néces-

saires, c'est-à-dire dans la plus grande partie du rôle. Et si nous faisons une restriction, c'est pour ne pas contredire ceux qui eussent désiré plus de langueur, plus de tendresse dans l'air du *Sommeil*, — que cependant l'artiste a fort bien chanté, au point de vue purement musical. Comme tragédienne, Mlle Hisson doit plutôt se préoccuper de retenir ses élans que d'accentuer les scènes où éclate la passion, ce qui lui est autrement facile que s'il s'agissait du contraire. L'auditoire lui a rendu pleinement justice et l'a vivement applaudie.

M. Villaret était fort souffrant mercredi soir, et c'est par excès de zèle qu'il n'a pas voulu faire remettre la représentation à un autre jour. On l'a constaté facilement, du reste, aux efforts qu'il faisait pour émettre cette forte et belle voix qui d'habitude ne se fait pas tant prier. Le public aurait eu tort de lui tenir rigueur; il a compris que ce soir là le consciencieux artiste ne disposait pas de tous ses moyens. Le rôle de Vasco de Gama lui va cependant ; il s'y est déjà fait applaudir, et nous sommes sûrs qu'il y retrouvera ses premiers succès, quand il n'aura pas à lutter contre des impossibilités physiques.

Nous constaterons sans restrictions et sans réserves le succès obtenu par Mlle Fidès De Vriès dans le rôle d'Inès, qui, pour être moins important que celui de Sélika, n'en exige pas moins un talent d'excellente cantatrice et de parfaite vocaliste. Mlle De Vriès l'a chanté d'une façon vraiment irréprochable. On peut être l'admirateur plus ou moins fervent de sa voix, qui gagnerait à être plus robuste; mais tout le monde s'accorde à reconnaître les sensibles progrès faits par cette jeune artiste et l'accueil toujours plus encourageant qu'elle obtient du public.

Le rôle de Nélusko ne saurait être conçu sans l'éminent artiste qui l'a créé. Mais qu'y faire? M. Faure n'est pas là. M. Halanzier a pensé pouvoir le confier à un chanteur consciencieux et zélé, à M. Caron, à qui le public de l'Opéra s'est toujours montré sympathique. Certes, ceux qui ne peuvent juger sans comparer, ne doivent pas se montrer bien favorables au nouveau Nélusko. Nous mesurerons nos éloges au zèle qu'il a déployé, et nous serons assez juste pour ne pas les lui marchander.

Gaspard a fort bien dit les belles phrases du Brahmine. MM. Gailhard, Ponsard et Battaille ont secondé les principaux artistes dans leurs rôles respectifs. — Mais ce que nous pouvons louer, sans craindre qu'on nous accuse d'indulgence, ce sont les chœurs et l'orchestre. Ils ont été remarquables à tous égards. — Inutile d'ajouter que le fameux unisson des instruments à cordes a été universellement redemandé.

Une honorable mention au nouveau Directeur pour le soin qu'il a eu de la mise en scène. Costumes, décors, accessoires, tout est digne de notre grande scène musicale.

ELIAS DE RAUZE.

LA MUSIQUE DANS LA NATURE.

(4e article) (1).

Avant d'entrer dans la description des sonorités produites dans l'air sans causes connues, constatons d'abord que le passage des météores fut toujours précédé ou accompagné de bruits terribles et stridents, qui ne peuvent s'expliquer que par un puissant ébranlement reçu par les couches atmosphériques. « A des élévations beaucoup plus grandes que celles des plus hautes montagnes, l'air peut encore transmettre aux régions inférieures des sons d'une grande puissance. C'est ainsi que le météore de 1714, qui était à une hauteur de plus de trente-six milles (douze lieues), quand il passa sur l'Italie, remplissait l'air d'une espèce de sifflement semblable à celui d'un feu d'artifice. A Livourne, il fit entendre une détonation pareille à celle d'une pièce de siége, suivie d'un bruit que Montanari compare au roulement d'une voiture chargée de pierres, et qui dura le temps nécessaire pour réciter un *Credo*. Le météore de 1719 fit entendre des bruits encore plus effrayants. Dans le Devonshire et le Cornwall, il produisit des sons semblables à ceux d'une décharge de canon, suivie d'une autre de mousqueterie. Toute l'atmosphère en ressentit une violente secousse ; les fenêtres, les portes et même les maisons frémirent ; à Tiverton, une glace s'élança de son châssis et se brisa sur le parquet. Tous ces effets furent cependant provoqués par une explosion qui avait lieu à plus de soixante-dix milles (22 lieues) au dessus de la mer (1). » Le météore de 1783 fut accompagné d'un grand bruit, et pourtant on peut juger de la distance à laquelle il se trouvait de la terre, puisque ce bruit résultant de l'explosion ne se fit entendre que dix minutes après la disparition du phénomène. Or, on sait que le son fait 360 mètres environ en une seconde; ce phénomène se passa donc à cinquante-quatre lieues environ au-dessus de notre globe.

A côté de ces sons aériens, dont la cause est parfaitement reconnue, il existe des résonnances produites par l'air seul et qui, comme les aérolithes, sont restées encore inexpliquées par la science. Je ne tenterai pas de résoudre ici une question que les plus grands savants ont laissée pendante ; je me contenterai de citer les faits tels que les voyageurs les plus dignes de foi les ont racontés. Quelques-uns de ces récits sont déjà anciens ; d'autres, plus modernes, sont venus les confirmer ; quelques faits mêmes ont été remarqués tout récemment, et leur observation offre d'autant plus de garanties d'authenticité.

Le plus remarquable de ces phénomènes est celui qui s'est produit dans l'île de Ceylan et qui porte le nom de *musique de l'air* ou de *musique du diable*. Plusieurs relations s'offrent à nous sur ce sujet. Toutes expliquent différemment le prodige, les descriptions mêmes diffèrent sur la manière dont il se manifeste, mais ce dont on ne peut douter, c'est de son existence. A quatre époques différentes, quatre Européens l'entendirent : l'Anglais Knox, au XVIIe siècle ; le Mecklembourgeois Wolff, le Hollandais Haafner, vers la fin du XVIIIe siècle, et l'Anglais Davy, vers 1821. C'est un cri plutôt qu'une harmonie, d'après ces quatre récits. Il ressemble à un aboiement de chien et se fait entendre dans les différentes parties de l'île, toujours pendant la nuit. Il est attribué, dans la relation de Davy, à l'Ulama (*oiseau-démon* des indigènes) ; mais ce voyageur remarque que, quelle que soit la rapidité du vol d'un oiseau, il est impossible qu'il puisse se transporter en un instant d'un bout de l'horizon à l'autre, et les bruits étaient perçus tantôt d'un côté de l'île, tantôt de l'autre, avec la plus grande rapidité. La narration du Hollandais Haafner est la plus complète, et, chose à remarquer, elle contient tous les détails qui avaient été notés avant lui, et qui furent observés par les voyageurs qui suivirent à peu de différences près.

J'emprunte ce passage à *la Harpe d'Eole* de Georges Kastner : « Haafner avait pénétré dans les forêts qui dessinent une ceinture presque inabordable autour des plateaux de l'intérieur de l'île. Il était d'un esprit cultivé et d'un rare courage ; il marchait seul à travers les solitudes, et c'est ainsi qu'il parvint au sommet de la chaîne de Bocaul, dont les hauteurs arides et pleines de cavités sonores s'étendent au nord-est de la région montagneuse de l'île. Là, Haafner s'arrêta, pour passer la nuit, sous une sorte de voûte naturelle, formée par les rochers. Il venait à peine de s'installer dans ce gîte peu commode, quand un son pareil à un jappement de chiens retentit dans les montagnes qui s'élevaient en face de lui. Bientôt le même son se fit entendre derrière lui, interrompu par des pauses régulières et toujours augmentant d'intensité. Haafner finit par distinguer dans ces rumeurs étranges comme des voix humaines et des dialogues mêlés d'éclats de rire. Ces sons venaient tantôt de près tantôt de loin ; ils surgissaient, ils expiraient tour à tour en quelques minutes. Parfois ils semblaient descendre des plus hautes cimes de la chaîne ; parfois aussi ils semblaient sortir du fond de la terre. Un moment de silence succéda à cette symphonie infernale, et Haafner se croyait délivré, quand un cri déchirant traversa l'air de nouveau près du rocher qui lui servait d'asile. Hors de lui, le voyageur s'élance loin de ce gîte devenu inhabitable, mais à peine a-t-il fait quelques pas que les bruits redou-

(1) Voir les nos 49 de 1870-71, 1 et 2 de 1872.

(1) Herschell. — *Nouvelles expériences sur le son.* — *Revue Britannique*, mars 1831.

blent. Plus de cent voix criaient, hurlaient, voix si fausses, si étranges, si inouïes, que le pauvre Hollandais prit le parti de se boucher les oreilles et de retourner dans la grotte. »

D'après Davy, ce cri ressemble à un appel de détresse. Wolff prétend qu'il n'a de rapport ni avec la voix d'un homme ni avec le cri d'un animal, mais le compare à un bruit sortant d'une caverne; Knox, qui l'entendit dans une autre partie de l'île, dit qu'il ressemble à l'aboiement d'un chien. Tous sont d'accord sur ce point, que le bruit est intermittent et interrompu par des silences. Pour les indigènes, c'est la voix du démon, ou de l'Ulama, oiseau terrible, que personne n'a jamais pu voir; il annonce le malheur ou la mort. Suivant eux encore, ce bruit se fait entendre lorsque le sanguinaire roi de Kandy a prononcé l'arrêt de mort d'un homme.

Dans les climats secs et froids du plateau central de l'Asie, Marco Polo et le moine Rubruquis notèrent aussi des phénomènes sonores. Le missionnaire würtembergeois Schwartz, vers 1648, entendit auprès du Cap des bruits étranges; l'Anglais Temple, en 1803, confirma les relations du prêtre allemand.

Ces bruits mystérieux, nous les retrouvons encore en Amérique. Humboldt les a entendus et décrits. Le père Gilii raconte qu'un jour, au bord de l'Orénoque, du côté de l'Ouest, le missionnaire Cabruta entendit comme des détonations d'artillerie. Il crut que les Caraïbes attaquaient les possessions européennes, il envoya des soldats du côté d'où lui avait paru venir ce bruit; mais ceux-ci, quelque temps après, l'entendirent derrière eux, à l'endroit même qu'ils venaient de traverser, et ne purent en deviner la cause.

L'Europe aussi a ses sonorités étranges et inexplicables. L'effet connu sous le nom de *fata morgana*, espèce de mirage qui se produit dans les brouillards du Nord, est ordinairement précédé d'un bruit semblable à un coup de feu. Les côtes septentrionales de l'Angleterre, les îles qui s'élèvent sur leur socle de basalte, dans la mer froide qui baigne l'Ecosse, sont remplies de bruits de ce genre; aux Shetland, c'est un cri semblable à celui de l'île de Ceylan. Près de Raguse, en Dalmatie, l'île de Méléda retentit de détonations qui rappellent des coups de canon. Ce phénomène attira l'attention du gouvernement autrichien, qui nomma une commission chargée de faire des études à ce sujet. Le 20 mars 1822, on observa des sons semblables à des craquements tantôt répétés, tantôt rares, sans qu'on pût déterminer le lieu d'où ils provenaient. La terre n'était point ébranlée et il fut parfaitement prouvé que ce n'était pas dans le sol, mais bien dans l'atmosphère que se produisaient ces sonorités. Jusqu'en 1824, les bruits de Méléda se répétèrent à des intervalles plus ou moins rapprochés.

Puisque, en face de tant de témoignages respectables, nous ne saurions discuter l'existence de ces prodiges qui nous paraissent encore inexplicables, malgré le secours d'une science toujours croissante, n'est-il pas naturel que les anciens aient cru entendre le son des planètes dans les bruits qui résonnaient au sein de l'atmosphère ? Les simples en firent des légendes, les savants des théories. Nous trouvons ce curieux sujet des harmonies aériennes traité tout au long dans l'ouvrage d'un Allemand, le docteur Autenrieth. Malheureusement, l'auteur s'est laissé entraîner dans les rêves scientifiques les plus absurdes, mais il n'a rien négligé de ce qui pouvait rendre son travail précieux par les renseignements.

Après avoir parlé des phénomènes sonores qui se manifestent dans l'atmosphère, sans que nous puissions les expliquer par la présence de corps étrangers à l'air, sans même que nous trouvions leur origine dans les résonnances de l'écho, quoiqu'ils présentent avec lui quelques analogies, nous sommes conduits tout naturellement à étudier les harmonies si variées produites par le vent, faisant gémir, comme dans les harpes éoliennes, les longues branches des arbres, les fils tendus du télégraphe électrique, tout corps enfin qui lui présente une surface suffisante, ou qui possède des qualités sonores grâce auxquelles peuvent se produire des phénomènes musicaux.

Qui n'a entendu mille fois le chant du vent dans les bois ? Les harmonies se multiplient surtout dans les arbres élevés, à longues tiges, comme le peuplier, et dont la souplesse obéit à tous les caprices du vent. A côté du bruissement charmant qui se fait entendre dans les forêts ombreuses au moindre souffle du vent, et que tous les arbres produisent, il est des phénomènes d'une sonorité plus spécialement musicale. Nous avons sous les yeux quelques lignes de musique écrites par M. Kastner, au Wacken, près de Strasbourg, en 1833, pendant un violent orage. Ce sont les harmonies produites par le vent dans les feuilles des grands peupliers. Ces divers sons forment une suite de dissonnances dont le mouvement harmonique se fait sur une basse immobile, parfaitement distincte. Malgré la dureté de cette harmonie, son effet est parfaitement musical et l'oreille peut en analyser jusqu'aux moindres détails.

Il est des arbres particulièrement sonores, les uns par la disposition de leurs branches, les autres par la composition moléculaire même de leur bois. Dans l'antiquité la plus reculée nous trouvons des preuves de l'attention accordée à cette singulière musique végétale. Les chênes de Dodone rendaient des oracles : Leurs frémissements formaient une voix à laquelle les prêtres donnaient un sens. Mêlé au susurrement des fontaines, le bruissement des arbres avait un caractère sacré que nous retrouvons dans toutes les légendes, et à tel point, que ces bois religieux étaient considérés comme de véritables temples de la Divinité. Le mot *lucus* servait à désigner ces lieux où les hommes n'entraient qu'avec terreur. Dans le Nord, le pays des grandes forêts, nous retrouvons le même culte que chez les Grecs, mais beaucoup plus répandu encore et tenant une des premières places dans la religion. Je ne reviendrai pas, après tant d'autres, sur les cérémonies des Druides. Certes, l'aspect des grandes forêts de la Gaule, leur impénétrable obscurité, contribuaient à en faire des lieux sacrés et redoutables ; mais les mille sonorités étranges qui sortaient du sein des chênes immenses n'étaient pas étrangères non plus à ces croyances. « Les Celtes étaient persuadés que les bocages s'émouvaient et tremblaient à la voix des druides ; que des sons terribles, mugissants, sortaient de dessous les dolmens; que les arbres abattus se redressaient, que d'autres naissaient spontanément ; que le chêne sacré brûlait sans se consumer, que son feuillage bruissait au milieu des éclairs. » M. Bauché de Cluny, dans son travail sur les Druides (1), auquel nous empruntons ce passage, nous apprend que la Sirène du Nord était chargée de diriger les mille concerts de l'Océan et de la terre : ces harmonies végétales devenaient ainsi la voix même des dieux que la Sirène transmettait à l'homme. Le P. Kircher, dans sa *Musurgie*, cherche à introduire l'exactitude des mathématiques dans l'étude des harmonies végétales. C'est ainsi qu'il prétend avoir observé une différence entre les sons que produisent les arbres de diverses grandeurs lorsqu'ils sont battus par le vent. « Si l'un des arbres, dit-il, est deux fois plus grand que l'autre, comme cela se remarque surtout parmi les cyprès et les peupliers, le bruit imite le diapason. Sept arbres de grandeur proportionnelle, ayant un feuillage touffu et ayant été plantés dans l'espace de sept années consécutives, produiront, après deux ou trois fois sept ans, lorsque le vent passera dans leur feuillage, une harmonie musicale. » Plus tard, nous voyons cette assertion passer à l'état de théorème, et Harsdœrffer, dans ses *Délices de mathématiques et de philosophie*, pose cette question : faire une musique avec les sons d'arbres plantés.

Il est des végétaux plus sonores les uns que les autres. Nous l'avons déjà vu, le peuplier, le cyprès, le sapin, grâce à la disposition de leurs branches, sont particulièrement propres à résonner sous l'influence du vent. A l'île Bourbon, le *Filao* jouit à un très-haut degré de cette remarquable faculté. Son tronc lisse et élevé ressemble à celui du peuplier. Il porte une couronne d'innombrables petites branches, ou pour mieux dire de filaments délicats. Ces branches ressemblent à celles de l'if, mais sont infiment plus molles et plus souples, et le vent peut s'y jouer tout à l'aise. C'est un des arbres les plus sonores de la nature ; au moindre souffle de l'air ses accords se font entendre, semblant venir du lointain ; au bord de la mer, on prend quelquefois ce bruit pour celui des flots.

On connaît l'adorable légende mythologique de la nymphe

(1) Les Druides, 1844, in-32.

Syrinx, poursuivie par le dieu Pan. Là encore nous retrouvons la musique végétale. Le vent gémit dans les roseaux et forme de doux accords fugitifs, mais parfaitement musicaux, et, on le sait, c'est à leur susurrement que les anciens attribuèrent l'origine de la musique. La faculté de produire des sons appartient à presque toutes les plantes longues et flexibles, mais quelques herbacées la possèdent plus particulièrement. Il croît sur les dunes de l'île de Sylt (près du Jutland) une espèce de jonc qui répand ses racines comme un réseau fin et inextricable, sur tout le sol. Ce jonc grandit rapidement; l'extrémité s'en effile en pointe, le moindre souffle agite ses rameaux recourbés et résonne dans ces fils déliés, comme dans les cordes d'un piano. On entend des gazouillements, des chuchotements bizarres, quelquefois même des sifflements aigus. Comme les bois dont les bruissements effrayaient les anciens, les dunes de l'île de Sylt sont devenues un endroit enchanté et les marins s'en éloignent avec terreur. Dans les plaines de la Hongrie, près de Kapolna, une espèce de chardon très-abondant et singulièrement sonore produit les mêmes effets. Là aussi, les plaintes du vent ont donné naissance à des légendes.

Le bois des arbres, par sa nature même, est quelquefois doué de propriétés musicales remarquables. On a cherché déjà bien des fois à en tirer parti, et un grand nombre d'instruments ont été construits d'après ce principe. Nous n'en citerons qu'un que tous nos lecteurs ont certainement entendu : le xylophone, dont le jeune Bonnet se servait avec tant d'habileté. Et nous ajouterons, comme un fait acquis, que, chaque fois qu'on a voulu astreindre les harmonies de la nature à se plier aux lois de notre art humain, les résultats ont été généralement assez médiocres. Telle voix qui tient dignement sa partie dans l'orchestre du monde, paraît bien faible, lorsque, arrachée au milieu qui lui convient, elle se trouve transportée dans nos salons.

De nombreux compositeurs ont imité le bruit des arbres. Déjà au XVIIIe siècle, Destouches, le seul musicien qui sût faire oublier Lulli au roi Louis XIV, avait placé au troisième acte de son opéra d'*Issé* une symphonie dans laquelle il avait voulu imiter les bruits de la forêt de Dodone; voici ce qu'en dit un contemporain, l'abbé Du Bos : « Le frémissement du feuillage de ces arbres qu'elle imite par son chant, par son harmonie et par son rhythme, dispose à trouver de la vraisemblance dans la supposition qui va leur prêter la parole. »

H. Lavoix fils.

(*La suite prochainement.*)

LE FAUST DE GŒTHE ET SES TRADUCTIONS MUSICALES.

(Premier article.)

I.

De toutes les créations de l'esprit humain, aucune n'eut jamais autant que *Faust* le don d'attirer et de charmer les natures les plus généreuses, aucune n'eut le dangereux honneur d'inspirer tant d'artistes, qu'ils aient eu recours, pour traduire leur pensée créatrice, au marbre, au pinceau ou à l'orchestre.

Et pourtant c'est une témérité grande de s'attaquer à un sujet reconnu de l'ordre le plus élevé, d'avoir ainsi à répondre aux exigences de l'opinion publique, surtout lorsque, en raison même de l'admiration qu'elle a pour le chef-d'œuvre, elle doit montrer envers ceux qui ne redoutent pas de l'aborder une sévérité qui n'est que de la justice.

Là est le danger. Mais aussi quel attrait pour le véritable artiste! quelle jouissance il éprouve à se mesurer avec le génie, à viser un idéal aussi pur, aussi élevé! C'est une lutte opiniâtre entre l'artiste et son modèle, lutte dont l'issue, même en cas d'insuccès, ne saurait être que glorieuse. Il y avait honneur rien qu'à l'entreprendre.

De tous les arts qui se sont inspirés de la *Divine Comédie* du poëte allemand, la musique fut longtemps le moins heureux. Un jour Eckermann exprimait devant Gœthe l'espoir de voir naître une musique digne de *Faust*. « C'est tout à fait impossible, s'écria vivement le maître, pensant peut-être à bien des tentatives avortées. Les accents durs, pénibles, terribles, qu'elle devrait renfermer par places sont tout à fait opposées à ce temps-ci, La musique devrait être dans le caractère de *Don Juan*; Mozart aurait pu écrire la partition de *Faust*. Meyerbeer le pourrait peut-être; mais il ne se laissera pas entraîner à une pareille œuvre, il est trop engagé avec les théâtres d'Italie (1). »

Une autre fois encore Gœthe exprima tout le plaisir qu'il éprouverait à voir Meyerbeer écrire la musique de *Faust*. Le poëte et son fidèle Eckermann s'entretenaient de l'épisode d'*Hélène* : « Cet ensemble, dit ce dernier, nécessitera une grande magnificence et une grande variété de décorations et de costumes; je me réjouis à la pensée de le voir sur la scène. Pourvu seulement que la musique soit écrite par un vrai grand musicien!..... Par exemple, par quelqu'un comme Meyerbeer, qui ait longtemps vécu en Italie; il faudrait une nature allemande familiarisée avec le style italien. Cela se trouvera, je n'en doute nullement....(2) » Le vœu du poëte ne fut qu'à moitié exaucé. Il se rencontra bien pour traduire son *Faust* en musique un homme d'une nature essentiellement allemande, mais qui ne s'était nullement familiarisé avec le style italien. L'art n'y perdit rien.

Gœthe ne put pas connaître ce musicien de génie, et les traductions musicales qu'il lui fut possible d'entendre n'étaient rien moins que des œuvres de valeur. Alors qu'Ary Scheffer peignait ses beaux tableaux de *Faust à l'étude*, de *Marguerite au rouet*, ou qu'il nous dévoilait le charme pudique de leur première causerie; — alors que Delacroix créait les puissantes compositions de la *Cave d'Auerbach*, ou de Faust et Méphistophélès galopant à travers les nuages sur des chevaux lancés à toute bride; — alors que ces deux gravures parvenues à Weimar, arrachaient à Gœthe, déjà vieux, cette parole d'éloge : « L'imagination supérieure d'un tel artiste nous force à nous représenter les situations comme il se les est représentées à lui-même. Et s'il me faut avouer que M. Delacroix a surpassé les tableaux que je m'étais faits des scènes écrites par moi-même, à plus forte raison les lecteurs trouveront-ils toutes ces compositions pleines de vie et allant bien au-delà des images qu'ils se sont créées; » — alors, nombre de musiciens, gens de beaucoup ou de peu de valeur, hommes de talent ou de génie, s'emparaient du poëme allemand et prétendaient créer, eux aussi, un drame musical digne de figurer dans l'histoire à côté du poëme de Gœthe, artistes pleins de vaillance, qui, puisant dans leur admiration une audace et une force surhumaines, tentaient de se mesurer avec une des plus grandes conceptions du génie de l'homme.

De la part de ceux qui échouèrent, ce fut une illusion généreuse, pour ceux qui réussirent un glorieux triomphe. Et pourtant, que le succès ait ou non couronné d'aussi louables efforts, qu'ils aient fait montre de talent dans cette difficile entreprise, qu'ils aient même fait preuve d'un génie musical hors ligne, combien diraient aujourd'hui leurs noms? Les uns sont oubliés, les autres méconnus. Un seul savoure en paix la joie de la victoire.

C'est le devoir de la critique de rappeler à la foule indifférente ou hostile qu'à côté de l'œuvre qu'elle applaudit il en est d'autres

(1) Nous avons déjà cité et discuté cette parole du poëte dans notre article : *Le Penser de Gœthe sur la musique*. Nous n'y insisterons donc pas, nous étant soigneusement gardé de rien mettre dans ce travail qui pût faire double emploi avec notre précédente étude.

(2) Meyerbeer eut mainte fois l'idée d'écrire une partition de *Faust* et de réaliser ainsi la prédiction du poëte. S'il renonça à ce projet, ce fut, paraît-il, pour ne pas désobliger d'abord Spohr, son ami, puis M. Gounod. Cependant Meyerbeer laissa à sa mort une œuvre achevée, *la Jeunesse de Gœthe*, drame de M. Blaze de Bury, pour lequel il avait composé une partie musicale fort importante. Cet intermède comprend, entre autres fragments empruntés au poëme de Gœthe, la scène de la Cathédrale et l'*hosannah* final de la seconde partie. (Blaze de Bury, *Meyerbeer et son temps*.) — Malheureusement, le testament du musicien, confirmé par les tribunaux français, défendait expressément la représentation et la publication de cet ouvrage. Nous nous inclinons devant les scrupules du vivant comme devant la volonté du mort, mais nous hâtons de nos vœux le jour où nous pourrons connaître cette œuvre du grand compositeur.

qui méritent son suffrage, — c'est son devoir de produire au grand jour ces auteurs et leurs admirables créations, de rappeler à tous que, lorsqu'il s'agit d'une œuvre comme le *Faust* de Gœthe, aucun compositeur ne doit être oublié, qui s'est senti le courage de se mesurer avec le maître; qui a prétendu saisir le sens intime de cette œuvre unique, moitié passion, moitié fantaisie; qui a voulu peindre en traits de feu ces admirables figures : maître Méphisto, à la diabolique allure, mi-diable, mi-sophiste, le docteur Faust, double comme l'homme avec ses enthousiasmes de savant et ses amours de jeune poëte, et surtout cette apparition enchanteresse, la blonde et pure enfant du poëte, Marguerite.

ADOLPHE JULLIEN.

(*La suite prochainement.*)

LES INSTRUMENTS DE CRÉMONE

A l'Exposition universelle de Vienne en 1873.

Nous avons parlé d'une exposition d'instruments à cordes de Crémone, qui doit former l'une des sections de la grande Exposition universelle de Vienne en 1873. La Commission impériale vient d'en publier le programme spécial, dont nous détachons ici les considérants les plus intéressants et les principales dispositions réglementaires :

..... Il y aurait déjà en soi de l'attrait et de l'utilité à rechercher la source d'un art qui non-seulement a fleuri pendant trois siècles, mais continue encore à jouir d'une faveur toujours croissante, et à en poursuivre les développements dans toutes ses phases ; mais à l'intérêt historique viennent encore se rattacher des vues pratiques très-importantes.

L'art de la fabrication des violons de Crémone (et sous ce nom sont compris les ouvrages de tous les meilleurs maîtres italiens) a déjà cessé depuis plus d'un siècle de servir de règle. Après la mort des deux princes de la lutherie, Stradivarius et Guarnerius, qui eut lieu dans les trente premières années du siècle dernier, la fabrication du violon a marché à grands pas vers sa décadence.

Entretemps, cette industrie s'était aussi établie dans d'autres pays, et quelques maîtres observaient encore les règles que l'école de Crémone avait suivies dans la confection de ses produits; mais, peu à peu, les saines maximes auxquelles les maîtres italiens s'étaient attachés dans les moindres nuances de détail et d'apparence, comme à une tradition sacrée, tombèrent en désuétude et enfin dans l'oubli. On crut pouvoir mieux faire et on fabriqua des instruments imparfaits ; ce qui naturellement ne fut pas d'abord remarqué, attendu qu'une des particularités des instruments à archet est de n'atteindre leur parfaite maturité qu'après un certain nombre d'années, et que, par conséquent, on ne peut les apprécier plus tôt à leur entière valeur. Le pire de ce zèle inconsidéré de progrès, est qu'il se jeta aussi sur les vieux instruments bien fabriqués, qu'il s'imagina améliorer en en prélant le couvercle, procédé qui gâta pour toujours une quantité des plus précieux instruments.

Comme d'une part il ne fut fabriqué, à de rares exceptions près, que des instruments non susceptibles de perfectionnement, et que d'autre part on enleva, par ignorance, aux anciens leur supériorité, il en résulta une lacune dans la fabrication et un manque de produits, qui rendit la recherche de violons italiens bien conservés de plus en plus exclusive, au point que de nouveaux instruments, bien fabriqués du reste et selon les règles de l'art, ne pouvaient plus trouver d'acheteurs.

..... Il n'est donc pas étonnant que la construction de violons originaux n'offrant plus d'avenir, les facteurs d'instruments aient suivi le courant et tenté fortune en faisant des imitations.

Aussi longtemps que l'imitation se borna aux points extérieurs (au vernis, à la forme du corps, aux *f f*, aux têtes, etc.) sans préjudicier à la construction intérieure et à la *santé* du bois, on n'est pas fondé à leur en faire un reproche. Toutefois cette imitation a cela de nuisible qu'elle nourrit les préjugés du public acheteur, et peut très-facilement donner lieu à des erreurs, sinon en passant aux mains du premier acheteur, du moins en arrivant à d'autres.

Pour remédier à un tel état de choses et ramener la fabrication des instruments à archet dans une voie normale, il faudrait éclairer le public intéressé sur les conditions qui donnent aux instruments de Crémone leur vraie valeur, ainsi que sur la méthode suivie par les anciens maîtres dans la confection de ces produits.

Les nombreuses recherches faites jusqu'ici à ce sujet, et notamment celles du physicien Savart, malgré toute la perspicacité qu'y a mise ce dernier, n'ont encore pu faire reconnaître par quelles *lois acoustiques* ce modèle de violon, découvert par la voie empirique, est précisément et à l'exclusion de tout autre, celui qui répond le plus parfaitement aux exigences de l'art. La voie empirique ayant fait découvrir ce modèle non surpassé, et qui ne sera que difficilement égalé, des Stradivarius et des Guarnerius, c'est encore elle qui doit ramener sur leurs traces.

Le maître intelligent qui a étudié ces instruments modèles dans toutes leurs parties essentielles, et sans négliger le bois dont ils sont construits, ainsi que la forme, connaît déjà les conditions nécessaires pour produire ce son beau, noble et puissant qui les distingue; et il peut même en toute modestie espérer de construire des instruments aussi parfaits, pourvu qu'il ait à sa disposition du bois de même qualité.

Et si maintenant de nombreux exemples, constatés par des maîtres compétents, venaient publiquement frayer le chemin à cette conviction; s'il était prouvé que pour donner aux contemporains et à la postérité des produits d'une égale valeur, il n'y a qu'à procéder exactement comme les maîtres italiens eux-mêmes; ne serait-ce pas concourir à remettre en honneur la construction moderne du violon, à affranchir ses représentants de l'humiliation de livrer leurs produits sous un nom étranger pour en obtenir un prix en rapport avec leur valeur, et enfin, tout en obviant au manque déjà sensible d'instruments parfaits, à préserver de cette disette la génération future, qui, elle aussi, vu la nature particulière des instruments à archet, a des droits à la production de l'époque qui la précède ?

Un concours public de ce genre procurerait également l'occasion de poursuivre cette autre tâche déjà mentionnée, et bien autrement importante au point de vue scientifique, à savoir : *le développement historique de la construction du violon en Italie.* Il est vrai que, grâce au zèle isolé de quelques maîtres et amateurs, on possède déjà des travaux préparatoires qui pourraient servir à jeter sur la question des lumières précieuses et offrir d'excellents points d'appui à des recherches ultérieures; mais ces données étant encore trop imparfaites, il est à désirer que d'autres viennent s'y joindre pour les compléter.

Ce serait sans contredit un pas décisif dans cette voie que la réunion dans un même lieu d'un grand nombre des meilleurs et des plus caractéristiques instruments des anciens maîtres. Le jugement d'hommes compétents parviendrait à établir le caractère distinctif des différentes écoles et des maîtres, les rapports des premières entre elles, ainsi que la marche du développement chez les derniers. Il constaterait encore et surtout comment ce modèle de violon s'est transformé successivement, et passant par maintes modifications relatives au contour, aux voûtes, à la largeur des éclisses, à la forme des *f f* etc., depuis les plus anciens produits connus d'un Pietro Dardelli et d'un Duiffoprugar, jusqu'aux créations parfaites d'un Stradivarius et d'un Giuseppe Guarnerius. Une telle étude ne pourrait qu'agir d'une manière favorable sur la fixation définitive des principes qui président à la confection du violon. Un autre avantage qui en résulterait, serait d'élargir la sphère des notions déjà acquises relativement au temps et au lieu où chacun des maîtres développa son activité créatrice; car, à défaut d'autres données, le billet qui se trouve collé dans les instruments, en le supposant authentique d'ailleurs, constitue à peu près la seule source certaine à cet égard.

RÈGLEMENT.

. . . . . .

2. L'exposition des instruments de Crémone comprend le violon et les autres instruments appartenant à cette famille, tels que l'alto, le violoncelle et leurs variétés, ainsi que la contrebasse. Il serait aussi à désirer d'y voir exposer des parties distinctes et constitutives de ces instruments, mais d'une authenticité reconnue, par exemple des manches, des poutres de basses, des chevalets, des âmes etc.

3. Vu la nécessité de se restreindre dans un champ limité, l'exposition ne comprendra que les maîtres italiens depuis les premiers temps où cet art apparaît, jusque vers la fin du XVIIIe siècle, de l'époque de Pietro Dardelli et Gasparo Duiffoprugar, à celle de Lorenzo Storini. Mais attendu l'intime rapport qui existait entre l'école du Tyrol du XVIIe siècle et celle de Crémone, l'exposition comprendra également Jacob Stainer, les deux Albani et Mathias Klotz.

4. L'admission à l'exposition dépend de la décision à prendre par une section de la Commission impériale pour l'Exposition universelle, à laquelle seront invités à prendre part plusieurs vrais connaisseurs de divers pays. En principe, ne seront totalement exclus de l'exposition que les instruments non authentiques, c'est-à-dire d'origine non italienne (le Tyrol excepté), et ceux qui, bien qu'authentiques dans certaines parties, ont perdu par des réparations leur caractère original. Les œuvres, au contraire, dont l'origine italienne est constatée, mais le nom du maître inconnu, ou dont l'indication donnée par l'exposant paraîtra évidemment inexacte, seront classés dans la catégorie des « instruments douteux. »

5. Les instruments seront rangés sur des tables, et sous des cases de verre, de sorte qu'on pourra les examiner sous toutes leurs faces. Les cassettes et étuis seront soigneusement conservés et serrés sous clef, dans des armoires spécialement adaptées aux tables sur lesquelles les instruments se trouveront exposés.

6. On ne peut indiquer encore les dispositions à prendre que d'une manière générale... D'abord les violons et les altos seront séparés des violoncelles et des contrebasses; et quant à l'arrangement ultérieur, il y sera procédé en partie d'après les lieux de production, en partie d'après les écoles. La ville de Brescia, par exemple, avec ses anciens maîtres Peregrino Zanetto, Gasparo di Salo, Giov.-Paolo Magini, etc., que n'unit, du reste, aucun lien commun, pourra très-bien former un groupe à part. Au contraire, les noms d'Andrea Amati et d'Antonio Stradivarius pourront, à titre de créateurs d'écoles particulières, servir de centre de

ralliement à beaucoup d'autres maîtres, bien que chacune de ces écoles ait étendu ses branches, de Crémone sa patrie originelle, à une quantité d'autres villes, telles que Plaisance, Milan, Turin, Brescia, Mantoue, Vérone, Padoue, Venise, Trévise, Ferrare, Bologne, Lucques, Livourne, Florence, Pesaro, Rome et Naples.

7. La commission qui sera appelée à juger devra se composer de connaisseurs en instruments, et il serait à désirer que les exposants proposassent eux-mêmes des candidats, propositions qui, lors de l'élection, seront prises autant que possible en considération. Les membres de la section qui aura à prononcer l'admission des instruments à l'exposition feront aussi partie de la susdite commission. Le jugement à porter ne doit nullement avoir pour but d'établir un rang de mérite entre les instruments exposés, mais uniquement de faire ressortir dans chacun d'eux les qualités qui donnent aux instruments à archet leur véritable valeur, ou qui offrent des points d'appui pour l'histoire de la fabrication du violon. En outre, ladite commission émettra, dans un résumé, ses vues sur les conditions que doivent posséder les bons instruments modernes, et se prononcera sur les principes à suivre, tant pour ramener la fabrication du violon à la méthode des anciens italiens, surtout des modèles, que pour dissiper les préjugés du public à l'égard des instruments nouveaux.

8. Les exposants sont invités à joindre à leurs instruments des notices explicatives et historiques, à faire connaître toutes les données qui les concernent et qui peuvent servir à jeter des lumières sur l'histoire du violon. Un rapport rédigé sur ces notes, sur les protocoles de la commission et sur les recherches faites jusqu'à ce jour, sera publié par la voie de l'impression, et des illustrations y seront jointes s'il y a lieu.

9. Les noms des exposants seront publiés au catalogue, si l'on ne demande pas expressément de les tenir secrets.

10. Les exposants sont libres de joindre à leurs instruments le prix pour lequel ils seraient disposés à les céder.

11. L'exposition durera au moins six semaines, et aura lieu dans le courant de l'été 1873.

Vienne, Praterstrasse, 42.

Le Président de la Commission impériale : ARCHIDUC RÉGNIER.

Le Directeur général : BARON DE SCHWARZ-SENBORN.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné lundi *le Trouvère* et *Coppelia* ; mercredi, la reprise de *l'Africaine*, et vendredi *la Favorite*, par suite d'une indisposition de Villaret, qui a empêché de redonner l'œuvre de Meyerbeer. — *L'Africaine* est annoncée pour lundi, mercredi et vendredi prochains.

*** L'Opéra fait relâche ce soir à l'occasion du douloureux anniversaire de la capitulation de Paris. — Pour le même motif, il n'y a pas eu de bal masqué hier soir.

*** M. Halanzier a adressé la lettre suivante au *Moniteur Universel*, qui s'est chargé de recueillir les souscriptions adressées au Comité national pour la libération du territoire :

« Monsieur,

» Je veux être un des premiers à m'associer de fait à l'œuvre si patriotique que vous avez mise en avant.

» Faites-moi donc l'honneur de me compter au nombre de vos plus chauds adhérents.

» Je vous envoie ci-inclus cinq cents francs pour ma souscription personnelle, et je me mets dès à présent à votre disposition pour une représentation au bénéfice de l'*Œuvre des Femmes de France*.

» Agréez, etc.

HALANZIER. »

Dans beaucoup de théâtres, l'exemple donné par le directeur de l'Opéra sera suivi. Des représentations extraordinaires, concourant toutes au but patriotique indiqué dans la lettre de M. Halanzier, sont déjà annoncées de divers côtés.

*** Les répétitions des *Noces de Figaro* sont poussées avec activité à l'Opéra-Comique.

*** Les musiciens de l'orchestre du Théâtre-Lyrique ont tenu à témoigner toute leur sympathie à leur chef démissionnaire, M. Maton, en lui offrant comme souvenir un superbe bâton de mesure.

*** L'opéra-bouffe en trois actes de F. Ricci, que répète en ce moment les Bouffes-Parisiens, change son titre de *la Dogaresse* en celui du *Docteur rose*. La première représentation est fixée au 8 février.

*** Hier l'affiche du théâtre des Bouffes-Parisiens a changé son programme. *Le Testament de M. de Crac*, *la Chanson de Fortunio*, *le Barbier de Trouville* et *l'Ile de Tulipatan* y ont remplacé *Boule de Neige*. — Mlle Fonti, qui créa d'une manière si charmante le rôle de la *Princesse de Trébizonde*, est réengagée à ce théâtre et y fera sa rentrée dans le *Docteur rose*, de F. Ricci.

*** Les Variétés ont donné avant-hier la dernière représentation du *Trône d'Écosse*.

*** Les *Visitandines*, de Devienne, en ce moment en répétitions aux Folies-Bergère, seront jouées par MM. Raoult, Crambade, Lacombe, Maxnère, MMmes Bernier et Nordmann.

*** La direction du théâtre royal de la Monnaie, à Bruxelles, passe aux mains de M. Avrillon, dont nous annoncions la candidature dans notre dernier numéro et qui laisse dans l'Administration de l'Opéra de Paris, à laquelle il a appartenu pendant huit ans, les meilleurs souvenirs. Le nouveau directeur devra se conformer au cahier des charges sensiblement modifié, dans ces derniers temps, par la municipalité, et que M. Vachot n'a pas cru pouvoir accepter. M. Avrillon avait pour compétiteur MM. Montaubry et Van Caneghem.

*** Mlle Sanz, MM. Graziani et Zucchini font partie de la troupe qui doit donner à Vienne une série de représentations en compagnie de Mme Adelina Patti.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Le concert que la Société du Conservatoire devait donner aujourd'hui 28 janvier, anniversaire de la capitulation de Paris, est remis à quinzaine. Les billets portant la date du 28 janvier seriront pour le 11 février.

*** Des œuvres nouvelles de compositeurs français figurent assez régulièrement, depuis quelque temps, sur les programmes des concerts populaires ; M. Pasdeloup ne saurait être trop encouragé dans cette voie. Dimanche dernier, c'était une *Marche funèbre* de M. Charles Lenepveu, prix de Rome et lauréat du concours d'opéra-comique. Ce morceau, que l'auteur a dédié à la mémoire d'Henri Regnault, est d'un excellent sentiment, bien conduit, orchestré avec goût ; le tour mélodique en est heureux, et, sans viser à la profondeur, la *Marche funèbre* n'en fait pas moins bon effet et a été très applaudie. Grand succès aussi pour le quintette de Mozart et ses vaillants interprètes. Alard, en particulier, a provoqué à diverses reprises de véritables explosions d'enthousiasme.

*** Programme du 7e concert populaire (2e série), qui a lieu aujourd'hui à deux heures au Cirque d'hiver. — 1° 9e Symphonie (Beethoven) ; première partie : allegro maestoso, adagio cantabile, scherzo; 2° Allegretto agitato (Mendelssohn); 3° Suite d'orchestre (Guiraud), première audition : prélude, intermezzo, andante, carnaval ; 4° Concerto en *mi bémol* pour piano (Beethoven), exécuté par M. Théodore Ritter ; 5° Marche turque (Mozart), orchestrée par M. Prosper Pascal.

*** Vendredi, 19 de ce mois, a eu lieu dans l'église de Saint-Cloud, au milieu d'une affluence considérable, le service solennel à la mémoire des victimes du combat de Montretout. Pendant la cérémonie funèbre, présidée par Mgr l'évêque de Versailles, la Société académique de musique sacrée a fait entendre le quatuor, sans accompagnement, du *Stabat* et *l'Agnus Dei* de la *Messe* de Rossini, et un motet avec accompagnement d'orgue et violoncelle, *O Jesu Deus pacis*, de Charles Vervoitte. Les soli ont été interprétés par Mlle Sanz, M. Hayet, de l'Opéra, et un membre de la Société de musique sacrée, violoncelliste d'un remarquable talent, M. Jules Richard. Le *Requiem* et le *Libera* ont été exécutés en plain-chant, harmonisé par M. Vervoitte, et ont produit le plus grand effet.

*** Le concert de mardi dernier, organisé au profit de l'orchestre du Théâtre-Italien dans les salons du Grand-Hôtel, a été réellement splendide et digne des plus beaux jours de la salle Ventadour. — Mmes Alboni et Penco — deux beaux noms ! — s'y sont montrées dans tout l'éclat de leur incomparable talent. La première, dans une cavatine de *Donna Caritea*, de Mercadante ; la seconde, dans une *Méditation* de Lamartine mise en musique par G. Alary ; toutes deux enfin, dans le duo du *Giuramento*, ont fait assaut de virtuosité, de charme et de passion. La romance de *Marta* et l'air d'*Il Barbiere* ont valu à MM. Gardoni et Verger les plus chaleureux et les plus justes applaudissements. Le quatuor de *Rigoletto* interprété avec la perfection qu'on pouvait attendre de tels artistes, a dignement terminé cette fête. M. Charles Lamoureux dirigeait l'orchestre, ce vaillant orchestre des Italiens, qui, pour avoir connu de mauvais jours, n'en est pas moins resté à la hauteur de sa réputation. La recette s'est élevée à près de 6,000 francs.

*** La « soirée d'audition » récemment donnée par M. Wekerlin dans les salons Pleyel a laissé parmi ses invités des souvenirs de nature à consolider encore la réputation de cet érudit et aimable compositeur. Il serait, en effet, difficile de ne pas se complaire, de ne pas se laisser aller à cette veine mélodique, si féconde et si pure, toujours rehaussée par un style châtié, non sans quelque teinte favorite d'archaïsme. Le sujet du petit poëme rencontre ainsi l'expression qui lui est propre, et il se grave dans la mémoire de telle sorte qu'on ne se l'explique pas traité différemment. Wekerlin a le sentiment du gracieux, du mièvre et du fugitif, avec un goût naturel et sain, un esprit bien portant et tant soit peu gaillard. Sur un buisson qui fleurit, un brouillard qui passe, un papillon qui miroite dans l'air bleu, une bergère qui trébuche sur

l'herbe verte, sur une feuille qui tombe ou une heure qui teinte, il a écrit des choses délicieuses, trouvées à l'heure même et qu'on ne refera pas. Le théâtre ne saurait tarder à revendiquer l'œuvre de cette brillante individualité de l'école française. Wekerlin a en portefeuille, terminés, tout prêts pour la scène... *vingt-sept opéras.*

*** Dimanche dernier, au Concert du Grand-Hôtel, Mme Barthe-Banderali, l'excellente cantatrice, et le clarinettiste Turban, ont obtenu un grand et légitime succès. Une *Pavane* du XVIe siècle, orchestrée par M. Wekerlin, a été bissée ; on l'a répétée au concert du jeudi suivant. — Aujourd'hui, le programme offre l'attrait tout spécial d'une composition de G. Roger (*Espoir*, hymne patriotique), chantée par l'auteur, et d'un menuet de symphonie, œuvre nouvelle de M. Samuel David, ancien prix de Rome. M. Danbé, l'excellent chef d'orchestre, se fait aussi entendre comme soliste.

*** Sur la demande de l'empereur du Brésil, qui assistera dimanche au festival du Châtelet, Henry Litolff a placé dans la seconde partie du programme, dont la direction lui est réservée, des fragments de *Roméo et Juliette*, de Berlioz. — Une grande mosaïque sur *l'Africaine* et une *Marche funèbre* de M. Léonce Cohen seront également exécutés.

*** Mlle Carlotta Patti, avant de se rendre en Italie, où elle est attendue, donnera un concert au Théâtre-Italien de Nice. Sa dernière réception intime a eu lieu vendredi. La diva a largement payé de sa personne et s'est surpassée dans *l'Éclat de rire* et dans le duo de *l'Elisir d'Amore* avec le baryton Verger. Les jeunes Frémaux et les frères Sauret ont contribué pour leur bonne part au charme de cette soirée.

*** La Société classique de MM. Armingaud, Jacquard, Lalo, etc., donnera sa deuxième soirée le 30 janvier dans les salons Erard, avec le concours du pianiste Lübeck. On y entendra le quintette en *la* de Mozart, la sonate en *ut* mineur pour piano et violon, op. 30, de Beethoven, l'*andante* et les variations du quatrième quatuor de Schubert, et le septuor de Hummel.

*** Le troisième concert de la Société de musique de chambre de MM. Charles Lamoureux, Colblain, Adam et A. Tolbecque aura lieu samedi, 3 février, avec le concours du pianiste E. M. Delaborde.

*** M. et Mme Alfred Jaëll ont donné à Lyon, le 24 janvier, un magnifique concert, avec le concours de l'orchestre de la Société des Concerts. Les deux éminents virtuoses en annoncent un autre pour le 28.

*** Une Société de chant sacré vient de se former à Lyon, sous la présidence de M. Antoine Mollière ; son directeur musical est M. Holtzem. Elle compte déjà un nombre fort respectable de membres actifs, — deux cents environ, — et, fondée sur des bases sérieuses, nous paraît appelée à un bel avenir.

*** La Chorale et Fanfare de Chartres, donnera son deuxième concert mercredi prochain, avec le concours de M. Coquelin cadet, de la Comédie-Française, Mlle H. Damain, de l'Odéon, et du baryton Dellemer.

*** Il s'organise à Alger, pour le 9 mai prochain, un grand concours musical auquel sont conviées toutes les sociétés chorales et instrumentales de Belgique, de Suisse, d'Italie et de France.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le bureau de l'Académie des Beaux-Arts pour 1872 est ainsi constitué : M. Ambroise Thomas, président ; M. Signol, vice-président ; M. Beulé, secrétaire perpétuel.

*** L'empereur du Brésil a visité lundi dernier le Conservatoire, le musée et la bibliothèque. Il a assisté à l'examen de la classe de chant de M. Roger et a adressé au maître, aux examinateurs et aux élèves des observations pleines de justesse et de goût. Don Pedro est, on le sait, un savant et un dilettante. Il s'est fait présenter ensuite M. Massé, le nouvel académicien, qui faisait partie du Jury.

*** MM. Gevaert, directeur du Conservatoire de Bruxelles, et Bender, chef de la musique des Guides belges, sont nommés commissaires du gouvernement belge pour la section musicale à l'Exposition de Londres, en 1872, et à celle de Vienne, en 1873.

*** Le Conseil fédéral allemand, dit une dépêche de l'agence Havas, a décidé d'inviter le chancelier de l'Empire à faire les diligences nécessaires pour qu'il soit constaté expressément, dans un acte additionnel au traité de paix, que toutes les conventions pour la propriété des œuvres d'esprit, conclues entre les Etats allemands et la France, soient comprises dans ce traité.

*** L'éditeur Choudens publie la partition de *Fantasio*, d'Offenbach.

*** La partition, des airs détachés, un quadrille et des valses du *Roi Carotte* viennent d'être publiés par le même éditeur.

*** De nouveaux arrangements sur le *Testament de M. de Crac* viennent de paraître : une fantaisie facile et une polka-mazurka par Croisez, la polka à quatre mains et la partition pour piano seul arrangées par Léon Roques.

*** Les nouvelles valses de Strauss sur des thèmes de *Suzanne ou bain*, la charmante opérette de Lafargue, et du *Barbier de Trouville*, ont obtenu beaucoup de succès au dernier bal de l'Opéra.

*** Nous signalerons à l'attention de nos lecteurs les intéressants articles contenus dans le nº de janvier de la *Revue Britannique* qui vient de paraître avec sa ponctualité ordinaire : I. *Polygraphie.* Curiosités de la composition et de la transmission des lettres. — II. *Sciences naturelles.* Une pioche de sel. — III. *Biographie.* John Hookham Frère. — IV. *Esquisses d'histoire contemporaine.* Les aventuriers d'Europe dans l'Inde. — V. *Politique.* Ce qui pourrait tenir lieu d'une Constitution. — VI. *Miscellanées.* Scènes de la vie californienne. — Miggles. — VII. Comment on fait l'amour à la Havane. — VIII. La Vision céleste. — IX. Le petit Pechelinet (conte japonais). — X. *Politique internationale.* Le Canal de Suez en 1871. — XI. Pensées vagabondes. — XII. Pensées diverses. — XIII. Poésie. — XIV. *Correspondances* d'Allemagne ; — XV. d'Amérique ; — XVI. de Londres. — XVII. Chronique scientifique. — XVIII. Chronique bibliographique.

*** L'espace nous manquant aujourd'hui, nous remettons à dimanche prochain l'insertion d'un article critique sur le nouveau et remarquable livre de Henri Panofka, *Voci e cantanti*.

*** Le 31 janvier, à 11 heures, sera célébré à l'église Saint-Roch un service funèbre à la mémoire de Didier Seveste, le jeune et sympathique acteur de la Comédie-Française, tué le 19 janvier à la bataille de Buzenval.

✝

*** M. Gaston Crémieux, fils de l'ancien garde des sceaux et mari de Mme Monbelli, vient de mourir dans une maison de santé près de Lausanne. Il était, depuis près de deux ans, dans un état désespéré.

*** Le 21 janvier est mort à Gand M. Jean Andries, directeur honoraire du Conservatoire de cette ville, et ancien professeur de la classe supérieure de violon au même établissement, auteur d'un *Précis de l'histoire de la musique*, etc. Il était né à Gand le 25 avril 1798.

*** Le 27 décembre dernier est mort à New-York Théodore Hagen, critique musical très-connu aux Etats-Unis. Il était né à Hambourg en 1822.

*** Rudolph Tschirsch, compositeur, plus particulièrement connu en Allemagne comme fondateur et directeur de sociétés chorales, vient de mourir à Berlin à l'âge de quarante-sept ans.

*** On annonce la mort, à Vienne, du célèbre poëte et auteur dramatique autrichien Grillparzer. Il était parvenu à un âge très-avancé.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — Dimanche dernier a eu lieu, au Palais-Ducal, la distribution des prix aux lauréats du Conservatoire de musique. Au concert qui a suivi, — concert dans lequel M. Gevaert a, pour la première fois à Bruxelles, dirigé l'orchestre, — on a remarqué la première apparition du diapason normal, qui va ainsi se généralisant peu à peu. — *Faust*, *Hamlet* et *l'Africaine* ont été donnés cette semaine au théâtre de la Monnaie. Faure, Mlles Sessi et Sternberg continuent à se partager la faveur du public.

*** *Liége.* — La reprise de *l'Africaine* est un grand succès pour l'œuvre et pour sa principale interprète, Mme Smitz-Erambert, énergique et passionnée dans le rôle de Sélika.

*** *Gand.* — La *Princesse de Trébizonde*, dont la première représentation vient d'avoir lieu, a reçu du public l'accueil le plus favorable. L'exécution est, du reste, excellente.

*** *Bruges.* — *Robert le Diable* vient d'être représenté, pour la première fois à notre théâtre, dans son entier et avec une bonne troupe, celle du théâtre de Gand. Bénéficiant de ces circonstances favorables, le chef-d'œuvre de Meyerbeer a été applaudi avec un ensemble et un entrain vraiment édifiants. Roussel, Bérardi, Mmes Soustelle et Cerny-Levert tenaient avec un incontestable talent les rôles principaux. — Succès aussi complet et aussi justifié avec le *Pardon de Ploërmel*, donné le 21 janvier et interprété par les mêmes artistes.

*** *Naples.* — On vient de représenter deux opéras nouveaux. L'un, *Il Babbeo e l'Intrigante*, de Sarria, donné au théâtre Rossini, a beaucoup plu ; l'autre *Gilda*, de Salomé, dont le théâtre Mercadante a eu la primeur, a été moins heureux.

*** *Barcelone.* — Voici les noms des principaux artistes engagés au théâtre du Liceo pour la courte saison d'opéra qui s'ouvrira le 8 avril et se terminera le 16 mai : Mmes Briol-Nicolay, Filomena Llanes, MM. Steger, Bulterini et Varvaro. — On représentera *Don Carlos*, *l'Affricana*, *Ruy-Blas*, de Marchetti, et la Lamentation de Gounod, *Gallia*.

*** *Le Caire.* — *Marta*, jouée par Palermi, Steller, Fioravanti, Mmes Cortesi et Septa, a obtenu un magnifique succès au Théâtre Italien.

*** *New-York.* — La Société française de bienfaisance a organisé, le mois dernier, à l'Académie de musique, une brillante représentation lyrique au bénéfice de l'œuvre. Capoul, Jamet et Mlle Léon Duval y ont rivalisé de talent. Cette dernière artiste a dû dire trois fois, au milieu de l'enthousiasme universel, le « Salut à la France » du second acte de *la Fille du Régiment*.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

Publiée par les éditeurs BRANDUS et DUFOUR, rue de Richelieu, 103.

L'AFRICAINE

OPÉRA EN CINQ ACTES, PAROLES DE SCRIBE, MUSIQUE DE

G. MEYERBEER

	net.
La Partition chant et piano gd ft in-fo	40 »
— édition de luxe, grand in-8o.	30 »
— édition populaire, in-8o.....	20 »

LA PARTITION
Avec paroles italiennes et allemandes, format in-8o, net, 20 fr.

	net.
La Partition p. piano solo, édition de luxe grand in-8o	20 »
— édition populaire, format in-8o	12 »
— pour le piano à 4 mains.....	25 »

La Partition de la deuxième partie de *L'AFRICAINE*, contenant 22 morceaux non exécutés à l'Opéra, net, 12 francs.

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT

Avec paroles françaises 46 numéros. — Avec paroles italiennes 29 numéros.

La Prière à saint Dominique, arrangée à 4 voix par Pasdeloup, net, 50 cent. — **Chœur des Matelots**, arrangé à 4 voix par Laurent de Rillé, net, 50 cent. — **Chœur des Évêques** et finale du 1er acte, arrangés à 4 voix d'homme, net, 2 fr.

Arrangements divers pour le piano

Baur (J.). Chœur des évêques, transcription brillante..... 4 »
Beyer (F.). Bouquet de mélodies..... 7 50
— Op. 26. Petite fantaisie instructive.. 6 »
Burgmuller (F.). Valse de salon..... 6 »
Carreno (Térésa). Op. 26. Fantaisie..... 9 »
Comboul. Op. 24. Fantaisie brillante..... 6 »
Cramer. Bouquet de mélodies, mosaïque.. 9 »
— Deuxième bouquet de mélodies..... 9 »
Croisez. — Morceaux de chant, transcrits pour piano seul.
1. Romance d'Inès..... 4 50
2. Terzettino..... 4 50
3. Chœur des évêques..... 4 50
4. Air du Sommeil, de Sélika..... 4 50
5. Air de Nélusko..... 4 50
6. Duo (Sélika et Vasco)..... 6 »
7. Septuor, extrait du finale..... 4 50
8. Chœur des femmes..... 4 50
9. Quatuor, chœur des matelots..... 4 50
10. Prière, double chœur..... 4 50
11. Ballade de Nélusko..... 4 50
12. Duo de Vasco et Sélika..... 4 50
13. Chœur des Indiens..... 4 50
14. Chœur des sacrificateurs..... 4 50
15. Grand air de Vasco..... 6 »
16. Cavatine de Nélusko..... 4 50
17. Grand duo de Sélika et Vasco..... 6 »
18. Chœur dansé..... 4 50
19. Arioso d'Inès..... 4 50
20. Grand duo d'Inès et Sélika..... 6 »
21. Grande scène du Mancenillier..... 6 »
22. Air extrait de la scène précédente..... 4 50
23. Chœur aérien..... 4 50
Les 23 numéros réunis en un volume broché net..... 25 »

Doimetsch. Op. 70. Transcription de concert sur l'air du Sommeil..... 7 50
Duvernoy (J.-B.). Op. 280. Fantaisie..... 6 »
Favarger. (R.). Fantaisie-caprice..... 7 50
Godefroid (F.). Op. 128. Air du Sommeil, morceau de salon..... 9 »
— Op. 129. Second morceau de salon.. 7 50
Herz (Henri). Op. 205. Grande fantaisie... 9 »
Hess (J.-Ch.). Op. 98. Rêverie..... 6 »
Jaëll (A.). Trois paraphrases :
1. Op. 126. Romance d'Inès..... 7 50
2. Op. 127. Chœur des évêques et entrée des prêtresses..... 6 »
3. Op. 128. Grand air de Nélusko.. 7 50
— Op. 131. Illustration..... 9 »
Ketterer (E.). Op. 170. Fantaisie de salon. 9 »
Kruger (W.). Op. 135. Fantaisie brillante sur la scène du Mancenillier et le duo du quatrième acte..... 9 »
Lecarpentier. 201e et 202e bagatelle, chaque 5 »
Liszt. O grand Saint-Dominique, prière.. 9 »
— Marche indienne..... 10 »
Lysberg. Op. 105. Fantaisie brillante..... 9 »
Mathias. Op. 49. Impromptu..... 6 »
Neustedt. Op. 57. Fantaisie-transcription... 7 50
Polmartin (Mme). Op. 25. Transcription.. 7 50
Rosellen (H.), Op. 182. Fantaisie brillante.. 7 50
Talexy. Polka-mazurka de salon..... 6 »
Valiquet. Op. 65. Petite mosaïque..... 6 »
— Op. 66. Petite mosaïque (seconde suite) 6 »
— Bagatelle (de la Moisson d'or)..... 2 »
Vincent (A.). Op. 18. Fantaisie..... 7 50
Voss (Ch.). Op. 299. Grande fantaisie dramatique de concert..... 9 »
Wolff (Ed.). 2 paraphrases fantaisies :
1. Chœur des évêques..... 7 50
2. Boléro..... 7 50

L'Ouverture, arrangée pour le piano.... 5 »
La même, à 4 mains..... 5 »
Grande Marche indienne, édition originale. piano et à 4 mains..... 9 »
La même, édition simplifiée..... 7 50
Marche religieuse, piano et à 4 mains.. 5 »
La même, édition simplifiée..... 5 »
Airs de ballet. 1. *La Fleur de Lotus*, idylle chorégraphique..... 5 »
2. *Pas des Jongleurs*, finale..... 5 »
Dernière Pensée *musicale de Meyerbeer* (prélude à l'unisson du 5e acte) :
Pour le piano..... 3 »
Pour le piano à 4 mains..... 4 »
Bernard (P.). Beautés de *l'Africaine*, à quatre mains, en quatre suites, chaque. 10 »
Burgmuller (F.). Valse de salon, à 4 mains 9 »
Croisez (A.). Duo enfantin à 4 mains..... 7 50
Rummel. Souvenir de *l'Africaine*, duo... 7 50
Wolff. Op. 273. Réminiscences de *l'Africaine*, grand duo à 4 mains..... 10 »

MUSIQUE DE DANSE.

Arbao. Inès, polka-mazurka..... 4 50
Bittlug. Suite de valses..... 6 »
Kart. Quadrille brillant..... 4 50
Lecarpentier. Quadrille très-facile..... 4 50
Marx (H.). Deuxième quadrille..... 4 50
Mey (A.). Polka brillante..... 4 »
— La même, très-facile..... 3 »
— Vasco de Gama, galop..... 4 »
Strauss. Premier quadrille..... 4 50
— Grande valse..... 6 »
— La même, très-facile..... 4 »
Stutz (P.). Polka-mazurka..... 4 »
Les mêmes morceaux arrangés pour le piano à 4 mains

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PIANOS DEPROUW - AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1816
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités

SPÉCIALITÉ DE SAXOPHONES
AUGUSTE FEUILLET
FABRIQUE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
90, rue Rochechouart.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité où la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8o, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 5 4 Février 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nos Abonnés reçoivent avec le présent numéro un nouveau morceau de piano : ROMANCE SANS PAROLES, composé par Camille SAINT-SAENS.

SOMMAIRE.

Épigraphie musicale.—Le Faust de Gœthe et ses traductions musicales. **A. Jullien.** — L'esprit d'initiative et le principe d'association dans le mouvement musical français actuel. Société nationale de musique. **E. Mathieu de Monter.** — Revue des théâtres. **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Les Égyptiens, comme l'atteste Piérius, croyaient que la musique était très-propre à amender les mœurs : en effet, dans l'antiquité, les chanteurs se faisaient remarquer par la régularité de leur conduite et leur sagesse vraiment philosophique. Agamemnon, obligé de quitter Clytemnestre, la confia à un chanteur, afin qu'en célébrant sur des tons pudiques les exemples des femmes illustres, il pût écarter de l'esprit de son épouse toute pensée déshonnête; et ce ne fut qu'après la mort du chanteur, qu'Egisthe parvint à la détourner de ses devoirs.

JEAN DE BONA (*Traité du chant, 1664*).

***

... Nous aurons des philosophes aimables, des docteurs savants, tous les livres nouveaux et un jeu de mail; nous lirons des vers et nous en composerons. Nous ferons beaucoup de musique : les maîtres joueront du luth et du clavecin, les domestiques du violon...

M. M. Mlle DE MONTPENSIER (*Mémoires*, t. VII. *Plan de vie pastorale*).

LE FAUST DE GŒTHE ET SES TRADUCTIONS MUSICALES.

(2e article) (1)

II.

LES *Faust* DE JOSEPH STRAUSS, DE G. LICKL, DU CHEVALIER DE SEYFRIED, DE BISHOP, DE BÉANCOURT, DU BARON DE PELLAERT, DE MLLE LOUISE BERTIN, DE LINDPAINTNER, DU PRINCE RADZIWILL, DE RIETZ ET DE L. GORDIGIANI.

Faust fut l'occupation constante et favorite de Gœthe, l'œuvre de toute sa vie. « Voilà plus de soixante ans que j'ai conçu le *Faust* — mandait-il à Guillaume de Humboldt, le 17 mars 1832, dans la dernière lettre qu'il ait écrite — j'étais jeune alors, et j'avais déjà clairement dans l'esprit, sinon toutes les scènes avec leur détail, au moins toutes les idées de l'ouvrage. Ce plan ne m'a jamais quitté; partout il m'accompagnait doucement dans ma vie, et de temps en temps je développais les passages qui m'intéressaient à ce moment même... » Le poëme de *Faust* se divise, chacun le sait, en deux parties bien distinctes. La première parut en 1807 ; la deuxième, vulgairement appelée *le second Faust*, ne vit le jour qu'en 1831, après avoir été le labeur préféré du grand poëte au déclin de ses jours. Mais la musique n'attendit pas si longtemps. Sept ans passés à peine après l'apparition du *premier Faust*, elle s'attaquait résolûment à cette œuvre gigantesque.

Joseph Strauss (1) entra le premier dans la carrière. Musicien de mérite, élève de Teyber et d'Albrechtsberger, et de plus fort habile violoniste, Strauss fut tour à tour premier violon au théâtre de Pesth, directeur de la musique à Temeswar, en Hongrie, et enfin maître de chapelle à Mannheim. Ce fut vers 1814 qu'il fit jouer dans la province de Transylvanie, où il était directeur de l'Opéra allemand, son opéra *la Vie et les Actions de Faust*.

Un an plus tard, un autre musicien, Georges Lickl (2), professeur de piano distingué et organiste en renom, s'emparait du même sujet, et, allongeant le titre pour se distinguer de son devancier, donnait son opéra *la Vie, les Actions et la Descente de Faust aux enfers* au théâtre Schikaneder, à Vienne.

Cinq ans s'écoulèrent entre cette tentative et la suivante. En 1820, le chevalier Ignace-Xavier de Seyfried (3) fit représenter à Vienne, sous le titre de *Faust*, un mélodrame dont il avait composé la musique. Ce n'était pas le premier venu que le chevalier. Il avait eu l'honneur d'être l'élève de Mozart pour le piano, de Haydn pour l'harmonie et de Winter pour la composition dramatique. De ces trois maîtres illustres il n'avait retenu, paraît-il, qu'une ardeur sans seconde pour le travail, et si sa musique était dépourvue de toute originalité, il avait du moins la réputation d'un travailleur infatigable.

Encore cinq ans d'intervalle, et un compositeur anglais, Bishop (4), élève de Bianchi, faisait représenter à Londres, sur le théâtre de Covent-Garden où il était directeur de la musique, un opéra de *Faustus* qui, bien que signé de son nom, n'était en réalité qu'un arrangement plus ou moins réussi du *Faust* de Spohr. Cette sorte

(1) Voir le n° 4.

(1) Strauss (Joseph), né à Brünn en 1793, mort à Carlsruhe, le 1er décembre 1866.

(2) Lickl (Jean-Georges), né à Konnenbourg (Basse-Autriche) en 1769, mort en 1843 à Fünfkirchen, après avoir été maître de chapelle en Hongrie.

(3) Seyfried (Ignace-Xavier, chevalier de), né à Vienne en 1776, mort à Vienne en 1841.

(4) Bishop (Henry Rowley) né à Londres en 1752, mort à Londres en 1855.

d'ouvrage était, du reste, la spécialité assez peu méritoire de cet auteur, qui écrivit de la même façon un nombre considérable de morceaux de danse, de vaudevilles, de mélodies et de pastiches.

En 1827 enfin, la puissante et magnifique conception du génie de Gœthe allait être transportée sur la scène française, mais sous quelle forme et avec quelle musique ! *Faust*, opéra en trois actes, paroles de Théaulon et de Gondelier, musique de Béancourt, fut joué le 27 octobre 1827, sur le théâtre des Nouveautés. La musique n'aura pas le privilége de nous arrêter : qu'il suffise de savoir qu'elle était tirée de divers opéras français. Mais quel pitoyable scenario que celui de Théaulon, quelle misérable parodie ! Ceux de nos lecteurs qui voudront en avoir une idée n'auront qu'à ouvrir les journaux du temps, et notamment le *Constitutionnel :* ils y trouveront un récit très-amusant d'une pièce qui l'était fort peu. Quatre acteurs de talent s'étaient chargés d'interpréter ce drame lyrico-burlesque : Bouffé et Armand jouaient Méphistophélès et Frédéric (lisez Faust), Mme Albert figurait Marguerite, et Casaneuve représentait son père, le bonhomme Conrad, vieux soldat retraité dont on retrouve souvent la figure dans les vaudevilles de l'époque.

Tel est le charme inhérent aux conceptions de génie que, même défigurées par l'arrangeur le plus vulgaire, elles conservent le don d'attirer et de séduire les vrais artistes. Ainsi en fut-il du drame de Gœthe. Bien que morcelé et travesti comme l'on sait, il eut encore le singulier pouvoir de tenter un homme sincèrement épris des choses de la musique. Le baron de Pellaert (1) était le fils d'un ancien chambellan de Napoléon Ier ; lui-même avait été sous-lieutenant d'infanterie, puis attaché à l'état-major et décoré au siége d'Anvers. Il ne pouvait malheureusement consacrer aux beaux-arts que les instants de répit que lui laissait la carrière militaire, mais il s'acharna au travail et, les livrets manquant, il écrivit lui-même les poëmes de ses premiers opéras. Il fit jouer enfin, à Bruxelles, plusieurs ouvrages qui n'étaient pas sans mérite, notamment son *Faust* (mars 1834) qui y obtint un succès réel, étant fort bien chanté par Chollet et Mlle Prévost qui tenaient les rôles de Faust et de Marguerite.

Le 8 mars 1831, l'Opéra Italien de Paris annonçait la première représentation d'un opéra de *Fausto*. C'était par le fait le premier essai sérieux tenté en France de traduire l'œuvre de Gœthe. A ce titre, il mérite de fixer un instant notre attention.

L'auteur était une femme, mais une femme vivement éprise de son art et qui avait appris des meilleurs maîtres la science de l'harmonie et l'art de composer. Elle tenait la plume d'une main exercée, et ses œuvres, d'une contexture savante, ne portaient nullement l'empreinte de la femme. En véritable artiste, Mlle Bertin n'eût pas consenti à mettre en musique un pastiche difforme de l'œuvre allemande; elle professait un trop profond respect pour le grand nom de Gœthe.

Aussi le scenario qu'elle adopta reproduisait-il fidèlement les situations capitales du drame. Elle eut même l'heureuse idée de conserver un épisode dédaigné par ceux qui vinrent après elle et qui prêtait singulièrement aux couleurs les plus fantastiques. C'est la scène intitulée *une Cuisine de sorcière*. Il est minuit, les gnomes, les nains aux pieds de chèvre, les diables, les esprits, les singes et les guenons procèdent à leurs effroyables mystères et dansent une ronde de sabbat autour de la chaudière flamboyante. Surviennent le démon et son élève. Faust veut demander à la sorcière le breuvage magique qui doit lui rendre la jeunesse, et, tandis que Méphisto, se couchant dans un fauteuil et jouant avec un goupillon, dit en ricanant : « Me voilà comme le roi sur le trône; je tiens le sceptre : il ne me manque plus que la couronne, » Faust, lui, maniant un miroir, y distingue la ravissante image de Marguerite. « Que vois-je? Quelle apparition céleste se montre dans ce miroir magique? Amour, oh! prête-moi ton aile la plus rapide, et mène-moi dans son pays! Ah! si je ne reste pas à cette place, si je me hasarde d'approcher, je ne puis la voir que comme dans un brouillard... La plus belle figure de femme!... Est-il possible qu'une femme soit si belle? Dois-je, en cette figure couchée, voir l'abrégé de tous les cieux ? Rien de pareil se trouve-t-il sur la terre (1)? »

L'ouvrage de Mlle Bertin ne rencontra dans les journaux que des juges bienveillants, qui surent rendre justice à son mérite et aussi dissimuler de sages critiques sous des compliments bien flatteurs pour une jeune femme. Vis-à-vis d'une personne considérée et bien née dans la presse, une louange exagérée eût été aussi déplacée qu'une critique trop acerbe. Là était un écueil que les journalistes tournèrent avec beaucoup d'adresse. Voici du reste ce que disait la *Revue de Paris*. *Ab uno disce omnes*.

« Des juges éclairés ont apprécié et apprécieront encore cette musique trop neuve, trop en dehors du sentier battu pour être tout d'abord populaire... Du reste, les prévisions du public, comme il arrive toujours, ont été complétement trompées. On attendait d'une jeune personne des chants gracieux et purs, des mélodies suaves et molles peut-être; on s'effrayait de ce sujet si grave, si puissant, jeté entre des mains débiles qu'il devait écraser. La surprise a été grande d'entendre une instrumentation constamment neuve et variée, gracieuse parfois, mais le plus souvent énergique et sombre (2). »

Cependant l'Allemagne musicale était loin de délaisser le chef-d'œuvre de Gœthe. En 1832, Lindpaintner (3) faisait représenter avec assez de succès, à Stuttgard, un *Faust* qui fut repris à Berlin en 1854. Cela fait honneur à cet artiste de talent qui, en restant fidèle à son poste de maître de chapelle du roi de Würtemberg depuis 1817 jusqu'à l'année de sa mort (1856), donna l'exemple d'une constance trop rare pour n'être pas appréciée ainsi qu'elle le mérite.

En 1835, le prince Antoine Radziwill (4), gouverneur du grand-duché de Posen pour le compte du roi de Prusse, et du reste amateur passionné de musique et brillant violoncelliste, publia, à Berlin, un opéra de *Faust*, auquel aurait peut-être collaboré le maître de chapelle Guillaume Schneider. Cet ouvrage remarquable, au dire de Fétis, a été exécuté dans bien des villes d'Allemagne et représenté maintes fois à Berlin, où l'Académie royale de chant le joue souvent le jour anniversaire de la mort du prince. Gœthe en a fait l'éloge en l'année 1814 de ses *Annales* : « La visite du prince de Radziwill éveilla également un désir difficile à satisfaire : la musique originale qu'il avait composée pour *Faust*, cette musique heureuse, entraînante, ne nous donnait toutefois qu'une espérance éloignée de porter sur la scène ce singulier ouvrage. »

Enfin vers 1836, Jules Rietz (5), élève du célèbre Zelter et fort habile violoncelliste, faisait représenter un *Faust* de sa façon sur le théâtre fondé par Immermann à Düsseldorf : il y avait été spécialement appelé par Mendelssohn qui lui avait confié la direction musicale de ce théâtre. Il succéda bientôt à Mendelssohn dans le poste de chef de musique de la ville, puis il devint à la fois directeur de l'Académie de Leipzig et chef d'orchestre du théâtre, et enfin maître de chapelle du roi de Saxe.

Adapter au poëme allemand les inspirations de la muse italienne,

(1) Pellaert (Augustin-Philippe, baron de), né à Bruges en 1793.

(1) Ces extraits du poëme original de *Faust*, et tous ceux que nous citerons par la suite, sont tirés de la traduction de M. Jacques Porchat.

(2) La première représentation du *Faust* de Mlle Bertin fut donnée au bénéfice de Donzelli, qui créa le rôle. Voici ce que le même journal dit des chanteurs : « Donzelli a joué sagement et chanté avec goût, mais avec froideur, le rôle difficile de Faust, le docteur amoureux. Mme Méric-Lalande, qui, comme actrice, nous semble faire chaque jour d'incontestables progrès, a déployé dans le rôle de Marguerite les intentions les plus dramatiques... Bordogni a été nul dans le rôle du frère de Marguerite, et Santini a trouvé l'art de n'être ni effrayant, ni risible dans celui de Méphistophélès. »

(3) Lindpaintner (Pierre-Joseph), né à Coblentz en 1791, élève de Wetzka, de Winter et surtout de Joseph Grætz qui lui apprit le contrepoint et l'art d'écrire, — mort à Nonnenhorn en 1856. L'ouverture de son *Faust* est une fort belle page, d'une couleur sinistre et véritablement infernale.

(4) Radziwill (le prince Antoine-Henri), né à Posen en 1775, — mort à Berlin en 1833. On trouvera la nomenclature exacte des scènes et des morceaux de sa partition dans le *Dictionnaire des musiciens polonais et slaves*, de M. Sowinski.

(5) Rietz (Jules), né à Berlin en 1812, — mort à Dresde le 29 novembre 1866.

était une tentative périlleuse, que pouvait seul excuser, en cas de non-réussite, l'honneur même de l'avoir entreprise. L'opéra italien *Fausto*, de Gordigiani (1), parut en 1837 au théâtre de la Pergola, à Florence. Ce fut un essai honorable, mais dont le demi-succès, dû à quelques mélodies faciles, ne pouvait être de longue durée. Cette quasi-chute était comme le présage de la carrière de l'auteur, qui composa tant et plus de morceaux de musique de chambre et de mélodies, mais qui ne put jamais réussir au théâtre.

Nous venons de passer rapidement en revue presque tous les compositeurs qui n'ont pas craint de se mesurer avec la grandiose conception du poëte allemand. Il en reste encore quatre. Mais ceux-là méritent mieux qu'une simple mention, et leurs œuvres, pour être sûrement jugées, doivent être longuement étudiées. C'est ce que nous allons faire. Ces quatre compositeurs sont,—par ordre de date, — Spohr, Berlioz, Schumann et Gounod.

ADOLPHE JULLIEN.

(*La suite prochainement.*)

L'ESPRIT D'INITIATIVE ET LE PRINCIPE D'ASSOCIATION

Dans le mouvement musical français actuel.

SOCIÉTÉ NATIONALE DE MUSIQUE.

—

La composition musicale est-elle actuellement dans notre pays une carrière artistique ouverte à tout homme spécialement doué, dédaigneux des succès faciles et lucratifs, aussi éloigné du banal que de l'obscène, jaloux avant tout de marquer ses œuvres au coin du goût, de la tempérance et de la grâce, ces trois vertus essentiellement françaises ? Une telle question serait-elle seulement admissible, qu'il faudrait bien vite constater que ce grand chemin de la création lyrique réclame de la part de ceux qui s'y engagent un désintéressement systématique, une patience à toute épreuve, une foi robuste et... de la fortune !

Conscient et fort de sa valeur personnelle, s'exaltant à son propre enthousiasme, s'applaudissant lui-même et souriant dans son théâtre vide, *vacuo lætus sessor plausorque theatro*, le jeune compositeur, en butte aux désillusions, aux déboires, aux *critiques* (je ne dis pas à la critique, dont il a généralement moins à se plaindre qu'à se louer), doit, sous peine d'être à tout jamais cloué dans la médiocrité, avoir quelque chose de ce courage insouciant, philosophique des Rossini ou des Canova — peu d'hommes ont autant méprisé les difficultés de la vie intellectuelle — et n'y pas plus penser qu'un officier de cuirassiers, chargeant avec sa compagnie, ne songe aux blessures et à l'ambulance.

Cette comparaison n'est malheureusement pas forcée. A qui, en effet, d'ici ou de là, promet-on le plus, et à qui tient-on le moins? Chaque année, et depuis une longue période, des concours de divers genres fréquemment ouverts à l'émulation de ces aptitudes en quête légitime d'une scène, d'un public, semblent leur dire: « Jeunes hommes, avancez, et là, sur ce parquet uni, au son d'une flûte académique très-simple, mais au son d'une flûte académique, exécutez devant nous un pas harmonieux, débitez-nous un discours élégant, agréable, justement mesuré, où tout soit en cadence et qui fasse un tout; où la pensée et l'expression s'accordent, s'enchaînent; dont les membres aient du liant, de la souplesse, du nombre; un discours musical — cantate ou opéra, bien entendu ; on ne sort pas de là ! — animé d'un seul et même souffle, ayant fraîcheur et légèreté ; qui laisse voir le svelte et le gracieux de votre âge; dans lequel, s'il se montre quelque embarras, ce soit celui de la timidité; quelque chose de vif, de court, de proportionné, de décent, qui fasse naître cette impression heureuse que procure aux vrais dilettantes la grâce nouvelle de l'esprit et le brillant prélude du talent. »

(1) Gordigiani (Luigi), né à Florence en 1814, — mort à Florence en 1860.

Et ils avancent, et ils obéissent à ces insinuations presque toujours décevantes. Les uns, au temps des œuvres heureuses, de celles que l'on ne refait plus, emploient un an ou deux de leur existence, et souvent au prix de quels sacrifices ! à écrire quelques actes. D'autres se condamnent au supplice de l'inspiration forcée, entre les quatre murs d'une geôle, dans des conditions de travail détestable, avec la perspective, stérilisante pour les natures vraiment poëtes, du contrôle et de l'examen obligatoire.

Les aréopages fonctionnent ; ils choisissent à la longue quelques noms. Et puis... « Attendez-nous sous l'orme ! » Promesses d'antan ! Pacte oublié! Cependant, les seconds, ceux qui ont fait leur temps en Italie ou ailleurs, reviennent, s'agitent, s'informent, demandent et importunent même à leur tour, pour se voir, eux, les Romains de la Villa Médicis, renvoyés bientôt aux calendes grecques, comme de simples Béotiens. Comment! n'être pas satisfait, bien plus, oser se plaindre après avoir eu la faveur insigne de flâner à sa guise le long des murailles verdâtres du café Greco ou des devantures suspectes des barbiers de la place d'Espagne ? Vivez, Messieurs, des souvenirs du Monte-Pincio, désaltérez-vous aux sources de l'Idéal, et que la fraîcheur rétrospective des belles eaux de Tivoli conserve votre Muse. Puis, pour les uns et les autres, se lève enfin le jour du besoin. La nécessité est là, il faut vivre. Le minotaure des théâtricules lyriques les enlace et les vide ; et, si le carcan du « cachet » ou du « cours » ne les étrangle pas, l'église les attire, — ce sont encore, ceux-là, les moins à plaindre — et les garde à tout jamais, comme une nichée d'oiseaux chanteurs, dans la forêt mélodieuse des orgues...

Triste histoire! bien connue, bien exploitée aussi, n'est-ce pas? J'ai quelques raisons de croire qu'elle ne durera plus toutefois un longtemps. On se lasse de tout, et surtout des mauvaises plaisanteries qui ont la prétention de s'éterniser. L'initiative individuelle commence à se faire jour parmi les jeunes compositeurs français. La volonté se dessine; la spontanéité se déclare. L'esprit de solidarité fait des prosélytes. On compte moins sur les protecteurs: il y a une tendance marquée à s'appuyer davantage sur soi et les siens. Ce que peut devenir le principe de l'association dirigé vers un but honorable, on le conçoit, on se prend à l'appliquer.

Les jours sont proches, en un mot, et j'en salue la venue de toute l'ardeur de mes sympathies et de mes vœux, où la création lyrique, débarrassée des sportules, se développera sans ligature ni attaches, sous toutes ses manifestations et ses formes, au plein soleil d'un public dont le goût tend chaque jour à s'épurer, à s'élever; se développera et s'affirmera de et par elle-même, absolument comme ces arts du dessin, peinture ou sculpture, arts finis sans doute qu'on protége et consacre soigneusement, puisque nous n'y voyons plus rien faire que l'antique ne rapetisse et n'écrase, comme si la musique n'était pas le seul art qui progresse, le seul nouveau, le seul qui semble oublier sur son passage quelque chose de pareil à la légère trace d'argent fin que laissait le petit chien de Zadig en frôlant de son collier les pierres de la route.

Nous ne sommes pas en cela, qu'on se le persuade bien, dupe de quelque mirage. Non : la loi des réactions, des modifications d'état contrastées, est immuable. Les fondations, venues à leur heure dans le but de créer, d'élargir, d'élever des niveaux, de protester aussi, bien plutôt que pour remplacer et détruire, de telles fondations prudemment régies sont généralement stables.

Au lendemain de nos catastrophes, je pressentais à cette place le réveil de la musique idéale, de la symphonie, et j'en annonçais la diffusion prochaine dans les masses : le fait est maintenant en passe de s'accomplir.

Je suis heureux de pouvoir annoncer aujourd'hui le rapprochement, et, je le crois, la cohésion des forces vives de la jeune école française de composition, sous ce titre qui deviendra un drapeau : SOCIÉTÉ NATIONALE DE MUSIQUE.

Les nouveaux, les vaillants viennent de se grouper. Ils croient en eux, aux autres aussi, à leur art surtout ; ils veulent exister. Il y a là une force ; talent à part, la jeunesse est déjà une puis-

sance incontestable. On les a leurrés, ces jeunes hommes de talent et d'énergie ; on les a lassés, découragés, bernés, amoindris. Ils relèvent la tête aujourd'hui, et ils répliquent catégoriquement aux promesses melliflues et aux annonces dérisoires des cénacles et des concours :

« Nous sommes nés sur la terre de France. Nous avons étudié; nous croyons savoir, nous voulons pouvoir. Nous avons déjà produit; avant de continuer, c'est bien le moins que nous nous entendions nous-mêmes et que d'autres nous entendent. Nous sommes plus de cent cinquante qui attendons notre jour ; nous nous sommes associés afin de le devancer pour chacun de nous. Ecoutez-nous; jugez-nous. Mais, pour Dieu, traitez-nous sérieusement, nous qui venons sérieusement à vous! »

Et ils ont réussi, et ils ont gagné leur cause vis à vis d'eux-mêmes et du public. Dans les salons de Peyel, centre d'action de la *Société nationale*, la jeune pléiade se trouvait réunie au grand complet, — cent cinquante membres, — samedi dernier. Il y avait là les plus beaux noms des promotions anciennes et nouvelles de l'Académie de Rome, tous les prix de composition : Th. Dubois, Massenet, Guiraud, Barthe, Lenepveu, Bizet, Bourgault-Ducoudray, etc., un grand nombre de compositeurs aussi qui, sans avoir passé au laminoir académique, ont cependant l'oreille et le cœur du public · Saint-Saëns, Franck, de Castillon, Widor, Fissot, Salomé, Marlois, Georges Pfeiffer, Mme de Grandval. Ce n'était pas l'aspect le moins intéressant, le moins consolant surtout de cette séance, que de voir fraternellement groupée aux côtés de ses anciens, la « jeune France » musicale, l'espoir déjà en partie réalisé de notre art national, au soir même de l'anniversaire d'un jour néfaste qui nous arrachait, il y a un an, les plus cruelles larmes que nous ayons jamais versées

Quant au programme de la soirée, il offrait la jeunesse, la verve, la science de fraîche date et les ressouvenirs inhérents aux productions des jeunes maîtres.

Les petits poëmes mélodiques de M. Th. Salomé, la *Sieste, Solitude*, entre autres, témoignent d'une exquise délicatesse de sentiment et d'une grande facilité d'expression. La *Sonate*, au caractère pathétique, de M. E. Lalo, pour piano et violoncelle, ainsi qu'un air extrait de son opéra inédit *Fiesque*, esquissé par la voix chaude, colorée, au timbre saisissant de Mme Lalo, révèle un tempérament dramatique et des études qui n'auraient pas à redouter un plus vaste cadre. Le chœur *Panis angelicus*, de M. Bourgault-Ducoudray, est conçu, traité avec la possession absolue des formes de l'ancienne symphonie vocale, possession caractéristique du talent de cet intrépide initiateur des beautés primitives de l'art religieux. Nous applaudissions, enfin, le croquis au piano de cette *Suite d'orchestre*, si vigoureuse et si saine, d'E. Guiraud, que le public des concerts populaires acclamait le lendemain et que M. Pasdeloup livre une seconde fois, aujourd'hui même, à son enthousiasme de bon aloi.

Et toutes ces pages à tant de titres remarquables et précieuses, interprétées par leurs auteurs, avec une saveur indicible, laissant bien loin derrière elle l'*imperturbabilité* des virtuoses de profession, accompagnées par Jacquard qui prêtait sa correction et son élégance classiques à ce renouveau d'art et de poésie! Voilà un heureux début, ce me semble! et qui présage des floraisons vivaces et désirées, si la *Société nationale de Musique* a la sagesse d'éviter les écueils sur lesquels ont sombré bien des associations de même nature : exclusivisme, intolérance, opinions préconçues, amours-propres juvénils exagérés, etc.

Au surplus, il importe beaucoup, je le crois, eu égard au rôle nouveau que dans la société moderne tend à prendre l'art musical, de ne pas perdre de vue qu'il sera des premiers tenu à réveiller dans les cerveaux et dans les âmes les idées et les sentiments qui tendent à éclore. C'est dans le tal national que sont les arts et les littératures durables. Plus le genre dans lequel on s'exerce tend aux mœurs du temps, plus le style doit s'écarter de celui des maîtres qui n'ont été modèles que pour avoir excellé à traduire dans leurs œuvres ou les aspirations et le goût de leur époque ou leur propre individualité.

Que la *Société nationale de Musique* n'oublie pas non plus, si elle tient à vivre, que le souffle vivifiant de la liberté, de l'association, dans un premier mouvement d'enthousiasme, suffit certes à féconder les talents, mais qu'en se prolongeant, il s'épuise ou s'égare. Il faut une discipline sévère, une règle inflexible, un programme arrêté, un but bien défini. L'enthousiasme, sans points d'appui, sans foyers réguliers qui le concentrent et l'alimentent, se dissipe et s'éteint bientôt, hélas! comme une flamme.

Em. Mathieu de Monter.

REVUE DES THÉATRES.

Vaudeville. *Rabagas*, comédie en cinq actes, de M. Victorien Sardou. — Ambigu. *Lise Tavernier*, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Alphonse Daudet. — Théatre Cluny. Reprise de *l'Aveugle*.

Nous avons rarement assisté à une représentation aussi orageuse que celle de *Rabagas*. Nombre d'indiscrétions avaient défloré la donnée de la pièce et fait connaître bien des détails importants ; la curiosité n'était pas moins éveillée pour cela ni l'émotion moins grande.

C'est une pièce politique, on le sait. On sait aussi que l'action, quoiqu'elle se déroule dans la principauté de Monaco, a trait aux événements survenus depuis 1869, qu'elle est remplie d'allusions piquantes et qu'elle rassemble trois têtes dans un même bonnet, trois personnages qui ont exercé une grande influence sur les masses : un journaliste poussé fatalement dans une voie qui n'était pas la sienne; un avocat qui joue au général et au dictateur; un ambitieux qui abandonne son parti, séduit par les hochets de la vanité humaine et que renient bientôt ceux qui l'accueillirent comme un sauveur et ne trouvèrent en lui qu'un sauteur.

Le public s'est passionné. Les uns sifflaient avec autant de persistance que les autres mettaient d'enthousiasme à applaudir. C'était une lutte à outrance.

Sardou dit à chacun son fait. Sa pièce est pleine de critiques mordantes et taille impitoyablement dans le vif.

Elle contient d'ailleurs l'intrigue amoureuse indispensable. Le prince de Monaco possède une fillé, la princesse est ravissante et le cousin Carl est, de son côté, un charmant officier. La princesse se laisse aller à son inclination, mais son père veut un gendre de maison régnante.

D'autre part, une jeune veuve américaine, qui plaît singulièrement au prince, a accepté la position de gouvernante de la princesse. Miss Blount est une femme accomplie, douée de toutes les grâces de l'esprit, de tous les charmes de la beauté, et, avec tout cela, d'une grande énergie.

Son Altesse le prince est jaloux, et... Non, je ne sortirais pas facilement de ce dédale inextricable. D'ailleurs, l'action pâlit et intéresse médiocrement à côté de l'élément politique.

Je voudrais pouvoir reproduire quelques passages de cette œuvre applaudie à outrance, sifflée avec acharnement; mais l'espace dont je puis disposer m'interdit les citations. Je ne résisterai pourtant pas au désir de mettre sous les yeux des lecteurs cette boutade du prince de Monaco, parlant avec philosophie et bonne humeur de l'esprit de son peuple à son égard :

« Vous avez certainement vu de ces mauvais ménages où l'un ne fait rien que l'autre n'y trouve à redire. L'un c'est moi, l'autre, c'est mon peuple. Tous mes actes sont appréciés, dénaturés, travestis avec un art!....

» Exemples : Je me promène, j'ai donc bien des loisirs! je ne me promène pas, j'ai peur de me montrer ! Je donne un bal, luxe effréné! pas de bal, quelle avarice! Je passe une revue, intimidation militaire! je n'en passe pas, je crains l'esprit des troupes! Des pétards à ma fête, l'argent du peuple en fumée! pas de pétards, rien pour les plaisirs du peuple! Je me porte bien, l'oisiveté! je me porte mal, la débauche! Je bâtis, gaspillage! je ne bâtis pas, et le prolétaire? Enfin je ne puis ni manger, ni dormir, ni veiller à ma guise, que tout ce que je fais ne soit proclamé détestable, et tout ce que je ne fais pas encore pire! »

Le rôle de Rabagas, étincelant de verve, est rempli par Grenier, des Variétés, qui se tire à son honneur de cette tâche bien ardue. Lafont joue le prince de Monaco avec une distinction et un goût parfaits. Mlle Antonine est charmante dans Miss Blount.

Rabagas sera critiqué par les uns, très-loué par les autres. C'est un événement que son apparition.

= Le drame de l'Ambigu, *Lise Tavernier*, se passe en 1817, à Toulon. C'est l'histoire d'une pauvre fille qui avait pris le voile et qui, après la destruction du couvent des Ursulines, est restée dans le pays, habitant une cabane bâtie contre les ruines du couvent. Lise Tavernier passe pour détenir dans une cachette, qu'elle seule connaît, toutes les richesses ayant appartenu aux Ursulines. La rumeur est fondée, et Lise vend à un marchand d'ornements d'église deux petites burettes en or, ornées de sculptures admirables et valant un prix fou, bien qu'elle les cède à bon compte.

Le vieux renard, hypocrite émérite, est honoré de toute la ville, mais, au fond, c'est un misérable fieffé.

Roure, c'est son nom, flaire une immense fortune. Il s'agit de connaître la fameuse cachette ; il faut que la défroquée la lui indique de gré ou de force. Mais un neveu, qui passait pour mort et qui connaît les antécédents du marchand, tombe sur les bras de Roure. Part à deux ! s'écrie Maximin, digne neveu de cet oncle.

Alors commence une série d'abominations ; Roure et Maximin ne reculeront devant rien pour remettre la main sur les richesses des Ursulines.

Lise ne dévoilera qu'à son mari le fameux secret !... Maximin épousera la vieille Lise !

Mais Roure devient veuf .... Mon Dieu, que Mme Roure aurait agi spirituellement en décédant quelques jours plus tôt ! N'importe, Roure supplantera Maximin ! Il saura se débarrasser de son associé et les trésors lui reviendront sans partage.

Mais tant de crimes accumulés doivent trouver leur châtiment. Maximin, marin déserteur, est livré aux tribunaux maritimes par Lise, et pendant que Roure, qui a pénétré dans le caveau, reste en extase devant des merveilles et des richesses inouïes, il entend retomber derrière lui une lourde porte que nul ne pourrait ouvrir.

Il est enseveli vivant.

Ce drame si noir est d'un écrivain élégant et délicat, à qui ne semble pas convenir ce genre d'ouvrages. M. Alphonse Daudet réussit mieux dans la nouvelle ou le drame intime et littéraire.

Mme Laurent et Clément Just jouent les rôles de Lise Tavernier et de Roure avec tout le talent qu'on leur connaît.

= Au théâtre Cluny, excellente reprise de l'*Aveugle*, avec Laferrière et Larochelle, rappelés chaque soir.

Adrien Laroque.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné trois fois *l'Africaine* cette semaine. L'indisposition de Villaret, dont la première représentation n'avait pas laissé que de se ressentir, a heureusement disparu ; il n'y a plus de traces non plus de quelques incertitudes de mémoire dont certains rôles avaient souffert. Ces trois soirées ont donc rendu à la reprise du chef-d'œuvre de Meyerber tout l'éclat qu'elle comporte. — Ce soir, par extraordinaire, *Robert le Diable*.

*** Une représentation extraordinaire, dont le produit est destiné à la souscription nationale, sera donnée après-demain, mardi, à l'Opéra. Le programme sera composé de fragments des principales œuvres du répertoire.

*** L'Opéra annonce *Don Juan* pour la rentrée de Faure et d'Obin, qui aura lieu demain lundi. Les répétitions générales d'*Hamlet*, avec Mmes Sessi, Gueymard, MM. Faure, Obin, Bosquin et Battaille, commenceront aussitôt. Mlle Beaugrand succédera à Mlle Fioretti dans le ballet.

*** M. Halanzier devait faire savoir au ministère s'il conservait la direction de l'Opéra. Le dernier délai pour sa réponse définitive était fixé au 31 janvier ; mais, par suite de questions relatives à la cession du matériel, M. Halanzier a obtenu du ministère jusqu'à la fin du mois de février pour faire connaître sa décision.

*** On annonce que M. Octave Feuillet a fait recevoir à l'Opéra-Comique un libretto tiré de son roman *la Clef d'or ;* la direction l'a confié à un de nos meilleurs compositeurs, dont le nom est encore un mystère.

*** L'affaire du Théâtre Italien est enfin terminée, et la candidature qui l'a emporté est celle de la dernière heure. Le nouveau titulaire de la direction est M. Verger, oncle du baryton que ce théâtre a compté et comptera encore au nombre de ses meilleurs artistes. Le bail est signé pour dix ans, à partir seulement du 1er septembre prochain. Mais M. Verger ne renonce pas à l'idée de donner quelques représentations avant la fin de la saison présente. Dès que la combinaison à la tête de laquelle il est placé aura reçu la consécration officielle, il essaiera de réunir une troupe d'artistes capables de montrer dès maintenant ce qu'il veut faire.

*** On pense pouvoir donner dans les premiers jours de cette semaine, au Théâtre-Lyrique, la première représentation d'*Une fête à Venise*, de F. Ricci.

*** Le petit théâtre Tivoli, où l'on applaudit en ce moment la jolie opérette de Gustave Lafargue, *Suzanne au bain*, donnera prochainement, dit *le Monde artiste*, la première représentation de *l'Africain*, grand opéra en quatre actes, de M. André Simiot.

*** Le théâtre de Douai vient de donner *l'Ombre*, qui lui vaut de brillantes et fructueuses soirées. Mme Muret-Mézeray et M. Dupin remplissent, avec un véritable talent, les rôles de Mme Abeille et du docteur Mirouët.

*** *Le Barbier de Trouville* est un succès du meilleur aloi au théâtre des Variétés de Toulouse.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** M. Pasdeloup continue à être hospitalier aux jeunes compositeurs, et il rencontre le succès dans cette voie, qu'on eût jugée fort aventureuse il y a deux ans. Dimanche dernier, le héros du Concert populaire a été M. Guiraud, qu'un seul petit acte, joué à l'Opéra-Comique, recommandait jusqu'ici à l'attention du public. Sa *Suite d'orchestre* — les *Suites* ont un regain d'actualité — est l'œuvre d'un musicien rompu au métier ; et avec cela la vie, la sève y courent d'un bout à l'autre, parant et animant tout ce que l'auteur a su y mettre de vraie science. Les deux premiers morceaux, *Prélude*, *Intermezzo*, sont ceux auxquels le musicien trouvera le plus de saveur, le plus d'intérêt, le charme le plus intime ; et tout en rendant justice à l'élégant et pittoresque *Carnaval* qui termine si brillamment cette *Suite*, et qui a paru produire le plus d'effet sur le public, nous avouons les lui préférer. Mais si le besoin d'un contraste dans l'allure des morceaux ne se faisait pas sentir si impérieusement, nous conseillerions à M. Guiraud de sacrifier le troisième, *Andante*, ou tout au moins de le raccourcir notablement ; l'originalité si fortement accusée ailleurs y fait défaut, et il est même orchestré d'une façon incolore. Malgré cette lacune, la *Suite d'orchestre* de M. Guiraud n'en est pas moins une belle et bonne œuvre, d'un caractère plutôt scénique que symphonique, mais digne à tous égards de rester au répertoire. — Encouragé par l'accueil du public, M. Pasdeloup s'est décidé à la faire entendre de nouveau au concert d'aujourd'hui. — M. Théodore Ritter a exécuté, avec le brio, le fini et la délicatesse habituels de son jeu, le concerto en *mi* bémol pour piano de Beethoven. Son succès a été très-vif.

*** Programme du 4e concert du Conservatoire qui a lieu aujourd'hui à deux heures : 1° Symphonie pastorale, (Beethoven) ; 2° Fragments de *Ruth*, églogue biblique en trois parties, (M. C. Franck) ; première partie, n° 4 : marche et chœur ; n° 5, strophes : Noémi (Mme Fursch), Ruth (Mlle Battu) ; n° 6, récitatif et air : Ruth (Mlle Battu) ; n° 7, chœur ; deuxième partie : n° 9, chœur des Moissonneurs ; n° 10, récitatif et duo : Ruth (Mlle Battu), Booz (M. Bouhy) ; n° 11, le chant du Crépuscule, solo et chœur (M. Bosquin) ; troisième partie : 3° ouverture avec chœur du *Pardon de Ploërmel* (Meyerbeer).

*** Programme du 8e Concert populaire (2e série), qui a lieu aujourd'hui à deux heures au Cirque d'hiver : 1° Symphonie en *ut* majeur (Mozart) ; 2° le *Comte d'Egmont* (Beethoven) ; 3° Canzonetta du quatuor op. 12 (Mendelssohn), exécutée par tous les instruments à cordes ; 4° Suite d'orchestre (Guiraud), 2e audition ; 5° Prélude de Bach, orchestré par M. Gounod, avec solo de violon par M. Lancien.

*** Il n'est pas de meilleur correctif à la méchante musique, qui est toujours si répandue, que l'audition des classiques. Jeudi dernier, dans les salons du *Cercle des Sociétés savantes* (un excellent local pour la musique et qui est devenu à la mode), nous avons assisté à une très-intéressante matinée, où, à côté de Beethoven et de Mendelssohn, nous avons applaudi un très-remarquable quintette de M. Georges Pfeiffer, exécuté par l'auteur, et MM. Lelong, Turbau, Waelfelghem et Gary. On écrit trop peu de musique de chambre de nos jours pour que nous n'encouragions pas de pareilles tentatives. Il a d'ailleurs déjà été question, ici même, de l'œuvre de M. Pfeiffer.

*** M. A. Guilmant, le nouvel organiste de la Trinité, a donné mardi dernier une soirée d'audition, dans les salons Pleyel. Quelques-unes de ses compositions pour l'harmonium, notamment un *Scherzo*, une

Aspiration religieuse, une *Fughetta*, décèlent un talent vraiment supérieur ; on sent que l'auteur a vécu dans l'intimité des maîtres, et, à la sûreté de main que donne cette fréquentation, il ajoute un charme d'invention qui lui est tout personnel M. Guilmant est tout aussi remarquable, du reste, comme improvisateur et exécutant au grand orgue, et on pourra bientôt s'en convaincre. M. Albert Lavignac, M. Grisy et l'excellente violoniste Mme Camille Urso ont partagé avec lui un succès que tout justifiait dans cette intéressante soirée, à laquelle était conviée l'élite du Paris artistique.

*** Au service funèbre célébré à Saint-Roch le 27 janvier, à la mémoire de Gennaro Perelli, la *Société académique de musique sacrée* s'est jointe au chœur de Saint-Roch et à un certain nombre de chanteurs de différentes églises de Paris pour donner à l'exécution de le messe des Morts une plus grande solennité. Le chant liturgique de l'*Office des Morts*, harmonisé par M. Ch. Vervoitte, et exécuté par une masse de voix considérable, a produit un effet grandiose. On a aussi fort remarqué un *Pie Jesu* de Ch. Vervoitte ; une invocation, *O Jesu Deus pacis*, du même auteur, et la prière de *Moïse*, chantées par M. Lefort et M. Bosquin, de l'Opéra.

*** Les soirées musicales et littéraires, offertes dans les beaux salons du *Cercle des Sociétés savantes*, par M. et Mme Oscar Comettant, aux élèves des cours d'instruction et des beaux-arts dont ils sont les fondateurs, sont toujours de fort belles séances. Celle donnée jeudi dernier nous a paru remarquable entre toutes. MM. Bosquin, de l'Opéra, Jules Lefort, et une cantatrice douée d'une belle voix, Mlle Morio ; puis encore MM. Diémer, Sighicelli, Gary, Guilmant, fort bien accompagnés par M. Bernardel, composaient la partie musicale. La partie littéraire était représentée par trois artistes de la Comédie française, MM .Talbot, Chéry et Joumard, qui ont joué, avec un goût parfait, le premier acte du *Misanthrope*.

*** Vendredi dernier, chez le docteur Mandl, on a applaudi un trio de Mendelssohn, exécuté par MM. Diémer, Norblin et l'excellent violoniste Sighicelli. Ces deux derniers artistes, joints à M. Boisjolin, ont dû jouer trois fois une Villanelle de Boccherini. Même succès pour la cantatrice Mme Miliano, une émule de Mme Monbelli, et pour la charmante Mlle Emilie Garait, dont le talent se transforme et s'agrandit, de façon à lui permettre d'aborder avec confiance le grand répertoire.

*** Samedi dernier, une véritable solennité musicale avait attiré une foule pressée au Casino-Cadet. M. Constantin y a fait exécuter la *Nuit du Sabbat*, de Mendelssohn, une œuvre colorée, pleine de vie, dans laquelle l'orchestre a été très-remarquable ; — un chœur nouveau, paroles et musique de M. E. Diaz, *France et Liberté*, d'une belle et noble inspiration, et qu'on a voulu entendre deux fois ; les choristes l'ont magnifiquement dit ; — et une ouverture de *Rolla* dont il est l'auteur, œuvre d'une grande distinction, tout en restant encore éclectique plutôt que personnelle ; elle a été fort applaudie.

*** Vivier annonce pour le 28 février un concert dans les salons Erard, qui seront certainement trop petits ce soir-là.

*** Mlle Thibault, de l'Opéra, et le jeune violoniste Sauret, ont obtenu un grand succès au dernier concert philharmonique du Mans.

*** La Société philharmonique d'Amiens, présidée par M. Deneux de Varenne, a donné le 27 janvier un magnifique concert au profit de l'œuvre des Orphelins de la guerre, avec le concours de MM. Léonard, Joseph Servais, Taffanel, et de Mme Henry Yvert.

*** Un grand concert a été donné le 24 janvier à Bâle, au profit des victimes françaises de la guerre. MM. Vieuxtemps, Rubinstein et Nicot s'y sont fait entendre. Un grand nombre de dames de Mulhouse y assistaient en grand deuil. Le prix des places était fixé à trois francs ; plusieurs ont été payées jusqu'à mille et même quinze cents francs.

*** Les *Pupazzi* de Lemercier de Neuville, alternant au Grand-Hôtel avec les concerts Danbé, y rencontrent leur succès habituel. La verve satirique du spirituel artiste s'exerce sur les sujets le plus divers, sur ceux d'actualité surtout, et toujours avec le même bonheur.

NOUVELLES DIVERSES.

*** La semaine dernière ont eu lieu au Conservatoire, pour la première fois depuis la mise en vigueur du nouveau règlement, les examens trimestriels. Les résultats en ont été généralement satisfaisants. Les classes de chant de Mme Viardot et de M. Roger ont été surtout remarquées ; Mme Viardot accompagnait elle-même ses élèves au piano. Sept nouvelles pensions ont été accordées aux jeunes gens qui ont paru les mieux doués et les plus capables de tirer un bon parti des dons de la nature.

*** L'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique et beaucoup d'autres théâtres et établissements publics ont donné, dimanche dernier ou les jours suivants, des représentations au profit de la souscription nationale pour la libération du territoire. Le produit total s'élevait, vers le milieu de la semaine, à 39,591 fr. 85 c. D'autres théâtres ont apporté depuis et apporteront encore leur contribution à l'œuvre patriotique. On prête la même intention à la Société des concerts du Conservatoire et à M. Pasdeloup.

*** De tous côtés représentations et concerts s'organisent en France, et même hors de France, pour augmenter le fonds de la ligue de la délivrance. A Bruxelles, par exemple, si nous en croyons l'*Étoile belge*, tous les directeurs de théâtres ont eu la généreuse pensée de consacrer à tour de rôle une soirée, cette semaine, au profit de l'œuvre française.

*** En des temps comme ceux-ci, patriotisme et bienfaisance sont plus que jamais à l'ordre du jour ; nos théâtres viennent de faire preuve de la première de ces vertus, bon nombre d'artistes étrangers, de qui on n'a pas à l'exiger, y suppléent noblement par la seconde, qui va bien au même but, et qui — nous pouvons bien le dire — a la même source... Pour ne citer qu'un de ces traits qui rendent leur auteur moins fier peut-être que celui qui en est l'objet, le denier apporté par Mlle Carlotta Patti à l'œuvre de secours des malheureuses victimes de la guerre, a été de *quarante mille francs*, produit de deux concerts donnés par elle à Valparaiso, l'année dernière, et, il y a peu de temps, au Cirque des Champs-Elysées, à Paris. Quelles meilleures lettres de naturalisation qu'un pareil acte de générosité, qu'une sympathie aussi magnifiquement prouvée aux douleurs françaises ?

*** Sur l'initiative de M. Garnier, architecte du nouvel Opéra, tous les ouvriers occupés actuellement sous ses ordres ont abandonné le produit d'une journée de travail au bénéfice de la souscription patriotique. Cet exemple est imité par le personnel de plusieurs théâtres.

*** Au dernier concert de la Chorale et fanfare de Chartres, Mlle Hortense Damain, dans une quête improvisée pour la souscription nationale de l'Œuvre des Femmes de France, a réuni 454 francs.

*** Faure, notre célèbre baryton, sur le point de quitter Bruxelles, a reçu des mains mêmes du roi des Belges les insignes de l'ordre de Léopold. De plus, par arrêté royal du 27 janvier, et sur la proposition de M. Gevaert, directeur du Conservatoire de musique, Faure a été nommé inspecteur des études de chant à cet établissement.

*** M. P. Goldberg, l'excellent professeur de chant, qui se trouve en ce moment en Italie, vient de recevoir la décoration de la couronne d'Italie.

*** L'excellent critique du *Siècle*, M. Oscar Comettant, vient de publier successivement dans ce journal, sur le *Roi Carotte*, *Fantasio* et la reprise de *l'Africaine*, trois feuilletons qui ont été fort remarqués. L'exécution du dernier chef-d'œuvre de Meyerbeer suggère au critique, à propos du rôle de Sélika et de son interprète, des conseils très-sensés dont la reproduction ne peut être qu'opportune et utile à la fois : « C'est en jouant la comédie et en chantant qu'on devient artiste lyrique, tout comme on devient forgeron en forgeant. Mlle Hisson est douée d'une belle voix, et cette voix — avantage trop rare — est d'une justesse parfaite. Qu'elle s'attache à bien observer le rhythme, résistant ainsi à l'entraînement général et déplorable des chanteurs depuis une vingtaine d'années, lesquels chantent tout *ad libitum*, sans observer ni la mesure ni la valeur des notes, et paraissent n'avoir qu'un souci, celui d'exhiber leur voix, au mépris du compositeur et de toutes les règles de l'esthétique musicale. Le jour où un chanteur voudra bien consentir à revenir aux éléments du solfége en donnant aux notes leur valeur, par exemple en articulant le rhythme du *six-huit* (noire et croche) autrement que comme un *deux-quatre* mal équilibré, ce jour-là marquera la renaissance du chant. Et cela non pas seulement en France, mais partout ailleurs en Europe, car partout le rhythme (l'élément sans lequel il n'y a pas de mélodie et tout devient mélopée) est sacrifié à la vanité des chanteurs, qu'il gêne dans l'exposition permanente et impertinente des bonnes notes de leur voix. Devant cette disposition générale des chanteurs à amollir tous les accents du rhythme, à briser les lois de la mesure pour faire bêtement applaudir par un public sans goût une tenue ou un *ritartando* que rien ne justifie musicalement, il ne serait vraiment pas hors de propos de créer au Conservatoire un *inspecteur du rhythme*. Je renvoie cette proposition à mon ami M. Ambroise Thomas, directeur de cette école. »

*** Les journaux belges s'étaient, paraît-il, trop pressés d'annoncer la nomination de M. Th. Radoux à la direction du Conservatoire de Liége ; il n'est question jusqu'ici que de charger un des professeurs de la surveillance administrative comme *semi-directeur* ; le cours de composition serait confié à un autre professeur. Ce cours était autrefois fait par le directeur lui-même, Etienne Soubre.

*** M. Chiaromonte est attaché en qualité de professeur de chant au Conservatoire de Bruxelles.

*** M. Poll da Silva va publier, chez l'éditeur Richault, toute une série de chœurs pour voix d'hommes et de femmes, à quatre, cinq, six et huit parties ; un quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle ; deux suites pour piano, et quelques nouveaux morceaux de chant. Quelqu'une des entreprises de concerts qui surgissent à l'envi depuis quelque temps, au grand profit de l'art, fera sans doute entendre bientôt sa symphonie *Fantasia*, exécutée avec grand succès au Festival de la Société Sainte-Cécile de Bordeaux, en 1869, et son scherzo, *la Danse mauresque*, plein de verve et d'originalité.

*** La suite d'orchestre de M. Guiraud, exécutée avec un si grand succès au Concert populaire de dimanche dernier, paraîtra incessamment chez l'éditeur Flaxland (Durand, Schœnewerk et Cie). L'arrangement à 4 mains sera publié dans quelques jours ; la partition et les parties d'orchestre suivront bientôt.

*** Le Mémorial diplomatique a repris le cours de ses publications hebdomadaires depuis le commencement de l'année. Parmi les articles qui composent les quatre numéros déjà parus de cette nouvelle série,

nous appelons spécialement l'attention sur les suivants, où sont traitées les questions vitales de l'actualité. — N° 1. La situation de l'Europe. — L'Italie, la France et le Pape. — Les cabinets étrangers et la France. — L'Empereur du Brésil. — N° 2. L'entente de Gastein. — La Russie. — Les armées aristocratiques et démocratiques. — La philosophie positive. — N° 3. De l'équilibre des puissances. — Le devoir de l'apaisement. — — N° 4. Ce qui se passe entre les grandes puissances. — La situation intérieure de la France. — Berlioz et la *Damnation de Faust*. — Chaque numéro contient en outre des Variétés littéraires, une Revue théâtrale, etc., etc.

*** Un service funèbre a été célébré la semaine dernière, à l'église de la Trinité, pour l'anniversaire de la mort d'Alexis Chauvet, organiste du grand orgue de cette paroisse.

✝

*** On annonce la mort, à Vienne, du pianiste-compositeur J. C. Kessler, célèbre surtout par ses *Études*, qui sont devenues classiques. Il était né à Leitmaritz (Bohême) en 1800.

ÉTRANGER

*** *Londres*.—Des *National music meetings*, dus à l'initiative de M. Willert Beale, auront lieu chaque année au Crystal Palace. Ces festivals nationaux, qui seront aussi des concours publics, comprendront tous les genres de musique vocale : chœurs sacrés et profanes, *glees*, madrigaux, airs, etc. Les musiques militaires y prendront aussi part. Un grand prix de mille livres sterling, et plusieurs autres, d'une valeur totale de cinq cents livres, seront distribués. Le premier *meeting* commencera le 27 juin prochain et se terminera le 6 juillet ; il durera en tout cinq journées —Le rétablissement de la santé du prince de Galles sera célébré par un grand festival au Palais de Cristal, le 1er mai prochain. M. Arthur Sullivan est chargé d'écrire à cette occasion un *Te Deum* pour chœurs, soli et orchestre.— Le concert populaire du 27 janvier était le 400e depuis la fondation de cette excellente institution, en 1859, par M. Arthur Chappell. — Dans une réunion de facteurs d'instruments et de compositeurs, tenue le 22 janvier dans la Royal Albert Hall, il a été décidé que le diapason dont on recommanderait l'adoption aux commissaires de la section de musique de l'Exposition universelle, pour les auditions musicales qui pourront avoir lieu, serait celui que la *Society of Arts* a proposé il y a douze ans, et qui donne l'*ut* à 528 vibrations. Cette motion, proposée par M. Macfarren, et appuyée par MM. Benedict, Pauer, Ganz, John Hullah, etc., a été adoptée à l'unanimité moins une voix. Le but de cette réunion était surtout de donner un rival au diapason français ; et à cet effet on a même voté la résolution d'envoyer à l'étranger de nombreux exemplaires du nouveau régulateur-type.— Dans un *classical recital* donné par le pianiste A. de Kontski, à Saint- George's Hall, on a beaucoup remarqué une cantatrice, Mme Haydée Abrek, qui possède une voix charmante et s'en sert avec une habileté et un goût infinis. On entendra certainement plus d'une fois parler d'elle.

Bruxelles. — Les dernières représentations de Faure ont attiré plus que jamais la foule au théâtre de la Monnaie pendant la dernière huitaine. Pour ses adieux au théâtre bruxellois, le célèbre baryton a chanté *Hamlet* avec Mlle Sessi, et il y a ajouté l'air : « Jérusalem, » de l'oratorio *Paulus*, de Mendelssohn, arrangé par M. de Hartog, avec accompagnement de violon, violoncelle, orgue et piano. Cette magnifique page a été rendue d'une manière admirable par le grand chanteur, et applaudie avec un enthousiasme sans bornes. L'avant-veille, le même accueil avait été fait à l'œuvre et à l'artiste au concert de la Miséricorde. — L'affiche de la Monnaie annonce l'arrivée d'une troupe italienne avec Mme Désirée Artôt ; la reprise de *l'Ambassadrice* avec Mme Marie Cabel, et des représentations de Mlle Marie Roze ; de plus, un opéra-comique nouveau dont l'auteur est un musicien de l'orchestre, et qui a pour titre : *la Dot de Régine*. — Il est sérieusement question d'augmenter notablement la subvention de notre grand théâtre ; ce surcroît d'allocation, qui viendra certainement fort à propos, serait pris sur la cassette royale. — Le premier concert du Conservatoire aura lieu le 11 février, sous la direction de M. Gevaert. — Les ballets de la *Chatte blanche*, avec une nouvelle musique de M. Graziani, obtiennent un immense succès à l'Alhambra.

*** *La Haye*. — *L'Africaine* vient d'être reprise à notre théâtre, avec Mlle Derasse, une excellente Sélika. L'ensemble est satisfaisant sous tous les rapports, et le succès répond au talent et au zèle déployés par les artistes.

*** *Dresde*.— Un fragment symphonique de Berlioz, exécuté aux concerts de Mannsteldt, a été accueilli avec enthousiasme, et on a voulu l'entendre deux fois.

*** *Leipzig*. — Ferdinand David s'est décidé à renoncer, pour des motifs de santé, à ses fonctions de premier *Concertmeister*, ou premier violon solo, à l'orchestre du Gewandhaus et de l'Opéra.

*** *Berlin*. — Mlle Mallinger quitte l'Opéra à Pâques, ses prétentions exorbitantes pour un nouvel engagement n'ayant pu être admises par l'intendance.

*** *Bukharest*.— Très-belle représentation des *Huguenots*, avec Patierno, Milesi, Mmes Fossa, Brusa et D'Altona, pour principaux interprètes.

*** *Rome*. — On vient d'achever la construction, dans le Giardino Sciarra, d'un très-vaste théâtre populaire, destiné à l'opéra-bouffe. Il est bâti tout en bois. Quinze mille spectateurs pourront y être à l'aise.

*** *Naples*.— l'*Ombra Bianca*, opéra nouveau de Miceli, a été représenté avec succès au Teatro Nuovo Nazionale.

*** *Madrid*. — *Il Profeta* a été représenté le 24 janvier au Teatro Nacional, pour la première fois de la saison, et de la façon la plus brillante. On répète en ce moment *Dinorah*. — S'il faut en croire *El Heraldo*, une somme de cinq cents duros figurera au budget de l'année prochaine, pour être donnée comme prime à l'auteur de la meilleure œuvre lyrique espagnole. Cette résolution aurait été prise sur la proposition du maestro Emilio Arrieta, directeur de l'Ecole national de musique. — La Chapelle royale, laissée dans l'abandon depuis la dernière révolution, vient d'être réorganisée. L'inauguration en sera faite le 2 février. Le nouveau personnel chantant se compose de deux soprani, deux contralti, trois ténors, deux basses, trois psalmistes et trois chapelains d'autel. Le chant est soutenu par l'orgue, un violoncelle et une contrebasse. Le *Maestro director* est Don Mariano Martin.

*** *Lisbonne*. — L'*Africana*, avec Mme Fricci et le ténor Stagno, vient d'obtenir un magnifique succès au théâtre San Carlos.

Avis. — L'éditeur Cellerin désire céder son magasin de musique de détail, situé rue du Faubourg-Poissonnière, 11.

Le Directeur : S. DUFOUR — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, A PARIS.

ÉCOLE DE CHANT DE H. PANOFKA

L'ART DE CHANTER

Op. 81. NOUVELLE MÉTHODE DE CHANT Op. 81.

Méthode complète pour soprano, mezzo-soprano ou ténor. . 40 fr. | **Méthode complète** pour contralto, baryton ou basse . . . . 40 fr.

PUBLIÉ SEPARÉMENT :

Vingt-quatre vocalises pour soprano, mezzo-soprano ou ténor 25 » | **Vade-Mecum du Chanteur**, recueil d'exercices d'agilité, de
Vingt-quatre vocalises pour contralto, baryton ou basse . . 25 » | port de voix, de filé, etc., pour toutes les voix. . . . . 25 »

DOUZE VOCALISES D'ARTISTE POUR SOPRANO OU MEZZO-SOPRANO

Op. 86. PRÉPARATION A L'EXÉCUTION ET AU STYLE DES OEUVRES MODERNES Op. 86.

ABÉCÉDAIRE VOCAL

Format in-8°. **Méthode préparatoire de chant pour apprendre à émettre et à poser la voix.** Prix net, 3 fr.

2e ÉDITION. — *Le même ouvrage traduit en espagnol, net. . . . . 4 fr.*

VINGT-QUATRE VOCALISES PROGRESSIVES

Pour toutes les voix (la voix de basse exceptée) dans l'étendue d'une octave et demie (du DO au FA). Prix, 25 fr. Op. 85

Op. 83. **DOUZE VOCALISES A DEUX VOIX, SOPRANO ET CONTRALTO** Op. 83.

Publiée par les éditeurs BRANDUS et DUFOUR, rue de Richelieu, 103.

L'AFRICAINE

OPÉRA EN CINQ ACTES, PAROLES DE SCRIBE, MUSIQUE DE

G. MEYERBEER

La Partition chant et piano gd f° in-4° net. 40 »	**LA PARTITION**	**La Partition** p. piano solo, édition de luxe grand in-8° net. 20 »
— édition de luxe, grand in-8°. 30 »	Avec paroles italiennes et allemandes,	— édition populaire, format in-8° 12 »
— édition populaire, in-8°..... 20 »	format in-8°, net, 20 fr.	— pour le piano à 4 mains..... 25 »

La Partition de la deuxième partie de *L'AFRICAINE*, contenant 22 morceaux non exécutés à l'Opéra, net, 12 francs.

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT

Avec paroles françaises 46 numéros. — Avec paroles italiennes 29 numéros.

La Prière à saint Dominique, arrangée à 4 voix par Pasdeloup, net, 50 cent. | **Chœur des Matelots**, arrangé à 4 voix par Laurent de Rillé, net, 50 cent. | **Chœur des Évêques** et finale du 1er acte arrangés à 4 voix d'homme, net, 2 fr.

Arrangements divers pour tous les instruments.

LE

TESTAMENT DE M. DE CRAC

opérette bouffe en un acte

PAROLES DE MOINAUX, MUSIQUE DE

CH. LECOCQ

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO format in-8°, net, 6 fr.

LA MÊME, ARRANGÉE POUR PIANO SEUL format in-8°, net, 4 fr.

AIRS DE CHANT DÉTACHÉS :

Légende des sires de Crac,
Couplets de Thibaude, Romance d'Isabelle
Chanson du Troubadour.

QUADRILLE PAR ARBAN

Polka des sires de Crac, piano et à 4 mains, orchestrés pour les bals de l'Opéra.

Polka-mazurka et Fantaisie facile
Pour le Piano,
par **A. CROISEZ**

LE

BARBIER DE TROUVILLE

bluette bouffe en un acte

PAROLES DE JAIME, MUSIQUE DE

CH. LECOCQ

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO format in-8°, net, 4 fr.

GRANDE VALSE
composée pour les bals de l'Opéra par
STRAUSS

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, rue de Richelieu.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

Œuvres de

HECTOR BERLIOZ

ÉPISODE DE LA VIE D'UN ARTISTE
Symphonie fantastique en cinq parties
Grande partition. — Parties d'orchestre.

GRANDE SYMPHONIE FUNÈBRE ET TRIOMPHALE
pour grande harmonie militaire
avec orchestre d'instruments à cordes et chœurs *ad lib.*
Grande partition. — Parties d'orchestre.

APOTHÉOSE
extrait de la symphonie funèbre p. instruments de Sax.

ROMÉO ET JULIETTE
symphonie dramatique.
Grande partition. — Parties d'orchestre.

HAROLD EN ITALIE
symphonie en 5 parties, avec un alto principal
Grande partition. — Parties d'orchestre.

GRAND'MESSE DES MORTS
Grande partition.

TE DEUM A TROIS CHŒURS
Grande partition.

OUVERTURES:
BENVENUTO CELLINI ET LE CARNAVAL ROMAIN
Grande partition. Parties d'orchestre.

HARMONI-COR JAULIN

Cet instrument, qui vient de subir un dernier perfectionnement, se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir : deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.

Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur, en huit jours, à jouer de l'Harmoni-Cor.

Prix : *En écrin, 150 francs.* (Remise au commerce.)

EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PIANOS DEPROUW - AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1846
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

SPÉCIALITÉ DE SAXOPHONES
AUGUSTE FEUILLET
FABRIQUE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
90, rue Rochechouart.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** bruits dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guerin, rue du Dauphin, 16, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CRAIF ET Co, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 6 11 Février 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Épigraphie musicale. — La musique dans la nature. **H. Lavoix** fils. — Le Faust de Gœthe et ses traductions musicales. **A. Jullien.**— *Voci et cantanti*, de Panofka. **Elias de Rauze.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Tu m'enseignes comment l'on doit faire accorder les voix aiguës et les voix graves, comment des cordes rendant des sons différents produisent cependant l'harmonie ? Fais plutôt que mon esprit soit d'accord avec lui-même, et que mes sentiments ne se combattent pas les uns les autres. Tu m'apprends quels sont les modes qui conviennent aux larmes ? Enseigne-moi plutôt les moyens de retenir mes larmes au sein de l'affliction.

SÉNÈQUE.

***

Un Conservatoire complet et jaloux de conserver la tradition des faits intéressants, des œuvres remarquables que nous a léguées le passé, et des diverses révolutions de l'art, devrait avoir une *chaire d'histoire de la musique*, qui maintiendrait dans l'école la connaissance raisonnée des productions de nos devanciers, non-seulement par un enseignement verbal et écrit, mais par des exécutions démonstratives, fidèles et soignées, des belles œuvres dont il s'agirait de perpétuer le souvenir... Le goût des musiciens ainsi éclairé serait tout autre ; leurs idées s'élèveraient, et nous compterions enfin dans la pratique de la musique plus d'artistes que d'artisans.

M. M. H. BERLIOZ. (*Lettre à M. Humbert Ferrand, 1845.*)

LA MUSIQUE DANS LA NATURE.

(3e article) (1).

En dehors des harmonies végétales, il en est encore un grand nombre d'autres dont nous pouvons attribuer les effets à une cause analogue, c'est-à-dire à l'action du vent sur des fils ou des lames tendues, soit qu'il se joue sur ces fils, soit que, comprimé par une cause quelconque, il passe avec bruit au travers d'une fente ou d'une ouverture étroite. On a profité des propriétés sonores du vent dans la harpe d'Eole. Je ne décrirai pas cet instrument dans toutes ses variétés, et me contenterai de renvoyer le lecteur au remarquable ouvrage de M. Kastner que j'ai déjà plusieurs fois cité. On y verra quelles transformations a subies cet instrument, inventé par le P. Kircher, et quel parti on a pu en tirer. L'auteur a poussé la conscience jusqu'à écrire les accords produits par la harpe éolienne. Bien plus, il en a imité les effets dans le monologue lyrique avec chœur, gravé à la suite de son travail. L'ingénieux compositeur s'est servi des sons harmoniques artificiels et naturels des instruments à cordes, et de ceux de la harpe, assez rarement employés, en prenant soin d'introduire dans ce morceau quelques-uns des accords de harpe éolienne qu'il a pu noter. Je n'ai jamais entendu à l'orchestre cette page, habilement écrite, mais la lecture de la partition m'a permis de constater que M. Kastner n'était pas seulement un savant consciencieux, mais aussi un artiste de grand mérite.

Les fils du télégraphe électrique fournissent une ample matière aux observations les plus curieuses. On a longtemps cru que les fils rendaient des sons, lorsque le courant de la pile les parcourait. Aucune expérience n'était venue confirmer ce fait, mais je l'ai vu cité par quelques auteurs. Il est reconnu maintenant que c'était une profonde erreur ; les secousses de l'électricité, en faisant jaillir les étincelles, rendent un certain son sec absolument inappréciable à l'oreille, musicalement parlant ; c'est purement et simplement un bruit. Mais dans son trajet, le courant ne produit aucun son et ne peut pas en produire. On le sait, il n'imprime au fil conducteur aucun mouvement et ne peut communiquer aux molécules des corps qu'il traverse des propriétés sonores qu'il ne possède pas lui-même.

Pendant la malheureuse guerre de 1870, j'ai été bien des fois à même d'observer des phénomènes du genre de ceux qui nous occupent ici. Les lignes télégraphiques étaient coupées et, de place en place, les fils détendus pendaient le long des poteaux qui les soutenaient encore. Quelques sections restaient intactes et absolument séparées de tout agent électrique. Ces longs fils de fer résonnaient sous l'influence de deux causes différentes, l'état de l'atmosphère et le vent ; par les temps secs et froids, — et certes l'occasion était bonne pour faire des expériences de ce genre, — les sons produits étaient singulièrement plus aigus que lorsque la température était au dégel ou pluvieuse. Dans une de ces longues nuits passées ainsi sur une ligne de chemin de fer, les sonorités se sont présentées sous cette double forme. La première partie de la nuit avait été des plus froides, les fils répondaient au diapason du *ré* ou du *mi* de la troisième corde du violon ; vers minuit, le temps changea sensiblement, le dégel vint, et le gigantesque instrument dont les cordes se balançaient au-dessus de ma tête résonna au diapason du *sol* et du *la* graves. Cela pourrait facilement s'expliquer par la réductibilité des métaux, sous l'influence

(1) Voir les n° 49 de 1870-71, 1, 2 et 4 de 1872.

du froid et du chaud. Une chose à remarquer, c'est que ces dix ou douze fils absolument de la même longueur ne font pas entendre les mêmes sons.

Sous l'influence du vent, la sonorité des fils télégraphiques est beaucoup plus appréciable. C'est à l'infini que les accords se produisent alors. Généralement, lorsque le vent souffle avec violence et horizontalement, les fils résonnent à l'unisson, et l'acuité des sons augmente avec l'intensité du vent au point de couvrir complétement la parole ; alors on entend résonner jusqu'au *mi* ou au *fa* supérieurs.

Par un vent moins fort et dont la direction forme un angle plus ou moins aigu avec les fils qu'il met en mouvement, ce sont des accords qui se produisent, accords généralement assez durs et où dominent les intervalles chromatiques. Il est pourtant à remarquer qu'une basse obstinée résonne toujours comme un bourdon dans ces concerts. Le vent augmente, le nombre des intervalles diminue pour revenir à l'unisson dont j'ai parlé plus haut, puis bientôt les accords s'étendent de nouveau comme un éventail acoustique. Lorsque deux sections de fils se suivaient, séparées par un poteau télégraphique, leur résonnance était différente, et l'observateur placé au pied du poteau entendait les deux harmonies. Pendant l'orage, les fils télégraphiques exécutent un concert doux et plaintif, semblable aux sons lointains d'une cloche. Sur le télégraphe à deux fils de trois cents mètres qui traverse le Rhin de Strasbourg à Kehl, et observé par M. Kastner, les sons rendus par ces deux fils répondaient à la tierce *sol-si*.

Les ponts suspendus produisent aussi quelquefois, sous l'influence du vent ou pendant l'orage, des sonorités semblables à celles de la harpe éolienne. On a remarqué surtout ce fait sur l'ancien pont des Invalides, suspendu par un faisceau de barres assez éloignées les unes des autres. Non-seulement on pouvait très-distinctement entendre les sons rendus par ces barres, mais le tablier du pont lui-même, qui servait de table d'harmonie à cette immense contrebasse, résonnait au diapason des sons les plus graves de l'orgue. — On pourrait multiplier à l'infini les expériences sur les effets du vent dans les portes, les fenêtres et les cheminées, mais nous ne tarderions pas à nous perdre dans des détails puérils.

Aux phénomènes que nous venons de citer et qui tous se rattachent à la classe des sonorités produites par l'air ou par ses courants, nous pouvons aussi joindre les effets de l'écho. N'ayant pas l'intention d'écrire un gros livre sur le sujet qui m'occupe ici, je ne m'arrêterai pas aux théories acoustiques qui expliquent la marche et la conduite du son, tant dans le rayonnement de ses ondes que dans les effets produits par la réflexion sonore sur les corps qu'elles rencontrent; je me contenterai de citer quelques faits sur les échos les plus rares, en faisant abstraction de ceux qui sont artificiels, et qui, par conséquent, ne rentrent pas dans mon plan. Chacun sait quelle est l'origine de l'écho. Un son arrêté dans sa marche par une surface, mur, rocher, colline, voile de navire ou nappe d'eau, est renvoyé comme la lumière dans un miroir, et on entend sa réflexion quelque temps après l'émission. Pour percevoir l'écho, il faut que l'observateur soit placé en face de la surface qui réfléchit le son, ou au moins qu'il soit éloigné du point où se forme l'écho d'une distance égale à celle du lieu de production du son à ce même point ; c'est-à-dire que, le son se conduisant comme la lumière, l'angle d'incidence est égal à l'angle de réflexion.

Cette propriété du son a produit des effets prodigieux.—D'après le docteur Plat, on entend, dans le parc de Woodstock, un écho qui répète dix-sept syllabes le jour et vingt la nuit. L'écho qui se produit près de Milan, dans la villa du marquis de Simonetta, est un des plus frappants qui existent. Les répétitions sont si rapides, qu'il est difficile de les compter, à moins que ce ne soit le matin ou le soir, lorsque l'air est parfaitement tranquille. A Genefay, près de Rouen, on peut observer le phénomène d'un écho oblique que ne peut entendre celui qui émet le son. Les observateurs eux-mêmes ne perçoivent pas tous le phénomène de la même façon. Un auditeur entend une seule voix, un autre en entend plusieurs; l'un entend la réflexion du son sur la droite, un autre sur la gauche. Les effets se modifient sans cesse suivant la position de l'observateur. Quelquefois le son, en se répercutant, se modifie de la façon la plus singulière. C'est ainsi qu'à Roseneath, dans le comté d'Argyll, quand une personne, placée à une distance convenable, joue huit ou dix notes sur une trompette, elles sont toutes répétées, mais un ton plus bas ; après un court silence, une autre répétition a lieu, mais plus faible et plus basse encore d'un ton; au troisième ricochet, pour ainsi dire, le son est presque inappréciable.

L'écho de Néré, au milieu des crêtes du mont Segat de Luchon, répète jusqu'à neuf fois les paroles. Pour observer ce phénomène, les sons graves sont préférables aux sons aigus, et, chose extraordinaire, l'écho, au lieu de s'affaiblir par les répétitions successives, devient de plus en plus distinct. L'amiral Wrangel, dans son Voyage en Sibérie, dit qu'il existe, à 250 verstes de Kirensk, un endroit appelé Tekeli, où on entend un écho répétant plus de cent fois ; les détonations d'un coup de pistolet se succèdent comme un feu de file.

La galerie acoustique de Saint-Paul transmet le son le plus faible d'un angle du dôme à l'autre sans qu'il puisse être entendu d'aucun point intermédiaire ; et cet effet, qui se présente dans toutes les réflexions du son à des distances éloignées, a donné quelquefois naissance à des aventures curieuses.

C'est ainsi que dans l'église d'Agrigente, en Sicile, on avait placé le confessionnal au point même où se produisait l'écho. Au bout de peu de temps, toute la ville était en mouvement, tous les ménages étaient troublés ; comme les vents renfermés par Eole dans l'outre donnée à Ulysse et rendus à la liberté par une main imprudente, mille secrets charmants avaient pris leur volée dans la ville. Le confessionnal avait parlé. Quelques curieux, profitant de la disposition des lieux, avait écouté les aveux des pénitentes agrigentines; quelle aubaine à défrayer tous les Décamérons de Sicile ! La comédie finit un jour par le drame : grâce à ce moyen, un mari connut..... toute l'étendue de son malheur, et se vengea du « bourreau de son honneur » ; bref, le confessionnal fut changé de place. Ce fut un deuil pour la jeunesse à scandales de Girgenti.

Au-dessous du pont du détroit de Menai, dans la principauté de Galles, on entend un remarquable écho. Un coup de marteau frappé sur une des piles principales est répété par la pile opposée, à une distance de 576 pieds ; de plus, il est réfléchi plusieurs fois par l'eau et par le tablier du pont, qui répercute la première fois le son. Le bruissement qui suit cesse rapidement. Enfin, un bruit que l'on ne peut mieux comparer qu'à celui que fait entendre une personne oppressée, reproduit le même son vingt-huit fois dans cinq secondes.

On a maintes fois pu faire l'expérience de l'écho dans les salles de concerts. On se rappelle, dans le grand festival donné en 1867, les effets singuliers de l'écho au Palais de l'Industrie. Peu s'en fallut qu'on ne renonçât à donner le concert. C'est qu'en effet, dans les salles de moyenne grandeur, l'écho n'ayant pas le temps de se former assez pour être perceptible, ne fait que renforcer le son ; mais dans les grandes, les deux résonnances sont parfaitement séparées, ce qui rend impossible l'exécution d'un morceau d'un mouvement un peu rapide. De là l'effet incontestablement préférable, au point de vue acoustique, du plain-chant et du style *a capella* des anciens maîtres dans les églises. Emis avec lenteur, les sons ont tout le temps de se confondre avec leur écho, et n'en paraissent que plus puissants et plus pleins, tandis que la musique plus vivante, plus rhythmée, produit le plus souvent un effet littéralement insupportable sous les voûtes de nos cathédrales.

H. Lavoix fils.

(*La suite prochainement.*)

LE FAUST DE GŒTHE ET SES TRADUCTIONS MUSICALES.

(3e article) (1)

III.

LE FAUST DE SPOHR.

Le *Faust* de Spohr est demeuré longtemps populaire en Allemagne : c'est par là qu'il a droit à notre attention, et nullement comme une traduction du chef-d'œuvre de Gœthe. Cet opéra n'a de Faust que le nom; l'auteur du poëme, qui du reste a prudemment tu son nom, n'a fait qu'emprunter au maître deux de ses personnages, Faust et le démon, pour les lancer dans une série d'événements de son invention, des plus baroques à la fois et des plus naïfs. Nous en donnerons tout à l'heure une idée au lecteur ; qu'il lui suffise de savoir pour l'instant que dans ce drame il n'y a plus de Marguerite.

Quoi qu'il en soit du poëme, nous devons au musicien d'étudier sérieusement son œuvre: elle le mérite à tous égards, une fois abstraction faite de ce titre fallacieux. Par la date de sa représentation, l'ouvrage de Spohr n'est que le troisième des opéras qui ont été inspirés par le poëme de Gœthe ou qui se sont décorés du nom de son héros, mais il est le second par ordre de conception. Ecrit à Vienne en 1814, l'année même où Joseph Strauss faisait jouer sa *Vie et actions de Faust*, l'opéra de Spohr fut représenté avec succès à Francfort en 1818. Depuis lors, il s'est maintenu pendant plus de trente ans au répertoire des grandes scènes d'Allemagne sans rien perdre de la faveur du public. Il fut joué notamment avec succès à Berlin, où le célèbre chanteur Devrient brilla dans le rôle de Faust, et à Londres où l'auteur se rendit pour en diriger l'exécution. En 1830 enfin, la France put entendre cette œuvre si vantée : la troupe d'opéra allemand dirigée par Rœckel qui vint donner des représentations à Paris, salle Favart, joua le 20 avril le *Faust* de Spohr.

Mais il faut connaître le drame avant de parler de la musique. Faust rajeuni, enrichi, jouit depuis longtemps des avantages que son pacte avec le diable lui a procurés. Mais comme les grands seigneurs et les rois, il s'ennuie. Méphistophélès, de son côté, est las d'être l'écuyer de son esclave, et, pour hâter sa perte, il lui suscite de méchantes affaires qui puissent l'entraîner au crime. Voici Faust : il sort d'un bal et songe à Röschen, une jeune paysanne dont il s'est enamouré. Il l'enlève bientôt et lui jure amour et fidélité dans un duo dont la situation est la même que celle du *Là ci darem la mano*, de *Don Giovanni*. Le bijoutier Franz, véritable Masetto, vient avec ses amis, et, l'épée à la main, réclame sa fiancée. Méphistophélès la cache à tous les yeux; Faust et ses amis s'échappent par une trappe, au grand désappointement du bijoutier et de ses compagnons. Röschen reste entre les mains du diable qui la rend, selon toute apparence, à Franz, puisque c'est avec elle que nous la retrouverons plus tard. La décoration change et nous transporte dans le château de Gulf, un seigneur brutal et discourtois qui tient en captivité la belle Künigunde, et la menace d'employer tous les moyens afin d'obtenir le don d'amoureuse merci. Résistance de Künigunde, colère de Gulf ; la scène change, on voit une forêt où le comte Hugo chante une cavatine, en manière de harangue, pour engager ses soldats à délivrer Künigunde qu'il veut épouser. Röschen reparaît avec Franz; Méphistophélès les endort et les enlève en faisant marcher le banc de gazon sur lequel ils sont assis. Nous voici devant le château fort de Gulf. Faust et le diable y rencontrent Hugo, le comte accepte leurs services, et ils donnent l'assaut à la citadelle qui s'écroule. Künigunde est sauvée, mais Gulf vit encore : le démon s'empare de lui et le jette dans le brasier qui consume son château.

Le second acte s'ouvre par un chœur de sorcières; Faust vient les consulter et leur demande un philtre amoureux. La scène suivante se passe devant l'église où le comte Hugo se marie avec Künigunde ; on entend les chants religieux; Franz et Röschen sont encore ensemble, en dépit des artifices d'un lutin maladroit. La noce défile, Faust est invité, Röschen se plaint de la froideur de cet amant et le suit au bal offert par Hugo. Toute la noblesse des environs s'est donné rendez-vous à cette fête. Au milieu du bal, Méphistophélès révèle au comte les coupables entreprises de Faust, et le lui montre aux genoux de Künigunde. Le séducteur offre à la dame le philtre amoureux que les sorcières lui ont remis. Künigunde veut se défendre; mais le poison se glisse dans ses veines..... Hugo tire l'épée, Faust se met en garde, on croise le fer, Hugo tombe frappé à mort. Méphistophélès a détourné son épée. Inutile de signaler la ressemblance de cette scène, qui termine le second acte, avec celle de *Don Juan*. Faust échappe à la colère des amis du comte, mais il est en proie au remords ! Röschen, désespérée, se jette à la rivière; Künigunde veut poignarder son séducteur, Méphistophélès l'arrête, et, saisissant Faust par les cheveux, il l'entraîne en enfer. — Voilà le beau poëme sur lequel Spohr n'a pas craint d'écrire sa musique : cet ingénieux imbroglio est de la façon du poëte allemand C. Bernard.

En dépit de l'épithète qu'il lui a donnée, l'œuvre de Spohr n'a rien de romantique. La musique du maître allemand, en général assez peu mélodieuse, et d'un travail harmonique très-serré dans les parties vocales comme dans l'orchestre, est pleine de formes classiques, scolastiques même, de tours de chant en usage dans le siècle dernier.

Cet opéra débute par une ouverture savamment écrite, et qui aurait besoin d'une exécution foudroyante pour produire tout son effet : vers le milieu se trouve un *andante* dont les entrées en imitation ne manquent pas d'élégance, mais tout le morceau a un caractère plus instrumental que dramatique. Le duo d'introduction entre Faust et le démon, précédé de récitatifs à l'italienne et écrit lui-même dans ce genre, n'accuse pas assez la figure des personnages; du reste, c'est un reproche général à faire à Spohr de n'avoir pas su donner au démon une teinte différente des autres rôles. Le duo d'amour entre Faust et Röschen est d'une mélodie expressive : le docteur séduirait bientôt le cœur de la jeune fille si le jaloux Franz n'arrivait avec ses amis et ne défiait son rival : cette scène est traitée avec assez d'éclat et de vigueur.

Le tableau suivant nous transporte au château de Gulf. L'air de Künigunde captive est gracieux à son début, et l'*agitato* renferme un bon mouvement d'orchestre. L'air que chante Hugo pour exhorter ses partisans à délivrer sa bien-aimée forme la contre-partie de la scène précédente : il est écrit avec chœurs et commence largement, mais le trait en roulades qui le termine est d'un goût suranné. Le trio qui suit entre Röschen, Franz et Méphistophélès est un des jolis morceaux de la partition : le dialogue des deux amoureux est gracieusement accompagné par un trait de violon entrecoupé des langoureux soupirs du hautbois. La jolie phrase du diable évoquant le sommeil se détache sur un doux bruissement de l'orchestre : les amoureux cèdent au pouvoir du démon et s'endorment : tout se tait, les mille bruits de la nuit se perdent dans l'espace. Enfin, le finale du premier acte est une page importante qui ne manque pas d'éclat . aussi produisit-il beaucoup d'effet lors de la représentation de l'ouvrage à Paris.

Toute la scène de sorcellerie qui ouvre le second acte est d'une bonne couleur : le chœur des sorcières est d'une piquante originalité, et le changement de mesure qui fait passer alternativement la mélodie de 2/4 à 3 temps a quelque chose de bizarre et de fantastique. Au tableau suivant, nous sommes devant l'église où se célèbre le mariage du comte Hugo et de Künigunde : le chœur religieux, à l'imitation des chorals protestants, est d'un bel effet. La jeune Röschen chante ensuite une cavatine en *sol mineur* d'une forme élégante et d'une harmonie pleine de délicatesse.

L'air de Faust qui suit renferme une jolie phrase : *Ma di Rosa il dolce amore*, mais il se lance bientôt dans une série de roulades tout à fait hors de saison. Spohr, comme plus tard Schumann, a écrit le rôle de Faust pour voix de baryton. Jusqu'ici rien de mieux; le timbre du baryton convient autant que celui du ténor au caractère du rôle, mais il semble singulièrement exagéré de le faire rou-

(1) Voir les nos 4 et 5.

ler jusqu'au *contre-mi bémol* (1) : Schumann, au contraire, a su se garder de cet écueil. La grande scène du bal n'a qu'à-demi inspiré le compositeur : le dialogue du début entre Hugo et sa femme est tendre et langoureux; les airs de danse sont gracieux, mais la catastrophe finale, le défi d'Hugo, son duel avec Faust ne sont pas rendus d'une façon assez saisissante : le rôle du démon n'est pas assez mis en relief : il n'agit plus, il chante une partie, il ne semble pas diriger cette scène de meurtre le rire et le sarcasme aux lèvres. Ce n'est plus le démon.

On peut faire le même reproche à l'air que Méphistophélès chante après cette grande scène : il est diabolique d'intonation et de facture et ne l'est pas de caractère. Il y a encore de beaux accents dans le finale, des phrases touchantes, celle de Röschen entre autres, *Chi l'amato ben m'addita?* mais l'auteur n'a pas rencontré la puissante inspiration qu'il eût fallu pour retracer en musique la ruine de Faust, la perte éternelle de l'homme qui s'est donné au démon.

Telle est, esquissée à grands traits, cette œuvre qui fut longtemps le seul opéra de *Faust* connu et admiré. Elle est intéressante à étudier. D'une mélodie souvent un peu courte et dépourvue d'originalité, d'un travail d'harmonie très-curieux. mais parfois trop savant, cet opéra semble s'adresser aux érudits en musique plutôt qu'à la masse du public. Il n'est pas non plus exempt du défaut qu'on a souvent reproché à l'auteur et qui consiste à accumuler des harmonies disparates dans le plus court espace possible, de manière à faire quelquefois passer trop d'accords différents sous une seule note de la mélodie. Le *Faust* de Spohr est antérieur au *Freyschütz* de huit années, et pourtant il existe entre ces deux œuvres un air de parenté qu'on peut expliquer par le goût des combinaisons nouvelles que Spohr se plaisait à tenter, comme Weber.

Pour le juger d'un mot, *Faust* est l'ouvrage d'un artiste dont le tempérament et les facultés convenaient beaucoup moins au théâtre qu'à la musique instrumentale, à la symphonie. En effet, bien qu'il renferme quelques belles pages, son opéra est en général dépourvu d'élan, de contraste, de variété, de ce qui donne la vie à la musique et surtout à la musique dramatique. Et pourtant *Faust* est, avec *Jessonda*, le meilleur ouvrage lyrique qu'il ait produit.

Telle est l'impression que nous a laissée à la lecture l'œuvre de Spohr : elle se rapproche sensiblement de celle d'un homme dont le souvenir est encore vivant dans ce journal. Fétis, comme tous les musiciens alors présents à Paris, s'était rendu à la représentation de la troupe allemande (2), fort désireux de connaître le compositeur dramatique qui tenait en Allemagne le premier rang depuis la mort de Weber. Voici le jugement qu'il porta sur cet ouvrage dans ce journal même. Nous demandons la permission de reproduire cette page de critique. Il y a quarante-deux ans qu'elle fut écrite : son ancienneté même lui donne tout l'attrait de la nouveauté.

« *Faust!* grand sujet, digne d'inspirer une muse germanique. Mais *Faust*, pour les Français, c'est l'ouvrage de Gœthe, avec ses beautés, ses défauts, le vague de son style et l'exagération de ses idées. Ce sont les caractères fortement tracés et les situations intéressantes, bien qu'invraisemblables, qui distinguent cette création, qu'on désire voir au théâtre. Malheureusement rien de tout cela ne se trouve dans l'informe *libretto* dont Spohr a écrit la musique... On s'est souvent moqué des canevas d'opéras italiens; j'avoue que je n'en connais aucun qui puisse lutter de stupidité avec celui de *Faust*... Une musique très-forte pouvait seule lutter contre les désavantages d'un canevas semblable, malheureusement je suis forcé d'avouer que celle de *Faust* n'est pas ce qu'il fallait : elle n'a point justifié la haute réputation de son auteur, et j'ai peine à me persuader que ce soit là l'ouvrage dont j'ai lu tant d'éloges. Et qu'on ne croie point qu'il soit ici question d'une de ces compositions dont le genre nouveau, les combinaisons intriguées et les hardiesses demandent du temps pour être comprises; car, hormis quelques modulations trop précipitées, rien n'est plus simple ni moins neuf que cette musique. D'un artiste tel que Spohr, habitué à manier les masses instrumentales, et de qui j'ai entendu à Londres une symphonie remplie de beaux effets, j'espérais une ouverture vigoureuse, analogue à la nature du sujet, et croyais n'avoir à redouter que quelques germanismes un peu trop hardis; au lieu de cela j'ai entendu une symphonie à l'ancienne manière, d'un style plutôt gai que triste, remplie de formules usées, et qu'on aurait prise pour l'ouverture d'un opéra bouffon, si le titre de l'ouvrage n'avait été sur l'affiche... En résumé, *Faust* n'a point justifié les espérances qu'il avait fait naître. »

ADOLPHE JULLIEN.

(*La suite prochainement.*)

(1) Une seule fois, il est vrai, et à l'extrémité d'un rapide arpége descendant. Du reste, quelques mesures plus loin, Spohr fait triller son héros sur un *sol* grave.

(2) C'était Betz qui remplissait le rôle de Faust, et Génée celui de Méphistophélès. Le célèbre ténor Haitzinger chantait Hugo, Mme Fischer jouait Künigunde et Mlle Roland Röschen.

VOCI E CANTANTI

(VOIX ET CHANTEURS)

Considérations générales par le professeur Panofka

—

Le nouveau traité de M. Henri Panofka sur la voix et les chanteurs a vu le jour à Florence, et dans la douce langue du *si*, la langue musicale par excellence.

Nous allons analyser brièvement ces pages, qui peuvent être considérées comme des prolégomènes du livre bien plus important du même auteur, intitulé *l'Art du chant.*

M. Henri Panofka, comme tous ceux qui émettent des idées neuves, souvent hardies, et qui battent en brèche la vieille tradition, peut parfois paraître paradoxal. Ses idées cependant sont fondées sur une longue expérience; elles sont si nettement formulées, que les partisans les plus opiniâtres des anciennes méthodes en sont eux-mêmes ébranlés, sinon tout à fait convaincus. Mais on sait combien il est difficile de faire adopter de nouvelles doctrines et surtout d'extirper de vieux préjugés.

Nous ne citerons que deux exemples. On a l'habitude de solfier sur les notes *do, ré, mi, fa, sol, la, si.* Or ces notes sont sujettes à des altérations, motivées par les dièses et les bémols. L'élève solfiera en prononçant *ré*, qu'il s'agisse d'un *ré* naturel, d'un *ré* dièse, d'un *ré* bémol, d'un *ré* marqué d'un double dièse ou d'un double bémol. Cinq sons différents exprimés par la même syllabe ! M. Panofka dit que solfier n'est autre chose que « chanter sur des syllabes » (définition qui nous paraît un peu spécieuse) et que par conséquent, avant de *solfier*, on doit savoir *chanter*. Il recommande donc aux professeurs de faire solfier leurs élèves non pas en leur faisant prononcer les syllabes *do, ré, mi,* etc., mais sur la voyelle A. En Italie, en effet, les enfants, après avoir appris les notes par le solfége *parlé* — non pas chanté — chantent des vocalises, qu'on appelle aussi des *solféges*, sur l'A. Jusque-là, il n'y a rien à dire, mais l'auteur va plus loin : il se demande si, même dans ce cas, l'étude du solfége n'est pas « un mécanisme illusoire ». Il affirme que, en Allemagne et en Angleterre, où l'on rencontre le plus de masses chorales, l'étude du solfége est tout à fait inconnue. Il ajoute que ni Haydn, ni Mozart, ni Beethoven, ni Weber, ni d'autres maîtres allemands n'ont solfié, et qu'on ne peut nier qu'ils n'aient été de grands musiciens ; enfin que cette étude est dangereuse pour les élèves, à moins qu'on ne la fasse précéder d'un travail préparatoire qui ait pour but d'enseigner à émettre et à bien poser la voix.

L'autre exemple se trouve au chapitre V, intitulé : « Du danger que présente l'habitude qu'on donne aux élèves de chant de battre la mesure avec la main pendant qu'ils chantent ». Voici le raisonnement de l'auteur ; nous le donnons textuellement : « Il est clair qu'on sent la mesure dans l'esprit, où est le siége de l'intelligence ; en la reproduisant avec la main, on la reproduit telle qu'on la sent. Si on ne la sent pas juste, on ne la battra pas juste; si, au contraire, on la sent juste, il est inutile de la battre ». Hâtons-nous de dire que M. Panofka ne manque pas de faire disparaître ce qu'il y a de singulier dans cet argument, en ajoutant

que c'est au professeur à battre la mesure, surtout aux passages où des complications musicales surgissent qui obligent à la presser ou à la ralentir.

A part donc ces idées qu'on pourrait trouver un peu hardies, l'ouvrage de M. Panofka a le mérite de condenser en un nombre de pages, relativement assez restreint, tout ce qui a trait à l'art de chanter : les divers chapitres dont le livre se compose parlent des voix saines, des voix altérées ou fatiguées, des défauts physiques, des mauvaises habitudes qui contribuent à fatiguer la voix, de la nécessité d'avoir, partout où l'on chante, un même diapason, de la volonté (et dans ce chapitre le paradoxe montre encore une fois le bout de l'oreille ; car M. Panofka prétend que « vouloir c'est pouvoir » et que l'élève doit émettre la note avec *volonté bien arrêtée* de produire un son agréable ; cela suffit-il? lui demandera-t-on ; l'auteur paraît en être convaincu.) D'autres chapitres parlent de la respiration, des timbres de la voix, de la tendance chez les artistes de chant à se préoccuper plus spécialement des notes aiguës. Il y en a enfin qui concernent la justesse, les vocalises, le choix des morceaux à donner de préférence aux élèves, etc., etc.

Bref, M. Panofka est d'avis que trois années suffisent pour faire d'un élève un bon artiste. Mais il faut que la classe ne renferme pas plus de huit élèves et que chaque élève ait une demi-heure de leçon *tous les jours*. Pendant la première année, ils apprendront à poser la voix et pourront finir par chanter des morceaux avec paroles. — La seconde année sera consacrée aux études de morceaux de style, tant de musique sacrée que de musique de théâtre. Dans la même année, les élèves prendront des leçons de déclamation. — Ce n'est que dans le cours de la troisième année qu'ils chanteront des partitions. On pourra les exercer à la scène en leur faisant jouer des fragments d'opéras ou des opéras tout entiers.

Pour nous résumer : bien que les conseils donnés par M. Panofka aux maîtres de chant et aux élèves se heurtent quelquefois aux traditions conservées par le temps, son livre n'en reste pas moins un excellent traité de l'art du chant, et il a, en outre, le mérite de combattre certains préjugés que seule l'autorité d'un musicien et d'un professeur aussi compétent pouvait signaler et contribuer à détruire.

ELIAS DE RAUZE.

Un procès qui intéresse à un très-haut point les auteurs et compositeurs de musique, aussi bien que les éditeurs, vient d'être jugé par le Tribunal de Commerce : Il a été décidé que celui qui achète la copie manuscrite d'une partition musicale non encore gravée fait acte de concurrence déloyale en cédant ou prêtant cette copie à des directeurs de théâtre qui font exécuter cette œuvre.

Ainsi jugé, sur la demande formée par MM. Brandus et Dufour contre M. Bathlot, à l'occasion de l'opérette *l'Ecossais de Chatou*. (Plaidants : Mes Henri Celliez et Martel.)

« Le Tribunal.

» Après en avoir délibéré, conformément à la loi :

» Attendu que Brandus et Dufour demandent que Bathlot soit tenu de cesser la concurrence déloyale qu'il leur a faite à l'occasion d'une opérette intitulée *l'Ecossais de Chatou*, demandent également la remise des copies qu'il en a fait faire, plus 2,000 francs à titre de dommages intérêts ;

» Attendu que Brandus et Dufour justifient de la propriété de ladite partition ; qu'ils ne l'ont fait ni graver ni publier; que, néanmoins, cette partition s'est trouvée entre les mains de deux directeurs de théâtres de province ; qu'il a été établi qu'elle a été fournie par Bathlot ; que Bathlot n'y avait pas été autorisé; que n'eût-il livré, comme il le prétend, qu'un seul exemplaire manuscrit, l'acquisition par lui faite dudit exemplaire ne l'autorisait pas à la mettre dans la circulation et à en faire usage commercial: qu'éditeur lui-même, il ne pouvait se méprendre sur l'étendue de ses droits et obligations ; qu'il ne peut exciper de sa bonne foi, qu'il a fait dans l'espèce acte de concurrence déloyale; qu'il y a lieu conséquemment de faire droit au premier chef de la demande, et, pour faire cesser la concurrence, d'ordonner la remise demandée par le second chef ;

» Attendu que ces faits ont causé à Brandus et Dufour un préjudice dont le tribunal fixe l'importance à 500 francs, que Bathlot est tenu de leur payer;

» Par ces motifs,

» Le Tribunal, jugeant en premier ressort, dit que Bathlot sera tenu de cesser la concurrence déloyale faite à l'occasion de l'opérette *l'Ecossais de Chatou*, lui fait défense de copier et de louer lesdites partitions; dit que dans la huitaine de la signification du présent jugement, Bathlot sera tenu de remettre aux demandeurs les copies qu'il en a fait faire, sinon dit qu'il sera fait droit;

» Condamne Bathlot, par toutes les voies de droit, à payer à Brandus et Dufour 500 francs de dommages-intérêts et condamne Bathlot en tous les dépens. »

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la Revue des théâtres.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné lundi *Don Juan*, pour la rentrée de MM. Faure et Obin. Faure est toujours le Don Juan accompli que l'on sait, plein de distinction et de noblesse, révélant un art profond jusque dans les plus petits détails. Obin reste un Leporello fort satisfaisant, et Mme Gueymard une dona Elvire modèle. Grand succès, du reste, surtout pour l'éminent baryton. On a bissé la sérénade et le duo *Là ci darem*. — Mercredi, on a donné *l'Africaine*, jeudi *la Favorite* (représentation extraordinaire au profit de l'Œuvre de la délivrance du territoire), avec MM. Faure, Bosquin, Mmes Bloch et Fursch, et vendredi, *Don Juan*. — Aujourd'hui, par extraordinaire, *la Favorite*.

*** La représentation extraordinaire de jeudi, à l'Opéra, a produit 10,638 fr. 50 c. Une quête faite dans la salle, par les étoiles du chant et de la danse, Mmes Gueymard, Hisson, Mauduit, Devriès, Beaugrand, Eugénie Fiocre, Fonta, etc., a donné 2,618 francs. Faure a fait l'abandon de son cachet.

*** M. Halanzier vient d'engager, pour l'Opéra, Mlle Arnal, une jeune cantatrice qui ne manque ni de qualités naturelles ni de talent, et qui compte de nombreux succès en province et à l'étranger. Mlle Arnal débutera probablement dans le rôle de Valentine des *Huguenots*.

*** Un début intéressant à plus d'un titre a eu lieu mercredi au théâtre de l'Opéra-Comique dans le rôle de Zerline de *Fra Diavolo*. Sous le pseudonyme de Mme Prelly, se cachait le nom d'une femme du monde qui a brillé dans les salons par son titre, sa beauté, son élégance et un talent d'amateur fort goûté. L'intérêt qui s'attache à une courageuse résolution, prise en face de l'adversité, augmentait encore la sympathie de l'auditoire choisi qui assistait à ce premier pas sur une scène autrement intimidante à affronter qu'une réunion d'amis. — Disons de suite que Mme Prelly a subi l'épreuve de la façon la plus encourageante pour son avenir théâtral. Il ne faut pas lui demander l'expérience de la scène ; elle a fort à apprendre de ce côté ; mais, après le premier moment d'embarras, elle a joué avec assurance, sinon avec la science des attitudes, du geste et de la modération. Ses avantages physiques et sa grâce l'ont d'ailleurs merveilleusement servie dans la scène de la toilette de nuit, qu'elle a détaillée avec beaucoup de coquetterie, et où elle a obtenu des applaudissements de bon aloi ; l'intelligence et l'habitude feront le reste. — Le point principal était le chant. Mme Prelly possède une voix de mezzo-soprano, d'un timbre agréable ; mais elle manque d'homogénéité, les notes élevées lui sont plus avantageuses que les notes basses ; aussi a-t-elle mieux réussi dans sa partie du sextuor : *C'est elle*, que dans la ballade ; c'est sans doute à cause de cette singularité dans l'organe qu'elle a rétabli l'air : *Enfin je respire*, de nature à faire valoir l'opposition des deux registres extrêmes de sa voix. Telle qu'elle est, on s'aperçoit aisément que cette voix a été travaillée à bonne école, mais menée à la vapeur. Elle est trop prête à donner dans l'excès, et elle a grandement besoin d'une étude constante et rassise qui lui permette de corriger des défauts très-visibles, et de faire valoir des qualités incontestables. Dans ces conditions, Mme Prelly peut conquérir une belle place à l'Opéra-Comique, car elle est douée de tous les avantages qui peuvent y faire réussir une artiste. Les encouragements qu'elle a reçus au 2e et au 3e acte, quoique empreints d'une grande bienveillance, lui inspireront certainement l'énergie et la persistance indispensables dans la carrière qu'elle vient d'embrasser avec une si louable résolution. — Lhérie chantait pour la première fois à Paris le rôle de *Fra Diavolo* ; il lui est moins favorable que celui de *Zampa*. — Mlle Reine est une très-agréable Milady.

*** On annonce pour le 22, à l'Opéra-Comique, la représentation des *Noces de Figaro*.

*** Un poëme d'opéra-comique de M. Gondinet, *Si le roi le savait*, confié d'abord à Leo Delibes, puis passé entre les mains d'Offenbach, vient de retourner à celles de l'aimable auteur de *Coppélia* et de *la Source*, que nous verrons avec plaisir tenter de nouveau le succès.

*** La salle Ventadour ne sera rendue au public que nettoyée et embellie. En plus des réparations que le cahier des charges imposait à M. Bagier, la Société propriétaire du Théâtre Italien doit en faire pour une somme considérable.

*** Hier soir a été donnée, aux Bouffes-Parisiens, la première représentation du *Docteur Rose*, de F. Ricci. Nous en rendrons compte.

*** L'opérette compte un adepte nouveau. Cette recrue de la dernière heure n'est autre qu'un des vétérans du *Pas redoublé*, de la *marche*, de la *fantaisie* sur tel ou tel motif, Alfred Lagny, dont les œuvres nombreuses figurent depuis longtemps au répertoire courant des musiques d'harmonie et des fanfares civiles ou militaires. Dans la bouffonnerie en un acte *les Chevaliers pour rire*, actuellement représentée au théâtre-concert de la Gaîté, on retrouve la fraîcheur et la vivacité d'idées, la crânerie et la finesse de ses productions précédentes. Une introduction, un joli nocturne, un trio amusant, de spirituels couplets, un quatuor original, et voilà toute cette partitionnette, bien écrite pour les voix et l'orchestre, et dont la vraie place eût été aux Variétés. M. Alfred Lagny est un des compositeurs français qui attendent courageusement leur jour, un cadre et des interprètes dignes de leur talent : son récent début à la scène ne peut, à notre avis, qu'avancer l'un et contribuer à ne plus lui faire espérer trop longtemps les autres.

*** *Un mauvais sujet*, l'opérette de M. J. Uzès, chantée depuis un mois aux Porcherons, se maintient sur l'affiche ; aussi le jeune compositeur, encouragé par ce succès, prépare-t-il une nouveauté musicale à laquelle nous souhaitons l'accueil favorable que ses productions ont rencontré jusqu'ici, dans les salons comme à la scène.

*** Le *Pardon de Ploërmel* obtient en ce moment à Brest un succès d'enthousiasme. L'interprétation, confiée à MM. Sabatier, Justin Née, à Mlle Baudier, ne laisse rien à désirer ; la direction a, d'ailleurs, donné tous ses soins à la mise en scène, pour laquelle on ne pouvait se montrer trop exigeant en pays breton. Les costumes, par exemple, ont été copiés exactement sur ceux du comté de Cornouailles, qui sont restés plus nationaux, plus *classiques* que ceux de la « Barzaz Breiz » ou Basse-Bretagne.

*** *L'Ombre* poursuit sa tournée triomphale. A Versailles, cinq représentations ont été déjà données, et les recettes suivent une progression croissante. Ce succès fait suite à celui de *Martha* ; — deux joyaux du même écrin.

*** Au théâtre d'Angers, *l'Ombre* voit croître chaque soir le succès qui l'a accueillie, comme partout, à sa première représentation. Mlle Brial, Mme Guérinot, MM Miral et Morlet dépensent dans leurs rôles un talent et une conscience dont le public leur tient un large compte.

*** *Fleur de Thé* fait salle comble au théâtre de Nîmes. Mlle Milher est ravissante dans le principale rôle.

*** Pour la dernière représentation de M. Lutz au Grand Théâtre de Bordeaux, on a donné *les Dragons de Villars*. Le charmant opéra-comique de Maillart est fort bien interprété et applaudi en conséquence.

*** Le *Testament de M. de Crac* a la vogue au théâtre de Nantes. Il est fort joliment joué, du reste, par MM. Guérin, Dorlin, Mmes Marie Blanche et Gilles.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

—

*** L'intérêt du 4e concert du Conservatoire se concentrait principalement sur les importants fragments de *Ruth*, églogue biblique de M. César Franck, œuvre de grande valeur sur laquelle une première audition, au Cirque des Champs-Elysées, il y a trois mois, avait déjà fixé l'attention de tous. *Ruth* a été alors l'objet d'une étude consciencieuse dans nos colonnes ; nous ne reviendrons donc pas sur les détails, et nous nous bornerons à constater le très-grand effet produit par les sept morceaux exécutés dimanche dernier, et spécialement par le chœur des Moissonneurs et le Chant du crépuscule. Mlle Battu a chanté, avec le grand style dont elle possède si bien les secrets, le rôle de Ruth — car c'est un vrai rôle, dramatique s'il en fut, comme le caractère de l'œuvre tout entière. — Mme Fursch, MM. Bosquin et Bouhy, ce dernier surtout, lui ont été de dignes partenaires. Les chœurs n'ont pas eu partout leur sûreté habituelle. — La Symphonie pastorale, qui figurait en tête du programme, a été, dans son ensemble, magistralement rendue. Le mouvement du scherzo, toutefois, a été pris un peu lentement, à telles enseignes qu'un peu après chaque reprise du motif, un rhythme plus vivant, plus vrai, s'établissait comme de lui-même. — L'ouverture du *Pardon de Ploërmel*, avec le chœur qui s'y enchâsse d'une façon si heureuse, et ces contrastes d'allures, de timbres et de sentiments où Meyerbeer excellait, a brillamment terminé ce beau concert.

*** Le programme du 3e concert du Conservatoire, qui a lieu aujourd'hui à deux heures, répète celui de dimanche dernier. Ce concert remplace celui qui n'a pu être donné le 28 janvier ; il est dû aux abonnés nouveaux.

*** La *Suite d'orchestre* de M. Guiraud a été exécutée de nouveau au Concert populaire de dimanche dernier, et aussi favorablement accueillie que la première fois.

*** Voici le programme du Concert populaire qui a lieu aujourd'hui, à deux heures, au Cirque-d'Hiver, au bénéfice de la souscription nationale pour la libération du territoire : 1° Ouverture de *la Muette* (Auber) ; 2° Symphonie pastorale (Beethoven) ; 3° Air d'*Iphigénie en Tauride* (Gluck), chanté par M. Richard ; 4° Hymne (Haydn), exécuté par tous les instruments à cordes ; *Gallia* (Ch. Gounod), pour solo, chœurs et orchestre ; le solo par Mme Miliano. — Pour ce concert, le prix des places est doublé.

*** Aujourd'hui, au festival du Châtelet, Henri Litolff fait exécuter pour la première fois sa symphonie dramatique *les Guelfes*. Dans la deuxième partie du programme, on entendra le tambourinaire provençal Philippe Buisson.

*** Un brillant concert a été donné la semaine dernière à la salle Herz, au profit de l'hôpital Hahnemann. Mme de La Grange, Mlle Sanz, MM. Gardoni et Delle Sedie pour le chant ; Mme Dreyfus, Mlle Secrétain, MM. Eugène et Julien Sauzay, Franchomme, Mas et Thomé, pour la partie instrumentale, y prêtaient leur concours. Un grand succès a été obtenu particulièrement par Mme de La Grange avec l'*arioso* du *Prophète* : « O mon fils. »

*** Interrompues par un deuil de famille, les séances musicales de M. Camille Saint-Saëns vont reprendre leur cours régulier. La 4e est annoncée pour le mardi 20 février, avec le concours de MM. Léonard, Turban, Van Waefelghem, Tolbecque, Taffanel et Charles Turban.

*** Le second concert de la société Bourgault-Ducoudray, fixé au vendredi 16 février (salons Pleyel), sera donné au profit de la souscription nationale. Des chœurs d'Arcadelt, Roland de Lassus, Vulpius, Mendelssohn, Berlioz, Saint-Saëns, et le trio des songes de l'opéra *Dardanus*, de Rameau, seront exécutés. Mme Barthe-Banderali, le baryton Archainbault et le pianiste Fissot prêteront leur concours à cette séance.

*** Nous avons entendu, lundi dernier, dans une réunion privée, où se trouvaient Mme Mackensie (née Catinka de Dietz), M. Altermann jeune, premier violon de l'orchestre Pasdeloup ; M. Allouard, pianiste distingué et excellent accompagnateur ; Mme Delaborde, la cantatrice émérite de l'Opéra et des grandes scènes italiennes ; Mme de Coninck, qui sous le nom de Mme Bertini est bien connue du monde artistique ; nous avons entendu, disons-nous, une nouvelle composition d'Ernest Nathan, l'éminent violoncelliste ; cette mélodie a pour titre *Espérance* et est écrite pour soprano avec accompagnement de violoncelle ; profondément empreinte du sentiment qui en a motivé le titre et inspiré la musique, elle a été dite avec beaucoup d'expression par Mme de Coninck et par l'auteur ; aussi, vivement appréciée par un auditoire connaisseur, elle a dû être bissée avec applaudissements. Le premier trio de Hummel avait ouvert la séance, admirablement exécuté par Mmes Mackenzie, Ernest Nathan et M. Altermann. Ce dernier, dans une mélodie de sa composition dédiée à Mme Thiers, a fait preuve d'une puissance de son des plus remarquables et d'un très-beau style. Puis E. Nathan a grandement réussi, comme virtuose et comme compositeur, en exécutant, avec M. Allouard, sa grande fantaisie sur *Martha*. Enfin, on a pu juger, par son admirable méthode, par le fini et la légèreté de ses vocalises, dans une cavatine de *Rigoletto*, du talent qui a valu à Mme Delaborde sa grande réputation et de l'avantage offert aux élèves par l'enseignement auquel elle a pris récemment la résolution de se livrer.

*** Mme Clara Pfeiffer a donné, le 4 février, sa première matinée musicale. L'excellente artiste, dont le talent est toujours la correction et la délicatesse même, a exécuté, avec MM. Léonard et Lebouc, la sonate dédiée à Kreutzer et un trio de Mozart. Elle a eu aussi un succès d'auteur avec son 3e Nocturne, que Georges Pfeiffer a dit d'une façon charmante, avec ses propres compositions, *Ecossaise* et *la Ruche*, deux attrayants petits poèmes. Succès également pour la cantatrice espagnole Mme Miliano, qui nous paraît en train de devenir une étoile.

*** Vendredi dernier, brillante réunion artistique chez le docteur Mandl. Mmes Foliari, Miliano, Boudier, Teissère, y ont tenu le sceptre du chant ; la partie instrumentale était dévolue au pianiste Lack et au *tambourinaire* Philippe Buisson, cet artiste original et vraiment doué, qui a su faire du rudimentaire galoubet provençal à trois trous un instrument de virtuose, presque un rival de la flûte, et lui faire rendre, par des procédés à lui, une série de sons chromatiques d'une étendue de deux octaves ! Le piano d'accompagnement était tenu par MM. Uzès, Boisjolin et Mlle Dreyfus avec leur talent accoutumé.

*** Le Cercle des Beaux-Arts a donné, samedi dernier, sa 3e soirée musicale sous l'habile direction de M. G. Jacobi. On y a applaudi, et à bon droit, MM. Caron, Ponsard, Jacobi, Gary, de Lajarte, Mlles Brunetti, Secrétain et plusieurs autres artistes de talent. Obligés de nous borner à glaner dans le riche programme de cette séance, nous citerons, comme ayant produit le plus d'effet, la *Berceuse* pour violon de Jacobi ; l'Evocation des nonnes de *Robert-le-Diable*, chantée par Ponsard, et deux charmantes compositions vocales de Ph. Maquet, Sérénade du *Passant* (Coppée) et *le Gué* (Pailleron), dites avec un sentiment exquis par Mlle Maria Brunetti. Entre les deux parties du concert, une quête improvisée pour la délivrance du territoire a produit 429 francs.

*** Les concerts du Grand-Hôtel sont toujours très-suivis. M. Danbé s'est fait entendre à celui de jeudi dernier, avec son talent et son succès habituels. Un autre violoniste, M. Lelong, a été aussi très-applaudi la semaine précédente.

*** La Société Schumann, dont nos lecteurs n'ont pas oublié les courageux débuts il y a deux ans, vient de se reconstituer, avec la presque totalité des artistes fondateurs : MM. L. L. Delahaye, White, Madier de Montjau, Van Waefelghem et Rabaud. Le produit des séances

sera versé dans la caisse de la souscription nationale. La première a eu lieu hier soir.

*** M. et Mme Lacombe, secondés par Mlle Sari, MM. Archainbault et Sighicelli, donneront dans les salons Erard, le vendredi 16 février, à 8 heures du soir, une séance musicale où ils feront entendre, outre des morceaux de Rossini, de Beethoven, de Clementi, de Chopin, etc., plusieurs compositions vocales et instrumentales de l'auteur de *Manfred*.

*** La Société classique de MM. Armingaud, Jacquard, etc., donnera le samedi 17 février, dans les salons Erard, sa troisième soirée. On y entendra, entre autres, le grand octuor de Beethoven et un concerto de Bach pour piano, violon et flûte concertants. La pianiste de cette soirée est Mme Szarvady.

*** M. et Mme Alf. Jaëll annoncent à Lyon, pour le 25 février, un grand concert au bénéfice de la souscription patriotique, sous le patronage de Mme la générale Bourbaki et des dames de la haute société lyonnaise.

*** La Société philharmonique de Rouen, de création récente, et dirigée par M. Kleine, a donné, à la fin du mois dernier, son premier concert, qui a réussi de tous points. L'orchestre et son chef méritent de sincères éloges, non moins qu'un jeune et habile pianiste, Aloys Klein, élève d'Amédée Méreaux.

*** Parmi les concerts des Sociétés philharmoniques de province, nous avons encore à signaler celui de la Lyre moulinoise, donné le 28 janvier avec le concours de Mlle Peyroo, des Bouffes-Parisiens. La Lyre en annonce un autre pour aujourd'hui, 11 février, au bénéfice de la souscription nationale.

*** M. Henri Logé a donné un concert à Nice, le 27 janvier. De l'avis de tous, ce jeune pianiste tient ce que promettaient ses brillants débuts.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le journal *le Ménestrel* apporte son concours à l'Œuvre des femmes de France, en ouvrant dans ses bureaux une liste de souscription en tête de laquelle le directeur, M. J.-L. Heugel, s'est inscrit pour une somme de mille francs. Il organise en outre, au Cirque des Champs-Elysées, un grand concert dont le produit aura la même destination.

*** On annonce le retour de Mme Marie Sasse à Paris.

*** M. Achille Denis quitte l'Opéra-Comique, dont il était le secrétaire général, pour remplir les mêmes fonctions au Théâtre Italien.

*** Félicien David a accepté la présidence des concours d'orphéons qui doivent avoir lieu pendant toute la durée de l'exposition universelle de Lyon.

*** L'excellent violoncelliste E. Nathan se propose de faire, dans nos départements de l'est et du nord-est, une tournée musicale dont le produit tout entier est destiné à la souscription pour la libération du territoire.

*** Un nouveau et très-remarquable morceau de salon, composé par Seligmann sur la célèbre mélodie de Mendelssohn : *l'Eden aux bords du Gange*, vient de paraître.

*** Nous signalons à l'attention des musiciens et des bibliophiles une très-intéressante collection de chansons béarnaises, publiée à Pau, par M. Rivarès, un artiste et un érudit. Ce recueil en est à sa deuxième édition.

*** M. Maton vient de faire paraître, chez l'éditeur Cellerin, une charmante chanson, *Suzon*. La jolie poésie d'Alfred de Musset, qui a tenté plus d'un compositeur, est cette fois rendue dans toute sa fraîcheur et avec son parfum piquant.

*** On a fêté musicalement à Dijon, samedi dernier, le cent-seizième anniversaire du séjour de Mozart dans cette ville. Le programme de cette petite solennité ne se composait naturellement que d'œuvres du « divin maître ». M. Charles Poisot, le directeur du Conservatoire de Dijon, y a ajouté l'attrait d'une intéressante conférence.

*** Un musicien de l'Opéra de Munich va sous peu célébrer un jubilé d'un genre particulier ; il a joué la partie de première trompette dans le *Freyschütz*, de Weber, pendant cinquante ans, sans manquer une seule représentation, c'est-à-dire plus de cinq cents fois.

*** Hier soir a eu lieu à l'Opéra le dernier bal masqué du samedi, huitième de la saison.

✝

*** Cette semaine aura lieu à Paris, au cimetière Montmartre, l'inhumation du regretté compositeur Aimé Maillart, l'auteur populaire des *Dragons de Villars*, mort pendant le siége en province. Le corps doit arriver aujourd'hui à Paris.

*** Le 24 décembre dernier, est mort à Paris Michel B.-F. Torramorell, compositeur, clarinettiste et chef de musique militaire en France, en Hollande et en Belgique. Deux de ses opéras ont été représentés à Anvers et à Bruxelles. Il était né à Gerona (Espagne) en 1786.

*** On annonce la mort, à Berlin, du célèbre tragédien Bogumil-Davison, l'un des meilleurs interprètes de Gœthe, de Schiller et surtout de Shakespeare. Il était né à Varsovie en 1818, et s'était retiré du théâtre depuis dix ans.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — La *Dot de Régine*, opéra-comique en deux actes, de Barwolf, a été représentée cette semaine pour la première fois au théâtre de la Monnaie, et favorablement accueilli. — La subvention de notre première scène sera désormais de 204,000 francs, dont 100,000 francs accordés par la ville et 104,000 francs pris sur la liste civile. — On assure que le roi désire la création d'une place de surintendant de l'Opéra. Le titulaire de ces fonctions serait M. Gevaert, qui deviendrait ainsi le véritable directeur de la partie artistique du théâtre, ne laissant à M. Avrillon que l'administration. — Le gouvernement négocie l'achat de la bibliothèque musicale de Fétis. Le Ministre de l'intérieur a annoncé qu'il présenterait prochainement à la Chambre un projet de loi à ce sujet. — Une œuvre nouvelle de Joseph Grégoir, *la Roche aux Fées*, opérette de salon, a obtenu ces jours derniers un fort joli succès.

*** *Mannheim.* — *Lisa ou le Langage du cœur*, opéra en deux actes, paroles et musique de Mertke, a été représenté pour la première fois le 24 janvier et bien reçu du public.

*** *Berlin.* — On a fêté l'anniversaire de la naissance de Mozart, le 27 janvier, par une représentation des *Noces de Figaro*. La rivalité qui divise depuis assez longtemps les deux *prime donne* de l'Opéra, Mmes Lucca et Mallinger, a donné lieu ce soir-là à un véritable scandale. Mme Lucca, accueillie à son entrée en scène par des sifflets que rien ne motivait et dont l'origine n'était pas douteuse, lança au public une épithète... indignée, et rentra dans la coulisse ; on baissa le rideau, et la cantatrice dut, quelques instants après, présenter des excuses. La représentation continua alors et se termina sans encombre. Mais l'incident n'a pas été sans influer sur la détermination de l'intendance de ne pas accepter les conditions posées par Mlle Mallinger pour son réengagement. Mme Lucca, baronne de Rahden, a reçu, comme dédommagement approprié à la nature de l'offense, la permission toute spéciale, considérée comme une haute faveur, de faire avancer sa voiture jusqu'au perron réservé à l'entrée du roi.

*** *Leipzig.* — Un nouvel opéra en trois actes, *l'Héritier de Morley*, de Fr. von Holstein, a été représenté le 24 janvier et très-applaudi.

*** *Vienne.* — L'ancien théâtre impérial de l'Opéra vient d'être vendu pour la somme de 25,000 florins, à M. Popper, négociant. L'édifice sera démoli, et sur son emplacement on élèvera une Bourse. — *Boule-de-Neige*, d'Offenbach, a été donné avec succès au Carltheater. Le compositeur dirigeait lui-même l'orchestre.

*** *Florence.* — Plusieurs excellentes représentations du *Comte Ory* viennent d'être données à la Pergola. Mme Albani et le ténor Montanaro remplissent leurs rôles avec une grande distinction. — Au théâtre Pagliano, on applaudit *Fausto* et *Ruy-Blas* de Marchetti, avec MM. Castelmary, Maurel, Angelo Massini, Mmes Stefani-Donzelli et Braccialini-Lubrano, une pléiade d'artistes de talent dont chacun mérite de sincères éloges.

*** *Venise.* — La Société propriétaire de la Fenice a affermé pour trois ans ce théâtre à l'impresario Lasina, qui doit recevoir une subvention de 180,000 francs. — Le différend entre la direction et le ténor Achard s'est terminé à la satisfaction générale : il n'est plus question de résiliation, et l'excellent artiste doit reparaître très-prochainement dans *Mignon*. — Les débuts de la basse Romani ont été remarqués ; c'est un artiste consciencieux, bien doué du reste, et dont le talent ne tardera pas à s'affirmer.

*** *Lisbonne.* — A l'issue de la belle représentation de l'*Africana* à laquelle il avait si vaillamment concouru, le baryton Cotogni a reçu la décoration des mains du roi dom Luiz.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Mme Adelina Patti est toujours l'idole de nos dilettanti. Elle vient de remporter un nouveau triomphe dans *Romeo e Giulietta*, donné au bénéfice de Nicolini. Dans le concert au bénéfice d'Arditi — dont le produit, soit dit en passant, a été de 30,000 francs — elle a dû dire trois fois la *Tarantella*, une nouvelle composition du *maestro*. — Mme Désirée Artôt est aussi fort applaudie. *La Favorite*, en dernier lieu, lui a valu un magnifique succès, partagé par son mari, le baryton Padilla, et le ténor Nicolini.

*** *Cincinnati.* — La troupe d'opéra de Strakosch, avec la diva Nilsson en tête, est ici depuis quelque temps, et y recueille les manifestations d'un enthousiasme à la *yankee*. Capoul est très-fêté dans *Fra Diavolo*.

AVIS. — Une jeune dame mariée, pianiste-amateur et très-bonne lectrice, désirerait, dans un but d'étude et d'agrément communs, s'entendre avec une personne amateur comme elle, pour faire de la musique à quatre mains.

Ecrire *franco*, à M. J. G., 58, rue d'Aboukir.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

JÉRUSALEM

Air de l'oratorio *PAULUS*, de Mendelssohn

MÉDITATION

arrangée avec accompagnement de
VIOLON, VIOLONCELLE, ORGUE ET PIANO
par **Ed. de Hartog**, et chantée par
Op. 55. **PAURE** Pr. 7 fr. 50
Chez Brandus et Dufour, 103, rue de Richelieu.

LE

TESTAMENT DE M. DE CRAC

opérette bouffe en un acte
PAROLES DE MOINAUX, MUSIQUE DE

CH. LECOCQ

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO
format in-8°, net, **6** fr.
LA MÊME, ARRANGÉE POUR PIANO SEUL
format in-8°, net, **4** fr.

AIRS DE CHANT DÉTACHÉS :
Légende des sires de Crac,
Couplets de Thibaude, Romance d'Isabelle
Chanson du Troubadour.

QUADRILLE PAR ARBAN

Polka des sires de Crac, piano et à 4 mains, orchestrés pour les bals de l'Opéra.

Polka-mazurka et Fantaisie facile
Pour le Piano,
par **A. CROISEZ**

Œuvres de

HECTOR BERLIOZ

ÉPISODE DE LA VIE D'UN ARTISTE
Symphonie fantastique en cinq parties
Grande partition. — Parties d'orchestre.

GRANDE SYMPHONIE FUNÈBRE ET TRIOMPHALE
pour grande harmonie militaire
avec orchestre d'instruments à cordes et chœurs *ad lib.*
Grande partition. — Parties d'orchestre.

APOTHÉOSE
extrait de la symphonie funèbre p. instruments de Sax.

ROMÉO ET JULIETTE
symphonie dramatique.
Grande partition. — Parties d'orchestre.

HAROLD EN ITALIE
symphonie en 5 parties, avec un alto principal
Grande partition. — Parties d'orchestre.

GRAND'MESSE DES MORTS
Grande partition.

TE DEUM A TROIS CHŒURS
Grande partition.

OUVERTURES:
BENVENUTO CELLINI ET LE CARNAVAL ROMAIN
Grande partition. Parties d'orchestre.

Publiées par *BRANDUS et DUFOUR*, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

LA LYRE FRANÇAISE

CENT NUMÉROS NOUVEAUX
N° 401 à 500. Édition populaire. Chaque n°, 25 cent.
Choix d'airs d'opéras, duos, romances, sans accompagnement des meilleurs auteurs anciens et modernes,
seront mis en vente cette semaine
CHEZ LES ÉDITEURS BRANDUS ET DUFOUR
103, rue de Richelieu.

LE

BARBIER DE TROUVILLE

bluette bouffe en un acte
PAROLES DE JAIME, MUSIQUE DE

CH. LECOCQ

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO
format in-8°, net, **4** fr.

GRANDE VALSE
composée pour les bals de l'Opéra par
STRAUSS

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS,
103, rue de Richelieu.

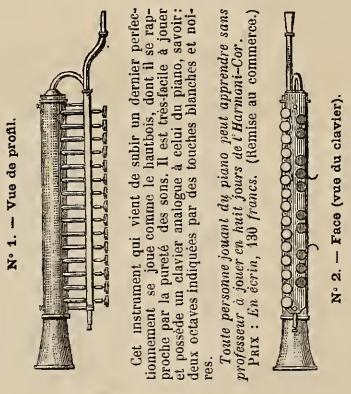
PENSIONNAT ANGLAIS-FRANÇAIS
Collége de St John's Wood
Fondé en 1848. Dirigé par M. **Frederic Berridge**
Cours spéciaux de musique vocale et instrumentale
S'adresser pour les renseignements à
M. BERRIDGE, Winchester-House, Winchester-Road, South-Hampstead, Londres

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PIANOS DEPROUW-AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1846
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

HARMONI-COR JAULIN



EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les moyens les plus indispensables à une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie.**

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mabillon, Mme Besson, MM. Bobland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie.** »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. | N° 7 | 18 Février 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Épigraphie musicale. — Le Faust de Gœthe et ses traductions musicales. **A. Jullien.** — Théâtre-Lyrique. Première représentation de *Une Fête à Venise.* **H. Lavoix** fils. — Théâtre des Bouffes-Parisiens. Première représentation du *Docteur Rose.* **A. Laroque.** — Revue des théâtres. **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Telle est la force d'une œuvre lyrique que, par son influence sur l'âme, elle la fascine et l'entraîne où elle veut.

GEORGIAS.

***

On chante dans les plus noires prisons, dans les sépulcres-enfers. Car, où il n'y a plus l'espérance, le chant reste. Dans les eaux de Malte, quand une galère approchait, on entendait le chant avant d'entendre les rames. Le pauvre braconnier Survincent, qui avait traversé la prison-cave du Châtelet, disait : « Ce sont les rimes qui m'ont soutenu. » Inutilité de la poésie ! A quoi bon les rimes ? C'est dans cette cave que sont nées presque toutes les chansons d'argot. C'est du cachot du Grand-Châtelet de Paris que vient le mélancolique refrain de la galère de Montgomery : « Timalonmisaine, timalonmison. » La plupart de ces chansons sont lugubres; quelques-unes sont gaies; celle du « Petit Dardant, » *Cupidon archer*, est tendre. On a beau faire, on n'anéantit jamais cet éternel reste du cœur de l'homme : l'amour !

M. M. VICTOR HUGO.

LE FAUST DE GŒTHE ET SES TRADUCTIONS MUSICALES.

(4e article) (1)

IV.

LE FAUST DE BERLIOZ.

C'est le dimanche 6 décembre 1846, dans un concert de jour donné à l'Opéra-Comique, que fut exécutée la légende dramatique de Berlioz, la *Damnation de Faust* (2). Cette œuvre signée du nom d'un jeune compositeur, amoureux de la lutte et curieux des obstacles, était la réalisation d'ardentes théories musicales. Ce fut un coup d'éclat, ce ne fut pas un succès. Loin de là, le public habitué à rire de cet artiste échevelé ou de sa prétendue musique, et tout aise de pouvoir se prononcer, sans presque l'écouter, sur une œuvre de cette importance, fit la sourde oreille aux beautés de premier ordre qui abondent dans l'ouvrage et n'en voulut distinguer que les hardiesses pour crier haro sur l'hérétique.

L'œuvre de Berlioz ne saurait être donnée pour une paraphrase exacte du poëme de Gœthe; mais, si elle s'en écarte sensiblement de temps à autre, si l'auteur, par une omission qu'on ne saurait trop regretter, a passé sous silence des scènes capitales, telles que la prison ou l'église, si, renonçant au rôle de Valentin, il se privait par là des admirables épisodes du duel et de la mort du soldat expirant en maudissant sa sœur, en revanche, il a traité certaines situations négligées des compositeurs qui l'avaient précédé comme de ceux qui devaient le suivre, et il sut composer lui-même un poëme, tant copié sur l'original que de fantaisie, auquel on ne saurait nier deux qualités essentielles, la couleur et la vie.

Quand Berlioz publia sa partition pour orchestre de *la Damnation de Faust*, il fut pris d'un remords de conscience et voulut se justifier d'en avoir usé si librement avec le poëme original. Voici ce qu'il dit dans son avant-propos : « Le titre seul de cet ouvrage indique qu'il n'est pas basé sur l'idée principale du *Faust* de Gœthe, puisque, dans l'illustre poëme, Faust *est sauvé*. L'auteur de la *Damnation de Faust* a seulement emprunté à Gœthe un certain nombre de scènes qui pouvaient entrer dans le plan qu'il s'était tracé, scènes dont la séduction sur son esprit était irrésistible. Mais fût-il resté fidèle à la pensée de Gœthe, il n'en eût pas moins encouru le reproche, que plusieurs personnes lui ont déjà adressé (quelques-unes avec amertume), d'avoir *mutilé un monument*.

» En effet, on sait qu'il est absolument impraticable de mettre en musique un poëme de quelque étendue, qui ne fut pas écrit pour être chanté, sans lui faire subir une foule de modifications. Et de tous les poëmes dramatiques existants, *Faust*, sans aucun doute, est le plus impossible à chanter intégralement d'un bout à l'autre. Or, si tout en conservant la donnée du *Faust* de Gœthe, il faut, pour en faire le sujet d'une composition musicale, modifier le chef-d'œuvre de cent façons diverses, le crime de lèse-majesté du génie est tout aussi évident dans ce cas que dans l'autre et mérite une égale réprobation..... »

Ces scrupules, pour être exagérés, font honneur à Berlioz, mais il n'avait que faire de se justifier : c'était son droit, sinon son intérêt, d'arranger à sa guise le drame original. De plus, il se trompe en assurant qu'il est impraticable de mettre en musique, sans le mutiler, un poëme qui n'a pas été fait pour être chanté, et surtout *Faust*. Schumann a victorieusement prouvé le contraire.

(1) Voir les nos 4 5, et 6.

(2) Voici les noms des artistes qui prirent part à cette exécution. M. Roger chantait le rôle de Faust, Hermann-Léon celui de Méphistophélès, Henri celui de Brander et Mme Duflot-Maillart celui de Marguerite.

Il est intéressant de savoir comment Berlioz conçut l'idée d'écrire la musique de *Faust* et dans quelles circonstances il la composa. Lui-même le raconte tout au long dans ses *Mémoires*.

..... Ce fut pendant ce voyage en Autriche, en Hongrie, en Bohême et en Russie que je commençai la composition de ma légende de *Faust*, dont je ruminais le plan depuis longtemps. Dès que je me fus décidé à l'entreprendre, je dus me résoudre aussi à écrire moi-même presque tout le livret ; les fragments de la traduction française du *Faust* de Gœthe par Gérard de Nerval, que j'avais déjà mis en musique vingt ans auparavant, et que je comptais faire rentrer, en les retouchant, dans ma nouvelle partition, et deux ou trois autres scènes écrites sur mes indications par M. Gandonnière, avant mon départ de Paris, ne formaient pas dans leur ensemble la sixième partie de l'œuvre.

J'essayai donc, tout en roulant dans ma vieille chaise de poste allemande, de faire les vers destinés à la musique. Je débutai par l'invocation de Faust à la nature, ne cherchant ni à traduire, ni même à imiter le chef-d'œuvre, mais à m'en inspirer seulement et à en extraire la substance musicale qui y est contenue. Et je fis ce morceau qui me donna l'espoir de parvenir à écrire le reste :

Nature immense, impénétrable et fière !
Toi seule donnes trève à mon ennui sans fin !
Sur ton sein tout-puissant je sens moins ma misère.
Je retrouve ma force et je crois vivre enfin.
Oui, soufflez, ouragans, criez, forêts profondes ;
Croulez, rochers, torrents précipitez vos ondes !
A vos bruits souterrains ma voix aime à s'unir.
Forêts, rochers, torrents, je vous adore ! Mondes
Qui scintillez, vers vous s'élance le désir
D'un cœur trop vaste et d'une âme altérée
D'un bonheur qui la fuit.....

Une fois lancé, je fis les vers qui me manquaient au fur et à mesure que me venaient les idées musicales, et je composai ma partition avec une facilité que j'ai bien rarement éprouvée pour mes autres ouvrages. Je l'écrivais quand je pouvais et où je pouvais ; en voiture, en chemin de fer, en bateau à vapeur, et même dans les villes, malgré les soins divers auxquels m'obligeaient les concerts que j'avais à y donner. Ainsi dans une auberge de passage, sur les frontières de la Bavière, j'ai écrit l'introduction « *Le vieil hiver a fait place au printemps.* » A Vienne, j'ai fait les scènes des bords de l'Elbe, l'air de Méphistophélès « *Voici des roses* » et le ballet des Sylphes. J'ai dit à quelle occasion et comment je fis en une nuit, à Vienne également, la marche sur le thème hongrois de Rakoczy. L'effet extraordinaire qu'elle produisit à Pesth, m'engagea à l'introduire dans ma partition de *Faust*, en prenant la liberté de placer mon héros en Hongrie au début de l'action, et en le faisant assister au passage d'une armée hongroise à travers la plaine où il promène ses rêveries.....

A Pesth, à la lueur du bec de gaz d'une boutique, un soir que je m'étais égaré dans la ville, j'ai écrit le refrain en chœur de la *Ronde des Paysans*.

A Prague, je me levai au milieu de la nuit pour écrire un chant que je tremblais d'oublier, le chœur d'anges de l'apothéose de Marguerite :

Remonte au ciel, âme naïve
Que l'amour égara.

A Breslau, j'ai fait les paroles et la musique de la chanson latine des étudiants « *Jàm noæ stellata velamina pandit.* »

De retour en France, étant allé passer quelques jours près de Rouen à la campagne de M. le baron de Malleville, j'y composai le grand trio : « *Ange adoré, dont la céleste image.* »

Le reste a été écrit à Paris, mais toujours à l'improviste, chez moi, au café, au jardin des Tuileries, et jusque sur une borne du boulevard du Temple. Je ne cherchais pas les idées, je les laissais venir, et elles se présentaient dans l'ordre le plus imprévu. Quand enfin l'esquisse entière de la partition fut tracée, je me mis à retravailler le tout, à en polir les diverses parties, à les unir, à les fondre ensemble avec tout l'acharnement et toute la patience dont je suis capable, et à terminer l'intrumentation qui n'était qu'indiquée çà et là. Je regarde cet ouvrage comme l'un des meilleurs que j'aie produits ; le public jusqu'à présent paraît être de cet avis.

Il s'agit là bien entendu du public étranger et non pas du public français. De l'aveu même de Berlioz, rien ne le blessa plus profondément dans toute sa carrière d'artiste que notre profonde indifférence vis-à-vis de cette œuvre admirable, que l'Allemagne a maintes fois entendue et applaudie dans son entier, tandis que nous sommes encore réduits à en entendre, de loin en loin, quelques minces fragments (1).

Au début de la première partie, Faust erre au milieu des plaines de Hongrie, chantant un hymne au printemps qui renaît, au soleil qui se lève, dans une mélodie charmante qu'accompagne un suave murmure d'orchestre, le doux concert de la nature qui s'éveille. « Le fleuve et les ruisseaux sont délivrés de leurs glaces par le doux et vivifiant regard du printemps ; dans le vallon verdoie le bonheur d'espérance ; le vieil hiver, dans sa faiblesse, s'est retiré sur les âpres montagnes ; de là, il n'envoie, en fuyant, que d'impuissantes giboulées de grésil perlé, qui sillonnent la plaine verdoyante ; mais le soleil ne souffle plus rien de blanc ; partout s'éveillent le mouvement et la vie ; tout s'anime de couleurs nouvelles ; cependant les fleurs manquent dans la campagne : elle se couvre, en échange, d'une foule parée..... Même des lointains sentiers de la montagne brillent à nos yeux les vêtements de fête. J'entends déjà le tumulte du village : c'est ici le vrai ciel du peuple ; grands et petits poussent des cris de joie ; ici je suis homme, ici j'ose l'être. »

Suit un charmant tableau symphonique. Mille rumeurs agrestes arrivent à notre oreille jusqu'à ce qu'éclate, franche et joyeuse, une ronde de paysans. Cette gaieté bruyante arrache au malheureux un soupir de regret, qui s'exhale dans une phrase toute mélancolique. Enfin des troupes passent au loin faisant sonner leurs fanfares guerrières. Berlioz n'a pas eu grand souci (il le confesse lui-même) de changer ainsi le lieu de l'action pour pouvoir y insérer la belle marche de Rakoczy, si populaire en Hongrie. A quoi bon lui reprocher ce caprice, puisqu'il nous a valu un morceau de cette valeur et aussi admirablement orchestré ?

ADOLPHE JULLIEN.

(*La suite prochainement.*)

(1) Depuis la première exécution jusqu'en 1869, on n'avait pu entendre que deux fois à Paris des fragments de *la Damnation de Faust*. Le 15 avril 1849, le Conservatoire avait exécuté le chœur et le ballet des Sylphes suivis de la Marche hongroise. Le 7 avril 1861, il avait donné de nouveaux extraits : un air de Méphistophélès, le chœur des Sylphes durant le sommeil de Faust, la valse des Sylphes et le double chœur des étudiants et des soldats. Cette exécution eut peu de succès et causa beaucoup de tapage. Scudo, qui s'était de tout temps fait remarquer par son animosité contre l'auteur, déclara que « jamais on ne réentendrait pareille musique en pareil lieu. » En 1869 enfin, M. Litolff nous fit entendre aux concerts de l'Opéra la valse des Sylphes et le menuet des Follets : on se rappelle encore la surprise du public à l'audition de ces merveilles de grâce. Peu après, M. Reyer fit applaudir l'air du Démon et la scène du sommeil de Faust dans le beau festival qu'il organisa à l'Opéra en l'honneur de Berlioz. Depuis lors ces pages sont connues et admirées de tous les artistes. Le Conservatoire vient de rejouer cette année même tous les fragments qu'il avait donnés il y a onze ans. Cette fois, c'est un grand succès. Cette réapparition de Berlioz au Conservatoire est un fait capital : il sied à la Société des Concerts de poursuivre vis-à-vis de ce grand artiste l'œuvre de réparation commencée par MM. Litolff et Reyer.

THÉATRE-LYRIQUE (ATHÉNÉE).

UNE FÊTE A VENISE.

Opéra-bouffe en quatre actes, paroles de MM. NUITTER *et* BEAUMONT *musique de* M. FEDERICO RICCI.

(Représentée pour la première fois le 15 février.)

La scène se passe à Venise ; la comtesse, venue dans cette ville pour y chercher son mari, apprend que, loin de pleurer son absence, le jeune capitaine doit se consoler assez lestement, au bal, de son veuvage momentané. De là, colère et projets de vengeance. La comtesse se rend au bal en domino, suivie de sa soubrette. Là, elle voit son mari papillonnant de belle en belle ; aussitôt son parti est pris. Le comte a pour lieutenant son cousin Gustave, la comtesse ne trouve rien de plus simple que de rendre le jeune homme amoureux d'elle. Gustave fait part de son aventure au comte ; celui-ci l'aide à poursuivre sa victoire, il lui souffle même sa déclaration, sans savoir que la belle à laquelle l'ardent jeune homme s'adresse n'est autre que la comtesse. Celle-ci accorde un rendez-vous au Lido, et c'est là que, se faisant connaître, elle désabuse Gustave et se venge de son époux.

Il pourrait fort bien se faire que j'eusse oublié quelques-uns des épisodes qui amènent un si ingénieux dénoûment. Il y a bien dans ces quatre actes une soubrette, un frontin, un hôtelier et un étudiant qui vont et qui viennent, qui sortent et qui rentrent, sans qu'on ait jamais pu savoir pourquoi. Je ne crois pas très-nécessaire de se livrer à des études approfondies sur l'utilité de ces personnages.

La pièce est traduite du poëme italien *Il Marito e l'Amante*, déjà musiqué par Ricci, et qui m'a tout l'air d'être un vieux vaudeville français. La scène se passait à Paris dans l'opéra italien; le troisième acte même se dénouait au bois de Boulogne, près Paris, comme dit l'argument. MM. Nuitter et Beaumont ont changé Paris en Venise et le bois de Boulogne en Lido; c'est probablement pour donner à M. Ricci une bonne occasion de prouver qu'il ne voulait absolument pas faire de couleur locale. Nous avons, du reste, peu de reproches à faire aux librettistes, qui, en maintes autres occasions, ont donné des preuves de leur talent. Obligés de parodier des paroles sur une musique déjà faite et sur un poëme des plus médiocres, ils n'ont pu faire qu'une traduction gauche et embarrassée. Je m'étonne seulement que deux hommes d'esprit, loin d'alléger une pièce déjà trop lourde, l'aient encore affublée de danses et de chœurs, dont elle se serait fort bien passée, et que le musicien a été loin de traiter avec bonheur.

Le dialogue manque de vivacité, de finesse, d'esprit, et pendant trois heures nous n'avons pas trouvé un mot à relever, si ce n'est quelques-uns par trop naïfs qui ont fini par inspirer au public une douce et communicative gaieté.

Au résumé, si dans le *Docteur Rose*, c'est le poëte qui a tué le musicien, on peut affirmer que jeudi MM. Ricci et Nuitter nous ont fait assister à un duel dans lequel ils se sont enferrés tous les deux.

Antérieurement, M. Ricci nous avait gâtés sous bien des rapports, mais combien il nous a cruellement punis des applaudissements que nous lui avions prodigués! Sans parler du second acte, dont le décousu est au-dessous de toute expression, il n'a pas trouvé dans toute sa partition une mélodie de quelque valeur. Quant au style et à l'orchestration, il est inutile d'en faire mention; qu'il me suffise de dire que ce ramassis de formules usées, de bruit sans sonorité, d'unissons maladroits, de modulations inutiles, de clinquant dû à l'emploi continuel du piston et des premiers violons, semble une gageure dans laquelle le compositeur aurait pris à tâche de faire ressortir soigneusement tous les défauts de son école. Il y a au premier acte une sorte de ritournelle prétentieuse qui est un des plus singuliers effets de sonorité que j'aie jamais entendus.

Cherchons cependant si, dans les vingt ou vingt-cinq numéros qui composent la partition, nous en trouverons quelques-uns à citer. Presque tous les morceaux qui semblent rappeler le Ricci du bon temps appartiennent à la partition italienne, et nous devons ajouter que ceux que le musicien a composés pour le nouveau poëme forment la partie la plus faible de l'ouvrage.

Citons, au premier acte, une cavatine en six-huit du soprano, une romance du ténor et un duo de femmes écrit dans un assez bon style vocal. Ce duo a été fort applaudi.

Le deuxième est tout simplement un chef-d'œuvre. M. Ricci est arrivé à faire exécuter, pendant une demi-heure, des notes de musique sans que jamais on ait pu comprendre ses intentions. Une espèce de barcarolle prétentieuse et d'une mauvaise facture chantée par M. Odezenne a seule semblé mériter quelques applaudissements. Cet acte hors ligne est dignement terminé par un quatuor sans commencement, sans suite et sans fin, qu'il nous serait bien difficile d'analyser.

Le troisième acte a paru le meilleur de tous; peut-être n'a-t-on pas été fâché de retrouver un peu la musique des auteurs, après tant de choses étranges, peut-être est-il réellement meilleur, ce que je crois; bref il a fait bon effet. Mentionnons un duo pour basse et soprano bien coupé, un duo pour baryton et ténor qui a de la verve et de l'entrain, et enfin le quintette. Ce très-long morceau de facture renferme de jolis passages et mérite des applaudissements. La phrase mélodique dans laquelle Gaston, soufflé par le comte, avoue son amour, a une certaine tournure embarrassée, gauche et naïve, d'un bon effet; enfin la strette est bien menée, c'est un bon morceau à l'italienne.

Mentionnons, dans le quatrième et dernier acte, un petit air de Zanetta, lestement tourné, qui a fait plaisir, une romance pour soprano avec un bon prélude de harpe, et nous pourrons clore la liste des meilleures parties de l'œuvre de M. Ricci.

Librettistes et musiciens auront probablement fait quelques coupures depuis la première représentation, mais je doute qu'*Une Fête à Venise* s'en trouve beaucoup mieux.

L'opéra est, du reste, monté avec soin et les acteurs sont loin d'être mauvais. M. Duwast chante avec goût, il serait seulement à désirer qu'il évitât davantage les sons gutturaux. Aubéry (le comte) est un beau baryton, et Odezenne, dont la voix est malheureusement trop lourde, a tiré bon parti du rôle de basse que lui avait confié M. Ricci. Mme Ganetti a une jolie voix, légère et qu'elle conduit bien, et nous n'avons qu'à l'applaudir, ainsi que Mme Douau. Cette dernière, qui avait créé le rôle principal dans la *Javotte* de M. Jonas, est une artiste sympathique et intelligente; le timbre de sa voix est frais, juste et agréable.

La direction, du reste, avait fait tous ses efforts pour mettre en relief l'œuvre de l'auteur de *Crispino*. Le joli décor du quatrième acte a été fort applaudi.

H. Lavoix fils.

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS.

LE DOCTEUR ROSE

Opéra-bouffe, en trois actes et quatre tableaux, de M. Emile de Najac, *musique de* M. Ricci.

(Représenté pour la première fois le 10 février.)

L'opéra-bouffe de M. de Najac n'est pas, comme on pourrait le croire, une adaptation ou la traduction d'une comédie italienne; c'est un pastiche de ce genre, un thème fourni à la verve du compositeur auquel nous devons deux partitions fort réussies : *Crispino* et *Une Folie à Rome*.

Bien que l'idée de la pièce ne le cède en rien en extravagance aux opéra-bouffes des Meilhac, des Ludovic Halévy et des Hector Crémieux, l'allure générale est bien moins excentrique et ne permet pas aux acteurs de se livrer à ces *cascades* insensées qui contribuent tant au succès de ces œuvres folles. On y compte peu de ces détails osés et *trouvés* qui font passer le poisson grâce à la sauce.

Le docteur Rose, ainsi appelé parce qu'il voit tout sous cette riante couleur, est un spécialiste comme on en connaît peu dans la vie réelle : il ressuscite les morts! Il ne soigne pas ses malades. Loin de combattre leurs souffrances, il hâte leur décès, afin de pouvoir plus vite leur rendre l'existence et la santé. Je ne réponds pas qu'il ait opéré beaucoup de ces miracles, mais, en tout cas, j'affirme que, devant moi, il a fait revenir le ténor Zeroli.

Il est vrai que Zeroli n'était pas mort!

Zeroli, la coqueluche des dames de Venise, aime sa camarade la Gardinella; mais un ténor qui a conscience de son prestige, court de belle en belle, et notre héros, dont les bonnes fortunes ne se comptent plus, a été surpris par le doge dans la chambre même de la dogaresse. Zeroli sait ce qu'il attend et il se résout à se pendre... pour échapper à la potence. Survient la pupille du docteur Rose. Epouvantée à la vue du gentil ténor qui va se passer au cou une corde attachée à un réverbère, la sensible signora le supplie de renoncer à son lugubre projet, et, pour le soustraire aux gens de police qui le cherchent, elle le cache dans sa gondole en lui recommandant de « faire le mort. »

On transporte le cadavre chez le savant praticien. En quelques heures Zeroli est rendu à la vie.

Pauvre docteur! Il a ressuscité un homme qu'il faut dérober aux investigations de la justice, et, d'après un arrêté du doge, ceux qui donneraient asile à l'artiste condamné subiraient la même peine que lui.

Et Zeroli, installé chez le docteur, mange ses meilleurs plats, couche dans son lit, endosse ses plus beaux habits et enlève le cœur de sa pupille.

Capsulo, — c'est le nom de notre docteur, — Capsulo pense devenir fou de rage ; il ne sait à quel saint se vouer. Enfin, en fouillant de vieilles paperasses, il découvre que Zeroli est le fruit d'un amour qu'il cultivait avant de se consacrer exclusivement à la science. Il pardonne et unit son fils à sa pupille. Que deviendra la Gardinella? La Gardinella, croyant que son ténor avait quitté la terre pour un monde meilleur, s'était consolée en épousant un certain cousin à elle, un idiot fieffé.

La musique agréable, mais un peu uniforme de ce libretto, est écrite avec facilité, trop de facilité peut-être, et avec franchise. On l'écoute sans fatigue, parfois avec plaisir. Citons: au premier acte le terzetto: *Cachez-vous* et le finale original : *Il est mort*; au deuxième, le moins réussi dans son ensemble, un sextuor : *Cette pile électrique*, et un trio par Désiré, Mme Peschard et Mlle Peyron; au dernier acte, une très-jolie romance, simple et délicieuse, dite avec beaucoup de charme par Mme Peschard, enfin un trio, très-franc d'allure et dont la strette redemandée a produit plus d'effet encore la seconde fois. La romance de Mme Peschard a été bissée aussi et à la demande générale.

Mme Peschard a obtenu un véritable succès dans le rôle de Zeroli, qu'elle rend avec grâce et dont elle fait très-bien valoir tout le côté musical. Mlle Fonti, quoiqu'elle fût souffrante le jour de la première représentation, chante avec goût les quelques morceaux dont se compose son rôle de la Gardinella. Mlle Peyron, une soubrette au sourire malicieux, Mlle Bonelli, la pupille de Capsulo, et du côté des hommes, l'excellent Désiré (le docteur) et le joyeux Berthelier (le cousin stupide) jouent avec une belle humeur et une gaieté communicatives.

Et la bonne Mme Thierret que j'allais oublier !...

Adrien Laroque.

REVUE DES THÉATRES.

Variétés. *Le Coupé du docteur*, comédie en un acte de M. Victor Bernard; *la Revue en ville*, fantaisie en trois tableaux, de MM. Clairville, Siraudin et V. Koning; *J. Rosier, 24, rue Mogador*, comédie en un acte de M. Raymond Deslandes ; *Madame attend Monsieur*, comédie en un acte de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy.

Quatre pièces nouvelles aux Variétés. Quatre !

Le Coupé du docteur, agréable lever de rideau, a réussi agréablement. Passons.

Composer une revue n'était pas chose facile cette année. Parler et de nos revers et de nos maux intérieurs, ce n'est pas gai et cela n'excite pas beaucoup la verve des vaudevillistes. Les auteurs ont donc agi sagement en ne donnant pas d'extension à leur fantaisie; ils ont passé rapidement sur quelques incidents et ils se sont rejetés sur les parodies des succès de l'année. Leurs trois petits tableaux, menés vivement, relevés par quelques couplets spirituels, enlevés avec un entrain diabolique, ont pleinement réussi, et si je ne rougissais d'employer une formule dont on a abusé, je dirais que *la Revue en ville* est un grand succès avec une petite pièce.

Les imitations les mieux réussies sont celle de Lafont dans *Rabagas*, par Alexandre Michel; celle de Brasseur et Gil Pérès dans *Tricoche et Cacolet*, par Daniel Bac et Lanjallay; celle de Mlle Desclée dans *la Princesse Georges* par Mlle Silly, qui, par parenthèse, affecte dans les autres rôles une désinvolture dont nous ne lui faisons pas compliment. Mlle Gabrielle Gauthier, au contraire, sait dire les choses les plus graveleuses avec une réserve de bon goût; c'est plus spirituel et plus piquant.

J. Rosier, 25, rue Mogador, est un amusant quiproquo. Comme cela se voit dans dix-neuf vaudevilles sur vingt, un mari soupçonne sa femme de le tromper et les apparences autorisent parfaitement ses craintes. Après bien des méprises, l'innocence de Mme Chauveau saute aux yeux de M. Chauveau. Je ne dis pas que Mme Chauveau ne soit pas poursuivie par les galanteries d'un certain Léon, qui dans son étourderie lui fait parvenir l'adresse de J. Rosier, 24, rue Mogador, mais enfin Chauveau a tort de s'en prendre à l'innocent Rosier, qui va épouser la sœur de Léon.

On dit que *Madame attend Monsieur*, la petite pièce de MM. Meilhac et Halévy, est la mise en scène d'un article de *la Vie parisienne*, je l'ignore. En tout cas, article ou comédie, c'est charmant et joué avec une finesse et un esprit rares par Mlle Céline Chaumont.

D'intrigue, peu ou point. Monsieur a loué une chambre qu'il a fait meubler avec élégance et dans laquelle il reçoit sa maîtresse. Mais Madame, avertie par une femme de chambre qui se venge de Mlle Catarinette, vient ce soir à la place de Catarinette. Monsieur se cache dans l'alcôve et assiste, sans être vu, au monologue très-mouvementé de Madame, armée de pincettes menaçantes. Enfin, Madame fait une perquisition en règle et déniche l'époux repentant, qu'elle charge comme un mulet de tous les bibelots achetés pour Catarinette et qui trouveront leur place au domicile conjugal. Je le répète, ce petit acte est pétillant d'esprit.

Adrien Laroque.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné lundi *l'Africaine* ; par extraordinaire, pour le mardi gras, *le Trouvère*, dans lequel Mlle Andrée Barbot a débuté, et mercredi et vendredi *Don Juan*. — Aujourd'hui, par extraordinaire, *le Prophète*.

*** Au premier jour, reprise d'*Hamlet* pour les débuts de Mlle Sessi.

*** Le succès de Mme Prelly est devenu décisif dans *Fra Diavolo*, à l'Opéra-Comique. Sous le bénéfice des observations et des conseils adressés la semaine dernière par presque toute la presse à la sympathique débutante, l'adoption de Mme Prelly par le public de la salle Favart nous paraît donc un fait accompli.

*** La première représentation des *Noces de Figaro* est annoncée pour cette semaine.

*** La question relative à la réouverture du Théâtre-Italien est toujours pendante, et c'est à tort que plusieurs journaux la présentent comme résolue. Si M. Verger a traité effectivement avec les propriétaires de la salle, s'il est vrai qu'il obtiendra du Ministre son privilége quand il voudra, la situation n'en reste pas moins subordonnée à deux conditions essentielles : la première de savoir, par la discussion à l'Assemblée nationale du budget de 1872, quelle sera la quotité de la subvention accordée à la future direction, attendu que si elle était supprimée ou diminuée, M. Verger renoncerait à l'exploitation ; — la seconde, d'arriver à une entente de cette direction avec M. Bagier pour l'acquisition du matériel et des décors.

*** L'indisposition dont Mlle Fonti était déjà atteinte lors de la première représentation du *Docteur Rose* s'étant accentuée, elle a été obligée d'abandonner, pour prendre un repos indispensable de quelques semaines, son rôle de Gardinella à Mlle Debreux.

*** *Le Corsaire noir*, d'Offenbach, ne sera pas donné immédiatement aux Variétés après le spectacle actuel. Ce théâtre reprendra d'abord plusieurs des opéras-bouffes de son répertoire, avec Mlle Schneider, qui ne tardera pas à revenir à Paris.

*** Las de frapper depuis vingt-cinq ans à toutes les portes de nos théâtres lyriques, un compositeur lyonnais, M. André Simiot, a demandé à un petit théâtre jusqu'à présent voué à la chansonnette, Tivoli, l'hospitalité pour un opéra — et un grand opéra en cinq actes, *l'Africain*, dont il a fait les paroles et la musique. Cette hospitalité lui a été généreusement accordée par le directeur de l'endroit, M. Barberin, qui a mis au service de l'auteur le talent aussi grand que modeste de son chef d'orchestre, M. Douce, et ses meilleurs sujets. Il n'a point eu d'ailleurs à s'en repentir, car l'œuvre de M. Simiot a rencontré, de la part d'un public où la claque est inconnue, l'accueil le plus encourageant. — Sans doute la critique y trouverait beaucoup à reprendre; mais tel quel, *l'Africain* offre, en somme, de l'intérêt et un mérite incontestable. La partition est écrite dans le goût italien; elle est fort riche en airs, duos et surtout en chœurs de l'école de Verdi et de plusieurs autres maîtres italiens. L'orchestration dénote des études consciencieuses et est faite avec

soin ; il faut citer particulièrement l'air du premier acte, chanté avec goût par Badiali, le finale du troisième acte et la grande scène du quatrième. — Pour un orchestre peu habitué à pareil diapason, l'exécution a été des plus satisfaisantes. L'auteur, rappelé à la chute du rideau, a dû paraître sur la scène, et ce moment aura été pour lui une bien douce compensation de sa longue attente et de ses ennuis. — Peut-être a-t-il en portefeuille quelque autre ouvrage auquel la réussite de celui-ci ouvrirait une porte moins modeste et qui n'aurait plus de raison de lui être fermée. Nous le lui souhaitons de grand cœur.

*** On annonce comme prochaine la réouverture du théâtre des Folies-Marigny, complétement restauré.

*** Dans la prochaine reprise de *Ruy-Blas* à l'Odéon, la musique de la romance des Lavandières qui fut, à l'origine, composée par Pilati, vient d'être préférée, par Victor Hugo, à celle de plusieurs autres compositeurs qui se présentaient concurremment. Cette romance sera chantée par Mlle Belgirard, élève du Conservatoire, qui a, paraît-il, une très-jolie voix de soprano.

*** De tous côtés nous arrivent des nouvelles de France et de l'étranger sur le succès qu'y rencontre le dernier opéra de Flotow : *l'Ombre*. — A Montpellier, cinq représentations successives sont loin d'avoir satisfait l'empressement du public qui fait chaque soir l'accueil le plus chaleureux à l'œuvre et à ses interprètes, Mme Barbot, Mlle Ange, MM. Gadilhe et Aubert. — A Douai, même réussite avec Mme Muret-Mézeray. — Jusqu'à présent, on compte trente-et-une villes dont les théâtres ont joué ou qui répètent en ce moment *l'Ombre*; ce sont, à l'étranger: Bruxelles, la Haye, Genève, Gênes, Trieste, Vienne, Pesth, Augsbourg, Madrid, Londres, Anvers, Liége, Mons, Cassel, Mannheim, New-York et la Nouvelle-Orléans; en France : le Havre, Nantes, Lille, Douai, Bordeaux, Montpellier, Rennes, Angers, Versailles, Avignon, Perpignan, Brest, Lorient et Besançon.— Nous ne nous trompions pas en disant que cette œuvre charmante ferait, comme *Martha*, son tour du monde.

*** *Le Salut public* affirme que Mme Patti est engagée par le Grand-Théâtre de Lyon pour la campagne de l'Exposition universelle. Elle y chanterait pendant les mois de juin et juillet.

*** On écrit de Bordeaux que Monjauze vient d'obtenir un très-grand succès dans *le Prophète* ; l'élite du public de cette ville assistait au début de l'artiste, au Grand-Théâtre, et l'a rappelé après chaque acte.

*** On écrit de Marseille : « Notre Grand Théâtre a eu une fort belle soirée lundi dernier. Entre autres sujets d'attraction, l'empereur Dom Pedro assistait à la représentation du *Trouvère*, que la direction avait pu offrir au public, grâce à l'arrivée de Mlle Danery. La jeune cantatrice, parfaitement secondée par MM. Lefranc, Lédérac et Dermond, a fait preuve de toutes les rares qualités qu'exige le rôle dramatique de Léonore. Sa voix souple et passionnée, son jeu intelligent, ont provoqué à maintes reprises les applaudissements; et après le quatrième acte, les bravos, les rappels, les fleurs, ont confirmé et consacré un succès qui, tout le fait espérer, prélude à beaucoup d'autres. »

*** M. Roméo Accursi est engagé à Metz pour diriger l'orchestre du Théâtre-Italien.

*** Nous lisons dans *l'Indépendance belge* du 11 février, sous la rubrique de Bruxelles, — Théâtre royal de la Monnaie : « Après le *Vaisseau Fantôme*, de Wagner, viendra *Fiesque*, grand opéra, imité de Schiller. Les rôles ont été distribués à Mlles Sternberg et Von Edelsberg, à MM. Warot, Lassalle et Vidal. — Cette œuvre est de M. Lalo, compositeur français. »

*** Sous le titre de : *Une représentation à Péra*, le *Moniteur universel* contenait ces jours-ci des détails curieux sur une représentation donnée récemment au Théâtre français de Constantinople. Nous en extrayons un passage relatif à un petit opéra : *Télémaque au temple de Vénus*, dont la musique est l'œuvre d'un Arménien, le premier compositeur qui ait écrit de la musique à la *franca* sur un libretto turc. «.... Sans doute ce n'est pas fort, et l'orchestration en est bien terre à terre, tracée dans les règles cependant, avec les modulations voulues, suivies des rentrées obligées. Le sujet est celui du roman de Fénelon, agrémenté de quelques hors-d'œuvre, bien étonnés sans doute de s'y rencontrer: telle une dame en robe verte qui paraît au fond du temple de Vénus à la lueur d'un feu de Bengale, et disparaît après avoir chanté un air sérieux que rien ne semble motiver. — Après une petite ouverture simple comme le reste, la toile se lève et l'on voit un chœur de huit prêtresses debout autour d'une table bien servie. Ces jeunes filles entonnent un chœur, et leurs voix pures, claires, justes, n'hésitent pas.—Plus tard, ces choristes se transformeront en ballerines: voilà un problème qui n'a pas été résolu, ni même tenté dans nos pays d'Occident. — La prêtresse préférée de Télémaque se distinguait entre toutes ; il serait mal séant d'exiger d'elle une méthode parfaite: elle était sympathique par sa voix, par son jeu, par son expression ; n'est-ce pas déjà beaucoup pour une débutante de treize ans ? Elle interprétait fort bien son rôle d'amoureuse, et Télémaque, représenté par une belle jeune fille du même âge, aux grands yeux noirs, n'a eu qu'un tort, c'est de se vêtir d'un peplum bleu. Les danses alternaient avec le chant, mais les pas étaient peu animés, lents, afin de ne pas essouffler les pauvres petites. — Après le départ du fils d'Ulysse, lorsque les prêtresses se sont trouvées seules, alors la vraie danse a commencé et les jeunes Arméniennes s'en sont assez bien acquittées pour mériter les honneurs du *bis*. »

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

—

*** Au concert du Conservatoire de dimanche dernier, même programme que le dimanche précédent, et même succès obtenu par l'Églogue biblique, *Ruth*, de M. César Franck.

*** Programme du 5e concert du Conservatoire, qui a lieu aujourd'hui à deux heures : 1° Symphonie en sol mineur (Mozart); 2° Le *Départ*, chœur sans accompagnement (Mendelssohn); 3° Concerto de piano en *mi bémol* (Beethoven), exécuté par M. E.-M. Delaborde ; 4° Air d'*Iphigénie en Tauride* (Gluck), chanté par M. Bosquin ; 5° Fragment de symphonie (C. Saint-Saëns) ; 6° Chœur de la *Création* (Haydn). — Le 3 mars, la Société donnera un concert extraordinaire pour la souscription patriotique, avec augmentation du prix des places.

*** A l'un des prochains Concerts du Conservatoire seront exécutés des fragments d'un *Requiem* de M. C. Lenepveu.

*** Le Concert populaire de dimanche, donné au profit de la souscription nationale, a eu un fort beau résultat; malgré l'augmentation du prix des places, le Cirque était comble, et la recette s'est élevée à 9,900 francs. De plus, le produit d'une quête que M. Pasdeloup avait annoncée, en termes empreints d'un fervent patriotisme, avant l'exécution de la *Gallia* de Gounod, a été de 3,530 francs ; ce qui fait un total de 13,430 francs. — L'exécution a été bonne; la *Symphonie pastorale* a produit son effet accoutumé, et *Gallia* a été très-applaudie, autant comme œuvre de circonstance que pour sa valeur artistique, M. Richard dans l'air d'*Iphigénie en Tauride*, Mme Miliano dans les soli de *Gallia*, ont obtenu un succès mérité.

*** Programme du 1er concert, de la 3e série (17e) populaire qui sera donné aujourd'hui à 2 heures, sous la direction de J. Pasdeloup au Cirque d'hiver : *Jubel*-Ouverture (Weber); Symphonie en *mi bémol*, Allgero, Marche, Scherzo, Adagio, Finale (C. Saint-Saëns) ; Gavotte (Bach) ; Ouverture de *Coriolan* (Beethoven) ; *le Songe d'une nuit d'été* (Mendelssohn).

*** L'ancienne Société Schumann — qui, sans avoir répudié ses tendances, a cru devoir faire le sacrifice du nom inscrit sur son drapeau, et s'appelle désormais simplement, « Société de musique de chambre », — a donné samedi dernier sa première séance. Entre deux œuvres de Schumann, un trio et un quatuor, nous y avons entendu un quatuor pour instruments à cordes de M. Taudou, l'un des derniers prix de Rome. C'est, si nous ne nous trompons, le début en public de ce jeune compositeur ; début qui, pour s'être accompli dans un cadre plus discret et avec des moyens d'action plus modestes que certains autres, n'en mérite pas moins toute l'attention du vrai public musical. Il y a dans ce quatuor des qualités de facture qu'explique une fréquentation assidue des maîtres, et une fraîcheur d'idées qu'on n'est pas habitué à trouver dans les œuvres des jeunes auteurs qui possèdent si bien la forme. On a beaucoup applaudi l'*andante* et l'*intermezzo* ; le *finale* est très-remarquable aussi, mais il a été joué trop vite et a perdu ainsi une partie de son effet. — Les exécutants à cette séance étaient MM. L.-L. Delahaye (piano), White, Madier de Montjau, Hollander et Rabaud (instruments à cordes.)

*** Un fragment de ballet de *Robert-le-Diable* et le prélude-unisson de *l'Africaine* ont obtenu un grand succès au concert du Grand-Hôtel, dimanche dernier. On a beaucoup applaudi aussi une *Marche brésilienne*, de J. Danbé, très-brillante, très-caractéristique et pleine de détails heureux. — Une *Sérénade* de M. Widor, une *Pavane* d'Auber et des fragments du ballet du *Prophète* figurent sur le programme de ce soir.

*** Une ancienne et excellente actrice du Carl-Theater de Vienne, Mme Ida Brüning, Autrichienne de naissance, et Française de cœur, se propose de donner, au profit de la Souscription nationale, trois conférences dans lesquelles elle déclamera ou chantera les meilleurs morceaux lyriques de Schiller, Gœthe et Uhland, en les accompagnant de quelques commentaires en français et en allemand. Mme Brüning n'est pas une inconnue à Paris: on n'a pas oublié les représentations-conférences qu'elle donna, et non sans succès, il y a quelques années, à l'ancienne salle Beethoven, ainsi qu'au théâtre Déjazet.

*** La Société philharmonique de Paris, fondée par M. le baron Paul Ramond, et dont le but principal est de faire connaître et d'encourager les jeunes compositeurs de mérite, vient de se constituer définitivement sous la présidence honoraire de M. Félicien David, avec M. Saint-Saëns pour chef d'orchestre.

*** Une intéressante soirée musicale réunissait, la semaine dernière, chez Mme Eugénie Garcia, une brillante et artistique société: Mme Al-

boni, M. de Saint-Georges, etc. MM. Ismaël, Antonin Marmontel, Lopez, Mme Nyon, élève de Mme Garcia, s'y sont fait applaudir. Ismaël a dû redire les couplets de *l'Ombre*: « Midi, minuit. »

*** Dans notre dernier numéro, en signalant le succès obtenu par Mme Laborde dans une réunion artistique privée, nous l'avons appelée par erreur Delaborde. Mais le très-grand nombre de nos lecteurs qui ont applaudi l'éminente cantatrice à l'Opéra, il y a quelques années, ne s'y seront pas trompés.

*** Nous lisons dans un journal de Nice : « Seligmann vient de donner à Nice un concert au profit de la souscription patriotique. La recette s'est élevée à presque 4,000 francs, qui seront intégralement versés à la Banque au crédit de l'Œuvre, car le propriétaire de la salle n'a rien voulu recevoir pour la location, et ce désintéressement a été imité par tous les artistes : MMmes Cinti-Damoreau et Caillot, MM. Froment, Diaz de Soria, Jules Daniel, Henri Logé et Malézieux. Quant à Seligmann, il a remporté dans ce concert l'un de ses plus beaux et légitimes succès. »

*** M. Camille Saint-Saëns s'est fait entendre hier à la Société Philharmonique de Lille; il y a exécuté son concerto en *sol* mineur.

*** Une de nos grandes Sociétés artistiques de province, dont le but est incontestablement sérieux et élevé, le Cercle musical de Poitiers, fondé pour propager le goût et l'étude des chefs-d'œuvre classiques, et présidé par deux gentilshommes des plus sympathiques dans cette région, MM. Marc Autellet et A de Bridiers, vient de donner, au profit de l'Œuvre de la libération du territoire, son premier concert d'abonnement de la saison. L'heureux choix du programme, son excellente exécution et l'empressement du public, désireux de s'associer à l'initiative généreuse du Cercle, ont largement rempli les espérances conçues pour cette soirée. Sous l'habile direction de M. Lobstein, l'orchestre a convenablement exécuté l'ouverture de *la Muette*, celle de l'*Ambassadrice* et la symphonie en *ut* d'Haydn, qu'on appelle encore à Poitiers « la symphonie de l'Ours. » Mlle de Boucquau a chanté avec une belle voix, un sentiment juste et de la méthode, l'air de *l'Ombre*, du *Pardon de Ploërmel* et *l'Ave Maria* de Gounod. MM. J. Delsart, J. Seghers et Lobstein, trois artistes d'un mérite éprouvé, ont enlevé à plusieurs reprises les applaudissements chaleureux du public, que les chansonnettes comiques de M. Desroseaux sont venues mettre en belle humeur. Fidèle à ses traditions d'art, de patriotisme et de charité, le Cercle musical de Poitiers donnera, le 9 mars prochain, un second grand concert.

*** La Chorale et Fanfare de Chartres a prêté son concours à l'exécution d'une retraite aux flambeaux. La quête au profit de la souscription nationale a produit une somme de 2,183 fr. 60.

*** Le concert que donnera le 19 février l'Institut Musical d'Orléans, aura pour principal élément de succès le concours de Mme Penco et de M. Gardoni.

*** On nous écrit de Nice : « Le vieux Tamburini s'est fait entendre l'autre jour dans un concert, et malgré ses 73 ans, a obtenu un succès colossal. Il a chanté l'air de *Somnambula*, comme seul il sait le chanter, comme il l'a chanté en 1827, quand Bellini écrivit cet air pour lui. »

*** Le jeune violoniste Sauret vient d'obtenir à la Philharmonique de Rennes un succès flatteur; une de ses compositions sur *Othello*, ainsi que des *Airs russes*, lui ont valu les honneurs du rappel et du *bis*.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Sur la proposition de M. Legouvé et à l'unanimité des voix, l'Académie française vient de décerner à Gustave Nadaud, l'aimable chansonnier-poëte, le prix Lambert, accordé comme témoignage de sympathie à un écrivain distingué par le talent et par le caractère. Il ne pouvait à ces divers titres être mieux placé.

*** Le maestro Vianesi, le futur chef d'orchestre du Théâtre Italien, est en ce moment à Paris. On sait que M. Vianesi a dirigé longtemps l'orchestre de l'Opéra italien de Saint-Pétersbourg, et qu'il a remplacé dans des fonctions semblables sir Michael Costa, au théâtre de Covent-Garden, à Londres.

*** Le procès-verbal d'échanges de ratifications de la convention complémentaire conclue entre la France et la Prusse, le 11 décembre dernier, à Francfort, confirme, par une déclaration spéciale, formulée par le plénipotentiaire allemand et acceptée par le gouvernement français, les dispositions de l'article 11 du traité du 10 mai précédent, relatives à la propriété littéraire et artistique internationale. Il en résulte, comme nous l'avons déjà dit, que rien n'est changé aux conventions littéraires et d'art existantes entre la France et les différents Etats de l'Allemagne. Il est seulement fait application à l'Alsace-Lorraine, pour ses rapports littéraires et artistiques avec la France, du traité franco-bavarois.

*** Nous avons dit que le gouvernement belge était en pourparlers avec M. Fétis fils pour l'achat de la belle et curieuse bibliothèque de son père; sur une interpellation de M. Kervyn à l'une des dernières séances de la chambre, le ministre de l'intérieur a confirmé pleinement la réalité de ces négociations, en annonçant qu'elles étaient sur le point d'aboutir et de donner lieu à un projet de loi relatif à cette acquisition.

*** Nous lisons dans l'un des derniers numéros de l'*Indépendance Belge* : « Une série de concerts aura lieu à Londres pendant la durée de l'exposition internationale de 1872. Dans ces concerts seront exécutées les compositions de chant et d'orchestre qui, publiées avant le 1er mars 1872, présenteront les conditions de mérite requises à cet effet et dont l'appréciation doit incomber à un comité nommé *ad hoc*. — Les commissaires britanniques, qui se sont réservé la nomination de ce comité, demandent que les conservatoires et les écoles de musique de tous les pays leur envoient la liste des compositions musicales de toute espèce qui leur sembleraient mériter les honneurs d'une exécution. — Les œuvres présentées dans ce dessein doivent avoir été produites par des compositeurs vivants et publiées avant le 1er mars 1872 ; elles seront spécifiées dans une déclaration dont on pourra se procurer le modèle chez M. le président de la commission belge, 9, rue Ducale. Cette déclaration, dûment remplie, doit être renvoyée avant le 20 mars prochain à la commission belge de l'exposition de Londres, qui se chargera de la transmettre à MM. les commissaires anglais. » Il est probable que notre Conservatoire ne prendra pas en moindre considération que celui de Bruxelles un appel qui intéresse à un si haut point l'art musical.

*** En présence des controverses interminables auxquelles donne lieu l'adoption générale d'un diapason uniforme, la Faculté des sciences de l'Académie royale de Belgique a porté à l'ordre du jour de sa séance du 5 mars prochain l'examen d'une notice de M. Charles Meerens, dans laquelle l'auteur propose, comme étalon sonore, le *la* pythagoricien, donnant 864 vibrations par seconde. L'emploi de ce régulateur aurait, dit M. Meerens, l'avantage de mettre d'accord les appareils d'acoustique et les instruments de musique, et dispenserait ainsi les théoriciens et les expérimentateurs des calculs de réduction amenés par la différence inutile qui existe aujourd'hui entre la science et l'art. Les valeurs symboliques de la gamme deviendraient des valeurs réelles; il suffirait de les multiplier par deux chaque fois que l'on voudrait monter d'une octave. C'est le diapason de la théorie que M. Ch. Meerens propose de mettre en pratique; il correspond à la 45e fourchette du tonomètre, établi par M. Kœnig, d'après l'invention de Scheibler. — L'imperceptible différence de ce diapason comparé au diapason français ne mettrait pas hors d'usage les instruments fabriqués depuis 1858 sur le *la* normal; on n'aurait donc pas à craindre une seconde fois la perturbation qu'a jetée, dans le monde musical, l'adoption du diapason arbitraire de 870 vibrations.

*** On a retrouvé en Espagne, à l'Escurial, un vieil instrument qui paraît être le prototype des pianos-violons et pianos-quatuors de nos jours. C'est un *violicembalo*, sorte de clavecin à archet, inventé par Johann Heyden de Nuremberg, en 1606, et que le roi Philippe III a fait venir à San-Lorenzo. Des roues cylindriques, frottées de colophane, sont mises en mouvement par une manivelle ; les touches attaquées par les doigts produisent, par l'intermédiaire de lames métalliques, le contact des roues avec les cordes, et par conséquent un son se rapprochant de celui du violon et des instruments de la même famille. MM. Soriano Fuertes, musicologue distingué, promet, dans le journal madrilègne *El Heraldo*, une description détaillée du *violicembalo* de l'Escurial, qui ne laisse pas que d'être véritablement intéressant au point de vue archéologique.

*** Les nouvelles arrivant d'Amérique ne sont pas toujours parole d'évangile ; voilà pourquoi nous n'avions pas répété celle qui concernait un fâcheux accident arrivé au ténor Delabranche, pendant une représentation des *Huguenots*, et qu'ont mentionné grand nombre de journaux. Mais une lettre récente de la Nouvelle-Orléans donne la vérité sur cet accident, en ajoutant toutefois qu'il est heureusement moins grave qu'on ne l'avait dit d'abord, et qu'après douze jours de cécité, le malade a recouvré la vue.

*** Nous cueillons dans un journal musical anglais une de ces coquilles pyramidales, comme il s'en commet rarement, même par delà la Manche: « Sonate de Beethoven, œuvre 81, *les Adieux*, L'ABSINTHE et *le Retour*. »

*** Un nouveau Cercle philharmonique d'amateurs vient de se former, sous la présidence de M. Lambert; il se composera de chanteurs et d'instrumentistes. Le produit des concerts sera destiné à de bonnes œuvres. Se faire inscrire chez M. Mercier, marchand de musique, 29, boulevard Saint-Martin.

*** L'Assemblée générale de l'Association des membres de l'enseignement aura lieu le dimanche 18 février prochain, salle Gerson, annexe de la Sorbonne, rue Gerson, à 2 heures précises, sous la présidence de M. le baron Taylor, fondateur. — Les personnes qui désireraient assister à cette séance sont priées de s'adresser à M. Boy, trésorier de l'Association, 68, rue de Bondy.

*** Le bal annuel des artistes dramatiques vient d'être fixé au 9 mars; il aura lieu cette fois dans la salle de l'Opéra, et l'orchestre sera dirigé

par Strauss. — Le prix d'entrée sera de 10 fr. et une quête sera faite en outre pour le rachat du territoire par plusieurs actrices de Paris.— On trouve des billets chez tous les artistes des théâtres de Paris et chez M. Thuillier, trésorier de la Société, 68, rue de Bondy.

✝

*** La charmante et sympathique actrice, tour à tour du Gymnase, des Bouffes et des Variétés, Mme Céline Chaumont, vient d'avoir la douleur de perdre son mari, M. Lefort, que l'état de sa santé avait obligé déjà, depuis quelques années, à quitter le théâtre. Ses funérailles ont eu lieu lundi à l'église Notre-Dame-de-Lorette, au milieu d'un grand concours d'artistes, tous amis et camarades de Lefort, qui joignait à son talent de comédien, ceux de peintre, de pianiste et de compositeur.

*** On annonce la mort, à Pesth, de Carl Benza, autrefois *basso-buffo* du Théâtre national hongrois, père de la cantatrice Ida Benza. Il était âgé de 60 ans.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — On a repris la semaine dernière *l'Ambassadrice*, à la Monnaie, avec Mme Marie Cabel. La brillante cantatrice est toujours sans rivale dans le rôle d'Henriette ; ses audacieuses vocalises, la limpidité et le charme de sa voix sont toujours aussi admirés qu'au temps où elle faisait les beaux jours de l'Opéra-Comique de Paris. Aussi le public lui a-t-il fait une réception enthousiaste. — La Direction de la Monnaie donne, le 17 février, une grande représentation-concert au profit de l'Œuvre des Femmes de France. Les noms de Vieuxtemps, de Mme Marie Cabel et de Mlle Marie Roze figurent au programme, qui se termine par le quatrième acte de *l'Africaine*, chanté par Warot et Mlle d'Edelsberg. — Les Fantaisies-Parisiennes (Alcazar Royal) ont donné la première représentation d'un opéra-comique en un acte, *l'Amour et son Hôte*, paroles de M. Jules Barbier, musique de M. E. de Hartog, joué à Paris, il y a plusieurs années, sous le titre de *l'Amour mouillé*. Cette jolie partition, pleine de verve et de véritable esprit, a été vivement applaudie, plusieurs morceaux ont été bissés. On répète activement, au même théâtre, un ouvrage nouveau d'une certaine importance : c'est un opéra-bouffe en trois actes, dont les paroles sont de MM. Chivot et Duru, et la musique de Ch. Lecocq ; son titre sera : *l'Ile verte* ou *les Cent vierges*.— Le premier concert du Conservatoire a eu lieu dimanche dernier sous la direction de M. Gevaert, et avec un certain éclat. M. Gevaert avait composé avec soin un programme historique, embrassant le développement de l'opéra français depuis Lulli jusqu'à Spontini ; l'exécution en était confiée aux artistes les plus aimés à Bruxelles : Warot, Mlles d'Edelsberg et Sternberg. On a applaudi surtout le troisième acte d'*Armide*, de Gluck, deux fragments d'*Isis*, de Lulli, la sérénade de *l'Amant jaloux*, de Grétry.

*** *Anvers.* — *Giralda*, avec d'excellents interprètes, tels que Mlles Singelée et Dartaux, MM. Jourdan, Rougé, Gerpré et Mengal, est fort applaudie à notre théâtre.

*** *Augsbourg.* — *L'Ombre* (Sein Schatten) vient d'être représentée pour la première fois. Le charmant opéra-comique de Flotow a été très-applaudi ici, comme à Vienne et à Pesth; l'Allemagne, on peut dès à présent le prévoir, ne lui sera pas moins hospitalière que la France.

*** *Berlin.* — L'opéra en cinq actes de Jules Benedict, *Alma ou le Vieux de la Montagne*, a été accepté par l'intendance pour être représenté à l'Opéra. Mme Lucca y remplira le principal rôle de femme. — Le Victoria-Theater a donné, sans trop de succès, une opérette nouvelle en trois actes, de Julius Hopp, intitulée *Morilla*.

*** *Leipzig.* — Le programme du quinzième concert du Gewandhaus, donné le 1er février, se composait exclusivement d'œuvres modernes, de Rietz, Ferd. David, Max Bruch et Schumann. — Au seizième concert, le jeune pianiste napolitain Alfonso Rendano s'est fait entendre avec succès.

*** *Milan.* — *Aïda* a été représentée pour la première fois le 7 février au théâtre de la Scala, avec un éclatant succès, plus complet encore que celui qui accueillit l'œuvre nouvelle de Verdi au Caire il y a deux mois. Le maestro a été rappelé trente-deux fois. Après le deuxième acte, une députation d'artistes a offert à Verdi un sceptre en ivoire avec une étoile en diamants, de la forme de celui que porte le roi d'Egypte dans l'opéra ; le nom d'*Aïda* y est tracé en rubis, et celui de *Verdi* se détache sur une branche de laurier en pierres précieuses. Ce cadeau princier est dû à une souscription des premières familles milanaises. Les principaux interprètes d'*Aïda* étaient Mmes Teresina Stolz et Waldmann, MM. Fancelli, Pandolfini et Maini. Tous ont eu leur part du succès; on a acclamé aussi le chef d'orchestre, Franco Faccio, et le poëte Ghislanzoni.

*** *Athènes.*— On s'occupe beaucoup de la fondation d'un Conservatoire de musique, qui prendrait le nom d'*Odéon*. On s'est adressé, pour la présentation du personnel dirigeant et enseignant, au professeur Dorn, à Berlin.

*** *Taganrog.* — Première représentation de : *Il Franco Bersagliere*, opéra nouveau du maestro Antonietti. Grand succès.— Première représentation de : *I Prodi di Mosca*, opéra nouveau du maestro Fenzi. Fiasco complet.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Mlle Ida Benza a fait un brillant début, le 1er février, dans *l'Africaine*. Le czar et sa suite assistaient à la représentation. — — Dans quelques semaines, Saint-Pétersbourg perdra l'une de ses institutions musicales les plus intéressantes : la célèbre chapelle du comte Chérémétieff. Le vieux comte, dont la munificence entretenait depuis longtemps ces chœurs, nourris et logés dans son palais, est mort l'année dernière; son fils a trouvé bon de réaliser une économie de 40,000 roubles par an et il a congédié les choristes (hommes et enfants) et leur maître de chapelle.

*** *Cronstadt.* — Le théâtre a été incendié le 25 janvier. La perte est évaluée à 35,000 roubles.

*** *New-York.*— Mlle Nilsson partira de New-York le 20 avril pour remplir ses engagements à Londres. — La troupe d'opéra dirigée par Richard Mulder, et dont sa femme, Mme Fabbri-Mulder, est la *prima donna*, a fait, le 15 janvier, un brillant début au Théâtre de la Ville avec *l'Africaine*.

*** *Boston.* — La salle que l'on construit à Boston, en vue du prochain *Monstre Peace Jubilee Concert*, aura une surface de 800 mètres carrés. M. Gilmore, l'organisateur de ce gigantesque festival, est de retour de son voyage en Europe, et a rapporté les promesses d'un grand nombre d'États et d'artistes d'y coopérer. La Grande-Bretagne, la France, la Prusse, l'Autriche, la Belgique et la Suisse enverront à Boston leurs meilleurs corps de musique : les fameux Grenadier Guards anglais, directeur Godfrey; les non moins fameux Guides belges, directeur Valentin Bender, etc. Strauss, de Vienne, et Bilse, de Berlin, amèneront à Boston leurs orchestres complets.— De nombreuses compositions sont promises à M. Gilmore, surtout de la part des artistes anglais : Benedict, Randegger, Sullivan, Barnby, etc.

*** *Chicago.* — L'Académie de musique, détruite par le grand incendie, est déjà reconstruite, et les cours y ont recommencé, sous la direction de Fl. Ziegfeld.

AVIS. — *Un accordeur de pianos* capable et pouvant se charger de la réparation des instruments peut trouver un engagement avantageux chez un marchand de musique en province. — Renseignements aux bureaux de la *Gazette musicale*.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

Chez les éditeurs BRANDUS et DUFOUR, 103, rue de Richelieu

LE MOULIN

Romance sans paroles pour le piano, par

AL. JAELL

Prix : 5 francs.

VIENT DE PARAITRE

Chez BENOIT ET FILS, rue Meslay, 31

BOLÉRO DE MARGUERITE

MORCEAU DE PIANO

PAR

GEORGES JUNG

L'ÉTOILE DE L'ARIÉGE

Piano : 6 fr. VALSE PAR A 4 mains : 7 fr. 50.

LÉON DUFILS

Chez G. ROY, éditeur, 80, rue Lafayette.

Pour paraître cette semaine :

LE MIROIR DRAMATIQUE

CHOIX DE TRANSCRIPTIONS FACILES

soigneusement nuancées et doigtées

pour le piano par

GEORGE BULL

Nos 1. Le Domino noir. Nos 3. Martha.
2. Dragons de Villars. 4. Robert le Diable.

— Chaque no, 5 fr. —

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS,
103, rue de Richelieu.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET CRITIQUES

LOUIS LAMBILLOTTE ET SES FRÈRES

(Avec portrait et deux autographes)

PAR

MATHIEU DE MONTER

Un volume in-8°. Prix, 4 francs.

CHEZ RÉGIS RUFFET ET Cie, ÉDITEURS,
38, rue Saint-Sulpice.

SCIENCE NOUVELLE
ACOUSTIQUE MUSICALE

AU POINT DE VUE DE L'ART

Contenant les éléments de la musique, ou plastique de l'ouïe d'après ses capacités esthétiques,

par

J. LESFAURIS

Deuxième édition. — Prix : 2 francs

CHEZ L. DENTU,
17 et 19, galerie d'Orléans, Palais-Royal.
ET CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS,
103, rue de Richelieu.

MILLEREAU ET COMPAGNIE

29, rue des Trois-Bornes.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

EN CUIVRE ET EN BOIS

FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.

Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS
DE MUSIQUE

JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.

FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS

Rue de Rivoli, 140.

LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

CENT NUMÉROS NOUVEAUX
DE LA

LYRE FRANÇAISE

Choix d'airs d'opéras, duos, romances,
sans accompagnement
des meilleurs auteurs anciens et modernes,

Format in-8°. CHAQUE No 25 c. Édit. populaire.

401. L'AFRICAINE. O Grand Saint-Dominique.. PRIERE.
402. —— Peuple, écoutez ma voix.... INVOCATION.
403. —— Où je vois la mer..... SCENE.
404. L'AMBASSADRICE. Che rusio ah! ..... AIR.
405. LE BARBIER DE TROUVILLE. Du théâtre.. VALSE.
406. CHEVAL DE BRONZE. Mon noble gendre... AIR.
407. LES CHAPERONS BLANCS. Adieu, jours... ROMANCE.
408. CENDRILLON. A quoi bon la richesse .... COUPLETS.
409. LE DOMINO NOIR. Les cloches argentines. CHOEUR.
410. LE DUC D'OLONNE. Vers ton balcon je cherche SERENADE.
411. L'ECOSSAIS DE CHATOU. Ah! reste auprès. ROMANCE.
412. —— Dans les Tuileries..... RONDE.
413. L'ENFANT PRODIGUE. Quand vient la mort ROMANCE.
414. —— Du soleil les feux ardents.. COUPLETS.
415. L'ETOILE DU NORD. Un bon soldat..... POLONAISE.
416. FLEUR DE THE. Vivandière cantinière..... CHANSON.
417. —— J'ai couru grossir la foule. COUPLETS.
418. —— Je suis clairvoyant..... CHAVOISERIE.
419. —— Je suis né dans le Japon.... CONFIDENCE.
420. —— En tous pays l'homme..... ARIETTE.
421. —— Désarmée à mes vœux docile. ROMANCE.
422. —— Rappelle-toi, ma chère amie. COUPLETS.
423. —— Ce n'est pas un vin..... RONDE.
424. FRA DIAVOLO. O vierge sainte..... PRIERE
425. GANDOLFO.... Nina, ma bien-aimée..... SERENADE.
426. LA GRANDE-DUCHESSE. Ah! que j'aime les militaires RONDO.
427. —— Pour épouser une princesse. CHRONIQUE.
428. —— Voici le sabre de mon père. COUPLETS.
429. —— Je t'ai sur mon cœur placé. RILLETS DOUX.
430. —— Dites-lui qu'on l'a remarqué DECLARATION.
431. —— Tout çà pour que cent ans. COUPLETS.
432. —— Veut-il, mon Dieu..... COUPLETS.
433. HAYDÉE ..... Je suis dans son palais..... AIR.
434. HORREURS DE LA GUERRE. Nous av. un fusil. CHANSON.
435. —— Il était nuit ..... RONDO-VALSE.
436. LES HUGUENOTS. O beau pays de la Touraine CAVATINE.
437. —— Parmi les fleurs .. .. ROMANCE.
438. JEANNOT ET COLIN. Jeannot me délasse. ROMANCE.
439. LESTOCQ.... Demain je pars..... ROMANCE.
440. LA MUETTE DE PORTICI. Au marché..... CHOEUR.
441. —— Spectacle effreux ..... AIR.
442. L'OMBRE..... Quand je monte Cocotte.... COUPLETS.
443. —— Par pitié ne me chassez pas ROMANCE.
444. —— Un, deux, trois, paf!..... CHANSON.
445. —— Une femme douce et gentille COUPLETS.
446. —— Ma chère enfant, le mariage. COUPLETS.
447. —— Midi, c'est l'heure..... COUPLETS.
448. —— Devant Dieu qui m'entend.. ROMANCE.
449. —— Je n'ai qu'un ami dans la vie ROMANCE.
450. LE PARDON DE PLOERMEL. Sombre destinée LEGENDE.
451. —— De l'oiseau dans le bocage. CHANSON
452. —— Sous les genévriers..... VILLANELLE.
453. —— Sainte-Marie..... CHOEUR.
454. LA PART DU DIABLE. O mon frère ..... DUO.
455. —— Signora Amalata..... ROMANESCA.
456. LA PERICHOLE. Prompte à servir la pratique CHANSON.
457. —— Sens rien en souffler ..... COUPLETS.
458. —— L'Espagnol et la jeune Indienne COMPLAINTE.
459. —— Le Muletier et la jeune personne SEGUEDILLE.
460. —— O mon cher ami..... LETTRE.
461. —— Ah! quel dîner je viens de faire ARIETTE
462. —— On vante partout son sourire COUPLETS.
463. —— Les femmes, il n'y a que ça COUPLETS.
464. —— Que les hommes sont bêtes. COUPLETS.
465. LA PETITE FADETTE. Ah! le joli petit bois. CHANSON.
466. —— Ce soir oublie en dormant.. ARIETTE.
467. —— Je suis jeune et bel homme. COUPLETS.
468. —— Oui Fadette, quand je t'appelle ROMANCE
469. LE PHILTRE.. Habitants des bords de l'Adour COUPLETS.
470. PRINCESSE DE TRÉBIZONDE. Quand je suis. CHANSON.
471. —— Une jeune fille passait..... ROMANCE.
472. —— Me maquille-je comme on dit. COUPLETS.
473. —— Femme du Grand Rothomago RONDE.
474. —— Fleur qui se fane..... ROMANCE.
475. —— Ah! j'ai mal aux dents..... ARIETTE.
476. —— Moment fatal, hélas que faire DUO.
477. —— O malvoisie, liqueur choisie BRINDISI.
478. LE PROPHETE. Que Dieu sauve le roi..... IMPRECATION.
479. —— Le voilà le roi prophète .... CHOEUR.
480. —— Je suis, hélas, le pauvre femme COUPLETS.
481. ROBERT LE DIABLE. Qu'elle est belle..... CAVATINE.
482. —— Malheureux ou coupables... CHOEUR.
483. ROBINSON CRUSOE. Debout c'est aujourd'hui RONDE.
484. —— S'il fallait qu'aujourd'hui... ROMANCE.
485. —— Je prends un vase de terre. CHANSON.
486. —— Oui, c'est un brun..... ARIETTE.
487. ROMANCE DE LA ROSE. Un colonel av. un ch. CHANSON.
488. LE SERMENT. Dans ces sombres appartem. BALLADE.
489. LA SIRENE.. De nos jeunes années..... ROMANCE.
490. TESTAMENT DE M. DE CRAC. Ce lunatique. COUPLETS.
491. —— Jeune troubadour..... CHANSON.
492. —— J'ai perdu mon troubadour. ROMANCE.
493. ZERLINE ..... Ah! si vous pouviez lire. .. ROMANCE.
494. DASSIER..... C'EST LE PRINTEMPS..... *Romance.*
495. —— LA CIGALE ET LA FOURMI. *Fable.*
496. —— COMMENT L'ESPRIT VIENT. *Chansonnette.*
497. —— NOTRE ETOILE ..... *Sérénade.*
498. —— SI VOUS SAVIEZ ..... *Romance.*
499. MEHUL..... LE CHANT DU DEPART ..... *Ch. patriotique.*
500. ROUGET DE LISLE. LA MARSEILLAISE... *Ch. patriotique.*

JÉRUSALEM

Air de l'oratorio *PAULUS*, de Mendelssohn

MÉDITATION

arrangée avec accompagnement de
VIOLON, VIOLONCELLE, ORGUE ET PIANO
par **Ed. de Hartog**, édition nouvelle

Poésie de M. JULES BARBIER.

Chantée par

FAURE

Chez Brandus et Dufour, 103, rue de Richelieu.

CHEZ LACHAUD, LIBRAIRE, 4, PLACE DU THÉATRE-FRANÇAIS
les libretti de

L'OMBRE
DE M. DE SAINT-GEORGES

LE TESTAMENT DE M. DE CRAC
DE M. JULES MOINAUX

LE BARBIER DE TROUVILLE
Chaque, 1 fr. DE M. A. JAIME Chaque, 1 fr.

MAISON RINALDI — PIANOS
VENTE — LOCATION

Rue Caumartin, no 3, au premier.

Près de la Madeleine.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE

Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.

29, boulevard Saint-Martin, 29.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES

90, rue Rochechouart, 90.

Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

PENSIONNAT ANGLAIS-FRANÇAIS
Collége de St John's Wood

Fondé en 1848. Dirigé par M. **Frederic Berridge**
Cours spéciaux de musique vocale et instrumentale
S'adresser pour les renseignements à
M. BERRIDGE, Winchester-House, Winchester-Road, South-Hampstead, Londres

---

THÉATRES — COMMISSION

Pour décors, costumes, partitions, brochures, manuscrits, mise en scène d'opéras, ballets, drames, etc., anciens et nouveaux.
Ecrire à M. DAVID, 9, rue Saint-Georges. Paris.

PIANOS DEPROUW - AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS

MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1816

39, boulevard du Temple, 39.

FABRICATION DE PREMIER ORDRE

BREVETÉE — MÉDAILLÉE

Garantie — Prix avantageux — Facilités

RIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 8 25 Février 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Théâtre national de l'Opéra : Débuts de Mlles Franchino et Sessi. **Elias de Rauze.** — *Les Noces de Figaro.* Premières représentations à Paris. **A. Jullien.** — Organographie et Archéologie. **Ernest David.** — Revue des théâtres. Odéon : Reprise de *Ruy-Blas.* **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Le peintre Pausias a fait un portrait de l'Amour, où ce dieu est représenté sans arc et sans flèches et tenant une lyre, parce que la musique règne sur toutes les passions humaines.

PAUSANIAS (*Corinthiaques*).

***

Lors appuyant (le pâtre) un pied sur la houlette,
De son bissac aveint une musette,
La met en bouche, et ses lèvres enfla,
Puis coup sur coup en haletant souffla
Et resouffla d'une forte haleinée
Par les poulmons reprise et redonnée,
Ouvrant les yeux et dressant le sourcy.
Mais quand partout le ventre fut grossi
De la chevrette et qu'elle fut égale
A la rondeur d'une moyenne bale,
A coups de coude en repousse la voix ;
Puis çà, puis là, faisant saillir ses doigts
Sur le pertuis de la musette pleine,
Comme saisi d'une angoisseuse peine,
Pasle et pensif, avec un triste son,
De sa musette ourdit une chanson.

M. M. RONSARD (*Chant pastoral à la princesse Marguerite*).

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA.

Débuts de Mlle Franchino, dans l'AFRICAINE, et de Mlle Sessi, dans HAMLET.

Nous venons d'inscrire en tête de ces lignes les mots « débuts de Mlle Franchino, » qui auraient du être sur l'affiche, — et qui n'y étaient point, voici pourquoi : Mlle Amalia Franchino était engagée depuis plus d'un mois par le directeur de l'Académie de musique, mais elle n'avait pas pu débuter, les rôles de première cantatrice étant tous distribués; il fallait attendre ou un ouvrage nouveau ou l'opportunité d'une « indisposition » quelconque. C'est ce qui est arrivé, Mlle Hisson s'étant trouvée subitement malade; la direction n'a pas voulu interrompre les représentations de *l'Africaine* qui s'annonçaient d'une façon si brillante, et elle a songé à Mlle Franchino. Il est vrai que c'était un peu osé de demander à une jeune artiste de chanter, du jour au lendemain, sans répétitions, rien qu'avec quelques « raccords, » comme on appelle en style de coulisses ces semblants de répétitions, le rôle si complexe et si difficile de Sélika. Mais M. Halanzier n'avait pas le choix, et Mlle Franchino, qui savait à quoi s'en tenir sur ses moyens, a consenti, avec une bonne grâce dont il faut lui savoir gré. Elle ne *débutait* donc pas, dans l'acception exacte du mot ; elle rendait service à la direction, qui en a profité pour ne pas convier la presse. Au surplus, il ne faut pas lui en faire reproche. Elle ne pouvait exiger que la critique jugeât la nouvelle artiste d'après une épreuve aussi redoutable et dans des circonstances aussi exceptionnelles.

Mlle Franchino a donc chanté le rôle de Sélika comme dans une représentation ordinaire. La salle, comme il arrive toujours avec *l'Africaine* était comble. La jeune cantatrice, rien que par son aspect, avait déjà conquis une bonne partie des sympathies de l'auditoire. C'est une belle jeune fille, aux grands yeux noirs et profonds, au teint mat, svelte, élancée au geste noble, à la voix étendue et d'un timbre harmonieux. Des le premier morceau, elle était jugée et très-favorablement. Mais quand on a entendu de quelle façon sûre, précise, correcte elle attaquait un trille, filait un son, nuançait les passagesles plus dramatiques de ce beau rôle, les applaudissements ont éclaté de tous les coins de la salle, la débutante était acclamée artiste. Au beau duo du quatrième acte avec le ténor, Mlle Franchino a su trouver des accents si passionnés, un sentiment dramatique si puissant, que les bravos ont éclaté derechef bruyants et unanimes, et qu'on a rappelé la cantatrice. Non moins belle, non moins passionnée elle s'est montrée pendant tout le cinquième acte, au duo avec Mlle Devriès et à la scène du mancenillier; aussi l'a-t-on rappelée encore après la représentation.

Bref, ses débuts, — nous devons après tout les désigner ainsi — ses débuts ne pourront être plus brillants ; le nom de Mlle Franchino, que presque personne à Paris ne connaissait la veille, était le lendemain sur toutes les lèvres. L'Académie de musique a une artiste de plus, et une vraie artiste, une de celle à qui on peut confier indistinctement les premiers rôles du répertoire.

Mlle Franchino chante aussi bien le répertoire italien, nous a-t-on assuré. Cette fois M. Halanzier a eu la main heureuse.

***

Depuis que la blonde Ophélie scandinave, que Christine Nilsson, si belle et si charmante dans le rôle de l'infortunée fiancée d'Hamlet,

nous a quittés, on avait cherché en vain une artiste qui pût la remplacer, tant elle avait laissé de brillants et redoutables souvenirs. L'artiste est trouvée ; c'est Mlle Mathilde Sessi, la même qu'on avait applaudie à la salle Ventadour, et que le public de l'Opéra acclamait avec un si vif enthousiasme vendredi soir, à la reprise de l'œuvre de M. Ambroise Thomas.

Mais aussi quels immenses progrès elle a faits depuis qu'elle a quitté le Théâtre-Italien! Elle n'était qu'une cantatrice douée d'une voix peu commune en fait d'étendue, bien posée et d'un timbre fort agréable; quant au talent dramatique, elle en avait tout juste la dose modeste qu'on exige des artistes italiens, auxquels on demande plutôt le chant pur et correct que la science du comédien. Une étonnante métamorphose s'est opérée en elle ; cette voix déjà fort belle a acquis une souplesse prodigieuse; le travail assidu lui a donné une sûreté grâce à laquelle les difficultés qui feraient trembler telle autre vocaliste en renom ne sont plus pour elle que jeux d'enfants; enfin le sentiment dramatique s'est développé et perfectionné; en un mot, elle est à présent une véritable artiste, et il a suffi de la représentation d'avant-hier pour la classer au rang d'*étoile*.

Déjà, après le premier morceau, on pressentait une de ces cantatrices hors ligne, qui deviennent, hélas! de plus en plus rares de nos jours. Mais c'est au quatrième acte qu'on l'attendait, tout en étant certain désormais qu'elle en triompherait; à ce quatrième acte, qu'Ophélie remplit tout entier, et qui donne la mesure du talent de l'artiste assez osée ou assez sûre d'elle-même pour l'aborder.

Hâtons-nous de dire que le résultat a dépassé les espérances ; ou plutôt que, si convaincu que l'on fût de la vaillance de la jeune cantatrice, on ne s'attendait pas à lui voir produire un pareil effet.

On a rarement admiré un organe aussi souple, se pliant avec tant de sûreté et d'aisance aux innombrables difficultés dont le grand morceau de la folie est hérissé ; Mlle Sessi a eu des accents vraiment poignants dans cette scène mélangée d'éclats de rire et de sanglots. A plusieurs reprises les applaudissements ont éclaté, et le morceau achevé, la toile tombée sur la belle noyée, ç'a été une véritable ovation.

S'en suit-il que l'astre de Christine Nilsson soit éclipsé ? Non certes ; la blonde Suédoise s'est trop bien incarnée dans ce poétique rôle, elle en a trop bien fait une création personnelle et vivante pour qu'aucune comparaison lui soit jamais dangereuse. Nous avons une Ophélie de plus, voilà tout; et on reconnaîtra avec nous que c'est bien quelque chose.

M. Faure est toujours un magnifique Hamlet. Il faut pour ce rôle, l'un des plus étranges et des plus difficiles qu'ait conçus Shakespeare, pour ce rôle qui a fait reculer tant de grands artistes, il faut, disons-nous, un chanteur hors ligne doublé d'un grand tragédien : de l'avis de tous, Faure est l'un et l'autre.

Mme Gueymard, dans le rôle de la reine, a eu sa large part d'applaudissements. L'ensemble de la représentation a, du reste, été excellent.

Au quatrième acte, la Fête du printemps est venue nous reposer des sombres tristesses du drame. Mlle Beaugrand a été saluée de nombreux bravos, bien mérités, dans le pas du Bouquet qu'elle danse avec Mlle Eugénie Fiocre.

ELIAS DE RAUZE.

LES NOCES DE FIGARO.

Premières représentations à Paris.

C'était en 1793, au début de la Terreur. Francœur et Cellerier étaient, pour quelque temps encore, directeurs de l'Opéra, dont ils allaient bientôt se voir expulsés par un arrêté de la Commune de Paris. Ce n'était pas chose facile que de diriger alors l'Académie de musique. Le répertoire n'offrait plus grand attrait aux amateurs et les ouvrages nouveaux subissaient des échecs répétés. Le *Louis IX en Egypte* de Lemoine, la *Cora* de Méhul, la *Corisandre* de Langlé, l'*Œdipe à Thèbes* de Méreaux n'avaient pu fournir une longue carrière. Le public n'écoutait plus que d'une oreille distraite les chefs-d'œuvre de Piccinni, de Sacchini, de Salieri et de Gluck. Certains ouvrages même, tels que *Roland*, *Iphigénie en Aulide*, *Chimène*, *Œdipe à Colone*, étaient retranchés du répertoire « comme présentant des rois, et propres à blesser les oreilles et les yeux des républicains délicats qui fréquentent maintenant le spectacle. Il est temps en effet — ajoute l'*Almanach des Spectacles*, que rédigeait alors Collot-d'Herbois, — d'oublier ces vieilles chimères de nos pères et de ne plus offrir sur nos théâtres que des modèles d'un patriotisme ardent et d'un amour brûlant pour la patrie, la liberté et l'égalité. »

Ce que le public voulait, c'étaient des à-propos révolutionnaires ou patriotiques. Le goût naissait de ces représentations républicaines, où l'on figurait sur la scène les cérémonies religieuses et civiques de la vie réelle. Déjà on lisait de plus en plus souvent sur les affiches de l'Opéra ces mots : *De par et pour le peuple*. C'était l'annonce officielle des spectacles offerts par le gouvernement au peuple souverain. Et ces représentations comportaient toujours quelque chant patriotique, quelque cantate révolutionnaire. Le 2 octobre 1792, Gardel et Gossec avaient mis *la Marseillaise* en action sur la scène de l'Opéra. Une foule de femmes, de guerriers, d'enfants accourait à l'appel des trompettes. On se préparait au combat, on préludait à la victoire par des danses ; des groupes variés et pittoresques se formaient après chaque couplet de *la Marseillaise*. Le dernier : *Amour sacré de la patrie*, était chanté lentement, à demi-voix, par les femmes seules, comme une prière. Acteurs, spectateurs, tous étaient à genoux devant la Liberté représentée par Mlle Maillard. Tout à coup, les clairons sonnaient, les tambours battaient, le canon grondait, et tous se levaient dans un enthousiasme voisin du délire en criant à tue-tête : *Aux armes, citoyens*! Ce fait, chacun rentrait tranquillement se coucher.

Les auteurs avaient décoré cet intermède du nom d'*Offrande à la Liberté*. Le succès en fut tel que les directeurs commandèrent aussitôt à différents auteurs d'autres ouvrages du même genre. C'était d'une bonne politique : ils flattaient ainsi les goûts de la foule et sauvegardaient leurs propres intérêts. Le 27 janvier 1793, l'Opéra représenta encore, avec un plein succès, *le Triomphe de la République ou le Camp de Grand-Pré* : cet opéra républicain était de la façon de M.-J. Chénier et de Gossec, qui, en auteurs connaissant bien leur public, n'avaient pas manqué d'y introduire le chant de *la Marseillaise*. Quelques jours après, le 3 février, nouvel opéra patriotique, *la Patrie reconnaissante ou l'Apothéose de Beaurepaire*. Celui-là fut sifflé (il fallait qu'il fût bien mauvais pour essuyer pareil échec dans un temps où les ouvrages de ce genre étaient accueillis avec tant d'enthousiasme) et les auteurs, Lebœuf et Candeille, en furent pour leurs frais de poésie et de musique apologétiques.

Cet échec ne prit pas Francœur au dépourvu. Depuis quelque temps, il préparait la représentation d'un ouvrage fort important d'un compositeur tout à fait inconnu en France et qui venait de mourir à Vienne au mois de décembre 1791. C'étaient *le Nozze di Figaro*, de Mozart. Presque personne, en effet, n'avait gardé le souvenir de ce musicien qui, à l'âge de vingt-deux ans, était venu passer à Paris plusieurs mois de l'année 1778, et qui y avait fait exécuter, non sans succès, une symphonie au Concert Spirituel. Francœur, lui, n'avait pas oublié ce jeune homme à l'aspect modeste et timide, au caractère doux et un peu fier. Il jugea qu'il serait intéressant pour les amateurs de notre pays de connaître au moins un des ouvrages qui avaient fondé en Allemagne la réputation de ce compositeur, et il choisit *les Noces de Figaro*, non sans doute qu'il le préférât aux autres, mais parce que le grand nom de Beaumarchais devait patronner celui de Mozart : la vogue de la comédie semblait devoir assurer la réussite de l'opéra.

La première représentation des *Nozze* avait eu lieu à Vienne le 28 avril 1786. C'était le troisième grand ouvrage dramatique de Mozart, qui avait déjà composé *Idoménée* en 1781 et *l'Enlèvement au sérail* en 1782. Mozart avait demandé lui-même à Lorenzo da Ponte de lui écrire un *libretto* sur la comédie de Beaumarchais. « Causant un jour avec Mozart, dit Da Ponte dans ses Mémoires, il me demanda si je pourrais disposer pour la musique la comédie de Beaumarchais intitulée *le Mariage de Figaro*. La proposition me plut infiniment et je lui promis de le satisfaire. » Mais

l'empereur Joseph II, tout prince philosophe et réformateur qu'il était, avait défendu qu'on représentât sur aucun théâtre de Vienne cette *Folle Journée* qui avait eu un si grand retentissement à Paris. Heureusement pour Mozart, contre lequel existait à Vienne une cabale redoutable que dirigeait Salieri, l'auteur des *Danaïdes*, il n'y avait rien à mettre à l'étude au théâtre de l'Opéra Italien. Da Ponte, après avoir terminé son libretto qu'il communiquait au fur et à mesure à son collaborateur, alla trouver l'empereur et lui proposa l'œuvre nouvelle. « Comment! s'écria Joseph, mais il n'a jamais écrit qu'un drame vocal, et qui n'est pas une chose bien saillante ! » C'est de *l'Enlèvement au sérail* que l'empereur voulait parler. Da Ponte eut le courage de défendre Mozart contre les préjugés du souverain qui n'aimait que les opéras de l'école italienne, et il gagna la partie. L'empereur assista à une répétition des *Nozze di Figaro*: il en sortit émerveillé et décida que l'ouvrage serait représenté. En dépit de l'opposition du parti saliériste et des chanteurs italiens qui dénigraient une musique dans laquelle ils ne savaient pas briller, le public viennois, composé en grande partie d'artistes et d'amateurs d'élite, fit un accueil favorable au nouvel ouvrage. Voici ce que dit Da Ponte dans ses Mémoires: « Enfin le jour de la représentation de l'opéra de Mozart arriva; elle eut lieu à la grande confusion des maestri... cet opéra eut un succès d'enthousiasme. » De son côté, Léopold Mozart mande à sa fille en ces termes la réussite du nouvel ouvrage de son cher Wolfgang: « A la seconde représentation, on a répété cinq morceaux, on en a redemandé sept à la troisième: un petit duo a été redemandé trois fois. »

Revenons à Paris. Francœur avait fait traduire l'opéra de Mozart par un nommé Notaris, et avait distribué les rôles à ses meilleurs chanteurs. Quand tout fut prêt, il envoya aux journaux un avis annonçant pour le mercredi 20 mars « la première représentation de *Figaro*, opéra en 5 actes, du citoyen *Mozart*, en attendant *le Siége de Thionville*. »

La représentation eut lieu au jour dit: tous les spectateurs en sortirent harassés de fatigue et la tête brisée. Pour leur faire mieux goûter la musique de Mozart, Francœur avait imaginé de faire débiter toute la comédie de Beaumarchais par ses chanteurs qui ne savaient aucunement parler en scène. Toute la musique de Mozart, réunie aux cinq grands actes de Beaumarchais, jugez de la longueur d'un tel spectacle !

Voici la double distribution des rôles à Vienne en 1786 et à Paris en 1793:

Le comte	Mandini	Adrien
Figaro	Benucci	Laïs
Bartholo	O'Kelly	Chardini
Basile	Russani	Renaldy
Antonio	.....	Leroux
La comtesse	Le signore Storace	Mmes Ponteuil
Suzanne	Laschi	Gavaudan
Chérubin	Mandini	Henri
Marceline	Russani	Mulot
Barberine	Gottlieb	.....

Il n'y a guère de journaux où nous puissions trouver l'opinion des contemporains sur l'œuvre de Mozart: en ce temps-là, les feuilles publiques n'étaient pleines que de bulletins de bataille ou de listes de prisonniers et de victimes. Voici pourtant ce que dit *le Moniteur Universel:*

L'administration de l'Opéra vient de faire à la fois un double essai; celui de faire jouer par ses acteurs un opéra-comique en dialogue parlé, et celui d'une pièce faite sur musique parodiée. C'est le *Mariage de Figaro*, traduit d'abord à Vienne en italien, mis alors en musique par *Mozzart* (*sic*), compositeur célèbre pour la symphonie, et que la scène compte déjà au nombre des maîtres les plus distingués parmi les Allemands, et traduit depuis en français pour la partie musicale qu'on a jointe au drame connu. La musique a paru belle, riche d'harmonie, et travaillée avec beaucoup d'art. La mélodie est très-agréable sans être pourtant piquante. Il y a plusieurs morceaux d'ensemble d'une grande beauté: mais certains airs n'ont pas eu tout l'effet dont ils seraient susceptibles s'ils étaient exécutés dans leur véritable mouvement. Ceux qui connaissent la partition assurent qu'ils ont presque tous été fort ralentis.

L'exécution des acteurs est telle qu'on devait l'attendre de leurs talents en accordant une juste indulgence au peu d'habitude qu'ils ont en ce genre. Mme Ponteuil, qui est plus exercée, a montré dans le rôle de la comtesse beaucoup d'intelligence et d'habileté. Mlle Gavaudan a senti le véritable caractère de celui de Suzanne, qu'elle a fort bien rendu. Laïs n'a pas paru saisir d'une manière aussi juste celui du rôle de Figaro, qui est la légèreté, la gaieté, la prestesse. Adrien, dans le rôle du comte, n'a besoin que de s'animer un peu plus. Tous les autres rôles accessoires méritent des éloges. En somme, cet ouvrage, d'une excessive longueur, avec beaucoup de retranchements, peut espérer du succès. Celui de la première représentation a été aussi complet que l'attention fatiguée des spectateurs a pu le permettre.

Le *Journal de Paris* reproduit les mêmes critiques sur la longueur de la pièce qui ennuyait le public à ce point que, vers la fin, les plus beaux morceaux ne produisaient plus d'effet, et conclut en ces termes: « Cette représentation a prouvé cependant que le genre d'opéra-comique peut être introduit sur ce théâtre avec de grands avantages, et qu'il s'y trouve parmi les acteurs une réunion de talents plus que suffisante pour y jouer avec succès les meilleures comédies. La musique est une œuvre posthume de *Mozzard* (*sic*), célèbre compositeur dans la partie instrumentale. Cet ouvrage a des beautés qui font regretter la perte de l'auteur. »

De tous ces critiques anonymes, celui du *Journal général de France* est le seul qui paraisse savoir ce qu'était Mozart et qui ait rendu hommage à son génie.

Un nouveau genre vient de s'introduire à ce théâtre (l'Opéra), c'est celui des comédies parlées, sans récitatif. Nous n'examinerons pas si cette innovation peut paraître singulière dans un spectacle où tout avait été chanté jusqu'à présent; si elle le met, ou non, en rivalité avec d'autres spectacles plus habitués que lui à l'opéra-comique ; si elle n'établit pas des objets de comparaison; si, par la suite, elle ne l'expose pas à un démembrement, à une révolution totale dans le genre qui lui était propre. Si elle rapporte de l'argent à la direction, tout raisonnement là-dessus deviendra superflu. Quoi qu'il en soit, les artistes les plus distingués du Grand-Opéra ont joué hier l'opéra-comique, et s'en sont acquittés avec beaucoup d'intelligence; mais peut-être n'eussent-ils pas dû choisir pour un début dans ce genre, *le Mariage de Figaro*, ouvrage que tout le monde sait par cœur, et qu'on a vu jouer déjà avec une supériorité décourageante. Cette comédie est ornée de la superbe musique de *Mozart*, artiste distingué, mort depuis un an, à Vienne, au service de l'empereur : cette musique porte le cachet des plus grands maîtres : deux finales, surtout celle du second acte, sont des chefs-d'œuvre : le génie, la vigueur et l'élégance s'y font remarquer, et nous engageons les amateurs de la belle musique à aller entendre souvent celle-ci, qui doit leur plaire particulièrement. Cette pièce est mise avec soin, mais elle est trop longue, et, quoiqu'on ait supprimé le plaidoyer du troisième acte, il reste encore beaucoup de coupures à faire dans le dialogue, ce qui resserrerait davantage l'intérêt ; car les comédies intriguées perdent toujours, du côté de l'action, quand elles sont mises en musique.... Au reste, cet essai prouve que ce spectacle pourra jouer agréablement le genre de l'opéra-comique, si les auteurs travaillent pour lui ; mais nous lui conseillons d'éviter les objets de comparaison en n'établissant pas des pièces trop connues, comme *le Mariage de Figaro*, qui ne peut avoir là de mérite plus grand que partout ailleurs, qu'en nous offrant une musique riche, savante, et qui est un véritable présent à faire aux connaisseurs.

Au lendemain de la première représentation, un spectateur, inspiré moins par la musique de Mozart que par la grâce d'une actrice, adressa les vers suivants à Mme Ponteuil, la comtesse :

Malgré d'invincibles obstacles
Dont maint talent sublime était épouvanté,
Au plus pompeux de nos spectacles
Thalie, avec succès, hier, a débuté.
Je n'en suis pas surpris : ta voix et ta beauté
Y doivent, en tout temps, opérer des miracles.

Un ouvrage qui avait paru si ennuyeux ne pouvait rester longtemps sur l'affiche. La seconde représentation eut lieu le vendredi 22 mars, puis il fut joué trois fois dans le mois d'avril, le lundi 15, le vendredi 19 et le mercredi 24. En tout cinq représentations : la première recette avait été de 5,035 livres, la cinquième tomba à 448. Ce fut l'arrêt de mort pour l'opéra.

Peu importait du reste. Le public se souciait fort peu de voir continuer ou non les représentations de *Figaro* pouvu qu'il pût applaudir le nouvel ouvrage de Saulnier et Duthil, musiqué par Louis Jadin, *le Siége de Thionville*. Nous savions d'avance que l'opéra de Mozart n'avait été donné qu'en attendant un ouvrage plus

considérable. C'était *le Siége de Thionville*, qui fut représenté avec succès le 2 juin 1793.

Quelques jours après, Francœur et Cellerier s'étant refusés à faire représenter *gratis* ce bel ouvrage, la Commune de Paris rendit, le 19 juin, un arrêté ainsi conçu :

Considérant que depuis longtemps l'aristocratie s'est réfugiée chez les administrateurs des différents spectacles ;
Considérant que ces messieurs corrompent l'esprit public par les pièces qu'ils représentent ;
Considérant qu'ils influent d'une manière funeste sur la révolution ;
Arrête que le *Siége de Thionville* sera représenté gratis et uniquement pour l'amusement des sans-culottes, qui, jusqu'à ce moment, ont été les vrais défenseurs de la liberté et les soutiens de la démocratie.

Les directeurs obéirent. Ce qui n'empêcha pas la Commune de rendre, trois mois après, le 17 septembre, un nouvel arrêté portantque « par mesure de sûreté générale, Cellerier et Francœur, administrateurs de l'Opéra, seront arrêtés comme suspects. » Francœur fut enfermé à la Force, d'où il ne sortit qu'au bout d'un an, après le 9 thermidor ; Cellerier fut assez heureux pour échapper à toutes les poursuites. Durant ce temps, la Commune de Paris reprenait à son compte l'Opéra, et le faisait diriger par un comité composé de deux délégués et d'artistes du théâtre, tous gens faisant montre des opinions les plus révolutionnaires : c'étaient les citoyens Bralle, inspecteur général; Watterville, secrétaire général ; Pierre Gardel, maître des ballets ; de la Suze, maître de chant ; Rey, maître de l'orchestre ; Rochefort, second maître de l'orchestre ; Guichard, second maître de chant, et Berthelemi, compositeur de costumes.

Depuis lors, plus jamais ne fut question à l'Opéra des *Noces de Figaro*.

Sur la fin de 1802, une troupe allemande qui vint donner des représentations au théâtre de la Cité, décoré du nom de Théâtre Mozart, y joua *les Noces* en allemand (1). Les *prime-donne* de la troupe étaient Mmes Ludgers et la belle-sœur de Mozart, Aloïse de Weber, Mme Lange.

En 1807 enfin, la troupe d'opéra italien qui donnait des représentations au théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois, y joua le 23 décembre *le Nozze di Figaro*. Bianchi représentait le comte; Barilli, Figaro; Tarulli, Bartholo, et Carmanini, Antonio. Mme Barilli tenait le rôle de la comtesse, et Mme Bianchi celui de Suzanne. Je ne sais qui faisait Chérubin : il est vrai que ce rôle était réduit à rien. C'était Suzanne qui chantait l'air « *Non so più cosa son* » et la comtesse disait elle-même celui où le jeune page exprime son embarras et son désir, son ivresse et sa timidité aux pieds de sa marraine.

Cette fois le chef-d'œuvre de Mozart obtint un vif succès. Les amateurs avaient eu le temps de s'initier aux exquises beautés de l'œuvre du maître, et ils applaudirent avec enthousiasme. La critique dut suivre ce mouvement. Par malheur, la plupart de ceux qui se mêlaient alors de juger la musique n'y entendaient pas grand'chose : ils pensèrent s'en tirer par des phrases. Suard, qui écrivait au *Moniteur*, fit à ce propos un article qui montre à merveille combien le public court risque de traiter tout d'abord d'incompréhensibles des ouvrages qu'il donnera plus tard comme des chefs-d'œuvre inimitables.

Suard attribue d'abord, avec raison, l'échec des *Nozze* sur la scène de l'Opéra à ce que les auditeurs n'étaient pas familiarisés avec cette musique étincelante de beautés, mais qui ressemblait alors pour nous à l'écrit d'un poëte étranger un peu difficile à comprendre. « Depuis, continue-t-il, les œuvres de Mozart se sont répandues ; ses productions instrumentales ont assiégé tous les pupitres : à force de les déchiffrer, on est parvenu à saisir ses idées, à les lier, à ponctuer, s'il est possible de le dire, ses phrases brillantes et neuves, ses transitions imprévues, ses tours hardis, pour lesquels il faut une intelligence sûre, des yeux et des doigts très exercés. *Les Mystères d'Isis*, *Don Juan*, quoique établis sur notre scène lyrique de manière à ne pas complétement satisfaire ceux qui les ont entendus en Allemagne, ont achevé de dissiper les doutes, de débrouiller le texte, de rendre les interprétations faciles, de faire trouver fort clair ce qui paraissait fort obscur, heureux et neuf ce qui semblait bizarre, mélodieux même ce qu'on prenait pour une combinaison pénible de moyens harmoniques. C'est dans ces dispositions nouvelles des artistes et des amateurs que les *Nozze* sont entendues aujourd'hui, et elles en ont moins besoin que tout autre ouvrage de son auteur : dans cette composition charmante, Mozart a eu l'esprit de sentir que, travaillant sur un ouvrage où l'esprit a été porté jusqu'à un si étrange abus, il devait tout donner à la scène, à la situation, au dialogue, et jusqu'à la saillie échappée à l'auteur français ; qu'un ouvrage si original ne devait pas être écrit comme un autre ; qu'il devait y avoir de la part du musicien quelque chose de la fougue d'imagination, de la liberté et, si l'on veut, de la licence du père de Figaro. Grétry n'eût pas mieux raisonné, n'eût pas mieux entendu son auteur. Aussi Mozart est-il pour beaucoup de personnes, en faisant acception de la différence des moyens et de l'école où ils ont été formés tous deux, le Grétry de l'Allemagne. »

Je ne sais rien de plus drôle pour ma part que cette assimilation de Grétry et de Mozart. Et ce n'est là qu'une faible partie du long article de Suard : ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de le connaître en entier n'auront qu'à se reporter au *Moniteur* du 28 décembre 1807. Combien doit-on préférer à cet enthousiasme forcé et qui sonne faux l'admiration sincère et plus réservée des véritables amateurs ! Elle ne fit pas défaut au chef-d'œuvre de Mozart. Cette représentation des *Nozze* à l'Opéra-Italien établit définitivement chez nous la réputation du grand musicien. Durant plus de cinquante ans, l'œuvre admirée ne quitta pas le répertoire des Italiens, et les plus grands artistes y parurent à tour de rôle : Garcia, Pellegrini, Levasseur, Lablache, Tamburini, Mmes Mainvielle-Fodor, Morandi, Catalani, Bertinotti, Naldi, Cinti, Malibran, Persiani, Grisi. La dernière reprise eut lieu en mars 1861. Badiali jouait le comte ; Angelini, Figaro ; Zucchini, Bartholo ; Mme Penco, Suzanne ; Mlle Battu, la comtesse, et Mme Dalmondi, Chérubin. Depuis lors (dix ans déjà passés !...), l'Opéra-Italien n'a jamais rejoué les *Nozze*. Ce silence persistant est de la part du théâtre un aveu d'impuissance. Du reste mieux vaut ne pas les jouer que de les jouer mal. Mozart est de tous les maîtres celui dont les œuvres, en raison même de leur perfection, supportent le moins une exécution imparfaite, et c'est encore l'honorer que se reconnaître indigne de devenir son interprète.

ADOLPHE JULLIEN.

(1) Castil-Blaze, Scudo et d'autres encore affirment le fait : je dois dire que je n'en ai trouvé aucune trace dans les feuilles du temps.

ORGANOGRAPHIE ET ARCHÉOLOGIE.

Deux points historiques à résoudre.

Les journaux musicaux allemands ont attribué naguère une certaine importance à une découverte faite par un de leurs artistes nationaux qui, d'après eux et d'après lui aussi, aurait retrouvé la trompette employée par les deux illustres maîtres Bach et Hændel dans leurs oratorios. Il est vrai que ces deux grands maîtres ont écrit pour cet instrument des passages qui sont de véritables casse-cou pour nos trompettistes modernes. Si le symphoniste a raison, cette trompette aurait eu un corps de rechange, mais son usage serait fort difficile à l'orchestre, car, paraît-il, sa dimension exagérée la rendrait fort gênante, pour l'exécutant et pour ses voisins. Il peut se faire, j'en conviens, que telle ait été la trompette en vogue à l'époque de Hændel ; mais j'ai la faiblesse de croire que les belles inventions d'Adolphe Sax et les perfectionnements apportés aux cuivres par nos facteurs actuels, rendent cette trompette inutile à nos orchestres, où elle ne fait aucunement défaut Toutefois, comme question archéologique, la chose a son importance et m'encourage à en soulever deux autres que je soumets très-humblement à la sagacité et à l'érudition des musicographes. — Voici la première :

Il existait autrefois, mais particulièrement aux XIVe et XVe siècles, un instrument qui a occupé une place importante dans les orchestres d'alors ; je veux parler du cornet, dont nous ne pouvons

plus nous faire une juste idée aujourd'hui et qui dut être d'une exécution difficile, si l'on en croit les écrivains du temps, bien qu'ils en disent trop peu pour nous renseigner exactement sur ce sujet. Le cornet était fréquemment employé concurremment avec le théorbe, autre instrument fort difficile, qui a également disparu, mais dont on retrouve encore des types, tandis que nous ne connaissons ni la forme, ni les sons, ni l'accord du cornet. Notre ignorance à cet égard est d'autant plus étrange, qu'il jouissait d'une grande faveur en Italie, notamment à Venise où, pendant le XVIe siècle, il y eut des cornettistes qui firent sensation et dont les noms nous ont été conservés.

L'un des plus remarquables et le plus ancien de ces virtuoses dont on trouve des traces, fut Girolamo da Udine, connu aussi sous le nom de del Cornetto, en raison de son talent sur cet instrument, qui, en 1567, fut nommé chef des symphonistes, *Capo de' concerti*, par les procurateurs de Saint-Marc, et qui fit imprimer à Venise, en 1574, un livre de madrigaux à cinq voix, perdu pour nous, mais dont parle Girolamo Diruta dans son *Transilvano*, publié à Venise en 1600. Après lui on cite un certain Zuammaria, lequel, selon Andrea Calmo, s'acquit sur le cornet une grande célébrité.

On suppose que cet instrument rendait des sons qui se rapprochaient de la voix humaine; car on lit dans un des règlements de la chapelle ducale de Saint-Marc : « Que si un *soprano* ou un » *contralto* vient à manquer, on devra le remplacer par un *cornet;* » et si c'est une *basse*, on y suppléera par un *trombone.* » — Mais l'étude en était si difficile et si fatigante, qu'il finit par être délaissé. Les procurateurs s'en émurent et voulurent en encourager la pratique en accordant d'importantes gratifications aux musiciens qui consentiraient à l'entreprendre et à la continuer. On lit, en effet, dans leur décret du 8 juillet 1640, cette phrase caractéristique : « Depuis longtemps déjà, l'usage ayant cessé de faire enten- » dre dans les concerts qui ont lieu en l'église Saint-Marc et dans » bien d'autres endroits de la ville, l'instrument nommé CORNET, » *qui rendait l'harmonie très-agréable* et *qui la complétait, à l'en-* » *tière satisfaction* de l'oreille, LL. Exc. les seigneurs Procu- » rateurs, désirant faire renaître la vogue de cet instrument, mais » *connaissant la grande fatigue qu'éprouvent ceux qui se livrent à* » *son étude*, ont décidé qu'à titre d'encouragement pour les cor- » nettistes actuels, comme pour ceux qui voudront le devenir, ils » augmenteraient de quinze ducats par an les appointements de » Pietro Furlan, concertiste ordinaire de la chapelle, et donneraient » encore annuellement quinze autres ducats à Marco Corradino, » chantre ordinaire de l'église; avec l'obligation pour tous deux » de jouer du cornet toutes les fois que le maître de chapelle leur » en donnera l'ordre et de s'exercer de façon que leur talent prenne » tout son développement. »

Rien n'y fit : le cornet était condamné, et malgré les efforts des Procurateurs, malgré des encouragements multipliés, les élèves diminuèrent de jour en jour. En 1685, on trouve encore deux cornettistes dans l'orchestre de la chapelle ducale; il n'y en a plus qu'un en 1708, et lorsqu'en 1780 Galuppi prend la direction de la chapelle Marcienne, il n'en est plus question.

Je n'ai, certes, pas la prétention de vouloir faire revivre un instrument disparu depuis bientôt deux siècles et dont, au surplus, le besoin ne se fait pas sentir; mais il serait digne du préposé au musée instrumental de notre Conservatoire, de faire son possible pour retrouver au moins un type de ce monument de l'art ancien, à titre de souvenir historique; car les débris archéologiques musicaux ne sont pas abondants. Je ne dirai rien du *Torsello*, du *Rigabello* (que je crois le Régale), du *Ninfali*, cités par les auteurs italiens cinqcentistes et dont la forme comme la nature sont et seront probablement toujours un mystère pour nous; mais il ne serait pas impossible, je le crois, de retrouver en Italie le cornet et ses congénères.

Le second point historique à élucider me paraît plus difficile à constater, et, s'il n'était rapporté par un grave auteur qui a droit à notre respect, je me serais abstenu d'en proposer la recherche aux érudits. Mais voici les paroles textuelles qu'on peut lire dans les « Eloges des Rhodiens illustres » (*Elogi degl' illustri Rodigini*), manuscrit qui existe dans la bibliothèque *de Silvestri* de Florence, écrit vers 1650, par Balthasar Boniface, évêque Justinopolitain de Capo d'Istria, au sujet de Louis Philagio (Mentini), de Rhodes, père de Philagio Carlo, l'un des organistes de Saint-Marc à Venise : « Ce qu'Hérodote de Mégare faisait sur la trompette, nous l'avons » lu; *mais nous avons vu maintes fois de nos propres yeux* un de » nos concitoyens *tirer en même temps de deux trompettes* les » sons les plus harmonieux, autant que le lui permettaient son » ardeur et la force de ses poumons. Je veux parler de Louis » Mentini Philagio, etc. » (*Quod ab Herodoto Megarensi tubicine factum legimus, hoc a cive nostro fieri sæpe ipsi vidimus, qui simul duas tubas quoties ex animi alacritate spiritumque redundantia collibitum esset modulatissime perflabat.*) Si le texte latin *qui simul duas tubas* n'était pas si positif, on pourrait douter de la réalité du fait, car je ne me rappelle pas avoir jamais lu que dans l'antiquité, soit en Grèce, soit à Rome, on ait joué de deux trompettes à la fois. Tout le monde sait qu'il y eut des *Aulètes* qui jouaient de la flûte simple et des flûtes doubles; mais ces dernières étaient reliées ensemble par une lanière de cuir et n'avaient qu'une seule embouchure. Je ne sache pas qu'il y ait eu des trompettes doubles. Ce que raconte le docte prélat est bien plus fort encore, puisqu'il se serait agi, non d'une trompette double à l'embouchure unique, mais de deux trompettes séparées, dans lesquelles l'instrumentiste aurait soufflé en même temps. Il prétend l'avoir vu souvent lui-même, *sæpe ipsi vidimus*, et il le répète encore plus loin, *ne dum collocatis buccinis!*

Si cet auteur n'avait exercé un saint ministère, s'il n'avait pas été un savant, un lettré, en même temps qu'un des hommes les plus sérieux et les plus distingués de son temps; si, surtout, il n'avait pas connu l'artiste dont il parle, qui fut son concitoyen et son contemporain, on pourrait douter de la véracité de ce qu'il avance. Mais comment supposer qu'un prélat, un évêque, ait voulu plaisanter dans un ouvrage écrit à la louange de ses compatriotes? Je ne me charge pas de résoudre cette énigme. J'ai fait pour l'éclaircir toutes les recherches qui étaient en mon pouvoir, sans y être parvenu. J'en abandonne donc la solution à de plus habiles, me contentant de l'avoir signalée aux érudits, avec l'espoir que, secondés par les talents et la science de nos facteurs modernes, ils arriveront, peut-être, plus heureux que moi, à en donner une explication satisfaisante.

ERNEST DAVID.

REVUE DES THÉATRES.

—

ODÉON : Reprise de *Ruy-Blas.*

Ruy-Blas est un des chefs-d'œuvre de l'école romantique et il s'impose même à l'admiration des classiques. Ce fut un des triomphes de Victor Hugo aux luttes d'une belle époque littéraire. Les intéressants combats! comme on se passionnait!

Nous n'allons pas, après trente-cinq ans environ d'une admiration soutenue, nous livrer à l'appréciation d'un drame que tout le monde connaît et dont les plumes les plus autorisées ont souvent et éloquemment parlé.

A propos de cette reprise, si souhaitée, et qu'un interdit pesant sur tout le répertoire de Victor Hugo empêcha d'avoir lieu pendant de longues années, nous ne nous occuperons que de la nouvelle interprétation.

C'est Frédérick Lemaître, dans toute sa force, dans toute sa gloire, qui créa Ruy-Blas. Tous ceux qui l'ont vu dans ce rôle ont conservé de lui un souvenir ineffaçable, et les critiques de l'époque l'exaltaient à l'envi. Quant à Victor Hugo, il fit suivre la pièce imprimée d'une notice dans laquelle il rendit justice à ses interprètes. Arrivé à Frédérick Lemaître, il s'exprime ainsi : « Rêveur et profond au premier acte, mélancolique au deuxième, grand, passionné et sublime au troisième, il s'élève au cinquième acte à l'un des prodigieux effets tragiques du haut desquels l'acteur rayonnant domine tous les souvenirs de son art. Pour les vieillards, c'est Lekain et Garrick, mêlés dans un seul homme; pour nous, contemporains, c'est l'action de Kean combinée avec l'émotion de Talma. »

La responsabilité de Lafontaine était bien lourde! Hâtons-nous de dire que le vaillant artiste n'a pas succombé à la tâche. Il joue Ruy-Blas d'une façon assez inégale, mais il a de fort beaux moments : il enlève avec beaucoup de mordant et d'énergie la fameuse scène des ministres : « Bon appétit, messieurs! » et dans le cinquième acte, si varié, si passionné, il s'élève très-haut, il émeut et il soulève les applaudissements de toute la salle.

Geffroy a composé et rend le rôle de don Salluste avec une science et un art parfaits. Ce personnage, jadis secondaire passe au premier plan, représenté par cet excellent comédien.

Mélingue, dans don César de Bazan, est amusant et original; tour à tour bouffe ou sérieux, railleur ou grave, il est bien l'homme fantasque qu'il faut pour ce rôle, mais il prend des temps démesurés et il exagère trop. Il gagnerait à rester plus lui-même.

Mlle Sarah Bernardt, supérieure, assure-t-on, à Mme Atala Beauchêne, qui créa le rôle de la reine, joue avec une grâce exquise, une sensibilité et une émotion vraies. Cette artiste fait de très-grands progrès; c'est réellement une étoile aujourd'hui.

Nous serions injustes si nous ne rendions justice à la mise en scène, très-soignée et d'une scrupuleuse exactitude.

Puisse cette reprise de *Ruy-Blas* être le signal d'une ère nouvelle pour la littérature dramatique!

Adrien Laroque.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné lundi *la Favorite*; mercredi, *l'Africaine*, dans laquelle s'est produite à l'improviste, et au lieu et place de Mlle Hisson, indisposée, une jeune pensionnaire de l'Opéra, Mlle Amalia Franchino, et vendredi la reprise d'*Hamlet* avec Faure et le début de Mlle Sessi dans le rôle d'Ophélie.— Nous rendons compte de ces deux remarquables débuts.— Aujourd'hui, par extraordinaire, *l'Africaine*, avec Mlle Franchino.

*** Hier soir, au moment où nous mettions sous presse, le théâtre de l'Opéra-Comique donnait la première représentation de la reprise des *Noces de Figaro*. Nous en rendrons compte dimanche.

*** Lorsque nous disions dimanche dernier que la question de réouverture du Théâtre-Italien était subordonnée à l'accomplissement de deux conditions essentielles : le maintien de la subvention, et l'entente de la nouvelle direction avec M. Bagier, pour l'achat du matériel et des décors, nous ne nous écartions pas de la vérité.— Au moment même où nous écrivions, la première se trouvait résolue par la signature du privilége que donnait le Ministre de l'instruction publique en accordant en même temps à M. Verger 3/12mes de la subvention pour ses trois mois de saison: mars, avril et mai.— La seconde ne paraît pas avoir été tranchée avec autant de facilité, puisque les parties n'ont pu s'entendre pour le rachat du matériel.— En présence de ce désaccord, M. Verger a dû renoncer à la subvention octroyée; le Théâtre-Italien ouvrira donc sans cet appui. Voici d'ailleurs la circulaire que M. Verger vient d'adresser aux abonnés du Théâtre Italien : « J'ai l'honneur de vous informer que la réouverture du Théâtre-Italien aura lieu le samedi 2 mars prochain, par une représentation extraordinaire au profit de l'Œuvre patriotique des Femmes de France. Malgré les nombreuses difficultés qui l'ont retardée jusqu'au dernier moment, cette saison se présente dans de meilleures conditions qu'on ne pouvait l'espérer, car, — bien que cela fût très-difficile à cette époque de l'année, — j'ai pu réunir une compagnie d'artistes dignes de la scène parisienne. Vous en trouverez les noms dans le tableau ci-joint. D'un autre côté, vous voudrez bien remarquer, qu'en raison des événements le prix des places par abonnement a été sensiblement réduit. Les représentations d'abonnement auront lieu les mardis, jeudis et samedis jusqu'à la fin du mois de mai. Elles seront d'autant plus variées que chacun des artistes engagés ne pourra donner qu'un petit nombre de représentations. » Suit la liste des artistes engagés pour cette saison de printemps (mars, avril et mai). Nous la reproduisons également: Mmes Volpini, Penco, Marie Sasse, Marchetti, Smerowski, Trebelli, Rossetti, Vestri. MM. Gardoni, Nicolini, Montanaro, Delle-Sedie, Bagaggiolo, Graziani, Verger, Medini, Colonnese, Topai, Mercuriali, Vairo, Caserini, Ubaldi, Vercellini. — Chef d'orchestre, directeur du chant: M. Dami; — chef des chœurs : M. Braida. En outre, on nous fait espérer que Fraschini, qui vient d'arriver à Paris, de retour d'Arcachon, où la cure qu'il a faite a rendu à sa voix toute sa fraîcheur et son éclat, se mettra à la disposition de M. Verger, à partir du 1er avril jusqu'à la fin de la saison. Enfin Mme Alboni a promis son concours au concert d'ouverture.

*** Le Théâtre-Lyrique (Athénée) repète avec la plus grande activité l'opéra en quatre actes de Weber : *Sylvana*, qui doit alterner sur l'affiche avec *Une Fête à Venise*. — On répète également *les Esclaves d'Athis*, opéra en un acte, de M. Debillemont, et *les Surprises de l'Amour*, opéra-comique en deux actes, de M. F. Poise.

*** M. Georges Numa, directeur de la *Revue théâtrale illustrée*, entreprend de ressusciter le petit théâtre des Folies-Marigny, dont la salle vient d'être complétement restaurée par Cambon. Il ouvrira le 1er mars avec quatre nouveautés, dont un opéra-bouffe, de MM. Zaccone et Elie Frébault, musique d'Ad. Nibelle. — Bonne chance au nouveau directeur du théâtre qui fut le berceau des succès d'Offenbach. M. Numa vient de réunir une troupe fort complète.

*** Une nouvelle élève de Roger vient de témoigner de l'excellent enseignement du maître : c'est Mlle Nita Gaetano, qui doit débuter prochainement sur un de nos théâtres lyriques.

*** L'École lyrique, qui avait été fermée dans ces derniers temps, va se rouvrir avec un nouvel administrateur, l'acteur Baron, des Variétés, qui a résilié son engagement à l'amiable avec M. Bertrand. La salle est complétement restaurée. M. Baron se propose de créer une pépinière de jeunes artistes, où les directions théâtrales pourront recruter leurs sujets. L'ouverture est annoncée pour demain. On jouera *le Sabot de Marguerite*, *les Noces de Jeannette* et *Autour du lac*.

*** *L'Ombre* a été représentée la semaine dernière à Avignon, avec le succès qui l'accueille partout, et auquel MM. Monier, Billon, Mmes Cazat et Brunet, quatre consciencieux artistes, méritent pleinement d'être associés.

*** Le Grand Théâtre de Lille vient de faire représenter un opéra-comique en trois actes, *les Nuits de Florence*, dont la musique est de M. Ferdinand Lavainne. Cet ouvrage, où l'individualité ne manque pas, est d'une couleur charmante, d'un tour gracieux et vif, vraiment français; l'orchestre y est supérieurement traité. — Le succès du premier soir a été confirmé par plusieurs représentations et ne peut que grandir.

*** Nous constations dans notre dernier numéro le succès que venait d'obtenir Monjauze au Grand Théâtre de Bordeaux dans le rôle de Jean de Leyde du *Prophète*; nos correspondances et les journaux de la localité sont unanimes à louer la supériorité incontestable avec laquelle cet artiste a chanté sa partie dans l'œuvre magistrale de Meyerbeer et l'éclatant triomphe qu'il y a remporté. — Mme Juliette Borghèse et Mlle Regnault l'y ont dignement secondé.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Le programme du 6e concert du Conservatoire, qui a lieu aujourd'hui à deux heures, répète celui de dimanche dernier, avec une seule modification : le premier morceau du concerto de violon de Beethoven, exécuté par M. Bérou, membre de l'orchestre, y remplace le concerto de piano en *mi* bémol, du même maître.

*** Les deux fragments symphoniques *(andante, scherzo)* de M. Camille Saint-Saëns, exécutés au concert du Conservatoire de dimanche dernier, et qui appartiennent, croyons-nous, à sa quatrième symphonie, peuvent être placés parmi les meilleures productions de ce talent si remarquable et pourtant si inégal. La pensée y est nette, naturelle, attrayante, la forme sobre et distinguée. L'*andante* est d'une charmante couleur, dans sa brièveté inusitée. Le *scherzo* est intéressant; mais le rythme valse y est peut-être trop accusé. On a beaucoup applaudi ces deux fragments. — A ce même concert, M. Delaborde a joué le concerto de piano en *mi* bémol de Beethoven. Son succès a été très-vif et très-mérité.

*** Nous retrouvons M. Saint-Saëns au Concert populaire, où M. Pasdeloup a fait exécuter, le même jour, une symphonie entière de lui (celle en *mi* bémol). C'est une œuvre d'adolescence, et on s'en aperçoit sans peine. A part le *scherzo-marche*, qui a été exécuté plusieurs fois au Cirque, et qui ne manque pas d'un certain pittoresque, mais bien timide encore, il y a peu de chose à retenir dans cette œuvre, qui n'a reçu d'ailleurs qu'un accueil assez froid. — Le *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn, terminait le concert. On a bissé, comme d'habitude, le *scherzo*.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au Cirque d'hiver, 2e concert populaire de la 3e série (18e) sous la direction de J. Pasdeloup. En voici le programme : Symphonie en si bémol (Beethoven). — Romance pour cor (Mohr), exécutée par M. Mohr. — Ouverture de *Manfred* (R. Schumann). — Quatuor en si bémol (no 78), (Haydn) exécuté par MM. Alard, Franchomme, Trombetta et Telesinski. — Invitation à la valse (Weber), orchestrée par H. Berlioz.

*** Le concert que vient de donner la Société Bourgault-Ducoudray au bénéfice de l'Œuvre de la libération du territoire mérite, entre toutes les réunions de ce genre, une mention très-honorable. Vivace, ardent, dirigé par une jeune personnalité musicale qu'enflamme l'amour de l'art, ce groupe, qui dans les sombres jours du siége restait uni et chantait pour les blessés, devait spontanément s'associer à une manifestation essentiellement patriotique. Tout en restant fidèle à ses prédilections ultra-classiques, M. Bourgault-Ducoudray a composé une soirée des plus intéressantes avec des fragments de Vulpius, Arcadelt, Roland de Lassus, Bach, Rameau, Mendelssohn, Berlioz, etc., soignement interprétés par

son chœur, Mme Barthe, MM. Fissot, Archainbault et Valdejo. Cette société artistique va prochainement donner de nouvelles exécutions des chefs-d'œuvres choraux, qui sont le but même de son institution.

⁂ A son concert de mercredi dernier, M. Bosch a prouvé que la guitare, entre les mains d'un virtuose de sa force et d'un musicien de son mérite, n'est point ce qu'un vain peuple pense. Jamais nous n'avions entendu une pareille variété d'effets; jamais cet ingrat instrument, qu'illustrèrent pourtant les Huerta et les Paganini, ne nous avait paru capable de se prêter à de si jolies choses. Les compositions de M. Bosch sont, du reste, fort bien faites, et ont un cachet de véritable distinction; nous signalerons au hasard : *Valse brillante, Trémolo, le Torero, Sérénade.* Mme Massart, MM. Armingaud, Jacquard et Léon Duprez étaient parmi ses partenaires : un pareil concours, pour un talent nouveau, est une consécration.

⁂ Par ce temps de disette des grandes soirées aristocratiques, des concerts officiels et même des concerts particuliers, si nombreux d'ordinaire à cette époque de la saison, les artistes se groupent volontiers dans les réunions privées, où ils sont certains de rencontrer de vrais amateurs et un auditoire compétent pour y apprécier leur talent et y applaudir Citons, au nombre de ces soirées, celles qu'ont adoptées avec empressement le lundi, chez M. D .., plusieurs de nos bons virtuoses et qui ont lieu à la satisfaction mutuelle des exécutants, des organisateurs et du public choisi invité à y assister. Celle de lundi dernier a été des plus variées et des mieux réussies. Mme Boudier, cantatrice du meilleur monde, et qui brillerait au premier rang sur une de nos scènes lyriques, n'a pas peu contribué au succès. Mme Boudier, outre une grande facilité de vocalisation et une fine et intelligente diction, possède une voix d'un timbre pur et vibrant, qui suffirait seule à mettre l'auditeur sous le charme; on a pu apprécier ces différentes qualités dans la valse des Mattiozzi, l'air des *Bavards* et dans le duo de *Crispino*, qu'elle a détaillés à ravir ; elle avait pour partenaire, dans ce dernier morceau, M. Mercuriali, l'excellente basse-bouffe dont les chevrons ont été gagnés, et bien gagnés, sur la scène du Théâtre-Italien. — M. Alterman, lui, a sa place toute marquée parmi les violonistes de l'école moderne ; son jeu, toujours d'une justesse irréprochable, un son magnifique rappellent l'école de Sivori: ce jeune artiste n'excelle pas moins dans le genre classique que dans la fantaisie. — L'élément comique était dévolu, ce soir-là, au désopilant Des Roseaux, déjà bien connu dans les salons parisiens. Très-remarquable dans les paysanneries, M. Des Roseaux sait être Gros-Jean ou Piton en restant homme du meilleur ton. — Le tambourinaire provençal Philippe Buisson, donnait aussi ce soir-là un échantillon de son original et curieux talent ; il n'a pas été le moins applaudi. — Un mot d'éloge bien mérité aux accompagnateurs, trop souvent oubliés dans ces réunions artistiques, où leur rôle modeste est le plus souvent inférieur à leur talent : à M. Uzès, le jeune et sympathique pianiste-compositeur chez qui une excellente mémoire tient souvent lieu de partition, ainsi qu'à une jeune artiste d'un réel mérite, Mlle Dreyfus. — Le lundi précédent, on avait entendu entre autres, un de nos violoncellistes en vogue, M. Reuchsel, qui a joué admirablement avec Mlle Mackenzie, digne élève de sa mère, une remarquable fantaisie de sa composition pour violoncelle et piano; Marie Battu, la célèbre cantatrice qu'on a revue hier avec tant de plaisir et applaudie avec tant d'enthousiasme à l'Opéra-Comique, et une jeune élève de Mme Laborde, Mlle Remy, qui se destine au théâtre : un charmant physique, une voix bien timbrée et les leçons d'un pareil professeur promettent à cette jeune personne un bel avenir artistique.

⁂ Le concert organisé dimanche dernier au Cercle de Bois-Colombes par l'Administration de *la Revue et Gazette musicale*, au profit de la souscription pour la délivrance du territoire, a produit 650 francs, dont 150 sont dus à une quête improvisée. Eu égard à l'exiguïté du local où se donnait le concert, le chiffre a dépassé toutes les prévisions. Il serait trop long de nous étendre sur les succès obtenus par les artistes, mais nous ne pouvons garder le silence sur leurs noms; c'étaient, pour la partie vocale, Mmes Boudier, Vautier-Leriche, Claire, MM. Mercuriali, Ambroise, Gobin, Maxnère, Philibert, Legrenay et Charrier ; pour la partie instrumentale, une charmante violoncelliste, Mlle Guillaume et le violoniste Alterman ; accompagnateurs, MM. Uzès et Tirpenne. — La saynète de salon à deux personnages, *Un Mauvais sujet*, de M. Uzès, terminait gaiement cette fête patriotique, à laquelle les artistes, ainsi que les décorateurs, MM. Belloir et Briollet, avaient concouru avec un empressement désintéressé.

⁂ A la troisième séance de la Société classique de MM. Armingaud, Jacquard, etc., nous avons applaudi un très-intéressant concerto de Bach pour piano, violon et flûte concertants, inconnu à Paris, et l'octuor de Beethoven pour instruments à vent, si rarement exécuté sous cette forme. — La quatrième soirée aura lieu le mardi 27 février. Pianiste : M. Alphonse Duvernoy. — On exécutera, entre autres œuvres classiques, un quintette de Mozart pour piano et instruments à vent.

⁂ Mlle Carlotta Patti est en ce moment à Rome, où elle doit donner plusieurs concerts. Elle se rendra ensuite à Naples dans le même but.

⁂ Ce soir, à la salle Erard, concert donné par le pianiste Th. Lack, au profit de la souscription patriotique, avec le concours de Mmes Gaveaux-Sabatier, A. de Lagrange, MM. Roger, Hermann-Léon, Jacquard, White, Mohr, Gouffé et Lavignac.

⁂ M. et Mme Lacombe donneront, dans les salons Erard, le vendredi 1er mars, à 8 heures du soir, un concert dans le but de concourir à la libération du territoire. Ils seront secondés par M. Vernon, le jeune et courageux artiste qui a déclamé, à la dernière matinée littéraire de la Gaîté, l'oraison funèbre du grand Condé, avec un si prodigieux succès ; par le 1er alto-solo de l'Opéra, M. Viguier, et par la société chorale Amand-Chevé. M. et Mme Lacombe diront, outre plusieurs compositions de l'auteur d'*Arva*, des œuvres classiques signées Gluck, Beethoven, Méhul et Weber.

⁂ Aujourd'hui dimanche, à huit heures et demie du soir, M. A. Elwart fera une conférence, boulevard des Capucines, n° 39, sur les *Mystères de l'orchestre dévoilés*. Mlle Capelli, brillant contralto, se fera entendre à cette intéressante conférence.

NOUVELLES DIVERSES.

⁂ Le Comité des Arts, institué dans le but de centraliser et de généraliser tout à la fois les dons provenant de souscriptions, concerts et représentations, en vue de la délivrance du territoire, s'est réuni vendredi dernier au Grand-Hôtel. — Etaient présents : MM. Ambroise Thomas, président de l'Académie des Beaux-Arts ; Legouvé, de l'Académie française; A. Dumas, président de la Société des auteurs dramatiques; MM. Emile Perrin, Halanzier, Montigny et Plunkett, directeurs du Théâtre-Français, de l'Opéra, du Gymnase et du Palais-Royal; M. Ritt, ancien directeur de l'Opéra-Comique; M. Ernest L'Epine, MM. J.-L. Heugel et Escudier, directeurs du *Ménestrel* et de *l'Art musical*; M. S. Dufour, directeur de la *Gazette musicale*, s'est fait excuser pour cause de santé.— Le Comité a déjà reçu des sommes importantes de plusieurs de ses membres.

⁂ Le syndicat de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, certain d'être l'interprète des sentiments patriotiques de tous les sociétaires, décide qu'il sera fait abandon des droits d'auteur afférents à ladite Société pour toutes *Représentations*, tous *Concerts* et *Bals*, exclusivement et entièrement donnés au profit de l'œuvre nationale de la délivrance du territoire. Les membres du syndicat: MM. J. Colombier, S. Dufour, Gourdon de Genouillac, P. Henrion, E. Heu, Ch. Lecocq, Le Bailly, A. Mayer, Ch. Moreau, A. Philibert. — Extrait du procès-verbal de la séance du 8 février 1872. — Thomas Sauvage, président.

⁂ M. Ch. Neustedt vient de composer un morceau de piano, *le Carillon de Louis XIV*, qui sera mis en vente au profit de la souscription nationale.

⁂ L'ouverture du cours d'esthétique musicale de M. Barbereau a eu lieu jeudi, à quatre heures, au Conservatoire de musique.

⁂ Après cinquante-trois ans de services au Conservatoire, M. Benoist, professeur d'orgue et d'improvisation, prend sa retraite. C'était le plus ancien des professeurs de notre école de musique. Son élève, M. César Franck, organiste de Sainte-Clotilde, que l'exécution de son Eglogue biblique, *Ruth*, a mis cet hiver en si grande lumière, lui succède. On ne pouvait faire un meilleur choix.

⁂ Une Commission, autorisée par la municipalité, vient de se former à Alger pour l'organisation d'un *Concours festival* qui comprendra deux sections, l'une chorale et l'autre instrumentale, et dont l'exécution est fixée au 9 mai prochain. — La section chorale sera partagée en quatre divisions; la section instrumentale en deux divisions : *musiques d'harmonie* et *musiques de fanfares*. Un grand nombre de médailles aux armes de la ville d'Alger, en or, en vermeil et en argent, seront distribuées en prix aux Sociétés victorieuses; il y aura un premier et un deuxième prix par section, en outre d'une médaille commémorative pour chaque Société. — Le jury sera composé d'artistes spéciaux et d'une notoriété incontestable. La traversée, aller et retour, sera gratuite. — S'adresser, pour plus amples renseignements, aux bureaux de l'*Orphéon*, passage du Désir, 2, à Paris, ou à ceux de la *Gazette musicale*.

⁂ Philippe Buisson, le tambourinaire et galoubetier provençal, est engagé à l'Alcazar, à de fort belles conditions.

⁂ *Regina-Valse*, la dernière composition de M. Ernest Cahen, en est à sa seconde édition.

⁂ Le 7 mars, jour de la mi-carême, septième et dernier bal masqué de la saison à l'Opéra, sous la direction de Strauss. — Deux cents choristes, cinquante trompes de chasse, etc.

✝

⁂ Mardi dernier, 20 février, était l'anniversaire de la mort de Scribe.

⁂ Un littérateur et critique musical distingué, Henry-F. Chorley, vient de mourir à Londres. Il collaborait principalement à l'*Athenæum*. Parmi ses ouvrages, on estime surtout celui qui a pour titre : *Modern German Music, Recollections and criticism*. Chorley était âgé de soixante-trois ans.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — La saison d'opéra, à Drury-Lane, s'ouvrira dans les premiers jours d'avril. M. Mapleson a déjà, ou peu s'en faut, composé sa troupe; les noms de Mmes Tietjens, Marimon, Carlotta Grossi, Nilsson, Trebelli-Bettini, Alboni, de MM. Capoul, Fancelli, Vizzani, Rota, Mendioroz, Agnesi et autres y figureront probablement. L'orchestre aurait de nouveau, assure-t-on, Sir Michael Costa pour chef. — Joachim a repris sa place, le 19 février, au premier pupitre du quatuor des Popular Concerts. Mme Clara Schumann, la grande pianiste, avait fait sa rentrée le 6. — La *Princesse de Trébizonde*, au Gaiety-Theatre, exerce en ce moment une puissante attraction; la salle est littéralement comble chaque soir.

*** *Brighton.* — Le nouvel oratorio de Benedict, *St Peter*, vient d'être exécuté avec un très-grand succès. Stockhausen, Vernon Rigby, Mmes de Wilhorst et Alice Fairman chantaient les soli.

*** *Bruxelles.* — La représentation donnée par la direction du théâtre de la Monnaie au profit de l'Œuvre nationale de France a été fort belle. Grâce à un programme intelligemment composé, au talent des artistes qui concouraient à son exécution, à l'empressement du public, le résultat a réalisé toutes les espérances; M. Vachot a versé trois mille francs à la caisse de l'Œuvre. Vieuxtemps a reçu l'accueil le plus enthousiaste. On a beaucoup applaudi aussi le ténor Dequercy, qui remplaçait Warot malade, ainsi que la pianiste Mlle Olga Janina. — *La Passion*, drame religieux, de Pierre Benoît, vient d'être exécuté pour la première fois, et avec une certaine solennité. On compte beaucoup en Belgique sur M. Benoît pour la création d'une école flamande de musique, pour faire pendant à l'immortelle école de peinture. Nous ne pouvons encore constater, comme tendant à ce but, que quelques procédés techniques, comme l'emploi des tonalités anciennes et de certaines gammes nouvelles où les demi-tons sont arbitrairement déplacés. L'effet obtenu est assez étrange, et on a besoin d'y habituer son oreille. Quant à la valeur intrinsèque de l'oratorio *la Passion*, lequel offre un spécimen assez complet de ces tentatives, elle est réelle, et le succès l'a constatée.

*** *Liége.* — Une représentation, donnée au bénéfice de l'œuvre des femmes de France, a produit deux mille cinq cents francs.

*** *Gand.* — La reprise de l'*Etoile du Nord* a valu un véritable triomphe à Mme Chelli-Boulo. La jeune et charmante cantatrice a été l'objet d'ovations sans précédents à Gand, et bien méritées du reste.

*** *Hombourg.* — Les artistes engagés pour la saison sont: Mmes Adelina Patti, Scalchi; MM. Stagno, Verger, Zucchini et Capponi; chef d'orchestre, Luigi Orsini.

*** *Berlin.*— Mlle de Bretfeld, après quelques heureux débuts, a été engagée à l'Opéra comme première chanteuse à partir du 1er mai 1873. L'engagement de Mlle Mallinger n'arrive à son terme que le 1er mai de cette année. — *Le Marquis de Cartonnage*, opérette nouvelle en deux actes d'un compositeur qui se cache sous le pseudonyme de Louis Robert, a été représentée la semaine dernière avec succès au théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt. Le libretto est emprunté à un vaudeville français, *la Meunière de Marly*, de Mélesville. — Hans de Bülow a donné dans la salle de l'Académie de chant plusieurs concerts très-suivis.

*** *Vienne.* — L'Opéra montera prochainement *Feramors* (Lalla-Roukh), de Rubinstein, puis *l'Etoile du Nord*, pour laquelle la direction prépare une magnifique mise en scène. — La première représentation de *Fantasio* au théâtre An der Wien aura lieu cette semaine; le théâtre Strampfer donnera aussi très-prochainement *la Rose de Saint-Flour*.

*** *Palerme.* — *Dinorah*, avec Mlle de Maesen et le ténor Tombesi dans les principaux rôles, vient d'obtenir au Théâtre Bellini un succès d'enthousiasme.

*** *Madrid.* — *L'Africaine* a été donnée la semaine dernière, pour la première fois de la saison, et a produit son effet accoutumé. Mme Emma Wiziak a été fort applaudie dans le rôle de Sélika. — M. Manuel Fernandez Caballero, compositeur estimé ici, a fait une musique nouvelle pour le *Premier jour de bonheur* (*El primer dia feliz*). Son œuvre a été représentée pour la première fois le 31 janvier, avec un succès qui s'est continué jusqu'à présent.

*** *Lisbonne.* — *Marta* et sa charmante interprète, Mlle Laura Harris, viennent d'être applaudies *con furore* au théâtre San Carlos. La romance de la Rose a été bissée.

*** *Varsovie.* — La troupe d'opéra polonais a donné le 7 février un nouveau et charmant opéra en un acte de Moniuszko, intitulé *Beata*, qui a été accueilli très-favorablement.

Le Directeur : S. DUFOUR. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES MARTIN, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

En vente :
LE MIROIR DRAMATIQUE
CHOIX DE TRANSCRIPTIONS FACILES
soigneusement nuancées et doigtées
pour le piano par
GEORGE BULL
Nos 1. Le Domino noir. Nos 3. Martha.
2. Dragons de Villars. 4. Robert le Diable.
— Chaque no, 5 fr. —
CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS,
103, rue de Richelieu.

MAISON RINALDI — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, no 3, au premier.
Près de la Madeleine.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

PIANOS DE PROUW-AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1846
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités
RÉPARATIONS. — ÉCHANGES.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
A. Lecomte et Cie
A PARIS, RUE SAINT-GILLES, N° 12.
Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.
« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.
Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.
Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mabillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.
Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.
Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz; Cerveny, de Kœniggratz; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.
Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »
A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.
Le catalogue grand in-8o, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. ACOUSTIQUE sa théorie, ses lois. SURDITÉ Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 9 3 Mars 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Théâtre national de l'Opéra-Comique : Première représentation des *Noces de Figaro*. **P. Bernard.** — La musique dans la nature. **H. Lavoix** fils. — Concert de Vivier. — Revue des théâtres. **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Dans la guerre contre les Géants, Triton se servit d'une trompette de son invention dont il tira des sons si effrayants que les ennemis, pensant avoir affaire à quelque monstre terrible, prirent la fuite... Dans le grand combat naval donné par Claude sur le lac Fucin, on fit paraître, sortant des eaux et tenant une conque, un grand Triton argenté *qui sonna à lui tout seul une fanfare* pour donner le signal de l'action, aussi distinctement et aussi fort que l'auraient pu faire quatre trompettes (1)... Virgile, dit de Misène, qui vivait au temps d'Hector et jouait la « Marche d'attaque » avec un buccin à double embouchure : « Personne n'était plus habile que lui pour éveiller le courage et enflammer les cœurs. »

Compendium mytholog., lib. VIII.

*
* *

La voix, par son timbre, est constamment en rapport intime avec l'être qui la produit. C'est un fluide spécial, quelque chose de positif et de substantiel, dégagé du corps par la vibration du larynx. Dans chaque race, chaque individu a le son de voix de sa race modifié par les particularités et les états de son organisation. De là, deux timbres vocaux chez le même homme : l'*individuel* et le *passionnel*. Une voix humaine peut donc nous être *sympathique* de deux manières: d'abord si, par affinité ou attraction, elle résume et peint une nature identique à la nôtre. Mais si, à ce timbre de la froide vocalise, le même homme ou la même femme ajoute le charme puissant du timbre passionnel, et que la passion chantée soit une de celles qui ont le plus de prise sur notre âme, un faisceau de sympathies unit alors et confond l'artiste et l'auditeur.

M. M.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

LES NOCES DE FIGARO.

Première représentation à ce théâtre le 24 février 1872.

M. A. Jullien a parlé ici-même, il y a huit jours, des premières représentations de cet ouvrage, données à Paris à différentes reprises. Il n'a pas mentionné cependant la plus brillante de toutes, si l'on en juge par le succès. C'était en 1858, au Théâtre-Lyrique, sous le règne de M. Carvalho. Cent cinquante représentations consécutives satisfirent à peine l'enthousiasme du public, et tout porte à croire qu'aujourd'hui cet enthousiasme pour une partition adorable entre toutes est au moment de se réveiller, tout comme il y a quatorze ans.

La distribution d'alors offrait l'heureuse réunion d'un trio de cantatrices remarquables, chacune dans son genre, et d'un Figaro parfait. La voici d'ailleurs avec celle d'aujourd'hui en regard :

	1858	1872
Figaro	Meillet	Bouhy
Le comte	Balanqué	Melchissédec
Basile	Legrand	Potel
Bartholo	Wartel	Nathan
Antonio	Lesage	Thierry
Chérubin	Mmes Carvalho	Mmes Carvalho
La comtesse	Vandenheuvel	Marie Battu
Suzanne	Ugalde	Cico
Marceline	Faivre	Decroix
Barberine	Girard	Ducasse

Dans ces deux listes un seul nom est resté le même. Il est vrai qu'il est capital. — C'est celui de Mme Carvalho.

Hélas ! je ne puis m'empêcher de remarquer aussi que la mort a fauché cruellement. Pauvre Meillet ! Pauvre Balanqué ! Tous deux enlevés si jeunes, si pleins de vie et de talent !

Toutefois, je ne continuerai pas un parallèle plus développé, laissant chacun apprécier, selon ses goûts et ses souvenirs, les différents interprètes de ces deux époques. Je dirai seulement que la première distribution avait une homogénéité remarquable et que cela fut pour beaucoup sans doute dans l'énorme succès d'alors.

Aujourd'hui nous retrouvons Mme Carvalho plus parfaite que jamais. Si la voix n'est plus aussi jeune, ce qui n'est pas appréciable dans un rôle tout de finesse et de charme, le talent a grandi encore s'il est possible, et comme ensemble le personnage a gagné incontestablement. On ne peut désirer une méthode plus complète. C'est l'art de bien dire poussé jusqu'à sa dernière limite. L'émission vocale est si parfaite, que dans les demi-teintes on ne perd pas un détail, pas un mot, pas une nuance. C'est comme un lit de fleurs qui vous repose et vous parfume, et je ne connais rien de plus adorablement frais que le charme sans mélange qu'on éprouve en écoutant sortir les douces mélodies de Mozart de ce gosier de sirène. Aussi le succès a-t-il été immense pour cette admirable artiste et lui a-t-il fallu redire la fameuse ariette du second acte et le duetto du troisième acte avec Mlle Marie Battu.

Mlle Battu de son côté a été digne de sa réputation ; elle a eu de fort beaux moments et son air du troisième acte a fait grand plaisir. Elle dit on ne peut mieux ce genre de musique dans

(1) C'est apparemment sur ces nobles traces que brûlait de marcher ce certain Louis Philagio qui ne se servait que de deux trompettes pour exécuter un même morceau. (Voy. *Revue et Gazette musicale* du 25 février 1872.)

(*Note du Traducteur.*)

laquelle la nature de son talent se trouve à l'aise et qui demande avant tout les traditions de la bonne école, ce qui ne manque certes pas à Mlle Marie Battu. Dans le dialogue elle paraissait un peu gênée; je crois, du reste, que c'était la première fois que parlait en scène cette transfuge des Italiens et de l'Opéra.

Un début important avait lieu dans le rôle de Figaro. M. Bouhy, excellent élève du Conservatoire, que nous avions déjà entendu à l'Opéra où il s'était fait remarquer dans les rôles de Méphistophélès et d'Érostrate, venait demander droit de cité à l'Opéra-Comique. M. Bouhy possède une jolie voix, un peu sourde peut-être, et qu'il conduit avec art; aussi comme chanteur son succès a-t-il été franc et mérité. Malheureusement le personnage de Figaro ne lui est pas favorable; il n'a ni la rondeur voulue, ni l'entrain traditionnel; la voix manque de mordant, le physique est mélancolique, la diction est terne. Nous attendrons M. Bouhy à une autre épreuve, persuadé qu'elle sera tout à son avantage. Peut-être aussi qu'à la dixième représentation il aura acquis la meilleure partie de ce qui lui manque aujourd'hui.

Mlle Cico non plus n'a pas tout ce qu'il faut pour s'incarner dans le joli rôle de Suzanne. Un peu lourde de sa nature, elle se plie difficilement à la mutinerie de l'espiègle et fine soubrette. On doit lui rendre justice cependant. La partie musicale de son rôle a été très-soignée, et elle s'y est fait applaudir à plusieurs reprises, notamment dans son grand air du quatrième acte. Il faut avouer d'ailleurs qu'à l'Opéra-Comique on ne saurait espérer voir jouer la comédie comme au Théâtre-Français. Les comédiens de la rue de Richelieu seraient, je pense, fort embarrassés s'il leur fallait chanter comme à la salle Favart. Il est donc juste et raisonnable de ne pas se montrer trop difficile dans l'interprétation du dialogue de Beaumarchais, mis en vers libres par MM. Jules Barbier et Michel Carré.

Melchissédec mérite des éloges. Cet artiste consciencieux est vraiment en progrès. Le rôle du comte sera à inscrire dans ses meilleurs par la sobriété qu'il y déploie comme gestes et comme accents. Les jolies voix comme la sienne n'ont pas besoin d'être forcées pour arriver au but. Le timbre fait tout, et celle de M. Melchissédec est dans les mieux timbrées.

MM. Potel et Nathan, Mmes Decroix et Ducasse forment un agréable quatuor de second plan.

Il me reste à parler de l'orchestre, qui s'est vraiment surpassé. Cela ne paraît pas extraordinaire quand on réfléchit que M. Deloffre qui le conduit, dirigeait l'orchestre du Théâtre-Lyrique en 1858. Il est donc arrivé là avec toutes les traditions, toutes les finesses, toutes les expériences du succès antérieur. Sous son archet directeur, la musique de Mozart reste finement ciselée comme une coupe de Benvenuto. Les parties symphoniques de l'œuvre sont détaillées avec une délicatesse infinie. L'ouverture est enlevée dans la perfection. Quant aux morceaux de chant, on peut dire qu'ils sont admirablement accompagnés.

Maintenant était-il bien opportun de reprendre à l'Opéra-Comique la partition de Mozart et se trouve-t-elle là bien dans son cadre? Au nombre des raisons qui ont pu motiver cette reprise, la meilleure, sans contredit, est celle de nous faire revoir dans un rôle qui semble avoir été écrit pour elle par le charmeur Mozart, la délicieuse, la sympathique, l'irréprochable cantatrice que vous savez, Mlle Carvalho enfin, ou, pour mieux dire encore, le plus complet Chérubin qui se puisse rêver. A côté d'elle, MM. de Leuven et Du Locle ont appelé Mlle Marie Battu qui, au Théâtre-Italien, a tenu d'une façon toute supérieure le rôle de la comtesse. Voilà certes des raisons suffisantes, et l'on conçoit d'ailleurs que la direction de l'Opéra-Comique, privée si injustement de la plus grande partie de sa subvention, se soit laissé tenter par le souvenir du succès des *Noces de Figaro* au Théâtre-Lyrique, surtout possédant parmi ses pensionnaires la principale étoile de ce brillant et fructueux passé. Pourrait-on lui garder rancune de nous avoir ramené le Chérubin d'autrefois? Evidemment non. Pourtant, en envisageant la question de plus haut, on ne peut s'empêcher de désirer voir l'Opéra-Comique laisser à d'autres scènes les partitions étrangères pour consacrer ses laborieux efforts à l'étude d'ouvrages nouveaux. Ouvrez vos portes à deux battants, Messieurs les Directeurs, et appelez à vous les jeunes auteurs, — les Français surtout, car, par le temps qui court, il est bon de serrer les rangs; cherchez sans relâche, et, si vous échouez, cherchez encore. Cherchez et vous trouverez. Les chefs-d'œuvre, comme les trésors, restent souvent enfouis.

En attendant, on ne peut nier qu'au point de vue administratif, la reprise des *Noces de Figaro* — trop négligées au Théâtre-Italien, leur berceau naturel — ne soit pour l'Opéra-Comique une mesure essentiellement intelligente. Les recettes sont au bout.

Et je n'en veux pour preuve que ce qu'on se disait en sortant l'autre jour de cette délicieuse reprise : douce soirée, et qui contre-balance un peu certaines tendances malsaines.

Décidément les vieux ont du bon; à la condition toutefois de ne pas oublier les jeunes qui, avec le temps, deviendront vieux leur tour.

PAUL BERNARD.

LA MUSIQUE DANS LA NATURE.

—

(6e article) (1).

Si nous trouvons un grand nombre de phénomènes sonores dont l'air est la cause, nous ne rencontrons pas moins dans les eaux de nombreux effets musicaux qu'il est important d'étudier.

Que d'heureuses imitations la musique n'a-t-elle pas empruntées, soit aux longs mugissements de la mer en courroux, soit à la joyeuse chanson que murmure au milieu des galets le flot qui se brise doucement sur les grèves? Il n'est pas de musique plus variée que celle produite par les petites vagues, qui se glissent comme mille serpents d'émeraude entre les rochers de nos côtes, ou sur le tapis d'or des sables étincelants. La science, pour emprunter son langage, dit que le bruit produit par le brisement de la vague est dû principalement à l'explosion des grosses bulles d'air comprimé qu'elle contient; mais ce qu'une froide science ne peut définir, ce sont les variétés infinies des symphonies de la mer. Ecoutez-la, furieuse, sur nos côtes de Bretagne; brisant tout en son élan, elle ronge ce qu'elle ne peut renverser. C'est le merveilleux spectacle d'une lutte immense entre deux éléments, la terre et l'eau. Chaque jour voit une nouvelle conquête de l'Océan. A chaque instant tombe un de ces rochers qui paraissent inébranlables et qui forment la majestueuse muraille des falaises, ces forteresses que la nature semble avoir posées au sein même de la mer pour arrêter ses conquêtes. Dans ces gigantesques combats, la mer retentit au loin comme le tonnerre. Il est, près de Belle-Isle-en-Mer, un endroit que les gens du pays appellent la mer mauvaise. Lorsque l'Océan est relativement calme auprès de ces récifs, le flot, malgré la tranquillité des vagues, résonne comme des détonations de grosse artillerie et il est absolument impossible d'entendre la voix humaine à quelque distance de cet endroit. D'autres fois, lorsque la mer furieuse est déchaînée, les montagnes humides couvrent d'une épaisse couche de sel les glaces du phare et se répandent au loin en pluie fine et bienfaisante sur les prairies de Belle-Isle. C'est alors que le flot retentit avec une force épouvantable. Chacune de ces détonations, fréquemment répétées, ébranle le sol, bientôt suivies de ce crépitement long et aigu qui se fait toujours entendre après les grandes convulsions de l'élément liquide. Mais quittons ces côtes abruptes et escarpées pour tourner nos yeux vers un autre spectacle. Sans être aussi imposante, la mer, calme dans sa douce et gracieuse poésie, n'est pas moins capable que les flots soulevés d'inspirer le musicien. C'est sur les grandes plages de la Normandie que l'artiste est à même d'apprécier ce que nous pourrions appeler la musique du silence. Il faudrait une plume moins inexpérimentée que la nôtre pour décrire cet effet que chacun comprend et que seuls les artistes peuvent rendre. Le lecteur se rappelle sans doute le commencement du *Désert;* une mélodie, sans dessin bien arrêté, glisse pour ainsi dire lentement sur une longue tenue immobile, c'est un

(1) Voir les n°s 19 de 1870-71, 1, 2, 4 et 6 de 1872.

rhythme, un balancement pour ainsi dire, ce n'est pas un chant. Ce que le poëte a entendu dans le désert, on l'entend aussi sur le bord de la mer lorsqu'elle repose; là, elle dort, mollement balancée, et le léger bruissement de ses vagues sur les grèves fait plutôt ressortir le silence de cet immense sommeil qu'il ne l'interrompt. Wekerlin, dans les *Poëmes de la mer*, n'a pas négligé non plus ce sujet si propice à la musique descriptive, et en a fort bien tiré parti (1). Ce chant de la vague, la science l'a étudié de près, en a classé et défini les variétés après en avoir trouvé les causes. Lorsqu'une marée houleuse roule sur un fonds caillouteux, les cailloux arrondis sont emportés sur la pente par l'impétuosité de l'eau, et lorsque la vague se retire ils sont ramenés à la mer; il en résulte une série de collisions irrégulières d'intensité et de périodes qui causent le bruit que nous connaissons. Lorsque les galets sont gros, ce bruit fait l'effet d'un cri; si c'est du gravier, on entend un sifflement. C'est à ce cri que Tennyson fait allusion dans son *Maud* lorsqu'il dit : « Voici le cri d'une plage rendue folle et draguée par la vague. »

Dans le courant de cette étude, nous avons déjà plusieurs fois employé les mots *bruit* et *son*. Il ne serait peut-être pas inutile de marquer la différence qui existe entre ces deux expressions. Tout mouvement irrégulier communiquant à l'air une vibration qui n'est ni périodique ni isochrone, forme ce qu'on appelle un bruit, le contraire du son musical. Ce n'est que la fréquente répétition et à des intervalles réguliers qui donne au bruit le caractère du son. Dans le son, chacun le sait, les vibrations sont successives et non continues. Or, l'oreille, comme l'œil, retient, un moment après que la cause a cessé, l'effet qu'a produit cette cause. C'est pourquoi, lorsque les chocs générateurs du bruit, et par suite du son, se succèdent avec rapidité, l'oreille perd le sentiment des silences qui se font après chacun de ces chocs et le son nous paraît continu. La fréquence de la répétition nécessaire pour produire le son continu n'est pas moindre de seize fois à la seconde, étant données les différentes manières d'entendre. Si une succession de son se fait entendre à intervalles exacts, si toutes les impulsions sont exactement semblables en durée et en intensité, le son produit est alors parfaitement uniforme et soutenu et prend le caractère particulier qui lui fait donner le nom de musical.

Ces quelques mots, qui résument la théorie d'Herschell et après lui des plus célèbres acousticiens, comme Helmholtz et Tyndall, étaient nécessaires pour faire comprendre, dans la suite de cette étude, les expressions que j'ai si souvent employées de *bruit, son* et *musique*. Ce que j'ai cherché surtout, dans cette étude, c'est le son musical, c'est-à-dire celui qui se rapproche le plus de l'art sans pourtant être un de ses produits, celui, en un mot, dont on peut trouver des imitations dans la musique ou qui est assez défini pour éveiller en nous une idée artistique ou une sensation musicale.

Après cette courte digression, revenons à la musique des eaux. Si la mer a ses immenses mélodies et aussi ses bruits particuliers, lorsqu'on étudie cette musique dans tous ses détails, les rivières ne sont pas moins intéressantes; dans le grand concert de la nature, elles tiennent une partie importante. Tantôt le fleuve laisse couler entre ses rives ses flots sonores, avec un murmure sourd et lent, pendant que mille petites vagues rient gaiement sur le rivage, en se jouant avec le sable fin. Là, le ruisseau babille doucement, monotone accompagnement des chants qui sortent du bois voisin; plus loin, sa course est entravée, et alors il tonne, il mugit, sa voix se fait entendre à travers la campagne, irrité de la résistance qu'il a rencontrée, c'est un torrent furieux que rien ne peut arrêter.

Les lacs, à leur tour, fournissent de nombreux sujets d'étude à ceux qui écoutent avec soin le concert de la nature, mais grâce à leur disposition, grâce à ce qu'elles nont pas de courant, ces immenses nappes, qui sont sans débouchés connus et que de grands fleuves alimentent, produisent quelquefois les sonorités les plus singulières et qui leur sont particulièrement propres.

Dans l'*Histoire du Nouveau-Monde*, de Laerce, nous trouvons que les rivages du lac de Guatémala, dans la Nouvelle-Espagne, font entendre des sons qui rappellent ceux de l'orgue. Dans les lacs de Suède, on peut étudier le singulier phénomène appelé *wettersee*. Au-dessous de ces lacs, en partie gelés, on entend parfois, à une profondeur de soixante brasses, des sons qui se prolongent en passant par les modulations les plus diverses, semblables à des voix qui tour à tour disputent, grondent ou se plaignent; le phénomène dure pendant des quarts d'heure et peut être remarqué à de grandes distances.

Les grandes fêlures des glaces produites par les changements subits de température sur les lacs gelés, présentent des phénomènes analogues. Un voyageur anglais, Georges Hood, décrit ainsi le concert qu'il a entendu sur le fleuve de Saint-Laurent.

« Les sons variaient à l'infini... un bruit sonore et ondulant semblait errer de point en point, sans que l'esprit pût imaginer d'où il venait, et s'il était aérien ou sortait de terre. Quelquefois il était pareil à un gémissement puissant, mais étouffé ; puis il s'enflait comme les accords de quelque gigantesque harpe éolienne (1). La glace avait alors trois pieds d'épaisseur sur une étendue de quinze ou seize milles. Dans les lacs gelés de la Suisse on entend aussi comme le mugissement d'un vent d'orage mêlé à de fortes détonations et des sifflements qui se prolongent quelquefois pendant près de douze heures. »

Qui pourrait décrire les innombrables sonorités des eaux, soit qu'en tombant en cascades bouillonnantes, elles lancent de puissantes colonnes liquides du haut des rochers, soit que, divisées en mille gouttes, elles inondent la terre d'une pluie bienfaisante? Dans un ouvrage de science vulgarisée de MM. Zurcher et Margollé, et intitulé : *les Glaciers*, nous trouvons décrit un des phénomènes dont nous venons de parler.

.....« Tout à coup, je crus entendre le son faible et doux d'instruments de musique; je m'arrêtai, et, écoutant attentivement, je ne pus mettre la chose en doute; je demandai à mon guide ce qu'il en pensait, il n'avait aucune idée de la cause première de ces sons. Je me souvins alors que les voyageurs passant la nuit aux Grands-Mulets avaient entendu les cloches de Cormayeur, et j'imaginai qu'on célébrait quelque fête dans une des vallées italiennes du Mont-Rosat, direction d'où les sons paraissaient venir; nous continuâmes notre marche, le bruit persistait et devenait plus fort à mesure que nous approchions d'une étroite et profonde crevasse où le mystère nous fut expliqué. Bien au-dessous de nous, dans l'intérieur du glacier, un ruisseau tombait en cascade d'une corniche de glace à l'autre, et la crevasse qui se trouvait sous nos pieds nous transmettait comme un tuyau d'orgue les vibrations sonores produites par le courant dans la masse élastique de la glace. »

On pourrait multiplier à l'infini les exemples de ce genre. Non-seulement les eaux font entendre des sons que l'imagination amplifie ou même limite à son gré. Mais encore les sonorités auxquelles elles donnent naissance peuvent être rapprochées des effets obtenus par l'art ou même être notées scrupuleusement. C'est ainsi que M. Kastner a écrit les successions mélodiques des grosses gouttes d'une pluie d'orage tombant avec force d'un toit dans un réservoir d'eau placé au-dessous de nous. Ce n'est pas à dire pour cela que cette mélodie aquatique ait un caractère bien poétique et bien dessiné, mais le ton, le rhythme, quelques modulations même, tout ce qui, en un mot, constitue de la musique bonne ou mauvaise, se trouve dans ces quelques lignes. Cette patiente transcription me rappelle un joli conte de mon enfance que je n'ai pas encore eu le temps d'oublier. Il s'agissait d'un jeune prince qui marchait, marchait toujours, par l'ordre du roi son père. Que cherchait-il, ce prince charmant? La pluie qui chante. Je ne sais pas au juste s'il l'a trouvée, mais s'il avait attendu un peu (et les princes des contes de fées ont la vie longue), il l'aurait trouvée sans faire un trop lointain voyage.

Nous ne pouvons séparer de la musique des eaux les mélodies qui se font entendre dans les grottes et au milieu des rochers. Les cavernes se divisent musicalement en deux groupes,

(1) Wekerlin. *Les Poëmes de la mer*. — Ode-symphonie. Flaxland. — 1 vol. in-4°.

(1) *Globe*, 21 mars 1830.

pour ainsi dire. Il en est qui ne doivent leurs propriétés sonores qu'à la mer, soit qu'elle s'y engouffre violemment, soit qu'elle s'infiltre doucement entre les rochers. Du même genre sont les grottes dans lesquelles prennent naissance quelques rivières ou quelques fleuves. Il en est d'autres qui, grâce à des phénomènes d'acoustique en grande partie expliqués aujourd'hui, font entendre les bruits les plus étranges et les plus effrayants. Nous ne nous occuperons que de celles qui rendent des sons parfaitement appréciables, sans tenter de faire le catalogue détaillé de toutes les cavernes sonores.

La plus célèbre des grottes musicales est sans contredit la grotte de Fingal, qui s'ouvre dans les flancs basaltiques de Staffa, l'une des Hébrides. L'étrange symphonie qui se produit dans les cavités sonores de cette grotte a inspiré plus d'un musicien. Chacun connaît aujourd'hui cette merveilleuse ouverture de la *Grotte de Fingal*, de Mendelssohn. Cette œuvre magistrale est, surtout à mon avis, la peinture inspirée des faits physiques que nous étudions en ce moment avec la froideur et la lenteur de l'observateur et de l'historien. Poëte et grand poëte, l'auteur du *Songe d'une nuit d'été* les a entendus, ces gémissements du vent dans les rochers, ces frémissements de la mer impatiente du joug que lui impose le rivage, ces chants indéfinissables qui résonnent dans l'air comme des voix surnaturelles, ces vagues poésies qui sont entendues par tous et ne peuvent être rendues que par bien peu. Aussi, devons-nous, en face d'une pareille œuvre, nous autres pauvres critiques, baisser bien humblement la tête. Etudions, compulsons, discutons sur la musique pittoresque, imitative, et sur bien d'autres choses encore, la science profitera peut-être de nos travaux, mais que la poésie frôle de son aile d'or ce bloc brut et lourd que nous n'avons pu entamer, et tout à coup, grâce à sa divine magie, nous le voyons se transformer, l'œuvre s'anime, s'élève, chacun sent, comprend en un instant ce que nous mettons tant de temps à expliquer. Ecoutez cette exposition à rhythme brisé qui commence l'ouverture, pendant que, semblable à un soupir lointain, les tenues du hautbois, clarinettes et violons semblent représenter « les chants éoliens des ombres fingaliennes ». Puis l'accompagnement continu des seconds violons simule le frémissement continu des vagues et du vent s'engouffrant dans les colonnes de basaltes, disposées en buffet d'orgue. Lorsque le fond du tableau est ainsi dessiné d'une main magistrale, le basson entame le chant large, plein, poétique, tel que Mendelssohn savait les trouver. C'est le personnage, pour ainsi dire qui anime et vivifie le paysage. Tous les procédés dont un musicien qui possède son art à fond peut disposer, sont réunis dans cette partition. Ici nous entendons les résonnances de ces pierres chantantes qui multiplient les sons par mille échos, là, les murmures du vent, la colère de l'ouragan, la plainte de la brise de mer. Variétés de rhythme, puissance de sonorité, invention mélodique pleine de richesse et développée avec un art infini, tout se trouve dans cette magnifique œuvre ; ajoutez à cela l'accompagnement continu des cordes qui contient les soupirs, les plaintes, les gémissements des instruments à vent, et nous trouvons dans cette page de l'auteur de la Symphonie en *la* mineur, une des plus belles peintures que le musicien puisse faire d'un phénomène naturel, sans tomber dans la puérilité du détail et se bornant. toujours en grand artiste, aux seuls effets que son art peut rendre et rendre poétiquement.

Toutes les relations des voyageurs qui ont visité la grotte de Fingal s'accordent à décrire les harmonies douces qui sortent de ces grottes basaltiques. Seul, Panckoucke, dans son *Voyage aux îles Hébrides*, décrivant la grotte de Staffa, dit ne rien avoir entendu et prétend que ces harmonies fameuses n'existent que dans l'imagination des voyageurs. Faujas, sans nier l'existence des propriétés musicales de l'île de Staffa, les décrit d'une façon moins poétique, en comparant le bruit qui se fait dans la grotte à la chute de corps durs. Du reste, dans le nᵉ siècle après Jésus-Christ, la grotte de Fingal était sinon explorée, du moins connue. « Il est dans l'île de Bretagne, rapporte Clément d'Alexandrie, une grotte de l'ouverture de laquelle souffle un bruit semblable à un bruit de cymbales vivement frappées. »

Kircher cite un passage d'Olaüs Magnus dans lequel cet auteur affirme qu'il existe dans la Finlande une grotte musicale, appelée Smellique ou de Smalland. Si on jette dans ce gouffre un animal vivant, le bruit produit est tellement épouvantable, que les habitants de Viborg, ville située près de la grotte, utilisaient ce phénomène pour repousser les attaques de l'ennemi. Lorsque la cité était menacée, le gouverneur ordonnait aux habitants de se boucher les oreilles et faisait jeter un animal dans la grotte ; le bruit était tellement fort, que l'armée ennemie tombait incontinent sans connaissance. Les Russes furent victimes une fois de cette ruse de guerre ; mais tout me porte à supposer que le gouverneur de Viborg s'appelait alors M. de Crac.

Du reste, nous trouvons dans les auteurs tant anciens que modernes de nombreuses mentions relatives à ces grottes, je ne dirai pas musicales, mais sonores. Pline en cite une en Dalmatie, qui rendait un bruit terrible dès qu'on y jetait le moindre objet. Pierre Martyr nous en cite une autre dans l'île d'Hispaniola qui jouissait des mêmes propriétés. Les voyages tant anciens que modernes sont pleins de descriptions de grottes de ce genre dont la nomenclature deviendrait à la longue fastidieuse.

H. Lavoix fils.

(*La suite prochainement.*)

CONCERT DE VIVIER

A la salle Erard, le 28 février 1872.

Sur les programmes de ses concerts, Vivier écrivait naguère : *Une heure de musique;* il vous en souvient sans doute, lecteurs qui avez eu le privilége envié d'y assister. S'il ne l'a pas fait cette année, c'est que, se proposant de garder son monde un peu plus longtemps, il ne voulait pas amoindrir par la comparaison certaine partie de son programme dont il sera question tout à l'heure. Mais l'heure de musique n'a pas été dépassée; Vivier continue à trouver que c'est assez, comme il continue à être le premier des cornistes et le plus spirituel des artistes.

De son talent, nous ne dirons rien que chacun ne sache par cœur : c'est toujours la même sûreté, la même beauté de son, la même habileté à dissimuler le manque d'homogénéité de l'instrument. Ce sont ces qualités, que nous prisons beaucoup plus que tel joli tour de force ou d'adresse auquel le cor semble ne se prêter qu'à regret, ce sont ces qualités qui constituent pour nous la supériorité de Vivier; et elles sont aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a dix ans, il y a vingt ans. Il n'a fait figurer aucune composition nouvelle au programme : les deux duos pour voix et cor, *Rappelle-toi* et *la Chasse*, aussi bien que l'*Adagio et menuet fantastique* pour cor seul, sont d'anciennes et charmantes connaissances que nous avons applaudies de bon cœur avec tout le monde, mercredi soir; mais que Vivier sache bien qu'on ne le tient pas quitte, et qu'on n'apprécie pas seulement en lui le virtuose.

A M. F. Lévy et à Mme Blanche Peudefer était dévolue la partie vocale; ils ont eu un succès mérité. — Le piano a fait merveille sous les doigts de M. L. Delahaye, qui a exécuté deux œuvres de Bach et deux de ses propres compositions, la *Ronde du sérail* et *Colombine*.

Voilà pour l'heure de musique. Le reste du temps était réservé à un intermède littéraire d'une importance exceptionnelle, et de l'attrait duquel on pourra juger si nous disons que la partie musicale ne lui a point fait tort. C'était le premier acte de la *Jeanne d'Arc* de M. Jules Barbier, un chef-d'œuvre de sentiment, de grâce, de versification, dit par l'auteur lui-même avec une irrésistible vérité d'accent. Combien nous regrettons que le manque d'espace, et plus encore la nature de notre critique, ne nous permettent pas de nous étendre sur ce beau morceau, auquel Vivier, qui s'y connaît, avait donné la meilleure place dans son programme !

Ch. B.

REVUE DES THÉATRES.

Comédie Française : Reprise de *Turcaret*. — *L'Autre motif*, comédie en un acte, de M. Edouard Pailleron.

Ni le talent de Got, ni la façon remarquable dont Bressant joue le marquis, ni la verve de Mlle Jouassain dans le rôle de Mme Jacob, ni l'originalité de Mlle Nathalie dans celui de Mme Turcaret, ni le zèle de Barré, de Coquelin cadet, de Prudhon, de Kime, de Mmes Marie Royer, Ponsin, et Dinah Félix, ni même les scènes comiques du cinquième acte, n'ont pu faire accueillir avec faveur la reprise de *Turcaret*. Le... chef-d'œuvre de Lesage, est un chef-d'œuvre long, fatigant et qui ennuie. Tel est du moins l'effet qu'il produit aujourd'hui, malgré toute sa valeur et le succès qu'il obtint en son temps.

L'Autre motif... l'autre motif, ce n'est pas « le bon motif. » Emma ne peut se faire illusion sur les intentions de ses adorateurs, puisqu'elle a un mari. Aussi, trouve-t-elle assez impertinentes les déclarations et les protestations de ces Messieurs. Elle s'amuse à les éconduire tous et à les désespérer. Quand l'un d'eux devient trop entêté et trop pressant, elle paraît devant lui habillée de noir et elle lui lance à brûle-pourpoint cette phrase qui produit un effet miraculeux: « Je suis veuve! » Comme par enchantement, l'amoureux disparaît.

« Je suis veuve » dit elle également à Georges, le plus empressé, le plus assidu, le plus ardent de tous.

— Je le savais, répond Georges.

— Vous le saviez? réplique Emma qui se croit jouée. Eh bien, voici ma main; osez la prendre.

Et Georges prend la main d'Emma.

Emma est veuve, en effet; son libertin, son ivrogne d'époux vient de mourir. C'est le seul procédé délicat qu'il ait eu pour sa femme.

Cette petite comédie, écrite avec grâce, contient nombre de détails charmants et elle pétille d'esprit. Mme Plessy remplit à ravir le rôle d'Emma qui tient presque toute la pièce; Febvre et Mme Ponsin-Provost ne font que lui donner la réplique; ils s'en acquittent assez bien pour que leurs petits rôles prennent quelque importance.

Adrien Laroque.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le Théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine trois représentations d'*Hamlet*; le succès obtenu à la première de cette reprise par Mlle Sessi dans le rôle d'Ophélie n'a fait que grandir; après sa belle scène de la folie, elle a été rappelée par d'enthousiastes bravos.

*** Aujourd'hui dimanche, par extraordinaire, *Don Juan*, avec Mmes Hisson, Gueymard, MM. Faure et Obin.

*** Dans la représentation de *l'Africaine* donnée dimanche dernier, Mlle Franchino a vu s'affirmer le beau succès qu'elle avait obtenu la semaine dernière en chantant au pied levé le rôle de Sélika. Elle étudie en ce moment celui d'Agathe du *Freyschütz*, dont la reprise est prochaine.

*** On parle beaucoup de la reprise du *Corsaire*, le charmant ballet d'Adolphe Adam. Mlle Beaugrand danserait le principal rôle.

*** MM. le prince de Joinville et le duc d'Aumale assistaient à la première représentation de la reprise des *Noces de Figaro* à l'Opéra-Comique.

*** On répète à ce théâtre un opéra-comique en un acte de M. Bizet, dont le titre définitif paraît être *Djamilèh*. Il sera chanté par Mme Prelly, MM. Duchêne et Potel. En attendant, Mme Prelly étudie le rôle de la *Dame blanche* qu'elle doit chanter incessamment, ainsi que celui de Jeanne, de *l'Ombre*, créé par Mlle Marie Roze.

*** On répète également *la Princesse jaune*, un acte japonais de M. Saint-Saëns. L'interprétation en est confiée à Mlle Ducasse et à M. Lhérie.

*** L'ouverture de la courte saison du Théâtre Italien est fixée au jeudi, 7 mars. Elle aura lieu en dehors de l'abonnement et tous services suspendus. Voici le programme du beau concert au bénéfice de l'Œuvre des Femmes de France, qui signalera cette ouverture, et après lequel les représentations suivront régulièrement. *Première partie:* 1. Ouverture de *la Gazza ladra*. — 2. Air de *Niobe* (Pacini.) — 3. « Arri » duo des Muletiers (Masini). — 4. Air de *la Favorita*. — 5. Romance d'*Un Ballo in Maschera*. — 6. Adagio du duo de *Semiramide*. — 7. Romance de *Marta*. — 8. Duo de *Don Pasquale*. — 9. Air de *Donna Caritea* (Mercadante). — 10. Finale d'*Ernani*. — *Deuxième partie*: 1. Prélude d'orchestre. — 2. Air de *la Traviata*. — 3. Quintette de *Cosi fan tutte*. — 4. Air de *Don Giovanni*. — 5. Trio du *Matrimonio segreto*. — 6. Air d'*Il Barbiere*. — 7. Bolero des *Vespri siciliani*. — 8. Quatuor de *Rigoletto*. — 9. Prière de *Mose*, chantée par tous les artistes et les chœurs. L'exécution de ce programme est confiée à MMmes Alboni, Penco, Ramirez, Sanz, Rossetti, et à MM. Gardoni, Delle Sedie, Verger, Urio, Mercuriali et les chœurs. — La première représentation de l'abonnement aura lieu le samedi 9 mars; on donnera *Lucia*. — Mme Marie Sass débutera le 15 avril.

*** A la liste que nous avons donnée des chanteuses engagées par la nouvelle direction du Théâtre-Italien il faut ajouter: MM. Guidotti, ténor; Miral, basse, qui vient de terminer la saison à Madrid; et Mme Braccioli, contralto, venant de Florence.

*** Une indisposition de Duwast avait interrompu les représentations d'*Une Fête à Venise* au Théâtre Lyrique (Athénée); elles viennent d'être reprises.

*** On s'occupe activement à ce théâtre des répétitions de *Sylvana*, opéra de Weber, paroles françaises de MM. Wilder et Mestépès, dont la première représentation aura lieu prochainement. Cet opéra date de 1810; l'auteur avait 24 ans. — La musique en fut composée sur un poëme de Hiemer, dont celui-ci avait emprunté le sujet à *la Fille muette des bois* (*Das stumme Waldmœdchen*), l'un des premiers essais de l'adolescence de Weber. — Quoique la musique de *Sylvana* fût une œuvre tout à fait nouvelle, on crut qu'elle n'était autre que celle de la *Fille muette des Bois* et c'est à cette regrettable confusion qu'il faut, paraît-il, attribuer l'oubli dans lequel elle est restée. — Quant au poëme actuel, le livret de Hiemer ayant été perdu, MM. Wilder et Mestépès ont dû le reconstruire sur les situations traitées par le musicien en s'aidant des paroles placées sous les notes; mais, quelque difficile et délicat que fût ce travail, ils paraissent l'avoir heureusement accompli et avoir vraiment écrit une œuvre nouvelle et originale.

*** On va reprendre cette semaine aux Bouffes-Parisiens les *Bavards* d'Offenbach et le *Serpent à plumes* de Delibes.

*** La première représentation, aux Folies-Bergères, des *Visitandines* de Devienne a eu lieu hier soir. Nous en rendrons compte dimanche prochain.

*** On a repris hier soir aux Folies-Dramatiques *les Chevaliers de la Table-Ronde*, de MM. Chivot et Duru, qui ont beaucoup remanié la pièce, et de Hervé, qui a beaucoup aussi ajouté à la musique.

*** L'opéra de M. Simiot, *l'Africain*, se donne maintenant alternativement à Tivoli et au théâtre des Nouveautés. Dans cette dernière salle, mieux disposée, l'œuvre nouvelle a encore gagné et comme interprétation et comme effet.

*** La direction du théâtre du Vaudeville vient de subir une importante modification. M. Harmant, le directeur actuel, reste administrateur général du théâtre, et toute la partie purement artistique est confiée à M. Carvalho.

*** M. Huart fils et M. Charles Bridault viennent de prendre la direction du théâtre des Folies-Nouvelles, avec le dessein de revenir au genre qui avait fait le succès de cette scène.

*** L'excellent Prilleux, dont on a si souvent applaudi la rondeur et le jeu comique à la salle Favart, abandonne la carrière lyrique pour les fonctions de secrétaire général du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, que vient de lui offrir pour la saison prochaine le nouveau directeur, M. Avrillon.

*** *L'Etoile du Nord* vient d'être jouée au théâtre d'Alger avec un ensemble et un fini de détails qu'il était difficile d'attendre d'une scène secondaire. On nous écrit que la représentation a été une des meilleures de l'année et que le chef-d'œuvre de Meyerbeer a obtenu un succès rarement atteint sur ce théâtre. Les artistes, M. Ben Aben en particulier, dans le rôle de Peters, MM. Fort, Kolletz, Ramonat, Mme Vinay (Catherine) et les vivandières Mmes Paul de Vaur et Lelong y ont contribué par une excellente interprétation.

*** *La Princesse de Trébizonde* n'a pas moins réussi à Rouen que partout ailleurs. La salle du Théâtre-Français était comble à la première représentation; l'opéra-bouffe d'Offenbach n'a d'ailleurs rien laissé à désirer comme interprétation. MM. Homerville, Lureau, Mmes Rizza, Leblanc, Debay n'ont pas moins bien joué que chanté, et l'orchestre les a vaillamment secondés.

*** D'après les dernières correspondances du Caire, et contrairement au bruit qu'on avait fait courir de son retour à Paris, Mme Marie Sasse n'a point encore quitté cette ville; au contraire, il paraît qu'à la suite d'une vive altercation entre la célèbre cantatrice et Bottesini, ce dernier aurait donné sa démission de chef d'orchestre et que malgré le refus du vice-roi de l'accepter, il a persisté dans sa détermination. Cet incident a causé une certaine émotion, particulièrement parmi tout le personnel du théâtre, qui s'en est montré fort affecté.

*** Mme Monbelli donne en ce moment des représentations très-suivies au théâtre Thalia, à Cologne. Elle a débuté avec un grand succès dans le rôle de Rosine du *Barbier de Séville*.

*** On écrit de Saint-Pétersbourg que Mlle Schneider, cédant à de pressantes instances, ne quittera la Russie qu'après le grand carême. — Il n'est sorte d'excentricités dont elle ne soit l'objet; entre autres il a été dépensé mille roubles (3,500 fr.) pour le costume qu'elle porte dans la *Belle Hélène*.

*** Nous avons à signaler une véritable avalanche d'opéras nouveaux en Italie : — à Palerme, au théâtre Garibaldi, *Fatima*, d'Impollomeni, succès; — à Savigliano, *Il Bandito*, de L. Boccaccio, succès; — à Cagliari, au Teatro-Civico, *Costanza di Franeavilla*, quasi-fiasco; — à Casale-Monferrato, *Evelina*, du chef de musique militaire Corrado; — et à Naples, *Oreste*, de Carlo Alberti, succès.

*** Voici quelques extraits d'un intéressant feuilleton envoyé du Caire au *Journal des Débats* par l'éminent critique, Ernest Reyer : « Le 1er février, je revenais au Caire et j'allais entendre *Aïda* pour la cinquième fois, le jour même de mon arrivée. — Hier, Mme Marie Sass chantait *le Trouvère*; demain elle chantera *la Juive*, et on donne mardi à son bénéfice *la Fille du Régiment*. Avant de partir pour la Haute-Egypte, je l'avais entendue dans *Faust*, un rôle qui ne semble pas écrit pour elle et dans lequel cependant elle montre une souplesse de talent que je ne lui soupçonnais pas. — Les oppositions de style que l'on trouve dans l'œuvre de M. Gounod en rendent l'exécution fort difficile pour la plupart des cantatrices, et si beaucoup s'y sont essayées, peu y ont réussi. — Nous l'avons bien vu à Paris, où Mme Carvalho reste encore la seule, la vraie Marguerite. Eh bien! je vous assure que Mme Marie Sass dit la ballade du roi de Thulé et l'air des bijoux avec une grâce charmante et une légèreté qui paraît toute naturelle. Evidemment on est moins surpris de la façon dont elle chante la belle phrase du trio final; là elle déploie toute l'ampleur, toutes les sonorités de son admirable organe, et c'est une grande émotion dans toute la salle. On oublie en ce moment que Mme Marie Sass est une artiste française (née en Belgique), et on l'applaudit comme si elle venait de Florence ou de Milan. » — Après quelques détails sur le théâtre du Caire, M. Reyer ajoute : — « Chaque saison, dont la durée est de cinq mois, ne produit pas plus de 100,000 fr. de recette; les abonnements rapportent 177,000 fr., et comme les dépenses s'élèvent à plus de 1 million, cela donnerait un assez joli déficit si le théâtre ne recevait pas du khédive une subvention vraiment royale, 800,000 fr. par an — Le personnel est fort nombreux relativement: il se compose de cinquante-quatre musiciens d'orchestre, soixante-quatre choristes, quatre-vingt-deux danseurs et ballerines, sans compter la figuration, et vingt-deux premiers sujets. Au théâtre du Caire, il n'y a que des premiers rôles et des choristes; les seconds rôles n'existent pas..... — Depuis la fondation du théâtre, on y a représenté plus de trente ouvrages italiens et français : *la Juive, la Muette, Faust, Fra Diavolo, Don Giovanni, la Favorite, Norma, Sémiramis, les Huguenots, Crispino e la Comare, le Barbier, l'Elisir d'amore, Aïda* et la plus grande partie du répertoire de Verdi. — La saison prochaine, on montera *Il Guarany*, du maestro Gomes, ouvrage donné à Milan avec un certain succès; *Ruy-Blas*, du maestro Marchetti, et qui, à ce qu'il paraît, a également réussi sur les premiers théâtres italiens; *I Lombardi, la Saffo*, de Pacini; *Poliuto* et *Robert-le-Diable*. »

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Dimanche dernier, au concert du Conservatoire, M. Bérou, second violon de l'orchestre, a exécuté le premier morceau du concerto de Beethoven. C'est assurément une louable ambition que celle de jouer une œuvre pareille en pareil lieu; mais nous regrettons de ne pouvoir adresser à M. Bérou d'autres compliments. Il a du mécanisme, mais peu de style; et pour jouer Beethoven, le second est peut-être plus nécessaire encore que le premier. De plus, il lui est arrivé plusieurs petits accidents, auxquels l'émotion a sans doute un peu contribué. Le public lui a pourtant tenu compte de son bon vouloir et l'a applaudi à plusieurs reprises. — Le reste du programme comme au concert précédent.

*** La Société des concerts du Conservatoire donne aujourd'hui, en dehors de l'abonnement, et au bénéfice de la souscription patriotique, le grand concert qu'elle avait annoncé et dont voici le programme: 1° Symphonie héroïque (Beethoven); 2° Scène d'*Aleeste* (Gluck), chantée par Mme P. Viardot et M. Caron; 3° *Adieu aux jeunes Mariés*, chœur sans accompagnement (Meyerbeer); 4° Fragments du *Songe d'une Nuit d'été* (Mendelssohn); 5° Air d'*Orphée* (Gluck), chanté par Mme P. Viardot; 6° Trio et chœur d'*Euryanthe*, « Affranchissons notre patrie » (Weber), chantés par MM. Villaret, Caron et Ponsard; 7° Ouverture d'*Oberon* (Weber). — Malgré l'élévation considérable du prix des places, qui a été doublé, il est certain que la salle sera comble.

*** Voici le programme du troisième concert populaire (3e série) qui a lieu aujourd'hui, à 2 heures, au Cirque-d'Hiver, sous la direction de M. J. Pasdeloup : 1° Symphonie en *ut majeur* (Beethoven); 2° Adagio de la symphonie *l'Océan* (A. Rubinstein); 3° Andante et finale (Haydn); 4° Septuor (Beethoven), exécuté par MM. Alard, Franchomme, Trombetta, de Bailly, Mohr, Grisez et Lalande: 5° Ouverture des *Joyeuses Commères de Windsor* (Nicolaï).

*** La Société nationale de musique — à laquelle notre collaborateur, M. Mathieu de Monter, souhaitait récemment la bienvenue, en la félicitant d'appliquer l'esprit d'initiative, le principe de l'association à l'exécution et à la diffusion des œuvres véritablement artistiques — déploie un zèle louable et une activité bien entendue. Elle donnait, samedi dernier, sa *septième audition* qui réunissait les noms de Th. Dubois, E. Guiraud, César Franck, de Boisdeffre, vicomtesse de Grandval: œuvres de nature et d'inspiration différentes, mais portant toutes la marque d'un acquit technique que la critique, insouciante ou abusée, ne reconnaît pas volontiers encore aux compositeurs de notre pays. Ces pages de jeunes maîtres étaient, au surplus, interprétées avec une *vérité*, un *accent* sur lesquels on ne saurait trop insister, par leurs auteurs eux-mêmes et par Mmes Trélat, Barthe-Banderali, MM. Fissot, Lamoureux, Garcin, Mas, Tolbecque, Saint-Saëns, Widor, Anguez, Miquel, sociétaires. Forte de sa virtualité propre, de son ardeur réfléchie, de sa foi dans son but et son avenir, la Société nationale de musique voit venir à elle chaque jour de précieuses marques d'encouragement et de sympathie. Elle a la conscience de sa raison d'être par la grande quantité d'œuvres inédites qui sont soumises à son comité et qui, aux termes des statuts, ont droit à une audition publique après examen et réception. De tels débuts permettent d'espérer que, grâce à ce groupe vaillant et convaincu, la musique française reprendra en France la place qui lui appartient.

*** Mentionnons parmi les belles soirées musicales de cette semaine la séance (par invitation) à la salle Pleyel, donnée par M. Wekerlin. On y a entendu une véritable et sérieuse œuvre musicale : la *Fête d'Alexandre*, paroles de Dorat, sujet emprunté à l'ode de Dryden et que le grand Hændel a déjà si magistralement traité. — L'ouvrage de M. Wekerlin, interprété par Mmes Barthe, Bertrand, MM. Archainbaud, Nicot, Pagans, a produit un grand effet, aussi flatteur pour les exécutants que pour le compositeur, à qui le sujet choisi rendait la tâche bien difficile. — Une quête faite par les cantatrices, pour l'Œuvre des femmes de France, a produit 380 francs.

*** Un brillant concert a été donné samedi dernier au Grand-Hôtel, sous la direction de M. J. Danbé, au profit de la souscription patriotique. Mmes Anna de Lagrange et Sanz, MM. Gardoni et Delle Sedie, ainsi que l'excellent orchestre du Grand-Hôtel, y ont défrayé, avec le succès qu'on peut aisément s'imaginer, un programme plein de variété et d'intérêt. — Le lendemain, au concert ordinaire du dimanche, nous avons applaudi, avec une ravissante *Marche hongroise* de Schubert et la *Pavane* orchestrée par M. Wekerlin, une *Rêverie* pour alto de M. White, d'un sentiment exquis, instrumentée avec goût, et qui dénote chez son auteur un talent arrivé à son entière maturité. M. Mas a interprété en maître cette charmante page.

*** Les deux premières séances de Mme Ida Brüning ont parfaitement atteint leur double but : captiver un auditoire tout français avec un répertoire tout allemand, — l'excellente artiste y a fait preuve d'une véritable supériorité, comme actrice, et particulièrement comme cantatrice, avec la *Mignon* de Liszt, — et concourir d'une manière efficace à l'œuvre nationale de la libération du territoire.

*** Une soirée musicale fort intéressante a été organisée le 17 février, au Cercle des Beaux-Arts, par MM. Lafargue et Jacobi. La jolie opérette de Gustave Lafargue, *Suzanne au bain*, y a été jouée avec un succès complet par Mlle Peretti, MM. Lary et Gabriel; non moins applaudie a été celle de M. Jacobi, la *Nuit du 15 octobre*.

*** La soirée du docteur Mandl, cette semaine, réunissait les noms aimés de MM. Diémer, Fischer, Marsick, Mme Boutier, qui possède une voix d'un timbre charmant, Mme Teissère et le baryton Ismaël, très-applaudi dans les couplets de « Midi, Minuit » de *l'Ombre*, qu'il détaille admirablement.

*** Hier, une soirée artistique donnée par Mme D'Orsay, dans la salle de l'école Duprez, avait attiré beaucoup de monde; M. Pedemonte ainsi que plusieurs élèves de Mme de Lagoanère se sont fait entendre avec succès.

*** Nous avons assisté, jeudi dernier, à une matinée d'élèves donnée par Mlle Maria Brunetti. Ces demoiselles se sont surpassées et nous avons pu reconnaître en elles toutes les qualités de l'éminent professeur de chant. Cette simple séance d'émulation est devenue un véritable concert. Mlle Brunetti nous annonce une seconde matinée pour le mois d'avril.

*** Mlle Marie Tavernier, une habile pianiste, a obtenu, ces jours derniers, un grand succès avec plusieurs de ses compositions, et notamment le « *Pas d'armes*, caprice chevaleresque, » morceau plein de caractère et de verve.

*** Le grand et magnifique concert qu'ont donné M. et Mme Alfred Jaëll au théâtre de Lyon pour la souscription nationale, a obtenu un

succès inouï : sans parler du triomphe artistique décerné aux deux éminents pianistes et aux artistes du théâtre qui concouraient à cette œuvre, la recette a été de 17,300 francs; le produit de la quête a dépassé 3,700 francs, ce qui fait un total de 21.000 francs ! c'est le cas, ou jamais, de parler de l'éloquence des chiffres. Les loges étaient à 150, 100 et 90 francs, et on se les est disputées.

*** M. Widor, organiste de Saint-Sulpice, a donné la semaine dernière, à Rouen, un concert où il s'est produit, avec un légitime succès, comme pianiste et comme compositeur. Il a également fait preuve d'un très-grand talent à l'inauguration du bel orgue de la chapelle de Bon-Secours.

*** Le dernier concert populaire de la saison, à Toulouse, sous la direction de M. Baudouin, a été donné au profit de la souscription nationale. MM. Delaborde, Lasserre, le violoniste Sainton, Devoyod et Mme Ebrard-Gravière y ont prêté leur concours.

*** Deux élèves de M. Amédée Méreaux, Mlles Louise et Eugénie Lecomte, se sont fait entendre dans le deuxième concert de la Société philharmonique de Rouen. Elles ont eu le plus brillant succès en exécutant le concerto en *mi bémol* de Mozart, pour deux pianos, avec deux grands points d'orgue, de M. A. Méreaux. Elles ont ensuite joué des compositions de l'école moderne, *le Chant de la Fileuse* de Litolf, *la Berceuse* de Chopin, *la Cascade* de Pauer. A cette occasion la maison Pleyel-Wolff avait envoyé deux magnifiques pianos à queue.

*** La Société chorale *l'Union Musicale* de Strasbourg a donné, le dimanche 25 février, un second et brillant concert. Le concours obligeant d'un chœur mixte, celui de l'excellent orchestre du Conservatoire, la première exécution de *Gallia*, l'œuvre récente de Gounod, ont fait de cette soirée une véritable solennité musicale. L'exécution générale était dirigée par M. François Schwab, le nouveau et excellent directeur de la Société. Les chœurs d'hommes qui composaient la première partie d'un programme aussi riche qu'intéressant ont été chantés avec un ensemble et un goût qu'il serait difficile de dépasser. Un *Hymnus*, un *Wanderlied*, le chœur des Buveurs du *Comte Ory*, avec orchestre, ont été acclamés par un très-nombreux public, et le chœur l'*Alsace* a été pour son auteur, M. Fr. Schwab, l'occasion d'un véritable triomphe. Le chœur mixte a eu le même succès en chantant *Gallia*, avec Mme Bœswillwald, pour soliste, et deux autres œuvres de Gounod et Schumann. La même cantatrice a dit avec un véritable talent le premier air d'Inès de l'*Africaine*. On a beaucoup applaudi aussi, et à bon droit, les virtuoses instrumentistes : M. Fritschi, hautboïste, professeur au Conservatoire, et M. Oberdœrfer, pianiste.

*** M. Edmond Hocmelle annonce pour le 8 mars au Grand-Hôtel une brillante fête pour la libération du territoire. — Elle doit se composer d'un concert, d'une comédie par les artistes du Théâtre-Français, d'un opéra-comique de Mme Herman-Lesguillon, musique d'Hocmelle, et d'une séance de prestidigitation par M. Brunet.

*** Lundi prochain, 4 mars, à 3 heures très-précises, séance d'audition du grand orgue de la Trinité nouvellement restauré par son auteur, M. A. Cavaillé-Coll. M. Alexandre Guilmant, le nouvel organiste titulaire de cette église, fera entendre l'instrument et exécutera des œuvres de J. S. Bach, Lemmens, et de sa composition; morceaux de chant par MM. Grisy et Caron.

*** A la troisième séance de la Société Schumann, qui aura lieu le 9 mars à la salle Erard, sera exécuté un quatuor pour instruments à cordes, de M. White, premier violon de la Société.

*** Le 10 mars, à la salle Herz, matinée musicale donnée par Mme Teissère, une excellente artiste qui dit la chansonnette avec beaucoup de charme et de finesse; — avec le concours de Mmes Favart, Arnould-Plessy, Ch. Dreyfus, Miliano, MM. Delle Sedie, J. Lefort, Dancla, Lack, Potel, les jeunes Frémaux.

NOUVELLES DIVERSES.

*** L'ouverture du concours au grand prix de Rome de 1872, pour la musique, est fixée au samedi 4 mai prochain. L'inscription des concurrents se fait au Conservatoire de musique, pendant les huit jours qui précèdent l'ouverture du concours. Pour être admis à concourir, il faut être Français ou naturalisé Français et n'avoir pas eu trente ans accomplis au 1er janvier de la présente année. Les concurrents, en présentant leur extrait de naissance, doivent être munis d'un certificat de leur professeur attestant qu'ils sont capables de prendre part au concours.

*** Plusieurs journaux annoncent qu'Auber a légué au Conservatoire les manuscrits de ses partitions, des autographes, des fragments inédits, son piano, etc. On va jusqu'à dire que, par décision de M. Amb. Thomas, le tout serait placé dans une pièce voisine du musée Clapisson. — Il est possible que, dans un premier testament annulé, le célèbre compositeur ait eu cette bonne intention; mais ce qui est positif et ce qui, d'ailleurs, a pu être connu par la publication de ses dernières volontés, c'est que celles-ci, à part divers legs faits à quelques personnes et à ses domestiques, ont constitué ses deux nièces légataires universelles; ce sont donc elles qui possèdent les manuscrits de toutes ses œuvres publiées ou non, au nombre desquels deux quatuors inédits pour instruments à cordes, entièrement terminés, et un autre à moitié composé. Des démarches ont été faites auprès de ces dames pour que le Conservatoire recueillît ces précieuses reliques ; mais jusqu'à présent elles ne se sont pas montrées disposées à s'en dessaisir.

*** Les quatuors d'Auber, dont nous venons de parler, sont de composition récente : ils ne remontent pas plus haut que le siége de Paris, et sont par conséquent bien voisins de la mort du maître. Au dire d'une personne très-compétente, qui a pour ainsi dire assisté à leur production, ce sont des œuvres pleines de charme et d'originalité, dans une forme toute de fantaisie et très-différente du moule classique adopté par Haydn, Mozart et leurs nombreux continuateurs pour ce genre de musique.

*** M. Alf. Jaëll vient d'accepter un engagement pour une série de concerts à Saint-Pétersbourg et Moscou. C'est la première fois que la Russie applaudira ce magnifique talent.

*** Le *Figaro* annonce le départ de M. Du Locle pour Vienne, d'où il se rendra en Italie.

*** Le diapason adopté à Londres pour l'Exposition universelle, et dont nous avons parlé dernièrement, est celui de Stuttgart : il donne l'ut_3 à 528 vibrations. Plus bas de 10 vibrations que l'ancien diapason d'Exeter Hall, contre lequel la protestation du célèbre chanteur d'oratorios, Sims Reeves, fit beaucoup de bruit il y a trois ans, il diffère assez peu du diapason normal français (522 vibrations, ce qui donne l'écart insignifiant d'un sixième de ton), pour qu'on ait pu voir dans cette résolution un parti pris d'hostilité contre notre régulateur tonal. En présence de la quantité vraiment considérable de diapasons divers en usage actuellement dans la métropole du Royaume-Uni, il était certainement sage de chercher à établir un type unique; mais le choix à faire en pareil cas méritait au moins un examen approfondi et scientifique, qui, si nous sommes bien informés, n'a pas eu lieu; la décision prise, outre le caractère que nous signalons, a même été quelque peu entachée de complaisance. Le *Musical World*, qui a traité cette question avec les développements qu'elle comporte, se prononce contre l'adoption du diapason de Stuttgart. « Le temps ne peut être éloigné, dit-il en terminant ses observations, où le diapason français sera adopté sur tout le continent, où il a déjà tant d'adhérents. Dans ce cas, l'inconvénient d'un régulateur différent se ferait vivement sentir en Angleterre ; tandis que, même en s'y prenant dès maintenant, celui de l'Exposition aurait bien de la peine à se faire accepter à l'étranger. » Le *Musical Standard* parle dans le même sens.

*** La direction du théâtre de Covent-Garden vient de faire au facteur Courtois, à Paris, une importante commande d'instruments de cuivre au diapason normal français.

*** M. Georges Jacobi vient d'être nommé chef d'orchestre de l'Alhambra, à Londres.

*** Le dernier ouvrage de M. Mathieu de Monter : Louis Lambillotte et ses Frères, dont nos lecteurs ont eu la primeur, a rencontré de la part du public et de la presse un accueil des plus sympathiques. A l'heure qu'il est, plus de quarante journaux — le fait mérite au moins une mention — ont consacré à ces remarquables *Études biographiques et critiques*, des comptes-rendus spéciaux et généralement favorables. Nous citerons dans le nombre ceux du *Bien Public*, du *Constitutionnel*, de la *Liberté*, de l'*Univers*, du *Temps*, de la *Patrie*, du *Gaulois*, de *Paris-Journal*, de l'*Union*, du *Salut*, du *Peuple Souverain*, du *Soir*, du *Monde Illustré*, de la *Gironde* et de l'*Indépendance* de Bordeaux, des feuilles marquantes des départements, de la Belgique, etc. Ce beau volume in-12°, luxueusement édité par Régis Ruffet (38, rue Saint-Sulpice) en types elzévir, sur papier de Hollande, avec portrait et deux autographes, se trouve en vente *chez tous les principaux éditeurs et libraires* de Paris et de la province. — Prix : 2 francs.

*** Le numéro de février de la *Revue britannique* n'est pas moins riche que le précédent en articles intéressants. On en jugera par le sommaire que voici : I. *La Bière, les Brasseurs et les Débitants.* — II. *Un Docteur japonais.* — III. *Le Missionnaire des voleurs*, § 1 — IV. *Les sentiments affectueux chez les animaux.* — V. *Il y avait une fois un roi et une reine :* 1) *La reine Amélie;* 2) *Visite à la cour dans l'exil;* 3) *Dernières années du roi et de la reine.* — VI. *Scènes de la Vie Californienne, L'associé de Tennessee.* — VII. *Boonder.* — VIII. *Pensées diverses.* — IX. *Poésie.* — X. *Correspondance* d'Allemagne. — XI. d'Amérique. — XII. de Londres. — XIII. Chronique scientifique. — XIV. Chronique et bibliographie.

✝

*** On annonce la mort, à Dresde, de Théodore Kaufmann, né dans cette ville en 1823, connu par ses travaux sur l'acoustique, inventeur de l'*Orchestrion*. Il était fils de Frédéric Kaufmann, qui a attaché son nom à la création de plusieurs ingénieux instruments de musique.

*** A Milan est mort, à l'âge de 47 ans, Eugenio Torriani, compositeur de musique, auteur de deux opéras, et l'un des promoteurs de l'enseignement du chant choral, pour lequel il a écrit une méthode généralement adoptée dans les écoles italiennes.

ÉTRANGER

*** *Londres.*— Un service religieux a été célébré avec une grande solennité à la cathédrale de Saint-Paul, en action de grâces pour le rétablissement de la santé du prince de Galles. Un *Te Deum* et une *Antienne* avaient été composés à cette occasion par M. Goss, l'organiste de Saint-Paul, et ont produit un très-grand effet. Le choral favori du prince Albert a été intercalé dans l'*Antienne* d'une manière très-heureuse. La journée a été terminée par une grande fête musicale, organisée par Benedict, dans l'immense salle d'Albert-Hall. — Une exhibition de tous les diapasons d'Angleterre et du continent sera faite à la prochaine Exposition.

*** *Bruxelles.* — On vient de reprendre, au théâtre de la Monnaie, *les Amours du diable*, de Grisar. On répète le *Bal masqué*, d'Auber, pour le début de Mlle Marie Roze. — Les artistes engagés jusqu'ici pour la prochaine campagne sont: MM. Warot, Barbet, Jourdan, Mengal, Chapuis, Lapissida, Mechelaere, Lauwers, Hansen (maître de ballets), Mlles Dartaux, Théodore.— Les trois représentations de la troupe italienne dirigée par Pollini, qui devaient avoir lieu à la Monnaie à partir du 4 mars, sont définitivement empêchées par une sérieuse indisposition de Mme Artôt-Padilla.

*** *Liége.*— On a répété ces jours derniers au Théâtre-Royal un nouvel opéra-comique en un acte, la *Meunière de Saventhem*; c'est le premier ouvrage d'un jeune compositeur liégeois. M. Michel, qui y fait preuve d'une grande inexpérience musicale et scénique.

*** *Vienne.*— *Fantasio* a été fort bien accueilli au théâtre An der Wien. Le compositeur dirigeait lui-même l'orchestre, et a été souvent acclamé. Pour des raisons de convenance, l'opéra-comique d'Offenbach a pour sous-titre, à Vienne : ou *le Fou du Duc*, et le roi de Bavière y est métamorphosé en un « Charles de Calabre, duc de Florence et de Sienne. » — L'opérette du même auteur, la *Rose de Saint-Flour*, a été très-applaudie au théâtre Strampfer.

*** *Cassel.* — L'*Ombre*, de Flotow, vient d'être représentée sur notre théâtre et d'y obtenir un succès complet.

*** *Berlin.* — Au 5e concert de la Sinfonie-Kapelle, on a beaucoup applaudi l'ouverture de *Benvenuto Cellini*, de Berlioz. — Le *Rajah de Mysore*, opérette de Ch. Lecocq, a été très-favorablement accueillie au théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt.

*** *Hanovre.* — Nous avons à signaler une brillante reprise de l'opéra *Indra*, de Flotow, que Mlle Garthe et M. Link ont joué avec un véritable talent.

*** *Leipzig.*— Le programme du 17e concert du Gewandhaus se composait d'une seule œuvre : *l'Allegro, il Pensieroso ed il Moderato* de Hændel, d'après la poésie de Milton.— Au concert donné au bénéfice de la caisse des pensions de l'orchestre, on a exécuté plusieurs œuvres nouvelles : la 6e suite de Fr. Lachner (en *ut*), qui égale les précédentes, si elle ne les dépasse, en fraîcheur et en originalité, un concerto de piano d'Edouard Grieg, compositeur norwégien, et un *Characterbild* pour orchestre d'Ant. Rubinstein, intitulé *Don Quichotte*. Ces deux derniers ouvrages ont été peu goûtés.

*** *Hambourg.* — Le *Cousin de Brême*, opérette nouvelle, d'Adolphe Mohr, d'après la comédie de Kœrner, a été représenté et bien accueilli au Stadttheater.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.

Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

PIANOS DEPROUW-AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1816
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités
RÉPARATIONS. — ÉCHANGES.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

MAISON RINALDI — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

HARMONI-COR JAULIN
Cet instrument, qui vient de subir un dernier perfectionnement, se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir : deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.
Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur, en huit jours, à jouer de l'Harmoni-Cor.
Prix : *En écrin, 130 francs.* (Remise au commerce.)
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

PUBLICATIONS NOUVELLES
MUSIQUE — Fr. c.

BULL (Georges). — *Le Miroir dramatique*, choix de transcriptions faciles soigneusement nuancées et doigtées pour le piano : n° 1. *Le Domino noir*; n° 2. *Dragons de Villars*; n° 3. *Martha*; n° 4. *Robert le Diable* (chez Brandus et Dufour). Chaque n°. 5 »
BURGMULLER. — *Blondine*, valse de salon pour piano (chez Jules Heinz)..... 6 »
CROISEZ.— Fantaisie facile sur le *Testament de M. de Crac*, pour piano..... 6 »
GABRIEL BAILLE. — *La Voix d'une Ombre*, 3e mélodie pour piano (chez Benoit). 6 »
GARIBOLDI. — Caprice de salon sur *l'Ombre* pour flûte avec piano..... 7 50
HARTOG (de). — Air de *Paulus*, oratorio de Mendelssohn, arrangé avec accompagnement de violon, violoncelle, orgue et piano, chanté par Faure. Poésie de Barbier. Édition nouvelle (chez Brandus et Dufour)... 6 »
HERMAN (A.). — Divertissement brillant et facile sur *l'Ombre* pour violon avec accompagnement de piano..... 7 50
LEE (Maurice). — *Loin de France*, mélodie (chez Jules Heinz)..... 4 »
LEYBACH. — Op. 148. *Baladine*, caprice brillant pour piano (chez Jules Heinz)... 7 50
MATHIEU FILS. — *Le Prince Carotte*, polka originale pour piano (chez Mathieu)..... 5 »
PAUL BERNARD. — Op. 102. Rentés de *l'Ombre*, à 4 mains, en deux suites. Ch.. 10 »
PHILIPPE (Edouard). — *Vis in corde*, valse pour piano (chez F. Schœn)..... 5 »
ROSELLEN (H.). — Op. 192. Transcription brillante d'airs de *l'Ombre*, pour piano. 750
SELIGMANN. — Op. 93. Morceau de salon sur la mélodie de Mendelssohn : *L'Eden aux bords du Gange*, violoncelle avec piano (chez Brandus et Dufour)..... 7 50
STEIGER. —Fantaisie sur l'*Etoile du Nord* pour le piano-quatuor ou piano ordinaire (chez Brandus et Dufour)..... 9 »
STRAUSS. — Valse brillante sur des thèmes du *Barbier de Trouville* pour piano..... 6 »
UZÈS (J.). — *Un Grand Mauvais Sujet*, opérette de salon (chez A. Philibert) net.. 3 »

LEÇONS PARTICULIÈRES
DE LANGUE FRANÇAISE,
à domicile ou chez le professeur
M. J.-E. ALEXANDRE
bachelier ès lettres, 10, rue de Lamartine.

Pour paraître cette semaine
DIXIÈME ÉDITION
DU
TRAITÉ COMPLET
DE LA THÉORIE ET DE LA PRATIQUE
DE L'HARMONIE
Édition nouvelle, avec une préface philosophique et des notes par
F.-J. FÉTIS
Un vol. grand in-8°. — Prix net : 12 francs.
PUBLIÉE PAR BRANDUS ET DUFOUR
103, rue de Richelieu.

La partition pour piano et chant
DES
VISITANDINES
Opéra-comique en 3 actes, musique de
DEVIENNE
Format in-8°. — Prix net, 7 fr.

LA LYRE FRANÇAISE
CENT NUMÉROS NOUVEAUX
N° 401 à 500. Édition populaire. Chaque n°, 25 cent.
Choix d'airs d'opéras, duos, romances,
sans accompagnement
des meilleurs auteurs anciens et modernes,

PENSIONNAT ANGLAIS-FRANÇAIS
Collége de St John's Wood
Fondé en 1848. Dirigé par M. **Frederic Berridge**
Cours spéciaux de musique vocale et instrumentale
S'adresser pour les renseignements à
M. BERRIDGE, Winchester-House, Winchester-Road, South-Hampstead, Londres

THÉATRES — COMMISSION
Pour décors, costumes, partitions, brochures, manuscrits, mise en scène d'opéras, ballets, drames, etc., anciens et nouveaux.
Ecrire à M. DAVID, 9, rue Saint-Georges. Paris.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS
DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 10 10 Mars 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Théâtre-Italien. Concert au profit de l'Œuvre de la délivrance. **Elias de Rauze.** — La musique dans la nature. **H. Lavoix** fils. — Le Faust de Gœthe et ses traductions musicales. **A. Jullien.** — Revue des théâtres. *Les Bavards et les Visitandines.* **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques.— Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés..—Annonces diverses.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

La musique ne paraît point douce à ceux qui sont dans le deuil.

OVIDE.

***

Les bonnes chansons sont grandement utiles à ceux qui ne savent pas lire. C'est de la morale qui leur entre dans l'esprit sans qu'ils s'en aperçoivent. La chanson dit beaucoup en peu de mots, elle va partout, elle reste où elle va. Elle console souvent, elle apprend à sentir ce qui est beau et bien. Il n'y a d'utile pour les ouvriers que ce qui est très-clair et très-bien dit. Les systèmes philosophiques et moraux peuvent être bons, mais l'artisan ne les comprend pas. Ils sont généralement défectueux; la chanson populaire est complète. Quand on n'a pas tous les moyens de tirer de peine son voisin, c'est beaucoup que de pouvoir lui faire prendre sa peine en patience. Un beau couplet de chanson est une bonne œuvre.

M. M. GEORGE SAND.

THÉATRE-ITALIEN.

CONCERT AU PROFIT DE L'ŒUVRE DE LA DÉLIVRANCE.

Le voilà enfin ouvert, ce Théâtre-Italien, qui a tant fait parler de lui, qui était convoité par tant de prétendants et qui nous a si longtemps manqué. Cette fois c'est pour tout de bon; la saison musicale a été inaugurée jeudi par un grand concert, donné au bénéfice de l'OEuvre des Femmes de France pour la délivrance du territoire; et elle a commencé réellement hier, samedi, par la reprise de la *Traviata*. Il est un public d'élite qui, habitué de longue date à se réunir à la salle Ventadour, en regrettait vivement la clôture. Toute capitale, toute grande ville a un théâtre lyrique italien; Paris seul n'avait plus le sien, Paris qui avait vu toutes ses salles de spectacle, musicales ou dramatiques, s'ouvrir à l'envi après la cessation de nos désastres. Cet auditoire choisi s'est empressé, jeudi soir, de se rendre à l'appel patriotique que le nouveau directeur a eu le bon goût et le tact de faire, au nom des Femmes de France, au monde parisien. Les toilettes, toujours élégantes, toujours riches, n'avaient plus ce ton étrange et ces allures tapageuses d'avant la guerre. On eût dit que par un accord tacite, les femmes tenaient à concilier la distinction de la mise avec cette sobriété de couleur exigée par les circonstances. Personne ne saurait s'en plaindre, au contraire.

Le concert a été splendide. Le programme était d'ailleurs plein de promesses, qui ont toutes été tenues et au delà de l'attente. Mozart, Cimarosa, Rossini, Donizetti, Mercadante, Verdi, Flotow, etc., en faisaient les frais. Jamais éclectisme plus intelligent n'a présidé à la composition d'un festival lyrique. Quant aux interprètes, Mmes Alboni, Penco et Ramirez, MM. Gardoni, Delle Sedie et Verger ont tous et toutes voulu payer leur tribut à l'OEuvre des Femmes de France, et la population parisienne leur en a su gré et leur en tiendra compte. Ce n'est pas d'ailleurs la seule fois que la plupart d'entre eux aient prêté leur concours pour cette œuvre patriotique.

Mme Alboni a été plus spécialement fêtée. Quelle voix exceptionnelle et quel admirable talent! Le temps passe sans oser atteindre un si bel organe, comme s'il comprenait la difficulté de le remplacer. Cette voix est toujours aussi pure, aussi fraîche, aussi souple qu'aux premières années; quant au talent, il ne peut s'élever davantage. L'éminente artiste a chanté à cinq reprises différentes dans ce magnifique concert; elle a dit le duo de *Sémiramide* avec Mme Penco; le trio du *Matrimonio segreto* avec Mmes Penco et Ramirez; le quintette de *Cosi fan tutte* avec Mme Penco, MM. Gardoni, Delle Sedie et Mercuriali; elle a dit enfin l'air de *Donna Caritea* qui lui a valu une véritable ovation, dont la claque, inconnue à Ventadour, est naturellement bien innocente.

Mme Penco, elle non plus, n'a rien perdu de cette voix si belle et si passionnée qui a fait pendant longtemps les délices des habitués de notre Théâtre-Italien. Dans le trio de Cimarosa et surtout dans le boléro des *Vespri Siciliani* qu'elle a chanté d'une façon tout à fait irréprochable, elle s'est fait vivement applaudir.

Ces deux grandes artistes, on les connaissait déjà et on les a revues avec bonheur. Quant à Mme Ramirez, le public l'entendait pour la première fois. Hâtons-nous de dire que l'épreuve, si redoutable qu'elle fût par le voisinage des deux cantatrices avec lesquelles elle chantait, lui a complétement réussi.

Que dire, qui n'ait déjà été si souvent répété, de MM. Gardoni et Delle Sedie, le ténor et le baryton si choyés dans nos salons et dans nos salles de concert, et qui, lorsqu'ils veulent prendre la peine de se montrer encore une fois sur la scène, sont certains d'y recueillir les mêmes suffrages que partout ailleurs. Le goût exquis avec lequel ils chantent, l'élégance, la correction, le style valent bien mieux, chez ces deux artistes, que la grande sonorité de l'organe

et la vigueur des poumons. C'est le véritable chant italien, dont ils gardent les traditions, qui caresse si agréablement et qui parle au cœur. « *Nell' anima si sente*, » comme dit Dante.

Le baryton Verger, dans tout l'épanouissement de la jeunesse, a le rare bonheur d'avoir le talent et la voix, l'un faisant valoir l'autre, et il se sert admirablement des deux. Malheureusement il ne sera ici que jusqu'au 20 mars.

D'autres artistes ont contribué à la beauté et à la variété de ce concert qui ne pouvait mieux inaugurer la saison; nous aurions tort de ne pas mentionner M. Mercuriali, le chanteur zélé qui se révéla dans le trio de *Crispino*, et qui s'est fort bien acquitté de sa tâche dans le quintette de Mozart.

Quant à la première représentation, qui aura lieu au moment où s'imprimeront ces lignes, nous en parlerons dimanche prochain.

ELIAS DE RAUZE.

LA MUSIQUE DANS LA NATURE.

—

(7e article) (1).

Les grottes dont nous venons de parler doivent souvent une grande partie de leur sonorité aux pierres dont elles sont composées. En effet, on trouve à chaque pas, dans la nature, des pierres sonores ou phonolites. Un des effets les plus singuliers de la résonnance des pierres est celui qui s'est produit dans le piédestal de la statue de Memnon. Chacun connaît la légende de cette statue qui rendait des sons aux premiers rayons du soleil levant. Ce chant, que les anciens expliquaient par l'intervention des dieux, s'explique aujourd'hui facilement. Toutes les inscriptions latines et grecques qui couvrent les jambes du colosse constatent que les chants célèbres du fils de l'Aurore ont été entendus par un grand nombre de témoins au nombre desquels il faut compter l'empereur Adrien et l'impératrice Sabine. Letronne, dans un savant ouvrage (2), a prouvé que le chant de Memnon qui salue sa mère, ne fut entendu qu'à partir du moment où la statue tomba de son piédestal par l'effet d'un tremblement de terre, c'est-à-dire l'an 27 avant Jésus-Christ. Il est curieux aussi de remarquer que le colosse perdit ses qualités musicales le jour où Septime Sévère le fit rétablir. De ce fait avéré il ressort clairement que les sons venaient du piédestal. Du reste, quel était le caractère de voix de Memnon? Strabon nous l'apprend en peu de mots, c'est un bruit tel que serait celui d'un faible coup. Pausanias compare le son que rend le colosse à celui d'une corde de cithare ou de lyre qui viendrait à se rompre. D'autres auteurs l'ont comparé au son de la trompette, du tambour et à bien d'autres instruments encore. L'accent de ce chant avait quelque chose de plaintif; c'est pourquoi, dans une pièce de vers grecs gravés sur la jambe du colosse, Petronianus a trouvé dans cette voix l'expression de la douleur qu'éprouvait Memnon par suite du mauvais traitement que lui avait fait subir le farouche Cambyse. La légende de Memnon attribuait à ce roi de Perse la destruction du colosse. Bientôt l'exagération de la fable fit prêter à la statue tronquée les facultés les plus merveilleuses. Ces mensonges allèrent si loin que le sceptique Lucien, qui sentait le besoin de s'amuser un peu des absurdités de son temps, fait dire à Eucrate qu'il a entendu Memnon ouvrir la bouche et prononcer un oracle de sept vers; or, à l'époque où Lucien écrivait, le colosse n'avait pas de bouche, puisqu'il était brisé par le milieu. Cette plaisanterie du Voltaire grec, qui rappelle certaine fable de La Fontaine, fut si peu comprise des scoliastes qui suivirent, qu'Himérius, prenant au sérieux ce texte de Lucien, a répété sans hésiter qu'il avait entendu réciter des vers lyriques à Memnon.

(1) Voir les nos 49 de 1870-71, 1, 2, 4, 6 et 9 de 1872.
(2) Letronne. — *La Statue vocale de Memnon*. Paris. Imp. royale. — 1833. — 1 vol. in-4°.

Ce phénomène curieux, dont l'apparition et la disparition sont scientifiquement constatées, était dû aux granits qui composaient le piédestal et qui, lorsque les premiers rayons du soleil venaient à les frapper après la fraîcheur de la nuit, rendaient, grâce à la dilatation des molécules de la pierre, un son très-appréciable. Le même effet se retrouve, du reste, dans un grand nombre de pierres. C'est ainsi que M. de Rozière et plusieurs membres de la Commission d'Égypte entendirent souvent le matin un craquement sonore dans les carrières de granit de Syène. L'Égypte est féconde en phonolithes; la description de ce pays par la Commission scientifique qui avait accompagné Bonaparte, contient de nombreux passages à ce sujet. Ces savants ont souvent entendu le matin, au lever du soleil, des sons distincts qui sortaient de l'appartement de granit à Karnack. Champollion le jeune avait aussi perçu le même bruit dans cet édifice. M. W.-J. Banks a de même observé plusieurs matinées de suite, dans le portique de Philes, que les pierres produisent un craquement semblable à celui d'une corde de harpe qui se brise. J'ai parlé plus haut du bruit d'El-Nakus (cloches) qui se produit dans les montagnes de sable de la presqu'île de Sinaï. C'est encore par la théorie de la dilatation des molécules de ces pierres sonores qu'Herschell et A. de Humboldt ont expliqué ces phénomènes. En Amérique, près les bords de l'Orénoque, le grand savant allemand a pu faire les mêmes observations sur des rochers granitiques que les missionnaires appelaient *lajas de musica* ou pierres de musique. On comparait le bruit de ces rochers à des sons d'orgue. M. de Humboldt regarde ce phénomène comme produit par la différence de température entre l'air souterrain et l'air extérieur. Le docteur Roulin, qui a visité les roches de l'Orénoque, attribue les sons qu'elles produisent à la vibration des lames exfoliées qui recouvrent leur surface (1). La même chose a lieu aux environs de la Maladetta dans les Pyrénées. On y entend, dit un voyageur anglais, au lever du soleil, un craquement sonore dont le timbre approche quelquefois de la cloche, et que les habitants appellent les Matines de la Maladetta (2). Un écrivain allemand, Von Zucha, a fait aussi un travail sur les montagnes sonores de la Thuringe.

A côté des pierres ou rochers qui résonnent au lever du soleil par les causes que nous avons exposées plus haut, nous devons citer celles qui, par la matière même dont elles sont composées, sont douées de propriétés particulièrement musicales. Il y avait à Mégare une pierre tellement sonore, qu'elle résonnait comme la corde d'une lyre quand on la touchait légèrement (3). On expliquait ce phénomène en disant qu'Apollon avait placé sa lyre sur cette pierre pour aider Alcathoüs à élever les murailles de la ville. M. Riffaut trouva à Kalapclié, en Nubie, une pierre rendant un son semblable à celui d'une pièce métallique et creuse, dès qu'on la frappait avec un morceau de fer ou tout autre métal. « Elle rend, dit ce savant, un son mélodieux et peu sourd qui dure à peu près dix à douze minutes, et qui, en s'affaiblissant, devient plus doux. » Pietro della Valle affirme avoir trouvé dans la pyramide de Memphis une pierre semblable. Dans le château de Baden, la porte de pierre du caveau, dans le souterrain où siégeaient les Francs-Juges, sonne naturellement lorqu'on l'ouvre. M. Elwart remarqua, en 1831, dans la cour d'honneur de l'Institut, que la vasque de la fontaine qui orne cette cour faisait entendre très-distinctement l'accord parfait de *fa* majeur, lorsqu'on en frappait les bords avec la paume de la main. M. Elwart a présenté à l'Institut un mémoire à ce sujet.

Du reste, en France, dans le Velay, les phonolithes sont en très-grand nombre et fréquemment des inventeurs ont cherché à profiter des propriétés sonores des pierres. Malheureusement ces inventeurs n'ont pu obtenir de résultat appréciable; tous les instruments construits d'après les principes de la résonnance des pierres sont justes, il est vrai, mais rendent un son sec et dur, et on n'en peut tirer aucun parti pour la facture instrumentale;

(1) *Revue britannique*, avril 1830.
(2) *Bulletin* Férussac, sciences mathématiques, etc., janvier 1829, p. 52.
(3) Pausanias. *Description de la Grèce*.

c'est à peine si ils éveillent un instant la curiosité, pour retomber dans l'oubli qui ensevelit toutes les inventions inutiles.

Après avoir, dans une rapide esquisse, touché aux principaux phénomènes musicaux qui se présentent dans la nature inanimée, nous aborderons bientôt dans une autre série d'articles l'étude des sons chez les êtres animés, et tout ce qui, dans la voix de l'homme ou les cris des animaux peut être apprécié musicalement sans cependant être de la musique. Sans entrer dans l'étude de la voix humaine, en tant que chant musical, nous la suivrons dans la manifestation de ses phénomènes naturels, tels que les cris, par exemple, dont l'accent se rapproche quelquefois du chant à tel point qu'on est parvenu à les noter. Les cris des animaux présentent aussi, au point de vue musical, un intérêt que nous ne pouvons négliger dans une étude comme celle que nous avons entreprise; aussi nous arrêterons-nous quelque temps sur ce sujet avant de nous étendre sur les découvertes récentes que nous devons à Helmholtz, Tyndall, et tant d'autres, et qui ont ouvert de si larges et de si nouveaux horizons à l'étude de la musique naturelle.

H. Lavoix fils.

(*A suivre.*)

LE FAUST DE GŒTHE ET SES TRADUCTIONS MUSICALES.

—

(5e article) (1)

Nous voici à la seconde partie. Faust est dans son laboratoire, au milieu des in-folio, des astrolabes et des cornues, avide de savoir et las de vivre. Il va porter la coupe de mort à ses lèvres quand résonne le chant de la fête de Pâques. « Oh! retentissez encore, doux cantique du ciel! s'écrie le sceptique laissant échapper le poison, mes larmes coulent, la terre m'a reconquis! » Cette scène, tirée textuellement du poëme de Gœthe, est de toute beauté: la désillusion et l'ardeur du savant y sont peintes de main de maître. L'apparition du démon est traitée en quelques mesures très-colorées, et, sitôt le pacte conclu, le démon transporte son seigneur et maître à la taverne d'Auerbach.

Ici Berlioz a agi plus résolûment que M. Gounod ne fit plus tard. Il a pris telles quelles scène et chanson, et les a traduites. Et cette manière de faire lui a réussi, du moins en grande partie. Le chœur des buveurs est d'un entrain irrésistible; puis, cédant à la demande de ses compagnons, Brander, déjà titubant, chante à plein gosier ses couplets du Rat, lourds et avinés comme il sied à pareil ivrogne. A peine la foule émue par cette oraison funèbre a-t-elle prononcé son lamentable *Requiescat in pace!* que commence une fugue échevelée sur le mot *Amen*, plaisanterie musicale de Berlioz, tout joyeux de donner un bon coup de patte à ses détracteurs, la plupart défenseurs acharnés de la fugue classique. Et afin que nul n'en ignore · « Ecoute, ricane Méphistophélès, tu vas voir la bestialité dans toute sa candeur. » La fugue terminée, le diable lance au nez des buveurs ébahis sa bizarre chanson de la Puce. Ici seulement l'auteur a faibli : nous eussions voulu que le refrain du diable fût plus strident, plus âpre.

Sous le titre *Bosquets et Prairies au bord de l'Elbe*, Berlioz a transcrit la fin de la scène troisième, et il a composé sur ce délicieux sujet une merveille d'inspiration gracieuse et féerique. La mélodie que le diable murmure à l'oreille de Faust est d'une suavité pénétrante. Quant au chœur des Gnomes et au ballet des Sylphes, ils défient toute description par la parole. « Il sommeille, dit le diable. C'est bien, enfants de l'air, tendres esprits: vous l'avez fidèlement endormi par vos chants. Je vous suis obligé de cette symphonie. Tu n'es pas encore homme à tenir le diable enchaîné. Faites voltiger autour de lui d'aimables songes; plongez-le dans une mer d'illusions... A présent, Faust, poursuis tes rêves, jusqu'au revoir.»

Mais Faust a entrevu la douce image de Marguerite à travers ses songes. « Procure-moi quelque chose du trésor de cet ange ; mène-moi dans le lieu où elle repose; procure-moi un mouchoir qui ait couvert son sein, une jarretière de ma mignonne. » Et le démon l'entraîne en se mêlant aux groupes de soldats et d'étudiants qui s'en vont chantant la guerre et l'amour.

Jam nox stellata velamina pandit; nunc bibendum et amandum est! Vita brevis fugaxque voluptas. Gaudeamus igitur, gaudeamus!
Nobis subridente lunâ, per urbem quærentes puellas eamus! ut eras, fortunati Cæsares, dicamus : Veni, vidi, vici! Gaudeamus igitur, gaudeamus!

La nuit tombe, tambours et clairons sonnent la retraite, Faust pénètre dans la chambre de la jeune fille. Quelle ravissante cantilène, quelle traduction inspirée de ce verset si plein d'aspirations amoureuses! « Salut, doux crépuscule, qui pénètres dans ce sanctuaire! Empare-toi de mon cœur, douce peine d'amour, qui te nourris avec langueur de la rosée de l'espérance! Comme respire alentour le sentiment de la paix, de l'ordre, du contentement! Dans cette pauvreté, quelle abondance! Dans cette prison, quelle félicité!... O main chérie, main divine, par toi la cabane devient un parvis céleste. Et ici..... (*Il soulève un rideau du lit.*) Quel frisson de volupté me saisit! Ici je pourrais m'arrêter des heures entières. Nature, ici, dans des songes légers, tu achèves de former cet ange né sur la terre; ici reposa cette enfant, au tendre sein, rempli de chaleur et de vie; et ici, avec une sainte et pure activité, se développa l'image des dieux. Et toi, qu'est-ce qui t'amène? Que je me sens profondément ému! Que viens-je chercher ici? Pourquoi ton cœur est-il oppressé? Misérable Faust, je ne te connais plus. Ici suis-je enveloppé d'une vapeur enchantée? Je courais à la jouissance, et je me perds en amoureuses rêveries! Sommes-nous le jouet de chaque impression de l'air? Et, si elle entrait tout à coup, comme tu expierais ton audace! Ah! le grand Jean serait bien petit! Il se fondrait aux pieds de la jeune fille. »

Marguerite entre, le cœur troublé et la tête enfièvrée. Elle chante pour distraire sa pensée, elle chante une vieille ballade aux formes archaïques dont les dernières paroles expirent sur ses lèvres comme un doux baiser. Ici reparaît le poëme de Berlioz : toute la fin de cette partie, sauf la sérénade et le dialogue des amoureux, est de son invention. Sur un signe du démon, les Follets viennent voltiger à la porte de Marguerite (quelle page ravissante que ce menuet, digne pendant du ballet des Sylphes!) et Méphistophélès roucoule de sa voix railleuse une sérénade enchanteresse. Faust et Marguerite restent seuls, enivrés par ces délicieuses cantilènes, et Faust laisse exhaler son amour dans une phrase d'une passion extrême. Les bras s'enlacent, les voix s'unissent dans un élan admirable, cri suprême de deux êtres fous d'amour. ....Le démon surgit. « Partons, crie-t-il, les voisins accourent, la mère arrive! » Et le trio final éclate, superbe d'emportement, de passion et de joie satanique. Quels regrets amers dans la phrase de Faust : « Adieu donc, belle nuit! » Mais le danger presse, le tumulte augmente et le démon entraîne Faust, laissant la malheureuse fille éperdue d'amour, en butte aux impitoyables quolibets de la foule qui clabaude sous la fenêtre.

Cette analyse discrète a pu faire deviner combien cette situation serait intraduisible sur le théâtre. Nos plus habiles metteurs en scène seraient fort embarrassés de voiler tant de passion amoureuse. Mais l'auteur n'avait pas en vue la représentation théâtrale, et cette fin de la troisième partie, d'une conception puissante, lui a inspiré un tableau hors ligne qui va de pair avec les pages les plus admirées de notre musique dramatique.

Au début de la quatrième partie, Marguerite est dans sa chambre, pleurant, désespérée, attendant, anxieuse, que le bien-aimé reparaisse. « Ma paix est perdue, mon cœur est navré, je ne la retrouverai jamais, jamais, jamais! » Elle s'assied à son rouet et murmure une mélodie pleine d'angoisse. « C'est lui seul que je guette par la fenêtre! C'est lui seul que je cherche hors de la maison! » Et la musique devient plus fière, comme la passion de Marguerite se réveille au souvenir de son brillant seigneur. Un plaintif écho de ce premier amour passe à travers l'orchestre et la jeune fille court à la fenêtre ; « Mon sein, qui palpite, s'élance

---

(1) Voir les nos 4, 5, 6, et 7.

après lui. Ah! si je pouvais le saisir, et le garder, et le couvrir de baisers, comme je voudrais.... Sous ses baisers il faudrait mourir! » On entend au loin les derniers refrains des étudiants, le dernier écho de la retraite. La nuit tombe. Tout rappelle à la malheureuse enfant le doux souvenir de cette soirée sans lendemain. « Il ne vient pas! » s'écrie-t-elle, et elle glisse à terre, à demi-morte de remords et d'angoisse.

Dans le morceau suivant, *Forêts et Cavernes,* le musicien s'est inspiré de la belle invocation à la nature qui se trouve dans la même scène du poëme. « Esprit sublime, tu m'as donné tout ce que demandait ma prière. Ce n'est pas en vain que tu as tourné vers moi ton visage au sein de la flamme. Tu m'as donné pour empire la magnifique nature, la force de la sentir, d'en jouir.... Oh! je sens maintenant qu'il n'est pour l'homme rien de parfait. A côté de ces délices, qui m'approchent des dieux de plus en plus, tu m'as donné un compagnon dont je ne puis déjà plus me passer, bien que, par sa froideur et son insolence, il me ravale à mes propres yeux et qu'il réduise tes dons au néant par un souffle de sa bouche. Il attise incessamment dans mon sein une ardeur furieuse pour cette beauté. Ainsi je cours avec ivresse du désir à la jouissance, et, dans la jouissance, je soupire après le désir. »

La composition orchestrale et vocale du maître traduit à merveille ce cri brûlant, cette ardente aspiration aux jouissances infinies. Mais le démon survient, qui retrace au docteur, sur des accords d'une couleur sinistre, les remords de la bien-aimée, son crime, son emprisonnement, sa mort prochaine. « A moi, Vortex, Giaour! » crie le diable, et tous deux, montés sur les noirs chevaux, se lancent à travers l'espace. C'est la course à l'abîme. Ici, Berlioz donne champ libre à ses imaginations les plus audacieuses. Course effrénée des cavales d'enfer, conjurations des sorcières, exclamations folles de Faust, ricanements du diable, il peint tout dans un effroyable déchaînement des masses orchestrales

Pour finir, deux compositions étranges, d'une rare énergie et formant un âpre contraste : *Pandæmonium,* c'est l'enfer avec ses grincements sinistres, avec ses joies dévorantes, c'est le triomphe du démon saisissant sa proie de ses griffes crochues; le *Ciel,* c'est la jouissance pure et ineffable, c'est l'apparition de la misérable pécheresse, c'est le divin concert des anges appelant au bienheureux séjour Marguerite, leur sœur, purifiée par le repentir.

La *Damnation de Faust,* on finira par le reconnaître, est une œuvre de la plus grande valeur. Berlioz a été servi, dans cette périlleuse tentative, par une imagination des plus riches, que surexcitaient encore la grandeur de l'œuvre et l'idéale beauté du modèle. Alors même qu'il s'éloigne du texte original, et que, combinant à sa façon divers épisodes, il en fait sortir une situation toute différente, telle que la scène d'amour interrompue par l'arrivée du démon, le musicien se sent encore soutenu par le poëte, et ses inspirations jaillissent aussi riches, aussi grandioses. C'est, à coup sûr, une œuvre digne de figurer dans l'avenir à côté du drame original, et qui, pareille aux dessins de Delacroix, aurait arraché à Gœthe, s'il avait pu l'entendre, une parole d'admiration. Comme elle eût été la bienvenue à Paris! Comme cet encouragement, venant de si haut, eût apporté au compositeur une bien juste consolation des critiques et des railleries auxquelles il était en butte! Par malheur, Gœthe était mort depuis longtemps, quand le musicien français produisit son œuvre, et rien ne vint le soutenir dans cette épreuve que la conviction d'avoir fait, par son travail, œuvre de véritable artiste, que la rare jouissance d'avoir été, durant cette fréquentation assidue, le pieux disciple de ce maître illustre.

V.

LE FAUST DE SCHUMANN.

Faust est — avec *Manfred,* avec *la Vie d'une rose,* avec *Geneviève,* avec *le Paradis et la Péri,* — un des chefs-d'œuvre de Schumann; malheureusement il n'eut pas le temps de l'achever. C'était son œuvre favorite. Il s'en était occupé dès l'âge de treize ans, et il y revenait avec amour aux moments où il se sentait le mieux inspiré. C'est qu'en effet peu de sujets offraient à son génie éminemment poétique une source plus vive d'inspirations gracieuses ou fantastiques. Nul, mieux que lui, n'aurait su peindre le caractère tourmenté du docteur ou la douce figure de Marguerite; nul n'aurait su prêter au démon une couleur plus satanique. Mais c'était surtout le second *Faust,* œuvre toute d'idéal et de fantaisie, qui devait charmer et inspirer sa nature encline au mystère et à la rêverie. Aussi s'est-il élevé à une grande hauteur dans cette interprétation, par lui seul tentée, des conceptions vivantes ou abstraites du poëte. Plusieurs des morceaux les plus remarquables de cette seconde partie ont été écrits par le compositeur au milieu de la tourmente de 1848, qui, par un phénomène singulier, semble avoir donné un nouveau nerf à ses facultés créatrices. « J'ai bien à remercier Dieu, écrivait-il alors à F. Hiller, de ce qu'il me laisse, en des temps pareils, le courage et la faculté de travailler! » Et ailleurs : « Poursuivons notre œuvre tant qu'il reviendra au moins un jour (1). »

Ainsi fit-il. Vers 1850, il parvint enfin à terminer non son ouvrage entier, mais bien la seconde partie. Il écrivit alors les deux derniers morceaux, et jugeant, comme par un douloureux pressentiment, qu'il n'aurait pas le temps de compléter la première partie de son œuvre, il réunit les divers fragments qu'il avait mis en musique et les fit précéder d'une grande introduction instrumentale. « J'ai beaucoup travaillé dans ces derniers temps, écrit-il sur la fin de 1853, à M. Strackerjan, jeune officier grand amateur de musique. J'ai écrit une ouverture de *Faust,* couronnement de l'édifice d'une suite de scènes tirées de la tragédie. » Ne semble-t-il pas, à voir cette œuvre inachevée, qu'il y ait comme une cruelle ironie du sort, qui, de tant de compositeurs, impose précisément silence à celui-là qui comprenait le mieux les conceptions du poëte, qui pensait pour ainsi dire ses pensées et les traduisait avec génie dans la langue inimitable de la musique?

Ce n'est pas une légende dramatique que Schumann a prétendu écrire, moins encore un opéra : il a pris tout uniment le poëme, le texte même du maître, et l'a mis en musique. Pas de façon de procéder plus simple; il n'en était pas non plus qui pût mieux servir le musicien; aussi son œuvre est-elle mieux qu'une traduction, c'est une véritable transfiguration musicale du drame de Gœthe. Le *Faust* de Schumann comprend trois parties. La première, malheureusement fort incomplète, ne compte que trois scènes détachées. La deuxième renferme plusieurs fragments du second *Faust;* au début, la scène d'Ariel et des Sylphes, puis différents épisodes : Minuit, la scène des quatre sorcières, le dialogue du docteur avec le Souci, et la mort de Faust. Enfin, la troisième partie, la seule complète, ne comporte que la scène finale du second *Faust,* mais elle est de beaucoup la plus considérable, grâce aux développements grandioses que lui a donnés le compositeur.

L'ouverture que Schumann a placée en tête de l'ouvrage porte bien l'empreinte de son génie. A la fois fière et charmante, pleine de grâce et de terreur, elle donne à merveille comme une vue d'ensemble de cet admirable poëme. Et le musicien, dans ces pages inspirées, écrites sur le tard de la vie, ne semble-t-il pas s'écrier avec le poëte : « Vous revenez à moi, flottantes visions, que, dans ma jeunesse, je vis apparaître un jour à mon regard troublé : puis-je essayer de vous enchaîner aujourd'hui? Mon cœur se sent encore de l'attrait pour cette rêverie. Vous accourez en foule! Eh bien, régnez en souveraines, telles que vous montez autour de moi, du sein des vapeurs et des nuages. J'éprouve les transports de la jeunesse, au souffle magique qui se joue autour de votre cortége (2). »

Les trois scènes du premier *Faust* que Schumann a eu le temps d'écrire sont : la scène du jardin, celle de l'église et Marguerite

(1) Notice de M. Ernouf sur Schumann (*Revue contemporaine,* 31 janvier 1861). Il n'existe encore, à notre connaissance, que deux travaux complets sur Schumann : celui de M. Ernouf qui, le premier en France, a rendu hommage au musicien de génie, et la grande biographie de Wasieleswki, qui a paru dans *le Ménestrel,* traduite par M. F. Herzog.

(2) Dédicace de *Faust,* placée en tête de la première partie, mais évidemment composée à l'occasion de la seconde, alors que Gœthe était déjà fort avancé en âge.

implorant l'image de la Vierge. Dans chacune de ces pages, il s'est efforcé de traduire l'esprit et même le verbe du poëte. D'autres se livreront sur les mêmes scènes (le jardin et l'église) à de plus longs développements plus en rapport avec les exigences de la scène, nul ne mettra dans le premier aveu des deux amants plus de charme voilé et d'exquise tendresse, nul n'accablera d'un « *dies iræ* » plus foudroyant le tardif repentir de l'infortunée Marguerite.

La scène du jardin, cette chaste causerie de deux âmes encore pures, est d'une mélodie exquise; la phrase de Faust s'excusant d'avoir pris la main de la jeune fille est d'une suavité pénétrante, ainsi que la douce réponse de Marguerite. Elle cueille une fleur et l'effeuille, et le doux murmure de l'orchestre accompagne de brûlantes paroles dites à voix basse. « Il m'aime! » s'écrie-t-elle, et Faust lance avec transport une mélodie admirable qui semble porter au ciel son cri de triomphe. Tout, dans cette musique, tout, jusqu'au rire sec du démon, paraphrase d'une façon inimitable la scène originale, *le Jardin de Marthe*.

FAUST. — Tu m'as reconnu, petit ange, dès que je suis entré dans le jardin?

MARGUERITE. — N'avez-vous pas vu que j'ai baissé les yeux?

FAUST. — Et tu pardonnes la liberté que j'ai prise, ce que ma témérité se permit l'autre jour, comme tu sortais de l'église?

MARGUERITE. — Je fus troublée : cela ne m'était jamais arrivé. Personne ne pouvait médire de moi. « Ah! me disais-je, a-t-il vu dans ta démarche quelque chose de hardi, de malséant? Il semblait d'abord que l'envie lui prît simplement d'agir sans façon avec cette fille. » Je l'avoue cependant, je ne sais quoi commençait à s'émouvoir ici en votre faveur. Mais, assurément, j'étais bien fâchée contre moi de ne pouvoir être plus fâchée contre vous.

FAUST. — Douce amie!

MARGUERITE. — Laissez un peu! *(Elle cueille une marguerite, et en détache les feuilles une à une.)*

FAUST. — Que veux-tu faire? Un bouquet?

MARGUERITE. — Non; ce n'est qu'un jeu.

FAUST. — Comment?

MARGUERITE. — Allez! vous rirez de moi. *(Elle effeuille la fleur en murmurant.)*

FAUST. — Qu'est-ce que tu murmures?

MARGUERITE, *a demi-voix*. — Il m'aime... Il ne m'aime pas.

FAUST. — Douce créature du ciel!

MARGUERITE, *poursuivant*. — Il m'aime... ne m'aime pas... il m'aime... ne m'aime pas... *(Avec joie en détachant la dernière feuille.)* Il m'aime!

FAUST. — Oui, mon enfant! Que cette parole de la fleur soit pour toi l'oracle des dieux. Il t'aime! Comprends-tu ce que cela veut dire? Il t'aime! *(Il lui prend les deux mains.)*

MARGUERITE. — Je frisonne.

FAUST. — Oh! ne tremble pas. Que ce regard, que ce serrement de main te disent ce qui est inexprimable. Se donner tout entier et sentir une joie qui doit être éternelle! éternelle!... La fin en serait le désespoir! Non, point de fin! point de fin! *(Marguerite lui serre les mains, se dégage et s'enfuit. Il reste un moment à rêver et il la suit.)*

MARTHE, *approchant*. — La nuit tombe.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Oui, et nous allons partir.

ADOLPHE JULLIEN.

(*La suite prochainement.*)

BOUFFES-PARISIENS ET FOLIES-BERGÈRE.

—

Reprise des *Bavards*, opéra-bouffe en deux actes, de M. Charles NUITTER, musique d'OFFENBACH. — Première représentation des *Visitandines*, opéra-comique en deux actes, musique de DEVIENNE.

Les Bavards ne sont pas seulement un des meilleurs ouvrages du répertoire des Bouffes-Parisiens, mais aussi l'un des plus utiles à ce théâtre.

Très-facile à remonter malgré son importance, c'est un précieux en-cas avec lequel on pare aux éventualités: une pièce sur laquelle la direction fonde de grandes espérances n'est pas goûtée du public et ne réalise que de désastreuses recettes... Vite *les Bavards*! et avec *les Bavards* le public revient, la gaieté renaît dans cette salle habituée au rire et à la mélodie.

Il en est des *Bavards* aux Bouffes, comme du *Courrier de Lyon* à la Gaîté ; les reprises sont nombreuses et imprévues et chacune d'elles obtient un regain de succès.

Les Bavards datent de 1863. On sait que l'idée est empruntée à l'une des pièces de Cervantès. M. Nuitter, tout en donnant à sa pièce une couleur locale, l'a rendue française, parisienne par la vivacité et l'esprit. Quant à Offenbach, sa partition compte parmi les plus réussies, les plus originales, celles où il a trouvé des effets nouveaux, des rhythmes entraînants. Le duo : *Quel bavard insupportable !* le finale du premier acte, avec les couplets de créanciers; la chanson à boire : *C'est l'Espagne qui nous donne*, que Mme Ugalde enlève avec un art et un brio parfaits, sont du très-bon Offenbach. Et la romance : *Sans aimer, ah! peut-on vivre!* et l'ensemble : *Il a la bouche pleine*, et la causerie que Roland débite avec une volubilité qui n'étonne pas seulement les personnages de la pièce ; ce sont là aussi des morceaux charmants et qu'on entend toujours avec un très-vif plaisir.

Mme Ugalde n'a jamais joué et chanté avec plus de verve le rôle de Roland qu'elle a créé; Désiré est toujours un alcade des plus plaisants, Edouard Georges le greffier le plus cocasse du monde.

— Les Folies-Bergère ont entrepris de refaire une jeunesse à la gracieuse partition de Devienne, *les Visitandines*, qui a charmé trois générations et qui pourrait bien aussi trouver grâce devant la nôtre. Car il est encore, Dieu merci, bon nombre d'esprits bien avisés pour qui cette simplesse a de la saveur, cette bonhomie du piquant. *Les Visitandines* n'ont jamais, à proprement parler, quitté le répertoire : quelque bonne reprise venait toujours, même à de longs intervalles, les préserver d'un injuste oubli. La résurrection périodique se fait, cette fois, dans des conditions particulières: on a cru devoir, pour présenter au public de 1872 et des Folies-Bergère un opéra-comique âgé de quatre-vingts ans, condenser ses deux actes en un seul; ce qui fait que certaines scènes tournent un peu court et qu'on y perd quelques agréables morceaux de musique. Le livret a été non-seulement remanié, mais encore émondé ; la muse égrillarde de Picard s'y mettait parfois un peu trop à l'aise. En somme, sous sa forme actuelle, la pièce est allègre, vive, attrayante et pourrait faire ainsi, sur une scène plus importante, un charmant lever de rideau. On applaudit chaque soir, comme au bon temps, le fameux air : *Enfant chéri des Dames*, — que Papageno a, sans doute, enseigné à l'irrésistible Belfort, — le duo : *J'ai bien souvent juré d'être fidèle*, la chanson gasconne, et bien d'autres jolies choses. MM. Raoult, un ténor d'avenir, Crambade, Lacombe, Maxnère, Mmes C. Bernier et Nordmann jouent et chantent en conscience et se partagent des bravos bien gagnés.

Adrien LAROQUE.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

—

*** Le théâtre national de l'Opéra a, de nouveau, donné *Hamlet* trois fois cette semaine. — Aujourd'hui, par extraordinaire, *la Favorite*; demain *Robert le Diable*.

*** En présence de l'incertitude qui existe sur la résolution que prendra M. Halanzier à la fin du mois, à l'égard de la direction de l'Opéra, la commission des auteurs dramatiques a dû faire une démarche auprès du ministre pour qu'une augmentation de subvention soit accordée à l'Académie de musique.

*** Le départ de Faure et de Mlle Sessi pour Londres étant irrévocablement fixé au 19 de ce mois, les deux éminents artistes n'ont plus que quelques représentations à donner à l'Opéra.

*** Cette semaine s'est réuni, pour la dernière fois, le comité de la Société des artistes de l'Opéra, grâce à laquelle, pendant le siége, nous avons pu entendre un peu de musique. A cette dernière séance, et avant de se séparer, les membres ont offert à leur chef, George Hainl, en témoignage de leur reconnaissance, un magnifique bâton de mesure en ébène, sur lequel une plaque d'or gravée mentionne l'occasion et le motif de cet hommage.

*** Les *Noces de Figaro* continuent d'attirer la foule au théâtre de l'Opéra-Comique. Les recettes se maintiennent chaque soir au chiffre le plus élevé.

*** L'ancien ténor Chollet, qui a laissé au théâtre de l'Opéra-Comique

une si grande réputation, va y donner prochainement, à son bénéfice, une représentation à laquelle concourra tout ce que Paris compte de grands artistes, Mmes Carvalho et Viardot en tête, ainsi que les principaux sujets de la Comédie-Française. — Par une lettre des plus gracieuses, M. de Leuven s'est empressé de mettre à sa disposition, non-seulement la salle, mais tout ce qui pourra rendre fructueuse cette représentation.

*** La première représentation de la saison a eu lieu hier soir au Théâtre-Italien. On a donné *la Traviata*, avec Gardoni, Verger et Mme Ramirez.

*** Le Théâtre-Lyrique va mettre en répétitions un acte de MM. Nuitter et Beaumont, *la Tartane*, musique de M. Legouix.

*** On prête à M. Martinet l'intention de reprendre la *Croisade des Dames*, de Schubert, qu'il fit représenter avec un certain succès en 1868, aux Fantaisies-Parisiennes.

*** On vient de commencer, au théâtre des Bouffes Parisiens, les répétitions d'une opérette nouvelle en trois actes, paroles de M. Adolphe Jaime, et qui a pour titre *la Timbale d'argent;* la musique est d'un jeune compositeur, M. Vasseur, élève de Niedermeyer. Les rôles en ont été distribués à MM. Désiré et Montrouge, à Mmes Peschard, Debreux et Nordet.

*** Après ses représentations du *Prophète* à Bordeaux, Monjauze vient d'y chanter *Rigoletto* avec un grand succès. Dans quelques jours il sera de retour à Paris.

*** On écrit de Marseille et de Toulouse : « Les représentations du ténor Michot sur les théâtres de ces deux villes ont servi de prétexte aux manifestations les plus inconvenantes et aux scènes les plus déplorables; elles ont dû être interrompues à Toulouse par ordre. A Marseille, l'autorité a signifié au directeur du Grand-Théâtre que, si ces désordres se renouvelaient, des mesures sévères seraient prises pour les réprimer. — Pour suppléer à ces représentations, la direction du théâtre, à Toulouse, a engagé le baryton Roudil et Mlle Esther Danièle, applaudie naguère à l'Opéra-Comique de Paris et au théâtre de la Monnaie à Bruxelles. Elle a débuté, avec grand succès, dans *Galathée*, et elle doit chanter ensuite le rôle de Marguerite de *Faust*. »

*** M. Mapleson vient de publier son programme pour la saison d'opéra italien qui s'ouvrira au théâtre de Drury-Lane, le 6 avril prochain. Les artistes engagés jusqu'à ce jour sont : Mlles Nilsson, Tietjens, Marimon, Marie Roze, Mme Trebelli-Bettini, Mlles Bauermeister, Carlotta Grossi ; MM. Fancelli, Capoul, Vizzani, Rinaldini, Sinigaglia, Mendioroz, Rota, Agnesi, Borella, Meo, Zoboli, Casaboni et Foli. — Mlles Marie Roze, Grossi, MM. Rota et Meo, chantent pour la première fois à Drury-Lane. — L'orchestre sera replacé sous la direction du maestro Costa. Parmi les opéras inscrits au programme, nous citerons : *le Due Giornate* (les Deux Journées), *la Caterina* (les Diamants de la Couronne), deux ouvrages qui n'ont pas encore été représentés en italien ; *Mignon*, *Dinorah*, *Fausto*, *Marta*, *Roberto il Diavolo*, *Gli Ugonotti*, etc. Les représentations de l'abonnement seront au nombre de quarante.

*** L'ouverture de la saison à Covent-Garden précédera, assure-t-on, d'une semaine au moins, celle de Drury-Lane. Néanmoins, M. Gye n'a pas encore publié son programme.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Le concert extraordinaire donné dimanche dernier par la Société des concerts du Conservatoire, pour la souscription patriotique, a été de tous points magnifique. Mme Viardot y a obtenu un grand et légitime succès avec la scène d'*Alceste* et l'air d'*Orphée*. On a beaucoup applaudi aussi le ravissant double chœur sans accompagnement de Meyerbeer, *Adieu aux jeunes Mariés*. La recette a été de dix-huit mille cent huit francs.

*** Programme du 7e concert du Conservatoire, qui a lieu aujourd'hui, à 2 heures : 1° Symphonie en *la* majeur (Mendelssohn) ; 2° Fragments des *Sept Paroles du Christ* (Th. Dubois) : Première parole, *Pater, dimitte illis*, chœur et soli, MM. Caron et Bosquin ; deuxième parole, *Hodie mecum eris*, duo avec chœur, MM. Bosquin et Caron ; 3° 29e Symphonie en *sol* majeur (Haydn) ; 4° Chœur d'*Armide* (Lulli), avec solo chanté par M. Caron ; 5° Ouverture du *Freyschütz* (Weber).

*** Aucune nouveauté aux deux derniers concerts populaires. Alard et ses partenaires habituels, MM. Franchomme, Trombetta et Telesinski, ont obtenu un grand succès il y a quinze jours avec le 78e quatuor de Haydn ; et dimanche dernier, le septuor de Beethoven a été l'occasion d'une nouvelle ovation faite aux trois premiers de ces artistes ainsi qu'aux membres de l'orchestre, MM. Grisez, Mohr, Lalande et De Bailly. Voilà qui est bien, mais il sera bien aussi de ne pas abuser de la musique de chambre au Cirque.

*** On entendra au concert populaire qui sera donné aujourd'hui, à 2 heures, au Cirque d'hiver, sous la direction de M. Pasdeloup : 1° Symphonie en *la* (Beethoven) ; 2° Scène d'*Alceste* (Gluck), chantée par Mme P. Viardot et M. Dieu ; 3° Concerto pour piano et orchestre, première audition, (M. de Castillon), exécuté par M. Camille Saint-Saëns ; 4° Air d'*Orphée* (Gluck), chanté par Mme Viardot ; 5° Ouverture de *Sémiramis* (Rossini).

*** Le concert donné, le 1er mars, par M. et Mme Lacombe, pour la libération du territoire, a réussi à l'égal de la soirée du 16 février, si pleine d'intérêt. Outre l'air célèbre de Gluck : *J'ai perdu mon Eurydice*, dont Mme Lacombe fait ressortir toutes les beautés avec un art infini, l'éminente cantatrice a chanté plusieurs belles et charmantes compositions de son mari, entre autres deux *lieder : Quia pulvis es*, large et noble inspiration, et *la Ferme et la Fermière*. Ces morceaux, parfaitement accompagnés par Viguier, ont mérité les honneurs du rappel à l'auteur et à ses interprètes. M. Vernon a fort bien dit des vers de Musset et *les Deux Ames* de M. Eug. Manuel. Un *bis* unanime a accueilli la chanson de *Crispino e la Comare*, dite avec beaucoup d'esprit et de grâce par Mme Lacombe : enfin, plusieurs chefs-d'œuvre classiques de Beethoven et de Weber ont été admirablement rendus par Lacombe, dont le talent est toujours aussi pur et aussi élevé.

*** Mardi dernier, les salons du Cercle des sociétés savantes recevaient une nombreuse et brillante société conviée sur lettres d'invitation par Mlle Marie Le Callo, attachée en qualité de professeur aux cours fondés à ce Cercle par M. et Mme Oscar Comettant, pour lesquels elle est assurément une précieuse acquisition. Les artistes les plus distingués, MM. Sighicelli, Jules Lefort, Gary, Taffanel, Caillot, Staveni et Mme Sabatier prêtaient leur concours au programme, aussi riche que varié, de la soirée. Mlle Marie Le Callo, une des meilleures élèves de Herz, est un talent de premier ordre et qui, nous en sommes convaincus, ne tardera pas à s'imposer. Elle s'est montrée, dans le quatuor de piano de Beethoven, dans *l'Invitation à la valse*, dans deux morceaux de Chopin et de Litolff, musicienne consommée non moins que brillante virtuose. Après chacun de ces morceaux, Mlle Le Callo a été chaleureusement applaudie et plusieurs fois rappelée. Mme Comettant a chanté également divers morceaux avec l'autorité et le succès qu'obtiennent toujours sa belle manière de phraser et sa diction pleine de charme.

*** Beaucoup de monde au dernier lundi de M. D...; réunion intéressante d'artistes et programme des plus variés. — Le trio, œuvre 11, de Beethoven pour piano, violon et violoncelle, par MM. Wormser, lauréat du Conservatoire au concours de 1870, Graire, du Théâtre-Italien, et Alterman. — Deux charmantes chansons de Lhuillier, petits chefs-d'œuvre de sentiment, par Mme Teisseire. — Une *Berceuse*, morceau très-remarquable exécuté par l'auteur, M. Guilmant, organiste de la Trinité, sur un excellent instrument de Lacape. — *Jours de mon enfance*, romance du *Pré aux Clercs*, avec accompagnement de violon, par Mlle Foliari et M. Alterman. — Fantaisie de Saint-Saëns pour le piano sur *Faust*, par M. Wormser. — La cavatine du page des *Huguenots*, l'air de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel*, grand air de *la Fille du Régiment* : « Salut à la France, » par Mlle Franchino. — Fantaisie de Herman sur *l'Ombre*, par Alterman. — *L'enfant prodigue* et *Fumée de cigare*, deux chansonnettes, par M. Aurèle, des Variétés. — Enfin, l'air : Jérusalem de *Paulus*, de Mendelssohn, arrangé par Ed. de Hartog avec les nouvelles paroles de Jules Barbier, fort bien chanté par M. Ph.... et accompagné par MM. Guilmant, Uzès et Alterman. — Maintenant, si nous éprouvons de l'embarras, c'est pour décerner à chacun de ces virtuoses la part d'éloges dont les uns et les autres se sont montrés si dignes. C'est à tous, successivement, que se sont adressés les bravos de l'auditoire charmé par le beau talent des instrumentistes, par la grande et belle voix de Mlle Franchino, par l'exquise sensibilité et l'admirable diction de Mme Teisseire, qualités qu'elle va faire plus largement apprécier encore dans le grand concert que nous annonçons pour elle avec le concours d'excellents artistes ; par l'organe séduisant et les vocalises hardies de Mlle Foliari. — Un des beaux succès de la séance a été pour M. Aurèle ; quand elles sont dites avec un naturel si parfait, une mimique si expressive, ce ne sont plus des chansonnettes que l'on entend, ce sont de petits drames auxquels on assiste, et dans lesquels se révèle un véritable talent de comédien. — Réservons une mention toute particulière à M. Uzès, pour l'inépuisable complaisance et le talent exceptionnel avec lesquels il n'a pas accompagné moins d'une douzaine de morceaux du programme. — En somme, soirée plus attrayante encore que les précédentes et qui s'est prolongée jusqu'à une heure fort avancée.

*** L'Institution nationale des Jeunes Aveugles a donné lundi dernier un fort intéressant concert, auquel professeurs et élèves ont pris part. L'orchestre, dirigé par M. Lebel, et le chœur, par M. V. Paul, font preuve de qualités très-sérieuses ; les solistes, tels que Mlles Caron, pianiste ; Hesselbein, organiste ; le jeune Nant, qui joue du piano et de la clarinette avec un égal talent et qui a obtenu un fort joli succès avec le premier morceau du concerto en *sol* mineur de Mendelssohn et une fantaisie de Lebel pour clarinette et basson, les solistes méritent plus que des encouragements ; ce sont de vrais artistes. Des compositions de MM. Paul, Lebel, de Mlle Hesselbein, ont été applaudies, et à juste titre. Le ballet du *Prophète* a été fort bien rendu par l'orchestre.

*** Lundi dernier a eu lieu, à la Trinité, la seconde inauguration de l'orgue de cette église, détérioré par les projectiles pendant le second siége de Paris, et récemment réparé par le facteur, M. Cavaillé-Coll. — M. Guilmant, le nouvel organiste, a joué plusieurs de ses compositions, qui, comme celles que nous connaissons déjà, portent la trace d'un grand et sérieux talent, *Prière*, *Marche funèbre*, etc., ainsi que des œuvres de Bach et Lemmens. — MM. Caron et le maître de chapelle Grisy, ainsi que le jeune Renaud, enfant de chœur à la maîtrise de cette paroisse, ont apporté quelque variété au programme de la séance en y ajoutant plusieurs morceaux de chant.

*** La séance publique de musique de chambre donnée chaque année par M. A. Gouffé et ses excellents partenaires de chaque semaine, MM. Guerreau, Rignault, de Czéké, Vannereau, Lebouc, a eu lieu le 6 mars, avec le concours de Mmes Verdavainne, pianiste, et Le Couturier, cantatrice. On y a applaudi, entre autres, un *O Salutaris* de Gouffé, avec accompagnement de piano et de contre-basse, et un quintette d'Ad. Blanc, dédié à Gouffé.

*** La Société classique de MM. Armingaud, Jacquard, etc., reste à la hauteur de son but et de sa réputation. Les chefs-d'œuvre de la musique de chambre, parmi lesquels il faut citer ceux que Mozart, Beethoven, Bach, etc., ont écrits pour instruments à vent et qu'on a si rarement occasion d'entendre, y sont exécutés avec une perfection idéale. A la troisième séance, le grand trio de Beethoven, œuvre 97, et le quintette de Mozart pour piano, hautbois, clarinette, cor et basson, ont été admirablement rendus par MM. A. Duvernoy, Armingaud, Jacquard, Lalliet, Grisez, Mohr et Espaignet.

*** M. L. Diémer avait convié, lundi dernier, un auditoire choisi à l'audition de ses œuvres, à la salle Erard. Nous citerons dans le nombre un trio pour piano, violon et violoncelle, un *Impromptu*, une *Valse de salon*, une *Sérénade* pour piano, et plusieurs jolies compositions vocales. M. Diémer ajoutait à l'attrait de la plupart de ces morceaux le prestige de sa belle exécution. Alard et Franchomme lui donnaient la réplique; Mmes Barthe-Banderali et Peudefer s'étaient chargées de la partie vocale.

*** C'est vendredi prochain, 15 mars, qu'aura lieu à la salle Valentino le festival annuel d'Arban. L'excellent chef d'orchestre, qui se souvient quelquefois qu'il est le premier de nos cornettistes, exécutera ses variations sur *Marlborough* et sa valse *Dear Love*. Sa grande fantaisie sur les *Huguenots* figure également au programme. Mme Pousard de Beaunay, les sœurs Herman, deux charmantes violonistes, et la Société chorale *les Enfants de Lutèce* lui prêtent leur concours.

*** M. Pasdeloup et son orchestre étaient cette semaine à Rouen, où ils ont donné un très-brillant concert au profit de la souscription patriotique. Le programme était emprunté au répertoire des Concerts populaires: *Songe d'une Nuit d'été*, *Invitation à la valse*, ouverture de *Sémiramis*, *Carnaval* de Guiraud, etc. Mme Parmentier (Thérèse Milanollo), la célèbre violoniste, a joué la fantaisie de Léonard sur des motifs de *Richard* et le prélude de Bach arrangé par Gounod; elle a été l'objet d'ovations sans fin.

*** Une fort belle soirée musicale, nous écrit-on de Marseille, réunissait, le 28 février, un brillant auditoire dans les salons Meissonnier. On y a chaudement applaudi et rappelé l'éminent violoncelliste Casella, professeur au Conservatoire, et M. G. Darboville, un pianiste de grand talent, qui a exécuté avec maestria, entre autres choses, la fantaisie de Prudent sur *les Huguenots* et celle de Fumagalli, pour la main gauche seule, sur *Norma*. Le produit d'une quête pour la souscription patriotique a atteint un chiffre fort respectable.

*** Brillant concert, hier soir, à Poitiers, pour la libération du territoire. M. Villaret et Mlle A. Franchino, dont le concours a été demandé pour cette solennité, ont chanté plusieurs fragments de *l'Africaine*.

*** Le violoncelliste Nathan vient de terminer la première partie de sa tournée au profit de l'Œuvre patriotique. A Chauny, ainsi qu'à Noyon, grand succès, recettes et quêtes fructueuses. Mlle Sanglès et M. Guidon ont prêté leur concours dans ces villes à l'excellent artiste.

*** On écrit de Nancy: Jeudi 21 février, a eu lieu l'expertise de l'orgue du chœur de Saint-Epvre. MM. Hess père et fils, Marteau et Helmer en ont successivement fait valoir les qualités. La commission d'expertise a constaté que cet instrument, qui sort, ainsi que le grand orgue, des ateliers de la société anonyme pour la fabrication des grandes orgues et harmoniums à Paris et à Bruxelles (ancien établissement Merklin et Schütze), réunit toutes les qualités et ressources d'un excellent orgue d'accompagnement et répond parfaitement à son but.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le vice-roi d'Egypte vient de conférer à Verdi la croix de commandeur de l'ordre de l'Osmanié.

*** La magnifique bibliothèque musicale de Fétis est estimée 150,000 francs au projet de loi qui en propose l'acquisition par le gouvernement belge.

*** Les journaux se sont beaucoup occupés, depuis quelques semaines, de deux partitions autographes de *Don Juan*, appartenant, l'une à la Bibliothèque impériale de Vienne, l'autre à Mme Viardot, et dont nous avions parlé dans notre numéro du 21 janvier dernier. Il peut être opportun de rappeler à ce sujet que M. Louis Viardot a écrit une notice très-détaillée et fort intéressante sur l'exemplaire qui est la propriété de sa femme, notice que la *Revue et Gazette musicale* a publiée dans les premiers numéros de l'année 1856.

*** On vient d'afficher à la porte du Conservatoire de musique et de déclamation un avis aux élèves, qui porte qu'en vertu de l'article 65 du règlement, tout élève qui, sans motif justifié, manquera deux fois aux classes dans le courant d'un mois, sera rayé des contrôles.

*** Le célèbre ténor Fraschini est arrivé à Paris.

*** Mme Irma Marié, que les dilettanti de Rio-de-Janeiro ont applaudie la saison dernière, est de retour à Paris.

*** Le grand concert d'ouverture du théâtre Italien ayant eu lieu deux jours plus tard que la date primitivement fixée, Mlle Sanz, qui s'était offerte avec le plus louable empressement à y concourir (son nom figurait sur la première affiche), en a été empêchée, son engagement à l'Opéra de Vienne l'ayant obligée à quitter Paris le 6 mars.

*** De divers côtés, on avait exprimé la crainte que l'Exposition projetée des violons de Crémone, à Vienne, ne réussît pas, les possesseurs de ces précieux instruments pouvant hésiter devant les inconvénients d'un transport lointain. Il paraît, au contraire, que les adhésions sont très-nombreuses, et que l'avenir de cette intéressante exposition peut dès à présent être considéré comme assuré.

*** Le facteur d'orgues Weigle, à Stuttgart, a construit, dit l'*Écho* de Berlin, un orgue dans lequel l'électricité remplace tout le mécanisme des leviers et des articulations entre les touches et les tuyaux. C'est, à notre connaissance, le premier emploi aussi étendu de l'électricité dans l'orgue. Encore faut-il savoir si cette innovation a un caractère pratique.

*** L'une des filles du célèbre ténor Mario, Mlle Cecilia de Candia, a épousé la semaine dernière, à Londres, M. Godfrey Pearse. Mario, en ce moment malade à Florence, n'a pu assister à la cérémonie.

*** Parmi les publications vocales les plus récentes, *La Rieuse*, mélodie-valse de M. Paul Rougnon, se recommande à l'attention par les qualités qu'on a déjà remarquées et louées dans *le Prince Charmant*, opéra-comique du même auteur, joué avec succès aux Folies-Marigny. La musique de *la Rieuse* traduit à merveille la spirituelle coquetterie des paroles. Le tour mélodique en est gracieux, élégant, facile sans vulgarité, très-brillant pour la voix, tout en demeurant fidèle aux meilleures traditions de l'art du chant. De telles conditions de mérite justifient les vifs applaudissements qui viennent d'accueillir cette composition nouvelle de M. Paul Rougnon.

*** Sous le titre de: *Chants du soldat*, la librairie Michel Lévy vient de publier un recueil de poésies patriotiques dues à la plume de M. Paul Déroulède, le neveu d'Emile Augier et l'auteur de *Juan Strenner*; il est digne en tous points de ce drame, représenté avec succès au Théâtre-Français.

*** En vente chez tous les éditeurs de musique: *le Gué*, poésie de Ed. Pailleron, musique de Philippe Maquet.

✝

*** M. Gilbert Duprez, l'illustre ténor de l'Opéra, aujourd'hui professeur de chant à Bruxelles, vient d'avoir la douleur de perdre sa femme, née Alexandrine Duperron, l'une des plus brillantes élèves de l'institution Choron. Elle eut, à côté de son mari, beaucoup de succès en Italie, dans les rôles de seconde chanteuse, et figura longtemps, comme artiste du chant, sur les contrôles de l'Opéra. Mme Duprez était âgée de 66 ans. Ses obsèques ont eu lieu lundi à Notre-Dame-de-Lorette, au milieu d'un grand concours d'auteurs, de compositeurs et d'artistes des principaux théâtres de Paris.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — Au théâtre de la Monnaie, on a donné cette semaine, pour la première fois en français, le *Bal masqué* de Verdi, qui a servi de début à Mlle Marie Roze. On a beaucoup apprécié la voix fraîche et juste, le jeu naturel et sympathique de la jeune cantatrice; ce début a été couronné d'un succès complet. — On répète le *Vaisseau-Fantôme* et *Joconde*. — Le premier concert de la Cour a eu lieu samedi dernier, sous la direction de M. Gevaert, maître de chapelle du roi, et avec le concours de MM. Vieuxtemps, Servais, Padilla, Mlle Sternberg, l'orchestre et les chœurs du Conservatoire. Les quatre éminents artistes chargés des soli se sont surpassés et ont obtenu un magnifique succès. — *L'Écossais de Chatou*, la charmante opérette de Delibes, attire en ce moment un nombreux public aux Galeries-Saint-Hubert. — La semaine prochaine aura lieu au théâtre des Fantaisies-Parisiennes la première représentation de *l'Ile-Verte*, opéra-bouffe en trois actes, musique de Lecocq.

*** *Liége.* — *Hamlet* a été donné ces jours derniers à notre Théâtre-Royal, et avec un très-grand succès. L'exécution a été très-remarquable; le chef d'orchestre Guille, qui a mis tous ses soins à la préparer, a reçu des artistes une couronne d'or et d'autres présents non moins flatteurs.

*** *Berlin.* — On a donné deux fois, la semaine dernière, *Carlo Broschi (la Part du Diable)*, d'Auber. Mme Lucca a été, comme d'habitude, fort acclamée dans le rôle principal. — Les vacances, à l'Opéra, commenceront cette année le 16 juin et se termineront le 15 août.

*** *Vienne.* — *Le Corsaire noir* d'Offenbach, qui avait dû d'abord être joué aux Variétés de Paris, le sera en premier lieu à Vienne. Offenbach va faire représenter cette semaine au Carl Theater une nouvelle opérette en un acte, *la Flâneuse*, qu'il a écrite pour Mlle Mila Rœder, sur un livret d'Ascher, le directeur même du théâtre.

*** *Milan.* — La *Società del Quartetto* a donné le 25 février son premier concert. MM. Andreoli, Papini, Marenco, Cavallini et Truffi y ont exé-

cuté des œuvres de Mozart, Bach, Clementi, Rubinstein, Rust et Wagner. — La même Société a décerné son prix annuel pour la composition d'un quatuor pour instruments à cordes à M. Bolzoni, de Parme.

*** *Trieste* — *Dinorah* a fait *fanatismo* ces jours derniers. On a beaucoup applaudi Mlle de Murska, le ténor Minetti et la basse Amodio.

*** *Naples.* — On donnera prochainement, au théâtre San Carlo, un opéra nouveau de Petrella, *Manfredo*; Mlle Krauss y remplira le principal rôle de femme.

*** *Madrid.* — On vient de donner *Dinorah* à l'Opéra-Italien. Magnifique succès pour l'œuvre et ses interprètes, le couple Tiberini, Petit, Mlle Caracciolo. — On parle pour l'été prochain de l'engagement au Teatro de Recoletos d'une troupe d'opéra italien, composée d'artistes *di primissimo cartello*; qu'on en juge: Mmes Nilsson, Lucca, Stolz, Fricci, Grossi, Biancolini; MM. Tamberlick, Stagno, Cotogni, Colini, Selva, Maini; chef d'orchestre, Mariani.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Mardi dernier a été donnée une splendide représentation au bénéfice de Mme Patti. Ovations, rappels, fleurs, cadeaux princiers lui ont été prodigués. La célèbre cantatrice doit jouer encore deux fois *Romeo et Juliette* avant son départ pour Vienne, où elle débute le 19.

*** *Rio-de-Janeiro.* — *La Grande-Duchesse* et Mlle Tostée obtiennent en ce moment un succès fou. Le deuxième acte, notamment, n'est qu'une longue ovation pour la charmante actrice.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Aujourd'hui 10 mars, à 2 heures précises, salle Herz. — Matinée musicale donnée par Mme Julie Tesseire, avec le concours de Mmes Miliano, Charlotte Dreyfus, Arnould-Plessy, Favart, MM. Delle Sedie, J. Lefort, Potel et les jeunes Frémaux.

Mardi 12 mars, salons Erard, à 8 heures et demie précises. — Séance de la Société classique (MM. Armingaud, Jacquard, Lalo, Mas, Taffanel, Lalliet, Grisez, Mohr, Espaignet, de Bailly).

Mercredi 13 mars, à 8 heures et demie, salle Pleyel. — Dernière séance du quatuor Maurin, Colblain, Mas et Chevillard.

Jeudi 14 mars, salons Erard, à 8 heures. — Concert des sœurs Noémie et Clémence Waldteufel, avec le concours de Mlles Reichenberg (du Théâtre-Français), Hélène Sanglès, MM. Léonard, Pagans, A. Guidon et E. Bourgeois.

Jeudi 14 mars, à 8 heures, salle Pleyel. — Concert de M. Telesinski, violoniste.

Vendredi 15 mars, salle Valentino. — Grand festival annuel d'Arban, avec le concours de Mme Ponsard de Beaunay, de Mlles Laure et Mathilde Herman, et de la Société chorale les Enfants de Lutèce.

Samedi 16 mars, salle Herz. — Concert de Mlle Marie Secrétain.

Samedi 16 mars, à 8 heures et demie, salle Pleyel. — Dernière séance de musique de chambre de MM. Lamoureux, Colblain, Adam et Tolbecque. Pianiste, M. Delaborde.

Samedi 23 mars, salons Erard. — 4e séance de la Société de musique de chambre (ancienne Société Schumann.)

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU.

Vient de paraître :

LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO A QUATRE MAINS

De l'opéra-comique **L'OMBRE** Musique de FLOTOW

Format in-4°. Prix net : **20** fr.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.

Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

PIANOS DEPROUW-AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1816
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités
RÉPARATIONS. — ÉCHANGES.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

Publié précédemment :
LA PARTITION
Pour chant et piano, format in-8°, net..... 15 »
LA MÊME, avec recitatifs et paroles italiennes, format in-8°, net..... 20 »
LA MÊME, arrangée pour le piano seul, format in-8°, net..... 10 »

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS
Avec transpositions des principaux morceaux

L'OUVERTURE, en parties d'orchestre, pour le piano et à 4 mains.

Arrangements divers.
PAUL BERNARD. Beautés, à quatre mains, en deux suites, chaque..... 10 »
CRAMER. Bouquet de mélodies, 2 suites, ch. 7 50
CROISEZ. Duo facile à 4 mains..... 6 »
GARIBOLDI. Caprice de salon pour flûte avec accompagnement de piano..... 7 50
HERMAN. Divertissement pour violon et piano. 7 50
KETTERER. Fantaisie brillante pour piano.. 7 50
NEUSTEDT. Fantaisie-transcription p. piano. 7 50
ROSELLEN. Transcription brillante p. piano. 7 50
SELIGMANN. Fantaisie sentimentale pour violoncelle avec piano..... 9 »
STREABBOG. Deux petites fantaisies pour piano, chaque..... 5 »
VALIQUET. Petite mosaïque pour piano.... 5 »

QUADRILLE par MARX, piano à 4 m et orchestre.
POLKA par MEY, pour piano.
Grande VALSE par ETTLING, piano, à 4 mains et orchestre.
POLKA-MAZURKA par GRAZIANI, pour le piano.

Les parties d'orchestre gravées, le libretto, la mise en scène.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la ourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

HARMONI-COR JAULIN
Cet instrument, qui vient de subir un dernier perfectionnement, se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir : deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.
Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur, en huit jours, à jouer de l'Harmoni-Cor.
Prix : *En écrin, 150 francs.* (Remise au commerce.)
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

MAISON RINALDI — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 11 17 Mars 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

AVIS A NOS ABONNÉS

MM. les Abonnés dont l'abonnement expire à la fin de ce mois sont priés de le renouveler le plus promptement possible s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Nos Abonnés recevront avec le prochain numéro la prime musicale mensuelle, et, dans le courant d'avril, la table analytique des matières pour l'année 1870-71.

SOMMAIRE.

Théâtre-Italien. *La Traviata, Lucia.* **Elias de Rauze.** — Le Faust de Gœthe et ses traductions musicales. **A. Jullien.** — Bibliothèque de Fétis. — Revue des théâtres. **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces diverses.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Pourquoi tant de paroles pour louer la musique et pour en rehausser la dignité ? N'est-il pas évident qu'elle est une source de paix et de tranquillité, une bonne concitoyenne, une très-habile institutrice de l'enfance, un excellent compagnon d'armes dans le combat de la vie ? De tous les sens, l'ouïe est celui qui transmet le plus rapidement à l'âme tout ce qu'il perçoit, et, lui faisant complétement partager ses impressions, il l'entraîne vers tout ce qui l'émeut.

EUMÈNE LE RHÉTEUR.

*
* *

Il faut toujours apprêter
Une chanson ou un voirre :
Après boire, on veut chanter ;
Après chanter, on veut boire.

Qui ne les aime tous deux,
L'harmonie et la bouteille,
C'est un vrai monstre hideux,
Qui n'a langue, ni oreille.

Heureux qui passe ses ans,
Sans que le vice y commande,
Avec le vin d'Orléans
Et la musique d'Orlande.

M. M. MARTIAL D'AUVERGNE (*Ode : Le Vin et la Musique;* 1610.)

THÉATRE-ITALIEN.

LA TRAVIATA. — LUCIA.

La nouvelle saison théâtrale du printemps a été inaugurée à la salle Ventadour, le samedi, 9 mars, comme nous le disions dans notre dernier compte-rendu, par la *Traviata.* Les trois premiers rôles étaient confiés à Mme Ramirez, à MM. Verger et Gardoni. Mme Ramirez, si favorablement jugée au grand concert qui avait précédé la série des représentations, était fort émue le soir de ses débuts dans le rôle de Violetta ; elle n'a pas pu faire assez valoir ses incontestables qualités. On a pu voir, toutefois, qu'elle est artiste dans l'âme, qu'elle a un organe agréable, très-étendu et très-souple, et qu'elle est bonne musicienne. Aussi, à la deuxième représentation, mardi, quand elle a pu s'affranchir de ce sentiment de crainte qui avait un peu paralysé ses forces vocales le soir de son début, a-t-elle été bien plus maîtresse d'elle-même, et l'auditoire lui a rendu justice en l'applaudissant à plusieurs reprises.

MM. Gardoni et Verger ont eu leur large part d'applaudissements. On sait combien ces deux artistes excellent dans l'art du chant et si leur méthode est correcte.

Jeudi soir, Mme Ramirez a été soumise à une épreuve autrement difficile. Le rôle de Lucia devait être chanté par Mlle Marchetti. Une indisposition subite de cette cantatrice aurait forcé la direction à changer l'affiche. Mme Ramirez, priée par le nouveau directeur, a chanté Lucia au pied levé et sans répétitions. Elle a dit, avec une expression très-pathétique, l'air et le duo du premier acte, et s'est montrée excellente cantatrice dramatique à la scène de la folie.

On assure qu'elle va chanter successivement *Crispino* et *Otello.* Elle se sera ainsi montrée au public dans toute la gamme des opéras, depuis le genre bouffe jusqu'au tragique, en passant par le drame et par l'élégie.

Il serait difficile de se prononcer, dès à présent, sur le talent du ténor Guidotti, qui débutait à côté d'elle; car, soit indisposition aussi, soit excès d'émotion, il était évidemment au-dessous de ce qu'il peut faire d'habitude. Il avait, d'ailleurs, été très-remarquable à la répétition et avait obtenu, parmi les artistes ses camarades, un succès très-flatteur. Nous réservons donc notre avis pour une autre audition qui sera, tout le fait espérer, plus favorable à M. Guidotti.

ELIAS DE RAUZE.

LE FAUST DE GŒTHE ET SES TRADUCTIONS MUSICALES.

—

(6e article) (1)

Schumann et le prince Radziwill ont eu seuls l'idée de traiter la scène où Marguerite implore Notre-Dame des Sept Douleurs, en se traînant au pied de l'image sainte. Quelle page admirable ont inspiré au maître de Zwickau les supplications effarées de la pécheresse! D'abord, sa prière est toute pleine d'onction, mais la douleur la torture à la pensée de trouver la mère du Christ inflexible, et elle s'écrie d'une voix haletante: « Viens, sauve-moi de honte et de mort. Daigne abaisser, ô mère des douleurs! un regard de pitié sur ma détresse. »

Quant à la scène de l'église, Schumann en a fait une création intraduisible. Jamais la musique n'a exprimé avec plus de force l'ardent repentir de la fille coupable, les railleuses et brûlantes imprécations du démon. Et quand éclatent les foudroyants éclats du chœur, il semble que la terre s'entr'ouvre, prête à engloutir la malheureuse victime, si pure encore en sa flétrissure.

Après ces tableaux d'une couleur passionnée et terrifiante, l'auteur s'abandonne dans la scène d'Ariel et des Sylphes à ses inspirations les plus rêveuses. Les arpéges voilés de la harpe nous transportent aux régions éthérées, où la douce voix du génie nous enchante par ses suaves cantilènes. C'est la scène même qui ouvre le second *Faust*, *Un site agréable*. A peine la voix d'Ariel s'est-elle éteinte, que le docteur sort de son rêve étrange et chante un cantique d'action de grâces au jour qui naît, à la nature qui se réveille: cette suave mélodie est délicieusement accompagnée par les altos et les violoncelles. Mais le doute renaît en cette âme troublée, et la musique, changeant de caractère, peint à notre oreille ses désirs inassouvis, ses angoisses déchirantes.

Minuit. — C'est le triste chant des sorcières, la Dette, l'Indigence, la Misère. C'est le cri de joie du Souci, qui se glisse là où ses sœurs ne peuvent pénétrer. « La porte est fermée, nous ne pouvons entrer. C'est la demeure d'un riche ; nous ne voulons pas y entrer. — Vous, mes sœurs, vous ne pouvez pas et n'osez pas entrer: le souci se glisse par le trou de la serrure. » Faust paraît, l'âme en proie à une sourde inquiétude. « N'as-tu jamais connu le souci? » demande le malfaisant génie. « Non, répond le docteur dans un air plein de chaleur, qu'accompagne un incessant dessin d'orchestre, image du tourbillon de la vie. Je n'ai fait autre chose que courir le monde; je prenais aux cheveux chaque plaisir: ce qui ne me contentait pas, je le laissais aller; ce qui m'échappait, je le laissais courir. Je n'ai fait que désirer et satisfaire mes désirs, puis je souhaitais encore. » Mais le Souci répond sur une mélopée pleine de sourdes menaces: « A celui qu'une fois je possède, le monde entier est inutile. D'éternelles ténèbres descendent sur lui; le soleil ne se lève, ni ne se couche; avec des sens parfaitement sains, en lui l'obscurité réside; eût-il tous les trésors, il ne sait pas en jouir. » Le docteur rit des folles colères du génie, et refuse de reconnaître sa puissance. « Eprouve-la donc! » s'écrie le Souci qui s'enfuit en lui soufflant au visage, et Faust, aveuglé, se perd en projets insensés, en rêves irréalisables. Cette scène, si abstraite qu'elle soit, a trouvé chez Schumann un musicien à sa hauteur, qui a rendu d'une façon fort émouvante cette lutte de l'homme et du Souci.

La grande cour devant le Palais, telle est la scène que Schumann a littéralement traduite du poëme original, sous le titre *La mort de Faust*. Au début, la fantastique scène du démon évoquant les Lémures et les excitant avec un rire étrange à creuser une tombe, terme fatal de toute existence humaine. Pas n'est besoin de dire de quelle sombre couleur, de quels tons sinistres Schumann a su peindre ce bizarre épisode, aussi bien que l'apparition de Faust, éveillé par le bruit sourd des bêches et sortant du palais en se heurtant contre les piliers de la porte. Déjà sur le bord de la tombe, le docteur se livre aux projets les plus chimériques. Travailler, semer, embellir, construire, voilà les derniers rêves de l'homme qui va mourir. « Qu'il me fût donné de voir un pareil mouvement sur un libre territoire, avec un peuple libre, et je dirais au moment : « Arrête! tu es si beau! » La trace de mes jours terrestres ne peut se perdre dans la suite des siècles... Dans le pressentiment d'une si grande félicité, je goûte le plus beau moment de ma vie! » Et Faust tombe à la renverse dans la fosse creusée sous ses pas par les fantômes, aux stridents éclats de rire du diable.

Le dernier chapitre du second *Faust*, intitulé: *Forêts, rochers, ravins, solitudes*, a fourni à Schumann le canevas de sa troisième partie et lui a inspiré une longue suite de morceaux admirables. Quoi de plus frais que le premier chœur avec ses suaves réponses: « La forêt se balance, les rochers pèsent alentour, les racines se cramponnent, tige contre tige s'élève, flots sur flots jaillissent ; la grotte profonde nous abrite; les lions rampent muets et caressants, autour de nous: ils respectent le lieu consacré, le sain asile de l'amour! » Quoi de plus inspiré que l'invocation de *Pater extaticus*, avec son dessin de violoncelles enlaçant la phrase mélodique comme un lierre fleuri les arceaux d'un vieux cloître ? Quel cantique plus plein d'onction que celui de *Pater profundus* : « O Dieu ! apaise mes pensées, éclaire mon cœur qui te cherche! » Quelle mélodie plus vaporeuse que celle de *Pater seraphicus*? Quel chant plus plein d'une sainte ardeur que celui des Enfants bienheureux, débutant par une caressante mélodie, éclatant bientôt en un brillant concert, en un brûlant cantique d'action de grâces: « Dis-nous, père, où nous allons; dis-nous, bon père, qui nous sommes? Nous sommes heureux : il est pour tous, il est si doux de vivre! »

Voici encore une véritable merveille de grâce et de fraîcheur; c'est le chœur des anges planant dans la région supérieure et portant la partie immortelle de Faust: « Il est sauvé, le noble membre du monde des esprits, il est sauvé du mal. Celui qui toujours travaille, animé de nobles désirs, nous pouvons le délivrer, et, si l'amour même s'intéresse à lui des hautes demeures, la troupe céleste vient à sa rencontre et lui fait un accueil fraternel. » On ne sait quoi préférer, dans cette page merveilleuse, des chants des anges accomplis ou de ceux des anges novices, du grand ensemble final ou du chœur (en *sol bémol*) des Enfants bienheureux, un murmure séraphique: « Nous l'accueillons avec joie à l'état de chrysalide; en lui nous obtenons un gage angélique. Enlevez la dépouille qui l'enveloppe: il est déjà grand et beau de la vie sainte. »

Que de beautés éclatantes! Et nous n'en avons pas encore fini avec cette œuvre grandiose. Voici la belle invocation du docteur Marianus, accompagnée par un doux concert de hautbois et de harpes; voici le chœur des pénitentes, avec sa longue phrase suppliante des trois femmes, la Grande Pécheresse, la Femme Samaritaine, Marie l'Egyptienne, unissant leur repentir et leurs prières. Voici l'invocation suprême de Marguerite, implorant pour Faust la clémence divine : « Daigne, ô daigne ! Vierge incomparable, Vierge radieuse, tourner ton visage propice vers mon bonheur ! Celui que j'aimai sur la terre, désormais en repos, est de retour... Entouré du chœur sublime des esprits, le nouveau venu se reconnaît à peine, il soupçonne à peine sa nouvelle vie, que déjà il ressemble à la sainte phalange. Vois comme il s'arrache à tous les terrestres liens de son ancienne enveloppe, et comme sous ses vêtements éthérés se montre la vigueur première de la jeunesse! Permets-moi de l'instruire! Le nouveau jour l'éblouit encore! » Voici enfin le double chœur final, chant de triomphe, hosanna céleste, pour lequel Schumann a réservé ses idées les plus grandioses, ses harmonies les plus originales, ses couleurs les plus éclatantes (1).

Telle est cette œuvre immense, telle est cette traduction sans rivale de l'œuvre de Gœthe. Schumann, nous l'avons dit, est de tous les compositeurs, celui qui a le mieux compris la pensée du poëte. Aussi ne saurait-on trop regretter qu'il n'ait pas eu le loi-

(1) Voir les nos 4, 5, 6, 7 et 10.

(1) Schumann est revenu plusieurs fois sur cette page capitale. Il en a même laissé deux versions différentes, toutes deux également belles, mais dont l'une comporte de bien plus grands développements.

sir de traduire toutes les situations capitales du drame. C'est à la lecture de ces scènes admirables, paraphrases de génie d'une œuvre de génie, qu'on peut juger combien l'art musical a perdu à ce que Schumann n'ait pas pu achever la première partie de son œuvre. Par bonheur, la troisième partie est complète. On comprend alors, en le voyant s'élever si haut dans cette interprétation musicale du second *Faust*, qu'il a seul osée, et que seul peut-être il était capable de faire à la fois si exacte et si brillante, combien Gœthe voyait juste quand il écrivait, sans se douter du chef-d'œuvre qu'il devait inspirer à ce grand compositeur : « Mes ouvrages ne sont point susceptibles de devenir populaires. Je n'ai point écrit pour les masses, mais pour une classe d'hommes, dont la volonté, les études et les tendances ont de l'analogie avec les miennes. »

VI.

LE FAUST DE GOUNOD.

Le *Faust* de M. Gounod ne sera pas de notre part l'objet d'une longue étude. Non que nous n'en fassions grand cas, mais que dire d'une œuvre unanimement applaudie, presque populaire? Nous nous contenterons donc, en insistant sur certaines scènes, de chercher dans quel esprit fut conçu cet ouvrage et s'il répond bien à la pensée du poëte.

Faust est avant tout un opéra ; il ne saurait donc, sauf quelques morceaux, être comparé à la légende romantique de Berlioz, ni au poëme musical de Schumann. En tant qu'opéra, l'ouvrage de M. Gounod devait surtout satisfaire aux exigences de la scène. Aussi les auteurs ont-ils conservé du drame allemand les principaux personnages, les situations les plus dramatiques, laissant de côté ce qui leur semblait extra-lyrique, notamment toute la partie fantastique, sauf la nuit de Walpurgis.

L'histoire musicale a de singuliers retours. Tel ouvrage qui jouit longtemps d'une grande popularité se trouve subitement remplacé dans la faveur publique par une œuvre plus jeune d'inspiration et de facture. Il en fut ainsi pour le *Faust* de Spohr. L'opéra français ne tarda pas à réunir tous les suffrages et à faire oublier l'opéra allemand, même en Allemagne. C'est que le *Faust* de M. Gounod est surtout une œuvre de l'époque, qui répond à souhait au goût musical et aux aspirations du milieu de notre siècle. Le *Faust* de Spohr eut le même succès durant de longues années. Qui sait si le temps, ce juge suprême des œuvres d'art et de la littérature, n'enlèvera pas au *Faust* français une partie de cette faveur tant soit peu mondaine ?

Qu'on ne s'y trompe pas, nous n'avons pas l'idée de déprécier une œuvre que nous regardons comme un des meilleurs ouvrages lyriques qui aient paru en France depuis longtemps, mais, en raison même de cette estime, nous prétendons exprimer nettement notre pensée, dût-elle aller à l'encontre de l'opinion générale. Malgré son respect de la situation et des caractères, M. Gounod ne nous semble avoir rendu que par instants le sens intime de la légende allemande. La simplicité lui fait surtout défaut, et aussi cette candeur naïve que respirent les moindres paroles de Marguerite ou de Faust, ce savant docteur dont la science, péniblement acquise, s'envole au souffle de la jeunesse, au spectacle de la nature. Cette musique si châtiée, si curieusement fouillée, si classique — bien qu'elle affecte de timides audaces que l'auteur serait bien aise de donner pour des hardiesses, — semble être un compromis habilement ménagé entre l'école française, l'école allemande et même l'école italienne. Cette façon de procéder offrait de grandes chances de réussite, mais elle expose l'ouvrage au risque d'être jugé plus sévèrement par la postérité : toute mode n'a qu'un temps.

Parfois aussi, l'auteur en use trop librement avec le poëme original. Certes le Choral des épées est une page inspirée et grandiose, mais pourquoi avoir supprimé les couplets de Brander? Quelle fausse pudeur a pu conseiller aux librettistes de modifier la fameuse chanson de la Puce ? Le compositeur, semble-t-il, n'eût pu que gagner à s'inspirer des paroles mêmes du poëte. Il est du reste fort curieux de remarquer combien l'auteur s'élève à mesure qu'il se rapproche du drame original. Le début, la scène de désespoir du docteur résolu à mourir, et la fin, l'acte entier de la prison, tout plein de passion, d'enthousiasme religieux et de rage satanique, sont des morceaux de maître. La scène du duel est aussi fort dramatiquement traitée, et le musicien, à la différence de Berlioz, a donné à la sérénade de Méphistophélès une couleur moins enivrante, mais plus railleuse. La chanson du roi de Thulé (une fois mises à part les interjections de Marguerite, dont il n'y a pas trace dans le monologue de Gœthe) est une inspiration charmante; la scène même de Marguerite au rouet, — sans valoir la mélodie de Schubert, un chef-d'œuvre, — est pleine d'élan et d'ardeur anxieuse. Enfin l'air de Faust: « Salut, demeure chaste et pure », bien qu'inférieur à la mélodie de Berlioz, respire le calme et la paix du sanctuaire virginal.

Abordons-nous la partie passionnée du drame, nous rencontrons dans l'opéra français deux pages capitales, la scène du jardin et le grand duo d'amour. M. Gounod a rétabli dans sa scène d'amour qui débute par une phrase exquise: « Laisse-moi contempler ton visage ! » le délicieux épisode de la marguerite qu'il avait retranché de la scène précédente. Ici et dans l'exclamation de Faust « Il t'aime! Comprends-tu ce que cela veut dire? Il t'aime! » le musicien est resté au-dessous de son modèle, mais il répare vite ce moment d'oubli par deux pages ravissantes, l'andante « O nuit d'amour ! » et l'invocation de Marguerite aux étoiles. Le quatuor du jardin est aussi une jolie page de musique dramatique. M. Gounod a réuni dans ce morceau les deux épisodes : *la Maison de la voisine* et *le Jardin de Marthe*; Schumann, lui, n'a peint qu'un coin du tableau, et pourtant le compositeur français, quel que soit son mérite, est vaincu par le maître allemand écrivant d'inspiration une mélodie d'une expression incomparable : l'un a fait œuvre de talent, de grand talent, l'autre a fait œuvre de génie.

Que M. Gounod se rapproche encore de son modèle, et il écrira deux pages vraiment hors ligne. Nous voulons parler de la mort de Valentin et de la scène de l'église. Ici l'auteur suit pas à pas le texte allemand. A ce contact, sa mélodie s'élève, sa conception devient plus large. Les imprécations de Valentin, la stupeur de la foule, l'égarement de Marguerite, tout, jusqu'au chœur d'une brièveté si terrible et si vraie qui clôt l'acte, tout ici rend admirablement la couleur de la scène originale. On en peut dire autant de la scène de la cathédrale. Certes, le tableau du maître français n'est pas aussi terriblement grandiose que celui de Schumann, mais tel qu'il est, il mérite bien d'être mis en regard. Ce sont deux scènes admirables, avec cette différence que le compositeur allemand arrive à un effet beaucoup plus grand par des moyens plus simples.

Nous ne savons pas ce que l'avenir réserve à l'œuvre capitale du musicien français, mais si certaines pages courent risque d'être plus tard moins estimées, ce sont, croyons-nous, celles qu'on admire davantage aujourd'hui. Quoi qu'on fasse ou qu'on dise, le temps est proche où l'on exigera avant tout du compositeur une musique concordant exactement avec les réalités de la vie, non de la nôtre, mais de celle de ses personnages. Tout ce qui n'est que convention disparaîtra. Et cela arrivera par la force même des choses, par les tentatives réitérées de musiciens dont on condamnera peut-être d'abord les hardiesses, pour les admirer plus tard. Et, du reste, quel compositeur de génie n'a pas innové à son jour, à son heure? Est-ce Gluck ? Est-ce Spontini ? Est-ce Weber ? Est-ce Rossini ? Est-ce Meyerbeer ? M. Gounod, lui, a eu le tort de ne pas assez oser. Les demi-hardiesses ne réussissent guère, en musique comme ailleurs. S'attaquant à un sujet de cette grandeur, il ne devait reculer devant aucune audace, dût-elle faire crier le monde et la critique.

Et du reste, la récente reprise de *Faust* à l'Opéra n'a-t-elle pas commencé à réaliser notre dire ? Les morceaux, les scènes qu'on admirait le plus d'habitude, parurent encore charmants, mais l'on crut découvrir sous ces accords quelque peu de mièvrerie et de sentimentalisme; les fines harmonies du musicien, ses cadences préférées semblèrent un peu précieuses. En revanche, le finale de la prison produisit un effet plus grand que par le passé ; les malédictions de Valentin expirant, et la belle scène de la cathédrale, qu'on écoutait jadis d'une oreille distraite, firent passer comme un frisson de terreur au milieu de l'assemblée surprise et troublée. Voilà quels sont les tableaux où, de notre avis, l'auteur

a le plus approché de son redoutable modèle. C'est là qu'il s'est le plus livré aux inspirations de sa riche nature d'artiste et qu'il a le plus oublié les règles et les exigences de la mode. Aussi est-ce là qu'il a composé les plus belles pages de musique dramatique qu'il lui ait encore été donné d'écrire.

ADOLPHE JULLIEN.

(*La fin prochainement.*)

BIBLIOTHÈQUE DE FÉTIS.

Le 29 du mois dernier, le Ministre de l'Intérieur, à Bruxelles, déposait un projet de loi mettant à la disposition du Gouvernement un crédit de 152,000 francs pour l'acquisition, au nom de l'Etat, de la bibliothèque et de la collection d'instruments de musique délaissés par feu M. Fétis, ancien Directeur du Conservatoire royal de Bruxelles et maître de chapelle du roi.

A l'exposé des motifs est annexé un rapport de M. Gevaert que nous croyons devoir reproduire; il contient, en effet, au sujet de ces précieuses collections, quelques renseignements qui seront lus avec intérêt par les artistes et les curieux:

A M. le Ministre de l'Intérieur.

Bruxelles, 23 mai 1871.

Monsieur le ministre,

Par une lettre en date du 4 mai dernier, M. le Directeur général des lettres, sciences et beaux-arts m'écrit que, « avant de procéder à une ex- » pertise officielle et contradictoire de la bibliothèque de feu M. Fétis, vous » désirez recevoir de moi une note confidentielle indiquant approximative- » ment la valeur de cette collection. »

Me conformant à ce désir, Monsieur le ministre, je me suis rendu chez M. Edouard Fétis, qui s'est empressé de m'ouvrir la bibliothèque de son père et a mis à ma disposition tout ce qui pouvait faciliter ma mission.

J'ai consacré une dizaine de séances à cet examen sommaire. Ce temps eût été insuffisant pour acquérir une idée — même superficielle — de cette collection considérable, si celle-ci n'était classée et cataloguée d'une manière claire et très-rationnelle.

De son vivant, M. Fétis avait dressé lui-même un *double* catalogue de sa bibliothèque :

1° Un *catalogue alphabétique*, par noms d'auteurs;

2° Un *catalogue systématique*, où les ouvrages sont rangés selon leur contenu, sous une de ces quatre grandes divisions:

I. Histoire de la musique;
II. Théorie de la musique;
III. Musique pratique;
IV. Littérature, histoire, sciences.

Ces quatre divisions fondamentales se subdivisent à leur tour en sections et en sous-sections, de manière à arriver à un classement des plus nets et des plus détaillés.

C'est ce catalogue systématique qui a servi de point de départ à mon examen.

J'ai pu presque immédiatement constater que la bibliothèque de mon célèbre prédécesseur n'est pas au-dessous de la réputation dont elle jouit dans le monde musical, tant en Belgique qu'à l'étranger. C'est un des plus riches dépôts musicaux qui existent non-seulement chez un particulier, mais aussi dans les bibliothèques spéciales des grandes capitales, celle du Conservatoire de Paris, par exemple, le British Museum, la bibliothèque musicale de Berlin, etc.

La division qui embrasse l'*Histoire de la musique* — avec ses nombreuses sections et sous-sections — est aussi complète qu'on devait s'attendre à la trouver chez un homme qui s'est acquis un grand nom dans cette branche de la littérature musicale. J'ai remarqué surtout les sections suivantes: *Musique des anciens* (Grecs et Romains), *Liturgie et chant religieux catholique, Biographie de musiciens célèbres*. Cette dernière section, réunie par M. Fétis, en vue de la composition du grand ouvrage auquel son nom restera attaché, est probablement la plus considérable que l'on ait rassemblée, jusqu'à ce jour, dans une seule et même collection.

Quant à la division consacrée à la *Théorie de la musique*, comme nombre d'ouvrages, elle a la même importance que la précédente, mais, au point de vue du bibliophile, elle a une valeur supérieure, cette branche de la littérature musicale ayant été plus anciennement cultivée dans l'Occident. On y trouve, à peu de choses près, tous les traités de musique publiés depuis l'invention de l'imprimerie: théorie scientifique de la musique; théorie technique élémentaire et supérieure; théorie du plain-chant, de l'harmonie, du contre-point, de la composition; méthodes pour toute espèce d'instruments; — je signale, en passant, les livres de luth du seizième siècle, si rares et si curieux; — ouvrages encyclopédiques; de plus, des manuscrits du moyen âge, entre autres, un traité de Tinctor; enfin, des ouvrages d'une rareté excessive, quelques exemplaires même *uniques*.

Toutefois, la partie la plus remarquable et la plus précieuse est, sans contredit, celle qui embrasse la *Musique pratique*.

Il serait trop long de vous énumérer les trésors qui se trouvent là. Je me bornerai à citer les sections d'une richesse et d'une rareté exceptionnelles:

Livres liturgiques notés. Missels. Manuscrits dont le plus ancien est du dixième siècle, selon le catalogue. Impressions du quinzième siècle (par exemple, le missel de Wurzbourg de 1484).

Musique d'église imprimée des compositeurs des quinzième, seizième et dix-septième siècles. Cette section renferme des ouvrages rarissimes, d'autres absolument introuvables (à l'état complet), par exemple, le *Patricinium musices*, d'Orlando de Lassus, en sept volumes.

Musique mondaine des seizième et dix-septième siècles. Je considère comme une chose prodigieuse qu'une seule vie d'homme ait suffi à former cette collection, la plus considérable en ce genre dont j'aie connaissance. Les diverses voix de ces madrigaux — superius, altus, tenor, bassus, quinta vox, etc. — n'ont été imprimées qu'en cahiers séparés. Pour posséder un de ces recueils de madrigaux au complet, il faut donc réunir cinq, six, quelquefois sept ou huit volumes éparpillés aux quatre coins de l'Europe. Tel amateur passe sa vie à chercher dans toutes les ventes *une* partie qui lui manque pour compléter un recueil. J'ai vu une partie séparée d'alto de je ne sais quel livre de madrigaux atteindre dans une vente publique le chiffre de 1,200 francs! Or, presque tous les recueils existant dans la bibliothèque de M. Fétis portent la mention: « complet. »

Je citerai encore, dans la musique pratique, celle consacrée à la musique monodique du commencement du dix-septième siècle; j'y trouve l'*Orfeo* de Monteverde, dont il existe à peine trois exemplaires en Europe, l'*Euridice* de Peri, les *Musiche* de Caccini et d'autre Florentins de son époque.

Ensuite celle qui renferme la musique dramatique, une centaine de partitions manuscrites d'opéras italiens des dix-septième et dix-huitième siècles, cent cinquante opéras français en grande partition, depuis Lully jusqu'à Meyerbeer; enfin, la musique de clavecin, d'orgue, les collections générales et œuvres complètes, etc., etc.

La quatrième division (littérature, histoire, sciences), c'est la bibliothèque d'un savant, d'un homme de lettres.

Voilà le résumé fidèle de mon appréciation sur la *valeur intrinsèque* de la bibliothèque de M. Fétis. Déterminer, après un examen aussi sommaire, la *valeur vénale* d'une telle collection serait une tâche que, pour ma part, je devrais décliner. Toutefois, s'il est vrai que de son vivant, M. Fétis ait estimé cette valeur à 140,000 francs, j'ose dire que cette somme n'a rien d'exagéré et je serais plutôt porté à croire que cette estimation remonte déjà à plusieurs années; je suis convaincu qu'en vente publique elle produirait un chiffre beaucoup plus élevé.

En faisant cette acquisition, le gouvernement rendra au pays un service signalé, et créera un dépôt qui, au bout de peu d'années et sans trop de grands sacrifices, sera sans rival en Europe.

Outre sa bibliothèque musicale, M. Fétis possédait une collection d'instruments de musique anciens, étrangers et rares, qu'il serait utile d'acquérir dans l'intérêt des études d'histoire musicale à établir au Conservatoire. Il me serait difficile, ici encore, de déterminer exactement la somme à employer pour cette acquisition. Mais je me permettrai de vous rappeler que le musée instrumental de Clapisson, il y a quelques années, fut acquis par le Gouvernement français, pour le Conservatoire de Paris, au prix de 25,000 francs. Les pièces étaient un peu plus nombreuses, mais peut-être moins intéressantes. En offrant de ce chef 12,000 francs à la famille Fétis, on serait sûr de ne pas subir de conditions onéreuses.

Il ne me reste, Monsieur le Ministre, qu'à vous prier de bien vouloir agréer l'assurance respectueuse des mes sentiments de dévouement.

F.-A. GEVAERT.

REVUE DES THÉATRES.

GYMNASE : *Paris chez lui (1869)*, comédie en trois actes, de M. Edmond GONDINET.

La comédie de M. Edmond Gondinet est intitulée: *Paris chez lui en 1869*, et elle constate que Paris, au contraire, n'était pas chez lui à cette époque. Notre capitale, qui a toujours été le séjour préféré des voyageurs et où tant d'étrangers se sont fixés, notre capitale était devenue, depuis l'Exposition de 1867, un terrain neutre sur lequel se coudoyaient toutes les nationalités, et, dans plusieurs quartiers on entendait beaucoup plus parler anglais et allemand que français.

Les choses ont-elles été poussées aussi loin que M. Gondinet le suppose dans sa pièce nouvelle? Les diplomates européens se donnaient-ils rendez-vous chez nous; ourdissaient-ils leurs ténébreuses intrigues à notre nez, à notre barbe, et jusque dans les

magasins de nos couturiers à la mode, où, grâce à un truc imaginé par les habilleurs, ils pouvaient contempler les grâces de ces dames? J'en doute, et si le deuxième acte se passe dans le salon d'un confectionneur, c'est pour faciliter aux jolies et élégantes actrices du Gymnase l'étalage de magnifiques toilettes.

Je n'entreprendrai pas de raconter les combinaisons machiavéliques auxquelles se livre le baron de Steinbock, pour le compte d'un grand-duc de Gérolstein quelconque. Un charmant détail se détache de l'inextricable intrigue et peut se dire sans entraîner dans un long récit; je m'en tiendrai là. Le couturier que nous présente M. Gondinet fait un singulier métier; il a deux factures pour ses clientes; l'une destinée au mari, et l'autre, beaucoup plus élevée, qu'on présente à l'amant ou au soupirant. De Maurennes paie une note de 25,000 francs pour fournitures à sa femme, mais la vraie note, qu'on lui cachait, s'élève à 80,000. Il soupçonne un certain diplomate de s'occuper un peu trop de Mme de Maurennes, et il le provoque. Mais, avant, il va pour solder la facture de 80,000 francs... elle est acquittée!

Ce n'est pas le diplomate qui a payé le couturier, c'est Mme de Maurennes elle-même. Apprenant qu'on la calomniait, elle a vendu ses bijoux et renoncé à un luxe ruineux et compromettant. Quand Maurennes rentre, il trouve sa petite femme modestement vêtue, mais charmante de grâce et qui lui semble plus jolie que jamais dans sa simplicité, travaillant gentiment et gaiement à une tapisserie.

Quelle est donc la femme pour laquelle le diplomate a payé pour 80,000 francs de chiffons? C'est Madame la baronne de Steinbock!

Cette comédie n'a pas franchement réussi à sa première représentation, mais dégagée de longueurs et allégée de quelques détails qui avaient choqué, elle plaît assez maintenant.

Mlles Massin, Pierson et Speliers rivalisent de luxe et d'élégance dans leurs toilettes tapageuses et, en même temps, pleines de goût.

Adrien Laroque.

Nous voulions parler dans ce numéro de *Daniel Manin*, le drame politique du Châtelet. Mais, quand nous quittions le théâtre, à deux heures du matin, deux actes restaient à jouer. A huitaine donc.

A. L.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné lundi *Robert-le-Diable*. Mercredi *Hamlet* était annoncé; mais, par suite d'une indisposition subite de Faure, la direction, au dernier moment, a dû remplacer *Hamlet* par le *Trouvère* et *Graziosa*. — Vendredi, on a joué *Don Juan*, et hier, par extraordinaire, et pour l'avant-dernière fois, *Hamlet*, Mlle Sessi n'ayant plus qu'une représentation à donner avant son départ pour Londres.

*** Sur la demande du Ministre des Beaux-Arts, la Commission du budget a promis d'élever au chiffre de 820,000 francs la subvention de l'Opéra. M. Halanzier n'aura donc plus vraisemblablement d'objection à en conserver la direction, qu'il a déjà si heureusement commencée, et tous les habitués de notre première scène lyrique s'en réjouiront. — Le Ministre a choisi M. Ritt pour expertiser la valeur du matériel; et personne n'était plus apte à se charger de cette tâche que l'ancien directeur de l'Opéra-Comique. — Quant à cette dernière scène, nous savons que, provisoirement, la subvention à lui accorder aurait été fixée par la Commission à 140,000 francs; mais, sans doute, lors de la discussion du budget, les directeurs obtiendront davantage.

*** Mardi dernier, le théâtre de l'Opéra-Comique a donné la reprise de *Mignon*. C'est le 17 novembre 1866 que fut donnée, pour la première fois, l'œuvre d'Ambroise Thomas, et depuis cette époque elle n'a pas quitté le répertoire; mais durant cet espace de temps, plusieurs des artistes qui l'avaient interprétée lors de la création ont, pour des motifs divers, quitté la salle Favart. Ainsi Mlle Priola succède à Mme Cabel, dans le rôle de Philine; Ismaël, à Battaille, dans celui de Lothario; Lhérie, au ténor Achard; Ponchard, au regretté Couderc, qu'une maladie grave a éloigné du théâtre. Seule, Mme Galli-Marié a conservé celui de Mignon, l'une de ses incarnations les plus heureuses. Cette nouvelle distribution offrait donc un grand attrait de curiosité. Une modification a été apportée aussi au dénoûment primitif, auquel on a substitué celui qui fut adopté pour les représentations de *Mignon*, en italien, sur les scènes étrangères. Le cinquième tableau tout entier a disparu et la pièce se termine avec le quatrième, par le mariage de Mignon avec Wilhelm Meister, et sur un finale très-court, qui fait entendre, en trio, le thème de la romance: « Connais-tu le pays où fleurit l'oranger? » On a aussi supprimé le premier air du ténor: « Oui, je veux par le monde, » et tout le ballet du premier acte. — Aucun des nouveaux artistes n'a failli à sa tâche, et l'œuvre du célèbre compositeur a retrouvé son succès des premiers jours. Comme Mlle Nilsson dans Ophélie, Mme Galli-Marié est l'image la plus vraie qu'on puisse se représenter de Mignon; aussi a-t-elle été applaudie avec enthousiasme, après chacun de ses morceaux, rendus avec le sentiment le plus juste, la grâce la plus naïve et l'art le plus exquis. — Lothario a trouvé, dans Ismaël, une voix aussi puissante qu'un comédien habile. — Si Mlle Priola n'égale pas encore Mme Cabel et sa merveilleuse facilité de vocalises, son charmant physique, sa jeunesse et son talent réel font d'elle la plus attrayante Philine. — M. Lhérie, Wilhelm Meister, s'il laisse à désirer quant au charme de la voix, n'en chante pas moins avec beaucoup de goût et de style. — Ponchard est amusant et comique dans le rôle de Laerte. En somme, *Mignon* va brilamment alterner avec les *Noces de Figaro*. — Les princes d'Orléans assistaient à cette représentation.

*** Afin de faire jouir plus longtemps son public du chef-d'œuvre de Mozart, qui, comme nous venons de le dire, fera les lendemains de *Mignon*, la direction de l'Opéra-Comique vient de racheter le congé de Mme Carvalho, qui devait commencer le 1er avril.

*** On vient de prendre la résolution de fermer ce théâtre pendant deux mois cet été. Cette période de clôture sera consacrée à des travaux de réparation.

*** Hier samedi, au Théâtre-Italien, la soirée a été consacrée à un magnifique concert, au programme duquel ont concouru les principaux artistes de la troupe. Celui de l'ouverture du théâtre le 7 mars, a produit au profit de l'Œuvre des femmes de France une recette de 12,000 francs. Le concours de tous les artistes qui y ont pris part était gratuit, et M. Masson, représentant les propriétaires de la salle, avait renoncé pour cette soirée au prix du loyer.

*** M. Jules Simon assistait à la représentation de *la Traviata*; M. Verger a été présenté au Ministre, qui l'a félicité d'avoir en si peu de temps accompli un travail de réorganisation aussi difficile.

*** On annonce pour mardi, au Théâtre-Italien, la reprise de *Lucrezia Borgia*, dans laquelle rentreront Mmes Penco et Trebelli et où débutera la basse Bagagiolo, qui arrive de Saint-Petersbourg, précédé d'une grande réputation; il chantera le rôle du duc, et Guidotti celui de Gennaro. — Cette semaine doit arriver Mme Volpini qui débutera dans le rôle de Norina de *Don Pasquale*. — Nicolini est attendu à la fin du mois et rentrera vraisemblablement par *Il Trovatore*. Ce sera ensuite le tour de Fraschini.

*** La direction du théâtre Lyrique (Athénée) vient d'engager Mlle Pallier, artiste de la danse de l'Opéra, et M. Clément Just, pour créer dans *Sylvana*, drame lyrique en quatre actes, paroles de MM. Mestépès et Wilder, musique de Weber, deux rôles très-importants. — La première représentation de cette œuvre aura lieu dans quelques jours. — En voici la distribution: Sylvana, Mlle Pallier (de l'Opéra). Melchior, M. Clément Just. Hélène, Mme Balbi. Zina, Mlle Douau. Rodolphe, M. Duwast. Le comte Albert, M. Caillot. Le duc Mathias, M. Solon. Krips, M. Neveu.

*** La charmante petite opérette de M. G. Lafargue: *Suzanne au bain*, jouée avec succès aux Folies-Nouvelles, passe au répertoire des Bouffes-Parisiens, où elle ne sera pas moins bien accueillie.

*** La recette des théâtres subventionnés, des théâtres secondaires, concerts, etc., a atteint, pendant le mois de février, le chiffre de 1,770,211 francs; elle avait été, au mois de janvier, de 1,323,264 fr. 43 c. Le chiffre de février 1870 n'excédait pas de 100,000 francs celui de février 1872, qui a en moins les recettes de trois théâtres importants, : Italien, Lyrique et Porte Saint-Martin.

*** Par arrêté ministériel, M. Vaucorbeil vient d'être nommé commissaire du Gouvernement près des théâtres lyriques subventionnés.

*** MM. Carvalho et de Bornier ont écrit les paroles d'un opéra en cinq actes et sept tableaux, *Dimitri*, dont le sujet est tiré de Schiller. La musique en est composée par M. Victorin Joncières.

*** *L'Ombre* compte un succès de plus. La charmante partition de MM. de Saint-Georges et de Flotow vient d'être représentée, pour la première fois, au théâtre Royal de La Haye, par des artistes d'un très-grand mérite, Mlles Lagye et Gérald, MM. De Keghel et Théry, et l'accueil du public a été aussi chaleureux qu'on pouvait l'espérer avec une telle œuvre et une aussi excellente interprétation.

*** Une intéressante représentation théâtrale doit avoir lieu prochainement à Versailles, au profit d'une œuvre patriotique. On y exécutera deux opéras-comiques en un acte avec chœurs: *Au clair de la Lune*, paroles de G. Longuet, musique de G. Garibaldi, et *la jeunesse de Hoche*, que les mêmes auteurs se terminent en ce moment. Les répétitions sont activement poussées, et l'on espère être prêt pour le samedi de Pâques.

*** On écrit de Versailles que, samedi de la semaine dernière, le Grand-Théâtre a donné, pour le bénéfice de M. Huet, une belle représentation des *Dragons de Villars*, avec Mme Galli-Marié. — La salle était comble, et le chef-d'œuvre de Maillart a obtenu un grand succès.

*** On écrit de Lyon qu'une somme de 500,000 francs vient d'être

votée par le Conseil municipal pour les travaux de reconstruction du théâtre des Célestins.

*** A Brest, *l'Africaine* et *le Prophète*, montés avec tout le soin possible et consciencieusement étudiés, sous la direction de M. Kermarec, viennent d'être applaudis, à quelques jours de distance, avec un enthousiasme qui présage à ces deux chefs-d'œuvre un bon nombre de représentations. *Le Prophète* a été donné au bénéfice du chef d'orchestre La Chaussée. M. Kermarec monte en ce moment *les Huguenots*.

*** On écrit d'Agen : « Les représentations de *l'Ombre*, à notre théâtre, continuent à attirer beaucoup de monde. — Le directeur, M. Bonnesseur, vient de donner, au profit de la libération du territoire, une représentation composée des *Dragons de Villars*, parfaitement interprétée par Mlle Ecarlat-Geismar, MM. Miral, Morlet et Boulangé ; le produit en a été très-fructueux.

*** Le beau Théâtre-Louit de Bordeaux va être transformé en Alhambra par une Société au capital de 80,000 francs. Il y aura café-concert, spectacle et bal. La direction en est confiée à M. Thévenet.

*** Mme Léonati vient d'obtenir un succès de bon aloi dans le rôle de Valentine des *Huguenots*, au théâtre du Liceo de Barcelone.

*** Une correspondance du Caire nous apprend que Bottesini n'a pas maintenu la démission qu'il avait donnée après le regrettable incident dont nous avons parlé. Tout est bien qui finit bien.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Aujourd'hui, au concert du Conservatoire, même programme que dimanche dernier, avec une modification : la symphonie de Haydn est remplacée par le concerto de piano de Beethoven en *mi* bémol, exécuté par M. Delaborde. Il y a un mois, M. Delaborde a joué ce même concerto, pour la série des abonnés nouveaux; ce qui signifie sans doute que désormais les virtuoses (ceux au moins qui auront eu du succès) pourront se faire entendre aux deux séries de concerts. On a fait de même déjà pour M. Jacquard.

*** Le Concert populaire de dimanche dernier a été fort agité. Le public impressionnable du Cirque y a distribué applaudissements et sifflets avec une égale énergie. Les bravos allaient à l'adresse de Mme Viardot, l'interprète inspirée de Gluck, qui a dit, comme elle seule peut-être sait les dire aujourd'hui, la grande scène d'*Alceste* et l'air d'*Orphée* : « J'ai perdu mon Eurydice, » sachant encore, malgré une indisposition pour laquelle M. Pasdeloup avait réclamé l'indulgence, mettre un accent passionné, un élan dramatique là où la voix la trahissait. Les sifflets ont été le partage du concerto de piano de M. de Castillon, un nouveau venu aux Concerts populaires, connu des artistes par quelques œuvres de musique de chambre qui ne sont point sans mérite. Ce malheureux concerto est assurément coupable de manquer d'intérêt : l'auteur y donne à la forme une trop grande importance, il s'arrête trop complaisamment aux hors-d'œuvre, aux dessins, aux progressions ; il prodigue, sans compter, les modulations enharmoniques; néanmoins, rien ne justifie un accueil aussi brutal. Le premier allegro est d'une bonne facture, il renferme quelques motifs heureux et bien présentés ; c'est le meilleur des trois morceaux, et le piano y est habilement traité. L'adagio et surtout le finale (dont les sifflets, mêlés à quelques applaudissements, ont couvert toute la dernière moitié) sont tout à fait manqués ; mais combien d'autres ouvrages, d'un mérite négatif, ont été du moins écoutés jusqu'au bout, sans autre protestation que le silence ! Le public, évidemment, avait ses nerfs ce jour-là. Du reste, pour ne pas confondre le virtuose avec le compositeur dans sa violente improbation, il a rappelé et acclamé M. Camille Saint-Saëns, qui avait accepté la tâche périlleuse de lui présenter l'œuvre de M. de Castillon.

*** Aujourd'hui dimanche à deux heures, au Cirque d'hiver, 5e Concert populaire (3e série) de musique classique, sous la direction de M. J. Pasdeloup. En voici le programme : 1° Symphonie en *ré* (Beethoven). 2° Prélude de *l'Africaine* (Meyerbeer). 3° Deuxième suite d'orchestre (scènes hongroises), deuxième audition (Massenet) : N° 1. Entrée en forme de danse. N° 2. Intermède. N° 3. Adieux de la fiancée. N° 4. Cortége. — Bénédiction nuptiale. — Sortie de l'église. 4° Concerto pour violoncelle (Goltermann), exécuté par M. Tolbecque. 5° Ouverture de *Ruy-Blas* (Mendelssohn).

*** Une bonne nouvelle pour les amateurs de musique de chambre. Les séances de MM. Alard et Franchomme reviennent à leur ancien bercail de la rue Bergère et dans la grande salle du Conservatoire. Le public d'élite de ces remarquables séances n'y sera pas seul convié : l'autorisation ministérielle et directoriale du Conservatoire a réservé l'admission des élèves des classes supérieures de l'école, à titre d'auditeurs. Le chant classique y sera représenté par Mmes Pauline Viardot et Miolan-Carvalho ; le piano, par MM. Francis Planté et Louis Diémer. Trois séances seulement auront lieu et sont fixées aux dimanche 24 mars, lundi de Pâques 1er avril, et dimanche 14 avril, à deux heures précises.

*** L'ancienne *Société Schumann*, dont tous les concerts sont consacrés à la libération du territoire, n'est pas aussi exclusive dans la composition de son programme que son titre pourrait le faire supposer. C'est ainsi que l'on y a très-vivement applaudi samedi, un quatuor pour instruments à cordes de M. White. Nous signalons cette belle composition à l'attention des amateurs. Ce jeune maître y affirme les qualités les plus sérieuses jointes à une clarté et à une pureté mélodique parfaite. Exécution très-remarquable et accueil des plus chaleureux.

*** Mlle Rigardi et M. Alterman ont donné, mardi dernier, leur premier concert à la salle Pleyel. Ces deux jeunes artistes s'étaient adjoint d'excellents auxiliaires, MM. J. Lefort, Wormser, Legénissel, le comique Bruneau, le harpiste Gillette et Mlle Bernou, une jeune cantatrice dont la voix juste et sympathique a été fort appréciée. Le violoniste Alterman, dont il a souvent été question dans nos colonnes, a exécuté en véritable virtuose le trio en *si* bémol de Beethoven avec MM. Legénissel et Wormser. Mlle Rigardi possède une jolie voix de soprano ; elle vocalise avec pureté et facilité. C'est, du reste, une des meilleures élèves de Mme Gaveaux-Sabatier.

*** Brillant et nombreux public, vendredi dernier, au festival annuel d'Arban. L'éminent cornettiste et chef d'orchestre a été, comme d'habitude, l'objet de véritables ovations qui s'adressaient autant à sa prodigieuse virtuosité qu'au charme de ses compositions et à la maestria avec laquelle il dirige sa légion d'instrumentistes. La grande fantaisie sur les *Huguenots* a produit un grand effet. Mme Ponsard de Beaunay, les jeunes violonistes Laure et Mathilde Herman, et l'excellente Société chorale les Enfants de Lutèce, ont eu leur bonne part de ce beau succès.

*** M. Danbé a fait exécuter plusieurs fois avec succès, aux concerts du Grand-Hôtel, un charmant menuet de symphonie de M. Samuel David. Mlle Nelly Guibert, jeune violoniste de talent, formée à l'excellente école de Ch. Lamoureux, a été fort applaudie cette semaine en exécutant un fragment du troisième concerto de Léonard.

*** Au concert donné à la salle Herz, par Mme Tesseire, nous avons eu l'occasion d'applaudir quelques charmantes nouveautés de Lhuillier, les perles du répertoire de la chansonnette, que cette excellente artiste chante avec goût et dit avec finesse. Les artistes qui lui prêtaient leur concours, et dont nous avons donné les noms, ont droit aussi à de sincères éloges.

*** La symphonie burlesque d'Adolphe Blanc (*la Promenade du Bœuf gras*) a été exécutée avec un grand succès dimanche dernier, à la soirée de M. W..... L'orchestre, composé entièrement d'amateurs, parmi lesquels plusieurs dames du grand monde, a parfaitement marché sous la direction de l'auteur; aussi les nombreux invités ont-ils bissé unanimement ce joli morceau, qui est destiné à avoir un succès de vogue.

*** Le tambourinaire provençal, Philippe Buisson, continue à faire florès dans les salons parisiens. On se dispute réellement ce virtuose original.

*** Le concert de Notre-Dame des Arts, qui devait avoir lieu au Grand-Hôtel le 16 mars, est remis à une date qui sera ultérieurement fixée.

*** Vivier donnera prochainement un second concert.

*** Edouard Wolff annonce pour samedi prochain, 23 avril, à la salle Erard, un concert d'un véritable intérêt : le programme se composera exclusivement de ses œuvres nouvelles pour le piano, non encore publiées.

*** Le second concert organisé, d'un commun accord, par le Cercle musicale et la Société chorale de Poitiers, pour l'Œuvre de la libération du territoire, a eu, comme le premier, le succès que méritaient son but, l'attrait de son programme et du concours de Mlle Franchino et de Villaret. La salle du théâtre, bien garnie, offrait un brillant aspect. Dans l'air de l'Ombre du *Pardon de Ploërmel*, l'air de la folie d'*Hamlet*, celui de *la Fille du régiment*, et le duo du *Miserere*, la nouvelle Sélika de l'Opéra, dont le succès a été très-franc, a donné largement la preuve que l'agilité des vocalises n'était pas moins dans ses moyens que la diction passionnée et la puissance de l'organe. Villaret n'a également qu'à se louer de l'accueil du public poitevin : rappelé deux fois après l'air du quatrième acte de *la Juive*, il a chanté une ode à la France, *la Barque brisée*, de A. Deslandes, avec un sentiment qui a profondément remué, chez tous, la fibre patriotique. Quant à l'excellente Société chorale de M. Puisais, elle ajoute chaque jour aux qualités qui l'ont placée au premier rang de nos orphéons. La partie instrumentale n'a pas été moins remarquable : tout le mérite en revient aux excellentes virtuoses de la localité, et notamment à M. Emile Lévêque, violoniste connu, et au sympathique violoncelliste Dupuy. L'orchestre a bien rendu, comme à son ordinaire, les ouvertures d'*Athalie* (Mendelssohn) et de *Zampa*, sous l'habile direction de M. Lobstein qui est, en même temps, un maître-accompagnateur. *Le Courrier* et *le Journal de la Vienne*, réunis sur le terrain neutre de l'art, s'accordent à dire que cette soirée de samedi dernier, soigneusement préparée par les présidents et directeurs des deux Sociétés, laissera à Poitiers le souvenir d'une de ses plus belle fêtes musicales, en même temps qu'elle a approché de son but principal, en apportant au trésor de la Délivrance un appoint qu'eu égard aux grandes fortunes de la région on était, à vrai dire, fondé à espérer plus considérable.

*** M. Henri Poëncet, l'éminent violoncelliste, qui a laissé à Paris de bien vifs regrets, a donné, à Dijon, un concert pour concourir à la libération du territoire. Il y a exécuté, avec le talent si pur, si élevé, si chaleureux qu'on lui connaît, plusieurs œuvres de Saint-Saëns, Schumann, Beethoven et Mendelssohn. Sa femme, excellente pianiste, a obtenu de justes applaudissements avec deux *Feuillets d'album* de Schumann, la

transcription d'un ravissant menuet de Schubert, par Ad. Picard, et d'autres morceaux du répertoire classique.

*** Parmi les nombreux concerts organisés, en province, au profit de la souscription patriotique, celui du Cercle musical de Niort mérite une mention spéciale. Mlle Arnault, de l'Opéra, a apporté à cette œuvre méritoire un précieux concours. On l'a chaleureusement applaudie, non moins que l'orchestre et les solistes. Grand succès aussi pour l'air de *l'Ombre*, détaillé avec goût par M. C.....

*** Au dernier concert organisé pour la souscription patriotique par la ville de Dreux, une jeune cantatrice, élève du Conservatoire, Mlle Marie Magne, s'est fait remarquer par de réelles aptitudes dramatiques, qui, habilement dirigées, ne tarderont certainement pas à porter leurs fruits.

*** La Société chorale et Fanfare de Chartres, dirigée par M. Escudié, toujours prête aux œuvres de charité ou de patriotisme, a donné ces jours derniers deux beaux concerts, à Gallardon et à Courville, au profit de l'Œuvre des Femmes de France.

*** Quatre séances de musique de chambre viennent d'être données à Lille, avec le plus grand succès, par MM. Schiller, Stenger et Mösser, de Strasbourg. A la dernière soirée, une couronne d'or a été offerte au nom des artistes à M. Lavainne fils, pianiste, qui avait prêté son concours au trio strasbourgeois. Le public, s'associant à cette manifestation, a fait à M. Lavainne une magnifique ovation.

*** Au quatrième concert du Conservatoire de Strasbourg, le corniste Stennebruggen, professeur au Conservatoire, a exécuté, avec autant de talent que de succès, le concerto de Mozart en *mi* bémol, n° 3. — Un chœur patriotique d'Edmond Weber, *Adieu, au revoir*, a fait grande sensation au concert de la Chorale de Strasbourg. On a acclamé et rappelé le compositeur (un jeune Strasbourgeois) et l'auteur des paroles, M. E. Lonchamp.

*** En se rendant à Saint-Pétersbourg, où l'appellent de brillants engagements, Alfred Jaëll a été accaparé au passage par la Société philharmonique de Vienne, au septième concert de laquelle il a dû se faire entendre. Il a joué, avec le plus brillant succès, un concerto de Beethoven.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Dans sa séance du samedi 2 mars, l'Académie des Beaux-Arts a tiré au sort, sur une liste formée par elle, les jurés adjoints du concours au prix de Rome pour la peinture, la sculpture et la musique. Pour cette dernière, le sort a désigné MM. Barbereau, Reyer et Semet.

*** M. Maton, dont il est grandement question pour le poste de chef d'orchestre au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, lorsque le nouveau directeur, M. Avrillon, entrera en fonctions, vient d'être nommé par le roi des Belges chevalier de l'ordre de Léopold.

*** Nous lisons dans un journal de musique que Verdi terminerait, en ce moment, la partition d'un grand opéra, composé sur la dernière comédie d'Alexandre Dumas fils : *la Principessa Giorgio*.

*** M. Théodore Radoux vient d'accepter, à titre provisoire, la place de professeur de composition et de chef d'orchestre au Conservatoire royal de Liége, sur la demande qui lui en a été faite par la Commission administrative de cet établissement.

*** Au South-Kensington Museum, à Londres, s'ouvrira en juin prochain une grande exposition d'anciens instruments de musique de toute sorte. Le duc d'Edimbourg en est le président.

*** M. Alfred Holmes, dont on se rappelle les succès à Saint-Pétersbourg, vient d'être appelé en Angleterre par deux Sociétés philharmoniques, pour y faire entendre ses œuvres symphoniques nouvelles et anciennes: *Shakespeare*, *Paris* (siége de 1870), *Robin Hood*, *Jeanne d'Arc*, etc.

*** M. Hellmesberger, l'éminent violoniste viennois, a récemment découvert dans la bibliothèque du Musikverein, à Vienne, et exécuté à un concert de la Société philharmonique, un fragment du premier morceau d'un concerto pour violon, inconnu jusqu'ici, de Beethoven. On a pu juger par ce spécimen que l'œuvre en question, qui n'est cataloguée nulle part, appartient à la première jeunesse de Beethoven; un abîme la sépare du grand concerto en *ré*. Elle n'offre donc guère qu'un intérêt de curiosité.

✝

*** On annonce la mort, à Aix, de M. Gaspard Michel, compositeur et instrumentiste, professeur de tambourin au Conservatoire de musique d'Aix. M. Michel avait quatre-vingt-quatre ans. Il appartenait à une dynastie de tambourinaires célèbres remontant à plus de cent cinquante ans.

*** M. Auguste Luchet, littérateur distingué, auteur de romans qui eurent un grand succès il y a vingt-cinq ans et de plusieurs drames, vient de mourir à l'âge de 66 ans.

*** Une cantatrice de talent, Mme Gasc, vient de mourir à l'âge de 37 ans. Née à Toulouse, elle avait chanté avec succès dans plusieurs théâtres de province, ainsi qu'à la Scala de Milan et en Amérique.

*** Le 23 janvier est morte, dans un village de l'Estramadure, à l'âge de 80 ans, Mme Benita Moreno, ancienne cantatrice, qui avait fait son éducation musicale en Italie, et qui la première, avec sa sœur Francisca, fit connaître le répertoire italien en Espagne.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — Le second concert du Conservatoire a eu lieu le 10 mars, et ne l'a cédé en rien au premier. M. Gevaert a fait exécuter des œuvres de Beethoven, Séb. Bach, Schumann, Hendel, Gluck, Haydn. Le baryton Padilla, Mlles Sternberg et d'Edelsberg, ont défrayé avec un incontestable talent et un très-vif succès la partie vocale. — La représentation au bénéfice de Mlle Sternberg, à la Monnaie, est fixée au 15 mars. La jeune et sympathique cantatrice s'y produire pour la première fois dans le rôle de Marguerite de *Faust*.

*** *Genève.* — *Stradella*, de Flotow, a été représenté avec grand succès. Le ténor Genevois a été fort applaudi.

*** *Vienne.* — L'opéra de Rubinstein, *Feramors* (Lalla-Roukh), sera représenté avant la fin du mois. Les rôles principaux seront remplis par Walter et Mlle Ehnn. — La nouvelle opérette d'Offenbach, *Fleurette*, composée pour Mlle Mila Rœder, a été donnée la semaine dernière avec grand succès au Carl Theater. Mlle Rœder a été fort applaudie.

*** *Brünn.* — Un opéra romantico-comique, en trois actes, *Zingara*, du chef d'orchestre J. N. Fuchs, a été applaudi à sa première représentation, le 5 mars. Le compositeur a été rappelé plusieurs fois.

*** *Pesth.* — Franz Liszt, qui ne s'était certainement décidé qu'à regret à renoncer à sa glorieuse carrière militante, annonce pour le 18 de ce mois un concert où il exécutera des œuvres de Beethoven, Chopin et Schubert; il défraiera à lui seul tout le programme.

*** *Berlin.* — L'affaire de Mlle Mallinger s'est terminée à l'amiable ; sa démission a été retirée, et l'Opéra continuera à l'avoir pour *prima donna*, concurremment avec Mme Lucca.

*** *Rome.* — Les concerts de Carlotta Patti sont l'événement du jour. La célèbre cantatrice est l'objet des plus enthousiastes ovations.

*** *Bologne.* — Le Conseil municipal ayant supprimé la subvention de 40,000 francs qu'il allouait au Teatro Comunale, la Société de commerce a ouvert une souscription à l'effet de réunir la somme nécessaire pour maintenir ce théâtre au rang élevé qu'il a occupé jusqu'ici.

*** *Livourne.* — *Il maestro del Signorino*, opéra-bouffe de Soffredini, a été représenté avec succès.

*** *Turin.* — *La Colpa del cuore*, opéra nouveau de Cortesi, n'a obtenu qu'un succès contesté au Teatro Regio.

*** *Venise.* — *Romeo e Giulietta*, de Marchetti, a été très-favorablement accueilli à la Fenice. Le ténor Achard a été acclamé et rappelé plusieurs fois après la scène des tombeaux.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Les artistes engagés pour l'année prochaine sont Mmes Patti, Volpini, Scalchi ; MM. Nicolini, Graziani, Marini, Cotogni, Bagagiolo et probablement Naudin.

*** *Tiflis.* — Au nombre des plus belles représentations de la saison d'opéra italien, d'ailleurs fort remarquable, il faut citer celles de *l'Africaine*, qui ont eu lieu tout récemment. La *prima donna* Noel-Guidi, en particulier, a fait preuve de très-grandes qualités dans le rôle de Sélika.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Mardi, 19 mars, à 8 heures et demie du soir, au Grand-Hôtel. — Soirée musicale de bienfaisance, donnée par le pianiste compositeur Henri Kowalski, avec le concours de Mmes Fanny Rubini, Kowalska, MM. Caron, Duchesne, Piter, H. Poussard, Reuchsel, G. Bachmann, Boissière.

Jeudi, 21 mars, à 8 heures et demie du soir, salle de l'École Duprez. — Concert de M. E. Masson, baryton. Les noms de MM. C. Saint-Saëns, Armingaud, Jacquard, Taffanel, Turban, Lionnet frères et Mlle Isaac figurent au programme.

Vendredi, 22 mars, salons Pleyel. — Concert de Mme Blanche Peudefer.

Samedi, 23 mars, salons Erard. — 4e séance de la Société de musique de chambre (ancienne Société Schumann.)

Dimanche, 24 mars, à 2 heures, salons Érard. — Concert de Mme Coedès (Marie Mongin), pianiste.

Mardi, 26 mars, à 8 heures et demie, salons Érard. — Dernière séance de la Société classique de MM. Armingaud, Jacquard, Lalo, Mas, de Bailly, Taffanel, Lalliet, Grisez, Mohr et Espaignet. — Des œuvres nouvelles de MM. Massenet et Lalo, pour quintette à cordes réuni au quintette à vent, y seront exécutées.

Le Directeur : S. DUFOUR. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

En vente chez J. MAHO, éditeur de musique, 25, faubourg Saint-Honoré.

STEPHEN HELLER

NOUVELLES COMPOSITIONS POUR PIANO

Op. 119. Préludes composés pour Mlle Lili, en 2 liv., ch. 10 »
— 120. Mélodies (lieder) ..... 10 »
— 121. Trois morceaux :
N° 1. Ballade ..... 5 »
N° 2. Conte ..... 6 »
N° 3. Rêverie du Gondolier ..... 5 »
— 122. Valses-rêveries ..... 10 »
— 123. Feuilles volantes ..... 12 »
— 124. Scènes d'enfants ..... 12 »
Op. 125. 24 nouvelles études d'expression, en 2 livres, ch. 10 »
— 126. Trois ouvertures :
N° 1. Pour un drame ..... 9 »
N° 2. Pour une pastorale ..... 9 »
N° 3. Pour un opéra-comique 7 50
— 127. Etudes sur le « *Freyschütz* » ..... 12 »
— 128. *Dans les bois*, nouvelle série; sept morceaux en 4 livres, chaque ..... 6 »
— 129. Deux impromptus, chaque 7 50
— 130. Trente-trois variations sur un thème de Beethoven 12 »

Chez le même éditeur, sous presse.

W. A. MOZART
Douze symphonies
Arrangées pour piano et violon
Chaque, net, 5 fr.

J. HAYDN
Douze symphonies
Arrangées pour piano et violon
Chaque, net, 5 fr.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU, A PARIS.

LE
MIROIR DRAMATIQUE

CHOIX DE TRANSCRIPTIONS FACILES SOIGNEUSEMENT NUANCÉES ET DOIGTÉES POUR LE PIANO PAR

GEORGE BULL

Nos 1. Le Domino noir.
2. Les Dragons de Villars.
Chaque numéro, 5 francs.

(Sera continué)

Nos 3. Martha.
4. Robert le Diable.
Chaque numéro, 5 francs

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

Pour paraître cette semaine
ÉDITION POPULAIRE
DE LA PARTITION DES
HUGUENOTS
Opéra en cinq actes de
G. MEYERBEER
Paroles et musique sans accompagnement.
Format de poche. **Net, 4 fr.** Format de poche.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

PIANOS DEPROUW-AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1816
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités
RÉPARATIONS. — ÉCHANGES.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie.**

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie.** »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. | N° 12 | 24 Mars 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » Id.
Étranger..... 34 » Id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

AVIS A NOS ABONNÉS

MM. les Abonnés dont l'abonnement expire à la fin de ce mois sont priés de le renouveler le plus promptement possible s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception du journal.

Nos Abonnés reçoivent avec le présent numéro la nouvelle valse en vogue de Jules Klein : AUTOUR DU LAC.

SOMMAIRE.

Théâtre-Italien. *Lucérzia Borgia.* **Elias de Rauze.** — Le Faust de Gœthe et ses traductions musicales. **A. Jullien.** — Subventions aux théâtres et au Conservatoire. — Correspondance. — Nouvelles des théâtres lyriques.. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces diverses.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

—

Les premiers Pères de l'Eglise catholique avaient noté dans la *République* de Platon, comme imités des livres saints des Hébreux, et comme le meilleur témoignage à l'appui de ce qu'ils enseignaient eux-mêmes, la recommandation exclusive et absolue de la poésie lyrique consacrée à la religion, le blâme de toute autre poésie, cette idée enfin de soumettre le chant et la musique à des juges désignés, aux conservateurs des lois.

VILLEMAIN (*Essai sur la poésie lyrique*).

***

Il y a des gens qui disent, en parlant d'une recrue, d'un novice ou d'un jobard : *Il est neuf comme un fifre.* J'ai eu un duel pour avoir relevé ce mot-là, qui m'avait écorniflé le nez comme une chiquenaude. Depuis lors, j'ai reconnu que le proverbe est bon. Il n'y a rien de si bête en effet qu'un fifre neuf, tout neuf. Il ne sait pas ce que vous lui voulez ; vous soufflez dedans, il rend la note de travers, et quand vos doigts jouent sur les trous, le vent passe toujours, par des raisons que je ne vous dirai pas. Un fifre ne commence à être passable qu'après un mois de service et quand il vous a mangé un quart de livre d'huile d'amandes douces. Par exemple, au bout de trois mois de campagne, s'il est d'un bois serré, il devient aussi doux qu'une flûte de dix napoléons. Le pauvre fifre que je laissai en quatre morceaux sur le champ de bataille de Wagram commençait à valoir son pesant d'or.

J. DE SAINT-FÉLIX (*Martin le Faucheur*).

THÉATRE-ITALIEN.

—

LUCREZIA BORGIA

MMES PENCO ET TREBELLI, M. BAGAGGIOLO.

A part les soirées où toute la troupe donne, où tous les noms des artistes engagés pour cette courte saison par le nouveau directeur des Italiens, paraissent sur l'affiche, la représentation de mardi soir a été celle qui rappelait de plus près les beaux jours de la salle Ventadour. Le constater tout d'abord, c'est encourager la nouvelle direction, dont les efforts, dans ces moments si difficiles, ne sauraient être plus louables. — On donnait *Lucrezia Borgia*, avec Mme Penco (Lucrezia), Mme Trebelli (Orsini), M. Bagaggiolo (Alfonso) et M. Guidotti (Gennaro). On sait que les autres rôles de l'ouvrage sont tout à fait secondaires; on pourrait à peine en excepter celui de Gubetta, bien rempli par M. Tagliafico, et qu'un soir — il y a de cela bien des années ! — le grand Lablache ne crut pas au-dessous de son talent ; il le tint par complaisance, ou plutôt pour faciliter les débuts de son ami et concitoyen, le ténor Mirate. — Cette fois le ténor qui remplit le rôle si important de Gennaro n'a pas eu un aussi illustre parrain, et, quelque regret que nous ayons à l'avouer, il n'y avait pas droit. Nous devons nous borner, pour cet artiste, à prendre acte de son bon vouloir, de certaines qualités vocales qui pourraient devenir précieuses, et à l'engager à travailler encore et ferme, avant de se représenter à un public habitué à entendre les premiers ténors du monde, depuis Rubini et Mario jusqu'à Fraschini et Tamberlick.

Mme Penco a été superbe sous le costume de Lucrezia. Sa voix est toujours belle ; et ceux-là même qui pensent que cette voix exceptionnelle a un peu perdu de sa puissance, doivent avouer que le talent avec lequel la grande artiste la manie s'est encore accru, s'il est possible. Quelle pureté de goût ! comme tout ce qu'elle fait est distingué et élégant ! Ses qualités dramatiques même sont aujourd'hui plus accusées. On a pu le voir au trio du deuxième acte, au duo avec la basse, à celui qu'elle dit avec le ténor : *Infelice, il veleno bevesti*, et à la scène finale, quand elle apparaît, terrible et vengeresse, au milieu des invités *ivres-morts* de la princesse Negroni. On l'a couverte d'applaudissements à tous ses morceaux, on l'a rappelée, on lui a jeté des fleurs.

Si le talent de Mme Penco était connu des habitués du Théâtre-Italien, il n'en était pas de même de celui de Mme Trebelli qu'ils avaient presque oublié, ni de celui de la basse Bagaggiolo qui se présentait devant eux pour la première fois. Quant à Mme Trebelli, ils ont pu constater des progrès très-sensibles ; elle est une

véritable artiste aujourd'hui, une artiste dans l'acception la plus étendue du mot. Sa voix de contralto, sans être des plus puissantes, sans être très-robuste dans les cordes basses, est belle et sympathique, et elle chante admirablement. Dans sa romance du premier acte : *Nella fatal di Rimini*, elle avait déjà conquis les suffrages du public ; au *brindisi* du dernier acte, elle était tout à fait jugée et de la façon la plus favorable. Son physique charmant ajoute à l'attrait; Mme Trebelli est un des plus beaux Orsini que nous ayons vus, et nous en avons tant vu ! Son succès a été complet.

La basse Bagaggiolo a un fort bel organe, d'un timbre mâle et puissant, pénétrant et sympathique. L'artiste s'en sert à merveille; il phrase bien, il a de la souplesse, et possède à fond l'art des vocalises, bien qu'elles soient assez rares dans les rôles confiés d'habitude aux basses-tailles. C'est une excellente acquisition qu'a faite là le nouveau directeur. Depuis longtemps nous n'avions pas eu aux Italiens une véritable voix de basse sachant si bien chanter. Nous ajouterons que M. Bagaggiolo a parfaitement joué le rôle du sombre don Alphonse, le « quatrième mari » de la Borgia. Cet artiste, d'ailleurs, est très-connu de l'autre côté des Alpes; il il a chanté avec succès sur les premiers théâtres de la Péninsule.

En résumé, la soirée a été belle. Si *Don Pasquale* a un sort aussi heureux, la saison théâtrale du printemps est assurée au Théâtre-Italien. C'est Mme Volpini qui chantera le rôle de Norina dans cet autre opéra de Donizetti. Elle ne fait que traverser Paris pour être à Madrid le dimanche de Pâques ; mais malgré la fatigue du voyage, elle n'a pas voulu refuser à M. Verger de se faire entendre au moins une fois. — Nous vous en parlerons dimanche prochain.

ELIAS DE RAUZE.

LE FAUST DE GŒTHE ET SES TRADUCTIONS MUSICALES.

—

(7e et dernier article) (1).

VII.

Nous voici arrivés au terme de cette étude. Nous avons, chemin faisant, cité ou commenté une quinzaine d'ouvrages, nous efforçant de prêter aux principaux une égale attention et de faire ressortir leur valeur réelle, sans tenir aucun compte des préférences du monde. Nous avons tiré plusieurs noms de l'oubli et fait revivre un instant ces auteurs et leurs ouvrages, puis nous avons longuement étudié les quatre créations capitales qu'a inspirées à la musique le drame de Gœthe. Le *Faust* de Spohr n'offrait guère qu'un intérêt spéculatif: il était curieux de parcourir un opéra qui défia longtemps toute concurrence, mais qui ne saurait supporter la comparaison avec aucune des trois œuvres rivales. Restent donc Gounod, Berlioz et Schumann, trois compositeurs de grand talent ou de génie, bien dignes d'entrer en lice et de lutter à qui comprendra et traduira le mieux ce gigantesque poëme, qui embrasse tout l'univers, êtres et abstractions, causes et résultats, réalités et chimères, le possible et l'impossible.

Le drame de *Faust* est comme un miroir qui retracerait fidèlement à nos yeux toute la vie du poëte. A voir les remaniements successifs qu'il lui a fait subir, on croirait assister à toutes les transformations de Gœthe, on croirait suivre l'immense et subtil travail de son esprit pendant la dernière partie de sa carrière. Les premières scènes, qui parurent en 1790, se rattachent à la jeunesse du poëte. Fier, hardi, passionné au début, Gœthe, lorsqu'il se remit à l'œuvre et composa les scènes qui, publiées en 1807, complétèrent le premier *Faust*, devint plus mystérieux, plus symbolique (2). Enfin, pendant près de trente ans, il conçut et fit germer dans son esprit cette seconde partie, œuvre étrange et saisissante, défectueuse peut-être au point de vue de l'art, mais que le génie seul a pu créer. Gœthe a donc en quelque sorte vécu son poëme de *Faust*, généreux, passionné, romantique à vingt ans, amoureux d'art antique, de sérieux et de calme à son retour d'Italie, cherchant enfin, dans l'âge mûr, l'éclectisme universel, unissant la poésie et la science, l'esprit antique et l'esprit moderne.

Beethoven, comme plus tard Meyerbeer, eut durant toute sa vie le désir de mettre en musique le poëme de Gœthe. Un jour même, vers 1807, dans un moment de bonne humeur, il écrivit une chanson de la Puce ; mais son attention, un instant détournée, dut revenir à des travaux plus pressés. « Je n'écris pas toujours ce que je veux, disait-il tristement à son ami Bihler, je travaille pour de l'argent ! Mais quand les mauvais temps seront passés, j'écrirai ce qui me plaira, pour l'art seul; ce sera probablement *Faust* (1). »

Malheureusement les mauvais temps ne passèrent point, et, quelques années après, quand son ami, le littérateur Rochlitz, lui proposa de la part de la maison Härtel, de Leipzig, de composer de la musique pour *Faust*, comme il avait fait pour *Egmont*, Beethoven, alors tout entier à la conception de la neuvième symphonie, lui répondit : « J'ai déjà trois autres grands ouvrages depuis quelque temps; ils sont en partie éclos dans ma tête, et je voudrais m'en débarrasser d'abord, savoir : deux grandes symphonies différentes des premières et un oratorio. Cela sera long, car, voyez-vous, depuis un certain temps, je n'ai plus la même facilité pour écrire, je reste et je pense longtemps, et cela ne vient pas à point sur le papier. Je redoute de commencer de grands ouvrages, mais une fois parti, cela va (2). » C'était en juillet 1822. Des œuvres annoncées, aucune ne vit le jour que la symphonie avec chœurs.

Rossini a aussi caressé longtemps l'idée d'écrire un opéra de *Faust* sur un livret qu'Alexandre Dumas devait lui préparer. Le comte Pillet-Will, dont on connaît les relations intimes avec Rossini, a donné à une personne de foi, de qui nous les tenons, les détails suivants sur ce sujet. Rossini avait signé avec Véron un traité par lequel il s'engageait à composer pour l'Opéra cinq ouvrages entièrement nouveaux, dans des genres différents. Le premier était *Guillaume Tell*, le second devait être *Faust*. Quelque temps après la représentation de *Robert le Diable*, Rossini alla trouver Véron pour lui parler de son futur opéra, mais l'heureux directeur, tout étourdi par le succès d'un ouvrage qu'il n'avait joué qu'à contre-cœur, le reçut froidement, prétexta mainte et mainte raison pour différer : bref, Rossini, impatienté, déchira son traité séance tenante, et partit. A quelque temps de là, il retourna habiter l'Italie. Il y reçut un jour la visite de Fétis et montra au musicien stupéfait une grosse partition en ajoutant : « *Ceci est un Faust de moi.* » C'est Fétis qui a raconté lui-même ce trait à la personne de qui nous l'avons appris. Rossini disait-il vrai, ou était-ce là une de ces mystifications auxquelles se plaisait son esprit moqueur ? Nous ne savons, mais nous voulons croire qu'il ne plaisantait pas. Il nous plaît de penser que l'auteur de *Guillaume* n'avait pu se soustraire au charme que le poëme de Gœthe exerce sur les imaginations d'élite, qu'il avait cédé à la tentation d'écrire, et que, seul, sans autre but que son propre plaisir, il avait composé un opéra entier, avec l'idée arrêtée qu'il ne verrait jamais le jour. Il est vrai qu'on ne trouve aucune mention de cet ouvrage dans la liste des œuvres inédites publiées à la mort de Rossini : peut-être l'aura-t-il détruit ou perdu. Il n'en paraît pas moins constant que nous devons à l'insouciance de Véron de n'avoir pas vu ce génie de la lumière et la passion extérieure aux prises avec la poésie sombre, chaste et naïve du maître de Weimar.

Mais revenons aux musiciens qui, plus heureux que Beethoven, Rossini et Meyerber, ont pu donner libre cours à leur inspiration et laisser chanter leur âme émue et troublée à la lecture de cet admirable poëme (3).

(1) Voir les nos 4, 5, 6, 7, 10 et 11.

(2) Citons parmi ces épisodes le Monologue de Faust après le départ de Wagner, sa tentative de suicide interrompue par les chants de la fête de Pâques, la double promenade au jardin et la mort de Valentin.

(1, 2) *Vie de Beethoven*, par Schindler, traduction Sowinski, pages 204 et 217.

(3) Rappelons pour mémoire que pendant son séjour à Paris, de

Schumann est le seul d'entre eux qui, à l'exemple de Gœthe, ait fait de sa conception musicale l'œuvre de toute sa vie, qui y ait traduit les aspirations de ses divers âges, qui ait, pour ainsi dire, vécu la vie de ses personnages. Cette assimilation complète avec son modèle lui donne déjà sur ses rivaux une supériorité incontestable, mais il a aussi sur Berlioz et sur M. Gounod le précieux avantage d'être essentiellement Allemand d'esprit, de cœur et de tendances, de saisir, par conséquent, mieux que personne les sens les plus cachés, les pensées les plus abstraites, les profondeurs les plus mystérieuses de l'épopée Allemande. Aussi, qu'on compare les épisodes du Jardin et de l'Eglise (les deux seuls qu'il se trouve avoir traités ainsi qu'un de ses rivaux,) et bientôt sa supériorité éclatera aux yeux de tous, sans même aller chercher dans les autres parties de son œuvre, qui abondent en inspirations de premier ordre et qui portent à chaque page la marque irrécusable du génie.

Berlioz et M. Gounod ont sur leur rival l'avantage, assez insignifiant dans l'espèce, d'avoir pu parfaire leur ouvrage, l'un avec le soin et la recherche qu'il apporte à ses moindres compositions, l'autre avec sa fougue et son impétuosité naturelles. Chaque œuvre porte profondément gravée au front l'empreinte de l'artiste : l'une admirablement travaillée, finement ciselée, pleine d'une douce passion et d'une chaste rêverie, mais entachée parfois de mièvrerie et de recherche ; l'autre, plus puissante, plus vigoureuse, pleine de passion brûlante et de fiévreuse ardeur, mais quelque peu trop emportée, trop exubérante. L'une séduit, charme, enivre, l'autre saisit, domine, exalte. L'une est l'œuvre d'une inspiration réfléchie, l'autre d'une ardente imagination.

Gœthe peut donc à bon droit compter, parmi les œuvres musicales que son poëme a inspirées, pour le moins trois créations hors ligne, dont une vraiment incomparable. Autour de ces trois astres gravitent de nombreux satellites. Autour des noms de Schumann, de Berlioz, de Gounod, brillent d'un éclat tempéré ceux de Spohr, de Mlle Bertin, de Lindpaintner, de Radziwill et de tant d'autres qui, à défaut de succès et de gloire, ont eu le précieux honneur de se mesurer avec le génie et ont ainsi mérité que leur nom ne mourût pas.

Et qui peut dire les secrets de l'avenir ? Peut-être un jour quelque nom nouveau brillera-t-il à côté de ceux qui furent les plus favorisés de la fortune, peut-être surgira-t-il quelque homme de génie qui créera encore un chef-d'œuvre sur le poëme du maître et qui viendra, de nouveau, après Gounod, après Berlioz, après Schumann, à la fois confirmer, par sa tentative, et démentir, par sa réussite, cette sévère prédiction de Gœthe : « Le *Faust* est au fond une œuvre que l'on ne peut mesurer tout entière ; toute tentative pour en donner l'intelligence complète doit échouer. Il faut, de plus, tenir compte d'une chose, c'est que la première partie est l'expression d'une pensée que les ténèbres assiégent encore. Ces ténèbres mêmes exercent une attraction sur les hommes, et ils s'efforcent d'en triompher, comme de tout problème insoluble. »

ADOLPHE JULLIEN.

P. S. Pendant que ce travail était en cours de publication, j'ai reçu de part et d'autre divers renseignements que je vais communiquer au lecteur. Je profiterai de l'occasion pour relever quelques fautes d'impression qui m'avaient échappé et qu'il importe de corriger. Ainsi, Joseph Strauss est né en 1798 (et non en 1793) ; Bishop est né en 1782 (et non en 1752) ; Lickl est né à Korn-Neuburg (et non à Konnenbourg).

Le *Faust* du prince Radziwill est, à proprement parler, une composition musicale exactement adaptée aux scènes du drame original. Ce n'est pas un opéra que l'auteur a prétendu écrire, mais une œuvre symphonique et vocale qu'on pût exécuter avec le drame même de Gœthe.

1839 à 42, Richard Wagner écrivit une ouverture de *Faust*, en même temps qu'il terminait son *Rienzi* et qu'il composait *le Vaisseau Fantôme* : Cette œuvre de jeunesse du célèbre compositeur fut exécutée, en mars 1870, aux Concerts populaires.

Sur la foi de M. Pougin qui lui a consacré une notice nécrologique dans son *Almanach de la musique*, j'ai fait mourir J. Rietz en novembre 1866. Le journal de Berlin, *l'Écho*, m'assure qu'il vit encore. Je le crois volontiers, d'autant plus qu'au moment même de sa prétendue mort, M. Rietz dirigeait, à Dresde, les représentations de *l'Africaine*, et que l'année suivante, en juin 1867, il organisait et conduisait le grand festival d'Aix-la-Chapelle.

La Gazette Musicale de Milan m'a emprunté la liste des compositeurs qui se sont inspirés de *Faust* : elle en ajoute un seizième, Boito, mais sans plus donner de détails. Arrigo Boito est un jeune compositeur italien qui a fait représenter à la Scala de Milan, en mars 1868, un opéra de *Mefistofele*. Cet ouvrage ne réussit pas, la seconde représentation fut même des plus orageuses : ce fut l'arrêt de mort pour l'ouvrage qui ne s'en relèvera pas, du moins en Italie. On le comprendra de reste quand on saura que le principal reproche encouru par le jeune compositeur était de manquer de mélodie. Il ne réussit donc pas, mais cela ne signifie pas qu'il n'ait aucune valeur, car il y a, paraît-il, d'assez beaux passages dans son œuvre : il s'est simplement trompé de pays.

En 1847, un artiste français assez peu connu, Henri Cohen, fit exécuter dans la salle du Conservatoire, à Paris, un poëme lyrique, *Marguerite et Faust*, qui reçut assez bon accueil. On y applaudit surtout une grande scène intitulée *le Triomphe de Méphistophélès*. Ce poëme lyrique reste le principal ouvrage de ce musicien instruit qui avait appris l'harmonie de Reicha, le chant de Laïs et de Pellegrini, et qui, après être allé par deux fois tenter la fortune théâtrale en Italie, devint directeur du Conservatoire de Lille, fonction dont il se démit bientôt, à la suite de dissentiments survenus avec une commission administrative qui lui était adjointe en qualité de conseil.

Voici enfin de nouveaux détails assez peu connus sur le *Faust* de Spohr. Quelques années après avoir été joué à Paris en allemand, cet opéra fut chanté à Marseille en français. Il avait été traduit par le directeur du théâtre, Clérisseau, et par un artiste de l'orchestre, M. de Groot, le père de M. Ad. de Groot qui fut chef d'orchestre au Châtelet et au Vaudeville. Hébert, le mari de Mme Hébert-Massy, jouait Faust ; Potet, Méphistophélès, et Mme Margueron, Rose. Pour rompre la monotonie de l'ouvrage, le directeur avait eu l'idée d'y introduire des airs de danse. M. de Groot se chargea de les composer, tout en gardant l'incognito. L'opéra ne réussit qu'à moitié, la musique de danse fit florès. Et tout le public marseillais de s'extasier, de déclarer que jamais Spohr n'avait rien composé d'aussi joli que ces airs de ballet, que c'était la plus charmante page de son opéra, qu'un musicien allemand était seul capable d'écrire d'aussi délicieux airs de danse, etc., etc... On se garda bien de détromper ces admirateurs enthousiastes, et ils continuèrent de fêter M. de Groot sous le couvert de Spohr, tout comme on applaudit un jour à Paris *la Fuite en Égypte*, de Pierre Ducré, qu'on n'aurait pas manqué de siffler sous le nom de Berlioz, tout comme nos pères avaient accueilli avec enthousiasme, sous le nom de Gluck, *les Danaïdes*, un chef-d'œuvre qu'ils auraient peut-être dédaigné s'il eût été signé de Salieri. Il y a beau jour que La Fontaine a dit :

L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître tel, qui traînait après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

AD. J.

FIN.

Dans sa séance du 20 mars, l'Assemblée nationale a adopté, à une assez grande majorité, le chapitre du budget concernant les subventions théâtrales. — L'Opéra obtient 800,000 fr. ; l'Opéra-Comique, 140,000 fr. ; le Théâtre-Italien, 100,000 fr., avec cette réserve que la somme fera retour au Trésor si une troupe sérieuse ne s'organise pas et ne joue pas pendant toute la saison réglementaire ; le Théâtre-Lyrique, 60,000 fr. ; le Théâtre-Français,

240,000 fr.; l'Odéon, 60,000 fr.; le Conservatoire, 220,000. — La discussion a été fort animée. Dans un langage plein d'élévation, M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, a soutenu le projet de la Commission; M. Beulé, secrétaire perpétuel de l'Académie et rapporteur de ce projet, a ajouté un brillant et chaleureux plaidoyer à celui du ministre. Ce remarquable discours fera, nous n'en doutons pas, sensation dans le monde musical comme il a fait sensation à la Chambre ; à ce titre, nous croyons devoir en reproduire les principaux passages :

. . . . . .

L'Opéra n'est pas, comme on vient de le dire, un lieu de plaisir et de frivoles dissipations ; c'est un lieu où l'art est représenté d'une façon unique par la plus haute expression du lyrisme.

Eh bien, cette expression immense, invention du génie moderne, la France a su se l'approprier de telle sorte qu'elle est devenue une de nos plus grandes gloires nationales. Tous les beaux-arts du monde entier peuvent venir se ranger autour de nous, et je les défie de trouver une expression de l'art lyrique comparable à celle que notre Opéra français a suscitée.

Je ne suis pas de ceux qui ne veulent voir dans l'Opéra que des danseuses et des toilettes : j'y vois la plus noble, la plus complète, la plus grande expansion de ce souffle supérieur poétique qui s'élève vers l'idéal et s'appelle le génie lyrique.

Les plus grands talents de l'Italie et de la Grèce, Pindare, lui-même, peuvent revenir, je les attends à l'opéra français. Je ne décris pas : voyez-le vous-même, cet ensemble qui commence par la symphonie, à vos pieds, dans l'orchestre, avec les ressources infinies de l'instrumentation moderne, puis le poëme, conception chevaleresque, historique, religieuse, passionnée, où l'humanité palpite, où se déroule, plus saisissante, telle page dramatique des annales de la France. Avec le poëme, écoutez le chant, c'est-à-dire l'âme qui vibre, le chant, cet art divin que nous ont appris les Italiens. Car ces Italiens, qu'on attaquait tout à l'heure, nous ont enseigné et nous rappellent sans cesse comment il faut faire chanter, faire valoir la voix humaine, ce que c'est qu'écrire pour la voix, art tout différent de l'art d'écrire pour l'orchestre.

. . . . . .

A la suite du chant, qu'entendez-vous encore? Non-seulement des virtuoses admirables, des acteurs dont le jeu est pathétique et complet, mais ces chœurs, foule retentissante, tout ce personnel qui contribue à représenter l'histoire, à exprimer la vie des cités, des camps, des cloîtres, des palais, armée de l'art, qui semble sortie des âges avec les costumes, les armes, les formes du temps passé. Neuf cents personnes vivent à l'Opéra pour exprimer ce grand poëme en action et reparaître comme un peuple qui se transforme et se multiplie.

Vient ensuite l'effort de tous les arts qui prêtent leur concours à la musique, s'en font les serviteurs et ne veulent par leur prestige qu'ajouter à son propre prestige : l'architecture dans les décors, la peinture, par les inventions les plus hardies, les effets de perspective les plus savants, les jeux de lumière les plus propres à transformer l'illusion en réalité, la sculpture, l'art des costumes, tous les arts paient leur tribut à l'art musical qui, ce jour-là, prime, commande et règne en souverain. (Très-bien! très-bien! — Applaudissements.)

Depuis deux siècles, la plupart des musiciens qui ont composé pour la scène lyrique, Lulli, Gluck, Piccini, Cherubini, Spontini et tant d'autres, ont été attirés vers Paris! Et depuis le dix-neuvième siècle, depuis le développement véritable et complet de l'opéra français, l'Opéra a produit un miracle que l'Italie, que l'Allemagne ont vu avec pâleur. La France leur a pris leurs hommes de génie, et elle les a faits Français. Ils se croyaient parfaits, au comble, imperfectibles ou épuisés. Notre Opéra les a faits plus grands qu'ils n'étaient. Rossini, après tous ses triomphes, après avoir épuisé l'admiration et l'ivresse que sait prodiguer l'Italie, a compris chez vous qu'il fallait se remettre à l'école. Notre grande scène lyrique a été pour lui la révélation d'horizons nouveaux : il a repris son labeur, chanté sur des tons inconnus et créé ces chefs-d'œuvre si grandioses et si imprévus pour son talent qu'il hésitait à s'y reconnaître lui-même. Enfin, il a, pour la première fois, conçu cet autre genre d'expression de l'art, qui est le rhythme, le mouvement, la fête musicale, que vous appelez dédaigneusement un ballet, et que la postérité appellera avec une gravité respectueuse le ballet de *Guillaume Tell*. (Bravo! bravo! — Nouveaux applaudissements.)

Embrassant toutes les formes et les conceptions musicales que l'Opéra de Paris seul a pu lui révéler, il a fait en France ce qu'il n'aurait jamais pu faire en Italie, et surtout ce qu'il n'y aurait pu jamais exécuter. Car, en cela, Messieurs, l'exécution apporte au génie bien plus qu'un secours matériel : l'exécution fait l'inspiration. Quand l'auteur sait pour quel public il compose, il en reçoit un élan plus vif ; mais quand il sait comment et avec quelle puissance il sera interprété, sa pensée s'exalte, et tous les moyens, toutes les forces qui se mettent à son service l'emportent comme un souffle terrible.

C'est aussi ce qui a fait Meyerbeer. Meyerbeer n'a d'abord été en Allemagne qu'un débutant méconnu ; il n'a été en Italie qu'un imitateur du style italien. Mais quand il est venu à Paris, il a vu l'Opéra, il s'est senti pousser les ailes, il s'est abreuvé aux sources du génie français, il a feuilleté avec passion notre histoire, il a voulu, lui aussi, la faire passer dans l'art à l'aide de la poésie et du chant ; il a compris de quelle force il allait disposer, et il s'est laissé emporter par cette force au-dessus de lui-même. Il a commencé par *Robert le Diable*, et les *Huguenots* ont déclaré à l'Allemagne comme à l'Italie que désormais il n'avait plus qu'une nationalité, et qu'il était, malgré lui, sujet, vassal, tributaire, chose conquises mais qu'il s'appelait génie français. (Très-bien! — Bravo! bravo!)

. . . . . .

Continuerai-je, Messieurs, cette revue rapide qui vous apprend non pas comment vous enflammez le génie, mais comment l'Europe devient tributaire de vos sacrifices? (Acclamations et applaudissements.)

Verdi, cet artiste des masses, cette voix populaire qui a passionné l'Italie, Verdi ne savait pas, ou plutôt avait toujours négligé d'écrire pour un orchestre ; cet esprit fougueux devait s'assouplir au contact de l'art français ; c'est à notre école que Verdi a appris les délicatesses et les grandeurs de la musique de la scène. (Très-bien! très-bien!)

Je vis, fi Messieurs, mais ne me laissez pas omettre les compositeurs français, nos maîtres, nos amis, nos consolateurs et nos gloires : Auber et Halévy, supérieurs à eux-mêmes, dès qu'ils écrivent *la Muette* ou *la Juive* pour le grand Opéra ; Gounod, Félicien David, Ambroise Thomas, et tous ceux qu'a soulevés déjà ce flot puissant qui est une seconde inspiration et qu'on appelle la certitude d'être joué à l'Opéra.

N'oublions pas surtout la génération d'artistes qui se forment, les jeunes compositeurs sur lesquels nous comptons, notre espoir, notre vengeance, notre avenir. Donnons-leur la force et la confiance! Qu'ils sachent que la France leur a préparé un piédestal, et ce piédestal c'est l'Opéra! (Acclamations enthousiastes et applaudissements redoublés dans toutes les parties de l'Assemblée. — L'orateur reçoit de nombreuses et très-vive, félicitations.

CORRESPONDANCE.

A M. le Directeur de la REVUE ET GAZETTE MUSICALE.

Bruxelles, 18 mars 1872.

Monsieur le Directeur,

L'année dernière, le Directeur du théâtre de la Monnaie prenait l'initiative d'une décentralisation hardie, en faisant représenter sur cette scène un grand opéra inédit, *Elisabeth de Hongrie*, dû à la collaboration de M. de Saint-Georges et du jeune compositeur, Jules Beer, auteur de *la Fille d'Egypte*, jouée avec succès au Théâtre-Lyrique.

La tentative de M. Vachot ne devait pas demeurer stérile. Elle vient de trouver un imitateur dans M. Humbert, qui dirige le petit théâtre des Fantaisies-Parisiennes.

Sans se préoccuper de l'exiguïté de sa salle et de la différence de ses ressources, comparées à celles de son puissant voisin, M. Humbert s'est dit que lui aussi pouvait sortir de la routine, s'adresser directement aux bons faiseurs et donner la primeur de leurs œuvres au lieu de les attendre de seconde main.

Pour intervertir ainsi les rôles et faire qu'au lieu d'aller entendre les nouveautés représentées sur les théâtres de Paris, M. Humbert attirât, au contraire, à Bruxelles, auteurs, courriéristes de la presse, directeurs et éditeurs, il fallait frapper à labonne porte, et il n'y a pas manqué. MM. Chivot, Duru et Clairville n'en sont plus à compter leurs succès, et Charles Lecocq, l'aimable compositeur à qui l'on doit *Fleur de Thé*, *M. de Crac*, etc., lui ont paru réunir les conditions certaines d'un succès. Tous se sont donc mis résolûment à l'œuvre, et c'est ainsi que, samedi dernier, la première représentation des *Cent Vierges*, opéra-bouffe en trois actes, faisait une sorte d'événement et comblait la salle bien avant le lever du rideau. Pas n'est besoin de dire que le *tout Bruxelles* était là, comme le *tout Paris* à vos premières, seulement il s'y ajoutait ceci de piquant qu'outre tous les représentants de la presse belge et les directeurs des diverses scènes de Bruxelles, on voyait parmi les curieux arrivés de Paris vos *reporters* en renom : Gustave Lafargue, du *Figaro* ; Vanloo et Leterrier, de la *Gazette de Paris* ; Léopold de Stapleaux ; M. Cantin, directeur des Folies-Dramatiques, plusieurs artistes de vos théâtres et cent autres visages habitués de l'asphalte parisien.

Après une ouverture bien en situation et fort réussie, le rideau s'est levé sur l'action fantaisiste dans certains détails, parfois un peu risquée, éclose dans le cerveau de MM. Chivot, Duru et Clairville.

Comme *l'Ile-Verte* ne peut manquer d'être jouée l'hiver prochain à Paris, je tâcherai d'être aussi bref que possible dans l'analyse du sujet.

Cent Anglais ont formé le projet d'aller peupler cette île fortunée, jusqu'alors veuve d'habitants; ils n'ont rien négligé de ce qu'il fallait emporter pour y mener une confortable existence ; ils n'ont oublié qu'une chose.... des femmes! et le besoin de cette moitié indispensable du genre humain ne tarde pas à se faire vivement sentir chez nos insulaires.

Sur leur appel énergique, déjà l'Amirauté a fait partir un premier navire porteur de cent vierges à leur adresse ; malheureusement, le navire paraît s'être perdu en route, puisqu'on n'en a eu aucune nouvelle. Des signaux de détresse de plus en plus pressants ont motivé les préparatifs d'une

seconde cargaison, et les choses en sont là, lorsque arrive à Londres le duc Anatole de Quillenbois, qui vient de se marier à Paris et se propose de passer sa lune de miel en Angleterre, avec sa jeune femme Gabrielle.

Pendant la route, un fâcheux s'est cramponné à lui; c'est un sieur Poulardot, ex-fabricant de pâtes alimentaires, qui voyage pour son plaisir avec Mme son épouse, ne quitte pas Anatole plus que son ombre, et s'est installé dans la même taverne que lui. Or, c'est dans cette taverne qu'a lieu l'enrôlement des vierges si impatiemment attendues à l'Ile-Verte. Le navire est tout prêt à les recevoir et à faire voile. Gabrielle et Mme Poulardot, en voyant cet empressement, croient qu'il s'agit simplement de le visiter; elles y montent sans autres informations et les voilà, malgré elles, comprises dans la cargaison. Désespoir de leurs maris, rentrant juste à temps pour voir filer le vaisseau qui emmène leurs femmes.

Le deuxième acte nous transporte dans l'Ile-Verte où les colons attendent, avec impatience, le moment qui verra cesser leur célibat forcé. Soudain, ô bonheur! on signale le navire porteur de la précieuse cargaison, seulement, comme il a dû relâcher plusieurs fois en route, de nombreuses défections ont eu lieu et il n'amène au port que quatorze femmes, y compris Gabrielle et Mme Poulardot. Comment faire pour partager ces quatorze femmes? Le gouverneur de l'île, sir Plupersonn, tranche la difficulté en les mettant en loterie. Les quatorze premiers numéros sortants seront pourvus d'épouses; les autres s'en passeront. C'est alors qu'arrivent dans l'île Anatole et Poulardot après un voyage des plus accidentés; ils retrouvent leurs femmes, mais ils sont obligés de prendre eux-mêmes des habits féminins pour ne pas être expulsés de l'île. La loterie est tirée et c'est à sir Plupersonn et à son secrétaire Brididick qu'échoient le duc et Poulardot.

Au troisième acte, l'action un peu scabreuse s'emmêle, s'embrouille; le gouverneur apprend qu'il y a deux étrangers dans l'île, il prend les femmes pour des hommes, les hommes pour des femmes; bref, après quantité de péripéties burlesques, on annonce l'arrivée de la première cargaison de cent femmes, et tout finit au milieu de la joie générale des colons qui ont maintenant plus d'épouses qu'il ne leur en faut.

Voilà, n'est-ce pas, un livret à dérider Héraclite lui-même?

On a ri depuis le commencement jusqu'à la fin. La pièce est d'ailleurs très-bien jouée par Mmes Gentien et Delorme; et par M. D. Widmer, Charlier et Jolly. Ce dernier a fait un excellent type du gouverneur de l'Ile-Verte.

La partition que M. Lecocq a écrite ne peut qu'ajouter à sa réputation. Elle est pleine de motifs gracieux, élégants, d'une orchestration très-soignée et qu'ils faudrait citer tous. Signalons entre autres la gigue du premier acte, les couplets, très-bien chantés par Mme Gentien : « J'ai la tête romanesque, » le chœur des cent Vierges; mais surtout, au deuxième acte, une valse chantée, la perle de la partition. Une chanson : « Sans femme, l'homme n'est rien », dite plaintivement par M. Jolly, a été très-applaudie. Au troisième acte, M. D. Widmer a très-bien détaillé une chansonnette : « Un vieux et riche Céladon ». Enfin, il n'y a que des éloges à donner aux chœurs qui, avec l'orchestre, très-bien conduit par M. Warnots, ont eu leur bonne part du succès.

Agréez, mon cher Directeur, etc., etc. A. F.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné lundi la dernière représentation d'*Hamlet*. Faure et Mlle Sessi s'y sont surpassés; on a jeté, après le 4e acte, à la triste Ophélie une douzaine de magnifiques bouquets. — Mercredi, le *Prophète* avait rempli la salle. — Vendredi on a joué *Faust*. — Demain le *Prophète*.

*** Avant de quitter Paris, Faure s'est entendu avec M. Halanzier pour le renouvellement du traité qui l'attache à l'Opéra. — En se rendant à Londres, pour y remplir son engagement, il a passé par Bruxelles et a chanté au concert du Conservatoire, avancé de trois jours par M. Gevaert à cause du peu de temps dont pouvait disposer le célèbre baryton.

*** Le théâtre de l'Opéra-Comique donne alternativement *les Noces de Figaro* et *Mignon*. Ces deux ouvrages remplissent la salle tous les soirs.

*** Le théâtre de l'Opéra-Comique a dans ses cartons un ouvrage en un acte de M. Ambroise Thomas; le poëme est de M. Thomas Sauvage. Il a pour titre *Pierrette et Gilotin*. La pièce est faite depuis longtemps et la direction la monterait volontiers, mais le compositeur, après ses grands succès à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, résiste à en permettre la représentation à cause de son peu d'importance. Il serait fâcheux que la modestie de M. Ambroise Thomas privât le public d'une œuvre qui, due aux auteurs du *Caïd*, serait assurée d'un excellent accueil.

*** Hier soir, au Théâtre-Italien, on a donné *Don Pasquale* avec Scalese, Gardoni, Verger et Mme Volpini.

*** La direction du Théâtre-Italien vient d'engager, pour les mois de mars et d'avril, la basse, bouffe Enrico Topay.— On annonce aussi les prochains débuts du ténor Fernando, dans *Otello*, que cet artiste a chanté avec le plus grand succès en Russie, en Italie, et tout dernièrement en Hollande, avec Mlle Artôt dans le rôle de Desdemona.

*** Le théâtre Lyrique annonce pour mardi la première représentation de *Sylvana*.

*** Les Bouffes-Parisiens ont repris cette semaine *le Testament de M. de Crac*. L'amusante opérette-bouffe de MM. Moinaux et Lecocq est toujours applaudie avec le même entrain.

*** La direction de ce théâtre vient d'engager Mme Judic pour jouer dans *la Timbale d'argent*, l'opéra-bouffe en trois actes de MM. Jaime et Vasseur, qu'on répète en ce moment. Les rôles sont distribués à MM. Désiré, Montrouge, Tacova, Guyot, Mmes Peschard, Judic, Debreux, Guérin, Bony et Cinti.

*** Après la rentrée de Mlle Schneider aux Variétés, qui aura lieu du 5 au 10 avril, dans la reprise de *Barbe Bleue*, une partie des artistes, qui se trouvera inoccupée, partira en compagnie de Mlle Céline Chaumont pour une tournée en province.

*** *Les Brioches du Doge*, tel est le titre d'une jolie opérette de Demarquette, l'auteur de *Gabrielle de Vergy*, qui tient l'affiche depuis quelques jours aux Folies-Bergère. Cette pièce compose, avec *les Visitandines* et les *Folies amoureuses*, ballet de M. Coedès, un attrayant spectacle.

*** Les Folies-Marigny ont fait leur réouverture hier soir.

*** Le petit théâtre de Tivoli vient de donner la première représentation d'une opérette-bouffe : *l'Ambassade*, paroles de MM. Cornély et Védi, musique de M. Warnecke. C'est un jeune compositeur qui fait un heureux début. Parmi les interprètes on a remarqué Mme Peretti, qui a eu grande part au succès.

*** A la suite du vote qui a réglé les subventions théâtrales, M. Claude a fait voter la suppression des places de faveur accordées aux ministères, aux préfectures de la Seine et de police, à l'Académie, etc., etc.

*** M. Gye, l'impresario du théâtre de Covent-Garden, vient à son tour de publier son programme, presque au moment d'entrer en campagne, puisqu'il commence la saison d'opéra le 26 mars. Les artistes engagés sont : Mmes Adelina Patti, Lucca, Miolan-Carvalho, Sessi, Monbelli, Sinico, Corsi, Dell'Anese, Deméric-Lablache, Albani (début), Marianne Brandt (début), Saar (début), Emmy Zimmermann (début); MM. Naudin, Nicolini, Bettini, Marino, Manfredi, Rossi, Cesari (début), Verenrath (début), Dodoni (début), Urio, ténors; Faure, Graziani, Cotogni, Bagagiolo, Kœhler (début), Ciampi, Capponi, Boccolini, Tagliafico, Fallar, Raguer, barytons et basses. — Chefs d'orchestre, MM. Vianesi et Bevignani. — Chef des chœurs, M. Carlo Corsi. — Régisseur général, M. A. Harris. — Parmi les principaux opéras annoncés, quatre n'ont pas encore été donnés à Londres, ce sont : *Lohengrin*, de Wagner, *Il Guarany*, de Gomes, *Gelmina*, œuvre nouvelle du prince Poniatowski, dans laquelle Mme Patti remplira le principal rôle, et *les Diamants de la Couronne*. Dans le reste, reprises ou emprunts au répertoire courant, nous citerons *le Astuzie femminili* de Cimarosa, *le Freischütz* avec Faure, *les Noces de Figaro*, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*, *Dinorah*, *l'Etoile du Nord*, *Hamlet*, *Faust* et *Roméo* de Gounod, etc. L'abonnement se composera de quarante représentations.

*** On écrit de Toulon que la direction du Grand-Théâtre vient de donner une belle reprise de *l'Africaine*, montée avec tout le soin possible. Elle a été un grand succès pour les interprètes, Mmes Cavaillès et Dumoulin, MM. Colomb, Marion, Fronty, etc.

*** La basse David, de l'Opéra, est en ce moment à Perpignan; cet artiste vient de chanter au Grand-Théâtre *Robert le Diable* et *les Huguenots*. Il y a reçu l'accueil le plus flatteur, et à la salle été comble chaque fois. Dans *les Huguenots* particulièrement, il a été un magnifique Marcel; aussi l'a-t-on rappelé avec acclamations à la chute du rideau. David a été d'ailleurs on ne peut mieux secondé par M. Regnard et Mlle Félicité, qui ont eu aussi les honneurs du rappel après le quatrième acte.

*** Une brillante reprise de *l'Étoile du Nord* vient d'avoir lieu au Grand-Théâtre de Lyon, avec MM. Falchieri, Anthelme Guillot, Mmes Sorandi et Chauveau dans les principaux rôles.

*** Après son grand succès à Bordeaux dans *le Prophète*, Montauze vient de chanter le chef-d'œuvre de Meyerbeer à Marseille, où il a été engagé pour six représentations.

*** On lit dans le *Courrier du Havre* : « On vient de donner au théâtre de cette ville une remarquable représentation de *Martha*; elle a été un triomphe pour les interprètes : M. Lutz, baryton, M. Denis Robert, ténor, et Mlle Rita Sonnieri, qui abordait pour la première fois le rôle de Martha et qui y a déployé un organe plein de douceur et de puissance. Les artistes ont été couverts d'applaudissements et rappelés. »

*** Après les représentations du *Prophète*, la direction des artistes réunis du Grand-Théâtre de Bordeaux vient de donner *Roland à Roncevaux*, avec M. Gueymard dans le principal rôle. L'ex-premier ténor de l'Opéra n'y a guère rencontré un accueil plus favorable qu'à Lyon. Peut-être a-t-on été un peu sévère pour un artiste qui, pendant vingt-quatre ans, a su briller sur notre première scène lyrique, car s'il a été faible dans certaines parties, il a montré la griffe du lion dans d'autres passages, où il s'est fait applaudir, notamment dans le trio du troisième acte.

*** *Le Serpent de Zimmermann*, tel est le titre d'un ballet qui va bientôt être représenté au théâtre Niblo, à New-York. Le serpent, qui est parfaitement vivant, a été charmé par M. Zimmermann, et figurera dans la danse du serpent que le reptile répète activement avec une danseuse nommée Mlle Sassi.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

—

*** Aux deux derniers concerts du Conservatoire, des fragments des *Sept Paroles du Christ* (nos 1 et 2) de M. Th. Dubois, prix de Rome, professeur d'harmonie au Conservatoire et chef des chœurs de la Société, ont été exécutés. Il a été plusieurs fois question ici même de cette œuvre, sobre dans sa forme, arrivant à l'effet sans y viser, et intéressant toujours alors même que le sentiment n'est pas directement en cause. Les *Sept Paroles* ayant toujours été entendues dans les églises, ces deux auditions au Conservatoire sont les premières où l'auteur ait pu vraiment juger de l'impression du public : elle lui a été extrêmement favorable, surtout au second concert. — M. Delaborde a joué, pour la seconde fois, dimanche, le concerto en *mi* bémol de Beethoven, et avec un succès aussi complet qu'il y a un mois.

*** Il n'y a point de concert aujourd'hui au Conservatoire. — Concerts spirituels le Vendredi-Saint et le dimanche de Pâques.

*** Au concert populaire de dimanche dernier, joli succès d'enfant prodige obtenu par le jeune Tolbecque, un violoncelliste minuscule qui promet d'avoir du talent. En attendant, il possède quelques qualités assez remarquables : l'archet à la corde, un son agréable, et un aplomb comme on n'en a qu'à son âge. Pour notre compte personnel, nous eussions préféré entendre M. Tolbecque père, et, comme beaucoup de personnes, nous nous y attendions bien un peu, vu le laconisme de l'affiche; toutefois, on ne saurait en vouloir à l'excellent artiste de s'être donné cette satisfaction paternelle, juste récompense de ses peines et de ses soins. Le concerto de Goltermann (auquel de nombreuses coupures avaient été faites) n'offre qu'un médiocre intérêt. — A ce même concert, grande sensation, comme toujours, et *bis* réglementaire de l'unisson de *l'Africaine*.

*** Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au Cirque d'hiver, 6e concert populaire de musique classique (3e série), sous la direction de J. Pasdeloup. En voici le programme : 1° Symphonie en *la majeur* (Mendelssohn); 2° Air du ballet de *Prométhée* (Beethoven), le solo de violoncelle par M. Vandergucht; 3° Scène d'*Alceste*, avec chœur (Gluck), par Mme Viardot; 4° Polonaise de *Struensée* (Meyerbeer); 5° *Marguerite* (F. Schubert) par Mme Viardot; 5° Ouverture du *Carnaval romain* (Hector Berlioz).

*** Vendredi-Saint, à 8 h. 1/2, concert spirituel au Cirque d'hiver, sous la direction de J. Pasdeloup.

*** Le concert annuel pour l'orphelinat des Saints-Anges a eu lieu le 13 mars, dans la salle du Conservatoire, sous la direction de M. Guillot de Sainbris. L'excellente Société chorale d'amateurs a fait merveille, comme toujours. On a beaucoup applaudi le *Chant sacré*, de Berlioz, un charmant chœur de Delibes, *les Norvégiennes*, un autre de M. A. Hignard, *Une Vision au Bosphore*; grand et légitime succès aussi pour les éminents solistes, Mmes Massart et Carvalho, MM. Jacquard et Gardoni.

*** Le quatuor Maurin a donné, le 13 mars, sa dernière soirée musicale. Ces séances, consacrées spécialement à l'interprétation des dernières œuvres de Beethoven, ont été aussi intéressantes et aussi suivies que les années précédentes.

*** La Société de musique de chambre Lamoureux, Colblain, etc., a également terminé ses séances. Plusieurs œuvres nouvelles y ont été exécutées, et M. Lamoureux a étendu le cadre de ses programmes en y faisant figurer la musique vocale. A lui aussi le succès a été fidèle. Les virtuoses qui ont alterné au piano sont MM. Delaborde et Fissot, — deux athlètes du clavier.

*** Mme Clara Pfeiffer a donné, le 10 mars, sa seconde matinée musicale, non moins attrayante que la première. Cette excellente artiste s'y est fait applaudir, et à juste titre, en exécutant plusieurs œuvres classiques, un charmant Nocturne dont elle est l'auteur et une valse de Chopin : succès aussi pour Georges Pfeiffer, son *Impromptu* et son *Boléro* ; pour le violoniste Chaine, qui a joué deux remarquables fragments de son troisième concerto ; pour Mme Bertrand et M. Pagans, à qui était dévolue la partie vocale. *Tristesse* et *Chanson de Henri IV*, deux mélodies de G. Pfeiffer, ont été particulièrement goûtées. — La séance publique du cours de Mme Pfeiffer a eu lieu lundi dernier. Le soin que l'éminent professeur met à former de bonnes musiciennes se révèle dans l'aplomb, l'ensemble et la netteté avec laquelle ses jeunes élèves exécutent la musique à plusieurs pianos; on ne saurait trop recommander un pareil travail.

*** A son concert du 16 mars, à la salle Erard, M. L. Delahaye s'est montré compositeur plein de charme, sans toutefois atteindre à une grande originalité, et pianiste élégant et brillant tout à la fois. Il a fait entendre sa quatrième valse (le Madrigal), et sa méditation pour piano et violon, avec M. White. Il a exécuté en outre le trio op. 97 de Beethoven, avec MM. White et Raband, et les belles variations à deux pianos de Schumann, avec M. Widor.

*** Le concert d'Alary offrait l'attrait d'un programme varié et de noms sympathiques : Delle Sedie, Gardoni, Tagliafico, Mmes Sarolta, Calderon, Vestri. Avec de pareils éléments et le dessus du panier du répertoire italien, il était difficile de ne pas réussir. Aussi y avait-il, à la salle Herz, public nombreux et enthousiaste.

*** L'organiste-compositeur Edmond Hocmelle, a fait entendre, à son concert du Grand-Hôtel, une nouveauté de quelque importance : un opéra-comique en un acte, dont les qualités principales sont le charme mélodique et une certaine habileté de facture. Le poëme est dû à un écrivain de talent, Mme Hermance Lesguillon. MM. Frédéric Boyer, élève de Roger, Méronnet, et Mlle Crosnier, ont parfaitement interprété ce charmant ouvrage, que les salons accueilleront certainement.

*** Le concert donné jeudi dernier dans les salons Erard, par Mlles Noémie et Clémence Waldteufel, nous a permis d'apprécier une fois de plus les rares qualités dont sont douées ces deux jeunes artistes, qualités que n'a pas peu contribué à développer l'excellent enseignement de leur père, le regretté violoncelliste. Mlle Noémie a obtenu un véritable succès en exécutant sur la harpe une des belles compositions de Godefroid. Mlle Clémence s'est fait entendre cinq fois comme pianiste, et les deux sœurs ont, en outre, chanté plusieurs duos. Le reste du programme était confié à MM. Léonard, Pagans, Guidon, E. Bourgeois et Mlle Hélène Sanglès, qui a été fort applaudie dans l'opérette *Lischen et Fritzchen*. Nous devons une mention d'encouragement à la plus jeune des sœurs Waldteufel, Mlle Octavie, qui sera quelque jour une excellente pianiste.

*** Au concert de jeudi dernier, le violoniste Telesinski a obtenu de légitimes applaudissements avec la *Ballade et Polonaise* de Vieuxtemps et la fantaisie d'Alard sur *Faust*. Grand succès aussi pour l'éminent pianiste Henri Fissot.

*** Au Cercle du Luxembourg, MM. et Mlles Magner ont organisé une soirée musicale en faveur de l'Œuvre de la libération. Ils ont été parfaitement secondés par MM. Bollaert, Covin, Tariot et plusieurs amateurs. On a entendu pour la première fois l'hymne de *Notre-Dame-de-la Délivrance*, morceau d'un effet pénétrant, composé par M. Ed. Magner, et une délicieuse Méditation pour plusieurs instruments, par M. Charles Magner. — La quête a produit à peu près 600 francs. — On trouve au magasin Schmitt et Ce, no 22, rue du Quatre-Septembre, l'hymne qui se vend 1 franc, au profit de l'Œuvre.

*** Concert brillant entre tous, jeudi dernier, à la salle de l'Ecole Duprez. Le baryton E. Masson, qui le donnait, est un artiste consciencieux, d'un talent sérieux; en outre, son entourage était un puissant attrait. MM. Saint-Saëns, Armingaud, Jacquard, Taffanel, Turban, Fauré, Maton, Marlois, les frères Lionnet, Vois, Mlle Isaac, ont défrayé avec lui un riche et intéressant programme, dans lequel nous citerons les *Etudes* pour violoncelle, de Jacquard ; la *Tarentelle* et la *Marche héroïque* de Saint-Saëns, une *Aubade* d'Armingaud : succès pour tous, et des mieux justifiés.

*** M. Kowalski, l'élégant pianiste-compositeur, a donné, cette semaine, un concert dans les salons du Grand-Hôtel. De sérieuses qualités recommandent sa nouvelle composition, *les Cuirassiers de Reichshofen*, qui a été fort applaudie. On a redemandé la *Marche hongroise* à deux pianos. Mme Kowalska s'est fait applaudir à plusieurs reprises en récitant avec talent des poésies de Manuel et de V. Hugo ; la cantatrice Mlle Rubini, MM. Poussard, Reuchsel, Bachmann, Caron, Duchesne et Piter ont partagé le succès avec ces excellents articles.

*** M. Edouard Chol a organisé, le 15 mars, à la salle Erard, un concert dont MM. Anschütz, Frémaux, Hollmann, Piter et Mlle Assémat ont défrayé le plantureux programme. Une mention particulière est due à l'excellent pianiste Anschütz, qui a obtenu un vrai succès avec trois de ses compositions : *Romance sans paroles*, *Etude de vélocité* et *Livarda*, rêverie, ainsi qu'avec sa fantaisie sur le *Pardon de Ploërmel*.

*** Les deux dernières réunions du docteur Mandl ont été des plus brillantes. Comme toujours, une pléiade d'artistes. Pour la partie vocale, Mmes Miliano, Foliari et les sœurs Waldteufel, puis MM. Jules Lefort et Montaubry. La partie instrumentale comprenait les violonistes White, Telesinski, et les violoncellistes Norblin et Delsart; M. H. Pessard, Mmes Martin Robinet, deux pianistes de talent; le harpiste Tariot et M. Magner, qui a fait exécuter sa *Méditation* nouvelle en quintette. Partie dramatique : deux petites pièces, l'une de M. Dreyfus, interprétée par l'excellent acteur Saint-Germain, l'autre jouée par Mlle Rose Deschamps et M. Aurèle, qui est, selon les circonstances, comédien, chanteur sérieux ou comique. N'oublions pas Mme Teisseire, la fine et spirituelle diseuse.

*** Une *Invocation* pour violon, violoncelle, harmonium et piano, de Perny, a obtenu un très-grand succès au concert de bienfaisance donné par la Loge « la Philanthropie ligurienne, » à Nice.

*** M. Lemercier de Neuville est en ce moment à Bordeaux, où il fait fureur avec ses *Pupazzi*. Les charges d'Offenbach jouant des variations sur le violoncelle, de Me Lachaud dans une de ses plaidoiries, provoquent tous les soirs le fou rire du public.

*** Vendredi-Saint, 29 mars, à 4 h. 1/2, dans la chapelle du Palais de Versailles, exécution du *Stabat* de Rossini par cent-vingt artistes, avec accompagnement d'orgue et orchestre, sous la direction de M. Emile Renaud, organiste de la chapelle; les soli seront chantés par Mmes Dronsard, Boulard, MM. Huet et Lepers.

*** Le programme du premier concert spirituel qui sera donné aux Italiens pendant la semaine sainte vient d'être arrêté. En voici le détail : Première partie : *Salve Regina*, de Meyerbeer; *Pietà signore*, de Stradella; air d'*Elie*, de Mendelssohn; *Ave Maria*, de Cherubini; *la Carità*, de Rossini. — Deuxième partie : Petite messe solennelle de Rossini, treize morceaux. — Troisième partie : Duo du *Stabat*, de Pergolèse; *Agnus Dei* d'une messe de Mozart; *Ave Maria*, de Gounod. — Exécutants : Mmes Penco, Alboni, Trebelli, Rubini, Ramirez; MM. Gardoni, Delle Sedie, etc.

*** Mardi prochain, 26 mars, à lieu, à la salle Erard, la dernière séance de la Société classique de MM. Armingaud, Jacquard, etc. Le programme offre un intérêt tout spécial : on exécutera un quatuor nouveau de M. de Castillon, deux œuvres nouvelles de MM. Lalo et Massenet, pour quintette à cordes et quintette à vent, et, pour la première fois à Paris, l'ottetto de Schubert.

*** Les loges et les stalles du Conservatoire, pour les trois séances de musique de chambre de MM. Alard et Franchomme, sont vivement recherchées. Outre Mme Carvalho, qui chantera à la première séance, et Mme Viardot, qui se fera entendre à la seconde, la musique vocale aura une troisième représentante, Mme Moulton.

*** Louis Lacombe inaugurera le mercredi, 27 mars, à 8 heures et demie du soir, une série de conférences sur l'art musical; à la suite de chacune de ces conférences, qui auront lieu boulevard des Capucines, n° 39, Lacombe exécutera et Mme Lacombe chantera des morceaux dont le célèbre pianiste-compositeur fera préalablement l'analyse, et qui ont été choisis parmi les chefs-d'œuvre des écoles italienne, allemande et française.

NOUVELLES DIVERSES.

*** On lit dans *l'Entr'acte* : M. de Rémusat et M. Washburn, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, ont eu, depuis dimanche dernier, plusieurs entretiens particuliers au sujet du traité littéraire franco-américain. Quelques dépêches ont été échangées à ce sujet entre Versailles et Washington, et il est à supposer que le traité est dès à présent signé.

*** Le syndicat de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, vient de verser une somme de 1082 fr. 26 c., provenant de la perception des droits d'auteurs, opérée par la susdite Société, à l'occasion des concerts ou bals donnés au profit de la souscription patriotique.

*** M. et Mme Louis Lacombe ont versé au Trésor la somme de 1,530 francs, bénéfice du concert qu'ils ont donné le 1er mars pour la libération du territoire.

*** Depuis que le Musée du Conservatoire est sous la direction de M. Gustave Chouquet, il s'est enrichi de plusieurs instruments intéressants au nombre desquels nous citerons : une guitare de Renault, don de M. Lardin; une famille de clarinettes d'Amlingue et un fifre en *ut* d'Adler père, offerts par M. Jancourt, l'excellent bassoniste; un ottavino et une flûte tierce de Clair Godefroy aîné, donnés par M. Eugène Fréville, flûtiste amateur; enfin, un ophicléide basse en *fa* grave, instrument imaginé en 1858 par M. Tollot, qui a voulu que le seul modèle de l'ophicléide exécuté sous sa direction entrât dans le Musée du Conservatoire.

*** Les envois abondent à l'Exposition projetée des violons, altos et basses de Crémone, à Vienne. Le prince Lobkowitz a envoyé, pour sa part, quatorze instruments d'Amati, Guarnerius, Stradivarius, Gasparo da Salo et Jacob Stainer. M. Schebek, de Prague, qui s'est chargé de l'organisation de l'Exposition, y contribue personnellement pour trois violons de prix; le Conservatoire de Prague, pour deux ; enfin, beaucoup d'autres instruments sont annoncés.

*** M. Robert Eitner a publié, il y a peu de temps, à Berlin, un catalogue fort utile : celui des œuvres et fragments de musique ancienne (jusqu'en 1800) disséminées dans des collections modernes, où on est le plus souvent embarrassé pour les chercher. On saura maintenant, par exemple, dans quel ouvrage de Fétis, de Coussemaker, Burney, Choron, de Kiesewetter, Dehn, de la Fage, Forkel, Gevaert, etc., se trouve tel motet de Palestrina, telle chanson d'Arcadelt ou de Josquin des Prés, telle pièce de clavecin peu connue de Gibbons ou de Scarlatti. M. Eitner a relevé, au seul nom de Palestrina, plus de *quatre cents* œuvres. Voici le titre allemand de ce travail de bénédictin : *Verzeichniss neuer Ausgaben alter Musikwerke, aus der frühesten Zeit bis zum Jahre 1800.* Berlin, 1871, in-8° (208 pages), T. Trautwein.

*** Un compositeur de mérite, M. Immanuel Liebich, de Berlin, est l'inventeur d'un système de pédale qui, appliqué au piano, modifie le son de cet instrument de manière à lui faire imiter celui de la harpe. L'illusion est assez complète pour que cette découverte fournisse une ressource précieuse aux petits orchestres de province, fort en peine souvent de se procurer une harpe et un harpiste; le premier piano venu muni de la *Harfen-Pedal* (qui peut s'adapter sans difficulté aux pianos de toute forme) pourra suppléer la harpe; quant au pianiste, il se trouvera toujours. De plus, certaines successions harmoniques et mélodiques impossibles sur la harpe deviendront ainsi parfaitement praticables.— A cette invention peut se rapporter celle de la harpe à clavier, dont on a vu un spécimen à l'Exposition universelle de Paris, en 1867; mais si cette dernière est beaucoup plus près de l'instrument type, elle nous paraît d'une application moins pratique.

*** Nous signalons à l'attention un journal littéraire et artistique, *la Fantaisie parisienne*, qui existait avant la guerre et qui vient de reparaître. Le mérite de sa rédaction et de ses illustrations le destine à tenir un rang des plus honorables dans le monde élégant auquel il s'adresse. Une réunion d'écrivains de talent, comme MM. de Thémines et Oct. Lacroix, et de femmes d'esprit, comme Mmes Dash et de Renneville, forme son contingent habituel, et c'est notre célèbre miniaturiste, Mme Parmentier-Morin, qui l'enrichit de ses dessins. — On s'abonne, 7, rue de la Fidélité. 8 francs par an.

*** *Souvent femme varie :* Sous ce titre M. A. Andréi vient de publier un recueil de petits romans pris sur le vif de la vie actuelle. Ce Décaméron parisien, dédié à l'auteur du *Miroir de l'Ame pécheresse*, à très-haute et très-honnête dame Marguerite de Navarre, est précédé d'une préface, curieux pastiche du style de Brantôme. Ce livre est édité avec luxe par M. E. Clément, le jeune directeur de la libraire-imprimerie universelle, 131, rue Montmartre.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — M. Goss, l'éminent organiste de Saint-Paul, auteur du *Te Deum* chanté lors de la fête d'actions de grâces pour le rétablissement de la santé du prince de Galles, vient de recevoir le titre de *baronet* en récompense des services rendus à l'art pendant la longue carrière à laquelle il vient de mettre un terme en prenant sa retraite. Jusqu'ici trois musiciens seulement avaient été honorés de la *knighthood* : sir Michael Costa, sir Sterndale Bennett et sir Julius Benedict.

*** *Gand.* — *Giralda*, avec Mme Chelli-Boulo, est un franc succès. On applaudit aussi la *Princesse de Trébizonde* avec Mme Howey.

*** *Vienne.* — Mme Adelina Patti vient de donner dans *Lucia* la première des douze représentations pour lesquelles elle est engagée, et son succès a été immense : dix-huit rappels et des bravos sans fin. Nicolini et Graziani ont été également très-applaudis. — A la dernière représentation de *Dinorah*, à l'Opéra, Mlle Rabatinski a chanté pour la première fois le rôle principal, et avec un succès complet et des mieux justifiés. — On découvrira solennellement, vers le 15 mai, le monument élevé à Schubert. Un ami du compositeur, Bauernfeld, doit écrire le poëme d'inauguration, et Herbeck est chargé de composer le chœur que le Mænnergesangverein, la grande société chorale viennoise, exécutera à cette occasion.

*** *Leipzig.* — Le programme du 19e concert du Gewandhaus, le 14 mars, était composé en entier d'œuvres de Mozart.

*** *Berlin.* — Une jeune cantatrice, Mlle Jona, a chanté pour la première fois à l'Opéra, le 12 mars, dans le *Freischütz;* elle a obtenu beaucoup de succès. — Sous le nom d'Arnold Wallden a débuté comme ténor, au Wallner Theater, le prince de Sayn-Wittgenstein.

*** *Florence.* — *Mignon*, d'Ambroise Thomas, a reçu l'accueil le plus favorable à la Pergola. — L'Institut royal de musique a mis au concours la composition d'un motet sur les paroles : *Benedixisti, Domine, terram tuam, avertisti captivitatem Jacob; remisisti iniquitatem plebis tuæ.* Le motet doit être traité en fugue à 6 parties et à 3 sujets. Un prix de 200 francs est réservé au vainqueur du concours, auquel les seuls compositeurs italiens peuvent prendre part, et qui sera clos le 14 août prochain.

*** *Milan.* — La *Società del quartetto* publie le programme du concours qu'elle vient d'établir pour une symphonie en 4 parties. Les compositeurs italiens y sont seuls admis. Deux prix seront donnés, l'un de 500 francs, l'autre de 250. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 30 novembre prochain.

*** *Messine.* — Un nouvel opéra : *Piero di Calais*, du maestro Aspa, a été représenté avec succès au théâtre Vittorio Emanuele.

*** *Catane.* — Succès également pour *Caterina di Guisa*, opéra nouveau de Gandolfi. Le maestro a eu dix-sept *chiamate al proscenio* (lisez : rappels) !

*** *Malte.* — On a donné au commencement de ce mois plusieurs belles représentations de l'*Africaine*, avec le ténor Oliva-Pavani, le baryton Proni et la prima donna Pantaleoni. Jamais le théâtre n'avait été si bien rempli.

*** *Madrid.* — Deux entreprises rivales se sont formées pour donner des représentations d'opéra italien au Circo et à la Zarzuela, pendant la fermeture du grand Teatro Nacional, en avril, mai et la première moitié de juin. Les engagements sont déjà faits et les listes publiées : celle du Circo se compose de Mmes Biancolini, Fité-Goula, Potentini, Grossi ; MM. Tamberlick, Stagno, Guidotti, Collini, Faentini, Pacini, Becerra, David ; chef d'orchestre, Terciani ; — celle de la Zarzuela, Mmes Fricci, Urban, Volpini, Caracciolo ; MM. Mario de Candia, Ugolini, Quintili-Leoni, Verger, Castelmary, Delfabro, Fiorini ; chef d'orchestre, Dalmau.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

(Breveté s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires, rapports, plans, dessins,* musique, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*.—Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Dimanche, 24 mars, à 2 heures, salons Érard. — Concert de Mme Coedès (Marie Mongin), pianiste.

Mardi, 26 mars, à 8 heures et demie, salons Érard. — Dernière séance de la Société classique de MM. Armingaud, Jacquard, Lalo, Mas, de Bailly, Taffanel, Lalliet, Grisez, Mohr et Espaignet.

Mardi, 2 avril, à 8 heures 1/2, salle du Grand-Hôtel. — Soirée musicale et dramatique donnée par M. Aurèle et E. Bourgeois, avec le concours de Mmes Anna de Lagrange, Foliari et Marietti; Mlles Rose Deschamps et Reichenberg de la Comédie-Française; MM. Bosquin, J. Lefort, J. Danbé. Conférence par M. de Lapommeraye.

Samedi, 6 avril, salle Erard. — 5e séance de la Société de musique de chambre (ancienne Société Schumann).

Mardi, 23 avril, salle Erard. — Concert d'Edouard Wolff.

Mercredi, 10 mai, salle Erard. — Second concert de Vivier.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

Publiés par BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu.

G. ROSSINI
STABAT MATER

POUR DEUX SOPRANI, TÉNOR, BASSE ET CHOEUR A 4 OU 5 VOIX.

Grande partition — La Partition — **Parties d'orchestre**

Pour le piano seul, arrangée par H. Herz Nouvelle éd. : in-8°, n. 7 f.; — in-4°, n. 8 f.

Pour chant et piano, in-8°, net : 8 fr. — Paroles latines. La même, format in-4°. — Prix net : 10 fr.

Pour le piano à 4 mains, arrangée par Czerny Format in-4°. — Prix net : 10 fr.

Complainte à la Vierge. Partition avec paroles françaises, imitées du *Stabat*, par REROUL, in-4°, Prix net : 8 fr.

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT

Arrangements divers par Adam, Bertini, Brinley-Richards, Cramer, Czerny, Fessy, Fumagalli, Herman, Kalkbrenner, Lecarpentier, Liszt, Rummel, Valiquet, etc.

MERCADANTE, Grande Ouverture sur quelques motifs du *Stabat*. — *STABAT MATER*, arrangé pour orchestre seul, par FESSY.

MESSE SOLENNELLE

A QUATRE PARTIES, SOLI ET CHŒURS

Grande partition — La Partition — **Parties d'orchestre**

Arrangée pour le piano seul Format in-8° — Prix net : 8 fr.

Pour chant et piano avec une partie d'orgue Format in-8° non obligée. Pr. net, 15 fr.

Arrangée pour le piano à quatre mains Format in-4° — Prix net : 20 fr.

EDITION DE LUXE *de la partition chant et piano :* Imprimée sur Papier Vélin, Titres et Couvertures illustrés, ornée d'un beau Portrait, ainsi que du *fac-simile* de la première page de la partition d'orchestre de la *Messe solennelle* et d'une lettre de Rossini. — Format gr. in-8°, net, 25 fr.

MORCEAUX DE CHANT DÉTACHÉS AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO

1. **Terzetto** : GRATIAS (Ténor, Contr. et Basse) 5 »
2. **Air** : DOMINE DEUS (Ténor ou soprano) .... 6 »
2 *bis*. Le même transp. p. Baryton ou Contralto 6 »
3. **Duetto** : QUI TOLLIS (Soprano et contralto ou Ténor et Baryton) ..... 9 »
4. **Air** : QUONIAM (Basse ou Contralto) ..... 6 »
4 *bis*. *Quoniam*, transp. p. Soprano ou Ténor. 6 »
5. **Air** : CRUCIFIXUS (Soprano ou Ténor) 3 75
5 *bis*. Le même, transp. p. Contralto ou Baryton 3 75
6. **Prélude religieux** (p. orgue ou p. piano) 5 »
7. **Quatuor** : SANCTUS (Ténor, Soprano, Contralto, Basse) ..... 5 »
7 *bis*. *Sanctus*, arr. à une voix p. Sop. ou Tén. 3 »
7 *ter*. Le même, pour Contralto ou Baryton... 3 »
8. **Air** : O SALUTARIS (Contralto ou Baryton). 5 »
8 *bis*. Le même, transp. p. Soprano ou Ténor. 5 »
9. **Air** : AGNUS DEI Contralto ou Baryton.... 5 »
9 *bis*. Le même, transp. p. Soprano ou Ténor. 5 »

ARRANGEMENTS SUR DES THÈMES DE LA MESSE SOLENNELLE

Battmann. Récréation pour piano, facile et sans octaves ..... 5 »
Croisez. Souvenir, pour le piano ..... 6 »
Dulcken. *Sanctus* et *Benedictus*, transcription pour piano ..... 5 »
Godefroid (F). Méditation, pour le piano 7 50
Ketterer. *Sanctus*, *Benedictus*, *Domine deus*, transcription pour piano.. 7 50
— *Kyrie* et *Crucifixus*, transcription pour piano ..... 6 »
Rummel. Réminiscences, pour piano, 2 suites, chaque 7 50
Paul Bernard. Beautés de la Messe, à 4 mains, 2 suites, chaque ..... 10 »
Wolff (Ed.) Duo brillant, à 4 mains ..... 9 »
Brisson. Méditation pour piano ou orgue, violon et violoncelle ..... 12 »
Moreau. *Kyrie*, *Sanctus*, *Domine*, pour orgue expressif ..... 6 »
— *Agnus Dei*, pour orgue harmonium et piano ..... 9 »
Herman. Chants variés, duo, pour violon et piano ..... 9 »
Sighicelli. *O salutaris*, pour violon et piano 7 50
— *Crucifixus*, méditation pour violon, piano et orgue ..... 6 »

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

PIANOS DEPROUW-AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1816
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités
RÉPARATIONS. — ÉCHANGES.

En vente
ÉDITION POPULAIRE
DE LA PARTITION DES
HUGUENOTS
Opéra en cinq actes de
MEYERBEER
Paroles et musique sans accompagnement.
Format de poche. **Net, 4 fr.** Format de poche.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 13 31 Mars 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 31 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Théâtre Italien. Concert spirituel. *Don Pasquale.* **Elias de Rauze.** — Le Théâtre de la Foire. **P. Lacome.** — Revue des théâtres. **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces diverses.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Les chants nationaux ne sont ni de savantes compositions, ni des œuvres d'art. Dans ses données les plus hautes, l'art ne saurait devenir populaire et restera toujours le partage de quelques initiés. Cependant, non-seulement les chants nationaux caractérisent un peuple, alimentent et entretiennent l'esprit patriotique, en perpétuant la tradition des hauts faits et des grands hommes, mais ils exercent une influence positive et des plus heureuses sur le caractère moral. On ne saurait trop tenir compte de cette action qui faisait dire à un homme d'Etat, paraphrasant ainsi le proverbe connu : *Qui mutat cantus mores mutat :* « Ceux qui font la musique des peuples sauront bien aussi faire leurs lois. »

HENRI FORMBY, maître ès arts. (*Traité de musique.*)

***

L'orgue majestueux se taisait gravement
Dans la nef solitaire;
L'orgue, la seule voix, le seul gémissement
Qui mêle aux cieux la terre!

M. M. (*Chant du Crépuscule.*)

THÉATRE-ITALIEN.

CONCERT SPIRITUEL : **LA MESSE DE ROSSINI.**
DON PASQUALE : Mme VOLPINI.

En tout temps, le Théâtre-Italien a consacré le jeudi-saint à un concert spirituel. Cette année le programme était non moins riche qu'intéressant. Une des trois parties, sans contredit la plus imposante et la plus importante, était remplie par la célèbre *Messe solennelle* de Rossini. Cette œuvre magistrale a été longuement analysée et appréciée dans les colonnes mêmes de ce journal. Il est donc inutile d'y revenir. L'immortel auteur de *Moïse* et du *Stabat* voulut prouver, en écrivant cette *Messe*, que s'il avait renoncé aux brillantes luttes de la scène, son génie avait gardé tout entière sa puissance créatrice. Et à l'approche d'une vie couronnée de toutes les gloires, élevant sa grande âme vers le ciel, il composa ces pages impérissables, empreintes du plus profond sentiment religieux. Il faut que ce sentiment soit bien réel, puisqu'il parvient à pénétrer l'âme des assistants, même lorsque l'œuvre n'est pas exécutée dans son vrai milieu, sous les voûtes du temple saint, même lorsqu'on lui donne le cadre profane d'une scène.

Mmes Alboni et Penco interprétaient les parties de contralto et de soprano. Pour Mme Alboni, tout éloge est superflu : on sait avec quelle maestria, quelle autorité dans le talent, quel sentiment profond elle s'acquitte de cette tâche.

Mme Penco, le dramatique soprano, a eu de fort beaux moments et a rendu admirablement tout ce qui réclamait de l'élan et de la passion. Elle a été moins heureuse dans les morceaux d'un caractère plus calme, dans le *Crucifixus*, par exemple, qui, dit par elle d'une manière un peu trop théâtrale, a perdu une partie de l'effet qu'il produit toujours. Le beau duo *Qui tollis* a été l'objet d'un *bis* unanime.

Les parties du ténor et de la basse étaient confiées à MM. Gardoni et Menu, qui les ont fort bien tenues. On a applaudi autant et plus qu'à une belle représentation lyrique.

Les deux autres parties du concert ont eu pour interprètes Mmes Trebelli, Ramirez, Rubini, et M. Delle Sedie, dont la voix si suave, si expressive, a charmé l'auditoire. Parmi les morceaux les plus goûtés du programme, nous citerons le chœur *la Carità* de Rossini, et le *Salve Regina* de Meyerbeer.

Une nouvelle audition de ce beau concert a dû avoir lieu hier soir samedi, avec la substitution du *Stabat* de Rossini à la *Messe solennelle.*

***

Don Pasquale, ce spirituel opéra que le brillant improvisateur à qui nos scènes lyriques doivent *la Favorite, la Fille du régiment* et *Don Sébastien*, sans compter *Lucie* que l'Académie de Musique emprunte au répertoire italien, que Donizetti, disons-nous, écrivit pour ce quatuor inappréciable, composé de Lablache, Mario, Tamburini et Grisi, revient à peu près tous les ans sur l'affiche du Théâtre-Italien, et il est toujours favorablement accueilli par les habitués de cette salle. C'est dire qu'il est peu de cantatrices, de vocalistes sourtout, peu de ténors de grâce, peu de barytons réunissant la virtuosité au charme d'un bel organe, qui n'aient paru dans cet opéra. Quant au rôle principal, les basses-comiques qui se sont succédé, à la salle Ventadour, l'ont abordé avec plus ou moins de talent, plus ou moins de succès, mais toutes avec un respect mêlé d'un sentiment de crainte, sachant d'avance qu'elles ne sauraient lutter avec leur inimitable devancier et qu'elles ne parviendraient guère à effacer les redoutables souvenirs que celui-ci y laissa.

Samedi dernier, la nouvelle direction des Italiens, qui tient, paraît-il, à nous prouver que, même dans les conditions peu favorables dans lesquelles elle a ouvert cette espèce d'arrière-saison théâtrale du printemps, elle a su former une troupe suffisante, et au-delà, pour les besoins du répertoire, annonçait l'œuvre de

Donizetti, avec Mme Volpini, MM. Scalese, Gardoni et Verger.

Nous connaissions ces trois derniers artistes dans les rôles qu'ils avaient déjà remplis sous d'autres directeurs; l'attrait de la représentation était donc la nouvelle cantatrice.

Mme Volpini, il serait presque inutile de le dire, n'est pas une débutante; elle compte de nombreux et brillants succès sur les scènes italiennes à l'étranger. Sa voix est belle, pleine, étendue et se plie aisément aux difficultés; on pourrait faire une réserve sur le timbre ou plutôt sur la nature même de cette voix, qui, de prime abord, ne gagne pas toutes les sympathies; mais il est juste d'ajouter que l'oreille s'y fait promptement, et que le talent de l'artiste parvient bientôt à rallier les suffrages. C'est, d'ailleurs, une particularité que Mme Volpini a de commune avec nombre d'artistes qui ont régné en souverains sur nos scènes lyriques. Quelle qu'ait été la première impression produite par le timbre de leur organe, ils ont bien vite forcé le succès.

On sait avec quelle grâce chante M. Gardoni. Le rôle du docteur Malatesta, tenu habituellement par M. Delle Sedie, a été rempli par M. Verger. L'accueil fait à cet excellent artiste a été d'autant meilleur, qu'on savait ses représentations comptées, et son départ très-prochain. Il nous a quittés en effet, après avoir chanté une deuxième fois *Don Pasquale*.

Quant à M. Scalese, tenons compte à cet ancien artiste de son bon vouloir et de son zèle qui plaident sa cause mieux que ne le ferait sa voix; et n'oublions pas surtout que si cette voix n'est plus aussi ferme qu'elle a été, c'est après une longue carrière qu'elle s'est affaiblie, et que cette carrière a toujours été jalonnée par des succès.

ÉLIAS DE RAUZE.

LE THÉATRE DE LA FOIRE

APERÇU HISTORIQUE ET ANECDOTIQUE.

L'art dramatique dans sa forme la plus noble et la plus élevée est sorti des plus humbles origines.

> Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
> Promena par les bourgs cette heureuse folie,
> Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
> Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

L'opéra-comique n'eut pas une plus haute naissance. C'est en plein champ de foire, sur deux tréteaux et au grand air, qu'il a bégayé ses premiers refrains, esquissé ses premiers vaudevilles. Rien de plaisant comme l'enfance de ce théâtre national, et l'histoire de ses graves démêlés avec la Comédie italienne et le Théâtre français, sans cesse en éveil contre les entreprises de ce cadet turbulent, et s'efforçant à coups d'interdiction et à grand renfort de procès de le condamner au silence et à la mort.

Mais le petit frère était né viable, et défia toutes les colères. On le verra par ces quelques notes et historiettes puisées dans les auteurs du temps, et dans un recueil de mémoires très-peu connu, relatifs à l'art dramatique, imprimé à Paris en 1775.

***

La naissance de l'opéra-comique n'a rien de commun avec les origines de l'art dramatique en France. Il est bien réellement né en plein vent et sur champ de foire.

Ce fut d'abord à la foire Saint-Germain, puis à la foire Saint-Laurent que des bateleurs commencèrent à attirer le public badaud du XVIIe siècle autour de leurs tréteaux.

La foire Saint-Germain se tenait, suivant Saint Foix, sur cet emplacement occupé aujourd'hui par les rues Jacob, Saint-Benoît, de l'Échaudé, des Saints-Pères, etc.

Vers 1650, le fameux Brioché y transporta ses marionnettes qui jouaient, à la grande satisfaction des bons bourgeois, des scènes grotesques dans le genre italien, ou des souvenirs de Mystères et autres pièces religieuses du moyen âge.

La *Tentation de Saint-Antoine*, et *Geneviève de Brabant*, tels que les représentent encore quelques rares *marionnettistes*, dans des recoins de provinces reculées, datent certainement de ce temps-là.

Autour de Brioché se groupèrent des montreurs d'animaux sauvages, avec des ours, des loups, voire même des tigres et des lions; puis des géants et des nains, des monstres et des danseurs de corde, en un mot, le personnel accoutumé de nos foires modernes à la barrière du Trône.

Cela dura ainsi jusqu'à 1690 environ. On avait déjà quelques années avant cette époque essayé de représenter certaines pièces de théâtre analogues à celles qu'on voyait jouer chez les comédiens ordinaires. La plus ancienne que l'on connaisse est intitulée *les Forces de l'amour et de la magie*. C'est un divertissement comique en trois actes, ou plutôt une macédoine bizarre de sauts, de danses, de chants et de récits.

Cette pièce est probablement la première qui fut jouée par des personnages. Vers 1690, en effet, un nommé *Bertrand* mit ses marionnettes au grenier et les remplaça par une troupe de jeunes gens, dont la plupart étaient des acrobates plutôt que des acteurs.

Ce spectacle réussit d'une telle façon, que dès 1697, on comptait trois troupes de ce genre. La première se nommait la troupe des frères *Allard*, la deuxième portait le nom de *Maurice*, la troisième celui d'*Alexandre Bertrand*, le créateur de cette sorte de spectacles.

Leur répertoire, cependant, ne se composait que de saynètes plus ou moins grotesques, mêlangées d'exercices acrobatiques. Une circonstance imprévue vint leur ouvrir une voie nouvelle.

Je veux parler de l'expulsion des comédiens italiens. Ces comédiens étaient en France depuis longtemps, car on en trouve en 1577 une troupe installée à l'hôtel Bourbon, sous le nom de *li Gelosi*.

L'histoire de ces sociétés errantes, appelées par le caprice d'un prince, fixées un temps par la faveur du public, expulsées par quelque arrêt de fantaisie, est assez difficile à suivre.

Elles commencent à avoir une existence régulière sous Louis XIV, et dans ce temps-là une troupe d'Italiens alternait au Petit-Bourbon avec la troupe de Molière. Après la mort de ce grand homme, et le désarroi qui s'ensuivit pour ses camarades, les deux troupes françaises s'étant réunies à l'hôtel Guénégaud, les comédiens italiens se trouvèrent seuls en possession de l'hôtel de Bourgogne.

Le genre de leur répertoire était assez singulier. Le fond des pièces était peu varié, et les personnages tous à peu près de la même famille.

On attachait donc, dans les coulisses et sur un coin du mur, le canevas concis de la pièce, retraçant les incidents, l'entrée et la sortie des personnages, une façon de scénario. Les acteurs le consultaient, s'en pénétraient, et improvisaient ensuite le dialogue d'après ces données.

Il nous est assez difficile aujourd'hui de comprendre le piquant de ce genre, qui, en donnant, il est vrai, une extrême variété aux spectacles, laisse supposer un grand esprit chez les acteurs, ou un goût fort accommodant chez les spectateurs.

En 1697, le roi fit fermer le Théâtre-Italien, qui ne devait rouvrir que dix-neuf ans plus tard.

Les comédiens de la Foire, se considérant comme les héritiers légitimes de leurs frères transalpins, s'empressèrent de mettre la main sur leur défroque. Ils taillèrent et coupèrent dans leur répertoire, s'approprièrent ce qu'il y avait de bon, engagèrent des acteurs propres à en tirer parti, et donnèrent plusieurs de ces fragments à la foire Saint-Laurent.

Le public qui regrettait les bouffons italiens, et qui bâillait à la solennelle Comédie française ou à l'Opéra, courut en foule aux théâtres forains. Il y retrouva ses farces favorites, accommodées d'une nouvelle façon, et relevées du sel gaulois propre aux héritiers de Tabarin et de Gauthier-Garguille. Le succès fut si grand que les entrepreneurs se décidèrent à construire des salles de spectacles sérieuses, en forme de théâtres, avec loges, parterre, etc.

Pour donner une idée des pièces que l'on jouait sur ces théâtres, il suffira de dire que le personnage d'Arlequin en était la cheville ouvrière.

Arlequin fut le legs le plus précieux que les Italiens abandonnèrent aux comédiens forains.

On prétend que le nom d'Arlequin doit son origine à un jeune acteur italien qui vint à Paris sous le règne de Henri III. Comme ce comédien était accueilli dans la maison du président Achille de Harlay, ses camarades l'appelèrent *Harlequino*, selon l'usage des Italiens qui donnent souvent le nom des maîtres aux valets. D'autres prétendent que le nom de *Arlequinos* se trouve dans une lettre de Raulin imprimée en 1521, et dans d'autres écrits antérieurs à Henri III.

Je me contente de rapporter ces opinions, sans leur donner plus d'importance qu'elles ne le méritent.

Le rôle d'Arlequin était merveilleusement tenu dans l'ancienne troupe italienne par le célèbre Dominique. Les mémoires du temps sont remplis d'anecdotes prouvant à la fois le grand esprit de ce comédien, et la faveur qu'il sut s'attirer auprès des personnages les plus marquants de l'époque. Louis XIV lui-même lui témoigna de l'affection. Il se plaisait à l'applaudir, à l'entretenir, il ne s'offensait pas de ses plaisanteries, fussent-elles hasardées. L'anecdote suivante en fait foi.

Dominique assistait un soir au souper du roi. Le prince s'aperçut qu'il avait les yeux fixés sur certain plat de perdrix : « Que l'on donne ce plat à Dominique, » dit-il à l'officier qui desservait. « Quoi ! sire, s'écria l'acteur, et les perdrix aussi ! » Le plat était d'argent. Le roi sourit, et entrant dans la pensée du comédien, ajouta : « Et les perdrix aussi. »

Au retour d'une partie de chasse, Louis XIV voulut assister un soir à Versailles, et dans une sorte d'incognito, à la Comédie italienne qui s'y donnait. Malgré le jeu de Dominique, la pièce déplut au monarque, et en sortant il dit au comédien : « Dominique, voilà une mauvaise pièce. » « Au moins, ne le dites pas au roi, répliqua vivement Arlequin, car, s'il le savait, il nous mettrait à la porte. » Le roi fut charmé de tant d'à-propos et de finesse.

C'est pour Dominique que le célèbre Santeuil fit, paraîtrait-il, cet hémistiche fameux, qui ornait le piédestal du buste d'Arlequin, et qui resta longtemps la devise de l'ancienne troupe italienne :

Castigat ridendo mores (1).

Dominique mourut d'une fluxion de poitrine contractée pour avoir abusé de sa force dans un divertissement auquel Louis XIV se plaisait infiniment.

Il fut père du comédien et auteur dramatique du même nom, que nous retrouverons au théâtre de la Foire dans la suite de cet aperçu.

Arlequin avait un peu le droit de tout dire et n'y faisait faute. « Autrefois, s'écriait-il, les gens de qualité savaient tout sans avoir » jamais rien appris ; à présent, ils apprennent tout sans rien savoir. »

Et le public d'applaudir, sans que nul osât se plaindre ; il est vrai que c'était au temps du *Bourgeois gentilhomme*, et que Louis XIV avait souvent témoigné le plaisir qu'il éprouvait à voir étriller d'importance les ridicules de son entourage.

C'est encore à Dominique que *Pierrot* dut la vie ; l'Arlequin des anciennes comédies italiennes n'était qu'un sot berné et dupé par tous et chacun. Dominique, qui avait beaucoup d'esprit, s'avisa d'en prêter à ce personnage, et en fit un rôle plein de finesse et de vivacité. Alors, pour conserver à la comédie le type d'imbécile que jusqu'alors Arlequin avait rempli, il imagina Pierrot.

Arlequin fut un des plus heureux emprunts que les théâtres de la Foire firent aux Italiens. Les voilà donc fourrageant un peu partout, attirant le public par leur rire sonore, faisant le vide dans les grands théâtres, et encaissant des recettes superbes. Tant de prospérité ne pouvait durer. La Comédie française, liguée avec l'Opéra, fit si bien, qu'un jugement solennel vint interdire aux acteurs de la Foire, le *dialogue*, le *monologue* et le *chant*!... Jamais de mémoire de comédien, troupe dramatique ne fut en si grotesque position ! il ne restait pour toute ressource aux interdits que les scènes muettes, la pantomime, la batte d'Arlequin, la fine jambe de Colombine, et les coups de pied au derrière de Pierrot. Le public cependant voulait ses vaudevilles, ses couplets au gros sel, égrillards ou satiriques, qui faisaient le succès des pièces et l'originalité du genre.

Dans cette embarrassante conjoncture, les comédiens, comptant sur la connivence de leurs spectateurs, imaginèrent une monumentale gaminerie. Ils écrivirent leurs couplets en caractères énormes sur des écriteaux qui descendaient du cintre. L'orchestre attaquait l'air toujours connu, l'acteur faisait les gestes, et le public chantait les paroles. On peut imaginer la gaîté folle qui accueillit cette superbe plaisanterie. La pièce était dans la salle aussi bien que sur les planches, et, au plaisir de retrouver les couplets favoris, se joignait la joie infinie de se moquer des juges et des inspecteurs apostés dans la salle pour faire observer le jugement.

La persécution dura longtemps, mais rien ne put lasser la patience et la bonne humeur des comédiens et du public. Vainement les gros théâtres suaient-ils sang et eau pour chausser l'escarpin mignon de Colombine ; l'Opéra donnait des farces du vieux Destouche, et la Comédie-Française des ballets... rien n'y fit, et il fallut en définitive entrer en pourparlers. Moyennant transaction, les comédiens forains obtinrent de leurs puissants aînés le droit de parler et de chanter, et il résulta de ces deux droits combinés un genre nouveau, qui prit le nom d'*opéra-comique*, et à la création duquel Lesage contribua puissamment.

Tout cela ne se passa pas si promptement et si simplement. Il y eut bien des reprises d'hostilités, bien des interdictions nouvelles ; mais enfin, arriva de province un directeur nouveau, Monnet, homme d'esprit et bien en cour, qui donna à l'entreprise toutes les conditions de force et de vitalité qui lui manquaient.

Vainement les italiens rentrés en France en 1716 sur le désir du duc d'Orléans, régent du royaume, essayèrent-ils de ruiner les théâtres forains, vainement cherchèrent-ils à leur faire concurrence jusque sur le théâtre de leurs exploits, le champ de foire (1), rien n'y put faire. Les rivalités nationales s'en mêlèrent ; des hommes de talent travaillaient pour l'Opéra-Comique, et des talents aimables se produisaient à la lumière de sa rampe. La mode entraîna tout, et les bouffons italiens s'estimèrent trop heureux de pouvoir ouvrir leur théâtre tombant du haut mal à leurs heureux rivaux, qui en prirent possession, et y transportèrent définitivement les pénates de l'Opéra-Comique.

P. Lacome.

(*La suite prochainement.*)

(1) J'avais toujours attribué cette sentence à Horace, et je ne suis pas encore bien sûr de ne pas me tromper. Je viens de parcourir l'*Ars poetica*, elle n'y est pas, et d'ailleurs sa disposition prosodique n'appartient pas à un vers hexamètre ; je ne puis pour le moment poursuivre ma recherche à travers l'œuvre entière du poëte, et me borne à faire part de mes doutes au lecteur.

(1) Ils y ouvrirent leurs représentations par *Danaé*, comédie en trois actes en vers et en prose, avec des agréments (1721), pièce de l'ancien répertoire retouchée par Dominique le fils.

REVUE DES THÉATRES.

THÉATRE DES FOLIES-MARIGNY.

Les 400 femmes d'Ali-Baba, opérette en deux actes de M. Elie Frébault, musique de M. Adolphe Nibelle. — *Brelan de valets*, vaudeville de MM. Félix Savart et Georges Numa. — *Les Folies-Marigny*, prologue d'ouverture de M. Albert Glatigny, musique de M. Delphin de Nesles. — *Dieu merci, le couvert est mis*, comédie de Léon Gozlan.

Ali-Baba, qui offre un excellent cadre au musicien, est l'histoire assez drôle d'un pacha, ancien chef des gardes du harem, arrivant à se substituer au véritable Ali-Baba dont il a usurpé le trône..., et la barbe, en héritant des quatre cents femmes.... qu'il possède seulement en peinture. Les types de la pièce sont variés : une odalisque, un chamelier, une cantinière, un chasseur d'Afrique et enfin le pacha eunuque.

M. Adolphe Nibelle a réalisé ce problème difficile de faire un véritable opéra-comique acceptable dans un petit cadre. Sa musique est gaie, amusante, spirituelle et même originale, sans cesser d'être de bon aloi. Pas de vulgarité, pas de réminiscences, pas la moindre concession au mauvais goût.

L'introduction du premier acte, mélodique et pittoresque, d'un bon effet scénique, a bien disposé le public, qui n'a pas ménagé

ses applaudissements à la charmante partition. Citons entre autres morceaux fort réussis : le rondo d'*Alkendi*, que, malgré son développement, le public a voulu entendre deux fois; la romance *Petit bouquet*; le duo *Allah! qui me rendra ma douce aimée*; les couplets *Je suis timide avec les femmes*; la Marche turque et le *terzetto* pour voix de femmes.

Félicien David, qui assistait à cette représentation, applaudissait beaucoup, et nos voisins concluaient de là que l'auteur du *Désert* se réjouissait du succès d'un de ses élèves. Erreur : M. Adolphe Nibelle est élève d'Halévy et d'Ambroise Thomas.

L'ensemble de l'exécution mérite des compliments. Caliste (Ali-Baba) est comique et d'une franchise communicative; Beaucé a du style; Mme Collas a de l'entrain; Mlle Leclerc, qui joue le chamelier, possède un tempérament d'artiste, de véritable artiste. Douée de qualités rares, elle nous paraît appelée à se faire un nom. Elle a de l'originalité; elle est elle-même. Elle remplira de préférence les travestis, les rôles accentués, les rôles de caractère, car sa nature a quelque chose de rude et de sauvage.

— *Brelan de valets* amuse, malgré le peu de nouveauté du sujet. Le comique Petit joue avec beaucoup de naturel.

— Le spectacle, qui finit par une spirituelle comédie de Léon Gozlan, créée au Vaudeville, croyons-nous, commence par un prologue d'ouverture, du poëte Albert Glatigny. L'Opérette, la Fantaisie, le Mois de mars et Guignol personnifiés, débitent les vers de M. Glatigny, chantent les couplets de M. Delphin de Nesles et souhaitent toutes les prospérités possibles aux Folies-Marigny régénérées. Nous faisons les mêmes vœux.

Théatre du Chatelet : *Daniel Manin*, drame en cinq actes et huit tableaux de MM. Dharmenon et Charles de Lorbac; — Théatre Cluny : *Les Chevaliers de l'honneur*, pièce en cinq actes de M. Charles Garraud; *Pommes mûres et Femmes vertes*, comédie en un acte de M. Georges Richard; *Vers les saules*, idylle en un acte, de M. Albert Glatigny.

L'espace nous a manqué dans notre dernier numéro pour parler du drame du Châtelet; mais *Daniel Manin* n'est pas destiné, comme le prétendent plusieurs de nos confrères, à disparaître promptement de l'affiche et notre article, malgré son retard, n'arrive pas d'une façon inopportune.

S'il est un personnage sympathique à tous parmi les célébrités contemporaines, c'est assurément le patriote vénitien.

Faire de Daniel Manin le héros d'un drame c'eût été, en des temps meilleurs, une idée fort heureuse. Ce n'est pas que la pièce de MM. Dharmenon et de Lorbac n'ait pas réussi, loin de là; mais elle a le tort de rappeler bien des événements pleins d'analogie avec notre situation actuelle et qui semblent de trop cruelles allusions. L'intérêt n'en est que plus palpitant, mais nos cœurs de Français saignent au rappel de tant de souffrances qui ne sont point calmées, de tant de défaites dont nous ne pouvons nous relever encore. Remplacez, dans votre esprit, Venise par Paris, les Autrichiens par les Prussiens, et vous assistez aux luttes glorieuses et fatales de notre capitale bloquée et bombardée.

Evidemment, le but des auteurs n'était pas de rouvrir des plaies béantes, mais de présenter en exemple un grand citoyen honnête, sincèrement patriote et plaçant l'amour de son pays au-dessus de l'ambition personnelle.

Tout en respectant la vérité, au point de vue des événements historiques, les auteurs ont imaginé un petit roman qui s'enchevêtre dans l'action politique. Emilia, la fille de Manin, est aimée d'un artiste dont les hommages sont agréés et qu'elle doit prochainement épouser. Mais la révolte des Vénitiens amenant une guerre ouverte, Léopold ne peut prendre les armes contre sa patrie et il se voit contraint à un pénible aveu : il est Autrichien, fils du général de Leuve, l'oppresseur de Venise. Cette révélation brise le cœur d'Emilia; mais sans hésiter, digne fille de Manin, elle fait à son pays, le sacrifice de ses espérances. Cet amour déçu, mais vivace encore, amène, dans les développements du drame, des situations qui, par leur nature, font diversion aux tableaux militaires et aux scènes populaires.

Déplorons la négligence du style et des longueurs qui, le premier soir, ont failli compromettre le succès.

Lacressonnière représente fort bien le dictateur vénitien; il a bien saisi la physionomie de cet honnête homme, de ce patriote convaincu, de ce modeste et grand citoyen, si simple au faîte de la popularité, si digne dans ses malheurs, si touchant dans ses dernières années. Mlle Lia-Félix remplit le rôle d'Emilia avec le sentiment vrai du personnage; c'est une jeune fille qui aime, mais c'est avant tout une citoyenne.

= Le théâtre Cluny, dirigé avec autant d'intelligence que d'activité — et ce n'est pas peu dire — par M. Larochelle, vient de donner trois pièces nouvelles, dont deux, qui sont en un acte, doivent accompagner tour à tour l'ouvrage de longue haleine : *les Chevaliers de l'honneur*.

Comme ce titre le fait présumer, M. Garraud exalte dans son œuvre les plus nobles sentiments. Le dévouement, l'abnégation, tous les sacrifices dont sont capables seulement les grands caractères et les âmes élevées, les héros du drame les possèdent.

C'est un assaut de générosités et de désintéressement, et si le théâtre accomplissait son œuvre moralisatrice, on deviendrait meilleur à la représentation des *Chevaliers de l'honneur*.

La pièce a grandement réussi, bien que plusieurs exagérations aient été peu goûtées et qu'on ait regretté l'emploi de trivialités sur lesquelles, sans contredit, l'auteur comptait pour des effets certains. M. Garraud n'avait pas besoin de recourir à ces moyens pour obtenir un succès.

Richard, Stuart, Valbel, Mme Derson, et surtout Mme Vial, secondent vaillamment l'auteur, et le public qui les avait souvent applaudis pendant le cours de la représentation, les a rappelés avec chaleur.

— *Pommes mûres et femmes vertes* est une étude de mœurs fort agréable, due à M. Georges Richard, un des meilleurs pensionnaires de M. Larochelle.

— L'idylle du poëte Albert Glatigny a été jouée à Vichy en 1864, — les journaux en ont parlé à cette époque, — et aussi en 1870, quand elle fut imprimée. *Vers les saules* célèbre l'amour à vingt ans, dans une saynète qui dure un quart d'heure à peine et dont les vers faciles et pleins de mélancolie s'écoutent sous le charme.

Adrien Laroque.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le Théâtre national de l'Opéra n'a donné, cette semaine, que deux représentations : lundi, *le Prophète*, et mercredi *Faust*, pour la clôture annuelle. Demain lundi, réouverture avec *l'Africaine*.

*** Malgré la continuation du succès de la reprise de *Mignon* et des *Noces de Figaro*, le théâtre de l'Opéra-Comique espère être prêt à donner, vers le 15 avril, les deux ouvrages nouveaux de MM. Saint-Saëns et Bizet.

*** La direction de ce théâtre vient d'engager, pour débuter au mois de septembre, le jeune ténor J. Raoult, qui s'était fait remarquer aux Folies-Bergère, dans la création de *Memnon*, et dans la reprise des *Visitandines*.

*** Deux débuts intéressants sont annoncés pour cette semaine au Théâtre Italien : ceux de Mlle Marchetti dans *Linda* et du baryton Colonnese, dans *Il Trovatore*. Mme Bracciolini fera son second début dans *Rigoletto*. La rentrée de Nicolini est pour samedi.

*** Le Théâtre Lyrique (Athénée) fait sa réouverture ce soir avec *Martha*.

*** Au théâtre des Bouffes-Parisiens, cette semaine, première représentation de la *Timbale d'argent*, de MM. Jaime et Vasseur. En attendant on annonce la reprise de la *Princesse de Trébizonde*.

*** *Les Cent Vierges*, l'opéra-bouffe en trois actes, de MM. Lecocq, Clairville, Chivot et Duru, qui obtient tant de succès en ce moment à Bruxelles, sera prochainement représenté au théâtre des Variétés. La pièce doit être lue aux artistes jeudi prochain.

*** On applaudit en ce moment aux Variétés le *Vengeur*, le charmant opéra bouffe de Legouix, avec Mme Vanghell et Léonce, ses anciens interprètes à l'Athénée. — Mlle Schneider, de retour depuis quelques jours de Saint-Pétersbourg, a fait, hier, sa rentrée à ce théâtre dans *Barbe-Bleue*, avec Dupuis.

*** Un petit théâtre qui s'agite beaucoup en ce moment, c'est le théâtre Tivoli. On y prépare un ouvrage nouveau, dû pour les paroles à M. G. Guillemaud et pour la musique à M. Pénavaire. Titre de l'ouvrage : *Cartouche amoureux*, 2 actes. La direction de Tivoli fonde de grandes espérances sur cet opéra-comique.

*** Les théâtres subventionnés ont interrompu leurs représentations à partir de jeudi. — Vendredi, tous les théâtres, sans exception, ont fait relâche.

*** *L'Africaine* est représentée en ce moment au théâtre de Lille, avec MM. Sylva et Devoyod, Mmes Acs et Muret-Mézeray. M. Devoyod y a obtenu un tel succès, que la direction, à la demande des abonnés, l'a retenue encore pour plusieurs représentations.

*** D'après une correspondance de Dijon, les *Dragons de Villars* obtiennent sur le théâtre de cette ville un succès digne de la charmante partition de Maillart. Les journaux de la localité font aussi les plus grands éloges des interprètes: Mlle Cellini d'Egremont (Rose Friquet), Mlle Longueville (la fermière), MM. Bolzé (Van-Trapp), Kastner et Bertin.

*** M. Gueymard, indisposé le jour de sa première représentation de *Roland à Roncevaux*, au Grand Théâtre de Bordeaux, vient de prendre une éclatante revanche. Dès la deuxième représentation, parfaitement en voix, il était rappelé quatre fois. A la troisième, son succès n'a fait que grandir, et a commencé dès les premières scènes. On lui a fait répéter le finale *Superbes Pyrénées*, puis le finale du troisième acte. Dimanche, à la quatrième représentation, M. Gueymard a obtenu un succès tout aussi flatteur et aussi mérité. Mardi 26 mars, le Grand Théâtre de Bordeaux a donné la soixante-treizième représentation de *Roland*.

*** On nous écrit de Rouen qu'au Théâtre-Français *Fleur de Thé* obtient un grand succès avec MM. Bonnet et Lureau, Mlles de Riza et de Bay. *La Princesse de Trébizonde* continue à jouir, à ce théâtre, d'une vogue prononcée.

*** On a représenté à Oran, le 24 février dernier, un opéra-bouffe en trois actes, *la Diffa*, dû à un compositeur oranais, M. Albert Graud. Le sujet est tout à fait algérien; la musique a des qualités toutes françaises, la vivacité, la clarté, la mélodie. Cette représentation était donnée au bénéfice d'une artiste du théâtre, Mme Marco, qui a été très-applaudie et a contribué au bon accueil fait à l'œuvre.

*** Le théâtre d'opéra du Prince de Galles, à Sydney (Australie), a été détruit par un incendie le 7 janvier dernier.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Le concert spirituel du Vendredi-Saint, au Conservatoire, nous a fait faire connaissance avec une œuvre nouvelle, le *Requiem* de M. Ch. Lenepveu, dont deux fragments, *Introït* et *Dies iræ*, figuraient au programme. L'auteur y révèle, bien plus qu'en aucune autre des œuvres qu'il a produites jusqu'ici, un véritable tempérament dramatique. L'expression est vraie, le discours intéresse, les instruments et les voix sont bien écrits. La phrase de l'introduction, répétée avec effet à la fin du premier morceau, est vraiment belle. Le *Dies iræ* est très-mouvementé, un intelligent déploiement de sonorité lui donne un grand caractère. Toutefois, ce morceau est déparé par une phrase en style italien, dite par un soprano solo et reprise par le chœur. Une autre réserve pour la fugue que M. Lenepveu n'a pas su résister au plaisir de placer dans l'*Introït*: le sentiment général de la composition n'autorise point cette intrusion du style scolastique. Le succès de ces deux fragments a été très vif; l'exécution en était d'ailleurs fort soignée. — Le prélude instrumental et le chœur *l'Adieu des bergers*, de la *Fuite en Egypte*, d'Hector Berlioz, deux ravissantes idylles, ont été également très applaudis. L'air du ténor qui suit, dit d'un ton larmoyant et d'une voix chevrotante par M. Bosquin, a dû à cette exécution insuffisante de ne pas produire tout son effet. — La symphonie en *ut* mineur, dont le scherzo a été pris dans un mouvement languissant, le thème varié, le scherzo et le finale du septuor de Beethoven, et l'ouverture d'*Athalie* de Mendelssohn, complétaient le programme.

*** Programme du concert spirituel qui a lieu au Conservatoire, aujourd'hui dimanche de Pâques, à huit heures et demie: 1° Symphonie en *ut* mineur (Beethoven). — 2° *La Fuite en Egypte*, deuxième partie de *l'Enfance du Christ* (H. Berlioz): *a.* Prélude instrumental; *b.* Adieu des bergers, chœur (Repos de la Sainte Famille); *c.* Air du ténor récitant, chanté par M. Bosquin. — 3° Thème varié, scherzo et finale du septuor (Beethoven). — 4° *O filii*, double chœur sans accompagnement (Leisring, XVIe siècle). — 5° Entr'acte et prière de *Joseph* (Méhul). — 6° Ouverture d'*Athalie* (Mendelssohn).

*** Par suite d'une sérieuse indisposition dont vient d'être atteint M. George Hainl, il lui a été impossible de diriger les concerts spirituels de la Société du Conservatoire. Il y a été suppléé par M. Deldevez, sous-chef d'orchestre, qui a conduit à la soirée de vendredi et qui dirigera à celle d'aujourd'hui.

*** Nouveau et brillant succès, au Concert populaire de dimanche dernier, pour Mme Viardot. La célèbre cantatrice a dit, avec le grand style, la force de la justesse d'expression qui sont l'essence de son beau talent, sinon avec la voix pleine, vibrante et assurée d'autefois, une scène d'*Alceste*, — la troisième du troisième acte,— avec chœur (lequel chœur, se composant d'une seule note tenue à l'unisson pendant une quinzaine de mesures, était résumé en un solo de basse.) Mme Viardot a chanté ensuite, en s'accompagnant elle même au piano, la *Marguerite* de Schubert, qu'on a voulu entendre deux fois.—On a beaucoup applaudi aussi la Polonaise de *Struensée*, l'une des perles du répertoire des Concerts populaires, et l'ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz. L'orchestre a été, cette fois, particulièrement digne d'éloges.

*** Au concert spirituel du Cirque d'hiver, le Vendredi-Saint, bonne exécution du *Requiem* de Mozart, par les chœurs du cours d'ensemble de M. Pasdeloup, et quatre solistes d'un talent reconnu, Mmes Trebelli et Priola, MM. Nicot et Bouhy. L'*O Salutaris* de la *Messe solennelle* de Rossini, dit dans la perfection par Mme Trebelli, a été chaleureusement applaudi, ainsi que le chœur de la Prière de la *Muette*. La Symphonie pastorale, l'*allegretto agitato* de la Symphonie-cantate de Mendelssohn, l'Hymne d'Haydn, le psaume *I cieli immensi* de Marcello, ont produit leur effet accoutumé.

*** Le *Stabat Mater* de Rossini a été exécuté en entier, le Vendredi-Saint, à l'église Saint-Eustache, par des sommités artistiques. M. Hurand, maître de chapelle, dirigeait les chœurs et l'orchestre; le grand orgue a été touché par M. Batiste.

*** La première séance de musique de chambre de MM. Alard et Franchomme a eu lieu dimanche dernier dans la grande salle du Conservatoire. Elle a été fort belle. Les deux célèbres artistes, auxquels il faut adjoindre M. Trombetta (alto), qui s'est fait une fort belle place parmi les virtuoses, se sont surpassés. Mme Miolan Carvalho a dit également, d'une manière pleine de charme, un andante de la *Flûte enchantée* et un air de *Montano et Stéphanie*. Mais le succès a été surtout très-vif pour le pianiste F. Planté, qui a été admirable de verve, de netteté et de délicatesse, dans le trio en *ré* mineur de Mendelssohn, le quatuor de piano de Beethoven, et plusieurs œuvres de Schumann, Mendelssohn et Chopin, pour piano seul. — La deuxième séance a lieu demain lundi, à deux heures, avec le concours de Mme Viardot.

*** Le programme de la dernière séance de la Société classique de MM. Armingaud, Jacquard, Lalo, Mas, Taffanel, etc., était plein de promesses; il les a toutes tenues et au-delà. Ce concert est une véritable victoire pour la jeune école française, représentée par quelques-uns de ses membres les plus distingués, MM. Massenet, Lalo et de Castillon. Elle a prouvé qu'elle est bien réellement hors de page et digne de tenir sa place au grand soleil. L'*Intermezzo* de M. Lalo, pour dix instruments à cordes et à vent, a eu les honneurs de la soirée; c'est un ravissant morceau, plein de fraîcheur, d'harmonies piquantes, naturellement et franchement venu; le public d'élite et les nombreux artistes qui remplissaient, mardi dernier, la salle Erard, l'ont accueilli par un *bis* unanime. L'*Introduction* et les *Variations* de M. Massenet, écrites pour les mêmes instruments, se recommandent par des qualités analogues, auxquelles de chaleureux bravos ont rendu justice. Nous faisons une réserve, toutefois, pour l'*Introduction*, qui n'est pas exempte d'une certaine recherche. M. de Castillon a pris, avec son quatuor pour piano et instruments à cordes, une très-honorable revanche de son récent insuccès au Concert populaire. Le *scherzando* et le *finale*, notamment, ont réuni tous les suffrages. Le charmant *Ottetto* de Schubert, exécuté pour la première fois à Paris, et la *Sérénade* de Beethoven pour flûte, violon et alto, complétaient le programme de cette belle séance, la dernière et assurément la plus brillante de la série. L'exécution a été aussi parfaite qu'on pouvait le désirer : MM. Armingaud, Jacquard, Fissot et Taffanel, entre autres, y ont contribué de tout le charme et de toute l'autorité de leur talent.

*** Louis Lacombe a donné, mercredi, sa première conférence-concert. Après avoir parlé en fort bons termes et en traitant la question sous tous ses aspects, de la musique et de ses origines, de son rôle dans la Société et de son influence, il a exécuté au piano des œuvres de Bach, Mozart, Beethoven, etc. Mme Lacombe a chanté plusieurs morceaux, entre autres un air de Hændel qu'elle a dit en grande artiste. Cette première séance a obtenu un véritable succès.

*** Pour la dernière fois de la saison, le salon de M. D... réunissait lundi son auditoire accoutumé, nombre d'artistes amis, avec un programme qui ne le cédait en rien aux précédents. — L'excellent professeur Paul Bernard a ouvert la soirée avec une gracieuse dame du monde, Mme Deb...t, plus digne par son beau talent d'être considérée comme artiste que comme amateur. Tous deux ont enlevé magistralement les *Beautes de l'Ombre*, deux suites composées pour le piano à quatre mains, par Paul Bernard. — A cette brillante introduction, ont succédé tour à tour Mlle Foliari dans le grand air d'*Actéon* et une ancienne romance d'Offenbach, accompagnée par le piano et par Norblin; puis Norblin lui-même, le violoncelliste de la vieille roche, dont la rare perfection et l'habileté consommée connaissent peu de rivaux. — Puis les deux sœurs Waldteufel dont les voix douces et sympathiques se marient avec tant de bonheur, et qui ont fait apprécier, en même temps, dans un duo, sur les motifs de *Guillaume-Tell*, leur belle exécution de pianiste et de harpiste. — Le violoniste Alterman et Mme Laborde ne se sont pas fait après elle, moins applaudir, et la soirée s'est terminée de la manière la, plus agréable par une petite pièce de vers du jeune poëte Déroulède, dite par Aurèle avec le véritable accent d'un indigène de la Cannebière; à cette fine actualité a succédé un proverbe de M. Chéreau: *Chez un Notaire*, joué par le même Aurèle avec la charmante Rose Deschamps pour partenaire. Inutile de dire qu'il a été dit avec un goût exquis et le style de la bonne comédie. — Dans les félicitations adressées par l'auditoire à chacun des exécutants, M. Uzès, qui tenait le piano avec son obligeance habituelle, n'a pas été oublié.

*** Nous n'avons pu encore rendre compte des matinées du lundi de

M. Lebouc, l'excellent violoncelliste, qui continuent cependant à offrir beaucoup d'intérêt aux amateurs de musique classique. M. Lebouc a su réunir un personnel d'artistes zélés, parmi lesquels nous citerons les pianistes Mmes Béguin-Salomon et Coedès-Mongin, MM. Saint Saëns, Pfeiffer et Duvernoy, l'excellent quintette à cordes composé de M. White, Morhange, Trombetta et Gouffé, et comme instrumentistes à vent, MM. Rose, Taffanel, Donjon, Bryant et Schlottmann. La partie vocale a été très-bien remplie cette année par Mmes Barthe-Banderali et Bertrand, MM. Pagans, Nicot et Lafont; n'oublions pas de citer Mme Miliano, jeune cantatrice dont les débuts ont été très-brillants. Plusieurs compositions nouvelles de MM. Ad. Blanc et Pfeiffer ont été très-appréciées, ainsi que deux nouveaux morceaux de piano de Mme Béguin-Salomon, *Élégie* et *Caprice-étude*, exécutés par l'auteur.

*** Grande affluence chez Mme Pierson-Bodin dimanche dernier. Le violoniste Sighicelli a eu un fort joli succès avec un Concertino de sa composition. Un trio de Beethoven, exécuté par le même artiste, Mme Pierson-Bodin et M. Gary, a été très-vivement applaudi, ainsi qu'une charmante *Gavotte* pour le piano, de M. Bourgault-Ducoudray. Mme Chopard-Chassant, l'habile pianiste, le jeune flûtiste Corlieu, Mlle des Chapelles, le chanteur Jules Lefort et Mme Richault ont partagé le succès de ces excellents artistes.

*** Concert fort intéressant, jeudi dernier, au Grand-Hôtel (le 47e de la série). Outre une bonne exécution de plusieurs œuvres classiques et modernes par l'orchestre de M. Danbé, nous y avons applaudi, avec un public nombreux et enthousiaste, M. Lavignac, l'excellent pianiste, dans le concerto en *ut* de Weber, qu'il faut lui savoir gré d'avoir tiré de l'oubli où on le laisse, et M. Danbé lui-même, qui, on ne l'ignore pas, est un violoniste de grand talent, et qui a admirablement dit la Romance en *fa* de Beethoven.

*** Le concert que vient de donner la Société philharmonique de Perpignan, en faveur de l'Œuvre des femmes de France, et qui a produit 1,305 francs, a été des mieux réussis; on y a beaucoup applaudi l'opérette d'Offenbach, *les Deux Pêcheurs*.

*** Nous avons fait mention des Concerts organisés par l'éminent violoncelliste Nathan, dans quelques départements, pour la libération du territoire. Celui qu'il a donné à Reims en compagnie d'artistes distingués qu'il dirigeait a été particulièrement remarquable. A côté de lui, on a fort applaudi Mme Anna Bertini, une prima donna accomplie; Mlles Hélène Sanglès, Guidon, Duval et Dallier. Les honneurs de cette soirée harmonieuse et patriotique ont été pour l'air de la *Reine de Chypre* et la valse de Godfrey: *Jenny, ma belle*, chantés par Mme Bertini, ainsi que pour *Espérance*, duo pour chant et violoncelle, exécuté par Nathan et Mme Bertini. Ce dernier morceau est de la composition de Nathan, qui a ainsi été admiré deux fois, comme exécutant et comme compositeur.

*** Lundi dernier a eu lieu, dans l'église Notre-Dame de Bordeaux, une très-belle exécution du *Stabat* de Rossini, par la Société Sainte-Cécile et d'excellents solistes, Mlles Cécile Regnauld, Juliette Borghèse, Giraudet et Sacley. L'effet a été grand, et, n'eût été la sainteté du lieu, l'impression du public se serait traduite par d'enthousiastes applaudissements. L'orchestre et les chœurs étaient sous la direction de M. Varney.

*** Une charmante chanson d'Alfred Dassier, *la Cigale et la Fourmi*, a obtenu un très-vif succès, la semaine dernière, à l'Ecole dramatique de Rouen.

*** Alfred Jaëll s'est fait entendre à Saint-Pétersbourg, dans la Salle de la Noblesse, avec un immense succès. L'éminent pianiste a été rappelé plus de vingt fois. Il donnera encore deux autres concerts dans la capitale de la Russie, puis se rendra à Moscou. Le Conservatoire de Saint-Pétersbourg lui a offert, à de brillantes conditions, une place de professeur de piano.

*** Roger, que l'on entend trop rarement aujourd'hui, va donner samedi 13 avril, dans les salons de l'hôtel Pilté, rue de Babylone, 57, un grand concert auquel les premiers artistes italiens prêteront leur concours. Le faubourg Saint-Germain s'émeut de cette solennité et les amis du célèbre ténor se disputent les lettres d'invitation.

*** Le pianiste E.-M. Delaborde annonce pour le 18 avril, dans les salons Pleyel, un concert qui ne peut manquer de faire sensation.

NOUVELLES DIVERSES.

*** L'Assemblée nationale ne s'est point arrêtée au vote des subventions accordées aux théâtres; elle vient d'allouer également le crédit demandé pour l'achèvement de la nouvelle salle de l'Opéra. Les travaux de l'œuvre capitale de M. Garnier vont donc marcher désormais rapidement.

*** Le Conseil municipal de Paris s'est occupé, dans sa séance du 25 mars, de la question des Orphéons, à propos du budget de la Ville. Malgré l'énergie que M. Perrin a mise à défendre la cause de l'Orphéon, le Conseil a supprimé le traitement alloué aux deux directeurs, MM. Bazin et Pasdeloup. Sans doute, les charges financières de la Ville sont écrasantes, mais, au point de vue de l'art, cette économie n'en est pas moins vivement regrettable.

*** Il est ouvert au Conservatoire de musique un concours de poésie, dont le sujet est une scène lyrique à trois ou à deux personnages. Cette scène devra donner matière à un air ou un solo plus ou moins développé pour chaque personnage, à un duo, et en outre à un trio, si la scène est à trois voix, ainsi qu'à des récitatifs reliant ces différents morceaux. Les personnes qui voudront prendre part à ce concours devront déposer leur composition au secrétariat du Conservatoire le 20 mai, avant quatre heures, dernier délai.

*** Pour célébrer le vote qui accorde à la direction actuelle de l'Opéra la subvention de 820,000 fr., grâce à laquelle M. Halanzier conservera cette direction, ses pensionnaires, désirant lui en exprimer ostensiblement leur satisfaction, lui ont offert, mardi dernier, un dîner qui réunissait quarante convives chez Brébant. Cette fête de famille a été des plus cordiales, et plusieurs toasts ont été portés à M. Halanzier, qui y a répondu chaleureusement. La partie musicale, qui n'avait garde de manquer à une telle réunion, était agréablement variée; elle se composait de morceaux du répertoire et de chansonnettes.

*** Une nouvelle qu'on accueillera certainement avec plaisir: le célèbre chanteur Gilbert Duprez quitte Bruxelles, où il s'était établi depuis un an, et revient à l'École de chant fondée par lui, pour y assister dans sa tâche artistique son fils Léon Duprez, qui en a si bien maintenu la prospérité et l'éclat.

*** Les éditeurs Brandus et Dufour ont acquis la propriété pour tous pays de l'opéra-bouffe en trois actes de M. Charles Lecocq, paroles de MM. Clairville, Chivot et Duru, *les Cent Vierges*.

*** La charmante cantatrice Laura Harris, au dire de la *Gazzetta dei Teatri* de Milan, renoncerait à la carrière théâtrale pour épouser un gentilhomme portugais. On sait qu'elle chante en ce moment à Lisbonne.

*** L'*Indépendance belge* annonce la nomination de M. Joseph Dupont, comme chef d'orchestre du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, pour la saison prochaine. M. Dupont a fait ses preuves à Saint-Pétersbourg et à Varsovie. M. Singelée, auquel il succède, est rappelé à Gand, et ses services sont récompensés par une décoration.

*** Le tribunal de première instance de Louvain a prononcé dans le procès intenté à M. Michotte par Mme veuve Rossini. Il a donné gain de cause à M. Michotte, et refusé d'allouer à Mme veuve Rossini les dommages-intérêts qu'elle prétendait obtenir du défendeur à titre de réparation du préjudice que celui-ci lui aurait causé en faisant connaître, dans quelques salons, des mélodies inédites de l'auteur de *Guillaume Tell*.

*** Une souscription est ouverte à Naples pour l'érection d'un monument à Mercadante. Le roi Victor-Emmanuel vient de souscrire pour la somme de mille francs.

*** Le compositeur Mazzucato vient d'être nommé directeur du Conservatoire à Milan, poste resté vacant depuis le départ de Lauro Rossi, qui a succédé à Mercadante à Naples. Bazzini remplacera probablement Mazzucato comme professeur de composition.

*** Le mardi 9 avril, à 7 heures du soir, aura lieu à la salle Silvestre, rue des Bons-Enfants, 28, une vente d'autographes composant le cabinet de feu M. J.-P. Desforges. Nous y remarquons des lettres et des compositions manuscrites d'Ad. Adam, Artôt, de Bériot, Boïeldieu, Crescentini, Dalayrac, Félicien David, Donizetti, Duport, Goria, Méhul, Niedermeyer, Émile Prudent, Rossini, Stamaty, Thalberg, Vogel, B. Wilhem.

*** Sous le titre de: *Album patriotique des grands Maîtres de l'art musical*, le compositeur Avelino Valenti a pris l'initiative d'une publication qui sera vendue au profit de la libération du territoire, et le comité institué pour faire le choix des nombreux manuscrits offerts par les auteurs à cette riche édition, va se réunir au Grand-Hôtel.

*** La maison A. Klein et Ce, éditeurs de musique à Rouen, vient de publier un *Exercice complet d'Arpéges*, dans tous les tons majeurs et mineurs, et une berceuse facile pour piano, intitulée: *Dors, Bébé!* Ces deux publications, dont l'auteur est M. Eugène Madoulé, pianiste-compositeur, sont en vente chez l'éditeur Schœn, à Paris.

*** Signalons l'apparition de la livraison de mars de la *Revue Britannique* et les articles que contient cet intéressant numéro.— I. *Les Femmes célèbres de l'Antiquité: Sapho*. — II. *Souvenirs d'un Docteur octogénaire*. — III. *Histoire naturelle: la Baignoire de M. Coate*. — IV. *Le Missionnaire des voleurs*. — V. *Les Poésies du docteur Newman*. — VI. *Attributs psychologiques de la parole*. — VII. *La Dame de Lyon, ou Orgueil et amour*. — VIII. *Pensées diverses*. — IX. *Poésies*. — X. *Correspondance d'Allemagne*. — XI. *d'Amérique*. — XII. *de Londres*. — XIII *Chronique et Bulletin bibliographique*.

✝

*** A Detmold est mort, le 27 décembre dernier, Auguste Kiel, né à Wiesbaden, le 26 mai 1813, violoniste, compositeur et chef d'orchestre. (Ne pas le confondre avec Frédéric Kiel, compositeur berlinois.)

*** On annonce la mort, à Vienne, le 10 mars, de Rudolph Hirsch, né à Napagedt (Moravie), le 1er février 1816, journaliste, poëte et musicien.

ÉTRANGER

*** *Londres*. — L'ouverture de la saison a eu lieu au théâtre de Covent-Garden, mardi dernier, 26 mars, par *Fausto*, chanté par Naudin, Faure et Mme Sinico, qui remplaçait Mlle Sessi indisposée. Ces trois artistes,

dont on connaît la valeur, ont été l'objet des plus sympathiques démonstrations. La mise en scène, due à M. Harris, était particulièrement remarquable. — Jeudi on a dû donner *la Figlia del reggimento*, et samedi de nouveau *Fausto*. — Le samedi 6 avril, inauguration de la saison au théâtre de Drury Lane.—A la liste des artistes engagés par M. Mapleson, il faut ajouter Miss Kellogg. — Le concert populaire du 18 mars a été donné au bénéfice de Mme Arabella Goddard. La célèbre pianiste y a été très-acclamée.—Le concert du 22 a été le dernier de la saison. Joachim, Ch. Hallé et Mme Schumann s'y ont fait entendre.—Mlle Teresa Carreño, la jeune et habile pianiste américaine, s'est vouée depuis peu à la carrière lyrique; elle a fait avec succès ses débuts de cantatrice dans la dernière tournée de M. Mapleson dans les provinces anglaises, avec le rôle de Marguerite des *Huguenots*.

*** *Bruxelles.* — *Joconde* a été donné cette semaine à la Monnaie, pour le bénéfice de Mlle Nordet. Succès pour l'œuvre et pour l'artiste. — Depuis que *les Cent Vierges*, de Lecocq, tiennent l'affiche, le théâtre des Fantaisies-Parisiennes ne désemplit pas. On en est à la douzième représentation, et la direction compte en avoir encore pour longtemps. — *Le Petit Poucet*, de Laurent de Rillé, a été bien accueilli au théâtre des Galeries-Saint-Hubert.

*** *Bruges.* — L'*Étoile du Nord* vient d'être représentée sur notre scène avec un grand succès, dû pour une bonne part aux interprètes, Mmes Chelli-Boullo, Massart, MM. Leroy et Laurent Pascal.

*** *Mons.* — *L'Ombre* vient d'être accueillie avec un véritable enthousiasme sur notre scène. Mmes Pouilley et Cavé-Rivenez, MM. Wilhem et Vitaux ont interprété de la façon la plus remarquable l'œuvre de Flotow,

*** *La Haye.* — La direction, ayant sous la main une excellente Fidès, Mme Nivet-Grenier, s'est empressée de monter le *Prophète*, qui n'avait pas été donné à La Haye depuis plus de dix ans. La réussite a été complète ; Mme Nivet-Grenier et M. Faivret ont obtenu un brillant succès. — Mlle Lagye a été, de son côté, fort applaudie dans *Haydée*.

*** *Berlin.* — La troupe italienne, dirigée par Pollini, a commencé ses représentations, le 18 mars, par *Don Pasquale*. Mme Artôt-Padilla et son mari y ont été très-applaudis.—Le 20 mars a été donné pour la première fois un opéra en quatre actes de Max Bruch, *Hermione* (d'après le *Conte d'hiver* de Shakespeare). On y remarque des tendances et des efforts très-louables, mais l'ensemble de l'œuvre manque de caractère. Le troisième acte est le meilleur, et a été le plus applaudi. Les principaux interprètes étaient le baryton Betz, le ténor Formes, Mmes Voggenhuber et Brandt. — Au Victoria Theater, *Boule de Neige* (*Schneeball*), d'Offenbach, a été fort bien accueilli. Mlle Lina Mayr y a obtenu un très-joli succès.

*** *Milan.* — On a donné ces jours derniers à la Scala, pour la première fois, le *Freischütz*, que les Milanais ne connaissaient que par une mauvaise représentation qui eut lieu en 1855 au théâte Carcano. L'exécution actuelle est confiée à Mlles Saar et Waldmann, à Maini et à Perotti, et l'œuvre classique de Weber compte un succès de plus.

*** *Bologne.* — *Il Capitano nero*, opéra nouveau de Magotti, a été représenté avec un succès très-contesté.

*** *Florence.* — Le théâtre Goldoni prépare un nouvel opéra, *la Secchia rapita* (le Seau enlevé, titre d'une comédie italienne bien connue), dont la musique est due à la collaboration de six compositeurs. — *Il Paria*, opéra de Burgio, a été donné pour la première fois à la Pergola et a fait un fiasco complet.

*** *Turin.* — Le théâtre Rossini s'ouvrira, après les fêtes de Pâques, avec l'*Ombra*, de Flotow.

*** *Gênes.* — Première représentation de : *Il Conte di Montreal*, opéra nouveau de Gandolfi, favorablement reçu du public.

*** *Naples.* — Le 25 mars a eu lieu la première représentation de l'opéra de Petrella, *Manfredo*, au théâtre San Carlo. L'accueil du public a été plein d'enthousiasme; on a bissé un duo, applaudi *con furore* la plupart des morceaux et rappelé le maestro vingt-deux fois. Barbaccini, Aldighieri, Debassini et Mlle Krauss étaient chargés des principaux rôles. — Au théâtre Rossini, on a donné également un opéra nouveau: *Zorilla*, premier ouvrage du jeune compositeur Nani, qui a assez bien réussi.

*** *Saint-Pétersbourg.* — L'opéra inachevé de Dargomirschky, *le Convive de Pierre* (*Don Juan*), a été exécuté pour la première fois, le 28 février, au théâtre Marie, dans la représentation au bénéfice du chef d'orchestre Naprawnik. La musique a des tendances néo-germaniques très-prononcées, et n'a point plu. Le libretto de Pouschkine est également manqué. Le prélude a été écrit par M. Kuï, et l'instrumentation, réellement remarquable, est l'œuvre de Rimski-Korsakoff.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Lundi, 1er avril, à 2 heures, salle du Conservatoire.— Deuxième séance de musique de chambre de MM. Alard et Franchomme, avec le concours de M. Francis Planté et de Mme Viardot.

Mardi, 2 avril, à 8 heures 1/2, salle du Grand-Hôtel. — Soirée musicale et dramatique donnée par M. Aurèle et E. Bourgeois, avec le concours de Mmes Anna de Lagrange, Foliari et Marietti; Mlles Rose Deschamps et Reichenberg de la Comédie-Française; MM. Bosquin, J. Lefort, J. Danbé. Conférence par M. de Lapommeraye.

Mardi, 2 avril, à 8 heures 1/2, salons Érard. — Deuxième concert-audition du pianiste compositeur Henri Kowalski.

Mercredi, 3 avril, à 2 heures 1/2, salle Pleyel. — Matinée musicale de M. A. Gouffé.

Mercredi, 3 avril, à 8 heures 1/2, salons Érard.— Concert de MM. Auguste et Emile Sanret, avec le concours de Mlle Maria Brunetti et de MM. Jules Lefort, Idrac, Desroseaux, Delsart.

Samedi, 6 avril, salle Erard. — 5e séance de la Société de musique de chambre (ancienne Société Schumann).

Dimanche, 7 avril, à 2 heures, salle du Conservatoire. — Troisième et et dernière séance de MM. Alard et Franchomme, avec le concours de Mme Carvalho, de MM. Francis Planté, Louis Diémer, Charles Dancla, Trombetta et Gouffé.

Mardi, 9 avril, à 8 heures 1/2, salle Erard. — Concert du pianiste Henri Logé.

Samedi, 13 avril, salons de l'hôtel Pilté, rue de Babylone, 57. — Grand concert donné par G. Roger, le célèbre ténor, avec le concours des principaux artistes italiens.

Mercredi, 17 avril, à 8 heures 1/2, salons Pleyel. — Concert donné par Mlle Monnier et M. Legénisel avec le concours de Mlle Brunot et MM. Potel, O'Kelly, Brunot et Gobert.

Jeudi, 18 avril, à 8 heures 1/2, salle Pleyel. — Concert du pianiste E. M. Delaborde.

Mardi, 23 avril, salle Erard. — Concert d'Edouard Wolff.

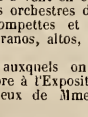
Mercredi, 10 mai, salle Erard. — Second concert de Vivier.

Publications nouvelles. — Chez J. Martin, éditeur, 140, rue Rivoli.— F. Hély (op. 131): *Le Matin et le Soir*, 2 mélodies pour le piano, 3 et 5 francs. J.-M. Kuhn : *La Grande Mendiante*, paroles de Charles Grandsard (tirée de *l'Année maudite 1870-1871*), 3 francs.

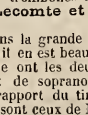
AVIS. — A vendre, magnifique piano de sept octaves (meuble Boule inscrustations), au prix de 1,800 francs. S'adresser au magasin Brandus, 103, rue de Richelieu.

Le Directeur : S. DUFOUR. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE



A. Lecomte et Cie



A PARIS, RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie.**

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mabillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativemeot au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, on basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie.** »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

En vente chez J. MAHO, éditeur de musique, 25, faubourg Saint-Honoré.

STEPHEN HELLER

NOUVELLES COMPOSITIONS POUR PIANO

Op. 119. Préludes composés pour Mlle Lili, en 2 liv., ch. 10 »
— 120. Mélodies (lieder) ..... 10 »
— 121. Trois morceaux :
N° 1. Ballade ..... 5 »
N° 2. Conte ..... 6 »
N° 3. Rêverie du Gondolier ..... 5 »
— 122. Valses-rêveries ..... 10 »
— 123. Feuilles volantes ..... 12 »
— 124. Scènes d'enfants ..... 12 »
Op. 125. 24 nouvelles études d'expression, en 2 livres, ch. 10 »
— 126. Trois ouvertures :
N° 1. Pour un drame ..... 9 »
N° 2. Pour une pastorale ..... 9 »
N° 3. Pour un opéra-comique 7 50
— 127. Etudes sur le « *Freyschütz* » ..... 12 »
— 128. *Dans les bois*, nouvelle série; sept morceaux en 4 livres, chaque ..... 6 »
— 129. Deux impromptus, chaque 7 50
— 130. Trente-trois variations sur un thème de Beethoven 12 »

Chez le même éditeur, sous presse.

W. A. MOZART
DOUZE SYMPHONIES
Arrangées pour piano et violon
Chaque, net, **5** fr.

J. HAYDN
DOUZE SYMPHONIES
Arrangées pour piano et violon
Chaque, net, **5** fr.

FABRIQUE Gte D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

PIANOS DEPROUW-AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1846
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités
RÉPARATIONS. — ÉCHANGES.

L'IMPRIMEUSE
BERRINGER
BREVETÉE S. G. D. G.
Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

SEUL **GRAND PRIX** 1867
EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS
Groupe II. — Classe 10.

Saxophone alto *mi b.* — Réduct. au 10e

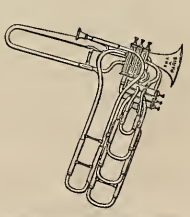
INSTRUMENTS DE MUSIQUE

Exposition 1849

MAISON ADOLPHE SAX

FACTEUR BREVETÉ

SEULE GRANDE MÉDAILLE DU CONSEIL (Council Medal) à l'Exposition universelle de Londres 1851. — SEULE GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR à l'Exposition universelle de Paris 1855. — 1re Médaille, Exposition de 1849. — Seule 1re Médaille à l'Exposition des Beaux-Arts appliqués à l'Industrie, 1863. — Diplôme d'honneur. — Seul grand Prix au Concours général des Musiques de 1867. (Ce prix a été décerné à la Fanfare Sax, composée de douze exécutants, jouant des instruments à 6 pistons, organisée et dirigée par M. Sax, organisateur de la Fanfare de l'Opéra, composée entièrement d'instruments à 6 pistons.)
INVENTEUR des Saxhorn, Saxophone, Saxotromba, Saxtuba, Clairon-Sax, — de la trompette de parade, — du cornet-compensateur, — des instruments à pavillon tournant, — du trombone à 4 pistons, ordonnancé pour les musiques de l'armée, — du nouveau modèle de cornets à 3 pistons (de 50 à 100 francs) le seul joué actuellement par M. FORESTIER, ex-professeur au Gymnase militaire et au Conservatoire, — des instruments à 6 pistons et tubes indépendants, — des instruments à pistons et à clefs, des timbales sans chaudron, — des clarinettes, dites *Belges* (1849), de la clarinette basse usitée, en *si b*, de la clarinette contre-basse en *mi b*, — du nouveau Basson-Sax, — des réflecteurs acoustiques pour les instruments à vent et pour les salles de concert, etc.


Trombone à 6 pistons indépendants.
Réduction au vingtième.

Réduction au dixième.

AUTEUR du *Système d'Organisation des Musiques de l'Armée*, de la *Méthode complète pour le Saxhorn et le Saxotromba*. — FOURNISSEUR de Saxhorns, Saxophones, Trombones, Cornets, etc. des Conservatoires de Paris, de Gand, etc., etc. — MUSIQUE PUBLIÉE : Duos, Trios, Quatuors, Quintettes, Septuors, Octuors, pour la famille des Saxophones. — 40 solos avec accompagnement de piano, tous exécutés aux Concours du Conservatoire, par les élèves de la classe de M. SAX. — Musique d'harmonie et de fanfare. — Solos pour les instruments à 6 pistons.
Monographie pour les instruments à 6 Pistons par M. FORESTIER.
50, rue Saint-Georges, 50.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 14 7 Avril 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Théâtre Lyrique. *Sylvana*. **H. Lavoix fils.** — Célébrités musicales d'autrefois. Le Chiozzotto. **Ernest David.** — Revue des théâtres. **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces diverses.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Les douceurs de la musique ont été accordées aux hommes, de peur que ce bas-monde, privé du charme des modulations, n'eût paru trop inculte.

HERMÈS TRISMÉGISTE.

***

Lovel. — Les rusés drôles ont imaginé un moyen tout à fait prompt pour venir à bout des dames : une guitare et une chanson, il n'y a rien d'égal à cela...

SHAKESPEARE (*Henri VIII*).

M. M.

THÉATRE-LYRIQUE (ATHÉNÉE).

SYLVANA

Drame lyrique en 4 actes, paroles de MM. Mestépès et Wilder, musique de Carl-Maria de Weber.

En 1800, Weber avait 14 ans; après s'être pendant quelque temps livré à la lithographie, il était revenu à l'étude de la musique, et dans cette vue, avait entrepris, avec son père, un voyage artistique; il s'était fait déjà entendre dans plusieurs villes d'Allemagne, lorsqu'il arriva à Freyberg, petite ville de Saxe, où il rencontra un certain chevalier de Steinberg, directeur d'une troupe musicale, qui lui donna un poëme dont il était l'auteur, *la Jeune Fille muette des bois*. (Das stumme Waldmædchen.) C'était la première fois que le jeune musicien se trouvait à même de lutter avec un libretto et de traiter un sujet dramatique. Tout enflammé, comme il le dit lui-même, dans ses Esquisses autobiographiques, par les anecdotes qui lui parlaient de la précoce fécondité des grands maîtres, il se mit à l'ouvrage, et, en dix jours, il avait composé les deux actes de sa partition. Pour des causes qui nous sont inconnues, *la Jeune Fille muette des bois* ne fut pas jouée à Freyberg, mais bien à Chemnitz.

C'est là qu'en octobre 1800, on pouvait lire sur les murs une affiche ainsi conçue : « *la Jeune Fille muette des bois*, grand opéra romantique, mis en musique par C.-M. de Weber, âgé de 13 ans et élève de Haydn. » Comme le dit M. Max de Weber dans l'intéressante biographie qu'il a faite de son illustre père (1), le public accourut en foule écouter cette œuvre d'un enfant, sans que cette curiosité fût une preuve irrécusable de succès ; d'autant plus que par un subterfuge bien innocent, le père du compositeur, Franz-Anton, avait rajeuni son fils d'un an et passé sous silence le prénom de celui des frères Haydn dont Carl-Maria avait été élève. (C'était Michel, et non Joseph, qui avait initié le jeune Weber aux arcanes de l'art musical.) L'opéra fut ensuite joué à Freyberg, le 24 novembre 1800.

Dix ans après ce premier essai, Weber, qui avait déjà composé *Peter Schmoll*, petit opéra-comique, l'ouverture de *Rübezahl* et quantité de lieder et de morceaux d'orchestre et de piano, se trouvait auprès du prince Eugène de Wurtemberg en qualité d'intendant de sa musique ; c'est là qu'il pria son ami Carl Hiemer de reprendre ce poëme de *la Jeune Fille muette*, et, ne conservant de cette œuvre d'enfance que la donnée même de la pièce, il refit une musique absolument nouvelle, qui est celle de *Sylvana*, exécutée pour la première fois à Francfort en 1810. Le compositeur avait écrit la partie mimée du rôle de Sylvana avec d'autant plus de soin qu'il la destinait à Caroline Brandt, qui devint plus tard Mme Weber. La première représentation ne réussit qu'à demi : elle avait à lutter avec une autre *première*, l'ascension de la célèbre aéronaute, Mme Blanchard, et nous devons dire, pour être vrai, que celle-ci fit tort à celle-là. Depuis, *Sylvana* a été jouée sur plusieurs scènes allemandes, mais à d'assez rares intervalles.

Dernièrement, MM. Wilder et Mestépès ont pensé que l'œuvre du grand maître n'était pas indigne de lui. Le poëme primitif était perdu, mais, à en juger par le scenario que nous pouvons lire dans l'ouvrage de M. Max de Weber, nous n'avons pas lieu de le regretter. Avec tout le respect dû à la mémoire du grand artiste, les deux auteurs, s'adjoignant M. Constantin, chef d'orchestre du Théâtre-Lyrique, se sont partagé la besogne difficile d'adapter une action dramatique et un texte à la musique du compositeur. L'opéra, primitivement en trois actes, en a quatre dans la pièce nouvelle; les exigences de la scène ont forcé les auteurs à choisir dans l'œuvre de Weber des morceaux qui pussent exprimer les situations ajoutées et que nous énumérerons tout à l'heure. M. Mestépès s'est chargé de composer le libretto pendant que MM. Wilder et Constantin, si habitués à ces sortes de travaux, prouvaient une fois de plus leur sagacité et leur goût parfait en parodiant les paroles et en choisissant les morceaux à intercaler.

Rodolphe, injustement soupçonné par son père, le duc Mathias,

(1) *Carl-Maria von Weber*, ein Lebensbild von Max-Maria von Weber. Leipzig, 3 vol. in-8°, 1864-66.

d'être le fruit d'un adultère, revient, après un long exil, dans les États de ses ancêtres, au moment où le duc se prépare à donner au comte Albert la main de sa nièce Hélène, aimée de Rodolphe, et son héritage. Au milieu de la cérémonie nuptiale, Rodolphe vient réclamer les droits de la naissance et de l'amour, mais il est chassé par son père, qui lui jette à la face l'insulte qu'il croit faite par sa mère à son nom. Mais Sylvana, la gracieuse muette des bois, a vu Rodolphe : elle l'aime, elle jure de le sauver. Elle apprend que le bohémien Melchior, dont elle a dédaigné l'amour, peut d'un mot dissiper la funeste erreur du duc Mathias. Ce mot, Melchior le dit, car la jeune fille lui a promis de lui appartenir; mais au moment de tenir son serment, Sylvana se précipite dans un gouffre. Le duc Mathias reconnaît son fils, et lui rend son titre et celle qu'il aime.

Le public qui composait la salle à la représentation de mardi, se divisait en deux parties bien distinctes, les amateurs et les érudits. Les uns étaient un peu inquiets sur ce qu'ils savaient être une œuvre de jeunesse de l'auteur d'*Oberon*, mais, désireux d'entendre ce qu'on pouvait légitimement attendre d'un pareil génie, les autres étaient curieux de comparer *Sylvana* aux autres opéras du maître et de trouver dans les essais d'un talent qui se cherche encore les traces du poétique génie de Weber. Ni amateurs, ni érudits n'ont été trompés dans leur attente. Les premiers ont applaudi maints passages mélodiques pleins de charme, rhythmés d'une façon puissante et originale; les seconds ont reconnu, malgré l'influence encore souveraine de Mozart et de Haydn, la main du maître, surtout dans le premier acte; tous ont admiré l'incontestable génie scénique, le profond sentiment dramatique qui se fait déjà sentir dans *Sylvana*. Il est à remarquer seulement que les morceaux qui ont été, je ne dirai pas les meilleurs, mais les plus applaudis, sont ceux qui, ne se trouvant pas dans la partition primitive, ont été tirés des œuvres de Weber et adaptés par MM. Constantin et Wilder avec un goût et un tact parfaits.

L'ouverture est une page bien instrumentée et bien écrite, mais qui rappelle de trop près le mode de développement propre à Mozart, pour avoir un caractère original.

Avant d'entrer dans le détail des morceaux, je me résumerai une fois pour toutes sur la partie de danse ou de mimique du rôle de Sylvana. Quelques passages sont pleins d'élégance et de grâce, mais, dans ces morceaux d'orchestre comme dans l'ouverture, le souvenir de Mozart a plus d'une fois entravé l'expansion de la personnalité du compositeur.

Le premier acte est, sans contredit, celui qui rappelle de plus près le style de Weber dans le *Freyschütz* et dans *Euryanthe*. Chœurs à puissantes sonorités, phrases mélodiques dans lesquelles semble passer tantôt la brise embaumée de la forêt, tantôt le souffle embrasé de l'amour; en un mot, ce que nous aimons tant dans Weber, se trouve dans ce premier acte.

L'air en *si* bémol que chante Rodolphe est, je ne crains pas de le dire, une des meilleures compositions de Weber, et l'allegro en *mi* bémol rappelle de très-près un des plus beaux passages du *Freyschütz*. Le duo entre Rodolphe et Krips, son écuyer, est animé, scénique, mais, comme nous l'avons dit plus haut, il est écrit sous l'influence trop évidente des maîtres du XVIIIe siècle. Il n'en est pas de même de l'air de basse, c'est une page vigoureuse et ferme, où on sent passer la main du maître et que M. Neveu a fort bien rendue. Dans la romance du comte Albert, avec accompagnement obligé de violoncelle, la pensée mélodique, bien exposée, tourne malheureusement trop court; mais rien n'est charmant comme le mélange des deux timbres de voix d'homme et de violoncelle. On a fort applaudi l'air à boire de ténor qui termine cet acte; mais je lui préfère de beaucoup, pour ma part, le chœur de chasseurs qui le précède, avec son accompagnement obstiné et vigoureusement rhythmé de hautbois et violons. Dans cet acte, on a retranché de la partition primitive un seul morceau de basse qu'il ne faut pas, je crois, trop regretter.

A partir du second acte, les changements faits à la *Sylvana* de 1810 sont plus nombreux. On a coupé un duo de basse et soprano entre le comte Mathias et Hélène, et un air de ténor qui rappelle, mais de très-loin, celui du premier acte. Les trois morceaux intercalés ont été fort bien reçus du public et sont tirés vraisemblablement des lieder du compositeur et de ses chœurs. C'est d'abord une tyrolienne fort bien chantée par Mlle Douau, et qui a été bissée (1); un trio habilement écrit pour les voix et un chœur de mendiants coupé par une excellente romance de ténor. Parmi les pages de la partition primitive, citons un air de soprano d'une bonne facture, mais un peu trop haut pour Mlle Balbi, et un quatuor d'une excellente sonorité vocale.

Le troisième acte commence par une polonaise, intercalée aussi; puis vient un air de basse un peu vieilli, mais plein de cette bonne gaieté allemande que nous retrouvons dans les lieder. Un chœur de ménestrels et une valse qui ressemble un peu trop à la tyrolienne du deuxième acte, ont été fort applaudis et bissés. Ces deux morceaux ont été ajoutés. Citons encore un air de ténor bien écrit, et arrivons au morceau capital de la partition, le finale. Peut-être, dans une salle plus grande, avec un orchestre et des chœurs plus nombreux, ce grand morceau d'ensemble, précédé d'une marche nuptiale, eût-il obtenu tout son effet; mais je dois l'avouer, ce finale, bien exposé dans son début, manque un peu de clarté dans les développements, et a paru long et bruyant. Nous devons aussi ajouter qu'à l'époque où il fut composé, Weber ne possédait pas encore cette science profonde — dont il a donné tant de preuves depuis — de l'emploi des masses chorales, faisant ressortir avec plus d'éclat et de puissance les voix des solistes.

Le quatrième acte est le moins important au point de vue musical, mais il a fourni l'occasion d'applaudir chaleureusement M. Clément Just et Mlle Pallier. On n'a conservé de l'œuvre de Weber qu'un trio, qui rappelle un peu trop la facture de l'époque, et on a ajouté un excellent chœur de bûcherons et un air de ténor qui a été applaudi.

Au résumé, quatre numéros ont été supprimés dans la *Sylvana* de 1810, mais remplacés par sept morceaux tous dignes du maître, puisqu'ils ont été choisis parmi ses meilleures œuvres, et que le public a fort bien reçus (2). Sans nous arrêter à des considérations morales, à des scrupules que nous ne croyons pas de mise pour le cas présent, et allant droit au résultat, nous dirons : il existait en Allemagne un opéra de Weber inconnu en France; cette œuvre incomplète renfermait des beautés de premier ordre ; de patients artistes ont complété cette partition, l'ont fait avec tact, avec goût : la pièce a réussi; il ne nous reste qu'à les remercier, tant au nom du public qu'au nom de l'art.

M. Martinet, du reste, n'avait rien négligé pour obtenir le succès ; la pièce est parfaitement montée, et les décors et les costumes sont très soignés.

Quant à l'interprétation, elle est de tous points digne d'éloges. Mlle Balbi (Hélène) a la voix légère et agréablement timbrée ; malheureusement, comme je l'ai dit plus haut, le rôle, écrit trop haut pour elle, la fatiguait visiblement. Mlle Douau (Zina) a de l'esprit et chante bien, aussi a-t-elle été fort applaudie, surtout dans la tyrolienne et dans la valse. M. Duwast (Rodolphe) a fort bien dit son air du premier acte et la romance du pauvre. M. Caillot (le comte Albert) a besoin de prendre en scène plus d'aplomb et de désinvolture, mais sa voix est agréable et il la conduit avec talent. M. Neveu est une bonne basse, qui a de la franchise et de la rondeur. Enfin, Mlle Pallier, de l'Opéra, peut prendre pour elle une bonne partie du succès; elle est gracieuse, légère et mime avec esprit et vérité. Terminons en félicitant vivement M. Clément Just, qui a trouvé d'excellents effets dans le rôle entièrement parlé de Melchior.

H. Lavoix fils.

---

(1) Ces couplets, d'un rhythme si nettement marqué, sont populaires en Allemagne sur les paroles : *Mein Schatzerl is hübsch.* — Ils furent composés à Dresde en 1818, et on peut les trouver dans le recueil de mélodies de Weber, publié à Berlin par Schlesinger dans le *Weber-Album.*

(2) La partition originale de *Sylvana*, réduite pour piano et chant, avec paroles allemandes et italiennes, a été publiée jadis par la maison Schlesinger (actuellement Lienau) à Berlin. Elle contient dix-neuf morceaux.

CÉLÉBRITÉS MUSICALES DU PASSÉ.

—

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

—

LE CHIOZZOTTO.

Le biographe qui entreprend d'écrire avec exactitude la vie des musiciens illustres des XVIe et XVIIe siècles, se donne une tâche dont il ne prévoit pas toutes les difficultés ; car, le plus souvent, sa bonne volonté et son assiduité sont mises à de rudes épreuves, heureux encore lorsqu'il ne vient pas échouer contre un obstacle insurmontable, qui est l'absence de tout document contemporain, capable de le renseigner sur l'artiste dont il veut étudier la vie et les œuvres. C'est précisément ce qui arrive pour *le Chiozzotto :* sauf de rares éclaircissements fournis par les vieux registres des Procurateurs de Saint-Marc, les écrivains de son époque sont absolument muets sur son compte. Ce mutisme qui serait presque dédaigneux s'il n'était le même pour à peu près tous les musiciens du temps, est d'autant plus étonnant qu'il s'agit d'un compositeur de génie, inventeur de formes nouvelles, particulièrement dans le genre bouffe, dont il fut en quelque sorte le créateur et que ses successeurs appliquèrent avec tant de succès à la scène. — En effet, on sait que les maîtres italiens ont été sans rivaux dans l'*opera-buffa*. Si celui dont nous nous occupons n'eut pas l'honneur de le transporter le premier sur le théâtre, c'est que le drame musical n'existait pas de son temps, puisque le premier opéra représenté publiquement à Venise n'y fit son apparition que vingt-huit ans après sa mort. Ce qu'on ne pourrait lui contester sans injustice, c'est qu'ayant l'intuition et je dirai même le pressentiment du prochain avénement des nouveautés qui allaient révolutionner de fond en comble la musique, il découvrit la *Cantate*, cette petite scène ou drame à une seule voix, que le génie d'Emilio del Cavaliere, de Peri, de Caccini et de Monteverde (1) devait bientôt transformer en drame lyrique. — Nul doute que s'il eût vécu plus longtemps, il n'eût concouru. avec ses illustres émules, au perfectionnement et à la métamorphose d'un art dans lequel il était passé maître.

Croce ou Dalla Croce (Giovanni) naquit vers le milieu du XVIe siècle, à Chioggia, petite ville des lagunes de Venise, d'où lui vint le surnom de *Chiozzotto*, sous lequel il a été le plus généralement connu. On ignore l'époque de son arrivée à Venise et le motif qui l'y amena : tout ce que l'on sait sur ses commencements, c'est qu'il fut de bonne heure l'élève de son éminent compatriote Zarlino, maître de chapelle de l'église Saint-Marc de Venise, né, comme lui, à Chioggia. Les heureuses dispositions de Croce pour la musique engagèrent son professeur à l'entourer de soins particuliers, et afin de ne pas le perdre de vue, il le fit admettre, en qualité de contralto, au nombre des chantres de la chapelle ducale, avec 36 ducats d'appointements annuels. Ce n'était pas une mince faveur et il fallait que le jeune homme fût déjà un musicien consommé, car lorsqu'on disait à Venise, *c'est un chantre de Saint-Marc*, cela équivalait à un brevet de chanteur hors ligne. Du reste, les proverbes musicaux qui avaient cours alors, font voir combien l'art du chant était déjà développé et perfectionné; « qu'il soit traité de bête, dit l'un, celui qui chantera sans savoir! » (*qui canit quod non scit, appelletur bestia.*) « Ce n'est pas un chanteur, dit l'autre, mais une brute, celui qui » ne chante pas suivant les préceptes de l'art, mais par routine ! » (*Bestia, non cantor, qui canit non arte, sed usu.*) Les chantres de Saint-Marc devaient aussi savoir improviser le *contrappunto alla mente* (le chant sur le livre) qui n'existe plus aujourd'hui qu'à l'état de souvenir. Leur nombre n'était pas grand à cette époque, car un rapport du maître de chapelle Donati, successeur de Zarlino, daté de 1597, n'en énumère que 17, savoir : trois soprani, cinq contralti, cinq ténors et quatre basses. Plus tard on en compta jusqu'à trente-six, partagés en quatre sections égales.

Divers décrets des Procurateurs rendus en faveur de Croce, sont les garants de ses éminentes qualités et de son exactitude à remplir ses devoirs. Le 13 juillet 1586, ces magistrats lui allouent une gratification de 15 ducats ; le 14 novembre 1590, « vu son assiduité et ses bons services dans la chapelle de Saint-» Marc, bien qu'il n'ait reçu jusqu'aujourd'hui aucune augmen-» tation de traitement depuis bien des années qu'il est attaché » à la dite chapelle, » ils lui accordent 14 autres ducats, « afin » qu'il ait en tout 50 ducats par an ; » enfin le 30 janvier 1593, ils le favorisent encore d'un supplément de 10 ducats, pour reconnaître les peines qu'il prend « pour instruire les enfants du » séminaire » (*pro docere pueris seminarii*), ce à quoi ne pouvait plus suffire le maître de chapelle Donati.

Quelques mots sur ce séminaire sont indispensables pour faire voir avec quelle sollicitude la magistrature de Saint-Marc s'inquiétait de tout ce qui pouvait concourir à l'illustration de la chapelle confiée à sa surveillance.

Le Gouvernement vénitien ne trouvait pas qu'il fût suffisant pour lui d'avoir une chapelle musicale bien plus parfaite que toutes celles de l'Italie ; il voulut encore assurer la perpétuité de cette suprématie en fondant, à côté d'elle, une institution qui mît toujours à sa disposition les meilleurs musiciens et chanteurs sans être obligé de faire appel à ceux du dehors ou de l'étranger. — Ces musiciens, par leur éducation en commun, par leur méthode de chant et par l'étude de la composition sous des maîtres exceptionnels, devaient produire un ensemble admirable et tenir à honneur de porter haut le drapeau de leur confrérie. Il fut donc décidé qu'une école de musique serait annexée à la chapelle et en formerait une dépendance. En conséquence, le 18 juin 1403, le Sénat, convoqué par le Doge, assisté des *Pregadi* (1), décréta que les Procurateurs admettraient dans l'église Saint-Marc *huit enfants vénitiens et diacres*, pour y apprendre à bien chanter, et que pour les encourager ils recevraient chacun un ducat par mois. Le maître de chapelle fut chargé de leur enseigner le chant ; mais les devoirs de son emploi et quelquefois la maladie, arrêtant le cours régulier de ses leçons, les Procurateurs, par un arrêté du 10 octobre 1525, nommèrent pour le suppléer dans cet office, « afin que les clercs qui apprennent à chanter ne souffrissent pas de la maladie du maître, » (*ne clerici qui discunt canere patiantur ob infirmitatem præfati magistri*) un chantre dont le traitement fut augmenté de 12 ducats, et qui dut diriger « l'enseignement du chant de l'école des clercs, » (*scholæ clericorum cantus*) que l'on appelait aussi les *zaghi di chiesa.*

En outre, un décret du 12 octobre 1577, institue un séminaire destiné à préparer, pour le service de la chapelle, 18 élèves de 10 à 18 ans, qui devaient y étudier le *canto fermo e figurato*, (le plain-chant et le chant figuré) et le *contrappunto* (contrepoint) théorique et pratique. Ce séminaire, qui prit le nom de *Gregoriano* (Grégorien), d'après le désir qu'en avait exprimé le pape, mais plus connu sous celui de *Seminario di San Marco*, fut placé sous la direction des PP. Somasques (2) et inauguré le jour de l'Annonciation de 1580. Un autre décret, du 7 août 1580, ordonne que l'on choisira un maître de chant pour cet établissement, avec un salaire de 30 ducats, et le choix tomba sur Baldassare Donati, déjà chargé de la direction musicale « de nos enfants, » (*puerorum nostrorum*) ; ne pouvant surveiller ces enfants qui déjà formaient une classe de 44 élèves, et s'acquitter convenablement des nouvelles fonctions auxquelles il venait d'être appelé, Donati demanda qu'on lui adjoignît un coadjuteur, ce qui fut décidé par un décret du 26 janvier 1582, qui affecte à cette place un traitement de 18 ducats par an.

---

(1) Voyez ma notice sur Monteverde dans les *Silhouettes musicales rétrospectives.*

(1) Les *Pregadi* étaient autrefois, à Venise, un Conseil du Gouvernement institué sur la fin du XIIe siècle, qui se composait des 300 principaux citoyens de la ville. On les nommait ainsi parce, que dans les affaires importantes, ils étaient priés *(pregadi)* par le Doge d'assister à la séance.

(2) La congrégation des *Somasques* ou clercs réguliers de Saint-Mayeul a été fondée en 1531 par Girolamo Emiliani, de Venise, et avait pour objet le perfectionnement de l'instruction religieuse. Les Somasques ont, en Italie, la direction de plusieurs colléges, entre autres celui du Clémentin à Rome. Ils tirent leur nom de la ville de Somasco, près Bergame (États Vénitiens), chef-lieu de leurs résidences.

Zarlino, maître de chapelle de Saint-Marc, étant mort en 1590, et Donati ayant été choisi pour lui succéder, on nomma comme professeur de chant au séminaire *Pre Zuanne Chiozzotto*, en d'autres termes Giovanni dalla Croce. Si nous ne savions par l'examen des œuvres qui existent encore de notre héros, quelle fut sa grande valeur musicale, sa nomination à cet emploi prouverait seule en quelle estime on le tenait comme chanteur et musicien. Bien qu'attaché par ses différentes fonctions à la basilique de Saint-Marc, il fut cependant ordonné prêtre de l'église de Santa-Maria-Formosa, l'une des paroisses de Venise ; mais son caractère sacerdotal ne paraît pas l'avoir empêché de mener une existence mondaine, assez ordinaire, du reste, aux ecclésiastiques de ce siècle. Ainsi on le voit saisir avec empressement toutes les occasions de chanter dans les *funzioni* extrêmement fréquentes dans les églises et dans les écoles de la ville, où il se faisait grassement payer ; il fréquente assidûment les *accademie*, pour lesquelles il a écrit de nombreux recueils de madrigaux ; il fait indirectement du commerce et entretient même des relations que son titre ecclésiastique aurait dû lui interdire.

Les compositions de Croce ont été abondantes ; les chapelles principales et les plus importantes bibliothèques de l'Italie doivent encore posséder des copies de ses madrigaux ainsi que de ses messes, psaumes, répons, motets, etc.; mais la majeure partie de ses œuvres a été détruite par le feu ou jetée au vent à la suite des spoliations aussi barbares qu'inintelligentes qui accompagnèrent l'occupation étrangère. Ses chansons populaires se distinguaient par leur verve et leur esprit, et leur renommée n'est pas encore éteinte à Venise. Toutefois, le plus intéressant de ses ouvrages est assurément celui qu'il a intulé *Theriaca musicalis* (Thériaque musicale) ou *Capricii* (Caprices) à 4, 5, 6 et 7 voix, imprimé à Venise en 1596. « Tout, dit M. Fétis, est original dans ce curieux » recueil dont les paroles sont en dialecte vénitien. On y trouve : » 1° un Echo à 6 voix, fort ingénieusement écrit ; 2° une Mas- » carade à 4 voix ; 3° la Chanson du Rossignol et du Coucou, » avec la Sentence du Perroquet, à 5 voix, morceau où règne » une verve comique peu commune ; 4° la *Canzonetta dei Bam-* » *bini*, non moins remarquable ; 5° la Chanson des Paysans, à » 6 voix ; 6° un morceau fort plaisant, intitulé le *Jeu de l'Oie*, » à 6 voix ; 7° le Chant de l'Esclave, à 7 voix, composition d'un » grand mérite. » Ce livre de madrigaux, d'une originalité et d'une science musicale surprenantes, obtint un succès universel et légitime qui se manisfesta par plusieurs éditions successives. La première fut publiée en 1596, la seconde en 1601, la troisième en 1607 et la quatrième en 1609. M. Fétis en faisait si grand cas qu'il a pris la peine de mettre tous ces morceaux en partition avec la notation moderne : c'est une preuve incontestable du grand mérite de cette œuvre intéressante, dont le titre bizarre a fortement intrigué les érudits, qui n'ont pu s'expliquer le motif pour lequel l'auteur l'avait choisi préférablement à tout autre. M. Francesco Caffi, qui, avec le zèle et les connaissances d'un antiquaire, s'est livré aux plus scrupuleuses recherches et à des études approfondies sur les compositeurs vénitiens, a cru en trouver l'explication, qu'il donne en ces termes (1) :

« Ce titre étrange sur un recueil de madrigaux et sur la bou- » tique d'un apothicaire de Venise, dont l'enseigne représen- » tait l'image du maestro Gio. della Croce, m'inspira le désir de » découvrir le mystère qui me semblait caché sous ces mots, et » voici ce qu'en fait j'ai pu apprendre. Ce maître avait pour ami » intime un apothicaire qu'il s'associa pour la fabrication et la » vente de la *thériaque*, produit qui donnait alors de grands béné- » fices à ceux qui savaient l'exploiter. Les deux amis ayant mis » en commun les connaissances du spécialiste d'un côté et de » l'autre les capitaux fournis par le compositeur, leurs affaires » prospérèrent si bien que, par reconnaissance, le musicien » donna le nom de *Thériaque* pour titre aux madrigaux qu'il » venait de terminer, et l'apothicaire fit peindre sur l'enseigne de » son officine pharmaceutique le portrait de son obligeant capi- » taliste. Cette boutique était située dans la paroisse de Sainte- » Marguerite à Venise, et je me souviens parfaitement d'y avoir » vu le profil de Croce sur l'enseigne. Je n'oserais affirmer la » véracité du récit qui m'a été fait et que je viens de rapporter, » mais je le crois très-acceptable. »

Le maître de chapelle de Saint-Marc, Donati, étant mort en 1603, les Procurateurs eurent à s'occuper de lui donner un successeur ; mais pendant la séance qu'ils consacrèrent à cette affaire, une contestation assez grave s'éleva entre eux lorsqu'il s'agit de fixer le jour du concours. Federigo Contarini, l'un d'eux, émit la proposition d'ordonner aux ambassadeurs de la République à l'étranger de se renseigner de leur mieux sur les *soggetti principalissimi* aptes à cet emploi et capables de mettre un frein à la conduite scandaleuse de certains chantres, en continuant l'œuvre commencée par les trois illustres maîtres Adriano Willaert, Cipriano Rore et Giuseppe Zarlino. Il paraît que dans les dernières années de la vie de Donati, celui-ci, accablé par l'âge et les infirmités, n'ayant pu continuer à exercer une vigilance active sur les musiciens placés sous ses ordres, on les voyait trop souvent fréquenter les tavernes et les mauvais lieux d'où ils sortaient ivres, arpentant les rues en titubant et en vociférant des chansons obscènes, ce qui avait provoqué sur leur compte des plaintes multipliées fort peu honorables pour des hommes revêtus d'un caractère sacré. Les Procurateurs, influencés par l'éloquence de Contarini, décidèrent que le concours serait ajourné jusqu'après la réception des réponses des ambassadeurs. Mais le doge Marino Grimani, amateur de musique éclairé, qui avait fait de son palais un centre de réunions académiques où affluaient les familles les plus nobles et les plus distinguées de Venise, ne trouvant pas cet ajournement nécessaire, ni les circonstances identiques à celles qui, un siècle plus tôt, avaient déterminé le doge Gritti à donner la place de maître de chapelle de Saint-Marc à un artiste étranger, au Flamand Adriaan Willaert, enjoignit aux magistrats de mettre fin au plus tôt à un incident qui, s'il se prolongeait davantage, deviendrait infailliblement nuisible à la chapelle, et de faire procéder au concours dans le plus bref délai, afin que la maîtrise ne demeurât pas plus longtemps vacante. Devant une volonté si nettement formulée, les Procurateurs n'eurent plus qu'à se soumettre ; et Croce n'ayant eu pour adversaire au concours ouvert le 13 juillet 1603, que le seul Costanzo Gabrieli, des Frères prêcheurs, dont le talent était loin de pouvoir rivaliser avec le sien, fut élu à l'unanimité chef de la chapelle de Saint-Marc. Il est présumable que l'influence du doge Grimani, qui lui portait une affection toute particulière, ne fut pas étrangère à sa nomination ; mais cette circonstance ne diminue en rien son mérite, attesté par le petit nombre de candidats qui osèrent entrer en lice avec lui. La chapelle possédait pourtant alors deux hommes d'un immense talent, les organistes Giovanni Gabrieli (1) et Paolo Giusto, qui certainement se seraient mis sur les rangs, s'ils n'avaient été convaincus des qualités exceptionnelles de Croce et désireux de s'épargner la mortification d'une défaite pouvant porter atteinte à la juste considération dont ils étaient universellement entourés.

Ernest David.

(*La suite prochainement.*)

(1) *Storia della musica sacra nella già Capella ducale di San Marco di Venezia del 1318 sin al 1797.* Venise, 1854, 2 vol. in-8°.

(1) Ce Gabrieli n'avait aucun lien de parenté avec Costanzo Gabrieli, le compositeur de Croce. Une Notice sur *les Gabrieli, leur temps et leur influence sur la musique en Allemagne*, fera suite à celle-ci.

REVUE DES THÉATRES.

Ambigu-Comique : *Le Portier du n° 15*, pièce en cinq actes de M. Frantz Beauvallet.

Frédérick-Lemaître est toujours le grand, l'admirable comédien d'autrefois. Certainement, il est vieux et sa voix affaiblie se perd parfois avant d'arriver aux derniers rangs des auditeurs, mais comme il sait se faire comprendre sans articuler un seul mot ! Quelle physionomie expressive ! Quel jeu ample et vrai !

Dans cette nouvelle création, Frédérick apparaît en portier. Eh bien, avant même d'apprendre par le développement de l'intrigue que, sous ces haillons et revêtu d'un tablier de toile bleue, se cache un gentilhomme ruiné, un noble de la vieille roche, on devine que le père Feuillantin est un faux pipelet ou bien qu'il appartient à une famille « qui a eu des malheurs. »

Complétement ruiné pour avoir payé les dettes et les folies de sa fille, le baron de Franville en est arrivé, de déboire en déboire, à solliciter une place de concierge, et le descendant d'anciens preux balaie les escaliers, tire le cordon, fait tout ce qui concerne sa piteuse position. Il est plein de résignation et de courage, car il travaille pour sa petite-fille, sa chère Suzanne.

De nouveaux locataires viennent jeter le trouble dans la maison et le désespoir dans la loge du portier. Le comte de Montcorbel a loué le plus bel appartement; il est accompagné de celle qu'on appelle la comtesse et qui n'est autre que Valéria, la fille dénaturée du père Feuillantin, la mère éhontée de Suzanne.

Valéria, à la vue de Suzanne, maintenant une belle jeune fille, sent l'amour maternel s'éveiller en son âme et elle réclame son enfant.

Alors s'engage une lutte entre Feuillantin et Valéria. Cette dernière, conseillée et soutenue par Lejars, un drôle épris de Suzanne, finit par garder sa fille avec elle et le pauvre vieux portier, renvoyé par le propriétaire, s'en va au hasard, seul, tout seul, en jetant un dernier regard sur cette maison où il a vécu si heureux avec sa chère Suzanne.

Frédérick-Lemaître, dans cet acte, est le Frédérick-Lemaître des beaux jours. Quels yeux! Quelle expression! Quels silences!

Enfin, et après deux actes vulgaires, le père Feuillantin, ou plutôt le baron de Franville, déjoue les infâmes projets du comte de Montcorbel et de Lejars et il donne Suzanne à celui qu'elle aime : un premier prix de tragédie du Conservatoire. Il pardonne à Valéria, séparée à jamais du comte.

Et si l'or fait réellement le bonheur, rassurez-vous sur le sort de la famille de Franville, car le baron hérite d'une somme considérable.

Adrien Laroque.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine, lundi et vendredi, *l'Africaine* avec Mlle Hisson dans le rôle de Sélika, et Villaret dans celui de Vasco; inutile de dire que le chef-d'œuvre de Meyerbeer avait comblé la salle. Mercredi, avec *la Favorite*, on a repris le ballet de *la Vivandière*, pour Mlle Pertoldi. Ce même spectacle est annoncé pour aujourd'hui, par extraordinaire.

*** M. Halanzier vient de renouveler les engagements des principaux artistes de l'Opéra : Mme Gueymard a signé pour deux ans à 5,000 fr. par mois, Mlle Rosine Bloch à 40,000 francs pour la première année, et 45,000 francs pour la seconde, Mlle Thibault à 12,000 francs par an. MM. Villaret, Bosquin, Caron, etc., ont également signé un nouveau bail avec l'Opéra. — On parle aussi d'un nouveau ténor du nom de Silva, et d'une nouvelle basse qui débuterait bientôt.

*** On assure que les pièces les plus importantes du répertoire de Gounod : *le Médecin malgré lui, Philémon et Baucis, Mireille, Roméo et Juliette*, sont acquis à l'Opéra-Comique. *Roméo et Juliette* y serait, dans tous les cas, joué l'hiver prochain. — Ce théâtre remonte *le Maçon*, avec MM. Ponchard, Thierry, Verdellet, Bernard, Julien; Mmes Reine, Revilly, Guillot et Gayet.

*** Deux débuts de quelque importance ont eu lieu cette semaine au Théâtre-Italien : ceux de Mmes Rubini et Bracciolini, dans *Rigoletto*. La première n'a qu'à se louer de l'accueil du public. Ses deux duos, l'un avec le ténor, l'autre avec le baryton, lui ont acquis les sympathies de l'auditoire. Sa voix de soprano est d'un beau timbre, surtout dans les cordes hautes, et sa méthode est excellente. Mais il ne faut pas qu'elle se lasse de travailler, ne fût-ce que pour donner plus de souplesse à son organe et pour mieux soigner ses attaques, qui parfois n'ont pas été très-exactes. Somme toute, elle peut être satisfaite de l'épreuve, et le succès doit l'encourager. On peut même dire que c'est à elle plus particulièrement que s'adressaient les applaudissements qui ont éclaté après le quatuor. — Quant à Mme Bracciolini, nous ne la jugerons pas d'après la façon dont elle a chanté le petit rôle de Madeleine, bien qu'elle ait eu des moments très-heureux, notamment dans le court duo dramatique avec Sparafucile. On dit qu'elle doit chanter le rôle d'Orsini dans *Lucrezia Borgia*. Nous attendrons. — M. Delle Sedie, le baryton au chant pur et correct, est toujours l'artiste favori du public de la salle Ventadour, qui aime avant tout à entendre *bien chanter*. Peu importe que la voix soit plus ou moins robuste. C'est moins de la richesse de l'instrument que du talent du virtuose que l'auditoire se préoccupe. Et l'on sait ce que M. Delle Sedie parvient à faire de sa belle voix. — Pour ce qui est du ténor Guidotti, nous continuerons à ne louer que son zèle, tout en constatant que dans le personnage du duc il a été bien meilleur que dans les rôles précédents.

*** Fraschini fera sa rentrée jeudi au Théâtre-Italien dans *Un Ballo in Maschera*. — Le début d'une cantatrice dont on dit beaucoup de bien, Mlle Smerowski, qui a chanté en dernier lieu à Trieste, est aussi annoncé pour cette semaine dans *Il Barbiere*.

*** Nous apprenons de source certaine, dit *la Liberté*, que les opéras de concours seront exécutés cette année : *la Coupe du roi de Thulé*, de M. Diaz, à l'Opéra; *le Florentin*, de M. Lenepveu, à l'Opéra-Comique, et enfin *le Magnifique*, de M. Jules Philipot, au Théâtre-Lyrique.

*** On a lu jeudi, avec un grand succès, aux artistes du théâtre des Variétés, le poëme des *Cent Vierges*, dont la vogue ne fait que croître à Bruxelles et qui doit succéder à Paris aux représentations de Mlle Schneider.—Voici la distribution de l'opéra-bouffe de MM. Clairville, Chivot, Duru et Lecocq : Jonathan, M. Kopp; Quillenbois, M. Berthelier; Brididick, M. Léonce; Poulardot, M. Hittemans; Thompson, M. A. Michel; Crockley, Blondelet; le constable, M. Daniel Bac; Callsonn, M. Bordier; Bitter, M. Duval; Gabrielle, Mlle Van Ghell; Eglantine, Mlle G. Gautier; Vierges: Mlles A. Regnault, Bessy, Anna Schneider, Schewska, Beaumont, M. Pierson, Argème, Louise, P. Klein, Feliciani, etc. — Mlle Van Ghell va se rendre à Bruxelles pour y voir jouer le rôle important qu'elle a dans cet ouvrage.

*** On annonce pour après-demain, aux Bouffes-Parisiens, la première représentation de la *Timbale d'argent*, retardée par une indisposition de Mme Peschard.

*** On écrit de Brest : « Notre théâtre vient de nous donner une nouveauté des plus intéressantes : le nouvel opéra de Flotow, *l'Ombre*. Il était interprété par M. Sabatier (docteur Mirouet), Mlle Baudier (Mme Abeille), Mme Ferminet-Laville (Jeanne), et M. Justin Née (Fabrice). L'exécution a été irréprochable. La musique de M. de Flotow charme l'oreille en même temps que le poëme satisfait le cœur, on est intéressé, on s'amuse, et le public en a donné la preuve par des applaudissements enthousiastes. »

*** Mme Céline Chaumont et M. Saint-Germain vont faire une excursion artistique de trois mois, ils donneront des représentations dans le nord de la France, la Belgique, puis à Londres.

*** Mme Adelina Patti est fêtée à Vienne avec un enthousiasme qui n'a rien à envier à celui des Russes qu'elle vient de quitter. Chacune de ses représentations est un triomphe. Elle vient de recevoir le cadeau que lui destinait l'empereur de Russie, et qui n'était pas prêt au moment de son départ. C'est un splendide rubis entouré de vingt-quatre solitaires; le tout estimé 15,000 roubles.

*** Si nous en croyons les correspondances du Caire, la représentation d'adieux donnée par Marie Sass, avant son départ de l'Egypte, aurait été un triomphe inouï pour la célèbre cantatrice. A sa sortie du théâtre, ses admirateurs ont dételé les chevaux de son coupé pour le traîner eux-mêmes. — La recette de cette représentation a été de 40,000 francs, sans compter les bijoux et les cadeaux de tous genres.

*** Mlle Bélia, l'ancienne dugazon de l'Opéra-Comique, joue en ce moment à Montevideo l'emploi des Schneider.

*** Les villes d'Italie qui comptent en ce moment le plus grand nombre de théâtres en activité sont : Florence, onze; Naples, neuf; Rome, huit; Milan, sept; Turin, six; Gênes, cinq; et Venise, quatre.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Le programme du concert spirituel du dimanche de Pâques, au Conservatoire, répétait, à quelque différence près, celui du Vendredi-Saint : les fragments du *Requiem* de Ch. Lenepveu y étaient remplacés par le double chœur de Leisring, *O Filii*, et l'Entr'acte et la Prière (chœur) de *Joseph*. Le public (qui n'est point ce jour-là, il s'en faut, l'auditoire ordinaire du Conservatoire) a semblé plus surpris que charmé en entendant la *Fuite en Egypte* de Berlioz : l'initiation lui manquait pour goûter tout ce que renferme de grâce, de sainte simplicité, et parfois de sereine grandeur, cet adorable pastiche d'un vieux style imaginé de toutes pièces par l'auteur, — innocente supercherie qui put avoir sa raison d'être lorsqu'elle se produisit, mais qui ne trompa jamais une oreille musicale.— On n'a guère applaudi que l'air du ténor récitant (le Repos de la Sainte Famille) que M. Bosquin a dit, du reste, beaucoup mieux qu'au concert précédent.

*** La Société du Conservatoire donnera encore quatre concerts : les 14 et 21 avril, et les 5 et 12 mai. Il en aura été donné en tout vingt-quatre cette année.

*** Aujourd'hui à deux heures, au Cirque d'hiver, 7e concert populaire de musique classique (3e série), sous la direction de J. Pasdeloup. On y entendra : 1° Symphonie (Th. Gouvy). — 2° Air final du 1er acte d'*Orphée* (Gluck), chanté par Mme Viardot. — 3° Adagio (V. Joncières). —

4e Concerto pour violon (Beethoven), exécuté par M. Maurin. — 5° *Le Roi des Aulnes* (F. Schubert), chanté par Mme Viardot, accompagné par M. Saint-Saëns. — 6° Ouverture d'*Oberon* (Weber).

*** La deuxième séance donnée par MM. Alard et Franchomme au Conservatoire a été aussi brillante que la première. Le programme était emprunté tout entier au répertoire classique, et a été exécuté avec la pureté, le fini et le charme qu'on est en droit d'attendre de ces éminents artistes, auxquels il est juste de joindre MM. Dancla et Trombetta. Le pianiste Francis Planté a obtenu de nouveau un succès très-flatteur; on a bissé la Tarentelle (opéra 43) de Chopin, qu'il a jouée avec l'élégance vraie et la netteté qui sont le caractère de son talent; au lieu de la redire, il a exécuté la huitième Polonaise du même auteur, avec non moins de bonheur. Quant à Mme Viardot, c'est un véritable enthousiasme qu'elle a excité en chantant un air du *Rinaldo* de Hændel, un autre de la *Griselda* de Buononcini et la *Siciliienne* de Pergolèse. — La troisième et dernière séance a lieu aujourd'hui à deux heures, avec le concours de Mme Carvalho, de MM. Planté, Diémer, Ch. Dancla, Trombetta et Gouffé. Le quintette de piano de Schubert et un trio de Chopin y seront exécutés.

*** On a fêté jeudi dernier, dans la petite salle du Conservatoire, la réception de la statuette de Baillot, par l'exécution de quelques œuvres du célèbre violoniste, ou de celles dans l'interprétation desquelles il excellait; un fragment de son septième concerto, l'Hymne de Haydn, etc. Les exécutants étaient : Mme Tardieu de Malleville, MM. Maurin, Colblain, Mas, Vaslin et Telesinski.

*** A l'occasion de la réunion des Sociétés savantes, il y a eu jeudi une magnifique soirée musicale au Ministère de l'Instruction publique. On y a entendu Mmes Viardot et Trélat, MM. Widor et Saint-Saëns, et les chœurs de la Société académique de musique sacrée, dirigée par M. Ch. Vervoitte. M. Ch. Poisot tenait le piano d'accompagnement, et M. Boissière l'harmonium.

*** Jeudi dernier a été célébrée, à l'église Saint-Eustache, une messe en musique au profit de la caisse des écoles du deuxième arrondissement. Les différents morceaux de cette messe étaient empruntés à divers auteurs : Haydn, Dietsch, etc. MM. Hurand, maître de chapelle, Bosquin, Hermann-Léon, Perrier, Guyot, Garcin, Pickaert, Prumier, ont pris part à l'exécution.

*** Le Vendredi-Saint, à Saint-Roch, l'oratorio de Haydn, *les Sept paroles du Christ*, a été exécuté à grand orchestre. Le jour de Pâques, dans la même église, on a exécuté la Messe du Sacre, de Cherubini, ainsi qu'un Salut solennel de M. Ch. Vervoitte.

*** Le Cercle de l'Union artistique a donné dans ses salons de la place Vendôme, le 26 mars, un très beau concert auquel ont pris part, comme exécutants, MM. Delahaye (piano), Marsick (violon), Fischer (violoncelle), Bosch (guitare). On y a applaudi, avec ces virtuoses, des fragments du *Florentin* d'Edouard Membrée, des *Amants de Vérone* du marquis d'Ivry, un chœur de Jules Costé, *Buveurs et commères*, et d'autres œuvres du prince de Polignac, de Mme de Grandval, du comte d'Osmond et de Léo Delibes.

*** Mme Monbelli, avant de se rendre à Londres, s'est fait entendre à la dernière soirée du docteur Mandl, et en a eu les honneurs avec le ténor Gardoni. A côté de la charmante cantatrice ont été applaudis Mmes Miliano, Teisseire, un violoniste et une pianiste de talent, M. Piédeleu et Mlle Le Callo, qui ont donné la réplique aux chanteurs avec deux œuvres classiques. Citons encore M. Reyav, dont tous les salons voudront connaître le talent d'improvisateur et de mime, et qui réussit avec une rare perfection les imitations d'une vingtaine des principaux artistes de Paris. — La comédie avait pour représentant ce soir-là M. Saint-Germain.

*** Mme Blanche Peudefer a donné, son concert annuel, dans les salons Pleyel. La charmante cantatrice a obtenu un légitime succès avec l'air de *Jeannot et Colin*, de Nicolo, celui de *Faust*, et une jolie chanson de Marie-Antoinette : *C'est mon ami*, transcrite par Wekerlin. MM. Diémer, Lamoureux, Marochetti et Piter n'ont pas été moins applaudis.

*** Le concert donné, mercredi dernier, par les frères Auguste et Emile Sauret, pianiste et violoniste, à la Salle Erard, nous a permis de constater chez ces deux intéressants virtuoses de sensibles progrès. Ils ont cessé d'être des enfants-prodiges, pour devenir de vrais artistes. A ce concert, nous avons particulièrement remarqué et applaudi deux jolies mélodies de Ph. Maquet, Sérénade du *Passant* et *le Gué*, dites d'une façon charmante par Mlle Maria Brunetti.

*** Hier soir, dans les salons Pleyel, avait lieu le concert de Mlle Prud'homme, pianiste, à laquelle MM. Sighicelli et Pagans prêtaient leur concours. Une élève de Mme Viardot, Mlle Léonie Keraval, s'y est fait remarquer et applaudir. M. Uzès tenait le piano d'accompagnement avec son talent habituel.

*** Une très-remarquable *Sérénade* pour quatre violons, composée par M. Cherblanc, a été exécutée avec succès à Lyon. L'auteur, qui est un violoniste de talent, a triomphé des difficultés inhérentes à un genre où le musicien a des ressources si peu variées à sa disposition; il a su allier le charme des idées à la science de l'effet et captiver l'attention jusqu'au bout.

*** A un concert donné par le baryton Patriossi, à Nice, on a beaucoup applaudi un arrangement de la Prière de *Moïse*, pour violon, violoncelle, harmonium et piano, dont l'auteur est l'excellent pianiste Perny. On y a revu avec plaisir l'éminent violoncelliste Seligmann, remis de son indisposition, et qui a tenu sa partie avec son talent habituel.

*** « Un concert de Liszt, dit l'*Echo* de Berlin, est un événement musical, et le public de Pesth en a été l'heureux témoin. Après un silence de vingt-six ans, l'illustre abbé s'est mis de nouveau au piano, le 18 mars de l'an de grâce 1872. Le concert était annoncé pour huit heures, mais dès six heures on assiégeait les portes du Redoutensaal. Le foyer des artistes même est livré au public; on y a établi sept rangs de siéges. L'estrade s'élève à la place accoutumée; on y voit deux pianos, dont l'un est destiné à l'accompagnateur de Liszt, M. de Mihalowich, et l'autre, entouré de belles guirlandes aux couleurs nationales hongroises, est réservé au maître lui-même, qui s'asseoira sur une chaise ornée de couronnes de lauriers. Tous épient l'entrée du grand artiste dont le nom a suffi, comme autrefois, pour attirer une foule nombreuse et passionnée. Liszt est caché derrière une colonne; le lorgnon à l'œil, il considère attentivement son auditoire, scrutant la signification de chaque visage. Il va monter à l'estrade..... mais une surprise attend tous les assistants et lui-même. — « Place! place! » entend-on crier au dehors. Le jeune comte Apponyi se montre à la porte; alors retentit le *vivat* hongrois : « Eljen! Eljen! » poussé par les derniers rangs de la salle, répété bientôt par tous. L'archiduchesse Gisèle apparaît, puis l'archiduchesse Clotilde, que suivent l'empereur, le prince héritier Rodolphe, l'archiduc Joseph, le comte Bellegarde et d'autres personnages de la cour. — Liszt monte enfin à l'estrade et s'asseoit au piano.... Tous les cœurs battent, tous les regards dévorent le puissant virtuose. Il est en soutane, et porte une brochette de décorations; son abondante chevelure grise flotte sur ses épaules. Et il enchante, il étonne, il enthousiasme encore, après s'être tu près de trente ans. » — Voici la liste des morceaux exécutés par Liszt à ce mémorable concert : Sonate en *ut* dièse mineur (Beethoven); Prélude, Nocturne et Polonaise (Chopin); Nocturne en style hongrois (Abrànyi); Grande Fantaisie pour deux pianos (Schubert), avec M. de Mihalowich.

*** L'Association des artistes musiciens fera exécuter, demain lundi, 8 avril, à l'occasion de la fête de l'Annonciation, à Notre-Dame, une messe de M. Ch. Gounod, avec soli et chœurs. L'orchestre sera dirigé par M. George Hainl, et les soli chantés par MM. Grisy, Bataille et Morel; à l'offertoire, M. Maurin exécutera un solo de violon. — Une allocution sera prononcée par le R. P. Ollivier, dominicain. — La quête est destinée à la délivrance du territoire. — On peut se procurer des billets chez M. Duzat, trésorier de l'Œuvre, rue de Bondy, 68, ou à l'église, à la loueuse de chaises.

*** Lundi 15 avril, à 8 h. 1/2, au Cirque des Champs-Elysées, grand concert organisé sous le patronage du préfet de la Seine et de M. Alphand, au profit de la commune de Neuilly, qui a le plus souffert du bombardement. On y exécutera les principaux morceaux de la *Messe solennelle de Rossini*, avec le concours de Mme Alboni et des chœurs de la Société académique de musique sacrée, dirigée par M. Ch. Vervoitte. Une œuvre inédite de M. Vervoitte, le psaume 7, *Seigneur, délivrez-nous de nos ennemis*, sera également exécutée.

*** Jeudi prochain, à 4 heures, à l'église Saint-Roch, exécution d'un *Salut solennel*, de Ch. Vervoitte, au profit des victimes du bombardement de Saint-Cloud. Mme Thiers quêtera.

*** Au second concert qu'il donnera, salons Erard, vendredi 10 mai, M. Vivier exécutera trois morceaux de sa composition. Pour la première fois en public, il jouera la *Gamme fantastique du Chasseur* : le Départ, l'Hallali, le Retour. Dans cette fantaisie de chasse, le cor fait entendre des accords de trois et quatre notes à la fois.

*** Le concert du pianiste Henri Logé, annoncé pour le 9 avril, est remis au samedi 13.

NOUVELLES DIVERSES.

*** M. Hérold vient d'offrir au musée du Conservatoire le piano de travail de son père. C'était un petit piano d'Erard, à pédales d'une curieuse disposition, et sur lequel l'illustre auteur de *Marie*, de *Zampa* et du *Pré aux Clercs* a composé ses plus poétiques mélodies. Le musée a reçu de plus, de M. Jancourt, l'excellent bassoniste, la flûte de Tulou.

*** M. Félicien David est chargé de diriger toutes les fêtes musicales de l'Exposition universelle de Lyon, qui s'ouvrira le 1er mai. — Voici, dans l'ordre alphabétique, les noms des membres du comité qui doit préparer ces solennités artistiques : MM. Armingaud, François Bazin, Ernest Boulanger, Léo Delibes, Duprato, Elwart, Guirand, Jacquart, Victor Massé. Mermet, Reber, Semet, Sylvain Saint-Etienne, Ambroise Thomas et Wekerlin.

*** Sivori vient d'arriver à Paris, de retour de la brillante tournée artistique qu'il a accomplie en Allemagne.

*** Carlotta Patti est également de retour à Paris. Elle a obtenu en dernier lieu de magnifiques succès à Naples.

*** Après avoir passé quelques jours à Paris, J. Offenbach vient de repartir pour Vienne; il va y monter son nouvel opéra-bouffe *le Corsaire noir*.

*** Le directeur des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg et de Moscou, M. Merelli, est depuis quelques jours à Paris; il a traité avec Mlle Nilsson pour toute la saison prochaine. La célèbre cantatrice chantera tour à tour à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

*** On transporte en ce moment dans la nouvelle salle de l'Opéra les archives de notre première scène lyrique, qui sont très-volumineuses et contiennent des documents aussi curieux que précieux, tant en partitions, qu'en lettres de compositeurs célèbres, engagements d'artistes, correspondances des chanteurs, cantatrices et danseuses de l'Académie de Musique, manuscrits, etc. — Le local nouveau destiné à les recevoir se trouve situé au premier étage, où il est parfaitement aménagé.

*** Dans son dernier feuilleton du *Bien public*, M. Guy de Charnacé exprime, au sujet de la situation actuelle du Théâtre-Italien et du rôle qu'il pourrait être appelé à remplir, quelques idées dont le point de départ nous semble juste et dont l'application ne sera certainement pas regardée comme chimérique : « La subvention accordée jusqu'ici aux Italiens, dit-il, avait pour principal objet de fournir à nos chanteurs français des modèles à suivre. Il y avait là, en effet, une grande école de chant, la première du monde, à laquelle devaient venir s'instruire nos chanteurs et nos compositeurs aussi, en écoutant les chefs-d'œuvre de la véritable musique italienne, représentée par Pergolèse, Paesiello, Cimarosa et Rossini. Aujourd'hui ces maîtres ne sont plus exécutés faute d'interprètes. M. Verdi a rompu avec la tradition italienne; le beau chant du style fleuri a disparu, et si bien qu'il n'en reste plus un seul représentant. — Mario, Mmes Alboni, Frezzolini, de Lagrange, ont pris ou à peu près congé de la scène; Badiali, Zucchini sont vieux, et c'étaient les derniers. Les chanteurs italiens d'à présent, même les plus renommés, n'appartiennent pas à l'ancienne école du beau chant; je n'en excepte pas la Patti. Le plus illustre assurément, Fraschini, bien près de la retraite, lui aussi, n'a jamais été qu'un grand interprète de la musique *appassionata*. —D'autres chanteurs en renom sont Français ou Allemands et n'ont pas la tradition. Parmi ceux-ci, je citerai la Fricci, la Krauss, toutes deux élèves du Conservatoire de Vienne; la Stolz et Nicolini; je pourrais ajouter la Lucca et la Nilsson. — Etant donnée cette situation, un théâtre exclusivement italien n'a plus de raison d'être. Mais il y aurait à faire un utile emploi de la subvention qu'on lui continuerait, à la condition que la salle Ventadour deviendrait un théâtre international. On exécuterait là, et en italien, tous les opéras nouveaux de l'étranger, c'est-à-dire ceux qui auraient réussi. C'est ainsi que le *Lohengrin* de M. Richard Wagner alternerait avec l'*Aïda* de M. Verdi, et que les Russes, les Allemands et les Italiens, chassés du Théâtre-Lyrique, de l'Opéra-Comique, viendraient se faire juger à Paris au théâtre international de la salle Ventadour. »

*** En parlant des projets de traité en voie de se conclure entre la France et les Etats-Unis pour la garantie mutuelle de la propriété littéraire et artistique, le *Soir* ajoutait que des informations particulières lui permettaient d'espérer la conclusion d'un traité pareil entre la France et la Russie. Ce journal ignore qu'une convention de cette nature a été conclue le 6 avril 1861 entre les deux pays. — Seulement les droits à payer aux auteurs dramatiques et aux compositeurs en avaient été écartés. Un de nos confrères, M. Gustave Bertrand, ancien élève de l'école des Chartes, est parti récemment pour Saint-Pétersbourg, chargé d'une mission officielle, et il y a tout lieu, effectivement, d'espérer qu'il réussira à faire revenir le gouvernement russe sur cette lacune et à obtenir que la question soit résolue à la satisfaction des intéressés.

*** La romance sans paroles si renommée, la *Chanson du Printemps*, l'une des inspirations les plus mélodieuses de Mendelssohn, paraîtra cette semaine, arrangée pour le chant, avec une poésie de Jules Barbier.

*** Le *Kiosque Hollandia* est un pavillon d'invention nouvelle, dû à M. L.-J. Lefèbre, de La Haye, et dont l'effet est de propager à une grande distance les sons qui s'y produisent. Ce nouveau Kiosque sera surtout apprécié pour les concerts en plein air. La résonnance, paraît-il, reste pure, homogène et suffisamment forte; le timbre de chaque instrument ne reçoit aucune altération, non plus que le diapason lui-même. M. Lefèbre a ajouté à son invention celle d'un système de tubes souterrains qui conduisent le son avec assez de netteté et de force pour qu'un concert exécuté dans le Kiosque soit entendu en même temps à tous les points où les tubes aboutissent. Voilà donc un miracle accompli : les virtuoses auront désormais le don d'ubiquité !

*** Le premier tirage fait à un nombre d'exemplaires très-considérable de l'édition populaire de la partition des *Huguenots* (format de poche, paroles et musique sans accompagnement) a été épuisé dès le jour de sa mise en vente. Demain un nouveau tirage sera prêt.

*** *L'Africaine*, comme tous les opéras de quelque valeur, a été arrangée et réduite de bien des manières, mais il n'était encore venu à l'idée de personne de la réduire..... au texte seul, comme vient de le faire le directeur du théâtre de Wismar, petite ville du Mecklembourg, qui, manquant sans doute d'éléments musicaux suffisants, annonçait ces jours derniers la représentation de « *l'Africaine*, mélodrame en six parties, d'après l'opéra de Meyerbeer. »

*** Au nombre des autographes curieux dont nous avons annoncé la vente à la salle Silvestre pour le mardi 9 avril, figurent les manuscrits des six principaux opéras de Berton, et celui du *Cid* de Sacchini.

*** *I love you*, la valse de Jules Klein, devenue promptement populaire, paraît devoir rencontrer autant de succès dans l'arrangement pour le chant, qui a paru il y a peu de jours, que dans sa forme originale. Bon nombre de cantatrices l'ont déjà adoptée.

✝

*** M. Barnolt, le jeune chanteur qui a passé du théâtre de l'Athénée à celui de l'Opéra-Comique, vient d'avoir la douleur de perdre sa femme; elle a succombé, dimanche soir, à une phthisie pulmonaire, pendant que son mari, esclave de son devoir, chantait son rôle au théâtre!

*** M. Mayer-Marix, l'inventeur de l'harmoniflûte, vient de mourir à Paris, dans sa soixante-septième année.

*** On annonce la mort, à Rome, du maestro Magazzari, auteur de l'Hymne à Pie IX, qui eut tant de vogue en 1848 : *Scuoti, o Roma, la polvere...* Il venait d'obtenir un emploi qu'il n'a pas eu le temps d'exercer, celui de directeur des exercices choraux dans les écoles municipales. Il était âgé de soixante-quatre ans.

ÉTRANGER

*** *Londres.*—Au théâtre de Covent Garden, mardi dernier, a eu lieu le début, dans *la Sonnambula*, de Mlle Albani, une toute jeune cantatrice canadienne, qui s'en est tirée à son avantage, sans pourtant remporter un succès bien décisif. Son second début, dans le même opéra, est annoncé pour samedi. Lundi prochain, 8 avril, rentrée de Mme Lucca, dans *Fra-Diavolo*. — C'est avec *Fidelio* que se fera l'ouverture de la saison à Drury-Lane, le 6 avril. — Une troupe française d'opéra-comique se forme en ce moment sous la direction de M. Montelli. Cette troupe exploitera un théâtre situé dans le Strand. Au nombre des sujets déjà engagés ou sur le point de l'être, on cite Mmes Marie Cabel, Mlle Battu, Leroy, ténor, et Lourdes, baryton. Une tentative de ce genre avait déjà été faite en 1854, par les artistes du Théâtre-Lyrique de Paris. — Charles Gounod va sous peu diriger le premier concert de la Société chorale, fondée par lui, à Royal Albert Hall. A cette occasion une nouvelle grande œuvre chorale de l'auteur de *Faust* sera exécutée. — M. Georges Jacobi, chef d'orchestre de l'Alhambra, y a fait exécuter avec un très-grand succès plusieurs de ses compositions : sa Valse-Ballabile et sa fantaisie pour orchestre sur des chants nationaux, qui a été applaudie *con furore*. Le grand ballet *Nana-Sahib*, de Desplaces, est aussi très-goûté. — Parmi les nombreux virtuoses qui se font entendre en ce moment, on signale le jeune violoncelliste français Cros Saint-Ange, élève de Franchomme et premier prix du Conservatoire au dernier concours, qui a obtenu un brillant succès dans un concert donné le 20 de ce mois à Saint-Geurge's Hall.

*** *Bruxelles.* — La première représentation du *Vaisseau-Fantôme* aura lieu le 6, ou au plus tard le 8 avril. — La musique nouvelle écrite pour les ballets de *la Chatte blanche*, par M. Graziani, obtient à l'Alhambra un succès mérité; elle entre certainement pour une part notable dans la vogue de cette féerie.

*** *Gand.* — Les destinées de notre théâtre sont confiées à un nouveau directeur, M. Vizentini, qui exploitera en même temps, et avec la même troupe, le théâtre de Bruges.

*** *Anvers.* — M. Coulon vient d'être nommé directeur de notre scène lyrique, en remplacement de M. Van Caneghem.

*** *Leipzig.* — Le programme du vingtième et dernier concert du Gewandhaus, qui a eu lieu le 21 mars, se composait exclusivement d'œuvres de Beethoven : Ouverture de *Coriolan*, fantaisie pour piano, chœurs et orchestre, avec Carl Reinecke pour pianiste, et symphonie avec chœurs.

*** *Turin.* —*L'Ombra* de Flotow sera jouée sous la direction du maestro De Ferrari, par les artistes suivants : Mlles Dérivis, Luini, MM. Cantoni et Polonini.

*** *Gênes.* — L'impresario du Carlo-Felice a disparu, oubliant de payer ses artistes. Cette fuite a causé dans notre ville un certain scandale, eu égard à l'importance du théâtre dont le personnel est ainsi abandonné.

*** *New-York.* — *Mignon* et *Marta* ont été, en dernier lieu, pour Mlle Nilsson, deux magnifiques triomphes. Dans *Marta*, on a bissé le célèbre quatuor du rouet, chanté par Mlles Nilsson et Cari, MM. Capoul et Jamet. — La troupe de Parepa-Rosa a aussi donné le même ouvrage à l'Académie de musique, avec un succès égal. Mme Parepa a choisi pour la représentation à son bénéfice *les Deux Journées* de Cherubini.

*** *Boston.* — 127 sociétés de chant se sont fait inscrire jusqu'ici pour le prochain festival-monstre. M. Gilmore a engagé, entre autres artistes de renom, Mlle Tietjens.

*** *Nouvelle-Orléans.* — *Robert le-Diable* a été un grand succès pour l'excellente troupe d'opéra français, et en particulier pour le ténor Delabranche, Mmes Levielli, Durand et la basse Coulon.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Lundi, 8 avril, à 8 heures 1/2, salle Érard. — Concert donné par Mme Ernesta Grisi, avec le concours de Mmes Viardot, Ugalde, Prelly, MM. Gardoni, Delle Sedie, J. Lefort, Ritter et Reuchsel.

Mercredi, 10 avril, à 2 heures 1/2, salle Pleyel.— Matinée musicale de M. A. Gouffé.

Mercredi, 10 avril, à 8 heures, salle des Conférences, boulevard des Capucines. — Troisième conférence-concert de M. et Mme Louis Lacombe. Œuvres de Destouche, Schubert, Beethoven, Weber.

Jeudi, 11 avril, à 8 heures 1/2, salons Érard. — Concert du violoniste Sighicelli, avec le concours de Mme Miliano, MM. Jules Lefort, Fissot, Loys; accompagnateur, M. Boissière.

Vendredi, 12 avril, à 8 heures, salons Pleyel. — Concert donné par le violoncelliste Fischer, avec le concours de Mlle Nita Gaetano, MM. Roger, de Bériot, Marsick, Widor. M. Diemer accompagnera plusieurs de ses compositions.

Samedi, 13 avril, à 8 heures 1/2, salle Erard. — Concert du pianiste Henri Logé.

Mercredi, 17 avril, à 8 heures 1/2, salons Pleyel. — Concert donné par Mlle Monnier et M. Legénisel, avec le concours de Mlle Brunot et de MM. Potel, O'Kelly, Brunot et Gobert.

Jeudi, 18 avril, à 8 heures 1/2, salle Pleyel. — Concert du pianiste E. M. Delaborde.

Mardi, 23 avril, salle Erard. — Concert d'Edouard Wolff.

Vendredi, 10 mai, salle Erard. — Second concert de Vivier.

Publications nouvelles.—Chez E. Gérard et Ce, 12, boulevard des Capucines. Emile Tedesco *les Alsaciennes*, polka-mazurka pour le piano, orchestrée par O. Métra, 5 francs.

Chez Brandus et Dufour, 103, rue de Richelieu. *Edition nouvelle* des Variations sur l'air : « Vois-tu la neige qui brille » composées pour la flûte avec accompagnement de piano par Vignères, 9 francs.

Saint-Saens : Romance sans paroles pour piano, 5 francs.

Chez J. Martin, éditeur, 140, rue de Rivoli. F. Hély (op. 131) : *le Matin et le Soir*, 2 mélodies pour le piano, 3 et 5 francs. J.-M. Kuhn : *la Grande Mendiante*, paroles de Charles Grandsard (tirée de *l'Année maudite 1870-1871*), 3 francs.

AVIS. — Accordeur de Pianos demandé dans une bonne maison de province, aux appointements fixes à l'année. S'adresser, pour renseignements, au bureau de la *Revue et Gazette musicale*, 1, boulevard des Italiens, à Paris.

— Magasin de Musique a vendre. — Le plus ancien, le mieux situé, approvisionné et achalandé d'une ville de cent vingt mille âmes. — S'adresser à l'Agence Havas-Laffite et Ce, 8, place de la Bourse, à Paris.

Le Directeur : S. DUFOUR. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

THÉATRES — COMMISSION
Pour décors, costumes, partitions, brochures, manuscrits, mise en scène d'opéras, ballets, drames, etc., anciens et nouveaux.
Ecrire à M. DAVID, 9, rue Saint-Georges. Paris.

PENSIONNAT ANGLAIS-FRANÇAIS
Collége de St John's Wood
Fondé en 1848. Dirigé par M. **Frederic Berridge**
Cours spéciaux de musique vocale et instrumentale
S'adresser pour les renseignements à
M. BERRIDGE, Winchester-House. Winchester-Road. South-Hampstead. Londres

MAISON RINALDI — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

HARMONI-COR JAULIN
N° 1. — Vue de profil.
Cet instrument qui vient de subir un dernier perfectionnement se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir: deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.
Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur à jouer en huit jours de l'Harmoni-Cor.
Prix : *En écrin*, 130 francs. (Remise au commerce.)
N° 2. — Face (vue du clavier).
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

PIANOS DEPROUW-AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1816
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités
RÉPARATIONS. — ÉCHANGES.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCENE, etc.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

(Breveté s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *desseins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE Ire CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourro[illegible] et adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 15 14 Avril 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Le Théâtre de la Foire. **P. Lacome.** — Célébrités musicales du passé. Le Chiozzotto. **Ernest David.** — Bouffes-Parisiens, *La Timbale d'argent* (1re représentation). **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces diverses.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Alexandre montrait-il par hasard peu de sagesse, Timothée ne le souffrait pas, et par son chant il élevait son âme jusqu'au ciel. Le cœur du roi était-il en proie à quelque passion violente, il suffisait au musicien de toucher les cordes de sa lyre pour maîtriser ce transport. Était-il affligé, il faisait aussitôt paraître un sourire sur ses lèvres. Se laissait-il aller à la volupté, il se mettait à chanter, et le roi devenait alors le plus chaste des hommes. Enfin, pour tout dire en un mot, le musicien Timothée faisait d'Alexandre tout ce qu'il voulait... C'est pourquoi ce prince fit élever en l'honneur du joueur de cithare Aristonicus une statue d'airain, devant laquelle il était étendu, dans l'attitude d'un homme désarmé.

BASILE LE GRAND.

***

— Maître, que pensez-vous, je voudrais bien savoir que penser de l'*Introduction à la musique* de Legendre, publiée en 1554 par Atteignant le Parisien ; des *Fondements de la musique* que Muchon et l'imprimeur Duchemin jetèrent en 1571 ; de la *Théorie de la musique* par Du Caurroy, que prône La Croix du Maine ; de l'*Institution musicale* de Martin ; de l'*Invention musicale*, de Clément Jennequin, pour laquelle maître Jacques Moderne se mit en frais à Lyon ; de l'*Instruction de musique en huit tons*, par Le Roy (1572) ; du *Traité de musique* de Costeley, qui porte la date de 1579 ; de *la Musique sans gammes*, de Blockland, qui vit le jour en 1573 ; de *l'Art de chanter* et du *Traité des vices de l'organe vocal*, du même temps ? — Monsieur, voici la règle des jugements : musique et théorie musicale d'aujourd'hui, bonne ; d'hier, mauvaise ; d'avant-hier, détestable.

A. MONTEIL (*Hist. des Français ; 1833*).

M. M.

LE THÉATRE DE LA FOIRE

APERÇU HISTORIQUE ET ANECDOTIQUE.

(2e article) (1)

On peut se rendre compte de l'état auquel les persécutions des grands théâtres avaient réduit l'opéra-comique et du rôle que joua Monnet dans sa restauration, par le passage suivant emprunté aux Mémoires de ce directeur célèbre :

« L'opéra-comique, enfant de la gaieté française, le berceau et l'école de plusieurs sujets qui se sont distingués ensuite sur nos théâtres, avait ruiné mes prédécesseurs. Le sieur Pontau, alors possesseur du privilége, homme d'esprit, mais faible et peu propre aux détails d'une pareille direction, avait laissé tomber ce spectacle dans un si grand avilissement, qu'il en avait absolument éloigné la bonne compagnie. La livrée y était en possession du parterre ; elle décidait des pièces, sifflait les acteurs et quelquefois même ses maîtres, quand ils s'avançaient trop sur le devant de la scène. Les loges des actrices étaient ouvertes à tout le monde. La salle, le théâtre, étaient construits à peu près comme les loges des baladins de la foire Saint-Ovide. La garde s'y faisait par un officier de police et sept à huit soldats de robe courte. L'orchestre était composé par des gens qui jouaient aux noces et aux guinguettes. La plupart des danseurs figuraient avec des bas noirs et des culottes de drap de couleur. Rien, en un mot, n'était si négligé, si sale, si dégoûtant même, que les accessoires de ce spectacle. Voulant y mettre de la décence et de l'ordre, j'obtins une ordonnance du roi qui défendait les entrées à la livrée. Je fis construire un amphithéâtre, réparer et décorer la salle à neuf. Il était question de trouver des sujets ; on m'indiqua comme la meilleure troupe de la province, celle du sieur Duchemin, à Rouen, où était le sieur Préville, qui remplissait déjà avec distinction l'emploi de premier comique. J'en voulais juger par moi-même, et j'allai à Rouen. Les talents, l'esprit, le naturel et la gaieté de cet acteur, firent une si grande impression sur moi, que je n'étais plus occupé que du moyen de l'attacher à mon spectacle. Je le laissai maître de ses appointements, et de faire tout ce qui pourrait lui être agréable dans la place qu'il occuperait. Aussi flatté de ces avantages que du désir d'être à Paris, il s'engagea pour la foire Saint-Laurent... » etc.

Je trouve à propos du sieur Monnet un document fort important, et que je crois fort peu connu, à joindre au dossier de la fameuse querelle des Bouffons.

On sait que l'on désigne ainsi cette lutte acharnée qui partagea la cour et la ville et tous les amateurs de musique, en souteneurs de la musique italienne ou de la musique française, et à laquelle J.-J. Rousseau prit une part si active (1).

Voici en quelques mots quelles furent les causes de cette guerre artistique, qui manqua de dégénérer en révolution.

Le nommé Bambini, directeur d'une petite troupe de bouffons italiens, avait obtenu le privilége de jouer sur le théâtre de l'Opéra des intermèdes et quelques petites pièces de Pergolèse, Scarlatti et autres compositeurs italiens moins connus. Ils débutèrent le 2 août 1752 par la *Serva padrona*, de Pergolèse.

Rien ne saurait donner l'idée d'un succès semblable à celui qu'ils obtinrent, et l'engouement pour ou contre ce genre nouveau, au détriment de l'ancienne musique française, prit en peu de jours des proportions telles, qu'il me paraît fort difficile de ne voir

(1) Voir le n° 14.

(1) Voir notre étude : *J.-J. Rousseau, critique musical. (Art musical*, 1865-66.) — *La Serva Padrona*, brochure in-8°, par M. de Villars.

là dedans qu'une question d'art, et d'en bannir complétement les préoccupations politiques.

Il ne faut pas oublier que la musique française avait pour mainteneurs ardents : la cour, avec Mme de Pompadour en tête, les grands, les riches, les femmes du monde, tandis que le parti adverse, commandé et défendu par l'auteur du *Contrat social*, comptait dans ses rangs des philosophes, des hommes de lettres et le public populaire enfin.

Or, l'heure à laquelle se produisit cette lutte était solennelle entre toutes : l'esprit des temps nouveaux fendait

De son front rajeuni la pierre du tombeau.

Montesquieu, dans son *Esprit des Lois* (1748), venait, suivant la belle expression de Voltaire, « de rendre au genre humain ses titres perdus. » Epris d'un amour sincère de l'humanité, les philosophes faisaient une gigantesque levée de boucliers contre l'esprit d'égoïsme; Diderot et d'Alembert créaient cette énorme machine de guerre qui a nom : *Dictionnaire encyclopédique* (1751).

D'autre part, la royauté, embarrassée du pouvoir excessif que lui avait légué Louis XIV, n'osant comme lui trancher du despotisme, laissait l'arbitraire le plus inique régner dans l'administration, la police, l'industrie. Sentant d'instinct son impuissance et son incapacité, elle hésitait sans cesse entre les anciennes traditions et l'indépendance de la pensée qui éclatait de toute part. Devinant le courant moderne qui battait en brèche l'édifice vermoulu du passé, elle n'osait aborder de front le redoutable problème, et, fermant les yeux à ses craintes, se consolait par ces incroyables paroles : *Après nous le déluge !*

La noblesse, quoique ménagée encore par Voltaire, Montesquieu et quelques autres, entrevoyait cependant l'abîme sur la pente duquel elle roulait fatalement. Elle commençait à prendre alarme des demandes de réformes de tous « ces plébéiens révoltés, » comme les appelait le duc de Richelieu. Mais les plébéiens n'en continuaient pas moins leur route, les yeux fixés sur l'avenir idéal qui promettait la lueur après ces ténèbres épaisses. « Ils ont peur de nous comme les voleurs des reverbères! » s'écriait Duclos.

Enfin, ce conflit d'idées s'agitait à la faveur des années de luxe, de débauche et de prospérité matérielle qui suivirent le traité d'Aix-la-Chapelle, et préparèrent les hontes de la guerre de sept ans et le triomphe de la politique de Pitt.

Ce fut pendant ces heures d'ébullition, et au moment où l'ambition éhontée de la pourvoyeuse du Parc-aux-Cerfs poussait la France à sa ruine, que se produisit la fameuse querelle des bouffons, dont les proportions démesurées et les violences sans prétexte dans une question d'art m'indiquent des causes premières étrangères à l'art et relevant de l'état général des esprits. Laissant cette question à étudier sous ce nouveau jour que je crois le vrai, je reviens au sieur Monnet.

Les Italiens, soutenus par le public, combattus par la cour et la noblesse, furent victimes, comme toujours, de la colère des puissants. L'année suivante, ils furent expulsés, et le *Coin du Roi* fêta leur déroute par une reprise solennelle de l'*Atys*, de Lulli, et l'exécution de *Titon et l'Aurore*, de Mondonville.

Cependant, Monnet, directeur de l'Opéra-Comique, comprenant le vide que faisait le départ des Italiens, conçut une idée assez originale et qui promettait de servir merveilleusement ses intérêts, tout en respectant les passions des deux partis adverses : il imagina de faire faire des pièces dans le goût italien par un musicien français; d'Auvergne lui parut le compositeur le plus capable d'ouvrir avec succès cette carrière. Monnet lui en fit donc la proposition, qu'il accepta. Le directeur le mit en relations avec Vadé, et en quinze jours les deux collaborateurs eurent achevé le poëme et la musique des *Troqueurs*, opéra-comique en un acte, en ariettes, joué à la foire Saint-Laurent, en 1753, peu de jours après le départ des bouffons. Il s'agissait de prévenir la cabale inconsolable du départ de ces derniers. Les fanatiques de la musique italienne, toujours persuadés que les Français n'avaient pas de musique, ou *que s'ils en avaient une*, suivant l'expression de Rousseau, *c'était tant pis pour eux*, n'étaient pas d'humeur à favoriser la tentative de Monnet. On garda donc là-dessus le secret le plus profond, et, pour donner le change aux ennemis de la musique nationale, Monnet répandit dans le monde qu'il avait envoyé des paroles à Vienne à un musicien italien qui savait le français et qui avait la plus grande envie de s'essayer dans cette langue. Cette nouvelle courut toute la ville, y excitant le plus grand intérêt. On ne parlait plus que de la prochaine répétition de la pièce. Un gentilhomme, le comte de Choiseul, qu'on avait mis dans la confidence, seconda le directeur, et la répétition fut faite dans son hôtel par les principaux symphonistes de l'Opéra, et quatre chanteurs choisis parmi les plus habiles. A cette répétition, où il y avait peu de monde, et presque exclusivement des amateurs de musique française, les avis furent partagés sur le sort de la pièce qui, quoique jouée par des acteurs qui ne savaient pas la musique, ne laissa pas que d'être généralement applaudie. Les bouffonnistes, persuadés que cette musique avait été composée à Vienne par un Italien, en firent grand compliment à Monnet et le félicitèrent d'avoir fixé son choix sur la musique italienne, la seule vraie, la seule bonne. Alors Monnet, charmé du succès de son petit complot, leur présenta le vrai compositeur de l'ouvrage, d'Auvergne. J'ignore si les bouffonnistes ne se montrèrent pas piqués de la plaisanterie dont ils avaient été dupes, et ne la firent pas payer plus tard à Monnet et à d'Auvergne lui-même. Je n'ai pu savoir, en effet, si *les Troqueurs*, le *premier opéra-comique* de ce genre, fait et exécuté en France, eut un grand nombre de représentations.

A défaut de ce renseignement, j'ai mis la main sur un couplet qui peint assez gaiement le ridicule de cet engouement pour une langue que les spectateurs n'entendaient pas :

Lulli n'est plus à l'Opéra
Le favori de Polhymnie;
Rameau bientôt s'éclipsera,
Malgré sa profonde harmonie;
Jélyot n'a rien d'étonnant :
Il faut des bouffons d'Italie.
Aujourd'hui tout Français galant
Ne se montre qu'en fredonnant
E si, e no, e piou, e giou.
C'est à qui sera le plus fou!

Non content de ce succès, Monnet songea à réaliser la plaisanterie dont les amis de la musique italienne avaient été victimes, et à faire composer par un Italien de la musique sur des poëmes Français. La première tentative fut faite par Duni, et voici comment Monnet en rend compte dans ses Mémoires :

« Peu de temps après la clôture de la foire Saint-Laurent de l'année 1756, un de mes amis, musicien et homme de goût, demeurant à la cour de Parme, m'écrivit de lui envoyer des paroles françaises pour M. Duni, habile musicien attaché à la même cour, qui avait le plus grand désir de faire un intermède pour mon théâtre. Je lui fis mes observations sur les difficultés qu'un compositeur italien aurait à vaincre dans la prosodie de notre langue, et j'ajoutais que M. Duni ne connaissant ni le goût de la nation, ni la qualité de mes acteurs, risquait de travailler infructueusement. Nonobstant, M. Duni ayant obtenu de son prince la permission de venir à Paris, il y composa la musique du *Peintre amoureux de son modèle*, qui acheva de fixer le goût des Français pour la musique italienne. »

Pour bien comprendre cette dernière phrase, il faut savoir que non-seulement l'Opéra-Comique avait traduit les pièces des bouffons italiens et les exécutait concurremment avec ceux-ci, mais encore avait adopté ce genre pour les œuvres originales composées pour sa troupe, telles que les deux que nous avons désignées plus haut, *les Ensorcelés*, *le Diable à Quatre* et vingt autres partitionnettes dans le goût nouveau, où brillèrent du plus grand éclat des hommes comme Laruette, Rochard, Bouret, des actrices comme Mmes Favart, Rosalini, Foulquier, Superville et tant d'autres.

Le public s'amusait à ce spectacle, ce qui fit prévaloir le genre; il en comprenait le poëme, ce qui empêcha le rétablissement de l'opéra italien. Le génie national devait peu à peu s'emparer de cette veine nouvelle, et lui imprimer le cachet si personnel qu'il acquit dans la suite.

II

Après le rapide coup d'œil que nous venons de donner aux origines historiques de l'opéra-comique, un aperçu du répertoire et du genre d'esprit des théâtres de la Foire est nécessaire.

Comme nous l'avons donné à entendre, les forains débutèrent par des sortes de pantalonnades, tenant le milieu entre la pantomine, la bouffonnerie de tréteaux et les exercices acrobatiques. Vers la fin du règne de Louis XIV, c'étaient des sortes de petites comédies dont Arlequin était toujours le principal acteur, escorté de Colombine, de Pierrot, de Léandre ou Lélio. Ce répertoire était supérieur par le genre d'esprit aux spectacles italiens, auxquels, du reste, il avait emprunté la plupart de ses scènes, mais transformées et adaptées au goût de la nation. Le catalogue de toutes les pièces dans le titre desquelles figure *Arlequin* remplirait bien des pages. Je n'en veux citer qu'un, parce que l'on y vit pour la première fois un acteur mêlé aux spectateurs dans la salle; elle était intitulée: *Arlequin traitant*, opéra-comique en trois actes, en prose et en vaudeville, par d'Orneval, à la foire Saint-Laurent (1716).

Cette pièce fut faite à l'occasion de la chambre de justice qui venait d'être établie pour juger les traitants. Au second acte, la scène est dans le Tartare, où l'on fait passer en revue, devant Arlequin (le *compère* de ce temps-là), les plus fameux criminels. Arlequin prend pour Sisyphe, un poëte dramatique roulant un rocher qui retombe sans cesse, en punition de toutes les pièces tombées qu'il a faites dans sa vie. A cet endroit, Arlequin désignait du doigt un homme assis parmi les spectateurs. Le public en masse éclatait de rire, en se retournant vers la victime d'Arlequin, laquelle, tout en colère, se levait et envoyait ses gants au nez de l'impertinent. La garde intervenait, paraissant sur le théâtre, où elle était bientôt suivie par l'offensé, qui, peu à peu, se mêlait à la pièce, et ne tardait pas à être reconnu pour un acteur de la troupe. Le public goûta beaucoup cette plaisanterie qui a été renouvelée de nos jours jusqu'à l'abus.

P. Lacome.

(*La suite prochainement.*)

CÉLÉBRITÉS MUSICALES DU PASSÉ.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

LE CHIOZZOTTO.

(2e et dernier article) (1).

Comme Donati, son prédécesseur, le Chiozzotto fut un excellent chanteur, un virtuose avidement recherché de toutes parts. Aussi les Procurateurs, qui avaient souvent reproché à Donati de trop peu s'occuper de la chapelle ducale pour aller chanter de préférence dans les églises ou chez les grands, ne voulant pas que le même abus se reproduisît, imposèrent-ils au nouveau maître l'interdiction absolue de chanter autre part que dans « la chapelle, voire même dans les réunions privées, sous peine d'être » révoqué de son emploi. » — De cette clause et de ce que nous savons sur la Thériaque, on est en droit d'inférer que Croce avait un faible pour le *vil métal* et que, de même que Donati, s'il tenait tant à se produire dans les *funzioni* et les *accademie*, c'est que son chant lui valait d'abondantes rémunérations qu'il accueillait avec une satisfaction non déguisée.

Entièrement dévoué à son protecteur, le doge Grimani, c'est à lui qu'il réservait la primeur de ses compositions madrigalesques, toujours accueillies avec une très-grande faveur. Il venait en 1606 de terminer sa pastorale, *la Pazza savia* (la Folle sage) et s'apprêtait à la faire entendre chez son Mécène avec une splendeur inusitée de mise en scène, lorsque le jour même où devait avoir lieu cette solennité, le 26 décembre, fête de Saint-Etienne (2) le doge fut emporté en un instant par une attaque d'apoplexie foudroyante. Le Chiozzotto fut atterré par ce lugubre événement qui changeait en deuil public une fête si impatiemment attendue: mais voulant donner à la mémoire de son patron une marque éclatante de sa respectueuse affection et de ses profonds regrets, il écrivit sur l'heure une messe à 4 voix et à grand orchestre, l'une de ses meilleures œuvres sacrées, qu'il fit exécuter à Saint-Marc lors des obsèques de ce magnifique seigneur.

Durant les six années de sa maîtrise, Croce donna tous ses soins à la chapelle ducale; il réforma les abus qui s'y étaient introduits et contraignit les chantres à se conduire avec décence, à remplir ponctuellement leurs devoirs et à cesser de donner les spectacles peu édifiants que Donati avait tolérés. Il composa beaucoup de musique d'église dont malheureusement il n'existe presque plus rien. On voit par l'inventaire de la Bibliothèque Marcienne, dressé en 1720, qu'à cette époque elle ne possédait déjà plus de ce maître que les œuvres suivantes :

Deux livres de messes, *a terra*;
Une messe et un *Magnificat* à grand orchestre ;
Un livre d'hymnes quadragésimales ;
Un livre de psaumes ;
Et deux livres de répons.

Dans celui de 1797, on ne trouve plus que :
Une messe de *Requiem*, pour les obsèques du doge Grimani;
Une messe à cinq voix ;
Et une messe de *Requiem*, *a capella*.

Ces trois messes sont encore aujourd'hui dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. C'est bien peu de chose, si l'on compare ces débris à la masse des créations de ce compositeur original, savant et fécond ; mais ce peu suffit pour le faire justement apprécier.

Frappé en 1607 par une violente attaque de goutte qui le contraignit à garder le lit, il se vit dans l'impossibilité de remplir ses fonctions. Les Procurateurs, après avoir consulté l'organiste Giovanni Gabrieli et le maître de chant du séminaire Sier Zuanne Bassan, se décidèrent à nommer comme *vice-maître*, pour le suppléer, le prêtre et chantre de la chapelle Bartolomeo Morosini, son meilleur élève. — C'est depuis ce moment que l'emploi de vice-maître de la chapelle ducale, qui n'existait pas encore, devint un titre régulier. Les appointements que, dès le principe, on avait fixés à 20 ducats par an, furent successivement élevés à 200 ducats, « afin, dit le dernier décret, que le traitement du vice-» maître soit aussi important que celui des organistes qu'il » domine par le rang. »

Les archives notariales de Venise contiennent la preuve que Croce, sentant sa fin prochaine, fit appeler, le 10 mai 1609, le notaire Figulino, auquel il dicta son testament par lequel il instituait pour ses légataires universels les filles et fils de ses sœurs, qu'il appelle « nièces et neveu, filles et fils de mes sœurs, » (*nezze e nepote, fiole e fio de mie sorelle*) sans les désigner autrement. Il faisait quelques legs d'argent et de vêtements dont les plus importants étaient un bassin d'argent, *all'ill^mo sig^r Kav^r Guistinian il commandatore;* une chaîne d'or de la valeur de cent ducats *alla reverentissima mia congregazione di San Silvestro;* quinze ducats *al ven. capitolo maggior* (au chapitre majeur) *di San Marco*, et six ducats *al capitolo piccolo* (au petit chapitre), pour les soins et secours spirituels qu'ils auront à donner à ses funérailles et à sa sépulture. — Un dernier legs présente une particularité digne de remarque, en ce qu'il laisse soupçonner que, malgré son enrôlement dans la milice sacerdotale, Croce ne dédaignait pas le beau sexe et que la chasteté n'était pas sa vertu essentielle. Voici la teneur de ce legs : « un saphir blanc (??) » qui m'appartient se trouve entre les mains *d'une personne que* » *je ne veux pas nommer;* j'entends que *cette personne* en » jouisse en toute liberté, car je lui en fais don. » (*Im'attrovo* » *un saffilo blanco in mano di persona che non voggio nominare;* » *perciò voglio che quella persona che l'ha selo godi liberamente,* » *che ne faccio dono.*)

Dans ce testament il déclare se nommer *Pre Zuanne de Cruce prete titolato della chiesa di Santa Maria Formosa e maestro di*

(1) Voir le n° 14.

(2) La Saint-Etienne est depuis un temps immémorial le jour consacré à Venise pour l'ouverture de la saison du carnaval. Les Vénitiens croiraient que la fin du monde est proche ou que l'ordre des saisons est interverti si les théâtres manquaient de s'ouvrir le soir de la fête de *San Stefano*.

cape'la della chiesa di San Marco, — mais il n'y donne pas le moindre renseignement qui pourrait aider à retrouver les compositions qu'il n'a pas livrées à l'impression et qui furent en grand nombre. Six jours après avoir dicté ses dernières volontés, le 16 mai 1609, il avait cessé de vivre. — Bien que l'on ne trouve rien qui se rapporte à ses funérailles dans les actes de la Procuratie, on peut affirmer qu'elles furent célébrées dans l'église de Saint-Marc, puisqu'il disposait de deux sommes d'argent pour cet objet en faveur des deux chapitres de chanoines de cette basilique ; il est bien probable que les chantres de la chapelle voulurent honorer, par des obsèques dignes de lui, un de leurs chefs les plus éminents et l'un des compositeurs les plus célèbres de son temps.

Il y a lieu de s'étonner que Croce, maître de chapelle de Saint-Marc, musicien jouissant d'une haute réputation justement méritée, ait laissé tant d'œuvres manuscrites et n'en ait fait imprimer qu'une partie relativement faible, — car Venise était déjà riche en établissements typographiques et les frais d'impression ne devaient pas être considérables depuis qu'Ottavio Petrucci di Fossombrone avait découvert le moyen d'imprimer la musique en caractères mobiles. Cet ingénieux procédé fut appliqué par lui à Venise en 1502, après qu'il eut obtenu du Gouvernement, en récompense de sa belle invention, le privilége exclusif « interdisant à qui que ce soit d'imprimer le » chant figuré dans toute l'étendue des possessions vénitiennes. » (*Privilegium invictissimi dominii venetiarum quod nullus possit cantum figuratum imprimere.*) — Dès son début en ce genre, Petrucci avait atteint la perfection. Ses procédés typographiques ne tardèrent pas à être imités plus ou moins bien en Italie, en France, en Allemagne ; mais toute la musique imprimée en caractères mobiles pendant le XVIe siècle est d'une remarquable beauté.

Depuis cette année 1502 jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, aucune ville ne posséda autant d'imprimeries et ne publia autant d'œuvres musicales que Venise, grâce aux habiles successeurs de Petrucci, dont les plus importants furent Marcolini, les trois Gardano, les deux Scoto, les Uberto, Aldo, Amadino, Sanese, Magni, Franceschi, Lovisa, etc., etc. — On peut donc être surpris que Croce n'ait pas fait imprimer toutes ses œuves, alors que la typographie lui en offrait des moyens si faciles et si commodes.

Si le nom du Chiozzotto n'a pas, dans les fastes de l'art, la célébrité et la popularité auxquelles il a des droits incontestables, cela tient à ce qu'il vécut à une époque de transition et de transformation musicales ; c'est qu'il est placé entre deux colosses qui l'écrasent de leurs puissantes personnalités, Zarlino et Monteverde; l'un, dernier représentant d'une tonalité et de formes sur le point de disparaître ; l'autre, précurseur de celles qui devaient leur succéder et qui allaient ouvrir à l'art des horizons infinis, dont auraient été éblouis les yeux des réformateurs et des novateurs les plus audacieux, s'il leur eût été donné de pouvoir les contempler !

Ernest David.

BOUFFES-PARISIENS.

La Timbale d'argent, opéra-bouffe en trois actes, de MM. A. Jaime et Jules Noriac, musique de M. Léon Vasseur.

La Timbale d'argent est à peu près le début d'un jeune compositeur, dont le coup d'essai a été couronné d'une complète réussite. C'est un franc succès, et de livret et de musique.

La musique de M. Vasseur est bouffe sans être bouffonne. Elle est vive, pimpante, elle n'est peut-être pas fort originale, mais elle se tient à égale distance du laisser-aller et de la recherche ; c'est surtout de la musique scénique. A l'exception de deux airs, auxquels les paroles et le jeu piquant de Mme Judic donnent seuls de la valeur, la mélodie coule presque constamment de source dans cette partition.

M. Vasseur a eu la rare fortune, pour son début, de trouver une pièce très-amusante, fort bien coupée pour le musicien, et d'avoir de très-bons interprètes. D'abord, l'étoile du jour, Mme Judic, une fine comédienne, chanteuse fort agréable, qui n'a pas seulement de la verve et de la hardiesse, mais une réelle originalité, et beaucoup de tact et de réserve dans les situations les plus osées et les refrains les plus égrillards; Mme Judic reste toujours femme de goût, et je ne sache pas trois artistes dans Paris capables de faire passer les couplets scabreux du rôle de Molda; Mme Judic a su les faire redemander.

Mme Peschard obtient également un grand succès dans le rôle de Müller, le pronis, puis le mari de Molda. Elle dit avec un charme infini ses couplets du premier acte, qu'on a bissés, et elle tient parfaitement sa partie au trio du second acte. Elle vocalise avec autant de facilité que de pureté. Cette artiste a fait de rapides progrès depuis son début dans *Boule de Neige*. Désiré remplit le rôle du juge Raab d'une façon très-plaisante et très-spirituelle.

Et le sujet de la pièce? C'est que...

Puisqu'il le faut, risquons-nous, mais ne nous aventurons pas dans les détails surtout!

L'action se passe dans un Tyrol de fantaisie.

Le théâtre représente au premier acte. une place publique dans un canton non moins fantaisiste, gouverné par le juge Raab, directeur de l'orphéon de la localité.

Les administrés de il n'ont jamais pu remporter au concours d'orphéons le prix, qui consiste en une timbale d'argent. Battus, toujours battus! ce mot enrage M. Raab.

Pour stimuler ses artistes, M. Raab promet au vainqueur la main de sa nièce, la jolie Molda, avec six mille florins.

Malheureusement, tous les citoyens du canton ont perdu leur voix, tandis que beaucoup de ceux du canton voisin en possèdent de fort belles.

Ce ne sont, de l'autre côté des barrières, que ténors à l'*ut* dièse, que barytons et basses métalliques. La lutte est inégale ; elle est impossible.

Comment expliquer ce phénomène?

C'est que, dans le canton du juge Barnabé, et dans l'intérêt de la conservation de leur larynx, tous les garçons ont fait vœu de rester célibataires et chaque mari a juré de se montrer très-froid envers sa femme. C'est signé ; malheur aux félons!

Un mendiant attire l'attention de Raab par sa voix pleine de charme. O bonheur! le jeune Müller accepte de faire partie de l'orphéon de Raab ! Si celui-ci s'occupe du chanteur des rues, s'il le fait manger et boire, s'il l'habille à neuf, s'il lui prodigue les soins, je vous le demande! Avec un pareil organe, la timbale est gagnée d'avance et Müller aura droit à six mille florins et à la main de Molda.

Et Müller et Molda ne souhaitent pas moins que Raab le succès de l'orphéon, car ils s'aiment; ils ont échangé de doux serments dans le canton voisin, où ils se virent chez la grand'mère de la jeune fille.

Le prix est enlevé haut la main.

Hélas ! Müller a signé le fameux pacte des orphéonistes de l'autre canton, et on le lui rappelle au moment où, ses noces terminées, il va rejoindre sa petite femme.... ·

L'horrible situation que celle de ce jeune époux ! Mais quelles que soient ses impressions, il ne doit pas se parjurer. Il hésite bien, et franchement cela se comprend, mais le geolier Pruth veille sur lui et il a ses raisons : ce vieux singe aime Molda.

Molda attend vainement son mari et le lendemain Raab demande à Müller s'il se moque de lui et de sa nièce.

Enfin, et après bien des péripéties qui le font passer par de rudes épreuves, l'infortuné Müller envoie au diable le pacte qu'il a signé, — que celui qui n'en ferait autant, lui jette la première pierre! — et Raab, qui s'est renseigné, paie pour lui les 3,000 florins dus par tout membre de la Société convaincu de trahison.

Ce petit résumé ne saurait donner une idée des scènes amusantes dont cet opéra-bouffe est rempli et pour lesquelles les auteurs ont fait preuve d'autant d'esprit que d'audace.

Après tout, le théâtre du Passage-Choiseul n'est plus un théâtre d'enfants; depuis nombre d'années on a enlevé du fronton de l'édifice les deux vers qui furent la devise du bon M. Comte père.

Adrien Laroque.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

—

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi, *Faust;* mercredi, *l'Africaine*, avec Villaret, Mlles Hisson et Fidès Devriès, qui donnent à leurs rôles un véritable relief et sont toujours fort applaudis; vendredi, *le Trouvère* et *la Vivandière*. — Demain, *l'Africaine*.

*** Mlle Arnaud, vient d'être réengagée pour deux ans par M. Halanzier, à de très belles conditions.

*** Il est question de la rentrée à l'Opéra de l'excellente basse Belval, qui, après avoir chanté avec un grand succès au Théâtre-Italien de Saint-Pétersbourg, est de retour à Paris.

*** La représentation au bénéfice de Chollet aura lieu le 22 avril. Mmes Galli-Marié et Priola y joueront pour la première fois *le Passant* de Coppée, mis en musique par M. Paladilhe; les principaux artistes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, du Théâtre Italien, du Gymnase et du Palais-Royal prêteront leur concours à cette représentation intéressante à plus d'un titre. Mmes Viardot, Miolan-Carvalho, Rosine Bloch, MM. Roger, Caron, Ritter, Sighicelli et Berthelier s'y feront également entendre dans des intermèdes.

*** Le Théâtre-Italien a donné mardi *Il Barbiere* pour les débuts de Mlle Smerowski. La jeune cantatrice est sortie victorieuse de cette épreuve; douée d'une voix très-souple et très-étendue, elle a pu déployer, dans le rôle de Rosine, ambition et écueil de toutes les cantatrices que nous appelons légères et que les Italiens appellent *di grazia*, son beau talent de vocaliste. Elle a fort bien dit sa cavatine : *Una voce poco fà*, et n'a pas craint d'intercaler dans le rôle, à la leçon de chant, les redoutables variations de Rode, si hérissées de difficultés. Elle a été vivement applaudie. Toutefois, si la cantatrice a réuni tous les suffrages et s'est acquis toutes les sympathies, il n'en a pas été et ne pouvait en être de même de la comédienne. Il est vrai qu'elle pourra aisément faire disparaître cette lacune dans son talent, le bon vouloir et un peu d'étude aidant. MM. Gardoni et Delle Sedie, le premier dans le rôle d'Almaviva, le second dans celui de Figaro, se sont montrés, comme toujours, des artistes accomplis. La basse qui a chanté Basile est fort médiocre; elle n'a pas été à la hauteur de ce grand air de la *Calomnie*, qui n'admet pas l'insuffisance. A part cela, la représentation a été des meilleures.

*** Mlle Smerowski, dont il vient d'être question, est l'une des meilleures élèves de l'école de Marchesi. Elle a chanté en dernier lieu à l'Opéra italien de Trieste, dont l'impresario, M. Gardini assistait mardi à ses débuts. — Elle est engagée pour la saison prochaine par M. Gye, directeur du théâtre de Covent-Garden, à Londres, et pour la saison de 1873-1874 par M. Merelli, directeur de l'Opéra de Saint-Pétersbourg.

*** Pressée de tous côtés par ses admirateurs, Mme Alboni, qui s'était promis de ne paraître aux Italiens que dans les soirées musicales données par la direction de ce théâtre, s'est décidée à chanter trois fois le rôle de Fidalma, dans *Il Matrimonio segreto;* le chef-d'œuvre de Cimarosa sera joué mardi, jeudi et samedi. — Voici la distribution des rôles : Geronimo, M. Borella; Il conte Robinson, M. Monari Rocca; Paolino, M. Gardoni; Elisetta, Mme Penco; Carolina, Mme Rubini; Fidalma, Mme Alboni.

*** *Les Esclaves d'Athys*, opéra en deux actes, dont nous avons parlé dans le temps, et qui est du pour le poëme, à la collaboration, de MM. Adenis et Francis Tourte, et, pour la musique, à M. Debillemont, et *les Surprises de l'Amour*, deux actes de Marivaux, dont M. F. Poise a composé la musique, sont l'objet d'études très-actives au Théâtre-Lyrique, et succéderont à *Sylvana*. — Il en est de même du *Magnifique*, l'opéra de M. Jules Barbier et Philipot, qui a remporté le prix au concours de ce théâtre.

*** A la représentation d'adieu donnée, mardi dernier, par M. Regnier, à la Comédie-Française, et qui a été un long triomphe pour l'éminent artiste, Mme Miolan-Carvalho a joué le rôle du page dans *le Mariage de Figaro*, et a intercalé dans la comédie de Beaumarchais l'air de Mozart : « Ce doux martyre, » qui lui a valu un tonnerre d'applaudissements. Mme Viardot, MM. Gardoni et Delle-Sedie se sont aussi fait entendre dans un intermède musical, et n'ont pas été moins applaudis. — Le produit de cette représentation a été de 18,000 francs.

*** Les répétitions des *Cent Vierges* se poursuivent activement aux Variétés. La première représentation aura lieu au plus tard le 10 mai.

*** Le chef-d'œuvre d'Aimé Maillart, *les Dragons de Villars*, a été joué, cette saison, sur les principaux théâtres de France. Récemment, il était donné au Grand-Théâtre de Lyon, avec Mlles Chauveau et H. Poncer, qui ont chanté, avec le plus grand succès, les rôles de Rose Friquet et de la fermière. M. Guillot, dans celui de Sylvain, et M. Féret, ne s'y sont pas moins fait applaudir. — A Bordeaux, même accueil du public, et tout aussi justifié : Mmes Borghèse et Alice Vois, ainsi que MM. Wirth et Tournade, jouent et chantent avec talent et conscience.

*** Le théâtre de Valence, dirigé par M. Willim, vient de donner successivement *la Périchole* et *la Princesse de Trébizonde*. La première chanteuse d'opérette, Mme Willim, y a obtenu le plus grand succès.

*** Un opéra inédit de Mme la comtesse Pilté va être représenté prochainement au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

*** Une dépêche de Turin nous annonce sommairement le très-brillant succès obtenu par *l'Ombra* au Teatro Rossini de cette ville. Nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

*** Voici le tableau complet de la troupe engagée pour la saison prochaine (1872-1873) par M. Merelli, à Saint-Pétersbourg et à Moscou : Mmes Patti, Nilsson, Volpini, Lucca, engagée seulement pour un mois à Moscou, Scalchi et Mallinger; MM. Nicolini, Marini, Naudin, Graziani, Bagaggiolo, Capponi et Vidal, ces deux derniers débutants. Mme Patti et Mlle Nilsson alterneront aux deux Opéras impériaux : tandis que l'une chantera à Saint-Pétersbourg, Moscou possédera l'autre. Le chef d'orchestre sera probablement sir Michael Costa.

*** Le théâtre connu sous le nom d'Ethiopian-Opera-House, dans Arch street, à Philadelphie, a été en partie détruit par le feu ces jours derniers. Le feu a pris naissance au foyer des acteurs, par suite de la rupture d'un des tuyaux du calorifère. Les pertes, évaluées à 100,000 dollars, sont couvertes par les assurances.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

—

*** Dimanche dernier, au Concert populaire, nouveau triomphe obtenu par Mme Viardot avec l'air final du premier acte d'*Orphée*, un casse-cou à vocalises assez peu digne de Gluck (et qui est bien de lui, quoiqu'on l'ait attribué à Bertoni, auteur aussi d'un *Orfeo*), mais qui a permis à l'éminente cantatrice de prouver que les années n'ont point eu de prise sur le fond même de son talent, — et avec le *Roi des Aulnes*, qu'elle interprète, qu'elle déclame, dirions-nous si elle savait moins bien chanter, avec ce sentiment dramatique qu'elle possède si juste et si profond. M. Saint Saëns accompagnait au piano la ballade de Schubert; une tâche ardue, comme on sait, et pour laquelle ce vigoureux talent semble bien fait. Répondant à un *bis*, Mme Viardot a chanté une chanson espagnole. Nous eussions peut-être préféré autre chose au Concert populaire. — M. Maurin a été, lui aussi, très applaudi après l'exécution du concerto de violon de Beethoven. On connaît assez cet excellent virtuose pour que nous n'insistions pas sur ses qualités, la facilité de son mécanisme, la justesse de son jeu, le charme de son chant; le son a paru un peu maigre, sans doute à cause de l'immensité de la salle. M. Maurin a surtout joué la cadence du premier morceau d'une façon remarquable. Ce premier morceau a malheureusement été pris beaucoup trop vite. — Figuraient encore au programme : les trois premiers morceaux de la symphonie en *fa* de Th. Gouvy, une œuvre estimable, faite avec soin quoique sur un patron qui n'est point tout à fait celui du genre, et qui a été, comme plusieurs fois déjà, sympathiquement accueillie; un *adagio* de M. Joncières, d'un bon sentiment, d'un style plus soutenu et d'une meilleure facture que ce que nous connaissons jusqu'ici de ce jeune compositeur; enfin, l'ouverture d'*Oberon*.

*** Programme du onzième concert du Conservatoire, qui a lieu aujourd'hui à deux heures : — 1° 52e symphonie (Haydn); — 2° *le Chanteur dans les bois*, chœur sans accompagnement (Mendelssohn); — 3° *Egmont* (Beethoven), paroles françaises de M. Trianon; couplets et romances, Mme Barthe-Banderali; récits parlés, M. Maubant; — 4° Polonaise de *Struensée* (Meyerbeer); — 5° Finale du deuxième acte de la *Vestale* (Spontini); Mlle Battu, M. Ponsard.

*** Aujourd'hui, à deux heures, au Cirque d'hiver, huitième et dernier concert populaire (3e série), sous la direction de J. Pasdeloup. En voici le programme : 1° Ouverture de *Struensée* (Meyerbeer); 2° *le Rouet d'Omphale* (1re audition) (Saint-Saëns); 3° Fragments d'*Iphigénie en Tauride* (Gluck), songe, prière, air avec chœur, chantés par Mme Viardot; 4° Fragments du Septuor (Beethoven); 5° Mélodie (*J'ai pardonné*) (R. Schumann), *Marguerite* (F. Schubert), chantées par Mme Viardot; 6° Fragments de la *Suite d'Orchestre* (E. Guirand), andante, carnaval.

*** Lundi dernier, pour la fête de l'Annonciation, l'Association des Artistes musiciens a fait entendre à Notre-Dame la Messe solennelle de Gounod, sous la direction de M. George Hainl. L'exécution a été excellente. La marche religieuse d'Adam, avec les harpes, a produit un grand effet. Le P. Olivier, dominicain, dans une remarquable allocution, aussi patriotique que chrétienne, a enthousiasmé l'auditoire.

*** La troisième séance de MM. Alard et Franchomme a eu lieu dimanche au Conservatoire. Mme Carvalho et M. Planté en ont eu les honneurs : la première avec l'andante de la *Flûte enchantée* et une charmante mélodie de Porpora, *Il sogno;* le second avec la huitième polonaise de Chopin (redemandée), et plusieurs œuvres de Beethoven et Mendelssohn, qu'il a jouées avec l'élégance et la finesse qui, plutôt que la *bravoure* et la vigueur, caractérisent son talent. — Cette troisième séance devait être la dernière; mais, pour répondre au désir général, il en sera donné une quatrième, le dimanche 28 avril.

*** L'ancienne Société Schumann a exécuté samedi dernier un quatuor (en *ré*) pour instruments à cordes, de M. Hector Salomon. Cette

œuvre, qui cherche à élargir le cadre classique du genre, mérite d'attirer l'attention; le désir de faire neuf a quelquefois entraîné l'auteur au-delà du but, mais son quatuor renferme des parties d'une originalité vraiment saisissante, et d'une vigueur de pensée peu commune. La Société Schumann a droit à tous nos remerciements pour l'avoir fait connaître, ainsi que mainte autre œuvre nouvelle des compositeurs contemporains.

*** M. et Mme George Hainl ont donné, jeudi dernier, une soirée musicale dans les salons Pleyel. L'excellent chef d'orchestre de l'Opéra s'y est fait applaudir comme compositeur avec un *Offertoire* pour quatre violoncelles et contrebasse, morceau d'un beau caractère, savamment écrit; Mme George Hainl a révélé un véritable talent de pianiste dans la sonate en *ut dièse* mineur de Beethoven, dans une charmante *Nuit blanche* (numéro 9, en *mi*) de Stephen Heller, et une brillante Polonaise de Schulhoff. La partie vocale avait pour représentants Mlle Alice Hustache et M. Bosquin, qui ont récolté leur bonne part de bravos.

*** M. A. Gouffé, l'excellent contrebassiste, chez lequel ont lieu chaque semaine d'intéressantes matinées de musique de chambre, a donné mercredi une séance publique à la salle Pleyel. Il y a exécuté avec un succès mérité, une sonate pour piano et contrebasse, composée par lui et M. V. Delacour, et qui abonde en offets originaux; sa partenaire au piano était Mme Béguin-Salomon, qui a en outre exécuté en virtuose et en musicienne accomplie, avec MM. Guerreau, Vannereau et Lebouc, le remarquable quatuor d'Ad. Blanc, dédié à Rossini, une œuvre dont la réputation est faite depuis longtemps. On a applaudi aussi des fragments du deuxième quintette d'Onslow, et une romance sans paroles pour violoncelle, du duc de Massa, exécutée par M. Lebouc.

*** Mlle Le Callo, la sympathique pianiste, et le chanteur Jules Lefort, se sont fait entendre avec un grand succès la semaine dernière aux concerts du Grand-Hôtel. On a beaucoup applaudi, dimanche, des fragments de la sérénade de Beethoven, exécutés d'une manière charmante Par MM. Danbé, Mas et Loys; une très-agréable aubade, extraite de la *Tempête* de Taubert, a été bissée.

*** Le succès des soirées musicales et littéraires de M. et Mme Lacombe s'affirme de plus en plus. C'est à qui, parmi les gens du monde et le artistes, voudra entendre la parole éloquente, souvent gracieuse, toujours profonde du pianiste-orateur; interrompue dix fois par les applaudissements, la conférence de mercredi dernier a excité un véritable enthousiasme. L'épisode dans lequel l'orateur raconte la vie d'un grand compositeur secondé par les circonstances a produit une vive sensation. Les morceaux chantés par Mme Lacombe, exécutés et analysés par M. Lacombe, ont été accueillis par des bravos réitérés; une *Ronde* du XVIe siècle, délicieusement chantée par Mme Lacombe a été bissée; l'*Invitation à la valse* et la sonate en *ut* dièse mineur de Beethoven ont valu à l'interprète une ovation chaleureuse et méritée. — La quatrième conférence, dont le programme est fort intéressant, aura lieu le mercredi 17 avril.

*** Au concert du baryton Marochetti, à la salle Pleyel, le 9 avril, n'ont manqué ni l'intérêt, ni le succès. Le grand duo sur l'*Africaine*, pour piano et violoncelle, de Poisot et Nathan, y a été exécuté par ce dernier et Mlle Joséphine Martin, et chaleureusement applaudi.

*** Au concert de la Société philharmonique de Dieppe, organisé par son président, M. Leboucher, une cantatrice de talent, Mme Boudier, a obtenu un succès très-flatteur et très-mérité.

*** Le jour de Pâques, à l'église Saint-Martin, un duo exécuté sur l'harmoni-cor et l'orgue, bien qu'écrit pour violon et piano, a produit le plus charmant effet. M. Hamerel jouait l'harmoni-cor et en a tiré le meilleur parti.

*** Jeudi dernier, à Saint-Roch, après un sermon de charité prêché pour la reconstruction des maisons pauvres de Saint-Cloud, la Société académique de musique sacrée a exécuté plusieurs morceaux de la composition de M. Ch. Vervoïtte, sous l'habile direction de l'auteur. Mme Thiers, qui quêtait à cette cérémonie avec Mlle Dosne, a chaleureusement remercié de son charitable concours cette Société, composée entièrement, comme on sait, d'amateurs qui cultivent l'art musical au profit des bonnes œuvres.

*** A l'occasion de la Pâque russe (qui tombe, comme on sait, douze jours après la Pâque catholique), une messe solennelle en musique a été célébrée à l'église russe de Paris.

*** C'est le mercredi 24 avril qu'a lieu, au cirque des Champs-Elysées, le grand concert que nous avions annoncé pour le 15, au profit des victimes du bombardement et des vieillards de la commune de Neuilly. Le plus grand attrait de ce concert sera l'exécution de la *Messe solennelle* de Rossini, sous la direction de M. Ch. Vervoitte, et avec le concours de Mmes Alboni et Battu, et de MM. Gardoni et Delle-Sedie, et des chœurs de la Société académique de musique sacrée.

*** Le concert de M. E.-M. Delaborde, qui devait avoir lieu le 18 avril, à la salle Pleyel, est remis au lundi 29.

*** Au concert donné le 9 avril par l'Institut musical d'Orléans pour la souscription nationale, grand succès pour le violoncelliste Reuchsel, qui a eu les honneurs du *bis* avec son *Idylle*, et pour la cantatrice Mme Miliano et M. Lafont, qui ont été fort applaudis avec un duo de *Mireille*. *Gallia*, de Gounod, dont les soli étaient chantés par Mme Miliano, a produit un grand effet; le troisième morceau a été bissé.

*** La tournée artistique organisée par M. Nathan, avec le concours de Mlle H. Sanglés et M. Guidon, pour la libération du territoire, se poursuit avec le plus grand succès. Un concert est annoncé pour le 16, à Amiens.

*** MM. Johann Reuchsel, Bosquin, et Mme Escudier-Kastner, sont engagés pour un concert à Spa, le 27 août, le dernier qui sera donné avant la fermeture des jeux.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Une mesure, à laquelle tout le monde applaudira, vient d'être prise par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sur l'initiative de M. Vaucorbeil, le nouveau commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés et le Conservatoire. Deux sommes de chacune 500 francs ont été allouées à MM. Massenet et Guiraud, pour les aider à publier leurs Suites d'orchestre applaudies aux concerts populaires; de plus, une subvention de 300 francs est accordée à la Société Bourgault Ducoudray, et une autre de 1,000 francs aux concerts du Grand-Hôtel, à titre de récompense et d'encouragement pour la large part faite, dans les programmes de M. Danbé, aux compositeurs français. Le jeune chef d'orchestre mérite bien, en effet, cette justice rendue aux efforts si honorables, et d'ailleurs couronnés d'un plein succès, qu'il a faits dans cette voie. Il nous paraît bon de rappeler qu'il en est à son cinquante-deuxième concert semi-hebdomadaire.

*** La Société nationale d'encouragement des travailleurs industriels ouvrira, du 15 juillet au 1er novembre, au palais de l'Industrie, une Exposition universelle d'économie domestique. Afin de donner à cette manifestation un plus grand éclat en rattachant les questions d'art populaire aux grandes questions de travail et d'économie, la Société a décidé qu'il serait ouvert dans l'enceinte de l'Exposition un grand concours musical entre les Sociétés chorales et instrumentales de France, de Belgique, de Suisse, d'Espagne et d'Italie. — Le concours sera divisé en quatorze séries hebdomadaires qui défileront alternativement chaque lundi devant le jury. Chacune de ces séries comprendra une division ou une section, ou même, selon le nombre des inscriptions, un groupe composé selon les règlements habituels des concours, soit comme exemple: 1er lundi, 3e division, 3e section, groupe A; 2e lundi, 3e division, 3e section, groupe B; 3e lundi, 3e division, 2e section, groupe A, etc., etc; jusqu'aux divisions d'excellence qui concourront probablement le quatorzième et dernier lundi. Ce système de subdivision hebdomadaire augmentera non-seulement l'importance du concours en lui donnant une durée considérable: mais encore, et par cela même, lui épargnera les inconvénients et les difficultés qu'entraînent l'encombrement des masses réunies en une seule fois dans une enceinte unique. La Société nationale d'encouragement des travailleurs industriels a cru devoir fixer ces concours au lundi de chaque semaine, afin de laisser aux orphéonistes le libre emploi de leur journée du dimanche. L'entrée de l'Exposition sera naturellement gratuite pendant leur séjour à Paris pour les orphéonistes qui prendront part au concours. Le règlement sera prochainement expédié aux Sociétés; celles qui ne le recevraient pas pourront en faire la demande soit à la direction de la Société, 25, rue de la Chaussée-d'Antin; soit au bureau du journal l'*Orphéon*, passage du Désir, 2, ou à celui de la *Gazette musicale*.

*** Il s'est formé à Naples un comité, sous la présidence du syndic de la ville, baron Nolli, pour recueillir des souscriptions dans le but d'élever un monument à la mémoire de Thalberg. Elles sont centralisées à la librairie Detken et Rocholl, Piazza del Plebiscito, à Naples.

*** Dans son dernier numéro, le *Ménestrel* regrette que « nous ne possédions en France aucun travail biographique important sur l'auteur immortel du *Freischütz*, » et que « personne chez nous n'ait encore songé à traduire la *Biographie de Carl-Maria de Weber*, publiée il y a quelques années en Allemagne par son fils, M. le baron Max de Weber. » Notre confrère a sans doute oublié l'important travail inséré dans la *Revue et Gazette musicale*, par M. Édouard Monnais (Paul Smith), et terminé par M. Edm. Neukomm, sous le titre d'*Études sur Charles-Marie de Weber* d'après cette même Biographie, travail dont la publication a duré de 1865 à 1869.

*** C'est par erreur que, dans notre numéro du 31 mars dernier, nous avons annoncé que notre illustre ténor Gilbert Duprez, revenu de Bruxelles, allait reprendre, en collaboration avec son fils et élève, Léon Duprez, la direction de l'Ecole Lyrique fondée par lui rue Condorcet. Cette direction reste exclusivement à Léon Duprez, qui depuis dix-huit mois a maintenu à cette institution son éclatante supériorité. Désormais M. Duprez père n'entend s'occuper que des éducations musicales particulières.

*** Nous lisons dans *l'Orphéon*: M. Edouard Philippe, administrateur de la *Gazette musicale*, lieutenant aux francs-tireurs bretons, qui s'était signalé par plusieurs actes de dévouement aux armées du Rhin et de la Loire, vient de recevoir le diplôme et la croix décernés par la *Société de secours aux blessés*.

*** M. Arsène Bosquet, pianiste, qui s'est adonné à l'étude du piano-quatuor, vient d'être décoré de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

*** On annonce le retour d'Henri Vieuxtemps à Paris. Le célèbre violoniste se propose de donner un grand concert.

*** M. Maton, choisi par M. Mapleson, directeur de Drury-Lane, comme accompagnateur, vient de partir pour Londres.

*** Le chef actuel de notre école française, Alard, vient de marier sa fille. Elle a épousé M. Louis Guesnet, fils d'un agronome distingué et lui-même peintre de talent. La bénédiction nuptiale leur a été donnée mardi, et une messe en musique a été exécutée à cette occasion.

*** L'école de Mme Eugénie Garcia, à qui nous devons déjà un talent de premier ordre, Mme Monbelli, et un autre qui commence à s'affirmer, Mme Miliano, nous en promet un nouveau, Mlle Nyon, que le monde musical sera, sans doute, bientôt appelé à juger, et qui donne déjà plus que des espérances

*** On lit dans *Paris-Journal* que les Magasins des Villes de France, rue de Richelieu et rue Vivienne, sont en traité avec M. Marc Fournier, pour devenir une salle de musique qui ressusciterait les magnifiques concerts Musard d'il y a vingt ans, concerts dits de la rue Vivienne, où Dufresne fit entendre pour la première fois, avec tant de succès, le cornet à pistons. — M. Fournier, l'habile directeur naguère de la Porte-Saint-Martin, soutenu par de gros capitalistes, en serait le directeur.

*** On va procéder à l'enlèvement du groupe de Carpeaux, pour le transporter dans le magnifique foyer de la danse au nouvel Opéra.

*** Une *Sonate élégiaque* de l'excellent pianiste-compositeur Amédée Méreaux, dans laquelle on retrouve les précieuses qualités de ses œuvres précédentes, vient de paraître et offrira à tous les musiciens un sérieux et réel intérêt.

*** Un arrangement de la *Chanson du Printemps* de Mendelssohn, pour violon avec accompagnement de piano, par Emile Belloc, paraîtra cette semaine.

*** Parmi les publications récentes qui méritent d'attirer l'attention, nous signalerons à nos lecteurs une jolie valse chantée de M. J.-C.-L. de Calonne, intitulée *La Brune rose d'Avila*.

*** Le célèbre carillon de Bruges vient d'être rétabli, et réglé d'après le goût moderne. On y entend ; à l'heure, la valse de *Faust*, à la demi-heure, un air de *Don Pasquale*; aux quarts, un autre air du même opéra et un air de *Fra Diavolo*.

*** Un incendie vient de dévorer complétement le café-concert de la Pépinière.

†

*** A Uccle-lez-Bruxelles est mort, le 5 avril, M. Goossens (Omer-Germain-Joseph), professeur de chant depuis 1851 au Conservatoire de Bruxelles, né dans cette ville le 1er janvier 1823.

*** M. Jacques Félix, le père de la célèbre Rachel, de Mmes Sarah, Lia, Dinah Félix et de M. Raphaël Félix, vient de mourir à l'âge de 76 ans.

ÉTRANGER

*** *Londres*. — Her Majesty's Opera, à Drury-Lane, a ouvert ses portes le samedi 6 avril, avec *Fidelio*, chanté par Mlles Tietjens, Bauermeister; MM. Vizzani, Agnesi, Mendioroz et Foli. L'exécution a été excellente dans son ensemble ; Mlle Tietjens, particulièrement, a été fort applaudie. On a bissé le quatuor en canon du premier acte. Le célèbre chef d'orchestre, sir Michael Costa, était de nouveau à son poste.—Mardi, Mlle Marimon a joué le rôle d'Amina de *la Sonnambula* avec le même succès que l'année dernière. — Jeudi on a redonné *Fidelio*. — Au théâtre de Covent-Garden, Mlle Sessi, rétablie de son indisposition, a fait, le 4 avril, une brillante rentrée dans *la Figlia del Reggimento*. Celle de Mme Lucca a eu lieu lundi dans une *extra-night* ou représentation extraordinaire, avec *Fra Diavolo*. La célèbre cantatrice a été, comme toujours, l'objet d'un accueil enthousiaste ; on a beaucoup applaudi aussi Naudin, Bettini et Ciampi.—Un opéra-comique nouveau, de W. Meyer Lutz, intitulé : *The Miller of Milberg* (le Meunier de Milberg) sera donné prochainement au Gaiety Theatre.

*** *Bruxelles*. — La première représentation du *Vaisseau-Fantôme* a eu lieu le 6 avril au théâtre de la Monnaie. Cette œuvre de Richard Wagner appartient encore à sa première manière, et, sauf un nombre relativement restreint de passages, ne s'éloigne guère de la voie dans laquelle ont marché les maîtres de la scène lyrique. La mélodie y est même parfois d'un *italianisme* assez accentué. La clarté n'y manque donc point, et le public a pu se prononcer en toute connaissance de cause ; son verdict a été une condamnation dans toutes les règles. Malgré de remarquables qualités scéniques, malgré les applaudissements accordés à quelques morceaux, notamment au chœur des Fileuses et à la scène dialoguée des matelots et des femmes, malgré une mise en scène des plus luxueuses et des plus intelligentes, un peu aussi à cause d'une interprétation assez médiocre, le *Vaisseau-Fantôme* a sombré, matériellement sur la scène, moralement dans la salle. On n'aurait pas trouvé une place à la première représentation ; à la seconde, le théâtre était à moitié vide. « On a, dit le *Guide musical*, chuté, sifflé et bâillé. » La cause n'est-elle pas entendue? — Les principaux interprètes étaient : Mlle Sternberg, la seule qui mérite quelques éloges, MM. Warot et Bryon d'Orgeval.

*** *Vienne*. — La Société des Amis de la Musique a donné, avec un très-grand succès, à son second concert extraordinaire, l'oratorio de Rubinstein : *le Paradis perdu*, qui avait été déjà été exécuté à Vienne en 1859, et que l'auteur a refait depuis en grande partie.

*** *Berlin*.—Le *Concert meister* de l'Opéra, Hubert Ries, frère du célèbre Ferdinand Ries, vient de prendre sa retraite après quarante-sept ans de services. — Le directeur du théâtre de Kroll, M. Engel, a donné, pendant la semaine-sainte, avec le concours du jeune pianiste Raphaël Joseffy, des « Concerts populaires »— il leur avait conservé l'appellation française— qui ont attiré une foule considérable. — *Le Rajah de Mysore*, l'opérette de Charles Lecocq, et *la Grande-Duchesse de Gérolstein* tiennent depuis longtemps l'affiche au théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt.

*** *Rostock*. — Un nouveau *Faust*, traité comme « drame musical, » et dont l'auteur est M. F. de Roda, vient d'être exécuté par l'Académie de chant et les orchestres de Rostock et de Schwerin, avec un grand succès, sous la direction du compositeur. Cette œuvre se recommande par de remarquables qualités dramatiques, et sans la placer à côté de celles de Schumann ou de Berlioz, on doit néanmoins lui accorder une sérieuse attention.

*** *Milan*. — La saison s'est terminée à la Scala le 31 mars, jour de Pâques, par la 24e représentation d'*Aïda*.

*** *Turin*. — Un grand concert de bienfaisance a été donné dernièrement au théâtre Rossini. Barbara, Marchisio et le ténor Prudenza y ont été très-applaudis ; les deux parties principales du programme, l'ouverture de *Struensée* et le *Sanctus* de la Messe solennelle de Rossini, ont produit un immense effet.

*** *Venise*. — En présence du refus, par le Conseil communal, du chiffre réclamé pour la subvention, les associés propriétaires de la Fenice ont pris la grave résolution de tenir ce théâtre fermé pendant la prochaine saison d'hiver. La Société prendrait deux ans pour se libérer de son passif, qui se monte à 130,000 lires. Il faut espérer que le dernier mot n'est pas dit dans cette affaire, et qu'on arrivera à s'entendre. L'exploitation, en tous cas, est loin d'être impossible dans les circonstances actuelles, puisque l'impresario Trevisan en a retiré, pendant la dernière saison, un fort honnête bénéfice.

*** *Madrid*. — Le théâtre de Jovellanos a brillamment fait son ouverture avec *la Traviata*, chantée par Mme Volpini, le ténor Ugolini et le baryton Verger. — Le théâtre du Circo s'ouvrira avec *Roberto il Diavolo*.

*** *Valence*. — *L'Africana* vient d'être donnée à notre théâtre, avec la Spitzer, Zaccometti et Mazzoli, dans les principaux rôles : grand succès pour l'œuvre, ovations aux artistes.

*** *Saint-Pétersbourg*. — M. et Mme Jaëll ont donné trois concerts avec un égal succès. Ils ont été l'objet de distinctions flatteuses de la part de grande-duchesse Catherine. Un engagement les appelle maintenant à Moscou.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Lundi, 15 avril, à 8 heures 1/2, salle des Conférences. — Causerie littéraire et musicale par Mme Ida Brüning.

Mercredi, 17 avril, à 8 heures 1/2, salle des Conférences. — Quatrième conférence-concert de M. et Mme Lacombe.

Mercredi, 17 avril, à 8 heures 1/2, salons Pleyel. — Concert donné par Mlle Monnier et M. Legénisel, avec le concours de Mlle Brunot et de MM. Potel, O'Kelly, Brunot et Gobert.

Vendredi, 19 avril, à 8 heures, salle Pleyel. — Concert du pianiste De La Nux.

Dimanche, 21 avril, à 2 heures, salle Pleyel. — Matinée musicale de M. Pascal Lamazou. Partie vocale : Mlle Nita Gaetano, MM. Bonnehée, Lionnet frères, Pascal Lamazou. Partie littéraire : Mlle Hortense Damain. Partie instrumentale : MM. Alard, Franchomme, Trombetta, Diémer; accompagnateur : M. A. Bernardel.

Mardi, 23 avril, salle Erard. — Concert d'Edouard Wolff.

Lundi, 29 avril, à 8 heures 1/2, salons Pleyel. —Concert de E. M. Delaborde.

Vendredi, 10 mai, salle Erard. — Second concert de Vivier.

AVIS. — Accordeur de Pianos demandé dans une bonne maison de province, aux appointements fixes à l'année. S'adresser, pour renseignements, au bureau de la *Revue et Gazette musicale*, 1, boulevard des Italiens, à Paris.

Le Directeur : S. DUFOUR. *L'Administrateur :* Edouard PHILIPPE.

Publié : par BRANDUS et DUFOUR, éditeurs, 103, rue de Richelieu

G. ROSSINI
MESSE SOLENNELLE

A QUATRE PARTIES, SOLI ET CHŒURS

Grande partition

Arrangée pour le piano seul
Format in-8° — Prix net : 8 fr.

La Partition

Pour chant et piano avec une partie d'orgue
Format in-8° non obligée. Pr. net, 15 fr.

Parties d'orchestre

Arrangée pour le piano à quatre mains
Format in-4° — Prix net : 20 fr.

EDITION DE LUXE *de la partition chant et piano :* Imprimée sur Papier Vélin, Titres et Couvertures illustrés, ornée d'un beau Portrait, ainsi que du *fac-simile* de la première page de la partition d'orchestre de la *Messe solennelle* et d'une lettre de Rossini. — Format gr. in-8°, net, 25 fr. »

MORCEAUX DE CHANT DÉTACHÉS AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO

1. **Terzetto** : GRATIAS (Ténor, Contr. et Basse) 5 »
2. **Air** : DOMINE DEUS (Ténor ou soprano) .... 6 »
2 *bis*. Le même transp. p. Baryton ou Contralto 6 »
3. **Duetto** : QUI TOLLIS (Soprano et contralto ou Ténor et Baryton)..... 9 »
4. **Air** : QUONIAM (Basse ou Contralto) ..... 6 »
4 *bis*. *Quoniam*, transp. p. Soprano ou Ténor. 6 »
5. **Air** : CRUCIFIXUS (Soprano ou Ténor)..... 3 75
5 *bis*. Le même, transp. p. Contralto ou Baryton 3 75
6. **Prélude religieux** (p. orgue ou p. piano) 5 »
7. **Quatuor** : SANCTUS (Ténor, Soprano, Contralto, Basse)..... 5 »
7 *bis*. *Sanctus*, arr. à une voix p. Sop. ou Tén. 3 »
7 *ter*. Le même, pour Contralto ou Baryton... 3 »
8. **Air** : O SALUTARIS (Contralto ou Baryton). 5 »
8 *bis*. Le même, transp. p. Soprano ou Ténor. 5 »
9. **Air** : AGNUS DEI Contralto ou Baryton.... 5 »
9 *bis*. Le même, transp. p. Soprano ou Ténor. 5 »

ARRANGEMENTS SUR DES THÈMES DE LA MESSE SOLENNELLE

Battmann. Récréation pour piano, facile et sans octaves..... 5 »
Croisez. Souvenir, pour le piano..... 6 »
Dulcken. *Sanctus* et *Benedictus*, transcription pour piano..... 5 »
Godefroid (F). Méditation, pour le piano..... 7 50
Ketterer. *Sanctus*, *Benedictus*, *Domine deus*, transcription pour piano.. 7 50
— *Kyrie* et *Crucifixus*, transcription pour piano..... 6 »
Rummel. Réminiscences, pour piano, 2 suites, chaque..... 7 50
Paul Bernard. Beautés de la Messe, à 4 mains, 2 suites, chaque..... 10 »
Wolff (Ed.) Duo brillant, à 4 mains..... 9 »
Brisson. Méditation pour piano ou orgue, violon et violoncelle ..... 12 »
Moreau. *Kyrie*, *Sanctus*, *Domine*, pour orgue expressif..... 6 »
— *Agnus Dei*, pour orgue harmonium et piano..... 9 »
Herman. Chants variés, duo, pour violon et piano..... 9 »
Sighicelli. *O salutaris*, pour violon et piano.. ..... 7 50
— *Crucifixus*, méditation pour violon, piano et orgue..... 6 »

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

PIANOS DEPROUW-AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1846
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités
RÉPARATIONS. — ÉCHANGES.

EN VENTE :
DIXIÈME ÉDITION DU
TRAITÉ COMPLET
DE LA THÉORIE ET DE LA PRATIQUE
DE L'HARMONIE
Édition nouvelle, avec une préface philosophique et des notes par
F.-J. FÉTIS
Un vol. grand in-8°. — Prix net : 12 francs.

ÉDITION POPULAIRE
DE LA PARTITION DES
HUGUENOTS
Opéra en cinq actes de
G. MEYERBEER
Paroles et musique sans accompagn eme
Format de poche. **Net, 4 fr.** Format de poche.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

(Breveté s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *desseins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mabillon, Mme Besson, MM. Bobland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr **Guérin**, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

59e Année. N° 16 21 Avril 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nos Abonnés recevront, avec le prochain numéro, la CHANSON DU PRINTEMPS, de MENDELSSOHN, arrangée pour la voix, avec des paroles nouvelles de JULES BARBIER.

SOMMAIRE.

Théâtre-Italien : *Il Matrimonio segreto*. **Elias de Rauze.** — Le Théâtre de la Foire. **P. Lacome.** — Célébrités musicales du passé. Les Gabrieli. **Ernest David.** — Revue des théâtres. **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces diverses.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

La musique doit être considérée comme un remède propre à guérir toutes les maladies de l'âme et du corps... On voit dans Homère que d'harmonieux accords suffisaient pour apaiser la colère d'Achille. Sénèque parle de la musique comme de l'un des moyens les plus propres à calmer l'emportement. Climaque nous dit qu'une mélodie suave modère la fureur. Xénocrate et Asclépiade prescrivaient la musique pour adoucir les souffrances de leurs malades. Ficin a longuement décrit les avantages qu'en peut retirer le médecin. Thalès de Crète a chassé la peste par les sons de la cithare. Empédocle voyant un jeune homme irrité se précipiter sur son hôte, calma sa folie en chantant. Marinus raconte dans la *Vie de Proclus* que cet homme apaisait par le chant les plus violents accès de la douleur. Ceux qui sont atteints de la maladie pestilentielle qui infecte les armées ne peuvent être guéris que par la musique, ainsi que cela s'est vu en Apulie (*S'agit-il ici de la tarentelle?*). Tant il est vrai qu'il n'y a point de remède plus efficace que le chant.

MARTIANUS CAPELLA.

Je regarde un homme qui a aimé la poésie et la musique, et qui ne les aime plus et n'en est plus touché, comme un malade qui a perdu un de ses sens.

DE VAUXCELLES.

THÉATRE-ITALIEN.

IL MATRIMONIO SEGRETO

Le chef-d'œuvre de Cimarosa, *Il Matrimonio segreto*, l'aîné du *Barbiere di Siviglia*, et qui porte si vertement ses quatre-vingts ans, a défrayé toute cette semaine le Théâtre-Italien. Il en est de cet admirable opéra-bouffe, vrai modèle du genre, comme de ces vieux gentilshommes dont le type disparaît; aimables, courtois, spirituels, polis, toujours souriants, toujours d'une aménité et d'une grâce exquises, et préférés par les femmes d'esprit et de bonne compagnie aux petits jeunes gens de notre époque, vieux avant l'âge, usés, fats, impertinents et incapables de tenir une conversation sans y mêler l'argot des coulisses ou celui des écuries. Nous n'avons qu'un regret, c'est qu'on ne reprenne pas plus souvent au Théâtre-Italien la belle partition de Cimarosa, ne fût-ce que pour redresser et remettre dans la bonne voie les compositeurs dont le goût tend à se fourvoyer. On le fait bien pour *le Barbier*, pourquoi n'en serait-il pas de même du *Matrimonio segreto*? Craint-on que le public ne l'accueille pas avec empressement? On a pu se convaincre du contraire à chaque nouvelle reprise. Il est vrai que l'interprétation de cette œuvre immortelle n'admet point la médiocrité et qu'il n'est pas trop aisé de se procurer un double trio, celui des voix d'hommes et celui des voix de femmes, pour exécuter dignement ce chef-d'œuvre. Parmi les habitués de la salle Ventadour, il en est qui se rappellent encore l'avoir entendu par Mmes Persiani, Grisi et Albertazzi ou Brambilla, par Lablache, Tamburini, Rubini ou Mario, et il se passera bien des années avant qu'on puisse réunir une troupe de chanteurs et de cantatrices en état de lutter contre le souvenir de ces redoutables devanciers.

Il n'importe; mieux vaut encore reprendre l'ouvrage, même en se contentant pour l'exécution d'un ensemble simplement suffisant, lorsqu'on l'a sous la main. Et celui sur lequel pouvait compter la nouvelle direction du Théâtre-Italien était quelque chose de plus que cela, car sur les six grands rôles du *Matrimonio*, deux ou trois sont tenus par des artistes d'un très-grand mérite. En première ligne, nous citerons Mme Alboni, qui a bien voulu consentir à se présenter au public d'élite des Italiens dans un vrai rôle, et ne plus lui mesurer ses jouissances artistiques dans des soirées de concert, comme elle l'a fait jusqu'à présent depuis la réouverture. Le célèbre contralto a gardé, on le sait, toutes les bonnes et saines traditions de l'ancien répertoire, et on n'a pas oublié de quelle façon majestueuse elle chantait la *Cenerentola*, la *Gazza ladra*, *il Barbiere* et notamment le rôle de Fidalma dans *Il Matrimonio segreto*. La direction avait encore Mme Penco, l'éminente artiste à qui les années, sans rien ôter de son magnifique organe, ont donné cette perfection du chant qu'on n'acquiert trop souvent qu'au détriment de la puissance vocale; elle, plus heureuse, fait exception à cette règle fatale. On possédait enfin un ténor, Gardoni, qui a su, lui aussi, rester fidèle aux principes du *bel canto*, et dont le charme est incontestable, si l'organe n'a pas pu, comme celui de Mme Penco, rester aussi éclatant qu'aux premières années de sa brillante carrière.

Voilà déjà trois éléments fort précieux. Si l'on ajoute à ce beau noyau d'excellents artistes, une jeune cantatrice, fort bien douée et très-zélée, comme Mlle Rubini; un bouffe qui sait chanter, — ce qui est assez rare chez les basses-comiques, et un baryton bon musicien, quoique trop faible pour aborder un rôle tenu autrefois par Tamburini ou Ronconi, on ne chicanera pas trop la direction sur cet appoint ajouté au trio dont nous venons de parler. Ce serait presque de l'ingratitude. C'est dire que la représentation, ou plutôt les trois représentations du *Matrimonio*

segreto ont été une véritable aubaine pour le public du Théâtre-Italien; la première surtout, à laquelle on s'était donné rendez-vous comme à une véritable fête musicale.

Parmi les morceaux qui ont été le plus applaudis, nous citerons le célèbre trio des femmes :

Le faccio un inchino,
Contessa garbata;

ce trio où les mots de *Vergogna, vergogna*, ont tant d'expression, chantés par le contralto; — le ravissant air du ténor :

Pria che spunti in ciel l'aurora,

admirablement chanté par M. Gardoni, et encore le duo avec Mme Penco et l'air du soprano.

Mlle Rubini a fait en sorte de mériter des applaudissements même à côté des deux grands artistes, ses partenaires. Une mention honorable à M. Borella, qui a rempli le rôle si redoutable de Geronimo. Nous attendrons une meilleure occasion pour en dire autant de M. Monari-Rocca. — Ce sera grand dommage que Mme Alboni ne consente pas à prolonger ses représentations du *Matrimonio segreto*, qui ont dû être aussi fructueuses pour la direction qu'elles ont été attrayantes pour le public.

ELIAS DE RAUZE.

LE THÉATRE DE LA FOIRE

APERÇU HISTORIQUE ET ANECDOTIQUE.

(3e article) (1)

La parodie était naturellement la grande ressource des théâtres forains, et elle ne reculait devant aucune gaieté, devant aucune audace. Ce furent les Italiens qui l'introduisirent parmi nous, et, si je ne m'abuse, la première qui ait paru au théâtre est une charge de la *Bérénice*, de Racine, introduite dans *Arlequin Protée*, trois actes de Fatouville, joués aux Italiens en 1683.

Racine fut extrêmement sensible à cette parodie, qui traitait avec le plus grand sans façon une de ses œuvres préférées. On y tournait impitoyablement en ridicule le vers fameux :

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez.

Paraphrase bien affaiblie de la réponse admirable de la Mancini aux larmes de Louis XIV :

Vous m'aimez, vous êtes roi, vous pleurez et je pars!

On y voyait Colombine tirant Arlequin par la Manche, et, la lui déchirant :

Répondez donc!

ARLEQUIN.

Hélas! que vous me déchirez!

COLOMBINE.

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez.

ARLEQUIN.

Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis; mais enfin, quand j'acceptai l'empire,
Quand j'acceptai l'empire, on me vit empereur.

Une des premières bonnes parodies que je trouve dans le théâtre de la Foire est celle de *Télémaque*, opéra de Pellegrin, musique de Destouches (1714). La parodie fut donnée l'année suivante sous le même titre. Le personnage de Télémaque, qui demande sans cesse à mourir pour son père, est franchement drôle. L'amant d'Eucharis répète à tout instant :

Vous direz ce qu'il vous plaira:
Oh! bien, tenez, malgré tout ça,
Moi je veux mourir pour mon père
Laire la, laire, laire,
Laire la, laire lanla.

La répétition à satiété devait rendre ce dévouement filial très-grotesque.

La parodie ne riait pas seulement pour rire, mais, s'inspirant de l'hémistiche de Santeuil :

Castigat ridendo mores,

elle vengeait parfois la morale traitée sans façon : témoin la parodie d'*Atys*, ce fameux opéra de Lulli, dont la reprise servit de revanche à la musique française, mise à mal par les bouffons en 1752.

Quinault, auteur du poëme, y introduit deux rivaux, dont l'un achète son bonheur aux dépens de la vertu :

Idas et *Doris* y chantent en duo ces paroles sans façons :

Il faut souvent, pour devenir heureux,
Qu'il en coûte un peu d'innocence,

trait qui valut à son auteur ces deux vers vengeurs de Boileau :

Et tous ces lieux communs de morale lubrique
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique,

Moins pédantesque, et grondant avec le sourire au coin de la lèvre, la parodie *Arlequin-Atys* (1726) chantait :

Manquez de parole,
Soyez un ingrat,
Et jouez le rôle
D'un vrai scélérat :
N'y a pas d'mal à ça,
N'y a pas d'mal à ça.

La parodie s'en prenait aussi aux modes ridicules, et l'auteur de *l'Isle du Mariage*, opéra-comique de la foire Saint-Laurent, bat en brèche de la meilleure humeur les absurdes paniers, ancêtres directs de nos modernes crinolines. Cependant, j'ai trouvé sur ce sujet mieux encore : un vaudeville de la même époque, *la Critique des Paniers*, où je cueille le charmant rondeau suivant :

Chantons la déroute des paniers;
Ils sont décriés,
Ils sont repliés
Parmi les vieilles hardes.
Chantons la déroute des paniers
Et aussi des criardes.

Ce nouveau petit vertugadin
Est un badin
Fort incommode.
Il faut renoncer, sans balancer,
Sans barguigner,
A cette mode.

Vos cotillons en sont trop enflés,
Trop boursouflés,
Vous font trop ronde;
Et cela fait tort, mon petit cœur,
A votre honneur
Dedans le monde.

Vous en aurez un peu moins de tour
Et de contour;
Que vous importe?
Si vous plaisez mieux à vos amants,
A vos galants
De cette sorte :

Dans un équipage vous teniez,
Et vos paniers,
Par trop de place;
Vos pauvres maris,
Vos favoris, genoux meurtris,
Demandaient grâce!

Fort souvent ces légers indiscrets,
De doux attraits
Aux yeux décèlent,
Lorsqu'un petit zéphir obligeant,
En voltigeant,
Lève la toile.

Belles dames, ne portez donc plus
Un tel abus dedans la France;
Sévèrement ils sont défendus,
Ils sont exclus par ordonnance.

Je regrette de ne pas connaître l'auteur de cette amusante satire, à laquelle nous n'avions pas un mot à changer il y a

(1) Voir les nos 13 et 15.

quelques années, et aux beaux jours de la crinoline. La musique que j'ai sous les yeux en est d'un comique achevé.

On comprend que les forains réservaient pour leurs ennemis naturels, les théâtres rivaux, les plus fines pointes de leur raillerie.

Nous avons vu que, vers 1721, les comédiens italiens se voyant délaissés pour les théâtres forains, voulurent leur faire concurrence sur le champ même de leurs exploits, et quittèrent leur domicile ordinaire de l'hôtel de Bourgogne pour ouvrir boutique en pleine foire Saint-Laurent. Ils ne négligèrent rien pour plaire au public, ni les belles machines, ni les beaux costumes; ils donnèrent même des bals. Mais comme il faisait fort chaud, les bals ne réussirent pas mieux que le reste, et ils perdirent beaucoup d'argent. Les auteurs ordinaires de l'Opéra-Comique aidèrent de tout leur pouvoir à leur déconfiture, et je trouve, entre autres couplets à leur sujet, les suivants, dans *le Régiment de la Calotte*, grande comédie en un acte par Le Sage, Fuselier et Dorneval. C'est un auteur des Italiens qui paraît en scène et chante :

Nous avons pour plaire aux yeux
Fait grande dépense,
Croyant qu'on n'aime en ces lieux
Que vaine apparence;
Mais le trait original
C'est d'imaginer un bal
Dans la ca, ca, ca,
Dans la ni, ni, ni,
Dans la ca, dans la ni,
Dans la canicule,
Chose ridicule!. .

Mais c'est sur l'opéra qu'ils tombent sans trêve ni merci, à coups redoublés, et c'est à ses dépens que les plus fins des poëtes de la foire prodiguent le meilleur de leur verve. Tout le monde connaît la spirituelle caricature de l'opéra, chantée sur *l'air* du *Menuet d'Hésione*, dans *le Départ de l'Opéra-Comique*, un acte de *Panard* (1733).

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier plus de cent fois Aux armes!
Et ne point sortir de l'endroit.
J'ai vu Mars descendre en cadence :
J'ai vu des vols prompts et subtils;
J'ai vu la justice en balance
Et qui ne tenait qu'à deux fils, etc.

Il y en a trente couplets comme ça ; si je ne les reproduis pas, c'est qu'on les trouve dans tous les recueils de chansons où figure le nom de Panard.

Une pièce du même genre, presque aussi jolie mais très-peu connue, c'est la suivante, chantée sur l'air *Paris est au roi*, dans la *Parodie du Parnasse*, opéra-comique en un acte de Favart (1759).

Quiconque voudra
Faire un opéra,
Ne choisisse à présent
Qu'un titre imposant.
Les auteurs adroits
Placeront avec choix
Tous ces lieux communs et froids
Qu'on a dit cent fois.
Qu'on s'escrime
Sur la rime :
Tous les opéras nouveaux
Se bâtissent
Réussissent
Avec trente mots
Mis à tout propos.
Quiconque voudra
Faire un opéra,
Emprunte au noir Pluton
Son peuple démon ;
Qu'il tire des cieux
Un couple de dieux;
Qu'il y joigne un héros
Tendre jusqu'aux os.
Lardez votre sujet
D'un éternel ballet;
Amenez au milieu d'une fête
La tempête,
Une bête
Que quelqu'un tuera,
Dès qu'il la verra.
Quiconque voudra
Faire un opéra,
Fuira de la raison
Le triste poison.
Il fera chanter,
Concerter et sauter;
Et puis le reste ira
Tout comme il pourra.

Enfin, voici de quelle façon Le Sage, dans *le Mari préféré*, opéra-comique en un acte (1736), a chansonné le bal de l'Opéra, sur l'air : *Vous danserez, Biron:*

Des fillettes
Fort bien faites,
Des abbés
Bien masqués;
Des donzelles
Laides, belles;
Des galants
Frétillants,
Qui cajolent
Caracolent
Et dansent en rond
La danse à Biron.

Les parodies de la foire ne se bornaient pas au travestissement de la pensée des auteurs et du langage des héros. Devançant Crémieux, *Orphée* et le *Petit Faust*, Boing donna, en 1735, une parodie d'*Achille et Déidamie*, mauvais opéra de Danchet et Campra, où l'on voyait Achille en gardeur de cochons, Thétis en poissarde de la halle, et Ulysse en raccoleur, qui engage le jeune Achille.

Comme l'opéra de Campra, sifflé et bafoué, fut promptement retiré, un plaisant prétendait que Boissy, avec sa farce, « violait le droit des morts. »

P. Lacome.

(*La suite prochainement.*)

CÉLÉBRITÉS MUSICALES DU PASSÉ.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

—

II

LES GABRIELI

Leur temps, leur influence sur la musique en Allemagne.

Les deux artistes qui font l'objet de cette étude, bien que n'ayant pas atteint la haute position à laquelle ils avaient le droit de prétendre, c'est-à-dire la maîtrise suprême de la célèbre chapelle ducale de Saint-Marc, à Venise, bien plus par l'effet des circonstances que par l'insuffisance de leur talent qui fut immense et qu'atteste la considération dont ils jouirent de leur vivant et longtemps après leur mort, ont joué dans l'histoire de l'art un rôle si prépondérant, leur influence sur leur siècle a été si manifeste, que j'aurais une lacune à me reprocher si je ne les faisais figurer dans ma galerie des illustres musiciens du passé. On se tromperait étrangement si l'on s'imaginait que leur époque a été pauvre en hommes de génie; car, pour ne citer que les plus célèbres, il suffit de nommer Zarlino, Croce, Palestrina, Monteverde, Emilio del Cavaliere, Caccini, etc. Si, au milieu de ces grands noms, les Gabrieli, oncle et neveu, parvinrent à se frayer une place honorable, il faut que leur mérite ait été incontestable et incontesté.

A ceux qui s'étonneraient que de simples organistes aient pu imposer des lois au mouvement musical de leur temps, et créer des œuvres qui, aujourd'hui encore, font l'admiration des connaisseurs, je ferai remarquer que Claudio Merulo, Frescobaldi, Cavalli, Lotti, J.-S. Bach, furent aussi des organistes et que leur influence sur leurs contemporains, comme sur ceux qui leur ont succédé, n'en est pas moins indiscutable. Au reste, j'ai donné ailleurs (1) le programme exigé des candidats qui se présentaient

(1) Voir ma notice sur *Claude Monteverde*, et aussi la *Revue et Gazette musicale* du 21 janvier 1872.

pour occuper les orgues de Saint-Marc et l'on conviendra que les musiciens capables de triompher de telles difficultés devaient être des artistes des plus distingués. Or, les Gabrieli furent tous deux organistes de cette chapelle fameuse, et leurs œuvres, que nous pouvons consulter puisqu'elles existent encore, prouvent que, s'ils étaient de grands artistes, leur talent de compositeurs ne le cédait en rien à leur talent d'exécutants.

Ces deux hommes ont été si unis par le sang, par la fortune, par la position, par le génie; le neveu s'est tellement identifié avec son oncle, qu'il est impossible d'écrire l'histoire de l'un sans parler de l'autre; c'est pourquoi je les confonds dans la même notice.

Malheureusement, les circonstances de leur vie sont presque complétement ignorées; les auteurs contemporains, tout en rendant justice à leurs grandes qualités, ne parlent d'eux qu'en passant, et les écrivains modernes qui se sont livrés sur leur compte aux plus sérieuses investigations, MM. de Winterfeld (1) et Caffi (2) n'ont pu fournir sur ce couple renommé aucun renseignement positif. D'autres, l'abbé Baini en tête (3), n'ont pas même connu le véritable nom du plus vieux des Gabrieli, ni le lien de parenté qui l'unissait à l'autre. Malgré cette regrettable pénurie, j'ai tenu à mettre sous les yeux du lecteur tout ce que j'ai pu recueillir sur mes deux héros, et, bien que ces détails soient loin d'être aussi nombreux que je le voudrais, j'espère cependant qu'ils parviendront à éveiller l'intérêt et la sympathie en leur faveur.

Gabrieli (*Andrea*), plus connu sous le nom d'*Andrea da Canareggio*, soit qu'il vint au monde dans cet important district de Venise, soit qu'il y ait longtemps demeuré, soit encore qu'il ait été pendant quelque temps organiste de cette paroisse, descendait d'une noble famille vénitienne et naquit vers l'an 1510. — Avant que M. Caffi ne publiât son remarquable ouvrage sur la chapelle des Doges, on était si peu fixé sur l'identité de cet artiste, que l'abbé Baini, malgré l'étendue de son savoir, a ignoré que le Canareggio ne faisait qu'un avec Andrea Gabrieli et a partagé avec d'autres écrivains l'erreur de l'avoir cru le frère de Giovanni Gabrieli tandis qu'il en fut l'oncle et le maître.

Il reçut des leçons de musique du célèbre Adrien Willaert, qui, en 1536, le fit entrer dans la chapelle ducale de Saint-Marc, — où, dit M. de Winterfeld, se trouvait « la fleur de la musique sacrée, » — en qualité de chantre; position qu'il ne tarda pas à quitter pour celle d'organiste dans une autre ville d'Italie, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom. Les titulaires des grandes orgues de la basilique de Saint-Marc étaient alors deux hommes d'un rare talent, dont les noms sont inscrits en lettres d'or dans les fastes de l'art musical : Annibale Padovano (de Padoue) et Claudio Merulo. En 1565, la place de maître de chapelle étant devenue vacante par suite de la mort de Willaert, le premier organiste, Padovano, froissé sans doute de ce que le choix des Procurateurs s'était arrêté sur Zarlino plutôt que sur lui, se résolut à quitter Venise. Prenant pour prétexte une affaire d'intérêt qui l'aurait appelé en France, il demanda un congé d'un mois que les Procurateurs ne firent aucune difficulté de lui accorder; mais ayant prolongé son absence outre mesure, on le considéra comme démissionnaire. Claudio Merulo passa du second orgue au premier, et Andrea Gabrieli fut nommé second organiste par décret du 3 novembre 1566 qui lui allouait une gratification de 15 ducats « comme indemnité des frais occasionnés » par son voyage pour venir se mettre au service de l'église de » Saint-Marc » (*sieno donati pro una via tantum ducati quindecim a sier Andrea da Canareggio per molte spezze fatte in viaggio per venir alla servitù della chiesa di San-Marco*).

Le mérite d'Andrea était si universellement connu que, lorsque, en 1558, sept ans avant sa nomination aux orgues de Saint-Marc, fut instituée à Venise l'Académie *della Fama*, les seuls musiciens que l'on y admit dans les soixante-cinq membres dont elle se composait, furent Zarlino et lui; et bien que, pendant vingt ans, il se soit contenté de sa modeste position d'organiste, les Vénitiens et les étrangers qui le connurent le regardèrent toujours comme l'un des meilleurs compositeurs de son temps. On en voit la preuve dans le catalogue des écrivains illustres de Venise par Alberici, qui le désigne comme « un homme de grand mérite, très-estimé, » et le plus grand dans la musique. » (*Uomo di gran valore, molto stimato, e massimo nella musica.*)

Son neveu Gabrieli (*Giovanni*) était né à Venise en 1557, et avait, par conséquent neuf ans, lorsque Andrea devint titulaire du second orgue de Saint-Marc. Il est probable que c'est depuis ce moment qui celui-ci se chargea de l'éducation musicale de son neveu, qu'il aima comme un fils et auquel il témoigna toujours une tendresse paternelle. Je n'ai pu, malgré mes efforts, réussir à percer le voile qui couvre les commencements de cet homme illustre. Perdit-il ses parents de bonne heure? Etait-il dans une position de fortune peu aisée quand son oncle le prit avec lui? Ce dernier se chargea-t-il non-seulement de son éducation, mais encore de son entretien ? Il n'est pas possible de rien savoir de précis à cet égard, les renseignements faisant complétement défaut. Cependant, l'affection sincère et la vénération de Giovanni pour son oncle, la manière dont il s'exprime sur son compte, font présumer que le Canareggio avait autant de cœur que de talent.

La victoire de Lépante avait été remportée le 5 octobre 1571, sous le dogat de Luigi Mocenigo, par don Juan d'Autriche, commandant des forces réunies de Venise, de l'Espagne et du Pape, sur le sultan Sélim II, qui perdit dans la bataille toute sa flotte, composée de plus de de 200 galères et 30,000 hommes. On sait que ce triomphe arrêta les envahissements des Turcs qui menaçaient de réduire l'Europe entière sous leur joug et de faire régner partout le croissant. Venise était certainement la plus menacée, et elle devait la première tomber sous les coups des musulmans si la fortune des armes lui eût été contraire. Que l'on juge des transports d'allégresse des Vénètes en apprenant la défaite du Sultan ! La joie déborda de toutes parts : il n'y eut ni assez de réjouissances, ni assez de solennités religieuses pour fêter cet heureux événement. Pendant plus d'un mois, l'église de Saint-Marc et toutes celles de la ville retentirent d'actions de grâces, d'hymnes, de chants et de musique; pendant plus d'un mois, les palais, les maisons particulières, les places, les rues mêmes ne formèrent qu'un immense concert dans lequel s'épancha l'exultation publique. Zarlino, Merulo et Gabrieli eurent à composer d'innombrables œuvres musicales sacrées et profanes, et leur talent, aussi bien que leurs forces physiques, fut mis à cette occasion à une rude épreuve, surtout Andrea, que les marchands allemands établis à Venise chargèrent de composer pour eux deux grandes cantates. Depuis des siècles, Venise avait avec l'Allemagne des rapports d'affaires et de bon voisinage ; les négociants de ce pays qui commerçaient avec l'Orient, et ils étaient nombreux, avaient établi des succursales chez « la Reine de l'Adriatique, » et fondé sur l'une des rives du Grand-Canal, non loin du Rialto, un établissement superbe et colossal, vulgairement appelé *Il fondaco de' Tedeschi* (Comptoir des Allemands), que le Titien et Giorgione avaient orné de fresques admirables. Voulant, eux aussi, se réjouir de la victoire signalée qui consacrait l'affranchissement de l'Europe après avoir brisé l'épée qui depuis si longtemps menaçait sa tête, ils demandèrent au Gouvernement vénitien, qui s'empressa de la leur accorder, la permission de célébrer pendant trois jours ce bonheur inespéré, par des messes dans l'église Saint-Jacques, leur paroisse, et par des réunions musicales dans leurs magnifiques galeries. Andrea Gabrieli, très-lié avec eux et surtout avec Jean-Jacques Fugger, de la célèbre famille de ce nom, résidant à Augsbourg, fut naturellement choisi pour leur maître de chapelle. Pendant ces trois jours, il se donna toutes les peines imaginables et mérita tant d'honneur que les Allemands voulurent conserver et envoyer dans leur pays les deux cantates écrites par lui, l'une à huit, l'autre à douze voix, divisées en deux chœurs, lesquelles ont été imprimées à Venise en 1587, par Angelo Gardano, sous le titre de *Gemme musicali* (Perles musicales). — « Ces morceaux, dit M. Fétis, » donnent une haute idée de l'habileté de Gabrieli dans l'art » d'écrire. »

(1) *Johannes Gabrieli und sein Zeitalter*. Berlin, 1834. 2 vol. in-4°.

(2) *Storia della musica sacra nella già capella ducale di San-Marco in Venezia dal 1318 al 1797*. Venise, 1854. 2 vol. in-8°.

(3) *Memorie storico-critiche della vita e delle opere di Giovanni Pier-Luigi da Palestrina*, etc. Rome, 1828. 2 vol. in-4°.

Cette occasion ne fut pas la seule où l'on mit à contribution le talent de compositeur du Canareggio. Trois ans plus tard, en 1574, Venise étala toute ses pompes, toutes ses magnificences pour recevoir dignement le roi Henri III qui, de Pologne, se rendait en France pour succéder sur le trône à son frère Charles IX, descendu dans la tombe. Le Doge offrit à son hôte royal des fêtes de tous genres, dans lesquelles la musique eut une part considérable. Zarlino, surchargé de besogne, obligé de diriger les musiciens de la chapelle ducale, et en outre sujet à de fréquents accès de goutte qui le forçaient d'interrompre ses travaux, dut s'adjoindre comme lieutenants les deux organistes de Saint-Marc, Claudio Merulo et Andrea Gabrieli, qu'il chargea d'écrire plusieurs cantates destinées à exalter la gloire du souverain qui avait bien voulu faire à Venise l'honneur de s'arrêter quelque temps dans ses murs.

(La suite prochainement.)

Ernest David.

REVUE DES THÉATRES.

Comédie-Française : *Nany*, comédie en quatre actes, de MM. Henri Meilhac et Emile de Najac. — Folies-Dramatiques : *Le Ruy-Blas d'en face*, parodie en quatre actes, de MM. Emile Blavet et de Saint-Albin.

Nany est moins une comédie que l'étude d'un caractère.

Et ce caractère est une exception.

Il s'agit d'une mère jalouse de l'affection de son fils au point de refuser son consentement au mariage qui ferait le bonheur de ce fils. — Nany ne veut pas que Pierre aime sérieusement, même d'un autre amour, une autre personne qu'elle.

Douée d'une volonté de fer, Nany a juré d'arriver à la fortune, et elle y est arrivée en forçant son mari à travailler, sans repos ni trêve, la nuit aussi bien que le jour.

Le pauvre homme en est mort, mais Nany a atteint son but, et elle a pu donner à son fils une brillante éducation et encourager ses aspirations.

Pierre manifestait de bonne heure du goût pour la peinture ; elle n'a rien négligé pour faire de lui un artiste de talent.

La gloire de Pierre, c'est son œuvre à elle !

C'est avec un profond chagrin que Nany apprend l'amour de Pierre pour Mlle Jeanne de Guilleragues, et son projet de l'épouser. Elle accueille d'un air résigné la visite de M. de Guilleragues et de sa fille ; mais, restée seule avec son fils, elle cherche de toute la force de son influence et de son affection, à le détourner du mariage... Les artistes sont-ils faits pour la vie du ménage ? L'existence monotone et les soins mondains tuent le génie! — Et elle lui rappelle tout ce qu'il lui doit et le traite d'ingrat, d'oser songer à prendre une compagne.

Bref, elle arrive à ses fins : Pierre, la mort dans l'âme, renonce à se marier.

Mais Nany ne veut pas endosser une responsabilité comme celle-là, non-seulement envers son fils, mais aussi auprès de la famille de Guilleragues : elle écrit une lettre anonyme à Mlle de Maudray, avec qui Pierre filait un roman depuis quelques années. Mlle de Maudray, fort alarmée, accourt chez ses amis de Guilleragues.

Sûre de son plan, Nany joue une infâme comédie : elle demande la main de Jeanne pour Pierre au moment où survient Mlle de Maudray.

Pierre, désolé, et de plus fort irrité, vient dire un éternel adieu à sa mère. Nany, éperdue à l'idée de ne plus voir son fils qu'elle aime tant, bien qu'elle l'aime mal, Nany, exaspérée devant cette volonté qui résiste à ses supplications, Nany, hors d'elle, lève la main sur Pierre !

Rien n'ébranle la résolution de Pierre.

Alors, Nany, folle de désespoir, se jette aux genoux de son fils, et, nouvelle Agrippine, implore son pardon.

Mme Plessy joue Nany avec le talent hors ligne qu'on lui connaît et grâce auquel elle sauve tout ce que ce rôle a d'anti-maternel, d'anti-naturel. Il existe pourtant, ce personnage, mais comme je le disais en commençant, c'est une exception.

— *Le Ruy-Blas d'en face*, parodie du drame de Victor Hugo, a complétement échoué. Cette satire est due pourtant à deux jeunes journalistes connus pour leur esprit : MM. Emile Blavet et de Saint-Aibin.

C'est que l'esprit de la chronique n'a rien de commun avec l'esprit qu'il faut au théâtre, et qui est surtout l'esprit de situation, l'esprit d'observation, l'esprit... de ne pas chercher l'esprit.

Adrien Laroque.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi, *l'Africaine* ; mercredi, *Faust* ; et vendredi, *la Favorite* et *Coppélia*.

*** *Les Huguenots* sont annoncés à l'Opéra pour demain et mercredi. La représentation de mercredi sera la *cinq-centième* du chef-d'œuvre de Meyerbeer.

*** Une audition de la partition de *la Coupe du roi de Thulé*, de M. Eugène Diaz, le vainqueur du concours d'opéra, a eu lieu dimanche dernier chez M. Halanzier, en présence de MM. Jules Simon, Charles Blanc, de Beauplan, Beulé, Nuitter, George Hainl et de tous les chefs d'administration de l'Académie nationale de musique. M. Diaz tenait le piano. Dix morceaux ont été chantés par MM. Grisy, Caron, Mmes Gueymard et Bloch ; la plupart ont fait très-bon effet, il y a même eu des *bis*. Les répétitions vont commencer ; les rôles sont distribués de la manière suivante : Yorick, pêcheur de perles, M. Silva ; Paddoch, bouffon du roi, M. Faure ; Angus, ministre, M. N..... ; la sirène Claribel, Mlle Bloch ; Myrrha, Mme Gueymard.

*** Par arrêté ministériel en date du 30 mars dernier, le privilége du théâtre national de l'Opéra-Comique a été concédé à M. de Leuven, le directeur actuel, jusqu'au 1er janvier 1880.

*** Mme Carvalho devait prendre son congé à l'Opéra-Comique le 10 mai pour aller à Londres remplir l'engagement contracté avec M. Gye ; ce dernier lui ayant fait offrir de la laisser libre pour le reste de saison, à la condition qu'elle irait chanter à Covent-Garden le 20 dans un grand concert, et donner le 23 une représentation des *Noces de Figaro*, Mme Carvalho est partie avant-hier, avec le consentement des directeurs de l'Opéra-Comique. A son retour, les représentations des *Noces de Figaro* continueront.

*** C'est mercredi prochain, 24 avril, qu'a lieu à ce théâtre la représentation au bénéfice de Chollet, dont nous avons donné le programme dans notre précédent numéro.

*** De juillet à septembre prochain, l'Opéra-Comique fermera ses portes pour des réparations importantes à faire à la salle. Il est question d'utiliser le temps que durera cette fermeture par une tournée dans les villes du Midi. Une partie des artistes iraient donner des représentations à Marseille, à Toulouse et à Bordeaux, et repasseraient par Paris pour terminer leur pérégrination par la Belgique.

*** Une représentation au bénéfice de Mlle Duguéret, l'excellente tragédienne, a lieu aujourd'hui au Théâtre-Italien. Cette représentation aura une partie musicale importante, dans laquelle se feront entendre Sivori, Godefroid, Th. Ritter, Bonnehée, Montaubry, Mmes Sarolta, Calderon, Julia Hisson, Galli-Marié, etc.

*** Les débuts de Mlle Marchetti et la rentrée de Fraschini sont annoncés pour cette semaine au Théâtre-Italien.

*** MM. Philipot et Jules Barbier, auteurs du *Magnifique*, l'opéra-comique couronné au concours du Théâtre-Lyrique, ont été en instance pour obtenir que cette œuvre, qui a été écrite en vue de l'ancienne salle incendiée par la Commune, plus vaste et d'une meilleur sonorité que celle de l'Athénée, pût être représentée à l'Opéra-Comique, où on se montrait tout disposé à lui accorder l'hospitalité ; mais l'Administration des Beaux-Arts a répondu que *le Magnifique* appartenait légalement au Théâtre-Lyrique, qui ne pouvait en être dépossédé.

*** MM. Meilhac et L. Halévy vont écrire un troisième acte absolument nouveau pour *la Périchole*, qui sera jouée avec Mlle Schneider dans le courant de l'hiver prochain.

*** La reconstruction du théâtre de la Porte-Saint-Martin ne commencera pas, paraît-il, avant plusieurs mois. Le directeur sera M. Ritt, qui a laissé de si bons souvenirs dans l'administration de l'Opéra-Comique.

*** Les recettes des théâtres, pendant le premier trimestre de 1872, ont été de 4,582,960 fr. 68 centimes ; elles sont supérieures de 101,387 francs 60 centimes à celles réalisées pendant la même période en 1870.

*** Le ténor Montaubry va devenir directeur du théâtre des Arts, à Rouen. Il y jouera principalement l'opéra-comique et l'opérette.

*** Mario, on se le rappelle, a accepté un engagement pour cette saison au théâtre de la Zarzuela de Madrid. Dans une lettre adressée à

la *Correspondencia*, il s'excuse en quelque sorte de prolonger au-delà du terme raisonnable sa carrière lyrique, en en donnant pour motif les pertes énormes qu'il a subies à la suite de faillites éprouvées par des négociants florentins chez lesquels il avait placé sa fortune.

*** M. Danguin, le directeur du Grand-Théâtre de Lyon, vient de recevoir, pour être jouée pendant l'Exposition, une opérette en trois actes intitulée : *les Jardins d'Armide*, paroles de M. Jules Denizet, musique de M. Paul Puget. *Les Cent Vierges* de Lecocq doivent également faire leur apparition pendant cette période. — M. Danguin a engagé comme ténor léger d'opérette Alfred Audran, ainsi que Gourdon, l'ancien pensionnaire des Variétés; ces deux artistes ont fait la dernière campagne lyrique à Lille.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** La Société des concerts du Conservatoire a exécuté, dimanche dernier, avec un grand succès, la Polonaise de *Struensée*, cette page brillante et dramatique avec laquelle le public des Concerts populaires est depuis longtemps familier. La musique de *Struensée* était, ou peu s'en faut, inconnue au Conservatoire; nous nous expliquons difficilement l'hésitation apportée par la célèbre Société à faire connaître à son public un chef-d'œuvre qui, dans son cadre relativement restreint, se place, nous ne craignons pas de le dire, à côté des *Huguenots*, et qui se prête aussi bien à être exécuté au concert qu'à la scène. Maintenant que le charme paraît rompu, espérons que des fragments de *Struensée*, ou mieux *Struensée* tout entier, figureront de temps à autre sur les programmes de la Société. L'effet, nous en sommes certains, ne sera pas moindre que celui que produit *Egmont*, par exemple, qui a été magnifiquement exécuté dimanche dernier, avec des récits en vers résumant le drame de Gœthe; Mme Barthe-Banderali était chargée des couplets de la romance de Claire et les a fort bien dits. — La 52e symphonie de Haydn, le double chœur de Mendelssohn, *le Chanteur des bois*, et le finale du deuxième acte de *la Vestale*, une des pièces de résistance du répertoire du Conservatoire, avec les soli par Mlle Battu et M. Ponsard, complétaient le programme.

*** Aujourd'hui, à deux heures, douzième concert du Conservatoire, avec le même programme que dimanche dernier.

*** Le huitième Concert populaire (3e série), le dernier de la saison, a eu lieu dimanche. Mme Viardot y a obtenu son succès habituel avec des fragments d'*Iphigénie en Tauride* et deux mélodies de Schubert et Schumann. On a beaucoup applaudi aussi l'ouverture de *Struensée*, dite par l'orchestre avec sa verve habituelle, et une nouvelle œuvre de Camille Saint-Saëns, *le Rouet d'Omphale*, morceau descriptif écrit d'abord pour le piano, et dont nous avons parlé il y a quelque temps lorsque l'auteur l'exécuta pour la première fois à l'un de ses concerts. Une orchestration intéressante et fine a été pour beaucoup dans le succès. Excellent accueil également aux deux fragments de la *Suite* de M. Guiraud (Andante et Carnaval).

*** Le jeudi 25 avril, à 8 heures 1/2, aura lieu dans les salons Erard le premier concert de la Société philharmonique de Paris, dont nous avons annoncé la récente formation. La Commission artistique est composée des artistes les plus distingués : F. David, G. Hainl, Membrée, C. Franck, de Saint-Georges, Dubois, de Castillon, Massenet, etc. Le chef d'orchestre est Camille Saint-Saëns.

*** La *Société des Compositeurs de musique* prépare à ses auditeurs, pour le samedi 27 courant, un programme curieux et unique : c'est l'audition du *Ballet de la Reine*, par Beaujoyeulx (1581). Cet ouvrage marque la naissance de l'opéra et du ballet en France, même en Europe, car on ne connaît rien d'aussi complet fait antérieurement. M. Wekerlin a été chargé de l'exécution du programme que nous annonçons.

*** Aujourd'hui, à deux heures, a lieu au Cirque d'hiver la séance publique annuelle de l'Orphéon (rive droite), sous la direction de M. Pasdeloup. *Gallia*, de Gounod, y sera exécutée avec accompagnement de musique militaire.

*** Le jeune pianiste belge Henry Logé, dont le talent commence à acquérir quelque notoriété, a donné, le 13 avril, un concert dans les salons Erard. Le développement du mécanisme est très-remarquable chez lui; il en a donné la mesure en jouant deux morceaux de Liszt, la fantaisie sur *Don Juan*, et surtout la *Rakoczy-Marche*, que bien peu de pianistes osent aborder, et qui terminait brillamment un programme assez chargé. Il a joué en outre, et de façon à être chaudement applaudi, des œuvres de S. Bach, Mendelssohn, Chopin, et de son maître A. Dupont. Mlles Elisa et Esther Van Gelder, deux cantatrices de la bonne école, ont obtenu un succès non moins vif avec le grand duo du *Prophète*.

*** Armand des Roseaux, le spirituel et original diseur de chansonnettes, qui a su se créer un genre et se faire une belle et bonne place à côté des Berthelier et des Levassor, donnait samedi dernier, dans les salons Lemardelay, un fort joli concert, auquel n'ont pas assisté tous ceux qui l'auraient bien voulu, car il a fallu, faute de place, renvoyer du monde. Son auditoire, charmé, épanoui, désopilé par la verve inépuisable de l'excellent comique, par ses imitations si parfaites, a encore su accorder une oreille attentive et de sincères applaudissements à la musique sérieuse, dont les représentants étaient Mme Charlotte Dreyfus, Marie Secrétain, Maria Brunetti, MM. Telesinski, Delsart, Idrac et Ph. Maquet.

*** Au concert donné par Mlle Monnier, cantatrice, une bonne élève de Wartel, et par le violoncelliste Legénisel, ce dernier a obtenu un succès mérité avec le *Souvenir de Spa*, de Servais, un trio d'Adolphe Blanc, et trois morceaux de genre (en trio), du duc de Massa. On a beaucoup applaudi aussi l'excellent violoniste Lelong, et le chanteur bouffe Armand des Roseaux.

*** M. Émile Decombes, professeur au Conservatoire, a donné plusieurs séances d'audition des élèves de son cours particulier de piano. La cinquième a eu lieu le 7 avril; la brillante et solide exécution de bon nombre d'œuvres classiques et modernes, aussi bien sous le rapport du mécanisme que sous celui du style, fait foi, nous pouvons l'assurer *de auditu*, de l'excellente méthode du maître.

*** La séance supplémentaire de MM. Alard et Franchomme, annoncée pour le dimanche 28 avril, au Conservatoire, prend le caractère d'un grand concert, organisé par le *Ménestrel*, sous le patronage du Comité des Arts, et dont le produit sera consacré à la souscription patriotique. Outre MM. Alard, Franchomme et Planté, on y entendra Mmes Alboni et Carvalho, ainsi que Mlle Favart, de la Comédie-Française. Les places sont à 25, 20, 10 et 5 francs.

*** Le programme du grand concert qui sera donné au Cirque des Champs-Élysées, mercredi prochain, au bénéfice des pauvres de Neuilly, comprendra, outre le duo *Qui tollis* (Mmes Alboni et Battu), l'*Agnus Dei* (Mme Alboni), et la fugue du *Gloria* (chœur) de la Messe solennelle de Rossini, plusieurs œuvres anciennes et modernes du plus grand intérêt : une chanson d'Orlando de Lassus, un air de Hændel, la romance de *Marta* dite par Gardoni, un duo de Masini, par MM. Delle Sedie et Gardoni, un psaume et un chœur de Vervoitte, un concerto pour violoncelle de Volkmann, exécuté par M. Jules Richard, l *Palpiti* de Paganini, exécuté par M. Sauret, etc.

*** Henri Vieuxtemps annonce un concert pour le 27 courant. Il se propose d'y faire entendre, outre des œuvres classiques, un nouveau *quatuor* et une *suite* de sa composition. Le célèbre violoniste aura le concours de Mme Massart, de MM. Marsick, Godard, Jacquard, et, dit-on, pour la partie vocale, celui de Mme Miolan-Carvalho.

*** Edouard Wolff n'exécutera, à son concert de mardi prochain, à la salle Érard, que ses œuvres inédites : *Grande marche triomphale* (avec M. E. Lubeck), *Invocation*, *Chanson polonaise*, *Ronde de nuit des chevaliers du guet*, *Une larme sur la tombe de S. Thalberg*, élégie, *Tarentelle fantastique*, *Grande marche héroïque*, à quatre mains (avec M. E. Lubeck), *le Petit Mendiant*, complainte, et *Grande valse militaire*. Edouard Wolff s'est adjoint, en outre, Mlle Foliari, MM. Norblin, Frémeaux, Berthelier et Uzès.

*** Mercredi 1er mai, à la salle Herz, la Société Bourgault-Ducoudray, à laquelle s'est adjoint l'excellent orchestre des Concerts-Danbé, fera entendre, pour la première fois à Paris, *Acis et Galathée*, de Hændel.

*** Le dimanche 5 mai, au concert du Grand-Hôtel, sera exécuté l'oratorio de M. César Franck, *Ruth*.

*** M. Pasdeloup et son orchestre se rendent, cette semaine, au Havre et à Rouen pour y donner trois concerts, avec le concours de Sivori et de Mme Viardot.

*** La Société philharmonique de Rouen a donné dernièrement un concert spirituel fort intéressant. M. Vervoitte, qui en a été le chef pendant sept ans, était allé exprès diriger l'exécution de quelques grandes œuvres de musique chorale religieuse, telles que le *Paulus* de Mendelssohn, une des *Sept paroles du Christ*, de Haydn, etc. L'orchestre, conduit par M. Kleine, s'est montré digne de son excellente réputation.

*** Avant son départ pour Londres, où l'appelle un engagement conclu avec M. Mapleson, Mlle Marie Roze a donné en Alsace plusieurs brillants concerts; à Strasbourg notamment, elle a été accueillie avec un enthousiasme sans égal.

NOUVELLES DIVERSES.

*** M. Emile Perrin a éloquemment défendu, au Conseil municipal, la cause de l'Orphéon et de la subvention à ses deux directeurs; son discours nous est parvenu trop tard pour être publié dans notre dernier numéro. Aujourd'hui que la cause a été jugée, et dans un sens que nous regrettons, nous ne pouvons que donner acte à M. Perrin de son courageux plaidoyer.

*** M. Edouard Batiste, organiste de Saint-Eustache, professeur de solfége au Conservatoire, vient de recevoir le brevet d'officier d'Académie.

*** Le roi d'Espagne vient de conférer à l'éminent violoncelliste J. Van der Heyden la croix de chevalier de l'Ordre de Charles III.

*** La nouvelle donnée par plusieurs journaux et par nous-mêmes de négociations entamées entre la France et les Etats-Unis pour une convention littéraire et artistique était malheureusement prématurée. Des pourparlers ont eu lieu, il est vrai, mais entre les Etats-Unis et l'Angleterre. — Toutefois, dans l'état actuel des choses, l'auteur français

n'est pas absolument privé des moyens de faire respecter sa propriété intellectuelle : tout imparfaits qu'ils sont encore, on nous saura gré de les reproduire d'après une lettre intéressante adressée hier au *Figaro* par M. Wideman, correspondant de l'*Evening Post* : — « Lorsqu'une œuvre, quelle qu'elle soit : livre de science, roman, pièce de théâtre, rapports, dessins, tableaux, photographies, et même leurs reproductions et traductions, etc., etc., est éditée en France ou autres pays, il suffit que la propriété en soit transférée à un Américain (l'étranger n'ayant pas les mêmes droits aux Etats-Unis), lequel, nouveau propriétaire, dépose alors l'œuvre selon la formule de la Constitution des Etats-Unis (*Entered according act of Congress 1868 in the Clerks Office of the District Court of the United States for the s. o. dist. of...*), avec le nom de l'auteur et l'acte de transfert; il est surtout important que ce dépôt soit effectué avant que l'œuvre soit mise en vente. — Cette simple formalité accomplie, l'auteur est parfaitement à l'abri de tout vol, et l'imprimeur et éditeur, soit Américain, soit étranger, est obligé d'entrer en arrangement avec l'auteur ou son mandataire pour l'exploitation de ses œuvres, traduction, exportation, etc. »

*** Il est grandement question au Ministère des Beaux-Arts, dit *l'Evénement*, d'instituer une Commission consultative pour les théâtres, devant laquelle viendraient exposer leurs griefs les auteurs et directeurs qui se croiraient lésés dans leurs intérêts, et ne pourraient s'entendre à l'amiable avec ceux dont ils auraient lieu de se plaindre. Cette Commission serait une sorte de tribunal d'appel théâtral, dans la composition duquel entreraient des députés, des membres de l'Institut, et, à tout le moins, un auteur dramatique.

*** Le préfet de police vient de déléguer un certain nombre d'inspecteurs à la surveillance des cafés-concerts. Ces agents n'ont pas seulement pour mission de veiller à ce qu'aucune chanson ne soit chantée sans être munie de l'estampille, mais aussi d'empêcher que les chanteurs, par certains gestes, n'offensent la morale publique.

*** La bibliothèque de feu M. Duraud-Dubois aîné sera vendue du 29 avril au 4 mai, en l'hôtel des commissaires-priseurs, rue Drouot. Bon nombre d'ouvrages théoriques et historiques sur la musique, ainsi que d'œuvres musicales anciennes et modernes, figurent au catalogue, et feront l'objet presque exclusif de la vacation du 4 mai.

*** Une nouvelle feuille hebdomadaire, le *Journal officiel des théâtres*, paraissant le jeudi, vient de publier son premier numéro. Le rédacteur en chef-gérant est M. Alfred Taillicz.

*** Une musique militaire, celle du 37e de ligne, s'est fait entendre cette semaine pour la première fois de l'année au Luxembourg. Les concerts militaires ne commenceront que le 1er mai aux Tuileries, place Vendôme, place Royale et dans les jardins du Palais-Royal.

*** Alfred Jaëll sera à Paris à la fin d'avril. Il se propose d'y donne un concert au profit des orphelins de la guerre.

*** M. F. Kufferath vient d'être nommé professeur de contrepoint au Conservatoire de Bruxelles. Mlle Jeanne Tordeus est attachée au même établissement en qualité de professeur de déclamation.

*** La bibliothèque théâtrale du nouvel Opéra sera publique. Le développement total des tablettes que contiendra la galerie n'est pas moindre de trois kilomètres.

*** *Sémiramis*, de Rossini, vient de paraître dans l'édition-bijou d'A. Leduc, avec une excellente traduction nouvelle due à M. Charles Soullier.

*** Mercredi dernier a été célébré, à l'église de la Trinité, un service funèbre à la mémoire d'Eugène Vauthrot, ancien chef du chant à l'Opéra, professeur de chant au Conservatoire.

†

*** Le 6 avril est mort à Vienne, à l'âge de 84 ans, Anton Halm, qui fut l'ami de Beethoven. Il s'était acquis dans l'enseignement du piano une réputation méritée, et bon nombre de virtuoses célèbres lui doivent leur talent. Travailleur infatigable, Halm donnait encore des leçons quelques jours avant sa mort.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Au théâtre de Covent-Garden, Mlle Emma Albani a obtenu un nouveau succès dans *Lucia*. Une belle représentation des *Huguenots* avec Faure, Cotogni, Nicolini, Mmes Lucca et Sinico, a été donnée ensuite. Nicolini a chanté lundi *la Favorite*; beaucoup d'habitués du Royal Italian Opera ont cru revoir Mario dans ses beaux jours. Mme Lucca jouait Léonore avec son talent habituel. Mardi on a donné *la Traviata* avec Mlle Sessi et jeudi *Fra Diavolo* avec Mme Lucca. — A Drury-Lane, les opéras représentés cette semaine ont été *la Figlia del Reggimento* (deux fois), *la Sonnambula* et les *Huguenots*, pour la rentrée de Mme Trebelli, qui a obtenu un très-grand succès, partagé avec Mlle Tietjens. — Mardi dernier a eu lieu la première matinée de la *Musical Union*, dirigée par J. Ella. Les exécutants étaient MM. Maurin, Wiener, Van Walfelghem, Lasserre (quatuor à cordes) et Carl Reinecke (piano). — Delaborde jouera le 13 mai au concert de l'ancienne Philharmonie, un concerto de Beethoven, et deux morceaux pour le *Pedal grand pianoforte* construit pour lui par Broadwood.

*** *Bruxelles.*—Pour la représentation à son bénéfice, Mlle Hasselmans a joué *Hamlet*, avec le baryton Lasalle. Tous deux ont été l'objet d'une ovation qu'on s'accorde à dire méritée. — Deux nouveautés seront encore données avant la fin de la campagne : la *Dryade*, grand opéra en quatre actes, et la *Filleule du Bailli*, opéra comique en un acte. — Le quatrième et dernier concert du Conservatoire a été donné dimanche dernier. Stockhausen et Mlles Lœwe et d'Edelsberg y ont chanté.—Le théâtre des Galeries donne, avec un succès très-vif, *la Périchole* pour les représentations de M. Emmanuel. — Une indisposition du ténor a interrompu la vogue des *Cent Vierges*, aux Fantaisies-Parisiennes; mais elle a repris de plus belle ces jours-ci.

*** *Anvers.*— On vient de reprendre l'*Etoile du Nord*, avec Mlle Singelée, MM. Jourdan et Coulon, qui ont été fort applaudis. — *La Périchole* a été représentée onze fois, devant une salle comble, avec Mlle Dartaux, MM. Mengal et Gerpré, dans les principaux rôles.

*** *Weimar.*— Liszt est arrivé ici, et compte y faire un séjour assez long.

*** *Vienne.* — Au septième concert philharmonique a été exécutée, avec un immense succès, la symphonie fantastique de Berlioz, sous la direction de Dessoff.

*** *Turin.*— L'*Ombra* est allée, dès le premier soir, *alle stelle*; aucun morceau n'a passé sans de vifs applaudissements, et plusieurs ont été bissés. D'ailleurs l'exécution, confiée à Mmes Dérivis et Luini, à MM. Cantoni et Polonini, est aussi bonne qu'on peut le désirer; chacun de ces artistes apporte à l'interprétation de son rôle le plus grand soin et un talent réel. Le succès n'a fait que croître aux représentations suivantes; le Teatro Rossini est plein chaque soir.

*** *Florence.*—*La Secchia rapita* (le Seau enlevé), opéra nouveau auquel ont travaillé six compositeurs, les maestri Bacchini, De Champs, Felici, Giraldini, Tacchinardi et Usiglio, a été donné avec succès au théâtre Goldoni. Cette musique composite ne manque pas d'un certain mérite mélodique et scénique. Le sujet est celui de la comédie de Tassoni. — A la Pergola, première représentation d'*Astolfo Cavalcanti*, opéra nouveau du maestro Bensa, qui a beaucoup moins bien réussi que le précédent.

*** *Reggio (Emilia).* — La saison du printemps s'ouvrira avec l'*Africana*, chantée par Sani, Storti et Mme Urban, et montée avec un soin tou particulier. L'excellent chef d'orchestre Mariani est engagé pour diriger les études du chef-d'œuvre de Meyerbeer, tâche qu'il a déjà remplie ailleurs avec talent. — Un nouvel opéra, *la Statua di carne*, de Marchio, a été bien accueilli au théâtre Croppi.

*** *Moscou.*— Alfred Jaëll a donné, au Grand-Théâtre, trois concerts, non moins brillants que ceux de Vienne et de Saint-Pétersbourg ; N. Rubinstein dirigeait l'orchestre.

*** *La Havane.* — Tamberlick a brillamment clôturé la saison pendant laquelle il a dirigé le théâtre Tacon. Dans la dernière représentation donnée à son bénéfice, il a fait exécuter (ce qui n'avait pas encore eu lieu à Cuba), un opéra *espagnol* d'Arrieta, *Marina*, dans lequel il s'était réservé un rôle, et qui a été très-applaudi. *Marta* a été, le même soir, l'occasion d'un véritable triomphe pour le célèbre ténor, et pour Mmes Dalti et Natali.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Lundi, 22 avril, à 8 heures 1/2, salle Herz. — Concert de MM. N. Lopez, avec le concours de Mmes Sarolta, Calderon, Vestri, MM. Marochetti, Mercuriali, Ariani, Ad. Davod.

Lundi, 22 avril, à 8 heures 1/2, salons Erard. — Concert de Mlle Joséphine Martin.

Mercredi, 24 avril, à 8 heures 1/2, salle Erard. — Concert donné par Mlle Isambert, pianiste, avec le concours de MM. E. Belloc et G. Barbot.

Mercredi, 24 avril, à 8 heures 1/2, Cirque des Champs-Elysées. — Grand concert, au profit des pauvres de Neuilly, sous la direction de M. Ch. Vervoitte, et avec le concours de la Société académique de musique sacrée, de Mmes Alboni et Battu, de MM. Gardoni, Delle-Sedie, etc.

Jeudi, 25 avril, à 8 heures 1/2, salons Erard. — Premier concert de la Société philharmonique de Paris. Chef d'orchestre, Camille Saint-Saëns.

Samedi, 27 avril, à 8 heures 1/2, salons Pleyel. — Concert de Vieuxtemps.

AVIS. — La maison Philippe Herz neveu et Ce quitte la rue Scribe pour s'installer rue Clary, no 4. Une belle salle de concerts se trouve réunie, dans ce nouveau local, au magasin de pianos.

AVIS. — ACCORDEUR DE PIANOS demandé dans une bonne maison de province, aux appointements fixes à l'année. S'adresser, pour renseignements, au bureau de la *Revue et Gazette musicale*, 1, boulevard des Italiens, à Paris.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR. EDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

MUSIQUE RELIGIEUSE POUR LE MOIS DE MARIE

CHANT

ADOLPHE ADAM

Mois de Marie de Saint-Philippe,

HUIT MOTETS A UNE ET DEUX VOIX AVEC ACCOMP' D'ORGUE.

1. *Ave Maria*, hymne à la Vierge, pour soprano, avec accomp. de hautbois, *ad libitum*... 3 »
2. *Ave Maria*, solo pour contralto..... 3 »
3. *Ave Maria*, duo pour soprano et contralto, avec accomp. de hautbois, *ad libitum*... 4 50
4. *Ave verum*, solo pour soprano..... 2 50
5. *Ave regina cœlorum*, duo pour soprano et mezzo soprano 3 75
6. *Inviolata*, duo pour soprano et mezzo soprano 3 75
7. *O salutaris*, pour soprano..... 3 »
8. *Ave maris stella*, duo pour soprano et mezzo soprano..... 5 »

Les 8 numéros réunis : 10 fr. net.

PANOFKA. — *Ave Maria*, pour ténor ou mezzo soprano, avec accomp. de piano ou orgue 3 »
O salutaris, pour ténor ou mezzo soprano, avec accomp. de piano ou orgue ..... 3 »
Ti prego o Madre mia, prière pour mezzo soprano, avec accomp. de piano..... 3 »

A. MINÉ. — *O salutaris*, p. soprano et chœurs 7 50

E. JONAS. — *O salutaris*, pour ténor ou soprano..... 3 »

G. ROSSINI

O Salutaris, de la **Messe solennelle** pour contralto ou baryton, soprano ou ténor . 5 »
Agnus Dei, de la **Messe solennelle** id... 5 »
Sanctus, de la **Messe solennelle** pour ténor, soprano, contracto et basse..... 5 »
Sanctus, arrangé pour soprano ou ténor..... 3 »

MORCEAUX DÉTACHÉS du

STABAT MATER

1. *Introduction* { Stabat Mater..... / La Vierge en pleurs..... } 6 »
2. *Air pour ténor*..... { Cujus animam..... / La douleur avec son glaive } 4 50
3. *Duo pour soprani*..... { Quis est homo..... / Où peut être la mesure... } 5 »
4. *Air pour basse ou tenor*... { Pro peccatis ..... / Fruits amers ..... } 4 50
5. *Chœur et Récitatif*..... { Eia mater ..... / Source d'amour ..... } 4 50
6. *Quatuor* ..... { Sancta mater..... / Vierge, accorde-moi la grâce } 7 50
7. *Cavatine pour soprano* ..... { Fac ut portem ..... / O cœur noyé!..... } 3 »
8. *Air pour soprano* { Inflammatus..... / Par la flamme..... } 7 50

MEYERBEER

Cantique tiré de l'Imitation de Jésus-Christ, à six voix avec récits ..... 9 »
Pater noster, offertoire, chœur à 4 voix..... 4 50
Salve Regina, chœur à 4 voix..... 4 »
Sept chants religieux à 4 voix..... net. 15 »
Sainte Marie, chœur du *Pardon de Ploërmel* 5 »
Pater noster, à 4 voix, du même opéra..... 4 »
Prière du matin, pour 2 chœurs à 8 voix... 6 »
Prière pour 3 voix de femme, sans accomp.. 3 »

PANSERON. — *Prière à Marie*, cantique pour basse-taille, baryton ou contralto..... 3 »
Le nom de Marie, cantique à deux voix de femmes 4 50
Invocation à Marie, cantique à 2 voix..... 2 »
O salutaris, pour soprano ou téor..... 2 50
Agnus Dei, pour basse-taille, baryton ou contralto..... 3 »
Benedictus, pour basse-taille, baryton ou contralto..... 6 »
Mon unique espérance, pour soprano ou ténor, avec accompagnement de piano ou mélodium..... 5 »
Jésus vient de naître, cantique pour 2 voix.. 4 50

STADLER. — *Deux motets et les quatre antiennes à la sainte Vierge*, à 4 voix 7 50

LABARRE. — *Cantique à Marie*, chœur à 3 voix. ..... 5 »

SALESSES. — *O salutaris*, 3 voix, solo et chœur..... 5 »

FABRIQUE Gie D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE.
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

PIANOS DEPROUW-AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1846
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités
RÉPARATIONS. — ÉCHANGES.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

HOTEL BELLEVUE A TROUVILLE-S.-MER

Près du Casino
CONCERTS ET RÉUNIONS MUSICALES.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

(Breveté s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *desseins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

RIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

EUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 17 28 Avril 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nos Abonnés reçoivent, avec le présent numéro, la CHANSON DU PRINTEMPS, de MENDELSSOHN, arrangée pour la voix, avec des paroles nouvelles de JULES BARBIER.

SOMMAIRE.

Théâtre national de l'Opéra-Comique. Représentation au bénéfice de Chollet : *le Passant* (première représentation). **Paul Bernard.** — Le Théâtre de la Foire. **P. Lacome.** — Revue des théâtres. **A. Laroque.** — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces diverses.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

La musique est tellement unie à notre nature, que nous ne pouvons nous en passer. Par elle les esprits des dieux et des hommes acquièrent la connaissance de leur propre nature..... Le passager ne fait-il pas usage de la musique pour supporter plus facilement la fatigue et bannir la crainte du naufrage? Lorsque les légions combattent, le bruit du clairon ne chasse-t-il pas toute crainte de la mort? Nourrices, voituriers, moissonneurs, vendangeurs, matelots, tisserands se délassent en chantant, parce que la poésie et le chant donnent à l'âme plus de facilité pour supporter les choses désagréables et pénibles. Ce genre de plaisir a donc des rapports intimes et familiers avec notre âme.

FRANÇOIS LUISINUS (*Parergones*).

***

Un voyageur étant entré dans une église de Lombardie, du vocable de Sainte-Cécile, patronne des musiciens, en 1669, y trouva le curé qui disait vêpres tout seul, pendant qu'une multitude d'oiseaux faisaient entendre leur ramage dans la tribune de l'orgue. On dit à ce voyageur que ces oiseaux étaient nourris dans cet endroit comme dans une volière, pour célébrer tous les jours sainte Cécile par leurs concerts, parce que les revenus de l'église n'étaient pas assez considérables pour faire chanter l'office, à l'exception de la fête patronale.

M. M. (*Mercure de France*, janvier 1732.)

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Représentation au bénéfice de CHOLLET. — Première représentation du **Passant**, de M. François COPPÉE, musique de M. PALADILHE.

Cette soirée — une vraie soirée de gala, tant par la richesse de son programme que par sa fructueuse recette (plus de 14,000 fr., dit-on) —, offrait le curieux assemblage de la dernière apparition en public d'un ancien artiste fort aimé, mais retiré déjà depuis longtemps, et de la première audition dans un théâtre d'un jeune lauréat de l'Institut, avantageusement connu dans le monde parisien par une œuvre, légère, il est vrai, *la Mandolinata*, mais alliant la distinction à la popularité et que chacun a fredonnée sur l'asphalte du boulevard, depuis tantôt deux ans qu'elle a vu le jour. Cette mélodie parfumée, de couleur plutôt espagnole qu'italienne, semblait apportée chez nous par une brise méridionale, et son auteur, d'après cette création toute juvénile, paraissait nous promettre un mélodiste d'allure franche, en même temps qu'un musicien de bonne école. Le musicien est resté; nous verrons tout à l'heure ce qu'est devenu le mélodiste.

Quelle bizarre chose qu'une représentation à bénéfice! Plus elle veut attirer l'attention, plus elle rassemble d'éléments hétérogènes. C'est un diamant aux mille facettes, un habit d'Arlequin, une *olla podrida*, un kaléidoscope. Le public s'y amuse-t-il beaucoup? je ne sais. Dans tous les cas, il y vient, et c'est l'essentiel. Demandez plutôt à M. Chollet.

Le bénéficiaire, bien ému de reparaître à si longue date dans une salle dont il avait si souvent réveillé les échos enthousiastes, put apprécier l'autre soir dans l'accueil chaleureux qui le salua, à quel point nous savons quelquefois garder la religion du souvenir. L'émotion était réelle et réciproque, et si, comme chanteur, notre excellent Chollet donna peu de voix, en revanche, comme acteur il fut gai, spirituel et communicatif. Dans la scène du *Maître de Chapelle*, Mlle Ducasse lui donna finement la réplique.

Mais la salle Favart ne retrouvait pas seulement son Chapelou; Georges Brown de la *Dame Blanche* lui revenait aussi dans la personne de Roger, et les mêmes effluves magnétiques faisaient vibrer pour l'un comme pour l'autre la corde sympathique et reconnaissante.

Vous me permettrez de glisser rapidement à travers tous les tableaux du kaléidoscope en question, pour m'étendre davantage sur l'œuvre musicale nouvelle dont nous avons à nous occuper. Que dire du *Caprice* de Musset par la Comédie-Française, que raconter de *la Cravate Blanche* de Gondinet, par le Gymnase, sinon que vous connaissez comme moi ces pièces charmantes et le talent de leurs interprètes habituels? Comment voulez-vous que j'énumère aussi tous les bravos que l'auditoire a semés sur le concert, intermède obligé de toute représentation extraordinaire? Je vous nommerai simplement ceux qui ont fait la récolte et vous n'en serez point étonnés quand vous verrez parmi les moissonneuses; Mmes Rosine Bloch et Judic; parmi les moissonneurs : MM. Montaubry, Ismaël, — qui a dit d'une façon charmante les couplets de *l'Ombre* : « Midi, minuit, » — Sighicelli et Ritter. Je ne ferai qu'une remarque, c'est que le piano, quelquefois moins fêté, a obtenu, grâce à la fougue de M. Ritter, l'une des plus belles gerbes de la soirée.

Et maintenant arrivons au *Passant* de M. Coppée, bijou poétique sanctionné par le succès, quittant la scène de l'Odéon pour celle de l'Opéra-Comique, au son de la musique de M. Paladilhe.

Ce changement de forme était-il bien favorable au tableau doux

et rêveur tracé de main de maître par le jeune poëte? Il est permis d'en douter. Dans un opéra-comique, la musique est comme l'heure qui sonne à la pendule; elle a besoin d'un ressort particulier, d'une situation qui surgisse pour rompre le silence du dialogue. Si elle ne vient pas à son temps, elle manque le but, et l'œuvre, pièce mécanique ou dramatique, doit être combinée sur de nouveaux frais. Dans la saynète rapide de M. Coppée, la musique pouvait faire longueur et les détails charmants de grâce et de délicatesse devaient se perdre sous l'harmonieux manteau des voix et de l'orchestre. Ceci dit, reconnaissons que si la poésie avait à y perdre, la musique n'avait qu'à y gagner, et voyons comment M. Paladilhe a compris l'illustration musicale de ce joyau taillé dans la fantaisie et ciselé par le sentiment.

C'était la première fois que ce jeune compositeur donnait une œuvre complète; avant tout, je tiens à féliciter la direction de l'Opéra-Comique et à l'encourager dans cette voie d'hospitalité pour les auteurs nouveaux. Celui-ci lui fait honneur et lui donnera profit plus tard, s'il trouve la personnalité qu'il semble chercher encore. Malheureusement, presque tous nos jeunes musiciens ambitionnent le baiser de la muse germanique moderne, et cette muse-là me semble bien peu fille d'Apollon et beaucoup trop parente de MM. Wagner et consorts. Il en résulte ce que j'appellerai l'école du *labyrinthe musical*. Dans ce système, où l'on se perd volontiers et où l'on arrive rarement au but, qui est de plaire et même de charmer, il est bien permis de semer quelques fleurs le long des allées, mais celles-ci s'enchevêtrent de telle sorte qu'on ne sait jamais quel chemin il faut suivre. Mille portes se présentent et paraissent même agréables à franchir. Mais le seuil dépassé, vous ne rencontrez que le vide, l'inextricable, et bientôt la fatigue se fait sentir, cruelle, insurmontable. Ah! pourquoi, quand l'inspiration se présente, la contraignez-vous à se perdre dans des méandres sans fin, et ne la laissez-vous pas s'ébattre au contraire dans un espace ouvert et brillant? Pourquoi briser la pensée dans son germe, plutôt que de la laisser s'élancer, fleurir et fructifier? Vous, par exemple, monsieur Paladilhe, vous êtes jeune, plein de séve et vous me paraissez mélodiste. Vous êtes savant aussi, ingénieux dans les détails, versé dans la science de l'orchestre. Pourquoi ne pas laisser parler votre cœur qui doit être plein de richesses, et pourquoi l'étouffer sous une foule de recherches systématiques qui ne devraient être que la ressource de l'impuissance? Vous avez écrit une mélodie d'or, la *Mandolinata;* mais, honteux d'une inspiration trop facile, vous l'avez entourée, dans votre partition du *Passant*, d'une masse ombrée d'où elle ressort comme un coup de soleil à la Diaz. De grâce! restez vous-même; ne soyez pas le reflet d'une école, vous serez Paladilhe et je vous réponds du succès.

Je n'en veux pour preuve que votre joli prélude rempli de délicieux détails, dont la teinte mystérieuse transporte au pays des rêves, et j'y joins votre phrase adorable: *Entre vos mains, entre vos mains*, empreinte d'un sentiment contenu qui sait aller droit au cœur.

Vous dirai-je encore de vous méfier des contre-chants dont l'abus déroute et détruit parfois l'intérêt scénique? Non, je vous attends à votre seconde épreuve et je chante victoire à l'avance.

Mme Galli-Marié, dans le rôle de Zanetto, s'est montrée digne de la tâche qu'elle avait entreprise. Elle dit les beaux alexandrins de M. Coppée avec une désinvolture exquise et a remporté les honneurs du *bis* dans la *Mandolinata*. Mlle Priola avait à lutter contre le camée antique de Mlle Agar, dont veuf était l'escalier de la villa de Florence. Comme déclamation, elle a fait de son mieux; comme chant, il lui manquait les vocalises de rigueur.

Un chœur sans accompagnement dans la coulisse, bien teinté; un joli décor faisant tableau, une exécution soignée à l'orchestre, voilà pour les *accessoires*, et ils méritent à coup sûr d'être mentionnés.

PAUL BERNARD.

LE THÉATRE DE LA FOIRE

APERÇU HISTORIQUE ET ANECDOTIQUE.

(4e article) (1)

Je ne saurais mieux donner une idée complète des genres divers qu'aborda le théâtre de la Foire qu'en copiant le programme d'une pièce de Panard et Le Sage, jouée à la Foire Saint-Laurent en 1736.

Le premier acte contient une parade intitulée: *Arlequin, chirurgien de Barbarie*, et une *farce* sous le titre de *Mensonge véritable*. Le second acte offre *Pierrot, valet magicien*, pièce en monologues, rappelant le temps où les forains en étaient réduits à jouer des pièces à un seul personnage, telles que le *Deucalion* de Piron, et *Arlequin, Orphée*, pièce muette, retraçant la fameuse période où on leur interdisait le chant et la parole. Le troisième acte est formé par *Ariane et Thésée*, pièce en écriteaux. Le quatrième, par *les Ennemis réconciliés*. Cette dernière pièce est dans le goût des opéras-comiques.

Peu à peu, sous l'influence des souvenirs et des modèles laissés par les bouffons italiens, le genre devint de plus en plus musical. Succédant à Duni, des musiciens tels que Philidor, Monsigny, Grétry et tant d'autres, devaient fixer sa forme définitive et préparer le point de perfection où le portèrent plus tard Boïeldieu, Hérold, Adam, Auber et Halévy.

III

Après ce rapide coup-d'œil sur le répertoire du père de notre opéra-comique, il sera intéressant de grouper quelques notes biographiques et quelques anecdotes relatives aux auteurs et aux acteurs qui le créèrent et l'illustrèrent.

Il s'en faut que ce genre modeste dégoutât les plus habiles, qui venaient s'y délasser en joyeuse compagnie des compositions plus laborieuses; je donnerai quelques notes sur les plus remarquables d'entre eux, les groupant par ordre alphabétique plutôt que par ordre chronologique. Si cette petite étude peut avoir quelque utilité comme renseignement, il sera ainsi plus aisé d'y recourir.

Anseaume.—Naquit à Paris; il était répétiteur et souffleur aux Italiens; il travailla beaucoup pour l'Opéra-Comique, et La Harpe, qui le juge très-favorablement, considère *le Tableau parlant* (musique de Grétry) comme un modèle du genre de la farce familière. *Le Peintre amoureux de son modèle*, joli petit acte par lequel Duni se fit connaître en France, est également de lui. Anseaume était fort modeste, il aurait pu briller sur un théâtre plus relevé s'il avait eu de l'ambition et l'art de se faire valoir. Son *Médecin de l'Amour* et surtout *l'Ecole de la jeunesse* sont là pour prouver qu'il pouvait être autre chose qu'un faiseur de pièces mêlées d'ariettes. Son œuvre est considérable: il débuta par l'Opéra-Comique et lui fut toujours fidèle.

Boissy.—Naquit à Vir, en Auvergne, et s'adonna au théâtre après avoir quelque temps porté le petit collet. Il poursuivit trente ans cette carrière, et bien qu'il ne dépassât jamais une certaine élévation, y obtint du succès. Il a écrit nombre de pièces pour l'Opéra-Comique.

Dorneval. — Né à Paris, a travaillé pour l'Opéra-Comique avec Le Sage et Fuzelier: il donna peu de pièces de lui seul. On peut citer cependant *Arlequin traitant*, où il eut l'idée, depuis si exploitée dans les petits théâtres, de mettre un acteur dans la salle parmi les spectateurs (1716). Il mourut dans un âge avancé, s'occupant à la recherche de la pierre philosophale.

Fagan.—Naquit à Paris, il travailla beaucoup et avec succès pour le théâtre de la Foire; il ressemblait à La Fontaine physiquement et moralement. Il avait son extérieur négligé, son air distrait et

(1) Voir les nos 13, 15 et 16.

timide, la même indolence de caractère et une partie de son esprit, notamment cette simplicité charmante, fille de la nature, et que l'art ne saurait donner.

Favart.—Né à Paris, est un des auteurs les plus aimables et les plus féconds qui aient travaillé pour l'Opéra-Comique, non que je le juge à la façon de La Harpe et que je l'apprécie pour tous les motifs qu'il met en avant. Il faut vraiment relire l'analyse de *la Chercheuse d'esprit*, dans le *Lycée* de l'Aristarque du XVIIIe siècle, pour voir les abîmes qui se sont creusés entre la manière de voir de notre époque et celle de ces temps, dont nous sommes déjà si loin. Le brave La Harpe s'extasie sur l'*innocente gaieté* et la naïveté *vraie* des couplets dans le genre de ceux-ci :

Nicette, la *chercheuse d'esprit*, dit à *Alain*, son berger :

Cherchons et ensemble,
Quand nous en aurons
Nous partagerons.

ALAIN

Vous avez raison, ce me semble.
J'en trouvarrons mieux
Quand nous serons deux.

« L'innocence est toujours dans les personnages, poursuit La Harpe, et la malice pour les spectateurs. On rit, et ni l'un ni l'autre ne sait pourquoi on rit... C'est le sentiment dans sa simplicité, etc., etc. »

Franchement, je ne sais comment nous sommes faits, mais je ne trouve rien d'écœurant comme ces grivoiseries honteuses, se cachant sous je ne sais quelle *innocence* de convention dont nous n'avons plus du tout, mais plus du tout la clef. Ces idylles bêtes, ces paysanneries précieuses, ces innocences cent fois plus éhontées que nos cascades les plus vertes, ont je ne sais quoi qui me rappelle le regard lubrique et l'érotisme décrépit de certains vieillards cyniques. Ça n'amuse pas, et ça dégoûte ; ce sont, en quelque façon, des stimulants raffinés, destinés à donner l'illusion d'une exaltation passagère à des sens caducs ; bref, c'est le vice sans le droit à la passion, un certain art sans la nature, le faux, en un mot, et le faux malfaisant. Tout ce passage est curieux à relire, je le répète, surtout lorsqu'on a présent à la mémoire le conte de La Fontaine, que, pour ma part, ma foi, je préfère sans comparaison ; au moins, il est carré.

Cette affaire entendue, et la tournure d'esprit du temps de M. de La Harpe jugée, revenons à Favart. Favart a fait mieux que la *Chercheuse d'Esprit*, quoi qu'en dise La Harpe, et, pour n'en pas citer d'autre, *Ninette à la Cour* me semble bien supérieure.

Une pièce de Favart, *Acajou*, peut servir de date à l'Opéra-Comique, pour la défense qui lui fut faite de parler (1744). Un nommé *Cadoret* possédait si bien le talent de l'imitation, que l'on croyait effectivement voir et entendre les acteurs qu'il parodiait. Comme dans le rôle de *Métromane* de cette pièce, il faisait la caricature du jeu des comédiens français, ceux-ci se fâchèrent tout rouge, et finalement obtinrent que l'Opéra-Comique en serait réduit au chant seul. Ils espéraient ainsi pouvoir faire disparaître la scène du *Métromane* qui les choquait si fort. Mais Favart ne s'en embarrassa guère; et comme alors les comédiens chantaient beaucoup en déclamant, au lieu de parler naturellement, il nota leur déclamation, comme faisait Racine pour la Champmeslé. La musique de la scène du *Métromane* s'accordait si bien avec les inflexions et les éclats de voix des acteurs tragiques, que l'on s'aperçut de la ruse, assez pour en rire beaucoup; de façon que l'interdiction prononcée contre l'Opéra-Comique, au lieu de lui nuire, fit fort bien ses affaires.

L'œuvre de Favart est considérable, et sa vie un vrai roman. Nous le retrouverons en parlant de sa femme, la célèbre Mme Favart. Mais constatons ici qu'il sut élever l'Opéra-Comique à un niveau de bon ton et de finesse que n'avaient soupçonné ni Le Sage, ni Piron comme parodiste, il produisit des œuvres charmantes, et si délicates qu'il put sans inconvénient dédier à Voltaire sa parodie de *Mahomet II*, *Moulinet Ier*.

Fuzelier.—Né à Paris, est plus connu par ses ouvrages en collaboration avec Le Sage, Dorneval, et autres, que par ses œuvres personnelles. Il est assez difficile de juger ce qui peut lui revenir dans ses nombreuses collaborations ; mais cependant il est certain qu'il ne s'éleva jamais au-dessus d'un rang très-secondaire. Il a produit une quantité de pièces énorme, un peu pour tous les théâtres et dans tous les genres.

Legrand. — Poëte et comédien, naquit à Paris, et alla, je ne sais par quelles vicissitudes, jouer la comédie à Varsovie. Le grand Dauphin le vit, et le fit venir à Paris. Malgré cette haute protection, comme il n'était pas des plus habiles, ni des plus beaux, le public eut peine à s'accoutumer à lui. Un jour qu'il jouait un grand rôle tragique, où il avait été mal reçu, il harangua le parterre, et finit par dire : « Ma foi, Messieurs, il vous est plus aisé de vous accoutumer à ma figure, qu'à moi d'en changer. » Il a beaucoup travaillé pour le théâtre, notamment pour l'Opéra-Comique. Il connaissait parfaitement la scène, ce qui sauva plus d'une fois ses ouvrages trop rapidement composés. Ses personnages sont toujours dans des positions plaisantes. Il avait, du reste, beaucoup d'esprit d'à-propos. Un jour qu'il se promenait avec quelques-uns de ses camarades, un mendiant leur tendit la main. Legrand lui donna quelque menue monnaie, et le mendiant se mit à réciter le *De profundis*. « Mon ami, lui dit Legrand, vous serait-il égal de dire le *Te Deum* : c'est moi qui suis le roi. » Il jouait, en effet, les rôles nobles dans la tragédie. Il travailla non-seulement pour Paris, mais encore pour la province.

Le Sage.— La Harpe, professeur de belles manières dans l'art d'écrire et de penser, a réellement trop maltraité ce pauvre Le Sage, pour avoir été toute sa vie un des fournisseurs assidus du théâtre de la Foire. La gloire de l'auteur de *Gil-Blas* et de *Turcaret* n'y a rien perdu, et l'auteur de ces deux chefs-d'œuvre dut au *Théâtre de la Foire* de vivre à son aise grâce aux profits qu'il réalisait sur ces humbles scènes. Le Sage, né en Bretagne, se fit d'abord connaître par des traductions et des romans de caractère. Il est le premier qui ait donné une forme au genre de l'Opéra-Comique, et il en a composé un grand nombre, seul ou en société. Quoi qu'on en dise, il sut le premier y réunir en germe la critique des mœurs et le comique des Français, le chant, la danse, et les décorations de l'Opéra, le trait et la finesse des Italiens. Il excella dans le couplet de vaudeville et la chanson. Cela suffit bien pour lui faire pardonner des œuvres hâtives et négligées, écrites au jour le jour sous la pression de la misère ou des nécessités directoriales. Son amour de l'indépendance absolue lui fut toujours funeste, et malgré son talent et son travail acharné, il mourut pauvre.

Panard.—Reçut de Marmontel le nom de *Père du Vaudeville moral*, et de *Lafontaine du Vaudeville*. Panard, né à Courville, près de Chartres, sembla, en effet, tenir plus d'une fois de l'immortel et spirituel bonhomme. Comme Lafontaine, il ne se plaisait que dans de petits cadres. Peu de ses pièces sont remarquables de bout à fond; presque tous ses vaudevilles de la fin sont des chefs-d'œuvre. Il excella dans la chanson, et comme il avait un faible pour la *dive bouteille*, il composa une foule de pièces qu'il appela *anacréontiques*. Comme La Fontaine, il conserva jusque dans un âge avancé la naïveté de l'enfance. Caractère aimable, enjoué et serviable, il ne comptait que des amis. Ce vers, que Favart a fait pour lui, le caractérise à merveille :

Il chansonna le vice, et chanta la vertu.

La liste de ses ouvrages est considérable.

La fameuse caricature de l'Opéra, dont nous avons parlé plus haut :

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier plus de cent fois aux armes
Et ne point sortir de l'endroit.

est de lui, et peut donner une idée de sa verve et de son esprit. Ce fut lui qui, dans une pièce de circonstance, donna à Louis XV le surnom de *Bien-Aimé*, qui fut adopté par le public.

Pellegrin.— Ce pauvre abbé, né à Marseille vers le milieu du XVIIe siècle, est un des plus beaux types de bohême littéraire que nous ait laissé cette époque féconde en personnages de ce genre. Entré dans l'ordre des religieux Servites, il finit par s'y ennuyer,

et s'embarqua en qualité d'aumônier. De retour en 1703, il envoya au concours de l'Académie française une épître et une ode sur les glorieux succès du roi. Ces deux pièces, signées de deux noms différents, balancèrent les suffrages de l'Académie, et il eut le plaisir d'être lui-même son rival. Cette bizarrerie le fit connaître à la cour; Mme de Maintenon s'intéressa à lui, et le fit passer dans l'ordre de Cluny. Le pauvre abbé, sans nulle fortune, vivait de son travail littéraire. Il ouvrit donc boutique de poésies, épigrammes, madrigaux, épithalames, satires ou compliments, il tenait tous les genres, vendant littéralement ses produits à l'aune, selon le nombre de vers et leur différente mesure. Cela marcha un certain temps; mais soit que la qualité de la denrée fût éventée, soit que les consommateurs se fissent rares, le débit diminua. Le pauvre abbé aborda donc le théâtre, et notamment l'Opéra-Comique. Ce genre d'ouvrage n'étant précisément pas en odeur de sainteté, ses supérieurs ecclésiastiques s'en émurent, et le cardinal de Noailles lui donna à choisir entre l'église ou le théâtre, la messe ou la scène. Pellegrin voulut garder ce qui le faisait vivre, et opta pour la scène; en conséquence de quoi le cardinal l'interdit. Heureusement, ses protecteurs lui ménagèrent une pension sur le *Mercure* où il travailla pour la partie des spectacles. Ce pauvre diable d'abbé était digne d'un tel intérêt, car la plus grande partie de ce qu'il gagnait passait à sa famille, pour laquelle il se refusait même le nécessaire. Il était d'ailleurs plein d'honnêteté, de candeur et de droiture, d'une modestie admirable, et d'un tempérament vraiment artistique. C'est ainsi qu'ayant fourni à Rameau, absolument inconnu, et sur les instances de ses protecteurs, le poëme d'*Hippolyte et Aricie*, et en ayant retiré en échange une reconnaissance de cinquante pistoles, il la déchira spontanément à l'audition du premier morceau de l'œuvre, déclarant n'avoir pas besoin d'une autre garantie que le génie de son collaborateur.

L'abbé Pellegrin avait beaucoup de talent. Sa tragédie de *Jephté*, le premier sujet biblique que l'on vit sur la scène, eut un immense succès. Le cardinal de Noailles en arrêta les représentations en pleine vogue. On fit sur cet incident le couplet suivant, qui se chantait à l'Opéra-Comique dans *les Désespérés*:

Air : *Or écoutez petits et grands.*

C'est celui du pauvre Jephté,
Si digne d'être regretté;
Hélas! à la mort on le livre,
Quand il ne demandait qu'à vivre!
Tout Paris dit, d'un ton plaintif:
Fallait-il l'enterrer tout vif?

P. Lacome.

(*La suite prochainement.*)

REVUE DES THÉATRES.

Gymnase. — *La Comtesse de Somerive*, pièce en quatre actes, de M. Théodore Barrière et Mme Régnault de Prébois..

Trop abandonnée par un mari ambitieux que des missions diplomatiques envoyaient souvent à l'étranger, la comtesse de Somerive a commis une faute. Eperdue, elle a fui à l'approche du comte; elle a quitté le domicile conjugal, y laissant sa petite fille, âgée de deux ans.

Lucienne est maintenant une demoiselle, et elle serait unie à Henry de Kerdren, si les formalités d'urgence pour constater l'absence ou la mort de sa mère n'avaient apporté quelque retard à son mariage.

Mais Henry rencontre chez le marquis et la marquise de Cézane, à qui M. de Somerive a confié sa fille, une jeune personne qui produit sur lui une assez vive impression pour le détourner de sa fiancée.

Les deux rivales, Lucienne de Somerive et Alix Valory sont sœurs!

Alix est la fille de Mme de Somerive et du suborneur avec lequel elle s'était sauvée il y a quelque dix-huit ans, et qui est mort aujourd'hui. Elevée par une amie de la marquise, elle se trouve au château de Cézane, parce que cette amie, au moment de rendre l'âme, fit appeler la marquise pour implorer sa pitié en faveur de la pauvre enfant qui allait se trouver seule et qu'une certaine Mme Valory, sa mère, viendrait chercher un jour.

Ce jour est arrivé. Mme Valory se présente au château. Ai-je besoin de dire que cette dame n'est autre que la comtesse de Somerive?

La comtesse se trouve donc en présence de ses deux filles: Lucienne et Alix, la bâtarde. La pauvre femme expie sa faute par bien des tortures, par bien des angoisses, par le plus cruel des châtiments.

Le comte revient! Il ne se livre à aucun éclat; il ne cherche pas un scandale, mais il entend que le bonheur de sa fille, Lucienne de Somerive, ne soit pas sacrifié à celui de Mlle Alix Valory, et il faut que la comtesse exige d'Alix que celle-ci renonce à Henry de Kerdren. Il le faut; il le veut.

Et Alix aime Henry de toute la force d'un cœur qui a besoin d'aimer pour vivre et qui ressent son premier, son unique amour!

La comtesse obéit. — Quelle scène émouvante que celle où elle jette la mort dans l'âme d'Alix!

Oui, la mort! Car l'infortunée ne saurait survivre à sa douleur et à la honte de sa mère. Elle se noie.

On arrive trop tard pour la sauver, et c'est devant son cadavre que Henry lit en sanglotant la lettre dans laquelle la pauvre martyre implore pour sa mère le pardon du comte et souhaite le bonheur de sa sœur.

Ce résumé ne saurait donner une idée de cette histoire attachante, mise en scène par les auteurs avec une simplicité et un naturel qui ajoutent à l'émotion profonde du public. Au dernier acte, les plus endurcis pleurent.

Au succès des auteurs, il faut joindre celui de Mlle Blanche Pierson, qui joue le rôle d'Alix en comédienne accomplie. Landrol, Pujol, Villeray, Muray, Mlle Angelo, Mme Fromentin et Mlle Vannoy composent un de ces bons ensembles qui sont une des habiletés de M. Montigny, le directeur du Gymnase.

Adrien Laroque.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine, lundi et mercredi *les Huguenots*, et vendredi *Faust*. — La représentation de mercredi était la cinq-centième du chef-d'œuvre de Meyerbeer; aucun ouvrage n'a encore atteint ce chiffre en aussi peu d'années à l'Académie de musique. Mme Gueymard et M. Gailhard, qui chantait pour la première fois le rôle de Saint-Bris, et s'est acquitté de sa tâche avec une véritable distinction, ont eu les honneurs de la soirée. Villaret est toujours le consciencieux Raoul que l'on sait; Ponsard est un assez bon Marcel, un peu froid toutefois; Caron donne un relief suffisant au rôle de Nevers, et Mlle Arnaud est charmante en page Urbain. Quant à Mlle Berthe Thibault (Marguerite) qui chante et joue toujours avec goût, un rhume paralysait évidemment ses moyens.

*** A l'occasion de la cinq-centième représentation des *Huguenots*, Mme veuve Meyerbeer a fait abandon des droits d'auteur qui lui revenaient à la caisse de secours des artistes de l'Opéra.

*** M. Halanzier vient d'engager le baryton Lassalle, qui a chanté dernièrement, au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, le rôle d'Hamlet, après Faure, et y a obtenu un véritable succès.

*** Un ballet en un acte, dont la musique vient d'être demandée par M. Halanzier à M. E. Guiraud, accompagnera *la Coupe du roi de Thulé*, dont les répétitions, comme nous l'avons dit, vont commencer.

*** Mme Carvalho, de retour de Londres, a repris jeudi son rôle de Chérubin dans *les Noces de Figaro*. Elle avait joué mardi celui de la comtesse, en italien, dans le même opéra, à Covent-Garden.

*** *Le Florentin*, de M. Ch. Lenepveu, est définitivement accepté par la direction de l'Opéra-Comique, et sera représenté dans les premiers mois de 1873.

*** L'artiste nouvelle que le Théâtre-Italien nous promettait et dont les débuts ont été retardés par les brillantes représentations de l'opéra-bouffe de Cimarosa, *il Matrimonio segreto*, n'a pas répondu aux espérances que la direction avait fondées sur elle. Mlle Marchetti avait choisi,

pour se présenter au public parisien, le charmant ouvrage de Donizetti, *Linda di Chamounix*, dans lequel elle avait eu, nous assure-t-on, beaucoup de succès au Pérou, au Chili, à la Plata et autres républiques hispano-américaines. — Soit que le public de ces pays se montre moins difficile que le nôtre, par cela même qu'il ne lui arrive pas trop souvent d'entendre des artistes hors ligne, soit que les moyens de la nouvelle chanteuse aient perdu de leur éclat et de leur fraîcheur, Mlle Marchetti n'a pas réussi dans l'épreuve à laquelle elle avait voulu se soumettre pour obtenir la « consécration parisienne », le but de tant d'artistes. Sa voix grêle, un peu aigre dans les cordes hautes, ne faisait nullement ressortir son talent de vocaliste. En outre, un vulgaire accident, une chute, qui d'ailleurs n'a eu aucune suite fâcheuse, a suffi pour la déconcerter. Le reste de la représentation s'en est naturellement ressenti.

*** Le jeune ténor Leroy, l'ex-pensionnaire de l'Opéra-Comique, a remplacé à l'improviste, jeudi dernier, dans *Il Barbiere*, Gardoni indisposé, et l'a fait de manière à mériter tous les suffrages.

*** Mme Alboni, vivement sollicitée de donner une quatrième représentation du *Matrimonio segreto*, y a consenti; cette représentation, qui devait avoir lieu déjà, a été retardée jusqu'à mardi prochain par une indisposition de la grande artiste. — On annonce pour jeudi les débuts, dans *la Traviata*, d'une jeune cantatrice, élève de Mme de Lagrange et de Wartel, — une dame du monde, dit on, — et qui prend le nom de Mme Floriani. Ceux de Mme Marie Sass ne se feront pas longtemps attendre, non plus que ceux de Mongini, engagé tout récemment. Lundi 6 mai, représentation extraordinaire au bénéfice de Mme Penco. — La rentrée de Fraschini se trouve retardée par une indisposition affectant l'organe auditif et dont l'éminent chanteur souffre à certains intervalles, mais qui est en bonne voie de guérison.

*** La direction du Théâtre-Italien, qui avait l'intention de donner *Ruy-Blas*, opéra de Filippo Marchetti, joué avec succès en Italie, a dû y renoncer en présence de l'opposition faite par Victor Hugo.

*** L'affiche des Variétés annonce les dernières représentations de Mlle Schneider dans *Barbe-Bleue*. La première représentation des *Cent Vierges* suivra de près. La direction monte avec un grand soin, avec luxe même, le nouvel ouvrage de Lecocq.

*** *Le Bouquet de Lise*, ballet nouveau de M. Cœdès, obtient en ce moment aux Folies-Bergère un succès qui dépasse celui des *Folies amoureuses* du même auteur. M. Cœdès peut, dès à présent, espérer une scène plus digne de son talent.

*** La Tertulia jouera la semaine prochaine une opérette en un acte, qui a pour titre : *Je veux mon peignoir !* Auteur des paroles, M. Georges Mancel ; auteur de la musique, M. P. Lacome.

*** Voici quelques chiffres qui complètent les renseignements donnés sur le nouvel Opéra. Ce monument a onze étages; sa hauteur est de 72 mètres, — les tours de Notre-Dame n'en ont que 66; — les murs des fondations ont 10 mètres de haut ; la profondeur totale est de 152 mètres, la largeur de 102 mètres. On mesure 80 mètres des loges au fond de la scène. La cage du grand escalier a 16 mètres de côté, le foyer a 17 mètres de haut et 11 de large. La scène a une longueur de 53 mètres ; sa profondeur, qui est de 25 mètres, pourra être portée à 31 en y réunissant le foyer de la danse.

*** Mlle Cellini Dégremont a obtenu, pendant la saison lyrique qui vient de se terminer à Dijon, des succès très-flatteurs, notamment dans le *Bal masqué* de Verdi, qui a été donné en dernier lieu.

*** Mlle Nilsson et Capoul quittent l'Amérique le 1er mai pour revenir en Europe. Ce dernier doit se rendre à Saint-Pétersbourg, où l'appelle un engagement contracté pour deux années; à moins — ce qui n'est pas impossible — que la direction de l'Opéra-Comique ne tente d'enlever le jeune ténor à la Russie.

*** Pendant la saison 1872, Londres ne représentera pas moins de 50 opéras, et tout cela en quatre mois. De ces opéras, 6 seront de Meyerbeer, 3 de Mozart, 5 de Rossini, 7 de Donizetti, 3 de Bellini, 5 de Verdi, 4 d'Auber, 2 d'Ambroise Thomas, 2 de Charles Gounod, 2 de Flotow, 1 de Cherubini, 1 de Cimarosa, 1 de Weber, 1 de Gluck, 1 de Beethoven, 1 de Ricci, 1 de Campana, 1 de Wagner, 1 de Poniatowski (nouveau) et 1 de Gomes.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Le programme du concert de dimanche dernier, au Conservatoire, répétait celui du dimanche précédent, et ne donne lieu à aucune observation nouvelle.

*** L'annonce de la mise en vente du discours prononcé par M. Tajan-Rogé, en l'honneur de Baillot, le jeudi 4 avril, à la petite salle du Conservatoire national de musique, nous offre l'occasion de revenir sur cette fête de famille dont nous n'avons parlé que très-sommairement. C'est M. Vaslin, ex-professeur de violoncelle au Conservatoire, qui a eu la louable pensée de perpétuer, par une statuette en bronze offerte à la Bibliothèque, la mémoire et la physionomie de l'illustre maître, qui fut pendant quarante ans l'honneur et le flambeau de l'Ecole française du violon. Il a pu grouper autour de lui des artistes plus ou moins directement initiés aux préceptes du grand maître : Mme Tardieu de Malleville, pianiste au jeu puissant, autant que pur et coloré; M. Maurin, représentant immédiat de la belle et noble école de son maître; MM. Colblain et Mas, ses dignes partenaires habituels. M. Tajan-Rogé, ancien violoncelliste et contemporain de Baillot, a su, dans un discours bien senti et semé d'anecdotes intéressantes, attacher son auditoire, et parfois même l'enthousiasmer.

*** Voici le programme du grand concert qui sera donné aujourd'hui à deux heures, au Conservatoire, au bénéfice de la souscription patriotique, avec le concours de MM. Alard, Franchomme, Planté, Ch. Dancla, Trombetta, Gouffé, de Mmes Alboni, Carvalho et de Mlle Favart : 1° Trio en *ut* mineur (Mendelssohn); 2° duo du *Stabat* (Rossini), chanté par Mmes Alboni et Carvalho; 3° *la Harpe du poète*, romance sans paroles, et *Caprice Scherzo* (Mendelssohn); allegro de la sonate *appasionnata* (Beethoven); Mélodies hongroises (Liszt); exécutés par M. Fr. Planté; 4° Poésies récitées par Mlle Favart; 5° air de *Dona Caritea* (Mercadante), chanté par Mme Alboni; 6° *Hymne* de Haydn et *Menuet* de Boccherini, pour instruments à cordes; 7° Air d'*Actéon* (Auber), chanté par Mme Carvalho; 8° Etudes et Polonaise (Chopin), exécutées par M. Fr. Planté.

*** Dimanche dernier a eu lieu, au Cirque-d'Hiver, la séance annuelle de l'Orphéon de Paris (rive droite), sous la direction de M. Pasdeloup. Après le couronnement du buste de Wilhem, fondateur de l'Orphéon, mille jeunes gens, jeunes filles et enfants, ont exécuté, avec un ensemble et une précision remarquables, des chœurs d'Auber, Mendelssohn, Kjerulf, Weber, Bishop, Beethoven, et la Lamentation *Gallia*, de Gounod. M. Jules Simon, M. Léon Say et les membres du Conseil municipal étaient présents.

*** Dimanche 12 mai, grande séance annuelle de l'Orphéon (rive gauche), au Cirque des Champs-Elysées, sous la direction de M. François Bazin.

*** Le grand concert donné mercredi au Cirque des Champs-Elysées pour les pauvres de Neuilly, a été fort brillant, bien qu'il n'ait pu tenir tout ce qu'il promettait, en raison d'une indisposition de Mme Alboni et de Gardoni. En compensation, Mlle Marie Battu et M. Delle Sedie ont enrichi le programme de quelques morceaux parfaitement choisis et qu'ils ont admirablement dits. Entre autres, nous citerons le *Crucifixus* de la Messe solennelle de Rossini, qui, interprété avec âme par l'éminente cantatrice, a transporté la salle. Dans la partie instrumentale, nous citerons le jeune violoniste Emile Sauret, qui a été très applaudi, et le violoncelliste Jules Richard, qui, au second morceau qu'il a exécuté (*le Désir* de Servais) a reconquis la faveur du public, compromise par le choix du premier (le concerto de Volkmann). Les chœurs de la Société académique de musique sacrée, dirigée par Ch. Vervoitte, ainsi que l'orchestre, ont droit à une large part du succès ; le Psaume 7, mis en musique par Vervoitte, ouvrait le concert, et avait parfaitement préparé le public, que la déception produite par l'annonce de l'indisposition des deux célèbres artistes dont nous parlons plus haut, n'a pas empêché de prouver d'une manière *effective* sa sympathie au but charitable que se proposaient les organisateurs de cette fête. A la recette, qui s'est élevée à 18,000 fr., est venu s'ajouter le produit fort respectable de la quête faite dans la salle, soit *quinze cents francs*.

*** La Société philharmonique de Paris a donné jeudi dernier son premier concert à la salle Erard. Nous reviendrons dans notre prochain numéro sur cette intéressante soirée.

*** Le concert d'Edouard Wolff a excité, comme toujours, un vif intérêt. Le fécond pianiste-compositeur a fait un choix parmi ses œuvres inédites, et il en est résulté un riche et substantiel programme, dans lequel virtuoses et amateurs trouveront à glaner. Tout analyser nous entraînerait trop loin; bornons-nous à dire que les solides et attachantes qualités de Wolff se retrouvent dans presque tous ces morceaux, au premier rang desquels il faut citer la grande *Marche héroïque* à quatre mains, une originale *Chanson polonaise*, une piquante et agréable *Valse militaire*, et surtout une *Tarentelle fantastique*, vrai morceau de concert, brillant, difficile d'exécution, plein de charmants effets, et qui a eu les honneurs de la soirée. Edouard Wolff l'a exécutée avec son brio et sa délicatesse ordinaires. L'excellent pianiste Ernest Lubeck, Mlle Foliari, une cantatrice heureusement douée et qui se sert avec grâce et naturel d'une fort jolie voix, le jeune violoniste Frémeaux, le violoncelliste Norblin et le joyeux Berthelier aidaient à compléter un ensemble des plus attrayants.

*** Un de nos pianistes et professeurs de piano et les plus justement appréciés, M. Bernard Rie, a donné dimanche une séance musicale consacrée à l'audition de ses élèves. L'excellent professeur, qui a organisé chez lui des cours de piano très-suivis, fait constater chaque mois par un public d'élite les progrès de ses élèves. Il leur a adjoint pour l'exécution des œuvres classiques de Haydn, Mozart, Beethoven, Mendelssohn, deux artistes d'un vrai mérite et jouissant d'une réputation méritée : MM. Charles Dancla et Emile Norblin. M. Rie lui-même s'est fait entendre à la dernière séance. Il a joué un finale de Beethoven et un morceau de sa composition avec l'élan, la netteté et l'aplomb qu'on lui connaît.

*** M. Fischer est un violoncelliste de la brillante école de Servais ; beauté de son, justesse, brio, telles sont les qualités principales que nous avons pu lui reconnaître, à son concert du 12 avril, dans une fan-

taisie de Servais, dans le grand duo sur les *Huguenots* de Vieuxtemps et Servais, qu'il a joué avec M. Marsick, dans le grand trio en *si bémol* de Beethoven, et une Sérénade de Widor. Son talent était, du reste, admirablement servi par le merveilleux instrument de Stradivarius sur lequel il jouait, et qui est l'un des plus précieux sortis des mains de ce prince de la lutherie. L'éminent pianiste Ch. de Bériot a été, de son côté, très-applaudi et à juste titre, avec une mazurka et une Etude-caprice de sa composition. Succès aussi pour Mlle Nita Gaetano, la charmante élève de Roger.

⁂ Le salon si recherché du docteur Mandl, dans lequel se seront fait applaudir près de soixante artistes cet hiver, s'est ouvert pour la dernière fois vendredi à un auditoire d'élite, composé en grande partie de sommités littéraires et musicales. Mme Marie Sass qui chantait pour la première fois depuis sa récente arrivée à Paris— a excité un véritable enthousiasme avec l'air des bijoux de *Faust* et le duo d'*Il Trovatore*, dans lequel Delle Sedie lui donnait la réplique; Ponsard, l'excellente basse de l'Opéra, Diémer, Sighicelli et Norblin qui ont admirablement dit un trio de Weber, et l'éminent flûtiste Taffanel, ont été également très-fêtés. — Parmi les artistes de talent qui avaient défrayé les intéressants programmes des deux soirées précédentes, nous citerons deux virtuoses du clavier, recommandables par des qualités diverses, Henri Logé et Mlle Maurice; les charmantes sœurs Waldteufel, les ténors Montaubry et J. Raoult, un baryton à la voix chaude et sympathique, M. Boutier de Silvabelle, Mlle Arnaud, de l'Opéra, qui a chanté d'une façon ravissante la romance d'Urbain des *Huguenots*, et enfin la gracieuse Mme Monbelli, pour laquelle tout éloge est depuis longtemps superflu. — Il serait injuste de ne pas mentionner M. Edouard Philippe, qui a contribué pour une large part à l'organisation de ces brillantes réunions.

⁂ La quatrième et la cinquième conférence de M. Lacombe, l'une sur la musique religieuse, l'autre sur la musique grecque, abondent en vues profondes, en aperçus ingénieux. Notre pianiste-compositeur mène de front la science, la poésie et l'exécution ; il parle de l'art en philosophe et il exécute les œuvres magistrales en grand artiste. M. Lacombe inaugure une méthode d'enseignement dont les résultats ne se feront pas attendre. Analyser avec intelligence les compositions d'un ordre supérieur, les faire entendre comme elles doivent être rendues, obliger en quelque sorte les personnes les moins musiciennes à en apprécier les beautés, voilà, certes, un moyen infaillible d'instruire le public en l'intéressant, en l'amusant. — Mme Lacombe, dont la belle et souple voix se prête aux genres les plus divers, seconde Lacombe avec un rare talent. Aidé par une pareille cantatrice, le conférencier peut puiser ses spécimens dans la musique dramatique, religieuse et populaire de toutes les époques, de toutes les écoles, de toutes les nations. La sixième et dernière conférence de M. et Mme Lacombe aura lieu le mercredi 1er mai, 39, boulevard des Capucines. Avis à ceux qui voudraient applaudir encore une fois les deux éminents artistes.

⁂ La Société de musique de chambre (ancienne Société Schumann) a terminé le 20 mai, à la salle Erard, ses intéressantes séances. Il en a été donné six en tout.

⁂ Le mercredi 1er mai, dans un concert donné à la salle Herz, au profit de la libération du territoire, la Société Bourgault-Ducoudray exécutera *Acis et Galathée*, pastorale en deux parties, de Hændel. Les soli seront chantés par Mmes Barthe-Banderali, Isaac (de l'école Duprez), MM. G***, Leroy. La partie de piano obligée sera tenue par M. Saint-Saëns. Les chœurs et l'orchestre, formant un ensemble de 140 exécutants, seront dirigés par M. Bourgault-Ducoudray. Des poésies, dites par Mlle Rousseil; la *Rêverie* de Schumann, et le quintette de Boccherini, exécutés par l'orchestre du Grand-Hôtel, sous la direction de M. Danbé; un andante de Mozart, exécuté par M. Saint-Saëns, et le chœur final de la cantate composée pour la fête du docteur Müller, par Séb. Bach, compléteront le programme de cette séance.

⁂ *La Ligue de la Delivrance*, présidée par M. Desmaret, l'ancien maire du 9e arrondissement, donnera, le 3 mai prochain, à la salle Herz, une grande soirée musicale et littéraire pour la souscription nationale. On y jouera, pour la première fois, *le Miroir*, charmant proverbe attribué à l'un des professeurs les plus spirituels, ce qui ne l'empêche pas d'être un savant, du Conservatoire de Paris.

⁂ Dans le programme du concert que donnera demain Delaborde à la salle Pleyel, nous remarquons : un concerto de Bach, deux préludes de Stéphen Heller, deux études de Liszt et de Chopin, la sonate op. 111, de Beethoven, des morceaux de Fissot, de Castillon et Delaborde, pour piano seul; et plusieurs œuvres de Bach, Mendelssohn, Schumann et Alkan pour piano à clavier de pédales.

⁂ Au concert Danbé (Grand-Hôtel), on entendra ce soir, pour la première fois à Paris, le pianiste danois Frits Hartvigson, qui exécutera le 1er concerto de Liszt. C'est, assure-t-on, un virtuose de premier ordre.

⁂ Ernest Nathan et les excellents artistes qui accomplissent avec lui la tournée artistique dont nous avons parlé, Mlle Sanglès, M. Guidon, sont en ce moment à Paris; ils ont donné récemment des concerts à Douai et à Arras. La dernière étape de leur pèlerinage artistique et patriotique aura lieu à Saint-Quentin, vers le milieu de mai.

⁂ La Chorale Forézienne a donné le 20 avril, au Grand-Théâtre de Saint-Etienne, un très-brillant concert au bénéfice de l'œuvre du Sou des chaumières. *Le Désert*, de Félicien David, parfaitement exécuté sous la direction de M. Dard, en formait la seconde partie.

⁂ La Société philharmonique d'Arras donnera le 29 avril un concert pour la libération du territoire, avec le concours de Mme Viardot, de MM. Sivori, Depassio, Aurèle et Bourgeois.

⁂ Le *Nouvelliste de Shanghaï* — un journal français fort bien rédigé par M. H. Beer, et le premier publié en Chine — nous apporte le compte-rendu d'un concert donné dans cette ville par l'excellent flûtiste Rémusat, qui depuis cinq ans représente, presque à lui seul, l'élément artistique dans la colonie européenne, et en est même arrivé à civiliser quelque peu John Chinaman. Il a brillamment joué des variations de sa composition sur *I Puritani*, et a été fort applaudi; puis une jeune dame a joué le *Concertstück* de Weber avec accompagnement d'orchestre (qui l'eût cru ? à Shanghaï !) Et des élèves de Rémusat ont chanté, qui un air de *Galathée*, qui un air du *Chalet*, qui la romance, *Oiseaux légers*; enfin, trois morceaux du *Stabat* de Rossini ont été exécutés, et fort bien! Sans notre éminent et infatigable compatriote, de pareils miracles ne seraient pas possibles à quatre mille lieues de France.

NOUVELLES DIVERSES.

⁂ La Commission musicale de l'Exposition industrielle du Palais de l'Industrie, dont nous avons parlé dans notre avant-dernier numéro, et qui a ajouté à son programme une série de concours de Sociétés chorales et instrumentales, est ainsi composée : MM. Tiersot, député du département de l'Ain, président honoraire ; Eugène Delaporte, président ; Perdriel, vice-président ; Félix Huttert et Ch. Le Royer, secrétaires; MM. A. Graire, Ed. Guion, Haffner, Pelletier, Edouard Philippe, Pitron, Rolland, H.-A. Simon, Tiersot, Torchet, membres; MM. Giuseppe Daniele, pour l'Italie ; Laurent Muller, pour la Suisse ; Lefèvre, pour la Belgique ; Wolff, pour le Danemarck, la Suède et la Norwége.

⁂ La publication de l'œuvre monumentale de Fétis, *l'Histoire générale de la musique*, n'a point été interrompue par la mort de son illustre auteur; la tâche, confiée à des mains pieuses autant qu'habiles, poursuit son cours, et le troisième volume de ce magnifique ouvrage vient de paraître à la librairie Firmin Didot. La question de la musique chez les anciens Grecs, toujours si controversée, y est supérieurement traitée; elle occupe les trois quarts du volume, soit plus de quatre cents pages. Neuf chapitres sont en outre consacrés à la musique chez les peuples italiques : en Etrurie, dans la Grande-Grèce, à Rome et en Sicile. Nous commencerons prochainement un extrait de ce troisième volume, d'une importance exceptionnelle.

⁂ M. Ernest Reyer, l'un des invités du Khédive d'Egypte à la représentation d'*Aïda*, est de retour à Paris.

⁂ Obin, l'excellente basse de l'Opéra, vient de recevoir de Mme veuve Levasseur, suivant le vœu exprimé par son regretté mari, l'épée que ceignait le grand artiste dans Bertram de *Robert-le-Diable* et sa rapière dans Marcel des *Huguenots*.

⁂ L'opéra-bouffe *la Timbale d'argent* sera publié par la maison Gérard et Cie.

⁂ Rendant compte, par la plume accréditée de M. G. Rembault, sous le titre *Un nouveau compositeur Picard*, d'une messe en musique de M. Abel Collin, œuvre assez estimable, paraît-il, récemment exécutée à Amiens, le *Journal* de cette ville dresse la liste des musiciens de la province, document qui présente un certain intérêt. On ignore généralement, en effet, que les airs populaires. « Vive Henri Quatre et « Charmante Gabrielle » sont du Picard Eustache du Caurroy (1549-1609) « maistre de musique » de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, et que Laurent Baudron, d'Amiens, écrivit la musique du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro* : « Je suis Lindor, ma naissance est commune » est une de ses inspirations. Le Sueur naquit au Plessiel, près Abbeville. Saint-Albin Berville, Henry Marotte, H. Vimeux, J. B. Monmert sont les auteurs de mélodies, de romances, d'œuvres diverses qui eurent leur heure de succès, voire même de vogue. Au nombre des survivants, on peut citer le pianiste Fissot, d'Airaines; les Amiénois : Prillenx, le sympathique pensionnaire de l'Opéra-Comique, Marcel Leroy, Jules Deneux, président de la Société philharmonique, Antoine et Désiré Mohr, Paul Monmert, l'abbé Boucher, Henry Calland, etc. La patrie de l'illustre auteur des *Bardes* et des *Oratorios* bibliques continue, on le voit, à donner à l'art musical d'honorables adeptes.

⁂ Les PP. Passionistes, qui ont fait construire une magnifique chapelle dans leur établissement de l'avenue de la Reine-Hortense, viennent de la doter d'un fort bel orgue, qui a été essayé par les habiles organistes MM. Guilmant et Widor. Cet instrument a réuni tous les suffrages des connaisseurs et auditeurs, par sa belle sonorité et la variété de ses effets, résultat obtenu par le système de transmission facultative des jeux de son auteur, la Société anonyme des grandes orgues, anciens établissements Merklin-Schütze.

⁂ Une nouvelle composition de José Amat, *O France!* paroles de Benedict Gallet de Kulture, a été fort applaudie à une soirée du comte d'Algarra, ainsi qu'une barcarolle à quatre voix du même auteur, *I Gondolieri*.

⁂ Parmi les autographes de musiciens vendus la semaine dernière, à la salle Silvestre, — et qui, nous devons le dire, ont été fort peu dis-

putés —, nous citerons une très-intéressante épître de Boïeldieu, relative à la représentation, à Rouen, de son opéra *les Deux Nuits* (dont l'insuccès fut la cause de la maladie de langueur dont il mourut). Le peu d'accueil que la pièce a eu à Paris lui fait craindre pour la représentation dans sa ville natale. Aussi donne-t-il les instructions les plus minutieuses pour la mise en scène, à laquelle il doit présider lui-même, et pour la partie musicale, qu'il désire voir confiée à Crémont ou à Habeneck. « Je compte beaucoup sur Andrieu, dit-il, pour me faire entendre ce qu'on n'a pas encore entendu à Paris, et ce dont vraiment on ne peut se douter, d'après la manière dont le rôle a été estropié (soit dit entre nous); Andrieu sera donc mon vengeur... » Casimir Delavigne devant faire une cantate pour une fête à Rouen, il consent à en composer la musique, pourvu que ce ne soit pas trop long. — Cette lettre de cinq pages est adressée à son ami Paul Dutreil (le chanteur), directeur du théâtre de Rouen; elle est datée du 14 août 1829, de Jarcy, maison de campagne où Boïeldieu mourut. — Une lettre de Dalayrac au citoyen Cramayel, préfet du palais; Paris 20 ventôse an XI. Dalayrac parle des ouvrages qu'il a fait représenter, particulièrement à la Comédie-Italienne, dont il a alimenté le répertoire pendant plus de vingt ans. La Révolution l'a privé de ses pensions et de ses économies, et il est obligé aujourd'hui de recourir à la justice d'un gouvernement réparateur. Il est le seul de ses confrères qui n'ait ni place au Conservatoire ni à l'Institut. — De Rossini, une page et demie datée de Paris, 1er décembre 1823, porte comme suscription : *Bases de l'engagement que M. Rossini pense pouvoir proposer au gouvernement français.* Il s'engage, moyennant 40,000 francs par an, à composer un opéra et un opéra-comique pour l'Académie de musique et le Théâtre-Italien, et à accepter telles fonctions dont Sa Majesté voudra bien l'honorer en l'attachant à son service. Curieux détails. On a ajouté à cette pièce une très-intéressante lettre autographe signée V. de Lapelouze, du 19 décembre 1843, deux pages et demie in-4°, relative à l'exécution en marbre, par Etex, d'une statue de Rossini. On y rappelle celles élevées à Voltaire, Rousseau et Grétry de leur vivant. — Ce lot si intéressant a été adjugé pour la somme de 7 fr. 50 (!).

⁂ Sommaire du numéro d'avril de la Revue britannique, qui a paru la semaine dernière avec son exactitude ordinaire : I. *Le Prolétariat fait fausse route.* — II. *Les fous de Constantinople.* — III. *Le Missionnaire des voleurs* (3e et dernier extrait). — IV. *Les charmeurs de serpents au Caire.* — V. *Les sentiments haineux chez l'homme et chez les animaux.* — VI. *Femme perfide* — VII. *L'Arche de Marie* (scènes de la vie californienne. — VIII. *Le Coq* (Chanticleer). — IX. *La Dame de Lyon*, ou Orgueil et Amour. — X. *La divine tragédie.* — *Tableaux de l'Evangile.* — XI. *Marie Stuart et son dernier historien* — XII. *Pensées diverses.* — XIII. Correspondances d'Allemagne, d'Amérique, de Londres. — Chronique et Bulletin bibliographique.

✝

⁂ M. Lelyon, professeur de musique vocale à l'Ecole Turgot, longtemps directeur de la Société chorale *les Enfants de Paris*, et l'un des professeurs les plus distingués de l'Orphéon municipal, est mort cette semaine à Paris.

ÉTRANGER

⁂ *Londres.* — A Her Majesty's Opera, Drury-Lane, *Semiramide*, avec Mmes Trebelli, Tietjens, MM. Agnesi et Foli, et *les Huguenots*, avec les mêmes artistes, ont été donnés cette semaine ; ces deux représentations ont été très-remarquables. — A Covent-Garden, on a donné *Faust* avec Mme Lucca, qui a obtenu, comme toujours, un grand succès. *Le Nozze di Figaro*, avec Mme Carvalho, venue tout exprès de Paris, Mme Lucca, Faure et Mlle Sessi. Mme Carvalho jouait le rôle de la comtesse, et Mme Lucca celui de Chérubin ; ces deux éminentes cantatrices ont rivalisé de talent et de grâce et ont excité un véritable enthousiasme. Faure n'a pas été moins acclamé; on lui a fait répéter l'air *Non più andrai. Voi che sapete*, dit d'une façon charmante par Mme Lucca, a été également bissé. Jeudi, on a donné *Hamlet* ; Mme Saar débutait dans le rôle de la reine. — Un opéra de Schira, *Mina*, composé d'abord pour le Princess Theatre, a été représenté à Saint George's Hall, par l'Académie de musique de Londres. Le tour gracieux de la mélodie est le principal mérite de cet ouvrage, dont plusieurs morceaux ont obtenu un véritable succès ; deux airs, chantés par miss Hillerton, ont même été bissés. — Le premier grand concert dirigé par Gounod aura lieu le 8 mai, dans la Royal Albert Hall, en présence de la reine et de la famille royale.

⁂ *Bruxelles.* — *Guillaume Tell*, *le Prophète* et *le Vaisseau-Fantôme* ont été donnés cette semaine au théâtre de la Monnaie. — *La Grande-Duchesse* a succédé à *la Périchole* au théâtre des Galeries Saint-Hubert.

⁂ *Verviers.* — Un grand concours international de chant d'ensemble aura lieu au mois de juin prochain. Il y aura trois chœurs imposés. Le comité d'organisation s'est adressé à MM. Ambroise Thomas, Théodore Radoux et Léon Jouret, qui viennent d'envoyer leurs partitions.

⁂ *La Haye.* — Le succès de *l'Ombre* se poursuit. Mlle Lagye est toujours très-acclamée dans le rôle de Mme Abeille. — A la demande générale, la direction a donné *le Prophète*, qui a valu une ovation véritable à M. Faivre et à Mme Nivet-Grenier.

⁂ *Düsseldorf.* — Voici les principales œuvres qui seront exécutées au 49e festival bas-phénan, du 19 au 21 mai prochain : 1er jour, Cantate de J.-C. Bach (*Ich hatte viel Bekümmerniss*), Symphonie en *fa* de Beethoven, Ode à sainte Cécile, de Hændel ; 2e jour, Symphonie en *ré mineur* de Schumann, *Mirjam's Siegesgesang* de Schubert, Ouverture d'*Oberon* de Weber, *la Tour de Babel*, opéra spirituel d'Ant. Rubinstein ; le 3e jour est réservée aux solistes, Rubinstein (piano), L. Auer (violon), Knappe (orgue), Vogl, Gura et Mme Parepa-Rosa (chant.) Le festival sera dirigé par Rubinstein et Julius Tausch, maître de chapelle à Düsseldorf.

⁂ *Vienne.* — Mme Patti a remporté, dans la soirée à son bénéfice, le 22 avril, un de ces triomphes auxquels elle est habituée. Elle jouait *la Traviata*. Il y a eu, comme toujours, pluie de fleurs, cadeaux, rappels sans nombre. Mlle Sanz, l'excellent contralto, a été aussi très-fêtée, et son talent, non plus que l'accueil qu'on lui a fait, ne s'est point ressenti de ce dangereux voisinage. Elle aura été, pendant cette courte saison au théâtre An der Wien, l'un des meilleurs soutiens du répertoire. — La saison s'est terminée le 24 par *la Sonnambula*. — Mlle Rabatinsky quitte l'Opéra. Elle est engagée par M. Merelli pour le théâtre de Saint-Pétersbourg, à partir du mois de septembre. — La saison officielle des concerts sera clôturée cette année par le troisième concert extraordinaire des Philharmoniques. On y exécutera la musique de *Faust*, de Schumann, sous la direction de Rubinstein. On sait que Rubinstein abandonne le bâton de chef d'orchestre pour entreprendre une tournée de virtuose en Amérique. Dans son concert d'adieu, le 21 avril, il fera entendre sa symphonie *l'Océan*. J. Brahms le remplace à Vienne. — Dans une soirée donnée par le ministre Unger en l'honneur de Liszt, celui-ci a fait entendre des fragments de sa *Sainte-Élisabeth*. Dans une autre séance, Liszt et Rubinstein ont joué à quatre mains le *scherzo* et le *finale* de la Symphonie héroïque.

⁂ *Zurich.* — Un opéra nouveau de Théodore Staufer, chef d'orchestre à Constance, *les Touristes*, a été représenté avec succès.

⁂ *Parme.* — *Aida* vient d'être donnée à notre théâtre avec un très-grand succès. Verdi était présent et a été rappelé trente-cinq fois.

⁂ *Barcelone.* — *El Primer Dia feliz* (le Premier Jour de bonheur), sujet emprunté à l'opéra-comique d'Auber, musique nouvelle de Fernandez Caballero, a été donné au Liceo, et non moins bien accueilli qu'à Madrid en janvier dernier. Toutefois, on lui fait le reproche de manquer d'originalité. M. Caballero a traité son libretto en *zarzuela*, genre léger purement espagnol, et qui ne s'assimile absolument ni à l'opéra-comique français, ni à l'opérette.

⁂ *Le Caire.* — La saison a été brillamment clôturée à l'Opéra-Italien. Bottesini, l'excellent chef d'orchestre, le contrebassiste sans rival, s'est fait entendre avec un immense succès dans les deux dernières soirées ; il y a exécuté ses variations sur *le Carnaval de Venise*.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Lundi, 29 avril, à 8 heures 1/2, salle Pleyel, concert de Delaborde.

Mardi, 30 avril, à 8 heures 1/2, salons Pleyel. — Concert de Mlle Nyon de la Source, cantatrice, élève de Mme Eugénie Garcia.

Mercredi, 1er mai, à 8 heures 1/2, salon Herz. — Concert donné par la Société chorale Bourgault-Ducoudray, avec le concours de l'orchestre du Grand-Hôtel. Exécution d'*Acis et Galathée*, de Hændel.

Vendredi, 10 mai, à 8 heures 1/2, salle Erard, second concert de Vivier.

AVIS. — Mme Aline Dreyfus, ex-accompagnateur des classes de chant au Conservatoire de Paris, se met à la disposition des artistes pour l'étude des rôles du répertoire. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

AVIS. — Accordeur de Pianos demandé dans une bonne maison de province, aux appointements fixes à l'année. S'adresser, pour renseignements, au bureau de la *Revue et Gazette musicale*, 1, boulevard des Italiens, à Paris

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

(Breveté s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, 103, RUE DE RICHELIEU

SÉRÉNADE DU **PASSANT**, POÉSIE DE FRANÇOIS COPPÉE

Musique de Ph. MAQUET

— Prix : 4 francs —

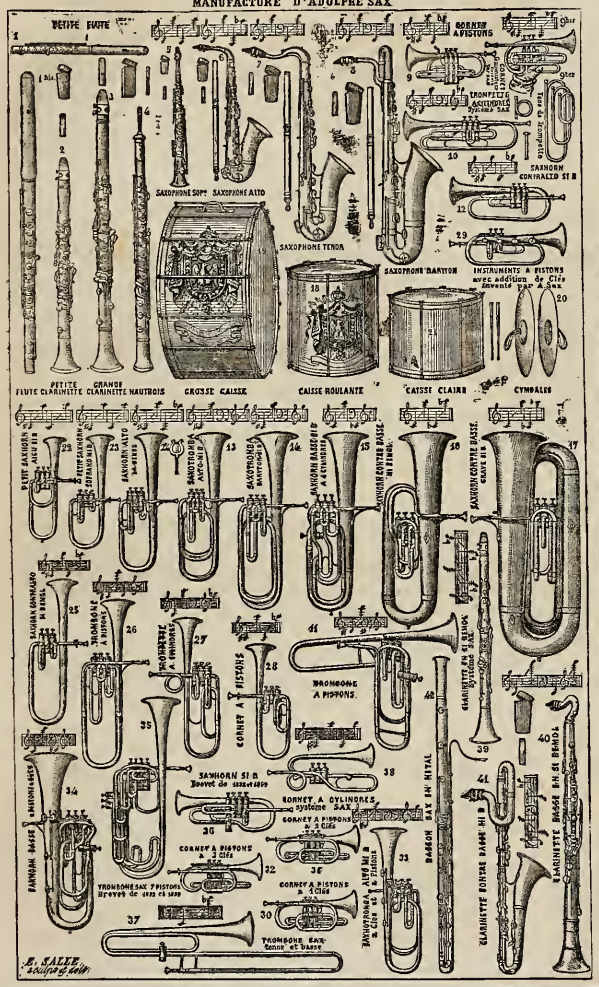
ADOLPHE SAX

SEUL GRAND PRIX A L'EXPOSITION DE 1867

INVENTEUR DES SAXHORNS, SAXOPHONES, ETC.

50, RUE SAINT-GEORGES, 50

MANUFACTURE D'ADOLPHE SAX



(50, rue Saint-Georges.) **MANUFACTURE D'INSTRUMENTS EN CUIVRE ET EN BOIS** (50, rue Saint-Georges.)

INSTRUMENTS A BAS PRIX pour Fanfares des Communes; excellent CORNET A PISTONS à 50 francs; ARGENTÉ, 100 francs, le seul joué par M. Forestier, Professeur au Conservatoire; — Autres CORNETS à 70, 115 et 140 francs; — SAXOPHONES-SOPRANO en *mi* bémol, en *ut* et en *si* bémol, à 200 francs; — ALTO en *fa* et en *mi* bémol à 175 et 225 francs; — TENOR en *ut* et en *si* bémol, 185 et 225 francs; — BARYTON en *fa* et en *mi* bémol, 200 et 250 francs; BASSE en *ut* et en *si* bémol à 300 francs, etc., etc.

MAISON **RINALDI** — PIANOS

VENTE — LOCATION

Rue Caumartin, n° 3, au premier.

Près de la Madeleine.

FABRIQUE Gie D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.

FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS

Rue de Rivoli, 140.

LUTHERIE ancienne et moderne.

RÉPARATIONS et ÉCHANGES

MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES

Accessoires pour la SCÈNE, etc.

MILLEREAU ET COMPAGNIE

29, rue des Trois-Bornes.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

EN CUIVRE ET EN BOIS

FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.

Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

AUGUSTE FEUILLET

FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES **SAXOPHONES**

90, rue Rochechouart, 90.

Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

HOTEL BELLEVUE A TROUVILLE-S.-MER

Près du Casino

CONCERTS ET RÉUNIONS MUSICALES.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS, RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CRAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année. N° 18 5 Mai 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Le Théâtre de la Foire. **P. Lacome.** — Célébrités musicales du passé. Les Gabrieli. **Ernest David.** — Nécrologie : Charles Bataille. — Mozart à Dijon. **Ch. Poisot.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Concerts et auditions musicales annoncés. — Annonces diverses

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Est-il un sort comparable à celui des heureux musiciens qui trouvent dans leur art un oubli de leurs douleurs ?

HÉSIODE (*Théogonie*).

***

La musique est la derrenière science, ainsy comme la médecine des sept ars; car, quant le couraige et l'esperit des créatures ententives aux autres ars dessus déclairez sont lassez et ennuyez de leur labour, musique, par la douceur de sa science et la mélodie de sa voix, leur chante par ses six notes tierçoyées, quintes et doublées, ses chans délectables et plaisans, lesquelz elle fait aucune fois en orgue et chalumeaux par souflement de bouche et touchement de doiz; autrefois en harpe, en rebebe, en vielle, en douçaine, en sons de tabours, en fleuthes et autres instrumens musicaus, tant que par sa mélodie délectable les cuers et esperitz de ceuls qui aux diz ars, par pensée, ymaginacion et labours de bras, estoient travailliez, pesans et ennuiez, sont médecinez et recréez, et plus habiles après à étudier et labourer aux autres six ars dessus nommez.

EUSTACHE DESCHAMPS (1300).

M. M.

LE THÉATRE DE LA FOIRE

APERÇU HISTORIQUE ET ANECDOTIQUE.

(5e article) (1)

Comme je l'ai dit, Pellegrin était fort modeste : peu de temps après avoir donné sa tragédie de *Pélopée*, qui n'eut qu'un médiocre succès, se promenant au Luxembourg avec un de ses amis, il vit devant lui une feuille de papier contenant un modèle d'écriture, sur lequel il n'y avait que des P. L'ami ramassant le feuillet du bout de sa canne, l'abbé lui dit : « Savez-vous ce que veulent dire tous ces P ? — C'est, dit l'ami, un modèle d'écriture. — Pas du tout, reprit l'abbé; c'est une longue abréviation qui me concerne et signifie : *Pélopée, pièce pitoyable, par Pellegrin, poëte, pauvre prêtre provincial.*

On ferait un volume des anecdotes plaisantes qui ont circulé sous le nom de Pellegrin. Sa pauvreté était connue de tous. Un jour que l'on jouait une pièce de lui, dont *Loth* fournissait le sujet, un personnage ayant débité ce vers :

L'amour a vaincu Loth !

« Qu'il en donne une à l'auteur ! » s'écria un plaisant du parterre, jouant sur le mot, et le triste état des culottes du pauvre abbé.

Pellegrin a versifié sur tous les sujets. Il a composé des cantiques sur les points les plus importants de la morale, et traduit Horace en vers français. A ce sujet La Monnoye fit la jolie épigramme suivante :

On devrait, soit dit entre nous,
A deux divinités, offrir tes deux Horaces :
Le latin à Vénus, la déesse des grâces,
Et le français à son époux.

On fit à Pellegrin (mort à 82 ans, en 1745) plusieurs épitaphes, dont voici peut-être la meilleure :

Poëte, prêtre, et Provençal,
Avec une plume féconde,
N'avoir ni dit ni fait de mal,
Tel fut l'auteur du *Nouveau Monde*.

Piron, — né à Dijon, en 1689, vint de bonne heure à Paris, où sa verve, son esprit et son bon cœur le rendirent bientôt l'idole des sociétés les plus aimables. Il commença sa carrière dramatique par des opéras-comiques et des parodies qu'il composa tantôt seul, tantôt avec Le Sage ou Dorneval, pour les spectacles forains. Le recueil en est imprimé en quatre volumes intitulés *Théâtre de la Foire*. Malgré la volée de bois vert que lui administra La Harpe, Piron a trouvé de nombreux apologistes, même pour son Théâtre de la Foire. Il est de fait qu'à lui seul il alimenta le répertoire de Francisque, célèbre impresario et acteur de spectacles forains, persécuté par les grands théâtres et abandonné par Le Sage et Fuzelier. Tous les quinze jours il donnait une nouvelle pièce. Il eût été difficile que ce fût chaque fois un chef-d'œuvre. A une représentation des *Chimères*, opéra-comique en deux actes de la Foire Saint-Germain, il se trouva à côté d'un homme qui se récriait contre cette farce en disant : « Que cela est mauvais ! Que cela est pitoyable ! Qui est-ce qui a pu faire des sottises pareilles ! » — « C'est-moi, Monsieur, lui répondit Piron ; ne criez pas trop haut, parce qu'il y a beaucoup de gens ici qui trouvent cela bon pour eux. »

Voici un Vaudeville de Piron, sur la *Sémiramis* de Voltaire, qui donnera l'idée du genre et de l'esprit de l'auteur. Il est sur l'air de *Pyrame et Thisbé*.

Laissons-nous charmer, etc.

. . . . . .

Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis !
Que dites-vous, amis,
De ce beau salmis ?
Blasphèmes nouveaux,
Vieux dictons dévots,
Hapelourdes, pavots,
Et brides à veaux :

(1) Voir les nos 13, 15, 16 et 17.

Mauvais rêve
Sacré glaive,
Billet, cassette et bandeau,
Vieux oracle,
Faux miracle
Prêtres et bedeau,
Chapelle et tombeau.
Que n'a-t-on pas mis? etc...

Tous les diables en l'air,
Une nuit, un éclair;
Le fantôme du Festin de Pierre,
Cris sous terre,
Grand tonnerre,
Foudres et carreaux,
Etats généraux;
Reconnaissance au bout,
Amphigouris partout;
Inceste, mort aux rats, homicide,
Parricide,
Matricide,
Beaux imbroglios,
Charmants quiproquos.
Que n'a-t-on pas mis
Dans Sémiramis! etc...

On sait que les titres littéraires de Piron ne se bornent pas à son répertoire de la Foire, et que l'auteur de *la Métromanie* et de *Gustave* a droit à une place parmi les talens les plus fins et les plus élevés qui aient enrichi notre scène française. En outre, il a laissé une réputation d'homme d'esprit contre laquelle le temps n'a pu prévaloir.

Poinsinet,— collaborateur du musicien Philidor, a laissé d'assez bons ouvrages à l'Opéra-Comique, notamment *le Sorcier* qui mérita à son auteur le même honneur que *Mérope* à Voltaire, c'est-à-dire d'être demandé par le public après la pièce, ce qui ne s'était encore jamais fait dans aucun théâtre de musique. Il est vrai que lorsque Poinsinet se présenta, une voix du parterre cria : L'*autre, l'autre*! on voulait parler de l'auteur de la musique, qui vint prendre la place de celui du poëme.

Poinsinet fut rendu encore plus célèbre par sa naïveté et les mystifications qu'elle lui valut, que par ses ouvrages. On connaît ces jolis vers de la *Dunciade* de Palissot :

Ainsi tomba le petit Poinsinet;
Il fut dissous par un coup de sifflet.
Tel au matin, une vapeur légère
S'évanouit aux premiers feux du jour:
Tel Poinsinet disparut sans retour.

Voici une histoire qui prouve de quelle façon ses amis en agissaient envers Poinsinet, et jusqu'à quel point on poussait la plaisanterie dans ce temps-là.

« Félicitez-moi, Messieurs, dit un jour Poinsinet à ses camarades: » enfin on va jouer ma pièce. J'ai la parole des comédiens, et j'ai » rendez-vous demain à leur assemblée, pour onze heures préci- » ses. » Il n'en fallut pas davantage pour que toute une conspiration s'organisât immédiatement contre le pauvre Poinsinet et sa pièce. On le félicite, on fait valoir les avantages de la circonstance, et finalement on lui offre à souper. On le mène dans un des quartiers de Paris les plus éloignés, chez des personnes qui s'étaient déjà diverties à ses dépens. Poinsinet, tout à la joie de sa bonne nouvelle, y va sans défiance. On tint table longuement, et, vers la fin du souper, comme il était déjà fort tard, on fit à dessein rouler la conversation sur les dangers du Paris nocturne, et les accidents auxquels on est exposé en s'aventurant à une heure avancée dans les rues écartées. L'imagination un peu surexcitée de Poinsinet s'exalte; pour rien au monde il ne serait rentré chez lui. Il avoue naïvement sa frayeur; tout le monde a l'air de la partager, et finalement on retient à coucher toute la compagnie. Poinsinet ne demande qu'une grâce, c'est qu'on le réveille de bonne heure pour ne pas manquer à son rendez-vous. On le lui promet, et il s'endort, les poings fermés, du sommeil d'un juste qui a copieusement soupé.

Pendant son premier repos, ses traîtres amis pénètrent doucement dans sa chambre, s'emparent de sa culotte, appuient délicatement un canif sur les principales coutures, de façon à ce qu'elles éclatent au premier effort, et se retirent comme ils sont venus. Le dormeur, naturellement abandonné à lui-même, ne se réveille qu'à dix heures du matin, après une nuit de songes enivrants, où il avait vu tous les directeurs de Paris faire le pied de grue dans son antichambre, tandis qu'il leur dictait des lois superbes. Comme il faisait très-grand jour, il ne fait qu'un bond jusqu'à la pendule, et s'aperçoit en frémissant qu'il n'a plus qu'une heure jusqu'au moment du rendez-vous. « En vérité, Messieurs, j'étais bien venu » à compter sur vous! vite! un perruquier, je n'ai pas un instant à » perdre! » Le perruquier arrive. « Dépêchez-vous, mon ami; si » vous saviez combien je suis pressé! » Et Poinsinet de conter ses espérances au barbier. Comme il faisait grand chaud, il était demeuré en chemise. Enfin la besogne est terminée. Le perruquier s'en va, et Poinsinet, prenant sa culotte, y glisse discrètement une jambe. La culotte se partage en deux! Comme le malheureux n'en était pas à sa première mystification, il sent la poudre, et perd la tête. « Ah! Messieurs! le tour est abominable! Il s'agit de ma » pièce, de ma gloire! mais vous en aurez le démenti! J'irai à » l'assemblée mort ou vif! » Et sa culotte à la main, voiles au vent, il court à la cuisine, et là, à deux genoux, supplie la cuisinière de réparer les désastres de cette pièce essentielle de son costume. La cuisinière, riant comme une folle, entreprend l'ouvrage. Cependant Poinsinet ne vivait pas; il allait de la cuisine à la pendule, de la pendule à la cuisine, priait, jurait, pestait. Onze heures allaient sonner! Enfin, la culotte est prête... Poinsinet tend le jarret, passe une jambe, puis l'autre... Oh! douleur! La malicieuse fille a si bien pris ses mesures, que pour la couronne de France, le malheureux poëte ne saurait entrer tout entier dans le haut-de-chausses! En vain tire-t-il à le faire craquer; la culotte est trop étroite ou Poinsinet trop gros; désespéré, il se met à la fenêtre, appelle un commissionnaire, lui donne un billet, et l'envoie chez lui chercher une autre culotte. L'Auvergnat part. Mais sur la porte, les persécuteurs du pauvre homme prennent le billet et congédient le porteur. Le temps passe, midi sonne, et personne ne paraît. « Mais c'est à n'y rien comprendre! s'écriait Poinsinet! Cet homme n'est pourtant pas du complot!—« Mais, mon ami, répond le maître de la maison, cet » homme est un inconnu: il est allé chez-vous, a pris votre culotte, » puis est rentré probablement chez lui se l'approprier. N'avez-vous » pas remarqué qu'il en avait grand besoin? Cela est élémentaire, » comment ne vous en êtes-vous pas douté? » Ce que voyant, et comprenant qu'il n'avait plus rien à attendre du Ciel ni des hommes, Poinsinet se grandit à la hauteur de ces terribles circonstances. Il passa héroïquement les deux jambes dans sa culotte, assujettit par devant et par derrière les basques de son habit avec des épingles, et puis s'en retourna bravement chez lui. Sa pièce fut renvoyée à une autre série, et ce ne fut que six mois plus tard qu'il eut le malheur de la voir tomber.

A la première représentation de *Tom Jones*, musique de Philidor, le succès fut un certain temps indécis. Au milieu du tumulte de la salle, la garde arrêta deux hommes dont l'un disait à l'autre : « Couperai-je, couperai-je pas? » Les prenant pour des voleurs, conduits au corps de garde, l'un d'eux s'écria : « Eh! Messieurs, je » suis le tailleur de M. Poinsinet. Comme je dois lui fournir un habit » pour paraître devant le public qui ne manquera pas de le deman- » der à la seconde représentation, et que je ne suis pas fort en belles » lettres, j'ai emmené mon premier garçon avec moi; il a beaucoup » d'esprit, fait tous mes mémoires, et se connaît aux choses du » théâtre. C'est à lui que je demandais de temps en temps s'il me » conseillait, d'après le mérite de la pièce, de couper ou non cet » habit, qui doit m'être payé sur le produit des représentations de » cette comédie. »

Le meilleur ouvrage de Poinsinet est le *Cercle ou la Soirée à la mode*. Comme il y a là dedans quelques bonnes peintures d'un certain grand monde, l'abbé de Voisenon disait à l'auteur : « Poin- » sinet, il faut que vous ayez écouté aux portes. » Poinsinet avait voyagé en Italie et en Espagne, où, par parenthèse, il finit par se noyer dans le Quadalquivir. En passant par Ferney, il alla voir Voltaire, et dit à son retour : « Voltaire m'a appris le secret des » vers. — Monsieur, vous le lui avez bien gardé. » lui fut-il répondu.

(*La suite prochainement.*) P. Lacome.

CÉLÉBRITÉS MUSICALES DU PASSÉ.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

—

II

LES GABRIELI

Leur temps, leur influence sur la musique en Allemagne.

(2e article) (1).

Pendant que ces événements s'accomplissaient, Giovanni Gabrieli avait grandi, les années étaient venues, et avec l'âge, son génie musical s'était développé d'une façon extraordinaire. L'élève n'avait plus rien à apprendre de son maître. Un recueil de madrigaux, imprimé à Venise, en 1575, par Bottrigari, chez les héritiers du typographe Girolamo Scotto, et intitulé : *Il secondo libro de' madrigali a cinque voci de' floridi virtuosi del serenissimo duca di Baviera*, prouve qu'à cette époque déjà le jeune homme, quoique n'ayant pas plus de dix-huit ans, était regardé comme un compositeur de grand mérite, puisque ses œuvres figurent dans cette collection à côté de celles des plus grands maîtres du temps et qu'on le met au nombre des *floridi virtuosi* du duc de Bavière.

Dans cette même année 1575, Hassler (2) de Nuremberg, qui devint un des plus illustres musiciens de l'Allemagne, était arrivé à Venise pour se mettre sous la direction d'Andrea Gabrieli et apprendre de lui les secrets de l'art de bien écrire. A peu près du même âge que Giovanni, il se lia avec lui d'une étroite amitié, qui, loin de s'éteindre plus tard par l'absence et l'éloignement, ne fit au contraire que s'accroître. A ces deux amis vint s'adjoindre Georges Gruber, riche marchand allemand alors à Venise, passionné pour la musique, lié avec les artistes les plus distingués dont il recherchait et payait généreusement les œuvres, pour les envoyer dans son pays. Il est facile de s'imaginer quels avantages de tous genres les Gabrieli durent retirer de ces précieuses relations. Hassler, de retour en Allemagne et devenu organiste de la maison comtale des Fugger d'Augsbourg, mit ses patrons en relation avec ses amis vénitiens. De son côté, Gruber, reparti pour Nuremberg, entretint avec eux un commerce de lettres très-suivi, et son affection pour Giovanni devint toujours plus vive et plus solide. Cette longue amitié, qu'aucun nuage ne vint jamais obscurcir, fait l'éloge du caractère de ces trois hommes.

Une grande satisfaction était réservée à Andrea : son cher neveu, son élève, la gloire de sa vieillesse allait devenir son collègue dans la chapelle de Saint-Marc. Claudio Merulo ayant été appelé à Parme comme maître de chapelle de la cour, la place de premier organiste fut donnée à Giovanni Gabrieli, à la suite du concours qu'il soutint le 1er janvier 1585, contre Marco Antonio Antonini, son seul concurrent; noble récompense des anciens services de l'oncle, noble témoignage du mérite du neveu ! Il faut remarquer toutefois que cette élection a été en faveur du nouveau titulaire le résultat d'un passe-droit qui donne la mesure de la tendresse d'Andrea pour son neveu, en même que la conviction de sa supériorité. Les règlements de la chapelle ducale disaient, que, dès que le premier orgue devenait vacant, le deuxième organiste y passait de plein droit et devait être remplacé au second par le postulant élu au concours. Il suit de là qu'après la démission de Merulo, l'oncle Andrea aurait pu s'asseoir au premier orgue et céder le deuxième à son neveu. Cette condescendance à demeurer second organiste quand il pouvait en toute justice devenir le premier, est une marque d'affection non équivoque qu'il donnait à son disciple.

Sur la fin de 1586, Andrea, dont la santé avait rapidement décliné, s'éteignit à l'âge de soixante-seize ans, dans les bras de son neveu bien-aimé, dont la douleur fut longtemps inconsolable. On jugera de la profondeur de son chagrin et de sa reconnaissante vénération pour celui qu'il considéra toujours comme un père chéri, par l'épître dédicatoire qu'il mit en tête de son édition, publiée en 1587, chez Gardano, en 11 volumes, de 67 cantates de son oncle et de 10 des siennes, à 7, 8, 10, 12 et 16 voix, sous le titre de : *Concerti d'Andrea e di Giovanni Gabrieli, organisti della serma signoria di Venezia, contenenti musica di chiesa, madrigali ed altro, per voci e strumenti musicali.* Voici cette dédicace adressée au comte Jacques Fugger d'Augsbourg :

« Si Andrea Gabrieli n'avait été mon oncle, j'affirmerais sans » craindre le blâme que si, parmi ses contemporains, il n'y eut » qu'un nombre restreint de peintres et de sculpteurs de génie, » il n'y eut aussi que peu de musiciens et d'organistes à lui com- » parer. Mais étant presque son fils par les liens du sang, il ne » m'est pas permis d'exprimer librement ce que, dans une posi- » tion différente, l'affection et la vérité m'inspireraient. Qui » pourtant oserait nier que, dans chaque partie de l'harmonie, il » n'ait été admirable et presque divin ? Je pourrais louer son ha- » bileté, sa prodigieuse facilité d'invention, son style, sa manière » gracieuse d'écrire; je pourrais rappeler la gravité, la perfection » de son chant, sa douceur, sa suavité; car celui qui a senti l'har- » monieuse simplicité et le mérite de ses œuvres, a compris ce que » doit être la véritable émotion de l'âme ou mieux encore a goûté » le charme complet de la musique. Je pourrais dire aussi que » ses ouvrages sont les témoins irrécusables qu'il fut unique dans » l'invention des sons qui expriment le mieux la force de la parole » et de la pensée. Mais voulant demeurer dans la vérité, surtout » parce que je suis son neveu, je le laisserai juger par les éminents » musiciens qui l'ont connu. — Dieu, dans ses desseins impéné- » trables, l'a rappelé à lui, l'an dernier, après lui avoir accordé de » longues années; mais, malgré son âge avancé, son esprit était » plus vif que jamais et son inspiration plus riche de créations » musicales. Il avait terminé et perfectionné avec les plus grands » soins, des symphonies et des morceaux pour voix et instruments » dans les styles académique et sacré, afin de vous les offrir, ô » noble seigneur, en témoignage de son dévouement et de son » inaltérable attachement à votre personne. Mais étant parti pour » un monde meilleur avant que son désir ait pu recevoir son ac- » complissement, moi, l'héritier de son nom et de sa science mu- » sicale, héritier surtout de la respectueuse affection qu'il vous » portait; animé à votre égard des mêmes sentiments avec les- » quels il vécut et mourut, je me permets de vous dédier ces » étincelles de son génie, exécutant ainsi sa volonté et la mienne. » J'y ai ajouté quelques-uns de mes essais que j'oserai appeler les » rejets de la même plante, et je vous les offre comme au seul » homme qui puisse leur donner de l'éclat et les recommander au » monde ! »

Outre ces *concerti*, les œuvres laissées par Andrea sont fort importantes et se composent de musique sacrée en majeure partie, de cantates, de madrigaux, de *ricercari*, de morceaux d'orgue, etc., qui ont été publiés par lui de son vivant ou après sa mort par les soins de son neveu Giovanni.

Peu de temps après la publication des *concerti*, un membre de la noble famille à laquelle ils avaient été dédiées, Marc Fugger, vint à Venise en qualité d'ambassadeur de l'empereur Rodolphe II, et contracta avec Giovanni Gabrieli des liens d'amitié que la mort seule put rompre. Il est impossible de savoir si ce dernier se rendit jamais en Allemagne ; les actes des Procurateurs se taisent absolument sur ce sujet, et rien n'y laisse deviner qu'il ait obtenu d'eux un congé pour s'éloigner de Venise. Les Fugger, il est vrai, l'en sollicitèrent souvent, ainsi que l'archiduc de Bavière, Albert, qui l'honorait de sa bienveillance. On a cru qu'il avait fait partie de la musique de ce prince, mais l'erreur est évidente : sa position dans la chapelle de Saint-Marc ne pouvait que difficilement lui permettre un long voyage et encore moins un engagement avec un prince étranger.

Ernest David.

(La suite prochainement.)

---

(1) Voir le nº 16.

(2) Hassler (Jean-Léon), célèbre organiste, né en 1564, à Nuremberg, où son père était musicien de la ville. Après avoir terminé ses études avec Gabrieli, il revint dans son pays, où l'empereur Rodolphe II le nomma musicien de la cour et lui accorda des lettres de noblesse. En 1608, il entra au service de l'Électeur de Saxe et mourut en 1612, à Francfort-sur-le-Mein.

NÉCROLOGIE.

CHARLES BATTAILLE

L'art lyrique vient de faire une perte sensible. Charles Battaille, le chanteur de talent, le professeur habile et dévoué, est mort jeudi dernier, dans sa cinquantième année, après une courte maladie.

Une heureuse organisation, d'excellentes études premières, la volonté et la conscience qu'il apportait en toutes choses, ont fait de lui un artiste d'élite, une individualité qu'il était intéressant et profitable d'étudier.

Ses premiers travaux avaient été dirigés vers la médecine; il lui en était resté un fonds de connaissances spéciales qui lui ont été fort utiles lorsqu'il a entrepris ses remarquables *Recherches sur la phonation*. Entraîné par un penchant irrésistible vers l'art du chant, il entra au Conservatoire dans la classe de Manuel Garcia, et en sortit en 1847 avec les premiers prix de chant et d'opéra-comique.

L'année suivante, il débutait à l'Opéra-Comique dans le rôle de Sulpice de *la Fille du Régiment;* puis il créa successivement ceux de Jacques Sincère dans *le Val d'Andorre*, de Belflor dans *le Toréador*, de Falstaff dans *le Songe d'une Nuit d'été*, de Gaillard dans *le Père Gaillard*, de Peters dans *l'Étoile du Nord*, et bon nombre d'autres, soit à l'Opéra-Comique, soit au Théâtre-Lyrique; mais c'est dans ceux que nous citons qu'il a laissé les meilleurs souvenirs.

Atteint d'une affection de la voix, il quitta la scène en 1857. Professeur de chant au Conservatoire depuis 1851, il n'a cessé d'y donner, jusqu'à sa mort, les soins les plus empressés et les plus intelligents à de nombreux élèves, qui tous honoreront et chériront sa mémoire.

Charles Battaille avait été, pendant la seconde période de la guerre de 1870, sous-préfet dans la Loire-Inférieure.

Ses obsèques ont eu lieu hier à deux heures, à l'église Saint-Eugène, au milieu d'un nombreux concours d'amis et d'élèves, d'une députation de la franc-maçonnerie et d'une autre de la Société chorale *des Enfants de Paris*, dont Charles Battaille était depuis longtemps membre d'honneur. Solon et Bosquin, deux des meilleurs disciples du maître regretté, ont chanté des morceaux religieux; un arrangement, en mouvement lent, de l'air du chevrier du *Val d'Andorre*, pour orgue et voix d'hommes, par Ambroise Thomas, — air que Battaille, on s'en souvient, disait admirablement, — a produit une profonde impression. Raoul Pugno, qui tenait l'orgue, a exécuté à la sortie la marche funèbre du finale d'*Hamlet*.

C. B.

Nous avons parlé, il y a quelque temps, d'une solennité musicale organisée à Dijon le 27 janvier, pour célébrer le 116e anniversaire de la naissance de Mozart, et son séjour dans la capitale de la Bourgogne; M. Poisot, directeur du Conservatoire de cette ville, a fait à ce sujet une intéressante lecture qu'il veut bien nous communiquer, et dont nous extrayons ce qui a trait au passage de Mozart à Dijon et au concert qu'il y donna :

« J'aurais voulu pouvoir solenniser l'anniversaire de la naissance de Mozart dans la salle où lui-même se fit entendre, le jeudi 16 juillet 1766, sous les auspices du prince de Condé. Malheureusement cette salle, qui était alors la salle des séances solennelles de l'ancien Hôtel de Ville, fait aujourd'hui partie des pièces consacrées aux archives départementales. Notre savant ami, M. Garnier, a bien voulu nous communiquer le registre qui constate le fait «du concert de clavessin (*sic*) de deux jeunes » enfants du maître de musique de l'archiduc de Salzbourg, dont la musi- » que était de l'un d'eux âgé de 8 ans (1); » nous nous sommes donc fait conduire dans la seconde salle située au premier, à droite du palier qui joint les appartements de l'archiviste aux salles dont il garde avec soin les précieuses collections.

« Ce n'est pas sans un pieux respect que nous avons examiné la forme et la grandeur de cette pièce remarquable par un très-beau plafond sculpté et qui est encore aujourd'hui à peu près dans le même état où elle se trouvait il y a plus d'un siècle, lorsque Messieurs de la Ville, vêtus à la Pontchartrain, y reçurent le gouverneur de Bourgogne, accompagné de M. de La Tour du Pin, commandant militaire de la province, et d'une suite nombreuse, composée de personnes de la plus haute distinction.

« Le prince de Condé arriva à 8 heures du soir, donna l'ordre d'enlever l'estrade qui lui était destinée et alla se placer au milieu des dames, dont Mozart appréciait tant les délicats suffrages. C'était le surlendemain de l'ouverture des Etats de Bourgogne. Le prince était arrivé le 12 à Dijon, et la famille Mozart avait quitté Paris le 7; elle resta quinze jours dans notre ville (1).

« Quel fut le programme de cette séance mémorable ? Nous l'ignorons. Mais il dut être analogue à ceux que le père de Mozart avait composés dans ses précédents voyages à Vienne, Paris, Londres et La Haye. Nous aimons à nous représenter le petit Mozart, portant le costume que lui avait donné l'empereur François Ier, à Vienne, en 1762. Ce costume se composait d'un habit de drap extrêmement fin, couleur lilas ; le gilet était en moire de même couleur; habit et gilet étaient garnis d'une double bordure en or. Le costume de Nanerl, sa sœur aînée, était fait pour une archiduchesse. C'était une robe de taffetas blanc broché, avec toutes sortes de garnitures.

« Sans doute, les deux enfants prodiges jouèrent à quatre mains et séparément; ils exécutèrent probablement une des charmantes sonatines pour piano et violon que Mozart avait dédiées à Mme Victoire de France, seconde fille du roi. — Peut-être le père joua-t-il du violon, tandis que son fils tenait le piano ; Nanerl put chanter aussi, comme M. de Carmontelle l'a représentée dans sa charmante gravure. »

(1) En 1766, Mozart avait réellement dix ans ; mais il est d'usage de rajeunir les petits prodiges.

(1) Voyez les lettres de Mozart traduites par Goschler.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine, lundi et vendredi, *les Huguenots* ; mercredi, *Faust*.

*** Le ballet qui doit accompagner *la Coupe du roi de Thulé*, à l'Opéra, et dont les auteurs sont MM. Nuitter pour le scenario et Guiraud pour la musique, aura pour titre : *le Forgeron de Gretna-Green*.

*** L'engagement de Dulaurens à l'Opéra n'a pas été renouvelé.

*** MM. Halanzier et George Hainl se sont rendus cette semaine à Lille, pour y entendre, dans une représentation de *Robert-le-Diable*, le ténor Silva, engagé nouvellement à l'Opéra.

*** Le *Médecin malgré lui*, de Gounod, auquel l'Opéra-Comique se prépare à donner une brillante hospitalité, passera du 10 au 15 de ce mois, ainsi que le nouvel ouvrage en un acte de Georges Bizet, *Djamileh*.

*** Mme Prelly étudie le rôle de Jeanne de *l'Ombre*, en vue d'une reprise prochaine de l'œuvre de Flotow.

*** Le ténor Raoult, qui a obtenu dans ces derniers temps, sur la scène modeste des Folies-Bergère, des succès de bon aloi, vient d'être engagé à l'Opéra-Comique.

*** Une indisposition a empêché Mme Marie Sasse de débuter hier soir dans *Il Trovatore*, avec Mougini; elle espère pouvoir le faire mardi prochain. — Les débuts de Mme Floriani sont également retardés par une cause analogue.

*** Mme Penco quitte Paris après la représentation extraordinaire à son bénéfice, annoncée pour le mercredi 8 mai, et dans laquelle elle chantera deux actes de *Norma*, et plusieurs autres morceaux empruntés au répertoire italien.

*** Mme Dorelli-Daniele, *prima donna* des théâtres San Carlo de Naples et Carlo Felice de Gênes, vient d'être engagée par M. Verger. On dit le plus grand bien de cette cantatrice, qui possède une fort belle voix de *soprano sfogato*.

*** Fraschini ne chantera décidément pas cette saison au Théâtre-Italien. Le célèbre ténor, toujours souffrant d'une maladie d'oreilles, qui a résisté jusqu'ici à tous les traitements, vient d'écrire à M. Verger pour lui exprimer tous ses regrets et lui annoncer son départ pour l'Italie.

*** Le succès de *Sylvana* se confirme à l'Athénée. L'œuvre de Weber en est à sa dix-septième représentation.

*** La partie du Théâtre-Lyrique qui donne sur l'avenue Victoria est complétement terminée; il ne s'agit plus que de poser les fenêtres, ouvrage qui ne sera commencé qu'après le complet achèvement des travaux intérieurs.

*** Les répétitions générales des *Cent Vierges* commenceront demain au théâtre des Variétés, et la première représentation aura lieu vers la fin de cette semaine ou au commencement de la semaine prochaine.

*** Une représentation sera donné le 7 mai au théâtre des Variétés, au bénéfice de Renard, l'ancien ténor de l'Opéra, qui est depuis longtemps malade et dans une situation fort précaire. Roger, Marie Sasse, les frères Lionnet, Bressant, Madeleine Brohan, et d'excellents artistes de presque tous les théâtres de Paris, se sont offerts à concourir à cette bonne œuvre.

*** Une nouvelle opérette en un acte de MM. Jaime fils et Vasseur, *Mon Mouchoir*, est en répétitions aux Bouffes-Parisiens.

*** C'est par Rouen que les *Cent Vierges* commenceront leurs pérégri-

nations en province. M. Lemoigne, le directeur du Théâtre-Français de cette ville, fait déjà répéter l'opéra-bouffe de Lecocq, qu'il espère pouvoir représenter dans un mois.

*** Le Grand-Théâtre de Marseille est de nouveau sans directeur. Après les efforts les plus louables pour maintenir cette scène au rang qu'elle avait toujours occupé, M. Pilot, sans appui au Conseil municipal, réduit à ses seules ressources, a dû se retirer après une gestion de quelques mois. Le vote de l'Assemblée nationale qui maintient les subventions à Paris, était cependant d'un bon exemple.

*** Mlle Minnie Hauck, la gracieuse *prima donna* américaine, dont on se rappelle les succès à Paris, a été, pendant la saison dernière, « l'étoile » du théâtre de Graz, en Styrie. Sa représentation d'adieux, dans *la Traviata*, a été un vrai triomphe; elle a été acclamée, rappelée, accablée de bouquets et de couronnes.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Programme du 13e et avant-dernier concert du Conservatoire, qui a lieu aujourd'hui à 2 heures: 1° Symphonie en *ut* majeur (Beethoven); — 2° *Ave Verum*, chœur (Mozart); — 3° Concerto pour violon (Mendelssohn), exécutée par M. White;— 4° Chœur des Génies d'*Oberon* (Weber);—5° Ouverture de *Ruy-Blas* (Mendelssohn);— 6° Scène et bénédiction des drapeaux du *Siége de Corinthe* (Rossini); le solo chanté par M. Gaibard.

*** Nous voici au terme d'une saison musicale qui, pour avoir commencé plus tard que de coutume, n'en a pas été moins bien remplie. Quelques concerts d'un intérêt et d'un éclat exceptionnels s'imposent encore à notre attention et fermeront brillamment la marche. Le premier en date est celui de Vieuxtemps, qui a eu lieu le 27 avril à la salle Pleyel. Le grand violoniste se présentait cette fois surtout comme compositeur, avec deux œuvres extrêmement remarquables: un quatuor en *si* bémol (les trois premiers morceaux) et une *suite* pour instruments à cordes. Le quatuor est coulé dans le moule classique de la grande époque, il se rapproche de ceux de Beethoven dans sa seconde manière; les motifs en sont bien choisis, et le développement est un travail de maître. La sonorité, les *effets*, sont ce qu'on pouvait attendre d'un artiste pour qui non-seulement l'art du violon n'a plus de secrets, mais qui encore a contribué à l'enrichir de bien des manières; il y a même un certain passage où le virtuose se montre un peu trop. La *Suite* est une fort intéressante composition, dans le style des vieux maîtres italiens, qui a eu le seul tort d'occuper la dernière place sur un programme assez chargé. Elle a été cependant très-bien accueillie, ainsi que le quatuor. Vieuxtemps jouait le premier violon; sa grande et belle manière de phraser, son style plein de noblesse, l'ampleur et la souplesse de son coup d'archet, sont toujours aussi admirables; il l'a prouvé encore dans un quatuor en *ré* mineur de Haydn (avec MM. Desjardins, Godard et Jacquard), et la sonate en *la* mineur de Rubinstein, pour piano et violon (avec Mme Massart). La partie de piano n'aurait pu être confiée à de meilleures mains: Mme Massart y a mis tout son beau talent, dont la sonate de Rubinstein, un Prélude d'Alkan, un Nocturne de Chopin et le Scherzo de la sonate en *la*, op. 2 de Beethoven, ont fait apprécier la variété et le charme. Enfin, Mme Anna de Lagrange a dit, en grande cantatrice qu'elle est, *les Deux Cortéges* de Thomé, une *Idylle* de Schulhoff, et la romance du Saule d'*Otello*.

*** Le lendemain, nous applaudissions au Conservatoire, avec un brillant et nombreux public, les artistes éminents qui secondaient de leurs talents la patriotique initiative du Comité des arts et du directeur du Ménestrel: Alard et ses vaillants partenaires, Franchomme, Ch. Dancla, Trombetta, Gouffé et Francis Planté, Mmes Alboni, Carvalho et Favart. Avec de pareils noms et un programme à l'avenant, ce concert, donné pour la libération du territoire, n'a pu être que magnifique et fructueux. Rarement, en effet, un tel enthousiasme s'est soutenu pendant toute la durée d'une séance musicale: on a acclamé et rappelé Mmes Alboni et Carvalho — la première avait réclamé l'indulgence pour un rhume qui ne l'a pas empêchée de dire admirablement un air de *Donna Caritea*, et sa partie dans le duo *Quis est homo* du *Stabat* de Rossini; la seconde, qui lui donnait la réplique dans ce duo et a chanté un air d'*Actéon*, avait ceint une large écharpe tricolore, et a reçu de ce chef une formidable salve d'applaudissements; — on a bissé un ravissant Menuet en quintette de Boccherini, ainsi qu'une Mélodie hongroise de Liszt, exécutée dans la perfection par Planté, qui a obtenu en outre un véritable triomphe avec deux morceaux de Mendelssohn, deux Études et la 8e Polonaise de Chopin. Le trio du *ut* mineur de Mendelssohn, a été rendu d'une façon idéale par Planté, Alard et Franchomme. Pour n'oublier personne, enfin, il nous reste à constater l'accueil plus que sympathique fait à Mlle Favart, qui a récité avec le talent qu'on lui connaît, *l'Attente*, de Coppée, et une *Bereeuse*, de Bouilhet. — La recette a dépassé 15,000 francs.

*** Un autre concert d'un attrait non moins puissant a été celui de Delaborde, donné lundi dernier dans les salons Pleyel. Delaborde est aujourd'hui l'un des rois du piano; on peut n'être pas toujours sympathique à sa manière d'interpréter certaines œuvres, mais il faut reconnaître que, même en ce temps de *virtuosité* universelle, il est bien peu de pianistes à sa taille. Comme à son habitude, il a déployé seul un formidable programme à la Rubinstein, et il a résolu ce difficile problème d'intéresser jusqu'au bout son auditoire avec de la musique de piano, sans le moindre intermède. Tout énumérer et tout apprécier nous étant impossible, nous nous bornerons à citer les œuvres où le talent de ce maître du clavier — de l'un et de l'autre claviers, devrions-nous dire — s'est montré dans son meilleur jour: pour le piano seul, un fort beau concerto en *ré mineur* de Séb. Bach (avec une cadence ajoutée par lui, et dans laquelle nous n'avons pas été peu surpris de trouver les premières mesures du *Rondo capriccioso* de Mendelssohn, introduites en guise de dérivé rhythmique du motif de Bach), deux ravissants *Préludes* de Stéphen Heller, une *Etude en tierces* de Chopin, qu'on a bissée, — de la « poussière d'étoiles », disait-on aux beaux temps du romantisme,— la grande et magnifique sonate op. 111, de Beethoven, une de celles que Delaborde traduit le mieux, un gracieux *Lænder*, de Henri Fissot, une *Petite marche villageoise*, extraite d'un opéra inédit du virtuose lui-même; et pour le piano à clavier de pédales: un *scherzetto*, d'Alkan, et un charmant *Canon*, de Schumann, qu'on a redemandé. C'était peut-être beaucoup présumer des forces humaines que de terminer un tel programme, dans lequel nous n'avons fait que glaner, par le titanesque arrangement de Liszt de la *Jubel-Ouverture*; et si, à ce moment, la souplesse et la vigueur de l'exécutant n'étaient plus les mêmes, il n'en faut tirer aucune conclusion.— La salle, il n'est pas besoin de le dire, était comble, et les artistes y étaient en grand nombre.

*** *Acis et Galatée* est la troisième œuvre de Hændel que la Société Bourgault-Ducoudray fait connaître au public français. Fondée en 1868, cette Société exécuta en 1869 *la Passion*, en 1870 la *Fête d'Alexandre*, et mercredi elle nous conviait à un concert donné au profit de l'œuvre de la libération du territoire, où nous avons pu applaudir au zèle, et, nous pouvons le dire, au talent des amateurs de musique sérieuse qui se sont groupés autour de M. Bourgault-Ducoudray dans une même pensée, l'étude des maîtres du chant classique. L'exécution d'*Acis et Galatée*,— un chef-d'œuvre de musique gracieuse, sentimentale et pittoresque comme Hændel, le chantre des épopées bibliques, en a rarement créé, — a été excellente; les chœurs surtout ont été chantés avec un ensemble merveilleux, et le morceau choral qui sert d'introduction à la seconde partie a été rendu avec un sentiment et une sûreté qui ont valu aux exécutants et à leur vaillant chef de chaleureux et unanimes applaudissements. Les *soli* ont été chantés par Mme Barthe-Benderali, MM. Leroy et Jozat, et par une jeune élève de Duprez, Mlle Isaac, qui a détaillé avec infiniment de goût la partie dont elle était chargée. N'oublions pas l'orchestre du Grand-Hôtel, dont il est inutile de faire l'éloge; Mlle Rousseil, qui a dit avec beaucoup d'âme *Stella* de Victor Hugo, et M. Saint-Saëns, qui a prêté à l'exécution de la Pastorale de Hændel le concours de son grand talent.

*** La Société philharmonique de Paris, constituée sous la présidence de M. le baron Paul Ramond, avec M. Saint-Saëns pour chef d'orchestre et M. Vervoitte pour chef des chœurs, a donné son premier concert le 25 avril, à la salle Erard. Cette soirée a été fort intéressante, brillante même, autant par le mérite de l'exécution et le choix des œuvres que par la composition du public. Tous les genres et toutes les époques, depuis le XVIe siècle, y étaient représentés; cet éclectisme fait d'ailleurs partie du programme que s'est tracé la Société. Nous avons applaudi une vieille chanson française, l'ouverture d'une cantate de Bach, un air de l'*Hercule* de Hændel, le quatuor du *Stabat* de Rossini, un charmant *Intermezzo*, d'Edouard Lalo (tiré de son opéra de *Fiesque*, et dont il a été déjà question ici), un *Scherzo*, de Georges Bizet, et deux ariettes posthumes d'Auber, orchestrées par Wekerlin. M. Lavignac a brillamment exécuté le concerto en *ut* de Weber. Les soli de chant étaient dits par Mme Barthe-Banderali.

*** La « Ligue de la Délivrance » a organisé, au profit de la Souscription patriotique, une soirée musicale et littéraire qui a eu lieu le 3 mai, à la salle Herz et à laquelle Roger, le célèbre ténor, Mmes Sarolta et Calderon, deux brillantes cantatrices, le violoniste Hammer et la pianiste Mme Martin Robinet, ont prêté leur concours. On a beaucoup applaudi l'Hymne à la France, *Espoir*, de Roger, l'*Appel aux Femmes de France*, d'Elwart, et un joli proverbe, *le Miroir*, dont l'auteur, un professeur du Conservatoire, nous dit-on, — n'a pas jugé à propos de dire son nom.

*** *La Société chorale d'amateurs*, dirigée par M. Guillot de Sainbris, nous conviait l'autre vendredi à sa sixième séance annuelle. Une importante composition de Mendelssohn, qui a été rarement donnée en entier à Paris, *la Nuit de Walpurgis*, formait l'attrait principal de ce concert avec d'admirables fragments du *Judas Macchabée*, de Hændel. Le finale du troisième acte de *Moïse* a produit grand effet, comme toujours. Citons encore, parmi les morceaux de compositeurs vivants, deux gracieux chœurs pour voix de femmes, l'un de M. Adrien Boïeldieu, *la Messagère du Printemps*, l'autre extrait d'une *Méduse*, opéra inédit de M. Massenet, un beau *Salve Regina* de M. de Sainbris et un joli chœur de M. Léonce Farrenc sur une scène *d'Estelle*: la musique y affecte certaines grâces simplettes qui vont à merveille aux bergers de Florian.

*** Dimanche dernier, au concert du Grand-Hôtel, le pianiste danois Frits Hartvigson, un virtuose d'une rare puissance d'exécution, a obtenu avec le premier concerto de Liszt un grand et légitime succès. C'est un

talent avec lequel les maîtres du piano devront désormais compter. — On a beaucoup applaudi aussi un charmant nocturne de J.-G. Pénavaire : *Pensée d'Avril.*

*** Le harpiste-compositeur A. Croisez a donné une soirée musicale très-intéressante, la semaine dernière, dans les salons d'Érard. Parmi les morceaux les plus applaudis, nous avons remarqué une charmante fantaisie pour piano sur un motif favori de la comtesse de Ketschendorf (Rosina Stoltz). Mlle Marie Deschamps, la charmante organiste, et MM. Idrac et Telesinski ont partagé le succès avec l'auteur si recherché de tant de jolies et faciles compositions de piano.

*** Une excellente élève de Mme Eugénie Garcia, Mlle Nyon de la Source, donnait mardi dernier un concert à la salle Pleyel. Une voix d'un timbre charmant, souple, conduite avec goût et méthode, nous fait augurer très-favorablement de l'avenir de cette jeune artiste. Elle a dit de façon à mériter tous les suffrages le grand air du *Pré aux Clercs*, *l'Hymne aux fleurs*, de M. Corbaz-Marmontel, le duo des Hirondelles, de *Mignon*, et les célèbres *Variations* de Rode.

*** A l'une des dernières matinées littéraires de M. Ballande, au théâtre de la Gaité, on a beaucoup applaudi Mlle Franchino, qui a chanté d'une manière vraiment brillante l'air des Bijoux de *Faust*.

*** Un grand concert, organisé sous le patronage de Mme Thiers, sera donné, au bénéfice des orphelins de la guerre, le lundi 6 mai, à huit heures et demie, dans la salle du Conservatoire. On y entendra Mmes Trélat, Miolan-Carvalho et Parmentier (Teresa Milanollo); MM. Delle-Sedie, Jacquard, Francis Planté, Diémer, Miolan et Salomon. Au programme figurent les *Souvenirs de Grétry* de Léonard (Mme Parmentier); des mélodies de Bizet et Ch. de Bériot (Mme Trélat); l'air d'*Actéon* (Mme Carvalho); un caprice de Weber, la *Mélodie Hongroise* de Liszt, redemandée, la polonaise concertante de Chopin, avec violoncelle (F. Planté). Le prix des places est le même que pour le concert de dimanche dernier : 25, 20, 10 et 5 fr. On s'inscrit au Conservatoire.

*** M. et Mme Alfred Jaëll, dont nous avons dit brillants succès à Saint-Pétersbourg, à Moscou et en dernier lieu à Varsovie, sont de retour en France. Ces deux éminents pianistes donneront, ces jours-ci, à Nevers et à Bourges, deux concerts au profit des orphelins de la guerre; un autre suivra de près, à Paris, dans le même but charitable.

*** Séligmann a été le héros d'une brillante soirée musicale donnée ces jours derniers à Avignon par M. L. F..., l'un des dilettanti les plus distingués de cette ville. Outre un quatuor classique et le beau duo qu'il a composé sur *Oberon*, en collaboration avec Sivori et qu'on a voulu entendre deux fois, il a exécuté, comme lui seul sait les dire, plusieurs de ces charmants petits poëmes dont il est l'auteur et auxquels convient si bien la pénétrante et poétique sonorité du violoncelle: *la Captive*, élégie d'un sentiment si vrai, *A travers champs*, *la Derbouka*, etc. On s'imagine aisément combien l'éminent artiste a été fêté.

*** Une fable mise en musique par Alf. Dassier, *la Guenon*, *le Singe et la Noix*, a été chantée avec beaucoup de succès dans un concert donné à l'École dramatique de Rouen, la semaine dernière.

NOUVELLES DIVERSES.

*** M. de Flotow vient d'arriver à Paris.

*** Verdi vient d'être nommé grand officier de la Couronne d'Italie.

*** L'excellent baryton Verger, qui chante en ce moment à Madrid, a reçu du roi d'Espagne la croix de commandeur de l'ordre de Charles III.

*** Séligmann est de retour à Paris. L'éminent violoncelliste a passé l'hiver dans le midi de la France.

*** La Société Sainte-Cécile de Bordeaux avait mis au concours un *Stabat Mater* à grand orchestre, chœurs et soli. Le premier prix vient d'être décerné à l'œuvre portant l'épigraphe : « La terre, dans l'immensité qui chante ses louanges, gémit et pleure au souvenir de ses douleurs. » L'auteur de cet ouvrage est M. Poll da Silva.

*** Par suite d'une décision prise au Conservatoire de musique, la bibliothèque de cet établissement, qui fermait à trois heures, restera désormais ouverte jusqu'à quatre heures.

*** Plusieurs journaux ont annoncé que la Société des auteurs dramatiques avait conclu avec la direction du théâtre de la Monnaie à Bruxelles, un traité grâce auquel les auteurs français, qui jusqu'ici n'ont touché que des droits forts minimes pour la représentation de leurs œuvres à ce théâtre, recevraient désormais six pour cent sur la recette. Nous regrettons d'avoir à démentir cette bonne nouvelle : rien n'a été conclu, rien n'a même été discuté dans ce sens. On y viendra peut-être, — et il ne tiendra pas à M. Peragallo, l'agent de la Société, de qui nous tenons ces renseignements, que ce ne soit bientôt, — mais, nous le répétons, il n'est encore question de rien.

*** La souscription patriotique de l'imprimerie Chaix, pour la Libération du territoire, souscription à laquelle tous les compositeurs de notre journal ont pris part, a produit pour le mois d'avril **1,710** fr. **30** c.; le total, à ce jour, s'élève à 5,420 fr. 50 c.

*** Des concerts seront donnés cet été au Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne.

*** M. Légénisel, violoncelliste-solo à l'Opéra-Comique, dirigera cet été l'orchestre des concerts du parc d'Enghien.

*** Notre collaborateur, M. P. Lacome, sous le titre : *Echos d'Espagne*, vient de publier (chez Flaxland) un recueil de Chansons et Danses nationales espagnoles, d'une saveur et d'un charme tout particuliers. Transcrites au petit bonheur, par les villes et la campagne, ces productions du sol espagnol se recommandent à l'attention du lecteur par un rare cachet d'originalité. Aussi variées que les mœurs et le caractère des diverses provinces qui composent la Péninsule hispanique, elle parcourent toute l'échelle des sentiments, depuis la joyeuseté communicative des *Jotas*, jusqu'aux accents contemplatifs des *Malaguenas*. Tout le monde musical, artistes et amateurs, trouvera le plus vif intérêt à parcourir cet attachant recueil.

*** L'excellent pianiste-compositeur E. Stœger, qui a laissé d'excellents souvenirs à Paris, s'est fixé définitivement à Londres et a su s'y créer une place marquante dans le professorat. Il se fait entendre fréquemment dans les concerts de la saison et y obtient des succès très-réels. Appelé récemment à Dublin, à Torquay et à Belfast, il n'a pas été moins favorablement accueilli.

*** Une réduction pour le piano de l'ouverture de *la Muette*, par Francis Planté, sera publiée prochainement. On sait quel soin et quelle habileté de main ce brillant virtuose a déjà mis dans des travaux analogues : l'arrangement de l'ouverture de *la Muette* aura de plus ce mérite particulier qu'il a été écrit sous les yeux d'Auber, dont la direction et les conseils sont une inappréciable collaboration.

*** Le *Syracuse Standard* parle d'un étudiant de l'Université de cette ville « qui peut chanter deux parties à la fois. C'est le fils d'un professeur » de vocalisation, et il a déjà donné plusieurs auditions publiques, dans » lesquelles ce phénomène a excité le plus grand étonnement et une pro- » fonde sensation. Voilà éclipsé du coup le rossignol à deux têtes... » Et le canard à trois becs, ajouterons-nous, car le *Standard* en question s'épanouit en pays yankee, et non en Sicile, comme le nom de Syracuse pourrait le faire croire.

*** Le succès toujours croissant qu'obtiennent les éditions populaires (format de poche à très-bon marché, musique sans accompagnement avec analyse de la pièce) d'ouvrages représentés à l'Opéra, à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique, a engagé les éditeurs à ajouter à cette collection l'une des œuvres les plus charmantes d'Auber : *la Part du Diable*.—Nous rappelons que plusieurs partitions du même maître, *Fra Diavolo*, *la Muette de Portici*, *Haydée* et *le Domino noir* existent déjà dans ces éditions à 3 francs le volume. *Les Diamants de la Couronne* sont sous presse.

*** La fameuse chanson latine des étudiants allemands, *Gaudeamus igitur*, dont M. Hoffmann de Fallersleben a recherché l'origine dans une récente brochure, est fort ancienne; une chanson satirique *(Spottlied)*, trouvée dans un vieux manuscrit et faite à l'occasion du mariage de Luther (1525), en reproduit la mélodie. Quant au texte, il était probablement l'expression de la joie des étudiants partant en vacances; on le trouve imprimé pour la première fois en 1781. Il en a été fait plusieurs imitations et paraphrases en allemand.

*** Quelques compositions nouvelles du brillant pianiste Kowalski viennent de paraître et méritent d'être signalées. Ce sont : *Charmantes Hirondelles*, mélodie; *Il faut aimer*, *les Projets de Georgette*, *Clair de Lune*, romance; *le Soleil luit*, aubade; *les Deux Mères*, scène dramatique.

*** La jolie valse chantée des *Diamants*, extraite des ballets de *la Chatte blanche*, dont l'auteur est Maximilien Graziani, vient d'être publiée, et ne peut manquer de rencontrer le succès.

*** Les *Pupazzi* de Lemercier de Neuville se sont réinstallés, depuis le 30 avril, dans la belle salle du Grand-Hôtel, où ils alternent avec les Concerts Danbé.

✝

*** Il vient de mourir à Bruxelles un homme fort honorable qui avait passé sa vie dans la société des artistes de tout genre et qui prouve après sa mort toute l'affection qu'il ressentait pour eux. M. Capouillet a légué par testament au Conservatoire de musique de Bruxelles un capital destiné à donner une prime de 100 francs à chacun des lauréats des futurs concours. Il a voulu également contribuer à l'œuvre philanthropique de l'Association des artistes musiciens de Belgique par le legs d'une somme de 15,000 francs. Enfin, le testament du défunt contient encore des legs assez importants en faveur de deux professeurs du Conservatoire de Bruxelles, MM. Duhem et Dumon.

*** On annonce la mort, à Paris, de Mlle Halévy, l'une des deux sœurs de l'illustre compositeur de musique. Elle était âgée de soixante-sept ans.

*** Les journaux de Londres annonce la mort de Horace Mayhew, littérateur et critique distingué, collaborateur du *Musical World*.

*** A Stockholm est morte, le 3 avril, la cantatrice Sophie Widerberg, autrefois célèbre par la beauté de sa voix et de sa personne. Elle était née en 1796, et elle fut première chanteuse du Théâtre-Royal de 1817 et 1837. La fortune ne lui avait pas toujours souri, et l'ancienne *prima donna* tenait en dernier lieu un hôtel meublé.

*** Flodoard Geyer, professeur de musique et critique, collaborateur musical de la *Gazette de Spener*, est mort à Berlin le 29 avril.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Au théâtre de Her Majesty, l'événement de la semaine est le brillant début de Mlle Marie Roze, dans le rôle de Marguerite de *Faust*. Chanteuse accomplie, comédienne gracieuse et sympathique, Mlle Marie Roze a conquis tout d'abord la faveur du public; on a bissé l'air des Bijoux, qu'elle a détaillé d'une façon charmante, et son succès a pris, à la fin de l'opéra, les proportions d'un véritable triomphe. — A Covent-Garden, excellente représentation de *Marta*, avec Mlles Alboni et Scalchi. MM. Bettini, Bagaggiolo et Tagliafico. Mlle Albani est toujours aussi fêtée. La mise en scène de l'opéra de Flotow est d'une habileté, d'un *réalisme* de bon goût, qui font le plus grand honneur au régisseur Harris.— Adelina Patti est arrivée à Londres. Une foule immense, où l'aristocratie de la naissance et celle du talent étaient largement représentées, l'attendant à la gare et lui a fait une ovation, ni plus ni moins qu'à une représentation de *Linda* ou de *Lucia*.—Pour sa rentrée à Covent-Garden, le 4 mai, la diva chantera *Dinorah*. Le répétiteur qu'elle a choisi cette année est le maestro Visetti.—Samedi dernier, Carlotta Patti a chanté avec un succès énorme, au concert du Crystal-Palace, devant un auditoire de 7,000 personnes, les variations de Proc, qu'on a bissées, et la scène de la folie de *Lucia*. — Mlle Debillemont, une toute jeune et déjà très-habile pianiste, élève de Mme Réty, au Conservatoire de Paris, s'est fait entendre à un concert donné au Saint-James'-Theatre, où son père est chef d'orchestre. Elle y a obtenu un fort joli succès avec un concerto de Dussek et une fantaisie de Lefébure-Wély.— La souscription pour l'érection d'un monument à Balfe ayant atteint un chiffre suffisant, le comité s'est adressé, pour l'exécution de la statue, au sculpteur belge Malampré. Il a également sollicité, du doyen et du chapitre de Westminster-Abbey, l'autorisation de placer une table votive en mémoire du compositeur anglais dans le « coin des poëtes » ou dans quelque autre partie convenable de l'édifice.

*** *Bruxelles.* — Au théâtre de la Monnaie, Mlle Hasselmans a obtenu un nouveau succès dans *Faust*. La saison se terminera le 4 mai par *Hamlet*. — Les artistes de l'Opéra-Comique de Paris, qui doivent venir cet été à Bruxelles pendant la fermeture de la salle, donneront leurs représentations au théâtre des Galeries Saint-Hubert. — Les *Cent Vierges* ont un véritable succès de vogue aux Fantaisies-Parisiennes : on en est à la quarantième représentation.

*** *Anvers.* — Brillante reprise de *Martha*, avec Jourdan et Mlle Singelée. — La *Périchole* a fourni au Théâtre-Royal une fort jolie carrière. Mlle Dartaux s'y est montrée fine comédienne et charmante chanteuse, et une bonne partie du succès lui revient.

*** *Hombourg.* — M. Franchi exploitera le théâtre du 1er août jusqu'au 24 septembre, avec une troupe italienne, composée de Mmes Adelina Patti, Ciamboni, Scalchi, MM. Stagno, Urio, Bicletto, Corsi, Verger, Zucchini et Capponi. M. Orsini dirigera l'orchestre.

*** *Leipzig.* — La célèbre maison d'édition Breitkopf et Hærtel a renoncé à l'exploitation d'une branche importante de son commerce: la fabrication des pianos.

*** *Weimar.* — Un nouveau concerto de violon de Joachim Raff a été exécuté dernièrement avec un grand succès par Wilhelmj, sous la direction de l'auteur.

*** *Hambourg* — Un opéra nouveau, *Contarini*, de H. Pierson, a été représenté le 16 avril et très-favorablement accueilli.

*** *Berlin.* — La troupe italienne a terminé ses représentations par *l'Elisir d'amore*, chanté par le couple Padilla-Artôt, MM. Marini et Bossi.

*** *Vienne.* — *Feramors (Lalla-Roukh)*, opéra en trois actes d'Ant. Rubinstein, a été représenté le 24 avril. Le compositeur a eu à lutter contre la faiblesse d'un libretto sans action dramatique, et il n'a pas toujours pu dissimuler ce défaut; néanmoins son œuvre renferme de très-belles parties. On a beaucoup applaudi le premier acte. L'exécution d'ailleurs, en conséquence de la précipitation avec laquelle les études ont dû être faites, était tout à fait insuffisante.

*** *Naples.* — Trois opéras nouveaux, tous trois d'auteurs napolitains, ont été donnés la semaine dernière, ce sont : *Rosetta la Giardiera*, *opera buffa* en trois actes, d'Avolio (théâtre Rossini); *Maria di Torre*, *opera seria* en trois actes, de Fornari (théâtre Philharmonique), et *Selvaggia*, autre *opera seria* en trois actes, de Viceconte (théâtre San Carlo). Les deux premiers ont eu du succès, le second surtout; le troisième n'a réussi qu'à demi. — Pour la prochaine saison, quel que soit le directeur, la troupe de San Carlo est composée des artistes suivants, acceptés par le syndicat : Terezina Stolz, Maria Waldmann, Carlo Bulterini, Alberto et Achille de Bassini, Celada, Aldighieri, Ladislao Miller.

*** *Ancône.* — L'ouverture de la saison au Teatro delle Muse s'est faite le 20 avril avec un éclat inusité sur notre modeste scène : on y a représenté pour la première fois *l'Africana*, avec des artistes comme Maria Destin, qui a créé avec un si grand talent le rôle de Sélika sur les principaux théâtres d'Italie, le ténor Carpi, dont on a admiré la magnifique voix, et l'excellent baryton Bellini. La mise en scène était bonne, les études bien préparées; le succès a donc été aussi complet que possible.

*** *Madrid.* — Le Teatro del Circo a inauguré la saison avec *Roberto il Diavolo*, fort bien chanté par Stagno, David, Mmes Potentini et Fité-Goula. La salle était comble, et le public a manifesté à plusieurs reprises un véritable enthousiasme.

*** *Barcelone.* — On vient de donner *l'Africana* au Liclo, avec la Briol-Nicolao, Steger et Merly dans les rôles principaux. Fort belle représentation. L'orchestre a dû dire trois fois le prélude du cinquième acte.

*** *Le Caire.* — Par ordre du Khédive, les artistes qui ont créé les cinq principaux rôles d'*Aïda* viennent d'être réengagés pour la saison prochaine.

*** *New-York.* — MM. Jarrett et Max Maretzek sont les *impresarji* de l'Académie de musique du 1er octobre 1872 au 1er mai 1873. Ils y installeront une troupe d'opéra italien, avec Mmes Lucca et Kellogg comme premières chanteuses.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES ANNONCÉS.

Aujourd'hui 5 mai, à 9 heures précises, salle du Grand-Hôtel, concert de M. César Franck. Audition de son Eglogue biblique, *Ruth*; soli, Mlles Battu, Fursch, Petit, MM. Bouhy, Grisy, Œuvres de Beethoven, Berlioz, V. Joncières. Orchestre du Grand-Hôtel, dirigé par MM. Danbé et Franck.

Vendredi, 10 mai, à 8 heures 1/2, salle Erard, second concert de Vivier.

AVIS. — Mme Aline Dreyfus, ex-accompagnateur des classes de chant au Conservatoire de Paris, se met à la disposition des artistes pour l'étude des rôles du répertoire. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

AVIS. — Adjudication à Nantes, le 16 mai, à une heure, du principal fonds de marchand de musique de cette ville, sur la mise à prix de 1,200 francs, par-devant Me Fleury, notaire.

A VENDRE.— Fonds de musique, dépôt d'instruments, pianos et orgues, situé dans le principal quartier de Brest. (Renseignements à la *Gazette Musicale*.)

Le Directeur : S. DUFOUR — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

LA CHANSON DU PRINTEMPS
DE
MENDELSSOHN
Arrangée POUR LE CHANT avec des paroles nouvelles
DE
Prix : 5 fr. **JULES BARBIER** Prix : 5 fr.

SOUS PRESSE
LA CHANSON DU PRINTEMPS
TRANSCRITE POUR LE VIOLON
Avec accompagnement de piano,
PAR
ÉMILE BELLOC

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS :

LA CAPTIVE
MÉLODIE
Composée par SELIGMANN et transcrite pour *le Piano* par
Prix : 5 fr. **FRANCIS PLANTÉ** Prix : 5 fr.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT
DU MÊME AUTEUR
TRANSCRIPTION POUR LE PIANO DE
L'OUVERTURE DE LA MUETTE DE PORTICI

L'IMPRIMEUSE BERRINGER
(Breveté s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR. EDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

MUSIQUE RELIGIEUSE POUR LE MOIS DE MARIE

CHANT

ADOLPHE ADAM

Mois de Marie de Saint-Philippe,

HUIT MOTETS A UNE ET DEUX VOIX AVEC ACCOMP. D'ORGUE.

1. *Ave Maria*, hymne à la Vierge, pour soprano, avec accomp. de hautbois, *ad libitum*... 3 »
2. *Ave Maria*, solo pour contralto..... 3 »
3. *Ave Maria*, duo pour soprano et contralto, avec accomp. de hautbois, *ad libitum*... 4 50
4. *Ave verum*, solo pour soprano..... 2 50
5. *Ave regina cœlorum*, duo pour soprano et mezzo soprano 3 75
6. *Inviolata*, duo pour soprano et mezzo soprano 3 75
7. *O salutaris*, pour soprano..... 3 »
8. *Ave maris stella*, duo pour soprano et mezzo soprano..... 5 »

Les 8 numéros réunis : 10 fr. net.

PANOFKA. — *Ave Maria*, pour ténor ou mezzo soprano, avec accomp. de piano ou orgue 3 »
O salutaris, pour ténor ou mezzo soprano, avec accomp. de piano ou orgue ..... 3 »
Ti prego o Madre mia, prière pour mezzo soprano, avec accomp. de piano. ..... 3 »
A. MINÉ. — *O salutaris*, p. soprano et chœurs 7 50
E. JONAS. — *O salutaris*, pour ténor ou soprano..... 3 »

G. ROSSINI

O Salutaris, de la **Messe solennelle** pour contralto ou baryton, soprano ou ténor . 5 »
Agnus Dei, de la **Messe solennelle** id... 5 »
Sanctus, de la **Messe solennelle** pour ténor, soprano, contracto et basse..... 5 »
Sanctus, arrangé pour soprano ou ténor..... 3 »

MORCEAUX DÉTACHÉS
du
STABAT MATER

1. *Introduction* . { Stabat Mater ..... / La Vierge en pleurs..... } 6 »
2. *Air pour ténor*..... { Cujus animam..... / La douleur avec son glaive } 4 50
3. *Duo pour soprani*..... { Quis est homo..... / Où peut être la mesure... } 5 »
4. *Air pour basse ou ténor*... { Pro peccatis ..... / Fruits amers ..... } 4 50
5. *Chœur et Récitatif*..... { Eia mater ..... / Source d'amour ..... } 4 50
6. *Quatuor* ..... { Sancta mater..... / Vierge, accorde-moi la grâce } 7 50
7. *Cavatine pour soprano* ..... { Fac ut portem ..... / O cœur noyé!..... } 3 »
8. *Air pour soprano* { Inflammatus..... / Par la flamme..... } 7 50

CHOEURS A 4 VOIX DE FEMME
LA FOI — L'ESPÉRANCE — LA CHARITÉ
Chaque 6 fr. — Les 3 chœurs réunis 15 fr.

MEYERBEER

Cantique tiré de l'Imitation de Jésus-Christ, à six voix avec récits ..... 9 »
Pater noster, offertoire, chœur à 4 voix..... 4 50
Salve Regina, chœur à 4 voix..... 4 »
Sept chants religieux à 4 voix..... net. 15 »
Sainte Marie, chœur du *Pardon de Ploërmel* 5 »
Pater noster, à 4 voix, du même opéra..... 4 »
Prière du matin, pour 2 chœurs à 8 voix... 6 »
Prière pour 3 voix de femme, sans accomp.. 3 »

PANSERON. — *Prière à Marie*, cantique pour basse-taille, baryton ou contralto..... 3 »
Le nom de Marie, cantique à deux voix de femmes 4 50
Invocation à Marie, cantique à 2 voix..... 2 »
O salutaris, pour soprano ou ténor..... 2 50
Agnus Dei, pour basse-taille, barytou ou contralto ..... 3 »
Benedictus, pour basse-taille, baryton ou contralto ..... 6 »
Mon unique espérance, pour soprano ou ténor, avec accompagnement de piano ou mélodium..... 5 »
Jésus vient de naître, cantique pour 2 voix.. 4 50
STADLER. — *Deux motets et les quatre antiennes à la sainte Vierge*, à 4 voix 7 50
LABARRE. — *Cantique à Marie*, chœur à 3 voix. ..... 5 »
SALESSES. — *O salutaris*, 3 voix, solo et chœur..... 5 »

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

En vente, chez JULES HEINZ
Éditeur, rue St-Honoré, 203

MOIS DE MARIE
DES DEMOISELLES
Quinze motets : 1 et 2 voix : à la Ste-Vierge et au St-Sacrement.
Avec un accompagnement facile d'orgue ou harmonium.
PAR
ALOYS KUNC
Un volume in-8° : prix net **5** fr.

Pour paraître le 10 de ce mois
Chez A. JAQUOT
16 BOULEVARD SÉBASTOPOL.
LES PROGRESSIVES
ÉTUDES FACILES POUR LES PETITES MAINS
PAR
J. L. BATTMANN
Op. 315. . . . Pr. 12 fr.
Ce 1er Livre contient 32 études pour le piano dont 4 à quatre mains.
Sous Presse
Le 2e Livre contenant 25 études dont 3 à quatre mains.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
—
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
—
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.
—

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
—
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.
—
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre
—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 19. — 12 Mai 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Théâtre-Italien. **Elias de Rauze.** — Célébrités musicales du passé. Les Gabrieli. **Ernest David.** — Revue des théâtres. **A. Laroque.** — Concours de compositions musicales de la Société nationale d'encouragement des travailleurs. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Chez la plupart des peuples et dans tous les pays, la coutume d'accompagner les morts à leur dernière demeure, en exécutant des chants, a pour cause cette croyance, qu'après avoir quitté le corps, les âmes retournent à la source même des charmes de la musique, c'est-à-dire au Ciel.

MACROBE.

***

Tout le monde demeure d'accord qu'afin qu'une pièce de musique soit belle il faut que le chant en soit beau, bien tourné et bien naturel; qu'il y ait de petits endroits touchans et passionnez avec des cheutes agréables; qu'il y ait quelque chose qui surprenne et ne soit point commun; que son chant ne soit point répété, c'est à dire qu'on n'ait pas souvent entendu les mêmes traitez dans d'autres pièces; qu'il ne soit ny trop recherché, ny trop remply de cadences; qu'il soit bien lié et ne ressemble pas aux ouvrages de pièces rapportées; qu'il y ait de la diversité; qu'il soit d'un beau mouvement et marque bien; qu'il ne fasse point de contretemps et n'ait rien qui gehenne la mesure; que la pièce soit remplie de beaux accords, ornée et enrichie d'agrémens touchans et de beaux ports de voix; que tout y soit bien adapté, et que la basse, avec les autres parties, y fasse de belles imitations ou redites les unes après les autres; enfin que la pièce soit bien animée et contienne de beaux mouvemens qui ne soient ny trop lens ny trop vites.

(Lettre de M. Le Gallois à Mlle Regnault de Solier, touchant la musique. — 1 vol. in-12 de 90 pages. 1680.)

M. M.

THÉATRE-ITALIEN.

DÉBUTS : MONGINI, Mme SASSE, Mme FLORIANI.

Deux soirées, dans le cours de cette semaine, ont offert aux habitués du Théâtre-Italien un attrait assez puissant pour que la salle se soit trouvée comble et qu'on ait pu se croire à une première représentation. C'étaient les soirées où l'on a donné *il Trovatore* avec Mme Sasse et le ténor Mongini, et celle où nous avons assisté aux débuts de Mme Floriani dans le rôle de Violetta de *la Traviata*. — L'apparition de la célèbre transfuge de l'Académie de Musique avait dû être retardée aux Italiens, par une malencontreuse indisposition ; ce qui a fait que le ténor Mongini a devancé sa rentrée, pour ne pas laisser la direction dans l'embarras. Nous disons « sa rentrée, » parce que M. Mongini est déjà connu du public de la salle Ventadour. On se souvient qu'il y chanta, il y a quelques années, avec succès, ce même rôle de Manrique. Mais pour un ténor du mérite de Mongini, chanter au pied levé un opéra plutôt qu'un autre n'est que jeu d'enfant. On a vite changé l'affiche, annoncé *Lucrezia Borgia* à la place du *Trovatore*, et Mongini ne s'en est pas mal trouvé. Toutefois sa véritable rentrée a eu lieu le soir où il a chanté sous le costume de Manrique avec Mme Sasse. Sa voix est toujours belle et robuste; et puisqu'il est dit que nous devons renoncer à entendre Fraschini, eh bien ! Mongini est encore assez vaillant pour atténuer nos regrets à cet égard. Le public, d'ailleurs, a paru être de cet avis, en lui faisant le plus sympathique accueil.

Mais le véritable attrait de la soirée était l'apparition de Mme Sasse. Il n'y a rien à dire qui n'ait déjà été cent fois répété sur la puissance de son magnifique organe ; rien qui n'ait été écrit sur son remarquable talent. Et cependant nous n'hésitons pas à dire que l'éminente cantatrice nous paraissait mieux placée à l'Opéra, où la vigueur de la voix est plus nécessaire, tandis qu'aux Italiens c'est la grâce, c'est le sentiment que l'on recherche plus spécialement. On ne pouvait ne pas admirer chez Mme Sasse l'énergie de cette voix puissante, mais on a dû attendre aux derniers actes pour lui reconnaître ces accents chauds et pénétrants qu'on aime à trouver dans le chant si passionné de Léonore. Nous ne disons rien de sa prononciation; il y a déjà longtemps que nous sommes habitués à entendre aux Italiens des artistes de toutes les nationalités. Au reste, Mme Sasse a chanté dans les théâtres de la Péninsule, à la Scala de Milan notamment, et nos voisins de l'autre côté des Alpes ne se sont pas montrés trop difficiles ; il serait étrange que nous le fussions pour eux. — Nous ajouterons que la belle page du *Miserere* et le duo du quatrième acte avec le baryton ont été dits par Mme Sasse de façon à électriser la salle, ce dernier morceau plus spécialement, dans lequel la cantatrice a été admirablement secondée par Colonnese. — Nous aurions tort de ne pas mentionner Mlle Bracciolini qui s'est fait applaudir dans le rôle d'Azucena, que de brillantes devancières lui avaient rendu redoutable. On a tenu compte à la jeune artiste de son zèle, de son bon vouloir, que venait, d'ailleurs, rehausser une méthode de chant fort correcte. On se souvient que c'est Mme Borghi-Mamo qui créa ce rôle aux Italiens, il y a dix-huit ans ; plus tard, elle passa à l'Opéra. Aujourd'hui c'est la Léonore de l'Opéra qui passe aux Italiens.

Les succès de salon, si flatteurs qu'ils aient été, n'ont pas suffi à Mme Floriani, — dans le monde, Mme Emilie Laval, — qui a voulu, elle aussi, « brûler les planches. » Elle est élève de M. Roger et de Mme de la Grange. Ces deux professeurs ont pu lui donner d'excellents conseils — dont elle a d'ailleurs largement profité — mais non pas le courage nécessaire pour soutenir l'épreuve à laquelle elle a voulu se soumettre. Il y a eu des moments où l'on a cru qu'elle allait littéralement se trouver mal ! On a parlé à satiété de l'émotion d'un début; jamais elle

n'a été aussi forte et jamais elle n'a plus paralysé les moyens d'une cantatrice. Il fallait toute la sympathie que Mme Floriani inspirait, pour que l'auditoire pût saisir à travers l'émotion de la débutante les qualités simples qu'elle possède et qui sont nombreuses. En première ligne, on peut mentionner une méthode excellente ; Mme Floriani *sait* chanter ; et il faut vraiment que ce soit ainsi pour qu'on ait pu s'en assurer, même quand la peur la serrait si violemment à la gorge. Elle joue, en outre, avec intelligence, avec chaleur. Au quatrième acte, quand les applaudissements et les rappels ont fini par la rassurer, elle a pris du courage ou plutôt elle a été moins effrayée ; partant, moins paralysée. Aussi a-t-elle dit le duo avec Gardoni de façon à ne pas mériter exclusivement d'être encouragée, mais à être applaudie, comme une véritable artiste a droit de l'être. Évidemment, on ne saurait juger sur cet échantillon, des moyens et des aptitudes de la débutante. Elle n'en a guère déployé que la moitié, que le quart peut-être. La peur lui enlevait le reste. — Mais Gardoni et Delle-Sedie l'ont bravement secondée. Ils se sont montrés, comme toujours, excellents camarades et artistes de talent.

ÉLIAS DE RAUZE.

CÉLÉBRITÉS MUSICALES DU PASSÉ.

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES

—

II

LES GABRIELI

Leur temps, leur influence sur la musique en Allemagne.

(3e et dernier article) (1).

Si les écrivains contemporains ne nous ont laissé aucun détail sur la vie de ce grand musicien, ils ne se sont pas fait faute de l'exalter et de vanter son immense mérite. Michel Prætorius (2), dans son *Syntagma musicum*, l'offre pour modèle. Calvisius (3), dans son traité intitulé : *Exercitationes musicæ*, etc., cite comme exemple plusieurs morceaux de sa composition ; mais celui qui en fait le plus grand éloge, c'est le chanoine bolonais Artusi, qui, dans ses *Imperfettioni dell'hodierna musica*, pendant qu'il flagelle jusqu'au sang Claudio Monteverde et ses innovations, porte jusqu'aux nues Giovanni Gabrieli, qu'il appelle le maître de la seule « bonne école. » Voici encore un autre fait qui démontrera que si notre auteur était révéré en Allemagne comme le flambeau de la musique, il ne l'était pas moins dans sa patrie. Le typographe vénitien Angelo Gardano, voulant publier, en 1591, une édition parfaite et sûre du Graduel romain, recourut (je cite ses propres paroles) « aux musiciens les meilleurs et les plus distingués d'Italie, » (*præstantibus et primariis Italiæ viris musicæ præditis*), afin de leur faire revoir et corriger son édition d'abord séparément puis ensemble « avec les plus grands soins et l'étude » la plus approfondie, » (*summo studio ac diligentia*). Dans son désir de faire connaître cette particularité au public, ce qui, selon lui, devait donner à son édition un relief bien plus grand, il prévient, dans son avant-propos, que ce livre a été examiné par « maître Gabrieli, organiste de l'église Saint-Marc, à Venise, par » maître Luigi Balbo, maître de chapelle de l'église Saint-Antoine » de Padoue et par le Rév. Orazio de Vecchis, chanoine de Modène ; » (*a R. D. Gabrieli in ecclesia D. Marci Venetiarum organico* ; *a R. D. Magistro Ludovico Balbo, in ecclesia D. Antonii Patavini musices moderatore ; et a R. D. Horatio de Vecchis, Mutinensi, canonico*), tous trois musiciens expérimentés et de grande renommée ! (4)

Dans les premiers jours de l'année 1600, Gruber devait se marier à Nuremberg. Hassler et Gabrieli voulant fêter dignement une union qui devait faire le bonheur de leur ami commun, composèrent chacun une Cantate nuptiale (Épithalame) qu'ils firent imprimer chez Paul Kauffmann, à Nuremberg, avec cette épigraphe latine : « Pour célébrer l'honneur et l'amour de Georges Gruber, » citoyen de Nuremberg, époux très-honoré d'Hélène-Jeanne Kollmann, la jeune fiancée, sa charmante épouse, lesquels doivent » être unis le 5 janvier 1600 de l'ère chrétienne, Jean Gabrieli, » organiste de l'église Saint-Marc, à Venise, et Jean-Léon Hassler, » organiste des très-illustres seigneurs les comtes Fugger d'Augsbourg, ont composé un joyeux épithalame, afin d'illustrer, par des » félicitations publiques, leur amour commun pour la musique et » leur amitié accrue par un lien fraternel, qu'ils confirment de » nouveau de tout leur cœur en modulant des chants d'hyménée (1). »

Georges Gruber possédait plusieurs morceaux de Giovanni Gabrieli, entre autres un madrigal de noces à seize voix, probablement la cantate dont je viens de parler ; il la réunit à des compositions de Hassler et en donna une édition soignée, imprimée en 1615 chez Paul Kaufmann, à Nuremberg, sous ce titre : *Reliquiæ sacrorum concentuum Giov. Gabrielis et Joh. Leonis Hassleri, utriusque præstantissimi musici*, etc., dans laquelle on trouve dix-neuf pièces de Gabrieli.

Ce grand artiste reçut plusieurs fois de très-honorables témoignages de satisfaction de ses supérieurs. Treize jours seulement après son élection comme organiste de Saint-Marc, les Procurateurs décrétèrent en sa faveur un don de dix ducats « pour les services » qu'il a déjà rendus à l'église en différentes occasions » (*per la servitù prestata nei bisogni della chiesa*). — Le 30 décembre 1586, ils lui allouent une gratification d'une année entière d'appointements, « pour son exactitude à remplir ses devoirs et pour l'honneur » qu'il répand sur la musique de la chapelle. » — Le 13 décembre 1591, nouveau don de 20 ducats, « attendu les services signalés et constants qu'il rend à l'église, *aussi bien dans les symphonies* que dans son emploi d'organiste. » — La rédaction de cette phrase donnerait à croire que Gabrieli connaissait encore d'autres instruments que l'orgue et qu'il aurait par occasion remplacé à l'orchestre un symphoniste manquant.

Le fait suivant démontrera plus fortement encore les égards que les magistrats ne cessèrent de lui prodiguer. Lorsque la maladie du maître de chapelle Croce l'empêcha de continuer son service, et qu'il fallut lui donner un suppléant, ce fut sur l'avis de Gabrieli que les Procurateurs se décidèrent à instituer le nouvel emploi de *vice-maître*, inconnu jusque-là dans la chapelle de Saint-Marc. Ce vice-maître était le coadjuteur du premier maître et devait le remplacer momentanément en cas de maladie ou d'empêchement quelconque. Certes, Gabrieli aurait pu prétendre à ce nouvel emploi qui n'eût été pour lui qu'un acheminement à la maîtrise suprême ; mais s'il ne le fit pas, c'est qu'il sentait bien que sa mauvaise santé aurait été un obstacle incessant à la régularité de son service. En effet, il souffrait cruellement de la gravelle, et dès l'année 1606, il s'était vu contraint de manquer plusieurs fois aux offices. En 1607, la maladie fit de tels progrès qu'il dut renoncer complétement à sortir de chez lui. La situation était par cela même d'autant plus critique pour la chapelle, que le second organiste, Paolo Giusto, qui avait succédé à l'oncle Andrea, était, lui aussi, affligé d'infirmités qui l'obligeaient souvent à garder la chambre. Les Procurateurs crurent devoir prendre une mesure de prévoyance, et décidèrent « que Messer Zuanne Priuli et Messer » Paolo di Savii, excellents organistes, qui depuis longtemps suppléaient ceux de Saint-Marc empêchés, seraient élus provisoire-

(1) Voir les nos 16 et 18.

(2) *Prætorius* ou *Schulz* (*Michel*), célèbre écrivain sur la musique et compositeur, né à Creuzberg, dans la Thuringe, le 15 février 1571, mort à Wolfenbüttel le 15 février 1621.

(3) *Calvisius* (*Sethus*), en allemand *Kalwitz*, astrologue, poëte et musicien, né à Sachsenberg, en Thuringe, le 21 février 1556, mort à Leipzig le 23 novembre 1615.

(4) Voyez ma notice sur Monteverde.

(1) *Honori et amori Georgii Gruberii civis Norembergensis sponsi onoratissimi et Helenæ Joannis Kollmann convivis ibidem virginis lætissimæ sponsæ, socialia peragentium, Ydiis mensis Januaris, anno epochæ christianæ MDC. Joannes Gabrieli ad D. Marci Venetiarum et Johannes Leo Hassler Illmum Dom. Fuggerorium Augustæ organistæ, auspicatum talamum comprecando, omnia secundo concipiendo publicam congratulationem illustrando, amicitiam musicii studii amore conceptam fraterno vinculo ampliatam, sinceritate confirmatam renovando, Hymenæos hosce modulabantur.*

» ment pour servir alternativement dans la chapelle et remplacer » les organistes impotents. »

De 1607 à 1612, les actes procuratoriaux sont muets sur le compte de Gabrieli, ce qui prouve que, pendant ces cinq années, la douloureuse maladie dont il souffrait ne lui permit plus de reprendre son service. Malgré les soins dont il était entouré, il expira le 12 août 1613, à l'âge de cinquante-six ans, et fut enterré dans l'église des Augustins de San Stefano, sous l'autel de la Vierge *della cintura*. L'épitaphe suivante a été gravée sur sa pierre tumulaire : « Ci-gît Giovanni Gabrieli, homme né pour la gloire, » admirable dans l'art des modes musicaux, dont la bouche, dont » le cœur, n'exprimèrent que grâces et vertus, qui fut ton hon- » neur, ô Melpomène ! Orgues, pleurez, votre âme et votre vie ont » cessé d'exister le 12 août de l'année du salut 1613 et de son âge » la cinquante-sixième » (1).

Le catalogue des œuvres de Giovanni Gabrieli est trop compact et trop détaillé pour que je veuille lui donner place dans ce travail ; il me suffira de dire que ses compositions furent imprimées en Allemagne autant qu'en Italie, et qu'elles y eurent de nombreuses éditions. Par un bonheur tout particulier, la plupart de ces productions qui eurent tant de succès et qui obtinrent une faveur signalée au temps où elles parurent, existent encore. Des exemplaires en ont été retrouvés à Breslau, dans une riche collection de musique ancienne retirée des couvents sécularisés de l'Allemagne et mise en ordre par M. Ch. de Winterfeld, conseiller privé de la Cour supérieure de Prusse, amateur de musique éclairé et de grande érudition, qui a publié à Berlin en 1834, un ouvrage en trois volumes, sous ce titre : « Giovanni Gabrieli et son an- » cienne époque (Johannes Gabrieli und sein Zeitalter, etc.) histoire » du perfectionnement de la musique sacrée au XVIe siècle et du » premier développement des principales formes de la musique » moderne, tant à cette époque qu'au siècle suivant, particulière- » ment dans l'école de Venise. » Dans sa préface où il fait l'historique de la découverte de ces trésors inestimables, M. de Winterfeld, parlant de lui-même à la troisième personne, s'exprime ainsi :

« Il découvrit avec la plus vive surprise que, non-seulement » Rome, mais encore les autres villes de l'Italie, et *principalement* » *Venise*, possédèrent au XVIe siècle des maîtres qui excellèrent » dans la musique sacrée ; il s'aperçut que cet art sublime y avait » reçu des développements plus libres, plus originaux et moins » circonscrits dans ses anciennes limites. C'est d'alors que date » son admiration pour le *grand Giovanni Gabrieli*, dont il a donné » le nom pour titre à son livre et qui lui *semble digne d'être mis au* » *même rang que celui du célèbre Palestrina*.—Ce fut aussi l'opinion » de ses contemporains et surtout des Allemands, qui adoptèrent » les œuvres de ce maître et celles de ses compatriotes vénitiens, » de préférence à celles des maîtres romains. »

Tel n'est pas mon sentiment sur les compositions de Gabrieli comparées avec celles de l'immortel Palestrina; tel n'était pas non plus celui de Fétis, le juge le plus compétent en cette matière :]

« L'examen de ces productions, dit ce savant musicologue, m'a » fait reconnaître que le style de Jean Gabrieli est essentiellement » différent de celui des grands maîtres de l'école romaine, parti- » culièrement de Palestrina, et que ce style peut-être considéré » comme un type de cette école vénitienne dont Monteverde et » Jean-Croce offrent dans leurs ouvrages de belles modifications. » L'effet, abstraction faite de la forme et de toute convention, est » évidemment la loi qui a guidé ces hardis inventeurs. Jean » Gabrieli est souvent incorrect, le style fugué ne lui est pas incon- » nu ; il en fait quelquefois usage avec une certaine élégance » d'instinct ; mais il ne le manie pas en maître, et *sous ce rap-* » *port, il est non-seulement inférieur à Palestrina qui laisse loin* » *derrière lui ceux qui ont essayé de l'imiter, mais même à beau-* » *coup d'autres musiciens du* XVIe *siècle*. Le génie de Gabrieli ne le » portait pas vers ce genre dans la musique vocale, ce n'est que » dans les pièces d'orgue qu'il en a tiré bon parti, parce que, » moins gêné pour le mouvement dans les parties instrumentales » que dans les vocales, il se sent plus libre, plus hardi. Ce qui » brille essentiellement dans les productions de ce grand homme, » c'est la nouveauté des formes, l'inusité (pour le temps où il » écrivait) : or, c'est cela qui constitue le génie de transition. » Comme organiste, Jean Gabrieli ne mérite pas moins d'être » compté parmi les plus grands artistes. »

L'immense réputation dont jouissait cet homme éminent lui amena beaucoup d'élèves, désireux de recevoir les leçons d'un maître si universellement admiré. — Le plus célèbre fut Henri Schütz (1), homme de génie, qui a donné une puissante impulsion à la musique de son temps en Allemagne. On connaîtra la haute idée qu'il avait de son maître chéri, qu'il assista dans ses derniers moments, en lisant la préface de sa *Raccolta della terza parte delle sacre sinfonie*, imprimée à Dresde en 1560, et dédiée par lui au prince électeur de Saxe. « O Dieux immortels, s'écrie-t- » il, quel homme que Gabrieli ! Si l'antiquité, riche en expressions » élogieuses, l'avait connu, elle l'aurait préféré aux Amphions, et » si les Muses avaient voulu renoncer à leur virginité, Melpo- » mène n'eût pas choisi d'autre époux que lui. »

Ses disciples les plus remarquables après Schutz furent d'abord Alessandro Grandi, qui mourut vice-maître de la chapelle de Saint-Marc, dont les compositions furent très-appréciées en Italie et en Allemagne, puis Luigi Grani, de Venise, renommé pour ses œuvres madrigalesques. Dans son désir d'honorer la mémoire de son illustre maître, il recueillit plusieurs de ses œuvres inédites, qu'il publia en 1615 chez Angelo Gardano, sous le titre de *Simphoniæ sacræ Johannis Gabrieli, serenissimæ Reipublicæ Ven. organistæ in ecclesia D. Marci, lib. secundus; senis 7, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17 et 19, tam vocibus quam instrumentis*. Dans son épître dédicatoire à l'abbé Georges Mentz de Mindelheim, grand ami de son défunt maître, il dit : « Il est mort pour le monde » qu'il ravit par la douceur de ses chants ; mais ils ne seront » jamais oubliés. Sa main ne peut plus transcrire les inspirations » de son génie, mais la postérité consacrera l'immortalité de tout » ce qu'il a produit. Son image corporelle nous a été enlevée, » mais sa mémoire sera toujours chère aux musiciens. Son talent » et sa science ne périront jamais et demeureront vivaces pour » ceux qui n'ont pas eu le bonheur de le voir et de le connaître. »

Un autre élève de Gabrieli, Fra Taddeo da Venezia, religieux augustin, voulut aussi payer son tribut de reconnaissance à son maître regretté en éditant chez Gardano, en 1615, plusieurs *Canzoni e sonate del Sig. Giovanni Gabrieli organista della Serenissima republica di Venezia in S. Marco à 3, 5, 6, 7, 8, 10, 12, 14, 15 e 22, voci per sonar con ogni sorta d'instrumenti con il basso per l'organo*, qu'il dédia au sérénissime duc de Bavière, son protecteur, auquel il dit que Gabrieli fut l'ornement des Grâces (*l'ornamento delle Grazie*) comme il est lui, « l'ornement de la Bavière, » (*l'ornamento della Baviera*). Le grand organiste hollandais *Schwelling* considérait comme un des plus grands bonheurs de sa vie d'avoir reçu des leçons de Giovanni Gabrieli.

A l'honneur de mon héros, je dois constater que dans les longues études auxquelles je me suis livré sur les anciens maîtres italiens, je n'ai jamais rencontré un concours aussi unanime d'élèves, devenus eux-mêmes des artistes de premier ordre, heureux d'exalter, longtemps encore après sa mort, les mérites de leur maître, comme le firent ceux de Gabrieli. Cette circonstance si peu ordinaire témoigne d'une manière certaine que, s'il fut un des musiciens les plus savants de son temps, il joignait à sa science des sentiments nobles, une indulgence toute paternelle, une bonté inaltérable, une intelligence d'élite et l'affabilité qui fait chérir l'homme en éternisant sa mémoire dans le cœur de ceux qui ont vécu dans son intimité.

---

(1) *Hic situs est Johannes Gabrielus, vir ad laudem natus cicndi modes arte clarissimus : cujus os, cujus pectus insiderant virtus et gratiae, quique tuum fuit, heu! Melpomene, decus. Lugete organa : mens vestra et vita periit Augusti die XII. anno ætatis LVI, anno humanæ salutati, MDCXIII.*

(1) *Schütz* (Henri), surnommé *Sagittarius* (archer) traduction latine de son nom, naquit en 1534 à Kœsteritz, dans le Voigtland. On le considère comme le père de la musique allemande. Après avoir été pendant 57 ans maître de chapelle de l'Electeur de Saxe, il mourut à Dresde le 6 novembre 1672, âgé de 87 ans. Ses compositions ont, en grande partie, disparu, et ce qui reste est d'une excessive rareté.

Malgré mes investigations, malgré la très-nombreuse collection de documents que j'ai compulsés, je n'ai pu parvenir à savoir si les Gabrieli demeurèrent célibataires ou s'ils prirent femme. Tout porte à croire qu'ils moururent sans avoir goûté du mariage et qu'ils ne laissèrent aucun héritier direct de leur nom, ni de leur fortune. On a la certitude qu'ils firent leurs testaments : on sait que l'oncle Andrea déposa le sien chez le notaire Crivelli de Venise et que Giovanni confia le sien au notaire Figulino, de la même ville ; mais on sait aussi qu'ils les retirèrent de chez ces tabellions, car ces retraits sont consignés dans les archives notariales vénitiennes. La disparition de ces deux pièces est très-regrettable, en ce qu'elles auraient probablement éclairé la postérité sur des faits ignorés, et dissipé quelque peu l'obscurité qui enveloppe la vie privée de ces deux hommes célèbres.

L'art, comme tout ce qui est d'essence terrestre, subit d'âge en âge des modifications tellement profondes, des transformations quelquefois si radicales, que les générations postérieures peuvent à peine s'expliquer la faveur dont jouirent certaines productions que les anciens considéraient comme des chefs-d'œuvre. — Le musicien instruit n'a pas de peine à s'en rendre compte, car le beau est de tous les siècles et impérissable; mais il n'est pas donné à tout le monde de le discerner, et pour cela il est nécessaire que l'éducation et l'étude soient venues seconder le goût naturel. Le connaisseur, digne de ce nom, qui examinera les œuvres des Gabrieli, comprendra facilement la haute estime dans laquelle les tinrent leurs contemporains et la célébrité qui accompagna leurs noms. L'influence considérable qu'ils exercèrent sur la musique en Allemagne est incontestable; et malgré l'éloignement que témoigne aujourd'hui ce pays pour la race latine, malgré les tendances des Allemands à se renfermer dans un *nationalisme* exagéré, malgré leur dédain pour l'art italien, ils ne pourront pas faire que le passé n'ait existé. Que s'ils niaient cette influence, on n'aurait qu'à leur opposer le témoignage d'un des leurs, un critique distingué, M. de Winterfeld; peut-être alors qu'après y avoir réfléchi, l'impartialité, qui, si elle était bannie du monde, devrait au moins se retrouver dans les choses de l'art, les obligera à reconnaître tout ce qu'ils doivent à Giovanni Gabrieli et à ses contemporains.

FIN. ERNEST DAVID.

REVUE DES THÉATRES.

COMÉDIE-FRANÇAISE : Got dans *le Supplice d'une femme*. — THÉATRE CLUNY : *les Tyrannies du colonel*, comédie en trois actes, de MM. Amédée ACHARD et Eugène BOURGEOIS. — FOLIES-DRAMATIQUES : début de Mlle Paola Marié dans *le Petit Faust*. — THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU : *l'Affaire Lerouge*, drame en cinq actes et huit tableaux, tiré du roman de M. Gaboriau par M. H. HOSTEIN.

— Par suite de la retraite de Régnier, un certain nombre de rôles importants, créés par cet éminent comédien et qui n'avaient jamais été remplis que par lui, sont partagés entre les principaux artistes de la Comédie-Française.

Le rôle de Dumont, du *Supplice d'une femme*, est échu à Got.

Got est un comédien de talent; il a sa personnalité et ses succès se comptent par ses rôles. Pourtant, nous l'aimons moins que son prédécesseur dans la pièce de M. Emile de Girardin. Il est, certes, de ceux qui savent créer après les autres, mais son jeu intelligent, savant et fin ne peut s'assouplir assez quand il s'agit de passer du comique au sentiment; la corde du tendre ne vibre pas chez lui d'une façon communicative.

— Du *Supplice d'une femme* aux *Tyrannies du colonel* la transition est facile, car les deux ouvrages ne sont pas sans quelque analogie. M. Amédée Achard, l'un des auteurs de la comédie du théâtre Cluny, l'avoue lui-même, et, dans un article de *Paris-Journal*, il réfute d'avance toute accusation de plagiat : *les Tyrannies du colonel* étaient écrites avant l'apparition du *Supplice d'une femme* et cette similitude de l'idée-mère de ces deux pièces a précisément fait ajourner, jusqu'à présent, la représentation de l'œuvre composée la première.

La pécheresse de MM. Amédée Achard et Eugène Bourgeois est bien moins coupable que celle de M. Emile de Girardin, et ses remords, bien qu'ils soient sincères, ne sont pas aussi cuisants. Elle n'a péché qu'en imagination, et quand elle a vu le péril, surtout quand elle a retrouvé son mari, un colonel brave et loyal comme son épée, elle s'est cramponnée à ses devoirs. Son supplice se termine au départ de celui qui la poursuivait de ses assiduités, tandis que Mathilde Dumont ne se consolera jamais.

La comédie de M. Amédée Achard n'est pas sans quelques qualités, mais on pouvait s'attendre à bien mieux d'un écrivain de cette valeur.

Larochelle joue parfaitement le rôle du colonel.

— Mlle Paola Marié, sœur de Mme Galli-Marié de l'Opéra-Comique et de Mlle Irma Marié qu'on applaudissait aux Bouffes les hivers précédents, vient de débuter dans *le Petit Faust*, que les Folies-Dramatiques reprennent pour clôturer leur saison. C'est un Méphisto assez original et qui chante avec goût; ses notes graves sont belles. Milher, Luce et Mlle Blanche d'Antigny enlèvent toujours la folie musicale d'Hervé avec un entrain diabolique.

— *Le Soleil*, un des nombreux journaux créés par Moïse Millaud, et qui n'eut qu'une existence éphémère, publia un roman judiciaire dont on se rappelle au moins le retentissement; tout le monde se souvient de *l'Affaire Lerouge*, de M. Emile Gaboriau. M. Hippolyte Hostein a fait un drame de ce feuilleton curieux et palpitant. Ce drame est construit par des mains habiles, mais il est nécessairement décousu et l'intérêt en souffre. Comment agglomérer et coordonner tant de péripéties dans une action qui doit se dérouler en trois heures? Il n'importe, *l'Affaire Lerouge*, jouée sur une autre scène, par des artistes de plus de consistance et d'autorité, eût pu remporter un grand succès. Elle fournira une carrière honorable pourtant. Le cours de ses représentations ne sera arrêté que par le marteau des démolisseurs ou la baguette d'une fée qui transformera le théâtre du Château-d'Eau en Alhambra.... Hélas! une scène de moins pour le drame et la comédie, une de plus pour les chansons, les danses et les exercices des clowns!

Adrien LAROQUE.

CONCOURS DE COMPOSITIONS VOCALES ET INSTRUMENTALES
DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'ENCOURAGEMENT
Des Travailleurs industriels.

A l'occasion du grand Concours d'orphéons, d'harmonies, de fanfares et de musiques militaires qu'elle organise au Palais de l'Industrie et auquel sont conviées les Sociétés chorales et instrumentales d'Autriche-Hongrie, de Belgique, de Danemark, d'Espagne, de la Grande-Bretagne, de Grèce, de Hollande, d'Italie, de Luxembourg, de Portugal, de Russie, de Suisse, de Suède et Norvége, de Turquie et Roumanie, d'Alsace-Lorraine, d'Algérie et de France, la Société nationale d'encouragement des Travailleurs adresse l'appel suivant aux compositeurs :

Un Concours est ouvert entre les compositeurs des nationalités conviées à participer à l'Exposition universelle; il a pour objet la composition des chœurs et morceaux imposés dans les différentes divisions et sections du Concours Orphéonique qui aura lieu pendant cette exposition.

COMPOSITION CHORALE POUR QUATRE VOIX D'HOMMES

Ténors et Basses.

Les chœurs doivent être :

Pour la troisième section de la troisième division, facile, d'un seul mouvement et contenir environ soixante mesures;

Pour la deuxième section de la troisième division, un peu moins facile, d'un seul mouvement et contenir environ soixante mesures;

Pour la première section de la troisième division, de moyenne force, de deux mouvements, avec ou sans reprise du premier mouvement, et ne pas dépasser cent mesures;

Pour la deuxième division, un peu plus difficile, à trois mouvements différents, autant que possible, et, autant que possible aussi, d'une durée ne dépassant pas cinq minutes;

Pour la première division, difficile, à trois mouvements bien distincts et à peu près d'une durée égale à celle du précédent;

Pour la division supérieure, difficile, à trois mouvements, au moins, et d'une durée ne dépassant pas dix minutes;

Pour la division d'excellence, plus difficile, à trois mouvements au plus, dont un doit être très-lent, tel qu'une invocation ou une prière; la durée des chœurs destinés à cette division ne doit pas dépasser quinze minutes.

Les chœurs avec solos ou quatuors solo ne sont pas admis.

Les compositeurs sont maîtres du choix des paroles, néanmoins elles doivent être d'un caractère sérieux.

COMPOSITIONS MUSICALES POUR HARMONIES ET FANFARES.

Les morceaux destinés aux différentes sections et divisions du Concours de Musique d'Harmonie doivent être composés dans des conditions de difficulté et de durée analogues à celles indiquées plus haut pour le Concours de Compositions chorales.

Les pas redoublés ne sont admis que pour la troisième et deuxième section de la troisième division.

Les fantaisies et les ouvertures ne sont admises que pour la première division, les divisions supérieure et d'excellence.

Les morceaux destinés aux différentes sections et divisions du Concours de Fanfares doivent être écrits dans les mêmes conditions que ci-dessus. Aucun instrument à anche ne doit figurer dans la composition des morceaux écrits pour fanfare.

Les morceaux d'harmonie écrits pour le Concours de Musiques militaires doivent être, comme difficulté, analogues à ceux destinés aux divisions supérieures et d'excellence du Concours d'Harmonie.

Les morceaux destinés aux trois sections de la troisième division doivent être écrits de manière à être exécutés par un petit nombre d'instrumentistes.

Les chœurs et les morceaux envoyés au Concours doivent être expressément inédits.

Les manuscrits ne doivent pas porter le nom d'auteur, mais seulement une épigraphe ou devise reproduite sur l'enveloppe d'un billet cacheté contenant le nom et le domicile de l'auteur. Ils devront être adressés *franco*, à la direction de l'Exposition universelle, à Paris, 23, *rue de la Chaussée-d'Antin*.

Le chœur et les morceaux destinés aux trois sections de la troisième division doivent être envoyés avant le 5 juin, *terme de rigueur;* ceux destinés aux deuxièmes et premières divisions, avant la fin de juin, *terme de rigueur;* enfin ceux destinés à la division supérieure et à la division d'excellence, avant le 15 juillet, *terme de rigueur*.

Les lauréats restent propriétaires de leurs œuvres à la condition qu'ils les feront étudier aux époques qui leur seront désignées; dans le cas contraire, ces œuvres resteront la propriété de la direction de l'Exposition.

Un diplôme d'honneur sera adressé à chaque lauréat.

Les manuscrits des œuvres non couronnées seront détruits.

POUR LA COMMISSION D'ORGANISATION :

L'un des secrétaires, FÉLIX HUBERT. — *Le Président,* E. DELAPORTE.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine: lundi, *Faust*; mercredi, *les Huguenots*; et vendredi, *le Prophète*.

*** Mlle Arnaud ne tardera pas à débuter à l'Opéra dans *les Huguenots*, rôle de Valentine.

*** Les débuts du ténor Silva auront lieu très-prochainement dans *Robert le Diable*.

*** *Mignon* a reparu lundi sur l'affiche de l'Opéra-Comique, malgré le départ de Mme Galli-Marié. La nouvelle titulaire du rôle principal dans l'œuvre d'Ambroise Thomas est Mlle Chauveau, à qui la fermeture annuelle du théâtre de Lyon laisse plusieurs mois de liberté, et dont la direction utilisera, sans doute, le concours jusqu'à la clôture de la salle Favart, annoncée, comme nous l'avons dit, pour le 1er juillet. Mlle Chauveau est une sympathique et intelligente chanteuse, qui, tout en jouant, pour ainsi dire au pied levé, a su mettre dans l'interprétation de son rôle un talent assez réel et assez personnel pour se concilier tout d'abord la faveur du public. On l'a surtout applaudie après le deuxième acte. — Thierry remplaçait à l'improviste, à cette représentation, Ismaël, indisposé, et s'en est fort bien tiré.

*** *Djamileh*, de G. Bizet, dont les interprètes sont Mme Prelly et M. Duchesne, passera vendredi au même théâtre; de même que *le Médecin malgré lui*, de Gounod, et *Bonsoir, voisin*, de M. F. Poise, qui sera joué par Mlle Reine et M. Thierry.

*** On reprendra à la fin de ce mois, à l'Opéra-Comique, *les Dragons de Villars*, avec Lhérie, Melchissédec et Mlle Priola, qui chantera pour la première fois le rôle de Rose Friquet.

*** La représentation extraordinaire au bénéfice de Mme Penco a été fort belle. Deux actes de la *Norma*, deux duos des *Puritains* et de *Poliuto*, et d'autres morceaux du répertoire composaient le programme défrayé par la célèbre cantatrice, Mongini, Armandi, Colonnese et Medini. Mme Penco a été l'objet d'ovations répétées, et, on le croira sans peine, parfaitement justifiées. Cette représentation est la dernière à laquelle l'éminente artiste prendra part cette saison à la salle Ventadour.

*** Mongini restera au Théâtre-Italien jusqu'à la fin de la saison. Il jouera prochainement dans *Otello*.

*** La première représentation des *Cent Vierges* aura lieu demain lundi au théâtre des Variétés.

*** Les principaux artistes de presque tous les théâtres de Paris ont tenu à concourir à la représentation donnée mardi aux Variétés, au bénéfice de Renard, et dont l'initiative appartient aux frères Lionnet. Le programme, riche et varié, comme on peut le penser, offrait les noms de MM. Obin, Villaret, Caron, Bosquin, Roger, Bonnehée, Bressant, Coquelin cadet, Landrol, Potel, Berthelier, Lionnet, Lesueur, Ritter; Mmes Marie Sasse, Madeleine Brohan, Martin, et les artistes des Variétés, auxquels il est juste de joindre les musiciens de l'Opéra, dirigés par Altès. Cinq mille francs environ,—dans lesquels il faut compter des dons particuliers assez importants d'artistes et de directeurs, — viendront adoucir la situation de l'ex-ténor de l'Opéra, dont malheureusement la santé est toujours aussi précaire.

*** Le théâtre des Folies-Marigny vient de donner la première représentation du *Garçon de cabinet*, opérette en un acte, paroles de M. Najac, musique de Talexy, qui a parfaitement réussi; deux morceaux ont été bissés. C'est le premier essai dramatique de M. Talexy, qui n'avait jusqu'ici cherché et rencontré le succès que dans le domaine de la musique de piano.

*** Les Folies-Bergère sont fermées.

*** Le théâtre de Perpignan a fait sa clôture avec *l'Ombre*. L'œuvre de Flotow y a fourni une brillante et fructueuse carrière.

*** Le théâtre Niblo, à New-York, vient d'être complétement détruit par un incendie.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Le concert donné lundi au Conservatoire, sous le patronage de Mme Thiers, au bénéfice de l'œuvre des Orphelins de la guerre, était une de ces soirées mondaines autant qu'artistiques, dans l'ordonnance desquelles l'éclectisme est de rigueur; magnifique, du reste, dans sa composition et dans son résultat, — 12,710 francs. Delle Sedie, Mmes Carvalho et Trélat — une dame du monde dont bien des artistes envieraient le sympathique talent — y ont tenu le sceptre du chant, le premier avec un air de *Maria di Rudenz*, *la Magie du chant*, de Campana, et le duo du *Barbier*, dans lequel il avait Mme Trélat pour partenaire; la seconde avec l'air d'*Actéon*, qui lui a valu un succès non moindre qu'au concert patriotique du dimanche précédent; Mme Trélat, avec trois mélodies de Bizet, Widor et de Bériot. Le duo de Blangini, *Per valli, per boschi*, a eu les honneurs du *bis*. La partie instrumentale avait pour représentants Mme Parmentier (Teresa Milanollo), la célèbre violoniste, dont un tonnerre d'applaudissements a salué l'entrée et la sortie, et qui a prouvé, en jouant son *Elégie* et les *Souvenirs de Grétry*, de Léonard, que les années peuvent bien enlever à l'artiste d'élite quelque peu de vigueur et de sûreté, mais qu'elles n'ont aucune prise sur l'essence de son talent : le charme, le goût et le style; — et Francis Planté, qui a déployé toutes les séductions de son jeu élégant et brillant dans le finale du *Concertstück*, de Weber, dans l'andante du 8e concerto de Mozart, dans la sonate concertante à deux pianos, du même maître, qu'il a exécutée avec Louis Diémer, dans le célèbre menuet de Boccherini, transcrit par lui, enfin dans la *Mélodie hongroise*, de Liszt, qu'on a redemandée, et à la place de laquelle il a joué la 8e polonaise de Chopin, — son morceau favori, un peu trop favori même. MM. Thomé, Corbaz, Widor, Salomon et Miolan se sont acquittés avec talent de leur tâche d'accompagnateurs.

*** Dimanche dernier, au concert du Conservatoire, M. White a exécuté le concerto de violon de Mendelssohn. Cet estimable artiste se recommande par de réelles qualités de style et de goût; il ne possède peut-être pas toute la sûreté de mécanisme et d'intonation que réclame avant tout une pareille œuvre, dont l'effet est tout *en dehors*, et qui demande beaucoup moins au sentiment du virtuose que le concerto de Beethoven, par exemple. Il a cependant joué le finale avec assez de brio et de charme pour obtenir applaudissements et rappel. — On a bissé, chose rare! le *menuetto* de la symphonie en *ut* majeur de Beethoven. Ce public si peu blasé était, il est vrai, celui de la première série (abonnés nouveaux); il est vrai encore que l'exécution a été d'une rare perfection. — Les chœurs ont très-bien dit l'*Ave verum* de Mozart; la scène et la bénédiction des drapeaux du *Siége de Corinthe*, avec le solo chanté par Gailhard, ont produit un fort bel effet.

*** Les deux morceaux du *Requiem* de M. Ch. Lenepveu, exécutés le Vendredi-Saint au Conservatoire, et les fragments habituels de *Prométhée*,

remplacent au concert d'aujourd'hui le concerto de Mendelssohn. Le reste du programme comme dimanche dernier.

⁂ *Bis repetita placent*, dit un vénérable adage. Vivier s'en est avisé, un peu tard peut-être, puisque c'est la première fois qu'il donne deux concerts dans un même hiver ; mais, enfin le résultat a donné raison au proverbe, et le célèbre corniste pourra, l'année prochaine, s'appuyer sur un précédent. Ce second concert, qui a eu lieu vendredi soir à la salle Erard, ne le cédait en rien au premier ; Vivier s'y est fait admirer et applaudir dans son *Andante*, étude de modulations, dans son duo pour voix et cor, *la Plainte*, et surtout dans sa *Gamme fantastique du Chasseur*, un morceau de bravoure nouvellement éclos, et qui fera son chemin, — le talent du virtuose aidant. Mme Carvalho n'a pas été moins fêtée; elle a dû dire deux fois la valse de *Mireille*, et a chanté, avec le charme qu'on lui connaît, le duo de Blangini, *Per valli, per boschi*, avec Gardoni, qui, de son côté, a détaillé d'une façon ravissante la *Mandolinata*, de Paladilhe. Enfin, Ernest Lubeck a été chaudement applaudi avec une gracieuse *Berceuse* de sa composition, la huitième Polonaise et une Tarentelle de Chopin, une valse des Soirées de Vienne de Schubert, arrangée par Liszt, et une romance sans paroles de Mendelssohn.

⁂ Brillante et nombreuse assistance, dimanche dernier, au concert du Grand-Hôtel. M. César Franck y a fait exécuter son Église biblique, *Ruth*, cette œuvre si complète et si variée, si sereine et si forte dans sa conception, si dramatique dans son expression, et dans laquelle on trouverait à peine deux ou trois morceaux faibles. Il en a été plusieurs fois question dans nos colonnes lors de l'exécution au Cirque des Champs-Élysées et au Conservatoire; nous n'en referons donc pas l'analyse; il nous suffira de constater le franc et légitime succès qui l'a accueillie cette fois encore. Mlles Marie Battu, Fursch, Petit, MM. Bouhy et Grisy chantaient les soli. — Dans la première partie du concert, nous avons entendu une symphonie de M. Joncières, dont l'*andante* a été exécuté avec quelque succès au dernier concert populaire. Les trois autres morceaux sent d'une moindre valeur, et encourent surtout le reproche de sortir du genre, à moins, ce qui n'est pas impossible, que l'auteur n'ait voulu essayer d'en élargir les limites... — M. Danbé a exécuté en maître la Romance en *fa* de Beethoven ; beau son, justesse, excellent style, telles sont les qualités que réunit son jeu et auxquelles le public a rendu pleine justice. — La valse des Sylphes (*Damnation de Faust*) de Berlioz, et le scherzo du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, bien exécutés par l'orchestre, sous la direction de Danbé, ont été aussi très-applaudis.

⁂ Au concert donné dans les salons Pleyel par le violoniste Délédique, Mme Anna Fabre a été très-applaudie avec l'air de l'*Ambassadrice*, une chanson havanaise, *la Zibara*, qu'elle a dû recommencer, et le duo des *Trovatelles* : c'est un talent fin et correct, servi par une voix bien timbrée et souple.

⁂ Mme Perfeti-Vauthier, professeur de piano, a donné la semaine dernière une séance d'audition de ses élèves, dans le jeu desquelles nous avons trouvé les traces d'un enseignement substantiel et vraiment artistique.

⁂ Le mercredi 22 mai, M. et Mme Jaëll donneront, dans les salons Erard, un concert au profit des orphelins adoptés par l'archevêque de Paris, avec le concours de Mlle Marie Battu, et de MM. Delle Sedie, Armingaud et Jacquard. On trouvera des billets, à 10 francs, chez les dames patronnesses : Mme la maréchale de Mac-Mahon, duchesse de Magenta ; Mme la comtesse de Flavigny, Mme la vicomtesse de la Panouse, Mmes Spontini, Érard et Charles Poisson, et chez les éditeurs de musique Brandus, Flaxland et Gérard. Nous publierons dimanche prochain le programme complet de cette fête de bienfaisance. La recette entière est destinée aux orphelins : il ne sera même rien prélevé pour les frais.

⁂ Aujourd'hui à une heure et demie, au Cirque des Champs-Elysées, grande séance publique de l'Orphéon municipal (rive gauche), sous la direction de M. Bazin.

⁂ Au nombre des concerts qui méritent une mention spéciale, signalons encore celui qu'annonce, pour le 16 mai, M. Gustave Garcia, un chanteur de talent qui continue dignement de belles traditions de famille. Mme Viardot, MM. Gardoni, Pagans, Saint-Saëns, Fauré et Fischer défrayeront avec lui un intéressant programme.

⁂ M. et Mme Alfred Jaëll viennent de donner, à Nevers et à Bourges, au profit des veuves et des orphelins, deux concerts dont chacun a produit plus de mille francs. Ces deux éminents artistes ont voulu supporter tous les frais, même ceux de voyage, et comme partout ailleurs dans le pèlerinage artistique entrepris par eux, ils ont offert le concours de leur talent, avec le plus complet désintéressement, à cette œuvre philanthropique. A Nevers, le préfet, le général et le maire ont offert publiquement à Mme Jaëll un magnifique bouquet, et à Bourges, la Société de secours aux blessés a fait frapper une médaille commémorative en l'honneur du couple artistique.

⁂ A l'occasion du sacre du coadjuteur de l'archevêque de Cambrai, dans la cathédrale de cette ville, on a inauguré un fort bel orgue dû à la Société anonyme (anciens établissements Merklin-Schutze), de Paris et de Bruxelles. Des difficultés inhérentes à la disposition du local ont été très-heureusement vaincues, et cet instrument, qu'ont fait valoir MM. Ernest Duval, de Reims, et Querm, de Cambrai, peut prendre rang parmi les meilleurs sortis de ces ateliers si renommés.

⁂ La première en France depuis tantôt deux ans, la commune des Lilas vient d'ouvrir l'ère des concours de chœurs et d'instruments. Les jurys étaient présidés par MM. Besozzi, Adrien Boïeldieu, A. Elwart, Viallon, Eugène Delaporte, Cokken et Pitron. Le concours de lecture a été particulièrement satisfaisant.

⁂ Le principal attrait du concert organisé, le 4 mai, à Moulins, par la Lyre moulinoise, était le concours de Mlle Monrose et de Berthelier, deux sympathiques talents coutumiers du succès.

⁂ Plusieurs charmantes compositions de Perny ont été chantées au concert donné à Nice par le baryton Gambini. Un *Ave Maria* inédit, entre autres, a été bissé.

NOUVELLES DIVERSES.

⁂ M. de Saint-Georges a publié dans le *Figaro*, sous ce titre : « Une tombe pour Auber, s'il vous plaît, » un appel ému à tous ceux à qui la mémoire de l'illustre auteur de *la Muette* n'est point indifférente, à tous ceux que sa gloire intéresse ; il demande un monument pour le maître dont il fut le collaborateur et l'ami, et dont la dépouille attend depuis un an dans un caveau provisoire. Nous nous associons de tout cœur à cette œuvre de justice et de réparation, et nous ne doutons pas que l'appel de M. de Saint-Georges ne trouve un écho là où il doit être entendu, c'est-à-dire partout.

⁂ La Commission consultative pour les théâtres, dont nous avons annoncé la formation, et qui doit s'occuper de diverses questions fort importantes, telles que le droit des pauvres, l'emploi des subventions, les cahiers des charges des directeurs subventionnés, la liberté des théâtres, est composée de MM. Saint-Marc Girardin, Beulé, comte d'Osmoy, Léon de Malleville, Vitet, Edouard Charton, Duclerc, Paul de Rémusat, Denormandie, députés; Jules Janin, Ernest Legouvé, Charles Blanc, membres de l'Institut; Hérold, conseiller d'État, et Régnier, ex-sociétaire de la Comédie-Française.

⁂ Mme Barthe-Banderali remplace comme professeur de chant le regretté Battaille aux cours de musique de M. et Mme Lebouc, rue Vivienne, 12; ces cours dureront jusqu'à la fin de juillet.

⁂ Mme Rossini vient d'envoyer à M. Vaucorbeil, commissaire du Gouvernement près le Conservatoire et les théâtres subventionnés, le métronome dont son illustre mari se servait pour indiquer les mouvements dans ses compositions.

⁂ M. Pasdeloup et son orchestre partiront au commencement de juin pour l'Angleterre, où ils se proposent de faire une longue tournée artistique

⁂ Il s'est formé à Genève un comité qui, sous le patronage de plusieurs sociétés musicales, s'est donné la mission d'organiser un concours national et international d'orphéons, de musiques d'harmonie e de fanfares. Par suite des adhésions qu'il a rencontrées et des encouragements qu'il a reçus, ce comité se trouve dès à présent en mesure d'ouvrir à Genève un double concours qui aura lieu le 25 août prochain. Il adresse aujourd'hui un appel à toutes les Sociétés orphéoniques et instrumentales, pour les inviter à prendre part au concours annoncé.

⁂ L'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique célébrera, le 28 et le 29 mai, le centième anniversaire de sa fondation. Un discours relatif aux travaux de la classe des beaux-arts sera prononcé le second jour par M. Ed. Fétis, directeur de cette classe. Une partie musicale, confiée à M. Gevaert, commencera et terminera chaque séance. Le 28 mai, l'orchestre du Conservatoire exécutera une œuvre du seizième siècle et une autre œuvre contemporaine de la fondation de l'Académie. Le lendemain aura lieu l'exécution d'une œuvre due à un membre décédé de la classe des beaux-arts (M. Fétis père) et une autre œuvre composée par un membre actuel (M. Gevaert ou M. Limnander.) Tous les associés étrangers de l'Académie ont été invités à assister à la solennité. Le délégué de l'Académie française est M. Nisard.

⁂ Une Société pour la publication des Œuvres musicales des anciens maîtres vient de se former à Berlin. Une souscription annuelle, pour laquelle un appel est adressé à tous les musiciens et amis de la musique, fournira le capital nécessaire pour livrer à l'impression bien des ouvrages dignes d'être connus et d'une véritable importance pour l'histoire de l'art. Sont en préparation : Les collections de chansons à plusieurs voix d'Œglin (1512) ; de Peter Schœffer (1513) ; de Ott (1534 et 1544); de Finck (1536), et de Forster (de 1539 à 1556) ; les *Flores musice*, de Hugo de Reutlingen (1488); le *Dodecachordon*, de Glarean (1547); la *Porte d'honneur* (Ehrenpforte), de Mattheson (1740); le premier livre de chorals à quatre voix, de Johann Walter (1524); des œuvres diverses de Ludwig Senfl, de Johann Leo Hassler, etc. — M. Robert Eitner est le fondateur et l'administrateur de cette Société.

*** Plusieurs journaux de Paris et de l'étranger ont cité des extraits du travail de M. Adolphe Jullien, sur *le Faust de Gœthe et ses traductions musicales*, que nous avons publié récemment. *La España musical*, de Barcelone, en commence la reproduction intégrale dans son dernier numéro. M. Jullien, sur la demande du directeur de ce journal, lui a envoyé son autorisation motivée, que *la España* publie en guise de préface.

*** Un bibliophile érudit, auteur d'Etudes biographiques et physiologiques estimées des lettrés, M. le docteur Dureau de la Malle, a esquissé, dans un opuscule que nous signalons à nos lecteurs (1), le type *le plus réussi*, comme on dit aujourd'hui, de ces hommes d'esprit et de ressources, à la conscience souple et large, féconds non moins que besoigneux, jamais à court de verve ou d'expédients, adonnés, vers la fin du siècle dernier et pendant les premières années de celui-ci, à ce qu'ils nommaient eux-mêmes et non sans une secrète ironie « le culte des Muses. » Ce type curieux n'est autre, en effet, que le chevalier Joseph Aude, que cet ancêtre du vaudeville folâtre qui avait débuté dans la vie — contraste imprévu ! — par être secrétaire du solennel Buffon. De 1776 à 1823, le « chevalier » promena sur toutes les scènes parisiennes ses *Madame Angot*, ses *Cadet Roussel*, aux transformations multiples, qui ont désopilé toute une époque, et demeurent les classiques de la farce de *haulte graisse*. M. Dureau a spirituellement rappelé les plus célèbres aventures de Joseph Aude et de Dorigny, le père de la tribu des *Jocrisse*, inénarrable paire d'amis, Providence inépuisable des almanachs et des petits journaux du temps, dont Brunet, alors co-directeur des Variétés, retrempait l'improvisation dans le vin généreux des cabarets à la mode. Bizarre odyssée ! A la mort de Joseph Aude, la Société des auteurs dramatiques, qui avait pourvu aux soins de sa maladie, ne trouva sur le mémoire de l'apothicaire que des bouteilles d'élixir de Garrus !... Le chevalier avait trouvé moyen de satisfaire ainsi jusqu'au dernier moment son goût dominant pour les liqueurs alcooliques. L'amusante notice dont nous parlons réveille d'un trait un peu trop superficiel et rapide, mais clair et bien net, les mœurs littéraires et théâtrales de ce temps, auquel on ne saurait reprocher ni l'austérité ni l'hypocrisie ; comme exactitude de renseignements, de dates, de catalogue, etc., elle a sa place marquée dans les collections spéciales à l'art dramatique.

*** L'alto-viola sur lequel Mozart faisait sa partie dans les séances de musique de chambre chez le comte Amadé, et qui, donné d'abord par celui-ci au comte Brunswick, l'ami de Beethoven, échut ensuite par legs testamentaire, après la mort du comte Brunswick, à un artiste de Pesth nommé Anton Pfeiffer, est à vendre chez Joseph Pfeiffer, fils de ce dernier, et professeur de musique à Kherson, dans la Russie méridionale. (Annonce des *Signale* de Leipzig.)

*** Signalons, parmi les bonnes publications musicales récentes, une valse pour le piano, de Léo Saint-Angel, intitulée : *Palmiers du Sahara*.

*** Deux romances d'Alfred Joly viennent de paraître chez l'éditeur J. Martin : *La Cloche* et *le Cantique des oiseaux*.

*** C'est l'excellent chef d'orchestre H. Marx qui dirige cette année l'orchestre du Jardin Mabille.

*** La famille d'Auber fera célébrer, demain lundi, à midi précis, en l'église Saint-Sulpice, un service funèbre à la mémoire de l'illustre compositeur.

✝

*** M. Eugène Ferrand, secrétaire-administrateur du Conservatoire de musique et de déclamation, est mort subitement avant-hier de la rupture d'un anévrisme. Avant d'occuper ces fonctions, M. Ferrand avait été longtemps attaché au Ministère des Beaux-Arts, en qualité de sous-chef et de chef de bureau des théâtres, sous la direction de M. Camille Doucet. Il était âgé de cinquante-quatre ans. Ses obsèques ont lieu aujourd'hui.

*** Luigi Anglois, contrebassiste de talent, qui donna jadis avec succès des concerts à Londres, à Paris, à Lisbonne et en Amérique, auteur d'une méthode de contrebasse, est mort le 24 avril dernier, à Turin, où il était né le 25 octobre 1801. Son père, Giorgio Anglois, était aussi un contrebassiste renommé.

*** Le pianiste hollandais Van Boom, depuis longtemps professeur au Conservatoire de Stockholm, vient de mourir dans cette ville.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Il y a eu grande fête, samedi dernier, à Covent-Garden : Mme Patti a fait sa rentrée dans *Dinorah*, un des rôles dans lesquels on peut le mieux apprécier l'admirable souplesse de son talent. A son entrée en scène, elle a été saluée par une explosion de frénétiques applaudissements ; ces ovations se sont répétées pendant toute la représentation, surtout après l'air de l'Ombre, qui, comme toujours, a été bissé et après lequel elle a reçu une avalanche de bouquets. — Le diapason normal français est en usage à Covent-Garden depuis le 26 avril dernier. Cette réforme, depuis longtemps désirée, est due en grande partie, paraît-il, à Mme Patti. — A Drury-Lane, Mlle Marimon a obtenu, cette semaine, dans *Don Pasquale*, un succès non moins grand que dans *Faust*. Elle joue et chante avec infiniment de charme, de naturel et d'esprit. — M. John Thomas vient d'être nommé harpiste de la reine d'Angleterre. Cet artiste, que toutes les cours ont applaudi, possède un talent très-remarquable ; ses œuvres sont estimées, particulièrement celles qu'il a composées pour les « Eisteddfods » ou concours de bardes gallois. Il a publié aussi une intéressante collection de mélodies galloises.

*** *Bruxelles.* — Le théâtre de la Monnaie a terminé la saison le 4 mai par une très-belle représentation d'*Hamlet*.

*** *Anvers.* — La saison lyrique est terminée. La dernière représentation, composée de *Martha* et des *Rendez-vous bourgeois*, a été très-brillante ; M. Jourdan et Mlle Singelée y ont été très-applaudis.

*** *Gand.* — M. Vachot devient directeur de notre théâtre pour la campagne 1872-1873. Sa troupe desservira deux fois par semaine le théâtre de Bruges.

*** *Milan.* — La Scala s'est rouverte pendant deux soirées, au bénéfice des « Pii Istituti Filarmonico e Teatrale. » On a donné *Lucia*.

*** *Modène.—Olema la Schiava*, opéra nouveau en quatre actes, de Carlo Pedrotti, a été représenté le 5 mai. Le genre sérieux paraît moins convenir au talent de Pedrotti que le genre bouffe ; il a voulu élever son style et est souvent tombé dans l'incohérence et la diffusion. On y trouve cependant, en maint endroit, un bon sentiment dramatique et un certain charme mélodique. On a bissé deux morceaux, et rappelé l'auteur un nombre de fois vraiment... italien. Mais une bonne partie du succès revient à la principale interprète, la Galletti, cantatrice et comédienne très-remarquable.

*** *Barcelone* — Le théâtre du Liceo vient de fermer ses portes, par suite de la faillite de l'impresario Baraldi.

Le Directeur : S. DUFOUR. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

AVIS. — Mme Aline Dreyfus, ex-accompagnateur des classes de chant au Conservatoire de Paris, se met à la disposition des artistes pour l'étude des rôles du répertoire. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

AVIS. — Adjudication à Nantes, le 16 mai, à une heure, du principal fonds de marchand de musique de cette ville, sur la mise à prix de 1,200 francs, par-devant Me Fleury, notaire.

A VENDRE.— Fonds de musique, dépôt d'instruments, pianos et orgues, situé dans le principal quartier de Brest. (Renseignements à la *Gazette Musicale*.)

La *Gazette musicale* étant reçue par tous les directeurs de théâtre de la France et de l'étranger, nous rappelons aux artistes lyriques et dramatiques libres d'engagement qu'ils auront tout avantage à le faire savoir par la voie du journal.

EN VENTE

CHEZ **A. JAQUOT**

16, BOULEVARD SÉBASTOPOL.

LES PROGRESSIVES

ÉTUDES FACILES POUR LES PETITES MAINS

PAR

J. L. BATTMANN

Op. 315. . . . . Pr. 12 fr.

Ce Ier Livre contient 32 études pour le piano dont 4 à quatre mains.

SOUS PRESSE

Le 2e Livre contenant 25 études dont 3 à quatre mains.

---

(1) Notice sur Joseph Aude, chevalier de Malte, poëte, auteur dramatique. — Paris, Joubert, éditeur, 2, passage du Saumon.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

POUR PARAITRE LE LENDEMAIN DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION
AU THÉATRE DES VARIÉTÉS

LES CENT VIERGES

Opérette bouffe en trois actes, **Paroles de MM. Clairville, Chivot et Duru**, Musique de

CH. LECOCQ

AIRS DETACHÉS DE CHANT

GRANDE VALSE CHANTÉE
ARRANGÉE POUR PIANO SEUL

GRAND QUADRILLE POUR PIANO
PAR ARBAN : 4 FR. 50

POLKA BRILLANTE
PAR GRAZIANI

SOUS PRESSE : Quadrilles par MARX et STRAUSS, — Valse brillante par ETTLING, — Polka-Mazurka, etc., etc.
BOUQUETS DE MÉLODIES PAR CRAMER

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO. — LA PARTITION ARRANGÉE POUR PIANO SEUL

LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO A QUATRE MAINS

De l'opéra comique **L'OMBRE** Musique de FLOTOW.

Format in-4° Prix net : **20** fr.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.

Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

FABRIQUE Gie D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

LA PARTITION

Pour chant et piano, format in-8°, net . 15 »
LA MÊME, avec récitatifs et paroles italiennes, format in-8°, net..... 20 »
LA MÊME, arrangée pour le piano seul, format in-8°, net..... 10 »

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS
Avec transpositions des principaux morceaux

L'OUVERTURE, en parties d'orchestre, pour le piano et à 4 mains.

Arrangements divers :
PAUL BERNARD. Beautés, à quatre mains, en deux suites, chaque..... 10 »
CRAMER. Bouquet de mélodies, 2 suite, ch. 7 50
CROISEZ. Duo facile à quatre mains..... 6 »
GARIBOLDI. Caprice de salon pour flûte avec accompagnement de piano..... 7 50
HERMAN. Divertissement pour violon et piano 7 50
KETTERER. Fantaisie brillante pour piano. 7 50
NEUSTEDT. Fantaisie-transcript on p. piano 7 50
ROSELLEN. Transcription brillante p. piano 7 50
SELIGMANN. Fantaisie sentimentale pour violoncelle avec piano..... 9 »
STREABBOG. Deux petites fantaisies pour piano, chaque..... 5 »
VALIQUET. Petite mosaique pour piano... 5 »

QUADRILLE par MARX, piano, à 4 m. et orchestre.
POLKA par MEY, pour piano.
Grande VALSE par ETTLING, piano, à 4 mains et orchestre.
POLKA-MAZURKA par GRAZIANI, pour piano.
Les **Airs** arrangés pour violon, pour flûte et pour piano.
Les parties d'orchestre gravées, le libretto, la mise en scène.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.

Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

L'IMPRIMEUSE
BERRINGER
BREVETÉE S. G. D. G.

Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires, rapports, plans, dessins*, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Grasslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr **Guérin**, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 20. — 19 Mai 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Le théâtre de la Foire. **P. Lacome.** — Théâtre des Variétés. Première représentation des *Cent Vierges*. **A. Laroque.** — Revue des théâtres. **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Vous criez tous à la fois — dit Cyrus — et vous ne vous entendez pas les uns les autres. Vous chantez d'une façon ridicule; vous n'écoutez pas le moins du monde celui qui chante et cependant vous jurez qu'il a chanté dans la perfection.

XÉNOPHON.

***

TOINET.

. . . . . .
On me fit accorder les flustes inégales,
Les chalumeaux de canne, et quelquefois aussi
Le flageol amoureux, et, d'un vent adouci,
Traisner, à petits sauts, la troupe camusette,
Aux fredons animés du son de ma musette!

BELLIN.

Toinet, mon cher souci, Toinet, il ne faut point
Se repentir d'avoir si proprement conjoint
Les chalumeaux ensemble, et d'avoir mis en bouche
Le pipeau, qui si bien en tes lèvres s'embouche.
Pan flusta le premier, et les Faunes après,
Qui firent tressaillir les monts et les forests
Au son de leur bouquin, et n'eurent jamais honte,
En voyant nos bergers, d'en faire un peu de compte.
Puis, tu n'as pas appris à manier les doigts
Sous un petit souneur : Janot a fait ta voix;
Il t'a montré comment (et en a pris la peine)
Il falloit retrancher les soupirs et l'haleine;
Comme il faut donner vent, l'allonger, l'accoureir,
L'enaigrir, le haster, le feindre, l'adoucir;
Comme il falloit aussi, dessus la chalemie,
Chanter une chanson en faveur de l'amie.

REMY BELLEAU (*Eglogues. XVIe siècle*).

M. M.

LE THÉATRE DE LA FOIRE

APERÇU HISTORIQUE ET ANECDOTIQUE.

(6e et dernier article) (1)

Sedaine — prenait, en tête de ses œuvres, le titre de maître maçon. En effet, il commença par être simple tailleur de pierre, et s'éleva par son simple mérite jusqu'à la place de secrétaire de l'Académie d'architecture. Homme sans aucune éducation première, il avait de l'esprit et du goût, et il sut le prouver quand il aborda le théâtre, si bien que l'Académie française lui ouvrit ses portes, après quarante ans de succès un peu partout. Tout le monde a été à même de juger le talent de Sedaine par la reprise de *Rose et Colas* à l'Opéra-Comique. La faveur qui a accueilli cette œuvre charmante a prouvé une fois de plus que le naturel et la simplicité ne vieillissent pas. Du reste, jusque sur les tréteaux de la foire, Sedaine faisait chanter des couplets dans le genre de celui-ci, tiré de : *On ne s'avise jamais de tout*, musique de Monsigny, donné à la foire Saint-Laurent.

Une fille est un oiseau
Qui semble aimer l'esclavage,
Et ne chérit que la cage
Qui lui servit de berceau.
Sa gaîté, son badinage,
Ses caresses, son ramage,
Font croire que tout l'engage
Dans un séjour plein d'attraits;
Mais ouvrez-lui la fenêtre,
Zeste! on le voit disparaître
Pour ne revenir jamais.

Je crois que c'est Sedaine qui le premier a eu l'idée, dans les *Femmes vengées*, de mettre sur le théâtre deux scènes simultanées, vues en même temps. Il se flatte du moins dans la préface d'avoir créé là une nouveauté qui peut enrichir tous les genres dramatiques. On a depuis, en effet, beaucoup usé de ce procédé, et avec plus ou moins d'à-propos et de succès.

Taconet. — Né à Paris, a composé une quantité innombrable de pièces, dont un certain nombre pour le théâtre de la Foire. Il était à la fois auteur et acteur. Il débuta à la foire Saint-Germain par *Nostradamus*, parodie de *Zoroastre* de Rameau. Il était alors machiniste à l'Opéra. Les couplets furent applaudis par une salle nombreuse: mais au dénoûment, le Temps descendait en Polichinelle à cheval sur l'arc-en-ciel, et chantait un rondeau qui finissait par ces deux vers :

Lorsque vous verrez l'arc-en-ciel,
Vous ne verrez jamais l'arc-en-terre.

Ce *concetto* inepte provoqua une huée générale. Taconet fut tellement déconcerté qu'il courut du coup se cacher chez Nicolet, dont il ne sortit plus, et dont il fit le plus bel ornement comme auteur et comme acteur.

Quoique son nom ne rappelle aucune œuvre marquante, nous ne pouvions le passer sous silence, car il fut un des pourvoyeurs les plus assidus des théâtres forains.

Vadé. — Nous terminerons ce rapide aperçu par quelques mots sur le créateur du genre *poissard*. Cela lui a valu l'honneur d'être chassé à grands coups de balai de l'Olympe littéraire par La Harpe; c'était prévu. Mais cela nous prouve, à nous gens

(1) Voir les nos 13, 15, 16, 17 et 18.

d'un autre temps, que Vadé était doué de ce don d'observation joyeux, qui va chercher le comique partout où il se trouve. Dans notre époque, amie du réalisme, Vadé eût été le père de *Boireau* et *Bézuchet*, les deux héros légendaires de *L'homme n'est pas parfait*, cette inimitable folie de l'aimable et regretté Lambert Thiboust. Vadé était le peintre du *voyou* de son temps. Il avait étudié avec amour et sur place les finesses de son langage et le burlesque de sa pensée; il le contrefaisait avec une verve qui lui valait les plus grands succès dans de très-nobles sociétés de Paris. Je ne dis pas que ce soit là le grand art; mais c'est un art relatif qui a son intérêt, et qui renferme une haute dose de comique, relevé par le pittoresque qui fut toujours le propre du faubourien de Paris.

C'est Vadé qui composa, en 1753, le poëme des *Troqueurs*, le premier opéra-comique qui ait été fait et joué en France. Nous avons raconté plus haut comment le directeur Monnet en confia la musique à Dauvergne, et quel sujet de mystification il en fit pour les partisans de la musique italienne. Les *Troqueurs* furent joués à la foire Saint-Laurent.

La vogue de Vadé fut immense de son vivant, et encore aujourd'hui on relit avec plaisir plus d'une de ses chansons.

***

Nous nous arrêterons ici dans l'énumération des poëtes qui créèrent ou développèrent le genre du spectacle forain, et par conséquent, concoururent à la formation de l'opéra-comique. Marmontel, d'Hele, appartiennent à l'époque de l'épanouissement complet de ce genre, comme Grétry, dont ils furent les collaborateurs, et bien que les œuvres de Sedaine et Monsigny valent presque, à certains égards, celles de l'auteur de *Richard*, si nous en avons parlé, c'est que le théâtre de la Foire florissait encore de leur temps. Quant aux musiciens qui, ainsi que Dauvergne ou Duni, entourent le berceau de notre genre national, ou qui hâtèrent son efflorescence comme Philidor et Monsigny, nous n'en dirons rien ici. Je considère comme suffisant pour cette esquisse d'avoir indiqué leur action sur les spectacles forains, et les circonstances dans lesquelles ils furent appelés à en modifier les éléments. Je terminerai cet aperçu sur le Théâtre de la Foire par quelques notes et anecdotes relatives aux acteurs et actrices célèbres qui débutèrent sur ces modestes scènes pour s'élever aux dernières limites de l'art, ou qui, sans en sortir, y fondèrent les bases d'une renommée qui dure encore.

— C'est d'abord Mme Favart, dont le nom semble personnifier le genre lui-même.

Mlle du Ronceray, épouse de M. Favart, naquit à Avignon en 1727. Elle était fille d'un musicien de la chapelle du roi, depuis musicien du roi de Pologne. Sa mère chantait à la chapelle de Stanislas. Ce prince s'intéressa à la petite du Ronceray qui annonçait tout enfant des dispositions extraordinaire; les maîtres les plus habiles lui furent donnés. A dix-sept ans, elle vint à Paris et débuta à la Foire Saint Germain, sous le nom de Mlle Chantilly, première danseuse du roi de Pologne. Elle joua dans une pièce intitulée : *les Fêtes publiques*, faite à l'occasion du mariage du Dauphin. Son succès fut des plus grands. Cette même année (1744), l'opéra-comique fut entièrement supprimé, à la requête des grands théâtres, à qui il portait ombrage. Favart, qui en était directeur, obtint de donner à la Foire Saint-Laurent des pantomimes dont Mlles Chantilly et Gobé, femme de Trial, firent le succès. Sur la fin de cette même année, Favart épousa sa charmante pensionnaire et l'emmena à Bruxelles, où il dirigeait un théâtre. Les talents et la grâce de Mme Favart obtinrent un succès tellement ravageur, que la place ne fut plus tenable pour cette jeune femme aussi vertueuse que séduisante. Force fut donc au couple persécuté de quitter la ville, au grand détriment de sa fortune.

Mme Favart vint à Paris et débuta aux Italiens. Il n'y a pas d'exemple d'un plus grand succès. Là, aussi, elle eut à se défendre contre le malheur d'être trop jolie, et le public parisien, de meilleure composition que celui de Bruxelles, finit par lui faire un mérite de plus de sa sagesse. Dès ce jour, sa carrière théâtrale n'est plus qu'une série de triomphes. Soubrettes, paysannes, amoureuses, rôles naïls ou de caractère, elle aborda tout avec la même supériorité.

Ses talents étaient peu, en comparaison de sa bonté et des hautes qualités de son esprit. Le témoignage des contemporains est unanime et enthousiaste à cet égard.

Elle fit également preuve d'un courage surhumain durant la longue et douloureuse maladie qui la conduisit au tombeau. Elle composa elle-même son épitaphe et la mit en musique, n'ayant d'autre pensée que de consoler la douleur de ceux qui l'entouraient. La mort la prit vaquant, pour ainsi dire, aux occupations ordinaires de sa vie, malgré les plus cruelles douleurs.

Dans le recueil imprimé des œuvres de Favart, le tome V est mis sous le nom de sa femme. Il est probable, en effet, qu'avec sa grande connaissance du théâtre, elle dut plus d'une fois venir en aide à son mari. Elle a fait également la musique de plusieurs vaudevilles. Son mérite à cet égard était peu connu, parce que, retirée dans sa famille, elle ne cherchait point à en faire parade. Telle fut cette femme célèbre, aussi recommandable par ses grandes qualités que par son incomparable talent. On connaît le quatrain de Bauran, auteur de *la Servante maîtresse*, un des meilleurs rôles de Mme Favart:

Nature un jour épousa l'art :
De leur amour naquit Favart,
Qui semble tenir de son père
Tout ce qu'elle doit à sa mère.

A côté de Mme Favart se place Mlle Sallé. Cette danseuse célèbre débuta et se fit connaître à l'Opéra-Comique. Plus tard, elle passa à l'Opéra, où elle devint la rivale de la Camargo. Mlle Sallé était aussi estimée pour son caractère et sa conduite, qu'appréciée pour ses talents. Ce quatrain en fait foi:

De son art enchanteur tout reconnut les lois.
Dans Londres, dans Paris, tout vola sur ses traces.
Elle fut sans égale, et parut à la fois
Élève des vertus et rivale des Grâces !

Voici d'autres vers de Voltaire, composés dans le même esprit:

De tous les cœurs, et du sien la maîtresse,
Elle alluma des feux qui lui sont inconnus.
De Diane c'est la prêtresse
Dansant sous les traits de Vénus.

— Mlle Sallé parut pour la première fois en public dans *la Princesse de Carisme*, opéra-comique de Le Sage, donné, en 1718 à la Foire Saint-Laurent.

La première représentation de cet ouvrage fut troublée par une querelle qui s'éleva entre les pages du roi et ceux des princes. L'un d'eux, âgé de douze à quinze ans, fut jeté en bas de leur loge. Heureusement pour lui qu'il tomba sur un grave personnage qui manqua en être écrasé. « Morbleu ! mon petit bonhomme, s'écria celui-ci furieux, prenez donc garde à ce que vous faites quand vous tombez ! — Monsieur, répondit le petit page, croyez que je ne l'ai pas fait exprès. »

— Mlle Vilette et Mlle Lucy, dont l'une devint Mme Laruette, et l'autre créa sa réputation à la Comédie-Française, se firent d'abord connaître à la Foire. Elles n'avaient pas onze ans lorsqu'elles y jouèrent ensemble *Nina et Lindor* de Duni. Elles y furent très-remarquées. Mme Laruette passa plus tard à l'Opéra et aux Italiens, où elle fut très-goûtée.

— Mlle Gobé, plus tard épouse du célèbre Trial, fit les beaux jours de l'Opéra-Comique avec Mlle Sallé. Dans la suite, elle passa avec un égal succès à l'Opéra et aux Italiens.

Enfin, il convient encore de nommer Mlle de Lisle, une piquante soubrette; les demoiselles Molin, qui jouaient admirablement les amoureuses; une seconde Mlle de Lisle, et une demoiselle Rabon, rivales de Sallé pour la danse, et qui, plus tard, brillèrent à l'Opéra; enfin, Mlle Petitpas qui devint une des reines de notre première scène lyrique pour le chant.

Parmi les acteurs célèbres de la Foire, il faut mettre en première ligne Dominique, fils du célèbre acteur italien de ce nom. Après avoir reçu une excellente éducation, Dominique, emporté par son humeur vagabonde, courut la province en comédien avec un certain Pascariel, dont il épousa la fille, pour l'amour de laquelle il avait embrassé la carrière du théâtre. Peu après, il passa en Italie avec sa femme, et joua dans les principales villes. Puis il rentra en France, et finalement débuta à Paris, à la Foire Saint-Laurent, en 1710. Sept ans plus tard, il entra aux Italiens, où il composa un grand nombre de pièces avec Riccoboni.

Laruette débuta également à la foire en 1732; il suivit sa troupe aux Italiens lors de la fusion de l'Opéra-Comique avec ce théâtre. Il a composé la musique de plusieurs pièces.

On a conservé également le souvenir de Belloni, un pierrot inimitable; Desgranges, un excellent Scaramouche; Paghetti, dont la singulière figure prêtait un comique irrésistible aux rôles de pères ou de maris jaloux.

A côté de ces artistes de talent, et dont la notoriété survit aux années, il ne faut pas oublier les célébrités fantaisistes qui surent, pour un motif quelconque, capter la faveur du public, et qui furent, en quelque sorte, les *cascadeuses* de ce temps-là.

En tête doit figurer Mlle S., connue seulement sous le nom de *Ma mie Babichon*.

Ma mie Babichon était jolie, spirituelle, galante, et avait pour principe de donner satisfaction à toutes les fantaisies qui traversaient sa folle tête. D'où toute une réputation d'originalité dont les mémoires du temps font foi.

A la répétition générale des *Fêtes publiques* de Favart, où Mlle Chantilly (Mme Favart) devait débuter (1), *ma mie Babichon* se glissa derrière le banc des symphonistes qui étaient rangés sur une ligne dans l'orchestre. Ces musiciens avaient des perruques : Babichon y entortilla délicatement des hameçons qu'elle avait préparés avec des crins imperceptibles. Ces crins se réunissaient à un grand fil conducteur, qui s'accrochait lui-même à une troisième loge. Babichon y monte et attend l'ouverture. Au premier coup d'archet, la toile se lève, et les perruques s'envolent toutes en même temps. Le directeur du Grand-Opéra qui assistait à cette répétition avec toute sa dignité, voulut connaître l'auteur d'une semblable indécence pour en tirer satisfaction. Babichon, qui avait eu le temps de descendre, était près de lui, donnant des signes muets de la plus vive indignation. Malheureusement sa réputation était faite, et force lui fut d'avouer qu'elle était l'auteur de ce beau coup. « Hélas ! Monsieur, dit-elle au directeur de l'Opéra, ne m'en veuillez pas, c'est un effet de l'antipathie que j'ai pour les perruques ; je vous supplie de me pardonner, car c'est si vrai, qu'en ce moment-ci, malgré le respect que je vous dois, je ne puis m'empêcher de prendre la vôtre. » Ce qu'elle fit en s'enfuyant aussitôt. Chacun s'écria qu'il fallait venger l'honneur des têtes à perruques, et, le lendemain, Babichon fut mandée à la police. Mais elle conta si drôlement la chose au magistrat, que celui-ci, pouffant de rire, la tint quitte pour une mercuriale.

Enfin, je terminerai, après Ma mie Babichon, et en demandant bien pardon à l'illustre compagnie qui la précède, par *Turco*, singe très-habile et très en faveur à la Foire, qui eut l'honneur de figurer dans une fête que le duc d'Orléans donna au roi à Chantilly en 1722, à son retour du sacre. *Turco* y parut dans un tableau représentant Orphée entouré d'animaux qu'il charmait par ses accords. Orphée, c'était le sieur Aubert, musicien, et les animaux des sauteurs extrêmement adroits.

Turco mourut d'une indigestion de dragées. Il était adoré du public et surtout des dames. Il s'asseyait sur l'appui des loges, et allait faire la conversation avec ceux qui l'appelaient ; plusieurs guenons pleurèrent Turco, et l'une d'elles fit son épitaphe.

***

Nous voici arrivés au terme de cette étude. J'ai voulu retracer rapidement la création de notre opéra-comique, et faire voir que, pour humbles que fussent ses origines, du moins étaient-elles salées de ce vieil esprit gaulois qui nous a gardé tant de joyeux spécimens de la bonne humeur de nos pères. Ce bref coup-d'œil suffit peut-être à justifier nos prétentions sur un genre que nous avons qualifié de *français*, entre tous. Certainement l'action italienne se fit sentir au moment où s'élaborait cette forme conventionnelle de la comédie, assaisonnée de musique à forte dose, qui devait, entre les mains des Grétry, des Philidor et des Monsigny, devenir *l'opéra-comique*; mais je ne crois pas qu'en dehors des influences d'origine et de race qui entourent son berceau, ce genre eût pu s'approprier cette exquise pondération, ce sentiment délicat des proportions qui n'ont pas tardé à le faire adopter par toutes les nations. Le *Théâtre de la Foire* s'était trop bien diverti aux dépens des solennités fatigantes de l'opéra pour tomber dans le même travers : il avait trop gaiement parodié les sentiments et le style boursouflé de nos lyriques pour ne pas adopter exclusivement le langage et les sentiments naturels. De là, toute cette série d'œuvres simples, joyeuses et vivaces, qui nous charment encore après tant d'années et de bouleversements, et qui reflètent si finement ce bon sens familier qui est l'une de nos qualités, et dont nous faisons trop souvent abnégation au profit des prétentions étrangères; de là ces traditions aimables qui ont ouvert une voie féconde, et qui n'est pas près d'être parcourue ; de là cette série d'œuvres sans rivales qui ont fini par constituer une glorieuse école que nous aimons à appeler française, parce qu'elle est nôtre et bien nôtre.

P. Lacome.

FIN.

(1) Cette anecdote a fourni à M. Th. Sauvage le sujet d'un charmant récit publié dans la *Gazette Musicale*, le 16 février 1868. Elle se trouve rapportée dans plusieurs Mémoires du temps, et son authenticité paraît hors de doute.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

—

Les Cent Vierges, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Clairville, Henri Chivot et Alfred Duru, musique de M. Charles Lecocq.— Première représentation le 13 mai 1872.

La presse parisienne n'a guère l'habitude de se déranger pour assister aux tentatives de décentralisation des départements et de l'étranger. Ses voyages s'arrêtent : au nord, au Gymnase; au midi, à l'Odéon; à l'est, au Château-d'Eau; à l'ouest, à l'Athénée.

Pourtant, il y a deux ou trois mois, encouragés par une foule d'*on-dit* provoquants, un certain nombre de critiques prirent le train de Bruxelles, pour assister, aux Fantaisies-Parisiennes de cette ville, à la première représentation des *Cent Vierges*, opéra-bouffe au titre affriolant, dû à trois librettistes connus et à un musicien dont chaque production affirme le talent et consacre la réputation.

Les Cent Vierges réussirent le plus brillamment du monde, et la presse le constata chaleureusement et à l'unanimité.

La conséquence naturelle de ce succès fut la compétition entre les directeurs parisiens des théâtres de genre pour monter l'ouvrage. Les Variétés l'emportèrent, et *les Cent Vierges* se jouent, se chantent, s'applaudissent désormais en même temps au boulevard Montmartre et rue d'Aremberg.

J'ai vu la pièce sur les deux scènes, et j'ai rendu justice au goût de M. Humbert, au luxe de sa mise en scène, à ses amusants comiques et à son bon orchestre. Mais, quand j'ai assisté à la représentation des Variétés, je me suis demandé de quels termes je pourrais bien me servir pour exprimer ma surprise et ma satisfaction. C'est le même sujet, c'est la même musique, ce sont les mêmes personnages et ce n'est plus cela. C'est un autre ouvrage !

Aussi le succès a-t-il été plus grand encore et la vogue durera-t-elle longtemps. La direction des Variétés peut faire son deuil de la tournée qu'elle avait projetée.

Mes lecteurs sont sans doute au courant du sujet de cet opéra-bouffe, dont on a beaucoup parlé depuis deux mois, et dont il a été question ici-même; en voici toutefois un résumé, pour ceux dont la mémoire aurait besoin d'être rafraîchie.

Le soir de son mariage, Anatole, duc de Quillenbois, s'embarque pour Londres, où il passera la lune de miel. Mais, un ancien fabricant de pâtes alimentaires, le nommé Poulardot, voyageant pour son agrément avec Mme Poulardot, une charmante femme, ma foi, s'attache à ses pas et à ceux de Gabrielle, la timide et fraiche épousée.

Les Poulardot ne quittent pas les Quillenbois, pas d'une minute, pas d'une semelle! Pauvre duc Anatole!

J'ouvre une parenthèse : cent Anglais envoyés à l'Ile-Verte, pour coloniser cette possession britannique, ont commis l'étourderie d'oublier un objet assez utile en pareil cas. Il ne leur manque aucun des bibelots d'usage, mais ils n'emportent pas une seule femme. Ces malheureux dessèchent et demandent des épouses.

L'Amirauté leur expédie une cargaison de cent jeunes filles... Le navire se perd.

Nouvelles doléances, nouvel envoi de cent jeunes filles.

Or, Gabrielle et Mme Poulardot vont visiter le navire en partance. Mais les curieuses s'attardent, la cloche retentit, on lève l'ancre, et voilà ces dames en route pour l'Ile-Verte.

Désespoir du duc et de l'ex-marchand de tapioca et de vermicelle, qui arrivent juste au moment où le vaisseau vient de mettre à la voile!

Nous voici dans l'Ile-Verte. Les colons se lamentent de ne pas voir débarquer les compagnes demandées. O joie! un navire pointe à l'horizon; c'est celui qui apporte la seconde cargaison. Mais, hélas! ce navire a été obligé de relâcher plusieurs fois pendant la traversée, et sur cent femmes embarquées, il en arrive seulement quatorze, Gabrielle et Mme Poulardot comprises.

Comment partager quatorze femmes entre cent hommes? Sir Plupersonn, le gouverneur de l'île, imagine d'organiser une loterie; dans un panier garni de faveurs roses on mèle les noms des quatorze beautés, et dans un panier orné de bleu le nom des cent insulaires impatients. Les quatorze premiers hommes dont le nom sortira seront chacun pourvus d'une femme.

Que dis-je, quatorze beautés? Seize, s'il vous plait, car Anatole et le marchand de pâtes, arrivés dans l'Ile-Verte sur un tonneau, dernière épave de leur barque chavirée, sont obligés de prendre des vêtements féminins pour échapper à l'ordre donné par le gouverneur de les jeter à la mer.

On tire la loterie! Sir Plupersonn et Brididick, son premier secrétaire gagnent... le premier Gabrielle de Quillenbois, l'autre Mme Poulardot.

Alors se succèdent une foule d'incidents inénarrables, de quiproquos et d'imbroglios pour lesquels je demande grâce.

Le dénouement s'approche enfin : on annonce l'arrivée de la première cargaison. Cent femmes! Allons, messieurs les colons, maîtrisez votre émotion et laissez Gabrielle à Anatole et Mme Poulardot à son gros poulot.

Jugez un peu de ce qu'a pu devenir un tel sujet entre les mains de trois joyeux auteurs comiques, et rendu par des gaillards qui s'appellent Berthelier, Léonce, Kopp et Hittemans.

Arrivons à la musique.

La partition de M. Charles Lecocq possède toutes les qualités que comporte le genre : charme et distinction toutes les fois que la situation s'y prête, entrain et *humour* lorsqu'il le faut, sans arriver jamais au débraillé, sans accentuer les endroits scabreux, les sauvant au contraire avec un bonheur qui est plus que de l'habileté, qui est du naturel. Un ton — non, un demi-ton au-dessus, et vous avez de belle et bonne musique d'opéra-comique. La mélodie est généralement bien venue, aimable, facile sans vulgarité; l'harmonie est souvent fine et piquante, l'orchestration délicate dans sa sobriété. Voilà, n'est-ce pas, de quoi faire passer bien des scènes risquées?

L'ouverture est un très-joli résumé des principaux motifs de l'ouvrage. On l'a écoutée avec plaisir, ainsi que la chanson du porter et l'ariette : « *J'ai la tête romanesque, j'adore le pittoresque* » dite d'une manière charmante par Mlle Van Ghell. Il y a dans le duo suivant : « *Dans les forêts de l'Amérique* », une partie sentimentale traitée avec un goût parfait et qui ne serait pas déplacée dans un cadre moins modeste. Le quintette de l'omelette, si original, si curieusement rhythmé, — un pendant à la fameuse chanson du Pot-au-feu de *Robinson Crusoé*, — a provoqué un *bis* unanime : c'est une des perles de la partition. Dans le finale du premier acte — un morceau fort réussi — nous remarquons encore une mélodie à deux voix : « *Nous allons le voir, ce joli navire* », d'un joli effet et d'une agréable sonorité.

Au deuxième acte, les couplets à deux voix :

Sans femme, sans femme,
L'homme est un corps sans âme.
Une boussole sans aimant,
Une montre sans mouvement.

sont d'un excellent comique; ils ont eu un énorme succès, qui n'a été dépassé que par celui de la grande valse délicieusement chantée par Mlle Van Ghell, morceau d'un effet sûr et qui a toutes les conditions requises pour devenir promptement populaire :

Il n'est pas de bonheur
Loin de toi, ma patrie,
Et je garde en mon cœur
Ton image chérie.
O Paris, gai séjour
De plaisir et d'ivresse!
O ville enchanteresse
A toi mon seul amour!
Paris, Paris, étincelante flamme,
Vers toi toujours s'élancera mon âme,

A l'Espagnole.

Vous, Dolorès, c'est la brûlante Espagne
Qui fut votre heureux berceau,
Et vous alliez à travers la campagne
Chantant le boléro
Avec le toréro;
Vous chantiez en duo
L'entraînant boléro!

A la Suissesse.

En Suisse, Betly, dans la verte plaine
Votre gai chalet
S'étalait!
Et vous écoutiez la trompe lointaine
Du chasseur adroit
De l'endroit!
Avec lui, souvent, joyeuse et riante,
Parmi les sentiers
Vous chantiez;
Et quand vous disiez la valse brillante,
Vous étiez heureux
Tous les deux,
Tra la la la la la
Cette valse-là
La voilà!

A l'Italienne.

Votre patrie
Au ciel d'azur,
C'est l'Italie
A l'air si pur!
Où, l'âme heureuse,
Peu soucieuse
Du lendemain,
Le lazzarone
Tout bas fredonne
Son gai refrain :
Tra la, la la la la la, etc.

Pour moi, mon rêve et ma seule espérance,
C'est de revoir ma belle France!

On a demandé *bis* aussi; mais la fatigue a empêché la charmante artiste d'accéder au désir du public.— N'oublions pas un quatuor d'une facture élégante : « *Silence! silence!* », la ballade si bien détaillée par Berthelier : « *J'ai pour mari Barbarini* », et le finale de la loterie au mariage, si coquet et si mouvementé.

Il y a encore d'excellentes choses à glaner au troisième acte, le plus court des trois; c'est d'abord une chanson fort drôle : « *Un vieux et riche céladon* », encadrée dans le quatuor du début, puis un gracieux duettino : « *Ah! Monsieur le Secrétaire!* » où Mlles Van Ghell et Gautier s'efforcent d'humaniser le farouche

gouverneur et son secrétaire, et enfin la déclaration : « *Je t'aime, je t'aime, mon beau séducteur* », dont le sentiment comico-romanesque est exprimé par la musique de la façon la plus heureuse ; ce morceau est certainement l'un des meilleurs de la partition.

Quelques mots maintenant de l'exécution.

La gracieuse Mlle Van Ghell enlève avec un brio entraînant les airs que M. Ch. Lecocq a si habilement appropriés à sa voix. Mlle Gautier est une bien jolie Mme Poulardot, trop jolie pour s'appeler ainsi et pour être la femme d'un vieux fabricant de pâtes alimentaires. Berthelier, Kopp, Léonce et Hittemans arrivent à garder leur sérieux au milieu des incroyables folies qu'ils débitent si plaisamment ; je me demande comment l'hilarité du public ne les gagne pas.

Compliments à M. Boulard, le jeune chef d'orchestre, et félicitations à la direction, pour le bon goût et la richesse de la mise en scène.

Adrien Laroque.

REVUE DES THÉATRES.

Comédie-Française. — Reprise du *Chandelier*, comédie en trois actes et sept tableaux d'Alfred de Musset. — Théâtre Cluny : *Le Presbytère*, drame en trois actes, de M. XXX.

Je n'ai pas à analyser et à critiquer *le Chandelier*, à propos de cette reprise. Les écrivains les plus autorisés ont, depuis longtemps, fait l'appréciation des comédies d'Alfred de Musset, comédies qui n'étaient pas destinées à la scène et que leur charme, leur esprit, leur fantaisie y ont amenées en dépit de leur facture peu théâtrale.

L'interprétation seule doit m'occuper. Confiée avec beaucoup de tact à des artistes qui savent atténuer le côté scabreux de cette pièce osée, elle est aussi bonne que possible. Mlle Madeleine Brohan joue Jacqueline avec une réserve qui rend le personnage moins odieux ; Delaunay remplit le rôle de Fortunio avec une sensibilité, une ardeur toutes juvéniles ; il a soulevé les transports de toute la salle. Bressant représente bien l'officier à bonnes fortunes Clavaroche. Thiron joue maître André en digne élève de Provost.

Le Chandelier est mis en scène avec un goût parfait.

— Aux *Tyrannies du Colonel* dont nous parlions dans notre dernière revue, le théâtre Cluny vient de joindre un drame en trois actes : *le Presbytère*. Ces deux pièces, précédées d'un lever de rideau, composent une affiche corsée et attractive ; le public en a pour son argent.

Le nom de l'auteur du drame est un mystère. Cela rime avec « presbytère. » Mais ce secret est celui de Polichinelle, car on répétait tout bas, le soir de la première représentation, le nom d'une dame connue dans les lettres et dont le mari a écrit bien des livres dans lesquels il a su rendre la science attrayante pour tous. — L'anonyme est un voile sacré ; ne le déchirons pas.

Quoi qu'il en soit et quel que soit l'auteur, *le Presbytère* est une œuvre bien écrite et fort touchante, malgré ses inexpériences scéniques et malgré ses naïvetés de détails. L'action se passe en Suisse. Une jeune fille frappe un soir à la porte d'un presbytère des environs de Lausanne ; elle tombe de fatigue et de faim et demande l'hospitalité pour une nuit. Au bout de quelques mois, Frida est encore là et elle épouse Gottlieb, le fils du pasteur. Gottlieb est au septième ciel ; rien ne manque plus à sa joie, car Erix, son compagnon d'enfance, son plus intime ami, arrive de Paris pour joindre ses vœux à ceux de tous. Gottlieb lui présente celle qu'il vient de conduire à l'autel... un cri part de la poitrine de Frida... Frida fut la maîtresse d'Erix !

Le drame devient alors très-pathétique, d'autant plus pathétique qu'il ne recourt pas un instant aux *ficelles* du mélodrame et qu'il se déroule avec une simplicité empoignante. Bref, un duel à bout portant est décidé entre les deux amis ; le combat aura lieu à huit heures du soir, sous l'églantier maudit, arbre légendaire dans le pays. Profitant de l'obscurité, la pauvre pécheresse repentante se substitue à Erix et tombe frappée mortellement. Elle a pourtant la force de se traîner jusqu'au presbytère, où elle meurt pardonnée par le pasteur.

C'est un succès, tout au moins un succès d'estime ; peut-être bien aussi un succès d'argent.

Adrien Laroque.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi, *les Huguenots ;* mercredi, *Faust ;* et vendredi, *Robert le Diable*.

*** Le ténor Sylva a débuté vendredi dans *Robert*. Le nouveau pensionnaire de M. Halanzier possède une voix d'un bon timbre, d'une grande franchise d'émission, excellente et homogène jusqu'au *la ;* il la manie avec l'aisance et l'ampleur de l'école de Duprez ; il dit bien le récitatif, il phrase avec goût et intelligence et joue en bon comédien. C'est, sans contredit, une excellente acquisition pour l'Opéra. Le succès de M. Sylva a été surtout très-vif au duo du troisième acte. — Belval, qui faisait sa rentrée le même soir, a été accueilli avec la sympathie et l'empressement que commandaient l'autorité de son talent et les souvenirs si honorables qu'il avait laissés à l'Académie de Musique, avec laquelle le lie, un nouveau bail à longue échéance. — La représentation a, du reste, été fort belle. Mlle Fidès-Devriès a chanté le rôle d'Isabelle de façon à provoquer les démonstrations enthousiastes de toute la salle. Mlle Mauduit est une charmante Alice et M. Bosquin un excellent Raimbaud.

*** M. Halanzier vient de demander à Théophile Gautier le livret d'un ballet dont la musique sera probablement écrite par M. Jules Massenet.

*** C'est Mlle Arnal, et non Mlle Arnaud, qui débutera prochainement à l'Opéra dans le rôle de Valentine des *Huguenots*. Nos lecteurs, qui savent que Mlle Arnaud n'a plus à subir d'épreuve de ce genre, auront rectifié eux-mêmes l'erreur du typographe.

*** *Le Médecin malgré lui*, *Djamileh* et *Bonsoir voisin*, que l'Opéra-Comique avait annoncés pour vendredi dernier, ne passeront que mercredi prochain.

*** Mme Marie Sasse a continué hier soir ses débuts au Théâtre-Italien, par *Anna Bolena*. — Mme Penco, qui avait annoncé l'intention de ne plus reparaître à la salle Ventadour après la représentation à son bénéfice, est heureusement revenue sur cette résolution et a chanté deux fois *Norma* cette semaine.

*** Le Théâtre-Lyrique de l'Athénée a repris hier soir *Une fête à Venise*, de F. Ricci. Les représentations de *Sylvana* sont interrompues par une indisposition de Mlle Balbi.

*** On affirme que M. Martinet est devenu définitivement le locataire du théâtre de l'Ambigu-Comique, où il transporterait ses pénates — et le genre qu'il exploite — le 1er septembre prochain.

*** *Je veux mon peignoir*, opérette en un acte, de MM. Mancel et P. Lacome, a été donnée, pour la première fois, samedi à la Tertulia. La musique renferme de fort bonnes choses : mélodie agréable, rhythmes piquants, instrumentation soignée, et l'auteur en a banni avec soin la vulgarité. On a remarqué un charmant duo, les couplets de la Fiancée, un bon trio comique ; mais une exécution défectueuse, — sauf de la part de Mme Mariano, très-supérieure à tous les titres à son entourage, — n'a pas permis de tout apprécier. On a néanmoins trouvé beaucoup à applaudir.

*** Une opérette nouvelle, en trois actes, ayant pour titre *Mazeppa*, et pour auteurs MM. Dupin et Ch. Pourny, un compositeur débutant, a été lue la semaine dernière aux Folies-Dramatiques.

*** Le théâtre Déjazet ne tardera pas à rouvrir avec un nouveau directeur, M. Daiglemont.

*** Pendant la saison d'été, les artistes des Folies-Bergère exploiteront le théâtre en société. On y annonçait hier la première représentation de : *la Nuit de Noce*, opérette en un acte, de M. Langlé, musique de M. Roux.

*** Le succès de *l'Ombre* a été d'un grand secours, cette saison, à la direction du théâtre de Montpellier. Il a été donné onze représentations de l'œuvre de Flotow, chiffre très-respectable en province et pour une campagne relativement courte. Mme Barbot a été très-remarquable dans le rôle de Mme Abeille.

*** Mlle Christine Lamare, élève de M. Muzio, qui l'a préparée pour la carrière du chant italien, vient, après une audition à la Scala de Milan, d'être engagée à ce théâtre pour les saisons de carnaval et de carême 1872-73 et 1873-74. L'engagement à peine signé, Mlle Lamare est retournée à Paris pour continuer ses études de perfectionnement et pour préparer les rôles qu'elle devra chanter. Elle fera son début dans le rôle d'Alice de *Roberto il Diavolo*.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

—

*** Dimanche a eu lieu le dernier Concert du Conservatoire (14e de la 2e série, 24e de la saison). On y a exécuté deux fragments du *Requiem*, de Ch. Lenepveu, l'*Introït* et le *Dies iræ*, dont une première audition, le Vendredi-Saint, avait permis d'apprécier la très-réelle valeur; cette seconde épreuve ne leur a pas été moins favorable. M. Lenepveu possède des qualités dramatiques dont il tirera certainement grand parti au théâtre. — Le reste du programme, sauf le fragment du ballet de *Prométhée*, comme le dimanche précédent.

*** La grande séance annuelle de l'Orphéon municipal (rive gauche), a eu lieu, dimanche dernier, au cirque des Champs-Élysées, sous la direction de M. François Bazin. M. Husson, secrétaire général de la Préfecture de la Seine, présidait en remplacement de M. Léon Say, empêché. L'exécution des chœurs a été excellente, cinq ont même été bissés : *Clairons et Tambours*, de Fr. Abt; *Venise!* et *les Vendangeurs*, de F. Bazin; *Chant des Alpes*, de E. Cherouvrier; *Bonjour*, *Bonsoir*, de Ch. Gounod. M. Bazin a reçu les félicitations de M. Husson et des membres du Conseil municipal. La séance s'est terminée par le couronnement traditionnel du buste de Wilhem.

*** Le 60e et dernier concert du Grand-Hôtel a été donné dimanche 12 mai. Les compositeurs français contemporains ont eu, comme nous l'avons déjà dit, une large part dans les programmes de M. Danbé : des œuvres de genres très-divers de MM. Saint-Saëns, Massenet, Bizet, Lalo, Paladilhe, de Castillon, Delibes, C. Franck, Léonce Cohen, Elwart, Barthe, Dancla, Bourgault-Ducoudray, Wekerlin, Georges Pfeiffer, Joncières, Danbé, Borelli, Emm. Fanton, Génin, L. Girard, A. Deslandes, Bérou, Placef, Pénavaire, le comte d'Osmond, Mme la comtesse de Grandval, Mme la baronne de Maistre, y ont été exécutées. — Aujourd'hui à 8 heures et demie, a lieu un concert extraordinaire au bénéfice de M. Danbé; Mmes Marie Sasse, Csillag, Savary, MM. Roger, Delle Sedie, Mounet-Sully, Arsandaux, le pianiste Frits Hartvigson et A. Lebeau y prendront part. La soirée se terminera par *la Nuit de mai*, d'Alfred de Musset, avec musique de scène par J. Danbé.

*** Jeudi dernier a eu lieu le concert de M. Garcia. La salle Herz était comble. Nous y avons entendu l'excellent baryton, chanteur bien doué et plein de charme, dans l'air de Buononcini, *Per la gloria*, dans celui du *Ballo in maschera*, puis, avec M. Gardoni, dans le duo du *Barbier*, et enfin dans le trio d'*Attila*, de Verdi, avec Mme Pauline Viardot et M. Pagans. Mme Viardot s'est surpassée dans l'air de *la Reine de Saba*; on l'a fort applaudie aussi dans deux délicieux petits duos espagnols, *la Niña* et *El Tango*, avec M. Pagans, qui a dit seul, pour sa part, avec la délicatesse et le goût qu'on lui connaît, un air inédit de Cavalli, *Eritrea*, composé il y a deux siècles. M. Gardoni, le digne Almaviva du *Barbiere*, a obtenu un légitime succès avec la *Mandolinata* de Paladilhe. La partie instrumentale était brillamment représentée par MM. Saint-Saëns, Fauré et Fischer : le premier a joué une originale Gavotte et une Mazurka de sa composition; le second lui a servi de partenaire dans la Marche héroïque à deux pianos, et M. Fischer, l'excellent violoncelliste, a réuni tous les suffrages avec la fantaisie de Servais sur *la Fille du Régiment*.

*** Mlle Célestine Maurice, une jeune pianiste d'un charmant talent, dont elle doit la meilleure part à l'excellente direction de Mme Farrenc, a donné le 10 mai un fort intéressant concert à la salle Pleyel. Elle y a fait applaudir un jeu fin, délicat et brillant tout à la fois, dans le trio en *ut* mineur de Beethoven, avec MM. Vieuxtemps et Jacquard, dans la transcription de la *Mandolinata* par Saint-Saëns, dans le *Conte romantique* de Schulhoff. Au succès de la jeune artiste est venu s'ajouter celui de Vieuxtemps, avec sa *Gavotte;* de Roger, avec l'air de *Joseph* et *Oiseaux légers;* de Mme Sasse, avec l'air d'*Anna Bolena* et celui de *Galathée*. De pareils noms disent assez ce qu'a dû être l'interprétation des morceaux.

*** Nous devons une mention spéciale à la séance d'audition des élèves de Mlle Marie Lacroix, un de nos bons professeurs de piano; les qualités de style et de mécanisme que nous avons pu constater chez les futures virtuoses qui profitent de son excellent enseignement, sont de celles qui forment les talents sérieux. Mlle Lacroix, joignant l'exemple au précepte, s'est fait entendre elle-même à la fin de la séance.

*** Voici le programme du concert que donneront M. et Mme Jaëll, le 22 mai, à la salle Erard, au profit des orphelins adoptés par l'archevêque de Paris : 1° Grand trio en *si bémol* (Schubert), MM. Jaell, Armingaud et Jacquard; 2° Romance de *Guillaume Tell*, Mlle Marie Battu; 3° *Bruissement des Bois, Ronde des Lutins*, et Paraphrase de concert sur *Rigoletto* (Liszt), Mme Marie Jaell; 4° Romance chantée par M. Delle Sedie; 5° Gavotte et musette (J. S. Bach); Nocturne, valse (Chopin); *Il Guarany*, caprice-boléro (Alfred Jaëll), M. Alfred Jaell; 6° Chanson napolitaine (arrangée par Braga), Mlle Marie Battu; 7° Duo pour deux pianos, sur une mélodie nationale française du XVIIe siècle (Reinecke), M. et Mme Jaell.

*** Aujourd'hui dimanche, jour de la Pentecôte, à 10 h. 1/2, exécution de la Messe impériale de Haydn, à grand orchestre, en l'église Saint-Roch, sous la direction de M. Ch. Vervoitte.

*** Le samedi 25 mai, à 8 heures du soir, salle du Grand-Orient, rue Cadet, concert donné par Mme Jannin-Gardet, avec le concours de MM. Delle Sedie et Bataille.

*** Aujourd'hui, à deux heures, salle Pleyel, matinée musicale donnée par Ernest Nathan, avec le concours de Mme Anna de Lagrange, de Mme Joséphine Martin et de M. Piter.

*** M. Pasdeloup et son orchestre viennent de parcourir les principales villes de l'Ouest, Tours, Angers, Nantes, etc., en donnant des concerts qui ont eu partout le plus grand succès. M. Pasdeloup avait obtenu le concours de Sivori, de Ritter et de Mme Barthe-Banderali; et ces noms, on se l'imagine bien, n'étaient pas le moindre attrait de ses programmes.

*** *La Sainte-Cécile*, société de chant sacré, fondée récemment à Lyon, a donné le 11 mai, dans la salle du Commerce de cette ville, sous la direction de MM. Holtzem et Mangin, un magnifique concert au programme duquel figuraient des œuvres telles que : la marche des prêtres d'*Athalie*, la première partie de la *Création* de Haydn, le *Credo* de la Messe du sacre de Cherubini, l'*Ave verum* de Mozart, un *Tantum ergo* de Bach, et pour finir, *Gallia*, de Gounod. L'exécution a été de tous points excellente; les trois cents choristes de *la Sainte-Cécile* ont été superbes d'ensemble et d'entrain. Ce résultat, obtenu en si peu de temps, fait honneur à l'intelligente et artistique direction de la Société.

*** Une belle solennité musicale, organisée dans un but tout patriotique, réunissait, le 7 mai, un nombreux auditoire dans la cathédrale d'Orléans. La messe en *fa* de Cherubini y a été exécutée sous l'habile direction de M. Salesses, par trois cents artistes et amateurs. A l'Offertoire, M. White, l'excellent violoniste, s'est fait entendre; son talent plein de charme a produit une grande impression. Mgr Dupanloup, son clergé et les principales autorités orléanaises étaient présents. Le produit des billets et de la quête, — 2,600 francs environ, — a été versé à la caisse de l'Œuvre des Femmes de France.

NOUVELLES DIVERSES.

—

*** Le concours préparatoire pour le prix de Rome a commencé hier au Conservatoire. Ce premier concours dure, comme ont sait, huit jours.

*** M. George Hainl va ajouter à ses fonctions de chef d'orchestre à l'Opéra, celles de directeur de la musique au même théâtre, qui furent remplies, on s'en souvient, par M. Gevaert jusqu'en 1870. En raison de ce surcroît d'occupations, il a cru devoir renoncer à l'honneur de diriger désormais l'orchestre de la Société des concerts, tâche glorieuse, mais absorbante à laquelle ce consciencieux artiste craignait de ne plus suffire; et, à la répétition du dernier concert, il a fait part en ces termes de sa résolution aux membres de l'orchestre :

« Messieurs,

» Demain j'aurai l'honneur de vous diriger pour la dernière fois. Des circonstances nouvelles, me créant de nouveaux devoirs, m'imposent l'obligation de décliner la candidature aux élections prochaines.

» M. Halanzier, directeur de l'Opéra, m'a nommé directeur de la musique. C'est un accroissement considérable de travail et de responsabilité. Rester chef d'orchestre de la Société des concerts, serait m'exposer à remplir imparfaitement l'une ou l'autre de ces deux tâches laborieuses et délicates.

» Ma conscience ne le souffrirait point; aussi je vous demande la permission de me séparer de vous. Cette séparation me coûte; et, bien qu'elle fût depuis plusieurs mois arrêtée dans mon esprit et que je m'en fusse ouvert à mon loyal ami, M. Deldevez, je me prends à hésiter à vous en faire part.

» C'est vous dire la vivacité de mes regrets; ce qui les adoucit, c'est la pensée que vous les partagerez. Je me plais à croire que la Société des concerts n'a pas déchu, sous ma direction de neuf ans, de son glorieux et classique renom, et que vous garderez de votre chef un souvenir dont il aura le droit de tirer quelque orgueil. »

De vives démonstrations de regrets et de sympathie ont accueilli ces paroles. — Les élections auront lieu dans les premiers jours de juin.

*** M. Schœlcher, député à l'Assemblée nationale, qui est un musicien érudit et a publié à Londres une biographie de Hændel fort estimée, vient de faire don à la Bibliothèque du Conservatoire de Musique d'une importante collection d'œuvres manuscrites de ce maître. Une communication de source très-autorisée nous permettra de reparler bientôt de ce précieux cadeau, avec tous les détails que méritent sa valeur intrinsèque et le sentiment qui a inspiré le donateur.

*** La nouvelle commission des théâtres, instituée par le Ministre de l'Instruction publique, s'est réunie avant-hier, à cinq heures, dans le cabinet du ministre. Une sous-commission, composée de MM. le comte d'Osmoy, Hérold et Régnier, a été nommée pour examiner spécialement la situation du Théâtre-Lyrique et du Théâtre-Italien.

*** Le remplaçant provisoire de Charles Battaille à la classe de chant du Conservatoire est M. Solon, l'un de ses meilleurs élèves, qui tient avec autant de talent que de succès l'emploi de basse chantante au théâtre de l'Athénée.

*** L'Assemblée générale annuelle de la Société des auteurs et com-

positeurs dramatiques a eu lieu mardi dernier à la salle Herz, sous la présidence de M. Alexandre Dumas. Ont été élus au premier tour de scrutin, en remplacement des commissaires sortants et non rééligibles : MM. Ludovic Halévy, Paul Féval, E. Gondinet, A. Maquet; au second tour de scrutin, MM. V. Joncières et Th. Semet. — MM. Moinaux et Duprato ont été nommés membres suppléants.

*** Offenbach est revenu de Vienne, où son *Corsaire noir* doit être représenté le 15 septembre.

*** Tamberlick est en ce moment à Paris. Il s'occupe de la formation d'une troupe lyrique pour le théâtre Tacon, à la Havane, qu'il dirigera encore l'hiver prochain. Dans quelques jours, le célèbre ténor part pour Madrid, où il est engagé.

*** Capoul est à Paris, de retour de sa longue excursion artistique aux Etats-Unis. Un engagement à Her Majesty's Théâtre l'appelle à Londres.

*** Monjauze a terminé ses pérégrinations lyriques dans le midi de la France et est de retour à Paris. Marseille, Bordeaux et d'autres grandes villes ont applaudi l'éminent chanteur.

*** La propriété des *Cent Vierges* a été cédée par MM. Brandus et Dufour, pour l'Italie, à l'éditeur Lucca, de Milan; et pour l'Allemagne, à l'éditeur Bock, de Berlin.

*** Mlle Rubini, ayant terminé son engagement au Théâtre-Italien, est partie pour Londres, où elle va remplir un engagement pour une série de concerts. Elle est également engagée à Bade pour le 9 septembre prochain.

*** Notre collaborateur Em. Mathieu de Monter assiste en ce moment aux concours orphéoniques d'Alger, dont il rendra compte la semaine prochaine dans la *Gazette musicale*. Son absence devant se prolonger quelque temps encore, nous ne pourrons commencer que le mois prochain les articles que sa plume brillante et pittoresque consacrera, cette année comme les précédentes, à apprécier le côté musical du Salon.

*** Un point de droit sujet à controverse, en matière de propriété artistique, vient d'être décidé par un arrêt de la Cour d'appel de Paris, en date du 7 mai. M. Richault, éditeur de musique, cessionnaire du droit de propriété de l'ouvrage de Clementi, intitulé : *Gradus ad Parnassum, ou l'art de jouer le piano-forte*, en avait fait saisir une édition mise en vente par MM. Enoch père et fils, et porté l'affaire devant le tribunal civil de Paris, qui, considérant les œuvres musicales comme régies par la loi du 19 juillet 1793 et non par le décret du 5 février 1810, c'est-à-dire ne les assimilant pas aux œuvres littéraires, avait donné gain de cause à MM. Enoch; M. Richault a interjeté appel de ce jugement, et la Cour, estimant qu'en principe la propriété des œuvres de l'esprit est identique, quel que soit le sujet sur lequel l'esprit s'est exercé, qu'il s'agisse d'une composition littéraire ou d'une composition musicale, a jugé que les droits des héritiers de Clementi, — sujet français lorsqu'il s'est marié en 1811, — subsistaient encore, et ne seraient périmés, conformément à la loi, qu'en 1884, c'est-à-dire vingt ans après la mort de Mme veuve Clementi; et qu'en conséquence l'éditeur Richault, cessionnaire de ces droits, restait jusqu'à cette époque, seul propriétaire en France du *Gradus ad Parnassum*.

*** Sous ce titre : *Méthode de musique vocale graduée et concertante*, MM. Torramorell et Félix Clément viennent de publier en une fort belle édition, chez Firmin Didot, un ouvrage didactique et pratique très-bien fait, substantiel, offrant en un nombre restreint de pages un résumé clair et complet des principes de la musique, et remarquable surtout par le soin et la conscience qui ont présidé à la composition des exercices à une et à deux voix, avec accompagnement de piano, qui en sont la partie la plus importante. Les auteurs se sont attachés à bannir de ces leçons le style *facile* et *agréable* qui constitue le seul attrait de tant de méthodes de solfége, mais qui a l'inconvénient de ne rien apprendre à l'élève; ils ont voulu que leur ouvrage fût une préparation à la musique des maîtres. A cetitre nous ne saurions trop le recommander aux maîtres qui veulent faire de leurs élèves autre chose que des amateurs.

*** La préfecture de police, qui depuis près de six mois ne délivrait plus aucune autorisation aux chanteurs ambulants, commence à se départir de sa rigueur, et, depuis une quinzaine de jours, bon nombre d'autorisations de ce genre ont été accordées. Mais on ne fait droit aux demandes qu'après une enquête minutieuse sur les antécédents du postulant, qu'on avertit d'être très-réservé sur le choix de ses couplets.

*** Le nouveau Conservatoire de Lyon, dont M. Mangin est directeur, est ouvert depuis mercredi dernier.

*** La Société Sainte-Cécile de Bordeaux nous communique le résultat du concours ouvert par elle pour la composition d'un *Stabat* à grand orchestre, concours qui, paraît-il, a été fort remarquable : 1er prix (médaille d'or), M. Poll Da Silva. Paris. — 2e prix *ex-æquo* (médaille d'argent). — M. E. Chaîne, Paris; et M. L.-A. Bourgault-Ducoudray, Paris. — Première mention honorable : MM. Erick Siboni, professeur de musique à l'Académie royale de Soroë, en Danemark. — Seconde mention honorable, M. Benjamin Godard, Paris. — Troisième mention honorable : M. Louis Amouroux, Bordeaux.

*** La saison musicale promet d'être brillante à Vichy; le directeur artistique du Casino, M. Accursi, a engagé Mmes Anna de Lagrange, Carlotta Patti, Marie Battu; il est aussi question de Faure.

†

*** A peine l'offrande artistique qui devait adoucir sa triste situation avait-elle pu lui être remise, que l'ex-ténor Renard succombait au mal qui le minait depuis longtemps. Il est mort le vendredi 9 mai, le surlendemain de la représentation à son bénéfice. — Antoine-Aimé Renard, que sa magnifique voix et son heureuse organisation avaient prédestiné à une brillante carrière, brisée de bonne heure par la maladie, était né à Lille en 1825. Il débuta à l'Opéra en 1857; on se souvient de ses succès dans *la Juive, Guillaume Tell, les Vêpres siciliennes*. — Les obsèques ont eu lieu lundi dernier à l'église Saint-Vincent de Paul; un très-grand nombre d'artistes y assistaient.

*** Une autre célébrité artistique vient de disparaître. Le ténor Lafeuillade, applaudi jadis à Paris dans *Fernand Cortez, Œdipe à Colone, la Vestale, Masaniello* et bien d'autres œuvres, vient de mourir à Montpellier, à l'âge de soixante-douze ans. Sa carrière lyrique terminée, il s'était fait directeur de théâtre; il a laissé en cette qualité de bons souvenirs à Marseille, à Toulouse et à Montpellier.

*** Théodore Cogniard, le fécond auteur dramatique, ancien directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin avec son frère et collaborateur Hippolyte, est mort lundi dernier à l'âge de 66 ans.

*** La vicomtesse d'Anglars, en religion sœur Marie-Joseph, fondatrice et première supérieure de la maison de Notre-Dame-des-Arts, pour l'éducation des filles d'artistes pauvres, vient de mourir à la suite d'une longue maladie, dans l'établissement si généreusement et si laborieusement créé par elle (ancien château de Neuilly, boulevard de la Saussaye). Toute sa fortune y avait été employée.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Un début des plus brillants a eu lieu la semaine dernière à Drury-Lane : c'est celui du ténor Italo Campanini, un jeune artiste, heureusement doué et fort intelligent, qui a chanté le rôle de Gennaro, dans *Lucrezia Borgia*, de manière à exciter un véritable enthousiasme. Il a été acclamé et rappelé nombre de fois, et on lui a bissé plusieurs morceaux. Voici donc M. Mapleson en possession d'un « oiseau rare » de plus. — Le bilan de la semaine, à Covent-Garden, se compose de trois belles représentations : *l'Africaine* avec Mme Lucca, *Dinorah* et *le Barbier* avec Mme Patti. — Arditi a composé pour Mme Patti une tarentelle intitulée *Forosetta*, qu'on dit très-réussie et que la diva se prépare à patronner de tout le charme et de toute la magie de son chant. — L'Opéra-Comique français a fait son ouverture, le 3 mai, dans la salle qui porte ce nom, sous la direction de M. Montelli, par *la Fille du régiment*. Mme Cabel, dont le talent est aussi brillant et aussi séduisant que jamais, a été l'objet d'ovations répétées. On a applaudi aussi Mme Haydée Abrek, qui donne un bon relief au rôle de la marquise. Depuis, on a donné *la Dame Blanche* avec M. Engel et Mlle Muret. — Le premier des grands concerts que doit diriger Gounod, dans Royal Albert Hall, a eu lieu le 8 mai, en présence de la reine et de toute la cour. On n'y a exécuté que des œuvres composées ou arrangées par lui; la musique religieuse dominait dans le programme. — M. Delaborde s'est fait entendre, avec son succès habituel, à la première matinée classique donnée par M. Sainton, le 10 mai, et au quatrième concert de l'Old Philharmonic, le 13 mai. — La vente des violons de prix appartenant à M. Gillott, la plus riche peut-être des collections particulières, a eu lieu ces jours derniers et a produit 4,195 livres sterling (104,875 francs).

*** *Bruxelles.* — La troupe des Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles ne tardera pas à émigrer pour quelque temps à Vienne; le Carltheater lui donnera l'hospitalité, et, en retour, M. Humbert y installera *les Cent Vierges*, de Lecocq. C'est la première fois que l'opéra-bouffe sera chanté *en français* dans la capitale de l'Autriche.

*** *Bade.* — La saison musicale ne tardera pas à commencer. L'administration se prépare à suivre — avec l'élément artistique français en moins, — les errements des années précédentes; elle a engagé la troupe italienne de Pollini, le couple Padilla-Artôt en tête, et la troupe allemande de Carlsruhe. Moritz Kœnnemann est encore le chef d'orchestre du Kurhaus. Les concerts commenceront au moins de juin; au mois d'août auront lieu ceux de Johann Strauss, de Vienne, et de son orchestre.

*** *Dresde.* — Mlle Minnie Hauck vient de chanter avec un brillant succès *le Domino noir*.

*** *Vienne.* — Dans un concert donné par le chanteur Krückel, Rubinstein a fait entendre son nouveau cycle de mélodies : *Wilhelm-Meister Gesœnge*, sur les mêmes textes déjà traités musicalement par Schumann. Ces productions, un peu hâtives, renferment cependant pour la plupart de réelles beautés.

Le Directeur : S. DUFOUR. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin. rue de Valois, 17, Paris

EN VENTE

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

LES

CENT VIERGES

OPÉRA-BOUFFE EN 3 ACTES

Paroles de MM. CLAIRVILLE, CHIVOT et DURU, Musique de

CH. LECOCQ

Airs de chant détachés avec accompagnement de piano :

ACTE PREMIER.

1. **Chanson du Porter**, chantée par Mlle Regnault : « *Quel est de toute la terre le pays le plus beau?* » . 3 »
2. **Ariette** chantée par Mlle Van Ghell : « *J'ai la tête romanesque.* » 4 50
3. **Duo** chanté par Mlle Van Ghell et M. Berthelier : « *Dans les forêts de l'Amérique.* » 7 50
4. **Quintette** : « *Un turbot, un turbot, un turbot.* »..... 9 »

4 *bis*. **Couplets de l'Omelette** (extrait du quintette) : « *On prend des œufs, on les casse, casse.* »..... 3 »

5. **Mélodie** à deux voix, chantée par Mlles Van Ghell et Gauthier : « *Nous allons le voir, ce joli navire.* » .. 4 50

5 *bis*. La même, arrangée à une voix ..... 3 »

ACTE DEUXIÈME.

6. **Couplets** à 2 voix, chantés par MM. Léonce et Kopp : « *Sans femme, l'homme est un corps sans âme.* » 5 »

6 *bis*. Les mêmes arrangés à une voix..... 3 75

8. **Quatuor** chanté par Mlles Van Ghell et Gauthier, MM. Berthelier et Hittemans : « *Silence, si l'on vous entendait*..... 7 50
9. **Grande valse** chantée par Mlle Van Ghell : « *Il n'est pas de bonheur loin de toi.* » ..... 6 »

9 *bis* La même, transposée plus bas ..... 6 »

10. **Ballade** chantée par M. Berthelier : « *J'ai pour mari Barbarini, un Italien de Florence.* »..... 5 »
11. **Polka des Mariages**, pour le piano..... 3 75

ACTE TROISIÈME.

12. **Quatuor** : « *A table! Chassons l'humeur noire* »..... 7 50

12 *bis*. **Chanson** chantée par M. Berthelier : « *Un vieux et riche Céladon* »..... 5 »

13. **Duettino** chanté par Mlles Van Ghell et Gauthier : « *Ah! monsieur le Secrétaire* » ..... 6 »
14. **Déclaration** chantée par Mlle Van Ghell : « *Je t'aime, mon beau séducteur.* » 4 50

14 *bis*. La même, transposée plus bas..... 4 50

Grande Valse, chantée par Mlle VAN GHELL, arrangée pour piano seul : 6 fr.

GRAND QUADRILLE PAR ARBAN
Pour le piano : 4 fr. 50 c.

POLKA BRILLANTE
Par GRAZIANI, pour le piano : 4 fr.

QUADRILLE A 4 MAINS
Par ARBAN, prix : 6 fr.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.

Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

MAISON RINALDI — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

HOTEL BELLEVUE A TROUVILLE-S.-MER

Près du Casino
CONCERTS ET RÉUNIONS MUSICALES.

HARMONI-COR JAULIN
Cet instrument, qui vient de subir un dernier perfectionnement, se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir : deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.

Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur, en huit jours, à jouer de l'Harmoni-Cor.

Prix : *En écrin, 150 francs.* (Remise au commerce.)
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

(Brevetée s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 21. — 26 Mai 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nos abonnés recevront, avec le prochain numéro, la Table analytique des Matières pour l'année 1870-1871.

SOMMAIRE.

Théâtre national de l'Opéra-Comique. Première représentation de *Djamileh* et Reprise du *Médecin malgré lui*. **Paul Bernard.** — Théâtre Italien. *Anna Bolena*. **Elias de Rauze.** — Alger, fêtes musicales et festival-concours. **Em. Mathieu de Monter.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Et pour ce, Syre, quand il se manifeste quelque excellent ouvrier en l'art de musique, vous le devez soigneusement garder, comme chose d'autant excellente que rarement elle apparoist.

RONSARD (*Préface d'un recueil de chansons à plusieurs parties, dédié au Roy.*

***

... Avant la Révolution, les chefs de corps mettaient de la vanité à avoir pour leur régiment une musique que les bourgeois de la ville où il tenait garnison citaient avec éloge; dans bien des endroits, on proportionnait le mérite d'une troupe à celui de sa musique. Les généraux n'étaient pas insensibles à de tels plaisirs : la musique était l'ornement des parades et des promenades militaires et des retraites aux flambeaux. Au camp, elle égayait les banquets des états-majors et se trouvait à propos sous la main du général en chef s'il lui prenait fantaisie de faire organiser quelque petite soirée théâtrale. Elle jouait au centre des régiments depuis la prière du soir jusqu'au coup de canon de l'extinction des feux. Elle avait un grand côté d'utilité : attirer des recrues.

MM. — Gal BARDIN (*Spectateur militaire*).

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

DJAMILEH

Opéra-comique en un acte, paroles de M. LOUIS GALLET, *musique de* M. GEORGES BIZET. *Première représentation le 22 mai. — Reprise du* **Médecin malgré lui**, *de* GOUNOD.

Voici ce que j'ai lu dans un livre bien triste d'Alfred de Musset. Qu'on me permette de citer ce fragment *in extenso;* il dépeint d'une façon frappante ce que l'auteur appelle la maladie du siècle, et j'ai à m'occuper aujourd'hui, dans une certaine mesure, de cette maladie morale dont les effets cruels se font aussi bien sentir dans les questions sociales que dans la politique, aussi bien dans la littérature que dans les beaux-arts, aussi bien enfin dans la musique que dans la peinture.

Voici ce fragment :

« Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme; devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir; et entre ces deux mondes..... quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris. »

Est-il possible de trouver une peinture plus vraie de l'état de malaise que nous traversons et qui envahit tout doucement l'ensemble et les détails de notre vie? Tout y sombre à son tour; la religion, la famille, la poésie et l'art. Et pour ne nous occuper que de la question spéciale qui nous intéresse aujourd'hui, est-il possible de rencontrer une définition qui se prête mieux à l'état actuel de la musique et aux tendances déplorables qui se manifestent dans cet art délicat et sublime tout à la fois, où le sentiment devrait être le principal article de foi, mais où le parti pris et les recherches systématiques semblent vouloir renverser un passé plein de grandeur et fouler aux pieds les chefs-d'œuvre de nos maîtres?

Ces réflexions me venaient en foule en quittant la première représentation de *Djamileh* et je suis sorti d'autant plus triste de cette nouvelle manifestation de notre école moderne que je savais avoir à compter ce soir-là avec un de ses plus vaillants athlètes. M. Georges Bizet est en effet un musicien solide. La langue des sons n'a pas de secrets pour lui; il navigue en plein orchestre avec la sûreté, avec l'aisance du plus habile pilote. De plus, il est jeune, plein d'audaces et de témérités, et l'on sent que ces qualités réelles pourraient produire de grandes et belles choses si celui qui les possède voulait bien un peu compter avec le passé et ne pas trop escompter l'avenir. Au lieu de cela, par conviction ou par parti pris, voulant étonner le public plutôt que passer inaperçu, se posant en novateur et rêvant dans son sommeil fiévreux d'arracher quelques rayons à la couronne du prophète Richard Wagner, M. Georges Bizet s'est lancé à corps perdu dans ce Maelstrom sonore, au risque d'y laisser ses ailes de néophyte et surtout les oreilles de ses auditeurs. Plus royaliste que le roi, rien ne l'arrête, rien ne l'effraie, et certaines pages de sa partition que j'ai sous les yeux sembleraient, pour de moins convaincus que lui, pleines de fautes d'impression, tant les notes y sont quelquefois accouplées contre toute espèce de logique. S'il veut un exemple de ce que j'avance, je le renverrai à la 11e et à la 12e mesures de la page 20, et je lui en demanderai l'explication;

non pas à la manière primitive des Castel et des Reicha,—je comprends que nous ayons beaucoup progressé dans l'art d'écouter des dissonances et de manger du piment sans sourciller, et j'ai saisi jusqu'à un certain point le système fort ingénieux des affinités sonores,—mais je n'en suis pas encore arrivé à comprendre le passage précité, pas plus que beaucoup d'autres du même genre dans le courant de sa partition. Je dirai même qu'en feuilletant toute l'œuvre de Wagner, j'ai trouvé bien des pages nuageuses, bien des audaces plus ou moins contestables, mais jamais, non jamais rien de semblable ! J'avais donc quelque raison de dire que M. Georges Bizet est plus royaliste que le roi.

Maintenant que j'ai fait le procès d'un système avec lequel je ne puis vraiment pactiser, à moins de rompre avec l'admiration que me font éprouver les œuvres de Beethoven, Weber, Mendelssohn et Meyerbeer, je vais dire tout le bien que je pense de certaines parties de l'œuvre de M. Bizet, et je serai heureux de donner à ma louange l'accent de sincérité que je ressens. Quoi que fasse ce jeune musicien, il reste malgré lui sous l'empire du rhythme et de la forme ; aussi sa manière conserve-t-elle une vie et un accent qu'on ne rencontre point dans les autres adeptes du genre. C'est ainsi que son ouverture, dont les tonalités crispent et révoltent le sens auditif, parvient toutefois à intéresser et reste dans le souvenir. Je dirai même plus, M. Bizet est mélodiste, et je n'en veux pour preuve que le délicieux chœur dans la coulisse qui se chante au lever du rideau. Impossible de trouver tout à la fois plus de fraîcheur et de couleur orientale. La phrase de ténor qui lui sert de milieu, où les violons en sourdine rendent très-bien le sentiment extatique du fumeur, forme une opposition charmante. J'aurai encore beaucoup à louer dans le duo d'hommes qui suit et je citerai surtout la phrase mélodique qui porte ces paroles :

Que l'esclave soit brune ou blonde,
Je cède au charme tour à tour;
Je n'aime aucune femme au monde,
J'aime l'amour.

Là, M. Bizet s'est laissé aller au sentiment et bien lui en a pris; le public s'en est montré reconnaissant.

Dans le trio qui succède, on peut remarquer un passage imitatif où il est question de la mer, et une pensée musicale charmante : *Je ne demande rien, mon maître.* Pourquoi faut-il qu'il survienne, sous le nom de *ghazel*, une mélodie soi-disant orientale? Voilà de ces pages où l'absence de tonalité pourrait rendre hydrophobes les natures nerveuses. J'en dirai à peu près autant d'un cantabile appelé *lamento.*

Enfin, j'arriverai au grand duo final qui, comme situation, doit être regardé comme le point culminant de l'ouvrage. Il y avait là une passion contenue, se fondant dans un enthousiasme plein d'élan; c'était, en un mot, un de ces duos d'amour où Meyerbeer et Gounod excellent. Or, j'ai beau chercher, je n'y trouve rien; et c'est là la querelle la plus sérieuse que j'aie à faire à M. Georges Bizet, car elle sous-entend l'impuissance.

Je dois encore parler d'un air de ballet, de couleur asiatique assez bien tranchée, mais dans lequel un parti pris de chromatique déroute et fatigue l'oreille. Puis, pour faire la part des éloges aussi complète que possible, j'ajouterai que M. Bizet écrit parfaitement pour les chœurs, non pas que ceux-ci soient beaucoup travaillés au point de vue des agencements de parties, mais parce qu'ils sont tous bien teintés et fort intéressants. Le chœur d'hommes : *Quelle est cette belle, dont l'œil étincelle?* est vraiment plein de sève et de délicates modulations.

Pour nous résumer, nous dirons que M. Bizet procède plus encore de l'école de Gounod que de celle de Wagner. Seulement, moins que l'auteur de *Faust*, il trouve la corde sympathique, et plus que lui il s'égare à la recherche d'harmonies impossibles et de l'inconnu musical.

Maintenant, il nous reste à dire quelques mots du livret de M. Louis Gallet qui sert de cadre à la partition que nous venons de parcourir. Les lecteurs assidus d'Alfred de Musset y trouveront une certaine analogie avec le poëme de *Namouna*. C'est là en effet que M. Gallet a puisé l'idée de sa pièce, qui a même été mise à l'étude sous ce titre. Mais cette analogie ne porte nullement sur l'ensemble de l'œuvre toute capricieuse de Musset, et se rapproche seulement de l'action qui lui sert de prétexte, action qui n'apparaît, comme chacun sait, qu'à la dernière page du livre. Quel que soit le rapport qui puisse exister entre ces deux ouvrages, jugez-en par vous-même. Voici à peu près le sujet de *Djamileh* :

Haroun, jeune seigneur égyptien, est le type de nos blasés du jour. Fatigué de tout, ne croyant plus à rien, ni à l'amitié, ni à l'amour, il sème à tous les vents ses illusions, ses richesses et sa vie. Son dernier sequin verra sa dernière heure. Il a pris pour règle de changer d'esclave tous les mois et, dès lors, il ne s'attache à aucune. Djamileh, l'esclave du moment, l'aime à la folie; pourtant le jour de son exil est arrivé; une autre, une inconnue, doit lui succéder. Ne pouvant se décider à s'éloigner de son idole, elle gagne le marchand d'esclaves et, sous de nouveaux habits, reparaît devant son seigneur et maître. Celui-ci, touché d'un tel amour, reconnaît que son cœur n'est pas tout à fait mort; dans les bras de Djamileh il se reprend à aimer, à espérer, à vivre. Ce tableau, assez poétique, serait attachant s'il ne traînait un peu en longueur. Tel qu'il est, il nous promet un librettiste original et possédant les qualités lyriques. Nous en faisons nos compliments à M. Louis Gallet.

Il manque à Mme Prelly, chargée du rôle un peu dramatique de Djamileh, ce qui manque aux vocations trop tardivement suivies: des études premières auxquelles on ne peut que difficilement suppléer. On est donc bien forcé de convenir qu'elle ne s'est pas montrée à la hauteur de sa tâche, soit comme actrice, soit comme cantatrice. Belle à se faire tout pardonner sous son costume oriental, nous ne dirions rien de son jeu; mais il ne peut en être de même pour le chant. Devant l'inégalité et l'insuffisance de sa voix, la partie musicale de son rôle perd beaucoup de son relief. A côté des éloges à donner dans celui d'Harn au ténor ou Duchesne qui se tire avec honneur des difficultés de sa tâche, force nous est de signaler dans le jeu de cet artiste une froideur dont l'étude le corrigera peut-être, mais qui ne laisse pas de déteindre sur ses incontestables qualités. Potel est assez amusant dans un rôle de second plan. L'orchestre est parfait, la mise en scène très-soignée.

***

L'Opéra-Comique, le même soir, donnait, pour la première fois à ce théâtre, la reprise du *Médecin malgré lui*. Quelle ravissante musique que celle-là! — c'est une des meilleures partitions de Gounod, — et comme le vieux Molière sait encore vous faire rire! Quelle finesse et quelle profondeur réunies ! Que de mots passés à l'état de proverbes et qui semblent, comme toutes les vérités, toujours neufs, quoique sus par cœur!

La troupe de l'Opéra-Comique, aux prises avec cet ouvrage consacré, a déployé un grand zèle et s'est véritablement distinguée l'excellent Ismaël, peut-être un peu triste en Sganarelle, a cependant trouvé d'excellents effets sous sa robe et son chapeau de médecin. Il a obtenu le *bis* traditionnel dans son air des *Glouglous*. Malgré tous ses efforts, il n'a pu cependant faire oublier notre pauvre Meillet, dont le souvenir est inséparable de ce rôle où il excellait. Mlle Ducasse s'est fait remarquer et applaudir dans le personnage de la nourrice Jacqueline. Coppel prêtait sa jolie voix au rôle de Léandre; Mme Decroix trouvait en Martine l'occasion de déployer sa verve bruyante; Mlle Guillot, MM. Nathan, Bernard et Barnold achevaient convenablement l'ensemble de ce contingent dont ce bon M. Palianti formait l'arrière-garde.

C'est une idée parfaite qu'ont eue là les directeurs de l'Opéra-Comique. La reprise du *Médecin malgré lui* sera fêtée par tous les gens de goût, et nous les croyons encore assez nombreux à Paris pour que le caissier du théâtre puisse se réjouir amplement et longtemps.

PAUL BERNARD.

THÉATRE-ITALIEN.

ANNA BOLENA.

Depuis bien longtemps le Théâtre-Italien n'avait pas repris la belle partition de Donizetti qui a pour titre : *Anna Bolena*. On peut dire que la génération nouvelle ne l'avait jamais entendue. Nous sommes redevables à la direction actuelle d'avoir tiré de l'injuste oubli où ses devancières l'avaient laissée, cette œuvre si dramatique, si profondément sentie, et toute remplie de mélodies qui n'ont pas vieilli. Donizetti, dont on connaît la prodigieuse fécondité, s'était déjà révélé compositeur de grand mérite par *l'Exilé romain* (*l'Esule di Roma*). Le poëte italien alors en vogue, Felice Romani, le collaborateur de Bellini, celui qui écrivit tous les poèmes mis en musique par le cygne de Catane, aux *Puritani* près, lui confia le livret de la tragédie lyrique dont la deuxième des six femmes de Henri VIII d'Angleterre est l'intéressante et poétique héroïne. L'œuvre de Donizetti eut un très-grand succès dès son apparition. Bientôt *Anna Bolena*, recherchée par tous les *impresari* des théâtres lyriques de la Péninsule, fit le tour de toutes ces scènes, depuis le Piémont jusqu'à la Sicile. A Naples surtout, elle fut très-favorablement appréciée, très-chaleureusement applaudie. Il est vrai que l'interprétation, au théâtre San Carlo, était confiée à des artistes hors ligne, en tête desquels figurait l'inimitable Lablache, superbe dans ce rôle si difficile de Henri VIII, où il a eu des successeurs, mais point de rivaux. Dès lors, la renommée de Donizetti alla toujours en grandissant, jusqu'à ce qu'il vint à Paris nous donner coup sur coup *la Fille du régiment*, *Don Pasquale* et *la Favorite*, *Don Sébastien*, *les Martyrs*, sans compter *Lucie* que l'Académie de musique s'empressa de faire traduire et qu'elle a gardée pendant si longtemps. Hélas! le pauvre Donizetti devait y laisser sa santé et sa puissance intellectuelle, de même que Bellini y avait laissé sa vie quelques années auparavant.

Ce n'est pas en entendant une seule fois l'opéra de ce maître qu'on peut en apprécier la valeur. Mieux avisés que nous, les théâtres d'Italie gardent pendant quelques mois sur l'affiche le titre d'une œuvre de cette importance, et la lassitude n'arrive pas aussi vite que chez nous. On pourrait objecter que nous faisons de même pour nos scènes musicales à nous. C'est vrai, heureusement pour nos compositeurs et pour leurs œuvres! Mais ce même avantage ne s'étend pas jusqu'à la salle Ventadour, dont l'affiche est si mobile, si vite et si souvent changée, qu'on n'a presque jamais le temps d'entendre trois ou quatre fois de suite le même ouvrage. Il en résulte que bien des partitions restent à peu près inconnues, qu'elles ne sont pas sérieusement appréciées et qu'elles retombent inévitablement dans l'oubli. C'est ce qui va malheureusement arriver pour celle d'*Anna Bolena*. La saison théâtrale des Italiens touche à sa fin; on a eu à peine le temps d'entendre l'œuvre de Donizetti, une des meilleures, cependant, des plus complètes et des mieux réussies parmi toutes celles qui composent son riche répertoire. Mais comment faire partager cette opinion à ceux qui ne l'ont entendue qu'une fois?

Ajoutez à cet inconvénient, déjà assez grave, celui d'une exécution qui, pour avoir été confiée aux meilleurs artistes dont la nouvelle direction peut disposer, ne s'est pas moins ressentie de la hâte avec laquelle, d'ordinaire, on met en scène les ouvrages même les plus importants, à ce théâtre fatalement voué au mouvement perpétuel, — qu'on nous passe l'expression. Les artistes ont à peine le temps d'apprendre leur rôle; quelques répétitions au foyer, deux ou trois à la scène sont considérées comme plus que suffisantes, et la représentation est annoncée. On vise plutôt au nombre des ouvrages qu'à la façon plus ou moins convenable dont ils sont interprétés.

Cette fois, la direction disposait de Mme Sasse, que ses puissants moyens désignaient pour le rôle si dramatique de l'infortunée Anne de Boleyn. La basse Medini, dont l'organe, tout en étant très-vigoureux, sait se plier aux exigences et aux souplesses du chant, faisait espérer un excellent Henri VIII. Le ténor Mongini, le contralto Bracciolini complétaient le quatuor des voix. Enfin, Mme Dorelli-Daniele, qui avait débuté l'avant-veille dans le rôle d'Adalgisa, pouvait tenir avec quelque chance de succès le rôle de Jeanne Seymour.

Avec tous ces éléments, on pouvait à juste titre compter sur une bonne interprétation. Hâtons-nous de dire que l'espérance n'a pas été déçue. Au début de la partition, voire même pendant tout le premier acte, on avait pu concevoir quelques craintes. Aux actes suivants, elles se sont dissipées, et l'opéra a très-bien marché jusqu'à la fin. La belle et pathétique romance du contralto : *Ah! non voler costringere*, a été fort délicatement chantée par Mlle Bracciolini et a commencé à bien disposer l'auditoire; l'air de la basse, celui du ténor, le duo, toute la belle scène du jugement avec le magnifique finale, le fameux trio entre la basse, le ténor et le soprano, sans conteste une des plus belles pages de l'œuvre, et le dernier tableau tout entier, où vient se placer la marche funèbre, scandée par le glas mortuaire et par les coups de canon, ont été très-vivement applaudis. On a tenu compte du zèle des interprètes et on a su apprécier leur talent. Mais, nous le répétons à dessein, il eût fallu pour que l'*Anna Bolena* fût définitivement acquise au répertoire du Théâtre-Italien, qu'on donnât plusieurs représentations consécutives de ce remarquable ouvrage, au lieu de le condamner au sort des cantates, qui durent ce que dure un feu de joie.

Nous faisons des vœux pour que la nouvelle direction donne de cet ouvrage, l'hiver prochain, une sérieuse reprise. On verra alors si nos sympathies pour cette partition de l'auteur de *Lucie* et de *la Favorite* sont exagérées. Ce sera d'autant plus facile que la plupart des artistes qui viennent de l'interpréter paraissent devoir faire partie de la troupe appelée à défrayer la nouvelle saison musicale de la salle Ventadour, à commencer par Mme Sasse, qui n'a pas, dit-on, accepté les offres de l'Académie de musique. Mais dût-elle quitter le Théâtre-Italien, l'Italie nous enverra bien une autre cantatrice dramatique — elle en est assez riche — pour remplir le rôle d'Anne de Boleyn.

ÉLIAS DE RAUZE.

ALGER.

Fêtes musicales, Festival-Concours des 9-12 mai 1872.

Voilà bien des années déjà, qu'au courant de continuelles excursions artistiques, touchant barre à Paris, je m'empresse et suis heureux d'indiquer aux lecteurs de cette *Revue*, d'un trait toujours trop rapide à mon gré, les étapes progressives de l'Orphéon français sur la carte de notre cher pays.

C'est ainsi que, des vastes centres de l'activité humaine aux ruches plus modestes endormies sous la feuillée, de la plaine au coteau, de la rive à la plage, par monts et vallées, nous avons suivi ensemble cette aimable bannière du chant choral dont les plis n'ont jamais abrité que la concorde et la discipline ; autour de laquelle ne cessent pas de se rallier les *travailleurs qui travaillent*, qui chantent de larges harmonies sous le ciel de Dieu au lieu de manufacturer, dans l'ombre, des passions infernales : — artisans du métal, du bois, du tissu ou de la vieille terre gauloise, demandant à la musique, à l'émulation, des délassements salutaires et des jouissances intellectuelles jusqu'alors inconnues à la masse.

Au Nord comme au Midi, ici et là, partout aujourd'hui, grâce aux grandes assises de l'art populaire par excellence, la vie de l'âme, avec ses ardeurs, avec ses désirs, ses craintes, ses contemplations, a pénétré dans les populations, leur communiquant, à un moment donné qui facilement se retrouve, le mouvement et la chaleur de sa divine essence.

Où n'avons-nous pas été de la sorte? Quelle ville n'a pas retenti du mélodieux *bardit* de nos bandes pacifiques? Un beau jour même nous sommes descendus en Angleterre; nous étions plus de trois mille, s'il m'en souvient bien, et les derniers accords du Festival résonnaient encore à Sydenham, que Londres nous répondait par un formidable hurrah de bienvenue, que les *rifles* tombaient des mains des volontaires soupçonneux, et que notre invasion mu-

sicale scellait à nouveau la bonne entente de deux nations à la veille de se diviser sous une arrière-pensée réciproque. Il en a été et il en sera toujours ainsi. Nos fêtes se relèvent par de précieux avantages moraux. Nos rapprochements sympathiques amènent des liens d'amitié, d'intérêt, de nombreux échanges d'idées ; à ce contact, dans le courant d'une joie commune, que de prétentions se dissipent, que de préjugés s'amortissent !

Londres, la Savoie depuis, jolis voyages sans doute; mais la force d'expansion de l'Orphéon ne saurait se localiser. Cet explorateur hardi vient d'accomplir heureusement son voyage le plus long, le plus pittoresque, et le plus fécond, je l'espère, en bons résultats. A bord de l'*Aréthuse*, la perle des Messageries nationales et sous la conduite du brave commandant Rival, ils étaient quatre cents chanteurs, et ils ont touché aux colonnes d'Hercule. Ah ! lorsqu'il y a quinze ans, nous avions tant de peine à réunir, de quatre lieues à la ronde, dans une petite ville de Seine-et-Marne, une poignée de pauvres orphéonistes ruraux, qui eût osé dire tout haut — nous l'espérions bien, nous, tout bas, car nous avions la foi, — qu'un jour arriverait où de belles associations chorales suisses, de Berne, de Soleure, de la Chaux-de-Fonds, de Berthoud, et de vaillantes musiques françaises de Toulon, de Muret, la patrie de Dalayrac, de Giers, près Grenoble, etc., s'embarqueraient à Marseille, jetteraient, en cinglant vers le continent africain, l'écho de leurs fanfares et de leurs chœurs aux îles Baléares, et viendraient à Alger opérer une jonction fraternelle avec leurs sœurs de Miliana, de Philippeville, de Sidi-bel-Abbés, de Teniet-el-Hâad, de Blidah, avec les corps d'harmonie militaire des zouaves et des tirailleurs indigènes ? Ces œuvres-là, ces œuvres de patriotisme et de civilisation, ne connaissent pas de barrières, et elles commandent l'enthousiasme. « Une ère nouvelle commence sur le sol africain, s'écriait au matin du 5 mai, le rédacteur de l'*Akhbar* ; voici venir le symbole de la lumière et de la prospérité. »

Alger était, au surplus, nécessairement, fatalement prédestiné à devenir le théâtre d'une solennité orphéonique.

Dégagés des préoccupations politiques des premières années de la conquête et désireux de rendre hommage, en s'y associant activement, aux aspirations de la société moderne, de bons et généreux esprits s'attachent dans cette ville à résoudre par l'instruction publique et ses auxiliaires directs : la musique et les beaux-arts, le laborieux problème de *l'assimilation algérienne*. Des cercles philotechniques, philharmoniques, littéraires — à la tête desquels il convient de placer la Société des Beaux-Arts d'Alger, présidée avec un dévouement et une générosité à toute épreuve par M. Laperlier, grand seigneur, ami des arts et philanthrope dont la galerie est célèbre dans le monde des collectionneurs de choses belles et rares — des cercles se sont fondés dans le but de faire aimer les arts et la littérature et d'en favoriser l'étude « s'appliquant à réunir partitions, livres et modèles, ayant la bonne fortune de susciter parfois des vocations et d'ouvrir un parcours plus vaste à l'intelligence de tous. (1) » Ces intelligents efforts poursuivent, complètent le grand œuvre de colonisation sur cette terre merveilleusement clémente, riche et pittoresque, et que nous ne connaissons que par des bulletins militaires : récits des plus honorables pour nos armes, sans doute, mais qui laissent croire à la masse que l'Algérie n'est autre chose qu'un champ de bataille, aride, stérile, éternellement livré à la guerre et à ses périls, l'Algérie où la tradition mythologique plaçait, avec tant de raison, le jardin des Hespérides !

Ce n'est pas une utopie de croire et d'écrire que les arts, que la littérature, que l'instruction et l'éducation publiques, en deux mots, développeront puissamment la prospérité si désirée de notre colonie. Nous avons déjà dirigé nos efforts dans ce sens. Mais, l'expérience aidant, combien ne reste-t-il pas à faire?

Les faits ont ici une signification particulièrement éloquente.

Avant la conquête, l'Algérie n'était qu'un territoire immense livré à la dévastation. L'invasion des Vandales, l'insouciante domination des Turcs avaient laissé s'amonceler les ruines sur toute la surface de ce pays, aussi grand que les deux tiers de la France. Çà et là, des mosquées debout, dans la solitude. A peine pouvait-on distinguer les lieux habités des débris que la civilisation romaine avait laissés dans la vieille Mauritanie Césarienne, et dont les restes, attestant le génie colonisateur de Rome, semblent encore défier les siècles.

Depuis la période tourmentée de 1830, qui donc a réparé les ruines en Algérie, adouci l'hostilité, désarmé en partie le fanatisme, détruit de fatals préjugés? L'instruction, cette avant-garde de la moralité publique. Conforme aux éternels principes de la civilisation et de la justice, c'est l'instruction, l'éducation seule qui peut rapprocher de nous la race musulmane et préparer la fusion des deux peuples.

Dans un tel milieu, dans le rayonnement de ces tendances, la place de l'Orphéon se trouvait donc d'avance indiquée. Véhicule actif de moralisation, il se devait à lui-même de venir affirmer publiquement d'une manière saisissante, aux yeux de tous, les principes et les bienfaits de son institution : art, union, charité, ordre, travail.

C'est à l'esprit d'initiative et à la persévérance de trois ou quatre jeunes hommes de cœur et d'intelligence — MM. Augustin Peyre, Président du comité d'organisation, Keil, Baur, Conquy et de leurs coopérateurs — que la France, la Suisse et l'Algérie doivent la solennité musicale et patriotique des 9-12 mai. Etrangers aux coteries, remplis de confiance et d'ardeur, ils ont *voulu*, ils ont « marché de l'avant » et ils ont réussi quand même et *surtout quand même*. Le progrès se dégage ordinairement des minorités. L'administration était restée étrangère aux apprêts de la fête. L'initiative privée ? on n'est guère habitué chez nous à en recueillir les fruits. Aussi, jusqu'au dernier moment, doutait-on à Alger de la réalisation de cette pensée généreuse, et comme toujours, ceux qui n'allaient pas pouvoir se vanter le lendemain de l'avoir patronnée, lui étaient ouvertement hostiles.

Et cependant le ciel pur, la mer transparente et calme souriaient aux navigateurs qu'attendait à leur débarquement le spectacle sans rival de la civilisation européenne superposée à la poésie mystérieuse et bigarrée de l'Orient, et cela — contraste étourdissant ! — au milieu d'une flore luxuriante de verdure, de parfums de fleurs, de couleurs et de fruits.

Nous arrivons.... Reçus par le comité organisateur, l'Orphéon algérien et la musique du 4me zouaves, nous gravissons les rampes monumentales du port, et la population, sensible à tout ce qui peut développer les éléments de prospérité de la colonie, comprend instantanément les avantages d'un mouvement artistique sans précédent dans ses annales. Au doute succède l'enthousiasme; mains et cœurs s'ouvrent, se tendent à l'envi. Ces naturels ardents et impressionnables cèdent à leur élan. Il faut faire fête à ces compositeurs, à ces écrivains, à ces enfants de la mère-patrie. Il faut acquitter la dette solidaire de la reconnaissance à l'égard de ces Suisses charitables et loyaux pour les secours prodigués, pour la douleur morale partagée dans nos récentes infortunes. Et toute la ville d'Alger se lève, et, comme le ciel et la rade elle nous souhaite la bien-venue, elle se prépare à nous prodiguer les effets de cette vertu autochthone : l'hospitalité. Alger, la bien gardée, allait devenir pour nous en ces journées festivales, Alger la *route ouverte*.

Est-ce à dire que dans ce concert de sympathies et d'harmonie, aucune dissonance ne se soit produite ? Hélas ! non. Quoi que l'on fasse dans de telles circonstances, on se heurte inévitablement à des compétitions, à des susceptibilités féroces autant que ridicules. Pour être, là-bas, des querelles de... minaret, elles n'en sont pas moins violentes. Journaliste, nous ne nous départirons pas du calme et de la réserve que nous imposaient nos fonctions de juré. Le vent a depuis longtemps emporté au large, tandis que nous haussions les épaules, les bouffées de vanité des jeunes téméraires qui abusent du clavier, à la façon dont les masseurs des bains maures pétrissent leurs victimes... De ce remous de personnalités qu'est-il résulté ? Les Sociétés, momentanément complices de rancunes mesquines, ou plutôt bouffonnes, ont présenté au jury des excuses bienveillamment acceptées. Quant aux initiateurs de ces légers troubles, aux intrus présomptueux qui ont tenté de violer les règlements régissant les concours orphéoniques, qu'ils sachent

(1) *Préambule des statuts de la Société des Beaux-Arts d'Alger.*

bien que, devant l'attitude générale du public algérien, leur conduite a inspiré au jury une douce commisération et que nous ne nous y arrêterons pas davantage, dans la crainte de faire injure à la courtoise et généreuse réception de la ville d'Alger.

De la fête en elle-même, qu'écrirai-je, sinon qu'elle a rempli les promesses de son programme, dans une indescriptible effervescence de curiosité et de passion populaires, avec le soleil pour metteur en scène et pour toile de fond cette Méditerranée que Gautier croit avoir été trempée par un teinturier-Dieu dans la cuve du Ciel.

Les concours ont eu lieu au Théâtre national, à la charmante salle orientale des Variétés, et salle de la Perle (dont je ne puis dire autant), sous la présidence et secrétariat de MM. Laurent de Rillé, Mathieu de Monter, Henry-Abel Simon, rédacteur en chef de l'*Orphéon*; Roy, organiste de talent dont Alger s'honore à juste titre et de notre vieil et excellent ami Stern, l'ancien directeur du fameux Orphéon de Colmar que les lamentables conséquences de la guerre ont forcé de venir se fixer en Algérie, où il n'a pas tardé à trouver une situation en rapport avec sa haute valeur artistique. Nous comptions comme assesseurs, en outre du comité d'organisation dont j'ai cité plus haut les noms, MM. Selmer, Marsabiau, Gagliano, Dureau, Bailac, Lelong, Bortolotti, Canquoin, Vidal, etc., artistes ou amateurs distingués d'Alger.

Les sociétés chorales ou instrumentales, entrées en lice, et pour la plupart de divisions intermédiaires et de force moyenne, se sont honorablement sorties des épreuves du concours. Les premières se présentaient avec de beaux chœurs de Becker, de Baumgærtner, de Placet, de Laurent de Rillé, de Peyre, de Vialon; les secondes avaient choisi des Ouvertures, des Fantaisies, des Marches et Pas redoublés extraits des *Huguenots* et de *l'Africaine*, des *Puritains*, du *Trouvère*, de *Martha*, des *Noces de Jeannette*. Dans les jeunes groupes algériens court une sève qui promet les plus riantes floraisons. L'Afrique n'est-elle point la terre des primeurs exquises, une serre dont on cherche en vain le vitrage?

Ces éléments ont concouru à l'éclat des chœurs et morceaux d'ensemble du Festival dont l'attrait avait charrié au champ de courses de Mustapha tout l'Alger européen et indigène. La distribution des récompenses n'a point fait de mécontents : tout le monde y avait droit et personne n'a été oublié. Les prix d'honneur sont venus trouver, aux acclamations unanimes, nos bons amis les Suisses et la Société chorale du 4e régiment de zouaves, dirigée par le lieutenant Lefèvre, officier d'une volonté et d'une énergie peu communes.

Je ne puis ni ne veux être prolixe, tel croquis rapide, disant souvent plus que mainte toile savante, et, cependant, que de souvenirs contrastés sollicitent ma plume! Soirées cordiales, charmantes réceptions intimes de M. Laperlier, en son Eden de Mustapha-Supérieur, de M. Filliaux-Doreau, président de la commission musicale des Beaux-Arts, facteur de pianos qui héberge ses instruments dans un vrai palais du boulevard de la République; bals animés et constellés de jolies femmes émergeant de parterres coupés en banquets; punchs bruyants; banquets où la politique envahit, hélas! sans façon, le terrain neutre de l'art, où le *speech*, chauffé à blanc par les vins d'Espagne, s'extravase dans des chimères absolument étrangères à la musique et à la modération; réception brillante de la Société des Beaux-Arts qui nous donne le plaisir de goûter dans un musée de petits chefs-d'œuvre de musique classique; jeux des Aïssaouâ, de ces jongleurs sinistres qui dévorent des scorpions, des feuilles de figuier de Barbarie, du verre et du feu, aux lueurs des flammes de Bengale, au son d'un orchestre de tambourins endiablés, avec des contorsions, des cris et des rictus à vous entraîner, éperdu, halluciné, hagard et féroce, dans leur ronde convulsive de démoniaques...

Em. Mathieu de Monter.

(La fin prochainement.)

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi et vendredi, *Robert le Diable*, pour la continuation des débuts de M. Sylva; mercredi, *le Prophète*.

*** Les débuts de Mlle Arnal dans *les Huguenots* et ceux de M. Richard dans *la Favorite* sont retardés par une indisposition. M. Lassalle fera prochainement les siens dans *Guillaume Tell*.

*** *La Princesse Jaune*, l'ouvrage en un acte de Saint-Saëns, passera à l'Opéra-Comique au premier jour. La reprise des *Dragons de Villars*, avec Mlle Priola dans le principal rôle, ne se fera pas non plus attendre.

*** La représentation annoncée du *Trovatore* n'a pu avoir lieu jeudi au Théâtre-Italien, Mme Sasse ayant fait prévenir à une heure fort avancée qu'elle ne se sentait pas en état de chanter le soir. Mise dans l'embarras par cet accident, la direction n'a cependant pas fait relâche; un concert a été improvisé à huit heures du soir. Des fragments du *Barbier* ont été joués par Gardoni, Delle Sedie, Medini, Mercuriali et Mme Dorelli. Colonnese a chanté l'air de *Lucrezia*. Mongini, Casarini, Vairo ont dit le finale d'*Anna Bolena*, et l'air du *Trovatore*, par Mongini, a terminé cette soirée musicale dont le public, d'ailleurs, s'est montré fort satisfait, et qui a fini à onze heures. — Hier soir, on a donné *Otello* avec Mme Penco, Mongini, Gardoni, Colonnese et Medini. Deux autres représentations du même opéra termineront la saison.

*** Le Théâtre-Lyrique a repris cette semaine *Javotte*, d'Emile Jonas.

*** Le succès des *Cent Vierges* s'accentue de plus en plus au théâtre des Variétés; les recettes ont été dimanche et lundi derniers d'environ 11,000 francs, chiffre qui n'avait été atteint qu'avec la *Grande-Duchesse*.

*** *Le Corsaire Noir* doit être donné à ce théâtre vers la fin de l'année. On projette également d'y jouer l'hiver prochain *la Vie parisienne*.

*** La direction de la Tertulia passe des mains du couple Montrouge-Macé à celles de M. Michelis, artiste du Théâtre Italien, directeur du casino de Pougues-les-Eaux.

*** Le Ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts vient d'écrire aux directeurs des théâtres des cinq ports militaires : Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon, pour leur proposer une subvention, en échange d'un abaissement notable du prix des places en faveur des marins, dans le but de gagner ceux-ci à des habitudes plus morales que celles du cabaret. Tout le monde applaudira à cette excellente pensée.

*** Sept théâtres fermeront leurs portes le mois prochain : ce sont le Théâtre-Italien, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique, les Bouffes-Parisiens, l'Odéon, le théâtre du Château-d'Eau et le théâtre Cluny.

*** Le baryton Devoyod vient de chanter avec un succès très-grand, au théâtre du Capitole de Toulouse, *Guillaume Tell*, *l'Africaine* et *les Huguenots*. *Bis*, acclamations et rappels lui ont été prodigués.

*** *Les Cent Vierges* sont en répétition à Lyon et à Rouen, et seront probablement données la semaine prochaine dans cette dernière ville.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Artiste cosmopolite, ayant prodigué un peu partout son magnifique talent, Alfred Jaëll est cependant, avant tout, Français par le cœur, et nos lecteurs n'ont pas oublié les nombreuses preuves qu'il en a données, sous forme de concerts au bénéfice des victimes de la guerre. La dernière en date, c'est le brillant concert de mercredi à la salle Erard, au profit des orphelins adoptés par l'archevêque de Paris. Nous y avons retrouvé, non-seulement intacts mais comme revivifiés et plus pénétrants, tout le charme, toute la puissance, toute la merveilleuse souplesse du jeu de l'éminent virtuose, dont aucun pianiste peut-être n'égale l'exquise manière d'attaquer la touche, et partant la beauté du son. Dans le trio en *si bémol* de Schubert, il a donné à la partie de piano un relief tout nouveau, qui ne lui messied point, et que d'ailleurs il a su sagement distribuer et répartir, en coloriste qui sait la valeur des teintes. Il a délicieusement dit, et avec encore plus de fini et de soin, la Gavotte et Musette en *sol* mineur de Bach, un nocturne en *fa dièse* majeur et une valse en *ré bémol* de Chopin, qu'on a bissée; il ne l'a répétée — coquetterie artistique qui a été fort bien comprise — qu'après avoir joué celle qui suit dans la collection des valses, et dont la tonalité est *ut dièse* mineur, relative au premier chef de *ré bémol* majeur. Quant au caprice-boléro sur *Il Guarany*, de Jaëll lui-même, c'est un morceau court et brillant, sans grandes prétentions toutefois. — Mme Marie Jaëll possède aussi un très-remarquable talent de pianiste, qui se complaît surtout aux effets d'opposition ;

ici, énergique et passionné, là, délicat et vaporeux; elle excelle dans l'interprétation de la musique de Liszt, qui réclame souvent de ces contrastes. Le *Bruissement dans les bois*, la *Ronde des Lutins*, la paraphrase de *Rigoletto* se sont parfaitement trouvés de cette variété dans l'expression. M. et Mme Jaëll ont exécuté, pour finir, un duo pour deux pianos, de Reinecke, snr une mélodie nationale française du XVIIe siècle, morceau d'une valeur artistique contestable, trop enguirlandé pour le caractère simple et naïf du motif, mais brillant et savamment écrit. — Un mot d'éloge bien mérité, en terminant, à MM. Armingaud et Jacquard, les partenaires d'Alfred Jaëll dans le trio de Schubert, à Mlle Marie Battn et à M. Delle Sedie, sur le talent desquels il est superflu d'insister.

*** Le concert extraordinaire au bénéfice de M. Danbé, brillant appendice à la longue série des soirées musicales du Grand-Hôtel, a eu lieu dimanche dernier. Le jeune et sympathique artiste y a obtenu un triple succès de chef d'orchestre, de virtuose et de compositeur. Sa vaillante petite légion instrumentale, renforcée pour la circonstance, a marché à souhait, comme à son habitude; de plus, on a beaucoup applaudi la musique de scène de *la Nuit de mai*, et l'*Andante appassionato* pour violon, qui figuraient au programme avec le nom de J. Danbé; ce dernier morceau est d'une facture très-soignée et d'un excellent effet, et l'auteur l'a exécuté d'une façon charmante. Le pianiste danois Frits Hartvigson, un virtuose dans la plus large acception du mot, a joué une mélodie hongroïse de Liszt et le Concertstück de Weber, et le violoncelliste Loys, membre de l'orchestre, une *Rêverie* de Dunkler; tous deux ont eu un succès mérité. La partie vocale avait pour représentants Roger avec l'air de *Joseph*, Delle Sedie avec la romance d'*Un Ballo in masehera*, le ténor Arsandaux avec *Tre Giorni* de Pergolèse et l'air de *Joconde*, et Mme Rosa Csillag avec l'air de *la Clémence de Titus* et le grand air du cinquième acte du *Prophète*; ces noms en disent assez, et pour l'exécution et pour le succès. Citons enfin parmi les morceaux les plus remarquables de ce programme d'une dimension presque anglaise, une *Musette* pour violon de Mme de Grandval, interprétée dans la perfection charmante par M. Danbé, et redemandée; une pastorale fort originale, *Branle de village*, pour deux hautbois et basson, de Marais, musicien français du commencement du XVIIe siècle, la *Rêverie* de Schumann, qui ont été bissées, et le ravissant *Intermezzo* pour orchestre, d'Edouard Lalo.

*** Dans l'énumération des compositeurs français contemporains dont les œuvres ont figuré aux programmes des concerts du Grand-Hôtel, nous avons omis M. Charles Poisot, directeur du Conservatoire de Dijon, dont la *Prière pendant l'inondation*, pour piano et orchestre, a été exécutée avec succès.

*** Donner un concert le 7 juin — et le troisième dans la même saison — cela peut paraître téméraire. Mais c'est Vivier qui l'annonce, et la salle Erard sera pleine. Le célèbre corniste fera entendre la *Sérénade* de Schubert, et pour la seconde fois, la nouvelle *Gamme fantastique du Chasseur*.

*** Félix Godefroid a organisé à Boulogne-sur-Mer une grande et belle fête musicale, dans laquelle le célèbre harpiste s'est produit avec succès comme compositeur, avec deux œuvres de longue haleine et fort remarquables : *la Prière des Bardes* et *la Conjuration flamande*, pour chœurs, soli et orchestre. Bonnehée, l'éminent baryton, avait une part considérable dans l'exécution du programme et a recueilli de chaleureux et justes applaudissements. L'orchestre et l'orphéon de Boulogne méritent aussi de sincères éloges.

*** Deux concerts ont été organisés, l'un à Paris, l'autre à Villers-Cotterets, par MM. Taffanel et Legénisel, au bénéfice de la veuve d'un violoniste de grand mérite, membre de l'orchestre de l'Opéra, J. Willaume. Ces deux excellents artistes, auxquels s'étaient joints Mlle A. Monnier, MM. Potel, Grisez et Fauré, ont mis au service de cette bonne œuvre leur talent incontesté, et nous sommes heureux de dire que le résultat a répondu à leur bon vouloir.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Par arrêté de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, le titre de secrétaire-général-administrateur du Conservatoire est supprimé et remplace par celui de chef du secrétariat. — M. Émile Réty, chef de bureau à l'ancien secrétariat-général, est nommé chef du secrétariat; M. Pillaut, sous-chef du secrétariat; M. Ternus, commis principal; M. Lhôte, commis. — M. Wekerlin, préposé à la bibliothèque, est nommé bibliothécaire adjoint. M. Chouquet cesse, sur son désir, de remplir les fonctions de préposé à la bibliothèque pour se consacrer exclusivement au musée instrumental, dont il est nommé conservateur.

*** Cinq concurrents, sur les six qui ont pris part cette semaine au concours préparatoire au prix de Rome, annoncé dans notre dernier numéro, ont été déclarés, par le Jury, admissibles au concours définitif, qui commencera le 1er juin au Conservatoire. Ce sont, par ordre de mérite : MM. Salvayre, élève de MM. Ambroise Thomas et Bazin; Ehrhart et Arnoud, élèves de M. Reber; Dallier, de Reims, et Pilot, élève de M. Ambroise Thomas. Le concurrent éliminé est M. Rougnon, élève de M. Ambroise Thomas.

*** Les élections pour la nomination du chef d'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire, en remplacement de M. George Hainl, démissionnaire, ont eu lieu hier. M. Deldevez a été élu premier chef par 94 voix sur 104 votants. 3 voix ont été données à M. Charles Dancla; 1 à M. Deloffre; 2 à M. George Hainl; 1 à M. E. Altès; il y a eu 3 bulletins blancs.— On a procédé aussi à l'élection du second chef, dont les fonctions devenaient vacantes par la nomination de M. Deldevez : M. Charles Lamoureux a été élu par 49 voix; M. E. Altès en avait obtenu 41.

*** La bibliothèque du Conservatoire de musique vient de s'enrichir de plusieurs manuscrits importants de Léopold Aymon, l'auteur applaudi des *Jeux floraux*, représentés à l'Opéra en 1818, et de la mélodie jadis populaire : *Salut à toi, France chérie*, — et qui, depuis le vaudeville jusqu'à l'épique symphonie, a parcouru le cycle de tous les genres de composition. On y remarque les partitions achevées des *Trois Figaros*, opéra-comique en trois actes, d'*Abufar*, grand opéra en cinq actes, d'une ouverture de concert, d'une cinquième symphonie (les quatre précédentes sont perdues) et enfin d'une messe solennelle d'un style élevé et d'une facture excellente. C'est à Mme Ricord, la femme du célèbre docteur de ce nom, et nièce de Léopold Aymon, que le Conservatoire est redevable de ce don.

*** Les membres de la Société des concerts de chant classique (fondation Beaulieu) ont tenu, le dimanche 5 mai, leur assemblée générale, sous la présidence de M. Colmet-Daage. M. Charles Thomas, trésorier, a lu le rapport, qui constate l'état prospère de la Société au point de vue artistique comme au point de vue matériel, et rappelle les services rendus à l'art par cette excellente institution, qui maintient et propage autant qu'elle peut le goût de la bonne musique par des études soigneusement faites et des concerts qui ont tous un véritable intérêt historique. M. Deloffre est le chef d'orchestre, et M. Eugène Gautier le chef du chant de la Société.

*** M. de Flotow, en quittant Paris, a emporté le libretto d'un ouvrage en quatre actes, de M. de Saint-Georges. Sa partition sera prête l'hiver prochain.

*** Nous publierons prochainement une étude sur le troisième volume de l'*Histoire générale de la musique* de Fétis, par notre collaborateur Charles Beauquier, à qui la *Gazette musicale* doit des travaux analogues sur les deux premiers volumes.

*** Ingres et Auber, unis par une amitié dévouée de quarante ans, se complétaient l'un par l'autre : Ingres jouait du violon avec..... opiniâtreté, mais Auber maniait le crayon avec une certaine habileté, dont les amateurs pourront juger à la vente de 180 dessins de l'auteur de la *Muette*, annoncée à l'hôtel des commissaires-priseurs pour lundi.

*** La musique de la garde républicaine est partie jeudi, par le *Saint-Laurent*, sous la conduite de son chef et de son sous-chef MM. Paulus et Maury, pour les Etats-Unis. Elle va prendre part, avec l'autorisation du Ministre de la Guerre, au grand festival de Boston, où se feront entendre les corps de musique les plus renommés du monde entier. Elle donnera ensuite une série de concerts dans les principales villes des l'Union, et sera de retour à Paris dans deux mois. — On sait que la musique de la garde républicaine est composée d'artistes distingués, se servant des meilleurs instruments que produise notre facture française, parmi lesquels les saxophones, les nouveaux saxhorns basses et contrebasses, les trompettes, trombones à 6 pistons et à tubes indépendants, une des dernières inventions d'Adolphe Sax; ces instruments composent également la fanfare de l'Opéra. Ce voyage coûtera aux Etats-Unis environ la bagatelle de 300,000 fr.

*** Mme Arabella Goddard, la célèbre pianiste anglaise, est également engagée au festival de Boston.

*** Nous recevons la lettre de faire part suivante :

« Mme la comtesse Rosina Carolina de Ketschendorf, baronne de Stolzenau, a l'honneur de vous faire part de son mariage, contracté *in extremis*, avec M. le duc Carlo Raimondo Lesignano di San Marino. — Rome, 18 mai 1872. »

Nos lecteurs n'ignorent pas qu'il s'agit de l'ancienne cantatrice qui fit longtemps les beaux jours de l'Opéra, Mme Rosina Stoltz.

*** On nous signale un article publié dans le *National* par notre collaborateur A. Elwart sur ce sujet si souvent traité et toujours nouveau : les misères des musiciens. M. Elwart y dit de fort bonnes choses, et réclame quelques réformes pratiques qui seraient certainement les bienvenues.

*** Le libretto des *Cent Vierges* vient de paraître chez l'éditeur Lachaud.

*** Un nouvel orgue sorti des ateliers de M. Merklin a été inauguré récemment à Romont (Suisse). Il n'y a eu qu'une voix parmi les artistes appelés à apprécier cet instrument, pour louer la belle qualité du son, la variété et l'habile agencement des jeux, et surtout la douceur et la souplesse du clavier, but des efforts de tous les facteurs, et qui n'a point encore été aussi pleinement atteint.

*** Contrairement à ce qui a été dit, le groupe Carpeaux ne sera pas transporté dans le foyer de la danse de l'Opéra: il prendra place dans une des galeries de l'intérieur ; mais il ne disparaîtra de la façade que lorsque le nouveau groupe, exécuté sur le modèle donné par M. Gumery, sera terminé.

*** Voici le sommaire des articles contenus dans le numéro de mai de la *Revue britannique*, qui a paru le 20 de ce mois : — I. *A travers le Japon*, § 1. — II. *Parapluies et parasols*. — III. *Un dimanche dans les églises de Paris*, par l'auteur de *John Halifax, gentleman*. — IV. *Le Ministre malgré lui*, histoire contemporaine. — V. *Madame Dupin de Chenonceaux, sa vie, sa famille, son salon, ses amis* (1706-1799), d'après des lettres et des documents inédits. — VI. *L'avenir des chemins de fer aux Etats-Unis*. — VII. *Les impôts directs et indirects aux Etats-Unis pendant et après la guerre de 1861 à 1865*. — VIII. *Poésies*. — IX. *Pensées diverses*. — X. *Correspondance d'Allemagne*. — XI. *d'Amérique*. — XII. *de Londres*. — XIII. *Chronique scientifique*. — XIV. *Chronique et bulletin bibliographique*.

✝

*** Le chef de copie et souffleur de l'Opéra-Comique, Hamel, vient de mourir.

*** A Cologne est mort, le 11 mai, Franz Derckum, professeur à l'Ecole de musique.

*** On annonce la mort, à Londres, le 6 mai, de Giulio Regondi, virtuose sur le concertina et la guitare.

*** N. Manzaros, l'auteur de l'hymne national grec et de nombreuses chansons patriotiques, vient de mourir à Corfou.

ÉTRANGER

*** *Londres*. — Au théâtre de Covent-Garden, *le Nozze di Figaro*, avec Faure, Mmes Lucca, Sessi, Monbelli (rôle de la comtesse) ; *Il Trovatore*, avec Mme Patti, et *Rigoletto*, avec Mlle Albani, ont été donnés cette semaine. — On répète l'opéra nouveau du prince Poniatowski, *Gelmina*, dont Naudin, Cotogni et Mme Patti joueront les principaux rôles. La première représentation est annoncée pour le 28 de ce mois. — A Drury-Lane, Mlle Kellogg a chanté deux fois *Lucia*; on l'a fêtée comme d'habitude. Le ténor Campanini a obtenu un nouveau succès dans le rôle d'Edgardo. Mlle Marimon a été très-applaudie dans *la Sonnambula*. — Mlle Nilsson, qui vient d'arriver à Londres, ne tardera pas à faire sa rentrée à ce théâtre. — M. Alphonse Duvernoy, l'un des meilleurs pianistes parisiens, s'est fait entendre avec grand succès à la Musical Union.

*** *Bruxelles*. — L'ouverture de la saison au théâtre de la Monnaie, sous la nouvelle direction de M. Avrillon, est annoncée pour le 6 ou le 8 septembre prochain, avec *Guillaume Tell*, chanté par Warot, Roudil et Berardi. — A l'occasion des fêtes communales qui auront lieu du 16 au 25 juin prochain à Scharbeek, un grand festival instrumental s'organise, auquel toutes les sociétés du pays et de l'étranger seront appelées à participer. — Un arrêté royal du 16 avril accorde à Mme Marie Pleyel, comme ancien professeur au Conservatoire, une pension de 1,288 francs. — M. Joseph Dupont, le nouveau chef d'orchestre du théâtre de la Monnaie, remplace au Conservatoire M. Bosselet, professeur d'harmonie.

*** *Düsseldorf*. — Le grand festival bas-rhénan de la Pentecôte a eu lieu cette année dans notre ville, à son tour de rôle, du 19 au 21 mai. La première journée a été consacrée à l'exécution de trois ouvrages : la cantate de Bach, *Ich hatte viel Bekümmerniss*, l'*Ode à Sainte-Cécile*, de Hændel, et la huitième symphonie de Beethoven ; les années précédentes, un seul oratorio de grande dimension remplissait le programme de ce premier jour. *La Tour de Babel*, « opéra religieux » de Rubinstein, le *Mirjam's Siegesgesang* (chant de victoire de Marie), de Schubert, pour soprano et chœur, orchestré par Franz Lachner, l'ouverture d'*Oberon*, ont occupé la seconde soirée. La troisième avait, comme d'habitude, un programme plus varié : l'ouverture d'*Anacréon*, celle du *Carnaval romain* de Berlioz, le finale de la *Loreley* de Mendelssohn, le concerto de piano en *sol* de Beethoven et les variations symphoniques de Schumann, exécutées par Rubinstein, qui a joué par surcroît trois de ses morceaux : une Etude, la transcription du *Roi des Aulnes* et celle de la Marche des *Ruines d'Athènes*. Le grand pianiste était l'âme de la fête; la tâche la plus ardue, la plus glorieuse aussi, lui était dévolue. Il a dirigé les répétitions et les concerts de la première et de la troisième journée; son succès, comme compositeur, comme chef d'orchestre, comme pianiste,— et nous pourrions ajouter comme orateur, a été énorme. Julius Tausch, *Capellmeister* à Düsseldorf, a dirigé le second jour. L'orchestre, dont maint virtuose célèbre avait tenu à faire partie, a été vraiment superbe d'ensemble et d'entrain. Les chanteurs solistes étaient Mme Parepa-Rosa, qui a été très applaudie, MM. Gura, Diener et Robicek.

*** *Leipzig*. — Le *Requiem* de Berlioz a été exécuté le 8 mai, sous la direction de Riedel, avec un immense succès. De consciencieuses études, préparées de longue main, avaient assuré une excellente exécution à l'œuvre du compositeur français, dont cependant, faute de moyens matériels et d'espace, on avait dû condenser les *cinq* orchestres en un seul, d'après l'arrangement du *Musikdirektor* Goetze, de Weimar. Les soli étaient chantés par le ténor Rebling, Mmes Drechsel et Heinemeier.

*** *Vienne*. — On a inauguré solennement, le 15 mai, la statue de Schubert. La partie musicale de cette fête se composait d'œuvres du maître : *Chant des Esprits sur les eaux, Barcarolle, Contradiction, Tombe et Lune*, chœurs ; les deux premiers morceaux de la symphonie inachevée en *si* mineur, un *lied*, « la Toute-Puissance, » chanté par Mme Marie Wilt, l'adagio du quintette en *ut*, et deux morceaux de piano joués par M. Epstein. La grande Société chorale « Mænnergesangverein » a admirablement chanté les chœurs. Son président, M. Nicolas Dumba, a prononcé un excellent discours.

*** *Turin*. — Des *Concerti popolari* viennent de s'organiser sous la direction du maestro Carlo Pedrotti, l'auteur de *Tutti in maschera*, d'*Olema la Schiava*, etc. Le premier a déjà eu lieu; en voici le programme : Symphonie fantastique en *ut* mineur, de Jacopo Foroni (né à Vérone en 1825, mort en 1858 à Stockholm où il dirigeait l'orchestre royal) ; scherzo de la symphonie héroïque de Beethoven; prélude de *Lohengrin*; ouvertures de *Struensée*, d'*Oberon* et de *la Gazza ladra*. — *L'Ombra* et *Don Pasquale* alternent au théâtre Rossini; cependant l'œuvre de Flotow est donnée plus fréquemment que celle de Donizetti et attire un public plus nombreux.

*** *New-York*. — Un opéra-comique, — le premier certainement qui soit né de toutes pièces sur le sol américain, — a été représenté dernièrement au Brooklyn Lyceum. Il est intitulé : *The Pearl of Bagdad*; les paroles sont de M. E. Nyse, et la musique de M. John M. Loretz.

Le Directeur : S. DUFOUR. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

AVIS. — Mme Aline Dreyfus, ex-accompagnateur des classes de chant au Conservatoire de Paris, se met à la disposition des artistes pour l'étude des rôles du répertoire. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

AVIS. — En vente chez KATTO, galerie du Roi, 10, à Bruxelles :

Valse des *Diamants*, de la *Chatte blanche*, composée par M. Graziani. Prix : 2 francs, envoi franco.

EN VENTE CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, 103, RUE DE RICHELIEU

LA CHANSON DU PRINTEMPS

TRANSCRITE POUR LE VIOLON

Avec accompagnement de piano,

PAR

Prix : 6 fr. ÉMILE BELLOC Prix : 6 fr.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

FRANCIS PLANTÉ

TRANSCRIPTION POUR LE PIANO DE

L'OUVERTURE DE LA MUETTE DE PORTICI

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

(Brevetée s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. ACOUSTIQUE sa théorie, ses lois. SURDITÉ Bruit dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin. rue de Valois, 17, Paris

EN VENTE

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

LES

CENT VIERGES

OPÉRA-BOUFFE EN 3 ACTES

Paroles de MM. CLAIRVILLE, CHIVOT et DURU, Musique de

CH. LECOCQ

Airs de chant détachés avec accompagnement de piano :

ACTE PREMIER.

1. **Chanson du Porter**, chantée par Mlle Regnault : « *Quel est de toute la terre le pays le plus beau?* ».. 3 »
2. **Ariette** chantée par Mlle Van Ghell: « *J'ai la tête romanesque.* » 4 50
3. **Duo** chanté par Mlle Van Ghell et M. Berthelier : « *Dans les forêts de l'Amérique.* »..... 7 50
4. **Quintette**: « *Un turbot, un turbot.* 9 »

4 *bis*. **Couplets de l'Omelette**: « *On prend des œufs, on les casse, casse.* 3 »

5. **Mélodie** à 2 voix, chantée par Mlles Van Ghell et Gauthier : « *Nous allons le voir, ce joli navire* »... 4 50

5 *bis*. La même arrangée à une voix.. 3 »

ACTE DEUXIÈME.

6. **Couplets** à 2 voix, chantés par MM. Léonce et Kopp: « *Sans femme, l'homme est un corps sans âme.* » 5 »

6 *bis*. Les mêmes arrangés à une voix 3 75

8. **Quatuor** chanté par Mlles Van Ghell et Gauthier, MM. Berthelier et Hittemans : « *Silence, silence* ... 7 50
9. **Grande valse** chantée par Mlle Van Ghell: « *Il n'est pas de bonheur loin de toi.* » ..... 6 »

9 *bis*. La même, transposée plus bas . 6 »

10. **Ballade** chantée par M. Berthelier: « *J'ai pour mari Barbarini*..... 5 »
11. **Polka des Mariages**..... 4 »

ACTE TROISIÈME.

12. **Quatuor** chanté par MM. Berthelier, Hittemans, Léonce et Kopp : « *A table ! Chassons l'humeur noire.* »..... ... 7 50

12 *bis*. **Chanson** chantée par M. Berthelier : « *Un vieux et riche Céladon.* »..... ..... 5 »

13. **Duettino** chanté par Mlles Van Ghell et Gauthier: « *Ah! monsieur le Secrétaire.* »..... 6 »
14. **Déclaration** chantée par Mlle Van Ghell : « *Je t'aime, je t'aime, mon beau séducteur.* »..... 4 50

14 *bis*. La même transposée plus bas... 4 50

15. **Duetto** chanté par MM. Léonce et Kopp : *Ciel! ciel, qu'ai-je vu!*... 6 »

Grande Valse, chantée par Mlle VAN GHELL, arrangée pour piano seul : 6 fr.

GRAND QUADRILLE PAR ARBAN
Pour le piano : 4 fr. 50 c.

POLKA BRILLANTE
Par GRAZIANI, pour le piano : 4 fr.

QUADRILLE A 4 MAINS
Par ARBAN, prix : 6 fr.

SOUS PRESSE : Quadrilles par MARX et STRAUSS, — Valse brillante par ETTLING, — Polka-Mazurka, etc., etc.

BOUQUETS DE MÉLODIES PAR CRAMER

La partition pour chant et piano, in-8°, net 12 fr. sera mise en vente le 10 juin.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.

Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.

Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

VIENNENT DE PARAITRE
ÉDITIONS POPULAIRES
des *Partitions* de
LES DIAMANTS DE LA COURONNE
Prix net : 3 fr.

LA PART DU DIABLE
Prix net : 3 fr.

LES HUGUENOTS
Prix net : 4 fr.
Paroles et Musique sans accompagnement.

Format de poche.

MAISON RINALDI — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

FABRIQUE Gie D'INSTRUMENTS
DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

HARMONI-COR JAULIN
Cet instrument, qui vient de subir un dernier perfectionnement, se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir : deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.
Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur, en huit jours, à jouer de l'Harmoni-Cor.
Prix : *En écrin, 150 francs.* (Remise au commerce.)
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Lanssmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

"A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 22. — 2 Juin 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Paris..... 24 fr par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nos abonnés recevront, avec le prochain numéro, la Table analytique des Matières pour l'année 1870-1871.

SOMMAIRE.

Théâtre-Italien : *Otello*. Clôture. **Elias de Rauze**. — Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner**. — Alger, fêtes musicales et festival-concours. **Em. Mathieu de Monter**. — Revue des théâtres. **A. Laroque**. — Concours musical de Genève. — Entrefilet. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Concerts et auditions musicales. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

La musique est le lait de l'âme... Il est aussi honteux de l'ignorer que de ne pas connaître l'alphabet... Le chant a été si estimé chez tous les peuples que de tout temps on l'a employé et on l'emploiera dans toutes les solennités sacrées ou profanes.

PAULUS SHERLOGUS (*Prologue des Cantiques*).

***

La structure du larynx est extrêmement simple chez les animaux qui ont une voix agréable et sonore, comme le rossignol, le serin, la fauvette, tandis que cet organe est très-compliqué chez les animaux dont la voix est forte et désagréable, tels que les cochons, les singes, etc. Il semble que la nature s'est mise en plus grands frais pour faire hennir un cheval et braire un âne que pour rendre la voix de l'homme capable de nous faire entendre les sons les plus mélodieux.

M. M. — VICQ D'AZYR (*Mémoire à l'Académie des sciences, 1779*).

THÉATRE-ITALIEN.

OTELLO. — CLOTURE.

Le Théâtre-Italien a terminé sa courte saison — qu'on pourrait appeler une saison d'essai—par trois représentations de l'*Otello* de Rossini; et il est vraiment à regretter que le mois de juin soit arrivé, car cet opéra, qui a été l'un des mieux exécutés, eût pu fournir à la nouvelle direction une série de soirées très-fructueuses. Les rôles, en effet, avaient été fort bien distribués. Celui de Desdemona revenait de droit à Mme Penco, qui, joignant à son talent de cantatrice dramatique une notable flexibilité de voix, peut aborder en toute sécurité le répertoire rossinien. M. Mongini, le ténor de force, était le seul qui pût chanter le rôle d'Otello, dans lequel Tamberlick avait laissé de si brillants et de si redoutables souvenirs. M. Gardoni, qui a conservé les bonnes traditions du vrai chant italien, était indiqué pour le personnage de Rodrigo. A MM. Colonnese et Medini revenaient ceux du sombre Iago et d'Elmiro. Enfin, on avait Mme Vestri pour donner du relief aux quelques mesures que le maître a confiées à la suivante de Desdemona. Aussi l'interprétation a-t-elle été aussi bonne qu'on pouvait le souhaiter.

Mme Penco a été fort belle dans le fameux finale *Se il padre m'abbandona*. Elle a trouvé des accents pénétrants pour la romance du Saule, qui exige tout à la fois une vocaliste et une chanteuse dramatique. Le duo des deux ténors (Otello et Rodrigo) a été très-applaudi, grâce à la façon dont il a été dit par MM. Mongini et Gardoni. MM. Colonnese et Medini ont lutté de zèle, et le succès ne leur a pas non plus fait défaut.

Voici donc à son terme cette saison dont les trois représentations du chef-d'œuvre de Rossini sont en quelque sorte le couronnement. La direction, au moins, n'aura pas encouru le reproche de manquer d'activité ; qu'on en juge par le nombre des opéras représentés : *La Traviata*, *Lucia*, *Rigoletto*, *Il Barbiere*, *Linda*, *Lucrezia Borgia*, *Don Pasquale*, *Norma*, *Il Matrimonio segreto*, *Il Trovatore*, *Anna Bolena* et *Otello*. Nous formulerions plutôt un regret tout opposé : les représentations ont été, à notre gré, trop nombreuses; nous l'avons dit la semaine dernière à propos d'*Anna Bolena*, et *Otello* nous fournit une occasion d'insister sur cet inconvénient d'une trop grande variété de spectacles, qui ne laisse le temps ni à la direction d'asseoir un succès, ni au public de goûter suffisamment ce qu'on lui offre, lorsqu'il trouve que le plat est bon et bien préparé.

C'est au mois de novembre prochain que le Théâtre-Italien ouvrira de nouveau ses portes; à cette époque normale, Ventadour retrouvera son public spécial. Qu'on fasse alors un bon choix d'artistes, un bon choix d'ouvrages, qu'on s'applique à ne pas gaspiller les éléments de succès; ce seront les fruits de l'expérience que doit avoir produite pour la direction la saison qui finit.

ÉLIAS DE RAUZE.

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

INTRODUCTION.

Interroger le passé, lui demander non-seulement la chronologie et le récit des faits, mais pénétrer les causes génératrices des événements recueillis par les chroniques, telle doit être la philosophie de l'histoire.

C'est en nous inspirant de cette pensée que nous avons entrepris une étude, curieuse à plus d'un titre, sur le siècle dernier. Nous avons choisi comme objectif le cadre de l'Académie de Musique; le temple d'Euterpe et de Terpsichore, comme on disait autrefois

Notre lorgnette d'observateur choisira particulièrement les figures qui, dans ce tableau mouvant, auront su captiver l'attention des contemporains par le caractère plus ou moins brillant ou anormal de leurs liens conjugaux.

Hâtons-nous de dire que notre plume reproduira tout ce qui, dans le rayonnement de notre point de mire, aura pour but de donner plus de variété et en même temps de cohésion à cette étude.

Philosophes et cantatrices, princes et ballerines, magistrats et femmes à la mode, se sont coudoyés spirituellement et follement dans ce monde entraîné par un double courant: — en haut, une société où s'épuisaient tous les raffinements, un énervement inconscient et grandissant; en bas, les sourdes rumeurs partant des profondeurs de ces foules qui escortèrent de huées le cortége funèbre de Louis XIV et arrachèrent Louis XVI de Versailles; partout la décomposition.

Chaque époque a son étiage de moralité, et les mœurs publiques sont inévitablement le reflet d'un mouvement social et politique, qui emporte toute une société dans son orbite. La scène de l'Opéra, par le double attrait de la musique et de la danse, devait nécessairement être le lieu où la compétition amoureuse se ferait la plus large part. Instituée pour le plaisir de la noblesse, l'Académie royale de Musique est pour l'historien et le philosophe le spectacle où les mœurs du temps s'accentuent avec le plus de vérité.

Quand la tempête de 1789 éclatera, la tourmente balaiera les miasmes impurs qui s'étaient étendus comme un linceul morbide sur la vieille aristocratie française, et l'art resplendira d'une vie nouvelle avec notre école lyrique nationale, où s'illustreront successivement Méhul, Lesueur, Cherubini, Berton, Boïeldieu. Une abondante floraison de chanteurs et de cantatrices s'épanouira; ce seront Garat, Elleviou, Gavaudan, Lainez et Martin; ce seront Mmes Scio et Alexandrine Saint-Aubin, Mme Saint-Huberti ou Mlle Maillard; ce sera Mme Branchu.

Tous sont les interprètes éloquents, tendres ou gais, mais toujours inspirés, de cette puissante génération qui précéda le beau mouvement intellectuel marquant le premier tiers de notre siècle, et qui restera dans l'histoire sous le nom de Romantisme.

Maintenant, reportons nos regards vers la fin du dix-septième siècle, et voyons la part qui est dévolue à la musique dans la société d'alors, voyons en quelle estime elle est tenue, et de quelles faveurs jouissent ses interprètes.

SOMMAIRE.

I

L'influence italienne en France. — Catherine de Médicis. — Mazarin. Les premiers opéras. — Le privilége de 1669. — Les premières cantatrices. — Les musiciens sous Louis XIV. — Les aventures de Lambert. Les *rossignols* de la Cour. — Lulli. — Les premières ballerines. — Le premier mariage à l'Opéra. — Mlle Roland. — La musique et les musiciens à la Cour. — Les clavecinistes et les chanteurs. — Duménil, Mlles de Maupin, Thévenard. — Marthe Le Rochois. — Colletet et l'abbé Chaulieu. — Le XVIIe siècle.

C'est à l'Italie, cette grande initiatrice du genre humain, comme l'a dit le poëte, que la France doit son goût pour les *spectacles en musique*, goût qui n'a cessé de se développer chez elle depuis le fameux *Ballet de la Reyne* de Beaujoyeulx. Cette fête, qui resta toujours comme un type dans les souvenirs des contemporains, est en effet une date pour l'historien. Là apparaissent, dans une composition passablement hybride, il est vrai, mais étonnante sous le rapport de la contexture, tous les éléments de l'opéra moderne.

Le cadre était ébauché. Avec les Cavalli, les Caccini, Quinault et Lulli, l'Opéra allait enfin poser ses véritables assises.

L'Italie qui avait autrefois accueilli avec transport nos trouvères, lorsque du temps des guerres du Milanais ils y importèrent leurs *canzones*, l'Italie des Médicis, brillante de son auréole de poëtes, de peintres et de musiciens, elle qui priait Sainte-Cécile avec Raphaël et Dieu avec Palestrina, nous envoya comme des bouffées de son atmosphère artistique.

Catherine de Médicis importa également en notre « plaisant pays de France » la passion pour les carrousels, les bals et les « fes tins à musique. » Brantôme raconte qu'à Fontainebleau il y eut une comédie avec chansons dont le sujet était emprunté à l'Arioste, et que la belle Geneviève fut représentée par Mme d'Angoulême et par les plus « honnestes et belles princesses. » Une autre fois, il cite l'arrivée d'une ambassade polonaise à Paris, et le ballet qui eut lieu à ce sujet aux Tuileries. Seize dames représentaient les seize provinces françaises avec « une musique la plus mélodieuse qu'on eust sçu voir; après avoir faict dans un roch argenté le tour de la salle, elles vindrent toutes à descendre, et s'estant mises en forme d'un petit bataillon bizarrement inventé, les violons montans jusques à une trentaine, sonnans quasi un air de guerre fort plaisant, elles vindrent marcher soubs l'air de ces violons, et par une belle cadence, sans en sortir jamais, s'approcher et s'arrester un peu devant Leurs Majestez, et puis après danser, et par tant de tours, contours et destours, d'entrelassures et meslanges, affrontements et arrests; si bien que tout le monde s'esbahit..... ».

On sait que dès 1570 des lettres patentes furent octroyées par Charles IX à Baïf, à l'effet de constituer une *Académie de Musique;* on sait tous les essais tentés par Mazarin en 1645, 1652, 1654, pour l'acclimatation chez nous de troupes italiennes. Notons également comme souvenir historique la déclaration de Louis XIII du 16 avril 1641, dans laquelle nous voyons, comme dans l'acte royal de 1669, le souci constant de la moralité des ouvrages dramatiques, et la préoccupation de la protection à accorder à ceux ou celles qui se livrent à l'honnête profession d'acteurs.

« Nous voulons — y lisons-nous — que l'exercice des comédiens qui peut innocemment divertir nos peuples de diverses occupations mauvaises, ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public..... »

Aussi voyons-nous bientôt apparaître de tous côtés les noms les plus illustres de la noblesse, dans des joûtes d'un nouveau genre. C'était à qui apporterait sa pierre à l'édifice harmonieux. Voici le marquis de Lourdial qui forme des chanteurs: « Ils ont heureusement réussi dans des comédies en musique, » dit l'excellent abbé Marolles dans ses *Mémoires*.

Voici enfin cette célèbre *Pastorale en musique* de Perrin et Cambert, interprétée en 1659 chez un grand seigneur, M. de La Haye, à Issy, par les deux jolies et nobles demoiselles de Sercamanan et le comte de Fiesque.

Partout le chant commençait à se frayer des issues. Loret, dans ses versicules, nous parle des « roulements » de Mlle de Sercamanan cadette à l'église des Feuillants, le mercredi saint 22 avril 1656; il raconte

> Que son chant, parfaitement doux,
> Approchant de celui d'un ange,
> Mérite honneur, gloire et louange.

Ces « roulements » ressemblaient apparemment aux « passages » du *Savetier* du bon La Fontaine; la vocalisation était à la mode, paraît-il. Tallemant des Réaux parle d'une demoiselle Sandrier, qui, revenant d'Italie, se mit à chanter; « elle fit bien du bruit, dit-il, mais cela ne dura guère. » Laissons l'*Andromède* de Pierre Corneille avec musique de Jean-Baptiste Boësset, laissons Louis XIV danser en costume d'Apollon ou de berger, les ballets de Benserade et de Lulli, et les intermèdes de Quinault ou de Molière, depuis *Alicidiane*, le *Ballet des Saisons*, le *Sicilien*, jusqu'au *Mariage forcé*, et posons au début de cette étude sur l'opéra et quelques-uns de ses interprètes, la date de sa fondation et une partie des considérants qui l'accompagnent.

Le privilége porte la date du 28 juin 1669; le roi, après avoir rappelé que les « représentations en musique » que l'on nomme OPÉRA en Italie, sont composées de musiciens des plus honnêtes familles, nobles et gentilshommes de naissance; que ceux qui font les frais de ces représentations se remboursent de leurs avances à la porte des lieux où se donnent ces représentations; ajoute que, désirant en établir de semblables en langue française, il espère que ses sujets s'accoutumeront au goût de la musique, et conclut en octroyant au sieur Perrin (Pierre), introducteur des ambassadeurs auprès du duc d'Orléans, le privilége d'établir une Académie de Musique, composée de tel nombre et qualité de personnes qu'il avisera, pour jouer et chanter en public des *opéra et repré-*

sentations en musique et vers français, pareilles et semblables à celles d'Italie. Le paragraphe le plus curieux est celui-ci : — « Attendu que lesdits *opéra* sont des ouvrages de musique, fort différents des comédies récitées, et que nous les érigeons par ces présentes sur le pied de celles des *Académies* d'Italie, où les gentilshommes chantent sans déroger ; voulons et nous plaît que tous gentilshommes, damoiselles et autres personnes puissent chanter audit *Opéra*, sans que pour ce ils dérogent aux titres de noblesse, ni à leurs priviléges, charges, droits et immunités. » Cette pièce est contresignée par Colbert et datée de Saint-Germain-en-Laye.

Le souvenir de l'Italie était à cette époque une émulation extraordinaire. On se rappelait la belle Leonora qui, en 1647, chanta l'*Orfeo* devant la reine et le cardinal ; on parlait encore du signor Torelli qui faisait des merveilles de métamorphoses scéniques ; on citait le fameux castrat Atto devenant négociateur politique entre Mazarin et l'électeur de Bavière.

La musique s'infiltrait partout dans cette société encore imprégnée des souvenirs de la Fronde.

A la chambre bleue de Julie d'Angennes, aux sonnets fleuris de Conrart et de Voiture, aux *concetti* enguirlandés de M. de Montausier, un nouvel élément venait se joindre. La musique bégayait ses premiers accents.

Mlle Raimond et Mlle Hilaire Le Puis devinrent le charme des nobles réunions. En 1668, le fils du grand Condé, M. le Duc, reçut à souper en son hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre le comte de Saint-Paul ; il fit venir ces deux cantatrices qui y « donnèrent une musique admirable. » De Nyert ou plutôt de Nielle, troisième valet de chambre de Louis XIV, comme il l'avait été de Louis XIII, « inventa le bel art de conduire la voix » ; partout il formait des élèves.

Boësset composait des airs à danser ; les deux cousins Gaultier, venus de Marseille, se faisaient admirer sur le luth ; Hémon, Le Camus, Chambonnières, en faisaient autant pour le clavecin.

Marchand était célèbre sur le violon ; Piesche, les trois Hotteterre et Destouches l'étaient sur la flûte. La Barre excellait sur le théorbe et par ses compositions de chant ; sa fille est la première cantatrice française dont les succès s'étendirent au delà de sa patrie. Elle visita les cours du Nord de 1652 à 1655 et fut comblée de riches présents, si nous devons en croire Loret :

Cette fille, qui de sa voix
Charme les reines et les rois,
La Barre, sage, aimable et belle,
Ayant mainte riche vaisselle.
. . . . . .
Des bracelets et des colliers
Galants, jolis et singuliers.
. . . . . .

A. Thurner.

(La suite prochainement).

ALGER.

Fêtes musicales; Festival-Concours des 9-12 mai 1872.

(2e et dernier article.)

Mais c'est assurément aux cortèges qui ouvrent et ferment chaque partie de la fête que se concentre et jaillit surtout sa couleur locale. Des étendards de sociétés musicales flottant librement à la brise de l'antique et redouté repaire des *écumeurs* de la Méditerranée, dans les carrefours de cette ville où, il y a quatre-vingts ans à peine, les chrétiens captifs arrachaient les palmiers nains sous le bâton et arrosaient les salades, n'est-ce point là déjà un spectacle de nature à frapper vivement l'esprit, à provoquer la réflexion ? Et dans quel décor, au milieu de quel enchantement ! Mes yeux, mon cerveau en gardent l'éblouissant mirage, à tel point que je ne puis croire, comme on vient de me l'écrire, qu'il puisse y avoir un endroit sur la terre, fût-ce même Paris, où il vente, où il pleuve, où il fasse triste et froid !

Que le cortége, que le défilé un moment s'arrête rue Bab-Azoun, Place du Gouvernement, rue Bab-el-Oued, et dans le soleil d'or, le long des cônes d'ombre, au cliquetis de mille interjections sonores, la bariolure de races, de costumes, d'oripeaux étincelle et fourmille. Blonds Kabyles bronzés par le hâle de la Mitidja, étroitement drapés dans leurs burnous jaunes, aux cassures terreuses ; — jeunes filles juives rieuses comme les grenades entr'ouvertes qui montrent leurs dents rouges au soleil ; — Italiens verbeux et gesticuleurs ; — vives et élégantes Françaises ; — grands Bédoins hirsutes au regard droit, au nez orgueilleux, affectant une impassibilité que trahit l'agitation nerveuse de leurs doigts ; — Mauresques voilées, les Zora, les Aïcha, les Fathma, les Kadoudja aux cils teints de henné et qui n'en finissent pas ; traînant d'un pas de bétail, odalisques vénales, le lourd paquet de leurs langes blancs et de leurs colliers de sequins ; — Mahonais chocolat, sanglés d'une écharpe rouge, Turcs au profil de proie, Grecs proxénètes, Maltais olivâtres drapés dans une courte veste qu'un miracle d'équilibre colle à leur épaule, Espagnols faisant de leurs loisirs un hymne à la cigarette ; — Anglaises importunément curieuses, vêtues de robes fantastiques dont les plis racontent les péripéties pénibles de la traversée ; zouaves, turcos et tringlos gaillards ; — petits Maures rasés de près et mordillant un œillet rouge, *bambini* à la poitrine bombée, charmants sous leur costume primitif... Voilà Alger, la cité des oppositions et des contrastes, des couleurs et des senteurs, Alger acclamant l'Orphéon qui passe. Étrange et attrayante ville ! Je puis maintenant donner mon adresse *cœur restant à Alger*.

Poëtes, peintres, musiciens, si insensiblement rétifs que vous soyez devenus au rêve, à l'illusion, croyez-moi, allez dans cet Orient français, pour pouvoir vous attarder encore aux lumineuses songeries, et recouvrer l'art précieux de chevaucher le balai de l'imagination. Chaque année emporte, hélas ! un peu de notre poésie : c'est la peau de chagrin qui se rétrécit à vue d'œil, dans la main du Raphaël de Balzac. Vite, bien vite en Algérie. En vérité je vous le dis, c'est là que l'on renaît et se retrouve en ses juvéniles ardeurs, avec ses impressions printanières !

Mais le soir tombe... la brise murmure sa chanson dans les branches des palmiers et s'imprègne de ces douces émanations qui sont comme l'haleine des plantes. Le ciel, illuminé du feu doux des constellations, le ciel mystérieux, plein de rumeurs insaisissables, couvre de son éternelle splendeur la solitude embaumée et charmante. Dans les rues en escalier de la ville haute vibrent des soupirs de *guzla*, des bourdonnements de tambourins, des frôlements de cordes ; on entend des airs lents et doux ; aux fenêtres grillées des maisons mauresques, les *haïks* des femmes bruissent en s'entr'ouvrant comme une envolée d'abeilles... La fête est finie....

Quant aux vainqueurs du concours, ils « font la fantasia » disent les indigènes, car pour rentrer par un peu d'observation dans le ton ordinaire du compte rendu, j'ajouterai que les Arabes appliquent ce mot de *fantasia*, non-seulement aux fêtes équestres, mais à tous les signes de réjouissance causés par la satisfaction de l'amour-propre. Ainsi, le chanteur qui répond aux manifestations de plaisir de ses auditeurs par des tenues de notes exagérées, « fait sa fantasia », et personne n'en rit, car les Arabes ne semblent pas voir de ridicule dans l'expansion de l'orgueil.

En ouvrant ce concours à l'émulation des Sociétés musicales, l'Algérie vient d'apporter une incontestable force artistique, intellectuelle et morale, à l'effort commun que dirige en ce moment la France vers des destinées meilleures. Si, au point de vue technique, l'importance de ce concours a laissé à désirer, si la présence des associations helvétiques lui a donné une couleur patriotique accentuée, et si, de la superposition constante de la musique et de la politique, est résultée une mixture confuse et assez peu assimilable, les conséquences générales de cette démonstration de concorde et de paix n'en seront pas moins considérables.

Qu'un nouvel appel soit adressé de là-bas aux Orphéons français, et ils y répondront avec empressement.

« L'oiseau passe, le noyau tombe, l'olivier pousse. » La connaissance est faite, maintenant ; la glace est fondue, — et elle fond vite sous ces latitudes ! — L'expérience a réussi ; au touchant

moment des adieux, on a échangé de part et d'autre les plus affectueuses promesses. L'Orphéon étendra bientôt, avec une merveilleuse puissance d'expansion, ses rameaux hospitaliers sur cette terre où l'instinct de la vie nomade tend de plus en plus à s'effacer devant l'attrait irrésistible de la propriété, devant les avantages de la civilisation.

Maintenant que les âges deviennent sévères, que les soucis et les arrière-pensées sont en bien des âmes, que l'heure du réveil a sonné, et que nous n'avons plus le droit de négliger aucun moyen d'amélioration, si facile ou même si léger qu'il paraisse, la colonisation reconnaîtra, sans doute, que l'on peut s'adresser à l'Orphéon, recourir à ses études dans les écoles franco-arabes, à ses manifestations extérieures dans les communes, pour hâter la solution du problème ardu, je le répète, de *l'assimilation*. La communauté d'études musicales et de préoccupations artistiques est de nature à exercer sur les mœurs et sur les sympathies de deux races différentes une influence irrésistible, décisive.

« Le monde comprend, — disait l'illustre homme de guerre et administrateur qui, le premier, étudia sérieusement l'Algérie, au lieu d'en faire une question de vanité nationale (1), — le monde comprend que la colonisation de ce pays n'intéresse pas la France seule, mais aussi l'Europe tout entière; il y voit une conquête de la civilisation sur la barbarie et un champ nouveau ouvert à l'activité de toutes les nations, *au profit des arts*, des sciences, de l'agriculture, du commerce et de l'industrie qui commandent la paix. »

Ce champ artistique ouvert à l'activité de tous, la Société des Beaux-Arts, et avec elle les courageux promoteurs des fêtes dernières, en un mot, les capacités et les intelligences algériennes, ont tenu et tiendront à honneur de l'étendre, de le féconder encore, en y créant en quelque sorte le *douar* de l'Orphéon, en y convoquant périodiquement les plus décidés de ses groupes qui viendront à tour de rôle puiser des énergies nouvelles, et aussi fortifier... leurs poumons, dans ce grand air bleu dont l'âme se trouve emparadisée. Cet avenir, j'aime à y croire. je l'appelle de tous mes vœux ; spontanément, ardemment, je donnerai mon concours à tout ce qui l'avancera, heureux, au surplus, de pouvoir peut-être reconnaître ainsi le chaleureux accueil, la réception généreuse, la fraternelle amitié de ces Français de l'Algérie auxquels nous unissent les liens communs de l'amour de l'intelligence, de l'art et de la patrie.

EM. MATHIEU DE MONTER.

Alger, Hôtel d'Orient (2).

REVUE DES THÉATRES.

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Marcel*, drame en un acte, de MM. Jules Sandeau et Adrien Decourcelles. — THÉATRE DU CHATELET : reprise de *la Bouquetière des Innocents*, drame en cinq actes et onze tableaux, d'Anicet Bourgeois et de M. Ferdinand Dugué.

Le petit drame du Théâtre-Français est tiré d'une nouvelle de M. Jules Sandeau, publiée dans *le Musée des Familles*. C'est une histoire très-dramatique, très-émouvante et que sa simplicité rend plus touchante encore.

Par un accident de chasse, Gaston a tué son fils et cet épouvantable malheur a ébranlé sa raison. Il ne peut plus paraître devant la comtesse, sa femme, sans être pris d'nn violent accès de folie.

Après un voyage de quatre ans, accompli sous la conduite d'un ami, Gaston revient, et, au sortir d'un sommeil dans lequel la fatigue le plonge dès son retour, il se retrouve, comme la veille de son départ, dans la même chambre, entouré des mêmes affections. Il va croire au pieux mensonge inventé par le docteur, par la comtesse et par l'ami Maxime; il va se laisser persuader que le terrible événement dont le souvenir l'accable et que les quatre années de voyage n'ont existé que dans un rêve, quand la date d'un journal le rappelle à la réalité.

— Qui donc es-tu ? dit-il à un enfant qu'on lui présente comme son fils et qui a l'âge qu'avait Marcel.

— Je suis *mon* petit frère, répond l'enfant.

Gaston se rappelle alors que sa femme allait devenir mère pour la seconde fois au moment où il tua leur cher Marcel et il comprend tout. Il reportera sur le nouveau Marcel la tendresse qu'il avait pour l'aîné : il est guéri.

On pleure à la représentation de cet acte attendrissant, très-bien rendu par Febvre, Laroche, Barré, Mlles Nathalie et Marie Roger.

— *La Bouquetière des Innocents*, jouée avec succès sous une des anciennes directions de l'Ambigu, se redonne au théâtre du Châtelet. Ce drame mouvementé intéresse; quelques personnages historiques s'y trouvent habilement mêlés à une action en grande partie imaginée par les auteurs. La mise en scène a été l'objet de tous les soins de l'administration du Châtelet, mais l'interprétation laisse à désirer. Toutefois, on a fort applaudi Laray, qui joue le rôle de Vitry; Charly; Mme Lacressonnière, charmante en Louis XIII et surtout Mme Marie Laurent, toujours fort remarquable dans sa double création de Margot et de la maréchale d'Ancre.

ADRIEN LAROQUE.

CONCOURS MUSICAL DE GENÈVE.

On sait que la ville de Genève ouvrira, le 25 août prochain, un grand concours entre sociétés chorales et instrumentales, suisses et étrangères.

Le bureau central de l'organisation, que préside M. Chauvet, conseiller d'Etat, vient de nous communiquer d'utiles renseignements au sujet de cette solennité artistique et nationale.

Les invitations ont été adressées cette semaine aux notabilités qui composeront les jurys. Les délais d'inscription des Orphéons, Harmonies et Fanfares sont prorogés au 15 juin prochain.

Empressées d'acquitter au moins une partie de la dette solidaire de la reconnaissance, à l'égard de cette Helvétie loyale et bonne, pour les secours prodigués, pour la douleur morale partagée dans nos récentes infortunes, une vingtaine de sociétés françaises ont déjà répondu à l'appel du Comité et un grand nombre d'autres ont promis leur adhésion. Nul doute que nos associations parisiennes de chant choral ne tiennent à honneur de se faire représenter par leurs meilleurs groupes à cette grande manifestation de l'art populaire, qui s'annonce sous les plus heureux auspices.

Les mesures sont déjà prises, en effet, pour que l'accueil réservé aux sociétés entrant en lice soit à la hauteur du renom séculaire de courtoisie et d'hospitalité de la noble cité génevoise. Réceptions, cortége, vin d'honneur, dianes et retraites en musique, banquets et bals, festivals et illuminations, promenades et excursions, sans parler de l'inévitable et joyeux imprévu, etc., etc., toute une succession de plaisirs et d'enchantements, de chants et d'allégresse, dans ce merveilleux décor du lac Léman, attend les chanteurs et instrumentistes touristes qui séjourneront à Genève du 24 au 26 août. Un tel programme est de nature à les entraîner tous s'ils ne perdent pas de vue que, quels que soient leur essence et leur but, les fêtes fédérales ont toujours un caractère particulier de verve, d'entrain, d'élan fraternel et de bon ordre qui résulte de la prévoyance et de la régularité de leur organisation.

La position sociale, la notoriété et l'expérience pratique des promoteurs du prochain concours génevois permettent de lui prédire, sans être grand prophète, un éclat et un retentissement exceptionnels. Nous aurons, au surplus, occasion de revenir sur ce sujet.

M. M.

(1) Maréchal Bugeaud : *Rapports, Bulletins et Discours.*

(2) Plusieurs fautes typographiques se sont glissées dans la première partie de cette relation (*V. le numéro du 26 mai*). Nous relevons les suivantes : page 164, 1re col., ligne 6 : lisez *préventions* au lieu de *prétentions;* 2e col., ligne 45, *natures ardentes*, au lieu de *naturels ardents;* ligne 54, *la toute ouverte*, au lieu de *la route ouverte*; page 165, 1re col., ligne 52, *bouquets*, au lieu de *banquets*.

A l'occasion de la construction et de l'inauguration de l'orgue de Romont (Suisse), M. Vogt, le célèbre organiste de Fribourg, a adressé à M. J. Merklin, l'habile facteur d'orgues parisien, la lettre suivante :

Vous m'avez demandé d'examiner et d'essayer votre nouvel orgue de Romont; je me suis rendu d'autant plus volontiers à votre invitation que vous m'étiez avantageusement connu déjà par les beaux instruments que vous avez construits et que feu mon père et moi avons été appelés à examiner à Bâle, à Genève, à Paris, à Versailles et à Martigny.

Je suis heureux de pouvoir vous exprimer toute la satisfaction que j'ai éprouvée en examinant votre nouvel et magnifique orgue de Romont.

J'ai constaté que vous avez réuni dans un instrument relativement peu considérable tous les perfectionnements et toutes les améliorations si remarquables de la facture moderne, parmi lesquels se distinguent l'application du levier pneumatique simplifié et perfectionné qui donne au toucher des claviers tant de facilité et une si grande précision de perfectionnement, et le système de transmission facultative des jeux d'un clavier à l'autre, système qui présente l'immense avantage de produire sur un orgue composé de seize jeux seulement, les effets d'un instrument considérable qu'on ne peut obtenir autrement que sur des orgues de grande dimension; le résultat de mon examen m'a démontré que cette amélioration telle que vous l'appliquez est une véritable conquête pour l'art de la facture des orgues.

J'ai admiré le mécanisme qui est d'une grande perfection et qui fonctionne avec une rare précision. Mais j'ai admiré surtout la belle sonorité de votre nouvel orgue, aussi bien en ce qui concerne le timbre et le caractère de chaque jeu en particulier que les divers mélanges, la puissance, la pureté et le caractère religieux de l'ensemble, qui est encore relevé d'une manière si remarquable par l'effet de l'expression appliquée si heureusement à cet orgue.

Cet instrument prouve une fois de plus que ce n'est pas le grand nombre de jeux qui fait la valeur d'un orgue, mais bien le talent, l'expérience et la conscience du facteur qui l'a construit.

Ce sont, du reste, les qualités supérieures qui distinguent les instruments construits par vous qui nous ont décidé, feu mon père et moi, à faire les démarches auprès du Conseil communal de Fribourg pour qu'il vous chargeât de la restauration et du perfectionnement de notre célèbre orgue de Saint-Nicolas. J'ai la certitude que vous exécuterez ces travaux si importants avec votre talent habituel et que nous n'aurons qu'à nous féliciter de vous les avoir confiés.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien agréer, etc, etc.

EDOUARD VOGT,
Organiste à la collégiale Saint-Nicolas, à Fribourg.

Depuis, la ville de Fribourg a décidé de confier à M. Merklin la mission délicate de réparer et de perfectionner le célèbre orgue de sa collégiale afin d'en maintenir la réputation.

Il est des travaux qui glorifient plus que les louanges.

Les amis nombreux de M. Merklin apprendront avec plaisir que le Gouvernement français, en considération des services qu'il a rendus dans l'industrie de la facture d'orgues, lui a accordé par décret le titre de citoyen français.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi, *le Prophète;* mercredi, *Robert-le-Diable*, et vendredi, *Faust.*

*** Quatre des meilleurs artistes de l'Opéra-Comique, Mlle Priola, Mme Galli-Marié, MM. Ismaël et Lhérie, projettent de faire une grande tournée en province pour jouer *l'Ombre* de Flotow. MM. Deloffre et Bazille accompagneront cette petite troupe, qui donnera des représentations dans 32 villes, principalement dans le midi de la France, pendant les mois de juillet et août.

*** Le libretto de M. E. Gondinet, *Si le Roi le savait!* dont M. Léo Delibes devait écrire la musique, vient, paraît-il, d'être définitivement confié par la direction de l'Opéra-Comique à M. J. Massenet.

*** M. Verger vient d'engager pour l'hiver prochain Mmes Penco, Bracciolini et Vestri, ainsi que MM. Mongini, Verger et Colonnese, qui renonce, pour rester à Paris, à faire la saison de la Scala.

*** La direction du Théâtre-Italien a intenté une action judiciaire à Mme Sasse pour la représentation que l'avis tardif de son indisposition a fait manquer la semaine dernière, et qu'on a remplacée par un concert improvisé, non sans avoir rendu l'argent à une bonne partie des spectateurs. L'affaire a été renvoyée à quinzaine.

*** Le Théâtre-Lyrique a fait sa clôture jeudi avec *le Barbier de Séville.*

*** *Les Cent Vierges* vont être représentées à Londres, où l'éditeur Boosey en publie la partition en anglais. — Le théâtre français de Bordeaux vient de mettre en répétition cet opéra-bouffe, qui attire constamment la foule au théâtre des Variétés. Tous les rôles, à l'exception de celui rempli par Mlle Van Ghell, y ont été doublés. — Le prince et la princesse de Galles assistaient à l'une des dernières représentations.

*** La Tertulia a donné mardi dernier une nouvelle opérette de M. P. Lacome: *En Espagne.* Le titre dit assez le genre : il n'y manque qu'un texte castillan pour en faire une véritable *zarzuela.* Les mélodies ont ce cachet particulier, ce pittoresque teinté de mélancolie qu'on retrouve dans les chansons populaires espagnoles. M. Lacome a très-joliment encadré ces heureuses trouvailles : c'est un musicien de goût et dont les efforts, pour ne point tomber dans la vulgarité méritent d'être encouragés. — Mme Mariano a joué et chanté le principal rôle de manière à mériter une bonne part du succès qui a accueilli ce petit ouvrage.

*** *L'Ombre* a été donnée pour la première fois à Caen, la semaine passée, avec le succès qu'assuraient à ce charmant ouvrage sa valeur reconnue et une excellente exécution.

*** Il s'est formé à Toulouse une troupe lyrique pour exploiter les théâtres de Bordeaux, Toulouse, Béziers et quelques autres. Elle est composée de MM. Gueymard, Merly, Gailhard, Devoyod, Pons, Séran, Mlles Cécile Regnault et Adeline Lacombe. Le directeur est M. Frédéric Dupin. Les représentations doivent commencer très-prochainement au théâtre d'Agen.

*** Mlle Foliari vient de signer, à de brillantes conditions, un engagement pour chanter l'opéra-bouffe à Saint Pétersbourg.

*** Le théâtre des Variétés, à Alger, consacré jusqu'ici au genre léger, aux pièces bouffes, essaie d'une transformation complète; il vient de se rouvrir avec *les Dragons de Villars*, chantés par Mme Rose-Pierre, MM. Jalama, Itrac et Favre, et, si l'on en juge par le succès du premier soir, cette tentative paraît devoir lui réussir complétement.

*** A Saint-Pétersbourg, pendant la saison prochaine d'opéra, Mme Patti recevra 40,000 francs par mois; Mlle Nilsson 35,000, Mme Volpini 22,500 et le baryton Graziani 20,000. — Mme Lucca est engagée par le directeur de l'Académie de musique de New-York pour l'hiver de 1872-73, à raison de 35,000 francs par mois et un bénéfice; le contralto Mlle Sanz, à raison de 10,000 francs par mois. — A la Scala de Milan, une *étoile* chorégraphique, Mlle Fioretti, femme du baryton Verger, a signé un engagement pour une saison aux appointements de 25,000 francs. — Qui donc a dit qu'il était question de réduire les gros traitements?

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** Une brillante et aristocratique réunion applaudissait vendredi soir, chez Mme la comtesse Duchâtel, des virtuoses tels que Lavignac, Danbé, et des œuvres telles que le *Capriccio* pour piano, de Mendelssohn, la *Romance en fa*, de Beethoven, la Danse des bacchantes de *Philémon et Baucis*, de Gounod; ces trois morceaux ont été bissés, et le reste du programme chaudement accueilli. L'orchestre, sous la direction de Danbé, a été parfait d'ensemble et d'entrain.

*** Dimanche dernier, une gracieuse invitation de Mme Massart réunissait à la salle Erard un nombreux public, et, ce qu'un artiste prise par-dessus tout, un public de connaisseurs. L'éminente pianiste avait pu s'assurer le précieux et bienveillant concours d'un orchestre où figurait plus d'un chef de pupitre de l'Opéra et du Conservatoire, et que George Hainl s'était offert à diriger; elle a exécuté le concerto en *mi* bémol de Beethoven, — celui qu'on pourrait appeler la pierre de touche du vrai talent, — avec l'ampleur, la pureté de style et aussi la délicatesse et le charme qu'elle possède à un si haut degré. Elle a obtenu un tel succès, que sa modestie en était visiblement embarrassée. — Une ouverture inédite de M. A. Taudou, l'un des plus récents prix de Rome, ouvrait la séance. C'est une œuvre bien prise dans sa forme d'une élégance un peu sévère; l'auteur, à l'encontre de tant de ses jeunes confrères, pense que le vieil arbre classique peut encore pousser de vigoureux rejetons, et cette conviction s'appuie chez lui sur les qualités les plus propres à la faire partager au public : une véritable science, une habileté très-grande, innée pour ainsi dire, à pratiquer ce style dans lequel tant de chefs-d'œuvre ont été écrits, une aisance parfaite dans le maniement de l'orchestre.

M. Taudou a en lui l'étoffe d'un maître; cette ouverture, autant que le quatuor que nous avons entendu de lui à la Société Schumann, en fournit de suffisantes preuves.

*** Au concert de Vivier, — qui a lieu, nos lecteurs ne l'ont pas oublié, vendredi prochain à la salle Erard,— Edouard Wolff exécutera quelques-unes de ses nouvelles œuvres, entre autres la *Ronde de nuit*, *Couplet du Chasseur*, et la grande *Tarentelle* avec laquelle il a obtenu tant de succès à son propre concert. La partie vocale aura pour représentante Mlle Ganetti.

*** M. Alexandre Lemoine, qui vient de donner avec succès, à la Salle des Conférences, une série de soirées littéraires et musicales, a songé, en présence de la fermeture d'un bon nombre de théâtres pendant l'été, à élargir son cadre, et transporte tout d'abord ses pénates au Grand-Hôtel. Il s'est ensuite adressé aux maîtres conférenciers et aux artistes les plus aimés, et il a réussi à grouper quelques noms qui sont la plus attrayante des promesses. Ces séances auront lieu le dimanche soir; la première est annoncée pour aujourd'hui même, et sera fort intéressante. Les artistes qui défraieront la partie musicale sont Mme Floriani, — qu'on n'a certainement pas pu juger aux Italiens et qui chantera deux morceaux de caractères bien différents, la grande valse des *Cent Vierges* et l'air « Casta diva » de *Norma*, — Mlle Célestine Maurice, Mme Teisseire, Mlle Berthier; MM. Alterman, Ch. Boissière, G. Piter et Uzès, l'accompagnateur en titre de ces réunions auxquelles, ou nous nous trompons fort, un succès durable est réservé. — M. A. Lemoine prélèvera cinq pour cent sur la recette de chaque soirée, au profit de la souscription patriotique.

*** Le Cercle musical de Saint-Maixent (Deux-Sèvres) a donné, le 23 mai, sous l'habile direction de M. Ludovic Guette, un grand concert au profit de l'Œuvre des Femmes de France. L'orchestre a brillamment exécuté trois ouvertures et une marche religieuse de M. A. de Bridiers, vice-président du Cercle musical de Poitiers. M. Chevalier, violoniste, a obtenu, pour ses débuts, le succès le plus flatteur : on trouve déjà chez ce jeune artiste poitevin, qui compte à peine dix-huit ans, un véritable talent. Les honneurs de la soirée ont été pour Mlle Caroline Mézeray, l'étoile de la troupe lyrique de M. Filhol, directeur du théâtre de Poitiers. Sa voix, d'une remarquable fraîcheur et parfaitement exercée, s'ébat avec aisance au milieu des vocalises les plus ardues.

*** L'inauguration des concerts d'Enghien, sous la direction de M. Legénisel, a lieu aujourd'hui.

NOUVELLES DIVERSES.

*** L'Assemblée générale annuelle des artistes musiciens a eu lieu dans la grande salle du Conservatoire sous la présidence de M. le baron Taylor, son fondateur. Le rapport des travaux de l'année a été présenté par M. Le Bel, et la lecture en a été fréquemment interrompue par les applaudissements de l'auditoire. M. le baron Taylor a pris ensuite la parole, et après s'être adressé à M. Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire, président honoraire de l'Association, qui a été l'objet d'une véritable ovation, il a prononcé une allocution pleine de cœur, d'enthousiasme artistique et de sentiments patriotiques. L'auditoire, profondément remué par l'éloquente improvisation du président, l'a accueillie par de sympathiques acclamations. — On a procédé ensuite au scrutin pour la nomination de quinze membres du comité, dont les douze premiers élus pour cinq ans, deux autres pour trois ans, et le dernier pour une année. Les votants étaient au nombre de 215; les suffrages se sont ainsi répartis : MM. Le Bel, 206 voix; — Dauverné, 198; — Decourcelle, 198; —Pugeault, 195; — Badet, 194; — Demol, 193; — Delzant, 192; — Deldevez, 180; — Pasdeloup, 174; — Rose, 165; — Delahaye, 157; — Desgranges, 151; — de Vaucorbeil, 146; — Guillot de Sainbris, 144; — Ad. Adam, 136.

*** La veille, la Société des artistes dramatiques avait tenu son Assemblée annuelle dans la salle du Conservatoire, sous la présidence de M. le baron Taylor. Son comité a été renouvelé pour un cinquième : les membres nouveaux sont MM. de Fontenay, Eugène Moreau, Lhéritier, Surville, Desrieux, Faure et Halanzier.

*** M. George Hainl a reçu le titre de vice-président honoraire de la Société des concerts du Conservatoire, lors des élections qui lui ont donné M. Deldevez pour successeur.

*** Le successeur de Charles Battaille au Conservatoire vient d'être nommé : c'est M. Romain Bussine jeune, frère de l'ancien artiste de l'Opéra-Comique, et fondateur-président de la *Société nationale de musique*.

*** Les cinq concurrents pour le prix de Rome, dont nous avons donné les noms dans notre dernier numéro, sont entrés en loges au Conservatoire hier matin. La cantate qu'ils ont à mettre en musique, choisie la veille entre plusieurs autres par un jury spécial, est de M. Victor Roussy, et a pour titre *Calypso*.

*** M. Beulé, membre de l'Assemblée nationale, a présenté les amendements suivants à la loi sur le recrutement, qu'on discute en ce moment :

Art. 19. Sont, à titre conditionnel, dispensés du service militaire...

Ajouter après le paragraphe II :

« Les artistes qui ont remporté les grands prix de l'Institut, à con-
» dition qu'ils passeront à l'Ecole de Rome les années réglementaires
» et rempliront toutes leurs obligations envers l'Etat. »

Art. 24. Ajouter à la fin de l'article :

« Les sursis d'appel sont de droit : 1° Pour les artistes admis en
» loge, dans les concours des grands prix de l'Institut; 2° pour les
» peintres, sculpteurs et graveurs qui ont obtenu une médaille à l'Ecole
» des beaux-arts; 3° pour les architectes de deuxième classe qui ont
» obtenu une mention à la même Ecole; 4° pour les élèves du Conser-
» vatoire de musique qui ont remporté un premier prix. »

*** On s'occupe au nouvel Opéra de compléter la riche bibliothèque de l'Académie de musique, qui compte plus de vingt mille ouvrages. Il y a là, en outre, des partitions les plus anciennes et les plus rares, tout ce qui a été écrit depuis deux cents ans sur le théâtre, la musique et la déclamation. Cette bibliothèque comprend une partie dramatique où figurent non-seulement tous les *libretti* d'opéra, mais un nombre considérable de tragédies, de drames, de comédies et même de vaudevilles.

*** Un changement parmi les critiques musicaux du grand format : notre collaborateur, M. Adolphe Jullien, est chargé maintenant du feuilleton musical du *Français*.

*** Il paraît enfin certain que Mlle Nilsson se marie; vers la fin de juillet prochain, elle doit épouser à Londres M. Auguste Rouzeaud, un jeune financier parisien, neveu de l'amiral français Bosse. Mlle Nilsson n'entend du reste nullement renoncer à la carrière lyrique.

*** Deux œuvres importantes seront probablement soumises au jugement du public cet hiver : *Rédemption*, poëme symphonique de M. César Franck, et le *Paradis perdu*, oratorio en quatre parties, de M. Théodore Dubois. Le texte de ces deux ouvrages est de M. E. Blau, l'un des auteurs du livret de *la Coupe du roi de Thulé*.

*** *La Belle Créole*, tel est le titre d'une nouvelle œuvre que M. Henri Herz, l'un des grands maîtres du piano, vient de livrer à la publicité. C'est un morceau d'un très bel effet, qui, sans être d'une trop grande difficulté, réclame des qualités solides de la part de l'exécutant. Une introduction pleine de charme précède un caprice-scherzo d'une originalité exquise où se présentent à tour de rôle des motifs fins et délicats, des passages d'une haute énergie, et même de petits fragments fugués qui lui donnent infiniment de piquant. La tonalité en *fa dièse* majeur, peu employée d'habitude, donne à cette œuvre intéressante une saveur qui plaira aux gourmets de l'art. Enfin, l'élégance qui reparaît dans toutes les productions du maître, promet, ici comme toujours, un succès durable et de bon aloi à son heureux et célèbre auteur.

PAUL BERNARD.

*** Un compositeur érudit, que nous avons présenté plusieurs fois déjà à nos lecteurs, M. Th. Belamy, auteur de *Noëls Bisontins* et de morceaux de musique sacrée fort appréciés des organistes, vient de faire tout récemment paraître un *Stabat Mater* à quatre voix (deux soprani, ténor et basse), avec accompagnement d'orgue ou piano, partition qui ne comprend pas moins de dix numéros : quatre soli, deux duos, un trio, un quatuor et trois chœurs (1). Nous étudierons prochainement, dans un article spécial, cette œuvre aux larges proportions, longuement méditée et savamment écrite suivant les plus pures traditions du grand art religieux. M. Th. Belamy a dédié courtoisement ce *Stabat Mater*, à notre ami et collaborateur, M. Mathieu de Monter.

*** Malgré la froidure et les orages, le « joli mois de mai » des poëtes n'en a pas moins continué à exercer sa classique influence sur l'imagination des compositeurs. C'est ainsi qu'à côté de l'incessante production parisienne, la province a son lot de floraisons nouvelles et bien venues que nous nous empressons de signaler au passage. La *Retraite militaire*, entre autres (piano à quatre mains), de M. Hippolyte Dessane, professeur distingué de Poitiers, offre, à défaut d'originalité, un arrangement ingénieux du sujet, de brillants détails et beaucoup d'effet à produire sans difficultés aucunes : conditions d'une vogue que méritent et la conscience et la modestie de l'auteur. — Le *Pont des Soupirs*, valse de M. Jean Ritz, l'habile directeur de la Société chorale d'Annecy (Savoie), a rapidement atteint sa seconde édition. Chez M. Ritz, en effet, la veine mélodique est naturelle et abondante : la distinction, l'entrain et surtout la fraîcheur de son nouvel et printanier essai recommandent cette œuvre aux amateurs de bonne musique de danse et lui enlèvent le caractère éphémère des productions de ce genre.

(1) *Besançon, chez l'auteur, 114, Grande Rue.*

†

*** Auguste Mey, ancien chef d'orchestre du jardin Mabille, vient de mourir à Paris, à l'âge de 34 ans. Il est l'auteur de quelques opérettes représentées à Paris et à Londres, et d'une certaine quantité de musique de danse et de morceaux de piano. — Auguste Mey était le gendre de M. Mabile.

*** On annonce la mort, à Berlin, le 23 mai, du compositeur Hugo Ulrich, auteur de plusieurs œuvres symphoniques et d'un grand nombre d'arrangements estimés. Il était âgé de 43 ans.

*** A Berlin aussi vient de mourir une cantatrice de mérite, Mme Dumont-Suvanny.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — La rentrée de Mlle Nilsson, mardi dernier, à Her-Majesty's Opera, a été une véritable fête. On a souhaité la bienvenue à la célèbre cantatrice par des salves interminables d'applaudissements, des rappels, des bouquets, etc. Mlle Nilsson chantait *la Traviata*, un de ses opéras préférés, et l'a magnifiquement interprétée. Capoul a été aussi très-sympathiquement accueilli. — Les artistes de ce théâtre ont donné un grand concert à Royal Albert Hall. Capoul, Mlles Kellogg et Marie Roze y ont obtenu un grand succès. — A Covent-Garden, la première représentation de *Gelmina*, du prince Poniatowski, est remise, par suite d'une indisposition du baryton Cotogni, au mardi 4 juin.

*** *Bruxelles.* — L'Académie royale de Belgique a célébré le centième anniversaire de sa fondation par deux séances, qui ont eu lieu les 28 et 29 mai, dans la salle du Palais Ducal. Une partie musicale a commencé et clôturé chacune de ces séances; le premier jour, on a exécuté l'ouverture d'*Anacréon*, sous la direction de M. Bosselet, et une ouverture de concert de Ch. Hanssens, sous la direction de H. Vieuxtemps; le lendemain, une ouverture de circonstance de Limnander, sous la direction de l'auteur, et enfin, — pour ne pas sortir du genre, — une ouverture de Fétis, sous la direction de Gevaert.

*** *Gand.* — La ville de Gand prépare, pour le 14 juillet prochain, à l'occasion de sa Kermesse, un grand festival international d'harmonies et de fanfares.

*** *Bayreuth* (Bavière.) — La pose de la première pierre du théâtre de Richard Wagner a eu lieu le 22 mai. Cette cérémonie, pour laquelle on avait fait de grands préparatifs, a été contrariée par une pluie battante.

*** *Berlin.* — L'Opéra a donné cette semaine *Czar et Charpentier*, de Lortzing, *les Huguenots* et *Martha.* — Le Théâtre populaire (Nationaltheater) donne des représentations d'opéra qui sont très-suivies. On a joué ces jours derniers *Lucrezia Borgia* et *le Freischütz*. Mlles Ferenczy, Rosen, MM. Clement, Kratze, sont les étoiles de la troupe, qui renferme de très-bons éléments. — La musique des Grenadiers de l'Empereur François se rend à Boston, avec son chef Saro, pour y prendre part au grand festival de M. Gilmore. Le *Kornet-Quartett* ou quatuor de cornettistes, — né d'hier, et déjà célèbre à Berlin, — est également engagé à cette gigantesque manifestation musicale. Il se compose de MM. Kosleck, Ed. Philipp, Senz et Deichen. — M. Kosleck envoie à l'exposition d'anciens instruments de musique qui s'organise à Londres, la grande trompette dont il a découvert un spécimen, et dont la fabrication remonte à l'année 1450.

*** *Vienne.* — La troupe italienne dirigée par Franchetti est installée depuis le 9 mai au théâtre Strampfer. Les représentations sont bonnes; mais l'empressement du public n'est pas aussi soutenu que l'impresario pourrait le désirer.

*** *Turin.* — Un deuxième concert populaire a eu lieu le 26 mai, le même succès que le premier, sous la direction de Carlo Pedrotti. Mme Virginia Ferni y a exécuté le septième concerto de Bériot. Œuvres de Weber, Meyerbeer, Rossini, Mendelssohn, Foroni et Gabussi figuraient en outre au programme.

*** *Reggio* (Emilia). — L'ouverture de la saison de printemps s'est faite avec l'*Africana*, de la manière la plus brillante. L'éminent chef d'orchestre Mariani avait soigneusement préparé, dès longtemps, cette représentation, dans laquelle tout a été réellement à la hauteur de l'œuvre. Il n'y a qu'éloges à donner au ténor Sani, à Mme Creny, et surtout à la prima donna Urban et au baryton Storti, qui ont fait assaut de zèle et de talent et en ont recueilli le prix sous forme d'applaudissements enthousiastes.

*** *Barcelone.* — M. Masiá est le nouveau directeur du Liceo. Il prend le théâtre dans des conditions bien défavorables : à la suite d'une faillite de l'entreprise précédente, et sans subvention des propriétaires; cependant on compte beaucoup sur son intelligence, son goût et son activité. Il a déjà engagé pour un mois, du 7 juin au 7 juillet, une troupe dont font partie les sœurs Ferni, le ténor Aramburo et le baryton Giraldoni. D'autres représentations sont projetées ensuite, avec les sœurs Marchisio, la basse Petit, et probablement Mme Marie Sasse.

*** *Saint-Pétersbourg.* — La censure, qui avait mis son *veto* sur l'opéra *le Démon*, d'Ant. Rubinstein, vient d'en permettre la représentation.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — Un ex-chef de musique de l'armée, nouvellement en retraite, demande la direction d'une Musique d'Harmonie. — S'adresser à M. Millereau, facteur d'instruments de musique, 29, rue des Trois-Bornes, à Paris.

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale.*

AVIS. — Mme Aline Dreyfus, ex-accompagnateur des classes de chant au Conservatoire de Paris, se met à la disposition des artistes pour l'étude des rôles du répertoire. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale.*

AVIS. — En vente chez KATTO, galerie du Roi, 10, à Bruxelles :

Valse des *Diamants*, de la *Chatte blanche*, composée par M. Graziani. PRIX : 2 francs, envoi franco.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

du Magasin de Musique BRANDUS 103, rue de Richelieu,

NOUVELLEMENT ORGANISÉ ET LE PLUS COMPLET QUI EXISTE AUJOURD'HUI

L'abonnement se compose de toutes les Partitions pour Piano et Chant françaises, italiennes et allemandes, les Partitions pour Piano seul, et contient *toutes les partitions existantes à quatre mains*, ainsi qu'un nombre considérable de *Grandes Partitions*.

En outre, sont donnés à la lecture : tous les Morceaux et Arrangements pour Piano seul, à quatre mains ou concertants avec d'autres instruments; enfin, les Ouvertures, Quadrilles, Valses, Polkas, etc., pour Piano seul et à quatre mains.

Il y a de chaque ouvrage, même des plus coûteux, beaucoup d'exemplaires dans l'abonnement, afin de pouvoir contenter à la fois le plus grand nombre d'abonnés; et toutes les publications nouvelles sont immédiatement mises à l'abonnement.

Un mois, 5 francs. — Trois mois, 12 francs. — Six mois, 18 francs. — Un an, 30 francs.

SERVICE SPÉCIAL POUR LA CAMPAGNE. — Le nombre des Morceaux donnés en lecture est doublé pour la campagne

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU
POUR PARAITRE INCESSAMMENT

LA PARTITION

DE L'OPÉRA-BOUFFE EN 3 ACTES

LES CENT VIERGES

PAROLES DE MM. CLAIRVILLE. CHIVOT & DURU

Musique de

CH. LECOCQ

Format in-8° — **Prix net : 12 fr.**

EN VENTE :

GRAND QUADRILLE par **H. MARX**, prix : 4 fr. 50 c.

VALSE BRILLANTE par **E. ETTLING**, prix : 5 fr.

GRAND QUADRILLE par **ARBAN**, prix : 4 fr. 50

POLKA, par GRAZIANI, pour le piano : 4 fr. — **QUADRILLE** d'ARBAN, à 4 mains : 6 fr.

Airs de chant détachés avec accompagnement de piano :

ACTE PREMIER.

1. **Chanson du Porter**, chantée par Mlle Regnault : « *Quel est de toute la terre le pays le plus beau?* ».. 3 »
2. **Ariette** chantée par Mlle Van Ghell: « *J'ai la tête romanesque.* » 4 50
3. **Duo** chanté par Mlle Van Ghell et M. Berthelier : « *Dans les forêts de l'Amérique.* »..... 7 50
4. **Quintette** : « *Un turbot, un turbot.* 9 »

4 *bis*. **Couplets de l'Omelette** : « *On prend des œufs, on les casse, casse.* 3 »

5. **Mélodie** à 2 voix, chantée par Mlles Van Ghell et Gauthier : « *Nous allons le voir, ce joli navire* »... 4 50

5 *bis*. La même arrangée à une voix.. 3 »

ACTE DEUXIÈME.

6. **Couplets** à 2 voix, chantés par MM. Léonce et Kopp: « *Sans femme, l'homme est un corps sans âme.* » 5 »

6 *bis*. Les mêmes arrangés à une voix 3 75

8. **Quatuor** chanté par Mlles Van Ghell et Gauthier, MM. Berthelier et Hittemans : « *Silence, silence* ... 7 50
9. **Grande valse** chantée par Mlle Van Ghell: « *Il n'est pas de bonheur loin de toi.* » ..... 6 »

9 *bis*. La même, transposée plus bas . 6 »

10. **Ballade** chantée par M. Berthelier: « *J'ai pour mari Barbarini* ..... 5 »
11. **Polka des Mariages**..... 4 »

ACTE TROISIÈME.

12. **Quatuor** chanté par MM. Berthelier, Hittemans, Léonce et Kopp : « *A table ! Chassons l'humeur noire.* »..... ... 7 50

12 *bis*. **Chanson** chantée par M. Berthelier : « *Un vieux et riche Céladon.* »..... ..... 5 »

13. **Duettino** chanté par Mlles Van Ghell et Gauthier : « *Ah! monsieur le Secrétaire.* »..... 6 »
14. **Déclaration** chantée par Mlle Van Ghell : « *Je t'aime, je t'aime, mon beau séducteur.* »..... 4 50

14 *bis*. La même transposée plus bas... 4 50

15. **Duetto** chanté par MM. Léonce et Kopp : *Ciel ! ciel, qu'ai-je vu !...* 6 »

Grande Valse, chantée par Mlle VAN GHELL, arrangée pour piano seul : 6 fr.

Ornée du portrait de Mlle VAN GHELL, dessiné par H. Meyer.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

HARMONI-COR JAULIN
Cet instrument, qui vient de subir un dernier perfectionnement, se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir : deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.
Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur, en huit jours, à jouer de l'Harmoni-Cor.
Prix : *En écrin, 150 francs.* (Remise au commerce.)
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

HOTEL BELLEVUE A TROUVILLE-S.-MER

Près du Casino.
CONCERTS ET RÉUNIONS MUSICALES.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

(Brevetée s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
—
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
—
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.
—

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
—
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.
—
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre
—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 25. — 9 Juin 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nos Abonnés reçoivent, avec le présent numéro, la Table analytique des Matières pour l'année 1870-1871.

SOMMAIRE.

La Musique, le Théâtre et la Danse à l'Exposition des Beaux-Arts. **Em. Mathieu de Monter**. — Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner**. — Nouvelles des théâtres lyriques.— Concerts et auditions musicales.— Nouvelles diverses. Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Neuf olympiades, et un an intercalaire après... je ouï Adrian Villart, Gombert, Jannequin, Arcadelt, Claudin, Certon, Mauchicourt, Auxerre, Villiers, Sandrin, Sohier, Hesdin, Morales, Passereau, Maille, Maillart, Jacotin, Heurteur, Verdelot, Carpentras, L'Héritier, Cadéhac, Doublet, Vermont, Bouteiller, Lupy, Pagnier, Millet, Du Moulin, Alaire, Marault, Morpain, Gendre et autres joyeux musiciens (1), en un jardin secret soubs belle feuillade autour d'un rempart de flacons, jambons, pastés et diverses cailles coiphées, et mignonnement chantants.

RABELAIS. (*Pantagruel. Nouveau prologue du livre IV, Edit. d'Amsterdam, 1711.*)

***

Etudiez bien les désenchantements en matière de goût musical : ils sont presque toujours un pressentiment de ce qui doit revenir vous enchanter.

MM.

LA MUSIQUE, LE THÉATRE ET LA DANSE A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

SALON DE 1872.

I.

L'ENSEMBLE.

L'Exposition des Beaux-Arts, dont les catastrophes de la guerre jointes au fléau des discordes civiles avaient, depuis 1870, fermé les portes, s'est résolûment associée, cette année, à la « reprise du travail, » au réveil de l'activité intellectuelle nationale.

Le Salon a ouvert ses galeries. Par les rampes magistrales des escaliers du Palais de l'Industrie, découpant leurs plans mats sur le fond harmonieux de jeunes feuillages et de vieilles tentures, le public dilettante, comme la grande foule curieuse, ne cesse de s'empresser. Quel intérêt! quelle animation! quel attrait! Après tant et de si sombres jours, on est heureux, on est jaloux, cela est manifeste, de se retremper dans la vie active et idéale de l'art, et non sans générosité, car on n'ignore pas que les artistes sont fatalement les premières victimes des bouleversements sociaux, l'art, regardé à tort comme un simple luxe, étant alors sacrifié sans délai aux autres besoins de la vie, plus évidents ou plus impérieux.

Cet entrain général et généreux n'a pas désarmé, il est vrai, les sévérités un peu hautaines de la critique. Insensible, en apparence, aux incitations caressantes du *renouveau*, elle remarque — et elle a bien ses raisons de le faire — qu'aux Champs-Elysées, les subtilités, les raffinements d'éclatants papillotages tendent à remplacer sur la toile la puissance de la conception et du *rendu*. Elle se demande, avec une tristesse motivée, ce que le marbre ou le bronze fait maintenant de l'expression de la beauté plastique et de la vérité physionomique. Elle cherche en vain l'aspect de l'être supérieur à sa destinée. Ah! soupire-t-elle, en ramenant sur sa tête un pan du manteau de la cogitabonde Esthétique, ah! combien sont rares les conceptions héroïques, et les attitudes grandioses, et la robuste facture! Et que sont devenues cette proportion précise, cette couleur juste, dans lesquelles se peuvent mêler, sans se nuire, l'expression sentimentale et l'harmonie plastique, l'idéal et la réalité, la Beauté et le Drame?

Tableaux et critiques, peintres et *salonniers*, mon Dieu! ne se transforment guère; c'est à peu près toujours, chaque année, même chose. Faut-il donc si fort en gémir? Il y a des marchands, on le sait, trop de marchands dans le temple, et à qui la faute? Mais ces marchands-là ont du crédit et de l'habileté, et à les juger en leur bel ensemble, il est permis de prévoir le réveil prochain d'une école qui dépense, qui gaspille même son esprit et sa science, avec un pittoresque à flatter tous les goûts. Pourquoi le lui reprocher? à quoi bon déplorer à ce sujet le manque de direction commune? Le propre de l'art n'est pas plus de se borner que de s'étaler. Les goûts résultant du tempérament d'abord, de l'éducation ensuite, l'Art doit, à mon sens, les satisfaire tous, noblement, loyalement : un style est une opinion et la bonne foi la justifie. Connaissez-vous des limites à la Poésie, au Rêve? J'aime assez, je l'avoue, en un temps de pastiche et de vulgarité, de fusion et de confusion, où l'idéal aspire constamment à entrer dans le moule de quelque chose, dans la défroque de quelqu'un, j'aime assez voir le beau Pégase ailé, bondissant et caracolant, la bride sur le cou, au grand air du caprice, dans le domaine de la fantaisie, son sabot d'or dût-il heurter quelque belle forme classique étendue sous la flore luxuriante et en faire jaillir l'étincelle!...

Oui, certes, dans la grande famille humaine, empreinte au front d'un air de noblesse, il y a eu un front choisi entre tous, une vierge de prédilection sur laquelle la grâce incomparable a été

(1) Musiciens de la Chapelle de Henri II.

versée, qui avait reçu, dès le berceau, le don de la perfection, de la mesure, et cette charmante Vénus grecque, si on la suppose immolée, retranchée avant l'âge, n'est-il pas vrai? l'humanité elle-même tout entière aurait pu dire, comme une maison quand elle a perdu celle qui faisait sa joie et son honneur : « La couronne de notre tête est tombée. » Toutes les moissons valent-elles une seule de ses guirlandes? Tout le butin épars pèse-t-il un seul *talent* de celle-là?

A cette splendeur immortelle, tout évidemment doit se rattacher : Elle n'est plus, toutefois, qu'une divinité, qu'un moyen d'inspiration. Du modèle grec, que de copies n'a-t-on pas tirées! On ne peut pas toujours *faire classique*. A côté de ces sublimités décoratives, l'art familier, anecdotique, intime, a son influence, sa place, son charme dans la société actuelle, et si morose et puritain que l'on soit, il n'y a pas à nier qu'on n'en «fabrique» aujourd'hui d'exellent.

Dans ces parterres vermeils et embaumés, sur ces murailles, de la plinthe à la corniche, brillent à l'œil et au cerveau quantité de productions de maîtres anciens ou jeunes, en pleine possession de leur pensée et de leur outil, interprétant à leur gré la nature, ou, comme c'est leur droit, agrandissant la tradition. Seulement, il faut bien le reconnaître, si tous ces architectes, ces sculpteurs, ces peintres, ces dessinateurs, ces graveurs, ces lithographes, ces miniaturistes, malgré la vogue très-accentuée qu'ils rencontrent dans la masse, ne s'imposent pas à l'admiration réfléchie des appréciateurs véritables, cela tient surtout à ce qu'ils ont atteint chacun une remarquable moyenne de laquelle ils ne sortent pas, et que le succès leur fait oublier la dure mais indispensable gymnastique du travail intellectuel. On aura beau dire et beau faire : il n'y a que les études sincères qui mènent aux belles œuvres dont l'agrément du premier jour est aussi l'agrément qui ne finit pas.

Et qu'on ne s'y trompe pas, à force de métier ils donnent, presque tous, l'illusion de l'art, oui, de l'art inaccessible au mensonge, de l'art fils du cœur, de l'inspiration naïve, qui ne comporte pas l'alliage du taux, qui crie si on le dupe, qui meurt si le faux triomphe. Sculpteurs, ils se contentent de parler à l'imagination par la morbidesse d'un mouvement, par la miévrerie cherchée d'une attitude, par la grâce maladive d'une ligne. Peintres, hôtes de la Villa-Médicis, naturellement imitateurs de Cabanel, leur prophète, ils vaporisent les formes, ils enfument les contours, ils délayent et noient.

Aujourd'hui, dans les œuvres d'art, comme en musique, l'harmonie tend à se substituer à la mélodie claire et suivie qu'elle devrait seulement accompagner.

***

Le Salon de cette année a, dans son ensemble, un caractère, un accent particulier, pénétrant et bien humain. Ces œuvres, elles ont été, la plupart du moins, douloureusement conçues, stoïquement exécutées au milieu de ces mortelles angoisses de la vie auxquelles je faisais plus haut allusion avec les cuisants regrets de l'absence, les tortures de la séparation jalouse, au bruit du canon, souvent entre deux factions à l'avancée. Il n'en pouvait guère être autrement. Amertumes, douleurs intimes et patriotiques, difficultés matérielles sans cesse renaissantes, et le spectacle de nos désastres et les épisodes héroïques de la bataille, tout se réunissait pour frapper vivement et solliciter de même des organisations naturellement impressionnables et de reflet. Et puis, pour l'artiste éprouvé, qu'y a-t-il de plus consolant que de produire? La pensée seule, la réflexion solitaire, calme, console sans doute aussi, mais cette méditation contemplative, chez un naturel ardent, exige une sorte de vertu pour qu'elle ne tourne pas à la désespérance, à l'aigreur ou à l'envie. La peinture — et les peintres ont dû se réconforter à ce sentiment inné chez eux — la peinture a cela d'admirable qu'elle fixe à jamais l'impression subie et qu'elle éternise le souvenir...

Aussi, de ces énergies, de ces courants d'esprit et d'imagination, de ces raisonnements ou de ces insouciances de philosophie pratique, une Exposition des Beaux-Arts a-t-elle pu se dégager, naître, s'installer, au temps présent, provoquer vivement l'attention publique, encore et toujours, il est vrai, sous la tutelle officielle ; mais, l'esprit d'association aidant, nous pouvons bien espérer que les artistes français en arriveront, au moyen d'un syndicat, à gérer eux-mêmes leurs affaires, à la façon de la Société des Aquarellistes anglais qui a réalisé, en quelques années — M. le Directeur des Beaux-Arts nous l'apprend dans son Rapport au Ministre — plusieurs millions de francs. Je dis : *en arriveront*, car malheureusement l'initiative des individus et des Sociétés n'a eu, jusqu'à présent, que bien peu de ressort chez nous. Les anciennes *Ghildes*, ou confréries d'artistes en Flandre, en Hollande, en Italie, créèrent à leur suite la prospérité pour les artistes; en France, la confrérie de Saint-Luc, oppressive et tyrannique, ne fut qu'une entrave au développement de l'art français, avant 1789. De précoces talents, de hautes vocations manqueront certainement à ces efforts d'un avenir prochain, et leur absence paraîtra aussi regrettable que leur perte glorieuse et prématurée. « Ceux qui sont trop aimés des dieux meurent jeunes, » disait le poëte Ménandre, enviant la mort précoce, et lui prêtant la fraîcheur, l'allégresse d'un joyeux départ matinal. N'exagérons pas nos désastres : toute la jeunesse, en l'une de ses individualités les plus primesautières et les plus hardies, n'a pas déserté l'Art. L'année n'a pas perdu tout son printemps!

***

L'ensemble du Salon est varié, intéressant, avec une certaine discrétion. D'abord, l'élément comique a presque complétement disparu : la mélancolie semble être une sorte de piété, aux époques de doute et de trouble. En présence des tristes réalités du présent, de généreux esprits se sont réfugiés dans le domaine de la fiction. Les artistes ont cherché une forme détournée pour exprimer des sentiments auxquels ils ne pouvaient donner une manifestation trop directe ou trop éclatante. Peu de scènes militaires, mais combien elles vous poignent et vous étreignent l'âme! Presque plus de ces portraits ou de ces bustes officiels étalant une effigie suffisamment impersonnelle et des favoris étudiés sur une cravate d'une entière blancheur. Quelques sujets excentriques, desquels, un premier mouvement de curiosité satisfait, se détourne la faveur du public, qui s'attache plus volontiers à une sorte de caractère universel : les sujets clairs appellent les yeux; les sujets éternellement vrais retiennent l'âme.

La peinture historique est à peine représentée par un petit nombre de toiles consciencieuses, et il y a lieu de le regretter. Là, en effet, est la vie humaine, la vie intime avec ses scènes les plus dramatiques et les plus diverses, le cœur humain avec ses passions les plus vives comme les plus douces, et, en outre, un charme souverain : le charme de la réalité. Je goûte et j'admire autant que personne l'imagination, ce pouvoir créateur, qui du néant tire des allégories, des abstractions figurées, les anime, les colore et les fait revivre devant nous, mais les êtres qui ont réellement vécu, qui ont effectivement ressenti ces coups du sort, ces passions, ces joies et ces douleurs dont le spectacle a sur nous tant d'empire, ceux-là, quand nous les voyons sur la toile, dans le marbre et le bronze, nous attirent, nous retiennent plus puissamment encore que les plus parfaites créations de l'imagination pure. L'intérêt qu'inspire l'étude de la figure humaine s'accroît encore lorsque cette figure représente un personnage connu, résume une idée, fixe un grand souvenir, symbolise un sentiment. Ce n'est plus une étude, alors : c'est un tableau.

La Musique, le Théâtre, la Danse ont, comme d'habitude, fourni aux exposants du Salon de 1872 un contingent serré d'œuvres aimables et séduisantes sur lesquelles je vais avoir à revenir trop spécialement pour m'y arrêter davantage, au courant de cette rapide excursion d'ensemble.

Malgré la sévérité du jury, en dépit des proportions restreintes des galeries, trop d'essais d'amateurs se sont encore faufilés cette année; brimborions prétentieux qui voudraient affirmer des « vocations. » Les succès de convention que le monde fait à ses pairs ne sauraient tromper que celui qui en est le héros, avant d'en devenir la victime. Tout cela est fort bien, sans doute, tant

que l'on reste des amateurs intelligents; mais supprimez la fortune et dites à ces enfants gâtés du succès de vivre de leur ébauchoir, de leur plume ou de leur brosse, artistes, vaudevillistes, musicastres, rapins, ils ne gagneront pas de quoi s'acheter des gants!

Les forces vives de la jeune école française se concentrent dans l'expression sincère et robuste du paysage, et des marines. Etudiez, à ce propos, l'œuvre des anciens maîtres; quelle que soit la diversité des genres, la pensée est saisie, l'émotion est gagnée par un sentiment rigoureusement juste, par une facture merveilleusement vraie. Dans les déserts peuplés d'ermites des frères Bellin, dans les vues de Venise de Carpaccio, dans les panoramas de Rembrandt, les saisons de Rubens, les levers du soleil de Lorrain, les vallons de Poussin, l'exécution peut varier, le sentiment intime, profond de la nature est toujours le même. La jeune école s'est imprégnée de ce grand art; elle ne se contente plus d'être peintre; elle tend à devenir naturaliste.

Matinées splendides des mois de mai (1), devant lesquelles il semble que la nature entière palpite au souffle de la vie; — grands troupeaux foulant l'herbe grasse de leurs pieds indolents; — soirées automnales où l'on voit les peupliers inondés à la cime d'une lumière ardente monter dans l'espace comme des flèches d'or; — fleuves capricieux et errants tordant dans les prés leurs larges ondes çà et là frappées de rayons obliques; — alouettes sifflant dans l'azur; — lavandières jetant au vent leurs chansons; — clochers pointus piquant de leurs flèches blondes les océans de verdure; — châteaux cachant sous les charmilles leurs merveilles de caprice et de goût; — fermes tournant vers le soleil leurs fenêtres confiantes; — bateaux voyageurs fouettant le flot de leurs roues infatigables; — collines hérissées de blocs de grès et plantées sans art de massifs d'une grâce infinie; — lumières tremblantes piquant la pénombre des champs à l'heure où l'étoile du soir s'allume dans la brume violette.... mille sujets à méditation, à pittoresques études, à louanges méritées!

***

Nous irons encore au bois; tous les lauriers ne sont pas coupés sur notre féconde et généreuse terre de France. Aussi, ayant à m'occuper plus directement ici des œuvres intéressant notre spécialité, je demanderai, toutefois, au lecteur, de ne pas m'isoler, de ne pas m'écarter absolument des bons et beaux morceaux de l'Exposition.

Peu à peu, en effet, depuis tantôt huit ans, dans cette revue du Salon, d'abord présentée par moi comme un trait d'union entre la musique et les arts du dessin, en façon de hors-d'œuvre éclectique, où j'assortissais allégories, portraits et sujets en groupes de ballets « faisant, dirait Montaigne, un amas de fleurs estrangières et n'y fournissant du mien que le filet à les lier, » les artistes eux-mêmes, beaucoup moins convaincus de leur mérite qu'ils n'en ont l'air (la preuve c'est le besoin qu'on les en assure), ont bien voulu trouver quelque portée pratique, et reconnaître en conséquence que pour traiter d'ordinaire des choses de la musique, un écrivain doué d'un peu de bon sens, de goût naturel et d'observation n'était pas indigne de parler peinture et pouvait même, à l'occasion, émettre une opinion, donner un bon conseil, être utile, en un mot.

Je vais m'y employer succinctement, en serrant d'un peu plus près que les années précédentes et en localisant davantage les divisions du Salon. Les lecteurs qui me font l'honneur de me suivre savent — et je termine aujourd'hui par cet aveu dépouillé d'artifice, — que j'ai toujours considéré la critique amère comme une arme inutile pour la conviction, et que je préfère courir au devant de l'excellent en me détournant doucement du médiocre ou du pire.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(La suite prochainement.)

(1) Des mois de mai... d'autrefois!

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(2e article) (1).

Le 23 juillet 1661, à Fontainebleau, eut lieu *le Ballet des Saisons* où Louis XIV, encore dans l'éclat de sa jeunesse, dansa le rôle de la blonde Cérès. Une moissonneuse n'avait que quatre vers à dire, elle représentait

. . . . Le Printemps avec ses fleurs
Qui promet une bonne année,

à partir de ce jour, elle entraîna le cœur du monarque : c'était Mlle de la Vallière.

Dans ce même ballet parut Mlle Hilaire Le Puis, fille d'un cabaretier de la rue de Vaugirard.

C'est sous les tonnelles du Bel-Air que se réunissaient Lulli, Lambert, Métru, Gigault, Benserade, Colletet « crotté jusqu'à l'échine » et beaucoup d'autres.

Là, Michel Lambert s'éprit de la sœur d'Hilaire et l'épousa. En 1662, Lulli devint le gendre de Lambert par son mariage avec la fille unique de son ami. Mlle Lambert était assez jolie, jouait bien du clavecin, et son père déclarait que sa voix était aussi belle que l'était celle de sa tante autrefois.

Singulier homme que ce Lambert! et comme il fut adroitement pris au trébuchet à l'occasion de ses assiduités auprès de la fille d'Hilaire! Celui-ci avait son cabaret à proximité de l'hôtel du duc d'Aiguillon. Or, un jour, le poëte Desmarets composa un galant dialogue entre *Tircis* et *Philis*, musiqué par Lambert et adressé à Mlle Le Puis. Le père Hilaire s'empara du manuscrit et obtint que l'églogue eût son légitime dénouement de par l'autorité du Cardinal, et grâce à l'intercession du duc d'Aiguillon. Lambert fit bonne contenance d'abord, mais n'ayant reçu que la bénédiction nuptiale pour toute dot, il maugréa contre la lésinerie de Mazarin et fit rejaillir sur sa femme une mauvaise humeur qui ne s'apaisa jamais.

En somme, Lambert était avant la constitution de notre Opéra national le musicien le plus en vogue. Il s'accompagnait parfaitement avec le luth et le théorbe. Boileau le cite, Colletet, Boisrober, Benserade, Richard, Boësset, étaient ses commensaux dans sa charmante villa de Puteaux-sur-Seine L'abbé Perrin lui dédia un sonnet où il croit voir

L'archange qui préside au chœur des bienheureux
Conduire dans le ciel le musicien des anges!

Lambert était le type, à cette époque, de l'artiste recherché, désiré, envié, non qu'il fût beau et que sa prestance fût sympathique, loin de là; mais dans un temps où la vocale était encore à l'état fruste, Lambert charmait par son timbre de voix et sa manière de la conduire.

Lorsqu'il chantait, il faisait force contorsions; « il grimasse horriblement, dit Tallemant des Réaux, et est effroyable à voir en cet estat, car mesme il est fort vilain quand il ne grimasse pas. Il n'y a que luy qui monstre bien et les escolières des aultres ne sont rien au prix des siennes. » Sa légèreté, son inexactitude furent proverbiales. « Il était tousjours de çà et de là, en parties, ajoute Tallemant, il ne gaignoit rien, et comme il promettoit à tout le monde, il manquoit aussy à tout le monde. »

Avant de quitter cet étrange personnage, citons un trait qui achèvera de le peindre. On l'a déjà vu, Lambert était également digne de figurer dans le cénacle des gais viveurs et des joyeux philosophes d'Auteuil; en compagnie de Molière, de Boileau, de la Fontaine, etc., il célébrait volontiers Bacchus. Depuis son mariage, son beau-père avait quitté les environs du Luxembourg et était venu s'installer plus au centre de la ville; il avait pris pour enseigne *la Croix du Trahoir*, rue Saint-Honoré, près « l'Arbre Sec. » Or, un jour que le cardinal avait organisé une fête, Lambert y fut convié. Pendant plusieurs heures on le chercha

(1) Voir le n° 22.

vainement, quand le père Le Puis avisa enfin une certaine cachette dans sa cave. Une douce somnolence s'était emparée du virtuose; il reposait non sur des lauriers, mais auprès de bouteilles de vin muscat à demi-vides. On le transporta chez le cardinal, dormant toujours. Heureusement, le concert se trouvait précédé de deux comédies ; Lambert eut le temps d'achever ses rêves, la réalité ne le surprit point; il chanta ensuite à la satisfaction générale.

Avec l'année 1672 apparaît Lulli, accaparant à son profit le privilége de Lambert. Si le procédé manquait de délicatesse, il fut le signal de travaux sérieux et le point de départ d'une véritable organisation musicale sur notre grande scène. L'ancien chef de la *bande des petits violons du Roi* débuta par les *Fêtes de l'amour et de Bacchus* avec Molière, Benserade et Quinault.

Sa facilité de travail, la variété de ses compositions, la nouveauté de certaines formes, éblouirent ses contemporains. On connaît le mot de Mme de Sévigné parlant des obsèques du chancelier Séguier en 1672. « Pour la musique c'est une chose qu'on ne peut expliquer; Baptiste avait fait un dernier effort de toute la musique du Roi. » Il y eut un *Libera* où tous les yeux étaient pleins de larmes : « Je ne crois pas qu'il y ait une autre musique dans le ciel. »

A partir de la direction de Lulli, disparaissent les artistes de noble origine, telles que Mlles de Castilly, de Saint-Christophe, de Sercamanan, appelées « les rossignols de la Cour. »

Les considérants des priviléges dramatiques et lyriques de Louis XIII et de son successeur commençaient à être oubliés ou méconnus; ou bien on suivait l'exemple parti d'en haut, car depuis le 7 septembre 1670, Louis XIV ne parut plus en scène. Il termina ce jour-là ses royales gambades dans les *Amants Magnifiques* de Molière, où il coopéra efficacement comme maître de ballets, chanteur ! flûteur!! et guitariste !!!

Néanmoins nous devons mentionner un fait important : c'est l'apparition des femmes comme ballerines sur la scène. Cette innovation fut due à l'initiative des dames de la cour. Le 21 janvier 1681, à Saint-Germain-en-Laye, le *Triomphe de l'Amour* par Lulli, Benserade et Quinault, opéra-ballet en cinq actes, fut chanté et *dansé* par Mmes de Gontaut, de Seignelay, de Conti, de Mortemart, de Sully, Mlles de Commercy, de Clisson, de Poitiers, de Bérou, etc. Mme la Dauphine remplit le rôle de Flore. Le comte de Guiche était au nombre des acteurs.

Le succès fit une telle sensation, que lorsque cette pièce parut ensuite à la salle du Palais-Royal (où se trouve actuellement la rue de Valois) on imita l'innovation de Saint-Germain. Le 16 mai de cette même année 1681 le public parisien vit la première ballerine, Mlle Lafontaine, à laquelle succéda Mlle Roland, peu de temps après.

Avec le nom de Mlle Roland, nous ouvrons notre liste hyménéenne. C'est une danseuse qui captiva la première un noble gentilhomme, à un degré assez puissant, pour partager son nom et son titre.

Mlle Roland était fille d'un fermier général ; elle épousa en 1695, et non en 1684, comme le dit par erreur Castil-Blaze, M. de Saint-Geniès, fils naturel du lieutenant général, gouverneur de Saint-Omer, lequel le fit légitimer en 1678 par lettres patentes royales enregistrées. Le père mourut en 1685; le cadet de ses fils eut une abbaye. Quant à l'aîné dont il est ici question, il était considéré comme un officier de beaucoup de valeur par le maréchal de Villeroy, qui lui fit donner un brevet de colonel de dragons en 1704. « C'était un bon garçon, sans cervelle, uniquement propre à un coup de main, » nous dit Saint-Simon, nous verrons plus tard à quelle occasion.

A en juger par le quatrain suivant, Mlle Roland devait avoir quelques mérites.

Par une douce voix et par un teint de roses,
Enchanter tous les cœurs, gagner des prix en vers.
Sans peine et sans orgueil parler de toutes choses,
C'est être un ornement de ce vaste univers.

A ces divers titres, notre ballerine aura par la suite des émules dans « la culture des Muses. » Notre galerie lui réserve quelques intéressants pendants.

Sous l'intelligente et puissante direction de Lulli, l'opéra et la musique devenaient le condiment obligé de tous les divertissements de la Cour.

Le piétisme de Mme de Maintenon ne s'offensait pas de ces *sons* destinés à réchauffer une « morale lubrique. » Racine n'avait-il pas été le collaborateur de Lulli avec les chœurs bibliques d'*Esther* et d'*Athalie?*

Un jour d'été, en l'année 1685, le grand roi assistant au déclin de son siècle, s'en fut promener ses rêveries et ses souvenirs sous les allées ombreuses de Sceaux, chez M. de Seignelay. Quand les premières brises du soir agitèrent les feuillages, on conduisit le roi dans l'Orangerie. Un théâtre y avait été improvisé. Une idylle de Racine et de Lulli y fut déclamée et chantée par les plus fraîches voix écloses dans ces jardins merveilleux (1). Puis les berceaux, les charmilles, les massifs se constellèrent de mille feux; la table royale dressée près de l'Orangerie était doublement cintrée ; dans le milieu, une fontaine jaillissante aux jets irisés, jetait sa note monotone et son babil discret. « Pendant le souper, qui fut magnifique, tous les violons et hautbois de l'Opéra jouèrent des airs de Lulli, tous les seigneurs de la Cour allèrent dans le château où ils trouvèrent plusieurs tables magnifiquement servies. » La fête se prolongea jusqu'à deux heures du matin, heure à laquelle le roi quitta Sceaux pour se rendre à Versailles.

La chronique nous rapporte encore nombre de divertissements royaux où les artistes de l'Opéra eurent leur part. Dangeau écrit les lignes suivantes à la date de 1685 — août. « Le roi, avec beaucoup de dames, allèrent dîner à Marly; Mme la Dauphine n'y alla que sur les sept heures du soir, elle se promena une heure avec le roi, puis on entra dans le salon, qu'on trouva tout éclairé, et l'on eut la comédie du *Sicilien* de Molière, avec des entrées de ballet où M. de Bourbon, M. le prince de Conti et la duchesse de Roquelaure dansèrent avec les bons danseurs et les bonnes danseuses de l'Opéra. »

Nous sommes en 1687, Lulli vient d'expirer, après avoir doté l'Académie royale de musique de la série de ses tragédies lyriques dont son *Armide* forme en quelque sorte le couronnement.

Achille et Polyxène, représenté quelques mois après sa mort, ne compte que quelques fragments dont la paternité doive lui être attribuée, Colasse y ajouta près de trois actes, et le succès ne répondit guère à l'attente de Francine, le gendre de Lulli, et son successeur comme directeur de l'Opéra. Le Dauphin fit mettre une somme de cinq cents pistoles à Francine pour le dédommager de cet échec.

Quelques années avant la mort de Lulli, la chronique doit enregistrer celle de Dumont, le célèbre organiste de Saint-Paul en 1684; ce dernier avec Marchand, Chambonnière, les Couperains, Mlle de La Guerre qui charmait Mme de Montespan, étaient des organistes et des clavecinistes qui aidèrent puissamment au mouvement musical de l'époque.

D'une autre part, les chanteurs de l'Opéra commencent à sortir des limbes de leur ignorance; les rudesses de Lulli sont excusables quand on songe à la profonde barbarie dans laquelle étaient plongés les premiers interprètes de ses ouvrages.

Le premier ténor célèbre est Duménil, cuisinier de M. de Foucault, intendant à Montauban. Il débuta le 5 janvier 1677 dans *Isis* de Lulli; lorsqu'en 1683 il joua *Phaéton*, son succès fut tel qu'on lui adressa les premiers vers que l'histoire de l'Opéra enregistre en faveur d'un chanteur :

Ah! Phaéton, est-il possible
Que vous ayez fait du bouillon?

Telles furent les paroles que ses contemporains lui scandèrent. Duménil est resté célèbre par son intempérance ; il buvait six bouteilles de champagne avant d'entrer en scène. « Il est indigne, dit Fresneuse, qu'un maraud ose paraître sur le théâtre sans pouvoir se soutenir. » Duménil mourut en 1715.

(1) C'était *l'Idylle sur la Paix* ; les registres de l'Opéra ne portent point la date précise de la première représentation.

Le nom de Duménil nous conduit à celui de la fameuse bretteuse dont M. Théophile Gautier a fait l'héroïne de l'un de ses romans, Mlle de Maupin. Nous ne rappellerons que pour mémoire ls coups de bâtons qu'endossa Duménil, un certain soir, de la part de l'actrice travestie.

Cette singulière personne, née en 1673, était fille de M. d'Aubigny, secrétaire des commandements du comte d'Armagnac; elle épousa Maupin, employé dans les aides à Saint-Germain-en-Laye, lequel mourut en 1701, après avoir vu son nom le plus scandaleusement avili. On connaît ses folles équipées commencées avec le maître d'armes Siramne, continuées à Marseille, à Avignon, à Paris, à Bruxelles, ses déguisements, ses duels, en un mot, sa vie d'aventures romanesques.

La Maupin débuta à l'Opéra en 1695, dans le rôle de Pallas de *Cadmus*, l'une des meilleures partitions de Lulli. Elle possédait un magnifique contralto, sa taille était moyenne, sa chevelure abondante, son nez petit et aquilin, sa bouche ravissante. Son intelligence scénique était remarquable, et sa mémoire prodigieuse. En revanche, elle ignorait les premiers rudiments de la musique. Les contemporains signalent comme une hardiesse les saluts qu'elle fit au public en se levant dans la machine et en ôtant son casque, pour lui témoigner sa reconnaissance des applaudissements qui lui étaient prodigués.

Mlle de Maupin quitta l'Opéra en 1705. Des scrupules religieux s'emparèrent de son âme dans les dernières années de sa vie. En 1699, elle avait rappelé son mari vers elle; mais elle n'en continuait pas moins à recevoir une pension de deux mille livres de l'Electeur de Bavière, l'un de ses nombreux amants. Elle mourut en 1807, à l'âge de trente-quatre ans (1).

L'histoire lyrique a attaché le nom de Mlle de Maupin à la création de Clorinde, dans *Tancrède*, de Campro et Donchet, en 1702, rôle écrit dans les cordes les plus basses de la voix de femme. Elle eut pour partenaire, dans le rôle de Tancrède, l'ancêtre de nos barytons, le fameux Thévenard, comme son camarade Duménil, amant de la dive bouteille.

« Thévenard faisait un plaisir infini à entendre chanter; c'était un goût de chant cavalier, noble et majestueux. Aussi, tout ce qu'il y avait de grand parmi la belle jeunesse était charmé de le posséder. » (Fresneuse).

Le 10 novembre 1680, dans la *Proserpine* des deux inévitables Lulli et Quinault, se signala avec succès Marthe Le Rochois, la plus illustre cantatrice de cette première époque de notre Opéra. Cette artiste appartient réellement au dix-septième siècle, car elle quitta la scène en 1698. Un an auparavant, elle créa l'*Europe galante*, de Campro et Lamotte.

Marthe Le Rochois a peut-être donné le plus d'accent à la déclamation lyrique de Lulli; elle possédait cette passion à la fois majestueuse et éclatante qui semble être la caractéristique du style de l'époque.

Lulli se conduisit un jour avec une indigne brutalité envers Marthe Le Rochois. La voyant dans une répétition chanter avec effort une scène d'*Arethuse*, par suite d'une grossesse avancée, l'irascible Florentin, sans égards pour cette intéressante situation, lança un coup de pied à la malheureuse femme, et pour donner une sorte de sanction morale à ce procédé odieux, lui intima l'ordre d'épouser son amant.

La pauvre Le Rochois exhiba une promesse de mariage écrite sur le revers d'une carte « Valet de cœur ». C'était le serment d'amour d'un obscur musicien de l'orchestre. Le roman ne s'acheva point; Marthe Le Rochois garda son nom jusqu'à sa mort, le 9 octobre 1728. Elle expira dans son hôtel de la rue Saint-Honoré, après avoir réuni autour d'elle les noms les plus illustres. Petite, les yeux vifs, brune, elle était de cette race de véritables comédiens qui grandissent à la scène et jettent une sorte de rayonnement autour d'eux.

L'Opéra lui faisait une pension de mille livres auxquelles le duc de Sully en ajouta cinq cents, somme qui équivaut aujourd'hui à la valeur de quinze mille francs. Marthe Le Rochois forma de nombreuses élèves après sa retraite de l'Opéra.

(1) Cette même année naquit Mlle Pélissier, célèbre dans les annales de l'Opéra.

Elle possédait à Sartrouville une délicieuse maison de campagne dans laquelle parut un jour ce pauvre Colletet qui avait épousé sa servante en troisièmes noces. Colletet, à ses derniers moments, eut un accent vrai :

Pour ne plus rien aimer, ni louer dans le monde

écrivait-il à sa femme,

J'ensevelis mon cœur et ma plume avec vous.

Le chantre poétique de la gloire de Le Rochois est le galant abbé de Chaulieu, qui lui adressa l'épître suivante après son triomphe *d'Armide* :

Vous avez reçu des cieux
Tout ce qui peut rendre aimable:
Une voix incomparable
Et mille dons précieux.
Mais dans un plaisir extrême
C'est un tourment sans égal
De trouver quand on vous aime
Tout Paris pour son rival.

Notre rimeur habillait Marthe du nom poétique de Théone. On le voit, nous sommes encore dans le siècle du *Cyrus*, Mlle de Scudéry imprègne encore l'atmosphère de ses fadeurs séniles.

Molière est mort sans avoir anéanti ces *concetti* éclos dans la cervelle des Boisrobert, des Voiture, des Balzac, et *tutti quanti*.

Le grand siècle s'achemine maintenant vers son déclin. Il semble que chacune des grandes figures qui l'ont illuminé, à mesure qu'elles disparaissent, diminuent d'autant le nombre des rayons qui étaient l'emblème du Roi Soleil.

Pendant un long demi-siècle, la musique vivra en France sur l'héritage de Lulli; le siècle de Descartes, de Pascal et de Bossuet, celui de Corneille, de Condé et de Vauban, celui de Racine, de Molière et de La Fontaine, donnera la main au suivant par Fontenelle, philosophe élevé sur les genoux de la marquise de Lambert, esprit farci du style précieux de la « Chambre bleue »; Fontenelle qui, par ses attaches de famille et sa naissance, reliera une époque de foi à un siècle de doute et de négation.

Nous allons aborder ce temps et le suivre avec la plus rigoureuse exactitude de l'historien. Nous verrons ce qu'il nous offrira d'intéressant dans le cadre que nous nous sommes tracé.

A. Thurner.

(*La suite prochainement*).

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine: lundi, *Robert le Diable*; mercredi, *Faust*, et vendredi, *Guillaume Tell*.

*** Le baryton Lassalle a débuté vendredi dans *Guillaume Tell*. Cet artiste, qu'une réputation bien établie à Bruxelles recommandait à l'attention de la critique, n'est point, en effet, le premier venu. Il sait chanter, il phrase bien et dit juste, et son jeu dénote une grande intelligence et beaucoup d'habitude de la scène. Sa voix a du mordant et un bon timbre dans les cordes du médium et jusqu'au *fa* supérieur, mais elle est faible dans le grave. Il la conduit à la manière de Faure, aujourd'hui le type et le parangon de tous les barytons, et qui du reste a été, dit-on, son maître. Son principal défaut est de manquer d'ampleur dans le récitatif: c'est là une lacune dans un talent d'ailleurs très-solide, mais elle a sa cause principale dans la nature de la voix, et nous croyons que M. Lassalle arrivera difficilement à la combler. — Il a été chaudement applaudi à plusieurs endroits, notamment à la grande scène du troisième acte avec Jemmy et Gessler, où il a été véritablement pathétique. — Mlle Fidès Devriès chantait pour la première fois le rôle de Mathilde; elle a obtenu un succès très-vif et très-mérité. Elle a dit surtout avec beaucoup de charme la romance : « Sombres forêts. »

*** La première représentation de *la Princesse Jaune*, de Camille Saint-Saëns, est annoncée pour mercredi prochain à l'Opéra-Comique. — Les principaux rôles des *Dragons de Villars*, dont la reprise suivra de près, sont confiés à Mlles Priola et Ducasse, MM. Lhérie et Melchissédec.

*** C'est par la ville d'Orléans que les quatre artistes de l'Opéra-Comique, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, commenceront, le 1er août, leur tournée en province pour y représenter *l'Ombre*. Mme Galli-Marié chantera pour la première fois le rôle de Jeanne, créé par Mlle Marie Roze. Les principales autres villes dans lesquelles la petite troupe a l'intention de représenter l'œuvre de MM. de Saint-Georges et de Flotow sont: Blois, Tours, Angers, Nantes, Rochefort, Poitiers, Angoulême,

Bordeaux, Agen, Montauban, Toulouse, Béziers, Cette, Lyon, Grenoble, Dijon, Saint-Etienne, Béziers, Carcassonne, Avignon, Montpellier, Marseille, le Havre et Lille.

*** Malgré les plus courageux efforts pour conjurer un désastre immérité, malgré les sympathies de la presse et du monde artistique, le directeur du Théâtre-Lyrique a dû, cette semaine, déposer son bilan. M. Jules Simon avait proposé aux artistes de leur abandonner 15,000 francs, reliquat de la subvention de cette année. Cette offre a été refusée; les artistes ont continué leurs poursuites et obtenu la déclaration de faillite de M. Martinet.

*** Le seul rôle des *Cent Vierges* qui restait encore à étudier en double, celui de Mlle Van Ghell, est confié à Mlle Marie-Blanche, une gracieuse actrice qui a été fort applaudie, en dernier lieu, à Nantes.

*** Quatre nouveaux théâtres s'ouvriront l'an prochain : celui de la Porte-Saint-Martin, auquel on travaille activement, qui doit être prêt pour le 1er janvier, et qui aura M. Ritt pour directeur; celui de la Renaissance, qui sera construit tout à côté, à l'angle du boulevard; le Théâtre-Lyrique du Châtelet, qui ne reprendra peut-être pas sa destination première; enfin, un théâtre de drame qui s'élèvera sur la place du Château-d'Eau.

*** Encore deux nouveaux succès pour *l'Ombre*. Saint-Quentin et Nîmes viennent d'applaudir l'œuvre de Flotow et ses intelligents interprètes, Mmes Pouilley et Wilhem-Massé, MM. Vitaux et Wilhem dans la première ville, Mmes Arnaud et Céline May, MM. Chevalier et Lédérac dans la seconde.

*** Mme Marie Sasse part pour une tournée qui comprendra : Toulouse, Bordeaux et Poitiers. Elle doit revenir ensuite à Paris, pour de là se rendre à Madrid où l'appelle un brillant engagement.

*** Mme Rosa Csillag a signé un engagement, pour l'hiver prochain, au théâtre de la Monnaie de Bruxelles.

*** Mlle Philippine d'Edelsberg, est engagée, pour la saison de carnaval et de carême 1872-1873, à la Scala de Milan.

*** L'Opéra de Mexico va être doté d'une subvention annuelle de 20,000 piastres (107,000 fr. environ). C'est sur la demande du Président Juarez que cette allocation a été votée par le Congrès.

CONCERTS ET AUDITIONS MUSICALES.

*** La Société nationale de musique a donné le 1er juin un dernier concert à la salle Pleyel. La jeune école française y a affirmé une fois de plus sa vitalité; ses qualités maîtresses se dégagent mieux de jour en jour de chacune de ses manifestations, et on les trouve à un haut degré dans des œuvres comme la symphonie vocale de Bourgault-Ducoudray, — dont un fragment, *l'Adoration*, a été bissé, — les *Sept paroles du Christ*, de Ch. Dubois, un trio extrêmement remarquable de M. Lacombe (de Carcassonne), une romance pour violon de Henri Fissot, morceau d'un grand mérite dans ses proportions restreintes, un *Ave verum* de Saint-Saëns, des fragments de *Ruth*, de C. Franck, de la *Fiancée d'Abydos*, de Barthe, de charmants morceaux de piano de Chauvet, etc. La Société nationale est désormais hors de page, et la pensée qui a présidé à sa formation, on le voit, n'est pas restée stérile.

*** Après s'être dit, pour s'encourager à donner un second concert : *Bis repetita placent*, Vivier, qui aime les proverbes, s'est souvenu que *Numero deus impare gaudet*, et, sollicité d'ailleurs de cent côtés à la fois, il s'est décidé à convoquer de nouveau son public, ce public qui serait vingt fois plus considérable si la place ne manquait pas et si.... les billets n'étaient pas à vingt francs. La salle Erard était donc littéralement comble vendredi. Vivier a fait entendre pour la seconde fois sa nouvelle gamme fantastique, un casse-cou à grand effet qu'il réussit admirablement, et deux morceaux qui appartiennent depuis plus longtemps à son répertoire, la *Sérénade* de Schubert et le *Cantabile* d'Adam. Pas n'est besoin de dire s'il a été acclamé et rappelé. On a fait fête aussi à Edouard Wolff et à sa *Grande Tarentelle*, à ses *Couplets du chasseur*, à sa *Ronde de nuit*, toute une scène caractéristique et pittoresque. Mlle Ganetti, applaudie naguère au Théâtre-Lyrique, a dit avec goût la romance de *Guillaume Tell*, « Sombres forêts, » l'air du *Barbier* et une mélodie de Monet, *le Nid*.

*** Le troisième concert de l'École de musique religieuse a eu lieu le 31 mai. Plusieurs belles œuvres de Niedermeyer, fondateur de l'Ecole, de Palestrina, Séb. Bach, Vitoria, Okeghem, y ont été exécutées. Roger a chanté avec un très-grand succès un air de *Castor et Pollux*, de Rameau et deux vieilles chansons françaises; Mme Tardieu de Malleville, dont le talent est la pureté et la correction même, a été fort applaudie avec divers morceaux de Rameau, Haydn et Hændel.

*** Les soirées littéraires et musicales organisées par M. Alexandre Lemoine au Grand-Hôtel, ont été inaugurées dimanche dernier. Une indisposition subite a empêché Mme Floriani de prendre part à cette première séance, dont elle devait être le principal attrait; elle a été remplacée par Mlle Garait, qui a chanté, de manière à mériter de chaleureux applaudissements, l'air d'*Ernani* et une romance du *Val d'Andorre*. Mlle Célestine Maurice, la charmante pianiste, le jeune violoniste Alterman, Mme Teisseire et G. Piter, les spirituels diseurs de chansonnettes, ont défrayé avec talent un fort agréable programme. M. Uzès tenait le piano. La partie littéraire, dont nous n'avons à parler que pour mémoire, n'était pas moins réussie.

*** La jeune et charmante violoniste Marie Tayau vient d'envoyer son obole, — 2,800 francs — au Comité de la souscription patriotique. Cette somme très-respectable est le produit d'un concert où la sympathique artiste a bénéficié, pour son compte, d'un succès des plus flatteurs.

*** Mlle Egeria Antonini, jeune violoniste italienne, a donné un concert le 5 juin, à la salle Erard. C'est un talent qui promet d'être sérieux. Mlle Marie Barbieri, MM. Pagans, Raoult et Lœwenthal lui prêtaient leur concours.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Cette semaine ont commencé au Conservatoire les seconds examens semestriels, à la suite desquels sont désignés les élèves qui pourront prendre part aux concours de fin d'année.

*** Le concours de *Composition musicale* ouvert par l'Exposition universelle d'économie domestique entre les compositeurs français et étrangers, pour les chœurs et morceaux imposés au concours international d'orphéons, de fanfares et d'harmonies du Palais de l'Industrie, est prorogé jusqu'au 20 juin prochain. Les manuscrits doivent être adressés au siége de l'Administration, 23, rue de la Chaussée-d'Antin.

*** L'Assemblée générale annuelle de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, aura lieu jeudi prochain, 13 juin, à midi, dans la salle Sax, 50, rue Saint-Georges. — La séance sera ouverte, quel que soit le nombre des membres présents, à 1 heure très-précise. MM. les sociétaires sont invités de la manière la plus pressante à y assister.

*** Par suite du mauvais état de sa santé, M. S. Dufour a fait parvenir au syndicat de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique sa démission de membre et de vice-président du syndicat de cette Société.

*** M. Charles Poisot s'est démis de ses fonctions de directeur du Conservatoire de Dijon. Son successeur, nommé par arrêté ministériel du 26 avril, est M. Charles Achard.

*** Londres a voulu devancer Vienne, qui prépare, comme on sait, pour sa prochaine exposition universelle, une magnifique collection d'instruments à cordes. Celle de Londres est déjà organisée au musée de South-Kensington, et se compose d'anciens instruments de tout genre et de tout âge jusqu'au XIXe siècle. Présidé par S. A. R. le duc d'Edimbourg, le comité de direction compte dans son sein les principaux membres de l'aristocratie anglaise, signalés par leur goût pour les arts, les facteurs, les luthiers, les artistes les plus célèbres et les plus compétents, tels que MM. Broadwood, Chappell, Benedict, Engel, Ella, Rimbault, etc. Le comité a fait appel aux luthiers, facteurs et amateurs anglais et étrangers; la France, en particulier, occupe au catalogue une place fort respectable. M. Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire de Paris; M. Vuillaume, le doyen de nos luthiers et l'un des plus célèbres; M. Gallay, bien connu par ses intéressants écrits sur la lutherie, font partie du comité. On admirera dans l'exposition les beaux instruments de Crémone et de Brescia, dont ils ont consenti à se séparer momentanément; entre autres, un incomparable violon de Stradivarius surnommé « la Pucelle, » un violoncelle du même luthier, bien connu à Paris, bien envié des amateurs, de très-beaux clavecins prêtés par Mme Erard, de curieuses pochettes, des flûtes Louis XIII, des cornemuses, les bâtons de chef d'orchestre de Mozart, de Rossini, mis à la disposition du comité par M. Jubinal, dont on connaît les collections si variées et si intéressantes. C'est la première fois qu'une exposition de ce genre permet d'étudier et de comparer, en nombre quelque peu considérable, les chefs-d'œuvre de la facture instrumentale. Cet art si intéressant ne peut manquer de gagner à de pareils travaux.

*** Nous lisons dans *le Figaro* : « En présence des difficultés pour arriver à obtenir un traité littéraire international, la Société des gens de lettres a résolu de proposer un projet d'association avec les écrivains des Etats-Unis pour la garantie des droits d'auteur en France et en Amérique. C'est peut-être ce qu'il y a de plus pratique. » Sans doute, en attendant mieux; mais encore faudra-t-il que les éditeurs américains veuillent bien ne pas entraver l'exécution des décisions à intervenir.

*** Le docteur Mandl, le savant praticien, l'ami dévoué des artistes, le dilettante émérite, vient de faire paraître un livre dont les chanteurs feront leur profit, et dont le titre : *Maladies du larynx et du pharynx*, trop modeste à notre gré, ne résume pas suffisamment tout ce que l'auteur a réuni dans cet ouvrage d'observations intéressantes, d'aperçus ingénieux sur la *physiologie* du chant. C'est un sujet que le docteur Mandl, mieux que personne, pouvait traiter *ex professo*. La science et l'art lui seront redevables à la fois. — Nous nous réservons de revenir plus à loisir sur ce livre, dont il doit être fait un abrégé spécialement destiné aux artistes.

*** La basse Romani, dont les journaux italiens nous ont appris les succès à la Fenice de Venise et à la Scala de Milan, est de retour à Paris.

*** M. Ch.-L. Hess vient de publier vingt psaumes (texte français) et mélodies religieuses à une et plusieurs voix, avec accompagnement de piano ou d'orgue. Le répertoire des églises, des congrégations et des pensionnats va s'enrichir d'autant, car cette collection, d'un mérite réel, ne saurait manquer d'être appréciée partout.

*** Dans quelques jours, la cour de l'Opéra sera transformée en un charmant jardin. M. Halanzier y fait disposer un carré, qui sera bitumé et entouré de fleurs, et où les artistes pourront se réunir et deviser à l'aise.

*** Amédée Méreaux vient de faire paraître, chez les éditeurs Durand et Schœnewerk, deux nouveaux morceaux de piano : *le Départ des pèlerins*, caprice caractéristique (op. 100), et *Souvenir de La Bastide*, villanelle (op. 101). Ces deux œuvres seront, comme leurs aînées, les bien venues auprès des pianistes, auxquels il est superflu de recommander tout ce que produit ce consciencieux artiste.

*** La cinquième édition du *Dictionnaire de musique* de MM. Léon et Marie Escudier vient de paraître chez Dentu.

*** La valse chantée des *Cent Vierges*, « Il n'est pas de bonheur loin de toi, » en est à son huitième tirage. Il existe bien peu d'exemples d'une vogue aussi grande et aussi rapide.

*** Notre collaborateur A. Elwart va publier, dans quelques jours, son *Testament harmonique*; nous rendrons compte de cet opuscule original, dans lequel l'ancien professeur d'harmonie du Conservatoire expose les procédés, couronnés par plus de trente ans de succès, de la méthode expérimentale suivie par lui, et à laquelle l'art militant doit une bonne partie du talent des Grisar, des Aimé Maillart, des Théodore Gouvy et de tant d'autres.

*** Une grande valse de Ferdinand Schœn, *la Vittoria*, dédiée au roi d'Espagne Amédée Ier, vient de paraître. C'est un morceau brillant, où la véritable distinction se réunit à la science de l'effet.

*** La sentimentale et poétique romance d'Alfred Dassier, *Si j'étais pauvre fille !* obtient un véritable succès de vogue. Il vient d'en paraître une nouvelle édition, tirée à un grand nombre d'exemplaires.

*** M. N. Lablache ouvre, au Théâtre-Italien, un cours de chant et de déclamation lyrique, destiné surtout aux élèves et artistes qui se proposent d'embrasser la carrière italienne. Le chant proprement dit, l'étude des rôles, la pratique de la scène, feront l'objet de ce cours, qui résumera ainsi l'enseignement lyrique complet. — Trois leçons de deux heures seront données par semaine. S'adresser pour les conditions au Théâtre-Italien, de midi à 2 heures.

✝

*** Le maréchal Vaillant, ancien ministre des Beaux-Arts, est mort à Paris le 4 juin. Il était né à Dijon le 6 décembre 1790. Ses obsèques ont eu lieu hier à l'église Sainte-Clotilde.

*** Le doyen des organistes français, Michel Enjalbert, vient de mourir à Yxeuil (Haute-Saône), à l'âge de quatre-vingt douze ans. C'est lui qui tenait l'orgue à Notre-Dame de Paris le jour du sacre de Napoléon Ier, en 1804.

*** Félix-Victor Renaud, ancien maître de chapelle de plusieurs églises de Paris, ancien directeur de la musique à la chapelle des Tuileries, est mort à Paris le 2 juin, à l'âge de quarante-neuf ans.

*** Le chef d'orchestre et compositeur Heinrich Esser est mort le 3 juin, à Vienne, à l'âge de 53 ans. Il avait dirigé en dernier lieu l'orchestre de l'Opéra de Vienne. Il est l'auteur de plusieurs œuvres symphoniques estimées, et d'excellents arrangements pour l'orchestre d'œuvres de Sébastien Bach.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — *Gelmina*, le nouvel opéra en trois actes du prince Poniatowski, a été donné, pour la première fois, le 4 juin à Covent-Garden. Le libretto, de F. Rizelli, est assez faible. L'héroïne est une villageoise du Tyrol, fiancée à un jeune paysan du nom de Silvio et qu'un comte Adriano séduit et enlève; après mille péripéties tragiques, elle meurt victime de la vengeance inconsciente de son fiancé, qui est devenu fou et ne recouvre la raison qu'au moment où il vient de consommer le meurtre : c'est sur ce dénoûment que la toile tombe. La musique est, comme dans la plupart des partitions précédentes du prince Poniatowski, en style italien pur : elle est bien faite, écrite avec soin, mais sans originalité. Les morceaux d'ensemble ne visent guère à l'expression dramatique; mais, si l'on fait abstraction de la situation, — une bagatelle, — ils sont, pour la plupart, d'un excellent effet, particulièrement les finales du premier et du troisième acte. Le compositeur a écrit sa partition spécialement en vue de Mme Patti : c'est certainement elle seule qui fera le succès de l'ouvrage, si succès il y a. Elle a été ravissante en paysanne, au premier acte, pathétique et vraie dans la scène où elle meurt, le point culminant, pour ainsi dire, du rôle de l'héroïne; elle a soulevé, à ce moment surtout, une vraie tempête d'enthousiasme. Naudin (Silvio) et Cotogni (Adriano) ont été très-remarquables l'un et l'autre et très-applaudis. — A Drury-Lane, on a donné cette semaine *Il Barbiere* avec Mlle Marimon et Capoul, *la Traviata*, *il Trovatore* et *la Sonnambula*. — Arditi a donné son concert annuel, lundi dernier, à Hanover-Square Rooms, devant un nombreux et élégant auditoire. Mmes Carlotta Patti, Alvina Valeria, Conneau, la violoniste Camilla Urso, MM. Mongini, Gardoni, Rizzelli, Santley, le pianiste Ernest Stœger, l'ont aidé à venir à bout d'un de ces programmes britanniques dont l'exécution ne dure jamais moins de quatre heures. Plusieurs mélodies d'Arditi et sa nouvelle valse vocale, *l'Incontro*, ont eu un fort grand succès. Carlotta Patti, qui a chanté avec sa perfection ordinaire un air de *Rigoletto*, les variations de Proch et *l'Eclat de rire*, a obtenu un véritable triomphe. Ernest Stoeger a eu une large part dans les applaudissements en jouant admirablement une Toccata de Bach et une *Novellette*, charmant morceau de sa composition. Une grande fantaisie pour orchestre sur *Lohengrin*, arrangée par Arditi, a brillamment terminé ce concert. — Les deux éminents pianistes français, Delaborde et Alph. Duvernoy, sont toujours très-fêtés; les concerts de la Philharmonic Society et de la Musical Union ont dû à leur concours, cette saison, un éclat tout particulier. — Mme Céline Chaumont est fort applaudie en ce moment au théâtre Saint-James. — Grand succès pour *le Roi Carotte*, lundi dernier, à l'Alhambra. Cinq morceaux ont été bissés. Le chef d'orchestre, G. Jacobi, a été applaudi et rappelé. — La troupe des Folies-Dramatiques de Paris a fait un heureux début au théâtre du Globe, avec une opérette d'Hervé.

*** *Bruxelles.* — Les deux classes d'harmonie pratique et d'harmonie écrite, au Conservatoire, sont réunies en une seule, entre les mains de M. Joseph Dupont. C'est ainsi que nous avons pu dire, une première fois, qu'il succédait à M. Samuel, une seconde fois, qu'il remplaçait M. Bosselet.

*** *Bade.*— M. et Mme Padilla-Artôt ont chanté avec grand succès au premier grand concert de l'administration. Au second, une jeune cantatrice, Mlle Emilia Garini, a été aussi très-sympathiquement accueillie.

*** *Suttgart.* — W. Krüger est nommé professeur de piano au Conservatoire royal.

*** *Berlin.* — *La Juive*, *le Barbier*, *la Muette* et *le Maçon* ont été donnés la semaine passée à l'Opéra. — La troupe du directeur Strampfer de Vienne a commencé une série de représentations au théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt par le *Canard à trois becs*, l'opéra-bouffe de Jonas, qui a parfaitement réussi. — La saison d'opéra au théâtre Kroll a été inaugurée sous l'habile direction de M. Engel, par une bonne représentation de *Don Juan*, qu'à suivie la *Dame Blanche*.

*** *Brême.* — Une grande cantate nouvelle de Max Bruch, intitulée *Odysseus*, vient d'être exécutée pour la première fois.

*** *Vienne.*— La troupe française Meynadier donne, depuis le 23 mai des représentations d'opéra-bouffe au théâtre An der Wien. *La Grande Duchesse*, jouée par Christian, Juteau et Mme Matz-Ferrare, a ouvert la marche. — *Les Cent Vierges*, de Lecocq, vont entrer en répétitions au même théâtre aussitôt que la traduction en aura été faite.

*** *Gênes.* — Un nouvel opéra en cinq actes, *Riccardo Ducca di York*, paroles et musique de V. Sassarolli, a été représenté le 26 mai au théâtre Doria, et a fait un *fiasco* parfaitement mérité. L'auteur est un neveu de Mercadante.

*** *Naples.* — Un conflit de pouvoirs entre l'impresario Musella et le syndic de Naples, baron Nolli, a occasionné un scandale au théâtre San Carlo. Le syndic a été obligé d'employer la force armée pour faire cesser une représentation dont le public témoignait très-haut son mécontentement, et que l'impresario tenait à achever quand même. Le roi Victor-Emmanuel était dans la salle, il a donné au syndic l'autorisation d'agir, et il a encore fallu lutter !

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS.— Un ex-chef de musique de l'armée, nouvellement en retraite, demande la direction d'une Musique d'Harmonie.— S'adresser à M. Millereau, facteur d'instruments de musique, 29, rue des Trois-Bornes, à Paris.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier. — Près de la Madeleine.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, 1 vol., 2 fr. — Dr **Guérin**, leur traitement. } rue de Valois, 17, Paris.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

EN VENTE

CHANT ET PIANO Format in-8°, net : 12 fr.

La Partition

CHANT ET PIANO Format in-8°, net : 12 fr.

DE L'OPÉRA-BOUFFE

LES CENT VIERGES

Paroles de MM. CLAIRVILLE, CHIVOT & DURU, musique de

CHARLES LECOCQ

Airs de chant détachés, sans accompagnement, format in-8°

CHANSON du Porter. — **ARIETTE** : *J'ai la tête romanesque.* — **COUPLETS** de l'Omelette. — **MÉLODIE** : *Nous allons le voir.* — **COUPLETS** des Célibataires. — **GRANDE VALSE CHANTÉE**. — **BALLADE** de Barbarini. — **CHANSON** du Céladon. — **DÉCLARATION.**

EDITION POPULAIRE — CHAQUE N° : 50 CENTIMES NET — ÉDITION POPULAIRE

GRAND QUADRILLE par **H. MARX**, prix : 4 fr. 50 c. — **VALSE BRILLANTE** par **E. ETTLING**, prix : 5 fr. — **GRAND QUADRILLE** par **ARBAN**, prix : 4 fr. 50

POLKA, par GRAZIANI, pour le piano : 4 fr. — **QUADRILLE** d'ARBAN, à 4 mains : 6 fr.

AIRS DE CHANT AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO.

1. **Chanson du Porter**, chantée par Mlle Regnault : « *Quel est de toute la terre le pays le plus beau?* ».. 3 »
2. **Ariette** chantée par Mlle Van Ghell: « *J'ai la tête romanesque.* » 4 50
3. **Duo** chanté par Mlle Van Ghell et M. Berthelier : « *Dans les forêts de l'Amérique.* »..... 7 50
4. **Quintette** : « *Un turbot, un turbot.* 9 »
4 *bis*. **Couplets de l'Omelette** : « *On prend des œufs, on les casse, casse.* 3 »
5. **Mélodie** à 2 voix, chantée par Mlles Van Ghell et Gauthier : « *Nous allons le voir, ce joli navire* »... 4 50
5 *bis*. La même arrangée à une voix.. 3 »
6. **Couplets** à 2 voix, chantés par MM. Léonce et Kopp: « *Sans femme, l'homme est un corps sans âme.* » 5 »
6 *bis*. Les mêmes arrangés à une voix 3 75
8. **Quatuor** chanté par Mlles Van Ghell et Gauthier, MM. Berthelier et Hittemans : « *Silence, silence* ... 7 50
9. **Grande valse** chantée par Mlle Van Ghell: « *Il n'est pas de bonheur loin de toi.* » ..... 6 »
9 *bis*. La même, transposée plus bas . 6 »
10. **Ballade** chantée par M. Berthelier: « *J'ai pour mari Barbarini*..... 5 »
11. **Polka des Mariages**..... 4 »
12. **Quatuor** chanté par MM. Berthelier, Hittemans, Léonce et Kopp : « *A table ! Chassons l'humeur noire.* »..... 7 50
12 *bis*. **Chanson** chantée par M. Berthelier : « *Un vieux et riche Céladon.* »..... 5 »
13. **Duettino** chanté par Mlles Van Ghell et Gauthier : « *Ah! monsieur le Secrétaire.* »..... 6 »
14. **Déclaration** chantée par Mlle Van Ghell : « *Je t'aime, je t'aime, mon beau séducteur.* »..... 4 50
14 *bis*. La même transposée plus bas... 4 50
15. **Duetto** chanté par MM. Léonce et Kopp : *Ciel ! ciel, qu'ai-je vu !*... 6 »

Grande Valse, chantée par Mlle VAN GHELL, arrangée pour piano seul : 6 fr.
Ornée du portrait de Mlle VAN GHELL, dessiné par H. Meyer.

SOUS PRESSE : **HERMAN**, Valse chantante pour violon et piano. — **CRAMER**, Petit Bouquet de Mélodies.
GEORGES BULL, Fantaisie facile pour le piano.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

(Brevetée s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS, RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 24. — 16 Juin 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nos Abonnés reçoivent, avec le présent numéro, un quadrille composé par Arban, sur des thèmes de l'opéra-bouffe LES CENT VIERGES, de Lecocq.

SOMMAIRE.

Théâtre national de l'Opéra-Comique : Première représentation de *la Princesse Jaune*, et reprise de *Bonsoir voisin*. **P. Bernard**. — La Musique, le Théâtre et la Danse à l'Exposition des Beaux-Arts. **Em. Mathieu de Monter**. — Hændel et la collection Schœlcher. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

O musique délicieuse, que votre jouissance est grande! qu'il est doux l'empire que vous exercez sur toutes les forces de ce monde! Le récit des effets que vous produisez causerait le plus profond étonnement et dépasserait toute croyance, si une continuelle expérience ne venait ajouter de nouvelles preuves au témoignage des hommes les plus illustres.

Palæphat (*Traité des his oriens*).

***

... Avec Boileau, je n'aime pas qu'on abuse au théâtre des sujets religieux et qu'on y découpe les Saintes Ecritures en couplets galants. Sans invoquer d'autre autorité que celle du goût, c'est-à-dire de la raison émue, il répugne de voir s'établir une trop grande promiscuité entre des choses d'ordre si différent et apparaître sur une scène de baladins des personnages consacrés qui depuis dix-huit cents ans représentent l'idéal du monde civilisé. Je ne veux pas « mettre des semelles de plomb à la fantaisie » suivant l'expression de Bacon, ni interdire à l'art aucun des grands sujets qui touchent aux profondeurs des âmes religieuses; mais réussissez alors comme Corneille dans *Polyeucte* ou comme Racine dans *Athalie*; procédez avec adresse comme l'ont fait Voltaire dans *Zaïre*, Rossini dans *Moïse*, Meyerbeer dans *Robert*, les *Huguenots*, le *Prophète*. Pour traduire dans l'art la langue du christianisme, il faut ou la simplicité d'un enfant ou la sublimité du génie.

M. M.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

La Princesse Jaune, *Opéra-comique en un acte, en vers, de* M. Louis Gallet, *musique de* M. Camille Saint-Saens. *Première représentation le 12 juin 1872. — Reprise à ce théâtre de* **Bonsoir Voisin.**

La Princesse jaune ! la Princesse jaune ! Quelle peut bien être cette princesse et où chercher sa principauté dans la géographie des couleurs? Au Japon, nous dit M. Louis Gallet; et c'est là que s'en vont tous les rêves d'un jeune savant hollandais qui, à force d'étudier les langues orientales et de s'entourer des bibelots de cette contrée, en est arrivé à se prendre d'amour pour une affreuse image japonaise, plutôt que de penser simplement à une charmante petite cousine près de laquelle il a été élevé et qui l'aime, elle, de tout son cœur. Remarquez-vous que depuis les ambassades japonaise, tout ce qui se rapporte à ce pays cocasse est en grande vogue? Le fait-Japon éclipse le fait-Paris, nos boutiques regorgent de ses produits, à l'exposition de peinture on se heurte dans toutes les salles à des tableaux japonais; enfin le besoin se faisant fortement sentir que la musique lui payât son tribut, c'est l'Opéra-Comique qui s'est chargé de ce soin avec le concours de M. Gallet pour la poésie, de M. Saint-Saëns pour la musique et de MM. Rubé et Chaperon pour la partie décorative, qui, soit dit en passant, n'est pas la moins réussie. Mais nous voici bien loin de notre Pygmalion de paravent. Vaincu par sa folie, il se décide à prendre un breuvage qui doit, par un magique pouvoir, le transporter auprès de son idole jaune. Suivons-le et tombons avec lui en plein Japon, avec du soleil plein le ciel et des clochettes plein l'air. Il est heureux, il est au comble de ses vœux. En effet, celle qu'il aime se présente; mais sous les habits de la Japonaise il retrouve, chose étrange, les traits de sa jolie cousine. Pendant qu'il cherche à lui faire comprendre les élans fougueux de son amour, il aperçoit pendu au mur le portrait de la jeune Hollandaise, de même que, dans sa chambre habituelle, il regardait celui de la Princesse Jaune. C'en est fait, le rêve s'efface, car ce n'était qu'un rêve, et il se réveille dans les bras de sa charmante cousine. Grâce à elle, le voilà guéri, et ils célèbrent cette heureuse circonstance en se rendant à la kermesse dont on entend au loin les éclats joyeux.

Ce poëme paraîtra peut-être un peu naïf, mais il est en vers, ce qui le sort de l'ordinaire ; et puis, je soupçonne son auteur de l'avoir écrit à l'encre de Chine, ce qui lui donne un parfum asiatique. Pourquoi, en l'écoutant, ai-je un peu pensé à *Galathée*, beaucoup à *la Jolie fille de Gand*, passionnément à *Coppelia* et pas du tout à *la Princesse Jaune?* Ceci est un phénomène que je n'ose analyser.

M. Saint-Saëns, chargé de mettre en musique ce poëme hollando-japonais, n'a cru pouvoir mieux faire que d'adopter une gamme particulière au moyen de laquelle il a écrit une bonne partie des mélodies de sa partition. Voici son système : admettez que nous soyons en *do* majeur, et chantons: *mi, sol, la, do, la, sol, mi, sol, la, do*, adaptant à ce fragment mélodique tous les rhythmes possibles, depuis le plus lent jusqu'au plus gai. Je vous assure que je n'exagère pas. J'ai constaté la présence de cette formule dans l'ouverture, dans le milieu de l'air du ténor, dans un chœur japonais, dans la chanson du bateau et dans le finale du premier duo. Cela répand pas mal d'étrangeté, mais beaucoup moins de parfum oriental que l'encre de Chine employée par M. Louis Gallet.

Le reste de la partition de M. Saint-Saëns m'a laissé un peu froid. Je me disais que j'avais affaire à un pianiste fort extraordinaire, à un organiste de la meilleure école, à un chef d'orchestre plein d'avenir, à un harmoniste aussi complet que possible, à un docteur ès-musique, à une mémoire chargée de tous les chefs-d'œuvre de toutes les époques; mais au milieu de ces nombreuses

richesses, j'étais forcé de m'avouer, comme le coq de la fable, que le moindre grain de mil ferait bien mieux mon affaire. Le grain de mil qui manque à M. Saint-Saëns, c'est l'individualité, c'est le charme. C'est peut-être aussi ce sentiment intime de la scène qui fait qu'on trouve l'accent juste dans la joie comme dans la douleur. Quoi qu'il en soit, j'aurai à citer un air de ténor de couleur rêveuse : *J'aime dans un lointain mystère;* la romance très-distinguée de Léna; une fort jolie phrase à deux voix : *Ah! je rêve sans doute, il me parle d'amour;* et enfin, le duo final : *Félicités promises*, dont la tournure un peu vulgaire a paru beaucoup plaire à l'auditoire.

L'orchestre de M. Saint-Saëns est traité d'une main ferme et sûre. La connaissance des timbres y est fortement accusée et mille jolis détails s'y présentent. Encore une chose à constater à la louange du compositeur, c'est la clarté qu'il sait mettre dans la forme de ses morceaux. Attendons-le à une seconde épreuve moins japonaise, plus parisienne; il représente en somme l'une des forces vives de notre école musicale moderne, et à ce titre il a droit à toute notre sympathie.

Mlle Ducasse fait son chemin à l'Opéra-Comique. Son double rôle de la *Princesse Jaune* pourrait bien la mettre tout d'un coup en évidence; elle y a vraiment développé beaucoup d'intelligence et de gentillesse. Plus sobre dans son jeu, elle arrive plus sûrement à l'effet, et l'expérience qu'elle acquiert lui donne chaque jour plus de tact. Comme chant, nous ne l'avions jamais encore entendu dire si bien et si juste. Elle a détaillé tout son rôle en bonne chanteuse et le véritable succès qu'elle a obtenu était bien et dûment mérité.

Son partenaire M. Lhérie mérite aussi des éloges. Il a supporté vaillamment la tâche d'un rôle extrêmement lourd à porter, tant par son importance — il quitte à peine la scène — que par le caractère ingrat qui forme son lot. Le charme que ce jeune ténor sait mettre dans son chant lui assure toujours l'accueil sympathique du public.

Le même soir, l'Opéra-Comique donnait pour la première fois *Bonsoir voisin*, joli petit acte de Ferdinand Poise consacré par un long succès au Théâtre-Lyrique. Cette charmante partitionnette de l'école d'Adolphe Adam dont Poise était d'ailleurs l'un des meilleurs élèves, nous a fait grand plaisir à réentendre. Mais, hélas! en voyant l'interprétation nouvelle, je me suis fait un devoir d'oublier tout à fait l'ancienne. Je vous dirai donc, ne parlant que d'aujourd'hui, que Mlle Reine et M. Thierry ont fait les plus louables efforts pour mettre, l'une de la grâce, l'autre de la gaieté dans ce délicieux petit ouvrage. Toute la salle s'est montrée fort chaleureuse à leur égard. Je dois à la vérité de le reconnaître et de les en féliciter.

PAUL BERNARD.

LA MUSIQUE, LE THÉATRE ET LA DANSE A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

SALON DE 1872.

(2e article) (1).

II

LA SCULPTURE.

Le Jury a décerné, cette année, dans la section de sculpture, la première et les secondes médailles à des œuvres qui nous touchent de près, leurs sujets intéressant directement l'art lyrique.

Comment ne revendiquerions-nous pas le *David vainqueur*, de Mercié, — digne frère de ses aînés du Bargello et qui tiendrait honorablement sa place au deuxième plan et d'un peu loin, entre Donatello et Verocchio? Le jeune pâtre dut certainement sa fortune au goût prononcé de Saül pour la harpe syrienne ; te *pas* qu'il improvisa devant l'Arche d'alliance, en jouant, avec de notables Israélites, tour à tour du nebel, du kinnor, du toph et du tseltselim, est à juste titre célèbre dans l'histoire sainte ; il était artiste à ce point que le remords de ses crimes lui inspira les psaumes de la pénitence, *lamenti* sublimes qui ont traversé les siècles, précieusement conservés dans l'écrin des croyances et des cultes.

Le *Charmeur*, d'Adolphe Thabard, d'une conception simple et d'une exécution soignée, expérimente incontestablement le pouvoir de la flûte sur ce serpent qu'il fascine, roule et déroule à son gré, avant de lui arracher ses crochets venimeux. « Les chants, a dit Virgile, peuvent faire descendre Phœbé des cieux, et c'est par leur vertu que Circé transforma les compagnons d'Ulysse ; le froid serpent, dans les prés, meurt brisé par la voix enchanteresse. »

Sous la verve factice et la gaieté d'emprunt de l'*Histrion*, de Ludovic Durand, perce la mélancolie qui étreint à la longue l'âme de ces sceptiques amuseurs de la foule, victimes de la constante et impitoyable réprobation des âges. Esclave du *grex*, du troupeau romain, celui qui vient de représenter le maître des dieux ou le roi des rois, court risque d'être fustigé dans la coulisse. Roscius, par sa profession, est au-dessous du dernier des prolétaires et ses mœurs le rendraient digne de siéger au Sénat. Cette condition des acteurs devait, il est vrai, faciliter l'état d'impresario et diminuer les tribulations des auteurs : avec des comédiens esclaves, pas de migraines, de maux de nerfs à craindre; ni caprices, ni exigences à redouter. Histrion, interprète des passions de l'humanité, n'es-tu pas sa plus saisissante image ? « Dans cent ans, le monde subsistera encore en entier; ce sera le même théâtre et les mêmes décorations ; (1) ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tout ce qui se réjouit sur une grâce reçue, ou ce qui s'attriste sur un refus, tous auront disparu de dessus la scène. Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles ; ils s'évanouiront à leur tour et ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus : de nouveaux acteurs auront pris leur place.... Quel fond à faire sur un histrion ! »

Ce succès d'œuvres dont la musique et ses interprètes ont fourni le sujet, je le constate et m'en réjouis, non point par un sentiment de satisfaction puérile, mais parce qu'il a sa signification et son importance. De tout temps, en effet, mais surtout aux époques florissantes de la sculpture, les statuaires se sont complu à inscrire dans le marbre les lignes souples et longues des aulètes, la musculature puissante aux reliefs tourmentés des tibicènes, à tailler les nudités agiles des danseuses. L'instrument de musique se fait ainsi le metteur en scène de l'art de charmer les yeux et d'ennoblir l'âme par l'agencement harmonieux des belles formes de la vie ; le mouvement général que commande son emploi vient singulièrement animer les créations du ciseau. La lyre ou les crotales prêtent aux bras les combinaisons les plus nobles et les plus variées ; la tête se dégage et l'expression physionomique s'idéalise. Quant à la danse, ses attitudes sont infinies. Il est rare que de telles œuvres ne séduisent point, car elles semblent garder quelque chose de leur origine et l'ajouter à leur propre valeur. Ce qui est clair pour les yeux est, au surplus, toujours sculptural.

Le choix persistant et réfléchi de sujets se rattachant à la musique ou à la danse peut donc indiquer jusqu'à un certain point des velléités de retour aux grandes traditions de la statuaire, ou, tout au moins, la préoccupation chez les sculpteurs de ne rien négliger de ce qui peut donner à leur art son maximum de charme.

*
* *

L'Antiquité et la Renaissance, ces deux courants de l'école moderne, sont nettement accentuées au Salon. La première attire à elle les esprits robustes, hardis, calmes cependant et bien équilibrés. Gracile, provoquante, inquiète, la seconde séduit les imaginations tendres et chercheuses, les intelligences nerveuses et délicates. Quoique l'activité et une certaine émulation sillonnent ces deux voies, le nombre est encore trop restreint d'œuvres satisfaisantes par leur seule forme, où l'œil puisse, à défaut de l'esprit, trouver un enchantement durable. C'est qu'il faut, avant tout, pour le sculpteur, être doué d'un sentiment juste des proportions

(1 Voir le n° 23.

(1) La Bruyère, *Caractères*.

du corps et des harmonies extérieures, et ce don tend malheureusement à devenir de plus en plus rare.

Ces proportions harmonieuses, les demanderons-nous au genre qui s'en inspire intimement et ne saurait vivre que par elles, à l'Allégorie? Notre déception, je le crains, sera grande. Voici bien une *Comédie* (1838) de M. Roux, mais ce n'est, à vrai dire, qu'une Normande du pays de Caux qui a jeté sa cornette par-dessus l'étable et dont le plantureux embonpoint fait honneur aux pâturages de la terre natale. La *Poésie* (1853), statue en pierre destinée au musée de Grenoble, a quelque noblesse, sans toutefois qu'aucune qualité individuelle se dégage de ce travail correct et froid. M. Cordier a étudié et disposé, avec un art plutôt intime que décoratif, les draperies et les accessoires de ses deux cariatides, la *Poésie* et l'*Harmonie*, dont le moindre défaut est de paraître ne rien supporter. L'étrange idée d'avoir galvanoplastiqué ces bronzes qu'attend le foyer du nouvel Opéra! Dans sa passion d'architecture polychrome, M. Charles Garnier croit-il donc que cette chaudronnerie artistique, aux reflets de casserole fourbie, sera bien à sa place dans un salon? Qu'il nous permette d'en douter imperturbablement. M. Aimé Millet a exposé une délicieuse réduction de sa *Danse au repos*, l'une des trois figures du groupe qui surmonte le nouvel Opéra, et ce maître s'y retrouve avec sa grâce sobre et sa discrète finesse : ces qualités perdent à être juchées entre ciel et terre. C'est au foyer que nous devrions rencontrer M. Millet et non pas sur la coupole de l'édifice où M. Cordier, lui, se serait livré tout à l'aise à ses conceptions galvanoplastiques !...

La Muse d'André Chénier est bien certainement la plus charmante et la plus éplorée des muses mélancoliques, mais — peut-on dépenser un talent effectif à des conceptions aussi bizarres! — Cette jolie femme cachant une tête coupée dans les plis de son voile rappelle irrévérencieusement à l'esprit (que M. Louis Noël me pardonne!) la fantasmagorie démodée du *Décapité parlant*. La *Terpsichore* (1711) de M. Gruyère intéresse, attire même par les recherches un peu prétentieuses de son exécution; quel dommage que la cambrure des reins, accentuée à l'excès, fasse croire à distance qu'un outil barbare a entamé ce torse délicat! M. Maindron, un chercheur, amoureux de son art, a été bien cruellement trahi par l'*Inspiration musicale* (1776) qui complète le compartiment allégorique. Non, certes non, cette académie longue et voûtée qui ne se tiendrait pas en équilibre sur sa chaise sans un pied démesurément étiré, cette insignifiante créature qui fait des yeux blancs pour paraître ravie dans l'extase et qu'habille un lourd juponnage attaché et bâclé à la diable, non, non, ce n'est pas là l'enchanteresse à la fois capricieuse et docile, mais toujours enivrante, qui a chanté ses harmonies divines dans le cerveau de Pergolèse, de Cimarosa, de Mozart, d'Auber, de Rossini, de Meyerbeer, et que courtisent opiniâtrément de nos jours, et souvent même, hélas! sans espoir de retour, tant de jeunes et vaillants compositeurs.

Nous pénétrons dans un monde un peu moins éthéré et idéal, avec la *Sapho* (1656) de M. Doriot, d'autant mieux qu'elle me paraît solidement doué de l'instinct de la conservation. De formes très-pures, caressées par un ciseau élégant, la belle *inamorata* se précipite dans les ondes en envoyant un baiser suprême à l'infini voluptueux qui la dévore; rassurez vous, cependant; elle ne tombera pas, elle ne peut pas tomber; la draperie de plomb de son manteau la retiendra pour la vie à la roche Lesbienne. L'*Amphion* de M. Laoust n'est ni meilleur ni pire que ses mille prédécesseurs : c'est toujours le même moule, toujours la même épreuve, sans défauts saillants, sans qualités marquantes. Seulement cette année — les ateliers s'étant à l'envi, paraît-il, piqué d'archéologie, ce dont il convient de les congratuler — la lyre d'Amphion, comme toutes les autres lyres de l'Exposition, est bien l'appareil sonore pour lequel ce demi-dieu aurait eu le droit de prendre un brevet d'invention, c'est-à-dire la simple écaille de tortue, surmontée de deux branches en forme de bras, réunies vers le haut par une traverse à laquelle les trois cordes primitives sont attachées.

Trêve à la science! Voici le petit-maître *Trossulus*, l'Incroyable de la décadence romaine, le protecteur des bouffons, le confident des baladines. C'est la honte et c'est aussi le sourire de l'histoire de ces déclins d'empires misérables. Négligemment drapé, chaussé du brodequin de Perse, la barbe frisée, le geste mou, la démarche nonchalante, un affreux roquet sur les bras; — « ils avoyent toujours entre les mains, dit le vieux Plutarque, de petits chiens qu'ils chérissoient merveilleusement, » — *Trossulus* traverse le forum où se pressent patriciens, consulaires, parasites, avocats, courtisanes, musiciens ambulants, gens affairés, charlatans, gens désœuvrés, mendiants, marchands, banquiers, bavards qui, pour s'occuper, ennuient les uns et médisent des autres. Dans ses yeux brille ce feu sombre de la débauche qui exerce son empire sur les femmes les plus chastes, une puissance étrange ayant doué la corruption et le vice de séductions mystérieuses. Trossulus est couronné de roses : c'est l'uniforme du buveur. En le voyant passer ainsi, les parasites s'écrient douloureusement : Il va souper! « Que le vin, les danses et le bien-vivre remplissent les dernières heures du jour, ainsi que l'a chanté Sidoine Apollinaire. C'est plaisir de livrer son corps à la danse souple et brisée et d'imiter la tremblante ivresse des Bacchantes, *simulare vel trementes, pede, veste, voce Bacchas!* » Fleurs et fruits, lyres et chansons, esclaves chantants, ambubaïes dansantes, Trossulus va chercher tout cela. Et cette nuit, après boire, il rappellera à sa maîtresse que Tibulle lui a appris un secret excellent pour tromper la surveillance de certain jaloux : c'est de répéter trois fois une chanson qu'une vieille lui a donnée, en crachant par-dessus à chaque refrain. Depuis le progrès des lumières, on chante encore quelquefois, mais on ne crache plus pour tromper les jaloux! Tel est *Trossulus*, l'Incroyable de la décadence romaine, le protecteur des bouffons, le confident des baladines. Sa statuette est un petit chef-d'œuvre de finesse, d'esprit et d'archaïsme pittoresque; M. Eude y réveille tout un monde disparu, à la fois bien loin et bien près de nous.

Le Salon est le pays des oppositions et des contrastes; tout s'y mêle, s'y heurte et la transition y est inconnue. Du débauché latin passons donc rapidement à l'*Ophélie* de Falguière, qui n'est qu'un portrait émacié, mais traité de main de maître, de Mlle Nilsson, et aux Marguerite de Goethe; — il en est jusqu'à trois que nous pouvons citer. Celle de M. Noël, un des vaillants de l'Académie de France à Rome, accuse un travail ferme et discret : c'est, à mon avis, la meilleure. *Marguerite après sa faute* (1559), parée des bijoux qu'elle paiera si cher, est d'un sentiment poétique très-touchant, rendu avec une pleine possession de l'expérience plastique. « Plus de repos pour mon cœur endolori; j'ai perdu le bonheur et l'espérance. Quand il paraît, mon cœur bat à se rompre; quand il me quitte, la tristesse m'envahit tout entière. Oh! que ne puis-je le retenir enchaîné à mes côtés, toujours, toujours... et mourir sous un dernier baiser! » La *Marguerite* (1541) de M. Allouard nous offre le type d'une de ces blondes jeunes filles, aux yeux bleus voilés de cils d'or, vierges adorées et craintes à force de respect, avant que d'implorer d'elles une grâce qu'on désire beaucoup plus qu'on ne l'espère; tout en s'avouant vite que le bien-aimé paisiblement attendu n'est pas plus soi-même qu'un autre et que si l'on ne se charge pas du bonheur rêvé, un autre le réalisera tout aussi bien.

***

Certains souvenirs artistiques ou littéraires ne prêtent guère à l'interprétation plastique. Bien des figures restent toujours au-dessous du type idéal que chacun imagine, fait et refait, défait et complète à chaque revue du sujet, dans le poëte ou dans la méditation.

Ces réflexions nous venaient à l'esprit en examinant le bas-relief de M Consonove, commandé par le Ministère de l'instruction publique. Comment! les amours ensoleillées et scintillantes de *concetti* du galant Petrarchio et de la gente Laure que célébrèrent à l'envi les beaux esprits du temps (François Ier lui-même, en des vers, il est vrai, détestables) n'ont inspiré à une imagination méridionale que cette page maussade et confuse, une sorte d'enterrement de première classe, avec broderies et panaches! Relisons bien vite les sonnets du brillant cavalier.

Combien je préfère à ce froid bas-relief son vis-à-vis, où M. Zacharie Astruc, un véritable artiste de cœur et de cerveau, un novateur patient et convaincu, servi par un goût très-pur et beaucoup de savoir technique, nous montre *Dom Bazile* (1546)

sortant d'une porte mauresque aux revêtements de faïence vernissée! Le rusé drôle, au regard torve, se dresse mystérieux, inquiétant dans sa robe de belle moire neuve. Il a su feindre, attendre, ramper, se contenir, calommier, avancer lentement à l'ombre; c'est son art détestable et il en palpe le prix : la bourse du comte. C'est bien Séville et c'est bien Basile. M. Zacharie Astruc est un Espagnol de race, d'études, de tendances et de prédilections qui a de notre renaissance gauloise l'habileté de facture et le coin satirique. Il a évidemment cherché à synthétiser dans son œuvre une race d'hypocrites subalternes ne méritant, en effet, que le mépris des honnêtes gens. J'aimerais à voir le jeune sculpteur synthétiser avec un égal talent le groupe nombreux et vénéré de ces hommes de bien et de piété sincère qui ont beaucoup vu, beaucoup appris, beaucoup souffert et qui trouvent à la longue dans leur propre cœur les douces paroles qui nous acheminent au monde à venir.

***

La galerie des portraits ne manque pas d'intérêt. Nous y comptons :

Mlle Moisset (numéro 1828) — de l'Opéra-Comique, ajoute soigneusement le livret, — dont le camée de M. Reverchon rend à ravir le joli profil;

Frédérick Lemaître par M. Ferguson Tepper, buste expressif et vivant; MM. *Goujet* et *N. Martin* (de l'Odéon), ce dernier dans le rôle de Sganarelle, œuvres étudiées et recommandables.

Notre excellent ami et confrère, *Chamerovzow*, le père de cette aimable Annie, fauchée l'an dernier par la mort impitoyable, à l'aurore de la vie, dans toute la fraîcheur de son jeune talent. Ce médaillon de Mlle Marie Del Sarte ne trahit pas une main de femme : il y a là une largeur virile et hardie, une habileté vaillante et saine qui dénotent l'élève fidèle des modèles classiques. C'est un des bons morceaux du Salon.

Nous citerons encore les portraits de *F. Mistral*, bien mou d'exécution, d'*Alfred de Vigny* trop *séraphinisé*, de *Théophile Gautier* et de *Louis Bouilhet*. Ce dernier buste, de M. Alexandre Devaux, un compatriote du poëte que nous regrettons, vise à l'effet sans l'atteindre et ne présente qu'un des aspects de cette physionomie mobile et de cette organisation si aisément impressionnable. Pour ceux qui l'ont connu et aimé, ce Louis Bouilhet, c'est le jeune homme blessé au cœur, ironique, amer, injuste, s'écriant en une heure de sombre désespérance :

Ta lampe n'a brûlé qu'en empruntant ma flamme;
Comme le grand Convive aux noces de Cana,
Je changeais en vin pur les fadeurs de ton âme,
Et ce fut un festin dont plus d'un s'étonna!

Tu n'as jamais été, dans tes jours les plus rares,
Qu'un banal instrument sous mon archet vainqueur;
Et, comme un air qui sonne au bois creux des guitares,
J'ai fait chanter mon rêve au vide de ton cœur....

Ce n'est pas là le Louis Bouilhet laissant parler, au courant de la rêverie, son cœur tendre et délicat:

Nous étions bien heureux dans la petite chambre,
Quand ruisselait la pluie et que soufflait le vent,
Assis dans le fauteuil, près de l'âtre, en décembre,
Aux lueurs de tes yeux, j'ai rêvé bien souvent.
. . . . . .
Et nous vîmes, tous deux, en relevant la tête,
Dieu qui nous souriait à son balcon d'azur.

« Aimez-vous, disait-il; c'est pour rendre plus douce
La route où vous marchez que j'ai fait sous vos pas
Dérouler en tapis le velours et la mousse.
Embrassez-vous encor, je ne regarde pas. »

Ah! la philosophie s'est donné et se donnera encore bien de la peine pour rédiger des Traités de la Vieillesse et de l'Amitié, parce que la nature fait toute seule les Traités de la Jeunesse et de l'Amour!

Aux poëtes du Salon, grâce au buste d'une exquise finesse de M. Adam Salomon (1537), vient se joindre *J. Janin*, et c'est bien là sa vraie place. Près de ce fils privilégié d'Apulée, de Pétrone et de Martial, de ce continuateur chez les modernes de Garat et de Nodier, nous voyons *Victor Cousin*, et le philosophe amoureux des belles dames du siècle passé, est encore un poëte, comme tous les amoureux. Dans chaque ligne, dans chaque trait de ce beau marbre, M. Just Becquet a inscrit la faculté de concentration, la puissance d'assimilation, d'absorption intellectuelle, en quelque sorte, de son illustre modèle. C'est bien là l'écrivain qui est toujours entré dans son sujet de haute lice, qui a eu l'élévation de ton aisée, naturelle, l'ampleur du tour, la propriété claire et simple de l'expression, certain air de gloire répandu dans l'ensemble et qui trahit le goût favori de Louis XIII. Et, puisque nous sommes à l'Exposition des Beaux-Arts, j'ajouterai qu'à la manière des statuaires, M. Cousin choisissait constamment son point de vue, y sacrifiant le reste et serrant peu les replis de sa pensée. Il n'était pas facile de saisir et de fixer l'expression physionomique de cette nature peu individuelle et qui échappe à la loi commune.

Le *Pierre Corneille*, de Falguière, que nous verrons bientôt dans la maison de Molière, fait honneur à l'école française et est digne du poëte qui a exprimé sous la forme la plus élevée les plus fières aspirations à l'héroïsme.

Je me borne à mentionner, en dehors de nos sujets de prédilection, les morceaux les plus remarquables de la sculpture : quelques-uns sont déjà désignés par des voix plus autorisées que la nôtre à l'attention publique : la *Danseuse mauresque* (1705), d'Henri Giraud; — *Selika* (1579), buste bronze et marbre de Pietro Calvi; — *Ruth* (1598), statue harmonieuse, de Victor Chapuy; — le *Serment de Spartacus*, d'une exécution toute romaine, de Barrias; — le *Guerrier au repos*, de Leenhoff, et le *Jeune Braconnier*, de Ch. Gautier, qui sont du plus pur attique; — la *Jeanne d'Arc* à Domrémy, de Chapu, de laquelle s'exhalent la poésie pénétrante, le charme exquis de la simplicité et de la grâce, de la charité et de la foi. Dans ces œuvres s'affirme la condition essentielle des créations de l'art, qui est de former un système vivant dont toutes les parties s'appellent et se commandent.

***

A étudier d'un peu près l'Exposition de sculpture on s'aperçoit que l'objectif des artistes est de combiner leurs créations de manière à ce que, satisfaisantes sous une première forme d'apparat, elles puissent se prêter aux transformations commerciales. Sous la statue se devine la statuette, ou plutôt la statue n'est qu'une statuette momentanément grandie. La question pratique d'exploitation préside aux « immatérialités » de l'enfantement. Et cela s'explique. Les goûts, les tendances suivent les besoins. Notre besoin principal étant la richesse, notre premier goût est de la simuler, quand nous ne la possédons pas encore. En attendant les vraies jouissances nous nous donnons les fausses, voulant d'abord faire illusion à autrui et finissant bientôt par nous la faire à nous-mêmes, comme on voit le menteur s'abuser sur son mensonge à mesure qu'il le débite. Admirable indulgence de la nature pour nos faiblesses! Ainsi, des femmes se font une figure au pinceau et s'imaginent à la longue que ce teint est le leur. Ainsi, le riche bourgeois paie très-cher des copies ou des réductions dont il tire vanité comme « œuvres d'art originales ». Ainsi, l'artisan pare son réduit de statuettes de plâtre qui lui donnent, vernis aidant, l'illusion du bronze ou du marbre.

Voilà le besoin et l'on y obéit, les artistes les premiers, car les commandes de l'État sont rares, économiquement rétribuées, et la sculpture en est réduite à l'ornementation ou aux accessoires utiles dans nos constructions modernes.

Et puis, osons le dire, à ce culte du poncif et de la convention, à ces calculs et à ces arrière-pensées mercantiles, à cette recherche du mesquin et du petit dont les débouchés sont assurés, il est une autre et non moins triste raison. Les supériorités, accessibles seulement par quelques points à l'intelligence de la masse, blessent déjà ses prétentions. Qu'un artiste ait le malheur de s'élever d'un cran au dessus de l'entendement général, c'est un mystificateur, c'est un ennemi. Son énergie, sa fierté, sa simplicité, sa pénétration sont autant d'exceptions déplaisantes au vulgaire, ce tyran démolisseur de tyrannies; et le vulgaire, prenant pour une

singularité quiconque ne lui ressemble pas, se venge cruellement au nom de son dépit et du suffrage universel. Les maîtres cependant, calmes, forts, désintéressés, après avoir longtemps travaillé, lutté, souffert, travaillent encore et triomphent, ayant pour idéal l'horreur du mensonge, la passion de la vérité; mais tant que l'éducation artistique du public ne sera pas faite par l'enseignement comparé, tant qu'on ne formera pas, qu'on ne développera pas le goût de la jeunesse tout chercheur, tout novateur, fera injure à l'amour-propre, à l'excellence infuse du public. Le caractère lui paraîtra de la sauvagerie; la grandeur, de l'exagération, et l'originalité de la folie.

Em. Mathieu de Monter.

HÆNDEL ET LA COLLECTION SCHŒLCHER.

On continue à parler beaucoup de la magnifique collection de musique de Hændel, dont M. Victor Schœlcher, avec ce désintéressement et cette noblesse de sentiments qui le caractérisent, a fait don récemment à la bibliothèque du Conservatoire, ainsi que nous l'avons annoncé les premiers. Nous devons à l'aimable obligeance de M. Gustave Chouquet quelques renseignements nouveaux sur ce fonds considérable, et nous allons en profiter pour entretenir nos lecteurs d'un sujet qui préoccupe à bon droit les musiciens sérieux et qui ne peut manquer d'intéresser tous les amis du grand art.

Avons-nous besoin de rappeler l'origine de cette collection, que nous n'hésitons pas à déclarer unique au monde? M. Schœlcher, voulant écrire un livre sur Hændel, pour lequel il a toujours professé une admiration profonde, profita de son long séjour en Angleterre pour rassembler tous les documents inédits et imprimés qui pouvaient lui être de quelque utilité. Pendant plus de dix années, il n'épargna ni temps, ni dépenses, ni recherches laborieuses, et il parvint ainsi à se procurer depuis les autographes les plus sérieux jusqu'aux bluettes les plus oubliées. Nous ne croyons point nous tromper en affirmant que sa belle monographie *The Life of Hændel* a dû lui coûter une centaine de mille francs. Pour composer cet ouvrage capital, il a mis à profit les trésors que renferme Buckingham Palace, compulsé les copies de Smith, revues et corrigées par Hændel, et formé le fonds si riche et si important dont il vient d'enrichir la bibliothèque du Conservatoire. On sait que les manuscrits autographes de l'illustre maître saxon sont devenus la propriété des rois d'Angleterre : voilà pourquoi ils sont déposés à Buckingham Palace, où on n'en obtient communication qu'avec la plus grande difficulté et grâce à de puissantes recommandations. Pour le commun des travailleurs, cette collection précieuse est donc à peu près comme si elle n'existait pas. Reste celle des copies faites par le fidèle Smith et corrigées de la main de l'auteur du *Messie* : elle a été acquise par la ville de Hambourg, ville très-prospère et très-commerçante, mais plus fréquentée par les négociants que par les critiques de musique. Nous pensons donc que les artistes de tous les pays seront bien aises de voir Paris en possession des richesses amassées si patiemment et d'une façon si intelligente par M. Schœlcher.

La collection des œuvres musicales de Hændel, autant qu'on en peut juger à première vue, forme la valeur de 7 à 800 volumes. Elle comprend non pas seulement un exemplaire de chacune des compositions de ce maître sublime, mais la réunion complète de toutes les éditions qu'on a données de ses ouvrages. Ainsi, nous avons compté cinq éditions de la musique et vingt-cinq éditions du livret d'*Acis et Galatée*; plus de cinquante éditions anglaises, allemandes, françaises, italiennes, etc., de l'oratorio du *Messie*, six éditions de l'*Hymne du Couronnement*, jusqu'à trois éditions du deuxième livre des *Suites de pièces pour le clavecin*, qui sont à peu près introuvables aujourd'hui, etc. Mais ce qui mérite peut-être de fixer encore plus particulièrement l'attention des musiciens, c'est la partie de cette collection où figurent les diverses éditions des opéras dont on n'a publié que les ouvertures et des morceaux détachés, et surtout le département des *ouvrages inédits*. Entre autres curiosités, on y remarque neuf *chants allemands* et sept *chansons françaises*, copiées d'après les manuscrits existant à Buckingham Palace, des fragments de *cantates* et d'*opéras*, un *Magnificat* et des morceaux de musique religieuse, une copie fort curieuse d'*Acis*, *Galatée* et *Polyphème* (1708) et une de *la Passion* (1717) portant ce titre en allemand : *Jésus torturé et mourant pour le péché du monde*.

Si nous ajoutons maintenant que M. Schœlcher ne s'est pas contenté de rassembler la musique originale de Hændel et de recueillir les plus légères variantes de son œuvre, mais qu'il a collectionné tous les arrangements pour le piano et autres instruments, toutes les bluettes inspirées par une mélodie de l'admirable maître; jusqu'à *Sebastopol* (!) morceau de piano moderne où l'on a cousu un air favori de *Josué* à la marche funèbre de l'oratorio de *Saül*; si nous disons encore qu'à toute cette musique gravée ou copiée, se trouvent joints les librettos et les œuvres littéraires qui parlent de Hændel, de ses travaux multiples et de ses relations avec les artistes et les grands personnages de son temps, on comprendra l'immense intérêt que présente cette magnifique et incomparable collection. Pour nous, elle nous paraît offrir une si grande importance, que nous attendons avec impatience le moment où il sera permis au public d'en jouir, afin d'en parler de nouveau et plus longuement à nos lecteurs. Aujourd'hui, nous n'avons voulu que donner un faible aperçu des trésors amassés par M. Schœlcher, et qu'il a généreusement mis à la disposition des artistes et des amateurs éclairés qui fréquent la bibliothèque du Conservatoire de musique.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné, cette semaine : lundi et vendredi, *Guillaume Tell*, pour la continuation des débuts de M. Lassalle, dont le succès s'est confirmé; mercredi, *Robert le Diable*.

*** Sans préjudice des débuts qui doivent avoir lieu très-prochainement à l'Opéra, M. Halanzier prépare, avec tout le soin possible, une reprise de *la Juive*.

*** Mercredi dernier a été donnée, à l'Opéra-Comique, la première représentation de la *Princesse Jaune*, de Camille Saint-Saëns; on a repris, le même soir, *Bonsoir voisin*, de F. Poise. Notre collaborateur Paul Bernard en rend compte plus haut.

*** On annonce l'engagement définitif du ténor Peschard à l'Opéra-Comique.

*** M. Deffès vient, de faire recevoir à ce théâtre un ouvrage en trois actes écrit sur un livret de M. Victorien Sardou.

*** Le poëme d'opéra-comique de M. Edmond Gondinet, *Si le roi le savait*, n'est point sorti, comme on l'avait annoncé, des mains de M. Delibes. C'est à une partition de *Don César de Bazan* que travaille M. Massenet; son collaborateur pour les paroles est M. Dennery.

*** Les artistes du Théâtre-Lyrique se sont réunis en société. Ils vont exploiter leur répertoire dans la salle Ventadour, gracieusement mise à leur disposition par M. Verger. La première représentation aura lieu dans les premiers jours de cette semaine.

*** Les créanciers les plus modestes de la faillite de M. Martinet, c'est-à-dire les chœurs, les musiciens de l'orchestre et les employés, ont été désintéressés en partie avant-hier, d'après l'ordre de M. Jules Simon, sur les 15,000 francs formant le reliquat de la subvention du Théâtre-Lyrique. — A ce propos, il est juste de faire remarquer que ce ne sont pas *tous* les artistes du chant, mais huit seulement, qui ont persévéré dans les poursuites contre M. Martinet. Les autres, MM. Aujac, Odezenne, Peters, Valdéjo, Neveu, Clément-Just, Ch. Constantin, Audran, Aubéry, Mmes Morosini, Alice Bernard, C. Formi, Verdier-Balbi, Ganetti, avaient accepté les propositions très-honorables de leur directeur, et ont protesté, par la voie de la presse, contre l'affirmation qui prêtait à tous indistinctement des intentions moins conciliantes.

*** Le théâtre des Variétés fermera ses portes le 1er juillet, pour cause de réparations urgentes, et les rouvrira le 1er août avec *les Cent Vierges*, qui, malgré la chaleur, attirent constamment un nombreux public.

*** M. J. Costé, l'auteur des *Horreurs de la guerre*, écrit la musique d'une opérette intitulée : *la Japonaise*, dont le livret est de MM. A. Marx et Victor Bernard. Elle est destinée aux Bouffes-Parisiens.

*** MM. Offenbach, Labiche et Philippe Gille viennent de signer, avec M. Bertrand, directeur des Variétés, un traité par lequel ils s'engagent à lui livrer, pour le commencement de l'hiver 1873, un grand opéra-bouffe.

*** *Les Cent Vierges* commencent, en France, leur vie voyageuse par Rouen. Elles y ont été données pour la première fois, mardi dernier,

sous l'habile direction de M. Lemoigne, et avec un énorme succès, partagé entre l'œuvre et les principaux artistes, MM. Lureau, Bonnet, Homerville, Gaudy, Mmes Suzanne Leblanc et Chevalier; — succès que les représentations suivantes ont vu grandir encore. La salle du Théâtre-Français ne désemplit pas. — Au théâtre du Cirque, où le même directeur a entrepris une campagne lyrique, *le Barbier* et *Don Pasquale* ont été représentés ces jours derniers, et on y a remarqué une brillante élève de Duprez, Mme Cifolelli. Dans *l'Ombre*, dont la première représentation est annoncée pour cette semaine, le rôle de Mme Abeille sera confié à cette excellente artiste.

*** *Les Cent Vierges* doivent être données cette semaine au théâtre de Lyon, et très-prochainement à ceux de Toulouse, Bordeaux et Marseille. A Lille, le Havre, Amiens, Dijon et Nantes, on se prépare à monter ce joyeux ouvrage au début de la saison prochaine.

*** Les théâtres d'Italie montent l'*Ombra* avec un empressement qu'il est intéressant de signaler. Le Théâtre-Rossini, à Turin, vient de terminer la saison avec la trente-quatrième représentation de l'œuvre de Flotow; le théâtre « delle Logge, » à Florence, la représentera à sa réouverture, en septembre, avec Mmes de Baillou, Somigli, MM. Piazza et Polonini; le Carcano, à Milan, doit la donner également, avec les artistes qui l'ont interprétée à Turin.

*** L'Amérique est toujours et quand même la « matière imposable » par excellence au budget des arts. Des offres mirifiques ont été faites à Faure et à Mme Marie Sasse, pour une série de représentations à donner aux Etats-Unis; on a proposé à Offenbach cinq cent mille francs pour cent soirées où il dirigerait l'exécution de ses œuvres, — toujours en pays yankee. L'auteur de *la Grande-Duchesse* a refusé.

*** La basse Coulon, à peine de retour de la Nouvelle-Orléans où il a remporté les plus brillants succès, vient de signer un fort bel engagement avec M. Maretzek, directeur des principaux théâtres des Etats-Unis.

*** Voici la nomenclature de tous les théâtres d'Europe : Italie, 348; France, 337; Espagne, 168; Angleterre, 150; Autriche, 152; Allemagne, 191; Russie, 44; Belgique, 34; Hollande, 23; Suisse, 20; Suède, 10; Norwége, 8; Portugal, 16; Danemark, 10; Grèce, 4; Turquie, 4; Roumanie, 3; Egypte, 3; Servie, 1.

NOUVELLES DIVERSES.

*** L'Assemblée générale annuelle des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de musique a eu lieu jeudi 13 juin 1872, dans la salle Sax, 50, rue Saint-Georges. — Le rapport de M. T. Sauvage, président, fréquemment interrompu par les applaudissements de l'Assemblée, a été adopté à l'unanimité. — M. J. Colombier, trésorier, a présenté le rapport financier, qui a été également approuvé à l'unanimité, après une discussion à laquelle ont pris part divers sociétaires, et qui portait sur quelques questions de détail et modifications dont l'adoption a été prononcée. — L'Assemblée a procédé ensuite à la nomination de quatre syndics en remplacement de M. Dufour, éditeur, démissionnaire pour cause de santé : de MM. T. Sauvage, auteur de paroles; E. Jonas, compositeur, J. Colombier, éditeur, syndics sortants et non rééligibles. — La présence de 122 sociétaires ayant été constatée, MM. Laurent de Rillé, compositeur, et Gérard, éditeur, qui ont obtenu au premier tour de scrutin la majorité absolue des suffrages, ont été proclamés membres du syndicat pour quatre années. Au deuxième tour, MM. Paul Avenel, auteur de paroles, et Roucoux (Urbain), éditeur, ayant obtenu le plus grand nombre de voix, ont été également proclamés membres du syndicat pour le même temps.

*** Le personnel enseignant du Conservatoire de Lyon, récemment constitué, se compose de MM. Edouard Mangin, directeur (harmonie et composition); Siboulotte et Gondouin (solfége); Mmes Ribes, Guénard et M.-F. Halday (étude du clavier); M. Ed. Mangin (piano, classe des hommes) et Mme Siboulotte-Donjon (piano, classe des femmes); MM. Ribes (chant); Falchieri (opéra et opéra-comique); Cherblanc, A. Lévy et Feugies (violon); Baumann (violoncelle); Ritter (flûte); Fargues (hautbois); Renaud (clarinette); Demeux (basson); Brémond (cor); Lartelier (cor à pistons); Gerin (cornet à pistons); Giannini (ensemble instrumental); S. Gloton (classe vocale du soir). — Les bâtiments du Conservatoire sont situés rue Sainte-Hélène, 14.

*** L'Administration des Beaux-Arts vient d'acheter le buste d'Auber, par Dantan jeune. Ce buste est destiné à l'Institut.

*** M. Verger, directeur du Théâtre-Italien, a reçu la croix de chevalier de la Couronne d'Italie et celle de Charles III d'Espagne.

*** MM. Edouard Fétis, l'éminent critique de l'*Indépendance belge*, et Limnander, l'auteur des *Monténégrins*, viennent d'être nommés officiers de l'ordre de Léopold de Belgique.

*** On annonce la nomination de M. Sellenick comme directeur de la musique de la 2e légion de la garde républicaine, dont la formation a été décidée.

*** L'auteur de la musique du ballet *l'Étoile de Messine*, M. le comte Gabrielli, s'occupe en ce moment de la composition d'un opéra-bouffe, *la Fin du monde*, destiné au théâtre des Bouffes-Parisiens. — Une fort jolie *Sérénade* du même auteur, dédiée à Mme Gueymard, vient de paraître.

*** Le baryton Barré, l'ancien pensionnaire du Théâtre-Lyrique et de l'Opéra-Comique, est de retour de son excursion en Amérique, où il a obtenu de beaux succès en compagnie de Mlle Nilsson et de Capoul.

*** Max Strakosch, le célèbre impresario américain, est en ce moment à Paris.

*** Un très-nombreux et aristocratique auditoire applaudissait dimanche dernier, à l'ambassade de Russie, chez Mme la princesse Orloff, d'éminents virtuoses : Mmes Viardot et Carvalho; MM. Armingaud, Jacquard et Saint-Saëns, — et un programme composé avec un goût parfait par la princesse elle-même : le trio en *ré* mineur de Mendelssohn, une scène d'*Iphigénie en Aulide*, la Polonaise pour piano et violoncelle de Chopin, des mélodies de Gounod et de Saint-Saëns, etc., etc. S'efforcer de relever le niveau de l'art dans un monde où l'on n'en a connu bien longtemps que la parodie, est une belle et bonne œuvre à laquelle la critique ne saurait qu'applaudir des deux mains.

*** La grande tragédienne italienne, Adélaïde Ristori, toujours prête aux bonnes œuvres, a donné vendredi, au Grand-Hôtel, une brillante soirée dramatique et musicale au profit d'une famille d'artistes. Elle a déclamé, avec l'immense talent auquel l'Europe entière a rendu justice, *la Pazza* de Bisazza, une scène de la *Maria Stuarda* de Maffei, et *les Adieux de Jeanne d'Arc* de Legouvé. Mmes de Lagrange, Sarolta, Galliano, MM. Pagans, Ippolito et Lucantoni s'étaient chargés de la partie musicale : chacun a dignement rempli sa tâche. Mme de Lagrange a été surtout fort dramatique et fort applaudie dans l'arioso du *Prophète*.

*** Ce soir a lieu, au Grand-Hôtel, la seizième soirée de famille, littéraire, musicale et dramatique, donnée par M. Alexandre Lemoine, avec le concours de Mme Balanqué, Mlles Marie Deschamps, Alice Berthier, MM. Ch. Boissière, Telesinski, Croisez, Lœwenthal, G. Piter et Monty.

*** M. Ch. Poisot a accepté la présidence de la Société chorale de Dijon.

*** M. Isidore Lotto, ancien lauréat du Conservatoire de Paris, a obtenu au concours la place de professeur de violon au Conservatoire de Strasbourg.

*** L'existence du Conservatoire de Nantes a été quelque temps en péril. Pour des raisons d'économie, sans doute, il avait été question de supprimer cette utile institution, qui n'est maintenue que par une subvention municipale. Son excellent directeur et fondateur, M. Bresler, ancien professeur au Conservatoire de Paris, — où, par parenthèse, il a formé quelques brillants élèves, entre autres Marmontel et Rosellen, — a gagné sa cause en employant l'argument le plus probant : la constatation publique, dans un fort intéressant concert, des résultats obtenus sous sa direction et avec l'aide des professeurs de talent qui se sont dévoués à son œuvre. Ce concert, dont les honneurs ont été pour M. Bresler lui-même et son jeune disciple E. de Ravisi, l'un et l'autre très-remarquables pianistes, a eu un succès tel, que le Conseil municipal a immédiatement voté le maintien du Conservatoire, et l'a même doté de classes d'instruments à cordes et à vent dont il était dépourvu. Nantes, l'une des villes de France où la musique est le plus en honneur; Nantes, d'où sont sortis, depuis peu d'années, cinq prix de Rome, ne pouvait moins faire pour une institution qui a rendu depuis vingt-cinq ans, et qui rendra encore de sérieux services à l'art.

*** Une grande sonate pour piano, par M. Vaucorbeil, vient de paraître, chez l'éditeur Hartmann. Nous attirons l'attention des musiciens sur cette très-remarquable production. M. Vaucorbeil a publié et fait entendre un certain nombre de pièces de musique de chambre qui, depuis longtemps, lui ont assigné un rang très-distingué parmi les compositeurs français. Le caractère de son talent est l'ampleur du phrasé, la richesse de la modulation et un faire extrêmement habile. Sa nouvelle sonate en *si bémol* reflète au plus haut degré ces qualités. L'andante est construit sur une phrase d'un charme pénétrant et mélancolique; le scherzo, à l'allure capricieuse et vive, n'est pas moins attrayant. Dans l'ensemble de l'œuvre, l'intérêt, loin de faiblir, suit une progression constante. Nous avons entendu cette sonate, exécutée par un pianiste de grand talent, Ch. M. Widor, et nous pouvons affirmer que l'audition confirme l'excellent effet produit par la lecture.

*** Pour ne pas être en retard, nous annonçons dès maintenant une œuvre nouvelle de M. Wekerlin : *la Symphonie de la Forêt*, qu'on entendra la saison prochaine. Cet ouvrage a été composé durant la guerre, et à différentes étapes en Normandie, où l'auteur faisait partie d'un groupe d'éclaireurs. Quelques fragments, essayés en petit comité et à l'orchestre, nous promettent une œuvre importante qui fera certainement parler d'elle dans le monde musical.

*** M. J.-G. Pénavaire vient de publier chez S. Lévy, 247, rue Saint-Honoré, un recueil de six mélodies : *Vieilles chansons sur de nouveaux airs* (piano et chant), paroles de Ronsard, Clément Marot, Vauquelin de la Fresnaye, Desportes, etc. — 1° Plus ne suis ce que j'ai été. — 2° Dieu te gard'. — 3° Rosette. — 4° Le fantôme d'amour. — 5° Le larcin. — 6° Le temps a laissé son manteau.

*** Un grand trio pour violon, violoncelle et piano, œuvre posthume d'A. Berlyn, ancien chef d'orchestre à Amsterdam, vient de paraître chez l'éditeur André, à Offenbach. Le principal mérite de cet ouvrage est une grande clarté de style et une abondance mélodique qui le rattache à

l'école allemande du commencement de ce siècle. Les instruments sont traités avec effet, bien que la difficulté d'exécution soit moyenne. C'est, en résumé, une œuvre estimable, et qui méritait de voir le jour.

*** Un M. Landsberg, de Berlin, a fait don à l'empereur d'Allemagne, qui les a fait placer dans la Bibliothèque royale, des éditions originales des œuvres suivantes, chargées de notes marginales et de corrections par les auteurs eux-mêmes : MOZART, *Messe* (composée en 1776); *Divertissements* (composés en 1783); autres *Divertissements* (composés en 1775, 1776, 1777); *Terzetto della Villanella rapita* (composé en 1785); *Sonata per violino e cembalo* (composée en 1785); une autre (composée en 1785); *Quartetto della Villanella rapita*, (composé en 1785). — BEETHOVEN, partition de la *Victoire de Wellington à Vitoria*.

*** Cent soixante-dix sociétés musicales américaines — soit un total de 20,000 voix, — se sont fait inscrire jusqu'à ce jour pour prendre part au festival monstre qu'organise M. Gilmore à Boston. L'orchestre compte 2,000 instruments, savoir : 258 premiers violons, 200 seconds, 150 altos, 100 violoncelles et autant de contrebasses, 24 flûtes et autant de clarinettes, 20 hautbois, autant de bassons et autant de cors, 25 trompettes, 32 trombones, 6 tubas, 6 paires de timbales, 14 grosses caisses, 4 paires de cymbales, 1 grosse caisse géante, 1 grand triangle. Parmi les œuvres qui ont été choisies pour victimes de ce tintamarre, on cite des chœurs de *la Passion*, de Bach, du *Saint-Paul* et de *l'Elie*, de Mendelssohn, du *Messie* et du *Judas Macchabée* de Hændel, de *la Création*, de Haydn, du *Saint-Pierre*, de F.-C. Paine, du *Stabat mater*, de Rossini, etc. *Israël en Egypte*, de Hændel, y passera tout entier. En outre, 18 hymnes, chorals et chansons populaires seront exécutés par l'auditoire (!!!) en même temps que par les chœurs et l'orchestre. Le programme de la partie instrumentale n'est pas encore fixé, parce qu'on attend d'Europe un renfort d'instruments, enclumes, cloches, canons, et le reste. Mais il paraît certain que la romance de l'*Eclair* sera chantée par 5,000 soprani avec accompagnement de 50 flûtes, *Lascia ch' io pianga*, de Hændel, par 5,000 contraltos, le chœur des prêtres de *la Flûte enchantée* par 5,000 basses. Une partie du Colysée construit pour la circonstance, une tour qui avait déjà atteint une hauteur de 110 pieds, a été renversée par le vent dans la nuit du 26 avril. Le dommage a été réparé avec une rapidité tout américaine.

*** M. Adolphe-Maurice Schlesinger, fils du fondateur de la *Gazette Musicale*, vient d'épouser Mlle Berthe Ruggieri, fille du célèbre artificier. La bénédiction nuptiale leur a été donnée hier à l'église de la Trinité.

*** ERRATUM. — C'est par erreur que nous avons imprimé Ad. Adam dans notre avant dernier numéro, en rendant compte des élections de l'Association des artistes musiciens. C'est M. Adolphe Blanc qui a été élu membre du comité par 136 voix.

✝

M. de Chilly, directeur de l'Odéon, ancien directeur de l'Ambigu-Comique, acteur et écrivain dramatique de talent, est mort mercredi dernier, des suites d'une attaque d'apoplexie qui l'avait frappé la veille pendant le banquet offert par Victor Hugo aux artistes de l'Odéon, pour célébrer la centième représentation de *Ruy-Blas*. Ses obsèques ont eu lieu avant-hier, à l'église Saint-Martin, au milieu d'un immense concours d'artistes, d'hommes de lettres et d'amis du défunt. Deux discours ont été prononcés au cimetière du Père-Lachaise : l'un par M. Duquesnel, qui administrera sans doute provisoirement l'Odéon ; l'autre par M. Goujet, au nom de la Société des artistes dramatiques.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — *Gelmina* a été représentée pour la seconde fois à Covent-Garden lundi dernier. Mme Patti — qui fera vivre autant qu'elle voudra l'œuvre du prince-maestro — a été, comme le premier soir, l'objet d'enthousiastes ovations. Au même théâtre, on a donné cette semaine *Freyschütz* avec Mme Lucca et Faure.— A Her Majesty's Opera, grand succès pour Mmes Tietjens et Trebelli-Bettini dans *Il Trovatore*, et triomphe pour Mlle Nilsson et Capoul dans *Faust*. — L'Opéra-Comique, dirigé par M. Montelli, a fermé ses portes après un mois d'exploitation difficile. — Nous voici en pleine saison de concerts : il en pleut de tous côtés, et des meilleurs. Benedict annonce le sien pour le 17 juin : ce sera, comme toujours, quelque chose de gigantesque. Mlle Nilsson en a donné un premier, mercredi, à Saint-James's Hall. On se figure aisément le magnifique aspect de la salle, où toute l'aristocratie s'était donné rendez-vous, et l'immense succès qui a accueilli l'éminente bénéficiaire et ses partenaires, Mme Norman-Neruda, MM. Santley, Sims Reeves, Benedict et autres. — Au dernier concert de la Cour, à Buckingham Palace, Mme Trebelli-Bettini et son mari, le ténor Bettini, ont fait sensation en chantant le duo de l'*Ombra* : « O dolce pensiero. » Mme Patti a splendidement dit la valse de *Dinorah*.

*** *Bruxelles.* — Pour honorer la mémoire de son illustre fondateur, mort le 26 mars 1871, le Conservatoire royal de musique a fait exécuter dimanche dernier, en l'église de Notre-Dame des Victoires, au Sablon, la messe de *Requiem* composée par F.-J. Fétis, pour les funérailles de la reine Louise-Marie. Cette cérémonie a eu lieu au milieu d'une foule considérable et en présence de toutes les notabilités bruxelloises. Un orgue de Merklin était tenu par M. Alphonse Mailly. M. Gevaert dirigeait l'orchestre et les chœurs, composés de professeurs et d'élèves du Conservatoire. L'exécution a été parfaite.

*** *Verviers.* — Le grand concours international de chant d'ensemble, organisé par la Société royale de l'émulation, est retardé de huit jours par suite des élections. Il aura lieu le 7 juillet prochain.

*** *Munich.* — La première représentation d'un opéra historique et patriotique de Weissheimer, *Theodor Kœrner*, a été donnée le 28 mai. Cet ouvrage a toutes les chances possibles de ne pas rester au répertoire; le sentiment dramatique y manque, et la musique, prétentieuse et lourde, est loin de racheter ce défaut.

*** *Weimar.* — Liszt est ici depuis le 7 avril. Il est entouré d'une véritable cour; élèves, amis et admirateurs se pressent autour de lui. — Ant. Rubinstein, en quittant Dusseldorf où il avait dirigé le festival, s'est rendu à Weimar pour faire ses adieux à Liszt avant son départ pour l'Amérique. Les deux grands pianistes ont organisé, le 26 mai, une matinée musicale intime, où quelques-unes de leurs œuvres ont été exécutées et à laquelle ont pris part, avec eux, le chanteur de Milde, et quelques virtuoses de la cour, Kœmpel, Demunck et autres.

*** *Bayreuth.* — L'ouverture du théâtre Wagner a été remise, après de longs débat, au sein du Comité de patronage, à l'année 1874, tant à cause de l'Exposition universelle de Vienne, à laquelle on ne veut pas nuire, — touchante modestie ! — qu'en raison des difficultés techniques de construction et d'aménagements Le violoniste Wilhelmj est nommé *Concertmeister* pour les « représentations-modèles. »

*** *Vienne.* — On espère pouvoir placer à l'Exposition universelle le piano dont Erard fit présent à Beethoven, et qui porte la date de 1803. Ce précieux instrument se trouve en ce moment à Linz, dans la Haute-Autriche.

*** *Milan* — L'ancien Teatro Re va disparaître. Il a donné le 3 juin sa dernière représentation avec *Il Barbiere*. C'est avec un autre ouvrage de Rossini, *Tancredi*, qu'il avait été inauguré en 1813. —Le petit théâtre des Giardini Pubblici donne en ce moment, avec succès, une opérette applaudie déjà l'année dernière au Teatro Milanese : *Il Granduca di Gerolstein*. Offenbach n'y est pour rien. Son heureux émule s'appelle Bernardi.

*** *Florence* — L'Académie philharmonique a exécuté dernièrement, une symphonie-cantate de Bazzini, sorte de paraphrase musicale du psaume 75, pour soli, chœurs et orchestre. La plupart des morceaux ont été très-applaudis ; on a bissé un *fugato* dans la marche triomphale.

*** *Turin.*—*Caterina di Belp*, opéra nouveau en trois actes d'un jeune compositeur, Giuseppe Bozzelli, a été représenté le 4 juin au théâtre Balbo, et n'a réussi qu'à demi. La faute en est au libretto et à l'inexpérience du maestro débutant, qui a fait preuve cependant de certaines qualités qui seraient prisées même ailleurs qu'en Italie.

*** *Ancône.* — La saison s'est terminée le 3 juin avec une magnifique représentation (la vingt-deuxième) de l'*Africaine*, donnée au bénéfice de son éminente interprète, Maria Destin.

*** *Bologne.* — *Macco*, opérette-bouffe nouvelle d'un chef de musique de l'armée, Vincenzo Bruti, a été fort bien accueillie au théâtre Brunelli.

*** *Moscou.* — Pendant l'Exposition polytechnique, qui durera de juin à septembre, il sera donné des concerts symphoniques consacrés spécialement à l'exécution des œuvres de compositeurs russes, tels que Glinka, Séroff, Dargomirschki, Westoffski, Ant. Rubinstein, Balakireff, Korsakoff, Dütsch, Mussorski, Tschaïkowski, etc.

*** *Barcelone.* — Le théâtre du Liceo, fermé depuis quelque temps par suite de désastres financiers, s'est rouvert le 9 juin sous la direction de M. Masiá, avec la *Saffo* de Pacini, chantée par les sœurs Ferni, le ténor Aramburo et le baryton Giraldoni.

*** *Calcutta.* — Deux opéras nouveaux, l'un du chef d'orchestre Mack, *Giovanna Grey*, l'autre du maestro Panizza, *le Nozze per astuzie*, ont été donnés avec succès au théâtre Italien.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

AVIS. — Mme Aline Dreyfus, ex-accompagnateur des classes de chant au Conservatoire de Paris, se met à la disposition des artistes pour l'étude des rôles du répertoire. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

SPÉCIALITÉ DE CARTES DE VISITE
PROGRAMMES DE CONCERTS ET SOIRÉES MUSICALES
COLLOT, passage Jouffroy, 38.
Livraison, deux heures après commande.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier. — Près de la Madeleine.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

EN VENTE

CHANT ET PIANO
Format in-8°, net : 12 fr.

La Partition

CHANT ET PIANO
Format in-8°, net : 12 fr.

DE L'OPÉRA-BOUFFE

LES CENT VIERGES

Paroles de MM. CLAIRVILLE, CHIVOT & DURU, musique de

CHARLES LECOCQ

Airs de chant détachés, sans accompagnement, format in-8°

CHANSON du Porter. — ARIETTE : *J'ai la tête romanesque.* — COUPLETS de l'Omelette. — MÉLODIE : *Nous allons le voir.* — COUPLETS des Célibataires. — GRANDE VALSE CHANTÉE. — BALLADE de Barbarini. — CHANSON du Céladon. — DÉCLARATION.

EDITION POPULAIRE — CHAQUE N° : 50 CENTIMES NET — ÉDITION POPULAIRE

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS

AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO

Grande Valse, chantée par Mlle VAN GHELL, arrangée pour piano seul : 6 fr.
Ornée du portrait de Mlle VAN GHELL, dessiné par H. Meyer.

GRAND QUADRILLE par **H. MARX**, prix : 4 fr. 50 c. — **VALSE BRILLANTE** par **E. ETTLING**, prix : 5 fr. — **GRAND QUADRILLE** par **ARBAN**, prix : 4 fr. 50

POLKA, par GRAZIANI, pour le piano : 4 fr. — **QUADRILLE** d'ARBAN, à 4 mains : 6 fr.

VALIQUET, Fantaisie enfantine pour le piano, 5 fr. — HERMAN, Valse chantante pour violon avec piano.

SOUS PRESSE :

LA PARTITION ARRANGÉE POUR PIANO SEUL, IN-8°, NET : 8 FR.

GEORGES BULL, Bouquet de Mélodies faciles, et arrangement trés facile de la Valse : O PARIS!

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

(Brevetée s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
—
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
—
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.
—

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin. 88.
Ci-devantrue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855
—
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.
—
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre
—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 25. — 23 Juin 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

La Musique, le Théâtre et la Danse à l'Exposition des Beaux-Arts. **Em. Mathieu de Monter.** — Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner.** — Alliance universelle de l'ordre et de la civilisation. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Le véritable musicien est celui qui, par un raisonnement approfondi, a acquis la science de son art, non par la nécessité de remplir une fonction, mais poussé par le goût des études philosophiques.

VINCENT GALILÉE (*De la musique ancienne et moderne*).

***

L'harmonique commun de deux sons dissonants, ce troisième son qui n'a point, comme les deux sons générateurs, sa source hors de nous, se fait donc en nous. C'est notre vitalité organique qui, recevant ensemble ces deux sons, les mettant en expansion féconde, fait jaillir de leur sein leurs globules harmoniques, et fournit ainsi à la puissance d'équilibre les éléments d'une combinaison nouvelle. La puissance d'équilibre choisit pour former cette combinaison ceux de ces globules transpirés qui vibrent avec le plus de concordance. Son but est toujours d'amener le plus aisément, le plus rapidement possible, l'accord ou le repos.

AZAÏS (*Lettres sur l'acoustique et la musique*).

M. M.

LA MUSIQUE, LE THÉATRE ET LA DANSE A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS.

SALON DE 1872.

(3e et dernier article) (1).

III

LA PEINTURE

Ils disposent à leur gré du temps et de l'espace, de la matière et de l'esprit; ils peuvent se mouvoir librement au milieu des poésies; on leur pardonne tout caprice, toute erreur même, pourvu qu'ils enchantent nos yeux en nous élevant l'âme; ils sont les véritables enfants gâtés de l'art: ils sont Peintres.

Combien en est-il toutefois qui se possèdent en entier, et qui, sans dévier à droite ou à gauche, sachent parler résolûment à l'imagination et atteindre un but fixé d'avance ? Quand la volonté ne vient pas en aide au talent, on n'échappe guère aux distractions de la route. C'est ainsi que tant de jeunes artistes surgissent chaque année, et se pressent, et se remplacent si promptement les uns les autres. Joyeux, triomphants, ils se lèvent pour cueillir le rameau immortel, et déjà le souffle manque au vainqueur: le premier succès a épuisé ses forces.

A lire tous ces noms de peintres, toutes ces énumérations de succès enregistrés avec sympathie par la presse, il semble qu'on assiste à un grand mouvement artistique, et que cette abondance d'œuvres étudiées et de talent réel atteste en nous une sève puissante. L'abondance des talents, oui, c'est un des signes de notre âge, mais au demeurant l'époque actuelle rencontre son image fidèle dans ces milliers d'étoiles filantes qui brillent et disparaissent au ciel par les chaudes nuits d'été. Il y avait pourtant bien des qualités précieuses dans tel *nouveau* dont le premier essor nous charmait l'an dernier; qu'est-il devenu ? Il a perdu sa voie; il a suivi les feux follets qui mènent aux piéges perfides. Nous le cherchons et ne le trouvons plus.

Diverses causes amènent des résultats trop semblables. Orgueil ou paresse, infatuation ou défiance de soi, études hâtives, production précoce, direction insuffisante, échecs dans les épreuves publiques, manque d'encouragements matériels, d'esprit d'initiative et d'association, entraînements de la vie, sans parler des motifs légitimes et de la dure nécessité qui s'opposent si souvent à la pratique de l'art, même à titre de loisirs, voilà quelques-unes des influences qui viennent glacer la sève au moment de la floraison espérée.

***

Les tableaux, les dessins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, faïences et émaux comptent au Salon quinze cents et quelques numéros. La gravure et la lithographie sont représentées par près de deux cents spécimens. Les architectes ont envoyé une cinquantaine de plans, avant-projets, projets, études de restauration, perspectives, mosaïques, etc.

Si la sculpture, comme je le constatais en un précédent article, a librement et libéralement emprunté ses sujets aux manifestations du mouvement dans la donnée chorégraphique ou musicale, les divisions principales des arts de la couleur et du dessin ne renferment qu'un nombre assez restreint d'œuvres qui nous intéressent spécialement. Peu de jours nous séparant de la fermeture des galeries où elles sont exposées, je crois devoir en dresser une nomenclature qui permettra, le cas échéant, de les trouver et de les passer rapidement en revue.

PEINTURE

Nos
32. — *L'Annonce de la Comédie.* — Aufray.
61. — *Gros-René.* — Battaille.
77. — *Solo de trombone.* — Beaugrand.
123. — *Folie d'Ophélie.* } — James Bertrand.
124. — *Mort d'Ophélie.* }

(1) Voir les nos 23 et 24.

128. — *La Toilette du Singe.* — Beyle.
165. — *Portrait de Despléchin, peintre décorateur.*—Bonnegrâce.
174. — *Rigoletto.* — De Boucherville.
208. — *Apollon enlevant Cyrène.* — Bridgman.
252. — *Un Violoncelle.* — Calvès.
318. — *Le Jeune Musicien.* — Chavet.
335. — *Notre-Dame des Arts et des Sciences.* —Ciappori-Puche.
388. — *La Sérénade.* — Henri Coroënne.
443. — *Manolas et toreros avant la course.* — Daunas.
508. — *Portrait de Mme Patti.* — Devaule de Chambord.
665. — *La Musique.* — Mlle Galtier-Boissierre.
738. — *La Leçon d'accompagnement.* — Granjean.
869. — *La Fille de l'Hôtesse (Ballade de Uhland).* — Jourdain.
871. — *Après la Course.* — Jourdain.
908. — *Portrait de Mlle Camille André (de l'Odéon).*—Laguillermie.
921. — *Almée.* — Ch. Landelle.
931. — *L'Etude.* — Marcellin Laporte.
970. — *La Cigale.* — Lefebvre.
1087. — *Hamlet.* — Ignacio Merinos.
1113. — *Musique champêtre.* — Michel.
1227. — *Portrait de Mme la comtesse Pepoli, née Alboni.*—Pérignon.
1345. — *Danse de Gitanas.* — Rougeron.
1355. — *Le Nouvel Opéra.* — Sabatier.
1374. — *La Joueuse de Violon.* — J. Salles.
1425. — *Portrait de M. E. Wartel (du Théâtre-Lyrique).*—Sirouy.
1440. — *Sapho.* — H. Taurel.
1476. — *Le Carnaval de Venise.* — Van Elven.
1521. — *Ischys et Coronis, victimes d'Apollon.* —Ad. Weber.
1523. — *Portrait de Mme Galli-Marié.* — Weerts.

ARCHITECTURE

1883. — *Cheminée décorative.* — Feu Albert Coinchon.
1886. — *Établissement balnéaire sur la Méditerranée.*— Corroyer.
1915. — *Le Théâtre du Vaudeville.* — Magne.

GRAVURE ET LITHOGRAPHIE

1982. — *Six Portraits d'artistes de la Comédie-Française.*— Gaucherel.
2012. — *Le Joueur de Flûte,* d'après Meissonier. — Le Rat.

De ces toiles, les plus heureuses de composition et de couleur sont celles qui mettent en scène l'Espagne pittoresque, l'Espagne d'opéra-comique avec ses *manolas*, ses guitares, ses basquines, ses balcons moresques, ses castagnettes, ses *majos*, ses *toreros*, ses *panderos*, ses *cigareros* et toute la défroque en *os* du *tra los montes* de Gautier et des faiseurs de ballets.

Et cependant, le menton barbu des duègnes, le catarrhe des tuteurs, le tromblon des brigands, les panaches sonores des mules capitanes, les mantilles, les alguazils, les familiers du Saint-Office, me paraissent avoir subi leur condamnation à temps de travaux forcés chez les littérateurs, les librettistes et les peintres.

On veut de l'Espagne, que ne s'adresse-t-on à l'Espagne historique, et surtout à ses us et coutumes si caractérisés. C'est en ce pays que le respect défendait de toucher à la reine, même pour la sauver, lorsqu'un cheval emporté allait la broyer sous ses sabots ferrés d'argent; que l'étiquette défendait à tout autre qu'à tel noble camérier d'éteindre le *brasero* dont la vapeur asphyxiait son roi esclave; qu'un courtisan brûlait son palais où il avait dû donner l'hospitalité à un traître par ordre de l'empereur Charles-Quint; qu'un jeune seigneur incendiait une maison, afin de sauver sa dame dans ses bras; qu'aujourd'hui encore devant une procession qui défile, tout s'arrête, voitures et passants, hommes et chevaux, affaires, plaisirs, vengeance, justice, colère et pitié!... Il y a là, ce me semble, un riche filon à creuser; son exploitation intelligente vivifierait singulièrement le talent local de MM. Beyle, Daunas, Rougeron et autres Ibériens d'atelier.

Il n'y a vraiment pas grand'chose à dire des tableaux dont on vient de lire la liste, à l'exception, toutefois, des *Ophélie* de M. James Bertrand, du *Rigoletto* de Boucherville, de la *Cigale* de Ch. Landelle, de la *Joueuse de violon* de M. Salles et du *Carnaval de Venise* (1476), qui sont des œuvres soigneusement peintes, et intéressantes à un certain point de vue, de même — tout rapprochement écarté, bien entendu — de même qu'il y a un sentiment particulier, une disposition d'imagination qui fait de Watteau un peintre sans mièvrerie, un Italien réaliste et bien vivant dans une époque d'afféterie et dans un cadre de convention. « L'œil présent, a dit Shakespeare, admire l'objet présent. Les choses en mouvement attirent bien plus que ce qui est immobile. »

La *Fille de l'Hôtesse*, cette philosophique ballade d'Uhland, si humaine, si poignante, vous en souvient-il? Il est nuit; le vent pleure; le Rhin bouillonne et gronde. Trois cavaliers frappent à la porte d'une hôtellerie. Une femme leur ouvre en sanglotant; sa fille unique est là, étendue, glacée, près du Christ, à la jaune lueur des cierges... Et le poëte continue :

— Si vous n'étiez clos sans retour,
Dit le premier, levant les voiles,
Vous m'eussiez rendu fou d'amour,
Beaux yeux éteints, froides étoiles!...

Le second baisa les yeux morts,
Et sur la face inanimée
Ramenant le drap : — Oh! dors, dors,
Pâle fleur que j'ai tant aimée!...

Mais le dernier : — Ne plus te voir,
Ne plus t'entendre, ô belle, et vivre!
Je le pourrais!... Non! non! ce soir,
Ange, au ciel d'or je vais te suivre...

M. Jourdain a été un interprète profondément ému du rêveur souabe, et sa traduction n'occupera certainement pas la moindre place de la galerie du comte de La Rochefoucauld.

On éprouve quelque plaisir à s'arrêter devant les beaux portraits de l'Alboni et de Wartel. On apprécie moins celui de Mme Galli-Marié, en costume de Kaled, rôle de *Lara*, méchamment plongée dans un bain de bitume qui empâte ses formes gracieuses.

Un bon tableau n'est point une invention arbitraire et folâtre; c'est une intensité du vrai ou tout au moins du vraisemblable, et sans la moindre affectation. Cette qualité maîtresse a été reconnue et récompensée par le Jury dans l'exposition de Jules-Adolphe Breton, élève de Devigne et de Drölling, (204-205) qui a remporté la grande médaille d'honneur. Mais les tableaux généralement compris et aimés à présent sont le trompe-l'œil des banalités affectées que le public adore et qu'il a chaque jour sous les yeux, le miroir de la mode, du caprice et des ridicules du temps, l'incarnation d'un certain joli sentimental maniéré, niais, courant les rues, comme qui dirait les Désirée de la confiserie et les Amanda des coulisses. Ce qu'il faut aujourd'hui, ce sont des Vénus de l'Acropole Bréda, et même des paysannes d'opérette qui rêvent, en gardant leurs dindons, de se faire enlever par un banquier!

Le paysage, à vrai dire, échappe à cette influence stérilisante.

Avec les jeunes, avec MM. Breton, Bon, Machart, Lehoux, Lematte, par exemple, il conserve le charme et l'émotion; avec Corot et son école, la grâce mélancolique. Avec Auguin (*Un Soir dans un vallon de Saintonge*); Alfred Mouillion (*les Blés*); Châtaud (*les Gorges de la Chiffa*); Chenu (*la Visite de noces*), qui est bien l'hiver de l'Ile-de-France; Chintreuil et ses genêts en fleurs noyés dans une vapeur d'or; Cousin (*Une Fontaine de la villa Médicis*); Tournemine (*Lac sacré de l'Indoustan, à Oudeypour*); avec Huysmans et ses vues d'Afrique, la nature s'affirme sous ses aspects les plus opposés, dans un sentiment juste, par une facture qui reste vraie sans cesser d'être élégante. Le paysage est, au Salon, ce qu'il y a de plus musical en peinture. Le paysage et la mélodie s'appellent, s'animent mutuellement et se complètent. Ne sont-ils pas, l'un et l'autre, après tout, un langage que chacun de nous traduit selon ses émotions?

L'appréciation d'un paysage est du reste chose essentiellement individuelle, tenant même souvent chez nous à un phénomène d'intuition mystérieuse. Il nous semble, en effet, en regardant certaines toiles, que nous avons vu dans un autre monde la même nature, le même site, dans le même ordre, la même disposition et sous l'influence d'une pensée que nous retrouvons, et qui se rattache à une date inconnue et comme à une existence dont il nous est impossible de préciser l'époque. Sensation fugitive, mais forte

et heureusement rare, car sans cela les maisons de fous auraient de trop nombreuses succursales.

Les fleurs touchent de près au paysage et elles ont eu l'heureuse fortune de rencontrer au Salon une amie véritable dans Mme Anaïs Bernard, la femme de notre aimable collaborateur. Fleurs elles-mêmes, — voyez Grandville — les femmes gracieuses aiment les fleurs, et il leur est accordé d'en reproduire à merveille l'image. Ceci n'est pas un madrigal. George Sand a écrit quelque part: « Il est permis aux fleurs de ne pas aimer les femmes ; mais les femmes qui n'aiment pas les fleurs sont des monstres. » Ces affinités naturelles existent entre toutes les créations délicates, et, de tout temps, les symboles ont été l'expression d'une réalité. L'aquarelle de Mme Anaïs Bernard, son *Bouquet de fleurs des champs*, est un petit bijou de poésie champêtre: morceau de printemps à suspendre en un coin favori du logis pour le réconfort des yeux et de l'imagination.

***

Les peintres contemporains laissent crier dans le désert les prêtres de la « grande manière » et brossent quantité de petites toiles qui font belles risettes au public; — il faut bien, hélas! placer ses produits le moins désavantageusement possible. Est-ce hasard, est-ce ironie pure ou satire? Mais les têtes d'enfants y sont nombreuses avec leurs cheveux blonds dorés, leurs yeux mutins frangés de longs cils, leurs joues rosées, de cette chair laiteuse pleine de fossettes qui appellent le baiser ; enfants qui tiennent encore de l'ange, si bien qu'on se prend involontairement à leur chercher des ailes, comme celles des Cupidons joufflus ou des Chérubins qui jouent de la trompette dans le ciel bleu des vieux tableaux.

Dans cette visite amicale que nous faisons à l'Exposition des Beaux-Arts, à la manière de promeneurs dans un musée, regardons quelques instants des œuvres sympathiques:

Le *Mazeppa* de M. Guesnet (2e médaille) est une page colorée et d'une fougue entraînante. La *Medjé* de Dubufe (542), cette cocodette mauresque courtisée par Barbier en une délicieuse chanson arabe, garde sous ses cils soyeux un reflet irisé du soleil d'Afrique.

Les deux grands portraits bruyants, papillotants, fatigants, mais admirablement peints de M. Carolus Duran, semblent vouloir prouver une fois de plus cette incontestable vérité : — Jusqu'à 40 ans, une femme fait sa taille pour ses robes, mais passé 40 ans, elle fait faire par les couturiers et les peintres les plus habiles ses robes pour sa taille.

Nous retournons en Orient avec les *Marchandes d'oranges et d'eau sur la route d'Héliopolis* (342) que M. Clément a bien vues et dont il a magistralement retenu et le type accentué et la tonalité de faïence brunie.

Le meilleur tableau de genre, c'est sans contredit celui de Dansaert : *Un café de la fin du siècle dernier* : il y a là de l'esprit, de l'observation, du mouvement; l'ensemble des groupes est finement agencé et sans confusion.

Dans l'*Antichambre* de M. Claude (340), deux chiens *pointers*, au poil luisant de santé, assiégent la porte du boudoir qui leur montre par un lumineux entrebâillement ses divans moelleux et ses coussins propices à la sieste.

Les frères Leleux continuent leur fructueux commerce de petits sujets bourgeoisement prétentieux, la bonne fortune de la chromolithographie.....

Un dernier regard d'encouragement, de sympathie, d'espoir aussi à ces vaillants artistes, Marchal, Jundt, Schuler, Ulmann, Henriette Brown, Schutzemberger, qui ont choisi la forme allégorique pour exprimer des sentiments auxquels le moment n'est pas encore venu de donner une manifestation directe. Le patriotisme ne peut que se consoler des tristes réalités du temps présent, en voyant de généreux esprits prêter la consécration, l'auréole du talent à l'héroïsme, au malheur immérité et à la foi dans l'avenir.

***

De ce Salon auquel le public a témoigné un intérêt si marqué, que résultera-t-il pour les destinées de l'art français ? Le Gouvernement lui-même nous donne son sentiment à ce sujet. Dans son rapport au ministre, l'honorable directeur des Beaux-Arts dit textuellement : « Il faut avoir le courage de l'affirmer, *nous vivons » en matière d'exposition sous l'empire d'idées fausses*, auxquelles » la foule ne regarde plus parce qu'elles sont reçues depuis long- » temps. »

Ces idées fausses sont de deux natures : ou l'Etat doit tout faire ou il ne doit rien faire pour les Beaux-Arts.

L'Etat ne peut évidemment pas être ou affecter d'être sans préférence et sans avis en matière d'architecture, de peinture, de sculpture. Il doit faire construire et décorer des monuments, il doit ouvrir au peuple de vastes et beaux jardins; il doit orner les villes aussi bien que les édifices publics; il doit ordonner en certaines occasions des cérémonies ou des fêtes solennelles ; il doit veiller à ce que les chefs-d'œuvre qui périront soient rendus impérissables sur l'acier du graveur. Pour cela l'Etat dispose des écoles, de la direction des Beaux-Arts et des expositions publiques. Mais si le Gouvernement peut accomplir ce que des particuliers, même les plus puissants, ne sauraient faire, il ne lui appartient pas de se substituer *absolument* à l'action des particuliers. En fait d'art, il a la prétention, généralement justifiée, d'exposer des œuvres et non pas des produits, d'ouvrir un salon et non un bazar.

L'initiative privée ou collective devrait donc faire le reste, c'est-à-dire organiser des exhibitions destinées à attirer l'acheteur. Il s'en va grand temps que, dans leur intérêt, les artistes ne comptent plus et sur la faveur, et sur les recommandations, et sur la commande officielle, et sur la sportule des bureaux, et sur des « moyens de parvenir » aussi peu délicats qu'avouables. Qu'ils se constituent en société, comme les peintres anglais, pour vaquer eux-mêmes à leurs affaires. Qu'ils s'émancipent et ils vendront, et ils auront à la fois l'honneur et l'argent. Les jeunes compositeurs de musique, symphonistes et autres, ont déjà commencé au moyen de la *Société nationale*, et ils n'ont pas à s'en plaindre. L'État pourrait alors, mais seulement alors, ouvrir annuellement au public un Salon d'œuvres commandées, achetées par lui, dont il accepterait loyalement la responsabilité devant l'opinion publique et qui servirait à constater le niveau le plus élevé de l'art contemporain.

A un point de vue moins pratique peut-être, mais dont l'importance est extrême, nous nous demanderons si les esprits ont été frappés par une manifestation artistique soudaine et éclatante ? Avons-nous rencontré une impression profonde, nous arrachant à la réalité d'hier, à celle d'aujourd'hui, nous laissant entrevoir comme l'aurore d'un génie ?

Rien de tout cela, malheureusement.

En peinture comme en musique, on ne trouve plus aujourd'hui que bien rarement la prépondérance de l'idée, l'exacte convenance du fond et de la forme, l'harmonie entre le moyen et le but se réglant toujours sur les principes du Beau.

Tout le monde fait bien, mais personne ne fait autrement que tout le monde. Qui que nous soyons, et dans quelque genre que la vocation nous ait poussés, musiciens, peintres, poëtes, statuaires, tâchons donc, pour conjurer cette monotonie, pour corriger cet affadissement, tâchons d'être de ceux dont on dit un jour : *Il s'est surpassé !* Tâchons d'arriver à la perfection de ce qu'il nous est donné de faire, à la réunion de toutes nos forces, à la plus haute puissance de nous-mêmes ; et comme cette heure, comme cet accident de grâce et de lumière n'est pas en notre pouvoir, tenons-nous prêts et tenons-nous-en dignes en y visant constamment.

La simple étude, approfondie et creusée dans ses plus laborieux sillons, produit à la longue des fruits dont la postérité elle-même est reconnaissante. Quant à ceux auxquels il fut accordé de revêtir leur pensée d'une expression d'éclat et d'imprimer à leurs œuvres un caractère de grandeur et d'imagination, ces œuvres sont là pour nous dire qu'ils n'y sont pas arrivés du premier coup et sans un long et opiniâtre labeur.

Em. Mathieu de Monter.

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(3e article) (1).

II.

Commencements du siècle. — Les premiers salons. — Les concerts de Mlle Certin. — Le duc de Nevers. — Fanchon Moreau. — Ses débuts à l'Opéra. — Le marquis de Villiers et son mariage. — Une famille musicienne. — Marie Antier. — Détails sur la situation de l'Opéra en 1713. — L'abbé Servien. — Mort de Louis XIV. — Jugement de Saint-Simon. — Les dernières aubades de la musique du roi. — Interruption des spectacles.

Une sorte de lassitude paraît s'être emparée pendant quelque temps de toutes les productions intellectuelles. Les noms dont le rayonnement était le grand siècle, ont disparu.

Les femmes, « précieuses et caillettes, » depuis Ninon, Mlle de Scudéry, Mmes de Sévigné, Deshoulières, de Grignan, La Sablière, de Motteville, jusqu'à Mme de Simiane, laissent un vide.

Colasse, Mouret, Campra succèdent à Lulli, sans le remplacer; Reynard, Dancourt, Campistron sont les nouveaux poëtes. C'est au seuil du dix-huitième siècle que nous retrouvons le premier type de ces « bureaux d'esprit » dont parle Grimm.

C'est rue de Beaune, chez la marquise de Lambert, que se rencontraient périodiquement le cardinal de Polignac, Mlle de Launay, depuis Mme de Staal, Fontenelle, l'abbé Mongault, la duchesse de Luynes. C'est là que Mme Du Deffand puisa la variété et la causticité railleuse de son esprit. On y dînait le mercredi; « cette maison faisait honneur à tous ceux qui y étaient admis, » raconte d'Argenson. Le soir, un élément plus profane succédait aux beaux-esprits. « La décoration changeait, dit le président Hénault, — j'étais des deux ateliers, je dogmatisais le matin et je chantais le soir. »

Il y avait encore un autre groupe dont le duc de Nevers faisait partie. Voici un billet de Chaulieu adressé en 1701, au marquis de La Fare qui se trouvait à Fontainebleau à ce moment... « Depuis votre départ de la bonne ville, un enchaînement de plaisirs m'a bien laissé le temps de penser à vous, mais non pas celui de vous écrire. Nous avons fait des soupers agréables, malgré l'absence de Comus qui se fait adorer sous le nom de La Fare. Nous en avons fait et des plus délicieux, chez le duc de Nevers. »

A cette époque, Philippe-Julien-Mancini-Mazarin, second fils de Lorenzo Mancini et de Geronima Mazarini, sœur puinée du Cardinal, était considéré comme l'un des esprits les plus déliés et les plus fins. Par testament de son oncle, Philippe-Julien obtint la transmission des domaines de Nevers avec le titre de duc et pair. En 1702, le duc de Nevers date de Lyon les vers suivants à son ami Chaulieu :

Par Saint-Cir,
De plaisir
J'eusse été
Transporté
Si Chaulieu
Dans ce lieu
Fût venu.
.....

La musique avait également le privilége de charmer les réunions où se trouvait le duc de Nevers.

L'année suivante, en 1703, nous le voyons à Fontainebleau près de la duchesse de Bourgogne. Là, avec le conseiller d'Etat Rouillé du Coudray, J.-B. Rousseau, Lafosse, l'auteur de *Manlius*, et du Tillet, il convie trois « sirènes et virtuoses » de la musique du roi à un dîner. Après le repas, Mlles Chape, Jeanne Moreau et Couperin chantent des airs à une, deux et trois voix, accompagnés au clavecin.

Puis, c'est Mlle Certin qui l'émerveille; Mlle Certin qui réunissait chez elle, rue Villedo, les Couperin, les Marchand, les fils de Lulli et tout ce qui, à la cour et à la ville, prisait le talent.

Un jour, l'abbé de Chaulieu, enthousiasmé de la jeune claveciniste, invita en ces termes le marquis de Villiers à venir l'entendre :

Je dois ce soir voir une belle,
Dont le savoir et la beauté
Font douter s'il faut qu'on l'appelle
Muse, grâce ou divinité.
Je me fais un plaisir extrême
De pouvoir partager ce bonheur avec vous.
Après cela, jugez vous-même,
Où je vous donne un rendez-vous?

Il est probable que M. de Villiers y fut, peut-être rencontra-t-il dans cette réunion Fanchon Moreau, sa future femme; peut-être le duc de Nevers, avec son fils le duc de Donzi, depuis prince de Vergagne, de *Vergogne*, disaient des familiers, y aura-t-il causé avec Mlle Quinault dite *Mignonne*, figurante d'opéra, qui devint également sa femme.

Quoi qu'il en soit, les concerts intimes de Mlle Certin furent, jusqu'en 1705, époque de sa mort, l'attrait le plus vif des amateurs de musique. Un poëte oublié, Laisnez, a dit, à propos d'un clavecin du facteur hollandais Ruckers :

Je suis la fille du Génie,
Qui, sous le beau nom d'Harmonie,
Réunis dans mes sons tous les charmes du chant,
Et, respectant les loix du dieu qui m'a formée,
Je reste dans Ruckers captive et renfermée,
Et j'attends pour sortir la CERTIN OU MARCHAND.

A cette première époque de notre Opéra national, après Mlles Le Rochois et Maupin qui tenaient les premiers rôles, on comptait les deux sœurs Moreau dans des emplois plus modestes. L'une, Louison, dite la *Grosse boulangère*, eut alors une certaine célébrité scandaleuse, due à l'erreur qui la substitua à sa sœur dans un rendez-vous demandé par le Dauphin à Choisy-le-Roi; la seconde, Fanchon Moreau, était la plus délicieuse créature qui se puisse rêver; elle était blonde, d'une taille svelte et flexible; ses yeux, dit un contemporain, « étaient extrêmement tendres. »

A l'âge de quinze ans, elle débuta dans *Proserpine*. Elle parcourut avec un succès croissant le répertoire de Lulli; puis quelques œuvres de Colasse, de Campra, de Marais, sans omettre *Céphale et Procris* de Mme Jacquet la Guerre, une illustre claveciniste du temps. Lors des triomphes de Marthe Le Rochois dans *Armide*, les deux sœurs Moreau remplissaient les rôles de Sidonie et de Phénice.

Au milieu des désordres et de la vie licencieuse qui régnaient alors, Fanchon Moreau apparaît avec une grâce, une retenue, une décence qui reposent; non que sa robe de princesse de théâtre ne se fût déchirée aux ronces de sa carrière dramatique, mais Fanchon, avec sa beauté, possédait un sens moral relativement supérieur. Un gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi, M. de Villiers, lui avait inspiré des sentiments profonds. Afin de se rendre digne de l'amour exprimé par le jeune officier, Fanchon Moreau rompit en 1701 son existence théâtrale, pour se réfugier au couvent des Filles-de-la-Croix du faubourg Saint-Antoine, où, pendant trois années, elle ensevelit dans le jeûne et les prières un passé qu'elle jugeait devoir être expié.

La retraite de l'artiste fut généralement commentée avec éloges; aussi, par exception, le roi lui accorda-t-il une pension de quinze cents livres, somme qui n'était due d'ordinaire qu'aux artistes ayant achevé leur carrière à l'Académie de musique.

Le mariage de Fanchon Moreau avec le marquis de Villiers eut lieu en 1708. Dans sa nouvelle position, l'actrice sut s'assimiler avec un tact parfait le ton et les manières de la noblesse. Avec une pénétration vive, beaucoup d'esprit, un grand usage du monde, la marquise de Villiers, dont les sentiments religieux n'avaient jamais été feints, garda le restant de sa vie une haute dévotion.

La famille de Villiers était originaire du Cotentin. Le père du mari de Fanchon Moreau avait été tué en 1704, à la bataille d'Hochstedt. Il avait eu huit enfants, parmi lesquels trois fils qui

(1) Voir les nos 22 et 23.

embrassèrent la carrière des armes L'un, François-Alexandre, était capitaine de dragons; un autre, Jacques de Villiers, officier de la maison du roi, et, le dernier, Marc de Saint-Clair, officier du régiment de Bretagne.

C'est Jacques de Villiers qui épousa Fanchon après la mort de son frère.

La chronique est muette sur ce qui advint de ce couple à la suite de ce mariage; mais nous trouvons, sur un descendant de ce Villiers, un portrait bien réussi par Mme de Créqui. La famille de Villiers était la plus complète collection d'originaux mélomanes qui se puisse rêver. Jamais êtres n'avaient été plus mal organisés pour l'élocution et c'était à qui y parlerait et y chanterait le plus. » La mère grasseyait en nasillant, le papa susseyait et bégayait, le fils aîné bredouillait et sa sœur aînée bégayait et susseyait en zézéant pour faire sa jolie mignonne. Il y avait, dans un coin, une petite sœur muette, et qui n'en faisait pas moins un sabbat continu avec des bruits étranges et des cris sauvages. »

Les Villiers s'étaient perdus par des mésalliances. Un Villiers avait épousé la nièce d'un riche dentiste, nommé Duval Camus, ce qui fit dire plus tard que « cela avait été une fortune qui avait fait *crier tout Paris*. »

Achevons le tableau de Mme de Créqui, au sujet d'un concert vocal donné chez le marquis de Villiers.

La mère, informe, difforme, replète, « semblable à un melon sur une borne; » le mari, ladre au possible, espèce de « cogne-fétu; » le fils aîné, baron de Villiers, qui, à l'âge de quarante ans, se mettait du rouge et se balançait sur l'escarpolette; le chevalier, son frère, matamore à tous crins, taille d'un tambour-major, « brise-cœur et *ramasse lon bras*, » furent les héros de ce concert. Un certain M. Dupont, compositeur (?) mit les exécutants en place; les invités, choisis dans la fleur de la noblesse, les Coislin, les Beauvau, les Mirepoix, les La Vieuville, les Brissy, figuraient en grand nombre.

On chanta une cantate « ornithologique et philomélique, » imitant le chant des oiseaux. Ce morceau écrit sur un papier rose, fut roucoulé par le « melon sur la borne, » le « cogne-fétu, » le brise-cœur, » la « jolie mignonne, » le « baron de l'escarpolette, » et scandé par les gémissements plaintifs et gutturaux de la «muette.» C'était une succession inénarrable de

Fi - ô - où
Spé - tiou - tiou
Con - orra - pi - couci
Couci - tzi - etc

Dire si l'on se pâma à l'audition de cette couvée de rossignols est une chose que nos lecteurs devineront aisément.

A. Thurner.

(*La suite prochainement*).

L'*Alliance universelle* de l'ordre et de la civilisation, qui a pour principe les légitimes intérêts de la famille, du travail, de la propriété et de la civilisation, et pour but la solution des questions sociales par la voie de l'ordre et de la morale, vient de tenir un congrès dont les séances, présidées par des hommes éminents, la plupart membres de l'Institut, ont amené chaque jour un résultat pratique important. La spécialité de notre feuille ne nous permet pas de nous arrêter à la sanction donnée dans une de ces séances au projet d'une *convention diplomatique en faveur des prisonniers de guerre*, ni à celle *pour l'interdiction des balles explosibles en temps de guerre*, signée à Saint-Pétersbourg, le 29 novembre (11 décembre) 1868; mais nous devons dire quelques mots de la séance du vendredi 7 juin, présidée par M. Ambroise Thomas.

Cette séance remarquable a été consacrée à l'étude de l'influence des institutions artistiques sur l'éducation morale. M. Gastinel y a développé les moyens à employer pour donner de l'extension aux Orphéons et en relever le niveau artistique. M. Phalen, de New-York, a rappelé ensuite les origines du mouvement artistique dans le Nouveau-Monde, mouvement auquel il a contribué pour une grande part; M. Jaclier a proposé un projet de réorganisation des théâtres; M. E. Guion, la création d'un opéra populaire; M. le baron de Moyeneque a réclamé l'introduction en France des lectures populaires, mêlées de musique, comme celles appelées *penny readings* en Angleterre.

Une commission a été nommée par l'*Alliance* pour étudier les moyens de relier l'Orphéon aux écoles communales par l'intermédiaire de l'instituteur primaire, à l'aide d'encouragements offerts à ce dernier.

A la suite de son congrès, l'*Alliance Universelle* a donné le 13 juin un brillant concert, où plus de 1,200 personnes ont applaudi d'excellente musique exécutée par des artistes et des amateurs d'un véritable talent.

Mme de Lagrange a obtenu un vrai triomphe et a été bissée dans *l'Idylle* de Schulhoff.

MM. H. Poussard, A. Blanc, Lavignac, Delsart, Guion, ont enchanté l'auditoire; M. Sully, en l'absence de Mlle Savary, a dit des vers charmants de la comtesse de Poligny, dont le remarquable talent poétique s'alimente aux sources les plus pures de l'inspiration.

On remarquait dans la salle Mmes la vicomtesse de Saint-Priest, marquise de Valori, vicomtesse Benoist-d'Azy, princesse Ghika, vicomtesse Cornudet, de Barthélemy, Mmes Santerre, Kastner, de Lavalette, de Fleurien, Mlle d'Hautpoul, Mmes Marbeau, Mandl, baronne de Carüel de Saint-Martin, etc., etc.; MM. Amédée Thierry et Eichhoff, de l'Institut, P. Ramond, marquis de Beaupré, de Malarie, vicomte de Rougé, Fulton Cutting, Demetz, Gastinel, Burlet, Th. de Barbarin, docteur Mandl, etc., etc., etc.

A la sortie, Mme de Lagrange, la princesse Ghika, Mlle de Beaupré et la comtesse de Poligny ont fait une quête.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi, *la Favorite* et *Coppélia*; mercredi, *Guillaume Tell*, et vendredi, *Robert le Diable*.

*** Mlle Arnal débute demain lundi dans le rôle de Valentine des *Huguenots*.

*** Faure reprendra son service à l'Opéra le 1er septembre. Il n'a accepté jusqu'ici aucune des offres brillantes qui lui ont été faites, tant en Amérique qu'à Saint-Pétersbourg et à la Scala; les seuls engagements qui le lient sont ceux qu'il a conclus avec M. Halanzier pour l'hiver prochain, et avec M. Gye pour les prochaines saisons d'été de Londres.

*** Mlles Beaugrand et Eugénie Fiocre danseront et mimeront les principaux rôles du ballet de M. E. Guiraud, *le Forgeron de Gretna-Green*, qui doit accompagner *la Coupe du Roi de Thulé*.

*** Hier soir a eu lieu, à l'Opéra-Comique, la reprise des *Dragons de Villars*. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro. L'œuvre de Maillart sera donnée également lundi, mercredi et vendredi.

*** A propos de la tournée projetée par les artistes de l'Opéra-Comique pour donner des représentations de *l'Ombre* dans les principales villes de province, nous lisons dans le *Bien public* : « Il n'est pas rare qu'un artiste d'un grand théâtre de Paris aille se faire entendre dans les départements; tous les autres rôles sont joués par la troupe locale; on se contente d'un ou deux *raccords* et l'étoile paraît entourée de satellites plus ou moins pâles qui, loin de la faire briller d'un plus vif éclat, l'empêchent de projeter tous ses rayons. Mais un fait peut-être sans précédent, c'est qu'un ouvrage de l'Opéra-Comique soit joué en province par tous les artistes de Paris et que l'orchestre ait à sa tête le chef même qui a dirigé les études sous les yeux du maestro et conduit toutes les représentations. — Ce sera donc un véritable événement pour Blois, Tours, Angers, Nantes, etc., etc., que les représentations de *l'Ombre*, rendue par Mme Galli-Marié, par Mlle Priola, par Ismaël et Lhérie, conduits par M. Deloffre, le savant chef d'orchestre de l'Opéra-Comique. »

*** La commission des auteurs et compositeurs dramatiques vient d'envoyer à la commission consultative des théâtres un mémoire sur la question du Théâtre-Lyrique. A ce mémoire est jointe la liste des ouvrages représentés à ce théâtre depuis sa fondation. En vingt ans, le Théâtre-Lyrique a monté quatre cent huit actes, soit une moyenne de deux actes par mois : il a fait connaître soixante-dix compositeurs français, dont il a accueilli le premier opéra, et, parmi ceux-ci, on remarque les noms de Félicien David, Ernest Reyer, Aimé Maillart, Semet, Ferdinand Poise, Georges Bizet, etc. Tout doit faire espérer qu'en présence de la démarche faite par la commission des auteurs, en présence du souvenir de la brillante et utile carrière fournie par le Théâtre-Lyrique, l'administration supérieure s'occupera sérieusement et activement de la réorganisation de ce théâtre, dont la disparition serait une véritable calamité pour les artistes et pour l'art français.

*** D'urgentes réparations à faire à la salle des Variétés nécessitant une fermeture d'un mois, la troupe de ce théâtre avait projeté une excursion à Bordeaux pour y jouer *les Cent Vierges*; ce voyage n'aura pas lieu. Toutefois, l'opéra-bouffe de M. Ch. Lecocq sera prochainement représenté à Bordeaux, par la troupe du Théâtre-Français de cette ville, et la réouverture du théâtre des Variétés se fera le 1er août avec le même ouvrage.

*** Rouen et Valenciennes viennent à leur tour d'applaudir *l'Ombre*. L'œuvre de Flotow aura eu rarement une interprétation plus soignée, plus véritablement artistique, qu'au théâtre du Cirque de Rouen. Mme Cifolelli surtout a mis au service du rôle de Mme Abeille un talent de premier ordre. Les autres artistes, Mlle Géralde, MM. Morlet et Charelli, ont fait preuve de goût et d'intelligence, et l'ensemble a été

excellent. — A Valenciennes, Mmes Pouilley et Wilhem-Massé, MM. Wilhem et Vitaux ont obtenu un succès aussi vif et aussi mérité qu'à Saint-Quentin, où ils avaient déjà joué *l'Ombre*.

*** Mme Sasse a chanté la semaine dernière *l'Africaine* au théâtre du Capitole de Toulouse. On sait avec quelle autorité, avec quel charme l'éminente artiste interprète le rôle de Sélika qu'elle a créé, qui est en quelque sorte sa propriété. Applaudissements et rappels lui ont été prodigués. Ce succès a été partagé par le baryton Devoyod, dont on se rappelle l'excellent début à l'Opéra de Paris, dans le rôle de Nélusko.

*** *Les Cent Vierges* ont été données avant-hier à Lyon pour la première fois, et avec un succès complet. L'exécution, ajoute la dépêche qui nous donne cette nouvelle, a été très satisfaisante.

*** M. Avrillon, directeur du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, vient d'engager Mlle de Taisy et le baryton Roudil.

*** Un nouvel opéra-bouffe en trois actes de MM. Moinaux et Nibelle, *l'Alibi*, sera joué à Bruxelles dans quelques semaines.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Poursuivant avec autant de talent et de dévouement que de bonheur, à l'Assemblée nationale, la tâche qu'il s'est donnée de veiller aux intérêts de l'art et des artistes, M. Beulé, dont un brillant discours avait enlevé haut la main le vote des subventions aux théâtres, vient encore de gagner la cause des lauréats de l'Académie des Beaux-Arts, auxquels le bénéfice de l'exemption du service militaire n'avait point été accordé dans le projet de loi de la Commission de réorganisation de l'armée. L'amendement suivant à l'article 19, proposé par l'éloquent orateur et développé par lui avec une clarté, une logique et une conviction qui se sont imposées à son auditoire, a été adopté à l'unanimité moins trois voix : « Sont dispensés du service militaire..... les artistes qui ont remporté les grands prix de l'Institut, à condition qu'ils passeront à l'école de Rome les années réglementaires et rempliront toutes leurs obligations envers l'Etat. »

*** Les morceaux suivants ont été désignés pour les concours publics de fin d'année au Conservatoire : Etude du clavier, 3e concerto de Moschelès, en *sol* mineur; piano (hommes), polonaise de Chopin, op. 22, en *mi* bémol; piano (femmes), 4e concerto de Hummel, en *si* mineur; violon, 29e concerto de Viotti, en *mi* mineur; violoncelle, 9e concerto de Romberg, en *si* mineur.

*** M. Gustave Chouquet se propose de publier, à la fin de cette année, le catalogue du Musée du Conservatoire de Musique confié à ses soins. Il vient de recevoir de M. le marquis de Pontécoulant les notes et les dessins que ce savant archéologue avait recueillis naguère à l'intention de son ami Louis Clapisson; ces calques trouveront leur place dans les albums que veut former le conservateur du Musée, albums qui permettront, à l'aide de dessins exécutés avec soin, de suivre l'histoire des transformations de chaque famille d'instruments. M. le docteur Jules Cloquet a fait présent de son côté, d'un joli album chinois où se trouve reproduite, avec une exactitude minutieuse, la figure de tous les instruments de musique qui charment les dilettantes du Céleste Empire. Enfin M. J. Nonon, de Metz, a offert au Musée du Conservatoire la belle flûte à six clés qu'il fit essayer à Tulou, avant de devenir l'associé de ce célèbre virtuose-compositeur. On le voit, la belle collection d'instruments de musique du Conservatoire tend chaque jour à s'enrichir davantage, et nous ne doutons pas qu'elle ne devienne promptement aussi riche, aussi variée qu'instructive.

*** Le maréchal Vaillant a laissé par testament au Conservatoire fondé à Dijon, sa ville natale, par M. Charles Poisot, une somme de dix mille francs.

*** On sait que le frère du roi actuel de Portugal, Dom Fernando, a été élève de Rossini et est resté un dilettante passionné. Quoique septuagénaire, il possède encore une voix de ténor assez agréable, et les invités de l'une des dernières soirées de M. Thiers, à Versailles, ont eu le privilége, assez rare sans doute, d'apprécier à la fois le chanteur et le compositeur, dans un air de *Vasco da Gama*, opéra inédit que Dom Fernando s'est donné le plaisir d'écrire, — sans souci de *l'Africaine* et de Meyerbeer.

*** A une soirée intime qui a eu lieu jeudi dernier chez l'ex-reine d'Espagne, le prince don Rodrigue a fait entendre plusieurs de ses compositions ; M. Bosquet a exécuté quelques morceaux de piano dont il est l'auteur, une transcription symphonique, et le menuet *Colombine*, de M. Delahaye.

*** Le corps de musique de la deuxième légion de la garde républicaine, dont le chef est, comme nous l'avons dit dans notre précédent numéro, M. Sellenick, ancien chef de musique des voltigeurs de l'ex-garde impériale, est aujourd'hui entièrement constitué. Les artistes ont déjà reçu leurs instruments, et ne tarderont pas à donner des concerts dans les jardins publics, comme les autres corps de musique. Ils se feront probablement entendre au Palais-Royal et place Vendôme.

*** Voici les jours et les lieux où les musiques militaires jouent à Paris, de cinq à six heures du soir : Palais-Royal, dimanche, mardi et jeudi ; jardin des Tuileries, mardi et jeudi ; jardin du Luxembourg, mardi et samedi ; Parc Monceaux (pour la première fois), jeudi et dimanche.

*** Aujourd'hui, à deux heures, a lieu au Cirque des Champs-Elysées une grande fête musicale et dramatique, patronnée par Mme Léon Say et la municipalité du 3e arrondissement, au profit de la Caisse des écoles et pour la fondation d'une crèche, avec le concours de Mlles Battu, Bloch, Arnaud, Reichemberg, de MM. Bonnehée, Bataille, Potel, Coquelin cadet, Prudhon, Thomé, Lebrun et de l'orchestre municipal du 3e arrondissement, dirigé par M. Artus.

*** Tamberlick était ces jours derniers à Paris. Le célèbre ténor était venu de Madrid uniquement pour assister à la première communion de son fils, en pension à Vaugirard. Il a chanté à la cérémonie, mais les oreilles profanes n'en ont rien su.

*** M. Mangin, directeur du Conservatoire de Lyon, est chargé de l'organisation d'une grande fête musicale qui doit accompagner l'inauguration officielle de l'Exposition de cette ville.

*** Le mariage de Mlle Nilsson avec M. Auguste Rouzeaud est annoncé pour le 27 juillet, à l'église Saint-George, Hanover square, Londres.

*** Mme Anna de Lagrange est partie pour Vichy, où elle doit donner une série de concerts.

*** M. Baudet, inventeur du *Piano-Quatuor*, vient de recevoir la première médaille d'honneur de l'Académie nationale.

*** Mme Nissen-Saloman, l'éminent professeur de chant au Conservatoire de Saint-Pétersbourg, vient de recevoir de l'empereur de Russie une médaille d'or enrichie de diamants, ornée du portrait de S. M., et enchâssée dans un magnifique bracelet. Quelques mots flatteurs de la grande-duchesse Hélène, la protectrice des arts en Russie, accompagnaient l'envoi de ce précieux cadeau.

*** Gounod, qui a été souffrant ces derniers temps à Londres, est aujourd'hui à peu près rétabli et doit, d'après le conseil des médecins, aller achever sa cure à Spa. Il se propose, dit-on, de payer sa bienvenue en y donnant quelques concerts, vers la fin d'août, avec le concours de deux cantatrices, Mme Weldon et Mlle Nita Gaetano.

*** *L'Echo des Orphéons*, dont la publication était interrompue depuis la guerre, vient de reparaître. Son directeur est toujours M. Ernest Gebauer.

*** Un concert organisé à Laon, au profit des orphelins de la guerre par M. et Mme Lemaître, et auquel, grâce à de véritables talents et à une brillante assistance, n'ont manqué ni l'intérêt, ni l'éclat, a produit 1,500 francs, dont une quête a fourni presque la moitié. Aurèle et ses chansonnettes étaient de la fête; parmi les autres artistes, nous citerons Mme Vidal, cantatrice; Mmes Comte et Aubert, pianistes; MM. Moreau et Hydé, violoniste et violoncelliste.

*** Les impresarii américains Maurice Grau et Chizzola-Albitès étaient la semaine dernière à Paris, et y ont complété par plusieurs engagements le personnel d'artistes qui doivent accomplir la saison prochaine, sous leur direction, un voyage musical en Amérique. M. Grau dirigera une tournée de concerts aux Etats-Unis, à la Havane et au Canada; les artistes dont il s'est assuré le concours sont MM. Antoine Rubinstein, Henri Wieniawski, Mlle Liebhart (de Vienne), Mlle Orméni, contralto, et l'accompagnateur M. Rembielinski, qu'il vient d'engager. — M. Chizzola-Albitès a réuni une troupe d'opéra-bouffe dont l'*étoile* est Mlle Aimée; il jouera principalement les ouvrages d'Offenbach et de Lecocq, entre autres *la Princesse de Trébizonde* et *les Cent Vierges*, qu'il vient d'acquérir des éditeurs.

*** M. Jacques Cockx, d'Anvers, vient d'être nommé professeur de violoncelle au Conservatoire de Marseille.

*** La Société philharmonique de Rouen a clos brillamment sa série de concerts. Sous la direction de M. Ch. Vervoitte, qui a, cette fois encore, répondu avec empressement à l'appel du comité, elle a exécuté d'une manière remarquable la symphonie de la *Reine* d'Haydn, les ouvertures de *Joseph* et de *Guillaume Tell*, et plusieurs chœurs : le *Crucifixus* de Palestrina, *En ce doux asile* de Rameau, le *Gaudeamus* de Carissimi et l'*Ave verum* de Mozart. Ainsi qu'on en peut juger par ce programme, la Société philharmonique de Rouen entend rester fidèle au répertoire des grands maîtres, et marcher dans la même voie que ses aînées et ses modèles de Paris.

*** Des concours orphéoniques sont annoncés aux dates et dans les villes suivantes : 7 juillet, Verviers; 14 juillet, Namur; 21 juillet, Melun ; 18 août, Huy (Belgique) ; 25 août, Genève ; 15 septembre, Auch.

*** *L'Etude du piano*, manuel de l'élève, — tel est le titre d'un petit ouvrage de 130 pages que vient de publier Mlle Hortense Parent, un des meilleurs professeurs formés à l'école de Le Couppey. Cet ouvrage substantiel et essentiellement pratique s'efforce de simplifier le travail de l'élève au moyen d'un questionnaire qui précise chaque difficulté et indique le moyen de la résoudre; c'est un recueil méthodique et clair de conseils spéciaux, intimes, pourrions-nous dire, qu'on chercherait en vain dans les méthodes de piano, et que le maître seul formule suivant l'occasion et au courant de son enseignement oral. L'élève intelligent tirera un grand profit de ce « Manuel » où est condensée l'expérience de dix

années d'enseignement, et qui peut, dans une large mesure, suppléer aux leçons du professeur.

*** L'ouverture de *la Muette de Portici*, transcrite d'une façon si remarquable pour le piano par Francis Planté, va paraître cette semaine.

*** On annonce la prochaine publication, à Bruxelles, par les soins de MM. Gevaert et Hermans, d'une collection de vieilles chansons flamandes.

*** En vente aujourd'hui à la librairie Hachette le tome deuxième des *Souvenirs et Portraits*, par A. de Lamartine. Cette seconde partie n'est pas moins intéressante que la première, qui a obtenu, il y a quelques mois, un si vif intérêt de curiosité. Parmi les notabilités dont parle Lamartine dans ce nouveau volume, il suffira de citer Balzac, les Bonaparte, Mme Récamier, Béranger et Chateaubriand. Cette énumération est plus éloquente que toute réclame.

*** Le numéro de juin de la *Revue Britannique* contient les articles suivants : I. *A travers le Japon.* — II. *Le Journalisme contemporain en Angleterre.* — III. *Le progrès en fait d'organisation militaire.* — IV. *Le Canada français.* — V. *Un grand ministre de l'autre siècle.* — VI. *Gluck et l'opéra en 1774.* — VII-XII. *Miscellanées.* — XIII-XVI. — *Correspondances.* — XVII. *Chronique scientifique.* — XVIII. *Chronique et bulletin bibliographique.*

*** Mercredi prochain auront lieu, à l'Opéra-Comique, des concours pour plusieurs places de violons et de violoncelles. Se faire inscrire au théâtre.

*** On télégraphie de Boston, le 17 juin : « Aujourd'hui a eu lieu l'ouverture du festival monstre. Le général Banks a prononcé un discours. Le chœur compte 16,000 choristes, et l'orchestre 1,500 exécutants. L'auditoire se compose de 30,000 personnes. MM. Gilmore et Strauss dirigent les musiciens et les chanteurs. »

*** Un statisticien italien, M. Pompeo Cambiasi, vient de publier à Milan, chez l'éditeur Ricordi, une *Cronologia dei RR. Teatri di Milano*, depuis 1778 jusqu'en 1872. On y trouve la liste complète de tous les opéras et ballets représentés à Milan pendant cette longue période, avec les noms des auteurs, chanteurs, directeurs, chefs d'orchestre, etc. Cette publication est une bonne fortune pour les historiographes de la musique.

*** Deux des plus beaux violoncelles qui existent au monde, un Stradivarius et un Amati, avaient été acquis au commencement de ce siècle par le célèbre Romberg. A sa mort, ces instruments échurent à ses deux fils, Ferdinand et Charles; le premier prit l'Amati, le second le Stradivarius; en même temps, ils signèrent une convention sur la propriété éventuelle de ces violoncelles, dans le cas de la mort de l'un ou de l'autre. Ferdinand est décédé en 1871, laissant deux fils; Charles est dans une maison d'aliénés. De cette situation difficile autant que triste est résulté un procès; et le tuteur de Charles vient d'être condamné par le tribunal de Hambourg à remettre aux fils de Ferdinand le célèbre Stradivarius.

*** Le Conseil municipal de Paris a voté la concession perpétuelle du terrain destiné au monument funèbre du pianiste Gennaro Perelli, commandant d'un corps franc, mortellement blessé au combat de Montretout.

✝

*** M. Guérin, ancien professeur de violon au Conservatoire, ancien membre de l'orchestre de l'Opéra et de la Société des Concerts, est mort cette semaine à Paris, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

*** Stanislas Moniuszko, l'un des talents les plus remarquables qu'ait produits la Pologne, est mort, le 4 de ce mois, à Varsovie, où il était directeur de l'Opéra polonais. Dans sa longue carrière militante, il a rendu d'importants services à l'art dans son pays, et sa perte y sera vivement sentie. Son opéra *Halka*, représenté pour la première fois à Varsovie le 1er janvier 1858, et ses *Mélodies* et *Ballades* ont consacré sa réputation. Il a été lié avec Meyerbeer, à Paris, et avec Liszt, à Weimar.

*** La catastrophe dont le navire *Guadaïra* a été victime, en vue du port de Marseille, a coûté la vie à plusieurs artistes lyriques faisant partie des deux troupes italiennes qui y étaient embarquées. On a retrouvé les corps de trois cantatrices : Adele Ruggiero, Rosa Mariotti et Marietta Mariotti.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Samedi dernier a eu lieu, à Drury-Lane, le début de Mlle Carlotta Grossi, dans le rôle de Marguerite des *Huguenots*. Un physique agréable, une voix sympathique et un talent suffisant de *vocalist*, ont assuré sa réussite. L'affiche annonçait, pour le 21, la première représentation de *Le Due Giornate* de Cherubini. — A Covent-Garden, *Don Giovanni* a été donné pour la rentrée de Mme Parepa-Rosa, qui avait quitté la scène anglaise depuis six ans pour diriger une troupe d'opéra en Amérique. Elle a été accueillie de la manière la plus sympathique et associée au succès de Mme Patti. — On a dû donner, le 21, pour la première fois de la saison, *la Stella del Nord*, avec Mmes Patti et Monbelli, MM. Faure et Naudin. Mlle Schneider a fait une brillante rentrée au théâtre de Saint-James, dans *la Grande-Duchesse*. M. Raphaël Félix monte *la Princesse de Trébizonde*, dont Mmes Fonti, Céline Chaumont et Thierret joueront les principaux rôles. — L'avalanche de concerts continue comme chaque année à pareille époque. Celui de Benedict a eu lieu le 17, dans les proportions habituelles. Trente et un morceaux étaient annoncés au programme; il n'en a été donné que vingt-quatre, et plus d'un auditeur s'est plaint de n'avoir pas eu son compte. Il y a vraiment une grâce d'état pour le dilettante anglais ! Il peut affronter quatre heures de cavatines, de romances, de duos, de trios, de morceaux de piano, par trente-six degrés de chaleur— c'était le cas—et y trouver du plaisir ! il est juste de dire qu'outre le talent incontesté du *concertist*, le public avait pour se dédommager des *étoiles* telles qu'Adelina Patti, Marie Monbelli, Mathilde Sessi, Pauline Lucca, Emma Albani, Faure, Naudin, Nicolini, Bagagiolo, et, pour la partie instrumentale, Mme Norman-Neruda, MM. Charles Hallé, Vianesi, Lindsay Sloper et le harpiste John Thomas. Adelina Patti et Emma Albani ont eu les honneurs du *bis*; la première a dit admirablement l'air dialogué avec la flûte : *Quest' è la canzone*, de l'*Etoile du Nord*. Plusieurs œuvres anciennes et nouvelles de Benedict ont eu un grand succès. Faure et Gounod, auteurs d'un *Sancta Maria* et d'un *Song* : « Maid of Athens, » ont accompagné eux-mêmes Mmes Lucca et Weldon, qui s'étaient chargées d'interpréter ces morceaux. On s'est séparé sur la *Marche des Noces d'argent*, de Benedict, arrangée pour deux pianos à huit mains, qui a produit beaucoup d'effet. — Alfred Jaëll a joué, avec un immense succès, aux cinquième et sixième concerts de la Musical Union. Le pianiste danois Frits Hartvigson a été fort bien accueilli à l'Old Philharmonic, où il a exécuté le concerto en *mi bémol* de Liszt. — La mélodie de Gounod, « Maid of Athens » dont il est question plus haut, sera, dit le *Morning Post*, chantée *par l'auteur lui-même* au concert qu'il doit donner le 15 juillet à Albert Hall, et où on exécutera un *Te Deum* de sa composition.

*** *Berlin.* — Les représentations d'opéra continuent avec succès au théâtre de Kroll. Le jeune ténor Wachtel fils est l'un des meilleurs sujets de la troupe.

*** *Padoue.* — *Dinorah*, avec Mlle de Maesen, le ténor Minetti et le baryton Pantaleoni, a obtenu le 13 juin un succès d'enthousiasme. Mlle de Maesen a été rappelée six fois et a dû redire l'air de l'Ombre.

*** *Naples.* — *Le Pré-aux-Clercs*, jusqu'ici inconnu en Italie, a été donné au Teatro Filarmonico le 15 juin, sous le titre : *Un duello al Pré aux Clercs*, et applaudi *con furore*. L'exécution a été bonne. Parmi les artistes chargés des principaux rôles, il faut surtout citer la prima donna Laura Sainz, qui a fait preuve, dans le rôle d'Isabelle, d'un vrai talent de chanteuse et d'une grande intelligence scénique. Le dernier trio a été bissé. — La traduction du libretto, due à T. Cottrau, est très-réussie.

*** *New-York.* — On a inauguré dernièrement une statue de Shakespeare, dans le Central-Park. La musique avait une large part dans le programme de la fête. Un excellent orchestre a exécuté des œuvres inspirées par les créations du grand poëte anglais, entre autres les ouvertures du *Roi Lear* (Berlioz) et des *Joyeuses commères de Windsor* (Nicolaï). La Société chorale Arion a chanté l'*Invocation aux artistes*, de Schiller, mise en musique par Liszt.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

AVIS. — Mme Aline Dreyfus, ex-accompagnateur des classes de chant au Conservatoire de Paris, se met à la disposition des artistes pour l'étude des rôles du répertoire. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

AVIS. — En vente chez KATTO, rue des Saints-Pères, 17, à Paris.

Valse des *Diamants*, de la *Chatte blanche*, composée par M. Graziani. Prix : 2 francs, envoi franco.

AVIS.— Un ex-chef de musique de l'armée, nouvellement en retraite, demande la direction d'une Musique d'Harmonie.— S'adresser à M. Millereau, facteur d'instruments de musique, 29, rue des Trois-Bornes, à Paris.

SPÉCIALITÉ DE CARTES DE VISITE
PROGRAMMES DE CONCERTS ET SOIRÉES MUSICALES
COLLOT, passage Jouffroy, 38.
Livraison, deux heures après commande.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier. — Près de la Madeleine.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE

LES DRAGONS DE VILLARS

Opéra-comique en 3 actes, paroles de MM. LOCKROY & CORMON, musique de

A. MAILLART

LA PARTITION

Pour CHANT et PIANO, net : **15** fr. — Pour PIANO seul, net : **10** fr.
CHANT seul, *sans accompagnement*, in-12, net : **3** fr.

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS

Avec accompagnement de Piano
L'OUVERTURE pour PIANO, à 4 mains, Orchestre, Musique militaire.

ARRANGEMENTS DIVERS

POUR LE PIANO, par BURGMULLER, CRAMER, CROISEZ, DUVERNOY, GORIA, KETTERER, LECARPENTIER, LONGUEVILLE, RUMMEL, VALIQUET, SNYDERS, WOLFF.

Morceaux pour le Violon avec piano par **AD. HERMAN & COLYNS.**

QUADRILLES, VALSES, POLKAS, POLKA-MAZURKA, ETC.

THEATRE DES VARIÉTÉS

LES CENT VIERGES

OPÉRA-BOUFFE, PAROLES DE **MM. CLAIRVILLE, CHIVOT** et **DURU**, MUSIQUE DE

CH. LECOCQ

LES AIRS DE CHANT
AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO

LA PARTITION
POUR CHANT ET PIANO, IN-8°, NET : 12 FR.

AIRS DE CHANT DÉTACHÉS
SANS ACCOMPAGNEMENT, FORMAT IN-8°.

ARRANGEMENTS DIVERS

GRANDE VALSE, *chantée par Mlle Van Ghell*, arrangée pr Piano seul, 6 fr. — **LA MÊME**, Transcription très-facile pr Piano, pr *George Bull*, 5 fr.

AD. HERMAN, Valse chantante pour Violon avec Piano

ARBAN, Grand Quadrille pour Piano, 4 fr. 50 c.
LE MÊME, à quatre mains, 6 fr.
ETTLING, Valse brillante pour le Piano, 6 fr.

MARX, Grand Quadrille pour le Piano, 4 fr. 50 c.
GRAZIANI, Polka des Mariages, pour le Piano, 5 fr.
VALIQUET, Fantaisie enfantine pr le Piano, 5 fr.

SOUS PRESSE : LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO SEUL, IN-8°, NET 8 FRANCS
Grande Polka par LÉON ROQUES. — GEORGE BULL : Bouquet de Mélodies faciles.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

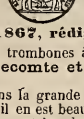
AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

(Brevetée s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie



A PARIS, RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contre-basses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 26. — 30 Juin 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Théâtre national de l'Opéra-Comique : Reprise des *Dragons de Villars*. **Paul Bernard.** — Histoire générale de la musique, de F.-J. Fétis (3e volume). **Ch. Beauquier.** — Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner.** — Revue des Théâtres. **A. Laroque.** — Concours pour la composition d'un quatuor. — Festival de Boston. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

J'ai entendu dire sérieusement qu'il est contre le bon ordre et la sécurité de l'Etat de laisser imprimer que la musique italienne est la seule bonne.

MALESHERBES, Directeur de la Librairie, 1750-63 (*Rapports*).

***

... J'ai actuellement chez moi un jeune homme âgé de quatorze ans, muet de naissance. Lorsque je fus parvenu à lui apprendre à écouter et à entendre, quoique alors il ne pût articuler aucun mot, il chantait avec justesse et mesure tous les airs qu'on lui chantait ou qu'on lui jouait sur le cor d'harmonie ou le violon. J'ai soigné également un ancien militaire, à qui un coup de feu avait complètement emporté la langue, qui chantait d'une manière fort agréable et modulait avec beaucoup de goût et de talent les airs les plus difficiles.

Dr COLOMBAT, de l'Isère (*De la voix et de sa formation*).

M. M.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Reprise des **Dragons de Villars**, *opéra-comique en trois actes de* MM. LOCKROY *et* CORMON, *musique d'*AIMÉ MAILLART.

Le 7 juin 1868, nous rendions compte ici même de la première représentation à l'Opéra-Comique des *Dragons de Villars*. Déjà à cette époque, la pièce n'était pas nouvelle; un long et franc succès s'y était attaché au Théâtre-Lyrique où elle avait été créée, en province sur tous les théâtres de premier ordre, enfin à l'étranger où elle marchait de pair avec les meilleurs ouvrages d'Auber, d'Hérold et d'Halévy.

La reprise qu'on en fait aujourd'hui vient prouver d'une manière définitive que ce délicieux opéra-comique, doublement bien venu comme poëme et comme musique, fait désormais partie du répertoire. On ne pourra pas plus laisser tomber dans l'oubli *les Dragons de Villars* que *l'Eclair*, que *le Domino noir*, que *Zampa*, que *le Pré aux Clercs*. Et c'est en cela que les théâtre lyriques me semblent appelés, chacun dans sa spécialité, à tenir en musique le même rang que le musée du Louvre en peinture, c'est-à-dire à servir d'exposition permanente aux chefs-d'œuvre des artistes que la gloire a couronnés et que la mort a fauchés.

Hélas! Aimé Maillart est maintenant de ceux-là. Il y a quatre ans, on pouvait espérer que ce musicien essentiellement coloriste n'avait pas dit son dernier mot. Les échos de *Lara* étaient encore dans l'air et le public eût accueilli avec enthousiasme une œuvre nouvelle d'un de ses compositeurs favoris. Aujourd'hui nous n'avons plus cet espoir. Il est parti comme tant d'autres, et il nous faut inscrire sa perte au bilan de la cruelle année 1871.

C'est le 20 mai qu'il fut enlevé, à Moulins (Allier), où il s'était réfugié chez un de ses meilleurs amis. Les malheurs de la patrie durent peser de toute leur fatalité sur une nature nerveuse comme la sienne, et sur une santé chancelante depuis longtemps déjà. Toujours est-il qu'il fut enlevé trop tôt, à cinquante-quatre ans, et que ce fut un deuil pour tous les amis de l'art musical.

L'œuvre d'Aimé Maillart est comparativement restreinte si l'on en juge par le nom qu'il laisse. Cette rareté de production tint sans doute à son organisation maladive qui le rendait travailleur par caprice et peu accessible aux rêves ambitieux de l'artiste. Ces défauts natifs semblent une anomalie si l'on observe dans ses ouvrages le caractère fougueux qui en est comme la marque de fabrique. Ardent et passionné jusqu'à la violence, coloriste jusqu'à l'éblouissement, sonoriste jusqu'à l'acuité, mais en même temps caressant comme la brise et tendre comme l'amour même, il jette dans toutes ses œuvres le cachet d'un tempérament et d'une personnalité hors ligne. Quant aux aptitudes scéniques, elles semblent innées en lui, tellement elles débordent par instants sans lui faire jamais défaut. Combien il est regrettable qu'avec de telles qualités il ne nous ait laissé qu'un nombre fort limité d'ouvrages! En voici la nomenclature par date de production :

Gastibelza, opéra en trois actes (1847);
Le Moulin des Tilleuls, un acte (1849);
La Croix de Marie, trois actes (1852);
Les Dragons de Villars, trois actes (1856);
Les Pêcheurs de Catane, trois actes (1860);
Lara, trois actes (1864).

Parmi toutes ces partitions, celle des *Dragons de Villars* est évidemment la plus complète sous tous les rapports. L'inspiration y préside d'un bout à l'autre, et le rôle original de Rose Friquet, tout particulièrement soigné par le musicien, lui donne une grande saveur et un charme poétique très-prononcé. Par le caractère de ses différents personnages, la pièce prête aux oppositions et passe avec bonheur du comique au dramatique, du plaisant au sévère, de la joie à la douleur. La musique de scène y est touchée de main de maître, notamment dans le duo du premier acte entre Rose et le dragon Belamy, et dans le trio de la clochette, au deuxième acte. Le duo d'amour : *Moi, jolie?* est un bijou de sentiment dans sa première partie et de passion dans la seconde. Il faut citer une adorable romance de ténor : *Ne parle pas*, et le grand air de Rose : *Il m'aime*, devenu un des modèles du genre et tellement adopté dans les exercices du Conservatoire et dans les concerts, qu'on peut, sans crainte d'être contredit, lui décerner le titre de

classique. Ajoutons que les chœurs sont tous forts beaux, qu'il s'y trouve de magnifiques morceaux d'ensemble et que l'ouverture forme une charmante page symphonique. Le public qui sort d'entendre cet ouvrage fredonne motifs sur motifs. On pourrait dire que c'est de la musique à coups de soleil, tandis qu'il est de mode dans un certain milieu de n'admettre que la musique des clairs de lune. Laissez faire : qui vivra, verra. La lune est bonne pour dormir et le soleil pour vivre.

L'interprétation nouvelle est on ne peut plus satisfaisante. Nous y retrouvons, comme il y a quatre ans, le ténor Lhérie dans le rôle de Sylvain, mais depuis cette époque il a considérablement acquis et nous lui en faisons tous nos compliments. Ce jeune chanteur a beaucoup de feu et de tendresse. Il dit avec charme, avec goût ; il soigne ses intentions jusqu'à souligner parfois, mais il trouve l'effet, ce qui lui donne gain de cause, et le succès qu'il obtient n'est que fort légitime.

Mlle Priola succède à Mme Galli-Marié, qui elle-même avait succédé à Mlle Borghèse. Elle s'en est tirée avec honneur, quoiqu'elle ne possède pas, comme ses deux devancières, le cachet d'étrangeté voulu pour représenter Rose Friquet. Au point de vue du chant, le rôle n'a jamais été aussi complétement rendu, et les applaudissements n'ont cessé de le prouver à Mlle Priola. Comme jeu, elle ne nous a paru que mutine, et on pourrait lui désirer un peu plus de sauvagerie. Telle qu'elle est toutefois, elle reste charmante et garde la meilleure part dans l'excellente interprétation de l'ouvrage.

Mlle Ducasse qui, chaque fois que nous avons à parler d'elle, mérite toujours plus d'éloges, remplit le rôle de Mme Thibaut, la fermière. Elle s'y est montrée finement coquette, sobre comédienne, cantatrice d'excellent goût. Sa place à l'Opéra-Comique est désormais bien acquise, et, cette fois, sans conteste.

Le dragon Belamy a fourni à l'excellent baryton Melchissédec l'occasion de déployer sa belle voix et son intelligente manière de phraser. Un peu moins de force dans le chant, un peu moins de gestes dans le jeu, et M. Melchissédec serait tout bonnement parfait.

Il nous reste à parler de M. Barnolt qui jouait le fermier Thibaut. Ce jeune trial possède un certain comique naturel qui rappelle Léonce. Il dépense beaucoup d'entrain, même où il n'en faut pas. Sauf ce léger détail, il est fort amusant et la salle le lui a prouvé en riant beaucoup.

La pièce n'a peut-être jamais été jouée avec un ensemble aussi satisfaisant. Il est fâcheux qu'elle arrive en plein été et au moment de la fermeture du théâtre. En hiver, joués comme ils le sont, *les Dragons de Villars* eussent tenu l'affiche au moins trois mois. C'est une revanche qu'on leur doit.

PAUL BERNARD.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA MUSIQUE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS ANCIENS JUSQU'A NOS JOURS

PAR F.-J. FÉTIS.

(Troisième volume.)

La mort du savant musicographe auteur de cet ouvrage monumental n'en a pas arrêté la publication. Je ne sais si nous l'aurons aussi complète que l'auteur nous l'avait annoncée et si elle paraîtra jusqu'au dernier volume, dans tous les cas nous devons considérer comme une bonne fortune chacun de ceux qui viendront s'ajouter à la série commencée.

C'est l'importante histoire de la musique chez les Grecs que M. Fétis a traitée dans le tome troisième, dont nous allons essayer de rendre compte au lecteur.

I

L'art grec est resté pour nous autres modernes l'idéal à peu près absolu.

Dans le domaine de la poésie représentée par Homère, par Pindare, par Sophocle, par Euripide, de l'histoire où brillent Thucydide, Xénophon, de la philosophie illustrée par Socrate, par Platon, par Aristote, de la sculpture où Phidias et Praxitèle ont fourni d'inimitables modèles à tous les artistes du passé et de l'avenir, dans le domaine de l'éloquence, de la peinture, de l'architecture, etc., partout enfin, quelle que soit la branche cultivée par les Grecs, cette branche a donné les fleurs les plus merveilleuses que jamais à aucune époque la civilisation ait pu produire.

Il est difficile d'imaginer, en présence de ce développement extraordinaire des facultés esthétiques chez un peuple, développement attesté par tant d'œuvres marquées au coin du génie, qu'une de ces facultés soit restée inférieure. C'est cependant ce qui est arrivé pour l'art musical ; sur ce point nous sommes d'accord avec M. Fétis, et nous ne croyons pas que, l'histoire en main, malgré l'invraisemblance de cette immobilisation, au milieu du progrès général des autres arts, il soit possible de soutenir que la musique a atteint dans la Grèce ancienne la hauteur de la poésie, de la sculpture ou de l'architecture.

Ce n'est qu'une raison historique qui peut rendre compte de cette infériorité évidente de l'art musical chez les Grecs. Dès le principe, on ne sait trop en vertu de quelle bizarre conception ils ont tendu à entraver le progrès de la musique et pourquoi tous les efforts des législateurs, des moralistes, des philosophes, se sont portés vers ce but. Vous ne pouvez ouvrir un livre grec sans y trouver, soit sous la forme dogmatique, soit sous la forme anecdotique, un passage où il ne soit question de la simplicité des chants anciens, opposés, comme un modèle à suivre, à la variété, à l'ornementation des chants plus modernes, énervants, efféminés et démoralisateurs. Ces Grecs qui, dans leur littérature et surtout dans leur sculpture, nous ont laissé de si remarquables modèles d'un art vrai et sincère, dépouillé de tout faux sentimentalisme, dégagé de ce symbolisme philosophique ou religieux si contraire à la beauté, semblent avoir pris à tâche de garrotter la musique dans les liens de la routine et de la tradition, sous prétexte qu'elle fait partie intégrante de la religion et de la morale.

Nous allons avoir la preuve de cette singulière façon dont les Grecs ont considéré l'art des sons, en suivant dans ses grandes lignes le travail si complet et si consciencieux de de M. Fétis.

II.

L'imagination des Grecs qui a créé toute une religion avec des allégories et des métaphores poétiques, — car leur mythologie n'est pas autre chose, — s'est donné librement carrière sur les origines de la musique. Pour eux, c'est le murmure des eaux d'un fleuve qui a mis sur la voie de leur découverte les inventeurs de la flûte. Les chants fortement rhythmés avec lesquels les manœuvres s'excitaient au travail ont donné naissance à la fable de Thèbes, bâtie aux sons de la lyre d'Amphion ; ce sont les dieux eux-mêmes, Apollon, Minerve, Mercure, Pan, qui ont fait connaître aux mortels les divers instruments de musique, etc., etc. Dès le principe, comme on le voit, l'art musical est lié à la religion.

En dehors des fables et des légendes, il faut avoir recours à l'ethnographie pour trouver quelques lumières sur les premières époques de la culture musicale chez les Grecs. Comme l'Asie Mineure et la Grèce ont été peuplées par des races d'origine orientale, il est assez vraisemblable que la musique grecque, dans le principe, ne différait pas sensiblement du système des peuples aryens de l'Inde et de la Perse. Ainsi le fameux *genre enharmonique*, M. Fétis s'efforce de le prouver, ne serait autre chose que l'échelle musicale des Orientaux, divisée, comme on sait, en intervalles très-rapprochés. Mais, quoi qu'il en soit de cette origine et de celle des *modes* si nombreux de la musique grecque, il importe de constater que bientôt à chacun de ces modes fut attribuée une certaine influence morale, dont les motifs nous échappent complétement et qui tendait à immobiliser la musique et à en faire une espèce de religion.

Ainsi, Platon n'admet pas d'autres modes pour exciter l'amour de la patrie et le courage guerrier, que les modes dorien et phrygien ; les modes mixolydien et hypolydien, lydien et ionien, modes mous, efféminés, plaintifs, ne pouvant faire que de mauvais ci-

toyens et des lâches. Aristote, Plutarque, Athénée professent, sauf quelque différence sur les modes, les mêmes principes de moralité musicale.

On pourrait certainement accorder à ces philosophes que certains modes sont tristes et doux, tandis que d'autres sont gais et forts, mais prétendre, comme ils le font, qu'il y a une musique *morale* et une autre *immorale*, c'est là une imagination qui peut avoir de la valeur au point de vue littéraire, mais qui, aux yeux d'une saine philosophie, est complétement en dehors du vrai (1).

Il faut tenir compte, du reste, d'une considération qui diminue beaucoup l'étrangeté de cette conception, c'est que les Grecs n'ont presque jamais séparé la poésie de la musique et qu'ils attribuaient sans doute, la plupart du temps, à la musique seule ce qui était le fait de la poésie. Ainsi, pendant longtemps, les grammairiens qui ont écrit sur l'art des sons, n'ont pas admis d'autres règles pour le temps musical que celles de la prosodie et des mètres de la versification. Selon Aristide Quintilien lui-même, qui était cependant un théoricien, c'est dans les pieds des mètres que se trouvait la détermination des temps et des rhythmes musicaux : le *dactyle* lui fournissait le système des temps binaires, l'*iambe* celui des temps ternaires, etc.... La plupart des auteurs dont les ouvrages sur la musique nous sont restés étaient plutôt des prosodistes, des littérateurs ou des philosophes que des musiciens de profession; c'est pourquoi nous trouvons tant de fantaisie dans leurs appréciations et si peu de clarté dans leurs explications.

Cependant, contrairement à ce qui arrive en général chez les peuples orientaux, la musique chez les Grecs n'était pas l'apanage exclusif d'une certaine classe d'individus pour la plupart du temps esclaves. Le penchant pour cet art se trouvait répandu partout, et l'étude en était si bien passée dans l'éducation, que Thémistocle n'avouait pas sans rougir qu'il ne savait pas jouer de la lyre. Et cependant, malgré cette éducation à peu près générale, la routine et la tradition exerçaient un tel empire, comme nous l'avons dit, sur la musique, qu'elle est restée bien en arrière du mouvement des autres arts.

III.

Par les écrits des théoriciens dont nous avons parlé, il est assez difficile de se faire une idée des divers genres de mélodie de la musique grecque et de son caractère particulier. Dans les manuscrits qui nous sont restés, on ne trouve nulle part une phrase notée, sauf quatre mélodies qui sont des hymnes à Calliope, à Apollon, à Némésis et la musique d'une ode de Pindare. Ces mélodies, autant qu'il est permis d'en juger par la traduction plus ou moins hypothétique qu'en ont faite les savants, sont fort simples et témoignent par elles-mêmes d'une assez haute antiquité. On y remarque surtout la puissance du rhythme, qui paraît avoir été la qualité essentielle recherchée par l'art des Grecs, comme du reste elle l'est encore dans tout l'Orient, où les différences des intonations ne constituent pas comme chez nous la plus grande beauté du chant. Il serait fort extraordinaire qu'au milieu des innombrables manuscrits grecs qui se répandirent en Europe, surtout depuis la prise de Constantinople par les Turcs, il ne se fût pas trouvé des recueils de chants, si l'on n'expliquait cette disette absolue de monuments musicaux par ce fait, que vraisemblablement la plupart des chants grecs étaient traditionnels et qu'on ne les écrivait pas, conformément du reste à ce qui s'est toujours pratiqué chez tous les peuples de l'Orient.

IV.

Les instruments de musique tels que les dessins, les sculptures, les médailles ou les peintures de vases nous les transmettent, accusent suffisamment l'infériorité de l'art grec. La lyre, la cithare qui n'était qu'une lyre plus large, la magadis, espèce de harpe, les différentes flûtes doubles ou simples, avec ou sans anches, en roseau, en buis, en ivoire, ou formées de l'os de la jambe de l'âne, les trompettes, le tympanon ou tambour de basque, les cymbales, tous ces instruments que nous avons déjà trouvés dans l'histoire des anciens peuples de l'Orient, témoigneraient à eux seuls, à défaut d'autres documents, d'une culture musicale peu avancée. L'unique invention un peu originale qu'on rencontre chez les Grecs est peut-être la flûte double, à tubes séparés, dont on ne jouait pas simultanément comme on l'a cru longtemps, mais bien successivement, ainsi que le prouve le bandeau de cuir que le musicien se mettait sur la bouche et qui était percé d'un trou pour introduire l'un des tuyaux entre les lèvres, tandis que l'autre était simplement posé sur le bandeau jusqu'à ce qu'il fût joué à son tour.

D'après tout ce que nous venons de rapporter de la façon dont M. Fétis envisage l'art musical chez les Grecs, on peut déjà présumer dans quel sens il se prononce sur la question tant de fois discutée, à savoir si les Grecs ont connu l'harmonie simultanée des sons, et s'ils en ont fait usage dans leur musique.

L'Orient, dans toute l'antiquité, n'a jamais eu connaissance de l'harmonie, ou, pour mieux dire, ne l'a jamais goûtée, pas plus qu'à présent du reste, et les Grecs ne font pas exception à cette règle générale. C'est un tort de se figurer, après tout, que les sensations de l'harmonie, parce qu'elles nous paraissent infiniment agréables, constituent pour la musique un élément essentiel dont l'absence indique la barbarie chez le peuple qui n'y trouve pas de charmes. L'expérience prouve, au contraire, que les nations les plus civilisées peuvent raffoler de la musique réduite au seul rhythme et à la mélodie. Toute la civilisation de l'Inde antique révélée par ses temples grandioses et par sa littérature si remarquable, n'a pas connu un art plus complet. Les Arabes, au beau temps des Khalifes, étaient aussi ignorants qu'aujourd'hui de l'harmonie. L'argument tiré de la magnifique floraison de la civilisation grecque n'a donc aucune valeur pour établir la nécessité où les peuples helléniques auraient été de faire usage, dans leur musique, des combinaisons simultanées des sons.

Depuis Gafori, savant musicien italien du quinzième siècle, jusqu'à nos jours, je ne sais combien de fois ce sujet a été discuté sans que jamais ceux qui croient que les Grecs ont connu l'harmonie aient pu produire un texte précis en faveur de leur opinion. Après avoir longuement et savamment disserté sur ce point, M. Fétis arrive à cette conclusion, que toute la musique des Grecs consistait dans le chant à l'unisson et à l'octave, que les instruments, lorsqu'ils ne jouaient pas seuls, n'avaient pas d'autre mission que d'accompagner les voix également à l'unisson et à l'octave, enfin, qu'aucune trace de l'harmonie n'existe dans leur musique au temps même de leur plus haute gloire. Ce ne fut que plus tard, après les conquêtes d'Alexandre en Orient, que l'usage s'introduisit de chanter une mélodie avec deux voix ou deux instruments, soit à l'intervalle de quarte, soit à celui de quinte, et d'une façon continue. Les Grecs nommaient *diaphonie* cette mode barbare dont l'usage se conserva pendant une longue succession de siècles.

Mais comment, dira-t-on, si l'on admet cette infériorité singulière de l'art musical chez les Grecs, comment ajouter foi à ces récits dont leurs livres sont remplis et qui témoignent des effets merveilleux produits par la puissance des sons? Ne nous racontent-ils pas que des séditions populaires ont été apaisées par la musique; que la férocité native des habitants de l'Arcadie s'est adoucie à des chants mélodieux qui les ont même transformés en un peuple humain et bienfaisant? M. Fétis s'étonne, lui aussi, de cette contradiction entre une passion aussi avérée pour la musique et le peu de progrès de cet art, et il l'explique, au point de vue historique, par les réglementations que le législateur et les philosophes ont toujours cherché à imposer aux chants et aux instruments. Mais il nous semble qu'on pourrait, sans trop de témérité, arguer de cette sensibilité même des Grecs, de leur aptitude à être impressionnés par les sons, à la facilité avec laquelle ils se sont pendant aussi longtemps contentés d'un art dont la sécheresse et la pauvreté paraissent insupportables à nos oreilles d'autant plus exigeantes qu'elles sont plus blasées. La preuve de la vérité de cette opinion ne se trouve-t-elle pas dans le délire d'enthousiasme qu'un chant monotone de trois ou quatre notes, incessamment répétées, excite chez certaines tribus nègres? Ces effets ne semblent se produire simplement que parce que les auditeurs sont neufs aux impressions musicales.

(1) Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet : nous renvoyons ceux que de telles questions intéressent à notre *Philosophie de la musique* (Germer-Baillière, éditeur).

V.

M. Fétis termine cette savante étude consacrée à l'histoire approfondie de la musique chez les Grecs, par deux chapitres qui traitent, l'un de la musique des anciens peuples italiques, Osques, Etrusques, etc... l'autre de celle des anciens peuples de la Sicile. Il établit que les modes lydiens et phrygiens primitifs ont été ceux de la musique étrusque, et il en trouve la preuve dans les auteurs latins.

Chez les Romains, l'art musical a été fort peu développé. Ils n'ont rien innové du reste dans le domaine de la musique, pas plus que dans les autres arts. En même temps qu'ils empruntaient aux Etrusques et aux Grecs leurs divinités et leurs temples, ils leur prenaient aussi l'usage de leurs sacrifices, toujours accompagnés de chants et de flûtes; car chez eux la flûte est obligée dans toutes les cérémonies de la vie publique ou privée. Dès le troisième siècle de l'ère romaine, un collége de joueurs de flûte est institué, afin de pourvoir à toutes les nécessités du service. Il paraît que ce luxe d'instrumentistes était devenu tout à fait exorbitant, puisque une loi des Douze Tables réduit à *dix* le nombre de ceux qui pouvaient accompagner un enterrement. La déclamation tragique, et jusqu'au débit des orateurs, étaient réglés par le son de la flûte.

Il va sans dire que les Romains, bien moins artistes encore que les Grecs, n'ont pas connu l'harmonie des sons simultanés. Leurs flûtistes, même quand ils se servaient de doubles flûtes, jouaient à l'unisson.

En résumé, — et c'est par ces décourageantes réflexions que M. Fétis termine son volumes, — il ne nous reste rien, absolument rien des produits de l'art musical de cette antiquité qui nous a laissé tant de chefs-d'œuvre dans tous les autres genres. Peut être, si l'on recueillait la musique des anciens airs populaires encore actuellement chantés par les paysans de la Grèce, pourrait-on se faire une idée de ce qu'étaient les mélodies antiques. Mais on ne sortirait pas du domaine de l'hypothèse et de la controverse.

Il faut donc en prendre son parti; il est assez probable que nous ne saurons jamais rien de certain sur la nature de l'art musical chez les Grecs.

CHARLES BEAUQUIER.

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

—

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

—

(4e article) (1).

Avec l'année 1711 apparaît à Paris, venant par le coche de Lyon, Marie Antier, née en 1696; elle devint l'élève de Marthe Le Rochois, et succéda à celle-ci dans l'emploi des premiers rôles. Douée d'un physique imposant, d'une voix pleine, elle figurait avantageusement les reines de la tragédie lyrique.

Bientôt nous retrouverons Marie Antier sur nos tablettes matrimoniales.

En 1712, après la victoire de Denain, Villars parut à l'Opéra. On jouait *Armide*. Dans le prologue qui précède l'œuvre de Lulli, se trouvait le personnage de « la Gloire; » Mlle Antier le personnifiait: elle s'avança vers le héros du jour et lui décerna une couronne de laurier aux applaudissements de la salle entière. Le lendemain, le maréchal de Villars lui fit don d'une tabatière en or; — le cadeau nous semble avoir été singulièrement choisi.

En cette même année 1712 fut construit le bâtiment de l'Académie royale de Musique, rue Saint-Nicaise. C'est de cette salle qu'il y avait des communications avec le Palais-Royal: c'est cette proximité qui facilitait tant les débauches du régent. A côté du théâtre, au cul-de-sac appelé Cour Auri, se trouvait ce qu'on appelait à cette époque le Magasin, c'est-à-dire la salle des répétitions, la bibliothèque, les ateliers et l'administration. Le spectacle avait lieu alors les mardis et vendredis, à quatre heures de l'après-midi (1).

La salle de 1712 dura jusqu'en 1763, époque où un incendie la détruisit presque entièrement. Un an après, le 28 novembre 1713, parut une ordonnance royale datée de Versailles, faisant défense et inhibition aux officiers de la maison royale, gardes, gendarmes, chevau-légers, d'entrer sans payer à la porte. Le 12 mars 1716, cette ordonnance fut complétée par l'adjonction d'une prescription défendant, sous peine d'emprisonnement, à tous les domestiques à livrée de se rassembler, de s'ameuter, de vociférer aux entrées, ou de commettre des inconvenances aux environs des salles et lieux où se faisaient les représentations. Cet arrêté nous donne la mesure de ce qu'étaient les spectacles à cette époque.

L'orchestre de l'Opéra se composait, en 1713, de quarante-sept musiciens.

L'année 1713 compte comme l'une des plus fructueuses au point de vue des recettes à l'Opéra. — 205 représentations produisirent 400,012 livres et les dépenses générales ne montèrent qu'à la somme de 217,050 livres.

Ne quittons pas l'année 1713 sans noter l'équipée hardie d'un certain abbé Servien, qui du fond d'une loge à l'Opéra parodia à haute voix des couplets chantés dans un prologue à la louange du roi. Inutile d'ajouter que le parterre battit des mains, le scandale lui plaisait. L'abbé Servien fut interné au donjon de Vincennes; ce personnage « étrangement débauché » avait alors soixante-cinq ans.

La dissolution des mœurs commençait à prendre des proportions effrayantes. Des abbés et des seigneurs de la plus antique noblesse se livrent à des lazzi indécents en plein théâtre; à moitié ivres ils invectivent les acteurs et troublent le spectacle de la manière la plus cynique.

Le grand siècle est depuis longtemps mort, son roi, accablé plutôt d'amertumes que de gloire, expire enfin le 2 septembre 1715. Abattu par des guerres ruineuses, entouré de ministres incapables, laissant les finances de l'État dans une situation désastreuse, la conscience ployée sous une suite ininterrompue de fautes de tous genres, Louis XIV arrache à Saint-Simon ce cri : « Le peuple ruiné, accablé, désespéré, rendit grâces à Dieu avec un éclat scandaleux d'une délivrance dont ses plus ardents désirs ne doutoient plus. »

Pendant tout le cours de la maladie du roi, les aubades de sa musique avaient continué sur son ordre formel.

Cette musique se composait de hautbois, fifres et tambours au nombre d'environ soixante exécutants, qui, après « s'être concertés dans la petite salle des gardes, » jouaient leurs airs au réveil de Sa Majesté et à l'heure du dîner.

Il y avait en outre une bande de vingt-quatre violons qui donnaient leur sérénade dans l'antichambre pendant les repas du roi.

Le dimanche 25 août, jour de la Saint-Louis, eut lieu la dernière aubade. La gravité du mal faisait pressentir la catastrophe. Le soir, à sept heures, le roi resta quelques instants seul avec Mme de Maintenon, le duc du Maine et le grand chancelier; il venait de s'assoupir, quand arrivèrent les vingt-quatre violons qui préparèrent leur cahiers de musique et leurs instruments dans leur lieu habituel.

Le roi se réveilla, se plaignant d'un violent mal de tête. Fagon arrive, on cherche le Père Le Tellier, puis le cardinal de Rohan, qui administra les derniers sacrements au moribond.

A partir de ce jour jusqu'au 1er octobre 1715 tous les spectacles furent interrompus à Paris.

---

(1) Voir les nos 22, 23 et 25.

(1) Pendant l'hiver, on augmentait le nombre des représentations.

III

La Régence. — Les bals de l'Opéra. — Mlle Pélissier et son mariage. — Les soupers du Palais-Royal. — *Pyrame et Thisbé*. — Les opéras du régent. — Musique de la Chapelle de Versailles. — Les soirées de Sceaux. — Comédiens italiens. — Concerts au jardin des Tuileries. — Le Czar à l'Opéra. — M. de Saint-Geniez. — Apparition de Mlle Lemaure. — Cocheran et sa femme. — Mlle Tulou. — Le prince de Vergagne. — La famille Quinault. — Le duc de Nevers et Marie-Anne Quinault. — Salon du Louvre. — La duchesse de Mirepoix. — Obsèques d'une actrice.

Avec la Régence, nous touchons à une des plus douloureuses périodes de notre histoire. L'épicuréisme enveloppait la société tout entière, comme à la chute du monde païen.

Une licence effrénée, une orgie crapuleuse, datent honteusement de cette triste époque. On n'étayait pas l'impiété sur des systèmes philosophiques, comme le firent plus tard Holbach, La Mettrie et quelques-uns des encyclopédistes ; elle s'étalait avec un cynisme effrayant et répandait ses dissolvants comme un mal endémique. L'histoire a justement flétri ce prince qui donna le ton du plus odieux libertinage et cette princesse, sa fille, dont les désordres atteignirent la folie.

La création des bals de l'Opéra, fondés par privilége royal en date du 8 janvier 1713 et inaugurés le 2 janvier 1716, contribua pour une bonne part à la démoralisation qui minait un monde pour lequel les grandes vertus et les grands sacrifices étaient devenus lettre morte.

On ne pressentait pas, d'un autre côté, ce que la musique porte dans son sein, à savoir : l'élan chevaleresque, la poésie intime, la perception de l'idéal, la rêverie chaste et pure, la passion brûlante et toutes ces aspirations qui purifient notre humaine nature et transportent notre âme vers des horizons nouveaux.

On allait à l'Opéra entendre les récitatifs et les *pussacailles* de Mouret, Bertin, Montéclair, Salomon et Gervais. On se montrait alors une jeune recrue de l'Académie de musique : c'était en l'année 1713. Les amateurs remarquèrent qu'elle possédait un joli minois, un nez à la Roxelane, des yeux vifs, une voix légère et bien timbrée; on la nommait la petite Pélissier. Elle parut dans un rôle secondaire d'*Armide*. Bientôt elle sut captiver le public et le retenir sous ses charmes. Mlle Pélisssier figure aussi, hélas ! dans les soupers célèbres du Palais-Royal, où, à côté de Philippe et de la duchesse de Berry, se trouvaient les Cannillac, les Broglie, les Brancas, les Rouillé, partageant leur ivresse, soit avec Mme de Parabère, soit avec la Souris aînée et autres *vestales* de l'Opéra. Mlle Pélissier est l'une des premières chanteuses légères mentionnées dans l'historique de notre Académie de musique. Elle créa le rôle de Thisbé dans *Pyrame et Thisbé*, de Rebel fils et Francœur neveu, le 17 octobre 1726, et y obtint un succès très-vif, devant un nombreux auditoire, parmi lequel figuraient la duchesse d'Orléans et les princesses du sang.

«... Elle chanta d'une manière à se faire entendre d'un bout de la salle à l'autre et si distinctement qu'on ne perdit pas une syllabe. Elle ajouta encore par son action de nouvelles grâces à son chant. »

On le voit, on n'appréciait encore à cette époque que le caractère purement déclamatoire de la vocale; ce sentiment persista jusqu'à l'époque où parurent les bouffonistes italiens, en 1752, et plus tard Piccinni.

Le nom de Mlle Pélissier se présentera encore plusieurs fois sous notre plume dans cette chronique anecdotique; en attendant, classons son mariage, en 1725, avec le directeur du théâtre de Rouen et jetons un regard sur le mouvement musical pendant la Régence.

Le duc d'Orléans était un amateur de musique très-érudit; il avait une voix juste, et jouait du clavecin et du hautbois. On lui attribue une part dans la paternité musicale de *Panthée*, opéra-ballet du marquis de La Fare et du musicien Gervais, représenté par les artistes de l'Opéra dans les salons du Palais-Royal, le 15 mars 1709, ainsi que dans celle de *Clytemnestre*, représenté à l'Académie de musique même, le 3 novembre 1716.

Ce dernier ouvrage, dont la collaboration princière était écartée sur l'affiche, et se trouvait abritée par le nom de Gervais, n'eut qu'un nombre restreint de représentations. Il y en eut treize de suite; repris en 1717 et en 1728, il tomba enfin pour ne plus se relever. Ses premiers interprètes furent, pour le chant, Thévenard, Cocheran, Laferrière, Mlle Journet; pour la danse, Blondy et Mlle Prévost (1).

A. Thurner.

(La suite prochainement.)

REVUE DES THÉATRES.

Comédie-Française : *la Part du Roi*, pièce en un acte, en vers, de M. Catulle Mendès. — Gymnase : *l'Invalide*, comédie en un acte, de M. Amédée Achard; *le Cousin Jacques*, comédie en trois actes, de M. Louis Leroy; *les Cloches du Soir*, comédie en un acte, de MM. Emile et Edouard Clerc. — Théatre Cluny : reprise de *la Closerie des Genêts*, de Frédéric Soulié.

Le poëte Catulle Mendès vient d'aborder le théâtre : son coup d'essai n'est pas un coup de maître, mais la tentative a réussi ; elle est d'ailleurs fort modeste : un petit acte.

La jeune et jolie comtesse Hildegarde attend le roi.

Sa Majesté s'est éprise de la belle veuve. Hildegarde n'a jamais vu son auguste adorateur, mais elle a été vue par lui et elle l'a subjugué.

Donc, Hildegarde attend le roi.

Un bruit se fait entendre à la porte du castel; un homme qui vient d'échapper à des bandits qui le poursuivaient entre tout effaré et demande l'hospitalité.

« C'est le roi! » pense Hildegarde, d'autant plus que le souverain doit se présenter sous un déguisement.

Fière de sa royale conquête, Hildegarde l'accueille bien et le convie à un repas pendant lequel elle lui verse elle-même les vins les plus fins. L'inconnu est aimable, empressé, galant; comment ne point reconnaître une hospitalité aussi charmante, aussi inattendue? Il tombe aux pieds de la comtesse, lui prend la main et l'embrasse. Comment refuser au roi... Mais... ce n'est pas le roi ! Il ne porte pas le bracelet de fer, insigne de la royauté!... Hildegarde, confuse, irritée, se sauve dans ses appartements, laissant son hôte seul et stupéfait.

Après un monologue indispensable, Henri, — c'est le nom de l'aventurier, — Henri va sortir sur l'invitation qui lui en est faite par un valet, quand la comtesse reparaît, le croyant déjà parti. Alors, sérieusement épris, cédant à un transport irrésistible, il exprime avec tant d'éloquence et d'émotion son amour et son désespoir, que la comtesse se laisse toucher...

On entend le clairon. Le roi vient, mais il est trop tard. Il trouve la porte close!

Les vers de M. Mendès sont jolis et bien faits ; ils sont dits avec charme par Bressant et Mlle Croizette.

= Dans la comédie de M. Amédée Achard, il s'agit d'un capitaine qui, s'étant tiré sans la moindre égratignure de l'expédition de Chine, simule à son retour une blessure au bras et la perte d'un œil, pour voir si l'amour de la baronne de ses rêves aura assez de force pour ne pas s'évaporer à la vue d'un futur aussi endommagé. La baronne ne sort pas triomphante de l'épreuve, mais une Mme de Meulan accepte pour mari le capitaine au bras démis et à l'œil absent, les belles qualités morales de l'officier suffisant à son bonheur. Il est vrai que Mme de Meulan a eu l'occasion d'apprécier les sentiments du capitaine et qu'il y a un peu de reconnaissance dans son fait.

Cet acte, agréablement écrit, est agréablement joué.

Le Cousin Jacques est une bonne pièce. La donnée est presque sérieuse, mais la forme est enjouée et le dialogue spirituel, les détails sont originaux. C'est du meilleur Louis Leroy.

Le cousin Jacques est un mauvais sujet, dont le retour d'Amérique réjouit médiocrement le comte de Valdent et toute la famille.

(1) Les comédiens italiens parodièrent l'œuvre de Gervais et de Philippe d'Orléans sous le nom de *la Bonne femme*.

Aussi, averti par un accueil fort peu cordial, Jacques comprend qu'il n'a qu'une chose à faire : s'en retourner.

Il s'en va donc.

Mais, au moment où il met la main sur le loquet de la porte, on entend des cris menaçants au dehors.

— N'ouvrez pas! n'ouvrez pas! lui crient et M. de Valdent et toutes ces dames.

Jacques ouvre la porte toute grande. Il est habitué à voir le danger en face.

Une horde de gens furieux entre. Ce sont les ouvriers de M. de Valdent qui se révoltent. Que veulent-ils? Sans doute travailler beaucoup moins et gagner beaucoup plus. Je ne sais au juste, mais ce que je vois, c'est qu'ils n'ont pas l'air bon. Eh bien, le mauvais sujet, le cousin Jacques leur parle avec tant de bonté et d'autorité à la fois, il les raille et les persuade si bien, que tous les émeutiers retournent à l'atelier en montrant le poing aux meneurs.

Jacques ne tire pas vanité de cette victoire et n'attend pas de remerciements. Il part.

On le retient, vous le pensez bien. Et l'on a joliment raison, car il sauve l'honneur de son cousin, la vertu de sa cousine, la fortune d'une vieille tante à la mode de Bretagne, rend enfin un service à chacun et termine en s'en rendant un à lui-même. Il épouse sa cousine.

Tout cela est développé avec une belle humeur charmante, et le succès a été très-vif. Landrol joue fort bien le rôle de Jacques.

Pour mémoire, je cite *les Cloches du soir*, éclat de rire qui date d'une quinzaine de jours et qui termine joyeusement le spectacle du Gymnase.

= Au Théâtre-Cluny, reprise de *la Closerie des Genêts*, le vigoureux et intéressant drame de Frédéric Soulié. La pièce est montée avec soin et rendue avec ensemble.

= Le théâtre de Belleville joue un grand drame nouveau, *le Tribut des Cent Vierges*. Que le titre nous suffise!

ADRIEN LAROQUE.

La Société des Compositeurs de Musique, fondée en 1862, voulant encourager un genre de composition digne du plus grand intérêt, met au concours, cette année, un QUATUOR pour deux violons, alto et basse.

Conditions du concours.

ARTICLE 1er.

Tous les compositeurs français, laisant ou non partie de la Société, sont admis à concourir.

ART. 2.

Une médaille d'or sera décernée à l'auteur du meilleur manuscrit.

Un second prix, consistant en une médaille d'argent, pourra être accordé, s'il y a lieu.

ART. 3.

Le jury, nommé en Assemblée générale, sera choisi parmi les membres de la Société.

ART. 4.

Les ouvrages couronnés, exécutés par les soins de la Société, resteront la propriété de leurs auteurs.

ART. 5.

Les manuscrits devront être adressés *franco* à M. le Bibliothécaire-Archiviste de la *Société des Compositeurs de Musique*, rue de Richelieu, 95, maison Pleyel-Wolff, avant le 1er novembre 1872, terme de rigueur.

Ils ne seront pas signés, mais porteront une épigraphe, reproduite dans un pli cacheté, contenant le nom et l'adresse de l'auteur, lequel déclarera que son œuvre est complétement inédite.

ART. 6.

Après le concours, les partitions seront mises à la disposition de leurs auteurs.

AMBROISE THOMAS, HENRI REBER, FÉLICIEN DAVID, *Présidents d'honneur*. — VICTOR MASSÉ, *Président*. — E. ORTOLAN, CH. POISOT, E. D'INGRANDE, DE LAJARTE, F. CLÉMENT, A. NIBELLE, VOGEL, DURAND, A. WEKERLIN.

FESTIVAL DE BOSTON.

Une dépêche télégraphique a annoncé la semaine dernière l'ouverture du grand festival de Boston. Voici quelques renseignements ultérieurs. — Les corps de musique d'Europe sont arrivés le 17 et ont été reçus solennellement; la Garde républicaine, entre autres, a été admirablement fêtée. La première répétition, sous la direction alternative de MM. Strauss, Abt et Gilmore, a été un grand succès. Les proportions acoustiques de l'immense bâtiment sont parfaites. La fête proprement dite a été inaugurée le lendemain. Le chœur comptait 16,000 exécutants, l'orchestre 1,500. On estimait le nombre des assistants à 30,000 au bas mot. Les chœurs, avec accompagnement de canons, ont provoqué l'enthousiasme de cette mer humaine. La journée a été consacrée aux musiques anglaises : les grenadiers ont été acclamés, ils ont joué l'hymne patriotique anglais et l'hymne américain. Mme Arabella Goddard, la grande pianiste de Londres, a été chaleureusement accueillie. Le 19 juin était réservé aux musiques allemandes, qui se sont fait entendre avec succès.

La France a eu son tour le 20 et le 21. Quarante mille personnes ont acclamé les artistes de la Garde républicaine et leurs vaillants chefs Paulus et Maury. L'effet des chœurs a été splendide. Le 21, on a applaudi les excellentes musiques autrichiennes, et de nouveau la célèbre *band* anglaise de Godfrey; Mmes Rudersdorff et Peschka-Leutner ont chanté; mais, si grand que soit leur talent, l'effet matériel des seize mille voix du chœur lui a singulièrement nui. Le canon a encore fait sa partie ce jour-là. Les Russes ont eu la journée du 22. Celle du 23 a été le couronnement de la fête. Soixante-cinq à soixante-dix mille auditeurs étaient assis, vingt mille avaient pu trouver place debout. Les musiques anglaise, française, allemande, et celle de la marine américaine ont joué ensemble; l'immense Colysée a été près de crouler au bruit formidable des applaudissements, des hourras et des vivats. Le Président Grant était présent. Enfin, le 26 juin, tout a été terminé par un grand bal auquel assistaient vingt-cinq mille personnes. Johann Strauss et son célèbre orchestre y ont fait merveilles.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi et vendredi, *les Huguenots*; mercredi, *le Trouvère* et *Coppélia*.

*** Mlle Arnal a débuté lundi dans *les Huguenots*. La nouvelle Valentine est une ancienne élève du Conservatoire de Toulouse; elle est jeune, gracieuse, bien en scène, maîtresse d'elle-même; sa voix est d'un bon timbre, très-étendue, et plus forte que ne le laisserait supposer un corps qui paraît assez frêle. Elle a laissé un peu à désirer au troisième acte; quelques notes mal assurées, dans les premières mesures de son rôle, ont fait concevoir des craintes qui, heureusement, se sont vite dissipées. Dans le quatrième acte, Mlle Arnal était en pleine possession de ses moyens, et elle est allée jusqu'au bout sans faiblir. Son talent semble être de ceux qui se livrent tout entiers dès l'abord; telle elle a été à son début, telle elle sera longtemps encore. On peut faire fond sur de pareils artistes, et l'Opéra se félicitera certainement de sa nouvelle acquisition. — M. Sylva a continué ses débuts dans *le Trouvère*. C'est encore un talent solide et sûr de lui-même; un peu trop uniforme sans doute, ne variant pas assez ses moyens d'émission, mais franc et de bon aloi. Le public continue à lui faire le meilleur accueil.

*** Mme Gueymard prend un congé de deux mois. Elle a chanté pour la dernière fois, avant son départ, dans *le Trouvère*, mercredi dernier.

*** L'Opéra-Comique fait sa clôture ce soir avec *les Dragons de Villars*.

*** Les dernières répétitions de *l'Ombre*, pour la tournée qui se prépare en province, ont eu lieu ces jours derniers. Mme Galli-Marié est ravissante dans le rôle de Jeanne, qu'elle chante pour la première fois, et dont elle accentue le côté dramatique, sans rien lui ôter de son charme poétique et sentimental. M. Lhérie, qu'on n'a pas encore entendu à Paris dans le rôle de Fabrice, est excellent également. Les autres artistes sont connus et appréciés de longue date. — Dès à présent, *toutes les places* sont louées dans les théâtres des villes qui forment l'itinéraire du vaillant quatuor de *l'Ombre*.

*** La gestion du Théâtre-Italien, pendant la courte saison qui s'est terminée avec le mois dernier, devait être et a été pleine de difficultés et de mécomptes. M. Verger a été obligé à de nombreux sacrifices, pour rendre à cette scène son ancien éclat, au sortir d'une période désastreuse qui avait laissé tout à refaire. Directeur provisoire, il est vrai, mais locataire de la salle pour dix ans, il croyait pouvoir compter pour l'avenir et sur le privilége et sur la subvention ; mais une candidature nouvelle, celle de M. Lefort, vient de se produire auprès de la Commission des théâtres, et semble agréée par elle. M. Verger, qui n'a consenti à la perte prévue d'une grosse somme—le total du déficit, pour les trois mois d'exploitation, a été de 94,000 fr.,— que dans l'espérance d'en être dédommagé plus tard lorsqu'il serait placé enfin dans les mêmes conditions normales que ses prédécesseurs, est donc sur le point de perdre le fruit de ses efforts et de ses sacrifices. Il n'a pas même pu jusqu'ici obtenir le paiement des trois douzièmes de la subvention qui lui avaient été promis par l'Administration des Beaux-Arts comme indemnité. La question en est là, et M. Verger cherche à en provoquer la solution dans une longue lettre qu'il vient d'adresser à M. le Ministre des Beaux-Arts et de faire imprimer. On ne peut que souhaiter qu'il soit fait droit à ses justes revendications.

*** Le procès du Théâtre-Italien contre Mme Sasse est venu à l'audience du Tribunal de commerce. Après les plaidoiries de MM. Nadaud et Deleuze, l'affaire a été renvoyée à un arbitrage.

*** Le Conseil municipal a voté cette semaine une somme de 85,000 fr. pour les réparations les plus urgentes à faire au Théâtre-Lyrique incendié. On évalue les dépenses totales de reconstruction à 5 ou 600,000 francs. M. Perrin, directeur du Théâtre-Français et conseiller municipal, avait proposé qu'on mît le théâtre tel qu'il est en adjudication, à la charge par les locataires de le relever de ses ruines, comme cela s'est fait en 1838 pour le Théâtre-Italien. Mais cette motion n'a pas prévalu.

*** Le rôle de Gabrielle des *Cent Vierges* a été joué trois fois cette semaine par Mlle Blanche Marie, par suite d'une indisposition de Mlle Van Ghell.

*** Le théâtre des Variétés et celui des Bouffes-Parisiens ferment ce soir, le premier pour un mois, le second pour deux mois.

*** La Commission des théâtres a choisi M. Duquesnel pour succéder à M. de Chilly dans la direction de l'Odéon. M. Jules Simon a sanctionné avant-hier ce choix par sa signature.

*** Mme Marie Sasse a chanté *l'Africaine* à Béziers, avec un succès non moins éclatant qu'à Toulouse. Le baryton Devoyod n'a eu qu'à se louer, lui aussi, de l'accueil du public. — Mme Sasse a encore obtenu un vrai triomphe à Lyon, où elle a admirablement chanté, dans un concert au profit des veuves et orphelins de l'Alsace, l'air de la Coupe de *Galathée*, et le Miserere du *Trouvère*, avec le ténor Nicot.

*** Le succès des *Cent Vierges* à Lyon se maintient et s'accentue. Les principaux rôles sont joués avec tout l'entrain et l'esprit désirables par Mlles Perretti et Poncer, MM. E. Gourdon, Alfred Audran, Didier et Martin. Un ballet a été intercalé au deuxième acte et fait le meilleur effet.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le comité de la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de musique, pris dans le sein du syndicat, a été composé de la façon suivante pour l'exercice 1872-73 : MM. Laurent de Rillé, président; Mayer, vice-président; Gérard, trésorier; Ch. Moreau, secrétaire.

*** Les concurrents au prix de Rome sont sortis de loges le 25 juin. Une première audition des cantates aura lieu vendredi prochain au Conservatoire, et une seconde le lendemain à l'Institut. Voici les noms des exécutants : — Cantate de M. Pilot : Mlle Monrose, MM. Dereims et Caron. — Cantate de M. Arnoud : Mlle Arnaud, MM. Idrac et Auguez. — Cantate de M. Salvayre : Mlle Devriès, MM. Bosquin et Gaillard. — Cantate de M. Ehrhart : Mlle..., MM. Duchesne et ... — Cantate de M. Dallier : Mme Lacaze, MM. Lefèvre et Menu.

*** Les concours à huis clos (harmonie, fugue, etc.) commenceront dimanche prochain au Conservatoire,

*** Un très-grand nombre de Sociétés chorales se sont fait inscrire pour prendre part aux concours du Palais de l'Industrie, organisés par la Société d'encouragement des Travailleurs industriels. L'ordre des concours sera réglé par un tirage au sort, le dimanche 21 juillet. Le terme de rigueur pour l'envoi des adhésions est le 16 juillet.

*** Le devis définitif des dépenses qu'aura nécessitées la construction du nouvel Opéra peut être établi approximativement aujourd'hui. Il s'élève à la somme énorme de *quarante millions*. Les dépenses dites de bâtiment (maçonnerie, serrurerie, charpente, menuiserie, marbrerie), atteignent déjà vingt-cinq millions et se monteront à vingt-huit millions et demi; la sculpture d'ornement, à dix-huit cent mille francs; la sculpture statuaire et la peinture d'art, à onze cent mille francs. L'acquisition des terrains qui ont été expropriés par la ville de Paris a coûté onze millions. Les ressources affectées par l'Etat à ces fabuleuses dépenses sont le produit de l'aliénation de nombreux immeubles domaniaux : le parc Monceaux, les terrains provenant de la rectification de la Bibliothèque nationale et de la caserne du Château-d'Eau, le Trocadéro, les anciennes casernes des Carmes et du Mont-Blanc, l'ancienne église des Barnabites, dans la Cité, enfin les terrains et les bâtiments de l'Opéra actuel, qui seront mis en vente aussitôt après l'achèvement du nouveau théâtre.

*** *Suum cuique*. La *Revue des Deux-Mondes*, et après elle quelques feuilletonistes musicaux de Paris, ont attribué à M. Gevaert la fondation d'une société de concerts à Bruxelles, sur le modèle de celle du Conservatoire de Paris. Il est notoire depuis longtemps que le fondateur des concerts du Conservatoire de Bruxelles est M. Fétis, et celui des concerts populaires dans la même ville, M. Adolphe Samuel. M. Gevaert n'a pas eu non plus à réunir les éléments de la bibliothèque du Conservatoire dont il est directeur, il l'a trouvée toute formée par son éminent prédécesseur. M. Gevaert a assez de mérites personnels pour qu'on ne lui attribue point ceux des autres; on ne prête d'ailleurs qu'aux riches. — Puisque nous sommes à Bruxelles et en train de rectifier, disons que la nomination de Vieuxtemps comme professeur de violon au Conservatoire royal de Belgique n'est pas récente, comme le répètent depuis quelques jours la plupart des journaux parisiens. Elle date de l'année dernière, et nous l'avons annoncée en son temps. Nous rappellerons de plus que Vieuxtemps et Léonard ont tenu à ne donner que les six mois d'été aux devoirs de leur professorat en Belgique, pour nous réserver le meilleur de leur temps.

*** Les artistes de l'Opéra-Comique ont écrit à Jules Stockhausen, le célèbre chanteur, qui fut quelque temps leur camarade, une lettre pleine d'une patriotique indignation, publiée par *le Figaro*. Stockhausen, né et élevé à Paris, a donné depuis quelques années le meilleur de son talent au public allemand, ce qu'il était parfaitement libre de faire; mais les signataires de la lettre dont nous parlons, et bien d'autres avec eux, ont trouvé qu'il avait dépassé toutes les bornes des convenances, en affichant des sentiments anti-français aussi ouvertement que par la publication d'un *lied* intitulé *l'Alsace libre*, dont il a écrit la musique, et qui célèbre en style lyrique les bienfaits de l'annexion de nos malheureuses provinces à l'Allemagne. La famille de Stockhausen a longtemps habité l'Alsace, et son frère Franz est aujourd'hui directeur du Conservatoire de Strasbourg. Il y a, paraît-il, diverses manières de pratiquer la « mémoire du cœur. »

*** La séance de clôture des cours Lévy-Alvarès, 7, cité Trévise, avait lieu hier samedi, et comme toujours réunissait une quantité considérable d'élèves de tous les âges. La musique y était dignement représentée par des disciples de Mme Peudefer pour le chant et de MM. Marmontel, Lecouppey et Paul Bernard pour le piano. Un morceau à quatre mains de ce dernier, sur *l'Ombre*, a été enlevé par deux jeunes sœurs sous les auspices de leur professeur. Parmi les artistes présents, Mme Peudefer, MM. Ed. Wolff et Paul Bernard ont payé de leur personne aux applaudissements de l'auditoire.

*** Un grand concert, au profit de l'œuvre du Sou des chaumières a été donné le 22 juin au palais de Fontainebleau, dans la galerie Henri II. Mme Miolan-Carvalho était au nombre des artistes qui ont prêté un concours empressé à cette œuvre charitable et patriotique.

*** Par arrêté royal du 15 juin, M. Joseph Servais est nommé professeur de violoncelle au Conservatoire de Bruxelles. Il succède, à six ans d'intervalle, à son illustre père.

*** M. H. Waelput remplace M. Hasselmans comme chef d'orchestre au théâtre royal de La Haye.

*** C'est Henri Vieuxtemps qui dirigera l'hiver prochain les concerts populaires de Bruxelles.

*** Notre collaborateur A. Elwart vient de recevoir le diplôme de membre correspondant de l'Académie royale de Florence. Ce diplôme était accompagné d'une lettre très-flatteuse, signée du chevalier Casamorata, président, et de M. E. Bianchi, secrétaire de l'illustre compagnie florentine.

*** M. Albert Perpignan, pianiste-compositeur, vient de publier, chez Girod et Marcel-Colombier, deux valses de salon, *Speranza* et *Bouton-de-Rose*, œuvres charmantes que nous ne saurions trop recommander aux amateurs de bonne musique.

*** M. Maton est de retour de Londres, et a repris ses leçons et cours de chant, 47, rue Lemercier (Batignolles).

✝

*** Michel Carré, l'un de nos plus féconds auteurs dramatiques et librettistes d'opéra et d'opéra-comique, est mort vendredi dernier, à Argenteuil, à l'âge de cinquante-deux ans. Il a fait une grande partie de ses pièces en collaboration avec Jules Barbier. Les poèmes lyriques signés de son nom sont : *Galathée*, *les Noces de Jeannette*, *Psyché*, *les Trovatelles*, *les Sabots de la Marquise*, *Miss Fauvette*, *Quentin Durward*, *le Pardon de Ploërmel*, *les Papillotes de M. Benoît*, *Deucalion et Pyrrha*, *Valentine d'Aubigny*, *les Saisons*, *Mignon*, *Lara*, *Lalla-Roukh*, *le Jardinier galant*, *le Diable au Moulin*, *Château-Trompette*, *le Cabaret des Amours*, *Fior d'Aliza*, *l'Eventail*, *la Colombe*, *le Saphir*, *Faust*, *Roméo et Juliette*, *les Nuits d'Espagne*, *le Médecin malgré lui*, *les Noces de Figaro*, *la Statue*, *la Reine de Saba*, *Peines d'amour perdues*, *Gil Blas*, *Mireille*, *Jobin et Nanette*, *Déa*. Il travaillait, en dernier lieu, avec Ambroise Thomas, à *Françoise de Rimini*. Il laisse deux ouvrages entièrement achevés : *Paul et Virginie* et *Polyeucte*, dont Victor Massé et Gounod écrivent la musique. — Michel Carré avait été peintre dans sa jeunesse, et avait fréquenté quelque temps l'atelier de Delacroix.

*** Un double malheur de famille vient de frapper Francis Planté; le sympathique artiste a perdu en même temps sa mère et le père de sa femme.

*** Edouard Sobolewski, violoniste et compositeur, est mort le 23 mai, âgé de 68 ans, à Saint-Louis (Etats-Unis). Il dirigeait depuis 1859 la Société philharmonique de cette ville; de 1827 à 1859, il avait été chef d'orchestre du théâtre de Kœnigsberg, sa ville natale.

ÉTRANGER

*** *Londres*. — *La Stella del Nord*, représentée pour la première fois de la saison vendredi dernier, et ses brillants interprètes, Mmes Patti et Monbelli, Faure, Naudin et Ciampi, ont soulevé dans la salle de Covent-Garden une vraie tempête d'enthousiasme. Il est certain que de pareils artistes assureraient le succès d'une œuvre même médiocre; qu'est-ce donc quand il s'agit d'une partition comme *l'Etoile du Nord* ? Il est inutile d'ajouter que l'exécution a été parfaite; pour rendre justice à tous, disons aussi que la mise en scène de M. Harris est merveilleuse.

L'Etoile du Nord a été donnée de nouveau cette semaine. D'excellentes représentations du *Freischütz* avec Mme Lucca, et de *Linda* avec Mlle Albani, sont encore à mentionner. — A Her Majesty's Theatre, *Le Duc Giornate* ont fait, le 20 juin, leur première apparition sur une scène anglaise et dans la forme italienne. L'œuvre de Cherubini a été magnifiquement exécutée par Mlles Tietjens et Marie Roze, MM. Vizzani, Agnesi, Foli et Zoboli; musique et chanteurs ont reçu du public le plus chaleureux accueil. — Mlle Nilsson a chanté deux fois *Lucia* cette semaine. Elle a donné un deuxième et dernier concert à Saint-James's Hall, avec le concours de Benedict, de Sanlley, de Brignoli, de Sims Reeves, de Mmes Norman-Neruda et Patey.

*** *Bruxelles.* — L'Ecole de musique vocale de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek, fondée depuis deux ans seulement, a donné le 22 juin, presque avec les seuls éléments qu'elle a formés pendant ce temps, un grand concert-festival, auquel assistaient le roi des Belges et bon nombre de personnages officiels. Des chœurs de Hændel, de Mendelssohn, de Kreutzer, de Schumann, de Gounod, composaient le programme, dont l'exécution a été excellente.

*** *Venise.* — On se rappelle que, par suite du refus de la subvention accordée jusqu'ici à la Fenice, ce grand théâtre doit rester fermé l'hiver prochain. L'impresario du théâtre Apollo, Giovanni Pogna, veut essayer de combler cette lacune; il a déjà engagé plusieurs artistes de mérite, Mmes Pozzi-Branzanti, Dory, le baryton Squarcia, et se propose de monter *Semiramide*, *Anna Bolena*, *Giovanna di Guzman*, *Il Profeta* et d'autres opéras nouveaux pour Venise. Il donnera tout l'éclat possible à la saison lyrique, et tâchera de ne pas trop laisser regretter à nos dilettantes leur *massimo teatro*.

*** *Berlin.* — Les vacances de l'Opéra ont commencé le 15 juin.

*** *Vienne.* — L'Opéra a également fait sa clôture annuelle.

*** *Gênes.* — Représentation, le 20 juin, au théâtre Doria, d'un opéra nouveau d'Emilio Bozzano, *Diem la Zingara*. Grand succès, malgré un *libretto* informe; vingt rappels au compositeur.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

SPÉCIALITÉ DE CARTES DE VISITE
PROGRAMMES DE CONCERTS ET SOIRÉES MUSICALES
COLLOT, passage Jouffroy, 38.
Livraison, deux heures après commande.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier. — Près de la Madeleine.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE

LES DRAGONS DE VILLARS

Opéra-comique en 3 actes, paroles de MM. LOCKROY & CORMON, musique de

A. MAILLART

LA PARTITION
Pour CHANT et PIANO, net : **15** fr. — Pour PIANO seul, net : **10** fr.
CHANT seul, *sans accompagnement*, in-12, net : **3** fr.

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS
Avec accompagnement de Piano
L'OUVERTURE pour PIANO, à 4 mains, Orchestre, Musique militaire.

ARRANGEMENTS DIVERS
POUR LE PIANO, par BURGMULLER, CRAMER, CROISEZ, DUVERNOY, GORIA, KETTERER, LECARPENTIER, LONGUEVILLE, RUMMEL, VALIQUET, SNYDERS, WOLFF.
Morceaux pour le Violon et le Violoncelle avec accompagnement de piano par **AD. HERMAN, COLYNS & SELIGMANN.**
QUADRILLES, VALSES, POLKAS, POLKA-MAZURKA, ETC.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER
(Brevetée s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr **Guérin**, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 27. — 7 Juillet 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Les Drames de Victor Hugo et la Musique. **Ad. Jullien.** — Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner.** — Revue des Théâtres. **A. Laroque** — La musique de la Garde républicaine à Boston. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

La musique existe à l'état naturel dans le langage.

PRISCIEN DE CÉSARÉE (*Grammaire des accents*).
DIOMÈDE et OLLIUS DONAT (Chap. *Des tons*).
CLÉDONIUS, sénateur (*Comment. sur Donat*).

***

En attendant le dîner, le sénateur Pococurante se fit donner un concerto. Candide trouva la musique délicieuse. Ce bruit, dit Pococurante, peut amuser une heure ; mais s'il dure plus longtemps, il fatigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La musique, aujourd'hui, n'est plus que l'art d'exécuter les choses difficiles, et ce qui n'est que difficile ne plaît point à la longue.

VOLTAIRE (*Contes*).

M. M.

LES DRAMES DE VICTOR HUGO ET LA MUSIQUE

I

La poésie et la musique sont sœurs. Jamais rien n'a mieux prouvé la divine et commune origine de Calliope et d'Euterpe, les deux muses des vers et de la mélodie, que cette secrète influence qui rapproche les musiciens des poëtes et des penseurs. Le temps n'est plus où les compositeurs écrivaient de la musique sur des scénarios qui n'avaient de poëme que le nom. Trop souvent alors, ce qu'on appelait un poëme n'était en réalité qu'un canevas informe, dépourvu de toute poésie, un prétexte à combinaisons sonores. Quel singulier dédain professaient autrefois les compositeurs pour tout ce qui était vers, sentiment, poésie! Peu leur importait de « réchauffer des sons de leur musique » la fade tartine d'un faiseur de *libretti* à la mode, ou d'enrichir de leurs inspirations les belles créations d'un véritable poëte.

Cette indifférence a heureusement pris fin. Pas de musicien aujourd'hui qui ne cherche, avant tout, dans un sujet, la couleur et le sentiment poétiques ; pas d'artiste, du plus célèbre au moins connu, qui n'ait essayé de mettre en musique quelqu'une des œuvres maîtresses de la poésie, du roman ou du théâtre.

Les uns, ceux qui ont du génie, créent un chef-d'œuvre à côté du chef-d'œuvre, s'élevant d'un seul bond à l'égal du maître qu'ils se proposaient pour modèle. Les autres, ceux qui ont du talent, s'efforcent vainement d'atteindre à une telle hauteur, ils créent, le plus souvent, des œuvres estimables, mais la voie reste ouverte après eux à de nouveaux essais. D'autres enfin, ceux qui n'ont que du métier, ne produisent plus que la parodie de leur modèle : de ceux-là, il ne reste rien, pas même le souvenir.

Combien sont-ils, poëtes, historiens, romanciers, qui ont inspiré, soutenu dans leur vol ou écrasé de leur génie les compositeurs assez audacieux pour s'attaquer à leurs créations les plus élevées? Voltaire n'a-t-il pas, avec sa *Mérope*, sa *Zaïre*, sa *Sémiramis*, son *Tancrède*, son *Olympie*, inspiré tour à tour Pacini, Mercadante et Bellini, Catel et Rossini, Spontini enfin qui, seul, a su écrire un véritable chef-d'œuvre sur l'une de ces tragédies? Byron n'a-t-il pas inspiré à Schumann son beau poëme lyrique de *Manfred*, à Berlioz l'ouverture du *Corsaire* et la grande symphonie d'*Harold en Italie*? Schumann n'a-t-il pas écrit deux de ses chefs-d'œuvre, *le Paradis et la Péri* et *la Vie d'une rose*, sur des poésies de Thomas Moore? Enfin, deux artistes français n'ont-ils pas rendu un éclatant hommage, l'un à Moore, par sa charmante création de *Lalla-Roukh*, l'autre à son poëte préféré, Virgile, par sa traduction inspirée des amours de Didon et d'Enée ?

L'Allemagne et l'Angleterre étaient, naguère encore, les pays vers lesquels se tournaient de préférence les regards des compositeurs en quête de poëmes. Ils y rencontraient, en effet, trois génies de premier ordre qu'ils pouvaient mettre à contribution tout à leur aise, car tous trois n'avaient rien à redouter des transformations plus ou moins audacieuses qu'on leur faisait subir : leur renommée était au dessus de toute atteinte, leur gloire à l'abri des plus chanceuses tentatives. Gœthe, Schiller, Shakespeare, voilà les maîtres auxquels l'art musical a emprunté leurs inspirations les plus puissantes pour en créer, à son tour, de nouveaux chefs-d'œuvre. Grands et petits, maîtres et élèves de toutes les écoles, tous prétendirent se mesurer avec ces rois de la pensée et du style.

Alors, Schiller fit éclore dans l'esprit de Mercadante et de Verdi, leurs opéras de *Jeanne d'Arc*, des *Brigands*, de *Don Carlos*. alors il enflamma le génie de Schumann qui écrivit sa belle ouverture de la *Fiancée de Messine* ; alors surgit à côté de son *Guillaume Tell* le chef-d'œuvre de Rossini. Alors Gœthe inspira à Beethoven les accords brillants de sa tragédie d'*Egmont*, à Mendelssohn *la Nuit de Walpurgis*, à Schumann l'ouverture d'*Hermann et Dorothée*, sans parler de *Faust*, qui tenta tour à tour près de vingt compositeurs.

Et Shakespeare? Symphonies, ouvertures, odes musicales, drames et comédies lyriques, que n'a-t-il pas inspiré aux musiciens de toutes les écoles? A son nom, surgissent de tous côtés les œuvres les plus diverses de forme, de style et de valeur depuis les *Amleto* italiens de Scarlatti, de Gasparini, de Sparono, de Faccio et de Mercadante, jusqu'aux *Hamlet* allemands ou français de

l'abbé Vogler, de Mareczek, de Stadfeld, de MM. Ambroise Thomas et Aristide Hignard, — depuis le *Macbeth*, de Chelard ou de Taubert, jusqu'à celui de Verdi,—depuis le *Roméo* de Dalayrac, de Zingarelli, de Benza, de Vaccaï, de Bellini, jusqu'à ceux de Steibelt, de Gounod, de Berlioz. Et la *Tempestà* d'Halévy! Et la *Tempête* de Berlioz! Et les *Joyeuses Commères de Windsor*! Et ces deux versions musicales, l'une sombre et dramatique, l'autre gaie et charmante, de *Beaucoup de bruit pour rien : Montano et Stéphanie*, de Berton, *Béatrice et Bénédict*, de Berlioz! Et le *Novice de Palerme*, le premier opéra de Wagner, représenté une seule fois à Magdebourg, inspiré par la comédie anglaise *Measure for measure*! Et le *Songe d'une Nuit d'été!* Et les ouvertures de *Coriolan*, du *Roi Lear*, de *Jules César* !

Un seul homme, en France, a pu lutter avec ces maîtres et partager la faveur dont ils jouissaient auprès des musiciens de tous les pays et de toutes les écoles. Seul, parmi les poëtes français, Victor Hugo a eu l'honneur — ou la malechance — de se voir ainsi pillé et arrangé pour le plus grand profit de compositeurs curieux de marier leur talent avec ses créations dramatiques. D'où vint cet enthousiasme d'un grand nombre de musiciens pour ces drames si pleins de passion et de fièvre ? Que sont-ils devenus sous la main des arrangeurs ? Quel fut enfin le résultat de cette collaboration imposée au maître français ? Tels sont les points que nous nous proposons d'étudier. Les deux derniers nous aideront à éclaircir le premier. Deux questions se dressent devant nous. Pourquoi ? Comment ? Répondre à la seconde, ce sera du même coup résoudre la première.

II.

HERNANI. — MARION DELORME.

Le 25 février 1830, eut lieu à la Comédie Française la première représentation d'*Hernani*. Ce fut une soirée mémorable et à jamais illustre dans les fastes du théâtre. Surpris d'abord et enthousiasmés par ce coup d'audace, plusieurs artistes s'étaient montrés, dans cette furieuse bataille, les plus ardents champions de l'école romantique : Berlioz, Tolbecque, Tilmant, Kreutzer, Ernest de Saxe-Cobourg, celui-là même qui s'écria au milieu de la représentation, en voyant quelques dames pleurer : « Vivent les femmes ! » Tous applaudirent avec frénésie. Nul pourtant n'eut l'idée d'accommoder pour son usage les fiers hémistiches du poëte.

Mais un homme allait arriver, un musicien, qui comprit, qu'à défaut de sa musique, un pastiche du drame aurait sans doute le privilége d'émouvoir le public raffiné des Italiens. C'était un nommé Gabussi, maître de chant et compositeur, né à Bologne. Au retour d'un long séjour à Londres, il s'était arrêté quelque temps à Paris avant de regagner l'Italie. Il n'avait encore composé que des romances; n'importe, il ne craignit pas de se mesurer avec l'œuvre-type de l'école romantique. La première représentation de cet opéra, composé sur un *poëme* del signor Rossi, eut lieu le 25 novembre 1834. Rubini, Tamburini, Santini et Mlle Grisi tenaient les principaux rôles. Voici comment le critique des *Debats* juge ce bel ouvrage : « On ne saisit dans le nouvel opéra ni l'excès des qualités d'un musicien dont la mélodie est particulièrement écrite pour faire valoir l'action dramatique, ni cette intempérance de verve italienne qui sacrifie parfois l'intérêt d'une scène ou le caractère d'une personne à l'effet d'un air de bravoure et de la voix du chanteur. Le sujet d'*Ernani*, grave et passionné, comme on le sait, a servi de texte au jeune compositeur, M. Gabussi, pour faire une musique couramment gracieuse, qui ne blesse jamais par aucun défaut choquant, mais aussi que ne distingue aucune qualité nouvelle et puissante. »

D'un seul mot, c'était une œuvre des plus communes.

Juste dix ans plus tard, en 1844, deux autres musiciens italiens s'emparaient du drame d'*Hernani* et le faisaient représenter, l'un à Gênes, l'autre à Venise, avec des fortunes bien différentes. L'œuvre de l'un tombait tout à plat, l'autre rencontrait près du public un accueil enthousiaste. Le premier s'appelait Alberto Mazzucato et était alors professeur de chant au Conservatoire de Milan, dont il est aujourd'hui le directeur; le second était Giuseppe Verdi.

C'est au mois de mars 1844 que l'*Ernani* de Verdi parut au théâtre de la Fenice, à Venise. Il y obtint un grand succès qui se répéta bientôt sur presque toutes les scènes d'Europe. Pour mieux étudier cet ouvrage, nous allons comparer chaque scène de l'opéra avec le drame original. C'est, croyons-nous, la meilleure façon de montrer comment le poëte Piave, coupant, ajustant, tailladant selon sa fantaisie, a mal servi le musicien qu'il entraîne avec lui et fait échouer dans les scènes dues à sa pauvre imagination, tandis que celui-ci se relève chaque fois qu'il a à traiter quelque situation exactement tirée du drame français.

C'est vraiment plaisir de voir avec quel sans-gêne le traducteur italien en use avec son modèle pour tailler un livret d'opéra dans le drame romantique. Et d'abord, le premier acte n'existe plus. Au lever du rideau, les montagnes d'Aragon ; des brigands sont en liesse. Ernani paraît, qui — forcément — nous chante son amour dans un *andante*; puis, quand quelques mots de ses compagnons lui ont donné le temps de reprendre haleine, il redit sa passion sur un rhythme plus vif. Le moindre défaut de cet air est de n'être pas en situation, non plus, du reste, que l'air de soprano qui suit et qui en forme la contre-partie. Mais, dira-t-on, il fallait bien placer là un solo de ténor, sinon de soprano. Peut-être, mais, si l'on eût conservé le plan exact du premier acte, la fameuse tirade :

> Oui, de ta suite, ô roi ! de ta suite! j'en suis.
> Nuit et jour, en effet, pas à pas je te suis !
> Un poignard à la main, l'œil fixé sur ta trace,
> Je vais ! ma race en moi poursuit en toi ta race !...

offrait au musicien l'occasion d'écrire un morceau magnifique. Et n'était-ce pas une audace qui dût tenter un fier tempérament d'artiste de terminer son premier acte par un air? Les exemples n'abondent pas de cette hardiesse: mal en prit à Donizetti de l'essayer dans *la Favorite*, mais Weber n'a rien écrit de plus beau que l'air final de Gaspard au premier acte du *Freischütz*. Est-ce donc la crainte de se rapprocher plus de Donizetti que de Weber qui conseilla si mal le jeune compositeur ?

Le début du deuxième acte est encore dû à l'imagination du poëte italien. Au moment où Don Carlos veut enlever Elvire, Ernani surgit devant le roi et lui lance au visage ces foudroyantes paroles : « Vous en oubliez un ! » qui ne produisent aucun effet dans la scène italienne, par la raison que le roi n'a pas encore eu occasion de sauver celui qui est à la fois son rival en amour et son implacable ennemi. Rien qu'en suivant le poëme original, le musicien trouvait matière à un beau duo entre le bandit et la fiancée de Ruy Gomez; il suffisait de traduire en musique la belle scène qui clôt le deuxième acte et qui se termine par ces douces paroles:

> HERNANI, *la tenant embrassée.*
> Un baiser !
> DONA SOL.
> Mon époux, mon Hernani, mon maître !...
> HERNANI, *la baisant au front.*
> Hélas ! c'est le premier !
> DONA SOL.
> C'est le dernier peut-être !

Tout en supprimant le premier acte, le poëte en avait soigneusement détaché une scène, celle où le vieillard apparaît entre les deux hommes qui se disputent sa fiancée. Il ne restait plus qu'à la rétablir dans le courant de la pièce : l'arrangeur l'a malheureusement placée de façon à supprimer le duo dont nous venons de signaler l'absence. A peine Don Carlos a-t-il traduit dans un ensemble assez banal les vers :

> Monsieur, vous qui venez de me parler ainsi,
> Ne demandez un jour ni grâce ni merci!

que Ruy Gomez paraît et s'écrie tout comme au premier acte du drame :

Des hommes chez ma nièce à cette heure de nuit!
Venez tous! cela vaut la lumière et le bruit.
Par Saint-Jean d'Avila, je crois que, sur mon âme,
Nous sommes trois chez vous; c'est trop de deux, madame.

Que croyez-vous que fasse le vieillard après avoir lancé ces belles paroles ? Qu'il adresse aux deux inconnus une sévère mercuriale :

Mes jeunes cavaliers, que faite-vous céans?
. . . . . .
— Qu'êtes-vous venus faire ici? C'est donc à dire
Que je ne suis qu'un vieux dont les jeunes vont rire?
On va rire de moi, soldat de Zamora?
Et quand je passerai, tête blanche, on rira!
Ce n'est pas vous du moins qui rirez!

Nullement. Au lieu d'éclater en reproches et en menaces, le bonhomme larmoyant s'apitoie sur son vieux cœur, sur ses cheveux gris, etc.

L'ensemble final se développe pourtant avec assez de grandeur, et l'on attend avec anxiété le coup de théâtre où Don Carlos, se nommant, fait tomber d'un mot la colère du grand d'Espagne. Ici encore nous avions compté sans notre arrangeur. Au moment où le vieillard bouillant de rage saisit son épée, un écuyer entre, non sans s'être fait annoncer de fort civile façon, et, allant droit se placer aux côtés de Carlos, s'écrie : Respect et fidélité au Roi! L'altération est légère, dira-t-on? Elle est capitale, et cet écuyer, ce *deus ex machinâ* bardé de fer, n'est qu'un vulgaire pantin qui rend ce coup de théâtre, de superbe qu'il était, ridicule.

Voilà comment s'y prit le traducteur pour réduire en un les deux premiers actes du drame français. De ce moment il se résout à suivre d'assez près la pièce originale : la musique ne pourra qu'y gagner. Toutefois l'acte qui suit offre encore quelques changements. C'est d'abord un chœur de fête, dont il n'y a pas trace dans la pièce française, puis (et ceci est plus grave) la suppression de la scène entre dona Sol et Ruy Gomez, qui eût pu donner lieu à un beau duo de soprano et basse.

Enfin! c'est aujourd'hui! dans une heure on sera
Ma duchesse! plus d'oncle! et l'on m'embrassera!
Mais m'as-tu pardonné? J'avais tort. Je l'avoue.
J'ai fait rougir ton front, j'ai fait pâlir ta joue.

Ernani paraît. Le compositeur a placé là un trio qui rend avec vérité l'effroi d'Elvire, le désespoir du bandit et la placide confiance du vieillard. Mais voici où le musicien a été réellement inspiré. C'est dans le duo qui suit entre Ernani et Elvire, querelle d'amants au début, puis embrassement suprême de deux êtres fous d'amour. La fin de l'acte, pour être plus faible, suit assez exactement la pièce originale. Toutefois, au lieu de respecter ces belles paroles de Ruy Gomez prenant ses ancêtres à témoins du serment d'Ernani, le poëte a eu la singulière idée de faire entrer des gentilhommes de la suite de Silva qui crient à loisir : A cheval! Vengeance! — et ce, à seule fin de terminer par un chœur. Ici encore, ce malheureux changement a mal servi le musicien, qui eût sans doute été beaucoup mieux inspiré par la scène originale.

Le troisième acte d'*Ernani* est trop connu de tous pour que nous en donnions l'analyse. Pas de plus bel éloge à en faire que de dire qu'il est presque constamment à la hauteur du drame. Ici pourtant, comme dans tout l'opéra, Verdi n'a pas su (l'a-t-il seulement tenté?) accuser la grande figure de Charles-Quint. Plus tard il saura créer un Philippe II d'une ressemblance terrible; pour le moment, il n'écrit qu'une romance agréable en place de l'admirable monologue : « Charlemagne, pardon » — une page digne d'inspirer les plus grands compositeurs. Il se relève dans la scène de la conjuration et dans le finale de la clémence, mais on doit lui reprocher d'avoir terminé l'acte par cet ensemble, si beau qu'il soit, et d'avoir laissé de côté ces paroles de l'empereur, admirable exclamation qui clôt le quatrième acte d'une façon si grandiose :

Es-tu content de moi?
Ai-je bien dépouillé les misères du roi?
Charlemagne! empereur, suis-je bien un autre homme?
Puis-je accoupler mon casque à la mitre de Rome?
Aux fortunes du monde ai-je droit de toucher?
Ai-je un pied sûr et ferme, et qui puisse marcher
Dans ce sentier semé de ruines vandales,
Que tu nous as battu de tes larges sandales?
Ai-je bien à ta flamme allumé mon flambeau?
Ai-je compris la voix qui parle en ton tombeau?
— Ah! j'étais seul, perdu, seul devant un empire,
Tout un monde qui hurle, et menace et conspire;
Le Danois à punir, le Saint-Père à payer,
Venise, Soliman, Luther, François Premier,
Mille poignards jaloux luisant déjà dans l'ombre,
Des piéges, des écueils, des ennemis sans nombre,
Vingt peuples dont un seul ferait peur à vingt rois,
Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois!
Je t'ai crié : — Par où faut-il que je commence?
Et tu m'as répondu : — Mon fils, par la clémence!

Le dernier acte est d'une belle couleur, mais il eût singulièrement gagné si l'on n'eût pas écourté la jolie scène d'amour entre les deux époux rêvant le bonheur sur le bord de la tombe. Cette suppression nous fait perdre une belle page de musique et, par contre-coup, la catastrophe finale, trop rapidement amenée, produit un effet moins saisissant. Du reste, la conclusion est très-dramatiquement traitée. Le cor funèbre retentit, le vieillard paraît en longs vêtements noirs; le musicien a trouvé là de beaux accords pour exprimer le désespoir d'Ernani, la rage d'Elvire et l'inflexible décision du vieillard.

Tel qu'il est, avec ces timidités inexplicables de la part du musicien et ces folles hardiesses du librettiste, l'opéra italien ne nous paraît être qu'une traduction bien incomplète du drame original. C'est une œuvre essentiellement inégale, où des pages remarquables en côtoient de bien inférieures, que l'auteur du reste doit condamner lui-même à l'heure qu'il est, — si ce qu'on dit d'*Aïda* est vrai, si ce nouvel ouvrage indique véritablement chez lui une transformation de style dont on pouvait voir le germe dans *Don Carlos*. S'il en est ainsi, qui l'empêcherait de remettre son ouvrage sur le métier, de le retoucher et d'en retrancher tout ce qui ne répondrait pas à sa nouvelle manière de voir? Gluck l'a fait pour *Orphée*, Beethoven pour *Fidelio*, Rossini pour *Moïse;* pourquoi Verdi ne le ferait-il pour *Ernani* et pour *Rigoletto?*

***

Le deuxième ouvrage de Victor Hugo, le premier par ordre de naissance, cette touchante et repentante *Marion Delorme*, ne rencontra qu'un assez froid accueil auprès des compositeurs : nous n'en connaissons en effet que deux traductions musicales. La première fut représentée avec assez de succès au théâtre de Palerme le 10 janvier 1862 ; elle était chantée par Mme Fiorentini, Malagola, Cima et Lanzoni, et signée du nom de Giovanni Bottesini, le célèbre contrebassiste. Trois ans plus tard, en novembre 1865, une seconde *Marion Delorme* était représentée à Trieste : celle-là était d'un compositeur véronais, Carlo Pedrotti.

A la même époque, l'ouvrage de Bottesini traversait la mer et paraissait sur la scène du Liceo, à Barcelone. Ce fut la créatrice du rôle de Marion, Mme Fiorentini, qui voulut présenter cet opéra aux *dilettanti* espagnols et qui le chanta en compagnie du ténor Morini, de la basse Bouché et du baryton Colonnese. L'ouvrage remporta un brillant succès, avec bravos, *bis* et acclamations. L'orchestre fit une bruyante ovation au maestro et lui offrit une couronne d'argent, tandis que la musique militaire lui décernait un bâton de chef d'orchestre. Que vaut en réalité cette partition si chaudement applaudie? On ne saurait dire, car c'est surtout à ces triomphes italiens qu'on peut justement appliquer le vers de La Fontaine :

C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.

ADOLPHE JULLIEN.

(La suite prochainement.)

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(5e article) (1).

La musique de la Chapelle royale était considérée comme l'une des meilleures, sinon la première de toutes celles d'Europe; l'*urlo francese* qui retentissait avec tant d'éclat à l'Opéra, y était en quelque sorte étranger; nous rencontrerons souvent des chanteurs de l'Académie dont les débuts se firent dans la Chapelle. Du reste, jusqu'à la création du Conservatoire de musique, les maîtrises furent les seules pépinières où se recrutassent les interprètes des œuvres lyriques.

Le coup d'œil que présentait la Chapelle de Versailles était splendide, d'après un contemporain qui en a fait la relation au sujet des fêtes de Noël. « Comme les matines, laudes et les trois messes basses de la nuit de Noël duroient longtemps, la musique s'y surpassoit encore. Il n'y avoit rien de si magnifique que l'ornement de la chapelle et que la manière dont elle étoit éclairée. Tout y étoit plein; les travées da la tribune remplies de toutes les dames de la cour. Il n'y avoit donc rien de si surprenant que la beauté du spectacle, et les oreilles y étoient charmées. » En effet, c'était un spectacle, dans lequel certains auditeurs remplaçaient les missels par la lecture de Rabelais ou des contes de La Fontaine. « Il fallait faire l'impie et le bon compagnon, » dit Saint-Simon.

A Sceaux, la duchesse du Maine, maîtresse des intrigues qui devaient aboutir à la fameuse conspiration de Cellamare, donnait les célèbres *Nuits blanches* dont parle Mlle de Launay. L'abbé de Vaubrun, l'un des commensaux assidus de la princesse, imagina qu'il fallait faire paraître quelqu'un sous la forme voilée de la Nuit, remerciant les hôtes de la préférence qu'ils lui accordaient sur le Jour. La déesse était suivie d'un personnage chantant un air approprié à la circonstance. L'idée de ce divertissement fut agréée; l'abbé et Mlle de Launay en firent les premiers frais. Ce fut le prélude de fêtes magnifiques, accompagnées de chant et de danse, lesquelles se prolongèrent des nuits entières.

En 1717, Mouret, dit *le musicien des grâces*, était le maître des concerts de la duchesse du Maine. C'est lui qui composa les divertissements destinés aux Italiens.

Ces comédiens furent autrefois expulsés sous Louis XIV, parce qu'ils avaient lancé leurs épigrammes contre Mme de Maintenon dans la *Fausse prude*. M. de Rouillé, conseiller d'Etat, l'un des *roués* du régent, invita ce dernier à autoriser le retour des comédiens italiens, afin de les soustraire à l'autorité des premiers gentilshommes de la Chambre; ils n'eurent point la qualité de comédiens du roi, mais seulement de M. le duc d'Orléans. C'est dans la salle de l'Opéra que commencèrent leurs représentations, en 1716, au milieu d'une affluence considérable. La salle de l'Opéra servit d'asile aux acteurs des Comédies française et italienne, deux fois par semaine, jusqu'en 1722 : le mercredi était consacré aux artistes transalpins et le samedi aux artistes nationaux. Après 1722, les farces et les pantalonnades se réfugièrent à l'hôtel de Bourgogne.

Pendant la minorité de Louis XV, la musique de l'Opéra avait coutume de donner des concerts au jardin des Tuileries, lors de la fête de Saint-Louis. Ces concerts attiraient une affluence prodigieuse.

Partout il semble qu'un divertissement n'acquérait alors un lustre quelconque, que grâce à la coopération des artistes de l'Opéra. Les bals de l'Académie de musique, qui avaient lieu deux fois par semaine pendant le carnaval, et tous les dimanches, entre la fête de Saint-Martin et l'Avent, étaient précédés généralement d'un concert. Un orchestre de trente musiciens exécutait, à partir de onze heures jusque vers minuit, quelques fragments symphoniques à la mode. Le pourtour de la salle était orné de glaces nombreuses, reflétant des milliers de bougies; là, tout ce que la société française possédait de noms illustres s'abandonnait au plaisir avec une désinvolture restée historique.

Lors de l'arrivée de Pierre 1er à Paris, en 1717, le régent s'empressa de le faire assister à une représentation de l'Opéra. Le czar eut certainement les honneurs de cette soirée. Cet homme du Nord, avec son costume de bouracan, son large ceinturon, sa chemise sans manchettes, sa perruque ronde et courte, demandant de la bière au milieu du spectacle, se laissant servir par le régent lui-même, et ne se levant enfin que pour quitter le théâtre avant la fin du quatrième acte; cette façon de paysan du Danube, au milieu d'un monde si étrangement raffiné, produisit un contraste curieux. Le czar garda de sa visite à Paris une impression profonde; il s'attendrit sur le sort de la France, disent les contemporains, et prédit qu'elle ne tarderait pas à se perdre par l'excès de son luxe. Trop exact pronostic! et comme il se rencontre avec cette exclamation arrachée à cette autre étrangère, la charmante Aïssé : « Tout ce qui arrive dans cette monarchie annonce bien sa destruction » !

Peu après parut le fameux système Law, jetant sa fièvre d'agio dans toutes les âmes: le luxe et les plaisirs s'accrurent d'une manière effrénée; en 1718, la recette de l'Opéra s'éleva au chiffre fabuleux de 740,000 livres.

Le 10 décembre de cette même année nous trouvons le marquis de Saint-Geniez, l'époux de la demoiselle Rolland, arrêté et conduit à la Bastille avec un certain abbé Brigault, tous les deux impliqués dans l'affaire Cellamare.

Saint-Geniez et sa femme avaient été au nombre des invités des *Nuits* de Sceaux, chez la duchesse du Maine. Les talents de la femme, l'esprit d'aventure du mari, les firent remarquer dans ce cercle, où une cour nouvelle semblait vouloir faire échec à l'ancienne. Saint-Geniez avait deux filles. Il resta treize mois prisonnier à la Bastille, puis on l'exila pour quelque temps à Beauvais. Mais grâce à l'intimité de sa femme avec la famille de Conti, ce bannissement ne fut pas de longue durée.

Un an auparavant paraît, dans les chœurs de l'Opéra, Catherine-Nicole Le Maure, née à Paris, le 3 août 1703, artiste dont le nom illustra la scène à divers titres, et qui devint par la suite baronne de Monbruel.

A cette même époque notons la retraite du charmant Cochereau, le maître à chanter de Louise-Adélaïde d'Orléans, celui qui arracha à la jolie princesse cette exclamation, lorsque, penchée au balcon, elle l'entendit soupirer une scène de Mouret : « O mon cher Cochereau! »

Cochereau débuta dans *Persée*, en 1703; il avait épousé une mignonne créature, actrice du théâtre de Lille, assez jolie, spirituelle, mais d'une timidité qui paralysait tous ses moyens à la scène. Elle mourut avant la retraite de son mari, retraite qui coïncide avec la reprise d'*Issé*, en 1719; de cette même reprise datent les débuts de la chanteuse légère Mlle Tulou, qui jouait les « rôles tendres » et se retira en 1724 (1).

A. Thurner.

(*La suite prochainement.*)

(1) Voir les nos 22, 23, 25 et 26.

REVUE DES THÉATRES.

Comédie-Française : débuts de Mounet-Sully et de Mlle Rousseil dans *Andromaque*. — Palais-Royal : *A qui le tablier?* comédie en un acte, de M. Saint Agnan; *Une Femme qui bégaie*, vaudeville en un acte de M. Jules Renard; *l'Homme n'est pas parfait*, reprise; *les Deux Noces de Boisjoli*, vaudeville en trois actes de M. Alfred Duru.

Deux débuts importants viennent d'avoir lieu à la Comédie-Française, tous les deux dans la tragédie. Mlle Rousseil, qu'on applaudissait l'hiver dernier à l'Ambigu dans sa belle création de Cora de l'*Article 47*, et que son jeu sobre et correct désignait à l'attention du Comité de la rue de Richelieu, et Mounet-Sully, dont l'apparition à l'Odéon a été fort remarquée, se présentaient au public dans les rôles d'Hermione et d'Oreste.

(1) *Erratum*. Dans le précédent numéro, p. 205, 1re colonne, 3e ligne en remontant, au lieu de *Clytemnestre*, lisez *Hypermnestre*.

Ces deux artistes n'avaient pas trop présumé de leurs forces. Mounet-Sully possède un bel organe et une physionomie expressive; il est plein de feu, et, tout en respectant les traditions, il n'imite personne, il est lui-même; il rend le personnage d'Oreste comme il le comprend, comme il le sent. Il a soulevé d'unanimes et chaleureux applaudissements, et son succès a été très-grand à la fameuse scène des fureurs. Nous reprocherons seulement à ce jeune tragédien l'exubérance de son geste.

Mlle Rousseil s'est bien pénétrée du personnage d'Hermione, mais elle a besoin de travailler encore pour achever de se façonner aux grandes allures de la tragédie. Mlle Favart est une très-touchante Andromaque.

= A qui le tablier ? A Clara ou à Chinette ? Quelle est la maîtresse, quelle est la camériste ? Car enfin elles paraissent si amies qu'on ne saurait désigner celle qui peut commander et celle qui doit obéir.

Il faut dire que Chinette tient un peu Clara par ses petits secrets.

Chinette attend un riche Américain qu'elle a rencontré au parc Monceau, et qui se figure avoir fait en elle la conquête de la reine du demi-monde; et pour le confirmer dans cette erreur, elle se revêt des atours de Clara, à qui elle passe le tablier.

Mais Clara, de son côté, a donné rendez-vous à un prince italien. Que dira ce noble étranger s'il voit l'ange de ses rêves transformé en une simple soubrette? Elle veut murmurer, mais Chinette la tient; — elle ne lui a pas payé ses gages.

On cache le prince; on s'arrange de façon à ce que les deux grands seigneurs ne se rencontrent pas; mais à la fin, naturellement, ils se trouvent face à face. Le prince italien s'appelle tout bêtement Beaufour; il reconnaît avec stupéfaction son « coquin de neveu » dans l'Américain, qui est né à Chaillot. Ces messieurs rient de leur aventure; c'est ce qu'ils ont de mieux à faire. Mais ce qui les contrarie, c'est de ne savoir lequel des deux a posé pour la servante. En tout cas, ils ont été mystifiés l'un et l'autre, car la maîtresse et la bonne soupent avec un larbin de leur connaissance pendant que Beaufour et Aventurin sont blottis sous la table. Pour qui ledit larbin en tient-il ? Nul ne saurait le dire et peut-être qu'entre les deux femmes son cœur balance et qu'il ne sait lui-même au juste qui porte le tablier.

A cette comédie assez médiocre, je préfère *la Femme qui bégaie*, bien que la donnée de ce vaudeville ne soit pas neuve; au moins, elle est originale.

Marielle bégaie et le médecin a déclaré que le mariage seul pourrait la guérir. Marielle épousera donc Mignot, puisqu'elle aime Mignot ; voici le remède tout trouvé.

Mais un étudiant en médecine, un mauvais sujet fieffé, qui trouve Marielle fort à son goût, s'arrange de façon à se trouver seul avec la belle, et il devient si hardi auprès d'elle et lui cause une telle peur, qu'une révolution s'opère chez la jeune fille. Le bégaiement disparaît.

Voici Marielle qui parle très-bien et qui parle, qui parle... Mais Mignot ne se montre guère satisfait de voir sa fiancée guérie par un autre, et l'étudiant passerait un mauvais quart d'heure si le docteur, après un nouvel examen, ne déclarait qu'il s'est trompé, que son traitement s'applique aux muettes et non aux bègues.

Cet acte est gai, bien mené et amusant.

Le Palais-Royal accompagne ces deux actes nouveaux de la reprise de l'*Homme n'est pas parfait*, du répertoire des Variétés. Alphonsine conserve le rôle qu'elle a créé. Il n'était pas facile de jouer Boireau après Grenier; Gaillard trouve le moyen de se faire applaudir.

M. Duru a fait représenter avant-hier une pièce en trois actes à ce théâtre. C'est un succès des plus grands; il y a là une sorte d'imbroglio exhilarant qui renouvellera les belles soirées du *Chapeau de paille d'Italie*.

Nous avons consacré une partie de notre « Revue des Théâtres » aux deux petites pièces qui accompagnent *les Deux Noces de Bois-joli*, et, au dernier moment, l'espace nous fait défaut. Il est fort difficile, d'ailleurs, d'analyser les joyeuses insanités accumulées dans cette pièce, dont le héros court le plus grand danger de devenir bigame malgré lui, et imagine une foule d'expédients cocasses pour se tirer d'affaire. Cette odyssée burlesque est vraiment le sublime du genre. Elle luttera sans peine contre les chaleurs, et le Palais-Royal lui devra certainement encore de bonnes soirées l'hiver prochain.

ADRIEN LAROQUE.

LA MUSIQUE DE LA GARDE RÉPUBLICAINE A BOSTON.

Le sous-chef de la musique de la Garde républicaine, M. Maury, a adressé à l'un de ses amis, à propos de la réception faite à nos excellents artistes à Boston, une lettre dont nous extrayons les plus intéressants passages :

«.... Nous sommes arrivés à New-York, mercredi dernier, à onze heures du matin. Des résidants français et une députation du bataillon Lafayette (volontaires français), nous attendaient sur le port...

» Partis de New-York à cinq heures du soir, nous prenions passage sur un de ces magnifiques paquebots américains complétement inconnus en Europe, un vrai palais mouvant, avec musique à bord, un incomparable salon, que je ne saurais mieux comparer qu'à l'ancienne salle des Maréchaux des Tuileries, énormes salles à manger, écuries et remises (lors de notre passage, elles contenaient douze voitures et vingt chevaux), chambres à coucher avec salons, etc., etc. Nous sommes arrivés à Boston par un train de chemin de fer que nous avions pris à New-Port, à dix heures du matin.

» Là nous attendaient : la municipalité, des résidants français, drapeau français en tête, une musique militaire accompagnant un bataillon de volontaires irlandais et un régiment de jeunes pupilles de la République (enfants de 12 à 16 ans), manœuvrant comme de vieilles troupes.

» Il y a à Boston une population de 300,000 habitants; ce n'est pas exagérer de dire que les deux tiers nous attendaient dans les rues que nous devions parcourir afin d'acclamer les Français. Aussi, quand le cortége est sorti de la gare et que notre uniforme est apparu, un hourrah immense est-il sorti de toutes les poitrines, et fûmes-nous obligés, deux heures durant, de répondre par nos saluts aux acclamations de la foule.....

» A moitié chemin, après avoir été salués par le maire et ses aldermen, une collation nous fut offerte par la municipalité. Un discours de bienvenue fut prononcé en anglais par un membre du conseil; M. Paulus y répondit, et un hourrah à la République et aux Etats-Unis fut proposé par moi, et partit de toutes les poitrines de nos musiciens.

» Après ce repos, nous nous remîmes en marche, et à ce moment, trente-six coups de canon furent tirés en notre honneur. Nous finîmes par arriver à l'hôtel et nous nous y installâmes, tous bien fatigués, mais heureux et fiers de l'accueil que nous venions de recevoir, accueil qui ne s'adressait pas à nous, mais bien à notre malheureux pays, dont nous étions les humbles représentants.

» Chaque jour nous recevons la visite de Français résidants. La colonie française est très-restreinte ici, deux cents membres au plus ; mais les Allemands pullulent. Aussi attendent-ils la musique militaire prussienne qui doit arriver ces jours-ci, afin de lui faire une ovation digne des exploits qu'ils représentent, mais ils auront beau faire, cela ne sera jamais qu'une réception d'Allemands à Allemands. Il doit arriver également une musique anglaise, une irlandaise, l'orchestre de Strauss (de Vienne), une de New-York, toutes pour assister au Jubilé que donne la ville de Boston pour la paix universelle.

» Un grand colysée, pouvant contenir 120,000 personnes, se construit en ce moment et sera terminé le 17. Ces fêtes dureront jusqu'au 4 juillet, jour de l'anniversaire de l'indépendance des États-Unis. Il y aura pour ces fêtes 20,000 chanteurs venant de toute l'Amérique et 2,000 musiciens, sans compter les musiciens étrangers (1).

» Il n'y a que les Américains capables de mener à bout une entreprise aussi gigantesque.

» Avant-hier, la musique avait l'intention de se rendre au théâtre de Boston. M. Paulus n'y vint pas; c'est moi qui conduisais notre bande, et à notre entrée dans la salle, lorsque nous vînmes prendre les places de balcon qui nous étaient réservées, les acteurs s'arrêtèrent et l'orchestre attaqua tout à coup *la Marseillaise*, aux applaudissements unanimes de toute la salle. Je dus à plusieurs reprises me lever et remercier en saluant de l'accueil qui nous était fait.

» Tu ne saurais croire vraiment jusqu'à quel point va l'enthousiasme. Ainsi, hier dimanche, M. Paulus va à l'église catholique, il est reconnu et l'organiste joue pour la sortie, quoi ?.... *la Marseillaise !...* »

(1) Voir, pour le compte rendu du festival, notre précédent numéro.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi *Faust*, mercredi *le Trouvère*, dans lequel Mlle Hisson a fait une brillante rentrée, et *Diavolina* (reprise, avec Mlle Beaugrand); vendredi, les *Huguenots*.

*** M. Lassalle continuera très-prochainement ses débuts par le rôle de Nélusko de *l'Africaine*.

*** Orléans, Blois et Tours ont été les premières étapes du quatuor de *l'Ombre*. On nous écrit que Mmes Galli-Marié et Priola, MM. Lhérie et Ismaël ont représenté dans cette ville l'œuvre de Flotow avec un succès complet. On a sollicité partout une seconde représentation, qui, vu l'impossibilité de changer l'itinéraire et les dates annoncées à l'avance dans chaque ville, ne pourra être donnée qu'au retour.

*** Une tournée semblable est à la veille de s'organiser pour le nord de la France, la Belgique et la Hollande. *L'Ombre* aurait alors pour interprètes Mme Réty-Faivre, Mlle Reine, MM. Caillot et probablement Monjauze.

*** Outre le quatuor d'artistes qui va chanter *l'Ombre* en province, une seconde fraction de la troupe de l'Opéra-Comique, composée de Potel, Melchissédec, Neveux, Mmes Decroix et Faivre, a l'intention de partir en représentations pour Rouen. Mais, cette fois, le programme n'est plus uniforme. On jouera tour à tour le *Médecin malgré lui*, la *Fille du Régiment*, le *Maître de chapelle* et les *Dragons de Villars*.

*** Les artistes de l'orchestre de l'Opéra-Comique, pour suppléer aux ressources dont les prive la fermeture momentanée du théâtre, et ceux de l'Athénée, forcément associés au désastre de leur directeur, ont l'intention de donner un grand concert à leur bénéfice commun.

*** L'affaire du Théâtre-Italien contre Mme Sasse ne sera pas renvoyée à un arbitrage, comme il a été dit par erreur, mais plaidée à l'une des prochaines audiences du Tribunal de Commerce.

*** C'est sur l'emplacement du grand magasin des *Villes de France*, rues Vivienne et de Richelieu, que M. Lefort, le compétiteur de M. Verger pour le privilége du Théâtre-Italien, aurait l'intention de construire la salle rivale de Ventadour, au cas où M. Verger n'accepterait pas les propositions qui lui ont été faites, assure-t-on, pour la cession de son bail.

*** Dans sa lettre à M. Jules Simon, dont nous parlions dimanche dernier, M. Verger émet incidemment l'idée de la création d'un Opéra populaire, « destiné à développer chez le peuple le goût de la grande musique et à faire concurrence aux cafés chantants. » Des pourparlers en ce sens sont en ce moment engagés entre lui et M. Cogniard, propriétaire du théâtre du Château-d'Eau. Les risques d'une pareille entreprise sont évidents, mais il n'en est que plus méritoire de la tenter.

*** Le théâtre des Bouffes-Parisiens, qui devait fermer ses portes le 1er juillet, retarde sa clôture jusqu'au 15.

*** MM. Catulle Mendès et Théophile Gautier travaillent en ce moment à un opéra-comique en trois actes, tiré du *Capitaine Fracasse*, et dont la musique aura pour auteur M. Emile Pessard.

*** Une charmante pièce d'Alphonse Daudet, *l'Arlésienne*, que le Vaudeville se propose de représenter, contiendra une partie musicale d'une certaine importance : morceaux symphoniques, chœurs, ballet, etc. Le collaborateur auquel M. Carvalho a adressé Alphonse Daudet est l'auteur de *Sylvie* et des Suites d'orchestre applaudies cet hiver aux Concerts populaires, M. E. Guiraud.

*** La première représentation des *Cent Vierges* a dû avoir lieu hier soir au théâtre des Variétés de Toulouse. A Rouen ainsi qu'à Lyon, le succès de cet ouvrage est toujours des plus vifs ; la valse *O Paris* est bissée chaque soir. Ce sont les musiciens du Grand-Théâtre de Lyon qui forment l'orchestre des Nouveautés de cette ville pour les représentations des *Cent Vierges*.

*** Le nouvel opéra-comique en 3 actes d'Adolphe Nibelle, *l'Alibi*, sera représenté le 1er septembre au théâtre de l'Alcazar, à Bruxelles. MM. Mario Widmer, Lecoq, et Mlle Sichel en joueront les principaux rôles.

*** M. Avelino Valenti, compositeur espagnol, a mis en musique un poëme d'opéra en trois actes, de M. Hippolyte Lucas, *le Cid*. Cet ouvrage sera, dit-on, prochainement exécuté à Londres.

*** Nous parlions, il y a quelque temps, de la représentation d'un opéra arménien à Constantinople. Le dilettantisme turc s'est piqué d'émulation : le *Journal du Bosphore* annonce qu'un haut fonctionnaire, Hassum-Pacha, va faire jouer un opéra-comique dont il est l'auteur et qui a pour titre : *Mohammed et ses Créanciers*. On dit, comme toujours, beaucoup de bien de la musique.

*** La troupe d'opéra français qui a donné, la saison dernière, des représentations à la Nouvelle-Orléans, sous la direction de M. Calabresi, vient de rentrer en France. Cette campagne n'a pas eu, paraît-il, tout le succès désirable.

*** Le nombre des opéras italiens représentés dans les six premiers mois de 1872 s'est élevé à trente-quatre. C'est la production d'une année ordinaire. Mais le répertoire n'en sera guère plus riche.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Une première audition des cantates pour le prix de Rome a eu lieu avant-hier au Conservatoire, à huis clos, et une seconde hier à l'Institut, en présence de toutes les classes des Beaux-Arts réunies. Aux noms des chanteurs que nous avons donnés dimanche dernier, il faut ajouter, pour la cantate de M. Ehrhart, Mlle Fursch et M. Dufriche; de plus, pour celle de M. Pilot, Mlle Ducasse remplaçait Mlle Monrose. Il a été procédé au vote à l'Institut dans la forme suivante, adoptée par l'Académie dans sa réunion de mercredi dernier : — Les membres de la section de musique et les jurés adjoints, MM. Barbereau, Reyer et Semet, ont voté d'abord, et l'Académie s'est ensuite prononcée sur le choix fait par ces Messieurs. C'est à peu de choses près, on le voit, le retour aux anciens errements. — L'Académie ayant ratifié le vote des juges spéciaux, deux lauréats ont été proclamés à l'issue de la séance: ce sont MM. Salvayre, élève de MM. Ambroise Thomas et François Bazin, premier grand prix, et Ehrhart, élève de M. Henri Reber, second grand prix. — M. Salvayre concourt pour la sixième fois; M. Ehrhart en est à son premier concours.

*** Voici les dates des concours à huis clos, qui commencent aujourd'hui au Conservatoire : 10 juillet, harmonie ; 11, solfége (classe des chanteurs), dictée musicale et principes ; 12, id. lecture à vue ; 13, orgue, contrepoint et fugue ; 15, solfége, dictée musicale et principes ; 16, solfége, lecture à vue ; 17, harmonie et accompagnement : 18, harpe, étude du clavier; 19, contrebasse. — Entrée en loges : Dimanche 7 juillet, fugue, harmonie ; dimanche 14 juillet, harmonie et accompagnement.

*** Par un brevet pontifical, S.-S. Pie IX vient d'élever M. Ch. Vervoitte, inspecteur général de la musique religieuse et des maîtrises de France, à la dignité de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

*** Dans sa séance du 1er juin dernier, *l'Accademia del R. Istituto musicale* de Florence a nommé membres correspondants : F. David, A. Elwart, Gevaert, Marchetti, Mercuri, J. Raff, A. Thomas, R. Wagner et H. Vieuxtemps; membres résidants : Ketten et Briccialdi ; membres honoraires : A. Pougin, E. Fétis et G. Lorenzi.

*** Notre collaborateur A. Elwart vient d'adresser à M. Jules Simon, Ministre de l'Instruction publique, une lettre où il lui signale une lacune à combler dans la composition de l'Académie des Beaux-Arts. Aucun théoricien ne figure dans la section de musique ; l'élément didactique semble en être systématiquement exclu. Il est bien vrai que tant que nous ne chômerons pas en France de compositeurs éminents, les places dont l'Institut dispose leur reviennent de droit. Le moyen de rendre justice à tout le monde serait d'augmenter de deux le nombre actuel des musiciens membres de l'Académie, qui est de six. Le seul inconvénient, c'est qu'alors le nombre cabalistique de quarante serait dépassé ; — à moins qu'on ne se décidât à pourvoir à l'équilibre d'un autre côté. Du reste, avant Louis XVIII, trois membres seulement formaient la section de musique. Il n'y a pas de raison pour que les chiffres d'aujourd'hui soient plus immuables que ceux de 1816.

*** M. et Mme Oscar Comettant ont donné samedi dernier, dans les salons de leurs cours de la rue Neuve-des-Petits-Champs, une intéressante soirée musicale. On y a applaudi Bonnehée, Mlle Fidès Devriès et sa mère, qui a gardé de forts beaux restes d'une magnifique voix, et toute une pléiade de pianistes : MM. Magnus, Delahaye, Lack, L. Martin, Wormser, Mlles Joséphine Martin et Marie Le Callo, une jeune et charmante artiste d'un véritable talent, dont le nom a acquis déjà une notoriété méritée.

*** Stephen Heller a quitté Paris la semaine dernière pour aller s'installer à Lucerne, où il passera la saison d'été. Il en rapportera sans doute, comme chaque année, un précieux contingent d'œuvres nouvelles.

*** M. Robles, directeur du Théâtre-Italien de Madrid, était ces jours derniers à Paris et y a fait quelques engagements.

*** Un pianiste-compositeur dont plusieurs œuvres sont populaires, Charles Voss, est en ce moment à Paris.

*** Avant-hier jeudi a eu lieu, dans le foyer de l'Opéra, l'Assemblée générale de la Société philanthropique des artistes de l'Opéra. Fondée en 1836, avec le capital modeste de 1,167 francs, cette Société possède aujourd'hui 350,000 francs et sert des pensions à ses membres. M. Halanzier, président honoraire, assistait à la séance. L'Assemblée a chaleureusement accueilli la communication du bureau, relative à un don de 1,200 francs qui a été fait par M. Faure à ses camarades.

*** Un concours pour une place de violon, vacante à l'orchestre de l'Opéra, aura lieu le jeudi 18 juillet prochain, à midi, au foyer de l'Opéra. — Se faire inscrire au secrétariat. — La qualité de Français est nécessaire et de rigueur.

*** Le roi des Pays-Bas, dont on connaît les goûts artistiques, a institué et patronne des concours dont le but est de produire des chanteurs et des instrumentistes de premier ordre. Ces concours offrent les plus sérieuses garanties, à en juger par les conditions: pour le chant, par exemple, les concurrents doivent avoir une voix exceptionnelle, une éducation musicale complète, jouer du piano, posséder une instruction générale

suffisante, notamment en ce qui concerne l'histoire de la musique, parler *au moins* le hollandais, l'allemand et le français, etc., etc. Ces exercices sont dirigés par un musicien de mérite, M. Van der Does, pianiste-compositeur attaché depuis longtemps à la cour de Guillaume III. A l'un des derniers, Mlle Jane Chastel, élève de M. Georges Cabel, est sortie avec éclat des épreuves diverses imposées aux concurrents. Sa voix est d'une grande beauté et d'une étendue considérable (du *sol* grave au *mi* suraigu). Son intelligence dramatique promet une actrice de premier ordre en même temps qu'une cantatrice hors ligne.

*** *La Fourchette harmonique* est une société de critiques musicaux, dont la fondation date de quelques années déjà, et qui se réunit chaque mois en des agapes fraternelles, pour deviser, en toute liberté d'opinions, de littérature et d'art. M. Arthur Heulhard vient d'écrire, en un charmant volume in-12, édition de luxe, types elzéviriens, l'histoire de cet aimable cénacle d'hommes d'esprit et de talent. Nous en parlerons plus en détail.

*** La saison musicale a été inaugurée à Vichy ces jours derniers, sous la direction de M. Roméo Accursi, qui a pu s'assurer le concours de plusieurs cantatrices éminentes. Mlle Marie Battu a brillamment ouvert la marche; Mlle Morio lui succède et sera quelque temps encore l'étoile du Casino. Enfin, pour clore la série des concerts, on aura Carlotta Patti.

*** Une messe à grand orchestre, de la composition de M. Henri Hess, organiste à Nancy, a été exécutée le 13 juin dans la cathédrale de cette ville, au profit des victimes de la guerre. C'est une œuvre extrêmement remarquable, où un sentiment très-profond s'unit à une science consommée. M. Hess a été l'un des plus brillants disciples d'un maître qui ne compte plus ses succès de professorat, — nous avons nommé Ambroise Thomas.

*** La musique de la garde républicaine donnera six concerts à New-York et trois à Philadelphie. Elle visitera aussi Chicago.

*** Une grève des ouvriers en pianos s'est produite à New-York, et la fabrication a été menacée d'un arrêt complet Les grévistes demandaient la réduction de la journée de travail à huit heures, sans diminution du salaire. Plusieurs facteurs ont accepté ces conditions. La maison Steinway a dû provisoirement supprimer l'exportation de ses instruments, qui n'était plus assez rémunératrice. Le mouvement, disent les journaux, tend à se propager dans tout le territoire.

✝

*** L'une des célébrités du chant en Italie, Carlotta Marchisio, vient de mourir à Turin, à l'âge de trente-six ans. On se rappelle les succès obtenus par cette éminente artiste et par sa sœur Barbara, dans les opéras où les rôles du soprano et du contralto ont une importance à peu près égale, comme *Sémiramis*. Carlotta Marchisio avait épousé un chanteur de talent, M. Kuh, connu au théâtre sous le nom de Coselli. Elle avait perdu, il y a quelques mois, un fils âgé de neuf ans.

ÉTRANGER

*** *Londres*. — Samedi dernier, on a donné *Marta* pour la première fois de la saison, à Drury-Lane, avec Mlle Nilsson dans le rôle de Lady Henriette, l'un de ses triomphes. La romance de la Rose, le quatuor du Rouet, la chanson du Porter et la romance « M'appari tutt'amor » ont été bissés. Mme Trebelli-Bettini, MM. Agnesi et Campanini méritent tous les éloges et ont été associés au succès de Mlle Nilsson. — *Le due Giornate* de Cherubini ont été représentées de nouveau cette semaine. Les quelques modifications nécessitées par l'adaptation à la scène italienne ont été pratiquées par la main discrète et habile de Costa; les récitatifs, notamment, lui font véritablement honneur. — On répète *les Diamants de la Couronne* avec Mlles Marimon et Marie Roze. — A Covent-Garden, Mme Parepa-Rosa a chanté pour la première fois *Norma* jeudi dernier. On prépare pour le 9 juillet la première représentation d'*Il Guarany* de Gomes. — Adelina Patti a obtenu « l'immense succès » de rigueur dans *la Sonnambula*, qu'elle n'avait pas encore chantée et qu'elle ne chantera plus cet été à Londres. — La diva s'est fait entendre avec Faure et Capoul, à l'une des dernières réceptions de la reine, au palais de Windsor. — Les concerts abondent toujours; impossible de signaler même tous ceux qui mériteraient une mention. Ernest Stœger, le sympathique pianiste-compositeur qui a su se conquérir si vite une place des plus honorables dans le monde musical londonien, en a donné un le 29 juin. Il a fait valoir, avec le charmant talent de virtuose qu'on n'a pas oublié à Paris, quelques-unes de ses meilleures œuvres, *Novellette*, *Grande Valse-Caprice*, etc., sans parler du répertoire classique et moderne. Ses *Tableaux mélodiques*, chantés par M. Léonce Valdec, ont été très-applaudis. On a fait fête aussi à un excellent violoncelliste, M. Aviérino, à un baryton admirablement doué, M. de Soria. et aux *conductors* Arditi, le prince Poniatowski, et particulièrement le maestro Visetti. — Les quatre rôles de femme de *la Princesse de Trébizonde*, que répète en ce moment le théâtre Saint-James, seront remplis par Mmes Céline Chaumont, Fonti, Périer et Thierret. Le livret a subi quelques remaniements : les trois actes ont été condensés en deux; d'un autre côté, deux airs nouveaux ont été écrits par J. Offenbach pour Mme Chaumont.

*** *Vienne*. — M. Franz Jauner succède à M. Ascher comme directeur du Carltheater.

*** *Rome*. — L'impresario Jacovacci a engagé pour la saison d'automne une troupe où figurent les ténors Bulterini et Ambrosi, la basse Maurel, et Mmes Pantaleoni et Giovannoni; pour la saison d'hiver, la troupe se compose de Mmes Wiziak et Contarini, les ténors Gayarre et Vanzan, les barytons Aldighieri et Mendioroz, et les basses David et Perkins. Les principaux opéras qui figurent au programme sont: *l'Africana*, *l'Ombra*, *Guglielmo Tell*, *Don Carlos*, *Mignon*, *Ruy-Blas* de Marchetti, *Manfredo* de Petrella, *Il Conte Verde* de Libani (nouveau).

*** *Naples*. — Le théâtre du Fondo a fait son ouverture, le 24 juin, avec l'opéra d'Usiglio, *la Scommessa* (la Gageure), nouveau pour Naples.

*** *Madrid*. — *Don Carlos*, dont la censure avait d'abord interdit la représentation, a été donné le 15 juin pour la première fois, au théâtre du Cirque, avec un succès médiocre. Steger, David, Mmes Potentini et Biancolini interprétaient les principaux rôles.

*** *Moscou*. — L'empereur a assisté dernièrement avec sa famille à une représentation d'*Orphée*, donnée par les élèves du Conservatoire, et en a été si satisfait, qu'il a accordé une subvention importante à cet établissement.

Le Directeur : S. DUFOUR. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

AVIS. — Mme Aline Dreyfus, ex-accompagnateur des classes de chant au Conservatoire de Paris, se met à la disposition des artistes pour l'étude des rôles du répertoire. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

Chez les éditeurs BRANDUS et DUFOUR, 103, rue de Richelieu

TRANSCRIPTION POUR LE PIANO
DÉDIÉE A SON MAITRE M. MARMONTEL
DE
L'OUVERTURE DE LA MUETTE DE PORTICI
D'AUBER
PAR
FRANCIS PLANTÉ
Prix : 9 fr.

TRANSCRIPTION POUR MEZZO-SOPRANO OU BARYTON
TÉNOR OU SOPRANO
DES
STANCES A L'ÉTERNITÉ
Paroles de *M. DESLANDES*, musique de
DELSARTE
Prix : 3 fr. Prix : 3 fr

SPÉCIALITÉ DE CARTES DE VISITE
PROGRAMMES DE CONCERTS ET SOIRÉES MUSICALES
COLLOT, passage Jouffroy, 38.
Livraison, deux heures après commande.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier. — Près de la Madeleine.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

PUBLIÉ PAR MM. BRANDUS & DUFOUR, 103, RUE DE RICHELIEU

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

L'OMBRE

PAROLES DE M. DE SAINT-GEORGES

MUSIQUE DE

F. DE FLOTOW

Joué par les artistes de l'Opéra-Comique :

Mme GALLI-MARIÉ (*Jeanne*), Mlle PRIOLA (*Abeille*), M. ISMAEL (*Dr Mirouet*), M. LHÉRIE (*Fabrice*)

Pendant les mois de juillet et août : à Angers, Agen, Angoulême, Aix, Avignon, Amiens, Blois, Bordeaux, Béziers, Carcassonne, Cette, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, le Havre, la Rochelle, Lille, Lyon, Montauban, Montpellier, Marseille, Nantes, Nîmes, Nevers, Orléans, Poitiers, Rochefort, Rouen, Saint-Etienne, Tours et Toulouse.

La Partition

POUR CHANT ET PIANO
Fmat in-8o. Paroles françaises. Net, **15** fr.

POUR PIANO SOLO
Fmat in-8o. Arrangée par BAZILLE. Net, **10** fr.

POUR CHANT ET PIANO
Avec paroles italiennes (récitatifs et chœurs.)

ARRANGÉE POUR LE PIANO A QUATRE MAINS, NET : **20** FR.

L'OUVERTURE, ARRANGÉE POUR LE PIANO, A QUATRE MAINS, LES PARTIES D'ORCHESTRE

Les Airs de Chant détachés avec accompagnement de piano.

1er acte.

1. Duo : « Maudit docteur, je le déteste » S. B. 9 »
2. Trio : « Et quoi ! tous deux ici ?..... 10 »
2 *bis*. Pastorale : « Pas de chagrins »..T. 3 »
3. Couplets : Quand je monte Cocotte. » B. 5 »
3 *bis*. Les mêmes transposés pour ténor... 5 »
4. Romance : « Par pitié! ne me chassez pas. »..... .S. 3 »
4 *bis*. La même pour mezzo-soprano..... 3 »
5. Quatuor : « La nuit approche. »..... 10 »
5 *bis*. Chanson a boire: « Un, deux, trois, paf! » 3 »
6. Duo : « Ton sourire sera pareil. » S. T. 9 »

2e acte.

7. Grand air : Il n'est pas défendu. ». S. 7 50
7 *bis*. Le même, transposé pour mezzo-soprano..... 7 50
8. Couplets : « Une femme douce et gentille.» 5 »
9. Quatuor : « Epouse gentille. »..... 10 »
10. Duo : « Jeanne, douce amie. »... S. T. 9 »
11. Ariette : « Ma chère enfant, le mariage. »..... 4 50
11 *bis*. La même pour mezzo-soprano..... 4 50
12. Mélodie : Pauvre enfant, aujourd'hui si chère. » .....T. 3 »

3e acte.

13. Nocturne *à deux voix* : « Ah ! qu'il est doux. »..... 5 »
14. Couplets : « Midi, c'est l'heure étincelante. »..... B. 5 »
14 *bis*. Les mêmes, transposés pour ténor.. 5 »
15. Romance : Devant Dieu qui m'entend.» T. 5 »
15 *bis*. La même, transposée pour baryton . 5 »
16. Trio : « Ma belle, il faut vous préparer.» 9 »
17. Romance : « Je n'ai qu'un ami. »... B. 4 50
17 *bis*. La même, transposée pour ténor ... 4 50
18. Duo : « Hélas! après tant de souffrance.» 9 »

ARRANGEMENTS DIVERS SUR DES THÈMES DE L'OMBRE

Paul Bernard. Beautés, à quatre mains, en deux suites, chaque..... 10 »
Cramer. Bouquet de mélodies, 2 suites, chaque..... 7 50
Croisez. Duo facile à quatre mains..... 6 »
Gariboldi. Caprice de salon pour flûte avec accompagnement de piano..... 7 50
Herman. Divertissement pour violon et piano..... 7 50
Ketterer. Fantaisie brillante pour piano..... 7 50
Neustedt. Fantaisie-transcription pour piano..... 7 50
Rosellen. Transcription brillante pour piano..... 7 50
Seligmann. Fantaisie sentimentale pour violoncelle avec piano..... 9 »

Streabbog. Deux petites fantaisies pour piano, chaque. 5 »
Valiquet. Petite mosaïque pour piano..... 5 »

Quadrille par MARX, piano, à 4 mains et orchestre.
Polka par MEY, pour piano.
Grande **Valse** par ETTLING, piano à quatre mains et orchestre.
Polka-Mazurka par GRAZIANI, pour piano.
Les **Airs** arrangés pour violon, pour flûte et pour cornet.

Les parties d'orchestre gravées, le libretto, la mise en scène.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

AUGUSTE FEUILLET
FACTEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
ATELIER SPÉCIAL POUR LA FABRICATION DES SAXOPHONES
90, rue Rochechouart, 90.
Après 33 ans d'une expérience acquise dans les meilleures fabriques d'instruments de tous systèmes, M. Feuillet s'est attaché à appliquer les principes les mieux établis d'une bonne fabrication. Les instruments sortant de ses ateliers sont reconnus supérieurs sous tous les rapports par les artistes éminents qui les ont essayés.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

Brevetée s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS, RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8o, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER.— A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

59e Année — N° 28. — 14 Juillet 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paroît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 31 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Les Drames de Victor Hugo et la Musique. **Ad. Jullien.** — La Fourchette Harmonique. **Raynal-Guyenne.** — Festival de Boston. — Concours de composition musicale de la Société d'encouragement des Travailleurs industriels. — L'harmonie Française. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Hipparque, fils aîné de Pisistrate, entre autres preuves qu'il a données de sa sagesse, obligea les rhapsodes à chanter aux Panathénées les poésies d'Homère, en se relayant et sans interruption.

Pseudo-Platon.

***

Le chant est inhérent à la nature humaine comme l'expression la plus riche, la plus noble et la plus fidèle des mouvements du cœur et des aspirations de l'âme. Si le langage des mots permet à l'homme de communiquer avec ses semblables, de leur faire connaître ses désirs et ses besoins matériels dans le monde *fini*, le langage des sons semble plus particulièrement l'aider à se mettre en rapport avec les régions supérieures, avec ce monde *infini* d'immatériel vers lequel l'entraîne sans cesse un pouvoir inconnu, et où, par instinct et en quelque sorte malgré lui, il tend à reporter l'origine de son existence en même temps que l'objet auguste de sa mystique adoration.

G. Kastner (*Recherches historiques sur le chant en chœur*).

M. M.

LES DRAMES DE VICTOR HUGO ET LA MUSIQUE.

(2e article) (1).

III

LE ROI S'AMUSE. — LUCRÈCE BORGIA. — MARIE TUDOR.

Rigoletto, de Verdi, fut représenté pour la première fois le 11 mars 1851 au théâtre de la Fenice, à Venise. Depuis sept ans qu'il avait donné son *Ernani,* le musicien avait mûri et développé son talent : emporté par la passion du *Roi s'amuse,* il écrivit de verve cet ouvrage qui, pour n'être pas un chef-d'œuvre, n'en renferme pas moins de fort belles pages. Nous ne prétendons pas analyser l'opéra scène par scène, nous tenons seulement à faire remarquer combien le poëte Piave, après avoir si bien dérangé *Hernani,* a suivi scrupuleusement la pièce du *Roi s'amuse,* et combien cette façon d'agir a mieux servi le compositeur.

Le second acte (le premier ne mérite pas qu'on s'y arrête) renferme deux bons duos : celui du père et de la fille, où se peint bien l'égoïste amour du bouffon.

(1) Voir le n° 27.

Est-il ailleurs un cœur qui me réponde?
Oh! je t'aime pour tout ce que je hais au monde!
— Assieds-toi près de moi. Viens, parlons de cela,
Dis, aimes-tu ton père?.....

et celui du roi avec la jeune fille, d'où se détache la mélodie de ténor, charmante paraphrase de ces beaux vers :

Sortir, quand mon sort à ton sort est lié,
Quand notre double étoile au même horizon brille,
Quand je viens éveiller ton cœur de jeune fille,
Quand le ciel m'a choisi pour ouvrir à l'amour
Ton âme vierge encore et ta paupière au jour!

Il y a dans ce second acte une page hors ligne : c'est le début, d'une teinte si sombre et si terrible. Ecoutez le dialogue à voix basse du bouffon et du sbire, puis le beau monologue du bouffon torturé par le désespoir et par le désir de la vengeance. Ici la musique est à la hauteur de la poésie. Impossible de n'être pas ému en entendant la longue plainte des violoncelles et les curieux dessins de l'orchestre retraçant tour à tour des images de meurtre ou la danse séduisante de Maguelonne,

Une fort belle fille
Qui danse dans la rue et qu'on trouve gentille.

Mais quelle bizarre idée est venue au traducteur de modifier le début du troisième acte, que du reste, en juste punition de cette faute, le musicien a orné d'une pauvre musique! Pourquoi, au lieu de plaquer là un mauvais chœur de courtisans et un air de ténor qui ne vaut pas mieux, n'avoir pas conservé la jolie scène du roi et de la pauvre Blanche, cette scène qui forme un contraste si frappant avec le dialogue d'amour du deuxième acte? Ici le prince ne supplie plus, il commande, il raille même sa victime affolée de terreur :

Ton père! mon bouffon! mon fou! mon Triboulet!
Ton père! il est à moi! j'en fais ce qui me plaît!
Il veut ce que je veux!

Comme Verdi pourrait, à bon droit, reprocher au *poeta* d'avoir coupé court à son inspiration en supprimant cette scène si favorable au développement musical! Le compositeur prend sa revanche à l'entrée de Triboulet, il trouve alors de sinistres accents pour peindre ces larmes de bouffon, ces rires de misérable. Et quelle touchante supplique le pauvre père adresse au poëte Marullo!

Marot, tu t'es de moi bien assez réjoui.
Si tu gardes une âme, une tête inspirée,
Un cœur d'homme du peuple, encor, sous ta livrée,
Où me l'ont-ils cachée, et qu'en ont-ils fait, dis!
Elle est là, n'est-ce pas? Oh! parmi ces maudits,
Faisons cause commune en frères que nous sommes!
Toi seul as de l'esprit dans tous ces gentilshommes.
Marot! mon bon Marot! — Tu te tais!...

Depuis cet instant jusqu'à l'explosion finale de la pièce, le musicien marche souvent de pair avec son modèle. Inutile de revenir sur ces pages connues de tous : quelques-unes sont justement célèbres. *Rigoletto* est donc, par instants, une traduction digne du *Roi s'amuse* : certains passages, il est vrai, ont vieilli, d'autres vieilliront vite, mais quelques scènes resteront parce qu'elles vont droit au cœur et qu'elles frappent vivement l'imagination.

***

Le drame de *Lucrèce Borgia* fut représenté à Paris, à la Porte-Saint-Martin, le 2 février 1833. Moins d'un an après, le poëte Gianone l'avait déjà traduit et Donizetti le mettait en musique. C'est Milan qui eut la primeur de ce nouvel opéra, le premier qu'on essayât de faire sur un drame d'Hugo. De tous les ouvrages adaptés à la scène italienne, celui-ci est un des plus fidèles, et, si l'on peut regretter que le traducteur ait développé plutôt certaines scènes que d'autres, il faut reconnaître qu'il n'en a supprimé aucune. Il a même poussé l'exactitude jusqu'à adopter les variantes faites à la représentation et que l'auteur avait indiquées à la fin de la pièce originale.

Nous aurions, toutefois, préféré que le traducteur laissât intacte la scène du premier acte entre Lucrèce et Gubetta : on eût pu sans nul dommage raccourcir l'air de Lucrèce et laisser subsister le terrible dialogue de la Borgia avec son complice. De même, au lieu de l'ensemble avec chœurs où Rustighello et Astolfo, les agents du duc et de la duchesse, se disputent Gennaro pour le mener à l'amour ou à la potence, combien eût mieux valu la scène si courte et si frappante où les deux messagers de mort et d'amour jouent à pile ou face le sort du jeune homme! Ici, nous le savons, le traducteur a suivi la variante même de l'auteur, mais la première version nous eût semblé bien préférable.

Ailleurs encore le poëte italien a substitué des chœurs aux personnages; c'est alors que le duc et Rustighello épient et écoutent les paroles amicales de Maffio et de Gennaro. Dans l'opéra, le duc disparaît, son confident reste seul en scène escorté d'une troupe de sbires. Modification bien inutile, et qui forme un contre-sens à la fin de la scène. Comment, en effet, Rustighello, un simple instrument de meurtre, peut-il prendre sur lui de laisser Gennaro s'échapper, fût-ce pour aller souper chez la Negroni? Alphonse d'Este, lui, peut bien être tenu par ses espions au courant des embûches dressées par sa digne épouse, mais un sbire doit les ignorer. Dès lors il n'a plus qu'à obéir : on lui dit de tuer, qu'il tue! N'eût été cette raison, le traducteur devait encore être arrêté par ces seuls mots :

RUSTIGHELLO. — Alors, voulez-vous, Monseigneur, que j'aille chercher quatre sbires pour le dépêcher sans que vous ayez la peine de vous en mêler?

DON ALPHONSE. — Mon cher, le sieur Machiavel m'a dit souvent que, dans ces cas-là, le mieux était que les princes fissent leurs affaires eux-mêmes.

Nous n'avons que peu de chose à dire de la musique. L'ouvrage a été représenté si souvent à Paris qu'il n'est presque personne qui ne le connaisse. C'est de la musique fort peu dramatique : la plupart des morceaux sont coulés dans ce moule commode qui a servi et qui servira encore pour tant de productions musicales. Il est pourtant telle situation qui paraissait devoir inspirer le musicien, celle par exemple où Gennaro arrache le B du nom de *Borgia* inscrit au fronton du palais; il y avait là une belle scène à composer, pleine de fureur, de raillerie, de cris, de vengeance assouvie... et le musicien n'a rien trouvé. Il n'y a d'un peu remarquable que le début du second acte, la scène où la duchesse réclame avec rage de son terrible époux la mort de celui qui l'a outragée. Le trio qui suit, où la duchesse, courbée sous le regard impassible du maître, verse à son fils le poison, est encore assez bien traité, mais tout le reste de la pièce n'est que de la musique facile et sans couleur; l'air final notamment, que chante Lucrèce tombant sous le poignard de son fils, est un des plus gros contre-sens qu'on puisse commettre, air italien par excellence, avec points d'orgue et roulades, bref, le plus anti-dramatique du monde.

***

Marie Tudor ne rencontra pas aussi vite que *Lucrèce Borgia* un compositeur désireux de la mettre en musique. Dix ans s'écoulèrent avant qu'elle obtînt cet honneur. En 1843 enfin, un artiste italien, un de ces compositeurs qui écrivent de la musique à la journée et qui se croiraient déshonorés s'ils n'avaient l'année durant, produit trois ou quatre ouvrages (en 1867, il en était à son 99e opéra), Giovanni Pacini, s'empara du drame français, et, l'ayant *musiqué*, le fit représenter à Palerme.

Quelque vingt années plus tard, en mars 1860, le Théâtre-Royal de Nice vit éclore une nouvelle traduction musicale de *Marie Tudor*. Cet opéra, bien que signé d'un nom russe, Kachpéroff, était une œuvre italienne, et chantée par des acteurs italiens, la Sanchioli, Pasi, Cotogni; il émigra peu après au théâtre Carcano, à Milan. Somme toute, deux opéras sur le drame de *Marie Tudor*, deux ouvrages dont personne aujourd'hui ne se rappelle la courte existence.

IV

ANGELO. — RUY-BLAS. — LES BURGRAVES.

Il ne s'est rencontré jusqu'à ce jour qu'un musicien qui ait essayé de mettre en musique quelques scènes d'*Angelo, tyran de Padoue*. L'ouvrage est du reste regardé comme un des meilleurs de l'auteur : c'est *Il Giuramento*, de Mercadante. Nous ne comptons, à vrai dire, cet opéra parmi les traductions musicales des drames d'Hugo que par scrupule de conscience. C'est bien plutôt un ouvrage étranger auquel on a adapté quelques-unes des scènes les plus terrifiantes d'*Angelo*, ce n'est ni une traduction ni une imitation, c'est une fantaisie inintelligente et inintelligible. Nous l'aurions passé sous silence, s'il ne venait, par son exception, confirmer notre pensée. Si, en effet, les deux premiers actes sont dus en entier à l'imagination du poëte Rossi, en revanche la fin de l'opéra nous présente coup sur coup trois des situations les plus violentes du drame français. Le librettiste les a plaquées là tant bien que mal, et elles ont précisément mieux inspiré le musicien que tout ce qui précédait. C'est d'abord la scène où la Tisbe apprend qu'elle doit à sa rivale la grâce de sa mère; puis celle où Angelo veut forcer Catarina à boire le poison dont elle doit mourir, et où Tisbe reconnaissante et convertie prétend sauver à son tour celle qui a sauvé sa mère; et enfin la dernière scène du drame, le meurtre de la courtisane assassinée par celui qu'elle avait aimé, qu'elle a protégé et qu'elle veut unir à sa rivale.

L'ouvrage de Mercadante fut joué pour la première fois à la Scala de Milan, le 26 novembre 1837; il était chanté par Cartagenova, le ténor Pedrazzi, Mmes Schoberlechner et Marietta Brambilla. Il n'offrait aucune hardiesse qui pût choquer les délicates oreilles d'un parterre italien, et pourtant il reçut tout d'abord un assez froid accueil. Ce fut seulement l'année suivante qu'il fut plus goûté du public, grâce à l'interprétation d'un grand artiste, Adolphe Nourrit, qui venait, exilé volontaire, chercher en Italie la gloire qu'il avait conquise sur notre scène lyrique et que le succès, si grand fût-il, de son rival Duprez ne pouvait lui ravir.

« C'est de la musique plus corsée que celle de Donizetti » écrit-il de Milan le 12 janvier 1838, — et plus tard : « Je suis convaincu de faire œuvre d'artiste en consacrant toutes mes facultés à l'exécution de cet ouvrage qui est d'un genre tout nouveau à Naples, et dans lequel il y a assez de puissance pour faire une petite révolution dans le public. » L'événement lui donna raison : la soirée du 14 novembre 1838 ne fut qu'un long triomphe, et les Napolitains transportés d'enthousiasme firent une ovation chaleureuse au chanteur français. La presse, le public rivalisèrent d'éloges, tous, jusqu'aux acteurs qui reconnurent en lui leur maître. Aussi le ténor italien Salvi, dont la femme donnait la réplique à Nourrit dans le rôle d'Eloisa, et qui avait joué lui-même le rôle de Viscardo dans différentes villes d'Italie, put-il lui dire en toute sincérité que jusqu'alors « ni lui ni les autres ténors qui avaient chanté Viscardo ne s'étaient doutés de ce qu'était la scène finale. »

***

Trois ans après l'apparition d'*Angelo*, Victor Hugo donnait au théâtre de la Renaissance, le 8 novembre 1838, son chef-d'œuvre, *Ruy-Blas*. Un ouvrage de cette valeur ne pouvait pas ne pas tenter le caprice des compositeurs, mais il joua de malheur et ne put jamais rencontrer le musicien de génie qu'il eût fallu être pour s'élever à pareille hauteur. Beaucoup essayèrent de traduire *Ruy-Blas*, qui ne firent qu'aligner des notes et écrire cavatines sur cabalettes sans rendre aucunement l'ardente passion de cette création magistrale. Italie, Espagne, il n'est pas jusqu'à l'Angleterre qui n'ait eu sa traduction musicale de *Ruy-Blas*.

Au-delà de la Manche, ce fut un compositeur anglais, Howard Glover, qui fit jouer son ouvrage à Londres le 28 octobre 1861.

En Espagne, c'est un élève de Raimondi et de Donizetti, Francesco Chiaramonte, qui donne, en 1862, au théâtre de Bilbao, une traduction musicale du drame français sous le titre de *Maria di Nermburgo*.

En Italie, ce sont : à Lucques le prince Poniatowski, à Plaisance Ferdinand Besanzoni, à Milan Filippo Marchetti, qui offrent tour à tour aux habitants de la Péninsule l'occasion d'applaudir le beau drame d'Hugo orné de leur musique.

L'opéra du prince musicien remonte à 1842 : il n'eut aucun succès, bien qu'il fût chanté par la Frezzolini, le ténor Poggi et le baryton Colini.

Celui de Marchetti, qui fut représenté au commencement de l'année 1869, n'oblint qu'un succès d'estime, — du moins à en juger par le triomphe du compositeur qui ne fut rappelé que dix-neuf fois dans la soirée.

Quant à Besanzoni, — un compositeur dont tout le bagage dramatique se compose, croyons-nous, de cet opéra et d'un ouvrage en un acte, *le Chercheur d'esprit*, représenté, en 1856, à l'Opéra-Comique, — tout ce que nous sachions de son *Ruy-Blas*, c'est qu'il date de 1843, et qu'il servit de début au théâtre à une célèbre cantatrice française, Mme de Lagrange.

***

Et *les Burgraves?* Ici la liste sera moins longue, et nous ne pouvons citer qu'une seule traduction musicale, celle de Matteo Salvi, qui, sans perdre de temps, fit représenter son opéra, *I Burgravi*, à la Scala de Milan, en 1845, deux ans après l'apparition du drame à la Comédie-Française. Peu de temps auparavant, le compositeur bergamasque s'était inspiré de Byron pour écrire un opéra de *Lara*, qui avait eu quelque succès. Le drame français lui fut moins favorable, et son ouvrage fit une chute éclatante.

ADOLPHE JULLIEN.

(La suite prochainement.)

LA FOURCHETTE HARMONIQUE

HISTOIRE DE CETTE SOCIÉTÉ MUSICALE, LITTÉRAIRE ET GASTRONOMIQUE

AVEC DES NOTES SUR LA MUSICOLOGIE

PAR ARTHUR HEULHARD (1).

La littérature musicale enveloppe, de nos jours, à Paris et en province, un personnel nombreux dont les membres, jusqu'à présent épars, tendent à s'agréger.

Ce besoin d'association, ou tout au moins ce désir partagé, et non sans quelque mutuelle curiosité, de rapprochement amical, a inspiré, il y a dix ans, à MM. Ernest Thoinan et Albert de Lasalle, auteurs du *Guide de la musique à Paris*, la fondation, — solide aujourd'hui sur ses bases — d'un petit groupe musical, littéraire et... gastronomique (en raison d'un modeste dîner mensuel) que M. Arthur Heulhard nous présente, avec un esprit tout gaulois et un tact d'exquise compagnie, en une brochure de cent pages dotée par le maître imprimeur Alcan-Lévy de toutes les grâces typographiques de la Renaissance.

Sous son enseigne fantaisiste, la *Fourchette harmonique* n'est autre chose qu'une libre réunion de critiques, de littérateurs, de bibliophiles reliés entre eux par un goût commun pour la musique et le théâtre, gardant chacun son fonds d'appréciations personnelles, en dehors de l'association, et ne se rencontrant sur le terrain de la parfaite communion d'idées que dans un seul but, celui de faire prospérer la littérature musicale.

Ce but mérite considération.

La littérature musicale n'est point un vain mot, une expression sonore créée à l'usage de quelques-uns. Une des dernières venues à la cour des lettres, elle s'est frayé son chemin toute seule, marchant à petits pas et frappant à petits coups pour conquérir son droit de cité. Elle s'honore des noms de Rousseau, de Marmontel, de d'Alembert, de Cazotte, de Grimm, de Suard. « Ne pouvons-nous pas citer — dit l'auteur — parmi les glorificateurs contemporains de la musique, Méry, Alfred de Musset, Balzac, Henri Heine, Stendhal, Vitet, Philarète Chasles, Lamennais qui écrivit dans son livre *Du Beau* un chapitre sur le beau musical, Guizot qui a chanté Méhul en vers? N'a-t-on pas vu le président Troplong aspirer à descendre furtivement du fauteuil sénatorial et laisser une trace de son passage à la *Revue contemporaine* qui publia son étude sur l'*Armide* de Gluck? »

La littérature musicale se vend : donc elle existe. Il ne paraît pas moins de vingt volumes par an sur la matière musicale : — biographie, bibliographie, histoire, plain-chant, enseignement, facture instrumentale, acoustique, etc. D'après le calcul de M. Heulhard, la *Fourchette harmonique* a livré soixante et quelques volumes à la circulation et elle en tient encore autant prêts à paraître.

Notre époque a donné naissance à plus de cent feuilles musicales, tandis que le XVIIIe siècle en comptait six à peine.

Au Conservatoire, après soixante-seize ans d'hésitations, la chaire de littérature musicale vient enfin d'être inaugurée.

De nombreuses sociétés d'amateurs et de virtuoses se sont formées, qui, sous la direction d'hommes savants, énergiques et désintéressés, ouvrent la plus large place dans leurs concerts à l'archéologie musicale.

Le mouvement ascensionnel de la bibliophilie musicale s'est nettement accusé dans les ventes Filippi, en 1861, Gaetano Gaspari et Adrien de la Fage en 1862, Farrenc en 1866, Vincent (de l'Institut) cette année-ci, où l'*Orchésographie* d'Arbeau-Thoinot a atteint le prix de 900 francs.

Deux librairies se sont fait une spécialité de livres rares et de partitions recherchées. Une feuille spéciale, le *Bibliographe musical*, paraît tous les deux mois.

La collection des archives de l'Opéra, réunies et classées par M. Nuitter, sera bientôt rendue publique. Les réformes urgentes que réclamait l'organisation de la Bibliothèque du Conservatoire sont en voie d'accomplissement. « Comme les autres branches de l'esprit à l'image desquelles elle s'est formée — ajoute judicieusement M. Heulhard — la littérature musicale a, elle aussi, on le voit, sa théorie et sa politique, son esthétique et sa philosophie, son histoire et ses gazette, et s'il lui manque des moralistes, c'est qu'apparemment cette gent morose n'aura point trouvé de vices à redresser dans le royaume de l'harmonie. »

La Fourchette Harmonique n'a pas de statuts : aucun règlement ne l'administre. Elle n'obéit qu'à la « gaye science, cette bonne philosophie à laquelle toujours sera besoin de revenir. » Une fois par mois l'on se réunit autour d'une table bien servie. Ses ancêtres sont les *Menestriers d'Auxonne*, le *Concert des Enfants de Bacchus*, les *Amateurs de Musique du château d'Issy*, les *Frères de l'ordre d'Orphée*, les *Enfants d'Apollon*, etc., « traditions de belle et forte confraternité, joies saines, rires sereins et expansifs où l'esprit retrempait sa lame, que la *Fourchette Harmonique* veut continuer et appliquer au développement de la littérature musicale. »

A l'heure qu'il est, la *Fourchette Harmonique* — le trident du Neptune des Tuileries dût-il se rompre, de jalousie, en mille éclats — compte quatorze dents, dont voici les noms par ordre alphabétique : ALEXIS AZEVEDO, DANIEL BERNARD, GUSTAVE BERTRAND, JOSEPH DE FILIPPI, ARTHUR HEULHARD, ALBERT DE LASALLE, MATHIEU DE MONTER, EDMOND NEUKOMM, ARTHUR POUGIN, LOUIS ROGER, ERNEST THOINAN, FRANÇOIS DE VILLARS, ALBERT VIZENTINI, WEKERLIN.

L'aimable brochure de M. Heulhard donne de courtes notices biographiques sur ce cénacle sans prétention où brille par son absence l'assommante personnalité du « critique influent; » cénacle qui recrutera de nouveaux membres partout où il se trouvera en face d'hommes férus de musique et non d'une musique, amis de la littérature musicale pour les services qu'elle peut et doit rendre à la composition, et enfin bibliophiles. Les doctrines y sont libres; la palette des opinions est riche; mais on ne combat aucun système, on ne fait échec à aucune réputation, on ne met sa plume au service d'aucune coterie, et si l'on n'admet pas de musiciens de profession, c'est que l'on ne veut pas que la critique puisse se trouver exposée à trahir l'amitié, ou l'amitié à trahir la critique.

Telle est à peu près la substance du nouvel et intéressant ouvrage de M. Arthur Heulhard, l'heureux possesseur, ceci dit en passant, d'une bibliothèque particulièrement relative aux arts, d'environ cinq mille volumes et d'une importante collection de tableaux. Si, par son fonds et sa forme, ce petit livre se recommande à la sympathie des dilettantes et des bibliophiles, il rend service au public et à la critique musicale en les présentant l'un à l'autre.

(1) Paris, Alphonse Lemerre, 47, passage Choiseul.

Le public, en effet, ne veut pas surtout s'amuser et se plaire à un ouvrage d'art ou d'esprit, ou en être touché; il veut savoir s'il a eu droit de s'amuser et d'applaudir, et d'être ému; il a peur de s'être compromis, d'avoir fait une chose ridicule; il se retourne, il interroge son voisin; il aime à rencontrer une autorité, à avoir quelqu'un à qui il puisse s'adresser dans son doute. De là, la nécessité de la critique; de là aussi sa force. Grâce à M. Heulhard, ce n'est plus une force occulte, et en faisant connaissance avec quelques-uns de ses plus consciencieux et laborieux représentants, on verra qu'ils ont bien quelques titres et quelques droits à l'exercer.

RAYNAL GUYENNE.

FESTIVAL DE BOSTON.

Les détails que nous avons déjà donnés sur cette colossale manifestation musicale se complètent par l'extrait suivant d'une correspondance adressée de Boston au *Messager franco-américain :*

« C'est avec un sentiment de profonde satisfaction, qui sera partagé par tous les Français, que je viens vous entretenir du magnifique succès de la musique de la Garde républicaine. Il était impossible d'obtenir une victoire plus complète. Tout le monde reconnaît que les musiciens français ont laissé bien loin derrière eux les différents corps de musique qui s'étaient fait successivement entendre au Jubilé. C'est pour la France une victoire pacifique dont nous avons quelque droit de nous enorgueillir, car elle n'est due qu'au seul talent des Gardes républicains.

» Pour la première fois depuis l'ouverture du Jubilé, la vaste salle du Colysée était presque remplie de monde. L'auditoire se composait de plus de 30,000 spectateurs, ce qui donnait, avec les chœurs et l'orchestre, un total de 50,000 personnes réunies dans la salle. Tous les Français de Boston et des environs s'y étaient portés.

» La première partie du programme se composait du *Gloria* de la douzième messe de Mozart, de plusieurs chœurs, d'un morceau de *la Flûte magique*, chanté par Mme Peschka-Leutner, etc. C'est dans la seconde partie que la musique française s'est fait entendre.

» Lorsque les Gardes républicains ont défilé sur l'estrade, tout l'auditoire, les chœurs, l'orchestre, se sont levés comme un seul homme. On poussait de longs vivats; on agitait des mouchoirs, des chapeaux, des éventails, avec un enthousiasme aussi cordial qu'unanime. Cette réception, ou plutôt cette ovation, a duré cinq minutes; elle était bien faite pour flatter l'amour-propre de nos compatriotes.

» Cependant les Gardes républicains s'étaient formés en demi-cercle sur la plate-forme, et M. Paulus, leur chef, avait pris place au milieu. Dès que la tranquillité a été à peu près rétablie, la musique, fidèle à la politesse traditionnelle des Français, a attaqué le *Hail Columbia*. Personne ne s'y attendait, mais spontanément tous les spectateurs se sont levés, et jusqu'à la fin du morceau ils se sont tenus debout. Trois corbeilles de fleurs ayant été envoyées par quelques amateurs, une autre scène indescriptible d'enthousiasme s'en est suivie; les mouchoirs et les chapeaux s'agitaient de tous côtés, on poussait des vivats tellement formidables que par moments la belle et puissante sonorité des instruments de Sax était complétement perdue. Après avoir répété, — cela coule de source, — l'air national des Américains, les musiciens français ont exécuté *la Marche aux flambeaux* de Meyerbeer, et l'ouverture de *Guillaume Tell*.

» Admirablement enlevés, ces deux morceaux ont été vivement applaudis, et une autre corbeille de fleurs a été présentée à M. Paulus.

» M. Gilmore a alors fait son apparition, son bâton de chef d'orchestre à la main. Sous sa direction, l'orgue et l'orchestre ont commencé à exécuter *la Marseillaise*. A ce moment, l'enthousiasme du public était arrivé à son apogée.

» Le premier couplet ayant été bien dit par les chœurs, la musique de la Garde républicaine a entamé le refrain, qui a été répété par les chœurs, l'orchestre et l'orgue. L'auditoire lui-même a fini par se joindre aux exécutants pour chanter l'Hymne de la Liberté, que les détonations éclatante des l'artillerie, arrangées par M. Gilmore, rendaient encore plus imposant. Tout le monde était debout et l'épuisement seul a mis fin aux hourras. »

Pour achever le compte rendu des fêtes de Boston, nous mentionnerons l'arrivée un peu tardive et l'audition de la musique militaire irlandaise, à laquelle a été consacrée la journée du 1er juillet, et un grand concert donné, en dehors du festival, par la musique anglaise, le 5 juillet, dans la salle de l'Académie de musique.

Parmi les solistes, il faut citer en première ligne la grande pianiste anglaise, Mme Arabella Goddard, qui a été fêtée avec un enthousiasme sans pareil. Elle a exécuté une fantaisie sur des thèmes de *Don Juan*, et a repondu à un *bis* formidable, en jouant *The harmonious Blacksmith* de Hændel.

La musique de la Garde républicaine s'est fait entendre à New-York avec un immense succès. Les Français résidant à New-York ont envoyé à cet occasion un télégramme de remerciements et de félicitations à M. Thiers.

CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE

DE LA SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT DES TRAVAILLEURS INDUSTRIELS.

Le Jury du concours de composition musicale, ouvert par la *Société nationale d'encouragement des Travailleurs industriels*, à l'occasion des concours d'orphéons qui auront lieu cette année au Palais de l'Industrie, a tenu sa première séance.

M. Ambroise Thomas, malgré les nombreuses occupations que lui donnent en ce moment les concours du Conservatoire, a bien voulu accepter la présidence de ce Jury formé par lui, de MM. F. Bazin, Colin, Th. Dubois, professeurs au Conservatoire, et de MM. Elwart, Besozzi, L. Gastinel, Th. Semet et Justinien Viallon, compositeurs, tous dévoués depuis longtemps à l'œuvre orphéonique.

Dans cette première séance, présidée par M. Ambroise Thomas, le Jury, après avoir nommé M. Bazin vice-président et M. L. Gastinel secrétaire, a commencé l'examen des soixante-quatorze manuscrits, parvenus jusqu'à ce jour à la direction de l'Exposition universelle ouverte par la Société des Travailleurs industriels.

Le concours reste ouvert pour les chœurs et les morceaux destinés aux divisions supérieures et d'excellence jusqu'à la fin du mois.

Nous donnerons, au fur et à mesure qu'ils nous parviendront, les noms des lauréats de ce concours.

L'HARMONIE FRANÇAISE.

Sous ce titre, une Société musicale est fondée, dont tous les membres actifs sont Français.

L'*Harmonie française* a pour objet exclusif l'audition des œuvres musicales manuscrites ou éditées dans l'année, des membres actifs de l'association, et d'eux seuls.

Ces œuvres seront instrumentales ou vocales, depuis le solo jusqu'au nonetto inclusivement.

Le but de la Société est d'offrir aux compositeurs et aux virtuoses nationaux, hommes ou femmes, l'occasion régulière de faire apprécier d'un public bienveillant, de la critique spéciale et des éditeurs de musique leurs nouvelles productions, et de se produire eux-mêmes comme chanteurs ou instrumentistes. Ce sera pour les musiciens français ce que le Salon est pour les peintres, avec cette différence que ce Salon musical aura le caractère d'une exposition permanente sans cesse renouvelée.

Vingt séances auront lieu par an; soit deux séances tous les quinze jours, depuis le 15 septembre jusqu'au 15 juillet.

Si ce nombre de séances ne suffisait pas pour permettre à chaque membre de *l'Harmonie française* de faire entendre ses œuvres manuscrites ou éditées dans l'année, et dont le nombre et l'importance sont l'objet d'un article de règlement, il pourra être augmenté sur la proposition de la Commission d'administration et par décision du comité.

Les séances auront lieu, soit le jour, soit le soir, dans de vastes salons situés au centre de Paris et disposés pour la musique. Ils peuvent contenir 250 auditeurs assis, et sont mis gratuitement à la disposition de la Société.

Les membres actifs de *l'Harmonie française* (compositeurs et exécutants des deux sexes) paieront une cotisation annuelle de 5 francs.

La cotisation des membres honoraires est fixée à 10 francs par an.

Le titre de membre honoraire donne droit d'assister à cinq séances par an de *l'Harmonie française*.

Les cotisations sont versées entre les mains du trésorier de la Société, et les fonds sont administrés par le Comité. Ils serviront à couvrir les menus frais, à faire copier, s'il y a lieu, les manuscrits pour en détacher les différentes parties, et aussi (ceci est un point capital) à faire graver et à publier les œuvres que le Comité aurait jugées dignes de cet honneur; principalement les morceaux d'ensemble et les solos d'instruments, tels que sonates, concertos, etc., qui par leur développement et l'austérité de la forme, n'appartiennent pas à la catégorie des morceaux de vente courante.

Enfin une place sera réservée dans les séances de *l'Harmonie française* aux didacticiens pour l'exposition de leurs nouveaux ouvrages, et aux conférenciers traitant de l'histoire de la musique et de son esthétique.

Chaque année une assemblée générale des membres actifs de *l'Harmonie française* aura lieu pour entendre le rapporteur sur les travaux artistiques et l'emploi des cotisations.

Le comité de cette Société, dont il est superflu de faire ressortir les précieux avantages et le côté pratique, est à peu près formé. Nous pouvons, dès aujourd'hui, nommer MM. Victor Massé, membre de l'Institut; Vaucorbeil, compositeur de musique; François Bazin, professeur de composition au Conservatoire; P. Lacome, compositeur; Marmontel, professeur au Conservatoire; Vervoitte, compositeur; Le Couppey, professeur au Conservatoire; Lenepveu, grand prix de Rome; Savard, professeur au Conservatoire; Oscar Comettant, fondateur de la Société.

Les artistes français qui désireraient faire partie de cette association et les simples amateurs qui sous le titre de membres honoraires veulent patronner notre musique nationale et la suivre dans ses manifestations pour ainsi dire au jour le jour, peuvent se faire inscrire dans les bureaux de la *Gazette musicale*, et au siége de la Société, rue Neuve-des-Petits-Champs, 64.

Elever le niveau des intelligences, et favoriser les productions de l'esprit qui ont fait la grandeur de la France, c'est aujourd'hui plus que jamais le devoir de tous, un devoir sacré. On ne saurait avoir trop de reconnaissance pour ceux qui ont voué leurs talents, leur expérience et leur activité à l'accomplissement de cette noble tâche.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine, lundi, *Robert le Diable*; mercredi, *Guillaume Tell*; et vendredi, *Faust*.

*** Les principaux interprètes de *la Juive* seront Mlles Hisson, Devriès, MM. Villaret et Belval. Pour donner plus d'éclat à cette reprise, M. Halanzier a fait renouveler les costumes, ainsi que les décors du premier et du quatrième acte.

*** C'est dans *Don Juan* que Faure fera sa rentrée à l'Opéra, le 1er septembre. Le rôle de Leporello sera chanté pour la première fois par Gailhard.

*** Un nouveau ténor vient d'être engagé par M. Halanzier. C'est un jeune Lyonnais du nom de Salomon.

*** Les artistes de l'orchestre de l'Opéra-Comique ont écrit à M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts pour lui demander la garantie de leurs appointements pendant les deux mois de la fermeture du théâtre. Ils rappellent qu'en 1853, sous la direction de M. Perrin, et en 1864, sous celle de MM. de Leuven et Ritt, le théâtre resta fermé pour réparations, quinze jours la première fois, deux mois la seconde, et que le paiement de leurs appointements ne fut point suspendu. Il y a tout lieu d'espérer que M. Jules Simon accueillera favorablement une requête d'autant plus digne d'attention, que les musiciens de l'Opéra-Comique sont en général, on ne l'ignore pas, très-modestement rétribués.

*** Le quatuor voyageur de *l'Ombre* a représenté la semaine passée l'œuvre de Flotow à Angers, Nantes, la Rochelle, Rochefort et Poitiers, avec le même succès que partout, se traduisant en bravos, *bis*, rappels, fleurs, etc. A Nantes, à la fin de la représentation, et au milieu d'interminables applaudissements, le public tout entier, debout, a demandé à Mme Galli-Marié, qui venait de chanter admirablement le rôle de Jeanne, la romance de *Mignon* : « Connais-tu le pays ? » La gracieuse artiste a accédé à ce désir et en a été récompensée par un tonnerre de bravos et d'acclamations.

*** MM. Leroy, Melchissédec, Potel, et Mmes Réty-Faivre et Marie Faivre, de l'Opéra-Comique, ont chanté samedi *les Dragons de Villars* au théâtre des Arts à Rouen, avec un très-grand succès.

*** Nous avons parlé, on s'en souvient, d'un différend entre MM. Thomas Sauvage et Ambroise Thomas, auteurs d'un petit opéra-bouffe intitulé *Pierrot et Gilotin*, dont les rôles furent distribués à l'Opéra-Comique, et qui fut même répété une fois; diverses circonstances empêchèrent alors d'aller plus loin. Depuis, M. Ambroise Thomas s'est opposé à la représentation de cette œuvre. M. Sauvage ayant échoué dans tous ses efforts pour faire revenir son collaborateur sur cette décision, a cru devoir recourir aux moyens extrêmes, et lui a intenté un procès, qui viendra mercredi prochain à l'audience du Tribunal civil de la Seine.

*** M. Amédée Verger, sans s'arrêter aux difficultés de sa situation actuelle vis-à-vis de l'Administration des Beaux-Arts, s'occupe activement de la formation d'une troupe italienne pour l'hiver prochain. Il a déjà engagé MM. Gardoni, Mongini, N. Verger, Colonnese, Delle Sedie, Ugolini, Bagaggiolo, Topai, Tagliafico, Vairo, Mmes Penco, Volpini, Braïda Lablache, Bracciolini et Vestri. — Il vient de partir pour Londres afin d'assister à la représentation d'*Il Guarany*, de Gomes, qui fera peut-être partie de son programme.

*** *Pomme d'Api*, l'acte qui sera joué cet hiver aux Bouffes, et qui est de Ludovic Halévy et Busnach pour les paroles et de Jacques Offenbach pour la musique, sera accompagnée d'une autre pièce, également en un acte, des mêmes auteurs, pour Mmes Judic, Peschard et M. Désiré.

(Figaro.)

*** *Ne causons pas politique*, l'amusante revue de M. Houssot, qu'on avait déjà applaudie l'hiver dernier, a été reprise cette semaine à l'Alcazar d'été. Les succès de l'année y tiennent chacun une place : *le Roi Carotte*, *les Cent Vierges*, *la Timbale d'argent*, *le Trône d'Ecosse*, y figurent par quelques réminiscences bien choisies. Le morceau qu'on y applaudit le plus est le quintette de l'Omelette des *Cent Vierges*, fort bien dit et mimé.

*** Il est question de construire sur l'emplacement des masures situées entre l'avenue Trudaine et le boulevard des Martyrs, un théâtre populaire, sur le modèle de l'Alhambra de Londres, auquel seraient annexées une salle de concerts, deux salles de bal, etc.

*** Un autre projet dont on parle également, est celui de transformer les immenses bâtiments des Magasins-Réunis en théâtres : l'un destiné au drame, une second à la comédie, un troisième à la musique populaire.

*** *Les Cent Vierges* obtiennent un très-vif succès au théâtre des Variétés de Toulouse. L'exécution est bonne; Mlle Luigini, particulièrement, est charmante dans le rôle de Gabrielle; la valse : *O Paris!* qu'elle dit d'une façon ravissante, est applaudie chaque soir *con furore*.

*** Mme Marie Sasse et le ténor Lefranc viennent d'être engagés par l'impresario Jacovacci, du théâtre Apollo, à Rome, pour la prochaine saison d'hiver.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Concours a huis clos du Conservatoire. — Le jugement du concours d'harmonie a eu lieu mercredi au Conservatoire. Le jury, sous la présidence de M. Ambroise Thomas, se composait de MM. Benoist, François Bazin, Deldevez, Batiste, Semet, Émile Durand, Prumier et Barbereau. Voici le résultat de ce concours : 1er prix, M. Collin, 2e prix, M. Verschneider, élèves de M. Savard; 1er accessit, M. Charpentier, élève de M. Dubois; 2e accessit, M. Le Boulch, élève de M. Savard; 3e accessit, M. Couen, élève de M. Dubois.

***

Les concours de solfége pour les chanteurs ont eu lieu le 11 et le 12 juillet. On se rappelle que ces concours sont de fondation nouvelle, et qu'une telle importance n'avait point été donnée jusqu'ici à l'éducation musicale des chanteurs au Conservatoire. Les épreuves comprennent l'écriture sous la dictée, une interrogation sur les principes, et la lecture à vue. Jugé trop insuffisant au concours de solfége, l'élève est exclu du concours de chant. Les professeurs de ces classes spéciales sont MM. Danhauser, pour les hommes, Henry Duvernoy et Mouzin, ancien directeur du Conservatoire de Metz, pour les femmes. Le jury était composé de MM. Ambroise Thomas, président; F. Bazin, Comettant, Marmontel, Pasdeloup, Georges Pfeiffer, A. Savard, Vervoitte et Wekerlin. Les élèves hommes, admis aux deux premières épreuves étaient au nombre de onze. Neuf seulement ont été admis à la troisième épreuve. Les récompenses ont été ainsi décernées : Première médaille, à l'unanimité, M. Meyronnet; deuxième médaille, M. Boyer; troisième, MM. Mouret et Pellin. Tous ces élèves font partie de la classe de M. Danhauser. — Sur vingt-six élèves femmes admises au concours, seize seulement sont restées en lice après les deux premières épreuves. Les prix ont été ainsi partagés : 1res médailles : Mlles Marcus de Beaucourt, Armandi, Gramond, toutes trois élèves de M. Mouzin. 2es médailles : Mlles Assémat, Bilbaut-Vauchelet, Duvernoy, élèves de M. Henry Duvernoy. 3es médailles : Mlles Bressolle, Raphaël, élèves de M. Mouzin; Tapon, élève de M. H. Duvernoy.

***

Voici le résultat du concours d'orgue, jugé le 13 juillet : (Professeur, M. César Franck). — 1er prix, M. Wachs. — Pas de 2e prix ni de 1er accessit. — 2e accessit, MM. Rousseau et Benoît.

*** Voici l'ordre dans lequel se succéderont les concours publics au Conservatoire : mercredi 24 juillet, piano; 25 juillet, chant; 26 juillet, violon et violoncelle; 27 juillet, opéra-comique; 29 juillet, grand opéra; 30 juillet, comédie, tragédie; 31 juillet, instruments à vent.

*** La cantate de M. Salvayre, premier grand prix de Rome, sera exécutée publiquement en octobre prochain, par Mlle Devriès, MM. Bosquin, Gailhard et l'orchestre de l'Opéra, en séance solennelle à l'Institut.

*** Une commission vient de se constituer, pour s'occuper du projet de monument à élever, par souscription publique, à la mémoire d'Auber. Cette commission, qui se compose des professeurs du Conservatoire, des directeurs des théâtres nationaux et de quelques amis et artistes préférés d'Auber, a mis à sa tête M. Hiver, notaire, et exécuteur testamentaire du maître, M. le secrétaire général du ministre des Beaux-Arts, M. Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire, et M. de Saint-Georges, le promoteur du projet. Mais elle ne fonctionnera

définitivement et n'ouvrira la souscription qu'au mois d'octobre prochain.

*** M. Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts, vient de recevoir la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

*** M. Lancien, violon-solo des Concerts populaires, vient de recevoir la décoration d'officier de l'ordre du Lion et du Soleil de Perse.

*** L'un des meilleurs élèves de l'école de Niedermeyer, M. de Brayer, en dernier lieu organiste à Chartres, vient d'être nommé organiste de la chapelle Saint-Paul.

*** Nous avons assisté, samedi dernier, à l'une des séances musicales si intéressantes données par l'Institution nationale des Jeunes Aveugles, sous l'excellente direction de M. Lebel, chef d'orchestre, et de M. V. Paul, chef des chœurs; les élèves ont exécuté, avec une assurance et un ensemble parfaits, plusieurs œuvres de Beethoven, Mendelssohn, Gounod, Meyerbeer, et des compositions des professeurs ou élèves de l'Institution, Mlle Hesselbein, MM. Roussel et Chavagnat. *Le Printemps*, scène et chœur, dont ce dernier est l'auteur, a obtenu à bon droit tous les suffrages de l'auditoire. On a beaucoup applaudi aussi un air varié de Klosé pour la clarinette, parfaitement exécuté par l'élève Nant.

*** L'Académie nationale artistique, littéraire et musicale, fondée à Paris le 20 décembre 1827, tiendra son assemblée générale annuelle le mercredi 17 juillet, à sept heures et demie du soir, salle de la Société d'horticulture, rue de Grenelle-Saint-Germain, 84, sous la présidence de M. Ambroise Thomas.

*** L'Assemblée générale extraordinaire pour la révision des statuts de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique aura lieu le jeudi 18 juillet courant, à une heure très-précise, dans la salle de l'Alcazar, rue du Faubourg-Poissonnière, n° 10. MM. les sociétaires sont instamment priés d'assister à cette réunion.

*** Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs un excellent article d'Oscar Comettant (*Siècle* du 1er juillet), où sont appréciées les améliorations introduites dans l'enseignement au Conservatoire.

*** Roger habite en ce moment sa propriété de Villiers-sur-Marne, le château de Lalande, où l'ont suivi une partie de ses élèves, qui sont ainsi devenus ses pensionnaires. Ils trouvent, dans une habitation princière, sous les ombrages d'un grand parc, le temps et le calme nécessaires à leurs études vocales. Trois fois par semaine, le professeur revient à Paris donner ses soins à ses classes du Conservatoire et à ses autres élèves.

*** Nous recevons le 3e numéro du *Bibliographe musical*, revue publiée tous les deux mois par l'éditeur Pottier de Lalaine, rédigée par des spécialistes éminents, Gevaert, Wekerlin, G. Bertrand, F. Clément, E. David, les abbés Lamazou et Morelot, Em. Réty, Ch. Poisot, Ch. Vervoitte, etc., et accompagnée d'un catalogue fort intéressant d'œuvres musicales inconnues ou rares.

*** M. F. Hérold, fils de l'auteur du *Pré-aux-Clercs*, a écrit aux traducteurs italiens de l'œuvre de son père, MM. Félix et Théodore Cottrau, pour les remercier de la part qu'ils ont prise dans le succès qui a accueilli dernièrement à Naples cette perle du répertoire français, soumise pour la première fois au jugement d'un public italien. Il rappelle ce fait intéressant, que c'est à Naples qu'Hérold fit son début de compositeur, il y a cinquante-sept ans.

*** L'Exposition universelle de Lyon a été inaugurée officiellement dimanche dernier, 7 juillet. M. Edouard Mangin, directeur du Conservatoire et chef d'orchestre du Grand-Théâtre, avait la direction de la partie musicale de cette solennité. Son orchestre et les membres de douze Sociétés instrumentales, formant un total de cinq cents musiciens, se sont parfaitement comportés : l'effet a été des plus imposants.

*** Dimanche dernier, la municipalité de Clamart, à l'occasion de la fête patronale, a donné un concert au bénéfice des pauvres. On y a remarqué MM. Faivret et Staveni, élèves de M. Léon Martin, et Mlle Marie Perini, un agréable soprano, qui s'est fait applaudir dans la romance de *Mignon*, le duo de *Faust* et le trio du même opéra.

*** On nous écrit de Poitiers : « Notre scène vient d'avoir sa *première : Carlotta la Sirène*, de M. Auguste de Bridiers. Le livret de cet ouvrage, suffisamment gai, présente une intrigue suivie et met en scène des types viables; malheureusement, le dialogue manque de verve et de vivacité, ces condiments indispensables d'un opéra-comique lestement troussé. La musique lui est bien supérieure. On peut citer dans la partition : l'ouverture d'abord, qui renferme une délicieuse valse; puis deux jolis trios; de charmants couplets; un amusant récit de traversée, avec accompagnement imitatif du bruit du vent et des vagues, enfin le quintette obligé dans lequel le compositeur a déployé tout son acquit technique. — Mlle Mézeray était tout à fait dans son rôle en sirène; MM. Larose et Teissier ont donné une physionomie franchement comique à leurs personnages empreints d'une réelle originalité. — Les tentatives semblables à celles de M. de Bridiers nous paraissent devoir être encouragées, car elles prouvent que la vie de l'intelligence et de l'art n'est pas éteinte en province. L'auteur de *Carlotta la Sirène* a su intéresser à son talent et à ses travaux tous ses concitoyens, qui le suivront désormais avec sympathie dans la carrière où il paraît résolûment s'engager. »

*** Les renseignements qui nous parviennent de Genève ne laissent plus en doute l'importance et l'éclat des grandes assises musicales que cette généreuse cité ouvrira, comme nos lecteurs le savent, le 25 août prochain. Les Sociétés chorales de la Suisse y compteront un effectif de plusieurs milliers d'exécutants; près de *cent orphéons français* ont envoyé leurs adhésions au Comité d'organisation, présidé par M. le conseiller d'Etat Chauvet, et dont M. J. Rusty est l'actif et obligeant secrétaire général (Conservatoire de musique de Genève.) Les Sociétés chorales parisiennes d'élite tiendront à honneur d'être représentées, par une députation sérieuse, à cette imposante manifestation de l'art populaire. La Compagnie de Paris à Lyon a accordé le rabais habituel de 50 p. 0/0 sur le tarif des transports; les autres administrations de voies ferrées consentent des réductions analogues. — Le Jury français des concours compte parmi ses membres MM. Laurent de Rillé, J. Monestier, Besozzi, Mathieu de Monter, Abel Simon, Saintis et Mangin, qui ont écrit les chœurs imposés. La Commission a déjà reçu pour une somme importante de médailles, coupes, objets d'art, etc., destinés aux vainqueurs. — En dehors de leurs résultats techniques et de leur retentissement, les fêtes genevoises s'annoncent comme devant assurer au plus haut point la vitalité des bons rapports qui unissent les deux pays de France et d'Helvétie.

*** La Cour de cassation de Milan a rejeté le pourvoi formé par les propriétaires de loges de la Scala et de la Canobbiana contre la sentence de la Cour d'appel de la même ville, qui avait exonéré le gouvernement de l'obligation de maintenir la subvention annuelle à ces deux théâtres. Voici en résumé l'histoire de ce procès. A l'origine, sous le règne de Marie-Thérèse, les nobles, qui possédaient en propre les deux théâtres, en avaient fait cession au gouvernement, se réservant seulement la propriété des loges, à la condition que le gouvernement fournirait une dotation annuelle. Les choses marchèrent ainsi jusqu'en 1863; par suite du mauvais état des finances italiennes, les subventions durent alors être retirées aux théâtres royaux de Milan, de Turin et de Parme. — Après quelques hésitations et de nombreux pourparlers, il fut décidé que le gouvernement céderait la propriété de ces théâtres, avec tous ses profits et ses charges, aux municipalités. Mais entre Turin et Parme d'un côté et Milan de l'autre, il y avait une fort grande différence : les loges étaient restées, à la Scala et à la Canobbiana, la propriété des familles nobles, et la municipalité milanaise, en acceptant la cession, se créait une charge annuelle d'environ 400,000 *lire*. Les propriétaires de loges s'adressèrent alors au gouvernement, demandant le retour à l'ancien état de choses et le rétablissement de la subvention, ou réclamant tout au moins qu'il prît sa part des frais de l'exploitation. — La municipalité dut, en attendant, accepter le contrat de cession et ne put obtenir autre chose que l'insertion d'une clause résolutive pour le cas où les tribunaux donneraient raison aux propriétaires de loges. La municipalité, après la cessation du paiement de la subvention par le gouvernement, a été obligée d'y suppléer, soit par ses propres ressources, soit à l'aide de collectes et de dons volontaires. La cause a été gagnée en première instance, mais perdue en appel; et, nous l'avons dit en commençant, le pourvoi en cassation vient d'avoir le même sort. *(Gazzetta dei Teatri.)*

*** Dans les dix premières années qui suivirent l'ouverture de la Scala de Milan, vingt-trois opéras furent écrits expressément pour cette scène par les maestri Salieri, Mortellari, Alessandri, Anfossi, Rust, Guglielmini, Monza, Cimarosa, Zingarelli, Rispoli, Tarchi, Minoja, Calvi, Caruso et Campobasso. — Pendant une période semblable, de 1862 à l'année courante, il n'a été composé pour la Scala que douze opéras : *Mormile* de Braga, *Rienzi* de Peri, *I Profughi fiamminghi* de Faccio, *Le Aquile romane* de Chelard, *Bianca degli Albizzi* de Villanis, *Rebecca* de Pisani, *Turanda* de Bazzini, *Mefistofele* de Boito, *Fieschi* de Montuoro, *Ruy Blas* de Marchetti, *Il Guarany* de Gomes, *Elisabetta d'Ungheria* de Jules Beer.

*** Nous rappelons qu'un concours pour une place de violon, vacante à l'orchestre de l'Opéra, aura lieu le jeudi 18 juillet prochain, à midi, au foyer de l'Opéra. Se faire inscrire au secrétariat. — La qualité de Français est de rigueur.

†

*** Raphaël Félix, le frère de Rachel, l'actif et intelligent *impresario*, est mort le 10 juillet, à Londres, des suites d'un anthrax. Il avait débuté comme acteur à l'Odéon, à l'âge de seize ou dix-sept ans, avec sa sœur Rebecca, dans *le Cid*. Il resta ensuite quelque temps au Théâtre-Français, puis il organisa la célèbre tournée de Rachel en Amérique. En 1868, il devint directeur de la Porte-Saint-Martin. Après la destruction de ce théâtre par la Commune, il ne perdit pas courage et forma une troupe pour exploiter le répertoire bouffe français à Londres. Il dirigeait depuis un an avec succès le St. James's Theater, lorsque la mort est venue le surprendre, à l'âge de 46 ans. Il était l'unique fils de Jacques Félix, dont nous annoncions la mort il y a trois mois. Son corps a été transféré à Paris pour y être inhumé. Les obsèques auront lieu demain lundi, à dix heures du matin. — A la nouvelle de la mort de Raphaël Félix, le prince de Galles s'est empressé d'envoyer ses compliments de condoléance.

⁂ Le 30 juin est mort à Londres Andrew Nimmo, bien connu en Angleterre comme *theatrical agent* et organisateur de concerts. Il a dirigé les tournées artistiques de Rachel et de Jenny Lind dans le Royaume-Uni; il a été le *manager* de presque tous les concerts de Benedict, qui sont un événement à Londres chaque été. Le dernier concert dont il se soit occupé est celui qu'a donné Mlle Nilsson, le mois dernier, à Saint James's Hall.

⁂ A Blasewitz, près de Dresde, est mort le 26 juin Edouard-Marie Œttinger, né à Breslau le 19 novembre 1808, bibliographe, journaliste et romancier. Il ne se rattache à la musique que par la publication d'un odieux pamphlet intitulé : *Rossini, l'homme et l'artiste*, qui a eu deux éditions en allemand, et a paru à Bruxelles dans une traduction française.

ÉTRANGER

⁂ *Londres.* — Mlle Smerowski a débuté mardi dans *l'Elisir d'Amore*, à Covent-Garden, de la façon la plus heureuse. *Il Trovatore*, *Lucia* et *Don Giovanni* ont encore été donnés cette semaine. La première représentation d'*Il Guarany*, annoncée pour mardi dernier, est retardé de quelques jours. Mme Patti a choisi pour son bénéfice *les Huguenots*. La saison se terminera à ce théâtre avec la semaine prochaine. — A Drury-Lane, les opéras représentés ont été *Rigoletto*, *la Sonnambula* avec Mlle Marimon, et *Lucia* avec Mlle Nilsson, dont l'engagement est prolongé de quelques jours.— Le pianiste Henry Logé a donné le 22 juin une matinée musicale dans les salons Willis; son jeu puissant a été fort apprécié. Gounod, Gardoni, Mmes Conneau et Weldon lui prêtaient leur concours. — Les *National Music Meetings*, ou concours de chant pour les amateurs, de chant choral et de musiques militaires organisés pour la première fois par Willert Beale au Palais de Cristal, ont donné tout d'abord de fort bons résultats. Le premier jour, 27 juin, a été consacré à l'audition des soprani et des ténors. Les premiers ont été très-remarquables; le jury, composé de MM. Sterndale Bennett, Benédict et Arditi, a confirmé le jugement du public, et accordé la palme à miss Williams, qui a chanté avec une correction tout artistique le grand air d'*Elie* de Mendelssohn. Les ténors ont été fort inférieurs aux soprani; le lauréat est un M. Thomas. Au concours du 29 juin, deux contralti, miss Emrick et miss Hancock, se sont vivement disputé la victoire : au point que le jury, indécis, les a priées de chanter deux nouveaux airs. Miss Hancock l'a emporté. Les basses-tailles se sont distinguées aussi; un prix a été accordé à M. Walmore et une mention honorable à M. Poppe Les concours de chant choral et de musiques militaires ont eu lieu mardi : ils se sont bien passés, mais sans incidents qui méritent d'être mentionnés. — Une série de *Concert-Recitals* où des virtuoses font entendre les divers instruments de l'Exposition, a été inaugurée récemment à Royal Albert Hall. Nous reviendrons sur cet intéressant sujet.

⁂ *Verviers.* — Le concours international de chant a été très-remarquable. Les honneurs en ont été pour *les Amis réunis*, de Jupille, qui ont obtenu le premier prix; pour *l'Orphéon*, de Bruxelles, à qui a été décerné le second, et surtout pour la célèbre Société royale *la Légia*, de Liége, qui a vaincu au concours supérieur d'honneur. Une médaille d'or avec mention honorable a été accordée par le jury au Liederkranz de Cologne. Aucune Société française n'avait concouru.

⁂ *Weimar.* — L'opéra *Feramors*, de Rubinstein, est choisi pour le festival qui aura lieu à l'occasion du mariage du grand-duc.

⁂ *Cassel.* — Le festival de la grande Association allemande (*Allgemeiner deutscher Musikverein*) a eu lieu ici du 27 au 30 juin. On y a exécuté la *Sainte-Elisabeth*, de Liszt, et plusieurs œuvres orchestrales et vocales, classiques et modernes.

⁂ *Cologne.* — La place de professeur d'harmonie au Conservatoire, laissée vacante par la mort de Franz Derckum, est confiée à Gustav Jensen, élève de Laub et de Joachim. — La construction des nouveaux bâtiments du Conservatoire, dans la Wolfstrasse, commencera prochainement, et sera poussée activement, de manière qu'en mars 1873, l'Ecole, la Société de musique, le *Gesangverein* et la Société de concerts puissent être en possession des locaux qui leur sont destinés. — Les travaux du nouveau théâtre de la ville sont fort avancés; on pourra faire l'inauguration le 1er septembre prochain. Le directeur-régisseur de l'Opéra est M. H. Behr; le premier chef d'orchestre, E. Catenhusen; le second, Thyssen; le chef des chœurs, Gruters; les deux *Concertmeister* ou solistes, Robert Heckmann et Schwarz.

⁂ *Carlsruhe.* — Hermann Lévi, appelé à Munich, a pour successeur, comme chef d'orchestre du Grand-Théâtre, Aloïs Schmitt, qui a rempli précédemment les mêmes fonctions à Schwérin.

⁂ *Vienne.* — On projette la construction d'un grand théâtre pour l'Exposition universelle de 1873. Il doit contenir 5,000 personnes. On y donnera l'opéra français et italien, des ballets, des pièces à grand spectacle et des concerts-monstres. Les frais sont évalués à un million de francs environ.

⁂ *Salzbourg.* — Ant. Rubinstein, de passage dans notre ville, a reçu du poëte Mosenthal le texte d'un opéra dont le titre est *Léa*, et le sujet l'histoire des Macchabées. Vu la rapidité bien connue avec laquelle travaille le célèbre compositeur-pianiste, la partition ne tardera sans doute pas à être prête.

⁂ *Milan.* — Un nouveau théâtre, qui s'appellera Teatro Dal Verme, du nom de son propriétaire, ou *Nuovo Politeama Milanese*, s'achève en ce moment au Foro Buonaparte et sera inauguré le 31 août avec *Gli Ugonotti*. Le directeur est M. Arthur Morin, ex-impresario du théâtre de Ferrare. Cet édifice, qui a d'immenses proportions, pourra contenir 5,800 spectateurs, — plus d'une fois autant que la Scala. On y donnera toute l'année l'opéra italien et des traductions d'opéras-comiques français.

⁂ *Padoue.* — *Aida* a été donnée ici, le 3 juillet, avec le même succès qu'au Caire, à Milan et à Parme.

⁂ *Bologne.* — Le conseil municipal, qui avait refusé toute subvention, comme nous l'avons dit, au Teatro Comunale, vient de s'amender: il a accordé une allocation annuelle de 40,000 *lire*.

⁂ *Venise.* — Le théâtre Malibran a inauguré la saison d'été avec *Mosè*, chanté par Villani, Maurel, Medini, Mmes Vaneri et Mariani.

⁂ *Barcelone.* — Une très-belle représentation au bénéfice de Carolina Ferni a eu lieu au Liceo. L'éminente artiste a triomphé comme violoniste autant que comme cantatrice.

⁂ *Varsovie.* — Plus de cent mille personnes ont suivi le convoi funèbre du compositeur national Moniuszko. Le cercueil a été porté alternativement par les artistes les plus éminents de Varsovie. L'orchestre de Bilse a joué la marche funèbre de Chopin. Depuis bien longtemps on n'avait vu ici de funérailles aussi imposantes. La famille de Moniuszko reste malheureusement dans l'indigence.

⁂ *Saint-Pétersbourg.* — Trois opéras nouveaux seront représentés d'ici à quelques mois au théâtre Marie (Opéra russe) : *Pskowidianka* (la Fille de Pskow), de Rimski-Korsakoff; *Boris Godounoff*, de Mussorgski; *l'Opritschnik*, de Tschaïkowski.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — A vendre un très-beau piano à queue, grand format, en palissandre, spécimen de la fabrication de la maison Pleyel ayant obtenu la médaille d'or à l'Exposition universelle de Londres (1862). Prix très-réduit, 2,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Gazette musicale*.

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

AVIS. — Mme Aline Dreyfus, ex-accompagnateur des classes de chant au Conservatoire de Paris, se met à la disposition des artistes pour l'étude des rôles du répertoire. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

Chez les éditeurs BRANDUS et DUFOUR, 103, rue de Richelieu

TRANSCRIPTION POUR LE PIANO
DÉDIÉE A SON MAITRE M. MARMONTEL
DE
L'OUVERTURE DE LA MUETTE DE PORTICI
D'AUBER
PAR
FRANCIS PLANTÉ
PRIX : 9 fr.

UN PENSIERO
MÉLODIE
POUR VIOLON, PIANO ET ORGUE
PAR
PRIX : 6 fr. **GIUSEPPE UGO** PRIX : 6 fr

TRANSCRIPTION POUR HARMONIUM
DE LA MÊME MÉLODIE
PAR
PRIX : 4 FR. **S. MOISSE** PRIX : 4 FR.

PUBLIÉ PAR MM. BRANDUS & DUFOUR, 103, RUE DE RICHELIEU

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

L'OMBRE

PAROLES DE M. DE SAINT-GEORGES

MUSIQUE DE

F. DE FLOTOW

Joué par les artistes de l'Opéra-Comique :

Mme GALLI-MARIÉ (*Jeanne*), Mlle PRIOLA (*Abeille*), M. ISMAEL (*Dr Mirouet*), M. LHÉRIE (*Fabrice*)

Pendant les mois de juillet et août : à Angers, Agen, Angoulême, Aix, Avignon, Amiens, Blois, Bordeaux, Béziers, Carcassonne, Cette, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, le Havre, la Rochelle, Lille, Lyon, Montauban, Montpellier, Marseille, Nantes, Nîmes, Nevers, Orléans, Poitiers, Rochefort, Rouen, Saint-Etienne, Tours et Toulouse.

La Partition

POUR CHANT ET PIANO
Fmat in-8o. Paroles françaises. Net, **15** fr.

POUR PIANO SOLO
Fmat in-8o. Arrangée par BAZILLE. Net, **10** fr.

POUR CHANT ET PIANO
Avec paroles italiennes (récitatifs et chœurs.)

ARRANGÉE POUR LE PIANO A QUATRE MAINS, NET : **20** FR.

L'OUVERTURE, ARRANGÉE POUR LE PIANO, A QUATRE MAINS, LES PARTIES D'ORCHESTRE

Les Airs de Chant détachés avec accompagnement de piano.

ARRANGEMENTS DIVERS SUR DES THÈMES DE L'OMBRE

Paul Bernard. Beautés, à quatre mains, en deux suites, chaque..... 10 »
Cramer. Bouquet de mélodies, 2 suites, chaque..... 7 50
Croisez. Duo facile à quatre mains..... 6 »
Gariboldi. Caprice de salon pour flûte avec accompagnement de piano..... 7 50
Herman. Divertissement pour violon et piano..... 7 50
Ketterer. Fantaisie brillante pour piano..... 7 50
Neustedt. Fantaisie-transcription pour piano..... 7 50
Rosellen. Transcription brillante pour piano..... 7 50
Seligmann. Fantaisie sentimentale pour violoncelle avec piano..... 9 »
Streabbog. Deux petites fantaisies pour piano, chaque. 5 »
Valiquet. Petite mosaïque pour piano..... 5 »

Quadrille par MARX, piano, à 4 mains et orchestre.
Polka par MEY, pour piano.
Grande **Valse** par ETTLING, piano à quatre mains et orchestre.
Polka-Mazurka par GRAZIANI, pour piano.
Les **Airs** arrangés pour violon, pour flûte et pour cornet.

Les parties d'orchestre gravées, le libretto, la mise en scène

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

HARMONI-COR-JAULIN
Cet instrument, qui vient de subir un dernier perfectionnement, se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir : deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.
Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur, en huit jours, à jouer de l'Harmoni-Cor.
Prix : *En écrin, 150 francs.* (Remise au commerce.)
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

HOTEL BELLEVUE A TROUVILLE-S.-MER.

Près du Casino.
CONCERTS ET RÉUNIONS MUSICALES.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, no 3, au premier.
Près de la Madeleine.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

SPÉCIALITÉ DE CARTES DE VISITE
PROGRAMMES DE CONCERTS ET SOIRÉES MUSICALES
COLLOT, passage Jouffroy, 38.
Livraison, deux heures après commande.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

Brevetée s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.

Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr **Guérin**, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Co, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 29. — 21 Juillet 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » Id.
Étranger..... 31 » Id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nos Abonnés reçoivent, avec le présent numéro, la Sérénade du PASSANT, de F. COPPÉE, mise en musique par PHILIPPE MAQUET.

SOMMAIRE.

Les Drames de Victor Hugo et la Musique. **Ad. Jullien.** — Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner.** — Bibliographie musicale. — Concours de composition musicale de la Société d'encouragement des Travailleurs industriels. Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Les musiciens recherchent avec ardeur ce qui est nouveau et en quelque sorte dans sa première fleur.

XÉNOPHON.

***

... Se servir de la musique, en l'exécutant ou en la composant, moins pour se délasser que pour se mettre en humeur, quand on veut travailler et qu'on en a besoin pour s'élever et s'échauffer un peu l'imagination, si on ne l'a pas naturellement fort vive, ou si on la refroidit en ne voulant rien mettre sur le papier qui ne fût fini.

(*Journal de Trévoux, juin 1744.*)

M. M.

LES DRAMES DE VICTOR HUGO ET LA MUSIQUE.

(3e article) (1).

V.

LA ESMERALDA.

Victor Hugo n'aborda qu'une seule fois l'Opéra, et encore ne crut-il pas devoir composer pour ce théâtre une œuvre originale. Il chercha dans ses créations antérieures, choisit son roman de *Notre-Dame de Paris* et l'arrangea comme il n'eût certainement pas permis de le faire à autrui; il parut ainsi excuser les libertés grandes que les traducteurs avaient prises ou devaient prendre vis-à-vis de ses ouvrages.

De plus, la métamorphose ne réussit pas: le magnifique roman ne fournit qu'un bien médiocre livret d'opéra. A voir le maître hésiter et tâtonner, on sent clairement qu'il lui en coûte de découper son roman en actes d'opéra. En vain s'efforce-t-il dans une courte préface de prévoir remarques et critiques, en vain fait-il montre d'un profond respect pour l'art de Palestrina et de Hændel: la besogne ne lui souriait guère, et la peine même qu'il prend de s'expliquer n'est qu'une preuve de plus de sa répugnance.

(1) Voir les nos 27 et 28.

La résolution du maître d'écrire un ouvrage dans un genre pour lequel il avait de tout temps montré fort peu d'intérêt ne laissa pas d'étonner le monde musical et littéraire; et tout aussitôt chacun de chercher quelle raison l'avait pu décider à se risquer sur les planches de l'Académie de musique. Voici ce que dit à ce propos M. L. Quicherat, un contemporain, dans son ouvrage consacré à la mémoire de Nourrit: « M. Victor Hugo ne dédaigna pas, lui chef d'école, mais pour cette fois seulement, un genre où brillait un vaudevilliste. Quelle que dût être la fortune de sa pièce, l'auteur se montrait bien inspiré; il travaillait moins en vue de la postérité qu'en vue de son élévation. A cette époque même, la chose a été dite, M. Victor Hugo aspirait à l'Académie française et à la pairie. Or, pour atteindre ce double but, le *Journal des Débats* ne paraissait pas un appui à dédaigner, et le zèle du gérant pour un ami de la maison était préférable à une bienveillance banale. Ces deux distinctions furent obtenues, et assurément elles valurent mieux au librettiste que le produit de ses droits d'auteur (1). »

Cette opinion obtint grand crédit autrefois, et le temps ne l'a nullement affaiblie. L'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* s'est efforcé de la détruire et d'expliquer par l'amitié une décision qu'on avait crue dictée par l'intérêt. Voici ses raisons: prenez-les pour ce qu'elles valent.

« Le succès exceptionnel de *Notre-Dame de Paris* avait attiré à M. Victor Hugo de nombreuses demandes de musiciens, entre autres d'un musicien illustre, M. Meyerbeer, qui auraient voulu qu'il leur fît de son roman un opéra. Il s'y était toujours refusé. Mais M. Bertin lui demanda cela pour sa fille, et il fit par amitié ce qu'il n'avait pas fait par intérêt. »

C'est ainsi que l'auteur essaie d'expliquer la décision du romancier allant à l'encontre de ses convictions et n'hésitant pas à sacrifier son œuvre puissante pour la découper en livret d'opéra. Il est, du reste, dans cette page une chose assez curieuse, c'est de voir l'auteur attribuer en grande partie l'insuccès de la pièce à l'insuffisance du décor de la cathédrale. Qu'il se plaigne de la mesquinerie de la mise en scène, des décors et des costumes qui n'avaient rien de riche ni de pittoresque, des haillons de la Cour des Miracles qui étaient en drap neuf, des seigneurs ayant l'air de pauvres et des truands ressemblant à des bourgeois, passe encore! mais n'est-ce pas aller un peu loin que d'imaginer et de prétendre exiger jusqu'à des décors mobiles? « M. Victor Hugo, ajoute l'auteur cité, avait donné une idée de décor qui aurait pu faire grand effet : c'était l'ascension de Quasimodo enlevant la Esmeralda d'étage en étage; pour faire monter Quasimodo, il n'y avait qu'à faire descendre la cathédrale. En son absence, on avait déclaré la chose impossible. Ce décor, impossible à l'Opéra, a été fait depuis

(1) L. Quicherat, *Adolphe Nourrit*, I, p. 263.

à l'Ambigu. » L'idée pouvait être excellente, mais l'auteur croit-il vraiment que là était le salut de la pièce? Ce serait faire bien peu de cas de la musique.... et du poëme.

Mlle Louise Bertin, à qui ce poëme était destiné, n'était pas une femme ordinaire et avait, comme musicienne, un mérite réel. Elle possédait une assez belle voix de contralto et avait pris des leçons de chant de Fétis. En même temps qu'elle apprenait l'art de chanter, un vif désir lui vint d'écrire un opéra, mais il n'entrait pas dans sa tournure d'esprit de commencer pour cela par apprendre l'harmonie ni le contrepoint; il fallut lui enseigner tout d'abord à écrire des airs, des ouvertures, de grands morceaux d'ensemble. Son professeur se prêta à cette nouvelle façon d'étudier; au bout de quelque temps de ce travail, elle se trouva avoir écrit un opéra, *Guy Mannering*. Il fut exécuté devant un cercle d'amis : on reconnut une originalité qui allait parfois jusqu'à la bizarrerie et surtout un sentiment énergique des situations dramatiques. Ce succès décida de la vocation de Mlle Bertin. Elle se remit au travail avec ardeur et compléta rapidement son éducation musicale.

Quand elle fit représenter *Esmeralda*, elle avait déjà produit son opéra de *Faust*, où l'on avait été surpris de rencontrer une pensée forte, une science réelle des ressources de l'harmonie, une inspiration plutôt virile que féminine, et pourtant elle ne put, pas plus que son collaborateur, se soustraire aux malins propos du monde. Mais ce fut pour de tout autres raisons. M. Quicherat va nous les dire en juge impartial, qui reconnaît volontiers que ce nouvel ouvrage se recommandait par une facture habile et ne manquait ni de mélodie ni de vigueur: « Mlle Bertin avait déjà fait entendre plusieurs partitions, *le Loup garou*, *Fausto*, dans lesquelles on avait trouvé une connaissance remarquable de la science musicale, en même temps que d'heureuses inspirations. Cependant un talent très-réel n'aurait peut-être pas suffi pour introduire un ouvrage de cet auteur sur la scène élevée de l'Académie royale de musique. Son frère, Armand Bertin, gérant du *Journal des Débats* et membre de la Commission de surveillance auprès de l'Opéra, et M. Victor Hugo, l'auteur applaudi de *Notre-Dame de Paris*, aidèrent bien un peu à faire ouvrir une porte fermée à tant d'autres (1). »

Mlle Bertin n'échappa pas non plus à la prévention qui frappe toutes les œuvres musicales composées par des amateurs. En vain avait-elle donné mainte preuve de son savoir musical; du moment qu'elle n'était pas artiste de profession, on supposa, bientôt même on assura que son ouvrage, pour être signé de son nom, n'était pas d'elle seule. Il en était ainsi jadis, il en est de même aujourd'hui. Qu'un amateur, si instruit qu'il soit, produise une œuvre musicale, tout aussitôt la méfiance mondaine se mettra en chasse pour découvrir quel artiste de profession a pu lui prêter son concours anonyme. Pour Mlle Bertin, la malignité publique ne fut pas longtemps muette, et bientôt le nom de ce prétendu collaborateur, celui de Berlioz, vola de bouche en bouche. Telle était alors la position du jeune musicien vis-à-vis de la famille Bertin, qu'il était tout le premier exposé aux soupçons du monde : bientôt même, pour un grand nombre de personnes trop crédules ou trop enclines à la médisance, le soupçon se changea en certitude.

Berlioz a hautement protesté contre ce propos dans ses *Mémoires*. Quelque opinion qu'on ait pu avoir auparavant à cet égard, il est difficile de ne pas s'incliner devant un témoignage aussi solennel. «.... L'air de Quasimodo, connu sous le nom d'*air des cloches*, fut néanmoins applaudi et redemandé par toute la salle, et, comme on n'en pouvait ni anéantir ni contester l'effet, quelques auditeurs plus enragés que les autres contre la famille Bertin, s'écriaient sans vergogne : « Ce n'est pas d'elle! Ce n'est pas de Mlle Bertin! C'est du Berlioz!.. » et le bruit que j'avais écrit ce morceau de musique imitative de la partition d'*Esmeralda* fut activement propagé par ces gens-là. J'y suis pourtant complétement étranger, comme à tout le reste de la partition, et je jure sur l'honneur que je n'en ai pas écrit une note. »

La Esmeralda fut représentée à l'Opéra le lundi 14 novembre 1836. Mlle Falcon jouait Esmeralda; Nourrit, Phœbus de Châteaupers; Levasseur, Claude Frollo, qui, ici, n'est plus archidiacre, mais échevin; Massol, Quasimodo; Mlle Jawureck, Fleur-de-Lis; Mme Mori, Mme de Gondelaurier; Wartel, Clopin Trouillefou; Alexis Dupont, F. Prévost et Serda, MM. de Gif, de Chevreuse et de Morlaix. La pièce, qu'on avait ardemment attaquée bien avant sa naissance, eut quatre représentations de suite, pendant lesquelles amis et ennemis de l'auteur soutenaient régulièrement une lutte à propos de l'air des cloches. La cinquième représentation, retardée par une indisposition, eut lieu le 5 décembre : elle alla encore à bonne fin en dépit des fâcheux pronostics qu'on avait répandus à plaisir. Il n'en fut pas de même de la sixième, qui eut lieu dix jours après, le 16 décembre. Durant ce délai, l'auteur avait remanié son ouvrage pour le réduire en trois actes, de façon qu'on put jouer avec non plus seulement un petit ballet, comme on l'avait fait dès le premier jour, mais un grand ballet en deux actes, *la Fille du Danube*, d'Ad. Adam, où Mlle Taglioni obtenait un vif succès. Cette combinaison n'apaisa pas les ennemis de l'auteur. La représentation, orageuse dès le début, se termina par un tapage effroyable. Des cris : « *La toile! la toile!* » éclatèrent au troisième acte, les acteurs se troublèrent, perdirent la tête, Mlle Falcon s'enfuit.... et la toile tomba. Cette représentation inachevée fut la dernière.

Il faut se bien garder de juger le mérite de l'œuvre d'après cet échec. En annonçant la prochaine apparition d'*Esmeralda*, le *Courrier des théâtres* ajoutait : « Sans la connaître, on dit déjà tant de mal de cette pièce qu'il est impossible qu'il n'y ait pas quelque chose de bien. On ne peut vouloir ruiner que les riches. » Parole véridique et dont on apprécie mieux la justesse à mesure que l'on avance dans la lecture de la partition. L'œuvre de Mlle Bertin n'est pas une création hors ligne, mais elle vaut mieux que maint ouvrage qu'on a applaudi sur la scène de l'Opéra, ne fût-ce que *Roland à Roncevaux*. Elle renferme même plusieurs scènes qui se font remarquer par un grand sentiment de style et une force de pensée assez rare.

Le premier acte, qui se passe à la Cour des Miracles, est d'une brillante couleur. Le chœur des truands « Vive Clopin, roi de Thune! » entrecoupé des sombres apartés de Claude Frollo, est d'un entrain bruyant qui fait bien ressortir la jolie mélodie par laquelle les femmes saluent Esmeralda. La marche et le chant de la procession du pape des fous sont d'une originalité bizarre. L'air de Claude Frollo, bien qu'un peu long, respire une passion ardente et désespérée. La fin de l'acte, qui comprend une ronde de nuit et un duo de Phœbus avec Esmeralda, est moins heureuse.

En revanche, le premier tableau du second acte est une des belles pages de la partition. La foule accourt sur la place de Grève pour voir une exposition au pilori ; la curiosité joyeuse et cruelle de la populace est bien rendue dans le chœur. « Il enlevait une fille! » On vient d'attacher Quasimodo au pilori. « A bas le bossu! » crie sur tous les tons la foule en fureur, et le malheureux de crier d'une voix lamentable : « A boire! » Esmeralda fend la presse et donne à boire au condamné, tandis que la foule déçue lui reproche sa bonté. Toute cette scène, pleine de cris de haine et de fureur est d'une vérité terrible : la férocité bestiale de la foule y est peinte de main de maître.

Nous sauterons par-dessus le deuxième tableau dont la scène se passe à l'hôtel de Gondelaurier et qui n'a guère inspiré le musicien, pour arriver au troisième acte, le meilleur des quatre. La chanson de cabaret que Phœbus entonne est pleine d'entrain bachique, le début de son air en *ré bémol* « O l'amour, volupté suprême! » respire une douce ivresse, enfin son grand duo avec Frollo est empreint d'une couleur sinistre. Le trio suivant, la scène dramatique où Frollo, caché dans un réduit, assiste aux épanchements amoureux de Phœbus et d'Esmeralda, a bien servi le compositeur. L'intérêt du morceau est habilement ménagé jusqu'à la catastrophe finale. La première mélodie que chante Esmeralda rend bien son trouble pudique; l'andante à trois voix : « Oh! sois sage! » traduit les sentiments qui animent les divers personnages ; l'aparté de Frollo sur une seule note, soutenu par un coup de timbale au premier temps de chaque mesure : « Ah! ne

(1) L. Quicherat, *Adolphe Nourrit*, I, p. 264.

frappez pas leur oreille, pas rapprochés de la mort! » est plein de sombres menaces; enfin l'allegro final respire un vif amour et une haine profonde.

Le quatrième acte débute par une romance sans caractère d'Esmeralda, suivie d'un duo entre elle et Frollo, où l'on peut remarquer la mélodie lente du milieu : « Par pitié, laissez-moi-vite! » qui est touchante. Voici enfin l'air des cloches, chanté par Quasimodo, un morceau presque populaire : les modulations, l'enchevêtrement des phrases, le rhythme, la gradation des effets, tout y est arrangé avec un art étonnant et de l'effet le plus pittoresque. Le duo qui suit entre Frollo et Clopin n'a que quelques qualités de rhythme auxquelles il a dû un semblant de succès, mais la scène finale est bien conçue; les cris de joie du peuple à l'annonce d'un supplice, la marche funèbre et le chœur religieux, entrecoupé des acclamations de la foule, forment un tableau saisissant.

Les ensembles dramatiques, les grandes masses orchestrales et vocales constituent la partie la plus remarquable de cet ouvrage. Ce que le tempérament musical de Mlle Bertin était le plus apte à peindre, c'étaient ces scènes tumultueuses de la Cour des Miracles, du pilori de la Grève, du parvis Notre-Dame. Chez elle la force, l'énergie, la passion l'emportent de beaucoup sur le charme et la grâce. De là vient que les personnages de Quasimodo, et surtout de Frollo, l'ont mieux servie que ceux de Phœbus et d'Esmeralda.

Nous avons étudié cette partition au double point de vue de l'invention mélodique et de la conception dramatique : reste l'orchestration. Nous ne pouvons mieux faire ici que de transcrire le jugement même de Berlioz, « ..... L'orchestre, dit-il, est en général trop chargé, trop rude pour les voix ; mais il se fait distinguer par un bon sentiment dramatique et par des oppositions entre les masses instrumentales souvent pleines de bonheur. Je voudrais y entendre moins de trompettes, de trombones, et surtout moins d'ophicléides : la grosse caisse est employée avec assez de modération. » L'orchestration serait donc, à en croire Berlioz, le côté faible de cet ouvrage; il n'y a rien là dont on doive s'étonner si l'on réfléchit que Mlle Bertin n'avait senti qu'assez tard se développer chez elle le goût de la musique, et que la rapidité de ses études musicales avait dû nuire à leur perfection.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage était loin de mériter le mauvais accueil qu'il reçut. Berlioz et l'auteur de *Victor Hugo raconté* attribuent cette injustice à l'esprit de parti et ils ont raison; tous deux, exprimant la même idée presque dans les mêmes termes, protestent contre cette cabale frappant un homme politique dans la personne de sa sœur.

Voici d'abord ce que dit le premier dans ses *Mémoires :* « Cette œuvre d'une femme qui n'a jamais écrit une ligne de critique sur quoi que ce soit, qui n'a jamais attaqué ni mal loué personne, et dont le seul tort était d'appartenir à la famille des directeurs d'un journal puissant, dont un certain public détestait alors la tendance politique, cette œuvre, de beaucoup supérieure à tant de productions que nous voyons journellement réussir ou du moins être acceptées, tomba avec un fracas épouvantable. »

« Les journaux furent d'une violence extrême contre la musique, dit l'auteur de *Victor Hugo raconté*. L'esprit de parti s'en mêla et se vengea, sur une femme, du journal de son père. Alors le public siffla. L'opposition augmenta de représentation en représentation, et à la huitième le rideau fut baissé avant la fin. Tout ce que put le directeur, M. Duponchel, qui devait son privilége à M. Bertin, ce fut de jouer de temps en temps, avant le ballet, un acte où l'auteur avait réuni les principaux morceaux des cinq. »

Nous ne retiendrons de ces lignes, où les erreurs abondent, que l'aveu final. Berlioz, en son laconisme, plaidait mieux la cause de la musicienne. Si ce fut par reconnaissance que Duponchel essaya de jouer l'opéra ainsi raccourci comme lever de rideau, qui nous assure que cette reconnaissance n'était pas pour beaucoup dans l'admission de l'ouvrage? Et, pour peu qu'il y ait eu la moindre faveur à l'égard de Mlle Bertin, cela seul suffirait pour donner un semblant de justice à l'opposition dont elle fut victime.

Dans cette défaite éclatante, un poëme aussi médiocre n'avait été et ne pouvait être d'aucune aide au compositeur. Cela aurait dû être un enseignement pour les musiciens, mais tous le dédaignèrent, aveuglés qu'ils étaient par le grand nom du poëte.

Alberto Mazzucato, le futur musicien d'*Ernani*, prétendit le premier donner une nouvelle version musicale d'*Esmeralda* : au retour d'un voyage à Paris, il produisait, en 1837, une *Esmeralda* qui eut assez de succès à Mantoue et dans d'autres villes d'Italie.

Puis vint le prince Poniatowski qui tenta de réussir là où avait échoué Mlle Bertin et qui, ce faisant, échoua comme elle avec son *Esmeralda*, représentée en 1847, à Livourne.

La même année, un compositeur russe d'un certain mérite, et qui avait eu la bonne idée de former et de mûrir son talent par des voyages en Allemagne, en France, en Belgique, Alexandre Dargomijski, faisait jouer avec succès une *Esmeralda* à Moscou, puis à Saint-Pétersbourg.

Dix ans plus tard, le 28 avril 1857, la Belgique assistait à une cinquième tentative : M. Lebeau faisait représenter une *Esmeralda* de sa façon au théâtre des Galeries Saint-Hubert, à Bruxelles.

En 1864, un Américain, M. Fry, produit une *Esmeralda* à Philadelphie.

En 1866, le 24 novembre, M. Wetterhahn en fait jouer une autre à Chemnitz, en Saxe.

Enfin, dans les premiers jours de janvier 1870, un compositeur italien, né à Bologne, M. F. Campana, donnait à Saint-Pétersbourg une *Esmeralda*, qui reparut à Londres, au mois de juin, sous les auspices de Mme Patti. Grand succès, paraît-il. Pour qui? Pour le compositeur? Nullement, pour la diva, pour la vraie et seule créatrice de l'ouvrage.

ADOLPHE JULLIEN.

(La fin prochainement.)

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(6e article) (1).

Nous avons parlé des fêtes et des illuminations de Sceaux; parmi les hôtes de la duchesse du Maine, au milieu de ce monde d'abbés galants, de comédiennes et d'esprits faciles, se trouvait le duc de Nevers, l'ancien ami de Chaulieu. Le duc mourut en 1707, et sa femme, Mlle de Thianges, en 1716; ils laissèrent un fils, grand coureur d'aventures, le duc de Donzi, auquel le régent accorda le brevet de prince de Vergagne, par suite de son mariage avec la fille du marquis de Spinola, lieutenant des armées d'Espagne.

Ce fils du duc de Nevers, grand amateur du jeu de paume, courtisait toutes les « filles d'Opéra » et menait, en compagnie de ses amis, les Nocé, les Rouillé, etc., la vie la plus dépravée. Son premier mariage date de 1709; en 1716, il devint père du célèbre duc de Nivernois, le gentilhomme le plus lettré et le plus élégant de l'ancienne société française, et qui parut hériter des mérites littéraires de son aïeul.

Le prince de Vergagne, que nous appellerons dorénavant duc de Nevers, conçut un vif attachement pour une jeune et jolie figurante des chœurs de l'Opéra, Marie-Anne Quinault. Cette personne avait été la « maîtresse en forme » du duc de Chartres, alors que ce prince n'avait que dix-neuf ans; « mais, dit l'avocat Barbier, il n'était pas aimé; cela dépendait que le jeune homme avait l'esprit petit et mauvais, plus une très-mauvaise mine. » Quant à Nevers, il sembla prodiguer à l'actrice ce qui lui restait de sentiments après ses nombreuses débauches.

Marie-Anne avait paru, pour la première fois, à l'Opéra, dans *Bellérophon* de Lulli, en 1709, à l'âge de seize ans. Sa beauté fripponne, son aspect lutin, n'avaient pas tardé à lui conquérir une quantité d'hommages. Certains chroniqueurs ajoutent que Samuel Bernard vit ses assiduités agrées au prix de 50,000 livres. Un soir, un mouvement de curiosité se fit remarquer dans la salle, à l'appari-

(1) Voir les nos 22, 23, 25, 26 et 27.

tion de Mlle Quinault dans une première loge. Pendant quelques jours le bruit avait couru qu'elle s'était réfugiée dans un couvent; aussi lorsque chacun reconnut la *jolie mignonne* « les jeunes gens claquèrent des mains, » dit un chroniqueur. Le soir, il y eut bal aux Tuileries; on y voyait toutes les princesses de la maison de Condé. Mlle Quinault y parut également fort entourée. Les jeunes seigneurs faisaient la haie pour la princesse de théâtre ainsi que pour les princesses du sang. — A partir de 1722, le duc de Nevers obtint que la petite Quinault prît sa retraite; il devint veuf quelques années plus tard, et légitima, dit-on, ses relations avec l'actrice. Bachaumont mentionne ce dernier fait comme accrédité; toutefois aucune preuve certaine n'en a été donnée.

Marie-Anne Quinault était l'une des sœurs du fameux acteur de la Comédie-Française, Quinault-Dufresne, qui succéda en 1712 à Baron; de ce Quinault, qui avait une si ridicule présomption de ses talents et une si profonde pitié de ceux qui exerçaient des emplois subalternes. « Qu'ont paie ces malheureux! » disait-il, en parlant des porteurs de sa chaise, avec un accent de superbe dédain. Son frère, acteur comique, eut des velléités lyriques; il musiqua un opéra intitulé *les Amours des Déesses*. L'aînée des sœurs, Françoise, épousa Hugues de Nesle, comédien; elle mourut en 1713, à l'âge de 25 ans. La plus jeune, Jeanne, débuta dans les rôles de soubrette, en 1712. Plus tard, nous aurons l'occasion de la retrouver.

Quant à Marie-Anne, elle vécut jusqu'en 1790, presque centenaire; son prince-consort, le duc Philippe Mazarini-Mancini, mourut le 14 septembre 1768, âgé de 92 ans.

Maintenant que nous avons esquissé la silhouette de ce couple, laissons la parole à Mme de Créqui, dont la plume spirituelle, en nous retraçant d'une façon charmante la figure de Mlle Quinault, va animer un coin du tableau de la société de son temps. Après quelques réflexions sur le contact des gens de qualité avec les personnes de condition inférieure, Mme de Créqui conclut qu'une seule de ces personnes lui a paru avoir le ton et les manières de la vraie noblesse : c'est Mlle Quinault. Elle continue en ces termes : — « ..... Mlle Quinault était une vieille fille qui vivait d'une pension sur la cassette, et qui descendait du fameux Quinault, des satires et de l'Opéra. (Ici l'erreur est manifeste, comme on a pu s'en convaincre par ce qui précède.) Tout le monde savait qu'elle avait débuté sur le même théâtre; mais il était convenu que personne ne devait s'en souvenir ou s'en tenir assuré, et qu'il fallait toujours rompre les chiens quand le vent du cor de chasse allait donner de ce côté-là. On convenait qu'elle avait été l'*intime amie* du duc de Nevers, lequel était Mancini, le neveu du cardinal Mazarin et le père du vieux duc de Nivernois d'aujourd'hui (1780). Vous voyez que Mlle Quinault ne datait pas de la veille. On disait qu'elle avait été fort jolie, mais ce qui la rendait non pareille, était une intelligence du monde, avec un esprit de conduite incomparable. Il s'était trouvé que Mlle Quinault n'aimait pas l'argent, et qu'elle aimait par-dessus tout ce qu'on appellerait aujourd'hui la *supériorité dans les relations*. Elle avait donc ajusté ses flûtes et dressé toutes ses batteries, de manière à se trouver en rapport de société permanente, et sur le pied d'égalité quasi-complète, avec les sommités sociales de son temps, les plus escarpées et les plus inabordables. On ne savait trop comment elle avait pu faire son compte, mais toujours est-il qu'elle avait obtenu le collier de l'ordre de Saint-Michel, avec une pension considérable, et puis qu'elle avait obtenu un logement superbe au Louvre, dans l'appartement de l'Infante, et sur le jardin du côté de la Seine, en plein midi, pour qu'il n'y manquât rien.

« Toujours est-il aussi, que de proche en proche, et depuis le vieux duc de Nevers jusqu'à Mme la comtesse de Toulouse et M. le duc de Penthièvre, qui formaient l'assemblage éminent de toutes les vertus cardinales, et qui distillaient la dignité, la convenance et la formalité les plus officielles, tout ce qu'il y avait de plus illustre à la cour et de plus considérable à la ville, à commencer par le grand banc du Parlement, et à finir par le doyen des Maîtres-des-Comptes, tout cela, dis-je, arrivait à tour de rôle et révérencieusement dans le salon de Mlle Quinault, qui avait le bon esprit de ne vouloir jamais sortir de chez elle, et qui vous disait humblement qu'elle ne prenait la liberté de faire de visites à personne.

» Mais n'y parvenait pas qui voulait, dans les salons de l'Infante! — Et la fameuse Mme d'Épinay, par exemple, avait eu bien de la peine à trouver quelqu'un dans la société qui fût assez en crédit pour la faire arriver jusqu'à Mlle Quinault. Enfin les choses en étaient arrivées à ce point de la perfection, qu'on n'aurait pas voulu manquer à lui présenter les nouvelles mariées, dont le roi, sa famille et les princes du sang royal avaient signé les contrats, privilége qu'elle ne partageait qu'avec l'archevêque, le gouverneur de Paris et Mme l'abbesse de Saint-Antoine, qui était alors princesse de Condé... Nous trouvâmes donc Mlle Quinault bien assise et bien établie sous ces voûtes royales,

Superbement dorées et peintes
Ainsi qu'au Louvre il appartient,

comme dit Scarron... Elle était en habit de damas noir et gris, parce que la cour était en deuil, et sa robe était sur un grand panier; elle avait bon air et bonne grâce autant qu'il est possible, mais elle n'avait pas de rouge comme nous autres, et c'est ici qu'aurait commencé l'usurpation... Lorsque nous entrâmes chez Mlle Quinault, elle s'y trouvait côte à côte avec M. le duc de Penthièvre, qui était petit-fils de Louis XIV, avec la duchesse douairière de Bouillon, la princesse de Soubise et sa sœur la landgrave de Hesse, Mlle de Vertus, le vidame de Vassé, le grand-prieur d'Auvergne, le comte d'Estaing; enfin tous les illustres de Mme du Deffand et tous les mirliflors de l'hôtel de la Reynière n'auraient paru que du fretin en comparaison de tous les obélisques de haute noblesse et tous les faisceaux de puissant crédit que nous trouvâmes rangés autour de Mlle Quinault. »

Cette citation est un peu longue, mais elle reflète avec tant de bonheur le ton de l'époque, que nous n'avons pas craint de la reproduire dans son intégrité.

Un jour, la maréchale de Mirepoix fit graver un superbe cachet armorié destiné à Mlle Quinault. « — Vous offrez ce cachet à Mlle Quinault? lui dit-on avec étonnement. — Eh! pourquoi non, mon cœur? répliqua la maréchale. On voit passer partout des armoiries à couronnes de comte et de baron qui ne valent pas mieux que celles de Mlle Quinault. Du reste, le président d'Hozier de Sérigny me les a fait blasonner d'après ses registres. Mlle Quinault n'eut-elle pas son grand-père anobli par le feu roi? — Et l'Opéra, madame la maréchale? — Ah! l'Opéra... N'en parlez donc pas, mon cœur, on dirait que vous êtes méchante! Du reste, vous le savez, on ne déroge pas à la noblesse en jouant à l'Opéra; M. de Chassé (1) n'est-il pas le cousin de M. de Vaudreuil? »

Or, ces mêmes armoiries, données par la maréchale de Mirepoix, figurèrent aux obsèques de l'actrice. On était aux premiers et terribles grondements de la Révolution; néanmoins, le souvenir du rang tenu par cette duchesse de Nevers *in partibus* était encore si vivace, que la cour se fit représenter par ses équipages à son enterrement.

Dans l'acte de décès, Mlle Quinault était qualifiée ainsi : — « Noble damoiselle des fiefs et seigneuries de La Hyre-en-Valois et de la Frennetière-sous-Clermont, chevalière de l'ordre royal de Saint-Michel, membre de l'académie des Arcades de Rome, etc.

La décoration dont elle fut honorée lui fut accordée par Marie Leczinska, à l'occasion d'un motet composé à l'intention de la reine, et chanté dans la Chapelle de Versailles. Marie-Anne-Michelle-Adrienne Quinault est la première femme qui obtint cette distinction; la seconde est Mme Saint-Huberti, autre héroïne de notre Académie de musique.

Reportons maintenant nos regards vers la fin de la Régence, et voyons quelle est la situation de ce théâtre de l'Opéra vers lequel convergent toutes les folies de l'époque.

A. Thurner.

(*La suite prochainement.*)

(1) Basse-taille à l'Opéra, dont il sera bientôt question dans cette étude.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

Ouverture de LA MUETTE, *transcription pour le piano par* FRANCIS PLANTÉ.

Les transcriptions de Francis Planté sont en grande faveur auprès des artistes : ce qui s'explique par le soin jaloux et la fidélité intelligente avec lesquels le texte y est rendu. La sonorité de l'orchestre, transportée au piano, y est appropriée avec une entente parfaite des ressources et des effets de l'instrument. Ce n'est point la virtuosité de haute école de Liszt; c'est encore moins la « réduction » courante, qui se contente de traduire à peu près, et professe généralement le plus grand respect pour la difficulté. Ces transcriptions sont en quelque sorte l'affirmation, le complément du talent de virtuose de Planté. Il écrit comme il exécute : avec une élégance qui dissimule le travail, avec une correction grâce à laquelle on ne sent plus l'effort.

La transcription de l'ouverture de *la Muette*, qui vient de paraître, ajoute à ces mérites celui d'avoir été écrite sous les yeux d'Auber, et pour ainsi dire avec sa collaboration. C'est une bonne garantie de plus, et dont la valeur n'a pas besoin d'être démontrée.

Pour quelques passages, où l'extension pourrait être trop grande pour certaines mains, l'exécutant a le choix entre deux versions. Des doigtés aident à franchir les endroits scabreux. Enfin, pour que cette transcription soit réellement ce qu'elle doit être : un abrégé fidèle de la grande partition, toutes les rentrées d'instruments y sont indiquées; précaution excellente, aide-mémoire inappréciable pour tout pianiste vraiment musicien.

Nous en avons assez dit, sans doute, pour faire comprendre l'importance qui nous paraît devoir être attachée à un travail fait avec une telle conscience et une telle habileté.

LA CHANSON DU PRINTEMPS, *romance sans paroles de* MENDELSSOHN, *transcrite pour le violon, avec accompagnement de piano, par* EMILE BELLOC.

Chose singulière! L'idée de transcrire les *Romances sans paroles* de Mendelssohn pour le violon n'était encore venue à personne en France. Et pourtant, quoi de plus naturel que de confier à l'instrument chantant par excellence ces riches mélodies, presque toujours très-nettement dessinées? Quelques-unes ont été arrangées pour le violoncelle; mais on avait semblé vouloir s'en tenir là. M. Emile Belloc, violoniste et harmoniste de talent, s'est donné la tâche de remplir cette lacune. Il s'est attaqué, pour son début, à l'un des plus populaires parmi ces petits poëmes dont l'ensemble est une grande œuvre. Respectueux jusqu'au scrupule, non-seulement de la pensée, mais même de la forme créée par l'auteur, il n'a fait subir à la *Chanson du printemps* d'autre transformation qu'un dédoublement de parties, qui laisse l'accompagnement au piano et réserve le chant au violon. Une édition simplifiée est destinée aux amateurs et aux élèves de moyenne force; une autre, qui n'en diffère que par les coups d'archet, choisis et notés avec soin en vue d'une plus grande homogénéité de son, est à l'adresse des artistes, et accompagne la partie de piano. La tonalité a pu rester la même que dans l'œuvre originale (*la* majeur); ce qui, les violonistes ne l'ignorent pas, n'est pas toujours possible, quand on transcrit pour un instrument à cordes, — l'effet pouvant être complétement annulé ou au moins fort amoindri.

M. Belloc se propose de n'en pas rester là. Ce premier essai, dans lequel il a fait preuve d'un goût parfait et d'une grande sûreté de main, a reçu l'accueil le plus encourageant : l'édition est déjà presque épuisée. C'est d'un excellent augure pour la suite de la collection, qui ne se fera sans doute guère attendre.

LA CHANSON DU PRINTEMPS, *de Mendelssohn, arrangée pour le chant, avec paroles de* JULES BARBIER.

Le voici sous une autre forme, ce ravissant *Frühlingslied*. Que deviendra-t-il encore?

Ici, on a eu égard à l'esprit plutôt qu'à la lettre : l'accompagnement a été modifié, sans toutefois qu'un seul changement ait été fait aux harmonies de Mendelssohn, et quelques mesures de ritournelle ont été ajoutées pour donner à la voix un repos un peu plus long entre les deux strophes. La mélodie a été d'ailleurs religieusement conservée. Cet arrangement nous vient, dit-on, d'Angleterre, où il a eu un très-grand succès. La poésie gracieuse et bien rhythmée de Jules Barbier, un petit chef-d'œuvre de genre, lui servira de lettre d'introduction auprès des *dilettanti* français.

TESTAMENT HARMONIQUE D'A. ELWART, *ex-professeur d'harmonie au Conservatoire*. (Petit aîné, éditeur, galerie Montpensier, 42.

Ce professeur émérite, qui a vu se succéder vingt générations d'élèves dans sa classe d'harmonie du Conservatoire, — où il espérait, dit-il, exhaler son dernier soupir, mais à laquelle la rigueur des règlements l'a contraint de renoncer, — ce maître dévoué et habile laisse pour héritage à ses successeurs un recueil de conseils pratiques, condensés en cinq pages d'une plaquette in-8°. C'est le secret de sa méthode tout expérimentale, la « recette » de son enseignement pratique. C'est le livre du maître, après tant d'autres destinés aux disciples. Il y perce bien un peu d'amertume, et la personnalité de l'auteur, atteint dans ses plus chères affections, — sa classe! — ne s'efface pas assez peut-être; mais le moyen d'oublier une mise à la retraite imprévue, quelque chose comme une exécution sommaire! Les années sont venues, mais on se sent encore des forces, et il faut céder la place! Il est sans doute permis, après trente-neuf ans de services et de succès, de manquer de sérénité en face de ce moment critique.

CH. BANNELIER.

CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE

DE LA SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT DES TRAVAILLEURS INDUSTRIELS.

Le Jury de composition musicale, formé de MM. Ambroise Thomas, François Bazin, Colin, Dubois, professeurs au Conservatoire, Elwart, Besozzi, Gastinel, Th. Semet et J. Viallon, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, a tenu, jeudi dernier, sa troisième séance sous la présidence de M. Ambroise Thomas.

Dans cette séance, le Jury a désigné ainsi qu'il suit les chœurs et morceaux qui seront imposés, dans les 3e, 2e et 1re sections de la troisième division des concours d'orphéons et dans les 3e et 2e sections des concours de fanfares et d'harmonies, ouverts par la *Société nationale d'encouragement des Travailleurs industriels* et qui auront lieu au Palais de l'Industrie pendant l'Exposition universelle d'économie domestique.

ORPHÉONS :

3e DIVISION, 3e *section*. — *Les Vendanges*, de M. OCTAVE FOUQUE.

3e DIVISION, 2e *section*. — *Le Feu follet*, de M. JULES CARLEZ, professeur de musique à Caen.

3e DIVISION, 1re *section*. — (Manuscrit sans titre), de M. LOUIS QUERME, organiste à la Métropole de Cambrai.

Une mention honorable a été décernée au manuscrit portant pour épigraphe : *A bon entendeur, salut*, et pour titre : *le Refrain du vieux Temps*. Le Jury ne décachètera l'enveloppe qui contient le nom de l'auteur que si ce dernier l'y autorise.

FANFARES ET HARMONIES :

3e DIVISION, 3e *section*. — *La Garde du Roi*, de M. MICHEL KREIN.

3e DIVISION, 2e *section*. — *L'Héroïque Châteaudun*, de M. H. ESCUDIÉ, Directeur de la Chorale et Fanfare de Chartres.

Les prochaines séances du Jury seront consacrées à l'examen des chœurs et morceaux de deuxième et de première division des concours.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le Théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi, *la Favorite* et *Diavolina*; mercredi, *Robert le Diable*; et vendredi, *le Prophète*.

*** Les études de *la Coupe du Roi de Thulé* sont conduites avec sollicitude à l'Opéra. Les chœurs, répétés sous la direction de M. Victor Massé, sont aujourd'hui complétement sus; il en est de même pour les rôles de femmes. Le principal rôle d'homme est réservé à Faure; les autres ne sont pas encore distribués.

*** La direction de l'Opéra-Comique vient d'engager Mlle Ganetti, dont on se rappelle le succès dans *le Barbier de Séville*, au théâtre de l'Athénée. Mlle Ganetti est élève du Conservatoire de Paris. Elle a déjà paru une fois, bien modestement il est vrai, sur la scène de la salle Favart : c'était dans le charmant groupe des pages de *la Fiancée du roi de Garbe*, — une vraie pépinière de cantatrices, d'où sont sorties déjà Mlles Mauduit, Roze et quelques autres qui ont fait ou sont en train de faire leur chemin.

*** L'itinéraire du quatuor de *l'Ombre* a compris cette semaine Bordeaux, Agen et Angoulême. Trois représentations ont été données à Bordeaux. Le succès est le même partout.

*** On se prépare à déployer une grande activité à l'Opéra-Comique l'hiver prochain. Parmi les ouvrages dont la représentation est à peu près certaine, nous pouvons citer : — Œuvres nouvelles : 1° *Don César de Bazan*, de M. d'Ennery, arrangé en opéra-comique par M. Jules Chantepie, musique de M. Jules Massenet. Les principaux rôles seront confiés à MM. Bouhy (don César) et Lhérie, et à Mmes Priola et Galli-Marié; 2° *Le Roi le sait*, trois actes de M. Edmond Gondinet, musique de M. Léo Delibes. On ne sait encore à quels artistes les rôles seront distribués; 3° *Le Florentin*, poëme de M. de Saint-Georges, musique de M. Lenepveu, lauréat du concours institué par le ministère des Beaux-Arts. — Reprises : 1° *L'Ambassadrice*, avec Mmes Carvalho, Prelly et M. Coppel; 2° *Roméo et Juliette*, interprètes : Mme Carvalho, MM. Duchesne, Ismaël, Melchissédec; 3° Enfin *le Pardon de Ploërmel*, dans lequel Mme Carvalho chantera le rôle de Dinorah qu'elle a créé à Londres, et Bouhy celui de Hoël.

⁂ C'est M. Charles Garnier, l'architecte du nouvel Opéra, qui est chargé des réparations à faire à la salle de l'Opéra-Comique. Le plancher de la scène va être entièrement refait. Quant à la salle, elle sera repeinte entièrement et décorée en vert, comme elle était il y a vingt ans.

⁂ Les musiciens de l'orchestre de l'Opéra-Comique donneront, pendant la fermeture du théâtre, des concerts au Palais de l'Industrie, où va s'ouvrir l'Exposition de la Société d'encouragement des Travailleurs industriels.

⁂ Le compositeur chargé de la partie musicale de *l'Arlésienne*, la pièce d'Alphonse Daudet, qu'on se prépare à monter au Vaudeville, est décidément M. Georges Bizet.

⁂ Mme Patti restera près de trois ans sans contracter d'engagement à Paris. Elle ne s'est décidée, sur les instances de Mme Thiers, à y chanter qu'une fois, dans une représentation des *Huguenots*, au bénéfice des victimes de la guerre. Elle vient de signer pour deux saisons encore à Londres. La campagne terminée à Covent-Garden, elle ira donner quelques représentations à Hombourg, en attendant l'ouverture de la saison de Saint-Pétersbourg, où elle est engagée pour deux mois; de là elle se rendra à Vienne, pour chanter pendant les deux premiers mois de l'Exposition, et de nouveau à Londres. Puis elle partira pour l'Amérique, où l'appelle l'engagement d'un an contracté avec son beau-frère, Maurice Strakosch, et dont nous avons parlé lorsqu'il s'est conclu.

⁂ La saison théâtrale à Boulogne-sur-Mer a été inaugurée de la façon la plus brillante par une belle représentation de *l'Africaine*; depuis, *l'Ombre*, *la Favorite*, *le Barbier* et *la Périchole* ont été donnés avec non moins de succès. Le ténor Ketten est en grande faveur auprès du public boulonais.

⁂ Après le théâtre de Poitiers, celui de Nantes se pique d'initiative : il vient de représenter une œuvre du cru, un opéra-comique en un acte, intitulé : *Jean le Duc*, dont M. Bureau a écrit les paroles et M. Tac-Coën la musique.

NOUVELLES DIVERSES.

⁂ Concours a huis clos du Conservatoire (*fin.*) — Voici la composition du jury pour le concours d'orgue, dont nous avons donné le résultat dimanche dernier : MM. Ambroise Thomas, président; G. Bizet, J. Cohen, Colin, Duprato, Th. Dubois, Elwart, H. Fissot, E. Gautier.

⁂

19 juillet. — Fugue écrite. — Même jury.

1er prix, en partage : MM. Gasser, élève de M. H. Reber, et Véronge de la Nux, élève de M. F. Bazin.

2me prix : M. Génin, élève de M. H. Reber.

1er accessit : M. Hillemacher, élève de M. F. Bazin.

2me accessit : M. Kœnig, élève de M. V. Massé.

3me accessit : M. Wormser, élève de M. F. Bazin.

⁂

15 et 16 juillet.— Solfége (Classe des hommes).— Jury : MM. Ambroise Thomas, président: F. Bazin, Colin, Comettant, Delibes, Gastinel, Prumier, Savard, Wekerlin.

19 hommes et 31 femmes avaient été admis au concours.

Après les épreuves de la dictée musicale et l'examen sur la théorie, les concurrents admis à l'épreuve de la lecture à première vue sont restés au nombre de 15 hommes et de 42 femmes.

Le jury a décerné les récompenses suivantes :

Classe des hommes. Premières médailles : MM. Mestres, élève de M. Batiste; Planes, élève de M. Alkan.

Deuxièmes médailles : MM. Stupuy, élève de M. Lavignac; Lemoine, élève de M. Alkan.

Troisièmes médailles : MM. Guyon et Duchéron, élèves de M. Alkan.

⁂

(Classe des femmes). — Premières médailles : Mlles Follain, élève de Mme Vaudeau-Hersant et de Mlle Lalanne, professeur suppléant; Vidal, élève de Mlle Roulle; Manotte, élève de Mlle Tarpet; Liauzun, élève de Mme Vaudeau-Hersant et Mlle Lalanne.

Deuxièmes médailles : Mlles Masse, élève de Mme Vaudeau-Hersant et de Mlle Lalanne; Demeyer, élève de Mme Mercié-Porte; Gatineau, élève de Mlle Tarpet; Laffite (Julie), Bour, élèves de M. Batiste; Lœwenhoff, élève de Mlle Roulle; Reidemeister, élève de M. Le Bail; Desmazes, élève de Mme Mercié-Porte.

Troisièmes médailles : Mlles Vacher-Gras, Ackermann, Mège, élèves de M. Batiste; Pène, élève de Mlle Tarpet.

⁂

17 juillet. — Harmonie et Accompagnement. (Classe des hommes). — Jury : MM. Ambroise Thomas, président; Benoist, Bizet, Colin, Deldevez, Fissot, Le Couppey, Mathias et Savard.

1er prix : M. Humblot aîné, élève de M. Émile Durand

2e prix : M. Marie aîné, élève de M. Émile Durand.

1er accessit : M. Laboudet, élève de M. Duprato.

2e accessit : M. Lapuchin, élève de M. Émile Durand.

3e accessit : M. Floquet, élève de M. Émile Durand.

⁂

Classe des femmes : 7 concurrentes. — 1er prix : Mlles Gaillard et Rifaut, élèves de M. Eugène Gautier.

2e prix : Mlle Donne, élève de M. Eugène Gautier.

Pas de 1er accessit.

2e accessit : Mlle Genty, élève de Mme Dufresne.

⁂

18 juillet. — Étude du clavier. — Jury : MM. Ambroise Thomas, Marmontel, Mathias, Potier, Sauzay, Paul Bernard, H. Duvernoy, Pasdeloup, G. Pfeiffer.

Les hommes et les femmes, concourant ensemble, étaient au nombre de 29.

Premières médailles : Mlles Perrey, Hund, Debillemont, Schmidt, toutes quatre élèves de Mme Émile Réty.

Deuxièmes médailles : Mlles Domicent, Libersac, élèves de Mme Émile Réty; Taravent, élève de Mme Chéné; Coste (Berthe), élève de Mme Philippon.

Troisièmes médailles : Mlles Vacher-Gras, élève de Mme Chéné; Bandel, élève de Mme Philipon; Lefèvre, élève de Mme Chéné.

⁂

Harpe. — Le jury a jugé qu'il n'y avait lieu de donner qu'un accessit, qui a été décerné à Mlle Jallet, élève de M. Prumier.

⁂

19 juillet. — Contrebasse. (Professeur, M. Labro).

1er prix : MM. Roubié et Charpentier.

2e prix : M. Bernard.

1er accessit : MM. Lefebvre et Florus.

2e accessit : M. Beaugrand.

3e accessit : M. Godailler.

⁂ Le Cercle philharmonique des Amateurs parisiens, fondé depuis quelques mois seulement, a déjà prouvé qu'il était né viable, en prenant part avec un certain succès à plusieurs solennités musicales. Il se propose de prêter son concours plus spécialement aux œuvres de bienfaisance. Afin d'augmenter ses moyens d'action, le Cercle philharmonique fait un appel chaleureux aux amateurs instrumentistes, pour constituer sur des bases solides un excellent orchestre symphonique. On peut s'adresser, pour l'inscription, les lundis et mercredis, de neuf heures à onze heures du soir, à la salle des répétitions, 213, rue Saint-Martin.

⁂ M. Guy de Charnacé a consacré une partie de son feuilleton du *Bien Public*, la semaine dernière, à une excellente notice sur un artiste qu'on semble trop disposé à oublier, et dont mainte production pourtant, nous ne craignons pas de le dire, est marquée au coin du génie : Léon Kreutzer, mort à la fleur de l'âge et dans toute la force du talent. Nous empruntons à cette étude le catalogue des œuvres de cet éminent compositeur, communiqué à M. de Charnacé par un des parents de Kreutzer: — Symphonie en *fa*; — Symphonie en *si bémol*; — Grand concerto pour piano et orchestre; — Messe solennelle à double chœur et orchestre; — *Stabat Mater*, à huit voix; — Introduction à *la Tempête*, de Shakespeare, pour orchestre; — *Christophe Colomb*, scène avec récit, chœurs et orchestre: — *Erina*, scène avec récit, chœurs et orchestre; — *La Fiancée du marin*, mélodie orchestrée; — *La Chasse du Burgrave*, pour ténor, chœur et orchestre; — *La jeune Tarentine*, élégie pour quatre voix de femmes; — *Séraphina*, opéra-comique; — *Les Filles d'azur*, opéra-ballet; — *Le Chevalier enchanté*, opéra en un acte: — *Mamalucco*, opéra-bouffe avec ballet; — Plusieurs recueils de *mélodies* dont quelques-unes sont orchestrées; — *Sextuor* pour piano, flûte, hautbois, clarinette, cor et basson; — Sept quatuors pour instruments à cordes; — *Madrigal* et *Scherzetto* pour quatre flûtes; — Romance pour violon et piano; — Œuvres pour piano seul : sonate en *si bémol*; — Sonate en *fa*; — Sonate ancien style; — Six études de première force; — La gymnastique du piano; — Six études de style; — Dix valses et deux ecossaises; — Pastorales et chants de guerre bretons : — Les *Korigans*; — Danses bretonnes, à quatre mains; — Plusieurs fantaisies burlesques orchestrées, telles que : ouverture enfantine, fantaisie sternutatoire, recueil de *canons*... rayés; — Menuet; — Adagio du quatuor en *la bémol*, réduit au piano; — Cours d'harmonie; — Dictionnaire du contre-point. — Une édition des œuvres de Léon Kreutzer (qui fut aussi, il nous est permis de le rappeler, l'un des meilleurs collaborateurs de la *Gazette musicale*) se prépare; son secrétaire et son ami, M. Schœffer est chargé de ce travail, pour les frais duquel le compositeur a laissé par testament une somme assez considérable.

⁂ Dans l'Assemblée générale extraordinaire de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique qui a eu lieu jeudi dernier, on a commencé à discuter la révision des statuts. Les huit premiers articles ont été votés. L'un des plus importants est celui qui porte à trente ans la durée de la Société, fixée d'abord à cinq ans seulement. La discussion continuera dans les prochaines Assemblées.

⁂ Nous signalons à nos lecteurs la publication d'un opuscule posthume de Baillot, intitulé : *Observations relatives aux concours de violon du*

Conservatoire de musique (Paris, Firmin-Didot), à la valeur duquel l'approche des grands examens publics de notre école de musique ajoute l'attrait de l'opportunité.

*** La musique de la Garde républicaine s'est fait entendre à Chicago, où on lui a fait une réception enthousiaste. Elle est attendue à Saint-Louis et à la Nouvelle-Orléans.

*** Un grand concert sera donné le 4 août à l'Hôtel de Ville de Caen, par Mme Talvò-Bodogni, avec le concours du ténor Lopez et de la basse Romani. — Ce dernier artiste est engagé pour chanter *les Huguenots* au nouveau théâtre Donizetti, qui va être inauguré à Milan.

*** Mlle Léontine Minelli, dont plusieurs journaux français et italiens constatent les succès à Marseille, Turin et Milan, est engagée au théâtre des Arts de Rouen, pour y chanter l'opérette.

*** Un jeune violoniste russe, M. Nagornoff, élève-lauréat de la classe de M. Massart au Conservatoire de Paris, talent des plus complets, possédant surtout un mécanisme d'une imperturbable sûreté, obtient depuis quelque temps de très-grands succès dans son pays et en Allemagne. Il aura bientôt conquis une place auprès des Vieuxtemps, des Alard, des Wieniawski, des Joachim et des Wilhelmj.

*** Le flûtiste Rémusat a donné, pour la colonie européenne de Shanghaï, un second et dernier concert. Son talent de virtuose, toujours aussi brillant et aussi séduisant, s'allie à de rares aptitudes de professeur; et ses élèves de chant, à commencer par ses deux filles, qui brilleront quelque jour dans nos salles de concerts européennes, lui font le plus grand honneur.

✝

*** Nérée Desarbres, ancien secrétaire de l'Opéra, auteur dramatique et journaliste, est mort mardi dernier, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Ses œuvres lyriques sont : *les Servantes à Nicolas*, opérette (Bouffes-Parisiens), en collaboration avec M. Nuitter, musique de M. Erlanger; *les Mémoires de Fanchette*, opéra-comique en un acte (Théâtre-Lyrique), musique de M. Gabrielli; *les Oreilles de Midas*, opérette (Fantaisies-Parisiennes), musique de M. Frédéric Barbier. Il est en outre l'auteur d'un livre intitulé : *Sept ans à l'Opéra*, plein de souvenirs et d'anecdotes. Il a collaboré à la *Gazette musicale*, il y a quelques années, par une série d'*Éphémérides* fort intéressantes. — Nérée Desarbres n'était âgé que de cinquante-deux ans. Ses obsèques ont eu lieu vendredi, à la Maison municipale de santé. M. Jules Cohen y a fait chanter un *Pie Jesu* de sa composition.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — La première représentation d'*Il Guarany*, à Covent-Garden, a eu lieu le 13 juillet. Cet opéra, déjà donné avec succès, il y a deux ans, à Milan et à Rome, est l'œuvre d'un jeune compositeur brésilien, Carlos Gomes, élève du Conservatoire de Milan. Le sujet, qui est un épisode des premiers temps de l'occupation du Brésil par les Portugais, en 1560, est assez pauvre; on y voit des aventuriers espagnols se disputer les trésors et la fille d'un noble Portugais, et un chef indien, de la tribu des Guaranis, faire des prodiges de valeur et d'habileté pour déjouer leurs projets. L'inexpérience dramatique se trahit à chaque instant dans les scènes et dans le dialogue. La musique ne rachète qu'incomplétement cette insuffisance; elle procède de Verdi surtout, de Meyerbeer et de Weber, et l'originalité n'est point sa qualité maîtresse. Plusieurs morceaux cependant sont dignes de mention et ont été applaudis : nous citerons une jolie ballade, un *Ave Maria*, plusieurs airs de danse et deux duos. Mais l'opéra, dans son ensemble, a été moins bien accueilli qu'en Italie. Les principaux interprètes étaient Faure, Nicolini, Cotogni, Bagagiolo et Mlle Sessi; ils ont été excellents et on leur a fait fête à tous, particulièrement à Mlle Sessi. — Lundi, c'était la représentation au bénéfice de Mme Patti. La grande cantatrice a chanté et joué le rôle de Valentine des *Huguenots* d'une façon merveilleuse : on lui a naturellement décerné ovation sur ovation. Le prix des places avait été augmenté d'un tiers : la recette a dépassé quarante mille francs. — La clôture de la saison aura lieu à Covent-Garden le 20 juillet par *l'Étoile du Nord*, avec Mme Patti, Faure et Naudin. — A Drury-Lane, *la Traviata*, *Marta* et *le Nozze di Figaro* ont été donnés cette semaine; autant de triomphes pour Mlles Nilsson et Kellogg. Ce théâtre ne terminera la saison qu'une semaine après Covent-Garden. — La mort de Raphaël Félix n'a point arrêté les représentations au St-James's Theater ; en attendant la clôture qui est prochaine, *la Princesse de Trébizonde*, non moins que la charmante Mlle Fonti, y attirent toujours la foule. — Il est probable qu'une représentation extraordinaire aura lieu, avant peu, au bénéfice de la veuve du regretté directeur de ce théâtre. Quatre artistes célèbres, assure-t-on, ont promis leur concours : Mmes Patti, Nilsson, Schneider et M. Capoul. — M. Gounod a donné, le 15 juillet, à St-James's Hall, un grand concert dont le programme n'offrait rien de particulier, si ce n'est que l'auteur de *Faust*, mettant à profit la belle voix de baryton que ses intimes connaissent, y faisait ses débuts de chanteur. Il a dit sa mélodie : *The maid of Athens*, avec paroles anglaises de lord Byron, en s'accompagnant lui-même au piano. De longs applaudissements et un fort beau bouquet, de ceux qu'on jette à la *prima donna* en vogue, ont récompensé tant d'abnégation. Mmes Weldon et Nita Gaetano ont été associées à ce triomphe. — La matinée musicale donnée par Michel Bergson, le même jour, à St-Georges's Hall, a été pleine d'intérêt. Parmi les œuvres de cet excellent artiste, un concerto symphonique pour piano (op. 62) et quelques morceaux de moindre importance, *l'Orage dans les lagunes* en particulier, ont réuni tous les suffrages : le talent correct et distingué de Bergson est là tout entier. — La Société chorale belge des Artisans réunis, dirigée par M. Lintermans, a donné cette semaine un grand concert dans la salle de Covent-Garden.

*** *Stuttgart.* — Le célèbre ténor Sontheim renonce à la scène; un asthme paralyse complétement ses moyens vocaux. *Martha* est le dernier opéra qu'il ait chanté.

*** *Berlin.* — Au théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt, une parodie de *Faust* : « Fæustling und Margareth'l, » texte et musique de Julius Hopp, obtient un certain succès. On applaudit toujours, au même théâtre, *le Canard à trois becs* d'Emile Jonas.

*** *Vienne.* — Depuis les fêtes du centenaire de Beethoven, un comité s'est formé dans le but d'élever au grand maître, dans la ville où il a passé presque toute sa vie et qui a eu les prémices de tous les fruits de son génie, un monument digne de sa gloire.

*** *Milan.* — Le grand théâtre nouvellement construit par M. Dal Verme s'appellera définitivement *Teatro Donizetti*. Il s'ouvrira, comme nous l'avons dit, à la fin d'août avec *Gli Ugonotti*. Le second opéra sera *la Favorita*, chantée par Mme Galletti et Giraldoni. Dans le courant de la saison de carême, on donnera l'*Ombra* de Flotow. — Les principales œuvres à représenter pendant la grande saison à la Scala sont : *Ruy Blas* de Marchetti, le nouvel opéra *Fosca* de Gomes, *Il Re Manfredi* de Montuoro, et *Lohengrin* de Wagner. La troupe, aujourd'hui complète, est ainsi formée : Mmes Krauss, d'Edelsberg, Lamare, débutante; MM. Campanini, Ugolini, ténors; Quintili-Leoni et Maurel, barytons; Maini et Milesi, basses.

*** *Naples.* — *Il Menestrello*, du maestro de Ferrari, est un grand succès au théâtre del Fondo. Mme Laura Sainz tient avec une grande distinction le principal rôle féminin.

*** *Rome.* — Mario a chanté il y a quelques jours à la cour de Victor-Emmanuel. Le style, le goût, l'expression, sont toujours parfaits; la voix même semblait revenue avec sa fraîcheur première.

*** *Barcelone.* — Une association d'auteurs et d'artistes vient de se former, sur le modèle de celles qui existent à Madrid et à Paris. La musique est représentée dans la commission par MM. Juan Casamitjana et Eusebio Font.

*** *Varsovie.* — L'empereur de Russie a accordé à la famille de Moniuszko, mort sans fortune, une rente annuelle de 2,000 roubles.

Le Directeur : S. DUFOUR. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — L'Administration de la *Revue et Gazette musicale* demande à acheter les années suivantes (complètes) :
1831 — 1832 — 1833 — 1834 — 1836 — 1837 — 1838 — 1841 — 1847 — 1848 — 1850 — 1851 — 1852 — 1853 — 1855.

AVIS. — A vendre un très-beau piano à queue, grand format, en palissandre, spécimen de la fabrication de la maison Pleyel ayant obtenu la médaille d'or à l'Exposition universelle de Londres (1862). Prix très-réduit, 2,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Gazette musicale*.

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

AVIS. — Mme Aline Dreyfus, ex-accompagnateur des classes de chant au Conservatoire de Paris, se met à la disposition des artistes pour l'étude des rôles du répertoire. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

Brevetée s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. ACOUSTIQUE sa théorie, ses lois. SURDITÉ Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

PUBLIÉ PAR MM. BRANDUS & DUFOUR, 103, RUE DE RICHELIEU

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

L'OMBRE

PAROLES DE M. DE SAINT-GEORGES

MUSIQUE DE

F. DE FLOTOW

Joué par les artistes de l'Opéra-Comique :

Mme GALLI-MARIÉ (*Jeanne*), Mlle PRIOLA (*Abeille*), M. ISMAEL (*Dr Mirouet*), M. LHÉRIE (*Fabrice*)

Pendant les mois de juillet et août : à Agen, Aix, Amiens, Angers, Angoulême, Avignon, Béziers, Blois, Bordeaux, Carcassonne, Cette, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, le Hâvre, la Rochelle, Lille, Lyon, Marseille, Montauban, Montpellier, Nantes, Nevers, Nîmes, Orléans, Poitiers, Rochefort, Rouen, Saint-Etienne, Toulouse et Tours.

La Partition

POUR CHANT ET PIANO
Fmat in-8°. Paroles françaises. Net, **15** fr.

POUR PIANO SOLO
Fmat in-8°. Arrangée par BAZILLE. Net, **10** fr.

POUR CHANT ET PIANO
Avec paroles italiennes (récitatifs et chœurs.)

ARRANGÉE POUR LE PIANO A QUATRE MAINS, NET : **20** FR.

L'OUVERTURE, ARRANGÉE POUR LE PIANO, A QUATRE MAINS, LES PARTIES D'ORCHESTRE

Les Airs de Chant détachés avec accompagnement de piano.

ARRANGEMENTS DIVERS SUR DES THÈMES DE L'OMBRE

Paul Bernard. Beautés à quatre mains, en deux suites, chaque..... 10 »
Cramer. Bouquet de mélodies, deux suites, chaque..... 7 50
Croisez. Duo facile à quatre mains..... 6 »
Gariboldi. Caprice de salon pour flûte avec accompagnement de piano. 7 50
Herman. Divertissement pour violon et piano..... 7 50
Ketterer. Fantaisie brillante pour piano..... 7 50
Neustedt. Fantaisie-transcription pour piano..... 7 50
Rosellen. Transcription brillante pour piano..... 7 50
Seligmann. Fantaisie pour violoncelle avec accompagnement de piano 9 »
Streabbog. Deux petites fantaisies pour piano, chaque..... 5 »
Valiquet. Petite mosaïque pour piano..... 5 »

Quadrille par MARX, piano, à quatre mains et orchestre.
Polka par MEY, pour piano.
Grande **Valse** par ETTLING, piano, à quatre mains et orchestre.
Polka-Mazurka par GRAZIANI, pour piano.
Les **Airs** arrangés pour violon, pour flûte et pour cornet.

Les parties d'orchestre gravées, le libretto, la mise en scène.

LES CENT VIERGES

OPÉRA-BOUFFE, PAROLES DE MM. **CLAIRVILLE, CHIVOT** et **DURU**, MUSIQUE DE

CH. LECOCQ

LES AIRS DE CHANT
AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO

LA PARTITION
POUR CHANT ET PIANO, IN-8°, NET : 12 FR.

AIRS DE CHANT DÉTACHÉS
SANS ACCOMPAGNEMENT, FORMAT IN-8°.

ARRANGEMENTS DIVERS

GRANDE VALSE, *chantée par Mlle Van Ghell*, arrangée pr Piano seul, 6 fr. — **LA MÊME,** Transcription très-facile pr Piano, pr *Georges Bull*, 3 fr.

BOUQUET DE MÉLODIES, FACILES, NUANCÉES ET DOIGTÉES, PAR GEORGES BULL. — Prix : 6 fr.

AD. HERMAN. Valse chantante pour violon et piano..... 6 »
VALIQUET. Fantaisie enfantine pour piano..... 5 »
MARX. Grand Quadrille pour le piano..... 4 50
GRAZIANI. Polka des Mariages, pour le piano..... 5 »
ARBAN. Grand quadrille pour piano et à quatre mains..... 4 50

SOUS PRESSE : LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO SEUL, IN-8°, NET 8 FRANCS

Grande Polka par LÉON ROQUES.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.

Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

FABRIQUE Gie D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS, RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie.**

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie.** »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 50. — 28 Juillet 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 31 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

S.-F. DUFOUR.

Nous avons la pénible tâche d'annoncer à nos lecteurs la perte très-sensible que la *Revue et Gazette musicale* vient de faire en la personne de M. Sélim-François Dufour, son Directeur depuis près de seize ans, décédé le 25 de ce mois, dans sa soixante-treizième année, à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

Il ne nous appartient pas de rappeler tout ce que ce journal lui doit, tout ce qu'il a fait pour lui maintenir son rang et son crédit. Mais nos regrets personnels trouveront certainement un écho dans bien des mémoires.

M. Dufour avait dirigé également quelque temps le *Journal de Saint-Pétersbourg*. La Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de musique l'avait nommé, il y a plusieurs années, son vice-président.

Il était chevalier des ordres de Saint-Stanislas de Russie et de la Couronne de Chêne des Pays-Bas.

Ses obsèques ont eu lieu hier à l'église Saint-Roch, au milieu d'un très-grand concours d'amis, d'artistes et de littérateurs.

La Rédaction.

SOMMAIRE.

Conservatoire national de musique et de déclamation. Concours publics. **Ch. Bannelier.** — Les Drames de Victor Hugo et la Musique. **Ad. Jullien.** — Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner.** — Revue des Théâtres. **A. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Musicâ capitur omne quod vivit.

Macrobe.

***

Le monde ne se passionne pas pour le mérite modeste et il ne se met point en quête de la vertu ignorée. Pourquoi certaines coteries s'engouent-elles d'un artiste, le produisent-elles, le prônent-elles et le font-elles resplendir? Est-ce pour son talent même? Non : le plus souvent c'est pour sa frivolité, son goût du monde, ses dehors brillants. Le talent, le caractère, quelque réels qu'ils soient, n'eussent jamais tiré de la misère certains artistes, s'ils n'eussent été gais compagnons, grands diseurs de bons mots et d'anecdotes piquantes, et enfin si certaines dames influentes et d'humeur légère..... Je sais bien qu'aujourd'hui on est plus austère ou plus hypocrite; mais, au fond, ces mœurs-là n'ont pas varié. On a beau faire des chefs-d'œuvre, si l'on vit seul on reste pauvre, et de cette pauvreté de l'artiste, qui est plus qu'une souffrance, qui est un combat et un martyre. L'artiste! c'est le superflu, c'est le luxe. L'artisan est plus sûr, en travaillant, de sortir de peine, de voir l'aisance s'asseoir à son foyer. On a toujours besoin d'habits, de souliers, de vivres et de lits; on n'a pas toujours besoin de musique, de tableaux et de livres..... C'est quand on n'est plus dans la détresse qu'on peut tirer parti de son talent.

G. Sand (*Maîtres mosaïstes*).

M. M.

CONSERVATOIRE NATIONAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

CONCOURS PUBLICS.

Un anneau manque à la chaîne; mais la tradition ne se perd pas si facilement à notre École nationale de musique, et on l'a eu vite renouée.

L'événement a donné tort à ceux qui espéraient une rénovation complète, ou plutôt un bouleversement de fond en comble, dont les résultats auraient été..... n'importe quoi. Nous nous en affligeons modérément; notre conviction est que s'il y a à supprimer, à changer, à ajouter, il y a beaucoup aussi à conserver. La nouvelle direction nous a d'ailleurs déjà donné des gages de son bon vouloir; quand l'ensemble des réformes qui sont certainement dans son programme sera accompli, nous pourrons juger quelle dose de sang nouveau a été infusée au vénérable Conservatoire. Jusque-là, contentons-nous des améliorations partielles introduites dans les études, contentons-nous d'avoir, comme autrefois, une excellente école de piano, et surtout une école de violon modèle, à laquelle le monde entier rend justice, puisque tous les pays ont été plus ou moins ses tributaires.

Car les concours de 1872 nous ont permis de constater ce fait consolant : le talent est toujours vivace en France ; une année d'inaction forcée, de démoralisation produite par des désastres inouïs, ne l'a point fait dégénérer. La moyenne est égale, sinon supérieure, à celle des dernières années.

Le concours de piano a ouvert la série, mercredi dernier.

Le jury était composé de MM. Ambroise Thomas, président ; Jules Cohen, Fissot, Ritter, Franck, Bizet, Delioux, Benoist et Saint-Saëns. — Sept jeunes gens seulement et vingt jeunes filles — près de moitié moins que naguère — avaient été admis à entrer en lice. Grâces soient rendues à M. Ambroise Thomas pour cette sévérité préliminaire, qui est du meilleur augure ! La polonaise en *mi bémol* de Chopin, avec prélude en *sol*, choisie pour la classe des hommes, est un morceau d'un mérite négatif en tant que thème de concours ; nous voulons dire que l'élève qui le joue le mieux est celui qui y accuse le moins de défauts, et surtout le moins d'exagération et de recherche. Les vainqueurs de ce tournoi assez ingrat ont été les élèves de M. Marmontel : ils se sont distingués en général par la franchise et la netteté de leur jeu. MM. Bourgeois (second prix de 1869) et Wormser ont obtenu le 1er prix à l'unanimité. Ce dernier est peut-être inférieur à son concurrent pour la qualité du son et l'égalité du jeu ; mais, ce qui a séduit sans doute le jury, il a dextrement enlevé quelques traits de mécanisme plus brillants et plus difficiles que ceux du texte ; de plus, il a mieux — ou moins mal — lu que tous les autres le morceau à déchiffrer. Il y a certainement encore à faire de ce côté ; et nous sommes assurés qu'on y tiendra la main. Il n'y a pas eu de second prix ; le premier accessit a été accordé à M. Guérout, le second à M. Gresse, le troisième à M. Buonsollazzi ; ces deux derniers seuls sont élèves de M. Mathias.

Le morceau imposé aux jeunes filles était le premier allegro du concerto en *si mineur* de Hummel, dont le style ultrà-classique ne pouvait que rendre plus sensible l'uniformité tant de fois reprochée au jeu de ces intéressantes virtuoses. Ce manque de personnalité dans le talent a été, cette fois encore, si frappant, que le jury, après une laborieuse et très-longue délibération, n'a cru pouvoir mieux faire que de distribuer quatre premiers prix : à Mlles Guitry (2e prix de 1870), Liauzun (2e accessit de 1869), Pène et Maurion (2e prix de 1870), toutes quatre élèves de M. Le Couppey ; quatre seconds prix : à Mlles Loire, élève de Mme Farrenc (2e accessit de 1870), Marx (Berthe) (3e accessit de 1870), Donne (Laure) (3e accessit de 1870), et Marie (1er accessit de 1870), élèves de M. Herz ; deux premiers accessits : à Mlles Gaildrau, élève de Mme Farrenc, et Balutet, élève de M. Le Couppey (2e accessit de 1870) ; un second accessit : à Mlle Labouriau, élève de M. Herz ; et trois troisièmes accessits : à Mlles Paulin, élève de M. Le Couppey, De Filippi, élève de M. Herz, et Masson, élève de M. Le Couppey. Au total, quatorze nominations. Eh bien, malgré l'embarras bien naturel éprouvé par le jury pour le motif que nous avons dit, nous croyons que c'est trop de moitié. Le nombre relativement restreint des concurrents nous avait fait espérer qu'on oserait enfin ajouter à la sévérité dans le choix préalable, la sobriété dans la distribution des récompenses, deux choses également salutaires, et également inconnues sous le règne d'Auber. Mais on rompt toujours difficilement avec de vieilles habitudes. Ce sera, sans doute, pour l'an prochain. — Des quatre premières lauréates, la plus intéressante est assurément Mlle Pène, une enfant de treize ans et demi qui en est à son premier concours, qui joue comme une artiste et déchiffre avec l'aplomb d'une musicienne consommée. Elle ira loin, ce nous semble. Mlle Marx, fille du violoncelliste, à peine plus âgée que sa jeune compagne, promet aussi de fournir une belle carrière.

La physionomie générale du concours de chant, le second en date, a été bonne, sans être brillante. Grâce au triage opéré aux derniers examens trimestriels, il n'y a point eu de ces médiocrités choquantes qui font hausser les épaules au public et fatiguent en pure perte le jury, suffisamment édifié dès les premières mesures. Mais aussi il n'y a guère qu'un seul sujet remarquable et tout à fait en dehors, un jeune baryton à la voix chaude et sympathique, M. Boyer, élève de M. Roger, qui a emporté d'emblée le premier prix. Ses émules le suivent à une distance respectueuse : ce sont, MM. Courtois, baryton également, élève de M. Bax, et Dereims, élève de M. Laget, seconds prix ; puis M. Henschling, élève de M. Roger, second accessit (il n'y a eu ni premier ni troisième accessit).

Le concours des élèves femmes a été assez terne, les résultats en font foi. Pas de premier prix : un second prix : à Mlle Tapon, élève de M. Bax ; trois premiers accessits : à Mlles Marcus de Beaucourt, élève de M. Boulanger, et précédemment de feu Vauthrot ; Vidal, élève de M. Bussine, et précédemment de feu Bataille, et Fouquet, élève de M. Boulanger ; trois seconds accessits : à Mlles Chevalier, Bureau et Bière, toutes trois élèves de M. Bax.

Le jury était composé de MM. Ambroise Thomas, président, Victor Massé, Barbereau, Archaimbaud, Barbot, Bonnehée, Semet, Wartel père et Wekerlin.

Vendredi, c'était le tour du violoncelle et du violon ; ce concours, qu'on consulte volontiers comme le thermomètre du goût musical en France, a été, hâtons-nous de le dire, excellent. Au violoncelle, quatre ou cinq virtuoses d'avenir, qui paraissent de solides musiciens : MM Lœb, élève de M. Chevillard, premier prix ; du mordant à l'archet, une bonne qualité de son, de la chaleur et du style ; Tolbecque, élève de M. Chevillard, et Frémaux (Paul), élève de M. Franchomme, seconds prix ; Schwartz et Austruy, élèves de M. Franchomme, premiers accessits ; Gillet, élève du même, second accessit ; et Hussonmorel, élève de M. Chevillard, troisième accessit. Le morceau imposé était un fragment du concerto en *si mineur* de Romberg. — Au violon, une proportion analogue de jeunes artistes vraiment méritants : deux brillants premiers prix, MM. Turban, élève de M. Sauzay, et Seiglet, élève de M. Massart ; trois seconds prix réellement remarquables, MM. Altermann, élève de M. Sauzay, Hollander, élève de M. Massart, et Mlle Boulanger, élève de M. Alard ; deux premiers accessits, MM. Brindis, élève de M. Dancla, et Diaz Albertini, élève de M. Alard ; trois seconds accessits, Mlle Hermann (Laure), élève de M. Alard, Lefort, élève de M. Massart, qu'on a été généralement étonné de voir si mal placé, et Gentil, élève de M. Alard ; deux troisièmes accessits, M. Frémaux (Albert), élève de M. Massart, et Mlle Pommereul, élève de M. Alard. La victoire avait été disputée sur le premier allegro du 29e concerto de Viotti, en *mi mineur*, un morceau de concours heureusement choisi, et dans lequel (abstraction faite de sa valeur intrinsèque) l'exécutant peut faire montre des qualités les plus diverses. La classe la mieux partagée est, depuis quelques années, celle de M. Massart : c'est la juste récompense des soins assidus que cet excellent maître prodigue à ses élèves, chez lesquels il cherche à cultiver le sentiment musical autant qu'à développer la virtuosité. Ceci soit dit sans vouloir diminuer le mérite de ses éminents collègues, qui récoltent bien aussi leur part de succès.

MM. Ambroise Thomas, Barbereau, George Hainl, Th. Dubois, Deldevez, Pasdeloup, Leroy, Lebouc et Gastinel formaient le jury ; au concours de violon, M. Franchomme a remplacé M. George Hainl. Nous aurions aimé à voir plus d'artistes spéciaux dans cet aréopage. — Il y a quelque douze ans, Sivori, Vieuxtemps, Wieniawski et Armingaud se trouvèrent réunis, *privato cœtu*, dans une loge au concours de violon ; un violoniste, un seul, faisait partie du jury. Les quatre célèbres artistes s'amusèrent à prendre des notes et à classer les concurrents : leur liste fut toute différente de celle des juges officiels. Nous garantissons la parfaite authenticité de l'anecdote. *Et nunc erudimini, qui judicatis..... tirones !*

Ch. Bannelier.

P. S. Au dernier moment, on nous communique le résultat du concours d'opéra-comique qui a eu lieu hier samedi.

Hommes : 1er prix, M. Boyer, élève de M. Mocker ; 2e prix, MM. Courtois et Dereims, élèves de M. Couderc ; 1er accessit, M. Meyronnet, élève du même. Pas de 2e ni de 3e accessit.

Femmes : pas de premier prix ; 2e prix, Mlles Bureau et Chevalier, élèves de M. Couderc ; 1er accessit à l'unanimité, Mlle Thibault (Blanche), élève de M. Mocker ; 2e accessit, Mlle Lacourière, élève de M. Couderc.

C. B.

LES DRAMES DE VICTOR HUGO ET LA MUSIQUE.

(4e et dernier article) (1).

VI.

Tout en signalant ces nombreuses tentatives, en analysant celles de ces traductions qui avaient le plus de valeur, nous avons pu découvrir quel charme avait attiré vers l'œuvre d'Hugo tant de compositeurs. Ce vif attrait réside surtout dans la violence et dans l'intérêt brûlant, disons même brutal, de certaines scènes : avec d'aussi foudroyants coups de théâtre, quel musicien, fût-il des plus médiocres, ne saurait se flatter de remuer la multitude? C'était surtout un puissant auxiliaire que les musiciens prétendaient trouver dans le dramaturge français, et, si quelque chose prouve à quel point poëtes et musiciens comptaient sur l'énergie du maître pour suppléer à la fadeur de leur poésie ou de leur musique, c'est bien le soin qu'il prirent, en coupant tant et plus, de conserver les scènes les plus violentes, les situations les plus terrifiantes.

Et n'est-ce pas aussi un vif attrait pour le musicien que la coupe si favorable de ces drames pour la musique ? C'est là une question que M. Sarcey a soulevée, et qu'il aime assez à traiter. A propos des reprises d'*Hernani*, de *Lucrèce Borgia* et de *Ruy-Blas*, notre confrère du *Temps* a soutenu et essayé de démontrer que les drames d'Hugo n'étaient en réalité que de larges canevas destinés à être mis en musique. Du moment que nous abordons ce sujet, nous devons tenir compte de ces articles — ne fussent-ils que d'agréables paradoxes, — et, de peur de modifier la pensée de l'auteur, nous allons citer ses propres paroles.

« Tout l'art de Victor Hugo, dit-il, consiste à mettre violemment ses personnages dans une position où il puisse aisément, lui, poëte, s'épancher en odes, en élégies, en imprécations, et d'un seul mot, en pièces de vers. Il se prépare, comme un habile librettiste à un compositeur, des airs de bravoure, des duos, des trios, des finales. Plusieurs de ses drames sont devenus des opéras, c'est qu'ils avaient été coupés pour être des opéras où le vers tiendrait lieu de musique. »

L'exagération nous paraît évidente, et pas n'est besoin d'insister pour montrer combien c'est réduire à peu de chose les créations du dramaturge. A ce compte, l'auteur ne serait plus qu'un vulgaire ouvrier arrangeant péniblement les scènes de sa pièce et les découpant avec soin en vue de la musique. Dès lors, n'en pourrait-on pas dire autant de tout écrivain assez bien doué pour composer d'instinct des scènes saisissantes et aussi bien disposées pour les nécessités du drame littéraire que pour celles du drame lyrique ?

Nous reconnaissons volontiers que les situations de ces drames sont très-favorables au développement musical ; mais comment ne pas remarquer que les scènes citées par le critique à l'appui de sa thèse ont été justement les plus maltraitées et les plus défigurées par les compositeurs ? Il s'agit, n'est-ce pas, de tout le second acte d'*Hernani* et de la scène finale de *Lucrèce Borgia*, qui forme un brutal contraste avec celle du troisième acte. Ici et là, en effet, les mêmes personnages sont en scène, le fils et la mère. «...Mais, dit M. Sarcey, ce serait alors la répétition exacte du duo du troisième acte. Il ne s'agit pas ici de vraisemblance et de naturel, mais de musique. Tout à l'heure, la mère avait à exprimer les angoisses qu'elle sentait pour son fils, et le fils une sorte de défiance mêlée de mépris. A présent, il faut qu'elle traduise les craintes qu'elle éprouve pour sa propre vie; et le fils, une ardeur de colère et un emportement de vengeance. Tout cela est faux, mais merveilleusement coupé pour l'opéra, et ajoutons vite d'une exécution puissante. » Cela peut bien être, mais Donizetti n'en a pas jugé de même, et il a fait précisément le contraire; il a supprimé le duo final et réduit le plus possible celui du troisième acte. Plus de scène, partant plus d'antithèse. Quant au second acte d'*Hernani*, nous savons ce qu'il est devenu sous la main du librettiste: on n'y reconnaît plus trace du drame original.

(1) Voir les nos 27 28 et 29.

Enfin, poëtes et musiciens trouvent encore dans ces drames d'autres avantages, la couleur si accentuée, et souvent outrée des différents rôles, la carrure colossale des personnages. On ne saurait dire combien ces caractères absolus, ces personnages aux allures roides et inflexibles aident le compositeur pour distribuer les tons de son tableau musical. « Il ne faut pas, dit fort justement M. Sarcey, comparer les personnages de Victor Hugo à ces figures si profondément et si curieusement fouillées que nous ont laissées les Corneille et les Racine. Vous pouvez étudier sans cesse les rôles de Polyeucte et de Néron, vous y ferez tous les jours de nouvelles découvertes. D'un coup d'œil, vous avez embrassé Don Carlos, Ruy Gomez, dona Sol et Hernani lui-même. Ce sont de costumes pittoresques plutôt que des hommes de chair et d'os. Ils saisissent tout d'abord et ils étonnent, tant ils sont fièrement campés, tant la draperie est éclatante, mais n'enfoncez pas, vous ne trouverez là-dessous que ce que la musique peut exprimer, des formes générales et vagues de caractères et de passions. » Verdi n'aurait-il pas fait lui-même cette remarque avant d'écrire la partition d'*Ernani*, et ne comptait-il pas sur la vive couleur des héros du drame pour donner du relief aux teintes uniformes de sa musique? Il était alors au début de sa carrière, lançant à tous les vents ses bruyantes fanfares. Plus tard, dans *Rigoletto* et surtout dans *Don Carlos*, il s'efforcera de peindre le caractère de ses personnages; séduit par la froide et sévère figure de Philippe II, il étudiera à fond son modèle et nous en donnera un portrait d'une vérité terrible.

Telles sont, croyons-nous, les qualités que les musiciens ont cru trouver dans l'œuvre dramatique d'Hugo, qualités brillantes qui les ont séduits et leur ont conseillé ces périlleuses tentatives. La coupe si favorable des ouvrages, l'éclat violent des situations, la farouche grandeur des personnages, autant d'attraits pour le compositeur, autant de choses qui peuvent, jusqu'à un certain point, suppléer à la valeur de la musique.

Est-ce à dire que les artistes qui ont tenté de mettre ces drames en musique aient eu conscience de leur propre faiblesse? Non pas, ce serait leur reconnaître trop de bon sens — ou trop de modestie. Admettons même, au risque de rire un peu de leur amour-propre, que tous aient pu se croire appelés à réussir dans cette difficile entreprise.

Il faut bien le reconnaître, que ce soit hasard ou calcul, la plupart de ces musiciens ont jeté leur dévolu sur ceux des drames dont les situations étaient les plus violentes, et, par conséquent, les plus propres à remuer la foule en dehors même de toute émotion musicale. Qu'ils l'aient ou non compris, ils ont tous agi de même: musiciens, ils ont commencé par trahir la Muse, ils sont allés tout droit aux pièces qui pouvaient le mieux se soutenir sans l'aide de la musique. Et pourtant la plupart ont échoué. A voir même leur grand nombre et leur modeste renom, on se demande comment il se fait que des drames aussi célèbres, aussi justement admirés, n'aient pas tenté plus de deux ou trois compositeurs qui aient quelque notoriété.

Par là même s'accentue la différence que nous avons signalée entre le maître français et Shakespeare, Gœthe ou Schiller. Eux, en effet, en véritables maîtres de la pensée, ont su inspirer aux plus grands maîtres de toutes les écoles, — Beethoven, Mendelssohn, Rossini, Schumann, Berlioz, — des créations de toutes sortes et dont la plupart sont des chefs-d'œuvre. Drames lyriques, symphonies, cantates, odes symphoniques, ouvertures, pas de branche de l'art musical qui n'ait subi leur généreuse influence. Le poëte français, au contraire, (une fois exceptée l'ouverture de *Ruy-Blas* de Mendelssohn), n'a su inspirer que des pastiches de ses drames, et le plus souvent à des musiciens médiocres. C'est que chez lui la force, la vigueur, la couleur, l'antithèse forcée et bruyante sont les éléments principaux du drame, bien plus que l'étude du cœur et des passions, que la connaissance intime de l'esprit humain.

Ainsi peut s'expliquer la faiblesse des ouvrages musicaux inspirés par ses créations dramatiques. La forme de ses drames, il est vrai, est le plus souvent assez musicale, mais la musique ne s'accommode pas uniquement de ces grands coups de théâtre: il lui faut peindre des sentimens plus profonds, plus intimes. Par la

puissance infinie des combinaisons sonores, la musique peut tout rendre et elle ne s'arrête pas, comme trop de personnes semblent le croire, à la surface des choses. Elle pénètre au fond du cœur, dans les plus secrètes profondeurs de l'âme et rend avec une vérité extrême les sentiments qu'elle paraissait le moins propre à exprimer.

Ainsi ont fait les vrais artistes de génie, ainsi sont nés les vrais chefs-d'œuvre. Ainsi devait-il arriver que beaucoup de compositeurs, ne trouvant qu'à de rares intervalles dans les ouvrages de Victor Hugo ce qu'ils prétendaient y rencontrer, des personnages plus vivants, une réalité moins brutale, une étude plus approfondie du cœur, de l'âme et des passions humaines, les laisseraient de côté et s'adresseraient, pour donner l'essor à leur inspiration, à des poëtes moins amoureux de l'horreur et de la violence. Ainsi arriva-t-il que d'autres musiciens, la plupart de peu de valeur, éblouis par les scintillantes facettes de ces drames émouvants, se les sont proposés pour modèles, et que, dédaignant les qualités les plus solides de l'œuvre du maître pour s'attacher aux plus brillantes, en admirant surtout les tons violents et les situations outrées, ils n'ont pu créer, tant par leurs propres forces qu'avec l'appui du poëte, que des ouvrages le plus souvent fort médiocres, dont deux ou trois au plus offrent des pages dignes d'être mises en regard de leur modèle.

ADOLPHE JULLIEN.

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(7e article) (1).

IV.

Louis XV à l'Opéra. — Bal aux Tuileries. — Mme d'Arverne et la Delisle. Law à l'Opéra. — Débuts de Chassé, Tribou et Mlle Le Maure. — L'Ambassade ottomane. — Une Victime du système. — Seconde visite du roi à l'Opéra. — Dubois et le régent. — Le ballet *les Éléments*. — La Parodie. — Concerts spirituels — Ordonnance de 1725. Débuts de la Camargo. — Rivalité de deux cantatrices. — Le fermier-général Truchet.

Le 21 novembre 1771, les articles du mariage de Mlle de Montpensier avec le prince des Asturies furent signés au Palais-Royal; le lendemain, le jeune roi de France alla rendre visite à la future reine d'Espagne. De là, il se rendit dans la salle de l'Opéra, où pour la première fois il assista au spectacle. On jouait *Phaéton* de Lulli et Quinault. Louis XV se trouvait dans la grande loge entre le régent et la duchesse d'Orléans.

Nous laisserons le souper des Tuileries, puis le retour du roi au Palais-Royal, où il ouvrit le bal paré avec Mlle de Montpensier, pour assister au *Ballet des Eléments*, dansé par le roi et la cour, le lundi 20 décembre 1721 aux Tuileries. Ce ballet, dû à la collaboration du librettiste Roy, que ses bastonnades rendirent célèbre, et du musicien Destouches, ne parut à l'Académie de musique que le 29 mars 1725, et se maintint très-longtemps au répertoire.

Les débuts chorégraphiques du jeune monarque ne parurent pas rappeler ceux de son aïeul; Louis XV avait une certaine gaucherie et une certaine timidité; ses mouvements étaient nonchalants; c'était bien déjà le monarque pour lequel l'ennui devint « inextinguible. »

On vit dans ce bal Mme d'Arverne, qui remplaça auprès du régent Mme de Parabère; elle était couverte d'atours évalués à la somme de 120,000 livres. On y vit les danseuses de l'Opéra: Mlle Prevost, la première mime de l'époque; Mlle Florence, mère de l'abbé de Saint-Albin, fils du régent; la petite Sallé, alors âgée de onze ans à peine.

« Le roi dansa deux entrées seul, raconte Barbier; il est fort délicat et il ne danse pas avec une grande vivacité; il est sérieux. M. le duc de Chartres dansa une entrée: il danse fort mal et de mauvais air. Vingt seigneurs de la Cour, depuis l'âge du roi jusqu'à vingt-deux ans, dansent à ces ballets. Le marquis de Villeroy, petit-fils du maréchal, y brille quoique fort gros. Les seigneurs dansent avec les filles de l'Opéra.» Lors de la reprise du *Ballet des Eléments* au théâtre de l'Opéra, nous aurons l'occasion d'entretenir nos lecteurs de l'œuvre et de ses interprètes.

A cette même époque figurait dans les chœurs de la danse, comme on disait alors, une demoiselle Delisle, maîtresse de cette espèce de bête fauve nommée le comte de Charolais. Ce dernier exigea de Mourct un pas de ballet dans son opéra de *Pirithoüs* pour la Delisle. Elle y parut vêtue d'un « habit d'argent fin » estimé deux mille écus.

Le discrédit commençait à s'emparer du système de Law avec la même rapidité que la confiance qui s'y était si follement attachée. Au mois de décembre 1720, dans une représentation de *Thésée*, le fameux banquier parut, « superbe d'impudence, » dans une loge avec sa femme, son fils et sa fille; c'était au même moment que la mode inaugurait à l'Opéra les habits à nœuds de broderies pour les costumes masculins.

C'est dans cette même représentation de *Thésée* que débuta le célèbre gentilhomme breton de Chassé, seigneur du Ponceau, dont le frère était l'un des premiers avocats du Parlement de Bretagne. Un an après, Chassé remplaça Thévenard dans le rôle de Léandre des *Fêtes Vénitiennes*. « C'est un jeune homme parfaitement bien fait de sa personne, dit la chronique du temps, et qui a la plus superbe basse-taille qu'on saurait entendre. Il a l'air noble, le visage agréable. »

Alors parut également, dans *Phaéton*, le ténor Tribou... « On lui trouve beaucoup de grâces dans les gestes et dans la voix,» dit le même contemporain.

Le 13 novembre 1721, dans le prologue de ce même opéra, Mlle Le Maure sortit définitivement des chœurs, et commença par le rôle d'Astrée une carrière qui brilla d'un si vif éclat pendant une grande partie du siècle.

C'est encore cette même année, le 27 mars, que les portes de l'Opéra s'ouvrirent pour les représentations et bals, donnés à l'occasion de la visite de l'ambassadeur ottoman à Paris. Le prix des premières loges fut porté à 100 liv. et celui du parterre à 5 liv.— La recette de ce jour-là atteignit le chiffre de 2,989 liv.—Quelques jours après, à la suite d'une représentation de *Bellérophon*, eut lieu un bal qui attira une affluence énorme. On ne put danser qu'à partir de quatre heures du matin. Le directeur Francine offrit à l'ambassade une délicate et savoureuse collation; à cinq heures les fils de l'Islam quittèrent l'Opéra, émerveillés de ces divertissements tumultueux, étonnés de cette mascarade où les femmes attaquaient les hommes et où les abbés se déguisaient en femmes.

Francine, dont nous venons de parler, obtint encore du régent, toujours en 1721, une pension de quatre mille livres, en récompense de ses services. Ce ne fut qu'en 1727 qu'il se retira de l'administration de l'Opéra, avec une rente annuelle de dix-huit mille livres. Il mourut le 6 mars 1735.

Ne quittons pas l'année 1721 sans signaler la pension de 1,200 livres accordée à Mlle Antier et son brevet de musicienne de la Chambre du roi.

A cette seconde période de l'histoire de l'Académie de musique se rattache particulièrement le souvenir de Mlles Pélissier et Antier. Cette dernière excellait dans les rôles de force, elle avait la taille imposante d'une Armide et le timbre de sa voix appartenait à la *tessiture* du contralto.

Continuons notre chronologie historique; aussi bien, jusqu'en 1730, nous ne voyons aucun hyménée figurer à l'Opéra, à part celui de Mlle Pélissier, dont nous avons déjà fait mention.

En 1722, la chute de la Banque Law produisit son contre-coup dans le personnel de l'Opéra. Dans les premiers jours d'avril, par un clair soleil, traversant les prairies qui bordent la Seine entre Marly et Louveciennes, une jeune femme élégamment parée, mouches au visage, bas de soie et mules de satin rose, robe et manteau de taffetas rose avec *fontanges*, se dirigea vers la rivière et s'y précipita dans un lieu appelé la Grenouillière. C'était une jeune et jolie figurante de l'Opéra, Mlle Mazé, qui ne put survivre à sa ruine. Ce suicide, qui n'a rien de poétique, confirme l'état

(1) Voir les nos 22, 23, 25, 26, 27 et 29.

étrange des esprits, ce vertige qui tourna les têtes d'une manière si extravagante.

Le 8 novembre 1722, Louis XV parut pour la seconde fois au théâtre de l'Opéra. On jouait *Persée* ; le public accourut en foule malgré l'augmentation du prix des places. On perçut ce jour-là 7 livres 10 sols pour le parterre, ce qui fit crier contre Francine qui vendait la vue du roi, disait-on.

L'année suivante, à quelques mois de distance, moururent les deux hommes dont le nom résume les hontes de cette époque. L'un était ce petit abbé maigre, effilé, chafouin, à perruque blonde, à mine de fouine, chez lequel tous les vices faisaient bon ménage, ce *sacre*, comme l'appelait Saint-Simon, le cardinal Dubois en un mot ; l'autre était son maître, Philippe d'Orléans, ce viveur au col court, au visage bouffi, qui rendit presque son dernier soupir dans une entrevue avec Mme de Falari (1). Or, le 2 décembre 1723 était un jour d'Opéra ; on y représentait *Thétis et Pélée*, de Fontenelle et Colasse. On remarqua que le régent venait d'expirer quand, à deux pas de son palais, on chantait l'air commençant par ces mots : *O destin, quelle puissance !* » Ainsi, presque au même moment, la « puissance du destin, » pour nous servir des expressions du temps, fit disparaître de la scène du monde l'abbé corrompu et ce prince auquel la comtesse de Sabran ne craignit pas de dire dans un souper que, lorsque Dieu créa l'homme, il prit un reste de boue dont il dut former l'âme des princes et des laquais.

Revenons à l'Opéra, où l'on donne le célèbre ballet des *Eléments* le 29 mars 1725, avec Mlles Antier (Junon), Le Maure (Pomone), MM. de Chassé (Pan), Thévenard (le Destin). Le ballet était dansé par Mlles Prevost et Petit, Blondy et Dumoulin. Ici apparaît Mlle Petit qui, en compagnie de Mlle Pélissier, fut expulsée quelques années plus tard pour un certain temps du théâtre, par suite de dérèglements trop prononcés et trop scandaleux.

La première entrée, intitulée l'Air, offrait la scène tragique d'Ixion amoureux de Junon et précipité du haut des airs dans les enfers par le *Deus ex machinâ*, Jupiter. Le second acte représentait nécessairement le palais de Neptune et s'appelait l'Eau. On y voyait le naufragé Arion, reçu chez le divin porte-trident, qui met le comble à son hospitalité en célébrant l'union d'Arion avec une douce sirène. La troisième entrée résumait une scène de Vestale, dont le feu sacré avait été allumé par le Ciel ; c'était l'acte du Feu. Quant au sujet de la Terre, Roy en avait pris l'idée dans Ovide, et Destouches faisait chanter à Vertumne, sous un déguisement féminin, son amour pour la plantureuse Pomone. La scène représentait un jardin où des arbres chargés de fruits étaient solennellement alignés.

Roy fut le plus fécond librettiste du dernier siècle; nous rencontrerons encore ce singulier personnage, dont on cite, parmi les œuvres les plus réussies, *Callirhoé*, *Sémiramis*, toujours avec la collaboration de Destouches. On estime le nombre de ses libretti à quarante environ. Les *Éléments* obtinrent l'honneur d'une parodie de la part des comédiens italiens; on y disait:

> Qui diantre a barbouillé les *Éléments* ? Morbleu!
> Quel chaos ! quel désordre ! on glace dans le feu !

Il est curieux à plus d'un titre de suivre ces obscurs comédiens de la foire Saint-Laurent et de la foire Saint-Ovide, ces bateleurs en plein vent, ces scaramouches des tréteaux, ces enfants de la grosse joyeuseté, précurseurs de l'Opéra-Comique, saisissant au vol les productions académiques, mythologiques et emperruquées des fournisseurs de la grande scène; trouvant le mot vrai pour venger le bons sens, et semant à travers leurs farces de « haulte lippée » de fines satires et des leçons d'entente scénique.

Le dimanche 18 mars 1725 furent inaugurés aux Tuileries les concerts spirituels, avec le concours des premiers artistes de l'Opéra. « Le roi ayant permis au sieur Philidor, ordinaire de la musique de la Chapelle de Sa Majesté, de donner des concerts composés de musique spirituelle, on a destiné la salle des Suisses pour faire exécuter ces concerts, lesquels sont composés de mottets à grands chœurs et de symphonies française et italienne des meilleurs auteurs. » Commencé à six heures, ce premier concert se termina un peu avant huit heures. Le 15 août 1728, après la démission de Philidor, le privilége fut octroyé à Simard; mais comme ce dernier était un piètre musicien, on confia à Mouret le soin de choisir les exécutants.

Une intéressante ordonnance royale, datée de Marly, le 2 avril 1725, nous révèle les désordres et les turbulences dont la salle de l'Opéra était le théâtre. Cette ordonnance avait pour but de régler le droit des entrées. Elle spécifiait que les ayants droit étaient les premiers gentilshommes de la chambre du roi, les membres de la famille de Lulli et de Francine, le contrôleur de l'Argenterie et des Menus-Plaisirs. Les anciennes actrices avaient droit à l'amphithéâtre ainsi que les commissaires, notaires et procureurs du quartier. L'ordonnance ajoute: « Les poëtes et les compositeurs avaient du temps du feu roi leurs entrées au parterre seulement; mais s'étant aperçu qu'ils cabalaient les uns contre les autres, pour faire tomber les opéras nouveaux, on leur prescrit leur entrée à l'amphithéâtre où l'on examine mieux leur conduite... »

Le 5 mai 1726 eut lieu le début d'une jeune fille, âgée de seize ans à peine, née à Bruxelles de parents espagnols. Cette enfant vive et bondissante, élève de la célèbre Mlle Prevost, émerveilla le public dans un pas de ballet d'*Atys*, par la légèreté et la grâce de sa danse. On l'appelait alors Mlle Sophie; elle resta célèbre ensuite sous son nom véritable de Marie-Anne Cupis de Camargo.

Classons à ce même moment la continuation des succès de Mlle Pélissier dans *Ajax* de Mennesson et Bertier. « La demoiselle Pélissier, dont on venait d'admirer les talents prématurés, fait voir un goût du chant et une légèreté de voix qui font le plaisir de tout Paris. » Mlle Delisle brillait en même temps dans le ballet d'*Atys*.

La révélation des talents de Mlles Pélissier et Le Maure provoqua dans le public les enthousiasmes les plus opposés; la naissante rivalité des deux cantatrices stimulait au plus haut point les ardeurs et les disputes de leurs partisans. Laissons parler Mlle Aïssé, la seule femme qui dans ces temps fangeux ait su conserver la grâce pudique des chutes retenues; laissons-la nous conduire dans ce milieu démoralisant. Après avoir relaté la représentation de *Pyrame et Thisbé* dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, et avoir constaté le succès de la musique des deux petits violons Francœur et Rebel, ainsi que la beauté du décor du premier acte, elle ajoute « ...Il y a une nouvelle actrice, nommée Pélissier, qui partage l'approbation du public avec la Le Maure; pour moi, je suis pour la Le Maure. Sa voix, son jeu me plaisent plus que celui de Mlle Pélissier. Cette dernière à la voix très-petite et elle l'a toujours forcée sur le théâtre. Elle est très-bonne pantomime; tous ses gestes sont justes et nobles; mais elle en a tant que la Antier paraît tout d'une pièce à côté d'elle. » Puis Aïssé ajoute avec un grand sens : « ...Il me semble que, dans le rôle d'amoureuse, quelque violente que soit la situation, la modestie et la retenue sont choses nécessaires; toute passion doit être dans les inflexions de la voix et dans les accents. Il faut laisser aux hommes et aux magiciens les gestes violents... » Puis elle continue son appréciation artistique: « Le public rend justice à Mlle Le Maure, et quand on l'a revue sur le théâtre, elle parut premièrement à l'amphithéâtre; tout le parterre se retourna et battit des mains pendant un quart d'heure. Elle reçut les applaudissements avec une grande joie et fit des révérences pour remercier le parterre. »

Enfin, nous assistons à l'hostilité violente des partis quand l'amante du chevalier d'Aydie ajoute : « Mme la duchesse de Duras, qui protége la Pélissier, était furieuse, et me fit signe que c'était moi et Mme de Parabère qui avions payé des gens pour battre des mains. Le lendemain la même chose arriva, et Mlle Pélissier en pensa crever de dépit. » Quelque temps après, cette même duchesse de Duras fut odieusement vilipendée sur les marches de l'escalier de l'Opéra, alors qu'elle sortait de sa loge, parce que, disait-on, c'était elle qui avait donné l'ordre de laisser jouer la Pélissier ce jour là, à l'exclusion de Mlle Le Maure. « L'émulation entre ces deux actrices est extrême et a rendu la Le Maure très-bonne actrice, dit encore Aïssé. Il y a des disputes dans le parterre, si vives, que l'on a vu le moment où l'on en viendrait à tirer l'épée. Elles se haïssent toutes deux comme des

(1) Falari et non Phalaris, comme on l'écrit improprement quelquefois.

crapauds, et les propos de l'une et de l'autre sont *charmants*. Mlle Pélissier est très-impertinente et très-étourdie. » Ici la reproduction d'une affirmation de cette dernière, classant son cher mari dans la catégorie des époux heureux sans le savoir. « La Le Maure est bête comme un pot, mais elle a la plus belle et la plus surprenante voix qu'il y ait dans le monde. Elle a beaucoup d'entrailles et la Pélissier beaucoup d'art. »

Tous les contemporains sont unanimes sur la valeur du talent de Mlle Le Maure; jamais actrice n'inspira plus de rimeurs. Dans le courant de cette étude, nous retrouverons encore cette artiste, et nous apprécierons son caractère fantasque, inégal et heurté. Quoique petite, peu jolie et d'un esprit très-médiocre, elle produisait néanmoins des effets surprenants, dès qu'elle ouvrait la bouche. Elle possédait un véritable instinct de la scène; animant la lourdeur et la monotonie du récitatif par des inflexions d'une variété infinie, mettant des lumières et des saillies dans les redondances du répertoire. Si nous en croyons Dorat,

La célèbre Le Maure, honneur de notre scène,
Asservissait Euterpe aux lois de Melpomène.
Elle phrasait son chant, sans jamais le charger :
Ce qui languissait trop, elle osait l'abréger.
Ce long récitatif, où l'auditeur sommeille,
Fixait l'esprit alors, en caressant l'oreille,
Et le drame lyrique, aujourd'hui si traînant,
Avec légèreté courait au dénoûment.

La troisième célébrité de cette seconde époque de l'Opéra est Mlle Antier, la belle et puissante Junon des *Éléments*, dont l'union avec le fermier général Truchet termina la carrière artistique.

Nous n'insisterons pas sur le but qui nous a fait entreprendre ce travail, sans doute fort incomplet, sur la société du dix-huitième siècle vue à travers la scène de l'Opéra. Plus d'une fois notre plume se cabrera devant des détails qui seraient pourtant la consécration de la synthèse que nous avons établie dans notre *Introduction*. Quoi qu'il en soit, nous les aborderons avec la circonspection que nous devons à nos lecteurs et à nous-même.

A. Thurner.

(La suite prochainement.)

REVUE DES THÉATRES.

Théatre du Chatelet : *le Miracle des Roses*, drame en cinq actes, d'Antony Béraud et de M. Hippolyte Hostein. — Ambigu. — Folies-Dramatiques : *Paris dans l'eau*, vaudeville en trois actes, de MM. Monréal et Blondeau.

Le Miracle des Roses devait revoir le jour sur la scène du Théâtre du Château-d'Eau, qui en avait annoncé la reprise et qui a laissé ses portes closes; il a trouvé l'hospitalité au Châtelet.

Ce drame mystique et religieux date de 1844. Il fut créé à l'Ambigu, ayant pour principaux interprètes Mélingue, Chilly, Albert et Mme Emilie Guyon. Il faut ajouter qu'il était monté avec un grand luxe de mise en scène.

Le Miracle des Roses réussit assez. Il mettait en action, avec quelque intérêt, la vie d'Elisabeth de Hongrie, épouse du landgrave de Thuringe, princesse célèbre par ses malheurs autant que par ses vertus, et qui fut canonisée par le pape Grégoire IX, en 1225.

Le public d'aujourd'hui est un peu plus sceptique que celui d'il y a vingt-cinq ans ; aussi a-t-il souri à quelques scènes qui jadis durent exciter de vifs applaudissements. Néanmoins, il a écouté le drame de M. Hostein et d'Antony Béraud, et l'ensemble ne lui a pas semblé dépourvu d'intérêt. Bien que *le Miracle des Roses* soit moins bien monté qu'autrefois à l'Ambigu, il pourra obtenir un regain de curiosité. Mlle Dica Petit joue fort bien l'héroïne; les autres principaux rôles sont très-convenablement remplis par Reynald et Abel Brun.

= Nous ne parlerons pas du *Tremblement de terre de Mendoce*, représenté à l'Ambigu, ce théâtre venant de fermer ses portes pour un mois environ. La réouverture aura lieu le 1er septembre par une reprise du *Courrier de Lyon*. M. Moreau-Sainti est en train de renouveler la troupe et de ramener les auteurs en vogue à ce théâtre.

= Les Folies-Dramatiques, sous la direction intérimaire de M. Huber, ont joué un vaudeville aquatique en trois actes : *Paris dans l'eau*. Les auteurs, MM. Monréal et Blondeau, se proposaient de donner un pendant aux *Canotiers de la Seine*, qui furent joués plus de deux cents fois. Mais, malgré la verve qu'ils ont dépensée, malgré nombre de couplets lestement troussés et quelques situations piquantes, leur pièce a fait un plongeon. Il fait si chaud!

Adrien Laroque.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi, *les Huguenots* ; mercredi, *la Favorite* ; et vendredi *Robert-le-Diable*.

*** Demain, reprise de *l'Africaine* pour la rentrée de Mlle Hisson et les débuts de Lassalle.

*** Montauban, Toulouse, Carcassonne, Béziers et Cette ont applaudi cette semaine *l'Ombre* et les quatre artistes voyageurs de l'Opéra-Comique qui l'interprètent d'une façon si remarquable.

*** Un petit détachement d'artistes du même théâtre, composé de MM. Neveu, Barnolt, Raoult et de Mme Stella Colas, explore en ce moment la Bretagne et y donne des concerts et des représentations qui font événement dans ces contrées où la haute civilisation parisienne n'a point encore pénétré.

*** On se rappelle que dans une de ses dernières séances, le conseil municipal de Paris a voté un crédit de 80,000 francs pour les travaux de réparation du Théâtre-Lyrique. Voici à quelle nature de travaux sera employé ce crédit, trop modique pour que rien d'important puisse être entrepris. On se contentera de mettre tous les locaux de produit en état d'être affermés. Tous les gros murs seront réparés de manière à ne pas laisser péricliter la construction, encore d'une grande valeur. Puis l'intérieur du théâtre sera converti en une sorte de cour ; la toiture sera rétablie dans les parties nécessaires, et on attendra ainsi qu'un acquéreur se présente pour rendre au Théâtre-Lyrique son ancienne destination et sa splendeur primitive, ou pour, avec les matériaux, construire sur cet emplacement des propriétés particulières.

*** *La Fille de Madame Angot*, tel est le titre d'un nouvel opéra-bouffe dans lequel Clairville, Siraudin et Koning ont mis en commun leur inépuisable fonds d'esprit, et dont la musique a été demandée à Charles Lecocq par M. Humbert, le directeur des Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles. La Belgique aura la primeur de *la Fille de Madame Angot*, comme elle a eu celle des *Cent Vierges*.

*** Les recettes des théâtres parisiens pendant le mois de juin se sont élevées à 733,223 fr. 45 c.

*** Pendant le 1er semestre de 1872, les théâtres de Paris ont réalisé une recette de 7,865,932 francs. Dans ce chiffre ne sont comprises ni les recettes du Théâtre-Italien, dont nous n'avons pas les états, ni celles de l'ex-banlieue et des cafés-concerts.

*** Les *Cent Vierges* en sont à leur trentième représentation à Lyon; succès qui équivaut à celui d'une centième à Paris. Alfred Audran, Gourdon, Didier et Mlle Perretti sont toujours chaudement applaudis.

*** M. Avrillon, directeur du théâtre de la Monnaie, de Bruxelles, vient d'engager Mlle Isaac, l'une des plus brillantes élèves de l'école Duprez.

NOUVELLES DIVERSES.

*** La distribution des prix du Conservatoire aura lieu le lundi 5 août, à une heure précise, dans la grande salle des concerts. Cette cérémonie sera présidée par le Ministre de l'Instruction publique.

*** Il a été décidé au Conservatoire, nous assure-t-on, que le concours d'orgue, l'un des plus intéressants, et celui qui réclame les facultés musicales les plus diverses et les plus complètes, serait public à partir de l'année prochaine.

*** Par un arrêté ministériel, M. le directeur des Beaux-Arts vient d'être autorisé à souscrire à un certain nombre de publications musicales pouvant intéresser nos conservatoires, nos maîtrises et nos bibliothèques publiques. Cette excellente mesure a été prise sur l'initiative de M. Vaucorbeil. — Voici les ouvrages modernes et classiques sur lesquels se sont portées les souscriptions officielles : 1° *Djamileh*, opéra-comique de M. G. Bizet ; 2° *le Passant*, opéra-comique de M. Paladilhe; 3° *la Princesse jaune*, opéra-comique de M C. Saint-Saëns ; 4° *Fiesque*, opéra de M. Lalo ; 5° *Ruth*, églogue biblique de M. C.-A. Franck; 6° *Stabat mater*, de Mme de Grandval ; 7° Symphonies pour orgue, de M. C.-M. Widor : 8° Collection complète, texte, dessins et musique, des *Clavecinistes*, par M. Amédée Méreaux. — Cette dernière souscription est spécialement destinée aux conservatoires de Paris et des départements.

*** M. Théodore Conlon, ancienne basse-taille de l'Opéra, épouse Mlle Levielli (Léonie Rivoirard), du même théâtre.

*** Le concours que nous avons annoncé pour un emploi de premier violon à l'Opéra a eu lieu jeudi. M. Chollet, élève de M. Massart, l'a emporté sur 7 concurrents et a obtenu la majorité de 6 voix sur 7.

*** Nous empruntons à un journal artistique une anecdote assez piquante sur la façon dont Aimé Maillart obtint le prix de Rome au Conservatoire : « L'auteur des *Dragons de Villars* avait un tempérament craintif ; il doutait constamment de lui-même. Entré en loge pour le grand prix de composition, il fut vite désespéré : le sujet donné lui fit peur. Aussi, quelques jours avant la fin du concours, et ayant terminé son œuvre, Maillart, pris d'un accès de désespoir et craignant d'échouer, déchira sa partition et s'enfuit en disant qu'il y renonçait. Le garçon de bureau chargé de pourvoir aux besoins des concurrents ramassa les morceaux et les porta au jury, qui décerna à Aimé Maillart le grand prix. Le futur auteur des *Dragons* faillit en devenir fou... de joie ! »

*** La valse des *Cent Vierges* faisait partie du programme de lundi dernier au concert des Champs-Elysées, pour lequel l'auteur l'a orchestrée spécialement, et y a produit, comme partout, le plus charmant effet. Cette même valse, — dont nous ne dirons pas qu'elle est en train de devenir populaire, car c'est déjà fait, — sera jouée cette semaine au concert du jardin des Roses d'Enghien, sous la direction de T. Legénisel, et avec un arrangement orchestral d'Ettling.

*** La musique de la Garde républicaine s'est embarquée ces jours derniers à New-York pour revenir en France. Elle sera de retour à Paris vers le 30 de ce mois. Un banquet a eu lieu à Chicago en son honneur. — « Au départ de Boston, dit *l'Advertiser*, des milliers de personnes entouraient les musiciens, guettant la chance de serrer les mains à Paulus ou à Maury, ou, s'ils ne pouvaient les atteindre, à quelque autre de la bande. Les deux chefs étaient partout à la fois, et cependant il y a eu des centaines de personnes qui n'ont pu leur donner une poignée de main. Les résidents français ne pouvaient retenir leurs larmes, et plus d'un Bostonien a reçu un baiser d'adieu des musiciens au cœur chaud, pour qui une étreinte des mains ne suffisait pas. M. Gilmore est venu les voir et a été salué par un *double ban*. Mais le train ne pouvait pas attendre; quand il s'est ébranlé, on s'est précipité sur la plate-forme; tous les mouchoirs se sont agités; on a entendu les adieux, les acclamations... Les musiciens français étaient partis. » — Le festival de Boston a eu, paraît-il, des résultats financiers désastreux : on parle d'une perte de plus d'un million subie par M. Gilmore, l'organisateur de cette titanesque solennité.

*** Une vente de manuscrits de Mozart, Bach, Haydn, Mendelssohn, Weber, Beethoven et Hændel, a eu lieu la semaine dernière à Londres, dans les salles de Sotheby et Cᵉ. On a vendu : de Mozart, neuf compositions pour piano seul et pour piano et violon, signées et datées; une sonate a atteint 29 liv. sterl.; un morceau de deux pages a été payé 8 livres; — de Beethoven : le concerto de piano en *si* bémol, 54 pages, 16 livres ; trois lieder sur des paroles de Gœthe, 16 pages, datées de 1810 (il manque quelques mesures à la dernière page), 12 liv. 10 sh., etc., etc.; — de Hændel : un grand air sur des paroles italiennes, 35 livres, etc.; — de J.-S. Bach : un service de mariage de 20 pages in-folio, 24 livres. Cette œuvre appartient à la bibliothèque de M. Stumpff, qui fut lié avec Beethoven.

*** Extrait d'un journal américain : « *Avis aux compositeurs.* — Des partisans du président Grant offrent 500 dollars, 2,500 fr., au compositeur qui écrira la mélodie la plus entraînante, la plus émouvante pour le chant qu'ils veulent entonner en se rendant au scrutin pour la prochaine élection présidentielle. »

*** Les bureaux du journal *l'Orphéon* (directeur, H. A. Simon) sont transférés rue de Navarin, 25.

†

*** Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort de M. Carafa, qui s'est éteint le 26 juillet, à cinq heures du matin. Nous consacrerons une notice biographique à ce compositeur fécond dans notre prochain numéro.

*** M. Ernest Reyer vient d'avoir la douleur de perdre son frère, qui habitait Marseille.

*** Hier, aux obsèques de M. S. Dufour, à l'église Saint-Roch, la maîtrise de cette paroisse a exécuté une *Messe des Morts* harmonisée par Ch. Vervoitte. Le baryton Caillot a ému l'auditoire en chantant un *Pie Jesu* de Faure.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Samedi dernier, une belle représentation de *l'Etoile du Nord* a terminé la saison à Covent-Garden. Mme Patti a excité l'enthousiasme, comme toujours. Elle a chanté le solo de l'hymne national anglais, qui ouvre et termine chaque saison d'opéra à Londres. A Drury-Lane, rien de particulier à signaler. La clôture est annoncée pour le 27, avec *Semiramide*, au bénéfice de Mlle Tietjens. *Les Diamants de la Couronne*, que M. Mapleson avait cru pouvoir donner cette semaine, attendront la saison prochaine. — Le dernier *operatic concert* a eu lieu samedi à Royal Albert-Hall. Il a été magnifique ; on peut en juger par les noms des artistes : Mlles Nilsson, Marimon, Marie Roze, Kellogg, Mme Trebelli-Bettini, MM. Campanini, Capoul, Agnesi, Mendioroz, Zoboli. La romance « M'appari », de *Marta*, délicieusement dite par le ténor Campanini, a été bissée. Mlle Marimon a chanté, en anglais, et d'une façon charmante, un air de la *Bohemian Girl*, de Balfe. Le programme avait encore beaucoup d'autres attraits, que nous ne pouvons tous énumérer. — Le 22 juillet a eu lieu la distribution des prix aux élèves de la *Royal Academy of Music*, dont le *principal* est sir Sterndale Bennett. Le concert organisé à l'occasion de cette fête était dirigé par M. John Hullah.

*** *Bruxelles.* — Les concours du Conservatoire commenceront le 1ᵉʳ août, et se termineront le 9. Au rebours de ce qui se pratique à Paris, les instruments à vent ont le pas sur les autres. Deux concerts, dont les classes d'ensemble instrumental et vocal font les frais, ouvrent et clôturent la série de ces concours. — En retournant de Londres à Paris, M. Faure s'est rendu à Bruxelles, pour inspecter au Conservatoire les classes de chant de MM. Cornélis, Warnots et Chiaromonte. L'éminent artiste s'est attaché particulièrement à donner ses excellents conseils aux élèves qui doivent prendre part aux prochains concours.

*** *Weimar.* — Au mois de septembre s'ouvriront les classes de la nouvelle école d'orchestre, sous la direction de M. Müller-Hartung. On y enseignera tous les instruments employés dans l'orchestre; de plus, le piano, la théorie de la musique, le chant en chœur et d'ensemble. Les cours seront faits par les meilleurs artistes de la chapelle grand-ducale. Les élèves qui auront terminé leurs études dans l'école passeront dans des classes spéciales de perfectionnement, dirigées par Lassen, pour le piano; Kœmpel, pour le violon, et Demunck, pour le violoncelle.

*** *Berlin.* — La section de l'École supérieure de musique dont Joachim est le directeur, recevra un développement considérable, à partir du semestre prochain, par l'adjonction de classes pour l'étude des instruments à vent et de classes pour la déclamation et le chant italiens.

*** *Florence.* — *Giralda*, opéra de Cagnoni, représenté il y a vingt ans à Milan, vient d'être donné de nouveau, mais refait presque entièrement, au théâtre du Principe Umberto. Le succès a été fort grand : l'auteur a été rappelé seize fois. Les principaux artistes étaient Piazza, Adolfi, Fioravanti et Mme De Baillou.

*** *Naples.* — *I tre Regni*, ou *Il bene e il male*, opéra nouveau du maestro Herbin, a été donné avec succès au théâtre de la Fenice (qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme vénitien).

Le Directeur : G. BRANDUS. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — A vendre, un beau piano droit d'Erard, en palissandre (7 octaves.) Prix : 800 francs. Renseignements au bureau de la *Revue et Gazette musicale.*

AVIS. — L'Administration de la *Revue et Gazette musicale* demande à acheter les années suivantes (complètes) :
1831 — 1832 — 1833 — 1834 — 1836 — 1837 — 1838 — 1841 — 1847 — 1848 — 1850 — 1851 — 1852 — 1853 — 1855.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

Brevetée s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PUBLIÉES PAR BRANDUS ET Cie, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

PARTITIONS POUR CHANT ET PIANO

FORMAT IN-8°

	net.
Adam. Farfadet (le)	8 »
— Giralda	15 »
— Houzard de Berchini (le)	10 »
— Pantins de Violette (les)	6 »
— Postillon de Lonjumeau (le)	12 »
— Poupée de Nuremberg (la)	8 »
— Toréador (le)	10 »
Auber. Actéon	8 »
— Ambassadrice (l')	15 »
— Barcarolle (la)	15 »
— Bergère châtelaine (la)	15 »
— Chaperons blancs (les)	15 »
— Cheval de Bronze (le)	15 »
— Diamants de la Couronne (les)	15 »
— Dieu et la Bayadère (le)	15 »
— Domino noir (le)	15 »
— Duc d'Olonne (le)	15 »
— Enfant prodigue (l')	20 »
— Fiancée (la)	15 »
— Fra Diavolo	15 »
— Haydée	15 »
— Lac des Fées (le)	20 »
— Lestocq	15 »
— Muette de Portici (la)	20 »
Neige (la)	10 »
Part du Diable (la)	15 »
— Philtre (le)	15 »
— Serment (le)	15 »
— Sirène (la)	15 »
— Zanetta	15 »
— Zerline, ou la Corbeille d'oranges	15 »
Bach (J.-S.). Passion (la) oratorio	10 »
Bazin (F.). Trompette de M. le Prince (le)	8 »
Beer (Jules). Elisabeth de Hongrie	15 »
Beethoven. Fidelio	8 »
Bellini. Somnambule (la)	10 »
Bourges (Maurice). Sultana	8 »
Caspers. Dans la rue	5 »
Costé. Les Horreurs de la guerre	8 »
Déjazet (E). Fanchette	8 »
Delibes. Deux vieilles gardes	6 »
— L'Ecossais de Chatou	6 »

	net.
Devienne. Visitandines (les)	7 »
Dufresne (A.). Valets de Gascogne (les)	8 »
Ernest II. Diane de Solanges	20 »
Fétis (Ad.). Le Major Schlagmann	6 »
Flotow (de). Martha	15 »
— L'Ombre	15 »
— Stradella	15 »
— Zilda	12 »
— Pianella	6 »
— La veuve Grapin	6 »
Gastinel. L'Opéra aux fenêtres	6 »
Gluck. Iphigénie en Aulide	7 »
— Iphigénie en Tauride	7 »
Grétry. Richard Cœur-de-Lion	7 »
Jonas. Le Roi boit	6 »
Lecocq (Ch.). Fleur-de-Thé	10 »
— Gandolfo	6 »
— Le Testament de M. de Crac	6 »
— Le Barbier de Trouville	4 »
— Les Cent Vierges	12 »
Louis (N.). Marie-Thérèse	20 »
Maillart (A.). Dragons de Villars (les)	15 »
— Pêcheurs de Catane (les)	15 »
Mendelssohn. Elie, paroles françaises et allemandes	15 »
— Paulus (Conversion de Saint-Paul)	8 »
Meyerbeer. Africaine (l'), *édition de luxe*.	30 »
— *La même*, édition populaire	20 »
— Africaine (l'), 2e partie	12 »
(Cette partition contient 22 morceaux qui n'ont pas été exécutés à l'Opéra.)	
— Etoile du Nord (l')	18 »
— Huguenots (les)	20 »
— Pardon de Ploermel (le)	18 »
— Prophète (le)	20 »
— Robert-le-Diable	20 »
— Struensée	8 »
— 91e Psaume, motet à huit voix	5 »
— Cantate à Schiller	4 »
— *Quarante mélodies* à une et à plusieurs voix, paroles françaises et allemandes	12 »

	net.
Mozart. L'impresario	6 »
Nicolai. Il Templario	8 »
Nicolo. Billet de loterie	8 »
— Cendrillon	10 »
— Jeannot et Colin	10 »
— Joconde	12 »
— Rendez-vous bourgeois (les)	8 »
Offenbach. Robinson Crusoé	15 »
— La Grande-Duchesse de Gérolstein	12 »
— La Périchole	10 »
— La Princesse de Trébizonde	12 »
— Les Bavards	10 »
— Les Deux Aveugles	2 »
— Les Deux Pêcheurs	3 »
— Lischen et Fritzchen	5 »
— Mesdames de la Halle	6 »
— La Nuit Blanche	6 »
— La Romance de la rose	6 »
— La Rose de Saint-Flour	6 »
— Tromb-al-ca-zar	6 »
— Vent du soir	6 »
Rossini. Comte Ory (le)	15 »
— Moïse	20 »
— Robert Bruce	20 »
— Siége de Corinthe (le)	20 »
— Stabat Mater	8 «
— Messe solennelle à 4 voix, soli et chœurs avec accompagnement de piano et orgue (la partie d'orgue *ad libit.*)	15 »
— *La même*, édition de luxe	25 »
— Messe de Requiem, à 4 voix, musique tirée de différents ouvrages de Rossini	10 »
Sacchini. Œdipe à Colone	7 »
Schubert (F.). Quarante mélodies choisies	7 »
Semet. La Petite Fadette	15 »
Spontini. Olympie	20 »
Thomas (A.). Roman d'Elvire (le)	15 »
Weber. Freyschütz, avec récitat. de Berlioz	12 »
— Euryanthe, paroles françaises et allemandes	10 »
— Oberon, paroles françaises et allem.	8 »

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

HARMONI-COR-JAULIN
Cet instrument, qui vient de subir un dernier perfectionnement, se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir : deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.
Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur, en huit jours, à jouer de l'Harmoni-Cor.
Prix : *En écrin, 150 francs.* (Remise au commerce.)
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

HOTEL BELLEVUE A TROUVILLE-S.-MER.

Près du Casino.
CONCERTS ET RÉUNIONS MUSICALES.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

SPÉCIALITÉ DE CARTES DE VISITE
PROGRAMMES DE CONCERTS ET SOIRÉES MUSICALES
COLLOT, passage Jouffroy, 38.
Livraison, deux heures après commande.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
—
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
—
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855
—
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.
—
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierr
—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIXET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 31. — 4 Août 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » Id.
Étranger..... 34 » Id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Conservatoire national de musique et de déclamation. Concours publics (fin). — Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner**. — Nécrologie : Carafa. — Monument à la mémoire d'Auber à Caen. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

L'art de bien chanter est si noble et si utile que celui qui ne le possède pas ne peut convenablement remplir les fonctions sacerdotales ; car il n'y a pas une leçon qui ne doive être lue décemment, pas un psaume qui ne doive être chanté avec une douce modulation. Tel est l'emploi de la musique que l'on peut dire que son concours est indispensable au service de Dieu.

Rabbin MAUR.

***

La musique est un exercice d'arithmétique que fait notre esprit sans s'en apercevoir. C'est de cette numération insensible que résulte la sensation de plaisir ou de peine que nous causent les consonnances ou les dissonnances.

LEIBNITZ.

M. M.

CONSERVATOIRE NATIONAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

CONCOURS PUBLICS (*Fin.*)

29 juillet. — OPÉRA.

Jury : MM. Ambroise Thomas, président ; Bazin, Duprato, Benoist, Bonnehée, Arthur de Beauplan, Jules Barbier, Halanzier, George Hainl.

(Hommes) : Premier prix (à l'unanimité), M. Boyer.
Second prix (à l'unanimité), M. Dereims.
Premier accessit (à l'unanimité), M. Menu.
Second accessit, M. Debroas.
(Femmes) : Premier prix, Mlle Vidal
Second prix, Mlles Wagner et Tapon.
Pas de premier accessit.
Second accessit (à l'unanimité), Mlle Assémat.
Tous ces lauréats sont élèves de M. Obin.

***

30 juillet. — TRAGÉDIE, COMÉDIE.

Jury : MM. Ambroise Thomas, président ; Charles Blanc, Arthur de Beauplan, H. de Saint-Georges, Alexandre Dumas, Emile Perin, Jules Barbier, Delaunay, Edouard Thierry.

Tragédie (Hommes) : Pas de premier prix.
Second prix, M. Dupont-Vernon, élève de M. Régnier.
Pas d'accessits.
(Femmes) : Pas de premier prix.
Second prix, Mlle Blanc, élève de M. Régnier.
Premier accessit, Mlle Pazat, élève de M. Régnier et d'abord de M. Beauvallet.

Comédie (Hommes) : Pas de premier prix.
Second prix, MM. Sicard, élève de M. Monrose, et Dupont-Vernon, élève de M. Régnier.
Premier accessit, MM. Joliet, élève de M. Monrose, et Baillet, élève de M. Bressant.
Second accessit, MM. Joubert et Villain, élèves de M. Bressant.
Troisième accessit, MM. Truffier, élève de M. Monrose, et Carré, élève de M. Bressant.
(Femmes) : Premier prix, Mlle Blanc, élève de M. Régnier.
Second prix, Mlles Legault, élève de M. Monrose ; Barretta et Geslin, élèves de M. Régnier.
Premier accessit, Mlle Perrin, élève de M. Régnier.
Second accessit, Mlle Regnault, élève de M. Régnier.
Troisième accessit, Mlle Delresnes, élève de M. Régnier.

***

31 juillet. — INSTRUMENTS A VENT.

Jury : MM. Ambroise Thomas, président ; F. Bazin, Barberceau, Pasdeloup, Baillot, Dauverné, Franchomme, Jancourt et Rose.

Flûte, Professeur, M. Altès. — Deux concurrents.
Premier prix, M. Lefebvre.
Pas de second prix.
Premier accessit, M. Bertram.

Hautbois. Professeur, M. Colin. — Six concurrents.
Premier prix, M. Hausser.
Second prix, M. Schmidt.
Premier accessit, MM. Boullard et Klein.
Second accessit, M. Ladouce.

Clarinette. Professeur, M. Leroy. — Trois concurrents.
Il n'a été décerné ni premier ni second prix.
Premier accessit, M. Palluel.

Basson. Professeur, M. Cokken. — Deux concurrents
Pas de premier prix.
Premier accessit, M. Schubert.
Second accessit. M. Martin.

Cor. Professeur, M. Mohr. — Quatre concurrents
Premier prix, M. Malizieux.
Second prix : M. Ammann.
Premier accessit, MM. Campion et Bonvoust.

Cornet à pistons. Professeur, M. Arban. — Cinq concurrents.
Premier prix, M. Prévet.
Second prix, M. Sicart.
Premier accessit, M. Roussille.
Second accessit, M. R. Kint.

Trompette. Professeur, M. Cerclier. — Un concurrent.
Pas de premier prix.
Second prix, M. Loriferne.

Trombone. Professeur, M. Delisse. — Trois concurrents.
Pas de premier prix.
Second prix, M. Allard.
Premier accessit, M. Blachère.
Second accessit, M. Souchon.

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

—

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

—

(8e article) (1).

V

Les Financiers. — La Popelinière et Truchet. — Reprise de *Proserpine*. — Un mot sur Thévenard. — Le mariage de Marie Antier. — Obsèques de Marthe Le Rochois. — Une messe en musique. — *Les Stratagèmes de l'Amour*. — *Les Amours des Dieux*. — Les Parodies. — Mlle Cartou. — Couplet sur *Bellérophon*. — Le Page et Mlle Erémans. — Un mariage d'artistes. — A propos des Maupin. — Retraite de Destouches. — Une orgie à l'Opéra. — Le juif Du Liz. — Supplice de Joinville. — Le talent de Mlle Pélissier. — Sa mort.

A côté de ce monde agité, de poëtes faméliques, d'abbés pourchassant Vénus et Pindare, de femmes livrant leur esprit à tous les vents et leurs faciles amours à tous les caprices, à côté de Montesquieu qui vient d'écrire l'*Esprit des lois* et les *Lettres persanes*, près de Voltaire dont le génie railleur ira percer les retranchements déjà vermoulus d'un monde qui s'abîme, non loin de Jean-Jacques dont l'éloquence austère va servir de préface à la grande commotion sociale et politique de la fin du dernier siècle, à côté de tout ce monde « ondoyant et divers, » il y a la société des financiers, Mécènes roturiers dont la part dans le mouvement des esprits de cette époque est incontestable.

Après les Samuel Bernard, les frères Pâris, et tant d'autres, fermiers généraux et traitants, dont quelques-uns servirent de modèles à Lesage pour son *Turcaret*, la figure de Le Riche de la Popelinière reste particulièrement en saillie.

C'est dans sa villa de Passy que se réunissait ce que l'Opéra possédait alors d'artistes les plus accomplis; c'est là que Rameau trouva un appui pour révéler au monde que le modeste organiste de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie était un génie dramatique puissant; c'est là, chez le futur ami de Voltaire, le mari malheureux de Mimi Dancourt, que Marie Antier connut le fermier général Truchet.

La cantatrice s'était depuis longtemps engouée de son amphitryon, et la chronique ajoute que le prince de Carignan, dont elle était la maîtresse, ayant pu constater une infidélité au profit de son ami de la Popelinière, se vengea en obtenant une lettre de cachet contre l'infidèle Céphise, qu'il fit interner pour quelque temps à Sainte-Pélagie. Mlle Antier possédait 40,000 livres en or; on ne lui permit d'emporter dans sa retraite que 300 livres. Truchet, lui, était un petit homme gros, court, replet, bondé de bank-notes; esprit médiocre, fortune « éloquente ».

Avant Truchet, Marie Antier inspira la plus folle passion à La Mothe-Houdancourt, qui s'en éprit un soir qu'il la vit jouer le rôle de Cérès dans la *Proserpine* de Lulli, lors de la reprise de cet opéra, en janvier 1727. Jamais Marie Antier n'avait paru aussi pathétique: dans le beau monologue : *Déserts écartés, sombres lieux*, la cantatrice transporta littéralement son auditoire par l'énergie de sa diction et la véhémence de son jeu.

Cette reprise est une date dans l'histoire de l'Opéra par la coopération du fameux architecte Servandoni à la partie décorative. Pour la première fois, le public vit des perspectives dont l'harmonie des lignes et la coloration vaporeuse rappelaient les paysages de Claude Lorrain. Mais où les transports devinrent frénétiques en quelque sorte, ce fut au tableau représentant l'antre de Pluton au pied du mont Etna. Là, un torrent se précipitait d'une hauteur de vingt pieds de haut et formait après sa chute un lac aux flots agités. Cette cascade était produite par la rotation de deux roues immenses, enveloppées de gaze d'argent ; trois colonnes torses posées horizontalement et irrégulièrement placées, aidaient également à l'illusion. Puis, des échappées de feu et de lumière, à travers les roches, accentuaient encore l'aspect sauvage et pittoresque de cette scène.

C'est de cette reprise que datent les dernières représentations de Thévenard; c'est à l'une de ces soirées que l'on rapporte le mot, si souvent répété depuis, d'un abbé à un quidam, lequel fredonnait obstinément pendant que l'acteur était en scène. L'impatience de l'abbé se traduisit en gestes de mécontentement. — « Qu'avez-vous, Monsieur? lui dit son voisin — J'enrage contre ce coquin de Thévenard qui m'empêche de vous entendre, » répondit l'abbé.

La passion de La Mothe pour la belle Cérès entrava pour quelque temps l'expression des soupirs de M. Truchet. La cantatrice était dans l'ébahissement le plus profond devant un amour qui lui avait sacrifié Mme la duchesse de Duras et toutes les jolies caillettes de la cour. La Mothe était loin d'être beau : grand, dégingandé, le visage long, il ressemblait beaucoup à « un vilain cheval; » il avait la plus incroyable présomption et la plus insupportable fatuité. Enfin en l'année 1730, cet Adonis efflanqué céda la place au bonhomme Truchet, qui accorda son nom et sa fortune à Marie Antier. Les plus hauts personnages tinrent à honneur de témoigner à cette occasion leur estime à la célèbre actrice. La reine lui fit don d'une tabatière ornée de son chiffre royal et enrichie de pierreries, (les libéralités des grands se traduisirent souvent de cette façon pour Marie Antier, qui finit par posséder une magnifique collection de tabatières;) — le comte et la comtesse de Toulouse lui envoyèrent de la vaisselle en argent, en un mot c'était à qui comblerait des plus beaux bijoux et des dons les plus précieux la nouvelle épousée.

Marie Antier quitta l'Opéra en 1741 avec une pension de quinze cents livres; elle conserva son appartement rue Saint-Nicaise, près du magasin de l'Opéra et y mourut le 3 décembre 1747. Cette cantatrice fut la première à laquelle on accorda les honneurs de l'inhumation à l'église. C'est à Saint-Germain-l'Auxerrois que ses restes furent déposés.

Le nom de Marie Antier nous rappelle encore une fois au souvenir de sa maîtresse ès-art lyrique, Marthe Le Rochois, dont les obsèques furent si scandaleusement troublées par l'impétueuse intervention de l'archevêque de Paris, le cardinal de Noailles. Le 9 octobre 1728, le cortége funèbre s'était rendu de la rue Saint-Honoré à l'église des Petits-Pères, où le vieux Campra avait déjà amené les artistes de l'orchestre de l'Opéra. Une foule immense emplissait la nef, quand, après quelques colloques avec les membres du clergé et Francine, apparut M. de Noailles, qui signifia impérieusement que l'Église ne tolérerait aucune cérémonie. Campra descendit de la tribune, et l'on se contenta de chanter auprès de la tombe de Lulli, une messe en faux-bourdon.

Cette même année 1728, nous retrouvons les noms de Marie Antier et de Truchet dans une circonstance toute différente. Le roi venait d'échapper au mortel péril de la petite vérole; Truchet, aidé de son ami La Popelinière, organisa une messe en musique d'action de grâces aux Grands-Jésuites-Saint-Antoine (actuellement le lycée Charlemagne). Jamais on n'avait ouï un orchestre aussi nombreux: cent cinquante instrumentistes le composaient, et les soli étaient chantés par les deux célébrités d'alors, Mlles Antier et Le Maure.

(1) Voir les nos 22, 23, 25, 26, 27, 29 et 30.

Notons, pour mémoire, la retraite de Destouches de sa place de surintendant de la musique du roi, en 1728, avec une pension de 4,000 livres, et signalons la chute mémorable de l'opéra-ballet du même Destouches, *les Stratagèmes de l'Amour*, célèbre par la parodie qu'en firent Fuzelier et d'Orneval.

Les Stratagèmes de l'Amour avaient été composés pour la célébration la plus platement obséquieuse des mérites du nouveau roi Louis XV. Les adulations serviles prodiguées jadis au roi son aïeul y étaient dépassées. Cette pièce, arrangée d'après une comédie italienne de Moniglia (1658) et mise en musique d'après les ordres du cardinal de Médicis par Giacomo Milani, puis ensuite par Giovanni Pagliandi, cette pièce, disons-nous, avait un prologue dont la scène figurait le Temple de la Gloire. Un frontispice lumineux avec ces mots : *Æternitas imperii*, servait de portique à un monument, où, entre un série d'arcades, paraissaient les statues d'or de Hugues Capet, François Ier, Philippe-Auguste, Louis XII, Henri IV, Louis XIV, escortant les grandes figures de la France, de Pharamond et de Charlemagne. La Prêtresse de la Gloire (Antier) et le Prêtre (Chassé) invitaient une troupe de guerriers et de bergers à célébrer au son des trompettes et des musettes les fastes des rois et leur enthousiasme pour Louis XV, lequel descendait à ce moment des hauteurs de l'Empyrée, c'est-à-dire des cintres, assis à côté de la reine, sur un groupe de nuages, environné d'Amours et de Grâces. Le tout se terminait par un couronnement de myrtes et de roses.

Quelques jours après, le 8 avril, dimanche des Rameaux, la foule se pressait au carrefour Buci, où se trouvait le théâtre de l'Opéra-Comique de la Foire, pour entendre la parodie nouvelle. Hamoche, le pierrot de la pièce, tint un petit discours en forme de prologue, où il annonçait en substance que le ballet nouveau ayant disparu de l'affiche si brusquement, les auditeurs n'auraient pas le loisir d'exercer leur intelligence sur la critique de l'œuvre tombée. « Vous savez, Messieurs, continuait l'orateur forain, que le succès d'une critique est presque toujours égal à la réussite de l'ouvrage critiqué; il est fâcheux d'avoir affaire à des opéras qui ne peuvent rester trois jours en place; néanmoins, ajoutait-il,

Messieurs, daignez nous entendre
Sans tirer votre sifflet ;
Gardez-vous bien de nous prendre
Pour quelque nouveau ballet.

L'année suivante est donné un autre ballet héroïque, *les Amours des Dieux*, musiqué par Mouret, chanté par Mlle Antier, Pélissier et par Dun fils, dansé par la gracieuse Mlle Sallé; on y voit débuter, dans un air pastoral, Mlle Cartou, l'une des *Académiciennes* dont les mœurs excentriques eurent un si grand retentissement au dernier siècle. *Les Dieux à la foire*, tel fut le titre de la parodie.

Avant d'esquisser le premier hymen entre artistes, avant de consacrer quelques lignes au charmant couple qui nous sollicite, jetons un regard sur la reprise de *Bellérophon*, le 6 avril 1728, et sur la satire qu'en firent les forains, quand, à propos de l'obscurité au milieu de laquelle Apollon rendait son oracle, ils chantèrent le couplet suivant :

Quoi! nous faire voir dans un four
Le Dieu du jour!
Ah! le beau tour!
Nous ne souffrirons point cela.
Cette sottise
N'était permise
Qu'à l'Opéra.

Nous avons relaté en son temps les débuts à l'Académie royale de musique de Mlle Erémans, le 17 juin 1721. A une époque où, selon Mlle Aïssé « les filles de l'Opéra et les filles de joie inondaient Paris », s'épanouissait dans cette atmosphère malsaine, une fleur de jeunesse, de grâce et de vertu. La passion de l'art avait seule poussé cette enfant, issue d'une honnête famille bourgeoise, dans un monde où l'honneur de la femme paraissait avili. La voix de Mlle Erémans avait la fraîcheur d'une matinée de printemps, elle était légère et d'une grande étendue. Cette charmante personne remplissait les rôles de demi-caractère avec un succès véritable, jusqu'à l'arrivée de Mlle Fel qui la fit oublier plus tard. Un jeune homme nommé Le Page, membre de la musique du roi, où, de 1722 à 1727, il tint l'emploi de batteur de mesure, vit un jour Mlle Erémans dans l'un de ses rôles et s'en éprit vivement. Afin d'approcher de plus près de l'objet de son culte, il donna sa démission et entra dans les chœurs de l'Opéra, où sa belle voix de basse-taille rhythmait heureusement celles des comparses. Le Page ne possédait pas un physique avantageux; aussi son mérite musical, relativement considérable pour l'époque, fut-il surtout utilisé pour la direction des études et la mise en œuvre des nouvelles partitions.

Le Page eut l'insigne bonheur de n'avoir pas été aveuglé par l'amour en mettant les pieds sur la grande scène lyrique. Ses sentiments, discrets et contenus d'abord, lui permirent de suivre et d'apprécier Mlle Erémans à sa juste valeur. En 1735, ce roman, dans lequel l'amour et l'estime réciproques avaient une égale part, se termina par le mariage des deux artistes. Mlle Erémans quitta l'Opéra après vingt années de service. Son mari mourut en 1752. Neuf ans après, sa femme le suivit dans la tombe.

Nos investigations sur Le Page nous ont conduit à une singulière rencontre de noms appartenant à l'histoire de l'Opéra. Le père de notre Le Page avait été autrefois écuyer du duc de Bourgogne à Saint-Germain-en-Laye. Là, lié d'amitié avec l'officier de bouche du roi, Estienne Maupin, il s'engagea un jour, lui, Abraham Le Page, à verser une rente annuelle de trois mille livres tournois audit Maupin, pour le dédommager de sa démission d'officier de cuisine, démission qui ne devait être donnée que dans la seule intention d'introduire la famille des Le Page dans la maison du roi. Cet acte passé devant le notaire Ferrant, au Port-au-Pec, est daté du 12 mai 1667; ce qu'il stipulait fut exécuté, car nous retrouvons Estienne Maupin chef de l'échansonnerie de la duchesse de Bourgogne en 1676. Estienne Maupin était l'un des oncles de Maupin, mari de la demoiselle d'Aubigny et aide dans les gabelles. Sans vouloir nous étendre davantage sur ces personnages et prolonger cette digression, nous croyons utile d'indiquer aux chercheurs la famille dont le nom est resté si singulièrement célèbre dans les annales de l'Opéra.

Le beau-père de la Clorinde de cette époque avait été, rue des Vieilles-Etuves, « escuyer de cuisine » du marquis de Vaubrun, le frère de l'abbé de Vaubrun, l'instigateur des fêtes de Sceaux. Charles Maupin, comme tous ses frères, parmi lesquels nous citerons François, argentier de la dauphine, et Thomas, officier de bouche du roi, possédait des propriétés et des immeubles assez considérables à Saint-Germain et aux environs. Les traces de cette famille disparaissent dans le premier quart du dix-huitième siècle. Quant à la famille d'Aubigny, nous trouvons Jean-Baptiste d'Aubigny, frère de la Maupin, secrétaire du roi en 1722, année même où apparaissent les Le Page dans la musique de la Chapelle-Royale.

Revenons à l'Opéra, ou plutôt pénétrons, par une journée de juin 1735, dans les appartements du sieur Gruer, directeur du théâtre, dans la cour Auri, rue Saint-Nicaise. Destouches avait pris sa retraite d'intendant de la musique royale en 1728, puis de directeur de l'Opéra deux ans plus tard; Gruer, moyennant la somme de 300,000 francs, lui succéda le 1er juin 1730. C'était un financier enrichi, qui menait une vie à grand éclat; sa table avait une renommée à faire envie à Momus lui-même.

Le 15 juin de l'année suivante, un festin réunissait MM. de Thuret, capitaine au régiment de Picardie, le prince de Carignan, Campra le compositeur, alors âgé de soixante-dix ans, Mmes Pélissier, Camargo et Duval du Tillet, danseuse ravissante, bonne musicienne, auteur de l'opéra-ballet *les Génies*, représenté en 1736. Ne l'oublions pas, nous sortons de la Régence pour retomber dans le règne des Cotillons, et le théâtre de l'Opéra va être le triste et fidèle reflet de cette société insouciante, inconsciente et dépravée. Echauffé par les vapeurs bachiques, le sieur Gruer tint un speech, après lequel les dames, costumées fort légèrement, se livrèrent aux danses les plus folles et les plus échevelées. Cette scène inspira à

Gentil Bernard son épître intitulée *les Orgies*, à laquelle nous renvoyons nos lecteurs.

Cette scandaleuse équipée eut un immense retentissement; le roi s'en divertit fort, regrettant *in petto* de n'y avoir pris part; néanmoins, cédant aux réclamations du Conseil d'Etat, il révoqua le privilége de trente années accordé à Gruer, et celui-ci eut pour successeur, le 18 août 1731, le nommé Le Comte. A son tour, ce dernier céda la place, le 3 mai 1733, à de Thuret. La direction de l'Opéra devenait un gouffre, engloutissant la fortune et les espérances de tous ceux qui prétendaient en être les habiles pilotes.

Une aventure qui fit encore plus de bruit à cette époque, et dont Mlle Pélissier fut également la triste héroïne, est celle du juif portugais Lopez du Liz. Ce Crésus, qui possédait la fortune énorme, surtout alors, de 800,000 livres de rentes, combla l'actrice des bijoux les plus précieux; grâce à ses libéralités, elle primait par l'éclat de sa fortune les courtisanes les plus en vogue. Lors de la mort d'Adrienne Lecouvreur, en 1730, Mlle Pélissier acquit au prix de 40,000 écus les costumes de théâtre et les pierreries de la tragédienne. A chaque représentation du *Carnaval et la Folie*, de La Motte et Destouches, Mlle Pélissier modifiait ses ajustements et faisait passer ainsi en revue au public ravi les richesses de l'écrin scintillant qui rehaussait la variété de ses costumes. Du Liz lui avait à cet effet prêté ses derniers diamants. Obligé de quitter la France, le Portugais lui réclama son bien; cette demande resta sans effet. Du Liz, qui avait été de plus froissé de certains procédés du musicien Francœur, ami zélé de l'actrice, prépara une odieuse vengeance. De La Haye, il dépêcha son domestique Joinville, avec l'ordre à celui-ci de bâtonner Francœur et de brûler et de défigurer les traits séduisants de la Pélissier, à l'aide d'un violent corrosif. L'ignorance épistolaire de Joinville mit la justice sur les traces du complot, grâce au scribe qui écrivit sous la dictée du valet. Le 9 mai 1731, le malheureux Joinville subit le supplice de la roue en place de Grève. Son maître fut exécuté en effigie; pendant qu'on le rouait par procuration à Paris, il donnait une grande fête à La Haye pour narguer ses juges parisiens.

L'exécution de Joinville avait attiré toutes les dames de la cour et toutes les actrices. Jamais spectacle n'avait été plus navrant. « Cet homme a joué de malheur, dit Barbier, et souffert plus qu'un autre, attendu que la corde du tourniquet a cassé pendant l'exécution, et qu'il a fallu en chercher une autre lorsqu'il était à moitié étranglé. » Cet événement donna naissance aux vers suivants :

Pélissier, Marseille a des chaînes,
Bien moins funestes que les tiennes.
Sous tes fers on est accablé
Sans que jamais rien tranquillise :
Quand on les porte on est volé;
On est roué quand on les brise.

Rapprochons les dates : un mois à peine après ce drame, celle qui en fut cause participait à l'orgie du sieur Gruer! Cette femme, dont le mari mourut misérablement en province, fut bannie le 15 février 1734 du théâtre de l'Opéra, par suite de ses scandaleuses fredaines.

Elle était blonde, d'une carnation séduisante; sa voix était superbe. Elle et Mlle Le Maure supportaient seules le poids des grands rôles; aussi cet arrêt d'ostracisme avait-il dû être grandement fondé pour être rendu. « Elle était douée de toutes les grâces et des talents les plus rares pour le théâtre, » dit La Borde.

Hændel, passant à Paris, Marpurg, l'éminent théoricien allemand, Quantz, le fameux flûtiste de Berlin, apprécièrent vivement les mérites de cette virtuose; à Londres elle se fit applaudir à côté de Mlle Sallé, que Hændel venait d'engager. Les Anglais prodiguaient déjà à cette époque un large tribut d'admiration à une ballerine française qui innovait audacieusement la réforme du costume, et à une cantatrice dont un rimeur contemporain a dit :

Pélissier, flatteuse sirène,
Non, jamais au théâtre on n'a mieux exprimé
Le plaisir, la douleur, la tendresse, la haine;
En toi, jusqu'à la mort, tout paraît animé.

Le 21 mars 1749, tout ce qui à Paris vivait de et pour l'Opéra accompagna à sa dernière demeure une artiste dont le souvenir restera le fidèle reflet des mœurs du temps et du caractère particulier de l'interprétation lyrique à cette période de notre histoire musicale.

A. Thurner.

(*La suite prochainement.*)

NÉCROLOGIE.

MICHEL CARAFA

Nous ne pouvons mieux faire, pour rappeler ce que fut l'aimable et fécond compositeur qui vient de s'éteindre à un âge patriarcal, — figure un peu pâle par elle-même, et qui a fini par s'effacer tout à fait à une époque où l'on commence à se désintéresser un peu moins de la *conscience* musicale, — nous ne pouvons mieux faire que de reproduire la notice que lui a consacrée le savant biographe des musiciens. Aussi bien la carrière militante de Carafa était-elle terminée depuis longtemps lorsque Fétis la résumait en ces termes :

« CARAFA (Michel), de la noble famille de ce nom, né à Naples le 28 novembre 1785, a commencé l'étude de la musique au couvent de *Monte Oliveto*, à l'âge de huit ans. Son premier maître fut un musicien mantouan nommé Fazzi, habile organiste. Francesco Ruggi, élève de Fenaroli, lui fit faire ensuite des études d'harmonie et d'accompagnement, et plus tard il passa sous la direction de Fenaroli lui-même. Enfin, dans un séjour qu'il fit à Paris, il reçut de Cherubini des leçons de contrepoint et de fugue. Quoiqu'il eût écrit dans sa jeunesse, pour des amateurs, un opéra intitulé *il Fantasma*, et qu'il eût composé vers 1802 deux cantates, *il Natale di Giove* et *Achille e Deidamia*, dans lesquels on trouve le germe du talent, néanmoins il ne songea d'abord à cultiver la musique que pour se débarrasser d'autres travaux : il embrassa la carrière des armes. Admis comme officier dans un régiment de hussards de la garde de Murat, il fut ensuite nommé écuyer du roi dans l'expédition contre la Sicile, et chevalier de l'ordre des Deux-Siciles. En 1812 il remplit, auprès de Joachim, les fonctions d'officier d'ordonnance dans la campagne de Russie, et fut fait chevalier de la Légion d'honneur.

« Ce ne fut qu'au printemps de l'année 1814 que M. Carafa songea à tirer parti de son talent, et qu'il fit représenter son premier opéra intitulé *il Vascello d'Occidente*, au théâtre *del Fondo*.

« Cet ouvrage, qui eut beaucoup de succès, a été suivi de *la Gelosia corretta*, au théâtre des Florentins, en 1815; de *Gabrielle di Vergy*, au théâtre *del Fondo*, le 3 juillet 1816; d'*Ifigenia in Tauride* à Saint-Charles, en 1817; d'*Adele di Lusignano*, à Milan, dans l'automne de la même année; de *Berenice in Siria*, au théâtre de Saint-Charles à Naples, dans l'été de 1818, et de l'*Elisabeth in Derbishire*, à Venise, le 26 décembre de la même année. Au carnaval de 1819, M. Carafa a écrit dans la même ville *il Sacrifizio d'Epito*, et l'année suivante il a fait représenter à Milan *I due Figaro*. En 1821 il a débuté sur la scène française par l'opéra de *Jeanne d'Arc*, qu'il avait composé pour le théâtre Feydeau : cet ouvrage n'a pas eu le succès qu'aurait dû lui procurer la musique, car il s'y trouvait de belles choses. Après la mise en scène de cet opéra, M. Carafa alla à Rome, où il écrivit *la Capricciosa ed il Soldato*, qui eut beaucoup de succès. Il y composa aussi la musique du *Solitaire* pour le théâtre Feydeau de Paris, et celle de *Tamerlano*, qui était destiné au théâtre Saint-Charles de Naples, mais qui n'a pas été représenté. De tous les opéras de M. Carafa, celui qui a obtenu le succès le plus populaire est *le Solitaire*. Il s'y est glissé des négligences dans la partition, mais on y trouve des situations dramatiques bien senties et bien rendues. Après la re-

présentation de cette pièce, qui eut lieu à Paris au mois d'août 1822, M. Carafa retourna à Rome pour y écrire *Eufemio di Messina*, où il y a quelques beaux morceaux, entre autres un duo dont l'effet est dramatique. Cet ouvrage eut une réussite complète. En 1823, le compositeur donna à Vienne *Abufar*, dont les journaux ont vanté le mérite. De retour à Paris, M. Carafa y fit représenter le *Valet de chambre* dans la même année 1823, il donna *l'Auberge supposée*, et en 1825 *la Belle au Bois dormant*, grand opéra. Dans l'automne de 1825 il avait aussi écrit *il Sonnambulo*, à Milan; puis il fit représenter à Venise le *Paria* au mois de février 1826.

« En 1827, il vint se fixer à Paris, dont il ne s'est plus éloigné. Le 19 mai de cette année, il fit représenter un opéra en un acte intitulé *Sangarido*; cet ouvrage n'eut point de succès. Il fut suivi de *la Violette*, opéra en trois actes, dont M. Leborne avait composé quelques morceaux; de *Masaniello*, en trois actes, ouvrage rempli de belles choses et qu'on peut considérer comme le chef-d'œuvre de M. Carafa (joué en 1828); de *Jenny*, en trois actes, qui n'eut qu'un succès incertain en 1829; de la *Fiancée de Lammermoor*, opéra italien écrit pour Mlle Sontag, d'un ballet en trois actes intitulé l'*Orgie* (à l'Opéra, en 1831); de la *Prison d'Edimbourg*, en 1833, ouvrage qui réussit peu, mais qui méritait un meilleur sort, enfin de la *Grande-Duchesse*, opéra en quatre actes, représenté à l'Opéra-Comique. Il a aussi écrit, en 1833, une *Journée de la Fronde*, et la *Maison du Rempart*. Enfin il a composé quelques morceaux pour la partition de la *Marquise de Brinvilliers*. En 1837, il a succédé à Lesueur comme membre de la classe des Beaux-Arts de l'Institut. Après la mort du clarinettiste Beer, M. Carafa a été nommé directeur du Gymnase de musique militaire; mais cette école fut supprimée quelques années après. M. Carafa est devenu aussi en 1840 professeur de composition au Conservatoire de musique de Paris. »

Michel Carafa, né prince de Colobrano, était allié aux plus hautes familles napolitaines.

On connaît son attachement, disons mieux, son culte pour Rossini. L'auteur de *Guillaume Tell*, reconnaissant d'un dévouement et d'une admiration qui n'avaient point de bornes, lui abandonna les droits d'auteur que lui produisait cet ouvrage, ce qui permit à Carafa de vivre dans une honnête aisance.

Paralysé depuis quelques années, il avait dû renoncer à faire sa classe au Conservatoire : ses élèves avaient été répartis entre les autres professeurs de composition.

On raconte un trait fort touchant de sa digne femme, que la maladie a enlevée l'année dernière. Pendant le siége de Paris, Carafa était déjà gravement atteint du mal qui devait l'emporter. S'il avait su sa femme également en danger, il serait mort de douleur. Mme Carafa usa dès lors d'un pieux stratagème pour lui laisser ignorer les progrès rapides de sa maladie, et sa sollicitude alla même au delà de la mort. D'accord avec le médecin et quelques amis, elle simula un départ dès qu'elle sut qu'elle était condamnée. On dit à Carafa que sa femme avait pu être conduite hors Paris et qu'après le blocus elle reviendrait tout à fait rétablie. Mme Carafa avait préparé des lettres datées à l'avance d'une propriété de famille où elle était censée avoir cherché une retraite. Ces lettres furent remises exactement et Carafa ignora toujours que sa femme l'avait précédé dans la tombe.

Les obsèques de Carafa ont eu lieu lundi dernier. On y a chanté deux de ses compositions : une *Marche funèbre* et un *Ave verum*, avec accompagnement de harpe par M. Prumier, l'un de ses élèves. Au cimetière, M. Signol a prononcé quelques paroles d'adieu au nom de l'Institut et à la place d'Ambroise Thomas, retenu au Conservatoire par les concours de fin d'année.

C. B.

MONUMENT A LA MÉMOIRE D'AUBER

A CAEN

Le secrétaire de la Société des Beaux-Arts de Caen vient d'adresser la lettre suivante au directeur du *Figaro*, en réponse à un article de ce journal où M. de Saint-Georges regrettait l'abandon dans lequel semble rester en France la mémoire d'Auber :

« Monsieur le directeur,

» Dans votre numéro du 6 mai dernier, un de vos collaborateurs, qui fut aussi celui d'Auber, exhale des plaintes éloquentes sur l'oubli dans lequel la France laisse cet illustre compositeur, qui n'a pas même un tombeau.

» Permettez-nous de vous informer que cet oubli n'est pas aussi complet que M. de Saint-Georges est désolé de le croire.

» La ville natale d'Auber n'a jamais perdu de vue, ni dans la vie ni dans la mort, celui qui fut une de ses gloires les plus brillantes.

» La Société des Beaux-Arts de Caen, dans sa séance du 12 janvier, sur le rapport d'un de ses membres, M. Legentil, professeur au Lycée de Caen, a émis le vœu qu'une statue fût érigée à Auber dans cette ville; l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, dans sa séance du 23 février, a adopté les mêmes conclusions; enfin l'administration municipale a donné son adhésion à cette idée.

» Si elle n'a pas eu plus de publicité, c'est que les compatriotes et les admirateurs d'Auber ont été retenus par un scrupule que vous ne pourrez manquer de trouver légitime. Quand la France, se sont-ils dit, saigne encore de ses blessures, cherche à les cicatriser, est-ce le moment de faire des sacrifices en faveur d'une cause juste, sans doute, mais secondaire? Une souscription d'un intérêt purement artistique ne doit-elle point céder le pas aux souscriptions patriotiques?

» Mais ce qui est différé n'est pas perdu : ils ont posé le principe, et renvoyé l'application à des jours meilleurs.

» Alors ils feront appel à tout le monde, comme vous dites avec raison, pour élever à Auber un monument digne de lui.

» La statue de Boïeldieu se dresse glorieusement, dites-vous, sur l'une des places de sa ville natale. La statue d'Auber doit se dresser sur l'une des places de Caen.

» Vous proposez qu'une souscription artistique et nationale soit ouverte pour un tombeau ; permettez-nous de la réserver pour notre statue et de compter sur votre concours.

» Vous ne vous êtes jamais préoccupé de la fortune que laissait Auber à ses héritiers ; nous nous en préoccupons, nous, et nous pensons que si la France songe à une statue, le tombeau les regarde.

» Dans l'intérêt même de la gloire d'Auber, nous venons vous prier de ne pas donner suite à une idée qui affaiblirait nos ressources communes en les divisant. Unis par la même pensée, celle de glorifier le fécond et aimable compositeur qui nous charma pendant un demi-siècle, ne nous faisons pas la guerre.

» C'est à Bonn qu'on va voir Beethoven, à Salzbourg Mozart, à Dresde Weber, à Liége Grétry, à Rouen Boïeldieu ; c'est à leur berceau et non sur leur tombe.

» Réservez-nous donc vos sympathies, votre plume, votre or.

» Agréez, etc.

» Pour la Société des Beaux-Arts,

» *Le Secrétaire*, A. BURET. »

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a repris lundi dernier *l'Africaine*, qui a été jouée également mercredi et vendredi. Mlle Hisson faisait sa rentrée dans le rôle de Sélika, et M. Lassalle débutait dans celui de Nélusko. L'un et l'autre ont été très-sympathiquement accueillis. Mlle Hisson est une Sélika énergique et passionnée, telle que le sujet la réclame. M. Lassalle a composé son rôle avec un grand talent, dans la manière de Faure; en attendant que ce talent ait pris un caractère tout à fait personnel, applaudissons à la distinction parfaite, au jeu savant du nouveau baryton, à sa belle manière de phraser et de poser la voix. Dans l'*Africaine*, M. Lassalle n'est point, en somme, inférieur à ce qu'il était dans *Guillaume Tell*. Mlle Fidès Devriès (Inès) et M. Villaret (Vasco) ont été associés au succès de ces deux excellents artistes.

*** M. Boyer, le baryton qui vient d'obtenir un si brillant succès au concours du Conservatoire, est, assure-t-on, engagé à l'Opéra-Comique.

*** Mlle Jeanne, du Gymnase, est aussi engagée à ce théâtre.

*** L'Opéra-Comique vient de recevoir un ouvrage en un acte de

M. Emile Pessard, paroles de MM. Paul Arène et Alphonse Daudet, *Pierrot héritier*.

*** MM. Ismaël et Lhérie, Mmes Galli-Marié et Priola ont joué l'*Ombre* cette semaine à Montpellier, Nîmes et Marseille. Cette dernière ville est encore sur l'itinéraire de la troupe, au retour de Toulouse. G

*** Jeudi dernier, le théâtre des Variétés, sorti frais et pimpant de la période des réparations, et surtout mieux aménagé, a fait une brillante réouverture avec *les Cent Vierges*. L'œuvre de Lecocq a été jouée avec le même entrain et le même esprit par tous les artistes qui ont créé les rôles. Mlles Van Ghell et Gauthier, toujours aussi charmantes; MM. Léonce, Kopp et Berthelier toujours aussi amusants, ont été fêtés comme aux premiers jours. La salle était comble et la recette a été fort belle. Le lendemain, même succès dans la salle et à la caisse. La recette des deux soirs a dépassé six mille francs. — Mme Céline Chaumont, qui vient de terminer la saison à Londres, a été très-chaudement et très-justement applaudie dans la petite pièce qui accompagne *les Cent Vierges*, *Madame attend Monsieur*.

*** Le directeur de la Gaîté, M. Boulet, a annoncé l'intention de monter *Paul et Virginie*, l'opéra de Victor Massé, que son auteur laisse reposer depuis longtemps dans ses cartons, en attendant une chanteuse. Le ténor est trouvé, c'est M. Capoul; mais la difficulté principale est loin d'être résolue. Mmes Patti et Nilsson, auxquelles des ouvertures ont été faites, ont engagé leur liberté pour longtemps encore; et d'ailleurs, se contenteraient elles aujourd'hui des honoraires relativement modiques que M. Boulet pourrait leur offrir? Comme on paraît s'en tenir à ces deux illustres cantatrices et dédaigner les artistes de moindre renom, le projet du directeur de la Gaîté pourrait bien rester à l'état de bon vouloir.

*** *La Fille de Madame Angot*, l'opérette de MM. Clairville, Siraudin et Koning, musique de M. Lecocq, qui doit être représentée pour la première fois, à la fin d'octobre, aux Fantaisies-Parisiennes, à Bruxelles, sera jouée, paraît-il, cet hiver aux Folies-Dramatiques.

NOUVELLES DIVERSES.

*** C'est demain lundi, à une heure très-précise, qu'a lieu au Conservatoire la distribution solennelle des prix, sous la présidence de M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

*** La distribution des prix de l'École de musique religieuse, fondée par M. L. Niedermeyer et dirigée par un de ses gendres, M. Gustave Lefèvre, a eu lieu samedi sous la présidence de M. Deville, délégué de l'administration des cultes. — Voici le nom des principaux lauréats : — *Histoire de la musique*. Professeur : le directeur de l'Ecole. — Prix, MM. Martin et Werk. Accessits, MM. A. Rapp et G. Boidin. — *Solfége*. Professeur : M. Bollaert. — Prix, M. Boidin. 1er accessit, M. A. Convert. 2e accessit, M. G. Dieudonné. — *Harmonie*. Professeur : M. Eugène Gigout. — 1er prix, M. G. Dieudonné. 2e premier prix, M. Georges Miné. 2e prix, M. J. Simon. Accessit, M. A. Bergès. — *Piano* (1re division). Professeur : M. Eugène Gigout.—1er prix, M. J. Simon. 2e prix, M. Dieudonné. Accessit, M. G. Miné. Mention honorable, M. Charles Bresselle. — (2e division). Professeur : M. Fauré. — 1er prix *ex æquo*, M. A. Bergès et E. Thomas. 2e prix, M. A. Convert. Accessits *ex æquo*, MM. Dornbirrer et J. Bockler. — *Orgue*. Professeur : M. Loret. — 1er prix, donné par le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts. M. G. Miné. 2e prix, M. Boidin. Accessit, M. G. Dieudonné. — *Plain-chant*. Professeur : M. Gigout. — 1er prix, donné par le Ministre, M. G. Miné. 2e prix, M. Boidin. Accessit, M. G. Bockler. — *Composition musicale*. Professeur : le directeur de l'Ecole. — Prix donné par le Ministre, M. Aloys Claussmann.

*** Une circulaire du ministre de la guerre remet en vigueur une ordonnance datant de 1853, relative à la formation dans chaque régiment d'une école obligatoire de chant, et quelque peu tombée en désuétude depuis plusieurs années. Aussi, depuis deux jours, au camp de Villeneuve-l'Etang, entend-on les soldats chanter la gamme et solfier sous la direction des chefs et des sous-chefs de musique.

*** L'Exposition d'économie domestique, organisée par la Société nationale d'encouragement des Travailleurs industriels, a été inaugurée dimanche dernier au Palais de l'Industrie. Un festival d'orphéons et de fanfares, auquel ont pris part quatre cents exécutants, sous la direction de M. E. Delaporte, formait la partie musicale de cette solennité. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce qu'offrira d'intéressant ce côté artistique de l'Exposition. Dès à présent des concerts de symphonie ont lieu le mercredi et le vendredi, sous la direction de M. Guimbal. Les premiers ont été fort intéressants et ont réuni un nombreux public.

*** On a pu remarquer qu'aucune élève de Mme Viardot ne figurait au concours de chant du Conservatoire. L'éminent professeur a pensé qu'une année ne suffisait pas pour former de véritables artistes, et elle a obtenu de remettre jusqu'aux concours de l'an prochain une épreuve à laquelle elle ne veut se présenter qu'avec tous ses avantages.

*** Christine Nilsson, devenue Mme Rouzaud, vient d'arriver à Paris, avec son jeune époux. Leur mariage a été célébré le samedi 27 juillet, à Londres, dans Westminster-Abbey, — où ne s'étaient guère faits jusqu'ici que des mariages royaux, — avec toute la pompe que comportaient la majesté du lieu, le nom de la fiancée et son illustre entourage, car il y avait là les principaux membres de l'aristocratie anglaise. La foule aux abords de l'église était immense. Le doyen Stanley et le révérend Flood Jones ont officié; on a chanté l'« Hymn of Praise » de Mendelssohn et des chorals anglais. Mlle Nilsson était conduite par le comte de Steinbach, secrétaire de la légation de Suède. Cinq demoiselles d'honneur l'accompagnaient : la princesse Catherine Poniatowski, miss Cavendish Bentinck, la baronne Florence de Bretton, miss Kate Vivian et miss Venetia Cavendish, dans une toilette uniforme, et portant au cou un médaillon en or entouré de rubis, avec les initiales C. N., et à l'intérieur la photographie des deux époux. Les cadeaux reçus par Mlle Nilsson sont nombreux et de grand prix: on en estime la valeur totale à trois cent mille francs. Elle portait un magnifique collier à trois rangs de perles fines que, le matin même, elle avait reçu de la princesse de Galles. M. et Mme Rouzaud ont quitté Londres le lendemain. — M. Auguste Rouzaud est le fils aîné d'un honorable colon de l'île Bourbon, originaire de Jonzac (Charente), aujourd'hui commissionnaire-exportateur à Paris; sa mère est la fille du contre-amiral Bosc. C'est un amateur distingué de musique. Il a connu il y a quelques années celle qui devait être sa femme chez François Wartel, l'excellent professeur de chant. L'union était projetée dès longtemps, mais le secret est resté bien gardé jusqu'à la fin, car combien de fois les *reporters* des journaux les plus en crédit n'ont-ils pas escompté, par des nouvelles toutes de fantaisie, l'heureux événement qui vient de s'accomplir!

*** La fille de Tamberlick a été sur le point de perdre la vue: un jeune médecin oculiste, M. Xavier Galezowski, a seul osé se charger d'une cure à laquelle ses confrères avaient renoncé. Aujourd'hui Mlle Tamberlick est hors de danger, et.... M. Galezowski va devenir le gendre du célèbre ténor.

*** On se rappelle qu'une grande partie de la fortune du célèbre ténor Mario a été engloutie dans un désastre financier. Les grandes familles d'Angleterre ont pris l'initiative d'une souscription en sa faveur; et on sait ce que peut le concours de la vieille noblesse anglaise lorsqu'elle se pique de générosité. La famille royale elle-même a souscrit pour deux mille livres environ.

*** Mmes Anna Fabre et Gentilhomme ont donné mercredi une séance d'audition de leurs élèves. Mme Blouet-Bastin, la charmante violoniste, s'y est fait applaudir.

*** M. Fr. Bonoldi, éditeur de musique à Paris, vient de céder son fonds, pour raisons de santé, à M. Léon Langlois. M. Bonoldi est en même temps, on ne l'ignore pas, un excellent professeur de chant, et le même motif l'oblige à abandonner, momentanément du moins, ses nombreux élèves.

*** M. Legénisel, chef d'orchestre du Jardin des Roses, à Enghien, a organisé le 1er août un grand concert au bénéfice des pauvres de cette commune. Le flûtiste Taffanel, le clarinettiste Turban, le cornettiste Schlottmann, le hautboïste Triebert, le violoniste Collongues, l'excellent comique Tacova et une cantatrice de talent, Mme Raisin, qui a fort bien dit deux airs des *Dragons de Villars* et de *Robert le Diable*, ont concouru de la manière la plus efficace à l'éclat de cette fête de bienfaisance.

*** La musique de la Garde républicaine ne sera de retour que le 10 août de son voyage aux Etats-Unis. Nous pouvons ajouter un dernier témoignage d'admiration à tous ceux qui ont été prodigués à cette excellente phalange d'artistes, celui du *Galignani's Messenger*, dont nous traduisons une correspondance datée de New-York, 11 juillet : « La musique de la Garde républicaine est sans aucun doute la meilleure de toutes celles que nous ayons entendues depuis que M. Gilmore a eu l'heureuse idée de faire venir d'Europe des troupes d'artistes musiciens. — Organisée d'après des principes de M. Ad. Sax, elle est bien supérieure aux musiques anglaises et allemandes. Ses instruments, parmi lesquels nous avons remarqué les saxhorns et les saxophones, ainsi que d'autres dont M. Sax est l'inventeur, ont un timbre et une justesse bien supérieurs à ceux des musiques rivales. Son exécution, au-dessus de toute comparaison avec celle de la musique prussienne, est caractérisée par une force d'expression qui manque aux musiciens anglais, dont la manière de jouer, parfaitement correcte, du reste, est peut-être trop étudiée et pas assez expressive. Les qualités toutes spéciales de l'orchestre dirigé par M. Paulus se sont clairement manifestées dans le concert d'hier soir; et l'enthousiasme indescriptible qu'a montré le public à la fin de chaque morceau — tous ont été bissés — a prouvé que ces qualités étaient comprises et admirées. »

*** Le jeune violoniste Altermann, qui vient de remporter, à l'unanimité, le second prix au dernier concours du Conservatoire, vient de partir pour la Russie; il se propose de donner une série de concerts à Saint-Pétersbourg, Moscou et Kowno, sa ville natale.

*** MM. Félix Clément et Pierre Larousse préparent une nouvelle édition de leur *Dictionnaire lyrique*, immense répertoire de *tous* les opéras et opéras-comiques représentés en France et à l'étranger depuis l'origine de ce genre d'ouvrage jusqu'à nos jours, avec dates, documents, et, dans beaucoup de cas, analyse du sujet et appréciation de l'œuvre. Cette édition augmentera de quatre années la période qu'embrassait jusqu'ici le travail des auteurs.

*** La Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique intente un procès à M. Tharel, directeur de l'Exposition universelle de Lyon, qui, n'ayant pas accepté l'abonnement de 2,000 francs que la Société lui avait offert pour les droits à payer sur les œuvres musicales exécutées dans les cafés-chantants et concerts de l'Exposition, a continué, malgré toutes les défenses et oppositions qui lui ont été signifiées, à faire jouer et chanter ces œuvres. L'affaire viendra mardi prochain devant le tribunal correctionnel de Lyon.

*** Sivori et Carlotta Patti ont eu les honneurs d'un des derniers concerts, à Bade, le premier avec ses fantaisies sur *le Trouvère* et *le Carnaval de Venise*, la seconde avec les variations de Proch et un air de *Lucie*. On a beaucoup applaudi aussi une belle composition de J. Rosenhain, l'*Adieu à la Mer*, scène de chant avec orchestre, sur les paroles de Lamartine, que Mlle Oppenheim a dite avec une magnifique voix et un grand style. — Une jeune pianiste, Mme Anna Meyer, a obtenu un très-vif succès à la cinquième matinée classique.

*** Le ténor Nicolini a donné ces jours-ci, dans le petit port de Dinard, un concert pour les pauvres, dont la recette s'est élevée à quatre mille francs.

*** M. Angelino Trojelli vient de publier, chez l'éditeur Schmitt, 22, rue du Quatre-Septembre, un *Ecce Panis* d'un très-beau sentiment, qu'il a dédié à Mme Lefébure-Wély.

*** La Société des auteurs dramatiques et la Société des gens de lettres tentent en ce moment une démarche auprès du gouvernement américain et de la presse des Etats-Unis, pour obtenir qu'une convention honnête puisse empêcher le trafic de la littérature française. Dans ce but, elles envoient à New-York un des leurs, M. Emile de Najac, qui tâchera d'amener un accord, dont la propriété artistique profitera naturellement aussi, mais qui, nous le craignons, n'aura pas toute l'efficacité désirable; car, comme nos lecteurs ont pu le voir par tout ce que nous avons publié à ce sujet il y a quelques mois, l'obstacle est dans la législation même, et une simple convention pourra toujours être éludée par un éditeur de mauvaise foi.

«*** Viennent de paraître: chez l'éditeur Schmitt, une originale *Taïcoun-Polka*, par Léon Vasseur; et chez l'éditeur Marcel Colombier, une jolie valse de B. Coquet, *l'Amour*.

†

*** On annonce la mort de M. Henri Thiéry, auteur dramatique applaudi sur plusieurs scènes parisiennes et directeur du *Journal des Demoiselles*. Il a écrit les paroles d'un grand nombre de romances et de chansons. Thiéry n'était âgé que de quarante-trois ans.

ÉTRANGER

*** *Londres.* -- Drury-Lane a fermé ses portes à son tour, une semaine après Covent-Garden. La dernière représentation a eu lieu le samedi 27 juillet : on a joué *Semiramide*, au bénéfice de Mlle Tietjens.—M. Gounod a donné un second grand concert au Crystal Palace. Des fragments de *Mireille*, *Faust*, *la Reine de Saba*, y ont été exécutés sous sa direction. Mme Weldon a chanté une nouvelle composition religieuse de l'auteur de *Gallia*. — On projette de donner l'année prochaine, à Royal-Albert Hall, une série de vingt-cinq concerts symphoniques, avec M. E.-M. Delaborde pour chef d'orchestre. Une large part serait faite, dans les programmes, aux compositeurs modernes, et surtout aux jeunes musiciens français. — Une représentation au bénéfice de la veuve de Raphaël Félix a eu lieu jeudi de la semaine dernière, au théâtre de Saint-James. Capoul y a chanté l'air de *Marie* : « Une robe légère », et la cavatine de *Martha*. La recette s'est élevée au maximum : 12,000 francs.

*** *Milan.* — La saison d'été s'est ouverte le 25 juillet, au Politeama-Tivoli, avec l'opéra *Papà Martin*, de Cagnoni. Le nom du *basso-buffo* Bottero brille en tête du *cartellone* de la troupe. — L'impresario de la Scala a affermé pour la saison prochaine de carême le nouveau théâtre Della Commedia, pour y représenter *l'Ombra* de Flotow. — Lorsque les deux théâtres encore en construction seront terminés, Milan en comptera quatorze : la Scala, la Canobbiana (théâtres royaux), le Carcano, Santa Radegonda, le Fossati, le nouveau Teatro Re, le Politeama, le Filodrammatico, le Teatro Milanese. le Teatro d'Estate, le Fiando, le Goldoni, et enfin le Teatro Donizetti et la Commedia, les deux qui restent à inaugurer.

*** *Bologne.* — Il y a eu ces jours-ci grande rumeur à propos d'un rapport du syndic, qui prétend faire payer à la ville une somme de 1,100 francs, pour les frais de voyage qu'il a fait à Vienne et à Munich dans le but d'entendre *Lohengrin* et d'en préparer la représentation à Bologne; il réclame, par surcroît, 500 francs pour les dépenses du banquet auquel il a cru devoir inviter les artistes et les choristes qui ont exécuté l'œuvre de Wagner. Les Bolonais ont le mauvais goût de croire que leur premier magistrat pourrait bien solder les satisfactions qu'il s'offre à lui-même, car ses attributions n'ont rien à voir dans ces allées et venues, non plus que dans ces fêtes intimes.

*** *Salerne.* — Un opéra, ou plutôt un mélodrame nouveau en quatre actes de Marzano, *I Normanni a Salerno* vient d'être représenté avec succès.

*** *Venise.* — Malgré le cruel malheur de famille qui vient de frapper Barbara Marchisio, on a pu obtenir le concours de la célèbre cantatrice pour les représentations de *la Cenerentola*, promises au public vénitien pour le mois d'août par la direction du théâtre Malibran.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Mme Parepa-Rosa est engagée à l'Opéra italien pour la prochaine saison d'hiver. Son mari, le violoniste Carl Rosa, partagera avec Bevignani les fonctions de chef d'orchestre.

*** *New-York.* — Tamberlick projette, pour le mois de février prochain, une tournée artistique aux Etats-Unis, avec sa troupe d'opéra de la Havane.

Le Directeur : G. BRANDUS. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

Chez les éditeurs BRANDUS et Cie, 103, rue de Richelieu

VIENT DE PARAITRE

GRANDE POLKA

SUR

LES CENT VIERGES

POUR LE PIANO PAR

Prix : 5 fr. **L. ROQUES** Prix : 5 fr.

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

du Magasin de Musique BRANDUS 103, rue de Richelieu,

NOUVELLEMENT ORGANISÉ ET LE PLUS COMPLET QUI EXISTE AUJOURD'HUI

L'abonnement se compose de toutes les Partitions pour Piano et Chant françaises, italiennes et allemandes, les Partitions pour Piano seul, et contient *toutes les partitions existantes à quatre mains*, ainsi qu'un nombre considérable de *Grandes Partitions*.

En outre, sont donnés à la lecture : tous les Morceaux et Arrangements pour Piano seul, à quatre mains ou concertants avec d'autres instruments; enfin, les Ouvertures, Quadrilles, Valses, Polkas, etc., pour Piano seul et à quatre mains.

Il y a de chaque ouvrage, même des plus coûteux, beaucoup d'exemplaires dans l'abonnement, afin de pouvoir contenter à la fois le plus grand nombre d'abonnés; et toutes les publications nouvelles sont immédiatement mises à l'abonnement.

Un mois, 5 francs. — Trois mois, 12 francs. — Six mois, 18 francs. — Un an, 30 francs.

SERVICE SPÉCIAL POUR LA CAMPAGNE. — Le nombre des Morceaux donnés en lecture est doublé pour la campagne

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS** ET **Cie**, 103, RUE DE RICHELIEU

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Auber
Meyerbeer
Rossini

L'OPÉRA AU PIANO

Adam
Flotow
Maillart

COLLECTION DES GRANDES PAGES LYRIQUES, ILLUSTRÉES PAR

FÉLIX GODEFROID

N° 5 — LES HUGUENOTS — N° 6 — L'OMBRE

EN VENTE :

N° 1. **Robert le Diable**, prix : 9 fr. — N° 2. **Le Domino Noir**, prix : 9 fr. — N° 3. **Giralda**, prix : 9 fr.
N° 4. **Le Comte Ory**, prix : 9 fr.

SOUS PRESSE : **TROISIÈME SÉRIE** SOUS PRESSE :

L'ÉCOLE DU VIOLONISTE

PAR AD. HERMAN

12 morceaux faciles et progressifs pour le violon avec accompagnement de piano, arrangés sur les opéras célèbres.

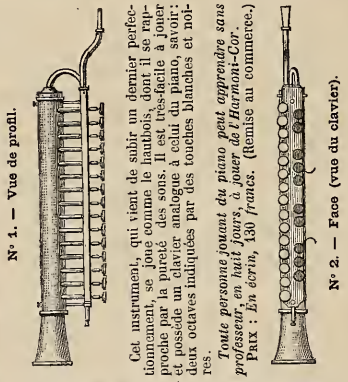
MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.

Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

HOTEL BELLEVUE A TROUVILLE-S.-MER.

Près du Casino.
CONCERTS ET RÉUNIONS MUSICALES.

HARMONI-COR JAULIN



Cet instrument, qui vient de subir un dernier perfectionnement, se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir: deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.

Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur, en huit jours, à jouer de l'Harmoni-Cor.
PRIX : *En écrin*, 130 *francs*. (Remise au commerce.)

EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

L'IMPRIMEUSE
BERRINGER
BREVETÉE S. G. D. G.

Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativemen au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE RAMBUTEAU, 33, PRES DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 32. — 11 Août 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paroît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 31 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Conservatoire national de musique et de déclamation. Distribution des prix. — La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter**. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

La première institution de la musique a été faite pour tenir notre âme dans un doux repos, ou la remettre dans son assiette si elle en était sortie. Ceux-là sont louables qui, par une connaissance égale des mœurs et du chant, suivent des ordres si utilement établis.

SAINT-EVREMOND. (*Lettre au cardinal Mazarin.*)

***

Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût.

VAUVENARGUES.

***

L'infini nous écrase, car l'homme n'est fort qu'en limitant ses désirs. Voilà pourquoi Don Juan n'a jamais été amoureux.

M. M.

CONSERVATOIRE NATIONAL DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION.

DISTRIBUTION DES PRIX

Lundi dernier, à une heure, a eu lieu la distribution solennelle des prix pour le cours d'études de l'année scolaire 1871-72 au Conservatoire national de musique et de déclamation. La séance était présidée par le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, assisté de MM. Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire; Saint-René Taillandier, secrétaire général du ministère de l'instruction publique; Charles Blanc, directeur des beaux-arts; Eugène Manuel, chef du cabinet du ministre; de Leuven, Félicien David, et des professeurs du Conservatoire.

Le Ministre a ouvert la séance par le discours suivant :

« Messieurs, toutes les fois qu'on se réunit pour récompenser et encourager les vivants, il faut commencer par payer aux morts un juste tribut de reconnaissance et de regrets. La liste de nos pertes depuis deux ans est si longue que je dois me borner à les énumérer. Dans les derniers mois de 1870, le Conservatoire a perdu Mlle Jousselin, professeur agrégé de clavier, et Vogt, le célèbre hautbois; en 1871, Fétis, directeur du Conservatoire de Bruxelles, qui avait été professeur de contrepoint et de fugue au Conservatoire de Paris; Samson, le sociétaire de la Comédie Française, à la fois auteur et acteur, à qui nous devons la *Belle mère et le Gendre*, et même cette agréable comédie de *Bertrand et Raton*, dans laquelle il n'a pas écrit une seule ligne; Vauthrot, professeur de chant; Auber, l'auteur de *la Muette*, directeur du Conservatoire depuis le 8 février 1842; Révial, professeur de chant, autrefois acteur à l'Opéra-Comique; Lassabathie, que je dois citer aussi à la place que la mort lui assigne, non pas un artiste celui-là, mais un ami des arts et de cette maison, dont il s'est fait l'historien; enfin, le célèbre chanteur de l'Opéra, Levasseur, celui qui créa Bertram, et s'y incarna si bien, qu'il est impossible à ses contemporains de se représenter le Damné sous d'autres traits et avec une autre voix. L'année 1872 vous a enlevé Guérin, ancien professeur de violon; Battaille, un brave cœur, un artiste de premier ordre, ravi trop tôt à l'art et à ses amis; Eugène Ferrand, qui n'a fait que passer parmi vous, et Carafa, l'auteur du *Solitaire*.

» Je souhaite qu'à l'avenir, dans ces réunions solennelles, un grand artiste, un maître, — celui que voici à mes côtés, — se charge de rendre justice aux collaborateurs que le Conservatoire aura perdus dans l'année. Le ministre que vous imposent les hasards de la politique n'a pas d'autorité pour le faire; il vient ici pour vous applaudir et vous remercier, non pour vous juger. J'avoue que les compositeurs, et surtout les compositeurs tels qu'Auber et Carafa, peuvent se passer de nos éloges funèbres : d'ailleurs, l'Institut leur doit un panégyrique. Mais les exécutants, les comédiens qui ont mérité, par leur art ou leur science, d'être professeurs au Conservatoire, et dont aucun secrétaire perpétuel ne chantera les louanges, n'est-il pas juste que leurs titres soient rappelés, leurs services appréciés, leur gloire consacrée, ici, au milieu de ces amants passionnés de l'idéal, et qu'on les offre pour modèle à la jeunesse qui doit continuer leurs traditions? Les exécutants ne laissent après eux que leur nom : c'est à nous de le défendre, d'abord par reconnaissance et ensuite dans l'intérêt bien entendu de nos plaisirs.

» Je sais qu'on se souviendra de Talma et de Rachel tant qu'il y aura un art dramatique, et pourtant ceux qui ont entendu Talma commencent à devenir rares. Encore quelques années et on ne se souviendra plus de l'enthousiasme qu'on a éprouvé, mais de l'enthousiasme qu'on a entendu décrire. Ce sont des gloires qui vont en s'effaçant, comme ces reproductions fidèles de la nature que le soleil nous donne en quelques minutes, et qu'il nous enlève ensuite en quelques années. Ce n'en sont pas moins de justes gloires, bien méritées, chèrement conquises. Nous, qui ne sommes que le public, nous devons aux artistes plus qu'aux médecins, car ils nous enlèvent pour un temps nos soucis, et plus qu'aux philosophes, car ils nous font sentir la splendeur du beau, dont les philosophes ne réussissent pas toujours à nous expliquer la nature. Nous leur devons ces rares moments où, l'imagination créant autour de nous un monde nouveau, tout peuplé de fantômes charmants ou terribles, notre âme se sent inondée de cette noble

joie dont parle Aristote, et qui résulte de l'exercice complet de toutes nos facultés : bonheur réel, quoique produit par une illusion, comme la plupart de nos bonheurs, et dont le souvenir subsiste jusqu'à notre dernier souffle, pour nous attendrir, nous consoler et nous fortifier.

» Les compositeurs et les auteurs dramatiques, devant qui je parle en ce moment, contractent envers eux une dette plus grande encore. Vous leur devez, comme nous, le plaisir que donne leur art, et, de plus que nous, une partie de votre gloire et peut-être de votre génie. Sans doute, vous êtes devant votre orchestre comme l'organiste devant son clavier. C'est vous qui pensez et rêvez, vous qui déchaînez ou calmez les tempêtes :

Tollere seu ponere vult freta ;

c'est vous qui nous faites à votre gré, ou trembler ou sourire. Mais si l'artiste n'a pas assoupli sa voix, s'il n'est pas le maître de son instrument, s'il ne connaît pas à fond tous les secrets de son art, si les nuances lui échappent, s'il n'est que l'interprète inanimé de votre passion, s'il ne se confond pas, pour ainsi dire, avec vous-même, vivant de votre vie, vibrant de votre enthousiasme, vous êtes comme un orateur habile dont la langue serait tout à coup desséchée, et qui sentirait en lui les grands mouvements et la puissante clarté de l'éloquence, sans parvenir à se mettre en communication avec l'esprit et le cœur des foules. Quand Habeneck a commencé à jouer les symphonies de Beethoven, dans la salle où nous voilà, on admirait déjà Beethoven; on ne l'aimait pas, on ne le comprenait pas, ou du moins on ne le comprenait pas comme on le comprend aujourd'hui. J'assistais, il y a quelques années, à la reprise d'*Orphée* avec un de mes amis, auprès duquel je siége encore tous les jours dans un endroit fort différent, et qui avait entendu dans ce rôle Louis Nourrit, le père du ténor que nous avons admiré dans *Guillaume Tell*. Lorsqu'on arriva à la phrase célèbre : « J'ai perdu mon Eurydice, » Orphée la chanta d'abord, auprès du tombeau, d'une voix émue et pathétique; et, suivant la tradition, il devait rester au même lieu et chanter la reprise dans le même sentiment, mais tout à coup, s'élançant sur le devant de la scène, il fit rugir sa douleur avec des accents si terribles, que l'auditoire en fut remué jusque dans les entrailles. « C'est nouveau ! » criait mon ami. C'était Gluck, le maître de la passion calme et puissante; mais c'était une autre âme d'artiste. Ainsi, la même pensée revêt des aspects nouveaux en passant d'un virtuose à un autre; et c'est pourquoi les grands compositeurs ne jugent leur œuvre et ne l'arrêtent définitivement qu'après l'avoir entendu exécuter par des maîtres.

» Il en est de même au théâtre. Molière consultait sa servante, et il ne consultait pas Armande Béjart; mais, à coup sûr, il l'étudiait, et elle lui apprenait, sans s'en douter, plus d'un secret de l'art dramatique. Des maîtres se sont formés depuis Molière, qui, tantôt, unissant comme lui, quoiqu'à des degrés différents, le talent de l'auteur à celui du comédien, tantôt bornant leur ambition à bien rendre les œuvres d'autrui, ont acquis, à force d'expérience et de travail, une érudition, une justesse de jugement, une précision d'exécution qui fait d'eux, tout à la fois, des acteurs excellents et des professeurs incomparables. Il y a des soirées du Théâtre-Français qui sont de vivantes et profondes leçons de littérature. On y commente Molière mieux qu'à la Sorbonne : permettez à un ancien professeur de la Sorbonne de le dire, sans manquer de respect à ses successeurs et à ses propres maîtres. C'est là que Molière se tenait quand il jouait ce rôle. Il s'asseyait dans ce fauteuil, il portait ce costume, il faisait ce geste, et même, ô Boileau ! il s'enveloppait dans ce sac. A cet endroit, tout grand génie qu'il était, il tombait dans une exagération; car s'il a plus que personne mené son siècle, il en a quelquefois subi les erreurs. Cette erreur du grand homme a régné sans contestation pendant tant d'années : on vous en dira le chiffre parce qu'on tient compte, avec un soin pieux, de la moindre modification dans l'intonation ou dans le geste : un sourire même a son histoire. Puis est venu dans la maison de Molière tel grand maître de l'art de bien comprendre et de bien dire, qui l'a rectifié sur ce point : non pas sans lutte ! Une controverse s'est établie dans le théâtre et dans la salle ; les critiques sont intervenues; l'Académie a dit son mot; enfin, on est tombé d'accord, voici le geste humain, l'accent profond. Sont-ce là, Messieurs, des puérilités ? Non, c'est de la psychologie, de la littérature; c'est de l'art, et, par conséquent, la plus grande affaire du monde.

» Je voudrais persuader aux exécutants que la fortune des chefs-d'œuvre dépend d'eux en grande partie, et que par conséquent ils appartiennent aux chefs-d'œuvre. C'est un grand nom que celui d'artiste ; il faut le porter noblement, et s'en rendre digne par le travail de toute la vie, et d'abord par le travail opiniâtre et persévérant des premières années. Traverser le Conservatoire en courant, y acquérir vite de la facilité, une habileté vulgaire, et le quitter, avant les études finies, par amour du gain et par dégoût du travail, c'est abandonner l'art pour le métier; c'est déserter. Sachez que le virtuose le plus illustre, arrivé au comble de la popularité et du succès, doit encore travailler et travailler tous les jours, sous peine de déchéance.

» Je rappelais tout à l'heure qu'Auber a été trente ans votre directeur. Je suis loin de manquer de respect à une si grande et si légitime renommée; mais je dirai sans détour qu'il ne fallait pas le donner pour maître à la jeunesse studieuse. Lisez-le d'un bout à l'autre; suivez son histoire depuis le commencement : son nom est *facilité*. Tout lui a réussi dans l'art et dans la vie. Les moins musiciens le comprenaient et l'aimaient à première vue, et l'on sentait que ses airs lui venaient tout seuls et ne lui coûtaient aucun effort. Il y a plus de travail dans la plus courte scène des *Huguenots* que dans toute la *Muette*, qui pourtant est un chef-d'œuvre. Oui, cet homme a produit plus que personne, et il est certain qu'il n'a jamais travaillé. On a dit qu'il était ignorant; pas du tout, mais il fallait qu'il sût sans avoir appris; car Auber prenant de la peine est aussi impossible à imaginer qu'Auber faisant de la musique grossière ou de la musique ennuyeuse. C'est une exception magnifique dont la place n'a jamais été ici. Le directeur du Conservatoire, c'est Cherubini, Gluck, Beethoven, le génie fortifié par le travail et agrandi par la science (1).

» Messieurs, aimez le beau et étudiez votre art : telle est la vertu de votre état. On répète partout ces trois mots : le vrai, le beau, le bien : c'est l'austère trinité qui représente la philosophie, l'art et la morale. Trouver le vrai, exprimer le beau, connaître et pratiquer le devoir, nous ne sommes dans le monde que pour ces trois vocations. Vous avez choisi la plus belle part : je vous y consacre. Entrez dans la carrière avec la foi et le courage d'un soldat marchant à l'ennemi. Vous y recueillerez peut-être autant de sifflets que d'applaudissements. La gloire se fait avec la critique comme avec l'éloge, avec le dénigrement et la haine comme avec l'enthousiasme. Et tout de même que, dans la bataille de la politique, il faut trouver sa force et sa consolation dans le sentiment de sa droiture, dans la fermeté de ses convictions et l'ardeur de son patriotisme, de même dans la bataille de l'art, c'est à l'art qu'il faut songer, c'est pour lui qu'il faut vivre et par lui. »

Ce discours a été fréquemment interrompu par les applaudissements de l'assistance tout entière.

La distribution des prix a ensuite commencé. Un élève de la classe de la tragédie, M. Dupont-Vernon, appelait les noms des lauréats, qui venaient recevoir leurs récompenses des mains du ministre.

---

(1) Cette partie du discours de M. Jules Simon provoque depuis plusieurs jours de nombreuses protestations dans la presse et parmi les artistes. Notre avis est que, justes ou non, les appréciations de M. le Ministre des Beaux-Arts n'eussent pas dû trouver place dans une harangue officielle; le lieu et le moment étaient mal choisis. D'ailleurs, il ne nous paraît pas démontré qu'un directeur du Conservatoire doive faire les élèves à son image, et qu'il soit nécessairement proposé pour modèle à la jeunesse studieuse. Il donne l'impulsion générale, et l'élève la reçoit, d'une façon inconsciente souvent, et sans s'inquiéter si son directeur a ou non trop de « facilité. » Si Auber a laissé à désirer dans ce rôle si plein d'écueils, cela tient certainement à d'autres causes, qu'il serait trop long de déduire. Nous ne pouvons que regretter, quant à nous, ce paragraphe qui gâte un discours dont le fond et la forme sont d'ailleurs également intéressants. — La comparaison entre la somme de travail de toute *la Muette* et celle d'une scène des *Huguenots* n'est pas plus heureuse. Le mérite d'une œuvre ne se mesure pas à la peine qu'elle a coûtée. A ce compte, Mozart n'aurait rien fait qui vaille.

Le ministre a fait d'abord rappeler M. Boyer, qui a obtenu cette année le premier prix de chant, le premier prix d'opéra et le premier prix d'opéra-comique, et lui a dit qu'il était heureux de lui décerner le prix d'honneur.

Ce prix a été fondé, il y a quelques années, par la veuve de M. Nicodami, ancien professeur de piano au Conservatoire. Il consiste en une rente annuelle de 500 francs, destinée à récompenser, quand il y a lieu, l'élève qui s'en est montré digne.

Puis le ministre, au nom du Gouvernement, a remis la croix de chevalier de la Légion d'honneur à MM. Mathias, professeur de piano ; Elwart, ancien professeur d'harmonie écrite, et Regnier, professeur de déclamation dramatique.

Un concert et des scènes de déclamation dramatique et lyrique, exécutés par les principaux lauréats, ont immédiatement suivi la distribution des prix. En voici le programme :

Duo concertant pour deux pianos, de S. Thalberg, exécuté par Mlles Guitry et Liauzun.

Solo pour le hautbois, composé par M. Ch. Colin, exécuté par M. Hausser.

Air du *Bal masqué*, de M. Verdi, chanté par M. Boyer.

Andante du septième concerto de Baillot, pour le violon, exécuté par M. Turban.

Fragments du quatrième acte de *Misanthropie et Repentir*, de Kotzebue, joués par Mlles A. Blanc et Defresnes.

Fragments du 4e acte de *l'Africaine*, de Meyerbeer, chantés par Mlle Vidal et M. Dereims.

Enfin, fragments du premier acte du *Barbier de Séville*, de Rossini, chantés par MM. Boyer et Valdéjo.

La séance était terminée à quatre heures et demie.

(*Journal officiel.*)

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

—

SARTOR RESARTUS

—

La passion des vieux livres et des noms oubliés est un des caractères littéraires de notre temps. Je ne l'en blâme pas : ce serait déclarer la guerre aux vaillants copistes, aux compilateurs intrépides, aiguillonnés par la nécessité de produire vite, qui, dans la littérature musicale notamment, défont, avec un aplomb et une maladresse d'une sérénité à désarmer les accusations de plagiat, ce que d'honnêtes historiens ont si bien fait avant eux. Laissons les censeurs moroses déclarer que c'est là un symptôme de décadence et une maladie de peuples vieillis; pour moi, je n'en sais rien, mais il me semble que cette innocente manie d'antiquaires a bien son charme et même son utilité.

Rien ne commence, tout recommence. L'histoire de l'art, telle qu'on se plaît à l'écrire maintenant, n'est guère que la mise en lumière dans le passé, des germes et des origines du présent. Eprise d'inconnu, la critique elle-même descend la sombre spirale qui mène à ces limbes, sorte de champ d'attente de la vérité ; elle recommence le partial appel de sa devancière, et, devant les revirements et les repentirs du goût public, je dirais presque de la conscience publique, souvent les derniers sont les premiers et les premiers les derniers. Malheureusement, l'histoire et la critique musicales semblent avoir trop sacrifié jusqu'à présent à la manie systématique d'isoler sans cesse ce qu'il faudrait, au contraire, intimement réunir, s'attachant à scinder, à détruire l'unité de l'homme, à séparer la vie spéculative de la vie réelle, le caractère de l'intelligence, l'individu de l'artiste ou du manœuvre.

Dans un livre demeuré célèbre, *Sartor resartus*, un grand humoriste anglais a cherché à s'affranchir de ce procédé, ou plutôt de ce travers de l'analyse contemporaine. Il nous a raconté la vie d'un homme de lettres, il nous a fait assister à ses misères, à ses douleurs, à ses luttes, à ses succès; il nous l'a montré dans ses rapports avec le gouvernement et l'administration de son pays; il a dressé l'inventaire de ses jours vécus, il nous l'a fait suivre à travers les chemins bons ou mauvais, rudes ou faciles du pèlerinage de l'existence. C'est en me plaçant au point de vue de Thomas Carlyle que je me propose d'étudier la *Vie publique et privée des Castes musicales*, c'est-à-dire des générations de musiciens qui ont traversé les âges et les civilisations depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

***

Ce sujet a son enchaînement logique, et je m'y conformerai rigoureusement.

Dès la formation des sociétés humaines, nous voyons, en effet, l'improvisateur, le musicien-poëte, porteur de signes sacrés, revêtu d'un caractère presque divin qui remplit tous les cœurs d'une sorte de crainte religieuse et d'un respectueux amour. Des causes multiples le font bientôt déchoir de son prestige, de son autorité auguste, de son rôle surnaturel : la décadence de l'institution des chantres-législateurs, l'invasion de la barbarie, la confusion des langues et des coutumes, le mélange des nationalités et des religions, la corruption croissante des mœurs, l'ignorance qui éteint les reflets de l'art.

A mesure que s'amoindrit l'influence des musiciens sur les esprits, et que leur crédit moral diminue, la défiance, puis l'hostilité des populations s'accentue ouvertement contre les représentants plus ou moins élevés de l'interprétation musicale dans la vie populaire. En contact continuel avec des gens portés au plaisir et donnant constamment l'exemple de la paresse et de la dissipation, ils se livrent à tous les désordres. Profession immorale, mais lucrative, car il leur revient toujours une bonne part des plaisirs et des prodigalités dont ils sont les indispensables témoins.

Cette vie exceptionnelle crée donc au milieu des sociétés toute une caste spéciale peu soucieuse de concilier ses mœurs et ses intérêts avec les intérêts et les mœurs du pays et de l'époque. Coryphées grecs, aulètes romains, harpeurs et ménestrels, jongleurs et chansonniers, enfants de la gaie science et belles chanteuses d'Opéra traversent indolemment les siècles sans nulle préoccupation, à vrai dire, de cette invention moderne qu'on appelle la « tenue », de cette réserve qui donne, quelquefois à un pauvre hère les dehors d'un homme du monde, à un imbécile l'apparence d'un homme réfléchi, de manière que tous deux profitent de la confusion. Mais de là à prétendre, comme on l'a trop souvent répété, que les maîtres chanteurs et virtuoses du passé n'étaient que des parias, il y a loin, et il importe de réagir contre cette opinion erronée. Non, non, ces « irréguliers », comme on dit de nos jours, espérant un bientôt qui est souvent bien loin et quelquefois jamais, ces nomades fredonnant sur tous les grands chemins des âges disparus cette jolie chanson de l'Espérance, qui est écrite dans la langue du ciel, ces bohêmes et ces réfractaires, si peu.... scrupuleux qu'ils se soient montrés, n'étaient pas plus des parias que des sauvages ou des bandits, et il ne faut pas les confondre, parce qu'ils ont donné ou dans les grossièretés ou dans les raffinements de leur temps, avec les misérables cloués au poteau de réprobation et d'infamie. En me demandant aujourd'hui quels hommes étaient ces hommes d'inspiration ou de métier, quel cœur a battu dans leur poitrine, quelle vie privée et publique ils ont vécue, avec leurs qualités, leurs passions, leurs défauts et leurs vices, je ne dissimulerai pas le mal, mais le bon je saurai également le dire, en dépit des burgraves et des rabâcheurs de l'histoire musicale. L'homme, après tout, n'est jamais ni complétement bon, ni absolument mauvais.

Et puis, voyez comme toute cette bande joyeuse vit, rit, s'agite, se trémousse, s'enthousiasme, s'égaie et égaie et entraîne les autres, même aux époques de glace et de torpeur ! C'est la joie de la grande histoire que ces histrions et ces baladins : ils désarment ses légitimes sévérités ! Lorsque la Grèce expire, lorsque les barbares saignent l'empire romain aux quatre veines, ils ont des chants pour célébrer les vices aimables de la décadence. Leur voix s'élève et plane, tour à tour railleuse et tendre, sceptique et croyante, quand le moyen-âge écrase tout sous la chape de plomb de la scolastique et que les barons féodaux forcent les prêtres à partager le pouvoir avec eux, chefs et guides visibles, trop sensiblement visibles peut-être, juges d'accusés dont ils sont les voisins, chefs d'armées dont ils sont les possesseurs. On les

entend et on les suit, ces musiciens, devenus novateurs, durant ce seizième siècle hybride, fourmillant, monstrueux, entre les drames de Shakespeare et les cauchemars de l'Arioste, à côté des doctes fantaisies du cerveau de Rabelais et sous le balcon du Tasse, non loin du couvent de Sainte-Thérèse et à la lueur du bûcher d'Etienne Dolet. Ils redisent les refrains des anciens jours à l'Europe, acceptant pour guides des hommes qui s'attachent aux institutions en débris et qui tiennent la place des maîtres anciens, disparus ou trop faibles. Ils chantent encore de nos jours où les chefs de l'industrie, les avocats, les gens de loi, les hommes de lettres gouvernent et résument les populations. Éternel, immuable, l'art musical assiste aux transformations de l'humanité, et ses adeptes peuvent dire avec Ménandre : « Nous avons regardé la vie comme un voyage et ce monde comme une foire étrangère, un lieu d'émigration : foule, marchés, jeux de hasard, danses, festins, spectacles, hôtelleries où l'on s'arrête... »

***

La vie de l'artiste, de l'homme ou de la femme de musique, de danse, de théâtre, est-elle ou non compatible avec les simples devoirs de l'être humain ? On ne s'est jamais bien nettement posé cette question. Fichte lui-même s'est borné à l'indiquer, lorsqu'il a formulé les conditions d'un pacte d'alliance entre la force intellectuelle et la morale générale.

Pour déterminer les devoirs du chanteur et du comédien et de ceux qui le font chanter, parler, se mouvoir sur la scène, pour établir les premières assises de ce qu'on pourrait appeler la *morale artistique*, il convient d'avoir pénétré les dangers, sondé les abîmes multipliés sous les pas de l'homme qui érige en profession la tâche de distraire, d'amuser, de charmer ses semblables et de les entraîner avec lui dans le domaine de l'idéal, de la fantaisie, de la fiction, sans qu'il lui incombe aucune responsabilité, car c'est même un des traits qui ont toujours caractérisé les castes musicales, qu'elles s'imaginent n'avoir de compte à rendre à personne.

Le grand danger pour le musicien, comme pour l'acteur, est de ne parvenir que bien rarement à mettre d'accord sa vie et sa profession. Cherchez dans l'existence des personnalités hautes ou basses de la musique et du théâtre, prêtez l'oreille aux indiscrétions que le monde vous apporte sur leur compte, et vous trouverez presque toujours au fond de ces anecdotes le désordre, le déréglement ou la simple irrégularité de conduite et de situation, par indifférence, par nonchalance ou infatuation.

Il est facile de voir que ce malheur a son origine dans la profession même et qu'il est presque inévitable. Si la musique, si le théâtre est une carrière, il faut y entrer jeune, et alors les dangers de cette carrière sortiront de la nécessité même qui l'a créée et se succéderont avec la terrible logique de la vie que l'on ne peut nulle part trouver en faute, que l'on ne peut ruiner en raisonnant avec elle, car cette logique impitoyable développe ses conséquences avec la lenteur secrète de la végétation.

Aborder jeune une carrière artistique, quelle qu'elle soit, ressemble presque, en effet, à un acte instinctif, irrationnel de l'individu ; c'est un acte de liberté auquel il a manqué la délibération ; c'est un choix déterminé par des goûts plutôt que par la raison. Ce choix suppose que l'individu sentait fortement déjà avant d'avoir vécu, que l'imagination était plus puissante en lui que toutes les autres facultés, et que, chez lui, le sentiment avait précédé le caractère.

On peut se jeter sans hésiter dans d'autres professions ; on peut être sûr que ce ne seront pas elles qui engendreront les grandes douleurs de la vie ; elles n'exigent point la force habituelle et soutenue de l'inspiration ou tout au moins de la pensée, des dons naturels spéciaux, une habileté particulière pour tel ou tel instrument, des dispositions cérébrales en quelque sorte localisées. Dans de telles branches de l'activité humaine, l'expérience trouvera toujours son compte et le caractère s'accordera facilement avec elles, bien que souvent ni l'expérience ni le caractère n'aient présidé au choix de ceux qui les embrassent et qu'ils n'arrivent à la longue que comme une résultante forcée. Dès lors, le bonheur de l'homme dépendra de l'homme seul. Qui de nous n'a connu des hommes qui se plaignaient de leur profession et se déclaraient malheureux de n'avoir pu suivre leur vocation ? Ils n'étaient malheureux qu'en apparence. Le métier des autres hommes n'est point leur délassement, le travail pour eux n'est point le plaisir ; mais, dans la vie de l'artiste créateur, le travail et le plaisir se confondent et se neutralisent mutuellement ; la vie spirituelle y fait ses conditions à la vie matérielle.

Voyez le jeune artiste qui est près d'essayer de la composition. Il est heureux de passer son temps en compagnie des maîtres illustres ; pour lui, leurs œuvres sont pleines de voluptés divines. Il vit dans un monde idéal tout pénétré d'influences sacrées, et il marche triomphant au milieu des hommes, qui, ne comprenant pas l'objet de son bonheur, lui croient des richesses, des amis puissants, et supposent, en le voyant pétillant de joie, vif et charmant, qu'il doit être aimé. En réalité pourtant, il est seul, pauvre et sans appui, et il ne sait pas même s'il peut compter sur ses amis, car il n'a pas eu encore besoin de les mettre à l'épreuve. Il entre donc radieux dans cette carrière où il ne voit que fleurs à moissonner et à jeter ensuite aux hommes, pour qu'ils lui tressent des guirlandes et des couronnes. Mais ici la punition commence. La réalité vient l'avertir de son imprudence à se lancer, avec des ressources empruntées à un autre monde que le sien, dans une voie qui lui appartient à elle, réalité. Malheureux ! s'écrie la conscience qui se réveille, ne vois-tu pas que l'état n'est pas un plaisir ? Ne vois-tu pas que la mélodie, que l'harmonie n'étaient que les baumes que j'avais réservés pour verser sur les blessures que te fera la vie ? Et tu as voulu te nourrir d'essences et de parfums ! Tu as voulu boire et manger dans les coupes sacrées de la poésie, de l'imagination pure ! Puis, les blessures ne se font pas attendre ; l'expérience arrive avec ses dures leçons, langage nouveau qu'il faut apprendre, et qui fait couler les larmes du jeune homme comme les punitions de l'école avaient fait couler autrefois les larmes de l'enfant. Bientôt les désastres de famille, les malheurs domestiques, les chagrins intimes viennent lui apprendre les sévères lois du devoir, qu'il ignorait ; il s'était arrangé une vie égoïste, il avait compté sur lui seul pour lui seul, mais la fortune lui révèle qu'il n'est point seul, et qu'il doit son âme à ceux qui sont du même sang que lui. L'amour lui-même, s'il l'a poussé au mariage, deviendra une source de tourments et de calamités.

Voilà le danger, et il est à peu près inévitable, je le répète ; mais ce malheur est-il sans compensation et n'y a-t-il pour ces blessures aucun remède ? On peut craindre qu'en de telles occurrences l'artiste ne s'irrite contre la société et ne se précipite dans les plus extrêmes résolutions. Pour échapper à cette apparente malédiction qui pèse sur lui, plusieurs moyens se présentent : le suicide, d'abord, si fréquent, hélas ! dans la chronique artistique et littéraire, la fin qu'ont adoptée Gilbert et Chatterton, et qui a trouvé jusque dans notre temps de nombreux imitateurs ; le mal, en second lieu, dans lequel on se lance hardiment, revêtant le déshonneur comme une cuirasse. Dans ce double cas, les lois sociales sont atteintes, et l'ordre du monde est lui-même sensiblement troublé.

Mais, si le cœur est honnête, si les principes d'une éducation saine et virile reprennent le dessus dans cette âme troublée, des sentiments robustes et pratiques en même temps naîtront de cette crise terrible. Si le jeune artiste accepte sa vie, s'il la raisonne, au lieu d'y voir un gouffre comme tout à l'heure, il y voit un sol ferme sur lequel il peut marcher avec confiance pour s'avancer vers ses destinées ultérieures. Il sait maintenant que le ciel n'est point d'airain pour lui, et que ses profondeurs bleues et dorées cachent une divine intelligence qui, selon la parole du sage, préfère entre tous le spectacle d'une âme juste et véridique aux prises avec l'adversité. Que le monde ou le sort lui posent tant qu'ils le voudront la couronne d'épines sur la tête, il pourra la porter gaiement, car il ne doute pas que ces épines s'ouvriront un jour et s'épanouiront pour orner son front ; enfin, par l'effet de la toute-puissante habitude, par l'effet aussi de cette confiance nouvelle, il arrive à ne rien regretter du passé ; il arrive à se dire qu'il ne s'est pas trompé, et il répond à la Fortune, qui l'avait jadis si rudement éprouvé : Suis-je coupable

d'avoir obéi à ma nature et d'avoir suivi ses penchants aussi innocemment qu'une onde roule ses flots? Suis-je coupable parce qu'il s'est rencontré des rochers autour desquels ces ondes se sont brisées en grondant? Suis-je coupable parce que des vents venus je ne sais d'où ont soufflé sur les flots et les ont soulevés? Non, non, que la nature porte la faute de mes inexpériences! La douleur n'a pas eu besoin de me purifier, la souffrance n'est pas venue m'éprouver pour me faire expier des fautes dont je n'ai point à répondre, mais pour me démontrer, à moi artiste, à moi créateur, ma parenté avec ces foules innombrables d'êtres qui m'environnent, pour extirper en moi les germes de la vanité et de l'orgueil qui n'auraient pas tardé à se développer. Ce n'est pas le sort que je dois accuser, c'est la Providence que je dois bénir. Et, cependant, même lorsque l'artiste aura élevé sa pensée vers des sphères supérieures, même lorsqu'il aura acquis la certitude que l'imagination doit être plutôt respectée que follement aimée, même lorsqu'il lui aura assigné un but utile et grand, certains côtés lui manqueront. Il aura toutes sortes de hautes qualités, la force, l'élévation, l'austérité, la correction sévère de la forme; mais il est à craindre qu'un plus grand mérite que tous ceux-là n'émane jamais de ses conceptions ou de son exécution : je veux dire la sympathie.

***

Pour toutes les bizarreries des artistes, musiciens ou autres, le monde, il est vrai, a eu et a une excuse, c'est que ces excentriques sont intelligents ; mais cet amour exagéré de l'intelligence est une des superstitions de notre temps, et cette superstition tombera comme les autres. Lorsqu'on s'interrogera et que l'on descendra véritablement, chacun, dans sa conscience, on y trouvera la condamnation formelle de ce culte ; on se demandera si l'intelligence est une excuse suffisante pour toutes les fautes, si l'intelligence explique la sensualité, si elle autorise la vanité, si elle prêche la révolte, et je n'hésite pas à dire que la conscience répondra que l'intelligence séparée des lois morales est presque impuissante pour le bien, mais, en revanche, très-forte pour le mal. Nous rougirons de nos adorations, lorsque nous verrons qu'un tyrannique Richard III, qu'un Iago hypocrite ont plus d'intelligence que les hommes admirés par nous uniquement à cause de ce don précieux. Alors nous connaîtrons que si l'intelligence était la plus haute de toutes les facultés, de grands scélérats auraient été sublimes et de grands saints méprisables ; nous frémirons en voyant qu'il nous faudrait estimer des esprits puissants, mais pervertis, ou corrompus, ou pleins de vénalité, au-dessus de toutes les âmes humbles, bonnes, intègres, loyales et fidèles qui vivent honnêtement et obscurément dans le monde. Evidemment, il y a des lois morales supérieures à tous les dons intellectuels.

Voyez d'ailleurs où conduit cette adoration exclusive de l'intelligence appliquée aux arts et particulièrement à la musique. Moins qu'autrefois, il est vrai, mais avec une facilité trop grande encore, le monde est porté à absoudre l'artiste de ses défauts, de ses vices, sous prétexte qu'il a du génie ou du talent. L'artiste s'absout lui-même en faisant valoir une semblable excuse, et les déréglements de sa vie frappent à leur tour d'impuissance et de stérilité le talent qui les avait excusés, cette plante délicate et frêle, jalouse de soins assidus et presque exclusifs.

Les littérateurs de cette période de 1830, emportée si loin de nous par le cours rapide des événements, se sont plu à présenter au public l'individualité de génie ou de talent comme une sorte de comète errante, sans règle et sans loi, pouvant mépriser à son gré ce qui l'avait formée et élevée. Le désordre, l'immoralité, l'impiété étaient les vertus qu'on a le plus volontiers attribuées au génie, de sorte qu'il pouvait être comparable aux fléaux qui désolent l'humanité.

Quelles idées fausses et niaises! Le génie et le talent dans son expression la plus haute sont semblables à des astres fixes qui accomplissent leur révolution d'après des règles certaines. La pauvreté, le chagrin, le malheur, les escortent plus souvent que le vice élégant ou la débauche brillante. Les hommes qui s'excusent de leur vie en essayant de faire croire que le désordre est l'essence de leur supériorité, ces hommes sont de vrais charlatans.

De telles mœurs, il faut le reconnaître, tendent actuellement à disparaître de la société artistique. Donnant prise à la médisance et à une sorte d'admiration sournoise qui ne vaut pas un blâme sévère franchement exprimé, le déréglement a ainsi trouvé sa punition. Dans notre monde actuel, un homme est malheureux lorsque toute sa réputation ne peut effacer les traces de petits travers ridicules, de petits vices bourgeois, lorsqu'elle est impuissante surtout à l'enduire d'une couche de dignité. La foule se livre alors en toute sécurité à son admiration pour l'œuvre, sachant bien qu'elle peut mépriser l'ouvrier. Ne serait-elle pas plus sévère, bien moins prompte à louer, si l'artiste lui semblait d'une nature supérieure à la sienne?

Cette indulgence courtoise est redoutable, car elle n'est après tout que le suprême dédain; mais la vanité, ce sixième sens des artistes, a si fréquemment exercé ses vilaines fonctions, que la flatterie et les sottes louanges sont devenues pour eux une des conditions nécessaires de la vie, comme boire et manger, voir et entendre.

C'est ce grand chemin semé d'embûches et de piéges, qu'ont suivi et que suivront longtemps encore les Castes musicales, que nous allons explorer à notre tour en essayant d'y porter la vive lumière de l'analyse. Si le philosophe ne trouve pas son compte à ce spectacle, l'annaliste curieux pourra enrichir sa collection de vices spirituels et d'étranges aberrations morales. Ces fautes, ces erreurs séculaires, immuables, une fois pleinement divulguées, comme aussi tant de précieuses et solides qualités reconnues, il restera bien démontré, je l'espère, que le meilleur moyen de soustraire l'existence de ceux et de celles qui, d'une manière ou d'une autre, vivent de la musique, aux influences fatales qui l'oppriment et la dégradent, c'est de la ramener aux conditions et aux lois de la vie commune.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi et vendredi, *l'Africaine*; mercredi, *Robert le Diable*.

*** Mlle Fidès Devriès avait cédé son rôle d'Isabelle, de *Robert le Diable*, à Mlle Berthe Thibault. Cette artiste, subitement indisposée, a dû être remplacée mercredi par Mlle Arnaud, qui s'est fort habilement tirée de la tâche qui lui incombait à l'improviste. — Mlle Laure Fonta a été remplacée, dans le divertissement de l'évocation des nonnes, par Mlle Parent.

*** On annonce l'engagement à l'Opéra du baryton Auguez.

*** *La Juive* sera reprise à l'Opéra un des jours de la semaine prochaine. Voici la distribution définitive : Éléazar, Villaret; Brogni, Belval; Léopold, Bosquin; Ruggiero, Gaspard; un crieur, Jolivet; Albert, Delrat; Rachel, Mlle Mauduit; Eudoxie, Mlle F. Devriès, qui chantera ce rôle pour la première fois à Paris.

*** Le théâtre de l'Opéra-Comique doit donner, dans le courant de septembre, une représentation au bénéfice des choristes et des artistes de l'orchestre, laissés dans l'inaction pendant les deux mois de fermeture. Mme Carvalho, Capoul, et peut-être Faure, concourraient à cette solennité, à laquelle on donnera tout l'éclat possible. La direction prend à sa charge la totalité des frais.

*** *L'Ombre* et ses quatre excellents interprètes voyagent toujours avec le même succès dans nos départements du Midi. Toulouse, Marseille, Aix, Avignon et Grenoble ont été les étapes de cette semaine.

*** Le procès intenté par M. Thomas Sauvage à M. Ambroise Thomas pour la représentation de l'opéra-comique *Gillotin et son Père* (et non *Pierrot et Gillotin*) est venu, mardi dernier, devant le Tribunal. Me Caraby plaidait pour le librettiste, Me Nicolet pour le compositeur. L'affaire a été remise à huitaine pour entendre M. l'avocat de la République.

*** Un acte de société vient d'être signé entre MM. Verger, Lemaire et Mare, au capital d'un million, pour l'exploitation du Théâtre-Italien.

*** M. Verger vient de s'attacher, pour la saison prochaine, le maestro Uranio Fontana comme directeur de la musique. M. Fontana avait déjà rempli des fonctions analogues au Théâtre-Italien, sous la direction de M. Calzado, et à l'Opéra, sous celle de M. Alphonse Royer.

*** Les recettes des *Cent Vierges*, aux Variétés, se sont élevées, dès

le quatrième jour, à près de quatre mille francs, et se maintiennent à ce chiffre.

*** Mlle Marie Roze est de retour à Paris. La carrière italienne a été propice à la charmante artiste, qui vient d'obtenir de beaux succès à Londres; aussi se propose-t-elle, — nous le regrettons et nous ne serons pas les seuls — de s'y vouer désormais exclusivement.

*** M. Avrillon, directeur du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, publie son programme pour l'année théâtrale 1872-1873. Deux ouvrages nouveaux seront montés : *Tannhæuser* et *Fidelio*. Les principaux artistes engagés pour la campagne sont : MM. Warot, Jourdan, Vinay, Barbet, Roudil, Martin, Berardi, Courtois, Staveni, Mechelaere, Mengal, Chapuis, Mmes Sternberg, de Taisy, Jeanne Devriès, Sorandi, Adèle Isaac, Rosa Csillag, Edant-Lécuyer, Dartaux. Artistes en représentation : M. Faure, Mlle Mauduit, Mlle Granzow, 1re danseuse. Chef d'orchestre, M. Joseph Dupont. La saison commencera du 1er au 5 septembre, avec *Guillaume Tell*.

*** Mlle Laura Sainz, cantatrice de talent, naguère demoiselle d'honneur de l'ex-reine d'Espagne sous son vrai nom de marquise de Santayana, est engagée au théâtre Apollo de Rome pour y chanter l'*Ombra*, de Flotow, et *Mignon*, d'Ambroise Thomas. Elle vient d'obtenir un grand succès à Naples dans le rôle d'Isabelle du *Pré aux Clercs*.

NOUVELLES DIVERSES.

*** M. Jules Simon a approuvé et signé, la semaine dernière, le rapport proposant que les cafés-concerts fussent régis par les anciens règlements auxquels ils étaient soumis, et qui interdisaient le costume et les saynètes à plus de trois personnages. Une commission va sans doute être nommée pour étudier les moyens de diminuer la sévérité des règlements dont nous parlons, et surtout pour mettre fin à certains abus qui s'étaient glissés dans plusieurs de ces établissements lyriques. L'administration de l'Assistance publique va, dès à présent, percevoir le droit des pauvres dans les cafés-concerts comme dans les théâtres.

*** Par décision de M. le Ministre de la Marine, un concours a été ouvert pour l'emploi de chef de musique de la division de Toulon. Ce concours, auquel ont pris part un grand nombre de candidats militaires attachés aux corps de musique, a eu lieu ces jours derniers, sous la présidence de M. Ambroise Thomas. M. Leguay a été classé premier par le jury et nommé titulaire de l'emploi. De semblables concours auront sans doute lieu dans les autres divisions maritimes.

*** La bibliothèque du Conservatoire est, en ce moment, l'objet de quelques remaniements. Une nouvelle salle a été dernièrement affectée aux partitions modernes; de sorte que l'histoire de la musique théâtrale est maintenant classée par époques, et que les recherches y sont devenues faciles. La rédaction du catalogue, depuis longtemps en retard, est activement poussée, et le préposé à la bibliothèque, M. Wekerlin, espère pouvoir le mettre bientôt à jour et le communiquer au public.

*** Un dernier crédit d'un million vient d'être inscrit au budget de 1873 pour l'achèvement des travaux d'architecture du nouvel Opéra. Quant aux travaux de décoration intérieure, quoiqu'ils soient exécutés dans une large mesure, ils coûteront moins cher à l'Etat qu'on ne l'avait d'abord présumé. On a renoncé en effet à disposer et à décorer somptueusement les appartements qui, dans le plan primitif, étaient destinés au souverain et à sa suite.

*** Les concours de chant choral entre les écoles communales de la Ville de Paris (rive gauche), placées sous la direction de M. François Bazin, viennent d'avoir lieu. Cent trente-quatre écoles y ont pris part. Le programme de ces exercices se composait de l'exécution d'un chœur, de la lecture à première vue d'une leçon de solfége, d'une dictée musicale et de diverses questions sur la théorie. Deux chœurs de M. Bazin étaient imposés aux écoles de jeunes filles et de jeunes garçons ; les écoles d'adultes en ont chanté deux d'Ambroise Thomas et de Cherouvier. Nous ne pouvons reproduire, vu sa longueur, la liste des prix distribués.

*** Parmi les publications les plus importantes de cette année, nous signalerons les 18e et 19e livraisons de la belle collection le *Trésor des Pianistes*. Ces deux nouveaux volumes contiennent entre autres des œuvres de Chrétien Bach, Christophe Smith, Henry d'Anglebert, Dominique Scarlatti, Duphly. Ces ouvrages, dont les premières éditions sont devenues fort rares, sont inconnus aujourd'hui à la plupart des artistes et ne peuvent manquer de leur offrir un grand intérêt, augmenté par une notice biographique jointe aux œuvres de chaque auteur. — Le *Trésor des Pianistes* figure parmi les ouvrages pour lesquels M. le Directeur des Beaux-Arts a été autorisé à souscrire, et qui sont destinés aux bibliothèques publiques. Il a été omis par erreur dans la liste que nous en avons donnée.

*** Une importante découverte bibliographique vient d'être faite à la bibliothèque Mazarine, par M. R.-J. Pottier, sous le nº 4727, lettre D ; il a enfin mis la main sur le fameux exemplaire tant cherché de la *Musique universelle* « contenant toute la pratique et toute la théorie » (208 pages imprimées), par Anthoine de Cousu, chanoine de Saint-Quentin : exemplaire que M. Théodore Nizard (l'abbé Normand) assurait exister *dans un dépôt public*, où il l'avait copié dans son entier et dont, en bibliophile égoïste, il n'avait pas voulu divulguer la cachette aux érudits.— On sait que M. E. Thoinan a consacré à ce livre rarissime — dont on ne connaît en tout que *deux* exemplaires au monde (non compris la copie manuscrite de l'abbé Normand) — une petite brochure tirée à cinquante exemplaires et devenue elle-même fort rare.

*** M. Félix Clément fait paraître en ce moment son *Livre d'orgue du Paroissien romain*, manuel de l'organiste accompagnateur, ouvrage contenant un très-grand nombre de plain-chants harmonisés, et fort utile par conséquent aux organistes de province dont les connaissance théoriques sont souvent insuffisantes pour accompagner purement les mélopées grégoriennes. L'auteur se place, quant au système d'harmonisation du plain-chant, sur le terrain de la conciliation : il proscrit la dissonance, mais il admet l'intervention d'accords autres que ceux fournis par les notes du mode. On ne saurait être exclusif en pareille matière, et M. Clément en donne d'excellentes raisons, auxquelles nous nous rallions pleinement.

*** Dans son feuilleton du 1er août, le chroniqueur scientifique du *Journal des Débats*, M. Henri de Parville, rappelle les curieuses expériences de Tyndall sur les flammes sensibles au son et sur les flammes chantantes. Nous recommandons à nos lecteurs cet intéressant résumé, dans lequel sont signalés des faits qui peuvent servir de point de départ à des travaux fort importants. — A ce propos, nous pouvons dès à présent mentionner, en nous réservant d'y revenir d'une manière détaillée, un instrument nouveau dont le principe se rattache au phénomène des flammes chantantes, et qui fera, croyons-nous, sensation. Nous dirons comment les inventeurs — un jeune artiste et un jeune savant — sont parvenus, entre autres résultats remarquables, à régler d'une façon rigoureuse la durée et l'intensité sonore des jets de flammes, problème que nul n'avait résolu avant eux.

*** Un nouvel instrument, qui résume, avec plus ou moins de bonheur, les voix multiples de l'orchestre, vient d'être inventé par un Niçois, M. Guidi, qui lui a donné la forme d'un piano et le nom d'*orchestrion*. Plusieurs essais de ce genre ont déjà été tentés; jusqu'ici, tous les spécimens de pianos-orchestre nous paraissent de simples objets de curiosité.

*** Une *Ouverture solennelle*, composée récemment par F. de Flotow pour le concert des Champs-Elysées, y est exécutée depuis quelques soirs et constitue l'un des attraits du programme. C'est une œuvre bien conçue, savamment travaillée et d'un excellent effet ; aussi est-elle fort applaudie.

*** Le jeune pianiste-compositeur Henry Ketten vient d'être nommé membre de l'Académie de musique de Florence. L'archiduc Victor, frère de l'empereur d'Autriche, l'a invité à concourir à la partie musicale de l'Exposition universelle à Vienne.

*** Mme Bochkoltz-Falconi, l'excellent professeur de chant au Conservatoire de Vienne, quitte cette ville pour des raisons de santé et va s'établir à Strasbourg, où la suivent plusieurs de ses élèves.

*** Mme Nilsson-Rouzaud et son mari viennent de quitter Paris pour se rendre en Suisse. Ils y attendront l'ouverture de la saison lyrique à Saint-Pétersbourg, où Mme Nilsson est engagée.

*** Le Conservatoire de Marseille a vécu. Une arrêté municipal supprime cette école, qui a pourtant bien mérité de l'art et a rendu de réels services, sous l'excellente direction de M. Auguste Morel. Mais le besoin d'économies s'imposait, paraît-il, d'une manière trop impérieuse aux édiles phocéens, pour qu'ils pussent songer à conserver un établissement dont l'utilité pratique ne leur était sans doute pas suffisamment démontrée. Espérons toutefois que le Conservatoire n'attendra pas trop longtemps une résurrection qui nous paraît certaine.

*** Carlotta Patti, nous écrit-on de Vichy, vient encore d'enthousiasmer les hôtes du Casino. Elle a donné mardi son dernier concert; on l'a acclamée, rappelée et presque ensevelie sous les fleurs. Depuis longtemps on n'avait vu pareil triomphe à Vichy.

*** Une vente d'instruments et de musique, annoncée pour le 22 août à Anvers, comprendra un violon de Stainer, donné par l'impératrice Marie-Thérèse en 1743 à M. Kennis, maître de chapelle de l'église Saint-Pierre à Louvain.

*** Nous avons annoncé avec beaucoup de journaux qu'un Turc, nommé Hassim-Pacha, allait faire représenter à Constantinople un opéra de sa composition. Renseignements pris, il se trouve que ce Turc est un Italien, le maestro Della Viola, qui a pris depuis longtemps du service dans l'armée ottomane et y a gagné le titre de Pacha, qu'il a accolé à un nom ou prénom du cru. *Mahomet et ses créanciers* sera donc dûment pourvu de cavatines, de cabalettes et de strettes, tout comme à Milan ou à Naples; et la musique turque est encore à naître.

†

*** Le chef d'une importante manufacture de pianos, M. François Soufleto, est mort à Paris, le 1er août, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

*** Le 4 août est mort à Berlin Wilhelm Wieprecht, le chef renommé de la musique des Gardes du corps prussiens, né à Aschersleben le 9 août 1800. Il remplissait ces fonctions depuis trente-quatre ans.

*** Les deux frères Charles et Emile Devrient, qui ont brillé au premier rang sur la scène dramatique en Allemagne, sont morts à peu de jours de distance. L'aîné, Charles, était l'époux de la célèbre cantatrice Mme Schroeder-Devrient, qui l'avait précédé dans la tombe. Il avait 74 ans. Le second des trois frères Devrient (Emile), qui appartenait au théâtre de Dresde, est mort le 7 août dans cette ville, après une longue maladie.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Le 17e festival triennal de Norfolk et Norwich aura lieu le 16 septembre et les jours suivants, à Saint-Andrew's Hall, sous la direction de Benedict. On y exécutera des oratorios de Hændel, Haydn, Mendelssohn et Sullivan. Les solistes seront Mmes Tietjens, Albani, de Wilhorst, Patey et Trebelli, MM. Sims Reeves, Cummings, Patey et Santley. — Le feu a pris, il y a peu de jours, dans la salle où étaient renfermés les instruments de l'orchestre de Cremorne Gardens, et neuf contrebasses, une quantité de violons, altos, violoncelles et d'autres instruments sont devenus la proie des flammes. Une souscription a été ouverte pour indemniser autant que possible les artistes auxquels appartenaient ces instruments.

*** *Bruxelles.* — Les concours du Conservatoire se sont terminés vendredi. Celui de piano a été particulièrement brillant; la classe de M. Brassin a fourni un lauréat d'un mérite tout exceptionnel, M. Franz Rummel, petit-fils de Christian Rummel, l'ami et l'émule de Hummel. Ce jeune homme a exécuté, avec un vrai talent d'artiste, la sonate op. 106, de Beethoven, imposée comme morceau de concours. Il n'avait que quatre concurrents; et le lauréat de la classe de piano de M. Dupont, Arthur Wilford, n'en avait que deux. Puissent les jurys des concours à Paris trouver que ce nombre est suffisant! La classe de violon de M. Vieuxtemps, celle d'orgue de M. Mailly, celles de chant de MM. Cornelis et Warnots, celle de flûte de M. Dumon, se sont aussi distinguées. — On peut avoir une idée de l'esprit qui préside aux études, par le choix des morceaux de concours. Les classes de piano avaient à exécuter : celle de M. Brassin, la sonate no 106 de Beethoven; celles de M. Dupont (hommes), un andante et allegro de Henselt, (femmes) un allegro de concert de Mayer; celle d'orgue, un prélude et fugue en *mi mineur* de J.-S. Bach; celles de violon (M. Colyns), l'andante et le premier solo du concerto de Ch. Bériot, (M. Vieuxtemps) le premier allegro du deuxième concerto de Spohr; celles de violoncelle (MM. Deswert et Libotton), un concerto de Grützmacher; celle de contrebasse, l'accompagnement d'un air de la *Passion* de Bach; celle de flûte, des fragments d'une sonate de Lœillet; celle de hautbois, une sonate en *ut mineur* de Hændel; celle de clarinette, le deuxième concerto de Hanssens; celle de basson, la transcription d'une vocalise de Leo; celles d'instruments de cuivre, des transcriptions diverses d'airs de Mozart, Hændel et Hasse. — Gilbert Duprez était ces jours derniers à Bruxelles; il a fait entendre à M. Avrillon des fragments de son opéra *Zéphora*, chantés par une de ses meilleures élèves, Mlle Bacot. Il se pourrait que cet ouvrage fût représenté cet hiver à la Monnaie. — *La Timbale d'argent* a été jouée cette semaine aux Galeries Saint-Hubert. Le succès, douteux à la première représentation, s'est accentué davantage les soirs suivants.

*** *Spa.* — Gounod est ici depuis quelques jours. Il se propose de donner trois concerts, en compagnie de Mmes Weldon et Nita Gaetano.

*** *Vienne.* — L'Opéra a rouvert ses portes le 1er août par une représentation de *Faust*. Le rôle de Marguerite a été rempli avec une grande distinction par Mlle Minnie Hauck, qui remplaçait Mlle Ehnn, tombée subitement malade.

*** *Berlin.* — Sur le désir formel du roi, Mme Mallinger, avec qui la direction de l'Opéra avait eu des difficultés assez graves il y a quelques mois, a été réengagée pour trois années. On a obtenu la résiliation de son contrat avec l'impresario Pollini; on négocie celle du traité qui la lie avec Merelli pour la prochaine saison à Saint-Pétersbourg. — Mme Pauline Lucca part prochainement pour l'Amérique. Elle a conclu un engagement avec M. Max Maretzek pour une grande tournée artistique.

*** *Hombourg.* — La troupe italienne de M. Franchi, en tête de laquelle brille Adelina Patti, a inauguré la saison le 3 août avec *Lucia*. La célèbre cantatrice a été à sa hauteur habituelle; l'enthousiasme sous toutes ses formes s'est manifesté après chaque morceau, et surtout à la chute du rideau. Ses partenaires étaient le ténor Stagno, le baryton Verger et la basse Capponi, qui ont été aussi très-chaleureusement accueillis.

*** *Venise.* — *La Juive*, interprétée par Villani, Medini, Corsi et Mme Urban, a reçu un brillant accueil au théâtre Malibran. *La Cenerentola*, *Ruy Blas* de Marchetti et *Il Barbiere* seront donnés dans le courant du mois. La troupe est composée de Mmes Barbara Marchisio, Bianchi-Montaldo, Alice Urban, Maddalena Mariani et Matilde Mariani, et de MM. Villani, Sarti, Corsi, Cotogni, Ciampi, Medini et Maurel.

*** *Milan.* — Le théâtre Fossati enregistre un *fiasco* complet : *Don Marzio*, opéra nouveau du tout jeune *maestrino* Rasori (un nom qu'il faudrait absolument changer à Paris) n'a pu se soutenir ni par la musique, qui est incolore et insipide, ni par le libretto, qui est absurde. — Le nouveau théâtre Dal Verme, baptisé récemment théâtre Donizetti, s'appellera désormais « Teatro nuovo al Foro Bonaparte. » Ce troisième nom est bien trop long pour être encore le définitif.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Les examens du Conservatoire ont été en général très-remarquables. La classe de chant de Mme Nissen-Saloman se distingue entre toutes par le nombre et l'importance de ses succès. La plupart des *étoiles* de l'Opéra russe, à Saint-Pétersbourg et ailleurs, sont des élèves de l'éminent professeur.

*** *New-York.* — La Société de secours mutuels pour les musiciens, *American musical Fund Society*, a l'intention d'exécuter cette année, dans ses concerts, des œuvres de compositeurs nationaux. A cet effet, elle ouvre un concours dans les conditions suivantes : l'auteur de la meilleure symphonie recevra un prix de 250 dollars; 100 dollars seront donnés pour la meilleure ouverture ou grande marche pour orchestre; 50 dollars pour la meilleure mélodie vocale, avec paroles anglaises, françaises, allemandes ou italiennes; 25 dollars pour la mélodie vocale placée au second rang dans l'appréciation du jury; 25 dollars pour le meilleur solo pour piano, violon ou un autre instrument; 25 dollars pour le meilleur duo, trio, quatuor, etc., instrumental; 25 dollars pour le meilleur chœur pour voix égales ou mixtes.

Le Directeur : G. BRANDUS. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — L'Administration de la *Revue et Gazette musicale* demande à acheter les années suivantes (complètes) :
1831 — 1832 — 1833 — 1834 — 1836 — 1837 — 1838 — 1841 — 1847 — 1848 — 1850 — 1851 — 1852 — 1853 — 1855.

AVIS. — Mme Aline Dreyfus, ex-accompagnateur des classes de chant au Conservatoire de Paris, se met à la disposition des artistes pour l'étude des rôles du répertoire. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale.*

AVIS. — A vendre, un beau piano droit d'Erard, en palissandre (7 octaves.) Prix : 800 francs. Renseignements au bureau de la *Revue et Gazette musicale.*

AVIS. — A vendre un très-beau piano à queue, grand format, en palissandre, spécimen de la fabrication de la maison Pleyel ayant obtenu la médaille d'or à l'Exposition universelle de Londres (1862). Prix très-réduit, 2,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Gazette musicale.*

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale.*

Chez l'éditeur PH. FEUCHOT, Palais Bonne-Nouvelle.

LES

FEMMES QUI FONT DES SCÈNES

Pièce en 3 actes, paroles de MM. Monselet et Lemonnier,

MUSIQUE DE

CH. HUBANS

PARTITION POUR CHANT ET PIANO, NET 6 FRANCS

QUADRILLE PAR HUBANS, PIANO A QUATRE MAINS

H. Marx. — *Esbrouffette-Polka*, piano, 4 francs.
L. Dufils. — *Clorinde-Mazurka*, piano, 5 francs.
L. Dufils. — *Joséphine-Polka*, piano, 4 francs.

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS** ET CIE, 103, RUE DE RICHELIEU

L'AFRICAINE

OPÉRA EN CINQ ACTES, PAROLES DE SCRIBE, MUSIQUE DE

G. MEYERBEER

La Partition chant et piano gd f^t in-4° net 40 »	**LA PARTITION** Avec paroles italiennes et allemandes, format in-8°, net, 20 fr.	**La Partition** p. piano solo, édition de luxe grand in-8° net 20 »
— édition de luxe, grand in-8°. 30 »		— édition populaire, format in-8° 12 «
— édition populaire, in-8°..... 20 »		— pour le piano à 4 mains.... 25 »

La Partition de la deuxième partie de *L'AFRICAINE*, contenant 22 morceaux non exécutés à l'Opéra, net, 12 francs.

LES AIRS DÉTACHÉS DE CHANT

Avec paroles françaises 46 numéros. — Avec paroles italiennes 29 numéros

La Prière à saint Dominique, arrangée à 4 voix par Pasdeloup, net, 50 cent.

Chœur des Matelots, arrangé à 4 voix par Laurent de Rillé, net, 50 cent.

Chœur des Evêques et finale du 1er acte, arrangés à 4 voix d'hommes, net, 2 fr.

Arrangements divers pour le piano

Baur (J.). Chœur des évêques, transcription brillante..... 4 »
Beyer (F.). Bouquet de mélodies..... 7 50
— Op. 26. Petite fantaisie instructive.. 6 »
Burgmuller (F.). Valse de salon ..... 6 »
Carreno (Téréſa). Op. 26. Fantaisie..... 9 »
Comboul. Op. 24. Fantaisie brillante..... 6 »
Cramer. Bouquet de mélodies, mosaïque.. 9 »
— Deuxième bouquet de mélodies..... 9 »
Croisez. — Morceaux de chant, transcrits pour piano seul.
1. Romance d'Inès..... 4 50
2. Terzettino 4 50
3. Chœur des évêques..... 4 50
4. Air du Sommeil, de Sélika..... 4 50
5. Air de Nélusko..... 4 50
6. Duo (Sélika et Vasco)..... 6 »
7. Septuor, extrait du finale..... 4 50
8. Chœur des femmes..... 4 50
9. Quatuor, chœur des matelots..... 4 50
10. Prière, double chœur..... 4 50
11. Ballade de Nélusko 4 50
12. Duo de Vasco et Sélika..... 4 50
13. Chœur des Indiens 4 50
14. Chœur des sacrificateurs. 4 50
15. Grand air de Vasco ... . 6 »
16. Cavatine de Nélusko..... 4 50
17. Grand duo de Sélika et Vasco..... 6 »
18. Chœur dansé..... 4 50
19. Arioso d'Inès..... 4 50
20. Grand duo d'Inès et Sélika..... 6 »
21. Grande scène du Mancenillier ..... 6 »
22. Air extrait de la scène précédente 4 50
23. Chœur aérien..... 4 50
Les 23 numéros réunis en un volume broché ..... net. 25 »

Dolmetsch. Op. 70. Transcription de concert sur l'air du Sommeil..... 7 50
Duvernoy (J.-B.). Op. 280. Fantaisie..... 6 »
Favarger. (R.). Fantaisie-caprice..... 7 50
Godefroid (F.). Op. 128. Air du Sommeil, morceau de salon..... 9 »
— Op. 129. Second morceau de salon .. 7 50
Herz (Henri). Op. 205. Grande fantaisie ... 9 »
Hess (J.-Ch.). Op. 98. Rêverie..... 6 »
Jaëll (A.). Trois paraphrases :
1. Op. 126. Romance d'Inès..... 7 50
2. Op. 127. Chœur des évêques et entrée des prêtresses..... 6 »
3. Op. 128. Grand air de Nélusko.. 7 50
— Op. 131. Illustration..... 9 »
Ketterer (E.). Op. 170. Fantaisie de salon. 9 »
Kruger (W.). Op. 135. Fantaisie brillante sur la scène du Mancenillier et le duo du quatrième acte..... 9 »
Lecarpentier. 201e et 202e bagatelle, chaque 5 »
Liszt. O grand Saint-Dominique, prière ... 9 »
— Marche indienne..... 10 »
Lysberg. Op. 105. Fantaisie brillante..... 9 »
Mathias. Op. 49. Impromptu..... 6 »
Neustedt. Op. 57. Fantaisie-transcription... 7 50
Polmartin (Mme). Op. 25. Transcription.. 7 50
Rosellen (H.), Op. 182. Fantaisie brillante.. 7 50
Talexy. Polka-mazurka de salon..... 6 »
Valiquet. Op. 65. Petite mosaïque..... 6 »
— Op. 66. Petite mosaïque (seconde suite) 6 »
— Bagatelle (de la Moisson d'or)..... 2 50
Vincent (A.). Op. 18. Fantaisie..... 7 50
Voss (Ch.). Op. 299. Grande fantaisie dramatique de concert..... 9 »
Wolff (Ed.). 2 paraphrases fantaisies :
1. Chœur des évêques..... 7 50
2. Bolérn..... 7 50

L'Ouverture, arrangée pour le piano.... 5
La même, à 4 mains..... 5 »
Grande Marche indienne, édition originale, piano et à 4 mains..... 9 »
La même, édition simplifiée..... 7 50
Marche religieuse, piano et à 4 mains.. 5 »
La même, édition simplifiée..... 5 »
Airs de ballet. 1. *La Fleur de Lotus*, idylle chorégraphique..... 5 »
2. *Pas des Jongleurs*, finale..... 5 »
Dernière Pensée *musicale de Meyerbeer* (prélude à l'unisson du 5e acte) :
Pour le piano..... 3 »
Pour le piano à 4 mains..... 4 »
Bernard (P.). Beautés de *l'Africaine*, à quatre mains, en quatre suites, chaque. 10 »
Burgmuller (F.). Valse de salon, à 4 mains 9 »
Croisez (A.). Duo enfantin à 4 mains..... 7 50
Rummel. Souvenir de *l'Africaine*, duo ... 7 50
Wolff. Op. 273. Réminiscences de *l'Africaine*, grand duo à 4 mains..... 10 »

MUSIQUE DE DANSE.

Arban. Inès, polka-mazurka..... 4 50
Eitling. Suite de valses..... 6 »
Kart. Quadrille brillant..... 4 50
Lecarpentier. Quadrille très-facile..... 4 50
Marx (H.). Deuxième quadrille..... 4 50
Mey (A.). Polka brillante..... 4 »
— La même, très-facile..... 3 »
— Vasco de Gama, galop ..... 4 »
Strauss. Premier quadrille..... 4 50
— Grande valse ..... 6 »
— La même, très-facile..... 4 »
Stutz (P.). Polka-mazurka..... 4 »
Les mêmes morceaux arrangés pour le piano à 4 mains

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

HARMONI-COR
JAULIN
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
Maison **BRANDUS**,
103, rue de Richelieu.

FABRIQUE G^le D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER
Brevetée (s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
—
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
—
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.
—

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855
—
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.
—
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre
—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 33. — 18 Août 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** — Fondation Cressent, pour un concours triennal de composition musicale dramatique. — Exposition d'économie domestique au Palais de l'Industrie. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

O Créateur plein de bonté, quel sera cet éternel cantique des anges que ceux qui t'aiment pourront entendre dans le royaume des cieux! Qu'il sera ravissant et doux d'assister aux concerts des élus, puisque tu as déjà conféré à l'homme le don de pouvoir, grâce aux charmes de la musique et à la douceur du chant, exciter les cœurs à s'unir dans une pieuse symphonie pour célébrer tes louanges, ô divin Créateur de l'univers!

M. M. — SAINT AMBSBERT, *Ev. de Rouen.*

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(2me article.) (1).

TEMPS ANTÉRIEURS.

I.

ORPHÉE.

Si le difficile et le compliqué étaient moins de mise au courant de la science contemporaine, si, au grand détriment de la justice et de la vérité, savants et historiens, entraînés par une gloriole d'érudition, ne se plongeaient pas avec délices dans l'obscur et le diffus; — le beau mérite, n'est-ce pas, que d'entendre et d'admirer ce que tout le monde admire et comprend? — nous n'en serions plus à considérer généralement Orphée comme un mythe, comme une abstraction ou une synthèse.

Que ceux qui arrivent à conquérir et à propager ces fortes « données », à la sueur de leur front, en aient l'orgueil et comme la folie douce, rien de mieux; mais que des esprits médiocres et moyens se donnent les airs d'aimer et de préférer par choix ce qu'ils n'eussent jamais eu l'idée de toucher et d'effleurer en d'autres temps, voilà ce qui fait sourire.

Orphée résume les temps antérieurs, c'est-à-dire les temps qu ont précédé l'antiquité. Sa venue sert de ligne de démarcation entre la fable et l'allégorie sensible. Sa doctrine allie la raison ài l'imagination pure. Et, quoiqu'il soit très-vrai que tout ce qui regarde sa naissance, sa vie et sa mort puisse prêter à des interprétations variées autant qu'ingénieuses, les souvenirs qui se sont perpétués dans la mémoire des peuples nous peignent plus particulièrement qu'ils n'avaient fait encore d'aucun autre, la marche des pensées, le caractère des institutions de cet admirable génie, le premier des révélateurs des passions de l'âme et le plus parfait des consolateurs de l'infortune, à qui fut donnée la mission sublime de rappeler le genre humain à l'exécution des lois, car les musiciens-poëtes des premiers âges en étaient les hérauts publics comme les plus habiles interprètes. Ils se chargeaient, conseillers religieux et héroïques, de ramener au culte des devoirs, d'attiser le courage, d'adoucir les coutumes, de compatir au malheur, enfin, d'apprivoiser, pour ainsi dire, par des sons harmonieux, les oreilles inexpérimentées encore.

Orphée a réellement existé.

S'il s'impose encore à l'étude et à une admiration respectueuse, si l'on peut revenir, sans trop craindre de lasser l'attention, sur cette calme et sereine figure, une seconde fois massacrée par le pédantisme outrecuidant de certains musicologues, c'est que le privilége de la grandeur est de se dessiner davantage à mesure qu'on s'éloigne et de commander à distance. Le temps, ce grand dévorateur, efface la trace de bien des faits et anéantit avec les preuves, les explications certaines; il est aussi, à bien des égards, le grand révélateur; il fait sortir d'autres témoins de dessous terre et livre des secrets inespérés. De précieux documents, des recherches heureuses, permettent de retracer aujourd'hui, avec la simplicité de l'exactitude historique, la vie privée et publique, la *vie* vraiment *vécue* de cet artiste, civilisateur des âges primitifs, ainsi que les conditions d'existence de la caste essentiellement musicale qu'il dirigea.

J'établirai, au préalable, sous quels cieux et dans quel milieu politique et social allait se manifester pour le bien et l'honneur de l'humanité, cet homme sublime, bien *homme*, en effet, bien humain, bien de son temps — on est toujours de son temps, surtout quand on semble rompre avec lui, afin de le mieux corriger — dont Platon lui-même, qui n'est pas tendre aux musiciens et aux poëtes, Platon indulgent pour le seul Orphée, déclare les inspirations « divines ».

***

On s'accorde à reconnaître que la révélation du chant à l'humanité fut spontanée, comme le fut aussi celle du langage. Les premiers chants se sont formulés sans préméditation, sous les deux attributs nécessaires, mais instinctifs, de la diversité et de la durée d'intonation.

La musique, qui ne possédait encore aucun des éléments de son développement tardif, était plus cependant que la satisfaction d'un besoin naturel, manifesté par des chants ou par des danses. Unie à la poésie (et d'une manière si indissoluble que nous

(1) Voy. le n° 32. *Erratum* : page 252, 2me col. ligne 25; au lieu de l'état, lisez : *l'Art.*

pouvons les confondre toutes deux, les prendre et les désigner l'une pour l'autre), elle est l'unique trace de religion, de morale, d'art, de civilisation, en des temps où les Pélasges sacrifiaient encore des victimes humaines à Zeus et à Rhée, où Marsyas, l'habile virtuose, était écorché vif par ordre d'Apollon, et où son frère Babys, non moins « éminent » que lui, dirait-on de nos jours, ne devait la vie qu'à un pieux mensonge de Pallas.

Propagateurs actifs de la civilisation, le chant et la danse avaient alors des droits égaux dans la célébration des rites sacrés et des fêtes populaires. Louanges des dieux et des héros, invocations, oracles, acclamations, sentences, préceptes, prophéties, devenaient des accents modulés. La loi était une formule lyrique.

Les Grecs célébrèrent leurs premières divinités par des chœurs cycliques et dithyrambiques. Dans la théogonie et la cosmogonie, des danses auxquelles excellaient les Dactyles, les Corybantes et les Curètes, retraçaient le cours harmonieux des astres. Vainqueur du Minotaure, Thésée imaginait la gnossienne, image en ses farandoles du labyrinthe de Crète.

Le rhythme est inséparable de l'harmonie. Sous les cieux azurés, à la marge des bois d'olivier, aux bords de la mer Ionienne, court, s'entrelace et passe, placide et rieuse, la chorée helladienne. Aurore, pudeur et parfum d'un peuple!

A côté des chants sacrés ou héroïques, la muse populaire enfantait des chansons qui commencent au refrain de la nourrice berçant le nouveau-né, pour finir à l'hymne des funérailles entonné près du bûcher ou de la tombe. C'est toujours elle qui a conservé en Grèce les traditions de la résistance à une longue servitude ; c'est elle qui entretient le patriotisme et le courage, qui initie à la liberté. Le chant populaire n'est pas seulement, en effet, le miroir de l'intelligence, de l'esprit et des goûts d'une nation; il est encore une part essentielle de son histoire.

La musique instrumentale employait déjà, et non sans orgueil, ses éléments les plus mélodieux; l'orchestre avait ses ancêtres.

Amphion-Mercure inventait la lyre, l'instrument par excellence du panthéisme et son symbole dans les traditions religieuses et cosmiques les plus anciennes, qui associent constamment l'arc et la lyre. Cette invention eut l'importance d'une révolution sociale; grâce à elle, la caste musicale, puis le peuple entier acquit la vague intuition des destinées supérieures de l'homme. « Quel pouvoir magique possédait le chant d'Amphion, s'écrie à ce propos Eumène le Rhéteur, combien son plectre et sa lyre avaient de charme! .. Par leur influence, des hommes rudes et grossiers passaient de leurs mœurs sauvages aux habitudes plus douces de la vie sociale. »

Syrinx, nymphe aimable de l'aimable Arcadie, venait d'inspirer au Dieu des bois un violent amour. Pour échapper à ses poursuites, elle se précipita dans le fleuve Ladon, et Pan, au lieu du corps charmant de celle qu'il aimait, n'étreignit que des roseaux qui répondirent à ses cris de douleur par un plaintif murmure. Pan rassembla ces joncs sonores; et il en fit cet instrument, asile d'une âme, témoignage d'un éternel regret, dont abusa Cadmus pour faire oublier tous ses devoirs à la jeune Typhée. Quelle effrontée proxénète que la musique en ces temps primitifs où les sexes se développaient et se rapprochaient sans entraves dans l'air libre et en plein soleil!

Pan, a fort judicieusement dit Marot,

.... C'est celuy, mon enfant,
Qui, le premier, les roseaux pertuisa
Et d'en former des flûtes s'advisa.

Les faunes, les satyres, les bergers de l'antiquité classique ne quittent pas la flûte à plusieurs tuyaux ; née dans les forêts, au bord des lacs, au milieu des bruissantes oseraies, elle scande les émotions douces, les rêves printaniers, les tendresses idylliques et néanmoins très-positives de l'âge d'or. Minerve la perfectionna. On sait que Bacchus marcha avec elle à la conquête des Indes. Mythographes et philosophes attachent une signification symbolique à l'origine, à la configuration du syrinx, qui devait devenir — l'étymologie n'en fait jamais d'autres! — cette seringue classique de nos pères et de monsieur Purgon, à laquelle le testament de Rossini est venu rendre une célébrité intempestive...

La poésie, la musique, leurs interprètes, leurs moyens d'interprétation centralisaient donc et résumaient les forces intellectuelles des races primitives. La caste musicale était souveraine. Elle parlait la « langue des Dieux » ; les traditions, phéniciennes, hébraïques et doriennes l'attestent. Elle recevait directement ses inspirations de l'être suprême, Olen ; elle était issue de la lumière éthérée, c'est-à-dire des montagnes du Caucase (Thrace). De ces pentes abruptes devaient lentement descendre les premières notions de la réhabilitation humaine.

*
* *

Des centres d'enseignement de la parole sacrée, conservatoires de poésie et de musique théocratiques, se formèrent bientôt en Thrace et à Delphes. La Thrace adorait l'esprit et la matière, Dionysios et Cérès ; Delphes se prosternait devant des principes équivalents représentés par le soleil et la lune, Apollon et Diane.

Cette légère différence de dogme engendra des rivalités, puis un schisme entre les castes enseignantes, car on voudra bien m'accorder que la lutte du Dionysios-Bacchus de Thrace et d'Apollon pour la possession du trépied ou de la chaire de Delphes n'est pas autre chose.

Cependant, il fallut s'entendre. Les chantres-législateurs comprirent vite que leurs dissentiments réciproques ne pouvaient qu'amoindrir une influence, précaire encore, et ils en arrivèrent à la curieuse transaction du *nombril hermaphrodite*. Apollon et Diane se fondirent en OEtolinos, un soleil qui était une lune, une lune qui était un soleil, le prototype fabuleux de l'Homme-Femme. On découvrit — ô merveilleux pouvoir de la science! — que le nombril paternel et maternel de ce couple si étroitement uni se trouvait exactement placé à l'endroit de la ville sacrée que cette raison ultra-mystique fit appeler Delphes. Jamais, je dois l'ajouter, les Grecs ne mordirent absolument à cette fiction bizarre qui divisa cependant, des siècles durant, le genre humain et qui ensanglanta la terre. Quel sexe, en effet, dominait dans l'être mystérieux dont les deux astres, mâle et femelle, composaient l'essence et dont le temple de Delphes possédait l'auguste nombril? Ce n'était pas là, en vérité, un problème facile à résoudre!

Au courant des périodes séculaires, ces milieux d'éducation théocratique, ces Universités lyriques se multiplièrent. De telles fondations s'expliquent. Chaque pontife se servait de la musique, de la poésie pour répandre son enseignement, et les sectes opposées n'employaient pas un autre moyen. Peuples, corporations, groupes, doctrines, arts et sciences sont synthétisés comme autant d'êtres particuliers que l'Épopée, intéressée à flatter la tradition, désigne plus tard, nous le verrons, sous une appellation générique. La succession des individus n'existe pas, mais bien celle des faits. C'est la chose morale dont on suit la naissance, la marche, le développement, la chute. Le monde est en pleine Allégorie.

Époques de troubles, d'anarchie, que la musique orthodoxe, que la voix nationale, douce et mâle à la fois, d'Amphion, modérait et couvrait à peine. La Grèce... vingt petits temples rivaux, autant d'écoles ennemies, des cités en guerre ouverte, des peuplades divisées par le rite religieux, par la constitution sociale et politique, par les intrigues des prêtres et des soldats. Linus, qui tenait pour Diane, Thamyris, le champion de l'être suprême, les soixante-dix chantres-législateurs, prédécesseurs d'Homère, fomentaient, ravivaient, éternisaient les schismes. L'Asie, ruinée par l'extinction de ses dynasties et les querelles des royaumes voisins, ne pouvait ni veiller sur sa colonie, ni la soutenir. L'abaissement graduel de la Méditerranée et la formation de l'isthme de Suez séparaient les deux tronçons de la race phénicienne. Séthos, cependant, le plus aventureux des Égyptiens, débarquait en Grèce et y jetait quelques établissements.

Le moment était venu où cette terre, déjà imprégnée des connaissances phéniciennes, allait recevoir celles de l'Égypte, pour les élaborer encore. Un homme né en Thrace, instruit aux rives du Nil, revint dans sa patrie, avec quelques colons égyptiens, pour y propager la lumière. La science et la religion lui étaient familières. « Il surpassait, dit Pausanias, tous ceux qui l'avaient précédé par la beauté de ses vers, la sublimité de ses chants, la pro-

fondeur de ses connaissances dans l'art de se rendre les dieux favorables et de guérir les maladies. »

C'était *Orphée*. Il prit ce nom de celui de sa doctrine : *Lumière, Salut*.

***

Orphée était né — ainsi le veut la tradition — sur les rives du Mélès, de Crithéis et d'OEagre, chef des Thraces ; hérédité incertaine que les âges ont effacée à demi pour y substituer une filiation surnaturelle ; le premier chantre-législateur du monde pouvait-il, en effet, naître d'une autre origine que de l'union d'Apollon, le dieu de la musique et des vers, avec la *muse à la belle voix*, Calliope?

Les rochers de l'Hémus, qui s'agitaient en cadence à sa voix, redirent les cris furieux des Bacchantes, ses sanguinaires ennemies. Sa tête a roulé dans les flots de la Maritza, l'Hèbre antique. A Andrinople, des Bulgares vêtus de peaux de mouton et coiffés de queues de loup, font danser, aux sons d'une aigre musette, des ours de la forêt de Pangée, ainsi qu'Orphée qui savait les apprivoiser. Les grandes femmes de la Thrace, aux manteaux rouges, aux traits durs, au teint jaune, les jambes nues et la chevelure hérissée, comme les Ménades, leurs devancières, peuvent ressembler aux compagnes d'Eurydice.

Orphée rayonna sur son temps. Créateur de l'interprétation musicale, il fut le type et le modèle de sa caste.

Il divisa l'ensemble de sa doctrine en deux branches ; l'une technique ou sacrée, l'autre profane ou pratique. Il détermina les deux courants de la poésie, le premier théologique, le second physique. Il composa une grande quantité de vers théosophiques et de philosophie pure : les *Paroles saintes*, la *Théogonie*, les *Initiations au mystère de la Mère de Dieu*, un *Rituel des sacrifices*, une *Cosmogonie*, des *Traités de musique*, d'*histoire naturelle*, d'*hygiène*, de *grammaire*, d'*archéologie*, dont l'*Argaunotide* d'Onomacrites donne la nomenclature. En même temps, ses hymnes et ses odes l'ont classé au premier rang des lyriques, bien au-dessus de Pindare et d'Epiménide. Exaltant ainsi l'imagination, il livrait ses adeptes à tout l'enthousiasme des beaux-arts. Sa *Démétréïde* présageait les splendeurs de l'épopée.

Orphée fut compris de ses contemporains. La Grèce d'alors n'était ni aussi inculte, ni aussi barbare qu'on s'est plu, par un amour exagéré de l'antithèse, sans doute, à la dépeindre dans les histoires modernes. Ne nous laissons pas prendre aux allégories; les témoignages certains ne manquent pas. La civilisation de cette époque était assez raffinée pour n'avoir plus rien de patriarcal. La langue était formée, harmonieuse et noble. Si les lions et les ours apparaissent, dans la brume de la tradition, comme des ennemis bientôt apprivoisés, cette affabulation signifie seulement que les sectes rivales, puisant leur haine au pied des mêmes autels, remplissaient le pays des sujets de leurs troubles et des clameurs de leurs discordes.

La poésie, au surplus, n'est ni l'apanage de l'enfance des nations, ni les bégaiements de l'esprit humain; elle marque au contraire l'éclat de l'âge viril; art ou inspiration, elle s'accommode peu des régions âpres et sauvages. A l'exemple d'Orphée, la caste musicale grecque s'échauffait à l'enthousiasme divin, à l'inspiration qui éclaire l'âme, l'élève, la ravit. Elle était préparée à recevoir la bonne parole.

Combien s'abusent ceux qui s'imaginent encore que la radieuse illustration d'Orphée, de même que le renom d'Homère, d'Eschyle ou de Sophocle, et leur immortalité, tiennent seulement au plan de leurs conceptions, à l'harmonie de leurs vers, à l'intérêt qu'inspirent leurs héros! Vases fragiles, qu'aurait brisés le torrent des âges, si le génie du poëte ne les avait coulés dans un moule sublime des idées primordiales éternelles. « Comme le monde sensible, a dit Bacon, est inférieur à l'âme humaine, c'est à la poésie à donner à cette nature ce que la réalité lui refuse. Tout doit s'embellir, s'agrandir à la voix de la poésie; tout doit recevoir d'elle une nouvelle existence; il faut que la vertu même brille d'un éclat plus pur; que le voile qui couvre la vérité se soulève à ses yeux, et que la marche de la Providence, mieux signalée, laisse pénétrer jusqu'aux causes les plus secrètes des événements. »

Les personnages mis en scène par Homère, je suppose, Achille, Agamemnom, Ulysse, Castor et Pollux, etc., n'ont rien d'historique, cela est incontestable, et ne sont rien moins que ce qu'ils paraissent être : leurs vertus et leurs vices, leurs crimes et leurs actions héroïques ne renferment pas davantage de sens profond où seraient ensevelis les mystères de la religion et les secrets de la philosophie. Il y faut voir des peintures de caractères, des scènes de mœurs, la vie privée et publique prise sur le fait. Mais quels caractères! quelles mœurs! et quelle vie! La mission de moralisateur ne devait pas être une sinécure en cette période plus que raffinée...

Ce Roi des Rois qui se morfond dix ans devant un village d'Asie, inconnu à toute l'Asie, pour venger l'honneur de son frère trompé par sa femme; cette querelle qui éclate, au bout de la dixième année, entre ce Roi des Rois et Achille, ce roi des grincheux; cet Ulysse qui, rentré dans son île, après avoir couru des bordées de la plus haute fantaisie, massacre de sang-froid la *smala* des amants de sa femme et n'en reste pas moins persuadé de la fidélité conjugale de cette épouse, abandonnée depuis vingt ans et qui est accouchée d'un fils en son absence; cet OEdipe qui, toujours le plus innocemment du monde, tue son père, épouse sa mère, sans le savoir ni le vouloir, puis s'arrache les yeux et se livre au vagabondage, à seule fin d'être un exemple repoussant et instructif de la colère céleste...; vices changés en vertus, vertus déguisés en vices, en dépit des lois de la justice naturelle, de par l'escamotage grotesque des dieux « terribles à force de majesté », telle est la vie privée, tels sont les exemples qu'elle donne à la vie sociale, et cela, bien des siècles avant les rhapsodes. Orphée arrivait à propos!

***

Orphée a dompté l'idiome des Thraces primitifs, il a façonné leurs pensées au joug de la mesure et chargé la parole poétique d'entraves mélodieuses pour en régler l'essor et pour en prolonger l'écho. C'est lui qui donna avec sa cithare perfectionnée le vers héroïque en héritage à l'aveugle de Chios qui devait, après un siècle, le plier à tous les tons de sa sublime fantaisie et le transmettre à la postérité, comme la forme la plus parfaite et la plus majestueuse de la poésie de tous les temps.

N'est-ce pas ainsi que, trente siècles plus tard, Benserade et Malherbe préparaient le rhythme des vers français que Racine, dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, par exemple, allait bientôt assujettir à sa plus grande souplesse et à sa plus riche élégance, pour le léguer ensuite à la lyre moderne avec l'art des tendres inspirations et des divins soupirs ?

Par sa propre expérience, Orphée avait senti l'inconvénient de présenter, sans préparation, la vérité aux hommes, et il institua les mystères sacrés ; école admirable où les initiés, lentement étudiés et éprouvés, recevaient graduellement la dose de lumière proportionnée à la force de leur intelligence et affranchissaient leur âme des liens des sens que le paganisme déifia. C'est elle, c'est l'âme qu'ils nommaient la *douce fille de Dieu*, et ils l'ennoblissaient d'avance, quand une religion plus consolante se préparait à la purifier en l'immortalisant.

Orphée avait les mêmes idées que Moïse sur l'unité de Dieu; le milieu dans lequel il se trouvait placé le força à ne point divulguer ce dogme, dont il se servit seulement pour en faire la base de ses mystères. Favorable à toutes les manifestations de l'imagination, sa doctrine séduisit les esprits, se para de ce que la poésie, la musique, la peinture ont de majesté, de force et de grâce.

Il ne trouvait point de voile assez beau, de forme assez pure, de charme assez puissant pour annoncer, sous l'emblème d'une mystérieuse triade, un Dieu, créateur et conservateur du monde, principe unique dont le Verbe fait tout jaillir du néant, pour enseigner la naissance de l'univers, l'origine des choses, l'abstinence, la haine du meurtre, et, selon Macrobe, la vie future, la double génération des âmes et le dogme des expiations. Un des fruits les plus doux qu'il promettait aux hommes, le but même de leurs efforts, était de se mettre en commerce avec Dieu, d'épurer leur âme et de la rendre digne de s'élancer, après la chute de

son enveloppe corporelle, vers son séjour primitif, aux champs de la lumière et du bonheur. C'est sur ce ton d'homélie que parlent d'Orphée, Horace, Origène, Cicéron, Euripide, Platon, Apollinaire, Clément d'Alexandrie, Timothée, Strabon, Pausanias, Eusèbe, Apollodore, les Pères de l'Église, les plus grands esprits de tous les temps.

Orphée, qui n'eut pas de modèle, au dire de Plutarque, et qui compte tant d'imitateurs, est un véritable précurseur du christianisme. Il parla de Dieu comme un apôtre né douze cents ans plus tard. Aussi, les premiers chrétiens se sont-ils plu à représenter le Christ sous les traits d'Orphée charmant, au son de sa lyre, les animaux les plus féroces; et l'on y vit une heureuse image du triomphe de la morale sur les passions farouches.

Grand par son génie législateur et musical, Orphée est plus grand encore par la pureté de ses mœurs et la constance de son amour. Rien de plus touchant que sa vie vouée à un seul et légitime sentiment, symbole de la sainteté du mariage qu'il chercha à substituer à la polygamie domestique de l'Orient. Il établissait, par son exemple, le lien unique de deux âmes qu'il a prolongé jusque dans les régions souterraines où son affection pour Eurydice le fit descendre : touchant emblème, certes, que cette légende surnaturelle! Enfin, dans sa tête et sa lyre emportées ensemble par les courants de l'Hèbre jusque dans l'Archipel, je ne vois que l'allégorie de la civilisation abandonnant la Thrace pour illuminer le monde.

***

Platon a comparé l'influence de la musique à la force de l'aimant, qui non-seulement attire le fer, mais lui communique à son tour une action magnétique : « La muse, dit-il, inspire immédiatement les poëtes, et ceux-ci communiquant à d'autres leur enthousiasme, il s'en forme une chaîne d'hommes inspirés. C'est par le moyen de cette chaîne que la Divinité attire l'âme des hommes et l'émeut à son gré en faisant passer sa vertu de chaînon en chaînon, depuis le premier poëte inspiré jusqu'au dernier de ses rhapsodes. »

Chez les hommes destinés à régénérer l'humanité, de quelque manière que ce soit, — hommes très-rares, il est vrai, parce qu'il est indispensable que les circonstances dans lesquelles ils se produisent coïncident avec l'inspiration qui les attend, — cette puissance n'est autre que *l'inspiration première*. Immédiate, comme le reconnaît Platon, et profondément cachée à nos yeux, c'est elle qui enflamme le génie de Zoroastre, de Moïse, d'Orphée, de Mahomet, de Socrate, d'Homère. Les hommes, les artistes, les poëtes qui ont suivi les traces de ces natures primordiales, qui se sont laissé pénétrer par leur génie, n'ont eu à leur disposition que *l'inspiration seconde*. Ils peuvent encore être, grâce à leurs modèles, de très-grands hommes; ils peuvent encore communiquer l'inspiration exubérante chez eux, mais leur talent n'est plus qu'un reflet.

Orphée, — je crois l'avoir clairement établi, — reçut l'inspiration première. Docile à l'impulsion qu'elle a reçue de tout perfectionner au moyen du temps, la nature avait lentement élaboré les éléments de son génie que l'on a justement appelé « le fanal du paganisme. » Dans son expression surnaturelle, la doctrine orphique, mobile et modèle des castes musicales de l'univers, fut le principe d'une chaîne aimantée que nous verrons — s'appropriant sans cesse des chaînons nouveaux, mais de plus en plus chargés d'alliage, — couvrir le monde d'un harmonieux et stoïque réseau.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

FONDATION CRESSENT

POUR LA

COMPOSITION D'UNE OEUVRE DRAMATIQUE LYRIQUE

POEME ET MUSIQUE.

Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'il y a deux ans, M. Anatole Cressent, amateur distingué de musique, fort connu de Paris artiste, mourait d'une chute de cheval au moment même où il cherchait à fonder de son vivant un concours perpétuel de composition musicale dramatique (1).

Il s'était surtout préoccupé en cela du peu de ressources qu'ont à leur disposition les compositeurs de musique, moins favorisés sous ce rapport que les peintres, les architectes et les sculpteurs.

Désirant que l'œuvre dramatique couronnée reçût la consécration de représentations publiques, il avait destiné une somme de 120,000 francs à cette importante fondation.

Mais la mort le saisissait au début même de ses efforts, et l'on put craindre un moment que cette bonne fortune ne fût perdue pour l'art musical.

Cependant son testament en faisait mention, et il laissait une somme de 100,000 francs à cet effet, chargeant ses amis Paul Bernard et Ernest Boulanger — qui y ont déployé le zèle le plus louable — de poursuivre son idée en la mettant à exécution.

On le voit, une différence de chiffre existait entre le projet auquel il travaillait et son testament, antérieur d'une année à l'époque de sa mort.

Toutefois, la famille du généreux donateur, sous l'influence de sa mère pour laquelle la pensée élevée de son fils devenait une religion, offrait généreusement de combler cette différence et mettait à la disposition des exécuteurs testamentaires la somme entière de 120,000 francs.

C'est au moyen de cette somme, acceptée par décision du Conseil d'Etat et administrée par le ministère de l'Instruction publique, section des Beaux-Arts et des Théâtres, qu'un *Concours perpétuel* de composition musicale dramatique vient d'être établi, sous le nom de *Fondation Cressent*.

Les conditions en sont exposées dans l'acte suivant, que nos lecteurs nous sauront gré de donner *in extenso* :

Au nom de notre ami M. Anatole Cressent, avocat, demeurant à Paris, rue des Moulins, n° 28, où il est décédé le 28 mai 1870, nous, soussignés, Charles-Paul-Parfait Bernard, demeurant à Paris, rue Taitbout, n° 66, et Henri-Alexandre-Ernest Boulanger, demeurant à Paris, rue Condorcet, n° 47, chargés par lui, dans son testament, de l'organisation d'un legs affecté par le donateur à la fondation d'un concours perpétuel de composition musicale dramatique, avons passé avec l'État l'acte présent, par lequel il accepte une donation de *cent vingt mille francs* faite par Anatole Cressent, à la charge de remplir fidèlement les clauses énoncées dans le règlement de ce projet et dont le but élevé est ainsi développé par le fondateur lui-même dans les considérations générales suivantes :

« Le culte des Beaux-Arts — et de la musique en particulier, — a toujours été l'objet de mes plus chères prédilections. Les hasards de la vie m'ont empêché d'y consacrer mes facultés et mon temps. Mais, s'il ne m'a pas été donné de prendre rang parmi les fidèles d'un art auquel je dois mes plus délicates jouissances, j'ai pu, du moins, assister de près à leurs efforts et à leurs luttes. Cette fréquentation assidue des artistes m'a fourni la conviction que le sort des compositeurs de musique était, par un état d'infériorité relative, digne des plus ardentes sympathies, et m'a en même temps inspiré le désir de travailler, dans la mesure de ma fortune, à leur fournir des moyens de production et d'initiation de leurs œuvres aussi favorables que ceux dont sont si largement dotés les peintres, sculpteurs et architectes.

» De cette conviction profonde, de ce désir réfléchi, est née la pensée de cette fondation. »

FONDATION PERPÉTUELLE.

Une somme de *cent vingt mille francs* ayant été donnée par M. Anatole Cressent, les intérêts en seront spécialement affectés aux frais d'un concours perpétuel, se représentant tous les trois ans, pour la composition d'un opéra ou d'un opéra-comique suivi de l'exécution publique, dans un théâtre, de l'œuvre couronnée.

(1) Voir la *Revue et Gazette Musicale* du 5 juin 1870.

L'administration des théâtres, à quelque ministère qu'elle appartienne, sera chargée de l'organisation de ce concours et de l'emploi à cet effet des intérêts du capital précité, somme qui, tous les trois ans, peut être évaluée à 18,000 francs.

Dans le cas où, plus tard, les éléments dont ce projet dispose se trouveraient modifiés par des circonstances imprévues, l'Etat devra toujours, guidé par sa sollicitude éclairée, conserver l'idée principale de cette fondation, dont le but et les conditions peuvent se résumer ainsi : *Concours perpétuel pour une œuvre musicale dramatique, suivi de l'exécution publique, dans un théâtre, de la partition couronnée.*

ORGANISATION DU CONCOURS.

Tous les trois ans, il sera ouvert un concours pour la composition d'un ouvrage lyrique, de n'importe quel genre (bouffe, léger, romantique, dramatique et autres), opéra ou opéra-comique, en un ou deux actes, avec chœurs d'hommes et de femmes. L'acte unique pourra être divisé en deux tableaux.

Ne seront admis à concourir que les compositeurs et littérateurs français, ou naturalisés tels.

Tout compositeur ayant obtenu le prix, soit pour un opéra, soit pour un opéra-comique, ne pourra plus reconcourir.

Les littérateurs, quoique déjà couronnés, pourront se représenter au concours. Si cette clause paraissait injuste, ne pas perdre de vue que cette fondation est surtout instituée pour favoriser les compositeurs inconnus, et que les bons poëmes inspirent la bonne musique.

Les partitions envoyées devront renfermer quatre morceaux au moins avec orchestration complète.

Tous les morceaux orchestrés devront porter sans exception leur réduction au piano, cette condition étant indispensable pour faciliter le travail du jury.

Le même poëme ou livret pourra servir à plusieurs compositeurs.

Pour aider les compositeurs qui pourraient avoir de la difficulté à se procurer un poëme, il sera établi, un an avant l'époque de chaque concours triennal, un concours préalable pour un poëme d'opéra ou livret d'opéra-comique se renfermant complétement dans les conditions énoncées ci-dessus.

Ce poëme ou livret sera mis à la disposition des compositeurs qui voudraient s'en servir pour le concours musical de l'année suivante, au moins dix mois à l'avance.

Toutefois, seront admis au concours musical de l'année suivante tous les poëmes ou livrets sur lesquels auront travaillé les compositeurs, le concours préalable des poëmes ou livrets n'étant pas établi pour les forcer à mettre en musique un ouvrage spécial, mais bien au contraire pour leur faciliter le concours en mettant, si bon leur semble, un libretto à leur disposition.

Chaque ouvrage présenté devra être adressé à l'administration des théâtres sous forme d'un pli qui contiendra : 1° Le poëme ou livret (à moins que ce ne soit celui couronné l'année précédente); 2° La partition ; 3° Une enveloppe cachetée renfermant les noms, prénoms et domicile des auteurs. Sur la partie extérieure de cette enveloppe, le concurrent inscrira une ou plusieurs initiales, à son choix, ainsi que le nom de la localité où on devra lui adresser, poste restante, l'accusé de réception de son envoi.

Au fur et à mesure de leur réception, les ouvrages envoyés seront inscrits sur un registre spécial sous un numéro d'ordre choisi au hasard par le récipiendaire. Ce numéro sera immédiatement reporté sur la partition et sur le poëme ou livret, et servira seul à les désigner pendant les opérations du jury. On comprend, d'après cela, que les ouvrages ne devront pas porter ostensiblement de titre. Ce titre se trouvera dans l'enveloppe cachetée, avec le nom des auteurs.

Les enveloppes cachetées seront également revêtues du même numéro d'ordre inscrit sur la partition, et correspondant à celui de l'inscription au registre de dépôt.

Dans la quinzaine qui suivra la clôture du dépôt de leurs œuvres, les concurrents recevront par la poste, bureau restant, à la localité qu'ils auront indiquée sur l'enveloppe cachetée, une lettre adressée aux initiales que doivent porter ces enveloppes.

Cette lettre contiendra l'accusé de réception de l'envoi et devra être conservée par les concurrents, comme pièce justificative, pour leur permettre, après les opérations du jury, de se faire rendre leurs poëmes ou livrets et leurs partitions.

La même manière de procéder aura lieu pour le concours préalable des poëmes ou livrets.

CONSTITUTION ET ATTRIBUTIONS DU JURY.

Le Jury sera composé de sept membres, nommés par l'administration des théâtres.

Dans le choix qu'elle aura à faire à ce sujet et dont l'importance ne saurait être mise en doute, l'administration des théâtres devra s'attacher à réunir des notabilités artistiques, musicales et littéraires connues par leur expérience dans l'art musical et dans son adaptation à la scène.

Ce Jury, une fois constitué, sera complétement libre d'organiser son travail à sa guise, de nommer un président, un secrétaire, et de réclamer l'adjonction d'un accompagnateur. Cet accompagnateur, s'il est demandé, recevra un jeton de présence par séance et sera nommé par l'administration.

Le Jury consacrera au jugement des œuvres présentées autant de séances qu'il sera nécessaire.

Ses fonctions seront honorifiques. Cependant, il sera offert à chaque membre, quand les séances seront terminées, une médaille d'or de la valeur de 200 francs, à titre de remerciments et de reconnaissance pour leurs soins et peines.

Le Jury sera chargé d'examiner les poëmes ou livrets et les partitions envoyés au concours, dans cet examen ; il devra surtout rechercher quels sont les ouvrages qui lui paraîtront réunir le mieux les conditions d'art, de science, d'inspiration et de sentiment dramatique.

Si, après cet examen, MM. les jurés reconnaissent qu'une œuvre *remplit éminemment* les conditions exigées et qu'il y ait lieu de la couronner, ils décerneront le prix en sa faveur.

Au cas où le Jury trouverait qu'aucun ouvrage ne lui paraît digne d'être désigné pour le prix, il décernera une mention à la meilleure œuvre présentée.

Les décisions du Jury devront être prises à la majorité absolue.

Après la déclaration du Jury, le cachet de l'enveloppe sur laquelle se trouvera reproduit le numéro correspondant à celui de l'ouvrage couronné ou mentionné sera rompu, et les noms et prénoms des auteurs ayant obtenu le prix ou la mention seront rendus publics, ainsi que le titre de l'ouvrage.

Toutes les autres enveloppes seront brûlées séance tenante sans avoir été décachetées.

Les poëmes ou livrets et les partitions seront rendus aux ayants droit sur le vu de la lettre qui aura été adressée à chacun d'eux, poste restante, et dont il a été parlé plus haut.

Tout poëme ou livret et toute partition non réclamés au bout d'un an et un jour seront brûlés.

Comme pour le grand concours triennal, un Jury sera nommé par l'administration des théâtres pour juger le concours préalable des poëmes ou livrets ayant lieu l'année précédente, mais seulement composé de *cinq membres* et sans qu'il lui soit accordé de médailles.

Le poëme ou livret couronné par ce Jury de cinq membres restera déposé dans un bureau de l'administration où l'on pourra en prendre connaissance, et des copies en seront données à ceux qui en réclameront.

Si, dans le grand concours triennal, le prix n'était pas accordé, le concours recommencerait l'année suivante, sans qu'il soit besoin d'attendre une nouvelle période de trois ans.

Dans ce cas, le poëme ou livret couronné l'année précédente, quoique ayant déjà servi à un concours, servirait encore pour le grand concours de l'année suivante, parce qu'il n'y aurait plus le temps d'établir un nouveau concours pour les poëmes.

RÉSULTATS DU CONCOURS.

Les auteurs couronnés étant les premiers intéressés à l'exécution publique de leur œuvre et à sa meilleure interprétation possible,

resteront chargés de rechercher eux-mêmes le théâtre qui leur semblera le plus en rapport avec le caractère, le genre et l'étendue de cet ouvrage.

Pour être libres de consacrer tout leur temps à cette négociation et à la mise à l'étude de leur œuvre, ils recevront de suite chacun une prime de 2,500 francs.

Une somme de 10,000 francs sera allouée au théâtre lyrique qui aura monté l'ouvrage couronné et qui, par une belle exécution, se sera montré à la hauteur du but élevé que se propose cette fondation. Cette subvention ne lui sera néanmoins acquise et comptée qu'à la suite de la cinquième représentation publique.

Les auteurs couronnés seront obligés d'en arriver à cette exécution théâtrale dans un délai de deux ans à partir du jugement rendu, sous peine de perdre le bénéfice de cette prime de 10,000 francs exclusivement réservée à l'exécution de leur œuvre et dont, sous aucun prétexte, ils ne pourront bénéficier personnellement.

Quand le prix ne sera pas décerné, les auteurs de l'ouvrage ayant obtenu la mention recevront chacun une prime de 1,500 fr.

L'auteur du poëme ou livret couronné dans le concours préalable des poëmes, receva une prime de 1,000 francs.

Si la partition couronnée se trouvait être sur le poëme ou livret ayant été choisi l'année précédente, l'auteur des paroles, ayant déjà reçu une prime de 1,000 francs, recevrait un supplément de 1,500 francs; le compositeur recevrait, de son côté, la prime de 2,500 francs.

Dans le cas où le poëme ou livret aurait servi à une partition seulement mentionnée au grand concours, son auteur recevrait un supplément de prime de 500 francs, et le compositeur toucherait la prime de 1,500 francs.

Si, enfin, ce même poëme ou livret se trouvait mentionné de nouveau l'année suivante (ce qui peut se présenter), il ne toucherait plus rien; et, s'il obtenait le prix, ayant déjà reçu 1,500 fr. en deux fois, il aurait droit à 1,000 francs; ainsi se trouverait complétée la prime de 2,500 francs.

BUDGET DU CONCOURS.

Concours préalable des poëmes et livrets; prime accordée à l'ouvrage couronné	1.000	»
Concours trlennal; prime accordée au compositeur.	2.500	»
Prime accordée à l'auteur des paroles	2.500	»
Médailles de la valeur de 200 francs accordées aux sept membres du Jury	1.400	»
Prime accordée au théâtre qui aura monté l'ouvrage couronné	10.000	»
Total	17.000	»

Les frais qui pourraient se présenter, tels que : accompagnateur, copies, imprimés, etc., seront couverts par les 600 francs restants sur la somme approximative de 18,000 francs représentée par les intérêts de 120,000 francs capitalisés pendant trois ans.

Toutes les sommes non employées, produites soit par un supplément de recettes, soit parce que le prix ne sera pas décerné dans le grand concours, soit parce que l'ouvrage couronné n'aura pas été, par suite de la négligence des auteurs, représenté sur un théâtre, seront capitalisées jusqu'à ce que, formant en dehors des autres intérêts une somme de 18,000 francs, on puisse établir avec cette somme un concours supplémentaire en plus de la marche habituelle.

Ce concours supplémentaire serait alors soumis à la même organisation que les concours réguliers.

RÉSULTATS GÉNÉRAUX DE CETTE FONDATION.

1°. — L'Etat veillant à l'organisation de ce concours perpétuel, mais déchargé de tous les travaux importants qu'il comporte; et si ce concours parvient à faire connaître une individualité musicale, n'en recueillant que la gloire sans en assumer jamais la responsabilité.

2°. — Cette organisation, dont sera chargée l'administration des théâtres (administration qui ne peut faire autrement que d'exister, à quelque rouage de gouvernement qu'elle appartienne), consisterait à fixer et à faire connaître l'époque des concours, à nommer les Jurys et à réglementer l'emploi des intérêts du capital légué par Anatole Cressent.

3°. — Périodicité continue des concours, c'est-à-dire, présomption pour toute individualité puissante d'arriver, dans un temps donné, à la notoriété; aliment incessant offert au génie et à l'ambition des compositeurs; émulation permanente devant servir les intérêts de l'art.

4°. — Certitude pour l'œuvre couronnée d'être représentée publiquement; par contre, assurance pour le compositeur de savoir son œuvre écoutée, jugée et connue.

5°. — Incognito absolu réservé aux concurrents; en conséquence, effacement complet de toute suggestion d'envie et de toute susceptibilité d'amour-propre.

6°. — Obligation, pour l'ouvrage ayant obtenu le prix, de remplir — à la différence des cantates habituelles de concours — toutes les conditions essentielles de l'art dramatique et toutes les exigences de l'action scénique.

7°. — Forte indemnité accordée au théâtre qui montera l'œuvre couronnée, c'est-à-dire, mobile particulier stimulant les directeurs de théâtres, compensation en cas d'insuccès.

8°. — Les auteurs eux-mêmes chargés de rechercher ce théâtre et qui, toujours guidés par leur intérêt propre, le choisiront dans les meilleures conditions possibles pour faire valoir leur œuvre dans le genre qui la caractérise.

EXPOSITION D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE
AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE.

Le Jury du concours de composition musicale présidé par M. Ambroise Thomas et composé de MM. F. Bazin, Colin, ubois, professeurs au Conservatoire, Elwart, Besozzi, Gastinel, Semet et F. Viallon, compositeurs de musique, a, dans sa séance du mercredi 7 août, clos le concours; en conséquence, les manuscrits ne sont plus reçus.

Il a désigné ainsi qu'il suit les chœurs et morceaux de fanfare et d'harmonie qui seront imposés dans les divisions et sections suivantes aux différents concours ouverts au Palais de l'Industrie :

ORPHÉONS

2e Division.

Le manuscrit ayant pour titre : *Les Chanteurs de nuit* ; auteur, M. Antonio Barrière, à Cherbourg.

1re Division.

Le manuscrit ayant pour titre : *Le Retour* ; auteur, M. Adolphe Dietrich, professeur au Conservatoire de Dijon.

Division supérieure.

Le manuscrit ayant pour titre : *Villanelle*; auteur, M. J. Massenet.

Division d'excellence.

Le manuscrit ayant pour titre : *Les Casseurs de cailloux* ; auteur, M. Ed. Chavagnat.

Deux mentions ont été décernées, la première au manuscrit ayant pour titre : *La Chasse du Burgrave*, la seconde au manuscrit ayant pour titre : *Les Guides du Mont-Blanc.*

Le Jury ne décachètera les enveloppes qui contiennent les noms des auteurs de ces deux morceaux que si ces derniers l'y autorisent.

FANFARES

3e Division, 1re Section.

Le manuscrit ayant pour titre : *Suzette*, polka ; auteur, M. Pirouelle.

HARMONIES

3e Division, 1re Section.

Le manuscrit ayant pour titre : *Le Grenadier*, pas redoublé ; auteur, M. Pirouelle.

Le chœur intitulé : *Le Refrain du vieux temps*, qui a obtenu une mention honorable dans la 3e division, est de M. Beauchéri. L'enveloppe contenant le nom de l'auteur a été ouverte par le président du Jury, sur son autorisation.

Le Jury n'ayant pas trouvé dans les manuscrits qui lui ont été présentés des morceaux de fanfares et d'harmonies applicables aux 2e et 1re divisions, a chargé le président de la Commission d'organisation de prier en son nom MM. Sellenick et Klosé de vouloir bien composer les morceaux qui seront imposés dans ces divisions.

La décision prise par le Jury relativement aux divisions supérieures

et d'excellence sera communiquée en temps et lieu aux Sociétés inscrites dans ces divisions.

M. Léon Say, membre de l'Assemblée nationale et préfet de la Seine, a visité le 9 août l'Exposition universelle d'économie domestique. Reçu par le président, le directeur et les membres du bureau d'organisation, le préfet a parcouru, avec beaucoup de soin et dans tous leurs détails, d'abord les exhibitions placées dans la grande nef et ensuite les galeries du premier étage. Pendant cette visite, qui a duré plus de deux heures, le préfet a accordé son attention bienveillante pour ainsi dire à tous les exposants dont il écoutait et provoquait même les explications. M. Léon Say a paru spécialement s'intéresser aux groupes relatifs à l'enseignement populaire. On y remarque des livres élémentaires, des classiques à bon marché, de petits traités de sciences et d'arts, et, dans le domaine de la musique, les éditions populaires (partitions, méthodes, musique vocale) de la maison Brandus, la seule qui ait exposé en ce genre. — Pendant cette promenade, les trompes de chasse, sous la direction de M. Frontier, faisaient entendre leurs plus brillantes fanfares.

La Société chorale *la Sainte-Cécile*, de la Haye, fera partie du grand concours des Sociétés chorales qui doit avoir lieu en octobre prochain au Palais de l'Industrie. Elle fera entendre, pour la première fois à Paris, des chœurs en hollandais. Un membre de la commission de cette Société, l'éditeur de musique J. Lefèbre, de la Haye, inventeur du *Kiosque Hollandia*, dont nous avons parlé récemment, se trouve en ce moment à Paris pour y préparer les conditions de séjour et d'audition de *la Sainte-Cécile*.

Une des meilleures musiques militaires autrichiennes, celle du 11e régiment d'infanterie, prendra également part à ce concours.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi, *les Huguenots*; mercredi, *Faust*; et vendredi, *la Favorite* et *Diavolina*. — *Le Prophète* était annoncé pour lundi; mais une indisposition de Mlle Bloch a nécessité un changement de spectacle. Mlle Arnal a obtenu un tel succès dans le rôle de Valentine des *Huguenots*, que M. Halanzier s'est empressé d'engager d'une façon durable cette excellente artiste, qui n'était liée à l'Opéra que par un contrat d'essai. — *La Favorite* a servi aux débuts du ténor Richard. Ce jeune chanteur possède une voix très-sympathique, souple, mais de peu de volume, qu'il manie fort habilement. C'est un charmant ténor de demi-caractère. Il joue avec intelligence, et on sent qu'il acquerra promptement l'expérience qui lui manque. Il a fort bien dit les romances des deux premiers actes, et a été vraiment remarquable dans le duo du quatrième acte, qu'on a bissé d'acclamation; Mlle Bloch lui donnait la réplique et a pris sa part du succès. M. Halanzier, nous le croyons, a eu encore une fois la main heureuse.

*** La reprise de *la Juive* est annoncée pour demain lundi.

*** Lors de son dernier voyage à Londres, M. Halanzier a engagé une *étoile* chorégraphique, Mlle Rita Sangalli, très-applaudie naguère à la Scala de Milan, à Londres et surtout à New-York. Mlle Sangalli débutera à l'Opéra dans le courant d'octobre.

*** La recette de la représentation de *l'Africaine*, vendredi de la semaine dernière, a été de dix mille trois cents francs. En cette saison d'été et de vacances, un pareil chiffre est significatif.

*** M. Massenet termine en ce moment sa partition de *Don César de Bazan*, que l'Opéra-Comique mettra en répétition très-prochainement. Son collaborateur pour le livret est M. Chantepie. Le sujet est tiré du drame de MM. Dennery et Dumanoir, qui a déjà fourni au célèbre compositeur anglais Wallace sa *Maritana*, populaire depuis longtemps de l'autre côté du détroit.

*** La tournée de *l'Ombre* approche de son terme. Lyon, Saint-Etienne et Clermont ont applaudi cette semaine l'œuvre de Flotow. Le quatuor voyageur remontera vers le nord dans les derniers jours du mois et achèvera sa pérégrination par Lille.

*** L'affaire de M. Thomas Sauvage contre M. Ambroise Thomas, à propos de *Gillotin et son père*, est venue de nouveau cette semaine devant le Tribunal. Après avoir résumé les dires et moyens des deux parties, M. l'avocat de la République Bérard de Clajeux a conclu qu'il n'était pas possible de contraindre M. Ambroise Thomas à laisser jouer son œuvre; mais que, le contrat entre lui et M. Sauvage n'ayant pas été exécuté, il y aurait lieu d'accorder à ce dernier des dommages-intérêts. Le Tribunal a encore renvoyé à huitaine pour le prononcé du jugement.

*** La jeune cantatrice canadienne dont les débuts ont été si remarqués cet hiver à Covent-Garden, Mlle Emma Albani, appartiendra pour la saison prochaine à notre Théâtre-Italien. M. Gye a cédé sa pensionnaire à M. Verger. — Mme Volpini fera également partie de la troupe de Ventadour.

*** Les façades nord et sud du Théâtre-Lyrique sont restaurées. On travaille en ce moment à reconstruire les intérieurs, salle, scène, foyer et loges d'artistes. Mais la besogne sera longue, vu l'exiguïté de l'allocation qu'a pu accorder cette année le Conseil municipal.

*** Mlle Alice Regnault est remplacée depuis quelques jours, dans le rôle de miss Fanny des *Cent Vierges*, par Mlle Estelle Lavigne.

*** Les Folies-Dramatiques ont repris cette semaine *le Canard à trois becs*, de Jules Moinaux et Emile Jonas.

*** Les représentations théâtrales, au Casino de Vichy, sont aussi suivies que les concerts. *Haydée* a été donnée la semaine dernière avec un plein succès; les principaux rôles étaient tenus par MM. Engel, Brion, et Mlle Baudier. — *Le Testament de M. de Crac*, quelques jours auparavant, avait mis en belle humeur toute la colonie des baigneurs, fort nombreux cette année.

*** Le baryton Barré étudie à Milan, sous la direction de Lamperti, le répertoire italien. Quelques théâtres de la Péninsule ont déjà cherché à s'attacher ce jeune et sympathique artiste.

NOUVELLES DIVERSES.

*** L'érudit conservateur du Musée du Conservatoire, M. Gustave Chouquet, profite de la saison des vacances pour mettre la dernière main à son *Histoire de la musique dramatique en France*. Cet ouvrage, que l'Institut a couronné, est en cours d'impression et ne tardera pas à paraître; il sera probablement mis en vente à la fin du mois prochain. Nous nous proposons d'en publier, avant la lettre, quelques intéressants extraits.

*** M. le Ministre des Beaux-Arts a souscrit, pour la Bibliothèque du Conservatoire de musique, au traité des *Maladies du larynx*, du docteur Mandl.

*** Le Conseil municipal de Marseille, après avoir supprimé le Conservatoire, vient d'y substituer une école municipale de musique sur des bases beaucoup plus modestes. Cette décision n'est qu'un correctif bien insuffisant de la première. Nous ne cesserons, avec tous les amis de l'art, de demander le rétablissement du Conservatoire.

*** L'École communale de musique d'Abbeville, dirigée par MM. Picquet père et fils, a donné cette annés de fort bons résultats, constatés par la distribution des prix aux élèves de l'École et par le concert qui l'a précédée. Un chœur de M. Octave Picquet, et des soli pour clarinette, flûte, hautbois et violon, exécutés par les lauréats, auraient, nous écrit un artiste en tournée dans la patrie de Le Sueur, satisfait les plus difficiles.

*** La musique de la Garde républicaine a fait ample moisson de succès — et même de dollars — aux Etats-Unis; mais, s'il faut en croire le *Courrier des Etats-Unis*, la médaille a eu un triste revers. M. Paulus, le chef de cette phalange d'artistes, a été victime d'un vol de mille dollars; le caissier de la tournée de concerts, M. Steiner, a pris la clef des champs avec une recette de 15,000 livres sterling; enfin, miss Annie Goodall, qui avait admirablement chanté *la Marseillaise* au concert de Cincinnati, a été subtilement *débarrassée* de tous ses diamants. Espérons qu'on démentira bientôt ces fâcheuses nouvelles, qui ne sont, hélas! que trop vraisemblables en pays yankee.

*** Mme Arabella Goddard, la célèbre pianiste anglaise, est en ce moment à Boulogne-sur-Mer, dans sa famille, où elle se repose des fatigues et des succès de son voyage en Amérique.

*** Mario va partir, le 28 de ce mois, pour un voyage artistique en Amérique, le fait est certain. La voix semble d'ailleurs, assure-t-on, avoir retrouvé un regain de jeunesse et de fraîcheur chez l'infatigable ténor; quant au talent du chanteur, il est plus grand peut-être depuis que l'organe le sert moins bien.

*** On annonce, pour les premiers jours de septembre, l'arrivée à Paris de Liszt et de son jeune élève Georges Leitert, — un talent extraordinaire, paraît-il.

*** L'éminent professeur de piano au Conservatoire, M. Marmontel, a fait, il y a quelques jours, dans une excursion aux Pyrénées, une chute terrible qui a mis ses jours en danger. Ayant perdu pied à la descente du mont Ballaitouse, un pic presque inaccessible qu'il avait heureusement escaladé avec son fils Antonin, il a roulé sur les rochers l'espace de cinquante mètres et a été relevé dans un état déplorable. Aujourd'hui tout péril a disparu, et tout fait espérer que, grâce aux soins dévoués qui lui sont prodigués à Cauterets, l'excellent artiste sera bientôt sur pied.

*** Quatre artistes de talent, MM. Jules Lefort, le flûtiste De Vroye, Mlle Rubini et la charmante comédienne Mme Marie Dumas, se sont associés pour une tournée lyrique et dramatique à travers les principaux casinos de la plage normande: Trouville, le Havre (Frascati), Deauville, Yport, Dieppe, Etretat. Nous ne tarderons pas sans doute à avoir des nouvelles de cet intéressant quatuor.

*** L'impresario Ullman annonce pour cet automne une deuxième grande tournée artistique, la dernière qu'il ait l'intention d'entreprendre en Europe. Sivori et Mme Monbelli forment le noyau de la troupe qu'il s'occupe de réunir, et qui comprendra, en outre, quatre cantatrices *di primo cartello*. Il lui sera ainsi possible d'exécuter avec toute la perfec-

tion désirable quelques morceaux d'ensemble célèbres, comme le trio du *Mariage secret*, etc. Le septuor de Hummel et des comédies de salon feront partie de ses programmes.

*** La fête de l'Assomption a été brillamment célébrée à Aix-les-Bains. Mlle Tietjens, la prima donna du théâtre de Sa Majesté, à Londres, était parmi les hôtes de passage de cette station balnéaire; son talent ayant été réclamé pour la solennité religieuse, l'éminente artiste s'y est prêtée de bonne grâce, et a émerveillé et ému l'assistance en chantant l'air de Stradella : *Pietà, Signore*, l'*Ave Maria* de Gounod et deux morceaux du *Stabat* de Rossini.

*** On sait que trois des airs de ballet qu'on exécute à l'Opéra depuis plusieurs années, dans le troisième acte des *Huguenots*, sont restés inédits, Meyerbeer ne les ayant composés que longtemps après la première représentation. Une réduction pour le piano de ces trois morceaux, — complément obligé de la partition, — est sur le point de paraître. Cette publication ne peut manquer d'exciter le plus vif intérêt.

*** L'éditeur Ad. Fürstner, de Berlin, a acquis le fonds de musique de Meser, à Dresde, l'un des plus anciens d'Allemagne.

*** M. Albert Barlatier vient de faire paraître deux nouvelles compositions, chez l'éditeur O'Kelly, 11, Faubourg-Poissonnière : *le Printemps*, idylle (mezzo soprano ou ténor), et *le Scarabée*, polka pour le piano.

✝

*** Le 6 août est morte à Plaisance, sa ville natale, la célèbre cantatrice Benedetta-Rusmonda Pisaroni, dont les dilettanti d'il y a cinquante ans se rappellent l'admirable voix de contralto. La Pisaroni avait eu d'abord la *tessitura* du soprano; une longue et dangereuse maladie modifia profondément sa voix, dévastant en même temps le visage de l'artiste, qui ne dut plus compter dès lors que sur les séductions de son magnifique talent et de son merveilleux organe. La Pisaroni, née en 1793, avait par conséquent soixante-dix-neuf ans.

*** On annonce la mort de Mlle Alphée Perron, ex-premier sujet de la danse à l'Opéra. Elle s'y fit applaudir, on s'en souvient, il y a trois ans; mais les premières atteintes de la maladie à laquelle elle vient de succomber l'obligèrent bientôt à quitter la scène. Alphée Perron est morte à Nice, âgée de vingt-sept ans. Elle laisse une somme de 25,000 francs aux pauvres de la ville.

*** Giano Brida, pianiste et professeur au Conservatoire de Milan, est mort dans cette ville, le 5 août, à l'âge de 36 ans. Il a écrit beaucoup de musique de piano et un opéra : *Maria Antonietta*, qui n'a pas été joué.

ÉTRANGER

—

*** *Londres.* — La musique est représentée, à l'Exposition internationale, non-seulement par une exhibition d'instruments, mais encore par des concerts et des *Récitals*. Ceux de M. Ignace Gibsone, compositeur et pianiste de talent, attirent la foule des visiteurs. Deux de ses morceaux ont surtout du succès : *Marche Brésilienne* et *Stella*, valse de concert.

*** *Spa.* — Le premier concert de M. Gounod a produit tout l'effet qu'on pouvait prévoir : on a fait grand accueil à l'auteur de *Faust*, à ses nouvelles mélodies : *Maid of Athens*, *Lamento* : « Ma belle amie est morte », etc. L'auteur accompagnait au piano ses chanteurs, Mme Weldon, Mlle Nita Gaetano et M. Werrenrath, un ténor à la voix fraîche et sympathique, et qui a fait grand plaisir.

*** *Wiesbaden.* — *Dinorah* vient d'être représentée avec un très-grand succès. Le rôle principal était rempli par une jeune cantatrice de talent, Mlle Vlass, de Vienne.

*** *Pesth.* — Pour la réouverture du Théâtre-National hongrois, en automne, on prépare deux opéras nouveaux de compositeurs magyares: *Almos*, de Mosonyi, et *Brankowicz*, d'Erkel.

*** *Milan.* — Les artistes engagés jusqu'à présent à la Scala pour les saisons de carnaval et de carême, sont : Mmes Krauss, d'Edelsberg et Lamare; MM. Campanini, Genevois, Maurel, Quintili-Leoni, Maini et Milesi. L'*impresa* annonce, pour septembre, le *Freyschütz*, avec Mmes Mariani et Pasqua; le ténor Tasca de Capello, la basse Maini et le baryton Prédeval. — Des concerts seront donnés, en septembre, pendant la prochaine exposition. Une cantatrice française, Mlle Cécile Dolmetsch, est engagée pour deux de ces concerts.

Le Directeur : G. BRANDUS. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — L'Administration de la *Revue et Gazette musicale* demande à acheter les années suivantes (complètes) :
1831 — 1832 — 1833 — 1834 — 1836 — 1837 — 1838 — 1841 — 1847 — 1848 — 1850 — 1851 — 1852 — 1853 — 1855.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

L'IMPRIMEUSE
BERRINGER
BREVETÉE S. G. D. G.
Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

HARMONI-COR
JAULIN
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
Maison **BRANDUS**,
103, rue de Richelieu.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
A. Lecomte et Cie
A PARIS, RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz; Cerveny, de Kœniggratz; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 34. — 25 Août 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 21 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 31 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nos Abonnés reçoivent, avec le présent numéro, une transcription pour le piano de la mélodie de Seligmann, LA CAPTIVE, par FRANCIS PLANTÉ.

SOMMAIRE.

La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** Une visite au tombeau de Mendelssohn. — Revue des Théâtres. **Ad. Laroque.** — Jurisprudence. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Pour former les mœurs, pour élever les âmes, utilisons le pouvoir souverain du chant et de l'harmonie.

JEAN DE SALISBURY. *(Policraticus.)*

***

De l'instrument sonore animant les organes,
Séjan (1) a préludé : loin d'ici, loin, profanes !
De l'inspiration les sublimes transports
Échauffent son génie et dictent ses accords.
Sous ses rapides mains le sentiment voyage;
Chaque touche a sa voix, chaque fil son langage;
Il monte, il redescend sur l'échelle des tons,
Et forme sans désordre un dédale de sons.
Quelle variété ! Que de force et de grâce !
Il frappe, il attendrit, il soupire, il menace :
Tel, au gré de son souffle, ou terrible ou flatteur,
Le vent fracasse un chêne ou caresse une fleur.

DELILLE.

M. M.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(3me article.) (2).

TEMPS ANTÉRIEURS.

II.

LES SÉMITES.

Le cyclone embrasé qui anéantit l'armée de Cambyse ravage et bouleverse encore, aux jours torrides de l'année, les solitudes où dorment les ruines de Thèbes, de Babylone, de Memphis, de Ninive et de Tyr. Leurs palais et leurs temples ondulent, insensibles flots, sur l'immensité du désert qui a vu s'élever le trône des Pharaons... Le sable recouvre de son voile grisâtre jusqu'aux plis des peplums des statues, habillant rois, mages, prêtres, césars et héros de la poudre séchée des antiques dynasties.

Colosses politiques à jamais disparus, — dont la langue, l'art et l'industrie, reconstitués par les déductions les plus patientes, les plus perspicaces peut-être, et assurément les moins malheureuses de l'archéologie, forment aujourd'hui un corps d'histoire parlante, — ces cités vont nous révéler cependant les grandeurs et les misères des castes musicales au sein des populations sémitiques.

Il y a, en effet, communauté d'origine, d'organisation physique, de caractère, de mœurs et de langue entre tous les peuples issus de la famille qui, après la grande catastrophe du déluge, descendit des hauteurs de l'Himalaya, par le versant occidental, dans les plaines de l'Asie caucasienne. A une époque très-reculée, cette Inde concentra donc, comme en un foyer lumineux, les connaissances acquises par les tribus antérieures, les réfléchit et en dispersa les rayons sur les Chinois, les Japonais, les Scandinaves, les Celtes, les Etrusques, les Péruviens de l'autre hémisphère, en même temps qu'elle posait les premiers jalons de la civilisation en Perse, en Chaldée et en Ethiopie.

Les dogmes que les premiers musiciens-poëtes de la Thrace et de l'Ionie revêtirent des draperies imposantes de l'Epopée, on les doit à l'Asie. Sa langue, le sanscrit, de laquelle dérivent tous les dialectes en usage depuis le golfe Persique jusqu'à la mer de la Chine, a été, par son admirable structure, par sa fécondité, sa souplesse, l'abondance de ses finales consonnantes, la langue la plus parfaite que les hommes aient jamais parlée. Elle comporta toutes les formes de conceptions lyriques : poésie divine et rationnelle, poésie allégorique et passionnée, poésie agissante et romantique. Dans les *Védas*, les *Pouranas*, les *Nataks*, dans le *Ramayana* de Valmiki, l'Homère hindou, éclatent et étincellent, avec des richesses de rhythmes inouïes et d'étonnantes combinaisons de rime, les sublimités les plus hautes, les imaginations les plus saisissantes.

Le goût de la musique demeura uniforme, nonobstant la succession des siècles, des guerres incessantes et des dominations étrangères, parmi les divers groupes de ces fils de Sem qui devaient conserver, à travers les âges, leurs points de contact essentiels, leurs penchants analogues et leur physionomie antique. Dans toute la grande famille sémitique, on trouve les échelles de sons divisées par les mêmes intervalles; la même multiplicité de modes pour l'ordre de succession de ces intervalles ; le même caractère dans les mélodies; le même luxe d'ornements du chant; la même absence d'harmonie, le même emploi des instruments à manche et à cordes pincées, pour les ritournelles et pour soutenir les intonations de la voix, les mêmes tympanons à cordes, enfin les mêmes tendances populaires à marquer le rhythme de la danse par des tambours, de petites timbales, des cymbales et des crotales de plusieurs formes.

Dès la plus haute antiquité, les Sémites employèrent la musique au culte de leurs dieux, Bel, Ana, Chamas et Hergal. Les Phéni-

(1) Célèbre organiste, né le 19 mars 1745, mort le 16 mars 1819.
(2) Voir les nos 32 et 33.

ciens étouffaient par des chœurs, des explosions de tambours et de cymbales, par des rondes bruyantes, les hurlements de douleur des jeunes victimes brûlées vives, à Carthage et à Tyr, dans le bronze de Moloch. Déesse des plaisirs sensuels, Astarté était célébrée par des danses lubriques, auxquelles se livrait, au son de la harpe trigone, la caste musicale déjà bien dégénérée. La double fête d'Adonis déployait ses longues processions de femmes entrelacées, psalmodiant et mimant les lascives *adonidies*.

Chez ces peuples, de même qu'en Grèce et bien plus tard en Europe, l'art dramatique prit ainsi origine, dans la nuit des temps, de la profanation des mystères sacrés. MM. Jones, Wilford et Wilkins, de l'Académie de Calcutta, ont démontré jusqu'à l'évidence, dans les *Asiatic Researches*, que ces sortes d'intermèdes profanes du rite religieux, véritables représentations avec chants, danses et récits, avaient été importés par des prêtres indiens en Egypte, à l'époque où l'empire de l'Hindoustan s'étendait sur cette contrée.

En Asie, ces représentations furent données primitivement en l'honneur de Rama ; elles exaltaient la victoire de la divinité bienfaisante sur Rawhan, le principe du mal. Les Birmans les reproduisent encore en idiome bali, que l'on croit antérieur au sanscrit. C'est de ce nom de *Rama* — dont la signification équivaut à sublime, éclatant, protecteur, — que s'est formé, nous aimons à le croire, le mot *Drama*, par l'adjonction d'un article démonstratif commun au chaldaïque araméen et au syriaque : ce mot, adopté par les Grecs, passé ensuite dans la langue latine et dans la nôtre, a exprimé une action, parce qu'en effet il en peignait une dans les mystères, et que, d'ailleurs, sa racine primitive se rapportait au mouvement régulier en général.

Les monuments nous montrent, par leurs images et leurs sculptures, la musique et ses interprètes intimement liés à la vie publique et privée des Sémites. D'habiles psaltérionistes accompagnaient les rois de Ninive dans leurs voyages et à la chasse. La musique était le condiment indispensable des débauches babyloniennes.

Les grands et les riches, pour avoir un grand nombre d'instrumentistes et de chanteurs, dépensaient des sommes léonines. L'historien Ctésias rapporte qu'Aunarus, gouverneur de Babylone pour le roi de Perse, s'habillait et se parait comme une femme ; lorsqu'il était à table, cent cinquante musiciennes lui donnaient un concert. Les féeries de la mise en scène actuelle n'ont pas éclipsé ce faste oriental.

La musique conviviale existait également en Assyrie. Salomon lui-même, imitateur des mœurs phéniciennes, dit en parlant de ses prodigalités : « J'ai eu des cantatrices et des musiciens, des vases pour servir le vin et tout ce qui fait les délices des enfants des hommes. »

*
* *

Les Egyptiens donnaient à l'origine de la musique deux interprétations très-opposées : suivant la première, cet art était un don des dieux, pour le bien-être de l'humanité, ainsi que pour son perfectionnement moral ; il devait être considéré comme un principe civilisateur. D'après l'autre système, la musique était l'œuvre du génie du mal, l'organe des appétits sensuels et ses effets avaient pour résultat de conduire l'homme à sa perte finale.

Plusieurs passages des histoires d'Hérodote et de Diodore précisent l'emploi de la musique dans ces deux directions. D'une part, elle s'unit aux cérémonies religieuses les plus austères ; de l'autre, on la trouve dans la condition la plus abjecte, s'associant, par exemple, aux orgies d'Abydos, où les emblèmes de la génération étaient portés et agités par des femmes, et devenaient, au son de la flûte, les objets d'un culte lubrique offert à Osiris.

La connaissance de la musique était de nécessité absolue pour une catégorie de prêtres employés dans les cérémonies religieuses comme chanteurs et instrumentistes, et que l'on reconnaît à leur tête rasée, sur les peintures murales des tombeaux des rois. Ils sortaient, ainsi que les chanteurs et autres fonctionnaires attachés à la cour, d'Académies richement subventionnées par l'Etat, à Thèbes et à Héliopolis.

En dehors de la musique liturgique ou officielle, la profession de virtuose n'était exercée en Egypte que par des individus de la classe des artisans. Ainsi le prescrivaient les lois et décrets d'Amosis et de Bocchoris. Les joueurs d'instruments et les chanteurs ne pouvaient changer de condition ; les enfants devaient succéder à leurs pères : c'est ce qui explique le haut degré de perfection auquel ce peuple était parvenu en musique et particulièrement dans le chant. Les musiciens doués par la nature ou qui, par des exercices persévérants, avaient acquis un talent supérieur, étaient appelés de préférence chez les personnes riches ou aisées pour les divertissements et pour les funérailles ; les autres étaient abandonnés aux plaisirs des artisans et de la populace.

Divers témoignages de l'antiquité prouvent que les Egyptiens adaptaient l'interprétation musicale à une multitude de circonstances de la vie civile.

Au décès d'un roi, chaque ville réunissait un nombre considérable de chanteuses et de musiciens qui, deux fois chaque jour, parcouraient les rues, chantant les louanges du prince et des complaintes sur sa mort. Ces chants se renouvelaient pendant soixante-douze jours ; pendant cet intervalle, les temples étaient fermés, les sacrifices cessaient ; aucune fête n'était célébrée.

De même, après la mort d'un personnage considérable, ses femmes et les serviteurs de sa maison erraient par la ville couverts de cendres, portant des rameaux verts et chantant des complaintes accompagnées par le funèbre roulement des *derboukas*. Les Coptes et les Arabes ont conservé la pratique de ces lamentations au tambour.

L'Egypte célébrait un grand nombre de fêtes durant lesquelles la musique jouait un rôle considérable, celles de Bubastis, la Diane du pays, et d'Isis, entre autres. Sept cent mille personnes, au calcul d'Hérodote, se rendaient à ces pèlerinages, sur les navires qui descendaient le Nil. Pour charmer les heures de la navigation, les femmes jouaient des castagnettes, les hommes faisaient entendre la flûte traversière et la double flûte, tandis que la foule des deux sexes chantait en battant des mains.

Le chant et le son des instruments étaient aussi en usage dans les pompes triomphales et dans d'autres solennités, la fête du Nil, notamment. Il y avait pour ces circonstances des morceaux et des airs d'un caractère particulier. Callixène de Rhodes nous apprend qu'aux réjouissances pompeuses données par Ptolémée Soter II, à Alexandrie, vers l'an 86 avant J.-C., il y eut un chœur de six cents hommes, au nombre desquels étaient trois cents joueurs de cithare, plus un autre chœur de six cents satyres qui disaient des chansons bachiques au son des flûtes.

La musique avait son usage déterminé au courant des habitudes de la vie privée, telles que la danse, les banquets et les assemblées. Le peuple y trouvait un grand attrait ; le chant le consolait dans ses souffrances et le soutenait dans ses travaux, en réglant ses mouvements par la mesure et le rhythme. C'est ainsi que les puiseurs d'eau et les bateliers du Nil ont conservé des chœurs traditionnels que Villoteau, observateur intelligent et consciencieux, n'a pas hésité à faire remonter à l'antiquité. « Lorsqu'on examine les immenses travaux accomplis par les anciens Egyptiens, et les masses énormes qu'ils ont extraites des carrières, détachées des rochers et transportées au loin, alors que la science de la physique et de la mécanique n'avait pas atteint les développements qu'elle a aujourd'hui, il y a lieu de penser — remarque à ce propos le docte auteur de l'*Histoire générale de la musique* — que la puissance des chants rhythmiques, agissant sur de nombreux esclaves, a eu une grande part dans la réalisation de ces merveilles de patience et de volonté. »

Le recueil de Rosellini nous offre de nombreux et bien intéressants témoignages de la part que prenait la caste musicale à l'existence intérieure des classes élevées de la population. On y voit des joueurs d'instruments pendant les repas, à la toilette des femmes, près du berceau des enfants. La flûte y escorte les nouveaux mariés jusqu'au lit conjugal. L'opération de la circoncision, qui dans ce pays remonte à la plus haute antiquité, se faisait alors, comme à l'époque actuelle — Clot-Bey l'atteste — au son du mônaule, ou flûte de bois de lotos.

Il n'est pas douteux que la caste musicale de ce temps ait eu des chansons populaires ou mondaines. « Un homme du bon ton à Rome — dit Martial dans l'une de ses meilleures épigrammes —

est celui qui arrange avec art les boucles de sa chevelure, qui sent toujours le cinnamome, toujours le baume, qui fredonne les chansons égyptiennes et gaditanes. » Elles paraissaient alors aussi licencieuses et libres que les danses de Cadix étaient voluptueuses. La domination de la trente et unième dynastie persane, la conquête d'Alexandre, la décadence des Ptolémées, la dissolution romaine avaient complété la démoralisation de la population égyptienne. Toutefois, s'il faut en croire Clément d'Alexandrie, dans l'époque qui précéda immédiatement l'introduction du christianisme en Egypte, les musiciens de ce pays se distinguèrent par leur habileté relative dans le jeu des instruments, par un retour à des mœurs moins dissolues et surtout par le mérite de leurs chansons qui eurent une brillante renommée dans tout l'Orient et même en Europe.

La musique de danse égyptienne consistait en chansons accompagnées par les battements de mains du chanteur, pour marquer la mesure et le rhythme. Une joueuse de castagnettes joignait à ces mouvements la sonorité de ses crotales d'airain. Le tambour scandait fréquemment la mélopée.

Sous les règnes de la dynastie des Ptolémées, la corruption progressive des mœurs donna naissance aux danses érotiques exécutées par des femmes — dit M. Fétis — « avec un cynisme de libertinage révoltant. » L'usage de ces danses s'est conservé en Egypte, jusqu'à ce jour, chez les courtisanes de bas étage qu'on appelle *ghaouázy*. Elles les exécutent dans les lieux les plus fréquentés, sur les places publiques et dans les maisons où elles sont appelées. « Il est impossible, écrit Villoteau, de décrire cette sorte de danse dans notre langue : elle est telle qu'on ne peut rien imaginer de plus obscène que les mouvements dont elle se compose. » C'est la *danse du ventre*, qui a fourni à Gérôme le sujet de l'une de ses toiles les plus pittoresques. Nous retrouverons ces *ghaouázy* à Rome, en compagnie de Juvénal, de Martial et d'Horace qui ont poussé leur description aussi loin que possible en des vers d'un réalisme audacieux.

Les Egyptiens employaient à la guerre des musiciens placés à la tête des troupes: on en trouve des représentations sur des monuments qui retracent les combats ou les marches du temps de Sésostris. Les malheureux « gagistes » de ces époques reculées jouaient de la trompette et du tambour, absolument comme aujourd'hui.

Ainsi donc, à l'exception de la caste sacerdotale, de quelques virtuoses de cour et des classes inférieures qui y trouvaient un moyen d'existence, les autres castes égyptiennes dédaignaient de s'adonner à la musique. Un tel dédain a existé de tout temps et se retrouve aujourd'hui encore en Orient. Dans les mœurs de ces contrées, les jouissances sensuelles sont recherchées ; à ce point de vue, on y applique la musique, nous venons de le voir, à presque toutes les circonstances de la vie privée ou publique; mais, en général, l'exercice de cet art est abandonné aux esclaves qui peuplent les harems. Le luxe le plus recherché de l'Asiatique est d'assister à une dépense de mouvement et de force, sans faire lui-même le moindre mouvement, sans le plus léger emploi de sa force.

Si la musique n'est pas devenue un art chez les peuples sémitiques, ainsi que le fait si judicieusement remarquer M. Fétis, au courant de sa condensation des documents concernant leur art ; si elle y est encore ce qu'elle fut il y a plusieurs milliers d'années, la cause en est dans ce mépris des grands et des riches pour ce qui n'est pas puissance ou volupté. Le leur trop reprocher ne serait guère de mise. Ces races sont figées dans la théorie du fatalisme, immobilisées par le poids de leur propre matière. Rappelez-vous le jugement de Joseph de Maistre : « Sem l'Asiatique est bon homme ; pourvu qu'il ait une pipe, un sopha et deux ou trois femmes, il se tient tranquille ; mais Japhet, qui veut changer quand même, *audax Japeti genus*, est un terrible polisson. »

***

Si l'on en croit les annales des Hindous, la Chine est une de leurs colonies dès longtemps schismatique et rebelle. Si l'on ajoute foi aux plus anciennes traditions des Chinois, ils forment de temps immémorial un corps de peuple autochthone. La discussion de cette difficulté historique serait ici hors de place. Aussi bien, la conformation des Chinois présentant un mélange des types indien et mongolique, je n'hésite pas à les ranger parmi les Sémites, n'ayant à dire que quelques mots sur ce qui peut se rattacher de près ou de loin, chez eux, à la musique et à ses interprètes.

Les Chinois ne parlent et ne traitent des éléments de leur musique que par métaphores ou par énigmes; les moindres détails sont environnés de mystères. Le principe véritable de la musique, en tant qu'art, n'existe pas chez ces momies embaumées dans des lois aussi puériles qu'immuables, et n'a pas été compris par eux : la médiocrité naturelle de leur esprit se trahit dans tout ce qu'ils en disent. Leur gamme n'a pas de demi-tons ; rude tonalité qu'augmente l'usage immodéré des instruments de percussion.

Les relations de Thumberg et d'autres voyageurs sur la Cochinchine le Tonquin et la Corée, ainsi que les rapports les plus récents sur la Chine, s'accordent à représenter la musique de ces contrées comme un bizarre charivari de tambours multiformes, de cloches, de gongs, de lames métalliques, de tamtams, de pierres sonores, d'épines dorsales qui rendent des sons baroques. A diverses reprises les missionnaires de la Compagnie de Jésus ont essayé, sans le moindre succès, de faire goûter aux personnages de la Cour impériale la musique française et italienne de leur époque. Il y a quelques années, l'ambassadeur anglais, lord Macartney, fut envoyé à Pékin avec une suite nombreuse dans laquelle figurait un corps de musique d'instruments à vent. Lorsque cet orchestre se fit entendre à la cour de l'empereur, une seule chose fixa l'attention des Chinois : la sonorité des clarinettes, des bassons et des cors, et des ordres furent donnés au chef des musiciens du palais pour que des mesures exactes de ces instruments fussent appropriées au système tonal du pays.

Les Japonais cultivent leur musique nationale. Les femmes des classes élevées sont musiciennes et l'usage veut que l'on place dans leur corbeille de noce un *kollo* et un *samsin*, une harpe et une guitare.

La musique n'est, en résumé, chez ces Sémites d'Asie, que la « glorification du son dans la matière et dans l'impression nerveuse » ; les musiciens n'y remplissent qu'une tâche de manœuvre. Là-bas, le virtuose admiré, de même que le docte mandarin, possède un orgueil immense qui jette comme une paralysie de stupidité sur ses facultés naturelles. Il lui est aussi impossible de suivre une déduction élémentaire, même dans la logique de son métier, qu'il le serait à un oiseau de soulever une montagne.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur ces points que de récents travaux ont éclaircis et fixés d'une manière péremptoire.

Combien de nations et de races sont ou ont été plus ou moins semblables en cela aux Chinois et aux Japonais, c'est-à-dire n'ayant par elles-mêmes, en fait de musique ou de poésie, qu'un premier développement rudimentaire, agreste, et qui ne dépassait pas une poussée sauvage! Cela suffisait pour des peuples en marche qui avaient devant eux la forêt verte ou la steppe en fleurs : quelque chose de court, de bruyant, de grossier et de tout trouvé, d'informe et de vague, de tout rapproché de la terre ou de trop voisin du nuage...

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

UNE VISITE AU TOMBEAU DE MENDELSSOHN.

« C'est vers la fin d'octobre », raconte un voyageur anglais, enthousiaste admirateur de ce maître, « que j'allai visiter le tombeau de l'auteur du *Songe d'une Nuit d'été*. Il est situé dans le vieux cimetière — *Friedhof* ou champ de paix, comme dit poétiquement la langue allemande—de la Trinité, en sortant de Berlin par la porte de Halle. La grille était fermée quand j'arrivai, mais le sacristain à qui la garde en était confiée, fut bientôt trouvé dans le cimetière voisin des « Chrétiens de la nouvelle Jérusalem », qui est, à ce que je pus voir, un véritable jardin, où l'on ne doit avoir que des pensées riantes, et on me l'envoya. Le vieux gardien arriva d'un pas lent, tenant son râteau d'une main, son trousseau

de clefs de l'autre, et nous nous dirigeâmes ensemble vers la porte du grand cimetière dont nous n'avions point encore franchi l'enceinte, et où reposent les restes de Mendelssohn.

» Nous suivîmes pendant une centaine de mètres une avenue de platanes et de peupliers. Les premières gelées d'automne avaient fait tomber bien des feuilles, dont les couches jaunies formaient un épais tapis sous nos pieds; de temps à autre, quelqu'une se détachait de l'arbre et voltigeait doucement autour de nous pour aller se reposer sur le sol. Leur léger bruissement et nos pas troublaient seuls le silence de cette imposante solitude. Quelle meilleure mise en scène, et en même temps quelle préparation plus intime pouvais-je souhaiter pour une visite à un tombeau ?

» C'était par une belle après-midi; le soleil était à son déclin, et m'envoyait horizontalement, à travers le feuillage des platanes, quelques rayons empourprés, dont les chauds reflets prêtaient un éclat momentané et un semblant de vie aux feuilles mortes que nous foulions. Oui, tout était en harmonie ce jour-là avec le but de ma visite; la nature s'était mise à l'unisson du génie de Mendelssohn.

» Le monument funèbre de ce maître immortel est sur la droite, de suite après avoir franchi la porte. On trouve en entrant plusieurs pierres tumulaires, les unes couchées, les autres debout. La première est cachée sous le lierre et d'autres plantes grimpantes; toutes sont entourées de balustrades, et les interstices sont plantés d'ifs, de buis et de pins, qui forment de trois côtés un épais rideau. La tombe de Félix est au milieu du groupe. Une croix de pierre blanche, d'environ six pieds de haut, la surmonte; on y lit l'inscription suivante :

Jacob
Ludwig
Felix
MENDELSSOHN-BARTHOLDY
geboren
zu
Hamburg
am
3 Februar
1809
gestorben
zu
Leipzig
am
4 November
1847

(Jacques-Louis-Félix Mendelssohn-Bartholdy, né à Hambourg, le 3 février 1809, mort à Leipzig, le 4 novembre 1847.)

» A droite on voit la tombe de sa sœur: *Fanny Cœcilie Hensel, geborene Mendelssohn-Bartholdy*, avec la date de sa mort, 14 mars 1847, et quelques mesures de l'une des mélodies qu'elle a composées :

Gedanken geh'n und Lieder
Fort bis in's Himmelsreich.

» Je cueillis quelques brins des arbres funéraires, une feuille de lierre, et je partis, me disant qu'on aurait difficilement imaginé un endroit mieux disposé pour y placer la dépouille de celui qui fut Mendelssohn-Bartholdy. »

STEFFENS.

REVUE DES THÉATRES.

GYMNASE : *les Vieilles Filles*, comédie en cinq actes, de M. Charles de Courcy. — GAITÉ : reprise du *Fils de la Nuit*, drame en cinq actes et huit tableaux, de M. Victor Séjour.

Une vieille fille traversant une pièce peut amuser; elle peut même intéresser si l'auteur sait la rendre sympathique, mais l'idée d'écrire cinq actes avec une collection de ces déshéritées du mariage pour principaux personnages, n'est rien moins qu'heureuse.

Ce titre, *les Vieilles Filles*, n'a absolument rien d'attrayant. A moins qu'en se vouant au célibat, elles n'accomplissent quelque acte d'abnégation ou ne se consacrent à Dieu, celles qui coiffent Sainte Catherine sont, presque toujours, des créatures désagréables, revêches, envieuses et médisantes.

Et la comédie de M. Charles de Courcy n'est pas faite pour réhabiliter dans notre esprit cette variété de l'espèce humaine.

Vous plaît-il faire la connaissance des quatre échantillons présentés par l'auteur ?

Voici Mlle Fréniche, qui affiche des principes de scrupuleuse austérité, mais qui s'intéresse à un jeune homme aux allures candides qu'elle fait passer pour son neveu et pour qui elle n'a pas les sentiments aussi... maternels qu'elle le prétend. Aussi éclate-t-elle en apprenant que Jules va se marier et que ce mariage est une réparation. Elle ne négligeait rien pour plaire à Jules, se flattant de posséder seule un cœur dont elle se figurait avoir eu les prémices.

Cette grosse prétentieuse, Mlle Malvedec, est de la pire espèce. Se méfier d'elle; elle ne saurait dire bonjour sans de ridicules circonlocutions, et elle vous impose la lecture de brochures de sa façon !

Mlle Rosalie Prunier cultive un vice d'un autre genre : la gourmandise. Elle en crèvera. En attendant elle se donne une indigestion qui la met à deux doigts de la mort, et si elle en réchappe, ce n'est pas la faute des deux bonnes âmes dont nous venons de parler et qui s'empressent de ronfler quand elles ont sollicité la mission de veiller la chère malade et de lui donner de quart d'heure en quart d'heure la potion prescrite par le docteur. Il est vrai que chacune des trois amies prétend avoir testé en faveur des deux autres. La vérité est que Fréniche et Malvedec ont placé leur fortune en rentes viagères, et que Prunier se proposait d'agir de même.

C'est Marielle, la jeune femme de Jules, qui sauve Rosalie Prunier. Cette dernière sait maintenant à quoi s'en tenir sur le compte de ses deux compagnes ordinaires, et c'est en faveur de Marielle qu'elle va faire son testament. En attendant, elle la dote.

Le quatrième échantillon, Mlle Edmée, est sous-maîtresse dans un couvent; elle compte moins de printemps que ses amies. Elle ne songe pas au mariage, mais elle se laisse volontiers courtiser, et finit par se compromettre avec un officier de marine, frère d'une autre vieille fille. Elle cède pourtant à la nécessité; pour sauver sa réputation elle épouse l'officier, et sans trop se faire prier.

L'intrigue des *Vieilles Filles*, très-compliquée et très-embrouillée, n'attache pas le spectateur; les personnages n'intéressent nullement. Il faut néanmoins reconnaître que l'esprit abonde dans ces cinq actes et que bien des détails méritaient un meilleur cadre. Le premier acte avait fait plaisir.

Les principaux rôles sont bien joués par Mmes Lesueur, Picard et Ramelli, par Ravel et Pradeau.

= La Gaîté reprend le *Fils de la Nuit*, déjà joué à ce théâtre, mais créé à la Porte-Saint-Martin en 1856.

Ce drame, assez intéressant, quoique fort bizarre, plein de visions et d'incidents surnaturels, écrit avec emphase, constitue un spectacle toujours attrayant pour les Parisiens, grâce à la mise en scène et au fameux navire du quatrième acte. Ce tableau maritime est parfaitement réussi et produit un grand effet.

Lafontaine joue Ben-Leïl, créé par Fechter; il n'a pas l'allure, — hasardons le mot, — le *chic* d'un héros de fantaisie, mais il saisit bien le côté poétique du personnage. Vannoy et Laurent sont amusants dans les rôles de Bravadura et de Guisca. Mlle Page remplit le rôle de Julie Favelli, créé par Mme Guyon; elle y déploie de grandes qualités dramatiques. Mlle Devoyod, qui abandonne les vers de Corneille et de Racine pour une prose qui n'est pas, quoi qu'on dic, shakespearienne, se trouvait, le premier soir, mal à l'aise dans le personnage de Ghébel; mais peut-être s'est-elle mise depuis au diapason qu'elle doit désormais adopter.

Une danseuse annoncée par de chaudes réclames, Mlle Lamy, n'a pas produit l'impression que la direction semblait attendre de son début.

ADRIEN LAROQUE.

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE (1re chambre.)

Présidence de M. Delange

Affaire de M. Th. Sauvage contre M. Ambroise Thomas. *Gillotin et son père*

Conformément aux conclusions de M. Bérard des Glajeux, substitut de M. le procureur de la République, le Tribunal a rendu lundi le jugement suivant :

« Le Tribunal,

» Attendu que Sauvage et Ambroise Thomas sont auteurs en collaboration, l'un pour le poëme, l'autre pour la musique, d'un opéra ayant pour titre : *Gillotin et son père*; que cette œuvre, destinée à l'Opéra-Comique, a été remise au directeur de ce théâtre dans le cours de l'année 1859, mais que jusqu'à ce jour elle n'a pas eu de représentation ;

» Attendu que le demandeur, voulant obtenir qu'elle fût représentée, a trouvé chez Ambroise Thomas une résistance qui subsiste encore; que, par suite de cette résistance, il a porté son action devant le Tribunal, concluant à ce que le défendeur fût tenu de donner ses soins aux répétitions de l'œuvre commune, et, en outre, à ce qu'il soit condamné à des dommages-intérêts pour le préjudice qu'il a souffert du défaut de représentation ;

» Attendu que la loi du 19 janvier 1791 contient une disposition générale, protectrice de la propriété littéraire, et dont peuvent se prévaloir les auteurs d'une œuvre dramatique, quels que soient d'ailleurs le caractère, la forme et l'importance de l'ouvrage; mais que l'exercice du droit est subordonné à la nature de l'œuvre qui le fait naître;

» Attendu qu'un opéra, produit du travail combiné de l'auteur des paroles et du compositeur, est une œuvre indivisible, l'une des parties ne pouvant être représentée sans l'autre, et ne reçoit la vie littéraire et dramatique que du souffle de la double pensée du poëte et du musicien; que s'il en est ainsi, le droit de propriété de chacun des collaborateurs réside sur l'ensemble de l'œuvre; d'où la conséquence que l'exécution ne peut avoir lieu sans le consentement de l'un et de l'autre;

» Attendu qu'il ne saurait en être autrement jusqu'à la première représentation publique, puisqu'à la dernière heure il doit être loisible d'apporter à l'œuvre des modifications que le temps, l'aptitude des interprètes de l'ouvrage, les répétitions elles-mêmes ou toute autre circonstance peuvent suggérer aux auteurs;

» Que cette faculté, indéniable dans l'intérêt de l'art lui-même, est génératrice pour l'un des auteurs du droit de s'opposer à la représentation de la pièce sans être obligé à faire connaître les considérations qui le font agir et qu'il appartient à lui seul d'apprécier;

» Que sous ce rapport Ambroise Thomas est l'unique juge de sa détermination et que le défaut de consentement de sa part met obstacle à l'exécution, avec la musique, de l'œuvre commune, sauf les dommages-intérêts auxquels, s'il y a lieu, peut prétendre son collaborateur qui voit tarir la source des avantages qu'il avait espéré recueillir de son travail;

» Attendu à cet égard que les motifs mis en avant par A. Thomas, dans ses conclusions, ne sont pas de nature à le soustraire à la responsabilité qu'il a encourue vis-à-vis de Sauvage; que l'opéra dont s'agit avait été reçu par le directeur du théâtre, et que si les répétitions n'ont pas eu lieu comme elles auraient dû pour arriver à la représentation publique, il y a faute d'Ambroise Thomas;

» Que cette faute a causé à Sauvage un dommage qu'il doit réparer aux termes de l'article 1382 du Code civil; que le Tribunal n'ayant pas les éléments nécessaires pour fixer le chiffre de ce préjudice, c'est le cas de renvoyer le demandeur à le donner par état;

» Attendu d'après ce qui précède, que de Leuven ne pouvant être contraint à faire représenter la pièce de *Gillotin et son père*, il convient de le mettre hors de cause;

» Par ces motifs,

» Met de Leuven hors de cause et condamne Sauvage aux dépens vis-à-vis de lui;

» Dit que A. Thomas ne peut être tenu de consentir à la représentation pour la musique de l'opéra *Gillotin et son père*, de ce chef déclare l'action de Sauvage mal fondée et l'en déboute;

» Condamne A. Thomas à tels dommages-intérêts à donner par état et le condamne aux dépens envers Sauvage. »

M. Achille Denis, dans l'*Entracte*, fait à ce propos les réflexions suivantes :

« Le principe consacré par le jugement qu'on vient de lire, nous paraît, sous certains points, contradictoire avec le système admis par l'Association des auteurs, lequel confère à tout auteur d'une pièce faite en collaboration le droit d'autoriser un théâtre à la représenter, alors même que ses associés seraient d'avis de la refuser, l'auteur ne pouvant être privé du bénéfice de son travail par suite de l'opposition de ses co-intéressés.

» Le cas s'est présenté il y a quelques années à propos d'une reprise d'*Orphée* aux Bouffes-Parisiens, sous la direction passagère de M. Varcolier. MM. Ludovic Halévy et Offenbach refusaient d'autoriser cette reprise, mais le troisième collaborateur, M. Hector Crémieux, donna la permission demandée et MM. Halévy et Offenbach durent s'incliner. La reprise eut lieu.

» Il est vrai qu'il s'agissait d'une pièce déjà jouée; mais qui ne voit que, relativement, les mêmes considérations d'intérêt existent dans les deux cas? Peut-être même trouverait-on qu'il importe bien davantage aux intérêts et à la gloire d'un écrivain de faire connaître une pièce inédite que de faire représenter un ouvrage connu dont la reprise ne saurait ajouter à sa réputation. Supposons qu'il s'agisse d'un chef-d'œuvre, quels dommages et intérêts en argent pourraient compenser le dommage causé à celui des deux auteurs qu'un caprice de son collaborateur condamnerait à l'obscurité? »

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a repris lundi la *Juive*, et a donné cette semaine trois représentations du chef-d'œuvre d'Halévy. M. Halanzier a tenu à entourer cette reprise de tout l'éclat possible. Rien n'a été négligé pour la mise en scène : le cortége du premier acte et le ballet de la *Tour enchantée*, en particulier, sont d'un goût rare et d'une richesse prodigieuse. L'ensemble musical est un des plus satisfaisants que nous ayons entendu depuis longtemps. Villaret a retrouvé, dans le rôle d'Éléazar qui lui fut toujours favorable, la voix de ses beaux jours; il a tenu le rôle d'un bout à l'autre avec une grande autorité et une passion sincère. M. Belval représente avec dignité le cardinal, c'est aussi le rôle qui le sert le mieux en lui donnant occasion de faire admirer les notes graves de sa voix qui ont encore tout leur éclat. Mlle Mauduit met au service de Rachel son bon sentiment dramatique et sa voix vibrante; Mlle Devriès est d'une élégance charmante dans la princesse Eudoxie, un rôle qu'elle aborde pour la première fois, et dans lequel son sympathique talent est tout à fait à l'aise. La troupe dansante n'a rien à envier à la troupe chantante. Mlles Fonta, Mérante, Ferrari et Pallier ont droit à tous les éloges. Le succès a répondu aux efforts de tous, et *la Juive* promet de tenir longtemps encore l'affiche.

*** Le ténor Sylva répète en ce moment le rôle de Jean de Leyde du *Prophète*, dans lequel il fera son troisième début.

*** C'est dimanche prochain, 1er septembre, que l'Opéra-Comique fera sa réouverture, probablement avec les *Dragons de Villars*. — La salle est complétement remise à neuf. Tout est repeint, réparé, rafraîchi; le plancher de la scène est entièrement renouvelé, et celui de la salle en partie restauré. En fait de pièces nouvelles, le théâtre est parfaitement approvisionné. Outre le *Don César de Bazan* de M. Massenet, *le Roi le sait* de MM. Gondinet et Delibes, on annonce trois actes dus à M. Legouvé, musique de M. Paladilhe, un opéra-bouffe de MM. L. Halévy et Meilhac, musique de M. Bizet, *la Clef d'or*, trois actes de M. Octave Feuillet, musique de M. Eugène Gautier, un acte de M. Poise, un acte de M. Dubois. Enfin, la reprise de *Roméo et Juliette* de M. Gounod est certaine, et aussi celle du *Pardon de Ploërmel*.

*** L'excellent trial Sainte-Foy rentre à ce théâtre, le 10 septembre, dans le rôle de Cantarelli du *Pré-aux-Clercs*.

*** On annonce comme prochains les débuts, à l'Opéra-Comique, d'une jeune cantatrice, Mlle Marguerite Chapuy, tout récemment engagée. C'est dans le principal rôle d'*Haydée* que la nouvelle pensionnaire de MM. de Leuven et du Locle se présenterait pour la première fois au public parisien. — Mlle Nadaud, et le ténor léger Raoult, élève de Duprez, sont deux autres recrues de la troupe Favart, — sans parler de Mlle Ganetti dont l'engagement date de quelque temps déjà.

*** Le quatuor de *l'Ombre* a représenté cette semaine l'œuvre de Flotow à Moulins, Nevers, Dijon et Rouen. L'accueil est le même partout : la tournée, qu'aucun obstacle, aucun accident imprévu n'est venu entraver, aura été encore plus brillante et plus fructueuse qu'on ne l'espérait. — A leur passage à Nevers, les quatre artistes ayant appris que M. de Saint-Georges, l'auteur du livret, se trouvait non loin de là, à Pougues-les-Eaux, l'ont invité par dépêche à assister à la représentation de l'œuvre à laquelle il a collaboré. Un souper charmant, et des toasts où la cordialité le disputait à l'esprit, ont terminé cette petite fête intime.

*** M. Verger complète sa troupe pour la saison prochaine, qui commencera le 1er octobre. Aux engagements de Mmes Volpini, Penco et Emma Albani, il espère pouvoir ajouter celui de Mme Alboni pour quelques représentations. Les deux ténors seront MM. Mongini et Marino. — En outre M. Verger, modifiant le projet dont il parlait, il y a deux mois, dans sa lettre à M. le Ministre des Beaux-Arts, prépare, dit-on, la formation d'une troupe de drame, dont les représentations alterneraient avec celles de la troupe d'opéra, avec MM. Berton, Dumaine et Mme Ristori. *Les Deux Reines*, le drame de M. Legouvé, interdit sous l'empire,

serait représenté en premier lieu, avec l'ouverture, la musique de scène et les chœurs composés par M. Gounod.

*** Un grand drame nouveau de M. Victor Séjour, *Liberté*, qui comportera une partie musicale assez étendue : chœurs, mélodrames, etc., est acquis au nouveau Théâtre-Italien, dont la direction se propose de monter cet ouvrage avec grand soin et grand luxe. Le collaborateur de M. Séjour sera Félicien David.

*** Le rôle d'Anatole des *Cent Vierges* est rempli depuis trois jours par M. Cooper, qui s'en tire avec beaucoup de verve, de naturel et d'esprit.

*** On répète, aux Folies-Dramatiques, le nouvel opéra-bouffe de MM. Dupuis et Pourny, *Mazeppa*, qui sera suivi de celui de Litolff, *Héloïse et Abeilard*, puis un autre qui aura pour auteur Hervé, et dont le titre est *Alice de Nevers*.

*** Les Bouffes-Parisiens rouvrent leurs portes le 1er septembre avec la *Timbale d'Argent*.

*** Le théâtre des Folies-Marigny fera sa réouverture dans les premiers jours de septembre. *La Fête des Lanternes*, opéra-comique en un acte de M. de Najac, musique d'Adrien Talexy, y est en répétition, ainsi que d'autres pièces de genres divers.

*** La Tertulia, elle aussi, va de nouveau donner signe de vie. La direction a l'intention de quitter les errements du café-concert et de se rapprocher du genre théâtral. La réouverture aura lieu le 7 septembre avec une pièce de MM. Dral et Chauvin.

*** Un nouveau théâtre d'opérette, les *Bouffonneries-Montmartre*, s'ouvrira le 1er septembre, passage de l'Élysée des Beaux-Arts, à Montmartre, sous la direction d'un jeune compositeur, M. Georges Rose, qui a en même temps le projet de donner tous les dimanches des matinées artistiques et littéraires au théâtre de la rue de Lyon.

*** M. Léon Beauvallet a loué le théâtre des Menus-Plaisirs pour trois ans, et se propose d'y donner, chaque dimanche, une matinée dramatique et musicale, à la façon des *lectures* anglaises et américaines. Auteurs et compositeurs y viendront lire et exécuter ou faire exécuter leurs œuvres inédites, sans autres juges que le public du jour, — dont les verdicts, heureusement, ne seront pas sans appel.

*** Mlle Rosa Csillag a quitté Paris dimanche dernier pour se rendre à Bruxelles, où, comme nous l'avons dit, elle est engagée.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Les membres de la section de musique de l'Académie des Beaux-Arts ont, assure-t-on, l'intention d'user de la faculté que leur laisse le règlement d'ajourner à un an le vote par lequel ils doivent procéder au remplacement de Carafa.

*** Les concours du Conservatoire de musique, succursale de Nantes, sous la présidence de M. Bressler, directeur, ont été clos le 14 courant. Les prix décernés ont été les suivants : HARMONIE (*hommes*), M. Édouard de Ravisi, 2me prix : (*femmes*) Mlle Marie Thourault, 2me prix; SOLFÉGE ÉLÉMENTAIRE (*hommes*), M. Louis Douet; 2me prix, (*femmes*), Mlle Albertine Lefort, 1er prix; SOLFÉGE SUPÉRIEUR (*hommes*), M. Alfred Arnaud, 2me prix ; (*femmes*), Mlle Camille Deslandelles, 1er prix; CHANT SPÉCIAL, pas de prix. PIANO (*hommes*), M. Édouard de Ravisi, *prix hors concours*, M. Raphaël Beauchêne, 2me prix; (*femmes*), Mlle Adèle Bertet, 2me prix. — Le public a remarqué, avec un vif et bienveillant intérêt, les prix remportés par M. Édouard de Ravisi, auquel sa cécité complète semblait interdire la lutte avec des concurrents lauréats des années précédentes. Ce jeune homme fait le plus grand honneur à son excellent maître, M. Bressler, le doyen de nos pianistes.

*** La question d'argent était, paraît-il, compliquée d'une question d'amour-propre dans l'affaire du Conservatoire de Marseille; la seconde a dû même avoir le pas sur la première. S'il en est ainsi, et la chose est à peu près certaine, nous déplorons plus que jamais une décision aussi grave étayée sur de pareilles misères. La liste du jury d'examen, pour les derniers concours, ne convenant pas au Conseil municipal, celui-ci sollicita du préfet une modification au règlement qui confiait la formation de la liste au directeur du Conservatoire, et en réservait la ratification au maire seul. Le préfet, ne voyant pas d'opportunité à ce changement, et pressé d'ailleurs par l'approche des concours, refusa: *inde iræ*. Le Conseil municipal décida tout d'une voix, dans sa plus prochaine séance, l'économie de l'allocation consacrée au Conservatoire, et admit en principe, comme nous l'avons dit, la création d'une école municipale libre, sans subvention et sans connexion avec le Conservatoire de Paris. Voilà ce qui s'appelle aller vite en besogne! — Il nous reste encore un espoir. L'esprit d'opposition nous semble être venu en aide à l'amour-propre froissé du Conseil municipal; on n'ignore pas en quels termes il était naguère avec le préfet, M. de Kératry. Or, le départ de celui-ci vient d'enlever tout prétexte à la continuation d'une attitude que nous n'avons pas à apprécier, mais dont l'intérêt de l'art a eu fort à souffrir. Que l'éponge soit donc passée sur toutes ces querelles: *viri novi, res novæ*; et que le Conseil municipal de Marseille se hâte de rapporter sa malencontreuse décision et de rendre la vie à un établissement artistique, qui n'est pas, après tout, une charge si lourde pour ses finances, et qui peut porter à son actif un demi-siècle de prospérité.

*** Le premier concours d'orphéons, de musique d'harmonie et de fanfares organisé par la direction de l'Exposition universelle d'économie domestique aura lieu au Palais de l'Industrie, demain lundi 26 août, à huit heures du matin. La séance commencera par les épreuves de lecture à vue. A midi précis, concours d'exécutions. Onze sociétés orphéoniques, treize fanfares et sept musiques d'harmonie prendront part à ce tournoi musical.

*** Il y aura, le 29 août, un concours de trompes de chasse au Palais de l'Industrie. Les concurrents, piqueurs et amateurs, seront au nombre de cent soixante.

*** M. Mangin, directeur du Conservatoire de Lyon et chef d'orchestre du Grand-Théâtre de cette ville, a obtenu le concours de la musique de la Garde républicaine, pour le festival qui sera prochainement organisé à l'Exposition universelle lyonnaise, et dont Félicien David, comme nous l'avons dit, a accepté la présidence.

*** La musique de la Garde républicaine a débarqué au Havre avant-hier. Elle a été reçue par les colonels et un détachement des deux régiments. En mettant le pied sur le sol français, cette excellente phalange d'artistes, dont nous sommes fiers à juste titre, a exécuté la *Marseillaise* au milieu de l'enthousiasme d'une nombreuse assistance.

*** L'ouverture de *l'Ombre* a été exécutée ces jours derniers au Concert des Champs-Elysées, et y a produit le meilleur effet. Ces fraîches et charmantes mélodies s'accommodent de tous les milieux, et résonnent aussi agréablement à l'air libre qu'au théâtre, au concert ou au salon.

*** Les voyages artistiques aux Etats-Unis sont à l'ordre du jour. C'est maintenant Carlotta Patti qui va faire voile pour le pays des dollars Mario, Carlotta Patti... L'affriolante affiche qu'on peut composer avec ces deux noms! et qu'ils sonneront bien aux oreilles yankees!

*** Séligmann a donné dernièrement un très-brillant concert à Divonne (Ain), où baigneurs et touristes affluent cette année. Ses compositions formaient le fond du programme : on a applaudi et redemandé son originale *Kouitra*, sa transcription de *l'Eloge des larmes ;* excellent accueil aussi à ses autres morceaux, fantaisie sur *la Juive*, *l'Eden au bord du Gange*, nocturne sur l'air du Sommeil de *la Muette*, andante de Rode, fragments d'un rondo de concert, *Bercuse de l'Enfantelet*, *Séparation*, *A travers champs*. — Le public charmé a réclamé un second concert, que Séligmann a promis et dont il destine la recette aux pauvres.

*** Le très-remarquable *Stabat* de M. Bourgault-Ducoudray, couronné par la Société Sainte-Cécile de Bordeaux, a été exécuté lundi dernier par une partie des membres de cette excellente institution, sous la direction de l'auteur. Aucune étude préalable n'avait été faite; et cependant les chœurs ont eu jusqu'au bout une sûreté, une justesse d'expression dont le musicien le plus difficile eût pu se déclarer hautement satisfait. On ne sait pas assez ce que la Société Sainte-Cécile, qui émane absolument de l'initiative privée, qui ne subsiste que par le zèle de ses membres, et qui est devenue, pour le solfége et le chant, un véritable Conservatoire, on ne sait pas assez, disons-nous, ce que cette fondation modèle a rendu de services à l'art ; à Paris même, faute d'un nombre suffisant d'amateurs désintéressés et persévérants, et aussi, il faut l'ajouter, faute d'une salle de concerts pourvue d'un orgue, nous devons renoncer à l'exécution de certaines œuvres aux grandes proportions que la Société Sainte-Cécile de Bordeaux, que l'Association musicale de l'Ouest peuvent faire entendre. Seul, M. Bourgault-Ducoudray lutte courageusement, avec sa vaillante cohorte des chanteurs, pour défricher quelque terrain dans ce champ si vaste et si peu exploré ; mais les moyens matériels lui font souvent défaut. Paris restera-t-il longtemps, sous ce rapport, inférieur à des villes de province ?

*** Au dernier concert du Casino de Dieppe, Mlle Reine, de l'Opéra-Comique, et le pianiste Anschütz, ont obtenu, la première avec un air des *Dragons de Villars*, le second avec la grande tarentelle d'Edouard Wolff, un succès d'autant plus flatteur, que Carlotta Patti et Ritter s'étaient fait entendre peu de jours auparavant, et que les hôtes de la plage dieppoise étaient encore sous le charme.

*** Nous avons mentionné, après d'autres, le bruit de la prochaine arrivée de Liszt à Paris. D'une lettre écrite par l'illustre pianiste à son éminent confrère Alfred Jaëll, il résulte que ce bruit n'est rien moins que fondé, et qu'un voyage à Paris n'est nullement dans ses projets pour le moment.

*** Aux ouvrages de Carafa mentionnés dans la notice de la *Biographie des musiciens* que nous avons reproduite, nous ajouterons les suivants, d'après une liste très-complète publiée par M. Pompeo Cambiasi dans la *Gazzetta musicale* de Milan : — *Il fantasma*, première œuvre lyrique, opéra-bouffe en deux actes, représenté en 1801 sur une scène privée, à Naples; *la Musicomania* (2e ouvrage), opéra-bouffe en un acte, représenté en 1806 dans les mêmes conditions, à Paris; *l'Auberge d'Auray* (29e ouvrage), opéra-comique en un acte, en collaboration avec Hérold, paroles de Moreau et d'Epagny, représenté à Paris le 11 mai 1830 ; *le*

Livre de l'Ermite (30e ouvrage), opéra-comique en un acte, paroles de de Planard et Dupont, représenté à Paris le 13 août 1831 ; *Thérèse* (35e ouvrage), opéra-comique en deux actes, paroles de de Planard et de Leuven, représenté à Paris le 26 septembre 1838; enfin *les Premiers Pas* (36e et dernier ouvrage), scène-prologue, en collaboration avec Adam, Auber et Halévy, paroles de Vaez et Royer, représentée à Paris (Théâtre-Historique), le 15 novembre 1847.

*** Une messe brève de Sainte-Cécile, composée par M. A. Elwart, et destinée à la cathédrale de Bordeaux, vient de paraître. S. Em. Mgr le cardinal Donnet a bien voulu accepter la dédicace de cette œuvre.

*** La *Sérénade de Méphistophélès* et la *Chanson du roi de Thulé*, de la *Damnation de Faust* de Berlioz, transcrites avec beaucoup de soin et de goût pour le piano par M. Ernest Redon, viennent de paraître chez l'éditeur Richault. Ces deux transcriptions seront certainement fort appréciées des musiciens, ainsi qu'une *Gigue américaine* et une *Romance sans paroles* (hommage à Schumann) que le même auteur vient de publier au *Ménestrel*; cette dernière œuvre surtout, d'un sentiment poétique et plein de charme, est digne en tous points du maître qui l'a inspirée.

*** La musique religieuse est en grand honneur aux États-Unis, et les églises ne reculent devant aucune dépense pour obtenir des exécutions musicales convenables. C'est ainsi que la Plymouth Church, de Brooklyn (New-York), paie son soprano-solo, 1,000 dollars; le contralto, 1,500 dollars; le ténor, 1,000 dollars; la basse, qui est en même temps maître de chapelle, 2,000 dollars; et l'organiste, 1,500 dollars.

✝

*** M. J. Tariot, ancien professeur de solfége au Conservatoire, est mort avant-hier à Paris. Ses obsèques ont eu lieu hier à Notre-Dame-de-Lorette, où M. Kœnig et des choristes de l'Opéra ont chanté un *De Profundis*. Le deuil était conduit par le frère du défunt.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Le grand festival des trois chœurs (Worcester, Hereford et Gloucester) aura lieu cette année à Worcester, du 10 au 13 septembre. — Gounod a été chargé d'écrire une œuvre religieuse pour le prochain festival de Glasgow, en février 1873. — M. Debillemont a écrit la musique du ballet des *Saisons*, dans la grande pièce de M. Dion Boucicault : *Babil and Bejoo*, qui sera représentée le 27 août à Covent-Garden. Il a organisé, à Saint-James's Hall, une série de concerts dans lesquels a été exécutée une œuvre nouvelle d'un jeune compositeur français, M. Emile Guimet, *le Feu du ciel* (d'après Victor Hugo). C'est une sorte de grande symphonie lyrique où presque tous les genres trouvent place. On y trouve d'excellentes qualités : un bon sentiment du coloris, une tendance à l'originalité, une certaine habileté d'orchestration, à côté de défauts inévitables, et que la jeunesse et l'inexpérience de l'auteur expliquent et excusent.

*** *Bruxelles.* — Deux innovations dont on attend les meilleurs résultats ont été introduits par M. Gevaert au Conservatoire: d'un côté, la création des classes d'ensemble vocal et instrumental, dirigées par MM. Warnots et Colyns; de l'autre, l'obligation imposée aux élèves qui ont obtenu un premier prix aux concours d'instruments de suivre un an encore un cours ayant pour objet l'étude et l'analyse des maîtres dans chaque genre, quelque chose comme la littérature de leur instrument. Un diplôme constatant ce complément d'éducation musicale fera l'objet d'un nouveau concours. On sera certain ainsi d'avoir formé des musiciens, et non pas seulement des croque-notes, décorés du nom de virtuoses.

*** *Anvers.* — Le Conseil communal a nommé sept nouveaux professeurs à l'Ecole de musique. Le nombre des professeurs est maintenant de trente-quatre.

*** *Mons.* — Il est question de transformer l'Ecole de musique en Conservatoire. Depuis longtemps déjà la question était sur le tapis : mais il fallait, pour la résoudre, que l'Etat intervînt et prît à sa charge une partie des frais qui en résulteraient. Il paraît qu'aujourd'hui la chose est décidée ; le Conseil provincial, de son côté, allouera un subside et rien ne s'opposera à la réalisation du projet, dont l'initiative revient à M. Van Gheluwe, inspecteur des écoles de musique.

*** *La Haye.* — Les examens de l'Ecole royale de musique viennent d'avoir lieu, et ont donné les meilleurs résultats. Deux cent soixante élèves fréquentent cet établissement, placé sous la direction de M. W.-G. Nicolai.

*** *Vienne.* — La grande Société chorale viennoise, Wiener Mænnergesangverein, à laquelle revient l'honneur de l'initiative et de l'exécution d'un monument à Schubert, a décidé d'employer, comme première mise, la somme de 3,400 florins, restant en caisse sur les fonds de la souscription, à fonder un prix pour une composition chorale. Ce sera la *Schubert-Stiftung.* — Ant. Rubinstein a terminé la partition d'un grand drame musical, texte de Goldhann, qui a pour titre : *Hecuba.* — La première représentation du *Corsaire noir*, d'Offenbach, au théâtre An der Wien, est annoncée pour le 20 septembre.

*** *Pesth.* — Une somme de 2,500 florins a été votée par le Reichsrath pour être distribuée à des musiciens hongrois sans fortune. Le ministre de l'instruction publique de Hongrie l'a répartie entre deux compositeurs, un critique musical, et sept pianistes ou violonistes.

*** *Berlin.* — La réouverture de l'Opéra s'est faite le 16 août avec *la Juive*. Le théâtre de Kroll a donné la semaine dernière *Guillaume Tell.* — M. L. von Brenner, de Saint-Pétersbourg, succède à M. L. Deppe, comme chef d'orchestre de la Berliner Sinfonie-Kapelle.

*** *Hombourg.* — Dans la leçon du *Barbier*, Mme Patti a intercalé, mardi dernier, la nouvelle et brillante tarentelle d'Arditi, *Forosetta*, qu'un *bis* enthousiaste l'a obligée de redire.

*** *Milan.* — C'est le 26 de ce mois que la Scala ouvrira ses portes pour la saison d'automne, avec le *Freyschütz*.

*** *Venise.* — L'impresario du théâtre Apollo, le chorégraphe Giovanni Pogna, a complété la troupe d'opéra qui suppléera, cet hiver, au regrettable silence de la Fenice. Elle se compose de Mmes Pozzi-Branzanti, Bon-Pieraccini, Dory, MM. Bignardi, Pieraccini, Squarcia, Zesevich, d'Ottavi; le chef d'orchestre est le maestro Enrico Bernardi; le couple dansant *di rango francese*, Elvira Salvioni et Arturo Viganó; la première danseuse *di rango italiano*, Mme Méry-Jourdan. Sont dès à présent désignés pour la représentation les opéras suivants: *Semiramide*, *I Vespri Siciliani*, *Anna Bolena* et *Il Profeta.* — *L'Ebrea* (*la Juive*) est en ce moment fort applaudie au théâtre Malibran, où la clôture de la saison se fera le 1er septembre. Deux autres théâtres joueront l'opéra pendant l'automne: le Rossini et le Camploy.

*** *Udine.* — *Dinorah* obtient actuellement un grand succès au Teatro Sociale, avec Mlle de Maesen, le ténor Minetti et le baryton Del Puente pour principaux interprètes.

*** *Madrid.* — Voici la composition de la troupe lyrique réunie par M. Robles pour la saison de 1872-1873, au Théâtre-Royal : Mmes Sass, de Maesen, Guerini, Vogri, Fité-Goula, Tortolini, Latour; MM. Stagno, Barbacini, Lelmi, Tintorer, Rota, Boccolini, Selva, Ordinas et Fiorini.

*** *Saint-Sébastien.* — Un théâtre nouvellement construit a été inauguré dernièrement avec *la Favorita*, chantée par Baragli, Varvaro et Mlle Llanes.

*** *Bombay.* — Des fragments de la *Messe solennelle* de Rossini et de la *Gallia* de Gounod ont été exécutés avec grand succès dans un concert organisé par le ténor Marras, qui a chanté d'une manière fort remarquable, entre autres, le « *Domine Deus* » de la Messe.

Le Directeur : G. BRANDUS. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — L'Administration de la *Revue et Gazette musicale* demande à acquérir : par achat ou échange, les années (complètes) du journal, 1831 — 1832 — 1833 — 1837 — 1838.
Ainsi que les numéros détachés, ci-après désignés :

1839 — 42.	1849 — 18, 22.
1847 — 1, 2, 24, 27, 44, 49, 51.	1850 — 5, 9, 14, 25, 26, 42, 43, 44.
1848 — 4, 6, 13, 15, 16.	1855 — 3, 5.

AVIS. — A vendre un très-beau piano à queue, grand format, en palissandre, spécimen de la fabrication de la maison Pleyel ayant obtenu la médaille d'or à l'Exposition universelle de Londres (1862). Prix très-réduit, 2,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Gazette musicale*.

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

Chez les éditeurs BRANDUS et Cie, 103, rue de Richelieu

VIENT DE PARAITRE

GRANDE POLKA

SUR

LES CENT VIERGES

POUR LE PIANO PAR

Prix : 5 fr. **L. ROQUES** Prix : 5 fr.

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS** et **Cie**, 103, RUE RICHELIEU

SOUS PRESSE :

TROIS AIRS DE BALLET INÉDITS

DE

MEYERBEER

INTERCALÉS DANS LE 3e ACTE DES **HUGUENOTS** AU THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA

Réduits pour le Piano par A. MÉLIOT.

LES HUGUENOTS. — L'OMBRE
2 MORCEAUX NOUVEAUX DE
L'OPÉRA AU PIANO
Collection des grandes pages lyriques, illustrées par
FÉLIX GODEFROID

DUO-CAPRICE POUR VIOLONCELLE ET PIANO
SUR LES
HUGUENOTS
PAR
GEORGE HAINL

LA TROISIÈME SÉRIE
CONTENANT 12 MORCEAUX DE
L'ÉCOLE DU VIOLONISTE
ARRANGÉS SUR LES OPÉRAS CÉLÈBRES PAR
AD. HERMAN

LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO SEUL PAR ROQUES
DE L'OPÉRA-BOUFFE **LES CENT VIERGES** DE CH. LECOCQ
Format in-8° Prix net : 8 fr.
ETTLING, grande valse, MARX, quadrille pour Orchestre.

HOTEL BELLEVUE A TROUVILLE-S.-MER

Près du Casino.
CONCERTS ET RÉUNIONS MUSICALES.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

ÉDITION NOUVELLE
DE LA
COLLECTION COMPLÈTE D'ÉTUDES
LE PARFAIT PIANISTE
PAR
Charles CZERNY

Vol. 1. Op. 599. Le Premier maître de piano, 75 études journalières . 12 »
— 2. Op. 748. Le Début, 25 études pour les petites mains. . . . . 12 »
— 3. Op. 749. Le Progrès, 1er l. 25 étud. 12 »
— 4. Op. 750. Le Progrès, 2e l. 30 étud. 12 »
— 5. Op. 751. Exercice d'ensemble, études à 4 mains . . . . . 12 »
— 6. Op. 699. N° 1, L'Art de délier les doigts, 1re livre, 25 études . . 18 »
— 7. Op. 699. N° 2, L'Art de délier les doigts, 2e livre, 25 études. 18 »
— 8. Op. 755. Le Perfectionnement, 25 études caractéristiques . . . 24 »
— 9. Op. 756. Le Style, n° 1, 1er livre, 12 études de salon . . . . . 24 »
— 10. Op. 756. Le Style, n° 2, 2e livre, 13 études de salon . . . . . 24 »

PENSIONNAT ANGLAIS-FRANÇAIS
Collége de St John's Wood
Fondé en 1848. Dirigé par M. **Frederic Berridge**
Cours spéciaux de musique vocale et instrumentale
S'adresser pour les renseignements à
M. BERRIDGE, Winchester-House, Winchester-Road, South-Hampstead, Londres.

HARMONI-COR
JAULIN
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
Maison BRANDUS,
103, rue de Richelieu.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

Brevetée (s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
—
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
—
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.
—

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
—
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.
—
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre
—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 35. — 1er Septembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner.** — Bibliographie : *Gluck et Piccinni*, par M. Gustave Desnoireterres. **Ad. Desprez.** *Traité élémentaire de contrepoint et fugue*, par M. Henry Cohen. **H. Lavoix fils.** — Exposition d'économie domestique. Concours musicaux. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Non-seulement le musicien agitera la mer, animera les flammes d'un incendie, fera couler les ruisseaux, tomber la pluie et grossir des torrents, mais il peindra l'horreur d'un désert affreux, rembrunira les murs d'une prison souterraine, calmera la tempête, rendra l'air tranquille et serein, et répandra de l'orchestre une fraîcheur nouvelle sur les bocages. Il ne représentera pas directement ces choses, mais il excitera dans l'âme les mêmes sentiments qu'on éprouve en les voyant.

J.-J. Rousseau.

M. M.

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(9e article) (1).

VI

Les abbés. — L'abbé de Saint-Pierre. — L'abbé de La Mare. — Mlle Petit. — L'abbé de Clermont et son mariage avec Mlle Le Duc. — Moncrif. — Roy. — Mlle de Fel et Jélyotte. — Rameau.

Rien ne nous paraît aussi tristement curieux, et ne nous donne aussi fidèlement la note vraie du dix-huitième siècle que ces silhouettes d'abbés, frondant galamment la morale, persiflant la religion, raillant l'amour et préconisant le libertinage. Ils traversent cette époque en fredonnant en guise d'oraison quelque couplet érotique inspiré par une nymphe d'Opéra, ou en colportant, aux petits levers, les scandales de la veille. Ils ne croient plus à rien, ils ne croient pas à eux-mêmes.

Quels types de dépravation précieuse et de cynisme raffiné, depuis l'abbé de Choisy qui, en costume féminin, couvert de perles et de diamants, se rendait à l'Opéra sous le nom de comtesse des Barres, jusqu'à l'abbé d'Entragues, cet autre homme-femme, qui passait des journées entières à sa toilette, coiffé d'une cornette en dentelles, « une échelle de rubans à son corset, » dormant les bras attachés en haut, afin d'avoir les mains blanches, et recevant les visiteurs en manteau de lit en guipure!

Bizarre origine : l'Opéra compte pour fondateur et premier directeur un abbé. C'est l'ex-introducteur des ambassadeurs auprès de Gaston d'Orléans, le parolier de Cambert, l'abbé Perrin en un mot, qui pose l'assise véritable de notre théâtre lyrique. Nous y trouvons encore Chaulieu, qui courtise à la fois Marthe Le Rochois et Mlle De Launay; l'abbé Pellegrin, qui prête ses premières rimes à Rameau. Puis, dans l'orchestre même de l'Opéra, que voyons-nous? les cheveux en bourse et sans épée, deux abbés qui font leur partie de violoncelle.

L'Opéra est le bruit du jour; chacun y apporte, qui sa vanité, qui ses caprices, qui sa beauté, qui son talent. L'Opéra inspire à l'abbé de Saint-Pierre un Mémoire destiné à rendre les théâtres utiles à l'Etat sous le rapport des mœurs. Dans ce travail nous trouvons l'idée première d'un comité de censure. L'auteur propose la création d'un Conseil de quinze personnes, chargé d'épurer les textes. Les quatre premiers membres devaient être nommés par le roi, et se seraient complétés eux-mêmes par l'élection jusqu'à concurrence du chiffre total. « C'est à l'Etat à payer par des pensions une partie des frais de spectacles lorsqu'ils sont utiles à la société, et c'est aux spectateurs à payer l'autre partie de ces frais, parce qu'ils en retirent du plaisir » dit l'abbé de Saint-Pierre; puis il ajoute : « A l'égard de l'Opéra, je crois qu'il n'est pas impossible d'en faire peu à peu quelque chose d'utile pour les mœurs; j'avoue cependant que la chose me paraît très-difficile. » Il termine son opuscule en espérant qu'un jour « les pères et les mères les plus sages mèneront leurs enfants à la comédie, comme au meilleur sermon. » Excellent abbé, qui naïvement jugeait de l'effet et non de la cause, ne s'apercevant pas que le théâtre n'est que la résultante des mœurs du temps et non l'école de ces mêmes mœurs!

Peu d'années après que l'abbé de Saint-Pierre se fut imaginé poser des principes réformateurs, un autre abbé, type étrange de bohême en soutane et de littérateur besogneux et interlope, prêta sa plume — en échange d'un maigre dîner apparemment — à la demoiselle Petit, de l'Opéra, pour sa défense, lors de l'arrêt qui l'expulsa du théâtre le 15 février 1734 en même temps que Mlle Pélissier. L'abbé de La Mare avait alors vingt-huit ans; maigre, couvert de vêtements sordides, délaissant l'aristocratique tabatière pour la pipe, le plus clair de son talent était une habileté consommée à imiter les cris des animaux, grâce à laquelle il faisait florès dans certains salons, et qui lui valut quelquefois un gîte.

Dépourvu de qualités littéraires, il n'aurait cependant pas appartenu à son siècle s'il n'avait griffonné, lui aussi, quelques pages. Il rima des fadeurs et attacha son nom à un livret dont Mondonville fit la musique douze ans après : *Titon et l'Aurore*, qui eut un certain succès en 1753. Ce singulier personnage se fit un jour en-

(1) Voir les nos 22, 23, 25, 26, 27, 29, 30 et 31.

trepreneur de fourrages pour l'armée, et finit par se jeter du haut d'un second étage, dans un accès de fièvre, à Egra.

En regard de la figure de l'abbé de la Mare, nous allons placer celle de l'abbé de Clermont, prince de Condé, frère de Monsieur le Duc, qui succéda au Régent pendant la minorité de Louis XV, et frère du comte de Charolais, célèbre par ses odieuses brutalités. Clermont avait des goûts plus sociables : ses qualités étaient médiocres. Du même âge que le roi, il avait su, chose rare, lui inspirer une sorte d'amitié. Bourbon-Condé de Clermont, né en 1709 et mort en 1771, fut un viveur émérite; il est resté l'une des figures les plus originales de cette époque si fertiles en types de tous genres.

En 1733, il reçut une dispense du pape, fut créé abbé de Saint-Germain-des-Prés de Berny, où il fit construire une salle de spectacles, et où il donnait, après les représentations, des festins somptueux, dans lesquels brillait Mlle Le Duc.

Le prince-abbé avait également la marotte d'écrire; il s'était adjoint comme secrétaire Moncrif, ce pauvre diable qui, à force d'intrigues et de persévérance, devint directeur du *Mercure de France*, secrétaire de l'Académie, et attacha son nom à une fameuse *Histoire des Chats*. Moncrif émargeait chez le prince sur la feuille des bénéfices; quant à l'abbé, il possédait deux cent mille livres de rente, portait l'habit brodé, l'épée et la perruque en bourse.

Est-il besoin d'ajouter que, comme tant d'autres, Clermont recrutait ses amours à l'Opéra ? Successivement amant de la célèbre Gaussin, de la Comédie-Française, puis de la Camargo, il abandonna enfin Mme la duchesse de Bouillon pour une autre belle figurante de l'Opéra, Mlle Le Duc, à laquelle il octroya le titre de marquise de Tourvoy et qu'il épousa secrètement.

Malgré nos recherches, nous n'avons pu obtenir la certitude de ce mariage; les contemporains en parlent comme d'un fait acquis, mais dont l'accomplissement mystérieux ne peut même pas être daté d'une manière certaine. Il est, en tous cas, postérieur à 1738, car c'est à cette époque que le comte de Clermont, accablé par les infidélités de la duchesse de Bouillon, s'en plaignit à Moncrif. Celui-ci engagea Son Altesse à laisser cette femme qui était « mégère et noire, » et à rendre définitive une de ses prochaines « quitteries. »

Mlle Le Duc, la première, étala à Longchamps un faste dont les contemporains furent éblouis. Une certaine année, elle parut à ce mondain pèlerinage dans une voiture traînée par six poneys; le corps de la calèche était décoré d'un fond d'azur relevé par des ornements d'argent, l'intérieur capitonné de velours bleu brodé d'argent. Cette fastueuse exhibition traça le chemin à celles que firent plus tard Mlles Guimard, Deschamps, Duthé.

Quoique dotée d'un marquisat et mariée, Mlle Le Duc n'en continua pas moins à danser dans les entrées de ballet. On raconte que l'abbé étant malade, sa famille voulut lui donner un confesseur, mais le comte insista pour qu'on fît venir celui dont il était déjà pourvu. Or, que vit-on arriver en chapeau rabattu, en manteau noir ? la jolie figurante. Ne dirait-on pas assister à des scènes de Molière ou de Regnard? Il semble que la vie fût alors considérée comme un perpétuel travestissement.

Lors de la néfaste guerre de Sept Ans, après le désastre de Rosbach, le ministère français tenta la réorganisation de l'armée en Hanovre et dans la Westphalie. Cette tâche échut à l'abbé de Clermont. On le sait, les forces françaises, disséminées du Rhin à l'Elbe, furent rejetées au delà de Minden par Ferdinand de Brunswick, sous les yeux même du comte de Clermont, dont les troupes rétrogradèrent en désordre et passèrent le Rhin. Néanmoins, Clermont avait bien du sang de Condé dans les veines : à Fontenoy, le 11 mai 1745, il s'était vaillamment distingué ; à Rocoux, il eut aussi de la bravoure. « On ne badine plus sur sa qualité d'abbé, dit Barbier, ni sur l'abbesse Mlle Le Duc. Il n'y a rien à dire sur la conduite de la ville, quand on se comporte ainsi en homme de guerre. »

L'abbé de Clermont brigua un fauteuil à l'Académie française; il l'obtint en 1754. A cette occasion, Roy le parolier, l'ennemi intime de Moncrif, qui le bâtonna parce que Roy le hélait dans la rue en lui envoyant force sarcasmes et le nommait l'*historiographe des Chats*, Roy, disons-nous, donna à cette occasion libre cours à sa verve bilieuse en adressant les vers suivants au nouvel académicien :

Trente-neuf joints à zéro,
Si j'entends bien mon numéro,
N'ont jamais pu faire quarante;
D'où je conclus, troupe savante,
Qu'ayant à vos côtés admis
Clermont, cette masse pesante,
Ce digne cousin de Louis,
La place est encore vacante.

L'abbé de Clermont se vengea comme se vengeaient alors les grands seigneurs. Un soir, après souper, il fit appréhender au corps le libelliste, et, à la lueur des flambeaux, le rossa lui-même. Roy, il est vrai, était peu considéré, d'une avarice sordide, laid, bilieux, envieux, d'une outrecuidance présomptive, et, avec tout cela, fort peu soucieux de son honneur conjugal; mais où est aujourd'hui le grand seigneur qui s'abaisserait à pareille besogne sur une échine quelconque ?

Il était dans la destinée de Roy d'être brutalisé; lors d'une représentation à l'Opéra, il entra en dispute avec un cocher, ce qui donna naissance à l'épigramme suivante :

Roy, malgré sa brillante escorte,
A l'Opéra, près de la porte,
A coups de fouet fut écorché :
C'est là qu'il trouva le supplice;
Il est juste qu'on nous punisse
Aux lieux où nous avons pêché.

Voici maintenant le dix-huitième siècle qui entre dans sa période militante. Voltaire se révèle : sa jeune imagination produit coup sur coup *Zaïre* et *Alzire*. Si la mort a fait tomber les pinceaux de Watteau, le poëte des Gilles et des Isabelles de la Comédie-Italienne, voilà Boucher qui émerillonne ses nymphes, Lancret qui pénètre les secrets des boudoirs, Fragonard qui attife galamment les belles du jour et les belles du soir. Marivaux, le fin analyste de l'amour, donne son nom à une série d'œuvres délicatement ciselées. En 1736, à propos du *Legs*, ne disait-on pas que Marivaux « pesait des riens dans des balances de toiles d'araignées ? » Crébillon le tragique erre lugubrement sous les voûtes de la Comédie-Française, tandis que Buffon prépare ses premières œuvres, que Piron, en compagnie de l'épicier Gallet, aiguise ses chansons et ses épigrammes, que les peintres Vanloo et La Tour réunis avec Fréron, Desfontaines, Duclos au café Buci, chez le docteur Procope, commentent les succès de Carlin au théâtre de la Foire et le retour de Mlle Sallé à l'Opéra. Alors eurent lieu presque simultanément trois débuts à l'Académie de musique qui inaugurent une troisième période dans son histoire.

L'un fut celui de Mlle Marie de Fel, fille d'un organiste de Bordeaux et née en 1716. Cette charmante personne, mignonne et délicate, d'une poitrine un peu faible, possédait, au dire des contemporains, une voix cristalline et d'un timbre argentin. Elle fut la plus célèbre cantatrice légère du dernier siècle, elle était la Persiani et la Cinti-Damoreau du temps de Voltaire: « Voix charmante, voix présente à mes pensées, lisons-nous dans un auteur d'alors, je voudrais t'entendre toujours. Tes éclats, tes cadences, tes sons agréablement mélangés ; leur variété, leur symétrie, leur alliance, tout dans toi est ravissant. Que de volupté tu verses dans mon âme! — Les sons uniformes et inarticulés du tendre rossignol ont-ils l'expression, l'âme et la vie des tiens? — Toujours belle, séduisante, chaque son que tu fais éclore est un sentiment qui pénètre le cœur et qui captive les sens ! »

Excellente musicienne, Marie de Fel connaissait en outre parfaitement l'italien, l'espagnol et le latin. Elève de Mme Carle Vanloo, la sœur du violoniste italien Somi, elle conquit immédiatement la faveur du parterre lorsqu'elle débuta au mois de novembre 1733 dans les *Éléments*. C'était à qui rimerait un quatrain et

lui offrirait une gerbe de fleurs de rhétorique, cueillies sur le Parnasse. Voici un de ces bouquets :

Quelle voix légère et sonore !
Ah ! que vous inspirez de feux !
De Fel, vos doux accents rendent plus doux encore
L'amour qui brille dans vos yeux.

Marie de Fel fut mêlée au monde des philosophes d'une façon très-intéressante; elle créa les principaux rôles du répertoire de Rameau, et fut la Colette du *Devin de Village* de Jean-Jacques.

Avec les débuts de la chanteuse légère coïncidèrent ceux d'un ténor dont le souvenir se trouve également mêlé à la société élégante du temps. C'était Jélyotte, l'enfant de chœur de Toulouse, à la voix de haute-contre, pleine et sonore, veloutée et argentine, Jélyotte qui fut mandé un jour, en 1730, par le prince de Carignan, alors que celui-ci était encore directeur de l'Opéra, et qui parut dans un concert spirituel coiffé d'un tricorne de satin bleu, poudré à frimas, vêtu d'une veste ornée de nœuds de rubans, une houlette à la main, pour chanter un *Credo* de Lalande.

Il fut reçu à l'Opéra le 15 avril 1733, et jusqu'à 1755 garda son emploi avec une supériorité incontestée. Sa présence à la scène était l'émotion des femmes; sans être beau, il lui suffisait de moduler un air, pour que sa voix sympathique lui attirât tous les cœurs. Jélyotte était l'Elleviou du dix-huitième siècle. Fêté, choyé et aimé partout, il joignit à son talent d'acteur celui d'habile guitariste et de compositeur estimable. On lui doit nombre de romances, ainsi que la musique d'une comédie-ballet, *Zéliska*, représentée à Versailles lors du mariage du dauphin, le 3 mars 1746, avec un succès qu'il faut attribuer à l'engouement dont le chanteur était l'objet. Il y avait pourtant une sourdine à cet enthousiasme. « Jélyotte est un chanteur unique, mais il n'a ni figure, ni action, il n'est bon que dans les rôles de bergers, où il faut plutôt exprimer la galanterie que le sentiment, il n'a point d'entrailles. » Telle est l'appréciation d'un critique de l'époque.

L'admiration qu'inspirait Jélyotte était de meilleur aloi que les vers dont on l'accablait, si nous devons en juger par les suivants :

La voix de ce divin chanteur
Est tantôt un zéphir qui vole dans la plaine,
Tantôt c'est un volcan qui part, enlève, entraîne
Et dispute de force avec l'art de l'auteur.

Quant au troisième début — et le plus remarquable celui-là — c'est l'apparition de Rameau sur la scène de l'Opéra, le 1er octobre 1733, avec *Hippolyte et Aricie*. L'illustre compositeur dijonnais, après s'être essayé en collaboration avec son joyeux compatriote Piron, à écrire des saynètes pour les tréteaux de la foire Saint-Germain, après avoir médité et mis au jour son système de la théorie des accords, obtint dans l'asile hospitalier de tous les artistes de l'époque, chez M. de la Popelinière, une entrée dans le monde dramatique.

Nos lecteurs le savent, Rameau, âgé alors d'environ cinquante ans, ne vivait plus guère d'illusions; ce ne fut que sur les instances réitérées des amis du fermier général, Vanloo, Latour, Vaucanson, et de tout ce qui alors avait un nom dans les lettres et les arts, que le compositeur aborda le poëme héroïque. Déjà, un an auparavant, Voltaire, à la sollicitation de son ami La Popelinière, avait donné à Rameau le texte d'un ouvrage biblique, *Samson*; mais certains scrupules de Thuret, directeur de l'Opéra, éloignèrent ce premier essai de la scène. Enfin, pour cinquante pistoles, l'abbé Pellegrin, l'auteur d'un *Jephté* mis en musique par Montéclair, consentit à dépecer la *Phèdre* de Racine en chœurs, récitatifs et ariettes.

Il advint donc que celui

Qui, dévot le matin et le soir idolâtre,
Déjeûnant de l'autel et *soupant* du théâtre,

le personnage ordonné et tonsuré, servit d'introducteur dans le temple profane à l'austère travailleur et au musicien de génie.

A. Thurner.

(*La suite prochainement.*)

BIBLIOGRAPHIE.

—

Gluck et Piccinni, par M. Gustave Desnoiresterres (1).

Tout le monde connaît la lutte qui s'engagea vers la fin du siècle dernier autour des noms de Gluck et de Piccinni. Dans sa *Biographie des Musiciens*, M. Fétis a raconté les principaux incidents de cette lutte avec une compétence qui ne saurait être discutée. M. Desnoiresterres ne vient pas reviser le jugement du savant critique ; il a borné sa tâche à mettre sous nos yeux les pièces de ce procès qui n'est pas un des incidents les moins curieux de la fin du XVIIIe siècle.

Au point de vue de l'état des esprits et des mœurs musicales à cette époque, le livre de M. Desnoiresterres est des plus instructifs. Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit toute une société se passionner pour une question qu'on croirait ne pas devoir sortir de l'enceinte de l'école, et cela à la veille d'une révolution comme celle de 1789, et alors que les symptômes de la tempête apparaissent de toutes parts. Chez une nation vive, impressionnable et musicienne comme la nation italienne, de semblables préoccupations n'auraient rien d'étonnant ; mais qui mesurera ce qu'il entrait de désœuvrement dans cette ferveur subite, de vide dans cet engouement chez la société frivole du XVIIIe siècle? Il serait toutefois injuste de ne pas reconnaître que chez un certain nombre de Parisiens l'enthousiasme était vrai, et que ceux qui criaient le plus fort à *Orphée* ou à *Alceste* n'étaient pas toujours ceux qui en sentaient le plus vivement les beautés. Ecoutons Mlle de Lespinasse : « L'impression que j'ai reçue de la musique d'*Orphée* a été si profonde, si sensible, si déchirante, si absorbante, qu'il m'était absolument impossible de parler de ce que je sentais : j'éprouvais le trouble, le bonheur de la passion ; j'avais besoin de me recueillir; et tous ceux qui n'auraient pas partagé ce que je sentais, auraient pu croire que j'étais stupide. Cette musique, ces accents attachaient du charme à la douleur, et je me sentais poursuivie par ces sons déchirants : *J'ai perdu mon Eurydice!* Et comment voudriez-vous après cela que je pusse y comparer l'effet de la *Fausse Magie?* Comment pouvoir comparer ce qui ne fait que plaire et attacher à ce qui remplit l'âme, à ce qui la pénètre, à ce qui la bouleverse ? Oh ! non, je ne compare pas, je jouis de tout. »

Au reste, les luttes légendaires des classiques et des romantiques, aux drames de Victor Hugo, peuvent seules donner une idée de ce qui se passait alors au théâtre. On sait qu'à cette époque le parterre n'avait pas de banquettes et les spectateurs se tenaient debout. A la huitième représentation d'*Armide*, on était si serré, qu'un homme qui avait le chapeau sur la tête et à qui la sentinelle disait de l'ôter, lui répondit : « Venez donc vous-même me l'ôter, car je ne puis pas faire usage de mes bras! » Gluck, qui raconte le fait dans une lettre à Mme de Frise, ajoute ensuite : « J'ai vu des gens en sortant, les cheveux délabré, et les abits baignés comme s'ils étoient tombez dans une rivière ; il faut être Français pour acheter un plaisir à ce prix là. »

Sur l'organisation de l'Opéra au siècle dernier, sur les faits et gestes des chanteurs, sur leurs prétentions exorbitantes, qui, toute proportion gardée, dépassent de beaucoup celles que nous trouvons si exagérées aujourd'hui ; sur les mœurs musicales de l'Italie, observées par Gluck avec sa sagacité ordinaire, l'ouvrage de M. Desnoiresterres abonde en détails piquants : on pourrait presque dire qu'il y en a trop, et que le seul défaut de l'auteur est de s'abandonner à sa trop facile érudition.

Mais l'intérêt principal du livre, c'est la figure de chevalier Gluck, qui apparaît en pleine lumière avec ses saillies, ses angles et ses irrégularités. L'artiste tout entier se révèle à nous avec sa brusquerie, son humeur impérieuse, mais aussi avec la profondeur de sa conviction et la logique inexorable qu'il apportait dans son art. Un trait nous peint bien jusqu'à quel point il portait cette qualité, qui, poussée à l'extrême, devient si facilement un défaut. « Gluck,

(1) Paris, librairie Didier.

avait dit Rousseau, a répandu dans le rôle de Pâris, avec la plus grande profusion, tout le brillant et toute la mollesse dont la musique est susceptible ; il a mis au contraire dans celui d'Hélène une certaine austérité qui ne l'abandonne pas, même dans l'expression de sa passion pour Pâris. Cette différence vient sans doute de ce que Pâris était Phrygien et Hélène Spartiate, mais il n'a pas songé aux époques. Sparte n'a dû la sévérité de ses mœurs et de son langage qu'aux lois de Lycurgue, et Lycurgue est de beaucoup postérieur à Hélène. » Gluck à qui l'on transmit cette observation, répondit : « Dites à M. Rousseau que je n'ai point commis l'anachronisme dont il m'accuse. Si j'ai donné à Hélène un style sévère, ce n'est point parce qu'elle était Spartiate, mais parce qu'Homère lui donne ce caractère; dites-lui enfin, pour terminer en un seul mot, qu'elle était estimée d'Hector. » Ne sommes-nous pas là sur la limite extrême des nuances que la musique a le droit d'exprimer? Un pas de plus, et l'on glisse dans ce vague nuageux où se sont perdus les imitateurs de Gluck.

On ne saurait voir un contraste plus saisissant que celui de cet homme rude, organisation puissante et taillée pour la lutte, avec le maigre et chétif Piccinni, qui, à peine arrivé à Paris, regrettait son ciel de Naples, et disait à Ginguené : « Mais, mon cher monsieur, en ce pays il n'y a donc jamais de soleil ? » Cet aimable paresseux, qui, en bon Napolitain, adorait la *sacrosanto farniente*, avait déjà écrit cent vingt opéras avant son arrivée en France. Il n'était plus dans cet heureux pays où son oncle Lantilla, compositeur renommé, vivait insouciant grâce à des leçons de musique qu'il faisait payer un carlin, vingt-cinq à trente centimes environ. Il est vrai que les étrangers payaient deux carlins, et que des Anglais il en exigeait trois, mais ce n'était pas de cette façon que le maëstro napolitain pouvait arriver à laisser, comme le chevalier Gluck, trente mille florins de rente à ses héritiers.

Et puis, quelle différence de public, et comme il dut regretter ses chers Napolitains, si faciles à l'enthousiasme, si accessibles au charme d'une musique pleine de grâce et de spontanéité ! Non-seulement il lui fallut lutter contre la cabale des gluckistes, mais encore il eut à triompher du mauvais vouloir de la reine. Marie-Antoinette, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, eut le tort d'afficher trop ouvertement ses préférences et de ne pas se souvenir que l'impersonnalité est le premier devoir des souverains. Elle manifesta, il est vrai, le désir d'avoir les prémices de l'œuvre de Piccinni, et celui-ci ayant répété les deux premiers actes devant elle, elle le combla d'éloges ; mais ensuite elle voulut chanter et désigna l'air d'Alceste : *Divinités du Styx !* Le pauvre maëstro semblait être venu à Versailles pour accompagner un air de Gluck. A la première représentation de *Roland*, la reine qui était la première à donner le signal des applaudissements pour les opéras de Gluck, resta froide et impassible, contrastant par son silence avec les acclamations de la foule.

Piccinni fut vengé de cette sourde hostilité par le succès de *Roland* et surtout par l'éclatant triomphe de *Didon*, que Louis XVI, qui n'aimait pas la musique, voulut entendre jusqu'à trois fois. Le compositeur avait mis toute son âme sensible et bonne dans cette nouvelle œuvre ; il l'écrivit les larmes aux yeux. Faisant entendre à Ginguené la belle scène du troisième acte que précède le chœur des prêtres de Pluton, il lui dit en sanglotant : « C'est comme cela que je viens de passer quinze jours. Même quand je ne composais pas, je ne faisais que pleurer en pensant à Didon ; je me disais sans cesse : La pauvre femme ! »

Le public comprit et fut touché ; les artistes eux-mêmes partagèrent l'émotion générale. Mme Saint-Huberti, chargée du rôle de Didon, fut admirable de vérité dramatique et d'expression. Quelqu'un lui parlant de l'impression qu'elle avait dû éprouver et qu'elle avait communiquée à tous ses auditeurs : « Je l'ai réellement éprouvée, répondit-elle, dès la dixième ou douzième mesure je me suis sentie morte. » Pour un véritable artiste, quels applaudissements pourraient valoir un pareil aveu?

Comme dans toutes les batailles possibles, les deux partis s'attribuaient la victoire ; pour la postérité, il n'y a ni vainqueurs ni vaincus, il n'y a qu'une expérience qui a profité à l'art, qui a élargi son horizon et montré que ses voies sont multiples. Partis de deux points opposés, guidés par des principes différents, les deux compositeurs sont arrivés au même résultat, celui de communiquer à leurs auditeurs leurs propres impressions. S'ils ont atteint ce but, s'ils ont ému les autres, c'est qu'ils avaient commencé par être émus vivement eux-mêmes ; et la première règle de l'art est cette parole de Montaigne : « Nul n'est inspiré, s'il n'est esmu. »

ADRIEN DESPREZ.

Traité élémentaire et facile de contrepoint et fugue,
Par M. HENRY COHEN (1).

Cet ouvrage fait suite au traité élémentaire que M. Cohen a publié il y a déjà quelques années et qui a été adopté par le Conservatoire. L'auteur, supposant que l'élève est complétement familiarisé avec toutes les lois de l'harmonie, a glissé très-légèrement sur les contrepoints simple et fleuri, qui ne sont à vrai dire autre chose qu'une nouvelle application de l'harmonie. Nous ne l'en blâmerons pas, mais dans ce cas le livre eût été peut-être plus exactement intitulé: *Traité de contrepoint double et fugue.* Cette réserve faite, entrons dans le détail du travail de M. Cohen, et nous n'aurons que des éloges à lui donner.

De la quatrième leçon à la septième, M. Cohen a traité du contrepoint double avec la plus grande clarté. Les règles sont simples et courtes, et les exceptions, peu nombreuses, n'ôtent rien à la précision de la démonstration principale. Chaque terme est patiemment expliqué plusieurs fois, et l'enseignement, bien gradué, ne laisse jamais l'élève s'arrêter sur une règle dont il ne connaît pas la raison et l'utilité.

Il est à remarquer aussi qu'après chaque chapitre important, M. Cohen n'a jamais négligé de s'interrompre dans sa démonstration, pour faire l'application pratique des préceptes qu'il vient d'exposer.

Les leçons septième et huitième contiennent les imitations et les canons mélodiques et scientifiques. Pour la classification de ces derniers, M. Cohen a suivi le système de Reicha; mais à notre avis, ce qu'on appelle le canon mélodique ou de société n'est qu'un dérivé du canon scientifique, avec plus de liberté d'allure, plus d'aisance et surtout plus de simplicité dans la marche des parties.

Les leçons dix à seize, jusqu'au supplément, sont uniquement consacrées à la fugue, et c'est la partie la plus saillante du traité. Non-seulement ce chapitre est écrit avec simplicité et précision, non-seulement il expose complétement toutes les parties de la fugue, mais il contient un travail vraiment nouveau et dont l'importance n'échappera certainement pas aux musiciens. On sait qu'une des grandes difficultés de la fugue consiste à trouver à coup sûr et d'une manière grammaticale, pour ainsi dire, la réponse qui doit être faite au sujet, suivant que celui-ci module ou ne module pas. M. Cohen a divisé les sujets en catégories, et cette classification nous paraît assez complète pour que l'élève n'ait plus à chercher la réponse pour ainsi dire à tâtons et d'après les modulations du sujet, modulations qu'il n'est pas toujours facile de définir.

Voici le texte même du paragraphe dans lequel M. Cohen a résumé cette excellente théorie qu'il développe dans la suite du chapitre :

« La réponse est une transposition du sujet à la dominante, qui éprouve souvent un ou plusieurs changements.

» Les sujets se jugent mélodiquement, sans avoir égard à l'harmonie qu'ils peuvent sembler appeler. Comme il est souvent difficile de déterminer positivement si un sujet module ou ne module pas, j'ai cherché à régler les changements que les réponses ont à subir, en établissant des catégories distinctes de sujets, au lieu de le faire, ainsi qu'on l'a toujours pratiqué jusqu'ici, d'après

(1) Paris, Léon Escudier, 1 vol. in-4°.

les modulations que les sujets contiennent et qui sont parfois très-peu décidées. En conséquence, je ramène tous les sujets possibles aux six catégories suivantes :

» 1re *Catégorie.* — Sujets ne commençant ni ne finissant par la dominante, ni ne se terminant par la sensible.

» 2e *Catégorie.* — Sujets commençant par la dominante.

» 3e *Catégorie.* — Sujets finissant par la dominante.

» 4e *Catégorie.* — Sujets commençant et finissant par la dominante.

» 5e *Catégorie.* — Sujets finissant par la sensible.

» 6e *Catégorie.* — Sujets où la position spéciale de la tonique et de la dominante exerce de l'influence sur la réponse. »

Cette dernière catégorie peut sembler au premier abord d'un classement un peu moins défini que les cinq premières ; mais elle rentre parfaitement dans l'unité de la démonstration qui suit cette exposition du chapitre.

M. Cohen a donné avec raison aux sujets chromatiques une importance très-grande, ce que n'avait fait aucun des théoriciens ses prédécesseurs. Les sujets diatoniques sont à la vérité infiniment plus usités que les chromatiques, surtout dans la musique scolastique ; mais il ne faut pas perdre de vue que ce cours est fait pour des élèves qui écriront de la musique moderne dans laquelle le genre chromatique tient et tiendra surtout plus tard une place importante.

L'auteur a rejeté dans le supplément, pour mémoire, toutes les formes maintenant inusitées de contrepoint et de fugue, ne s'arrêtant que sur la fugue à trois sujets, donnée quelquefois en concours au Conservatoire.

A l'appui de ses démonstrations, M. Cohen a écrit lui-même tous les exemples, et quelques-uns sont de véritables morceaux d'exécution, parmi lesquels il faut citer un *Salutaris* à huit voix et orgue *ad libitum*, en contrepoint fleuri, et une belle fugue d'étude à quatre sujets et à huit voix avec accompagnement d'orgue.

On le voit donc, le traité de M. Cohen est non-seulement un excellent abrégé des grandes méthodes de composition, mais il présente à plusieurs points de vue des aperçus nouveaux, grâce auxquels il ne tardera pas, nous le croyons, à devenir classique dans l'enseignement musical.

H. Lavoix fils.

REVUE DES THÉATRES.

Chatelet. — Reprise des *Chiens du Mont-Saint-Bernard*, drame en cinq actes et six tableaux, de Benjamin Antier et Hyacinthe. — Theatre Cluny : Reprise de *Térésa*, drame en cinq actes d'Alexandre Dumas ; le *Secret de Jeanne*, comédie en un acte de M. Chauvet ; *un Fiancé à l'heure*, pièce en un acte de MM. William Busnach et Victor Bernard.

Créés en 1838 à l'Ambigu, *les Chiens du Mont-Saint-Bernard* furent repris à la Gaîté en 1858. Les voici maintenant au théâtre du Châtelet.

Ce drame n'a pas rajeuni ; je doute même qu'il ait jamais eu de bien vertes allures. On l'écoute cependant, on le souffre comme un prétexte à spectacle.

Sans être brillante, l'interprétation satisfait le public. Laray déploie beaucoup de verve et d'entrain ; Mmes Deshayes et Clarence jouent bien les personnages de Gisquette et d'Alix.

Les chiens, la grande attraction de la pièce, se sont montrés un peu récalcitrants à la première représentation, mais ils s'acquittent maintenant de leurs rôles avec conscience.

= Le théâtre Cluny reprend *Térésa*. Ce drame n'est pas un des meilleurs d'Alexandre Dumas, mais il n'est pas sans mérite et sans intérêt ; la question de l'adultère, déjà à l'ordre du jour à cette époque (1832), y est traitée avec beaucoup de vigueur.

Térésa était jouée à l'origine par Lockroy, Laferrière et Mlle Ida Ferrier pour les principaux rôles. Les interprètes d'aujourd'hui, sans posséder le talent de leurs devanciers, se tirent assez bien d'une lourde tâche. Frédérick-Lemaître, le fils du grand comédien, débute dans le rôle de Delaunay ; il possède quelques qualités sérieuses, mais il manque d'aisance et semble gêné dans sa marche et dans sa tenue.

Le Secret de Jeanne, bluette sans prétention, précède le drame d'Alexandre Dumas, et le spectacle se termine par un éclat de rire de MM. Busnach et Victor Bernard : *Un fiancé à l'heure*.

Adrien Laroque.

EXPOSITION D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE
AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

CONCOURS MUSICAUX.

Le premier concours d'orphéons, qui a eu lieu lundi à l'Exposition universelle d'économie domestique, a été très-brillant, et inaugure d'une façon remarquable la série de ces concours qui doivent avoir lieu tous les lundis, pendant toute la durée de l'Exposition.

Le Jury était composé de MM. Couderc, S. David, L. Delibes, J. Dubois, Verrimst et J. Vialon.

Voici la liste des prix qui ont été décernés dans cette première séance :

Concours de lecture à vue. — Orphéon (section des Écoles). Prix : École Saint-Ferdinand, de Chartres (avec felicitations du Jury), troisième division, troisième section. Pas de premier prix. Deuxième prix : Orphéon de Saint-Gobin.

Fanfares (groupe A, section des Écoles). — Prix : École Saint-Ferdinand, de Chartres ; troisième division, troisième section. Pas de premier ni de deuxième prix. Troisième prix : Fanfares d'Orsay.

Harmonies. — Pas de premier prix. Deuxième prix : Société musicale de Villiers (Loir-et-Cher).

Concours d'exécutions d'orphéons (section des Écoles). — Prix : École de Charenton, troisième division, troisième section. Premier prix : Orphéon de Saint-Gobin. Pas de deuxième prix. Troisième prix : Société de Bailly. Quatrième prix, partagé *ex æquo* : Chorale de Grange-sur-Aube et orphéon de Mennecy.

Fanfares (section des Écoles). — Premier prix : École Saint-Ferdinand, de Chartres. Pas de second prix. Mention d'encouragement : Institution Prou de Montlhéry, troisième division, troisième section, groupe A. Premier prix (avec félicitations du Jury) : Fanfare de Marly-la-Ville ; deuxième prix : Fanfare d'Orsay ; troisième prix : Fanfare de Pailly ; quatrième prix : Fanfare de Saint-Sauveur.

Harmonies (troisième division, troisième section). — Pas de premier prix. Deuxième prix : Société musicale de Villiers ; troisième prix : Musique municipale de Corniey.

La direction de l'Exposition a organisé des concerts de symphonie, avec un excellent orchestre de soixante musiciens, conduit par M. Jules Javelot. Ces concerts auront lieu trois fois par semaine, à deux heures. Ils ont commencé hier.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné trois fois cette semaine *la Juive*. Les représentations du chef-d'œuvre d'Halévy seront interrompues à partir du 2 septembre par le congé de Villaret, qui durera un mois.

*** Mme Gueymard et Faure feront leur rentrée, la première mercredi dans *le Trouvère*, le second vendredi dans *Don Juan*.

*** C'est dans une reprise prochaine de *la Source* que débutera la nouvelle ballerine engagée par M. Halanzier, Mlle Rita Sangalli.

*** Le ballet de MM. Nuitter et Guiraud, *Gretna-Green*, passera probablement vers la fin de novembre. Il se pourrait qu'il fût joué en même temps que la *Coupe du roi de Thulé*, dont les répétitions suivent leur cours.

*** C'est avec le *Domino Noir* et le *Chalet* que l'Opéra-Comique fait ce soir sa réouverture. *Zampa* est annoncé pour demain lundi. Mlle Ganetti débutera mardi dans *la Dame Blanche*; samedi, dans le *Pré aux*

Cleres, Mme Carvalho et Sainte-Foy feront leur rentrée. Enfin, les débuts de Mlle Chapuy auront lieu le lundi 9 septembre dans *Haydée*.

*** *Don César de Bazan*, de MM. Dennery, Chantepie et J. Massenet, sera lu demain lundi aux artistes de l'Opéra-Comique. En voici la distribution : Maritana, Mlle Priola; Lazarille, Mme Galli-Marié ; Charles II, M. Lhérie; Don César, M. Bouhy; Don José, M. Neveu.

*** A la liste des ouvrages que l'Opéra-Comique se prépare à monter ou à reprendre, il faut ajouter le *Florentin*, mis au concours il y a trois ans, et dont l'auteur est M. Charles Lenepveu.

*** Il n'y aura cet hiver à Paris qu'un seul Théâtre-Italien : c'est un fait acquis. Le concurrent de M. Verger renonce sagement à des projets matériellement inexécutables. Délivré de cette préoccupation, le directeur de la salle Ventadour a pu s'occuper de terminer ses engagements dont les derniers viennent d'être signés. Voici le tableau de la troupe pour la saison 1872-73 : Mmes Emma Albani, Penco, Volpini, Pasqua, Braida, Torriani, Vestri, soprani; Bracciolini, X..., contralti; MM. Capoul, Ugolini, Mongini, Ramini, Belari, Gardoni, Marini, ténors; Colonnese, Delle Sedie, N. Verger, barytons; Antonucci, Bagaggiolo, Tagliafico, Vairo, basses; Zucchini, Topai, bouffes; Uranio Fontana, maestro directeur de la musique; Nicolà Lablache, directeur de la scène et régisseur général; Dami, chef d'orchestre; Braida, chef des chœurs.

*** Capoul figure, comme on vient de le voir, sur le tableau de troupe de M. Verger. La carrière italienne lui a réussi à Londres et en Amérique, et, comme Mlle Marie Roze, il paraît vouloir lui rester fidèle. Ses débuts auront lieu dans *Marta*.

*** M. Jules Ruelle prend, la direction du Théâtre-Lyrique (Athénée). M. Ruelle est un érudit et un critique, et il sait le théâtre; il a fait un excellent stage comme secrétaire du Théâtre-Lyrique du Châtelet, sous la direction Carvalho. Nous ne pouvons donc qu'applaudir à sa nomination. — On donnera à l'Athénée l'opéra-comique et l'opérette; mais ces deux genres seront chantés par la même troupe. Il n'y aura pas de spectacle du lendemain, ce qui nécessite de trop nombreux engagements et ce qui ne produit, même avec un succès, qu'une moyenne de recettes insuffisante. Chaque œuvre sera jouée consécutivement jusqu'à ce que sa vogue soit épuisée.

*** *Struensée* est au nombre des ouvrages que fera représenter le nouveau directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, M. Ritt, et sera monté d'une manière tout à fait digne du génie du maître et de cette œuvre de sa prédilection. Un orchestre d'élite sera spécialement engagé : C'est la principale, et nous pouvons presque dire la seule condition d'une bonne exécution, puisque *Struensée* ne contient d'autre musique vocale qu'un chœur populaire. Le drame, dont l'auteur est, comme on sait, Michel Beer, frère de Meyerbeer, sera refait entièrement par un de nos plus célèbres littérateurs. Il ne reste qu'à trouver les principaux interprètes, et spécialement celui qui sera chargé du rôle de Struensée. Ce ne sera point, heureusement, chose trop difficile à Paris.

*** M. et Mme Coulon-Levielli sont engagés par M. Maretzek, l'impresario américain, pour une saison d'opéra italien qui durera du 30 septembre prochain au 8 mai 1873.

*** *Les Cent Vierges* attirent toujours, malgré les chaleurs, un nombreux public aux Variétés. — Une amusante conférence actualité de M. Abraham Dreyfus, *Ne la tue pas!* dite par Berthelier avec sa verve étourdissante, précède chaque soir la pièce de Lecocq et obtient un grand succès.

*** La première représentation de *Mazeppa*, l'opéra bouffe de M. Pourny, aux Folies-Dramatiques, est fixée au samedi 7 septembre. Les principaux rôles seront joués par Luce, Milher, Hamburger, Mmes Thierret et Blanche d'Antigny.

*** En présence du retrait de la subvention accordée jusqu'ici au théâtre des Arts de Rouen, M. Montaubry, le directeur, renonce à jouer l'opéra; il se bornera à l'opéra-comique, l'opérette et le vaudeville.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Un grand festival au profit des orphelins de l'Alsace-Lorraine, auquel a pris part la musique de la Garde républicaine, a eu lieu il y a quelques jours au théâtre du Havre. L'exécution du programme terminée, de jeunes Alsaciennes vêtues de blanc, avec les couleurs nationales recouvertes d'un crêpe noir, ont fait la quête; puis elles sont descendues sur la scène offrir des bouquets et des remerciements à l'excellent chef de musique M. Paulus. La *Marseillaise* a été exécutée au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

*** Les principaux artistes de l'Opéra prêteront leur concours au grand concert de bienfaisance qui sera donné très-prochainement au Casino de Trouville, sous les auspices de Mme Thiers. M. Halanzier a été mandé au chalet Cordier pour en conférer.

*** *Le Sémaphore* de Marseille annonce que M. Deidier, chef du cabinet du maire et ancien élève du Conservatoire de Paris, vient d'être nommé administrateur de la nouvelle École de musique marseillaise.

*** De très-intéressantes séances se préparent pour cet hiver à la salle Pleyel. M. Charles Lamoureux organise, de concert avec le chef éminent de la maison Pleyel, M. Auguste Wolff, des auditions des principales cantates de J. S. Bach. La partie vocale sera rendue dans son intégrité et avec toute la perfection possible ; quant à la partie instrumentale, quelques adaptations et substitutions d'instruments sont indispensables, aujourd'hui qu'on ne connaît plus ni cornet, ni trompette longue, ni taille de hautbois, etc., et seront faites avec le goût et le soin qu'on peut attendre d'un musicien tel que Ch. Lamoureux.

*** On a de bonnes nouvelles de l'état de santé de Mme Vandenheuvel-Duprez, actuellement à Bagnères-de-Bigorre. Toutefois, il se passera encore assez longtemps avant que la célèbre cantatrice puisse revenir à Paris. Le séjour des Pyrénées lui est ordonné en toute saison, et c'est à Pau qu'elle passe ses hivers. Son mari, M. Amédée Vandenheuvel, y a fondé des cours de chant très-suivis. Un concert organisé par lui pour la délivrance du territoire a produit 14,400 francs.

*** Ant. Rubinstein a passé ces jours derniers par Paris, se rendant à Liverpool, où il doit s'embarquer pour les Etats-Unis.

*** Mario est parti samedi de ce même port, par le steamer *Russia*, pour la même destination.

*** Jules Stockhausen a répondu, dans les journaux allemands, à la lettre que lui avaient adressée, nos lecteurs s'en souviennent, vingt-quatre artistes de l'Opéra-Comique, Roger en tête, pour lui reprocher l'ingratitude qu'il se plaisait à afficher envers la France, à laquelle il doit son éducation et une partie de sa célébrité. « Je suis Allemand, dit-il en résumé, quoique né à Paris; mon père était Prussien, et s'il s'est fait naturaliser plus tard, je n'ai pas suivi son exemple. Toutes mes sympathies sont à mon pays... L'instruction que j'ai reçue au Conservatoire de Paris était si insignifiante que j'ai dû prendre des leçons particulières... J'ai débuté à l'Opéra-Comique, mais on ne m'a confié qu'un ridicule petit rôle de *Polichinelle*... » Nous ne donnons ici qu'un échantillon des arguments sur lesquels repose cette prétendue réponse. Ils n'ont pas besoin d'être discutés : ce serait peine perdue d'ailleurs, car on ne donne pas le sens moral à qui en manque.

*** La musique de la Garde républicaine est rentrée mercredi matin à sa caserne de la rue de Tournon. L'état-major, un bataillon et le drapeau étaient allés la recevoir à la gare Saint-Lazare. Elle a payé sa bienvenue en exécutant sur le parcours quelques marches de son répertoire, qu'une foule toujours grossissante écoutait avec enchantement. — La ville de Vienne vient d'adresser à l'harmonieuse cohorte l'invitation d'aller donner quelques concerts dans la capitale de l'Autriche. L'autorisation nécessaire sera sans nul doute accordée.

*** Nos lecteurs n'ignorent pas que Genève vient d'être le vaste et pittoresque théâtre d'un magnifique Concours international de musique et de chant choral populaires, qui a réuni plus de deux cents Sociétés suisses et françaises. Admirablement organisée, favorisée par la coopération enthousiaste de toute la population, cette fête a eu une importance artistique et patriotique considérable. M. Mathieu de Monter, qui avait été invité à y assister, comme président du Jury, par le conseil d'État de Genève, parlera dans notre prochain numéro de cette grande manifestation d'art populaire, qui mérite mieux, par son caractère et ses conséquences, qu'un compte-rendu de voyage superficiellement écrit. La lettre de notre ami et collaborateur, qui nous annonce cette intéressante relation, constate le succès remporté par les Sociétés françaises entrées en lice ; les Sociétés genevoises ont tenu honorablement leur rang dans le concours et elles ont obtenu une large part de récompenses.

*** Dimanche dernier, fête de la Saint-Louis, une messe en musique a été célébrée dans l'église du Vésinet. Caron, Bosquin, Grisy et Ponsard ont chanté divers morceaux de la *Messe de Rossini*. M. Ernest Boulanger dirigeait l'exécution. Cette solennité, organisée par un propriétaire de l'endroit, avait un but charitable qui a été parfaitement rempli.

*** Camille Saint-Saëns vient d'achever la composition d'un concerto de violoncelle, qui sera, nous l'espérons, un digne pendant de son très-remarquable concerto de violon.

*** Mlle Hélène Sanglès, une cantatrice d'avenir, la pianiste Mme Sabatier-Blot et le hautboïste Reine ont eu tous les honneurs d'un concert donné dernièrement au Casino de Trouville.

*** La clôture annuelle du concert des Champs-Elysées aura lieu le 15 septembre.

*** *L'Homme-femme*, quadrille de circonstance, par Edmond Lonati, vient de paraître chez l'éditeur O'Kelly, 11, Faubourg-Poissonnière.

†

*** Hier, a été célébré, à la Trinité, un service de bout de l'an à la mémoire d'Edmond Meillet.

*** M. Georges Hasselmans, le plus jeune fils de l'ancien chef d'orchestre et directeur du Conservatoire de Strasbourg, est mort à la Haye à l'âge de 34 ans. C'était un violoniste et surtout un harpiste très-distingué; nous avons plusieurs fois eu l'occasion de constater ses succès de virtuose.

*** On annonce de Naples la mort de Raffaele Giannetti, de Spoleto, maître de musique, ancien élève du collége San Pietro de Majella. Il a écrit, entre autres, deux opéras : *La Figlio del Pilota* et la *Colomba di Barcellona*, représentés tous les deux au théâtre del Fondo de Naples.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — L'opéra anglais prospère au Crystal-Palace, ce qui ne s'était pas encore vu. D'excellentes représentations du *Trouvère*, de *Lucrezia Borgia*, et, en dernier lieu, de *Maritana*, le chef-d'œuvre si populaire en Angleterre de Vincent Wallace, ont été données ces jours-ci. *Martha* était annoncée pour jeudi.

*** *Bruxelles.* — Le théâtre de la Monnaie rouvre ses portes, le lundi 2 septembre, avec *Guillaume Tell.* — La réouverture de l'Alcazar est annoncée pour le 31 août avec les *Cent Vierges.*

*** *Spa.* — La Société chorale gantoise les *Mélomanes*, venue à Spa pour prendre part à un concert, a donné à Gounod une aubade dont l'*Angelus*, de Steinkühler, et la *Noce du Village*, de L. de Rillé, ont fait les frais; ce qui lui a valu une promesse, faite par l'auteur de *Faust*, d'un chœur spécialement composé pour elle. Quelques jours après, les *Mélomanes* recevaient la fable *le Loup et l'Agneau*, mise en musique à quatre parties. — Mme Rosa Escudier-Kastner, l'excellente pianiste, la cantatrice Mlle d'Edelsberg, le ténor Jourdan, le violoncelliste Reuchsel et Berthelier se sont fait entendre à l'un des derniers concerts de l'Administration, qui n'a pas été, on le suppose bien, le moins brillant.

*** *Vienne.* — Par suite d'un désaccord survenu entre l'impresario de la troupe italienne qui jouait au Carltheater et le propriétaire de ce théâtre, les représentations ont cessé au bout de trois soirées, et les artistes ont repris le chemin de l'Italie. — L'empereur d'Autriche vient d'accorder à la veuve du maître de chapelle Esser, en dehors de sa pension personnelle, une subvention pour l'éducation de ses jeunes enfants.

*** *Florence.* — Dans les premiers jours de septembre, le théâtre delle Logge s'ouvrira avec *l'Ombra* de Flotow, interprétée par Piazza, Graziosi, Mmes Derivis et Somigli.

*** *Naples.* — Grand succès remporté au théâtre Mercadante par le maestro Delfico avec son nouvel opéra-comique (*melodramma giocoso*) en trois actes, *la Fiera*, dont le style gracieux et léger est bien fait pour plaire au public napolitain. La critique locale cependant — peu sévère d'ordinaire sur ce chapitre — trouve le bagage scientifique du maestro Delfico par trop mince et lui conseille d'apprendre. Ce serait s'y prendre un peu tard peut-être : le premier ouvrage lyrique que ce compositeur ait fait représenter date de 1850.

*** *Turin.* — *Le Nozze di Michelina*, opéra-comique nouveau de Mariani-Montaubry, a été donné le 19 août au théâtre Gerbino, et assez froidement accueilli. A l'encontre du précédent, on y a trouvé trop de science! L'exécution, préparée par cinquante répétitions des chœurs et quinze de l'orchestre, chose inouïe en Italie, n'a pourtant pas été sans reproche. Tout enfin a concouru pour faire de cette première représentation — que n'a pas rachetée la seconde — un quasi-*fiasco*.

*** *Lisbonne.* — *Les Cent Vierges* seront prochainement jouées au théâtre de la Trinidade.

*** *New-York.* — La saison d'opéra italien à l'Académie de musique commencera à la fin de septembre; elle promet d'être brillante. La Lucca est en tête des artistes engagés.

*** *Mexico.* — L'ouverture de la saison d'opéra italien, retardée par la mort de Juarez, a eu lieu récemment au Grand Théâtre national, dont la direction est confiée à M. Castera, mari de la célèbre cantatrice Peralta; on a donné *la Favorite* avec Mme Gallazzi dans le rôle principal. *Jone*, de Petrella, avec Mme Castelli et M. Bertolini, jouée ensuite, a été suivie d'*Un Ballo in Maschera.* Le public était nombreux et s'est montré fort enthousiaste. *Dinorah*, montée avec beaucoup de luxe, est en répétition.

Le Directeur : G. BRANDUS. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — On demande un jeune homme de quinze à seize ans, demeurant chez ses parents, écrivant bien, pour apprendre le commerce. S'adresser au bureau de la *Gazette musicale.*

AVIS. — L'Administration de la *Revue et Gazette musicale* demande à acquérir : par achat ou échange, les années (complètes) du journal, 1831 — 1832 — 1833 — 1837 — 1838.
Ainsi que les numéros détachés, ci-après désignés :

1839 — 42.	1849 — 18, 22.
1847 — 1, 2, 24, 27, 44, 49, 51.	1850 — 5, 9, 14, 25, 26, 42, 43, 44.
1848 — 4, 6, 13, 15, 16.	1855 — 3, 5.

AVIS. — A vendre un très-beau piano à queue, grand format, en palissandre, spécimen de la fabrication de la maison Pleyel ayant obtenu la médaille d'or à l'Exposition universelle de Londres (1862). Prix très-réduit, 2,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Gazette musicale.*

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale.*

Chez les éditeurs BRANDUS et Cie, 103, rue de Richelieu

TRANSCRIPTION POUR LE PIANO
DÉDIÉE A SON MAITRE M. MARMONTEL
DE
L'OUVERTURE DE LA MUETTE DE PORTICI
D'AUBER
PAR
FRANCIS PLANTÉ
PRIX : 9 fr.

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

du Magasin de Musique BRANDUS 103, rue de Richelieu,

NOUVELLEMENT ORGANISÉ ET LE PLUS COMPLET QUI EXISTE AUJOURD'HUI

L'abonnement se compose de toutes les Partitions pour Piano et Chant françaises, italiennes et allemandes, les Partitions pour Piano seul, et contient *toutes les partitions existantes à quatre mains*, ainsi qu'un nombre considérable de *Grandes Partitions.*

En outre, sont donnés à la lecture : tous les Morceaux et Arrangements pour Piano seul, à quatre mains ou concertants avec d'autres instruments; enfin, les Ouvertures, Quadrilles, Valses, Polkas, etc., pour Piano seul et à quatre mains.

Il y a de chaque ouvrage, même des plus coûteux, beaucoup d'exemplaires dans l'abonnement, afin de pouvoir contenter à la fois le plus grand nombre d'abonnés; et toutes les publications nouvelles sont immédiatement mises à l'abonnement.

Un mois, 5 francs. — Trois mois, 12 francs. — Six mois, 18 francs. — Un an, 30 francs.

SERVICE SPÉCIAL POUR LA CAMPAGNE. — Le nombre des Morceaux donnés en lecture est doublé pour la campagne

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS** et **Cie**, 103, RUE RICHELIEU

SOUS PRESSE :

TROIS AIRS DE BALLET INÉDITS

DE

MEYERBEER

INTERCALÉS DANS LE 3e ACTE DES **HUGUENOTS** AU THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA

Réduits pour le Piano par A. MÉLIOT.

LES HUGUENOTS — L'OMBRE
2 MORCEAUX NOUVEAUX DE
L'OPÉRA AU PIANO
Collection des grandes pages lyriques, illustrées par
FÉLIX GODEFROID

DUO-CAPRICE POUR VIOLONCELLE ET PIANO
SUR LES
HUGUENOTS
PAR
GEORGE HAINL

LA TROISIÈME SÉRIE
CONTENANT 12 MORCEAUX DE
L'ÉCOLE DU VIOLONISTE
ARRANGÉS SUR LES OPÉRAS CÉLÈBRES PAR
AD. HERMAN

LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO SEUL PAR ROQUES
DE L'OPÉRA-BOUFFE
Format in-8°
LES CENT VIERGES
DE CH. LECOCQ
Prix net : 8 fr.
ETTLING, grande valse, MARX, quadrille pour Orchestre.

HOTEL BELLEVUE A TROUVILLE-S.-MER

Près du Casino.
CONCERTS ET RÉUNIONS MUSICALES.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

ÉDITION NOUVELLE
DE LA
COLLECTION COMPLÈTE D'ÉTUDES
LE PARFAIT PIANISTE
PAR
Charles CZERNY

Vol. 1. Op. 599. Le Premier maître de piano, 75 études journalières . 12 »
— 2. Op. 748. Le Début, 25 études pour les petites mains. . . . . 12 »
— 3. Op. 749. Le Progrès, 1er l. 25 étud. 12 »
— 4. Op. 750. Le Progrès, 2e l. 30 étud. 12 »
— 5. Op. 751. Exercice d'ensemble, études à 4 mains . . . . . 12 »
— 6. Op. 699. N° 1, L'Art de délier les doigts, 1er livre, 25 études . . 18 »
— 7. Op. 699. N° 2, L'Art de délier les doigts, 2e livre, 25 études. 18 »
— 8. Op. 755. Le Perfectionnement, 25 études caractéristiques . . . 24 »
— 9. Op. 756. Le Style, n° 1, 1er livre, 12 études de salon . . . . . 24 »
— 10. Op. 756. Le Style, n° 2, 2e livre, 13 études de salon . . . . . 24 »

PENSIONNAT ANGLAIS-FRANÇAIS
Collége de St John's Wood
Fondé en 1848. Dirigé par M. **Frederic Berridge**
Cours spéciaux de musique vocale et instrumentale
S'adresser pour les renseignements à
M. BERRIDGE, Winchester-House, Winchester-Road, South-Hampstead, Londres.

HARMONI-COR
JAULIN
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
Maison BRANDUS,
103, rue de Richelieu.

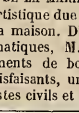
MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS
DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER
Brevetée (s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE



A. Lecomte et Cie

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 36. — 8 Septembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner.** — Genève, fêtes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** — Revue des Théâtres. **Ad. Laroque.**— Exposition d'économie domestique. Concours musicaux. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

La musique, dès qu'elle cesse de rire, ne peut être que noble et même héroïque. C'est pour cela, sans doute, que les Italiens du dernier siècle empruntaient si souvent les sujets de leurs poëmes lyriques à la mythologie et qu'aujourd'hui encore on va les puiser dans ces époques de l'histoire qui permettent les développements épiques.

Le Président J. DE BROSSES.

M. M.

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(10e article) (1).

VII.

Lullistes et ramistes. — A propos des *Indes galantes*. — Le ballet des *Sens*. — Un couple à l'Opéra. — Mlle Le Maure dans le rôle de l'Amour. — Une représentation de *Jephté*. — L'abbé Brigard de la Garde. — Départ de Mlle Le Maure. — Un billet inédit. — Fête à Luciennes. — Retour de Mlle Le Maure. — Fêtes à Versailles. — Voltaire. — Concerts particuliers. — M. de Montbruel. — Le Colysée. — Mort de Mme Le Maure de Montbruel.

En jetant un rapide coup d'œil sur la période qui s'ouvre devant nous, nous enregistrons en passant la première lutte musicale du siècle : les lullistes contre les ramistes.

Ce bonhomme long, maigre et sec, se promenant au Palais-Royal, les mains croisées derrière le dos; ce bizarre personnage à la voix rauque, au menton aigu, au nez long, à moitié courbé sous un tricorne râpé, heurtant dans ses rêveries la table auprès de laquelle gesticule ce neveu moitié abbé et moitié laïque que Diderot a rendu célèbre, cet homme à l'aspect brusque et aux dehors anguleux, Rameau enfin, vint donner une impulsion fécondante à l'art lyrique, à cet art qui depuis Lulli languissait dans la même ornière.

C'est dans le répertoire de Rameau que nous rencontrons Mlle Le Maure dans la plénitude de ses moyens. Son instinct supérieur, sa voix ample et bien timbrée, s'harmonisaient avec ces accents et ces rhythmes variés et énergiques. Lorsque, le mardi 23 août 1735, parurent *les Indes galantes*, le public fut comme abasourdi par la nouveauté et l'originalité de certaines pages. « C'est un chemin où l'on cahote sans cesse, disait-on. L'excellent trémoussoir que cet opéra, dont les airs seraient propres à ébranler les nerfs engourdis d'un paralytique ! Que ces secousses violentes sont différentes du doux ébranlement que savent opérer Campra, Destouches, Montéclair, Mouret ! L'inintelligible, le galimatias, le néologisme veulent passer dans le discours de la musique. Je suis tiraillé, écorché, disloqué par cette diabolique sonate des fêtes indiennes. J'en ai la tête tout ébranlée; on aurait pu mettre une pareille musique dans le purgatoire d'Egypte. » Telle était l'opinion émise alors par les adeptes du passé.

Un autre intérêt nous appelle, dans cette chronique matrimoniale, que celui de préciser les fluctuations et les progrès de l'art musical. Néanmoins il n'est pas oiseux d'indiquer les linéaments dans lesquels se meuvent les figures que nous allons essayer d'esquisser. Nous trouvons dans une parodie d'*Achille et Deïdamie* de Campra, par Riccoboni, de la Comédie italienne, une vive satire contre la manière de chanter et de danser qui, en 1735, paraissait prévaloir :

Qu'à nos voix l'écho réponde;
Par du bruit
Amusons tout le monde;
Par le bruit
Tout le monde est séduit.
La musique
Faite à l'antique
Plaît aujourd'hui moins que l'italique.
La rubrique
Plaît et pique
Et les cris
Sont toujours applaudis.
Que l'on danse
Hors de cadence,
Pourvu qu'on saute on fait fracas;
La justesse
La noblesse
Ne vaut pas
De brillants entrechats;
La froide délicatesse
N'a plus que d'ennuyeux appas.

Revenons à Mlle Le Maure. Le 13 mai 1734, l'Opéra donna un lever de rideau intitulé *la Vue*, extraite de l'opéra *les Sens*. L'actrice chantée par tous les poëtes et tous les rimeurs n'était guère aimée de ses camarades. Mlle Cartou l'accablait sournoisement d'épigrammes acérées sur son avarice; Mlle Petitpas assurait que si la voix de la Le Maure captivait le public, sa parole dans le tête-à-tête rendait

(1) Voir les nos 22, 23, 25, 26, 27, 29, 30, 31 et 35.

des points à l'Agnès la plus épaisse. Toutes à l'envi la comblaient d'aménités de ce genre; l'incident dont Mlle Petit fut l'héroïne montre assez bien à quel degré de haine et de jalousie la cantatrice était en butte. Ses mœurs n'avaient pas la désinvolture galante de celles de ses compagnes; de plus, elle prisait à un tel point son propre mérite, qu'ignorante et sachant à peine écrire, elle s'emportait violemment aux observations ou aux critiques les plus courtoises; tout cela contribuait encore à creuser un plus profond abîme entre elle et le personnel féminin de l'Académie de musique.

Ce jour-là donc, Mlle Le Maure remplissait le rôle de l'Amour dans la pièce de Mouret et de l'éternel Roy. C'était un jour de présentation de nouveaux époux, car c'est à partir de cette époque que s'introduisit à l'Opéra la coutume d'exhiber au public les couples fraîchement bénis. Chassé, costumé en berger, exhalait ses plaintes amoureuses en notes formidables, quand apparurent, à l'une des loges du côté de la reine, deux nouveaux mariés. Un vif mouvement de curiosité s'empare de l'auditoire, chacun se retourne et les commentaires de se croiser en tous sens. La jeune femme, interdite et confuse de l'émoi que sa présence provoquait, fixait ses regards troublés alternativement sur la scène et sur son mari. Ce dernier, qu'un costume sévère mettait en quelque sorte en relief à côté de sa femme resplendissante de jeunesse et de bijoux, affectait un calme parfait.

Quand Chassé eut terminé, Mlle Le Maure fit son entrée en scène; le public oublia les nouveaux venus et éclata en frénétiques transports lorsqu'il vit le travestissement galant de la célèbre cantatrice. Aperçut-elle ce jour là le couple dont nous venons de parler? C'est à supposer, et nous verrons pourquoi. Il semblait même que la scène jouée fût une allusion directe aux jeunes mariés. Jamais Mlle Le Maure n'avait eu d'accents aussi enchanteurs; l'enthousiasme du public tenait du délire. « On remarqua, dit un contemporain, que M. de Montbruel ne claquait pas des mains. » Quel était ce M. de Montbruel? Apparemment le jeune homme au visage placide des premières loges.

Quelques années après cette représentation, le 10 mars 1735, qui était un vendredi, un grand jour d'opéra, le roi parut à l'Académie de musique.

Louis XV était à ce moment sous l'empire des attraits de la comtesse de Mailly; il venait peu à l'Opéra, aussi était-ce un événement quand il honorait le théâtre de sa royale présence. On jouait ce jour-là *Jephté*, de Montéclair, avec Mlle Le Maure. « Elle se pénétrait tellement de ce qu'elle avait à dire, qu'elle arrachait des larmes aux spectateurs les plus froids, » dit un de ses biographes.

Mlle Le Maure était en scène; déjà ses regards avaient rencontré ceux d'un gentilhomme, au milieu d'un groupe de jeunes seigneurs. C'était le nouvel époux de 1734 à n'en pas douter. Même physionomie sérieuse, même gravité, même austérité dans son vêtement. Seul aussi, il n'applaudissait pas et tout en paraissant suivre les péripéties de l'action, gardait un flegme imperturbable. Mlle Le Maure, n'y tenant plus, dépêcha quelqu'un auprès de ce spectateur marmoréen, afin sans doute de pénétrer le secret de son indifférence.

La personne chargée de cette mission fut Brigard de Lagarde, un abbé fou de musique et de théâtre, ami de la cantatrice. Brigard était ce qu'on appelait alors un fort honnête homme, desservant une église, vivant simplement et modestement avec sa mère dans un petit appartement du Marais. Il honorait l'artiste et se dévouait pour elle.

Quelle fut la réponse, et le résultat de cette démarche? nous ne savons, mais il est acquis que Mlle Le Maure fut prise soudain d'un emportement tel, que dans sa fureur elle abandonna la scène et quitta le théâtre, interrompant ainsi avec un éclat scandaleux la représentation royale.

Le lendemain, un ordre émané de M. de Maurepas, secrétaire d'Etat, enjoignit à l'actrice de se constituer prisonnière à Fort-l'Evêque. Des exempts se présentent; mais le suisse les renvoie chez M. Achille du Harlay, surintendant de la généralité de Paris, où soupait la fille de *Jephté*. En vrai chevalier français, le noble hôte conduisit lui-même en carrosse Mlle Le Maure dans sa prison.

Mais l'Opéra ni le public ne purent se passer de la cantatrice, et, après une détention dérisoire, sur la requête du directeur, elle obtint son élargissement, à la condition de chanter le même jour. A peine libre, Mlle Le Maure se refuse à souscrire à cette clause, et se réfugie chez l'abbé de Lagarde. Là, dans cette solitude du Temple, que faisait-elle? Songeait-elle au bel et froid inconnu, au spectateur impassible comme la statue du Commandeur?

A l'apogée de sa gloire, dans la maturité de son talent merveilleux, elle vivait maintenant dans la retraite. Cet éloignement de la scène dura deux années entières.

Dans cet intervalle nous placerons le fragment de lettre non datée, qu'un hasard nous a fait rencontrer et qui jettera sur l'union de Mlle Le Maure avec le baron de Montbruel un jour tout nouveau.

Ce billet signé · *de Lagarde*, faisait partie d'une collection d'autographes vendus en 1854; il accompagnait également une lettre de l'abbé Leblanc, secrétaire de la duchesse du Maine, à M. de la Chaussée. Le voici : — « Monsieur, il peut vous paraître étrange qu'une personne éloignée de vous par tant d'obstacles mette tant d'insistance pour les vaincre. Rien ne la rebutera, Monsieur, elle connaît la valeur de vos mérites et la perfection de vos vertus. Bientôt vous retournerez remplir en Normandie la charge que Sa Majesté vous a confiée; alors le *Mercure de France* vous rappellera une personne qui vous fuira des yeux et vous recherchera du cœur. Soyez persuadé, Monsieur, qu'aucune puissance au monde n'est capable de changer ses volontés, qui sont aussi celles d'une reine, et d'une reine toute-puissante. Croyez à mes respects, Monsieur, avec lesquels je suis votre humble valet et serviteur. »

En effet, en 1737, nous voyons reparaître Mlle Le Maure. C'était à qui fêterait ce retour. Il y eut à Luciennes, chez Mme de Clermont, une fête en l'honneur de sa fille sortie du couvent. Mlle Le Maure y fit sa première rentrée dans le monde. Elle y chanta ce même acte de la *Vue* du ballet *les Sens*, qui devait lui rappeler M. de Montbruel. A la dernière scène, quand au milieu d'une décoration de fleurs naturelles, au fond de laquelle s'élevait un trône entouré de jets d'eau et de lustres scintillants, on vit l'Amour se dépouiller de son bandeau et l'offrir galamment à Mlle de Clermont, tout le monde éclata en transports.

Néanmoins, Mlle Le Maure n'avait pas encore paru à l'Opéra, même au mois de janvier 1739. On avait offert cent louis à la cantatrice pour chanter à l'Académie devant le roi. Elle refusa.

L'année suivante, — année célèbre par une effroyable misère dont les Parisiens, qui souffraient les premiers, avaient le courage de plaisanter, — Mlle Le Maure fit, au mois de mars, une triomphale rentrée à l'Opéra. « Tout Paris va en devenir fou » disait d'Argenson. L'enthousiasme devenait dithyrambique, si nous en jugeons par ce qu'écrivit à ce sujet un contemporain. — « Le Maure, qui pourrait vous définir! J'entends, sous les doigts de Blavet, retentir un tube harmonieux! Ce n'est plus la flûte inventée par Pan, c'est une nymphe changée en roseau. Cette agréable métamorphose est l'image de notre voix. Toute votre âme semble avoir passé dans cet organe enchanteur et l'habiter seul, » etc., etc.

Certes, le bruit de tous ces éloges devait parvenir aux oreilles, sinon au cœur, de M. de Montbruel, qui, retiré dans son commandement de la maréchaussée de Normandie, ne se doutait pas que celle qui n'avait jamais paru l'émouvoir deviendrait vingt ans plus tard sa femme, alors que le veuvage, les chagrins, la perte de ses enfants et de sa fortune l'auraient accablé au seuil de la vieillesse.

A. Thurner.

(*La suite prochainement.*)

GENÈVE.

—

FÊTES MUSICALES DES 24-26 AOUT 1872.

—

Concours national et international de Sociétés chorales et instrumentales, tel était le nom officiel, tel sera le titre historique de la grande manifestation d'art populaire que Genève a su entourer d'un éclat si pittoresque et si vif, tandis que la fête des instituteurs tenait ses assises touchantes à Aarau, que celle des sciences naturelles groupait les sages et les doctes à Fribourg, que Lausanne accueillait les hardis explorateurs de l'*Alpine Club* et que Bâle célébrait sur le champ de bataille de Saint-Jacques le glorieux anniversaire de l'indépendance helvétique.

International, le mot sonne mal, aujourd'hui, aux oreilles honnêtes et patriotiques ; mais que l'on ne s'alarme pas si vite : la politique est absolument étrangère à l'événement. International veut seulement dire ici le caractère aimant et pacifique de la musique populaire; la joie, la douce satisfaction, l'orgueil même de ceux qui tracent, ici et là, de chaque côté des frontières, dans le fer ou le bois, le rude sillon du travail.

Cette Internationale accompagne et soulage le labeur; elle console souvent, elle apprend à voir et à sentir ce qui est bien et beau; elle est la seule partie du domaine de l'idéal ouverte aux classes laborieuses, le sourire et le charme de leur éducation forcément sommaire. Les chœurs, en effet, sont grandement utiles: ils disent beaucoup en peu de mots, ils vont partout, ils restent où ils vont. Ils pourraient être, au besoin, de la morale qui entrerait dans l'esprit des travailleurs par le véhicule de la mélodie, et sans qu'ils s'en aperçoivent. Il n'y a d'utile pour l'ouvrier que ce qui est clair, élégant, bien dit. Les systèmes philosophiques peuvent être bons, mais l'artisan ne les comprend guère ou les comprend mal. Ils sont parfois défectueux. Le chant choral populaire est complet.

La Suisse, remarquez-le bien, comme d'autres pays que je ne veux pas nommer, confie les paroles de ses chœurs à de bons esprits, à des plumes exercées, sinon poétiques. Combien de nos « Parnassiens » les plus laurés consentiraient-ils à méditer, à écrire un recueil de chœurs pour nos Sociétés orphéoniques? Ce serait là, en vérité, le plus doux et le plus utile des *Reliquaires*. Chez nous, cette tâche, qui devrait être noble, est le plus souvent remplie ou par le compositeur lui-même ou par d'anciens rhétoriciens, affectés du lyrisme caduc, qui se rendent ridicules aux yeux des ouvriers en leur empruntant leurs idées et jusqu'aux expressions de leur argot de métier. Quelle misère, et la désolante platitude! Il n'y a pas cependant d'autre précepte du genre que de parler la plus belle langue française et d'exprimer constamment les sentiments les plus naturels et les plus élevés. L'art d'enseigner ne consiste pas à descendre à un niveau quelconque, mais bien à élever ce niveau jusqu'à soi.

Il ne nous est pas permis, au surplus, d'oublier que la symphonie vocale est nôtre; nous ne saurions en délaisser l'étude et le culte. L'une des qualités par lesquelles l'école musicale française s'est distinguée est celle d'avoir produit des chœurs excellents. Rameau, le premier, fit briller l'opéra par des chœurs, moins savamment modulés, il est vrai, que ceux de Hændel, mais d'une puissance dramatique incontestable. Méhul, Lesueur et leurs élèves ont excellé dans ce genre. Que les jeunes maîtres, poëtes et musiciens, n'hésitent donc pas à dédier aux Sociétés musicales des compositions qu'elles chanteront et populariseront rapidement. Quand on n'a pas tous les moyens de tirer de peine son voisin, c'est beaucoup que de pouvoir la lui faire prendre en patience. Aussi, un beau concours musical, avec des chœurs, des morceaux judicieusement choisis ou imposés, est-il, à mon sens, une des œuvres les plus dignes d'intérêt.

Les fêtes de Genève ont été de celles-là. Je redouterais d'en parler, — devant la vivacité des souvenirs, les termes les plus chaleureux semblent, hélas! bien pâles et bien froids, — si je n'étais un peu de la famille de Diderot, en ce sens qu'un plaisir qui n'est que pour moi me touche faiblement et dure peu. Que voulez-vous ? c'est pour mes amis que je fais, que je vois, que j'entends, que je sens et écris. Ai-je rencontré une belle chose, je me promets de leur en faire part. Ai-je sous les yeux quelque spectacle aimable, intéressant ou grandiose, j'en médite le récit pour eux : c'est un peu la raison pour laquelle tout s'embellit sous ma plume. M'en fera-t-on le reproche ? Ce ne serait guère ici le cas.

Non certes, ni le moment, ni l'occasion. L'Orphéon qui va devant lui toujours, revoyant avec plaisir ce qu'il a été heureux de voir une première fois, — que n'en est-il ainsi dans la vie, où les illusions ont tant besoin de perspectives lointaines ! — l'Orphéon, philosophe et très-pratique au fond, a trouvé, ces jours derniers, un terrain merveilleusement préparé et un cadre digne de ses harmonies dans cette terre suisse, aux traditions de solidarité, aux habitudes d'émulation profondément et sérieusement appliquées.

Les gorges du Salève et les baies du Léman ont renvoyé en échos prolongés les chants et les fanfares des Sociétés helvétiques et françaises. Nos bannières ont enfin flotté sur cette terre qui offre l'enivrant spectacle des grandes scènes invraisemblables de la nature et réunit comme à plaisir tout ce qui peut captiver l'imagination d'un artiste. Eh bien ! j'aurai le courage de le dire ; sanction d'organisation à part, et quant aux souvenirs pittoresques, aux impressions de voyage à léguer aux cerveaux impressionnables de nos musiciens touristes, le printemps eût mieux valu pour une excursion de ce genre. Au printemps, la Suisse n'est qu'à ses maîtres naturels, pasteurs, artistes, bourgeois, bûcherons, êtres intelligents qui ont le courage de la visiter, à leurs risques et périls, sans chemins fraîchement retaillés à la bêche ou battus par les oisifs. Mais, avec l'automne et les vacances, les fanatiques de « trains circulaires » arrivent ; les sentiers se couvrent de caravanes bruyantes, le village retentit du son des pianos discords, les prairies s'émaillent d'os de poulet et de bouteilles cassées ; chaque pic un peu accessible devient un caravansérail-guinguette où le cosmopolitisme daigne s'asseoir pour causer *turf* ou spectacle ; le bruit des tirs à la carabine effarouche les aigles et l'austère solitude perd irrévocablement pour les « amoureux de la nature, » — et ils le sont, ne vous en déplaise, les artisans-chanteurs de notre pays de France, — sa noblesse immaculée et ses harmonies profondes.

Le samedi, 24 août, la rosée s'irisant aux premières clartés de l'aube et s'envolant en flocons légers dispersés bientôt sur les flancs des montagnes, la cité génevoise commença à se revêtir de sa « parure de fête. » Les tours de la cathédrale arborèrent le drapeau fédéral dont les vastes replis semblaient couvrir et protéger la vieille ville. Les banderoles flottèrent au sommet des mâts vénitiens ; les noires façades disparurent sous l'arc-en-ciel rutilant des couleurs cantonales et françaises ; les arcs de triomphe se dressèrent avec leurs inscriptions qui burinaient l'enthousiasme en alexandrins de dix-huit pieds; des pavés de la rue poussèrent, comme par enchantement, des allées de chênes et de pins. Des fontaines s'exhalait, avec la fraîcheur des eaux vives, le parfum des branchages et des fleurs. Ce n'étaient que festons, écussons, oriflammes et guirlandes. Tout prenait un aspect d'animation et de gaieté, et nous étions charmés, je l'avoue, de voir tous ces citoyens faire à eux seuls les frais d'une réception contrastant si énergiquement avec les magnificences gouvernementales à tant l'heure, qui gardent toujours quelque chose de triste au fond de leur gaieté factice.

Cependant des gares, des débarcadères et des routes affluaient les Sociétés concurrentes, d'aimables commissaires — nos fêtes ont tant d'imprévu ! — les guidaient au Jardin Anglais où le vin d'honneur leur était offert par le Comité d'organisation, sans discours, ce dont nul ne songeait à se plaindre de part ni d'autre. Magnifique emplacement et spectacle admirable ! A gauche, les quais des Bergues et du Mont-Blanc et leurs milliers de drapeaux multicolores; à droite, l'anse des Eaux-Vives et sa forêt de mâts; en avant, le lac s'étendant jusqu'à l'horizon avec les teintes verdâtres que lui prête la bise, coupées à vif par le profil blanc des jetées et les voiles des barques, tandis que l'étendard rouge et jaune arboré à l'entrée de la rade se dessinait sur un fond lumineux;

au dernier plan, la ligne des quais de la rive gauche dominée par les clochers de la cathédrale.

Ils arrivaient ainsi, alertes, dispos, bien groupés et vaillants, au hasard du voyage, ceux de notre France et de la Suisse romande : Paris et Berne, Lausanne et Lyon, Vienne et Genève, Chambéry et Bex, Fernex et Grenoble, Saint-Etienne, Annecy, Autun, Albertville, Le Creusot, Melun, Mâcon, Béziers, Montbrison, Allevard, Chaponnay, Pont-de-Beauvoisin, Carpentras, Bonneville, Châlon-sur-Saône, La Ferté-Gaucher, Vichy, Romans, la Ricamarie où les mineurs ont maintenant un cercle musical, Rives, Aiguebelles, Clermont, Montluel, Chaponnay, et les *Mœnnerchœre*, et les *Liederkrœnze*, et les *Gesangvereine*, etc. — cent et quelques orphéons, musiques d'harmonie ou fanfares accourus des plus grands centres comme des hameaux les plus humbles.

A ce beau tableau il y avait malheureusement une ombre. Les Génevois ne voyaient pas arriver, comme au temps de Guillaume Tell, leurs confédérés de la Suisse allemande. Rassasiés de gloire, altérés seulement d'art pur, dédaignent-ils les concours dont le caractère musical n'est plus assez abstrait pour eux? Craignent-ils de descendre des sphères élevées où les ont placés leur réputation bien méritée, nous voulons le croire, mais qui, aux yeux des profanes, a cependant le tort de ne pas reposer sur une base bien large, une couronne obtenue à une fête fédérale ayant naturellement moins de valeur qu'un simple prix remporté de haute lutte dans un concours international? Auraient-ils été retenus par un programme « welsche » et des conditions d'entrée en lice contraires à leurs coutumes surannées? Une question politique motivait-elle cette abstention? Querelles d'intérieur dont il ne nous appartient pas de nous mêler, désireux que nous sommes de rendre surtout hommage à la bonne volonté, à l'esprit conciliant du Comité d'organisation et de son digne président, M. le pasteur Rœrich.

Quoi qu'il en soit, les concours s'ouvraient dimanche matin, par divisions et sections de division, au Palais de Justice, à l'Institut, à l'Académie, au Palais Electoral, dans la salle du Grand-Conseil, au Conservatoire, au Théâtre, dans le temple de la Madeleine, au Casino et au Cirque. Le Jury international était composé, du côté de la France, de MM. Besozzi, Jules Monestier, Laurent de Rillé, Mathieu de Monter, Abel Simon, Saintis, Seligmann et Delgrange; du côté de la Suisse, par un grand nombre de professeurs et de dilettantes de Genève et des villes voisines, parmi lesquels nous citerons Ch. Lysberg. Les chœurs et morceaux imposés avaient pour auteurs MM. Monestier (*Voici la nuit*) suave inspiration d'un maître en symphonie vocale; L. de Rillé (*Les Alpes*); Saintis (*L'Invasion*); Ritz (*Patrie*), un chœur qui promet et qui tiendra; Blanchetaud (arrangement de l'ouverture de *la Fête du village voisin*); Sohier (fantaisie sur *Jeanne d'Arc*); Fischer (ouverture de *Léandre*). Les chœurs et morceaux les plus applaudis aux concours étaient signés des noms aimés d'Ambroise Thomas, Monestier, Besozzi, Bazin, Lysberg, Laurent de Rillé, Nibelle, Saintis, Buot et Clodomir.

Le résultat d'ensemble des concours de lecture à vue et d'exécution a été, en somme, satisfaisant. Quoique l'Orphéon ressemble à ces rivières qui conservent leurs noms, mais dont les éléments, dont les eaux changent toujours, les procès-verbaux des Jurys démontrent, une fois de plus, l'efficacité de telles joûtes pour le développement populaire de l'art musical. Bien des Sociétés chorales et instrumentales ont pris part au concours de lecture à première vue. Le nombre des Sociétés qui ne se bornent pas à apprendre par routine augmente donc chaque jour. L'épreuve est difficile, mais les concurrents ont prouvé qu'ils étaient en état d'en triompher à leur avantage. Quant aux jeunes orphéons qui ont moins bien réussi, qu'ils ne se découragent pas. Rien ne fortifie pour les prochaines batailles comme le sentiment d'une défaite qu'on sait n'avoir encourue que par sa faute.

A l'issue des concours, le défilé, c'est dans l'ordre. En cette ville habillée de verdure et d'étamine, les chaussées disparaissaient sous une marée humaine qui s'entassait à flots pressés jusqu'aux faîtes des édifices et des maisons. Sous un soleil radieux, dans une brume dorée, par la Corraterie, l'Ile, Coutance, Cornavin, la place du Lac, Fusterie, Bourg-de-Tour, l'Hôtel-de-Ville, la Rampe de la Treille, le cortége des autorités cantonales, des membres du Jury, des Sociétés aux costumes variés s'avançait, miroitant, scintillant et tout vibrant d'harmonies. Aux fenêtres gothiques s'épanouissaient des corbeilles de femmes blondes, et ce n'étaient ni les moins belles, ni les moins émues qui nous saluaient au passage, en agitant les couleurs toujours chères de notre France mutilée! Là, comme au vin d'honneur de la promenade des Bastions, des applaudissements enthousiastes soulignaient tous les discours, tous les actes, toutes les paroles qui renfermaient une allusion aux bons rapports de la Suisse avec la France. Expansions et enthousiasmes bien significatifs au sein d'une tribu intellectuelle née de Calvin, où Bayle est entré, où Fontenelle a passé, mais où, même avec la liberté acquise, il se sent beaucoup de circonspection et de réserve. La patrie des Cramer, des Turretin, des Abauzit, des Calandrini, Genève, à la fois une retraite et un lieu de passage, a été de tout temps, nous le savions, une forte nourrice des esprits qu'elle a aguerris et comme exercés par sa lente contrainte; mais nous ne la supposions pas capable de ces entraînements artistiques.

.. ... Les teintes ardentes du ciel s'éteignent lentement. La lumière fuit de cime en cime. Le Mont-Blanc disparaît dans la brume violette. Les grandes ondes du lac, çà et là frappées par les rayons obliques, étincellent comme les écailles d'un boa gigantesque. La brise s'imprègne de ces douces émanations qui sont comme l'haleine des plantes et le ciel mystérieux s'emplit de rumeurs insaisissables, de parfums sauvages et de clartés diaphanes. L'étoile du soir scintille dans l'espace. A ce signal, indécis et charmant, la ville s'embrase. Les lignes de feu empruntées au gaz, aux verres de couleurs, aux lanternes vénitiennes que la brise balance capricieusement, serpentent le long des rues houleuses, constellent les fenêtres, courent aux arêtes des corniches, dessinent les lignes architecturales, incendient les sculptures, accentuent les reliefs, pointillent les pignons en d'étincelantes bluettes. Ces lueurs réveillent, comme autant de volcans, les hauteurs de cette nature alpestre qui recouvre d'une végétation luxuriante les convulsions des temps primitifs. Des salves d'artillerie se répondent de l'une à l'autre rive du Léman. Heureux les peuples qui n'ont à tirer le canon que pour de telles réjouissances et que son bruit n'attriste pas!

Le lundi matin s'ouvrait le festival, composé de quatre concerts différents simultanément donnés par des sociétés choisies à cet effet à la cathédrale de Saint-Pierre, au temple Saint-Gervais, dans la salle de la Réformation et au Stand de Carouge.

L'après-midi, toutes les Sociétés étaient rassemblées aux Bastions pour se rendre, dans le même ordre que la veille, à Plainpalais, où avait lieu la distribution des récompenses. Les premiers prix du concours de lecture à première vue ont été remportés par l'*Orphéon chambérien*, l'*Orphéon de Grenoble*, l'*Harmonie lyonnaise*, les *Enfants de la Loire*, l'*Echo des Alpes*, les *Fanfares de la Tronche et des Fabriques de faulx*. Dans le concours national, entre sociétés suisses, celles de Genève et de Lausanne ont été proclamées lauréates. Voici les noms des premiers prix du concours international : *Harmonie lyonnaise*, *Union lyrique de Lyon*, *Cercle choral de Chambéry*, *Chorale d'Annecy*, *Montagnards de l'Isère*, *Chorale de Béziers*, *Echo des Alpes*, *Lyre de Cazouls*, *Société philharmonique de Vienne*, *Philharmonique de Romans*, *Union instrumentale de Genève*, *Gauloise de Lyon*, *Vigneronne de Bois d'Oingt*, *Fanfare municipale d'Annecy*, *Fanfare des Sources de la Seine*. Ces prix consistaient en couronnes de vermeil, en coupes d'orfévrerie et en médailles de valeur.

Enfin, le dernier acte de la fête a été un grand bal où plus de trois mille danseuses et danseurs ont pu se livrer à leur plaisir favori dans la splendide salle du Palais Electoral, dont la décoration était vraiment remarquable de simplicité et de goût.

Pour la première fois, Genève vient de pouvoir apprécier les germes féconds de paix et de civilisation contenus dans l'œuvre internationale du chant choral populaire et librement dispensés par elle. L'esprit d'association artistique apprend à se connaître, à s'aimer, à se respecter, au besoin même à se supporter. La musique élève les esprits — ce n'est pas une banalité de le répéter et je ne cesserai de l'affirmer, en dépit des plaisantins, tant que j'aurai l'honneur de tenir une plume, — la musique élève les esprits, parle au cœur, moralise sans faire appel aux passions.

Nous ne saurions trop, les uns et les autres, en ces temps d'événements et de luttes, recommander l'harmonie qui apaise et l'association qui fortifie.

Tous, membres du Jury ou des Sociétés, nous avons rencontré à Genève la plus cordiale bienvenue, une hospitalité généreuse et courtoise. Si les Orphéons français s'étaient empressés de saisir l'occasion d'exprimer à la Suisse entière leur gratitude pour les soins donnés à nos soldats aux jours des funèbres épreuves, il y avait du côté de la Suisse un désir évident de rendre au centuple l'accueil fait à ses enfants, en de récentes circonstances, à Alger et à Mâcon.

Nous avons donc emporté de ces instants heureux et trop rapides un sympathique souvenir; il m'a été doux d'en témoigner l'expression, au nom de mes collègues français du Jury, et en mon nom personnel, au Comité d'organisation et aux différents bureaux. Nous avons été vivement impressionnés par l'intérêt que porte une grande population, industrieuse, active et réfléchie, à un art dont le but est d'éloigner tout élément discordant, de rapprocher les hommes, de resserrer au besoin des relations internationales légitimes et avouables. Nous avons appris à aimer Genève, et, avec elle, le noble pays auquel la petite république est fière d'appartenir, et qui s'efforce d'appliquer en toutes choses sa belle devise : *Un pour tous, tous pour un*. Les fêtes musicales de Genève n'auraient-elles produit que ce mutuel échange de sympathies, que ce rapprochement amical, que ce nous serait déjà une raison suffisante d'en rapporter la cause et l'honneur aux sociétés d'harmonie, de souhaiter leur prospérité et de contribuer à leur développement. Sans doute les âges deviennent sévères; tout loisir a fui; le *raisonner* de plus en plus s'accrédite; jusque dans les journées sereines, les arrière-pensées et les soucis sont en bien des âmes, mais, ne l'oublions pas:

... Le laurier croît sur les tombes,
Et ces temps-là sont les meilleurs,
Où dans l'azur plein de colombes
Monte le chant des travailleurs!...

EM. MATHIEU DE MONTER.

REVUE DES THÉATRES.

AMBIGU. Reprise du *Courrier de Lyon*, drame en cinq actes de MM. Moreau, Siraudin et Delacour. — THÉATRE DÉJAZET. Réouverture : *Papignol candidat*, comédie en trois actes de M. Georges Petit. — BOUFFES-PARISIENS. Réouverture avec *la Timbale d'argent*.— THÉATRE CLUNY. Reprise de *Richard Darlington*, drame en cinq actes et sept tableaux, d'Alexandre Dumas et Dinaux.

Le Courrier de Lyon vient souvent au secours des directeurs aux abois. Une pièce sur laquelle on comptait tombe-t-elle à plat et celle qui devait lui succéder exige-t-elle quelques semaines de répétitions, vite, *le Courrier de Lyon*! On engage les indispensables Paulin Ménier, Alexandre et Lacressonnière pour les rôles de Chopart, de Fouinard et de Lesurques, qu'ils ont créés avec tant d'originalité: on répète trois ou quatre fois, et voilà un mois de fructueuses soirées! Ainsi a souvent procédé la direction de la Gaîté, où fut monté à l'origine *le Courrier de Lyon* ; ainsi firent également la Porte-Saint-Martin et le Châtelet. C'est aujourd'hui le tour de l'Ambigu.

Et le public ne se lasse pas de s'intéresser au sort du malheureux Lesurques. Et ce drame, non-seulement parce qu'il est d'une facture habile et qu'il expose une action historique, mais encore et surtout parce qu'il rappelle une fatale erreur judiciaire, obtient et obtiendra toujours un regain de succès.

Paulin Ménier et Lacressonnière sont toujours parfaits. Cette fois, Fouinard n'est pas représenté par Alexandre, mais par Chaudesaigues, un amusant transfuge des Folies-Dramatiques.

= Le petit théâtre du boulevard du Temple vient de rouvrir en reprenant le titre sous lequel il eut quelques années de prospérité; il redevient « Théâtre-Déjazet », sans toutefois être dirigé par la célèbre comédienne.

Le premier spectacle de la nouvelle administration se compose d'un innocent lever de rideau, d'une folie en trois actes, qui a provoqué des rires incessants, mais des rires peu flatteurs pour les auteurs, et d'une comédie en trois actes qui contient des scènes pleines de finesse et d'esprit d'observation, dont le dialogue est souvent original et qui présente plusieurs types réussis, surtout celui de Papignol, le bourgeois enrichi, aspirant aux honneurs et croyant pouvoir bien conduire les affaires de l'Etat, parce qu'il a su bien conduire sa fabrique de quincaillerie ou son usine de parfumerie. Cette pièce fera peut-être peu de bruit dans le public, à cause du milieu dans lequel elle se joue, mais elle profitera à M. Georges Petit auprès des directeurs et des critiques.

= C'est par *la Timbale d'argent* que les Bouffes-Parisiens ont rouvert. Même pièce, même partition, mêmes principaux interprètes, même succès.

= Les reprises se succèdent au théâtre de Cluny. Nous parlions la semaine dernière de *Térésa;* il s'agit aujourd'hui de *Richard Darlington*.

Mais *Richard Darlington* vivra beaucoup plus longtemps. C'est un drame bien fait et intéressant, et son héros lui donne presque de l'actualité. A l'ambitieux avocat qui veut absolument arriver à la popularité, et qui, après l'avoir acquise, rompt avec ses électeurs, brigue les honneurs et les dignités, ne peut-on substituer en pensée quelqu'une des célébrités contemporaines? N'a-t-on pas le choix?

Taillade joue bien le rôle de Richard, une des plus splendides créations de Frédérick-Lemaître. Il a été fort applaudi, ainsi que Mlle Vial, très-dramatique dans le personnage de l'infortunée Jenny Mawbray.

ADRIEN LAROQUE.

EXPOSITION D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE
AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

Voici les résultats du deuxième concours d'orphéons, qui a eu lieu le lundi, 2 septembre, au Palais de l'Industrie. — Le Jury était composé de MM. Collin, Couder, F. Dubois, Samuel David, P. Verrimst et J. Viallon.

CONCOURS DE LECTURE A VUE. — 3e *Division*. 3e *Section*. — 1er prix : Fanfare de Thomery, directeur M. Valbany. — 3e prix : Fanfare d'Aveluy, directeur M. Demarquet.

CONCOURS D'EXÉCUTION. — Fanfares. — 3e *Division*. 3e *Section*. *Groupe* B. — 1er prix : Fanfare de Thomery, directeur M. Valbany. — 2e prix : Fanfare de Serquigny, directeur M. Rouzée. — 3e prix : Fanfare de Guernes, directeur M. Dufour. — 4e prix : Fanfare de Saint-Pierre-d'Autils, directeur M. Léger. — 5e prix : Fanfare, la *Fraternelle* de Nanteuil-lès-Meaux, directeur M. Chambault.

Fanfares. — 3e *Division*. 3e *Section*. *Groupe* G. — 1er prix : Fanfare d'Aveluy, directeur M. Demarquet. — 2e prix : Fanfare de Saint-Cyr-de-Vaudreuil, directeur M. Gilles. — 3e prix : Fanfare de Saint-Martin-de-Nigelles, directeur M. Manceau. — Le Jury n'a décerné ni 4e, ni 5e prix.

PRIX D'HONNEUR. — Fanfare de Marly-la-Ville, directeur M. Lesieur.

Le concours de trompes de chasse, qui a eu lieu jeudi dernier au Palais de l'Industrie, a été fort intéressant. Les virtuoses ne concouraient qu'en trio, constituant l'harmonie à peu près complète dans la forme que l'on connaît, et c'est à des groupes de trois que les récompenses ont été décernées de la manière suivante : 1er prix, médaille de vermeil, trio de M. Busson : 2e prix *ex æquo*, médaille d'argent, trio de M. Garry et trio de M. Sombrien ; 3e prix *ex æquo*, trio du Cercle du Roule et trio de M. Deschamps ; 4e prix, médaille de bronze, trio de M. Bergerat. Une médaille d'honneur, mise à la disposition du jury, a été donnée à M. Frontier, directeur des virtuoses de la chasse (hors concours).

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

—

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine : lundi, *la Juive*; mercredi, *le Trouvère* et *Diavolina*, et vendredi, *Don Juan*.

*** Mme Gueymard a fait sa rentrée mercredi dans le rôle de Léonore du *Trouvère*, qui fut sa première création et son début à l'Opéra en 1857. C'est toujours la sympathique et consciencieuse artiste que l'on connaît, possédant les plus remarquables qualités dramatiques, dont elle rehausse le charme d'une voix toujours belle. On lui a fait un chaleureux accueil. — Faure rentrait vendredi dans ce rôle de *Don Juan*, dont il a fait une véritable création. L'éminent artiste s'est montré égal à lui-même : c'est assez dire. Le public, impatient de revoir et d'applaudir son chanteur favori, lui a fait une ovation enthousiaste, qui a duré, pour ainsi dire, pendant toute la représentation. Un autre intérêt s'attachait à cette reprise : le début de Gailhard dans le rôle de Leporello. La nature du talent de Gailhard convient on ne peut mieux au personnage : il sait être bouffon sans être trivial, et rend à merveille la sottise et la suffisance du valet de Don Juan. On sent qu'il aime ce rôle et qu'il en étudie avec complaisance tous les côtés. A lui aussi le public s'est montré très-sympathique.

*** Voici la distribution définitive des principaux rôles de la *Coupe du roi de Thulé* : le bouffon, Faure; Yorick, Richard; Angus, Bataille; Claribel, Mlle Bloch; Myrrha, Mme Gueymard.

*** La réouverture de l'Opéra-Comique s'est faite le dimanche 1er septembre, comme on l'avait annoncé, avec *le Domino noir* et *le Chalet*. C'était une véritable fête, dans la salle comme sur la scène : un public pressé comme aux grands jours ne se lassait pas d'admirer, des yeux et des oreilles, et les artistes se sont surpassés pour inaugurer ce renouveau! L'œuvre d'Auber, toujours pleine de charme, toujours écoutée avidement par cet auditoire si épris d'élégance, a été rendue et accueillie comme aux premiers temps de son succès. Parmi les interprètes, Mlle Priola surtout a été ravissante de verve et de grâce. *Le Chalet* aussi a été fort bien chanté par Raoult et Mlle Guillot, et applaudi en conséquence. — Mardi, Mlle Ganetti a fait ses débuts dans *la Dame Blanche* de la manière la plus heureuse. Sa jolie voix, souple et légère, est parfaitement à l'aise dans ce genre aimable où la distinction et le charme priment toutes les autres qualités. Les succès qu'elle a obtenus, il y a quelques mois au Théâtre-Lyrique, se sont confirmés à l'Opéra-Comique : Mlle Ganetti est là à sa vraie place. — Mlle Chapuy débutera cette semaine dans *Haydée*.

*** La reprise de l'*Ombre* à ce théâtre est prochaine. Il sera intéressant pour le public parisien d'entendre, dans les rôles de Jeanne et de Fabrice, deux artistes qui ne les ont encore chantés qu'en province : Mme Galli-Marié et Lhérie.

*** Le quatuor de *l'Ombre* a terminé son voyage — qui n'a été qu'un long triomphe — par le Havre, Rouen, Amiens et Lille. Dans cette dernière ville, ainsi qu'à Rouen, on a pu donner deux représentations. Les quatre excellents artistes étaient de retour à Paris le 31 août, pour la réouverture de l'Opéra-Comique.

*** M. Gustave Lafargue est nommé secrétaire de l'Opéra-Comique. Il n'en conserve pas moins ses fonctions de courriériste théâtral du *Figaro*.

*** Dans la circulaire qu'il vient d'adresser aux abonnés du Théâtre-Italien, M. Verger ajoute au nom de chacun des artistes engagés par lui pour la saison (qui commencera, comme d'habitude, le 1er octobre pour finir le 30 avril), la durée de leur engagement. Nous répéterons donc les noms que nous avons donnés dimanche dernier, en y ajoutant ce renseignement supplémentaire : Mmes Albani (3 mois); Braida (7 mois); Dami (7 mois); Pasqua (7 mois); Penco (6 mois); Torriani (5 mois); Volpini (2 mois); Vestri (7 mois); Bracciolini (7 mois); X...; MM. Belari (6 mois); Capoul (5 mois); Casarini (7 mois); Gardoni (2 mois); Marini (2 mois); Mongini (5 mois); Ramini (6 mois); Ugolini (7 mois); Colonnese (7 mois); Delle Sedie (4 mois); Verger (7 mois); Antonucci (7 mois); Bagaggiolo (2 mois); Tagliafico (7 mois); Vairo (7 mois); Topai (7 mois); Zucchini (5 mois). — Les représentations d'abonnement auront lieu les mardis, jeudis et samedis. — Le programme de M. Verger se complète par une très-riche liste d'ouvrages qui, évidemment, ne seront pas tous représentés, mais dans lesquels un choix sera fait, le plus large possible, et en s'attachant de préférence à ceux qui sont encore inconnus à Paris. Voici cette liste : Rossini : *Il Barbiere di Siviglia, Matilde di Sabran, Cenerentola, La Gazza ladra, Tancredi, Mosè, Otello, Semiramide, La Donna del Lago, Zelmira*. Mozart : *Don Giovanni, Il Flauto magico, Le Nozze di Figaro, La Clemenza di Tito, Cosi fan tutte*. Cimarosa : *Il Matrimonio segreto, Le Astuzie femminili*. Pergolese : *La Serva padrona*. Paesiello : *Il Re Teodoro*. Bellini : *Norma, La Sonnambula, Beatrice di Tenda, La Straniera, Il Pirata, I Puritani*. Donizetti : *Lucia, Poliuto, Marino Faliero, Parisina, Linda di Chamounix, Lucrezia Borgia, Olivo e Pasquale, Roberto Devereux, Catarina Cornaro, L'Elisir d'amore*. Mercadante : *Il Bravo, La Vestale, Leonora*. Verdi : *Un Ballo in maschera, Il Trovatore, Rigoletto, La Traviata, I Due Foscari, La Forza del Destino*. Nicolaï : *Il Templario*. Ricci : *Crispino e la Comare*. Petrella : *le Precauzioni*. Beethoven : *Fidelio*. Coppola : *Nina pazza per amore*. Flotow : *Marta*. R. Wagner : *Lohengrin*. — Oratorios : Hændel : *Giuda Maccabeo*. Haydn : *La Creazione, Le Stagioni*. Donizetti : *Il Diluvio universale*. — Ode-symphonie : Félicien David : *Le Désert*. — Parmi les œuvres que leur nouveauté pour le public parisien rend particulièrement intéressantes, nous remarquons, dans cette longue énumération, *Le Astuzie femminili*, de Cimarosa; *Il Re Teodoro*, de Paesiello; *Marino Faliero* et *Catarina Cornaro*, de Donizetti; *Il Templario*, de Nicolaï; *Le Precauzioni*, de Petrella; *Nina pazza per amore*, de Coppola; enfin *Lohengrin*, de Wagner, et les oratorios, dont l'exécution à la salle Ventadour ne laisse pas que d'être une tentative assez hardie, mais à laquelle nous applaudirons de tout cœur.

*** Le Tribunal de commerce de la Seine a rendu son jugement dans l'affaire du Théâtre-Italien contre Mme Marie Sass. On se souvient que la cantatrice avait obligé un jour la direction, en l'avertissant tardivement qu'elle ne pouvait chanter, à rendre une grande partie de la recette. Mme Sass a allégué qu'elle n'avait pas signé d'engagement pour cette représentation, et que M. Verger n'avait d'elle qu'une promesse verbale. Le fait était rigoureusement vrai, et le tribunal n'a pu que renvoyer le directeur du Théâtre-Italien des fins de la plainte, non sans l'exhorter à prendre mieux ses précautions à l'avenir.

*** C'est à Domaine que sera confiée la direction des représentations dramatiques qui alterneront cet hiver avec l'opéra italien à la salle Ventadour.

*** M. Charles Constantin reste chef d'orchestre de l'Athénée, sous la nouvelle direction de M. J. Ruelle. M. Léon Martin est nommé chef du chant, et M. Vadé régisseur.

*** Offenbach, qui est à Paris pour quelques jours, doit lire aux Bouffes une nouvelle opérette en un acte, *Pomme d'api*, dont les paroles sont de MM. L. Halévy et Busnach. Les rôles sont destinés à Désiré, Mmes Peschard et Judic.

*** Mme Marie Sass a chanté la semaine dernière aux Eaux-Bonnes, au bénéfice des orphelins de la guerre. Elle est engagée pour le présent mois de septembre à Bordeaux; pour octobre et novembre, à Madrid; pour décembre, janvier, février et mars, à Rome; en avril, au Théâtre-Italien de Paris.

*** Le théâtre du Casino, à Saint-Malo, a donné ces jours derniers *l'Ombre*. L'œuvre de Flotow, très-convenablement interprétée, a été goûtée et applaudie comme partout.

*** La saison musicale s'est ouverte au Grand-Théâtre de Lyon avec une belle représentation des *Huguenots*. On a acclamé les principaux interprètes, MM. Chelli, Falchieri, Mlles Moreau, qui débutait dans le rôle de Valentine, et Chauveau. Une triple salve d'applaudissements a accueilli l'arrivée au pupitre du sympathique chef d'orchestre, M. Mangin.

*** Deux opéras-comiques en un acte de G. Gariboldi, *Au clair de la lune* et *la Jeunesse de Hoche*, ont été joués jeudi dernier à Versailles, avec un fort joli succès, par une société d'enfants, au profit d'une œuvre charitable.

*** Les *Cent Vierges* viennent d'être représentées au Havre avec un grand succès.

*** Lauro Rossi, le directeur du Conservatoire de Naples, vient de terminer la composition d'un grand opéra : *la Contessina di Mons*, dont le libretto a été écrit par M. Marco d'Arienzo, d'après le drame de Sardou, *Patrie*. — Cagnoni travaille à une *Francesca da Rimini*, qui ne tardera sans doute pas à voir le jour.

*** Un impresario et chef d'orchestre français, M. Bessières, a formé une troupe d'opéra-comique et d'opérette avec laquelle il compte exploiter, pendant un an, le Mexique et La Havane. Son répertoire, très-varié, comprendra des œuvres d'Auber, Maillart, Adam, de Flotow, Offenbach, Lecocq, Hervé, etc.

NOUVELLES DIVERSES.

—

*** C'est à six mois, et non pas à un an, que l'Académie des Beaux-Arts a renvoyé la nomination d'un successeur à Carafa. Le règlement ne concède pas de délai plus long. On a usé de cette latitude pour le motif suivant : la section de gravure ayant dû ajourner, en raison des vacances, la présentation d'un candidat en remplacement de Forster, il y aura obligation d'attendre cette élection pour procéder à celle du successeur de Carafa, mort après Forster. Le renvoi à six mois résulte donc de la force des choses, et non d'une fantaisie de MM. les membres de l'Institut.

*** M. Alary se porte candidat à l'Institut. Voici ses titres : ce compositeur *français*, quoique né à Milan (en 1814), a produit et fait exécuter les œuvres suivantes : *Rosmunda*, opéra, Florence, 1840; *la Ré-*

demption, oratorio en cinq parties, Paris, 1850; *le Tre Nozze*, opéra, Paris, 1851; *Sardanapale*, opéra en cinq actes, Saint-Pétersbourg, 1851; *l'Orgue de Barbarie*, opérette, aux Bouffes, 1856; *la Beauté du Diable*, opéra-comique, 1861; *Le Brasseur d'Amsterdam*, un acte, Ems. 1861; *la Voix humaine*, opéra en deux actes, à l'Opéra, 1861; *la Locanda gratis*, opéra en un acte, aux Italiens, 1867. Enfin, M. Alary a écrit deux volumes de vocalises et une grande quantité de romances et de duos détachés.

⁂ Voici, dans le rapport fait par M. Beulé, au nom de la commission du budget pour l'exercice 1873, sur le budget des dépenses du ministère de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes, l'extrait qui concerne la subvention demandée pour l'Opéra-Comique : — Chapitre XLII, *Théâtres nationaux, Conservatoire de musique*. — La commission du budget renvoie au chapitre XXXVII 4,500 francs demandés pour un inspecteur des théâtres; elle propose de ne point accorder l'augmentation de 100,000 francs demandée pour le théâtre de l'Opéra-Comique, bien que ces 100,000 francs aient été retranchés par l'administration elle-même en 1872. La question a été traitée dans la commission des théâtres, et le ministre, renseigné par les conseillers spéciaux qu'il a consultés, n'insiste pas sur sa demande. Il est vrai que l'Opéra-Comique, au lieu d'avoir une salle gratuitement, comme l'Opéra, le Théâtre-Français et l'Odéon, paye un loyer qui a été porté de 70,000 à 200,000 francs. Mais il sera possible d'alléger sa situation, qui est très digne d'intérêt, soit par une indemnité temporaire, sur les reliquats, dans ce même chapitre, soit surtout en faisant intervenir des arbitres, nommés par le ministre, conformément à la loi de 1839, et en assurant promptement au directeur de l'Opéra-Comique le bénéfice de cet arbitrage. La réduction sur les crédits proposés est donc de 104,500 francs et le chapitre reste tel qu'il a été voté par l'Assemblée nationale le 20 mars 1872. » — Les conclusions de ce rapport, dit *l'Entr'acte*, sont assez singulières. Le rapporteur, après avoir énuméré toutes les charges qui pèsent sur l'Opéra-Comique et fait ressortir les raisons qui militent en faveur du maintien de son ancienne subvention, finit par dire qu'on ne lui accordera aucune augmentation déterminée. Nous aurions mieux compris si l'on nous avait fait connaître des motifs tout contraires. Cependant le rapport laisse une chance à l'Opéra-Comique de voir améliorer sa position. Il faut en prendre bonne note.

⁂ La musique de la garde républicaine, sous la direction de M. Paulus, s'est fait entendre dimanche aux Tuileries, pour la première fois depuis son retour. Elle a exécuté le *Stars* et le *Yankee Doodle* américains. On lui a fait une véritable ovation.

⁂ M. Paulus organise en ce moment avec ses artistes un grand concert au profit des Alsaciens-Lorrains sans ressources, qui ont émigré en France et opté pour la nationalité française. Ce concert aura probablement lieu dans le Cirque d'été.

⁂ C'en est fait : l'archet légendaire de Strauss ne présidera plus aux modernes bacchanales : les bruyantes chorées, les mascarades joyeuses de l'Opéra obéiront désormais à une autre impulsion. Car le roi de ces fêtes sans pareilles, un peu déchues sans doute de leur ancienne splendeur, mais toujours uniques au monde, vient de déposer son sceptre. En termes moins ambitieux, Strauss a exprimé au directeur de l'Opéra son intention de ne point renouveler son bail, expiré cette année. La lice est ouverte aux compétitions ; on peut être assuré que la bataille sera chaude.

⁂ Hier, a dû avoir lieu, à Trouville, le grand concert de bienfaisance organisé par Mme Thiers, et auquel était assuré le concours de MM. Faure, Richard, et de Mlle Rosine Bloch. Nous y reviendrons.

⁂ Le violoniste H. Poussard, Mlle Tapon, lauréate des concours de chant au Conservatoire, Mlle Alonzieux, des Bouffes-Parisiens, et l'excellent comique Des Roseaux, s'associent pour une tournée en Normandie et en Bretagne.

⁂ L'empereur du Brésil a nommé Verdi officier de l'ordre de la Rose.

⁂ M. Gevaert est en ce moment avec sa famille à Paris, où il passe ses vacances.

⁂ Un habitant de Liverpool, M. John H. White, a inventé une flûte qui, sans le secours d'aucune clef, paraît-il, rivalise avec la flûte Bœhm pour la facilité du mécanisme et la sûreté du doigté. L'auteur de cette merveille n'est cependant pas satisfait encore de la justesse du *fa* et du *si bémol* aigus et suraigus ; quand il aura obvié à cet inconvénient, il promet de divulguer le secret de son instrument, qu'il s'est borné jusqu'ici à faire entendre à distance à quelques curieux, sans vouloir le montrer ni le décrire.

⁂ La jeune pianiste américaine Teresa Carreño accompagne Mario et Carlotta Patti dans leur voyage artistique aux Etats-Unis. Elle renonce, pour le moment du moins, à la carrière lyrique qu'elle avait été sur le point, on s'en souvient, d'embrasser à Londres.

⁂ M. Léon Roques, l'excellent accompagnateur, jadis lauréat des classes d'harmonie, d'orgue et de fugue au Conservatoire, vient de faire paraître (librairie Hachette) un petit manuel d'accompagnement du plain-chant, que recommandent sa clarté et sa simplicité, et qui s'adresse surtout aux personnes peu versées dans la pratique de l'harmonie. Ce modeste ouvrage de vulgarisation mérite de devenir le *vade-mecum* de l'organiste de campagne.

⁂ La maison d'édition C. A. Spina, de Vienne, passe aux mains de M. Friedrich Schreiber, sous la raison sociale : *C. A. Spina's Nachfolger* (successeur de C. A. Spina.)

⁂ Un *Musiker-Kalender*, ou Calendrier des musiciens, pour 1873, contenant les renseignements les plus circonstanciés sur la vie musicale, le personnel artistique, etc., de plus de quatre-vingts villes d'Europe, a paru récemment chez les éditeurs Bote et Bock, à Berlin.

⁂ Aujourd'hui dimanche, par extraordinaire, à huit heures, grand festival au concert des Champs-Elysées (jardin Besselièvre). Les choristes du Théâtre-Italien, sous la direction de M. Léon Martin, chanteront trois chœurs : *l'Hymne à la nuit*, de Rameau ; le chœur des charmeurs du *Freischütz*, et celui du *Songe d'une Nuit d'été*, d'Ambroise Thomas. M. Lalliet, premier hautbois de l'Opéra, jouera un solo de sa composition sur *Martha*.

✝

⁂ Un musicien de talent, compositeur et chef d'orchestre maintes fois applaudi à Paris, Eugène Prévost, est mort le 30 août à la Nouvelle-Orléans, où il était allé tenter la fortune il y a quelques années. Eugène Prévost était lauréat de l'Académie à Rome ; quand il obtint le prix, il avait Ambroise Thomas parmi ses concurrents. Il a fait jouer à l'Opéra-Comique quelques œuvres qui ont eu un certain succès : *Cosimo*, *le Bon Garçon*, *les Pontons de Cadix* ; à la Nouvelle-Orléans, où il dirigeait l'orchestre du Théâtre-Français, on a représenté de lui un opéra-comique en deux actes, intitulé *Blanche et René*. Le concert des Champs-Elysées l'a eu pendant quelques années pour chef d'orchestre. Il était né à Paris le 23 août 1809.

⁂ M. Gustave Chouquet, conservateur du Musée instrumental du Conservatoire, vient d'avoir la douleur de perdre son père.

⁂ Pareil malheur vient d'arriver à Mme Rosina Penco. Le père de la célèbre cantatrice, Giuseppe Penco, s'est éteint à Monza, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

⁂ Rosina Feltri-Spalla, cantatrice de mérite, est morte à Turin à l'âge de quarante-trois ans. Elle avait quitté la scène en 1866.

⁂ Le 21 août est mort à Berlin un auteur dramatique fort connu, David Kalisch, le créateur de la *Posse* berlinoise moderne, un succédané de notre opéra-bouffe. Il a beaucoup travaillé, du reste, d'après des sujets français. Kalisch, né à Breslau, était âgé de cinquante-deux ans.

⁂ A Orange (New-Jersey) est mort, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le docteur Lowell Mason, compositeur de musique d'église, très-estimé dans son pays. Il est le premier qui ait établi aux Etats-Unis des écoles de musique, et le premier aussi qui ait obtenu dans ce pays le titre de docteur en musique.

ÉTRANGER

⁂ *Londres*. — M. Mapleson a engagé trois nouveaux artistes pour la saison prochaine : le ténor Aramburo, Mlle Mackwitz, contralto, élève du Conservatoire de Saint-Pétersbourg, et le baryton Collini, applaudi il y a peu de temps à Madrid, et qu'il ne faut pas confondre avec l'artiste du même nom qui a chanté à Covent-Garden.

⁂ *Bruxelles*. — La réouverture du théâtre royal de la Monnaie a eu lieu le dimanche 1er septembre, par *Guillaume Tell*, avec Warot dans le rôle d'Arnold. Le chef-d'œuvre de Rossini était donné dans son entier, sans aucune des coupures qu'il a subies partout et toujours. L'exécution a été bonne, sans être brillante. La salle était restaurée, la mise en scène très-soignée : M. Avrillon a voulu se concilier dès l'abord un public assez difficile, et il y a réussi. — L'Alcazar s'est aussi rajeuni ; et c'est dans une salle fraîche et pimpante que *les Cent Vierges* ont fait leur réapparition. L'œuvre de Lecocq jouit plus que jamais de la vogue.

⁂ *La Haye*. — L'opéra français a brillamment inauguré la saison, le 31 août, par *le Trouvère*, chanté par Mlles Derasse et Barbot, MM. Trinquier et Clergeaud.

⁂ *Amsterdam*. — Il n'y aura pas de spectacle d'opéra cette année, par suite des importantes réparations, ou plutôt de la reconstruction que doit subir le grand théâtre de la Ville.

⁂ *Berlin*. — Pour fêter l'anniversaire de la naissance de Gœthe, on a donné à l'Opéra, le 28 août, une représentation de *Faust*. La musique

était empruntée pour une moitié à Lindpaintner, pour l'autre au prince Radziwill.

*** *Vienne.* — Pour la fête de l'empereur, le 18 août, on a donné *l'Africaine*, au nouvel Opéra.

*** *Milan.* — La double Exposition des Beaux-Arts, ancienne et moderne, sert de prétexte à un redoublement d'activité dans les régions théâtrales. La Scala s'est rouverte par extraordinaire et a donné un ballet nouveau du chorégraphe Pratesi, *Bianca di Nevers*, dont le sujet est tiré du *Bossu*, de Paul Féval. Le Teatro al Foro Bonaparte, qui se pose dès à présent en rival de la vénérable Scala, et qui, en attendant, la dépasse en grandeur, a retardé de huit jours son entrée dans la vie lyrique. Il ouvrira avec *Gli Ugonotti*. — Le Politeama Milanese, comme naguère le vieux Teatro Re, est condamné à disparaître. La pioche des démolisseurs est déjà dans ses murs.

*** *Madrid.* — Il vient de se former ici une Société Bach pour l'étude et l'exécution des œuvres de ce maître immortel. Madrid possède déjà une excellente Société de quatuors, fondée et dirigée par l'éminent violoniste Jesus Monasterio.

*** *Barcelone.* — A l'occasion des prochaines fêtes de la Merced, une troupe d'opéra italien, qui n'est pas encore entièrement formée, viendra donner quelques représentations au Liceo

*** *New-York.* — Voici le personnel engagé par M. Max Maretzek pour la prochaine saison d'opéra : Mmes Pauline Lucca, Clara Kellogg, Levielli, Sanz, Ferretti, Cooney, MM. Vizzani, Abrugnedo, Manresa, Lyall, Moriami, Sparapani, Ronconi, Jamet, Coulon, Cotto et Berthaki. Le répertoire se composera de : *Mireille*, de Gounod ; *la Contessa d'Amalfi*, de Petrella ; *l'Ombra*, de Flotow, comme nouveautés ; puis tout le répertoire courant, *l'Africaine*, *les Huguenots*, *Don Giovanni*, *Fra Diavolo*, *le Nozze di Figaro*, *Mignon*, *Faust*, *Freischütz*, *Poliuto*, etc., etc. La saison de New-York durera du 30 septembre au 12 décembre ; la compagnie ira ensuite à Philadelphie, le 16 décembre, pour quinze jours ; une semaine à Baltimore, trois semaines à Boston, puis reviendra le 3 février à New-York ; elle fera relâche pendant la semaine sainte et reprendra ensuite ses excursions vers Cincinnati, Louisville, Saint-Louis, Chicago, jusque vers la fin de mai, terme de la campagne.

Le Directeur : G. BRANDUS. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

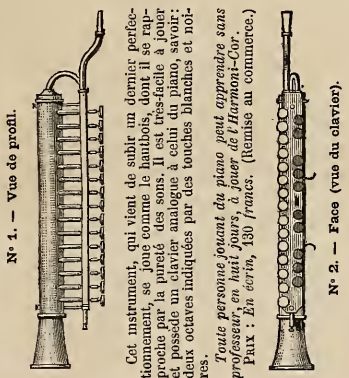
AVIS. — Les auteurs qui, *avant 1869*, ont déposé des planches de musique à l'imprimerie Boure, rue Saint-Marc, 14, sont invités à les retirer avant le 1er octobre au plus tard, rue Molière, 33.

AVIS. — L'Administration de la *Revue et Gazette musicale* demande à acquérir : par achat ou échange, les années (complètes) du journal, 1831 — 1832 — 1833 — 1837 — 1838.
Ainsi que les numéros détachés, ci-après désignés :

1839 — 42.	1849 — 18, 22.
1847 — 1, 2, 24, 27, 44, 49, 51.	1850 — 5, 9, 14, 25, 26, 42, 43, 44.
1848 — 4, 6, 13, 15, 16.	1855 — 3, 5.

AVIS. — A vendre un magnifique violon de Stradivarius (vernis rouge) de la belle époque (1708). Prix : 8,000 francs. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale*.

HARMONI-COR-JAULIN



Cet instrument, qui vient de subir un dernier perfectionnement, se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir : deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.

Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur, en huit jours, à jouer de l'Harmoni-Cor.
PRIX : *En écrin*, 130 *francs*. (Remise au commerce.)

EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
MAISON BRANDUS, 103, RUE DE RICHELIEU

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

HOTEL BELLEVUE A TROUVILLE-S.-MER

Près du Casino.
CONCERTS ET RÉUNIONS MUSICALES.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

Brevetée (s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique.
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées ; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 37. — 15 Septembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner.** — Lyon. La musique, les instruments et le théâtre à l'Exposition. **Em. Mathieu de Monter.** — Revue des Théâtres. **Ad. Laroque.** — Exposition d'économie domestique. Concours musicaux. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

La connaissance de la musique est nécessaire pour comprendre l'Ecriture sainte... Abraham, dans sa prière en faveur des villes qui devaient être détruites par le feu du ciel, proposa certains nombres à cause de leur rapport avec la musique.

RUPERT. (*XVe siècle.*)

M. M.

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(11e article) (1).

L'opéra au dix-huitième siècle nous paraît comme un mouvant kaléïdoscope où passent toutes les figures, toutes les célébrités, tous les types du temps. Voici Mme du Defland, sortant de chez Mme Dupin et se rendant le 8 juillet 1742 au théâtre pour entendre la Le Maure. «..... J'eus un plaisir extrême, dit la spirituelle causeuse, Le Maure et Jélyotte furent divins; Dupré et Javilliers dansèrent à l'envi..... » Elle y retourne quelques jours après, tant l'engouement du public devenait persistant. «.... 18 juillet. J'allai hier à l'Opéra, tout était plein.... Jamais Le Maure n'a si bien chanté; ç'a été une admiration continue. » On jouait *Issé*; plus de vingt fois l'air du Sommeil fut interrompu par les applaudissements.

Mlle Le Maure quitta définitivement l'Opéra en 1744. Depuis lors, nous ne rencontrons plus notre cantatrice que dans des fêtes particulières.

Il nous serait facile, procédant par induction, de trouver à cet abandon d'une position où les triomphes n'étaient pas marchandés, des motifs autres que la fatigue ou le caprice. Mais nous sommes historien, et nous laisserons à l'imagination de nos lecteurs le soin de compléter les rares et insuffisants renseignements qui nous restent.

Lors du mariage du Dauphin avec l'Infante d'Espagne au mois de février 1745, des fêtes somptueuses eurent lieu. C'est à la sortie du bal de l'Opéra, où Louis XV venait de danser deux contredanses, qu'il se rendit à l'Hôtel-de-Ville où son cœur inflammable prit feu à la vue de la belle Diane aux cheveux flottants, Mme Le Normant d'Étiolles, dont le mari figurera sur notre liste hyménéenne et lyrique.

A Versailles, le 23 février, on donna la *Princesse de Navarre*, comédie-ballet de Voltaire, La Popelinière et Rameau. La faveur de Mlle Poisson n'était déjà un mystère pour personne; connut-elle personnellement Mlle Le Maure, elle qui était l'élève de Jélyotte et dont les goûts artistiques étaient prononcés? il est permis de le supposer. Toujours est-il que, grâce à la protection de cette dernière, elle accepta le bonhomme Brigard de Lagarde, l'ami dévoué de la Le Maure, pour l'administration de son théâtre de société. La *Princesse de Navarre*, jouée lors des réjouissances du mariage du Dauphin, valut à Voltaire la charge de gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi. Il vendit cette charge et, en habile homme qu'il était, en conserva les titres et bénéfices, — soixante bonnes mille livres par an. Il convient du fait quelque part :

Mon *Henri-Quatre* et ma *Zaïre*
. . . . . .
. . . . . .
Ne m'ont jamais valu un seul regard du roi;
J'avais mille ennemis, avec très-peu de gloire;
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi
Pour une farce de la foire.

Lorsque, à force de prières et de sollicitations, Mlle Le Maure daigna enfin se rendre à Versailles pour chanter dans la *Princesse de Navarre*, elle exigea d'y être conduite dans un carrosse de la cour et accompagnée par un gentilhomme de la Chambre. Elle eut une superbe bouffée d'orgueil quand, regardant à travers la portière, la foule qui contemplait son équipage, elle s'écria : « Que je voudrais être à une de ces fenêtres pour me voir passer! »

Ces fêtes furent très-brillantes; la musique, comme toujours, y contribua largement; à Paris, M. d'Ardore, ambassadeur de Naples, convia en son hôtel, place Vendôme, tout ce qu'il y avait d'illustre pour entendre, dans des concerts particuliers, Jélyotte et Mlle de Fel. On y applaudit également Mme Vanloo, le flûtiste Blavet et le frère de la Camargo, l'excellent violoniste Cupis.

Quelques années après leur mariage, le dimanche 24 octobre 1751, le Dauphin et la Dauphine soupèrent chez Mme de Lauraguais. Cette dernière avait loué à Versailles, avenue de Paris, un hôtel appartenant à l'organiste Guédon. A l'occasion de cette réception princière, Mme de Lauraguais fit établir une salle de spectacle. — On commença par des fragments de *Callirhoé* et des *Eléments*, avec le concours de Mlle Le Maure et de Jélyotte. Le clavecin était tenu par Le Tourneur, Blavet jouait la flûte et Forcroit complétait avec sa basse de viole un trio d'artistes qui exécutaient « des pièces avec un goût et une précision extraordinaires ». Jélyotte et Mlle Le Maure chantaient des duos d'opéras. Jélyotte, alors dans tout l'éclat de sa renom-

(1) Voir les nos 22, 23, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 35 et 36.

mée et de ses succès mondains, s'accompagnait de la guitare. « Le Dauphin et la Dauphine donnèrent des marques de bontés infinies à Mlle Le Maure; ils lui redemandèrent de chanter, et quoique réellement elle crachât le sang, elle chanta parfaitement et aurait chanté toute la nuit si M. le Dauphin l'eût voulu. »

C'est dans cette soirée que Mlle Le Maure obtint son dernier vrai triomphe d'artiste. Sa voix, qui avait une étendue d'environ trois octaves, avait parfois des demi-teintes d'une douceur exquise, elle possédait cette *morbidezza* veloutée que la vocale de l'époque ignorait; cette voix chaude et colorée animait tout ce qu'elle interprétait avec un grand bonheur d'expression. « On ne peut s'empêcher de remarquer que dans cette fête elle chanta avec tout le goût imaginable, une voix extrêmement douce et d'une étendue prodigieuse. Elle n'a cessé depuis ce moment de parler des bontés dont elle fut comblée ce soir là. On lui fit un cadeau de neuf plats en argent pour le jour de sa fête. »

Bien peu d'actrices de l'Opéra surent, pendant la période de leurs succès passés, se faire honorer et estimer comme Mlle Le Maure; tout ce qu'il y avait de grand et d'illustre venait lui rendre visite dans sa retraite.

Depuis longtemps déjà, la cantatrice avait vécu dans le grand monde et recevait, comme Mme Quinault, duchesse de Nevers, les plus hautes dames de France. Mme de la Vrillière et Mme la marquise de Langeac, notamment, ne la quittaient presque pas et lui faisaient une cour assidue.

Les chroniqueurs placent en 1762 son mariage avec M. le baron de Montbruel, sans accompagner leur assertion de témoignages précis quant à cette date. Il est certain que M. de Montbruel, ancien officier du roi, mourut peu d'années après son second mariage.

En 1771, vivement sollicitée par de hautes influences, Mlle Le Maure, alors âgée de soixante-huit ans, accepta de chanter pour l'inauguration des concerts du Colysée, au faubourg Saint-Honoré. Elle y parut deux fois. Une affluence énorme accourut pour entendre l'artiste dont la réputation avait été si grande. Sa voix avait encore conservé son timbre enchanteur; seulement, l'émission était plus pénible et plus faible. Elle excita encore des transports frénétiques.

Un cérémonial inaccoutumé était observé pour elle, dans les derniers temps, chaque fois qu'elle chantait. Un suisse galonné venait la chercher dans son appartement; arrivée à la salle du concert, Mme Le Maure de Montbruel passait entre une double haie d'employés costumés; un écuyer en grande livrée la précédait vers l'estrade et trois dames de compagnie la suivaient respectueusement. Il en était de même au départ.

L'illustre artiste avait enfin, au concert du Colysée, trop présumé de ses forces; ce furent ses adieux au public. Quatorze ans plus tard elle fit ses adieux à la vie, âgée de quatre-vingt-deux hivers.

A. Thurner.

(La suite prochainement.)

LYON.

LA MUSIQUE, LES INSTRUMENTS ET LE THÉATRE A L'EXPOSITION.

Le plus curieux de cette Exposition universelle et internationale, et ce qui doit surprendre au plus haut point ceux-là mêmes qui la gouvernent aujourd'hui, c'est de la voir ouverte enfin et à peu près visitée.

Traversant Lyon, il y a deux mois, je n'avais pas craint de me lancer, malgré ce que me disaient mes amis de là-bas, à la découverte de cette « affirmation nouvelle des forces vives de l'intelligence et de l'activité humaines », dont les journaux illustrés donnaient alors de magnifiques vues, dont certaines plumes vénales célébraient à l'envi l'ensemble imposant, la classification lucide, les ingénieux agencements, les plaisirs variés, les charmes divers, les produits accourant en foule des deux mondes, et je m'étais heurté — soyez donc présomptueux ou..... confiant à ce point! — à un chantier marécageux où quelques forgerons, probablement en villégiature, tant ils se hâtaient lentement, semblaient mettre en place de lourdes carcasses de fer : maussade perspective qui me gâta fort, je l'avoue, les horizons pittoresques et si lumineux d'ordinaire du parc de la Tête-d'Or!

Aussi, n'était-ce pas sans quelque rancune secrète et une certaine appréhension, que je passais tout récemment le Rhône au pont Morand et suivais, au milieu d'étrangers, de provinciaux, d'habitants des campagnes prochaines, d'ouvrières en rupture de métier, d'indigènes de la Guillotière, le quai d'Albret bordé de guinguettes foraines, de cabarets improvisés, de tentes de saltimbanques, de « fruiturasseries et beuveries » en plein vent, établissements d'aspect louche que le fleuve, en sa course rapide, paraît heureux de fuir; — belle avenue, au demeurant, desservie par un chemin de fer de nouveau système qui a sur les anciens cet avantage inappréciable de ne pas dérailler, toutes tentatives pour le faire marcher n'ayant pas encore abouti. Ces abords peu engageants, l'indifférence de la fabrique lyonnaise, le silence de la presse locale, les parades de la réclame, cette inauguration officielle où la musique, contrairement au cérémonial habituel, n'avait été invitée qu'à *mirlitonner*, comparse vulgaire, quelques rengaînes retapées pour la circonstance; tout cela, joint à ce qui s'entendait de droite et de gauche touchant l'essence même et les résultats de l'entreprise, me laissait une médiocre confiance sur l'issue de mon expédition.

Eh bien! je dois maintenant ne le point céler, l'Exposition de Lyon existe. Les tourniquets une fois franchis, l'impression fâcheuse de l'arrivée se modifie; de jolis détails sollicitent le regard, et la vue d'ensemble de ces onze corps de bâtiment, — cinquante mille mètres de nefs, de galeries, de pavillons qu'encadrent les pelouses fleuries et les massifs verdoyants du parc, — ne manque pas de grandeur. Malheureusement, de même que les emblèmes et les attributs des parois extérieurs gardent les traces de l'ouragan qui a failli emporter comme paille ces frêles constructions, le fonctionnement intérieur et le classement des groupes se ressentent beaucoup trop encore, à l'heure qu'il est (6 septembre), des agitations intestines de l'organisation. Avoir confiance en soi, c'est souvent le meilleur moyen de donner confiance aux autres.

Mais, que voulez-vous? Depuis la période du « lancement » jusqu'à ce jour, on semble s'être donné de partout, — de partout! — l'étrange plaisir, la tâche diabolique de contrarier la marche d'un bâtiment qui ne demandait qu'à voguer à toute vapeur. Conçue d'après un plan trop ambitieux, maladroitement mise à flot ensuite, battue par de continuels changements de responsabilité, subissant ainsi les mauvais vents des influences, gaspillant ce temps précieux qui est l'étoffe dont la vie de toutes choses est tissée, faisant succéder des soubresauts d'ardeur à de longs calmes plats, l'exposition artistique et industrielle de la seconde ville de France n'a rien su, ne sait encore rien faire en temps opportun; elle est un frappant exemple que l'on n'est le plus souvent malheureux que par sa propre faute; elle ne sera pas complètement achevée le soir même de sa fermeture.

***

Les arts industriels tiennent la place d'honneur de l'Exposition lyonnaise. Sous la gigantesque coupole construite et décorée par Chatron, et dans la galerie qui portait le n° 7 il y a huit jours (ne nous compromettons pas), étincellent les diamants, les pierres, les facettes, les niellures de l'orfévrerie, miroitent les chefs-d'œuvre de la céramique et de la cristallerie, se carrent les créations originales de l'ébénisterie et de l'ameublement, s'ouvrent les curieuses éditions musicales, se présentent les pianos, les violons et les basses, les instruments de cuivre et de bois : tout cela un peu pêle-mêle et dans un désordre qui, pour n'être pas un effet de l'art, n'en a pas moins sa physionomie pittoresque et un caractère attrayant.

La grande facture parisienne — est-il besoin de nommer les Herz, les Pleyel, les Erard, et Kriegelstein, et Bord, et Gaveau? — a envoyé à Lyon ces pianos de facture courante, qui ne se différencient pas sensiblement les uns des autres, en ce sens qu'éga-

lement soignés de plan et de fabrication, ils sont à la fois l'instrument de l'amateur qui veut frapper par le brillant de son exécution et de l'artiste appliquant son talent à la musique de sentiment et de pensée des maîtres. Près de ces illustrations de la classe 66 figurent honorablement, mais en seconde ligne, les expositions purement commerciales de Gilson, Pape, Lebeau, Elcké, Focké, Beller, etc., etc.

L'harmonium est représenté par ses constructeurs émérites, Debain, Couty et Richard, la Société Alexandre, vétérans du succès et de la vente.

La facture provinciale a médiocrement répondu à l'appel de cette organisation provinciale. Les fameuses théories décentralisatrices perdraient-elles du terrain? L'ancienne et honorable maison J. Martin, de Toulouse (médaille d'argent, 1867), tient vaillamment la tête de ce groupe, suivie à distance par les lyonnais Baruth, Beaucourt, Bideller, Probst, ui laissent à désirer — l'espace dont je dispose ici me force à généraliser — sous le rapport de cette facilité, de cette simplicité de mécanisme permettant à l'exécutant d'être à volonté puissant et léger, véhément ou gracieux. Je signalerai, en passant, les pianos obliques, à cordes croisées et à casiers renfermant la musique, de Gruner, un studieux Hongrois, depuis longtemps fixé à Lyon. En somme, la moyenne de cette section n'est pas mauvaise. Aujourd'hui, avec des pièces et des *mécaniques* achetées aux bons fournisseurs et un ajusteur habile, on *monte* partout des pianos de commerce — je n'en veux pour preuves que les expéditions de Nîmes, de Saint-Étienne, de Bourges, de Paris même : — le *piano de commerce*, le piano tant vilipendé et calomnié, mais compagnon fidèle et docile, toujours prêt à donner un corps, sinon des ailes, aux harmonies capricieuses et sans lui insaisissables qui chantent dans le cerveau aux rares heures de l'inspiration.

Bernareggi, de Barcelone, est toute l'Espagne. Lui seul, et c'est assez, car il fait élégant et sonore. L'Angleterre a boudé. Quant à l'Italie, Maltarello (de Vicence) et deux ou trois autres exceptés, c'est de nos facteurs, personne ne l'ignore, qu'elle reçoit la plupart de ses pianos. Mais c'est surtout dans les divisions de la lutherie et des instruments de métal et de bois que l'abstention de l'Italie est regrettable. Notre Gautrot, notre Besson, notre Courtois, notre Millereau, notre Lecomte, notre Marks, notre Thibouville, et Cousin, Couturier, Molleron de Lyon, rien de mieux. Que ne pouvons-nous comparer, toutefois, leurs dernières créations à la famille des Pelitti, le fournisseur des armées italienne et turque, que Londres, Dublin, New-York, Florence, Vienne, Paris et Milan, sa patrie, ont honoré des plus hautes récompenses; aux clarinettes de Vinatieri, aux flûtes métalliques de Jules Forni, aux violons brescians d'Ambrogio, crémonais de Ceruti, napolitains d'Antoine et de Raphaël Gagliano, qui copient les plus purs modèles des luthiers illustres du XVIIe et du XVIIIe siècles!

Ne nous plaignons pas trop, cependant. Jacquot soutient dignement l'honneur de la lutherie française. Le moindre attouchement d'un archet habile peut faire *parler* ses violons. Leurs vernis présentent toutes les teintes appréciées des anciens de Crémone, depuis le jaune orangé jusqu'au rouge sang de bœuf. Faites chatoyer au jour la table de ces instruments, vous verrez les veines du bois échanger entre elles leurs moires lustrées.

Si incomplète qu'elle soit, cette galerie musicale me réservait une surprise. D'une plaque dorée venait tout à coup de me sauter aux yeux le nom de Steinway. Comme dans un éclair, je revis la lice animée du Champ de Mars, les bruyantes passes d'armes à pédales baissées, les joûtes sonores tout mécanisme dehors, les claviers admirés, le « plan circulaire » envié, le « barrage en fonte » vainqueur! Ritter, Alfred Jaëll, Boscowitz, Stœger, Baur, Ketten, Quidant, Mme Kastner-Escudier, doigts de velours, poignets d'acier, intrépides champions, vous en souvient-il ? Je craignis un moment la reprise des hostilités. Allait-on de nouveau en venir aux mains! Mais Chickering n'était pas là...

Le catalogue mentionne encore des orgues d'église de Paul Chazelle, d'Avallon et de M. l'abbé Dallery: je ne les ai pas vues. Quant aux méthodes et aux appareils d'enseignement de musique vocale ou instrumentale de Mlle Parent, de MM. Giraud, organiste à Grenoble, Fournier, de Lyon, et Danel, de Lille, outre que le système de ce dernier a été analysé dans ces colonnes, l'appréciation de ces travaux techniques appartient sans partage aux rapports du jury spécial. Je n'en alourdirai donc pas le bagage léger de ces notes et impressions de voyage.

***

Les éditeurs de musique parisiens se sont absolument désintéressés du concours auquel Lyon les conviait. Je me borne à constater la lacune sans en rechercher les causes. Aussi tout l'intérêt de cette classe se concentre-t-il, faute d'autres éléments, sur les magnifiques spécimens de Rieter-Biedermann, de Winterthur, près Zurich.

Il y a là des publications que des conditions spéciales de main-d'œuvre permettent seules de mener à bonne fin, et auxquelles le chef de cette maison apporte le goût éclairé d'un artiste et le luxe d'un millionnaire. Les *Suites* de Bach, les *Symphonies* de Berlioz, le *Fidelio* surtout, texte français et allemand, avec portrait et autographe de Beethoven, dessins et gravure de Merz et de Schwind, sont de véritables œuvres d'art, tant le poinçon est net, l'impression lumineuse, tant les étoffes sont souples et corsées, tant la recherche et le fini se révèlent dans les moindres détails.

Il me serait agréable, suivant en cela d'anciennes habitudes, de rattacher à la musique, à ses instruments, à ses partitions, les travaux des sculpteurs et des peintres, mais la galerie des beaux-arts du parc de la Tête d'Or est lamentable, pour ne pas dire plus. Quelques bons morceaux d'Appian, de Layraud, de Roman, de Textor, de Cathelineau; la collection du graveur Penin, dont le nom se lit sur les coins de bien des médailles commémoratives de solennités musicales; puis les copies de gravures anciennes de Mlle Salmon, les photographies de Jules Chéret, les épures de l'architecte Diet (*Projet d'une façade de théâtre pour la ville de Constantine*), les photographies de Victoire (Lyon), de Terpereau (Bordeaux), de Temporel (Genève), etc., se détachent seuls, ou à peu près, sur cette tourbe de nudités malsaines, d'ébauches informes et de débauches insensées de couleur et de ligne.

***

La cinquième galerie abrite la grande Salle des fêtes, asile, suivant le catalogue, des spectacles, concerts et conférences. Qu'on se figure une grange de proportions colossales, aux cloisons badigeonnées de teintes criardes; dans le fond, une estrade microscopique sur laquelle deux fauteuils, l'éternelle table à tapis vert « avec tout ce qu'il faut pour écrire » et une cheminée de carton, jouent aux quatre coins; par-dessus tout, un baldaquin empanaché, ressemblant, moins la couleur, à ceux qui recouvrent dans les églises de Paris les catafalques d'importance; au ciel de ce désert, facilement transformé en Sahara par le soleil auquel dix larges baies donnent libre accès, des cartouches avec ces noms, dont je respecte scrupuleusement l'orthographe : VICTOR NASSÉ. — REBBERE. — DONNIZETTI. — REILLÉ. — BELINI. — ROZINNI. — MEYEBEE. Telle est la grande Salle des fêtes « asile des spectacles, concerts et conférences, » et nullement ennemie, on le voit, d'une douce gaieté.

Le théâtre d'Été, lui — opéras-bouffes, opérettes, saynètes, airs, duos, chansons, chansonnettes, romances, gymnasiarques, ballets, pantomimes, etc.; orchestre de trente musiciens sous la direction de M. V. Buot (toujours d'après le catalogue) — s'est réfugié au fond du parc, estimant sans doute que rien ne gênerait là ses ébats variés, ses représentations « diurnes et nocturnes. » Durant mon séjour à Lyon, cette exploitation, poussant jusqu'au bout la copie du Théâtre-International du Champ de Mars, n'était ni « diurne, » ni « nocturne, » mais simplement fermée.

En attendant, les visiteurs de l'exposition lyonnaise, amis du théâtre et de la musique, peuvent actuellement choisir entre le Grand-Théâtre, où Céline Montaland joue la *Chatte Blanche*; les

Nouveautés qui chantent avec une troupe suffisante *les Cent-Vierges* et *les Brigands*; le Gymnase, le Théâtre-Joli, les représentations populaires de l'Alcazar ou les concerts de la place Bellecour dont J. Luigini est le directeur convaincu. Enfin, dans ce musical et théâtral Lyon, terre classique du café-chantant, berceau de l'opérette, patrie des franches goguettes et de la gaudriole, l'Eldorado de la rue de la Belle-Cordière, le Casino de Arts, les Folies lyonnaises et jusqu'à l'établissement lyrique de l'avenue de Saxe allument chaque soir leurs girandoles, dans la brume du tabac, et versent sur un public enthousiaste entassé et altéré, que sillonnent les petites marchandes d'olives, de fleurs et de crevettes, des torrents de bière et de mélodie mousseuses.

***

Entendez-vous, sous la colonnade des promenoirs extérieurs qui en prolongent l'écho, entendez-vous ces gais éclats de voix, ces rires épanouis, ce vif dialogue scandé par des chocs de bâton et des heurts indéfinissables, cet accent traînard plein d'inflexions doucereuses, caressantes, hypocrites, avec des *ô* et des *â* démesurément circonflexes, des terminaisons à la bordelaise, une mosaïque étourdissante de patois, d'argot et de néologismes? Ecoutez, regardez et admirez, si vous avez le sentiment de la réalité.

Ce petit bonhomme au serre-tête noir terminé par une queue ou *sarsifis* en demi-cercle, avec sa veste marron à boutons blancs, saluant par hauts-le-corps brusques et courts, c'est l'incarnation grotesque du peuple lyonnais dont il reproduit l'allure, l'accent et les gestes; c'est la création mémorable du marchand dechansons Mourguet, que Talma, en représentations à Lyon, voulut voir et féliciter : — songez-y donc, inventer une marionnette, l'imposer à son époque, parmi les consacrées et les classiques, quelle audace et quelle force! — c'est Guignol, en un mot, l'irrésistible Guignol qui cherche sa Madelon, en compagnie de son compère, toujours en proie au *soifement*, Gnafron, aux favoris épais, au vaste tromblon gris.

De la moralité des deux amis, je ne répondrais guère; ils se prêtent assez volontiers un coup de main, à l'occasion, au courant de leur nombreux et scabreux répertoire. Pour le moment, le jour, à l'Exposition, le soir, passage de l'Argue ou dans leur théâtre de la rue Port-du-Temple, ils jouent une parodie de l'*Africaine* en huit tableaux, précédée de la *Visite de Guignol à l'Exposition*, pochade en vers par Pierre Rousset. On ne raconte pas ces choses-là! C'est splendide d'insenséisme; et quel entrain! et quelles bonnes *frippes!* et aussi quelle philosophie!

Signalé par Nodier, appelé à la cour du roi Louis-Philippe, classé par Francisque Michel, étudié de près par ceux qu'intéressent les côtés saillants et originaux du théâtre embryonnaire des marionnettes, Guignol a eu, il y a quelques dix ans la bonne fortune d'être raconté par Charles Monselet.

Comme ce charmant esprit, je me suis attardé, à mon tour, au « petit théâtre » et j'y ai passé un instant agréable. La chaleur avait été lourde, le poids du jour accablant. On ne reste pas impunément cinq heures sous une coupole chauffée à blanc, dans l'atmosphère de soixante pianos furieusement déchaînés! Après le cérémonieux et l'apprêt, un peu de gaieté, même rude, ne messied point ; cela produit l'effet d'un vin âpre, mais franc et jaseur, qu'on prendrait l'été sous la treille.

Il n'y a que les Expositions pour présenter de tels contrastes, et c'est là, je le crois, leur plus grand intérêt, leur plus clair bénéfice. Les comptes-rendus qui se piquent de fidélité ne doivent-ils pas en garder le souvenir et comme le reflet? Je n'ai fait, après tout, que, placer la « petite pièce » après la grande, ne pouvant, au surplus, omettre de signaler ici ce que cette exposition lyonnaise renferme, dans le domaine de la fantaisie, de plus essentiellement lyonnais.

Em. Mathieu de Monter.

REVUE DES THÉATRES.

Odéon : Débuts dans le répertoire. *La Crémaillère*, comédie en un acte, en vers, de M. Paul Ferrier; *le Rendez-vous*, comédie en un acte, en vers, de M. François Coppée. — Variétés : *le Tour du cadran*, folie-vaudeville en cinq actes et six tableaux, de MM. Hector Crémieux et Henri Bocage. — Gymnase : *la Dame d'en face*, comédie en un acte de M. Georges Petit; *Un Maître en service*, comédie en un acte de MM. Albéric Second et Blerzy. — Menus-Plaisirs : reprises des *Contes de Perrault*. — Folies-Dramatiques : *Mazeppa*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Chabrillat et Ch. Dupin, musique de M. Pourny. — Chateau-d'eau : *le Boudoir de Vénus*, fantaisie en trois tableaux, de M. Clairville; *Une poignée de bêtises*, revue en trois tableaux, de MM. Blondeau et Monréal.

C'est avec *les Femmes savantes* et *le Jeu de l'Amour et du Hasard* que l'Odéon a rouvert ses portes. Il a joué aussi *Tartufe* et il a représenté deux pièces nouvelles en vers. Or, il n'a pas encore été parlé en prose sur le second théâtre français depuis l'avénement de M. Duquesnel, et on accuse le nouveau directeur de tendances boulevardières!

Pierre Berton et Porel, qu'on n'avait jamais entendus dans le répertoire, sont d'excellents interprètes de Molière. Mlle Léonide Leblanc a très-bien saisi et rendu les délicates nuances du rôle de la tendre Sylvia. Mlle Broisart joue Henriette des *Femmes savantes* avec une grâce parfaite et un véritable sentiment du personnage.

Mercredi, le même théâtre nous conviait à la représentation de deux bluettes.

La Crémaillère est la cinq-centième variation de ce thème connu : un mari se croit en bonne fortune, c'est avec sa femme qu'il soupe. C'est avec Mme de Franeville que le chevalier de Franeville inaugure une petite maison qu'il a achetée pour ses escapades galantes.

La petite comédie de M. François Coppée a été jouée pour la première fois l'hiver dernier dans les salons de M. Détroyat, par les artistes, croyons-nous, qui l'interprètent à l'Odéon. Une comtesse a accepté un rendez-vous avec un jeune peintre, histoire de fureter dans un atelier. Sa vertu court quelque risque; la charité la sauve.

Les vers sont jolis et les rôles bien joués par Pierre Berton et Mlle Colombier.

= La pièce des Variétés est bien amusante. Elle commence comme une comédie, et dès le deuxième acte, elle se lance à fond de train dans les extravagances les plus insensées; c'est de la folie, de la pure folie. On s'en veut de rire ainsi de toutes ces absurdités, mais on rit.

Dufrissard meurt. La cohue de ses héritiers assiste à l'ouverture de son testament. A qui a-t-il laissé ses trois beaux millions? A celui de ses cousins ou neveux qui n'a jamais... qui n'a jamais aimé. Où est-il ce merle blanc? On renonce à le chercher parmi les hommes, mais la cousine Ernesta paraît d'une innocence rare et le notaire la déclare dans les conditions requises par la volonté du défunt. Il est vrai qu'Ernesta est la fille du tabellion, et que ce dernier saura bien gratter quelque chose sur le magot. Mais, ô malheur! un cousin tout à fait dans le programme arrive à l'improviste de son département.

Lutte entre Gazinard, qui essaye par tous les moyens possibles de faire succomber Gaëtan aux tentations dont la capitale est pleine, et Séraphin, un huissier qui en veut à Gazinard, et qui, pour lui déplaire et empêcher l'héritage de revenir à sa fille, protége le candide provincial.

Minuit sonne! C'est l'heure arrêtée par le testateur pour trancher la fameuse question. Gaëtan est-il resté pur? Qu'importe! Il épouse Ernesta; les trois millions sont dévolus à ces deux jeunes amoureux.

Rien de plus drôle que ce combat entre le notaire et l'huissier, et que la situation de ce pauvre novice au milieu des piéges tendus à sa vertu.

Les artistes font assaut de verve et d'entrain. Le tableau

représentant avec une parfaite exactitude le cirque des Champs-Elysées est à lui seul un grand succès.

= *Les Vieilles Filles* ont quitté l'affiche du Gymnase où elles faisaient assez triste figure ; deux petites comédies les remplacent, escortées de pièces du répertoire.

La Dame d'en face renferme une leçon ou tout au moins un conseil : quand une coquette nous fait poser, ayez l'air de lancer des signes d'intelligence à une gentille voisine. Ce système réussit à de Lunières, qui, grâce à Mlle Brisebottines, excite la jalousie de la comtesse.

Un Maître en service est beaucoup plus développé que la bluette de M. Georges Petit; les incidents et les quiproquos plaisants s'y accumulent, et, à entendre les rires bruyants, on se croirait au Palais-Royal, d'autant plus que Ravel joue le principal rôle; non pas celui du maître, mais celui du valet qui fait espionner sa femme par son maître, ce qui amène une brouille dans le ménage Savarin. Je ne puis démêler ici le fil de l'intrigue, sachez seulement que la mèche de cheveux qui a failli amener une séparation n'était pas envoyée à un amant, mais à un somnambule. Mme Savarin voulait savoir de cet oracle infaillible si elle doit renoncer au bonheur d'être jamais mère. Voilà quatre ans qu'elle est mariée et elle s'impatiente. Quant à Ernestine Briquet, la femme du vieux domestique... je préfère garder le silence. Pauvre Briquet!

Cette amusante et très-spirituelle pièce restera au répertoire du Gymnase.

= Joués aux Délassements, que les aimables communards ont incendiés, repris à l'Ambigu l'année dernière, *les Contes de Perrault* reparaissent aux Menus-Plaisirs. Cet acharnement a lieu de nous surprendre ; mais il ne saurait être qu'agréable aux auteurs. Il est vrai que le public se moque bien qu'on lui donne du nouveau ou qu'on lui serve toujours la même chose pour ces sortes d'exhibitions. Des décors, des costumes, d'agréables fillettes habillées, peu habillées de gaze, voilà tout ce qu'il demande, et, pardessus le marché, en plus d'un certain déploiement de mise en scène, on lui chante des couplets frais éclos, on lui danse des pas récemments imaginés, et Mme Macé-Montrouge, l'étoile des Folies-Marigny, au temps prospère de ce petit théâtre, remplit plusieurs rôles, tous très-longs.

= Aux Folies-Dramatiques, *Mazeppa*, dont on parlait tant, a échoué. Le sujet prêtait pourtant et les auteurs avaient matière à scènes assez piquantes; ils se sont trompés du tout au tout. La partition ne se recommande pas non plus par de bien brillantes qualités, et il y a peu de morceaux dignes d'être cités. La mise en scène est véritablement splendide. Le cadre valait une meilleure toile. Les artistes ont vaillamment combattu; honneur au courage malheureux.

Les Folies-Dramatiques ne sont pas en peine de prendre une prompte revanche ; elles sont outillées pour cela.

= M. Cogniard renonce aux drames. Son théâtre du Château-d'Eau est désormais consacré à la fantaisie: folies-vaudevilles, revues, parodies, ballets, on donnera sur cette scène tous les genres qui n'exigent pas une attention soutenue, tout ce qui sert de prétexte à chansons, à décors et à costumes. Plus de grands ouvrages commençant pendant qu'on dîne encore dans les maisons bourgeoises et finissant à minuit, mais un programme varié avec lequel, en arrivant à toute heure, on puisse encore entendre et voir une pièce complète, ne dût-elle durer que l'espace d'un cigare.

Car on fume maintenant au Château-d'Eau, mais pas dans la salle. Il y a spectateurs assis et promeneurs. Les loges de face, longues et sombres, sont transformées en élégantes loges découvertes, autour desquelles circule un vaste promenoir attenant au grand foyer, où l'on peut « consommer ». Tout cela est compris et aménagé avec beaucoup d'entente pour l'agrément du public.

Le spectacle d'ouverture commence par un lever de rideau ; puis vient le *Boudoir de Vénus*, trois tableaux qui se passent dans le firmament et qui sont merveilleux de mise en scène. Ajoutons que cette mise en scène n'est pas seulement luxueuse, mais d'un goût exquis. Ajoutons encore, ce qui ne gâte rien, que M. Clairville a semé la pièce de charmants couplets écrits sur des airs des plus récents succès bouffes; il a largement emprunté aux *Cent Vierges*; la jolie valse de Ch. Lecocq a été couverte d'applaudissements. Une amusante revue en trois petits tableaux termine la soirée.

Adrien Laroque.

EXPOSITION D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE
AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

CONCOURS MUSICAUX.

Voici le résultat du troisième concours d'orphéons, fanfares et musiques d'harmonie, à l'Exposition universelle d'économie domestique. — Membres du Jury : MM. Colin, F. Dubois, J. Carlez, Verrimst.

Lecture a vue. — Orphéons. — (3e *division*, 2e *section*.) — 1er prix : Orphéon de Nogent-le-Roi ; directeur : M. Hilsont. — 2e prix : Union chorale d'Aix-en-Othe ; directeur : M. Corniquet. — 3e prix : Chorale de Saint-Just-en-Chaussée ; directeur : M. Brenne.

Fanfares. — (3e *division*, 2e *section*). — Pas de premier prix. — 2e prix : Fanfare de Nogent-le-Roi ; directeur : M. Hilsont. — 3e prix : Fanfare de Clichy ; directeur : M. Monvaillier.

Harmonies. — (3e *division*, 2e *section*.) — Pas de prix.

Concours d'exécution. — Orphéons. — 1er prix : Chorale de Saint-Just-en-Chaussée ; directeur : M. Brenne. — 2e prix : Chorale de Villiers-le-Bel ; directeur : M. Leclerc. — 3e prix : Union chorale d'Aix-en-Othe ; directeur : M. Corniquet. — 4e prix : Chorale de Nogent-le-Roi ; directeur : M. Hilsont. — *Observation*. — Le Jury a décidé la mise hors concours de la Société des Lilas pour infraction à l'art. 23 du réglement.

Fanfares. — (3e *division*, 2e *section*, *groupe A*.) — 1er prix : Fanfare de Clichy ; directeur : M. Monvaillier. — 2e prix : Fanfare de Gallardon, sous la direction du sous-chef, M. Cochery-Neveu. — 3e prix : Fanfare de Bourg-la-Reine ; directeur : M. Chevallon. 4e prix : Fanfare de Saint-Martin-du-Tertre ; directeur : M. Rémond.

Harmonies. — (3e *section*, 2e *division*.) — Pas de premier ni de deuxième prix. — 3e prix : Musique municipale de Damville ; directeur : M. Petit.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné lundi *Robert le Diable*, mercredi et vendredi *Don Juan*. Mercredi prochain, *le Prophète*, pour la continuation des débuts du ténor Sylva.

*** Mlle Zélie Derasse, de l'Opéra de La Haye, ancienne élève du Conservatoire de Paris, vient d'être engagée par M. Halanzier.

*** A l'Opéra-Comique, on a donné cette semaine *la Dame Blanche*, *le Chalet*, la reprise de *Mignon*, *Bonsoir Voisin* et *Haydée*. — Mmes Galli-Marié et Priola, MM. Lhérie, Ismaël et Ponchard interprètent avec leur talent habituel l'œuvre d'Ambroise Thomas, qui est toujours fort goûtée du public. — Dans *Haydée* ont eu lieu, jeudi, les débuts de Mlle Marguerite Chapuy. Cette jeune cantatrice, fille de l'ancien danseur de l'Opéra, a appartenu quelque temps au théâtre du Vaudeville ; puis elle a songé à utiliser une jolie voix, et a entrepris l'étude du chant et du répertoire de l'Opéra-Comique. En peu de temps elle s'est mise en état de débuter dans l'un des rôles les plus charmants, mais aussi les plus difficiles de l'œuvre d'Auber. Comme chanteuse, elle mérite de sincères encouragements, bien qu'on s'aperçoive de la hâte avec laquelle ses études ont été conduites; le public en tous cas, ne lui a pas marchandé son approbation ; on lui a bissé les couplets de la Brise qu'elle dit d'une façon charmante. Comme comédienne, il lui reste moins à apprendre. Mais ce qui lui manque s'acquiert, et l'intelligence et le goût dont elle a fait preuve font bien augurer de son avenir. — Hier l'affiche annonçait *le Pré aux Clercs*, pour la rentrée de Sainte-Foy, de Melchissédec et de Mme Carvalho.

*** *Marta* et le début de Capoul feront les frais de la soirée d'ouverture au Théâtre-Italien, le mardi 1er octobre. Le 24 du même mois, commenceront les représentations de Mlle Albani.

*** Capoul est engagé à raison de 12,000 francs par mois, pendant cinq mois, avec la clause que, s'il ne réussit pas dans ses débuts, le contrat sera résilié à la fin d'octobre. Mais Capoul ne saurait échouer dans *Marta*.

*** C'est avec *l'Alibi*, de MM. Jules Moinaux et Nibelle, avec Mlle Girard dans le principal rôle, que M. Ruelle a l'intention de rouvrir le théâtre de l'Athénée. Cependant, si cet ouvrage n'était pas suffisamment su, le spectacle d'ouverture serait emprunté au répertoire : *le Nouveau*

Seigneur et *le Docteur Crispin*. — *L'Alibi* sera donné en même temps au théâtre de l'Athénée de Paris, et à celui des Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles.

⁂ Le Grand-Théâtre de Bordeaux a fait sa réouverture avec *le Trouvère*, dans lequel Mme Marie Sass a obtenu un brillant succès. Elle a été applaudie avec enthousiasme après tous les morceaux, et rappelée après chaque acte.

⁂ Les *Cent Vierges* ont été données cette semaine pour la première fois, à Lille, et y ont réussi comme au Havre, la semaine précédente, et partout ailleurs. Le comique Bonnet a été particulièrement applaudi.

⁂ Le Grand-Théâtre de Lyon a fait en M. et Mme Chelli-Boulo deux excellentes acquisitions. Dans *les Huguenots*, *la Juive*, *Lucie*, dans *les Mousquetaires de la Reine*, *Haydée*, *le Songe d'une nuit d'Été*, ils ont conquis, la saison à peine ouverte, la faveur du public, et la garderont certainement.

⁂ Une excellente troupe d'opérette joue en ce moment à Etretat *l'Ecossais de Chatou* et *la Veuve Grapin*, deux jolies choses que le public de cette plage fashionable ne se lasse pas d'applaudir, et aux succès desquels Ernest Masson, le charmant ténor de l'Opéra-Comique, contribue pour une bonne part.

⁂ Une caravane de critiques parisiens est partie hier pour aller assister à Vienne à la première représentation du *Corsaire noir* d'Offenbach, qui sera joué jeudi au théâtre An der Wien.

NOUVELLES DIVERSES.

⁂ Le grand concert donné à Trouville, sous le patronage de Mme Thiers, au profit des amputés de la guerre, a été magnifique. Une foule nombreuse, personnages officiels et public, remplissait la salle. M. Thiers occupait une place de simple auditeur, derrière les dames patronnesses. Parmi les morceaux les plus applaudis du programme, dont l'exécution entière a duré deux heures, nous citerons : l'ouverture de *Martha*, exécutée par la musique du 24e de ligne; l'arioso du *Prophète*, chanté par Mlle Bloch; un menuetto de Beethoven, exécuté par les instruments à cordes; *Mira la bianca luna*, duo de Rossini, chanté par Faure et Mlle Bloch; un air d'*Iphigénie*, chanté par le ténor Richard; *le Retour du Promis*, de Dessauer, chanté par Mlle Bloch; enfin une romance pour violon dédiée à Mme Thiers, composée et exécutée par l'excellent chef d'orchestre Portehaut. La recette a dû être fort belle, car les dames patronnesses ont eu peine à satisfaire à toutes les demandes de billets qui leur étaient adressées.

⁂ On lit dans le *Figaro* : « M. Jules Simon a adressé le mois dernier à M. Ambroise Thomas une lettre où il lui dit qu'ayant été souvent frappé de n'entendre chanter, dans les réunions d'ouvriers ou de paysans, que des airs très-vulgaires, accompagnés de paroles lubriques et sottes, il désire empêcher la propagation de ces vilenies. Il prie donc M. Thomas, en sa qualité de président du Comité des études musicales, de réunir un choix de morceaux, airs, duos, trios, quatuors, morceaux d'ensemble, pris dans les plus grands maîtres de la musique sacrée et de la musique profane. « Je suis convaincu, dit le ministre, » qu'il est possible de faire un pareil choix, de le graduer, car il y a » d'admirable choses qui sont faciles et simples, et de substituer à nos » airs de guinguettes et de cabarets, de grande et noble musique. » Si nos maîtres veulent bien m'aider à cela, je crois que nous ren- » drons ensemble un service à notre pays. Je m'efforce, en poursuivant » la même idée dans un autre genre, de remplacer les livres médio- » cres, dont nos dépôts sont remplis, par les chefs-d'œuvre de la » littérature française. Voulez-vous saisir de mon projet le Comité des » études musicales, et me faire, dès à présent, un rapport sur les » moyens à employer pour réaliser mon désir? »

⁂ Une association artistique et philanthropique vient de se fonder entre les anciens élèves de l'École de musique religieuse de Niedermeyer. Un banquet en avait réuni un bon nombre, de Paris et de la province, à l'occasion de la fête de leur maître regretté : MM. Imbert, de Rennes, Yung, de Bar-le-Duc, Chevreux, de Rennes, Vasseur, organiste à Versailles, les maîtres de chapelle parisiens A. Bollaert, C. Magner, les organistes Stoltz, Brayer, G. Fauré, etc. C'est de ces agapes qu'est issue la fraternelle association dont nous parlons. L'école de Niedermeyer tient une assez belle place dans la république artistique pour qu'un lien durable continue à unir ses membres et perpétue sa tradition, en même temps qu'il permettra au plus grand nombre d'adoucir les rigueurs que le sort pourrait avoir pour quelques-uns des leurs.

⁂ Aujourd'hui dimanche, la musique de la Garde républicaine, sous la direction de M. Paulus, se fait entendre dans le concert donné au profit des pauvres, au Jardin des Roses, à Enghien.

⁂ La musique de la Garde républicaine se rendra à Lyon du 20 au 22 septembre, pour prendre part au festival qu'organise M. Mangin à l'occasion de l'Exposition. Elle donnera au moins trois concerts. Il est possible qu'elle se rende de là à Marseille, puis à Toulon, Bordeaux et Poitiers.

⁂ Les concerts du Grand-Hôtel recommenceront le mois prochain, sous la direction de M. J. Danbé. On prend des dispositions pour améliorer l'acoustique de la salle de concerts, qui était trop sonore. M. Danbé a engagé pour son orchestre un certain nombre d'artistes du Conservatoire; il s'est assuré, de plus, le concours de la Société chorale Bourgault-Ducoudray.

⁂ Notre collaborateur Adolphe Jullien vient de publier dans le dernier numéro du *Correspondant* un intéressant article intitulé *Favart et Gluck*, qui nous renseigne sur leurs relations et leurs travaux communs. C'est à l'aide de documents originaux et surtout des lettres de Favart que M. Jullien a pu donner les détails les plus complets sur ce point assez peu connu de l'histoire littéraire et musicale du siècle dernier.

⁂ Le congrès annuel des bardes gallois, ou Eisteddfod, a eu lieu à la fin du mois dernier. Nous publierons dimanche prochain un article de Ch. Bannelier sur ces curieuses solennités, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et dont on parle si peu hors de l'Angleterre.

⁂ Séligmann a donné à Divonne un second concert pour les pauvres, et, sur la demande des hôtes de cette charmante station balnéaire, un concert d'adieu. Parmi ses compositions nouvelles, qui ont fait les frais du programme, on a surtout applaudi l'originale pastorale *Il pleut, bergère*, qui, malgré son développement, a été unanimement redemandée; *Flocons de neige* (*Nuit de décembre*); *l'Aube* et *la Captive*, de l'Album algérien; un nocturne sur *l'Absence* de Beethoven; et *la Séparation*, pathétique et poignante inspiration où la passion déborde, et que l'artiste rend avec un entraînement irrésistible.

⁂ Tout le monde ne ploie pas le genou en Allemagne devant cette envahissante individualité qui a nom Richard Wagner. Voici une lettre que publie la *Gazette de Cologne*, et qui est adressée au rédacteur en chef de ce journal, par un maître qui jouit de quelque autorité dans son pays : « Votre chroniqueur local parle du courage de M. R. Wagner à » venir ici « dans le camp de ses adversaires. » Rien ne serait moins » héroïque. Depuis des années, *Tannhäuser* et *Lohengrin* sont représentés » ici avec succès, et le compositeur peut s'attendre avec certitude à un » triomphe complet. Mais comme le parti me fait l'honneur de me con- » sidérer comme son adversaire et me proscrit comme tel, je ne nie non » plus d'aucune façon que la plus grande partie de ce qu'écrit, compose » et entreprend M. Wagner, m'agace infiniment. Je dois cependant faire » observer que j'ai fait connaître au public, par d'excellentes interpréta- » tions, ses compositions de concert (ouverture de *Faust*, Marche impériale, » Prologue des *Maîtres chanteurs*). Voir M. Wagner diriger une de ses » œuvres doit intéresser ses adversaires comme ses partisans, d'autant plus » qu'il se sert, à cet effet, d'un bâton de chef d'orchestre et non de prose » allemande. — Agréez, etc. — Dr Ferdinand Hiller, *Kapellmeister*. »

⁂ La Société chorale de Mulhouse, la *Camondia*, a donné dans cette ville un concert tout patriotique. La belle poésie d'Auguste Barbier, l'*Alsace*, rendue avec élan, a produit un effet irrésistible. Des larmes étaient dans tous les yeux, et un cri formidable de *Vive la France!* est sorti de toutes les poitrines. On a chanté l'*Hymne à la France*, de Kreutzer, la cantate *Gallia*, et le chant national de *Charles VI*, « Guerre aux tyrans! »

⁂ Le tome II de *La musique aux Pays-Bas avant le XIXe siècle*, par M. Edmond Vanderstræten, a paru à la librairie G. A. Van Tright, à Bruxelles. L'auteur traite son sujet avec une érudition de bénédictin : documents inédits et annotés, compositeurs, virtuoses, théoriciens, luthiers, opéras, motets, airs nationaux, académies, maîtrises, livres, portraits, tout ce qui concerne l'histoire de la musique flamande y est rassemblé et discuté. C'est le complément obligé de tous les ouvrages du même genre.

⁂ Le journal *La España musical*, de Barcelone, annonce la publication d'un travail important, *notable obra*, d'un M. Felipe Pedrell, intitulé *los Poemas del Pianista*, et en donne comme échantillon un extrait dans lequel est analysée longuement la sonate op. 26 de Beethoven. Or, cette analyse est tout simplement traduite mot pour mot du livre de W. de Lenz : *Beethoven et ses trois styles*. Le reste sera sans doute à l'avenant. Pourquoi se gêner, en effet? Qui connaît, en Espagne, la littérature musicale étrangère?

⁂ Mme Pauline Lucca part, comme nous l'avons dit, pour l'Amérique, engagée par M. Maretzek à des conditions magnifiques. Son contrat avec l'Opéra de Berlin est loin d'être à terme; aussi l'affiche désignera-t-elle la cantatrice comme *contractbrüchig* ou en rupture d'engagement. Mme Lucca sera, en conséquence, mise au ban de tous les théâtres d'Allemagne. Dans une lettre adressée au *Fremdenblatt*, elle explique sa résolution par les désagréments que lui ont causés les attaques persistantes et injustes d'une cabale à la dévotion d'une cantatrice rivale (Mme Mallinger), et exprime au public de Berlin ses regrets de prendre congé de lui d'une façon si brusque. Les gens bien informés ajoutent que des chagrins domestiques ont lourdement pesé dans la balance quand Mme Lucca a dû prendre un parti. M. le baron de Rahden n'accompagne pas sa femme, qui n'emmène que ses enfants et ses parents.

*** Le doyen des professeurs de musique en Allemagne, Frédéric Wieck, le père de Mme Clara Schumann, a fêté, le 11 août dernier, son 87e anniversaire.

*** *Ultrix!* Tel est le simple titre d'un court recueil de poésies que vient de publier Jouaust, l'artiste en éditions, et dont l'auteur, qui n'a pas dit son nom, doit être bien connu de M. le docteur Chanet. *Ultrix!* c'est en effet la Muse Vengeresse qui a inspiré ces beaux vers, si fiers, si mâles, si pleins d'un patriotisme enfiévré! il y a là des strophes que ne désavouerait pas l'auteur des *Châtiments*. Le poëte n'en est d'ailleurs pas à son coup d'essai.

*** Viennent de paraître, chez l'éditeur Schmitt : une *Sérénade* pour piano et violon, par Angelino Trojelli, et chez l'éditeur Richault, un chœur à quatre voix d'hommes: *Travaillons*, paroles et musique de Désirée Pacault.

*** A partir du 1er octobre prochain, ouverture d'un cours de chant spécial dirigé par M. C. Caillot, du Théâtre-Lyrique, élève de Ch attaille, ex-lauréat du Conservatoire de musique. Les cours auront lieu les mardis, jeudis et samedis, de 3 à 5 heures. Se faire inscrire chez M. Caillot, 8, cité Trévise, le matin jusqu'à midi.

*** Septembre est exceptionnellement clément aux concerts en plein air. Aussi celui des Champs-Elysées, qui devait fermer le 15, a-t-il retardé sa clôture jusqu'au 25.

✝

*** Le 4 septembre est morte à Berlin, à l'âge de 78 ans, Caroline Seidler, veuve d'un violoniste de talent, fille d'Antoine Wranitzki, et cantatrice très-distinguée. Elle était la seule survivante des artistes qui interprétèrent pour la première fois *le Freischütz* à Berlin.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Le 149e festival des Trois Chœurs (Worcester, Hereford et Gloucester) a été tenu à Worcester du 10 au 12 septembre. Les oratorios ont formé, comme d'habitude, le fond du programme : *Elie* et le *Lobgesang* de Mendelssohn, *le Messie* et *Samson* de Hændel, *la Création* de Haydn, la *Matthæus-Passion* de Bach; on a entendu aussi une *selection* assez considérable d'*Idomeneo* de Mozart, et des œuvres des compositeurs modernes : Auber, Wallace, Donizetti, Sullivan, Bevignani, etc. Mlle Tietjens, Mmes Lemmens-Sherrington, Patey, MM. Santley, Vernon-Rigby, Lewis Thomas, Cutler, chantaient les soli. La musique instrumentale tenait fort peu de place au programme. — M. Mapleson annonce trois concerts extraordinaires après les festivals de Worcester et Norwich, à Royal Albert Hall. Le premier sera un concert militaire; le deuxième un concert religieux (on y interprétera *le Messie*); le troisième enfin, un concert de solistes, dans lequel se feront entendre Mmes Tietjens, de Murska, Trebelli, Sinico, Marimon, MM. Campanini, Agnesi, Mendioroz, Borella, Campobello, Foli, etc., en un mot les meilleurs sujets de Her Majesty's Theatre qui sont restés à Londres. Ces concerts seront dirigés par M. Cusins.

*** *Bruxelles.* — *Les Mousquetaires de la Reine*, dans lesquels le ténor Jourdan faisait sa rentrée, et *le Pré aux Clercs*, pour les débuts de Mlle Isaac, ont été donnés la semaine dernière au théâtre de la Monnaie. Mlle Isaac a réussi, grâce à une voix charmante, bien conduite, et à un physique sympathique; mais elle a paru bien novice encore au théâtre. Dans quelque temps ce sera une excellente chanteuse légère.

*** *Vienne.* — On va essayer de mettre en lumière un opéra posthume du pianiste Th. Dœhler, intitulé *Tancreda*, et dont le sujet est emprunté à Silvio Pellico. Cet ouvrage était resté la propriété de la sœur de Dœhler, qui vient de le céder à la direction du nouvel Opéra. Sa valeur artistique est tout au moins douteuse, car l'auteur ne savait, lorsqu'il le commença, en 1845, ni écrire pour les voix, ni instrumenter; ne pouvant mener son travail à bonne fin, il alla à Bologne demander quelques conseils à Rossini, et acheva sa partition en 1846, à Moscou. On ne s'attend donc pas précisément à un succès. — La première nouveauté que donnera l'Opéra est *Hamlet*, d'Ambroise Thomas. — Une opérette en trois actes de Max Wolff, *Die Pilger* (les Pèlerins), a été représentée pour la première fois le 6 septembre au théâtre An der Wien et bien accueillie du public.

*** *Copenhague.* — La saison lyrique a commencé le 2 septembre. On a donné jusqu'ici *les Maîtres Chanteurs*, *le Dieu et la Bayadère*, *Robert le Diable* et *le Petit Chaperon Rouge*.

*** *Milan.* — L'ouverture du théâtre Al Foro Bonaparte a été fixée, sauf nouvel empêchement, au 12 septembre. Le programme de la saison vient d'être publié : en voici la substance. Les opéras à représenter sont: *Gli Ugonotti*, *la Favorita*, *Corinna*, opéra nouveau, en quatre actes, de Rebora, écrit pour ce théâtre, *I promessi sposi*, de Ponchielli, et *le Vispe Comari di Windsor*, de Nicolaï, deux œuvres nouvelles pour Milan. Les artistes engagés sont : Mmes Galletti-Gianoli, Pozzoni-Anastasi, De Carini, Barlani-Dini, Brambilla, Grisi, Risarelli, Bernardoni, Bonamoni, Gioachini ; MM. Tiberini, Aramburo, Anastasi, Giacomini, Berti, Sinigaglia, Manfredi, Giraldoni, Barré, Facntini-Galassi, Scaria, Zimelli, Romani, Calcaterra, Saccardi, Erli ; chef d'orchestre : Gelli; chorégraphe : Magri. — L'*impresa* de la Scala a engagé deux nouveaux ténors : Brignoli et Buonfratelli. La saison d'hiver s'ouvrira avec *Ruy-Blas*, de Marchetti, qui sera suivi, selon toute apparence, de *Roberto il Diavolo*.

*** *Bergame.* — Un nouvel opéra de Pontoglio, *la Notte del Natale* (la Nuit de Noël), a été représenté avec succès au théâtre Riccardi.

*** *San Marino.*—L'inauguration du théâtre récemment construit a été faite le 27 août, avec un opéra nouveau de Mercuri : *Adelinda*, chanté par Mmes Barlani-Dini et Cortesi, le ténor Carpi, le baryton Sterbini et la basse Ladislao Miller. Grand succès : le maestro a été rappelé *quarante fois!*

*** *Barcelone.* — Sont engagés au Liceo, pour la prochaine campagne lyrique : les sœurs Ferni, Mme Ponti dell'Armi, les ténors Zaccometti, Aramburo, Genevoix, le baryton Giraldoni. Parmi les ouvrages qui seront représentés, on cite *I promessi sposi* de Petrella, *Il Guarany* de Gomes.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Le chef d'orchestre de l'Opéra italien, pour la prochaine saison, sera M. Bosoni, qui a rempli les mêmes fonctions, il y a quelques années, à la Fenice de Venise.

*** *Rio de Janeiro.* — El señor don Tomas Galvan, impresario espagnol fraîchement débarqué à Rio avec une troupe de *zarzuela*, annonce de fort intéressantes représentations au Teatro Lirico Flaminense. Ce sont des opéras-comiques français qui forment le fond du répertoire. Il n'en reste, toutefois, que le sujet; quant à la musique, fi donc! on fait bien mieux *tra los montes* ; et d'ailleurs il faudrait peut-être payer des droits d'auteur. El señor Galvan affiche donc : *l'Eclair*, de M. Francisco Compradon pour les paroles, du maestro Ulise Barbieri pour la musique; *le Domino noir* « grandiosa, sublime, bellissima zarzuela », de MM. Compradon et Emilio Arrieta ; *le Postillon de Lonjumeau* de MM. d'Olova et Cristoval Oudrid ; *le Maître de Chapelle* de MM. Fontana, Ribera et Mazza ; *les Diamants de la Couronne* de MM. Compradon et Barbieri. Et le vieil honneur castillan est sauf!

*** *Melbourne.* — La troupe d'opéra italien qui voyage en Océanie, et qui compte plusieurs artistes de mérite, comme la Bosisio, le ténor Coy, etc., a donné ici *Rigoletto*, *Roberto il Diavolo* et *Gli Ugonotti*, avec un très-grand succès. Elle se prépare à passer à Sidney, puis en Nouvelle-Zélande. De là elle reviendra, en 1873, à Melbourne, où elle s'augmentera de quelques recrues que l'impresario Pompei réunit en ce moment à Milan.

Le Directeur : G. BRANDUS. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — M. P. JURGENSON, éditeur de musique à Moscou, demande des agents pour ses publications, en France et en Belgique.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES MARTIN, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

HARMONI-COR
JAULIN
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
Maison BRANDUS,
103, rue de Richelieu.

MAISON RINALDI — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. ACOUSTIQUE sa théorie, ses lois. SURDITÉ Bruit dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin rue de Valois, 17, Paris.

MUSIQUE D'ORGUE-HARMONIUM

Publiée par les éditeurs BRANDUS et Cie, 103, rue de Richelieu.

MÉTHODES.

BRISSON (Frédéric). École d'orgue traitant spécialement de soufflerie et contenant 38 exercices, 59 exemples et 20 études sur des motifs de compositeurs célèbres..... 25 »

FESSY. Méthode complète pour l'harmonium, suivie d'exercices et d'airs.... 18 »

AIRS VARIÉS, FANTAISIES, ETC.

ADAM (A.). Fantaisie sur la **la Muette de Portici,** composée par S. Thalberg, arrangée pour mélodium et piano..... 9 »

ALDAY (F.) Op. 15. **Les Huguenots,** fantaisie brillante pour harmonium. 7 50

— Fantaisie de salon sur **l'Etoile du Nord** pour harmonium. 7 50

BADARZEWSKA (T.). La Prière d'une vierge, transcrite pour harmonium.. 5 »

BOISSIER-DURAN. Trio du 5e acte de **Robert le Diable,** transcrit pour violon, piano et orgue..... 10 »

BRISSON. Adagio de Beethoven, transcrit pour harmonium ou orgue et piano. 5 »

— Casta Diva, cavatine de **Norma,** transcrite pour harmonium ou orgue, piano et violon..... 6 »

— **La Somnambule,** trio pour harmonium ou orgue, piano et violon.... 7 50

— **La Charité,** chœur de Rossini, transcrit pour harmonium ou orgue, piano et violon..... 7 50

— Op. 66. **Martha,** trio pour piano, orgue et violon..... 12 »

— Op. 69. **Robert le Diable,** grand duo caractéristique pour piano et orgue..... 12 »

— Op. 70. **Le Pardon de Ploërmel,** duo de concert pour piano et orgue. 7 50

— Op. 71. Méditation sur le chœur religieux du **Pardon de Ploërmel,** transcription pour piano, orgue et violon ou violoncelle 7 50

— Marche religieuse et chœur des évêques de **l'Africaine,** pour harmonium seul..... 5 »

— Mélodies de **l'Africaine,** arrangées pour harmonium seul, trois suites, chaque..... 7 50

— **L'Africaine,** trio pour violon, piano et orgue..... 12 »

— Trente mélodies de Schubert, transcrites pour piano seul par St. Heller, arrangées pour harmonium seul, en deux séries :

1re série.	2e série.
1. Adieu.	1. Le Chasseur des Alpes.
2. La Jeune Mère.	2. Tu es le repos.
3. Eloge des larmes.	3. L'Illusion.
4. La Rose.	4. L'Exilé.
5. Sur le bord du lac.	5. A Mignon.
6. La plainte du Pâtre.	6. Impatience.
7. Les Larmes.	7. Dans le bosquet.
8. Les Astres.	8. Les Plaintes de la jeune fille.
9. La Berceuse.	9. Le Voyageur.
10. La jeune Fille et la Mort.	10. Bonjour.
11. Rosemonde.	11. Le Pêcheur.
12. La Sérénade.	12. Chanson des Chasseurs.
13. Ave Maria.	13. La Truite.
14. La Cloche des Agonisants.	14. Le Joueur de vielle.
15. Mes rêves sont finis.	15. Soie toujours mes amours.

Chaque morceau..... 4 50

BRISSON. Mosaïque sur **l'Ombre,** pour orgue expressif..... 7 50

— Op. 81. Scène dans **Dalila,** d'Octave Feuillet, pour orgue..... 5 »

— Adagios de sonates de Beethoven transcrits pour piano, violon et orgue de salon :

Nos 1. Largo de la sonate op. 7... 7 50

2. Adagio cantabile de la sonate op. 13..... 7 50

BRISSON. Op. 102. Méditation sur la Messe de Rossini, trio pour piano, violon, violoncelle ou orgue..... 12 »

— Les délassements de l'étude, quarante-huit mélodies et airs favoris tirés des opéras d'Adam, Auber, Flotow, Halévy, Maillart, Meyerbeer, Mozart, Rossini, Thomas et Weber, pour harmonium seul, en 4 suites, chaque 7 50

1re suite.	3e suite.
1. Le Prophète.	25. Les Dragons de Villars.
2. Le Pardon de Ploërmel.	26. Le Pardon de Ploërmel.
3. Stradella.	27. Le Roman d'Elvire.
4. La Muette de Portici.	28. Le Comte Ory.
5. Zerline.	29. La Fiancée.
6. Robert le Diable.	30. Le Pardon de Ploërmel.
7. Oberon.	31. La Muette de Portici.
8. Le Postillon de Lonjumeau.	32. L'Etoile du Nord.
9. Le Prophète.	33. Le Nozze di Figaro.
10. La Muette de Portici.	34. Haydée.
11. Martha.	35. Le Pardon de Ploërmel.
12. La Sirène.	36. Le Roman d'Elvire.

2e suite.	4e suite.
13. Le Philtre.	37. L'Ambassadrice.
14. Guillaume Tell.	38. Les Huguenots.
15. Lestocq.	39. La Fée aux Roses.
16. L'Etoile du Nord.	40. Guillaume Tell.
17. Haydée.	41. La Fiancée.
18. Martha.	42. Le Pardon de Ploërmel.
19. La Fiancée.	43. Le Roman d'Elvire.
20. Le Postillon de Lonjumeau.	44. Robert le Diable.
21. Le Domino noir.	45. Fra Diavolo.
22. La Muette de Portici.	46. Le Domino noir.
23. Les Huguenots.	47. Le Roman d'Elvire.
24. Le Prophète.	48. Le Cheval de bronze

BUISSON. Cantique du **Domino noir** en trio, piano, violon ou violoncelle et orgue..... 10 »

DURAND. 1re Romance sans paroles de Mendelssohn en trio pour violon, orgue et piano..... 6 »

— Op. 40. Grand duo sur **les Huguenots** pour orgue et piano..... 10 »

— Ouverture de **la Sirène** pour harmonium et piano..... 9 »

— Rêverie et adagio de H. Vieuxtemps, transcription pour piano et orgue... 7 50

— et **KETTERER.** Duo brillant sur **l'Africaine,** pour harmonium et piano..... 10 »

ENGEL (L.). Fantaisie pour harmonium sur **l'Etoile du Nord**..... 5 »

— Grande fantaisie pour orgue-harmonium sur **le Pardon de Ploërmel**... 6 »

— Grand duo pour piano et harmonium sur **le Pardon de Ploërmel**... 9 »

FESSY. Fantaisie sur le chœur du **Domino noir** ..... 5 »

— Réminiscence du **Stabat Mater** de Rossini..... 6 »

— Andante et Bolero..... 7 50

— Cavatine de **Torquato Tasso** et caprice..... 7 50

— Six morceaux sur des motifs de Rossini, Auber et Donizetti. 2 suites, chaque..... 7 50

— et **HERZ.** Deux duos concertants, pour harmonium et piano. 2 suites, chaque..... 7 50

Nos 1. Cavatine de Vaccaj.

2. Thème de Beethoven.

FRÉLON. Trois marches pour orgue expressif à percussion :

Nos 1. Marche du sacre du **Prophète**..... 6 »

2. Marche de **Robert Bruce** 6 »

3. Marche de **la Muette de Portici**..... 6 »

— **La Part du Diable,** fantaisie pour orgue et piano..... 10 »

— **Le Prophète,** fantaisie de concert pour orgue, avec accompagnement de piano obligé..... 12 »

— Romance sans paroles de Thalberg, pour orgue et piano..... 9 »

LEBEAU. Op. 42. **L'Abandon,** romance sans paroles pour harmonium..... 5 »

— Op. 43. Danse bretonne, villanelle pour harmonium..... 5 »

— Op. 44. **La Rosée du matin,** caprice pour harmonium..... 5 »

— Op. 45. **Sylvie,** souvenir d'autrefois, pour harmonium..... 5 »

— Op. 46. **En mer,** chant maritime, pour harmonium..... 5 »

— Op. 47. Impromptu pour harmonium. 5 »

— Marche funèbre de Litolff, à la mémoire de G. Meyerbeer, arrangée pour harmonium seul..... 6 »

— Op. 75. Souvenir de **l'Africaine,** pour harmonium..... 6 »

— Schiller-Marsch, Marche triomphale de G. Meyerbeer, transcription pour harmonium seul..... 7 50

— Op. 79. Duo de salon sur **Martha,** piano et orgue..... 9 »

LOUIS. Op. 271. Entretiens familiers pour orgue et piano. 3 suites....chaque. 6 »

MARIUS GUEIT. Op. 34. Cinquante morceaux de différents caractères, classés ton par ton, et disposés de manière à pouvoir servir d'Antiennes ou de Versets aux chants de l'office divin, pour orgue ou harmoninm. En 2 suites.....chaque... 12 »

MEREAUX. Op. 65. Grand caprice sur **Robert le Diable,** pour harmonicorde, piano et violon..... 20 »

MEYERBEER. Dernière pensée musicale, prélude du 5e acte de **l'Africaine,** pour orgue harmonium seul..... 2 50

— Le même, pour orgue-harmonium et piano..... 4 »

— Le même, en trio, pour piano, violon ou violoncelle et orgue..... 6 »

MIOLAN. Fantaisie sur **Moïse,** composée par S. Thalberg, arrangée pour mélodium et piano..... 9 »

— Op. 38. Choix de romances sans paroles de Mendelssohn, pour harmonium et piano : En deux suites chaque 9 »

— Fantaisie sur **l'Africaine,** pour orgue-harmonium..... 7 50

— Fantaisie sur **Martha,** pour orgue-harmonium 7 50

MOISE (S.). Un pensiero, mélodie, transcription pour harmonium..... 4 »

MOREAUX (Edm.). Op. 91, **Kyrie, Sanctus** et **Domine** de la Messe de Rossini, transcrits pour orgue-harmonium ..... 6 »

— Op. 95. **Agnus Dei,** de la Messe de Rossini, pour orgue et piano..... 9 »

— Ouverture de **Giralda,** pour orgue et piano..... 9 »

— Ouverture des **Diamants de la Couronne,** pour orgue et piano... 9 »

RIBALLIER. Cavatine du Sommeil de **la Muette de Portici,** pour orgue, piano et violon, ou violoncelle..... 9 »

ROMANO (Giuseppe). **La Carità,** chœur religieux de Rossini, pour harmonium seul..... 5 »

— **Ave Maria,** de Schubert, pour harmonium seul..... 5 »

— **Prière de Stradella** (Pietà Signore) pour harmonium seul..... 5 »

SIGHICELLI. **Crucifixus** de la Messe de Rossini, transcrit pour violon, piano et orgue..... 6 »

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

Brevetée (s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CRAIX ET Cie, RUE DRODOT, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 38. — 22 Septembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 31 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner.** — Les Eisteddfods, ou congrès des Bardes gallois. **Ch. Bannelier.** — Exposition d'économie domestique. Concours musicaux. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Notre âme doit être d'essence aérienne, puisqu'elle comprend la musique et s'y plaît... Le son est *substance d'air, âme d'air*... L'épanouissement harmonieux qui accompagne les vibrations sonores est l'effet d'une action du ton sur l'air, effet qui se reproduit dans notre oreille... La musique parle une langue universelle, langue si douce, si connue, si familière, que l'intelligence croit se retrouver dans sa vraie patrie. Toute tendresse et toute bonté, tout passé et tout avenir sont contenus dans la musique.

NOVALIS.

M. M.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(4me article.) (1).

TEMPS ANTÉRIEURS.

II (*suite*)

LES SÉMITES.

De toutes les races sémitiques, la nation juive qui, en raison de sa religion monothéiste, vécut isolée au milieu des autres peuples de l'Asie occidentale et n'eut de relations avec eux que par les calamités de la guerre et de l'esclavage, la nation juive est la seule dont l'histoire n'ait plus de preuves.

Depuis deux mille ans, la langue de Moïse est perdue. La division des provinces, la domination romaine, les soldats de Titus, les pillards d'Adrien, les guerres de l'Islam et les assauts des croisades ont tout anéanti dans Israël et dans Juda. « A quoi bon te vêtir de pourpre, ô Jérusalem! te parer de bijoux d'or, te peindre les joues avec du fard et te faire aussi belle? ceux qui t'aimaient t'ont méprisée! »

Et, dans la nuée sanglante, aux éclats de la foudre, dominant la lugubre fanfare des trompettes sacrées, gronde et gémit de siècle en siècle, de générations en générations, la prophétique lamentation de Jérémie : « Malheur à nous! La couronne de notre tête est tombée; plus de printemps et plus d'allégresse... Malheur à nous! »

Pas un monument, pas un document graphique, pas un bas-relief, pas une pierre ne nous a légué la trace, même confuse, de l'art hébraïque. Les débris de l'idéal, du culte, du luxe, de la splendeur, de la civilisation, du peuple juif ont sombré dans dix-sept siéges épouvantables. Josèphe et Philon, ses historiens, sont restés impuissants à renouer la chaîne des souvenirs et des traditions. Aucun témoignage authentique, précis, ne permet de fixer la tonalité ou les formes de sa musique. Les chants sacrés des Israélites ont toujours différé, depuis la destruction du temple, suivant leurs rites, leurs ministres, les influences de leur vie errante et persécutée... « L'Eternel était las de se repentir; de l'aurore au couchant, des montagnes à la mer, le vent de sa colère a tout balayé. »

L'humanité prise en masse ne croit qu'à la force, et c'est là une triste vérité que les peuples, pas plus que les individus, ne doivent jamais oublier. Cependant, à tout prendre, nous ne savons si cette lâcheté n'est point préférable à un certain genre d'assistance qui ne manque jamais aux nations déchues, et dont la race juive eut à faire la lamentable expérience. Les prêtres et les lévites se rassemblèrent par milliers et vinrent la haranguer, dès qu'on la vit, obéissant à la loi fatale de la gravitation, rouler au fond de l'abîme, la prêcher et souhaiter bon voyage, *in nomine Domini*, à son âme immortelle; les pédants se rassemblèrent en conseil pour lui faire sentir son imprudence et ses fautes, et lui donner des règles de conduite pour la vie future; puis vinrent les amis maladroits qui récriminèrent contre ses défauts et ses vices. Et ceux qui agirent ainsi, ce furent les historiens, les rhéteurs, les philosophes, les docteurs de la loi, les publicistes, les hommes éclairés, et non pas le vulgaire troupeau humain qui n'aime que le succès. Ils se refusèrent à voir les grandes qualités qui jadis avaient fait la gloire de ce peuple et qui subsistaient encore malgré ses malheurs. Ils devinrent ainsi, quoique à leur insu, les auxiliaires et les apologistes de l'injustice; eux, dont le rôle aurait dû être celui du bon Samaritain, ils formulèrent des arrêts de Pharisiens, et leur conclusion, comme celle du musulman fataliste, fut, au courant des âges, que *cela était écrit*. Et cependant, malgré ses obscurités fécondes en interprétations, en commentaires et en controverses, malgré l'absence de sources certaines de contrôle, l'histoire philosophique du *Peuple de Dieu*, « l'histoire sainte » demeure la plus humaine, la plus saisissante et toujours la plus proche de tous les événements et de tous les temps.

On le reconnaît, on le proclame, on s'honore soi-même en y apportant un nouveau tribut, en lui trouvant de nouvelles raisons d'être et de s'accroître. N'est-ce pas, en effet, le privilége de la vraie grandeur de se dessiner davantage à mesure qu'on s'éloigne et de commander à distance?

Malheureusement, les travaux multipliés des hébraïsants, les efforts sagaces et persévérants des philologues n'ont pu reconstituer

(1) Voy. les nos 32, 33 et 34.

la vie civile et religieuse des Juifs, éclairer la théorie ou la pratique de leur art musical, déterminer la construction et l'usage de leurs instruments. Ces questions demeurent closes ou à peu près.

Comme la terre refroidie ne permet plus guère de comprendre les phénomènes de la création primitive, parce que le feu qui la pénétrait s'est éteint, ainsi les explications réfléchies gardent toujours quelque chose d'insuffisant, quand il s'agit d'appliquer nos timides procédés d'induction aux révolutions des époques créatrices qui ont décidé du sort intellectuel et social de l'humanité.

Un silence terrible, un mystère poignant planent sur la Judée; ses cendres et ses ruines n'ont rien révélé...

***

Les seules sources de renseignements auxquelles nous puissions raisonnablement recourir, pour essayer de donner quelques notions de ce que fut la caste musicale chez les anciens habitants de la Judée sont les monuments des peuples voisins, les coutumes et les mœurs qui subsistent encore chez les Arabes, et les indications de notre Bible, le *Sepher* sorti des sanctuaires égyptiens.

Nous ne nous attarderons pas à rechercher, avec Mersenne et Martini, si Adam, doué de la science infuse, a possédé la connaissance parfaite de la musique; si Tubalcaïn a fondu la première paire de cymbales; si Jubal a inventé la trompette et découvert, bien avant Pythagore, la théorie des intervalles des sons. Abraham mort, la plus ancienne trace de l'emploi de la musique chez ses descendants, c'est lorsque Laban, reprochant sa fuite à son neveu Jacob, ravisseur de ses filles, lui dit : « Pourquoi nous avez-vous ainsi quitté? Que ne m'avez vous averti? Je vous aurais reconduit avec des chœurs de fête, au bruit des tambours et au son du *kinnor*. » Ce passage de la Genèse laisse supposer parmi ces familles dont la constitution ressemblait à l'état des grandes tribus africaines, des ressources et des éléments de musique assez compliqués.

Nous arrivons ainsi à Moïse, « le plus savant et le plus habile musicien des Hébreux, » élevé, instruit et formé à la cour de Pharaon. Disciple de la doctrine de Pythagore, profondément instruit des causes qui prolongent la durée des empires, le Législateur divulgua l'unité divine, dogme fondamental des mystères antiques, sans toutefois se permettre aucune définition de l'Être unique. Jusqu'à l'établissement du christianisme, les Juifs se révolteront souvent contre l'absolutisme du Décalogue, mais la partie intelligente de la nation conservera intact l'esprit de Moïse, de Job et de Déborah, gardera nette et distincte l'idée d'un Dieu créateur et toujours présent, gouvernant directement le monde, tandis que tous les peuples alentour égaraient cette idée, pour eux confuse, dans les nuages de la fantaisie, l'étouffaient sous les fantômes de l'imagination, la noyaient dans le luxe exubérant de la nature. Cette pensée simple d'unité, d'ordre, d'autorité, appliquée à tout sans effort et par une déduction invincible, constitua la puissance de la race et forma son génie lyrique.

C'est en célébrant le principe éternel de toute grandeur, de toute justice, de toute beauté, de toute bonté, que la poésie hébraïque s'est élevée à ces élans sublimes inconnus des autres peuples de l'antiquité sémitique. Existe-t-il une inspiration plus élevée, plus solennelle et glorifiante que le cantique improvisé par Moïse, lorsque le retour inopiné d'une haute marée anéantit les Égyptiens dans un golfe de la mer Rouge : « *Je chanterai un hymne au Seigneur, parce qu'il a relevé sa grandeur et précipité dans les flots le cheval et le cavalier.* » L'Exode rapporte que la prophétesse Miriam, sœur d'Aaron, et toutes les femmes, répétaient en chœur, après les hommes, chaque verset du magique *hosannah*. Les pasteurs des peuples se contentaient alors d'adorer et de chanter le Très-Haut, demandant, comme les sphinx rêveurs, aux thébaïdes du désert le mot de l'éternelle énigme.

Le peuple tout entier composait donc les chœurs et l'orchestre grandioses de ces temps d'héroïsme et de foi. Mais il existait déjà un corps spécial de musiciens et de danseurs chargé d'exprimer les sentiments publics de reconnaissance et de joie que faisaient naître les événements heureux. Les réjouissances et, en général, toutes les solennités étant des institutions civiles et religieuses, participaient de ce double caractère. Telle est l'opinion unanime des interprètes de l'Écriture. « On doit entendre dans tous les psaumes, par les chœurs dont ils font mention, une troupe d'hommes chantant et dansant au son de divers instruments de musique. On voit d'ailleurs dans les descriptions qui nous restent des temples de Jérusalem, de Garizim et d'Alexandrie, qu'une partie de ces édifices était formée en espèce de théâtre appelé *chœur*, et toujours occupée par le chant et la danse qu'on y exécutait en grande pompe dans toutes les solennités. »

Ces choreutes, ces chanteurs et ces tympanistes de Garizim ou de Jérusalem sont les glorieux ancêtres d'une caste musicale qui devait atteindre aux plus hautes destinées en raison du goût inné, vif et constant de la race juive pour la musique.

Le temps belliqueux des Juges fut peu favorable à la culture des arts. La Bible mentionne à peine la musique pendant cette longue période qui précéda la transformation du gouvernement démocratique de la Judée en monarchie. La caste musicale se formait toutefois et se développait lentement par le sentiment de la puissance de l'idéal, sentiment que n'eurent pas les Egyptiens et les Assyriens, et sans lequel l'art n'existe pas. C'était alors le musicien qui inspirait le poëte ; la divination n'avait pas d'autre véhicule que l'harmonie des instruments. Les prophètes, qui exerçaient une action considérable sur les masses, exigeaient, comme plus tard les bardes celtiques et les skaldes scandinaves, que la musique vînt ajouter son ivresse à l'exaltation de leur cerveau. Lorsque les chefs d'Israël, d'Edom et de Juda demandent à Elisée de leur désigner une source pour étancher la soif de leurs troupes, le prophète répond : « Faites venir un joueur de kinnor. — Et tandis que cet homme jouait de son instrument, la main du Seigneur fut sur Elisée » ; il découvrit une source. Telle est l'origine illustre et la première application de l'emploi raisonné de la musique, en tant qu'aide ou accessoire des épisodes de la vie et des *moments* du drame. « L'usage de ces préludes — remarque Fétis — dans lesquels les mêmes passages, souvent répétés, font naître une sorte d'ivresse, est encore répandu en Asie, en Egypte, et chez les populations arabes de l'Afrique ; les Maures l'avaient introduit en Espagne, où il s'est conservé. »

Avec les progrès de l'art, les prophètes prirent l'habitude, au lieu de s'accompagner eux-mêmes, d'entretenir des instrumentistes, des *inspirateurs*, si l'on veut. Aussi, Samuel, après avoir répandu l'huile sainte sur la tête de Saül, élu roi, s'empresse-t-il de lui donner ces instructions : « A peine entré dans la ville, vous rencontrerez une troupe de prophètes qui descendront des hauts quartiers, précédés de gens portant des *nebels*, des *khalils* et des *kinnors*... etc. »

***

La musique se montra pour la première fois avec éclat, chez les Israélites, dans la cérémonie de la translation de l'arche d'alliance au tabernacle élevé par les soins du roi David. La constitution définitive, la consécration officielle, dirait-on aujourd'hui, de la caste musicale judaïque date de cette solennité.

David ordonna aux chefs des lévites de désigner quelques-uns de leurs frères pour remplir les fonctions de chantres et de musiciens dans le cortége; les résultats de ce choix se trouvent consignés dans le premier livre des *Paralipomènes*, dont le concile de Trente a admis l'authenticité. Nous y lisons que Héman, Azaph et Ethan tiraient des sons éclatants de leurs cymbales d'airain; que Zacharie, Oziel, Semiramoth, Jéhiel, Unni, Eliah, Maaséia, Bénaia, chantaient des « cantiques sacrés et mystérieux » en jouant du nébel, et alternaient avec Mathithia, Eliphléia, Miknéia, Obed-Edom et Azazia, qui faisaient entendre, accompagnés par la cithare à huit cordes, des hymnes de victoire et d'actions de grâces. A la tête de la procession, les prêtres Sibénias, Josaphat, Nathaniel, Amazaï, Zacharie, Bénaïs et Eliézer sonnaient de la trompette dans les intervalles des cantiques. Tous ces chanteurs et instrumentistes obéissaient à la direction de Chénania, le premier des maîtres de chapelle.

Cette organisation, due à une circonstance exceptionnelle, devint définitive, les perfectionnements de l'expérience aidant, avec les caractères de grandeur et de stabilité des institutions sémitiques.

Le roi David régla lui-même, d'une manière admirable, les attri-

butions et le fonctionnement régulier de la caste musicale des prêtres et des lévites. C'est ainsi que Héman, Azaph et Idithun furent nommés chefs d'orchestre « par quartiers » d'un ensemble de quatre mille chanteurs et instrumentistes, divisé en vingt-quatre séries dont le service était de sept jours, la durée d'un sabbat. Deux cent quatre-vingt-huit d'entre eux, les plus habiles et les plus exercés, remplissaient les fonctions de chefs d'attaque ou de pupitre. Jéhiel et Bénaia conduisaient les fanfares (trompettes, tambours et cymbales) qui servaient surtout pour les signaux, les convocations et les annonces. Dans les occasions solennelles, Chénania, le maestro suprême, faisait manœuvrer la masse chorale et instrumentale répartie en trois divisions renfermant chacune des éléments d'exécution complets.

Jusqu'à la fin du règne de David, cette organisation suffit, et au delà, aux exigences des fêtes civiles et du service divin. Les familles de musiciens, s'étant alliées entre elles, formèrent la caste à laquelle incomba spécialement l'art du chant et du jeu des instruments. Le texte sacré en donne le dénombrement. Dès l'âge de vingt ans, la conscription musicale prenait les enfants de ces familles et les enrôlait suivant leurs aptitudes vocales ou instrumentales. La caste musicale n'avait pas, comme les autres tribus, de territoire à elle; reconnue d'utilité publique, on la répartit dans quarante-huit centres de la Judée, notamment à Cadès, à Sichem, à Hébron, à Gabaah, à Hémoth. Elle crut et se multiplia vite : le dernier recrutement du règne de David porte son contingent à *trente-huit mille* âmes!

Gardiens des vieilles mœurs et des traditions mosaïques, du génie des tentes, de la foi,—gloire et richesse du peuple de Dieu,—ces lévites-musiciens mettaient leur honneur à conserver le trésor des croyances et des talents qu'ils tenaient des aïeux, et à le transmettre à leur descendance, tels qu'ils l'avaient reçu, intact et vénéré. Ils se faisaient une joie de cette obéissance filiale ; ils en étaient récompensés outre mesure. Par le seul fait de l'adhésion loyale, absolue, qu'ils donnaient aux divins enseignements de la Loi, ils se trouvaient en possession d'idées générales étendues et fécondes; leur esprit travaillait sur ce fonds inépuisable et s'exerçait rarement à faux, et les vérités les plus hautes leur devenaient familières. Nulle trace de rêverie, nulle curiosité vaine dans l'âme méditative de ces anciens d'Israël, arbitres conciliants qui arrêtaient les procès, médecins hygiénistes qui prévenaient la maladie, virtuoses souvent inspirés qui transportaient les âmes. Recueillis et toujours agissants, toujours présents à eux-mêmes et aux autres, ils étaient les hommes de tous, et leurs cœurs avaient des « paroles de miel, » comme leurs harpes de suaves et consolantes harmonies.

La participation des femmes de la caste musicale à ses études et à ses fonctions est attestée par de précieux témoignages. Elles figuraient dans la musique particulière de David et de sa cour. Le vieux Berzellaï, de Galaad, répond au roi qui le presse de venir vivre en son palais de Jérusalem: « Seigneur, j'ai bientôt quatre-vingts ans; je mange et je bois difficilement; je ne vois plus les danseuses, et les chanteuses ne me disent plus rien. » Et il fallait qu'il fût bien vieux, en effet, le vieux Berzellaï, de Galaad, pour dédaigner ainsi le provoquant harem de son maître: ces belles filles d'Israël, fières et « de bonne grâce comme les tentes de Kédar; » ces roses du Saaron, indolentes, vermeilles et parfumées qui attendaient le bien-aimé « sous les poutres de cèdre aux corniches d'argent ciselé. » Et le bien-aimé accourt, sautant sur les rochers, bondissant dans les taillis. « Leur amour, racontent mélancoliquement les compagnes de la Sulamite, a été puissant comme la mort; leurs baisers ont été de flamme; si quelqu'un d'autre donnait tous les biens de sa maison pour cette volupté-là, il ne la goûterait pas encore... Hélas! leur jalousie sera dure comme le sépulcre. » Cette danseuse, cette joueuse de *tsetselim* et de *toph* ne sait que danser, chanter et parler d'amour. C'est la brise qui promène, insouciante, d'un horizon à l'autre, les parfums et les effluves de la vie. Par son inconscience d'elle-même, son abandon, elle s'associe intimement à l'homme de sa caste, enthousiaste, mais non sans un sens pratique très-rigoureux, qui est la confirmation même de l'enthousiasme, acceptant la vie avec ses laideurs et ses trivialités, et la traversant sans illusions comme sans mépris. Elle porte en elle la grâce et la lumière; sa seule présence est un charme, « son regard est le soleil du prophète, son sourire est la récompense du poëte. » Elle se contente d'être, et l'on vit, et l'on aime autour d'elle. Tant pis pour ceux qui n'ont pas senti ce rayon pénétrer en eux et donner à leur être une puissance et des félicités nouvelles!

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(12e article) (1).

VIII.

Les salons d'autrefois. — Mme d'Etioles. — La petite Puvigné. — M. d'Etioles. — Un magasin de modes. — Mlle Rem. — Son mariage avec M. Le Normant d'Etioles. — Mariage de Chonchon avec Baculard d'Arnaud.— M. de Meinières.— Mariage de Rosalie Rotisset avec M. Masson de Maisonrouge. — Mlle Clairon. — Les bouffonistes et *le Devin de Village.* — Grimm. — Mlle Coupée. — Mariage de Mlle Chevalier.—Retraite de Chassé, Mlle de Fel et Jélyotte. — Débuts de Larivée.

La seconde moitié de ce siècle s'ouvre d'un côté avec le règne artistement galant de Mme de Pompadour, et d'un autre avec l'influence grandissante des philosophes. Avec Rameau d'abord et avec la révélation de la musique italienne en 1752, l'art lyrique entra dans une phase nouvelle. Peinture et musique, histoire et philosophie prirent un nouvel essor sous ce règne de favorite, dont la politique, hélas! fut si fatale à la France.

Mme d'Etioles, du reste, longtemps avant son avénement officiel de reine de la main gauche, avait répandu le bruit de ses talents. Paris renfermait à ce moment quelques cercles dont le nom est resté célèbre. Il y avait entre autres le salon de Mme Dupin, fille de Samuel Bernard et femme d'un fermier général, où se pressaient ambassadeurs, gens de lettres, bas-bleus. C'étaient la princesse de Rohan, la comtesse de Forcalquier, MMmes de Mirepoix, de Lassenage, d'Aubeterre, de Montigny; puis Fontenelle, le cardinal de Bernis, l'abbé de Saint-Pierre, Buffon, Voltaire, Rousseau, etc. Un jour, Mme du Deffand y rencontra la belle Mme d'Etioles accompagnée au clavecin par la non moins belle Mme Dupin « ... Mme d'Etioles chante avec tout le goût possible, sait cent chansons, joue la comédie à Etioles sur un théâtre aussi beau que l'Opéra, où il y a des machines et des changements. »

Une autre fois, c'est le président Hénault qui, chez M. de Pont-de-Veyle, le neveu de Mme de Tencin et par conséquent le cousin de d'Alembert, rencontre l'éblouissante Mme d'Etioles. « Elle sait la musique, dit-il, et chante avec toute la gaîté et tout le goût possible. »

Les salons sont tous devenus plus ou moins littéraires et artistiques. Nous avons déjà mentionné les soupers de la Popelinière; signalons en passant les lundis de la bonne *maman* Geoffrin où le charme attrayant et la bienveillance de bon goût de la maîtresse de maison attiraient Cochin, Soufflot, Pierre le peintre, Lagrenée, Vien, Vanloo, Marigny, le frère de Mme de Pompadour, le poëte Saint-Lambert, et bien d'autres! Le mercredi était le jour des hommes de lettres tels que Helvétius, Dorat, Gresset, Gentil-Bernard, Thomas, Marmontel, et tout ce qui commençait à se faire un nom. Chez le baron d'Holbach, on rencontrait, le dimanche et le jeudi, de deux heures à huit heures du soir, l'abbé Galiani, vif et pétulant à son ordinaire, discutant avec Diderot sur un article du *Mercure* ou sur un tableau de Chardin ; et Mlle de Lespinasse, rêvant à l'amour avec d'Alembert qui rêvait à la métaphysique.

Le dix-septième siècle, avons-nous dit, donne la main au suivant

(1) Voir les nos 22, 23, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 35, 36 et 37.

par Fontenelle; quel plus touchant trait d'union entre ces deux époques que le vénérable neveu de Corneille, assistant, le 26 août 1750, à la reprise de *Thétis et Pélée*, dans la même loge où soixante et un ans plus tôt il vit la première représentation de son œuvre avec son collaborateur Colasse?

Fontenelle fréquentait aussi la maison de Mme Geoffrin, il y menait l'abbé Trublet, son secrétaire et son ardent thuriféraire. Suard, le futur polémiste de la guerre des gluckistes et des piccinnistes, se montre pour la première fois à ce moment-là. Au mois de mars 1755, Helvétius donne un bal pour célébrer le centenaire de Fontenelle. On y voit l'auteur de la *Pluralité des Mondes* danser un avant-deux entre la petite d'Epinay, âgée de sept ans, et la petite Helvétius, âgée de trois ans. Un siècle à son déclin entre deux aurores!

A l'époque de la toute-puissance de Mme de Pompadour, pendant que son mari, rongé de chagrins, dévorait sa honte avec une indignation souvent peu contenue, sa femme, adulée par Voltaire lui-même, organisait des représentations restées célèbres. Elle n'admettait dans les « chœurs de la danse » que des enfants de neuf à douze ans. C'est là que débuta la petite Puvigné, une future *étoile* chorégraphique qui se maria plus tard avec un intendant de province.

Or, pendant que la belle marquise régentait la France et dirigeait les plaisirs du roi, pendant qu'elle organisait ces concerts et ces représentations où parmi les interprètes et exécutants on voyait le prince de Dombes comme basson, le comte Dampierre de Luynes, le marquis de Sourche comme violistes, la duchesse de Brancas, le duc d'Ayen, de Courtavaux comme chanteurs; pendant que le claveciniste Ferrand accompagnait Jélyotte, ainsi que Mondonville et Marchand, les violonistes, et que Rebel dirigeait le tout, que devenait M. d'Etioles?

Les premières crises de désespoir passées, il s'était fait philosophe à la mode d'Horace; narguant le passé et l'avenir dans le bon vin et les amours faciles, ne pensant plus à sa femme que pour lui faire passer ses demandes par l'abbé Bayle.

Dans le dédale de rues étroites qui s'enchevêtraient alors près de l'Opéra, près des rues Saint-Nicaise, Jean-Saint-Denis, la cour Auri, dans un passage obscur conduisant au théâtre, il y avait une célèbre marchande de modes, Mme Duchapt, dont l'établissement recélait les plus jolies créatures. Les commandeurs de Granville, de Nonnant, viveurs émérites, prônaient au dehors les grâces qu'ils courtisaient. M. d'Etioles y connut une jeune modiste, qui ne tarda pas à figurer sur « l'espalier des chœurs » à l'Opéra. On la nommait Rem.

Voici comment s'exprime à ce sujet Mme du Hausset. « On avait donné à Mme de Pompadour un fort bon conseil, c'était de faire envoyer à Constantinople, en qualité d'ambassadeur, M. Le Normant, son mari. Cela aurait diminué une partie du scandale qu'il y avait à voir Madame avec le titre de marquise à la cour et son mari fermier général à Paris. Mais il était tellement attaché à la vie de Paris, à ses habitudes, à l'Opéra, qu'on ne put jamais le déterminer. Madame chargea M. d'Arboulein, qui avait été de sa société avant d'être à la cour, de négocier cette affaire. Il s'adressa à une Mlle Rem qui avait été danseuse à l'Opéra et qui était la maîtresse de M. Le Normant. Il lui fit les plus belles promesses, mais elle était comme lui, et préférait la vie de Paris. » Le Normant avait épousé la fille Poisson en 1741, il s'en trouva séparé en 1745 et devint veuf le 15 avril 1764. Cette tombe était à peine refermée qu'il épousa sa maîtresse, Mlle Rem, ainsi que le constate, non-seulement la *Correspondance secrète*, mais le Nobiliaire de La Chesnay des Bois, auquel nous devons quantité de renseignements précieux.

On accueillit l'annonce de ce mariage par le distique suivant :

Pour réparer *miseriam*
Que Pompadour laisse à la France,
Son mari, plein de conscience
Vient d'épouser *Rem publicam*.

A. Thurner.

(*La suite prochainement.*)

LES EISTEDDFODS

OU CONGRÈS DES BARDES GALLOIS.

—

Les dieux s'en vont !

Et pourtant il y en a encore, au pays de Galles, des Druides, des Bardes, et des Ovates.

Les dieux s'en vont !

Et pourtant le vieil Eisteddfod se tient encore régulièrement, tantôt à Caermarthen, tantôt à Ruthin, tantôt à Portmadoc, tantôt à Mold, et ailleurs aussi, annoncé au son de la trompette par un héraut, un an et un jour à l'avance, comme il y a trois mille ans : et les poëtes cambriens s'y rendent, et les curieux y affluent.

Mais, — qu'en disent vos grandes ombres, ô Plennydd, Alawn et Gwron, antiques législateurs du Parnasse gallois? — on y joue du piano, et on y chante des airs du *Barbier de Séville!* La « triple harp » ne règne plus seule dans les Eisteddfods ; la poésie elle-même n'est plus guère goûtée et écoutée que par une portion restreinte de l'auditoire, où l'élément anglais prend une importance toujours plus grande.

C'est une gloire assurément, que d'avoir été le berceau des chemins de fer ; mais que la Principauté la paie cher! Le railway lui enlève peu à peu son caractère national, ses mœurs, sa langue; tout cela semble s'en aller avec les longs convois de fer et de houille! Le Gallois part, ou l'Anglais vient; et puis les rois d'Angleterre ont à peu près maté ce montagnard en flattant son orgueil, en faisant de son pays le fief perpétuel de l'héritier présomptif de la couronne. Aussi l'antagonisme dix fois séculaire entre le Celte et le Saxon, le *Sassenach* si haï jadis, est-il presque éteint; et, le *schoolmaster* aidant, tout est en train de se renouveler sur cette vieille terre, dont le peuple aura fait preuve d'une vitalité presque sans exemple parmi les nations vaincues.

Il arrive même que, comme au congrès de Portmadoc, tenu du 28 au 30 août dernier, quelques *speakers* exhortent l'assistance à oublier le rude idiome national, ou au moins à ne lui conserver qu'un culte platonique, et à se servir exclusivement de la langue des conquérants ; et les applaudissements qui leur ont répondu n'étaient pas tous anglais. Un orateur, un seul, s'est chargé de la contre-partie : il s'est livré à des attaques violentes et du plus mauvais goût contre les hommes et les choses britanniques, sans éveiller d'écho d'ailleurs ; mais celui-là était M. Osborne Morgan, membre du Parlement pour le *burgh* gallois de Denbigh, et les élections sont prochaines.....

Ainsi l'assimilation, l'œuvre d'effacement et de nivellement se poursuit, lente mais sûre. Tel est le courant inéluctable, telle est la force des choses. Néanmoins, il est juste de dire que tous ne s'y soumettent pas de bonne grâce, et que parfois les présidents des Eisteddfods font de louables efforts pour restituer à ces fêtes leur cachet national primitif. Ils n'y réussissent qu'à demi, sans doute; mais on a du moins, ces années-là, un programme intéressant, *genuine*, sur lequel ne figure point de transcription du *Trouvère*, ni de fantaisie pour le concertina. Disons de suite que ce n'était pas le cas à Portmadoc, et que ni sir Watkin Williams Wynn, ni lord Mostyn, ni surtout lord Penrhyn, ne se sont montrés *Welshmen* assez décidés, patriotes assez fermes, pour ne point faire de concessions à l'esprit moderne et d'emprunts à l'art étranger.

Une règle à laquelle on déroge rarement, croyons-nous, c'est de n'admettre à coopérer activement à ces festivals-concours que des artistes nés dans le pays de Galles. Il est d'usage, lorsqu'ils prennent leurs degrés (Ovate est le grade inférieur, Barde le grade intermédiaire, Druide le grade supérieur) (1), de leur donner un nouveau nom, emprunté à l'idiome celtique : c'est ainsi que M. John Thomas, le harpiste de la reine, s'appelle depuis son initiation *Pencerdd Gwalia*; M. Lewis Thomas, le chan-

(1) Cette hiérarchie est arbitraire et moderne : les Druides étaient les prêtres païens, et les Bardes les ont remplacés lors de l'établissement du christianisme. La poésie populaire devint entre leurs mains, comme on sait, un puissant moyen d'action sur les masses.

teur, *Pencerdd Gwffyn* (1) : miss Edith Wynne, cantatrice bien connue à Londres, *Eos Cymru*; et la jeune pianiste miss Bessy Waugh, qui a reçu le titre d'Ovate à l'Eisteddfod de Portmadoc, répond depuis ce temps au nom harmonieux d'*Eos Abbabafou*. Ce que cela veut dire, hélas! je l'ignore; mais j'ai la satisfaction d'apprendre au lecteur que *Pencerdd Llundain*, qui est le titre conféré dernièrement à l'excellent Willert Beale, l'organisateur des *National music Meetings* au Crystal Palace, signifie « chef du chant de Londres ». C'est peu de chose; mais tout Anglais n'en sait pas autant. — J'imagine qu'il est tel artiste, né à Caernarvon, à Llandovery ou ailleurs, mais élevé à Londres, qui connaît tout juste le sens du nom dont on l'a affublé lors de son admission dans la confrérie poétique : car il en est aujourd'hui, hors des montagnes de la « Snowdonia », comme au temps de Shakespeare, où parler gallois équivalait à parler chinois (voir *King Henry IV*, 1re partie.)

Il sera sans doute intéressant de savoir comment les choses se passent à l'Eisteddfod, ou plutôt au Gorsedd, qui en est la partie essentielle.

La fête, qui dure trois jours, s'ouvre invariablement de la même manière. Au sommet d'une colline où flottent au vent les devises de l'Eisteddfod : *Gwir yn erbin y pyd* (la vérité contre le monde) et *O Jesu, nad gamwaith* (ô Jésus, confonds l'injustice), est placée une grosse pierre, entourée de douze plus petites : elles figurent le soleil et les signes du zodiaque. Du côté de l'est, et hors du cercle, sont trois autres pierres placées de telle sorte, que le prolongement des lignes qui les joignent au centre indique les points du ciel où le soleil se lève aux solstices et aux équinoxes (2). C'est vers ce lieu que se dirige, précédée d'un drapeau emblématique et d'une fanfare qui joue la marche des *Men of Harlech* et la jouera vingt ou trente fois encore, — c'est vers ce lieu que se dirige une procession à la tête de laquelle marchent tous les Druides, Bardes et Ovates, portant leurs bannières respectives : blanche pour les Druides, comme symbole de pureté; bleue pour les Bardes, comme image de la paix de leur âme, qui n'a d'égale que celle de l'azur du ciel; verte pour les Ovates, qui doivent croître en science et en vertu de la même manière que pousse l'herbe des champs.

Le haut de la colline atteint, les non-gradués se rangent autour du cercle formé par les pierres zodiacales; les autres y entrent têtes nues, et se groupent autour de la pierre solaire. Les invocations, les cérémonies mystiques se succèdent alors pendant quelque temps : le détail en serait oiseux, et le sens n'en est pas toujours clair. On procède enfin, pour clore ces préliminaires qui sont restés les mêmes pendant quinze siècles, à la réception des nouveaux Bardes. Le président lit un exercice poétique présenté par chaque candidat; on vote par oui ou par non, et le poëte, s'il est reçu, entre dans le cercle, et reçoit une admonition de circonstance, ainsi qu'un ruban dont la couleur désigne son grade, et qu'on lui attache autour du bras droit.

Là se termine la partie de la fête consacrée par l'usage antique. On se rend ensuite à un vaste pavillon de bois, pouvant contenir cinq mille personnes, et dans lequel devra se passer le reste du programme : concours musical des Bardes sur la harpe à trois rangs de cordes, qui a survécu à son rival l'antique *crwth* (3), concert moderne, et enfin distribution des récompenses, en argent le plus souvent, aux plus méritants des assistants, dont la liste a été dressée avec soin longtemps à l'avance; le tout entremêlé de l'éternelle marche des *Men of Harlech* et du *God bless the prince of Wales*. — Tout Gallois peut prétendre à ces encouragements, à quelque titre que ce soit; car, si l'Eisteddfod s'occupe avant tout de musique et de poésie, il est aussi, ou du moins il est devenu une sorte de comice industriel et agricole. On voit donc s'avancer vers l'estrade des lauréats de tout genre et de tout aspect, allant recevoir, qui trois guinées pour la musique d'un psaume, qui deux guinées pour son habileté à tailler l'ardoise; celui-ci cinq guinées pour une ode sur quelque homme marquant mort depuis peu, celle-là une guinée pour l'excellence de son travail au rouet.

Le brave ouvrier aux mains calleuses qui obtint, au congrès de Portmadoc, le prix de poésie, et que les deux plus anciens Bardes proclamèrent *Chair Bard of Gwynedd* et leur chef pour l'année courante, fut gratifié de quinze guinées et d'un fauteuil en chêne, d'un travail fort ordinaire, quoique évalué au tiers de cette somme; il alla solennellement s'y asseoir, escorté de ses deux parrains, pendant qu'on exécutait l'air de Hændel : *See the conquering Hero comes*. Le pauvre homme, qui semblait d'ailleurs fort mal à l'aise sur son siége glorieux, mais peu confortable, se rengorgeait à cette monstrueuse flatterie, dont on lui avait sans doute expliqué le sens.

On décerne aussi des prix aux fanfares et aux *choirs* ou Sociétés chorales, et il y en a de vraiment remarquables au pays de Galles, par l'entrain, la vigueur et la précision, sinon par la finesse des nuances.

Poésie et musique sont, on le voit, fort en honneur encore chez le peuple gallois. Il va de soi qu'il ne s'agit pour lui que d'art populaire, rudimentaire même, dépourvu depuis longtemps de sa saisissante originalité, et que les beautés de nos chefs-d'œuvre classiques le laissent parfaitement froid. Mais aussi, pourquoi mettre ces hommes incultes, ces forgerons, ces mineurs qui composent des vers et jouent de la harpe comme faisaient leurs ancêtres les mineurs et les forgerons il y a mille ans, pourquoi les mettre en présence des produits d'une civilisation et d'un progrès intellectuel auquel ils sont restés étrangers, et qu'ils ne sont nullement préparés à s'assimiler? Ce serait là assurément une grande maladresse de la part des organisateurs gallois des congrès bardiques, si ce n'était plutôt — bien des symptômes en font foi — un calcul de la politique anglaise, persévérante et soucieuse des moindres choses. La musique moderne n'est point encore applaudie dans les Eisteddfods, mais elle a fini par y être soufferte : c'est un pas de plus vers l'absorption. Et, pour hâter le résultat, les journaux de Londres commencent à se servir d'une autre arme : le ridicule. Or, quand est venu le moment où on peut se moquer d'une institution, si vénérable qu'elle soit, son rôle actif est fini : elle entre dans la période de caducité... Peut-être la génération présente verra-t-elle le dernier Barde suspendre sa harpe aux saules de la Clwyd :

Carmina cessârunt; sancti tacuêre poetæ.

CH. BANNELIER.

(1) En gallois, *w*, voyelle ou semi-voyelle, sonne toujours comme *ou* en français.

(2) L'époque de l'Eisteddfod est toujours l'équinoxe d'automne.

(3) Voir dans Fétis, *Résumé philosophique de l'Histoire de la musique* (1er volume de la *Biographie universelle des musiciens*, 1re édition, p. cxxxv), la description de la harpe welche.

EXPOSITION D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE
AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

CONCOURS MUSICAUX.

Voici le résultat du quatrième concours d'orphéons, fanfares et musiques d'harmonie, qui a eu lieu le lundi, 16 septembre. — Membres du Jury : MM. Colin, Dubois, Dassonville, Verrimst, Viallon.

LECTURE A VUE. — Orphéons. — (3e *Division*. 2e *Section*.) — Fanfares. — Le Jury déclare qu'il n'y a lieu de décerner ni 1er, ni 2e prix. — 3e prix : Fanfare de Tournan; directeur, M. Haran.

CONCOURS D'EXÉCUTION. — Fanfares. — (3e *Division*. 2e *Section*. *Groupe B*.) — 1er prix : Fanfare d'Ailly-sur-Noye; directeur, M. Quevauviller. — 2e prix : Fanfare de Maisons-sur-Seine; directeur, M. Abadie. — 3e prix : Fanfare du Kremlin; directeur, M. Ozanne. — 4e prix : Fanfare de Montaure; directeur, M. Dufossey.

Groupe C. — 1er prix : Fanfare de Sarcelles; directeur, M. Gibaut.— 2e prix : Fanfare de Limours; directeur, M. Lavenne. — 3e prix : Fanfare d'Argenteuil; directeur, M. Meslin. — 4e prix : Fanfare de Senonches; directeur, M. Voyer.

CONCOURS POUR LE PRIX D'HONNEUR. — Le prix d'honneur est décerné, après une double épreuve, à la Fanfare de Sarcelles; directeur, M. Gibaut.

Jeudi dernier a eu lieu le second concours de trompes de chasse, sous la direction de M. Théodore Frontier.

L'auteur du chœur intitulé *la Chasse du Burgrave*, qui a obtenu la première mention honorable au concours de composition musicale, à l'exposition du Palais de l'Industrie, est M. Poll da Silva.

La commission des concours d'orphéons prie les anciens membres et les membres actifs des Sociétés chorales de l'Alsace et de la Lorraine présents à Paris de se réunir aujourd'hui 22 septembre, à une heure, au Tivoli-Waux-Hall, rue de la Douane (place du Château-d'Eau).

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Lundi, l'Opéra devait donner *Don Juan*, mais une indisposition de Faure a fait changer le spectacle : on a joué *Faust*. Mercredi on a repris *le Prophète* pour le troisième début de M. Sylva dans Jean de Leyde. Ce jeune ténor, qui a obtenu un grand succès dans *Robert* et qui a été moins heureux dans *le Trouvère*, n'est pas encore arrivé cette fois à se faire pleinement adopter par le public. Il s'est étudié pourtant à diminuer et à adoucir sa voix, mais l'intonation était, surtout au second acte, souvent douteuse. Il s'est relevé dans le finale du troisième acte qu'il a dit avec puissance, et dans la scène de l'église, où il a fait preuve d'un bon sentiment dramatique. Il a, du reste, été bien secondé par Mlle Bloch, qui est devenue une très-remarquable Fidès. Mlle Arnaud tient bien le rôle de Berthe, MM. Ponsard, Grisy, Gaspard et Bataille complètent un ensemble suffisant. L'orchestre et les chœurs sont à la hauteur de leur tâche si importante. — On a encore joué *le Prophète* vendredi. L'indisposition de Faure n'avait rien de grave, puisque l'affiche annonce *Don Juan* pour demain.

*** La nouvelle de l'engagement de Mlle Derasse à l'Opéra ne se confirme pas.

*** La reprise de *la Source* aura lieu vers le 15 octobre, pour les débuts de la nouvelle étoile chorégraphique, Mlle Rita Sangalli.

*** L'Opéra-Comique a donné, du 14 au 21 septembre : *le Pré aux Clercs*, *Haydée* et *Mignon*. — Sainte-Foy, et Mme Carvalho ont fait leur rentrée le 14 dans *le Pré aux Clercs*. Le public, toujours heureux de revoir ses artistes favoris, leur a souhaité la bienvenue par de chaleureux et fréquents applaudissements. Sainte-Foy a repris le rôle de Cantarelli, dans lequel il a su créer un véritable type; la voix a bien souffert un peu des frimas moscovites, mais le jeu, la mimique, l'*humour* sont restés les mêmes. Mme Carvalho rentrait aussi dans son bien en reprenant ce rôle d'Isabelle, pour lequel semble fait son beau talent, qui traduit avec tant de vérité et de charme le sentiment dans toutes ses nuances : là du moins, il n'a pas une ride. Melchissédec est un excellent Girot, plein de rondeur et de franchise. Le ténor Duchesne mérite de sincères éloges; ce jeune artiste commence à tenir ce que promettaient ses débuts l'année dernière.

*** L'ouvrage de MM. Gondinet et Delibes, *Si le Roi le savait*, dont l'Opéra-Comique doit bientôt s'occuper, a changé de titre, et s'appellera désormais *Talon rouge*.

*** C'est dans *la Sonnambula* que Mlle Albani débutera au Théâtre-Italien, le 24 octobre.

*** La réouverture de l'Athénée, avec *l'Alibi*, de MM. Jules Moinaux et Nibelle, est fixée au 1er octobre. Viendront ensuite un ouvrage en deux actes de M. Guiraud, et un opéra-comique en trois actes de M. Danhauser, *Maures et Castillans*.

*** Un nouvel ouvrage en trois actes de MM. Jaime et Noriac pour les paroles, et Léon Vasseur pour la musique, intitulé *la Petite Reine*, va entrer prochainement en répétition.

*** *Mazeppa*, accueilli froidement le premier soir aux Folies-Dramatiques, à rencontré quelque succès aux représentations suivantes. Des coupures importantes ont été faites au livret, qui ne s'en porte que mieux; la musique de M. Pourny est aussi plus goûtée, et le *bis* a même sanctionné ce retour de faveur.

*** Les Folies-Bergères ont fait leur réouverture le 14 septembre, avec M. Olivier Métra comme chef d'orchestre.

*** On prête à M. Hostein, le directeur du futur théâtre de la Renaissance, l'intention de donner à la musique une certaine place dans le genre qu'il se propose d'exploiter. A côté de la comédie de mœurs et du genre dramatique léger, il ferait revivre l'ancienne comédie à ariettes, le prototype de l'opéra-comique. Le public parisien et les jeunes compositeurs lui en sauront certainement gré.

*** La Tertulia a fait sa rouverture cette semaine. Une opérette nouvelle de M. Georges Douay, *le Trésor de la Tante Béchut*, constituait la part de la musique dans le spectacle du premier soir.

*** La plupart des théâtres de province et plusieurs scènes de l'étranger s'occupent de monter *les Cent Vierges*. L'opéra-bouffe de Lecocq, joué déjà à Bruxelles, Rouen, Toulouse, Lyon, Lille et le Havre, est actuellement en répétition à Bordeaux, Amiens, Nice, Marseille, Limoges, Alger, Grenoble, Nîmes, Troyes, Madrid, Vienne, Gand, Bruges, Lisbonne et Odessa.

*** Berthelier quitte Paris pour un mois : il va réjouir la province avec *l'Ile de Tulipatan*, *Ne la tue pas* et *le Testament de M. de Crac*. Il emmène avec lui les principaux interprètes de ces pièces.

*** Le Grand-Théâtre de Marseille vient d'être concédé à M. Husson. Par suite du refus de toute subvention municipale, le nouveau directeur a songé à créer une société d'artistes et à faire appel aux abonnés, qui ont mis un très-grand empressement, non-seulement à conserver leurs loges, mais encore à payer d'avance deux mois de location. Le succès paraît donc assuré à l'Opéra de Marseille pour cet hiver.

*** *L'Ombre* vient d'être donnée à Boulogne-sur-Mer et y a reçu l'accueil le plus chaleureux.

*** M. Scalaberni reprend la direction du Théâtre-Italien de Nice, avec une double troupe de chant et un corps de ballet complet. La saison s'ouvrira avec *Ruy Blas* de F. Marchetti.

*** *L'Ombra* est donnée depuis une semaine au Teatro delle Logge de Florence, avec un succès toujours croissant, et qui n'a rien à envier à celui qui a accueilli l'œuvre de Flotow à Turin. En même temps que la musique, on applaudit beaucoup les quatre artistes; MM. Piazza, Graziosi, Mmes Derivis et Somigli. — Plusieurs autres villes d'Italie se disposent à monter *l'Ombra*, qu'une grande partie de la Péninsule connaîtrait déjà, sans la pénurie d'interprètes convenables.

*** Le journal *Il Trovatore*, de Milan, annonce la formation d'une Société qui aurait le colossal projet d'exploiter tous les théâtres importants d'Italie : la Scala de Milan, la Fenice de Venise, le Regio de Turin, le Carlo Felice de Gênes, le Regio de Parme, le Comunale de Bologne, la Pergola de Florence, l'Apollo de Rome et le San Carlo de Naples. *Chi troppo abbraccia*..... on sait le reste, d'un côté des Alpes comme de l'autre.

*** M. Merelli, directeur des théâtres impériaux de Russie, vient d'engager Mlle Léon Duval, l'ancienne artiste du Théâtre-Lyrique.

*** Mme Ramirez, qu'on a applaudie l'année dernière au Théâtre-Italien, est engagée pour l'automne au Teatro-Comunale de Bologne, et pour toute la saison d'hiver au théâtre San Carlo de Naples.

NOUVELLES DIVERSES.

*** La rentrée au Conservatoire de musique et de déclamation aura lieu le 1er octobre. De nombreux changements ont été faits durant les vacances, d'après les indications et sous la surveillance du directeur, M. Ambroise Thomas. Outre les aménagements de la bibliothèque, dont nous avons déjà parlé il y a quelques semaines, les classes de déclamation ont été disposées d'une façon nouvelle, permettant au professeur de suivre tous les mouvements de ses élèves, et pour cela une petite scène a été élevée. Les classes de musique ont aujourd'hui des bancs munis de pupitres, afin de pouvoir suivre plus commodément la musique. Enfin, la salle de danse vient d'être dotée d'une collection d'appareils à dislocation, dans le détail desquels nous n'entrerons pas, mais que M. Ambroise Thomas a fait venir de Russie, où ils sont depuis longtemps employés.

*** Les travaux du nouvel Opéra se continuent avec toute l'activité que permet un budget bien restreint, et l'on suppose que la partie architecturale de l'œuvre pourra être terminée à la fin de l'année prochaine. D'après les évaluations du projet, il resterait encore à dépenser 5,400,000 francs pour achever entièrement l'entreprise; mais la commission du budget a proposé, dans son rapport sur les crédits de l'exercice 1873, de faire certaines réductions qui auront pour conséquence de ramener la dépense au chiffre de 3,654,000 francs.

*** C'est à Arban qu'est dévolue la succession de Strauss aux bals de l'Opéra. Ce choix aura certainement la ratification du public parisien. — M. Ducarre, directeur de la salle Valentino, est de compte à demi avec l'excellent compositeur et chef d'orchostre pour la ferme des bals.

*** M. Marmontel est de retour à Paris, tout à fait remis de la terrible chute qu'il a faite aux Pyrénées. Il a pu déjà reprendre ses travaux.

*** Mme Nilsson-Rouzaud est à Paris en ce moment; mais elle s'y confine dans une retraite à peu près absolue, ne s'occupant que de préparer, avec M. Hustache, l'excellent accompagnateur de l'Opéra, son répertoire pour la saison de Saint-Pétersbourg.

*** Mme Désirée Artôt-Padilla est également à Paris. Un brillant engagement lui a été offert; mais elle a dû refuser, liée qu'elle est pour longtemps encore avec les théâtres de Vienne, de Saint-Pétersbourg, de Moscou, etc.

*** M. Maton est engagé comme chef d'orchestre et accompagnateur par M. Mapleson, pour sa tournée de trois mois en Irlande, en Angleterre et en Ecosse. M. Maton sera de retour à Paris pour la saison d'hiver.

*** Le pianiste-compositeur F. Schœn vient de recevoir du roi d'Espagne la croix de commandeur de l'ordre de Charles III.

*** Mme Eugénie Garcia est de retour à Paris et a repris ses excellents cours de chant, 80, rue Taitbout.

*** L'excellente société musicale *la Lyre moulinoise* a remporté au concours de Nevers, le 15 septembre, le premier prix de chant, et le prix d'honneur hors concours d'harmonie. Elle donne le 21 un grand concert à Moulins, avec le concours du comique Armand des Roseaux, et de la cantatrice Mlle Jenny Eyrol, qui joueront un opéra-comique en un acte de Wekerlin : *Tout est bien qui finit bien.*

*** Un arrêté du roi des Belges, en date du 14 septembre, confirme M. Théodore Radoux dans les fonctions de directeur du Conservatoire de Liége, qu'il exerçait à titre provisoire. M. Radoux a épousé le 17 septembre Mlle de Grella, nièce de M. Charles Rogier, ministre d'Etat à Bruxelles.

*** Samedi, dit *l'Indépendance Belge*, a été célébré à Gand le mariage de M. Ch. Gevaert, éditeur de musique, avec Mlle Emilie Gevaert, sœur de l'éminent compositeur gantois, directeur du Conservatoire royal de Bruxelles. Après la cérémonie civile, la bénédiction nuptiale a été donnée dans la magnifique église de Saint-Bavon. Cette cérémonie, à laquelle assistaient les nombreux amis de la famille, a présenté cette particularité tout à fait remarquable : le marié et la mariée portaient le nom de *Gevaert*; les quatre témoins étaient tous des *Gevaert ;* la dame d'honneur encore une *Gevaert*; enfin, le curé qui officiait, aussi un membre de la famille, portait également le nom de *Gevaert*.

*** La municipalité de Rome vient de faire placer l'inscription suivante sur la maison n° 85, *vicolo dei Lentarè* :

ABITANDO QUESTA CASA
GIOACCHINO ROSSINI
TROVÒ LE ARMONIE SEMPRE NUOVE
DEL *BARBIERE DI SIVIGLIA*
S. P. Q. R.
1872.

*** Deux nouveaux journaux de musique viennent de se fonder, l'un, *Bellini*, à Florence, l'autre, *El Vineulo musical*, à Cordoue.

*** L'éditeur de musique Bessel, de Saint-Pétersbourg, a obtenu la grande médaille d'or à l'Exposition de Moscou, ainsi qu'un diplôme exceptionnel délivré par le gouvernement russe. Il annonce la publication très-prochaine d'un journal de musique.

*** Valentino a ouvert ses portes hier samedi. Arban et son excellent orchestre sont toujours à leur poste. Le nouveau quadrille des *Cent Vierges* faisait partie du programme.

*** Les Concerts des Champs-Elysées ont fait cette semaine leur clôture annuelle.

*** Parmi les nouveautés les plus applaudies au salon de musique du Palais de l'Industrie, nous citerons une valse brillante pour le piano, intitulée *Blanche*, et dont l'auteur est M. Amédée de Roubin. (Hélaine, éditeur.)

✝

*** M. Duprato vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, dont l'enterrement a eu lieu lundi.

ÉTRANGER

—

*** *Londres.* — Le festival de Norwich a suivi de près celui de Worcester. On a exécuté, les deux premiers jours, un *Te Deum* de Sullivan, *la Création* de Haydn et *Elie* de Mendelssohn. Benedict dirigeait ; les solistes étaient Mmes Tietjens, Lancia, MM. Cummings, Santley et Lloyd. Le programme de la troisième journée manque encore. — La vogue de l'opéra anglais continue au Crystal Palace. C'est la première entreprise de ce genre qui aura réellement prospéré : le répertoire, il est vrai, n'est pas exclusivement emprunté aux œuvres des compositeurs nationaux, mais tous les artistes sont Anglais, et la plupart ont du talent. Si l'on ajoute à cela que le prix des places est notablement moindre au Crystal Palace qu'à Covent-Garden ou à Drury-Lane, on aura l'explication de ce succès insolite. Une cantatrice nouvelle, Mme Ida Corri, est en ce moment l'*étoile* de la troupe. Elle a chanté dernièrement *Lucrezia Borgia* de manière à obtenir un véritable triomphe.

*** *Bruxelles.* — Mlle Jeanne Devriès a fait cette semaine sa rentrée à la Monnaie, dans *Lucie*. Son charmant talent de vocalisation lui a, comme toujours, concilié tous les suffrages. Mlle Sorandi, qui a débuté dans *la Fille du Régiment*, a pour principale qualité l'expérience de la scène : mais son jeu manque de finesse et son chant de correction. Le résultat de cette première épreuve lui a été peu favorable. — Mme Rosa Csillag a débuté cette semaine dans le rôle de Fidès du *Prophète*, avec un très-grand succès, pleinement justifié par les belles qualités dramatiques et vocales dont cette éminente artiste a toujours fait preuve. — Mlle Hamakers vient d'être engagée par M. Avrillon.

*** *Gand.* — A l'occasion des fêtes internationales, un concert de gala a été donné lundi dernier au Grand-Théâtre, sous la direction de M. Devos. Les honneurs de la soirée ont été partagés entre l'orchestre, Mlle d'Edelsberg et le violoncelliste François Servais. On a exécuté la cantate composée par Gevaert pour l'inauguration de la statue d'Artevelde.

*** *Ostende.* — Vieuxtemps et Joseph Wieniawski ont donné le 7 septembre, dans la salle du Casino, un magnifique concert. Un public enthousiaste et que le local avait peine à contenir, a acclamé les deux éminents artistes.

*** *Hombourg.* — Parmi les récentes représentations de Mme Patti, celle d'*Otello* est surtout à citer. La diva y a été merveilleuse de passion et de vérité. La cabalette du duo du premier acte a été bissée au milieu d'applaudissements frénétiques. — Pour son bénéfice, Mme Patti a joué *la Traviata.* Elle a été, comme bien on pense, l'objet d'une ovation enthousiaste.

*** *Bade.* — L'administration a donné, pour la fête du grand-duc, un concert de gala auquel ont pris part Mmes Rosa Csillag, Mlle Rubini, le ténor Campanini, Delle Sedie et le violoniste Lotto.

*** *Berlin.*— Le vaste établissement lyrique de Kroll, où se donnent en ce moment des représentations d'opéra fort suivies, est destiné, assure-t-on, à être prochainement démoli. Le terrain sur lequel il est construit appartient à la couronne, et on en a fait choix pour l'emplacement du nouveau Parlement. — Mlle Virginie Gung'l, la fille du compositeur de danse, a fait un très-heureux début dans *la Flûte magique*, à l'Opéra. Mme Artôt a été très-applaudie, la même semaine, dans *Faust.*

*** *Francfort.* — Un nouvel opéra en deux actes, *Pyramus und Thisbe*, de Ludwig Gellert, a été représenté avec succès au Stadttheater.

*** *Cologne.* — Le nouveau théâtre a été inauguré le 1er septembre, par une représentation variée : *Jubel-Ouverture* de Weber, prologue dramatique, prologue symphonique de F. Hiller, etc. Le lendemain, on a donné *les Noces de Figaro.*

*** *Vienne.* — M. Goldmark vient de terminer un opéra, *la Reine de Saba*, auquel il a travaillé six ans. Il a soumis son œuvre à la direction de l'Opéra.

*** *Milan.* — Les représentations du *Freischütz* continuent à la Scala, et sont très-suivies. — Le nouveau théâtre du Foro Bonaparte, pour lequel on revient définitivement au nom de *Teatro Dal Verme*, a dû être enfin inauguré le 14 septembre, avec *Gli Ugonotti.*

Le Directeur : G. BBANDUS. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — M. P. JURGENSON, éditeur de musique à Moscou, demande des agents pour ses publications, en France et en Belgique.

AVIS. — L'Administration de la *Revue et Gazette musicale* demande à acquérir : par achat ou échange, les années (complètes) du journal,
1831 — 1832 — 1833 — 1837 — 1838.
Ainsi que les numéros détachés, ci-après désignés :

1839 — 42.	1849 — 18, 22.
1847 — 1, 2, 24, 27, 44, 49, 51.	1850 — 5, 9, 14, 25, 26, 42, 43, 44.
1848 — 4, 6, 13, 15, 16.	1855 — 3, 5.

AVIS. — L'Opéra demande des choristes (contraltos). On peut s'adresser tous les jours à l'Administration.

AVIS. — Les personnes dont l'abonnement à *la Gazette musicale* expire à la fin de ce mois sont priées d'adresser au plus tôt leur demande de renouvellement, avec l'indication exacte de leur adresse.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

Brevetée (s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS** et **Cie**, 103, RUE DE RICHELIEU

LA PARTITION ARRANGÉE POUR LE PIANO SEUL PAR ROQUES

DE L'OPÉRA-BOUFFE
Format in-8°

LES CENT VIERGES

DE CH. LECOCQ
Prix net : 8 fr.

Polka nouvelle pour le Piano, par L. ROQUES.

Quadrilles par ARBAN et MARX. — Grande valse par ETTLING. — Polka des Mariages par GRAZIANI.

LES AIRS DE CHANT
AVEC ACCOMPAGNEMENT DE PIANO

LA PARTITION
POUR CHANT ET PIANO, IN-8°, NET : 12 FR.

AIRS DE CHANT DÉTACHÉS
SANS ACCOMPAGNEMENT, FORMAT IN-8°.

GRANDE VALSE, *chantée par Mlle Van Ghell*, arrangée pr Piano seul, 6 fr. — **LA MÊME**, Transcription très-facile pr Piano, par *Georges Bull*, 3 fr.
BOUQUET DE MÉLODIES, FACILES, NUANCÉES ET DOIGTÉES, PAR GEORGES BULL. — Prix : 6 fr.

AD. HERMAN. Valse chantante pour violon et piano : **6** fr. — **VALIQUET**. Fantaisie enfantine pour piano : **5** fr.
GARIBOLDI. Fantaisie pour flûte et piano, — **LES AIRS** arrangés pour violon, flûte et cornet.

LA CHANSON DU PRINTEMPS

ARRANGÉE POUR CHANT
Poésie nouvelle
DE
Prix : 5 fr. **JULES BARBIER** Prix : 5 fr.

ROMANCE SANS PAROLES
Pour le piano par
MENDELSSOHN
Prix : 5 fr. Edition nouvelle Prix : 5 fr.

TRANSCRITE POUR LE VIOLON
Avec accompt de piano
PAR
Pr. 6 fr. **EMILE BELLOC** Pr. 6 fr.

SOUS PRESSE :

TROIS AIRS DE BALLET INÉDITS

DE

MEYERBEER

INTERCALÉS DANS LE 3e ACTE DES **HUGUENOTS** AU THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA

Réduits pour le Piano par A. MÉLIOT.

LES HUGUENOTS — L'OMBRE
2 MORCEAUX NOUVEAUX DE
L'OPÉRA AU PIANO
Collection des grandes pages lyriques, illustrées par
FÉLIX GODEFROID

LA TROISIÈME SÉRIE
CONTENANT 12 MORCEAUX DE
L'ÉCOLE DU VIOLONISTE
ARRANGÉS SUR LES OPÉRAS CÉLÈBRES PAR
AD. HERMAN

HUIT MORCEAUX DE PIANO
Nos 5 A 15 DE LA COLLECTION
DU MIROIR DRAMATIQUE
CHOIX DE TRANSCRIPTIONS FACILES PAR
GEORGES BULL

MORCEAUX DE CHANT NOUVEAUX D'ALFRED DASSIER

A Mme Miolan-Carvalho.
CRAINGNEZ DE PERDRE UN JOUR.
Lamento.

QUAND L'ÉTÉ VIENT.
Romance
Paroles de VICTOR HUGO.

A Mme Judic.
LES CINQ ÉTAGES
Chansonnette

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.

Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

HARMONI-COR
JAULIN
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
Maison BRANDUS,
103, rue de Richelieu.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Ce

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr **Guérin** rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 59. — 29 Septembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Nos abonnés reçoivent avec ce numéro un quadrille de MARX sur des thèmes de l'OMBRE, opéra-comique de F. DE FLOTOW.

SOMMAIRE.

La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner.** — Bibliographie. — Revue des théâtres. — Une lettre inédite de Gluck. — Exposition d'économie domestique. Concours musicaux. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

La musique est utile pour bien connaître les autres sciences.

FRANCHINUS GAFFORIUS.

***

Les notes, sylphides puissantes,
Rendent légers socs et marteaux.

BÉRANGER.

M. M.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(5me article.) (1).

TEMPS ANTÉRIEURS.

II (*suite*)

LES SÉMITES.

La simplicité des mœurs hébraïques (par *simplicité*, nous n'entendons pas *austérité*) s'altéra sensiblement, dès que Salomon, fils de David, eut succédé à son père. Ambitieux, superbe, doué d'une vaste intelligence, aimant le luxe, le faste, les arts, poëte et musicien lui-même, ce prince imprima un grand mouvement de progrès à la musique, qui devint la compagne inséparable des actes de sa vie privée et de celle des grands. Les musiciens et les danseuses nomades accoururent alors de tous les points de l'Orient à Jérusalem : il fallut attribuer leur surveillance spéciale aux commissaires de quartier, *Sarhatsi pelek*, sous les ordres du préfet.

Les fonctions déjà si étendues de la caste musicale s'élargirent encore, après que Salomon eut fait construire avec une magnificence inouïe ce temple où le chant et le jeu des instruments conservèrent le rôle le plus important dans les rites somptueux du culte. Les détails de la solennité de la consécration de l'édifice sacré sont trop connus pour qu'il soit utile de les rappeler ici ; nous ne mentionnerons que les faits qui se rattachent directement à notre sujet.

« Conduits par Azaph, Edithun et Héman, les lévites-chanteurs — rapportent les *Paralipomènes* — faisaient retentir leurs instruments à l'orient de l'autel, avec cent vingt prêtres qui sonnaient de la trompette. Tout chantait donc en même temps, tout redisait : *Rendons gloire au Seigneur parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle*... Et le temple fut rempli d'une nuée. » A ce récit Esdras ajoute que les quatre mille chanteurs et instrumentistes — la caste entière — avaient été convoqués à Jérusalem, afin qu'ils se succédassent par séries dans le service hebdomadaire du chœur. Ces fêtes durèrent, en effet, quatorze jours ; puis, les exécutants et les populations retournèrent dans leurs tribus, en chantant des cantiques, « de telle façon qu'ils arrivèrent chez eux, sans avoir aucunement remarqué la longueur du chemin. »

Bientôt, la caste disciplinée et comme enrégimentée eut un matériel de décors, de costumes, d'accessoires et d'instruments pour les cérémonies qui pourraient être célébrées dans la suite des temps. L'historien Josèphe s'y étend avec complaisance dans le troisième chapitre du huitième livre des *Antiquités judaïques*. Salomon, écrit-il, fit fabriquer mille habits pontificaux avec leurs tuniques qui allaient jusqu'aux talons, accompagnées de leurs *éphods* garnis de pierres précieuses. La couronne sur laquelle Moïse avait écrit le nom de Jehovah demeura unique, telle qu'on la voit encore aujourd'hui. Il fit faire des étoles de lin pour les sacrificateurs avec dix mille ceintures de pourpre ; deux cent mille autres étoles pour les lévites qui chantaient les hymnes ; deux cent mille trompettes, ainsi que Moïse l'avait ordonné, et quarante mille instruments de musique, tels que des harpes et des cithares, faits d'un alliage d'or et d'argent. »

En diverses circonstances d'intérêt public, à la guerre même, la caste musicale était chargée de relever le moral du peuple, de ranimer le courage du soldat. Durant l'expédition de Josaphat contre les Ammonites, un chœur nombreux précédait les troupes, en chantant le psaume : *Louez le nom du Seigneur*. Les Israélites attaquèrent ensuite et Dieu leur donna la victoire. Les guerres de religion suivirent fréquemment cet exemple biblique. Au retour de la captivité de Babylone, Néhémie divisa les lévites-musiciens en deux camps, conduits par Esdras et Jesraïa, qui firent le tour des murailles, l'un par la droite, l'autre par la gauche et se réunirent devant le Temple pour rendre grâces au Très-Haut et célébrer sa gloire. De semblables manifestations caractérisaient l'allégresse populaire, marquaient les réjouissances publiques.

Les musiciens étaient déjà les conviés indispensables des festins et des fêtes. « La harpe et la cithare, dit Isaïe, les tambours et les flûtes se trouvent avec le vin dans leurs repas. » Sirach insiste sur le même sujet : « De même qu'un rubis brille dans l'or, de même le chant orne un festin ; de même qu'une émeraude luit dans le métal précieux, de même les chansons sont agréables près d'une coupe de vin. » Et ailleurs : « Le nom de Josias est comme le miel dans la bouche, comme la musique avec le bon vin. » Les cour-

(1) Voy. les nos 32, 33 34, 35 et 38.

tisanes faisaient de la musique un de leurs plus puissants moyens de séduction. « Prends ton *kinnor* et parcours la ville, courtisane oubliée, — dit Isaïe en une apostrophe éloquente ; — joue bien de ton instrument et répète souvent tes chants, afin qu'on se souvienne de toi. »

A toutes les pages des Livres saints, le kinnor, ou cithare, étincelle et résonne. C'est l'instrument-roi, l'accompagnateur mélodieux de tout le passé judaïque, l'écho des chants de Palestine et d'Assyrie. Il a bercé les amours de la reine de Saba, calmé le délire de Saül, pleuré la ruine du Temple, consolé Israël aux rives étrangères. Légué par les Lévites et par l'Orient aux Goths et aux burgraves, transfuge du moyen-âge agonisant vers l'aurore de la Renaissance espagnole, chéri des Zingares sous les ciselures marmoréennes de l'Alhambra, il a traversé les âges en triomphateur.

Nous retrouvons dans les cérémonies funèbres l'indispensable corporation des musiciens. Pleurant sur les malheurs de Sion, Jérémie s'écrie avec son énergie habituelle : « Composez des chants de douleur, faites venir les pleureuses ; appelez les chanteuses. Qu'elles se hâtent de gémir sur nous avec des cris lamentables et que des ruisseaux de larmes coulent de nos paupières. » La flûte était l'instrument obligé de ces lugubres circonstances. On lit dans l'évangile de Saint Mathieu : « Lorsque Jésus fut arrivé en la maison du chef de la synagogue, voyant les joueurs de flûte et une troupe de gens qui faisaient grand bruit, il leur dit : Retirez-vous, car cette fille n'est pas morte. » Le Talmud prescrit, comme une règle invariable, que « le plus pauvre d'Israël n'aît pas moins de deux flûtes et une pleureuse pour la mort de sa femme. »

La caste musicale juive a-t-elle figuré sur la scène? En d'autres termes, les Hébreux ont-ils eu des spectacles dramatiques accompagnés de musique? Le P. Ménestrier dit oui ; Fétis dit non. Plusieurs philologues veulent que le *Cantique des Cantiques* ne soit qu'un drame musical qui ait été récité en chant avec un mélange de symphonie, et le savant auteur de l'*Histoire générale de la Musique* paraît se ranger à cette assertion. M. Renan va plus loin, il y voit de l'analogie, au moins quant à la donnée fondamentale, avec le *Jeu de Robin et de Marion*, d'Adam de la Hale : ce vaste cerveau aime à s'égarer, on le sait, en de telles bizarreries. Il y a certainement dans le cantique de Salomon matière à récitatifs, à airs, à chœurs et à danses, si l'on veut; mais sous le rapport de l'action dramatique en elle-même, on en est réduit aux hypothèses.

Une seule phrase de Josèphe mentionne le théâtre et l'amphithéâtre qu'Hérode aurait fait construire à Jérusalem au temps d'Auguste, ainsi que les musiciens et les histrions qui seraient venus en troupe pour les représentations; mais l'historien se hâte d'ajouter : « Ces deux magnifiques édifices étaient contraires à nos mœurs. » Au surplus, on a judicieusement établi qu'aucun indice de spectacle n'apparaît chez les races d'origine sémitique, antérieurement aux dominations grecque et romaine.

Lorsqu'on célébra la dédicace du nouveau Temple, quatre-vingt-treize ans après la destruction du premier, — Brutus remplaçait Tarquin à Rome, — les Lévites, spoliés, appauvris, ne purent relever leur maîtrise ; il ne se trouva plus dans toute la Judée que cent vingt-huit chanteurs. Les temps de la prospérité avaient fui sans retour. La caste musicale était déchue sans rémission ; au contact de la dépravation orientale, dans les promiscuités infâmes de Babylone, elle avait à tout jamais perdu l'habitude du chant sacré, des instruments antiques, des danses réglées de la patrie. Les enfants de Lévi, virtuoses et professeurs attitrés ne pratiquant plus, l'éducation musicale du peuple en reçut une atteinte mortelle, la culture de l'art tomba en jachère, et les jouissances que procure la musique furent exclusivement dispensées par les esclaves des deux sexes. Le recensement d'Esdras (536 avant J.-C.) aligne sur sept mille esclaves plus de deux cents chanteurs, instrumentistes et danseuses. Ne peut-on comparer cette histoire à la courbe de l'arc-en-ciel, dont les commencements sont vagues et indécis, le milieu élevé et resplendissant; puis les vives couleurs s'affaiblissent à mesure que le demi-cercle s'abaisse, les nuances lumineuses s'effacent, les teintes sombres prennent leur place et le tout se perd dans l'obscurité?

Des récents travaux d'Israël Lovy et Naumbourg, ministres officiants du temple consistorial de Paris, il résulte que l'ancienne mélopée hébraïque est absolument perdue. Vers le début du dix-septième siècle, les Juifs européens commencèrent à adapter, dans leurs synagogues, la musique harmonique aux « formules d'accents toniques »; puis, à ces essais succédèrent bientôt des chants à plusieurs parties où il n'y eut plus rien d'hébraïque que les paroles. L'art moderne a fait le reste. Dans les temples d'Egypte et d'Asie vivent encore, toutefois, les traditions de la caste musicale des rives du Jourdain.

Mais, — et c'est là une grande, une consolante vérité historique, — le génie particulier, l'esprit intime d'une race, ne saurait entièrement mourir. Par leur amour passionné de la musique; par leur goût inné et tout asiatique des pompes, des fêtes, du décor et de l'apparat; par leur science instinctive de la plastique, du costume et de la draperie ; par leur intelligence audacieuse et déliée, leur imagination « en dehors », les descendants des Sémites orientaux devaient nécessairement répondre, toujours et partout, aux sollicitations, même détournées, de l'art lyrique et de l'art dramatique.

La race juive est restée fidèle à son essence et à ses aptitudes. Elle a donné au monde des artistes d'une haute valeur et surtout des musiciens qui se sont placés au rang des plus illustres, soit dans la composition, soit dans l'exécution. Les noms de Meyerbeer, de Mendelssohn, d'Halévy, seront inscrits parmi ceux des héros de l'art; ils s'avanceront dans l'histoire, escortés de la nombreuse phalange des compositeurs et virtuoses leurs coreligionnaires, phalange distinguée, pittoresque, au plus haut degré intelligente et active, et souverainement vivante.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(13e article) (1).

Nombre de « nymphes d'opéra » sortirent de l'officine galante de la Duchapt. Nous citerons entre autres Mlle Chonchon, épousant au mois de juillet 1767 Baculard d'Arnaud, le romancier coureur de ruelles, l'auteur de romans boursoufflés et de tragédies indigestes.

Castil-Blaze est tombé dans l'erreur lorsqu'il donne pour mari à Chonchon le président de la 2e Chambre des enquêtes au Parlement, M. Durey de Meinières, frère de Durey de Noinville, auteur d'une *Histoire de l'Opéra*. En 1756, M. de Meinières eut une curieuse entrevue avec Mme de Pompadour, à la suite d'un lit de justice, où, à l'instigation de l'archevêque, on supprima deux Chambres des enquêtes. De Meinières donna sa démission, et se trouva dans la dure nécessité de paraître devant la favorite, lui, l'austère magistrat, afin de défendre les prérogatives du Parlement et de solliciter une place de capitaine ou de cornette pour son fils. D'où il résulte que Mlle Chonchon, figurante d'Opéra à cette époque n'était point sa femme, elle ne le fut pas davantage plus tard, car après son veuvage, M. de Meinières épousa Mlle Belot, femme de lettres, dont on possède quelques ouvrages sur l'Angleterre.

Un mariage plus singulier est celui de Rosalie Rotisset de Romainville avec M. Masson de Maisonrouge, fils d'un fermier général et receveur des finances à Amiens. Mlle Rotisset vint à Paris au mois de mai 1738 sous les auspices de M. le duc d'Aumont, gentilhomme de la Chambre du roi.

Elle parut aux concerts spirituels, avant d'aborder la scène; artiste médiocre, on appréciait néanmoins sa voix d'un beau timbre. En 1751, lors de la reprise du ballet des *Sens*, elle chanta le rôle d'Iris à côté de Mlle de Fel, Chevalier, de Jélyotte et Chassé, avec un certain succès.

---

(1) Voir les nos 22, 23, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 35, 36, 37 et 38.

Appartenant à une honorable famille, Mlle Rotisset lui fut pour ainsi dire soustraite par M. d'Aumont, et introduite dans l'asile impénétrable de l'Académie.

Dès que la débutante était inscrite sur le *Livre du Magasin*, l'autorité paternelle ou maritale s'évanouissait. Cet odieux arbitraire disparut sous le règne de Louis XVI.

Le frère de Rosalie, César Rotisset, essaya vainement de faire rentrer sa sœur au bercail; M. d'Argenson, en vrai gentilhomme de l'époque, calma bien simplement les explosions de fureur du capitan : il le nomma son secrétaire particulier et tout fut dit.

Depuis longtemps, M. Masson de Maisonrouge vivait en mésintelligence avec sa femme, créature hautaine, emportée, impérieuse, vaniteuse. C'était une bourgeoise pleine d'aversion pour son mari et parée des ridicules les plus accomplis. Quant à lui, il était « un bœuf qui ne ruminait même pas » c'était un être obtus et automatique.

Sa femme soutint un procès contre lui, pour des causes que la Faculté seule avait le pouvoir de constater; ce procès, qui défrayait les cancans en 1750, fut gagné par elle. Elle mourut le 3 décembre 1751, laissant à son mari un fils de dix-sept ans. Depuis longtemps M. de Maisonrouge vivait publiquement avec Rosalie Rotisset, à laquelle il avait fait don d'une propriété rue des Bons-Enfants, de la valeur de 150,000 francs. Deux mois après le décès de sa femme, notre receveur des finances épousa l'actrice, au grand scandale de tous les Maisonrouge, qui essayèrent vainement de s'interposer pour empêcher cette union.

Nous avons relevé une erreur de Castil-Blaze : en voici une autre. Dans son second volume sur l'Académie de musique, il mentionne l'hymen de Clairon, dite Frétillon, avec le margrave d'Anspach. Hippolyte de La Tude Clairon parut à l'Opéra en 1742 dans *Hésione*. La future et célèbre tragédienne, l'amie de Marmontel et de Voltaire, n'appartint que quatre mois à l'Opéra, pour doubler les rôles de Mlle Le Maure. Malgré cette fugitive apparition, le nom de Clairon appartient trop au siècle qui nous occupe pour ne pas nous y arrêter un instant. Elle quitta le théâtre à l'âge de 42 ans; en 1765 elle passa à Ferney; en 1773 elle devint chez le margrave d'Anspach-Bareuth, neveu du grand Frédéric, une Maintenon au petit pied.

. . . . . .
En princesse tudesque déguisée
. . . . . .
Deux aveugles, ma foi, t'ont mise en bon chemin :
La fortune et l'amour; profite de ta chance!

lui disait-on méchamment. Après une royauté éphémère de dix-sept ans, Clairon revint en France, et ce fut au tour de la piquante lady Craven à recueillir un héritage que le mariage consacra au mois d'octobre 1791. Ainsi tombe l'affirmation de Castil-Blaze.

Jetons un instant un regard sur la scène même de l'Opéra, et voyons ce qu'elle nous offre d'intéressant.

Au mois de mars 1742, le maréchal de Saxe est acclamé à l'Opéra; la nièce de Marie Antier, Mlle de Maitz, adresse au héros du jour, comme autrefois sa tante à Villars, un compliment dans le prologue d'*Armide*. Elle reçoit non une tabatière, mais des boucles d'oreilles d'une valeur de 10,000 francs. La pauvre fille, atteinte de surdité quelques années après, disparut du théâtre et mourut dans l'isolement.

En 1749 est représentée *Naïs*, de Rameau, avec la collaboration de ce pauvre Cahusac, secrétaire-historiographe de l'abbé de Clermont lors de sa campagne du Rhin, de Cahusac qui, après avoir langui pour les beaux yeux de Mlle de Fel et lui avoir offert sa main, mourut fou à l'hôpital de Charenton. Puis vient *Zoroastre* des même auteurs; *Zoroastre* que l'on appelait l'opéra des *laitues* parce que l'on n'y appréciait que les *chœurs* ! Enfin, en 1752, éclate la guerre des bouffons. Pergolèse jette sa grâce mélodique, sa verve lumineuse, son charme séduisant dans le vieil arsenal des mélopées héroïques et soporifiques de la musique française.

Un rayon du Midi, chaud et vivifiant, ravive un enthousiasme dont le souvenir n'est pas éteint.

Lulli n'est plus à l'Opéra
Le favori de Polymnie;
Rameau bientôt s'éclipsera
Malgré sa profonde harmonie;
Jélyotte n'a rien d'étonnant;
Il faut des bouffons d'Italie.
Aujourd'hui tout Français galant
Ne se montre qu'en fredonnant
E sì, e no, e piou et giou,
C'est à qui sera le plus fou.

Ainsi l'on chantait, si bien que le philosophe de Genève, enflammé, lui aussi, par cette nouveauté enchanteresse, se souvint de son ancienne profession de maître de musique, et se mit à composer un intermède à la manière italienne, pensait-il.

Vous connaissez l'histoire du *Devin de village*, cette naïve pastorale que Louis XV fredonnait de sa voix fêlée et chevrotante. Jean-Jacques, avec un instinct supérieur de la musique, n'était en résumé qu'un médiocre compositeur. Il fit partie du fameux *Coin de la reine*, composé des ardents sectateurs de l'art italien. Rousseau s'était lié d'amitié, chez M. de la Popelinière, avec un jeune homme attaché au prince héréditaire de Saxe-Gotha. C'était Grimm; celui-ci, dans son *Petit Prophète*, et le chantre de Colette dans la *Lettre sur la musique française*, portèrent les coups les plus redoutables à leurs adversaires du *Coin du roi*.

Jélyotte et Mlle de Fel furent les interprètes de la saynète de Rousseau. Ces deux acteurs étaient au nombre des habitués de Mme Dupin, de Mme d'Epinay, de Mlle Quinault cadette, chez qui se donnait le dîner du *Bout du banc*, et des autres que nous avons déjà mentionnés.

Chez les comtes de Fries et de Schonberg, Grimm et M. de Francueil chantaient au clavecin. C'est dans une de ces réunions que le jeune Allemand tomba si étrangement amoureux de Mlle de Fel.

Il prétendit supplanter Cahusac; mais la belle éconduisit ce prétendant..... Il passait les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paraissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signe; et du reste sans agitation, sans douleur, sans fièvre, et restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal passait les nuits et Jean-Jacques les journées auprès de ce singulier malade. « Cependant il resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon, ni quoi que ce fût, que des cerises confites..... Un beau matin il se leva, s'habilla et reprit son train de vie ordinaire... »

En 1753 l'Opéra met en scène *Titon et l'Aurore* de l'abbé de La Mare, revu par l'abbé Voisenon et mis en musique par Mondonville. Cette pièce était destinée à faire échec à la musique italienne; aussi Mme de Pompadour et tout le monde officiel employèrent tout leur crédit pour soutenir victorieusement leur cause.

A coté de Jélyotte, de Chassé et de Mlle de Fel, nous rencontrons Mlle Coupée, qui débuta en 1738 et se retira par suite de la perte de sa voix en 1753, et Mlle Chevalier, dont les débuts eurent lieu en 1741. Cette dernière tenait l'emploi des reines, des furies, des héroïnes tragiques, elle reprenait les rôles des Maupin, Antier, Pélissier et Le Maure. C'est une des physionomies secondaires de l'Opéra; mais sa réputation de vertu paraissait justifiée. Mlle Chevalier avait une part dans la direction des concerts spirituels en 1748, avec Roger, maître de musique des enfants de France. Le 8 octobre 1750, elle fut honorée d'une gratification extraordinaire de mille livres, ainsi qu'il résulte de la quittance originale que nous possédons. Cette détermination émanait du bureau de la ville, et était approuvée par le roi.

Elle épousa, après 1764, M. Duhamel, intendant à Gênes du maréchal de Richelieu. Les suites de ce mariage ne furent pas heureuses. Il était accrédité que Duhamel n'était pas un fort honnête homme; on attribuait la source de sa fortune à des concussions et à des malversations. Les époux se séparèrent, et la chronique ajoute que celle que les poëtes avaient comparée à la Sagesse accompagnée des Grâces et couronnée par Apollon, termina sa vie auprès d'un amant vulgaire.

Donnons un regard d'adieu à Jélyotte, qui se retire en 1755 (1), le même jour où débute le perruquier Larivée, le futur époux de sa charmante camarade Mlle Lemière; un souvenir à Chassé, le noble Chassé, dont la voix commençait à s'altérer sensiblement, qui avait « perdu son tonnerre » et n'était plus qu'un

...Gentilhomme qui chante
Et qui ne se fatigue pas,

Chassé qui, dans *Castor et Pollux*, conduisant une escouade de guerriers, et tombant sur la scène par suite d'un faux pas, cria à ceux qui le suivaient : « En avant ! marchez sur moi et sus à l'ennemi ! » Saluons une dernière fois Marie de Fel, qui initia Anne-Madeleine Arnould, dite Sophie Arnould aux secrets de la vocalisation italienne; notons enfin en passant les débuts de cette même Sophie Arnould, le 17 décembre 1757, et arrêtons-nous aux mariages, intéressants à divers titres, des séduisantes figurantes Defresne, Mazarelli et Lolotte.

A. Thurner.

(*La suite prochainement.*)

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

Stabat Mater, *à quatre voix, avec accompagnement de piano ou orgue, par* Th. Belamy (2).

L'auteur de cette œuvre nouvelle, qui commande au plus haut degré l'attention, est un maître dans l'art difficile et trop négligé de nos jours d'écrire de la musique religieuse; c'est un compositeur étudiant et produisant en dehors de toutes considérations étrangères à son art, et soucieux de la forme à ce point qu'il lui subordonnera la pensée elle-même, tant il désire imprégner son travail, sans abdiquer pour cela toute individualité, du suc et de la moelle classiques qu'il s'est assimilés.

Fidèle à son habitude de signaler autant que possible tous les travaux du domaine de la haute composition, la *Revue et Gazette musicale* a déjà parlé de M. Th. Belamy (de Besançon), dont les organistes sérieux apprécient beaucoup les *Motets*, les *Offertoires*, ainsi que la gerbe charmante et toujours fraîche de *Noëls Bizontins*; elle a dit deux mots déjà de ce *Stabat* dédié à M. Mathieu de Monter. Nous reviendrons rapidement aujourd'hui, suivant notre promesse, sur cette remarquable partition, conçue dans un style conforme à la touchante simplicité d'un sujet bien fait pour captiver le talent sérieux et réfléchi de l'auteur.

Ce *Stabat* débute largement en *sol mineur* sur un dessin de basse excellent et trop rapidement abandonné dès la troisième page; les interruptions de soprano sont ingénieusement placées; tout le morceau est d'une couleur très-calme qu'il emprunte à la sobriété des modulations. Le n° 2, *Cujus animam*, est écrit dans le même ton que le morceau précédent, ce qui enlève à la partition un élément d'intérêt; la marche générale de ce solo de ténor est convenable, mais au point de vue de l'unité, l'introduction gagnerait, à notre avis, à être dans le rhythme syncopé de ce qui suit. Le duo de soprani, *Quis est homo*, n'est pas sans quelque affinité, du moins comme agencement des voix, avec le chef-d'œuvre rossinien; l'ensemble a de l'élévation et du souffle. Le n° 4, *Pro peccatis*, constitue un bon morceau de basse; nous n'aimons pas beaucoup, toutefois, les deux quintes qui se suivent aux mesures 8 et 9 de la quatorzième page. Le style et l'harmonie de l'*Eia mater* ne laissent rien à désirer, tout en présentant certaines difficultés d'intonation. Les n°s 6 et 7 sont habilement traités; ce dernier finissant en *si bémol mineur*, et le n° 8, *Fac ut portem*, commençant en *la mineur*, cette transition paraît dure à l'oreille: dans l'exécution, on peut, il est vrai, ne pas enchaîner immédiatement les deux fragments. L'*Inflammatus*, solo de basse avec chœur final; beaucoup trop de répétitions, néanmoins, depuis la mesure 4 après la reprise jusqu'au *più lento* de la page 39, surtout à la partie de soprano; c'est un peu le défaut de l'auteur, et il n'est pas arrivé à le dissimuler par des résolutions différentes.

Ces réserves faites, ces observations présentées, nous nous trouvons en présence d'une œuvre incontestablement intéressante, nous ne dirons pas par son originalité — la longue cohorte des fidèles de l'art sacré bat, depuis le quinzième siècle, ces austères chemins de la liturgie, — mais par la science réelle, le sentiment profond et juste, le soin consciencieux qui ont présidé à sa conception. De la première à la dernière note, ce *Stabat* révèle un talent mûri par l'étude et sûr de lui. Aujourd'hui que l'amélioration de la musique religieuse usuelle occupe les meilleurs esprits, il serait à désirer que de telles compositions figurassent à leur vraie place, c'est-à-dire dans le répertoire courant des maîtrises.

Caveant consules! que les maîtres de chapelle et les organistes nous entendent et nous comprennent, et les échos de Paris et de la province nous apporteront la prochaine et bonne nouvelle de l'exécution du *Stabat Mater* de Th. Belamy, qui ne présente, au surplus, aucune sérieuse difficulté d'interprétation.

Raynal-Guyenne.

(1) Deux ans auparavant, Jélyotte, alléguant l'état de sa santé, resta quelque mois absent de la scène; il renouvela son engagement moyennant 100 mille livres. On organisa une souscription dont le total n'atteignit que 48,000 livres. Jélyotte se détermina néanmoins à chanter deux ans encore à l'Opéra.

(2) Besançon, chez l'auteur, Grande-Rue, 114.

REVUE DES THÉATRES.

Comédie-Française : *les Enfants*, drame en trois actes de M. Georges Richard. — Gymnase : *les Petits Neveux de mon oncle*, comédie en un acte de M. Hippolyte Raymond; *Une heure en gare*, comédie en un acte de M. Jules Guillemot; *Pierre Maubert*, drame en un acte de M. Adrien Decourcelle. — Théâtre Déjazet, *le Passé, le Présent et l'Avenir*, pièce en trois actes.

M. Georges Richard a été plus favorisé que la plupart des auteurs admis devant le comité de lecture de la Comédie-Française. D'abord, sa pièce a été reçue d'emblée; ensuite, à peine agréée, elle a été mise à l'étude, et, quelques semaines après, elle voyait le jour.

Les Enfants traitent une question sociale, la famille.

Jacques Pellegrin vit depuis une vingtaine d'années avec une dame que tout le monde appelle madame Pellegrin, mais qui n'est pas sa femme. Ce ménage, ce faux ménage a deux enfants, Maurice et Lucile. Mais Maurice n'est pas le fils de Jacques. Avant de connaître Pellegrin, Marguerite a été séduite par un jeune homme qui l'a abandonnée avec le fruit de sa faiblesse. Maurice n'en a pas moins été élevé avec beaucoup d'affection par celui qu'il prend pour son père, et c'est aujourd'hui un charmant jeune homme, un sujet distingué qui remporte des prix au grand concours.

Jacques Pellegrin désire légitimer son union : Marguerite mérite d'être sa femme et Lucile est en âge d'être mariée. Maurice sera reconnu et légitimé également.

Mais, au moment où ce louable projet va recevoir son exécution, le hasard met en présence de Marguerite son séducteur d'autrefois, le véritable père de Maurice.

Sur cette situation pathétique repose l'idée de la comédie de M. Richard, la question qu'il traite et cherche à résoudre. Lequel a le plus de droit, sinon devant la loi, du moins devant la conscience et devant Dieu, lequel a le plus de droits sur un jeune homme dans la position de Maurice, de celui qui lui a donné l'être et l'a abandonné, qui ignorait même son existence, ou de celui qui l'a aimé et élevé, qui en a fait un homme, un honnête homme?

L'auteur donne sans hésiter la préférence au père adoptif; la raison et le sentiment l'approuvent; le public aussi.

Malgré un ton souvent trop vulgaire pour une œuvre représentée à la Comédie-Française et bien des détails inutiles, rebattus ou puérils, *les Enfants* ont fort bien réussi. Ils ont ému, et le nom de l'auteur a été prononcé au milieu des applaudissements. Got joue avec autorité le rôle de Pellegrin; pourtant, nous l'aimons moins dans le genre dramatique. Mlle Marie Royer, Mlle Reichemberg, Boucher, Febvre et surtout la débutante Mlle Blanc secondent bien leur camarade... car l'auteur des *Enfants*, M. Georges Richard, est un comédien; après s'être distingué au théâtre Cluny, il vient de débuter à l'Odéon.

= Abondance de biens ne nuit pas. Dans notre dernière Revue, nous parlions de deux petites comédies représentées au Gymnase. Ce même théâtre a donné, depuis, trois autres pièces en un acte.

Dans *les Petits Neveux de mon oncle*, c'est, à l'opposé de tant de vaudevilles, un neveu qui veut marier son oncle. Évidemment, direz-vous, Blancheray doit avoir quelque puissant intérêt à enchaîner de Pontjoyeux dans les liens de l'hyménée. En effet, l'oncle, en épousant Mme de Mérinville, adoptera les enfants de Blancheray, que ce dernier n'a pas mis dans la corbeille de mariage en épousant Caroline.

L'oncle, le vieux jeune auquel on ravit sa chère liberté, c'est Ravel.

Une heure en gare nous fait assister, dans une salle d'attente, au raccommodement de deux jeunes époux qui, pour se fuir, partaient l'un pour Genève, l'autre pour l'Italie. Cette bluette sans prétention, variation sur un thème connu, s'écoute avec plaisir. Mlle Massin fait délicieusement la moue.

La dernière venue des trois nouveautés du Gymnase est un drame. Il s'agit encore de l'adultère, je dis « encore » parce qu'on en abuse un peu. N'est-il pas d'autres sujets intéressants?

Pierre Maubert ne fait pas de procès en séparation à sa femme, il ne *la tue pas*, il ne tue pas l'amant, il se venge d'une autre façon : sachant que l'indigne ami qui l'a trompé appartient à une famille dans laquelle plusieurs cas de folie se sont présentés, il lui fait une révélation qui trouble sa raison. Quant à l'épouse coupable, elle meurt de désespoir en apprenant que son crime est découvert.

Cet acte contient des scènes palpitantes; Landrol, Pujol et Mlle Pierson le jouent d'une façon dramatique.

= On a beaucoup ri au Théâtre-Déjazet, à la première représentation de *le Passé, le Présent et l'Avenir*, d'un rire, il est vrai, qui n'avait rien de flatteur pour l'auteur et surtout pour le directeur-acteur, M. Daiglemont. Néanmoins, M. Daiglemont a semblé prendre au sérieux l'hilarité et les applaudissements du public, et chaque soir, avec le même flegme, il débite les mêmes tirades et les mêmes rondeaux.

ADRIEN LAROQUE.

UNE LETTRE INÉDITE DE GLUCK

Cette lettre, publiée par *la Plume*, de Bruges, est adressée au célèbre Klosptock, à Hambourg,

« Vienne, 10 mai 1870.

» Je viens vous informer, mon cher ami, que M. Schrœter a obtenu ici, auprès de la cour comme auprès du public, un succès complet, et vraiment il le mérite; car c'est un acteur très-distingué et fidèle à la nature. Je ne doute pas qu'il ne soit fort content de Vienne.

» Vous me faites toujours des reproches parce que je ne vous envoie pas d'explication sur la manière dont *Alceste* doit être représentée. Je l'aurais déjà fait depuis longtemps si j'avais trouvé la chose praticable. Pour ce qui concerne le chant, il est facile à rendre pour une personne qui a du sentiment; elle n'a qu'à s'abandonner à l'impulsion de son cœur; mais l'accompagnement instrumental exige tant d'observations que, sans ma présence, il n'y a rien à faire. Quelques notes doivent être traînées, d'autres accélérées, celles-ci produites *mezzo-forte*, celles-là plus accentuées et d'autres enfin faiblement exprimées. Je renonce à indiquer le mouvement. Un peu plus de lenteur, un peu plus de vitesse, gâtent tout un morceau. Je crois donc que vous rendrez beaucoup plus facilement votre nouvelle orthographe familière aux Allemands que moi un opéra d'après ma méthode, surtout dans votre pays où l'on considère principalement l'art de la composition et méconnaît ou cherche en vain l'imagination, attendu que chez vous la plupart des artistes ne sont que des maçons et non des architectes.

» Quoique vous n'ayez rien composé sur la mort de ma petite fille, mon désir à cet égard n'en a pas moins été accompli. Votre *Clarisse morte* est si analogue à ma fille, qu'avec tout votre grand génie vous n'auriez rien pu produire de mieux; c'est maintenant mon ode favorite, et peu de personnes l'entendent sans qu'elle leur arrache des larmes.

» Vous ne savez pas pourquoi je tarde tant avec la *Bataille d'Hermann* (*die Hermannschlacht*); c'est parce que je veux qu'elle soit le couronnement de mes travaux musicaux. Jusqu'ici je n'ai pu pas le faire parce que messieurs les Français m'occupaient trop. Donc, quoique la *Bataille d'Hermann* doive être ma dernière œuvre, elle ne sera pas, j'espère, la plus insignifiante de mes productions, parce que j'ai rassemblé les matériaux principaux à l'époque où l'âge n'avait pas encore affaibli la force de ma pensée.

» Adieu, je reste pour toujours votre admirateur fervent,

» GLUCK, de Vienne. »

EXPOSITION D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE
AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

CONCOURS MUSICAUX.

Résultat du cinquième concours d'orphéons, fanfares et musiques d'harmonie. (Lundi 23 septembre 1872.)

LECTURE A VUE. — Orphéons. — 3e *Division*. 1re *Section*. — 1er prix: Ecole Chevé (Section de l'Ecole de médecine); directeur, M. A. Chevé. — 2e prix: Les Amis réunis de Paris; directeur, M. Boppe.

Fanfares. — 3e *Division*. 2e *Section*. — Pas de premier prix. — 2e prix: Rilly-la-Montagne; directeur, M. Carré. — 3e prix : fanfare de La Ferté-Alais; directeur, M. Tranchant.

Harmonies. — Pas de premier ni de deuxième prix ; 3e prix : Bar-le-Duc ; directeur, M. Trussun.

CONCOURS D'EXÉCUTION. — Orphéons. — 3e *Division*, 1re *Section*. *Groupe* A. — Le Jury, se conformant à l'article 18 du règlement, décide que les Groupes A et B n'en formeront qu'un, attendu le petit nombre de Sociétés présentes. — 1er prix : (unanimité) Ecole Chevé (Section de l'Ecole de médecine); directeur, A. Chevé. — 2e prix : Sainte-Cécile de Noyon; directeur, M. Dautrevaux. — 3e prix : (unanimité) Brie-Comte-Robert; directeur, M. l'abbé Menin. — 4e prix : Les Fils d'Anacréon des Ternes; directeur, M. Nehr. — 5e prix : (unanimité) La Reine-Blanche, d'Asnières-sur-Oise; directeur, M. Thirion.

Fanfares. — 3e *Division*. 2e *Section*. — Le Jury, se conformant à l'article 18 du règlement, décide que les Groupes D et E n'en formeront qu'un, attendu le petit nombre de Sociétés présentes. — 1er prix : (unanimité) Société musicale de Beaumont-sur-Sarthe; directeur, M. Poté. — 2e prix : La Ferté-Alais ; directeur, M. Tranchant. — 3e prix : Palaiseau; directeur, M. Boucher. — 4e prix : Fanfare du Vaumain ; directeur, M. Vassel. — 5e prix : Sainte-Cécile d'Avize ; directeur, M. Carré-Sarrot. — 6e prix : Châteauneuf; directeur, M. Laumaillier.

Harmonies. — 3e *Division*. 1re *Section*. — 1er prix : Musique municipale de Bar-le-Duc ; directeur, M. Trusson.

CONCOURS DE SOLO. — Pas de premier prix. — 2e prix : Musique municipale de Bar-le-Duc ; directeur, M. Trusson.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Le théâtre national de l'Opéra a donné cette semaine trois représentations de *Don Juan*. — Ce soir commencent les représentations extraordinaires du dimanche, par *Robert le Diable*.

*** Théophile Gautier a complétement terminé le libretto du ballet dont la musique est confiée à M. Massenet. Cet ouvrage s'appellera *le Preneur de Rats*, titre asssez original dans son réalisme, mais qui n'a rien de surprenant quand on connaît la passion de l'auteur de *Fortunio* pour... les chats.

*** Gailhard vient de renouveler son engagement avec l'Opéra pour quatre ans, à raison de 30,000 fr.

*** Le livret d'opéra classé second au concours où *la Coupe du roi de Thulé* l'emporta, était *la Czarine*, de M. Chantepie. Ce livret fut jugé assez bon pour être retenu par la direction de l'Opéra, afin de le faire jouer en son temps. M. Halanzier a annoncé à son auteur qu'il allait très-prochainement le confier à un de nos meilleurs compositeurs.

*** Une audition définitive de la partition de M. Membrée, l'*Esclave*, doit avoir lieu très-prochainement à l'Opéra. Sylva, Caron, Gailhard, Mlles Bloch et Fidès-Devriès en feront entendre les principaux morceaux.

*** Les œuvres représentées cette semaine à l'Opéra-Comique ont été : *Mignon*, *Haydée* et *le Pré aux Clercs*. — *Les Noces de Figaro* vont être reprises avec deux nouvelles chanteuses : Mlle Ganetti dans le rôle de la comtesse, Mlle Chapuy dans celui de Suzanne. — On s'occupe toujours activement de *Don César de Bazan*, de Massenet. Les études de *Roméo et Juliette*, de Gounod, ont commencé cette semaine. Les principaux rôles sont distribués à Mme Carvalho, MM. Duchesne, Ismaël et Melchissédec.

*** C'est par la reprise de *la Traviata*, pour la rentrée de Verger et le début d'Ugolini et de Mme Torriani, que se fera, après-demain mardi, l'ouverture du Théâtre-Italien. La reprise de *Lucrezia Borgia*, annoncée d'abord comme devant inaugurer la saison, est retardée de quelques jours par suite d'une indisposition de Mme Penco. On sait que l'éminente cantatrice a eu la douleur de perdre son père il y a à peine un mois, et elle n'est pas encore complétement remise de la secousse cruelle que lui a fait éprouver ce triste événement.

*** Appel a été interjeté par M. Verger du jugement du Tribunal de commerce qui le déboutait de sa plainte contre Mme Marie Sass, pour l'affaire du changement de spectacle dont nous avons plusieurs fois entretenu nos lecteurs.

*** L'ouverture du théâtre de l'Athénée reste fixée au 1er octobre, avec *l'Alibi*, de MM. Moinaux et Nibelle.

*** Aux ouvrages que se propose de monter le nouveau directeur de l'Athénée, et dont nous avons donné la liste, il faut ajouter *Il Signor Pandolfo*, opéra-bouffe de M. Ernest d'Hervilly.

*** Potel a résilié son engagement à l'Opéra-Comique et fait maintenant partie de la troupe des Bouffes-Parisiens.

*** Les rôles de *la Petite Reine*, l'opérette en trois actes de MM. Jaime, Noriac et Léon Vasseur, qui va prochainement entrer en répétitions aux Bouffes-Parisiens, seront joués par MM. Désiré, Potel, Mmes Judic, Peschard et C. Massard.

*** Les répétitions orchestrales de *l'Arlésienne* d'A. Daudet, qui contient, comme nous l'avons dit, plusieurs morceaux de musique symphonique et chorale dus à M. Georges Bizet, ont commencé au Vaudeville. La première représentation pourra sans doute être donnée demain lundi. C'est M. Constantin, chef d'orchestre de l'Athénée, qui conduira aux représentations de *l'Arlésienne*. Voici la curieuse composition de l'orchestre pour lequel M. Bizet a écrit sa partition : sept premiers violons, pas de seconds, deux altos, cinq violoncelles, deux contrebasses, une flûte, un hautbois, un cornet à pistons, deux cors, deux bassons, timbales, harmonium et piano.

*** *La princesse de Trébizonde* a été jouée ces jours derniers au Havre avec un succès complet.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Pendant son séjour à Paris, M. Thiers compte donner un concert à l'Elysée. On se serait assuré déjà, sur son désir, le concours de Faure et de Mlle Rosine Bloch.

*** L'Association des artistes dramatiques vient de publier son trente-troisième Annuaire. — Nous trouvons, dans l'exposé de la situation financière, le chiffre des rentes possédées aujourd'hui par l'Association : il est de 76,500 francs, ce qui représente plus d'un million et demi de capital. Et la première mise de fonds a été un seul et unique billet de 500 francs!

*** Le contrôle sévère auquel sont soumises nos nouvelles a fait défaut accidentellement, la semaine dernière; aussi nos lecteurs ont-il pu remarquer, dans celle qui concernait les travaux exécutés au Conservatoire pendant les vacances, — et qui avait été empruntée à l'un de nos confrères, — qu'il était question de perfectionnements introduits dans la *classe de danse*, classe qui n'existe pas dans cet établissement. Le reste de la note n'était pas plus exact : les travaux matériels ont été nuls ou à peu près pendant ces deux derniers mois au Conservatoire. — De plus, la rentrée des classes a lieu le 7 octobre, et non le 1er.

*** Le Conservatoire de Lyon s'ouvrira le 1er octobre, sous la direction de M. Edouard Mangin. Les études y seront réglées, autant que possible, sur le programme du Conservatoire de Paris.

*** La vapeur jouera un rôle important au nouvel Opéra; elle est destinée à remplacer une bonne partie du travail des machinistes : trucs, changements à vue, etc. On l'emploie actuellement, à l'Opéra de Vienne, sur une échelle plus grande encore, et avec un complet succès. Ce théâtre possède en outre un appareil réfrigérant qui est une vraie merveille, et dont l'inventeur est un simple machiniste nommé Drœlich. Espérons que quelque chose de semblable sera tenté à notre Opéra, où l'on cherche à donner place à toutes les splendeurs et à toutes les commodités. — Le total des dépenses qu'a nécessitées la construction du nouvel Opéra viennois et de 5.989.800 florins, soit environ quatorze millions de francs. Celui de Paris, une fois terminé, aura coûté quatre fois cette somme,

*** Le mariage de Mlle Tamberlick avec le docteur Galezowski sera célébré jeudi prochain, en l'église Saint-Philippe du Roule.

*** Arditi est en ce moment à Paris.

*** Gardoni a quitté Paris hier, se rendant en Russie, où il est engagé.

*** Mario est arrivé à New-York; il a dû chanter le 16 septembre, dans un concert avec Carlotta Patti.—Le célèbre ténor a vendu sa belle propriété près de Florence, la villa Salviati. Elle a été achetée, dit-on, 690,000 francs, avec les fermes y annexées et les objets d'art qui s'y trouvent, par le richissime baron danois Hagermann, qui possède à Florence le beau palais Almaforte.

*** C'est le jeudi 17 octobre que recommenceront au Grand-Hôtel les concerts Danbé.

*** Dimanche, 6 octobre, il sera donné, au Cirque des Champs-Élysées, par la musique de la Garde Républicaine, dirigée par M. Paulus, un grand concert au bénéfice de l'Association des Artistes musiciens. Les morceaux qui ont été joués ou acclamés au festival de Boston seront exécutés.

*** Le numéro de septembre de *la Revue Britannique* renferme un intéressant article de notre collaborateur, M. Ad. Jullien, *la Réforme du costume sur la scène anglaise*. Ce côté de l'histoire théâtrale étrangère était jusqu'alors resté inexploré : il offre pourtant un intérêt réel, surtout quand on l'étudie, comme ici, à l'aide de documents originaux et authentiques.

*** Le 21 septembre, Mgr l'évêque du Mans, assisté de ses grands vicaires, a assisté à la séance d'audition et à l'expertise des travaux de réparation et d'amélioration exécutés au grand orgue de la cathédrale par la Société anonyme des grandes orgues (anciens établissements Merklin-Schutze). Artistes, spécialistes et amateurs ont été unanimes à reconnaître le fini et la bonne exécution de ces travaux.

*** La Chorale et Fanfare de Chartres, dirigée par M. Escudié, a donné le 27 septembre une soirée musicale très-brillante, où figuraient plusieurs morceaux qui ont valu à cette excellente Société de flatteuses distinctions au récent concours de Villiers-le-Bel.

*** M. Carl W. Batz, de Wiesbaden, est chargé de représenter avec pleins pouvoirs, hors d'Allemagne (sauf en Autriche et en Hongrie) la Société allemande des auteurs et compositeurs dramatiques, dont le siége est à Leipzig.

*** Un grand congrès des imprimeurs-libraires se tient en ce moment à Venise. On y a décidé, entre autres, la publication d'une *Bibliographie nationale italienne*, ou Catalogue de *tous* les ouvrages qui ont été imprimés en Italie depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours. La musique aura naturellement sa part dans cet immense répertoire.

*** La réouverture des cours de chant et de solfége de M. Kœnig, de l'Opéra, aura lieu le mardi 8 octobre, 13, rue Neuve-Coquenard, faubourg Montmartre. A ces cours, M. Kœnig ajoute cette année une classe spéciale d'opéra et d'opéra-comique pour les élèves qui se destinent au théâtre.

✝

L'excellent artiste des Variétés, le joyeux Kopp, a terminé tragiquement ses jours lundi dernier : il s'est brûlé la cervelle dans son domicile, rue Lepic, à Montmartre. Une citation à comparaître en police correctionnelle pour un fait de vie privée, l'avait affecté au point de lui faire prendre cette résolution désespérée. Ses obsèques ont eu lieu mercredi, à l'église Saint-Pierre de Montmartre.—Jean-Laurent Kopp, né en 1812, appartenait depuis longtemps au théâtre des Variétés; il y avait créé de nombreux rôles dans des pièces de genre et dans les opéras-bouffes d'Offenbach et de Lecocq, *la Belle Hélène*, *Barbe-Bleue*, *la Grande-Duchesse*, etc., et tout dernièrement *les Cent Vierges*. Il a consacré, par testament, tout son avoir en numéraire et valeurs, c'est-à-dire plus de 100,000 francs, à des œuvres charitables ; il en a fait quatre legs égaux : à l'Association des artistes dramatiques, à l'Association des artistes musiciens, aux pauvres de Paris et aux blessés de la dernière guerre.

ÉTRANGER

*** *Londres.*— *The Bohemian Girl*, de Balfe, *Marta* et *Fra Diavolo* ont été donnés cette semaine au théâtre du Palais de Cristal. — La dernière journée du festival de Norwich a été remplie par l' « Occasional Overture » de Hændel, et l'oratorio *St-Peter*, de Benedict, qui a obtenu un grand succès et dont plusieurs morceaux ont été bissés. Le concert du soir se composait d'une riche « selection » dans laquelle ont brillé Mmes Tietjens, Lancia, Albani, Trebelli, Patey; MM. Cummings, Santley, Benedict, le violoniste Sainton et le violoncelliste Paque. On a remarqué dans le programme deux fragments d'une symphonie en *sol mineur*, de Benedict. — Le train qui ramenait à Londres la plupart des artistes qui avaient

concouru au festival de Worcester (Mme Sherrington, Miss Fairman, Mme Patey; MM. Vernon-Rigby, Lloyd, Santley, Sainton, Howell, etc.) a été pris en écharpe à la station de Westbourne-Park par un train de marchandises. Heureusement, il n'y a eu d'autre malheur à déplorer que la perte de nombreux instruments, renfermés dans le wagon de marchandises, lequel a été broyé. On cite, entre autres, un violoncelle estimé à 400 livres (10,000 francs), appartenant à M. Chipp.

*** *Bruxelles.*— Outre la reprise du *Prophète*, dans laquelle se sont distinguées Mmes Warot et Csillag, une autre a eu lieu la semaine dernière au théâtre de la Monnaie: celle de *Robert le Diable*. Mlle Sternberg y a fait sa rentrée, dans le rôle d'Alice. Un peu de fatigue se faisait sentir dans la voix de la charmante artiste: mais on a rendu pleine justice à ses qualités ordinaires de chanteuse et de comédienne. Mlle de Taisy a débuté avec succès dans le rôle d'Alice.

*** *Leipzig.* — Le premier concert du Gewandhaus aura lieu cette année le 3 octobre. — *Hamlet*, d'Ambroise Thomas a été donné il y a quelques jours au Stadttheater, et favorablement accueilli.

*** *Vienne.* — La première représentation du *Corsaire noir*, opéra-bouffe en trois actes, paroles et musique d'Offenbach, a été donnée le 21 septembre au théâtre An der Wien. C'est la première fois qu'Offenbach musicien se complique d'Offenbach librettiste: il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'un ne vaille pas tout à fait l'autre. La musique a beaucoup plu: le second acte a été surtout applaudi. Les morceaux à citer sont: l'ouverture, qui égale ce qu'Offenbach a fait de mieux en ce genre; au premier acte, des couplets chantés par Mme Geistinger (Suzanne), qui ont été bissés; les couplets du capitaine Bombarso; au second acte, un air de Suzanne, bissé comme les couplets; une jolie valse, chantée par Mlle Mila Rœder (Marinette), et le finale tout entier, ou se trouve une originale chanson à boire dite par Swoboda (Polydore); au troisième acte, une barcarole en duo pour voix de femme, chantée par Mlles Rœder et Meersberg, un ballet et des chœurs. Offenbach, qui conduisait l'orchestre, a été honoré de cinq rappels. Les principaux acteurs, et principalement Mme Geistinger et le comique Swoboda, ont été chaudement applaudis. — Pour donner en deux mots une idée du sujet, nous nous bornerons à dire que le Corsaire Noir est une espèce de Croquemitaine, qui inspire la plus grande frayeur à un bon bourgeois du nom de Lambrequin; les amants des deux nièces de Lambrequin, les frères Mistral, exploitent ce sentiment pour obliger le bonhomme à consentir à leur mariage et l'y décident à la fin, grâce à une série de trucs et de travestissements qui sont la partie la plus amusante de la pièce.

*** *Milan.* — Le théâtre Dal Verme a été inauguré le 14 septembre avec *Gli Ugonotti*, comme on l'avait annoncé. On a voulu, nous l'avons dit, en faire un rival de la Scala; cette ambition est peut-être excessive. Le nouveau théâtre est spacieux et luxueusement décoré; mais il laisse à désirer, ça et là, sous le rapport de la commodité, et, défaut plus grave, on y perçoit un écho. Du reste, quelques travaux sont encore à faire, qui pourront modifier quelque peu les conditions actuelles. — Quant à la représentation, elle n'a point été bonne: il n'y a d'éloges à donner qu'à la prima donna Pozzoni-Anastasi, à son mari le ténor Anastasi, à Mme Brambilla, et au baryton Barré, qui débutait dans la carrière italienne et s'en est fort heureusement tiré. Les autres artistes du chant, les chœurs et l'orchestre ont été faibles, pour ne pas dire pis. Il en a été de même à la seconde représentation. Les études avaient été mauvaises et insuffisantes.

*** *Naples.* — *Camoens*, opéra nouveau de Musoni, a été donné le 19 septembre au théâtre Mercadante avec un grand succès. Le ténor Montanaro et Mme Suardi-Repetto interprétaient les principaux rôles.

*** *Stockholm.* — Le libretto de *Mignon*, d'Amb. Thomas, vient d'être traduit en suédois. Cet opéra sera représenté cet hiver au théâtre de Stockholm.— Le même théâtre vient d'accepter le nouvel opéra romantique que vient de terminer M. Siegfried Saloman, sous le titre: *Der Flüchtling von Estrella.*

*** *Kiew.* — L'Ecole de musique établie en 1869, sous le patronage de la grande-duchesse Hélène Pawlowna et la direction du conseiller aulique Pfennig, a son existence désormais assurée par la libéralité de l'empereur, qui lui a accordé un important capital de fondation.

*** *Shanghaï.* — Une société musicale vient de se former dans notre colonie anglaise, sous le titre de: *Amateur Glee Society of Shanghai.*

Le Directeur : G. BRANDUS. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — **Adjudication** en l'étude de Me Meunié, notaire à Paris, le 12 octobre 1872, à midi, d'un fonds de commerce d'éditeur marchand de Musique, exploité à Paris, rue Halévy, no 14, dépendant de la faillite de M. Legouix, en deux lots comprenant :

Le 1er lot, la clientèle et l'achalandage, le mobilier industriel et les marchandises dites d'assortiment garnissant ledit fonds.

Mise à prix : **10,000** francs.

Le 2e lot, les droits de propriété littéraire et musicale attachés aux deux grands opéras *Marie Stuart* (Niedermeyer) et *Marie de Rohan* (Donizetti) et pouvant appartenir à M. Legouix, toutes les planches gravées de ces deux ouvrages;

Toutes les planches gravées, existant en magasin, de fantaisies musicales, méthodes, sonates, mélodies, romances, polkas, quadrilles, valses, chansonnettes, etc., et les droits de propriété littéraire et musicale attachés à ces divers ouvrages ainsi qu'à d'autres ouvrages, fantaisies, méthodes, romances, chansonnettes, paraissant ne pas avoir encore été édités.

Mise à prix : **10,000** francs.

S'adresser à M. Sommaire, syndic, rue des Écoles, no 40.

Et audit Me Meunié, notaire.

AVIS. — M. P. Jurgenson, éditeur de musique à Moscou, demande des agents pour ses publications, en France et en Belgique.

AVIS. — L'Administration de la *Revue et Gazette musicale* demande à acquérir : par achat ou échange, les années (complètes) du journal, 1831 — 1832 — 1833 — 1837 — 1838.

Ainsi que les numéros détachés, ci-après désignés :

1839 — 42.	1849 — 18, 22.
1847 — 1, 2, 24, 27, 44, 49, 51.	1850 — 5, 9, 14, 25, 26, 42, 43, 44.
1848 — 4, 6, 13, 15, 16.	1855 — 3, 5.

AVIS. — Les personnes dont l'abonnement à *la Gazette musicale* expire à la fin de ce mois sont priées d'adresser au plus tôt leur demande de renouvellement, avec l'indication exacte de leur adresse.

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

du Magasin de Musique BRANDUS 103, rue de Richelieu,

NOUVELLEMENT ORGANISÉ ET LE PLUS COMPLET QUI EXISTE AUJOURD'HUI

L'abonnement se compose de toutes les Partitions pour Piano et Chant françaises, italiennes et allemandes, les Partitions pour Piano seul, et contient *toutes les partitions existantes à quatre mains*, ainsi qu'un nombre considérable de *Grandes Partitions*.

En outre, sont donnés à la lecture : tous les Morceaux et Arrangements pour Piano seul, à quatre mains ou concertants avec d'autres instruments; enfin, les Ouvertures, Quadrilles, Valses, Polkas, etc., pour Piano seul et à quatre mains.

Il y a de chaque ouvrage, même des plus coûteux, beaucoup d'exemplaires dans l'abonnement, afin de pouvoir contenter à la fois le plus grand nombre d'abonnés; et toutes les publications nouvelles sont immédiatement mises à l'abonnement.

Un mois, 5 francs. — Trois mois, 12 francs. — Six mois, 18 francs. — Un an, 30 francs.

SERVICE SPÉCIAL POUR LA CAMPAGNE. — Le nombre des Morceaux donnés en lecture est doublé pour la campagne

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruit dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin rue de Valois, 17, Paris.

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS** et **Cie**, 103, RUE DE RICHELIEU

SOUS PRESSE :

LA TROISIÈME SÉRIE DE

L'ÉCOLE DU VIOLONISTE

Morceaux faciles et progressifs **pour le Violon** avec accompagnement de piano, arrangés sur les opéras célèbres,

PAR

AD. HERMAN

Nos 1	**L'Ombre**	FLOTOW.	Nos 5	**Struensée**	MEYERBEER.	Nos 9	**Les Cent Vierges**	LECOCQ.
2	**Messe solennelle**	ROSSINI.	6	**Giralda**	ADAM.	10	**Le Toréador**	ADAM.
3	**La Sirène**	AUBER.	7	**La Fiancée**	AUBER.	11	**Le Cheval de bronze**	AUBER.
4	**La Psse de Trébizonde**	OFFENBACH.	8	**Robinson Crusoé**	OFFENBACH.	12	**L'Étoile du Nord**	MEYERBEER.

EN VENTE :

La première série

Souvenirs des Alpes	HERMAN.
Martha	FLOTOW.
Stradella	—
Le Comte Ory	ROSSINI.
La Grande-Duchesse	OFFENBACH.
Le Domino noir	AUBER.
Zilda	FLOTOW.
Les Dragons de Villars	MAILLART.
Les Huguenots	MEYERBEER.
L'Africaine	—
Le Pardon de Ploërmel	—
Fra Diavolo	AUBER.
Stabat Mater	ROSSINI.
Le Postillon de Lonjumeau	ADAM.
La Part du Diable	AUBER.
Les Diam. de la couronne	—
Fleur de Thé	LECOCQ.
Robert le Diable	MEYERBEER.

La deuxième série.

La Péricholé	OFFENBACH.
Haydée	AUBER.
L'Ambassadrice	—
Le Philtre	—
La Muette	—
Le Prophète	MEYERBEER.

ÉCOLE DE CHANT DE H. PANOFKA

L'ART DE CHANTER

Op. 81. NOUVELLE MÉTHODE DE CHANT Op. 81.

Méthode complète pour soprano, mezzo-soprano ou ténor . 40 fr. | **Méthode complète** pour contralto, baryton ou basse . . . . 40 fr.

PUBLIÉ SÉPARÉMENT :

Vingt-quatre vocalises pour soprano, mezzo-soprano ou ténor 25 » | **Vade-Mecum du Chanteur**, recueil d'exercices d'agilité, de
Vingt-quatre vocalises pour contralto, baryton ou basse. . 25 » | port de voix, de filé, etc., pour toutes les voix. . . . . 25 »

DOUZE VOCALISES D'ARTISTE POUR SOPRANO OU MEZZO-SOPRANO

Op. 86. PRÉPARATION A L'ÉXÉCUTION ET AU STYLE DES ŒUVRES MODERNES Op. 86.

ABÉCÉDAIRE VOCAL

Format in-8°. — **Méthode préparatoire de chant pour apprendre à émettre et à poser la voix.** — Prix net : 3 fr.
2e ÉDITION. — *Le même ouvrage traduit en espagnol, net : 4 fr.*

VINGT-QUATRE VOCALISES PROGRESSIVES

Pour toutes les voix (la voix de basse exceptée) dans l'étendue d'une octave et demie (du DO au FA). Prix 25 fr. Op. 85.

Op. 83. **DOUZE VOCALISES A DEUX VOIX, SOPRANO ET CONTRALTO** Op. 83.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.

Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

SPÉCIALITÉ DE CARTES DE VISITE
PROGRAMMES DE CONCERTS ET SOIRÉES MUSICALES
COLLOT, passage Jouffroy, 38.
Livraison, deux heures après commande.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES 1851.
—
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
—
Seul agent à Londres
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.
—

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855.
—
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique
—
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre
—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

Brevetée (s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 40. — 6 Octobre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Paris..... 24 fr par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 31 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Théâtre-Italien. Réouverture. **Ch. Bannelier.** — La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** — Revue des théâtres. **Ad. Laroque.** — Exposition d'économie domestique. Concours musicaux. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

La connaissance de la musique exerce une influence considérable sur la science de l'architecture.

VITRUVE.

***

Celui qui est hors de la danse sait bien des chansons.

(*Proverbe grec.*)

M. M.

THÉATRE-ITALIEN.

RÉOUVERTURE. — *LA TRAVIATA.* — DÉBUTS.

On remet de temps à autre en question, depuis plusieurs années, l'existence du Théâtre-Italien de Paris; et les arguments ne manquent pas plus à l'attaque qu'à la défense. Ce qu'il en faut penser, nous le dirons quelque jour ici, en nous désintéressant de toute passion et de tout parti pris. Toujours est-il que cette polémique, chaque fois qu'elle entre dans une phase nouvelle — toujours semblable à la précédente — jette l'émoi parmi les habitués de Ventadour. Car, pour le plus grand nombre d'entre eux, l'opéra italien est devenu un besoin; il est partie intégrante de leur vie, il satisfait à la fois aux exigences toutes spéciales de leur dilettantisme — que ce mot est bien à sa place ici! — et à certaines nécessités de la vie mondaine, nécessités fort impérieuses, paraît-il. Or, non seulement les critiques qui ont cru devoir rompre quelques lances en faveur de leur thèse habituelle, *delenda Carthago*, en ont été une fois de plus pour leurs peines, et les abonnés ont pu bannir leurs alarmes, mais nous avons été au moment d'avoir deux théâtres italiens! Et, au point où en sont les choses, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la prochaine saison vît s'établir cette rivalité, à laquelle le temps seul a refusé l'occasion de naître. Apollon veuille que la concurrence, cette fois, ne tue pas au lieu de vivifier!

Donc, en dépit de toutes les entraves, de tous les mauvais vouloirs, M. Verger a pu ouvrir son théâtre; et tout le monde rend justice à la persévérance et au courage qu'il a montrés au milieu d'épreuves vraiment rebutantes, et après les sacrifices considérables qui ont été la condition et le résultat de sa courte campagne d'essai. Il lui en sera certainement tenu compte plus d'une fois au cours de sa saison, et personne, croyons-nous, ne lui marchandera l'indulgence dont il aura sans doute besoin. Car on ne forme pas une troupe selon son gré, pas plus qu'on ne commande aux événements, lorsqu'on reste indéfiniment en présence de difficultés capitales dont la solution semble fuir à mesure qu'on la poursuit; et nos lecteurs, qui n'ignorent pas que cette malheureuse affaire de la subvention, devenue une question de vie ou de mort pour le Théâtre-Italien, est toujours en suspens, savent aussi que les artistes de talent, qui se taxent fort cher, comme c'est leur droit, n'en rabattront pas pour cela un *coma* de leurs prétentions.

La représentation d'ouverture, mardi dernier, n'a pas eu tout l'éclat qu'on cherche toujours à donner à ces soirées d'inauguration. Au lieu de *Lucrezia Borgia* et de Mme Penco, on a eu, par suite d'une indisposition de cette artiste, *la Traviata* et M. N. Verger, escorté de deux débutants, Mlle Torriani et le ténor Ugolini. Pour ce dernier, nous aurons tout dit en deux mots : il a les défauts de l'école italienne et... pas beaucoup de ses qualités. Nous avons pu cependant noter, çà et là, quelques bons moments, principalement dans les passages de force, et un public indulgent a trouvé à placer quelques applaudissements à l'adresse d'Alfredo Germont. Quant à Mlle Torriani, jeune Suédoise dont le vrai nom est Ostava Tornquist, et qui arrive à Paris après un stage de trois ans fait dans les théâtres d'Italie, c'est tout autre chose : elle a du charme et du naturel, une voix fraîche et agréable, bien qu'un peu faible; elle chante purement et phrase avec goût, et si ce n'est pas encore une Violetta aussi parfaite que sa célèbre compatriote Nilsson ou qu'Adelina Patti, le temps et quelques efforts intelligents ne peuvent manquer de mûrir ce talent naissant, mais de bon aloi. L'accueil du public a été très-favorable à la débutante; on l'a applaudie et rappelée plusieurs fois. — Mais, pour Dieu! quand donc les chanteurs comprendront-ils ce qu'a d'exaspérant pour le spectateur cette absurde habitude italienne de faire la révérence chaque fois qu'ils sont applaudis, et d'interrompre une scène pour venir saluer devant la rampe, pour peu que les applaudissements se prolongent! Au moins nos théâtres français sont exempts de ce ridicule.

Le baryton Verger est toujours l'irréprochable artiste qu'on connaît : voix sympathique, de peu de volume, mais sagement et sûrement conduite; diction intelligente et expressive; jeu très-suffisant, au Théâtre-Italien du moins. Réserve faite de Mlle Torriani, il est fort supérieur à son entourage, dont il sera mieux de ne pas parler.

La Traviata a encore été donnée jeudi et samedi avec les mêmes artistes. *Lucrezia* est annoncée pour mardi avec Mme Penco, Ugolini, Mlle Bracciolini et Colonnese. A bientôt *Marta* avec Capoul et Mlle Albani.

CH. BANNELIER.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(6me article.) (1).

—

TEMPS ANTÉRIEURS.

—

III.

EN GRÈCE.

Un savant auteur anglais, W. Mure, dans son *Histoire de la Littérature grecque*, s'est demandé : « Si la nation grecque n'avait jamais existé, ou si ses œuvres de génie avaient été anéanties par la grandeur de la prédominance romaine, les races actuelles principales de l'Europe se seraient-elles élevées plus haut dans l'échelle de la culture littéraire et artistique que les autres nations de l'antiquité, avant qu'elles eussent été touchées par le souffle hellénique ? »

Grande et belle question, et de celles qui font le plus penser et rêver !

On peut y rêver et se demander, en effet, sous toutes les formes, en se mettant à tous les points de vue, en prenant tous les exemples particuliers que l'on voudra, ce qu'il en aurait été de la destinée moderne artistique et littéraire, si la bataille de Marathon avait été perdue et la Grèce assujettie, asservie, écrasée, avant le siècle de Périclès, lors même qu'elle aurait gardé dans son lointain la large et incomparable beauté de ses premiers grands musiciens-poëtes de l'Ionie, mais sans le foyer réflecteur d'Athènes.

Si l'on n'immobilise point cette beauté hellénique première, si on ne l'isole point, on ne craint pas de lui tout attribuer. C'est elle qui, passant en Rome et se combinant avec le sens ferme et judicieux de ses politiques et de ses vainqueurs, a produit, à la seconde ou à la troisième génération, ce groupe de génies, de talents accomplis qui composent le bel âge d'Auguste.

Soit directement, soit dorénavant par les Romains, cette âme légère, cette étincelle, cet atome igné et subtil d'art et de civilisation n'a cessé d'agir aux époques décisives pour donner le signal et la vie à des floraisons inattendues, à des renaissances. La tradition grecque est donc constante. A chaque renouvellement de siècle il y a même de ses portions qui s'écroulent, n'en laissant que mieux apparaître, dans sa solidité, le roc et le marbre indestructible.

***

L'Antiquité hellénique honora à ce point la musique, de désigner par le nom donné à cet art l'harmonieux ensemble des connaissances humaines.

La musique, auguste et sacrée, symbolisait alors la Loi, c'est-à-dire la discipline établie sur terre, l'ordre assuré dans les cieux, les bons gouvernements et les bonnes mœurs sociales. C'était l'art régulateur et pondérateur par excellence, la science du convenable dans les corps et les mouvements. Religion, jurisprudence, philosophie, politique, sciences exactes et naturelles, poésie, éloquence, dialectique, rhétorique, gymnastique, toutes les formes de la pensée, tous les travaux de l'esprit, tous les exercices du corps, toutes les branches des connaissances humaines, tout ce qui est appelé à suivre les lois du rhythme et de l'harmonie, tout ce qui doit être soumis à un ordre invariable et suprême, sans lequel monde, société, individu n'existeraient pas, tout cela appartenait au domaine musical.

Et que l'on ne suppose pas que nous jouons sur les mots. Les faits sont là, irrécusables. Les hommes les plus remarquables, les plus illustres étaient, en même temps, les meilleurs musiciens. Tout citoyen qui tenait à donner une bonne idée de son mérite, de son savoir, de ses qualités morales, de ses facultés intellectuelles, cherchait à exceller en musique. Ne pas connaître cet art, c'était se déclarer ignare, parce qu'il sous-entendait toute science; se refuser à le pratiquer, c'était s'octroyer à soi-même un brevet de mauvaise éducation : la chose advint à Thémistocle, tout vainqueur et glorieux qu'il fût, pour avoir refusé de jouer de la lyre dans un banquet, en manière de discours sans doute. « Les Grecs, nous apprend Plutarque, faisaient fort grand compte, et non sans cause, d'être dès la jeunesse instruicts en la musique, estimants qu'il fallait former et tempérer les âmes des jeunes gens à la vertu et honnesteté par le moïen de la musique et principalement l'avoir en recommandation pour les dangers de la guerre. »

Pontifes revêtus d'un caractère héroïque et sacré, les musiciens s'appelaient Tyrtée ou Terpandre, et ils guidaient aux batailles en entonnant les *pœans* de Mars et d'Apollon. Historiens, philosophes, poëtes, annalistes, c'étaient Platon, Plutarque, Jamblique, Héraclide, Aristoxène, Euclide, Asclépiodore, Nicomaque, Théon de Smyrne. On comptait, au rapport de Jornandès, de nombreux musiciens, hommes d'État ou diplomates, et, d'après Jean Brodée, architectes et astronomes. Les musiciens médecins nous sont parfaitement connus, non moins que leurs systèmes respectifs : Xénocrate, par exemple, traitait les névralgies par des concerts d'instruments à cordes; Thalès de Crète l'employait contre la peste, et, Empédocle, contre certains cas d'aberration mentale; tous les praticiens du temps guérissaient de la piqûre de la tarentule par la transpiration salutaire que provoquait une tarentelle vive et animée. Parmi ses prescriptions relatives à la santé, l'auteur des *Symposiaques* conseille surtout de marcher en chantant, de déclamer en se promenant, même dans une salle d'hôtellerie, sans se préoccuper si l'on est seul ou non, « pour ce que, dit-il, là où il n'est point deshonnête de s'entretenir et de manger, là n'est-il pas deshonnête d'exerciter sa personne. » Depuis ces guérisseurs fameux, l'harmonie des voix et l'accord des instruments figurent honorablement dans la thérapeutique des affections du cerveau et du système nerveux.

La caste musicale, au sein de ces républiques antiques où la créature se développait tout entière, à l'air libre, en pleiu soleil, dans l'exercice de sa force et de ses aptitudes, où les hommes supérieurs aspiraient à tous les sommets, chantaient comme Pindare, mouraient comme Caton, la caste musicale n'était autre, on le voit, que l'élite de la Cité, le bataillon sacré de ses capacités et de ses gloires.

***

Les institutions d'Orphée, — dont nous avons analysé le précieux faisceau au début de cette étude, — donnèrent à l'Hellade une civilisation et une prospérité précoces. Délivrée de la domination phénicienne, alliée plutôt que vassale de l'Égypte, l'exercice de la liberté ayant progressivement accru sa vigueur native, en même temps qu'augmentait sa population, elle avait élevé des métropoles puissantes, visité les côtes d'Asie, conquis l'Archipel, colonisé les bords de l'Italie et de la Sicile, lorsque Homère vint continuer l'œuvre d'Orphée, en rendant sensible, en *particularisant* ce que le chantre-législateur avait laissé *universel*.

Homère ne fut point le premier poëte épique dans l'ordre des âges, mais dans l'ordre des choses. S'élevant par la force de son seul génie jusqu'au principe des traditions sacerdotales, il en saisit l'ensemble et en démêla les rapports. L'observation le rendit maître d'idées simples et élevées. Les voyages mûrirent les fruits de ses études sédentaires et assidues. On veut qu'il ait connu et possédé ainsi les incantations de la sibylle Manto, les prophéties de Daphné la pythie de Delphes, les écrits originaux de Phancy l'inspirée, les documents des archives du temple d'Isis, enfin la fable même de l'Iliade, puisée à Tyr. Quoi qu'il en soit, réunissant à la faculté imaginative qui alimente le génie, la raison qui en règle l'essor, et l'enthousiasme qui dispense le talent, Homère, pour produire le trésor de son expérience, s'appliqua à peindre, à personnifier les passions.

Voilà pourquoi il a été l'homme de tous les hommes, suivant l'expression de Denys d'Halicarnasse, le miroir fidèle où toutes les idées se réfléchissant ont paru se créer. Lycurgue lisait-il ses épopées, il y rencontrait des exemples de législation. Périclès,

(1) Voir les nos 32, 33, 34, 35, 38 et 39.

Alcibiade recouraient à lui comme au modèle des hommes d'État. Il était pour Platon le premier des philosophes, et pour Alexandre le plus grand des rois. Avec Sénèque, les Stoïciens voyaient en lui un sectateur rigide du Portique; à l'Académie, il passait pour le créateur de la dialectique; au Lycée, les disciples d'Aristote le citaient comme un dogmatiste zélé; les Épicuriens ne le considéraient que comme un homme calme et pur, satisfait d'une vie tranquille où l'on se possède tout entier et ne cherchant rien de plus. Strabon affirme que les temples que l'admiration lui éleva devinrent les rendez-vous du genre humain.

Homère résume pour nous les conquêtes intellectuelles de l'antiquité; comme Orphée, il est le créateur, l'instituteur souverain et le type accentué d'un groupe, d'une caste de musiciens-poëtes. Il nous enseigne encore aujourd'hui, en nous montrant Achille jouant de la lyre pour distraire sa pensée de l'amère déception qui l'accable, que la musique peut consoler les hommes de cœur des plus violents chagrins. Ses vers, répandus de ville en ville par les compagnies lyriques des rhapsodes, y excitèrent l'enthousiasme, fixèrent l'attention des législateurs, embellirent les fêtes, et formèrent la base de l'instruction publique.

La flamme secrète qu'ils recélaient, se développant dans de jeunes âmes, donna l'essor à de nombreux talents. De cette brillante théorie de musiciens-poëtes, les uns, comme Antimaque et Dicéogène, imitèrent leur modèle et s'élevèrent jusqu'à l'épopée; les autres, dont l'âme renfermait plus de sensibilité que d'élévation, firent entendre les accents de la douleur ou de la joie, les plaintes des héros ou les jeux des bergers et créèrent ainsi l'Élégie, l'Églogue ou l'Idylle; d'autres, qui se laissaient facilement entraîner par une première inspiration, donnèrent naissance à l'Ode, au Dithyrambe, à la Chanson, selon l'objet de leur passion et la nature de leur génie. Les femmes y excellèrent : Myrtis et Corinne ne le cédaient ni à Stésichore, ni à Pindare; Télésille et Sapho surpassèrent Anacréon et Alcée.

Attaquée par Darius et Xercès, la Grèce, c'est-à-dire une poignée de héros se mesurant pour la liberté de la patrie, avec d'innombrables armées, assura son indépendance à Marathon, à Salamine, à Mycale, à Platée (490-479 avant J.-C.). Les hordes asiatiques furent dispersées. Alors commencèrent les plus beaux temps du développement artistique des Hellènes; leur génie se manifesta dans des œuvres qui excitent encore l'admiration universelle. Leur musique diatonique provoqua des transports d'enthousiasme aux jeux Isthmiques, Pythiques, Olympiques et Néméens. Elle émut la Grèce entière par le génie lumineux des poëtes, par l'incomparable talent des artistes.

Ces jeux, à leur origine, faisaient partie de la religion, à tel point que si l'un des virtuoses ou des danseurs venait à s'arrêter par inadvertance ou maladresse, la fête était profanée, il fallait faire des expiations et tout recommencer. Les édiles qui fournissaient à ces dépenses ruineuses devaient assurément frémir en songeant que leur propre fortune dépendait d'un faux pas ou d'une embouchure vicieuse!

La musique de ces grandioses solennités lyriques et dramatiques fut d'abord l'Aulœdie (voix accompagnées par les flûtes) à laquelle succéda l'Aulætique (instruments seuls) qui — privilége éternel de la nouveauté — séduisit et passionna la foule. La caste instrumentale, forte de la vogue populaire, en profita pour refuser le droit de *solo* à la caste chorale qu'elle jalousait depuis longtemps. En d'autres termes, les musiciens d'orchestre, jusque-là subordonnés aux chanteurs, cessèrent de reconnaître leur prédominance. Des deux camps jaillit bientôt l'invective. Les poëtes ne se firent pas faute d'envenimer la querelle : « Muse! — s'écrie Pratinas de Phlionte dans un de ses *Hyporchèmes*, — Muse, tu es la reine des chants! Que la flûte ne se fasse entendre qu'après toi : la flûte n'est que la servante des festins... Bacchus, brûle ce roseau plein de salive (*ô Tulou! que votre ombre pardonne à ce Pratinas de Phlionte!*) cet instrument discord et bavard. » Longue et profonde mésintelligence dont les détails ne nous sont pas parvenus, mais qui, par ses motifs et son caractère, rappelle les rivalités des sociétés ménétrières du moyen-âge, et des guerres musicales de temps plus rapprochés.

La seule jalousie armait et poussait ainsi les Aulètes contre les choristes, car leurs fonctions étaient aussi diverses qu'étendues. Outre leur rôle d'accompagnateurs au théâtre, les jours de représentations populaires, ils composaient naturellement l'orchestre des danses religieuses et civiles, ils suivaient par une mélopée déterminée la déclamation des poëtes dans l'Agora, ils donnaient aux orateurs l'intonation des accents requis; ils réglaient la marche des troupes et les évolutions militaires; ils jouaient aux funérailles, pendant le convoi, au moment où l'on allumait le bûcher, sur le lieu de la sépulture, et, comme l'a écrit Georges Kastner, « ils entonnaient l'hymne de la victoire après avoir donné le signal du combat; ils célébraient aussi l'amour et la volupté. »

Le chanteur, le *sujet de la chorée*, devait savoir à la fois déclamer, chanter et danser. Il marchait fier, dit un vieil auteur; il avait conscience de ses divers talents; il était une aristocratie. Son nom, les attributions du chœur revenaient à tous moments dans la langue usuelle. *Recevoir les chœurs*, se disait du poëte dont on acceptait la pièce. *Donner le chœur*, c'était mettre un ouvrage à la scène. L'impresario s'appelait le *chorége*. Le prix de magnificence et de goût, les Athéniens le nommaient *choragique*. L'habitude du chœur était profondément ancrée dans les mœurs. Il arriva plus d'une fois, pendant la représentation des drames populaires, que le public, comme entraîné par un mouvement spontané d'art libre, quitta ses gradins et ses stalles et vint se mêler sur le théâtre aux choreutes qu'il subventionnait.

Aulètes et choreutes étaient placés à Athènes sous la surveillance des Sophronistes; à Lacédémone, des Harmonistes, *emendatores vel curatores morum*, chargés de la police des jeux et des spectacles. Ils veillaient sur la décence et au respect de la vieillesse; ils inspectaient les logis des musiciens; ils défendaient à la jeunesse l'entrée des cabarets où se réunissaient les *artistes* ambulants. Toute contravention était punie par eux, séance tenante. Terpandre, qui avait imité dans son *Poëme de Sémélé* les cris d'une femme qui enfante, fut emprisonné. Timothée dut payer l'amende pour avoir osé ajouter une corde à sa lyre, et « il fut forcé de la retrancher, raconte Plutarque, car on ne peut pas toucher aux choses de la musique. » Le progrès cédait au respect; une loi conservatrice générale proscrivait toute initiative. Aux étrangers et aux esclaves, les verges ou la prison; aux citoyens, l'amende jusqu'à cent drachmes, quarante francs. L'Aréopage jugeait en dernier ressort.

***

Les Grecs étaient doués d'organes parfaits, faciles à mettre en jeu et qu'il ne fallait qu'atteindre pour les émouvoir. Principal élément et aliment de cette organisation impressionnable et fine, la musique présidait à la vie publique et privée, durant les diverses périodes de leur histoire. La population athénienne, principalement, même à l'époque de ses rivalités avec Sparte et Thèbes, constituait, à vrai dire, un chœur immense, un gigantesque orchestre, toute une caste musicale hiérarchisée.

Tout chantait, sous ce ciel heureux, depuis les vagues de la mer ionienne jusqu'aux bateliers et aux pâtres, jaloux de leurs refrains professionnels; depuis la brise dans les oliviers des bois sacrés jusqu'aux tisserands, aux boulangers, aux baigneurs, aux porteurs d'eau qui conservaient précieusement leurs chansons de corporation. Le jour de leur entrée en fonctions, les juges se rendaient en cortége au tribunal en répétant les vieux cantiques de Phrynicus. Les *lazzaroni* avaient leurs frais *Anthènes* : « Où est ma rose? Où est ma violette? Où est mon beau persil? »

Etendus sur les *clinès*, autour des tables enguirlandées, les viveurs chantent les lascives scolies, tandis qu'un orchestre invisible du bosquet voisin leur donne la réplique. Expert en hospitalité raffinée, l'amphitryon a su choisir et commander les danseuses aux formes les plus parfaites, les pantomimes au provoquant répertoire. Charixène, la blonde ambubaïe, traite, en s'accompagnant d'une *chelys* arrondie, d'érotiques sujets. Un chœur d'esclaves s'époumone en des refrains bachiques. Hypéride, dans Athénée, dit au courant de son *Discours contre Patrocle*, que « Ammonius, Antiphane, Apollodore et Gorgias ont beaucoup écrit sur les festins,

les mimes et les courtisanes de la Grèce. » Il ne nous en est pas parvenu grand'chose.

Les Grecs pouvaient, il est vrai, grâce aux « modes » harmoniques, jeter quelque variété sur le fonds uniforme de leurs habitudes conviviales. Pédantisme à part, il faut bien reconnaître que ces *modes* si impitoyablement disséqués, ces modes aux ailes légères, alourdis, écrasés sous le poids de la scolastique, ne sont, en définitive, que les tonalités et les rhythmes de prédilection de telle ou telle peuplade de la Grèce, en raison de ses mœurs ou de la nature de son caractère. Les Allemands, les Italiens n'ont-ils pas eu longtemps, n'ont-ils pas encore des formes de mélodie, des coutumes d'accompagnement, d'orchestration même qui leur sont familières ?

Les Doriens, eux, aimaient le majestueux; les Lydiens, le vif ; les Phrygiens, le doux. Ces peuples avaient donné leur nom à ces trois genres, lesquels s'étaient associés entre eux par des intermédiaires naturels. Ainsi, à l'hypodorien appartenait la tristesse qu'engendre la majesté ; à l'hypophrygien, l'harmonieux qui dérive de la douceur ; à l'hypolydien, la tendresse qui naît de la vivacité ; au mixolydien, l'enthousiasme qui découle de l'éclat. Leur lien commun était l'hypomixolydien, c'est-à-dire la perfection.

Dans la vie privée, comme ces modifications rencontraient de nombreuses et surtout d'ingénieuses applications ! Que l'on en juge.

Les Pythagoriciens convaincus se livraient de grand matin, avant de se mettre au travail, à la culture de la musique, de style Dorien, dirions-nous aujourd'hui : elle était pour eux une source de pudeur, l'aliment de la chasteté, et aussi un guide pour bien vivre. Cassiodore la recommande aux hommes distingués. L'Hypodorien était la grande ressource des paresseux ; les disciples de Pythagore ne lui demandaient qu'un sommeil exempt de cauchemars. Le Phrygien, chéri des amoureux, — Bisciola en raconte de drôles à ce sujet — ne valait rien, suivant Jean de Salisbury « aux jeunes » gens, qu'il faisait sortir des bornes de la convenance. » Nous n'avons pas besoin d'insister sur son emploi à Athènes. Aux éclectiques, aux gens qui n'ont pas d'opinion bien arrêtée et sont de tous les partis, l'Hypophrygien allait de tous points, mais il avait un inconvénient, moins sérieux, il est vrai, que celui du Phrygien : il pouvait faire divaguer. L'inquiétude était dissipée, l'âme rassérénée par le Lydien dont l'aimable influence s'exerçait aussi sur les hommes grossiers. L'Hypolydien était calmant, souverain pour les suites d'excès. Le Mixolydien consolait ceux que Saturne avait chagrinés. L'Hypomixolydien, enfin, embrassait les applications les plus diverses, possédait les plus hautes vertus : c'est à lui que recouraient, selon les Anciens, les esprits graves et subtils qui cherchaient à pénétrer le sens des abstractions.

Tous les tempéraments, tous les goûts, tous les caractères, toutes les circonstances morales et physiques de la vie trouvaient donc leur compte à l'usage judicieux de ces modes. La musique était de la sorte essentiellement actuelle, vivante, sans parties mortes, sans branches dédaignées, non pas l'œuvre de quelques-uns, mais bien de tous, un besoin de chaque instant, une nécessité sociale impérieuse. Dans leur succession, les gouvernements de la Grèce s'attachèrent à développer chez le peuple des instincts, des tendances, des aptitudes et des traditions musicales, qu'ils possédaient eux-mêmes. En thèse générale, c'est là ce qui forme les nationalités, et ce fut aussi le secret de la grandeur hellénique.

*
* *

Si nous n'estimions pas que la sobriété avec laquelle on parle des classiques est à elle seule une forme de l'hommage, nous pourrions multiplier les preuves de l'association intime qui existait entre les mœurs, les coutumes grecques et la musique. Nous croyons en avoir dit assez pour en donner une idée d'ensemble ; pour faire comprendre que les musiciens de profession ne pouvaient pas constituer une caste à part au sein de populations qui pratiquaient le même art, et vivaient de la même vie ; pour bien établir et fixer surtout ce point que ne pas avoir le sentiment de la musique équivalait, chez les Grecs, à ne pas avoir le sentiment de la vertu, de la gloire, de la grâce, de la beauté, en un mot de tout ce qu'il y a de véritablement divin sur la terre.

Aussi Isocrate pouvait-il dire avec raison, à sa date, à la veille d'Alexandre : « Notre ville a laissé si loin derrière elle, en pensée, en éloquence et en musique les autres hommes, que ses élèves sont devenus les maîtres des autres, et elle a fait si bien que le nom de Grecs ne semble plus être la désignation d'une race, mais celle de l'intelligence même, et qu'on appelle Grecs ceux qui ont part surtout à notre culture. »

Périclès, avec plus d'autorité, disait la même chose dans cet admirable *Panégyrique* d'Athènes qu'il fit magnifiquement entrer au cœur de son *Eloge funèbre des guerriers morts pour la patrie.* Jamais a-t-on mieux parlé de cette ville heureuse où rien de chagrin, de jaloux, de rigide et d'austère n'affligeait le regard et ne mortifiait l'oreille ; où l'on jouissait rien qu'à y vivre, à y respirer, à y entendre ; où la splendeur des édifices, l'harmonie des voix et des instruments, la beauté du jour et certain air de fête secouaient loin de l'esprit la tristesse ; où l'on aimait le Beau avec simplicité, la Musique avec passion, où la richesse était à propos et sans faste, où le courage n'était pas aveugle comme celui du Mars fougueux, mais éclairé et sachant ses raisons, ainsi qu'il convenait à la cité de Minerve, véritable Athènes selon l'idéal de Périclès, sa création et son œuvre à lui, l'école de la Grèce, telle qu'il l'avait faite durant les longues années de sa domination persuasive et personnelle.

Mais les Athéniens n'avaient su remplir qu'une moitié du vœu de Périclès, et cette œuvre proposée par le dictateur, œuvre de constance, d'énergie durable, ce fut Rome qui se chargea de l'accomplir, dans des proportions tout autrement vastes ; et, en même temps que les Grecs déchus, privés de l'exercice des vertus publiques, devenaient plus légers, plus volubiles, plus sophistiqués, plus flatteurs, plus fabuleux qu'ils n'avaient jamais été, les vainqueurs se saisirent du précieux élément artistique, d'une part de ce feu divin, et en animèrent leur vigueur pratique et leur sens solide, dans un tempérament qui devait unir, nous le verrons, la consistance et la vivacité.

Em. Mathieu de Monter.

(*La suite prochainement.*)

REVUE DES THÉATRES.

Comédie-Française : Continuation des débuts de Mounet-Sully et de Mlle Rousseil dans *le Cid.* — Odéon : *la Salamandre*, drame en quatre actes de M. Edouard Plouvier. — Vaudeville : *l'Arlésienne*, pièces en trois actes et cinq tableaux, de M. Alphonse Daudet, musique de M. Georges Bizet.

Le Cid, dans lequel Jean-Baptiste Rousseau avait supprimé le rôle de l'infante, reparaît à la Comédie-Française dans son intégrité première et encadré d'une mise en scène luxueuse et artistique.

Mounet-Sully, dont les débuts dans *Andromaque* avaient causé quelque sensation, a peut-être été moins heureux dans la tragédie de Corneille ; il y est inégal ; il a besoin de modérer son exubérance. Il a pourtant fort bien dit le fameux récit du combat. Mlle Rousseil est une Chimène passionnée ; elle a obtenu beaucoup de succès et elle a été rappelée en compagnie de Maubant, parfait dans le personnage de don Diègue.

= Après une série de représentations du répertoire classique, l'Odéon a donné une pièce nouvelle qui a plutôt l'air d'un roman que d'une œuvre théâtrale. Ce n'est pas que *la Salamandre* ne contienne des situations émouvantes ; les âmes sensibles verseront bien des pleurs, en assistant aux malheurs de la famille de Chaleines.

Le marquis et la marquise de Chaleines sont réduits à une telle détresse, qu'ils sont forcés de retirer leur fille du couvent et de la ramener à leur pauvre logis de la rue du Bac. Et peut-être une

inexorable propriétaire les chassera-t-elle demain de ce dernier asile. Caliste a laissé son cœur au parloir du couvent. C'est là qu'elle a vu le jeune Henri d'Arques, le frère d'une de ses camarades.

Cet amour, partagé d'ailleurs, sauve la jeune fille, bien menacée au milieu des tribulations d'une vie de misère. Attirée dans un piége par un viveur sans scrupules qui voudrait faire payer du déshonneur de la fille un service rendu aux parents, Caliste, grâce à Henri, échappe aux tentatives du séducteur. Pas plus que le feu sur la *salamandre*, la corruption n'a de prise sur elle. Au dénoûment, elle épouse celui qu'elle aime.

Pierre Berton, Brindeau, Mlle Broisat, une charmante débutante, et Mlle Baretta, jouent avec un très-bon ensemble les principaux rôle du roman... je veux dire du drame de M. Edouard Plouvier.

= Après avoir tenu l'affiche pendant près de huit mois, *Rabagas* a enfin cédé la place à *l'Arlésienne*, œuvre qui fera beaucoup moins de tapage, mais qui n'en a pas moins sa valeur.

La donnée est simple, bien que dramatique:

Frédéri, un fermier de la Camargue, s'est épris d'une belle Arlésienne, qui a tourné la tête à bien des gars. Il l'aime follement et il l'épouserait, si l'amant de cette créature ne produisait des lettres qui prouvent son indignité.

Cette révélation est un coup terrible pour Frédéri. Il faut oublier l'Arlésienne; il l'oubliera. Il va épouser la gentille Vivette qui l'aime.

Mais le pauvre fou n'est pas guéri; la rage et la jalousie lui montent du cœur au cerveau. Ni les larmes de la tendre Vivette, ni les supplications d'une mère éplorée, qui le chérit au point de reporter sur lui toute sa tendresse au détriment d'un pauvre cadet hébété, ne peuvent lui rendre le calme et la raison: il se jette par la fenêtre.

Bien que dans son ensemble *l'Arlésienne* soit une œuvre un peu monotone, elle contient des scènes de toute beauté. L'auteur, d'ailleurs, un lettré, un délicat, peut se tromper, mais ne saurait être banal. Je ne sache pas d'écrivains, même parmi les meilleurs, qui ne voudrait avoir fait la pièce du Vaudeville.

La partition écrite pour *l'Arlésienne* par M. Bizet contient de charmantes choses, qui traduisent fidèlement, le plus souvent, le sentiment exprimé à la scène, et dont le caractère s'harmonise assez heureusement avec la couleur générale de l'œuvre. Rien de particulièrement saillant toutefois; le musicien semble avoir voulu s'effacer derrière le poëte, de crainte de faire une diversion inopportune aux simples et touchants détails de l'action. Le mélodrame y perd son importance, mais on ne saurait lui en vouloir de se sacrifier quelque peu à l'effet général. M. Bizet s'est aidé, pour rester dans la teinte du sujet, de mélodies provençales, entre autres de la *Marche des Bois*, un noël dont le motif principal est traité dans l'ouverture et revient souvent plus tard. Le galoubet et le tambourin, — ou du moins leur imitation lointaine, — ont naturellement leur rôle à l'orchestre. L'instrumentation est, en général, fort soignée, et le musicien a tiré le meilleur parti possible des ressources bornées mises à sa disposition, et dont la *Gazette musicale* a donné dimanche dernier le curieux détail. Quant aux chœurs, qui se chantent tous dans la coulisse, ils sont pleins de fraîcheur et de grâce, et les effets piquants y abondent. Le principal reproche à faire à la partition, c'est que bon nombre de morceaux arrivent sans raison suffisante, à un moment quelconque: la faute, il est vrai, n'en est pas tout entière au compositeur.

Le goût de M. Carvalho se révèle jusque dans les plus petits détails de la mise en scène, ravissante de tous points, et à laquelle le public a rendu toute justice, comme aux passages les plus touchants du dialogue et aux élans magnifiques de Mme Fargueil.

On a applaudi, et plus goûté qu'applaudi: *l'Arlésienne*, paroles et musique, est de ces choses qu'on savoure sans sentir le besoin d'exprimer bruyamment sa satisfaction. Mais le succès n'en est pas moins réel.

ADRIEN LAROQUE.

EXPOSITION D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE
AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

—

CONCOURS MUSICAUX.

—

Résultats du sixième concours d'Orphéons, Fanfares et Musiques d'harmonie.

CONCOURS DE LECTURE A VUE. — Orphéons. — Pas de premier prix. — 2e prix : La Renaissance de Rouen; directeur, M. Weirig.

Fanfares. — 1er prix : Les pompiers de Nancy; directeur, M. Barbé (avec félicitations du Jury). — Pas de deuxième prix. — 3e prix : La lyre Montargeoise ; directeur, M. Guille. — 4e prix : La fanfare de Viarmes; directeur, M. Poulet. — 5e prix : Société cantonale de Nouvion et Thiérache ; directeur, M. Félix Garnier.

EXÉCUTION — Orphéons. — 1er prix : La Renaissance de Rouen ; directeur, M. Weirig. — 2eprix : Chevé Levallois-Perret; directeur, M. Authier. — 3e prix : Société de Bouchain; directeur, M. François Achille.

Fanfares. — 1er prix : Compagnie des pompiers de Nancy; directeur, M. Barbé (à l'unanimité et avec les félicitations du Jury). — 2e prix : La Lyre Montargeoise ; directeur, M. Guille (à l'unanimité). — 3e prix : L'Ecole du Nord ; directeur, M. Savreux. — 4e prix : Les Lilas ; directeur, M. Pompone.

Harmonies. — Pas de premier prix. — 2e prix : La Gauloise de Paris; directeur, M. Migette.

CONCOURS DE SOLO. — Pas de premier prix. — 2e prix : *Ex æquo*, la Lyre Montargeoise ; directeur, M. Guille. Société cantonale de Nouvion-en-Thiérache ; directeur, M. Félix Garnier. — 3e prix : La fanfare de Viarmes; directeur, M. Poulet.

Demain lundi, 7 octobre, un festival auquel doivent seuls participer les musiciens et chanteurs de l'Alsace-Lorraine ayant opté pour la nationalité française, aura lieu au Palais de l'Industrie.

Ce festival, organisé par la direction de l'Exposition universelle d'Économie domestique, avec le concours du Comité orphéonique de l'Exposition, a reçu l'adhésion du Comité de patronage des orphelins d'Alsace et Lorraine, du Comité central de l'Union philanthropique des Alsaciens et Lorrains, de l'Association générale d'Alsace et Lorraine, etc.

Les Alsaciens et Lorrains, présents à Paris, sont invités à prendre part à une solennité qui réunira plusieurs Sociétés ou délégués de Sociétés orphéoniques venant de l'Alsace et de la Lorraine.

La société chorale *Cæcilia*, de la Haye, l'une des meilleures de l'étranger, doit arriver prochainement à Paris, pour prendre part au concours du 21 octobre.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

—

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : lundi, *Don Juan*; mercredi, *le Prophète*; vendredi, *la Favorite* et *Coppélia*. — Ce soir, par extraordinaire, *Faust*.

A l'Opéra-Comique : *le Chalet*, *la Dame Blanche*, *Mignon*, *le Pré-aux-Clercs*.

Au Théâtre-Italien : *la Traviata*.

*** La reprise de *la Source*, pour le début de Mlle Sangalli, est annoncée pour demain lundi.

*** M. Verger est arrivé de Spa il y a quelques jours rapportant, signé par M. Gounod le traité qui assure le drame des *Deux Reines* au Théâtre-Italien. L'auteur termine en ce moment sa partition à Bruxelles. M. Legouvé doit faire aujourd'hui même une lecture de son drame au Théâtre-Italien.

*** L'ouverture de l'Athénée, avec *l'Alibi*, est remise au jeudi 10 octobre.— Voici la liste des ouvrages reçus jusqu'ici par M. Ruelle : *Madame Turlupin*, opéra-comique en deux actes, paroles de M. Cormon, musique de M. Guiraud ; *Dimanche et Lundi*, opéra-comique en un acte, de M. Henri Gilet, musique de M. Adolphe Deslandres ; *les Rendez-vous galants*, opéra-comique en un acte, de M. Fernand Langlé, musique de M. Sainte-Croix ; *la Vieillesse de Figaro*, opéra-comique en un acte, de

MM. Cardoze et Fernand Langlé, musique de J.-B. de Coninck; *Dans la Forêt*, opéra-comique en un acte, musique de M. Ch. Constantin; *Maures et Castillans*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Danhauser; *Gazouillette*, opéra-comique en un acte, de MM. Cormon et Monrose, musique de M. Duprato; *les Surprises de l'Amour*, deux actes, musique de M. Poise; *le Dompteur*, un acte, musique de M. Miramon. — MM. de Saint-Georges et Adenis ont promis trois actes, musique de M. Debillemont; MM. Blau et Gallet un acte, musique de M. Mutel; enfin MM. Bizet, Massenet, Lenepveu, Durand et A. Boïeldieu ont assuré M. Ruelle qu'il pouvait compter sur leur concours.

*** D'une lettre écrite par Offenbach à ses collaborateurs, MM. Chivot et Duru, il résulte qu'une opérette en trois actes, qui est leur œuvre commune, *les Braconniers*, sera donnée aux Variétés, avant *le Corsaire noir*. Et, en effet, la lecture de cette pièce est annoncée pour mardi. Les rôles sont distribués à MM. Dupuis, Grenier, Lesueur, Léonce, Baron. Mmes Chaumont et Van Ghell. On pense pouvoir donner la première représentation vers le milieu de décembre.

*** Les Folies-Marigny ont fait leur réouverture mercredi dernier. La musique n'avait part au programme que dans l'opéra-comique en un acte de M. Talexy, *la Fête des Lanternes*, partition fort agréable, faite avec soin, et dont plusieurs morceaux ont eu du succès, mais à laquelle un libretto plus qu'insignifiant fait le plus grand tort. M. Talexy méritait mieux : ses mélodies, son orchestration, son faire habile et distingué l'ont prouvé.

*** Une Commission spéciale du conseil municipal de Bordeaux, formée pour s'occuper de la question du Grand-Théâtre, a décidé, mercredi dernier, que la ville devrait se charger du droit des pauvres, et qu'une subvention de cent mille francs serait allouée sur le budget municipal pour l'année théâtrale prochaine.

*** A Rouen, Berthelier a donné avec sa troupe, devant une salle comble, une représentation du *Testament de M. de Crac* et de *l'Ile de Tulipatan*. Au théâtre des Arts, sous l'habile direction de Montaubry, *la Périchole*, *la Grande-Duchesse* et *Barbe-bleue*, très-bien interprétés, ont obtenu un fort joli succès. Mlle Minelli s'y est fait beaucoup applaudir.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Les examens pour l'admission des élèves, au Conservatoire, commenceront trois jours après la rentrée des classes, fixée au 7 octobre. Ils se suivront dans l'ordre suivant : le jeudi 10 octobre, classes d'études dramatiques (tragédie et comédie); le mardi 15, classes de chant (hommes), et le jeudi 17, mêmes classes (femmes); le mardi 22, classes de piano; le vendredi 25, classes d'instruments à cordes. Les aspirants peuvent se faire inscrire au Conservatoire jusqu'à la veille de chaque examen.

*** La Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique a publié la semaine dernière son bulletin annuel. Le syndicat est ainsi composé pour l'année 1872-1873: — M. Thomas Sauvage, président honoraire. — Auteurs de paroles : MM. Mayer (président), Avenel, Gourdon de Genouilhac, Philibert. — Compositeurs : MM. Laurent de Rillé (vice-président), Moreau (secrétaire), Paul Henrion, Ch. Lecocq. — Éditeurs : MM. Edouard Gérard (trésorier), Heu, Le Bailly, Roucoux.—Les recettes de la Société ont été, dans les neuf mois d'exercice de 1871-1872, de 325,023 francs, chiffre le plus élevé qui ait été atteint jusqu'ici pendant la même période.

*** La réouverture des Concerts populaires au Cirque d'hiver, sous la direction de J. Pasdeloup, est annoncée pour le dimanche 20 septembre.

*** On va s'occuper très-prochainement, paraît-il, au ministère de la guerre, de la reconstitution générale des musiques de l'armée. Un grand nombre de régiments ont déjà reformé leur corps de musique, mais ce qui retarde dans beaucoup d'autres l'installation définitive des corps d'harmonie ou des fanfares, c'est la rareté des musiciens appelés à les diriger. On annonce qu'à la fin du mois d'octobre courant, des concours auront lieu au Conservatoire de musique entre les candidats qui se présenteront pour cette fonction, et l'on espère compléter ainsi le personnel des chefs de musique de l'armée. — Une seconde difficulté de quelque importance se présente dans le cas actuel. Trouver des instrumentistes n'est pas très-facile, mais fabriquer des instruments est, sinon plus difficile, assurément fort coûteux. Le nombre des régiments de la nouvelle armée étant plus considérable qu'autrefois, les frais qu'entraînera la fabrication des instruments nécessaires à tous les nouveaux corps de musique atteindront un chiffre élevé. C'est une dépense qui ne peut s'effectuer tout d'un coup.

*** C'est aujourd'hui qu'a lieu, au Cirque des Champs-Élysées, le grand concert donné par la musique de la Garde républicaine, au profit de l'Association des artistes musiciens.

*** M. Halanzier a donné cinq cents francs à l'Association philanthropique des artistes de l'Opéra, société de secours mutuels fondée en 1836, et fonctionnant aujourd'hui d'une manière très-satisfaisante.

*** M. Gounod a écrit au directeur du *Gaulois* la lettre suivante, pour couper court aux insinuations peu charitables qui, vu son séjour prolongé en Angleterre et ses sympathies très-accentuées pour le public anglais, le représentaient comme ayant abdiqué sa qualité de Français :

« Spa, 26 septembre 1872.

« Mon cher monsieur Tarbé,

» Un de mes amis, en me communiquant le numéro d'aujourd'hui (26 septembre) de votre estimable journal, où je suis qualifié « l'Anglais Gounod, » ajoute que ce n'est pas la première fois que *le Gaulois* a la délicate attention de me défigurer ainsi.

» Assurément, si je n'étais Français, je voudrais être Anglais, et je mentirais à la justice autant qu'à l'amitié, si je ne profitais pas de l'occasion qui m'est offerte de rendre hommage à tout ce que j'ai rencontré de noble, de délicat et de profondément sûr et dévoué dans les affections qui m'attendaient en Angleterre. Mais je ne sache pas qu'aucun acte ou aucune parole de ma vie, privée ou publique, ait donné à qui que ce soit le droit de me fabriquer un acte de naturalisation. Je n'ai pas à juger les personnes qui se font naturaliser; elles peuvent avoir pour elles des raisons que je n'ai pas qualité pour apprécier. Ce que je puis dire, c'est que la notion de patrie n'est nullement, à mes yeux, une notion géographique, mais une notion morale: c'est qu'on peut rester Français et très Français en vivant ailleurs qu'en France; c'est qu'on n'est pas déserteur ni renégat pour être voyageur; c'est qu'un homme appartient à son pays par le nom qu'il en a reçu et qu'il tâche de lui laisser le plus honorable et le plus illustre, en retour de sa naissance; c'est qu'enfin Hændel a passé trente ans de sa vie en Angleterre pour la gloire de l'Allemagne, comme Rossini et Meyerbeer en France pour la gloire de leur patrie.

» Je m'étonne, Monsieur, que dans ce temps où nous avons, d'une part, si cruellement souffert, et où, de l'autre, tant d'efforts s'accomplissent, en dépit de l'horreur des guerres, pour arriver à ce que les peuples voient dans les idées de solidarité autre chose qu'un vain mot, je m'étonne, dis-je, qu'à une telle époque un Français qui a laborieusement consacré sa vie à l'honneur de l'art français, trouve chez ses compatriotes un journal qui se charge de le mettre au ban de son pays et à l'index de ses concitoyens.

» Je n'ai pas l'avantage de connaître M. François Oswald, mais je vous prie de vouloir bien, par l'insertion de cette lettre dans votre journal, me permettre de rectifier, aux yeux de vos lecteurs, la méprise dont j'ai été l'objet et dont je désire que le désaveu soit public comme l'a été l'erreur.

» Recevez, etc.

» CHARLES GOUNOD. »

*** Stephen Heller, qui vient de passer, comme d'habitude, trois mois en Suisse, est de retour à Paris.

*** Mlle Marie Battu, applaudie et fêtée naguère aux casinos de Vichy et Néris, vient de rentrer à Paris.

*** Le violoncelliste Ernest Nathan a terminé ses pérégrinations artistiques et se consacre de nouveau à ses nombreux élèves.

*** Mlle Alice Bernard, l'excellent contralto du Théâtre-Lyrique, a chanté avec grand succès, au concert donné par Mlle Vial, à la salle Herz, la semaine dernière, deux airs de Donizetti.—Mlle Bernard ferait-elle des avances à la carrière italienne? Elle peut l'aborder sans crainte ; mais nos théâtres parisiens le regretteront

*** Le 24 septembre, l'Académie royale de Belgique (section des Beaux-Arts) a tenu sa séance publique au temple des Augustins, à Bruxelles. L'orchestre du Conservatoire a joué avec beaucoup de verve et d'ensemble, sous la direction de Vieuxtemps, l'ouverture de *Fidelio*. La cantate de M. Mathieu, *le Songe de Colomb*, qui obtint le second prix de composition au concours de 1871, a été exécutée ensuite. Les qualités de facture y sont surtout saillantes, mais l'œuvre laisse à désirer du côté de l'invention. Mlle d'Edelsberg et M. Deligne ont interprété la partition de M. Mathieu.

*** Dimanche dernier, cinquante Sociétés chorales venues de tous les points de la France étaient réunies au Palais de l'Exposition universelle de Lyon. M. Mangin, chef d'orchestre du Grand-Théâtre, a dirigé ces deux mille chanteurs, qui ont obtenu le plus grand et le plus légitime succès.

*** Une messe solennelle de M. A. Hellé, maître de chapelle à Saint-Epvre, à Nancy, a été exécutée le 22 septembre dans cette église, sous la direction de l'auteur. La presse locale en dit grand bien.

*** Mme Lacroix a repris ses leçons de piano, 126, Faubourg-Poissonnière.

*** Nous avons reçu le premier numéro d'un journal de musique publié en russe à Saint-Pétersbourg par l'éditeur Bessel, sous le titre : *Mousikalni Listok* (Gazette Musicale).

*** Aujourd'hui a lieu la première matinée parisienne de M. Alexandre Lemoine, au théâtre des Nouveautés, et sa dix-septième soirée de famille, à la salle des conférences du boulevard des Capucines.

*** Les bals de l'Opéra rouvriront dans la seconde quinzaine de décembre. Le bâton de mesure fera merveille dans la main d'Arban, on peut en être assuré.

✝

*** Le prince Georges Galitzine, membre de l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Russie, et amateur très-distingué de musique, vient de mourir à Saint-Pétersbourg, des suites d'un refroidissement. Il avait consacré sa vie et sa fortune à la formation d'un chœur de chantres russes, qu'il dirigeait lui-même avec un véritable talent, et qui a fait entendre, dans beaucoup de villes d'Europe et même en Amérique, les chants nationaux moscovites.

*** Charles Simonin, pianiste, organiste, compositeur et professeur de musique, est mort le 26 septembre à Dinant, sa ville natale, à l'âge de soixante-douze ans. Il avait donné des concerts à Vienne à l'âge de dix ans. Il fut lié avec la plupart des sommités artistiques contemporaines, Moschelès, Liszt, Fétis, Schumann, etc., Ce dernier lui a dédié son œuvre 26. A la suite de revers de fortune, Charles Simonin s'était voué au professorat à Dinant.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — M. W. Beale organise pour 1873, au Palais de Cristal, un second *National Music Meeting*, auquel prendront part, comme cette année, des Sociétés chorales anglaises et étrangères, des corps de musique militaires, des chanteurs solistes, etc. Le total des prix distribués se montera à 575 livres sterling en argent, plus un objet d'art d'une valeur de 1,000 livres. — La saison d'opéra anglais au Palais de Cristal s'est terminée la semaine dernière par deux représentations de *Faust*. Cette saison aura été exceptionnellement brillante et fructueuse.

*** *Bruxelles.* — Les débuts n'ont pas été heureux en général cette année au théâtre de la Monnaie. L'une des victimes de l'humeur un peu capricieuse du public a été Mme Rosa Csillag, qui, en présence de l'opposition systématique d'une partie de l'auditoire, dans une représentation du *Trouvère*, a dû résilier son engagement. — Gounod prépare un grand concert où il fera entendre *Gallia*. — *Les Cent Vierges* ne quittent guère l'affiche du théâtre des Fantaisies-Parisiennes, dont le chemin est maintenant connu de tout Bruxelles.

*** *Amsterdam.* — La troupe d'opéra français de M. Emile Marck a donné le 29 septembre un très-beau concert dans la salle du Parc. Mlle Derasse et le ténor Trinquier ont été surtout applaudis.

*** *Hombourg.* — *Esmeralda*, l'opéra de F. Campana, dont le succès est jusqu'ici inséparable du nom d'Adelina Patti, a été donné ces jours derniers avec la diva dans le rôle principal. Plusieurs morceaux ont été bissés. — La nouvelle tarentelle d'Arditi, *la Forosetta*, a obtenu un nouveau succès avec Mme Patti; on l'a unanimement redemandée.

*** *Gênes.* — La saison d'automne s'ouvrira, au Teatro Nazionale, avec *Zampa*.

*** *Florence.* — Le succès de *l'Ombre* au théâtre delle Logge se consolide à chaque représentation.

*** *Madrid.* — *L'Ombre* va être prochainement représentée, sous le titre : *la Sombra, ó Ilusion de Amor.*

*** *Barcelone.* — Un grand festival choral et symphonique a été donné le 26 septembre, sous la direction du maestro Clavé. Sept cent vingt exécutants y ont pris part. La ville était pavoisée et illuminée. La fête a dépassé en éclat celles des autres années.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Mlle Nilsson débutera le 16 octobre dans *Hamlet*. Elle chantera ensuite *Mignon*, *Fausto*, *Lucia*, *la Traviata*, *Il Trovatore*, *Otello* et *Gli Ugonotti*; ce dernier opéra lui a été tout particulièrement demandé par M. Merelli. Outre ces opéras, le répertoire de la saison comprendra : *Carlo il Temerario* (nouveau titre de *Guillaume Tell*), *Il Barbiere*, *Roberto il Diavolo*, *Romeo e Giulietta* de Gounod, *I Puritani*, *Linda*, *Rigoletto*, *Marta*, *la Sonnambula*, *Don Pasquale*, *l'Africana*, *Fra Diavolo*, *Un ballo in maschera*, *Dinorah*. — Un brillant début, celui de la cantatrice Mlle Krassowski, a eu lieu à l'Opéra russe dans la *Roussalka* de Dargomijski. Un opéra nouveau de Sæntis, *Jermak*, *le Brigand de Sibérie*, devait être donné à ce théâtre; mais on y a renoncé à cause des frais de mise en scène. M. Sæntis est un pianiste de talent, élève d'Adolphe Henselt. — *Les Cent Vierges* sont à l'étude au théâtre des Bouffes français et au théâtre russe.

*** *New-York.* — Le premier concert de Carlotta Patti et Mario a attiré une énorme affluence à Steinway-Hall. Les éblouissantes vocalises de Carlotta ont été applaudies avec une *furia* tout américaine; le public n'a point marchandé non plus son admiration au grand style et à l'art profond avec lesquels Mario commande aux restes de sa voix. La brillante pianiste Teresa Carreño et le jeune violoniste Sauret ont été acclamés avec le même entrain.

Le Directeur : G. BRANDUS. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — **Adjudication** en l'étude de Me MEUNIÉ, notaire à Paris, le 12 octobre 1872, à midi, d'un fonds de commerce d'éditeur marchand de Musique, exploité à Paris, rue Halévy, no 14, dépendant de la faillite de M. Legouix, en deux lots comprenant :

Le 1er lot, la clientèle et l'achalandage, le mobilier industriel et les marchandises dites d'assortiment garnissant ledit fonds.

Mise à prix : **10,000** francs.

Le 2e lot, les droits de propriété littéraire et musicale attachés aux deux grands opéras *Marie Stuart* (Niedermeyer) et *Marie de Rohan* (Donizetti) et pouvant appartenir à M. Legouix, toutes les planches gravées de ces deux ouvrages;

Toutes les planches gravées, existant en magasin, de fantaisies musicales, méthodes, sonates, mélodies, romances, polkas, quadrilles, valses, chansonnettes, etc., et les droits de propriété littéraire et musicale attachés à ces divers ouvrages ainsi qu'à d'autres ouvrages, fantaisies, méthodes, romances, chansonnettes, paraissant ne pas avoir encore été édités.

Mise à prix : **10,000** francs.

S'adresser à M. SOMMAIRE, syndic, rue des Écoles, no 40.

Et audit Me MEUNIÉ, notaire.

AVIS. — M. P. JURGENSON, éditeur de musique à Moscou, demande des agents pour ses publications, en France et en Belgique.

AVIS. — La ville de Santiago (Chili) demande un artiste (pianiste) d'un talent et d'une honorabilité reconnus, pour diriger son Conservatoire de musique. Les appointements annuels sont de 5,000 francs; on peut garantir en outre une clientèle produisant trois ou quatre fois autant. — S'adresser au bureau de la *Revue et Gazette musicale.*

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

du Magasin de Musique BRANDUS 103, rue de Richelieu,

NOUVELLEMENT ORGANISÉ ET LE PLUS COMPLET QUI EXISTE AUJOURD'HUI

L'abonnement se compose de toutes les Partitions pour Piano et Chant françaises, italiennes et allemandes, les Partitions pour Piano seul, et contient *toutes les partitions existantes à quatre mains*, ainsi qu'un nombre considérable de *Grandes Partitions*.

En outre, sont donnés à la lecture : tous les Morceaux et Arrangements pour Piano seul, à quatre mains ou concertants avec d'autres instruments; enfin, les Ouvertures, Quadrilles, Valses, Polkas, etc., pour Piano seul et à quatre mains.

Il y a de chaque ouvrage, même des plus coûteux, beaucoup d'exemplaires dans l'abonnement, afin de pouvoir contenter à la fois le plus grand nombre d'abonnés; et toutes les publications nouvelles sont immédiatement mises à l'abonnement.

Un mois, 5 francs. — Trois mois, 12 francs. — Six mois, 18 francs. — Un an, 30 francs.

SERVICE SPÉCIAL POUR LA CAMPAGNE. — Le nombre des Morceaux donnés en lecture est doublé pour la campagne

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS** et **Cie**, 103, RUE DE RICHELIEU.

SOUS PRESSE :

LE MIROIR DRAMATIQUE

CHOIX DE TRANSCRIPTIONS FACILES, SOIGNEUSEMENT NUANCÉES ET DOIGTÉES

Chaque : 5 francs — pour le Piano, par — Chaque : 5 francs

GEORGES BULL

Nos 5. — **L'Ombre.** 6. — **Haydée.** | Nos 7. — **La Muette de Portici.** 8. — **Le Postillon de Lonj.** | Nos 9. — **Fleur de Thé.** 10. — **Stabat Mater.** | Nos 11. — **Les Huguenots.** 12. — **La Grande-Duchesse.**

PUBLIÉ :

No 1. **Le Domino noir.** — No 2. **Les Dragons de Villars.** — No 3. **Martha.** — No 4. **Robert-le-Diable.**

Bouquet de mélodies des **CENT VIERGES.** — Transcription très-facile de la valse des **CENT VIERGES**

LA NÉVA. — SOUS LES LAURIERS ROSES

Pr. 6 fr. MAZURKA DE SALON — POUR LE PIANO, PAR — NOCTURNE Pr. 6 fr.

RENAUD DE VILBAC

L'OPÉRA AU PIANO

COLLECTION DES GRANDES PAGES LYRIQUES ILLUSTRÉES PAR

FÉLIX GODEFROID

No 1. **ROBERT-LE-DIABLE,** 9 fr. — No 2. **LE DOMINO NOIR,** 3 fr. — No 3. **GIRALDA,** 9 fr. — No 4. **LE COMTE ORY,** 9 fr.

SOUS PRESSE : No 5. **LES HUGUENOTS.** — No 6. **L'OMBRE.**

TROIS AIRS DE BALLET INÉDITS

DE

MEYERBEER

INTERCALÉS DANS LE 3e ACTE DES **HUGUENOTS** AU THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA

Réduits pour le Piano par A. MÉLIOT.

MORCEAUX DE CHANT NOUVEAUX D'ALFRED DASSIER

A Mme Miolan-Carvalho. **CRAIGNEZ DE PERDRE UN JOUR.** Lamento.

QUAND L'ÉTÉ VIENT. Romance. Paroles de VICTOR HUGO.

A Mme Judic. **LES CINQ ÉTAGES** Chansonnette

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, no 3, au premier.
Près de la Madeleine.

HARMONI-COR
JAULIN
EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL :
Maison **BRANDUS,** 103 rue de Richelieu.
F. J. WEYGAND et Cie (L. J. LEFÉBRE).
Dépositaires à La Haye.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

Brevetée (s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires, rapports, plans, dessins,* **musique,** etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner.* — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Ce

A PARIS, RUE SAINT-GILLES, No 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie.**

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie,** Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie,** Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie,** Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie.** »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8o, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruits dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr **Guérin,** rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 41. — 13 Octobre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Théâtre de l'Athénée. Réouverture. Première représentation de *l'Alibi*. **Ch. Bannelier.** — La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** — Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner.** — Exposition d'économie domestique. Concours musicaux. — Nouvelles des théâtres lyriques. Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE.

Réouverture. — Représentation de *l'Alibi*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Jules Moinaux, musique de M. Adolphe Nibelle.

L'alibi qu'il s'agit d'établir est celui du jeune Gaston de Mauperché, un coureur d'aventures, qui, épris d'une petite pensionnaire du couvent de Chelles, escalade les murs de la sainte maison et ne tarde pas à être surpris. Il se sauve, sans qu'on ait pu distinguer ses traits toutefois, et bien lui en prend, car madame la supérieure n'entend pas raison sur le chapitre galanterie, non plus que le docteur Perrinet, dont Gabrielle est la nièce.

Une couturière espiègle autant que compatissante l'aide à dérouter les recherches, dans l'auberge où il s'est réfugié : ils mettent en commun ce qu'ils ont d'esprit inventif, et imaginent cette vieille ruse, qui était peut-être neuve alors, de retarder l'horloge. Par surcroît de précaution, Gaston de Mauperché signe au registre de l'hôtel à une place restée providentiellement vide avant les derniers noms. L'aubergiste, absent pour le moment, n'y comprendra rien, mais qu'importe! Vienne la maréchaussée, maintenant, et même M. le bailli, que l'auberge a l'honneur d'abriter pour cette nuit, en attendant celui qu'il aura demain de haranguer le roi à son passage! Ah! le bon tour!

Mais ce n'est pas tout que de préparer les preuves de l'alibi, il faut le faire constater. Pour avoir des témoins, Gaston fait du tapage il commence à tout briser ; les voyageurs descendent en toilette de nuit, fort courroucés, ainsi que le maître de céans : on s'explique, et il est prouvé clair comme le jour au tavernier que Gaston est depuis plus d'une heure chez lui ; il n'était donc pas à huit heures et demie, aux pieds de Gabrielle dans le jardin du couvent!

Ici finit, à proprement parler, l'intrigue. Mais, comment terminer un opéra-comique sans un mariage? — Soyez sans crainte on y viendra : un petit imbroglio ajouté à l'action, un revirement salutaire dans l'esprit de l'oncle Perrinet, les aveux de Gabrielle y pourvoiront, toujours avec l'aide désintéressée de Julienne, l'obligeante couturière. Et l'illustre nom de Mauperché ne court pas risque de s'éteindre, vous pouvez en être assurés.

Tel est le canevas tissé assez péniblement sur le métier de Scribe par M. Moinaux, qui a souvent mieux réussi quand il ne s'est modelé sur personne. M. Nibelle, l'auteur de la *Fontaine de Berny*, l'a revêtu de musique.

La partition compte une douzaine de morceaux, écrits pour la plupart sans nulle prétention, avec une facilité mélodique que la distinction n'accompagne pas toujours, non plus que l'originalité. Les rhythmes de polka, de polka-mazurka, les formules toutes faites y abondent. Cependant on peut louer, en général, l'entente du style vocal et de l'effet sonore, en faisant la part de ce que l'orchestre, dans cette petite salle de l'Athénée, a parfois de trop cru et de mal pondéré.

Ceux de ces morceaux que la comparaison fait le mieux ressortir sont : au premier acte, une ronde suivie de la « marche du roi », motif de fanfare qu'on entendra encore dans le finale, et qui, paraît-il, était la cheville ouvrière de l'ouverture (à la première représentation, cette ouverture a été supprimée); au deuxième acte, un chœur véritablement joli, d'une contexture harmonique et rhythmique fort agréable : *A demain, monsieur le bailli*, une valse chantée par Mlle Girard (Julienne), et qui n'a pas produit l'effet qu'on en attendait, et un trio syllabique entre Julienne, Bernard (l'hôtelier) et le docteur Perrinet; au troisième acte, un trio entre Julienne, Gaston et Lecoq, le professeur de dessin du couvent, but des visées matrimoniales de Mlle Julienne.

Mlle Girard, l'ancienne dugazon du Théâtre-Lyrique et de l'Opéra-Comique, aujourd'hui l'*étoile* de la troupe de l'Athénée, prête au personnage de Julienne la rondeur et le naturel de son jeu; elle chante correctement, et lance avec une certaine désinvolture les quelques vocalises dont son rôle est agrémenté. On l'a beaucoup applaudie, et deux bouquets lui ont été jetés après l'air en 3/8 qu'elle chante au premier acte, et qui par parenthèse est l'un des plus faibles de la partition.

Le ténor Lary, qui pourtant n'est plus un débutant puisqu'il s'est produit l'année dernière aux Folies-Bergère, et même avec un certain succès, joue et chante en écolier le rôle de Gaston de Mauperché, qui n'a certainement pas été écrit pour lui. Il fait preuve de beaucoup de bonne volonté, mais c'est tout.

Mlle Marietti (Gabrielle) est une ingénue charmante. MM. Bonnet (Lecoq), Géraizer (Bernard), Vauthier (Perrinet), Varlet (le jardinier Freslon), Galabert (le bailli), complètent un ensemble satisfaisant.

Les chœurs ne chantent pas toujours juste : cela s'est vu quelquefois, même en plus haut lieu. L'orchestre marche à souhait sous la direction de M. Constantin.

L'Alibi était, paraît-il, destiné à l'Opéra-Comique : comme il ne faut jamais compter sans le public en matière de théâtre, et que mérite et succès ne sont pas toujours solidaires, un avenir prochain pourra seul nous apprendre jusqu'à quel point MM. de Leuven et du Locle ont été généreux en cédant à l'Athénée l'œuvre de MM. Moinaux et Nibelle, — qui a d'ailleurs, constatons-le, rencontré un accueil assez bienveillant le premier soir. En

tout état de cause, il faut féliciter le nouveau directeur, M. Jules Ruelle, de sa courageuse initiative, dont le plus clair bénéfice reviendra aux jeunes compositeurs français.

CH. BANNELIER.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(7me article.) (1).

TEMPS ANTIQUES.

IV

A ROME.

Les sociétés commençantes nous ont présenté, activement unies dans des milieux à peu près identiques, la musique, la poésie, non pas sous la forme de rêveries singulières et de nobles maladies, ainsi qu'on le voit parmi les sociétés trop avancées, mais comme une faculté humaine, générale, populaire, aussi peu individuelle que possible, comme une œuvre sentie par tous, inspirée d'abord et bien vite possédée et remaniée par la masse de la nation.

Au cours de ces périodes primitives, chacun est plus ou moins musicien, poëte, chacun exhale au ciel son ode ou sa chanson, et n'en vit que mieux et plus allégrement de toutes les saines et énergiques facultés de l'âme et du corps. Musique et poésie se peuvent comparer à des fruits sauvages, assez âpres ou quelquefois fort doux, produits par des arbres francs et détachés au hasard sous la brise; au milieu de cette nature agreste, quelques grands cycles divins, formés on ne sait d'où, semblent tomber des jardins fabuleux des Hespérides.

A mesure que la civilisation gagne, que la société s'organise et se raffine, le *lyrique*, primitivement épars, se concentre sur quelques têtes et s'individualise de plus en plus. Vient enfin le moment où l'ensemble d'une société demeurant capable de participer encore à l'œuvre musicale, cette œuvre élaborée, accomplie, lui est offerte par une caste privilégiée, qui seule a acquis et mûri l'art de charmer avec profondeur, d'enseigner avec enchantement.

Ce tableau pittoresque, animé, plein de couleur, tout vibrant et bruissant dans un cadre magnifique, Rome le déroule à notre esprit, des rudes vigiles de la République aux nuits effrénées de l'Empire. Si le moraliste seul peut y trouver à reprendre, ce n'est toutefois que saisi d'une admiration secrète et sincère devant la grandeur apportée aux manifestations des jouissances intellectuelles et matérielles, par un peuple qui fit sa patrie souveraine, en plaçant la vertu dans l'accomplissement des devoirs naturels: ainsi, dans la célèbre page de Thomas Couture, l'*Orgie romaine*, les deux censeurs cachés à l'ombre de la statue de Caton regardent moroses, mais fascinés, la fête qui dévoile à leurs yeux ses réalités provocantes et condamnables.

***

Il ne faut pas, avec les coryphées de la grande histoire, voir toujours les Romains dans le Forum, les jours de comices, ou dans les camps autour des aigles de leurs légions, ou dans l'appareil de leur impérieuse gravité, lorsqu'ils reçoivent au Sénat les ambassadeurs des peuples soumis et de ceux qu'ils s'apprêtent à vaincre. Le glaive au fourreau, le brodequin une fois déchaussé, la robe prétexte soigneusement repliée, ils ont leurs heures d'intimité, leurs aspects de sans-gêne et de *négligé*, et surtout leurs loisirs artistiques. Un peu durs d'esprit et d'oreille, incessamment occupés de guerres étrangères et de dissensions civiles, tous soldats, — la délicatesse est rarement le partage du soldat, — leur organisation les portait cependant à sentir vivement, à chanter avec goût, et ils furent non moins sensibles peut-être que les Sérnites à l'art délicat par excellence, qui occupait une très-large part de leur vie, et dont la pratique constitua rapidement chez eux une caste nombreuse et prospère.

Sous leur ciel clément, en présence des spectacles variés d'une nature bienfaisante et belle, doués d'une langue toute poétique, facilement portés à l'enthousiasme, les Latins furent de bonne heure riches en chants populaires. Leur musique n'a même dû être que celle-là; s'ils avaient possédé autre chose que des mélodies traditionnelles, une harmonie combinée, écrite, il est probable qu'elle serait parvenue jusqu'à nous, aussi bien que les œuvres de leurs poëtes, de leurs orateurs, de leurs historiens, de leurs philosophes. Ces monuments racontent leur vie publique et privée, la révèlent dans ses particularités les plus intimes, avec une vivacité, une fidélité de traits véritablement précieuses, et que l'on ne saurait suspecter. Les chants populaires, étroitement liés au caractère national, à l'état des mœurs, au degré de civilisation, remarquables par la spontanéité de l'expression qui se confond avec le sentiment, contiennent toujours une grande portion de la vérité, et ils donnent les vieux secrets du cœur humain. L'imagination n'y invente pas l'ensemble des faits comme il arrive dans les poésies artificielles des âges avancés. Le poëte raconte ce qu'il a vu ou entendu à des contemporains qui le savent aussi bien que lui et ne goûteraient pas une pure fiction. Il chante pour tous et il est la voix de tous. La muse primitive est fille de Mnémosyne, la mémoire; le poëte est le gardien du passé dont ses chants sont l'écho.

Les chants populaires de Rome n'ont jamais été rassemblés en un corps d'épopée lyrique. Ils sont toujours restés détachés comme les ballades héroïques de la Scandinavie et de l'Espagne; ils ont été jusqu'à la fin ce que furent dans l'origine les traditions isolées qui ont servi à former l'Iliade et les *Niebelungen*, et leur valeur n'en est que plus grande de n'avoir pas été remaniés et fondus.

Les vers rustiques que les paysans modulaient en dansant, après les labeurs de la journée, se présentent d'abord à notre attention: « Je viens de découvrir, écrit Horace à un ami, un Recueil de vers très-anciens, antérieurs à tout ce que les gens du Latium ont pu inventer. On y trouve, entre autres curiosités, cette vieille chanson agreste: *Tu moissonneras de beaux blés, ô Camille, quand l'hiver sera sec et le printemps pluvieux.* » Macrobe et d'autres auteurs mentionnent également ces rondes campagnardes.

Chaque corps de métier avait ses chants professionnels : « La musique, disaient à ce propos les Grecs moqueurs, accompagne à Rome le travail des boulangers et des cuisiniers et jusqu'aux coups de fouet généreusement octroyés aux esclaves. » Les mariniers, Martial et Rutilianus nous l'apprennent, accompagnaient du bruit des rames une sorte de barcarolle nommée *Celeusma*. Le *Voyage à Brindes* contient ce passage: « Le batelier et son mousse chantent à qui mieux mieux leur bien-aimée absente. » L'ouvrière en toile, dit un contemporain d'Horace, « chante en ourdissant sa trame, accompagnée par le battement régulier du métier sonore. »

Atque aliqua, assiduæ textis, operata Minervæ
Cantat et applauso tela sonat latere.

C'est en chantant que les citoyens, qui exerçaient à Rome la profession lucrative de mendiant, sollicitaient la pitié publique.

Fidèles à d'anciennes et agréables traditions, les amants improvisaient des vers à la porte de leurs maîtresses, quitte à enfoncer, suivant la coutume grecque, cette porte inexorable, si elle ne s'ouvrait pas assez vite au gré de leurs désirs. Ovide et Properce nous ont transmis quelques gracieux spécimens de ces sérénades, dont bien des traits se retrouvent encore dans les *Canzone* de la campagne de Rome. C'est le sujet de la sixième Elégie de Tibulle. Devant un seuil inflexible qu'il embrasse, où il a vainement répandu sa provision de parfums, et exposé aux fureurs de la bise, l'amant soupire: « Ne sois pas si fière; Vénus s'en irriterait. Crains un juste retour du sort. Ton père est de Toscane; sa fille

(1) Voir les nos 32, 33, 34, 35, 38, 39 et 40.

ne saurait être rebelle aux vœux de l'amour. Oh! je t'en conjure, quoique rien ne puisse te toucher, ni les présents, ni les prières, ni la langueur de tes amants plus pâles que la violette, ni les infidélités de ton époux épris d'une courtisane thessalienne; quoique tu sois plus dure que le chêne, plus cruelle que les serpents d'Afrique, épargne-moi, ouvre-moi ta porte! » Et le poëte rappelle à sa maîtresse qu'elle a un secret excellent pour tromper la surveillance de certains jaloux : c'est de répéter trois fois la chanson qu'une vieille lui a donnée, en crachant par-dessus à chaque refrain. Depuis le progrès des lumières on chante encore quelquefois, mais on ne crache plus pour tromper les jaloux...

Pas de bons festins à Rome, sans instruments et sans couronnes : c'était l'uniforme du buveur. Ainsi, le parasite de Ménechme, en le voyant sortir de chez sa belle avec des fleurs et une lyre s'écrie douloureusement : *On a soupé*! Les musiciens précédaient d'ordinaire l'entrée des mets somptueux : huîtres, murènes, faisans, turbots, paons rôtis. On en prenait à son aise avec eux, s'il faut en croire le dicton : « Quand le cuisinier a commis une maladresse, on rosse le joueur de flûte. » A table, les convives chantaient eux-mêmes, suivant une coutume asiatique rapportée sans doute par les vainqueurs de Tigrane et de Mithridate. La flûte était l'élément indispensable de ces concerts gastronomiques. « Nous marierons nos chants aux flûtes lydiennes, dit Horace, et nous célébrerons, en ce festin, à l'exemple de nos pères, les héros illustres Pergame, Anchise et la noble postérité de Vénus, notre protectrice. » Programme qu'une nuit entière n'épuisait certainement pas. Entre amis, on ne peut se résoudre à chanter quand on en est prié et on ne sait plus se taire, quand on ne vous prie plus.

Chez les Romains, comme en Grèce, la forme et le caractère des chants de banquets varièrent considérablement suivant les époques et selon le caprice de ceux qui recherchaient ces divertissements. A côté de la chanson bachique ou érotique résonnèrent souvent l'ode, le nome, le dithyrambe. Le mépris que professait Caton pour la musique ne permet pas de croire qu'il eût déploré que ses concitoyens remissent à des gagistes le soin d'en faire l'ornement de leurs fêtes. Probablement regrettait-il le temps où l'on chantait à table le souvenir des ancêtres, par une figure de rhétorique dont se servent les poëtes lorsqu'ils regrettent l'âge d'or, où les hommes se nourrissaient des fruits tombés du chêne.

Ces chants populaires ou *fescennins*, du nom d'une ville d'Étrurie d'où sortaient les plus répandus, étaient en général licencieux, moqueurs et sans le moindre apprêt. Le dialogue, leur caractère primitif, disparut avec les progrès croissants de la poésie. Bientôt, des habitudes plus polies et les exigences de la moralité publique proscrivirent leurs âcres satires et ne permirent plus leurs libertés qu'à la joie des fêtes nuptiales. L'Olympion de Plaute crie au musicien du *proscenium* : « Allons, flûteur, pendant que la mariée est conduite hors de la maison, fais résonner toute la place d'une harmonie suave pour célébrer l'hyménée. Vive le mariage! O mariage! »

Age tibicen, dum illam educunt huc novam nuptam foras,
Suavi cantu concelebra omnem hanc plateam hymenæo.
Io hymen hymenœæ! Io hymen!

Claudien qualifia même de fescennin, de populaire, son épithalame de l'empereur Honorius, et pour exprimer le sans-façon absolu de ce genre, il ne craignit pas d'écrire :

Dicant pervigiles carmina tibiæ;
Permissisque jocis turba licentior
Exultet, tetricis libera legibus.

« Que la nuit entende les accords de la flûte; et que, s'abandonnant à une douce licence, chacun, au milieu de sa joie, secoue le triste joug des convenances. »

C'était là le répertoire courant de la caste musicale, devenue servile et avide de flatter les goûts dépravés du public. Varron, Ausone, Martianus Capella, Saint-Cyprien (*De habitu virginum*) se sont étendus sur ce sujet dans un latin... qui brave l'honnêteté et que nous ne pouvons évoquer, du moins ici, même sur le terrain couvert de la traduction. Ces épithalames épicés ont traversé les âges. En Italie, quand les nouveaux époux représentent à eux deux une somme respectable d'automnes, on chante de par les rues de la ville des élucubrations plus que satiriques.

Les documents sont nombreux et les faits complets pour suivre dans l'histoire romaine la trace des chants triomphaux. Ce sont des invocations, des louanges, ou des satires; ils ont alternativement le ton de la prière et celui du défi. Une partie des troupes qui escortaient le char d'un triomphateur célébrait le héros par des chants laudatifs, tandis que l'autre le décriait dans des refrains pleins de sarcasmes et d'injures. César lui-même subit ce double traitement et fut vigoureusement chansonné après ses victoires. On se moquait du « capitaine chauve, la terreur des maris. »

La loi des Douze Tables qui défendait d'insulter le moindre citoyen, devenait impuissante pour protéger les triomphateurs au milieu de leur gloire. La susceptibilité démocratique des Romains encourageait-elle secrètement une licence tendant à rabaisser des citoyens que leurs succès militaires avaient trop grandis? On n'a pas oublié le général victorieux à la personne duquel le Sénat avait malicieusement attaché un joueur de flûte, une sorte de bouffon musicien; il n'y avait pour ce triomphateur persécuté pas un instant de répit, pas un moment de solitude, pas une seconde de liberté; l'excès des honneurs avait fait de sa grandeur une véritable torture et il supplia le Sénat de lui ôter son escorte lyrique, afin qu'il pût au moins s'appartenir quand il en aurait envie. Le caractère sacré des triomphes, — véritables solennités religieuses se terminant par un sacrifice au Capitole, — assurait-il une sorte d'impunité aux actions répréhensibles ou criminelles qui s'y rattachaient? Les désordres des Lupercales et des Saturnales se comprendraient ainsi. On regardait comme trop importants la célébration des fêtes et l'abandon momentané des soins ordinaires de la vie, pour ne pas fermer les yeux sur des actes dont elles étaient la cause première. La gaieté était-elle regardée comme un sentiment religieux, comme une élévation de l'esprit à un autre monde, dans ce paganisme où quatre mille dieux n'avaient pas un athée? Nous ne trouvons pas d'autre explication des chœurs satiriques qui accompagnaient, au grand scandale d'Aristote, la célébration des cérémonies religieuses et sociales, et n'en devenaient pas moins populaires, quoique improvisés dans le tumulte d'une fête, lorsqu'ils exprimaient vivement un sentiment général. C'est à peu près tout ce qui reste de la poésie et de la musique du peuple romain sous la République.

Ces habitudes musicales populaires ont résisté, en partie du moins, à l'action du temps. Les paysans de la campagne de Rome redisent encore, à l'heure des repas, des chansons légères ou satiriques, comme les bergers, les convives, les artisans, les amoureux et les soldats du temps d'Horace et de Virgile, *arcades ambo... ambo cantare parati*, en s'accompagnant de guitares bombées dont les cordes d'acier sont fouettées à pleine main ou de mandolines qui chantent dans le cercle étroit de la cadence fondamentale du ton. Les airs sont en mode mineur, non rhythmés et semblent, par conséquent, bien antérieurs au seizième siècle. D'aucuns y voient un reste des cantilènes grecques importées à Rome sous les premiers empereurs, transmises de bouche en bouche jusqu'à nous, et dont Charles Gounod a cherché à réveiller l'écho bien affaibli dans la mélodie langoureuse du pâtre de sa *Sapho*. D'autres airs romains plus modernes sont attribués à Salvator Rosa. Le soir, il est d'usage qu'un couple amoureux se détache, les bras entrelacés et aille chanter à la lisière du champ, à l'étendue, *alla stesa*, disent-ils, comme s'ils prenaient la nature entière à témoin de leur bonheur. A chaque pause, la bande répond par un refrain joyeux.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

—

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

—

(14e article) (1).

IX

Mlle Defresne et le marquis de Fleury. — Les conditions de leur mariage. — Mort de Mlle Defresne. — Sophie Arnould. — Mlle Philis et M. de Vaulx. — Mlle Sullivan et lord Crawford. — Mlle Liancourt et M. d'Augny.

Au nombre des beautés les plus célèbres à l'Opéra, en 1750, on comptait Mlle Defresne. On peut lui appliquer les lignes suivantes écrites par un de ses comtemporains : — « Une fille sans parents, sans amis, sans talents, n'a d'asile que celui de l'Opéra ; il suffit qu'elle soit belle, pour être préférée, aux yeux avides du public; ornée de l'uniforme des chœurs ou parée de la garde-robe des vestales surnuméraires, destinées à représenter dans les *gloires*, elle arrive sur le théâtre pour garnir la scène, elle y reste deux heures sans rien dire et sort comblée d'éloges. »

La Defresne était fille d'une blanchisseuse de la rue Montmartre. Elle ne tarda pas à faire parler d'elle. Engagée à l'Opéra, à l'âge de vingt ans, par l'influence de son premier « protecteur, » le marquis d'Ormoy, elle vogua longtemps sur la mer des aventures, avant d'arriver au port du mariage. En 1755, elle avait trente-quatre ans et possédait un hôtel rue Saint-Dominique, où se rencontraient les héritiers des plus beaux noms de France. Mettons, au courant de notre récit et par anticipation, une bonne œuvre à son actif : lors de la guerre de Sept-Ans, elle fit patriotiquement don à la Monnaie de toute sa vaisselle d'argent, ciselée par le fameux Germain.

Mais la richesse ne lui suffisait point; l'ancienne blanchisseuse aspirait à un titre. Nous allons ouvrir une des pages caractéristiques du dix-huitième siècle, qui nous montrera à quel degré d'abjection peuvent descendre des hommes pour qui la fortune tient lieu de tout.

Il y avait alors de par le monde un certain marquis de Fleury, viveur comme tant d'autres, ayant engagé ses propriétés de Savoie pour subvenir à ses folies, condamné, après avoir mangé son dernier écu, à quêter de çà et de là une obole, incapable d'un travail quelconque, ne possédant qu'un corps ruiné et des parchemins authentiques. C'est ce mari, ou plutôt ce sont ces parchemins que la Defresne ambitionna.

Un soir, elle dépêcha sa femme de chambre au misérable logis habité par M. de Fleury avec ses offres de mariage et les conditions y afférentes. Cet acte, dressé par articles, où les propositions sont formulées d'un côté et discutées de l'autre, est trop curieux pour que nous ne le transcrivions pas.

ARTICLE I.	ARTICLE I.
M. le marquis de Fleury m'épousera le mardi 28 de ce mois à l'église Saint-Roch. M. de Fleury se chargera de la publication des bans; comme je n'ai pas le temps de songer aux dépenses, après la signature je lui remettrai 50 écus pour la publication.	Accepté pour le mardi 28; si les 50 écus suffisent, je me mêlerai de tout. Mais je prie Mlle Defresne de faire attention que je ne puis sortir faute d'habit et de perruque.
ARTICLE II.	ARTICLE II.
M. le marquis se trouvera à 4 heures du matin à la chapelle de la Vierge avec un de ses amis, et aussitôt qu'il me verra, il me donnera la main jusqu'à l'autel.	Accepté, quoiqu'il soit humiliant pour moi de ne vous point prendre dans votre maison. J'amènerai mon cordonnier à tout événement.
ARTICLE III.	ARTICLE III.
Immédiatement après la signature de l'acte de célébration du mariage, je remettrai 300 livres à M. le marquis pour le premier quart de la pension viagère de 1,200 livres que je m'engage de lui faire, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de l'ôter de ce monde; hypothéquant pour sûreté de cette pension, un contrat que j'ai du marquis de Fimarcou, de la somme de 24,000 livres. M. le marquis de Fleury aura soin d'avoir en poche sa quittance toute signée.	Bon pour les 300 livres dont j'ai grand besoin, mais refusé le contrat à moins qu'il ne soit garanti par une personne solvable, ou que Mlle Defresne me donne des actions sur la Compagnie des Indes ou un contrat sur la Ville, car il n'est pas juste que je donne mon nom pour rien.
ARTICLE IV.	ARTICLE IV.
M. le marquis s'engage solennellement à reconnaître ma fille et mes trois garçons; de plus, il est entendu que les titres et livrées des Fleury m'appartiendront.	Accordé puisqu'il le faut, mais c'est se faire père de quatre enfants pour un morceau de pain.
ARTICLE V.	ARTICLE V.
M. le marquis me quittera aux portes de l'église, prendra un fiacre pour se retirer où bon lui semblera, et s'engage à ne jamais mettre le pied chez moi.	Accordé de grand cœur.
ARTICLE VI.	ARTICLE VI.
M. le marquis enverra tous les trois mois chez M. Noir, notaire rue de l'Echelle, qui remettra les 300 livres sur quittance en bonne forme.	Je n'ai garde d'y manquer.
ARTICLE VII.	ARTICLE VII.
Je m'engage, pour faire respecter mon nouveau nom, à passer six mois dans une maison religieuse où je prendrai un air de décence convenable.	Comme il vous plaira.
Paris, 22 octobre 1755.	
Signé : DEFRESNE.	*Signé* : Mis DE FLEURY.

Ainsi se fit ce mariage étrange; le matin à la dérobée, après cette profanation de l'hymen, le mari disparut avec son cordonnier, et la nouvelle marquise acquit ce jour-là le carreau à l'église et put faire porter la traîne de sa robe.

M. de Fleury ne toucha pas longtemps sa rente maritale; il mourut six mois après ses épousailles, en mai 1756.

Quant à celle dont la prodigalité avait dévoré des sommes qui auraient été des rançons de roi, à celle dont Sophie Arnould disait : « Voyez cette nouvelle marquise; elle devient dévote à vue d'œil, elle prie Dieu quand on la regarde; » quant à cette femme dont les fils portèrent les titres de marquis, vicomte et chevalier, elle quitta ce monde, à l'âge de cinquante ans, dans une indigence extrême.

Morte sans secours l'un des premiers jours de décembre 1771, elle eut à son enterrement la présence de deux seules personnes : un capitaine de dragons et un capitaine d'infanterie, ses fils.

Nous avons cité un mot de Sophie Arnould, dont le nom est resté attaché aux saillies les plus fines et les plus mordantes du dix-huitième siècle. Cette femme remarquable, venue au monde dans la maison où Coligny fut assassiné et où mourut Mme de Montbazon, ce qui lui faisait dire : « Je suis arrivée par une porte célèbre », traversera avec éclat la période qui s'écoule de 1757 à 1777, c'est-à-dire, tout l'intervalle qui sépare Rameau de Gluck.

Sophie grasseyait dans sa diction, mais elle était douée d'une grande sensibilité et tenait avec un avantage marqué les grands rôles. Son esprit, étincelant et grondeur, avait un tour particulier; elle trouvait des mots d'un à-propos et d'une causticité rares.

Un jour, elle eut une velléité matrimoniale; elle touchait à la quarantaine et laissa courir le bruit de son mariage avec un architecte directeur des Menus-Plaisirs. « La demoiselle Arnould, après s'être égayée aux dépens de tant d'autres, vient de fournir matière aux rieurs par le mariage le plus sot. » C'est Bachaumont qui l'affirme; mais Bachaumont est dans l'erreur quelquefois, et c'est ici le cas. « On me marie avec un architecte, disait Sophie en riant, sans doute afin de réparer ma réputation. »

Quoique, par suite de sa rupture originale avec le comte de Lauraguais, elle lui eût renvoyé, avec ses cadeaux, deux enfants dont ce gentilhomme était le père, Sophie n'avait point un cœur dénaturé. Elle se souvint plus tard qu'elle était mère et maria honorablement sa fille dans une famille de bonne et haute bour-

(1) Voir les nos 22, 23, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 35, 36, 37, 38 et 39.

geoisie. On était à la cérémonie nuptiale; quand elle fut près d'être terminée, Sophie, se retournant vers les assistants, ne put s'empêcher de rire en disant : « C'est plaisant, je suis la seule demoiselle qui se trouve ici. »

Sophie Arnould avait également ses soupers dans lesquels on assistait à de vrais tournois d'esprit. C'était l'ironie fine et mordante de Chastellux, de l'abbé Morellet, de d'Alembert, de Diderot, la politesse délicate et élégante de Saint-Lambert, de Gentil Bernard, le parolier de Rameau; on y voyait le comte de Creutz, le futur protecteur de Grétry et l'abbé Galiani, cet « Arlequin à tête de Machiavel, » en un mot le salon de Sophie était l'un des « bureaux d'esprit » les plus recherchés.

Au mois d'octobre 1754, une partie du personnel de l'Opéra se transporta à Fontainebleau, où de belles fêtes, musicales et autres, furent données sous la haute direction du duc de Villeroy. On y joua *Thésée*; c'est à ces représentations que l'on vit pour la première fois une petite figurante qui se faisait nommer Philis, mais dont le nom vrai était Julie Simonnet.

On jouait également la comédie à Fontainebleau; l'élégant de Nivernois était Valère du *Méchant*, et le « grand flandrin » de Courtanvaux zézayait le *Mariage fait et rompu* de Dufresny. *Génie*, de Mme de Graffigny, l'auteur des *Lettres péruviennes*, la muse de la cour du duc de Lorraine, faisait aussi partie du répertoire. Cette dame possédait son cénacle, et parmi les admirateurs de son talent figurait au premier rang un certain comte de Vaulx. Ce personnage était remarqué par ses obséquiosités et ses complaisances ridiculement basses envers les dames de qualité. « Il est le souffre-douleurs de Mme la marquise de Boufflers de Lorraine, et est chez elle comme une espèce de valet de chambre bel esprit, » disait Collé.

M. de Vaulx interpréta un rôle de *Génie*; c'est ainsi qu'il connut la jolie Philis. Quand Mme de Graffigny mourut en 1758, léguant ses manuscrits au comte désigné habituellement sous le sobriquet de *Pan-Pan*, plus 42,000 livres de dettes, ce dernier avait déjà préparé une dot de 50,000 écus de rente en faveur de Julie Simonnet. On place son mariage avec celle-ci en 1760. Quand la nouvelle comtesse, dont le père avait été infirmier à l'Hôtel-Dieu, la mère marchande de souricières et la sœur bateleuse au théâtre de la Foire, parut dans son carrosse richement armorié, le juge d'armes de France, M. d'Hozier, donna plusieurs fois l'ordre d'arrêter la voiture, alléguant que le contrat de mariage ne spécifiait pas la clause d'attribution du droit des armes des comtes de Vaulx à l'ex-figurante. C'est à Julie Simonnet que Voltaire faisait allusion quand il écrivit ces vers charmants et si connus :

> Philis, qu'est devenu ce temps
> Où dans un fiacre promenée, etc.

Ne quittons pas encore les figurantes. Aussi bien nous trouvons à glaner parmi ces demoiselles des hymens d'une disproportion sociale très-accentuée.

Voici Mlle Sullivan, du corps de ballet et d'origine anglaise. C'est peut-être par suite de cette communauté d'origine qu'elle épousa lord Crawford. En 1765, Paris reçut un hôte dont le tour d'esprit s'assimila rapidement les finesses et les acuités de notre esprit. C'était Horace Walpole, qui, introduit d'abord chez Mlle Geoffrin par le duc de Nivernois, le prince de Beauvau, la duchesse d'Aiguillon, changea bientôt de camp et devint le commensal le plus dévoué, l'ami le plus fervent de Mme du Deffand. C'est dans ce dernier salon, chez la célèbre aveugle, que James Crawford d'Auchimanes se lia d'une fidèle amitié avec son compatriote. Lord Crawford était membre du Parlement d'Angleterre, et siégeait dans les rangs de l'opposition, mais dès que ses devoirs législatifs lui laissaient quelque répit, il s'empressait de retourner à Paris, dînant chez le banquier Laborde ou chez Turgot, passant de l'Opéra au salon de Mme du Deffand, dont l'amitié sembla un instant faire tort à celle quelle portait à Walpole. Sa santé était fort peu robuste, et il l'ébranlait encore par des nuits entières passées au jeu. — « Mylord, lui disait Sophie Arnould, vous êtes comme les bons chrétiens d'hiver, vous mûrirez sur la paille. »

Lord Crawford, quoique mondain, était foncièrement dévot; il épousa Mlle Sullivan par scrupule religieux, et conserva pour elle un attachement sincère jusqu'à la fin de sa vie. Il habita Paris aux plus mauvais jours de la révolution ; la goutte le tenait depuis longtemps cloué chez lui quand il mourut, peu après le 9 thermidor.

Sa fille devint par la suite comtesse d'Orsay et fut mère de la duchesse de Guiche.

Une autre figurante d'Opéra contracta un mariage dont il fut beaucoup question en 1760; c'est Mlle Liancourt. Elle entra par son hymen dans la famille d'Augny de Metz, où l'on comptait nombre de gens de robe. Le père de son mari avait été fermier général en 1721; cet homme très considéré n'avait que la passion de la table, à l'encontre de son fils, grand coureur d'aventures galantes, et qui succéda à la charge paternelle. Sa femme était la fille naturelle de Mlle Duval du Tillet, dont le nom a figuré dans l'un des chapitres précédents. — Mlle Liancourt appartenait aux chœurs du chant. Castil-Blaze prétend que la mairie actuelle de la rue Drouot est l'ancien hôtel de M. d'Augny : c'est une erreur; l'hôtel du fermier général a disparu dans le tracé des nouvelles rues qui rayonnent dans cette partie de la ville.

Nous arrivons maintenant aux alliances matrimoniales les plus célèbres parmi les figurantes de l'Académie de musique.

A. Thurner.

(La suite prochainement.)

EXPOSITION D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE
AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

CONCOURS MUSICAUX.

Le septième concours d'Orphéons, Fanfares et Musiques militaires aura lieu lundi, 14 octobre, à l'Exposition universelle d'économie domestique.

Les meilleures Sociétés de France et de l'étranger vont maintenant entrer en lice, et nous sommes certains que le public ne fera pas défaut à ces manifestations artistiques qui se renouvelleront tous les lundis jusqu'à la clôture de l'Exposition.

Le festival organisé par la direction de l'Exposition universelle d'économie domestique en l'honneur des Alsaciens et Lorrains qui ont opté pour la nationalité française, avait attiré une foule nombreuse au Palais de l'Industrie. Le but patriotique et fraternel de cette manifestation nationale a été largement atteint ; ni les applaudissements, ni une sympathie émue n'ont fait défaut aux choristes. Plusieurs morceaux ont dû être bissés, entre autres le chœur *Alsace et Lorraine*. La recette et la quête ont été très-fructueuses.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : lundi, *le Trouvère* et *la Source*; mercredi, et vendredi, *la Favorite* et *la Source*. — Ce soir, par extraordinaire, *le Prophète*.

A l'Opéra-Comique : *les Noces de Jeannette*, *Haydée*, *Mignon*, *le Pré aux Clercs*.

Au théâtre Italien : *Lucrezia Borgia*, *Marta*.

A l'Athénée : *l'Alibi* (voir, pour la première représentation, le compte-rendu à la première page).

*** Mlle Rita Sangalli a débuté lundi dans *la Source*. La nouvelle ballerine est Milanaise. Sa réputation à l'étranger date de quelques années déjà : elle s'est produite pour la première fois en public à la Scala, en 1864. Ses triomphes en Italie, en Amérique, et en dernier lieu à Londres, ont dès à présent la « consécration » parisienne, car on l'a beaucoup applaudie, acclamée et rappelée. Elle est gracieuse, souple, agile et vigoureuse, — vigoureuse surtout : elle accomplit de véritables tours de force. Sans faire oublier les Taglioni et les Grisi, c'est une *virtuose* des plus brillantes. — La charmante musique de MM. Delibes et Minkous, et la splendide mise en scène de M. Halanzier, ont largement contribué au succès de cette partie chorégraphique de la soirée.

*** Les représentations de *la Juive*, interrompues par le départ de Villaret, vont continuer prochainement, avec une modification dans la distribution. C'est Mlle Hisson qui prendra le rôle de Rachel.

*** On prépare, à l'Opéra, la reprise du *Freischütz*. Sylva, Gailhard, Mlles F. Devriès et Mauduit en interpréteront les principaux rôles.

*** La reprise des *Noces de Figaro*, à l'Opéra-Comique, est annoncée pour le 15 octobre, avec Bouhy, Melchissédec et Mme Carvalho. Mlle Chapuy continuera ses débuts dans le rôle de Suzanne et Mlle Ganetti chantera pour la première fois celui de la comtesse. — M. Georges Bizet, chargé par Gounod de diriger les études de *Roméo et Juliette* qui doit succéder à *Don César de Bazan*, se rendra prochainement à Bruxelles, afin d'y prendre les dernières instructions du compositeur. Gounod viendra d'ailleurs, très-probablement, diriger lui-même les dernières répétitions générales.

*** Mardi dernier, Mme Penco a fait sa rentrée au Théâtre-Italien dans *Lucrezia Borgia*. La passion, l'énergie dramatique, la science de la scène, qu'il faut aujourd'hui priser plus que jamais chez l'éminente artiste, en feront toujours une Lucrezia magnifique, sinon incomparable. On l'a applaudie avec enthousiasme et rappelée deux fois. Le baryton Colonnese et le contralto, Mlle Bracciolini, qui rentraient également le même soir, n'ont plus besoin d'être présentés à nos lecteurs; ils se sont acquittés de leur tâche d'une manière satisfaisante. Le ténor Ugolini a eu quelques bons moments, là surtout où les situations violentes justifient les grands éclats de voix et où un ténor italien peut sans inconvénient forcer la note. — *Lucrezia* a encore été donnée jeudi avec les mêmes artistes.

*** Au moment où nous mettons sous presse, Capoul fait son début au Théâtre-Italien dans *Marta*, avec Mlle Torriani.

*** Lutz et Colonnese rempliront les deux rôles principaux de la partie de chant dans *les Deux Reines* (le jongleur et le cardinal) Les autres rôles sont confiés à Mme Dica Petit (Ingeburge), MM. Brésil (Philippe-Auguste) et Francis Berton (Landresse). Celui d'Agnès de Méranie n'est pas encore distribué.

*** Outre la partition des *Deux Reines*, dès à présent acquise au Théâtre-Italien, M. Gounod a promis à M. Verger un opéra italien en trois actes, dont la composition est fort avancée. Cet ouvrage serait représenté dans le courant de la saison actuelle. — D'un autre côté, M. Verger a offert à M. Mermet de donner à Ventadour sa *Jeanne d'Arc*, traduite en italien.

*** Mlle Daram est engagée à l'Athénée pour créer le rôle principal dans l'opéra-comique de M. Guiraud, *Madame Turlupin*.

*** Mlle Arnal, de l'Opéra, va chanter *l'Africaine* à Bordeaux.

NOUVELLES DIVERSES.

*** M. Barbereau, professeur d'esthétique musicale et d'histoire de la musique au Conservatoire, a donné sa démission pour cause de santé. M. Eugène Gautier lui succède. — M. Edouard Batiste remplace M. Gautier comme professeur d'harmonie et d'accompagnement; sa classe de solfége passe aux mains de M. Napoléon Alkan, qui échange son titre de professeur agrégé contre celui de professeur titulaire.

*** Par une seconde lettre à M. Ambroise Thomas, M. Jules Simon, Ministre des Beaux-Arts et de l'Instruction publique insiste sur son projet de création d'une sorte de bibliothèque chorale populaire de chant classique, et annonce son intention d'assister à la prochaine réunion de la commission instituée dans ce but. — M. le Ministre a présidé cette semaine la séance de la Commission d'enseignement au Conservatoire.

*** Les musiciens ignorent assez généralement que la bibliothèque de la Sorbonne possède une remarquable collection de musique des dix-septième et dix-huitième siècles, provenant de la vente des biens des émigrés. Beaucoup des ouvrages qui la composent sont marqués aux armes de la maison de Condé. M. le Ministre des Beaux-Arts vient de demander à M. Vaucorbeil, commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés, un rapport sur cette collection que le public du quartier des Ecoles ne consulte jamais. Il serait question de la transporter à la bibliothèque du Conservatoire de Musique. C'est là, en effet, sa véritable place.

*** Le Comité de la *Société des Compositeurs* nous prie de donner avis aux artistes qui se proposent de concourir pour le prix de quatuor, qui sera clos en novembre prochain, qu'ils doivent adresser, avec leur partition, les parties séparées, afin que les compositions remarquées *de visu*, soient jugées en dernier ressort *de auditu*. Adresser les manuscrits à l'archiviste de la Société, 95, rue de Richelieu, maison Pleyel-Wolff.

*** Nous rappelons que le premier concert populaire de musique classique (12e année), aura lieu dimanche prochain 20 octobre, sous la direction de M. Pasdeloup.

*** Dans la liste des membres du syndicat de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, que nous avons donnée dimanche dernier, le titre de vice-président a été attribué à M. Laurent de Rillé, et celui de président à M. Mayer, par suite d'une faute d'impression : c'est le contraire qu'il faut lire.

*** M. Adolphe Blanc vient de terminer un septuor pour piano, flûte, hautbois, cor, alto, violoncelle et contrebasse qui vaut, au dire de juges compétents, son très-intéressant quatuor dédié à Rossini; l'essai en a été fait par MM. Lavignac, Donjon, Triébert, Schlottmann, Vannereau, Rabaud et de Bally; ce morceau a été transcrit, comme le septuor de Hummel, en quintette pour piano et instruments à cordes.

*** On vient de reprendre les travaux du carillon de Saint-Germain-l'Auxerrois, commencés depuis près de quinze ans, et sur le point d'être terminés quand la guerre éclata. Les cloches sont restées sous les combles de la tour pendant le siége et la Commune. Elles sont au nombre de quarante, soit trois octaves et demie environ; la plus grosse pèse 2,000 kilogrammes, la plus petite 20 kilogrammes. Ce carillon se fera entendre deux fois par jour, à deux heures de l'après-midi et à huit heures du soir,

*** M. Nicol Lablache, professeur de chant, directeur de la scène au Théâtre-Italien, vient d'être nommé officier de l'ordre du Medjidié par le Vice-Roi d'Égypte.

*** Notre collaborateur Paul Bernard est de retour à Paris et a repris ses excellents cours et leçons de piano, 66, rue Taitbout.

*** M. et Mme Oscar Comettant annoncent la réouverture de leurs cours de l'*Institut musical*, 64, rue Neuve-des-Petits-Champs. Le programme de l'enseignement est contenu dans un prospectus que nos abonnés reçoivent avec le numéro de ce jour.

*** Mme Persiani, de retour d'Ostende où elle a obtenu un brillant succès dans un concert avec Joseph Wieniawski et Vieuxtemps, a repris ses cours et leçons de chant, 43, avenue de Friedland.

*** Le pianiste-compositeur D. Magnus, qui vient de faire un voyage musical en Italie, est arrivé ces jours derniers à Paris.

*** Mme Laborde, l'ancienne cantatrice de l'Opéra, reprend ses leçons de chant à partir du 15 octobre.

*** Ad. Herman, l'excellent violoniste-compositeur, qui vient de passer deux mois à Villers-sur-Mer, est de retour à Paris; il se propose de faire entendre cet hiver un nouveau concerto de sa composition que l'on dit fort remarquable.

*** Mme Ad. Herman a repris ses leçons de piano, 69, rue de Rome.

*** Valentino a ouvert de nouveau ses portes, le vendredi 4 octobre, à une foule pressée autant qu'élégante. Arban et son excellent orchestre ont provoqué d'enthousiastes applaudissements; la société chorale *les Enfants de Lutèce*, qui concourait au programme par l'exécution de plusieurs chœurs et notamment de ceux de *Faust*, intercalés dans la brillante fantaisie d'Arban, a partagé ce succès. On a acclamé aussi le hautboïste Gillet, qui a fort bien joué un solo de cor anglais sur *Beatrice di Tenda*. Belle soirée, et que suivront beaucoup d'autres non moins attrayantes.

*** M. Alphonse Varney, directeur de l'École de musique de la Société Sainte-Cécile de Bordeaux, vient de publier un rapport très-étudié et fort bien fait sur le concours de composition musicale établi par cette Société, et dont le thème était, cette année, le *Stabat mater*. Nous avons donné en son temps la liste des lauréats de ce concours.

*** Les sœurs Laure et Mathilde Hermann, jeunes violonistes dont le talent, cultivé par un maître éminent, Delphin Alard, commence à porter les fruits qu'il promettait, se sont fait entendre avec un grand succès, ces jours derniers, dans un concert au casino de Meaux.

*** Un nouveau journal de théâtre, *Il Globo*, vient de paraître à Rome.

*** Notre confrère *The Musical World*, parlant de l'opéra *Tancreda*, de Dœhler (dont il a été question il y a quelques semaines dans nos colonnes), gourmande le *Ménestrel* d'avoir appelé cet ouvrage « posthume »; Dœhler, lui demande-t-il sévèrement, l'aurait-il par hasard composé après son enterrement? — O *Musical World!* où donc avez-vous appris le latin?

*** Le nouveau roi de Suède, Oscar II, est un amateur très-éclairé de musique. Lors de son séjour à Paris, il y a quelque temps, il s'est informé avec soin des meilleurs ouvrages d'enseignement qui pourraient être introduits au Conservatoire de Stockholm, l'objet de sa sollicitude toute particulière.

*** Le compositeur Musone (ou Musoni?) auteur d'un *Camoens* représenté à Naples, et dont nous avons parlé récemment, ne serait autre, au dire de *la España musical*, que S. M. Dom Fernando de Portugal.... Les journaux italiens racontent, de leur côté, des légendes diverses sur le mystérieux maestro, dont les aventures ne le céderont bientôt en rien à celles du héros qu'il a chanté.

*** Un désastre terrible a failli priver l'Espagne du plus magnifique et du plus célèbre de ces monuments : la foudre est tombée sur l'Escurial et a allumé un incendie qui, en peu de temps, a pris des proportions considérables. Malgré les secours promptement organisés sur les lieux et ceux qu'on a envoyés aussitôt de Madrid, toute une aile du palais a été détruite. Au prix d'efforts inouïs, on a heureusement réussi à préserver la bibliothèque et les tableaux,—trésors d'un prix inestimable, richesses dont la quantité et l'importance étaient même jusqu'ici imparfaitement connues, et auxquelles la musique a une part importante.

*** Vient de paraître, chez l'éditeur Clère, rue de la Chaussée-d'Antin, 64 : *Rondo mignon*, pour le piano, par Henry Duvernoy, professeur au Conservatoire.

*** Aujourd'hui dimanche, 13 octobre, 18e soirée de famille de M. Alexandre Lemoine, à la salle des Conférences, 39, boulevard des Capucines.

✝

*** Le 22 septembre est morte à Vienne, à l'âge de 32 ans, Mlle Mina Lamprecht, cantatrice, connue au théâtre sous le nom de Lamberti.

*** Carl Liebig, chef d'orchestre bien connu à Berlin, où il a dirigé longtemps une *Kapelle* renommée, est mort le 6 octobre dans cette ville.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Le 5 octobre a eu lieu, au Palais de Cristal, le premier concert du samedi. Un programme choisi avait attiré la foule; il renfermait entre autres: l'ouverture d'*Olympie*, de Spontini; la première symphonie de Beethoven; romance et rondo du concerto en *mi* mineur de Chopin, joué par Mme Mangold-Diehl; une ouverture manuscrite de Cowen. — L'Albert Hall sera disposé pour y donner des représentations d'opéra bouffe pendant l'hiver, comme l'année dernière. On commencera par *Ali-Baba*, de Bottesini. — M. Mapleson a complété sa troupe d'opéra italien, avec laquelle il s'apprête à entreprendre une tournée dans les provinces, par l'engagement de Tombesi. Mmes Tietjens, de Murska, Marimon, Trebelli, MM. Campanini, Agnesi, Barella, Bettini et Mendioroz en font partie. Dublin, Belfast, Glasgow, Edimbourg, Liverpool, Manchester, Birmingham et Bristol sont les villes qui ont traité avec M. Mapleson pour un certain nombre de représentations. — Mme Arabella Goddard annonce l'intention de faire, cette année, un nouveau voyage musical en Amérique.

*** *Bruxelles.*— Gounod a fait entendre samedi soir, au Cercle artistique, plusieurs de ses compositions de salon, pour piano et pour chant. Cette soirée n'est que le prélude du grand concert qu'il doit donner le 12, au Théâtre de la Monnaie, et dans lequel seront exécutés sa symphonie en *mi bémol*, *Gallia*, et les airs de ballet de *Faust*, inconnus à Bruxelles.

*** *Anvers.*— M. Coulon, directeur du Théâtre-Royal, se dispose à donner prochainement *l'Ombre*.

*** *Liége.*— Par arrêté royal, M. J-B. Rongé, compositeur de musique, et traducteur, en collaboration avec M. Van Hasselt, de plusieurs partitions, telles que *le Barbier*, *le Freischütz* et autres, vient d'être nommé membre de la Commission administrative du Conservatoire royal de Musique de Liége, en remplacement de M. Ulysse Capitaine, décédé.

*** *Gand.* — La campagne lyrique a été récemment inaugurée, d'une façon très-satisfaisante, par *la Juive*, sous la direction de M. Vachot. *L'Ombre* est en répétition.

*** *Leipzig.*—Le 3 octobre a été donné le premier concert du Gewandhaus. Carl Reinecke y a joué le concerto en *ut mineur* de Beethoven à la place de Joseph Wieniawski, tombé subitement malade. Mme Peschka-Leutner a chanté un air du *Faust* de Spohr et une scène de *l'Allegro, il Pensieroso ed il Moderato* de Hændel. L'ouverture op. 124 de Beethoven, la symphonie en *ut* de Schumann et deux morceaux de Bach pour violoncelle, exécutés par M. Hegar, formaient le reste du programme.

*** *Berlin.*— L'Opéra a donné, le 4 octobre, la 400e représentation du *Freischütz*. Le 2, on a représenté *le Lac des Fées* d'Auber, et le 6, *Faust* de Gounod.— L'orchestre royal a commencé ses soirées symphoniques le 3.

*** *Nuremberg.* — Un opéra posthume d'Albert Lortzing, *Regina*, que les héritiers du compositeur avaient gardé en portefeuille, sera bientôt représenté sur notre scène.

*** *Milan.* — La courte saison d'automne est terminée à la Scala. — Au théâtre Dal Verme, *Un Ballo in maschera* a succédé à *Gli Ugonotti*. L'exécution s'est un peu améliorée; elle est encore loin d'être parfaite cependant. — On répète au théâtre Carcano un nouvel opéra, *Davide Rizzio*, du jeune maestro Canepa.

*** *Bologne.*— Mme Ramirez-Roldan obtient en ce moment un grand succès dans *Mosè* au *Teatro Comunale.*— Les trois opéras *d'obbligo* de la saison sont : *Mosè*, *Tannhæuser* et *Norma*.

*** *Naples.* — Personnel du théâtre San Carlo, pour la saison d'hiver, qui commencera le 26 décembre : Mmes Teresa Stolz, Marietta Majo, Ramirez-Roldan, Maria Waldmann, Carolina d'Auria ; MM. Bulterini, Celada, Alberto de Bassini, Colini, Sterbini, Achille de Bassini, Ladislao Miller, Monti.

*** *New-York.* — Mme Lucca et Rubinstein sont arrivés depuis quelques jours. Une sérénade a été donnée à la cantatrice par le Liederkranz. A son premier concert dans Steinway-Hall, le 23 septembre, Rubinstein a obtenu un succès immense.

*** *Boston.* — Le comité du Jubilé a décidé d'abandonner à M. Gilmore le Colysée qui a été construit pour le festival international, au prix de 30,000 dollars. C'est en considération du désintéressement dont M. Gilmore a fait preuve lors du festival, que le comité a fait abandon à un si bas prix d'un édifice qui a coûté un million. Le déficit du festival n'est finalement que de 120,000 dollars, soit 600,000 francs. — Mlle Thérèse Liebé, la jeune et gracieuse violoniste française, vient d'arriver à Boston. Elle donnera une série de concerts au Canada et aux Etats-Unis.

*** *Le Caire.* — La saison d'opéra italien durera cinq mois et sera inaugurée le 1er novembre. *Roberto il Diavolo*, *la Forza del Destino*, *la Muta di Portici*, seront donnés d'abord. Les artistes engagés sont : Mmes Parepa-Rosa, Pozzoni-Anastasi, Destin-Lœwe, Smeroschi, A. Corsi, Cortes, Cucchi, Allievi ; MM. Corsi, Carpi, Piazza, Sinigaglia, Angiolini, ténors ; Steller, Cottone, barytons; Medini, Lari, Pessina, basses; Fioravanti, Altini, Baldassari, bouffes. — Premier chef d'orchestre, Bottesini; second, Angelo Zocchi; chef d'orchestre pour les ballets, Venanzi.— Première danseuse, Caterina Beretta-Viena.

Le Directeur : G. BRANDUS. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

LONDRES. — PALAIS DE CRISTAL.

Été de 1873.

Concours de Sociétés chorales, anglaises et étrangères, chœurs d'église, chanteurs de *madrigals* et *part songs* anglais, musiques militaires et autres (harmonies et fanfares), chanteurs solistes (soprani, contralti, ténors ou basses), et virtuoses sur la trompette.

La valeur totale des prix qui seront distribués aux plus méritants est de 36,000 francs.

Pour les conditions et détails, s'adresser à M. Willert Beale, Crystal Palace, London.

AVIS. — M. P. JURGENSON, éditeur de musique à Moscou, demande des agents pour ses publications, en France et en Belgique.

AVIS. — L'Administration de la *Revue et Gazette musicale* demande à acquérir, par achat ou échange: les années (complètes) du journal, 1831 — 1832 — 1833 — 1837 — 1838, ainsi que les numéros détachés, ci-après désignés :

1839 — 42.	1849 — 18, 22.
1847 — 1, 2, 24, 27, 44, 49, 51.	1850 — 5, 9, 14, 25, 26, 42, 43, 44.
1848 — 4, 6, 13, 15, 16.	1855 — 3, 5.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

Brevetée (s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

SPÉCIALITÉ DE CARTES DE VISITE
PROGRAMMES DE CONCERTS ET SOIRÉES MUSICALES
COLLOT, passage Jouffroy, 38.
Livraison, deux heures après commande.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaire.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruits dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS** et **Cie**, 103 RUE DE RICHELIEU

COLLECTIONS DE MUSIQUE DE PIANO

TRÈS-FACILE, FACILE ET DE MOYENNE FORCE

GEORGES BULL

LE MIROIR DRAMATIQUE

Choix de transcriptions faciles soigneusement nuancées et doigtées :

N° 1. Le Domino noir.
2. Les Dragons de Villars..
3. Martha.
4. Robert le Diable.
5. La Grande-Duchesse de Gérolstein.
6. Giralda.
7. L'Ombre.
8. Les Huguenots.
9. Haydée.
10. Fleur de thé.
11. La Muette de Portici.
12. Le Comte Ory.

Chaque numéro 5 fr.

J. RUMMEL

ÉCHOS DES OPÉRAS

Fantaisies faciles sur

N° 1. Fra Diavolo.
2. L'Etoile du Nord.
3. Le Comte Ory.
4. Le Domino noir.
5. Les Diamants de la cour.
6. La Muette de Portici.
7. Robert le Diable.
8. Le Pardon de Ploërmel.
9. Les Dragons de Villars.
10. Martha.
11. Stradella.
12. Postillon de Lonjumeau.

Chaque numéro, 7 fr. 50.

F. BEYER

BOUQUETS DE MÉLODIES

Mosaïques sur des thèmes d'opéras.

Robert le Diable..... 6 »
Oberon..... 5 »
Le Prophète..... 7 50
Les Huguenots..... 7 50
L'Etoile du Nord..... 6 »
Martha..... 6 »
Le Pardon de Ploërmel... 6 »
L'Africaine..... 7 50

DU MÊME AUTEUR :

Op. 36. Petite fantaisie sur *Martha*..... 5 »
Op. 38. Petite fantaisie sur le *Pardon de Ploërmel*..... 5 »
Op. 42. Souvenir des *Puritains*..... 6 »
Op. 50. Deux faut. sur les *Diamants de la Couronne*. 2 suites.... Chaque. 6 »
Op. 71. Fantaisie sur la *Part du diable*. 6 »
Op. 82. Deux fant. sur *Robert le Diable*.. 6 »
Op. 108 Six tableaux élégants sur le *Prophète*. 6 suites. Chaque..... 6 »
Mosaïque sur le *Lac des fées*. 9 »
Le Tremolo de Ch. de Bériot..... 6 »

FR. BURGMULLER.

FLEURS MÉLODIQUES

Douze morceaux faciles et brillants en 4 suites, chaque : 7 50
chaque numéro, 3 fr. 75 c.

N° 1. Cavatine de la Niobé.
2. Barcarolle de Bellini.
3. Rondino, valse.
4. Fant. sur la marche du Crociato
5. Tarentelle.
9. Variat. s. un thème de Bellini
7. Rondo sur un air suisse.
8. Valse favorite.
9. Fantaisie sur la Straniera.
10. Rondo s. un thème écossais.
11. Souvenir d'Ecosse, fant.
12. Rond. s. un thème de ...

LA MOISSON D'OR

50 PETITS MORCEAUX TRÈS-FACILES
Soigneusement doigtés et sans octaves, composés sur les plus jolis motifs des opéras célèbres
PAR H. VALIQUET.
10 Séries. — 50 numéros. — Chaque série ; 9 fr. — Chaque numéro : 2 fr. 50 c.

1re série.
N° 1. Les Huguenots.
2. La Poupée de Nuremberg.
3. L'Ambassadrice.
4. Le Comte Ory.
5. La Fiancée.

2e série.
1. La Muette de Portici.
2. Le Pardon de Ploërmel.
3. Le Postillon de Lonjumeau.
4. Joconde.
5. Les Diamants de la Couronne.

3e série.
1. Guillaume Tell.
2. Haydée.
3. L'Etoile du Nord
4. Les Pantins de Violette.
5. La Part du Diable.

4e série.
1. Marta.
2. Fra Diavolo.
3. Le Prophète.
4. Guido et Ginevra.
5. La Sirène.

5e série.
1. Les Dragons de Villars
2. Giralda.
3. Le Domino noir.
4. Robert le Diable.
5. Les Deux Aveugles.

6e série.
N° 1. L'Africaine.
2. Lischen et Fritzchen.
3. Moïse.
4. Le Toréador.
5. Le Dieu et la Bayadère.

7e série.
1. Le Cheval de bronze.
2. Les Rendez-vous bourgeois.
3. Freyschutz.
4. Mesdames de la Halle.
5. Le Siége de Corinthe.

8e série.
1. Stabat Mater.
2. Le Violoneux.
3. La Neige.
4. Chant de Mai et Chanson suisse.
5. Veuve Grapin.

9e série.
1. Marguerite d'Anjou.
2. Tromb-al-ca-zar.
3. Stradella.
4. Le Farfadet.
5. Le lac des Fées.

10e série.
1. Les Bavards.
2. Il Crociato.
3. Zilda.
4. Robert Bruce.
5. Le Philtre..

LE JEUNE PIANISTE

Ouvrage élémentaire et progressif par **ED. WOLFF**
6 volumes doigtés en 36 numéros. Chaque volume : 18 francs. — Chaque numéro : 4 francs.

1er volume. **Le Petit Poucet :** Op. 123.
1. *Richard Cœur-de-Lion. Le Désert. Robert le Diable. Martha.*
2. *Robin des bois. Norma. Le Carn. de Venise*
3. *Les Huguenots. Le Barbier de Séville.*
4. Polka. Valse allemande originale.
5. Dernière pensée de Weber. *Fra Diavolo.*
6. *Le Prophète. Norma.*

2e volume. **Le Chaperon rouge :** Op. 124.
1. Mosaïque de *l'Elisire d'Amore.*
2. *Le Pardon de Ploërmel, le Domino noir, le Roman d'Elvire.*
3. Maria, rondo-valse de salon.
4. Mosaïque du *Templario.*
5. Polka de Strauss. Ariette des *Huguenots.*
6. Air viennois. Rondino.

3e volume. **Le Chat botté :** Op. 125.
1. Air allemand varié.
2. Rondino sur une polka originale.
3. Fantaisie mignonne sur *la Vestale.*
4. Mosaïque de divers airs.
5. Petite fantaisie sur *la Sonnambula.*
6. Valse de *Preciosa.* L'heureux gondolier.

26. 4e volume. **Cendrillon :** Op. 126.
1. Fantaisie sur *Beatrice di Tenda.*
2. Prière d'*Otello*, de Rossini.
3. Rondo sur une mélodie de Meyerbeer.
4. Air russe varié.
5. Marche de *Moïse*, de Rossini.
6. Fantaisie sur *le Crociato*, de Meyerbeer.

5e volume. **La Biche au bois :** Op. 127.
1. *Le Désert*, mélodie arabe variée.
2. Polonaise favorite des *Puritains.*
3. Divertissement sur *les Dragons de Villars.*
4. Saltarelle de Félicien David.
5. Valse brillante de Strauss, variée.
6. Fantaisie sur *Adelia* de Donizetti.

6e volume. **Peau d'âne :** Op. 128.
1. Variations brillantes sur *la Niobé.*
2. Nocturne sur *la Berceuse* de Vivier.
3. Divertissement militaire.
4. Fantaisie sur *l'Etoile du Nord.*
5. Petit caprice sur *la Poste* de Schubert.
6. Thème original de Thalberg, varié.

Chaque volume : 18 fr. Chaque n° : 4 fr. 50.

LES FLEURS DE LA DANSE

25 valses, polkas, quadrilles, galops, polkas-mazurkas, schottischs, mazurkas, redowas les plus célèbres d'Arbau, Herzog, Labitzki, Lumbye, Musard, Offenbach, Strauss, Talexy etc.
Arrangées pour les petites mains et soigneusement doigtées, par **H. VALIQUET**

1re Série
N° 1 Bœufs et Moutons. Quadrille.
2 Pardon de Ploërmel. Valse.
3 Coucou et Cricri. Polka.
4 Sturm-marsch. Galop.
5 Diane. Polka-Mazurka.

2e Série
N° 6 Les Tambours de la Garde. Quadr.
7 Les Bavards. Valse.
8 Polka des Kolands. Polka.

Chaque numéro, 3 fr.

N° 9 Rose de Juin. Polka-Mazurka.
10 Redowatska. Redowa-Polka.

3e Série
11 Dragons de Villars. Quadrille.
12 Les Canots du Danube. Valse.
13 Jenny Lind. Polka.
14 Le Trompette de Spahis Schottisch
15 Express-Train. Galop.

4e Série
16 Les Lanciers. Quadrille.

Chaque série, 12 fr.

N° 17 Aurora. Valse.
18 Les Horloges de la Forêt Noire. Polka
19 La Bergère des Alpes. Redowa.
20 Champagne. Galop.

5e Série
21 Le Gothique. Quadrille.
22 Les Etoiles du soir. Valse.
23 La Ronde du Brésilien. Polka.
24 Redowa de Wallerstein.
25 L'Etoile du Nord. Polka-Mazurka.

Chaque numéro, 3 fr.

LES JOYAUX

DE LA GRANDE DUCHESSE

Morceaux très-faciles, arrangés par WOLFART.

N° 1. Rondo de la Duchesse.
2. Chanson du régiment.
3. Couplets du sabre.
4. Couplets des lettres.
5. Ballade bouffe.
6. Rondo de la bataille.
7. Déclaration et Gazette de Hollande.
8. Entr'acte du 3e tableau.
9. Nocturne, Bonne nuit.
10. A cheval, général.
11. Légende du verre.
12. Complainte et Chant nuptial.

Chaque numéro, 3 fr. 75.

J. RUMMEL

COURONNE DE MÉLODIES

Douze amusements très-faciles sur des airs d'opéras.

N° 1. Joconde.
2. Robert-le-Diable.
3. La Muette de Portici.
4. Les Dragons de Villars.
5. Le Comte Ory.
7. Stradella
7. Lischen et Fritzchen.
8. Martha.
9. Le Pardon de Ploërmel.
10. Fra Diavolo.
11. Le Domino noir.
12. Le Postillon de Lonjum.

H. CRAMER

FLEURS DES OPÉRAS

Mélanges et fantaisies.

PREMIÈRE COLLECTION.

N° 1. Fra Diavolo.
2. Les Diamants de la couronne.
3. La Part du Diable (1er mélange).
4. La Muette de Portici.
5. La Sirène.
6. Stabat Mater.
7. Moïse.
8. Le Domino noir.
9. La Gazza ladra.
10. La Part du Diable (2e mélange).
11. Haydée.
12. Le Siége de Corinthe.

DEUXIÈME COLLECTION.

N° 1. Le Barbier de Séville.
2. Martha.
3. Stradella.
4. Les Huguenots.
5. Robert le Diable (air de Grâce).
6. Oberon.
7. L'Etoile du Nord.
8. Le Prophète, n° 1.
9. Le Prophète, n° 2.
10. Robert le Diable.
11. La Somnambule.
12. Le Postillon de Lonjumeau.

Chaque numéro 7 fr. 50.

F. KELLER

LES VACANCES

12 compositions originales et faciles.

1. Valse gracieuse.
2. Maria, polka.
3. Souvenir de Badea.
4. Valse sentimentale.
5. Souvenir de Séville
6. La belle fleur, valse
7. Nocturne.
8. Tyrolienne.
9. Rondo.
10. Promenade.
11. Dernier plaisir, ronde.
12. Marche de la rentrée.

Chaque numéro 4 fr.

FR. BURGMULLER.

LES ÉTINCELLES

Douze mélodies, fantaisies, rondos en 4 suites, chaque : 9 fr.
chaque numéro, 4 fr. 50

1re suite
1. Cavatine de la *Cenerentola.*
2. Air Suédois.
3. Air napolitain.

2e suite.
4. Valse sur l'*Etoile du Nord.*
5. Un premier amour, redow. var.
6. La Danse des esprits.

3e suite.
7. Cavatine de Bellini, fantaisie.
8. Rondo militaire.
9. *Bella Napoli*, air nation. var.

4e suite.
10. Fantaisie sur un air russe.
11. Boléro du *Domino noir.*
12. Aux bords du Rhin, air allem.

Les mêmes, arrangés à 4 mains.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 42. — 20 Octobre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Les Mariages à l'Opéra. **A. Thurner.** — Théâtre des Folies-Dramatiques. Première représentation d'*Héloïse et Abeilard*. **A. Laroque.** — Revue des théâtres. **A. Laroque.** — Exposition d'économie domestique. Concours musicaux. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

L'œuvre d'art ne doit exprimer que ce qui élève l'âme, la réjouit noblement et rien de plus. Le sentiment de l'artiste ne doit porter que là-dessus, tout le reste est faux.

M. M. — Balzac. (*Rhétorique.*)

LES MARIAGES A L'OPÉRA.

SCÈNES ET CROQUIS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(13e et dernier article) (1).

X

Aperçu général entre les années 1760 à 1790.

Arrivés à ce point de notre récit, nous sommes, à notre grand regret, obligé d'écourter ce qui nous restait à dire. Le journal subit des nécessités que ne connaît pas le livre: entraîné par l'abondance imprévue des documents au delà des limites que nous avions dû nous fixer, des dates inexorables viennent nous avertir de nous restreindre pour terminer. Nous demandons pardon aux lecteurs de la *Revue et Gazette musicale* de ne leur offrir, dans ce Xe chapitre, qu'une esquisse rapide, le moins aride possible toutefois, des faits dont le développement eût exigé quatre ou cinq fois l'espace qui nous reste. Mais ceux d'entre eux que ces études historiques ont pu intéresser (oserons-nous croire qu'il en est quelques-uns?) trouveront, dans la prochaine publication en volume des *Mariages à l'Opéra*, tout ce qui n'a pu avoir place ici. A. Th.

Vers le milieu du dernier siècle, l'Opéra comptait au nombre de ses *académiciennes* de mérite inférieur, une personne remplie d'un charme décent; elle était blonde, svelte et élancée. Une bonté ineffable semblait être le fond de son caractère. Réservée, modeste, spirituelle, elle inspira une profonde passion à lord Albemarle, l'ami de Walpole, et son prédécesseur dans l'ambassade de France.

Cette nouvelle Julie d'un autre Saint-Preux était appelée *Lolotte* par ses camarades de théâtre: son nom vrai était Charlotte Gaucher. Elle suivit son amant en Angleterre; il est probable que le mariage aurait terminé ce roman, si la mort de lord Albemarle ne l'avait brusquement interrompu.

(1) Voir les nos 22, 23, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 35, 36, 37, 38, 39 et 41.

Lolotte revint à Paris. Elle y retrouva nombre de gens de qualité et de littérateurs, Marmontel entre autres, qui lui continuèrent leur intérêt. Dans un voyage qu'elle fit dans le Midi, pour des raisons de santé, elle inspira de tendres sentiments et un respect sincère à un noble et vénérable gentilhomme, M. Claye d'Hérouville, lieutenant des armées du roi et gouverneur à Montauban en 1760. M. d'Hérouville était un type accompli d'honneur et de probité, un savant et un ardent patriote. Auteur de différents ouvrages sur l'art militaire, il fut également l'un des promoteurs de l'affaire des Moeres de Hollande, négociée par Necker et qui ne laissa pas d'être sans profits pour le gouvernement français.

Nous relatons ailleurs les circonstances qui ont réuni M. d'Hérouville avec Lolotte. Le 12 décembre 1761, on connut la confirmation de cette union, qui fit un certain bruit dans le monde.

Pendant quelque temps, la félicité la plus parfaite régna dans cet intérieur, qui fut le rendez-vous du goût, de l'esprit, de la politesse et du talent. Mais quand l'honnête d'Hérouville présenta sa femme dans quelques cercles, ce fut un *tolle* universel: c'était à qui crierait haro sur ce couple. Un jour, chez Mme de Mauconseil, où se rencontraient les plus grands noms de la noblesse, les sommités du Parlement et de la magistrature, il y eut parmi les invités une désertion générale, lorsqu'on annonça M. et Mme d'Hérouville. Mme de Puysieulx ajusta un coup de pied à une petite chienne en l'appelant à voix haute *Lolotte*. Ce fut l'une des scènes qui blessèrent le plus au cœur la pauvre actrice.

Son mari mourut en 1782; elle le suivit de près dans la tombe, laissant une petite fille charmante et douce comme elle l'avait été, et qui entra par la suite dans la famille Puységur, par l'intervention de son grand-oncle paternel, M. de Chauvelin.

Vers l'époque du mariage de Charlotte Gaucher, on parla beaucoup de la Deschamps, figurante à l'Opéra, épousant un camarade de Favart à l'Opéra-Comique de la Foire, et menant l'existence la plus éhontée.

Enfin, le 20 mars 1768, nous enregistrons le fameux mariage de Laura Mazarelli avec le marquis de Saint-Chamond. Mlle Mazarelli était fille de la limonadière de la Comédie Italienne. De bonne heure elle s'était fait remarquer par des allures de bas bleu et de femme savante. Elle *littératurait* volontiers en compagnie de Saurin, de Moncrif et de Baculard. On lui doit un *Camédis*, roman qui eut un succès de moisissure chez Duchesne, des Eloges de Sully et de Descartes, plus une comédie consciencieusement sifflée à la Comédie-Française. Mlle Mazarelli avait eu un procès en 1750, dont l'éclat mit son nom en lumière. Au rebours de sa camarade Lolotte, des « chœurs du chant », lorsqu'elle eut publié son mariage, les plus hautes et les plus nobles maisons lui furent ouvertes.

C'était une brune assez piquante, d'une taille moyenne, dévorée d'ailleurs du désir de paraître et de marcher l'égale, sinon la

supérieure, de celles que la naissance avait placées plus haut qu'elle dans l'échelle sociale. M. de Saint-Chamond, officier du roi, était, à ses moments perdus, un homme de lettres, à la façon de M. de Bièvre. Il exploitait le calembour.

Mme de Créqui rapporte que Mme de Saint-Chamond fut un jour publiquement félicitée sur son mariage par le roi Louis XV lui-même. Elle avait eu deux enfants et mourut en 1804.

Il reste à inscrire au registre matrimonial des actrices inférieures de l'Opéra une union assez remarquable, celle de Mlle Cochois et du marquis d'Argens, le chambellan-philosophe du philosophe-roi Frédéric II.

Mlle Cochois appartenait à une famille d'artistes; elle avait moins d'intrigue et d'astuce que la Mazarelli, mais plus de savoir réel. Elle parlait couramment plusieurs langues, était une claveciniste assez habile et ne produisait pas ses élucubrations en public.

Quand le roi de Prusse apprit le mariage de son chambellan, il faillit briser sa canne sur son dos. L'intimité de ces deux personnages était fréquemment la source des incidents les plus drôlatiques. La faconde provençale de d'Argens et les tudesques malices de Frédéric donnaient lieu aux plus réjouissantes aventures. Quant à Mme d'Argens, elle recevait les hommages de Voltaire et de toute la gent encyclopédique.

La langue vipérine de Mme du Deffand a sifflé de la manière suivante sur M. et Mme d'Argens: «.... C'est le couple le plus affamé, le plus intrigant, le plus philosophiquement cynique et le plus méprisable de la terre.... » Il faut accepter sous toutes réserves les jugements de la célèbre aveugle, qui n'hésitait pas à appeler le salon Geoffrin le *Marché aux veaux*, le cabinet d'Holbach la *Foire aux marquis*, et la maison la Popelinière la *Ménagerie*.

Citons maintenant une vraie gerbe d'alliances contractées dans le personnel artistique même de l'Opéra.

Voici d'abord la petite Lemière, à la voix flexible et pure, qui épouse en 1757 le perruquier Larivée, ce fameux Larivée qui « tonitruait » dans les rôles de dieux et de demi-dieux du répertoire, celui dont Galiani qualifiait ainsi le timbre: « c'est un nez qui a la plus belle voix du monde. » Mme Larivée chanta les premiers duos avec flûte. Elle prit sa retraite en 1778 et son mari en 1786. Ces excellents artistes eurent deux filles avec lesquelles ils donnèrent des concerts; l'une était violoniste, et l'autre harpiste.

En se tournant du côté chorégraphique, nos regards rencontrent M. et Mme Lyonnais. La Lyonnais avait un genre de danse très-original; elle se trémoussait dans les rôles de démons avec une vivacité de gestes qui désespéraient ses compagnes, les furies tragiques. Cette ballerine habitait un hôtel à Chaillot, laissant son mari dans un galetas de la rue Montmartre. Elle se retira en 1767 avec mille francs de pension.

A côté de Mme Lyonnais on remarquait une jeune fille, « dont la valeur de la note était dans chaque pas, » dit un contemporain, c'était Mlle Lany, fille du célèbre maître de ballets qui révolutionna l'art chorégraphique à cette époque, et fut le professeur de Mlles Alard, Peslin et Théodore. En 1763, elle épousa la basse-taille Gélin.

A son rang chronologique apparaît enfin Gaetan Vestris, le grand et *soublime diou de la danse*, qui unit son sort à celui de l'étonnante, magistrale et opulente Allemande Heinel. Cette imposante personne, sujet de la danse à l'Opéra, eut la tête littéralement tournée par les éblouissantes pirouettes de l'Italien. Elle se consumait d'amour pour lui; comme naguère Fanchon Moreau, elle alla s'ensevelir pendant quelques années entre les murs d'un cloître. En 1768, Mlle Alard possédait le cœur de Vestris, ce ne fut que vers 1775 que Mlle Heinel devint légitimement Mme Vestris. Son mari fut l'un des rares artistes qui obtinrent une pension sur la cassette du roi. L'illustre baladin toucha à partir du 12 mai 1772, époque de sa retraite, une rente annuelle de 3,290 francs. En 1791, Vestris, demeurant alors rue de Choiseul, et âgé de 72 ans, reçut sa dernière annuité. Vestris avait eu de Mlle Alard un fils, Auguste, que l'on appelait familièrement Vestralard. Le fils hérita de la faconde bouffonne du père, sans préjudice de ses entrechats les plus hardis.

Nous rencontrons encore au foyer de la danse l'élégant Dauberval, danseur et maître de ballets. Il sut intéresser à son sort financier Mme Dubarry, qui organisa en sa faveur une souscription comme le fit autrefois Mme de Pompadour pour Jélyotte. Dauberval était l'homme le plus couru de Paris; il avait rue Saint-Lazare un hôtel splendide qui renfermait une salle merveilleusement machinée, où se donnaient des représentations, courues par la cour et la ville.

Dauberval épousa l'élève préférée de Lany, Mlle Théodore, la jolie correspondante de Jean-Jacques. Cette danseuse, née en 1759 et morte en 1797, possédait une instruction assez rare dans le milieu où elle vivait. Elle avait une réputation de vertu que nous ne croyons pas parfaitement justifiée. Quoi qu'il en soit, Mme Dauberval garda jusqu'à la fin de ses jours un vif attachement pour son mari, qu'elle défendit même très-spirituellement de la plume dans le *Mercure de France*.

Mais, à côté de toutes ces étoiles plus ou moins scintillantes du firmament chorégraphique, surgit comme un météore Marie-Madeleine Guimard, l'enchanteresse sylphide qui pendant vingt ans tint la société du règne de Louis XV et du commencement de celui de son petit-fils sous le charme de son talent séducteur.

Madeleine Guimard, par ses folies fastueuses et ses licencieuses somptuosités, nous donne la mesure de l'état d'énervement dans lequel on était alors tombé. Son nom appelle le souvenir de ces fêtes de la villa de Pantin et de l'hôtel de la Chaussée-d'Antin, où grands seigneurs, princes et évêques se prosternaient devant la divinité du jour, que Sophie appelait le « squelette des Grâces, » mais qui néanmoins revêtait un attrait irrésistible, lorsque sa physionomie si expressive mimait le ballet de Gardel, *la Chercheuse d'esprit*.

Il restera à l'acquit de la Guimard, qu'au milieu de son tourbillon enfiévré d'adorations galantes et de triomphes de théâtre, elle se souvint de ceux qui souffrent et pleurent la faim et le froid. « Guimard, disait un poëte du temps, puisque vous avez l'amour de la charité, il est juste que vous ayez aussi la charité de l'amour. » Au milieu de cette existence tumultueuse, dans ce nuage d'encens et d'adulations, dans ce concert de louanges où seule une dissonance perçait quelquefois, je veux dire un trait satirique et acéré de Sophie, Madeleine Guimard inspira non une passion, mais une amitié à toute épreuve à un modeste violoniste de l'Opéra. Etienne Despréaux, né en 1748, était un jeune homme à l'imagination vive et ardente. Il se fit danseur; mais un accident l'arrêta dans sa carrière chorégraphique. Il composa des ballets, rima un peu; il fut l'auteur de quelques parodies applaudies à la cour; l'une de ces parodies, *Berlingue* (1777) dansée en travesti par la Guimard et l'auteur, devant le roi Louis XVI, lui valut une pension sur la cassette royale.

Despréaux garda jusqu'à la fin de sa vie un attachement profond pour la famille des Bourbons; il se souvenait jusqu'à son lit de mort des applaudissements que son jeu lui avait valus de la part de l'infortuné monarque.

Despréaux suivit la Guimard comme un père ou un frère dévoué. En 1781, lors de la retraite de la célèbre ballerine, Despréaux lui fit hommage de son nom. A partir de ce moment, Madeleine Guimard disparaît, et seul, son mari occupe encore le public. Il fonde les joyeux *Diners du Vaudeville*, il administre l'Opéra, il est inspecteur des théâtres sous l'Empire, professeur de grâces et de danse au Conservatoire sous la Restauration, il écrit ses *Passe-temps poétiques*, il est l'ordonnateur des fêtes données aux Tuileries du temps de Napoléon et meurt en 1820, quatre ans après sa femme.

En cette même année 1816, où mourut l'ancienne sylphide, se retira du théâtre Mlle Houbert, dite Miller, celle qui succéda en 1787 à la Guimard avec un succès marqué. Mlle Miller épousa Pierre Gardel, maître de ballets, en 1792.

Mais une révolution venait de s'opérer dans l'art et dans la technie musicale. Gluck et Piccinni s'étaient emparés de la scène. Les premières et plus illustres interprètes de ces œuvres nouvelles furent Sophie Arnould, Mlles Laguerre, Rosalie Levasseur et Mme Saint-Huberty. La première ne coopéra que pendant l'espace

de deux ans à ce mouvement lyrique ; Mlle Laguerre mourut à peine âgée de vingt-huit ans, attachant son nom aux excentricités les plus scandaleuses; Rosalie Levasseur et Mme Saint-Huberty seules nous arrêteront quelques instants. Les débuts de Rosalie datent de 1766; elle créa l'*Armide*, de Gluck, et le *Roland*, de Piccinni.

Jusqu'à ce jour, tous les biographes de cette artiste lui ont attribué comme époux le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur d'Autriche à la cour de Versailles. Ce qui les aura induits certainement en erreur, c'est le titre de baronne du Saint-Empire qui fut accordé à l'actrice, par la toute-puissante protection du comte, qui ne fut jamais que son amant. Le comte d'Argenteau mourut célibataire en 1794, à l'époque où il conspirait contre la Révolution française. Quant à Rosalie Levasseur, qui avait eu deux enfants de ce diplomate, elle épousa un émigré français à Munich, le chevalier de Coucy. Telle est la rigoureuse exactitude des faits.

Terminons cette revue rapide par l'union d'un député à la Constituante, Louis de Launay, comte d'Antraigues, avec Cécile-Antoinette Clavel, dite Saint-Huberty. Le nom de cette grande artiste est impérissable dans les fastes de l'Opéra ; il a laissé son empreinte à ces rôles héroïques et grandioses tracés par Gluck et Piccinni.

C'est dans un voyage que le comte d'Antraigues fit à Paris, venant de son château de Montélimart, dans le Vivarais, qu'il rencontra Mme Saint-Huberty chez Grimod de la Reynière. La tragédienne lyrique se mesurait là, dans les salons, avec la fameuse virtuose portugaise Mme Todi ; elle venait d'opérer victorieusement la réforme du costume à l'Opéra. Les grandes figures d'Alceste et de Didon vivaient sous ses traits de la vie à la fois idéale et humaine qui éternise les chefs-d'œuvres.

Elle parcourut plusieurs fois la France, vint à Strasbourg, ville où son père avait été autrefois humble artiste. Mme d'Oberkirch la vit là pour la première fois en 1787. Elle en parle avec grands éloges, non-seulement comme artiste, mais comme femme. Le bruit de son mariage avec d'Antraigues paraissait même accrédité dans quelques cercles. Ce mariage n'a réellement eu lieu qu'après l'expatriation du comte, qui émigra dès 1790. Cette année fut aussi celle de la retraite de Mme Saint-Huberty.

Castil-Blaze, Fétis et tous les biographes placent ce mariage à Lausanne. L'état civil de cette ville ne mentionne pas cette union ; il est probable qu'elle eut lieu dans quelque bourgade de Suisse. Toujours est-il que les époux ne publièrent que fort tard leur hyménée, à Trieste, en 1797.

D'autre part, nous possédons la preuve irréfragable de ce mariage, par les actes authentiques du décès des deux époux, qui furent assassinés le 21 juillet 1812, dans le comté de Middlesex, en Angleterre. Le comte d'Antraigues avait été au courant des articles du traité de Tilsitt. Il conspirait contre le gouvernement de Napoléon et était pensionné par plusieurs cours étrangères. Résolu de faire part à lord Canning de quelques secrets diplomatiques, d'Antraigues traversa l'Allemagne et vint en Angleterre. La police de Fouché l'avait dépisté, grâce à la trahison du domestique de l'ex-constituant, qui livra des copies de correspondance. Ce misérable acheva son œuvre en assassinant le comte et la comtesse, et en se brûlant ensuite la cervelle. Ainsi expira une reine de tragédie; telle fut la fin tragique d'une union qui avait commencé sou. ›uspices de la tourmente révolutionnaire.

CONCLUSION.

« Nous approchons du siècle des révolutions, » disait Jean-Jacques; ce siècle prédit par Rousseau a commencé en 1790 et se continue encore. Le XVIIIe siècle, dominé par le mouvement philosophique, expire en réalité dans les affres convulsives de la monarchie française. Aussi avons-nous intentionnellement laissé, dans notre revue rétrospective, les noms de Mlle Gavaudan, épouse de Lainez; Julie Carreau, la première femme de Talma; Manette Cameroy, la compagne de Chéron, le baryton à la voix de tonnerre ; Julie Candeille, qui parut à l'Opéra pendant la Terreur et se maria trois fois ; non-seulement ces noms appartiennent plutôt, dans le firmament artistique, à des nébuleuses qu'à des étoiles de première grandeur, mais encore ils se rattachent à une ère nouvelle.

Reportons maintenant nos regards vers ce siècle où tant de folies aboutirent à tant de catastrophes. Quel enseignement peut-on tirer de ce spectacle que nous ont offert les mœurs de ce temps, si fidèlement reflété à l'Opéra? — Ce qui frappe en premier lieu, c'est le médiocre souci de l'art, dans le personnel dirigeant ; c'est l'issue ouverte par les statuts autocratiques de l'Académie de musique à toutes les licences et à tous les débordements.

Dans ces tournois galants, que couronnait quelquefois l'hyménée, quelles sont, en résumé, les femmes qui ont captivé le plus de cœurs ? Les ballerines et les figurantes. L'attrait irrésistible de la beauté plastique, le dévergondage éhonté, l'emportaient sur le culte de l'art. Pouvait-il en être différemment ? Les actrices, une fois rivées à l'Opéra, avec leurs appointements dérisoires, n'avaient qu'un but, elles qui dorénavant devaient alimenter l'oisiveté de l'aristocratie : c'était de faire courber devant leur beauté ou leur astuce les noms les plus fiers et les fortunes les plus orgueilleuses. C'est ainsi qu'une large place a dû être donnée dans notre galerie à Mlles Roland, Mazarelli, Quinault, Simonet, Liancourt, Defresne, Leduc, Rotisset, etc., toutes figurantes ou actrices de médiocre valeur.

« Nous ne devons accuser que nous du peu de conduite de nos actrices, disait le marquis d'Argens. Lorsque j'avilis quelqu'un, que je l'abaisse, que je le plonge dans le néant, que je le couvre d'ignominie, j'éteins en lui toutes les semences d'honneur, j'étouffe dans son cœur tout sentiment de la vraie gloire, et je ne laisse d'autre passion en lui que l'intérêt et l'amour du gain. Les chanteuses des chœurs de l'Opéra n'ont pas de quoi acheter des gants et de la poudre de leurs appointements. » Ainsi parle le mari de Mlle Cochois ; ainsi s'expliquent les fortunes scandaleuses des demoiselles Deschamps, Dervieux, Cléophile, Mariette, Couppée ; on s'étonne moins alors de voir le financier Crozat tapisser le boudoir de Mlle Saint-Germain avec des billets de banque, et Mlle Martin, également de l'Opéra, maîtresse du duc de la Trémoille, porter en peignoir le rochet d'un évêque, l'un des adorateurs attachés à son char. La sensualité régnait en souveraine absolue dans ce siècle où le haut clergé lui-même suivait le torrent qui entraînait à leur perte cour et noblesse. On voyait alors, hélas ! Oswald de la Tour, cardinal d'Auvergne, confondre le *Credo* avec le *Confiteor* et s'embrouiller dans le *Pater* et l'*Ave*.

Les unions entre artistes ne commencent à se remarquer qu'à partir de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Parfois c'était l'accord de deux caractères estimables, comme Mlle Erémans et Le Page, ou Mlle Lemière et Larivée ; plus souvent c'était, comme pour les Pélissier, les Lyonnais, les Deschamps, la faiblesse morale d'un mari qui cédait devant la dépravation de la femme. Pouvait-il en être autrement dans une société dont le comte de Caylus semble avoir été l'écho lorsqu'il disait : « Le mariage est la fin de tout enchantement et de toute tranquillité... L'ennuyeuse chose que d'être toujours avec la même personne !... Que de plaisirs disparaissent en un seul jour ! on s'en souvient, on se les raconte, c'est tout ce qui en reste, et peut-être ce qui rend la condition des gens mariés plus malheureuse (1). »

Quand des maximes aussi dissolvantes ont cours dans une nation, peut-on s'étonner de les voir régner avec une autorité effrayante et se développer avec toutes leurs conséquences dans le foyer galant de l'Académie de Musique ?

Le mal, dont l'origine remonte à la création de l'Opéra, alimenté par les mœurs de la Régence, du règne de Louis XV, fut loin de se dissiper par le départ de la Dubarry. En l'année 1780, après la mort de Voltaire, d'Helvétius, de Diderot, de Rousseau, à l'époque où l'administration passait successivement entre les mains de Turgot, de Maurepas, de Necker, de Calonne, où la France agonisait déjà dans une horrible situation financière et sociale, — à ce moment plein d'angoisses, on voyait le petit-neveu de l'abbé de Clermont, M. de Bourbon-Condé, père de l'infortuné duc d'Enghien, donner le nom de Bourbon au fils qu'il avait eu de sa

(1) Caylus, *Œuvres complètes*, t. XII, p. 85.

maîtresse, Mlle Michelot, de l'Opéra, et le faire tenir sur les fonts baptismaux par Mlle de Condé et le prince de Soubise. C'est le comte d'Artois, depuis Charles X, qui fit au mardi-gras de 1778, un si scandaleux esclandre au bal de l'Opéra, vis-à-vis de Mme de Canilhac, maîtresse du duc de Bourbon, à laquelle il écrasa le loup de velours sur le visage ; un duel au bois de Boulogne en fut la conséquence.

Écoutons Mercier disant, à la date de 1782, ce qu'étaient alors encore les artistes lyriques : « ... L'Opéra est entretenu à grands frais pour efféminer les courages, fondre les têtes fortes de la nation dans le creuset de la volupté... La fille d'Opéra se montre au foyer resplendissante de diamants. Elle est respectée de ses compagnes à raison de sa robe éclatante et de son luxe... Le magistrat déride son front en la voyant, le courtisan lui sourit... »

Enfin, après les bouleversements et les épouvantements de la Révolution, après vingt années de luttes sanglantes, fécondes en sacrifices héroïques et en dévouements sublimes, l'atmosphère artistique, comme ébranlée par ces fortes commotions, parut singulièrement purifiée. Le niveau moral se releva. Dorénavant, l'Art entre en vainqueur dans l'âme de ces porte-voix de Gluck ou de Corneille, de Mozart ou de Racine, de Piccinni, Salieri, Grétry, Cherubini, etc. Nous sommes dans le siècle où Mme Branchu, la dernière Armide, donne la main à Laure Cinthie-Montaland, la première Elvire de *la Muette de Portici;* le siècle qui applaudit Marie Taglioni, l'enchanteresse vision, la poésie de la danse, et voit Nourrit donner au grand Art son âme ardente et noble, et mourir à la peine; c'est, en un mot, le temps qui a vu Pauline Garcia et son illustre sœur Malibran, animer tour à tour les figures de Desdemona, d'Alceste, de Roméo ou d'Orphée; c'est le siècle qui a compris Gluck et Rossini, ou plutôt Shakespeare et Homère.

Qui le niera? La prospérité et la grandeur de l'Art sont intimement liées au mouvement des idées et aux mœurs d'une époque. La magnifique éclosion du Romantisme, après les luttes de la période révolutionnaire, tous ces gigantesques événements où la pensée humaine passait comme à travers un crible immense, nous donnent la clef de l'épanouissement de cette gerbe lumineuse des génies de tous genres qui ont signalé le premier tiers de notre siècle.

Malheur donc aux sociétés qui s'immobilisent; tôt ou tard elles se dissolvent, parce que le salutaire et régulier ébranlement issu du travail, de la lutte austère, de l'émulation fécondante, de la liberté tempérée par la raison, la charité et le dévouement aura disparu.

L'Art n'enflamme que ceux dont l'âme reste fortement imbue de ces principes primordiaux qui élèvent, soutiennent et fortifient hommes et nations.

Travaillons sans relâche, éloignons de nos lèvres indignées les banalités écœurantes. Veillons; la quiétude pourrait devenir mortelle. L'oisiveté et l'insouciance ont perdu peuples et civilisations.

FIN.

A. THURNER.

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

Héloïse et Abeilard, opéra-comique en trois actes de MM. CLAIRVILLE et WILLIAM BUSNACH, musique de HENRY LITOLFF (1re représentation).

On se demandait comment, dans un théâtre où l'on n'est pas habitué à gazer, on pourrait faire accepter au public trois actes sur un sujet aussi scabreux, sans effaroucher les oreilles les moins sensibles. Le défi en fut un jour jeté à Scribe, qui s'en tira comme il put dans un vaudeville aujourd'hui oublié. MM. Clairville et Busnach ont pensé que le gant n'était pas encore relevé, et ils ont mis tout leur esprit et toute leur adresse à cette besogne délicate : on ne saurait côtoyer la morale avec plus d'habileté et d'expérience, tout en donnant quelquefois tête baissée, et de propos délibéré, dans des écueils qu'on doublera ensuite le plus heureusement du monde.

Le titre de la pièce eût été plutôt *la Réhabilitation d'Abeilard ;* jugez-en :

Le chanoine Fulbert héritera de toute la fortune de sa sœur, d'après le testament de cette dernière, si, à l'âge de vingt ans, leur nièce Héloïse n'a pas d'enfant. Or, Héloïse compte dix-neuf printemps; il s'agit de l'empêcher de se marier et de veiller sur sa vertu.

Fulbert, faux dévot et faux savant, doit toute sa réputation à sa nièce, qui sait le latin et le grec, et qui soutient toutes les thèses, compose tous les mémoires qu'on attribue au chanoine.

Mais le novateur Abeilard a bouleversé toutes les idées, et, pour être à la hauteur des progrès de la science, Fulbert se voit contraint de faire prendre à sa nièce des leçons du jeune réformateur.

Naturellement Héloïse s'éprend de son professeur, et celui-ci, grâce à l'ignorance de Fulbert, peut, en latin, déclarer sa flamme à Héloïse. Rendez-vous est pris par les deux amants. A minuit, Abeilard enlèvera « gente damoiselle Héloïse. » Mais Fulbert surprend le complot. A minuit, il y mettra le holà.....

Un autre rendez-vous pris à la même heure par un jeune troubadour et Bertrade, la sœur de lait d'Héloïse, fait tomber le pauvre amoureux dans le piége tendu pour Abeilard.

On voit d'ici les quiproquos auxquels donne lieu cette méprise. Abeilard, qui a été jeté en prison, revient au bout de trois mois demander à Fulbert, étonné, la main d'Héloïse. Impossible au chanoine de s'opposer à une union dont les fruits ne porteront pas atteinte à sa fortune.

Il est tiré de son illusion lorsque, le mariage accompli, il apprend que personne n'a été victime de son odieux calcul.

La donnée est *roide*, mais, nous le répétons, elle est traitée avec esprit.

La musique est telle qu'on la pouvait attendre d'un musicien éminent comme Litolff. Le genre une fois accepté, et puisque ce maître a consenti à descendre des hauteurs où plane la symphonie, nous n'avons qu'à nous incliner devant la supériorité avec laquelle il a accompli une tâche que d'autres eussent dédaigné. Le style de ses mélodies est coulant, facile, sans cesser d'être distingué; l'harmonie est toujours intéressante; l'orchestration, très-soignée, très-fine, décèle l'artiste de race.

L'ouverture, qui donne un avant-goût des principaux motifs de la partition, dispose bien l'auditoire.

Nous ne citerons pas tous les morceaux; c'est un déluge d'airs, de valses, de polkas, de duos, de trios et de morceaux d'ensemble. Il y en a trop même.

Au premier acte, le chœur *Deux à deux, quatre à quatre*, très-bien enlevé, la romance originale de Milher (très-comique dans le rôle de Fulbert) et les couplets dits avec malice par Mlle Guffroy : *Ah! si j'allais, pauvre Héloïse*, ont été particulièrement applaudis. On a bissé les couplets de Mlle Guffroy.

Le duo en latin, chanté par Luce et Mlle Guffroy, un quatuor, parodie de grand opéra, qui a été bissé, et deux couplets chantés d'une façon très-spirituelle par Mlle Paola Marié : *Mieux vaut le paraître que l'être* (vertueuse), sont surtout à mentionner au second acte.

L'entr'acte qui suit est charmant de tous points : c'est un morceau de maître, heureusement trouvé et délicatement instrumenté.

Au troisième acte, nouveau concert d'applaudissements au duo des deux femmes, petite perle musicale, et à la romance : *Il se fâchera, puis pardonnera.*

L'interprétation est excellente. En première ligne, louons Mlle Paola Marié dont la voix est jolie, très-étendue et dirigée avec goût, et dont le jeu ne manque pas de finesse. Mlle Coralie Guffroy a de la méthode et de l'agilité. Milher joue en véritable comédien le rôle de Fulbert, et Luce, très-bon musicien, s'acquitte fort bien de celui d'Abeilard.

Adrien LAROQUE.

REVUE DES THÉATRES.

Gymnase. — *La Gueule du Loup*, comédie en quatre actes, de Léon Laya. — Chatelet : reprise de *Patrie*, de M. Victorien Sardou.

Le Gymnase a donné l'œuvre posthume de Léon Laya.

C'est une étude consciencieuse de la femme honnête, mais imprudente ; c'est une analyse psychologique faite au milieu d'un drame.

L'étude est consciencieuse et l'analyse savante, mais le drame, bien qu'il contienne quelques belles situations, manque d'intérêt et de souffle. Néanmoins, *la Gueule du Loup* a été accueillie très-favorablement et avec une sorte de respect.

Poussée par ses parents, richissimes bourgeois entichés de noblesse, Anna Lassalle a épousé, sans l'aimer, un gentleman anglais, le marquis d'Asley. Le soir même de son mariage, le marquis prenait la fuite en emportant 500,000 francs, qu'il avait reçus à valoir sur la dot.

La marquise demande au tribunal de prononcer son divorce et elle est appuyée par le marquis de Marewis, oncle du marquis d'Asley.

Marc de la Marre, un simple employé dans un ministère, avait naguère demandé la main d'Anna. Sachant celle qu'il aime abandonnée par son mari et en instance pour obtenir son divorce, il reparaît à ses yeux. Ses visites déplaisent fort à un certain lord, le comte Sewood, autre neveu du marquis de Marewis. Le comte, pour se débarrasser de son rival, ne trouve pas de plus simple moyen que de le protéger : grâce à son influence, Marc obtient de l'avancement, mais il est obligé de s'éloigner, ce qu'il ne fait que sur les instances d'Anna qui lui promet de le rappeler si elle gagne son procès.

Après quatre mois de séparation, sachant qu'Anna a obtenu son divorce, Marc revient. Anna n'est plus la même à son égard ; il se retire le cœur navré. Quelques instants après, Anna, qui se repent de son ingratitude, reçoit une lettre dans laquelle Marc lui annonce son mariage avec une jeune fille qu'il avait refusée pour elle.

Le piége de lord Sewood a réussi ; Anna tombe dans la gueule du loup.

Sewood hésite à épouser celle qu'il a perdue. Anna, désespérée, va se donner la mort, quand arrive le marquis de Marewis, qui force son neveu à réparer le mal qu'il a fait ; le mariage se conclut, mais à des conditions sévères qu'Anna impose et par lesquelles elle espère se réhabiliter à ses propres yeux et regagner l'estime de celui qui l'a fait tomber si bas.

Six mois se passent. Lord Sewood, torturé par la jalousie et trop orgueilleux pour avouer qu'il ne peut supporter davantage l'isolement dans le mariage et voir plus longtemps sa femme aller dans le monde sans lui, propose une séparation ; après quoi il partira pour Saint-Pétersbourg.

Anna éclate de rage et de honte : la voici pour la seconde fois dans la situation la plus fausse, exposée à toutes les critiques. Mais l'oncle de Marewis parvient enfin à tirer du comte l'aveu de son amour et de sa jalousie, et Anna se jette dans les bras de son mari.

Mlle Desclée est admirable dans le rôle d'Anna ; l'épithète n'est certes pas trop forte. Impossible de jouer avec plus de naturel. C'est décidément une grande comédienne.

= Un théâtre sur lequel, pendant près de six mois, on exaltait tous les soirs l'amour du pays, ne devait pas trouver grâce devant les incendiaires de la Commune. Mais *Patrie* ne pouvait attendre la reconstruction de la Porte Saint-Martin pour se présenter de nouveau à l'enthousiasme de la foule ; sa reprise au Châtelet était opportune. Ce drame fait naître des rapprochements douloureux, il ravive des plaies chaudes encore, mais il exprime des sentiments qui affermissent le cœur et purifient l'âme ; son succès a été très-grand et sa vogue durera longtemps.

Dumaine est toujours magnifique dans le comte de Rysoor ; il a des accents émus et des élans pathétiques qui enlèvent son auditoire. Paul Deshayes succède à Berton dans le rôle de Karloo et y réussit brillamment à son tour. La mise en scène, réellement splendide, contient plusieurs décors qui méritent une mention spéciale, entre autres celui de la Halle, celui de l'Hôtel de Ville et celui de la Neige.

Adrien Laroque.

EXPOSITION D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE

AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

CONCOURS MUSICAUX.

Voici le résultat du septième concours d'Orphéons, d'Harmonies et de Fanfares :

Lecture a vue. — 3e *Division*. 1re *Section*. — Fanfares. — 2e prix : Épone (Seine-et-Oise) ; directeur, M. Brochet. — 2e *Division*. — Fanfares. — 1er prix : Arnaud-Veissière et fille de Puteaux ; directeur, M. Prunier. — 2e prix : Deuil (Seine-et-Oise) ; directeur, M. Michy. — 3e prix : Pierrefitte (Seine) ; directeur, M. Léguillier. — 4e prix : Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir) ; directeur, M. Guérin.

Exécution. — 2e *Division*. — Fanfares. — 1er prix : *Ex-æquo*. Brémand (Institution de Bercy) ; directeur, M. Paillard et Arnaud-Veissière de Puteaux. — 2e prix : Nogent-le-Rotrou ; directeur, M. Guérin. — 3e prix : Montlignon ; directeur, M. Masson. — 4e prix : Épone ; directeur, M. Brochet. — 5e prix : Gare d'Ivry ; directeur, M. Monnoye.

Harmonies. — 2e *Division*. — 1er prix (à l'unanimité) : l'Union musicale de Château-Thierry ; directeur, M. Romeï.

Solo de Fanfares et d'Harmonies. — Fanfares. — 1er prix (à l'unanimité) : Arnaud-Veissière de Puteaux ; directeur, M. Prunier. — 2e prix : Gare d'Ivry ; directeur, M. Monnoye. — Harmonies. — 1er prix (à l'unanimité) : L'Union musicale de Château-Thierry ; directeur, M. Romeï.

En présence du succès qui a couronné les efforts des organisateurs de l'Exposition, l'autorisation demandée par les exposants eux-mêmes de retarder la clôture, fixée jusqu'ici au 1er novembre, a été accordée.

Un arrêté ministériel vient donc de proroger jusqu'au 15 décembre prochain le délai primitivement établi.

La distribution des médailles aux exposants aura lieu avant le 15 novembre.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : lundi, *le Prophète* ; mercredi, *la Favorite* et *la Source* ; vendredi, *Robert le Diable*.

A l'Opéra-Comique : *les Noces de Jeannette*, *la Dame blanche*, *Mignon*, *le Pré aux Clercs*, *les Noces de Figaro*.

Au Théâtre-Italien : *Marta* et *Lucrezia Borgia*. Ce soir, par extraordinaire, *Marta*.

Au théâtre de l'Athénée : *l'Alibi*.

*** M. Halanzier vient de confier à Mme Dominique la classe de perfectionnement de la danse à l'Opéra. C'est la succession de Marie Taglioni que recueille cet excellent professeur, dont l'habile direction a formé les talents d'Emma Livry, Marie Vernon, Bozzacchi, Beaugrand, Fioretti, Granzow, etc.

*** *Les Noces de Figaro* ont été reprises jeudi dernier à l'Opéra-Comique, avec Mlles Ganetti et Chapuy dans les rôles de la comtesse et de Suzanne, remplis précédemment par Mlles Battu et Cico. Le public s'est montré très-sympathique aux deux jeunes artistes. Mme Carvalho garde toujours le rôle de Chérubin, la perle de son répertoire.

*** *L'Ombre* sera reprise mercredi prochain, avec les quatre excellents artistes qui ont représenté avec tant de succès l'œuvre de Flotow en province pendant les deux mois de fermeture de l'Opéra-Comique : Mmes Galli-Marié et Priola, MM. Lhérie et Ismaël. On a répété généralement hier.

*** Un jeune baryton, M. Edmond Duvernoy, fils de l'ancien et excellent acteur de l'Opéra-Comique, vient d'être engagé à ce théâtre pour jouer le rôle de Mercutio dans *Roméo et Juliette*. M. Edmond Duvernoy n'a jamais paru sur aucune scène. Il est question de le faire débuter d'abord dans *l'Epreuve villageoise*, avant la reprise de *Roméo*. — Un autre engagement vient d'être conclu par la direction du même théâtre. C'est celui de M. Bac, ténor, premier prix de chant du Conservatoire.

*** Mme Prelly a résilié son engagement avec l'Opéra-Comique.

*** Le début de Capoul dans *Marta* au Théâtre-Italien, le 12 octobre, a été aussi brillant qu'on pouvait s'y attendre. Le rôle de Lionel est un de ceux qui conviennent le mieux au talent jeune et sympathique de l'aimable transfuge de l'Opéra-Comique, voué maintenant — pas pour toujours sans doute — à la carrière italienne. Capoul est sans rival dans la voix mixte et les passages de demi-teinte: il y trouve des effets charmants, et ce sera longtemps encore son principal attrait, même lorsque la fatigue sera venue limiter les moyens d'action du chanteur sur le public. Dans les passages de force, il se livre toujours sans réserve et avec le même élan; à Ventadour, où on est habitué aux grands éclats de voix, un peu d'exagération n'a rien qui choque, le public en sait même gré à l'artiste. Capoul est, en somme, un des plus remarquables Lionels que nous ayons vus depuis Mario. On l'a applaudi chaleureusement, rappelé à plusieurs reprises, et on lui a bissé la romance *M'appari tutt'amor*. C'est donc un succès bien franc et bien établi, et qui s'est d'ailleurs renouvelé aux représentations suivantes. — Mlle Torriani n'a pas été tout à fait aussi heureuse qu'à son début dans *la Traviata*. Elle ne paraissait pas, du reste, en pleine possession d'elle-même. — Le second début de Capoul aura lieu jeudi prochain dans *la Sonnambula*, avec Mlle Albani.

*** M. Verger a accepté, pour le faire représenter la saison prochaine, un opéra de Tito Mattei, pianiste-compositeur qui jouit d'une certaine renommée en Italie et en Angleterre. Cet ouvrage, qui n'est pas encore terminé, a pour titre: *Maria di Gand*.

*** L'opéra-comique en un acte *Dimanche et Lundi*, de M. Deslandres, paroles de M. Henri Gillet, sera probablement représenté cette semaine à l'Athénée. — Un ouvrage en un acte de M. Pénavaire, paroles de Mme Hermance Lesguillon, *Ninette et Ninon*, est au nombre de ceux qu'a reçus M. Jules Ruelle.

*** On répète en ce moment *l'Ombre* au Grand-Théâtre de Lyon. Les études sont dirigées avec beaucoup de soin par l'excellent chef d'orchestre, M. Ed. Mangin.

*** *L'Africaine* a été chantée deux fois la semaine dernière au Grand-Théâtre de Bordeaux, devant une salle comble, avec Mlles Arnal et Cécile Regnault dans les rôles de Sélika et d'Inès. Ces deux artistes ont été très justement applaudies. Le ténor Gadilhe et le baryton Méric ont partagé leur succès.

*** *L'Ombre* va bientôt figurer au répertoire de tous les théâtres belges. Donnée l'année passée au théâtre de la Monnaie à Bruxelles, l'œuvre de MM. de Saint-Georges et de Flotow est actuellement en répétition à Anvers, Gand, Liége Bruges, Namur, Huy, Charleroi et Luxembourg.

*** *Les Cent Vierges* prennent chaque jour possession d'un nouveau théâtre de province : Versailles, Saint-Etienne, Angoulême, La Rochelle, Poitiers, Toulon, Nîmes, Le Mans, Cognac, ont mis à l'étude cette semaine l'opéra-bouffe de M. Ch Lecocq.

NOUVELLES DIVERSES.

*** L'examen d'admission aux classes de déclamation, tragédie et comédie, a eu lieu hier au Conservatoire. Les aspirants se sont présentés au nombre de 27 hommes et de 38 femmes. Des premiers, huit seulement ont été reçus; on a admis quatorze femmes.

*** Le premier concert populaire de la 1re série (12e année) a lieu aujourd'hui à deux heures au Cirque d'hiver, sous la direction de M. J. Pasdeloup. En voici le programme : 1° Ouverture de *Ruy-Blas* (Mendelssohn); 2° Symphonie en *ré majeur*, n° 51 (Haydn); 3° *le Rouet d'Omphale* (C. Saint-Saëns); 4° Air de ballet de *Prométhée* (Beethoven), le solo de violoncelle par M. Van der Gucht; 5° Suite d'orchestre, op. 113 (Franz Lachner); prélude, menuet, variations, marche.

*** Ce soir, à huit heures et demie, premier concert du Grand Hôtel, sous la direction de M. J. Danbé. On y entendra, entre autres choses : l'andante et le finale du concerto de violon de Mendelssohn, exécutés par M. Danbé; l'andante de la Symphonie tragique de F. Schubert (1re audition à Paris); le thème et les variations du septuor de Beethoven; un *Intermède* extrait de la 2e Suite d'orchestre de J. Massenet.

*** Mme la baronne Vigier (Sophie Cruvelli) donnera, le 7 novembre prochain, un grand concert de bienfaisance au Théâtre-Italien. L'éminente artiste y chantera, non-seulement des morceaux empruntés à son répertoire, mais encore quelques mélodies de sa composition, et notamment une valse qu'elle vient de terminer.

*** Dans sa séance du 17 octobre, la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique a voté la remise d'une somme de 500 francs au Comité de secours des Alsaciens et Lorrains.

*** M. Edouard Fétis est en ce moment à Paris. — La riche et précieuse bibliothèque de son illustre père, que le gouvernement belge a achetée, comme nous l'avons dit, au prix de 150,000 francs, a été transportée dans son entier, du Conservatoire de Bruxelles, où elle se trouvait, à la Bibliothèque royale, dont M. Ed. Fétis est conservateur, et où une salle spéciale lui est destinée.

*** M. Ambroise Thomas a fait appel du jugement qui, en lui donnant gain de cause sur la question du *veto* mis par lui à la représentation de son opéra-comique *Gilotin et son père*, réservait des dommages-intérêts à payer à l'auteur des paroles, M. Thomas Sauvage. L'affaire a dû revenir au parquet la semaine dernière.

*** Le principe de la propriété littéraire et artistique vient de faire un pas de plus. D'après le *Mémorial diplomatique*, le sultan a sanctionné pour la Turquie la loi relative aux intérêts des auteurs. Le droit exclusif de propriété et de traduction est acquis à l'auteur, ses héritiers ou ayants droit, pour 40 ans; pour les traductions, le privilége sera de 20 ans. Tous droits littéraires peuvent être vendus en tout ou en partie. Pour publier une traduction de tout ouvrage appartenant au gouvernement, il faudra l'autorisation du Ministre de l'Instruction publique. La contrefaçon sera punie conformément au Code pénal. — Il reste maintenant à faire sur la Turquie la conquête d'un traité international. Espérons qu'on y viendra.

*** Arditi accompagnera, en qualité de chef d'orchestre, Mme Adelina Patti dans la grande tournée qu'elle doit faire l'année prochaine en Amérique.

*** Tamberlick s'est embarqué samedi dernier pour la Havane, après avoir assisté au mariage de sa fille avec le docteur Galezowski. Les artistes engagés par lui pour la saison au théâtre Tacon l'avaient précédé de quelques jours. Son chef d'orchestre est M. Moderati.

*** Mme Nilsson-Rouzaud est partie la semaine dernière pour Saint-Pétersbourg, où elle est engagée pour trois mois. Elle chantera ensuite un mois à Moscou.

*** Le besoin d'un diapason uniforme se fait sentir chaque jour plus vivement en Italie, où la différence d'un théâtre à l'autre est souvent si grande sous ce rapport, que tel artiste qui a chanté un rôle de Verdi, par exemple, à Milan, ne saurait le faire à Naples ou à Rome. Le journal *Il Pirata*, de Turin, attire l'attention de qui de droit sur ce grave inconvénient, auquel il est grand temps de remédier. On se rappelle que la Scala de Milan a déjà donné l'exemple, en adoptant le diapason normal français.

*** L'inventeur de la flûte sans clefs, qui, au moyen d'un dernier perfectionnement, devait rivaliser avec la flûte Bœhm, — M. John White, de Liverpool, dont nous avons parlé il y quelques semaines, est devenu fou, au dire du correspondant de la *España musical*.— « Devenu » nous semble un bel et bon euphémisme.

*** Il est peu de poésies qui aient autant sollicité l'inspiration des compositeurs allemands que celle de Henri Heine : *Du bist wie eine Blume* (Tu es comme une fleur). D'après les recherches faites par un collectionneur, M. R. Musiol, elle a été mise en musique au moins soixante-dix fois; encore les œuvres publiées sont-elles seules entrées en compte.

*** La ville de Castrogiovanni (Sicile), où sont nés les compositeurs Coppola et Chiaromonte, a décidé de leur élever des bustes en marbre. Chiaromonte est professeur de chant au Conservatoire de Bruxelles.

*** M. Edmond Guion, l'auteur de plusieurs charmants morceaux de piano et de jolies mélodies, vient de publier quelques nouvelles œuvres auxquelles le succès ne fera certainement pas défaut. Ce sont : *Pépita*, boléro, chanté par Mlle Hamakers ; *Idylle d'automne*, mélodie pour baryton ou contralto; *Berceuse*, pour le piano, sur un motif américain; *Menuet* à l'antique; *Romance sans paroles*, op. 41.

*** M. et Mme Lebouc annoncent pour la première semaine de novembre la réouverture de leurs cours complets de musique pour les

jeunes personnes. Ces cours, qui sont transférés rue Vivienne, 15, auront pour professeurs : M. Marmontel, Mmes E. Réty et Leboue (piano); Mmes Barthe-Banderali et Roquemaure (chant); M. Mercadier (harmonie et solfége); M. Leboue (musique d'ensemble).

*** M. Adolphe de Groot rouvre son cours d'harmonie, à la succursale Pleyel-Wolff, rue de Richelieu, 95.

*** Aujourd'hui, à 8 heures, 19e soirée de famille, littéraire et musicale, de M. Alexandre Lemoine, à la salle des Conférences, 39, boulevard des Capucines.

✝

*** Mlle Claire Bertou, pianiste et compositeur, dont quelques œuvres dans le genre léger, surtout à quatre et à six mains, ont eu une certaine popularité, vient de mourir, à l'âge de cinquante-cinq ans, à La Fère (Aisne), où elle s'était retirée depuis une dizaine d'années. Mlle Claire Bertou était aveugle.

*** Alessandro Ghislanzoni, ancien directeur des ballets, puis violoniste au théâtre de la Fenice de Venise, a mis fin à ses jours il y a quelques semaines dans cette ville. On n'a découvert que plus tard son cadavre dans son domicile; il avait simulé un départ pour la campagne afin de détourner les soupçons. — Il ne faut pas le confondre avec le poëte et critique musical Antonio Ghislanzoni, qui habite Milan.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Les *Monday popular Concerts* commenceront le lundi 11 novembre et dureront jusqu'au 8 mars. Mmes Goddard, Schumann, Norman-Neruda, MM. Hallé, Delaborde, Joachim, L. Strauss, Sainton, Piatti, Sims Reeves, Santley, Benedict et Zerbini sont engagés.

*** *Dublin.* — La courte saison habituelle d'opéra italien a commencé, sous la direction de M. Mapleson, le 30 septembre, par *Lucrezia Borgia.* La troupe est à peu près celle de Her Majesty's Théâtre à Londres: Mmes Tietjens, Trebelli-Bettini, de Murska, MM. Campanini, Bettini, Wilford Morgan, Rinaldini, Mendioroz, Agnesi, Zoboli, Borella, Casaboni, Campobello, Foli. Le chef d'orchestre est M. Li Calsi.

*** *Bruxelles.* — Le grand concert donné par Gounod le 12 octobre au théâtre de la Monnaie a attiré un très-nombreux public, qui s'est montré plein de sympathie pour le compositeur français. On a beaucoup applaudi *Gallia,* dont le finale a été bissé, et la symphonie en *mi bémol;* un peu moins les airs de ballet de *Faust,* qu'on a trouvés plus intéressants par la forme et le détail que par l'idée. Gounod a été, à la fin du concert, l'objet d'une véritable ovation. Sur le point de quitter Bruxelles, il a écrit à M. Avrillon une lettre chaleureuse de remercîments, que publie *l'Indépendance belge.* Il y mentionne la prochaine reprise de *Faust* à la Monnaie, avec Warot, Berardi et Mlle Jeanne Devriès. — Mlle Hamakers a fait dimanche un très heureux début dans le rôle d'Isabelle de *Robert le Diable.* Mardi, on a donné le ballet de Petipa et Pugni, *le Marché des Innocents,* nouveau pour Bruxelles. La partie chorégraphique a réuni tous les suffrages; mais il n'en est pas de même de la musique.

*** *Vienne.* — Les représentations à l'Opéra, pendant l'Exposition universelle de 1873, ne subiront aucune interruption. Plusieurs théâtres seront en outre construits spécialement à l'occasion de cette grande manifestation internationale.

*** *Pesth.* — En se rendant à Saint-Pétersbourg, Mme Adelina Patti a promis au directeur de notre Théâtre National de donner trois représentations à son retour de Russie.

*** *Milan.* — La représentation de *la Favorita,* au théâtre Dal Verme, a été un succès, grâce à Mme Galletti et au baryton Barré.

*** *Turin.* — Le théâtre Scribe, dont la réouverture est prochaine, donnera cette saison plusieurs opéras nouveaux pour Turin: *Dinorah, Fra Diavolo, Mignon, il Boscajolo* de Flotow, et *la Statua di carne* de Marchio.

*** *Rome.* — Le théâtre Apollo a rouvert ses portes. *Ruy-Blas,* de Marchetti, a été donné le premier soir. On y a beaucoup applaudi le basse Maurel.

*** *Madrid.* — On attend ici, vers le milieu de décembre, Johann Strauss de Vienne et son célèbre orchestre, qui donneront un certain nombre de concerts.

*** *Barcelone.* — La saison s'est terminée au Liceo par une représentation au bénéfice du maestro Goula, mari de la cantatrice Fité-Goula.

*** *Valence.* — Brillante réouverture du Teatro Principal avec *Gli Ugonotti* et l'excellente prima donna Spitzer.

*** *New-York.* — A son premier concert, couronné d'un si complet succès, Rubinstein a exécuté son concerto en *ré mineur,* sa transcription de la Marche turque des *Ruines d'Athènes,* les *Etudes symphoniques* de Schumann, des variations de Hændel et le rondo en *la mineur* de Mozart, Henri Wieniawski a joué le concerto de Mendelssohn et sa *Légende,* et a été aussi très applaudi. Les « vocalists » étaient Mlles Liebhart et Ormény. — C'est avec *l'Africana,* chantée par Mme Lucca, le ténor Abrugnedo et le baryton Moriami, que la saison s'est ouverte à l'Académie de musique. L'œuvre de Meyerbeer et son éminente interprète ont reçu le plus magnifique accueil. Mme Lucca est, disent unanimement les critiques new-yorkais, une Sélika incomparable.

Le Directeur : G. BRANDUS. *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — Adjudication en l'étude de M. Meunié, notaire à Paris, rue du Cherche-Midi, 17, le 29 octobre 1872, à midi, d'un fonds d'éditeur marchand de musique, exploité rue Halévy, 14, par M. Legouix, comprenant la clientèle et l'achalandage dudit fonds, le mobilier industriel et les marchandises dites d'assortiment.
Mise à prix : 6,000 francs.
M. Sommaire, syndic de faillite, rue des Écoles, 40.

AVIS. — M. P. Jurgenson, éditeur de musique à Moscou, demande des agents pour ses publications, en France et en Belgique.

AVIS. — L'Administration de la *Revue et Gazette musicale* demande à acquérir, par achat ou échange: les années (complètes) du journal, (*Revue musicale* de Fétis) 1831 — 1832 — 1833; (*Revue et Gazette musicale*) 1837 — 1838,
ainsi que les numéros détachés, ci-après désignés :

1839 — 42.	1849 — 18, 22.
1847 — 1, 2, 24, 27, 44, 49, 51.	1850 — 5, 9, 14, 23, 26, 42, 43, 44.
1848 — 4, 6, 13, 15, 16.	1855 — 3, 5.

GRAND ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

du Magasin de Musique BRANDUS 103, rue de Richelieu,

NOUVELLEMENT RÉORGANISÉ ET LE PLUS COMPLET QUI EXISTE AUJOURD'HUI

L'abonnement se compose de toutes les Partitions pour Piano et Chant françaises, italiennes et allemandes, les Partitions pour Piano seul, et contient *toutes les partitions existantes à quatre mains,* ainsi qu'un nombre considérable de *Grandes Partitions.*

En outre, sont donnés à la lecture : tous les Morceaux et Arrangements pour Piano seul, à quatre mains ou concertants avec d'autres instruments; enfin, les Ouvertures, Quadrilles, Valses, Polkas, etc., pour Piano seul et à quatre mains.

Il y a de chaque ouvrage, même des plus coûteux, beaucoup d'exemplaires dans l'abonnement, afin de pouvoir contenter à la fois le plus grand nombre d'abonnés; et toutes les publications nouvelles sont immédiatement mises à l'abonnement.

Un mois, 5 francs. — Trois mois, 12 francs. — Six mois, 18 francs. — Un an, 30 francs.

SERVICE SPÉCIAL POUR LA CAMPAGNE. — Le nombre des Morceaux donnés en lecture est doublé pour la campagne

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS** et **Cie**, 103, RUE DE RICHELIEU

MARTHA | L'OMBRE

OPÉRA EN QUATRE ACTES | OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Paroles de **M. DE St-GEORGES**, musique de

F. DE FLOTOW

Avec paroles italiennes, net : 20 fr.
Avec paroles françaises, net : 15 fr.

La Partition

Avec paroles italiennes, net : 20 fr.
Avec paroles françaises, net : 15 fr.

La même arrangée pour le Piano seul, in-8o, net : 10 francs. — Pour le Piano à quatre mains, net : 20 francs.

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS

L'Ouverture pour le Piano à deux et à quatre mains. — Orchestre.

Arrangements divers pour le piano et autres instruments

QUADRILLES, VALSES, POLKAS, POLKAS-MAZURKAS, ETC.

NOUVELLES COMPOSITIONS POUR ORGUE, HARMONIUM ET PIANO

D'ALEXANDRE GUILMANT

Organiste du Grand-Orgue de l'Église de la Trinité, à Paris.

En vente à Bruxelles: chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour.—A Paris: chez **SCHOTT** et Cie, 6, rue du Hasard.—A Londres: chez **SCHOTT** et Cie, 159, Regent Street.

MORCEAUX POUR PIANO.

Canzonetta.
Idylle..... 6 »
Scherzo-valse.
Air d'une Cantate de J.-S. Bach (transcription).
Pauline, polka..... 3 »
Mazurka.
Prière pour violoncelle, avec accompagnement de piano.

MORCEAUX POUR HARMONIUM.

Prière et Berceuse.....	Op. 27.....	5 »
Canzonetta.....	Op. 28.....	6 »
Fughetta	Op. 29.....	5 »
Scherzo	Op. 30.....	9 »
Aspiration religieuse.....	Op. 31.....	5 »
Villageoise.....	Op. 32.....	4 »
Air, Gavotte et Menuet de J.-S. Bach (transcription).....		6 »
Chœur et Rondeau de Phaéton, de Lully (transcr.).		4 »
Allegro, Air et Final de Hændel (transcription).		7 50

SECONDE SÉRIE DE PIÈCES POUR ORGUE.

Septième Livraison.
Morceau de concert, prélude, thème, Variations et final en *sol* majeur.

Huitième Livraison.
Marche nuptiale en *mi* majeur.
Elévation en *la bémol* majeur.
Fugue en *ré* majeur.

Neuvième Livraison.
Antienne en *sol* mineur
2e Offertoire sur des Noëls en *ré* mineur et majeur.
Verbum supernum, strophes d'hymne en *ré bémol* majeur
Andante en *sol* majeur.

Tous ces ouvrages se trouvent aussi chez l'auteur, 62, rue de Clichy, à Paris

CHEZ DURAND, SCHŒNEWERK ET Ce,
4, Place de la Madeleine.
Deux morceaux pour harmonium, no 1. *Recueillement*; no 2. *Valse*. 7 fr. 50. — *Pastorale*, duo pour piano et harmonium. 7 fr. 50.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fournilure et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, no 3, au premier.
Près de la Madeleine.

SPÉCIALITÉ DE CARTES DE VISITE
PROGRAMMES DE CONCERTS ET SOIRÉES MUSICALES
COLLOT, passage Jouffroy, 38.
Livraison, deux heures après commande.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaire.

L'IMPRIMEUSE BERRINGER

Brevetée (s. g. d. g.) passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports plans*, *dessins*, **musique**, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et prix courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES (1851.)
—
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
—
Seul agent à Londres :
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.
—

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855
—
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique
—
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre
—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruits dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 43. — 27 Octobre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 31 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

Avec ce numéro, nos abonnés reçoivent : SOUS LES LAURIERS ROSES, nocturne pour le piano, de RENAUD DE VILBAC,

SOMMAIRE.

La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** — Concerts populaires de musique classique. Réouverture. **Ch. Bannelier.** — Modifications à l'organisation des musiques militaires. — Exposition d'économie domestique. Concours musicaux. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE.

Chers inconnus, Public, grande âme collective,
Cerveau toujours fumant où bout l'idée active,
Maître puissant par qui tout génie est formé,
Public, sublime auteur qu'on n'a jamais nommé !..

THÉOPHILE GAUTIER.
(*Prologue d'ouverture de l'Odéon, 1845.*)

M. M.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(8me article.) (1).

TEMPS ANTIQUES.

IV

A ROME (*Suite*).

Romulus avait à peine tracé l'enceinte de la Ville Éternelle, qu'il engageait des joueurs de flûte étrusques pour les fêtes auxquelles étaient conviés les Sabins et les autres peuplades voisines.

Les musiciens se rattachèrent rapidement aux diverses évolutions de la vie religieuse et civile; leur caste, dans l'origine, supérieure, honorée, privilégiée entre toutes, put suspendre aux statues des dieux les couronnes remportées dans les concours lyriques.

Tite-Live nous montre les premiers pontifes dirigeant des chœurs de jeunes filles. Les prêtres Saliens célébraient leur culte — fondation de Numa — par des danses et des chants que, jusqu'à l'époque de Caton, les jeunes gens nouvellement revêtus de la robe prétexte répétaient, sous les armes, en plein Forum : Varron et le grammairien Terentius Scaurus en ont conservé des fragments. Déjà, en 360, les exercices musicaux et chorégraphiques des Ludions avaient salutairement amusé et distrait le peuple, au moment où la peste décimait Rome. De temps immémorial, les Confrères des champs parcouraient les campagnes du Latium en chantant les louanges de Mars. Il n'était pas de province de l'empire où les prêtres de Cybèle ne pénétrassent et où ils ne parvinssent à séduire la foule, en montrant les statues de leur divinité et de la Vénus syriaque, en chantant et dansant, avec l'attirail des rites mithraïques, au son des tambours et des cymbales.

Flûteurs et flûteuses étaient nécessairement de toutes les solennités sacrées ou profanes. Nous nous souvenons d'avoir lu dans Plutarque qu'un jour Scipion Emilien, voyant entrer dans une réunion un homme qui avait été joueur de flûte et qui lui voulait du mal, dit d'un air railleur : Est-ce que nous allons faire un sacrifice?

Les preuves abondent du goût vif et prononcé des Romains pour la musique; mais il faut choisir. Gracchus, haranguant le peuple, se faisait accompagner par un joueur de flûte, non plus pour avoir les intonations de l'ancienne déclamation tombée en désuétude, mais afin, disait-il lui-même, « de persuader plus vivement les auditeurs ».

Après la bataille d'Actium, la première chose que fit le Sénat fut de décréter l'apothéose d'Auguste et son éloge en musique. Horace écrivit les paroles de cette symphonie avec chœurs (*carmen sæculare*) qui fut exécutée par cinquante-quatre jeunes choristes et un orchestre, le troisième jour des fêtes, dans le temple d'Apollon du mont Palatin, voisin de la demeure du triomphateur; Auguste, qui affectait la modestie et la simplicité, habitait alors sur ces hauteurs la villa de l'orateur Hortensius. C'est ce *poëme séculaire* d'Horace, traduit en vers français, dont Philidor écrivit à son tour la musique et qui fut chanté à Paris et en Angleterre.

Les Romains eurent de bonne heure des corps de musique militaire. « Leur composition varia souvent, — dit Georges Kastner, qui a épuisé ce sujet dans son excellent *Manuel général*, — et les contradictions que présentent les auteurs proviennent des modifications qui, selon les temps, les usages et la volonté des généraux, furent successivement apportées à l'organisation des milices. »

Œneatores était le nom des musiciens militaires, quel que fût l'instrument dont ils jouaient. Les fanfares se composaient de *Tubicines*, de *Liticines*, de *Buccinatores* et de *Cornicines*, jouant de diverses espèces de trompettes, de cornets et de cors, avec une batterie de tympanons ou tambours, cymbales et clochettes. Ces musiciens avaient rang d'officiers et jouissaient de nombreux priviléges. Leur fête se célébrait tous les ans, le 23 mai, quelques jours après celle des musiciens attachés au service du culte; ce jour-là, *tubilustrium*, leurs instruments étaient consacrés.

« En temps de guerre, écrit Polybe, c'est le bruit des trom-

(1) Voir les nos 32, 33, 34, 38, 39, 40 et 41.

pettes qui éveille le matin. A l'heure du souper, elles sonnent également près de la tente du général, parce que c'est l'instant où toutes les gardes se distribuent. »

Végéce, longtemps après Polybe, fournit sur le même propos d'intéressants détails : « C'est la trompette (*tuba*) qui, dans les combats, sonne la charge et la retraite. Les cors et cornets (*cornua* et *buccinæ*) n'interviennent alors que pour allumer l'ardeur des combattants et, en dernier lieu, célébrer l'action par leurs fanfares. Hors de là, ils ne donnent que pour les enseignes qui en connaissent seuls les sonneries. Le cor sonne la générale, annonçant la présence du commandant supérieur ; il donne également lorsqu'un soldat est passé par les armes. C'est au son de la trompette qu'on monte et descend les gardes, les grand'gardes à l'avancée, qu'on annonce les corvées et les revues. Ces différents usages sont observés en temps de paix, dans les exercices et manœuvres, pour y accoutumer les soldats. »

Ils étaient, au surplus, extrêmement habiles à juger de la nature même des sonneries militaires. Une anecdote de Livius le prouvera. Annibal ayant surpris la ville de Tarente, voulut faire prisonnière la garnison, avant qu'elle pût se retrancher ; recourant à la ruse, suivant sa coutume, il donna l'ordre à ses trompettes de sonner *l'assemblée au lieu de ralliement*, lequel était toujours le cirque. Les Romains, reconnaissant que ce signal ne venait pas des leurs, se jetèrent dans la citadelle et déjouèrent ainsi le piége et les projets de leur ennemi.

L'usage de donner un rôle important à la musique dans les funérailles était général à Rome ; mais il n'eut pas d'abord, comme chez les peuples de race sémitique, un caractère de douleur privée. La caste musicale était plutôt chargée de prononcer l'oraison funèbre lyrique, l'éloge historique et sonore des vertus du citoyen enlevé à la patrie, que de traduire l'expression du deuil de ses parents et de ses amis. Ces *Nénies*, accompagnées de trompettes pour les personnes âgées, de flûtes pour les jeunes gens, entrecoupées de gémissements dont les pleureuses donnaient le ton, puis conservées pieusement dans la mémoire des familles, n'avaient qu'une valeur littéraire et artistique bien médiocre. Leur banalité croissante finit par les faire tomber dans un mépris proverbial qui rejaillit sur les premiers poëmes funéraires et sur leurs interprètes. « Ce sont des farces et des farceurs, ricane Plaute ; il n'y a là-dessous rien de triste. » Le *Catherimenon* d'Aurélius Prudentius est impitoyable pour ces comédies de *croque-morts ;* il y a déjà du macabre en cette ironie ! Suétone cite comme une des inventions les plus exorbitantes de la flatterie d'avoir proposé de faire chanter la Nénie d'Auguste par les enfants des premières familles de Rome. On en vint à appeler Nénies toutes bagatelles poétiques et musicales. Emporté par la fougue de son zèle chrétien, Saint-Ouen, dans sa *Vie de Saint-Éloi*, écrit en parlant de Virgile et d'Horace ; « *Sceleratorum nœniæ poetarum !* » C'est dur !

***

Le théâtre romain sortit des danses mêlées de refrains satiriques des histrions étrusques. Ces pantomines informes devinrent en peu de temps une des institutions auxquelles tenait le plus la plèbe, son plaisir favori ; — qui ne se rappelle le fameux *panem et circenses* ? — un moyen infaillible de se l'attacher, de la contenir, de la diriger. On déployait dans ces représentations un appareil prodigieux, une pompe étourdissante. L'historien ne peut avoir qu'admiration et respect, nous le répétons à dessein, pour une nation qui apportait tant de grandeur à ses cérémonies publiques, tant de majesté à ses amusements. Le peuple paraît gigantesque au cirque. Il regardait comme simples, naturelles, les merveilles offertes à son insatiable curiosité.

Des écoles de pantomimes se formèrent, plus suivies que celles des orateurs et fréquentées par les grands de Rome : vogue et passion que durent réprimer plus tard les édits de Tibère. Sénèque dit que les maris et les femmes se disputaient à qui ferait le plus d'honneur aux histrions, et Tertullien, très-curieux des choses des coulisses, prétend que les femmes poussaient encore les égards plus loin.

Rome, trop puissante pour être sage, était divisée en une infinité de cabales au sujet des mimes, qui formaient plusieurs troupes, de costumes différents. L'animosité de ces cabales les faisait dégénérer en factions politiques dangereuses. On exilait les mimes, pour les rappeler bientôt, afin de plaire au peuple et de faire diversion à des partis suspects au gouvernement.

Un jour les histrions, vivement froissés de ce que les censeurs leur avaient enlevé le droit de s'asseoir aux banquets sacrés du temple de Jupiter, se mettent en grève et se retirent à Tibur, de sorte que tous les théâtres de Rome sont forcés de fermer leurs portes. Cet incident alarme le Sénat ; il envoie aux Tiburtins une députation qui les prie de s'employer pour que les artistes en villégiature reviennent. Les Tiburtins assemblent leur conseil, mandent les fugitifs, les engagent à réintégrer la métropole, mais sans succès. Alors un stratagème est employé. On les invite à dîner, on les grise, on les couche avec précaution dans des voitures, et en route pour Rome ! Ils se réveillent au milieu du Forum. Le peuple les entoure, les acclame, leur arrache une promesse de séjour, et le Sénat leur rend les banquets de Jupiter.

Chaque année, aux ides de juin, la fête des *Petites quinquatries* se célébrait en commémoration de cet événement. Masqués, déguisés en femme, les comédiens se répandaient par bandes dans la ville, chantant de joyeux fredons sur des airs anciens et jouant, aux carrefours, des scènes très-gaies ; le temple de Minerve était le but de leur promenade ; ces ébats, où le vin n'était pas épargné, duraient trois jours et autant de nuits.

Que si le blé venait à manquer, la famine à sévir, on faisait sortir de Rome tous les étrangers ; ceux même qui professaient les arts libéraux étaient rangés dans la catégorie des « bouches inutiles ; » mais on laissait tranquilles les histrions, et il restait dans la ville cinq mille danseuses, quatre mille musiciens, autant de comédiens et de choristes : population parasite de vingt mille âmes qui devait augmenter encore.

Après la conquête de la Grèce, les littérateurs et les artistes de ce pays l'abandonnèrent en masse pour aller exercer leurs talents à Rome, à Naples, en Egypte, dans les grandes villes de l'Asie. Dès lors, le système de la musique grecque qui avait atteint ses derniers développements vers l'an 250 avant l'ère chrétienne, devint exclusivement celui des Romains. Nous en dirons autant de la danse : son austérité primitive fut bien modifiée quand les raffinements de l'art et les recherches de la corruption passèrent des annexés aux vainqueurs. Virtuoses, mimes, danseurs, professeurs de musique et de chorégraphie appartinrent dès lors à la race grecque, à tel point que de tout ce monde l'histoire ne nous a conservé que deux noms latins, celui de Terpnus, citharistе de Néron, et de Flaccus, qui écrivait la musique des comédies de Térence.

A Rome, le théâtre avait sur le nôtre cet avantage qu'il pouvait dire la vérité aux Romains, même quand elle choquait leur vanité, surtout dans ces Atellanes, satires improvisées sur un scenario par la jeunesse patricienne, que le peuple ne pouvait ni faire démasquer, ni punir, et dont la représentation était défendue aux comédiens de profession, au *grex*, troupeau composé d'esclaves, ou, comme nous venons de le dire, d'étrangers, assimilés à ces derniers par des règlements sévères. Celui qui venait de représenter le maître des dieux ou le roi des rois courait risque d'être fouetté dans la coulisse. Roscius, le Talma antique, né libre, était dégradé, par sa profession, au-dessous des derniers prolétaires ; ses mœurs, Cicéron s'en porte garant, le rendaient digne de siéger au Sénat, et il vivait dans la familiarité des patriciens, des consulaires. Au reste, il y avait des gens qui n'étaient pas fâchés que telle fût la condition des acteurs : elle devait rendre plus commode le métier de directeur et diminuer les tribulations des auteurs dramatiques. Avec des comédiens esclaves, on n'avait pas à souffrir les effets des migraines, des maux de nerfs, des soupers, des parties de campagne, des caprices, des exigences. Cela modifie considérablement, il est vrai, cette opinion de l'académicien Étienne, que « les comédiens ne s'administrent bien que par eux-mêmes ; c'est la seule république du monde où la puissance soit mal exercée par un chef. »

Aussi les entreprises théâtrales, par toutes ces raisons, prospéraient-elles, quoique les subventions ne fussent pas élevées et que les *impresarii* ignorassent encore la ressource des banqueroutes for-

tunées. Ecoutons Juvénal : « Ces mercenaires, ces entrepreneurs avides, à qui tout est facile, même de se vendre, qui donnent des spectacles au peuple, s'enrichissent vite. Le temps n'est pas loin où on les vit, où on les entendit faire assidûment retentir du bruit de leurs trompettes l'arène de nos villes, et nos bourgades se souviennent encore de les avoir vus souffler dans l'airain. »

Les Romains prenaient part aux jalousies réciproques des comédiens. Que signifierait sans cela la réponse de Pylade à Auguste l'exhortant à vivre en bon camarade avec Bathylle, son rival ? « Ce qui peut arriver de mieux à l'Empereur, c'est que le peuple s'occupe de Bathylle et de moi. » Et il s'en occupait, et il concevait des passions plus vives que celles qu'inspirent d'élégantes danseuses aux abonnés de notre Opéra, pour les danseurs adorés des ballets de *Glaucus* et des *Travaux d'Hercule*. C'était cependant le même peuple qui, au théâtre, à la lecture des vers de Virgile, se levait et rendait au poëte les honneurs impériaux !

Le goût des plaisirs fit perdre aux Romains jusqu'à l'idée de liberté si chère à leurs ancêtres. Ce fut de l'aveuglement, de la folie, du vertige ! Auguste, toujours désireux de popularité, céda à l'entraînement général et nomma Bathylle et Pylade *décurions*, titre que prenaient les sénateurs quand ils allaient administrer les provinces. On leur soumit les affaires de l'Etat. Les conquérants de la terre se laissèrent bénévolement gouverner par des gitons. C'est le destin des gouvernements qui suivent une pente illogique de rouler jusqu'aux extrêmes limites de l'absurde : le favori règne sur le favori, l'amant intime sur la maîtresse de l'amant roi, et d'échelon en échelon, un mendiant ou un baladin tient dans ses mains le sort d'un empire. Le règne des danseurs fut éphémère à Rome ; on se lassa bientôt de leur arrogance, on les chassa à différentes reprises et ils durent, à la fin, s'estimer trop heureux de trouver dans les provinces de la Gaule romaine des théâtres et des claqueurs.

***

...La matinée est lumineuse ; un vent léger tempère les ardeurs du soleil qui baigne d'une lumière fauve les portiques de la ville d'Auguste. Les gens du *bel-air* sortent en litière. A la promenade de Vénus Cluacine, au Forum, se pressent, s'entassent, se cherchent, s'évitent, se coudoient, gens d'affaires et gens affairés, flâneurs, proxénètes, matrones, marchands, banquiers, courtisanes, consulaires, étourdis de cinquante ans qui se ruinent pour des belles qui les trompent, bavards qui ennuient les uns et médisent des autres pour s'occuper. Que viennent à passer, avec des airs nonchalamment vainqueurs, un histrion connu, une comédienne en vogue, et cette foule s'ouvrira sur leur passage, concentrera sur eux ses regards et son intérêt, briguera un salut, un geste, un mot.

L'histrion se plaît aux toilettes voyantes et prétentieuses : sa robe est brodée d'or, à la grecque, son manteau nuancé de diverses couleurs ; ses cheveux sont bouclés avec art ; ce soir, sur la scène, il ceindra un bandeau resplendissant de pierres précieuses, présent d'une noble maîtresse. Le danseur s'attache à paraître jeune, joli, gracile, avec de petits airs de femme ; sa peau est douce, blanche, unie ; les *volsellæ* du barbier l'ont soigneusement épilé ; il chausse d'habitude de fines sandales, et non pas, comme l'affirme doctoralement Castil-Blaze, les lourds sabots des *podarii*. Plaute en rirait, s'il pouvait rire encore !

La fille des chœurs, vêtue avec une élégance provocante, fend la presse en dardant fixement son regard sous le ruban brodé de perles qui enserre ses cheveux nattés ; la trivialité de sa vie traverse son enveloppe d'apparat. La comédienne a plus d'élégance, plus de distinction ; par un côté, elle touche à la choriste qu'elle méprise, par l'autre elle confine au poëte qui ne l'estime guère ; on comprend, toutefois, à la voir, que c'est là une femme qui vise à obtenir la faveur publique, non pas seulement par sa beauté, mais par des talents de l'ordre le plus rare. Fière à la fois de sa jeunesse et de son luxe où elle met tout son génie et toute son âme, la danseuse copie les airs patriciens ; elle contourne les groupes, retroussant délicatement avec deux doigts un large pan de la riche tunique qui flotte autour d'elle et posant son pied pointu dont, à défaut de l'emphase de la toilette, les brodequins trop ornés suffiraient à la dénoncer.

Ils vont, ils passent ainsi dans leur magnificence éphémère. Combien ont commencé, combien finiront comme ces acrobates thessaliens installés à l'angle du Forum, qui courent et dansent sur la corde. Mais, aujourd'hui, ils sont riches, et — ceci est tout à leur louange — ils sont bons, humains, ils donnent volontiers aux malheureux de leur caste. « Les musiciennes nomades, rapporte un vieil auteur, les charlatans, les mendiants, les comédiens de campagne, les parasites, tous les gens de cette trempe sont désolés de la mort du chanteur Tigellius, car il était généreux. »

Mais les grandes ombres tombent des hautes collines; les cirques, les théâtres rendent leurs foules par les exutoires encombrés d'esclaves. C'est l'heure maintenant de festiner et de boire ! Les coupes n'effraient pas les comédiennes de Plaute; les musiciens d'Ovide s'entendent à vider les amphores. C'était le péché mignon des Romains que l'ivrognerie. Ce que l'on boit chez soi, chez les autres, dans les *popines*, tavernes des bains, dans les *ébetérions*, cabarets élégants des gymnases, est incalculable. Charles Nodier a su qu'Auguste buvait deux cyathes (la moitié d'un litre à peu près) d'un coup, et il rappelle qu'Athénée introduit dans les *Deipnosophistes* un homme qui en boit dix. « Garçon, apportez un vase et versez-y les cyathes de ceux que j'aime : quatre pour mes invités, trois pour l'amour, et puis un pour la dernière victoire. Un instant... il en faut encore un pour Vénus, un pour le petit Démétrius, et ce sera assez. » Les poëtes en faisaient autant : « Celui qui chérit les Muses aspire à boire trois fois trois cyathes » dit Horace. Les amants, du temps de Martial, buvaient autant de cyathes qu'il y avait de lettres au nom de leur maîtresse, et c'est pourquoi le lyrique veut qu'on boive neuf coups aux neuf Muses : « autrement, les courtisans de Clio se seraient enivrés plus tard que ceux de Melpomène. *Quant à ceux de Terpsichore, ce sont des musiciens.* »

Ce n'est pas toujours en qualité de *consommateur*, dirait-on aujourd'hui, que le flûteur ou la ballerine hante la taverne. Après avoir soupé à huit ou dix as par tête, dans la première arrière-boutique, les habitués de l'*ébétérion* aiment à entendre un peu de musique, à voir danser, à danser eux-mêmes. Si quelque beau chanteur y vient dire les couplets à la mode, il est le bien-venu. Néron se faisait une fête et une gloire d'aller ainsi chanter dans les popines en costume de cabaretier, *catamitus*. Le rhéteur Philostrate ne revint jamais de sa surprise d'avoir rencontré un jour l'Empereur « vêtu d'un simple caleçon, nu du reste du corps, une flûte à la main. »

Dans un fragment de Virgile intitulé *Copa*, la Cabaretière, *débris d'un camée*, a fort bien dit M. Philarète Chasles, nous lisons : « La gentille cabaretière syrienne, coiffée de sa petite mitre à la grecque, celle-là même qui sait si bien comment, au son du crotale, il faut bondir et trémousser des hanches, danse après boire ses pas les plus lascifs dans sa taverne fumeuse, en frappant sur ses coudes les roseaux au rauque claquement. »

Dans ces guinguettes romaines, enivrée par le vin et la danse, bondit la fougueuse ambubaïe. C'est la danse des Ménades; seulement, au lieu du thyrse, elle agite en ses mains les crotales bruyantes, et sa tête n'est pas échevelée comme dans les choraules orgiaques. Ne reconnaissez-vous pas, dans ces élans d'une vigueur sauvage, dans ces bonds obliques, dans ces ébats impétueux, la *Romalis*, la danse des gypsies se préparant à la magique opération du *baji*. C'est bien toujours la danse que ces nomades mystérieuses promèneront un jour à travers l'Europe; c'est la même qui, déjà honnie par Juvénal, sera frappée d'anathème par les prélats du moyen-âge, mais qui toujours se relèvera folle et bondissante, se riant des foudres du prêtre comme elle s'est moquée de la férule du satirique. Nos poëtes chanteront ces danseuses comme les a chantées Virgile ; ils les aimeront même comme aimait l'une d'elles le mélancolique Gallus. « Il fut une jeune fille que son teint de lys avait fait nommer Blanche. Je la vis un jour portant sur ses habits une foule de petites sonnettes d'où jaillissaient à chaque mouvement des sons multipliés. Elle frappait de son doigt blanc ou de son archet une cithare aux cordes

rauques que sa main rendait harmonieuses. Sa danse surtout me la fit aimer d'un amour soudain et violent... Souvent je répétais les airs charmants qu'elle avait coutume de chanter. »

La musique et la danse donnaient, on le voit, le branle à l'orgie romaine et l'emportaient dans une ronde vertigineuse. Quoi de surprenant, dès lors, que recrutée dans les rangs infimes de la société, illettrée, grossière, condamnée à une existence dépravée, aventureuse, servile, la caste musicale ait eu, durant la décadence, les mœurs les plus dissolues? Elle retenait fatalement dans son existence privée quelque chose du désordre, au sein duquel l'exercice de sa profession la mettait en contact incessant. Plus la corruption augmente dans les classes riches, plus les couches inférieures se dégradent rapidement à leur exemple. Mener la vie d'un musicien, *musice vivere*, était une sanglante injure. Dans son plaidoyer pour Roscius, Cicéron cherche à perdre Chrysogone dans l'esprit des juges en l'accusant de fréquenter les flûteurs. Le même sentiment ressort du *Pro Murena*, de l'*Epaminondas* de Cornelius de Nepos, du *Saturnaliorum* de Macrobe. Les poëtes eux-mêmes, Catulle entre autres, parlent du monde de la musique, du théâtre et de la danse, en termes qui ne permettent pas de douter de la déconsidération où il était tombé. Ses démêlés, ses querelles, ses excès, ses scandales occupaient sans trève la magistrature des *Defensores civitatis*, chargés de la police générale, et qui avaient plus particulièrement dans leurs attributions la surveillance des théâtres, des arts, des professions libérales et de leur personnel.

Voilà où en était la fille des dieux, l'amie des poëtes, la consolatrice des philosophes, la compagne des héros, la Musique, maintenant soumise au caprice des musiciens de profession, la musique libre, facile à tous, aimée de tous, « gagnant en agrément ce qu'elle perdait en autorité » : une brillante aventurière, une auxiliaire complaisante des plus vulgaires ébats, de toutes les promiscuités et les fantaisies.

L'ancienne prévention des modernes contre le métier d'acteur et de musicien est donc venue des Romains, et chez eux ce fut d'abord la qualité des personnes qui déshonora la profession, ensuite ce fut le métier qui déshonora les personnes. Les choses en arrivèrent à un tel point que Tertullien, dans son *Ecrit contre les spectacles*, traita « d'infâmes » les comédiens et que tous les conciles les flétrirent, les anathématisèrent, les mirent au ban de la société : actes trop souvent suivis de persécutions impitoyables !

***

Rome arrête, fixe et résume.

La société romaine présente tous les caractères, tous les tempéraments, toutes les variétés, tous les types de la race humaine qui n'est pas, après tout, si complexe et qui n'offre pas à l'analyse tant de moules différents.

En laissant de côté les coutumes et les mœurs de la décadence, du siècle qui coule en dessous ; en ne considérant que la ville dans la lumière de laquelle Cicéron voulait qu'on vécût toujours pour être plus sûr de ne se rouiller jamais, la Rome de Catulle et d'Horace jusqu'à celle de Trajan, où il n'y avait pas que l'élite qui possédât l'intelligence et la délicatesse, on comprend que la force latine, le bras latin, la langue, la pratique, l'art latins vont se creuser un lit profond dans les siècles et deviendront un instrument de propagation et de culture qui se retrouvera partout dans le travail des civilisations.

Les générations s'abîmeront tour à tour, le langage se modifiera, les mœurs s'altéreront ou s'épureront, les sciences prospéreront, la Musique, cette œuvre idéale de l'humanité, se dramatisera enfin, mais, du tuf même des races modernes surgiront les aulètes, les tibicènes, les mimes, les danseuses, les histrions que nous avons rencontrés au Forum, au temple de Minerve, sous les ombrages des allées de Vénus Cluacine : il n'y aura que le nom de changé.

Seulement, Rome engloutie, et passé ces époques enfantées par les circonstances où la mélodie, où la poésie étaient souveraines, l'intérêt général se dissémine, se retire de plus en plus de leurs manifestations que multiplient pourtant l'éducation, l'exemple, le caprice des imaginations précoces ou surexcitées. Aux droites et sûres consécrations de la gloire se substituent les hasards de la vogue, la mobilité des systèmes et des goûts. Le musicien de métier, méprisé au fond par ceux-là même qui lui donnent la sportule, souffre; il a à supporter comme le poids de déceptions, d'angoisse et de honte de ses prédécesseurs ; il tâche d'oublier, d'ignorer ; pour cela, il s'oublie, il s'enfonce, il s'enhardit dans les traditions flétrissantes de sa caste.... Et, tentant les nuages, sondant les abîmes, les créateurs, les *artistes*, dans la plus haute et la plus large conception du mot, nos compositeurs de génie, nos maîtres vénérés prodiguent leurs fleurs délicates à l'anxieuse entreprise de s'élever au-dessus de cette plèbe de la caste musicale, de n'être pas confondue avec elle, de la repousser, de la détrôner, de trouver des espaces non explorés encore, un coin pour mettre leur statue comme dans une nécropole encombrée.

Em. Mathieu de Monter.

(*La suite prochainement.*)

CONCERTS POPULAIRES DE MUSIQUE CLASSIQUE

—

RÉOUVERTURE, LE DIMANCHE 20 OCTOBRE 1872 (12e ANNÉE)

—

C'est aux premiers concerts de la saison que l'oreille doit ses impressions les plus agréables et les plus vives ; c'est alors qu'une sorte d'indécision et de surprise, dont nul ne saurait se défendre après six mois de jeûne musical, leur rend toute leur vivacité et leur fraîcheur première. Plus tard, sans doute, cette finesse de perception s'émoussera, ce charme s'atténuera..... Mais à quoi bon escompter dès à présent un peu de fatigue et de satiété, que le critique, au surplus, est censé ne jamais connaître?

Il était intéressant de surprendre à de certains indices, dimanche dernier, chez le public si impressionnable des Concerts populaires, cet état de l'esprit qui a laissé s'engourdir une partie de lui-même, et qui assiste, hésitant d'abord, puis charmé, à son propre réveil; les pénétrantes sonorités de l'orchestre, celles qui provoquent le mieux, après toute une saison de silence, cette sensation d'étonnement et de plaisir, aidaient encore puissamment à l'effet.

A la faculté esthétique reprenant ainsi possession d'elle-même, il ne faut pas tout d'abord un aliment de digestion trop difficile: la jouissance, au début, est encore trop subordonnée à l'impression physique pour que la justesse d'appréciation n'en soit pas compromise. Aussi est-il sage, pour un concert d'ouverture, de composer un programme, comme l'a fait M. Pasdeloup, avec des œuvres connues et éprouvées, acceptées sans discussion par les fidèles de toutes les religions artistiques, et dont l'ensemble bien « tempéré », comme le *Clavecin* du vieux Bach, serve comme de préface à la saison musicale.

Le compte rendu en est, Dieu merci, abrégé d'autant : car on n'attend certes pas que j'analyse l'ouverture de *Ruy Blas*, ni la symphonie n° 51 de Haydn, dont le finale, poétiquement surnommé « la Danse de l'Ours », est l'un des plus connus de l'œuvre du maître, ni l'air de ballet de *Prométhée*, ni la Suite d'orchestre, op. 113, de Franz Lachner, qui figure honorablement depuis si longtemps au répertoire des Concerts populaires, et dont le *Menuet* et la *Marche* resteront comme de petits chefs-d'œuvre de sentiment, de grâce enjouée et sereine, de *Gemüthlichkeit*, si j'ose risquer un vocable allemand intraduisible, mais que beaucoup de mes lecteurs reconnaîtront certainement, et qui dit tout cela; — ni même le *Rouet d'Omphale* de Camille Saint-Saëns, qui n'a pas encore ses chevrons, mais qui est en train de les gagner, si j'en juge par la persistance avec laquelle une bonne partie de l'auditoire a demandé le *bis*.

Qu'il me suffise donc de constater le bon accueil fait à tous ces morceaux, et, ce qui a plus de prix encore, leur bonne exécution ; et si j'ajoute que le Cirque était aussi plein que d'habitude, et que

M. Pasdeloup a été accueilli à son entrée et accompagné à sa sortie par de formidables salves d'applaudissements, j'aurai terminé ma tâche, réduite cette fois aux proportions d'un simple *reportage*.

CH. BANNELIER.

Le *Journal officiel* publie un décret qui modifie en plusieurs points l'organisation des musiques militaires. En voici les principales dispositions:

Art. 1er.— La section de musique de chaque régiment d'infanterie et du génie restera composée, sous le rapport du personnel et de l'instrumentation, conformément aux dispositions du décret du 26 mars 1860, sous la réserve des modifications résultant des articles qui suivent:

Cette section comprendra donc :

1 chef de musique ;
1 sous-chef de musique;
38 musiciens.

Total. 40

Art. 2. — La hiérarchie des musiciens, déterminée par le décret du 16 août 1854, est supprimée : il n'y aura plus désormais que des soldats musiciens ayant droit aux prestations en denrées et en nature, ainsi qu'aux récompenses et rémunérations de service attribuées aux soldats, avec lesquels ils compteront à l'effectif général; nonobstant ces dispositions n'auront pas d'effet rétroactif, en ce qui concerne les musiciens de 1re, de 2e et de 3e classe actuellement en fonctions.....

La section de musique fait partie du petit état-major. La solde de soldat de 1re classe sera attribuée aux musiciens, dès qu'ils seront en état de faire leur partie, et, après dix ans de fonctions, il pourra leur être accordé la solde de caporal, mais non le grade.

Art. 3. — Un corps de musique organisé conformément aux dispositions de l'article 1er, sera créé dans chaque école d'artillerie et au régiment de pontonniers. La musique des écoles d'artillerie relèvera directement du général commandant l'école, et sera mise à la disposition des régiments d'artillerie selon les besoins du service. Il sera procédé immédiatement à l'organisation des musiques des écoles d'artillerie de Vincennes, Versailles, La Fère, Douai, Besançon, Grenoble, Toulouse, Bourges, Rennes, Valence et Tarbes.

Art. 4. — Les musiciens sont nommés par le général commandant la brigade ou la subdivision.

. . . . . .

Art. 6. — Il n'est rien changé à la législation en vigueur, en ce qui concerne les chefs et les sous-chefs de musique, ni aux décisions de principe qui en sont la conséquence.

Art. 7. — La loi du 19 mars 1834 sur l'état des officiers n'est point applicable aux chefs de musique; ils continueront à être commissionnés au nom du Président de la République et en vertu du décret qui les nomme, par le ministre de la guerre; les sous-chefs, directement par le ministre.

Après dix ans de fonctions, les chefs de musique pourront obtenir, par décision du Président de la République, les prestations et rémunérations attribuées aux lieutenants.

. . . . . .

Art. 9. — Les régiments de cuirassiers, de dragons, de hussards et chasseurs d'Afrique auront une fanfare dirigée par le maréchal-des-logis trompette, qui prendra seulement la dénomination de trompette-major, et composée de trompettes auxquels seront adjoints dix soldats musiciens qui feront partie du petit état-major.

. . . . . .

Art. 11.— Les musiques des 1re et 2e légions de la Garde républicaine conserveront, à titre exceptionnel, leur constitution actuelle, sous le rapport du personnel et de la composition instrumentale. (Décrets du 16 août 1854 et du 16 mars 1860.)

EXPOSITION D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE

AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

CONCOURS MUSICAUX.

Le 8e concours d'orphéons, d'harmonies et de fanfares a eu lieu lundi dernier au Palais de l'industrie. Le résultat en a été très-brillant. Au premier rang des sociétés chorales s'est placée *la Cœcilia*, de La Haye (directeur M. Hekking), qui a obtenu à l'unanimité les deux premiers prix de lecture à vue et d'exécution, avec félicitations du jury. Le public a fait une véritable ovation à cette excellente phalange vocale, l'une des plus remarquables de l'étranger.

La *Chorale et Fanfare de Chartres*, sous la direction de M. Escudié, et la *Société Amand Chevé*, se sont aussi distinguées.

Pendant la distribution des médailles, *la Cœcilia* a exécuté un chœur de Gevaert, *le Chant biblique de Saül*, aux applaudissements enthousiastes de l'auditoire. C'est elle qui a eu les honneurs de la séance.

Demain, 9e et dernier concours musical. Les divisions supérieures et d'excellence y seront réunies. Aux médailles offertes en prix aux concurrents seront joints cette fois des instruments et des partitions offerts par des fabricants et des éditeurs de Paris.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : dimanche, par extraordinaire, *la Favorite* et *la Source;* lundi, *Robert le Diable;* mercredi, *Don Juan ;* vendredi, *la Favorite* et *la Source.* — Aujourd'hui, par extraordinaire, *le Trouvère* et *Coppélia.*

A l'Opéra-Comique, *Haydée, Mignon, les Noces de Figaro, les Noces de Jeannette.*

Au Théâtre-Italien : *Marta, Lucrezia Borgia, la Traviata, la Sonnambula.*

Au théâtre de l'Athénée : *l'Alibi, Dimanche et lundi.*

*** La direction de l'Opéra vient d'engager M. Achard pour chanter le rôle de ténor dans *la Coupe du roi de Thulé*, dont voici la distribution définitive : le bouffon, Faure; Yorick, Achard; la reine, Mme Gueymard; Claribel, Mlle Bloch. Mais il est possible qu'Achard, avant de créer le rôle qui lui est destiné dans l'opéra de M. Diaz, débute dans un ouvrage du répertoire.

*** Un nouveau ténor toulousain, M. Prunet, vient d'être engagé par M. Halanzier. Il débutera dans *Faust.* — Les débuts de M. Boyer, baryton, lauréat du Conservatoire, sont aussi attendus.

*** La *Jeanne d'Arc* de M. Mermet a enfin touché au port : nous pouvons annoncer d'une manière certaine que M. Halanzier vient de la recevoir. On ne peut encore fixer une époque pour la représentation; mais elle aura probablement lieu au commencement de l'hiver prochain.

*** M. Brabant, ex-machiniste du théâtre de la Porte Saint-Martin, remplace, comme chef machiniste à l'Opéra, M. Sacré fils, nommé depuis quelques mois seulement, et que M. Halanzier n'a pas cru devoir conserver.

*** La reprise de *l'Ombre*, à l'Opéra-Comique, a dû être retardée de quelques jours; elle aura lieu dans le courant de cette semaine.

*** Le chiffre total des recettes de la tournée de *l'Ombre*, en province, pendant la fermeture de l'Opéra-Comique, a été de 108,000 francs; les artistes ont pu se partager 48,000 francs de bénéfice net.

*** Jeudi dernier, un fort intéressant début a eu lieu au Théâtre-Italien, dans *la Sonnambula*, devant une salle brillante comme aux grands jours d'autrefois, et dans laquelle on remarquait mainte célébrité musicale : c'est celui de Mlle Emma Albani, la jeune cantatrice canadienne, dont le vrai nom est Emma La Jeunesse, et qui nous arrive précédée du bruit de succès très-brillants obtenus à Londres et à Florence, presque à son entrée dans la carrière. Sa personne n'a rien d'absolument remarquable; elle est petite, maigre; une certaine grâce un peu enfantine prévient seule en sa faveur. Sa voix est claire, limpide, puissante même dans le registre haut; le medium est velouté et agréable, mais les notes graves existent à peine. Comme cantatrice, Mlle Albani, qui a étudié à Paris avec Duprez et à Milan avec Lamperti, est réellement très-remarquable; elle émet purement et franchement le son, elle phrase bien et dit avec beaucoup de charme les passages en *mezza-voce* : ce serait parfait si la vocalise était plus souple et plus agile. Excellente musicienne, d'ailleurs, — car elle a travaillé, dans un premier séjour à Paris, le piano, et même l'orgue sous la direction de M Benoist, — elle possède, en somme, un talent des plus distingués, bien qu'un peu jeune encore et trop près des leçons du maître; mais l'étoffe est riche, et Mlle Albani a certainement en elle tout ce qu'il faut pour devenir une *diva*. Un peu intimidée au début de l'opéra, elle n'a retrouvé la plénitude de ses moyens qu'au milieu du second acte; après la grande scène du troisième, où elle s'est révélée vraiment grande artiste et à la hauteur d'une des situations les plus dramatiques qui existent dans tout le théâtre italien, son succès, déjà certain, est devenu un triomphe. — Capoul est un Elvino plein de fougue et de tendresse : son talent devient chaque jour plus souple et plus varié. Verger est toujours excellent dans le personnage du comte. — Dans *Marta*, dimanche dernier, Capoul et Mlle Torriani ont encore été très-fêtés. Topai est un *basso-buffo* plein de verve et donne un bon relief au rôle de sir Tristano. — Colonnese a fait sa rentrée le 19, dans le rôle du duc Alfonso de *Lucrezia Borgia*; il a été très-sympathiquement accueilli.

*** L'Athénée ajoute depuis lundi à *l'Alibi* une petite opérette en un acte due à M. Henry Gillet pour les paroles, et à M. Adolphe Deslandres pour la musique, *Dimanche et Lundi*. Le libretto est amusant et original ; la musique, bien faite et fort agréable, dénote chez son auteur de bonnes études. On bisse chaque soir une entraînante chanson à boire. — *Madame Turlupin*, l'opéra-comique d'E. Guiraud, doit passer demain. —

On va mettre en répétition une opérette de M. A. Mutel, *les Billets doux*.

*** L'ouvrage en deux actes de M. Poise, *les Surprises de l'amour*, après avoir été sur le point d'être représenté à l'Athénée à la fin de la saison dernière, avait été porté à l'Opéra-Comique. Cet ouvrage vient de revenir à l'Athénée, où il va entrer immédiatement en répétition.

*** Les rôles des *Braconniers*, le nouvel opéra-bouffe de MM. Chivot, Duru et Offenbach, lu dimanche dernier aux artistes des Variétés, sont distribués à MM. Dupuis, Grenier, Lesueur, Berthelier, Baron, Blondelet, Daniel Bac, Mmes Vanghell et Chaumont.

*** Mme Prelly, qui résiliait il y a quelques jours son engagement avec l'Opéra-Comique, vient d'en conclure un autre avec les Bouffes-Parisiens. Elle débutera mardi dans la *Timbale d'argent* et reprendra le rôle de Mme Peschard.

*** Hier soir a dû avoir lieu, au théâtre des Menus-Plaisirs, la première représentation de *Rocambole aux Enfers*, opérette en quatre actes et neuf tableaux, paroles de MM. Clerc frères, musique de M. W. Bordogni.

*** Il a été fait à la Ville de Paris des propositions pour reconstruire le Théâtre-Lyrique sur une partie de l'emplacement du ministère des Finances incendié. Mais la municipalité ayant eu jusqu'à présent du moins, l'intention de vendre terrain par lots, les pourparlers restent en suspens.

*** On parle de la construction d'un nouveau théâtre sur l'emplacement occupé actuellement par le Grand-Café parisien, à côté des Folies-Dramatiques.

*** Mlle Battu est engagée, à de très-brillantes conditions, au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, pour y chanter notamment le rôle de Sélika de *l'Africaine* et celui d'Alice de *Robert le Diable*. Elle doit partir le 13 novembre.

*** Le nouveau chef d'orchestre du théâtre de Toulon, M. Hugh Cas, y fera prochainement représenter un opéra-comique de sa composition, la *Croix de Jeannette*. Il se propose de fonder, cet hiver, une société de quatuors à Toulon. — On donnera aussi dans cette ville, au courant de la saison, un opéra en quatre actes de M. Paul Aube, ancien consul de Russie, intitulé *Geysa*, et une opérette en un acte de M. Jules Chastan, *Don José de Guadiana*.

*** *Les Cent Vierges* ont parfaitement réussi à Bordeaux, la semaine dernière; on a beaucoup applaudi l'œuvre et les artistes et en particulier Mme Grassot et M. Année.

*** Si les traditions classiques du brigandage se perdent en Espagne, si on ne vole plus guère dans les montagnes, en revanche on pille dans les villes les pauvres auteurs étrangers, en pastichant ou simplement en débaptisant leurs œuvres. C'est dans ces conditions que *le Testament de M. de Crac* se joue dans cinq ou six villes de la Péninsule, sous le titre de *El Baron de la Castaña*, et avec un libretto quelconque et une orchestration refaite sur la partition de piano. Inutile d'ajouter que les théâtres ne paient pas un centime de droits, si ce n'est à ces honnêtes arrangeurs, qui s'entendent admirablement à éluder les traités internationaux, — et dont on va, nous assure-t-on, essayer d'arrêter le petit commerce.

*** On nous écrit de Mexico que l'opéra italien prospère dans cette ville, et que *Dinorah*, en dernier lieu, y a obtenu un magnifique succès.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Le samedi 2 novembre aura lieu, à l'Institut, la distribution solennelle des prix de Rome, sous la présidence de M. Ambroise Thomas. La séance commencera par l'exécution d'une ouverture à grand orchestre de M. Rabuteau, prix de Rome de l'année 1868. Ensuite, M. Beulé, secrétaire perpétuel, lira l'éloge d'un membre de l'Institut décédé. On croit que le discours de M. Beulé sera consacré à l'histoire de la vie et des travaux de l'architecte Duban. On finira par l'exécution de la cantate de M. Salvayre, qui a obtenu le grand prix cette année, et qui sera interprétée par MM. Bosquin, Gailhard et Mlle Devriès, les mêmes qui l'ont chantée au concours. L'orchestre sera dirigé par M. George Hainl.

*** Le Syndicat de la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de musique a décidé à l'unanimité, dans sa séance du 17 de ce mois, qu'il ferait abandon du quart des droits d'auteurs à percevoir à l'occasion de tous concerts et bals qui pourraient être donnés au profit de la souscription nationale ouverte en ce moment en faveur des Alsaciens-Lorrains, et ce, sans préjudice du don de la somme de 500 francs dont nous avons parlé dans notre dernier numéro.

*** Les examens pour l'admission aux classes de chant du Conservatoire ont nécessité trois séances, dans lesquelles on a entendu 54 hommes et 97 femmes. Onze seulement ont été admis parmi les premiers, et seize parmi les secondes.

*** Programme du deuxième Concert populaire de musique classique, qui a lieu aujourd'hui, à deux heures, au Cirque-d'Hiver, sous la direction de M. J. Pasdeloup : 1° Ouverture d'*Oberon* (Weber); — 2° Suite d'orchestre (E. Guiraud); Prélude, Intermezzo, Andante, Carnaval; — 3° *Rêverie* (Schumann); — 4° Allegretto agitato (op. 52) (Mendelssohn); — 5° Symphonie en *ut mineur* (Beethoven). — L'ouverture de *Rienzi*, de Richard Wagner, a figuré quelques jours sur les affiches en tête du programme; mais il paraît que les membres de l'orchestre se sont formellement refusés à la jouer. Ils ne faisaient, peut-être, que devancer le public, qui aurait fort bien pu se refuser à l'entendre, car il n'est pas toujours tolérant; mais ce zèle pour l'honneur de l'art français ne nous en paraît pas moins excessif.

*** C'est la messe en *ut* de Beethoven qui sera exécutée cette année par l'Association des Artistes musiciens à Saint-Eustache, le 22 novembre, jour de la fête de Sainte-Cécile. — L'*Entr'acte* prenait les devants il y a quelques jours, en annonçant que cette solennité venait d'avoir lieu, et que l'église s'était trouvée trop petite pour contenir la foule. Il ne manquait au compte-rendu que les noms des artistes qui *doivent* chanter les *soli*.....

*** M. Danbé a inauguré, dimanche dernier, la série de ses concerts au Grand-Hôtel, devant un auditoire nombreux et brillant. Outre plusieurs œuvres du répertoire classique avec lesquels le public est depuis longtemps familier, le programme comprenait un fragment (andante) de la Symphonie tragique de Schubert, exécutée pour la première fois à Paris, et fort intéressant surtout par son développement, ainsi que l'Intermède de la deuxième Suite d'orchestre de Massenet, joli et pittoresque morceau qui a eu les honneurs du *bis*. On a fait répéter aussi la Sarabande des *Deux Voleurs*, de N. Girard. M. Danbé, qui n'est pas seulement un zélé et intelligent chef d'orchestre, a payé de sa personne en exécutant, avec le talent accompli qu'on lui connaît, l'andante et le finale du concerto de violon de Mendelssohn. L'orchestre, composé de virtuoses qui tous ont fait leurs preuves, manœuvre avec précision et ensemble; et l'effet ne laisserait rien à désirer, si l'acoustique de la salle était moins défectueuse. Ce regrettable inconvénient, auquel, comme on sait, il est si difficile de remédier, n'en laisse pas moins apprécier suffisamment les bonnes qualités de la petite armée instrumentale de M. Danbé, et surtout des solistes, qui ont moins à s'en plaindre. — Le second concert a eu lieu jeudi dernier, et a réussi à souhait, comme le premier. Ce soir, troisième concert.

*** Léonard a donné sa démission de professeur de la classe de perfectionnement du violon au Conservatoire de Liége. L'éminent artiste se fixe désormais d'une manière définitive à Paris, qu'il ne devait quitter, du reste, que six mois chaque année pour aller remplir les devoirs de sa place. Sa nomination datait de l'année dernière.

*** Mme Marie Cabel et Mme Ugalde se proposent de donner au Grand-Hôtel un concert au bénéfice de Mme Casimir, ancienne artiste de l'Opéra-Comique, qui a créé un des principaux rôles du *Pré aux Clercs*. Agée de 70 ans, Mme Casimir est aujourd'hui dans une situation fort précaire.

*** La musique de la deuxième légion de la Garde républicaine, récemment constituée, et dirigée par M. Sellenick, tient à donner signe de vie et à marcher sur les traces de son aînée. Elle donne en ce moment, à la caserne de Tournon, une série de concerts dont le programme ne manque pas d'intérêt.

*** Les Concerts populaires vont prochainement inaugurer leur saison d'hiver à Marseille, sous la direction de M. Momas, par l'ouverture de *Struensée* et la *Symphonie pastorale*, dont on n'a encore entendu que des fragments dans cette ville.

*** Brest possédera bientôt des Concerts populaires. Le chef d'orchestre du théâtre, M. de la Chaussée, s'occupe d'en organiser sur le modèle de ceux de Paris, Marseille, Toulouse, Nantes, etc. Brest est une ville assez importante et assez musicale pour que l'entreprise réussisse.

*** Le premier prix, grande médaille d'or, de la facture d'instruments de cuivre à l'Exposition de Moscou, a été décerné à M. Antoine Courtois, notre excellent facteur parisien.

*** M. Pasdeloup a le projet de faire avec son orchestre, au printemps prochain, un voyage en Amérique. Heureux Yankees! ils auront pu savourer en peu d'années, contre espèces, toutes les jouissances artistiques.

*** On a découvert récemment une pièce curieuse dans les archives du Mozarteum à Salzbourg : c'est l'affiche annonçant la première représentation de la *Flûte enchantée* à Vienne. Un photographe de Munich l'a reproduite et publiée. En voici la traduction : « Aujourd'hui vendredi » 30 septembre 1791, les comédiens du Théâtre impérial, royal et privilégié » Auf der Wieden donneront pour la première fois : *Die Zauberflœte* » (la Flûte enchantée), grand opéra en deux actes, d'Emmanuel Schi- » kaneder. » Suivent les noms des artistes et leurs rôles. « La musique » est de M. Wolfgang-Amédée Mozart, *Kapellmeister* et compositeur en » activité de service de S. M. Impériale et Royale. M. Mozart, par consi- » dération pour l'honorable et respectable public, et par amitié pour » l'auteur de la pièce, conduira l'orchestre lui-même. » Et après un trait de séparation : « Le texte de l'opéra, orné de deux gravures sur cuivre, » représentant M. Schikaneder, avec le véritable costume qu'il porte » dans le rôle de Papageno, se vend chez le caissier du théâtre, au prix » de 30 kreutzer. » Après un nouveau trait : « MM. Gayl, peintre du » théâtre, et Nessthaler, décorateur, se flattent d'avoir travaillé avec le » plus grand zèle artistique, d'après le plan de l'ouvrage. » Et enfin : « Les prix d'entrée sont les mêmes que d'habitude. On commence » à 7 heures. »

*** Le cours public et gratuit d'orthophonie annexé depuis plusieurs

années à l'Institution nationale des Sourds-Muets de Paris et professé par M. E. Colombat, pour le traitement du bégaiement et de tous les vices de la parole, aura lieu les lundis et jeudis, à 7 heures du soir, d'octobre à juillet inclusivement. M. Colombat recommencera aussi très-prochainement son cours du Conservatoire, appelé à rendre de véritables services aux élèves des classes de chant et de déclamation.

*** M. Georges Pfeiffer recommence le 2 novembre ses deux cours d'artistes (piano et musique d'ensemble).

*** M. Alexandre Guilmant, organiste de la Trinité, annonce la prochaine ouverture d'un cours de grand orgue, élémentaire et supérieur, 62, rue de Clichy.

*** M. Louis Dessane est de retour à Paris et il a repris ses leçons au collége Sainte-Barbe. Ce compositeur distingué, qui a tenu avec talent les orgues de Saint-Sulpice, serait prochainement appelé à un poste équivalent dans une grande paroisse de Paris.

*** M. Georges Hess ouvre, le 16 novembre, un cours de piano, rue Richer, 49.

*** La librairie Lachaud vient de mettre en vente *La musique pendant le siége de Paris, impressions du moment et souvenirs anecdotiques*, par notre spirituel confrère M. Albert de Lassalle. Nous reparlerons, dans un prochain numéro, de cette intéressante brochure, qui nous semble appelée à un véritable succès de curiosité.

*** Une mosaïque des principaux airs de l'*Ombre*, arrangée pour orgue expressif, par F. Brisson, vient de paraître.

*** Trois nouveaux morceaux de chant d'Alfred Dassier : *Quand l'été vient*, romance; *les Cinq Etages*, chansonnette, et *Craignez de perdre un jour*, lamento, seront mis en vente cette semaine.

*** Parmi les publications nouvelles pour piano, nous mentionnerons une *Berceuse pastorale* et une mazurka, *Rives enchantées*, de M. Arthur Leavy, lauréat de notre Conservatoire. Ces morceaux témoignent d'un franc tempérament mélodique; ils ont de la fraîcheur et de la grâce; ils sont bien écrits pour l'instrument et ne présentent pas de sérieuses difficultés d'exécution.

*** Vient de paraître, au comptoir de vente du théâtre du Château-d'Eau : *Je suis femme*, couplets chantés dans le *Boudoir de Vénus*, paroles de M. Clairville, musique de M. Diache.

*** Nouvelles compositions d'Eugène Madoulé (chez Klein, éditeur, à Rouen) : *Une promenade à Chambord, une Visite à Chenonceaux*, valses de concert, pour piano; *Souvenirs d'Amboise*, caprice de concert, pour piano.

*** Un concour pour une place de violon vacante à l'orchestre de l'Opéra, aura lieu le mardi 29 octobre courant, à midi. Se faire inscrire au secrétariat du théâtre, tous les jours, de neuf à onze heures du matin.

✝

*** L'art, et surtout la critique d'art, viennent de faire une perte sensible : Théophile Gautier est mort mercredi dernier, à la suite d'une cruelle maladie qui datait du siége de Paris, et dont les souffrances et les privations d'alors avaient été la cause première. Né à Tarbes le 31 août 1808, peintre d'abord, puis poëte, et l'un des plus ardents pionniers du romantisme, dont il écrivait naguère l'histoire, écrivain dramatique, romancier plein de charme et d'originalité, Théophile Gautier tient à la musique par plus d'un côté : il a été critique théâtral très-lu et très-apprécié, et il est auteur du livret de quatre des plus charmants ballets qu'ait joués l'Opéra : *Giselle, la Péri, Gemma* et *Sacountala*; il ne lui aura pas été donné de voir à la scène le dernier qu'ait esquissé sa plume pittoresque, *le Preneur de Rats*, qu'on monte en ce moment. — Ses obsèques ont eu lieu avant-hier à l'église de Neuilly : Paris artistique et littéraire était là tout entier. Faure y a chanté un *Pie Jesu*.

*** A Ludwigsburg (Bavière) est mort, le 4 octobre, un facteur d'orgues très-réputé en Allemagne, Eberhard-Friedrich Walcker. Son chef-d'œuvre est l'orgue célèbre de la cathédrale d'Ulm ; il en a construit beaucoup d'autres à Saint-Pétersbourg, Moscou, Agram, et dans diverses villes d'Amérique.

ÉTRANGER

*** *Londres*. — Un incendie s'est déclaré, il y a quelques jours, au théâtre de Covent-Garden. Il a pu heureusement être éteint avant d'avoir fait de grands ravages. — L'archevêque Manning,— un rigoriste, comme on sait, — a exclu les voix de femmes des jubés de toutes les églises de son diocèse.

*** *Bruxelles*. — Encore deux victimes du système des débuts et de l'humeur difficile du public : Mme Sarolta-Acs et Mlle Dannery, après une orageuse représentation du *Trouvère*, ont dû résilier séance tenante. A force de refuser chanteurs et chanteuses, les dilettantes de la Monnaie pourraient bien passer toute la saison en essais. Mlle Moisset, par contre, a réussi dans *le Pré aux Clercs* et *la Dame Blanche*; on espère beaucoup d'elle pour les représentations d'opéra-comique. — Les Concerts populaires recommenceront le dimanche 17 novembre au théâtre de la Monnaie, et cette fois sous la direction de Henry Vieuxtemps. — *La Princesse de Trébizonde* est fort applaudie en ce moment au théâtre des Galeries-Saint-Hubert.

*** *Vienne*. — Le 5 octobre, *Lohengrin*, avec Niemann, a été donné au bénéfice du fonds des pensions de l'Opéra. La question des pensions n'étant pas décidée encore, les choristes ont voulu témoigner de leur mécontentement en s'abstenant de chanter à cette représentation. Finalement ils s'y sont décidés, mais au moment d'entonner *fortissimo* le premier chœur, c'est à peine s'ils se faisaient entendre. M. Herbeck, le chef d'orchestre, a été obligé de mêler sa voix aux leurs pour mener le premier acte à bonne fin. Une intervention des directeurs, pendant l'entr'acte, a produit quelque effet, mais la représentation n'en a pas moins été très-languissante. — La première nouveauté mise à l'étude sera *Aida*. — L'empereur a accordé au chambellan comte de Wickenburg, à MM. de Melingo et Dittrich, l'autorisation qu'ils avaient sollicitée, de construire, au Schottenring, un nouveau théâtre qui portera le nom d'*Opéra-Comique*. Ce théâtre pourra être prêt avant la fin de l'Exposition universelle.

*** *Aix-la-Chapelle*. — C'est dans notre ville qu'aura lieu, l'année prochaine, le cinquantième grand festival rhénan de la Pentecôte.

*** *Posen*. — Le premier concert de la tournée Ullman a eu lieu ici. Mme Monbelli, Sivori et le violoncelliste Deswert en ont eu les honneurs.

*** *Venise*. — La saison s'est ouverte, au Théâtre-Rossini, avec *Il Barbiere*, chanté par Montanaro, Polonini et Mme Derivis, et au théâtre Camploy, avec *Ernani*. Pour ce dernier théâtre, l'impresario Carcano a engagé, entre autres artistes, la *prima donna* Laura Sainz et le *basso-buffo* Fioravanti. Il donnera les opéras *le Fate* et *la Giralda*, nouveaux pour Venise; Cagnoni, l'auteur de *la Giralda*, viendra lui-même mettre en scène son œuvre.

*** *Naples*. — En attendant *l'Ombra* qu'on répète, le Théâtre-Rossini a donné *Carmosina*, un opéra de Sarria, presque oublié aujourd'hui, et qui obtient un regain de succès.

*** *Gênes*. — Le Théâtre-Paganini a fait son ouverture avec *Fausto*.

*** *Zara* (Dalmatie). — La saison a été inaugurée avec *Marta* au Teatro-Nuovo.

*** *Madrid*. — Le 10 octobre, le théâtre national de l'Opéra a ouvert ses portes. Mme Sass a fait son début ce soir-là dans *Anna Bolena*, et a remporté un véritable triomphe. Le ténor Barbacini et la basse Ordinas ont été associés à son succès.

*** *Saint-Pétersbourg*. — La saison italienne a été inaugurée le 14 octobre par *l'Elisir d'amore*. Mme Mallinger, débutant dans un des meilleurs rôles de la Patti, n'a pu éviter une comparaison qui n'est pas toute à son avantage, et son succès s'en est ressenti. On ne saurait dire cependant qu'elle ait échoué; mais son talent a paru plutôt dramatique que gracieux. Gardoni a été très-applaudi. Il avait chanté il y a vingt-deux ans le rôle de Nemorino pour la première fois à Saint-Pétersbourg. — Le 17, on a donné *Roberto il Diavolo*, avec Mme Volpini et le ténor Nicolini, qui ont réuni tous les suffrages. On les a rappelés douze fois après le dernier acte. — *Les Cent Vierges* n'ont eu encore que quelques représentations au théâtre français des Bouffes, et déjà la vogue leur est acquise. Mlles Lovato (Gabrielle) et Foliari (Églantine) y sont charmantes.

*** *Copenhague*. — Le roi a posé la première pierre du Théâtre-National, en présence de la famille royale et des principaux personnages de la cour et de la ville. Les artistes de l'Opéra ont exécuté une cantate composée pour la circonstance.

*** *Boston*. — Les concerts Patti-Mario, couronnés du plus complet succès à New-York, ont commencé ici, et le résultat s'annonce aussi favorable. La pianiste Teresa Carreño et le violoniste Emile Sauret sont associés au triomphe des deux grands virtuoses du chant.

Le Directeur. G. BRANDUS. — *L'Administrateur* : Édouard PHILIPPE.

AVIS. — Adjudication en l'étude de M. Meunié, notaire à Paris, rue du Cherche-Midi, 17, le 29 octobre 1872, à midi, d'un fonds d'éditeur marchand de musique, exploité rue Halévy, 14, par M. Legouix, comprenant la clientèle et l'achalandage dudit fonds, le mobilier industriel et les marchandises dites d'assortiment.

Mise à prix : 6,000 francs.

M. Sommaire, syndic de faillite, rue des Écoles, 40.

AVIS. — M. P. JURGENSON, éditeur de musique à Moscou, demande des agents pour ses publications, en France et en Belgique.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruits dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS** et **Cie**, 103, RUE DE RICHELIEU

La Partition pour Chant et Piano

AVEC PAROLES ITALIENNES ET FRANÇAISES DE

LA SONNAMBULA

OPÉRA EN TROIS ACTES DE

BELLINI

FORMAT IN-8° — PRIX NET : 10 FR.

MARTHA | L'OMBRE

OPÉRA EN QUATRE ACTES | OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Paroles de **M. DE St-GEORGES**, musique de

F. DE FLOTOW

Avec paroles italiennes, net : 20 fr.
Avec paroles françaises, net : 15 fr.

La Partition

Avec paroles italiennes, net : 20 fr.
Avec paroles françaises, net : 15 fr.

La même arrangée pour le Piano seul, in-8°, net : 10 francs. — Pour le Piano à quatre mains, net : 20 francs.

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS

L'Ouverture pour le Piano à deux et à quatre mains. — Orchestre.

Arrangements divers pour le piano et autres instruments

QUADRILLES, VALSES, POLKAS, POLKAS-MAZURKAS, ETC.

NOUVELLES COMPOSITIONS POUR ORGUE, HARMONIUM ET PIANO

D'ALEXANDRE GUILMANT

Organiste du Grand-Orgue de l'Église de la Trinité, à Paris.

En vente à Bruxelles: chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour.—A Paris: chez **SCHOTT** et **Ce**, 6, rue du Hasard.—A Londres: chez **SCHOTT** et **Ce**, 159, Regent Street.

MORCEAUX POUR PIANO.

Canzonetta.
Idylle ..... 6 »
Scherzo-valse.
Air d'une Cantate de J.-S. Bach (transcription).
Pauline, polka ..... 3 »
Mazurka.
Prière pour violoncelle, avec accompagnement de piano.

MORCEAUX POUR HARMONIUM.

Prière et Berceuse	Op. 27	5 »
Canzonetta	Op. 28	6 »
Fughetta	Op. 29	5 »
Scherzo	Op. 30	9 »
Aspiration religieuse	Op. 31	5 »
Villageoise	Op. 32	4 »
Air, Gavotte et Menuet de J.-S. Bach (transcription)		6 »
Chœur et Rondeau de Phaéton, de Lully (transcr.).		4 »
Allegro, Air et Final de Hændel (transcription).		7 50

SECONDE SÉRIE DE PIÈCES POUR ORGUE.

Septième Livraison.
Morceau de concert, prélude, thème, Variations et final en *sol* majeur.

Huitième Livraison.
Marche nuptiale en *mi* majeur.
Élévation en *la bémol* majeur.
Fugue en *ré* majeur.

Neuvième Livraison.
Antienne en *sol* mineur
2e Offertoire sur des Noëls en *ré* mineur et majeur.
Verbum supernum, strophes d'hymne en *ré bémol* majeur
Andante en *sol* majeur.

Tous ces ouvrages se trouvent aussi chez l'auteur, 62, rue de Clichy, à Paris

CHEZ DURAND, SCHŒNEWERK ET Ce,
4, Place de la Madeleine.
Deux morceaux pour harmonium, n° 1. *Recueillement*; n° 2. *Valse*. 7 fr. 50. — *Pastorale*, duo pour piano et harmonium. 7 fr. 50.

LONDRES.—PALAIS DE CRISTAL

NATIONAL MUSIC MEETINGS

Eté de 1873.

Concours de Sociétés chorales, anglaises et étrangères, chœurs d'église, chanteurs de *madrigals* et *part songs* anglais, musiques militaires et autres (harmonies et fanfares), chanteurs solistes (soprani, contralti, ténors ou basses), et virtuoses sur la trompette.

La valeur totale des prix qui seront distribués aux plus méritants est de 36,000 francs.

Pour les conditions et détails, s'adresser à M. Willert Beale, Crystal Palace, London.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.

Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaire.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

L'IMPRIMEUSE

BERRINGER

BREVETÉE S. G. D. G.

Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

SPÉCIALITÉ DE CARTES DE VISITE
PROGRAMMES DE CONCERTS ET SOIRÉES MUSICALES
COLLOT, passage Jouffroy, 38.
Livraison, deux heures après commande.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Ce

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 44. — 3 Novembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

Théâtre national de l'Opéra-Comique. Reprise de *l'Ombre*. **Paul Bernard**. — La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter**. — Revue des Théâtres. **Ad. Laroque**. — Exposition d'économie domestique. Concours musicaux. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

—

Reprise de **L'Ombre**. — Mme Galli-Marié, Mlle Priola, M. Lhérie, M. Ismael.

Cette seconde reprise du dernier ouvrage de MM. de Saint-Georges et de Flotow porte certainement en elle une importance qui ne peut échapper à personne. C'est une prise de possession définitive. Désormais, ce nom d'une œuvre choyée du public appartient à l'affiche de l'Opéra-Comique, sa place y est à tout jamais stéréotypée: *l'Ombre* fait bien et dûment partie du répertoire consacré, et, périodiquement, comme les feux tournants d'un phare qui se succèdent pour revenir toujours, ce charmant ouvrage reparaîtra forcément, tenant son rang au milieu des partitions qu'on ne peut oublier et qu'on veut toujours réentendre. Comme *la Dame Blanche*, comme *le Pré aux Clercs*, comme *le Domino noir*, *l'Éclair* et *la Fille du Régiment*, *l'Ombre*, à partir de cette seconde reprise, prend droit de cité sur la scène de l'Opéra-Comique, et nos petits-neveux pourront l'applaudir à leur tour, ainsi que nous battons des mains aujourd'hui aux mélodies impérissables des Boïeldieu et des Hérold.

Quel intéressant *scénario* et quelle ravissante musique! Quelle conception touchante, et combien a été heureuse la collaboration de ces deux auteurs, déjà frères par le succès, alliance fortunée qui a su nous doter encore d'un de ces ouvrages types dont l'espèce se perd tous les jours, et dont la limpidité produit un contraste si frappant avec le courant troublé qui descend des hauteurs wagnériennes! La pièce de *l'Ombre* a été goûtée l'autre soir plus encore que jamais. Chacun saluait au passage des mélodies aimées et des refrains déjà populaires, et j'ai surpris plus d'un visage sympathique aux malheurs de la pauvre Jeanne et du chevaleresque Fabrice. Quant aux gaietés du docteur Mirouet et aux agaceries de Mme Abeille, toute la salle y a pris un plaisir infini, partageant les unes et souriant aux autres.

Il est vrai de dire que jamais l'interprétation générale ne s'était montrée jusqu'ici aussi complétement satisfaisante. On peut facilement d'ailleurs en expliquer la raison. Les quatre artistes qui, l'autre soir, jouaient *l'Ombre* pour la première fois ensemble devant le public parisien, venaient tout simplement d'effectuer quarante répétitions dans une tournée théâtrale en province, tournée fructueuse à tous égards et d'où les quatre vaillants interprètes ont rapporté pas mal de bénéfice et beaucoup d'expérience. De même qu'autrefois les Compagnons du tour de France, les morceaux d'ensemble sont revenus de ce voyage farauds et délurés, et le quatuor de la table, entre autres, a été enlevé avec une finesse, un *brio*, une sûreté et une perfection rare. Aussi quel *bis!*

De la première distribution de l'ouvrage, Mlle Priola reste seule aujourd'hui. Déjà, l'année dernière, Ismaël avait succédé à ce pauvre Meillet et Mlle Reine à Mlle Marie Roze. Cette fois, Monjauze est remplacé par le ténor Lhérie, et le rôle sympathique de Jeanne vient enfin de trouver, en Mme Galli-Marié, l'artiste consciencieuse et expérimentée qui devait le mettre particulièrement en lumière. En constatant aujourd'hui le succès nouveau de Mme Galli-Marié et la manière hors ligne dont elle vient de remplir le personnage de Jeanne, on se demande comment on n'avait pas encore pensé à faire valoir l'un par l'autre, un tel rôle et une telle artiste.

L'ensemble de l'ouvrage y gagne une saveur de haut goût; on pourrait presque avancer que c'est une création nouvelle, tellement cette dernière interprète y a semé d'effets saisissants et inattendus. Son entrée au premier acte, le finale du second acte, tout le troisième, ont été pour Mme Galli-Marié une suite de succès, de bravos et de rappels mérités. A la partie dramatique du personnage de Jeanne, elle a positivement donné le baptême; à la partie musicale elle imprime, par son expérience et son tact habituel, un cachet séduisant de poésie et de charme.

M. Lhérie la seconde parfaitement. Ce jeune ténor est en voie de progrès marqués. Il possède de la chaleur, du goût, et son jeu commence à devenir sympathique. Sa diction s'améliore sensiblement, sa voix est bien posée; il a des élans qui électrisent la salle entière. En un mot, il a partagé le succès de Mme Galli-Marié.

L'excellent Ismaël s'incarne chaque jour davantage dans le rôle charmant du docteur. Il le joue avec une bonhomie sans pareille et le chante à ravir. Avec ses couplets de *Midi, minuit*, il a enlevé, haut la main, le *bis* de rigueur.

Quant à Mlle Priola, sa voix est plus fraîche que jamais, si c'est possible. La création de Mme Abeille est une de ses meilleures, et l'on pourrait presque dire qu'elle est la marraine du succès de ce charmant ouvrage, puisqu'elle reste la seule maintenant qui ait présidé à sa naissance.

Paul Bernard.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(9me article.) (1).

MOYEN-AGE.

V

MANÉCANTERIE ET MÉNESTRANDIE.

Rien ne commence; tout recommence.

L'Empire d'Occident croulant sur ses bases et les Barbares se rassemblant déjà pour la curée du monde, l'Empire d'Orient recueillit, concentra et entretint, en se l'assimilant, l'héritage de la civilisation latine.

Byzance continua Rome avec ses Césars marchant à volonté sur tous les fronts, élevant de terre aux plus hauts emplois, et, suivant leur humeur, faisant descendre sous terre, avec la souveraineté du peuple sur les protocoles et le nom de la République au fronton des théâtres; avec une caste opulente et dégradée de *cinquante mille* histrions et baladines; avec des orchestres de tibicènes et de flûteurs mariant leurs fanfares aux sauvages clameurs des belluaires; avec des chansons satiriques dont la terreur de la délation ne comprimait pas l'incessant essor et où ne se trouvait même plus la profondeur de la haine; avec des factions transformant l'arène des cirques en d'épouvantables champs-clos; avec les mêmes appétits de jeux, de spectacles et de débauches auxquels les almées offraient des stimulants nouveaux.

Dans cette atmosphère enfiévrée, nous ne savons quoi de virulent et d'âcre caractérise les rapports de la musique et de la société. Il semble qu'il n'y ait plus de vie naturelle et saine. Si la faculté lyrique existe dans quelques hautes et rares organisations de poëte ou de musicien, elle n'est qu'une rosée amère à des tempes douloureuses, moins un don qu'une affliction. Byzance, c'est encore, ce sera longtemps Rome émigrée aux rives du Bosphore, mais une Rome asiatique, outrée, excessive, tout entière attachée à sa proie de plaisirs.

Nous pouvons donc ne pas surcharger de couleurs nouvelles une ébauche précédemment crayonnée.... Aussi bien, les temps du renouvellement de l'humanité sont arrivés. Le christianisme ouvre un autre ciel à la foi, proclame la fraternité des hommes, groupe les indépendances intellectuelles et va constituer les nations dans le tempérament de justice générale du « droit des gens ».

***

Antérieurement à la prédominance de la religion nouvelle en Europe et sur le concert plus sonore qu'harmonieux de la musique diatonique, s'était élevée et avait peu à peu grandi la note des nations successivement détachées du point central, du cœur de l'Asie. L'humanité a une puissance lyrique universelle. C'était la voix des individualités réunissant le triple don et le triple ministère de prêtre, de poëte et de musicien, que les Celtes nommaient *Bardes*, les Scandinaves *Skaldes*, les Anglo-Saxons *Gleemen* : — véritables chefs et pasteurs de ces peuplades de guerriers, de bûcherons et de chasseurs, entonnant dans les batailles l'entraînant *bardit*, lançant les plus cruelles invectives aux traîtres et aux lâches et célébrant par des hymnes farouches de farouches divinités.

A une époque reculée, l'Écosse avait été le foyer du génie religieux et allégorique qui constitue l'essence même de la poésie, et dont les Bardes étaient les interprètes. Ossian, malgré son défaut d'instruction, fut un créateur. Les Calédoniens possédaient au sein de leurs montagnes le Parnasse gallique, le mont sacré des Iles occidentales; et lorsque le culte antique, livré à la corruption des hommes et des choses, commença à déchoir dans les Gaules, c'était en Albion, mise au rang des îles saintes par les Indiens mêmes, que les Druides allaient l'étudier.

Les Bardes constituaient la caste supérieure des Celtes qui les entouraient d'un respect mêlé de crainte superstitieuse. Ils attribuaient à leur art une origine surnaturelle; leur personne était sacrée. Rien ne ressemble plus à l'idée que les Grecs primitifs avaient d'Orphée et des chantres-législateurs. Ce n'est pas de l'imitation, mais le résultat de circonstances et de sentiments identiques. Les peuples admirent la supériorité intellectuelle et son rayonnement, en raison directe de leur ignorance. Lorsque les Grands-Bretons eurent abjuré le druidisme, cette vénération diminua à mesure que les esprits s'éclairèrent, mais auparavant on trouve dans l'histoire bien des traits qui attestent toute l'importance que l'on attachait au caractère de ces rudes improvisateurs du Nord.

Alfred, roi d'Angleterre et roi habile dans un siècle barbare, pour reconnaître les positions de l'armée danoise qui venait d'envahir ses États, en 878, prit l'extérieur d'un *gleeman* et franchit les lignes ennemies, en chantant et vaticinant. On lui fit honneur et fête; il n'éveillait aucun soupçon. Il put donc à loisir étudier les retranchements et former son plan d'attaque. Quelques jours après, il taillait en pièces les Danois. Étrange façon de remercier d'une hospitalité généreuse! mais ruse de guerre, bien de l'époque.

Aulaff, roi de Danemark, se servit à son tour du même procédé pour pénétrer dans le camp d'Athelstane d'Angleterre, son ennemi. Une harpe à la main, il se présenta devant la tente du roi, chanta, en fut bien traité et récompensé. Cette ruse ne devait pas avoir le même succès que celle d'Alfred. Par scrupule d'honneur ou de superstition, Aulaff jeta l'argent qu'on venait de lui offrir. Un soldat le vit, et l'éveil donné, l'armée danoise fut sauvée.

Le respect des Bardes, à vrai dire, n'était pas général. Jusqu'au quinzième siècle, la rudesse des tribus de l'extrême Nord continua à voir dans la musique un maléfice que l'on combattait par les actes les plus barbares. En Suède, par exemple, il était toléré, sinon permis, de tuer un Skalde, à la seule condition pour le meurtrier de devoir aux héritiers du mort une indemnité ou « prix du sang, » composée d'une paire de souliers, d'une paire de gants et d'un veau de trois ans; et encore, l'héritier ne recevait-il pas simplement cette triste compensation. A un jour dit, il se rendait avec l'assassin et quelques personnes désignées au haut d'une colline à pente abrupte; on traînait le veau au plus élevé du terrain, après lui avoir soigneusement graissé la queue; l'héritier la prenait en main, l'assassin frappait la bête qui cherchait à s'échapper en descendant, et si le malheureux parvenait à arrêter le veau sur la déclivité du sol, il le gardait pour lui, sinon rien ne lui était dû.

C'était faire bien peu de cas de la vie humaine, même de celle d'un poëte!

***

Le moyen-âge, auquel les Skaldes et les Bardes nous conduisent, fut le produit de la civilisation romaine, de la barbarie germanique et du christianisme. La chute de deux empires, celui d'Occident et celui d'Orient, marque les termes de la durée de cette époque à laquelle les figures de l'empereur Frédéric II, d'Innocent III, de Grégoire IX, donnent tant de grandeur et de solennité; celles de saint Louis et de saint François d'Assise, tant d'élévation morale et de pureté; les épopées religieuses et chevaleresques dans leur premier et chaste épanouissement, le chant sacré dans toute sa fleur, tant de grâce et de beauté; en même temps que l'idée de patrie réduite à la tribu et l'esprit de servilité, embrument les perspectives, et ferment l'horizon : — époque racontée par les historiens et les chroniqueurs jusqu'en ses particularités les plus intimes; fouillée jusqu'à la fibre des parchemins de sa scolastique par les fanatiques du *sic et non;* évoquée par les artistes, dans les actes de foi de sa sculpture, dans les merveilles de finesse, de patience, de naïveté, de malice de ses toiles, de ses vélins et de ses tentures; chantée par tous les amoureux de l'idéal; ressuscitée en quelque sorte par d'innombrables œuvres où la fantaisie brode l'érudition de capricieuses arabesques et que les beautés épiques de *Notre-Dame de Paris* dominent de toute leur majesté; époque inépuisable en révélations de tous genres, l'étude et le souci permanents de la science moderne, depuis près d'un demi-siècle, et que l'on ne saurait cependant encore, ni toute accepter, ni toute contredire, même au point de vue artistique,

(1) Voir les nos 32, 33, 34, 38, 39, 40, 41 et 43.

car la partialité de la croyance ou du doute trouble ses sources et altère ses documents.

L'image que les souvenirs, si diversement exploités, du moyen-âge éveillent le plus ordinairement à l'esprit est celle d'une grande cité inégale, embrouillée, tortueuse, sans ordre ni plan, remplie de carrefours, de passages, de ruelles, de monuments entassés, de places encombrées, de portes monumentales, d'arcs antiques, de clochers, de flèches, de coupoles; mais qu'au coucher du soleil, du haut des collines prochaines, on aperçoive à l'horizon cette ville dessinant sa silhouette déjà sombre sur le ciel encore rougi du couchant, on y distingue des étages naturels, des accidents dominants, une certaine régularité.

Les masses imposantes et combinées qui se présentent à notre examen spécial sont la *Manécanterie* d'un côté, la *Ménestrandie* de l'autre. Les ménestrels et les chantres, composant la caste musicale, répondant les premiers, à d'impérieux besoins sociaux, les seconds, aux nécessités des rites de la religion d'État.

***

Dès le berceau de l'Eglise chrétienne, on a chanté les louanges du Christ, la gloire des apôtres et celle des martyrs. Il est naturel à l'homme de chanter ce qu'il adore; la prière qui s'élève du cœur sous la forme d'un chant semble plus éloquente que celle de la simple parole. Le chant public, c'est le sentiment de tous. « Il appartenait à la religion de l'amour, a-t-on dit fort judicieusement, d'employer la langue par excellence du sentiment et de faire du chant public le fondement de son culte. » Les catacombes retentirent de chants d'allégresse, d'hymnes pieuses exaltant la foi des néophytes et contribuant à leur donner la force de braver la persécution.

Aussitôt que l'Eglise eut conquis, vers le quatrième siècle, le droit d'ouvrir des temples et de confesser publiquement sa foi, jalouse que le plus grand nombre prît une part directe à la célébration des offices, elle admit d'abord, les yeux fermés, la superstition païenne dans son giron, attendant que la moisson fût entassée pour séparer l'ivraie du bon grain.

C'est ainsi qu'elle se garda bien de répudier la danse qui tenait un des rôles principaux des liturgies et des rites qu'elle voulait détrôner. Aux jours des plus cruelles persécutions, des confréries d'hommes et de femmes cherchaient les solitudes et y émigraient pour danser et faire leur salut. Les premiers ordres monastiques, *Choreutes*, ont tiré leur appellation de la danse. Bientôt, dans les temples, à Saint-Pancrace de Rome, notamment, on dressa devant le maître-autel des théâtres où prêtres et fidèles ballaient avec ferveur; les évêques, nommés à cause de cela *præsules*, menaient le branle pour l'édification commune. La licence ayant détruit la pureté primitive de ces pieux divertissements, ils furent interdits par la censure ecclésiastique, mais l'usage en demeura longtemps encore.

Les vénérables prélats du Concile de Trente donnèrent, à l'issue de leur messe solennelle du Saint-Esprit, un festin somptueux suivi d'un grand bal où princes, cardinaux et évêques dansèrent, dans la plus cordiale entente, avec les belles dames invitées à la fête. A la Saint Martial, les gens de Limoges dansaient en rond dans le chœur de leur cathédrale, en chantant à la fin de chaque psaume, au lieu du *Gloria patri*: *Sain Marçau preja per nôu et nôu epingoran* (sauterons) *per vôu*. Le P. Menestrier rapporte que dans bien des églises, lors de certaines fêtes, les chanoines dansaient, masqués, avec les enfants de chœur. Souvenir des âges primitifs! Le docte Jésuite cite une infinité d'exemples de danses liturgiques, dont la plus curieuse fut assurément le grand Ballet ambulatoire donné en 1610, à Notre-Dame de Lorette, à Rome, pour la béatification d'Ignace de Loyola. Les Flagellants français qui dansaient et se fustigeaient *ad majorem Dei gloriam*, ont été la dernière théorie de cette chorégraphie sacrée.

Dans le principe, l'Église adapta — travail de vulgarisation souvent renouvelé depuis, — les textes saints sur des chants populaires qui servirent d'artifice mnémonique à la propagation de la jeune doctrine. Chaque peuple, chaque district même eut ainsi ses chants particuliers, dont Heydlen et Muratori offrent de nombreux points de comparaison.

A mesure que les nouvelles idées gagnaient du terrain, que l'homme sentait qu'il n'avait plus seulement des désirs de bien-être à satisfaire, qu'il lui fallait étendre à ses semblables une charité inépuisable et ne point préférer une existence égoïste, brutale, sensuelle, à la noble vie de la créature faite à l'image de son Dieu; dans ces idées où la vie n'était qu'un temps d'épreuve dont les mystérieuses conséquences se posaient comme une énigme terrible à l'espérance et à la crainte, l'imagination en émoi créa des chants, spontanément acceptés, appris, retenus, répandus par les plus grands et les plus humbles. Comme chez les races sémitiques, le cantique se juxtaposa à la mélopée hiératique et les fidèles devinrent les interprètes naturels de ces inspirations directes de leur foi; tous les commencements, toutes les enfances se ressemblent. Le poëme mystique d'Ansellus Scolasticus ne fut pas moins populaire au sixième siècle que l'invocation d'Apollon ne l'avait été, à Athènes, sous Périclès: tous deux exprimaient en effet, à leur heure, des souvenirs et des croyances mises en vibration par une commune intelligence.

L'Église, née au déclin d'une grande civilisation qu'elle venait remplacer, s'en est approprié les éléments, les a fait servir à des besoins immédiats par des actes habiles d'administration et de propagande morale et a transformé le monde antique sans rien créer d'absolument nouveau.

Les illustres personnages occupés de sa constitution et de son enseignement, Grégoire le Grand, un des premiers, surent apprécier toute l'importance de l'emploi de la musique dans le culte et ils s'appliquèrent à le régulariser. Nous avons étudié ailleurs la formation, les développements et les altérations de ce chant grégorien, emprunté aux modes les plus simples du système musical grec, sur lequel la fantaisie humaine, se donnant libre carrière, a créé un art tout moderne; notre sujet ne revendique, au surplus, que le côté social, que l'aspect pittoresque de la question.

Grégoire le Grand ne se borna pas à rédiger musicalement dans son *Antiphonaire* tous les offices de l'année. Il établit une école de chant à Rome et il surveilla les exercices de ses deux divisions, au Vatican et dans la basilique de Saint-Jean de Latran. On lit dans sa Vie écrite par le diacre Jean, que les infirmités le forçant à garder le lit, il n'avait pas voulu cependant interrompre ses leçons de musique, et que l'on conservait précieusement la baguette dont il se servait pour *inculquer* la mesure à ses jeunes élèves.

La France se hâta d'annexer à ses églises, à ses monastères, des écoles de chant ecclésiastique, ou *Manécanteries*, — les exercices y commençaient de bonne heure, au son de la cloche des matines, — sur le modèle de celle de Rome, et souvent, à Metz notamment, avec des maîtres venus des bords du Tibre. En Italie, ces établissements demeurèrent florissants jusqu'aux guerres du treizième siècle qui en suspendirent le progrès. On y cultivait le plain-chant et toute musique convenant à l'église; on y formait des professeurs et des virtuoses habiles; compositeurs, organistes, chantres en sortaient, après avoir subi de difficiles épreuves établissant leur mérite.

Les Manécanteries, qui ne prirent le nom de maîtrises que vers la Renaissance, et s'adjoignirent seulement alors des éléments laïques, furent donc le centre d'action et le refuge de la caste musicale religieuse du moyen-âge. En ce temps-là, tout ce qui touchait au culte était ordiné; les ministres du sanctuaire en remplissaient toutes les charges. Il fallait être prêtre pour sonner les cloches; à plus forte raison pour chanter au lutrin, fonction qui touche de plus près au dogme lui-même qu'on ne le pense. Entre l'imagier qui taille une figure de saint ou un ornement gothique et le chantre qui publie le Symbole des apôtres devant l'autel, il y a une différence importante: ce dernier revêt une sorte de caractère qui se rattache à l'acte religieux d'une façon plus étroite: sa présence matérielle, sa prière sonore, apportent au culte un concours actif qui relève son importance; il résume en lui l'artiste, le sujet représenté et l'homme ayant l'intelligence de ses propres actes: c'est l'*âme parlante* de la liturgie.

Aussi le chef de la Manécanterie, le grand-chantre ou primicier des cathédrales et des collégiales était-il un personnage considérable, et le premier dignitaire du Chapitre. Il donnait le ton des antiennes. Il régissait le chœur: il y avait sur les membres du

clergé le droit de correction spécifiée jusqu'à un soufflet; il pouvait ouvrir et tenir des écoles de musique et de chant; il venait immédiatement après l'évêque.

Pour comprendre le rôle, l'influence des Manécanteries, il est indispensable de bien se pénétrer de l'esprit du onzième siècle, où la foi avait pris possession de toutes les facultés, de toutes les aptitudes. La louange et la prière montaient vers Dieu escortées des magnificences de la poésie et de l'art musical; la sculpture ouvrageait, décorait les murailles, les chapiteaux, les autels; les vitraux composés remplaçaient les verrières romanes aux teintes plates; la liturgie s'enrichissait de morceaux exprimant tous le lyrisme populaire qui est le caractère saillant de cet âge héroïque du christianisme; le chant sacré résonnait sur les champs de bataille, comme l'ancien *bardit*. La légende ne veut-elle pas que la psalmodie de quelques motets ait renouvelé pour Robert le Pieux, assiégeant Melun, le miracle de Jéricho? Au matin de Bouvines, alors qu'on allait en venir aux mains, Guillaume le Breton, chapelain du roi, entonna le spaume *Dominus Deus qui docet*, et puis, en actions de grâces, l'*Exsurgat Deus*. Lorsque Louis IX s'embarqua à Aigues-Mortes pour la croisade, les musiciens de la manécanterie royale l'accompagnèrent sur sa nef; au moment de déraper, dit le bon sire de Joinville, le maître nautonier leur cria : Chantez, de par Dieu! et ils entonnèrent tous à une voix *Veni Creator*. Beaucoup plus tard, après la bataille d'Aignadel, la musique de Louis XII exécuta en cet endroit un *Te Deum* solennel.

Dans ce milieu, dans ce perpétuel renouvellement d'ardent enthousiasme, maîtres et disciples vivant en communauté sous la règle de labeur et d'austérité des Manécanteries, se servaient du chant sacré, traité avec respect et conscience, comme d'un adjuvant, comme d'un ressort actif de piété. Ils y trouvaient, ainsi que saint Augustin, une source de vives émotions; son étude les détachait, à l'exemple d'Amsbert, évêque de Rouen, de l'attrait des fêtes mondaines; son exécution les ramenait, comme Dunstan de Canterbury, aux choses de Dieu et calmait en eux l'orage des passions; enfin, avec les Pères, les Papes, les Docteurs. les Conciles, ils estimaient que la musique était d'une merveilleuse efficacité pour élever l'esprit à la contemplation des choses célestes, qu'elle constituait un hommage rendu au Créateur et qu'elle faisait participer, comme les autres actes extérieurs du culte, les sens de l'homme à l'adoration intérieure.

Les Manécanteries s'attachaient, par conséquent, à rendre la pensée chrétienne toujours présente sous des formes musicales diverses. Utilisant avec intelligence les éléments choraux des masses, elles donnaient dans la célébration des offices un rôle actif aux assistants, par ces *séquences* dont Richard de Saint-Victor est resté l'inimitable ciseleur. Elles répandaient jusque dans les airs les mélodies religieuses; les carillons frappés, par les mains exercées de virtuoses spéciaux, exécutaient des hymnes propres à chaque temps de l'année, et quand, par exemple, à l'approche de Noël, le son pur des cloches jetait au silence de la nuit la cantilène sacrée du *Conditor alme siderum*, nos pères croyaient entendre la voix de l'ange du sommeil chrétien, gardien vigilant de la ville endormie.

Mélodieuse et sereine dans les vapeurs bleuâtres de l'encens, immuable au milieu du fer et de la flamme de ce monde féodal, tour à tour épris du veau d'or et des filles des Philistins, la caste musicale religieuse forma d'abord, à une époque de gestation, le chant ecclésiastique, expression simple, vague et populaire de la parole liturgique, alternativement répétée par le prêtre et les assistants. L'emploi de l'orgue, vers le neuvième siècle, lui fit découvrir les premières combinaisons, grossières encore, de sons simultanés, et préparer d'instinct les éléments de l'harmonie. Le dégagement de la tonalité moderne est sorti de sa longue élaboration d'esprit. Elle constitua ensuite l'art de l'école romaine, musique purement vocale et harmonique, expression savante de l'idéal religieux des hautes classes, des chapelles princières, des grands centres de la catholicité, dont le tissu d'accords consonnants engendre la rêverie. Elle amena, en dernier lieu, la Renaissance et les admirables chefs-d'œuvre des maîtres napolitains.

La Manécanterie représente donc la fécondité musicale des siècles de foi ,les tressaillements de la vie chrétienne, la sève d'imagination pieuse qui se répandait d'église en église, de monastère en monastère et s'étendait dans la catholicité tout entière. Elle a laissé d'admirables monuments frappés à l'effigie de sa force, de sa poésie, de l'infinité de ses espérances, et aussi de sa complète possession de l'antiquité. La plupart des chants populaires sont dus à ses loisirs; elle cultivait la chanson satirique, *cantica in blasphemam*, avec une ardeur que durent tempérer les Capitulaires de Charlemagne; Paulin d'Aquilée, Goddescal, Abeilard, saint Bérenger, un grand nombre d'émules du *trivium* et du *quadrivium*, ont composé des chansons qui mêlent Bacchus et Noé, Vénus et Marie, qui empruntent leurs refrains à l'Église et changent en formules chrétiennes les images mythologiques. L'érudition et la dévotion se partageaient les esprits les plus ingénieux.

Mais c'est là la menue monnaie de l'histoire. Le respect reprenait vite ses droits, et rien n'égalait la pompe, la magnificence, la variété, la profondeur des cérémonies et des rites qui traduisaient aux yeux les mystères du dogme. A ne considérer l'office catholique qu'au point de vue de l'art, il offre un magnifique spectacle, un grand drame plein de péripéties touchantes et terribles, où sont exprimés dans une langue sublime les états les plus changeants et les dispositions les plus diverses de l'âme. Aucun culte n'a fait au sentiment du beau une aussi large part que celui de cette Église romaine qui a laissé dans l'histoire du monde qu'elle a si longtemps gouverné une trace indélébile de vitalité et de grandeur.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

REVUE DES THÉATRES.

COMÉDIE-FRANÇAISE : reprise des *Ennemis de la Maison*. — AMBIGU-COMIQUE : *le Centenaire*, drame en cinq actes, de MM. d'Ennery et Ed. Plouvier. — MENUS-PLAISIRS : *Rocambole aux Enfers*, opérette de MM. Clerc frères, musique de M. W. Bordogni.

Le Théâtre-Français a repris *les Ennemis de la Maison*, joués déjà sur cette scène, mais créés à l'Odéon.

La comédie de M. Camille Doucet n'a pas vieilli; son esprit et sa gaîté sont de bon aloi, elle est pleine de bon sens, et ses caractères sont très-bien observés. Elle a été revue avec un réel plaisir. Thiron est excellent dans le rôle de Raynal et Mlle Croizette charmante dans celui d'Adèle.

= Le drame de l'Ambigu rappelle un peu *la Closerie des Genêts*, bien qu'il soit loin d'en être une imitation; il la rappelle en ce sens que dans la pièce de MM. d'Ennery et Plouvier comme dans celle de Frédéric Soulié, une jeune fille se dévoue pour sa sœur mariée, au point de se déclarer mère d'un enfant né de l'adultère.

En l'absence de son mari, Juliette a manqué à ses devoirs, et, pour sauver sa sœur du déshonneur et lui épargner la trop juste fureur d'un époux outragé, Camille consent à ternir sa propre réputation. L'audace du suborneur de Juliette ajoute à la vraisemblance de la déclaration de Camille; il offre de réparer sa faute en épousant cette dernière.

Jacques Fauvel, qui a vécu pendant un siècle honoré de tous et fier de voir les siens estimés aussi, Jacques Fauvel, qui manifestait une grande prédilection pour Camille, a le pressentiment, au milieu de son chagrin et de son désespoir, que sa chère petite-fille est innocente, mais il est loin, le malheureux vieillard, de soupçonner la vérité; il l'apprend de la bouche même de Juliette, qui se trahit en jetant un cri de terreur à la nouvelle que son enfant court un danger.

Belles scènes conduites avec l'habileté de M. d'Ennery et relevées par le style de M. Plouvier. — Lafont est très-beau dans le rôle du centenaire.

= *Rocambole aux Enfers* est une opérette fantastique de dimension respectable — quatre actes et neuf tableaux, — dont les auteurs sont MM. Clerc frères pour les paroles, et Willent-Bordogni,

petit-fils de l'auteur des *Vocalises*, pour la musique, et dont le théâtre des Menus-Plaisirs a donné la première représentation le 27 octobre. Le sujet est inénarrable : Ponson du Terrail et Émile Gaboriau en ont fourni les éléments très-complexes. La musique est honnêtement médiocre; on n'y remarque guère qu'un duo et quelques agréables motifs de danse. L'interprétation est bonne : Mousseau, Montbars, Mme Macé-Montrouge et deux ou trois jeunes actrices jouent ou chantent avec un certain talent. Le succès hésite encore à se fixer.

Adrien LAROQUE.

EXPOSITION D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE

AU PALAIS DE L'INDUSTRIE.

CONCOURS MUSICAUX.

Le dernier concours d'Orphéons, Harmonies et Fanfares a clos avec éclat la série de ces luttes artistiques. Les Sociétés des divisions supérieures et d'excellence se sont disputé les prix, qui ont été répartis de la façon suivante :

CONCOURS DE LECTURE A VUE. — Fanfares. — 1er prix : Fontaine-l'Evêque (Belgique). — Harmonies. — *1re Division*. — 1er prix : Musique municipale d'Evreux.

CONCOURS D'EXÉCUTION. — Orphéons. — *Division supérieure*. — Pas de 1er ni de 2e prix. — 3e prix : Choisy-le-Roi.

Division d'excellence. — 1er prix : (à l'unanimité, avec félicitations du Jury), Orphéon de Bar-le-Duc ; médaille et 200 morceaux de *la Lyre musicale*, ainsi qu'un abonnement d'une année à *la Gazette musicale*, offerts par M. Brandus.

Fanfares. — *Division supérieure*. 1er prix : (à l'unanimité, avec félicitations du Jury), Fanfare de Fontaine-l'Evêque ; médaille et un cornet à pistons argenté offert par la maison Besson.

Harmonies. — *Division supérieure*. — Pas de 1er prix. — 2e prix : Musique municipale d'Evreux ; clarinette offerte par la maison Millereau et destinée au 1er prix de cette division, ainsi que les deux tableaux Guide-Mémoire de M. Dassonville, offerts par l'auteur.

CONCOURS DE SOLO. — 1er prix : Fanfare de Fontaine-l'Evêque; médaille, et alto offert par la maison Jules Martin.

Harmonies. — *Division supérieure*. — Pas de 1er ni de 2e prix. — 3e prix : Musique municipale d'Evreux.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : dimanche, par extraordinaire, *Robert le Diable* (substitué au *Trouvère*, par suite d'une indisposition de Mme Gueymard); lundi et vendredi *Don Juan*; mercredi, *la Favorite* et *la Source*. — Ce soir, par extraordinaire, *le Trouvère* et *Coppélia*.

A l'Opéra-Comique, *la Dame Blanche*, *les Noces de Figaro*, *Mignon*, *l'Ombre* (reprise), *les Noces de Jeannette*.

Au Théâtre-Italien, *la Sonnambula*, *Un Ballo in maschera*. Ce soir, par extraordinaire, *Lucrezia Borgia*.

Au théâtre de l'Athénée : *l'Alibi*, *Dimanche et Lundi*.

*** Faure et Mlle Devriès ont été très-fêtés lundi dernier dans *Don Juan*. Cette dernière est une Elvire pleine d'intelligence et de conscience. Elle chante, à la fin du second tableau du premier acte, l'air d'Elvire qu'on a toujours supprimé à l'Opéra et qu'on remplaçait par celui en *mi bémol* qui porte dans la partition le numéro 26.

*** On reprendra très-prochainement *la Juive* à l'Opéra.

*** Le dernier ouvrage lyrique auquel ait travaillé Théophile Gautier est un grand opéra intitulé *le Vampire;* M. Laffite — dont nous annonçons plus loin la nomination aux fonctions de répétiteur du chant de la Société des concerts du Conservatoire — en a écrit la musique, et il se propose de demander à M. Halanzier une audition de sa partition.

*** L'Opéra-Comique a donné mercredi dernier la reprise de *l'Ombre*. Nous en rendons compte.

*** M. Jules Philippot, l'auteur de la partition du *Magnifique*, couronnée au concours du Théâtre-Lyrique en 1867, a été autorisé par M. le Ministre des beaux-arts à porter son œuvre à un théâtre à son choix, celui auquel elle avait été destinée devant attendre longtemps encore sa reconstruction. M. Philippot s'est adressé à l'Opéra-Comique, dont la direction lui a fait le meilleur accueil. C'est donc à la salle Favart que *le Magnifique* sera représenté, et les rôles en sont dès à présent distribués de la manière suivante : — Aldobrandin, M. Nathan; — Horace, M. Coppel; — Covielle, M. Thierry; — Basile, M. Barnolt; — Sabine, Mlle Chapuy; — Célie, Mlle Guillot.

*** Au Théâtre-Italien. *Un ballo in maschera* a servi, jeudi dernier, au début de Mme Pasqua. Cette artiste est une véritable cantatrice dramatique : sa voix est chaude, sympathique, son jeu intelligent et plein de distinction. Elle a été très-remarquable est très applaudie dans le rôle d'Amelia. Mlle Torriani est un charmant page, que le public a trouvé fort de son goût. Le ténor Ugolini paraît avoir beaucoup gagné : le personnage de Ricardo est, du moins, tout à son avantage. Sa voix est plus sûre, plus égale, il joue avec plus d'entrain et d'aisance. On lui a fait répéter les couplets du pêcheur au deuxième acte. Colonnese s'est aussi très-bien tiré du rôle de Renato. En somme, cette représentation a été l'une des meilleures depuis le commencement de la saison.

*** M. Paladilhe a été chargé par M. Gounod de diriger les études musicales des *Deux Reines* au Théâtre-Italien.

*** M. Paulin Niboyer vient de terminer une comédie en cinq actes avec chœurs écrits par Louis Lacombe. Elle a pour titre : *l'Alsacienne*. Les auteurs espèrent faire représenter leur œuvre au Théâtre-Italien, qui, on ne l'a pas oublié, donnera asile cet hiver à l'art dramatique français, les lendemains des représentations italiennes.

*** M. Luigini vient d'être engagé au Théâtre-Italien comme chef d'orchestre, et partagera ces fonctions avec M. Dami ; il remplira de plus celles de chef du chant.

*** M. Fontana, directeur du chant du Théâtre-Italien, a résilié l'engagement qui le liait à M. Verger. Il repart pour Londres.

*** L'Athénée donnera, vers le 8 novembre, deux premières représentations : *Madame Turlupin*, opéra-comique en deux actes, de M. Cormon, musique de M. E. Guiraud, avec Mlle Daram dans le principal rôle ; et *Dans la Forêt*, opéra-comique en un acte, de M. Ch. Constantin. Dans cet ouvrage débuteront M. Troy et Mlle Enaux.

*** Mlle Vanghell a résilié son engagement avec la direction du théâtre des Variétés, à la suite d'un dissentiment qu'avait fait naître la distribution des rôles dans la nouvelle pièce de MM. Chivot, Duru et Offenbach, *les Braconniers*. M. Bertrand a engagé à sa place Mlle Heilbron, l'élève de Duprez, que nous avons entendue à l'Opéra-Comique, et qui a chanté dernièrement l'opéra à La Haye. Mlle Vanghell appartient cependant encore aux Variétés pour les représentations des *Brigands* qu'on vient de reprendre.

*** Une opérette nouvelle en un acte de M. Henri Thierry, musique de M. Diache, *le Saut de Leucade*, a été donnée jeudi au théâtre du Château d'Eau. Le libretto n'est pas plus mauvais que tant d'autres ; la musique est légère, gaie et parfois d'une véritable élégance. Les acteurs jouent et chantent avec entrain. Le public a fait bon accueil à cette modeste partition.

*** *L'Africaine* est pour ainsi dire en permanence au Grand-Théâtre de Bordeaux. Trois cantatrices y ont joué le principal rôle dans le même mois : Mme Sass, Mlle Arnal, Mme Lafon. Cette dernière, depuis longtemps appréciée des Bordelais, obtient en ce moment un fort grand succès.

*** *L'Ombre*, qu'on répète actuellement au Grand-Théâtre de Lyon, y sera interprétée par Mmes Chelli-Boulo et Chauveau, MM. Laurent et Falchieri.

*** Une dépêche télégraphique nous informe sommairement du grand succès de l'*Ombre* à sa première représentation au théâtre Rossini de Venise.

*** L'*Alibi* vient d'être joué à Bruxelles, avec un succès modéré. On a beaucoup applaudi, toutefois, la jeune chanteuse chargée du principal rôle, Mlle Pauline Luigini, et le ténor Jolly, deux bons artistes dont M. Nibelle n'a qu'à se louer.

*** Un nouvel opéra-bouffe de MM. Clairville, Siraudin et Koning, musique de Charles Lecocq, *la Fille de madame Angot*, va entrer en répétitions au théâtre de l'Alcazar de Bruxelles, et sera représenté dans la première quinzaine de décembre. Mlle Desclauzas est chargée du principal rôle.

NOUVELLES DIVERSES.

*** A la séance publique annuelle de l'Institut, le 25 octobre, M. Camille Doucet, président, a rappelé, au cours de sa harangue, les pertes cruelles et exceptionnellement nombreuses qu'a faites l'illustre compagnie, et spécialement l'Académie des Beaux-Arts, depuis sa dernière réunion solennelle. « Depuis trente-cinq ans, a-t-il dit, que l'Institut lui avait ouvert ses portes, Carafa s'était fait presque volontairement ou-

blier; il négligeait la composition pour l'enseignement, et la génération actuelle s'étonnerait peut-être d'apprendre qu'il y eut un jour où son nom ne fut pas seulement célèbre, mais populaire. Tout le Paris d'alors courait applaudir *le Solitaire*, *le Valet de chambre*, et *la Prison d'Edimbourg*; et, suprême gloire pour Carafa, son *Masaniello* put lutter un moment sans déshonneur contre celui d'Auber, contre ce chef-d'œuvre qui s'appelle *la Muette de Portici*.

» J'ai prononcé le nom d'Auber. Bientôt, il nous l'a promis sur sa tombe, M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, dont l'autorité est si grande et la compétence si reconnue, viendra rendre ici un hommage solennel, une éclatante justice au glorieux chef de notre musique française. Quoiqu'il semble vivant encore, tant ses œuvres vivent pour lui, voilà plus d'un an qu'Auber n'est plus, et mon mandat s'arrête à cette limite; mais quand son cher souvenir nous était rappelé par un hasard favorable, par un rapprochement tout naturel, mon cœur du moins ne pouvait se taire, et c'est avec émotion comme avec respect que je salue au passage son nom, son génie et sa gloire.

» La gloire de nos arts, Messieurs, vengera le deuil de nos armes, Quand le canon est réduit au silence, des voix meilleures se font entendre; quand la bataille sanglante a cessé, des luttes plus nobles commencent; c'est pour la science et pour les lettres le moment d'entrer en campagne, c'est à leur tour de combattre, et la France a toujours ainsi des revanches toutes préparées. Défendons ce qui nous défend, honorons ce qui nous honore, et, malheureux de ce que nous avons perdu, soyons d'autant plus fiers de ce qui nous reste. »

*** Les élèves admis aux classes de piano du Conservatoire, après examen, ont été au nombre de 21 : 13 jeunes filles sur 103, et 8 jeunes gens sur 32. — Pour les classes de violon, 35 concurrents se sont présentés: on en a reçu 8.

*** L'examen des aspirants aux classes de déclamation et de chant a donné lieu, cette année, à une innovation dont il faut féliciter le directeur du Conservatoire. Afin de ne pas greffer une instruction artistique sur une éducation première totalement insuffisante, comme cela s'est produit si souvent, on a fait faire aux concurrents une dictée, au résultat de laquelle on a eu égard pour leur admission. Hâtons-nous de dire qu'un assez grand nombre d'élèves des deux sexes s'en sont tirés irréprochablement.

*** La circulaire suivante a été adressée aux directeurs des différentes succursales du Conservatoire de musique de Paris, existant en province.

« Paris, le 24 octobre 1872.

» Monsieur le directeur,

» Pour l'exécution de la loi du 27 juillet 1872 sur le recrutement, M. le ministre de la guerre me demande de lui faire connaître le nombre des jeunes gens admis chaque année dans l'établissement que vous dirigez.

» Je vous prie de vouloir bien me faire parvenir ce renseignement le plus tôt possible, en ayant soin d'indiquer l'âge des élèves qui, d'après une récente décision, seront assimilés aux élèves du Conservatoire de Paris et admis à contracter un engagement d'un an.

» Recevez, Monsieur le directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

» Pour le Ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts :

» Le directeur des Beaux-Arts, membre de l'Institut,

» CHARLES BLANC. »

*** La Société des concerts du Conservatoire donnera son premier concert le dimanche 8 décembre. Le second (pour les abonnés anciens) aura lieu le 15, et répétera le programme du premier; il n'y aura pas de concert le dimanche suivant. Cet ordre sera observé pendant toute la saison, comme avant la guerre.

*** M. Th. Dubois, répétiteur du chant à la Société des concerts du Conservatoire, ayant donné sa démission, une assemblée générale a été convoquée le 26 octobre, pour lui donner un successeur. Deux candidats se sont présentés: M. Adolphe Fétis, second fils de l'illustre historien de la musique, et M. Laffite, maître de chapelle de Saint-Nicolas-des-Champs, et ancien premier prix d'harmonie, de fugue et d'orgue au Conservatoire. Après quelques observations, M. Fétis a été écarté comme étranger. Le vote qui a eu lieu ensuite a été favorable à son concurrent, bien que, le nom de celui-ci n'étant pas connu de tous les sociétaires, il se fût produit quelque hésitation. M. Laffite a réuni cinquante-neuf suffrages sur cent-sept votants, et la majorité absolue lui étant acquise, il a été nommé aux fonctions de répétiteur du chant. — Les répétitions ont commencé mercredi pour l'orchestre et jeudi pour le chant.

*** Le second concert populaire a eu un orageux début. A l'arrivée de M. Pasdeloup, quelques voix ont réclamé l'ouverture de *Rienzi*, qui, comme nous l'avons dit dimanche dernier, avait disparu du programme, sur le refus des membre de l'orchestre de l'exécuter; quelques journaux avaient mis la veille le public dans la confidence. D'autres assistants, naturellement, ont protesté; il s'en est suivi un tumulte assez prolongé, auquel M. Pasdeloup a mis fin en déclarant généreusement que la suppression était de son fait, et qu'il attendrait des temps plus calmes pour composer ses programmes avec le même éclectisme qu'autrefois. Puis l'ouverture d'*Oberon* a commencé, et tous, amis et ennemis de Wagner, se sont réunis sur ce terrain neutre en une longue et formidable salve d'applaudissements. La tempête était passée. — L'accueil fait à la *Suite d'orchestre* de M. Guiraud a un peu souffert de ces émotions; il avait été plus chaleureux l'année dernière. On a bissé, comme d'habitude, la *Rêverie* de Schumann.

*** Programme du 3e concert populaire (1re série), qui a lieu aujourd'hui à deux heures, au Cirque d'hiver, sous la direction de M. J. Pasdeloup: 1° Marche religieuse (Adolphe Adam); 2° Reformations-Sinfonie (Mendelssohn); 3° Larghetto du quintette, op. 108, (Mozart), exécuté par M. Grisez (clarinette) et tous les instruments à cordes; 4° Ouverture de *Léonore*, n° 3 (op. 72) (Beethoven); 5° Fragments de la *Damnation de Faust* (Berlioz); Menuet des follets, Ballet des Sylphes, Marche hongroise.

*** Programme du 5e concert du Grand-Hôtel, qui sera donné, sous la direction de M. J. Danbé, aujourd'hui à 8 h. 1/2 du soir : 1° Ouverture de *Zanetta* (Auber); — 2° Fragments du 6e quatuor (Mozart), 1re audition : 3° Pastorale de *Philémon et Baucis* (Gounod); — Marche funèbre (Chopin) orchestrée par M. P. Pascal : 5° Andante de la symphonie en *la* (Mendelssohn); Minuetto (Luigi Boccherini); — 7° Cavatine (A. de Castillon), Aubade, extraite de *la Tempête* (Taubert); — 8° Finale de la symphonie en *si bémol* (Haydn).

*** *L'Annuaire* de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques contient le programme de la fondation Cressent, pour un concours triennal de composition dramatique lyrique, dont nous avons entretenu nos lecteurs il y a quelque temps.

*** Nous avons annoncé, dans le courant de l'été dernier, la mise au concours d'un quatuor pour instruments à cordes, par la *Société des Compositeurs de musique*. La limite de ce concours était fixée au 1er novembre, mais nous pouvons rassurer les retardataires. L'assemblée générale pour élire le jury ne devant avoir lieu que le 23 novembre, le comité a décidé que le concours se prolongerait jusqu'au 22 novembre, jour de la Sainte-Cécile, à huit heures du soir. — Nous rappelons que le prix est une médaille d'or. Les manuscrits doivent être déposés, *en partition et parties séparées*, au siége de la Société des Compositeurs de musique, 95, rue de Richelieu,

*** L'Institut a décerné, pour l'année 1872, le prix Trémont à M. F. Poise, et le prix Chartier (encouragement à la musique de chambre) à M. Georges Pfeiffer.

*** M. Edouard Mangin, directeur du Conservatoire de Lyon, vient d'être nommé officier d'Académie et directeur de l'Association chorale lyonnaise.

*** Aujourd'hui dimanche, à dix heures, la fête patronale de l'église Saint-Eustache sera célébrée par une messe solennelle en musique, sous la direction de M. Hurand.

*** La Lyre moulinoise a donné dimanche dernier, à Moulins, son dernier concert d'été. A cette occasion, les délégués de la Commission du concours de Nevers, où cette excellente Société avait remporté le prix d'honneur, ont remis solennellement à son chef, M. Boullard, la couronne d'or qui devait accompagner cette flatteuse distinction.

*** Le monument grandiose qu'on doit ériger à Guido Monaco, l'inventeur de la notation moderne, sur la place d'Arezzo, aura, grâce aux sacrifices de la municipalité arétine, un emplacement et un entourage dignes de lui; mais les promoteurs de ce louable projet, dit l'*Arpa* de Bologne, constatent le peu d'empressement que met le public européen à répondre à leur appel, et regrettent que la somme recueillie jusqu'ici ne permette de rien faire de sérieux, de rien entreprendre qui corresponde aux préparatifs qu'on a cru pouvoir faire. Ils s'adressent de nouveau et de la manière la plus instante au monde musical, espérant que le calme enfin rendu aux esprits permettra bientôt à cette œuvre d'un caractère si universel de reconnaissance et de justice de marcher vers son terme.

*** Nous signalons aux érudits et à tous ceux qu'intéresse l'histoire de la musique un curieux et savant *Mémoire sur Ibrahim, fils de Mehdi*, célèbre chanteur arabe, par M. Barbier de Meynard. Ce travail a été publié dans le *Journal asiatique*, livraisons de mars-avril 1869.

*** Un journal musical anglais appelle l'attention du public sur la vente qui aura lieu prochainement de la bibliothèque de Thalberg et des nombreux manuscrits qu'elle renferme. Elle comprend, entre autres, les œuvres autographes suivantes de Beethoven : la première messe ; la sonate en *ut dièze* mineur; le chœur des Derviches des *Ruines d'Athènes*; le trio en *mi bémol* (op. 3) pour violon, alto et violoncelle, et un *lied* inédit. Il s'y trouve encore le manuscrit d'une seconde version pour le finale d'un air d'*Alceste*, de Gluck; celui d'une cantate pour soli, chœur et orchestre de Hændel; celui d'un air de soprano de Haydn avec orchestre; celui d'un quatuor original de Mendelssohn, etc., etc.

*** Un Vénitien, M. A. Aloysio, a envoyé à l'Exposition régionale de la ville de Trévise un violon de son invention, d'une forme nouvelle, dont les cordes sont métalliques au lieu d'être en boyau, et font tout le tour de l'instrument. Il a eu principalement pour but d'obtenir une plus grande sonorité, en vue des *ripieni* de l'orchestre; un de ces instruments, en effet, a autant de puissance que quatre violons ordinaires.

Reste la très-importante question du timbre, l'obstacle le plus sérieux probablement que rencontrera l'adoption du *Métallicorde*, — c'est le nom que lui a donné son auteur. — M. Aloysio a imaginé aussi une nouvelle écriture musicale, qui modifie trop peu le système usuel pour qu'il soit utile de la discuter.

*** Le comité d'organisation des représentations wagnériennes de Bayreuth a passé un contrat avec l'architecte Otto Bruckwald, de Leipzig, pour la construction du théâtre où sera joué, en 1874, l'*Anneau du Nibelung*. Les travaux sont commencés. La dépense totale pour la construction du théâtre est évaluée à 100,000 thalers, soit 375,000 francs. Des photographies du plan de la façade principale et des façades latérales du théâtre viennent d'être envoyées aux « patrons » de l'œuvre (c'est ainsi qu'on appelle les soutiens financiers de l'entreprise). Le comité a traité aussi, pour toute la machinerie de la scène, avec M. Brandt, machiniste du théâtre de la cour à Darmstadt.

*** Qui veut devenir « docteur en musique »? Pour peu que vous soyez artiste, professeur, ou chanteur d'opéra, — il y a de la marge, comme on voit, — la chose est facile. Un homme habile, qui signe *Medicus*, et donne son adresse à Jersey, 46, Kingstreet, vous obtiendra par procuration, et sans doute au plus juste prix, ce titre honorable. L'annonce rédigée en allemand où nous puisons ces renseignements, laisse un doute sur la provenance du diplôme à obtenir : le sieur *Medicus* ne dit pas quelle est la chancellerie avec laquelle il a de si intimes relations, si c'est celle d'Oxford, de Cambridge ou de quelque université germanique. Mais il s'empressera de fournir des renseignements *gratuits*, si on lui en fait la demande par lettre *affranchie*.

*** Un nouveau journal de musique et de théâtres, semi-hebdomadaire, se publie à Madrid; il a pour titre : *El Trovador*.

*** Séligmann fera paraître prochainement, chez les éditeurs Durand et Schœnewerk (maison Flaxland), deux nouvelles mélodies pour le violoncelle : *Première confidence* et *Sancta Simplicitas*, que leur charme et leur réelle valeur musicale prédestinent certainement aux honneurs de la transcription, comme *la Captive* et la *Berceuse de l'Enfantelet*, arrangées par Planté et Sivori. Nous n'attendrons pas longtemps pour en dire tout le bien que nous en pensons.

*** L'éditeur Hartmann a acquis la propriété du *Don César de Bazan*, de MM. Dennery, Chantepie et Massenet, que l'Opéra-Comique monte en ce moment.

*** Ont paru chez l'éditeur Prilipp : *la Parisiana*, polka-mazurka, par G. Collongues, et *le Mécanisme des doigts*, exercices préparatoires et gammes, en vingt leçons, par F. Rosenthal.

*** M. et Mme Ch. Lebouc commencent, le 4 novembre, une série de douze matinées musicales, dans leurs salons, rue Vivienne, 15. Ces matinées, qui auront lieu le 1er et le 3e lundi de chaque mois, à 3 heures, se termineront le 21 avril.

✝

*** Léopold Amat, poëte et musicien, auteur de romances dont quelques-unes sont devenues populaires, est mort le 31 octobre, à Nice, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Ses obsèques ont eu lieu le 2 novembre. — Léopold Amat avait été administrateur du théâtre des Bouffes-Parisiens pendant les années 1855 et 1856.

*** Nous apprenons la mort de M. le comte Adam Dunin-Jundzil, qui vient de succomber à Hyères, à une maladie de cœur. C'était un musicien amateur d'un réel talent. Il laisse une partition du *Cid*, dont l'ouverture a été plusieurs fois exécutée avec succès l'été dernier aux concerts Besselièvre.

ÉTRANGER

*** *Londres*. — L'exploitation française de St.-James Theatre a définitivement cessé depuis la mort de Raphaël Félix. Ce théâtre vient d'être loué pour plusieurs années à M. R. Mansell, l'ancien directeur de Globe Theatre, qui compte y jouer l'opéra bouffe en anglais. Le 10 novembre, M. Mansell inaugurera sa direction par le *Pont des Soupirs*, d'Offenbach; ensuite viendra une opérette nouvelle en trois actes, de M. G. Jacobi, l'ancien chef d'orchestre des Bouffes, qui, depuis un an, dirige l'orchestre de l'Alhambra. — Néanmoins, la troupe de Raphaël Félix n'abandonne pas la partie; sous la direction de son ancien régisseur, M. E. Valnay, et de M. Alexis Pitron, elle reprendra ses représentations le 16 décembre pour la saison d'hiver, le 14 avril, pour la saison d'été, dans deux théâtres qui ne sont point encore désignés, bien que les traités de location soient dès à présent conclus. — Mme Arabella Goddard se propose, avant de retourner aux États-Unis, de faire un voyage musical en Australie, en Californie et au Canada. La tournée entière durerait un an.

*** *Bruxelles*. — Deux reprises heureuses sont à signaler au théâtre de la Monnaie : *les Diamants de la Couronne* et *la Muette de Portici*. La représentation de ce dernier opéra surtout a été comme une revanche de la série d'insuccès ou de demi-succès que la direction subit depuis quelque temps. Warot, Mlle Hamakers et le baryton Roudil y ont été parfaits. — Outre Mlle Battu, M. Avrillon a engagé un nouveau baryton d'opéra-comique, M. Garcia, et la basse Soto. — Le procès de la direction avec Mlle Sternberg a été arrangé à l'amiable. C'était, certes, la solution la plus désirable. — *Les petites Danaïdes*, pièce à grand spectacle qui date du commencement de ce siècle, et qu'on a arrangée au goût du jour, dans la donnée de la *Chatte Blanche* et du *Roi Carotte*, attire un nombreux public à l'Alhambra national. Deux grands ballets, celui des Amours et le ballet Infernal, obtiennent un grand succès; la musique du premier est due à M. Roosemboom, le chef d'orchestre de l'Alhambra, celle du second à MM. Graziani, l'auteur applaudi des ballets de la *Chatte Blanche*.

*** *Liége*. — M. Radoux a été officiellement installé, en qualité de directeur du Conservatoire, le 23 octobre.

*** *Berlin*. — *Stradella*, avec le nouveau et déjà presque célèbre ténor Schott, ancien officier de l'armée wurtembergeoise, *la Dame blanche* et *Orphée*, sont les principales représentations données la semaine dernière à l'Opéra. — Le théâtre de Friedrich-Wilhelmstadt a repris *Fleur de Thé*, de Lecocq, qui fait salle comble chaque soir depuis le 25 octobre. — Berlin possède actuellement dix-neuf théâtres, dans six desquels on joue l'opéra, l'opéra-comique ou l'opérette.

*** *Milan*. — On donnera à la Scala, la saison prochaine, deux opéras nouveaux : *Fosca* de Carlos Gomes, *Viola* de Perelli; *Roberto il Diavolo* et *Ruy-Blas* de Marchetti sont en outre au programme. Il est question aussi de *Lohengrin*. Les auteurs de tous ces opéras, sauf naturellement celui de *Roberto*, viendront présider à la mise en scène de leurs œuvres.

*** *Florence*. — *I Conti senza l'oste* (Compter sans son hôte), opéra nouveau de Tacchinardi, donné le 22 octobre au Teatro Nuovo, n'a point trop à se plaindre de l'accueil du public. L'auteur a été rappelé seize fois : une honnête moyenne. — Le Pagliano a fait son ouverture avec *I Vespri Siciliani*.

*** *Gênes*. — Le théâtre Doria enregistre un fiasco avec un opéra posthume d'Andrea Casilini, *Il Re Manfredi*, écrit en 1856.

*** *Venise*. — L'impresario Carcano et sa troupe ont abandonné, après quelques représentations, le théâtre Camploy, dont l'exploitation était devenue fort difficile.

*** *Rome*. — On donne en ce moment *Mignon* au théâtre Apollo. L'interprétation est bonne; l'accueil du public, assez froid d'abord, est devenu plus sympathique.

*** *Naples*. — *I due Forzati* (les Deux Forçats), opéra nouveau de Mario Aspa, a été mal reçu au théâtre Goldoni.

*** *Madrid*. — Le ténor Stagno et la basse Selva ont obtenu un grand succès dans *la Muta di Portici*, qui a succédé à *Anna Bolena*. — Mlle de Maesen débutera dans Lucia.

*** *Saint-Pétersbourg*. — Mme Nilsson a fait sa rentrée le 26 octobre, dans *Hamlet*. L'enchanteresse Ophélie a été, comme toujours, l'objet d'une interminable ovation; on l'a rappelée trente fois au moins.

*** *Moscou*. — La rentrée de Mme Patti, dans *la Traviata*, était l'événement attendu depuis plusieurs jours. On a fêté l'éminente cantatrice avec l'enthousiasme habituel; une demi-heure après le dernier acte, on la rappelait encore. Naudin aussi a été chaleureusement accueilli. Mme Patti doit quitter Moscou dans un mois, pour aller jouer *Dinorah*, le 2 décembre, à Saint-Pétersbourg.

*** *Melbourne*. — La saison d'opéra italien s'est terminée le 10 août par une belle représentation de *Gli Ugonotti*, à laquelle ont pris part Mmes Bosisio, Tamburini-Coy et le ténor Coy. Il a été donné en tout 78 représentations; les opéras les mieux interprétés et les plus applaudis ont été : *Norma*, *la Sonnambula*, *I. Puritani*, *Roberto il Diavolo*, *l'Africana*, *Gli Ugonotti*, *Fausto*. — Mme Tamburini-Coy est partie pour Calcutta où elle est engagée.

Le Directeur. G. BRANDUS. — *L'Administrateur* : Édouard PHILIPPE.

AVIS. — M. P. JURGENSON, éditeur de musique à Moscou, demande des agents pour ses publications, en France et en Belgique.

AVIS. — L'Administration de la *Revue et Gazette musicale* demande à acquérir, par achat ou échange : les années (complètes) du journal, (*Revue musicale* de Fétis) 1831 — 1832 — 1833; (*Revue et Gazette musicale*) 1837 — 1838,
ainsi que les numéros détachés, ci-après désignés :

1839 — 42.	1849 — 18, 22.
1847 — 1, 2. 24, 27, 44, 49, 51.	1850 — 5, 9, 14, 25, 26, 42, 43, 44.
1848 — 4, 6, 13, 15, 16.	1855 — 3, 5.

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS** et Cie, 103, RUE DE RICHELIEU

TROIS AIRS DE BALLET INÉDITS
DE
MEYERBEER
INTERCALÉS DANS LE 3e ACTE DES
HUGUENOTS
AU THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA

Prix : 7 fr. 50 c. Réduits pour le Piano par A. MÉLIOT. Prix : 7 fr. 50 c.

MORCEAUX DE CHANT NOUVEAUX D'ALFRED DASSIER

A Mme Miolan-Carvalho.
CRAIGNEZ DE PERDRE UN JOUR
Lamento.

QUAND L'ÉTÉ VIENT
Romance
Paroles de VICTOR HUGO.

A Mme Judic.
LES CINQ ÉTAGES
Chansonnette.

L'OPÉRA AU PIANO
COLLECTION DES GRANDES PAGES LYRIQUES ILLUSTRÉES PAR
FÉLIX GODEFROID

No 1. ROBERT LE DIABLE, 9 fr. — No 2. **LE DOMINO NOIR**, 3 fr. — No 3. **GIRALDA**, 9 fr. — No 4. **LE COMTE ORY**, 9 fr.
SOUS PRESSE : No 5. **LES HUGUENOTS**. — No 6. **L'OMBRE**.

NOUVELLES COMPOSITIONS POUR ORGUE, HARMONIUM ET PIANO
D'ALEXANDRE GUILMANT
Organiste du Grand-Orgue de l'Église de la Trinité, à Paris.

En vente à Bruxelles : chez **SCHOTT** frères, 82, Montagne de la Cour.—A Paris : chez **SCHOTT** et Ce, 6, rue du Hasard.—A Londres : chez **SCHOTT** et Ce, 159, Regent Street.

MORCEAUX POUR PIANO.

Canzonetta.
Idylle..... 6 »
Scherzo-valse.
Air d'une Cantate de J.-S. Bach (transcription).
Pauline, polka..... 3 »
Mazurka.
Prière pour violoncelle, avec accompagnement de piano.

MORCEAUX POUR HARMONIUM.

Prière et Berceuse.....	Op. 27.....	5 »
Canzonetta.....	Op. 28.....	6 »
Fughetta.....	Op. 29.....	5 »
Scherzo.....	Op. 30.....	9 »
Aspiration religieuse.....	Op. 31.....	5 »
Villageoise.....	Op. 32.....	4 »
Air, Gavotte et Menuet de J.-S. Bach (transcription.....		6 »
Chœur et Rondeau de Phaéton, de Lully (transcr.).		4 »
Allegro, Air et Finale de Hændel (transcription).		7 50

SECONDE SÉRIE DE PIÈCES POUR ORGUE.

Septième Livraison.
Morceau de concert, prélude, thème, Variations et finale en *sol* majeur.

Huitième Livraison.
Marche nuptiale en *mi* majeur.
Élévation en *la bémol* majeur.
Fugue en *ré* majeur.

Neuvième Livraison.
Antienne en *sol* mineur.
2e Offertoire sur des Noëls en *ré* mineur et majeur.
Verbum supernum, strophes d'hymne en *ré bémol* majeur.
Andante en *sol* majeur.

Tous ces ouvrages se trouvent aussi chez l'auteur, 62, rue de Clichy, à Paris

CHEZ DURAND, SCHŒNEWERK ET Ce,
4, Place de la Madeleine.
Deux morceaux pour harmonium, no 1. *Recueillement*; no 2. *Valse*. 7 fr. 50. — *Pastorale*, duo pour piano et harmonium. 7 fr. 50.

LONDRES.—PALAIS DE CRISTAL
NATIONAL MUSIC MEETINGS
Été de 1873.

Concours de Sociétés chorales, anglaises et étrangères, chœurs d'église, chanteurs de *madrigals* et *part songs* anglais, musiques militaires et autres (harmonies et fanfares), chanteurs solistes (soprani, contralti, ténors ou basses), et virtuoses sur la trompette.

La valeur totale des prix qui seront distribués aux plus méritants est de 36,000 francs.

Pour les conditions et détails, s'adresser à M. Willert Beale, Crystal Palace, London.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, no 3, au premier.
Près de la Madeleine.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

L'IMPRIMEUSE
BERRINGER
BREVETÉE S. G. D. G.
Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

SPÉCIALITÉ DE CARTES DE VISITE
PROGRAMMES DE CONCERTS ET SOIRÉES MUSICALES
COLLOT, passage Jouffroy, 38.
Livraison, deux heures après commande.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES (1851.)
—
Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.
—
Seul agent à Londres :
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.
—

MAISON FONDÉE EN 1803.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE
Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à
ANTOINE COURTOIS
POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.
88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855
—
Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique
—
Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre
—

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruits dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 45. — 10 Novembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 31 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

SOMMAIRE.

La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** — Une lettre inédite de Mendelssohn. **Edm. Neukomm.** — Revue des Théâtres. **Ad. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(10me article.) (1).

—

MOYEN-AGE.

—

V

MANÉCANTERIE ET MÉNESTRANDIE. (*Suite.*)

—

Les compositeurs de musique du douzième et du treizième siècles étaient proportionnellement aussi nombreux et féconds que ceux de nos jours ; seulement, les révélations des prophètes, les psaumes de David, les textes de l'Évangile étaient leurs *livrets ;* leurs conceptions se déroulaient sur les vastes scènes des cathédrales, des places publiques, des routes et des campagnes ; ils avaient pour acteurs et interprètes les prélats, les chanoines, les prêtres et les clercs, qui apportaient l'onction et la gravité aux épisodes, aux marches, aux chants de la partition ; des personnages entourés de prestige leur servaient de comparses zélés et recueillis ; un peuple immense formait l'auditoire, auditoire intéressé à l'action ; l'émotion puisait son principe dans une foi féconde en merveilles de tout genre.

Dans ces représentations liturgiques, qui ne devinrent grossières et licencieuses qu'à partir du quinzième siècle, que de profondeur et de lyrisme, que de philosophie et d'enseignements historiques!

S'agissait-il de fêter l'anniversaire de la naissance du Messie dans l'étable de Bethléem, des enfants, des pasteurs annonçaient la bonne nouvelle à la foule, qui voyait dans les églises se reproduire le spectacle solennel de cette nuit si chère aux croyances religieuses.

Le jour de l'Épiphanie, lorsque l'heure de tierce avait été chantée, des clercs de haut lieu, revêtus de chapes, le front ceint de couronnes, suivis de serviteurs costumés à l'orientale, jouaient le *Drame des Mages*, en trois actes, noté en neumes, à six personnages, composé par le diacre Samuel, en son couvent de Bilsen, non loin de Liége. La forme dramatique était déjà connue et employée. La célèbre religieuse de Gandesheim, Hroswitha, savait par cœur Térence et faisait représenter des comédies dans son abbaye.

A l'Ascension, à la Pentecôte, l'appropriation des chants à la situation et aux paroles entourait ces solennités d'un attrait puissant. Le cortége harmonieux du dimanche des Rameaux enseignait au peuple, en un clair et éloquent langage, les abstractions dogmatiques de l'entrée de l'Église militante dans la Jérusalem céleste et du triomphe du juste franchissant les portes du ciel et allant saluer le Maître de l'univers. Durant la Semaine sainte, tous les détails de l'Écriture surgissaient aux yeux et à l'esprit dans des représentations bien moins naïves que saisissantes et qui alliaient les charmes de la musique et de la poésie à la sévérité d'un office liturgique.

Enfin arrivait le grand jour de Pâques... Mais la docte et chrétienne *Histoire de la Musique religieuse* de M. F. Clément, à laquelle nous devons de précieux documents, — ils ne nous ont plus guère laissé à glaner derrière eux, ces infatigables travailleurs de la première heure!—va nous donner le *scenario* fidèle de cette action :

» La nuit du Samedi saint était consacrée aux préparatifs de la fête. Avant que le chant du *Te Deum*, retentissant sous les voûtes de l'Église, annonçât aux hommes que le ciel leur était ouvert par la résurrection du Christ, un nouveau drame était représenté à son tombeau.

» ... A l'entrée du chœur, trois femmes chantent en se dirigeant vers le tombeau : « Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre? » Elles tenaient la place de Marie-Madeleine, de Marie, mère de Jacques et de Salomé. Lorsqu'elles avaient terminé leur chant plaintif, un jeune enfant, représentant l'ange dont il est fait mention dans l'Évangile, vêtu d'une robe blanche, tenant une palme dans sa main, apparaissait devant le sépulcre et leur adressait cette parole : « Qui venez-vous chercher, ô femmes amies du Christ? » Elles répondaient : « Nous cherchons Jésus de Nazareth qu'ils ont crucifié, ô habitant du ciel ! » Le jeune personnage leur disait : « Il n'est point ici; car il est ressuscité comme il l'a dit; venez et voyez le lieu où on l'avait mis. » Il disparaissait après avoir ouvert le sépulcre dans lequel pénétraient les trois Maries... Alors un prêtre, représentant le Sauveur, apparaissait au côté gauche de l'autel et chantait une de ces phrases mélodieuses et tendres comme on savait les composer au treizième siècle : « Femmes, pourquoi pleurez-vous? Qui demandez-vous ? » Il faudrait feuilleter bien des partitions modernes avant d'y trouver une expression aussi suave et aussi vraie. Quelque dégagé que nous nous supposions de l'atmosphère du moyen âge, nous n'en restons pas moins frappé de l'harmonie, je dirai plus, de l'identité qui existe entre les paroles, la situation et la musique...

» Les femmes, se tournant vers le personnage dont nous venons de parler, lui disaient, sans le reconnaître : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-nous où vous l'avez mis et nous

(1) Voir les nos 32, 33, 34, 38, 39, 40, 41, 43 et 44.

l'emporterons. » Alors le personnage montrait une croix qu'il tenait dans sa main et disait : « Marie! » A cette parole, les femmes se jetaient à ses pieds et s'écriaient : « Rabboni, notre maître!... »

Le répertoire des représentations hiératiques du moyen-âge en comptait, il est vrai, de moins édifiantes. La primitive Église, en face de certaines coutumes étranges et invétérées du paganisme, avait cherché à leur substituer des fêtes assez attrayantes pour occuper activement le clergé et tout le personnel du bas-chœur. Les orgies dont le retour des Calendes de janvier devenaient le prétexte, par exemple, étaient remplacées par des réunions festivales dans lesquelles la prière, qui se mêlait à tout alors, avait reçu des développements extra-canoniques. Telle fut l'origine de ces Fêtes des Fous, des Diacres, etc., dont les détails scabreux ne sont plus un mystère pour personne, — un grain de libertinage a toujours été cher aux érudits, — et surtout de cette Fête de l'Ane qui a déchaîné les plus vertueuses indignations de la secte des antiquaires moraux et railleurs de 1750 à 1830. Le consciencieux et récent travail de M. Aimé Cherest détruit toutes les allégations de Dulaure et de son école; il est parfaitement établi aujourd'hui que l'Office de la Circoncision, manuscrit de soixante-quatre pages de musique en notation du XIIIe siècle, sur le premier folio duquel se trouve la fameuse « Prose de l'Ane », est une œuvre qui honore la mémoire comme musicien, comme poëte, comme prélat, de Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, chapelain de Philippe-Auguste, maître ès-arts en l'Université de Paris, *cleri flos et honor*.

Remarquable sous le double rapport de la poésie et de la musique, sérieuse pour le fond, gracieuse dans la forme, cette sorte d'oratorio n'a rien qui blesse les idées reçues et préconisées dans l'Église de ce temps; mais il faut se placer absolument à ce point de vue pour n'être pas choqué par bien des détails qui répugnent au goût moderne. Nous sommes, au surplus, sur ce point, de l'avis de M. F. Clément, lorsqu'il dit que ce serait bien de « la témérité de supposer que les prélats du moyen-âge aient prêté leur concours à l'introduction, dans les sanctuaires, de bouffonneries, d'absurdités telles que les ennemis de la religion n'en auraient pu imaginer de plus inconvenantes et de plus burlesques. »

En résumé, ces fêtes offraient un grand attrait aux populations pour lesquelles elles étaient une source toujours jaillissante de plaisirs licites. Que leur esprit ait subi des altérations à la longue; qu'elles soient devenues des scènes carnavalesques auxquelles le sentiment religieux ne présidait plus; qu'à de certains jours, le sang et le vin, versés en de scandaleux excès, aient rougi les dalles des basiliques, tout cela est, hélas! conforme à la marche habituelle des choses. L'Église se vit bientôt forcée de défendre rigoureusement la représentation des drames liturgiques, et, à partir de cette époque, sa rigoureuse discipline ne cessa de maintenir, dans les Manécanteries, le caractère et les devoirs des religieux musiciens, devoirs admirablement définis par Hucbald, abbé de Saint-Amand :

« Le devoir de notre charge, pour nous qui sommes dévoués à la célébration des louanges de Dieu, doit être rempli d'une manière qui puisse le rendre agréable, sans blesser les convenances. Aussi devons-nous chercher à nous rendre assez habiles dans l'exercice de notre ministère, pour que nos chants soient dignes de Celui qui les inspire, et que les fidèles qui les écoutent redoublent pour Lui de ferveur. Les joueurs de flûte, de cithare et d'autres instruments, voire même les chanteurs et les chanteuses profanes, font tous leurs efforts pour charmer leurs auditeurs par les ressources de l'art. Nous, les interprètes de la parole divine, pouvons-nous chanter négligemment? Et ne nous convient-il pas davantage d'employer pour le chant sacré toutes les richesses dont ceux-là abusent pour des frivolités? »

Les Manécanteries demeurèrent, de Philippe-Auguste à Saint-Louis, des centres actifs de sauvegarde, de création, d'étude et de propagande musicales. Leurs pontifes, leurs ministres, leurs clercs et leurs moines n'ont rien de commun avec les moines de la décadence, fainéants, pansus et verts gaillards, qui firent la joie de nos pères et ne font pas la nôtre. Recrutée, comme le cloître, parmi les races malheureuses et vaincues, cette institution conserva seule, au milieu d'un monde barbare, le sentiment et le goût des jouissances de l'esprit, ouvrit un refuge, et le seul possible à cette époque, à toute intelligence qui laissait voir, fût-ce sous la *saga* de l'esclave, quelque étincelle de talent. Le rayon de la pure vie intellectuelle éclaire le front pâle du moine. Combien de musiciens, de poëtes, d'artistes, de savants, d'inventeurs anonymes ont dû bénir ce droit d'asile respecté qui les avait arrachés aux misères poignantes et à la vie bestiale de la glèbe! Ils exerçaient librement ainsi leurs facultés, et ils vivaient heureux quoiqu'ils dussent mourir ignorés. En dégénérant plus tard de chute en chute jusqu'aux frères Fredons et au directeur spirituel de Panurge, la Manécanterie et le cloître subirent le sort commun à toutes les institutions qui ont fait leur temps et qui survivent à leur œuvre accomplie. Il se peut bien, toutefois, que l'esprit de la Réforme et les gaietés gauloises de la bourgeoisie émancipée aient dessiné dans le chœur de nos vieilles abbayes plus de caricatures que de portraits.

***

Le christianisme, pénétrant la vie civile des nations occidentales, développa chez elles, en la modifiant, la passion irrésistible des fêtes. L'espèce humaine ne saurait se priver de spectacles, de décorations, de musique, de cortéges, de danseuses belles et accomplies. L'homme a besoin de la distraction des yeux et des oreilles, du mouvement cadencé du corps, même sous une forme vulgaire : la civilisation n'a fait qu'orner, développer, raffiner les moyens de satisfaire ces nécessités.

Il eût été impossible, dès le XIe siècle, de ne pas introduire dans les fêtes l'élément sonore et rhythmique qui « s'offrait à la consommation », suivant la phraséologie *économique* de nos jours, sous des formes et des aspects variés. De nombreuses tribus d'improvisateurs et de musiciens, successeurs des bardes, chantant et mimant comme eux leur répertoire, erraient de par l'Europe : trouvères et ménestrels, troubadours et jongleurs en France, d'après les régions de langue d'*oc* ou d'*oïl*; *minstrels*, *rymours*, *juglears* en Angleterre, grande famille lyrique des temps chevaleresques.

Sous l'action d'un goût persistant que partageaient les peuples, la tendance des princes et des rois était de protéger ces rimeurs, ces virtuoses nomades, et, au besoin, de les imiter sur des scènes plus dignes. Les ménestrels y trouvaient leur avantage, royalement soutenus qu'ils étaient par un esprit assez semblable à de la confraternité artistique.

Clovis avait une belle voix et se plaisait à la montrer. Bon organiste, Dagobert aimait la musique à ce point qu'entendant la religieuse Nanthilde derrière le rideau d'une tribune, il en devint éperdûment amoureux, l'arracha au ciel, répudia la reine et l'épousa ; Nanthilde ouvrit ainsi la série des cantatrices auxquelles leur gosier a fait accomplir de beaux mariages. Charlemagne brillait au lutrin, et, comprenant les difficultés éventuelles de la profession, il était indulgent pour les chanteurs. Un jour, il vit dans sa chapelle un jeune clerc qui ouvrait la bouche bien grande, mais l'oreille impériale distingua vite qu'aucun son n'en sortait; le pauvre diable mimait sa partie, de peur d'être renvoyé. (Le procédé doit être encore en usage). L'empereur l'interrogea, lui donna une bourse et le congédia, craignant sans doute que son extinction de voix ne fût continue.

Tous les rois et bien des reines de ce temps étaient affiliés au *gay sçaber*. Isabeau de Bavière excellait sur la harpe, n'employant pas toutefois son talent à calmer, comme fit David pour Saül, les accès de démence de son triste époux. Rappellerons-nous que Gilles, frère de François Ier, duc de Bretagne, se défendit dans sa prison avec un énorme *laridon* ou flûte basse, contre les gentilshommes qui venaient pour l'assassiner? On peut même ajouter qu'il était d'une jolie force sur cet instrument, car s'il fut tué, il tua plusieurs de ses ennemis.

Les grands vassaux se modelaient sur la couronne. En France, de tout temps, malgré l'instinct très-prononcé pour l'opposition et la critique permanente du pouvoir, on a eu, à un degré aussi fort, l'imitation des us et coutumes de ce même pouvoir; nobles et bourgeois frondeurs ont toujours exagéré les qualités et les

défauts du souverain. L'habitude des châteaux d'entretenir des musiciens à leur solde se généralisa rapidement. Comme le dit un auteur du temps, « les rois, les princes et seigneurs commandaient ménestrels pour recevoir et festoyer joyeusement leurs hôtes, ceux et celles à qui ils désiraient plaire » : usage si profondément ancré dans les mœurs qu'il survécut à toutes les époques, se modifiant suivant les milieux et les circonstances.

Chantères et troubadours composaient l'orchestre des « entremets » et autres spectacles *machinés* des grandes réceptions et des cours plénières; ils s'y rendaient de toutes parts, voyageant seuls, lorsque, doués d'une habileté égale dans plusieurs parties de leur art, ils pouvaient se passer de confrères, ou en compagnies, dont chaque membre exerçait un talent spécial.

Les habitants des villes avaient, eux, les *mystères*, interminables récits, dans le principe, des pèlerins de Rome et de Jérusalem qui racontaient ce qu'ils y avaient vu et entendu, avec force cantiques, apostrophes et psaumes, dans les granges du bourg de Saint-Maur. Le Prévôt de Paris défendit les assemblées de ces confrères de la Passion, mais ils s'adressèrent au roi et dès qu'ils eurent des lettres patentes d'établissement dûment scellées « en lacs de soie de cire verte », des bourgeois dévots les installèrent du côté de Saint-Denis, dans un hangar « de vingt et une toises de long sur six de large, élevé de trois à quatre pieds » dépendant de l'antique hospice de la Trinité.

A côté de ces pieux et zélés « entre-parleurs », s'étaient montées de grandes troupes ambulantes de bateleurs qui se transportaient de ville en ville avec un matériel considérable. Les représentations des Actes de la religion qu'ils donnaient en plein air, sur les places publiques, duraient souvent plusieurs jours, avec une mise en scène poussée au réalisme le plus repoussant par la reproduction exacte des supplices et des tortures. Des morceaux de musique, des chœurs coupaient le dialogue de la pièce; aux acteurs se mêlaient d'ordinaire des habitants bien pensants, et tous, nobles, bourgeois, manants, apportaient leur argent et leurs personnes pour rendre le mystère plus solennel, plus intéressant.

Si les châteaux s'enorgueillissaient de leurs intermèdes escortés d'éclatantes fanfares, si les cités s'enthousiasmaient aux exhibitions des confrères de la Passion, les campagnes conservaient la tradition de leurs processions, souvent fort dramatiques; puis, c'étaient les fêtes patronales, les défilés de corporations, les entrées princières, les cortéges ou figuraient les géants et les monstres pour « l'esbaudissement et esbahissement » des foules. Est-il besoin d'insister sur le rôle de la musique et de la danse dans ces réjouissances privées et publiques?

***

La poésie chevaleresque, qui s'épanouit dans sa précoce et brillante expansion au midi de notre France, au bord de la Méditerranée, semble avoir été effleurée, caressée de quelque souffle lointain venu des antiques rivages et qui a pu apporter d'invisibles semences à la *chanson de geste*, d'où sortit le roman, au *virelai*, *au descort*, à la *ballade*, au *tenson*, au *sirvente*, au *rondeau*, à la *pastorale*, etc.

Arnaud Daniel, Anselme Faydit, Hugues Brun, Guillaume comte de Poitou, Thibault comte de Champagne, Charles d'Anjou, roi de Sicile, Richard Cœur-de-Lion, Blondel, Jean de Brienne, roi de Jérusalem, Lusignan comte de La Marche, Luce du Gast, Alain Chartier, Robert Wace, Alexandre de Paris, Marie de France, et quantité d'autres trouvères moins connus, rendirent la chanson savante par la complication des rhythmes. Ils défiaient les rigueurs du sort, ils châtiaient l'arrogance féodale et relevaient chez le peuple le sentiment de la dignité; ils avaient des refrains pour les puissants et les faibles. Mauvais courtisans du présent, ils conservent dans l'histoire l'attitude d'agents d'égalité sociale et d'opposition publique.

Ils pouvaient conduire à leur seigneur et maître tout homme qui en insultait un autre et protéger quiconque manquait de protecteur. Ils avaient, par contre, de singulières obligations à remplir. « Si le chef du palais désirait qu'il chantât, le ménestrel devait faire entendre trois chants de divers caractères; si c'était la reine qui l'en priait, et qu'elle le mandât dans sa chambre, il devait se rendre à ses vœux et lui dire trois chants d'amour à mi-voix, pour ne pas troubler la cour. Si un noble lui demandait de chanter, il devait aussi dire trois chants; mais si un paysan l'en prie, qu'il chante jusqu'à l'épuisement » conclut cette législation spéciale, voulant montrer par là que le ménestrel appartenait bien plus au peuple qu'aux rois, aux reines et aux nobles.

Ils provoquèrent donc de bonne heure les représailles de la puissance spirituelle et sentirent le poids du bras séculier. Papes et rois, plus occupés cependant de conquêtes que de chansons, plus souvent dans les conclaves et les camps qu'à la comédie, ne durent sévir contre ces pamphlétaires de la *Mère folle*, contre tous ces indépendants et irréguliers lyriques, précurseurs de la *Satire Ménippée*, qu'en raison de leur envahissement satirique du terrain brûlant de la théocratie ou de l'empire.

Les maires du palais les surveillèrent de près. Sous Clovis II et Charles le Chauve, les Centeniers, au rapport de Marculf et de Wilfrid Strabon, eurent avec eux de fréquents démêlés. Dagobert II ne leur pardonna pas grand'chose. Une ordonnance de 789 les mit au nombre des « personnes infâmes. » — ah! que la critique est amère aux oreilles souveraines! — auxquelles il n'était pas permis de former accusation en justice. Les conciles de Mayence, de Tours, de Reims et de Châlon-sur-Saône, qui furent tenus en 813, défendirent aux ecclésiastiques d'assister à leurs jeux, sous peine de pénitence et de suspension; Charlemagne autorisa cette disposition par un édit fondé sur ce motif que, pour se conserver l'âme pure de tous vices, il fallait éviter de voir ou d'entendre les insolences des histrions, *histrionum insolentias jocorum*. Les insolences!... Nous sommes fixés maintenant sur la signification politique du mot.

Seul, saint Thomas d'Aquin osa élever la voix au treizième siècle en faveur des malheureux que la fraction la moins éclairée et la plus nombreuse du clergé ne cessait de persécuter. L'illustre dominicain déclara que « l'art du comédien et du musicien n'avait rien de mauvais en soi au point de vue religieux, et qu'il était permis à tout chrétien de payer des comédiens et des musiciens pour se divertir, s'ils se renfermaient dans les bornes de la morale et de la décence. »

Louis-le-Débonnaire, Hugues Capet, Philippe-Auguste bannirent ces ménestrels trop clairvoyants, à langue irrévérencieuse et prompte. Il ne fallut rien moins que la mansuétude de saint Louis pour leur permettre de rentrer au bercail, à la condition, toutefois, de payer sous le Petit-Châtelet des droits qui revenaient à l'épargne royale. Le prévôt de Paris finit par leur défendre de rien dire, chanter ou représenter en public ou ailleurs, *qui pût causer quelque chagrin ou scandale à l'Etat*, à peine d'amende arbitraire et de trois mois de prison dure, au pain et à l'eau.

Et ils continuaient malgré tout à rimer, à chanter, à se jouer, à se moquer dans l'orage, défendus par leur faiblesse même, par la complicité populaire, par leurs priviléges de médiateurs.

« En 1316, raconte Stow, dans la *Description de Londres*, Edouard II célébrait sa fête à Westminster, le jour de la Pentecôte; il était à table avec sa cour, lorsqu'il entra une femme, vêtue et parée en ménestrel, et montée sur un grand cheval richement harnaché, suivant l'usage des ménestrels. Après avoir tourné quelque temps autour des tables, elle s'approcha de celle du roi et mit devant lui un placet; après quoi, elle salua toute la compagnie, piqua des deux et partit. » Ce placet était une remontrance au roi sur les faveurs qu'il prodiguait à certains courtisans, tandis qu'il négligeait ses plus braves chevaliers et de fidèles serviteurs. Le gardien de la porte fut réprimandé, ajoute Walfingham dans une autre version du récit; il répondit que ce n'était pas l'usage de refuser aux ménestrels l'entrée des demeures royales.

Ce fait nous indique qu'à l'imitation des bardes, leurs héritiers directs aimaient à se faire les interprètes des réclamations du peuple auprès des grands, à s'ériger en redresseurs de torts, ce qui ne les empêchait pas de veiller sur leurs propres intérêts. Jouissant de leur franc-parler, ils prenaient des libertés que nul n'eût osé se permettre, et leurs traits satiriques n'épargnaient pas toujours les auditeurs eux-mêmes : pour donner une leçon à un

hôte peu généreux, par exemple, ils ne manquaient jamais d'exalter la munificence de ceux dont ils avaient reçu un accueil courtois et lucratif. Les parasites de Rome et de Byzance n'agissaient pas autrement et ce mot dut parfois résonner désagréablement à leurs oreilles.

La musique des armées se recrutait parmi les ménestrels. Ils célébraient les combats et les victoires des chefs Francs par des improvisations répétées *magnâ vociferatione*, dit un auteur contemporain, dans tout le royaume et qui devenaient rapidement populaires. Plus tard, ils sonnèrent la trompette, le claronceau d'argent, attributs spéciaux de la chevalerie; le cor, signal particulier des châteaux; l'oliphant qui servait à *hucher* et appeler à la rescousse les invincibles clients des Roland et des Ogier. Ils remplissaient d'importantes fonctions dans la création des chevaliers. La veille de l'investiture, « chantans, dansans et s'esbatans, » ils se retrouvaient toujours auprès des écuyers, à chaque nouvelle cérémonie préparatoire, et, le lendemain, quand le roi avait donné l'accolade au candidat, en lui disant : « Soyez bon chevalier! » nous les voyons accompagner une dernière fois jusqu'en son logis le nouvel élu. Aux grands jours des tournois, leurs fanfares de *buccines*, de *litues*, de *clerons*, de cornets, de *tibies*, de fifres, *larigots*, tambours et « aultres semblables » dit l'*Orchésographie* du vieil Arbeau-Thoinot, annonçaient l'entrée des tenants et poursuivants dans la lice, les belles passes, les grands coups de lance, la proclamation des vainqueurs. Ils accompagnaient, enfin, du ban de leurs instruments, le Cri public, annonces faites sur les places des Edits et Ordonnances, assignations données aux contumaces d'avoir à se présenter devant leurs juges.

Nous devons à la vérité d'ajouter que ces mêmes ménestrels si fiers sous leur harnois de guerre, si intimement mêlés à la vie religieuse, civile et guerrière des hautes classes de la féodalité, se faisaient, le cas échéant, à la faveur de la nuit, masqués et déguisés pour mieux échapper à la surveillance du guet, les donneurs à gages des charivaris. Malheur aux mauvais ménages, aux intrépides qui convolaient en des noces trop mûres, aux infortunés sous le coup de rancunes privées ou de la vindicte publique ! Ni les hautes murailles, ni les larges fossés, ni les donjons massifs n'empêchaient d'arriver jusqu'à eux l'impitoyable symphonie des engins dont le *Roman de Fauvel* nous a légué la nomenclature : poëles, crochets, grils, pilons, chaudrons, cloches, trompes, sonnettes, fifres, tambours, cymbales, chariots chargés de ferraille. Tel était l'orchestre classique d'un maître-charivari de ménestrels. Il ne fallut rien moins que les sévères Edits synodiaux de Paris, de Langres, de Nantes, de Mâcon et de Troyes pour mettre un terme à ces manifestations profondément enracinées dans les habitudes urbaines.

Em. Mathieu de Monter.

(*La suite prochainement.*)

UNE LETTRE INÉDITE DE MENDELSSOHN.

Cette lettre, écrite au retour du quatrième voyage de Mendelssohn en Angleterre, ne figure pas dans sa correspondance, publiée à Leipzig, par les soins de son frère, et dont la traduction a été accueillie favorablement en France. Elle complète les renseignements donnés antérieurement par l'auteur du *Songe d'une Nuit d'été* sur les mœurs intimes de la cour d'Angleterre.

E. N.

« Francfort, 19 juillet 1842.

» Ma bonne petite mère!

» Il faut que je te raconte sans tarder les détails de ma dernière visite à Buckingham-Palace. Ils t'amuseront autant qu'ils m'ont amusé.

» Comme dit Grahl, Buckingham-Palace est la seule maison anglaise hospitalière et agréable, et où l'on soit *à son aise*. J'en connais bien, pour ma part, quelques autres dans le même cas, mais, en général, je donne raison à Grahl.

» Donc, le prince Albert m'avait fait inviter à me rendre chez lui samedi, à une heure et demie, pour essayer son orgue avant mon départ. Je le trouvai seul. Tandis que nous causions, la reine entra. Elle était également seule et en toilette de chambre. Elle annonça qu'elle devait partir dans une heure pour Claremont: puis elle ajouta : « Mais, mon Dieu, de quoi cela a-t-il l'air ici ? » en voyant que le vent avait éparpillé, dans tous les coins du salon, les feuilles d'un cahier non relié. Ce disant, elle s'agenouilla pour les ramasser; le prince se précipita pour lui aider; de mon côté, je ne demeurai pas inactif; mais comme durant cette besogne le prince m'expliquait les jeux de son instrument, la reine nous dit qu'elle ramasserait bien toute seule la musique.

» Je demandai alors au prince de me jouer quelque chose, ajoutant que je m'en ferais une grande gloire en Allemagne. Il joua de mémoire, sans se tromper, et en se servant des pédales, un choral, et il l'exécuta avec tant de précision, que maint organiste y eût trouvé son profit. Pendant ce temps, la reine, qui avait terminé son rangement, était venue s'asseoir auprès de lui et l'écoutait avec plaisir.

» Puis ce fut mon tour. J'attaquai le thème de mon chœur de *Paulus : Wie lieblich sind die Boten* (Qu'ils sont aimables, les messagers, etc.)

» Avant même que j'eusse terminé le premier vers, ils se mirent à chanter avec moi. En outre, le prince tirait les registres : d'abord, la flûte seule; puis, lors du *forte* et du passage en *ré majeur*, le plein-jeu. Il alla jusqu'à la fin du morceau, toujours de mémoire, par un si excellent *diminuendo*, que j'en fus émerveillé et ravi.

» Comme nous venions de terminer, le prince-héritier de Gotha fut introduit. On se mit à causer, et dans le courant de la conversation la reine me demanda si j'avais composé de nouveaux *lieder*, ajoutant qu'elle aimait à chanter ceux que j'ai fait graver jusqu'ici. « Tu devrais lui en chanter un, » dit le prince Albert. La reine, après s'être fait un peu prier, consentit à essayer ma *Chanson du Printemps* (op. 47), si toutefois ce *lied* n'était pas déjà en route pour Claremont avec le reste de la musique. Le prince sortit pour s'en enquérir. Il revint au bout d'un instant en annonçant que la musique était emballée. Je hasardai qu'on pourrait peut-être la déballer. « Il faut demander à lady *** », dit la reine. On sonna, les domestiques coururent en tous sens et revinrent en disant qu'ils n'avaient trouvé personne. Alors la reine se décida à aller elle-même à la recherche de sa musique. Pendant son absence, le prince Albert me remit un petit écrin : « Elle vous prie d'accepter ce souvenir », me dit-il. L'écrin renfermait une belle bague, sur laquelle était gravé : V. R. 1842. La reine revint fort en colère contre lady *** : « Elle est partie, dit-elle, et a emporté toutes mes affaires; je trouve cela très-inconvenant. » Tu ne saurais croire, chère mère, combien tout cela m'amusait.

» Je la priai de ne pas me retirer les bénéfices d'un hasard heureux et de me chanter quelque autre chose. Après qu'elle se fut concertée avec son mari, celui-ci me dit : « Elle va vous chanter du Gluck. »

» Nous prîmes alors, à travers des salons et des corridors, le chemin de l'appartement particulier de la reine, où, près d'un sopha, se trouvaient un cheval à bascule et deux grandes volières; des gravures étaient appendues aux murs; sur la table étaient disposés des livres richement reliés, et sur le piano, de la musique. La duchesse de Kent et la princesse de Gotha s'étaient jointes à nous. Tandis qu'ils causaient entre eux, je feuilletais des cahiers de musique, parmi lesquels se trouvait mon tout premier recueil de *lieder*. Naturellement, je la priai d'en choisir un à la place du Gluck; elle s'exécuta de très-bonne grâce, et choisit *Italie : Schœner und schœner* (Toujours plus beau), qu'elle chanta d'une façon adorable, avec une pureté, une mesure et une prononciation excellentes; à la vérité, à l'endroit où l'on descend au *ré* pour remonter chromatiquement, elle donna les deux premières fois le *ré* dièse au lieu du *ré* naturel, et comme je lui en faisais l'observation, elle prit la troisième fois *ré* naturel, alors qu'il aurait fallu *ré* dièse; mais, à part cette méprise, l'exécution fut parfaite,

et je dois dire que je n'ai entendu aucune dilettante tenir mieux et plus purement le *sol* de la fin.

» Je dus convenir que ce *lied* avait été composé par Fanny (1). Sans doute, cet aveu me fut pénible, mais il faut bien que la vanité soit punie. Je priai donc la reine de chanter quelque chose qui fût bien de moi. Elle me dit qu'elle le ferait volontiers, si je l'aidais, et elle chanta mon *Pilgerspruch* (Chant du Pèlerin), sans une faute et avec beaucoup d'expression. Je pensai qu'il ne fallait pas faire trop de compliments dans cette circonstance, et me bornai à remercier plusieurs fois. « Oh! dit-elle, malheureusement, j'ai eu peur; d'ordinaire, j'ai la respiration très-longue. » Alors, je la félicitai chaudement et avec la meilleure conviction du monde, car elle avait précisément tenu l'*ut* de la fin, comme je l'avais rarement entendu tenir, et y avait ajouté du même souffle les trois petites notes qui le suivent; aussi étais-je doublement charmé qu'elle en eût parlé la première.

» Ce fut alors le tour du prince Albert : il chanta mon *Schnitter* (Faucheur); puis il me demanda d'improviser quelque chose avant le départ de la reine, et me donna deux thèmes : celui du choral, qu'il avait joué précédemment, et le motif du *Faucheur*.

» Si les choses se fussent passées comme de coutume, mes inspirations eussent été détestables: car il en est ainsi toutes les fois qu'il faudrait que tout allât bien; et, dans cette circonstance, il ne me serait resté qu'un mauvais souvenir de cette matinée. Fort heureusement, et comme s'il était écrit que je ne dusse en conserver qu'un souvenir charmant et joyeux, l'improvisation me réussit comme rarement. Je me sentais en verve; je jouai longtemps et avec entrain; il va sans dire que je joignis aux deux thèmes les *lieder* qu'avait chantés la reine; et tout me venait si naturellement que cela ne voulait pas finir. Mes auditeurs me suivaient avec une attention et une communion de sentiments tels que je me sentais plus confiant en moi-même qu'il ne m'est jamais arrivé de l'être lorsque j'ai improvisé en public.

» Elle me dit ensuite : « J'espère que vous reviendrez bientôt nous voir en Angleterre. » Je me retirai, et vis en bas les belles voitures avec les piqueurs à livrée rouge qui attendaient. Un quart d'heure plus tard, on abaissait le drapeau qui flotte sur le palais, et dans les journaux on lisait ces lignes : *Her Majesty left the Palace at 20 minutes past 3.*

» Quoiqu'il plût, je me rendis aussitôt chez Klingemann, où j'eus de toutes mes joies la plus grande : celle de lui raconter, à lui et à Cécile, mon aventure. Ce fut une joyeuse après-midi.

» J'ai oublié de te dire que j'avais demandé à la reine la permission de lui dédier ma symphonie en *ta mineur*, parce qu'elle a été en quelque sorte la cause de mon dernier voyage en Angleterre, et que le nom anglais convient doublement à ce morceau écossais; —puis, que la reine avait dit avant de commencer à chanter : « Il faut mettre le perroquet dehors, sinon il criera plus fort que je ne chanterai »; et qu'alors le prince Albert et le prince de Gotha s'étant avancés pour le prendre, je dis : « Vous me permettrez de le faire », et que j'emportai la cage et la remis aux domestiques, qui parurent fort étonnés, etc., etc. Il me reste encore beaucoup de choses à te raconter de vive voix. En attendant, dis bien à D..., s'il me tient pour un aristocrate, par suite de cette longue description, que je suis plus *radical* que jamais, et que j'en appelle à Grote, à Rœbuck et à toi-même, ma bonne petite mère, que ces détails amusent assurément autant qu'ils m'ont amusé moi-même.

» Puisque je suis entré si loin dans le domaine de la description, je dois encore te faire part d'une impression que j'ai ressentie lorsque, après une heureuse traversée de nuit, nous entendîmes dire que nous n'étions plus éloignés que d'une demi-lieue d'Ostende. Je montai sur le pont; la mer était calme et grise. Il faisait petit jour, et les étoiles scintillaient merveilleusement. Le navire se dirigeait en droite ligne vers le phare à la lumière éclatante et blanche, au dessous duquel une paire de fanaux, l'un rouge et l'autre jaune, marquaient l'entrée du port; et l'Angleterre était bien loin derrière nous, et le continent, où il fait également bon vivre, devant nous.

» En arrivant au Rhin, nous devions apprendre l'affreuse nouvelle venue de France. Assurément, la triste fin de ce jeune homme t'a aussi profondément impressionnée que nous tous ici (1).

» Mais encore mille et mille remercîments pour ta bonne et chère lettre, avec prière d'écrire plus souvent et plus longuement. Je ne suis pas un flatteur en te disant quel plaisir nous avons éprouvé en recevant cette lettre, et combien nous désirons avoir prochainement de tes nouvelles. C'est la pure vérité. Donc, renouvelle ce plaisir le plus souvent que tu pourras, chère mère! Embrasse bien tendrement mes sœurs (j'entends les sœurs, les beaux-frères et les neveux); qu'ils me gardent leur souvenir et m'écrivent quelquefois. Et maintenant, à notre joyeuse réunion, chère mère.

» Pour la vie, ton
« Félix. »

Traduit de l'allemand par Edmond Neukomm.

(1) Sœur aînée de Mendelssohn, et femme du peintre Hensel.

(1) Mendelssohn veut parler du duc d'Orléans, mort à la suite du triste accident de Neuilly, le 13 juillet 1842.

REVUE DES THÉATRES.

Comédie-Française : Début de Mlle Sarah Bernhardt, dans *Mademoiselle de Belle-Isle.* — Théatre Cluny : *Un Bienfait n'est jamais perdu*, comédie en un acte de George Sand; reprise des *Inutiles.*

Mlle Sarah Bernhardt vient enfin, après bien des hésitations, de débuter à la Comédie-Française.

Peut-être serait-il plus juste de dire que cette artiste vient de rentrer et non de débuter, car il y a une dizaine d'années, elle fit une courte apparition sur la scène de la rue de Richelieu, où elle joua *Iphigénie* et *Valérie.* Mais, à cette époque, Mlle Sarah Bernhardt n'était pas encore une étoile, même de minime grandeur, et son premier début passa sans qu'on s'en occupât dans la presse et dans le public.

Le rôle de Mademoiselle de Belle-Isle est favorable aux qualités de Mlle Sarah Bernhardt : la douceur de la voix et du visage, un jeu expressif, passionné au besoin. Malgré le terrible souvenir de Mars et de Rachel, malgré d'autres souvenirs moins écrasants, mais plus récents, la transfuge de l'Odéon a réussi et obtenu deux fois l'honneur du rappel. N'exagérons pas pourtant; ce début, ou cette rentrée, est surtout une espérance. Mlle Sarah Bernhardt est très-sympathique; on lui a rendu justice, mais on a voulu surtout l'encourager. Mlle Croizette, qui abordait le rôle de la marquise de Prie, joue avec beaucoup de charme et de finesse.

= M. Larochelle a décidément cédé le théâtre Cluny. Avant de se retirer pour se consacrer tout entier à sa part de direction au théâtre de la Porte-Saint-Martin, il fait à son public des adieux splendides, mais qui ajouteront aux regrets causés par son départ. Il reparaît dans une brillante reprise des *Inutiles*, où il joue le rôle de Fortnoye avec plus de talent encore qu'à la création de ce bel ouvrage. Il est très-bien secondé par Bilhaut, jeune premier de la troupe de l'Odéon, par Mlles Fayolle et Germa.

Les *Inutiles* sont accompagnés d'une comédie en un acte, de George Sand, publiée par *la Revue des Deux-Mondes.* L'intrigue est peu de chose, mais le dialogue pétille d'un bout à l'autre; le style, tout en restant scénique, est tout à fait digne de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre. Larochelle remplit le rôle principal avec toute son autorité. Mlles Germa et Derson sont charmantes.

Adrien Laroque.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : lundi, *Don Juan;* mercredi, *Robert le Diable*; vendredi, *la Favorite* et *la Source.* — Ce soir, par extraordinaire, *le Prophète*;

A l'Opéra-Comique : *le Pré aux Clercs, l'Ombre, les Noces de Figaro*;

Au Théâtre-Italien : *Lucrezia Borgia*, *la Sonnambula*, *Un Ballo in maschera*, *Lucia di Lammermoor* ;

Au théâtre de l'Athénée : *l'Alibi*, *Dimanche et Lundi*.

*** Demain lundi aura lieu à l'Opéra le début du ténor Prunet dans *Faust* ; mercredi on donnera *Don Juan*, pour l'une des dernières représentations de Faure avant sa création de *la Coupe du roi de Thulé* ; vendredi, Villaret fera sa rentrée dans *la Juive*.

*** Les principaux rôles du *Freischütz*, dont on prépare la reprise, seront remplis par Mlles Devriès (Agathe) et Thibault (Annette), MM. Sylva (Max) et Gailhard (Caspar).

*** Mme Nilsson sera à Paris en janvier prochain. Elle chantera d'abord dans un grand concert de bienfaisance à l'Opéra, et donnera ensuite quelques représentations à ce théâtre.

*** *L'Ombre* a été donné trois fois cette semaine à l'Opéra-Comique, devant une salle comble. L'interprétation est toujours excellente, et le public toujours prodigue de démonstrations sympathiques.

*** Mlle Albani a fait hier soir un nouveau début dans *Lucia di Lammermoor*. Les autres rôles étaient remplis par Ugolini, Colonnese, Carasini, Vairo, Filli et Mlle Paulus. Nous en reparlerons dimanche prochain.

*** Le répétitions générales des *Deux Reines* doivent commencer aujourd'hui. On espère pouvoir donner la première représentation vendredi prochain.

*** M. Verger, voulant faire renaître les anciennes traditions d'élégance qui avaient fait de la salle Ventadour le premier salon de Paris, dit *l'Entr'acte*, vient de décider que les premières places et le foyer ne seraient plus accessibles désormais qu'aux hommes en habit noir et aux dames en toilette de soirée. — Le Théâtre-Italien, nous le savons, a un passé qui oblige et une dignité mondaine à sauvegarder; on a pu aussi quelquefois constater dans le public un peu plus de laisser-aller qu'autrefois ; mais n'est-il pas un peu bien tard pour revenir à ce code d'étiquette qu'on pouvait croire à tout jamais aboli, et M. Verger ne se laisse-t-il pas abuser par le désir de trop bien faire?

*** La première représentation de *l'Ombre* à Venise, a été un grandissime succès : et, selon toute apparence, le théâtre Rossini en a pour un bon nombre de brillantes et fructueuses soirées. Plusieurs morceaux ont été bissés. Les quatre artistes, Montanaro et Polonini, Mmes Derivis et Luini, ont rivalisé de talent, et il est difficile de dire à qui revient la palme de l'exécution. Les études ont été dirigées avec beaucoup de soin et d'habileté par le chef d'orchestre Bernardi.

*** *Les Cent Vierges* ont été données la semaine dernière à Toulon, avec un complet succès.

*** Un compositeur italien, le maestro De Michelis, de Civitavecchia, a écrit un opéra-bouffe dans lequel tous les rôles sont écrits pour des femmes. Circonstance aggravante, cela s'appelle *l'Uomo* ; — le pauvre sexe laid y doit être habillé de la belle façon !

NOUVELLES DIVERSES.

*** Hier a eu lieu à l'Institut la séance annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Ambroise Thomas. Cette cérémonie avait bien perdu de son éclat depuis qu'un décret impérial avait enlevé à l'Académie le jugement des grands prix de musique. En recouvrant ce droit, l'Institut a repris son ancien usage de faire exécuter solennellement la cantate couronnée. On a joué, au début de la séance, une ouverture de M. Rabuteau, morceau de musique sagement fait, mais de peu d'inspiration, agrémenté d'effets dans le style de Mendelssohn, et où les cuivres jouent un rôle exagéré. M. Ambroise Thomas, prenant ensuite la parole, s'est fait l'interprète du corps académique, pour remercier le gouvernement d'avoir ramené les musiciens dans leur véritable famille artistique ; puis il a proclamé les prix de Rome et ceux décernés par l'Institut : dans le nombre figurent trois musiciens, MM. Poise, Cadaux et G. Pfeiffer. M. Beulé a prononcé à son tour l'éloge de l'architecte Duban ; enfin, on a exécuté la cantate de M. Salvayre, *Calypso*. Nous pensons qu'en présence d'élèves à peine sortis de l'école, il faut bien moins appuyer sur les défauts que sur les qualités.... quand il s'en trouve. M. Salvayre paraît avoir beaucoup travaillé, mais aussi beaucoup retenu. Il n'a pas mal traité l'entrée de Télémaque et de Mentor : la romance du ténor est joliment tournée, et la scène entière est bien orchestrée. Le duo amoureux de Calypso avec Télémaque et le trio final ne sont pas aussi bien venus, tant s'en faut. On peut y louer toutefois un gracieux dessin d'orchestre sous la phrase de Mentor : « Un vent propice et frais. » Cette cantate est, à coup sûr, l'œuvre d'un jeune homme qui sait : nous verrons bien si l'inspiration et l'originalité lui viennent avec le temps.

*** A l'occasion de la rentrée de l'Assemblée nationale, un grand concert sera donné demain lundi, à 9 heures du soir, dans la grande salle des Réservoirs, à Versailles. C'est M. Verger qui s'est chargé de l'organisation de cette fête musicale, à laquelle concourront les principaux artistes du Théâtre-Italien.

*** Le comité de l'Association des artistes musiciens a fait verser la somme de 1,500 francs à la Société de protection des Alsaciens et Lorrains, présidée par M. le comte d'Haussonville.

*** Le concert dans lequel doit chanter Mme Cruvelli, au Théâtre-Italien, est définitivement fixé au 27 de ce mois. Il sera donné au bénéfice des réfugiés d'Alsace-Lorraine.

*** Rien à signaler, au Concert populaire de dimanche dernier, que l'accueil très-sympathique fait aux fragments de la *Damnation de Faust*, de Berlioz. Le Ballet des Sylphes a été bissé.

*** Programme du 4e concert populaire (Ire série) qui a lieu aujourd'hui à deux heures au Cirque d'hiver, sous la direction de M. J. Pasdeloup : 1° Symphonie en *mi bémol* (Robert Schumann); 2° Andante (Haydn); 3° *l'Arlésienne* (G. Bizet), prélude, menuet, adagietto et carillon; 4° ouverture de *la Belle Mélusine* (Mendelssohn); 5° Fragments du septuor (Beethoven).

*** M. Sarasate doit jouer, à l'un des prochains Concerts populaires, le concerto de violon de C. Saint-Saëns.

*** Trois œuvres de M. Alfred Holmes sont à l'étude aux Concerts populaires : deux symphonies, et l'ouverture de son opéra *Inès de Castro*. Nous en entendrons certainement quelqu'une dans le courant de l'hiver.

*** M. Pasdeloup et son orchestre donneront, avant la fin de ce mois, un concert à Reims. Théodore Ritter y exécutera un concerto de Beethoven.

*** Au concert de jeudi dernier, au Grand-Hôtel, M. Lelong a exécuté avec succès la *Fantaisie-Caprice* de Vieuxtemps. On a beaucoup applaudi aussi l'*Intermezzo* de la suite d'orchestre de M. E. Guiraud. Au programme d'aujourd'hui figurent la *Rêverie* de Schumann, un *Andante appasionato* de M. C. Borelli (Ire audition), le finale du ballet du *Prophète* et l'unisson de *l'Africaine*.

*** Nous avons visité, jeudi dernier, le Musée du Conservatoire et nous y avons remarqué un assez grand nombre de pièces nouvelles. Un heureux hasard a permis à M. Gustave Chouquet, un conservateur et collectionneur qui a vraiment le feu sacré, d'acquérir deux des violons de forme bizarre que Savart avait construits pour se livrer à ses expériences d'acoustique : l'un est cylindrique et l'autre carré, avec le fond ouvert. Parmi les autres acquisitions récentes, nous citerons encore un élégant instrument de Renault, luthier parisien du siècle dernier et qui excellait dans la construction des théorbes. — Il faut cependant le reconnaître, c'est surtout par des dons généreux que le Musée du Conservatoire est destiné à s'enrichir. M. Miremont, un de nos bons luthiers, a offert un archet italien, qui passe pour avoir appartenu à Tartini, et un archet de Tourte l'aîné, qui est d'une grande légèreté et d'une exécution fort soignée. Mais les deux pièces qui vont exciter l'intérêt de tous les amateurs ont été données par M. Faure et par M. Vuillaume. On sait que Faure a joué de la contre-basse avant de se placer au premier rang des chanteurs ; il possédait un fort bel intrument de Gaspar da Salo, petit patron, et il a voulu qu'il figurât dans la riche collection commencée par Clapisson. Quant à M. Vuillaume, il a trouvé pour son *octo-basse* une place faite à souhait. Cet instrument colossal est d'une forme très-élégante, et à la hardiesse de sa coupe, à l'harmonie de ses proportions, à la beauté du vernis et aux combinaisons de son ingénieux mécanisme, il est facile de s'apercevoir que c'est là l'œuvre d'un artiste qui n'a pas moins d'invention que de savoir et de goût. Une telle pièce suffit pour classer à part un luthier, et nous félicitons sincèrement M. Gustave Chouquet d'avoir provoqué cette libéralité amicale de M. Vuillaume.

*** Le ministre des Beaux-Arts ayant encouragé par un subside la publication de l'oratorio de Hændel, *la Fête d'Alexandre*, exécuté par la société chorale de M. Bourgault-Ducoudray, la direction des Beaux-Arts vient d'adresser un certain nombre d'exemplaires de cette partition à des musiciens distingués et à des directeurs de sociétés chorales de Paris et de la province. Il est question, en outre, au ministère des Beaux-Arts, de faire traduire le *Messie* de Hændel.

*** Notre collaborateur Adolphe Jullien, a publié dans le dernier numéro de la *Revue de France*, un attrayant article, *la Musique pittoresque*, où il examine, avec exemples à l'appui, quelle place le genre imitatif et descriptif peut tenir dans les créations musicales de l'ordre le plus élevé. Ce travail sera lu certainement avec intérêt.

*** Achille Paganini, le fils de l'illustre violoniste, vient d'adresser de Parme, où il habite, une circulaire aux éditeurs italiens, pour leur proposer l'achat d'un certain nombre d'œuvres posthumes et inédites de son père, qui sont en sa possession.

*** Ce soir, dans les salons des cours de M. et Mme Oscar Comettant, 64, rue Neuve-des-Petits-Champs, se fait entendre un pianiste d'Odessa, M. Rodolphe Feldan, dont le talent est fort aprécié dans son pays.

*** Mlle Octavie Caussemille est de retour à Paris et a repris ses leçons de piano, place de la Madeleine, 31.

*** M. Henri Kowalski, le brillant pianiste dont nous avons dit les succès en Amérique, vient de publier, chez l'éditeur Lachaud, un charmant livre où il raconte son voyage en artiste, en touriste et en humoriste. C'est une fort intéressante suite aux récits célèbres de Henri Herz.

*** M. Edmond Membrée a arrangé pour le chant, sur un excellent texte d'Ernest Boysse, la célèbre romance sans paroles de Mendelssohn

en *mi bémol* (2e du 4e recueil), avec ce titre : *Ariane abandonnée.* L'habileté et le goût bien connus de l'auteur de *Page, Écuyer, Capitaine*, nous dispensent de faire l'éloge de son travail, que le public, au surplus, peut dès à présent apprécier, car il vient d'être publié.

*** Une pianiste d'un certain renom dans les pays du Nord, Mme Olga de Janina, élève de Liszt, vient d'arriver à Paris et se propose d'y donner des concerts. On dit son talent très-remarquable. Elle ne joue guère que la musique de Liszt ou de Chopin.

*** Une poésie inédite de Théophile Gautier, véritable bijou finement ciselé, *le Banc de pierre*, a inspiré une charmante musique à M. Lafitte, qui, nous le disions dimanche dernier, a écrit la partition du *Vampire*, libretto d'opéra de l'auteur d'*Emaux et Camées* ; poésie et musique seront très-prochainement publiées.

*** M. Th. Salomé annonce la réouverture de son cours de solfége et musique vocale d'ensemble, et d'harmonie et accompagnement, rue de Boulogne, 31.

*** Mlle Célestine Maurice, de retour d'un voyage musical d'où elle rapporte les souvenirs les plus flatteurs, a repris ses leçons de piano, rue des Abbesses, 48.

*** Les séances de musique classique, fondées l'année dernière avec succès au Havre par M. Sautreuil, ont repris la semaine dernière à l'Hôtel de Ville, et paraissent devoir être aussi suivies. Dans la première, on a exécuté le 10e quatuor de Beethoven, le quintette de Schumann, et le pianiste Baur a joué, avec son talent habituel, des œuvres de Bach, de Mendelssohn et de Chopin.

*** M. J. O'Kelly vient de publier deux transcriptions pour piano des romances de violon en *fa* et en *sol*, de Beethoven.

✝

*** *Le Sport* annonce la mort toute récente de Mme la duchesse de Frias, fille du compositeur anglais Balfe et ancienne cantatrice. — Cette nouvelle a été donnée déjà il y a plus de deux ans : les journaux d'alors ont publié une notice nécrologique de la duchesse, décédée à Madrid en février 1870, et suivant de près son père dans la tombe. C'est, paraît-il, son mari qui mourut à cette époque à Madrid. Mme de Frias était sur le point de venir s'installer à son hôtel des Champs-Élysées, quand la mort l'a prévenue.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Le *Music Hall* ou salle de concerts d'Oxford-street a été en grande partie détruit par le feu. Cet édifice avait déja été incendié en 1868.

*** *Bruxelles.* — La seule représentation remarquable de la semaine, à la Monnaie, a été celle du *Prophète*, dans laquelle Mlle d'Edelsberg, Warot et Mlle Hamakers se sont fait très-vivement et très-justement applaudir. Les chœurs et l'orchestre ont été excellents. — La Société de musique, aujourd'hui dirigée par M. Warnots, vient de mettre à l'étude *le Messie* de Hændel, qu'elle a fait entendre avec un si grand succès, il y a quelques années, au festival de la gare du Midi. — M. Delaborde est engagé pour le deuxième concert populaire. — Les principaux rôles de *la Fille de Madame Angot*, qui doit passer aux Fantaisies-Parisiennes vers le 30 novembre, sont distribués à Mlles Pauline Luigini, Desclauzas, MM. Mario Widmer et Jolly. Dans ce nouvel opéra-bouffe de Ch. Lecocq, l'action se passe sous le Directoire, en 1796.

*** *Anvers.* — Mme Réty-Faivre a toutes les bonnes grâces du public; elle a été fort applaudie dans *Fra Diavolo*. Un débutant, la basse Courtois-Halé, s'est distingué dans *les Mousquetaires de la Reine* et dans *le Barbier*, et on lui a fait fort bon accueil.

*** *Leipzig.* — Rien de remarquable au deuxième concert du Gewandhaus. Au troisième, on a exécuté avec un très-grand succès une ouverture nouvelle, en *la mineur*, d'un jeune compositeur viennois, Leo Grill, élève de Franz Lachner. Le violoncelliste Rensburg, de Cologne, a fait entendre, au quatrième, le concerto de Goltermann et un *adagio* inédit de W. Bargiel. Le cinquième empruntait son principal intérêt à une nouvelle symphonie (en *sol mineur*) de Joachim Raff, la quatrième en date, et assurément la meilleure de celles qu'ait produites ce compositeur, si fécond et si inégal. La forme, cette fois, est sage et sobre, le style soutenu, sauf dans le finale où il devient un peu théâtral. On a beaucoup applaudi cette œuvre remarquable.

*** *Berlin.* — On a repris, le 28 octobre, *Médée*, de Cherubini, que l'Opéra n'avait pas donné depuis soixante ans. Le dialogue y est remplacé par des récitatifs composés par Lachner. Woworsky, Betz, Mmes de Voggenhuber et Horina remplissent les principaux rôles.

*** *Cologne.* — Le premier concert de Gürzenich a eu lieu sous la direction de Ferdinand Hiller. Mme Schumann y a joué le concerto en *sol* de Beethoven. — F. Hiller se propose de consacrer une soirée du Gürzenich à un concert dont le programme, esquissant l'histoire de l'opéra français, Lulli, Rameau et Gluck, reproduira celui du premier concert dirigé par M. Gevaert au Conservatoire de Bruxelles.

*** *Hambourg.* — Le Wilhelmtheater a donné, avec grand succès, une opérette nouvelle de Richard Thiele, *Die Dorfmusikanten* (les Ménétriers).

*** *Florence.* — Les représentations lyriques ont dû cesser au théâtre delle Logge, la salle ayant été louée pour une époque fixe à un autre *impresa*. On n'a donné, pendant cette courte mais fructueuse campagne d'un mois, d'autre opéra que l'*Ombra* ; le succès constant de l'œuvre de Flotow a même empêché de représenter *Così fan tutte*, que la direction se proposait de monter, et qui est renvoyé à la prochaine saison de carême.

*** *Milan.* — Le théâtre Dal Verme commence à entrevoir un avenir plus prospère. Les représentations y deviennent meilleures, et le public les fréquente avec assez d'assiduité. *Il Trovatore*, avec Angelica Moro et le ténor Aramburo, a été en dernier lieu un grand succès. — L'opéra de Ponchielli, *I Promessi sposi*, antérieur en date à celui de Petrella et représenté déjà sur plusieurs scènes, va être prochainement monté à ce théâtre. — Au Carcano, *Reginella*, de Gaetano Braga, une œuvre d'un mérite réel, a été fort bien accueillie. Elle sera prochainement représentée à Venise. Braga a encore deux opéras prêts à voir le jour : *Don Cesare di Bazan* et *Caligola* ; ce dernier sera joué dans un avenir prochain à Lisbonne, où il aura pour interprètes la Fricci, Pandolfini et Fancelli.

*** *Pérouse.* — Un opéra du maestro Mercuri, *Adello*, vient d'obtenir un « *successo clamoroso* », dit la presse locale; l'auteur a été rappelé nombre de fois. Cet opéra avait déjà été donné à Rimini.

*** *Madrid.* — La représentation de *Gli Ugonotti* avec Mme Marie Sass a été l'une des plus belles de la saison. Le public a associé dans la manifestation de son enthousiasme l'artiste à l'œuvre. Mlle de Maesen ayant résilié son engagement, a été remplacée dans le rôle de Marguerite, du même opéra, par Mme Fité-Goula, qui s'en est fort bien acquittée.

*** *Barcelone.* — Le Liceo a fait sa réouverture pour la saison d'hiver le 26 octobre, avec *Un ballo in maschera*, chanté par Mmes Ponti et Teresa Ferni, le ténor Vincentelli et le baryton Giraldoni.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Marius Petipa, l'ancien et célèbre danseur, aujourd'hui maître de ballets des théâtres impériaux de Russie, a fêté dernièrement le 25me anniversaire de son entrée en fonctions. On a donné à cette occasion son ballet *Trilby*. Le public et le personnel des ballets lui ont fait une chaleureuse ovation.

*** *New-York.* — Mme Lucca est toujours la *great attraction* du moment à l'Académie de musique Le public est aussi très-sympathique à Mlle Sanz, qui a chanté dernièrement *Il Trovatore* de manière à égaler les meilleures interprètes de l'œuvre de Verdi.

Le Directeur : G. BRANDUS. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — M. P. JURGENSON, éditeur de musique à Moscou, demande des agents pour ses publications, en France et en Belgique.

COMPOSITIONS DE AUG. BUNZLI *(Violoniste-Compositeur).*
ÉCOLE DU JEUNE VIOLONISTE
Gammes majeures et mineures avec différents coups d'archets, ouvrage approuvé par MM. ALARD et VIEUXTEMPS

ALPENLÆNDLER (*Ranz des Vaches*)
40 Variations pour violon avec accompagnement de piano ad libitum,
Ecole. . . . . .net. 4 fr. | Variations violon et piano, net. 4 fr.
Variations violon solo, ... net. 2 fr.
(Envoi franco contre timbre ou mandat poste)
Reims. — ÉMILE MENNESSON, Éditeur, rue des Tapissiers, 12.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruits dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

PUBLIÉ PAR MM. BRANDUS & Cᵉ, 103, RUE DE RICHELIEU

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

L'OMBRE

PAROLES DE M. DE SAINT-GEORGES

MUSIQUE DE

F. DE FLOTOW

La Partition

POUR CHANT ET PIANO
Fᵐᵃᵗ in-8°. Paroles françaises. Net, **15** fr.

POUR PIANO SOLO
Fᵐᵃᵗ in-8°. Arrangée par BAZILLE. Net, **10** fr.

POUR CHANT ET PIANO
Avec paroles italiennes (récitatifs et chœurs.

ARRANGÉE POUR LE PIANO A QUATRE MAINS, NET : **20** FR.

Les Airs de Chant détachés avec accompagnement de piano.

ARRANGEMENTS DIVERS SUR DES THÈMES DE L'OMBRE

Paul Bernard. Beautés à quatre mains, en deux suites, chaque..... 10 »
Brisson. Mosaïque des thèmes, pour orgue expressif..... 7 50
Cramer. Bouquet de mélodies, deux suites, chaque..... 7 50
Croisez. Duo facile à quatre mains..... 6 »
Gariboldi. Caprice de salon pour flûte avec accompagnement de piano. 7 50
Godefroid. Fantaisie brillante pour le piano..... 9 »
Herman. Divertissement pour violon et piano..... 7 50
Ketterer. Fantaisie brillante pour piano..... 7 50
Neustedt. Fantaisie-transcription pour piano..... 7 50
Rosellen. Transcription brillante pour piano..... 7 50
Seligmann. Fantaisie pour violoncelle avec accompagnement de piano 9 »

Streabbog Deux petites fantaisies pour piano, chaque..... 5 »
Valiquet. Petite mosaïque pour piano..... 5 »

L'**Ouverture**, arrangée pour le piano, à 4 mains, les parties d'orchestre.
Quadrille par MARX, piano, à quatre mains et orchestre.
Polka par MEY, pour piano.
Grande **Valse** par ETTLING, piano, à quatre mains et orchestre.
Polka-Mazurka par GRAZIANI, pour piano.
Les **Airs** arrangés pour violon, pour flûte et pour cornet.

Les parties d'orchestre gravées, le libretto, la mise en scène.

NOUVELLES COMPOSITIONS POUR ORGUE, HARMONIUM ET PIANO

D'ALEXANDRE GUILMANT

Organiste du Grand-Orgue de l'Église de la Trinité, à Paris.

En vente à Bruxelles : chez **SCHOTT frères**, 82, Montagne de la Cour.—A Paris: chez **SCHOTT** et Cᵉ, 6, rue du Hasard.—A Londres : chez **SCHOTT** et Cᵉ, 159, Regent Street.

MORCEAUX POUR PIANO.

Canzonetta.
Idylle..... 6 »
Scherzo-valse.
Air d'une Cantate de J.-S. Bach (transcription).
Pauline, polka..... 3 »
Mazurka.
Prière pour violoncelle, avec accompagnement de piano.

MORCEAUX POUR HARMONIUM.

Prière et Berceuse..... Op. 27..... 5 »
Canzonetta..... Op. 28..... 6 »
Fughetta..... Op. 29..... 5 »
Scherzo..... Op. 30..... 9 »
Aspiration religieuse..... Op. 31..... 5 »
Villageoise..... Op. 32..... 4 »
Air, Gavotte et Menuet de J.-S. Bach (transcription..... 6 »
Chœur et Rondeau de Phaëton, de Lully (transcr.). 4 »
Allegro, Air et Finale de Hændel (transcription). 7 50

SECONDE SÉRIE DE PIÈCES POUR ORGUE.

Septième Livraison.
Morceau de concert, prélude, thème, Variations et finale en *sol* majeur.

Huitième Livraison.
Marche nuptiale en *mi* majeur.
Élévation en *la bémol* majeur.
Fugue en *ré* majeur.

Neuvième Livraison.
Antienne en *sol* mineur.
2° Offertoire sur des Noëls en *ré* mineur et majeur.
Verbum supernum, strophes d'hymne en *ré bémol* majeur.
Andante en *sol* majeur.

Tous ces ouvrages se trouvent aussi chez l'auteur, 62, rue de Clichy, à Paris

CHEZ DURAND, SCHŒNEWERK ET Cᵉ,
4, Place de la Madeleine.
Deux morceaux pour harmonium, nº 1. *Recueillement*; nº 2. *Valse*. 7 fr. 50. — *Pastorale*, duo pour piano et harmonium. 7 fr. 50.

LONDRES.—PALAIS DE CRISTAL

NATIONAL MUSIC MEETINGS

Été de 1873.

Concours de Sociétés chorales, anglaises et étrangères, chœurs d'église, chanteurs de *madrigals* et *part songs* anglais, musiques militaires et autres (harmonies et fanfares), chanteurs solistes (soprani, contralti, ténors ou basses), et virtuoses sur la trompette.

La valeur totale des prix qui seront distribués aux plus méritants est de 36,000 francs.

Pour les conditions et détails, s'adresser à M. Willert Beale, Crystal Palace, London.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, nº 3, au premier.
Près de la Madeleine.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

FABRIQUE Gᵗᵉ D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

L'IMPRIMEUSE

BERRINGER

BREVETÉE S. G. D. G.

Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cᵢᵉ

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, Nº 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cᵢᵉ.**

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cᵢᵉ**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cᵢᵉ**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cᵢᵉ**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cᵢᵉ.** »

A. LECOMTE et Cᵢᵉ ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cᵉ, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 46. — 17 Novembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

1873 **PRIMES** 1873

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale
A l'occasion du renouvellement de l'année.
40e ANNÉE DE SON EXISTENCE.

CHANT

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO
DU
FREYSCHUTZ
AVEC LES *RÉCITATIFS* D'**HECTOR BERLIOZ**
Paroles de PACINI
A laquelle la prochaine reprise à l'Opéra du chef-d'œuvre de Weber donne un intérêt d'actualité.

PIANO

SOUVENIRS DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE
Un Volume in-4° contenant :
SIX PARTITIONS POUR PIANO
PAR CH. V. ALKAN

I CIELI IMMENSI NARRANO
DU 18e PSAUME DE MARCELLO.
JAMAIS DANS CES BEAUX LIEUX
de l'ARMIDE de Gluck.
CHŒUR DES SCYTHES
DE L'IPHIGÉNIE EN TAURIDE, DE GLUCK.
ANDANTE
De la 36e symphonie de HAYDN.
LA GARDE PASSE, IL EST MINUIT
DES DEUX AVARES DE GRÉTRY.
MENUET
DE LA SYMPHONIE EN MI BÉMOL DE MOZART.

TROIS AIRS DE BALLET INÉDITS DE
MEYERBEER
Intercalés dans le 3e acte des **HUGUENOTS** Au théâtre de l'Opéra
Transcrits pour le piano par **A. MÉLIOT.**
COMPLÉMENT NÉCESSAIRE DE LA PARTITION DES *HUGUENOTS*

Au mois de janvier, nos Abonnés recevront, comme supplément mensuel, **LE BANC DE PIERRE**, mélodie composée par M. *A. LAFITTE*, sur des PAROLES INÉDITES de **THÉOPHILE GAUTIER.**

SOMMAIRE.

La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** — Revue des Théâtres. **Ad. Laroque.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

ÉPIGRAPHIE MUSICALE

Une manie s'accrédite maintenant, d'autant plus dangereuse qu'elle en impose au commun des auditeurs ; c'est celle de faire beaucoup de bruit. Il semble que, depuis la prise de la Bastille, on ne doive plus faire de la musique qu'à coups de canon !

GRÉTRY.

M. M.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(11e article.) (1).

MOYEN-AGE.

V

MANÉCANTERIE ET MÉNESTRANDIE. (*Suite.*)

Comme il n'était pas nécessaire d'avoir beaucoup de science ou de génie pour « coiffer chapel de ménestreux, » il en résulta, à la longue, que des gens sans aveu et de basse extraction, des échappés de la cour des Miracles, Riffodés, Hubins, Coquillards, Matois, Courtaux de Boutanche, voire même Malingreux et Sabouleux, plus ou moins familiarisés par routine avec la pratique des instruments, s'introduisirent parmi l'élite des poëtes-chanteurs et apportèrent avec eux, au sein de l'institut de la Ménestrandie, la contagion de la paresse et des mauvaises mœurs. La Ménestrandie ne tarda pas à être tout entière enveloppée dans le discrédit qui atteignait une partie de ses adeptes.

Une réforme devenait urgente. Elle avait été d'abord agitée au tribunal des Ménestrels, fondé par Jean de Gaunt, vers 1200, à Tutbury, dans le comté de Stratford, et qui tenait ses assises solennelles le 16 août de chaque année. Il en avait été maintes fois question ensuite dans les *Puys de musique* de Paris, de Rouen, d'Evreux, où les ménestrels pouvaient adresser « motetz nouveaux ou cantiques honnestes de leurs œuvres, chansons à tel dict qu'il plaira au facteur, hors texte scandaleux, afin de remarquer les bons autheurs et les gratifier de quelque présent honorable. » Et c'est ce qui avait lieu. L'ordonnateur du *Puy* conviait le ban et

(1) Voir les nos 32, 33, 34, 38, 39, 40, 41, 43, 44 et 45.

l'arrière-ban des musiciens de la région pour la distribution des récompenses; les morceaux couronnés étaient solennellement exécutés dans l'église ; un banquet terminait joyeusement la fête; et l'on ne voyait pas apparaître, en ce plaisant pays de France, comme dans les Assemblées des farouches *Minnesœnger* de la Wartburg, le bourreau tenant la corde destinée au vaincu.

Vers la fin du treizième siècle, ces idées de réforme ayant gagné, trente-sept ménestrels-jongleurs, hommes et femmes, des plus renommés, sollicitèrent et obtinrent l'autorisation de s'ériger en corporation. Elle se divisa en deux catégories nettement tranchées : les *jongleurs* et les *ménestrels*, et ces derniers en *ménétriers joueurs d'instruments* et en *ménétriers diseurs*. Sous le règne de Charles VII, la corporation se sépara des jongleurs et faiseurs de tours et augmenta le nombre de ses membres musiciens : ménétriers diseurs, et ménétriers joueurs d'instruments « tant hauts que bas. » Les premiers chantaient et déclamaient, ainsi que leur nom l'indique. Etroitement surveillés, la politique leur était interdite : défense expresse de parler du roi, des ministres, des seigneurs, du pape, des prêtres et de l'Eglise ; à part cela, liberté pleine et entière.

L'instrument des ménétriers joueurs « de haut » était généralement le rebec, dérivé du *Crwt trithant* des bardes inférieurs du pays de Galles, le favori des fêtes bourgeoises, champêtres et populaires, l'indispensable auxiliaire de la danse : tous les instruments à archet montés seulement de deux ou trois cordes ont défrayé en Europe et en Orient le capricieux orchestre des musiciens nomades. La vogue du rebec dépassa rapidement, en France, celle du monocorde à archet, de la vielle à roue ou chifonie. C'est ce qui a fait dire par esprit de contradiction à maître Alcofribas : « Plus me plaît le son de la rustique cornemuse que les fredonnements de luths, rebecs et violons antiques. »

De tous les ménétriers joueurs « de bas », il n'y en avait pas de plus répandus que le flûteur, le cornemuseux, le chalemiste et le tambourineur; ces pauvres hères formaient la catégorie la moins estimée, la moins rétribuée, la moins instruite de la corporation, leurs instruments n'exigeant guère que la pratique manuelle.

La Ménestrandie ainsi constituée figurait dans les cortéges officiels. Le jour de l'Epiphanie, son roi, ou président élu pour un an, venait offrir à son « cousin » le roi de France, des cadeaux et une harangue; politesse que ce dernier reconnaissait par une offrande traditionnelle. A l'exemple des autres corporations, elle célébrait sa fête le 27 janvier,— Saint-Julien le Pauvre,— le patron des pèlerins, des nomades, des égarés. Sous ce vocable s'étaient ouverts, par tout le monde chrétien, des refuges hospitaliers, de charitables asiles qui avaient bien souvent abrité, dans leur vie errante, ménestrels de haut et bas métier. Que de fois ils avaient dû frapper à la porte de la maison de Saint Julien, de la rue Galande à Paris, maison bien humble, pauvrement meublée, malsaine, car les eaux de la Seine, alors mal contenues, en battaient les murailles et y infiltraient leur humidité! Les évêques y logeaient pourtant, comme pour mieux donner l'exemple de l'humilité, et pour que le pauvre, l'étudiant, le trouvère, ne dédaignassent pas ces gîtes, où eux-mêmes ne craignaient pas de poser leur tête. En l'an 850, quand Grégoire, le saint prélat de Tours, vint à Paris pour les affaires de son église, c'est là qu'il descendit, s'y soumettant à à toutes les austérités, « logeant dans une cellule, dormant sur les dalles de la cour. »

C'était un jour de soulas et de liesse que la Saint-Julien; la nuit venue, toute la corporation se répandait dans la ville avec des flambeaux et des torches, en jouant — lointain écho des *Quinquatries* romaines — de joyeux airs composés pour la circonstance, « sonnez sur luths, épinettes, flûtes à neuf trous, larigots, tambours de Biscaye, le tout bien d'accord; les parties à six, par deux dessus, haute-contre, taille, quinte et basse; mesure de bourrée, ensuite pleine mesure. »

Et puis, toujours la même histoire... Des abus qui se produisent; la police qui sévit; le procureur-général qui requiert; le Parlement qui fulmine et défend à toutes personnes « de s'assembler et aller en troupes par les rues, y porter luths, mandolles et autres instruments de musique, et sur quelque prétexte que ce soit, aller de nuict, *à peine de la hart !* »

***

La vie privée des ménestriers et ménestrelles se ressentait forcément de leur vie publique. Accoutumés dès l'enfance à une existence vagabonde, libres jusqu'à la hardiesse, ne craignant guère que l'Official et les sergents, ils s'adonnaient aux plaisirs dont ils avaient le continuel spectacle sous les yeux et qu'ils étaient en quelque sorte chargés de soudoyer à la faveur de l'entraînement causé par une musique joyeuse.

Lorsque le ciel de la vieille Lutèce se montrait clément, ils se plaisaient à exercer leur art en plein air, et non sans profit, car autant la vie domestique se murait volontiers au moyen-âge, autant l'existence du dehors était en quête de publicité, avide d'incidents et d'accidents, friande de spectacles et de bruit. « Le Parisien est badaud par nature, béquarre et bémol; un joueur de rebec et de flûte, un basteleur, un mulet avecques des cymbales assemblera plus de gens qu'un bon prescheur évangélique. »

Sur le Pont-au-Change, au marché aux chevaux, dans la rue de la Huchette, à la Triperie, sur les remparts où l'on s'exerçait au tir à l'arbalète, aux lices qui réunissaient les joueurs de pelotte, de boules et de crosse, partout où il y avait foule, le chanteur et le musicien du joyeux pays de Bohême retrouvait et groupait son public habituel : — petits bourgeois effrontés et méfiants, étudiants goguenards, coureuses d'aventure, coupeurs de bourses, valets fainéants, chercheurs de repues franches, poëtes étourdis, philosophes à outrance, traîneurs d'épée sans compagnie, Jean des Vignes et sa titubante séquelle. S'il advenait que « l'air fust pluvieux et intempéré, » les virtuoses en plein vent avaient la ressource des baptêmes solennels, des relevailles avec livrée et flambeaux, des enterrements d'importance, des grandes et petites exécutions, ou tout au moins de quelque tour de pilori. « On considéroit leurs gestes, leurs ruses, leurs sobresaults et beau parler, singulièrement ceulx de Chauny en Picardie, car ils sont de nature grands jaseurs et baux bailleurs de chansons de baillivernes. » L'après-dîner, rue des Ménestriers, commençaient des concerts d'instruments hauts et bas qui ne finissaient qu'à la nuit.

Dans les tavernes, tant que n'avait pas sonné la cloche du couvre-feu, on rencontrait des bandes de chanteurs et de chanteuses qui venaient tenir tête aux truands et aux ribaudes, les faire danser et leur tendre l'escarcelle après avoir récité quelque gai fabliau.

Egayer les parties de plaisir et les repas était si bien de la profession des ménestriers, maîtres ou apprentis, que, dans le projet de règlement présenté par les trente-sept ménestrels-jongleurs et jongleresses dont nous avons parlé plus haut, « pour la réformation du mestier et le proufit commun, » ainsi que le dit l'acte d'approbation de Gilles Haquin, garde de la prévôté, on statua sur la manière dont ils devaient se louer et se faire payer par les taverniers ou par les convives qui les prenaient en service.

Le ménestreur apprenti qui joue dans les endroits publics ne peut conclure marché que pour lui-même. Défense lui est faite d'inviter les pratiques ou même de faire aucune mention de son métier, soit par paroles, soit par signes. Il ne peut engager que ses enfants non encore mariés ou celles de ses filles dont les maris seraient en pays étranger ou séparés de leur femme. Si on lui demande un ménestrel-maître, il ne doit point en indiquer un nominativement, mais répondre : « Messire, je ne puis alouer autruy que moi-mesme par les ordenances de nostre mestier ; mais se il vous fault ménestreur-juré, allés en la rue aux Jongleurs, vous en trouverés de bons. » Qu'on remarque ici, en passant, combien était puissant l'esprit de corps dans ces associations du moyen-âge, et comment, dans les corporations de métiers, l'intérêt de tous l'emportait sur l'intérêt de chacun.

Les mœurs des mimes et des bouffons du Bas-Empire s'étaient perpétuées dans la caste rimailleuse, chanteuse, conteuse et danseuse des ménestrels. Eliessin reproche déjà aux *Klers*, bardes bourgeois de l'Armorique, de hanter les cabarets du sixième siècle. Voici en partie sa virulente invective dont ce reproche est l'un des points principaux : « Les *Klers*, s'écrie-t-il, les mauvaises coutumes, ils les savent; les mélodies profanes, ils les répètent; la gloire d'insipides héros, ils la chantent; des nouvelles, ils ne cessent d'en forger; les femmes mariées, ils les séduisent par de ten-

dres pensées;..... toutes les solennités qui ont lieu, ils les fêtent; les honnêtes gens, ils en rient.... La nuit, ils s'enivrent; le jour, ils dorment; fainéants, ils vaguent sans rien faire; la taverne, ils la hantent; tout village, toute ville, toute terre, ils les traversent sans demander permission; toutes les frivolités, ils les aiment.... Les oiseaux volent, les abeilles font du miel, les poissons nagent, les reptiles rampent; il n'y a que les *Klers* qui ne se donnent aucune peine. »

— « Nostre vie estoit plaisante — raconte un ménestrel dans la *langue verte* de son temps, qu'il a, du reste, l'obligeance de traduire; — car, quand il faisoit froid, nous peaussions dans l'*abbaye ruffante* : c'est le four chaud où l'on a tiré le pain de naguère; ou sur le *pilard*: c'est sur le foing; sur *fretille*: la paille; sur la *dure :* la terre. Ces quatre sortes de couches ne nous manquoient selon le temps. Et là, espionnions les *ornies* : ce sont les poulles et chappons qui perchent aux villages, dans les arbres, près des maisons, aux pruniers fort souvent, et là *attrimions l'ornie sans zeuer*, et la *goussions pour de l'aubert*, c'est-à-dire manger ou vendre. Ainsi, faisant bonne chère, chacun apportoit son gain..... Ceste vie me plaisoit.... Et sur la fin du soupper, le plus ancien faisoit une harangue. » Pas besoin, n'est-ce pas, de commentaire?

Nous détachons du *Fabliau du Curé et des Ribauds* le portrait suivant qui ne laisse rien à désirer non plus sous le rapport de la limpidité des détails : « J'ai connu deux ménestriers nommés Thibault et Régnier. L'un ne gagnait pas une obole qu'il ne la risquât sur un tablier; l'autre y serait venu apporter, je crois, le seul pain qu'il aurait eu à manger pour toute la semaine; en un mot, c'était chez eux une telle rage, que, si en plein hiver ils eussent rencontré quelqu'un sur le grand chemin, il l'eussent arrêté pour le faire jouer. A ce goût pour les dés, ils joignaient encore l'adresse de les manier; mais ils n'en étaient pas plus riches, et, en les voyant sous leurs haillons déchirés montrer leurs... coudes aux passants, on se disait à soi-même: Voilà de quoi faire deux beaux *soudoyers* pour le service de notre prince! »

La *Prognostication nouvelle et véritable de Maistre Mousang, meilleur praticien de Vénus*, prédit — on s'en doutait bien un peu de son temps, — « que les ménestriers n'auront la goute aux dents, quant ils seront conviez aux nopces. » Ils trouvaient au surplus, de « belles subtilités pour faire taire les chiens. » Ils aimaient les « chambrières », plus que « dames haultaines ». Ils faisaient surtout leurs délices du jeu de boules que tout cabaret avait, depuis celui de la Lamproye, à Chinon, où naquit Rabelais, dans un petit préau bien uni, bien sablé. Le ménestrel du *Fabliau de Saint Pierre et le Jongleur* ne voulait pas d'autre passe-temps:

Toz jors vouloit estre en la boule
En la taverne et en la foule.

Un autre troubadour du douzième siècle, mis en scène dans le *Roman de Beaudoin de Seboure*, dit franchement à ceux qui l'écoutent, en terminant une branche de chanson de geste:

Et si j'ai vostre argent, si ne le plaindés pas:
Car si tost que je l'ai, le tavernier l'ara...

D'après cela, il est très facile de comprendre quelques-uns des anathèmes qu'un ménestrel, parodiant les excommunications de l'Eglise, prête à un mauvais garnement de ses camarades: « J'excommunie l'homme riche qui mange seul, le buveur qui arrache la vigne, le gentilhomme qui ferme sa porte aux ménestriers quand ils viennent chez lui chanter Roger, Olivier et Roland... J'excommunie le joueur qui ne laisse pas au tremerel cotte et manteau, le jongleur qui ne ment point, le moine qui n'aime point la table, le plaideur qui n'est pas prêt à faire un faux serment. J'excommunie celui qui hait les conteurs, et celui qui boit de l'eau quand il a du vin, et celui qui fit les dés, auteurs de ma ruine. »

En résumé, dépenser argent et loisirs au cabaret, boire à pleins verres le vin d'Auxerre, d'Orléans et de La Rochelle, se chauffer les doigts en tournant la broche pour quelque rôti vermeil arrosé de verjus, s'étaler sur la paille fraîche qui jonche la taverne, longuement digérer sur les escabeaux de bois, jouer aux dés et corriger au cas échéant, le hasard, tels étaient, dans la Ménestrandie, les bons côtés de l'existence.

Comme toujours et partout, il y eut une élite, des exceptions. Lanza Marquès (le Marquis), dans un sirvente contre son confrère Vidal, l'accuse d'une fréquentation continuelle des popines; Raynold d'Ayet reproche également à Magret, l'un de ses rivaux qui mourut en Espagne, à l'hôpital, de débauche et de misère, ses visites trop assidues aux endroits ou l'on trinque; mais ce furent là des exceptions assez rares, une élite peu nombreuse. Nous ne nous expliquons guère que les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, établissant au préalable une distinction de noms et de régions bien arbitraire, aient soutenu que « les trouvères n'avaient pas chanté le vin, et que c'était là un des traits marquants de l'histoire de ce siècle. » Ménestrels et trouvères l'ont aimé, et ils ont su le chanter et le boire; mais on ne compte pas plus d'ivrognes parmi eux que dans d'autres classes en contact avec les gens de plaisir.

On le leur a cruellement reproché. Quand le poëte, le lyrique, tous les esprits cultivés se piquant de délicatesse et d'atticisme, ont pu, aux époques de brillante civilisation, s'abandonner aux excès de l'intempérance sans encourir le blâme de la postérité, elle a fait un crime aux Jongleurs et aux Ménestrels, altérés par la poussière des grandes routes, exposés aux intempéries des saisons, d'avoir, en un temps de grossièreté relative, souventes fois demandé au vin d'échauffer leur imagination et d'exalter leurs facultés.

Toutes leurs journées, après tout, n'étaient pas des journées de bombance, ni tous les pays qu'ils traversaient des pays de cocagne. Pour quelques braves gens, nullement ennemis de la joie, qui se divertissaient en leur compagnie, qui les traitaient à « pleins brocs et escuelles », en de franches lippées, combien ne leur donnaient pas même un as! Nous en pouvons juger par ce ménestrel que Monteil évoque dans son *Histoire des Français de tous rangs* et qu'il fait parler d'après des données où perce la ladrerie traditionnelle des habitants du Poitou: — « Poitiers est si grand, qu'on y trouve des fermes où l'on moissonne, où l'on fauche; j'allai inutilement sur leurs portes vieller en l'honneur des fermiers; comme s'il n'y eût que des bêtes, personne jamais ne sortit, même ne mit le nez à la fenêtre. J'essayai de vieller aussi l'épouse du maire; je viellai encore les belles marchandes de la rue des Trois-Piliers. Je n'eus que des révérences. Depuis je viellai à Paris, j'eus des révérences, mais aussi de l'argent. »

La peine qu'avaient les ménestrels à gagner leur vie, sauf quelques riches aubaines, la perspicacité qu'ils devaient souvent employer dans ce but, sont inscrites dans les légendes elles-mêmes en curieux récits.

Un joueur de rebec, un joueur de trompette et un joueur de flûte s'arrêtent un jour dans une petite ville voisine d'un château qui recèle, dit-on, des trésors. Les gens téméraires, curieux de s'assurer par eux-mêmes du fait, n'avaient jamais eu à se louer du résultat de leur entreprise. Nos ménestrels décident de tenter l'aventure. Le premier, le joueur de rebec, franchit l'enceinte du castel, en visite les appartements somptueux, les magnifiques dépendances et finit par s'asseoir devant un souper que lui ont servi des valets empressés et muets. Il est en train d'y faire honneur, lorsqu'un petit vieillard, à longue barbe grise, prend place, sans dire mot, à côté de lui; au bout d'un moment, cet hôte étrange laisse tomber par feinte maladresse une tranche de gibier; le musicien se baisse poliment pour la ramasser et il trouve.... une formidable râclée que lui administre le vieillard. Le pauvre rebec reprend, confus et meurtri, le chemin de l'auberge, sans demander son reste, et il se garde bien de raconter à ses amis le dénoûment de son expédition. Ses réponses évasives ne les découragent pas, bien au contraire. Le joueur de trompette, armé de son instrument, se dirige vers le château, où le même sort l'attend, souper fin d'abord, bastonnade ensuite, si bien que ses compagnons le retrouvent le lendemain couché, moulu et discret. Il n'y a pas là, cependant, de quoi arrêter le troisième, le joueur de flûte. Il part, pénètre dans la forteresse, prévient à temps la petite scène du rôti, tombe à bras raccourcis sur l'enchanteur à longue barbe et lui ravit son bâton qui n'est autre chose, naturellement, qu'un talisman. Et voilà comment le ménestrel hardi et perspicace peut

désensorceler les serviteurs, se débarrasser du vieillard brutal, réveiller une belle princesse dont le sommeil a conservé la jeunesse et la beauté depuis des siècles, et devenir seigneur et maître d'un domaine planté d'arbres séculaires, de fleurs aux senteurs pénétrantes, dans lequel des oiseaux à l'éclatant plumage chantent les plus douces mélodies.

Hansmann, le jovial ménestreur flamand, ne fut ni moins prudent, ni moins heureux. Rentrant une nuit de quelque noce avec ses compagnons, l'idée leur vint de donner une sérénade en passant à la châtelaine d'Orlamunde, une de ces dames blanches que l'on voit errer à minuit dans les manoirs en ruines. Comme ils terminaient le second morceau, l'apparition présenta un os à chaque musicien, puis elle les congédia. Furieux d'une si maigre aubaine, ils jetèrent cet os dans un champ de blé. Seul, le sage Hansmann rapporta chez lui le tibia desséché qu'il avait reçu, et bien lui en prit, car en route l'os magique s'était changé en lingot d'or. Dès que ses amis apprirent cette bonne fortune, ils coururent au champ de blé, mais ils n'y trouvèrent, au lieu d'or, que des tuyaux de flûte.

***

A côté, mais bien au-dessous de la pléiade des hommes supérieurs du moyen-âge en qui le sentiment moral domina et régla la conduite, ceux qui se sont appelés eux-mêmes les *Enfants de la gaie science* furent presque entièrement dénués de ce sentiment, ce qui permit à leurs facultés brillantes, rapides, entreprenantes, de se développer sans limites et sans frein. Pleine de ressources et de souplesse, cette caste musicale ne fut pas, comme on l'a trop longtemps soutenu, nécessairement vouée au désordre, à l'intrigue, à la licence des aventures; — l'homme est libre et il peut lutter, après tout, bien que plus ou moins enclin à ceci ou à cela — mais elle ne sut pas opposer à la dissipation le contre-poids des nobles et gouvernantes facultés. Même quand beaucoup de l'honnête homme leur reste et que leur talent appelle et explique le chaste baiser qu'une reine artiste mit sur le front d'Alain Chartier, il ne faut pas s'attendre à de grands scrupules de la part des ménestrels et des trouvères. Vivant plus d'imagination que de conviction, ils n'avaient pas appris à s'abstenir, à assister aux choses sans y participer, à dire *non* à propos; ils s'accommodaient de l'occasion, ils se laissaient mener par elle; pourvu qu'ils s'en pussent tirer et en tirer parti, que leur importait? Leur inspiration, leur verve, leur insouciante pauvreté, leurs joyeuses folies furent néanmoins le sourire, le rayon de soleil du moyen-âge et elles désarment en se jouant les sévérités de l'Histoire.

Em. Mathieu de Monter.

(*La suite prochainement.*)

REVUE DES THÉATRES.

Comédie-Française : *Hélène Duprat*, drame en trois actes, de M. Edouard Pailleron. — Variétés : *La Mémoire d'Hortense*, comédie en un acte de MM. Labiche et Delacour; *les Sonnettes*, comédie en un acte de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy.— Folies-Marigny : *la Vie brûlée*, comédie en trois actes, de Mme Louis Figuier.

M. Edouard Pailleron avait eu l'intention de qualifier sa pièce de « tragédie bourgeoise. » C'est bien, en effet, une tragédie, de par la sobriété des moyens d'exécution et le ton relevé de l'ouvrage, mais c'est un drame de par l'intérêt saisissant de la donnée.

Il s'agit encore de l'adultère. Ce sujet semblait épuisé; il l'était. Et si l'auteur a su composer un drame très-émouvant, il n'a pu, et cela se conçoit, rien dire de plus que tant d'autres sur une question si rebattue.

Hélène a épousé Jean Duprat, un très-digne homme, très-fier d'elle, très-heureux. Il était pauvre, le voici riche après quelques années d'un labeur intelligent, et sa joie est grande de pouvoir entourer sa femme de soins et de luxe et de pouvoir gâter sa sœur.

Blanche Duprat aime le comte Paul, qui doit prochainement l'épouser. Le bonheur semble envahir la maison.

Mais, hélas! il n'est pas de longue durée. Hélène est poursuivie par un de ses cousins, René, qui l'avait persécutée, il y a quelques années, qui avait abusé de son innocence et avait disparu immédiatement après. Hélène n'a jamais parlé de cet événement à son mari; son cœur était resté chaste et elle croyait, par ses remords, avoir expié assez cruellement sa faute involontaire.

René revient donc, et, de nouveau, déclare sa passion à sa cousine. Il pénètre dans la chambre d'Hélène; celle-ci le chasse. Mais, comme Jean va rentrer, il n'a que le temps de fuir par la fenêtre. Jean devine tout. Il voudrait faire un éclat, mais sa sœur serait perdue aussi; le comte Paul, très-rigoureux sur le point d'honneur, refuserait de s'allier à une famille dans laquelle se produirait un semblable scandale. Il se taira, et il impose aussi le silence à sa femme. Et Hélène dévore ses larmes et souffre mille tortures.

Sur ces entrefaites, le comte Paul déclare qu'il désire ajourner son mariage. Plus de doute; il est au courant des choses. Alors Jean peut donner un libre cours à sa rage; il tuera René! — Mais René est le second fils d'une pauvre mère qui vient de perdre son fils aîné, et la mort de René serait la mort de cette mère éperdue. Jean renonce à sa vengeance!

René s'éloigne pour toujours. Seule en face de son mari qui sanglote et se désespère, Hélène veut mourir. Jean se demande s'il ne la tuera lui-même; mais le malheureux l'aime toujours éperdûment et il lui pardonne.

Quant au comte Paul, qui ne tarde pas à revenir, il épousera Blanche, qui a traversé tout ce drame avec son enjouement habituel et sans se douter de l'orage qui grondait autour d'elle.

D'émouvantes scènes, de très-belles tirades, une excellente interprétation, voilà ce qui assure le succès de cette œuvre un peu dépourvue d'originalité.

Delaunay et Mlle Favart jouent magnifiquement les rôles de Jean Duprat et d'Hélène.

= Les Variétés ont donné deux nouveautés le même soir. Voici en quelques mots la donnée de *la Mémoire d'Hortense :* Pigeonneau ne lâche pas son gendre. Emile est veuf depuis cinq ans, mais son beau-père, habitué à faire avec lui sa partie de dominos, le retient sans cesse auprès de lui. Pour l'empêcher de s'en aller, il lui jette à la tête le souvenir de leur chère Hortense, mais ce moyen finit par s'user.

Que fait Pigeonneau? Il insinue à une jeune ouvrière de chercher à séduire Emile. Celui-ci désire se remarier; il le calomnie auprès du futur beau-père; que sais-je encore? Bref, toutes les ruses machiavéliques de Pigeonneau échouent : Emile tâte une seconde fois des liens conjugaux et son beau-père en est réduit à prendre comme nouvel adversaire aux dominos un vieux grincheux qui était venu pour demander des renseignements sur le jeune veuf.

Cet acte est assez insignifiant, mais Lesueur est amusant au possible dans le rôle de Pigeonneau.

Les Sonnettes ont obtenu beaucoup de succès. Le dialogue est pittoresque, plein de vivacité et d'esprit d'observation. L'action n'est rien pourtant, et une froide analyse n'en saurait donner une idée. Il s'agit tout simplement de deux domestiques, le mari et la femme, logés sous les toits dans des chambres séparées par une cloison. Grâce à une porte pratiquée dans cette cloison, les deux chambres n'en peuvent faire qu'une, mais la soubrette refuse de donner un tour de clef, malgré les sollicitations de son cocher d'époux, qu'elle a surpris dans un remise en compagnie d'une institutrice anglaise.

Cette brouille naît et se développe en même temps que la brouille des maîtres, le marquis et la marquise de Château-Langeac, personnages qu'on ne voit pas et qui amusent beaucoup pourtant, tant il est parlé d'eux avec esprit. Les rapprochements entre les deux couples sont indiqués, sont marqués par des coups de sonnettes qui produisent des effets très-comiques.

Mlle Céline Chaumont joue le rôle de la soubrette avec une

finesse diabolique. Dupuis lui donne la réplique d'une façon fort drôle.

= Aux Folies-Marigny, *la Vie brûlée*, de Mme Louis Figuier, a réussi. Ces deux actes sont pleins d'entrain, d'observations justes et de critiques piquantes. Ils ont été très-applaudis et sont enlevés avec verve par les artistes.

En tête des artistes, citons Mlle Baratand, qui s'est distinguée au Gymnase et au Vaudeville.

Dans *le Garçon de cabinet*, opérette de M. Talexy, débute une charmante chanteuse, Mlle Marie Mozart, qui joue fort agréablement et chante avec trop de goût pour ne pas être prochainement engagée sur une scène plus importante.

ADRIEN LAROQUE.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : lundi, *Faust*; mercredi, *Don Juan*; vendredi, *la Juive*.

A l'Opéra-Comique : *Haydée*, *les Dragons de Villars*, *le Pré aux Clercs*, *le Chalet*.

Au Théâtre-Italien : *Lucia di Lammermoor*, *Marta*.

Au Théâtre de l'Athénée : *l'Alibi*, *Dimanche et Lundi*.

*** Ce soir, par extraordinaire, à l'Opéra : *le Trouvère* et *la Source*.

*** Le ténor Prunet, qui a débuté lundi à l'Opéra dans *Faust*, est un lauréat du Conservatoire de Toulouse, qui s'est essayé déjà sur plusieurs scènes, à La Haye, à Liége et en Italie. Ses rôles sont ceux de demi-caractère ; il chante avec assez de goût, surtout dans les passages de grâce et de douceur, mais sa voix n'a pas un volume suffisant pour remplir le vaste hémicycle de l'Opéra. Dans le registre haut l'émission est souvent pénible et forcée; le *si bémol* aigu cependant résonne plein et vibrant. M. Prunet laisse encore à désirer sous le rapport du jeu et de l'expression dramatique; le rôle, du reste, est assez difficile pour que le débutant, qui paraissait fort intimidé, ait droit à quelque indulgence. Le public a été de cet avis, et son attitude a été plutôt encourageante. — Mlle Fidès Devriès et M. Gailhard n'ont eu qu'à se louer, quant à eux, de l'accueil qui leur a été fait.

*** Villaret a fait vendredi sa rentrée dans *la Juive*. Cette représentation a été des plus brillantes : belle exécution, salle comble, bravos et rappels nombreux, que se sont partagés Villaret, Belval, Mlles Mauduit et Devriès.

*** Dans la prochaine reprise d'*Hamlet* à l'Opéra, Mlle Devriès chantera le rôle d'Ophélie, et le ténor Richard celui de Laerte.

*** L'Opéra-Comique a repris lundi dernier *les Dragons de Villars*, avec la même distribution qu'avant la clôture du théâtre : MM. Lhérie, Melchissédec, Mlles Priola et Ducasse. Ces noms sont synonymes de bonne et consciencieuse interprétation; le succès de l'œuvre de Maillart n'en a été que plus franc et plus accentué. — L'*Ombre* est annoncée pour demain.

*** La première représentation de *Don César de Bazan*, à l'Opéra-Comique, ne tardera plus guère. La première répétition avec orchestre a eu lieu jeudi. — Voici la distribution des rôles : Don César, M. Bouhy ; Charles II, M. Lhérie ; Don José de Santarem, M. Neveu ; un juge, M. Teste ; Lazarille, Mme Galli-Marié ; Maritana, Mlle Priola.

*** MM. Meilhac et Lud. Halévy ont tiré du conte de Mérimée, *Carmen*, un libretto qui portera le même titre et dont M. Georges Bizet va écrire la musique. Cet ouvrage est destiné à l'Opéra-Comique.

*** La représentation de *Lucia* au Théâtre-Italien, samedi 9 novembre, a été un succès très-grand et très-mérité pour Mlle Albani. Dans les récits, dans l'air de la fontaine, dans la grande scène de la folie surtout, la jeune artiste a été vraiment admirable ; et bien que, dans le sextuor, sa voix manque de la puissance nécessaire pour dominer comme il le faudrait, elle n'en a pas moins prouvé qu'elle possède, d'instinct plutôt que de tradition, les secrets du grand style. Elle cherche et trouve ses effets bien plus dans l'expression que dans la virtuosité, qui ne lui est cependant pas rebelle, mais dont elle sent qu'il lui faut user avec plus de discrétion. Dans un opéra comme *Lucia*, l'auditeur n'y perd rien. Comme nous l'avons dit, Mlle Albani a eu tous les honneurs de la soirée ; et, à la vérité, son entourage ne les lui a pas trop disputés, car la représentation, dans son ensemble, a été faible, pour ne rien dire de plus. Celle de mardi a été meilleure; le sextuor y a même été bissé. — *Marta* et Capoul ont été chaudement applaudis jeudi dernier. Mlle Torriani a eu aussi sa bonne part de bravos. La salle, remplie jusqu'aux dernières places, avait un magnifique aspect.

*** La première représentation des *Deux Reines de France*, de MM. Legouvé et Gounod, aura lieu très-probablement mercredi prochain au Théâtre-Italien.

*** Au lieu du grand concert qui n'a pu être donné lundi dernier à Versailles par les artistes du Théâtre-Italien, à l'occasion de la rentrée de l'Assemblée nationale, M. Verger organise, pour demain 18 novembre, une représentation de *la Sonnambula*, avec les chanteurs qui interprètent l'œuvre de Bellini à la salle Ventadour.

*** On annonce pour jeudi, à l'Athénée, la première représentation de *Madame Turlupin*, opéra-comique en trois actes, de M. E. Guiraud, accompagné de *Dans la Forêt*, opéra-comique en un acte de M. Ch. Constantin. Pour les lendemains de ces deux ouvrages, on répète *le Péché de M. Géronte*, un acte, dont la musique est de M. William Chaumet, et *les Rendez-vous galants*, un acte de M. Fernand Langlé, musique de M. de Sainte-Croix. — M. Ruelle vient de recevoir un autre ouvrage en un acte : *les Amours de Sylvio*, opéra-comique écrit il y a quelques années pour le théâtre de Bade, par MM. Michel Carré et Jules Barbier pour les paroles, et François Schwab pour la musique. M. Schwab est l'ancien feuilletoniste musical du *Courrier du Bas-Rhin*; nos lecteurs n'ont plus besoin depuis longtemps qu'on le leur présente comme compositeur.

*** *Les Cent Vierges* ont fourni une brillante carrière à Marseille. Mme Rose-Bell et M. Emmanuel ont beaucoup aidé à ce succès.

*** A Vienne, on construit en ce moment six théâtres nouveaux qui devront être achevés pour l'ouverture de l'Exposition, au printemps prochain, et dont quelques-uns ne sont pas destinés à lui survivre. Voici leurs noms : Théâtre de la Ville, Opéra-Comique, Théâtre de la Cour, Théâtre de la Résidence, Théâtre de l'Académie (uniquement destiné aux pièces littéraires françaises) et Théâtre International. Cette dernière salle, consacrée à l'opéra et aux ballets, sera une des plus vastes qui existent. Elle contiendra environ 5,000 spectateurs.

NOUVELLES DIVERSES.

*** La Commission instituée au Conservatoire, sous la présidence de M. Ambroise Thomas, dans le but de régénérer la musique vocale populaire en France, vient de soumettre à M. le ministre des Beaux-Arts un premier recueil de chants à 1, 2, 3 et 4 voix, dont la publication tout artistique serait entreprise sous les auspices et aux frais du ministère des Beaux-Arts.

*** On paraît chercher de bonne foi aujourd'hui, dans les hautes sphères administratives, à faire prospérer notre école française de musique, et à favoriser la production artistique. Plusieurs excellentes mesures ont déjà été prise dans ce sens. Il reste encore beaucoup à faire, assurément; mais nous avons une preuve nouvelle qu'on ne néglige aucun moyen d'avancer vers le but. M. le Ministre des Beaux-Arts vient, en effet, de soumettre à la commission supérieure des théâtres un projet de réorganisation théâtrale dû à M. H. Leroy, ancien directeur de la scène à l'Opéra, et qui contient des idées fort justes. Ce projet, qu'on peut lire en entier dans le *Bien public* du 12 novembre, favorise la décentralisation, et par là même la production, en mettant les théâtres des principales villes de France au niveau administratif de ceux de Paris; car la France est le seul pays musical où le succès d'une œuvre nouvelle n'ait de signification, ne soit possible même que dans la capitale. Pour arriver à ce résultat, l'intervention de l'Etat est plus que jamais nécessaire; mais le budget n'en est point notablement surchargé, les subventions devenant une sorte de prime consacrée exclusivement à la mise en scène d'ouvrages nouveaux. L'obligation imposée aux directeurs des théâtres lyriques de monter un certain nombre d'actes par année ne serait plus un vain mot; les compositeurs dramatiques verraient devant eux la carrière plus large et plus facile. Ce projet, nous le répétons, nous semble sensé et pratique, au moins dans son principe; et nous sommes assurés qu'il sera, de la part de qui de droit, l'objet d'un examen sérieux.

*** Les fragments de l'*Arlésienne*, de M. Georges Bizet, ont eu les honneurs du concert populaire de dimanche dernier. Ne cherchant point l'effet dans l'originalité forcée, écrivant ses idées un peu comme elles lui viennent, ce jeune compositeur a néanmoins fait preuve, dans les mélodrammes pastoraux de l'*Arlésienne*, d'un talent véritablement personnel; nous le constatons parce que c'est peut-être la première fois qu'il fournit à la critique l'occasion de le reconnaître. Jusqu'ici, ses préférences avouées étaient pour Wagner, et Gounod eût pu signer sa musique : contradiction qui n'existe plus depuis *l'Arlésienne*, où M. Bizet commence à ne plus rien tirer que de son propre fonds. L'effet des quatre morceaux exécutés dimanche a été meilleur encore au concert qu'à la scène : on a bissé un charmant *menuet*, et peu s'en est fallu que l'*adagietto* suivant n'eût le même honneur. — Un autre *bis* encore a été demandé pour un *andante* de Haydn; mais celui-là avait presque le caractère d'une protestation, dont l'objectif était la symphonie en *mi bémol*, ou Symphonie Rhénane, de Schumann, d'une inspiration si laborieuse, si factice, dont le *scherzo*, (un curieux scherzo, plus lent qu'un menuet) et l'*andante* seuls demandent grâce pour les trois autres

malheureux morceaux, — car on sait que la symphonie en *mi bémol* en a cinq. Elle est, il est vrai, la dernière en date; et ceux qui connaissent Schumann savent que c'est là une circonstance très-atténuante.

*** Programme du cinquième concert populaire de musique classique (1re série), qui a lieu aujourd'hui à deux heures au Cirque d'hiver, sous la direction de M. J. Pasdeloup,: — 1° Symphonie en *fa* (Beethoven); — 2° Fragment symphonique (Fr. Schubert);—3° Deuxième suite d'orchestre (scènes hongroises) (J. Massenet); — 4° Hymne (Haydn); — 5° Ouverture de l'*Étoile du Nord* (Meyerbeer).

*** Il y avait brillante réunion dimanche dernier dans les vastes salons de l'*Institut musical* dirigé par M. et Mme Oscar Comettant. Grand succès pour la maîtresse de maison, qui a chanté d'une voix chaude et vibrante un air de l'oratorio *Paulus*, de Mendelssohn, avec accompagnement de violon, de violoncelle, d'orgue et de piano. Nous avons aussi applaudi la voix fraîche et agile d'une jeune personne dont la place nous paraît marquée à l'Opéra-Comique, Mlle Nyon de la Source, élève de Mme Eugénie Garcia.— On connaît le talent de MM. White et Norblin. A côté de ces excellents artistes, et avec eux dans le grand trio en *ut* mineur de Mendelssohn, se faisait entendre pour la première fois à Paris un pianiste d'Odessa, M. Rodolphe Feldau. Ce virtuose, qui possède un fort remarquable talent d'exécution, a surtout pour lui cette qualité suprême qui s'appelle le charme. Quelle que soit l'œuvre, il sait en détacher les accents poétiques, les traits caressants et doux. On ne saurait chanter d'un meilleur sentiment et plus correctement. M. Feldau, de passage à Paris, est retourné à Odessa.

*** M. Vanhymbeeck, administrateur du Grand-Hôtel, vient de recevoir une lettre du directeur des Beaux-Arts, qui le félicite de l'organisation des concerts dont la direction est confiée à M. Danbé, et des services réels que cette institution a déjà rendus à l'école française.

*** Aujourd'hui dimanche, réouverture des festivals populaires du Châtelet. Comme l'an passé, le chant alternera avec les œuvres instrumentales, classiques et modernes. Les noms de MM. Guiraud, Saint-Saëns, Constantin et Joncières figurent sur le programme du premier concert.

*** La Société des concerts du Conservatoire exécutera cet hiver des fragments symphoniques de M. Ch. M. Widor, organiste de Saint-Sulpice, qui ont été reçus à l'une des dernières répétitions d'essai.

*** C'est M. Pasdeloup qui dirigera l'exécution de la messe de Beethoven à Saint-Eustache, le 22 novembre, pour la fête de Sainte-Cécile. Cette solennité a lieu au bénéfice de la caisse de secours et pensions de l'Association des artistes musiciens. Pour les billets, s'adresser à M. Duzat, trésorier de l'œuvre, rue de Bondy, 68, ou à la loueuse de chaises de l'église.

*** Dimanche dernier, le nouveau septuor d'Adolphe Blanc, pour piano, instruments à vent et à cordes, a été joué avec succès à la séance mensuelle des Enfants d'Apollon, par MM. Duvernoy, Donjon, Triébert, Schlottman, Vannereau, Lebouc et Gouffé, ainsi qu'un très-joli duo de flûte et hautbois de Gattermann, parfaitement exécuté par M. Donjon et Triébert.

*** Mlle Thérésa Gaillard, premier prix d'harmonie de la classe de M. Eugène Gautier, succède, comme professeur de solfége au Conservatoire, à M. Édouard Batiste, nommé professeur d'harmonie.

*** La *Société des Compositeurs de musique* vient de convoquer ses membres pour l'Assemblée générale qui doit avoir lieu le 23 novembre courant. Dans cette assemblée, on élira le jury pour le concours de quatuor. Jusqu'ici 20 partitions ont été envoyées au siége de la Société, 95, rue de Richelieu.

*** Une grande symphonie religieuse en trois parties, avec soli et chœurs, du vicomte d'Arneiro, sera prochainement exécutée au Théâtre-Italien, au bénéfice des Alsaciens-Lorrains : l'exécution d'ensemble sera dirigée par M. Dami; M. Léon Martin conduira les chœurs. Les soli seront chantés par Mlles Mélanie Reboux et Holmberg, MM. Miguel, Léon Lafont et Debroas. Le violoniste Sarasate se fera aussi entendre dans cette soirée.

*** Mlle Burvett, jeune pianiste anglaise, élève de Ravina, s'est fait entendre avec succès dimanche dernier à la soirée littéraire et musicale de M. Alexandre Lemoine.

*** Ce soir, à huit heures très-précises, concert dans la salle du Progrès, de M. l'abbé Moigno (cité du Retiro, rue Boissy-d'Anglas). On y entendra des fragments du *Désert*, de F. David, et de *Gallia*, de Gounod, un air de la *Muette* et autres œuvres classiques et modernes, sous la direction de M. Adrien Gros, maître de chapelle de Saint-Germain-des-Prés. Ces concerts auront lieu tous les dimanches.

*** Depuis quelques jours, dit l'*Entr'acte*, on remarque un certain va-et-vient entre les deux Opéras : c'est le déménagement qui commence. Au commencement de l'année prochaine sera achevée l'organisation d'une partie importante des salles et galeries consacrées dans les bâtiments du nouvel Opéra à la bibliothèque et aux archives. La bibliothèque occupe une grande salle circulaire dans le pavillon situé du côté de la rue Gluck. Devant cette salle s'étend une galerie de cent mètres qui sera divisée en deux étages par un balcon; une partie de cette galerie sera réservée aux archives, l'autre à la bibliothèque musicale. Au milieu sera placée la salle de lecture, éclairée par le haut, et entourée de vitrines où seront exposés des dessins, des portraits d'artistes, des autographes, etc. — Les archives de l'Opéra comprennent la plupart des pièces administratives, dépêches ministérielles de tous les régimes, registres de recettes et de dépenses, correspondance des auteurs avec des artistes, etc. Les lacunes de cette curieuse collection, qui a traversé deux incendies et une dizaine de déménagements, pourront être comblées au moyen de copies faites aux Archives nationales ou dans les différents ministères qui ont eu à tour de rôle la haute direction des affaires. — La bibliothèque musicale présentera la collection à peu près complète en *partitions* et en *parties d'orchestre* de tous les opéras et ballets représentés à l'Académie royale, impériale et nationale de musique depuis son origine. Il y en a sept cents environ, plus un nombre infini d'airs de danse, morceaux de concert, cantates, etc. — Enfin, la bibliothèque dramatique se composera d'ouvrages et d'estampes relatifs à la musique, au théâtre, à la danse, au costume, à la décoration. Cette bibliothèque possède déjà près de deux mille ouvrages et environ quinze mille dessins, estampes, lithographies, etc. On trouvera là, entre autres, une collection de plus de deux mille dessins originaux représentant les costumes exécutés à l'Opéra; de plus le répertoire complet des livrets d'opéras et ballets représentés depuis l'origine, ainsi que le répertoire d'autres théâtres lyriques, du Théâtre-Italien et de l'Opéra-Comique. — Il est facile, par ce rapide aperçu, de se convaincre des immenses avantages qu'offrira la bibliothèque de l'Opéra aux personnes dont la profession et les études touchent de près ou de loin au théâtre, et des documents innombrables que pourra mettre à leur disposition l'obligeant et érudit bibliothécaire, M. C. Nuitter.

*** M. Pasdeloup et son orchestre ont donné à Reims, mardi dernier, avec le concours de Théodore Ritter, un concert qui a été couronné du plus grand succès. C'est ainsi que les Rémois ont fêté l'évacuation de la ville et de la rentrée des troupes françaises. Un autre concert doit avoir lieu mercredi dans le même but; Mme Miolan-Carvalho, MM. Ponsard, Sainte-Foy, Auguez, le violoncelliste Legénisel, le flûtiste Corlieu y prendront part.

*** Hier a dû avoir lieu, à Lyon, un grand concert au profit des Alsaciens-Lorrains, sous le patronage de la générale Bourbaki, et avec le concours de Mlle Marie Roze.

*** M. Charles-Léon Hess vient de donner, dans le Nord, plusieurs séances musicales consacrées à l'audition de ses compositions nouvelles. On a surtout apprécié un *Air de ballet* et un *Menuetto scherzando* à quatre mains, ainsi que diverses mélodies et quelques psaumes de David, dont la traduction musicale a paru des plus heureuses.

*** Mme veuve Thalberg a fait présent au Conseil municipal de Genève du buste en marbre de son mari, né dans cette ville en 1811. Ce buste sera placé sur la façade du Conservatoire de musique.

*** Un grand théâtre d'Italie, le San Carlo de Naples, va adopter, à partir du 15 novembre, le diapason normal français, déjà en usage à la Scala et dans d'autres théâtres de la Péninsule. Les journaux italiens réclament avec instances, depuis quelque temps, l'uniformité de diapason; voilà déjà quelques pas de faits dans cette voie, et l'exemple de ceux qui y sont entrés les premiers ne manque pas d'une certaine autorité.

*** Plusieurs journaux italiens, la *Gazzetta Musicale*, la *Perseveranza* de Milan, la *Gazzetta d'Italia*, de Florence, etc., se réunissent en un concert d'éloges à l'adresse du dernier livre de H. Panofka, *Voci e Cantanti*. Les suffrages des appréciateurs du *bel canto*, — il en reste encore en Italie, — paraissent acquis sans réserve à cet excellent ouvrage, un « libro aureo », comme l'appelle l'un d'eux.

*** Parmi les mélodies nouvelles de Gounod, il en est une, *Maid of Athens*, dont il a été assez souvent parlé. Le compositeur en a emprunté à Byron les paroles anglaises et le refrain grec : Ζώη μοῦ, σάς αγαπῶ. La personne qui a inspiré cette pièce de vers à Byron est encore vivante. Elle se nomme Mrs Black, et elle habite encore Athènes, très-âgée naturellement, et, ce qui est plus triste, dans une profonde misère. On vient d'organiser en Angleterre une souscription en sa faveur, et Gounod a généreusement abandonné au profit de Mrs Black le produit de ses droits d'auteur sur la mélodie *Maid of Athens*. Un premier versement de 17 liv. 19 sh., — environ 450 francs — vient d'être fait à la caisse de la souscription.

*** Nous avons sous les yeux quelques compositions de M. Alexandre Guilmant pour l'harmonium, et nous les signalons volontiers aux amateurs de bonne et saine musique. Trop longtemps on n'a confié à l'harmonium que ce que le piano dédaignait : bien rarement on lui a fait l'honneur de compositions véritablement originales, dans des conditions d'exécution qui ne fussent pas purement et simplement un appât offert aux demi-talents. M. Guilmant, qui est un organiste de grand mérite et qui apporte à tout ce qu'il fait le soin et la conscience d'un artiste convaincu, aura eu le mérite de prouver qu'on peut aspirer plus haut dans ce genre : dans la collection dont nous parlons, la *Prière et Berceuse*, la *Fughetta*, intéressante sans sécheresse, le *Scherzo*, la *Villageoise*, la *Pastorale* pour harmonium et piano, décèlent une main habile autant qu'une imagination heureuse, et le charme de l'idée s'y allie à la science de la forme. — Nous parlerons une autre fois des compositions de M. Guilmant pour le grand orgue, qui ne sont pas moins remarquables.

*** La troisième série de l'*Ecole du violoniste* d'Ad. Herman vient de

paraître. La collection se compose maintenant de trente-six morceaux, dont les œuvres les plus célèbres du répertoire lyrique ont fourni les thèmes, et que M. Ad. Herman s'est attaché à rendre attrayants et instructifs, tout en ne dépassant pas un degré moyen de difficulté. L'*Ecole du violoniste* est, nous en avons eu mainte preuve, fort appréciée des professeurs.

*** Nous devons une mention spéciale à la récente publication d'un cahier de douze études mélodiques pour le piano, sur les gammes, par Jacques Herz (chez l'auteur, 48, rue de la Victoire). En donnant au travail journalier des gammes, dont l'importance est reconnue et proclamée par les plus célèbres virtuoses, l'attrait d'une contre-partie agréable et chantante, l'auteur a eu pour but d'obtenir une égalité parfaite de touche et une complète indépendance rhythmique entre les deux mains, et nous pouvons dire qu'il a rempli ce programme avec un rare bonheur, grâce à sa longue et solide expérience du professorat.

*** La maison d'édition Schott frères, de Bruxelles, va faire paraître *les Tablettes du musicien*, agenda-memorandum annuel, contenant la nomenclature de tous les établissements de musique, conservatoires, écoles, des sociétés musicales, des maîtrises, des théâtres, des journaux de musique et des salles de concerts de la Belgique, avec les noms des directeurs, professeurs, artistes, etc., ainsi qu'une liste similaire pour les principaux centres européens, un aperçu des publications nouvelles, des documents historiques, des renseignements divers, etc. Le prix du volume, qui paraîtra en décembre, est de 2 fr. 50 c., et de 2 francs pour les souscripteurs.

*** Mme Pauline Roger vient de reprendre, 10, rue de Madame, ses excellentes leçons de piano, qui ont formé tant de brillantes élèves et surtout de bonnes musiciennes.

*** M. Castellan, ex-professeur au Conservatoire de Marseille, vient de faire paraître une brochure dont nous n'apprécierons pas le caractère trop personnel, mais qui est un des rares documents à consulter pour l'histoire de cette école, dont nous espérons encore le prochain rétablissement. Elle a pour titre : *Quelques mots sur le Conservatoire de musique de Marseille* (Marseille, typographie Cayer).

*** Une œuvre nouvelle de Mme Angèle Maréchal, de Nantes, *les Korrigans*, ronde fantastique pour piano, mérite tous les suffrages de la critique. La mélodie a de la distinction et du charme ; il y a une certaine originalité dans la manière dont est traité le sujet, que les légendes bretonnes ont rendu si pittoresque. Nous nous plaisons à croire que le public ratifiera notre jugement.

*** Plusieurs journaux ont parlé ces jours derniers d'un grave accident arrivé dans un chemin de fer des Etats-Unis à M. Max Strakosch, voyageant avec ses artistes, Carlotta Patti, Mario, etc. Nos renseignements nous permettent d'affirmer qu'il n'en est absolument rien.

*** Le premier bal de l'Opéra est annoncé pour le samedi 14 décembre. L'orchestre d'Arban sera composé de 130 musiciens.

ÉTRANGER

*** *Londres* — Une nouvelle série de représentations d'opéras en anglais a commencé mardi au Crystal-Palace, par *les Diamants de la Couronne*, suivis du *Robin Hood* de Macfarren. — Une « British orchestral Society » vient de se fonder et donnera six concerts à dater du 5 décembre. Chaque programme contiendra une symphonie, un concerto, deux ouvertures et quelques morceaux de musique vocale.— La quinzième saison des « Monday Popular Concerts » a été inaugurée le 11 novembre à Saint-James's Hall. Mmes Arabella Goddard et Sinico, MM. Henry Holmes, L. Ries et Zerbini défrayaient le programme. Mme Goddard a joué la sonate op. 111 de Beethoven. — La « Sacred Harmonic Society » commencera ses séances (41e année) le 22 novembre. par l'exécution de *Judas Macchabée*, sous la direction de Costa. — Un *Gounod's Choir* vient de s'ajouter aux nombreuses sociétés chorales de la métropole. L'auteur de *Faust* fait étudier au chœur qui s'est mis sous sa discipline, et qui est composé principalement de gens du monde, six morceaux dédiés à la Royal Albert Hall Choral Society, qu'il a dirigée la saison dernière.

*** *Bruxelles.* — Mlle Isaac a subi heureusement la troisième et définitive épreuve de ses débuts, dans *le Domino noir*. C'est une bonne chanteuse légère de plus, bien qu'un peu inexpérimentée encore, qu'acquiert le théâtre de la Monnaie. — Une représentation de *l'Africaine* est annoncée pour le 21, au bénéfice des crèches. Mlle Battu y remplira le rôle de Sélika. — L'Association des artistes musiciens belges a inauguré le 9 novembre, dans la salle de la Grande-Harmonie, la série de ses concerts annuels. On y a exécuté la symphonie en *mi bémol* de Gounod, et Mlle d'Edelsberg y a obtenu un fort grand succès en interprétant des airs du *Mitrane* de l'abbé de Rossi, d'*Herculanum* de F. David, et de *la Reine de Saba* de Gounod, ainsi qu'un *lied* de Schumann.

*** *Gand.* — La basse Boyer, un débutant, a su captiver tout d'abord les bonnes grâces du public. Le ténor Ketten et Mlle Hasselmans sont aussi très en faveur. — La première représentation de *l'Ombre* aura lieu très-prochainement.

*** *Vienne.* — La grande société chorale Mænnergesangverein a fêté l'anniversaire de la mort de Mendelssohn (4 novembre) par un concert où n'ont été exécutées que des œuvres du maître : l'ouverture intitulée *Calme de la mer*, deux chœurs, deux *lieder* chantés par Mme Dustmann, et la musique de l'*Antigone*.

*** *Leipzig.* — A l'occasion des « noces d'or » ou cinquantième anniversaire du mariage du roi et de la reine de Saxe, le programme du sixième concert du Gewandhaus contenait un *Domine salvum fac regem* de C. Reinecke, et une marche solennelle composée pour la circonstance par Ferd. David.— L'anniversaire de la mort de Mendelssohn avait aussi sa commémoration à ce concert, dont le *Lobgesang* ou Symphonie-cantate formait la seconde partie.

*** *Bologne.* — *Tannhæuser*, donné pour la première fois le 6 novembre au Teatro Comunale, a sombré au milieu des sifflets. L'ouverture et deux ou trois morceaux ont été seuls applaudis : le tumulte, entremêlé de périodes d'un silence glacial, est allé à son comble au troisième acte. La seconde représentation s'est passée à peu près de la même façon. *Tannhæuser* n'a pu trouver grâce devant le public qui avait applaudi *Lohengrin*. Ce public sait-il bien au juste ce qu'il veut ?

*** *Lisbonne.* — *L'Africaine* a servi de début au ténor Fancelli, qui a été fort applaudi, ainsi que Mme Fricci, le baryton Pandolfini et la basse Castelmary.

*** *Moscou.* — Après l'ouverture de la saison, qui s'est faite brillamment par *l'Africana*, suivie du *Trovatore*, sont venus les triomphes de Mme Patti dans deux représentations de *la Traviata*, et en dernier lieu dans *Rigoletto*. La célèbre cantatrice ne chantera plus que cinq fois à Moscou avant son départ pour Saint-Pétersbourg. La représentation à son bénéfice est fixée au 26 novembre. — L'empereur vient d'accorder au Conservatoire, dirigé par Nicolas Rubinstein, un subside de vingt mille roubles par an, pendant cinq années.

*** *Le Caire.* — Le Théâtre-Italien a fait son ouverture avec *I Puritani*, chantés par Mme Parepa, MM. Corsi, Cottone et Medini.

Le Directeur, G. BRANDUS. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

AVIS. — M. P. JURGENSON, éditeur de musique à Moscou, demande des agents pour ses publications, en France et en Belgique.

CHEZ BRANDUS ET Cie, ÉDITEURS, RUE DE RICHELIEU, 103

Viennent de paraître :

BAILLE (G). Menuet pour le piano. . . . . 4 »
BOULLARD. Arrangement à quatre mains de la Valse chantée des *Cent Vierges*. . . . . 9 »
GODEFROID (Félix). Illustration pour le piano, sur l'*Ombre*. (*L'Opéra au piano*, no 6). . . . . 9 »
— Illustration sur *les Huguenots*. (*L'Opéra au piano*, no 5). . 9 »
MÉLIOT (A.). Transcription pour le piano de trois airs de ballet, composés par Meyerbeer et intercalés dans le troisième acte des *Huguenots*. 7 50
RENAUD DE VILBAC. *La Néva*, mazurka de salon. . . . 5 »
— *Sous les Lauriers roses*, nocturne. . . . . 6 »
DASSIER (Alfred). *Craignez de perdre un jour*, lamento, dédiée à Mme Miolan-Carvalho. . . . . 3 »
— *Quant l'Eté vient*, romance, paroles de Victor Hugo. . 3 »
— *Les Cinq Étages*, chansonnette, dédiée à Mme Judic. . . 3 »
MENDELSSOHN. *Ariane abandonnée*, romance sans paroles, arrangée pour le chant, avec paroles d'Ernest Boysse, par *Edmond Membrée*. . . . . 5 »
BRISSON (F.). Mosaïque des thèmes de *l'Ombre*, pour orgue expressif. 7 50
GARIBOLDI. Fantaisie de salon pour la flûte, sur des thèmes des *Cent Vierges*. 7 50

COMPOSITIONS DE AUG. BUNZLI *(Violoniste-Compositeur).*
ÉCOLE DU JEUNE VIOLONISTE
Gammes majeures et mineures avec différents coups d'archets, ouvrage approuvé par MM. ALARD et VIEUXTEMPS

ALPENLÆNDLER (*Ranz des Vaches*)
40 Variations pour violon avec accompagnement de piano ad libitum, Ecole. . . . . net. 4 fr. | Variations violon et piano, net. 4 fr
Variations violon solo, ... net. 2 fr.
(Envoi franco contre timbre ou mandat poste)
Reims. — ÉMILE MENNESSON, Éditeur, rue des Tapissiers, 12.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruits dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

CHEZ BRANDUS ET DUFOUR, ÉDITEURS, 103, RUE DE RICHELIEU

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE

LES DRAGONS DE VILLARS

Opéra-comique en 3 actes, paroles de MM. LOCKROY & CORMON, musique de

A. MAILLART

LA PARTITION

Pour CHANT et PIANO, net : **15** fr. — Pour PIANO seul, net : **10** fr.
CHANT seul, *sans accompagnement*, in-12, net : **3** fr.

LES AIRS DE CHANT DÉTACHÉS

Avec accompagnement de Piano
L'OUVERTURE pour PIANO, à 4 mains, Orchestre, Musique militaire.

ARRANGEMENTS DIVERS

POUR LE PIANO, par BURGMULLER, CRAMER, CROISEZ, DUVERNOY, GORIA, KETTERER, LECARPENTIER, LONGUEVILLE, RUMMEL, VALIQUET, SNYDERS, WOLFF.

Morceaux pour le Violon et le Violoncelle avec accompagnement de piano par **AD. HERMAN, COLYNS & SELIGMANN.**

QUADRILLES, VALSES, POLKAS, POLKA-MAZURKA, ETC.

VIENT DE PARAITRE :

LA TROISIÈME SÉRIE DE

L'ÉCOLE DU VIOLONISTE

Morceaux faciles et progressifs **pour le Violon** avec accompagnement de piano, arrangés sur les opéras célèbres,

PAR

AD. HERMAN

Nos 1 **L'Ombre**	FLOTOW.	
2 **Messe solennelle**	ROSSINI.	
3 **La Sirène**	AUBER.	
4 **La Psse de Trébizonde**	OFFENBACH.	
Nos 5 **Struensée**	MEYERBEER.	
6 **Giralda**	ADAM.	
7 **La Fiancée**	AUBER.	
8 **Robinson Crusoé**	OFFENBACH.	
Nos 9 **Les Cent Vierges**	LECOCQ.	
10 **Le Toréador**	ADAM.	
11 **Le Cheval de bronze**	AUBER.	
12 **L'Étoile du Nord**	MEYERBEER.	

PUBLIÉ PRÉCÉDEMMENT

La première série

Souvenirs des Alpes	HERMAN.
Martha	FLOTOW.
Stradella	—
Le Comte Ory	ROSSINI.
La Grande-Duchesse	OFFENBACH.
Le Domino noir	AUBER.
Zilda	FLOTOW.
Les Dragons de Villars.	MAILLART.
Les Huguenots	MEYERBEER.
L'Africaine	—
Le Pardon de Ploërmel	—
Fra Diavolo	AUBER.
Stabat Mater	ROSSINI.
Le Postillon de Lonjumeau	ADAM.
La Part du Diable	AUBER.
Les Diam. de la couronne	—
Fleur de Thé	LECOCQ.
Robert le Diable	MEYERBEER.

La deuxième série.

La Péricholé	OFFENBACH.
Haydée	AUBER.
L'Ambassadrice	—
Le Philtre	—
La Muette	—
Le Prophète	MEYERBEER.

LONDRES.—PALAIS DE CRISTAL

NATIONAL MUSIC MEETINGS

Été de 1873.

Concours de Sociétés chorales, anglaises et étrangères, chœurs d'église, chanteurs de *madrigals* et *part songs* anglais, musiques militaires et autres (harmonies et fanfares), chanteurs solistes (soprani, contralti, ténors ou basses), et virtuoses sur la trompette.

La valeur totale des prix qui seront distribués aux plus méritants est de 36,000 francs.

Pour les conditions et détails, s'adresser à M. Willert Beale, Crystal Palace, London.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.

Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS
DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

L'IMPRIMEUSE

BERRINGER

BREVETÉE S. G. D. G.

Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires, rapports, plans, dessins*, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES (1851.)

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres :
S. ARTHUR CHAPPELL,
52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862
MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,
ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.
Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855

Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique

Agent à Saint-Pétersbourg :
A. BUTTNER,
Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 47. — 24 Novembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

1873 **PRIMES** 1873

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale
A l'occasion du renouvellement de l'année.
40e ANNÉE DE SON EXISTENCE.

CHANT

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO
DU
FREYSCHUTZ
AVEC LES *RÉCITATIFS* D'**HECTOR BERLIOZ**
Paroles de PACINI
A laquelle la prochaine reprise à l'Opéra du chef-d'œuvre de Weber donne un intérêt d'actualité.

PIANO

SOUVENIRS DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE
Un Volume in-4° contenant :
SIX PARTITIONS POUR PIANO
PAR CH. V. ALKAN

I CIELI IMMENSI NARRANO
DU 18e PSAUME DE MARCELLO.
JAMAIS DANS CES BEAUX LIEUX
de l'ARMIDE de Gluck.
CHŒUR DES SCYTHES
DE L'IPHIGÉNIE EN TAURIDE, DE GLUCK.

ANDANTE
De la 36e symphonie de HAYDN.
LA GARDE PASSE, IL EST MINUIT
DES DEUX AVARES DE GRÉTRY.
MENUET
DE LA SYMPHONIE EN MI BÉMOL DE MOZART

TROIS AIRS DE BALLET INÉDITS DE
MEYERBEER
Intercalés dans le 3e acte des HUGUENOTS Au théâtre de l'Opéra
Transcrits pour le piano par **A. MÉLIOT.**
COMPLÉMENT NÉCESSAIRE DE LA PARTITION DES *HUGUENOTS*

Au mois de janvier, nos Abonnés recevront, comme supplément mensuel, **LE BANC DE PIERRE**, mélodie composée par M. *A. LAFITTE*, sur des PAROLES INÉDITES de **THÉOPHILE GAUTIER.**

Avec ce numéro nos Abonnés reçoivent : CRAIGNEZ DE PERDRE UN JOUR, lamento, pour ténor ou soprano, (dédié à Mme Carvalho), par ALFRED DASSIER.

SOMMAIRE.

Célébrités musicales du passé. Sainte Cécile. **Ernest David.** — La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** — Perfectionnements du piano moderne. Pleyel-Wolf. **J. Lacape. Ch. Bannelier.** — Commission du commerce de musique. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

CÉLÉBRITÉS MUSICALES DU PASSÉ.

SAINTE CÉCILE

SON INFLUENCE SUR LES PROGRÈS DE LA MUSIQUE.

INTRODUCTION.

S'il est une figure qui ait un droit indiscutable à la première place dans les *Célébrités musicales du Passé*, c'est, on l'avouera, celle de la sainte dont la croyance populaire, aidée de la tradition, a fait la patronne de la musique et dont la fête tombe le 22 novembre.

Cependant, si je n'avais voulu donner que sa biographie, il m'eût été difficile, sinon impossible, d'éveiller l'intérêt du lecteur qui n'a que l'embarras du choix, s'il veut consulter les documents nombreux qui ont paru sur cette martyre de la foi chrétienne. Tel ne pouvait donc être mon but en entreprenant cette étude; tel, non plus, n'a pas été le point de vue auquel je me suis placé. Sainte Cécile a été la créatrice indirecte de tant de sociétés artistiques; sa fête a donné lieu à des solennités si importantes; les premiers développements de la musique s'y rattachent par des liens tellement étroits, que les recherches tendant à éclairer ce sujet doivent inévitablement éveiller la curiosité de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre art, d'autant plus que cette matière a été singulièrement négligée par les auteurs qui ont écrit sur la musique. En effet, le P. Martini en parle à peine; Forkel, pas du tout; Burney l'a laissée complétement dans l'oubli, et Hawkins s'est contenté de quelques remarques sans importance sur les célébrations musicales de la Sainte-Cécile, qui eurent lieu à Londres vers la fin du XVIIe siècle.

C'est afin de combler, du moins en partie, cette lacune regrettable dans l'histoire de la musique, que j'ai entrepris cette étude, qui n'a pas laissé d'être assez laborieuse, en raison du peu de renseignements qui sont aujourd'hui à notre disposition.

I.

SAINTE CÉCILE, PATRONNE DES MUSICIENS.

Le lecteur m'excusera si je m'abstiens de rien dire ici sur la

légende cécilienne : à qui serait désireux de la relire et de la bien connaître, je recommande les ouvrages suivants, qui renferment tous les détails désirables : 1° *Histoire de sainte Cécile*, par le P. Dom Guéranger, abbé de Solesmes, Paris 1849; 2° *Relatio inventionis et repositionis B. Cæciliæ*, par Bosio, Rome 1600; 3° *Les Catacombes de Rome*, par Peret, et 4° *Roma sotterranea*, du savant M. de Rossi qui, en 1868, a retrouvé et mis à jour, dans le cimetière de Sainte-Calixte, sur la voie appienne, la crypte de Sainte-Cécile, contiguë à celle des évêques de Rome ou papes du troisième siècle.

La seule chose qui ait de l'intérêt pour les artistes est de savoir sur quoi reposent les droits au titre de *Patronne des musiciens*, attribué à la sainte dont la fête est solennisée par l'église romaine le 22 novembre et par l'église grecque le 14 avril. — Une tradition prétend que l'ange qui venait la visiter était attiré sur la terre par le charme de son chant; nous allons donc examiner ce qu'il faut penser de cette tradition et du titre que lui a donné la croyance populaire.

L'auteur de *la Vie des Saints*, Alban Butler, qui vivait au commencement du siècle dernier, dit, que « sainte Cécile, par son » assiduité à chanter les louanges de Dieu (auxquelles, si l'on en » croit ses *Actes*, elle ajoutait souvent la musique instrumentale), » est regardée comme la patronne de la musique sacrée ». Mais cette attribution ne paraît pas devoir remonter bien haut. Il est avéré, en effet, que pendant une longue suite de siècles, il n'est pas parlé des talents musicaux de la sainte; c'est tout au plus si les anciens poëtes y font allusion, et nous avons le droit de supposer qu'ils auraient saisi avec empressement un caractère qui leur offrait un sujet si précieux pour l'embellissement de la légende. Ainsi Chaucer, considéré comme le père de la poésie anglaise, et qui vivait en 1328, s'est contenté, dans l'un de ses contes de Canterbury (*The second nun*), qui roule sur l'histoire de sainte Cécile, d'adhérer strictement à la légende dorée, et résume tout ce qui a rapport à la musique dans les vers suivants, descriptifs de la conduite de la sainte le jour de ses noces :

Pendant que les *instruments* jouaient des mélodies,
A Dieu seul elle chantait dans son cœur :
O Seigneur! je te donne mon âme et mon corps
Immaculé, de crainte que je ne sois souillée (1).

Le passage original qui a été quelque peu altéré par Chaucer et que voici : *Cantantibus* ORGANIS, *illa in corde suo soli Domino decantabat, dicens : fiat cor meum immaculatum, ut non confundar* (2), est celui de la première antienne du rituel romain pour la fête de sainte Cécile. Chaucer, on le voit, s'est trompé en traduisant le mot *organis* par *organs* (orgues), car ce mot au pluriel ne signifie pas orgues, mais instruments ; ce n'est que plus tard qu'il a eu la signification qu'on lui attribue maintenant, et alors on dut l'employer au singulier. Du reste les mots *illa in corde suo soli Domino decantabat* prouvent que, loin de prendre part à la musique, Cécile y demeura étrangère.

Il est remarquable aussi que sur les plus anciennes peintures qui représentent sainte Cécile, on ne lui voit aucun attribut musical, et qu'elle n'est figurée avec des instruments de musique qu'à partir du xve siècle. Le tableau le plus célèbre d'alors est celui que peignit Raphaël pour l'église de San Giovanni in Monte, près Bologne, dans lequel la sainte, entourée de saint Paul, saint Jean, sainte Marie Madeleine et saint Augustin, tient en mains une régale ou petit orgue portatif. Il est probable que Raphaël n'a fait que suivre une tradition connue de son temps; mais si c'est lui le premier qui a mis un instrument dans les mains de Cécile, il n'a certainement pas compris la légende, si même il l'a consultée dans le seul passage où il est question de musique.

La légende cécilienne est un thème qui a souvent tenté l'imagination des auteurs dramatiques. En 1667, un certain E. M., que l'on croit être Mathew Medbourne, acteur au Ducke's Theatre de Londres, publia une *Christian tragedy* (tragédie chrétienne), intitulée « *Sainte-Cécile ou les Jumeaux convertis* » (*St Cecilia, or the converted Twins*), qu'il dédia à la reine Catherine, mais qui ne fut jamais jouée.

Burney dit que dans la *Drammaturgia* de Leone Allacci, on voit les titres de treize drames, tragédies ou oratorios dont sainte Cécile est l'héroïne. Quelques-unes de ces pièces sont sans doute de la classe des « tragédies sacrées » qui, selon Riccoboni (1), furent représentées dans les églises d'Italie lors qu'on y célébrait la fête du patron, jusque vers 1660, année à laquelle se termine le récit d'Allacci.

Bottée de Toulmon, dans sa rarissime brochure intitulée : *Des Puys de Palinods au moyen âge en général, et des Puys de musique en particulier*, prenant à partie la légende de sainte Cécile qu'il considère comme *fort suspecte*, et ses *Actes* qu'il étudie en critique éclairé et sagace, nie formellement que la sainte ait eu un titre quelconque à être choisie pour patronne des musiciens. Il attribue, lui aussi, ce non-sens à la mauvaise traduction du mot *organis* dans la phrase que j'ai précédemment citée, et à un défaut dans sa ponctuation. Cette proposition, qu'il a développée tout au long dans sa brochure, vient confirmer ce que j'ai dit : que les peintures représentant sainte Cécile avec des attributs et des instruments de musique ne remontent pas plus haut que la fin du xve siècle. Mais malgré le doute et l'obscurité qui existent sur les connaissances musicales de la sainte; quoique l'on ne sache ni quand, ni pourquoi les musiciens l'ont choisie pour leur patronne, il n'en est pas moins certain que la coutume de célébrer sa fête et de chanter en même temps les louanges de l'art dans des concerts de musique vocale et instrumentale (dont on la regardait comme la personnification), a régné à différentes époques et dans des pays divers; il n'y a donc pas lieu de douter que cet usage ne soit d'une antiquité respectable. C'est ce dont nous allons nous occuper dans les chapitres suivants, où seront relatés tous les détails qu'il m'a été possible de recueillir à cet égard.

Ernest DAVID.

(La suite prochainement.)

(1) « Whil the *organs* made melodie
» To God alloon in herte thus sang sche :
» O Lord! my soule and eek my body gye
» Unwemmed, lest that y confounded be ».

(2) Voyez l'*Antiphonarium romanum*.

(1) Hist. du théâtre Italien, depuis la décadence de la Comédie latine. Paris 1728.

(2) Voir les n°s 32, 33, 34, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 45 et 46.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(12e article.) (2).

SEIZIÈME SIÈCLE

VI

LA RENAISSANCE ET LA RÉFORME.

Ces grands siècles quinzième et seizième, que l'oubli, le rejet et surtout l'étude incomplète du moyen-âge ont qualifié de « Renaissance », comme s'ils étaient issus de rien qui vaille, nous apparaissent maintenant, en art et en littérature, de même qu'en philosophie et en politique, comme une période, unique dans l'histoire, d'action décisive et d'assimilation universelle.

A ce labeur gigantesque, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, les Pays-Bas, emploient leurs forces vives. La France, avec une vitalité merveilleuse, s'applique à rattacher les formules et les spéculations antérieures au domaine des faits pratiques; à utiliser les découvertes du moyen-âge étouffé par l'insuccès définitif des Croisades, par les désordres des derniers Capétiens, par les rivalités des premiers Valois; à réédifier, grâce à l'unité territoriale (résultat de l'expulsion des Anglais et de la politique de Louis XI), ses institutions civiles et religieuses, ses créations intellectuelles compromises par l'affaissement moral, les guerres civiles et l'invasion.

La génération de ce temps, robuste, bien portante, dure à la fatigue, d'appétits physiques insatiables, facilement dépensière de son exubérance de force, d'intelligence et de santé, fut portée,

par les exigences mêmes de son tempérament, à s'adonner aux exercices de corps et aux plaisirs qui mettaient en jeu sa vigueur et sa grâce. Elle trouva l'expression complète de ces derniers dans le Ballet. La saltation théâtrale, qui n'avait jusqu'alors représenté qu'elle-même, devint la traduction mouvementée d'une action dramatique : la musique la mit en communication d'idées avec le spectateur; le maître de ballets et ses danseurs, instruits en musique, en poésie, en géométrie, en dessin, se proposèrent de faire passer dans l'esprit du public les passions qu'ils paraissaient ressentir.

La noblesse française s'agrégea en un fastueux corps de ballet qui eut pour coryphées les princes et les princesses de la maison de Valois. En même temps, de véritables castes, c'est-à-dire des groupes spéciaux d'individualités, se constituèrent dans la Bourgeoisie, dans l'Université, dans le Peuple, au sein même des prêches et des campements de la Réforme, pour donner, suivant les tendances de l'époque, un rôle en quelque sorte *pratique* à la musique et l'intéresser directement aux événements.

Ces nouveaux personnages, qui prennent possession de notre cadre, ont eu soin eux-mêmes de ne rien cacher de leur vie publique et privée à leurs contemporains et à l'histoire. Nous allons essayer d'en donner des copies rapides et ressemblantes, en sacrifiant toutefois aux convenances de cette *Revue* certains traits que le livre comportera mieux. Que l'on nous permette de montrer auparavant ce qu'étaient devenues la Manécanterie et la Ménestrandie dans la foule bigarrée, batailleuse, bruyante, sceptique et expansive de cette *Renaissance* enfin délivrée des compressions solennelles du moyen-âge.

***

L'austère institution des Manécanteries, subissant les influences d'un temps de travail et de gestation, avait peu à peu ouvert les portes du sanctuaire et livré la majesté du culte à de dangereuses innovations. Le chant grégorien subissait des altérations incessantes; la fantaisie mondaine et populaire troublait la pureté originelle du drame liturgique, et altérait profondément l'autorité, le prestige, l'habileté de ses interprètes.

Le goût en vint de faire chanter à chacune des parties concertantes du bas-chœur des textes différents, sacrés et profanes, latins et français, sous prétexte qu'une église renferme, avec les personnes sincèrement religieuses, des gens de peu ou même de pas du tout de foi; on prétendit par ces « paroles farcies » faire la part à chacun: point de départ d'un principe faux qui fut poussé bien plus loin et causa de surprenants scandales. Sans plus dire des messes d'*O Vénus ma belle*, d'*A l'ombre d'un buissonnet*, de l'*Amy Baudichon*, de l'*Homme armé*, etc., dont on a trop parlé, n'était-il pas étrange d'entendre, dans les processions, les jeunes filles répondre aux litanies du clergé par des chansons badines dont les paroles n'étaient rien moins qu'édifiantes? N'était-il pas scandaleux de voir les maîtrises ecclésiastiques se prêter à la réalisation de déguisements et de scènes carnavalesques, enfantés par des imaginations blasées ou des cerveaux malades? Qu'était-ce autre chose que cette *Mascarade de la mort*, par exemple, organisée à Florence, en 1510, par le peintre Pierre de Cosimo? Un soir, la cité stupéfaite vit s'avancer dans les rues, sur ses places, au pas de six buffles noirs, un grand char peint de larmes, d'os en croix et d'autres attributs de même style; l'ange du Jugement soufflait dans sa tibie; la mort trônait sur un sépulcre d'où sortaient à demi des corps décharnés; suivait un long cortége de pénitents en cagoules et de porteurs de torches. A tous les carrefours, on faisait halte; des trompettes au son lugubre éclataient; les squelettes sortaient du sépulcre et chantaient d'un ton triste et languissant des airs appropriés comme le *Miserere*, *Dolor, pianto e penitenza*, et autres, « composés, poursuit le chroniqueur, avec tout l'art que la musique italienne est capable d'inventer pour exprimer les plus vives douleurs d'une âme repentante. »

Ces profanations ne tardèrent pas à envahir la Liturgie, à y introduire des coutumes dérisoires, convivales ou licencieuses, à compromettre gravement le caractère des prêtres et de leurs collaborateurs dans l'office divin. Étant données les mœurs de ces jours de « franches lippées, » le vin, la table, les danses entraînèrent les dévots bons vivants à de fréquents excès. L'Église sacrifia généreusement à messire Gaster, le dieu de l'époque. L'*Ite missa est* remplaça trop souvent la cloche du dîner.

A Noël, dans les provinces méridionales, le Grand-Chantre annonçait l'antienne au premier du chapitre, puis au premier de la ville, en lui présentant une coupe de vin et une branche de laurier; la personne ainsi distinguée, reportait la branche et la coupe, vidée au préalable, sur l'autel, entonnait le *De fructu ventris, David sans truffes*, etc., et traitait, le soir, chapitre et clergé : la desserte du repas devait être abandonnée aux chantres.

A Saint-Aignan d'Orléans, les jours de fêtes carillonnées, entre none et vêpres, le clergé allait quérir processionnellement M. le Grand-Chantre chez lui; par reconnaissance et civilité, il lui présentait à boire, et l'on trinquait pieusement à la ronde. Ailleurs, les jours de Pâques et de Pentecôte, l'évêque devait donner à dîner au maître de chapelle et au personnel de la maîtrise.

Aussi, cette réputation de grands buveurs généralement accordée aux musiciens, les gens d'église, de par la force de l'habitude, étaient ceux qui la méritaient le mieux, à ce point qu'on disait proverbialement : *Boire d'autant et d'autel*. La paréméiologie de tous les peuples constate, au surplus, par des centaines de dictons, cet imprescriptible axiome qu'on chante mieux et avec plus d'entrain, au lutrin, après avoir bien bu et mangé. Dans les *Contes* et dans les *Adages*, chez Henri Estienne, comme chez Erasme, les chapelains, les chantres, les sacristains, les souffleurs d'orgues, les sonneurs montrent, en un bel et joyeux ensemble, « par les précieux saphirs qui reluisent sur leur visage, combien ils sont capables *d'entonner*. »

« Si je n'ay du vin du chapistre,

déclare le chantre d'une curieuse suite de triolets de la fin du quinzième siècle :

Je ne chanteray plus au chœur,
Ne diray Leçon ny Epistre,
Si je n'ay du vin du chapistre,
Car, en chantant à ce pupistre,
Me pourrait bien faillir le cœur.
Si je n'ay du vin du chapistre,
Je ne chanteray plus au chœur. »

Toujours altérés, toujours dévorés d'une soif inextinguible, *in sæcula sæculorum*, ces vastes creux du lutrin! On connaît l'épigramme de Marot qui propose à un jeune homme de se faire chantre de paroisse : « Oh! que non pas; je ne suis déjà que trop disposé à boire! » On en rencontrait, paraît-il, en ce temps-là, allant par les cabarets, léchant les hanaps encore humides et égouttant les pots oubliés sur les dressoirs, car un cabaretier d'Orléans joua un jour un malin tour à nous ne savons quel chantre de la cathédrale qui avait cette coutume déplorable de faire rubis sur l'ongle avec le vin des autres buveurs.

« En l'église de Sainte-Croix d'Orléans, — lit-on dans le *Réveille-matin des Esprits mélancholiques*, — il y a, d'ordinaire, une très-belle musique composée de chantres excellents qui n'attendent guère volontiers la grande messe sans boire. Ils ont coustume d'aller à un cabaret assez proche de l'église, où souvent ils déjeusnent. Entre eux autres, la basse-contre avait de coustume, sitost que la chambrière estoit allée tirer le vin, de s'en aller hocher les pots qui sont d'ordinaire sur les armoires, et quand il y trouvoit du vin, il les mettoit sur le nez et les vuidoit. La chambrière s'estant aperçeue plusieurs fois de cela en advertit son maître, qui au mesme temps fit tendre la sourissière, où l'on prit une souris qui fut tout aussitôt mise avec du vin dans le pot, et y demeura toute la nuict. Nos chantres ne manquant pas de venir le lendemain pour déjeuner, et la basse-contre selon sa coustume, se met à hocher les pots, où trouvant du vin dans celuy où estoit la souris, le vuida d'une traicte; adonc, ayant senty quelque chose, il dit : Parbleu! j'ay avallé un pépin de raisin. — Vraiment, lui dit l'hoste, c'est bien une souris que j'ai mise dans le pot, pour vous apprendre une autre fois à boire

mon vin. — Ce pourroit estre Gribouri avec ses cornes, respondit l'autre, qu'encore n'a-t-il pas laissé de passer! »

On peut lire, dans Bonaventure des Périers, la spirituelle anecdocte du *Chantre de Saint-Hilaire de Poitiers qui compara les chanoines à leurs potages*, non moins caractéristique.

Si, depuis lors, les convenances extérieures ont été respectées, chanoines et gens d'église n'en sont pas moins restés amis fidèles, appréciateurs délicats des plaisirs de la table. Les caricatures du *Lutrin* ne sont pas, il est vrai, moins pédantes et forcées aujourd'hui qu'en 1674, mais il est encore, ici et là, de « prudents Gilotins » qui s'entendent à « rapporter le jambon », et à remplir les coupes d'un vin pur et vermeil.

La vigilance de la censure ecclésiastique ne s'endormait pas cependant. Le Vatican veillait ; il interdisait, comme d'abus, les modifications à la liturgie et ne cessait d'adresser à la chrétienté des préceptes de morale, des règles de bonnes mœurs. Le Concile de Narbonne de 1551 bannissait des églises les danses et les repas, conduisant au libertinage et à la débauche. Les décrets de la Sacrée Congrégation des Rites prescrivaient aux chantres « de n'avoir dans leur costume et leurs allures rien qui puisse les faire prendre pour d'autres ; » aux élèves des maîtrises, « de porter tout d'abord la tonsure et l'habit clérical, afin de se former plus facilement à la discipline ; » aux maîtres de chapelle « de placer à l'avant-chœur des grilles et jalousies assez hautes pour empêcher de voir les chantres, » etc., etc. Le Saint-Siége poursuivait également sans se lasser la réforme du chant sacré en lui-même, s'appliquant, tout au moins, à le rapprocher de ses types primitifs dont il tendait de plus en plus à s'éloigner. Déjà, le Concile de Trente, en sa vingt-deuxième session de septembre 1562, avait décidé en principe la proscription de toute musique « d'un caractère impur et lascif, » comme aussi de « toutes représentations séculières, conversations inutiles et profanes, promenades, clameurs, bruits, afin que la maison de Dieu paraisse et puisse être appelée véritablement la maison de la prière. »

Pour faire observer strictement les réformes décrétées par le Concile, Pie IV nomma une congrégation de huit cardinaux, parmi lesquels se trouvaient Vitellozzo Vitellozzi et Charles Borromée, le saint, tous deux dilettantes passionnés. Le pape, lui-même, outre son goût naturel, portait encore un intérêt particulier à cet art, le jeune Silvio Antoniano, « l'Orphée romain », déjà célèbre, quoique enfant, par son talent sur le luth, lui ayant prédit son avénement au trône pontifical, huit ou neuf ans à l'avance. La congrégation demanda à Palestrina de la musique digne du culte, sans pour cela qu'elle cessât d'être « figurée, » et c'est ainsi que du désordre et du scandale naquit l'art musical de la Renaissance, art de transition entre les cantilènes hiératiques du douzième siècle et les formes modernes qui ne datent que du dix-huitième.

Le premier livre du *Cérémoniol des évêques* recommande à l'organiste « que son jeu soit sévère, qu'il n'accompagne pas des paroles étrangères à l'office, à plus forte raison des chants profanes ou lubriques ; » aux chantres et aux musiciens « d'observer la même chose ; de veiller à ce que l'harmonie des voix ne présente rien de léger, qu'elle reste intelligible, pieuse et n'éloigne pas l'esprit des auditeurs de la contemplation. » Ces prescriptions furent confirmées dans la *Constitution* d'Alexandre VII, de 1657 : « Tout maître de chapelle ou toute autre personne dirigeant l'orchestre ou battant la mesure, qui transgressera les règles susdites, encourra la peine de privation de son emploi et d'une amende de cent écus... Aucun maître de chapelle du diocèse de Rome ne pourra désormais faire musique aux oratoires et églises qu'après avoir juré dans les mains du cardinal-vicaire d'observer le présent édit en sa teneur... Après avoir prêté ce serment, duquel on tiendra registre, s'il transgresse en quelque chose le présent édit, *qu'il soit puni comme parjure.* »

Sous le pontificat d'Innocent XII, les *Edits sur la musique* reçurent une consécration nouvelle, en suite des ordres que le pape fit donner aux maîtrises par le cardinal Gaspard de Carpegna.

Pour n'avoir point à revenir sur la législation spéciale de la caste musicale catholique, nous ajouterons que Clément VIII, le même qui, par un bref spécial, autorisa la castration *ad honorem Dei*, défendit la musique dans les monastères, et qu'Alexandre VII, puis Clément XI, voulurent que les religieuses célébrassent leurs offices par un chant simple et pieux « plus agréable à Dieu que la musique, ainsi que l'Église l'exprime dans l'hymne des Vierges sacrées, *Hymnosque dulces personant* ». Un édit de la sainte Visite du 29 janvier 1665 avait défendu aux personnes séculières de professer la musique instrumentale et vocale dans les maisons conventuelles ; en 1703, le même Clément XI défendit expressément que les hommes enseignassent la musique aux religieuses. On ne place habituellement de paratonnerres que sur les édifices sidérés...

La multiplicité, la rigueur des Brefs prouvent l'importance que la papauté attachait à la répression des abus de la musique d'église, mais elles montrent aussi que la symphonie de la foi, le chant grégorien, commençait à perdre de son influence directe sur les mœurs. Il ne charmait plus, il ne soutenait et ne consolait plus, dans le calme et l'orage, comme il l'avait fait seul quatorze siècles durant, les passagers de la barque de Pierre. S'éloignant insensiblement des formules et des traditions, s'affranchissant des règles de l'iconographie, l'art sacré perdait sa spiritualité, son élévation idéale, ses beautés et ses impressions virtuelles.

Avec Palestrina commence un autre art, se présentent d'autres individualités créatrices. La spontanéité, la naïveté des âmes sensibles et passionnées, en opposition avec l'atmosphère de poudre et de sang où elles vivent, s'altère et contracte une âcreté cachée qui passe dans l'art, avec l'imitation de l'antique, et que la sérénité un peu dure et sèche des œuvres précédentes ne connaissait pas.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

PERFECTIONNEMENTS DU PIANO MODERNE.

—

PLEYEL-WOLFF.

L'histoire de la musique moderne est intimement liée à celle du piano. Il est devenu à peu près inutile de démontrer que si l'inspiration des maîtres de notre époque est plus libre dans ses allures, plus riche et plus variée dans la forme qu'elle revêt pour se rendre sensible, c'est que le piano, et le piano seul, lui a préparé la voie, a élargi son domaine et reculé son horizon.

C'est pourquoi on ne paiera jamais d'assez de reconnaissance les services rendus à l'art par ces hommes éminents qui ont su être créateurs dans la voie ouverte par d'autres, les Erard, les Pleyel, ou leurs dignes successeurs ; c'est pourquoi, dans chacun des perfectionnements que rencontrent encore de temps à autre, en leurs veilles, ces chercheurs infatigables, il faut saluer un progrès de l'art lui-même, et le signaler comme tel au monde musical, car il intéresse quiconque y appartient.

Il y a trois ans environ, nous avons parlé ici même des pianos à cordes croisées, dont la maison Pleyel faisait alors l'essai. Ce principe du croisement, qui permet de donner plus de longueur, partant plus de sonorité aux cordes du médium, et surtout d'espacer davantage toutes les cordes, de manière à donner à chacune une portion plus grande de la table d'harmonie, sur laquelle la charge des chevalets est ainsi mieux répartie, ce principe du croisement a maintenant si bien fait ses preuves, que M. Auguste Wolff, le chef actuel de la maison Pleyel, l'a appliqué à un nouveau modèle de pianos à queue, de dimensions très-modestes, et qui, fort en faveur déjà auprès des artistes et des professeurs, nous paraît devoir obtenir un succès universel. On sait, en effet, que le pianiste qui n'a jamais fait usage que de pianos droits, est tout dépaysé lorsqu'il lui arrive de se servir d'un piano à queue ; la main n'obéit plus, elle a perdu sa souplesse. C'est un genre d'exécution tout différent, il est donc important de s'y habituer. N'est-ce pas, dès lors, un avantage facile à apprécier de tous que la possibilité de le faire sans plus d'embarras matériel, — et nous pouvons bien le dire aussi, sans plus de dépense — qu'avec un piano droit de grand format ? Quand à cela s'ajoute la solide et artistique garantie d'une fabrication où le soin et la conscience sont, comme toujours, poussés à l'extrême, il est bien permis de croire que si la perfection n'est pas atteinte, — car, quand il s'agit d'inventions, il faut toujours réserver l'avenir, — elle est du moins bien près de l'être.

Ajoutons que, dans les pianos américains à cordes croisées, la table d'harmonie, réflecteur sonore, âme de l'instrument, est maltraitée à ce point, qu'une compression outrée, pratiquée dans le but probable d'augmenter la densité du bois, y produit à la longue des ondulations et même des fentes, très-préjudiciables, on le conçoit, à la bonne qualité

du son ; est-il besoin de dire que ce défaut capital est évité dans nos pianos français?

En même temps que cette amélioration dont les virtuoses sont appelés à profiter, l'occasion est propice pour en signaler une autre toute récente, destinée particulièrement aux accompagnateurs. Elle est, sans doute, d'une moindre portée artistique, comme tout ce qui met le mécanisme à la place du travail de l'esprit ; mais on ne saurait lui refuser une grande utilité pratique, aujourd'hui que tout le monde joue plus ou moins du piano. Il s'agit d'un nouveau clavier transpositeur, d'un emploi extrêmement simple, et pouvant s'adapter très-facilement à tous les pianos, droits, carrés ou à queue. Ce clavier se superpose en un instant à celui de l'instrument, sur lequel il glisse à droite ou à gauche, dans la limite d'une octave : il est par conséquent plus court de la même étendue. Ses touches appuient, au moyen de petites bascules munies de *pilotes*, sur celles du piano, et les font résonner, dans une tonalité ou dans l'autre, suivant le point de départ choisi, avec la même franchise et la même puissance que si l'on jouait l'instrument dans son état ordinaire. La résistance est seulement augmentée dans une très-légère proportion. Mais, nous l'avons dit, le clavier transpositeur de M. Wolff s'adresse surtout aux accompagnateurs, et n'est point un clavier d'exécution. A ce point de vue, et réserve faite du reproche qu'on peut faire à tout appareil de ce genre, de *mentir* à la tonalité, nous croyons qu'une telle simplification du mécanisme de la transposition rendra service à un nombre infini de personnes; car on n'a pas toujours sous la main un Saint-Saëns, un Jules Cohen, un Maton ou un Massenet pour accomplir *a prima vista* un travail dont on ne s'acquitte bien qu'après des années de pratique assidue.

J. LACAPE.

Un homme ingénieux, qui a attaché son nom à plusieurs créations heureuses dans le domaine de la facture de pianos, M. J. Lacape, a trouvé le moyen, et un moyen bien simple et bien pratique, de *nuancer* la sonorité du piano à queue, du *pianissimo* au *fortissimo*. Il supprime le couvercle, qui, lorqu'il est ouvert, a le grand inconvénient de ne favoriser l'émission du son que dans une seule direction, et y substitue une série de lames de bois articulées, s'ouvrant au moyen d'une pédale spéciale, comme celles d'une jalousie, soit brusquement, soit progressivement, depuis la position très-inclinée qui correspond à la nuance *piano*, jusqu'à la position verticale qui équivaut à l'absence totale de couvercle et à la plus grande somme de sonorité. Une simple pression du pied peut produire instantanément l'un ou l'autre de ces résultats. La pédale s'accroche au besoin, comme celle d'une harpe, pour les passages où la nuance doit persister quelque temps.

Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que d'ici à quelques années tous les pianos à queue seront munis de ce gracieux *couvercle-jalousie*, — c'est le nom que l'auteur lui a donné, — même ceux qui ont été construits avec le massif couvercle actuel, car la transformation peut s'opérer très-facilement. Le progrès est trop évident pour n'être pas adopté partout aussitôt qu'il sera connu. Les virtuoses, déjà, sont unanimes dans les éloges qu'ils accordent à l'invention de M. Lacape.

Ce perfectionnement n'est pas le seul appliqué par l'habile facteur à ses instruments; mais les autres intéressent surtout les hommes spéciaux, et le détail en paraîtrait peu attrayant à nos lecteurs. Nous nous en tiendrons donc là, en attendant une prochaine occasion de mettre en relief quelque progrès sérieux.

CH. BANNELIER.

En présence de la recrudescence et de l'introduction en France même des contrefaçons d'œuvres musicales françaises par les éditeurs de l'étranger, les éditeurs de musique de Paris viennent de reconstituer leur ancienne commission de surveillance et de répression à l'égard des reproductions illicites de leurs publications. Ils vont aussi s'occuper sérieusement de la réglementation du commerce de musique en France, et se proposent d'insister de nouveau près de M. le ministre des affaires étrangères sur l'urgence absolue de délivrer les auteurs et leurs éditeurs de l'obligation du dépôt à l'étranger, dépôt encore obligatoire en Angleterre et en Espagne. Tous les autres pays se contentent aujourd'hui d'une simple déclaration, ou mieux encore de la constatation du dépôt dans le pays d'origine. La Belgique s'est rendue, comme la Russie et l'Italie, à ce dernier mode de procéder, si simple et si efficace, qui devrait suffire partout à la protection internationale des œuvres littéraires et artistiques. En effet, l'obligation du dépôt et celle de la déclaration ne sont que prétextes à erreurs et par suite à *contrefaçons légales*.

Espérons aussi que le ministre des affaires étrangères arrivera à protéger plus efficacement encore la propriété littéraire française en obtenant la radiation de l'obligation faite aux auteurs et éditeurs de traduire leurs publications dans le délai de quelques mois, obligation qui rend trop souvent illusoire le bénéfice de nos conventions internationales. Les appropriations autorisées, c'est-à-dire les *contrefaçons légales*, sont déjà un mal assez chronique à l'étranger, sans y ajouter encore par l'exigence absolue de traductions presque toujours impossibles à réaliser dans le délai prescrit.

Le bureau de la commission du commerce de musique français, composée des principaux éditeurs de Paris, est ainsi constitué : M. Colombier, président ; M. Brandus, vice-président ; M. Achille Lemoine, trésorier. M. Schœvers, chargé du dépôt et de la déclaration des éditions françaises à l'étranger, conserve les fonctions de secrétaire.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : lundi et mercredi, *la Juive*; vendredi, *Don Juan*.

A l'Opéra-Comique : *Mignon*, *l'Ombre*, *le Pré aux Clercs*, *les Dragons de Villars*, *les Noces de Jeannette*, *le Chalet*, *Bonsoir, voisin*.

Au Théâtre-Italien : *Un Ballo in maschera*, *Rigoletto*.

Au théâtre de l'Athénée : *L'Alibi*, *Dimanche et lundi*, *Madame Turlupin*.

*** Ce soir, par extraordinaire, à l'Opéra : *Faust*, pour la continuation des débuts du ténor Prunet.

*** La reprise d'*Hamlet* est fixée au 10 décembre.

*** La première représentation de *Don César de Bazan* à l'Opéra-Comique aura lieu vers la fin de cette semaine, jeudi probablement.

*** L'Opéra-Comique pourrait bien, si l'Assemblée nationale défère à l'opinion de la Commission du budget, regagner les cent mille francs qu'il a perdus sur sa subvention, lors de la fixation des comptes du dernier exercice. Voici en quels termes s'exprime le rapport : « L'Opéra-» Comique est le seul des théâtres subventionnés qui paie un loyer, et » ce loyer est considérable; en outre, l'examen des recettes et des » dépenses de l'Opéra-Comique a démontré la nécessité d'un supplément » de subvention. » Si l'Assemblée accepte la proposition de la Commission, les théâtres subventionnés recevront en 1873 : L'Opéra, 800,000 francs; le Théâtre-Français, 240,000 francs; l'Opéra-Comique, 240,000 francs; le Théâtre-Lyrique, 60,000 francs; l'Odéon, 60,000 francs; et le Théâtre-Italien, 100,000 francs.

*** *Rigoletto* a encore été un succès pour Mlle Albani, que voici décidément passée au rang des étoiles. Le rôle de Gilda semble fait pour le talent dramatique et expressif de la jeune cantatrice, qui comprend admirablement les situations et en tire le parti le plus heureux. Capoul est un élégant et aimable duc de Mantoue, et Verger met tout son talent dans le rôle du bouffon. On a bissé le célèbre quatuor, dans lequel il faut citer, outre les noms de ces trois artistes, celui de Mlle Bracciolini.

*** C'est demain lundi qu'a lieu, au Théâtre-Italien, la première représentation des *Deux Reines de France*, de MM. Legouvé et Gounod.

*** La première représentation de *Madame Turlupin*, d'Eugène Guiraud, à l'Athénée, a lieu au moment où nous mettons sous presse. Nous en rendrons compte dans le prochain numéro.

*** Une saynète nouvelle de M. Tréfeu, musique d'Emile Ettling, *le Nain*, a été applaudie la semaine dernière à la Tertulia. C'est une désopilante folie, un éclat de rire d'une heure. M. Ettling, l'un de nos bons compositeurs de musique de danse, a trouvé d'agréables motifs qu'encadre fort bien ce scénario bouffon; plusieurs ont été très-goûtés. L'exécution, pleine de verve et d'entrain, est à la hauteur de l'œuvre.

*** Aux Folies-Bergère, la première représentation d'une opérette du chef d'orchestre O. Métra, *le Valet de chambre de Madame*, a été donnée il y a quelques jours, et, en mettant en relief les qualités d'une bonne chanteuse légère, Mme Stani, a réussi à souhait.

*** Une représentation au bénéfice des Alsaciens-Lorrains a été donnée le 8 novembre au théâtre d'Amiens; *l'Ombre* en a rempli la meilleure partie et a été interprétée d'une manière irréprochable.

*** Le public de Nîmes a applaudi pour la première fois, la semaine dernière, *les Cent Vierges*, qui paraissent devoir tenir longtemps l'affiche du Grand-Théâtre.

*** *Les Bavards*, qui n'avaient pas encore été joués à Rouen, viennent d'obtenir au Théâtre-Français de cette ville un succès complet.

*** *Javotte*, d'Emile Jonas, vient d'obtenir un grand succès au théâtre Strampfer à Vienne. Par contre, *la Timbale d'argent* (Der Silberbecher) a trouvé un public très-rigoureux au théâtre An der Wien.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Les concours pour les places de chefs et de sous-chefs de musique de l'armée ont eu lieu la semaine dernière au Conservatoire, de mardi à samedi. Les candidats, au nombre de cent cinquante, ont été examinés par un jury composé de MM. Reber, François Bazin, Colin et Jonas.

*** Dans son dernier feuilleton musical du *Journal des Débats*, M. E. Reyer réclame la paternité du projet de réforme théâtrale soumis par M. Hippolyte Leroy à M. le ministre des Beaux-Arts, et dont nous avons parlé dans notre précédent numéro. Les idées contenues dans ce projet avaient déjà, en effet, été émises par M. Reyer en 1865 dans le *Moniteur universel*, et en 1867 et 1869 dans le *Journal des Débats*. M. Leroy a élaboré, nous affirme-t-on, son projet pendant assez longtemps, il en a même fait lecture l'année dernière à un groupe d'artistes; nous croyons volontiers qu'il n'a pas eu connaissance de celui de M. Reyer, qui avait trop beau jeu pour réclamer la priorité, comme il vient de le faire, au cas où M. Leroy aurait voulu simplement se substituer à lui. De bons esprits peuvent se rencontrer sur un même terrain; nous ne voyons, dans l'espèce, que profit à cette rencontre pour l'idée elle-même, qui aura désormais deux appuis autorisés au lieu d'un. — Puisqu'il est question de M. Reyer, rendons-lui le titre de bibliothécaire de l'Opéra qui lui appartient, et que nous avons, en citant *l'Entr'acte*, attribué à l'archiviste, M. Nuitter.

*** Couderc, l'excellent artiste de l'Opéra-Comique, qui avait dû déjà abandonner le théâtre à la suite des fatigues du siége de Paris, a vu, dans ces derniers temps, sa santé décliner encore, et s'est résigné à entrer dans une maison de santé et à renoncer à sa classe d'opéra-comique au Conservatoire. Sur la proposition de M. Ambroise Thomas, M. Charles Ponchard vient d'être autorisé par M. le Ministre des Beaux-Arts à l'y suppléer provisoirement.

*** L'administration du Théâtre-Italien désirant ne pas interrompre les représentations du drame de M. Legouvé, *les Deux Reines*, le concert donné par Mme la vicomtesse Vigier (Sophie Cruvelli), au bénéfice des Alsaciens-Lorrains, aura lieu jeudi prochain au lieu de mercredi.

*** La deuxième Suite d'orchestre de J. Massenet est maintenant l'une des œuvres favorites du répertoire des concerts populaires. Elle a été accueillie plus sympathiquement que jamais, dimanche dernier; tous les morceaux — sauf l'*andante*, qui manque un peu de caractère — ont été chaudement applaudis; on a même bissé l'original et coquet *intermezzo*. L'exécution était cependant loin d'être bien assise. L'*allegretto* de la symphonie en *fa* de Beethoven a été bissé aussi, malgré la choquante vivacité du mouvement qui s'est établie dès la troisième mesure; les premiers violons, comme toujours, se laissant emporter par leur ardeur, et entraînant à leur suite le chef d'orchestre d'abord, puis l'harmonie. On l'a dit cent fois, mais il paraît que rien n'y fait, et qu'il faut en prendre son parti.

*** Programme du 6e concert populaire (1re série) qui a lieu aujourd'hui à deux heures, au Cirque d'Hiver, sous la direction de M. J. Pasdeloup : — 1° Ouverture d'*Euryanthe* (Weber); — 2° Symphonie en *sol mineur* (Mozart); — 3° Adagio du septuor (Beethoven); — 4° Ouverture de *Manfred* (Schumann); — 5° *Songe d'une Nuit d'été* (Mendelssohn).

*** L'Association des Artistes musiciens a célébré vendredi, comme chaque année, la fête de sainte Cécile à l'église Saint-Eustache. La messe choisie cette fois était la première de Beethoven (en *ut*); on a cru devoir, sans doute pour abréger la cérémonie, en supprimer le *Credo*, qui a été remplacé par celui de Dumont. L'exécution, sous la direction de M. Pasdeloup, a été assez bonne, sauf quelques accidents d'intonation. A l'Offertoire, Alard a exécuté un prélude religieux de Gounod. Les parties du quatuor solo de la messe avaient pour interprètes MM. Gaillard, Grisy, Bollaert et le jeune Minard.

*** La Société nationale de musique, fidèle à sa devise : *Ars Gallica*, reprend sa tâche de l'année dernière et s'efforce de prouver que la jeune école française peut prendre, elle aussi, sa place au soleil. Sa première séance, donnée le samedi 16 novembre, dans les salons Pleyel, a été pleine d'intérêt. Un trio de César Franck, qui date de loin, mais où on sent déjà une extrême habileté de facture ; quatre charmantes pièces pour piano, du regretté Chauvet; un *lamento* et *scherzetto* en quatuor, avec violon principal, de J. Armingaud, deux morceaux où l'élévation de l'idée le dispute à l'attrait de la forme, et où nous avons remarqué, entre autres détails heureux, un canon fort réussi; enfin, quelques gracieuses œuvres vocales de MM. J. Massenet (*Poème du souvenir* et deux duos) et Ch. Lenepveu (*Idylle*), formaient le programme, de l'exécution duquel MM. Saint-Saëns, Armingaud, Jacquard, Mas, Telesinski, Petin, Mlles Vidal et Wagner avaient bien voulu se charger. — La seconde séance aura lieu le 30 novembre.

*** Dimanche dernier, dans un grand concert donné au profit des orphelins alsaciens, on a beaucoup applaudi Mme Peudefer dans l'air de *Faust*, qui lui vaut toujours le plus beau succès, et dans une vieille et spirituelle chanson, *la Veillée*, qui a eu les honneurs du *bis*. Une touchante mélodie de Wekerlin, *l'Alsace*, fort bien dite par le ténor Nicot, a produit un immense effet sur les deux mille auditeurs qui avaient apporté leur obole à cette œuvre charitable et patriotique.

*** Le premier des festivals populaires du Châtelet a eu lieu dimanche dernier, comme nous l'avons annoncé; et si l'on en juge par le début, le succès demeurera fidèle à ces intéressantes matinées. On a beaucoup applaudi le *Carnaval*, extrait de la Suite d'orchestre de Guiraud, le prélude du *Passant*, de Paladilhe, et la grande fantaisie d'Eugène Prévost sur *l'Africaine*; grand succès aussi pour Mlle Delphine Tapon, élève de Bax, avec l'air de *Robert le Diable*. L'orchestre est dirigé par M. J. Cressonnois. — Aujourd'hui, le *Carnaval* de Guiraud figure de nouveau au programme, ainsi que l'air de *Faust* et celui des *Dragons de Villars*, que chantera Mlle Caroline Nordet, une mélodie de Schumann, orchestrée par Saint-Saëns, et des airs de ballet du *Dernier jour de Pompéï*, de Joncières.

*** Les concerts du Grand-Hôtel conservent leur vogue. M. Danbé a inscrit sur ses derniers programmes quelques noms d'auteurs contemporains, auxquels le public a fait bon accueil : Borelli, Joncières, Girard, etc. Il fera prochainement exécuter une symphonie-ballet de L. Roques.

*** La Société des concerts du Conservatoire a versé au Trésor la somme de 17,267 fr. 30 c., produit du concert qu'elle a donné pour la libération du territoire.

*** Mme Olga de Janina donnera jeudi prochain, à la salle Pleyel, une soirée d'audition où elle exécutera une étude, une rhapsodie et une tarentelle de Liszt, et des mazurkas et un nocturne-rêverie de Chopin (ce dernier morceau avec addition de traits composés par Liszt pour Mme Olga de Janina). Les artistes désireux d'assister à cette séance peuvent s'adresser à M. Giacomelli, 28, rue de Trévise.

*** La distribution des récompenses à l'Exposition universelle d'Economie domestique aura lieu demain lundi 25 novembre; on a préparé pour cette occasion une grande fête musicale. A moins de changement dans la température, la clôture de l'Exposition aura lieu le 2 décembre. A partir d'aujourd'hui, le prix d'entrée reste fixé à un franc, dimanches et fêtes compris.

*** Aujourd'hui, à une heure précise, au Cirque des Champs-Elysées, grand concert organisé par l'Union des Alsaciens Lorrains, au profit des réfugiés des provinces annexées, avec le concours de la musique de la Garde républicaine, sous la direction de M. Paulus.

*** Le concert donné à Lyon, le 16 novembre, sous le patronage de Mme Bourbaki, au bénéfice des Alsaciens-Lorrains, a été brillant et fructueux (9,000 francs de recette et de quête). Mlle Marie Roze en a eu les honneurs. La gracieuse cantatrice, non contente de donner son concours à une bonne œuvre, y a encore contribué pour une souscription personnelle de trois cents francs.

*** Louis Lacombe recommencera très-prochainement ses conférences sur l'art musical. Elles auront lieu, comme l'année dernière, dans la salle du boulevard des Capucines Mme Lacombe y chantera et M. Lacombe y exécutera des œuvres italiennes, françaises et allemandes, dont l'excellent pianiste-compositeur fera préalablement l'analyse. Aux avantages d'un mode d'enseignement pratiqué par un professeur aussi compétent que M. Lacombe se joindra le plaisir d'entendre interpréter, par des artistes d'une valeur reconnue, des œuvres des maîtres anciens, modernes et contemporains. La séance d'ouverture sera entièrement consacrée à la France. Nous en donnerons le programme dans notre prochain numéro.

*** Notre érudit collaborateur, M. Ernest David, vient de publier (chez Pottier de Lalaine) un excellent essai de critique et d'histoire sur la *Musique chez les Juifs*. C'est un *compendium*, fait avec soin et clarté, de tout ce qui a été écrit sur la matière; et l'on sait si un sujet aussi controversé a prêté à la discussion. M. David résume les opinions et les examine avec la science du philologue et le goût du musicien; il y ajoute parfois ses vues personnelles, qui se recommandent par une circonspection méritoire, étrangère à la plupart de ses devanciers. La place de ce substantiel opuscule est marquée dans toutes les bibliothèques musicales.

*** M. Victor Schœlcher, député à l'Assemblée nationale, ne s'est point contenté d'enrichir notre Conservatoire de sa précieuse collection des œuvres de Hændel et de tous les écrits relatifs à cet illustre maître : à cette bibliothèque spéciale, qui forme un ensemble de plus de cinq cents volumes, il vient d'ajouter en présent d'un tout autre genre. Il a offert au musée la collection d'instruments de musique qu'il avait formée à grand'peine. Depuis plus de vingt ans, M. Schœlcher s'est plu à rassembler tous les spécimens des aptitudes musicales de la race nègre, ainsi que les instruments de musique favoris des bohèmes d'Orient, d'Afrique et d'Amérique. Rien de plus curieux que la forme et le caractère de la plupart de ces instruments rudimentaires : il y a là pour les peintres des éléments pittoresques dont ils pourront tirer parti, et pour les musiciens de profession, d'intéressants problèmes à résoudre. — Outre cette collection de M. Schœlcher, le conservateur du Musée a encore reçu de M. Leborne le bâton de mesure avec lequel Habeneck conduisait les concerts de la Cour, et de Mme Habeneck un magnifique archet de François Tourte qui a été donné au célèbre chef d'orchestre par les artistes qu'il dirigeait si bien. — M. Gustave Chouquet a obtenu la permission d'inspecter les greniers des garde-meubles de Paris et de Versailles, et nous souhaitons qu'il y fasse d'heureuses trouvailles, qui augmenteraient la riche et utile collection confiée à ses soins éclairés.

*** *L'Histoire de la musique dramatique en France*, de M. Gustave Chouquet, ouvrage couronné l'année dernière par l'Académie des Beaux-Arts, est en cours d'impression, et paraîtra au commencement de l'année prochaine à la librairie Firmin Didot, en un volume in-8° d'environ 400 pages.

*** M. Alexandre Marchand vient de publier un livre intitulé : *Du Principe essentiel de l'Harmonie*. Nous nous proposons d'examiner cet ouvrage, qui contient, nous dit-on, quelques idées neuves et originales.

*** Le tribunal correctionnel de la Seine (8e chambre), sur la plainte de M. Richault, éditeur de musique, propriétaire en France du *Gradus ad Parnassum* de Clementi, vient de condamner M. Ikelmer, qui avait cru pouvoir en publier une édition, à 100 francs d'amende, 3,000 francs de dommages-intérêts, et a validé la saisie pratiquée à la requête de M. Richault sur les exemplaires imprimés du *Gradus*. M. Ikelmer, qui a présenté lui même sa défense, a déclaré que sa publication avait surtout pour but l'intérêt de l'art musical et de la gloire de Clementi lui-même, et qu'il avait cru obtenir ce résultat avec une édition de beaucoup préférable à celle de Richault, au point de vue de la correction et du bon marché. Le tribunal n'a pas admis ces explications et a fait droit à une partie des demandes de Richault par le jugement dont nous parlons.

*** Depuis le refus du Conseil municipal de Marseille de fournir la subvention du Conservatoire, refus qui équivaut à la suppression de fait de cet établissement, plusieurs personnes distinguées de Marseille se sont, paraît-il, adressées au ministre des Beaux-Arts pour lui demander l'autorisation de reconstituer *à leurs frais* le Conservatoire, que ne saurait remplacer l'insignifiante école communale de musique installée par la municipalité. Est-il possible que le gouvernement laisse plus longtemps dans l'abandon une succursale du Conservatoire de Paris?

*** Le premier concert populaire a eu lieu au théâtre de Brest le dimanche 17 novembre, sous la direction de M. de la Chaussée. Des œuvres du répertoire classique composaient presque exclusivement le programme, dont l'exécution fait honneur aux artistes brestois. Le public paraît s'intéresser beaucoup à cette tentative de l'intelligent chef d'orchestre.

*** Un violoniste anglais, du nom de Levey, et qui s'est décerné l'ambitieux surnom de *Paganini Redivivus*, fait depuis quelques années, et surtout en ce moment, l'admiration des *cockneys* de Londres. Entre autres merveilles, il joue l'ouverture de *Guillaume Tell* sur une seule corde, avec *le bois* de l'archet! Le speech d'un « explicateur » précède chacun de ses morceaux. On ne saurait rien imaginer de plus bouffon, et cependant *Paganini Redivivus* se prend à ce point au sérieux, qu'il a engagé une polémique en règle avec le *Daily Telegraph* (il y a beaucoup de place dans les journaux anglais); il en appelle au jugement de « ses pairs », les Benedict, les Macfarren et autres musiciens éminents, et exige que les critiques qui ont mis en doute son immense talent lui fassent d'humbles excuses!

*** Mlle Louise Murer, la digne élève de Prudent, est de retour à Paris et se fera entendre cet hiver dans les concerts.

*** Mlle Thérèse Castellan, la gracieuse violoniste, revient, après de nombreux succès obtenus en Amérique et en Angleterre, se consacrer à ses élèves parisiennes.

*** Nous avons reçu le premier numéro d'un journal théâtral, dont le titre : *les Italiens*, dit assez le but et l'esprit. Il paraît le mardi. Son directeur est M. Paul de Saint-Geniès.

*** Le dernier numéro de la *Revue Britannique* contient, entre autres intéressants articles: *Une journée dans un théâtre du Japon.*

*** Viennent de paraître, chez l'éditeur Schmitt : *la Chanson de Loïe*, mélodie bretonne, paroles de Brizeux, musique de Gabriel Desmoulins *Je vous aime*, valse pour piano, par Georges Lamothe.

✝

*** Le mois dernier est mort à Aix (Bouches-du-Rhône) un des meilleurs organistes et compositeurs de musique d'église du midi de la France, l'abbé Charbonnier.

*** Le docteur Coremans, un érudit, un poëte et un musicien, qui a publié dans *la Plume* une série d'articles où il donne, d'après ses souvenirs personnels, des détails intéressants sur la vie privée et le caractère de Beethoven, est mort à Ixelles (Belgique), le 23 octobre dernier, à l'âge de 71 ans.

*** A Varsovie vient de mourir le fondateur de l'ancienne Société de musique de cette ville, André Kratzer, auteur de plusieurs compositions estimées.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — Concurremment avec l'entreprise du Crystal Palace, M. Aynsley Cooke a formé une troupe lyrique avec laquelle il donne, au Standard Theatre, des opéras en anglais. Son répertoire se compose de *Lily of Killarney*, de Benedict; *Maritana* (*Don César de Bazan*), de Wallace; *the Rose of Castile*, de Balfe, et *Fra Diavolo.*— L'armée lyrique de M. Mapleson, qui compte environ 200 exécutants, a quitté Dublin pour Édimbourg, après avoir fait des recettes encore inconnues en Irlande. L'Écosse ne se montre pas moins hospitalière. Mlle Marimon et le ténor Campanini viennent de chanter *Marta* à Édimbourg, devant une salle comble et avec des rappels et des *bis* sans fin.—On prépare pour les fêtes de Noël, à l'Alhambra de Londres, un grand opéra-féerie en quatre actes, intitulé *The Black Crook*; le chef d'orchestre Jacobi et M. Fr. Clay ont écrit chacun deux actes de la partition. M. Jacobi a donné également au St James's Theatre un opéra-bouffe en trois actes, *la Femme de Satan*, paroles de MM. Leterrier et Vanloo, qui est monté à grands frais, et dont la première représentation est prochaine. — Ce même théâtre a fait sa réouverture lundi dernier, de la façon la plus heureuse, avec *le Pont des Soupirs*, d'Offenbach, traduit en anglais sous le titre de *The Bridge of Sighs.*

*** *Bruxelles.* — Mlle Battu a chanté deux fois, avec un succès très-grand et très-mérité, dans *Robert le Diable*. Elle ne sera certainement pas moins heureuse dans *l'Africaine*, qu'elle doit jouer vendredi. Il est question de conserver cette excellente artiste à la Monnaie jusqu'à la fin de la campagne; M. Avrillon, s'il y parvient, ne pourra que s'en féliciter. — Le premier concert populaire de la saison a eu lieu le 17 novembre, au théâtre de la Monnaie, sous la direction de Henri Vieuxtemps. Le programme n'offrait rien de particulièrement intéressant; l'exécution a été bonne, sans arriver cependant à la perfection. Vieuxtemps arrivera sans doute avant peu à obtenir mieux encore de son orchestre, qui, il faut le dire, avait été renouvelé en partie peu de temps avant le concert. — Dimanche, 24 novembre, distribution solennelle des prix, dans la salle du Palais-Ducal, aux lauréats du Conservatoire.

*** *Anvers.* — La première représentation de *l'Ombre* sera probablement donnée cette semaine.

*** *Leipzig.* — Au septième concert du Gewandhaus, le programme offrait deux nouveautés: une sérénade pour orchestre en quatre canons de S. Jadassohn, qui a cultivé souvent et avec succès cette forme de composition, et un concerto de piano (le second, en *mi mineur*), du chef d'orchestre Carl Reinecke, qui a exécuté lui-même son œuvre, intéressante surtout par ses détails, et a été fort applaudi.

*** *Vienne.* — L'Opéra a donné le 17, pour la première fois, *Abu-Hassan*, de Weber.

*** *Milan.* — *David Rizzio*, opéra nouveau du jeune maestro Canepa, a été donné la semaine dernière au théâtre Carcano. Cet ouvrage n'est pas sans valeur, mais les formes scolastiques et consacrées y tiennent trop de place, et la personnalité du compositeur ne se montre que dans trois ou quatre morceaux. Le sujet est d'ailleurs traité sans goût et sans souci des convenances théâtrales.

*** *Venise.* — La *Reginella* de Braga a été chaleureusement accueillie. L'auteur a été rappelé quinze fois.

*** *Bologne.* — Les représentations du *Tannhæuser* sont devenues moins orageuses ; toutefois le succès, si succès il y a, est loin d'être incontesté.

*** *Turin.* — *Dinorah* a magnifiquement inauguré la saison au théâtre Scribe, où on n'avait pas encore donné de représentations lyriques. Mlles Pernini et Bianchi, le ténor Minetti et le baryton Cuyas ont dignement interprété l'œuvre de Meyerbeer, et les applaudissements chaleureux dont le public les a gratifiés étaient parfaitement mérités.

*** *Boston.* — Rubinstein et Wieniawski avaient donné, à la date du 24 octobre, six concerts dans cette ville, toujours au milieu du même enthousiasme.

*** *Le Caire.* — La représentation de *Lucia*, avec Mlle Smerowski, le ténor Corsi et le baryton Cottone, a été fort belle. La campagne actuelle s'annonce aussi brillante que les précédentes.

Le Directeur, G. BRANDUS. — *L'Administrateur*, Édouard PHILIPPE.

COMPOSITIONS DE AUG. BUNZLI *(Violoniste-Compositeur).*
ÉCOLE DU JEUNE VIOLONISTE
Gammes majeures et mineures avec différents coups d'archets, ouvrage approuvé par MM. ALARD et VIEUXTEMPS

ALPENLÆNDLER (*Ranz des Vaches*)
40 Variations pour violon avec accompagnement de piano ad libitum,
Ecole. . . . . .net. 4 fr. | Variations violon et piano, net. 4 fr
Variations violon solo. . . . . net. 2 fr.
(*Envoi franco contre timbre ou mandat poste*)
Reims. — ÉMILE MENNESSON, Éditeur, rue des Tapissiers, 12.

ÉTRENNES MUSICALES

PARTITIONS — CHANT & PIANO — ÉDITION-BIJOU — PAROLES FRANÇAISES

RELIÉES, DORÉES sur tranches. — **5 FRANCS NET.** — Ornées d'un très-beau FRONTISPICE.

1. Norma..... Bellini.
2. Les Noces de Figaro..... Mozart.
3. Le Barbier de Séville..... Rossini.
4. Don Juan..... Mozart.
5. L'Italienne à Alger..... Rossini.
6. Freyschütz (Robin des Bois).... Weber.
7. Sémiramis..... Rossini.
8. La Flûte Enchantée..... Mozart.
9. Isabelle..... Rossini.
10. Joseph..... Méhul.
11. La Somnambule..... Rossini.
12. Obéron..... Weber.
13. Le Croisé en Égypte..... Meyerbeer.
14. La Straniera (l'Étrangère)..... Bellini.

(Les mêmes non reliées, 3 fr. net.)

Alphonse LEDUC, éditeur, *rue Le Peletier*, 35. *(Sera continué.)*

NOUVELLES COMPOSITIONS POUR ORGUE, HARMONIUM ET PIANO

D'ALEXANDRE GUILMANT

Organiste du Grand-Orgue de l'Église de la Trinité, à Paris.

En vente à Bruxelles : chez **SCHOTT frères**, 82, Montagne de la Cour.—A Paris : chez **SCHOTT et Cie**, 6, rue du Hasard.—A Londres : chez **SCHOTT et Co**, 159, Regent Street.

MORCEAUX POUR PIANO.

Canzonetta.
Idylle..... 6 »
Scherzo-valse.
Air d'une Cantate de J.-S. Bach (transcription).
Pauline, polka..... 3 »
Mazurka.
Prière pour violoncelle, avec accompagnement de piano.

MORCEAUX POUR HARMONIUM.

Prière et Berceuse..... Op. 27..... 5 »
Canzonetta..... Op. 28..... 6 »
Fughetta..... Op. 29..... 5 »
Scherzo..... Op. 30..... 9 »
Aspiration religieuse..... Op. 34..... 5 »
Villageoise..... Op. 32..... 4 »
Air, Gavotte et Menuet de J.-S. Bach (transcription)..... 6 »
Chœur et Rondeau de Phaéton, de Lully (transcr.). 4 »
Allegro, Air et Finale de Hændel (transcription). 7 50

SECONDE SÉRIE DE PIÈCES POUR ORGUE.

Septième Livraison.
Morceau de concert, prélude, thème, variations et finale en *sol* majeur.

Huitième Livraison.
Marche nuptiale en *mi* majeur.
Élévation en *la bémol* majeur.
Fugue en *ré* majeur.

Neuvième Livraison.
Antienne en *sol* mineur.
2e Offertoire sur des Noëls en *ré* mineur et majeur.
Verbum supernum, strophes d'hymne en *ré bémol* majeur.
Andante en *sol* majeur.

Tous ces ouvrages se trouvent aussi chez l'auteur, 62, rue de Clichy, à Paris

CHEZ DURAND, SCHŒNEWERK ET Ce,
4, Place de la Madeleine.
Deux morceaux pour harmonium, no 1. *Recueillement*; no 2: *Valse*. 7 fr. 50. — *Pastorale*, duo pour piano et harmonium. 7 fr. 50.

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS** et **Cie**, 103, RUE DE RICHELIEU

MORCEAUX DE CHANT NOUVEAUX D'ALFRED DASSIER

A Mme Miolan-Carvalho.
CRAIGNEZ DE PERDRE UN JOUR
Lamento.

QUAND L'ÉTÉ VIENT
Romance
Paroles de VICTOR HUGO.

A Mme Judic.
LES CINQ ÉTAGES
Chansonnette.

DU MÊME AUTEUR :

Bonjour Clairette, duetto.
Si vous saviez, mélodie.
C'est le Printemps, romance.
Notre Étoile, sérénade.
Si j'étais pauvre fille, romance.
La Cigale et la Fourmi, fable.
Pour un regard de vous, mélod.
Le Ménétrier de Meudon, chans.
Comment l'esprit vient aux garçons, chansonnette. — **La Guenon, le Singe et la Noix**, fable.

LONDRES.—Palais de Cristal

NATIONAL MUSIC MEETINGS

Été de 1875.

Concours de Sociétés chorales, anglaises et étrangères, chœurs d'église, chanteurs de *madrigals* et *part songs* anglais, musiques militaires et autres (harmonies et fanfares), chanteurs solistes (soprani, contralti, ténors ou basses), et virtuoses sur la trompette.

La valeur totale des prix qui seront distribués aux plus méritants est de 36,000 francs.

Pour les conditions et détails, s'adresser à M. Willert Beale, Crystal Palace, London.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, no 3, au premier.
Près de la Madeleine.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
Jules **MARTIN**, successeur de Darche.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

L'IMPRIMEUSE

BERRINGER

BREVETÉE S. G. D. G.

Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires, rapports, plans, dessins*, musique, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS,
RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste.*

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruits dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin, rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Ce, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 48. — 1er Décembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

1873 **PRIMES** 1873

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale
A l'occasion du renouvellement de l'année.
40e ANNÉE DE SON EXISTENCE.

CHANT

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO
DU
FREYSCHUTZ
AVEC LES *RÉCITATIFS* D'**HECTOR BERLIOZ**
Paroles de PACINI
A laquelle la prochaine reprise à l'Opéra du chef-d'œuvre de Weber donne un intérêt d'actualité.

PIANO

SOUVENIRS DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE
Un Volume in-4° contenant :
SIX PARTITIONS POUR PIANO
PAR CH. V. ALKAN

I CIELI IMMENSI NARRANO
DU 18e PSAUME DE MARCELLO.
JAMAIS DANS CES BEAUX LIEUX
de l'ARMIDE de Gluck.
CHŒUR DES SCYTHES
DE L'IPHIGÉNIE EN TAURIDE, DE GLUCK.
ANDANTE
De la 36e symphonie de HAYDN.
LA GARDE PASSE, IL EST MINUIT
DES DEUX AVARES DE GRÉTRY.
MENUET
DE LA SYMPHONIE EN MI BÉMOL DE MOZART

TROIS AIRS DE BALLET INÉDITS DE
MEYERBEER
Intercalés dans le 3e acte des HUGUENOTS Au théâtre de l'Opéra
Transcrits pour le piano par **A. MÉLIOT.**
COMPLÉMENT NÉCESSAIRE DE LA PARTITION DES *HUGUENOTS*

Ces Primes seront, à partir du 9 décembre, à la disposition des personnes qui renouvelleront leur abonnement ou en prendront un nouveau.

SOMMAIRE.

Théâtre-Italien. Première représentation des *Deux Reines de France*. **Charles Bannelier.** — Théâtre de l'Athénée. Première représentation de *Madame Turlupin*. **H. Lavoix fils.** — Les manuscrits de Beethoven après sa mort. **Dr Coremans.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE-ITALIEN.

Les Deux Reines de France, drame en quatre actes, de M. ERNEST LEGOUVÉ, musique de M. CHARLES GOUNOD. — Première représentation le 27 novembre 1872.

Le jour de la justice, ou tout au moins du jugement, a lui enfin pour ce drame des *Deux Reines de France*, à qui les exigences ou les scrupules d'une politique étroite l'ont fait si longtemps attendre.

Ce n'est pas, néanmoins, que M. Legouvé n'ait trouvé quelques compensations aux rigueurs administratives. Si sa pièce n'a pas été jouée en 1865, époque où elle était prête pour la scène, au moins elle a pu être publiée, et, le soir de la première représentation, il n'y avait certainement personne dans la salle qui n'en connût ou l'ensemble ou quelques parties. Aussi a-t-il manqué au succès du drame — succès qui, pourtant, hâtons-nous de le dire, a été réel — la sensation de l'imprévu, si puissante et d'un effet si immédiat, sans laquelle l'auditeur ne se livre plus facilement, et qui, une fois émoussée, ne lui laisse d'autres jouissances que celles auxquelles l'esprit seul a part.

Certes, si l'analyse d'une œuvre pareille était de notre ressort, nous aurions plaisir à en faire ressortir les frappantes beautés, comme aussi les nombreux défauts; à mettre en relief des scènes admirables, aussi bien que de maladroits raccords; des vers et des tirades magnifiques à côté de laborieuses chevilles; l'art avec lequel sont amenées les plus belles situations du deuxième et du troisième acte, et la faiblesse, l'invraisemblance du dénouement, où l'auteur, tout en se mettant à l'aise avec l'histoire, droit acquis de tout temps aux dramaturges, n'a pu sortir à son honneur de l'espèce d'impasse où il était entré. Mais, outre que chacun a sans doute son jugement formé dès longtemps à cet égard, — jugement étayé au surplus sur la comparaison qu'on a pu faire avec l'*Agnès de Méranie* de Ponsard, — la *Gazette Musicale* ne saurait, sans inconvénient, étendre le champ de sa compétence aux questions purement littéraires, et nous nous hâtons d'arriver à la partition.

Disons d'abord que le titre, qui était simplement : *les Deux Reines*, a été légèrement allongé, très-probablement à cause de la préexistence de l'opéra-comique d'Hippolyte Monpou, bien oublié

aujourd'hui, mais dont l'air célèbre : « Adieu, mon beau navire » fit le succès jadis.

Plus que le drame, la partition de M. Gounod avait l'attrait de la nouveauté. Poëme et musique ont été, il est vrai, exécutés une ou deux fois dans des réunions privées, mais la partition, bien que gravée dès le début, n'avait pas été mise en vente. D'ailleurs l'œuvre musicale, même publiée, ne se déflore pas avec la même facilité que l'œuvre littéraire; on ne se l'assimile pas aussi simplement, et elle exige pour ce résultat plus d'appareil que la lecture ou la simple réduction au piano. On l'a exécutée mercredi sans y faire d'autres modifications que quelques coupures, M. Gounod s'étant refusé à rien changer (quoi qu'en aient dit les journaux belges, qui ont assuré que l'auteur de *Faust* avait profité de son récent séjour à Bruxelles pour mettre la dernière main à la musique des *Deux Reines.*) Elle se compose d'une introduction, de deux entr'actes, d'un mélodrame, d'un air de baryton, de six chœurs et morceaux d'ensemble, et d'un grand intermède chanté.

L'introduction est peu de chose; elle prépare cependant bien l'auditeur, et son ton solennel et grave est dans le caractère de l'œuvre, dont les luttes de Philippe-Auguste avec l'Eglise sont, à proprement parler, la cheville ouvrière. La bénédiction du temple, qui vient ensuite, est une prière large, d'un style élevé et vraiment religieux; c'est, à notre sens, le meilleur morceau de la partition. Colonnese (l'évêque) l'a dit supérieurement.

Les deux chœurs de femmes qui suivent (chœur de jeunes Danoises, compagnes de la reine Ingeburge, chœur de jeunes Françaises, qui composeront la suite de la nouvelle épouse de Philippe-Auguste) sont d'une faiblesse d'idées qui n'est égalée que par la pauvreté des moyens; car, poussée à ce point, la simplicité devient indigence. Les deux parties chantent presque constamment à la tierce; il en résulte bientôt la sensation physique d'une fatigante monotonie.

Le premier entr'acte est sans importance. Un intermède qui n'a pas d'autre raison d'être que le besoin d'un peu de contraste avec la teinte assez sombre du drame, *la Bataille des Vins*, tient une place considérable dans le second acte. Il est suffisamment mouvementé, et Lutz (le jongleur) y déploie tout ce que la nature lui a donné de verve et de voix; mais la gaieté du sujet lui-même est factice, et le compositeur n'a pas pu la réchauffer. Bien qu'il s'y trouve quelques passages d'un bon comique, le morceau dans son ensemble n'est point réussi.

Le troisième acte, à part l'entr'acte instrumental par lequel il commence, se passe sans musique. Le quatrième en est, au contraire, assez chargé, et on peut y signaler plusieurs pages remarquables. Ce sont d'abord la marche et le chœur des pèlerins, bien conduits, et d'un excellent sentiment; puis la scène de l'interdit, et l'ensemble final, où le peuple en larmes supplie son souverain de cesser une résistance inutile en consentant aux décrets inéluctables de la cour de Rome, en consentant à quitter Agnès de Méranie et à reprendre Ingeburge, et gagne enfin sa cause. Les situations étaient bonnes, et le compositeur n'a plus trouvé l'inspiration rebelle.

En résumé, l'œuvre de M. Gounod est incomplète, et elle était condamnée à l'être; car la musique non-seulement n'avait pas sa part toute faite dans le drame de M. Legouvé, et nous serions bien étonné que l'auteur eût songé à elle en composant ses scènes et alignant ses vers; mais encore il s'est trouvé que lui tailler cette part après coup était chose fort difficile, besogne ingrate et inféconde, de par la nature de l'œuvre, ou plutôt de par la forme qu'elle a revêtue dans l'esprit du poëte. Beethoven et Mendelssohn ont mieux rencontré dans *Egmont* et *le Songe d'une Nuit d'été*; ils se sont attaqués à deux grands lyriques, dont le génie universel renfermait tous les genres de poésie et appelait toutes les formes de l'art; et puis... et puis c'étaient Beethoven et Mendelssohn. M. Gounod a fait ce qu'il a pu; la marque de son talent, marque facile à reconnaître, ainsi que celle de ses défauts, est empreinte en maint endroit; mais, nous le répétons, il n'a pas fait une *œuvre*, et ce n'est pas absolument sa faute.

L'intrumentation décèle la main d'un maître; on sait depuis longtemps ce dont l'auteur de *Faust* est capable sous ce rapport. Les parties, peu chargées, groupées avec art, se fondent en un ensemble d'une belle sonorité. L'orchestre du Théâtre-Italien, sous la direction de M. Luigini, a été d'une correction irréprochable.

Les deux personnages chantants sont deux barytons : l'évêque et le jongleur, Colonnese et Lutz. L'évêque n'a qu'un air, celui dont nous avons parlé. Le jongleur est plus largement partagé; il traverse toute la pièce, semant un peu partout ses quolibets et ses chansons. C'est un rôle bien réussi, et Lutz l'a composé d'une manière tout à fait satisfaisante. Mais sa voix n'a pas assez de force ni de mordant pour donner tout le relief désirable à la partie purement musicale.

Les acteurs principaux sont : Mmes Dica-Petit et Tholer (Ingeburge et Agnès), MM. Brésil (Philippe-Auguste), Berton père (comte de Landresse), Dupont-Vernon (le cardinal) et Debray (comte de Nevers); un tout assez hétérogène, comme on voit. Les deux reines appartiennent, l'une à l'Ambigu, la seconde à la Comédie-Française; Mme Dica-Petit met dans son jeu son tempérament propre; Mlle Tholer apporte dans le sien les belles traditions de l'école. Toutes deux méritent de sincères éloges. M. Brésil est un acteur du boulevard que son physique sert bien dans le rôle du roi et qui a su trouver de bons effets, mais qui manque un peu de distinction. Berton, dans le rôle de Landresse, le plus important de l'ouvrage, a des élans superbes; rarement la passion a été mieux et plus noblement exprimée. L'amoureux chevaleresque de la reine Ingeburge, devenu prêtre et légat du pape pour obtenir du roi de France la réparation de sa faute et de l'injustice dont est victime la souveraine à laquelle il a consacré sa vie, trouve en cet excellent artiste un digne interprète. Il n'y manque qu'un peu de jeunesse... effective. Le cardinal est convenable, le comte de Nevers insignifiant. — A ce propos, nous voudrions demander à M. Legouvé s'il est bien sûr qu'un seigneur au treizième siècle sût écrire, et si Philippe-Auguste a pu dicter au sire de Nevers sa correspondance avec Innocent III; et à M. Brésil, s'il croit que la sténographie fût inventée à cette époque: car au train dont il dicte, Nevers a beau être un clerc exceptionnel, il peut tout au plus prendre des notes.

Les costumes sont beaux et riches, bien que quelques-uns soient d'une exactitude contestable. Les décors sont tous, ou à peu près, des anachronismes, à commencer par le premier qui représente une église en style roman, alors que le gothique régnait sans partage, surtout dans le nord de la France (le premier acte se passe à Amiens). Celui du palais de Philippe-Auguste, tiré sans doute des magasins du Théâtre-Italien, où il doit servir pour quelque opéra de Bellini ou de Verdi, est un morceau de haute fantaisie. Cependant il est juste de tenir compte de ce que l'administration de la salle Ventadour peut faire en temps ordinaire, et de reconnaître que la mise en scène des *Deux Reines*, tout insuffisante qu'elle est, est le résultat d'un effort louable.

Terminons en disant que le public s'est montré sympathique à l'œuvre de MM. Legouvé et Gounod. Les morceaux les plus applaudis, dans la partition, ont été la prière de l'évêque, la Bataille des Vins, et la marche et le chœur des pèlerins au quatrième acte.

Ch. Bannelier.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE.

Madame Turlupin, opéra-comique en deux actes, paroles de MM. Cormon et Grandvallet, musique de M. E. Guiraud. — Première représentation le 23 novembre 1872.

Je ne sais par quel parti pris je m'étais toujours représenté Turlupin, l'associé de Gauthier-Garguille et de Gros-Guillaume, gouailleur, rieur, gourmand, menteur, voleur même, assez indifférent aux accidents qui pouvaient lui arriver dans son ménage pourvu qu'il y trouvât tant soit peu son bénéfice, au demeurant le meilleur fils du monde. Mais MM. Cormon et Grandvallet ne me l'ont pas montré ainsi, et force m'est bien de revenir sur cette

erreur historique. Il est marié, mons Turlupin, il se prend au sérieux, et bien plus, il est jaloux de sa femme Maguelonne, jusqu'à en pleurer. Après tout il a bien raison, car elle est charmante, sa femme, et qui plus est, fort admirée. Il y a surtout un certain Piphagne, aubergiste de Pontoise, à qui Turlupin doit une somme assez ronde, et un seigneur Rodomont, capitaine de la police à Saint-Germain, qui ont serré de fort près la jolie comédienne, et qui, furieux d'avoir été éconduits, se disposent, pour se venger, à abuser lâchement des avantages qu'ils ont sur le sieur Turlupin. Le pauvre baladin donc, en arrivant à Saint-Germain tout joyeux, le bec enfarmé, pour donner quelques lucratives représentations à l'occasion de la fête des Loges, trouve tout à la fois et Piphagne qui lui réclame son argent en le menaçant des sergents, et Rodomont, qui arrête net la représentation. Il faut sortir de ce mauvais pas; c'est Mme Turlupin qui se charge de la négociation. Enjôler de nouveau, en tout bien tout honneur, cabaretier et capitaine, faire entrer dans sa petite conjuration la fille de Piphagne et le neveu de Rodomont, deux jeunes gens qui s'aiment et qui viennent lui demander conseil, n'est qu'un jeu pour elle. La fine mouche décide séance tenante les deux vieillards à se vêtir de ridicules costumes, et leur propose alors d'être montrés au public dans cet état, ou de laisser jouer la pièce, d'acquitter la note et de marier les deux jeunes gens: on comprendra facilement que nos galantins surannés en passent par toutes ses conditions. La pièce serait bien vite finie sans la jalousie de Turlupin, qui vient contrecarrer les projets de sa femme, mais il est enfin rassuré et tout finit pour le mieux. Ce petit poëme n'est pas absolument neuf, mais nous avons reconnu dans le dialogue l'esprit fin et tout d'imprévu de M. Cormon; l'action porte la musique, que pouvons-nous exiger de plus?

Prix de Rome en 1859, M. E. Guiraud, l'auteur de la musique, fit jouer à l'Opéra-Comique, en 1864, son premier ouvrage, *Sylvie*, jolie partition qui fut bien reçue. En 1869, on représenta au Théâtre-Lyrique *En Prison*, dont le poëme insipide nuisit à l'inspiration du musicien; enfin, le *Kobold*, en 1870, à l'Opéra-Comique est la dernière en date de ses œuvres représentées. On sait avec quelle faveur le public a accueilli la Suite d'orchestre exécutée pour la première fois, l'hiver dernier, aux Concerts populaires. M. Guiraud est donc aujourd'hui bien et dûment classé au nombre des compositeurs avec lesquels il faut compter. Ses qualités sont un sentiment juste de la scène, un orchestre soigné sans recherche, un rhythme toujours vivant et saisissable. Nous avons seulement à lui reprocher de ne pas se montrer toujours assez sévère pour les formes mélodiques, quelquefois trop peu neuves, qu'il emploie. Bref, sa musique est légère, agréable, scénique; et tout nous fait présager que si M. Guiraud persiste dans la voie où il est entré, nous aurons en lui un compositeur digne de perpétuer les meilleures traditions françaises de l'opéra-comique.

Madame Turlupin est, à mon avis, de beaucoup supérieure aux autres œuvres de M. Guiraud. La musique est amusante, fine, mouvementée, parfaitement écrite. Les morceaux d'ensemble sont surtout réussis, et généralement développés avec un grand tact et une véritable intelligence scénique.

L'ouverture, composée de jolis morceaux malheureusement assez mal reliés entre eux, s'écoute avec plaisir; la marche qui se fait entendre au début de cette page symphonique est d'un bon tour mélodique et bien développée. La toile se lève sur un chœur à boire franchement rhythmé et où le contrepoint joue un rôle intéressant. Le chœur des comédiens qui suit, un peu commun d'allure, est bien en scène et coupé par un air charmant. Cet air de Madame Turlupin, écrit dans l'ancien style italien, a été fort bien rendu par Mlle Daram et fort applaudi; il n'en est pas de même de celui de Turlupin, qui est prétentieux et lourd, et dont M. Lepers dissimule peu les défauts. Les couplets « Enfants de la balle », chantés par Mlle Daram, et repris en quintette, sont pleins de gaieté et de franchise, et c'est toujours avec plaisir qu'on en retrouve des fragments dans le reste de la partition. On les a bissés et c'était justice. Le duo de la peur, dans lequel la cantatrice avait plus peur qu'il ne convenait à son rôle, m'a paru moins bon; il commence bien, mais il est inégal, et à chaque instant on y trouve des accents presque lyriques, peu en rapport avec le ton général de la musique. L'acte finit par le trio et le chœur de la retraite, le grand succès de la partition, et qui a été vivement acclamé. La mélodie en est sinon très-neuve, du moins très-franche; écrit avec une véritable élégance, modulé avec art, ce finale fait le plus grand honneur au compositeur.

Le second acte est précédé d'un morceau symphonique dans le style classique, et d'une grande distinction de touche. C'est le développement du refrain du trio, mais fait avec une clarté et un tact parfaits. J'aime moins les couplets de la recette qui suivent, le refrain en est commun, et quoique la déclamation soit généralement bonne, il est long et ennuyeux. On a fort applaudi la scène du Printemps, espèce de pastiche de convention, et que Mlle Daram a chanté avec beaucoup de goût. Le trio entre Mme Turlupin, son mari et Coquillard, son vieil admirateur, est bien mis en scène, mais un peu court et peu varié. Je lui préfère de beaucoup une charmante romance d'une excellente tournure mélodique, et nuancée d'une légère teinte de sensibilité, que l'auteur a su simplement indiquer sans y appuyer. C'est le dernier morceau à signaler dans la partition, dont le finale n'offre pas grand intérêt.

Tel est le nouvel ouvrage de M. Guiraud, chaleureusement reçu à la première représentation et qui méritait largement de réussir. Instruit par les trois échecs successifs et récents de MM. Bizet, Saint-Saëns et Paladilhe à l'Opéra-Comique, l'auteur a cherché le succès dans le sentiment scénique, le rhythme, la mélodie simple et franche, ces qualités que nos vieilles traditions musicales placent avant toutes les autres.

Nous n'avons qu'à le féliciter chaudement, non pas tant pour la partition que nous entendons aujourd'hui, que pour les excellentes espérances que son œuvre nous a fait concevoir.

L'interprétation laisse encore à désirer. Mlle Daram seule est de tout point charmante, et comme cantatrice et comme actrice. M. Lepers (Turlupin) est consciencieux et intelligent, mais il prend son rôle de jaloux un peu trop au sérieux et alourdit la pièce. Girardot et Lemaire (Piphagne et Rodomont) sont assez drôles, ainsi que Galabert (Coquillard) dont la figure effarée et les gestes sont comiques. Ne parlons pas de Mlle Fain; elle est probablement remise de la frayeur qui la talonnait samedi.

Les décors sont jolis, l'orchestre a bien marché, ainsi que les chœurs; bref, nous n'avons qu'à féliciter M. Ruelle d'avoir pris en main la cause de nos jeunes compositeurs; il peut voir que tout n'est pas risque dans cette voie où l'accompagnent tous nos vœux.

H. Lavoix fils.

LES MANUSCRITS DE BEETHOVEN

APRÈS SA MORT.

Un cortége de vingt mille personnes avait accompagné, au printemps de 1822, Beethoven à sa dernière demeure. Mais qu'étaient devenus ces vingt mille fervents en automne de la même année, lors de la prétendue vente de l'héritage musical du compositeur des neuf symphonies? Ils s'étaient étrangement éclipsés.

Quelques marchands de musique, et un nombre fort restreint de musiciens ou d'amateurs, se disputaient seuls les reliques du maître par excellence. La Bibliothèque impériale permettait la dispersion de ces trésors. Vienne, Bonn, la ville natale de Beethoven, toutes les grandes villes de l'Europe et particulièrement de l'Allemagne, suivaient ce triste et humiliant exemple d'absurde lésinerie. Pas un des grands seigneurs et des riches banquiers de Vienne ne songeait à empêcher un pareil sacrilége artistique! « *Schande der Schande* », me suis-je écrié alors, et, après 48 ans, je répète ici: *Honte des hontes!* Le *Tobias der Tobiasse* (1), le malin compère, en acheta le plus possible et surtout

(1) Le « Tobie des Tobies »; c'est une des appellations familières par lesquelles Beethoven désignait familièrement l'éditeur Tobie Haslinger. — Réd.

ce qui s'y trouvait de meilleur. On a dit et répété qu'il avait payé 100 fl. les œuvres complètes de Hændel, splendidement reliées en 40 volumes, présent magnifique de Stumpf, facteur de harpes à Londres, et pour lesquelles Beethoven témoignait une affection vraiment pieuse. Pour être exact, il faut dire que Haslinger les obtint aux enchères pour 120 florins, peut-être un quinzième de leur valeur.

Une symphonie en partition de Haydn, de l'écriture de cet illustre compositeur, fut achetée au prix modeste de 3 fl. 30 kreutzer. Les 200 numéros de la musique manuscrite de Beethoven ne produisirent pas même 700 florins. La partition autographe de la *Messe solennelle* fut adjugée à Artaria au prix de 7 fl. 6 kr.; il en céda — une fort singulière idée — le *Kyrie* à M. Pülchau, de Hambourg, dont la collection musicale appartient aujourd'hui à la Bibliothèque royale de Berlin.

Un rondeau pour le piano avec accompagnement d'orchestre échut à Diabelli, le même éditeur qui fit l'aumône de 2 fl. 30 kr. à Schubert pour son *Roi des Aulnes*, et cela encore avec cette bienveillante remarque : « Vous venez trop souvent m'importuner, je n'ai pas toujours de l'argent à vous donner. » La fin de ce rondeau manquait et Czerny y suppléa tant bien que mal. Il forme maintenant le numéro 125 de l'œuvre de Beethoven.

Un autre rondeau pour le piano : *La fureur sur la perte d'un groschen exhalée dans un caprice* (op. 129), fut également acquis par le signor Diabelli, pour 20 fl. 30 kr. Il n'avait été mis à prix qu'*un* fl. et Haslinger aurait bien voulu l'avoir. Ce morceau, qui était aussi, à ce qu'il semble, incomplet, n'a pas tardé à être édité par l'acheteur. Il doit son origine, dit-on, à ce que Beethoven possédait un *groschen* rare et bien conservé; il voulut le montrer à un ami, mais le perdit chemin faisant. Souvent il perdait ainsi l'une ou l'autre chose, car l'état de ses poches lui était peu connu. Ce qui est le plus regrettable à propos de cette singulière vente, c'est la dispersion des livres d'annotations, d'esquisses, etc., du grand maître. Ils étaient au nombre de cinquante-deux et on n'en obtint que 78 fl. 31 kr.! Ces livres contiennent pour ainsi dire la genèse des plus importants ouvrages de Beethoven et les étudier serait d'un haut intérêt pour tout compositeur qui aime à s'instruire à l'école des grands maîtres. Par malheur il faut maintenant chercher ses reliques un peu partout et fort souvent chez des particuliers où il n'est pas toujours facile d'en prendre connaissance. D'autres sont éparpillées çà et là dans des bibliothèques publiques. L'acte de vandalisme de 1827 est irréparable. Pour ne citer que deux exemples : les livres d'annotations et d'esquisses F, K, L, M, P, entièrement ou en partie consacrés à la Messe solennelle, appartiennent aujourd'hui, ou appartenaient du moins en dernier lieu à la maison Artaria de Vienne, tandis qu'un petit livre d'esquisses du *Credo* de cette messe, l'œuvre de prédilection de Beethoven, était signalé, il y a quelques années, comme faisant partie de la collection Mendelssohn. Et quant à l'autre exemple, qui concerne la célèbre 9e symphonie, des livres d'annotations et d'esquisses se rapportant à celle-ci se trouvent à Vienne, aussi en partie chez Artaria, puis chez M. G. Petter, collectionneur distingué, et enfin, s'il n'y en a pas d'autres encore, à Berlin, dans la collection Schindler et Landsberg de la Bibliothèque de l'Etat.

Pour revenir à notre scandaleuse vente, je dirai encore qu'un fragment d'un quintette à cordes, *dernière œuvre de Beethoven*, (en novembre 1826), taxé à 10 fl., fut vendu 30 fl. 30 kr., et cinq gros paquets de travaux de contre-point, 70 fl. (1). Artaria se vit adjuger différentes pièces qui jusqu'ici sont restées inédites, nommément deux *Retraites*, au prix de 6 fl. 36 kr., une *Marche militaire* pour 2 fl. 20 kr., divers *Lieder*, etc., etc.

La musique vocale fut en général vendue à des prix ridicules, sauf de rares exceptions; le prix moyen fut d'un florin et quelques kreutzer le *lied*. Diabelli eut la chance d'en acheter un fort remarquable qu'il s'empressa de publier avec un autre d'un intérêt secondaire. Ce *lied* est intitulé : *Soupirs d'un dédaigné* (Seufzer eines Ungeliebten). Le motif de l'allegretto est le même que celui du morceau de même mouvement dans la *Fantaisie pour piano, orchestre et chœurs* (Op. 80), dédiée au roi Maximilien-Joseph de Bavière, qui en était enchanté et la nommait son *Leibstück* (sa pièce favorite). Le motif, enfant au maillot dans le *lied* qui trahit l'inexpérience, est devenu homme fort et puissant dans la fantaisie, qu'on appelle parfois : *la Louange de l'Harmonie*. L'auteur du texte, le poëte viennois Christian Küffner, jouissait naguère de quelque réputation. Beethoven, qui évitait soigneusement de se répéter, n'aura probablement pas voulu publier le *lied*, que néanmoins il aimait sans doute trop pour pouvoir se résoudre à le détruire. Un morceau assez curieux, et dont Beethoven avait parlé, en un jour de bonne humeur, chez Steiner : *l'Epreuve du baiser*, fut payé six florins; il avait été estimé à un florin de moins. On ne sait trop ce qu'il est devenu. Il en est de même du *Chant du Rossignol*, écrit de la main de Beethoven, *mis à prix dix kreutzer* (oh! les barbares) et vendu un florin. Ai-je eu tort de dire qu'on avait vendu pour une obole les œuvres de Beethoven, et même *donné* gratuitement en sus *la honte de Vienne?*

Beethoven possédait aussi un livre flamand : *Camphuysens Rymen*. En y ajoutant un livre anglais : *Collection of songs*, et cinq gros volumes in-folio de Riepel, en son temps professeur renommé de l'art de la composition musicale, on réussit à réunir la somme de 2 florins. Le piano de Beethoven, son fidèle auxiliaire pour la composition de tant de chefs-d'œuvre, trouva un amateur qui daigna l'acquérir pour 181 florins (1), et deux violons furent payés 33 florins.

Certes, les personnes qui profitèrent de cette occasion pour acquérir des œuvres dont la valeur vénale eût été dix fois leur pesant d'or, n'avaient rien à se reprocher; toute vente est une loterie où les lots gagnants compensent parfois, pour les acheteurs, les déconvenues antérieures. Les vrais coupables étaient ceux qui n'avaient rien fait pour conserver intact l'héritage musical du maître des maîtres.

Le produit de cette vente ne s'éleva qu'à 1,200 florins, dont une partie notable doit avoir été absorbée par les frais de l'inventaire, de l'impression du catalogue et enfin de la vente même. Misérable résultat d'un grand scandale!

Dr Coremans.

(*La Plume*, de Bruges.)

(1) Ce sont sans doute ces Études que Fétis a mises en ordre et publiées en deux volumes. — Réd.

(1) Ce piano était il y a trois ans, d'après ce qu'ont dit les journaux allemands, la propriété d'un professeur de musique de Klausenburg (Transylvanie). — Réd.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : lundi, *le Prophète* ; mercredi, *la Favorite* et *la Source*; vendredi, *Don Juan*.

A l'Opéra-Comique : *les Dragons de Villars*, *la Dame Blanche*, *l'Ombre*, *Haydée*, *Don César de Bazan*, *Bonsoir voisin*, *le Mariage extravagant*, *le Chalet*, *les Noces de Jeannette*.

Au Théâtre-Italien : *Rigoletto*; (représentations françaises) *les Deux Reines de France*.

Au théâtre de l'Athénée : *L'Alibi*, *Madame Turlupin*, *Dimanche et lundi*.

*** Ce soir, par extraordinaire, à l'Opéra, *le Trouvère* et *la Source*.

*** Demain lundi, l'Opéra reprend *Hamlet*.

*** Hier soir a eu lieu, à l'Opéra-Comique, la première représentation de *Don César de Bazan*, de MM. Dennery, Chantepie et Massenet. A huitaine le compte-rendu.

*** Mlle Chapuy remplace depuis avant-hier, dans le rôle de Rose Friquet des *Dragons de Villars*, Mlle Priola, qui joue un rôle important dans *Don César de Bazan*.

*** C'est mercredi dernier qu'ont été inaugurées au Théâtre-Italien, par *les Deux reines de France*, les représentations françaises alternant avec les représentations italiennes. Nous rendons compte, en tête du journal, de cette première soirée. — L'œuvre de MM. Legouvé et Gounod a été donnée de nouveau vendredi, et elle est annoncée pour ce soir.

*** Demain lundi, à l'Athénée, première représentation de l'opéra-comique en un acte de Ch. Constantin, *Dans la Forêt*.

*** Les Variétés donneront dans le courant de janvier, *les Braconniers*, le nouvel opéra-bouffe en trois actes de MM. Chivot, Duru et Offenbach.

*** *Le Nain*, de M. Émile Ettling, que la Tertulia joue en ce moment avec beaucoup de succès, est non pas une saynète, comme nous l'avons dit, mais une opérette; le catalogue comprend huit morceaux. Rendons à César ce qui lui appartient, et au *Nain* son importance

*** On a repris, jeudi, *l'Africaine* au Grand-Théâtre de Lyon, avec un fort grand succès. — Dans *le Barbier*, quelques jours auparavant, Mme Chelli a été très-vivement et très-justement applaudie.

*** Le ténor Monjauze est engagé à Nantes pour un mois. Il doit chanter *les Huguenots*, *le Prophète*, *le Trouvère*, *Faust*, *Rigoletto*, *Martha* et *la Traviata*.

*** *L'Ombre* compte deux grand succès de plus : à Gand et à Anvers, l'œuvre de Flotow a reçu un splendide accueil. Dans ces deux villes, nous disent nos correspondances, l'interprétation a été excellente. A Gand, elle était confiée à MM. Ketten, Rougé, Mlle Hasselmans et une cantatrice dont nous n'avons pas le nom; à Anvers, à MM. Kéghel, Solve, Mmes Réty-Faivre et Mézeray.

*** Mme Floriani-Laval, dont on se rappelle l'unique apparition sur la scène du Théâtre-Italien, l'hiver dernier, appartient depuis quelques jours au théâtre de Pau, où, comme on sait, on joue chaque année l'opéra italien. Elle y a fait cette semaine son début dans *Norma*, et, nous écrit-on, avec un véritable succès.

*** *La Fille de Madame Angot*, le nouvel opéra-bouffe de MM. Clairville, Siraudin et Koning, musique de Ch. Lecocq, sera donné cette semaine au théâtre des Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles.

*** Port-Louis (Ile Maurice) possède en ce moment une fort bonne troupe lyrique, dont Mme Laville-Ferminet est l'étoile. *Lucie*, *le Trouvère*, *la Juive*, *Robert le Diable*, *les Huguenots* et même *l'Ombre* ont été donnés en dernier lieu, avec un succès constant. La représentention des *Huguenots* a été exceptionnellement brillante, et on en a fait le point culminant de la campagne. Mme Laville-Ferminet a été, à cette occasion, fêtée de toute les manières; aux applaudissements sont venus s'ajouter les cadeaux, les fleurs et les *speechs*.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Par arrêté ministériel, M. le directeur des Beaux-arts est autorisé à souscrire aux ouvrages suivants : 1° L'œuvre complète du trouvère Adam de la Halle, publiée par M. Coussemaker; 2° *Gluck et Piccinni*, par M. Gustave Desnoiresterres; 3° *Principe radical de la tonalité moderne*, par M. Renaud; 4° *Les Sept Paroles du Christ*, oratorio par M. Th. Dubois, professeur au Conservatoire; 5° *Hamlet*, tragédie lyrique en cinq actes, traduction de M. de Garal, musique de M. A. Hignard; 6° *Aux Gallois les Bretons*, cantate du Congrès celtique, par M. C. Collins, organiste de la cathédrale de Saint-Brieuc.

*** La *Société des Compositeurs de musique*, réunie samedi dernier en assemblée générale pour la nomination du jury pour le concours de quatuor, a porté ses voix sur ceux de ses membres dont les noms suivent : MM. A. Thomas, F. David, H. Reber, V. Massé, Bazin, Benoist, Barbereau, Ad. Blanc, Vaucorbeil, Gouffé, F. Clément, de Groot, Ferrand, Th. de Lajarte.

*** La Société des concerts du Conservatoire a répété, ces jours derniers, toute la musique composée par Schumann pour le *Manfred* de Byron, et l'exécutera probablement dans le courant de la saison. La symphonie avec chœurs de Beethoven, qui n'a pas été entendue depuis plusieurs années, est aussi à l'étude. — La salle des Concerts est maintenant pourvue d'un grand orgue, construit par M. Cavaillé-Coll. On pourra enfin, pour certaines grandes œuvres religieuses, où l'emploi de l'orgue est indispensable, obtenir un autre effet qu'avec la mesquine sonorité d'un harmonium.

*** Au sixième concert populaire, en dépit d'une exécution assez négligée, le *bis* obligatoire a accueilli le menuet de la symphonie en *sol* mineur de Mozart, et le scherzo du *Songe d'une nuit d'été*. Par contre, l'ouverture de *Manfred*, de Schumann, a essuyé une bordée de *chut* à la troisième salve d'applaudissements, dernier effort de quelques maladroits amis — ou d'adroits ennemis. L'ouverture de *Manfred* n'est point aussi en faveur au Cirque que celle de *Geneviève*; cela tient au caractère même de l'œuvre, qui n'est pas d'une action immédiate sur les masses, autant qu'à l'obligation que s'est imposée l'auteur de serrer de près un programme trop peu familier à l'immense majorité des auditeurs. Une courte légende explicative serait au moins aussi nécessaire ici que pour l'ouverture de la *Belle Mélusine*, qui en est pourvue.

*** Programme du 7e concert populaire (1re série), qui a lieu aujourd'hui à deux heures au Cirque d'hiver sous la direction de M. J. Pasdeloup : — 1° Symphonie en *mi bémol*, n° 53 (Haydn); — 2° Adagio con sordini du divertissement en *si bémol*, n° 287 (Mozart); — 3° *Struensée* (Meyerbeer) : Ouverture; l'Auberge du Village; le Rêve de Struensée; Marche funèbre; la Bénédiction; Dernier moment. — 4° Intermezzo (Lachner); — 5° Ouverture du *Carnaval romain* (Berlioz.

*** La grande soirée musicale à laquelle Mme la vicomtesse Vigier-Cruvelli a si gracieusement apporté son concours, au profit des émigrés Alsaciens et Lorrains, a eu lieu jeudi au Théâtre-Italien. Jamais, peut-être, la salle Ventadour n'avait offert un si brillant aspect : ses aristocratiques habitués étaient tous là, prêts à applaudir comme ils avaient été prêts à donner. Sophie Cruvelli possède encore son grand style et sa diction expressive, sinon sa voix belle et souple d'autrefois. Elle a dit avec Ugolini, Verger et Antonucci le 1er acte d'*Ernani* comme savent le dire les artistes de race, même lorsque le temps a affaibli leurs moyens. Une tempête de bravos, une pluie de bouquets ont accompagné sa sortie de la scène. Elle a chanté ensuite avec beaucoup de brio le boléro des *Vêpres Siciliennes* et une valse de sa composition dont nous n'exagérerons pas la valeur musicale, mais qu'on écoute volontiers. Verger a tenu excellemment sa partie dans *Ernani*, comme à son ordinaire; il a encore été fort applaudi dans le duo du *Barbier* avec Capoul. Ce dernier a été charmant dans le 3e acte de *Marta*, et fêté en conséquence, avec Antonucci, Mlles Torriani et Bracciolini. Mlle Torriani et Colonnese ont été également acclamés, la première dans un air d'*Il Trovatore*, le second dans un air d'*Un Ballo*. Enfin, la musique de la 2e légion de la Garde républicaine a obtenu un grand et légitime succès avec l'ouverture de *Guillaume Tell*, par laquelle s'est terminée cette belle soirée, dont la recette a été de *trente mille francs*.

*** Mme Olga Janina, la pianiste polonaise dont nous avons annoncé la récente arrivée à Paris, s'est fait entendre jeudi, salle Pleyel, dans une soirée à laquelle avaient été conviés bon nombre d'artistes. Jamais, certainement, des doigts féminins n'attaquèrent le clavier avec cette puissance. Liszt, son maître, n'avait pas un plus grand volume de son, ni peut-être beaucoup plus de mécanisme. Écouter et voir Mme Olga Janina, qui semble au premier abord une frêle et faible femme, c'est assister à une gymnastique stupéfiante. Que si on nous demande si ces qualités plus que viriles se complètent par d'autres, par le style, le goût, la beauté du son, nous répondrons... qu'on ne saurait tout avoir. Mme Olga Janina a joué trois morceaux de Liszt : *Étude en ré bémol*, 13e Rhapsodie hongroise, Tarentelle di bravura sur *la Muette*, avec une verve, une sûreté et une volubilité qu'on ne saurait dépasser; elle a joué quatre mazurkas, la valse en *la bémol*, op. 34, et un nocturne-rêverie de Chopin (ce dernier morceau avec des traits ajoutés pour elle par Liszt) de la façon la plus capricieuse et la plus... imprévue. Peut-être dans la patrie de l'élégiaque poëte des *Valses* et des *Nocturnes*, comprend-on ainsi sa musique, ou du moins une interprétation aussi fantaisiste ne choque-t-elle pas; en France, nous craignons qu'elle ne fasse pas fortune. — Mme Olga Janina a recueilli à plusieurs reprises l'expression de l'admiration de son auditoire pour son merveilleux mécanisme et l'incroyable énergie de son jeu.

*** Mercredi dernier, à la seconde séance de musique de chambre de M. A. Gouffé, a été exécuté le nouveau septuor d'Adolphe Blanc, pour piano, flûte, hautbois, cor, alto, violoncelle et contrebasse. Cette œuvre se rapproche beaucoup par la forme, le style, l'effet et les moyens d'exécution, du célèbre septuor de Hummel. On y trouve d'excellentes qualités de facture, réunies à une abondance mélodique qui n'exclut pas la distinction. Le premier allegro entre vigoureusement et brillamment en matière; l'andante est d'un fort bon sentiment, bien proportionné, et garde son intérêt jusqu'au bout; le scherzo, à deux temps, est peut-être, par la nature des idées et la franchise de l'allure, le morceau auquel nous accorderions la préférence; le finale, en forme de chasse, à six-huit, est moins heureux et perd à la comparaison. Les instruments sont traités avec effet, quoique avec discrétion. C'est au piano naturellement qu'est dévolue la partie brillante de l'ensemble. Mlle Laure Bedel l'a tenu avec un véritable talent; MM. Donjon, Triébert, Schlottmann, Vannereau, Lebouc et Gouffé ont concouru, chacun pour sa bonne part, à une excellente exécution.

*** Mlle Leona Ferrari, la gracieuse et habile pianiste, a exécuté avec un grand succès, dimanche dernier, au concert du ténor Fernando, un concerto de son maître Henri Herz et une originale et brillante tarentelle.

*** L'audition de la symphonie-cantate du vicomte d'Arneiro au Grand-Hôtel, qui devait avoir lieu hier soir, au bénéfice des Alsaciens-Lorrains, est remise au samedi 7 décembre, par suite de la première représentation de *Don César de Bazan* et des répétitions générales d'*Hamlet*.

*** Nous avons annoncé la première conférence de Louis Lacombe. Elle aura lieu le mercredi 4 décembre, à 8 heures du soir, 39, boulevard des Capucines. La musique aura une part un peu plus restreinte qu'autrefois dans cette première causerie de l'excellent pianiste-compositeur, qui saura néanmoins la rendre intéressante. Différentes œuvres de Gounod, L. Kreutzer, Alkan, Ravina, Bertini et Lacombe y seront exécutées par lui et par Mme Lacombe, et précédées d'une analyse.

*** A l'occasion de la fête de la Sainte-Cécile, la messe en *ré* de M. Ch. Vervoitte a été exécutée à la cathédrale de Reims, sous la direction de M. Robert, chef de la Société philharmonique.

*** La Fanfare des écoles, fondée en 1835, et dirigée par M. Bourdon, directeur du matériel de l'Opéra, a donné, pour la fête de la Sainte-Cécile, une intéressante fête musicale. M. Richard, de l'Opéra, a chanté,

de manière à provoquer un *bis* unanime, une charmante sérénade de M. Collin, un jeune compositeur d'avenir.

*** Dimanche, 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, sera exécutée en l'église Saint-Séverin une messe en *fa* à 4 voix, soli et chœurs, avec accompagnement d'instruments à cordes et d'orgue, composée par M. Henri Covin, maître de chapelle de la paroisse. A l'Offertoire, Méditation du même auteur, exécutée sur le violoncelle par M. Delsart.

*** Aujourd'hui a lieu, au théâtre du Châtelet, un festival musical au bénéfice des Alsaciens-Lorrains, avec le concours de la musique de la Garde républicaine, dirigée par M. Paulus.

*** Toujours prêts à venir en aide à l'infortune, et se souvenant de l'accueil enthousiaste qu'ils ont trouvé aux États-Unis, nos excellents musiciens de la Garde républicaine ont sollicité et obtenu l'autorisation de donner, au cirque des Champs-Élysées, à une date qui n'est pas encore fixée, un grand festival au profit des victimes de l'incendie de Boston.

*** Le second concert donné à Reims pour fêter l'évacuation avait son principal attrait dans le concours de Mme Carvalho, qui a admirablement dit la romance des *Noces de Figaro*, la valse de *Mireille* et l'air d'*Actéon*.

*** La Société chorale l'*Union musicale*, de Strasbourg, vient de remporter un nouveau et brillant succès. Sous la direction de M. François Schwab, elle a donné, mardi 26 novembre, dans la salle de la Réunion des Arts, un magnifique concert vocal et instrumental, dans le programme duquel figuraient deux œuvres théâtrales : une nouvelle et charmante opérette de M. F. Schwab, *les Deux Consultations*, qui avait été jouée l'avant-veille pour la fête de Sainte-Cécile, avec un succès très flatteur; et *Tromb-Al-Cazar*, d'Offenbach, qui a fait un très vif plaisir. Le *Trio des Chapeaux* de l'opéra de F. Schwab, *les Amours de Sylvio*, qui doit bientôt voir le jour de la rampe à l'Athénée, a été fort bien rendu par des membres de l'*Union musicale*.

*** Les recettes des théâtres, concerts-spectacles, cafés-concerts, etc., de Paris, pendant le mois d'octobre, se sont élevées à la somme de 2,013,693 fr. 38 cent.

*** Une sorte de syndicat des critiques musicaux vient de se former, sur l'initiative de M. Oscar Comettant. Une première réunion a déjà eu lieu. Deux questions sont à l'ordre du jour : les *cahiers des charges* et les *subventions*.

*** La Chancery Court de Londres s'est occupée, la semaine dernière, du procès intenté par Gounod à MM. Cramer et Hutchings, qui avaient mis en vente plusieurs romances et duos comme ayant été composés par l'auteur de *Faust*. Ces morceaux, publiés sans l'autorisation de M. Gounod, n'étaient que des *adaptations* anglaises d'airs tirés de ses premiers opéras. Ils fourmillaient de fautes musicales, et un arrangeur britannique y avait ajouté un accompagnement de son cru. La Cour a interdit la vente de ces contrefaçons et condamné les deux éditeurs à payer tous les frais du procès. — M. Gounod vient d'écrire à ce sujet au *Times* une longue lettre dans laquelle il dénonce les manœuvres frauduleuses employées par certains éditeurs anglais pour déguiser le vol littéraire et artistique, et demande la convocation d'un grand congrès artistique où seraient établies, une fois pour toutes, les obligations morales des éditeurs envers les auteurs.

*** Au nom de la Société des gens de lettres, M. Emmanuel Gonzalès vient d'adresser à M. Thiers une pétition ayant pour but d'introduire dans le nouveau traité de commerce anglo-français des dispositions précises qui permettraient de poursuivre, tant en France qu'en Angleterre, la contrefaçon, quel que soit le prétexte qu'elle prenne et la forme sous laquelle elle se dissimule. Une commission composée d'hommes de lettres, chargée de réunir tous les documents propres à élucider la question, vient d'être nommée.

*** Sur l'initiative du prince Orloff et du comte de Berg, aidés du concours de la princesse Czartoryska, de la comtesse Ozialynska, de la princesse de Chimay, de la comtesse Eugène de Mercy-Argenteau, de la marquise de Noailles, etc., un monument va être élevé à la mémoire de Chopin, à Varsovie, sa ville natale. L'œuvre est due au ciseau de M. Godebski, le gendre de Servais.

*** Le comité viennois pour l'érection d'un monument à Beethoven s'est constitué le 20 novembre. On a décidé de s'adresser à Liszt pour le prier de prêter son concours, par la composition d'une cantate et en se faisant entendre lui-même, au grand concert qui sera donné pour aider à réunir les fonds nécessaires.

*** Pendant son troisième séjour à Paris, en 1778, Mozart a composé, outre la symphonie qui fut exécutée avec tant de succès aux concerts spirituels dirigés par Legros, une très-grande partie de la musique du ballet de Noverre, *les Petits Riens*: cette partition, dont l'auteur ne fut point nommé sur l'affiche, mais dont on trouve l'historique — sans le titre toutefois— dans la correspondance de Mozart (voir ses Lettres traduites par l'abbé Goschler, nº CLXXIV, et sa biographie par Otto Jahn, T. II), existe à la bibliothèque de l'Opéra. C'est M. Victor Wilder qui l'y a découverte; il la décrit et résume tous les faits qui s'y rapportent, dans le *Ménestrel* de dimanche dernier.

*** On a trouvé dernièrement dans les papiers d'Albert Lortzing, l'auteur de *Czar et Charpentier*, un opéra inédit, intitulé *Regina*. Malgré toutes les recherches, on n'a pu mettre la main sur le livret de cet ouvrage, mais un auteur dramatique allemand, M. Ernest Pasqué, de Darmstadt, s'est chargé d'adapter à la musique un poëme nouveau dont il s'occupe en ce moment.

*** Le bel air de ténor de l'*Africaine* : « O Paradis sorti de l'onde » a fourni à un jeune pianiste de talent, M. Sydney Lambert, le thème d'une transcription-fantaisie d'un excellent effet, et où l'instrument est traité avec goût et distinction. Ce morceau, de dimensions modestes, d'une difficulté moyenne, vient d'être publié et sera certainement accueilli avec faveur.

*** Une édition-bijou (piano et chant) de *la Straniera*, traduction nouvelle de Ch. Soullier, vient de paraître chez l'éditeur Leduc. Outre *Sémiramis*, dont nous avons déjà parlé, la collection comprendra un bon nombre d'opéras du répertoire, traduits également par Ch. Soullier; *Oberon*, *la Pie voleuse*, *le Mariage secret*, sont sous presse.

✝

*** Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Charles Duvernoy, ancien artiste de l'Opéra-Comique. Après avoir fait partie de l'orchestre de quelques théâtres parisiens, Charles Duvernoy fit ses premiers pas comme artiste lyrique, en 1830, à la salle Ventadour, alors théâtre de l'Opéra-Comique. Il quitta momentanément Paris et remplit l'emploi des premiers ténors, tour à tour à Toulouse, au Havre, à la Haye. Il fut directeur de théâtre dans ces deux dernières villes. Revenu à Paris, il rentra à l'Opéra-Comique, le 26 mai 1843, dans le *Délire*, de Berton. Il resta alors pendant plus de vingt années à ce théâtre où il ne cessa de remplir avec une distinction parfaite et un réel talent les rôles de tenue et de caractère. Il occupa aussi, sous la direction de M. Emile Perrin, les fonctions de directeur de la scène. M. Charles Duvernoy était depuis longtemps professeur d'opéra au Conservatoire. De plus, il a dirigé, dans cet établissement, le pensionnat des chanteurs, jusqu'à sa suppression, qui date de l'année dernière. — Ses obsèques ont eu lieu jeudi, à l'église évangélique de la Confession d'Augsbourg, rue Chanchat.

*** M. Alexis Coleuille, depuis 17 ans inspecteur de la salle et régisseur chargé des annonces de l'Opéra, est mort jeudi dernier, à l'âge de 80 ans. Il était universellement estimé dans le personnel de l'Académie de musique, et il y laisse des regrets réels. Il avait été directeur des théâtres d'Orléans et de Tours, et de celui du Luxembourg, à Paris.

*** Le service du bout de l'an de Levasseur, de l'Opéra, sera célébré le 6 décembre, en l'église de la Trinité.

*** Une ancienne habituée des séances publiques, concours et distributions de prix du Conservatoire, Mme Guérineau, vient de mourir en laissant par testament une somme de dix mille francs, dont les intérêts seront partagés chaque année entre les élèves, hommes et femmes, qui auront obtenu le premier prix de chant ou d'opéra.

*** Francesco Lucca, chef d'une des plus importantes maisons d'édition d'Italie, fondée par lui à Milan, est mort subitement le 20 novembre dans cette ville. Il avait été d'abord graveur de musique dans la maison Ricordi; laborieux et intelligent, il réussit bientôt à sortir de cette humble condition, et l'établissement auquel il a attaché son nom ne tarda pas à s'élever au premier rang. Beaucoup d'artistes et de compositeurs italiens lui doivent d'avoir pu révéler leur talent : il était aussi généreux qu'actif et éclairé. Ses funérailles ont eu lieu le 23 novembre, au milieu d'un concours immense de musiciens, de journalistes, de littérateurs et d'amis; plusieurs discours y ont été prononcés, un entre autres par M. Giulio Ricordi. — Francesco Lucca était né à Crémone en 1802.

*** Mme Marquet (Sabine Heinefetter), née à Mayence en 1805, cantatrice qui a brillé longtemps sur la scène lyrique, vient de mourir à Bade. Elle était la dernière survivante et la plus connue du célèbre trio des sœurs Heinefetter : Sabine, Clara et Cathinka. Trois autres de ses sœurs ont aussi appartenu au théâtre, mais n'y ont guère laissé de traces.

*** A Gand est mort le 21 novembre, à l'âge de 51 ans, Emile Steinkühler, compositeur de mérite, né à Düsseldorf. Avant la guerre de 1870, il était établi à Lille.

*** Le *Précurseur*, de Palerme, annonce la mort de Luigi Mercantini, auteur de l'*Hymne à Garibaldi*, cette *Marseillaise* italienne. Une foule énorme a assisté à ses obsèques. Un comité s'est formé pour lui élever un monument.

*** Le 30 octobre est mort, à bord d'un vaisseau qui se rendait de Brême aux Etats-Unis, le prince Adolphe de Sayn-Wittgenstein-Hohenstein, qui, possédant une voix de ténor dont le public berlinois avait pu une fois apprécier la beauté, se rendait en Amérique pour s'y consacrer exclusivement à l'art. Ce noble dilettante n'avait pas 32 ans.

ÉTRANGER

—

*** *Londres*.—Il se donne, à Royal Albert Hall, des *People's Concerts* ou Concerts du peuple, qui sont fort suivis. Le programme de celui du 25 novembre, auquel on avait voulu donner une importance spéciale, offrait

une « selection » de *Martha*, interprétée par d'excellents artistes anglais, et qui a obtenu le plus grand succès.

*** *Bruxelles.* — On a repris *l'Africaine* le 22 novembre, au théâtre de la Monnaie, avec Mlle Battu dans le rôle de Sélika. Cette soirée a été l'une des plus brillantes de la saison. L'œuvre de Meyerbeer et sa consciencieuse interprète ont été acclamées comme si l'une et l'autre eussent été nouvelles à Bruxelles. Warot et Mlle Hamakers ont été aussi très-applaudis, et à bon droit. — *Les Cent Vierges*, dont le succès est loin d'être épuisé, ont reparu sur l'affiche des Fantaisies-Parisiennes.

*** *Rome.* — Les difficultés qui s'opposaient à sa représentation ayant été aplanies, *Don Carlos*, de Verdi, a été donné pour la première fois la semaine dernière au théâtre Apollo, avec Mmes Pantaleoni, Giovannoni, MM. Sani, Maurel et Nannetti.

*** *Gênes.* — Le théâtre Paganini a représenté un nouvel opéra de Bignami, *Anna Rosa*, qui a reçu un excellent accueil.

*** *Moscou.* — La représentation au bénéfice d'Adelina Patti a été comme toutes les autres, c'est-à-dire splendide. La diva a chanté *la Sonnambula*. Fleurs, bijoux, diamants lui ont été offerts à profusion. La recette a été de 8,700 roubles, soit plus de 30,000 francs.

Le Directeur : G. BRANDUS. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE

COMPOSITIONS DE AUG. BUNZLI *(Violoniste-Compositeur).*
ÉCOLE DU JEUNE VIOLONISTE
Gammes majeures et mineures avec différents coups d'archets, ouvrage approuvé par MM. ALARD et VIEUXTEMPS

ALPENLÆNDLER (*Ranz des Vaches*)
40 Variations pour violon avec accompagnement de piano ad libitum, Ecole. . . . . net. 4 fr. | Variations violon et piano, net. 4 fr
Variations violon solo, ... net. 2 fr.
(Envoi franco contre timbre ou mandat poste)
[Reims. — ÉMILE MENNESSON, Éditeur, rue des Tapissiers, 12.

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS & Cie**, 103, RUE DE RICHELIEU

LA
POLKA DES SONNETTES
De la comédie LES SONNETTES, de MM. MEILHAC et HALÉVY.
POUR LE PIANO
PAR
M. BOULLARD
CHEF D'ORCHESTRE AU THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Prix ; 4 fr. (Avec portrait de Mme Chaumont et de M. Dupuis.) **Prix : 4 fr.**

LIBRAIRIE **MARPON**, 1 A 7, GALERIES DE L'ODÉON, ET RUE ROTROU, 4.

ÉTRENNES UTILES

LA MUSIQUE EXPLIQUÉE AUX GENS DU MONDE
PAR A. MÉLIOT
Un volume in-18, avec **450** exemples de musique et gravures sur bois.
Nouvelle édition, augmentée d'un supplément.
CARTONNÉ A L'ANGLAISE. PRIX : 3 FRANCS.

EN VENTE CHEZ **A. KLEIN & Ce**, A ROUEN.
RECUEIL DE 50 NOËLS CHOISIS ET HARMONISÉS
POUR PIANO OU ORGUE
PAR
ALOYS KLEIN
PRIX NET : 5 FR.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruits dans les oreilles, leur traitement. } 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin rue de Valois, 17, Paris.

NOUVELLES PUBLICATIONS
de J. MAHO, 25, faubourg St-Honoré, à Paris

MUSIQUE DE CHANT

EHMANT (Anselme). Op. 20. Trois lieder pour soprano avec accomp. de piano, parol. allem. net. 2 50
LENORMAND (R.) » 1. Six mélodies avec accomp. de piano.
N° 1. Réverie 2 50
N° 2. Ramier 5 »
N° 3. Plainte du Pêcheur 4 »
N° 4. Chanson du Message 4 »
N° 5. Le Printemps 3 »
N° 6. Sérénade 5 »
VICTOR LUC — Les Cerises de Saint-Pierre pour contralto avec accomp. de piano. 5 »
— — Le Buveur hollandais 7 50
— — Sous les feuilles 6 »
— — Sous le balcon 6 50
RUFER (Ph.) Op. 18. Chanson de Mai, à 3 voix égales avec piano 7 50
— » 19. Trois mélodies avec acc. de piano.
N° 1. Ton Etoile 4 »
N° 2. Berceuse 3 »
N° 3. Faut-il croire ? 4 »

SANDRÉ (G.) Op. 8. Quatre ballades à 1 voix avec piano :
N° 1. Ophélia 4 »
N° 2. La Fleur d'Or 5 »
N° 3. Complainte 5 »
N° 4. Chanson du Rouet 6 »
WIDOR (Ch. M.) Op. Six Mélodies avec accomp. de piano :
N° 1. Nuit d'Etoiles 4 »
N° 2. Adieu 4 »
N° 3. Chanson indienne 5 »
N° 4. A cette Terre. — — 6 »
N° 5. Guitare 4 »
N° 6. Le Doux Appel 6 »
WOLFF (Léonard) » 3. Six duos à 2 voix égales avec accompagnement de piano :
N° 1. Chanson de printemps 4 »
N° 2. Premiers regrets 4 »
N° 3. Au mois de Mai 6 »
N° 4. A la Nuit 4 »
N° 5. Fête d'Amour 4 »
N° 6. Chanson de Noël 4 »

QUATUORS, ETC., ETC.
POUR INSTRUMENTS A CORDES

BRAHMS (Joh.) Op. 18. Sextuor en *si* bémol, pour 2 violons, 2 altos et 2 violonc. en partition. *Net.* 8 »
En parties séparées *Net.* 10 »
— » 36. Sextuor en sol, p. 2 viol., 2 altos et 2 violoncell. en partition *Net.* 8 »
En parties séparées *Net.* 10 »

RUFER (Ph.) Op. 20. Quatuor en *ré* mineur, pour 2 violons, alto et violoncelle.
Parties séparées } sous presse
Partition }

SUITE DES NOUVELLES PUBLICATIONS DE J. MAHO

MUSIQUE DE PIANO

SOLOS

CHOPIN (Fr.)..... Andante Spianato, extrait de l'Op. 22..... 5 »
EHMANT (Anselm). Op. 17. Trois morceaux caractéristiques .... 9 »
— » 18. Les Marionnettes, allegro-scherzando 6 »
— » 19. Deux pensées fugitives 7 50
FISSOT (H.)..... » 13. Quatre morceaux de genre..... 9 »
— » 14. Scherzo..... 6 »
FOUQUE (O.)..... Chants d'automne, 6 pièces..... 9 »
GUEROULT (A.).... Op. 8. Mazurka ..... 5 »
— » 12. Elégie-valse..... 7 50
HELLER (Stephen).. » 129. Deux impromptus, n° 1 en *fa* mineur 7 50
— — — n° 2 en *ut* dièse mineur 7 50
— » 130. 33 variat. sur un thème de Beethoven 12 »
— » 131. Trois nocturnes ..... 9 »
— » 132. Deux Polonaises (n° 1)..... 9 »
— — — (n° 2)..... 7 50
JAELL (Alfred)..... » 151. Impromptu..... 6 »
LACOMBE (P.)..... » 13. N° 1, Nocturne..... 5 »
— — N° 2, Impromptu..... 6 »
LISZT (F)..... Paraphrase de concert sur le **Songe d'une Nuit d'Eté** de Mendelssohn ..... 12 »
LOUCHET (G.)..... Op. 2. Idylle..... 6 »
— » 3. Le Lilas, romance sans paroles..... 3 »
— » 4. Pensée fugitive..... 5 »
— » 5. Deux pièces caractéristiques ..... 6 »
— » 9. Andante cantabile ..... 3 »
— » 11. Deux Mazurkas..... 5 »
— » 13. Prélude et Fugue..... 6 »

LOUCHET (G.)..... Op. 14. Allegretto ..... 4 »
MAGNUS (D.)..... » 137. Marche Nuptiale..... 5 »
— » 141. Impromptu..... 6 »
MOZART (W. A.)... Collection complète des concertos arr. pour piano solo (les tutti en petites notes) :

N° 1 en *ut* majeur.	N° 8 en *ré* majeur.	N° 15 en *si* bém. maj.
N° 2 en *la* majeur.	N° 9 en *sol* majeur.	N° 16 en *ut* majeur.
N° 3 en *fa* majeur.	N° 10 en *la* majeur.	N° 17 en *si* bém. maj.
N° 4 en *si* bém. maj.	N° 11 en *si* bém. maj.	N° 18 en *mi* bém. maj.
N° 5 en *ut* majeur.	N° 12 en *fa* majeur.	N° 19 *ré* majeur.
N° 6 en *mi* bém. maj.	N° 13 en *ré* majeur.	N° 20 en *ut* majeur.
N° 7 en *ut* mineur.	N° 14 en *mi* bém. maj.	*Chaque*..... 12 »

RUFER (Ph.)..... Op. 16. Sonate pour orgue..... 12 »
— » 21. Tarentelle..... 7 50
SCHUMANN (R.).... Rêverie. Extrait de l'opéra 15, scènes d'enfants. 2 50
SPINDLER (F.)..... Op. 190. Trois morceaux :
N° 1. Le Départ..... 5 »
N° 2. La Nostalgie ..... 6 »
N° 3. Le Retour..... 6 »
— » 198. Mosaïques, 5 morceaux :
N° 1. Diane..... 5 »
N° 2. Guirlande de fleurs ..... 5 »
N° 3. La Bayadère..... 5 »
N° 4. La Colombe..... 5 »
N° 5. Grazioso ..... 5 »
WIDOR (Ch. M.).... » 15. 6 morceaux de salon en 2 livres *Chaque*..... 7 50

DUOS POUR PIANO

BRAHMS (Joh.)..... Op. 18. Sextuor pour 2 Violons, 2 altos, et 2 violoncelles (en *si* bémol), arrangé à 4 mains..... net. 10 »
— » 36. Sextuor pour 2 violons, 2 altos et 2 violoncelles (en *sol*), arrangé à 4 mains..... net. 10 »
CHOPIN (Fr.)..... » 11. Concerto arrangé pour 2 pianos.. 25 »
FISSOT (H.)..... » 15. Elégie pour piano et violon..... 6 »
HAYDN (J.)..... Douze symphonies arr. pour piano et violon.

N° 1 en *mi* bémol.	N° 5 en *ré*.	N° 9 en *ut* mineur.
N° 2 en *ré*.	N° 6 en *sol*.	N° 10 en *ré* majeur.
N° 3 en *mi* bémol.	N° 7 en *ut*.	N° 11 en *sol*.
N° 4 en *ré*.	N° 8 en *si* b.	N° 12 en *si* bémol.

Chaque, net..... 5 »

LACOMBE (P.)..... Op. 14. 4 Morceaux pour piano et violon, 2 livres :
Premier livre..... 7 50
Deuxième livre 7 50

MOZART (W. A.)... 12 symphonies arrang. pour piano et violon.

N° 1 en *ré* majeur.	N° 5 en *ré*.	N° 9 en *ré*.
N° 2 en *sol* mineur.	N° 6 en *ut*.	N° 10 en *ut*.
N° 3 en *mi* b. maj.	N° 7 en *ré* majeur.	N° 11 en *si* bémol.
N° 4 en *ut*.	N° 8 en *ré*.	N° 12 en *sol* min.

Prix net, chaque : 5 »

MOZART (W. A.).. Collection complète des Concertos pour Piano, orchest. transc. p. un 2e piano p. Th. HERBERT.

N° 1 en *ut* majeur.	N° 8 en *ré* majeur.	N° 15 en *si* bémol.
N° 2 en *la*.	N° 9 en *sol*.	N° 16 en *ut*.
N° 3 en *fa*.	N° 10 en *la*,	N° 17 en *si* bémol.
N° 4 en *si* bémol.	N° 11 en *si* b. maj.	N° 18 en *mi* bémol.
N° 5 en *ut* majeur.	N° 12 en *fa*.	N° 19 en *ré*.
N° 6 en *mi* bémol.	N° 13 en *ré*.	N° 20 en *ut*.
N° 7 en *ut* mineur.	N° 14 en *mi* bémol.	N° 21 en *mi* b. maj.

Chaque... 20 »

SANDRÉ (G.)..... Op. 12. Fantaisie-rondeau p. piano et viol. 9 »
WEBER (C. M.)..... » 48. Grand duo p. piano et clarin. ou viol. 15 »
— » 65. Invitation à la valse arr. p. 2 pianos 10 »
— » 79. **Le Croisé**, concerto arrangé pour 2 pianos par HERBERT..... 18 »

TRIOS POUR PIANO

BRAHMS (Joh.)..... Op. 8. Trio p. piano, violon et violonc. net. 10 »
LALLIET (Th.)..... » 22. Terzetto p. piano, hautbois et basson 12 »
WEBER (C.M.) ..... Op. 63. Trio pour piano, flûte ou violon et violoncelle..... 15 »

ÉTRENNES MUSICALES

PARTITIONS — CHANT & PIANO — ÉDITION-BIJOU — PAROLES FRANÇAISES
RELIÉES, DORÉES sur tranche. — **5 FRANCS NET.** — Ornées d'un très-beau FRONTISPICE.

1. Norma..... BELLINI.
2. Les Noces de Figaro ..... MOZART.
3. Le Barbier de Séville..... ROSSINI.
4. Don Juan..... MOZART.
5. L'Italienne à Alger..... ROSSINI.
6. Freyschütz (Robin des Bois).... WEBER.
7. Sémiramis..... ROSSINI.
8. La Flûte Enchantée..... MOZART.
9. Isabelle..... ROSSINI.
10. Joseph..... MÉHUL.
11. La Somnambule..... ROSSINI.
12. Obéron..... WEBER.
13. Le Croisé en Égypte..... MEYERBEER.
14. La Straniera (l'Etrangère)..... BELLINI.

(**Les mêmes non reliées, 3 fr. net.**)

ALPHONSE LEDUC, éditeur, *rue Le Peletier*, 35. *(Sera continué.)*

LONDRES.—PALAIS DE CRISTAL
NATIONAL MUSIC MEETINGS
Été de 1873.
Concours de Sociétés chorales, anglaises et étrangères, chœurs d'église, chanteurs de *madrigals* et *part songs* anglais, musiques militaires et autres (harmonies et fanfares), chanteurs solistes (soprani, contralti, ténors ou basses), et virtuoses sur la trompette.
La valeur totale des prix qui seront distribués aux plus méritants est de 36,000 francs.
Pour les conditions et détails, s'adresser à M. Willert Beale, Crystal Palace, London.

MAISON **RINALDI** — PIANOS
VENTE — LOCATION
Rue Caumartin, n° 3, au premier.
Près de la Madeleine.

MILLEREAU ET COMPAGNIE
29, rue des Trois-Bornes.
MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
EN CUIVRE ET EN BOIS
FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.
Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE
JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.
FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS
Rue de Rivoli, 140.
LUTHERIE ancienne et moderne.
RÉPARATIONS et ÉCHANGES
MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES
Accessoires pour la SCÈNE, etc.

L'IMPRIMEUSE
BERRINGER
BREVETÉE S. G. D. G.
Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PIANOS AUTOMATIQUES - LACAPE
Pouvant également se jouer comme un Piano ordinaire.
29, boulevard Saint-Martin, 29.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 48. — 8 Décembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 21 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 31 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

1873 **PRIMES** 1873

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale
A l'occasion du renouvellement de l'année.
40e ANNÉE DE SON EXISTENCE.

CHANT

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO
DU
FREYSCHÜTZ
AVEC LES *RÉCITATIFS* D'**HECTOR BERLIOZ**
Paroles de PACINI
A laquelle la prochaine reprise à l'Opéra du chef-d'œuvre de Weber donne un intérêt d'actualité.

PIANO

SOUVENIRS DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE
Un Volume in-4° contenant :
SIX PARTITIONS POUR PIANO
PAR CH. V. ALKAN

I CIELI IMMENSI NARRANO
DU 18e PSAUME DE MARCELLO.
JAMAIS DANS CES BEAUX LIEUX
de l'ARMIDE de Gluck.
CHŒUR DES SCYTHES
DE L'IPHIGÉNIE EN TAURIDE, DE GLUCK.

ANDANTE
De la 36e symphonie de HAYDN.
LA GARDE PASSE, IL EST MINUIT
DES DEUX AVARES DE GRÉTRY.
MENUET
DE LA SYMPHONIE EN MI BÉMOL DE MOZART

TROIS AIRS DE BALLET INÉDITS DE
MEYERBEER
Intercalés dans le 3e acte des **HUGUENOTS** Au théâtre de l'Opéra
Transcrits pour le piano par **A. MÉLIOT.**
COMPLÉMENT NÉCESSAIRE DE LA PARTITION DES *HUGUENOTS*

Ces Primes sont, à partir du 9 décembre, à la disposition des personnes qui renouvelleront leur abonnement ou en prendront un nouveau.

SOMMAIRE.

Théâtre national de l'Opéra-Comique. Première représentation de *Don César de Bazan.* **Paul Bernard.** — La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** — Revue des théâtres. **Ad. Laroque.** Correspondance. Première représentation de *la Fille de Madame Angot* à Bruxelles. — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Don César de Bazan, opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, de MM. DENNERY, DUMANOIR et CHANTEPIE, musique de M. J. MASSENET. — Première représentation le 30 novembre 1872.

Je suppose que tous ceux qui s'intéressent à l'art musical sont comme moi, et qu'ils constatent avec la même satisfaction le efforts réitérés et souvent heureux de notre jeune école française. Depuis peu, quatre ou cinq noms se sont fait connaître, pleins de promesses et déjà riches de résultats, sans compter ceux qui devront nécessairement se faire jour sous l'influence de la direction des Beaux-Arts, aujourd'hui plus paternelle, plus protectrice que par le passé, et aussi par les moyens nouveaux mis à la disposition des compositeurs ignorés par l'importante fondation Cressent.

Au nombre des jeunes musiciens connus et appréciés du public, l'un des plus fêtés est M. Massenet. Les titres de ce brillant prix de Rome sont encore peu nombreux, mais on peut les classer dans les plus honorables. Des *Suites d'orchestre* très-remarquées aux Concerts populaires et un acte à l'Opéra-Comique, *la Grand'Tante,* ont annoncé dès le début une réelle personnalité musicale, de fortes études, et surtout une supériorité incontestable dans l'art d'écrire l'orchestre et d'en tirer des effets nouveaux et ingénieux. Il n'en fallait pas davantage pour attirer et fixer l'attention du public ; aussi la nouvelle et plus importante épreuve que tentait M. Massenet en écrivant un opéra-comique en trois actes, était-elle attendue avec une certaine impatience. Hâtons-nous d'ajouter que cette épreuve a été des plus probantes, et qu'une œuvre semblable, quelque critique qu'elle puisse soulever, n'en est pas moins une manifestation indiscutable de ce qu'on peut appeler dans l'art un tempérament. Après avoir salué comme elle le mérite cette brillante aurore, je conserve le droit de signaler, dans l'analyse que je vais faire tout à l'heure, quelques petits nuages qui obscurcissent l'œuvre, mais qui ne sont certainement que les brumes du matin, autrement dit les tâtonnements inévitables d'une plume abordant pour la première fois les proportions d'une partition en trois actes.

Pour tenter cette épreuve, M. Massenet n'a pas reculé devant

un poëme viril et chaleureux. Le Don César de Bazan, ce curieux hidalgo ruiné et chevaleresque, ce type original dû à l'imagination ardente de Victor Hugo, et dont MM. Dumanoir et Dennery avaient fait leur drame si bien illustré par Frédérick Lemaître, devait captiver un esprit jeune et audacieux. Le sujet même, dans son ensemble, se prêtait aux situations musicales par ses oppositions, et les rhythmes espagnols, fiévreux et ensoleillés, étaient faits pour attirer un musicien chercheur et coloriste.

Cela est si vrai, que déjà la pièce avait été mise en musique par Wallace, le compositeur anglais. *Maritana*, dont le succès est si populaire en Angleterre et en Allemagne, n'est autre chose que le drame de MM. Dumanoir et Dennery. L'adaptation musicale de ce libretto est donc un point établi par un précédent. Il serait curieux, partitions en main, de comparer le travail des deux compositeurs, les tendances de chaque école, les moyens employés pour obtenir le succès; succès qui, avec Wallace, prend la force du fait accompli, tandis que, dans l'œuvre de M. Massenet, il n'est encore qu'à l'état de promesses.

Ce qui à Paris rendait l'épreuve un peu scabreuse, non pas au point de vue musical, mais en raison de l'interprétation nouvelle, c'était l'énorme relief donné à cette création par l'inimitable acteur qui s'appelle Frédérick Lemaître. Comment lutter contre de pareils souvenirs? Comment seulement se faire accepter, surtout dans le genre lyrique, où les chanteurs, entraînés vers le théâtre par des aptitudes musicales ou par une belle voix, n'ont point, en général, ces qualités natives qui font le grand comédien? Ce rôle de Don César de Bazan est tout un monde, et il fallait les épaules de Frédérick Lemaître pour le soutenir. M. Bouhy, qui est un chanteur de grand talent, était-il bien l'Atlas voulu? Nous examinerons la question en son temps.

Je ne puis en vérité me permettre de raconter un sujet connu de tous. Chacun sait le mariage *in extremis* de la bohémienne Maritana avec le seigneur de Bazan, condamné à être fusillé pour duel. Personne n'ignore l'amour du roi pour Maritana et ce moyen de la faire arriver à la cour. On sait la trahison du premier ministre aimant la reine, tué fort à propos par Don César que le dévouement d'un jeune serviteur fait échapper à la mort. On n'a pas oublié le pardon du roi et le retour à la fortune de l'hidalgo ruiné, devenant gouverneur de Grenade et emmenant ainsi sa femme à cent lieues des dangers de la cour. Tout cela est mouvementé, hardiment charpenté, intéressant et rempli de contrastes. Tel quel, cela fait un poëme d'opéra-comique valant mieux que beaucoup d'autres; son défaut, c'est d'en arriver, au point culminant de l'ouvrage, à une situation trop sérieusement tragique. A la salle Favart, le dramatique est déjà difficile à manier; le tragique ne peut y trouver ni son cadre, ni des interprètes suffisamment prédestinés. Hors cela, justice doit être rendue à la manière intelligente dont les situations musicales ont été exploitées. Le dialogue est resté le même; quant à la versification des morceaux lyriques, elle ne mérite que des éloges, et ces éloges s'adressent particulièrement, paraît-il, à M. Chantepie.

Je reviens à la musique, c'est-à-dire à M. Massenet et à la très-méritante partition qu'il vient d'écrire sur *Don César de Bazan*.

Commençons par dire, et sachons l'en féliciter, qu'il n'a pas sacrifié le moins du monde aux fétiches d'outre-Rhin. Quelques personnes craignaient qu'à l'instar de ses jeunes émules et pour lutter de science obscure avec eux, M. Massenet n'eût saupoudré son œuvres des atomes brumeux si recherchés par les adeptes de l'avenir. Loin de là, sa manière est restée claire quoique recherchée, ses morceaux sont tracés largement, sa phrase est toujours mélodique et cependant rarement vulgaire; le tout est relevé de détails piquants, d'effets d'orchestre ingénieux, les parties symphoniques sont toujours intéressantes, et s'il y avait une critique générale à établir, elle porterait sur les parties vocales dont M. Massenet semble avoir l'expérience moins développée. L'orchestre, c'est son lot, son domaine, sa chose; il y est à l'aise, s'y complaît, le domine et le dompte. Il en joue en virtuose. Les voix lui appartiennent moins. Il les écrit souvent trop bas, les fait sauter comme des instruments, sacrifie la prosodie au rhythme, et finalement manque quelquefois l'effet, ne les ayant pas suffisamment posées. Ses chanteurs semblent essoufflés à courir aussi vite que l'orchestre. Il y a là un manque d'équilibre qui se rectifiera, j'en suis sûr, et, somme toute, le mal n'est pas très-grand. L'expérience ne peut être longue à venir quand on a le talent de M. Massenet.

Un côté original de sa manière de procéder consiste dans certaines modulations quelquefois inattendues, mais jamais choquantes. Il en tire des effets piquants et ses rhythmes s'en trouvent singulièrement rehaussés. Il a dû plus d'une fois se nourrir et s'enivrer de Meyerbeer.

D'après tout cela on comprend que son ouverture soit de suite intéressante. Débutant par un mouvement de marche dans laquelle passent des échos de fandangos, elle arrive ensuite à un délicieux andante où soupire tendrement un solo de cor. Une jolie rentrée de clarinette ramène le motif espagnol qui se fond dans un finale développé, auquel je ferai le reproche d'être un peu long et bruyant.

Un chœur en forme de boléro sert d'entrée à la bohémienne. Celle-ci chante alors une espèce de séguidille d'une couleur nationale parfaite, coupée par une très-jolie phrase posée. Toute cette introduction est écrite dans la manière simple et distinguée dont Auber avait si bien le secret. J'aime moins l'entrée du roi et la prière qui suit. Les couplets chantés plus loin par le roi sont un peu tourmentés et l'air de Don César : *Partout où l'on chante, partout où l'on boit*, quoique ayant produit beaucoup d'effet, m'a semblé un peu ordinaire. Voici venir un quatuor savamment tracé et dans lequel une phrase mélancolique : *Ayez pitié*, dite par Mme Galli-Marié (Lazarille) a été très-goûtée. Le finale de ce quatuor est chaleureusement mouvementé. Je passerai rapidement sur la scène de la bonne aventure, pour arriver à l'arrestation de Don César. Là, nous trouverons une page pittoresque et une péroraison d'effet très-caractérisé.

Le second acte est certainement le meilleur des trois. Après un entr'acte intéressant, mais dont l'intention en demi-teinte est trop évidemment analogue à celui de *Mignon*, survient une berceuse adorablement détaillée par Mme Galli-Marié et qui a été bissée par la salle entière :

Dors ami, dors, et que les songes
T'apportent leurs riants mensonges.

Il est impossible de se figurer rien de plus délicatement charmeur.

Je ne m'arrêterai pas aux couplets de Bouhy (Don César); mais alors je citerai, comme l'un des morceaux les plus réussis de l'ouvrage, le grand duo scénique entre Bouhy et Neveu (Don José). Le premier mouvement : *Marié, fusillé*, est très-enlevant et fort original. La phrase épisodique sur la duègne est d'un effet comique au meilleur goût. Le tout forme un morceau de maître et des meilleurs. Par exemple, tournons vite la page sur le chœur des arquebusiers, sur la chanson à boire et surtout sur le chœur des magistrats, grosse erreur, et arrivons, pour le trouver charmant, au très-joli compliment adressé par Don César à la mariée voilée. C'est fin, c'est élégant et parfaitement bien dit par Bouhy. On entend l'orgue dans la chapelle et un effet de cloches produit par les cors s'y mêle d'une façon aussi nouvelle que pittoresque. J'oublie à dessein un petit air de Lazarille qui termine le second acte.

Avant le troisième acte un petit morceau symphonique a obtenu les honneurs du *bis*. Il est formé de différents motifs espagnols adroitement agencés, enchâssés dans l'orchestre comme des perles dans un écrin. Malheureusement ces motifs sont un peu vulgaires; sans ce défaut, ce serait charmant. Berlioz s'irritait toujours de voir invariablement, et quoique l'action arrivât à son apogée, le troisième acte commencer par le grand air à roulades de la *prima donna*. Ici encore l'humoristique critique aurait pu se formaliser, et cependant il y a une circonstance atténuante. Le grand air reste, accompagné de chœurs dans la coulisse, mais les roulades sont absentes, au grand chagrin sans doute de Mlle Priola (Maritana). Une romance du roi (Lhérie) mérite être mentionnée par sa valeur intrinsèque et par le charme de son interprète. Un petit duetto entre Lazarille et Don César passe inaperçu. Enfin un grand duo dramatique entre le roi et Maritana réclame trop long-

temps l'attention, quoiqu'il renferme quelques bonnes choses; mais c'est long, long, et un peu vide. Cela m'a semblé surtout trop fiévreux, trop mouvementé pour les interprètes, dont ce morceau force les cordes vocales et les qualités scéniques. Mlle Priola continue à regretter ses vocalises et le ténor Lhérie ses romances sentimentales.

Avant de laisser tomber la toile, je veux citer encore un délicieux mélodrame accompagnant un récit de Don César et un beau trio dramatique avec un effet montant (à la Gounod) dans lequel je signalerai à votre attention un fort original dessin d'alto.

Ouf! Vous voyez qu'il y a beaucoup de musique et je n'ai pas tout nommé. Cependant, il faut le reconnaître, la quantité ne nuit pas à la qualité, et nous devons applaudir en M. Massenet un compositeur sur lequel notre école française pourra s'appuyer désormais.

Il me reste peu de place à consacrer à l'interprétation. M. Bouhy a rempli de son mieux sa lourde tâche. Comme chanteur, il ne mérite que des éloges; comme comédien, c'est autre chose, mais il faut lui savoir gré des efforts qu'il n'a cessé de déployer. Peut-être s'il faisait un peu moins de gestes cela vaudrait-il mieux? Qu'il essaie. Mlle Priola a toujours sa voix limpide et charmante. Tout le premier acte lui sied à ravir; malheureusement, dans le troisième, elle sort de son genre et l'on murmure malgré soi : *ne forcez pas votre talent...* Mme Galli-Marié a remporté un franc succès de cantatrice dans la berceuse du second acte. On ne saurait mieux dire. Le reste du rôle est un peu effacé. Mais pourquoi a-t-elle mis une perruque blonde qui ne lui va guère, quand je croyais les cheveux blonds fort rares en Espagne et quand elle a des cheveux noirs qui lui vont si bien?

Le personnage du roi Charles II réclamerait dans certains endroits un ténor de force. Ce n'est pas, on le sait, le fait de M. Lhérie qui ne peut prétendre qu'aux rôles de demi-caractère. Toutefois ce jeune artiste développe un zèle des plus louables, et fait preuve d'un grand charme dans tout ce qui demande de sa part du goût, de l'élégance et de la tendresse. M. Neveu est très-convenable dans le personnage de don Josè, le premier ministre. L'ensemble est donc satisfaisant, la mise en scène est soignée, Mlle Priola porte au troisième acte un costume éblouissant. Quant à l'orchestre, il faut le louer du soin qu'il apporte à détailler une œuvre aussi symphonique; cependant je crois qu'il sera meilleur encore à la dixième représentation.

PAUL BERNARD.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(13e article.) (1).

SEIZIÈME SIÈCLE

VI

LA RENAISSANCE ET LA RÉFORME (*Suite*).

Comme les dogmes qui l'avaient précédée, la Réforme trouva dans le chant choral un véhicule actif pour ses doctrines. Luther fit grand cas de ce mode de prosélytisme et recommanda d'y avoir recours. Il donnait lui-même l'exemple, en associant la musique aux actes de sa vie privée : à table, entouré d'amis et de disciples, il aimait à entonner en chœur des motets de Senfl ou de Josquin, à chanter des duos avec Mélanchton ou Mathesius. L'étude de la musique dans les familles, chez les ministres et les maîtres d'école du nouveau culte était, aux yeux de son fondateur, une obligation essentielle.

Les instructions de Luther furent suivies, et la théologie protestante resta l'alliée de la musique. Les *Currenti*, enfants pauvres, élevés près du temple, comme les *Laudisti* florentins, apprenaient ce que demandait la carrière des lettres ou de l'église; moyennant une légère rétribution, ils enseignaient les langues, contribuaient aux représentations théâtrales, chantaient à l'office et aux processions chorales des villes et bourgades de Saxe.

Calvin, de son côté, avait chargé le compositeur W. Franck d'adapter à la version des Psaumes choisis par lui des airs faciles à une seule partie; imprimés à Strasbourg, en 1543, ils étaient devenus rapidement populaires parmi sa confession.

Il n'est donc pas surprenant que l'on ait tant chanté dans les camps et sur les champs de bataille des guerres de religion. Le répertoire existait : il était connu, familier, il faisait écho aux sentiments mystiques des combattants, il entraînait les vivants et il pleurait les morts. O musique! lorsque l'on voit ton influence indéniable s'exercer dans tous les événements qui ont décidé des destinées humaines, on ne comprend guère, en vérité, les dédains de l'histoire à ton égard!

En campagne, les soldats des guerres religieuses faisaient halte pour les prédications; durant les exercices, ils chantaient des cantiques ou des psaumes, suivant qu'ils étaient catholiques ou protestants. On entendait souvent les capitaines crier : *En joue! feu! au nom du Seigneur!* Il y avait des sergents qui ne faisaient l'appel de leurs hommes qu'en récitant le premier chapitre de saint Luc, ou le premier livre de la Genèse : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre »; *Au*, c'est le premier homme, *commencement*, le second et ainsi de suite. Chaque roulement de tambour portait aussi un nom biblique. « Faites battre, disait un officier, le rappel de Saint-Matthieu ou la générale de l'Apocalypse. » Un soir, une troupe de cavaliers chantait, en suivant sa marche, des couplets satiriques; un corps d'Albigeois passait à peu de distance psalmodiant, sur le même air, les psaumes de David. Les deux troupes en vinrent aux mains, toujours en chantant, et se battirent avec tant de fureur qu'il n'y eut que des morts et pas de blessés.

D'autres fois, c'était après la victoire que retentissait l'hymne sacrée. Cromwell se trouvant aux prises avec les troupes écossaises de Lesley, vit bientôt tomber trois mille hommes sur la place. Étonné lui-même de sa victoire, Cromwell s'écrie : « Ils fuient! Je jure qu'ils fuient!.. Halte! Chantons le psaume 117. » Et pendant que le soleil levant jetait son premier rayon sur la mer, pendant que la cavalerie anglaise accourait de toutes parts au bruit du clairon qui l'appelait autour de son chef, le puritain armé chantait ces vieux vers calvinistes, dont le mètre est aussi suranné que le langage et que douze mille hommes répétaient en chœur :

Oui! pour nous toujours le Seigneur
Fut bon dans sa magnificence.
Les ennemis de sa grandeur
Disparaissent en sa présence.
Nation! louez le Seigneur!
Que toujours ceux qui le haïssent,
Comme aujourd'hui, pleins de terreur,
Devant son nom s'évanouissent.

On chantait aux forêts de Bohême, dans les bandes austères de Ziska, et sous les campements de Ulrich de Hutten et de Franz de Sickingen, ces héros de l'esprit d'affranchissement que l'histoire de l'humanité revendique. Nicolas Storck et ses « enthousiastes » propageaient, en chantant, leur doctrine de destruction et de meurtre. C'est en chantant au bord des fleuves, à l'ombre des bois, que le cruel et lyrique Munzer prêchait l'Évangile auquel il donnait la révolte pour commentaire, installait une sanglante Commune à Mulhouse, pillait et incendiait les monastères et les châteaux. « Descends sur nous, ô Saint-Esprit, notre Seigneur! » répétaient en chœur les paysans qui reçurent à Frankenhausen le choc des lances de l'armée du comte de Mansfeld et tombèrent, pour ne plus se relever, au nombre de six mille. Les massacres épouvantables de ce temps eurent pour mot d'ordre : *Protestation;* pour appel aux armes : le *Choral*. Sa psalmodie domine les troubles qui ensanglantèrent le Nord et le Midi, alors que devant le principe d'autorité nié et les images renversées, le monde eut peur et qu'il se fit dans les consciences une nuit accompagnée de tremblement et de tristesse.....

Cependant, en France, la musique résonnait aussi dans les camps et à l'heure du combat. Les soldats adaptaient des textes

(2) Voir les nos 32, 33, 34, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 46 et 47.

sur les sonneries et batteries d'ordonnance : autant de refrains enjonés et plaisants. Les Aventuriers, plus intéressés que leurs mœurs suspectes ne l'annoncent à la gloire du pays qui les soudoyait, chantaient nos succès, déploraient nos revers. La conquête du Milanais par le Roi-chevalier, les prouesses de Bayard, de La Trémouille, de Montmorency, de La Palice, la bataille de Marignan, la prise d'Hesdin, les exploits des marins de Dieppe, le désastre de Pavie, les guerres picardes et artésiennes de 1543, le siége de Metz, la bataille de Renty ont été ainsi reproduits en chansons qui ne brillent ni par la délicatesse de la pensée, ni par le choix des termes et la richesse de la rime, mais qui ont la fidélité pittoresque, la grosse jovialité du soudard, le relief admirable des Téniers et des Van Ostade.

Sous l'influence des mœurs italiennes, le goût du luxe s'était propagé, de la cour à la noblesse française et aux généraux d'armée du seizième siècle. Leur suite nombreuse comptait toujours des musiciens. Le maréchal de Brissac, le colonel de Bonnivet et tant d'autres eurent des bandes de violons qui récréaient leurs repas et charmaient leurs loisirs, dans les ambassades et à la guerre. « Le jour du grand assaut de Saint-Ya, par le duc d'Albe, M. de Bonnivet, qui commandoit la place, fit venir derrière le rempart sa bande de violons qui montoient toujours à une demi-douzaine et les fit sonner et jouer tant que l'allarme dura : soubs quel son, et des tambours et trompettes, tout le monde se tressailloit de joie, comme s'ils fussent esté en une salle de bal et n'avoient garde d'appréhender aucune peur. » Brantôme parle encore des ménétriers dont César Borgia s'était fait accompagner lors de son ambassade en France, et il ajoute : « Comme aujourd'huy font les généraux d'armée qui usent de leurs cymballes, quand ils marchent... J'ay veu ce grand roi de Navarre Anthoine, père à nostre roy, en user de mesme lorsqu'il fust lieutenant-général du roy Charles neuviesme, quand il marchoit, ce qu'il faisoit beau voir à la guerre sonnant toujours devant luy et nous en donnant beaucoup de plaisir en chemin qui nous en soulageoit d'autant. » Catherine de Médicis avait mêmes habitudes; lorsqu'en 1569 elle conduisit Charles IX au siége de Saint-Jean-d'Angély, « elle traisnoit avec elle, raconte Mézeray, tout l'attirail des plus voluptueux divertissements, et particulièrement une centaine des plus belles femmes de la Cour, qui menoient en laisse deux fois autant de courtisans. Il falloit, comme a dit Montluc, que dans le plus grand embarras de la guerre et des affaires, le bal marchast toujours. Le son des violons n'estoit point étouffé par le son des trompettes ; le même équipage traisnoit les machines des ballets et les machines de guerre ; et on voyoit dans une même lice les combats où les François s'égorgeoient et les carrousels où les dames prenoient leurs plaisirs. »

Nous ignorons si, dans des régions plus septentrionales, princes et généraux menaient des musiciens à la guerre, mais les documents historiques du Caucase mentionnent la « chasse en musique » qui occupait et distrayait l'armée pendant la saison d'hiver. « Trois ou quatre cents veneurs à cheval sonnaient d'abord du cor. Toute l'armée était disposée dans un cercle d'une trentaine de lieues; personne ne devait, sous peine de mort, tuer aucun animal dans cette enceinte de *rabattage*, lequel était fait au son des voix, des instruments militaires, trompettes, timbales, tambours, fifres, hautbois, cymbales, etc., seules armes permises. Pendant les trois mois que durait la chasse, la circonférence se rétrécissant à mesure de la marche des soldats, il se trouvait à la fin des milliers d'annimaux resserrés dans le centre. On les combattait, le sabre à la main, au bruit des chants et des fanfares; on en tuait un grand nombre pour un festin de trois jours auquel l'armée entière prenait part; le reste retournait peupler les forêts.»

C'est aux guerres du quinzième et du seizième siècles que les voisins de ces Nemrods lyriques, les Turcs, durent de connaître la musique qui se répandit rapidement chez eux et forma bientôt une partie essentielle de l'éducation des classes élevées. Amurat IV venait de prendre Bagdad et d'ordonner — ce sont là jeux de prince! — le massacre général des Persans. Au moment où cet arrêt allait recevoir son exécution, un harpiste nommé Schah-Kouli se jette aux pieds du vainqueur, implore sa clémence.... Faisant résonner sa harpe à six cordes, il chante le triomphe d'Amurat; d'abord, le fier sultan paraît interdit, mais se croyant bientôt transporté sur le théâtre du carnage, il donne des ordres, il anime ses soldats, il appelle la victoire. Comme Timothée devant Alexandre, le musicien change de mode. Par des sons tendres et plaintifs, il provoque une réaction : Amurat s'attendrit, son exaltation tombe, la compassion se fait jour dans son cœur, les larmes lui viennent aux yeux, et, vaincu par la mélodie, il révoque ses ordres barbares. Le sultan, ajoute l'histoire, s'attacha le harpiste Schah-Kouli, l'emmena à Constantinople où quatre de ses compatriotes et lui portèrent leurs connaissances musicales et propagèrent le goût de leur art.

Pour une heure de clémence inspirée par la musique, que d'actes de cruauté dont elle fut le témoin et la complice, au milieu de ce monde d'une énergie rare dans le bien et le mal! Aucun temps ne la montre plus intimement liée aux choses de la guerre que ce grand siècle poëte, artiste, orateur, théologien, mais surtout chanteur et soldat. Les cheveux flottants, la poitrine couverte d'acier, le bras armé d'une épée gigantesque, montrant par les trous de son pourpoint comme à travers les déchirures de sa vie prodigue et batailleuse, tantôt la plaie du cœur, tantôt l'idée régénératrice qui le ronge, le seizième siècle discute, prêche, analyse, conte, frappe, boit, mais il chante, surtout, il chante en riant de ce rire, fils du doute et de la souffrance, que la Réforme venait d'apporter à la surface de la société religieuse et politique, de ce rire des générations affamées de revendications, dont Molière fera *Tartufe*, Voltaire *Candide* et Béranger ses chansons les plus corrosives.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

REVUE DES THÉATRES.

COMÉDIE-FRANÇAISE : *la Vraie Farce de maître Pathelin*, trois actes, en vers, précédée de *la Farce et la Comédie*, prologue en un acte, en vers, de M. Edouard Fournier. — ODÉON : *le Tricorne enchanté*, de Théophile Gautier et de M. Siraudin; *Gilbert*, comédie en trois actes, en prose, de M. Paul Ferrier; *le Fantôme rose*, comédie en un acte, de M. Charles Edmond. — VAUDEVILLE : *le Péché véniel*, comédie en un acte, en vers, de M. Albert Millaud ; *la Clé de ma caisse*, comédie en un acte, de M. Pierre André; reprise des *Trois Chapeaux*. — GYMNASE : reprise de *la Dame aux Camélias*. — VARIÉTÉS : *la Revue n'est pas au coin du quai*, revue en quatre tableaux, de MM. Clairville, Siraudin et Koning.

Un de nos savants confrères en critique théâtrale, M. Edouard Fournier, vient d'accomplir un tour de force littéraire. Il a rendu possible la représentation de *la Vraie Farce de maître Pathelin*, qui date du quinzième siècle ou du commencement du seizième et dont bien peu, même parmi les érudits, pourraient lire le texte primitif.

La Vraie Farce de maître Pathelin est attribuée, par plusieurs auteurs, à Blanchet, poëte satirique; mais d'autres s'inscrivent contre cette assertion.

Quoi qu'il en soit, M. Fournier a traduit fidèlement la pièce, et, tout en la rendant compréhensible pour tous, il en a respecté jusqu'aux moindres détails. C'est bien la célèbre farce qui a tant amusé les aïeux de nos aïeux qu'on nous offre aujourd'hui dans toute sa naïveté, dans toute son originalité. Le succès a été très-vif.

Mais M. Edouard Fournier ne s'est pas contenté du rôle de savant traducteur ; il a fait précéder la vieille farce d'un prologue de sa façon, *la Farce et la Comédie*, qui a été fort goûté aussi.

Got est étourdissant d'entrain, de verve et d'esprit dans Pathelin. Barré, Coquelin cadet, Kime et Mlle Jouassain rivalisent de gaieté communicative.

= L'Odéon vient d'admettre à son répertoire *le Tricorne enchanté*, de Théophile Gautier, joué aux Variétés en 1845. Cette comédie, ou plutôt cette bastonnade, comme dit la brochure et l'affiche aussi, je crois, est fort spirituelle, fort amusante et se trouve bien mieux sur son terrain au second Théâtre-Français que sur une scène de genre. Porel joue le rôle de Frontin, créé par

Lafont, Noël Martin celui de Géronte, créé par Lepeintre jeune.

Gilbert, la comédie en trois actes, en prose, de M. Paul Ferrier, un auteur dont les précédents ouvrages étaient écrits en vers, est remplie de bonnes intentions ; elle est honnête et morale, mais, disons-le, peu récréative. Il s'agit d'un jeune homme riche et noble qui se fait volontairement gentilhomme-campagnard. Il hait les vices qui courent les boulevards et il aime la vertu qui fleurit aux champs. Ruiné par son père, un dissipateur, il refuse d'épouser une veuve possédant une grande fortune, et dont il est épris, de peur que son amour paraisse un calcul. A la fin, cependant, il épouse la veuve et ses millions.

Cette comédie se distingue surtout par son style. Elle est bien jouée par Brindeau, Berton, Mlle Léonide Leblanc et Baretta.

Le Fantôme rose, c'est le souvenir d'un gentil baby, que le ciel a rappelé.

Depuis ce coup terrible, le comte Henri et sa femme vivent en mésintelligence. Ils vont se séparer. Qui gardera les jouets de la pauvre petite morte? Les époux pleurent et se réconcilient.

Comme on le voit, c'est le sujet de la *Robe*, de Manuel.

Cette bluette est un peu longue, mais elle est gracieuse et attendrissante. Porel et Mlle Léonide Leblanc remplissent les rôles du comte et de la comtesse.

= *Le Péché véniel* est le début au théâtre de M. Albert Millaud. Il est inutile de dire que cet ouvrage est écrit dans la langue des dieux ; M. Albert Millaud parle en vers, comme M. Jourdain parlait en prose.

Un vieux comte doit épouser une jeune fille, mais il a peur d'elle et il ne sait lui témoigner sa tendresse qu'en dormant. La jeune fille rencontre un page qui fait battre son cœur. Le barbon surprend cet éveil de la nature, il a peur de plus belle, et il s'arrête au parti le plus sage, celui d'unir le jeune couple.

Voilà tout. Et cela suffit au poëte pour faire couler de sa plume et comme de source, des vers pleins de charme et de mélodie, et dont nous aurions voulu pouvoir donner ici quelques fragments.

Mlle Antonine joue le page avec beaucoup de grâce et porte à merveille le costume masculin.

Le Péché véniel est précédé de la *Clé de ma caisse*, lever de rideau, signé Pierre André, pseudonyme de M. Amédée Achard, et d'un spirituel monologue de M. Abraham Dreyfus, *Un Monsieur en habit noir*. Il est suivi de la reprise des *Trois Chapeaux*.

= Le principal attrait de la reprise de *la Dame aux Camélias* au Gymnase, c'est Mlle Blanche Pierson, abordant le rôle de Marguerite Gautier.

Mme de Sommerive avait déjà rehaussé cette artiste; *la Dame aux Camélias* vient d'en faire une véritable comédienne, une étoile. Rarement le personnage de Marguerite Gautier avait été aussi bien rempli: jamais il ne le fut mieux, avec une plus fine, une plus délicate intuition de toutes les nuances de ce rôle. Le succès de Mlle Pierson atteint l'enthousiasme.

= On dit que la censure a beaucoup rogné dans la Revue des Variétés. Je le crois sans peine, car les auteurs ne se seraient certainement pas associés à trois pour produire si peu. Plusieurs des quelques scènes qui ont échappé au massacre des ciseaux sont fort drôlement traitées, entre autres celle où Berthelier explique l'*Homme-Femme* et celle où un cortège de rosières est accompagné d'un orchestre grotesque.

La Revue n'est pas au coin du Quai ne vaut pas la Revue de l'année dernière, mais elle pourra bien, surtout accompagnée des *Sonnettes*, un grand succès en un acte, fournir une honorable carrière. Elle est joyeusement enlevée par les amusants comiques des Variétés et par Mlles Berthe Legrand, Berthal et Gabrielle Gauthier.

Adrien Laroque.

CORRESPONDANCE

—

Bruxelles, 6 décembre 1872.

Le boulevard parisien est presque devenu le tributaire des *impresarii* belges, qui ont tout l'air de vouloir monopoliser l'essai des nouveautés lyriques du genre léger. Les directeurs de Paris ne s'en plaindront pas, puisqu'ils profitent d'une expérience qui se fait loin d'eux, et qui plus tard ne leur enlèvera pas un spectateur; ceux de Bruxelles n'ont pas eu à s'en repentir, jusqu'ici du moins, et ce n'est pas la dernière aventure tentée qui les découragera; car le succès de la *Fille de Madame Angot*, de MM. Clairville, Siraudin et Koning, musique de Ch. Lecocq, que vient de donner le théâtre des Fantaisies-Parisiennes, a atteint des proportions inusitées.

J'ai en vérité quelque scrupule à appeler opéra-bouffe, avec l'affiche, un ouvrage qui ne serait point déplacé, texte et musique, à la salle Favart. Les spectateurs bruxellois, s'attendant à des joyeusetés comme celles des *Cent Vierges* ou de la *Timbale d'argent*, ont été surpris, et fort agréablement, d'assister à un véritable opéra-comique. Des scènes bien trouvées, bien enchaînées, souvent fort amusantes, du mouvement, un peu de sentiment, point d'équivoques graveleuses ; une musique charmante, fine, originale souvent, voilà ce qu'on leur a donné au lieu de ce qu'ils croyaient trouver; et comme après tout ils sont gens de goût, la substitution leur a plu, et si bien, que le succès, qui a commencé à se dessiner dès le premier acte, était à la fin de la représentation un triomphe des plus complets, de ceux qu'obtiennent le ténor ou la prima donna en vogue.

Il n'est pas besoin, n'est-ce pas, que je vous rappelle l'histoire, je dirais presque la légende de la mère Angot, la célèbre « dame de la Halle » qui fit tant parler d'elle il y a cent ans, et que le chevalier Aude et d'autres ont mise vingt fois à la scène. Aussi bien n'est-ce pas d'elle qu'il s'agit dans la pièce de MM. Clairville, Siraudin et Koning, mais de sa fille, la gentille Clairette, la perle des fleuristes du marché des Innocents. Restée orpheline fort jeune, elle a été adoptée par les dames et les forts de la halle, qui lui destinent pour époux, en parents pratiques et avisés, un brave garçon pourvu d'un bon métier, le perruquier Pomponnet. Mais le cœur de Clairette est tout à Ange Pitou, le hardi et spirituel chansonnier à qui ses sarcasmes ont valu plus d'une fois la prison, mais qui en a toujours été tiré par une protection inconnue. Un financier fort maltraité dans une de ses chansons, qui n'a point encore été publiée, achète son silence trente mille francs. Ange Pitou, qui n'est pas riche, a la faiblesse de consentir pour pouvoir offrir une dot à Clairette ; mais les nombreux tuteurs et tutrices de la jeune fille n'entendent pas qu'elle accepte un argent gagné de la sorte, et tout est rompu. De dépit, et pour faire manquer sûrement son mariage, Clairette se met à chanter publiquement les malencontreux couplets; les estafiers arrivent, et c'est elle qu'on emmène en prison.

Cette prison, il est vrai, n'aura rien d'affreux; c'est un salon, dans lequel se passe l'acte suivant, celui de Mlle Lange, la célèbre comédienne, son ancienne camarade de pension, dont l'influence domine tous ces événements, et la mystérieuse libératrice d'Ange Pitou qu'elle aime aussi. Ce dernier y est attiré et surpris par Clairette en tête-à-tête avec Mlle Lange, mais des conspirateurs qui arrivent mettent fin à la situation. En effet, Larivaudière, le financier chansonné, et d'autres personnages, conspirent avec Mlle Lange contre la République; ils sont signalés, on est à leurs trousses, et la police va envahir le salon; Mlle Lange mystifie capitaine et soldats en improvisant un bal où ils ne trouvent rien de mieux à faire qu'à se mêler. L'acte finit ainsi d'une manière fort drôlatique.

Au troisième acte, on est au bal Calypso, où Clairette a su attirer, sous divers prétextes, tous les personnages de la pièce. Ange Pitou, dont la constance n'est pas la vertu favorite, est devenu tout dévoué aux beaux yeux de l'actrice. Clairette s'en aperçoit; mais, en fille sage, elle s'en consolera ; le perruquier Pomponnet est toujours là, et fera le meilleur des maris.

Le dénouement, on le voit, n'a rien de subversif; mais la pièce vaut surtout par les détails, et il y en a de charmants, que le manque de place m'empêche de vous raconter.

Les situations offertes au musicien sont des plus heureuses, et M. Ch. Lecocq en a tiré tout le parti possible. La musique a de la couleur, de la distinction, et les exigences scéniques y sont parfaitement comprises. Je ne saurais citer un seul morceau absolument sans valeur; et, pour me borner aux principaux, j'énumérerai les suivants : au premier acte, après l'ouverture, les couplets sur Madame Angot : *Très-jolie, peu polie*, qui ont été bissés, la chanson satirique et un finale très-développé; au second acte, le chœur des conspirateurs : *Quand on conspire*, une vraie trouvaille, une perle d'originalité qu'on a voulu entendre *trois fois*, et un duo entre Mlle Lange et Mlle Angot: *Jours fortunés de notre enfance*, l'ensemble final sur le thème d'une très-jolie valse dansée et chantée : *Tournez, tournez*, qu'on a également redemandée; au troisième acte, la scène finale : *Ah! c'est donc toi madam' Barras*, qui contient en substance un *spicilége* du catéchisme poissard, et qui est fort amusante et habilement traitée; elle a eu aussi les honneurs du *bis*.

L'exécution est excellente. Mlle Desclauzas joue avec beaucoup de

finesse et d'élégance le rôle de Mlle Lange, et Mlle Luigini est une charmante Clairette; Mme Delorme, MM. Widmer et Jolly dépensent beaucoup d'entrain et de verve, tout en restant dans les limites du bon comique.

Une ovation a été faite au compositeur qui, rappelé par toute la salle après le second acte, a dû paraître sur la scène. Les artistes ont été rappelés après chaque acte.

Tel est le bilan de la première représentation, qui a eu lieu mercredi soir. Celle du lendemain en a été la reproduction à peu près exacte. Ovation faite à M. Lecocq qu'on apercevait dans la salle, et une sérénade que l'orchestre et les chœurs sont allés lui donner après le spectacle.

Les costumes sont très-beaux et très-pittoresques, et la mise en scène parfaite de goût et de vérité. L'époque du Directoire revit là dans toute son intégrité. L'actif et intelligent directeur, M. Humbert, mérite de ce chef des éloges sans restriction.

C.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : lundi, mercredi et vendredi, *Hamlet*. — A la représentation extraordinaire de dimanche, *Faust* a remplacé *le Trouvère* et *la Source*.

A l'Opéra-Comique : *Haydée*, *Don César de Bazan*, *le Pré aux Clercs*, *les Dragons de Villars*, *Bonsoir voisin*, *le Chalet*, *le Mariage extravagant*.

Au Théâtre-Italien : *la Sonnambula*, *Rigoletto*, *Un Ballo in Maschera*; (représentations françaises) *les Deux Reines de France*.

Au théâtre de l'Athénée : *l'Alibi*, *Madame Turlupin*, *Dimanche et lundi*, *Dans la Forêt*.

*** Ce soir, l'Opéra ne donne pas de représentation extraordinaire. On répète à l'orchestre, pour la première fois, *la Coupe du Roi de Thulé*.

*** Lundi, on a repris *Hamlet* à l'Académie nationale de musique. Mlle Fidès Devriès succède dans le rôle d'Ophélie, à Mme Nilsson, et nous pouvons dire qu'elle la remplace, car ses brillantes qualités n'ont certainement pas eu jusqu'ici un meilleur cadre. La réussite est complète; la voix, le chant, le jeu, le charme de la personne y concourent dans une égale mesure. La scène de la folie du quatrième acte a été admirablement rendue et a produit une impression profonde. On a beaucoup applaudi aussi Mlle Devriès dans le grand air du deuxième acte. — Faure est toujours l'incomparable Hamlet que l'on sait; Mme Gueymard, MM. Belval, Bosquin et Battaille complètent un fort bel ensemble, qui donne tout l'éclat possible à cette importante reprise.

*** Le Comité de la Société des artistes de l'Opéra vient de tenir ses dernières séances. On se rappelle que cette Société s'était constituée pendant le siége de Paris, et que, grâce à elle, des concerts de bienfaisance purent être donnés, et les portes de l'Opéra rouvertes pour les représentations habituelles, de juillet à octobre 1871, date de l'entrée en fonctions de M. Halanzier. Tous les comptes ont été liquidés; une somme de 700 francs restant en caisse a été, sur la proposition de M. Caron, attribuée à la Société philanthropique de secours pour les artistes de l'Opéra.

*** Dans *les Dragons de Villars*, lundi dernier, Coppel a remplacé Lhérie, qui joue dans *Don César de Bazan*; et Mlle Reine a pris le rôle de Mlle Ducasse. Tous deux s'acquittèrent de leur tâche d'une manière fort satisfaisante.

*** Quelques coupures ont été faites, après la première représentation, à *Don César de Bazan*, entre autres deux chœurs, dont celui des juges; la partition de M. Massenet ne s'en porte que mieux, et son succès est d'autant plus franc.

*** Lundi, l'Athénée a donné la première représentation de *Dans la Forêt*, opéra-comique de M. Constantin, chef d'orchestre du théâtre. Cette petite pièce, qui devait passer en même temps que *Madame Turlupin*, et dont une indisposition a retardé l'apparition, a été bien reçue. C'est un acte sans prétention, — dû, paraît-il, à M. Ruelle, le directeur, que l'affiche n'a naturellement pas nommé, — et dont la donnée n'est pas absolument neuve, mais qui a permis à M. Constantin d'écrire quelques jolies pages. La musique est mélodique, bien rhythmée, et finement instrumentée; elle renferme cependant quelques longueurs. Parmi les meilleurs morceaux, il faut citer : l'ouverture, tambourin provençal assez gracieux, un air bien coupé du baryton, un beau duo et une jolie romance de soprano. Tout cela constitue une petite partition agréable à entendre et qui accompagne fort bien la pièce de M. Guiraud, dont le succès se confirme. Les acteurs laissent un peu à désirer; il faut cependant citer Mlle Marietti, une charmante châtelaine, et M. Troy, qui a de l'entrain, du feu, une assez bonne voix, et auquel un accent méridional un peu marqué ne nuit pas dans son rôle d'écuyer provençal.

*** M. Ruelle continue à déployer la plus louable activité. Il fait répéter en ce moment : *le Chariot*, *le Péché de Géronte*, de M. Chaumet, *le Dompteur*, de M. Miramon, trois opéras-comiques de courte dimension, qui seront joués dans le courant du mois, et serviront sans doute d'appoint à des œuvres plus considérables. Il vient de recevoir, en outre, un opéra-bouffe en trois actes de M. Georges Mancel et P. Lacome, *la Dot mal placée*.

*** *L'Ombre* a été donnée récemment aux théâtre d'Amiens, de Bruges et de Namur; ce sont encore trois brillantes étapes sur cette route du succès qui semble n'avoir pas de terme.

*** A Amiens, *les Cent Vierges* ont aussi trouvé fort bon accueil.

NOUVELLES DIVERSES.

*** Programme du premier concert du Conservatoire, qui a lieu aujourd'hui à deux heures : 1° Symphonie en *la* (Beethoven); — 2° Fragments de la deuxième partie de la *Damnation de Faust* (Berlioz); air de Méphistophélès, chanté par M. Caron; chœur de gnomes et de sylphes; ballet des sylphes; récit, chœur de soldats et chanson des étudiants; — 2° Fragment symphonique d'*Orphée* (Gluck); entrée d'Orphée aux Champs-Élysées; — 4° 98e psaume, double chœur (Mendelssohn), paroles françaises de M. Trianon; — 5° Ouverture d'*Euryanthe* (Weber).

*** Les fragments de *Struensée*, cette œuvre magnifique où brille le génie de Meyerbeer dans sa plus belle et sa plus vivante expression, ont eu, avec l'ouverture du *Carnaval romain*, de Berlioz, les honneurs du septième concert populaire; M. Van der Gucht, le violoncelle-solo, a fort bien dit la phrase de la bénédiction dans *Struensée*. Nous aurions voulu un mouvement un peu moins languissant à l'andante par lequel débute l'ouverture de Berlioz.

*** Programme du huitième concert populaire (1re série), qui a eu lieu aujourd'hui à deux heures, au Cirque d'Hiver, sous la direction de M. J. Pasdeloup : 1° Ouverture de *Geneviève* (R. Schumann); — 2° Symphonie pastorale (Beethoven); — 3° Divertissement, 1re audition (E. Lalo); allegro vivace, andantino, finale; — 4° Canzonetta du quatuor op. 12 (Mendelssohn); — 5° Ouverture de *Guillaume Tell* (Rossini).

*** Aujourd'hui, à deux heures, quatrième festival populaire du Châtelet. Le programme contient des œuvres de Haydn, Beethoven, Rossini, Méhul, Schubert, une mélodie de Vaucorbeil, un fragment de la suite d'orchestre de Guiraud; un grand poëme symphonique en cinq parties (1re audition) de M. Georges Pfeiffer, *Jeanne d'Arc*, en est la partie la plus importante.

*** On a beaucoup applaudi jeudi dernier, au concert du Grand-Hôtel, un morceau symphonique de M. Bérou, *Echos d'Orient*, et un très-remarquable sextuor d'Emile Pessard. Au programme de ce soir figurent un andate de symphonie d'Hérold et une sérénade de Hærtel (1re audition).

*** La clôture de l'exposition universelle d'économie domestique a eu lieu le 2 décembre; deux jours auparavant, un grand concert avait accompagné la distribution solennelle des récompenses aux exposants. M. Jules Javelot et son orchestre, Mme Marie Bosc, MM. Novelli, Caillot, Marius Labarre et le violoniste Collongues en ont défrayé le riche et intéressant programme : ouverture des *Joyeuses Commères*, menuet de Boccherini, prélude de Bach, duo de la Muette, *Tanko le Fondeur*, légende de E. Reyer, air du *Stabat* de Rossini, trio de *Guillaume Tell*, et enfin *Marche au flambeaux* de Meyerbeer, exécutée sur *douze pianos*, par *vingt-quatre pianistes*. La recette des deux derniers jours est destinée aux victimes des inondations. M. J. Javelot et ses artistes ont également fait abandon d'une partie de leurs honoraires dans ce but.

*** Une réglementation nouvelle va être introduite dans les cafés-concerts, et inaugurera un régime de sévérité que bien des écarts avaient rendu nécessaire. Les programmes devront désormais être soigneusement et exactement rédigés pour que le visa des morceaux par le bureau des théâtres puisse être accordé ou refusé en toute connaissance de cause; aucune modification au programme déposé ne pourra être faite; il n'y pourra figurer plus de quarante morceaux, au lieu de cent ou même cent cinquante, qu'on y inscrivait souvent, non pour les exécuter, ce qui eût été impossible, mais dans le but de rendre l'examen plus difficile. Enfin, et cette clause n'est pas sans importance, aucune pièce appartenant au répertoire des théâtres ne sera visée pour un café-concert si elle n'est accompagnée de l'autorisation écrite de l'auteur. Du reste, une revue sévère va être faite du répertoire complet des cafés-concerts, à tous les points de vue : morale, religion, politique, armée, etc.

*** L'assemblée générale extraordinaire pour la révision des statuts de la *Société des Auteurs, compositeurs et éditeurs de musique*, aura lieu le *lundi 9 décembre*, à une heure très-précise, dans la salle de l'Alcazar, rue du Faubourg Poissonnière, 10. — Messieurs les sociétaires sont instamment priés d'assister à cette réunion.

*** M. Jules Simon vient d'accorder une pension à Couderc, l'excel-

lent artiste de l'Opéra-Comique, dont nous avons dit le fâcheux état de santé.

*** Une messe à orchestre, de la composition de M. Charles Magner, maître de chapelle de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, sera exécutée le 15 courant dans cette église, à l'occasion de la fête patronale, sous la direction de l'auteur. Des élèves de l'École de musique religieuse, des artistes du Théâtre-Italien et le chœur de la paroisse concourront à l'exécution.

*** Un violoniste nègre d'un réel talent, M. Claudio Brindis, s'est fait entendre avec grand succès, ces jours derniers, dans un concert à Saint-Quentin.

*** Le cercle du Nord, à Lille, a donné samedi dernier un grand concert, dont toute la presse lilloise, a constaté le brillant succès. M. Alex. Guilmant, organiste de la Trinité de Paris, y a fait applaudir son double et incontestable talent de compositeur et d'exécutant, avec plusieurs de ses œuvres pour l'harmonium, et notamment la *Prière et berceuse*, et la *Canzonetta villageoise* qui ont été bissées. Mme Penco y a chanté admirablement *Casta Diva*, et le ténor Devilliers, dont la belle voix est bien connue dans le Nord et sur lequel on compte pour un de nos grands théâtres, a su se faire applaudir à côté de cette grande artiste.

*** La Société de Sainte-Cécile de Bordeaux vient de faire exécuter, deux fois de suite et avec un grand succès, la *Messe solennelle* de Rossini. Ces deux auditions ont eu lieu, la première à l'église Notre-Dame, pour la fête patronale de la Société, la seconde, le 1er décembre, dans la grande salle Franklin. Tout Bordeaux dilettante s'y était donné rendez-vous. L'orchestre et les chœurs, au nombre de deux cent-cinquante exécutants, étaient dirigés par M. Varney, directeur de l'école gratuite de musique de la Société de Sainte-Cécile, l'habile et énergique chef d'orchestre du Cercle philharmonique. Les soli ont été parfaitement chantés par Mmes Lafon (soprano) et Stransky (contralto), et MM. Gadilhe (ténor) et Giraudet (basse). M. Kuhn tenait le grand orgue. L'admirable fugue du *Gloria*, le *Crucifixus*, le chœur final du *Credo* et le *Sanctus* ont enthousiasmé l'auditoire, aussi bien à Notre-Dame qu'à la salle Franklin. Après ce double succès, la Messe de Rossini fera certainement, à Bordeaux, le fond d'une bonne partie des solennités religieuses.

*** On nous écrit de Genève : « Le concert donné samedi, salle de la Réformation, par M. H. Kling, comptera comme un grand succès pour ce jeune et déjà célèbre compositeur genevois. Le public était nombreux, l'orchestre excellent, et le programme des plus remarquables; Mlle Sélima Ursenbach, cantatrice suisse, a été rappelée trois fois après sa correcte et brillante interprétation du grand air de la *Reine de Chypre* et de celui de la *Favorite*; MM. Brivadi, flûtiste et Menuk, Lévy, le violoncelliste, ont été vivement applaudis, ce dernier, dans la fantaisie de Seligmann sur *Martha*. La *Soirée de Printemps*, de M. Kling, redemandée, a charmé les auditeurs. Mais la pièce de résistance, le morceau capital, a été le poëme symphonique de l'*Escalade en 1602*, en huit parties, qui fait un véritable honneur au talent de M. Kling: Les applaudissements et les acclamations de l'assistance ont salué ce qu'il y a d'inspiration et de science dans cette œuvre, féconde en promesses, dont la *Marche du duc de Savoie* et le *Psaume 124* sont les épisodes pittoresques. La presse génevoise a félicité M. Kling d'avoir dignement inauguré, par cette audition patriotique, les fêtes locales dites de « l'Escalade » et elle lui demande une seconde édition du concert de samedi dernier. »

*** La consécration religieuse a été donnée dernièrement au mariage de Richard Wagner avec l'une des filles de Liszt, mariage contracté, civilement sans doute, il y a trois ans, puisqu'à cette époque les journaux allemands l'ont annoncé, sans y ajouter aucune explication. Mme Cosima Wagner, née Liszt, est, on s'en souvient, l'épouse divorcée de Hans de Bülow, dont elle a plusieurs enfants. Née catholique, elle a embrassé, à l'occasion de son nouveau mariage, la religion luthérienne, qui est celle de l'auteur de *Lohengrin*. Liszt, — *l'abbé* Liszt, — était présent à la cérémonie. M. et Mme Wagner ont entrepris immédiatement un voyage de découverte artistique; ils sont en quête de chanteurs pour la troupe du théâtre modèle qui se construit à Bayreuth.

*** Les journaux de Naples annoncent que Mme veuve Thalberg a fait exhumer le corps de son mari, qui avait été embaumé, et dont la conservation est parfaite, et qu'elle a obtenu la permission de le placer chez elle, à sa villa du Pausilippe, dans un coffre de verre.

*** Quelques éditeurs anglais introduisent en France des reproductions allemandes au mépris des traités. Le Ministre de l'intérieur vient d'être saisi d'une plainte à ce sujet par les éditeurs du *Ménestrel*, propriétaires d'une valse de Strauss, dont des milliers d'exemplaires ont été expédiés et mis en vente à Paris dans ces conditions.

*** Nous recevons le premier numéro d'un journal de musique qui vient de se fonder à Madrid : *la Armonia*.

*** Aujourd'hui, à 8 heures, salle des Conférences, 26e soirée de famille, littéraire et musicale de M. Alexandre Lemoine.

ÉTRANGER

—

*** *Londres.*— La troupe de M. Mapleson a donné, il y a peu de temps, des représentations à Manchester, où le succès qui l'a accueillie est d'autant plus flatteur que le public y passe pour plus intelligent et plus difficile en matière de théâtre que celui de Londres même. A son retour dans la métropole, M. Mapleson, que le manque de salle empêche de donner, comme chaque année, sa courte saison d'automne, a voulu la remplacer par quelques concerts, et le premier, qui a eu lieu le 23 novembre à Royal Albert Hall, a été splendide. Le *Stabat* de Rossini formait la meilleure partie du programme, dont l'exécution était confiée à l'élite des artistes de Her Majesty's Theatre. — Une *Winter Season Italian Opera Company*, qui donnera, comme son nom l'indique, des représentations italiennes pendant l'hiver, à St George's Theatre, vient de publier son programme. La saison commencera le 10 décembre par *Il Conte Ory* de Rossini. Les principaux artistes engagés jusqu'ici sont : Mmes Rizarelli, Visconti, Danieli, Bundsen; MM. Danieli, Belari, Gordon, Marchetti, ténors; Mottino, Monari-Rocca, barytons; Fallar, Topai, basses; Ettore Fiori, chef d'orchestre. Il sera donné trente-six représentations, dans l'espace de trois mois. Si cette entreprise réussit, on aura l'opéra italien à Londres pendant une grande partie de l'année. — La *British Orchestral Society* a donné jeudi sa première séance, sous la direction de M. George Mount. Elle a pour but de former des artistes anglais et de produire les œuvres de compositeurs anglais. MM. Macfarren, Sullivan, Barnett ont promis leur concours le plus actif. — A Abbotsfield (Somerset), un concert de bienfaisance a permis d'apprécier les remarquables talents de pianistes de Mme et Mlle Mackenzie, et celui d'une cantatrice que Londres a plusieurs fois applaudie, Mlle Lori.

*** *Bruxelles.* — *L'Africaine* exerce toujours une grande attraction sur le public. L'excellente interprétation due aux talents réunis de Mlles Battu, Hamakers et de M. Warot y contribue pour une bonne part. — Mlle Battu vient de signer un engagement pour toute la saison, à la grande satisfaction des dilettantes bruxellois. — M. Charles Miry a donné dimanche dernier, à la salle Marugg, une audition publique de son opéra *le Poëte et sa Vision* (De Dichter en zijn Droombeeld), texte de Henri Conscience. Cette épreuve lui a été extrêmement favorable, et il est probable qu'elle pourra être suivie de celle, plus décisive, de la représentation au théâtre de la Monnaie. — Le deuxième concert populaire a eu lieu le 1er décembre, sous la direction de Vieuxtemps, et avec le concours de Delaborde, qui a exécuté le concerto en *mi bémol* de Beethoven, et deux morceaux de Bach sur le piano à clavier de pédales, construit pour lui par MM. Pleyel-Wolff. L'éminent pianiste a été chaleureusement applaudi, ainsi qu'au concert qu'il a donné le 4 décembre à la Grande-Harmonie, et dont il a fait seul les frais.

*** *La Haye.* — L'Association des artistes musiciens a exécuté avec un grand succès le prologue-symphonie de *la Pucelle d'Orléans*, nouvelle composition de M. Edouard de Hartog.

*** *Vienne.* — Le premier concert de la Société des Amis de la musique (*Gesellschaft der Musikfreunde*) a eu lieu le 10 novembre, sous la direction de Johannes Brahms. Le 15, a été inauguré solennellement l'orgue construit pour la Société par le facteur Ladegast. — Hans de Bülow a donné plusieurs concerts, consacrés chacun à l'un des maîtres du piano. — Le vieux théâtre de l'Opéra, si célèbre pendant un siècle sous le nom de théâtre de la Porte de Carinthie, est en ce moment livré aux démolisseurs. — Mlle Minnie Hauck quitte l'Opéra et vient d'accepter un engagement pour le théâtre de l'Opéra-Comique, dont l'ouverture aura lieu dans quelques mois.

*** *Leipzig.* — Ferdinand Hiller a eu les honneurs du huitième concert du Gewandhaus. On y a exécuté, sous sa direction, sa fantaisie dramatique pour orchestre (prologue-symphonique), composée pour l'inauguration récente du nouveau théâtre de Cologne, et sa deuxième ouverture de concert.

*** *Berlin.* — Une des œuvres les moins connues de Mozart, l'opéra-comique *Belmont et Constance*, a été repris le 29 novembre à l'Opéra, avec un grand succès. Les rôles principaux, qui exigent une grande virtuosité, ont été fort bien chantés par Mlle Grossi (soprano), MM. Schott (ténor) et Woworsky (basse). — Le 30, on a donné *l'Africaine* avec une nouvelle Sélika, Mme de Voggenhuber, qui ne remplace pas absolument la Lucca, mais dont le public apprécie cependant les qualités dramatiques.

*** *Dresde.* — Le cinquantième anniversaire du mariage du roi et de la reine de Saxe, ou leurs « noces d'or » célébrées déjà musicalement au Gewandhaus de Leipzig, l'ont été également ici, et avec cette circonstance intéressante que l'œuvre exécutée a été la cantate composée pour le mariage des mêmes souverains, en 1822, par Charles-Marie de Weber, et qui, restée inédite, n'a été entendue qu'en ces deux seules occasions.

*** *Turin.* — *Il Boscajuolo* ou le Forestier (l'Ame en peine), de Flotow, a été donné pour la première fois le 30 novembre au théâtre Scribe. Les marques d'approbation ont été nombreuses et l'ont emporté sur quelques signes de mécontentement, fort peu justifiés d'ailleurs. Les principaux rôles étaient remplis par Mmes Pernin, Zenoni, le ténor Minetti, le baryton Cuyas et la basse Beretta.

⁂ *Naples.* — *Don Carlos* a été donné pour la première fois la semaine dernière à San Carlo. Les études avaient été dirigées par Verdi, à qui on a fait une ovation au théâtre.

⁂ *Varsovie.* — Ladislas Zelinski a été nommé professeur d'harmonie au Conservatoire, en remplacement de Moniuszko.

⁂ *Moscou.* — Le Théâtre Impérial a donné *l'Africana*, pour le début de la prima donna Vanda Miller, qui a été chaleureusement accueillie. Naudin, Graziani et Mlle Léon Duval ont beaucoup contribué à l'éclat de cette belle représentation. — L'église française a célébré, le dimanche 12/24 novembre, une messe en musique, suivie d'une quête au profit des Alsaciens-Lorrains. Mlle Léon Duval s'est empressée de donner son concours à cette œuvre patriotique. Elle a chanté l'*Ave Maria*, de Gounod, un *O salutaris* et un cantique français avec chœurs, qui a produit une grande sensation. La quête s'est élevée à 700 roubles, quoique l'église, très-petite, n'ait pu donner accès qu'à un nombre très-restreint de Français.

⁂ *New-York.* — Rubinstein et Wieniawski, qui viennent de faire une tournée de concerts dans les villes de l'intérieur, sont toujours, ainsi que Mme Lucca, les idoles du jour. A propos de cette dernière, les journaux de Berlin annoncent que, si elle veut rentrer au bercail, l'amende que l'intendance des théâtres est fondée à exiger d'elle pour la rupture de son engagement, est de huit mille thalers.

⁂ *Le Caire.* — *Gli Ugonotti* viennent d'être représentés avec un immense succès, partagé par Mmes Parepa et Smerowski, le ténor Corsi et la basse Medini.

Le Directeur. G. BRANDUS. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE.

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS & Cie**, 103, RUE DE RICHELIEU

LA

POLKA DES SONNETTES

De la comédie LES SONNETTES, de MM. MEILHAC et HALÉVY

POUR LE PIANO

PAR

M. BOULLARD

CHEF D'ORCHESTRE AU THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Prix : 4 fr. (Avec portrait de Mme Chaumont et de M. Dupuis.) **Prix : 4 fr.**

SÉRÉNADE

Pour chant avec accompagnement de piano

PAROLES DE MÉNARD

MUSIQUE DE

LUCIEN COLLIN

Prix : 3 francs.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES (1851.)

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres :

S. ARTHUR CHAPPELL,

52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855

Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique

Agent à Saint-Pétersbourg :

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui étr adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

ÉTRENNES MUSICALES

PARTITIONS — CHANT & PIANO — ÉDITION-BIJOU — PAROLES FRANÇAISES

RELIÉES, DORÉES sur tranche. — **5 FRANCS NET.** — Ornées d'un très-beau FRONTISPICE.

1. Norma..... BELLINI.
2. Les Noces de Figaro..... MOZART.
3. Le Barbier de Séville..... ROSSINI.
4. Don Juan..... MOZART.
5. L'Italienne à Alger..... ROSSINI.
6. Freyschütz (Robin des Bois).... WEBER.
7. Sémiramis..... ROSSINI.
8. La Flûte Enchantée..... MOZART.
9. Isabelle..... ROSSINI.
10. Joseph..... MÉHUL.
11. La Somnambule..... ROSSINI.
12. Obéron..... WEBER.
13. Le Croisé en Égypte..... MEYERBEER.
14. La Straniera (l'Étrangère)..... BELLINI.

(Les mêmes non reliées, 3 fr. net.)

ALPHONSE LEDUC, éditeur, *rue Le Peletier*, 35. *(Sera continué.)*

LONDRES.—PALAIS DE CRISTAL

NATIONAL MUSIC MEETINGS

Été de 1873.

Concours de Sociétés chorales, anglaises et étrangères, chœurs d'église, chanteurs de *madrigats* et *part songs* anglais, musiques militaires et autres (harmonies et fanfares), chanteurs solistes (soprani, contralti, ténors ou basses), et virtuoses sur la trompette.

La valeur totale des prix qui seront distribués aux plus méritants est de 36,000 francs.

Pour les conditions et détails, s'adresser à M. Willert Beale, Crystal Palace, London.

MAISON **RINALDI** — PIANOS

VENTE — LOCATION

Rue Caumartin, n° 3, au premier.

Près de la Madeleine.

MILLEREAU ET COMPAGNIE

29, rue des Trois-Bornes.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

EN CUIVRE ET EN BOIS

FOURNISSEURS DE L'ARMÉE, DE LA MARINE, etc.

Fabrication supérieure et artistique due au travail et à l'expérience du chef de la maison. D'après ses nouvelles combinaisons mathématiques, M. Millereau a obtenu sur tous ses instruments de bois et de cuivre les résultats les plus satisfaisants, universellement attestés par MM. les artistes civils et militaires.

FABRIQUE Gle D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

JULES **MARTIN**, successeur de DARCHE.

FOURNISSEUR DES THÉATRES ET CONCERTS

Rue de Rivoli, 140.

LUTHERIE ancienne et moderne.

RÉPARATIONS et ÉCHANGES

MATÉRIEL considérable pour la fourniture et la LOCATION des grands ORCHESTRES

Accessoires pour la SCÈNE, etc.

L'IMPRIMEUSE

BERRINGER

BREVETÉE S. G. D. G.

Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires, rapports, plans, dessins*, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

Vient de paraître :

RECUEIL DE 55 PRÉLUDES POUR HARMONIUM

Par L. CZERNIEWSKI.

ORGANISTE A PAU. — PRIX NET : 5 FRANCS.

Paris, chez GRAFF, éditeur de musique religieuse 1, rue de Mézières.

OREILLE son anatomie, ses fonctions. **ACOUSTIQUE** sa théorie, ses lois. **SURDITÉ** Bruits dans les oreilles, leur traitement. 1 vol., 2 fr. — Dr Guérin rue de Valois, 17, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 50. — 15 Décembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 21 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 31 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

1873 **PRIMES** 1873

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale
A l'occasion du renouvellement de l'année.
40e ANNÉE DE SON EXISTENCE.

CHANT

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO
DU
FREYSCHÜTZ
AVEC LES *RÉCITATIFS* D'HECTOR BERLIOZ
Paroles de PACINI
A laquelle la prochaine reprise à l'Opéra du chef-d'œuvre de Weber donne un intérêt d'actualité.

PIANO

SOUVENIRS DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE
Un Volume in-4° contenant :
SIX PARTITIONS POUR PIANO
PAR CH. V. ALKAN

I CIELI IMMENSI NARRANO
DU 18e PSAUME DE MARCELLO.

JAMAIS DANS CES BEAUX LIEUX
de l'ARMIDE de Gluck.

CHŒUR DES SCYTHES
DE L'IPHIGÉNIE EN TAURIDE, DE GLUCK.

ANDANTE
De la 36e symphonie de HAYDN.

LA GARDE PASSÉ, IL EST MINUIT
DES DEUX AVARES DE GRÉTRY.

MENUET
DE LA SYMPHONIE EN MI BÉMOL DE MOZART

TROIS AIRS DE BALLET INÉDITS DE
MEYERBEER
Intercalés dans le 3e acte des HUGUENOTS Au théâtre de l'Opéra
Transcrits pour le piano par **A. MÉLIOT.**
COMPLÉMENT NÉCESSAIRE DE LA PARTITION DES *HUGUENOTS*

Ces Primes sont à la disposition des personnes qui renouvelleront leur abonnement, et des abonnés nouveaux.

SOMMAIRE.

La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** — Célébrités musicales du passé. Sainte Cécile. **Ernest David.** — Société des concerts du Conservatoire. Premier concert. **Ch. Bannelier.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(14e article.) (1).

SEIZIÈME SIÈCLE

VI

LA RENAISSANCE ET LA RÉFORME (*Suite*).

Avec le temps, la foule qui se pressait aux *Mystères* diminua. Les grandes fêtes féodales disparurent dans les rapports fréquents des sociétés de plus en plus civilisées. Le théâtre se substitua, dans les récréations populaires, aux jeux primitifs du *gay sçavoir*. Passée de mode, délaissée, misérable, la ménestrandie, malgré ses règlements et sa force d'association, en vint, de chute en chute, de malheurs en désastres, à ne plus être qu'une répugnante séquelle traînant par les rues de la grand'ville les fils déguenillés de Villon, de Roger Bontemps, de Thibault le Vielleur, « l'illustre polisson » : bouffons, faux-bourdons, bateleurs, écoliers vagabonds, joueuses de mandore, mendiants rabâcheurs de complaintes, virtuoses du marchand d'orviétan ou de reliques, coureuses de balade, traîneurs de sandales assoiffés et paillards.

Le ménestrel n'était plus... Le chansonneur le remplaçait en ces jours de dissensions et de guerres civiles. Une belle plaque aux armes royales sur l'épaule, il battait le pavé en véritable triomphateur, débitant la satire rimée de la veille, la *turlutaine* du lendemain, dans le mouvement industriel du vieux Paris que Jannequin, grand amateur de pittoresque, a dépeint, en dépit des formes lourdes de l'ancien contrepoint, sous des traits gracieux et enjoués. Ainsi, allaient-ils criant : « Voyez les *Dicts et ventes d'amour* : le *Doctrinal des filles et garçons à marier ;* la *Vie et trespassement de Caillette ;* la *Force des mal-mariés ;* le *Testament de la guerre qui règne à présent sur la terre*... Voyez, voyez la *Pénitence des femmes obstinées contre leurs maris*, les *Quatrains* de messire Guillaume de Villeneuve, le *Dieu gard*! du sieur Marot; les *Epitaphes composez sur le trespas de feue très-excellente et très-débonnaire princesse Claude, par la grâce de Dieu royne de France et duchesse de Bretagne*... Achetez *Balades* et *Rondeaux*; écoutez la

(1) Voir les nos 32, 33, 34, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 47 et 49.

Chanson nouvelle des cris de Paris qui se chante sur la volte de Provence !... Voulez-vous de la poudre des lyres d'Amphion, Arion, et Orphée, des flûtes de Marsyas et de Pan, du chant des syrènes, de l'harmonie des cieux, des timbales des Turcs, des vielles des aveugles, des trompes des laquais, des guimbardes et des tambourins des Basques, le tout incorporé en haute gamme pour faire ouïr les sourds ?... Demandez l'Essence tirée de l'harmonie d'un violon, préparée par un maître d'escrime, avec le suc d'une volte, pour guérir la paralysie... » Ainsi criaient-ils, tant que la voix était bonne et la face enjouée. Sur leurs vieux jours, ils n'avaient plus que la ressource bien aléatoire de briguer leur entrée dans la corporation des jurés-crieurs, avec trompettes, sonnettes ou tambours qui annonçaient le vin, le poisson, et aussi la mort des rois et des personnages de marque et clochetaient, la nuit, les trépassés.

Les âges devenaient sévères. Tout tendait à se classer, à s'organiser, à se solidariser. Pour être quelque chose par soi-même, il fallait que l'individu se rattachât à un groupe, caste ou corporation. Entraînés hors du mouvement, les isolés, les indépendants du corps social tombaient forcément dans les abîmes de la misère, de la haine, de la persécution. Les ménestrels étaient devenus petits marchands ou petits fonctionnaires.

D'aucuns, cependant, des plus fidèles à leurs traditions, redoutant le séjour des villes où la police les tracassait, où leurs instincts d'indépendance se trouvaient comprimés, s'étaient réfugiés dans les campagnes. Ce n'étaient point les plus à plaindre : outre qu'ils y trouvaient de fréquentes occasions d'exercer leurs talents, en formant l'orchestre obligé des divertissements publics et privés, ils devenaient à de certaines époques de l'année les mystérieux et fantastiques « sonneurs » des sabbats auxquels les paysans se rendaient dans les bois et les fermes écartées, pour se dédommager sans doute de ne pouvoir assister aux représentations théâtrales des villes qui mettaient invariablement le diable en scène.

C'était la reprise de la grande orgie païenne, que ces sabats, la révolte nocturne des serfs contre le Dieu du prêtre et du seigneur ! Le chef des insurgés se nommait Satan. Les séances commençaient à la nuit et finissaient au chant du coq. Les couples emportés par le tourbillon de la ronde démoniaque formaient une force aveugle. Ils tournaient dos à dos, les bras en arrière, sans se voir, ne regardant que la nuit, la fumée, le brouillard de la prairie fuyante. « Par moments, a écrit Michelet, les dos se heurtaient et claquaient ; bientôt personne ne connaissait plus son voisin ni soi-même. » On ne se sentait que dans l'ensemble et comme membre du grand corps, confus, haletant, qui tourbillonnait. Comme les sorcières vendant leurs drogues, les ménétriers y réclamaient un droit de présence et se faisaient payer fort cher. Long fléau de l'humanité qui, en provoquant les procès de sorcellerie, créa, d'une part, des hallucinés, de l'autre, des bourreaux !

Aux pays d'outre-mer, il y avait encore, Henri VIII régnant, des *Juglears* et *Minstrels* nomades qui allaient de ville en ville, se présentant aux portes des châteaux et des tavernes, récitant des « moralités » ou des bouffonneries. Sous Elisabeth, on en retrouve quelques-uns, mais déjà déconsidérés. En 1575, le comte de Leicester, dans la fête célèbre qu'il donna à cette reine, fit paraître un personnage vêtu comme les anciens ménestrels. « Il fit d'abord trois révérences profondes, toussa pour éclaircir sa voix, essuya ses lèvres du creux de sa main, et, après avoir préludé un instant, chanta une romance héroïque sur un fait tiré de la vie du roi Arthur. » Vers la fin du seizième siècle, les ménestrels étaient tombés en Angleterre dans un si grand mépris qu'on publia une ordonnance par laquelle « tout ménestrel errant était mis au rang des mendiants, vagabonds et gens sans aveu, et puni de même. » Cette loi les anéantit. Depuis lors, l'histoire européenne n'en fait plus mention.

***

L'esprit d'opposition qui ne saurait périr en France, et les manifestations lyriques, toujours vivaces et goûtées, passèrent, dans la pleine liberté du seizième siècle, des ménestrels et des trouvères à certains groupes d'esprits jeunes, francs, ingénieux, gaillards et fins, braves et délicats, uniques de trempe, qui parurent quelque peu licencieux, même en ce temps-là, et qui s'inspiraient eux-mêmes et s'enhardissaient à l'esprit pur et direct des sources antiques.

L'enseignement de la musique, surtout de la musique vocale, s'était répandu dans les universités ; il y figurait parmi la *clergie* des sept arts libéraux, entre l'astronomie et la géométrie ; les étudiants s'exerçaient à la pratique du chant simultané, et ils avaient des recueils de chœurs adaptés surtout à leurs exercices religieux. Donnant libre carrière à leur verve, ils appliquèrent les formules de ces chorals à de mordantes parodies, composèrent, à l'exemple des moines, nombre de chansons satiriques et érotiques qui ne manquaient ni de l'originalité, ni de la couleur, ni de la vive allure, ni de la chaleur féconde de la véritable poésie, et créèrent entre eux des corporations dont les statuts burlesques reproduisaient la hiérarchie, le cérémonial, les us et coutumes universitaires : réceptions officielles, examens, épreuves, admissions aux divers grades, banquets. Chacune de ces associations avait son code, ses lieux de réunion, ses fêtes, ses chants. Il se constitua ainsi en pleine basoche, sur les bancs même de la docte Sorbonne, une véritable caste de musiciens-poëtes, une vaste société couplétière et lyrique qui sut défendre vaillamment, comme Olivier Basselin et les foulons normands, l'indépendance nationale, chansonnant les envahisseurs maudits avec un ardent patriotisme, avec un entrain magnifique, et faisant pleuvoir sur les puissants de l'époque des traits plus acérés que le fer de ses dagues. Jeu dangereux ! Les clercs qui s'accordaient l'épithète de *joyeulx* eurent souvent à rabattre de leurs joyeusetés, car plusieurs furent pendus.

Mais l'ironie gauloise est quelque chose de si persistant et de si subtil, qu'il n'est ni censeur, ni législateur, ni bourreau qui la puisse contenir. Sous François Ier, sous Henri II, sous Charles IX, sous Henri III, les vaudevilles et les noëls foisonnèrent à ce point, que l'on a pu écrire en couplets du temps l'histoire de ces règnes. La censure avait beau multiplier les mesures préventives, et l'*Enchiridion des causes criminelles* prévoir les abus auxquels pouvaient donner lieu « les malicieuses compositions, brocards et chansons de moquerie fameux ou fameuses des jeux, ballades et invectives, » la satire lyrique redoublait l'arquebusade de ses épigrammes, et les confrères de l'hôtel de Bourgogne, en lutte contre la mauvaise fortune, relevaient leur théâtre, non pas avec les tragédies de Jodelle, les pièces de Robert Garnier, de La Péruse ou de Baïf, mais bien en jouant des centaines de fois la *Farce de Pathelin* qui oppose à la vénalité des gens du roi, à l'avarice et à la solennelle bêtise de la bourgeoisie, l'intelligence, l'astuce, l'esprit de ressources du peuple ignorant ou parvenu par ses talents.

Au surplus, les clercs chansonniers de la Renaissance semblent s'être fort peu occupés des rigueurs légales sans cesse suspendues sur leurs têtes. C'est toute une bande spirituelle, goguenarde et rieuse, s'éveillant tard, — il est inutile de se lever avant le jour, a dit David, — réjouissant aussitôt ses esprits, déjeunant, pour abattre la rosée et la fraîcheur de l'air, de belles carbonades arrosées de purée septembrale, devisant joyeusement, déployant ensuite force cartes, force dés et grand renfort de tapis. « Ils advisoient une fois le mois quelque jour bien clair et serein, auquel bougeoient au matin de la ville et alloient à Gentilly, ou à Boulogne, ou à Montrouge, ou au pont de Charenton, ou à Vanves, ou à Sainct-Clou. Et là passoient toute la journée à faire la plus grand'chère dont ils se pouvoient adviser : raillants, gaudissants, buvants d'aultant, jouants, chantants, dansants, se veaultrants en quelque beau pré, dénichants des passereaulx, prenants des cailles, peschants aux grenouilles et escrevisses ; en ce beau pré ils recoloient par coeur quelques plaisants vers de Virgile, de Politien et les mettoient en rondeaulx et ballades. »

Ils étaient superbes en ces jours de liesse et de villégiature : eux, avec leurs chausses de migraine brodées et déchiquetées, les bas de couleurs assorties, le pourpoint de drap taillé à la parangon, les aiguillettes de soie aux ferrets émaillés, les ceintures de la couleur du pourpoint, le bonnet de velours noir, le poignard à manche curieusement travaillé ; — *elles*, en belles basquines de camelot, en cotte de cannetille, coiffées, au printemps, à l'espagnole ; en été, à la turque et toujours le beau panache bien garni de papillettes de clinquant.

L'hiver venu, on s'accointait aux tavernes choisies. De ce temps datent les cabarets artistiques et littéraires. C'étaient alors le *Pot d'estaing*, la *Lanterne* en la Cité, le *Pilon*, le *Dauphin*, la *Fleur de Lys*, l'*Escu de France*. Ronsard, qui logeait rue des Fossés-Saint-Victor, buvait, à journée faite, au *Sabot*, faubourg Saint-Marcel : l'indiscret Furetières nous apprend que sa Cassandre, si pompeusement chantée, n'était autre que la cabaretière. En ces après-dînées, toutefois, on ne faisait pas que boire ; d'autres loisirs occupaient cette vaillante et savante jeunesse. Les musiciens chantaient les poëtes, comme plus tard on mit en musique des fragments du *Voyage de Chapelle et Bachaumont* : « Quand notre Mabile de Rennes, lit-on dans les *Contes d'Eutrapel*, entonnait un lai de Tristan le Lyonnais sur sa viole, ou une ode de ce grand Ronsard, n'eussiez-vous juré que celui-ci, sous le désespoir de sa Cassandre, se voulût confiner et rendre en la plus étroite observance et ermitage qui soit sur le mont Serrat ?... » Chose étonnante ! ainsi chanté par Mabile, Ronsard produisait l'effet d'un amoureux passionné.

Le seizième siècle n'isola pas volontiers la musique des réunions convivales : sous ce rapport, autant que par ses goûts classiques, il fut essentiellement grec. Un grave personnage d'alors, Jean-François de Cécier, auteur de la *Briève Instruction de musique, dédiée à Messieurs les nobles Syndics et Conseil de la ville de Morges* (Suisse), recommande le plus sérieusement du monde de lire la gamme qu'il vient d'expliquer pour enseigner les premières règles du chant « par le moyen de la quatrième clef de musique qui est celle de la cave au bon vin. » C'est l'esprit du temps : il n'y a pas lieu de s'en offusquer. Nos pères ont été d'intrépides buveurs et festoyeurs en musique. La plaisanterie la plus populaire de la bourgeoisie parisienne d'alors, c'est la *Taverne en musique* :

Tous ces libres chanteurs étaient, hélas! sujets de nature à une maladie qu'on appelait en ce temps-là *faulte d'argent, c'est douleur nompareille*. Voilà le ver rongeur, voilà le coin pénible de l'existence de ces ancêtres de Gil Blas et de Figaro : l'escarcelle se présente à eux comme une question à la fois importante et légère, objet avoué de poursuite et de raillerie, un jeu et une occupation continuels et à toute heure sur le tapis. Eh bien! dans leur misère, ils se sont montrés la plupart véritablement philosophes; ils ont su — peu scrupuleux, il est vrai, mais au demeurant les meilleurs fils du monde, — ils ont su être ni glorieux, ni timides, ni envieux, ni flatteurs, ni trop préoccupés visiblement des besoins, des soins, des embarras de leur métier ou de leur art, lorsque le dédain et les manières de tout ce qui les environnait, concouraient à les abaisser. Ils avaient bien plus qu'on ne croit le courage de soutenir leur esprit et leur sentiment au-dessus de leur condition. Et ce fut encore dans le groupe pressé des poëtes, des sculpteurs, des peintres, des érudits, des penseurs et des musiciens de la Renaissance que l'on a cru, plus longtemps, plus fermement qu'ailleurs, que le meilleur moyen de faire sa fortune, c'est encore de la mériter, et qu'il n'y a que le talent réel pour arriver aux succès durables.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La suite prochainement.*)

CÉLÉBRITÉS MUSICALES DU PASSÉ.

SAINTE CÉCILE

SON INFLUENCE SUR LES PROGRÈS DE LA MUSIQUE.

(2e article) (1).

II.

CÉLÉBRATIONS MUSICALES DE LA SAINTE-CÉCILE EN FRANCE.

Les célébrations les plus anciennes que l'on connaisse de la Sainte-Cécile ont eu lieu en France. La première mention de la sainte a été faite par un historien français ; le plus ancien service religieux pour l'anniversaire de son martyre a paru dans un rituel français, et les premiers exemples dont on se souvienne de solennités de la fête de sainte Cécile ayant en vue les progrès de la musique, ont été donnés par des villes de France. Ces réunions portaient le nom générique de *Puy*, mot qui dérive de *Podium*, « colline, ou emplacement choisi comme amphithéâtre naturel pour » entendre les débats de nos premiers poëtes. » Les *Puys de palinods* ou *Puys d'amour*, étaient sous l'invocation de la Vierge Marie ; mais les *Puys de musique* étaient sous celle de sainte Cécile. Nous allons étudier ces derniers, les autres n'ayant rien de commun avec notre sujet.

On ne rencontre dans l'histoire de France que fort peu de traces de ces assemblées, qui eurent cependant sur l'art musical une influence considérable ; nous n'avons de renseignements certains que sur trois fondations de ce genre : l'une à Paris, la seconde à Rouen et la dernière à Évreux. On pourrait, à la vérité, supposer qu'une institution analogue exista au Mans : mais le seul document qui s'y rapporte est une lettre insérée dans le *Mercure de France* (1732), dont l'auteur dit avoir vu une affiche ou circulaire par laquelle « le maître de chapelle du Mans invite tous les musiciens » du royaume à mettre en musique un morceau destiné à servir de » motet à la messe de sainte Cécile. La meilleure composition » recevra en récompense une croix d'or. » Mais rien ne prouve qu'il se soit agi d'une fondation régulière.

L'*Histoire de la cathédrale de Rouen*, par D. Pommeraye (1686) est le seul livre où il nous soit possible de puiser quelques éclaircissements, peu développés d'ailleurs, sur les *Puys de musique* en cette ville. On y voit qu'en 1601 ils existaient depuis longtemps déjà et qu'une Société s'était constituée pour en prendre la direction ; mais l'auteur ne dit, sur l'époque de son origine, rien de plus positif que ces mots : « Il ne nous paraît pas à quel temps la Société » a été établie ; je croirais aisément qu'elle est ancienne, mais que » d'abord elle n'a pas été en l'état où nous la voyons aujourd'hui » (1686). » — Il nous apprend plus loin qu'en 1601, il avait fallu prendre des mesures pour modérer les dépenses des *princes* : c'est ainsi que l'on qualifiait les personnes élues chaque année pour présider ces réunions et sur lesquelles on trouvera plus loin des détails circonstanciés. Disons d'abord qu'aucune idée de noblesse ou de supériorité quelconque n'était attachée à ce titre ; c'était tout bonnement le *princeps* ou *premier* des sociétaires chargé de la direction de la fête annuelle de sainte Cécile. — Toujours est-il qu'en 1660, le Puy de Rouen semble avoir été en décadence complète ; car le 11 octobre, plusieurs membres se réunirent pour *tâcher de rétablir la confrérie*. Ils fixèrent à 150 livres seulement les dépenses que pourrait faire le prince ; il fut arrêté, en outre, le 16 juin 1661, « qu'à l'avenir les prix donnés aux musiciens seraient de la valeur de 100 livres. » Le 11 octobre 1666, un nouveau sociétaire fonda « pour le 2me prix des motets à deux chœurs » une écritoire d'argent de la valeur de 30 livres. » Il est donc certain qu'il y avait deux prix pour les motets à deux chœurs, mais rien ne nous permet de supposer ce qu'ont pu être les autres prix et c'est tout ce que nous savons sur le Puy de musique de Rouen.

Quant à la Société de Sainte-Cécile établie à Paris, nos documents ne sont pas plus riches. Les seuls qui nous restent se trouvent dans l'acte de fondation de cette Société en 1575, imprimé chez Adrien Le Roy et Robert Ballart, en 1576. Ici, du moins, nous sommes fixés sur l'origine exacte de cette confrérie pour laquelle, malgré le patronage qu'elle avait choisi, la musique n'était pas le point essentiel, car voici tout ce qu'en dit cet acte : « Seront avertis tous bons et excellents musiciens de ce royaume » et autres, d'envoyer, si bon leur semble, audict jour et vigille » saincte Cécile quelques motetz nouveaux ou autres cantiques » honnestes de leurs œuvres pour estre chantées : afin de cognois- » tre et remarquer les bons auteurs nommément celuy qui aura » le mieux faict, pour estre honoré et gratifié de quelque présent » honorable, ainsi que l'on advisera. »

Il n'est pas autrement question de la valeur du prix, que rien ne nous fait présumer, et le reste de la fondation ne s'occupe plus que d'un service funèbre pour les membres défunts, de cierges, de pain bénit, etc. ; enfin, c'est plutôt une fondation de fabrique que

(1) Voir le n° 47.

celle d'une association qui aurait eu pour but de faire fleurir l'art musical.

Mentionnons aussi une œuvre dramatique et musicale intitulée : *La Céciliade, ou le martyre sanglant de sainte Cécile*, publiée à Paris en 1606, par Nicolas Soret, mais qui ne fut représentée que devant la Cour. Elle offre plutôt le caractère d'un ballet que d'un drame lyrique. Les chœurs furent mis en musique par Abraham Blondet, chanoine et maître de musique de Notre-Dame de Paris, qui, en 1611, publia de son côté un recueil intitulé : *Officium D. Cæciliæ virginis et martyris musicorum patronæ concentibus expressum*, contenant les vêpres de sainte Cécile à quatre voix, des psaumes à cinq, et des messes à dix voix. Tout cela est assez pauvre d'inspiration, mais l'harmonie et la disposition des parties sont assez bien entendues.

Nous arrivons enfin au Puy de musique d'Evreux, et ici les renseignements abondent, grâce à MM. Bonnin et Chassant, qui ont publié, en 1837, l'extrait d'un registre découvert par eux dans les archives de l'Eure et portant ce titre : « Cy est le livre de la fondation » du service faict et estably en l'honneur de Dieu, soubz l'invo- » cation de madame saincte Cécille, en l'église Notre-Dame d'Eureux, » au iour et feste d'icelle saincte par chacune anée à venir à per- » pétuité. »

L'association se composait du doyen, de tout le chapitre, des chantres et des clercs de semaine de la cathédrale d'Evreux, auxquels se joignirent les principaux habitants de la ville et même du dehors. On voit dans ce registre la désignation des messes que l'on devra chanter; les psaumes, les antiennes, etc., et l'on n'y a pas oublié les droits de chacun des célébrants ecclésiastiques et séculiers. — Ainsi l'organiste avait 7 sols et le souffleur 6; ce qui permet de croire qu'on les prenait tous deux pour des manœuvres et que l'on ne faisait guère plus de cas de l'un que de l'autre.

Jusqu'en 1573 aucune fondation n'avait été instituée; mais le 5 novembre de cette année ce projet fut réalisé. Parmi les vingt et un fondateurs, on comptait Jehan Du Buz, organiste; Jehan Boette, maître des enfants de chœur; Eustache le Flament, chantre; Jehan de la Roque, président de la Cour des aides de Normandie; Guillaume Costeley, organiste et valet de chambre du roi Charles IX (1); Robert Motte, chantre de la chapelle royale, etc., etc. — D'après le procès-verbal de cette séance, l'assemblée avait pour but « de fournir aux frais du service qui doit estre establi à perpétuité. » Les membres s'engageaient à déposer entre les mains des chanoines « huit vingt livres », moyennant quoi, le chapitre garantissait sur les revenus de la cathédrale une rente perpétuelle de 8 livres « pour estre payée annuellement selon les désignations espécifiées » par l'association aux chanoines, diacres, sous-diacres, clercs, » choristes, organistes et autres ayant pris part aux cérémonies » de la veille, du jour et du lendemain de la fête de sainte Cécile.»

Il fut décidé, en outre, qu'on élirait tous les ans un *prince*, non rééligible, qui serait chargé des arrangements généraux de la fête et qui devrait payer de ses deniers, si les fonds de l'association ne suffisaient pas, les tentures de l'église, les cierges, fleurs et accessoires nécessaires à la décoration de la chapelle et de la statue de sainte Cécile. De plus, il devait « préparer lieu honneste et la table » pour, après la grande messe du jour de la dicte feste, recepvoir » amiablement la compagnie aux convives du disner qui se pas- » sera sans aulcun scandalle, insolence ou excès, en quoi ne sera » obligé le dict prince, faire aultre fraiz, s'il ne lui plaist, car » chacun des fondateurs fera porter son vivre. » — Puis, avant la fête on lui remettait une pièce portant ce titre : « Copie du contenu » au gref que l'on baille au prince pour le rendre certain du devoir » de sa charge:

Prince qu'il plaist à Dieu sur nous constituer,
Icy est le moyen de la feste conduire;
Puisqu'avez cet honneur, il faut, sans se tuer,
Pour l'année en suivant si bien s'évertuer,
Qu'en tout puisse de Dieu le service reluire.

(1) Costeley fut le premier prince élu au Puy de musique d'Evreux. Il était né à Paris, en 1531, de parents écossais. Après s'être démis de sa charge auprès du roi, Costeley était venu finir ses jours à Evreux où il possédait un domaine.

Tous les trois ans, on devait élire un trésorier, gardien de la caisse renfermant les papiers et livres de la fondation. Après la messe, il distribuait aux pauvres une aumône de 25 sols.

Jusqu'ici rien de musical. Service religieux et banquet, voilà de quoi se composait la fête de sainte Cécile. Mais, en 1575, Louis Le Mercié, vicomte d'Evreux, étant prince, une extension très-importante fut donnée à la cérémonie par l'institution de prix pour les meilleures compositions sacrées et profanes. Afin d'exciter l'émulation des musiciens les plus distingués de France et de l'étranger à se disputer ces prix, on décida que l'on ferait imprimer tous les ans par « Adrien Le Roy, imprimeur de musique du Roy, » demeurant à l'enseigne du Mont-Parnasse, au Mont-Saint-Hilaire, » à Paris, 200 affiches qui seraient distribuées dans diverses villes, » trois mois au moins avant la tenue du Puy, afin que par icelles » plusieurs musiciens soient invitez d'envoyer de leurs œuvres au- » dict Puy. » Les prix se distribuaient ainsi : Pour un motet latin à cinq parties et deux ouvertures « dont le texte sera en l'hon- » neur de Dieu ou collaudation de la Vierge, » *l'orgue d'argent*; « et au débattu qui est le meilleur d'après , » la *harpe d'argent* : pour une chanson à cinq parties « à tel dict qu'il plaira au facteur hors texte scandaleux » le *luth d'argent*, et au débattu la *lyre d'argent*: pour un air à quatre parties « trouvé le plus agréable, » le *cornet d'argent* : pour une chanson à quatre parties « légère, facétieuse aussi, » la *flûte d'argent;* enfin au meilleur sonnet français « faict à deux ouvertures », le *Triomphe de la Cécile enrichi d'or* qui était le plus grand prix. — La forme et la façon de ces prix étaient, au préalable, approuvés par les fondateurs et fournis le plus souvent par « maistre Jehan Laurent, orfèvre, demeurant » à Paris, sur le Pont-au-Change, à l'enseigne du Moulin. » — Quant aux compositions, les candidats devaient les envoyer au maître des enfants de chœur, qui était tenu de les enregistrer dans un livre *ad hoc*.

Les fondateurs élisaient ensuite un « Doyen du Puy, » lequel, après s'être adjoint un certain nombre de membres de la congrégation, experts et compétents en matière musicale, jugeait les compositions rivales que l'on faisait chanter par le chœur de la cathédrale.

L'Association prospéra et s'augmenta tous les ans de nouveaux sociétaires; son importance peut être appréciée par ce fait, inséré tout au long dans les annales du Puy de musique d'Evreux pour l'année 1578, sous le principat de Robert de Quénet, abbé de Conches et de la Noe : « Mon dict seigneur (le duc d'Aumale) n'estoit » présent; madame son espouse assista durant toute la solennité et » par son commandement fust inséré au présent répertoire ce que » dessus. » La duchesse d'Aumale n'avait donc pas dédaigné de prendre part au banquet, bien qu'il ne s'y trouvât que des hommes; preuve évidente que tout s'y passait avec décence et dignité. Robert de Quenet, prince, se chargea de toutes les dépenses de la fête qui eut lieu à l'évêché. Du reste, les princes, à Evreux comme à Rouen, se piquaient d'honneur en prenant à leur charge tous les frais, quoi que rien ne les y obligeât, et quelquefois il leur fallut débourser des sommes importantes.

Pendant une période assez longue, le Puy de musique d'Evreux eut un cours régulier, florissant, et les plus grands musiciens du temps ne dédaignèrent pas d'y prendre part, car parmi ceux qui furent couronnés, on lit les noms d'Orlando de Lassus, maître de chapelle du duc de Bavière, l'émule de l'illustre Palestrina; d'Eustache du Caurroy, surnommé par ses contemporains le *Prince des professeurs de musique*, chantre de la chapelle du roi; de Jacques Salmon, valet de chambre de Henri III, l'un des collaborateurs du fameux *Ballet comique de la Royne*, etc., etc. Mais les troubles de la Ligue qui, vers 1589, agitèrent le pays après la mort de Henri III, et les guerres qui précédèrent l'avénement de Henri IV au trône de France, empêchèrent les réunions musicales et le Puy perdit peu à peu sa renommée. On ne cessa pas cependant d'élire annuellement un prince, et la cérémonie religieuse eut probablement toujours lieu; mais on est presque certain qu'aucune fête séculière, qu'aucun festival ne se tint entre 1589 et 1600. Toutefois, la liste des princes se continue jusqu'en 1602, et bien que la Société reçût encore de nouveaux membres en 1612, bien qu'une quittance de Nousset, orfèvre à Evreux, de 1614, prouve le paiement

de quatre prix d'argent, il n'est plus fait mention de célébration ecclésiastique ou profane après cette époque qui termine pour nous l'existence du Puy de musique d'Evreux.

Il faut regretter que MM. Bonnin et Chassant n'aient pu retrouver les livres dans lesquels on inscrivait les compositions couronnées, qui seraient d'un si puissant intérêt pour les musiciens; le seul renseignement qu'ils aient découvert dans les années postérieures à 1614, est une entrée d'écriture dans un obituaire pour 1774, appartenant aux archives de la cathédrale d'Evreux, qui paraît signifier qu'une cérémonie fut célébrée en cette année à l'occasion de la fête de la sainte et que le lendemain une messe de *Requiem* fut chantée pour les membres défunts de la confrérie de Sainte-Cécile. Il ne me semble donc pas improbable que, malgré le déclin et la dissolution de la fête séculière, les autorités ecclésiastiques de la cathédrale d'Evreux aient continué jusqu'à la révolution de 1789 à fidèlement observer les clauses du contrat consenti en 1573 par leurs prédécesseurs.

Bien des sociétés philharmoniques modernes, bien des associations instrumentales et chorales, tant à Paris qu'en province, se sont placées sous l'invocation de sainte Cécile; mais il n'est pas, que je sache, dans les coutumes de ces corporations, de célébrer, d'une manière particulière et comme on le faisait aux Puys de musique d'Evreux, la fête de leur patronne.

Ernest David.

(*La suite prochainement.*)

SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE.

46me année. — 1er concert, le dimanche 8 décembre 1872.

Point de nouveautés au programme; en revanche, nous constatons à l'orchestre deux faits importants : la présence, désormais définitive, de M. E. Deldevez au pupitre directeur, et l'installation d'un grand orgue.

M. Deldevez est le cinquième de la dynastie fondée par Habeneck. Le célèbre chef d'orchestre et son successeur Girard ont gardé le sceptre jusqu'à leur mort, le premier de 1828 à 1849, le second jusqu'en 1859; MM. Tilmant et George Hainl se sont retirés, l'un en 1863, l'autre en 1872, pour raisons de santé. De leurs mérites divers nous n'avons rien à dire ici; mais c'est un article de foi, désormais bien établi, qu'Habeneck les résumait tous. Nous y adhérons volontiers, sachant par maint exemple que ces grands initiateurs impriment dans leur œuvre une trace profonde, où ceux qui viennent après eux n'ont qu'à entrer et à se maintenir. C'est dans la tradition établie par Habeneck, qui voyait loin et juste, que la Société des Concerts a trouvé et assuré sa supériorité; et le meilleur chef d'orchestre sera celui qui, doué d'ailleurs des qualités indispensables à l'emploi, s'en pénétrera le mieux. Ceci ne veut pas dire qu'il faille se confiner dans un cercle étroit, et pousser l'esprit conservateur jusqu'à exclure absolument les compositeurs vivants,— comme le conseillait dernièrement un membre de la Société, l'un des plus jeunes pourtant et de ceux qui ont le plus de talent; — car enfin Habeneck a joué aussi quelquefois les *jeunes*, ses contemporains; mais, même dans le choix des œuvres nouvelles et jusque dans leur exécution, la tradition aura aussi son rôle, qu'un bon chef d'orchestre doit savoir comprendre. L'autorité légitime que nul n'ose lui contester, sachant de quelle source respectable elle vient, nous permet donc d'établir cet axiome : au Conservatoire, sans la tradition, point de salut.

La Société des Concerts lui a, du reste, rendu un hommage formel, en se donnant pour chef un musicien émérite comme M. Deldevez, blanchi sous le harnais, et qui a fait ses preuves. Nous ne pouvons, toutefois, nous défendre d'une certaine appréhension, que le concert de dimanche dernier et d'autres où M. Deldevez a tenu occasionnellement l'archet conducteur, nous ont fait concevoir : c'est que beaucoup de mouvements *allegro*, dans les œuvres du répertoire, ne soient sensiblement ralentis. Il nous a paru en effet que, par tempérament, M. Deldevez recherche clarté et la netteté de l'exécution de préférence au brio et à l'éclat, et qu'il se préoccupe avant tout des moyens d'assurer les qualités qui lui sont chères, quand même il devrait en résulter un allanguissement du rhythme; il nous semble être, en un mot, l'antipode de M. Pasdeloup. L'ouverture d'*Euryanthe*, par exemple, a certainement perdu de son effet à n'être pas prise tout à fait dans le mouvement normal, aussi bien que l'introduction de la symphonie en *la* de Beethoven. Nous voulons espérer que ces critiques ne trouveront pas longtemps à se placer, et que M. Deldevez donnera bientôt de tout point raison au vote qui lui a confié la direction du premier orchestre du monde.

L'orgue installé au fond de la salle des concerts par M. Cavaillé-Coll est un excellent instrument, dont on ne tardera pas à sentir toute l'utilité dans l'exécution d'un bon nombre d'œuvres religieuses où il existe une partie d'*organo obbligato*. Le public a fait à cette innovation un très-sympathique accueil; lorsque les panneaux de l'hémicycle se sont ouverts, au moment où on allait commencer le psaume 98 de Mendelssohn, laissant voir le triple clavier, les registres et les boiseries de ce nouvel auxiliaire des voix, cette petite mise en scène, très-naturelle pourtant, a produit un instant de surprise, qui s'est bientôt résolue en une salve d'applaudissements. Voilà l'inauguration faite, et bien faite, sans la moindre solennité. C'est M. Lafitte, le nouveau chef des chœurs, qui a tenu la partie d'orgue dans l'accompagnement du psaume.

De l'exécution du programme, nous dirons peu de chose. Sauf l'observation que nous avons faite plus haut, à propos des mouvements, et une faute de mesure commise par le soprano solo à la fin de sa dernière phrase, dans le psaume de Mendelssohn, elle a été parfaite. M. Caillot, qui remplaçait M. Caron, indisposé, a bien dit l'air et les récits de Méphistophélès, dans les fragments de la *Damnation de Faust*. On a bissé avec enthousiasme le ballet des sylphes, et fait une ovation méritée à M. Taffanel, qui a dit avec un style excellent et un grand charme d'expression le solo de flûte qui accompagne l'entrée d'Orphée aux Champs-Elysées, dans l'opéra de Gluck (scène II, acte II,) morceau ravissant, qu'on dirait écrit par un des maîtres italiens du début du XVIIIe siècle, Lotti, Corelli ou Porpora. — Nous avons dit en commençant qu'il n'y avait rien de nouveau au programme; nous ne sommes pas certain cependant que ce fragment symphonique ait jamais été exécuté au Conservatoire. En tout cas, il figurera très-honorablement au répertoire de la Société.

Ch. Bannelier.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : lundi et vendredi, *Hamlet*; mercredi, *la Juive*.

A l'Opéra-Comique : *l'Ombre*, *les Dragons de Villars*, *Don César de Bazan*, *Haydée*, *les Noces de Jeannette*, *le Mariage extravagant*, *le Café du Roi*.

Au Théâtre-Italien : *Lucia di Lammermoor*, *la Traviata*, *la Sonnambula*; (représentations françaises) *les Deux Reines de France*.

Au théâtre de l'Athénée : *Madame Turlupin*, *l'Alibi*, *Dimanche et Lundi*, *Dans la Forêt*.

*** Ce soir, par extraordinaire, à l'Opéra : *la Favorite* et *la Source*.

*** Le successeur de Colleuille, dans les fonctions d'inspecteur de la salle à l'Opéra, est M. Casselant, ancien chef du matériel à la Porte-Saint-Martin.

*** L'Opéra-Comique a encaissé dimanche dernier, avec la représentation de *l'Ombre*, une recette de plus de 7,000 francs, l'une des plus fortes que ce théâtre ait réalisées.

*** *Roméo et Juliette* passera vers la fin de ce mois.

*** Dans quelques jours commenceront, au Théâtre-Italien, les répétitions d'*Il Guarani*, opéra du compositeur brésilien Carlos Gomes, donné avec succès à Milan, à Rome et dans d'autres villes d'Italie, ainsi qu'à Londres. On prépare aussi la reprise d'*Otello* pour la rentrée de Mongini. Mme Penco chantera le rôle de Desdemona. Zucchini rentrera bientôt après dans *I Puritani*, dont le principal rôle féminin est réservé à Mlle Albani.

*** La direction du Théâtre-Italien prépare une grande fête musicale au profit des incendiés de Boston. Mlle Albani, Américaine de naissance,

a généreusement offert son concours. On croit pouvoir compter aussi sur Mme Alboni. — M. Verger a également l'intention d'organiser une représentation au bénéfice des inondés français.

*** *Les Deux Reines* vont être, nous assure-t-on, traitées en opéra, à la fois en français et en italien. Les poëtes sont à l'ouvrage, sous l'œil de M. Legouvé. Le musicien, naturellement, est M. Gounod, qui aurait déjà commencé à refondre sa partition pour lui donner les proportions et l'allure compatibles avec la forme nouvelle de l'œuvre.

*** On reparle de nouveau de la prochaine réédification du Théâtre-Lyrique, qui deviendrait théâtre de drame sous la direction de M. Frédérick-Lemaître fils, commandité par une société de capitalistes.

*** Mme Céline Chaumont, atteinte d'une extinction de voix, ne jouera pas le rôle qui lui était réservé dans *les Braconniers*, aux Variétés; elle sera remplacée par Mlle Zulma Bouffar.

*** M. Boulet, directeur de la Gaîté; vient de vendre son théâtre à Jacques Offenbach, qui entrera en possession au mois d'avril prochain. L'auteur de la *Grande-Duchesse* a, paraît-il, l'intention de réserver une part très-large à la musique dans son exploitation, sans toutefois renoncer au drame. Les jeunes compositeurs ne s'en plaindront pas.

*** La première représentation de *l'Ombre* au Grand-Théâtre de Lyon, le 10 décembre, a été un fort grand succès. Préparée de longue main et avec le plus grand soin par le directeur, M. Danguin, pour la mise en scène, et le chef d'orchestre, M. Mangin, pour les études, l'exécution de l'œuvre de Flotow, confiée d'ailleurs à des artistes excellents, Mmes Chelli et Chauveau, MM. Laurent et Falchieri, a été parfaite. On a bissé les couplets : « Quand je monte Cocotte », et applaudi chaudement les autres morceaux, parmi lesquels il faut citer surtout le quatuor : « Allons, à table », et le trio de la toilette. Après l'ouverture, des bravos chaleureux ont rendu justice à l'habileté et au zèle du chef d'orchestre. Les quatre interprètes ont été libéralement associés au succès de l'œuvre.

*** Les représentations de *la Fille de Madame Angot*, à Bruxelles, continuent avec un succès énorme. Jamais les recettes n'avaient atteint un pareil niveau au théâtre des Fantaisies-Parisiennes; jamais non plus, il faut le dire, tant et de si réels éléments d'attraction n'y avaient été réunis.

*** Versailles a applaudi la semaine dernière pour la première fois *les Cent Vierges*. L'accueil fait à l'œuvre de Ch. Lecocq est du meilleur augure pour les représentations suivantes.

*** Le même ouvrage a été donné également avec grand succès, la semaine dernière, au Théâtre-Français de Nice.

*** A Madrid aussi, *les Cent Vierges* (las Cien Doncellas) viennent de faire une triomphante apparition. Il y a eu, il est vrai, une tempête le premier soir; mais dès la seconde représentation, le succès s'est établi d'une manière incontestable, et si bien, que le Circo de Paul est réellement trop petit pour la foule qui s'y presse maintenant. — Dans la traduction espagnole, Anatole, Gabrielle, Poulardot, Eglantine, sir Pluperson et Brididick s'appellent respectivement Arturo, Casimira, Pantaléon, Rosmunda, sir Papanatas et Pif.

NOUVELLES DIVERSES.

*** L'Assemblée nationale, dans sa séance du 10 décembre, a voté les subventions demandées par M. Jules Simon, pour les théâtres nationaux au budget de 1873. Les réductions demandées par divers amendements n'ont point été accordées.—L'Opéra recevra donc 800,000 francs; l'Opéra-Comique, 240,000 francs ; le Théâtre-Français, 240,000 francs ; le Théâtre-Italien, 100,000 francs ; l'Odéon, 60,000 francs. Le Théâtre-Lyrique reste en dehors des subventions, mais seulement à titre provisoire, et en attendant que la vie lui soit rendue par une combinaison qui offre des chances de réussite.

*** La semaine dernière, M. Vaucorbeil a pris possession de la collection musicale qui existait à la bibliothèque de la Sorbonne, et l'a fait répartir entre le Conservatoire et les archives de l'Opéra.

*** Dès que les travaux d'installation seront terminés au nouvel Opéra, les archives de ce théâtre seront ouvertes au public. Les demandes de carte d'entrée doivent être adressées à M. Ch. Nuitter, archiviste.

*** Le programme du deuxième concert du Conservatoire, qui a lieu aujourd'hui à deux heures, répète celui de dimanche dernier.

*** Le huitième concert populaire avait, dans sa partie empruntée au répertoire ordinaire, un de ces programmes qui forcent le succès : l'ouverture de *Geneviève* de Schumann, toujours bien accueillie, la Symphonie pastorale, la Canzonetta de Mendelssohn, l'ouverture de *Guillaume Tell*, ont produit leur effet habituel. Le *Divertissement* de M. Lalo nous semblait devoir bénéficier de ces bonnes dispositions du public; et nous ne parvenons pas à nous expliquer les marques de désapprobation qui se sont mêlées aux applaudissements après le finale. C'est de la musique finement écrite, élégamment orchestrée, et dont les tendances n'ont rien à voir avec celles qu'on répudie si violemment au Cirque. Peut-être les siffleurs à qui cette œuvre délicate a eu le malheur de déplaire forment-ils la minorité turbulente qui refuse à la jeune école française le droit d'exister, et que ses succès importunent. Nous espérons bien que M. Pasdeloup, dont on connaît la persévérance, ne tiendra nul compte de ce jugement partial et que d'autres auditions du *Divertissement* de M. Lalo pourront permettre de mieux l'apprécier.

*** Programme du premier concert populaire (2e série) qui a lieu aujourd'hui à deux heures, au Cirque d'hiver, sous la direction de M. J. Pasdeloup : 1° *Sérénade* en *ré*, composée en 1776 (Mozart); — 2° Adagio du 36e quatuor (Haydn) ;—3° Symphonie héroïque (Beethoven); — 4° Marche-scherzo (Saint-Saëns); — 5° Ouverture du *Freischütz* (Weber).

*** Le quatrième festival du Châtelet, dimanche dernier, riche et intéressant programme. Nous y signalerons particulièrement une œuvre importante, *Jeanne d'Arc*, poëme symphonique en cinq parties, de M. Georges Pfeiffer, le dernier lauréat du prix Chartier, un de nos jeunes musiciens les plus méritants et les plus consciencieux. Il y a autre chose à louer en cette remarquable composition que les qualités de facture habituelles à M. G. Pfeiffer ; un sentiment vrai, une expression juste s'y rencontrent presque partout. L'orchestre traduit bien, autant qu'il peut traduire dans un poëme descriptif sans le puissant secours des voix, la pensée de l'auteur. Les contrastes sont suffisamment ménagés pour que l'intérêt ne faiblisse pas. Les voix célestes révélant à Jeanne sa mission ; puis le tableau des fêtes et des orgies dans lesquelles Charles VII gaspillait joyeusement son royaume à Bourges; celui du sacre de Reims, bien mouvementé et d'un bel effet; la douleur de Jeanne, prisonnière, rendue avec vérité, enfin sa marche au supplice, sa mort, et l'apothéose que comporte assez naturellement le cadre d'une œuvre semblable, composent un drame des plus émouvants, et dont le musicien a su maintenir l'unité. Il y a bien quelques parties faibles, qu'une analyse plus détaillée nous permettrait d'indiquer; mais nous devons nous borner ici à l'impression d'ensemble, et constater que cette impression est bonne. Tel a été aussi l'avis du public, qui a fréquemment et chaleureusement applaudi.

*** M. le vicomte d'Arneiro, attaché à l'ambassade de Portugal, avait organisé samedi dernier, pour l'audition de sa symphonie-cantate, au bénéfice des Alsaciens-Lorrains, une véritable soirée de gala au Grand-Hôtel. L'orchestre de M. Danbé, notablement renforcé, un chœur de cent exécutants dirigé par M. Léon Martin, et des solistes de talent, Mmes Mélanie Reboux et Holmberg, MM. Léon Lafont, Miguel et Debroas, ont interprété cette œuvre touffue et complexe, qui appartient un peu à toutes les écoles et qui pourtant décèle chez son auteur une assez grande habileté de main. Ce sont douze versets du *Te Deum*; quelques-uns sont traités dans un excellent sentiment et bien développés; mais peut-être une sonorité violente nuit-elle à l'effet. — La deuxième partie de la soirée se composait d'un concert, au riche programme duquel brillaient les noms de Louis Diémer et de Sarasate, outre ceux des chanteurs que nous avons nommés; mais il a dû commencer vers minuit, et nous avouons humblement que la grâce d'état, qui donne aux critiques musicaux patience, ubiquité et le reste, n'a pas suffisamment opéré en nous ce soir-là.

*** Les matinées musicales de M. Lebouc continuent à attirer l'élite des amateurs de musique. Aux trois premières séances, on a entendu les pianistes Mme Béguin-Salomon, MM. Alphonse Duvernoy et Georges Pfeiffer, qui ont exécuté des œuvres classiques avec leur supériorité habituelle. Le quintette à cordes y est représenté par MM. White, Morhange, Trombetta, Gouffé et de Bailly, auxquels s'est joint lundi dernier l'excellent clarinettiste Ch. Turban. Des compositions nouvelles de MM. Ad. Blanc, Pfeiffer, Duvernoy et Lebouc ont été toutes très-appréciées. Signalons aussi le début dans les concerts de Mlle Bernardi, jeune cantatrice possédant une belle voix de contralto, dont elle se sert avec un vrai talent.

*** Le pianiste compositeur Jacques Baur est de retour à Paris. Cet éminent virtuose s'est fait entendre avec un très-grand succès au Havre dans les deux premières séances de musique de chambre, fondées l'année dernière par M. Santreuil, et dans différentes autres séances, où il a joué le concerto en *mi témol* de Beethoven, le Concert-Stück de Weber, le concerto en *sol mineur* de Mendelssohn, le quintette de Schumann et d'autres œuvres des maîtres.

*** Voici le programme de la seconde soirée littéraire et musicale de M. et Mme Lacombe, qui aura lieu à la salle des Conférences du boulevard des Capucines, le mercredi 18 décembre, à 8 heures du soir. M. Lacombe parlera sur la musique italienne moderne, puis il analysera des fragments du *Barbier de Séville* et de *Guillaume Tell*, la prière d'*Otello*, une romance du *Barbier*, et l'air d'Arsace, de *Sémiramis*; les trois derniers morceaux seront chantés par Mme Lacombe.

*** Jeudi, 12 décembre, et tous les jeudis suivants, à huit heures et demie du soir, causerie musicale et concert, à la salle des Conférences, boulevard des Capucines, 39. Partie littéraire, M. Elwart; partie vocale, Mlle Capelli et M. Piter; partie instrumentale, MM. Henry Toby (orgue Alexandre), Palatin (violon, 1er prix du Conservatoire), Wachs (piano-pédalier, 1er prix du Conservatoire), Marietti (piano), etc., etc.

*** Le Cercle de la littérature musicale, dans sa séance de mardi dernier, a constitué son bureau de la manière suivante : président, M. Oscar Comettant (*Siècle*) ; vice-président, M. Victorin Joncières (*Liberté*) ; assesseurs, MM. Pierre du Croisy (*France*), Victor Wilder (*Événement*) ; trésorier, M. Frédérick (*Paris-Journal*) ; secrétaire, M. Tassin (*Messager de Paris*).

*** La salle de l'école Duprez s'ouvrait avant-hier au public pour la première fois de la saison. Les élèves de Léon Duprez, nouveaux et anciens — parmi ces derniers, M. Duwast et Mlle Ganetti — ont donné les meilleures preuves de l'excellence de l'enseignement auquel ils doivent le talent qui, chez quelques-uns, s'affirme déjà hautement. Le programme était varié et intéressant. L'orchestre, qui, comme par le passé, apportera de temps à autre un précieux concours à ces exercices d'élèves, était dirigé par Théodore Ritter.

*** Mme Ida Brüning, de Vienne, a donné vendredi dernier une soirée littéraire et musicale à la salle des Conférences. Les poëtes et les musiciens populaires de l'Allemagne figuraient au programme par quelques-unes de leurs meilleures œuvres, que Mme Brüning a interprétées avec son talent ordinaire.

*** Des séances musicales qui seront surtout des exercices d'élèves, sous le titre de *Concerts des Familles*, auront lieu le premier et le troisième jeudi de chaque mois, sous la direction de Mme Bordèse et de M. Collongues, dans les salons de M. Deprouw-Aubert, facteur de pianos, boulevard du Temple, 39. — Prochainement, dans les mêmes salons, audition de la *Harpe-Pédale*, intéressante invention dont nous avons déjà parlé, et qui consiste en un mécanisme adapté au piano pour imiter les sons de la harpe.

*** Jeudi prochain, 19 décembre, aura lieu l'expertise et la réception des travaux de restauration, de transformation et de perfectionnement exécutés par M. Joseph Merklin au célèbre grand orgue de la cathédrale de Fribourg (Suisse), construit il y a 40 ans par Aloys Mooser. L'expertise sera suivie d'un grand concert religieux dans lequel on entendra MM. Edouard Batiste, professeur au Conservatoire, organiste de Saint-Eustache; Hæring, organiste de la cathédrale de Genève; Lœw, organiste de Sainte-Elisabeth à Bâle; Mendel, organiste de la cathédrale de Berne; l'abbé Neyrat, maître de chapelle de la cathédrale de Lyon; Vogt, organiste de Fribourg, et plusieurs professeurs éminents de la Suisse.

*** M. Eugène Gauthier, le nouveau professeur d'histoire de la musique au Conservatoire, a commencé son cours la semaine dernière. M. Ambroise Thomas, plusieurs professeurs et un bon nombre d'élèves assistaient à cette première séance, qui a été consacrée à la musique chez les Grecs, et que M. Gauthier a terminée en faisant entendre un des trois fragments de musique grecque qu'on considère comme authentiques. Le sujet de la prochaine séance sera : la musique chez les Romains.

*** Mme la princesse Zeretelew (au théâtre Mme Lawrowska), contralto russe de grande réputation, qui a fait ses premières études sous la direction de Mme Nissen-Salomon, est venue se mettre à Paris sous celle de Mme Viardot, pour les répertoires français et italien. Mme Lawrowska préluderait à ses débuts sur une scène parisienne, en interprétant dans les concerts des œuvres de Glinka, le compositeur national russe, l'auteur de *la Vie pour le Czar*.

*** La commission des récompenses de l'Exposition d'économie domestique a, sur le rapport de M. Elwart, membre de la sous-commission des méthodes et des œuvres musicales, décerné le rappel de la médaille d'or à la maison Brandus et Cie, et la médaille d'argent grand module à la maison J. B. Katto, de Bruxelles.

*** Le Ministre des Affaires étrangères a invité les Commissions des Auteurs dramatiques et des Gens de lettres à nommer une Commission mixte, à l'effet de rédiger un projet de traité international avec l'Angleterre pour sauvegarder les droits de la propriété littéraire et artistique. M. de Rémusat voudrait la suppression des formalités puériles et difficiles à remplir qui rendent illusoires les droits des auteurs, entre autres le dépôt d'une traduction mot à mot, dans certains délais.

*** Encore une tentative du même genre, et à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir. La Commission des auteurs dramatiques vient de charger M. Appleton de remettre au Congrès des États-Unis une pétition pour faire reconnaître dans ce pays les droits internationaux de la propriété littéraire et artistique. Nous l'avons dit : c'est là le seul moyen possible d'obtenir un résultat. Les concessions qu'on a pu obtenir jusqu'à présent n'engageaient que les directeurs de théâtres ou éditeurs qui avaient bien voulu les accorder. C'est sur le terrain législatif, et pas ailleurs, qu'il faut placer la question.

*** Une circulaire a été envoyée le 27 novembre par le Ministre de l'intérieur à tous les préfets, qui devront tenir la main à ce que le régime nouveau et plus sévère auquel vont être soumis à Paris les cafés-concerts soit également appliqué en province.

*** Lundi dernier, la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique s'est réunie en assemblée générale à l'Alcazar, pour l'élaboration de ses nouveaux statuts. Les discussions ayant été fort longues, on n'a pu en voter que deux articles et demi.

*** La propriété pour la France et l'étranger de la partition et du livret de *la Fille de Mme Angot*, opéra-bouffe en trois actes, paroles de MM. Clairville, Siraudin et Koning, musique de Ch. Lecocq, a été acquise par les éditeurs Brandus et Cie.

*** Une belle édition de la partition, pour chant et piano, de l'opéra en quatre actes *Elisabeth de Hongrie*, paroles de M. de Saint-Georges, musique de M. Jules Beer, que le théâtre de la Monnaie de Bruxelles a représenté l'année dernière avec succès, vient de paraître chez les éditeurs Brandus et Cie. M. F. Lucca en avait déjà publié une édition en italien, lors de la représentation de cet ouvrage à Milan.

*** Une brochure du docteur Puschmann, médecin aliéniste de Munich, fait un certain bruit en ce moment en Allemagne. L'état mental de Richard Wagner y est l'objet d'un minutieux examen ; après avoir rendu justice aux brillantes qualités musicales du compositeur, et à la valeur de ses conceptions jusqu'à la période de sa vie productive que termine *Lohengrin*, il entreprend de prouver qu'à partir de cette époque son esprit s'est de plus en plus troublé et que tous les faits et gestes subséquents de l'artiste dénotent de la manière la plus manifeste les effrayants progrès d'un « ébranlement intérieur », dont les causes et les symptômes seraient : l'ambition insatiable, l'amour-propre immodéré, la sensibilité surexcitée, le mépris de tout sentiment moral, la manie des grandeurs et son corollaire, la manie de la persécution.— Cette consultation médico-artsitique est, comme on voit, assez radicale; mais il faut convenir que la plupart des arguments sur lesquels le docteur Puschmann étaie sa conclusion — qu'on se rallie ou non à celle-ci — ne sont que trop fondés; et d'ailleurs, Wagner ne donne-t-il pas lui-même l'exemple à ses adversaires par l'incroyable violence et la superbe de sa polémique?

*** Hier soir a eu lieu le premier bal de l'Opéra. L'Administration a préparé de véritables magnificences, et Arban, un répertoire et une exécution dont on dit des merveilles. Nous reparlerons dimanche prochain de cette inauguration que tout concourait à rendre brillante.

✝

*** Giovanni Tadolini, compositeur, né à Bologne en 1793, vient de mourir dans cette ville. Plusieurs de ses opéras ont été représentés avec succès en Italie, notamment *la Fata Alcina* et *Il Credulo deluso*. Il a été à deux reprises chef des chœurs au Théâtre-Italien de Paris, de 1811 à 1813, et de 1830 à 1839. Pendant cette dernière période, il fut lié d'amitié avec Rossini. Sa femme était une cantatrice distinguée. Elle se sépara de lui en 1834.

*** On annonce la mort, à Londres, de M. Simon Ascher, père du pianiste et compositeur Joseph Ascher (mort lui-même il y a deux ans), et depuis quarante ans premier ministre officiant à la grande synagogue de Londres. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans.

*** La troisième fille de Mme Clara Schumann, mariée il y a deux ans au comte Marmorito, de Turin, est morte récemment à Paris.

*** M. Grüneisen, l'un des critiques musicaux les plus autorisés de Londres, et ancien collaborateur de la *Revue et Gazette musicale*, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère.

*** Arnal, le célèbre comédien, est mort le 7 décembre en Suisse. Il est probable que sa dépouille mortelle sera rendue à la France, et qu'il lui sera fait des funérailles dignes de son talent.

ÉTRANGER

*** *Londres.* — La compagnie d'opéra italien pour la saison d'hiver a inauguré le 10 décembre ses représentations à Saint-George's Hall, par *Il Conte Ory*, chanté par Mmes Risarelli et Vita Danieli, MM. Danieli, Monari-Rocca et Fallar. Ce premier essai est de bon augure : l'exécution a été bonne, les applaudissements fréquents, et la salle était pleine. Bonne chance à la *Winter Season Italian Opera Company !* — La troupe française de MM. Valnay et Pitron commence le 14 décembre ses représentations d'opérette et de comédie au Royalty Theatre.

*** *Bruxelles.* — A part l'*Africaine*, dont le succès continue, il n'y a à signaler dans la chronique de la semaine à la Monnaie, qu'une excellente représentation des *Huguenots*, avec Mlle de Taisy, qui a été fort justement applaudie. — Le premier concert du Conservatoire aura lieu le 22 décembre, sous la direction de M. Gevaert. Il sera consacré à la musique française, ou plutôt écrite pour la scène française, par des maîtres tant nationaux qu'étrangers : des œuvres de Méhul, Gluck, Sacchini, Grétry, Chérubini, Spontini, composeront le programme. — M. Gustave Poncelet vient d'être nommé professeur de clarinette au Conservatoire, en remplacement de MM. Lambelée et Blaes. La démission offerte par M. Libotton, professeur de violoncelle, a été acceptée. Ses élèves seront répartis entre la classe de M. Servais et celle de M. Deswert.

*** *Milan.* — *I Promessi Sposi*, opéra de Ponchielli, représenté il y a seize ans, et bien antérieur par conséquent à celui de Petrella sur le même sujet, mais refait en grande partie par son auteur, a été donné il y a peu de jours au théâtre Dal Verme avec un énorme succès. Quatre morceaux, parmi lesquels l'ouverture, ont été bissés. Junca, Fabri, Brogi, Mmes Brambilla et Barlani-Dini, remplissaient les principaux rôles. Le théâtre Dal Verme a fait sa clôture avec la quatrième représentation de cet ouvrage. — Dans l'opéra nouveau du jeune maestro Canepa, *Davide Rizzio*, donné au théâtre Carcano, on a beaucoup remarqué l'excellente

basse-taille Romani, dont le talent n'a point été étranger au bon accueil fait à l'ouvrage.

*** *Turin.* — Cinq concerts populaires de musique classique ont déjà eu lieu, sous la direction de Carlo Pedrotti, qui a fondé l'année dernière cette utile institution. Le public y est fort assidu.

*** *Saint-Pétersbourg.* — Mme Patti, qu'une indisposition avait éloignée quelques jours de la scène, a fait sa rentrée le 9 décembre, dans *Dinorah.* Elle a été, comme d'ordinaire, magnifiquement accueillie. Gardoni et Cotogni ont été aussi très-applaudis. — L'Opéra russe a repris dernièrement avec succès un opéra de Séroff, *Vrajia Sila* (la Fatalité). *Le Convive de pierre,* œuvre posthume de Dargomijski, orchestrée par Rimski-Korsakow, et qui a attiré toute l'attention du public musical russe, vient de paraître en une belle édition chez l'éditeur Bessel.

*** *Le Caire.* — On a repris *Aïda* au théâtre de l'Opéra. A celui de la Comédie, on répète *les Huguenots.*

Le Directeur : G. BRANDUS. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE

COMPOSITIONS DE AUG. BUNZLI *(Violoniste-Compositeur).*
ÉCOLE DU JEUNE VIOLONISTE
Gammes majeures et mineures avec différents coups d'archets, ouvrage approuvé par MM. ALARD et VIEUXTEMPS

ALPENLENDLER *(Ranz des Vaches)*
40 Variations pour violon avec accompagnement de piano ad libitum, Ecole. . . . . .net. 4 fr. | Variations violon et piano, net. 4 fr.
Variations violon solo, ... net. 2 fr.
(Envoi franco contre timbre ou mandat poste)
Reims. — ÉMILE MENNESSON, Éditeur, rue des Tapissiers, 12.

ÉTRENNES MUSICALES

PARTITIONS — CHANT & PIANO — ÉDITION-BIJOU — PAROLES FRANÇAISES
RELIÉES, DORÉES sur tranche. — **5 FRANCS NET.** — Ornées d'un très-beau FRONTISPICE.

1. Norma..... BELLINI.
2. Les Noces de Figaro ..... MOZART.
3. Le Barbier de Séville..... ROSSINI.
4. Don Juan..... MOZART.
5. L'Italienne à Alger..... ROSSINI.
6. Freyschütz (Robin des Bois).... WEBER.
7. Sémiramis..... ROSSINI.
8. La Flûte Enchantée..... MOZART.
9. Isabelle..... ROSSINI.
10. Joseph..... MÉHUL.
11. La Somnambule..... ROSSINI.
12. Obéron..... WEBER.
13. Le Croisé en Égypte..... MEYERBEER.
14. La Straniera (l'Étrangère)..... BELLINI.

(Les mêmes non reliées, 3 fr. net.)

ALPHONSE LEDUC, éditeur, *rue Le Peletier,* 35. *(Sera continué.)*

A l'occasion de la nouvelle année, LE MAGASIN DE MUSIQUE BRANDUS, rue de Richelieu, 103 a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle y trouvera l'assortiment le plus considérable de

PARTITIONS — ALBUMS — COLLECTIONS

RICHEMENT RELIÉS ET SPÉCIALEMENT DESTINÉS AUX CADEAUX DU JOUR DE L'AN.

Parmi les nombreux volumes reliés, nous désignons notamment :

Les Partitions pour Chant et Piano ou pour Piano seul, composées par Meyerbeer, Rossini, Auber, Adam, Flotow, Maillart, Gounod, Verdi, Massé, David, Thomas, Semet, Offenbach, Lecocq, etc.—L'Album Auber.—L'Album Rossini.—La Messe solennelle de Rossini. — Collection des œuvres de Beethoven, Mozart. — Volumes format in-8° contenant des œuvres de Mendelssohn, Chopin et Stephen Heller. — Le Répertoire du Chanteur, 20 volumes. — Les Mélodies de Meyerbeer et de Schubert. — Albums divers : Couronne de Mélodies, les Fleurs des Opéras, les Echos des Opéras, la Moisson d'or, les Pensionnats, Bouquets de Mélodies, la Nouvelle Moisson d'or, les Succès universels, les Fleurs de la Danse, le Miroir dramatique, Albums de Piano divers.

Les prix des volumes varient suivant la richesse des reliures; il y en a depuis 5 fr. jusqu'à 200 fr.

Une quittance de 30 francs à notre grand Abonnement de musique donnant droit à la lecture musicale pour **toute l'année 1873** *est le cadeau le plus réellement utile qu'on puisse offrir aux personnes qui étudient la musique.*

LONDRES.—PALAIS DE CRISTAL
NATIONAL MUSIC MEETINGS
Les 3, 5, 8, 10 *et* 12 *juillet* 1873

Concours de Sociétés chorales, anglaises et étrangères, chœurs d'église, chanteurs de *madrigals* et *part songs* anglais, musiques militaires et autres (harmonies et fanfares), chanteurs solistes (soprani, contralti, ténors ou basses), et virtuoses sur la trompette.

La valeur totale des prix qui seront distribués aux plus méritants est de 36,000 francs.

Pour les conditions et détails, s'adresser à M. Willert Beale, Crystal Palace, London.

PIANOS DEROUW-AUBERT
FOURNISSEUR BREVETÉ DE S. M. LE ROI DES PAYS-BAS
MAISON DE CONFIANCE FONDÉE EN 1846.
39, boulevard du Temple, 39.
FABRICATION DE PREMIER ORDRE
BREVETÉE — MÉDAILLÉE
Garantie — Prix avantageux — Facilités
RÉPARATIONS. — ÉCHANGES.

HARPE-PÉDALE
Nouveau système breveté
LES SONS DE LA HARPE SONT PRODUITS
PAR LE TOUCHER ORDINAIRE DU PIANO
Audition tous les jours.

L'IMPRIMEUSE
BERRINGER
BREVETÉE S. G. D. G.

Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires, rapports, plans, dessins,* MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner.* — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS, RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie.**

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie.** »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 51. — 22 Décembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

1873 **PRIMES** 1873

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale
A l'occasion du renouvellement de l'année.
40e ANNÉE DE SON EXISTENCE.

CHANT

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO
DU
FREYSCHUTZ
AVEC LES *RÉCITATIFS* D'**HECTOR BERLIOZ**
Paroles de PACINI
A laquelle la prochaine reprise à l'Opéra du chef-d'œuvre de Weber donne un intérêt d'actualité.

PIANO

SOUVENIRS DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE
Un Volume in-4° contenant :
SIX PARTITIONS POUR PIANO
PAR CH. V. ALKAN

I CIELI IMMENSI NARRANO
DU 18e PSAUME DE MARCELLO.

JAMAIS DANS CES BEAUX LIEUX
de l'ARMIDE de Gluck.

CHŒUR DES SCYTHES
DE L'IPHIGÉNIE EN TAURIDE, DE GLUCK.

ANDANTE
De la 36e symphonie de HAYDN.

LA GARDE PASSE, IL EST MINUIT
DES DEUX AVARES DE GRÉTRY.

MENUET
DE LA SYMPHONIE EN MI BÉMOL DE MOZART

TROIS AIRS DE BALLET INÉDITS DE
MEYERBEER
Intercalés dans le 3e acte des **HUGUENOTS** Au théâtre de l'Opéra
Transcrits pour le piano par **A. MÉLIOT.**
COMPLÉMENT NÉCESSAIRE DE LA PARTITION DES *HUGUENOTS*

Ces Primes sont à la disposition des personnes qui renouvelleront leur abonnement pour un an, et des abonnés nouveaux pour la même période.

SOMMAIRE.

La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** — Célébrités musicales du passé. Sainte Cécile. **Ernest David.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(15e article.) (1).

—

SEIZIÈME SIÈCLE

—

VI

LA RENAISSANCE ET LA RÉFORME (*Suite*).

La musique fut au seizième siècle un art essentiellement aristocratique, cultivé dans des Cénacles et des Athénées princiers, dans des sanctuaires de théories quintessenciées, de jouissances raffinées de l'esprit, de l'oreille et de l'amour-propre, sur la porte desquels on aurait pu lire : Nous haïssons le vulgaire profane!

Le madrigal régnait sans partage. Déjà, les *Laudi* d'Animuccia, le musicien des spectacles dont Philippe de Néri fut le saint *impresario*, et les inventions musicales de Jannequin avaient semé depuis 1538 bien des formes harmoniques nouvelles, sans parler des imitations de cris, de voix, de bruits divers que nos arrière-grands-pères écoutaient en souriant et dodelinant de la tête comme les Prud'hommes dilettantes au *coucou* de la symphonie pastorale.

On copiait surtout l'Italie. Tout petit prince voulait imiter ces Médicis qui entretenaient fastueusement quatre cents choristes et virtuoses au palais Pitti. Les cours européennes avaient leurs orchestres habituellement composés de clavecins, de violes et basses de viole, de harpes, de flûtes, de théorbes ou grandes guitares, d'orgues et basses de jambe, de trombones ou sacquebutes, de cornets, trompettes et clairons.

Louis XII, qui commence le siècle, en partagea spontanément les prédilections musicales; il voulut même *chanter* d'exemple, avec la seule note que l'ingrate nature lui eût dévolue, note unique, note souveraine que Josquin Desprez encadra dans un docte canon où elle se présentait et revenait à son avantage. François Ier, habile sur le luth, suivit le courant artistique, n'ayant pour cela qu'à laisser faire à sa vive imagination, à son entourage éclairé, à son amour des jouissances intellectuelles. La noblesse se prit à étudier la musique, à l'aimer sincèrement, à se réunir pour en exécuter elle-même ou en entendre exécuter par

(1) Voir les nos 32, 33, 34, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 49 et 50.

des artistes de profession. A l'un de ces concerts donné au château d'Amboise, dans l'appartement du roi, un sanglier échappé de sa bauge et poursuivi par les gens de service prit l'escalier des invités et se précipita, sans dire gare, au milieu des assistants et de l'orchestre : François Ier dut mettre l'épée à la main et tuer sur place le mal-appris qui se présentait ainsi sans avoir été prié.

Henri VIII d'Angleterre jouait aussi du luth; ce talent aurait dû adoucir ses mœurs; il n'en fit pas moins décapiter Anne de Boleyn, bonne musicienne, mais il avait un principe, c'est qu'une femme qui chante bien ne peut être sage. On est moins sévère depuis que le luth est délaissé! Élisabeth, au dire de Burney, faisait des prodiges sur sa virginale d'ébène inscrustée d'argent, c'est-à-dire des octaves d'une seule main; Bird, Bull et Farnaby lui ont dédié, ainsi qu'à Marie Stuart, des pièces de clavecin.

Pour en revenir au « plaisant pays de France, » Charles IX était d'un talent passable sur le violon; il s'occupait surtout des instruments de chasse. Le premier, il eut l'idée d'arrondir les angles du cornet pentagonal ou *huchet*, qui devint l'énorme trompe. Ces goûts et ces études le décidèrent très-probablement à autoriser par lettres-patentes l'Académie musicale fondée par Baïf, en son logis du faubourg Saint-Marcel, Académie « formée de compositeurs, chantres, joueurs d'instruments et honnestes auditeurs... pour servir de pépinière d'où se tireront un jour poëtes et musiciens, par bon art instruits et dressez qui nous donneront plaisir et entièrement profiteront au public. » Le roi et la cour assistaient, une fois par semaine, à ces séances. C'était alors un plaisir rare, qu'un concert! Henri III s'y rendit aussi, tout au moins jusqu'aux événements de 1587.

Les musiciens qui n'avaient eu pour se produire, durant les années précédentes, que les cortéges, les mascarades, les carrousels, les tournois, se trouvèrent donc insensiblement associés à l'existence des grands et jusqu'aux actes de leur vie privée. Le seizième siècle ne fut-il pas en Europe l'âge d'or des sérénades amoureuses qui se composaient de musique vocale ou instrumentale, parfois des deux réunies? Hélas! plus d'un joli cavalier, avant d'avoir vu tomber à ses pieds, de la haute fenêtre, la fleur ou le ruban de sa belle, devait interrompre sa romance langoureuse sous le coup d'un point d'orgue que lui gravait en pleine poitrine une lame solidement trempée. « Le bravo italien, prompt à l'*attacca subito* du stylet, accompagnait souvent le donneur de sérénade, salarié par lui ou aux gages d'un rival, ennemi du concert nocturne. »

Ces rapprochements amenés par la musique, que l'on a si justement appelée « l'art de la pénétration mutuelle, » établirent à la longue des liens d'amitié, des rapports d'intimité entre les rois, les princes, les nobles et les artistes de leur cabinet ou de leur chapelle. Les musiciens qui assistaient leurs protecteurs, à l'heure de la mort, qui recevaient, par exemple, le dernier soupir d'Élisabeth d'Angleterre ou de Mlle de Limeuil, la vaillante fille d'honneur de Catherine, étaient moins des serviteurs que des fidèles. Ils avaient droit bien plus à l'estime qu'à la sportule. Sincère ou feinte, cette entente ne fut pas étrangère à l'adoucissement des mœurs sociales. Pour tous ceux qui ne se jetaient pas dans les questions de personne et dans les luttes de parti, il y eut comme une ère nouvelle de relations et de plaisirs; les philosophes calmes et observateurs durent en faire un sujet d'étude et y prendre un vif intérêt. La noblesse faisait pour ainsi dire connaissance avec le peuple, qui ne se connaissait pas encore bien lui-même. Le peuple interrogeait aussi naïvement et l'on cherchait à se pénétrer mutuellement ainsi avec de la méfiance mêlée à un certain besoin d'abandon.

***

Après les expéditions d'Italie, la société française sentit grandir en elle la passion des fêtes brillantes, où toutes les branches de l'art se réunissaient pour ravir les yeux et l'imagination et dans lesquelles se jouait à plaisir une morale facile dont les *Contes* du temps donnent l'idée. Par suite d'une sorte d'excitation nerveuse générale, le besoin des sensations vives et rapides était décuplé, dans les intervalles des troubles religieux et politiques. On dansait partout, à propos de tout. Tandis que les soldats du connétable de Bourbon saccageaient Rome, que les Turcs s'avançaient au delà du Danube, que les Vaudois et les Anabaptistes agitaient le Nord et le Midi, la Cour « ballait et s'ébattait, » la noblesse s'agrégeait en une fastueuse corporation dansante qui avait pour coryphées les princes et les princesses de la maison de Valois. Chacun semblait être né acteur, et, — travers qui s'est bien souvent reproduit depuis, — ne vivre que pour se faire admirer aux dépens de sa fortune.

Les fêtes chorégraphiques du Louvre de Henri III ont brillé d'un éclat étrange, inquiétant, durant ces nuits lamentables où le noble n'avait plus d'or, le bourgeois plus de pain. Henri IV régnant, près de deux cents ballets et mascarades furent représentés, de 1592 à 1610. Sous Louis XIII, on revint aux grandes *organisations*, avec cortéges, orchestres, machines, carrousels et... force allusions contre le Mazarin; le pamphlet dansait alors. Louis XIV mineur, fut un danseur intrépide, qui lassa la verve de son fournisseur Benserade. « Sachez, Sire, lui avait dit Foulques d'Anjou, qu'un roi sans musique n'est qu'un âne couronné, » et le grand bellâtre qui envoyait aux Carmélites ses danseuses réformées, daignait esquisser devant la France des ronds de jambe solennels, au grincement officiel de ses vingt-quatre violoneux, et un jour — tant il redoutait, lui et son entourage de paraître « sans musique » — un jour que je ne sais quelle sarabande espagnole avait conquis la vogue, « le Roi, raconte Hamilton, et toute la guitarrerie de la Cour se mit à l'apprendre, et Dieu sait la râclerie universelle que c'estoit. »

. . Cependant de la pompe de ces représentations, de ce retour aux inspirations de l'antiquité, de l'importance toujours croissante de la partie lyrique dans les drames sacrés, les tragédies, les pastorales, les ballets, la musique proprement dite se dégageait peu à peu et se transformait logiquement. L'aurore se levait, timide encore mais riche en espérance, des grands jours où la musique allait devenir un tout indivisible composé de science et d'inspiration, de méditation et d'amour, réunissant la langue de Platon à celle de Pythagore.

TEMPS MODERNES.

VII

LES CABARETS DU XVIIIe SIÈCLE.

Nous touchons à des rives explorées. L'espace qui s'étend de Rameau et de Lully à l'école moderne, en passant par Pergolèse, Gluck et Monsigny, ne présente que des chemins battus par les continuelles et pénétrantes investigations de l'histoire et de la biographie. Nous avons suivi nous-même ces voies ouvertes et lumineuses pour en détacher les parties les plus vivantes, pour en fixer les aspects pittoresques, dans nos *Études sur la musique et la société française*, qui vont du commencement du règne de Louis-le-Juste à la fin du Directoire; Études dont les lecteurs de cette *Revue* n'ont peut-être pas tout à fait perdu le souvenir et qui viennent s'adapter à ce travail comme une suite logique et un complément nécessaire.

Il est un point, toutefois, de la grande révolution musicale des deux siècles derniers que, dans ses funestes habitudes d'apparat et de majesté, l'Histoire a négligé, ce point lui paraissant manquer, sans doute, de réserve et de *decorum*. Elle n'a présenté les compositeurs et les virtuoses que sous leur jour public; de leur vie privée, humaine, — on sait ce que nous entendons par ce mot, — pas ou peu d'aperçus d'ensemble. Si cette révolution fut aussi complète, aussi rapide et décisive, c'est parce que, en dehors d'autres considérations plus élevées, la *caste* musicale du temps, devenue *corporation* libre, posséda, à un haut degré, le sentiment de l'union, de la solidarité, de l'association. Pour l'examiner à ce point de vue, il faut la suivre dans ses galeries de prédilection, je veux dire aux cabarets, nos cafés d'aujourd'hui et qui comportaient le luxe de l'époque.

Au cabaret? Oui, les artistes et les écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècles étaient là chez eux et entre eux. N'oublions pas que la pratique de l'égalité n'était nullement dans les mœurs de ce temps. Les artistes étaient encore parias, ou du moins, non complétement affranchis de la sportule des grands. Les

Études que nous rappelons plus haut en fournissent des preuves concluantes. La noblesse, tout en attirant les musiciens comme l'ornement de ses fêtes et en les rétribuant royalement, disait d'eux : *Ces gens-là!* A qui plaidait pour eux, elle savait répliquer, mais entre elle, portes closes : « Vous avez mille fois raison, le mérite est quelque chose », — mais c'étaient là des maximes à l'usage des *avancés* et rien de plus. Diderot, Grimm, tous les critiques fins et fermes, quoique engoués et capricieux, de l'Encyclopédie avaient beau répéter judicieusement aux gens de théâtre et de plume de s'estimer eux-mêmes plus qu'ils ne songeaient à le faire, virtuoses, auteurs et comédiens se bornaient à orner leur imagination, à cultiver leur esprit, pensant que le beau doit être vivement senti et pas trop étudié, et qu'une conduite déréglée aiguise les facultés intellectuelles. C'est le mot d'ordre ou plutôt de désordre du jour. Ils ne connaissaient pas cette invention moderne qui s'appelle la *tenue* et qui donne quelquefois à un pauvre diable l'air d'un homme du monde. Ils pensaient, apprenaient, méditaient, produisaient; mais ils se divertissaient davantage et buvaient plus encore. Véritables et hautes personnalités, après tout, malgré leur vie insouciante jetée à tous les vents du caprice, abandonnée à tous les souffles, à toutes les fantaisies, à tous les courants; la plus grande preuve que l'on en puisse donner, c'est que leur talent, le plus souvent, résista au succès après avoir lutté contre des difficultés et des obstacles de tous genres.

Le cabaret du dix-septième siècle, c'est le Sacré-Vallon. On lance au plafond les écrasantes perruques, on s'éjouit, on se met en belle humeur, on s'abandonne aux imaginations les plus bouffonnes, on se rit de l'étiquette, on allume sa verve, on laisse courir la plume sur le papier, au coin de la table, sans s'arrêter, surexcité par le choc des verres, le pétillement de la mousse, les rires, les refrains, les quolibets, les applaudissements, le vacarme; on compose avec la même fougue que l'on boit. Le masque tombe, l'homme joyeux reste. Au cabaret sont nés les airs tendres de Lambert, les airs à boire de Boursault, les impromptus piquants des Coulanges, des Bussy, les couplets égrillards des Lattaignant, des Boufflers, des Caylus, des Favart, les fredons licencieux des Vadé; du cabaret sont sorties les chansons du jour, gazettes toujours bien informées, que Duchemin, Philibert le Savoyard et tous les *cant'in piazza* parisiens répétaient sur le Pont-Neuf, ce grenier d'abondance de la gaîté populaire. Le cabaret a inspiré la Chanson, la Romance, le Rondeau, la Complainte. C'est le sanctuaire de la corporation lyrique.

Sous Louis XIV et son successeur, les musiciens n'eurent pas de cabaret préféré. Tout lieu leur était bon pour « chanter le beau pinceau » qui enlumine si bien la face. Aux jours de succès, ils fêtaient leur gloire au lieu inspirateur; aux soirs de défaite, — les spectacles se terminent à huit heures, — c'est encore là, comme dit La Fontaine, qu'on allait « noyer ses ennuis dans les pots. » Ils s'altéraient et buvaient partout, en compagnie des courtisans qui faisaient l'école buissonnière loin de la férule dorée du roi. A qui voudrait les suivre dans leurs expéditions bachiques, nous recommandons (l'espace nous étant ici mesuré par la nécessité de terminer ce travail avec la fin de l'année) les curieuses révélations de l'*Histoire des Hôtelleries* de MM. Fournier et Francisque Michel.

Les danseurs se réunissaient, buvaient et réglaient les intérêts de l'empire du menuet et du rigodon, à leur chère *Épée de Bois*, rue de Venise. Là était leur Académie et ils s'y trouvaient bien mieux à l'aise, pauvres gens, que sous les voûtes dorées de la grande salle du Louvre, où il avait plu au Roi de les parquer. Quiconque de la danse se fût permis de s'enivrer ailleurs eût forfait aux lois de la compagnie : mieux eût valu faire un entrechat contre la mesure.

L'été venu, toute cette bande, vivante et vaillante, espérant toujours ce *bientôt* qui est souvent bien loin et quelquefois jamais, toute cette race intelligente, sensuelle, sceptique et gourmande qui a fourni tant de héros au Quevedisme et au Roman picaresque, gagnait les champs, les larges et grasses tavernes de la banlieue, aux dômes de treilles enlacées, à la ceinture de bosquets verdoyants, où ce qui se permettait à peine des soupirs à Paris, les Lully, les Boileau, et Molière, qui malgré sa sobriété naturelle, accrue par la faiblesse de son tempérament, buvait parfois assez

Pour, vers le soir, être en goguette,

et Campra, Destouches, Sigogne, les comtes du Lud, les ducs de Sully, de Saint-Aignan, de Nevers, de Vendôme, et l'Académie buveuse présidée par le maréchal de Belle-Isle, joyeux drilles avec qui l'on se vantait d'avoir « fait la débauche », et Desbarreaux, et Lambert, et Le Peintre « qui gagnait avec son violon, dit Richelet, plus d'argent que notre fameux Corneille », et le comte de Permission, et tant d'autres, s'émancipaient en rires gaillards et en folles chansons, car tel en ces temps qui n'avait jamais porté de plume qu'au chapeau, savait la musique et rimait à ses heures.

Mais, ne nous attardons pas au cabaret plus longtemps qu'il ne sied, en ayant assez dit, je crois, pour indiquer et compter à son rang ce qu'il y eut là de puissance frappante, même en ses égarements, d'originalité réelle, d'élan, de fantaisie, de naturel et de feu. La vieille liberté de l'esprit et des mœurs s'y perpétuait à côté des petits « salons bleus. » La verve gauloise, libre d'allures, franche du collier, y protestait et s'y retrempait. Ce contact incessant, cette communauté d'habitudes ont donné une homogénéité et une force d'impulsion très-caractéristiques aux manifestations lyriques des deux derniers siècles. Je tenais à le constater, avant de conclure.

Ces traditions, au surplus, devaient résister et ont résisté au temps, dans un monde d'esprits ouverts, plus ardents que délicats, d'humeur indépendante, d'appétits sensuels et qu'effraie la solennité. Toute la génération artiste et littéraire de 1830 est allée au cabaret de la « mère Saguet », y boire et y attacher ses croix d'honneur. Aujourd'hui encore, de nombreux groupes de musiciens, de littérateurs, de peintres, de comédiens aiment à se retrouver périodiquement autour d'une table, à seule fin de renouveler « cette bonne philosophie à laquelle toujours sera besoin de revenir ».

Les banquets des *Menestriers* d'Auxonne, des *Enfants de Bacchus*, de la *Société d'amateurs de musique du château d'Issy*, des *Frères de l'ordre d'Orphée*, des *Enfants d'Apollon*, du *Caveau*, les dîners du *Vaudeville*, des *Lices chansonnières*, de *Momus*, etc., forment une généalogie respectable et très-agréable. Les conditions de la peine, de la douleur, sans lesquelles le talent ou le génie ne saurait grandir, n'ont jamais empêché que l'esprit vînt en France en adoucir les sévérités, un esprit réjoui, bien portant, le poing sur la hanche, l'esprit de Dorine et de Marton. La forme de sociabilité que nous préférons, c'est celle qui s'exerce par la causerie, le jugement, le raisonnement, voire même la raillerie. Les arts et leurs interprètes ont besoin, en général, pour nous plaire et réussir tout à fait chez nous, de rappeler cette disposition première de notre esprit et de s'identifier au moins, en passant, avec elle. Voilà pourquoi chaque fois que les hommes d'art et d'intelligence ont voulu se grouper en des réunions publiques ou privées, d'intérêt général ou de simple loisir, ils n'ont jamais eu de peine à attirer l'attention et à exercer une influence réelle.

EM. MATHIEU DE MONTER.

(*La fin au prochain numéro.*)

CÉLÉBRITÉS MUSICALES DU PASSÉ.

SAINTE CÉCILE

SON INFLUENCE SUR LES PROGRÈS DE LA MUSIQUE.

(3e article) (1).

III.

CÉLÉBRATIONS DE LA SAINTE-CÉCILE EN ANGLETERRE.

Après la France, l'Angleterre est le pays qui a fêté avec le plus d'éclat les anniversaires du martyre de la patronne de la musique; mais il s'écoula plus d'un siècle avant qu'une cérémonie analogue

(1) Voir les nos 47 et 50.

à celles du Puy de musique d'Évreux n'y fût établie; la première dont on se souvienne n'ayant eu lieu à Londres qu'en 1683. Fut-elle une imitation directe de ce qui se faisait en France, ou simplement le résultat du goût croissant pour la musique en Grande-Bretagne? Le fait n'a pas été éclairé ; pour moi je suis tenté de croire qu'on ne se tromperait pas en disant qu'elle descendait en droite ligne des fêtes françaises. Quelles que soient les circonstances qui l'ont fait naître, elle n'en a pas moins un haut degré d'intérêt, comme ayant été en Angleterre la plus ancienne assemblée périodique de musiciens, à laquelle viennent incontestablement se rattacher les festivals qui ont acquis une renommée si générale et si méritée, par l'influence bienfaisante qu'ils ont eue sur le goût des Anglais et sur la position des artistes chez eux.

Il est très-possible, il est même probable que des fêtes de ce genre y aient existé antérieurement à l'époque que je viens d'indiquer, puisque Henry Purcell, dans une dédicace qu'il écrivait en 1683, dit « que la fête de sainte Cécile était annuellement solen» nisée par tous les musiciens, dans les pays étrangers aussi bien » qu'en Angleterre. » En outre, le deuxième livre des *Choice ayres songs and dialogues*, publié en 1679, contient une chanson composée par Pelham Humphry (mort en 1674), qui est citée « comme » ayant été chantée à une fête de musique » (*at a musical feast*), nom sous lequel on désignait communément les célébrations de la Sainte-Cécile, et dont les paroles ont trait à une assemblée annuelle. Il est de fait aussi que dans son *Histoire de la musique*, sir John Hawkins établit « que les amis de la musique dans la mé» tropole, tenaient tous les ans une réunion à *Stationers' Hall* » (le dépôt de la librairie), le 22 novembre, jour anniversaire du » martyre de sainte Cécile, depuis la reconstruction de l'édifice, » détruit pendant l'incendie de Londres » (1); mais il ne produit pas de preuve à l'appui de son allégation et les registres de la *stationers' company* (la direction de la librairie), ne contiennent aucun indice relatif à cette réunion, avant 1684. — Ces *meetings*, en supposant qu'ils aient réellement existé plus tôt, ne doivent avoir eu qu'une importance secondaire, et celui de 1683 peut être justement considéré comme la première célébration de la Sainte-Cécile en Angleterre.

Les *music feasts*, instituées alors, étaient placées sous la protection d'une corporation qui prit le nom de *Musical society of gentlemen lovers of music;* mais on ne peut savoir si cette association n'avait pour objet que les cérémonies de la fête de sainte Cécile. Contrairement à ce qui se passait à Évreux, les sociétaires, au lieu d'élire un *Prince*, désignaient annuellement quelques-uns d'entre eux pour être les commissaires (*stewarts*), les ordonnateurs, si l'on veut, du festival, avec la charge de pourvoir à tous les arrangements nécessités par la circonstance. Le 22 novembre, tous les sociétaires assistaient au service divin dans *Saint Bride's Church*, où on exécutait un choral et une antienne composés spécialement pour cette solennité; puis un prédicateur prononçait un sermon qui roulait sur un texte de l'Écriture sainte en glorification de la musique sacrée. Ce n'est pas sans raison que l'on choisissait ce thème. Les Puritains, si puissants sous le protectorat de Cromwell, formaient encore, sous Charles II et Jacques II, un parti important dans l'État, et l'on sait que cette secte proscrivait toute espèce de musique, que ses adhérents considéraient comme une imitation du paganisme, la déclarant abominable à Dieu, bonne seulement pour la perdition du genre humain, à la grande joie de l'esprit malin. De nombreux pamphlets et d'innombrables ballades avaient surgi de toutes parts pendant de longues années pour ou contre la musique ecclésiastique. Il n'est donc pas étonnant que les membres de la société de Sainte-Cécile aient profité de la fête de leur patronne pour défendre et même exalter l'un des embellissements les plus attrayants des offices de l'église. On se réunissait après la messe dans un lieu désigné d'avance, où on exécutait une ode écrite et composée expressément pour le festival, après quoi avait lieu un grand banquet auquel assistaient tous les membres de la confrérie.

Une autre différence avec les coutumes du Puy d'Évreux se faisait encore remarquer en Angleterre : aucun prix n'était offert aux auteurs de l'ode que l'on ne mettait pas au concours, car les commissaires avaient pour premier devoir de la faire écrire par un poëte et composer par un musicien jouissant d'une certaine notoriété. L'émulation devait donc être bien autrement grande en France, et les productions meilleures. Les chanteurs étaient ordinairement les choristes de l'église Saint-Paul, ceux de l'abbaye de Westminster et de la chapelle royale, auxquels venaient se joindre quelques *vocalists* attachés aux grands théâtres; les femmes n'y étaient pas admises et les parties des dessus étaient généralement confiées à de jeunes garçons et à des enfants de chœur. Les instrumentistes se composaient des musiciens de la chambre du roi Charles II (qui, pour singer Louis XIV, avait voulu avoir aussi sa bande de 24 violons, jouant pendant son dîner), et de ceux des orchestres des théâtres. On ne peut que conjecturer le nombre des exécutants : les trois chœurs fournissaient à peu près 30 enfants et autant d'adultes et hommes faits; quant à l'orchestre, il ne devait pas dépasser 30 ou 35 artistes. Il y a loin de là aux formidables bataillons de musiciens et de chanteurs que l'on voit aujourd'hui manœuvrer dans les concerts monstres d'Exeter Hall, de Floral Hall, d'Albert Hall, etc.

De 1683 à 1692, les fêtes commémoratives de Sainte-Cécile n'offrent rien de bien saillant. Purcell, Blow et d'autres compositeurs anglais écrivaient la musique des odes; mais la révolution de 1688 vint nécessairement arrêter le cours des meetings musicaux et les célébrations cécilienne ne purent être reprises qu'en 1691. Le *Gentleman's Journal* de janvier 1692 donne une relation du festival de cette année. « Le 22 novembre dernier, dit-il, la fête » de sainte Cécile a été célébrée dans toute l'Europe par les amis » de la musique. En Italie, en Allemagne, en France et dans » d'autres pays, les villes les plus importantes distribuent des ré» compenses à ceux qui ont écrit la meilleure hymne à la louange » de la sainte. Le jour de sa fête, ou le lendemain, quand elle » tombe un dimanche, les musiciens de Londres se réunissent à » Stationers' Hall, non sous prétexte de superstition (le non-confor» miste laisse passer le bout de l'oreille), mais pour aider aux » progrès de la musique, cette science divine. Un banquet splen» dide est préparé pour eux, et avant de s'y rendre, ils assistent » ou prennent part à un concert dans lequel les meilleures voix et » les instrumentistes les plus remarquables se font entendre. Les » paroles de l'ode doivent toujours être en honneur de la patronne » et sont mises en musique par les plus grands maîtres. Cette » année l'ode a été confiée au Dr Blow, le célèbre musicien, et à » M. D'Urfey, dont l'habileté en ce genre poétique est bien connue. » Cette fête est une des plus belles du monde; on n'y est pas » soumis à des formalités ni à des quêtes comme dans d'autres, » et le spectacle y est toujours superbe. » Le même journal nous renseigne encore sur le festival de 1692 : « Dans mon premier » article, dit l'écrivain, je vous ai fait un long récit de la fête de » sainte Cécile; je me contenterai de vous dire aujourd'hui que » celle-ci ne lui a pas été inférieure. L'ode, admirablement mise » en musique par M. Henry Purcell, a été exécutée deux fois, aux » acclamations générales, surtout la seconde strophe, qui fut chantée » *avec une grâce incroyable* par M. Purcell lui-même. » Ce document a une importance réelle, en ce qu'il nous apprend que ce grand compositeur ne trouva pas indigne de lui de chanter en public une strophe de son ode.

Les commissaires du festival de 1697 ayant insisté auprès de Dryden pour qu'il leur écrivît une ode, dans le genre de celle qu'il avait déjà versifiée pour eux en 1687, le grand poëte mit au jour sa célèbre « Fête d'Alexandre (*Alexander's feast*), ou le pou» voir de la musique. » — Dans une lettre qu'il écrivait à son fils en septembre 1697, Dryden raconte ainsi la démarche tentée auprès de lui par les commissaires, et le motif qui lui fit accepter leur proposition. « Je suis en train, dit-il, d'écrire une ode pour » la fête de sainte Cécile qui est, tu le sais, la patronne des mu» siciens. *C'est une besogne assez ennuyeuse et peu lucrative* ; mais » je ne pouvais répondre par un refus aux commissaires qui sont » venus en corps chez moi, m'exprimer poliment leur désir, et » dont l'un, M. Bridgeman, est le fils d'une amie de ta mère. » Cette *besogne* que le poëte croyait devoir être *peu lucrative*, lui fut

(1) Il s'agit de l'incendie de 1666, qui réduisit en cendres trente mille maisons et édifices publics.

cependant payée 40 livres (1,000 francs) par la Société, et pour l'époque, c'était faire preuve de générosité. La musique, confiée à Jeremiah Clarke, l'un des commissaires du festival et médiocre compositeur anglais, ne put supporter la comparaison avec les vers du poëte qui l'écrasaient. Aussi n'eut-elle qu'un succès négatif, tandis que Dryden, recevant de tous côtés les éloges les plus enthousiastes, écrivait à son ami Tomson : « Je suis heureux d'entendre » dire de tous côtés que l'on considère mon ode comme la meil- » leure de mes poésies. Je l'ai jugée ainsi moi-même après l'avoir » écrite; mais étant devenu vieux, je me défiais de mon juge- » ment ».

Hawkins *(History of Music)* rapporte avoir entendu dire que Dryden composa la *Fête d'Alexandre* avec l'idée que Purcell la mettrait en musique, mais que celui-ci n'y voulut pas consentir dans la persuasion que la musique était incapable de bien exprimer les sentiments énergiques qui abondent dans cette ode. Il hésite pourtant à y ajouter une foi complète « parce que, dit-il, « Purcell a écrit un *Te Deum*, un *Jubilate*, et n'a pas craint d'a- » border les Psaumes, Isaïe et autres fragments des Saintes Écri- » tures ». Ce consciencieux historien avait-il donc oublié, lorsqu'il traçait ces lignes, qu'à l'époque où Dryden mit la première main à la *Fête d'Alexandre*, Purcell était mort depuis environ deux ans, puisqu'il cessa de vivre le 21 novembre 1695?

Jusqu'en 1700, la *musical feast* semble avoir prospéré; mais depuis lors sa décadence fut rapide, car le festival de 1703 a été la dernière célébration régulière de la Sainte-Cécile, à Londres. Il est impossible d'assigner de cause à la discontinuation d'une institution qui avait duré 31 ans. — Les frais du festival organisé par la *Society of Gentlemen lovers of music* s'accrurent-ils au point que les recettes ne suffirent plus pour les couvrir ? On ne peut que le conjecturer. La guerre dans laquelle était engagé le pays influa sans doute sur sa dissolution, et avant que la paix ne fut rétablie, un événement se produisit, qui, en attirant l'attention du monde musical sur un objet plus nouveau et plus attractif, rendit impossible la renaissance des *musical feasts*. Je veux parler de l'introduction en Angleterre de l'Opéra italien. Mais, quoique ces fêtes n'aient pas continué d'être maintenues plus longtemps à Londres par une corporation, leur utilité fut reconnue par beaucoup d'amis de l'harmonie; car on trouve encore, après 1703, des odes écrites et composées en l'honneur de la musique, exécutées quelquefois à l'occasion de la fête de sainte Cécile et quelquefois à d'autres époques de l'année, par les adorateurs les plus enthousiastes de l'art.

Ces solennités occasionnelles étant toujours du domaine de notre sujet, feront l'objet du chapitre suivant.

Ernest David.

(La fin au prochain numéro.)

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : lundi, *Robert le Diable*; mercredi, *Faust*; vendredi, *la Juive*;

A l'Opéra-Comique : *Mignon*, *les Noces de Figaro*, *Don César de Bazan*, *le Pré aux Clercs*, *les Dragons de Villars*, *Bonsoir voisin*, *le Café du Roi*, *le Mariage extravagant*;

Au Théâtre-Italien : *Rigoletto*, *Lucia di Lammermoor*, *Marta*; (représentations françaises) *les Deux Reines de France*;

Au théâtre de l'Athénée : *l'Alibi*, *Madame Turlupin*, *Dans la Forêt*, *Dimanche et lundi*.

*** Ce soir, par extraordinaire, l'Opéra donne *Hamlet*, au bénéfice des victimes de l'inondation.

*** Les répétitions de la *Coupe du roi de Thulé* sont assez avancées pour qu'on ait pu déjà mettre en place quelques décors. On espère pouvoir donner la première représentation vers le 8 janvier. M. Halanzier prépare de véritables magnificences pour la mise en scène de l'opéra de M. Eugène Diaz. — Plusieurs modifications et suppressions ont été faites, soit à la partition, soit au poëme; le troisième acte presque entier a été remanié. On réimprime en ce moment le livret de MM. L. Gallet et E. Blau, qui différera en bien des points du texte primitif.

*** Ce soir, l'Opéra-Comique donne *l'Ombre*. — La neuvième représentation de *Don César de Bazan* est retardée par indisposition de M. Bouhy.

*** Il est question de reprendre à l'Opéra-Comique *Maître Wolfram*, de M. Ernest Reyer, joué primitivement au Théâtre-Lyrique. Les nouveaux interprètes désignés sont Coppel, Melchissédec, Mlle Chapuy. Toutefois, *Maître Wolfram* ne passerait qu'après *le Magnifique*, de M. Philipot, dans lequel doivent jouer les mêmes artistes.

*** La subvention accordée à l'Opéra-Comique pour l'année courante est, de même que pour l'année dernière, de 140,000 francs, et non de 240,000 comme le *Journal officiel* l'a dit par erreur et comme on l'a naturellement répété après lui. Les directeurs de l'Opéra-comique eux-mêmes ont cru quelque temps, paraît-il, à un rétablissement inespéré du chiffre ancien (car on sait qu'avant la guerre ils recevaient 240,000 francs); malheureusement ils ont été vite détrompés. Ce mécompte ne les empêchera pas de persévérer dans l'excellente voie où ils sont entrés il y a un an, à la grande satisfaction du public et des jeunes compositeurs. — Il est d'ailleurs question de leur accorder une compensation. Les 100,000 francs destinés au Théâtre-Italien l'année dernière, et qui n'ont point eu d'emploi, seraient répartis entre l'Opéra-Comique, l'Athénée et la caisse des pensions de l'Opéra. S'il est décidé que l'état de choses regrettable dont est victime M. Verger ne sera point modifié, nous ne pouvons que souhaiter la confirmation de ce bruit.

*** Le Théâtre-Italien a donné hier soir *Marta*, pour la dernière représentation de Capoul.

*** Un grand concert-représentation sera donné au Théâtre-Italien, le 23 décembre, par Mme la marquise Scotti-Caracciolo, avec le concours des artistes du théâtre, et de la musique de la 2e légion de la Garde républicaine.

*** Lors de la discussion du budget des théâtres subventionnés, M. Beulé, rapporteur de la commission, a prononcé à la Chambre, à propos du Théâtre-Lyrique, quelques paroles fort éloquentes et fort justes :

« Messieurs, a dit le savant rapporteur, la commission comprend que dans une année où le Théâtre-Lyrique n'est pas encore relevé de ses cendres, M. le Ministre juge et déclare inutile une subvention de 60,000 francs pour un théâtre qui n'existe plus. Mais, au nom de l'art français, au nom de la reconnaissance que nous devons au Théâtre-Lyrique.....

« — M. René Brice. — Très-bien ! vous avez raison. C'est la subvention la plus utile !

« — M. Beulé. — ..... l'Assemblée ne veut point oublier, Messieurs, que le Théâtre-Lyrique a produit Gounod, Reyer et d'autres compositeurs français qui n'avaient pu se produire ailleurs. Avec cette réserve, qui est un hommage à la vérité et une déclaration de la reconnaissance du pays, la commission ne s'oppose pas à la réduction temporaire que le Ministre accepte. *(Marques d'assentiment.)* »

*** La reconstruction du Théâtre-Lyrique a été décidée en principe dans la séance du 13 septembre au Conseil municipal, sur un rapport présenté par M. Émile Perrin au nom de la cinquième commission. Après une assez longue discussion, dans laquelle le rapporteur a développé et défendu ses conclusions, avec l'autorité que lui donne sa longue expérience des affaires théâtrales, le préfet de la Seine a déclaré qu'il se ralliait au vœu émis par l'éminent conseiller, et qu'il présenterait très-prochainement au Conseil un projet pour la réédification complète, aux frais de la Ville, du Théâtre-Lyrique.

*** L'Athénée donnera, dans le courant de cette semaine, la première représentation de deux actes nouveaux : *Le Péché de Géronte*, de M. William Chaumet, et *la Farce de Maistre Villon*, de M. Fernand Langlé, musique de M. Th. de Lajarte.

*** M. Ruelle a offert un livret d'opéra-comique en un acte au vicomte d'Arneiro, auteur du *Te Deum* exécuté récemment au Grand-Hôtel.

*** *La Fille de Madame Angot*, qui poursuit à Bruxelles sa brillante carrière, sera représentée prochainement à Paris. C'est le théâtre des Folies-Dramatiques qui aura la bonne fortune de monter l'opéra-comique — il n'est plus question d'opéra-bouffe —de Ch. Lecocq.

*** La première représentation de *la Petite Reine*, aux Bouffes-Parisiens, est annoncée pour le 28 décembre.

*** M. Humbert, directeur des Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles, a reçu un opéra-comique en un acte, *Un Caprice de Ninon*, paroles de M. Oswald, musique de M. Samuel David.

*** *Cendrillon*, la féerie-ballet du Châtelet, obtient un très-grand succès au théâtre de l'Alhambra de Bruxelles. La musique de Victor Chéri a été très-goûtée, principalement le fabliau *Dansez*, *Princesse*, le *Galop des Lanternes*, etc.

*** Mlle Franchino, dont on se rappelle le début à l'Opéra dans *l'Africaine*, part pour l'Italie, où l'appellent plusieurs engagements.

NOUVELLES DIVERSES.

—

*** Représentations et concerts s'organisent de toutes parts au profit des inondés. L'Opéra donne l'exemple aujourd'hui même : tous les théâtres suivront. Les artistes offrent leur concours avec le plus grand empressement.

*** Le deuxième concert du Conservatoire, avec un programme identique à celui du premier, n'a donné lieu à aucune observation nouvelle. Le ballet des sylphes, de *la Damnation de Faust*, a été bissé cette fois encore.

*** Au concert populaire de dimanche dernier, on a beaucoup applaudi la Sérénade en *ré* de Mozart, qui, si elle ne figure pas pour la première fois sur les programmes de M. Pasdeloup, a du moins été très-rarement exécutée au Cirque. Le public a semblé se départir de la froideur avec laquelle il accueille les œuvres symphoniques — sauf une ou deux — de l'auteur de *Don Juan*. La Marche-scherzo de M. Saint-Saëns, une des meilleures productions de ce jeune maître, a obtenu son succès habituel.

*** Programme du deuxième concert populaire (deuxième série) qui a lieu aujourd'hui, à 2 heures, sous la direction de M. J. Pasdeloup : — 1° Symphonie en *la mineur* (Mendelssohn; — 2e Air de ballet de *Dardanus* (Rameau); — 3° Ouverture de *l'Etoile du Nord* (Meyerbeer); — 4° Adagietto (Joachim Raff); — 5° Symphonie en *ut majeur* (Beethoven).

*** La Société nationale de musique a donné, le samedi 14 décembre, sa troisième séance à la salle Pleyel. Nous y avons applaudi des œuvres fort remarquables, signées des noms les plus sympathiques de la jeune école française : un quatuor pour instruments à cordes d'Alphonse Duvernoy, dont le *menuetto* et l'*andante* méritent toute l'attention de la critique; de très-intéressantes pièces pour piano et violon de Paul Lacombe, un compositeur provincial dont le talent n'a rien à envier à ceux de ses émules parisiens; la brillante et fière *Marche héroïque* de Saint-Saëns; enfin des compositions vocales pleines de sentiment et d'originalité, d'Edouard Lalo et de Georges Pfeiffer. Henri Fissot, C. Saint-Saëns, Armingaud, Telesinski, Mas et Jacquard s'étaient chargés de la partie instrumentale et s'en sont admirablement acquittés. Les mélodies vocales ont eu en Mmes Lalo et Bertrand d'excellentes interprètes.

*** Un andante et un scherzo de symphonie de M. Albert Lavignac ont été exécutés dimanche dernier, au concert du Grand-Hôtel, et applaudis à bon droit. On y trouve d'excellentes qualités, de la clarté, de la distinction et une instrumentation intéressante. Aujourd'hui, M. Henri Fissot, l'éminent pianiste, exécute la *Clochette* de Paganini transcrite par Liszt, et, avec M. Loys, une *Elégie* pour violoncelle du sa composition, et l'Introduction et Polonaise de Chopin. M. Danbé fait entendre en outre un menuet de quatuor de M. Vaucorbeil et plusieurs œuvres du répertoire.

*** M. Georges Pfeiffer réunissait chez lui, mardi dernier, un nombreux et brillant auditoire, qu'un fort beau programme exécuté par des artistes comme Léonard, Leroy, Lalliet, Mas, Bourdeau, Georges Pfeiffer, Pagans et Mme Viardot a constamment tenu sous le charme. Mme Viardot a provoqué d'enthousiastes bravos dans la scène d'*Alceste* et dans deux duos espagnols, avec M. Pagans; Georges Pfeiffer, avec sa sonate pour piano et violon, dont le scherzo, en particulier, a enlevé tous les suffrages, et sa charmante *Musette*, transcrite du piano pour hautbois, clarinette et basson, et qu'on a voulu entendre deux fois, a fait, comme il convient à un artiste de sa valeur, les honneurs de son salon. Léonard a été parfait, comme à son habitude, dans la sonate de G. Pfeiffer et dans deux fragments du 10e quatuor de Beethoven.

*** Aujourd'hui, à deux heures, sixième festival populaire du Châtelet. Mlle Séveste est chargée de la partie vocale. Un *Andante religioso* de Mme de Grandval y sera exécuté.

*** La magnifique salle de concerts de MM. Philippe Herz neveu et Cie, rue Clary, a été inaugurée hier soir. Nous donnerons dimanche prochain quelques détails à ce sujet.—Jeudi, 26 décembre, une grande soirée y sera donnée au bénéfice des jeunes Alsaciens et Lorrains, pour l'inauguration des fêtes d'enfants, qui auront lieu pendant l'hiver les jeudis et dimanches alternativement, sous la direction de M. Alwood, ancien directeur des casinos de Boulogne, Cherbourg et Fécamp.

*** Mlle Marie Pérez, professeur de piano au Conservatoire de Marseille, donnera, le 26 décembre, à 8 heures et demie précises, salle Pleyel, une soirée musicale, avec le concours de MM. Charles et Léopold Dancla, Claudio Brindis et Norblin. On y entendra une sonate de Rubinstein pour piano et violon, un trio de Ch. Dancla et le quintette de Schumann.

*** Mercredi prochain, jour de Noël, à 9 heures précises du matin, la maîtrise de la Trinité exécutera, sous la direction de M. Grisy, maître de chapelle, la troisième messe, avec orchestre et orgue, de M. Alex. Guilmant, organiste de cette paroisse. L'orgue d'accompagnement sera tenu par M. Th. Salomé.

*** Alfred Jaëll vient de terminer une tournée musicale en Hollande. Il s'est fait entendre dans treize concerts : à Amsterdam, La Haye, Rotterdam, Utrecht, Leyde, Arnheim, Bois-le-Duc, etc., et partout avec le plus grand succès.

*** Les séances de musique de chambre ont repris un peu partout. Celles de Mlle Adrienne Picard, toujours aussi intéressantes et aussi suivies, viennent de recommencer dans son salon de la rue Fontaine, 27, avec le concours de MM. Lelong et Delsart.

*** Un deuxième concert populaire a été donné au théâtre de Brest, avec plus de succès encore que le premier, sous la direction de M. de la Chaussée. Des œuvres de Mozart, Beethoven, Weber, Nicolaï, Wagner, Habeneck, Aug. Durand, composaient le programme.

*** La Société philharmonique du Mans vient de donner son premier concert, avec un plein succès. On y a applaudi une habile pianiste, Mlle Rust, et deux bons chanteurs, Mlle Aubé et M. Masson.

*** Le premier bal de l'Opéra a été splendide. Arban a inauguré sa direction par un coup d'éclat; il n'y a pas de doute que si l'ancien prestige de ces fêtes célèbres peut être rétabli, ce sera par l'actif et intelligent concours de l'excellent chef d'orchestre et de la nouvelle administration. La salle offrait un coup d'œil magnifique; six ou huit mille danseurs ou spectateurs s'y pressaient. Le nouvel orchestre, est élevé de huit mètres. Cent vingt musiciens y trouvent place. Les morceaux de danse du nouveau répertoire d'Arban, orchestrés de manière à obtenir la sonorité la plus pleine et la plus brillante, ont été exécutés avec une verve sans pareille et ont produit le plus grand effet. On a goûté surtout ceux sur les *Cent Vierges*, *l'Eclair*, *M. de Crac*, *les Refrains de l'armée*. La recette a été de près de trente mille francs, chiffre notablement supérieur à ceux qu'on réalisait les années précédentes.—Hier soir, deuxième bal.

*** La charmante *Sérénade* de M. Lucien Collin fait en ce moment le tour des salons de Paris. Le ténor Richard la chante avec beaucoup de goût, et elle lui vaut partout le même succès.

*** L'assemblée générale extraordinaire pour la révision des statuts de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique, aura lieu le lundi 23 décembre, à une heure très-précise, dans la salle de l'*Alcazar*, rue du Faubourg-Poissonnière, 10. Messieurs les sociétaires sont instamment priés d'assister à cette réunion.

*** Le Caveau, qui fait bien peu parler de lui, existe pourtant encore, et plus d'un talent sympathique apporte de temps à autre quelque appoint nouveau à sa vieille et gauloise réputation. Cette société des maîtres de la chanson a renouvelé ces jours-ci son bureau. Elle a nommé président M. Clairville, et vice-président M. Protat.

*** Les observations que nous avons faites au sujet de la manière très-fantaisiste dont la propriété littéraire et artistique est comprise en Espagne, trouvent un écho dans la presse espagnole même. Notre confrère de Barcelone, *la España musical*, signale, dans son dernier numéro, les défectuosités de l'état de choses actuel, et s'étonne, en particulier, que les auteurs espagnols aient tant de facilité pour conserver en France la propriété de leurs œuvres, tandis que les auteurs français n'ont en Espagne qu'une garantie rendue illusoire par des formalités et des conditions déraisonnables, et la plupart du temps impossibles à remplir. Il est évident que beaucoup de traités internationaux, pour la propriété des œuvres d'esprit, demandent une révision complète.

*** M. Mariano de Soriano Fuertes, musicographe distingué d'Espagne, vient de publier à Madrid, chez l'éditeur Romero, un *Calendario histórico-musical* pour 1873, où se trouvent, avec d'intéressants renseignements locaux, des articles fort bien faits de critique et d'histoire musicale, et plusieurs vieilles chansons espagnoles, dont quelques-unes sont charmantes.

*** Une lettre de M. V. Schœlcher à M. Oscar Comettant complète les renseignements donnés dans un de nos derniers numéros, sur la collection d'instruments orientaux, africains et autres, que l'honorable et érudit représentant a donnée au Musée du Conservatoire de musique. Nous en extrayons ce qui suit : — « Cette collection, qui se compose de » quarante-neuf pièces, est surtout intéressante par sa rareté, la plupart » de ces instruments n'ayant jamais été vus en Europe. On y distingue » le darboukah, tambour en terre cuite, et le petit violon à deux cordes » en calebasse, qui accompagnent la danse des almées d'Egypte, avec des » castagnettes de cuivre; un chalumeau de berger arabe d'Egypte, » sorte de hautbois en roseau égyptien; une mandoline des bayadères » de Smyrne, d'une exquise élégance de forme; un quiaquia caraïbe en » tissu de paille, un autre yoloï en bois, et un autre d'Haïti en fer » blanc colorié; une sorte de petite harpe en bambou; une flûte et une » petite guitare mexicaine; une longue harpe éolienne caraïbe, faite de » bambou; un violon à tête sculptée, dont s'accompagnent les rhapsodes » grecs modernes; une flûte de berger grec; une grande harpe sculptée » à douze cordes; un anduigue, pièce des plus curieuses; un tambour » de Gambie, haut de trois pieds, que le musicien, assis dessus, bat » des deux mains; de grandes guitares en calebasse, à cinq et six cordes,

» de la Gambie, du Sénégal et du Gabon; une flûte traversière du » Gabon, des flûtes ou plutôt des hautbois en roseau de différentes peu- » plades de la Sénégambie, ainsi que des tambours de formes variées, » appartenant au même pays. » M. Schœlcher ajoute encore quelques mots sur sa collection des œuvres de Hændel, donnée par lui au Conservatoire, et dont nous avons parlé en détail il y a quelques mois.

*** Dans une récente visite au Musée du Conservatoire, Mme Pauline Viardot, ayant remarqué que la collection des instruments asiatiques offrait encore bien des lacunes, s'est empressée d'offrir ceux qu'elle possède. M. Gustave Chouquet vient aussi de recevoir de M. Gilson, facteur de pianos à l'Ile de la Réunion, trois instruments malgaches des plus curieux et des plus intéressants. Enfin, M. Jacobson, négociant de Stockholm, a envoyé par l'ambassade française une fort beau *Zuike* en ivoire, dont les ornements, finement sculptés, nous font croire qu'il appartient à l'époque de la Renaissance.

*** L'érudition musicale n'est pas précisément le fait de la presse parisienne. Un feuilletoniste musical empruntait dernièrement à l'*Histoire du Conservatoire* de Lassabathie quelques détails sur les origines de cet établissement, sans citer son auteur, bien entendu : aussitôt le fragment révélateur fait le tour des journaux, et chacun d'en faire honneur au compilateur. Il y a quelques jours, le même critique annonçait au monde musical que la mélodie *l'Adieu* n'est pas de Schubert, mais de M. de Weyrauch. On s'en doutait bien un peu, la chose étant tout au long dans le livre de W. de Lenz, qui date de vingt ans, et que bien peu de musiciens ne connaissent pas aujourd'hui; ce qui n'a pas empêché maint courriériste spécial de s'extasier devant une découverte aussi neuve et aussi importante, toujours attribuée, bien entendu, au confrère en question. Qui sait? bientôt peut-être nous allons apprendre que la *Dernière Pensée de Weber* est de Reissiger, et que *le Désir* est de Schubert et non de Beethoven! Il serait dommage vraiment de s'arrêter en si beau chemin.

*** L'*Avvisatore teatrale*, qui avait suspendu sa publication à Florence, la reprend à Rome à partir du 1er janvier prochain.

*** Les 23 et 24 décembre, à Saint-Omer, vente aux enchères de la riche bibliothèque musicale et des instruments de musique de feu M. Ramonet.

*** La mélodie de M. A. Lafitte, sur une ravissante poésie inédite de Théophile Gautier, *le Banc de pierre*, vient de paraître. Le musicien a compris le poëte : c'est dire que son œuvre se distigue, dans son cadre modeste, par la grâce et l'originalité.

*** Nous sommes heureux d'apprendre qu'Alfred Holmes, que la plupart des journaux de Paris ont fait mourir cette semaine, est, quoique souffrant, dans un état de santé qui n'inspire aucune inquiétude. Il compte partir prochainement pour Vienne et Saint-Pétersbourg, où il est attendu, pour y faire exécuter ses nouvelles symphonies, que diverses circonstances empêcheront de donner aux Concerts populaires cet hiver.

*** La maison d'édition fondée par Francesco Lucca, à Milan, reste entre les mains de sa veuve, qui en continue la gestion sous l'ancienne raison sociale.

*** La maison C. Prilipp vient de publier l'album de Camille Schubert, composé de deux valses intitulées : *les Rêves de Jeunesse* et *les Fêtes de Grenade;* deux quadrilles : *les Souvenirs de Trouville*, *les Petites Marquises*; *la Belle Meunière*, polka, et *le Saphir*, polka-mazurka. Un ouvrage important a paru également chez le même éditeur : *l'Agilité de la Voix*, exercices de vocalisation, par Saint-Yves Bax. L'expérience et l'habileté de l'excellent professeur du Conservatoire recommandent suffisamment ce recueil didactique, que tous ceux qui s'occupent de l'étude du chant voudront connaître.

*** Publications nouvelles : Gabriel Desmoulins, six mélodies (Schmitt, éditeur). — Renaud de Vilbac, *Bergerie Watteau*, idylle pour le piano, et *Un sourire*, grande valse (O'Kelly, éditeur).

✝

*** Joseph Bader, le doyen des accordeurs de pianos, est mort récemment à Paris, à l'âge de 98 ans. Il était fort connu pour avoir été l'accordeur de Beethoven.

*** Henry Blagrove, violoniste anglais, appartenant à une famille où l'art est cultivé avec succès, est mort le 15 décembre à Londres.

ÉTRANGER

—

*** *Londres.* — La troupe française de MM. Valnay et Pitron, installée au Royalty Theatre, a fait ses débuts le 14 décembre, de la façon la plus heureuse. Outre plusieurs comédies et vaudevilles, elle a joué l'opérette de MM. Du Locle et Duprato, *M'sieu Landry*, qui a fait grand plaisir. Le prince et la princesse de Galles étaient dans la salle.

*** *Bruxelles.* — Au troisième concert populaire, le 15 décembre, M. Joseph Servais a exécuté un concerto inédit en *la mineur*, de son père, ainsi qu'un *larghetto* de Mozart. Une fantaisie pour orchestre sur des airs populaires russes (chansons nuptiales), de Glinka, figurait aussi au programme. — La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique a mis au concours la composition d'un quatuor pour instruments à cordes. L'œuvre présentée devra être inédite et n'avoir point été exécutée en public.

*** *Gand.* — Une belle reprise du *Prophète* vient d'avoir lieu, avec une nouvelle Fidès, Mlle Leawington, jeune artiste bien douée et intelligente. Mlle Colin, MM. Jourdan et Boyer tiennent aussi fort bien leurs rôles.

*** *Leipzig.* — L'orchestre de Gewandhaus a donné le 5 décembre un concert au bénéfice des pauvres. On y a entendu une scène de *Faust* pour le chant, composée par Moritz Hauptmann, le troisième concerto de piano de Litolff, exécuté par Mlle Alexandra de Sograff, et diverses autres œuvres de Beethoven, Schumann, Chopin et Brahms.

*** *Vienne.* — Franz Liszt a répondu par un refus à l'invitation qui lui avait été adressée de concourir, en composant une cantate et en se faisant entendre dans un concert, au projet d'élever à Vienne un monument à Beethoven.

*** *Berlin.* — Le prince Georges de Prusse a fait représenter le 1er décembre, au National Theater, sous le pseudonyme de G. Conrad, un drame intitulé *Christine de Suède*, pour lequel une ouverture, des entr'actes et divers morceaux symphoniques ont été écrits par Théodore Bradsky. On a fait bon accueil à la pièce et à la musique; le noble dramaturge a même été rappelé après le troisième acte. On ne dit pas qu'il ait jugé à propos de se montrer sur la scène.

*** *Kœnigsberg.* — Le 2 décembre, on a représenté pour la première fois, au théâtre de la Ville, un opéra de Gustave Dullo, *Harald*, *le dernier Roi saxon*, qui a obtenu un très-vif succès.

*** *Chicago.* — La ville renaît de ses cendres comme par enchantement, et les édifices publics se reconstruisent avec une rapidité tout américaine. L'Académie de musique a été rebâtie en trente-six jours, sur l'emplacement qu'elle occupait avant le grand incendie; plusieurs autres théâtres, moins importants, ont déjà rouvert leurs portes.

Le Directeur. G. BRANDUS. — *L'Administrateur :* Édouard PHILIPPE

AVIS. — A céder, à 40 lieues de Paris, un bel établissement pour la vente et la location de musique et d'instruments. Belle clientèle. (affaires de 40 à 50,000 fr. par an.)

S'adresser pour les renseignements au bureau de la *Revue et Gazette musicale.*

AVIS. — M. Zerr, Alsacien, pianiste-compositeur et chef de musique militaire pendant vingt années, désire trouver un poste analogue en France ou à l'étranger.

S'adresser à la *Revue et Gazette musicale.*

CHEZ LES ÉDITEURS **BRANDUS & Cie**, 103, RUE DE RICHELIEU.

LA

POLKA DES SONNETTES

De la comédie LES SONNETTES, de MM. MEILHAC et HALÉVY

POUR LE PIANO

PAR

M. BOULLARD

CHEF D'ORCHESTRE AU THÉATRE DES VARIÉTÉS.

Prix : 4 fr. (Avec portrait de Mme Chaumont et de M. Dupuis.) **Prix : 4 fr**

SÉRÉNADE

Pour chant avec accompagnement de piano

PAROLES DE MÉNARD

MUSIQUE DE

LUCIEN COLLIN

Prix : 3 francs.

Pour paraître le jour de la première représentation

CHEZ **L. GRUS**, ÉDITEUR

LA COUPE DU ROI DE THULÉ

GRAND OPÉRA EN TROIS ACTES, COURONNÉ AU CONCOURS DE 1869

POÈME DE LOUIS GALLET ET ÉDOUARD BLAU

MUSIQUE D'**EUGÈNE DIAZ**

ÉTRENNES MUSICALES

PARTITIONS — CHANT & PIANO — ÉDITION-BIJOU — PAROLES FRANÇAISES

RELIÉES, DORÉES sur tranche. — **5 FRANCS NET.** — Ornées d'un très-beau FRONTISPICE.

1. Norma..... BELLINI.
2. Les Noces de Figaro..... MOZART.
3. Le Barbier de Séville..... ROSSINI.
4. Don Juan..... MOZART.
5. L'Italienne à Alger..... ROSSINI.
6. Freyschütz (Robin des Bois).... WEBER.
7. Sémiramis..... ROSSINI.
8. La Flûte Enchantée..... MOZART.
9. Isabelle..... ROSSINI.
10. Joseph..... MÉHUL.
11. La Somnambule..... ROSSINI.
12. Obéron..... WEBER.
13. Le Croisé en Égypte..... MEYERBEER.
14. La Straniera (l'Étrangère)..... BELLINI.

(Les mêmes non reliées, 3 fr. net.)

ALPHONSE LEDUC, éditeur, *rue Le Peletier*, 35. *(Sera continué.)*

ÉTRENNES

A l'occasion de la nouvelle année, LE MAGASIN DE MUSIQUE BRANDUS, rue de Richelieu, 103 a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle y trouvera l'assortiment le plus considérable de

PARTITIONS — ALBUMS — COLLECTIONS

RICHEMENT RELIÉS ET SPÉCIALEMENT DESTINÉS AUX CADEAUX DU JOUR DE L'AN.

Parmi les nombreux volumes reliés, nous désignons notamment :

Les Partitions pour Chant et Piano ou pour Piano seul, composées par Meyerbeer, Rossini, Auber, Adam, Flotow, Maillart, Gounod, Verdi, Massé, David, Thomas, Semet, Offenbach, Lecocq, etc.—L'Album Auber.—L'Album Rossini.—La Messe solennelle de Rossini. — Collection des œuvres de Beethoven, Mozart. — Volumes format in-8° contenant des œuvres de Mendelssohn, Chopin et Stephen Heller. — Le Répertoire du Chanteur, 20 volumes. — Les Mélodies de Meyerbeer et de Schubert. — Albums divers : Couronne de Mélodies, les Fleurs des Opéras, les Echos des Opéras, la Moisson d'or, les Pensionnats, Bouquets de Mélodies, la Nouvelle Moisson d'or, les Succès universels, les Fleurs de la Danse, le Miroir dramatique, Albums de Piano divers.

Les prix des volumes varient suivant la richesse des reliures; il y en a depuis 5 fr. jusqu'à 200 fr.

Une quittance de 30 francs à notre grand Abonnement de musique donnant droit à la lecture musicale pour **toute l'année 1873** *est le cadeau le plus réellement utile qu'on puisse offrir aux personnes qui étudient la musique.*

LONDRES.—PALAIS DE CRISTAL

NATIONAL MUSIC MEETINGS

Les 3, 5, 8, 10 *et* 12 *juillet* 1873

Concours de Sociétés chorales, anglaises et étrangères, chœurs d'église, chanteurs de *madrigals* et *part songs* anglais, musiques militaires et autres (harmonies et fanfares), chanteurs solistes (soprani, contralti, ténors ou basses), et virtuoses sur la trompette.

La valeur totale des prix qui seront distribués aux plus méritants est de 36,000 francs.

Pour les conditions et détails, s'adresser à M. Willert Beale, Crystal Palace, London.

HARMONI-COR

JAULIN

Cet instrument, qui vient de subir un dernier perfectionnement, se joue comme le hautbois, dont il se rapproche par la pureté des sons. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, savoir : deux octaves indiquées par des touches blanches et noires.

Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur, en huit jours, à jouer de l'Harmoni-Cor.

Prix : *En écrin, 150 francs.* (Remise au commerce.)

EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL

Maison BRANDUS, 103 rue de Richelieu.

L'IMPRIMEUSE

BERRINGER

BREVETÉE S. G. D. G.

Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

PRIX ACCORDÉ A L'UNANIMITÉ A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES (1851).

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine de France.

Seul agent à Londres :

S. ARTHUR CHAPPELL,

52, New Bond Street.

MAISON FONDÉE EN 1803.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE EN CUIVRE

Exposition Universelle de Londres 1862

MM. les Membres du Jury International décernent la Médaille à

ANTOINE COURTOIS

POUR L'EXCELLENCE DE SES CORNETS A PISTONS, CORS, ALTOS, BASSES,

ET POUR TOUTE SA COLLECTION D'INSTRUMENTS EN GÉNÉRAL.

88, rue des Marais-Saint-Martin, 88.

Ci-devant rue du Caire, 21.

MÉDAILLE D'ARGENT DE 1re CLASSE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS 1855

Facteur du Conservatoire et de l'Académie nationale de musique

Agent à Saint-Pétersbourg :

A. BUTTNER,

Perspect. Newsky, maison de l'église St-Pierre

La maison ANTOINE COURTOIS ayant agrandi ses ateliers, est en mesure de satisfaire à toutes les demandes qui pourront lui être adressées; elle garantit RÉELLEMENT *à sa clientèle des instruments irréprochables sous tous les rapports.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CRAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS

BUREAUX A PARIS : BOULEVARD DES ITALIENS, 1.

39e Année — N° 52. — 29 Décembre 1872

ON S'ABONNE :
Dans les Départements et à l'Étranger, chez tous les Marchands de Musique, les Libraires, et aux Bureaux des Messageries et des Postes.
Le Journal paraît le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Paris..... 24 fr. par an.
Départements, Belgique et Suisse..... 30 » id.
Étranger..... 34 » id.
Un numéro : 50 centimes.

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

OUTRE SES BELLES PRIMES ANNUELLES, LA GAZETTE MUSICALE OFFRE CHAQUE MOIS A SES ABONNÉS UN MORCEAU DE MUSIQUE.

1873 **PRIMES** 1873

Offertes aux Abonnés de la Revue et Gazette musicale
A l'occasion du renouvellement de l'année.
40e ANNÉE DE SON EXISTENCE.

CHANT

LA PARTITION POUR CHANT ET PIANO
DU
FREYSCHUTZ
AVEC LES *RÉCITATIFS* D'HECTOR BERLIOZ
Paroles de PACINI
A laquelle la prochaine reprise à l'Opéra du chef-d'œuvre de Weber donne un intérêt d'actualité.

PIANO

SOUVENIRS DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE
Un Volume in-4° contenant :
SIX PARTITIONS POUR PIANO
PAR CH. V. ALKAN

I CIELI IMMENSI NARRANO
DU 18e PSAUME DE MARCELLO.
JAMAIS DANS CES BEAUX LIEUX
de l'ARMIDE de Gluck.
CHŒUR DES SCYTHES
DE L'IPHIGÉNIE EN TAURIDE, DE GLUCK.

ANDANTE
De la 36e symphonie de HAYDN.
LA GARDE PASSE, IL EST MINUIT
DES DEUX AVARES DE GRÉTRY.
MENUET
DE LA SYMPHONIE EN MI BÉMOL DE MOZART

TROIS AIRS DE BALLET INÉDITS DE
MEYERBEER
Intercalés dans le 3e acte des HUGUENOTS Au théâtre de l'Opéra
Transcrits pour le piano par A. MÉLIOT.
COMPLÉMENT NÉCESSAIRE DE LA PARTITION DES *HUGUENOTS*

Ces Primes sont à la disposition des personnes qui renouvelleront leur abonnement pour un an, et des abonnés nouveaux pour la même période.

SOMMAIRE.

La vie publique et privée des castes musicales. **Em. Mathieu de Monter.** — Célébrités musicales du passé. Sainte Cécile. **Ernest David.** — Nouvelles des théâtres lyriques. — Nouvelles diverses. — Annonces.

LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES CASTES MUSICALES

(16e et dernier article.) (1).

—

TEMPS MODERNES.

—

VIII

L'ARTISTE. — CONCLUSION.

L'ère des illusions grandioses et des résolutions formidables, de l'audace et de l'enivrement dans les élans vers l'avenir, ce dix-huitième siècle qui imprima aux idées un mouvement prodigieux, permit surtout à ce que l'on appelait encore le *tiers-état* de grandir en lumières, en valeur réelle, en ambition légitime, et affranchit le génie individuel de toutes entraves.

L'action de la critique date de cette époque : en grandissant, en circulant, le grand jour de la publicité vint modifier bien des existences sociales, assainir bien des foyers d'abus, de licence ou de corruption, accentuer d'un relief puissant tout ce qui tendait à s'élever et à marquer dans le domaine intellectuel ou artistique.

En philosophie, en littérature, au théâtre, ce n'étaient plus les généralités, les abstractions, les types qui entraient en scène, qui parlaient et se mouvaient, mais bien les auteurs eux-mêmes, avec leur esprit, leurs idées, leurs passions, leur langage.

L'opéra, l'union intime du poëte, du musicien, du danseur, du décorateur et du machiniste, c'est-à-dire l'ensemble de tout ce qui peut mettre l'imagination en fête, séduisit et transporta à ce point la société française, qu'à la veille de l'orage, tout entière à sa fièvre d'idéal, elle ne soupçonnait pas la rapidité du flot et l'imminence du débordement.

L'affranchissement de la pensée, l'exercice de l'opinion publique, les hardiesses de la Comédie, la traduction universelle des sentiments et des passions par le drame lyrique, eurent pour conséquence directe de substituer l'unité au groupe, de remplacer la classe par l'individu. L'*individualisme* venait de naître, tandis que l'esprit humain, saluant le soleil du progrès, rêvait déjà de s'emparer de tous ses rayons. La composition musicale avait son effigie personnelle, distincte, et ses interprètes pouvaient frapper l'œuvre à leur empreinte. Les gens de musique et de théâtre n'avaient

(1) Voir les nos 32, 33, 34, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50 et 51.

existé civilement auparavant, que comme « Joueurs d'instruments », comme « Violons », comme « Comédiens », en tant que compagnie, troupe ou bande. Le nom, la célébrité, la fortune, tout ce qui constitue la *position sociale* leur était acquis maintenant. Devant cette affirmation souveraine, cette sorte d'apothéose de *l'homme*, les corporations disparurent, les castes et les classes s'effondrèrent, entraînant avec elles cette force de solidarité que l'association cherche à ressaisir aujourd'hui sous divers motifs.

Le musicien d'alors, compositeur ou virtuose, professant presque toujours son art, était devenu *quelqu'un*, et on le traitait en conséquence. Le « bon plaisir » les expédiait bien encore de temps à autre au Fort-l'Évêque, mais le public des « honnêtes gens », la bonne compagnie ne leur ménageait pas les avances. En ces jours troublés, il fallait bien faire des concessions ! On les recevait, on les caressait, on les encensait au sein de ces sociétés uniformément composées de vieilles femmes insupportablement bavardes, de vieux gentilhommes monotones et lourds, de magistrats pédants, de petits-collets personnels et fadasses, d'officiers non moins prétenticux que braves, de charmantes jeunes filles évaporées ou sentimentales ; coteries où l'admiration pour le talent ne tournait jamais à l'enthousiasme, où l'on s'arrangeait à ne pas montrer trop d'émotion et où l'on devenait si charmant, dans ce perpétuel petit sourire de la grâce noble, qu'on n'avait plus rien d'humain. Grands seigneurs et beaux chanteurs d'opéra, gentilshommes et clavecinistes, nobles et roturiers, jeunes et vieux se livraient ainsi de compagnie, gaiement, résolûment, mais sans simplicité et sans bonhomie, aux plaisirs imprévus que créaient de faciles et ingénieuses imaginations. Jouir de l'aimable, bien plus que poursuivre la gloire, semblait être pour ce monde le but suprême de la vie. Les musiciens apportaient dans ces cercles et ces loisirs aristocratiques la simplicité, l'entrain, l'aplomb narquois, l'esprit mordant, chercheur et badaud, le caractère à la fois crédule et pénétrant du *peuple*, du peuple auquel ils appartenaient, pour la plupart. Élevés à une école peu sévère, dans un temps où les fantaisies de l'amour extra-conjugal ne rencontraient que de l'indulgence, la mémoire farcie des « lieux communs de morale lubrique » de l'opéra et de la comédie à ariettes, ils étaient volontiers amoureux de toutes les femmes et croyaient surtout qu'elles étaient volontiers amoureuses d'eux. Cette disposition d'esprit ou de cœur qui tient à beaucoup de choses que je n'ai pas à déduire ici, avait son bon côté. Les femmes d'alors excellaient, paraîtrait-il, à découvrir le prix et la valeur des hommes ; il y avait du mérite à leur plaire, parce qu'on ne leur plaisait jamais sans un mérite quelconque qu'elles mettaient en lumière par le cas extrême qu'elles en faisaient.

Les lyriques du dix-huitième siècle furent les hôtes favoris des salons et des boudoirs, de même que ceux du siècle précédent s'étaient montrés intrépides familiers de taverne. Plus tard, moins énervés et amollis qu'ils ne le paraissaient superficiellement, ils purent se protéger et se sauver par la générosité de leurs sacrifices personnels, — alors que la noblesse émigrait, terrible faute ! ou périssait sur l'échafaud pour n'avoir pas su contenir sa fureur quand les emprunts forcés de l'État s'attaquèrent à la fortune privée, — par la fermeté qu'ils opposèrent aux soupçons et au malheur, par la confiance et la bonne humeur philosophique qu'ils montrèrent au milieu de la tourmente et des dangers.

***

Nous avons suivi les *Castes musicales*, c'est-à-dire les musiciens considérés comme des groupes spéciaux, des classes particulières, en étudiant leurs transformations et leurs modes d'existence, en établissant leurs rapports avec les institutions et les lois, en essayant de les retrouver dans l'habitude de leur vie publique et privée, et cela, à travers les peuples et les civilisations, depuis les âges fabuleux où ces castes se résumaient en individualités, jusqu'aux temps où l'individualité remplaça la caste ; d'Orphée, en un mot, à l'Artiste musicien.

Quelle situation sociale constamment exceptionnelle et irrégulière que celle de ces êtres soupirant toujours, comme des exilés, après un *inaccessible* qui n'est plus le succès, le renom ou l'argent, et vivant, en quelque sorte, suivant la mélancolique exclamation de Ménandre : « Nous autres fils d'Apollon, nous regardons le monde comme un lieu d'émigration, une foire étrangère, foule, marchés, jeux de hasard, hôtelleries où l'on s'arrête » ; situation telle, qu'elle couvre d'indulgence et de pardon tous ceux qui érigent en profession la tâche de distraire et de charmer leurs semblables et de les entraîner avec eux dans les régions de la fantaisie, de la fiction ou de l'idéal.

Les artistes tendent de nos jours à lutter courageusement contre ce danger, contre ce malheur presque inévitable. On sait ce que les mœurs, les habitudes gagnent, au théâtre et ailleurs, en réserve, en dignité, en honorabilité, en esprit d'ordre et de conduite, en besoin de régularité, de convenances et de correction. Mais, même lorsque l'artiste (et je ne parle pas seulement ici du comédien et du chanteur) sera sorti, à son avantage, des épreuves du début, ne se sera jamais abandonné pour n'être pas abandonné des autres, même lorsqu'il aura acquis et les qualités les plus hautes et la considération la plus légitime, il ne sera pas complétement heureux, parce que tout l'enlève aux conditions tranquilles parmi lesquelles il est permis seulement de se mouvoir sans faire de bruit ni courir de périls. Sa mission est de créer, d'enfanter ; par conséquent de souffrir. La sympathie, l'admiration le saluent après la rude tâche accomplie, mais le cœur paie la tête, la vie privée paie la vie publique ; il est peu d'hommes supérieurs qui n'aient expié leurs succès par les tourments domestiques du foyer. « Le sort, dit Descartes, punit les forts. »

Aussi, — pour répondre à la question que nous nous posions au début de cet ouvrage — il nous faut reconnaître, quelque effort pénible et douloureux que nous coûte cet hommage à la vérité, que dans le pacte d'alliance entre la puissance intellectuelle et la morale générale, l'artiste musicien ne peut que bien difficilement mettre d'accord sa vie et sa profession.

Comment en serait-il autrement ? Les artistes contemporains ne sont-ils pas les héritiers directs de leurs devanciers ? Esprits précoces, intelligences richement douées ; mal dirigés généralement dans leur jeunesse, — une jeunesse imprudente donne tant de prise sur un homme ! — jetés dans une voie difficile par une vocation plus ou moins sincère, mais aussi par le hasard ou d'imprudents amis ; bien souvent sans famille, sans appui sérieux ; enviés de quelques-uns parce qu'ils paraissent heureux, et au fond ne comptant que sur leur étoile, ce qui est le propre de tout être qui a perdu la direction normale de sa vie ; exposés à des railleries, à des calomnies, à des mépris desquels tout autre citoyen se sent garanti ; très-compliqués de caractère, de tempérament et de nature ; ne se rencontrant guère que sur le terrain neutre de l'amour-propre et de l'importance que chacun s'accorde, terrain où les meilleurs et les pires se coudoient à conditions égales.

Notre société est ainsi faite, au surplus, qu'il y a bien peu d'artistes dont le public puisse se flatter de connaître le talent en entier : dans l'âge où la culture, l'exercice et la liberté seraient si nécessaires à leur développement, le souci les dessèche, le métier les étouffe ; plus tard, quand la réputation est faite, le repos les énerve.

Analyser, connaître à fond un talent nouveau, en avons-nous toujours le temps, avec la promptitude à s'enthousiasmer, puis à s'en repentir, avec ce caractère d'activité insatiable et tout de suite rassasiée, que nous portons dans les appréciations et les choses de la musique ? Qu'elle est passagère la vogue d'un virtuose ! Quel lendemain ont souvent les réputations ! Qu'il est rapide le courant du fleuve qui charrie à travers le monde nos gloires usées et les déporte sur de lointains rivages !

S'inquiète-t-on activement du mérite modeste, se met-on en quête assidue du talent ignoré ? Nous nous engouons souvent d'un artiste, nous le produisons et le prônons bien moins pour sa valeur que pour son goût du monde, ses dehors brillants, ses bons mots, ses aventures. On a beau faire des chefs-d'œuvre, si l'on vit seul, on reste pauvre et de cette pauvreté de l'artiste qui est plus qu'une souffrance, qui est un combat. C'est quand on n'est plus dans la détresse qu'on peut tirer parti de son talent. « La nécessité, a-t-on dit, est l'accoucheuse du génie. » Parole détestable !

Comme ces horribles cachots dont la voûte s'abaissait peu à peu sur la victime, la nécessité courbe, étreint, broie âme et corps, intelligence et force. Le besoin dessèche, il égare, il peut avilir. La faim ne fait pas des poëtes, des musiciens ; elle fait des fous!

Combien faut-il d'artistes tombés dès l'entrée de la carrière, pour en venir à un talent qui réussit et qui vit? On y songe malgré soi chaque fois qu'on se trouve en présence d'une destinée brillante. « Jeune homme, si tu parviens à rompre le destin contraire, tu seras Marcellus. » Aussi, que d'audacieux efforts, que d'épreuves fatigantes et de revers patiemment supportés! Ne fait pas brèche qui veut. Tous les assauts se ressemblent; les premiers restent dans le fossé et font fascines de leur corps aux suivants.

L'artiste, c'est le souffle, le son; la société, c'est l'instrument qui les propage et les fait au loin retentir. Il y a donc de bonnes et de mauvaises heures. Criez dans le tumulte, et votre voix se perd. Parlez, au contraire, quand tout le monde vous écoute, et votre voix résonne. Il n'appartient qu'au talent d'atteindre ces occasions et d'en profiter, en se hâtant surtout. Le progrès se fait quand même, mais l'artiste souffre de nos jours, parce qu'il traverse une phase expectante, l'équilibre s'étant établi entre l'élan et l'obstacle.

***

.... Et ils poursuivent leur destin sur cette route de la renommée, où l'on marche le front radieux et les pieds endoloris. Ils vont, doués d'un courage superbe, armés d'une volonté de fer: — les créations de l'art sont stimulantes, et c'est là leur magnifique bienfait. Ils vont en s'astreignant à des études d'un ordre sévère, car de même qu'on n'atteint les hauteurs et les profondeurs de la science qu'avec de l'imagination, on n'arrive au premier rang dans les arts de l'imagination, — les maîtres contemporains le comprennent, — qu'à l'aide de l'étude et d'une instruction générale et approfondie. Le temps n'est pas tendre aux contemplatifs. Notre génération artistique a vu le matin, et ce qui est triste, c'est le soir. En songeant au sort réservé aux survivants de la bataille, on est tenté de s'écrier devant chaque tombe qui se ferme: « *Heureux les morts de n'avoir plus à vivre!* »

EM. MATHIEU DE MONTER.

FIN.

CÉLÉBRITÉS MUSICALES DU PASSÉ.

SAINTE CÉCILE

SON INFLUENCE SUR LES PROGRÈS DE LA MUSIQUE.

(4e et dernier article) (1).

IV.

FESTIVALS OCCASIONNELS DE LA SAINTE-CÉCILE.

Les premiers festivals de Londres, en 1683, avaient eu lieu dans la salle d'*York buildings*; mais le succès croissant avait obligé les commissaires à en chercher une plus grande, et dès 1687 *York buildings* avait été abandonnée pour la *Stationers' Hall*, beaucoup plus vaste et mieux disposée pour la circonstance. En 1708, un certain sir Richard Steele étant devenu copropriétaire d'*York buildings*, voulut y réinstaller des festivals en l'honneur de sainte Cécile, et pria le célèbre Pope de lui écrire une ode, ce qui donna au poëte l'occasion de composer celle que l'on connaît sous le titre de *An ode for musik on Saint Cecilia's day*, la plus belle conception de ce genre qui ait paru en Angleterre depuis celle de Dryden. « Bien des personnes, dit Pope dans sa préface, goûteraient davan» tage mon ode sur la musique, si Dryden n'avait jamais rien écrit » sur ce sujet. Ce sont les instances réitérées de M. Steele qui » m'ont engagé à entreprendre la mienne; mais j'avoue que je n'ai » pas eu la moindre idée de rivaliser avec le grand homme que » je révère, et dont j'ai toujours vénéré la mémoire (2). » Toutefois il n'y a pas lieu de croire que cette ode ait été mise en musique alors, ni que Steele ait donné suite à son projet d'organiser des concerts pour la fête de sainte Cécile.

Quelques célébrations se produisirent cependant de temps à autre, et l'on trouve des traces de celle qui fut donnée en 1717, par le claveciniste William Babel et d'une autre, en 1723, par le Dr Pepusch. Mais ces souvenirs cèdent nécessairement la place à un événement important pour l'art musical qui arriva en 1736: il s'agit de la composition par l'illustre Handel (1), d'une musique nouvelle pour l'ode de Dryden: l'*Alexander's feast*. — En 1733, ce grand homme, alors directeur de l'Opéra de Londres *The Royal academy of musik*, ayant refusé de souscrire aux caprices de Senesino, se vit en butte à des tracasseries violentes de la part de la noblesse qui, prenant parti pour le chanteur, ouvrit à *Lincoln's Inn fields* un second Opéra, sous la direction de Porpora, dans l'intention de faire tomber celui de Handel. Celui-ci se voyant de trop grands frais sur les bras, quitta *Haymarket* qui fut aussitôt occupé par ses adversaires; mais ne voulant pas se tenir pour battu, il résolut de monter ses opéras à *Covent Garden*, dont la salle venait d'être reconstruite; malgré tous ses efforts, il se vit bientôt forcé d'y renoncer, et sa santé, ébranlée par la perte de sa fortune, qui avait sombré dans les luttes quotidiennes que depuis plusieurs années il soutenait contre ses acteurs et ses actionnaires, le contraignit d'aller prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle. Il partit en mai 1735. Revenu à Londres au mois d'octobre suivant, il se mit à tout préparer pour la saison qui s'approchait et composa la musique de l'*Alexander's feast*, qui, selon le memorandum manuscrit de sa partition originale, ne lui coûta que trois semaines de travail et fut terminée le 17 janvier 1736. Il avait préalablement chargé le poëte Newburgh Hamilton de diviser le poëme de Dryden en récitatifs, airs et chœurs, c'est-à-dire de le disposer pour être traité comme un oratorio. Cette cantate (qu'à tort on a pris l'habitude de qualifier d'oratorio) fut chantée le 19 février suivant sur la scène de Covent Garden, par la signora Strada, excellente cantatrice italienne; miss Young, qui épousa peu après le Dr Arne; John Beard, célèbre ténor pour lequel le compositeur écrivit presque toutes les parties de ténor de ses oratorios, et la basse Erard. Handel dut faire jouer cette cantate quatre fois de suite pour satisfaire l'empressement du public, qui se portait en foule à Covent Garden; puis il la laissa pour donner *Acis et Galathée* et enfin *Esther*, qui termina la saison. Après cette éclatante réussite, il publia sa partition pour laquelle Hamilton improvisa une pièce de vers à la louange du compositeur.

Mais la beauté de la première ode écrite par Dryden pour la fête de sainte Cécile, en 1687, devait tenter le puissant génie du maître saxon. Il est vrai que Draghi, compositeur italien établi en Angleterre et organiste de la reine douairière Catherine de Bragance, veuve de Charles II, l'avait musiquée pour le festival de 1687, mais cette œuvre était déjà oubliée depuis longtemps. Handel la reprit donc, et c'est un des nombreux exemples de sa facilité de composition, car elle ne lui demanda que *dix jours* de travail: commencée le 15 septembre 1739, elle était terminée le 24, et il annonçait dans la *London Gazette* qu'il la ferait entendre pour l'anniversaire de la patronne de la musique. L'affiche ajoutait que l'on avait pris des précautions « pour que la salle fût bien chauf» fée (2) et que le passage des champs (*fields*) à la salle de concert fût couvert pour plus de commodité. »—Cela était nécessaire, car le concert avait lieu au théâtre de *Lincoln's Inn fields* situé à cette époque, fort loin du centre de la ville. « On a eu soin, di» saient les journaux, de commander des gardes qui seront placés » de façon à empêcher la foule d'obstruer les passages tenus ainsi » parfaitement libres; » — toutes preuves incontestables de la grande vogue de ces concerts et de l'empressement que mettait le public à venir applaudir les inspirations du plus grand maître de l'époque. En voici une autre plus significative encore. Le 8 avril

(1) Voir les nos 47, 50 et 51.

(2) Dryden était mort en 1701, à l'âge de 70 ans.

(1) C'est ainsi qu'on orthographie en Angleterre le nom de ce grand maître, et qu'il a signé lui-même la plupart de ses œuvres. En Allemagne, on écrit plus volontiers Hændel.

(2) L'hiver de 1739-40 fut un des plus rudes qu'on ait connus. La mise fut prise entièrement et demeura gelée de Noël à la fin de jan On tint une foire sur la glace et on y fit rôtir un bœuf entier.

1741, Handel fit entendre l'ode de Dryden, accompagnée de l'*Allegro*, du *Pensieroso* et du *Moderato* de Milton, qu'il avait mis en musique, et envoya au *London Daily Post* la curieuse note suivante pour ajouter au programme de son concert : « *Nota Bene*. Cette » séance étant la dernière de la saison et beaucoup de personnes » de qualité ayant bien voulu me faire des demandes importantes » de billets de loges, je me suis permis (et j'ose espérer qu'on ne » s'en offensera pas) de taxer le parterre et les loges à une demi- » guinée par personne. »

Il est bon de rectifier ici une erreur répétée par plusieurs écrivains, sur le dire de Hawkins, qui a prétendu « qu'une partie de » la musique de cette ode avait d'abord été composée pour un » opéra du Dr Smollett, intitulé *Alceste*, en exécution d'un traité » passé entre Handel et Rich, directeur de Covent Garden, opéra » qui ne fut pas représenté. » Fétis a reproduit la même inexactitude dans sa notice sur Handel. Il l'aurait évitée s'il avait examiné la préface de M. Mudie, placée en tête de l'édition de cette ode par la *Handel Society*, préface dans laquelle ce critique fait observer « que le caractère descriptif de la musique, particulièrement du » récitatif de l'introduction et du premier chœur, de même que » les airs qui suivent, paraît donner la preuve qu'elle a été com- » posée spécialement pour la poésie de Dryden. » — Cela ne fait pas le moindre doute. L'opéra que Handel composa pour Rich,— *Alcide* et non *Alceste*, — se trouve dans la collection des œuvres du maître, éditée par le Dr Arnold. La comparaison des partitions d'*Alcide* et de l'ode prouvera, dès le premier coup d'œil, que pas une note de l'opéra n'a été adaptée à l'ode. La pièce dans laquelle Handel a fait entrer la plus grande partie de la musique d'*Alcide* est *The choice of Hercules*, écrite en 1751.

L'anniversaire de la Sainte-Cécile fut encore fêté de temps en temps, et on trouve l'énonciation de plusieurs odes écrites par différents compositeurs, mais qui n'eurent que des succès éphémères. — Dans le cours de l'année 1800, une ode de Christophe Smart fut mise en musique par William Russel, accompagnateur au théâtre de Covent Garden, sans doute pour la Société de Sainte-Cécile, dont il faisait partie et à l'occasion de la fête de la sainte. On est à peu près certain qu'elle fut exécutée par les membres de cette association à Painter's Hall, vers la fin de 1800. Cette Société cécilienne (*Cecilian Society*), qui existe encore, a été fondée en 1785, non, comme son titre pourrait le faire croire, dans l'intention de reprendre les célébrations de la fête de sainte Cécile, mais en vue de l'exécution de la musique chorale, pour laquelle une sympathie générale s'était manifestée lors de la commémoration de Handel (1) en 1784. Cette Société avait adopté la coutume de donner un concert le jour de la fête de la sainte et de rappeler de temps à autre l'ancien anniversaire des célébrations, en faisant entendre la musique composée par Handel sur l'ode de Dryden, *From harmony, from heavenly harmony*! etc.

Une confrérie musicale sous le même vocable existait déjà 40 ans avant la fondation de cette congrégation cécilienne ; mais aucun recueil de ses faits et gestes n'est venu jusqu'à nous, si ce n'est une annonce qui parut dans le *Public Advertiser* de juin 1759, où les sociétaires sont priés de prendre note que la réunion aura lieu le 30, dans la grande salle de Hampstead, que le concert commencera à onze heures, et qu'à trois heures « le dîner sera sur la » table » (*and dinner upon table at three*). Cette dernière partie était probablement considérée comme la plus importante de la fête.

Les célébrations de la Sainte-Cécile eurent encore lieu dans d'autres villes de l'Angleterre; mais les seuls souvenirs que l'on en ait gardé ne se rapportent qu'à Oxford, à Winchester, à Salisbury, à Edimbourg et à Dublin, et sont d'une importance secondaire. On voit seulement que ces cérémonies y furent établies comme à Londres : service religieux avec messe en musique et sermon en faveur de la musique sacrée; banquet pour les membres de la confrérie et enfin concert dans lequel on exécutait une ode composée pour la circonstance, ou l'une de celles qui avaient obtenu le plus de succès à Londres l'année précédente. — Ce qui semble le plus étonnant dans ces festivals, c'est qu'ils aient pu ir lieu à Edimbourg; car si l'on veut bien se rappeler l'austérité qui, vers la fin du XVIIe siècle, distinguait les Écossais, l'éloignement, pour ne pas dire l'horreur, qu'ils éprouvaient pour les représentations dramatiques, les bals, les concerts et pour presque tous les genres d'amusements mondains, on en conclura que les célébrations de la Sainte-Cécile devaient être protégées par une influence considérable pour avoir pu se produire à Edimbourg sans provoquer de manifestations hostiles. Cette tolérance laisserait conjecturer que les festivals se passaient dans une maison particulière, ou qu'ils étaient, sinon permis, au moins regardés avec indifférence par la masse du peuple. Toutefois, les quelques renseignements que nous possédons démontrent qu'on n'y jouait presque exclusivement que de la musique instrumentale.

***

J'aurais pu donner plus de développement aux détails relatifs aux célébrations de la Sainte-Cécile dans le reste du monde; mais outre l'immense difficulté d'une pareille entreprise, il y aurait à craindre de tomber dans une prolixité fatigante, et les quelques lignes qui vont terminer ce travail suffiront, je l'espère, pour démontrer jusqu'à l'évidence, combien la coutume de célébrer la Sainte-Cécile par des exhibitions musicales était profondément enracinée chez toutes les nations chrétiennes.

En Italie, dans cette patrie du chant et de sainte Cécile, l'anniversaire de son martyre n'a guère été célébré que dans les églises où l'on exécutait probablement les « tragédies sacrées » dont a parlé Riccoboni. Quelques messes intitulées « de sainte Cécile », par des compositeurs italiens et destinées, sans doute, à être chantées le jour de sa fête, existent encore; entre autres une à 16 voix, écrite en 1646, par Paolo Petti, et une à 5 voix et orchestre, par Alessandro Scarlatti. — La seule fête séculière dont la connaissance soit venue jusqu'à nous se passa au commencement du XVIIIe siècle, lorsque le cardinal Ottoboni fit célébrer la Sainte-Cécile par un grand concours de musiciens, dans lequel furent exécutées des compositions spécialement écrites pour cette occasion.

En 1687, Partenio, maître de chapelle de Saint-Marc à Venise, fonda en cette ville, sous le nom de *Sovvegno*, une société régie par des statuts particuliers qui furent approuvés le 17 novembre 1690, par le Conseil des Dix, dans la double intention d'honorer la sainte et de réunir les moyens de subvenir aux besoins des musiciens malades et de leurs familles. Cette confrérie dure encore et fait exécuter tous les ans, le 22 novembre, une messe en musique dans l'église San Martino, à Venise.

Rome possède aussi une Société musicale, sous l'invocation de sainte Cécile, dont le but est analogue à celle de Venise. Cette association est devenue célèbre, car jusque vers la moitié de ce siècle, les meilleurs artistes ont considéré comme un honneur d'en faire partie. J'ignore quelle influence ont pu avoir sur son sort les derniers événements politiques arrivés à Rome, et les renseignements me manquent sur cette importante confrérie.

Le Dr Burney, dans la relation de son voyage en 1772, parle d'une exécution de la « Fête d'Alexandre » de Handel, à Florence, sous les auspices de lord Cowper, ambassadeur d'Angleterre en Toscane, pour célébrer la fête de sainte Cécile. « La musique de Handel, dit-il, a été adaptée à une traduction italienne *totidem syllabis*, afin » de conserver la musique aussi intégrale que possible. Mais cette » partialité pour le musicien aux dépens du poëte a été si mal » entendue, que la sublime ode de Dryden a non-seulement perdu » toute poésie, mais encore est devenue inintelligible. »

La musique de cette ode sur ces mêmes paroles fut encore exécutée à Vienne (Autriche) ainsi que nous en instruit Burney « et bien » des parties furent extrêmement goûtées en dépit des non-sens qui » frappaient l'oreille des auditeurs. » Plus loin, il ajoute : — « Fortement impressionné par les divines pensées de notre grand poëte, » Gluck désirait écrire une partition sur le même sujet, mais sur » un plan différent qui l'aurait, autant que possible, conservé intact. » — Mais le docteur ne dit pas si cette œuvre avait été destinée, comme à Florence, pour la fête de sainte Cécile; il ne nous fait pas connaître non plus l'opinion de Gluck sur la musique de Handel. Cette omission est regrettable, car il n'est rien de plus intéressant dans l'histoire de la musique, que les jugements ex-

(1) Handel était mort en 1759.

primés par de grands compositeurs sur les productions de leurs illustres prédécesseurs.

Burney a décrit aussi la manière dont, à Vienne, on célébrait el service ecclésiastique pour la fête de sainte Cécile, vers 1784.

La coutume annuelle adoptée par les musiciens de célébrer la Sainte-Cécile régna en Allemagne dès le XVIe siècle. Il en est parlé dans un curieux poëme latin, intitulé : *Convivium Cantorum*, écrit par Gerhard de Roo, Hollandais, publié à Munich, en 1585, et dont chaque mot commence par la lettre C.

On rencontre une allusion à une célébration musicale de la Sainte-Cécile à Madrid, dans une pièce de Thomas Killigrew « Thomas le vagabond (*Thomaso, the wanderer*)», publiée en 1664 et qu'il écrivit quelques années plus tôt, pendant sa résidence à Madrid, où la scène se passe. Serulina, l'un des personnages, dit à l'une de ses amie : « C'est aujourd'hui la vigile de Sainte-Cécile; » prenons nos voiles et nos visages ainsi cachés, allons aux *Cala-* » *travos*; *on y fera beaucoup de musique demain* et nous le ren- » contrerons certainement aux vêpres; il a toujours adoré la belle » Cécile et doña Francisca ; la musique fait ses délices et leurs » voix le transportent. »

Suivant une communication de M. Neukomm à l'*Allgemeine Musikalische Zeitung* de 1820, la fête de sainte Cécile aurait été annuellement célébrée à Rio de Janeiro, par l'association des musiciens résidant dans cette ville et appelée en portugais *Irmandade* ou confrérie. Cette corporation faisait aussi dire une messe de *Requiem* quelques jours après la fête, pour le repos de l'âme des confrères décédés. En décembre 1819, une partie de l'office des morts, de la composition de David Perez, et le *Requiem* de Mozart, furent exécutés en pareille circonstance dans l'église *Do Parlo*, par un puissant orchestre dirigé par José Mauricio Nuñez Garcia, maître de chapelle de l'empereur du Brésil. C'est la première fois que le chef-d'œuvre de Mozart a été entendu dans le Nouveau-Monde.

Quelques sociétés chantantes de l'Allemagne, et en première ligne celles des provinces rhénanes, ont l'habitude, pour la Sainte-Cécile, de donner une espèce de fête musicale, mais sans rapport particulier avec les célébrations du martyre de la sainte.

Il serait oiseux d'entrer dans des considérations développées sur les questions qui pourraient être les conséquences naturelles de ce qui précède; c'est-à-dire de rechercher si, en faisant revivre la coutume des festivals annuels en l'honneur de la musique ou de sa patronne, accompagnés de récompenses accordées aux poëmes les plus remarquables et aux meilleures compositions, on ferait sensiblement avancer l'art musical, ou si, en continuant seulement les cérémonies religieuses, on arriverait à assurer une production féconde de musique sacrée. Cette étude nous mènerait trop loin et serait sans grand profit pour le lecteur. Je m'arrête donc ici.

Profondément convaincu que les anciennes célébrations cécilienne ont contribué pour une large part à la culture et aux progrès de tous les genres de musique, j'ai essayé de suppléer, au moins en partie, à la négligence des historiens sur ce point, et d'en donner un récit véridique et impartial, sans mettre à une épreuve trop forte la patience du lecteur. Puissé-je y être parvenu!

Ernest DAVID.

FIN

Une grande solennité musicale réunissait, jeudi 19 courant, un public nombreux dans la cathédrale de Fribourg (Suisse); il s'agissait d'entendre l'orgue de Mooser, de vieille et universelle renommée, restauré, transformé et doté des perfectionnements modernes qui lui manquaient jusqu'ici. C'est M. Joseph Merklin, le célèbre facteur français de l'Exposition de 1867, qui a été chargé de ce travail important.

Une commission de neuf experts, organistes, facteurs, musiciens, avait déjà largement examiné, expérimenté les travaux. Le rapport témoigne de la pleine satisfaction produite par cet examen; on a reconnu l'amélioration considérable de l'instrument, et pour l'énergie et la spontanéité des jeux, et pour la douceur des claviers, grâce aux leviers pneumatiques; on a surtout admiré la soufflerie, si parfaite, qu'à la rigueur un seul souffleur peut suffire à alimenter un si colossal instrument.

Le soir, un concert d'orgue réunissait dans la cathédrale une nombreuse assistance du plus beau monde de Lausanne, de Vevey, de Romont, de Berne, etc. Quatre organistes se sont fait entendre : M. Hæring, de Saint-Pierre de Genève, a ouvert la séance par un prélude de Hændel, suivi d'une fantaisie composée sur des thèmes de Volkmar. M. Ed. Vogt, l'organiste titulaire, a réveillé de sympathiques et patriotiques souvenirs, en jouant une *Prière* de son père, cet artiste si admiré et si regretté. M. Helmer, de Nancy, a exécuté, avec beaucoup de netteté et de précision, une pièce d'orgue de Wackenthaler. Les honneurs de la séance ont été pour M. Batiste, l'organiste de Saint-Eustache, qui a tenu tout l'auditoire sous le charme de son talent, dans un *Grand Chœur* de sa composition et surtout dans une *Communion* en *mi majeur*, où la science ne nuit en rien à l'attrait de la forme, claire et agréable sans jamais tomber dans le lieu commun. Dans ce morceau, spécialement, les célèbres voix humaines ont pu être dignement appréciées.

L'orgue de Fribourg est maintenant au niveau des plus beaux de la facture moderne. L'œuvre du vieux Mooser conserve, grâce à M. Merklin, le rang élevé que lui avaient assigné à l'origine ses admirables qualités.

NOUVELLES DES THÉATRES LYRIQUES.

—

*** Représentations de la semaine dernière :

A l'Opéra : lundi, *le Prophète*; mercredi, *la Juive*; vendredi, *Faust*.

A l'Opéra-Comique : *l'Ombre*, *les Dragons de Villars*, *le Pré aux Clercs*, *Mignon*, *Don César de Bazan*, *les Noces de Jeannette*, *Bonsoir voisin*, *le Chalet*, *le Café du Roi*.

Au Théâtre-Italien : *Un Ballo in maschera*, *Lucia di Lammermoor*, *Rigoletto*; (représentations françaises) *les Deux Reines de France*.

Au Théâtre-Lyrique (Athénée) : *Madame Turlupin*, *l'Alibi*, *Dans la Forêt*, *Dimanche et lundi*.

*** La recette de la représentation d'*Hamlet*, donnée dimanche dernier au profit des victimes de l'inondation, s'est élevée — déduction faite des frais du jour — à 4.441 fr. 60 c.

*** *La Coupe du roi de Thulé* sera donnée la semaine prochaine.

*** Dans son rapport au ministre des Beaux-Arts, M. Halanzier promet la représentation de la *Jeanne d'Arc* de M. Mermet pour la fin de l'année 1873.

*** Les deux premiers actes de l'opéra-comique de MM. Gondinet et Delibes, dont le titre actuel est : *Talon rouge*, et qui s'est appelé d'abord : *Si le roi le savait*, ont été lus mardi dernier aux artistes de l'Opéra-Comique. Le libretto est tout entier en vers. Les rôles sont distribués à MM. Lhérie, Ismaël, Sainte-Foy, Barnolt, Bernard, Mmes Priola, Ganetti, Reine, Révilly, Guillot et Nadaud. Il reste encore deux artistes à désigner pour les rôles de femmes.

*** M. Verger a accepté, pour le faire représenter au Théâtre-Italien, un opéra nouveau de Mme la baronne de Maistre, *Cléopâtre, reine d'Egypte*, dont M. de Lauzières a traduit le texte en italien.

*** M. Ruelle étant dès à présent considéré au Ministère des Beaux-Arts comme le successeur de M. Martinet, va recevoir le reliquat de la subvention qui était resté disponible, soit 35,000 francs. L'Athénée reprend, en conséquence, le titre de Théâtre-Lyrique qu'il avait sous la précédente direction.

*** Demain lundi, le Théâtre-Lyrique donnera la première représentation du *Péché de Géronte*, de M. W. Chaumet, et *la Farce de Maître Villon*, de M. de Lajarte.

*** Un nouveau ténor, du nom de Sacley, vient d'être engagé pour deux ans par M. Ruelle.

*** Au commencement de février prochain, le Théâtre-Lyrique donnera un opéra-comique nouveau, de MM. de Saint-Georges pour les paroles et Debillemont pour la musique : *la Cour de l'île Tulipano*.

*** *La Petite Reine* passera, aux Bouffes-Parisiens, le 6 janvier.

*** Mlle Vanghell, poussée par une très-louable ambition, a mis à profit les loisirs que lui laissait son départ du théâtre des Variétés pour perfectionner son talent de chanteuse sous la direction de Roger, et se mettre en état de dire à l'opérette un adieu aussi éternel que possible. *Paulo majora canamus !* On assure que la direction de l'Opéra-Comique serait toute disposée à exaucer ce vœu.

*** Les Folies-Bergère ont donné hier soir la première représentation d'*Un voyage aux Pyrénées*, opérette de M. Albert Bornier, musique de M. Georges Lamothe.

*** La commission des Beaux-Arts du conseil municipal de Marseille vient de décider qu'une subvention de soixante mille francs serait accordée au Grand-Théâtre de cette ville, dirigé par M. Husson, une expérience de deux ans ayant démontré que l'exploitation de cette scène sans subside était chose impossible.

*** Une correspondance de Nîmes nous signale le grand succès que vient d'obtenir *l'Ombre* dans cette ville, succès partagé par les interprètes, Mlle Guérin, MM. Biron et Ferrier.

*** Les théâtres viennent au secours des misères produites par les inondations, et cependant ils ne sont pas partout eux-mêmes à l'abri du terrible fléau, ou du moins ils peuvent en ressentir les résultats par contre-coup. A Nantes, la semaine dernière, Monjauze et Mlle Sorandi ont joué *Martha*... aux bougies, comme au bon vieux temps, la compagnie du gaz n'ayant pu fournir l'éclairage habituel par suite du débordement de la Loire.

*** Mlle Cellini Dégremont est en représentations à Bordeaux et vient d'y chanter *la Juive* avec succès.

*** L'année lyrique a été d'une richesse exceptionnelle en Italie. La *Gazzetta musicale* de Milan, qui fait le compte des opéras nouveaux représentés en 1872, en trouve *cinquante-et-un*. Sur ce nombre, il est vrai, il n'en est que *deux* auxquels notre confrère ait pu accoler, dans la colonne où il constate l'accueil fait à chaque œuvre, l'épithète de *buonissimo* ou *ottimo*. Le reste vivra... ce que vivent les roses — et les opéras italiens, ou même a déjà vécu.

NOUVELLES DIVERSES.

*** L'administration des Beaux-Arts renouvelle cette année les générosités si opportunes dont diverses fondations et sociétés musicales ont été déjà une fois l'objet de sa part. Deux mille francs — somme double de la précédente — viennent d'être accordés, comme subvention, à M. Danbé pour ses concerts du Grand-Hôtel : quinze cents francs à M. Bourgault-Ducoudray pour les louables efforts que fait cet excellent artiste, avec sa société d'amateurs, dans le but de faire connaître les grandes œuvres chorales des maîtres ; cinq cents francs à la Société nationale de musique, qui a déjà mis en évidence beaucoup de jeunes talents français ; cinq cents francs à la Société des compositeurs de musique, qui a établi dernièrement un concours pour la composition d'un quatuor pour instruments à cordes.

*** Une classe de solfége pour les instrumentistes vient d'être créée au Conservatoire. M. Ambroise Thomas l'a confiée à M. Th. Salomé, un de ses meilleurs élèves.

*** M. Jules Lenepveu est nommé, sur la proposition de l'Institut, directeur de l'Académie de France à Rome.

*** Programme du troisième concert du Conservatoire, qui a lieu aujourd'hui à deux heures : — 1° Symphonie en *ut* (Mozart) ; — 2° Chant élégiaque, chœur (Beethoven) ; — 3° Prélude et fugue en *mi mineur*, pour orgue avec pédales (J.-S. Bach), exécutés par M. César Franck ; — 4° *Manfred*, de lord Byron (Schumann), traduction française de M. Victor Wilder ; — 5° Ouverture de *Ruy Blas* (Mendelssohn).

*** La Société des concerts du Conservatoire prépare l'exécution d'*Aeis et Galathée* et l'*Hymne à sainte Cécile* de Hændel.

*** Aucun incident, pas même de *bis*, ce qui est fort rare, au Concert populaire de dimanche dernier. Très-chaleureux pour le scherzo de la symphonie écossaise de Mendelssohn et pour l'ouverture de *l'Etoile du Nord*, le public a été de glace pour l'*Adagietto* de Raff. L'exécution, à part les imperfections que nous appellerions volontiers *constitutionnelles*, a été satisfaisante.

*** Programme du troisième concert (2e série), qui a lieu aujourd'hui à deux heures au Cirque d'hiver, sous la direction de M. J. Pasdeloup : — 1° Ouverture d'*Athalie* (Mendelssohn) ; — 2° Romance de la symphonie de la Reine (Haydn) ; — 3° Symphonie en *la* (Beethoven) ; — 4° Prélude de Bach, orchestré par M. Gounod ; le solo de violon par M. Lancien ; — 5° Invitation à la valse (Weber), orchestrée par Berlioz.

*** La quatrième matinée de M. Lebouc a été pleine d'intérêt. Outre les variations concertantes de Mendelssohn, exécutées par cet excellent violoncelliste et M. Saint-Saëns, et un trio de piano de ce dernier, nous y avons applaudi trois pièces de Rameau pour piano, flûte et violoncelle : *la Livri*, *l'Indiscrète* et *la Timide*, adorables dans leur naïveté, et le fragment instrumental d'*Orphée*, avec solo de flûte, exécuté aux deux premiers concerts du Conservatoire. M. Taffanel s'est donné la tâche très-méritoire de réhabiliter l'instrument dont il joue avec un si merveilleux talent, cette pauvre flûte que l'abus des *fantaisies* et des airs à variations de l'école frivole de notre siècle a si singulièrement compromise ; c'est à lui qu'on doit ces révélations de trésors artistiques inconnus, d'œuvres oubliées où la flûte joue un rôle si noble et si intéressant, et qui nous préparent encore plus d'une surprise. Il a interprété, en maître qu'il est, ces différents morceaux, aux applaudissements enthousiastes d'un auditoire nombreux. — MM. White, Morhange et Hollander complétaient un excellent ensemble instrumental. M. Solon a chanté, dans un excellent style et avec une voix d'un bon timbre, mais qui malheureusement est devenue bien chevrotante, un air d'*Œdipe à Colone*, le *Vallon* de Gounod, et *Plaisir d'amour* de Martini.

*** Dimanche, au concert du Grand-Hôtel, une nombreuse et brillante assistance a prodigué d'enthousiastes bravos à M. Henri Fissot, dont *la Clochette* de Paganini, transcrite par Liszt, a fait valoir le jeu énergique, sûr de lui-même et admirablement nuancé. Le succès de l'éminent artiste n'a pas été moindre dans *l'Introduction et Polonaise* de Chopin, pour piano et violoncelle, et dans une *Elégie* de sa composition pour les mêmes instruments, morceau d'un sentiment exquis, et d'une simplicité de moyens qui en augmente encore le charme. Son partenaire Loys a été très-justement associé à ce succès. — Sont encore à citer dans le programme, pour leur excellente exécution par l'orchestre, l'ouverture des *Joyeuses Commères de Windsor* et le premier allegro de la symphonie héroïque.

*** Aujourd'hui, à deux heures, septième festival populaire du Châtelet. Le poëme symphonique de M. Georges Pfeiffer, *Jeanne d'Arc*, y sera exécuté pour la deuxième fois. Mlle Séveste chantera l'air des Bijoux de *Faust*.

*** Mercredi dernier, jour de Noël, M. Guilmant, organiste de la Trinité, a fait entendre dans cette église une grand'messe de sa composition, avec orchestre et chœur, œuvre d'un beau style et d'une excellente ordonnance. Nous citerons particulièrement le *Credo*, écrit en style fugué, vigoureusement et mélodiquement dessiné, et l'*Agnus Dei*, chœur avec orchestre d'un grand effet. Pendant la communion, M. Guilmant a exécuté au grand orgue un morceau dans lequel il a habilement introduit un *Noël* d'un beau caractère. Cette messe a été exécutée avec un soin qui fait honneur à la maîtrise de la Trinité et à son chef, M. Grisy.

*** Le Vaudeville a donné, jeudi dernier, au profit des inondés, une splendide soirée où la musique avait une large part, et dans laquelle se sont fait applaudir Mme Marie Cabel, Roger, Bonnehée, Théodore Ritter et Sarasate.

*** Très-brillante réunion dans les salons de l'Institut musical ce conservatoire des gens du monde, fondé et dirigé par M. et Mme Oscar Comettant. Nous avons applaudi M. et Mme Alfred Jaëll dans les belles variations pour deux pianos de Schumann, supérieurement exécutés par ces deux maîtres pianistes. Seule ensuite, Mme Jaëll a dit avec un mécanisme parfait et un style élevé plusieurs morceaux de Liszt, un fragment de sonate de sa composition, empreint d'un beau sentiment, mais d'une tonalité un peu vague, et la *Danse des Sylphes*, cette aérienne et si poétique composition de Berlioz, qui a été saluée d'un *bis* unanime. MM. Ugolini et Verger ont chanté avec beaucoup de brio *I Mulatieri*, le joli duo de Masini, et plusieurs morceaux de leur répertoire. Mais pourquoi Mme Comettant ne se fait-elle pas entendre plus souvent ?

*** M. H. de Pène a ouvert son salon, ces jours derniers, à un auditoire d'élite, qui s'est délecté à l'exécution d'un programme éclectique défrayé par le ténor Richard, de l'Opéra, qui a dit avec beaucoup de charme la *Sérénade* de L. Collin ; par Cooper, des Variétés, qui a merveilleusement réussi quelques imitations de Capoul ; par Mlle Thérésa, très en verve, comme toujours ; et par Mlle Maurice, la charmante pianiste, qui représentait à elle seule l'élément classique avec la brillante et difficile transcription de la marche des *Ruines d'Athènes*, par Rubinstein, et qui l'a exécutée à ravir. La fête s'est terminée par *les Souliers de bal*, joués avec charme et finesse par Mlles Hortense et Elise Damain.

*** L'éditeur Lemoine avait convoqué, à la salle Pleyel, le jeudi 19 décembre, la presse et un public d'artistes et d'amateurs à l'audition des nouvelles transcriptions à quatre mains des symphonies de Beethoven, par Henri Ravina. Ces réductions sont faites avec soin et reproduisent l'original avec une fidélité suffisante, sans viser à la virtuosité. Elles seront, croyons-nous, les bienvenues auprès du public. MM. Ravina et Adolphe David ont exécuté les deux premières, qui ont été très-goûtées. — D'autres morceaux ont aussi été joués par M. Lebeau sur l'harmonium, et par une jeune et habile pianiste, Mlle Sari. MM. J. Lefort et Boyer se sont acquittés à leur honneur d'une intéressante partie vocale.

*** Nous avons parlé des Concerts des familles, organisés sous la direction de Mme Bordèse et de M. Collongues, dans les salons de M. Deprouw-Aubert. La première de ces séances, qui sont surtout des auditions d'élèves, vient d'avoir lieu, et a permis de constater d'excellents résultats. Les pianos de M. Deprouw-Aubert, à la belle et puissante sonorité, y ont été très-remarqués.

*** Un petit opéra-comique à deux personnages de M. Pénavaire, *Devant la Grille*, a été représenté lundi dernier au Cercle des familles et y a été chaudement applaudi. MM. Pellin et Manoury ont joué et chanté en véritables artistes.

*** Le premier concert (douzième année) de la Société de musique de chambre, de MM. Charles Lamoureux, Colblain, Adam et A. Tolbecque, aura lieu le samedi 4 janvier prochain, dans les salons Pleyel, avec le concours de M. Henri Fissot. Le programme sera composé d'un concerto de Bach, pour piano, d'un quatuor de Schumann, d'une sonate de Beethoven et d'un quintette de Mozart. Le pianiste du deuxième concert sera M. E. M. Delaborde.

*** Le dimanche 22 janvier aura lieu, au palais de l'Industrie, au bénéfice de l'œuvre des Crèches, un grand festival auquel concourront plus de quarante sociétés orphéoniques de Paris et de la banlieue, formant un ensemble de plus de mille chanteurs, et les musiques des deux légions de la Garde républicaine, dirigées par MM. Paulus et Sellenick.

*** Le violoniste Telesinski inaugurera le 7 janvier, à la salle Pleyel, une série de soirées de musique de chambre ; il s'est assuré le concours de Mmes Barthe-Banderali et de Fœrster, de MM. Fissot, Fischer, Altermann et Van Waefelghem.

*** Le 2 janvier, à la salle des Conférences, causerie musicale par M. A. Elwart, auquel MM. Toby, Palatin, Ferret, Piter et Marcelli prêteront le concours de leurs talents de virtuoses et de chanteurs.

*** Mlle Marie Roze et Capoul se feront entendre à Pau, le lundi 30, dans un concert organisé par M. Dami, chef d'orchestre du Théâtre-Italien de Paris. Delà, Capoul se rendra en Italie.

*** Le baryton Caillot, de l'ancien Théâtre-Lyrique, est engagé par

M. Ullman, en compagnie de Sivori, de Tagliafico et de Mme Monbelli, pour une tournée en Autriche, en Hollande et en Belgique.

*** Un grand concert a été donné le 18 décembre, à Florence, par la colonie française, au profit des émigrés d'Alsace et de Lorraine. Public nombreux et brillant, programme intéressant, magnifique recette : tel est, en trois mots, le résumé de cette belle soirée.

*** M. Thiers a visité la semaine dernière le nouvel Opéra. Il était accompagné de M. Jules Simon, et a été reçu par MM. Charles Blanc, Charles Garnier et Jules Lenepveu. Il s'est arrêté longtemps à l'atelier de ce dernier, et a examiné en détail les belles peintures dont il a orné le plafond.

*** Le *Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie* donne, dans ses deux derniers numéros, le texte complet de la loi allemande du 11 juin 1870, concernant le droit de propriété des œuvres littéraires et artistiques. Nous en reproduirons les dispositions qui peuvent intéresser les auteurs et compositeurs français.

*** On lit dans le *Bœrsenblatt*, de Berlin : « On a soumis au Conseil fédéral un projet de loi tendant à ce que la loi du 11 juin 1870 sur la propriété littéraire et artistique soit étendue à l'Alsace-Lorraine. L'article 18 de la Convention additionnelle de Francfort a spécifié que la convention littéraire entre la Bavière et la France règlerait jusqu'à nouvel ordre les rapports entre la France et l'Alsace-Lorraine. Il existe donc, quant à présent, une protection réciproque entre la France et l'Alsace-Lorraine. Mais, par contre, il n'en existe aucune entre ce pays et le reste de l'Allemagne. — Le Comité littéraire insiste donc pour l'application immédiate de la loi allemande comme étant de nécessité absolue, et d'une application d'autant plus facile que les principes de la loi allemande sont les mêmes que ceux de la loi française, sous le régime de laquelle l'Alsace-Lorraine avait vécu jusqu'ici. »

*** Un Comité où nous voyons figurer les noms de musiciens éminents de tous les pays, Flotow, Reinecke, Bennett, Ch. Hallé, de Glimes, Herbeck, F. Hiller, J. Raff, W. Francis, Ambroise Thomas, et d'autres encore, s'est constitué pour l'établissement d'une « Fondation-Mozart » dont le siége sera à Salzbourg, patrie du grand maître, et qui se propose de venir au secours des musiciens dans le besoin, d'aider les jeunes artistes de talent dans leurs études, d'organiser des concerts et de grandes exécutions musicales dans ce but, et enfin de créer un Conservatoire à Salzbourg.

*** Jeudi prochain, le musée du Conservatoire restera fermé, à cause des fêtes du jour de l'an. Le 9 janvier, le public sera, comme à l'ordinaire, admis à le visiter de midi à quatre heures, et y pourra voir groupés les instruments indiens et malgaches offerts récemment par Mme Pauline Viardot et par M. Gilson, ainsi que les nouvelles acquisitions que vient de faire M. Gustave Chouquet.

*** La dernière Assemblée générale de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, réunie le 23 décembre à l'Alcazar, a continué la discussion des statuts révisés. Entre autres articles, on y a voté le remplacement du *Syndicat*, composé de douze membres, par un *Comité* de dix-huit membres, pris en proportions égales parmi les auteurs de paroles, les compositeurs et les éditeurs. De plus, on a décidé que dans le cas où les éditeurs n'auraient pas publié, au moment où elles seront exécutées, les œuvres acquises par eux, — cas assurément fort rare, — ils ne seraient pas admis au partage des droits afférents à ces exécutions, ni, dans tous les cas, à celui des droits perçus pour les œuvres exécutées dans les théâtres. Les autres articles, jusqu'au quatorzième, ont été votés sans changements notables. — Toutefois, il est bon de faire observer que le nombre des membres présents aux Assemblées générales qui se sont occupées de la révision des statuts, n'ayant point atteint la majorité nécessaire, soit les deux tiers des membres plus un, les décisions prises jusqu'ici n'auront de valeur qu'autant qu'elles recevront une sanction ultérieure.

*** L'administration municipale vient de renouveler, pour douze années, le bail conclu avec M. de Besselièvre pour l'emplacement du concert des Champs-Elysées.

*** M. de Vroye, l'excellent flûtiste, est de retour d'un voyage musical en Hollande, où il s'est fait applaudir dans quatorze concerts.

*** Les journaux américains, dit *le Ménestrel*, annoncent que Mme Nilsson a perdu, dans l'incendie de Boston, deux maisons dont la valeur était évaluée à 50,000 dollars. Nos renseignements particuliers, ajoute le même journal, ne nous apportent malheureusement qu'une aggravation de cette fâcheuse nouvelle. Ce n'est pas 50,000 dollars, mais 750,000 francs que Mme Nilsson est menacée de perdre dans ce désastre.

*** Le *Nouvelliste de Shanghaï* nous apporte le compte-rendu d'un concert donné, il y a deux mois, dans cette ville, par le flûtiste Rémusat, à qui la colonie européenne doit depuis plusieurs années les seuls plaisirs artistiques qu'il lui ait été donné de goûter. Les ouvertures du *Freyschütz* et des *Diamants de la Couronne*, des airs du *Stabat* de Rossini, de *Robert le Diable*, etc., faisaient le menu de ce concert, dont les exécutants, chanteurs ou instrumentistes, étaient, pour la plupart, élèves de Rémusat. L'excellent artiste est parti ensuite pour une excursion musicale au Japon.

*** Mardi dernier a été célébré, au temple israélite de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, le mariage de Mlle Amélie Beer, fille de M. Jules Beer et petite-nièce de l'immortel auteur des *Huguenots*, avec M. Ephrussi. La partie musicale de la cérémonie avait une importance tout exceptionnelle, et l'exécution, dirigée par Samuel David, en a été parfaite.

*** Ce soir, à la salle des Conférences, 29e soirée de famille de M. Alexandre Lemoine; une quête y sera faite au profit des inondés.

*** Le deuxième bal de l'Opéra ne l'a cédé au premier ni en magnificences, ni en entrain. Arban et son répertoire sont d'ailleurs une grandissime attraction. — Hier soir, troisième bal.

*** Publications nouvelles de G. Lamothe : *Naïla*, polka-mazurka; *Une soirée au Cirque*, quadrille. (Chez Schmitt, éditeur.)

✝

*** Antoine Babnigg, ténor qui a joui jadis d'une brillante renommée en Allemagne, est mort le 28 novembre, à sa propriété de Czetneck, en Hongrie. Il était né à Vienne, le 10 novembre 1794.

ÉTRANGER

*** *Bruxelles.* — Le premier concert du Conservatoire (39e année), tout entier consacré à la musique dramatique française, a eu lieu le dimanche, 22 décembre sous la direction de M. Gevaert. Il a été plein d'intérêt et couronné d'un complet succès. Le programme comprenait : l'ouverture d'*Adrien*, de Méhul; un air de *Dardanus*, de Sacchini, chanté par M. Jourdan; la bacchanale du ballet *Achille à Scyros*, de Cherubini; un air du *Jugement de Midas*, de Grétry, chanté par M. Jourdan; deux chœurs des *Deux Avares*, du même auteur; le premier acte d'*Alceste* de Gluck (les soli par Mlle Battu et M. Mechelaere), marche et chœur d'*Olympie*, de Spontini. L'important fragment d'*Alceste* et Mlle Battu ont eu les honneurs de la séance. Le ténor Jourdan, qui remplaçait Warot malade, a obtenu aussi un succès mérité.

*** *Liége.*—Un opéra-comique nouveau de M. Michel, paroles de H. Kirsch, *les Chevaliers de Tolède*, a obtenu un grand succès à notre Théâtre-Royal. L'abondance mélodique et la franchise d'allure et de rhythme en sont les qualités principales; cependant le compositeur n'a pas toujours su éviter de les porter à l'excès, c'est-à-dire jusqu'à la vulgarité.

*** *Vienne.* — La section des finances du Plenum a voté la somme de 5,000 florins comme souscription au projet de monument à élever à Beethoven, à la condition que ce monument serait placé devant le Gymnase académique.

*** *Berlin.* – L'École supérieure de musique, dirigée par Joachim, vient de compléter son programme d'enseignement par la création de classes de contrebasse, de flûte, de hautbois, de clarinette, de basson, de cor et de trompette.

*** *Leipzig.* — Au neuvième concert du Gewandhaus, le 17 décembre, jour anniversaire de la naissance de Beethoven, on n'a exécuté que des œuvres de ce maître. La pianiste norwégienne Mlle Erika Lie y a joué le quatrième concerto.

*** *Trieste.* — Un nouvel opéra d'Apolloni, *Gustavo Wasa*, a été donné plusieurs fois au Teatro Comunale, avec un succès contesté.

*** *Milan.* — Le personnel de la Scala sera ainsi composé pour la saison de carnaval, qui s'ouvrira le 26 décembre avec *Ruy Blas* de Marchetti : Mmes Krauss, d'Edelsberg, Valeria Albina, Sarah Bellot, Lamare; MM. Campanini, Genevois, Bulterini, Benfratelli, Maurel, Quintil-Leoni. Maini, Milesi. — Bulterini remplace Brignoli, qu'une maladie nerveuse a obligé de rompre son engagement. — Après *Ruy Blas*, on donnera : *Rigoletto*, *Lohengrin*, *Roberto il Diavolo*, *Fosca* de Gomes, *Viola Pisani* du jeune maestro Perelli, couronné il y deux ans au concours de Florence, et *Il Re Manfredi*, opéra nouveau de Montuoro. Le premier grand ballet s'appellera : *I sette Peccati*. — Le théâtre Carcano jouera aussi l'opéra et l'opéra-comique. *L'Ebreo* d'Apolloni, qui a été donné le 22 décembre pour l'inauguration de la saison, *Gli Avventurieri* de Braga, *Claudia* de Cagnoni, *le Caïd* et *Fra Diavolo*, composent son programme. — L'opérette et la famille Grégoire s'installent au théâtre de Santa-Radegonda, qui donnera *Boule de Neige*, *les Cent Vierges*, la *Timbale d'Argent*, le *Testament de M. de Crac*, etc.

*** *Rome.* — On répète *l'Africana* au théâtre Apollo, et la première représentation est très-prochaine.

*** *Barcelone.* — Une *Sociedad Barcelonesa de Santa Cecilia* vient de se former, sous la présidence de M. Juan Casamitjana, dans un but d'aide et de soutien mutuel entre les musiciens. Cette Société se propose également de faire connaître, par des exécutions auxquelles ses membres prendront part, les meilleures œuvres des auteurs espagnols et étrangers.

*** *Moscou.* — Mme Nilsson, remplacée à Saint-Pétersbourg par Mme Patti, a fait sa rentrée au Théâtre-Italien de Moscou, dans *Fausto*, avec Naudin. L'explosion d'enthousiasme qui l'a accueillie à cette première soirée est toujours aussi vive et aussi spontanée, et présage la série habituelle de triomphes pour le reste des représentations de la célèbre cantatrice.

Le Directeur : G. BRANDUS

L'Administrateur : Édouard PHILIPPE

RARETÉ MUSICALE. — A vendre : *Un violon d'Antonius Straduarius de Crémone.* S'adresser, sous les initiales J. B. C., à l'agence de publicité Haasenstein et Vogler, à Soleure (Suisse).

Pour paraître le jour de la première représentation

CHEZ **L. GRUS**, ÉDITEUR

LA COUPE DU ROI DE THULÉ

GRAND OPÉRA EN TROIS ACTES, COURONNÉ AU CONCOURS DE 1869

POÈME DE LOUIS GALLET ET ÉDOUARD BLAU

MUSIQUE D'**EUGÈNE DIAZ**

ÉTRENNES MUSICALES

PARTITIONS — CHANT & PIANO — ÉDITION-BIJOU — **PAROLES FRANÇAISES**

RELIÉES, DORÉES sur tranche. — **5 FRANCS NET.** — Ornées d'un très-beau FRONTISPICE.

1. Norma..... BELLINI.
2. Les Noces de Figaro..... MOZART.
3. Le Barbier de Séville..... ROSSINI.
4. Don Juan..... MOZART.
5. L'Italienne à Alger..... ROSSINI.
6. Freyschütz (Robin des Bois).... WEBER.
7. Sémiramis..... ROSSINI.
8. La Flûte Enchantée..... MOZART.
9. Isabelle..... ROSSINI.
10. Joseph..... MÉHUL.
11. La Somnambule..... ROSSINI.
12. Obéron..... WEBER.
13. Le Croisé en Égypte..... MEYERBEER.
14. La Straniera (l'Étrangère)..... BELLINI.

(Les mêmes non reliées, 3 fr. net.)

ALPHONSE LEDUC, éditeur, *rue Le Peletier*, 35 *(Sera continué.)*

ÉTRENNES

A l'occasion de la nouvelle année, LE MAGASIN DE MUSIQUE BRANDUS, rue de Richelieu, 103 a l'honneur d'informer sa clientèle qu'elle y trouvera l'assortiment le plus considérable de

PARTITIONS — ALBUMS — COLLECTIONS

RICHEMENT RELIÉS ET SPÉCIALEMENT DESTINÉS AUX CADEAUX DU JOUR DE L'AN.

Parmi les nombreux volumes reliés, nous désignons notamment :

Les Partitions pour Chant et Piano ou pour Piano seul, composées par Meyerbeer, Rossini, Auber, Adam, Flotow, Maillart, Gounod, Verdi, Massé, David, Thomas, Semet, Offenbach, Lecocq, etc.—L'Album Auber.—L'Album Rossini.—La Messe solennelle de Rossini. — Collection des œuvres de Beethoven, Mozart. — Volumes format in-8° contenant des œuvres de Mendelssohn, Chopin et Stephen Heller. — Le Répertoire du Chanteur, 20 volumes. — Les Mélodies de Meyerbeer et de Schubert. — Albums divers : Couronne de Mélodies, les Fleurs des Opéras, les Échos des Opéras, la Moisson d'or, les Pensionnats, Bouquets de Mélodies, la Nouvelle Moisson d'or, les Succès universels, les Fleurs de la Danse, le Miroir dramatique, Albums de Piano divers.

Les prix des volumes varient suivant la richesse des reliures; il y en a depuis 5 fr. jusqu'à 200 fr.

Une quittance de 30 francs à notre grand Abonnement de musique donnant droit à la lecture musicale pour **toute l'année 1873** *est le cadeau le plus réellement utile qu'on puisse offrir aux personnes qui étudient la musique.*

LONDRES.—PALAIS DE CRISTAL

NATIONAL MUSIC MEETINGS

Les 3, 5, 8, 10 *et* 12 *juillet* 1873

Concours de Sociétés chorales, anglaises et étrangères, chœurs d'église, chanteurs de *madrigals* et *part songs* anglais, musiques militaires et autres (harmonies et fanfares), chanteurs solistes (soprani, contralti, ténors ou basses), et virtuoses sur la trompette.

La valeur totale des prix qui seront distribués aux plus méritants est de 36,000 francs.

Pour les conditions et détails, s'adresser à M. Willert Beale, Crystal Palace, London.

HARMONI-COR

JAULIN

Cet instrument, qui vient de subir un dernier perfectionnement, se rapproche du hautbois par la forme, le timbre et la pureté du son. Il est très-facile à jouer et possède un clavier analogue à celui du piano, et d'une étendue de deux octaves, à touches blanches et noires.

Toute personne jouant du piano peut apprendre sans professeur, en huit jours, à jouer de l'Harmoni-Cor.

Prix : *En écrin, 150 francs.* (Remise au commerce.

EXPOSITION ET DÉPOT PRINCIPAL

Maison BRANDUS, 103 rue de Richelieu.

L'IMPRIMEUSE

BERRINGER

BREVETÉE S. G. D. G.

Passage du Grand-Cerf, 2, à Paris, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires, *circulaires*, *rapports*, *plans*, *dessins*, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'*écrire* ou de *dessiner*. — Envoi du dessin et des prix-courants sur demande affranchie à l'adresse ci-dessus.

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

A. Lecomte et Cie

A PARIS, RUE SAINT-GILLES, N° 12.

Extraits des Rapports Officiels du Jury international de l'Exposition universelle de 1867, rédigés par M. Fétis.

« La catégorie des instruments à vent en cuivre se compose de trois familles, dont l'usage est général dans les orchestres d'harmonie et de symphonie, à savoir les cors et cornets, les trompettes et trombones, et les bugles ou saxhorns, qui comprennent les sopranos, altos, ténors, barytons, basses et contrebasses.

Cors. — Les cors simples, auxquels on donne en France le nom de cors d'harmonie, sont en petit nombre à l'Exposition ; les meilleurs instruments de cette espèce ont paru être ceux de Mme Besson et de MM. **A. Lecomte et Cie**.

Cornets. — La quantité de cornets placés à l'Exposition est immense. Le Jury a remarqué, parmi ceux qui sont le plus satisfaisants par le timbre et par la justesse, les cornets de Mme Besson, ainsi que ceux de MM. **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Mahillon, Courtois, Labbaye, Distin et Cerveny.

Trombones. — Les meilleurs trombones à coulisse, placés à l'Exposition, sont ceux de MM. Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Millereau, et, relativement au prix, ceux de M. Gautrot.

Bugles ou saxhorns. — Dans la grande quantité d'instruments de cette espèce qui figurent à l'Exposition, il en est beaucoup dont la sonorité ou la justesse est défectueuse ou qui même ont les deux défauts réunis. — Les meilleurs saxhorns ou bugles des voix de soprano, contralto, ténor, baryton, ou basse et contrebasse, soit sous le rapport du timbre, soit sous celui de la justesse et de la netteté d'articulation, sont ceux de MM. Sax, Courtois, **A. Lecomte et Cie**, Martin (Jules), Millereau, Mahillon, Mme Besson, MM. Bohland, de Graslitz ; Cerveny, de Kœniggratz ; Distin, de Londres, et Laussmann, de Linz.

Clarinettes. — De très-bonnes clarinettes, grandes et petites, ont été exposées par MM. Buffet-Crampon, Buffet jeune et **A. Lecomte et Cie**. »

A. LECOMTE et Cie ont fondé leur fabrique en 1860, et en moins de sept années ils se sont placés aux premiers rangs dans la facture instrumentale.

Le catalogue grand in-8°, renfermant les modèles de tous les instruments, sera envoyé franco, *moyennant remise de 3 fr. en timbres-poste ou mandat-poste*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20, PRES DU BOULEVARD MONTMARTRE, A PARIS.

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06608 046 4